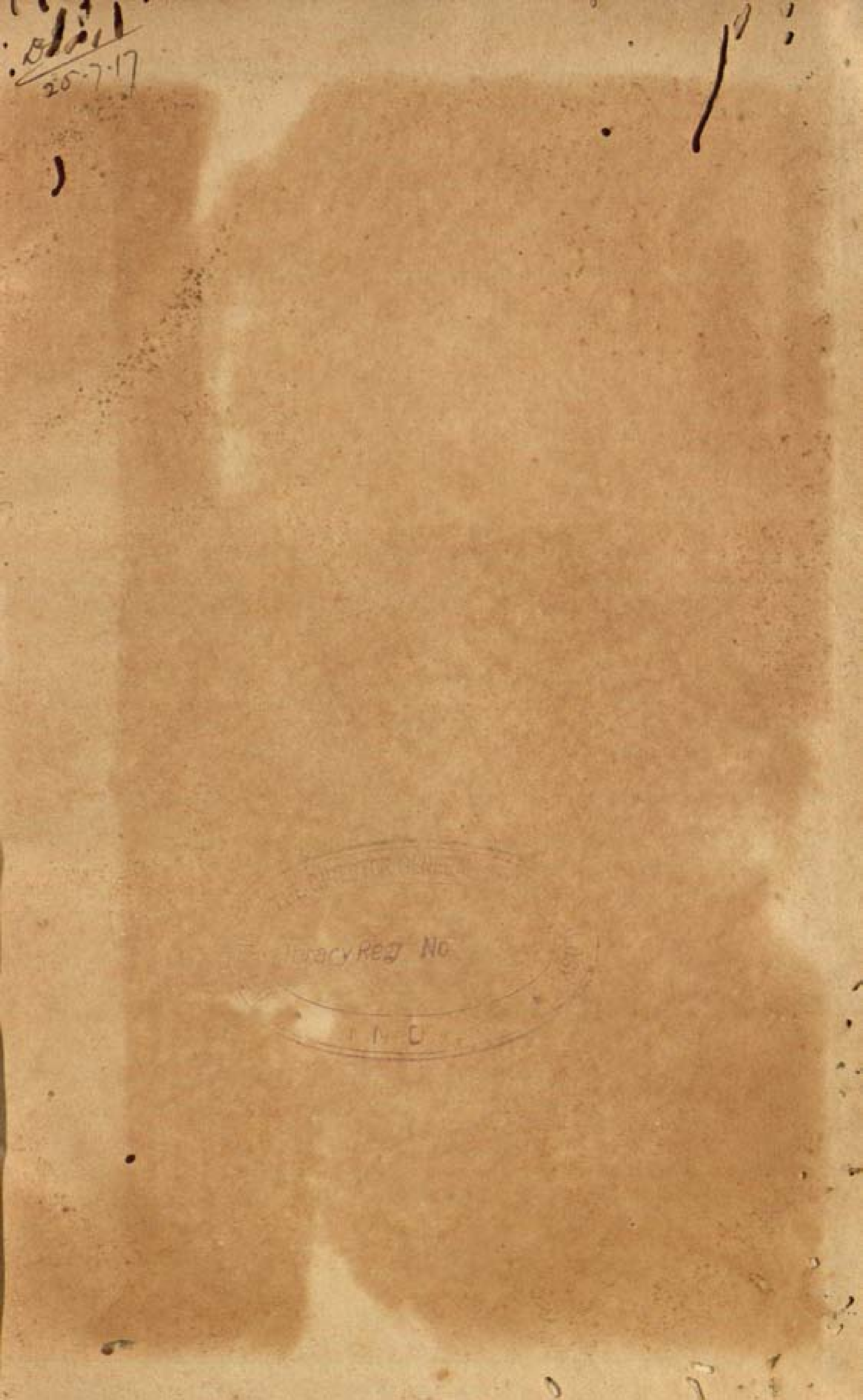


REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XV)

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. A. CHUQUET

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XV

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1883

ANNÉE 1883

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES

Langues et littératures orientales.

Langue et littérature grecques.

Langue et littérature latines.

Histoire moderne.

Langue et littérature françaises du moyen âge.

Littérature française des temps modernes.

CHRONIQUE.

Thèses de doctorat.

Variétés.

pages

Communications diverses.

Comptes-rendus des séances des sociétés savantes.

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

Allemands

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 1 Janvier — 1883

A NOS LECTEURS

La *Revue critique* vient d'accomplir sa dix-septième année. Elle continue d'être lue par ses vieux abonnés, érudits de profession ou simples amateurs de science, quelques-uns, peut-être, attirés au début uniquement par le goût du franc-parler et de la sévérité juste. Elle est lue de plus par une légion de jeunes : étudiants, maîtres-répétiteurs, professeurs des hautes ou des petites classes, personnel des Facultés. Le temps est loin où ses fondateurs se demandaient si elle pourrait vivre.

Puisque elle est en vie, elle veut faire son examen de conscience. En prenant de l'âge, n'aurait-elle pas un peu changé? Non qu'elle sente qu'elle s'achemine vers une vieillesse morose et quinteuse. Mais ne doit-elle pas redouter le reproche contraire? Les lecteurs des premiers temps ne regrettent-ils pas ses chagrins et ses beaux jours?

Le milieu où elle est plongée n'est plus celui d'il y a dix-sept ans. Ses blâmes ne soulèvent plus le scandale. On n'impute maintenant à nos collaborateurs ni basse jalousie, ni engouement antipatriotique. On s'est aperçu que, tout en apprenant de la plus savante nation de l'Europe à nourrir notre critique de vérité, nous lui avions laissé l'assaisonnement de personnalités odieuses par lequel elle supplée parfois au sel. — Le public sérieux est donc venu à nous. On ne dira pas, nous le souhaitons, que de notre côté nous ayons marché vers le public frivole.

C'est à chacun de nous juger. C'est à chacun aussi de nous dire son jugement. Un journal comme celui-ci n'est lu que de ceux qui peuvent être ses conseillers. Que nos lecteurs ne soient pas avares d'avis et d'encouragements : ce sont les honoraires de la direction.

Au début de l'année qui vient de finir, la *Revue* a été frappée du coup le plus dur. Elle a perdu, en Charles Graux, à la fois un de ses directeurs les plus actifs et les plus énergiques, un de ses collaborateurs les plus féconds et les plus solides. Un tel deuil restera longtemps dans notre mémoire, car, si des douleurs personnelles peuvent s'amortir, le temps n'efface pas l'atteinte qu'a reçue la science française.

1.— Dr. Adolf Holtzmann. **Ueber das Alte indische Epos.** Beigabe zum Programm des grossherzoglichen Pro-und Realgymnasiums Durlach für das Schuljahr 1880-81. Durlach, Buchdruckerei von Adolf Dups. 1881. 25 p. in-4°.

M. Adolf Holtzmann, qui est le neveu de feu son homonyme, l'auteur bien connu d'estimables travaux sur les épopées hindoue et germanique, n'a eu, pour ainsi dire, qu'à suivre une tradition de famille pour se faire une spécialité de l'étude du Mahâbhârata. Il n'en a pas moins fait preuve d'un jugement très sûr en poursuivant avec autant de persévérance un ordre de recherches trop délaissé depuis une trentaine d'années et auquel il est grandement temps de revenir, si on entend ne pas piétiner sur place en perdant de vue tout un côté des antiquités de l'Inde. Dans de précédentes publications [1], il avait analysé les figures de quelques-uns des acteurs du poème. Dans celle-ci, il s'attaque à l'ensemble et expose ses vues sur l'origine et les développements successifs de cette œuvre aussi disparate que colossale. Son mémoire, dont une première rédaction abrégée avait déjà paru dans un supplément de la *Gazette de Carlsruhe*, est nourri de faits; ces faits eux-mêmes sont présentés avec méthode, dans un style clair, vif, élégant. Malheureusement cette plaidoirie si habile est employée à prouver une thèse qui aura bien de la peine à se faire accepter et que, pour ma part du moins, je ne puis en aucune façon admettre. Cette thèse, déjà soutenue en partie par l'oncle de l'auteur, est la suivante :

Le poème actuel a conservé de nombreux indices d'une rédaction plus ancienne et totalement différente. Cette première rédaction glorifiait les vaincus, les Kauravas. Le héros en était Kar*n*a; le sujet, la fin tragique et glorieuse de l'antique chevalerie hindoue. Les vainqueurs, K*r*ish*n*a et les Pâ*nd*avas, y étaient représentés comme des rebelles et des impies. Ce premier poème, qu'il est encore possible de reconnaître et même de reconstituer dans une certaine mesure, était une œuvre de premier ordre, ayant ses racines dans le plus lointain passé, mais logique, homogène et à qui un puissant génie poétique avait su donner une forme parfaite. Dans le poème actuel, tout cela est changé. L'œuvre est krishnaïte ; les sympathies ont passé du côté de la violence et de la ruse; le parti de l'honneur et du droit est non-seulement vaincu, mais honni. Comment expliquer un remaniement aussi radical, sinon par des changements également profonds survenus dans la société, en d'autres termes, puisqu'il s'agit de l'Inde, par des révolutions religieuses ayant

---

1. *Indra nach den Vorstellungen des Mahâbhârata*, ap. *Zeitsch. d. D. Morgenl. Gesellsch.* 1878.

Agni nach den Vorstellungen des Mahâbhârata. Strassburg, Trübner, 1878.

Arjuna, ein Beitrag zur Reconstruction des Mahâbhârata, ibidem, 1879.

Die Apsaras nach dem Mahâbhârata, ap. *Zeitsch. d. D. Morgenl. Gesellsch.* 1879.

Der heilige Agastya nach den Erzæhlungen des Mahâbhârata. Ibidem, 1880.

bouleversé toutes choses de fond en comble? Or, des révolutions semblables ont été, dans l'Inde, selon M. H., d'avec qui je diffère en ceci du tout au tout, l'avénement et la disparition du bouddhisme. Cet ancien Mahâbhârata, dans lequel un amas jusque-là confus de légendes a reçu le sceau de la création poétique, aurait donc été une œuvre bouddhique ou quasi bouddhique. Et, comme de pareilles productions coïncident d'ordinaire avec une époque de splendide épanouissement, le génie inconnu qui en fut l'auteur a dû vivre au IIIe siècle avant notre ère, probablement à la cour d'Açoka, qu'il a chanté peut-être (une singulière façon de lui être agréable, soit dit en passant) sous les traits chevaleresques de Suyodhana, le grand empereur des Kurus. La réaction brâhmanique survenue plus tard, et qui se termina par l'extermination, fournit ensuite une explication toute naturelle des remaniements infligés au poème et de sa destinée ultérieure jusqu'à nos jours.

Je ne puis pas même énumérer, à plus forte raison discuter ici, les nombreux arguments produits par M. H. en faveur de sa cause et parmi lesquels il y en a de fort remarquables (car tout n'est pas à rejeter dans les conclusions de l'auteur, tant s'en faut, et, sur bien des points, ou je suis d'accord avec lui, ou notre dissentiment se réduirait à des nuances) ; mais, allant droit au nœud de sa théorie, je suis obligé de lui dire que je ne crois pas du tout à cet ancien Mahâbhârata composé à la gloire des vaincus. La tradition d'un peuple est parfois pieusement fidèle aux champions d'une cause malheureuse, mais elle consacre rarement de longues chansons à leur défaite. L'exemple des Niebelungen, invoqué par M. H., ne s'applique pas à son Mahâbhârata. L'auteur du poème allemand n'a pas d'intérêt direct dans la lutte; il ne songe pas même à prendre parti, et son unique souci paraît être de rimer fidèlement une curieuse et lamentable histoire. La Chanson de Roland offrirait plutôt quelque analogie. Mais ici les vaincus sont des martyrs; ils sont tombés pour la même cause qui poussait les contemporains du poète aux croisades. Il y a là de puissantes passions nationales et religieuses bien autrement capables de changer la défaite en triomphe et de satisfaire ce besoin de justice qui est de l'essence de toute poésie populaire, que ce culte de l'honneur chevaleresque dont les héros de M. H. auraient été les champions et les victimes. Quelle preuve, d'ailleurs, M. H. a-t-il que cet idéal chevaleresque soit réellement ancien? Il est, pour le moins, permis d'admettre le contraire, de voir dans les justifications embarrassées du poème des scrupules d'un âge plus raffiné, et de concevoir de vieux chants où les ruses de K*r*ish*n*a et certains coups de Jarnac de ses protégés auraient été racontés avec complaisance. Les Hindous, il est vrai, ont eu de bonne heure, en théorie du moins, un droit de la guerre très ponctuel. Les Çâstras en font foi, et Mégasthène en a entendu parler. Ce que, toutefois, dans la réalité, il en était de ces prescriptions, de celle, par exemple, qui commandait d'épargner les laboureurs sans défense, on le voit, entre autres, par les allusions de *Taitt. Br.*, I, 8, 4, 1-2

(Sâyan*a* ad *Taitt. Samh.*, I, 8, 10, me paraît avoir bien expliqué ce passage), aux razzias des Kuru-Pancâlas.

Cette versatilité dans les sympathies du Mahâbhârata à laquelle M. H. cherche une explication unique, me paraît tenir, au contraire, à des causes multiples. Il y a d'abord les interpolations gratuites, sans motif assignable, souvent maladroites et à peine déguisées, dont ce poème, fait de pièces et de morceaux, a souffert plus que toute œuvre humaine. Il y a, de plus, la passion des Hindous pour la casuistique, leur manie de distinguer et d'ergoter sur toutes choses, d'étaler à tous propos les lieux communs de leur dialectique. Pour certains personnages, tels que K*r*ish*n*a, il est indubitable que des tendances religieuses diverses, mais rarement bouddhiques, sont intervenues d'une façon très efficace, bien que, dans l'ensemble, le Mahâbhârata soit essentiellement éclectique. Beaucoup plus nombreux et répandus dans toutes les parties du poème, sont ensuite ces sentiments contradictoires qui paraissent être de l'essence même de tout récit épique, qui tiennent à son absolue objectivité, comme disent nos voisins, à l'inconséquence juvénile avec laquelle il s'attache au sujet immédiat, et qui, pour Homère par exemple, ont fait inventer une Iliade troyenne. Si on ajoute que toutes ces causes ont pu agir ici plus librement qu'ailleurs, que nulle autre œuvre semblable n'a été exposée aussi longtemps que celle-ci aux chances d'une transmission en grande partie orale, on ne s'étonnera pas de la trouver si incohérente. Je ne prétends certainement pas nier la possibilité de remaniements systématiques. Il y en a trop de traces dans le poème. Mais je crois que M. H. leur fait la part infiniment trop grande, que, surtout, il prétend trop bien les préciser, et que ce que nous ne pouvons guère plus dénommer autrement que les chances multiples du hasard et de la mode, a beaucoup plus contribué à donner à l'œuvre sa forme actuelle, qu'un dessein nettement prémédité.

N'y a-t-il pourtant pas d'autres causes encore qui ont pu contribuer à ce manque d'unité interne du Mahâbhârata? Je crois qu'il y en a en effet et, ici, je me rapproche davantage de M. Holtzmann. Je suis tout disposé à admettre un état antérieur pour certaines parties de la légende. Kar*n*a, pour nous en tenir à cet exemple, est certainement, comme le fait remarquer M. H., une très ancienne figure, qui a porté bien des noms et qui a dû combattre bien d'autres ennemis avant les Pân*d*avas. Ceux-ci sont, en effet, propres à l'Inde et paraissent représenter un certain élément historique, bien que nous ne sachions pas encore le dégager ni nous en servir proprement. L'autre, au contraire, est de la parenté d'Achille et de Siegfried et réunit en lui des traits qui peuvent, en effet, faire rêver d'une épopée indo-européenne. Non qu'il faille, avec M. Heinrich Leo, faire du héros hindou un teuton préhistorique, ni chercher, avec M. H., dans la Germanie de Tacite un commentaire au Mahâbhârata qui s'appliquerait tout aussi bien à n'importe quel recueil de poésies râjpoutes. Mais on ne saurait douter du moins que, dans les contours essentiels de

cette figure, on ne touche à quelques-unes des plus vieilles conceptions poétiques de notre race. Il est donc bien permis d'admettre qu'il y ait eu des chants dont Karna était le héros et qui lui avaient imprimé un caractère désormais indélébile. Seulement, ni ces chants, ni d'autres semblables, n'étaient encore le Mahâbhârata. Celui-ci est essentiellement le récit du triomphe des Pândavas et, dès le début, ce sont les vainqueurs qui ont dû y avoir raison.

Le Mahâbhârata primitif de M. H. une fois écarté, le reste de sa théorie n'a plus de raison d'être. Il n'est plus besoin de faire de ce poème fictif une œuvre bouddhique, ni d'en placer l'auteur à la cour d'Açoka. Je m'étonne que M. Holtzmann, même étant donné son point de départ, n'ait pas reculé devant l'érection de cet échafaudage si frêle; qu'il n'ait pas senti tout ce qu'il y avait d'invraisemblable à mettre cette poésie héroïque et cette glorification de la vieille et turbulente aristocratie xatriya en rapport étroit, d'une part, avec le bouddhisme, qui n'a pas porté en lui peut-être de principe morbide plus efficace que son impuissance à satisfaire les aspirations martiales de races guerrières (un râjpoute bouddhiste se conçoit à peine); d'autre part, avec une dynastie de parvenus, en rupture avec le passé, s'appuyant sur une administration centralisée et sur de grandes armées permanentes, sans doute dressées plus ou moins aux principes de la tactique grecque, principes fort redoutables assurément, mais qui n'avaient rien de chevaleresque. En vérité, s'il me fallait absolument trouver quelque part l'auteur de son Mahâbhârata, ce n'est pas à la cour ni parmi les courtisans d'Açoka que j'irais le chercher, mais dans les rangs des mécontents et des réactionnaires d'alors.

Je termine par un souhait qui n'a rien de commun avec le Mahâbhârata. C'est que nous puissions voir un jour, des collèges de nos petites et même de nos grandes villes, sortir des travaux aussi remarquables que ce programme du *progymnase* de la petite ville de Durlach.

A. Barth.

---

2. — **Cornelii Taciti ab excessu divi Augusti quæ supersunt.** Nouvelle édition revue et publiée d'après les travaux les plus récents avec introduction, commentaire et index, par Emile Person, agrégé des classes supérieures, docteur ès lettres, professeur au lycée Fontanes. Paris, 1883.

M. Emile Person a publié la *Germanie* de Tacite en 1879, les *Histoires* en 1880, et en 1882 déjà il a fait paraître les *Annales*. Il faut avouer qu'il est d'une bien grande activité. Les *Annales* forment un volume de plus de 700 pages, où le commentaire occupe plus de place que le texte, de manière que l'auteur a terminé un travail des plus considérables dans un espace de temps si court qu'il suffirait à peine à plus d'un autre pour rédiger les notes recueillies et méditées pendant plusieurs années.

L'*Introduction* a 18 pages. Nous y trouvons : 1º vie de Tacite ; 2º éducation de Tacite ; ses idées en religion, en politique ; 3º sources où a puisé Tacite ; 4º style de Tacite ; 5º histoire des *Annales ;* 6º de la présente édition. Les quatre premiers numéros donnent un résumé clair et élégant de ce qui est généralement connu. Ce résumé suffit amplement dans une édition classique. Pour l'*Histoire des Annales,* il y a trop de détails sur les manuscrits et les éditions, beaucoup trop assurément pour les élèves ; quant aux professeurs, ils trouveront tous les renseignements nécessaires dans l'histoire de la littérature romaine de Teuffel. Il me paraît, d'un autre côté, qu'en citant un si grand nombre d'éditions publiées en Belgique, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, on aurait dû mentionner aussi celles que Lallemand, Brotier, Dubner ont fait paraître en France, et qui peuvent être consultées par la plupart des professeurs.

Au nº 6, M. Em. P. nous apprend qu'il a pris pour base de son texte l'édition de Karl Halm (1880), mais qu'il en a usé avec une entière indépendance, et qu'il a eu, en outre, constamment sous les yeux l'édition de Draeger, celle de Nipperdey et celle de M. Emile Jacob. Ces indications et celles qui viennent s'y ajouter ne nous font pas connaître le texte qui nous est offert. Quels sont les passages qui diffèrent du texte de Halm ? Quel est le nom du savant auquel un emprunt a été fait ? Voilà ce que nous voudrions voir indiqué dans une petite table comparative, afin de pouvoir nous faire, *uno obtutu*, comme on dit, une idée de la valeur du texte adopté. Voici une autre petite observation critique. « On trouvera bien souvent dans le commentaire, dit M. Em. P., les principales leçons suivies par les autres éditeurs ; » il déclare, en outre, que son « édition n'est pas purement classique, au sens étroit du mot ». Il semble qu'en cela le savant éditeur ait voulu imiter, mais imiter de très loin, certaines éditions allemandes, qu'on nomme classiques (*Schulausgaben*), mais qui ne sont pas classiques du tout.

Il a eu tort, selon moi, d'abandonner les traditions françaises au moment même où les Allemands s'en approchent. En effet, un grand nombre de directeurs de gymnases se sont entendus, il y a déjà quelque temps, pour encourager la publication d'éditions uniquement destinées aux élèves, et déjà deux de ces éditions véritablement classiques ont paru chez Perthes à Gotha. « Nous citerons, dit encore M. Em. P., pour le commentaire, les éditions de Nipperdey, de Draeger, » et il ajoute que celle de M. Emile Jacob lui « a été particulièrement utile ». Il aurait pu consulter, utilement aussi, l'édition de Dubner, et mettre à profit celle du premier livre des *Annales* par M. A. Wagener, dont le commentaire classique est le meilleur que nous connaissions, même après la publication du travail de M. Em. Person.

Nous devons donner notre entière approbation à la manière dont M. Em. P. a conçu son commentaire. Il a cherché à « fournir toutes les

explications que réclamaient l'étude approfondie, l'intelligence sérieuse du texte ». Les questions de grammaire l'occupent donc aussi bien que celles qui concernent le droit, les institutions, la géographie, l'histoire, etc. Il s'est, d'un autre côté, tout à fait abstenu de « réflexions et d'appréciations purement littéraires ». En cela, il est de l'école des maîtres les plus éminents de la philologie, de Thurot, de M. Gaston Boissier, de M. Eug. Benoist, pour ne nommer que ceux-là. M. Em. P. justifie en deux mots son opinion à cet égard, et il fait bien, car il s'en faut que tout le monde soit du même avis; dernièrement encore, dans un article publié dans cette *Revue*, on a reproché à l'auteur du présent compte-rendu une absence complète de remarques littéraires dans son édition classique de la seconde Philippique de Cicéron [1]. Nous devons encore louer l'auteur d'avoir osé adopter en grande partie l'orthographe nouvelle. Peu à peu les yeux s'habitueront à ces innovations, et les nouveaux éditeurs deviendront, à cet égard, de plus en plus hardis.

Le commentaire prend plus de place que le texte. Il y aurait eu moyen de le raccourcir, en condensant les notes, en n'y mettant que ce qui est vraiment nécessaire, et en retranchant celles qui ne sont pas utiles. Ainsi, par exemple, nous trouvons, dès la seconde page (note 18), sept lignes sur une conjecture de Juste Lipse (*detererentur* au lieu de *deterrerentur*). A quoi bon parler, dans un commentaire destiné de préférence aux aux élèves, d'une conjecture abandonnée depuis si longtemps? Sans doute les notes critiques ont leur utilité, mais elles s'adressent surtout aux professeurs; il convient, dès lors, de les donner plus ou moins complètement dans un appendice critique, comme ont fait O. Riemann et E. Benoist dans leur édition de Tite-Live.

Mais voyons le commentaire en détail, en commençant par la première page. P. 1, note 4, il y a une longue liste de substantifs abstraits employés au pluriel. Elle est tirée de l'*Uebersicht* que Draeger a placée en tête de son édition des *Annales*. Mais cet excellent connaisseur de la langue de Tacite me semble avoir parlé du pluriel des substantifs abstraits au point de vue de la langue allemande, et n'a pas voulu être utile aux professeurs ou aux élèves français. S'il cite, par exemple, le pluriel de *metus*, d'*odium*, etc., c'est qu'en allemand *Furcht* et *Hass* n'ont pas de pluriel, tandis qu'en français nous disons les *craintes*, les *haines*, exactement comme en latin. — P. 2, note 18. Il aurait été utile de dire un mot sur l'emploi de *donec* avec le subjonctif. Dans la phrase suivante, nous trouvons *postquam occiderant*, où une petite note gramma-

1. Le reproche n'est pas fondé en fait. Il y a dans mon commentaire des remarques littéraires, non pas de ces remarques qui dépendent d'une impression personnelle du moment, et qui ne s'imposent pas, mais de celles qui sont basées sur la connaissance de la langue, et qui doivent être acceptées par tout le monde. C'est dans ces limites que je regarde les annotations littéraires comme utiles; elles attirent l'attention sur l'art que l'auteur a déployé dans le style, et font pénétrer plus profondément dans l'idée exprimée.

ticale n'aurait pas été superflue. Immédiatement après, il y a encore trois ou quatre lacunes dans le commentaire. Pourquoi ne pas dire un mot sur *pauca et extrema*, dont la traduction n'est pas facile? sur *mox*, que Tacite emploie dans un autre sens que Cicéron? sur *postquam... nulla jam publica arma, Pompeius... oppressus,... Caesar dux reliquus*, où l'élève ne sait probablement pas quel temps du verbe il faut sous-entendre, ni pourquoi tel temps plutôt que tel autre? Si je m'étonne de l'absence d'une note à ce passage, c'est que l'auteur dit ailleurs qu'il faut sous-entendre *fuit*, sans qu'il soit nécessaire de le dire. Il pouvait bien aussi appeler l'attention sur cette longue période qui remplit à peu près les deux tiers du ch. II, et qui est une exception dans Tacite. Il y a là deux propositions principales, huit propositions subordonnées, quatre ablatifs absolus, et la période est beaucoup plus claire que certaines longues périodes de Tite-Live. — Page 3, note 9. A la place de juridiction tribunitienne j'aurais préféré puissance tribunitienne, en disant brièvement en quoi elle consiste. Note 11. Cette note est inutilement longue. J'y lis : « Depuis la réduction de la Macédoine, le peuple romain ne paya plus d'impôt, au moins direct. » Ne fallait-il pas mentionner le rétablissement de l'impôt en 43 av. J.-C.? — Page 4, note 12. « *Munia... legum*, les rôles, les attributions... *legum*, l'effet pour la cause, l'abstrait pour le concret (ici *populus*). Ainsi s'explique *munia legum*. » Nous préférerions dire avec d'autres commentateurs que, par ses édits et ses rescrits, qui avaient *force de loi*, Auguste empiétait sur le domaine de la législation proprement dite. — Page 7. *Postquam fatigabatur aderatque finis*. Les élèves comprennent-ils la signification de ces imparfaits? — Page 9, note 9. « *Dubium an*. Sorte de cas absolu ou de parenthèse. » Parenthèse, oui; cas absolu, non. On s'appuie ici sur Draeger, mais cet excellent grammairien ne parle pas de cas absolu. *Dubium an*, qui ne peut être un cas absolu, aurait mérité une explication approfondie. Note 12. *Nolam*. Nous avons ici une longue note historique tirée de Suétone, à la place de laquelle j'aurais préféré une petite note sur *apud*, dans *apud urbem Nolam*. — Page 10, note 15. « *Provisis*. Sur l'ablatif absolu dans Tacite, v. *sup.*, 5, 1. » Le passage *provisis quæ tempus monebat* n'est nullement expliqué par la note 1 du ch. V. Nous n'avons ici qu'un cas ordinaire de l'ablatif absolu, comme dans cette phrase de Tite-Live : *praemissis qui Alpium transitus specularentur*, où un pronom est sous-entendu. — Page 10, note 4. *Tribuno custodiæ apposito*, « *Custodiæ* au datif, avec *apposito*, pour exprimer l'intention ». On pourrait dire avec les grammairiens que ce datif intentionnel est mis pour *ad* avec l'accusatif. Note 5. *Quandoque* est bien traduit par *aussitôt que*. Mais pourquoi ajouter, d'après la note de Draeger, que ce mot est mis pour *quandocunque?* — Page 12, note 12. *Ambiguus imperandi* est traduit par « comme s'il n'était pas sûr que l'empire fût à lui ». Nous doutons fort que ce soit là la meilleure traduction; nous préférons celle de Louandre. — Page 15, note 19. « *Num*. La réponse est supposée né-

gative. » Cette note concerne le passage *interrogatus... num... prompsisset*. On applique ici à la proposition subordonnée ce qu'on ne peut dire que de la proposition principale. La règle est : « Dans l'interrogation indirecte, *num* ne donne pas un sens négatif à la phrase comme dans l'interrogation directe. » — Page 17, note 14. *Dum... ulcisceretur*. La première partie de la note est bonne, mais lorsqu'on ajoute : si Tacite avait voulu exprimer un simple rapport de simultanéité, il eût mis *ulciscebatur*, on oublie que nous avons ici le discours indirect. Il fallait consulter la grammaire de Tacite sur l'emploi de l'indicatif présent, au lieu du subjonctif, avec *dum* dans le discours indirect. — A la même page, on lit dans l'avant-dernière ligne *ceterum* dans le texte. La signification de ce mot dans la langue de Tacite aurait bien mérité une note. — Page 22, on trouve dans le texte *invisus tamquam... agitaret*. Dans quel sens Tacite emploie-t-il le plus souvent *tamquam*, et comment peut-on ou doit-on traduire ordinairement cette conjonction? Une note était tout à fait nécessaire pour répondre à ces questions. Les commentaires que M. Em. P. a eus sous les yeux, comme il dit, n'ont pas non plus de note. La traduction de Burnouf est bonne, celle de Louandre l'est également. Mais, pourquoi sont-elles bonnes? Voilà ce que l'élève ne saurait comprendre sans une explication approfondie de *tamquam*. — A la page 23, il y a dans le texte *avidum et minorem*, où une explication aurait été également à sa place. C'est une particularité du langage tacitéen qui ne peut être passée sous silence. — Page 29, note 3, on commence par dire : « *Ausuros*, en style direct, serait *audebimus*. » Et pourquoi pas plutôt *audebitis?* L'auteur croit être dans le vrai en s'appuyant sur la grammaire de Madvig, § 405. Mais il n'a pas fait attention que les deux règles qu'il transcrit tout au long ne sont pas complètes, ou qu'elles ont des exceptions. Bien plus, il se trompe d'une manière étrange dans l'application d'une de ces règles. « Lorsqu'il s'agit, dit-il, de la deuxième personne, il faut employer le subjonctif; ici : *quando ausuri essetis* ». Il aurait dû dire : l'interrogation avec la seconde personne dans le discours direct se construit, *ordinairement*, dans le discours indirect, avec le subjonctif à la troisième personne. Ici on a une exception à la règle ordinaire ; il faut donc dire (en citant toute la phrase de Tacite) : *interrogabat (eos) cur... obœdirent; quando auderent exposcere remedia*, et non pas *quando ausuri essetis*. L'auteur confond le discours direct avec le discours indirect. Ce n'est pas Tacite seul qui a de ces constructions qui s'éloignent de la règle. En voici deux de Tite-Live : *quæ munera quando tandem satis grato animo æstimaturos?* pour *quando æstimaturi essent*. Discours direct : *quando æstimabitis. An bello intestino bellum externum propulsaturos?* pour *propulsaturi essent*. Discours direct : *propulsabitis*.

Nous pouvons nous arrêter ici dans nos observations sur les détails du commentaire. Elles suffisent, je pense, pour montrer au savant éditeur

avec quel intérêt nous avons lu son nouveau travail, et quels en sont, à notre avis, les côtés faibles.

Nous devons finir en félicitant bien sincèrement M. Em. Person d'être entré dans une excellente voie pour produire de bons commentaires classiques, et en exprimant cette conviction que si, dans les détails, il n'échappe pas toujours à la critique, nous sommes porté à en accuser la trop grande hâte avec laquelle il a rédigé certaines notes. Nous le connaissons par d'autres publications d'une manière assez favorable pour être persuadé que, dans une seconde édition, il nous donnera un commentaire qui satisfera les plus exigeants.

J. Gantrelle.

---

3. — **Gl' imitatori stranieri di Jacopo Sannazaro,** ricerche di Francesco Torraca, prof. nel R. Istituto tecnico di Roma. 2ª *ed. accr.* Roma, E. Loescher, 1882, in-8 de 153 pages.

C'est d'Italie qu'est parti le grand mouvement artistique et littéraire de la Renaissance, qui a produit en France, en Angleterre et en Espagne des résultats si différents. Les origines de ce mouvement en Italie même, cette « exportation intellectuelle » à laquelle se sont livrés les Italiens pendant un siècle, n'ont pas encore été étudiées d'une manière complète, et l'on s'est occupé de la réaction bien postérieure du génie étranger sur le génie italien, plutôt que de l'influence exercée par celui-ci sur les nations de l'Occident. Imbu de ces idées, M. Torraca a voulu mettre en lumière un des exemples les plus saillants de cette influence, en rapprochant les œuvres italiennes et latines de Sannazar des imitations nombreuses qu'il a suggérées chez les poètes étrangers. Il a composé une étude littéraire fort agréable, témoignant d'un goût très fin, d'une connaissance sérieuse des poètes dont il s'occupe, indiquant certains points de vue nouveaux dont l'histoire des idées doit faire son profit. Il a joint à cet essai sur les imitateurs de Sannazar un article, publié dans la *Rassegna Settimanale*, à propos des écrivains étrangers venus en Italie pendant la Renaissance. Cet article contient l'esquisse rapide d'un livre intéressant, qui sera certainement écrit un jour, et où la France tiendra une grande place ; mais le premier travail est beaucoup plus important.

Le principal représentant des lettres italiennes au xvi^e siècle paraît avoir été Sannazar ; il n'est aucun poète qu'on ait lu et imité comme lui. En Espagne, Garcilasso de la Vega, Montemayor ; en Portugal, Camoens, avec ses églogues marines ; en Angleterre, Edmund Spenser et Philip Sidney sont les plus illustres des noms invoqués par l'auteur à l'appui de sa thèse. Mais c'est surtout en France que le poète napolitain a trouvé des fidèles, des imitateurs ordinairement muets sur les obligations qu'ils avaient envers leur modèle. Toute notre poésie du

XVI[e] siècle puise à cette source : Marguerite d'Angoulême, Mellin de Saint-Gelais, Marot, Joachim du Bellay, Ronsard, Baïf, Magny, Belleau, Desportes, voilà les poètes dont M. T. a parcouru attentivement les œuvres et chez qui il a recueilli de nombreuses traductions ou imitations de Sannazar. En présence de chaque texte intégralement cité, M. T. a transcrit le passage original. Souvent les inspirations de l'auteur de l'*Arcadia* ont perdu à passer dans une langue étrangère, et les fautes de goût, les *concetti*, se rencontrent plutôt dans les copies que dans le modèle italien. Ce fait, assez curieux, se remarque particulièment dans les nombreux emprunts de Desportes. Mais, si Sannazar doit être excusé, il ne faut pas moins en rendre responsable le goût italien qui régnait à la cour des derniers Valois ; Henri Estienne, dans maint ouvrage et spécialement dans ses *Dialogues du langage français italianizé,* que M. T. a oublié de citer, n'a cessé de réclamer contre cette invasion de mots et d'images venus d'au-delà des Alpes.

Les longues citations françaises de M. T. sont correctes ; cependant on doit restituer les hémistiches *aux bras à demy nuds* (p. 59), *n'estoit point en valeur* (p. 67) ; on doit lire *la* verdure (p. 68, v. 17), sa *mort* cruelle (p. 64, l. 14). J'indiquerai à l'auteur quelques fautes échappées à l'impression ; il faut *Liseux* (p. 7, note, l. 11), *Spenser* (*ibid.*, l. 22 et p. 72, note, l. 4), *Lecoy de la Marche* (p. 91, note), *Pantagruel* (p. 93), *Guez* de Balzac (p. 96). — P. 7, l'indication des huit volumes de l'édition complète de Ronsard due à P. Blanchemain, doit être donnée sous cette forme : *Paris, Biblioth. elzévirienne, 1857-67*. Au t. II de cette édition, je trouve dans la XV[e] Ode pindarique, « à Jean Martin, poète et architecte », traducteur de l'*Arcadia,* une allusion très claire à Sannazar que je signale à M. Torraca.

A propos de la traduction des *Salices* de Sannazar, qu'aurait faite la reine de Navarre et dont il est question p. 31, j'ai pu faire la vérification que M. T. demande ; c'est une simple imitation, et même assez éloignée de l'original, qui fut composée par la reine pour obéir au désir de sa nièce Marguerite, plus tard duchesse de Berry (V. *Les Marguerites de la Marguerite des princesses,* p. p. Félix Frank, Paris, Cabinet des biblioph., 1873 ; t. III, p. 199). — En s'occupant de Du Bellay et de Baïf, M. Torraca regrette (p. 39) de n'avoir eu de ces deux auteurs que des choix incomplets ; dans l'impossibilité de se procurer les éditions originales, ces extraits, dit-il, ne suffisent pas aux travailleurs. Je me hâte de le rassurer ; la librairie Lemerre publie, à un petit nombre d'exemplaires, il est vrai, d'admirables éditions très complètes de toute la Pléiade, qui sont l'œuvre de M. Marty-Laveaux. J. du Bellay a formé les deux premiers volumes de la collection, parus en 1866 ; le huitième, qui vient d'être livré aux souscripteurs, contient la première partie des œuvres de Baïf. Cela soit dit pour venger la France du reproche de méconnaître ses poètes de la Renaissance, encore lus et goûtés, on le voit, par les plus délicats lettrés d'Italie. Pierre de NOLHAC.

4. — **Histoire de Henri III, roi de France et de Pologne,** par Ed. de la Barre Duparcq. Paris, Didier, 1882. 1 vol. in-8 de 398 pages.

M. de La Barre Duparcq est un écrivain très fécond dont plusieurs ouvrages, comme nous le rappelle une énumération imprimée sur la couverture du présent volume, ont été traduits en allemand, en anglais, en espagnol et en italien. Après s'être fort occupé de l'histoire de l'art militaire, il consacre ses loisirs à l'histoire de France et il a successivement publié l'*Histoire de François Ier* et l'*Histoire de Charles IX*. Son *Histoire d'Henri III* a le grand défaut de n'être pas une œuvre nouvelle. C'est une compilation qui a coûté à son auteur du temps et de la peine, je le reconnais, mais qui ne fera nullement avancer la science. M. de La B. a beaucoup lu; il a même lu un assez grand nombre de livres rares, d'où il a tiré d'abondants renseignements [1]. J'avoue, sans être de ceux qui demandent à tout prix du nouveau, *n'en fût-il plus au monde*, que le moindre document inédit *ferait bien mieux mon affaire*. Il n'aurait pas été difficile d'extraire des inépuisables trésors de la Bibliothèque Nationale certaines pièces peu ou point connues qui auraient permis à M. de La B. de jeter un peu plus de lumière sur certains points de l'histoire du règne d'Henri III. J'ai, moi-même, eu l'occasion, en préparant divers travaux, de rencontrer, dans l'admirable collection du fonds français, bien des documents non encore utilisés relatifs aux événements de la seconde moitié du XVIe siècle.

Si des manuscrits nous passons aux imprimés, nous constaterons avec regret que M. de La B. a négligé d'importants travaux qu'il était de son devoir de consulter. C'est ainsi que, sur la fuite de Varsovie d'Henri III et sur son séjour à Venise (chapitre 1), il n'a pas cité l'ouvrage de M. le marquis de Noailles (*Henri de Valois et la Pologne en 1522*, 3 vol. in-8°, 1862) [2]. C'est encore ainsi qu'il mentionne (p. 17) le discours d'Henri III sur la Saint-Barthélemy, sans avoir eu connaissance du mémoire dans lequel M. Henri Bordier a si bien prouvé que ce discours n'est point authentique [3]. Il serait trop long d'indiquer tous les autres travaux indispensables qui lui ont échappé [4].

A la suite de l'histoire du règne du triste prédécesseur d'Henri IV, on trouve (pp. 247-274) un chapitre sur les lettres, les sciences et les arts sous le dernier des Valois, chapitre subdivisé en plusieurs paragraphes où sont tour à tour appréciés *les théologiens* (Majoranus, Ph. de Mornay,

1. Voir les titres de ces livres ou livrets, pp. 20, 44, 85, 125, 138, 142, 164, 185, 212, 232, 274, 304, 347, 355, 366, 367, 372, etc.

2. Voir *Revue critique* du 18 mai 1867, pp. 316-320.

3. *La Saint-Barthélemy et la critique moderne*. Genève et Paris, 1879, in-4°.

4. Croirait-on que, dans le chapitre sur les *Mœurs*, M. de La B. ne cite pas, à propos des vêtements (pp. 328-330), l'*Histoire du costume en France*, ce livre classique du grand savant que nous venons d'avoir la douleur de voir suivre de près dans la mort cet autre éminent archéologue qui s'appelait M. de Longpérier?

Crespet), *les poètes* (Desportes, Scévole de Sainte-Marthe, Vauquelin de la Fresnaye, Du Bartas, que l'on nous montre — p. 251 — mourant des blessures reçues à la bataille d'Ivry, Edouard du Monin, Agrippa d'Aubigné, Ronsard); les *auteurs dramatiques* (François d'Amboise, Billard, Louis le Jars, Pierre le Loyer, Pierre de l'Arivey); *les orateurs* (Du Faur, Barnabé Brisson, Simon Marion); les *écrivains politiques* (René Choppin, Jean Bodin, Hubert Languet); *les historiens* (Bodin, d'Aubigné, Davila, La Popelinière, du Verdier, La Noue, Pierre de Sainct-Julien); *les voyageurs et géographes* (Pierre Belon, François de Belleforest, Benigne Saumaise); *les pamphlétaires* (Arthus Thomas, sieur d'Embry, l'avocat Le Breton); les *prédicateurs* (le jésuite Auger, Robert Chessé, Amyot, Jean Boucher, Guillaume Rose, Mathieu de Launay, Génébrard, François Feuardent, le P. Bernard de Montgaillard, Maurice Poncet); *les philosophes* (Montaigne, Charron, Etienne de la Boétie, Guy Lefèvre de la Boderie, Jean Sturmius, etc.); *les jurisconsultes* (Pierre Guenoys, Pierre Grégoire de Toulouse, François Grimaudet, Denis Godefroy, François Balduin); les *latinistes* et *hellénistes* (Joseph Juste — et non *Justin* — Scaliger, Lævius Torrentius, etc.); *les mathématiciens* (Viète, Scaliger, Sacrobosco (!!!) — Jean de Sacrobosco est un écrivain du XIIIe siècle — Fina, Clavius); *les alchimistes et les médecins, les peintres* (Jean Cousin, Du Moustier, Jérôme Franck, Nicolas Belon, Martin Freminet, François Porbus). Ce long chapitre n'apprendra pas grand'chose à ceux-là mêmes qui n'ont qu'une connaissance imparfaite du mouvement littéraire, scientifique et artistique de 1574 à 1589. Je me plais à croire, à cause des études particulières et de l'exceptionnelle compétence de l'auteur, que le chapitre sur l'*armée française* (pp. 295-320) est beaucoup plus instructif et j'en laisse juges les spécialistes [1].

Signalons, à l'*Appendice* (pp. 390-396), une note *sur le séjour d'Henri III à Venise*; *le plan de Concarneau*; le *récit de la mort du président Duranti à Toulouse*, une note *sur les portraits d'Henri III* [2]; et, tout à la fin du volume (avec pagination distincte), le *Deuxième catalogue de livres du XVIe siècle, appartenant au colonel de La Barre Duparcq* [3].

---

1. Je citerai une note intéressante (p. 303) sur le capitaine Ramelli, un des ingénieurs militaires du roi Henri III, auteur d'un ouvrage sur les machines publié à Paris en 1588 (*Le diverse e artificiose machine*, in-fo, texte italien et français, enrichi de 195 grands dessins généralement bien gravés : « Ni le colonel Augoyat ni l'auteur des *Etudes sur l'artillerie*, ne citent, ce me semble, Ramelli qui, appelé d'Italie par le duc d'Anjou, fut blessé mortellement sous ses yeux à la Rochelle : cet ingénieur joignait à une longue pratique de la guerre une grande instruction principalement tournée vers les mathématiques. »

2. Le portrait reproduit en tête du volume est dû à Jacopo Franco.

3. Le premier catalogue date de 1875 et compte 523 numéros. Le nouveau catalogue (de 16 pages) va du no 524 au no 1027.

L'ouvrage n'est pas dépourvu de fautes d'impression [1], ni même de quelques autres fautes [2]. Enfin, si l'on me demande ce qu'il faut penser du style de l'auteur, je répondrai en transcrivant la première phrase du chapitre I : « Lorsque les Parques cruelles tranchèrent le fil des jours de Charles IX à vingt-quatre ans, la situation de la France offrait un trait de ressemblance par rapport à ce qu'elle était en 1560, au décès de François II. »

T. de L.

VARIÉTÉS

L'ÉCOLE DU LOUVRE

Nous recevons de M. L. de Ronchaud, directeur des Musées nationaux, la lettre suivante :

« Palais du Louvre, le 27 décembre 1882.

« Messieurs les Directeurs,

« Voudrez-vous permettre à un ancien et constant abonné de votre *Revue* de répondre quelques mots à la note insérée dans le numéro du 18 décembre, relativement à l'Ecole du Louvre. Je tâcherai de ne pas abuser de la parole que vous me donnerez.

« L'auteur de la note, en annonçant, avec une bienveillance dont je me plais à le remercier, l'ouverture des cours du Louvre, a cru devoir joindre à son assentiment quelques réserves. Suivant lui, la création de l'école du Louvre est due à *une conception élevée des connaissances que doit avoir et des services que peut rendre le personnel de nos Musées*. On ne peut mieux dire, et je suis heureux de voir si bien comprise, par des hommes dont le suffrage est si précieux, la pensée qui a inspiré

---

1. Le biographe de Pibrac, Charles Paschal, est appelé *Parchal* (p. 16, note 1); le diplomate *Laussac* est appelé *Lauzac* (p. 77); *Monluc* est appelé *Montluc* (p. 299), etc. A la page 390 (note 1) on lit : « Certains gondoliers vénitiens se rappelaient encore, il y a une vingtaine d'années, *de* les avoir vus. »

2. Par exemple, le nom de Palissy est orné de la particule (p. 286), et la visite que ne lui fit pas Henri III à la Bastille est racontée (p. 287). A côté d'assertions inexactes, on rencontre quelques phrases bizarres, comme celle-ci (p. 96) : « On sait que ce prince [le duc d'Anjou] avait eu le nez fort endommagé par la petite vérole, mais il n'en remplit pas moins son rôle de chef, tandis que Vauvenargues, qui, trois siècles plus tard, se trouva dans le même cas, en devint taciturne et sauvage. » Il y a çà et là d'autres rapprochements singuliers, d'autres évocations inattendues. On est tout étonné de cette plaisanterie de l'historien (p. 290) : « Quant au Cotignac, ceux qui le croient capable de donner de l'esprit aux enfants ne nous semblent pas en posséder beaucoup eux-mêmes. » Sur cette confiture voir encore p. 324. — Il y a une précision étrange dans le chiffre 23 assigné par l'auteur (p. 321, note 1) aux amants de la reine Marguerite. Comment peut-on être sûr d'un total de ce genre ? C'est surtout en pareil cas qu'il est prudent de laisser un peu de vague dans les indications.

les créateurs de l'école. Ainsi, dans la pensée du rédacteur de la *Revue critique*, un musée comme le Louvre ne doit pas être un simple dépôt d'objets d'arts, il doit être un lieu d'enseignement, une école ; et le devoir des conservateurs ne se borne pas à ranger et à cataloguer les collections, ils doivent aussi les faire connaître, en faire l'exposition scientifique. Au fond, toute la question est là ; et, ce point admis, la création de l'école en sort naturellement. L'auteur de la note semble lui-même le reconnaître lorsqu'il écrit : « Nous comprendrions que les conservateurs et attachés du Louvre fussent chargés, moyennant une indemnité, de faire régulièrement sur les monuments même confiés à leur garde, des conférences pratiques d'archéologie et d'histoire de l'art s'adressant à la fois aux savants et aux artistes. »

« Eh bien ! c'est ce qu'on a voulu faire, et c'est ce qu'on fait, avec un peu plus d'extension peut-être que ne l'aurait voulu le rédacteur de la *Revue critique*. Ce sont ces conférences *pratiques*, faites *régulièrement*, en face des *monuments*, qu'on a entendu instituer au Louvre, pour l'enseignement des savants et des artistes, et j'ajoute pour le recrutement du personnel de nos Musées et de nos missions scientifiques. Aurait-on dépassé le but en créant, comme on nous reproche de l'avoir fait, des cours *théoriques* faisant double emploi avec ceux que des voix autorisées professent au *Collège de France* et à l'*Ecole pratique des Hautes études ?* Je ne le pense pas. Peut-être, en effet, n'est-il pas facile, dans un enseignement scientifique, de marquer, d'une manière précise, la limite qui sépare la théorie de la pratique, lesquelles doivent, ce semble, s'éclairer et se vivifier mutuellement. Sans doute, on n'entend pas réduire les professeurs du Louvre à ne parler, dans leurs conférences, que des *seuls* monuments du Louvre, au risque de mutiler leur enseignement et de le rendre infécond. Sans doute encore, on ne prétend pas qu'on ne doive former au Louvre que des amateurs plus ou moins instruits, au lieu d'élèves sérieux, capables de rendre des services à la science. Une certaine latitude est donc nécessaire. Ce qui est vrai, et je suis sur ce point tout à fait d'accord avec l'auteur de la note, c'est que le caractère distinctif de l'enseignement du Louvre doit être d'avoir lieu devant les monuments, et d'être, avant tout, pratique. C'est celui qu'on doit et qu'on veut lui donner.

« Le rédacteur de la *Revue critique* pense que le cours de M. Bertrand sur l'*archéologie nationale* pourrait avoir lieu au Collège de France. Je n'y contredis pas ; mais on n'a pas songé à l'y établir, et l'archéologie nationale manquerait encore d'un enseignement si on ne le donnait pas aujourd'hui au Louvre. J'ajoute qu'elle est très bien placée et que cette histoire de nos antiquités, même avant Clovis, est justifiée par les collections préhistoriques du Musée de Saint-Germain, dont M. Bertrand est l'éminent conservateur, musée qui fait partie, avec le Louvre, des musées nationaux. Il fallait bien aussi permettre à M. Bertrand de commencer son cours par le commencement.

« Le rédacteur de la *Revue critique* redoute de voir disperser pour la création d'écoles spéciales, nos ressources intellectuelles et financières; il voudrait voir réunir tous les cours d'enseignement supérieur dans une grande Université. Soit; mais, pour des cours d'archéologie complets et fructueux, il faudra toujours venir devant les monuments, et c'est dans les Musées qu'on les trouvera.

« Enfin, le rédacteur de la *Revue critique* craint de voir distraire pour l'école des fonds qui seraient mieux employés à l'accroissement des collections. Je peux le rassurer sur ce point. Si l'école du Louvre doit vivre, si l'essai tenté en ce moment doit aboutir à une organisation définitive, comme cela est désirable, et comme le succès obtenu dès le début nous donne le droit de l'espérer, ce ne sera pas aux dépens du Musée. L'école aura son budget, et nos collections auront le leur. Nous aussi, nous faisons des vœux pour qu'il soit accru en proportion des besoins et de manière à nous permettre de lutter avec plus de succès dans les enchères internationales; mais nous pensons qu'une part modeste peut être faite aussi, dans les fonds de l'Etat, à la tentative qui se poursuit à cette heure, pour l'institution d'un enseignement pratique d'archéologie au Louvre; et nous avons l'espérance que les élèves qui en sortiront, outre qu'ils rendront des services à la science, ne seront pas inutiles à l'enrichissement de nos Musées.

« Recevez, messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

« L. DE RONCHAUD,
« Directeur des Musées nationaux
et de l'Ecole du Louvre. »

Nous sommes heureux d'avoir fourni à M. de Ronchaud l'occasion d'expliquer lui-même, d'une manière aussi précise et aussi intéressante, les intentions excellentes qui l'ont guidé dans la création de l'école du Louvre. Nous en profiterons pour expliquer, nous aussi, quelle est la nature exacte de nos craintes ou de nos objections au sujet de cette école. Autant nous sommes partisans de la multiplicité des cours (à condition qu'il y ait des hommes capables d'occuper les chaires), autant nous désirons que l'enseignement ait partout un caractère pratique et technique, autant nous craignons de voir une spécialisation excessive apportée dans la préparation des futurs savants, et le recrutement des carrières scientifiques soumis à des conditions trop étroites. Avec M. de Ronchaud nous souhaitons qu'à l'avenir on ne puisse plus prendre pour attachés et conservateurs de nos Musées que des hommes vraiment compétents, et comme lui nous pensons qu'en les obligeant à faire preuve de leur science comme professeurs, on écartera bien des incapables; mais nous regretterions de voir faire de l'Ecole du Louvre la pépinière exclusive des fonctionnaires des Musées nationaux, et renoncer à la pratique plus large qui permettait de les choisir parmi les élèves de l'Ecole

des Chartes, de l'Ecole des Hautes-Etudes, de l'Ecole d'Athènes ou de celle de Rome. En un mot, nous admettons les cours du Louvre comme complément d'études faites ailleurs, non comme une école se suffisant à elle-même et devenant la filière obligatoire des fonctionnaires de nos Musées.

Pour nous, voici à quoi doivent tendre tous ceux qui désirent l'organisation d'un enseignement supérieur sérieux. Tous les jeunes gens qui se destinent à une carrière scientifique devraient d'abord avoir reçu la culture générale et désintéressée du haut enseignement en dehors de toute préparation spéciale à des examens professionnels. Nous n'avons pas en France d'Université qui représente complètement ce haut enseignement, mais le Collège de France, les Facultés des lettres et des sciences, le Muséum, l'Ecole des Hautes Études sont les membres disjoints de ce corps qui, nous l'espérons, sera bientôt reconstitué. A ces études désintéressées viendrait se joindre ensuite une éducation pratique spéciale qui correspondrait à ce qu'est aujourd'hui l'Ecole des chartes pour les archivistes, l'Ecole normale pour les professeurs, l'Ecole des Ponts et Chaussées pour les ingénieurs, à ce que sera, nous l'espérons, l'Ecole du Louvre pour les archéologues. Alors tous les savants se considéreront avant tout — au point de vue scientifique — comme faisant partie d'un même corps, l'Université; et l'on ne verra plus ce ridicule esprit de coterie qui aujourd'hui crée souvent un antagonisme entre les Chartistes et les Normaliens, entre les Normaliens et les élèves de la Faculté des lettres ou de l'Ecole des Hautes Études, entre le Polytechnitien et l'élève de l'Ecole Centrale, qui risque de créer demain un antagonisme analogue entre les élèves de l'Ecole du Louvre et ceux des autres écoles. — Voilà pour le fond le point essentiel sur lequel portent moins nos critiques que nos craintes. Quant à ce qui concerne en fait les cours actuels du Louvre, nous persistons à penser que si l'on voulait augmenter le budget du Louvre, il y avait des dépenses plus urgentes et nécessaires que la création des cours actuels d'assyriologie, d'égyptologie et de langues sémitiques. Si les conférences du Louvre sont un supplément aux cours du Collège de France et de l'Ecole des Hautes Études, rien de mieux; si elles doivent constituer un enseignement à part se suffisant à lui-même, ce serait du luxe, un gaspillage de forces, et ce serait créer sûrement cet esprit funeste de coterie dont je parlais tout à l'heure. De plus, dans les autres écoles, le recrutement est soumis à des conditions et à des garanties assez sévères. N'y a-t-il pas un danger de créer une école où le seul fait d'être attaché au Louvre donnerait un droit à enseigner? Ne faudrait il pas aussi des garanties fournies soit par des titres, soit par un système de présentations? En un mot, nous verrions avec plaisir des cours du Louvre, rattachés à un grand corps savant et enseignant et à la Direction de l'enseignement supérieur; nous voyons avec quelque inquiétude la création d'une *Ecole du Louvre*, dépendant exclusivement de la Direction des Beaux-Arts.

CHRONIQUE

FRANCE. — MM. Henri Gaidoz et Paul Sébillot viennent de publier une *Bibliographie des traditions et de la littérature populaire de l'Alsace* (Strasbourg, Noiriel. In-8°, 16 p.). Cette notice est extraite d'une *Bibliographie des traditions et de la littérature populaire de la France* que préparent les deux érudits et dont a déjà paru la partie relative à la Bretagne (*Revue celtique*, tome V, n° 3). Les deux auteurs ont compris, sous la rubrique Alsace, les anciens départements français du Haut et du Bas-Rhin, par conséquent avec Belfort et son arrondissement, ainsi que le canton de Schirmeck, du département des Vosges, « cédé à l'Allemagne en 1871, par suite de revendications historiques, et quoique entièrement de langue française, comme plusieurs vallées de l'Alsace proprement dite ». Ils ont ainsi divisé leur sujet : *Géographie et statistique des langues française et allemande ; — Alsace de langue française ; — Alsace de langue allemande* : I. *Dialectes alsaciens, glossaires, bibliographie*; II. *Traditions, superstitions, usages*; III. *Calendrier populaire, fêtes*; IV. *Contes*; V. *Chansons*; VI. *Proverbes, énigmes, formulettes*; VII. *Costumes*; VIII, *Théâtre patois*. — MM. Gaidoz et Sébillot recevront avec reconnaissance les corrections et additions qu'on voudra bien leur communiqcer ; on est prié de les adresser à M. Gaidoz, 22, rue Servandoni, à Paris.

— Un recueil de travaux inédits de M. Jules Quicherat doit paraître, chez l'éditeur Alphonse Picard, sous le titre de *Mélanges d'archéologie et d'histoire*; il comprendra environ quatre volumes. Ajoutons, à ce propos, que la quatrième livraison de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* renferme une bibliographie complète des œuvres de M. Jules Quicherat, due à M. Giry, avec le concours de M. de Curzon ; cette bibliographie comprend 363 unméros, dont 13 ouvrages et 350 mémoires, notes, etc., publiés dans trente cinq recueils.

— M. Ulysse Robert, attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, a fait paraître le troisième fascicule de son *Inventaire sommaire des manuscrits des bibliothèques de France dont les catalogues n'ont pas été imprimés*; parmi les bibliothèques comprises dans ce volume, sont celles de Dijon, Dôle, Evreux, Grenoble, Lyon, Le Mans.

ALLEMAGNE. — M. O. Behaghel prépare une édition des *Lettres de Hebel*; — M. Jul. Bierbaum, une *History of english language and literature* qui doit paraître à Heidelberg, chez George Weiss ; — M. Horstmann, l'édition d'une « Vie des saints » de Osbern Bokenam (1447) qui forme le premier volume de la « Bibliothèque de textes de vieil anglais » dirigée par M. E. Kœlbing.

ANGLETERRE. — Le prochain volume de l'*Encyclopaedia britannica*, consacré à la lettre m, renfermera des art. de MM. Axon (*Manchester*) ; Keane (*Mexico*) ; Morse Stephens (*Mirabeau*), etc.

— M. W. H. K. Wright, conservateur de la Bibliothèque de Plymouth, travaille à une bibliographie des œuvres relatives à sir Francis Drake.

— Une *Société historique* vient de se fonder en Ecosse ; elle a pour but de publier des œuvres inédites ou devenues rares écrites entre 1640 et 1745. Le secrétaire de la Société est M. Edm. Goldsmid (Edimbourg, Castle Terrace, 30). La Société se propose de faire paraître une publication par mois ; la première, qui vient d'être distribuée, renferme en 60 pages un écrit sur « *The wicked wayes of the cruell Cavaliers* » (1644) et deux extraits du *Mercurius Caledonius* du 8 janvier 1661. La souscription annuelle est fixée à 12 shillings.

BELGIQUE. — Le 4e et dernier volume de la grande publication entreprise en 1880 sous le titre *Cinquante ans de liberté* a paru (Bruxelles, Weissenbruch); il a pour auteur M. Ch. Potvin et traite de l'*Histoire des lettres en Belgique depuis 1830*.

— Nous apprenons la mort de M. E. Poullet, professeur à l'Université de Louvain, membre de l'Académie royale de Belgique et de la Commission royale d'histoire; il était âgé de 43 ans.

BOHÊME. — M. J. U. Jarnik a été nommé professeur de philologie romane à l'Université tchèque de Prague.

DANEMARK. — M. K. Nyrop a obtenu une médaille d'or de l'Université de Copenhague pour un travail sur l'histoire de l'épopée populaire au moyen âge français; ce travail doit prochainement paraître.

ETATS-UNIS. — Pour la première fois une pièce latine vient d'être jouée en Amérique. Les étudiants de l'Université de Michigan ont représenté en latin les *Adelphes* de Térence.

SLAVES MÉRIDIONAUX. — On annonce la mort à Agram du célèbre philologue serbe M. G. Danicic. Il était né en 1825 à Novi-Sad dans la Hongrie méridionale, mais il était devenu sujet serbe; professeur à la Haute Ecole de Belgrade, il avait été appelé en 1866 à Agram par l'Académie Sud-Slave dont il fut le premier secrétaire. Disciple de Karadic et de Miklosich, tous ses travaux ont eu pour objet la langue serbo-croate. En voici les principaux : *La guerre pour l'orthographe serbe*, 1847; *Syntaxe serbe*, 1858; *Vie de saint Sava* (en slavon serbe), 1860; *Morphologie de la langue serbe* (cet ouvrage a eu plusieurs éditions); *Dictionnaire de l'ancienne langue serbe* (Belgrade, 1863 et années suivantes); *Vie de saint Siméon* (*1865*); *Vie des rois et des évêques serbes* (1866). Il a collaboré à la *Slavische Bibliothek* de M. Miklosich, au *Glasnik* de Belgrade, aux mémoires de l'Académie d'Agram. Depuis dix ans il rédigeait pour cette académie le *Dictionnaire croato-serbe* dont le premier volume a paru quelques semaines avant sa mort.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 décembre 1882.

Le P. Delattre adresse à l'Académie un compte-rendu de ses recherches épigraphiques et archéologiques à Carthage, avec des inscriptions recueillies par lui.

M. Geffroy transmet par lettre des informations archéologiques qu'il a reçues de M. Camille Jullian, membre de l'école française de Rome, en mission à Berlin. Aux termes du traité conclu entre le gouvernement allemand et le gouvernement hellénique, au sujet des fouilles d'Olympie, l'Allemagne avait droit à un exemplaire des objets trouvés en double. Une commission nommée par la Grèce a procédé, de concert avec les explorateurs allemands, au tri de ces objets, et l'Allemagne a été mise en possession de la part qui lui revient. Les plus volumineux d'entre les objets qui lui ont été attribués n'ont pu encore être transportés et sont provisoirement conservés à Olympie; les plus petits, au contraire, expédiés par la voie directe de Patras et Trieste, sont arrivés à Berlin. Ces objets remplissaient sept caisses. Le classement en est déjà fort avancé et ils pourront être bientôt exposés. On y remarque des fragments architectoniques, peu nombreux, mais fort intéressants, entre autres cinq fragments du revêtement du toit du *bouleuterion* d'Olympie et d'autres provenant du trésor de Géla. Ces derniers paraissent être de la première moitié du vie siècle avant notre ère. Les uns et les autres sont en terre cuite et peints. Il y a aussi de nombreux bronzes archaïques, notamment une très petite statuette de femme, d'une laideur repoussante, mais qui n'en est pas moins un des objets les plus précieux de la collection : elle doit être fort ancienne, car elle a été trouvée dans les fondations du temple de Junon, qui n'est certainement pas postérieur au viiie siècle avant notre ère. — Enfin, la nouvelle qui préoccupe le plus en ce moment les archéologues allemands est celle d'une découverte étrange qui vient d'être faite en Allemagne même,

sur les confins de la Saxe et de la Haute-Lusace. On a trouvé un poisson d'or de grande dimension, dont la valeur, à l'évaluer seulement au poids de l'or, dépasserait dix mille marks allemands (12,500 fr.). La surface en est couverte de ciselures de style grec archaïque, qui représentent des personnages mythologiques.

L'Académie, après délibération en comité secret, procède à l'élection d'un correspondant étranger en remplacement de M. Muir, décédé. M. Roth, à Tubingue, est élu, par 24 voix, contre 5 données à M. De Goeje, 3 à M. Cunningham et 2 à M. Bretschneider.

M. Hauréau commence la seconde lecture de son mémoire *Sur quelques chanceliers de l'Eglise de Chartres*, dont la première lecture a eu lieu il y a quelques années. Le premier chapitre de ce mémoire est consacré à la vie d'Hildegaire, disciple et ami de Fulbert, évêque de Chartres, au XI^e siècle. Avant d'être chancelier de Chartres, Hildegaire séjourna quelque temps à Poitiers, où Fulbert, trésorier de l'abbaye de Saint-Hilaire de Poitiers, l'avait envoyé pour le représenter et pour diriger l'école établie dans cette abbaye. Il nous est parvenu une douzaine de lettres d'Hildegaire, conservées dans le recueil des lettres de Fulbert. L'une de ces lettres contient une curieuse ordonnance de médecine, très détaillée et qui devra être consultée pour l'histoire de la thérapeutique. Hildegaire était non-seulement médecin, mais aussi musicien et philosophe.

Ouvrages présentés : — par M. Miller : LEGRAND (Emile), *Nouveau Dictionnaire grec moderne français* ; — par M. Luce, au nom de M. P.-Ch. Robert : DELAUNAY (Ferdinand), *Antiquités de Sanxay (Vienne)* ; — par M. Le Blant : *le Livre de Fortune, recueil de deux cents dessins inédits de Jean Cousin, publié d'après le manuscrit original de la bibliothèque de l'Institut* par Ludovic LALANNE ; — par M. Delisle : 1° *Société archéologique d'Eure-et-Loir, Cartulaire de l'abbaye de la Sainte-Trinité de Tiron*, publié par M. Lucien MERLET, t. I, livraisons 1 et 2 (in-4°) ; 2° BABEAU (Albert), *la Vie rurale dans l'ancienne France* ; 3° DE BACKER (L.), *le Vieux Langage normand, étude de philologie comparée* ; — par M. Ad. Regnier : DARMESTETER (James), *Etudes iraniennes* (2 vol.) ; — par M. Schefer, au nom de M. Riant : TRAVERS (Emile), *les Instruments de musique au XIV^e siècle d'après Guillaume de Machault* ; — par M. Renan : 1° RHYS (G.), *Early Britain, Celtic Britain* ; 2° plusieurs numéros du journal *il Vessillo israelitico*, publié à Casal-Monferrato, où il est traité d'une inscription punique provenant du temple de Baal-Tanit à Carthage et récemment retrouvée à Casal.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 13 décembre 1882.

M. de Witte commence la lecture d'un mémoire sur la conquête de la Gaule méridionale par les Romains, il explique les services que les Massaliotes rendirent à la politique romaine, reconstitue les événements de l'année 121 avant J.-C., et fixe les dates de la bataille de Vindelium gagnée près des bords de la Sorgues par le proconsul Cn. Domitius Ahenobarbus sur le roi Arverne Bituitus et les Allobroges et de celle, plus importante encore, dans laquelle le consul Q. Fabius Maximus tailla en pièces une seconde armée de ce roi, au confluent du Rhône et de l'Isère; à la suite de cette défaite, Bituitus se rendit prisonnier et figura sur son char d'argent dans le triomphe de Fabius.

M. Ulysse Robert présente une suite de photographies des tombeaux des comtes d'Eu, exécutées au moyen d'une lampe au magnésium, par M. de Kermaingant ; il montre ensuite le fac-similé d'un sceau de Jean Priorat de Besançon, rimeur de la fin du XIII^e siècle, qui a traduit Végèce en vers sous le titre de « l'Abréjance de l'Ordre de Chevalerie » ; le sceau de Priorat est appendu à une quittance donnée en 1286 d'une indemnité de 15 livres reçue par lui en vin de Grosson comme dédommagement de la perte d'un cheval de guerre dans la campagne qu'il avait faite en Aragon, à la suite du comte de Bourgogne, Othon IV.

Le secrétaire : O. RAYET.

RECTIFICATION. M. L. Duchesne nous écrit que quelques lignes de la *Revue* (11 décembre 1882, art. 247, p. 463) pourraient induire en erreur sur sa pensée. Il n'a pas attribué la *Vita Polycarpii*, pièce du IV^e siècle, à l'auteur du *Martyre de Polycarpe*, de deux siècles plus ancien.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 8 Janvier — 1883

5. — William Dwight Whitney. **Index Verborum to the published Text of the Atharva-Veda.** Separate edition of Vol. XII of the Journal of the American Oriental Society. New-Haven, 1881. 383 p. gr. in-8.

Dans cet admirable supplément à l'édition de l'Atharvavedasa*m*hitâ, M. Whitney s'est proposé de satisfaire et a satisfait, en effet, aux exigences multiples auxquelles doit répondre aujourd'hui le dépouillement d'un texte semblable. Son Index donne d'abord le relevé complet des mots simples et composés qui figurent dans l'Atharvaveda tel qu'il est publié, avec l'indication de toutes leurs formes et de tous les passages sans exception où ces formes sont employées. Sont exclues les leçons de la çâkhâ encore inédite des *Paippalâdas*, les variantes des mss. (pour les deux derniers chants), quand elles sont manifestement corrompues et, parmi les corrections introduites dans le texte par les éditeurs, celles, en petit nombre, qui sont absolument conjecturales. Sont exclus, en outre, tous les mots et formes de mots qui sont propres aux morceaux des deux derniers chants empruntés en bloc du *R*igveda. M. W. les a regardés, non sans raison, comme n'appartenant pas au vocabulaire de l'Atharvaveda. Par contre, tout ce qui, en dehors de ces simples transferts, est commun aux deux Sa*m*hitâs, est enregistré à sa place, et muni d'un double signe, selon que l'expression commune est identique de part et d'autre ou qu'elle offre une variante [1]. M. W. n'a pas fait le même relevé par rapport aux autres textes védiques, pour ne pas surcharger ses pages de trop de sigles et pour une autre raison meilleure encore; c'est que ces indications seront mieux à leur place dans les Index de ces différents livres, qui sont secondaires par rapport à l'Atharvasa*m*hitâ, comme celle-ci l'est elle-même par rapport au *R*ik. Dans le traitement des mots et de leurs flexions, les formes homophones d'un

1. Pour les vers qui sont répétés une ou plusieurs fois dans la Sa*m*hitâ et dont les mss. ne donnent alors que le commencement, M. W. n'a pas tenu compte de ces répétitions. Il a préféré donner la liste de ces vers dans l'Introduction. On peut avoir des doutes quant à l'utilité de cette simplification.

même mot et, à plus forte raison, celles de mots différents sont soigneusement distinguées, quand elles appartiennent à des nombres différents et, en général, dans le cas où il y avait quelque utilité à le faire. Pour la question assez complexe de savoir si les prépositions accompagnant les verbes doivent être traitées comme parties inhérentes de l'expression verbale ou si elles doivent en être séparées, M. W. a suivi un principe aussi simple que bien fondé et, ici comme ailleurs, il a mieux aimé, dans les cas où le lecteur pourrait être dans l'embarras, se répéter plutôt que d'exposer quelque détail important à passer inaperçu. Enfin, à la suite de chaque mot, il y a des renvois aux dérivés et aux composés. Il va sans dire que les mots simples qui ne se rencontrent qu'en composition, ont été enregistrés séparément et à leur place alphabétique. Comme énumération, l'Index est donc complet et, s'il devait s'y rencontrer quelque omission, ce qui est bien peu probable, ce ne pourrait être que du fait d'un oubli.

En second lieu, l'Index est disposé de façon à tenir lieu de *pada*. A l'aide de quelques conventions fort ingénieuses, et sans allonger son texte ni le surcharger de signes supplémentaires, M. W. a mis le lecteur à même de déterminer dans chaque cas, avec exactitude, quelle forme une expression a reçue de la main de ces vieux exégètes.

Enfin, les résultats de l'analyse prosodique ont été consignés dans l'Index. Les thèmes sont donnés avec l'orthographe usuelle; mais les formes elles-mêmes sont restituées, dans chaque cas, conformément aux exigences du mètre. — Tous ces renseignements sont indiqués au moyen de quelques dispositions fort simples, sans étalage de sigles et d'abréviations, et sans compromettre en rien la clarté et la bonne apparence du texte.

Ainsi constitué, l'Index pourrait passer pour parfait. M. Whitney a pourtant voulu faire mieux encore et y réunir au grand complet tous les éléments de cette statistique grammaticale des textes en laquelle il est passé maître. Il a donc ajouté, suivant en ceci l'exemple donné par Grassmann dans son lexique du *R*igveda, un autre répertoire où tous les noms simples, primaires ou dérivés, ainsi que les indéclinables sont rangés d'après l'ordre alphabétique de leurs lettres finales. Les thèmes féminins d'adjectifs, autres que ceux qui sont simplement formés par le changement de l'*a* du masculin en *â*, sont réunis à part, dans un deuxième tableau, et un tableau est consacré aux bases temporelles et modales des verbes. Combinés avec les données de l'Index principal, ces trois répertoires permettent d'étudier sur le vif, dans toutes leurs particularités, les procédés de la composition, de la dérivation et de la flexion tels qu'is sont en usage dans l'Atharvaveda.

L'exécution typographique du livre est parfaite, comme dans toutes les publications de la Société orientale américaine. Un certain nombre d'exemplaires ont été tirés sur un papier plus grand que celui du journal, dans le format même de la Sa*m*hitâ. A. Barth.

6. — **Servii grammatici** qui feruntur in Vergilii carmina commentarii : recensuerunt Georgius Thilo et Hermannus Hagen. In-8, Leipzig, Teubner. Vol. I, fasc. I : in Æneidos libros I-III commentarii : praef. III-VI, 458 p. 1878 : fasc. II : in Æneidos libros IV-V commentarii : præfatio III-XCVIII, 459-660 p. 1881. Prix : fasc. I, 14 mark; fasc. II, 10 mark.

A une époque où se multiplient les études sur les recueils de scolies anciennes, même sur les plus insignifiants et les plus maigres, on ne pouvait négliger le plus riche et le plus étendu que nous possédions, celui qui réprésente pour nous, si imparfaitement que ce soit, les ouvrages perdus de Varron et de Donat, et qui nous a conservé le plus grand nombre de citations des auteurs de la vieille littérature et les meilleurs renseignements sur les institutions de Rome : le commentaire sur Virgile.

Il n'avait paru sur Servius aucun travail sérieux depuis Burmann (1746). L'éditeur de 1826, Lion, n'a eu en main que deux mss. sans valeur, et, pour une bonne moitié des scolies, Burmann lui-même a dû s'en tenir à l'édition de Daniel (1600). Pour tout passage important, on était obligé de recourir à cette édition rare et coûteuse; car on ignorait complètement ce qu'étaient devenus tous ou presque tous les mss. dont Daniel s'était servi. Le texte à peu près établi, les difficultés ne disparaissaient pas, tant s'en faut. Dans cette riche mine où partout les scories sont mêlées au pur métal, on voyait bien qu'il y avait deux ou trois groupes de notes fort différents, quoique partout confondus : comment les démêler, et surtout comment reconnaître quelle a été l'origine et quelle est la valeur relative de chaque groupe? Sur presque tous ces points, les avis des hommes les plus compétents différaient, et il suffit d'ouvrir les Prolégomènes de Ribbeck pour comprendre que les plus habiles, que l'éditeur de Virgile lui-même ne savait pas trop comment s'orienter.

On ne savait guère qu'une chose, c'est que, pour tout ce qui regarde Servius, le meilleur guide était M. Thilo. Et on le savait depuis longtemps, car voilà plus de vingt-cinq ans qu'il a commencé ces études continuées presque sans interruption [1]. Dans l'intervalle, c'est à lui que se sont adressés Ribbeck, Jordan, Peter, tous les éditeurs des vieux auteurs romains pour avoir un texte exact des fragments conservés par Servius, et M. T. a communiqué fort obligeamment à tous ce qu'il lisait dans d'excellentes collations qu'il était seul à posséder.

Elève de Ritschl à la mémoire de qui il a dédié son édition, M. T. s'est proposé d'appliquer aux scolies sur Virgile la méthode du maître.

---

1. M. T. n'a été infidèle à Servius qu'une seule fois en éditant Valerius Flaccus. — Voici les publications qui ont précédé la présente édition : *Servii in Verg. Æn.*, I, 136-200, Naumburg, 1856; *Beitræge zur Kritik der Scholiasten des Virgilius*, Rh. Mus., XIV, 1856, p. 535, et XV, 1860, p. 118; *Servii in Vergilii Georg.*, I, 1-100, Halle, 1866; *Quaestiones Servianae*, Halle, 1867.

La tâche n'était pas des plus commodes. Il ne suffisait pas de juger exactement de la valeur relative des mss. très nombreux de Servius disséminés [1] dans toutes les collections de l'Europe. Une part, et une part fort importante, devait être laissée au hasard. Il fallait absolument découvrir les mss. de Daniel, et l'on n'ignorait pas qu'il n'en existait, au xv[e] siècle, qu'un exemplaire unique pour chaque groupe de scolies. M. T. a été assez heureux pour retrouver successivement tous ces mss. à Cassel, à Leyde, à Paris, à Rome; le dernier, le *Turonensis*, n'a été retrouvé avec certitude qu'en 1877.

Les éléments du texte préparés, on attendait de l'éditeur qu'il en facilitât et qu'il en éclairât l'étude; partant qu'il résolût les questions générales dont nous parlions plus haut : comment distinguer les divers groupes de scolies? que penser de leur origine et de leur valeur? les scolies qui ressemblent aux indications de Macrobe viennent-elles de Macrobe [2]?

M. T. a exposé et discuté tous ces points avec une grande sûreté de critique et une égale sobriété de forme. On peut dire que la préface de cent pages, mise en tête du deuxième fascicule, restera longtemps le dernier mot de ce qu'on sait et de ce qu'il faut penser de Servius.

Mais c'est l'édition elle-même qui rendra surtout service aux philologues. Désormais, nous avons pour Servius un texte fixé et lisible. Les corrections adoptées par M. T., soit dans le texte, soit dans l'ordre des scolies, sont des plus prudentes et, pour ainsi dire, s'imposent. La disposition typographique est excellente : la vulgate en caractères ordinaires, les scolies de Daniel en italiques; au bas, les variantes des mss. avec les additions italiennes; entre le texte et les notes des rapprochements très nombreux et très utiles soit avec Servius lui-même, soit avec les autres sources.

Des questions générales traitées dans la préface, je ne peux et ne veux rien dire. M. T. a approuvé et reproduit beaucoup d'idées que j'avais exposées dans mon *Essai sur Servius* (1879). Le *Parisinus* 7929 s'appellera, dans l'édition, *Floriacensis*. Pour les points de détail où M. T. assure que je me suis trompé, je passerai d'autant plus volontiers condamnation que souvent j'ai été mal compris et que, pour le fonds, nous sommes presque toujours pleinement d'accord. Je n'ai pas besoin d'ajouter que beaucoup de parties de l'étude de M. T. sont tout à fait

1. M. T. qui n'en cite régulièrement que *dix-huit* en a vu et collationné un bien plus grand nombre.

2. La question des sources de Macrobe et de ses rapports avec Servius a été traitée dans deux thèses de MM. H. de Linke et G. Wissowa publiées à Breslau en 1880. On paraît maintenant renoncer définitivement à voir dans Macrobe une source du scoliaste de Daniel; voir Rich. Halfpap nom. Klotz, *Quaestiones Servianae*, Grieswald, 1882. — Puisque j'ai cité cet opuscule, le dernier qui ait paru sur notre auteur, je suis obligé d'ajouter que je ne vois pas bien ce qu'il a ajouté de nouveau ni d'important à la préface de M. Thilo.

neuves et des plus intéressantes, notamment tout ce qui concerne les rapports des scolies de Daniel avec les grammairiens (p. XXXIV) et avec Isidore (pp. XXXVIII et s.). S'il faut faire une critique, je trouverais parfois trop *dense* cette exposition si riche d'idées et de faits : un peu plus de clarté n'aurait pas nui.

Pour l'édition, voici les seuls points où je ferais quelques réserves :

J'omets tout à fait des erreurs de détails insignifiantes, par exemple l'attribution à Maswich d'additions ou de corrections déjà insérées dans une édition de Fabricius postérieure à celle que consultait M. T. (celle de 1575). — Je note cependant que, contrairement à ce que croit M. T. (p. XLIII), les mots *arcus cœlestis* sont dans le *Par.* 7959. — Quelques indications de l'apparat critique paraîtront insuffisantes. Par exemple, comment comprendre que des scolies en italiques, c'est-à-dire de Daniel, soient données comme se trouvant déjà, en tout ou en partie, dans l'édition de R. Estienne, si l'on ne sait que quelques mss. de la vulgate contiennent ces notes de peu d'importance, et que Burmann les trouvait presque toutes dans son *Vossianus* (*Voss.*). L'appui d'un ms. ne valait-il pas mieux, en tout cas, que celui d'une édition dont on ne connaît qu'imparfaitement les sources et la méthode ? — La note de la p. 322 sur II, 711 : *P. in his verbis desinit*, est exacte; mais les renvois à *Daniel* pour les notes de la fin de ce livre étonnent de la part de M. T. qui a découvert dans le *Vossianus* 79 la suite du *Par.* 1750. Peut-être n'avait-il pas pris la collation de ces scolies. M. T. avait oublié tout à fait et cette note et les rapports des deux mss. quand, dans sa préface (p. XV), il supposait que, plus loin, au v. II, 798, Daniel avait ajouté *alii* d'après le *Par.* 1750. Mais comme il est excusable, au milieu de tant de documents et après tant d'années, d'avoir un jour oublié lui-même ce qu'il avait appris à tous les autres! — Il est regrettable qu'on ne sache pas toujours sûrement si telle scolie des livres III-V est ou n'est pas dans le *Turonensis;* si telle autre des livres I-II est donnée d'après le supplément de Daniel ou d'après le *Cassellanus*. Les lacunes de ce ms. auraient pu être indiquées clairement dans le texte, ou tout au moins fallait-il un signe différent pour les leçons qu'on lit dans le ms. et pour celles qu'on lui attribue d'après la collation de Daniel. La distinction de C et C* est obscure et tout à fait insuffisante. — Les noms propres qui, grâce à d'ingénieux rapprochements (préface, pp. XIX et s.), peuvent maintenant, en beaucoup de passages, remplacer pour nous les *alii, quidam* des scolies, ne pourraient-ils être reportés quelque part, sous le passage lui-même? Autrement ces indications précieuses seront perdues pour quiconque n'aura pas lu très attentivement la préface. — Pour la vulgate, je me demande s'il n'y a pas quelque surabondance dans la collation. Que pour les citations d'auteurs et pour les notes d'antiquités on donne *toutes* les variantes des mss., cela va de soi. Mais

était-il nécessaire d'appliquer partout la même méthode? On dira que tout autre eût été arbitraire. Mais on ne peut, dans des matières aussi complexes, éviter autant qu'on le croit *l'arbitraire*. M. T. a dû faire un choix pour les variantes qu'il a publiées. Il eût été plus clair peut-être, et nous n'aurions pas beaucoup perdu s'il l'avait fait plus sévère et s'il avait supprimé des variantes de rédaction dont il n'y a rien à tirer. On eût même compris que pour les notes les moins importantes, l'éditeur se fût fondé uniquement sur un ou deux des meilleurs mss., par exemple sur ceux de Leipzig et de Hambourg. Abondance de bien parfois nuit. On dira que c'est un beau défaut. — Si les confusions et les fautes des mss., particulièrement du *Floriacensis*, sont assez bien corrigées, on trouvera en général trop timide la méthode suivant laquelle leurs données ont été traitées, et on sentira surtout cet excès de prudence en comparant au texte les excellentes conjectures de Schoell ou celles de Fr. Pauly, *Randbemerkungen zu Servii comm.*, I, prog. Gras, 1879. Servius n'est pas un classique, et bien des croix auraient pu disparaître du Commentaire sans témérité de l'éditeur et sans grand dommage pour l'édition.

J'avais parlé, dans mon *Essai*, d'un ms. de la Bibliothèque nationale, n° 7930, xi^me s. où l'on trouve pour les livres III-V une recension abrégée de quelques scolies de Daniel, recension dérivée de la même source que le *Turonensis* et le *Floriacensis*, mais différente et plus rapprochée de ce dernier; et, tout en avertissant que ce ms. supprimait les noms propres et beaucoup de citations, j'exprimais l'espérance qu'il pourrait servir de ms. de contrôle pour les passages corrompus du *Floriacensis*. J'ai revu depuis dans ce ms. tous les *loci dubii* des livres III-V de l'édition. J'avoue n'avoir rien trouvé de bien utile. Dans presque tous ces passages, les notes manquent ou sont trop abrégées pour servir à la correction du texte qui est, en vérité, différent. Le ms. a bien le fonds des longues notes, tandis que les plus courtes se sont changées en gloses entre les lignes. Il contient quelques scolies particulières dont le fonds est passable. Mais il n'est indépendant et développé que dans les fables, c'est-à-dire dans la partie qui nous intéresse le moins.— Au v. III, 40 : il a dans le texte *auditur* sans aucune scolie correspondante. — Pour corriger les fautes du *Floriacensis*, le plus utile sera toujours l'étude du texte, que l'édition reproduit avec beaucoup de soin, et aussi la connaissance des habitudes du copiste. La difficulté bien souvent n'est qu'apparente; ainsi, au vers V, 297 : Regius, + *nouli*; il est clair qu'il faut lire *non vili* sc. stirpe (*no uili*) = e nobili stirpe.

En somme, nous avons désormais, grâce à M. Thilo, outre une bonne étude générale sur Servius, tout ce qu'il fallait et peut-être plus qu'il ne fallait pour l'emploi de ses scolies, et nous pouvons nous faire une idée exacte de la manière dont on expliquait Virgile dans les derniers siècles de l'antiquité classique.

Je signale, à cause de leur rareté, une ou deux fautes d'impression : p. 463, 6, *pupureum*, et, p. 465, 19, AT pour AVT.

L'impression du deuxième volume a déjà commencé : il contiendra les scolies de Servius aux livres VI-XII avec les scolies de Vérone, et l'on annonce dès maintenant le premier fascicule (livres VI-VIII).

Emile THOMAS.

7.— **Das Bündniss von Cantorbery, eine Episode aus der Geschichte des Constanzer Concil's,** von J. CARO. Gotha, Perthes, 1880. VIII-120 p. 8°. 12 mark 40.

Le 15 août 1416, l'empereur Sigismond et Henri V d'Angleterre signaient, à Cantorbéry, une alliance dirigée principalement contre la France et dont la conclusion ne laissa pas d'exercer une influence considérable sur les débats du concile. Il n'existe aucune divergence, au sujet de l'importance de cet acte, entre les historiens qui se sont occupés de la question, mais ils professent des avis fort contradictoires au sujet de sa valeur morale. La conduite de Sigismond, en particulier, a été l'objet de jugements fort sévères, surtout dans l'intéressant volume de Lenz sur *Sigismond et Henri V d'Angleterre*, dont nous avons rendu compte, il y a quelques années. Bien que l'auteur s'en défende énergiquement, le travail de M. Caro n'est au fond qu'une réhabilitation de la politique tortueuse et fantasque de l'empereur, et sa polémique est constamment dirigée contre la manière de voir de son prédécesseur, qui s'est prononcé moins favorablement sur son compte. Ce n'est pas que M. C. ait une opinion trop favorable de Sigismond et de son caractère ; le portrait qu'il en trace, au début de son travail, n'est rien moins que flatteur ; ajoutons qu'il est exact. C'était un homme intelligent, mais frivole, rêvant toutes les combinaisons possibles en politique, ne s'attachant à aucune, demandant les choses de la lune et s'étonnant de ne pas les recevoir ; un de ces caractères d'une immoralité naïve, capables de s'étonner que la victime d'un de leurs mauvais tours leur gardât la moindre rancune. Seulement nous ne comprenons pas que M. C. ait pu attribuer à un homme pareil les plans profonds et subtils dont il lui fait honneur. Toute cette combinaison d'alliance anglo-allemande a été le résultat d'un caprice, de la part de Sigismond, caprice compliqué d'un manque de foi évident vis-à-vis des Valois, avec lesquels il avait contracté une alliance intime le 25 juin 1414. On sait que le concile de Constance, occupé à pacifier toute l'Europe, voulut aussi mener à bonne fin la réconciliation de l'Angleterre et de la France. Sigismond se trouvait alors à la cour de Charles VI et s'offrit de lui-même à passer le détroit pour remplir auprès de Henri V le rôle d'intermédiaire. Lié, nous venons de le dire, au premier par un traité récent, il devait au moins se montrer impartial dans cette mission spontanément réclamée de sa part. Mais, dès l'abord, nous le

voyons pencher du côté de l'Angleterre, et transmettre à ses alliés d'hier des propositions qui, dans la pensée de ceux qui les faisaient, n'étaient évidemment qu'un leurre (M. C. l'avoue p. 30) et qu'il ne pouvait pas ne pas reconnaître lui-même comme tel. Si la diplomatie française, s'apercevant du piège qu'on lui tendait, opposa la ruse à la ruse, qui peut lui en vouloir? Nous ne comprenons pas que M. C. puisse voir là-dessous « une perfidie raffinée », de la part du comte d'Armagnac, qui devinait bien que les Anglais ne visaient qu'à dégager Harfleur pendant la durée des négociations. Ce sont là coups d'échiquier de la diplomatie d'aujourd'hui, comme de celle du moyen âge. Sans doute, les conférences de Beauvais, commencées de part et d'autre dans des dispositions d'esprit pareilles, ne pouvaient aboutir; mais à qui la faute? A la « *tückische Diplomatie der Franzosen* », ou bien à la mauvaise foi des Anglais? C'est là précisément la question. M. C. nous parle encore « du traitement monstrueux des envoyés anglais » à Beauvais; seulement il a oublié de nous dire en quoi ces mauvais traitements consistèrent. Tout cela, pour justifier Sigismond de s'être détourné de la France, après la défaite d'Azincourt, et d'avoir passé sans scrupule à l'Angleterre victorieuse. Ce n'est pas là du moins le rôle obligé d'un médiateur, M. C. voudra bien le reconnaître. Il est vrai que ce singulier défenseur de Sigismond nous rend particulièrement attentif au fait que Sigismond, séjournant en Angleterre, y aurait été exposé aux violences des Anglais, s'il n'avait point signé le traité du 15 août. Ce serait donc par lâcheté qu'il en serait arrivé à cette profonde combinaison politique d'une opposition anglo-germanique, doublement utile après l'écrasement d'Azincourt? Il est vrai que M. C. prétend que Sigismond s'est encore déjugé pour un autre motif. Il voulait se venger de ce que la France songeait à occuper un territoire d'Empire. Mais M. C. nous a raconté (p. 73) que l'empereur lui-même, sans y être sollicité par personne et dans le but unique de se faire bien voir de ses amis d'alors, avait fait l'offre de ce territoire aux Valois. Il ne pouvait donc pas voir, ce me semble, dans l'acceptation de cette offre « une insolence des plus violentes ».

Ce qu'il y a de bizarre, c'est que l'auteur traite tout autrement Sigismond, dès qu'il ne s'agit plus de la France. Quels calculs indignes ne lui prête-t-il pas plus tard dans sa conduite vis-à-vis de l'électeur palatin Louis, le beau-frère de Henri V? L'empereur devient, à peu de chose près, un misérable coquin (p. 98). Pourquoi donc n'aurait-il pas fait preuve du même naturel dans toute cette négociation d'Angleterre qui se termine provisoirement par le traité de Cantorbéry? M. Lenz avait très bien montré, à notre avis, toutes les variations psychologiques, par lesquelles avait passé Sigismond, en échangeant l'atmosphère de Paris contre celle de Londres et de Cantorbéry. Il l'avait jugé sévèrement, mais avec justice, car sa conduite ne fut celle, ni d'un monarque chevaleresque, ni d'un politique habile. Il est vrai qu'il s'est attiré par là

les plus vifs reproches de la part de notre auteur, qui ne comprend pas qu'un historien allemand prenne parti pour la France contre un empereur d'Allemagne (p. 52)! L'énoncé de tels principes suffirait, ce nous semble, pour juger l'esprit critique dont fait preuve M. Caro. Son travail ne servira qu'à embrouiller derechef une question, passablement claire en elle-même et très bien élucidée déjà par le livre de M. Lenz [1].

R.

---

8. — **Henri IV, les Suisses et la Haute-Italie.** La lutte pour les Alpes (1598-1610). Etude historique d'après des documents inédits des archives de France, de Suisse, d'Espagne et d'Italie, par Edouard Rott. Paris, Plon. 1882. 1 vol. in-8 de xi-503 pages. 7 fr. 50.

Méry de Vic et Padavino. Quelques pages de l'histoire diplomatique des Ligues Suisses et Grises au commencement du XVII[e] siècle. Etude historique d'après des documents inédits, par Edouard Rott. Formant le tome V des Quellen zur Schweizer Geschichte. Bâle, Schneider. 1881. 1 vol. in-8 de vi-320 pages. 6 mark 40.

La paix de Vervins (1598) n'était qu'une trêve après laquelle la lutte continua sourde et plus ou moins déguisée entre la France et l'Espagne; c'est la politique d'Henri IV à cette époque et jusqu'à sa mort que M. Rott étudie dans son volume intitulé *Henri IV, les Suisses et la Haute Italie.* Il limite son travail au midi de l'Europe, il expose « sous « un jour nouveau l'importance acquise aux Ligues suisses et grises au « commencement du xvii[e] siècle » (p. 4), et il nous fait assister, dans cette région, à la mise à exécution du Grand-Dessein ou plutôt de la partie « toute pratique [2] » du Grand Dessein, la formation d'une coalition dont le seul but est l'abaissement de la maison d'Autriche.

Henri IV, qui a perdu pied en Italie par l'abandon à la Savoie du marquisat de Saluces, veut « acquérir une position stratégique d'où il menacerait la plaine du Pô » (p. 171); aussi recherche-t-il l'alliance des Suisses et des Grisons pour disposer des passages des Alpes auxquels ces peuples commandent. Mais l'Espagne, qui occupe le Milanais, veut assurer son influence chez ces mêmes peuples, car elle convoite ces mêmes passages pour « assurer la frontière septentrionale de l'Italie et « raccourcir de seize jours le trajet de Milan à Innsbrück » (p. 171), c'est-à-dire relier par dessus les Alpes les deux branches des Habsbourg

1. Le style de M. C. ressemble beaucoup trop à celui d'un feuilletonniste. Il nous parle des « *Maenner der Soutane* » (p. 7); d'une « *Orleanistische Coterie* » p. 19, etc. — Un puriste allemand se choquerait de locutions pareilles « *ein Exposé vortragen; allzutraitabel,* etc. — P. 29, il faut lire sans doute *Conseil* pour *Concil*; p. 32, *Gaucourt* pour *Gaucort*. M. C. parle aussi quelque part de la « solidarité entre les maisons de Luxembourg et de *Bourbon*, » ce qui est évidemment une faute d'inattention pour *Valois*.

2. Poirson, *Histoire du règne de Henri IV*. 3[e] édition, t. IV, p. 87.

et ressusciter l'empire de Charles-Quint. Venise, isolée en Italie par la paix de Lyon, serrée de près par l'Espagne, veut l'alliance des Ligues grises pour pouvoir recruter chez elles des troupes qui protégeraient, le cas échéant, l'Etat de terre ferme. Les cantons suisses et leurs alliés de la Rhétie, dont l'alliance était à ce point recherchée, étaient divisés en deux partis dont l'un tenait pour les Habsbourg, tandis que l'autre, le parti évangélique, combattait l'influence espagnole.

Les difficultés résultant d'une telle situation n'étaient pas les seules que rencontrait un négociateur étranger, car, au dire de l'un d'eux, Pomponne de Bellièvre, « la première difficulté contre laquelle se heur« tait un diplomate en Suisse était « il danaro », la seconde, « il da« naro »; la troisième, encore « il danaro » (p. 185). Henri IV triomphe de tous les obstacles et obtient des Ligues suisses et des Ligues grises, grâce au zèle de ses envoyés, Méry de Vic et Brulart de Sillery, le renouvellement de l'alliance franco-suisse qui est jurée à Paris en 1602. Venise, de son côté, envoie aux ligues grises Giovanni Battista Padavino qui, en dépit de l'Espagne et contre le gré de la France, conclut avec elles l'alliance de Davos (1603). L'Espagne, qui se voit supplantée, ne tarde pas à se venger et Fuentès, l'intrépide gouverneur de Milan, bâtit, à l'entrée de la Valteline, un fort qui, tout en privant les Grisons de ce pays sujet, ferme le passage du Splugen et neutralise les effets de l'alliance vénéto-grisonne; de plus, ce fort est un premier pas vers la réunion des deux branches de la maison d'Autriche. La Rhétie, effrayée des menaces et des armements de l'Espagne, a recours à ses alliés, la France, Venise et le corps helvétique; elle passe par des alternatives désespérées, tandis que Fuentès n'épargne rien pour l'amener à l'alliance qu'il désire. Enfin, après cinq années de négociations, après que la guerre civile eut éclaté en Rhétie entre les communes « espagnolisées » et le parti anti-espagnol, les alliances française et vénitienne sont confirmées et Fuentès reçoit l'ordre de vivre en paix avec les Grisons. Philippe III concentrait, en effet, toutes ses forces pour repousser la double attaque de la France dans le duché de Juliers et en Lombardie, lorsque Heuri IV fut assassiné.

M. R. nous indique la méthode qu'il a suivie dans l'ouvrage que nous venons de résumer en quelques mots : « bannir de l'histoire toute « conjecture, ne rien admettre de seconde main, éprouver tous les té« moignages » (p. VII), donner enfin les pièces originales et décisives en totalité ou en partie. Il se classe parmi les « pionniers de l'inédit » (*Méry de Vic et Padavino*, p. V); ce titre qu'il se décerne, non sans une certaine emphase, il le mérite : il a fouillé les principales collections de documents de la Bibliothèque nationale, les archives du ministère des affaires étrangères, les bibliothèques Mazarine et de l'Arsenal, les archives de Venise, de Milan, de Turin, de Simancas, enfin, en Suisse, les principales archives cantonales. Aussi a-t-il réussi à voir clair dans des négociations infiniment compliquées et l'accumulation de notes et de

citations au bas des pages prouve la confiance que le lecteur peut avoir dans ses renseignements.

L'accès à tant de matériaux inédits est pour un auteur un privilège, mais c'est aussi une responsabilité et un danger. Si M. R. peut porter légèrement cette responsabilité grâce à l'érudition dont il fait preuve, il n'a pas absolument échappé au danger qu'offre ce genre de travail. Il est très dur pour un auteur qui a accumulé des documents nouveaux, qui les a mis en œuvre pour en serrer de près le sens, de faire ensuite un triage, d'éliminer telle pièce qui lui a coûté du travail et de dissimuler ainsi une grande partie de son labeur. Quelque dur que soit le sacrifice, il faut pourtant le faire; quelque ardue qu'ait été la tâche de l'auteur, celle du lecteur doit être aisée. La tentation est forte de ne pas se soumettre à cette obligation, c'est là le danger, M. R. y a succombé. Aussi son travail demanderait-il à être allégé de certains détails et rattaché à un ensemble d'idées générales. Cet ouvrage n'en est pas moins un ensemble de pièces diplomatiques recueillies avec patience et commentées avec une sûreté de jugement et une érudition dignes d'éloges.

Deux erreurs de détail : p. 13 : « *Zugewandten* » devrait être traduit ici, comme M. R. le traduit habituellement, par *alliés* et non *confédérés*. — P. 91. Charles Emmanuel vint à Paris non pas « le dernier mois, du siècle » qui serait décembre 1600, mais en décembre 1599 [1]. Ce volume est édité avec soin, chaque chapitre est précédé d'un sommaire qui se trouve reproduit dans la table des matières. Enfin une table analytique et une carte de l'Helvétie et de la Haute-Italie au commencement du XVIIe siècle sont deux complément très utiles.

Nous n'avons plus qu'à annoncer du même auteur un travail sur *Méry de Vic et Padavino* paru dans la collection des *Sources*, éditée par la Société générale d'histoire suisse. Nous sommes dispensé de parler longuement de cette étude, car elle a été reproduite textuellement dans le volume de M. R. dont nous venons de rendre compte; elle en forme le chapitre III du livre I intitulé : *Les anciennes alliances franco-suisses et le renouvellement de 1602*, le chapitre I du livre II : *Venise et les Ligues Grises au* XVIe *siècle*, et le chapitre II du même livre : *L'alliance de Davos*. Cette étude n'est donc qu'un fragment qui risquerait fort d'être déprécié par la publication de l'ouvrage entier, si elle n'était pas accompagnée de documents pour la plupart nouveaux qui, sous forme « d'annexes », remplissent la plus grande partie du volume [2].

M. Rott nous dit qu'il continue ses travaux sur *la lutte pour les Al-*

---

1. Poirson, *ibid.*, t. II, p. 556.

2. Une faute d'impression, p. 33, n 2 : le duc Pierre-Louis Farnèse n'a pas été assassiné en 1517, mais en 1547.

En tête de chaque document relatif à l'alliance de Davos, nous voudrions une note indiquant la provenance, comme cela est fait pour les pièces relatives au renouvellement de 1602.

pes; quoiqu'il soit parfois difficile à suivre dans ses patientes recherches, nous ne pouvons que le féliciter de son zèle et nous réjouir de l'apparition de nouveaux volumes qui apporteront à l'histoire un fort contingent de détails nouveaux et intéressants.

Edouard FAVRE.

---

9. — **Geschichte des Kirchenstaates** von Moritz BROSCH. II Band (die Jahre 1700-1870). Gotha, Friedrich Andreas Perthes, 1882, in-8, XI et 469 p. 8 mark 40.

Nous avons déjà rendu compte, dans la *Revue*, du premier volume de l'ouvrage de M. Moritz Brosch sur l'histoire de *l'Etat de l'Eglise*, ou, pour mieux rendre la pensée de l'auteur, du *Pouvoir temporel des papes* [1]. Celui-ci est la continuation du premier, mais avec des différences assez marquées. Pour le XVIe et le XVIIe siècle, M. B. avait fait œuvre d'érudit et de savant : ici, l'homme politique apparaît davantage. M. B. semble d'ailleurs plus à l'aise à mesure qu'il se rapproche de l'époque actuelle. Nous avions pu constater que ses jugements sur quelques-uns des papes du XVIe siècle semblaient trop inspirés par les idées et les préoccupations de l'heure présente. Dans ce nouveau volume, cette tendance de l'écrivain est naturelle, d'autant qu'il se montre toujours libéral, impartial et modéré.

Signalons tout de suite un défaut de mesure et de composition : M. B. avait un peu sacrifié les papes du XVIIe siècle, comme s'il eût eu hâte de terminer son premier volume. Il donne, au contraire, à ceux du XVIIIe une place importante dans son étude. On ne voit pas bien le motif de cette préférence : car, au XVIIe et au XVIIIe siècle, le rôle des papes est également effacé ; et leur influence diminue de plus en plus dans les affaires de l'Europe. Pourquoi donc l'histoire de Clément XI est-elle traitée beaucoup plus à fond que celle d'Innocent XI et d'Alexandre VIII ? Là-dessus nous ne nous chargeons pas de répondre.

Parmi les chapitres les plus intéressants, nous citerons ceux qui traitent du progrès social et de l'art. M. B. nous montre les idées philosophiques gagnant du terrain en Italie pendant tout le XVIIIe siècle avec Giannone, Vico, Genovesi, Filanghieri, Beccaria, Alfieri, et tant d'autres. Au XIXe siècle, malgré tous les efforts de la réaction qui suit 1815, le séjour d'artistes étrangers à Rome transforme peu à peu le goût ; Canova y rencontre Thorwaldsen et s'inspire quelquefois de lui. L'archéologie nait à Rome grâce à l'impulsion de Winckelmann et de Quirino Visconti. Léopardi y catalogue les manuscrits grecs de la bibliothèque Barberini, en même temps qu'il y écrit quelques-uns de ses *canti* et de ses *versi*. Ces chapitres sont brillamment traités, et présentent un vif in-

---

1. *Revue critique*, 25 oct. 1880.

térêt. Tout au plus pourrait-on regretter que l'auteur ne les ait pas développés davantage et n'ait pas insisté sur le vide et la puérilité à Rome des sciences d'observation : astronomie, médecine, etc.[1]. Il y avait là un contraste à établir entre les progrès de l'art et l'insuffisance de la science qui n'eût pas manqué d'intérêt.

Au XVIIIe siècle, M. B. ne tient presque aucun compte de l'influence des Jésuites sur la papauté. C'est un fait considérable qui ne doit pas être négligé quand il s'agit des papes de cette époque. Dès le début du siècle, Clément XI signe la constitution *Unigenitus*. Le principal souci du pontificat d'Innocent XIII est de faire enregistrer cette bulle au parlement de Paris et il accorde le chapeau au trop fameux Dubois, uniquement à titre de récompense pour avoir obtenu cet enregistrement. Pendant un demi-siècle les papes ne cessent de fulminer des monitoires contre les Jansénistes, d'excommunier les *appelants* et les *réappelants*. C'est la grosse affaire de la cour de Rome. C'est cette longue querelle qui explique l'expulsion des jésuites. M. B. parle longuement de cette expulsion, il aurait dû en expliquer les antécédents. On est étonné de lui voir prendre en pitié le sort des jésuites : il cite Voltaire et Diderot déclarant que la société de Jésus a été chassée de France par le fanatisme et de Portugal par l'avarice : il applaudit le roi de Prusse Frédéric II de leur avoir donné un asile dans ses Etats. Mais le rusé souverain qui prétendait seulement, à la face de l'Europe, défendre la liberté de conscience, recevait sous main de grosses sommes d'argent pour admettre les Jésuites dans ses Etats. Naturellement le roi de Prusse ne s'en est pas vanté : mais l'histoire impartiale constate, une fois de plus, ce que lui rapportait son désintéressement apparent (pp. 113 à 143).

A partir de la Révolution française, l'intérêt devient croissant. Que de bouleversements en Italie! que d'invasions françaises et autrichiennes! que de provinces successivement enlevées au Saint-Siége! M. B. n'a pas grande sympathie pour les Français, encore moins pour Napoléon. De même qu'auparavant il invoquait Voltaire et Diderot en faveur des jésuites, il rappelle ici un écrit de Paul-Louis Courier, alors capitaine d'artillerie, où il est question du vandalisme et des dévastations des Français pendant l'expédition de Berthier à Rome. Nous n'avons rien à redire à de pareilles citations. Tout au plus pouvons-nous reprocher à M. B. de ne citer guère les Français que pour les prendre en flagrant délit d'attaques contre eux-mêmes. S'il avait connu l'ouvrage de M. Félix Rocquain sur l'esprit révolutionnaire avant la Révolution, il eût évité sûrement cette lacune que nous signalions à propos des Jésuites. De même l'ouvrage récent de M. Aulard sur Léopardi lui eût permis de compléter son court jugement sur l'illustre poète. M. B. puise surtout aux sources italiennes : aux « relazioni » des ambassadeurs vénitiens pour le XVIIIe siècle ; aux recueils diplomatiques, aux collections de lettres et

1. Faisons exception pour le P. Secchi.

de documents de toute sorte pour le xixe siècle. Mais il s'est trop confiné dans les recherches exclusivement italiennes; quand il s'agit de la papauté, il ne faut jamais oublier que son influence rayonne partout.

Les deux meilleurs chapitres sont consacrés à l'histoire des événements de 1830 et de 1848 à Rome. On n'y trouve pas, sans doute, de grandes nouveautés. Mais c'est un mérite de bien résumer, d'exposer dans un récit vivant et animé tous ces grands événements qui signalent les pontificats de Grégoire XVI et de Pie IX. A l'avénement de ce dernier pontife, M. B. se complaît à retracer toutes ces réformes, tous ces actes politiques si nouveaux qui inspirèrent tant d'espérances aux patriotes italiens. Lui-même, il semble partager leurs illusions et se bercer de leur rêve de l'Italie unifiée par le pape. Mais pour lui, comme pour eux, le réveil semble plein d'amertume. Il se hâte d'arriver à l'écroulement du pouvoir temporel : il constate brutalement, dans les dernières lignes de son livre, que tout l'édifice si laborieusement construit et maintenu par les papes pendant trois siècles a été renversé dans l'espace d'un moment. Il ne discute même pas l'hypothèse d'une restauration du pouvoir des papes : pour lui, la papauté a cessé d'exister en même temps que le pouvoir temporel, et il ne s'en afflige nullement. C'est la conclusion fatale et logique de cette étude approfondie, où il a montré, presque à chaque page, l'impuissance irrémédiable des papes à gouverner leurs propres sujets.

Henri VAST.

---

10. — **Pensées et mémoires politiques inédits de Vauban,** recueillis par M. A. DE ROCHAS D'AIGLUN, commandant du génie. (46 p. in-8). Extrait du *Journal des économistes*. Paris, Guillaumin et Cie, 1882.

L'importance de ces fragments de Vauban ne saurait échapper à personne, et il est à souhaiter que les œuvres inédites de cet homme admirable soient publiées au plus tôt. Elever des statues à nos grands hommes, c'est bien, et Vauban n'a pas attendu jusqu'à nos jours pour avoir les siennes; publier leurs œuvres, c'est encore mieux, et la France se doit à elle-même d'arracher à une destruction possible les pensées, mémoires politiques et autres opuscules de celui qui a écrit la *Dîme royale*. Les ms. de Vauban sont aujourd'hui dispersés, les uns dans une collection particulière, les autres dans un certain nombre de dépôts publics; il faut demander aux particuliers qui les détiennent une communication que leur patriotisme ne refusera certainement pas, et tirer des archives publiques ce qu'elles cachent encore. M. le commandant de Rochas, qui a découvert ces papiers précieux, appartient à l'arme du génie; il a fait ses preuves comme savant; il semble désigné pour diriger une publication des œuvres complètes de Vauban qui aurait certainement beaucoup de succès.

A. GAZIER.

11.— **Karl von Burgund,** ein Trauerspiel (nach Aeschylus), von J. J. Bodmer. (Deutsche Litteraturdenkmale des XVIII. Jahrhunderts in Neudrucken herausgegeben von Bernhard Seuffert.) In-8, xii et 26 p. 50 pfennigs.

Cette tragédie de Bodmer, que M. Seuffert publie dans sa collection des « Monuments de la littérature allemande du xviii[e] siècle », était presque inconnue jusqu'ici; elle parut dans un recueil qui n'eut qu'une courte durée, le *Schweizer Journal* (1771). M. S. a donné à l'édition du texte ses soins habituels; comme toujours, son introduction est pleine d'intérêt et renferme de curieux détails. Bodmer voulut, dans ce *Charles de Bourgogne,* exciter le patriotisme suisse; les *Perses* d'Eschyle, dit M. Seuffert (p. vii), étaient son idéal; la scène du drame est au palais royal de Bruxelles, comme dans la pièce d'Eschyle, à la cour de Perse; Atossa est Marie de Bourgogne; Xerxès est Charles le Téméraire; au lieu de l'ombre de Darius, paraît l'esprit de Philippe le Bon; Chaligny joue le rôle du messager; le chœur a disparu, mais Imbercurt, Hugonet, Ravestein représentent les princes persans; Athènes, c'est Berne, et Salamine, Morat, etc. Bodmer, conclut M. Seuffert, a si bien suivi les *Perses* scène par scène, que son *Charles de Bourgogne* est plutôt une traduction — la première traduction allemande — de la tragédie d'Eschyle qu'une imitation; mais l'expression a trop de raideur, et ici, comme ailleurs, Bodmer manque d'élan.

RÉPONSE DE M. DOUAIS A M. MOLINIER

M. l'abbé Douais nous a adressé une réponse à l'article critique de M. A. Molinier du 17 juillet 1882, *Revue critique*, sur son mémoire consacré à l'étude des *Sources de l'histoire de l'Inquisition dans le Midi de la France, aux* xiii[e] *et* xiv[e] *siècles*; nous nous empressons d'en extraire les passages où M. Douais relève ce qu'il croit être erroné dans l'article de M. Molinier.

« Je ne puis laisser circuler une accusation grave et outrageante comme celle-ci, que je m'approprie, sans trop le dire, le travail des autres; que je me suis approprié notamment celui de M. Ch. Molinier sur ce même sujet. Pourtant le livre de ce dernier, avec l'*Histoire de l'Inquisition* de Limbarch, a fourni toute la matière de mon introduction. Voici en quels termes je m'exprimais : « M. Charles Molinier, *le premier*, s'est proposé tout récemment d'étudier dans leur ensemble les documents d'inquisition méridionale, imprimés déjà ou encore inédits. Qu'il nous soit permis de revenir sur ce même sujet, autant pour réparer quelques oublis que pour rappeler des principes trop méconnus [1] ». Je n'ai donc pas dénié son caractère d'originalité à la longue étude de M. Ch. Molinier; je crois, au contraire, lui avoir rendu hommage, je le fais encore, sans aucune sorte d'embarras, bien que, depuis 1876 déjà, je me livre, quand je le puis, à des recherches sur l'inquisition méridionale, sujet d'histoire tout nouveau. M. Bémont, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* [2], *La*

1. P. 2.

2. Année 1881, 6[e] liv., pp. 565-571, notes.

Revue historique [1], M. U. Chevalier, dans *Les lettres chrétiennes* [2], ne se sont pas mépris sur ma pensée : M. A. Molinier est seul de son avis (I).

« Les preuves toutes matérielles (II), qu'il prétend donner, reposent sur deux allégations matériellement fausses.

« P. 71, n. 1, de mon *Mémoire*, j'écrivais : « Un mot sur cette collection (Doat). En 1669, Jean de Doat, président de la chambre de Navarre et conseiller du roi, fut chargé de recueillir tous les documents pouvant servir à établir les droits de la couronne dans la Provence et le Languedoc. Il ne s'en tint pas là ; il recueillit toutes les traces de l'histoire de ces deux provinces, les copies qui en furent faites passèrent aux archives nationales. Albi, Toulouse, Carcassonne, les dualistes, leurs erreurs, l'inquisition et son fonctionnement l'arrêtèrent successivement ». Voilà comment je parlais. Disais-je que la collection Doat est *actuellement* conservée aux archives nationales ? Non ; pourtant, M. A. Molinier l'y a vu (III).

M. A. Molinier écrit : « P. 90, M. D. qui prétend avoir vérifié sur le ms. de Toulouse un passage qu'il cite à la suite de M. Ch. Molinier passe deux mots que celui-ci avait omis. » — Fait absolument faux de tout point. Le petit alinéa de B. Gui, auquel M. Ch. Molinier et moi avons emprunté cette citation, comprend six lignes [3], si j'excepte la rubrique qui l'annonce : *Fratres passi pro fide Domini Jehsu Christi*. Le tout a cinquante mots ; la phrase que M. Ch. Molinier et moi avons citée est complète par elle-même ; M. Ch. Molinier n'a pas omis deux mots, ni même un seul, de cette phrase, pas plus que moi ; si M. Ch. Molinier n'a pas donné la suite, ainsi que moi, c'est que cette suite, comprenant un texte de l'Ecriture [4], eût inutilement surchargé la note. Voilà comme quoi j'ai passé deux mots que M. Ch. Molinier avait omis (IV).

Mais à plusieurs reprises il nous fait dire ce que nous n'avons pas dit. Nous avons déjà de cela fourni un petit exemple ; en voici quatre autres : 1° M. A. Molinier écrit : « P. 13, n. 5, Sicard de Crémone, auteur du *Liber mitralie* (*sic*), devient un glossateur ; le *Rationale* de G. Durand est traité de glose sur le Digeste et l'auteur est qualifié d'évêque de Crémone ». — Or, voici maintenant la note visée par le critique : « Un des plus habiles parmi les glossateurs furent Sicard, dont le *Liber mitralie* (*mitralis*) fut placé dans le *Rationale* de G. Durand, mort évêque de Crémone, en 1215 ; G. Durand ; Pierre de Blois, etc. » Sicard, en effet, avant sa légation en Ombrie, commenta le *Décret*. Ce commentaire fit suite au *Rationale* dans plusieurs manuscrits. Il est clair que, nommant G. Durand après Sicard de Crémone, je ne l'ai pas qualifié évêque de Crémone. Il est surtout très évident que je n'ai pas traité le *Rationale* de l'évêque de Mende « *De glose sur le Digeste* ».

(I) Je n'ai pas reproché à M. D. de n'avoir pas cité l'ouvrage de M. Ch. Molinier ; j'ai dit qu'il aurait dû reconnaître d'une manière plus explicite que c'était cet ouvrage qui lui avait fourni la majeure partie de ses renvois à des documents manuscrits.

(II) Je ne comprends pas.

(III) La collection Doat n'a jamais été conservée aux archives nationales ; avant d'entrer à la Bibliothèque du roi, elle appartenait à Colbert. Du reste, si M. D. a consulté lui-même cette collection, pourquoi ne pas le dire franchement.

(IV) M. D. se trompe. A la page 90 de son mémoire, il cite un passage de Bernard Gui, que M. Ch. Molinier a donné également (*L'Inquisition dans le midi de la France*,

1. Novembre-décembre 1881, p. 439 ; janvier-février 1882, p. 192, n. 2.
2. Juillet-août 1882, pp. 309-310.
3. Bibl. de Toulouse, 1re série, ms. 273, f° 10 A, lig. 11-19.
4. I. *Paralip.*, VIII, 40.

M. A. Molinier l'a vu pourtant, et il n'était pas distrait quand il l'a vu, puisqu'il ajoute avec un ton solennel qui convient mal à la critique positive : « Pour un prêtre, obligé de connaître la liturgie, ces trois ou quatre erreurs ne laissent pas d'être piquantes ». Maintenant, si M. A. Molinier ignore, comme il le laisse à penser, que G. Durand, évêque de Mende, mort à Rome le 1er novembre 1296, composa un bon nombre d'ouvrages sur le droit canonique, il nous permettra de le renvoyer à Fabricius, qui en donne la liste [1] (I).

M. A. Molinier écrit : « P. 21 et *passim*, quand M. l'abbé D. trouve l'abréviation Fr. devant un nom de personne, il traduit François. » — C'est plaisant. A la p. 21, je ne lis ni l'abréviation *Fr.*, ni le mot *François*, qui ne se trouve pas une seule fois dans tout le mémoire (II).

M. A. Molinier écrit : « P. 20, l'auteur prouve qu'il n'a connu le travail de M. Delisle sur Bernard Gui que par l'ouvrage de M. Ch. Molinier, qu'il n'a pas compris, car il fait vivre B. Gui avant Etienne Salagnac. » — D'abord, à la page 20, je ne parle pas de B. Gui ; quand son nom, p. 30, est venu sous ma plume, j'ai exprimé l'opinion de Percin, non la mienne. M. A. Molinier écrivant, quelques lignes plus bas : « P. 72-74, longs passages empruntés textuellement à l'ouvrage de M. Delisle sur Bernard Gui », nous attribue lui-même une connaissance de cet ouvrage qu'il nous dénie plus haut. Encore faut-il ajouter que ces deux dernières lignes de lui renferment une erreur. Rencontrant B. Gui, je disais : « Nous n'essayerons pas de retracer la biographie, plusieurs fois entreprise, de Bernard Gui, cet illustre dominicain, inquisiteur, évêque, historien. » Et en cet endroit, p. 73, n. 1, je renvoyais le lecteur à l'ouvrage, dont le savant directeur de la Bibliothèque nationale avait bien voulu m'adresser gracieusement un exemplaire du tirage à part des *Notices et manuscrits*, en l'accompagnant d'une lettre.

Voilà comment je ne l'ai connu « que par l'ouvrage de M. Ch. Molinier ». Voilà comment j'ai donné de « longs passages empruntés textuellement à l'ouvrage de M. Delisle sur Bernard Gui » (III).

---

p. 167, note 1). L'un et l'autre de ces deux auteurs impriment : *Resonat. Hic.* Le ms. de Toulouse porte *Resonat usque hodie. Hic.* M. D. a donc omis les deux mots oubliés par son devancier. Quelle conclusion doit-on tirer de cette remarquable coïncidence ?

(I) M. D. n'avait qu'à construire autrement sa phrase ; telle qu'il l'imprime, elle est d'autant plus ambiguë, qu'on connaît au XIIIe siècle deux jurisconsultes du nom de Guillaume Durand, l'oncle et le neveu. Je maintiens d'ailleurs qu'appliquée à Guillaume Durand et à Sicard de Crémone, la qualification de glossateurs est absolument impropre, surtout dans la note de M. D. qui, des nombreux écrits de ces deux auteurs, ne cite que le *Liber mitralis* et le *Rationale*, ouvrages de liturgie. Je remercie d'ailleurs M. D. de ses précieux renseignements bibliographiques ; j'en profiterai à l'occasion.

(II) Au lieu de p. 21, *lisez* p. 25 ; M. D. y qualifie, à deux reprises différentes, l'inquisiteur *Ferrier* de *fr. François Ferrier*.

(III) Je me suis en effet contredit. Il est évident que M. D. a connu l'ouvrage de M. Delisle, puisqu'il lui fait de nombreux emprunts (voir notamment, pp. 73-74, notes), sans toujours le nommer. Mais je maintiens qu'il l'a mal lu, puisqu'il fait vivre Etienne de Salagnac après Bernard Gui (p. 30). Il préfère sans doute l'opinion de Percin à celle de M. Delisle. En tout cas, il n'a pas reconnu que la table détaillée de la *Practica* publiée dans le mémoire de M. Delisle était la copie de la table de ce traité telle que la donnent les mss. de Toulouse (v. p. 74, note). On peut donc en

1. *Bibl. med.*, éd. d'Hambourg, 1734, t. III, p. 206.

Il dit : « P. 128, n. 3, le texte qui est du XIII^e siècle, cite la fête de sainte Catherine. M. l'abbé Douais traduit le 3 avril, jour de la mort de la célèbre mystique sainte Catherine de Sienne († 1380) : la sainte Catherine en question est sainte Catherine d'Alexandrie. Un ecclésiastique n'a pas le droit de commettre pareille confusion ». — Il n'y a pas de confusion. Personne au monde n'ignore que sainte Catherine de Sienne n'est pas sainte Catherine d'Alexandrie. Un quantième a été mis ici à la place d'un autre. Mais pourquoi cette rodomontade, quand la distraction de la part de celui que l'on reprend est évidente, et quand, du reste, on commet soi-même trois erreurs :

1° Je n'ai pas traduit « le 3 avril », mais le 30;

2° Sainte Catherine de Sienne n'est pas morte le 3 avril, comme l'article de M. A. Molinier l'affirme ;

3° Supposé que « le 3 avril » soit ici une faute d'impression, et que M. A. Molinier ait écrit le 30, il se trompe encore, car sainte Catherine de Sienne est morte le 29 avril, bien qu'elle soit honorée le 30 (I).

Enfin, M. A. Molinier s'efforce d'affaiblir l'importance des deux textes qui font suite au *Mémoire*. Libre à lui. Il me suffira de rappeler, du second, qu'il est publié pour la première fois, du premier, qu'il comble les lacunes et corrige les phrases corrompues du texte de la *Chronique* de G. Pelhisso, conservé à la Bibliothèque municipale de Carcassonne ; qu'il donne la leçon, jusqu'ici la meilleure, de cette chronique (II).

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Auguste Cherbonneau, professeur à l'école des langues orientales vivantes, est mort le 11 décembre 1882, à la suite d'une courte maladie. Il avait étudié l'arabe sous la direction de Reinaud et de Caussin de Perceval. En 1847 il fut nommé professeur d'arabe à la chaire publique de Constantine et dans la *Medresseh* de cette ville. Seize ans après il fut appelé à Alger pour y diriger le Collège arabe-français et devint en même temps directeur du journal officiel le *Mobacher*. Ce collège ayant été supprimé en 1876, A. Cherbonneau fut nommé inspecteur des écoles

---

conclure qu'il n'a point étudié lui-même lesdits manuscrits, et qu'il s'est contenté de constater qu'un certain nombre de feuillets en sont assez effacés et partant d'une lecture difficile. En somme, M. D. a tiré aussi peu de parti du savant travail de M. Delisle que de ma modeste étude sur les enquêteurs, dont la lecture ne l'a pas empêché de confondre les enquêteurs du roi et les inquisiteurs.

(I) Ces quelques lignes de M. D. sont assez plaisantes. Il fait célébrer au XIII^e siècle la fête d'une sainte morte à la fin du XIV^e, et c'est lui qui me fait la leçon pour une faute typographique. C'est le cas ou jamais de rappeler la parabole évangélique de la poutre et de la paille.

(II) Je connais fort bien la chronique de Guillem Pelhisse, et n'ai point cherché à la déprécier. J'ai dit seulement et je répète que beaucoup des variantes fournies par le ms. d'Avignon n'ont aucune importance et ne portent que sur l'orthographe. Il est évident d'ailleurs, et je l'ai dit dans mon article, que le ms. du XIV^e siècle est, en tous cas, préférable à la copie du XVII^e.

musulmanes d'enseignement supérieur. En 1879, il revint en France et obtint la chaire d'arabe vulgaire devenue vacante à l'Ecole des langues orientales par la mort de M. de Slane. Outre des dialogues, des fables et des contes en arabe vulgaire, il a publié chez Hachette, en 1872, un dictionnaire français-arabe, et en 1876, un dictionnaire arabe-français, lesquels sont fort utiles pour l'étude de l'idiome algérien. Il a collaboré aussi, pendant de longues années, au *Journal asiatique* et à la *Revue archéologique* de Constantine. — C'était un homme bon et entièrement voué à son enseignement, un travailleur modeste qui a contribué sans bruit mais avec une louable persévérance à répandre en Algérie la langue, la civilisation et l'influence françaises. Il est fort désirable que la chaire qu'il occupait à l'Ecole des langues orientales reste une chaire d'arabe algérien.

— Les thèses suivantes seront soutenues le 29 janvier par les élèves de la promotion 1883 de l'Ecole nationale des chartes pour obtenir le diplôme d'archiviste-paléographe : M. Paul Alaus, *Etude sur le cartulaire de Gellonne* (804-1211); M. René Bisson de Sainte-Marie, *Histoire du duché d'Athènes et de la baronnie d'Argos*; M. Henri Buche, *L'ancienne coutume de Paris de la fin du* XIII*e* *aux premières années du* XV*e* *siècle*; M. Albert Cicile, *Recherches sur Antoine de Lorraine, comte de Vaudémont, sa vie, sa famille, ses domaines* (1395?-1457); M. Augustin Corda, *Essai sur la vie de Clément IV, pape français* (Gui Foulquois, 1880?-1268); M. Henri de Curzon, *Essai sur la maison du Temple de Paris*; M. Roland Delachenal, *Les avocats au parlement de Paris* (1300-1600); M. George Durand, *L'architecture religieuse du pays de Vosges* (1000-1250); M. Louis Farges, *Etude sur les chartes communales de l'Auvergne*; M. J. H. Gaillard, *Le Châtelet de Paris sous l'administration de Jean de Foleville*, prévôt de Paris sous le règne de Charles VI (1389-1401); M. Ernest Langlois, *Le Coronement Looys*, chanson de geste du XIIe siècle; M. Germain Lefèvre-Pontalis, *Jean de Villiers, sire de l'Isle-Adam, maréchal de France* (1384 à 1392-1437); M. Léonce Lex, *Le comte Eudes II de Blois, Ier de Champagne* (1004-1037) (1019-1037) *et Thibaud son frère* (995-1004); M. Alfred Martineau, *L'amiral Chabot, seigneur de Brion* (1492?-1542), M. Laurent Le Mercier de Morière, *Introduction historique et diplomatique au Catalogue des actes de Mathieu II, duc de Lorraine* (1220-1251); M. Joseph de Sainte-Agathe, *Les origines du fief en Franche-Comté et son organisation au* XIII*e* *siècle*; M. Emile Salone, *Essai sur la domination française à Gênes sous le règne de Charles VI* (1396-1411).

— La Bibliothèque nationale a récemment acquis un incunable, le *Fasciculus temporum* de Werner Rolevinck (Venise, 1480), à la fin duquel se trouvent quatre pages d'une chronique latine écrite à Bourges par Jean Batereau, recteur de l'Université, et relative à divers événements du règne de Louis XI, de Charles VIII et de Louis XII (de 1467 à 1506). M. Julien Havet a publié le texte de cette chronique qui renferme quelques détails nouveaux, particulièrement en ce qui concerne l'histoire du Berry (*Cabinet historique*, nouvelle série, 1882, pp. 450-457, et tirage à part, chez Champion). Autant qu'il est possible d'en juger par les différences d'écriture, Jean Batereau n'aurait pas écrit toute la chronique; d'autres habitants l'auraient continuée après lui; l'auteur des derniers paragraphes est le fils d'un habitant de Fussy, près Bourges, nommé Guillaume Paré, *alias* Albert, mort le 2 novembre 1506.

— Adrien d'Aspremont, vicomte d'Orthe, n'est guère connu que par une lettre qu'il n'écrivit pas. On sait, en effet, que sa prétendue réponse à Charles IX a été rédigée par d'Aubigné; M. Tamizey de Larroque a retrouvé à la Bibliothèque nationale la dépêche réelle écrite par le vicomte au roi, à propos de la Saint-Barthélemy : « j'ay entandu, dit d'Aspremont, ce qu'est arrivé à Paris les XXIIe et XXIIIe du présent mois d'aoust, et puis que ce sont querelles particulières. J'espoire vous randre si bon et

fidel compte de ceux que m'avez baillé en charge que de les fere vivre en tel poinct qu'il ne se attamptera chose quelconque a vostre descomte. » M. Tamizey de Larroque vient de publier des lettres inédites de ce personnage, conservées dans les dépôts publics de Paris et les archives municipales de Bayonne (*Lettres inédites d'Adrien d'Aspremont, vicomte d'Orthe, gouverneur de Bayonne*. Bordeaux, Chollet et Paris, Champion. In-8°, 56 p. Extrait de la « Revue de Gascogne » et tiré à part à cent exemplaires). Dans l'*Avertissement* qui précède cette fort intéressante plaquette, M. T. de L. a reproduit avec quelques additions ce que les recherches les plus récentes nous ont appris sur le vicomte d'Orthe; ce fut, en somme, « un des hommes du xvi° siècle qui eurent le plus d'originalité »; le grand événement de sa vie, c'est la lutte qu'il soutint contre les magistrats municipaux de Bayonne. A la suite des lettres inédites de d'Aspremont, on trouvera le mémoire publié par M. Tamizey de Larroque dans la *Revue des questions historiques* sur le beau rôle attribué par d'Aubigné au gouverneur de Bayonne.

— La troisième série de L'*art du* xviii° *siècle* de MM. Edmond et Jules de Goncourt (Charpentier. In-8°, 455 p.) est consacrée à Eisen, à Moreau, à Debucourt, à Fragonard et à Prudhon.

— M. Ferdinand Brunetière a réuni de nouveau ses articles littéraires de la « Revue des Deux-Mondes » en un volume qui a pour titre « *Nouvelles études critiques sur l'histoire de la littérature française* » (Hachette. In-8°, 345 p. 3 fr. 50). Ce volume renferme les art. suivants : *La société précieuse au* xvii° *siècle* (à propos de la « Jeunesse de Fléchier », par M. l'abbé Fabre ; *La querelle du quiétisme* (à propos de l'ouvrage de M. Guerrier sur M^me^ Guyon; M. Br. reproche à M. Guerrier sa « partialité singulière contre Bossuet », et la « liberté dont il en use avec les textes »; il tâche de montrer que le sujet de la querelle était digne de Bossuet et de Fénelon); *L'éloquence de Massillon* (fine anayse du style de Massillon et de ses artifices); *La comédie de Marivaux ; La direction de la librairie sous M. de Malesherbes* (l'étude la plus importante du volume; M. Br. fait voir tout ce que la douceur des mœurs administratives apportait de tempéraments à la rigueur des lois; il montre qu'il y avait des accommodements avec le pouvoir; il entre dans le détail de quelques affaires particulières, celle du livre de l'*Esprit*, de l'*Essai sur les mœurs*, du *Siècle de Louis XV*, de l'*Encyclopédie*, de l'*Emile;* il étudie les rapports de Malesherbes avec Fréron, ce malheureux Fréron qui « a seul et presque seul contre tous, en dépit des injures, en dépit de l'envie, en dépit de la ruine, en dépit de la Bastille, soutenu, trente ans durant, les droits de critique et de la liberté de penser »); *L'abbé Galiani* (dont M. Br. trouve, non sans raison, la réputation surfaite); *Les salons de Diderot* (où, selon M. Br., il y a de bonnes pages, de belles pages, et même plusieurs d'exquises, mais Diderot y a pris le contrepied de la vraie critique d'art, il a mis devant ce qui était derrière et fait du principal l'accessoire, il n'y a rien pour nous, ou presque rien, à prendre dans les *Salons* de Diderot); *Le théâtre de la Révolution* (à propos du livre de M. Welschinger, qui n'est qu'un recueil de notes, et non une histoire du théâtre de la Révolution). M. Br. met, ce nous semble, le xvii° siècle trop haut, et le xviii° trop bas; il est vraiment trop sévère pour les philosophes et les encyclopédistes; mais son style est ferme et sain; sa critique est indépendante et originale; ces *nouvelles études* font honneur à son talent d'écrivain et d'historien de la littérature.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 15 Janvier — 1883

12. — Ed. Tournier et O. Riemann. **Premiers éléments de grammaire grecque.** Paris, Hachette, 1882. In-8 de vi-122 p.

Les auteurs, dans leur préface, déclinent pour leur ouvrage « toute espèce de prétention scientifique ». On n'y trouvera, en effet, aucun appareil d'érudition, rien qui puisse effrayer le jeune public auquel ce livre est destiné ; mais, comme les auteurs sont deux hellénistes très savants, ils ont su allier à la brièveté et à la simplicité de l'exposition une sûreté et une précision qui sont des qualités scientifiques entre toutes, et qui recommandent très particulièrement cette nouvelle grammaire grecque.

L'étude des formes, avec la courte introduction qui précède, ne comprend que quatre-vingt-dix pages. Il va de soi que, pour arriver à cette brièveté, il a fallu se montrer économe de considérations générales, et, même en fait de paradigmes, s'interdire tout superflu. Je ne vois pourtant pas ce que le lecteur pourrait demander de plus qui fût vraiment nécessaire soit pour l'intelligence des prosateurs attiques faciles, soit pour l'exercice du thème grec. La 3e déclinaison, par exemple, n'occupe (y compris les noms contractes) que cinq pages et demie ; mais quelques observations bien choisies et un tableau des formes de génitif singulier et de datif pluriel qui correspondent aux différentes formes de nominatif permettront au lecteur de décliner sans peine n'importe quel mot de la 3e déclinaison [1]. Je n'ai pas besoin d'ajouter que toutes les formes d'une grécité suspecte ont été soigneusement bannies des modèles de déclinaison et de conjugaison. Quand deux formes sont correctes, mais qu'une seule appartient à l'usage ordinaire de la prose attique,

1. [En grammaire, il n'est pas indispensable de dire (§ 19) que πατήρ est pour πατερς, ἀνδρος pour ἀνερος, ou (§ 17) ὀδούς pour ὀδοντς et λέων pour λεοντς. En linguistique (car *grammaire* et *linguistique* ne sont pas synonymes), la première et la quatrième de ces quatre propositions sont douteuses ; la seconde, énoncée au point de vue du grec et non de la langue-mère ario-européenne, est un anachronisme. Nous serions d'avis d'élaguer cet ordre de détails. — *Réd.*]

cette circonstance est toujours marquée avec précision. Il n'y a vraiment qu'une page que je regrette de ne pas rencontrer dans cette première partie : c'est un tableau de la prononciation moderne du grec. Non que je sois grand partisan de l'introduction obligatoire de cette prononciation dans nos écoles; mais je ne voudrais pas non plus qu'on évitât systématiquement de la faire connaître aux élèves, car elle a ordinairement pour eux un certain attrait, parce qu'elle mêle aux choses antiques je ne sais quel écho contemporain et vivant, et qu'elle rapproche, dans une sorte de familiarité agréable, ce qui paraissait d'abord bien lointain et bien sévère.

La syntaxe est plus courte encore que la première partie : elle ne compte que trente-deux pages. Mais, ici comme dans ce qui précède, l'habileté avec laquelle les auteurs ont fait leur choix supplée heureusement à ce que cette brièveté aurait, sans cela, d'excessif. Ils sont partis d'une idée très juste : c'est que l'élève auquel ils s'adressent doit, aux termes des nouveaux programmes, avoir déjà une certaine connaissance de la syntaxe latine, et que, par conséquent, le moyen le plus court de lui enseigner la syntaxe grecque, c'est de s'appuyer le plus possible sur le latin, qu'il sait déjà, ou du moins qui ne lui est plus tout à fait étranger. De cette façon, on évite de l'effrayer inutilement, et on gagne de la place dans un volume qui doit être très court. L'exposé de la syntaxe grecque, à ce point de vue, n'est plus guère que l'exposé des différences qui la séparent de la syntaxe latine. Telle est l'idée qui a dirigé MM. Riemann et Tournier, et, grâce à cette ingénieuse économie de temps et de place, ils sont arrivés à dire beaucoup de choses utiles en très peu de pages; il y a même un certain nombre de remarques dans leur syntaxe qu'on pourrait chercher inutilement dans des grammaires plus volumineuses, et, surtout, on n'y trouve presque rien qui puisse être sujet à contestation.

Voici seulement, pour finir, une demi-douzaine d'observations que je soumets aux deux auteurs : la plupart, on le verra, portent moins sur des différences d'opinion quant au fond des choses que sur l'appréciation de ce qui était plus ou moins utile à dire : malgré la brièveté intentionnelle de l'ouvrage, je crois que certaines lacunes auraient pu être évitées avec avantage; dans quelques cas aussi, je crois que certaines idées, justes d'ailleurs, auraient pu être présentées encore plus nettement. — § 109. A propos des adjectifs démonstratifs, il est dit : « Les adjectifs démonstratifs (ὅδε, οὗτος, ἐκεῖνος) doivent être, en règle générale, accompagnés de l'article, qui se place comme il suit, etc. » J'aurais voulu voir expliquer dans le même paragraphe les locutions du genre de celle-ci : κίνησις αὕτη μεγίστη... τοῖς Ἕλλησιν ἐγένετο (Thucydide, I, 1, 2), qui sont si ordinaires, et qui embarrasseront l'élève, s'il n'est pas averti que cela n'est pas, au point de vue grammatical, l'équivalent de : ἡ κίνησις αὕτη μεγίστη ἐγένετο, mais que cela signifie : αὕτη <ἡ κίνησις> ἐγένετο κίνησις μεγίστη, le substantif exprimé formant attribut. — § 116. La distinction des dif-

férents emplois du génitif me paraît, çà et là, manquer de netteté. Dire, par exemple, que le génitif s'emploie *en parlant du temps* (nº 8), sans autre détermination, n'est-ce pas bien vague, même pour des débutants à qui l'on veut éviter le trop grand nombre de distinctions subtiles? Il me semble aussi que les verbes qui signifient l'*emporter sur*, au lieu d'être mentionnés, comme gouvernant le génitif, à côté des verbes qui signifient *entendre* ou *sentir, penser* ou *ne pas penser à*, etc., seraient mieux placés après la règle des comparatifs; sans cela, on réunit des sens tout à fait disparates, et l'on s'expose à jeter de la confusion dans les jeunes esprits. — § 140. Sur le plus-que-parfait, la pensée des auteurs semble être restée dans une indécision dont une correction de l'*errata* porte la trace. Ce paragraphe est vague. Tout cela eût été, je crois, plus net si l'on avait commencé par marquer avec précision la différence de l'aoriste et du parfait, différence d'autant plus importante à faire connaître qu'il n'y a rien de semblable en latin. Il suffisait, après cela, d'ajouter que le plus-que-parfait joue exactement en grec, à l'égard du parfait, le même rôle que l'imparfait à l'égard du présent. Quant à l'emploi de l'aoriste et de l'imparfait au sens du plus-que-parfait français, tel qu'on le trouve dans les deux phrases citées § 140 (emploi fréquent, mais nullement nécessaire), il s'expliquait ensuite très aisément par ce qui eût été dit d'abord de la valeur exacte de ces deux temps : il aurait seulement fallu ajouter deux ou trois lignes sur l'imparfait. — § 154. On sait que le subjonctif aoriste, après une conjonction composée avec ἄν (par exemple : ὅταν ἴδῃ), a souvent le sens du futur antérieur latin : les élèves ne le verront pas clairement dans ce paragraphe. — Dans la note qui accompagne le § 162, je lis une affirmation que je ne comprends guère : c'est que, dans les locutions du genre de celles-ci : ὡς ἔπος εἰπεῖν, ὡς εἰκάσαι, etc., « ὡς ne veut pas dire *pour*, mais *du moins* », et que « l'infinitif ne dépend pas de ὡς ». Que l'infinitif ne dépende pas de ὡς, rien de mieux ; mais que ὡς signifie *du moins*, voilà ce que je ne puis comprendre. Ὡς (ou quelquefois ὅσον) est mis dans ces sortes de phrases par ellipse : il représente toute une proposition, comme devant les superlatifs (ὡς μάλιστα = ὡς δυνατόν ἐστι μάλιστα), et l'infinitif signifie à lui tout seul (ainsi qu'on le voit par les locutions analogues où manque ὡς) : *pour parler ainsi, pour le conjecturer*, etc. En d'autres termes, ὡς εἰκάσαι équivaut à peu près à : ὡς (ou ὅσον) <εἰπεῖν ἔξεστιν> ἄν τις εἰκάσῃ [1]. Quant à l'idée de *du moins*, elle accompagne, en effet, souvent ces sortes de locutions, mais elle s'y exprime par γε placé après ὡς. — Enfin, au § 178, à propos des doubles négations, il fallait mentionner le cas où plusieurs

---

1. Il convient de dire ici que Kühner (p. 1008, nº 3) explique le mot ὡς dans ces dans ces locutions comme équivalant à ὥστε, dont il cite deux ou trois exemples. Mais, outre que ces exemples sont suspects, ils ne sauraient prévaloir contre l'induction qui se tire d'une multitude d'analogies (cf., dans Kühner, pp. 1010, 1012, etc.).

négations *composées* se suivent sans aucune négation *simple*, comme dans ce vers d'Euripide (*Cyclope*, 120) : ... ἀκούει δ' οὐδὲν οὐδεὶς οὐδενός.

Alfred Croiset.

---

13. — **Scriptores rerum Germanicarum in usum scholarum ex monumentis Germaniae historicis recusi.** Brunonis de bello saxonico liber. Editio altera recognovit W. Wattenbach. Hannoverae, Hahn, 1880, viii-104 p. 8°. Prix : 1 fr. 85.

Il est peu de personnes, s'occupant parmi nous de l'histoire du moyen âge, qui n'aient eu l'occasion de feuilleter déjà les éditions *scolaires* des *Monumenta* de Pertz, peu lues, il est vrai, dans les gymnases, mais si utiles aux élèves des séminaires historiques et aux savants isolés, qui ne peuvent fréquenter les bibliothèques publiques et sont trop peu fortunés pour acquérir l'édition complète de cet indispensable recueil. Pertz avait fait lui-même réimprimer jadis l'histoire de la *Guerre de Saxe*, de Brunon, ce récit si vivant, dû au passionné commensal de l'archevêque Werner de Magdebourg, qui fut l'un des principaux acteurs dans cette lutte et l'un des plus énergiques adversaires de Henri IV. Cette première édition étant épuisée, M. Wattenbach s'est chargé d'en donner une seconde, à la demande de M. Waitz. Il a soigné la collation du texte sur le manuscrit unique de la bibliothèque de l'Université à Leipzig, avec sa maîtrise accoutumée, le comparant en outre avec les manuscrits de la *Chronique de Magdebourg* et de l'*Annaliste saxon*, qui, tous deux, ont copié souvent Brunon. On relira cet intéressant récit, l'un des plus captivants de la littérature historique allemande du xiie siècle, avec d'autant plus de plaisir qu'il se représente à nous sous une forme plus correcte et plus accomplie.

R.

---

14. — **Athénaïs.** Geschichte einer byzantinischen Kaiserin, von Ferdinand Gregorovius. Leipzig, Brockhaus, 1882. In-12 de xi-287 p. 2e édition.

La romanesque histoire de l'impératrice Athénaïs-Eudocie, femme de Théodose II (408-450), était bien faite pour tenter un écrivain comme M. Gregorovius. Cette Athénienne, née païenne, instruite aux leçons des rhéteurs et des philosophes, subitement transportée, par un caprice de la fortune, sur le trône de Byzance chrétienne et orthodoxe, et retombant enfin, à la suite d'une mystérieuse aventure, dans un long et triste exil où elle devait languir et mourir, offrait à tout historien une intéressante matière, et les contrastes de cette existence, la fusion dans un même esprit et dans une même âme, de deux civilisations rivales et presque de deux religions, devaient, plus que tout autre, séduire l'historien

allemand, amoureux de ces oppositions curieuses et naturellement porté à l'étude des époques de transition. Cette impératrice, lettrée, érudite même, chantant en vers grecs les victoires des généraux de l'empire, païenne de culture et d'esprit, et pourtant chrétienne de cœur, capable tout à la fois de citer Homère aux habitants d'Antioche et de se jeter avec passion dans la mêlée des querelles religieuses, portait en elle un problème de psychologie plus encore que d'histoire, intéressant à étudier, peut-être difficile à résoudre.

Quelques lignes des chroniqueurs byzantins sur les premières années d'Athénaïs, quelques épithètes attestant sa rare érudition, deux ou trois pages de Malalas et de la Chronique Pascale sur son mariage, répétées et amplifiées par les historiens postérieurs, un épisode conté par Evagrius sur le premier voyage d'Eudocie à Jérusalem, des récits assez obscurs de la singulière aventure qui amena l'exil d'Athénaïs et la mort du magister officiorum Paulinus, puis deux faits encore, un meurtre ordonné par l'impératrice à Jérusalem, la part active qu'elle prit aux querelles religieuses du v^e siècle, enfin quelques mots sur ses constructions et ses fondations pieuses : tel est le relevé presque complet des textes fournis par les historiens. Encore les contemporains, Socrate et Sozomène, Théodoret et Evagrius, parlent-ils rarement, et comme en passant, de l'impératrice Eudocie : c'est aux chroniqueurs du VII^e siècle que nous devons presque tous les éléments de l'histoire, ou plutôt, comme dit quelque part M. G., de « la légende d'Athénaïs ». L'auteur lui-même avoue dans sa préface (p. IX) que « la nature des sources est telle, qu'une esquisse seule en peut être tirée » ; il convient que des textes si peu nombreux, si sujets à la discussion, ne permettent point de tracer un portrait bien précis de la célèbre Athénienne, et, en terminant son livre, il conclut, non sans mélancolie, que l'image d'Eudocie, telle qu'elle nous est parvenue, rappelle ces vieilles mosaïques byzantines dont le temps a terni l'éclat et obscurci les traits. Ces paroles de M. G. sont la plus forte critique qu'il puisse faire de son livre : avec des textes incomplets, insuffisants, fragmentaires, il a tenté d'écrire une histoire complète. On nous permettra de développer en quelques mots les conséquences de la méthode qu'il a dû employer.

M. G. disposait d'un petit nombre de textes : il a eu la tentation naturelle d'en faire parfois sortir plus de choses qu'ils ne contenaient (voir, p. ex., pp. 13 et 284); il rencontrait dans la vie de son héroïne des lacunes considérables : il a fait pour les combler de grands et louables efforts. Le peut-être est fréquent dans son livre; malheureusement bien peu de faits viennent appuyer ses hypothèses. Certes, nous aussi, nous voudrions savoir, comme le recherche M. G. (p. 28 sq.), ce qu'Athénaïs dut à son éducation païenne, et si, à Athènes déjà, elle apprit à connaître les enseignements du christianisme : mais la question demeure insoluble et n'est que le prétexte d'une curieuse et intéressante étude sur la situation que faisaient à la religion païenne les autorités chrétiennes dans

Athènes (pp. 28-37). Sans doute il serait utile d'apprendre si l'impératrice Eudocie garda sur le trône quelque souvenir de ces écoles d'Athènes où elle avait été élevée : et pourtant, malgré M. G. (p. 117 sq.), il faut nous résigner à l'ignorer. Comment la jeune philosophe athénienne s'accoutuma-t-elle aux étroites exigences du cérémonial byzantin (pp. 95-96)? Quelle fut la sincérité de sa conversion au christianisme (p. 104)? Quelle idée garda-t-elle dans son âme de chrétienne des belles croyances du paganisme qui avaient nourri son enfance (p. 149)? Rien de cela n'est un secret pour M. G.; il se flatte volontiers d'avoir résolu ces problèmes et croit nous en dire le dernier mot. C'est qu'il a fait de son héroïne une figure plus symbolique qu'historique; en faisant passer devant nos yeux les transformations intimes de cette âme, il n'a point pris les faits pour guides, il s'est inspiré surtout d'une conception *a priori*. Pour lui, Athénaïs est, avant toute chose, « la séduisante philosophe d'Athènes » (p. 193), « la plus adorable des impératrices » (p. 191), gagnée au Christ par un coup de la grâce, mais pour qui le christianisme n'est autre chose qu'une religion de paix et d'amour (p. 132). M. G. s'étonne de voir cette âme délicate se mêler aux querelles théologiques des moines fanatiques de Palestine (pp. 229-230); il ne peut se résoudre à laisser peser sur elle le soupçon d'un assassinat. C'est que suivant une de ses expressions, M. G. voit dans Athénaïs moins un personnage historique qu'un « idéal féminin » *ein Frauenideal* (p. 193) : c'est assez dire qu'en étudiant sa vie il a fait œuvre de romancier et de psychologue plutôt que d'historien.

L'insuffisance des textes donnait une autre tentation : celle d'étendre aussi loin que possible les limites du sujet. M. G. nous dit dans sa préface (p. VI), qu'il a voulu plus encore « tracer le tableau d'une époque mystérieuse que faire le portrait d'une femme célèbre ». Rien n'est plus vrai. Ce n'est point dans Athénaïs seulement que M. G. cherche le contraste des idées païennes et chrétiennes; tous les personnages du v^e siècle lui servent à étudier une face du même problème. Voilà pourquoi il nous fait longuement connaître la sœur de Théodose, Pulchérie; pour lui, en face d'Athénaïs, elle symbolise le christianisme orthodoxe et militant (p. 49). Voilà pourquoi il peint avec complaisance le préfet du prétoire Cyrus (p. 196); comme Athénaïs, ce personnage représente l'hellénisme à la cour de Byzance. M. G. aime à décrire ces oppositions : en face du monde païen finissant, il place le monde chrétien; en face d'Athènes, il met Constantinople et surtout Jérusalem, « le point de départ, dit-il, et le point d'arrivée de la vie d'Athénaïs, les deux pôles opposés de la civilisation humaine » (p. 157). Dans chacune de ces villes, il décrit longuement le même contraste : à Constantinople, l'opposition des civilisations grecque et latine (p. 80), des religions chrétienne et païenne (p. 86); à Antioche, la rencontre des souvenirs antiques et de la foi nouvelle. M. G. se complaît à peindre les théâtres divers où son héroïne a vécu : les monuments d'Athènes, les palais et les églises de Constantinople, les couvents et les sanctuaires de Jérusalem. Dans ce

goût du décor extérieur, dans ce soin à chercher dans les édifices la connaissance des idées, on reconnaît l'auteur des « Tombeaux des Papes », l'écrivain qui, dans tous ses ouvrages, a fait une si large place à l'histoire monumentale. Malheureusement Athènes, Constantinople et Jérusalem au v^e siècle (c'est là le vrai sujet et ce devrait être le titre du livre) nous font trop souvent oublier Athénaïs : et je ne dis rien de ces digressions partielles, plus étonnantes encore (voir, p. ex., pp. 26-27), où les personnages les moins nécessaires à l'action paraissent et disparaissent en un moment. Ces détails trop touffus nuisent à l'unité de l'ouvrage et en font trop souvent perdre de vue le principal intérêt.

Des tableaux si nombreux, des scènes si multiples excluent nécessairement les détails trop minutieux. Ces évocations brillantes des grandes villes de l'empire devaient garder inévitablement un caractère un peu général. Nous n'en pouvons faire des reproches à M. G. ; pour traiter d'une façon personnelle et nouvelle les sujets si variés qu'il effleurait en passant, il eût fallu plusieurs volumes et de longues recherches, et M. G. ne dissimule point qu'il doit beaucoup aux ouvrages de seconde main (pp. 163, 170, 207) On peut regretter pourtant qu'il ait parfois cité d'après eux des textes importants (pp. 165, 166, 257), dont on eût aimé à trouver une indication plus exacte.

M. G. nous permettra deux observations encore. Rappelant dans sa préface les rares écrivains qui se sont, avant lui, occupés d'Athénaïs, il nous dit que les Allemands, « à la curiosité desquels presque aucun point de l'histoire de l'humanité n'a échappé » (p. VII), n'ont jamais touché le sujet qu'il choisit. Nous regrettons que M. G., avant de prendre, au nom de son pays, possession de cette matière, n'ait point cherché en France s'il n'avait pas eu quelque devancier : il eût trouvé dans les récits de l'histoire romaine au v^e siècle, d'Amédée Thierry (Placidie — Nestorius et Eutychès) quelques intéressants chapitres sur le rôle d'Athénaïs. On nous dit que M. G. réparera cet oubli dans une prochaine édition. Nous lui demanderons d'y faire quelque place à d'autres Français encore : p. 7, à côté de Zumpt, Weber, Hertzberg, etc., nous avons regretté de ne trouver point mentionné le livre de M. Petit de Julleville, la *Grèce sous la domination romaine;* p. 42, à côté de Neander « *Johannes Chrysostomus* » le livre d'Am. Thierry sur le même sujet ; p. 77, à côté de Hammer et Du Cange, l'ouvrage le plus récent sur la matière, de M. de Labarte, le *Palais impérial de Constantinople*. Nous nous permettrons enfin de signaler à M. G. quelques fautes d'impression et quelques citations inexactes ou incomplètes; p. 82 : « Inscription des monnaies byzantines » pour « Description » ; p. 212, « Nestorius » pour « Flavianus » ; p. 258, note « Graecae Ecclesiae Vetera *Fragmenta* » pour « Monumenta » ; p. 246, « Labbé » pour « Labbe » ; p. 52, « Cedrenus I, 587 », pour « 589 »; p. 99, « Cedrenus I, 571 », pour « 587 »; p. 150, Théophane, 140-141 « pour « 141-142 »; p. 193, « Cedrenus I, 600 »

pour « 602 »; p. 260, « Cedrenus I, 590 » pour « 591 »; enfin, p. 60, à « Malalas », ajouter « XIV, 353 »; p. 181, au texte cité en note, « Théophane I, 153 »; p. 172, à « Malalas » « XIV, 357 »; p. 199, à « Malalas » « XIV, 362 »; p. 219, à « Malalas » « XIV, 366 ». Ce sont là fautes légères qui disparaîtront dans la prochaine édition.

Nous avons longuement insisté sur le livre de M. G., autant à cause du nom de son auteur que du succès qu'il a tout d'abord rencontré. C'est qu'en effet, malgré les critiques qu'on en peut faire, l'ouvrage se lit avec plaisir et intérêt. Une exposition toujours brillante, d'ingénieuses observations, d'intéressants renseignements sur la société civile et religieuse du v[e] siècle, épars ailleurs, et artistement groupés par M. Gregorovius, soutiennent l'attention à l'égal d'un roman. Au vrai, ce n'est guère autre chose[1].

Charles Diehl.

---

15. — **Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV,** publiés par le comte Gabriel-Jules de Cosnac et Arthur Bertrand, archiviste paléographe. Tome I (Septembre 1681-1686). 1 vol. in-8 de XLIII-472 pages. Paris, Hachette, 1882. 7 fr. 50.

Les mémoires du marquis de Sourches, grand-prévôt de France, n'étaient connus jusqu'à ce jour que d'une manière très incomplète ; il en a été publié, en 1836, un fragment d'une réelle importance, le récit des années 1685 et 1686 ; et quelques travailleurs privilégiés, M. le duc de Noailles et un jésuite, le P. Lauras, ont été admis à consulter « discrètement » le ms. autographe. Le possesseur actuel de ce ms., M. le duc des Cars, a bien voulu consentir à la publication de ces mémoires, et c'est M. le comte de Cosnac, déjà connu par des travaux de ce genre, qui les publie, avec la collaboration d'un savant archiviste, M. Arthur Bertrand. Les difficultés de l'exécution matérielle étaient grandes, car il s'agit d'imprimer dix ou douze gros volumes, et c'est une mise de fonds considérable ; la librairie Hachette, bien qu'elle publie en ce moment une édition de Saint-Simon qui aura plus de cinquante gros volumes, a entrepris « avec empressement et sans hésitation, » dit M. de C., ce que « quelques librairies des plus importantes de Paris » n'avaient pas osé entreprendre. Il faut en remercier MM. Hachette et C[ie]; grâce à eux, la publication des mémoires du marquis de Sourches marchera vite et bien.

---

1. Nous devons remercier M. Gregorovius d'avoir rendu plus connu, par une bonne traduction, qui termine son livre, le curieux poème de *La confession de Cyprianus* écrit par Athénaïs. Nous possédons de la même légende, fort connue dès le IV[e] siècle, une version en prose, qui peut-être a servi de modèle à l'Athénienne : il serait fort intéressant de comparer ce texte aux vers composés par Eudocie. Nous reviendrons quelque jour.

On se ferait illusion sur la nature de ces *Mémoires*, si l'on considérait leur auteur comme un émule du duc de Saint-Simon ; il n'en est rien, malheureusement, et la valeur littéraire de cette œuvre est à peu près nulle ; c'est une sorte de gazette très sèche rédigée au jour le jour, à la manière de Dangeau, par un Renaudot grand seigneur, c'est du Loret en prose, et rien de plus. Le marquis de Sourches prenait des notes sur les faits dont il avait été témoin, que ces faits eussent ou non de l'importance, et il enregistrait de même ceux qui parvenaient à sa connaissance. Mais le marquis évitait soigneusement le *je*, même quand il parlait de lui, et le grave inconvénient qui résulte de ce système est qu'on ne sait jamais quand il a vu de ses yeux les événements dont il se fait l'historien. Aussi devons-nous regretter qu'il n'ait pas été possible à ses éditeurs d'annoter plus complètement le texte, sauf à retrancher les notes si souvent insignifiantes du marquis de Sourches. MM. de Cosnac et Bertrand ont évidemment promis de faire aussi court que possible ; le public se plaindra de ne pas trouver à la fin de ce premier volume, ce qu'il trouve à la fin de tous les volumes du Saint-Simon en cours de publication : une bonne table des matières et un index alphabétique. On *lit* Saint-Simon, mais on ne fera guère que *consulter* les mémoires de Sourches, et, par conséquent, il faut des index particuliers, sans préjudice de l'index général qui fera un volume à part.

Quoi qu'il en soit, les mémoires du grand-prévôt de France contribueront, au même titre que le journal de Dangeau, à mieux faire connaître les dernières années du règne de Louis XIV. A côté des puérilités comme la description minutieuse, en vue de la « postérité » du carrousel du 4 juin 1685 (pages 228-249), à côté des niaiseries comme celles qu'on peut lire pp. 456 et 457 au sujet de l'*héroïsme* de Louis XIV lors de la « grande opération, » l'on trouvera des renseignements précis sur un grand nombre de faits intéressants ou importants, comme le voyage de Louis XIV à Strasbourg (octobre 1681), la révocation de l'édit de Nantes, (octobre 1685), etc. Le marquis a pour Louis XIV un véritable culte, et il est tout dévoué aux jésuites ; on n'en sera que mieux à même de contrôler les récits du janséniste Saint-Simon. Le noble duc et pair eût été heureux d'avoir sous les yeux, à côté du journal de Dangeau, les mémoires de Sourches ; nul doute que ces mémoires ne continuent à fournir des notes précieuses aux savants éditeurs de Saint-Simon, en même temps qu'ils intéresseront tous ceux qui veulent étudier sérieusement l'histoire du XVII^e siècle.

A. Gazier.

---

16. — **D. Danicic, Rjecnik hrvatskoga ili srpskoga Jezika** (Dictionnaire de la langue croate ou serbe, publié par l'Académie jougo-slave des sciences et des arts.) Vol. I, 960 pp. gr. in-8. Agram 1880-1882.

Au moment même où vient de paraître le premier volume de cet

ouvrage impatiemment attendu par tous les slavistes, on annonce la mort de l'auteur. C'est une perte considérable, irréparable peut-être pour la philologie slave. M. Danicic n'était âgé que de cinquante-sept ans et on pouvait espérer qu'il mènerait à bonne fin l'œuvre colossale qu'il avait entreprise sous les auspices de l'Académie. Il a succombé sous l'excès même du travail et Dieu sait qui pourra le remplacer. Tous les écrits de M. D. ont été rédigés en langue serbe (ou croate, c'est tout un). Son nom était peu connu dans le monde occidental ; mais, dans le monde slave, il jouissait de la plus haute autorité. Il avait été tour à tour le collaborateur de deux illustres linguistes, Karadzic et Miklosich ; ses travaux sur la grammaire serbe, ses publications d'anciens textes slavons-serbes l'avaient admirablement préparé aux œuvres lexicographiques. Son dictionnaire slavon-serbe publié en 1863 garde encore aujourd'hui toute sa valeur et est resté classique à côté du *Lexicon palæoslovenicum* de M. Miklosich. Il accepta avec empressement l'offre de l'Académie d'Agram qui avait réuni les matériaux d'un dictionnaire national et qui l'invitait à le rédiger. C'est là une œuvre bien plus considérable qu'on ne peut se l'imaginer. Les mots de langue serbe ou croate n'éveillent chez nous qu'une idée assez vague ; on se figure un petit idiome cantonné dans un petit état de la péninsule balkanique ou dans une province de la Hongrie ; on imagine volontiers que cet idiome a peu ou point de littérature. Il n'en est pas ainsi ; cette langue est parlée par environ six millions d'hommes répartis des bouches de Cattaro à Viddin et de la Drave au Balkan. Elle a des dialectes différents, des alphabets ou des orthographes diverses ; elle a subi tour à tour l'influence de ses voisins grecs, hongrois, italiens, turcs ; mais elle n'en possède pas moins une incontestable unité ; elle a des monuments littéraires qui remontent par une série non interrompue, d'un côté aux origines mêmes de la littérature slavonne, de l'autre à la Renaissance italienne qui fit jaillir en Dalmatie toute une littérature nationale. Ce ne sont donc pas les matériaux qui font défaut au lexicographe. Ils sont innombrables. Le difficile est de ramener tous ces éléments divergents à l'unité. Il faut pour cette tâche délicate une immense puissance de travail, une rare finesse d'analyse, une infatigable vigueur de synthèse. Toutes ces qualités se trouvaient réunies chez M. Danicic. Les quatre livraisons, les seules hélas! publiées de son dictionnaire ont fait époque, et tout le monde s'est accordé à reconnaître qu'elles constituaient la plus belle œuvre de lexicographie slave qui eût paru jusqu'ici.

Un seul détail suffira à donner une idée de l'importance de cette œuvre. Le volume publié par M. D. comprend les lettres A.-C. Elles n'occupent pas moins de 960 pages grand in-8°. Or ces lettres, en se reportant aux dictionnaires antérieurs, ne comprennent guère que la quinzième partie du vocabulaire. Le dictionnaire aurait donc, continué dans les mêmes proportions, formé environ quinze volumes in-8°. Il est spécialement rédigé pour les Slaves; cependant chaque mot est accom-

pagné d'une traduction latine qui permet aux étrangers de s'orienter. La seule objection un peu sérieuse que l'on puisse adresser à l'auteur concerne les étymologies; il rattache trop souvent des mots croates à des racines sanscrites, sans songer que ces mots n'existent pas dans les autres langues slaves, ce qui rend ses rapprochements fort hypothétiques.

Il est à souhaiter que l'Académie d'Agram trouve un digne successeur à M. Danicic; les matériaux sont en grande partie réunis. Il a donné la forme et la méthode. Espérons que son œuvre sera continuée. Son nom y restera certainement attaché.

Louis Leger.

---

17. — **Gœthes Faust, ein Fragment,** in der ursprünglichen Gestalt neu herausgegeben von Wilhelm Ludwig Holland. Zweite Auflage. Freiburg i. B und Tübingen. J. C. B. Mohr (Paul Siebeck). In-8, xiv et 168 p.

Cette édition est un fac-similé du *Fragment* de Faust paru en 1790; elle reproduit avec une fidélité parfaite le *Faust* de Gœthe sous la première forme que connut le public. « J'ai, dit M. Holland dans son introduction, rendu la première édition du Fragment avec une scrupuleuse exactitude; mon édition suit le texte primitif entièrement, page par page et ligne par ligne; les lignes y sont brisées comme dans l'édition originale aux endroits où le papier n'était pas assez large; je n'ai rien changé à l'orthographe, ni à la ponctuation souvent tout à fait inexacte; j'ai, de même, répété les fautes d'impression. » Jusque dans l'extérieur du livre, dans le format et les caractéres, l'éditeur s'est attaché à rendre la nouvelle édition le plus semblable à l'ancienne qu'il est possible (pp. iv-v). M. H. a joint à cet avant-propos d'utiles informations sur l'exemplaire du *Fragment* qu'il a consulté (c'est l'exemplaire de Salomon Hirzel qui se trouve à la Bibliothèque de Leipzig); il signale les fautes d'impression qu'il a respectées, les mots changés par Gœthe dans les éditions suivantes et qu'on ne peut considérer comme fautes d'impression (pp. viii-xi); il ajoute plusieurs remarques que M. Adelbert de Keller lui a communiquées sur quelques-uns de ces passages. (p. xi-xii.) — Ce beau fac-similé a été imprimé par Drugulin à Leipzig et vient, dans la même année, d'avoir une deuxième édition; il a donc trouvé l' « accueil amical » que lui souhaitait M. Holland (p. xiii) et qu'il mérite [1].

---

1. L'édition du *Fragment*, donnée en même temps par M. Seuffert, ne diffère guère de l'édition de M. Holland. Il y eut dans la même année quatre éditions du *Fragment;* deux (A et B) dans le 7e vol. des œuvres complètes; deux (*a* et *b*) tirées à part; M. Seuffert a suivi *a* et M. Holland, *b; a* et *b* ne se distinguent l'un de l'autre que par des fautes d'impression. Mais, comme nous l'avons fait remarquer dans un précédent article, l'édition de M. Seuffert est précédée d'une étude fort utile sur les rapports du *Faust* avec certaines œuvres de Wieland.

LETTRE DE M. ALBERT DURUY

MESSIEURS LES DIRECTEURS,

J'ai reçu de M. Albert Duruy, en réponse à un article de moi inséré dans la *Revue critique* du 18 décembre, la lettre que voici. M. D. se propose de « prouver à mes lecteurs » qu'il y a de l'exagération dans mes critiques; je vous adresse donc sa lettre à laquelle je joindrai seulement deux observations très courtes, pour ne pas « abuser » moi non plus « des moments » de vos lecteurs.

Veuillez agréer...

A. GAZIER.

« Paris, le 30 décembre [1882].

MONSIEUR,

J'ai des remerciments à vous faire pour le compte-rendu, si flatteur à plusieurs égards, que vous avez bien voulu consacrer à mon livre. Cependant je ne saurais vous cacher l'étonnement que m'ont causé quelques-unes de vos critiques.

Vous me reprochez tout d'abord d'avoir fait « une œuvre, sinon de parti, du moins de parti pris, et de n'avoir pas plus cherché que M. Taine à me former une opinion sur les hommes et sur les choses de la Révolution. » C'est bien vite dit, et rien n'est plus commode que ces allégations vagues. Mais vous n'êtes plus ici, Monsieur, dans le domaine de la critique scientifique; vous affirmez sans preuves, et vous me faites un procès de tendance où vous apportez naturellement vos propres inclinations. Est-ce bien juste?

Vous me reprochez encore de n'avoir pas connu *tous* les documents relatifs à la question dont j'ai traité. Or ces documents, — c'est vous-même qui le dites, — se chiffrent par plusieurs centaines de mille, et sont répandus dans d'innombrables archives, bibliothèques et collections publiques ou privées. Etait-ce à moi, *simple particulier*, suivant votre expression, de les en faire sortir? Je ne l'ai pas essayé, n'ayant jamais eu, — dois-je vous l'avouer? — le goût de la compilation. J'ai laissé ce soin à la commission nommée l'an dernier par le Ministre de l'Instruction publique, et j'attends avec tranquillité le résultat de ses investigations officielles.

A ces critiques générales, vous en joignez de particulières auxquelles il me serait facile de répondre point par point, mais je ne veux pas abuser de vos moments, et je n'en retiendrai qu'une.

Vous prétendez que j'ai commis une « erreur grave » en accusant la Convention de « niaiserie et d'immoralité » à propos des ouvrages élémentaires dont les sujets avaient été mis au concours sur les indications de l'abbé Grégoire, le 4 pluviôse an II. D'abord, je n'ai accusé la Convention ni de niaiserie, ni d'immoralité; ces deux expressions sont de vous, et non de moi. Le 4 pluviôse aussi vous appartient; moi, j'avais écrit le 9, et je pense encore que cette date est la vraie. Je me suis simplement permis de faire remarquer que l'idée de mettre de petits traités

d'hygiène conjugale entre les mains des enfants était « assez incongrue, de la part d'un évêque surtout. » Et j'ai ajouté que nos pères auraient pu mieux employer leur argent qu'à primer des livres comme celui de Saucerotte [1].

Vous m'objectez, il est vrai, que cet ouvrage n'a pas été imprimé aux frais de l'Etat, et vous m'opposez le rapport de Barbé-Marbois au Conseil des anciens du 30 ventôse an IV, sous le Directoire. Effectivement, ce rapport concluait à l'impression de trois seulement des ouvrages couronnés par le jury de la Convention, et celui de Saucerotte n'est pas du nombre. Mais pour que votre objection fût fondée, il faudrait que les conclusions du rapport de Barbé-Marbois eussent été adoptées par le Conseil des anciens. Or la vérité, c'est que le Conseil des anciens, loin de suivre son rapporteur, repoussa formellement ces conclusions, sur un discours de Fourcroy, que vous paraissez ignorer; — permettez-moi de me servir à mon tour de cette expression; — et qu'il approuva sans réserves la résolution prise antérieurement par le Conseil des Cinq-Cents, sur la proposition de Lakanal (14 brumaire).

La vérité, qui semble vous avoir échappé, c'est que les deux Conseils confirmèrent l'un après l'autre le jugement porté par le jury des livres élémentaires de la Convention, et que l'ouvrage de Saucerotte eut bel et bien, outre son premier prix, l'estampille officielle.

Que si cette démonstration ne vous suffisait pas, je pourrais encore, monsieur, vous renvoyer à la séance du 10 fructidor an IV (n° 347 du *Moniteur*). Vous y trouverez la trace d'une résolution « autorisant le Directoire à traiter avec les auteurs des ouvrages adoptés comme livres élémentaires, et à faire imprimer lesdits ouvrages aux frais et à l'imprimerie de la République. »

Je n'ajouterai rien à ces éclaircissements, si ce n'est qu'il m'a paru que je devais une courte réponse à vos critiques, tant à cause de leur parfaite courtoisie qu'à cause de l'importance du recueil où vous les avez placées. J'ai tenu à prouver à vos lecteurs qu'il y avait quelque exagération, je ne dirai pas comme vous de parti pris, dans vos appréciations. Pardonnez-moi de n'avoir pas su résister à cette tentation, et veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Albert Duruy.

J'ai accusé M. D. de parti pris, c'est vrai; j'ai même ajouté qu'à mon avis le siège de M. D. était fait quand il a commencé à travailler, et que ses conclusions n'étaient guère que des prémisses transformées. M. D. déclare que c'est là une allégation vague, une affirmation sans preuves; je me contenterai de renvoyer le lecteur à l'ensemble de l'article incriminé, et de répondre que je me suis fait cette opinion

1. De la conservation des enfants pendant la grossesse jusqu'à l'âge de six à huit ans, ouvrage auquel le jury pour l'examen des livres élémentaires proposés par la Convention nationale a décerné le 1er prix.

(Note de M. A. D.)

après avoir lu attentivement le livre de M. Duruy. M. D. ne veut pas être un homme de parti ou de parti pris; il a donc cherché, lui aussi, à bien connaître la Révolution avant de la juger si sévèrement; comment concilier cette passion de l'impartialité avec le « peu de goût » de M. D. pour ce qu'il appelle « la compilation », c'est-à-dire l'étude attentive des pièces mêmes du procès? Je ne vois qu'un moyen d'accorder ces deux antinomies, ce serait, comme dit l'autre, de « sententier au sort des dez ».

M. D. se défend d'avoir accusé la Convention de *niaiserie* et d'*immoralité* à propos des livres élémentaires mis au concours, le 4 pluviôse an II sur les indications de Grégoire. J'ai dit le 4 pluviôse, et M. D. tient pour le 9; il a raison, et je n'ai pas tort; c'est le 4 que Grégoire a lu son rapport, que j'avais sous les yeux en original; c'est le 9 que la Convention en a voté les conclusions. Il faut avouer aussi que les mots *niaiserie* et *immoralité* ne sont pas de M. D. qui parle seulement de l'*horrible*, de l'*odieux*, du *grotesque* des « livres de classe et de lecture que la Convention avait mis entre les mains des enfants », et qui trouve *incongrue* l'idée de Grégoire. Mais venons au fait; j'ai dit 1° que le livre de Saucerotte ne fut pas imprimé par ordre de la Convention, et j'en ai donné pour preuve le rapport de Barbé Marbois; M. D. donne une nouvelle force à mon assertion en prouvant que le livre en question n'était pas encore imprimé en septembre 1796, sous le Directoire. J'ai dit, en second lieu, que l'ouvrage de Saucerotte n'était pas un « livre de classe et de lecture mis entre les mains des enfants », mais que c'était un livre à l'usage des parents ou des maîtres, ce qui n'est ni grotesque, ni incongru; je ne vois pas en quoi la réponse de M. Duruy détruit cette affirmation.

CHRONIQUE

FRANCE. — On annonce la prochaine publication d'un fascicule de la *Bibliothèque des Ecoles d'Athènes et de Rome*, par M. J. Delaville Le Roulx. Il sera consacré aux Archives de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, conservées à Malte.

— Nous apprenons que M. Armand Gasté vient de trouver cent cinquante lettres autographes de Huet. Ce sont toutes ou presque toutes des lettres d'affaires adressées par Huet à son neveu Charsigné; mais on peut y glaner quelques détails curieux, et parfois très intimes; ainsi Huet dit dans une de ces lettres : « Il m'est venu un clou dans un endroit très éloigné du *museau*. » (sic). M. Gasté a découvert, en outre, l'acte signé de Huet, par lequel il donne à son neveu toute son argenterie, et la bulle papale — sur parchemin magnifique — qui institue Huet abbé d'Aunay.

— M. Eug. Müntz a publié dans la « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts » (Quantin, in-8°, 372 p.), un livre sur *la Tapisserie*. L'auteur a voulu montrer quelle place tient la tapisserie dans les annales de l'art; il la définit d'abord, il détermine ses caractères et son rôle; il fait son histoire dans l'antiquité (le métier de Pénélope, les tapisseries du Parthénon et d'Alexandrie, descriptions de métiers dans Ovide et Claudien, etc.). Mais, avant de poursuivre l'histoire de la tapisserie dans l'Occident, il examine la situation de l'industrie textile en Orient depuis les premiers siècles de notre ère jusqu'aux croisades. Il passe ensuite à notre moyen âge (tapisseries de Bayeux, du dôme de Halberstadt, la cour de Charles V, Nicolas Bataille, l'*Apocalypse* de la cathédrale d'Angers, les ateliers de Paris et d'Arras). Il marque au xv° siècle les progrès de l'influence flamande (garde-meubles de la maison de Bourgogne, atelier de Tournai, etc.). Le xvi° siècle consacre décidément la suprématie des

ateliers de Bruxelles, et l'Italie de la Renaissance met la tapisserie sur le même rang que la peinture; les peintres les plus illustres composent des cartons destinés à être traduits en haute ou en basse lisse; Raphaël déploie toute son imagination et sa verve dans les bordures des *Actes des Apôtres* (pp. 177-224, ch. x). Après la Flandre, l'Italie est donc au XVI[e] siècle, comme le montre M. Müntz, le pays où la fabrication des tapisseries a pris le plus brillant essor; elle défraie de cartons le reste de l'Europe. Au XVII[e] siècle, un nom balance la gloire de Rubens, celui de Le Brun; les ateliers parisiens triomphent sur ceux de Bruxelles; la « manufacture royale des Meubles de la couronne » ou des Gobelins est fondée (1662, pp. 267 et suiv.), et sert de modèle au reste de l'Europe. Chemin faisant, M. Müntz retrace l'histoire de la tapisserie, non seulement à Paris, mais dans les autres villes de France, non-seulement en France, mais en Allemagne, en Italie, etc.; son récit bref, mais fort intéressant et appuyé sur de vastes recherches, s'arrête à la fin du XVIII[e] siècle. Le dernier chapitre du volume est consacré aux procédés de fabrication et prouve que l'auteur connaît aussi bien la technique de la tapisserie que son histoire.

— Les trois ouvrages publiés par notre collaborateur M. A. Bossert sur la littérature allemande et qui étaient le résultat de ses cours à la salle Gerson dans les années 1867-1870 : 1° *La littérature allemande du moyen âge et les origines de l'épopée germanique;* 2° *Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains;* 3° *Gœthe et Schiller* viennent d'avoir une deuxième édition. (Hachette. In-8°, x et 433 p.; 332 p.; 451 p.). L'auteur, en republiant aujourd'hui ces trois volumes, — couronnés par l'Académie française — a cru ne devoir y faire aucun changement important; rappelons seulement que dans les articles consacrés à la première édition, M. Ch. Joret a fait, ici même, l'éloge de ces trois volumes et rendu hommage au savoir de l'auteur, à son exposition claire et élégante, au talent qu'il a mis dans cette suite d'études à la fois instructives et attachantes; nous comptons bien qu'une troisième édition suivra de près la deuxième.

— Les leçons d'ouverture de l'*Ecole du Louvre* vont être réunies en un fascicule qui paraîtra chez l'éditeur Leroux.

— L'Académie de Bordeaux a décerné le prix La Grange d'une valeur de mille francs, à M. l'abbé Allain, pour son livre sur l'*Instruction primaire avant la Révolution française.*

— La Société des langues romanes ouvre un concours pour lequel les manuscrits doivent être adressés au secrétariat avant le 1[er] février 1883 : I. Etude sur le patois d'une localité du Midi de la France (collection de chansons, contes, proverbes, devinettes, comparaisons populaires) : II. Travail de philologie ayant pour base des textes, antérieurs au XV[e] siècle, de chacun des deux dialectes rémois; III. Travail de philologie sur un idiome populaire néo-latin, avec choix de textes et géographie du dialecte.

— L'Académie de Besançon met au concours les sujets suivants : pour 1883, *prix Weiss* (500 francs), un mémoire sur un sujet d'histoire franc-comtoise; pour 1884, prix de 400 francs, une étude sur les conditions de la vie du paysan franc-comtois au XVIII[e] siècle et, en particulier, des hommes de la terre de Saint-Claude.

— L'Académie des sciences morales et politiques a été autorisée à accepter un legs, fait par M. et M[me] d'Audiffret, d'une rente annuelle de 5,000 francs destinée à récompenser, chaque année, le meilleur ouvrage sur la morale et sur l'histoire de France.

ALLEMAGNE. — M. Karl Kehrbach publie à la librairie Veit, de Leipzig, une édition critique des œuvres complètes de Herbart rangées suivant l'ordre chronologique (*Joh. Friedrich Herbart's sæmtliche Werke, in chronologischer Reihenfolge*). Cette édition est destinée à remplacer celle de Hartenstein (1851-1853) épuisée depuis

longtemps; elle renfermera d'ailleurs : 1° des écrits de Herbart publiés, après Hartenstein, par Bartholomæi, Ziller et Zimmermann; 2° des articles et comptes-rendus insérés par Herbart dans diverses revues; 3° des *inedita* de Herbart, dont l'existence était inconnue aux précédents éditeurs et à ceux qui, comme Richter et Willmann, ont publié à part les œuvres pédagogiques du philosophe. La nouvelle édition entreprise par M. Kehrbach comprendra douze volumes et sera terminée dans cinq ans; le texte sera toujours celui du manuscrit ou de la première édition; les variantes seront indiquées au bas des pages, ainsi que la pagination des précédentes éditions. Le premier volume, qui vient de paraître (in-8°, LXXXIV et 428 pp.) et qui témoigne d'un très grand soin et d'une exactitude scrupuleuse de la part de M. Kehrbach, renferme les souvenirs du bourgmestre de Brême Smidt sur Herbart et les préfaces de l'auteur, puis : I. les écrits de Herbart pendant son séjour à l'Université d'Iena; II. pendant son préceptorat en Suisse; III. en 1880; IV. les *Ideen zu einem pædagogischen Lehrplan für hæhere Studien* (1801); V. *Ueber Pestalozzis neueste Schrift : wie Gertrud ihre Kinder lehrte* (1802); VI. *Pestalozzis Idee eines ABC der Anschauung* (1802 et 1804, pp. 169-311); VII. *Thesen zur Promotion und Habilitation* (1802); VIII. *Zwei Vorlesungen über Pædagogik* (1802); IX. *Kurze Darstellung eines Planes zu philosophischen Vorlesungen* (1804); *Ueber den Standpunkt der Beurtheilung der Pestalozzischen Unterrichtsmethode* (1804); XI. *De Platonici systematis fundamento commentatio* (1805), et, comme « suppléments » : 1° un discours prononcé par Herbart lorsqu'il était au collège d'Oldenbourg (sur la moralité); 2° les remarques de Hartenstein et les propres observations de Herbart sur son essai sur la liberté (1790); 3° une étude de Rist, etc. Puisse cette édition, qui rendra de grands services, s'achever aussi promptement qu'on nous l'annonce!

— Deux volumes nouveaux de l'édition des *Tragédies* de Robert Garnier, publiée par M. Wendelin FOERSTER, ont paru à la librairie Henninger, de Heilbronn; le IIe, qui contient *Hippolyte* et *La Troade*; le IIIe, qui renferme *Antigone* et *Les Juives*.

— Le second volume du tome VI du *Corpus Inscriptionum latinarum*, vient de paraître chez l'éditeur Georges Reimer, de Berlin. Il renferme la suite des inscriptions de Rome; il a été rédigé, sous la direction de MM. Herzen et J. B. de Rossi, et il est édité par MM. HENZEN, Eug. BORMANN et Ch. HUELSEN. Il renferme les *Monumenta columbariorum* (pars VIa), les *Tituli officialium et artificum* (pars VIIa), les *Tituli sepulcrales reliqui* (pars VIIIa), et comprend 738 pages (les pp. 877-1615 du tome VI) et 9494 numéros (les nos 3920-13414); il n'y a pas d'index, le tome VI n'étant pas encore achevé.

ANGLETERRE. — M. George SAINTSBURY a fait paraître dans les « Clarendon press series » une édition de l'*Horace* de Corneille qui se recommande autant par ses *Prolegomena* et ses notes que par la correction du texte et la forme élégante et coquette du volume. L'introduction, il est vrai, a déjà paru en partie ailleurs; M. Saintsbury y a reproduit son article de l' « Encyclopaedia britannica » sur Corneille, son article du « Fraser's Magazine » sur la tragédie française avant Corneille, et quelques pages de la *Short history of french literature* qu'il vient de publier. Voici, du reste, les titres des chapitres — au nombre de six — de cette introduction : I, Vie et œuvres de Corneille; II. La tragédie française avant Corneille; III. Corneille et Racine; IV. La tragédie française après Racine; V. Le théâtre au temps de Corneille; VI. Introduction à *Horace*. Les trois derniers chapitres sont entièrement nouveaux. Les notes, reléguées à la fin du volume, éclairent le texte, et sont, en grande partie, empruntées au commentaire de M. Marty-Laveaux, parfois aussi à Voltaire, Palissot et autres critiques.

— MM. Sotheran publient une édition complète des œuvres de Richardson; les deux premiers volumes viennent de paraître; ils renferment les deux tiers de *Paméla*, avec une introduction de M. Leslie STEPHEN (tirée de son livre, *Hours in a library*) et un portrait de Richardson, d'après Mengs.

— M. Leslie STEPHEN entreprend, sur le plan de la « Biographie Universelle » et de l' « Allgemeine deutsche Biographie », une *Biographia britannica* qui paraîtra chez les éditeurs Smith et Elder, de Londres; elle sera consacrée uniquement aux Anglais, Ecossais et Irlandais; elle ne renfermera aucun article sur des personnages encore vivants.

— L'Académie des Lincei de Rome, qui compte dix membres étrangers, a élu M. MAX MÜLLER, en remplacement de feu Bluntschli.

— M. Donald MACKINNON a été nommé professeur de langue, d'histoire, de littérature et d'antiquités celtiques (chaire nouvelle) à l'Université d'Edimbourg.

— On annonce la mort de M. Thomas Pitt TASWELL LANGMEAD, professeur de droit constitutionnel et d'histoire à l'Université de Londres et auteur d'une *English constitutional history* très estimée (1875).

BELGIQUE. — Nous recevons de M. Ernest GOSSART, directeur de l'*Athenaeum belge*, conservateur à la Bibliothèque royale de Bruxelles, une lettre où il nous informe que l'*Athenaeum belge* est, à partir de 1883, transformé en un journal mensuel qui paraîtra le 15 de chaque mois en livraisons de 16 pages grand in-4° à trois colonnes. Comme par le passé, le journal contiendra des études, des notes, une chronique, un résumé des travaux des Sociétés savantes de la Belgique et un Bulletin bibliographique; il accordera une plus large place aux *Etudes* et *Notes* (articles originaux, analyses et traductions). Prix d'abonnement : 9 francs (Bruxelles, 26, rue de la Madeleine).

GRÈCE. — Un de nos correspondants nous écrit d'Athènes : « Viennent de paraître : Les « Γλωσσικαὶ Παρατηρήσεις ἀναφερόμεναι εἰς τὴν νέαν ἑλληνικὴν γλῶσσαν du prof. C. CONDOS, déjà annoncées par la Revue. — Une traduction du livre de Büchner « *Force et matière* », par André PHARMACOPOULOS ; — Ἀνατομικὰ Μελετήματα par Lucas PAPPAIOANNOU *privat-docent* d'anatomie à l'Université d'Athènes. Ce sont des *symbolae* très importantes à l'histoire de l'anatomie chez les anciens; — Il a été publié à Leipzig une belle traduction en vers grecs, par PERVANOGLOU, du *Hiawatha* de Longfellow. »

ITALIE.— On a récemment découvert à Pompéi une fresque représentant le *Jugement de Salomon*; qui se serait jamais imaginé, écrit M. LANCIANI à l'*Athenaeum*, qu'une scène inspirée par l'Ecriture-Sainte serait découverte sur les murs d'une ville absolument païenne, dissolue et matérialiste? La peinture appartient au genre burlesque, et bien que le caricaturiste ait un peu exagéré la difformité conventionnelle de ses personnages, on peut néanmoins reconnaître aisément chacune des particularités du récit de la Bible. A droite, le roi Salomon, le sceptre en main, est assis sur son tribunal entre deux assesseurs. Déjà il a donné l'ordre à l'officier de faire deux parts du petit enfant; la fausse mère s'apprête, avec une parfaite indifférence, à recevoir sa moitié, tandis que la mère véritable donne les signes du plus violent désespoir, se jette aux genoux du roi, s'arrache les cheveux, exprime sa douleur de toutes les manières. Tout cela est exécuté avec vivacité, verve et non sans force comique. L'exécuteur, accroupi comme un personnage de Lecocq, brandissant un coutelas deux fois plus grand que l'enfant; les gardes, les huissiers à la verge noire, aux jambes aussi grêles que des cure-dents, aux crânes démesurés, les assesseurs qui font des grimaces à la pauvre mère et prennent plaisir à ce spectacle, tout cela rend le tableau très curieux. On a fait bien des suppositions pour expliquer la présence

imprévue de ce tableau à Pompéi. Les uns pensent que la maison a pu appartenir à un riche Juif, mais tous les autres détails de l'édifice ont un caractère absolument païen qui n'aurait pas été toléré par un Juif. D'autres croient que la légende du jugement de Salomon s'était introduite dans la tradition et la littérature, mais on n'a là-dessus aucun témoignage. La meilleure explication est peut-être la suivante : Les Romains méprisaient évidemment les Juifs et ont toujours négligé de s'enquérir de leur littérature et de leur histoire ; qu'on se rappelle les absurdités que Tacite et autres écrivent chaque fois qu'ils parlent des Juifs et des chrétiens. Mais l'école d'Alexandrie, surtout après l'époque de la version des Septante, connaissait fort bien l'archéologie, l'histoire et les traditions des Hébreux. L'épisode du jugement put devenir populaire dans les cercles lettrés d'Alexandrie, et à Pompéi existait une colonie de marchands d'Alexandrie ; rien d'étonnant que l'un de ces marchands ait choisi pour décorer de fresques sa maison, un sujet tiré des légendes populaires dans sa ville natale. Ce qui rend cette supposition très probable, c'est qu'on a découvert dans la même chambre d'autres fresques qui représentent des scènes égyptiennes, un crocodile qui va en chasse sur les rives du Nil, des pygmées, etc.

— Dans la « collection de curiosités littéraires » (Scelta di curiosita letterarie) paraîtront les volumes suivants : *Novella di Campriano contadino*, p. p. M. Zenatti ; *Poesie edite ed inedite di Lionardo Giustiniani*, p. p. M. Bertold Wiese ; *Novelle edite ed inedite di Giovani Forteguerri*, p. p. M. Vitt. Lami ; *Libro della sanitade del corpo per M. Aldobrandino da Sina*, p. p. M. A. Bacchi Della Lega ; *Testi inediti di antiche rime volgari*, p. p. M. Tommaso Casini ; *Ugone d'Avernia, romanzo cavalleresco volgarizato da Andrea da Barberino nel sec. XIV* ; et *Adimari Alessandro, L'adorazione dei magi, opera drammatica in prosa*, d'après l'unique édition très rare de 1642.

SUÈDE. — M. Fredrik Ferd. Carlson a publié récemment le premier volume d'une Histoire de Charles XII (Stockholm, Norstedt et Sœner. IV et 464 p.) qui s'étend de l'avénement du roi au passage de la Duna et à la marche des Suédois vers la frontière de Lithuanie (automne de 1701). Trois autres volumes suivront ; le II^e traitera de la guerre de Pologne jusqu'à l'invasion de la Saxe ; le III^e, de la guerre contre le tsar ; le IV^e, des dernières années de Charles XII.

SUISSE. — M. Amédée Roget vient de faire paraître la 1re livraison du tome VII de son *Histoire du peuple de Genève depuis la Réforme jusqu'à l'Escalade* (Genève, Jullien, in-8°, 144 p.). Il renferme cinq chapitres, dont le troisième est consacré à la mort de Calvin ; nous y reviendrons.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 décembre 1882.

L'Académie procède à l'élection des membres de la commission du prix Gobert pour 1883. Sont élus MM. Gaston Paris, Siméon Luce, Albert Dumont, E. Senart.

L'Académie, après discussion en comité secret, procède, par des scrutins séparés à l'élection de trois correspondants français, en remplacement de MM. H. Weil et A. Dumont, élus membres ordinaires, et de M. Chabas, décédé. Sont élus : M. Félix Robiou, à Rennes ; M. Jean-François Bladé, à Agen ; M. Lucien Merlet, à Chartres.

M. François Lenormant dépose le croquis d'une borne milliaire, haute de 2 mètres, qui a été trouvée, à 9 kilomètres de Gabès, par M. M. Récamier, chef de bataillon. Cette pierre porte l'inscription suivante, qui témoigne qu'elle marquait le sixième mille à partir de Tacapa, aujourd'hui Gabès :

IMP·CAES·VALE
DIOCLETIANO·PP·INV
ICTOAVG·P·M·TRIB
POTEST·COS·PRO
OS·P·P·PR
ET·IMP·CAES·N//////// RE
LIOVALERIOMA
MIANO·P INV
AVG·P·M·TRIB·P·
OS P·P·PROCOS· T
PVBL
ATACAPA
MINVI

Ouvrages présentés : — par M. Schefer : Delaville Le Roulx, *Inventaire analytique des archives de Malte* (non encore publié; le volume existe tout entier en bonnes feuilles et M. Schefer le signale tout de suite pour prendre date au nom de l'auteur; renseignements importants pour l'histoire des croisades; plus de cent chartes de terre sainte publiées pour la première fois et *in extenso*); — par M. Bréal : Barth (Aug.), *Inscriptions sanscrites du Cambodge* (extrait du *Journal asiatique*); — par M. Gaston Paris : Guiffrey (Jules), *les Amours de Gombaut et de Macée, d'après une tapisserie française du musée de Saint-Lô* (éclaircit un passage de l'*Avare* de Molière); — par M. Le Blant : *École française de Rome, Mélanges d'archéologie et d'histoire*, fasc. 4; — par M. Delisle : *Lettres inédites d'Adrien d'Apremont, vicomte d'Orthe, gouverneur de Bayonne*, publiées par Tamizey de Larroque; — par M. Oppert : Ledrain, *les Antiquités chaldéennes du Louvre.*

Séance du 5 janvier 1883.

M. Heuzey est élu président de l'Académie pour l'année 1883. M. Georges Perrot est élu vice-président. Des remercîments sont votés à M. Jules Girard, président sortant.

L'Académie procède au scrutin pour le renouvellement de diverses commissions. Ces commissions sont ainsi composées pour 1883 :

Commissions des travaux littéraires, MM. Laboulaye, Egger, Adolphe Regnier, Renan, Maury, Delisle, Miller, Hauréau;

Commissions des antiquités de la France, MM. Léon Renier, Maury, Delisle, Hauréau, Desnoyers, de Rozière, Gaston Paris, Alexandre Bertrand;

Commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome, MM. Ravaisson, Egger, Léon Renier, Delisle, Miller, Jules Girard, Desjardins, Albert Dumont;

Commission administrative, MM. Jourdain, Deloche.

M. Albert Dumont, au nom de la commission du prix Gobert, annonce que les ouvrages envoyés au concours pour ce prix sont au nombre de deux : *les Établissements de Rouen*, par A. Giry, 2 vol.; *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, par Frédéric Godefroy, fasc. 11 à 18. Les ouvrages actuellement en possession du premier et du second prix sont *les Établissements de saint Louis*, par Paul Viollet, et le tome I du *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, par F. Godefroy.

M. Gaston Paris communique une note de M. Maspero, au sujet d'un papyrus du musée de Turin, dont l'écriture paraît dater des derniers temps de la xx^e dynastie. M. Maspero a lu sur ce papyrus un fragment d'un morceau littéraire dans lequel il reconnaît une version primitive de la fable des *Membres et de l'Estomac*. Voici la traduction de ce fragment.

« Procès du Ventre et de la Tête, où sont publiés les plaidoyers faits par-devant les juges suprêmes.

« Tandis que leur président veillait à ce qu'on démasquât le mensonge, son œil ne cessait de pleurer.

« Accomplis les rites exigés pour le dieu qui déteste les iniquités, après que le Ventre eût dit sa plainte, la Tête prit la parole longuement :

« C'est moi, moi, la maîtresse poutre de la maison entière, d'où les poutres partent et qui couple les poutres. Tous les membres [s'appuient] sur moi et sont en joie. Mon front est joyeux; mes membres sont vigoureux; le cou se tient ferme sous la tête; mon œil voit loin; la narine se gonfle et aspire l'air; l'oreille s'ouvre et entend; la bouche émet les sons et cause; les deux bras sont vigoureux et font si bien que l'homme arrive à la considération, marche le front levé, regarde en face les grands comme les petits.

. . . .

« C'est moi qui suis leur reine, c'est moi la Tête de mes compagnes, qui ferai un mauvais parti à qui a tenu ce langage (n'est-il pas faux?) : *Qu'on m'appelle la Tête! C'est moi qui fais vivre.* »

Ce morceau, en même temps qu'il nous donne le tableau d'une audience de justice chez les Égyptiens, est précieux pour l'histoire des littératures comparées. On

a déjà relevé, dans la littérature égyptienne, des contes qui se retrouvent en Europe et en Asie et l'on n'est pas éloigné aujourd'hui de revendiquer pour l'Egypte une grande part des fictions auxquelles on attribuait jusqu'à présent une origine indienne. Cette remarque semblerait maintenant devoir s'appliquer, si l'on adopte la manière de voir de M. Maspero, aux fables aussi bien qu'aux contes. Toutefois, M. Gaston Paris croit nécessaire de faire des réserves sur le rapprochement proposé entre le papyrus de Turin et la fable des *Membres et de l'Estomac*. Cette fable est attribuée par les anciens à Ménénius Agrippa, et, jusqu'ici, il n'y a pas de raison sérieuse de contester à Ménénius l'honneur de l'avoir imaginée. La petite pièce égyptienne retrouvée à Turin n'est pas une fable, c'est un *débat*, genre de composition littéraire dont on trouve des exemples dans les littératures orientales et qui a été fort à la mode chez nous au moyen âge. Nous devons probablement à M. Maspero la découverte du plus ancien débat connu; à ce titre, sa trouvaille est fort intéressante.

M. Siméon Luce annonce que M. Armand Gasté vient de découvrir environ cent cinquante lettres inédites, jusqu'ici inconnues, écrites par Huet, évêque d'Avranches, à son cousin Charsigné.

Ouvrages présentés : — par M. Ravaisson : Desjardins (Abel), *Jean Bologne* ; — par M. Delisle : Delaville Le Roulx, *Documents concernant les Templiers, extraits des archives de Malte.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 20 décembre 1882.

M. de Witte termine la lecture de son mémoire sur la conquête de la Gaule méridionale par les Romains. Il reconnaît avec Charles Lenormant que les vaincus représentés sur l'arc d'Orange sont des Gaulois et, avec M. Alexandre Bertrand, que parmi les vainqueurs figurent des guerriers munis de cnémides, qui ne peuvent être que des Massaliotes. Il établit que ce monument a été érigé en commémoration des victoires remportées en 121 par Fabius Maximus et Domitius Ahénobarbus sur les Arvernes et les Allobroges. Il admet d'ailleurs comme possible que l'arc d'Orange n'ait pas été terminé alors et qu'il ait été achevé et dédié plus tard par l'empereur Tibère, après la compression de la révolte de Florus et de Sacrovir. Ainsi, selon M. de Witte, se justifierait la restitution de l'inscription dédicatoire que M. de Saulcy avait tentée, d'après la place des clous qui fixaient les lettres de bronze aujourd'hui disparues.

M. de Witte reconnaît également, dans la suite de son mémoire, un monument de ces mêmes victoires dans le type du revers de plusieurs médailles romaines. On voit sur ces médailles un char lancé au galop, et sur ce char, un homme nu qui brandit une lance à fer long et qui tient la *carnyx*. (On sait que la *carnyx* est une trompette gauloise à embouchure en forme de tête d'animal). Ce personnage, que l'on a pris jusqu'à présent pour le dieu Mars, paraît être à M. de Witte le roi des Arvernes, Bituitus, debout sur son char d'argent.

Dans la même séance, M. Robert Mowat défend, d'après un passage des *Chroniques de Limoges*, l'authenticité d'une statue en pierre, trouvée à Luxeuil, détruite pendant la Révolution, et qui ne nous est connue actuellement que par le recueil de Caylus. Cette statue, de la basse époque, est d'un travail grossier ; elle représentait un cavalier armé à la romaine, dont le cheval posait un pied sur la tête d'un homme renversé à terre. Les *Chroniques de Limoges* prouvent, dans le passage cité par M. Robert Mowat, qu'il a existé dans la ville de Limoges un monument semblable, qui, par suite, confirmerait l'antiquité de la statue de Luxeuil, et donne l'explication de l'un et l'autre monument. Ces deux statues représenteraient donc Constantin faisant, dans la bataille où il vainquit Licinius, passer son cheval sur le corps de Gallus Hannibalianus. Ce Gallus Hannibalianus, était un ancien légat d'Aquitaine qui avait passé au service du rival de Constantin.

M. de Barthélemy a lu ensuite une note de M. Rupin, associé correspondant de la Société des antiquaires de France. Cette note de M. Rupin est consacrée à une cuve baptismale en plomb, du XIIIe siècle. Cette cuve est conservée dans l'église du village d'Aubin, dans le département de l'Aveyron. Le pourtour de la cuve est décoré d'arcades romanes, sous lesquelles on voit plusieurs personnages, et, entre autres, un évêque.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — **22 Janvier** — **1883**

19. — Eugène Rolland. **Faune populaire de la France.** IV et V, Les mammifères domestiques; VI, Les oiseaux domestiques et la fauconnerie (pp. 274, 264, 242). Paris, librairie Maisonneuve.

Avec ces trois volumes, M. Rolland achève la première partie de sa grande encyclopédie du *Folk-lore* français. La *Revue critique* a déjà eu l'occasion d'apprécier le caractère de l'œuvre entreprise avec tant de courage et poursuivie avec tant d'esprit scientifique et de succès par M. Rolland. J'ai essayé ailleurs de résoudre ou au moins de poser les questions de philosophie historique soulevées par ces études[1]. Je ne reviendrai donc pas là-dessus et renvoie le lecteur à ces articles. Je me contenterai de dire que les trois derniers volumes de la *Faune* répondent dignement à leurs aînés : les cadres si larges et si souples formés par l'auteur ont été remplis avec la même richesse et la même réserve à la fois. Le volume IV ne s'occupe que de cinq personnages; mais dans le nombre, deux grands seigneurs en Folk-lore, le chien et le chat; le bœuf et la chèvre sont les principaux héros du volume suivant; le coq remplit de son ramage plus de la moitié du dernier.

A bientôt la *Flore populaire* et la *Mythologie populaire*.

20.— **Corpus inscriptionum hebraicarum,** enthaltend Grabschriften aus der Krim und andere Grab-und Inschriften in alter hebræischer Quadratschrift, sowie auch Schriftproben aus Handschriften vom IX.-XV. Jahrhundert. Gesammelt und erlæutert von D. Chwolson. Mit IV photographischen und II phototypischen Tafeln nebst einer Schrifttafel von Prof. Dr. Euting. St-Pétersbourg, 1882. 20 mark.

Par cette importante publication, M. le professeur D. Chwolson, célèbre orientaliste russe et humaniste distingué, comble d'une façon très

1. *Romania*, 1881.

heureuse une lacune depuis longtemps ressentie sur le domaine de l'épigraphie hébraïque de la Crimée, en fixant définitivement la partie authentique des inscriptions contenues dans la collection Firkowitz du Musée de Saint-Pétersbourg. On sait combien le recueil de Firkowitz, salué en France par des savants aussi compétents que MM. de Vogüé, de Longpérier, Lenormant et admis comme authentique par M. Ch., a donné lieu à de violentes contestations de la part de MM. Harkawy et Strack qui soutiennent que les dates qui remontent au delà du XIII^{e} siècle de l'ère vulgaire sont dues à des falsifications exécutées par Firkowitz sur les épitaphes dont la majorité se trouvent dans le cimetière de l'ancienne ville caraïte de *Tchoufout-Qalé*, en Crimée, où il résidait. M. Ch., tout en reconnaissant que Firkowitz a, en effet, falsifié plusieurs des inscriptions qu'il a publiées, oppose aux dénégations absolues de ses adversaires un nombre considérable de textes authentiques qui confirment les résultats qu'il a défendus dans ses ouvrages antérieurs relativement à l'établissement des Juifs dans la péninsule taurique aux premiers siècles de l'ère chrétienne et à l'usage ancien d'épitaphes hébraïques dans cette contrée. Ces textes, reproduits par la photographie, consistent pour une partie considérable, en inscriptions nouvelles que M. Ch. a découvertes lui-même pendant son récent voyage à Tschoufout-Qalé; les autres font partie de la collection Firkowitz, mais elles ont été revues et vérifiées sur les originaux dont M. Ch. a pris plusieurs estampages.

Firkowitz était quelque peu graveur et tenait beaucoup à rehausser la date de ses inscriptions afin de prouver que les Caraïtes de Crimée sont les descendants des dix tribus. Il opéra surtout sur ceux de ces monuments qui portaient le millésime *Hé* = 5000 de la création, c'est-à-dire 1,240 de l'ère vulgaire. Tantôt il courbait le pied gauche du *Hé* pour en faire un *Tâw*=400; tantôt il l'éliminait tout à fait afin d'obtenir un *Dalet*=4000; dans le premier cas, le monument devient plus vieux de six cents ans; dans le second, de mille ans. En dehors des épitaphes, Firkowitz falsifia aussi les dates de plusieurs manuscrits caraïtes et il en fabriqua même un certain nombre, toujours dans le but sus-indiqué; mais ses dernières falsifications sont faciles à reconnaître et ne trompent personne. Aussi M. Ch. fait-il bien de laisser de côté les textes suspects de la publication de Firkowitz et de prendre pour point de départ de sa défense les monuments déterrés par lui-même.

Les plus anciennes des épitaphes trouvées par M. Ch. sont celles qui portent les dates 4000, 4049, 4090, 4305, dates qui ne peuvent que se rapporter à l'ère de la création et correspondre aux années de l'ère chrétienne 240, 289, 330 et 545. L'authenticité de ces textes étant admise, il en résulte que, déjà au III^{e} siècle après J.-C., il y avait des Juifs à Tschoufout-Kalé qui faisaient usage d'épitaphes hébraïques et se servaient de l'ère de la création. Une autre épitaphe (pl. A, n° 5), datée de 4375 (=613), ajoute l'expression *lîçîrâ* « de la création » que les critiques considéraient comme inusitée avant le X^{e} siècle. Une inscription de 4806 =

846 emprunte sa formule à Genèse, XXVIII, 11, 18, ce qui prouve l'antiquité relative de ces sortes de formules. Dans tous ces textes, dit M. Ch., la lettre *dalet* qui désigne les millésimes est absolument intacte sur la pierre, en sorte qu'il est impossible d'admettre que le faussaire ait éradé le pied gauche de la lettre *hé* et l'ait ainsi changée en un *dalet*, afin de rendre ces inscriptions de mille ans plus vieilles. Enfin plusieurs autres inscriptions donnent à la fois le jour de la semaine, le quantième du mois et l'année de la création, et cette circonstance met en état de fixer la date d'une manière exacte. Ainsi, par exemple, l'épitaphe n° XV de Tschoufout-Kalé porte : mercredi 6 heswan (4)744 (=983) en initiales hébraïques TSDM ; cette date doit être vraie, car alors le 6 heswan tomba en effet sur un mercredi, tandis que dans l'année HSDM, en 5344=1583, le 6 heswan tomba, dans le calendrier juif, sur un autre jour de la semaine. Un certain nombre de textes à date authentique offrent des eulogies de diverse nature ainsi que des noms propres persans et turco-tatares ; ils prouvent, d'une part, que l'usage des eulogies dans les monuments funéraires juifs est beaucoup plus ancien qu'on ne l'admet habituellement ; d'une autre part, que les Juifs de la Crimée avaient adopté, dès le VIII^e siècle, des noms turco-tatares et plus anciennement encore des noms persans, faits que M. Ch. avait admis dans ses ouvrages antérieurs et dont la possibilité a été niée par ses adversaires. Ceux-ci ne pourront désormais défendre leur opinion qu'en soutenant que toutes ces inscriptions ont été fabriquées par Firkowitz et enterrées par lui dans le sol, où M. Ch. les a découvertes; mais une telle hypothèse, déjà très invraisemblable en elle-même, tiendra-t-elle devant l'inspection des pierres dont la plupart sont déposées au Musée impérial ?

Comme de juste, M. Ch. fait grand cas de la question paléographique. Pour faciliter la comparaison des modifications subies par les caractères de l'hébreu carré dans différentes contrées et pendant des siècles successifs, l'auteur a réuni un nombre considérable de fac-similés d'inscriptions remontant aux huit premiers siècles chrétiens et provenant de presque tous les centres du monde juif. Plusieurs de ces inscriptions contiennent aussi des eulogies et sont datées d'après l'ère de la création. La publication de quelques fac-similés d'épigraphes et de manuscrits anciens complète cette série si intéressante des monuments juifs de la Russie méridionale.

Nous ne saurions indiquer ici, pas même sommairement, les profondes discussions auxquelles donnent lieu, d'un côté, les textes des inscriptions admises dans le *Corpus*, de l'autre, la réfutation des opinions de ses contradicteurs que le savant auteur discute pied à pied et avec une érudition de bon aloi. Le ton acerbe que l'auteur a été malheureusement forcé de prendre envers des adversaires qui ne lui avaient ménagé aucune avanie, en rend la lecture parfois très pénible, mais l'ensemble des résultats s'impose aux esprits les plus timorés et l'on ressent une grande répugnance à supposer que Firkowitz ait frauduleusement gravé ou al-

téré les dates des 40 épitaphes antérieures à 1240 que M. Ch. a découvertes à une grande profondeur du sol sur le cimetière de Tschoufout-Kalé, et surtout qu'il ait réussi à rendre cette fraude méconnaissable aux yeux des experts.

Nous terminons par quelques remarques de détail :

Pp. 58-60. Je ne crois pas que l'inscription *t*(*e*)h(*û*)*m* *G*(*e*)*s*(*e*)*r* puisse indiquer la ὁδός σαββάτου, c'est-à-dire être une borne marquant la distance de 2,000 coudées dont on peut s'éloigner de la ville le jour du sabbat ; dans ce cas, toutes les autres villes judéennes auraient eu de pareilles bornes. L'inscription grecque ΑΛΚΙΟΥ ou ΑΛΚΙΟ ne convient pas non plus à cette interprétation, car ces sortes de monuments religieux ne sauraient guère être la propriété d'un particulier. J'ai proposé une autre explication de ces intéressantes légendes dans mon volume de Mélanges qui paraîtra prochainement. — Pp. 85-86. La lecture *mtwy* pour *mhwy* sur l'ossuaire de Yâîr n'est pas admissible ; pour l'explication, voyez le volume précité. — P. 94. L'inscription de *Gisch* ne porte ni *hâârôn* « l'arche » ni *hâeden* « le socle ou la base » ; la vraie lecture du mot en litige est donnée dans le même volume. — Pp. 111-113. La transcription et l'interprétation du texte judéo-babylonien n° 20 ont été considérablement modifiées par moi dans mon volume et l'épreuve de ma nouvelle interprétation a été envoyée au savant auteur qui y trouvera la confirmation de quelques-unes de ses objections. — Pp. 167-169. Il me paraît fort improbable que dans l'inscription de Tortosa, il soit fait mention de deux femmes. Au lieu de *wl*, je lis *ẓl* = *ẓikrônô librâkâ*, eulogie se rapportant à Juda, père de *Meliosa*, qui mourut avant sa fille. Le mot qui suit n'est pas clair, mais il semble se rapporter à la fille. — Pp. 264. La lecture *Miras-yedi* me paraît indubitable. — P. 292. Le mot *parlaq* « brillant » est très usité en Turquie ; il n'a rien à voir avec *Pharnâk*.

Les 6 planches jointes à l'ouvrage de M. Ch. sont d'une netteté et d'un rendu admirables ; leur format seulement laisse à désirer au point de vue de la commodité. Les quatre planches lithographiques contiennent 193 fac-similés d'inscriptions et d'extraits de manuscrits dont plusieurs très longs. Les deux planches phototypiques donnent 8 inscriptions funéraires et 7 fragments de papyrus. La dernière planche enfin, contenant une table comparative des écritures sémitiques du nord avec toutes les variétés de l'alphabet carré, est due à la main habile de M. le Dr. Euting, de Strasbourg.

Notre siècle aime l'archéologie. Chez tous les peuples éclairés, on recueille précieusement les débris de l'antiquité, et on compose des *Corpus*. Grâce à la science de M. Chwolson et à la munificence de l'Université de Saint-Pétersbourg, la Russie apporte à son tour, à la grande œuvre collective, une part très honorable ; saluons-la de notre mieux.

J. Halévy.

21. — **Die Geschichte der Heiligen Schriften Alten Testaments** entworfen von Eduard Reuss. Braunschweig, C. A Schwetschke und Sohn (M. Bruhn), 1881. 1 vol. in-8 (en deux parties) xv-743 p. 14 mark.

Le public lettré se joindra aux spécialistes pour remercier M. le professeur Edouard Reuss d'avoir complété par cette belle œuvre la série importante de ses travaux sur l'Ancien-Testament. Il venait à peine d'achever la publication de sa *Bible* (traduction nouvelle avec introductions et commentaires) qu'il entreprenait de mettre la dernière main à l'œuvre, depuis longtemps commencée, conçue depuis plus longtemps encore, que nous nous proposons d'apprécier aujourd'hui.

Cette œuvre répond, au fond, à ce qu'on appelle généralement une introduction aux livres de l'Ancien-Testament, mais le plan adopté par M. R. est essentiellement différent — le titre à lui seul l'indique — de celui que consacre l'usage. Déjà M. R. avait innové sur ce point par sa publication d'une *Geschichte der heiligen Schriften N. T.* devenue bientôt classique et arrivée à sa 5e édition. Voici quelle était la disposition des matières dans cet ouvrage : I. Histoire de la formation des livres du N.-T., ou histoire de la littérature ; II. Histoire de la réunion des livres du N.-T., ou histoire du canon ; III. Histoire de la conservation des écrits du N.-T., ou histoire du texte ; IV. Histoire de la propagation des écrits du N.-T., ou histoire des traductions ; V. Histoire de l'usage théologique des livres du N.-T., ou histoire de l'exégèse. Ce plan est d'une ingéniosité à la fois et d'une clarté qui sautent aux yeux. Il vivifie, il anime par une intelligente division des matières un sujet qui, si l'on s'en tient aux procédés traditionnels, risque d'aboutir à une nomenclature aride, à des énumérations lourdes et fatigantes.

Le progrès était surtout sensible dans le livre premier, consacré à l'histoire de la littérature, et qui occupait près de la moitié du volume. Au lieu de prendre les livres du N.-T. un à un, soit selon leur ordre consacré, soit d'après une autre disposition, M. R. les enchâssait successivement dans l'histoire du temps, destinée à les expliquer, comme, par retour, ils projetaient sur elle une vive lumière. Il affermissait ses bases par quelques indications sur ce qu'il appelait la *préhistoire*, renseignements sur la personne de Jésus de Nazareth, sur les commencements de l'Eglise chrétienne, sur les missions extérieures de cette Eglise où l'apotre Paul joue un rôle décisif. Cela fait, on entrait au vif du sujet avec un chapitre intitulé *Période de la littérature apostolique*. Les œuvres didactiques ou épistolaires, au premier rang comme étant de date plus ancienne, ouvraient la marche avec les lettres de saint Paul aux Thessaloniciens, aux Galates, aux Corinthiens, aux Romains, etc., avec les épîtres catholiques et l'Apocalypse. Suivaient la littérature historique, les évangiles synoptiques considérés d'abord dans leurs éléments formateurs, puis dans leur état actuel, enfin le « remaniement théologique de l'histoire évangélique » ou évangile johannique ; en dernier lieu, les pseudépigraphes canoniques ou extra-canoniques.

Cette façon de procéder justifiait la substitution du titre *Histoire des écrits sacrés du N.-T.*, à celui qu'on préférait jusqu'alors : *Introduction aux livres du N.-T.*

M. R. n'a pas craint de tenter la même révolution, qui lui avait si heureusement réussi une première fois, sur les livres de l'A.-T., bien que les difficultés fussent beaucoup plus grandes. En effet, quand on passe d'une introduction ordinaire du N.-T. à la *Geschichte N.-T.* de M. R., on se retrouve sans trop de difficulté, parce que les grandes divisions sont partout les mêmes, évangiles, épîtres, etc. Pour la Bible hébraïque, il n'en est pas de même.

Non-seulement la collection sacrée des Juifs est plus considérable, mais elle est beaucoup plus variée dans ses sujets. En second lieu — et ceci est beaucoup plus grave, — les divergences relatives à l'origine et à la composition des livres sont infiniment plus grandes que pour le Nouveau-Testament.

Cette objection n'a pas arrêté M. R. ; j'ajoute qu'elle ne devait pas l'arrêter. Lorsqu'on est parvenu, comme c'est son cas, à une opinion arrêtée sur l'origine des principales couches, des éléments essentiels de la littérature hébraïque, lorsqu'on croit avoir trouvé leur raison d'être dans l'état d'esprit, dans les préoccupations d'une époque donnée, on a le sentiment de faire une œuvre utile et bonne, de servir les progrès de la science en les étudiant à la lumière du milieu qui les a vus naître, en les restituant dans l'ensemble des circonstances qui seules les expliquent et en dehors desquelles ces œuvres restent inexplicables. C'est ce qu'a voulu faire M. R., et, après le succès qui avait couronné une tentative analogue poursuivie sur le terrain plus aisé, plus facilement praticable du Nouveau-Testament, il avait, nous le répétons, raison de l'essayer.

Le point de départ est donc bon, la révolution tentée par M. R. doit être hautement approuvée. Nous nous bornerons à deux réserves sur l'application d'un principe vrai et fécond. C'est, d'une part, que M. R. n'a pas procédé par *masses* assez considérables ; de l'autre, que le cadre historique prend trop de place et que la littérature proprement dite y étouffe quelque peu, faute d'espace où se déployer.

Comment a procédé M. Reuss? Il a écrit une véritable histoire du peuple israélite depuis les origines jusqu'à la destruction de Jérusalem par Titus, et il y a inséré, selon les dates correspondantes, les productions littéraires. Voici d'abord une courte et substantielle — et nécessaire — introduction, puis un premier livre intitulé l'*époque héroïque*. Ce premier livre contient environ cent cinquante pages; où est la place faite à la littérature? Elle est à peu près nulle en dehors de quelques pages consacrées à la critique littéraire du Pentateuque, placées plus ou moins heureusement à l'époque de Moïse, et de réflexions sur la poésie qui se rapportent à l'époque de Samuel. Cela est fort peu, et c'est peut-être trop encore, l'histoire de la critique du Pentateuque semblant mieux

à sa place après que l'auteur nous aura fait voir que cette laborieuse compilation historique et législative a été achevée sous les successeurs et continuateurs d'Esdras. Voilà donc le premier livre de l'ouvrage qui ne fournit qu'une contribution presque nulle, au moins directement, à l'histoire littéraire proprement dite. N'eût-il pas été préférable de condenser tout cela et de nous amener le plus rapidement possible à l'époque où nous voyons pour la première fois surgir des œuvres littéraires importantes, c'est-à-dire aux IX^e^ et VIII^e^ siècles avant l'ère chrétienne?

Le livre II est intitulé *époque des prophètes*. J'approuve ce titre, parce qu'il détermine une des grandes époques littéraires du judaïsme (ce dernier mot étant ici employé dans son sens le plus général). La Bible nous a conservé des œuvres importantes, soit prophéties proprement dites, soit écrits historiques qui trahissent l'inspiration nettement déterminée d'un groupe d'hommes dénommés les prophètes. Les principales de ces œuvres sont : I. Le document *jéhoviste* du Pentateuque, autrement dit, avec M. R., l'*histoire sainte* de la nation depuis ses origines jusqu'à la conquête; II. La masse des prophéties authentiques qu'on peut rapporter à des écrivains du VIII^e^, du VII^e^ et du VI^e^ siècle, notamment Isaïe I, Jérémie, Ezéchiel, Isaïe II, sans compter les auteurs de moindre importance; III. La série *ancienne* des livres historiques, Juges, I et II Samuel, I et II Rois; IV. La législation du Deutéronome et Josué. Voilà, en gros, de l'avis des partisans de la nouvelle école critique en matière d'Ancien-Testament, et de l'avis de M. R. en particulier qui est le véritable père de cette conception de plus en plus accueillie dans les cercles savants, les principales productions littéraires du *prophétisme hébraïque*. Il semble qu'elles devraient ressortir, comme autant de grandes masses lumineuses, de l'exposition de M. R.; il semble que c'est là l'objet qu'il a dû se proposer. Quand on parcourt son livre II, on a l'impression, au contraire, selon un proverbe que l'auteur affectionne, que les arbres empêchent de voir la forêt. Les produits de l'activité littéraire du prophétisme sont comme éteints dans le cadre historique d'où nous les voudrions voir ressortir avec éclat. Ce cadre est trop riche; la bordure envahit et opprime le tableau.

On en peut juger, en quelque mesure, par la simple inspection de la table des matières : — David, roi d'Israël, §§ 151-155; David, poète, § 156, 157; son caractère, sa renommée, §§ 158-160; Salomon, §§ 161; sa sagesse, § 162; commerce, § 163; bâtiments, § 164; situation politique, § 165; le temple, §§ 166, 167; ses écrits, §§ 168, 169. Littérature contemporaine, § 170; poétique, §§ 171, 172; historique, §§ 173-176. Les prophètes, § 177. L'assemblée de Sichem, § 178. Renommée de Salomon, § 179.

Il y a là-dedans beaucoup d'histoire politique, fort peu de littérature, l'auteur constatant qu'il nous reste tout au plus de l'époque de David et de Salomon des fragments insignifiants. L'histoire proprement dite de la littérature hébraïque, de celle qui nous a été conservée, n'est donc pas encore commencée. Pour arriver, il nous faut pousser jusqu'aux para-

graphes 213-216 consacrés à l'écrit *jéhoviste* du Pentateuque, si nous passons par-dessus deux publications peu datées, — ou de date fort contestable, si l'on préfère, — savoir : le Cantique des Cantiques et la prophétie de Joël, — c'est-à-dire franchir tout le premier tiers de l'ouvrage. Les notices purement littéraires apparaissent ensuite dans le livre II (époque prophétique) dans l'ordre et la disposition qui suivent : la bénédiction de Moïse, § 216 ; l'histoire primitive, §§ 217, 218 ; Amos, §§ 220, 221 ; Osée, §§ 222, 223 ; Zacharie, IX-XI, §§ 224-225 ; le cantique de Moïse, § 226 ; le livre de Job, §§ 234-240 ; le livre de Ruth, §§ 241-244. Les livres de Samuel, §§ 245-248 ; le livre d'Isaïe, §§ 250-255 ; Michée, §§ 256-257 ; Zacharie XII-XIV, §§ 269-270. Le livre des Rois, §§ 274-279 ; Sophonie, §§ 280-281 ; psaumes du temps des rois, § 282. Le Deutéronome, §§ 286-293. Nahum, §§ 299-300. Habacuc, §§ 303-304. Le livre de Jérémie, §§ 307-311 ; additions au Deutéronome, §§ 312-313. Le livre de Josué, §§ 314-316.

La simple inspection de ces chiffres fait voir que la matière littéraire est ici abondante quoique assez dispersée. Il me paraît qu'en continuant à faire à l'histoire générale une place, à mon gré excessive, M. R. s'est exposé au double inconvénient, tantôt de couper l'exposition historique par l'intercalation de notices littéraires étendues, tantôt de couper l'exposition littéraire par la reprise de la suite des événements.

Ces inconvénients que, regrettera plus d'un lecteur du livre, auraient, croyons-nous, été sensiblement atténués si M. R. s'était borné à définir à traits larges et sûrs, comme il sait si bien le faire, au double point de vue des circonstances politiques et des institutions, le terrain historique de chacune des grandes époques littéraires. Non-seulement cette façon de procéder par *masses* eût facilité l'intelligence de la littérature, eût fait saisir dans les grandes œuvres le reflet des circonstances d'une époque, mais on eût évité des objections qui se présentent au point de vue de la pure critique érudite.

Ainsi beaucoup de critiques accorderont volontiers à M. R. que l'activité littéraire du prophétisme s'est manifestée, en gros, par les quatre *groupes :* histoire sainte, prophéties, histoire juive, législation deutéronomique que nous avons mis à part tout à l'heure. Ceux-là mêmes qui ne partagent point cette manière de voir ne pourront qu'être vivement intéressés par cet essai de replacer ces œuvres dans leur milieu d'origine. Mais, quand on s'en prend à des morceaux détachés ou de peu d'étendue et qu'on prétend les rapporter non plus à une grande époque, je veux dire à l'inspiration dominante pendant deux ou trois siècles de l'histoire hébraïque, mais à une date précise, à une circonstance déterminée, immédiatement les doutes, les objections surgissent. Voici le livre de Joël, par exemple : M. R. lui donne la place d'honneur en tête de la littérature prophétique, tout en déclarant qu'il n'a pas de raisons décisives de le faire. Est-ce avec des textes aussi douteux qu'on va caractériser une époque, une façon de penser et de sentir ? Non certes, c'est avec les mas-

ses autrement résistantes d'un Jérémie, etc. Voici Job, Ruth, le Cantique des Cantiques. Sont-ce là des œuvres émanant de l'inspiration prophétique et s'expliquant par elle?

Cette littérature, en un mot, est-elle assez ferme, assez compacte, pour pouvoir résister avec succès au danger d'un émiettement, d'une dispersion à travers les règnes et les incidents politiques? Je ne le crois pas. Là, comme en matière de chronologie ancienne, on est dans le vrai quand on s'en tient à une approximation; on est à peu près sûr de se tromper — on est, en tout cas, certain de provoquer la discussion — si on prétend dater exactement les œuvres. Il semble que rien n'obligeait M. R. à entrer dans cette voie qui, en provoquant des doutes et des objections de détail, risque de diminuer la clarté des grands résultats littéraires, présentés ici pour la première fois dans leur milieu historique.

Il me paraît, pour les mêmes raisons, que les œuvres prophétiques de l'exil — ainsi que les livres des Rois — devaient être rattachées au livre II (époque prophétique) et non au livre III (époque des prêtres) à laquelle elles n'appartiennent en aucune façon.

Ce qui caractérise la troisième époque (sacerdotale) au point de vue littéraire, c'est l'apparition d'une législation plus complète et plus ordonnée que les précédentes, du *Code sacerdotal* (Priestercodex) que des compilateurs amalgamèrent de la plus étrange façon à l'écrit dit jéhoviste ou histoire sainte et au Deutéronome-Josué. L'histoire est reprise, elle aussi, en sous-œuvre au point de vue nouveau qui prédomine, ce qui donne naissance aux livres des Chroniques, d'Esdras et de Néhémie.

M. R. fait commencer à la révolte des Macchabées une quatrième époque comme un quatrième livre : l'époque et le livre des scribes. Cette distinction entre prêtres et scribes, est-elle absolument justifiée? Que de courants variés s'entrecroisent dans ces siècles, infiniment plus riches qu'on ne le croit d'ordinaire, qui s'étendent depuis la restauration jérusalémite jusqu'au règne d'Hérode! C'est ici, en particulier, que M. R., abstraction faite des divisions particulières qui peuvent être recommandées, marque un progrès énorme sur ses devanciers. Les productions canoniques de la dernière époque, comme les livres apocryphes, deutérocanoniques et pseudépigraphes, sont traitées avec un soin et une rigueur qu'un préjugé inintelligent réservait souvent pour les seuls livres les plus importants de l'Ancien-Testament. Ici nous cessons de nous plaindre de la part faite aux événements politiques et au mouvement général des esprits. C'est que les Psaumes, c'est que le livre de Daniel, c'est que mainte autre production littéraire est inintelligible sans une connaissance un peu précise de la situation contemporaine. C'est qu'aussi nous nous rapprochons, par le caractère de sûreté des textes, des conditions ordinaires de l'histoire littéraire.

Nous prions qu'on veuille bien considérer les réserves dont nous avons accompagné le compte-rendu de la *Geschichte der heiligen Schriften A. T.* comme un hommage aux traditions de cette *Revue* qui exige

de ses collaborateurs l'aveu ferme et franc de tous les points où ils se trouvent en dissentiment avec l'auteur de l'ouvrage qu'ils analysent. Mais nous avons acquis, par ces mêmes réserves, le droit de dire bien haut combien nous prisons l'œuvre solide et brillante par laquelle notre maître vénéré clôt la série de ses études relatives à la Bible. Il a eu le bonheur d'édifier dans sa *Bible* française comme dans sa *Geschichte* allemande un de ces monuments durables, qui sont à la fois l'honneur de l'homme qui, après cinquante ans de méditations et de recherches, a su mener à bien son œuvre, et l'honneur de cette grande école de théologie protestante de Strasbourg au sein de laquelle cette œuvre a été conçue et achevée. Notre vœu est que les études bibliques en France, s'appuyant sur les travaux d'un maître aussi éminent, prennent enfin dans les cadres de l'enseignement historique et littéraire la place qui revient à une discipline désormais assise dans ses grandes lignes.

Maurice VERNES.

---

22. — **Das goldene Spiel von Meister Ingold**, herausgegeben von Edward SCHROEDER. (Elsæssische Literaturdenkmæler aus dem XIV-XVII Jahrhundert, hrsg. von Ernst Martin und Erich Schmidt, mit Unterstützung der Landesverwaltung von Elsass-Lothringen. III Band). Strassburg, Trübner. 1882. In-8, XXXIII et 98 p. 3 mark.

Ingold, nous dit M. Edward Schröder dans son introduction, où il a mis nombre de renseignements nouveaux, naquit dans le dernier quart du XIVe siècle, entra au couvent des dominicains de Strasbourg, y acquit le titre de « Meister », fut ensuite confesseur d'une famille noble de l'Alsace et écrivit son *Goldenes Spiel* en 1432 — non pas en 1450, comme on l'avait cru jusqu'ici — prêcha longtemps encore à Strasbourg, et se retira, comme chanoine, au couvent de Surburg, sur la Sauer (entre Haguenau et Wissembourg) où il mourut à un âge avancé, en 1465 [1]. Le *Goldenes Spiel* est une de ces œuvres allégoriques du moyen-âge qui « rattachent à un jeu des considérations symboliques et morales » ; sept jeux, le jeu d'échecs, le jeu de dames, le jeu de cartes, le jeu de dés, la musique, la danse et le jeu de balle, de boules ou de quilles, servent à Ingold d'exemple et de comparaison et correspondent à chacun des sept péchés capitaux. Mais c'est le jeu d'échecs qui tient dans son œuvre la plus grande place (plus de la moitié). M. S. a, dans son introduction, énuméré les ouvrages consultés par Ingold ; ce sont, entre autres, le *Schachzabelbuch* de Konrad d'Ammenhausen (que M. S. cite d'après le manuscrit de Heidelberg), le *Ludus cartarum moralisatus* du dominicain Jean de Bâle (1377), un traité intitulé : *Was schaden tantzen*

---

1. P. XIX. Le nom d'Ingold, dit M. Schrœder, est très répandu en Alsace, et aujourd'hui encore, des deux côtés des Vosges, des Ingold sont « schriftstellerisch thætig. »

bringt, le *Discipulus de eruditione christfidelium* de Herolt, etc. Le texte est reproduit d'après le manuscrit de Giessen ; le dialecte, dans lequel il est écrit, n'est pas celui que parlait Ingold, mais le dialecte souabe de la ville d'Augsbourg ; le volume se termine par des notes érudites et fort instructives relatives surtout à l'histoire des différents jeux, au sens de certaines expressions, etc. La publication de M. Schröder est très méritoire ; elle a été faite avec grand soin, et les renseignements que contiennent l'introduction et le commentaire n'ont pu être recueillis par le jeune éditeur qu'après de patientes recherches ; en tout cas, le *Goldenes Spiel* d'Ingold, quoique insignifiant au point de vue littéraire, est important pour l'histoire des jeux, surtout du jeu d'échecs, ainsi que pour l'histoire de la prédication à Strasbourg, car Ingold est le prédécesseur de Geiler de Kaisersberg et de Murner, qui, comme lui, ont pris un poème contemporain pour sujet de sermons, Geiler, la *Nef des fous* de Sébastien Brant et Murner, ses propres poésies, comme la *Conjuration des fous*.

---

23. — **Die Wiederbelebung des classichen Alterthums,** oder das erste Jahrhundert des Humanismus von Georg Voigt. 2 vol. XII-595 et VIII-547 p. 8°. 2ᵉ édition remaniée. Berlin, Reimer, 1880-81.

L'ouvrage de M. G. Voigt n'est pas un nouveau venu, Il est depuis vingt ans dans les mains de tous les savants : on ne peut, sans le consulter faire aucune étude de fond sur la Renaissance. Mais, depuis la première édition (1859), il y a eu tant de publications nouvelles en tout pays, que l'auteur s'est remis au travail, et il a doublé son œuvre primitive.

Ces sortes de remaniements ne sont pas toujours possibles. Il faut que le cadre de l'ouvrage s'y prête. Pour M. V., cette refonte de l'œuvre primitive était relativement facile. Son ouvrage n'est, à vrai dire, qu'un répertoire où les faits sont classés avec un luxe de détails et une sûreté d'érudition tout à fait rares : mais aussi avec trop d'abondance, avec une certaine prolixité qui donne lieu à des redites. La composition n'est pas celle d'un livre. Après un chapitre sur Pétrarque qui est une monographie intéressante et complète, l'auteur étudie le mouvement et les progrès de l'humanisme d'abord dans les républiques de l'Italie, puis à la cour des différents princes et à celle des papes ; enfin il cherche quelles sont les œuvres produites dans les différents genres (grammaire, langues, histoire, philosophie, etc.). Aussi voit-on reparaître sans cesse et à chaque chapitre les noms des plus illustres lettrés du xvᵉ siècle, de Philelpho, de Valla, de Guarino de Vérone, de Victorin de Feltre, de Georges de Trébizonde, de Chrysoloras, etc. Tous ces hommes en effet, Grecs ou Latins, ont été nomades, parcourant sans se fixer toutes les grandes villes d'Italie, enseignant dans toutes les Universités, se livrant

indifféremment à tous les genres : grammaire, rhétorique, philospphie, traductions, toujours en quête d'un protecteur qui sût bien les payer, toujours en querelle avec quelque collègue parce qu'il recevait plus d'argent ou qu'il savait mieux gagner l'oreille du public. Cette méthode convient très bien à un répertoire historique et bibliographique, nullement à une histoire véritable de l'humanisme. Les matériaux du livre existent et sont infiniment abondants et précieux, le livre est à faire.

Nous chercherons à faire comprendre par un exemple de quelle façon M. V. a procédé à son travail de révision et de compléments. Dans la notice qu'il consacre au cardinal Bessarion, l'auteur n'avait donné d'abord qu'une biographie incomplète et tronquée, qui s'arrêtait juste au moment où le cardinal revient à Rome et s'entoure d'une cour de lettrés. Dans sa seconde édition, M. V. a intercalé un certain nombre de faits nouveaux relatifs à la jeunesse de Bessarion. Ce sont des séries de phrases interposées entre des coupures de l'ancien texte. Puis il a ajouté une note bibliographique assez complète : des indications sur les œuvres théologiques de Bessarion, sur sa bibliothèque, et le don qu'il en fit à la république de Venise. Ainsi la notice primitive se trouve absolument transformée : au lieu d'un sommaire incomplet, on a un résumé succinct mais substantiel de la vie et des œuvres du cardinal. Pour faciliter les travaux de recherches, M. V. a ajouté deux index alphabétiques : l'un bibliographique, l'autre contenant la liste des noms propres cités avec le renvoi aux différentes parties de l'ouvrage. Ainsi l'on n'est plus exposé à se perdre au milieu de cette profusion de noms propres, d'éditions et de documents de toutes sortes.

Faisons à M. V., en terminant, un reproche qui s'adresse du reste à presque tous les auteurs allemands : c'est de trop dédaigner les travaux de l'érudition française. Sans doute, nos historiens ne se contentent pas toujours de publier des textes ou d'assembler des documents : ils écrivent souvent des livres, mais, quand ces livres sont bons et nouveaux, pourquoi ne pas les étudier et y puiser ? Cependant je lui rendrai cette justice que, dans sa première édition, M. V. avait oublié de parler des commencements de l'humanisme en France, alors qu'il consacrait quelques pages à cette histoire pour l'Angleterre, la Hongrie, la Pologne, etc. Dans l'édition nouvelle, cette lacune est réparée : mais le chapitre est très incomplet. M. V. ne parle ni de Raoul de Presles, ni de Jean de Brie, ni de Froissart, ni de Christine de Pisan, ni de Charles d'Orléans. Décidément M. V. connait mal tout ce qui touche à la France ou dédaigne de s'en occuper.

Malgré quelques lacunes, ce travail si substantiel et si méthodique rendra d'immenses services à la science. Après Tiraboschi et Burckardt, M. Voigt a trouvé moyen d'élever un monument considérable pour la science de l'humanisme.

H. Vast.

24. — **Uber die Publicistik des dreissigjaehrigen Krieges von 1626-1629,** von Dr Max Grünbaum. Halle, Niemeyer, 1880. 126 p. in-8. Prix: 4 fr. 50.

Cette dissertation fait partie des nombreux travaux, déjà sortis du *Séminaire historique* de M. le professeur G. Droysen, à Halle, et qui ont été, en partie du moins, analysés dans cette *Revue*. M. Droysen, on le sait, concentre, depuis un nombre d'années, l'attention de ses élèves sur la guerre de Trente Ans, et leur fait choisir des sujets d'étude dans cette période relativement restreinte et suffisamment variée pourtant pour ne pas être épuisée de sitôt. Nous devons à cette concentration d'efforts toute une série de travaux utiles, dont quelques-uns sont remarquables. Dans ces derniers temps, M. Droysen semble avoir dirigé de préférence l'attention de ses auditeurs sur les productions de la presse politique de l'époque, brochures et feuilles volantes, traités polémiques politico-religieux, mémoires diplomatiques anonymes, etc. Ces pièces sont si nombreuses pour la guerre de Trente Ans, qu'elles n'ont encore été, jusqu'à ce jour, l'objet d'aucun travail d'ensemble, même purement bibliographique. On ne peut donc qu'appuyer hautement cette direction nouvelle donnée à de jeunes esprits. L'étude de cette littérature immense s'impose de plus en plus comme un travail indispensable, préliminaire à toute mise en œuvre partielle, qui trop souvent donne lieu à de singulières méprises et à de regrettables erreurs. Seulement, je ne sais si l'on a bien fait d'entreprendre tout d'abord l'étude des pièces de ce genre, qui sont du domaine de la politique spéculative. Documents très intéressants, à coûp sûr, pour l'histoire des idées politiques, ils sont plus difficiles à classer, ce me semble, plus difficiles à apprécier surtout, que les brochures ou les traités qui s'occupent des réalités de la lutte trentenaire. Eclaircissons d'abord les faits; nous parviendrons plus facilement ensuite à nous orienter parmi les idées. Une autre objection, non moins sérieuse, que nous nous voyons obligé de formuler, est celle-ci. M. Grünbaum annonce qu'il s'occupera de la *littérature politique* des années 1626 à 1629; en réalité, il a même légèrement élargi ses cadres, — ce dont nous ne songeons pas à le blâmer, — et nous donne des brochures publiées en 1624, comme aussi en 1630. Pour ces sept années, il ne nous présente pas plus de vingt-quatre brochures ou pamphlets. Cela peut sembler beaucoup; c'est en effet de quoi remplir une dissertation inaugurale de longueur plus qu'ordinaire. Mais, eu égard à l'immense quantité de pièces qui se sont produites alors, ce n'est qu'une fraction minime de la *Publicistik* de l'époque. Je veux bien que dans ce choix, fait avec intelligence, se reflètent toutes les tendances divergentes qui se produisirent en ce temps, mais je n'en puis être sûr. Quand on choisit, avec les meilleures intentions du monde, il arrive qu'on se trompe. Avant d'entreprendre des monographies pareilles à celles de M. G., il est absolument nécessaire que le catalogue analytique exact et complet de cette littérature spéciale existe. Alors seulement

on pourra raisonnablement espérer de pouvoir retracer un tableau fidèle des idées, des aspirations de l'époque. Le travail de M. G. se divise en trois chapitres. Le premier renferme les écrits relatifs à la guerre contre le Danemark et les princes de la Basse-Saxe; le second s'occupe des idées de *monarchie universelle*, attribuées à la maison de Habsbourg; le troisième retrace les projets d'occupation de la Baltique auxquels les victoires de Wallenstein donnèrent un instant naissance à Vienne et à Madrid. Nous avons été quelque peu étonné de ne point rencontrer un chapitre spécial, consacré aux questions politico-religieuses, alors que l'étude de M. Grünbaum embrasse la littérature jusqu'en 1630, et que les polémistes protestants et catholiques ont préludé longtemps, par leurs discussions théoriques, au fameux *Edit de restitution* de 1629.

R.

---

25. — **Histoire du Venceslas de Rotrou**, suivie des Notes critiques et biographiques, par Léonce PERSON, professeur au Lycée Saint-Louis. Paris, Léopold Cerf, 1882. In-18 de VIII-148 p.

Quoique plus connue que l'Histoire du *Véritable Saint-Genest* de Rotrou, celle du *Venceslas* du même auteur méritait d'être écrite par un habile homme. On savait que cette dernière tragédie a été inspirée par la *famosa comedia de No ay ser Padre siendo Rey* [1] de Don Francisco de Rojas Zorrilla, né à Tolède en 1607, un an après Corneille et deux ans avant Rotrou [2], mais les détails manquaient, et le peu qu'avaient dit de la pièce espagnole Raynouard, dans le *Journal des savants* de 1823, et M. Alphonse Royer, dans le tome III de son *Histoire universelle du théâtre*, ne pouvait suffire à notre curiosité. Sachons donc gré à M. Person d'avoir traité à fond la question du *Venceslas*. Sa monographie, divisée en sept chapitres, nous fait connaître aussi bien l'œuvre originale que l'heureuse imitation. Après avoir rapproché les deux pièces, après avoir fait jaillir de ce rapprochement les plus lumineux aperçus, M. P. nous apprend, en d'agréables pages, quelles furent les destinées de *Venceslas* au XVII^e et au XVIII^e siècle, quelles ont été les des-

---

1. C'est-à-dire : *On ne peut être père et roi en même temps*. Le premier qui, à la connaissance de M. P., ait cité le *No ay ser Padre siendo Rey*, est l'auteur anonyme d'une lettre adressée, en février 1721, au *Mercure de France*. L'auteur de cette lettre disait que le texte espagnol se trouve à la Bibliothèque du Roi. C'est cet exemplaire de l'édition de 1690 que M. P. a eu sous les yeux pour écrire son analyse.

2. M. P. rappelle que le théâtre de Don Francisco de Rojas Zorrilla fournit à Scarron son *Jodelet ou le maître valet*, à Le Sage une des nouvelles de *Gil Blas : le Mariage de Vengeance*, à Thomas Corneille la tragi-comédie de *Don Bertrand de Cigarral*.

tinées de cette pièce d'abord sous le premier empire où, jouée par Talma, elle fut si vivement attaquée par Geoffroy, ensuite à l'Odéon, en 1842, à Dreux, le 30 juin 1867, aux Matinées littéraires de Ballande en 1873 et en 1875. Notons, comme fort piquant, le chapitre où M. P. nous entretient de la querelle qui s'éleva, à propos des malencontreuses corrections infligées au *Venceslas* par Marmontel, entre cet écrivain auquel le goût manqua si souvent dans ses livres comme dans ses critiques, et le malin Fréron, querelle où furent mêlées M^lle^ Clairon, M^lle^ Gaussin et même M^me^ de Pompadour. A côté de cet amusant récit, indiquons un chapitre remarquable sur les idées politiques dans *Venceslas* et dans les œuvres de Rotrou. On a beaucoup loué l'*Histoire du véritable Saint-Genest*. On ne rendra qu'une stricte justice à l'*Histoire du Venceslas* en déclarant que c'est à tous égards le digne pendant de la précédente monographie [1].

Dans la seconde partie de son intéressant petit volume, M. P. a reproduit (*Appendice*, pp. 101-148) les principaux passages des *Notes critiques et biographiques sur le poète Rotrou*, qui n'avaient pas été mises en circulation. C'eût été grand dommage que le public n'eût pas connu ce savant et ingénieux travail. M. Marty-Laveaux en a trop bien parlé ici-même (n° du 3 juillet 1882), pour que je m'avise d'en reparler après lui. Je me contenterai de constater que M. P. s'est empressé de profiter des observations qui lui ont été présentées par un tel maître et par quelques autre critiques [2]. Signalons, parmi les additions, une note (pp. 133-135) intitulée : *Rotrou d'après les lettres de Chapelain*.

On avait espéré — (moi tout le premier) [3] — que M. P. nous donnerait une étude complète, définitive, sur Rotrou. On doit, paraît-il, renoncer à cet espoir. Voici en quels termes — qui doubleront nos regrets — M. Person nous annonce cette mauvaise nouvelle (pp. 15-17) : « Nous aurions voulu donner plus d'ampleur à ces *Notes*, reconstituer une biographie, écrire enfin la vie du poète Rotrou. Mais nous ne possédons comme point de départ, que des renseignements vraiment trop maigres, et il faudra se résigner sans doute à ne voir jamais cette intéressante figure que dans un profil perdu. Nous n'avons, en effet, sur sa jeunesse, sa maturité éphémère et sa courte existence, sur la préparation et l'apparition de ses œuvres, aucun de ces détails intimes dont l'érudition de nos jours est si friande. Les archives de la famille sont muettes et ne

---

1. Dans cette histoire, à travers trois siècles (1647-1875) du chef-d'œuvre de Rotrou, M. P. a laissé de côté les comparaisons et les appréciations bien connues de Voltaire, de La Harpe, etc. Félicitons-le d'avoir écarté ces *impedimenta*. Il faut, autant que possible, alléger le fardeau des citations qui ne sont pas indispensables.

2. M. P. (p. 15) fait cette déclaration qui l'honore et que nous recommandons à certains auteurs qui ne peuvent avaler les pilules parfois amères, mais toujours fortifiantes de la consciencieuse critique : « Ne cherchant que la vérité, nous sommes fort heureux qu'on nous aide à la découvrir... »

3. *Revue des questions historiques* du 1^er^ juillet 1882.

rendront plus d'oracles. A peine avons-nous pu retrouver çà et là dans les registres d'une paroisse ou d'une mairie, dans les minutes d'un notaire, à Dreux, à Mantes, à Paris, quelques documents nouveaux... »

T. de L.

---

26. — **L'Eloquence parlementaire pendant la Révolution française.** Les orateurs de l'Assemblée constituante, par M. F.-A. Aulard, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Poitiers. Un vol. in-8 de 569 p. Prix : 7 fr. 50. Paris, Hachette, 1882.

Ce n'est pas au point de vue historique, mais au point de vue purement littéraire qu'il convient d'apprécier l'ouvrage de M. Aulard sur les orateurs de la Constituante. M. A. se propose d'étudier l'éloquence parlementaire pendant toute la durée de la Révolution, et il croit devoir « exhumer et faire revivre les Démosthènes et les Cicérons de la France, c'est-à-dire Barnave, Cazalès, Robespierre, Vergniaud, Danton, Saint-Just, etc. » Ce premier volume, consacré à la Constituante, sera suivi de deux autres au moins, car il faut évidemment faire connaître les orateurs de la Législative, ceux de la Convention et ceux des deux conseils, sans oublier les orateurs de clubs et aussi les orateurs du Tribunat, ceux du Conseil d'Etat et ceux du Sénat sous le Consulat. C'est donc une série d'*Etudes* que commence aujourd'hui M. A.; ce sont plutôt des *Causeries* à la manière de Sainte-Beuve, mais dans un esprit tout différent, car Sainte-Beuve ne parlait pas de la Révolution française avec enthousiasme.

Avant d'étudier les uns après les autres les orateurs de la Constituante, M. A. consacre la plus grande partie de son Introduction à dire quelles connaissances on doit avoir pour être à même de le lire. C'est tout simplement effrayant. Pour être en état de suivre M. A., il faut avoir les connaissances qu'il veut bien *supposer* à son lecteur, c'est-à-dire que, non content d'avoir lu MM. Mignet, Thiers, Louis Blanc, etc., on aura lu également le *Moniteur de la Révolution*, la volumineuse collection Buchez et Roux, tout Rousseau, tout Montesquieu, l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, les journaux et pamphlets du XVIII^e siècle, les traités d'éducation, en un mot tout ce qui constitue, aux yeux de M. A., les précédents de la question. C'est à décourager les liseurs les plus intrépides. Mais heureusement M. A. n'est pas si exigeant dans la suite de son travail qu'il le paraît au début : il sait être clair et expliquer au lecteur ce qui a besoin d'être expliqué. En effet, le livre premier est consacré à un exposé des mœurs parlementaires de la Constituante. L'ouvrage de M. Taine a été mis à profit par M. A., et l'on voit très bien comment les choses se passaient dans cette assemblée délibérante, si profondément différente des nôtres. Cela fait, le lecteur s'engage pour ainsi dire à la suite de M. A. dans une galerie de portraits

dont les uns sont peints en pied, d'autres seulement à mi-corps, tandis que les autres ne sont que des esquisses. L'inconvénient de ce genre d'études saute aux yeux : M. A. s'en tient à la Constituante, et il en résulte que pour certains orateurs, pour Robespierre entre autres, notre attente est trompée ; « nous le retrouverons, dit M. A. (p. 540), aux Jacobins, pendant la Législative, puis à la Convention, et nous compléterons alors cette première esquisse ». En attendant, nous sommes bien embarrassés; nous n'avons sous les yeux qu'une moitié, qu'un tiers d'esquisse, et c'est bien peu.

Un autre inconvénient du plan adopté par M. A., c'est que, pour arriver à faire un volume avec les orateurs de la Constituante, il a dû faire une place dans son étude à des orateurs vraiment indignes de ce nom. C'est ainsi qu'il consacre 30 pages à Mirabeau-Tonneau pour dire que, comme orateur, il ne saurait le comparer à son frère. De même pour d'Esprémenil, qui n'est pas éloquent, pour Maury, dont l'éloquence produit des effets nuls (p. 261), pour Malouet, qui parle et qui écrit mal (p. 338), pour Mounier, qu'on ne peut juger comme orateur, car « nous n'avons pas de monuments sérieux de son éloquence (p. 358), » pour Lally-Tollendal, dont l'éloquence est vide et emphatique (p. 369), pour Siéyès, qui n'est pas un orateur, mais un syllogisme vivant (p. 418), etc. Mieux eût valu imiter Cormenin, qui dit si joliment dans son beau *Livre des orateurs* : « l'abbé Maury n'était qu'un élégant rhéteur, Cazalès, un parleur facile, Siéyès un métaphysicien taciturne, Thouret, un jurisconsulte, Barnave, une espérance. » Dans le livre de M. A., ces portraits ne sont guère que des *silhouettes* comme eût dit le même Cormenin, qui en a fait de charmantes. Mirabeau et Barnave seuls sont étudiés avec plus de détail. M. A. fait de Mirabeau, malgré tout, un défenseur du trône (p. 101) ; il dit que cet incomparable orateur s'est fait payer, mais ne s'est pas vendu (p. 110); il affirme que Mirabeau ne prit aucune part aux journées d'octobre (p. 106), mais ailleurs (p. 354), il le montre à l'Assemblée, le 5 octobre, en face de Mounier, qui l'accuse assez clairement d'être un des chefs de l'émeute. Pour Mirabeau, comme pour Robespierre, le lecteur éprouve une déception ; il attend un jugement, mais M. A. lui propose un sujet d'étude (p. 173) ; M. A. se résigne au rôle d'Ariane, et se contente de nous donner « le fil conducteur » qui nous permettra d'entreprendre avec fruit la lecture de Mirabeau.

Que dire enfin de Barnave ? M. A. s'écriait dès la première page de son livre : « Barnave ne vaut-il pas Massillon ? » Or il dira (p. 106) que Barnave est inférieur à Mirabeau, à Cazalès, à Maury ; qu'il n'a pas assez de force, de nerf, que ses expressions sont vagues, abstraites, obscures, qu'il lui manque enfin la passion, la vie. M. A., qui est un lettré délicat, en dirait-il autant de l'admirable auteur *du Grand Carême*, et des *Conférences synodales ?* Les hommes de la Révolution sont, je le veux bien, des géants, mais il ne s'en suit pas qu'il faille les préférer

comme écrivains ou comme orateurs à Démosthène et à Cicéron, ce que fait hardiment M. Aulard (p. 542). Démosthène et Cicéron étaient, dit-il, « des artistes plus consommés; ils s'exercèrent sur une matière moins haute et moins vaste. » Mais les Philippiques, les Catilinaires? l'indépendance d'Athènes et le salut de Rome, était-ce donc une matière moins haute et moins vaste que la liberté française? A chacun son mérite; exaltons le patriotisme, le dévouement, le désintéressement des révolutionnaires, c'est justice; mais ne comparons ces mauvais imitateurs de Rousseau, ni à Démosthène, ni à Cicéron, ni à Massillon, ni à Bourdaloue, ni même à Shéridan ou à Foy; Mirabeau seul fait exception, et il n'est personne qui ne dise après Cormenin, à propos de l'admirable discours sur la banqueroute : « c'est du Démosthène tout pur. »

A. Gazier.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Eug. Müntz a fait paraître, en tirage à part, la sixième partie de ses *Notes sur les mosaïques chrétiennes de l'Italie*; elle est consacrée aux *Eléments antiques dans les mosaïques romaines du moyen âge* (extrait de la « Revue archéologique », novembre 1878, août 1879 et septembre 1882).

— M. Pierre de Nolhac vient, dans une intéressante brochure, de rechercher ce qu'on peut savoir de la vie d'Hélène de Surgères, la Laure de Ronsard, l'inspiratrice des *Sonnets pour Hélène* (*Le dernier amour de Ronsard, Hélène de Surgères, étude historique*. Charavay. In-8°, 32 pp. Extrait de la « Nouvelle Revue »). Le nom d'Hélène manque aux dictionnaires biographiques; quelques mots brefs des annotateurs de Ronsard, une mention dans les histoires littéraires, voilà tout ce qui nous renseigne sur une femme célébrée par tous les poètes du temps des Valois. Une analyse minutieuse des deux livres des *Sonnets pour Hélène* a permis à M. de Nolhac de reconstituer, autant qu'il était possible, l'histoire du dernier amour du chef de la Pléiade.

ALLEMAGNE. — M. Ed. Engel, directeur du *Magazin für die Literatur des In-und Auslandes*, auteur d'une « Histoire de la littérature française » récemment parue, va publier une « Histoire de la littérature anglaise » (*Geschichte der englischen Literatur*. Leipzig, W. Friedrich). Cet ouvrage paraîtra en dix livraisons, chacune à 75 pfennigs; il traitera aussi de la littérature américaine; une grande place y sera donnée à la littérature du XIXe siècle; les citations de poètes anglais seront traduites en vers allemands.

— Nous avons reçu un livre de M. G. Th. Fechner, intitulé « *Revision der Hauptpunkte der Psychophysik* » (Leipzig, Breitkopf et Hartel. In-8°, x et 426 pp.). Cet ouvrage est consacré, comme l'indique le titre, à la révision des principaux points de la psychophysique, principes et méthodes de mesure, formules principales de psychophysique, interprétation de la loi de Weber, psychophysique interne, discussion des diverses critiques, etc.

GRANDE-BRETAGNE. — Le prochain volume de l'*Encyclopaedia Britannica*, consacré aux lettres L et M, renfermera les art. suivants : de M. Villari, sur les

Médicis; de M. Symonds, sur *Machiavel*; de MM. Tozer et Boase, sur la *Macédoine*; de M. Harnack, sur le *Manichéisme*; de sir R. Temple, sur les *Mahrattes*; de M. Swinburne, sur la reine *Marie*; de MM. Yule et Nicholson, sur sir John Mandeville; de M. Robertson Smith, sur *La Mecque* et *Médine*; de M. A. H. Keane, sur les *Malais*; de M. Tylor, sur la *Magie*; de M. Sellar, sur *Lucrèce* et *Martial*; de M. Paley, sur *Lucien*; de M. Jebb, sur *Lysias*; de feu Pauli, sur l'histoire de la *Lorraine*, etc.

— La chaire d'arabe de Cambridge, vacante par la mort de M. E. H. Palmer, a été donnée à M. W. Robertson Smith.

— Une nouvelle revue s'est fondée en Ecosse sous le titre de *The Scottish Review*; elle paraît tous les trimestres (à Londres, chez A. Gardner); elle n'est l'organe d'aucune école, d'aucune secte, d'aucun parti. Parmi les études publiées dans le premier numéro de la *Scottish Review*, signalons un long article sur les *Progrès de la théologie en Ecosse*, un autre sur *Les années d'apprentissage de Carlyle*, des notices bibliographiques en grand nombre et une revue fort détaillée des périodiques étrangers.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 janvier 1883.

M. le ministre de l'Instruction publique adresse à l'Académie une proposition de révision du règlement de l'école française d'Athènes, en ce qui concerne l'obligation imposée aux membres de l'école d'envoyer un mémoire dès la première année d'études. Renvoyé à la commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome.

L'Académie procède à l'élection des membres des commissions chargées de décerner divers prix. Ces commissions sont ainsi composées :

Prix de numismatique Allier de Hauteroche (pour les ouvrages de numismatique ancienne) : MM. Waddington, P. Charles Robert, d'Hervey de Saint-Denys, Lenormant;

Prix Bordin (sujet du concours : *la numismatique de Samos*) : MM. Waddington, de Vogüé, Lenormant, Albert Dumont;

Prix Stanislas Julien (pour le meilleur ouvrage relatif à la Chine) : MM. Maury, Pavet de Courteille, d'Hervey de Saint-Denys, Schefer;

Prix La Grange (pour la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France) : MM. Delisle, Hauréau, Gaston Paris, Siméon Luce.

M. Barbier de Meynard présente des estampages d'inscriptions arabes relevées à Kairouan et aux environs par MM. Houdas et René Basset, chargés d'une mission scientifique en Tunisie. Il communique ensuite, d'après une lettre de M. Basset, quelques détails sur les dépôts de manuscrits encore inexplorés qui existent, dit-on, en plusieurs points de l'Algérie, et notamment dans le département d'Oran. M. Basset donne, dans la même lettre, des indications sommaires sur la distribution des dialectes berbères et sur la méthode à suivre dans l'étude de ces dialectes. Les estampages et la lettre de M. Basset sont renvoyés à la commission chargée d'examiner les travaux des membres de la section orientale de l'école supérieure des lettres d'Alger.

M. Deloche commence la seconde lecture de son mémoire en réponse à M. P.-Ch. Robert, sur le monnayage, au nom de Maurice Tibère en Gaule.

Ouvrages présentés : — par M. Maury : 1° Dupont, *Registre des recettes et des dépenses de la ville de Boulogne-sur-Mer pendant les années 1415-1416* (extrait du tome VII des *Mémoires de la Société académique de l'arrondissement de Boulogne-sur-Mer*); 2° Rochas (A. de), *la Science des philosophes et l'Art des thaumaturges*; — par M. Le Blant : Müntz (Eugène), *Notes sur les mosaïques chrétiennes de l'Italie*, VI (extrait de la *Revue archéologique*); — par M. Egger : 1° Guérin (Victor), *Rapports adressés à M. le Ministre de l'Instruction publique, sur sa mission scientifique dans le Liban*; 2° Catulle, *les Poésies, traduction en vers français*, par M. Eug. Rostand, *texte revu d'après les travaux les plus récents de la philologie, avec un commentaire critique et explicatif*, par M. Eug. Benoist, 2 vol.; 3° Edon (Georges), *Traité de langue latine, écriture et prononciation du latin savant et du*

latin populaire, et appendice sur le chant dit des frères Arvales; — par M. de Vogüé Nadaillac (le marquis de), *l'Amérique préhistorique;* — par M. Schefer : Rosny (Léon de), *Guide de la conversation japonaise;* — par M. Heuzey : Müntz (Eugène), *la Tapisserie.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 3 janvier 1883.

M. Perrot, président sortant, lit un rapport sur les travaux de la Société pendant l'année 1882.

M. Ambroise Tardieu adresse un mémoire sur les antiquités de Royat.

M. Le Blant donne lecture d'un travail de M. Tourret sur différents objets antiques trouvés à Saint-Cassien, près Cannes.

M. Héron de Villefosse communique, de la part de M. Roubet, une marque de potier composée des lettres ponctuées Γ Δ·Ο.; ce sont les initiales des trois « nomina » du propriétaire de la fabrique, qui était un Grec vivant à l'époque de la domination romaine.

M. de Villefosse communique, en outre, une pierre gravée romaine, trouvée en Algérie, et représentant un navire monté par sept hommes, avec l'inscription (Benagi Nika), cette inscription rappelle sans doute la victoire remportée dans une naumachie par un certain Benagius, commandant de l'équipage.

M. l'abbé Thédenat signale deux urnes funéraires étrusques, récemment trouvées près de Livourne; l'une contient la représentation appelée tantôt scène d'adieux, tantôt scène de réunion, l'autre nous montre le défunt introduit dans l'Hades par le Charon étrusque.

E. Müntz.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*

Ch. Aubertin, l'éloquence politique et parlementaire en France avant 1789, d'après des documents manuscrits. Belin. — Breymann, Die Lehre vom franzœsischen Verb auf Grundlage der historischen Grammatik. München, Oldenbourg. — Charteris, The New Testament scriptures, their claims, history and authority. London, Nisbet. — Clermont-Ganneau, Premiers rapports sur une mission en Palestine et en Phénicie, entreprise en 1881. Maisonneuve. — Corréard, Choix de textes pour servir à l'étude des institutions de la France. Delalain. — Du Fresne de Beaucourt, Histoire de Charles VII. Tome II. Librairie de la Soc. Bibliographique. — Garnier (Robert), Les Tragédies, Freuer Abdruck der ersten Gesammtausgabe. I, II, III vol. p. p. Wendelin Foerster. Heilbronn, Henninger. — Gering, Islendzk aeventyri, Islændische Legenden, Novellen und Mærchen, Erster Band. Halle, Waisenhaus. — Landau, Giovanni Boccaccio, sua vita e sue opere, traduzione di Cam. Ant. Traversi. Napoli, Vigo. — Lyon, Gœthes Verhæltniss zu Klopstoch (2me édition). Leipzig, Grieben. — Mahrenholtz, Voltaire-Studien. Oppeln, Maske. — Molière, Einführung in das Leben und die Werke des Dichters, Kleinere Ausgabe. Heilbronn, Henninger. — Von Oettingen, Ueber Georg Grefflinger von Regensburg als Dichter, Historiker und Uebersetzer. Strassburg, Trübner. — Pavie, Une prisonnière à Fontevrault, de 1662 à 1665. Angers, Germain et Grassin. — Saintsbury, A short history of french literature. Oxford, Clarendon Press. — Schum, Exempla codicum Amploniarum Erfurtensium seculi IX-XV. Berlin, Weidmann. — Vazir of Lankuran (the), a persian play, edited by Haggard and Le Strange. London, Trübner. — Welschinger, La censure sous le premier Empire, avec documents inédits. Charavay.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 29 Janvier — 1883

27. — **Pahlavi, Gujarâti and English Dictionary,** by Jamaspji Dastur Minocheherji Asana. Vol. III. Bombay, Jehangir Bejanji Karani. Londres, Messrs. Trübner and Co. 1882, 1 vol. in-8; pp. xxviii; 441-762.

Le troisième volume du Dictionnaire pehlvi du Destur Jamaspji (du mot *âshôftan* au mot *a-dararunatan*) donnerait lieu aux mêmes observations générales que les deux premiers [1] : nous ne reviendrons pas sur les critiques que nous avons faites dans le temps à ce propos et nous nous contenterons de signaler, au courant de la lecture, quelques-uns des faits nouveaux que les pehlvisants pourront recueillir dans la riche et touffue collection du savant Destur.

Aux faits rassemblés récemment par M. West sur la légende de Keresâspa (*Pahlavi Texts*, II, 369 sq.), le Destur J. nous permet d'ajouter deux traits nouveaux : il nous apprend (avec sa discrétion ordinaire, omettant de nous donner la source) l'existence d'un démon, jusqu'ici inconnu, tué par Keresâspa, le démon *Abad* (p. 476) ou *Abat* (p. 699); le surnom donné au héros *Evak-rîsh*, qui a *une* blessure (p. 654), nous reporte aussi à quelque détail inconnu de sa légende, probablement de la légende de sa mort.

Le démon opposé à l'Amshaspand Shahrivar (l'A. du bon gouvernement), généralement appelé *Sovar* ou *Sâvar* (zend *Sauru*), aurait aussi porté le nom de *Asgahânîh* (Indolence, p. 499; cf. 485).

Aspârak (nom du Gâh *Oziran* ou du soir, p. 566). L'on est bien tenté de se demander si ce mot ne serait pas simplement le grec Ἕσπερος, emprunté. On pourrait, il est vrai, supposer que *Aspârak* est une fausse orthographe pour *'Epârak*, qui serait le persan *êvâr;* mais *êvâr* est déjà pehlvi et, d'autre part, *Aspârak* se rencontre réellement dans les manuscrits. Dans la traduction pehlvie du Khorshêd Nyâyish (East India Office Library, fonds zend XXV) [2], les trois versets (cités du Hâ 67 du Yasna 65-67) de la stance sont supposés en rapport avec les trois périodes de

1. *Revue critique*, 15 sept. 1877; 31 mai 1880.
2. Publiée dans nos *Etudes iraniennes*, II.

la journée et sont introduits par les mots *Bâmdât*, aurore; *Nîmrôc*, midi; *Aspârak*[1].

Le miroir universel qui découvre à Kai Khosrav la prison de Bijen (Firdousi, III, 274; éd. in-8°) est identique à la coupe de Jemshîd (p. 627). Notons, en passant, que ce miroir, qui a donné son nom au soleil, lui est originairement identique : c'est pour cela que Kai Khosrav doit attendre pour y regarder qu'avec le mois de Farvardîn le soleil ait repris sa force; c'est comme œil universel, θεῶν σκοπὸς ἠδὲ καὶ ἀνδρῶν, que le soleil voit tout et que sa coupe, par suite, reflète tout. De la même verrerie sortent le miroir de Ryance dans Spenser, de Bacon dans Green, de Banquo dans Shakespeare.

Ayûbar ou mieux *êv bar* (p. 633; cf. *êvak bar*, p. 648, *êvakbâr*, p. 645) traduit, *Defiled, polluted; lame, crippled; separate. Lonely, menstrua patiens mulier*, etc., signifie, en réalité, *separate, lonely*; les autres sens sont dérivés, parce que les personnes qui se trouvent dans les circonstances désignées sont tenues cloîtrées, à l'écart de tout contact avec les fidèles. Ce serait en zend *aêvô-barô, barô* étant au sens neutre.

« Gûshtâsp établit le feu *Khordâd* sur le mont *Kângâh*, autrement appelé *Kangdâ* ou *Khvârizm*, sur les confins du Caboulistan » (p. 731). Il y a ici une confusion. Le *Kangdâ* ou *Khvârizm* n'est point identique au *Kângâh*; c'est le *Kang dez*, dans le pays de *Khvârizm*[2], où était primitivement établi le feu *Frobâ* (cf. Bundehesh, XVII, 5), lequel, nous croyons l'avoir établi (*Etudes iraniennes*, II, 83), est identique au feu *Khordâd*. Le Bundehesh nous apprend que Gûshtâsp transporta le feu Frobâ du Khvârizem au mont Rôshan dans le pays de Caboul (XVII, 6); d'autre part, un Rivaet (*Etudes iraniennes*, l. l.) nous apprend que le feu Khordâd réside en Inde sur le mont *Kânkarah*. Or, Caboul, dans la géographie iranienne, appartient déjà à l'Inde : de là il suit clairement l'identité du mont *Kângâh* du Destour Jamaspji et du mont *Kânkarah* du Rivaet avec le mont Rôshan du Bundehesh. La forme correcte est sans doute *Kângâh*, d'où *Kânkarah* dérive aisément par fausse lecture dans l'orthographe arabe.

Les données du Burhân qâti se retrouvent dans le dictionnaire du Destour : il aurait été intéressant de savoir si le Destour a puisé dans le Burhân et pehlvisé les formes persanes, ou si le Burhân a puisé dans des sources qui existeraient encore. Tel est le cas pour le mot *ayârtak* (p. 476), commentaire du Zend Avesta, *ayârdah* dans le Burhân; et pour l'article sur la fête dite *Abrîzân* (p. 738), célébrée, nous dit-on, le 13 du mois de Tishtrya, en commémoration d'une pluie abondante qui tomba après des années de sécheresse, à la suite de sacrifices offerts par

---

1. Ces trois indications manquent dans l'édition imprimée du Yasna pehlvi.
2. Avec une déformation orthographique différente, Kang dez devient le *Kankadar* fondé, selon Masoudi, par Kai Khosrav aux confins de la Chine.

tout le peuple à Ormazd. C'est le Tîr Yasht, §§ 23-29, mis en action.

James Darmesteter.

---

28. — **Troia und Neu-Ilion**, von Dr. E. Brentano. Heilbronn, Henninger, 1882, in-8, x-74 pages. 2 marks.

On sait quelles discussions passionnées a soulevées la question de l'emplacement de Troie; pour les uns, c'est à *Bounarbaschi* qu'était la ville de Priam; pour d'autres, c'est dans la vallée de *Dümbrek*, auprès du village actuel de *Dümbrek-kjöi;* pour d'autres, enfin, à *Hissarlik*, à l'endroit où s'élevait encore, à l'époque romaine, une ville du nom d'*Ilion*. Ce problème difficile et non encore résolu paraît avoir séduit M. Brentano; car voici le troisième travail qu'il publie sur ce sujet [1]. M. B. est de ceux qui pensent que Troie n'est pas à Hissarlik et que les découvertes qu'y a pu faire récemment M. Schliemann ne prouvent pas grand'chose. Ailleurs il a abordé la discussion topographique. Dans cette nouvelle brochure, il se contente d'examiner la valeur d'un des arguments que les partisans d'Hissarlik mettent toujours en avant. Suivant eux, l'identité de l'*Ilion* macédonienne et romaine et de la Troie homérique n'a jamais été l'objet d'un doute dans l'antiquité. Cette assertion n'est pas justifiée par l'étude des textes et des traditions historiques.

Dans une première partie, M. B. montre que la poésie grecque tout entière a toujours regardé comme complète et irréparable la ruine de Troie. Ni dans les fragments épiques, ni dans les œuvres lyriques ou dramatiques, aucune allusion ne laisse supposer qu'après la victoire des Grecs, Troie ait subsisté ou qu'elle ait été reconstruite sur le même emplacement. Et non seulement les poètes, mais encore les orateurs, les historiens, les géographes, les Latins comme les Grecs, tous parlent de Troie comme d'une ville anéantie à jamais. Un seul texte affirme le contraire; c'est un passage d'Hellanikos, cité par Strabon; mais l'autorité est suspecte, même à Strabon, à cause de la partialité évidente d'Hellanikos à l'endroit des habitants d'*Ilion*. Le témoignage le plus décisif, aux yeux de M. B., est celui d'un auteur du IIe siècle avant notre ère, Démétrios, qui, né en Troade, à Skepsis, connaissait le pays mieux que personne, et qui, de plus, dans un ouvrage en trente livres, avait fait de la topographie et des traditions locales une étude particulière. Or Démétrios, dont Strabon nous rapporte l'opinion, affirmait que Troie avait été détruite de fond en comble et qu'il fallait en chercher l'emplacement,

---

1. Cf. *Alt-Ilion im Dumbrekthal, ein Versuch die Lage des homerischen Troia nach den Angaben des Plinius und Demetrius von Skepsis zu bestimmen* (1877); *Zur Lœsung der Trojanischen Frage* (1881), à Heilbronn, chez les éditeurs Henninger.

non pas à *Ilion*, mais environ trente stades plus loin, c'est-à-dire vers l'est, dans la vallée actuelle de *Dümbrek*.

Dans la seconde partie de son travail, M. B. recherche ce qu'on sait de l'histoire d'*Ilion*. Quoiqu'il y ait peu de traditions sur la période antérieure aux guerres médiques, il est certain cependant que cette *Ilion* n'était pas habitée par les descendants du peuple troyen, ceux-ci vivant, en effet, disséminés sur plusieurs points de la Troade, et ne formant pas une cité ; qu'elle avait été fondée par des étrangers, par une colonie d'Eoliens venus du Péloponnèse, et de la race des Achéens qui avaient fait la guerre de Troie; qu'enfin elle s'appelait *Ilion*, non parce qu'elle s'élevait sur l'emplacement de la ville de Priam, mais parce que ces Eoliens, qui avaient l'imagination remplie des récits homériques, s'étaient crus transportés en pleine Iliade dès qu'ils avaient touché le sol troyen, et avaient donné arbitrairement aux localités occupées par eux la plupart des noms popularisés par Homère. A partir des guerres médiques, l'histoire d'*Ilion* est mieux connue. *Ilion* fut souvent visitée, entre autres, par Xerxès et par Alexandre. Les rois macédoniens, les généraux et les empereurs romains s'occupèrent d'elle à plusieurs reprises. D'où venaient ces attentions? Etait-ce le souvenir de Troie qui les attirait ? M. B. ne le pense pas. Selon lui, on se rendait à *Ilion* parce que là se trouvait le sanctuaire d'Athéna Ilia, lequel passait à tort ou à raison pour renfermer le fameux *Palladion* de Troie, que les Grecs avaient dérobé. De bonne heure, ce temple était devenu un centre religieux très important, qui le disputait presque au temple d'Artémis à Ephèse. Les Grecs et plus tard les Romains ne croyaient pas pouvoir traverser la Troade sans offrir un sacrifice à la déesse. Si donc *Ilion* recevait tant de visites, c'est qu'elle était un but de pèlerinage. Mais une fois à *Ilion*, où le désir d'accomplir un acte religieux les avait attirés, les étrangers rencontraient des guides, prêtres ou exégètes, comme il y en avait dans tous les sanctuaires antiques un peu considérables, qui leur débitaient toutes sortes d'histoires relatives au passé du temple et à la légende de la divinité, et qui, pour donner à ces fables une apparence de réalité, trouvaient toujours à montrer dans les environs l'endroit précis où elles s'étaient passées. La plupart des localités troyennes, mentionnées dans l'Iliade, se placèrent ainsi peu à peu autour du sanctuaire d'Athéna Ilia. Les visiteurs, naturellement crédules, acceptaient de bonne foi les faits qu'on leur racontait et, pour peu qu'ils eussent l'enthousiasme facile et l'imagination nourrie d'Homère, ils songeaient avec un attendrissement plus ou moins voulu à ceux que le poète avait chantés. Ces excursions à travers le prétendu paysage homérique étaient donc l'accessoire, obligé il est vrai, de la visite, mais enfin l'accessoire. Le but principal était le sacrifice.

L'argumentation de M. B. que j'ai essayé de résumer, est assurément très spécieuse. Mais je crains qu'elle ne veuille trop prouver. J'ai de la peine à croire, par exemple, que le voyage de Xerxès et d'Alexandre à

Ilion n'ait pas eu d'autre but qu'un sacrifice en l'honneur d'Athéna. Leur attitude quelque peu théâtrale n'est pas le fait de pieux voyageurs, et convient bien plutôt à des rois fiers de leur puissance, venus exprès sur l'emplacement présumé de Troie pour exalter leur gloire par une comparaison, toute à leur avantage, du passé avec le présent.

Sauf ces restrictions, je ne puis que rendre justice à l'érudition consciencieuse de M. Brentano. Son étude sera utile à tous ceux qui voudront dorénavant revenir sur le problème de la topographie troyenne, problème d'ailleurs dont la solution n'est pas dans les textes et ne pourrait être donnée que par des fouilles méthodiquement conduites, où le roman aurait moins de part que dans celles de M. Schliemann à Hissarlik.

Jules MARTHA.

29.— **L'organisation judiciaire, le droit pénal et la procédure pénale de la loi salique,** précédés d'une étude sur toutes les classes de la population mentionnées dans le texte de cette loi, par J. J. THONISSEN, membre de l'Académie royale de Belgique. (Mémoire présenté à la classe des lettres dans la séance du 13 juin 1881. In-4 de 398 pages. Bruxelles, 1882, Mémoires de l'Académie, t. XLIV) — 2e édition, revue et augmentée, Bruxelles, Bruylant-Christophe et Paris, Marescq, 1 vol. in-8 de IV-578 pages.

En abordant cet ouvrage considérable de M. Thonissen sur la *Loi salique,* nous espérions y trouver une exposition toujours simple et claire des nombreux problèmes que soulève ce monument vénérable de notre législation, une connaissance approfondie et complète de tous les travaux antérieurs qui concernent le sujet. Cette attente n'a été qu'à demi remplie.

M. T. a su, comme nous l'espérions, éclairer son livre : il a, si je puis ainsi parler, « simplifié la *Loi salique,* » cette loi que des travaux récents, d'ailleurs extrêmement remarquables, avaient parfois couverte d'une sorte de brouillard scientifique. Les vues émises dans les commentaires les plus importants dont cette loi a été l'objet, sont passées au crible d'une critique simple, sage et très souvent sûre. M. T. a fait notamment un grand usage des études de Sohm : il accepte la plupart des solutions de ce savant et perspicace historien et les fortifie plus d'une fois d'arguments nouveaux : il en écarte quelques-unes.

L'ouvrage entier est bien résumé dans les lignes suivantes : « Les prétendus tribunaux des comtes, des sacebarons, des decani » doivent cesser « d'être attribués au régime antérieur à la fondation de l'empire frank dans les Gaules. L'organisation judiciaire consacrée par la *Loi salique* est nettement séparée de celle que nous voyons exister sous la dynastie mérovingienne, et elle se distingue par son extrême simplicité. Un magistrat nommé par le peuple, le *thunginus*, préside le mâl, non pas le comte. Le *Mallobergus,* dépouillé du titre de tribunal, n'est plus

que le lieu où s'assemblent les rachimbourgs. Les sacebarons, perdant la qualité de juges, sont réduits au rôle modeste de collecteurs d'amendes. La centaine, si souvent représentée comme une phalange ambulante et mobile, devient une circonscription territoriale, une division géographique, existant déjà au moment de la conquête ; elle est l'unité judiciaire, et non le pagus, dans le système de la *Loi* salique primitive. Deux tribunaux restent seuls debout : le mâl dans la centaine, et le tribunal royal au centre administratif du territoire occupé par la nation. La procédure criminelle et le jugement se présentent sous un tout autre aspect que celui sous lequel ils ont été envisagés par Pardessus et ses disciples. La composition, si longtemps considérée comme une indemnité, prend le caractère prédominant d'une peine proprement dite [1]. »

Telle est, en abrégé, la doctrine de M. T. : assurément, ce livre n'est pas partout très original ; mais il serait fort injuste de le considérer comme un ouvrage de seconde main, car l'investigation personnelle y est toujours présente.

Si nous avons pu apprécier, en prenant connaissance de cette importante étude, toutes les qualités d'exposition que nous promettait le nom de M. T., notre attente a été trompée sur un autre point ; je m'explique : le lecteur cherchera toujours dans une monographie de ce genre des renseignements complets sur les travaux antérieurs. Malheureusement cette connaissance approfondie de la « littérature » du sujet manque à M. T. : plus d'une dissertation savante lui a échappé. Cette lacune se fait vivement sentir et réagit parfois sur le fonds même du livre : pour la première édition [2], les beaux travaux de Schrœder n'avaient pas été mis à contribution : ils l'ont été insuffisamment pour la seconde ; insuffisamment puisque les chapitres relatifs à l'origine de la loi salique et aux monnaies ont été écrits sans la moindre allusion aux vues profondes et, pour ainsi dire, perçantes de Soetber et de Schrœder sur la situation monétaire des Saliens au moment de la rédaction de la loi [3]. L'opinion de Schrœder sur la date et sur le lieu de la rédaction n'est pas acceptée par M. T. qui s'était engagé en un autre sens dans la première édition de son livre. Il y a là une question délicate de géographie historique. M. T. se trouve avoir affaire à forte partie : je doute qu'il arrive à convaincre MM. Longnon et Schrœder que le mot *legerem* de la *Loi salique* doit être corrigé en *Legia* ou *Leya* et traduit par *la Lys* [4].

Puisque j'ai parlé des monnaies, je dois ajouter que M. T. n'a pas

1. Première édit., p. 382 ; seconde édit., pp. 555, 556.

2. Les deux éditions sont presque identiques : dans la seconde, M. T. discute les vues de Schrœder sur le lieu et sur la date de la rédaction de la *Lex antiqua*, et insiste davantage sur les questions relatives à la propriété chez les Germains.

3. Schrœder dans *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte*, tome II, *Germ. abtheil.*, pp. 36, 37.

4. Thonissen, 2e édit., pp. 11-16.

connu davantage l'excellent mémoire de Waitz : *Ueber die Münzverhæltnisse in den älteren Rechtsbüchern des fränk. Reichs.*

Il a rédigé tout son volume sans que les ouvrages de Fahlbeck sur l'empire franc [1], du savant et bien regretté Jules Tardif sur la période mérovingienne [2] soient parvenus jusqu'à lui. Il a longuement disserté sur le sens d'*homo romanus* dans la *Loi salique* et rompu des lances contre M. Fustel de Coulanges sans avoir lu la discussion engagée dans la *Revue historique* entre M. Fustel et Julien Havet, notre critique d'acier [3]. Je ne lui reprocherai pas d'avoir accepté et, pour ainsi dire, aiguisé les vues de Sohm sur le *sacebaro*, sans se douter que Lehmann [4] les avait lui aussi acceptées et systématisées dans un sens voisin, car l'ouvrage de Lehmann n'a paru que fort peu de temps avant celui de M. T.; mais comment M. T. paraît-il ignorer les observations de Hartmann au sujet des influences romaines subies par la *Loi salique* [5], et ne pas avoir pris une connaissance directe de l'étude de Behrend sur la procédure de la *Loi salique* [6], de celle de Geppert [7]?

Je choisis, en finissant, quelques dissentiments d'opinion ou quelques doutes qui peuvent être brièvement signalés :

1° 1re édit., pp. 356, 357; 2e édit., pp. 518, 519. Ce texte : *Si quis ad ineum admallatus est*, forsitan convenit, *ut ille qui admallatus est, manum suam redemat et juratores debeat dare*, etc., est ainsi traduit par M. T. : *Si l'homme... accusé d'un meurtre et assigné pour subir l'épreuve de l'eau bouillante* obtient l'autorisation *de racheter sa main en produisant des cojurateurs. Forsitan convenit* est-il exactement traduit par *obtient l'autorisation?* Des textes postérieurs [8] assez nombreux rendraient probable la traduction suivante : *S'il convient à l'accusé.... de racheter sa main, en produisant des cojurateurs;* en d'autres termes : *s'il opte pour cette procédure.*

2° 1re édit., p. 72, note 6; pp. 78, 79; 2e édit., pp. 113, note 3, et 121. — Contre Thévenin, M. T. cherche à chacun des mots *trustis* et *fidelitas* un sens différent. La tautologie admise par Thévenin me paraît bien plus probable.

3° 1re édit., p. 147; 2e édit., p. 220. — La composition pour meur-

---

1. Fahlbeck, *Krit. Studier*, Lund, 1880.

2. Jules Tardif, *Etudes sur les instit. pol. et adm. de la France, Période mérovingienne*, I, Paris, 1881.

3. *Revue hist.*, t. II, pp. 120, 632, 460.

4. Lehmann, *Der Rechtsschutz gegenüber Eingriffen von Staatsbeamten nach altfr. Recht*. Kiel, pp. 12, 13, 14.

5. Cf. l'analyse de A. del Vecchio dans *Archivio giuridico*, t. XX, fasc. 1-2, pp. 150, 151; Sybel, *Entstehung des deutschen Kœnigthums*, 1881, p. 315.

6. Dans *Festgaben für Aug. Heffter zum III Aug. 1873.*

7. *Beitræge zur Lehre v. d. Gerichts-Verfassung. d. Lex salica.*

8. Voyez notamment Behrend, *Lex salica*, p. 18, ch. XIV, 2°. Rapprochez l'option entre le duel et le *serment plégé* que j'ai relevée dans *Etabl. de saint Louis*, t. I, p. 201, note 4.

tre, écrit M. T., est triplée lorsque l'attentat est dirigé contre un enfant *âgé de moins de douze ans.* Le texte adopté par Behrend voudrait : *âgé de moins de dix ans ; Si quis puerum infra x annos usque ad decimum plenum occiderit* [1]... Cette leçon *infra x annos* est fort remarquable, car nous trouvons, chez d'autres peuples germaniques, des traces d'une majorité de dix ans.

4° 1re édit., pp. 174, 175 ; 2e édit., pp. 260, 261, 476, 477. — M. T. n'admet pas un moment que le droit primitif des Francs ait rejeté la confiscation des immeubles : comment n'est-il pas plus favorable à cette thèse alors que la non-confiscation des immeubles est de règle pour les crimes ordinaires chez les Scandinaves [2] et qu'elle se retrouve, au moyen âge, dans plusieurs régions envahies par les Francs [3] ? Des comparaisons un peu étendues conduisent tout naturellement à envisager la non-confiscation des immeubles comme originairement germanique. Enfin, dans toute discussion à ce sujet, il faut se garder de méconnaître un fait juridique qui n'a rien de surprenant pour l'archéologue : une maison est un *meuble* et non un *immeuble*. Telle est la concèption primitive : elle s'est conservée, çà et là, jusqu'au XVIIIe siècle; et, de nos jours encore, la *maison-meuble* existe en Russie. L'industrie moderne nous ramène, à Paris, à la *maison-meuble ;* certains malfaiteurs nous donnent, de temps en temps, à ce sujet de bonnes leçons de droit historique.

Je m'arrête ici et je remercie M. Thonissen du travail important et utile dont il vient de doter la science [4].

Paul VIOLLET.

---

30. — **Franzœsische Studien,** hrggb. von G. KŒRTING und E. KOSCHWITZ, t. II et III, Heilbronn, Henninger, 1881-1882, in-8.

Nous avons signalé, l'année dernière [5], cette nouvelle collection qui forme une sorte d'annexe au journal que publient les mêmes éditeurs (*Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Literatur*). Nous avons

---

1. *Lex salica*, XXIV, 1 ; édit. Behrend, p. 27. Cf. *Codex I* de Hessel, *Lex salica*, London, 1880, col. 118.

2. J'emprunte cette assertion à M. T. lui-même, pp. 260, 261.

3. Acte de 1098 dans Ménage, *Hist. de Sablé*, p. 360 ; *Somme rural*, liv. II, tit. 15, édit. de 1621, p. 780 ; Cout. de Charroux de 1247 dans Giraud, *Essai sur l'hist. du droit fr.*, t. II, p. 404; Coutumes de Lille, Douai, Orchies jusqu'à la fin de l'ancien régime exposées par Houdoy, *Chapitres de l'hist. de Lille*. Paris, 1872, pp. 44, note 1, 92, 93.

4. Pourquoi M. T. dénature-t-il le nom de l'éminent historien et jurisconsulte Brunner (et non Brünner) ? — Dernière observation : n'est-il pas un peu dur pour Holder de ne pas faire la moindre allusion à son entreprise si méritoire et si utile ? On sait que Holder a commencé, en 1879, la reproduction intégrale de tous les mss. de la *Loi salique*.

5. *Revue critique*, 1881, t. II, p. 320.

parlé du premier fascicule qui contient des études de MM. List et Gröbedinkel sur la syntaxe de Voiture et sur la versification de Desportes et Malherbe. Le tome I renferme encore (fascicule 2) un travail de M. Grosse sur le style de Chrétien de Troyes [1] et (fascicule 3) une série de quatre mémoires sur des sujets variés : nous ne les avons pas vus et ne les connaissons que par la table [2].

Nous avons sous les yeux le tome II et le tome III. Ils présentent des caractères tout opposés. Le tome II ne contient qu'un fascicule, un volume de plus de quatre cents pages (exactement VII-398 pp.) consacré tout entier à l'histoire littéraire. C'est l'important travail de M. R. Mahrenholtz sur la vie et les œuvres de Molière (*Moliere's Leben und Werke*). L'autre est formé de sept fascicules d'étendue variable, allant de 40 à 140 pages, et qui tous traitent de questions grammaticales touchant l'ancienne langue.

I

Le livre de M. Mahrenholtz n'est pas une œuvre vulgaire. L'auteur s'est proposé de réunir tous les résultats définitivement acquis à la science sur l'histoire de Molière et de son théâtre. Dans quatorze sections divisées chacune en plusieurs chapitres, il étudie tour à tour les questions nombreuses et complexes que soulève ce vaste et beau sujet. Il expose d'abord les ressources dont dispose actuellement la critique dans cet ordre de recherches, et fait l'histoire de la littérature moliéresque. Puis il étudie la jeunesse de Molière qu'il suit jusqu'en 1658. Ici un arrêt dont il profite pour jeter un coup d'œil sur l'état du théâtre et en particulier de la comédie en France, aux environs de l'an 1658. Molière livre alors sa première grande bataille ; les *Précieuses* sont vaincues sur la scène et tombent sous le ridicule. M. M. nous raconte au long les derniers échos des luttes soulevées par l'éclatant succès de la petite comédie de Molière.

Molière a sa troupe. Ici, nouvelles considérations sur le personnel dont dispose le poète : quelles sont les conditions d'existence de cette troupe, et en général des acteurs parisiens? Viennent ensuite les analyses de *Sganarelle*, de *Don Garcie de Navarre*, de l'*Ecole des maris*, des *Fâcheux*, de l'*Ecole des femmes*. Cette dernière pièce occupe à elle seule la sixième section (pp. 131-151). *Tartuffe* et *Don Juan* suffisent à remplir les 37 pages compactes de la septième. Les sources de ces pièces, leur analyse, l'étude des caractères, leur histoire externe, les luttes qu'elles ont excitées, les passions qu'elles ont soulevées, tels sont les points que l'auteur examine successivement.

---

1. *Der Styl von Crestiens von Troies.*

2. En voici les titres : 1. Hannappel, *Poetik Alain Chartier's*; 2. Marx, *Ueber die Wortstellung bei Joinville*; 3. Soltmann, *Der Infinitiv mit der Praeposition a im Altfranzœsischen, bis zum Ende des 12. Jahrhunderts*, et 4. Heine, *Corneille's Médée in ihrem Verhaeltnisse zu den Medea Tragœdien des Euripides und des Seneca betrachtet mit Berücksichtigung der Medeadichtungen Glover's, Klinger's, Grillparzer's und Legouvé's.*

Après ces pièces capitales, et avant d'arriver au *Misanthrope* et aux comédies imitées de Plaute (l'*Amphitryon* et l'*Avare;* sections IX et X), M. M. fait une nouvelle halte dans ce voyage à travers la vie et les œuvres de Molière. Il examine les rapports du poète avec le peuple d'un côté, la cour de l'autre, et analyse, en en faisant l'histoire, les pièces de circonstances que lui dicte une royale amitié, la *Princesse d'Elide*, l'*Amour médecin*, etc. (section VIII). Puis viennent les pièces d'inspiration plus populaire *Georges Dandin*, *Pourceaugnac*, le *Bourgeois gentilhomme*, les *Fourberies de Scapin* (section IX). L'auteur nous a fait parcourir la plus grande partie de la carrière de Molière. Nous touchons aux dernières années du poète, celles où il compose les *Amants magnifiques, Psyché, la comtesse d'Escarbagnas, les Femmes savantes, le Malade imaginaire*. Les derniers chapitres de cette section nous font assister à la mort de Molière et à ses funérailles, et racontent l'indigne conduite de sa veuve et le triste sort de sa fille.

M. M. a, ce semble, ici terminé son œuvre; mais il ne se croit pas encore quitte envers Molière. Des abondantes études de détail qui précèdent, il faut tirer les traits généraux dont l'ensemble compose la physionomie du poète. Les minutieuses analyses des douze premières sections doivent être reprises, résumées, condensées dans un large tableau d'ensemble. Quelles étaient chez Molière les qualités de l'homme privé et celles de l'écrivain; quelles étaient ses idées sur l'homme, la société, le monde, ses vues politiques, religieuses, et (si le mot n'est pas déplacé ici) ses vues sociales; quelles sa conception de l'art dramatique, la profondeur de son observation, l'originalité de ses créations artistiques, de sa pensée, de son style; quel son talent d'acteur, en un mot quels furent en lui le poète et l'homme, telles sont les questions d'intérêt si vif que l'auteur touche dans la treizième et avant-dernière section. Car, pour épuiser son sujet, M. M., dans une XIV^e partie, traite de l'histoire ultérieure du théâtre de Molière, des éditions de ses œuvres, des imitations et des traductions diverses qu'elles ont produites. Je ne parle pas de *huit* appendices ou notes complémentaires touchant divers points que l'auteur n'avait fait qu'effleurer dans le cours de son ouvrage, et d'une bibliographie moliéresque en neuf chapitres que suit un index développé des noms et des choses.

Cette analyse sommaire montre suffisamment les richesses de cette savante et consciencieuse monographie. Nous n'avons pas l'intention d'entrer dans la discussion des détails; aux lecteurs qui veulent avoir le résumé de la pensée de l'auteur sur Molière, nous signalons cette treizième section, qui nous avons trouvée particulièrement intéressante. Nous adoptons pleinement les vues de M. M., nous applaudissons à son admiration éclairée, à sa large sympathie pour notre grand poète comique; nous rendons justice à la hauteur de vues et à l'indépendance d'esprit dont il fait preuve dans ses jugements sur ces créations si variées, si puissantes, si vivantes, sorties du génie de Molière. Nous devons cependant

faire des réserves sur certains points. L'étude de M. M. est faite surtout au point de vue historique, ce dont je le loue et lui sais gré; mais le point de vue historique a fait un peu tort aux considérations littéraires, ce que je regrette. Cette langue de Molière, ce style merveilleux, nerveux, rapide et plein, à la fois si personnel et si français; cet art du dialogue et de la combinaison scénique; cette sûreté magistrale avec laquelle il fait mouvoir, paraître, sur la scène, ses personnages, en les faisant agir et parler de la façon la plus conforme à leur caractère ou à leur situation [1]; cette habileté supérieure qui paraît si naturelle et si vraie, qu'elle échappe, le plus souvent, au lecteur et au spectateur, tout cela méritait plus que la page (p. 311) que lui consacre M. Mahrenholtz. En outre, quand on lit de suite plusieurs chapitres de son livre, on ressent une impression assez bizarre; du moins est-ce celle que nous avons ressentie: ce n'est qu'à la réflexion qu'on s'aperçoit que M.M. analyse des comédies. Qu'au lieu de Molière, l'on mette le nom d'un grand poète dramatique, de Shakespeare, par exemple, et le ton ne sera pas beaucoup changé.

M. M., en effet, ne nous paraît pas assez mettre en lumière cette *vis comica*, cette irrésistible source de rire que César admirait dans Plaute, dont il regrettait l'absence dans Térence, et qui, chez Molière, coule si large et si puissante. C'est une remarque de Sainte-Beuve, je crois, que la force comique, chez Molière, a été sans cesse grandissant avec l'âge, et que ses pièces deviennent de plus en plus gaies, pour finir dans l'éclat de rire de la parade du *Malade imaginaire*. A mesure qu'il pénétrait plus avant dans la nature humaine, qu'il en sondait les profondeurs et que son cœur s'emplissait de plus de pitié ou de plus de mépris pour ces faiblesses ou ces misères dont il contemplait le spectacle, le rire chez lui s'épanouissait plus largement, et éclatait sur ses lèvres plus sonore, plus étincelant que jamais, plus poignant.

Ce spectacle de la comédie humaine, que Molière se donnait et dont il nous a laissé la puissante vision, est le plus tragique des drames. Les larmes sont près du rire, parce que le rire n'est qu'un masque qui les cache. En dernière analyse, la comédie de caractère, la seule vraie, n'est qu'une tragédie, plus sombre que les tragédies et les drames, parce que dans ceux-ci les mobiles d'action sont les passions, qui peuvent être criminelles ou viles, mais aussi nobles et généreuses, tandis que, dans la comédie de caractère, le mobile est le travers ou le ridicule, autrement dit, la sottise humaine.

Et c'est ce qui nous explique les dénouements forcés et invraisemblables des comédies de Molière. La comédie de caractère ne peut avoir de dénouement, ou ne peut avoir qu'un dénouement tragique. Dans la comédie d'intrigue, dans la farce, où le rire est demandé à une situation ridicule, l'action qui amène cette situation, en doit amener naturellement le dénouement, de même que dans la tragédie ou le drame, les

1. Sauf dans les dénouements; mais nous reviendrons tout à l'heure sur ce point.

péripéties que mettent ou qui mettent en jeu les passions des personnages doivent aboutir, par la force des choses, à une catastrophe finale. Dans la comédie de caractère, au contraire, le rire est demandé à la représentation d'un travers ou d'un ridicule, défaut qui s'ignore lui-même, et se prend pour une qualité. Allez convaincre Harpagon d'avarice et Trissotin de pédantisme ! M. Jourdain, dans sa fatuité imbécile, croit s'élever et s'ennoblir en frayant avec des marquis tarés et des chevaliers d'industrie titrés. Le bonhomme Orgon est convaincu qu'il est le plus accompli des chrétiens, en sacrifiant à un dévot le bonheur de toute sa famille. Or ces travers, ces ridicules, sous les formes variées qu'ils peuvent prendre ou qui peuvent les mettre en lumière, sont indéracinables, immuables. Bien plus, ils ne font qu'envieillir et s'endurcir. Le spectacle que nous donne le poète comique est, avant tout, celui d'un ridicule condamné à rester toujours ridicule. A ce compte, l'action devient tout à fait secondaire et le dénouement importe peu. Voyez le *Misanthrope*, l'action se réduit à bien peu de chose ; cette absence d'intérêt *dramatique* ne nuit pas, je m'imagine, à l'intérêt bien plus vif qui s'attache à la profondeur de l'observation. Ou bien, et c'est le cas le plus fréquent, ces travers incorrigibles imposent leur redoutable tyrannie à des personnages sympathiques et innocents. C'est la naïve Agnès qui va être livrée aux brutales caresses du vieil Arnolphe. C'est Cléante et Elise dont la jeunesse est assombrie, et dont l'avenir va être brisé par la criminelle avarice de leur père. Or, dans la vérité des choses humaines, c'est l'innocence et la faiblesse qui seront ici impitoyablement sacrifiées. Trissotin triomphera et emportera avec la main d'Henriette, les écus du père. Tartuffe épousera la fille d'Orgon, après peut-être avoir séduit sa femme, et enverra en prison le malheureux qui a fait sa fortune. Béline enfermera dans un couvent sa petite-fille et mettra la main sur le trésor d'Argan. Voilà la vérité que voyait Molière, et que la nature même de son art, sans parler des exigences du public, lui défendait d'exposer. Or un dénouement heureux, mais en même temps vraisemblable et naturel, était une trahison à la vérité. Un dénouement absurde, conforme d'ailleurs aux secrets désirs du parterre, rendait plus visible la vérité des choses. Ce n'est assurément que dans la fantaisie de la comédie, que l'imbécillité d'Orgon peut triompher de la profonde et habile scélératesse de Tartuffe, ou qu'un esprit malade, tremblant devant les médecins qui font la loi chez lui, finira par les mettre à la porte. L'invraisemblance du dénouement suffit, à elle seule, à en montrer la fausseté et à faire voir où est le vrai.

Mais nous devons arrêter ici ces considérations qui nous entraîneraient trop loin. Quittons ce livre, en disant la haute estime que nous inspire le solide et sérieux travail de M. Mahrenholtz, et arrivons au troisième volume des *Französische Studien* [1].

---

1. M. M. vient de faire paraître chez Henninger, à Heilbronn (sous la date de

II

Le tome III des *Etudes françaises* est formé de sept fascicules consacrés chacun à une étude différente sur des questions qui intéressent l'ancienne langue française. Dans l'analyse suivante, nous rapprochons les unes des autres, les dissertations portant sur des sujets analogues, sans tenir compte de l'ordre dans lequel elles se suivent dans le volume.

Fascicules 1 et 5 : *Ueber Metrum und Assonanz der Chanson de geste « Amis et Amiles »*, von J. Schoppe; *Die Assonanzen im Girart von Rossillon*, von K. Müller. — Les auteurs de ces dissertations se proposent d'étudier la langue de ces deux poèmes en se fondant, non sur l'orthographe des manuscrits, base toujours chancelante, et qui échappe à la prise de la recherche scientifique, parce qu'elle se modifie au caprice des copistes, mais sur l'assonance ou la rime, seul indice sûr de la prononciation des poètes, et, dans une certaine limite, des formes grammaticales qu'ils emploient.

M. Schoppe, appliquant au poème d'Amis et d'Amiles, ce fécond procédé de critique inauguré par M. Gaston Paris dans son *Alexis* (il rend, sur ce point, l'hommage le plus éclatant à l'éminent éditeur de l'*Alexis*), cherche à tirer des assonances du poème des éléments de corrections à apporter au texte publié par M. K. Hoffmann. La dissertation se divise en deux parties, l'une sur le *mètre*, de 5 pages, l'autre sur l'assonance, de 35 pages. L'auteur a la prétention de présenter une exposition complète, et s'excuse pour cette raison d'apporter aux lecteurs maints faits connus depuis longtemps. Il aurait pu être encore plus complet, et commencer par dresser la liste des assonances d'Amis et d'Amiles; il aurait épargné au lecteur qui voudrait utiliser son travail la peine de se reporter pour chaque assertion au texte publié, et de voyager, parmi les quelques milliers de vers du poème, à la recherche de l'assonance que le caprice du poète a semée au hasard dans l'œuvre totale.

La méthode de ce travail est peu sûre et n'a qu'une apparente rigueur. L'auteur multiplie à l'infini et sans nécessité les divisions et les subdivisions. Nous avons des I et des II où le I se subdivise en A et B, où le A à son tour se subdivise encore en α), β) et γ), et où l'α) se résout en 1, 2, 3, 4 et 5 numéros; et toutes ces divisions et subdivisions pourraient tenir en un ou deux paragraphes et en trois ou quatre lignes. En revanche, les observations de fond sont incomplètes, vagues ou incertaines; l'auteur ignore encore qu'il faut distinguer les voyelles dites en position d'après leur timbre; il dit, par exemple, que l'è ouvert vient du *e* latin devant deux consonnes, sans dire si c'est l'*e* long ou fermé ou l'*e* bref ou

---

1883), une réduction de son grand travail : c'est un joli petit volume in-12 de 266 pages, publié sous le titre de : Molière, *Einführung in das Leben und die Werke des Dichters* : même plan, mêmes divisions; les sections seulement sont devenues des chapitres.

ouvert. Pour la diphthongue *oi*, il constate qu'elle repose toujours sur *è* ou *e* en latin, il en conclut que cette diphthongue *oi*, dans Amis et Amiles, correspond au *ei* du *Rolant*, mais il n'en conclut pas que l'orthographe *oi* est fausse, appartient au scribe, et cache une orthographe *ei* antérieure, etc.

Travail d'un débutant, qui n'a pas su tirer du sujet tout ce qu'il pouvait fournir.

Comme à M. Schoppe nous reprocherons à M. K. Müller de n'avoir pas donné, au début de son travail, la liste complète des assonances du *Girart de Rossillon*. Ici, il est vrai, la question est beaucoup plus compliquée, puisqu'il s'agit d'étudier et de comparer les leçons de plusieurs rédactions; raison de plus pour mettre entre les mains du lecteur les moyens de suivre une discussion d'ailleurs serrée. Il s'agit par les assonances de déterminer la langue, et par la langue l'origine de ce poème, que réclament tour à tour la langue d'oc et la langue d'oil. Nous ne pouvons ici suivre cette discussion; voici les résultats auxquels l'auteur aboutit : le poème a été originairement composé dans une langue qui n'est ni le pur provençal, ni le pur français, mais qui est un dialecte mixte, comme celui de la *Croisade contre les Albigeois,* du *Daurel et Beton,* et d'*Aigart et Maurin*.Cette langue s'étendait sur les limites des deux idiomes, et nous a été conservée dans ces débris épiques et dans quelques rares documents.

Dans cette langue, on saisit des différences dialectales, et le *Girart de Roussillon,* tour à tour, s'accorde et est en désaccord avec la *Croisade,* avec *Daurel*, avec *Aigart,* plus voisin d'ailleurs d'*Aigart* que des autres, ce qui le placerait sur la région orientale du domaine de ce dialecte. Travail sérieux, méthode scientifique; mais la question est encore si obscure que forcément les résultats auxquels arrive l'auteur ont toujours quelque chose d'un peu vague et indécis.

Le fascicule 3 est une dissertation de E. Görlich sur les dialectes du sud-ouest de la langue d'oil (*Die südwestlichen Dialecte der Langue d'oil Poitou, Aunis, Saintonge und Angoumois*). La question traitée par M. Edward Görlich touche par certains côtés à celle dont traite la dissertation précédente. Les caractères grammaticaux de ces dialectes n'ont jamais été établis d'une façon assurée. On ne connaît que cinq documents littéraires, écrits en ce dialecte, une vie de sainte Catherine, une version des sermons de Maurice de Sully, deux traductions du Pseudo-Turpin et une chronique des rois de France, documents d'ailleurs fortement imprégnés de français. M. G. y ajoute des chartes du XIII[e] ou du XIV[e] siècle, appartenant à l'Aunis, au Poitou et à la Saintonge et l'Angoumois, ainsi que des documents patois du XVI[e] siècle, ou des dictionnaires patois modernes. Il discute dans l'Introduction la valeur des documents anciens et l'origine probable de ceux dont la provenance est obscure, et dans ces divers documents étudie minutieusement les traits caractéristiques de la phonétique et de la morphologie.

C'est la phonétique, comme de juste, qui occupe la place la plus importante; l'auteur lui donne près des cent premières pages de son mémoire, laissant les vingt dernières à la théorie des formes. La méthode suivie est prudente; l'auteur a été à bonne école, et son travail est de valeur. On voudrait une conclusion et des tableaux résumant les traits généraux qui se dégagent de la masse des faits réunis. C'est imposer une tâche ardue au lecteur que de lui laisser ce soin de généraliser. Les tableaux de la conjugaison des verbes *avoir* et *être* dans les sermons de Maurice de Sully et dans les deux rédactions de Turpin, servent bien imparfaitement à combler cette lacune [1].

Le fascicule 6 traite de « la substitution inorganique des voyelles dans le développement formel de la racine verbale en français » (*Unorganische Lautvertretung innerhalb der formalen Entwickelung des französischen Verbalstammes*), par Dietrich Behrens. Titre bien obscur et bien compliqué pour exprimer une chose très simple : l'assimilation que l'analogie exerce, dans la conjugaison française, entre deux formes différentes d'un même radical. Le verbe *aimer*, par exemple, fait en ancien français *(j')aim, (tu) aimes, (il) aimet, (nous) amons, (vous) amez, (il) aiment*. La langue moderne dit *nous aimons, vous aimez*. L'ancienne langue disait : *(je) pri, (tu) pries, (il) prie, (nous) preions* ou *(nous) proions, (vous) preiiez* ou *(vous) proiiez, (il) prient*; la langue moderne dit *nous prions, vous priez*; il y a donc eu ici assimilation de la première et de la seconde personne du pluriel aux autres personnes. Inversement, le vieux français dit : *(que je) place, (que tu) places, (qu'il) place, (que nous) plaisions, (que vous) plaisiez, (qu'il) placent*; le français moderne dit *(que je) plaise, (que tu) plaises, (qu'il) plaise, (que nous) plaisions, (que vous) plaisiez, (qu'ils) plaisent*; il y a eu assimilation des trois personnes du singulier et de la troisième du pluriel aux deux autres. Dès quelle époque, dans quelles conditions, dans quelle mesure s'est opérée cette réduction analogique, tel est l'intéressant problème que cherche à résoudre M. Behrens. C'est, comme on le voit, un chapitre de cette vaste question encore mal abordée jusqu'ici, du rôle de l'analogie dans la flexion.

Le travail de M. Behrens est un riche recueil de formes verbales empruntées à tous les dialectes de la langue d'oil, et disposées avec méthode et clarté. L'auteur n'a pas ménagé ses efforts, et cette dissertation peut compter parmi les plus importantes qu'ont apportées ces dernières années pour l'histoire de la conjugaison française. L'auteur passe en revue plus de trois cents verbes (sans compter les composés) qui présentent des traces visibles d'actions analogiques de ce genre.

---

1. Pourquoi l'auteur désigne-t-il sous le nom de *loi de Bartsch (Bartsches Gesetz)* la diphthongaison de l'*a* accentué après une palatale? Si M. Bartsch a le mérite d'en avoir le premier reconnu le caractère, d'autres romanistes, entre autre M. G. Paris, y ont ajouté leurs découvertes, fort importantes elles aussi, et c'est leur faire tort que de la désigner, telle qu'elle est formulée aujourd'hui, sous le nom du premier découvreur.

Il cite d'abord des verbes qui, ayant disparu de la langue avant l'apparition de l'assimilation analogique, nous conservent la conjugaison étymologique dans sa pureté native ; puis un nombre plus considérable de verbes qui ont laissé des traces incomplètes d'assimilation dans des parties de leur conjugaison.

Dans la troisième section (p. 25), l'auteur donne la liste des verbes qui ont assimilé les formes faibles aux formes fortes (*aimer, siéger, croire, cueillir, demeurer, cuire, fuir, prier, prisier*, etc.) ou les formes fortes aux formes faibles (*laver, lever, opérer, jouer, vouloir, moindre, prouver, couler, courir, aider, empaitrer*, etc.). Une section spéciale est réservée aux verbes en *icare* qui ont donné *-oyer* ou *-ier*, ou *-chier -cher, -gier -ger*, ou l'un et l'autre; aux verbes qui présentent l'action analogique d'autres verbes voisins de sens ou de forme (*ordener* et *donner*, d'où *ordonner; craindre, plaindre*, d'où *craignant* pour *cremant*, etc.).

Dans tous les cas étudiés ici, l'auteur n'a considéré que l'assimilation de la voyelle du radical. Il y a aussi assimilation de la consonne dans *place* et *plaisons, face* et *faisons* (subjonctif). Au parfait fort et au participe, traces d'analogie de même nature.

Ce rapide résumé donne une idée de l'étendue du travail que l'auteur a condensé dans les 92 pages de son mémoire : non pas qu'il soit complet; je ne vois rien, par exemple, sur la conjugaison de *vaincre*, un des plus curieux exemples du triomphe de l'analogie sur l'étymologie, ni sur la formation des participes présents, comme *sourdant* de *sourdre* (malgré *surgentem*), ni celle des imparfaits comme *esteit* d'après *estre (essere)* comparé à *mettre*, ni sur l'action toujours vivante de l'accent tonique dans la conjugaison populaire des verbes en *eter* et *eler* (*il cachète, cach'té, renouvelle, renouv'lé*; formes analogues à celles de l'ancienne conjugaison *parole, parler*, etc.). Mais, malgré ses lacunes et les erreurs de détail ou des hypothèses contestables sur lesquelles nous ne pouvons nous arrêter, c'est un travail d'une haute valeur qui fait honneur à son auteur.

De la morphologie nous passons à la syntaxe : nous rencontrons trois mémoires, de M. Julien Schlickum, sur l'ordre des mots dans Aucassin et Nicolette (*Die Wortstellung in der altfranzösischen Dichtung « Aucassin et Nicolette »*), de M. Bernhard Völcker sur l'ordre des mots dans les plus anciens monuments de la langue française (*Die Wortstellung in den ältesten französischen Sprachdenkmälern*), et de M. Joseph Klapperich sur le développement historique des rapports syntactiques dans les phrases conditionnelles en ancien français (*Historische Entwickelung der syntaktischen Verhaeltnisse der Bedingungssätze im Altfranzösischen*).

Les travaux sur la syntaxe française ont pris dans ces dernières années, en Allemagne, un développement considérable, et en général fâcheux. Il n'est guère de petit aspirant au doctorat, encore sur les bancs d'un séminaire de philologie qui, en quête de sujet de thèse, ne se jette sur un au-

teur français pour étudier un chapitre de sa syntaxe. Ainsi délimitées, rien de plus facile que ces études de pures statistiques syntactiques, et rien non plus de moins utile. Il importe, non d'entasser des dissertations ayant chacune un plan différent, sur tel point de la syntaxe de tel ou tel écrivain, mais de suivre le développement historique d'une forme syntactique à travers toute une série de documents, et durant une période déterminée. M. J. Lecoultre et M. Morf ont commencé à étudier l'ordre des mots l'un dans Crestien de Troyes, l'autre, avec beaucoup de distinction du reste, dans le Roland; d'autres, à la remorque, vont étudier l'ordre des mots dans Joinville, dans Froissart, d'autres ailleurs, et M. Schlickum dans Aucassin et Nicolette. Est-ce que de ces diverses études présentant un plan et des vues différentes, il sortira une histoire de l'ordre des mots dans la vieille langue? Ce n'est guère vraisemblable. Pour entreprendre cette histoire, il faudrait reprendre tous ces travaux et y mettre une unité qui fait défaut. M. Schlickum aurait plus utilement employé son temps à faire une étude réellement *historique*.

Du moins l'étude de M. Völcker a-t-elle le mérite d'embrasser toute une période de la langue, et d'étudier, dans une partie de son développement historique, une question syntactique déterminée. De même pour le travail de M. Klapperich; des monographies de ce genre, bien faites, nous font pénétrer plus avant dans l'intelligence de la langue : mais, là encore, pourquoi se borner au moyen âge, et ne pas suivre l'histoire des propositions conditionnelles jusqu'à nos jours? Séparons donc le moins possible l'étude de l'ancienne langue et celle de la nouvelle; il n'y a pas plus de solution de continuité entre les diverses périodes de la vie de notre langue qu'il n'y en a entre les générations successives qui relient les hommes d'autrefois aux hommes d'aujourd'hui. Si une nation peut transformer d'un coup, par un acte révolutionnaire, ses institutions et son passé politique, il n'en est point de même de son idiome, et l'usage présent plonge par des racines sans nombre au fond de l'usage des siècles passés.

A. Darmesteter.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous avons reçu de M. André Morillot une plaquette, très intéressante, *Thémis et les divinités de la justice en Grèce*, sur laquelle nous comptons revenir prochainement.

— M. l'abbé L. Duchesne a commencé la publication du *Liber pontificalis* (chez Thorin); le texte, l'introduction et les commentaires formeront deux volumes gr. In-4°, comprenant près de 180 feuilles.

— La *Commission des archives diplomatiques* a remis au ministre des affaires étrangères un rapport général sur ses travaux depuis 1876. Elle vient de faire dresser et mettre en vente un *Inventaire sommaire* des fonds dits *Fonds de France et mémoires*

divers ; notre ministère des affaires étrangères est donc le premier qui fait connaître au public les richesses renfermées dans ses archives. La commission fera prochainement paraître les *Instructions* données aux ambassadeurs de 1648 à 1789. Le Ier vol. *(Autriche)* est sous presse ; il sera publié, au mois de mars, chez l'éditeur Germer-Baillière, par M. A. Sorel. Les autres volumes suivront à intervalles réguliers, à raison de deux volumes au moins par an : *Angleterre*, M. Baschet ; *Russie et Pologne*, M. Rambaud ; *Prusse*, M. Lavisse ; *Espagne*, M. Morel-Fatio ; *Etats scandinaves*, M. Geffroy ; *Hollande*, M. Maze ; *Turquie*, M. Girard de Rialle ; *Rome*, M. Hanotaux.

— Le troisième volume de l'*Histoire de la ville du Havre et de son ancien gouvernement*, par M. Borély, vient de paraître ; il termine l'ouvrage, et contient de nombreux documents sur l'histoire maritime de la ville et sur la situation des protestants havrais après la révocation de l'Edit de Nantes.

— Une *Bibliographie du département de Seine-et-Oise* doit paraître prochainement, chez H. Menu ; elle est due à M. Paul Pinson ; c'est un catalogue alphabétique, par noms d'auteurs et ouvrages anonymes, des documents imprimés et manuscrits, cartes et plans ; elle comprendra cinq fascicules, au prix de cinq francs chaque.

— Les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de M. Renan, publiés dans la « Revue des Deux-Mondes » paraîtront prochainement chez Calmann-Lévy, et en traduction anglaise, à Londres, chez Chapmann et Hall.

— *Frédéric II et Marie-Thérèse*, le nouvel ouvrage de M. le duc de Broglie, paraîtra également en traduction anglaise chez Sampson Low ; le livre a été traduit par Mrs. Cashel Hoey.

— La commission exécutive du monument national de J. J. Rousseau, présidée par M. Henri Martin, a décidé qu'une exposition d'œuvres de toute espèce, estampes, gravures, portraits, bronzes, médailles, manuscrits, éditions, etc., relatives au grand écrivain, aurait lieu dans les premiers mois de cette année, à une époque et dans un local qui seront fixés ultérieurement.

— M. Henry Jouin, chargé par le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts de recueillir sur place les éléments d'une *Histoire de l'art français en Italie*, vient de rentrer à Paris ; il a retrouvé en Italie près de trois cents œuvres françaises, dues à Guillaume de Marseille, Jean Leclerc, Puget, Legros, Natoire, Poussin, Claude Gellée, Jean de Douai, Francheville, Houdon, Parrocel, etc.

— Par décret rendu sur le rapport du ministre de l'instruction publique, il est créé, à la Faculté des lettres de Paris, une chaire de littérature française du moyen âge et d'histoire de la langue française. M. Arsène Darmesteter, docteur ès-lettres, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris et à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, est nommé professeur titulaire de cette nouvelle chaire.

— Un concours philologique et littéraire doit avoir lieu à Montpellier au mois de mai 1883. Seront décernés : 1° un prix de 300 fr. à la meilleure étude sur le patois, ou langage populaire, d'une localité déterminée du midi de la France (collection de chansons, contes, proverbes, devinettes, comparaisons populaires). Ces textes devront être reproduits exactement, c'est-à-dire sans rien changer à la langue du peuple, et tous traduits en français. On y joindra la conjugaison des verbes *chanter, finir, mourir, prendre, avoir, être, aller, pouvoir*. Indiquer les autres localités, connues de l'auteur, où se parlerait le même idiome populaire ; ce prix est exclusivement réservé aux institutrices ou instituteurs primaires ; 2° un prix de 500 fr. au meilleur travail de philologie romane ayant pour base des textes qui soient antérieurs au xve siècle, et qui appartiennent à la langue d'oc ou à la langue d'oïl. Rentrent dans cette catégorie les publications de textes et les études d'histoire littéraire ; 3° un

prix consistant en un objet d'art de la valeur de 200 fr., au meilleur travail philologique ayant pour objet un idiome populaire néo-latin : Belgique, Suisse, France, Espagne, Portugal, Italie, Roumanie, Amérique. Cette étude devra s'appuyer sur un choix de textes (chants, contes, proverbes, légendes, etc.). Y joindre la géographie du dialecte étudié. Tous les ouvrages qui concourront pour le second ou le troisième prix de philologie devront être écrits dans une langue néo-latine, et pourront être des ouvrages ayant paru depuis le 1er janvier 1882. Les adresser franco à M. A. Boucherie, secrétaire de la *Société des langues romanes*, avant le 1er avril 1883.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 janvier 1883.

M. Auguste Molinier est élu auxiliaire de l'Institut pour la publication des chartes et diplômes, en remplacement de M. Siméon Luce, élu membre de l'Académie.

M. Miller communique plusieurs inscriptions grecques découvertes en Egypte par M. Maspero. L'une des plus importantes est une inscription funéraire du IIIe siècle de notre ère, gravée sur une plaque de marbre. Elle provient d'Alexandrie. Le texte est incomplet, la partie gauche du marbre étant perdue. L'inscription est en vers scazons; quand elle était complète, elle devait comprendre environ une trentaine de vers. Voici, selon M. Miller, la traduction des parties conservées :

« Passant, arrête tes pas, si tu veux connaître le nom de celui qui repose sous cette stèle de marbre. Un tel ... homme honnête parmi les mortels ... a laissé l'éclat du soleil, n'ayant pas encore achevé sa ... année ... Seul parmi les hommes ... il a surpassé en vertu ceux du même âge que lui... Il était juste, religieux, philanthrope... »

(Au mort :) « La réunion de tes compagnons te pleure, la foule de tes serviteurs te pleure. Tu fus si honorable en tout que tu paraissais être, bien qu'un enfant par l'âge, un vieillard par l'intelligence.

« Et toi, mère aimable, apaise le cours des gémissements ordinaires dont se nourrit le deuil et qui font un mal inutile. Car personne n'a pu éviter le fil des Parques; ni mortel ni immortel, ni le prisonnier ni le tyran qui est parvenu aux honneurs de la royauté, personne n'a cru pouvoir échapper aux lois immuables. Titan n'a-t-il pas pleuré Phaéton, quand, précipité de son char, il tomba du ciel sur le sol de la terre? Hermès, fils de Maia, n'a-t-il pas pleuré son fils Myrtile, quand, du haut de son char, il fut emporté par les flots? Thétis n'a-t-elle pas gémi sur son enfant robuste, quand il mourut frappé par les traits d'Apollon? Le roi des mortels et de tous les dieux n'a-t-il pas pleuré Sarpédon, n'a-t-il pas déploré sa mort? Le roi de Macédoine, Alexandre, engendré par Ammon qui l'adopta sous la forme d'un serpent... » (La fin manque.)

Une autre inscription funéraire, en distiques, est très mutilée. M. Miller propose divers essais de restitution, dont plusieurs lui ont été suggérés par M. Henri Weil. L'inscription suivante, qui est de la fin du IIe siècle ou du commencement du IIIe siècle de notre ère, donne le *cursus honorum* d'un fonctionnaire romain :

Τ·ΑΥΡΗΛΙΟC·ΚΑΛΠΟΥΡΝΙΑΝΟC
ΑΠΟΛΛΩΝΙΔ^{H}C·ΧΙΛΙΑΡΧΟC
ΛΕΓΙΩΝ^{o}CΙΔ·ΓΕΜΙΝΗC
ΧΙΛ·ΛΕΓ·ΙΓ·ΓΕΜΙΝΗΣ·ΕΠΙ
ΤΡΟΠΟΣΓΑΛΛΙΑΣΑΚΟΥΙΤΑ
ΝΙΚΗΣΕΠΙ·ΚΗΝCΩΝΕΠΙ
ΤΡΟΠΟCΜΥCΙΑCΤΗCΚΑ
ΤΩ·ΕΠΙ··ΘΡΑΚC·ΕΠΙ
ΔΕΛΜΑΤΙΑC·ΕΠΙ·ΑΙΓΥΠΤ
ΟΥ·ΙΔΙΟΥΛΟΓΟΥ
ΖΗCΑCΕΤΗ$\overline{\text{ΝΕ}}$

« Titus Aurelius Calpurnianus Apollonides, chiliarque de la 14e légion *gemina*,

chiliarque de la 13[e] légion *gemina*, procurateur de la Gaule Aquitaine, *procurator vectigalium*, procurateur de la Basse-Mysie, procurateur de Thrace, procurateur de Dalmatie, procurateur d'Egypte, vérificateur du fisc, ayant vécu cinquante-cinq ans. »

M. Benoist achève la lecture de son mémoire intitulé : *De l'interpolation qu'on a cru reconnaître dans le texte d'Horace.* C'est en France, au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, dit M. Benoist, que la question a été soulevée pour la première fois, par Guyet, Tanneguy Lefèvre, Du Hamel et le P. Saradon. Bentley ne s'est pas associé, sauf sur un point, aux tentatives de retranchement de ses prédécesseurs et de ses contemporains. Des doutes ont été proposés, à la fin du XVIII[e] siècle, sur divers passages, par plusieurs philologues allemands. Mais c'est quand parut l'édition du hollandais Hofmann Peerlkamp que la querelle s'échauffa, les uns tenant pour la nouvelle théorie, les autres la combattant à outrance. Aujourd'hui il n'y a plus qu'à décider entre ceux qui, tout en défendant le texte traditionnel, reconnaissent qu'il s'y trouve beaucoup d'imperfections, et ceux qui, laissant de côté le vaste système de suppressions de Peerlkamp, de Gruppe et de Lehrs, se réduisent à condamner un petit nombre de passages qui leur semblent tout à fait indignes d'Horace. — Mais les critiques de ce genre, poursuit M. Benoist, sont purement esthétiques. Le goût des uns condamne ce que le goût des autres admet. Aucune preuve directe ne peut être donnée de la présence d'une interpolation. Une seule pièce offre des erreurs et des contradictions qui arment la critique. C'est la 8[e] ode du IV[e] livre, où Bentley et Madvig eux-mêmes ont proposé des suppressions nécessaires. Mais on ne peut guère s'expliquer l'introduction de vers isolés dans une ode. Il est plus vraisemblable d'admettre que l'ode entière s'est glissée subrepticement dans le recueil. On a pu attribuer à Horace une pièce qui ne lui appartenait pas, comme on en attribue d'autres à Virgile, à Tibulle, à Ovide. Il peut donc y avoir dans Horace, dit en terminant M. Benoist, non des additions de strophes, mais des interpolations de pièces entières ; et encore n'est-ce guère que pour la 8[e] ode du IV[e] livre qu'on trouve des preuves plausibles de l'interpolation.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : EGGER (Emile), *la Tradition et les Réformes dans l'enseignement universitaire;* — par M. Alexandre Bertrand : PIÉTREMENT, *les Chevaux dans les temps préhistoriques et historiques;* — par M. Oppert : HOMMEL, *Die vorsemitischen Kulturen in Aegypten und Babylonien;* — par M. de Rozière : PROST (Auguste), *l'Immunité, étude sur l'origine et les développements de cette institution* (extrait de la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*).

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 10 janvier 1883.

M. Victor Guérin entretient la Société de sa récente exploration du Liban, il y a visité plus de 300 villages. L'un des plus hauts sommets de l'Anti-Liban est couronné par la ruine d'un temple, dont saint Jérôme parle comme étant encore le but d'un pèlerinage célèbre de la part des païens.

M. l'abbé Thédénat communique, de la part de M. Maxe Verly, deux inscriptions romaines trouvées, l'une à Reims, l'autre dans le département de Meurthe-et-Moselle ; cette dernière, aujourd'hui conservée au Musée Lorrain à Nancy, contient le nom Inciniossa dont on ne connaissait jusqu'ici pas d'exemple.

M. de Lasteyrie présente à la Société un petit calendrier en bois de la fin du XIV[e] ou du commencement du XV[e] siècle appartenant à la Bibliothèque nationale ; en regard de chacun des jours du mois sont figurés les saints correspondants. C'est un monument de la plus grande rareté. Le seul exemplaire similaire connu se trouve au Musée de Bologne.

M. de Laurière communique une inscription trouvée à Faro, dans le Portugal, par M. Estacio da Veiga à qui l'on doit d'importantes fouilles exécutées dans ce pays. Cette inscription contient l'expression SVB ASCIA qui apparaît pour la première fois dans l'épigraphie de la Lusitanie et de l'Espagne, on y trouve également la forme MISOLIO, pour MAVSOLEVM.

E. MUNTZ.

Le Propriétaire-Gerant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 5 Février — 1883

Sommaire : 31. Œuvres de M. Malabari. — 32. MORILLOT, Thémis et les divinités de la justice en Grèce. — 33. STIEVE, La guerre des deux calendriers au XVI[e] siècle. — 34. Œuvres de Molière, p. p. MESNARD. VII. — Thèses de MM. Larroumet (Le quatrième livre de Tibulle; Marivaux, sa vie et ses œuvres), Doulcet (Ce qu'Arrien doit à Xénophon; l'Eglise et l'empire romain pendant les trois premiers siècles) et Bréton (Les Métamorphoses d'Ovide; Essai sur la poésie philosophique en Grèce). — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des antiquaires de France.

---

31. — BEHRAMJI M. MALABARI, **In Memoriam** (Olive, Lady Fergusson), Bombay, 1882.

Bhaṭṭ Moksh Mûlar krta dharmni utpatti tathâ vrddhivishenân bhashaṇ. (Traduction guzeratie des conférences de M. Max Müller sur l'origine et le développement de la religion en Inde.) Bombay, 1881.

Surôdi ittifâq (Songs of Association). Bombay, 1881.

M. Behramji M. Malabari, que nous demandons la permission d'introduire aux lecteurs de la *Revue critique*, est un jeune homme fort connu à Bombay où il représente l'élément le plus avancé du parsisme. Elevé, nous apprend-on, parmi des chrétiens dont la vie a eu sur lui plus d'influence que la doctrine et lui a inspiré un profond sentiment de sympathie pour le christianisme, mais sans rien lui révéler de nature à lui en faire adopter les dogmes, il a étudié ensuite l'hindouisme, puis l'islamisme et a conclu qu'autant valait rester dans la religion de Zoroastre, mais à l'extrême frontière plutôt qu'au centre. M. M. semble avoir trouvé la paix dans un déisme vague et inoffensif qui prédispose fort bien à la tolérance.

Mais l'originalité propre de M. M. est surtout littéraire. Il a rêvé d'être l'interprète de la civilisation et des idées modernes parmi ses compatriotes et il y a travaillé de très bonne heure, — ses premières poésies datent de l'âge de dix ans, il en a aujourd'hui vingt-huit — et sous bien des formes, — vers et prose, traductions et journal, anglais et guzerati. Il y a deux ans environ, il a fondé un journal hebdomadaire l'*Indian spectator*, qui a pris rapidement une des premières places dans la presse indigène, et qui ne manque pas d'intérêt pour un lecteur européen, bien que malheureusement il commente les événements de la semaine plutôt qu'il ne les fait connaître ; la langue en est remarquable par le trait, la vigueur et la *pungency* du style, très *idiomatique*, — un peu trop parfois et fortement marqué de ce caractère de familiarité exotique auquel on reconnaît l'anglais tropical. Mais M. M. est poète

avant tout : la presse indienne à l'unanimité a reconnu en lui, non-seulement le premier poète parsi, — ce qui peut-être ne serait pas dire beaucoup, car je crois que M. M. est le seul, — mais le premier poète guzerati du jour. M. M. a cultivé la Muse dans les deux langues, anglais et guzerati :

Hinc cui Barbaries, illinc Musa indica plaudit.

Son premier poème, le *Niti-vinod* (Plaisirs de la moralité), publié en 1874, lui a valu les suffrages du révérend Wilson, le fameux missionnaire de Bombay, et d'autres juges compétents qui ont vivement loué la pureté de son style et sa connaissance parfaite des lois de la prosodie. L'année suivante, M. M. publiait un recueil de poésies anglaises (*The Indian Muse in English garb*) qui fut fort bien accueilli par les *Eurasians* et par les Indophiles de Londres. Nous avons sous les yeux un spécimen du talent poétique de l'auteur, dans une pièce consacrée à la mémoire de Lady Fergusson, femme du gouverneur de Bombay, dont la mort subite au commencement de l'année dernière créa une douloureuse émotion dans la population anglaise et indigène de la présidence. M. M. montre ici aussi une connaissance remarquable de la prosodie : les sentiments exprimés sont fort nobles et il y a dans les idées et les expressions une certaine simplicité de jeunesse qui n'est pas sans charme. M. M. cherche à imiter la simplicité élégante de Tennyson et la profondeur de sentiment de Wordsworth qui est son poète favori et qu'il a quelque part, avec beaucoup d'originalité, comparé à Zoroastre.

Dans les deux dernières années, M. M. a entrepris une œuvre pour laquelle il fallait une foi et un courage d'apôtre et dans laquelle il est en pleine voie de succès. Il a entrepris de faire pénétrer dans le courant de la pensée hindoue, par des traductions dans les dialectes populaires, les principales synthèses auxquelles les études religieuses sur l'Inde ont donné lieu en Europe. Il a commencé par une traduction guzeratie, faite en collaboration avec M. Navroji M. Mobedjina, des *Hibbert Lectures* de M. Max Müller sur les religions de l'Inde. Viendront plus tard des traductions en sanscrit, en marathi, en bengali, en hindi et en tamoul. M. M. a fait de cette œuvre son *samarpana :* son ambition sera satisfaite « si cette traduction apporte la paix à quelqu'un de ses frères aryens au milieu des tourments du monde ; si elle lui rappelle les exploits de ses illustres ancêtres ; si la contemplation du Moi objectif le conduit à l'étude du Moi subjectif ; s'il trouve là un moyen de comprendre le *Parmanada* (Paramânanda, le bonheur suprême), le *Parmatma* (Paramâtma, l'âme suprême) qui est le *Sata* (Sat), l'essence suprême, le Non-né, l'Infini, l'Immortel ; s'il peut par là pénétrer de quelque façon dans les expériences de l'incomparable Aryo-Germain, le *Muni* Max Müller, qui a consacré toute sa vie à l'interprétation des deux principaux phénomènes de l'histoire humaine, à savoir : la foi aryenne et le langage aryen ». Pour éveiller l'intérêt du public indien, M. M. a fait

une tournée d'un bout à l'autre de la Péninsule en exposant son plan et son objet, et son zèle et son ardeur infatigables ont été récompensés au-delà de toute espérance : toute la presse indienne a vivement encouragé l'entreprise : Keshub Chunder Sen et Rajendralal Mitra ont donné l'autorité de leur nom, la Maharani Surnomoye a souscrit 1,000 roupies et les frais de la traduction guzeratie sont en grande partie payés par les souscriptions du Bengale. Il y a là un indice d'opinion intéressant et il n'est pas impossible que cet effort aboutisse à la transformation des dialectes populaires en langues capables de supporter l'expression d'idées abstraites et scientifiques ; les dialectes vivants arriveraient ainsi à remplir les hautes fonctions jusqu'ici réservées au sanscrit, langue morte, et à l'anglais, langue étrangère. « Nul langage, observe le *Statesman* du 30 mars 1882, n'a une plus noble destinée que l'anglo-saxon : mais on commence à sentir que faire de l'anglais le langage national de l'Inde est un rêve de visionnaire. Ce rêve ne sera jamais réalisé et, dans l'intérêt véritable du peuple, il n'est pas à désirer qu'il se réalise. L'Inde doit avoir sa littérature nationale à elle ; à proprement parler, chaque province doit avoir son dialecte distinct, comme elle a son administration distincte, chaque dialecte dépendant également du sanscrit, comme chaque gouvernement provincial dépend de l'autorité centrale ». Comme on devait s'y attendre, en effet, c'est la lexicographie sanscrite qui fournit au guzerati de M. M. tout son bagage philosophique et abstrait, de la même façon que chez les peuples latins, et même dans toute l'Europe, c'est le latin qui a prêté aux dialectes dérivés l'expression de toutes les idées qui s'élevaient au-dessus du niveau habituel de la pensée populaire.

En même temps que sa traduction des *Hibbert Lectures*, M. M. publiait un nouveau recueil de poésies guzeraties, *Surôdi Ittifâq* (Songs of Association), les unes originales, les autres traduites de l'anglais. Je laisse à des juges plus compétents le soin d'apprécier la valeur poétique de ce recueil : le journal zoroastrien, le *Miroir de Jemshid*, de janvier 1882, le salue comme le premier spécimen de poésie et de musique offert par la littérature zoroastrienne, qui jusqu'ici avait peu sacrifié aux grâces. La *Bombay Chronicle* rend hommage à la connaissance profonde des deux dialectes, guzerati persan et guzerati sanscrit, dont le poète a fait preuve et estime que les pièces imitées de Tennyson sont indubitablement un perfectionnement de l'original (obvious improvements of the original) [1]. Je ne connais pas assez les finesses des poésies guzeratie et anglaise pour décider entre Tennyson et M. M. et si le compliment est mérité : il prouve, en tous cas, la place élevée que M. Malabari a su si rapidement conquérir dans l'estime de ses compatriotes. Pour nous, nous sommes heureux de signaler ici et de saluer un mouvement litté-

---

1. Il s'agit de la pièce intitulée *Farzand behosh jigarne sujîv karnâr* (L'enfant ranimant le cœur inanimé), imitée du beau poème dans la *Princesse* : « Home they brought her warrior dead... »

raire si digne d'intérêt et qui peut avoir d'heureuses conséquences pour le développement scientifique et littéraire de l'Inde moderne, et d'envoyer de loin un mot de sympathie française au jeune et confiant initiateur.

James DARMESTETER.

32.— **Thémis et les divinités de la Justice en Grèce,** par A. MORILLOT. Besançon, Marion, Morel et Cie, 1882. in-8 de 69 pages.

Cette étude mythologique est un discours qu'un magistrat, ami de l'antiquité grecque, n'a pas craint de prononcer à l'audience de rentrée d'une Cour d'Appel [1]. Chose plus nouvelle encore, ce n'est point là un travail d'amateur, mais une dissertation soigneusement élaborée, qui a coûté à son auteur du temps et des recherches. A voir l'appareil des notes qui se déploie au bas des pages, il est évident que M. Morillot a voulu faire œuvre d'érudit.

M. M. connaît bien les auteurs qui, avant lui, ont traité le sujet. Il les a lus [2], et a su tirer parti de ses lectures. Avec des guides comme Gerhard, Preller, Welcker pour l'ensemble de la question, comme M. Tournier pour Némésis, il était difficile de s'égarer. Aussi M. M. nous donne-t-il un résumé généralement exact de ce que l'on sait sur les divinités grecques de la justice. Ce résumé, qui a le mérite d'être clair et de se lire facilement, est cependant insuffisant ou erroné sur quelques points. Les pages consacrées à Jupiter sont manifestement trop courtes. M. Morillot a oublié de faire ressortir — ce qui était important — le caractère prophétique de Thémis. Il s'est trompé sur les Heures qui, en Grèce, ne personnifient point, comme à Rome, les quatre saisons, mais seulement le printemps et l'été. Au sujet des Démons, il exprime, en passant [3], des idées aventureuses, qu'il a eu tort d'emprunter à M. Hild [4]. Enfin, il n'a pas vu que c'est sous l'influence des Mystères d'Eleusis que Triptolème a été ajouté aux trois juges ordinaires de l'Hadès.

On pourrait encore relever dans cette brochure quelques traces de rhétorique [5] et certaine affectation de bel esprit. L'auteur plaisante, avec trop d'agrément peut-être, sur « l'inamovibilité » des juges infernaux, sur « la chancellerie des Enfers qui n'a pas laissé d'archives, » sur « les

---

1. Cour de Besançon, audience solennelle de rentrée du 3 novembre 1882.

2. M. M. veut sans doute qu'on soit bien convaincu qu'il les a lus; car il va jusqu'à nous donner l'indication des lettres et des numéros que portent, à la Bibliothèque nationale, les livres qu'il a consultés. Ce soin paraîtra excessif, si l'on songe qu'il s'agit d'ouvrages imprimés et qui n'ont rien de rare.

3. P. 43.

4. *Etude sur les Démons dans la littérature et la religion des Grecs*. Cf. *Revue critique*, n° du 15 mai 1882.

5. En particulier, aux pages 15 et 69.

états de services de Minos » etc. Il lui arrive aussi, en parlant du ménage de Jupiter [1], de prendre le ton galant des *Lettres à Emilie*. Mais ces imperfections ne sont pas nombreuses, et encore ont-elles leur excuse. La solennité de la circonstance n'obligeait-elle pas l'auteur à faire montre d'éloquence? Et, pour se faire pardonner son érudition, n'était-il pas tenu de dérider un peu les graves personnages réunis pour l'écouter?

P. DECHARME.

33.— **Der Kalenderstreit des sechzehnten Jahrhunderts in Deutschland**, von Felix STIEVE. München, G. Franz, 1881, 98 p. in-4°.

M. F. Stieve, le savant historien bavarois dont nous avons déjà plusieurs fois présenté les travaux aux lecteurs de la *Revue*, a repris, dans le présent mémoire, un sujet récemment traité par M. Kaltenbrunner dans les publications de l'Académie de Vienne [2]. Il l'a fait en utilisant des documents d'archives nouveaux, mais surtout en étudiant à fond la littérature polémique contemporaine, très peu consultée jusqu'à ce jour et dont il a pu retrouver la majeure partie [3]. Son érudit et minutieux travail renferme toutes les données nécessaires pour s'orienter avec fruit dans l'histoire de cette *guerre des deux calendriers,* qui fut en apparence une lutte purement scientifique, mais en réalité, religieuse et politique, comme toutes celles du XVIe siècle. M. S. est d'avis que les princes protestants d'Allemagne ont eu tort sans doute de ne pas accepter les réformes de Grégoire XIII, mais son récit nous montre en même temps que les princes ne pouvaient guère agir différemment, au fond, étant donnés les préjugés du temps. Il est impossible de ne pas se ranger à son avis, après avoir pris connaissance des procédés maladroits ou même blessants, employés pour obtenir leur adhésion, et s'être rendu compte des conclusions que leurs adversaires prétendaient tirer de cette soumission au Saint-Siège. Un autre paragraphe fort curieux du mémoire de M. S. est celui dans lequel il nous montre qu'au moment même de cette polémique ardente, la science historique constatait déjà les imperfections du nouveau calendrier, introduit par la bulle *Inter gravissimas* du 24 février 1582. M. S. ajoute en quelques mots l'historique du dénouement postérieur de cette longue querelle. On sait que Leibnitz prépara le rapprochement des deux frères ennemis, mais c'est Frédéric II seulement qui consentit à introduire purement et simplement le calendrier grégorien dans ses états (1750). Une bibliographie complète termine l'intéressante étude de M. Stieve. R.

---

1. Pp. 17, 19.
2. *Sitzungsberichte*, vol. LXXXVII, pp. 485-586.
3. Pour les années 1583 à 1596 seulement, M. S. a réuni et analysé trente-deux publications relatives au nouveau calendrier.

34. — **Les grands écrivains de la France,** Œuvres de Molière, nouvelle édition revue sur les plus anciennes impressions et augmentée de variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, d'un portrait, de fac-simile, etc., par MM. Eugène Despois et Paul Mesnard, tome VII. Paris, Hachette, 1882.

L'éloge de cette édition de Molière n'est plus à faire, et M. Ad. Régnier, obligé de trouver un successeur au regretté M. Eugène Despois, ne pouvait s'adresser mieux qu'il ne l'a fait. Grâce à M. P. Mesnard, cette édition sera définitive, comme le Racine du même savant, et les deux ou trois volumes qui restent à publier ne tarderont pas à paraître. Ce tome VII contient trois pièces, l'*Avare*, *Monsieur de Pourceaugnac* et les *Amants magnifiques*. Le texte en est parfaitement bien établi, cela va sans dire, et on lira avec profit les notices dont M. P. M. a fait précéder ces trois pièces. M. Mesnard n'a pas cru devoir se préoccuper des critiques dont le cinquième volume de son édition avait été l'objet de l'autre côté du Rhin (V. la *Revue critique* du 18 juillet 1881); il a fait mieux, il a marché, et le septième volume de Molière est, comme ceux qui l'ont précédé, une œuvre de science véritable, et une œuvre de science bien française.

A. Gazier.

THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

Soutenance de M. Larroumet.

20 décembre 1882

Thèse latine : *De quarto Tibulli libro.* — Thèse française : *Marivaux, sa vie et ses œuvres.*

I

M. Larroumet a présenté à la Faculté des Lettres une thèse latine, intitulée : *de quarto Tibulli libro.* — On sait que des quatre livres d'élégies réunis sous le nom de Tibulle, les deux premiers seulement sont considérés comme l'œuvre de ce poète, que les deux autres sont composés de pièces diverses, attribuées d'une façon plus ou moins vague à ceux qui formaient avec lui le cercle de Messala. Mais les morceaux réunis dans le troisième livre présentent entre eux une certaine unité, et on leur donne généralement pour unique auteur le poète Lygdamus. Le quatrième est plus irrégulièrement formé : les pièces qui le composent sont de nature fort diverse et sont l'œuvre d'auteurs différents. Ces deux livres peuvent donc être étudiés à part; et c'est ainsi que M. L. a justifié d'abord, à la demande d'un de ses juges, le choix exclusif du quatrième auquel il s'était arrêté pour en faire l'objet de son travail.

Il le divise en trois groupes. Le premier est formé par le seul panégyrique de Messala. C'est une pièce écrite en vers hexamètres, et, bien qu'on ne trouve pas chez Tibulle un autre exemple de l'emploi de ce vers, M. L. n'hésite pas à la lui attribuer : il y voit seulement une œuvre de jeunesse. — Le second groupe est rempli par les amours de la noble Sulpicia et de Cerenthus, jeune homme d'une famille plus obscure. Mais il se compose à son tour de deux parties : ce sont d'abord les

lettres adressées par Sulpicia elle-même à son amant, toutes débordantes d'une passion qui s'exprime librement et sans art. M. L., très versé dans la connaissance du XVIIIe siècle, les compare aux lettres de Mlle Aïssé. Puis ces lettres servent à Tibulle de « document » — on a presque dit de « document humain » — pour composer sur le même sujet des élégies d'un art plus raffiné. M. L. étudie et caractérise tour à tour la matière et le développement achevé de ce qu'il appelle ingénieusement le « Roman d'un jeune homme pauvre à Rome. » — Enfin le troisième groupe appartient encore à Tibulle : il est formé de pièces amoureuses. Mais à qui étaient-elles adressées? Ce n'est, d'après M. L., ni à Delia, ni à Nemesis, ces deux amantes du poète que nomme Ovide; c'est à cette Glycère dont parle quelque part Horace et des cruautés de laquelle il essayait de consoler son ami. Delia et Nemesis occupent une grande place dans les deux premiers livres des élégies de Tibulle, ces dernières pièces nous feraient connaître son amour pour Glycère, et compléteraient l'idée que nous pouvons nous faire de la nature particulière de l'amour chez Tibulle, de cet amour fait — comme le disait M. Benoist — de passion et de patience.

Tels sont les points que M. L. — aidé, il faut le dire, par des travaux allemands assez nombreux et par des leçons professées il y a quelques années à la Sorbonne par M. Benoist — a établis dans sa thèse. Ses conclusions, en général, n'ont pas été contestées : on lui a reproché seulement de ne pas les avoir appuyées sur des preuves assez fortes, et d'avoir consacré à Tibulle une œuvre un peu légère, surtout si on la compare au vaste monument qu'il élevait en même temps à Marivaux. Peut-être aussi — comme l'a observé la Faculté — M. L., qui n'a pas prétendu sans doute faire œuvre d'érudit, ne s'est-il pas assez préoccupé d'établir d'une façon critique le texte de son auteur, et s'est-il trop hâté de s'en rapporter exclusivement à l'autorité de Lucien Müller, dont il a suivi l'édition, et de la collection où cette édition a été publiée. On a pu enfin relever encore quelques citations faites de seconde main, et surtout reprendre la forme souvent embarrassée et peut-être même peu correcte de sa dissertation. Il était évident — et la Faculté ne lui en a pas tenu rigueur — que M. L., mal à l'aise pour déployer toutes ses qualités dans un travail écrit en latin, avait réservé tous ses efforts pour sa thèse française.

II

La critique s'est beaucoup occupée de Marivaux depuis quelques années; mais un travail d'ensemble manquait : M. Larroumet vient de nous le donner dans sa thèse française sur *Marivaux, sa vie et ses œuvres*. L'auteur, inspiré par deux articles de Sainte-Beuve (*Causeries du lundi*, IX, pp. 342-381), où le sujet est indiqué en quelques pages excellentes, s'est proposé, comme il le dit, de donner non seulement son appréciation personnelle sur Marivaux, « mais encore le résultat d'une sorte d'enquête à son sujet : » c'est ce qui explique la part considérable faite aux notes et à l'appendice, et l'étendue du volume tout entier (660 pp. 8°)[1].

La thèse de M. L. comprend quatre parties : I. *L'homme*. — II. *L'auteur dramatique*. — III. *Le romancier*. — IV. *Le moraliste, le critique, l'écrivain*.

Dans la première, l'auteur nous retrace les principaux événements de la vie de Marivaux. Cette biographie, déjà esquissée par Ed. Fournier dans une notice (en tête d'une édition du *Théâtre complet*, chez Laplace et Sanchez, 1878), n'avait pas encore été traitée d'une manière complète. M. L. ne se contente pas de reprendre par le menu tout le détail de cette vie, et d'éclaircir les points encore obs-

1. Le volume a paru chez Hachette; il renferme deux portraits et deux fac-similés.

curs, il explique aussi les influences qui ont agi sur Marivaux et qui ont déterminé la tournure particulière de son esprit. — Marivaux, quoique né à Paris en 1688, était Normand; il ne serait pas impossible de trouver dans cette origine « une des causes indirectes de son goût pour les distinctions subtiles en matière de sentiment et les finesses de dialectique amoureuse » (p. 16). Son père était financier : mais sorti d'une ancienne famille de robe, il était une honorable exception à la classe si décriée des hommes de finance d'alors; aussi transmet-il à son fils des principes de désintéressement dont nous trouvons plusieurs fois la preuve dans sa vie. Par contre, son instruction classique fut assez négligée à ce qu'il semble : Marivaux ne savait point le grec, et goûtait peu le latin. Il était donc, à cette époque de vifs débats littéraires sur l'antiquité, un partisan naturel des modernes. Aussi fut-il accueilli avec empressement par la société des La Motte et des Fontenelle, vers qui le portaient ses propres affinités intellectuelles. Il se plut toujours dans ce monde, dont il aimait le tour d'esprit, assidu dans les salons de la marquise de Lambert et de M^me de Tencin. Fort goûté par quelques-uns, il déplaisait à d'autres, qui lui reprochaient de n'être pas assez enjoué, de trop s'observer lui-même et les autres, de mettre dans toute sa conversation trop d'apprêts, un goût trop persévérant d'analyse morale. (Marmontel, *Mém.*, liv. IV). Voltaire fut un de ceux dont l'inimitié fut la plus déclarée. Il y avait entre eux une profonde antipathie de nature; Voltaire, et c'est une des raisons de son extrême popularité, avait un peu l'esprit de tout le monde, si bien que Marivaux a pu dire, avec une pointe d'injustice : « M. de Voltaire est le premier homme du monde pour écrire ce que les autres ont pensé » (p. 88). Marivaux a son esprit et sa langue à lui; il est si parfaitement original qu'on l'accusait « de ne rien dire comme personne » (p. 163); aussi ne pouvait-il plaire à tous. Il vivait d'ailleurs au milieu d'un monde que Voltaire n'aimait pas; et enfin des griefs particuliers vinrent s'ajouter à ces raisons générales d'inimitié, surtout leur compétition pour l'Académie; Voltaire ne pardonna pas à son rival, qui lui fut préféré grâce aux intrigues de M^me de Tencin.

Malgré ces dissentiments, Marivaux ne trahit jamais la moindre animosité : on ne trouve pas une seule fois dans ses œuvres le nom de Voltaire. Quand celui-ci publia ses *Lettres philosophiques*, un libraire proposa à Marivaux d'en écrire une réfutation pour le prix de 500, puis de 1,000 livres, somme alors considérable; il refusa, bien qu'il fût personnellement hostile aux idées de Voltaire. Quoique très sensible à la critique, il garda toujours envers ses ennemis la même modération. On ne trouve chez lui qu'une seule fois, dans le *Paysan parvenu*, une riposte directe à Crébillon fils, qui l'avait vivement attaqué; encore Crébillon n'est-il pas nommé, et la page est d'une grande élévation de style et d'idées (v. pp. 103-105).

La réputation de Marivaux est restée sous le coup de deux ou trois accusations calomnieuses : il s'agit de ses relations avec M^me de Pompadour et M^lle de Saint-Jean. Or, pour ce qui est de la première, s'il toucha une pension de la célèbre favorite, ce fut sans qu'il l'eût sollicitée : il ignorait même de qui elle lui venait. Pour ménager ses scrupules, M^me de Pompadour, qui la lui avait accordée à la prière de M^me de Tencin, lui avait laissé croire qu'il était le pensionné du roi : quand il sut la vérité, il en fut si affecté que, dit-on, sa fin en fut hâtée (p. 143) : Voltaire, ni Marmontel, ni Buffon, ni Rousseau lui-même n'eurent ces scrupules. — On a également reproché à Marivaux de s'être fait le parasite de M^lle de Saint-Jean chez laquelle il vint loger à la fin de sa vie : c'est une calomnie inventée par Collé (*Journal*, t. II, p. 288) et acceptée depuis lors; M. L. en a fait justice (pp. 148 sqq.). Ce qui est vrai, c'est que Marivaux, toujours désintéressé dans sa vie, apportait dans ses comptes beaucoup de négligence; il disposait de moins de ressources

qu'il ne s'imaginait, et, dans ce ménage en commun, il croyait contribuer pour une part suffisante aux frais de son entretien, alors qu'en réalité il était l'obligé de Mlle de Saint-Jean : celle-ci, très délicate dans sa générosité, l'entretint dans cette illusion, si bien qu'à sa mort, croyant faire un testament en sa faveur, il lui laissa des dettes à payer.

L'appréciation et l'analyse littéraires tiennent, comme de juste, la place la plus importante dans la thèse de M. Larroumet. On peut distinguer dans Marivaux deux écrivains, l'un, bien connu, et dont on s'est surtout occupé, l'auteur dramatique et le romancier, l'autre, beaucoup plus ignoré, le moraliste et le critique. M. Larroumet les étudie tous deux avec le même soin, les complète l'un par l'autre, et arrive ainsi à reconnaître au talent de Marivaux une originalité et une portée qu'on ne songeait pas à lui accorder. D'ordinaire, on le caractérise d'un mot : le *marivaudage*, — jugement qui ne va pas sans une critique et qui, dans cette formule vague et sommaire, est une véritable injustice. Ce terme éveille toujours l'idée d'une manière affectée, prétentieuse, et ne rend compte ni du goût même de l'auteur, ni du mérite réel de son œuvre. Son désir, sa volonté est d'être naturel ; il l'a déclaré lui-même, « c'est la nature, c'est le ton de la conversation qu'il essaie de prendre ». Seulement il faut avouer que le naturel qu'il peint est d'un genre tout particulier ; c'est le naturel de son siècle, siècle raffiné et élégant par excellence : « entre gens d'esprit, dit-il, les conversations dans le monde sont plus vives qu'on ne pense, et tout ce qu'un auteur peut faire pour les imiter, n'approchera jamais du feu et de la naïveté fine et subite qu'ils y mettent ». (Avertissement en tête des *Serments indiscrets*, v. thèse, p. 168 et pp. 545 sqq.). Il faut ajouter du reste que, dans l'étude et la peinture de cette société, il n'a pas toujours évité le raffinement : c'est l'excès inévitable de ses qualités d'ingénieuse finesse. L'analyse subtile, poussée jusqu'à la minutie, de sentiments vrais, et en particulier de l'amour, est donc à la fois le charme et le défaut de cet aimable écrivain. Il ne faut point lui demander la gaîté franche et la force comique : il ne provoque guère que le sourire. Quant à la structure des pièces ou des romans, elle est en général bien fragile. Les romans ne sont pas composés, et n'arrivent même pas à terme. Dans les comédies, l'intrigue tout entière repose sur des obstacles imaginaires que les personnages se posent à eux-mêmes pour les franchir l'un après l'autre. — En résumé, l'œuvre de Marivaux, si elle n'est pas de premier ordre, constitue dans notre littérature un genre original et unique. Qu'on suppose un instant Regnard disparu, notre patrimoine littéraire n'en sera guère amoindri ; « enlevez, au contraire, le théâtre de Marivaux ; vous mutilerez non-seulement la littérature française, mais l'esprit français ; celle-là sera dépouillée d'un genre unique et charmant, celui-ci d'une fleur d'élégance, de poésie, de délicatesse » (p. 565).

Deux points méritent d'être signalés. L'un, c'est que Marivaux fut, au XVIIIe siècle, le seul qui, avec Sedaine et avant lui, réussit à faire un drame bourgeois simple et vrai : la *Mère confidente* (1735 ; — il faut y ajouter, v. p. 298 sqq. la *Femme fidèle*, jouée en 1753, pièce aujourd'hui mutilée). — L'autre, ce sont les rapports entre certaines pièces de Marivaux et les comédies de Shakespeare : on y voit les mêmes procédés, « le même goût du romanesque et de la féerie, du travestissement héroïque (v. surtout le *Prince travesti*), le même mélange du réel et de la fiction » (pp. 292 sqq.) ; pour quelques scènes, les ressemblances sont frappantes ; et les caractères des jeunes filles en général ont bien des traits qui rappellent Rosalinde, Viola, Imogène. Ces analogies sont trop fortes pour qu'on n'ait pas songé à une imitation ; Th. Gautier y a cru (*Hist. de l'art dram.*, V, p. 310 ; VI p. 216). Il est certain, en tous cas, que Marivaux a pu connaître Shakespeare ; on a trouvé un

exemplaire des œuvres du poète anglais dans sa bibliothèque ; d'ailleurs ses relations personnelles avec l'Angleterre peuvent faire supposer qu'il en connaissait la langue et la littérature. Un autre hypothèse est possible : c'est que ces ressemblances s'expliquent par une imitation commune des mêmes originaux, les canevas italiens, qui ont inspiré ce genre de comédies.

M. L. a longuement insisté sur Marivaux moraliste et critique. Il a relevé dans des œuvres aujourd'hui oubliées (telles que le *Spectateur français*), des pages où l'on trouve comme toujours une grande finesse d'analyse morale et un style agréable. Sa valeur comme critique est beaucoup plus contestable : Marivaux estime La Motte, bafoue Homère, fait peu de cas de Molière.

La soutenance n'a pas ajouté grand chose à cette étude si ample et si complète. M. Lenient a fait quelques réserves sur les jugements de l'auteur, qui lui semblent un peu trop favorables. En outre, dans le tableau que l'auteur fait du théâtre au moment où Marivaux parut, il lui reproche d'avoir oublié quelques noms de pièces qu'on pouvait relever, par exemple le *Jaloux désabusé* de Campistron (1709), comédie qui offre quelques analogies avec le genre de Marivaux ; à propos des pièces mythologiques, on pouvait rappeler l'*Arlequin Deucalion* de Piron (1722), bien plus amusant que les pièces semblables de Marivaux. — M. Janet estime que l'auteur a fait beaucoup trop de cas de Marivaux moraliste ; les développements généraux de morale sont chez lui d'une grande banalité et méritent l'oubli où ils sont tombés. A propos du marivaudage considéré comme genre littéraire, on aurait dû en signaler les origines dans quelques scènes de *La princesse d'Elide* et des *Amants magnifiques* (en particulier, II, sc. 3 et 4). — M. Petit de Julleville regrette qu'à propos de la langue et du style de Marivaux, dont M. Larroumet a indiqué les particularités, on n'ait pas dressé un lexique des termes et des locutions les plus remarquables. Enfin il aurait fallu signaler que Marivaux, le premier, a décidément fait accepter la prose au théâtre ; les pièces en prose, au moins les grandes comédies, ne sont chez Molière qu'une exception, et on ne leur attribuait, Molière tout le premier, aucune valeur littéraire : c'est avec Marivaux et Le Sage que cette singularité devient la règle ordinaire.

Soutenance de M. H. Doulcet.

23 DÉCEMBRE 1882

Thèse latine : *Quid Xenophonti debuerit Arrianus.* — Thèse française : *L'Eglise et l'Empire romain pendant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne.*

I

M. H. Doulcet présente à la Faculté des lettres un travail sur ce sujet : *Quid Xenophonti debuerit Arrianus.* Cet opuscule n'a d'une thèse que le nom, et rien ne justifie le titre choisi par M. Doulcet. Prié de donner au public une idée de son travail, M. D. expose qu'il a, dès le collège, remarqué — avec tous les auteurs de notices et de dictionnaires biographiques — une certaine ressemblance entre la vie d'Arrien et celle de Xénophon. Arrien professait une grande admiration pour son devancier, il voulait mériter le titre de « Nouveau Xénophon ». M. D. a tenu à examiner de plus près ce qu'il appelle cette question, et il a trouvé qu'aux Mémorables de Socrate correspond la publication des Entretiens d'Epictete, à l'Anabase des Dix Mille l'Anabase d'Alexandre, à un traité sur la chasse un autre traité sur la chasse, à un ouvrage de tactique un autre ouvrage de tactique. Tous les lecteurs seront frappés — comme l'a été M. le doyen Himly — par la banalité de ces observations et s'étonneront que des remarques de ce genre soient présentées à la Faculté

sous la forme d'une thèse, qui devrait être originale et apporter à la science des résultats nouveaux. M. D., qui se pique d'érudition, ajoute qu'il a profité des découvertes archéologiques pour ajouter quelques détails à ce qu'on savait sur le gouvernement d'Arrien en Cappadoce, sur les stations romaines du Pont-Euxin; le malheur est que chacun connaissait les inscriptions dont s'est servi M. D.; ici encore, rien de nouveau. Ramené malgré lui à la question et obligé de conclure, l'auteur explique qu'Arrien et Xénophon ont suivi les leçons de deux philosophes, dont l'enseignement ne nous est connu que par les écrits de leurs disciples; Arrien a dû à Xénophon d'occuper un poste dans l'armée; il a traversé le pays que Xénophon a parcouru dans la retraite des Dix Mille. Quant au style d'Arrien, il n'a aucune ressemblance avec celui de Xénophon; il a beaucoup plus emprunté à Thucydide qu'à Xénophon. Les deux écrivains diffèrent, or l'écrivain nous intéresse bien plus que l'homme, quand il s'agit d'Arrien. — Le sujet reste entier : « Quid Xenophonti debuerit Arrianus. »

M. Himly déclare tout d'abord que le candidat s'est posé une question à laquelle il ne répond pas. Il en dit quelques mots dans le *Proœmium;* il y revient dans un dernier paragraphe où la thèse est résolue négativement. A quoi servent les chapitres intermédiaires? Les 20 pages consacrées aux manuscrits et aux éditions d'Arrien sont déplacées; l'ouvrage renferme quelques renseignements utiles : étant donné le titre, ce sont des hors-d'œuvre; le sujet très mince s'est évanoui sous la plume de l'auteur. Il n'y avait pas de thèse à faire sur une pareille matière : tout avait été dit dans les deux pages de Sainte-Croix que M. D. cite en tête de son livre, et qu'il a le tort de citer en français. M. D. ne traduit jamais ses citations, et il emploie jusqu'à cinq langues différentes.

M. Perrot reproduit les mêmes critiques; il reproche aussi à l'auteur des obscurités, des allusions inutiles à la guerre de 1870, des discussions oiseuses sur la conduite d'Arrien à l'égard des chrétiens; nous ne la connaissons pas et ne pouvons pas la connaître. M. D. a eu raison de vouloir fixer la date du consulat d'Arrien; il ne l'a pas déterminée avec précision. Au contraire, il a expliqué d'une manière plausible la fin de la vie d'Arrien; Athènes lui avait conféré le droit de bourgeoisie, il y passa, selon toute apparence, 15 ou 20 années dans une retraite studieuse. Tout ce développement sur la vie d'Arrien est satisfaisant; on aurait pu le compléter par un tableau de la vie intellectuelle dans cette ville d'Athènes qui, en perdant son importance politique, était restée la capitale des arts et des lettres. Ces pages sont d'ailleurs en dehors du vrai sujet, du sujet que l'auteur s'était proposé, et qu'il annonçait dans son livre.

Un membre du jury laissait entendre que s'il était obligé d'exprimer par un chiffre la valeur qu'il attribuait à l'ouvrage, il ne pourrait guère la traduire que par un zéro. Soyons moins sévères; — tenons compte à M. D. de ses recherches et même de ses illusions, puisqu'aussi bien la Faculté des lettres a cru pouvoir accepter la thèse.

II

Cette thèse, ambitieuse de titre, gigantesque de proportions, a été refusée, ou, en termes plus polis, ajournée par le jury. La Sorbonne n'eût pu l'accepter sans scandale après une soutenance où de tant d'efforts consciencieux, de tant de ferveur chrétienne, de tant de candeur d'esprit, il n'était resté qu'une masse de papier imprimé.

L'auteur, ancien élève de l'Ecole des Carmes, procède à la façon de Pascal et de Bossuet. Il embrasse d'un coup-d'œil profond cette immense période de l'histoire;

il soulève et tranche les questions avec une rapidité vertigineuse; il dédaigne absolument la critique historique.

C'est ce qu'on lui a reproché sous toutes les formes et sur tous les tons.

M. Himly blâme le caractère général de la thèse, l'obscurité du style, l'absence de discussion sérieuse. Il s'élève contre ce mot de Pascal que l'auteur adopte « je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger ». Il proteste également contre la théorie du succès, chère à l'auteur. De la thèse, en effet, il ressort cette conclusion que, l'Eglise ayant triomphé, l'Empire romain a eu tort et que les persécutions n'ont aucune excuse.

M. Bouché Leclercq pousse l'attaque plus à fond. Il montre le défaut essentiel de la thèse : le parti-pris, la solution *a priori,* appuyée sur une tradition ecclésiastique que l'auteur a toujours l'air de montrer du doigt, sans cependant l'énoncer en termes précis. Le caractère confessionnel et théologique de l'œuvre éclate dès la préface et même dès la bibliographie : l'auteur feint d'ignorer l'existence de M. Renan : il n'a même pas lu Lenain de Tillemont. Le livre entier est plein d'allusions désagréables, de mots aigres-doux à l'égard des adversaires.

L'auteur commence par exagérer la tolérance de Rome à l'égard des religions étrangères. Il oublie l'affaire des Bacchanales, la fermeture du temple d'Iris, l'expulsion des Juifs sous Tibère. Mais il entrait dans son plan de montrer que dès l'origine les persécutions contre les chrétiens ont quelque chose d'inexplicable et de mystérieux. Que voit-on en effet? Un Etat qui frappe toujours et une Eglise qui toujours reçoit les coups. Pourquoi? Est-ce parce que les chrétiens forment des associations illicites? Non. Est-ce parce qu'en refusant d'adorer le génie de l'empereur, ils tombent sous le coup de la *Lex Majestatis?* Non. Sont-ils punis au nom d'une *Lex* de Veneficiis? Non. L'auteur avoue cependant que le fondement légal des persécutions est le rescrit de Trajan et même il en exagère singulièrement l'importance. Mais ce rescrit ne suppose-t-il pas déjà une législation préexistante? Ne découvre-t-il pas les inquiétudes du gouvernement, l'incompatibilité politique de l'empire et du christianisme? L'auteur ne s'arrête point à ces vues terrestres; il aime mieux croire qu'il y a dans la persécution quelque chose de mystérieux, que l'empereur romain est l'ennemi doctrinal du chrétien, qu'il représente une certaine force diabolique, l'enfer conjuré contre le ciel.

Partant de ce principe, l'auteur peut tout accepter et il accepte sans discussion sérieuse la venue de saint Pierre à Rome et les vingt-cinq années de son pontificat, le voyage de Paul en Espagne et ses rapports avec Sénèque. Il admet le christianisme de Pomponia Græcina sur la foi d'une inscription dont il ne détermine pas la date. Saint Jean est sorti intact de la chaudière bouillante, car Tertullien l'affirme. Les Actes des Martyrs sont authentiques et le plus authentique des martyres est celui de sainte Félicité, puisqu'on a découvert son tombeau. L'auteur ne paraît pas se douter que quand une légende est née, elle trouve moyen de se faire graver sur la pierre, sur le marbre, d'engendrer ses propres preuves.

Bref, entre M. Bouché Leclercq et le candidat, la discussion ne peut aboutir; les principes de critique sont trop différents l'un de l'autre.

M. Martha déclare ne rien comprendre à des chapitres entiers de la thèse et ses plus chers sentiments sont froissés de la sévérité de l'auteur qui reproche à Marc Aurèle de n'avoir pas été Constantin et qui, pour cette raison, le compare à Philippe II.

MM. Gebhart et Pigeonneau déplorent le manque absolu de critique, les affirmations tranchantes, le ton prophétique d'un auteur qui, pour l'histoire des premiers papes, n'a consulté ni Ranke ni Grégorovius.

M. Darmesteter se plaint que l'auteur ait accusé formellement les Juifs d'avoir excité la persécution contre les chrétiens. Il discute les assertions de la thèse et montre qu'il n'y a contre les Juifs que des indices très légers et des témoignages postérieurs. D'ailleurs l'auteur ignore complètement quelle fut la situation des Juifs sous l'Empire et ne dit pas un mot des Judéochrétiens.

M. Lavisse ne laisse rien subsister de la thèse : dans une exposition magistrale et éloquente, il montre la véritable cause des persécutions : cet antagonisme profond, cette incompatibilité radicale des deux sociétés, que l'auteur de la thèse ne veut pas admettre. Les chrétiens tombent sous le coup de toutes les lois, car ils les violent toutes. Ils dénigrent, ils ruinent tout ce qui constitue le patriotisme romain; ils ruinent sourdement le vieux monde; ils font le vide dans l'Empire. L'Etat romain a donc raison contre cette société sans patrie; les bons empereurs ont raison de chercher à détruire le christianisme; le persécuter est un acte de légitime défense. Il faut vouloir mettre le miracle partout pour trouver à la persécution un caractère religieux, pour attribuer aux empereurs des instincts diaboliques.

Soutenance de M. Guillaume Breton.

19 JANVIER 1883

I. *Thèse latine.* Metamorphoseon libros Ovidius quo consilio susceperit, qua arte perfecerit. — II. *Thèse française.* Essai sur la poésie philosophique en Grèce : Xenophane, Parménide, Empédocle.

I

Les deux thèses de M. Breton se rattachent au même ordre d'idées, il s'est appliqué à montrer, à deux époques, les rapports de la forme poétique et de la pensée philosophique.

Le style de la thèse latine a reçu de grands éloges de MM. Benoist et Havet ; elle a été pensée et écrite en latin. Des deux parties qu'indique le titre, la première est insuffisamment traitée, au jugement de M. Benoist. Sans doute Ovide a des défauts, mais c'est une mauvaise critique de lui reprocher de n'être point autre qu'il n'est. Sans doute Ovide n'est pas philosophe comme Lucrèce, mais n'est-il pas patriote, et le patriotisme de Lucrèce que M. B. oppose à la frivolité d'Ovide est-il bien sincère? Ovide a compris que pour qu'un poème devînt vraiment national, il fallait qu'il embrassât Rome entière, et surtout la Rome légendaire et primitive ; il a fait une encyclopédie superficielle, il est vrai, de la science de son temps ; il y a ajouté les légendes mythologiques et a disposé cette histoire du monde selon l'ordre chronologique, pour aboutir à l'apothéose d'Auguste, but dernier du poème. Il a ajouté à ses modèles grecs l'accent romain; cet amour de Rome se marquait déjà dans les *Fastes*, que M. B. a négligés. Son dessein est le même que celui de Virgile, mais il a pris toute la série des faits au lieu de s'en tenir à la légende troyenne. Il a eu raison d'adopter ce plan. Ceux qui ont pris pour sujet un épisode isolé, comme Silius, ont échoué malgré leur talent. M. B. n'a pas voulu faire œuvre historique, ni rapprocher les *Métamorphoses* des autres poèmes latins. Il a recherché le rapport entre la forme employée par Ovide et ses idées ; la forme existe d'après lui chez Ovide pour elle-même, les idées générales sont absentes, le seul dessein est de n'en point avoir et c'est l'originalité du poète. M, B., dit M. Benoist, reproche aux dieux d'Ovide de n'être que des hommes et de se conduire en hommes. Sans doute il n'a pas dans l'interprétation des mythes l'ampleur de Pindare, mais, dans Virgile même, les dieux sont des Romains, et Eole, un centurion chargé d'un poste à la frontière. Ovide a de

la religion romaine un sentiment très romain; ses dieux sont des hommes qui agissent sur l'humanité en hommes et assez petitement : le point de vue d'Ovide est différent de celui de Virgile, mais il en est voisin. Pour M. B., les deux mythologies sont très différentes; il n'y a guère de commun que les noms. M. B. n'a rien dit de la langue d'Ovide comparée à celle de Virgile, rien de sa versification : certaines licences ont disparu, les vers spondaïques sont devenus très rares, les infractions à la règle de la césure, de l'élision ont disparu; mais peu harmonieuse, cette versification est devenue monotone. Ovide est plus amusant qu'instructif, mais c'est beaucoup d'être amusant. C'est à cela qu'il a dû d'avoir été lu au moyen âge. M. Benoist termine par des éloges sur l'orthographe de la thèse.

M. Egger se demande s'il n'y a pas derrière le poème d'Ovide un grand désir de succès populaire, et de succès de librairie. Peut-être M. B. a-t-il pris le sujet un peu en grand seigneur. Il n'y a rien sur le texte, rien sur l'opinion que l'on a eue de l'œuvre. Tous les renseignements critiques et bibliographiques manquent. C'est une courte étude de deux ou trois pages qu'il aurait fallu placer en tête du livre. M. B., en séparant Ovide de son temps, s'est refusé le moyen de mettre en lumière ses imperfections et ses mérites. Il y avait dans les auteurs contemporains d'Auguste et de Tibère, dans Sénèque le père, des renseignements curieux à recueillir.

M. Croiset attribue la thèse à un mouvement d'indignation contre Ovide; elle est l'expression du goût personnel de son auteur qui ne pardonne pas à Ovide de n'avoir pas pris la philosophie au sérieux. M. B. lui reproche son attitude vis-à-vis des dieux. Mais Ovide n'est pas coupable d'avoir raconté des légendes qui sont le fond même de la mythologie. C'est sur la manière dont il les a racontées qu'il aurait fallu insister et M. B. ne l'a peut-être pas assez fait.

M. Havet fait remarquer que M. B. reproche à Ovide de n'être pas inventeur, mais qu'Ovide racontant une histoire connue, ne pouvait créer des personnages. M. B. prétend qu'à propos de la formation du monde, Ovide diffère d'opinion avec Hésiode. Le chaos est une masse informe pour Ovide; pour Hésiode, ce serait le vide. Les vers cités ne semblent pas l'indiquer et la force attribuée à l'étymologie est bien hasardeuse.

M. Lallier trouve M. B. trop sévère pour Ovide; il aurait fallu insister sur sa souplesse, l'habileté des transitions dans les *Métamorphoses*. Sans l'indignation philosophique dont procède la thèse, M. B. aurait abandonné Lucain. Il reproche à Ovide de n'avoir pas su s'attacher à un système particulier, mais Virgile l'a-t-il su mieux que lui, au VI^e livre de l'Enéide; Ovide avoue ce que Virgile n'avoue pas.

II

La thèse française de M. B. renferme sur chacun des trois philosophes qu'il étudie une triple étude : biographique, philosophique, poétique. M. B. n'a voulu faire ni un travail historique ni un travail philologique, il s'en tient aux travaux de Karsten. Mais Karsten n'a pas essayé de faire de ces fragments un système. Zeller a étudié chacun de ces philosophes en particulier : il ne les a pas rattachés les uns aux autres; il a négligé l'élément métaphysique et général. M. B. a voulu saisir l'intention générale et la marquer telle qu'il la sentait. Il s'est appuyé sur une loi de l'esprit, qui domine l'évolution des systèmes, celle de l'unité et de la multiplicité. Nous avons là un des moments de leur conflit. Les trois anciens représentaient la multiplicité — l'école de Pythagore, l'unité — la conciliation se fait en Xénophane, mais c'est une conciliation factice. Héraclide et Parménide portent à l'extrême les deux théories, la conciliation dernière et naturelle se fait dans Empédocle.

M. Waddington fait remarquer que M. B. a consulté peu d'autorités, Sturz

a été négligé; aussi M. B. a-t-il partagé quelques erreurs de Zeller et de Karsten : il n'a vu ni Retter ni Brandis. Il n'a pas assez insisté sur les origines. Ce qui est une nouveauté, ce n'est pas la poésie — même avec un tour philosophique — c'est la prose. Il aurait fallu se préoccuper plus encore des traités en prose que des poèmes. M. B. a délimité son sujet; le livre pouvait embrasser plus : Hésiode, les Orphiques, Epicharme, Timon, l'auteur des Silles. M. B. fait quitter à Xénophane sa patrie à vingt-cinq ans, et il ne se serait fixé à Elée, d'après lui, qu'à quatre-vingts ans. Il aurait donc erré pendant soixante-sept ans. M. B. a préféré l'interprétation de Karsten à celle de Cousin. M. Waddington trouve qu'il serait étrange qu'il ait quitté sa patrie avant d'avoir pu connaître Anaximandre, dont l'influence sur lui est évidente. Le grand événement qui a pu le chasser de sa patrie, c'est l'arrivée des Mèdes, en 547; il n'aurait ainsi voyagé que douze ou quinze ans. (M. B. fait observer qu'avant la grande invasion des Mèdes, d'autres invasions ont atteint le bord de la mer). L'unité date-t-elle, comme le dit M. B., de Pythagore comme explication des choses. Thales a un principe un, il est matériel, mais l'unité ne l'est-elle pas pour les Eleates : elle l'est certainement chez Empédocle. Dans sa biographie de Parménide, M. B. n'a pas dit un mot du législateur d'Elée, mais il fait observer qu'il a touché à son rôle politique dans la partie philosophique. M. B. attaque le formalisme pythagoricien, mais ce formalisme est-il le fond de la pensée de Pythagore, nous n'en savons rien, et faut-il, comme M. B., pour échapper à la sécheresse, user largement de l'hypothèse? Sur Empédocle la discussion manque un peu. La distinction est faite entre l'histoire et la légende, mais elle n'est pas faite d'assez près. Il aurait fallu déterminer s'il est antérieur ou postérieur à Anaxagore. M. B. a suivi, dans l'exposé du système, un ordre opposé à celui d'Empédocle, qui est avant tout physicien. La φιλια et le νειχος sont des causes efficientes et non finales. Aristote le dit formellement, les idées d'Empédocle sur les monstres le prouvent bien.

La discussion s'engage avec M. Janet sur le grand article de Cousin. M. B l'a-t-il bien compris? Cousin oppose au panthéisme ionien le théisme de Xénophane. D'accord avec Zeller, M. B. attaque cette opinion. Or, c'est sur cet article que l'on s'est appuyé pour accuser Cousin de panthéisme. Le mot de panthéisme est récent, on ne le trouve ni au XVII^e^ ni au XVIII^e^ siècle, il manque dans l'Encyclopédie. Il a été introduit par Cousin dans la langue philosophique et vient des érudits allemands du XVIII^e^ siècle, qui écrivaient en latin. Le sens du mot était peu connu. Cousin entend par là l'ionisme, c'est-à-dire la philosophie naturaliste, la multiplicité. Le système opposé au panthéisme, c'est l'éléatisme, qui est pour nous un panthéisme idéaliste. Pour lui, Dieu et le monde sont inséparables, c'est le panthéisme complet, moyen terme entre les deux autres, et c'est la doctrine qu'il prête à Xénophane. Relativement au panthéisme naturaliste, c'est un véritable théisme : l'ex-philosophie panthéiste allemande s'est développée en opposition avec le naturalisme du XVIII^e^ siècle. Dans Xénophane, l'élément théiste, c'est l'idée pythagoricienne de l'unité. Le théisme, du reste, se trouve dans le Dieu de Xénophane qui gouverne tout par la puissance de son esprit : il faut aussi se souvenir de ses énergiques attaques contre le polythéisme. A propos de Parménide, M. Janet indique que le principe : l'Etre est, est un jugement synthétique — c'est la première apparition de l'argument entologique.— On ne pourrait peut-être déduire l'existence de l'idée de l'Etre, mais l'existence étant donnée, du moins dans la pensée, trouve son explication dans cette idée. L'Etre n'est pas une personne, dit M. B., mais l'idée de personnalité est récente, c'est peut-être un anachronisme de l'introduire ici. L'Etre, d'ailleurs, a conscience de lui, c'est le fond de la personnalité. Peut-être

n'a-t-on jamais entendu autrement la personnalité divine; l'envisager autrement, ce serait en faire une personnalité humaine. Pour que la notion soit complète, il ne faudrait qu'y ajouter la liberté.

M. Caro, prenant la parole après M. Janet, dit à M. B. qu'après avoir choisi un admirable sujet, il s'est acharné à le manquer. Il a fait trois biographies parallèles, trois exposés philosophiques, et a ajouté à chacun un chapitre sur la poésie du philosophe : l'ensemble est monotone et superficiel. Il aurait fallu embrasser la poésie philosophique depuis ses origines dans l'Inde jusqu'au grand mouvement poétique et philosophique du XVIII[e] siècle en Allemagne et en France, jusqu'au réveil de ces vingt dernières années, à Sully-Prud'homme, à M[me] Ackermann. Cela demandait autre chose que cette introduction vague. Trouvant le plan de M. B. incohérent, M. Caro propose de lui substituer celui-ci : une introduction qui embrasse toute la poésie philosophique, suivie d'une monographie sur l'un des trois philosophes que M. B. a étudiés. M. Caro reproche à M. B. d'avoir écarté les gnomiques, les cyniques; qui donc cependant a posé d'une manière plus tragique la question de la destinée humaine? M. B. fait remarquer que dans ces poètes la philosophie était inconsciente, involontaire. Philosopher, c'est s'inquiéter, répond M. Caro; on s'est inquiété avant Xénophane. Il y a donc eu des philosophes avant eux, et qui ont écrit en vers. Xénophane n'est pas un novateur, on attribue à Thalès beaucoup de vers. M. B. juge l'anthropomorphisme nuisible à la poésie, M. Caro s'élève contre cette théorie; si ces poètes de décadence dont parle M. B. en sont venus « au symbolisme prétentieux et à la pédante fadeur », c'est qu'ils ne croient pas à ce qu'ils disent; mais, Chénier, n'est-ce donc pas un poète? Comment oublier ses vers sur le Bacchus, sur le groupe de Jupiter et d'Europe? C'est l'accent qui crée la poésie, ce n'est pas la doctrine; et, pour le prouver, M. Caro lit le début de Rolla, et presse M. B. d'en reconnaître la beauté. M. B. avoue que ces vers sont fort beaux, mais il n'y peut trouver l'anthropomorphisme. M. Caro lui montre qu'il faut renoncer à toute théorie poétique, que toutes les conditions sont favorables à la poésie, et que, pour faire de beaux vers, il ne faut qu'une chose, être poète. Entraîné par son système, M. B. s'est imposé la tâche ingrate de prouver que le τὰ πρὸς δόξαν est plus poétique que le τὰ πρὸς ἀλήθειαν, il se trompe, le τὰ πρὸς ἀλήθειαν est austèrement superbe. Parménide est poète par la forme lapidaire de sa pensée.

M. Gebhart demande à M. B. pourquoi il a enfermé Héraclite dans le cadre de la philosophie de Parménide, au lieu de lui donner une place à part. Pourquoi s'être interdit les philosophes en prose qui, eux aussi, sont poètes? Le côté moral et politique de cette poésie n'a pas été indiqué. Les vers d'Héraclite, si pleins de sentiments aristocratiques, de passion pour la liberté, il aurait fallu les expliquer par les circonstances politiques. M. B. a oublié d'indiquer la doctrine de l'embrasement général du monde, dont l'authenticité est, du reste, contestée. M. B. a de belles pages sur la mélancolie, mais tous les poètes grecs ne sont pas tristes, tant s'en faut. Le vrai but de la vie pour les Grecs, c'est celui de Démocrite : la sérénité parfaite, et ils espèrent l'atteindre. M. B. a négligé cette vue d'Empédocle, qui semble réserver aux hommes vertueux une vie bienheureuse après la mort.

M. Croiset trouve qu'il y a dans la thèse peu de chose sur la poétique des trois philosophes, c'est la poésie des doctrines qui est étudiée, plutôt que la manière dont elles sont traitées. Ce qui fait de Parménide un poète, c'est son éloquence, sa puissance d'argumentation. M. B. se propose d'examiner la marche de la pensée dans ses rapports avec le symbolisme, mais il ne tient pas sa promesse. La loi abstraite sur les rapports de l'unité et de la multiplicité est la seule qui soit donnée, et

elle est contestable. L'union de la poésie et de la philosophie n'est, du reste, pas un système fécond. A cette époque, la forme poétique était traditionnelle et s'imposait; plus tard elle a été librement choisie : ces anciens poètes voulaient exposer le système; depuis, on ne cherche plus qu'à exprimer l'émotion que la doctrine produit en vous.

M. L. Carrau n'est pas d'accord avec M. B. sur Héraclite. Pour lui, Héraclite est un philosophe de l'unité. Le feu est éternel, ses manifestations seules changent, et ce feu est intelligent. D'après M. B., dans ce système, la seule chose qui existe, c'est le changement. L'antipathie de Xénophane contre les poètes provient en partie de son désir de substituer à la leur l'influence des philosophes. L'accusation d'athéisme contre les Pythagoriciens est-elle bien juste? C'est être bien absolu que de refuser aux philosophes grecs la conception du dogme et de la Providence, et aussi celle de la liberté qui existe jusque et surtout chez Epicure.

M. Perrot fait remarquer que l'Amour sous la forme d'un jeune homme exilé portant des flèches appartient à une époque postérieure à celle des philosophes dont s'occupe M. Breton.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le très beau livre que M. Eugène Plon vient de publier sur Benvenuto Cellini (*Benvenuto Cellini, orfèvre, médailleur, sculpteur, recherches sur sa vie, sur son œuvre et sur les pièces qui lui sont attribuées*, avec eaux-fortes de Paul Le Rat. Paris, E. Plon. In-4°, 414 p.) est remarquable et par les illustrations et par le texte. Il renferme 17 eaux-fortes, 29 héliogravures, 40 gravures sur cuivre et 2 gravures sur bois. Le texte est divisé en deux parties : la vie et les œuvres. Dans la seconde partie (pp. 137-376), M. Plon, frappé du nombre peu considérable des œuvres de Cellini qui nous sont authentiquement conservées et de l'énorme quantité d'œuvres qui sont partout attribuées au célèbre sculpteur, a dressé un double catalogue. Il a recherché dans les mémoires de l'artiste, dans ses traités et sa correspondance, les moindres renseignements concernant ses travaux; il a ainsi composé une première liste, qu'il a complétée ensuite par la nomenclature des œuvres que Cellini ne mentionne pas, mais dont les documents d'archives, les inventaires, les pièces de comptabilité, etc., nous révèlent l'existence. Il a dressé ainsi un premier catalogue où les œuvres citées sont indiscutablement authentiques (pp. 137-243). Cela fait, M. Plon a relevé les attributions, plus ou moins exactes, qui ont été maintenues dans les musées de l'Europe, dans les trésors des églises, dans les principales collections particulières. Il dresse, de cette façon, un second catalogue (pp. 247-376) où il rassemble sur chaque pièce toutes les indications soit pour, soit contre l'attribution ; en même temps, il reproduit, avec un soin et une exactitude qu'on ne peut trop louer, presque toutes les pièces dont il est question, pièces éparses çà et là, non encore gravées pour la plupart, et qu'on est heureux de trouver réunies dans un même ouvrage. Les amateurs seront reconnaissants à M. Plon d'avoir facilité par là l'étude et la comparaison de toutes les œuvres attribuées à Cellini; il y a dans toute cette partie de l'ouvrage, une patiente et vaste érudition en même temps qu'une finesse, une sûreté de goût que les meilleurs juges se sont accordés à reconnaître. Mais ce qui nous intéresse le plus, et ce que nous devons remarquer surtout dans un recueil consacré à l'histoire, c'est l'étude de M. Plon sur

la vie de Benvenuto. L'éditeur et critique d'art a su faire œuvre d'historien ; le premier objet de son travail, nous dit-il, c'est de résumer et de citer les Mémoires de Cellini pour avoir occasion de contrôler en chemin le plus grand nombre possible de ses assertions, et de ce contrôle déduire le degré de créance que mérite l'ensemble des écrits de l'artiste. M. Plon a recherché dans les écrits du temps tout ce qui peut ou confirmer ou démentir la *Vita* de Cellini, groupé les informations nouvelles dues sur le sujet à MM. Campori, Bertolotti, Milanesi et de Laborde, ajouté quelques autres documents encore inconnus et trouvés par lui. De son intéressant récit, où il suit Benvenuto daus tous les caprices et les détours de son humeur aventureuse, se dégage la conclusion que Cellini était évidemment, comme on l'a cru jusqu'ici, un hableur et un rodomont, mais qu'il ne faut pas rejeter, comme autant de mensonges, toutes ses assertions. La *Vita* est non-seulement un recueil de curieuses et piquantes anecdotes, mais une source historique à laquelle on ne doit pas dénier toute valeur. Il n'est pas démontré, par exemple, que Cellini, ou l'un de ses deux compagnons, Alessandro del Bene ou Cecchino della Casa, ait tué le connétable de Bourbon ; mais M. Plon montre que Cellini défendit le fort Saint-Ange, comme artilleur improvisé, comme « bombardier, non de profession, mais de circonstance ». De même, dans l'assassinat de Pompeo et le procès qui s'en suit, M. Plon prouve que la vérité du récit de Benvenuto demeure « quant au fond des choses, très clairement démontrée » ; Cellini ne dit pas qu'il fut gracié à la faveur du privilège de la confrérie des bouchers, il néglige ce qu'il appelle les « jacasseries » et les « babillages » de l'interrogatoire, il n'a peut-être pas mis dans sa défense autant de passion et de *furia* qu'il nous l'assure, mais, en somme, sa narration des faits est exacte. On lira avec beaucoup d'intérêt les pages relatives au séjour de Cellini en France ; M. Plon reproduit, d'après le texte conservé aux Archives nationales, l'acte de naturalisation de « Bienvenu Celin » ; il raconte les relations de l'artiste et de François Ier, la vie de Cellini dans son atelier du petit Nesle, sa lutte contre Mme d'Etampes et le Primatice ; il relève dans les documents publiés par M. L. de Laborde les notices trop rares qui concernent les travaux exécutés par Cellini à la cour de France ; il dit tout ce qu'on sait sur les deux élèves de Benvenuto, Ascanio et Paolo Romano. Citons encore le chapitre huitième où M. Plon apprécie Cellini écrivain, et nous entretient du manuscrit de la *Vita*, de ses éditions successives et de ses traductions, de ses *Trattati*, de ses sonnets et de ses lettres. « Jean-Jacques, dit M. Plon, croyait être le premier à mettre l'homme à nu, disant tout le bon et tout le mauvais. Il avait été *précédé* par Cellini, qui le fit sans y songer, et avec moins de cynisme, car on voit qu'il n'a pas toujours conscience du mal. Ses Mémoires n'ont pas seulement le mérite d'une vivante autobiographie, ils constituent en même temps un tableau saisissant de certains côtés des mœurs d'une époque. Cet homme, qui d'orfèvre s'était fait reconnaître sculpteur, par le développement naturel de son talent, d'artiste s'imposa aussi comme écrivain, du droit que lui donnait sa verve intarissable. Si bien que, lorsque ensuite les ouvrages de l'artiste eurent en grande partie disparu, Benvenuto écrivain a, par une sorte de phénomène reflexe assez naturel, contribué non-seulement à soutenir, mais encore à étendre la renommée de Benvenuto orfèvre et sculpteur » (p. 121). Le volume de M. Eugène Plon est une étude non-seulement magnifique au point de vue artistique, mais fort remarquable par l'exactitude scrupuleuse et l'étendue des recherches, et pleine de cette « laborieuse opiniâtreté chantée par Horace » et que l'auteur admire dans son héros (p. 13), de ce « *labor improbus* » qui est la devise de sa maison.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 janvier 1883.

M. Ortolan, ministre de France à Melbourne, écrit pour signaler, dans la cour d'une maison, rue Tournefort, nº 17, une inscription analogue à celles qui ont été remarquées par M. R. Mickiewicz, rue d'Allemagne, 177 (voir le compte-rendu de la séance du 22 septembre 1882, *Revue critique,* 16e année, 2e semestre, t. XIV de la nouvelle série, p. 319).

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur les travaux de l'Académie. Ce rapport sera imprimé.

M. Schefer communique un mémoire de M. Riant, intitulé : *Découverte de la sépulture des patriarches Abraam, Isaac et Jacob, à Hébron, le 25 juin 1119.* A Hébron est une mosquée, très vénérée des musulmans, bâtie au-dessus d'un sépulcre qui a passé, depuis un temps immémorial, pour celui des patriarches Abraham, Isaac et Jacob. Aucun chrétien n'a obtenu encore la permission de visiter ce sépulcre; ce n'est même qu'en notre siècle que l'entrée de la mosquée qui le surmonte a été permise pour la première fois à un Européen, l'architecte Pierotti. On ignore donc complètement quelle est la disposition intérieure du tombeau et ce qu'il renferme aujourd'hui. M. Riant vient de recevoir d'une bibliothèque étrangère un texte curieux, qui donne des renseignements sur l'état du sépulcre et des reliques des patriarches au XIIe siècle, sous les rois chrétiens de Jérusalem. C'est une relation en latin, dont la copie a été trouvée dans un manuscrit du XVe siècle, et qui porte pour titre : *Tractatus de inventione sanctorum patriarcharum Abraam, Isaac et Jacob.* Il y avait à Hébron, sous la domination chrétienne, un couvent de chanoines gouvernés par un prieur. L'auteur de la relation est évidemment un de ces chanoines; on ignore son nom. Il paraît avoir été écrit peu de temps après les faits qu'il raconte, et il assure qu'il ne fait que répéter ce qu'il a entendu de la bouche de deux autres frères du prieuré, témoins oculaires et acteurs des faits en question, les chanoines Arnoul et Eudes. Suivant ce récit, au mois de juin de la 21e année du règne des Francs, c'est-à-dire probablement en 1119, un chanoine d'Hébron découvrit l'entrée d'un souterrain. Comme la tradition assurait que les patriarches étaient ensevelis à Hébron, mais qu'on ignorait le lieu précis de leur sépulture, cette trouvaille excita vivement la curiosité, et les moines s'empressèrent d'obtenir de Baudouin, seigneur du lieu, l'autorisation d'entreprendre des fouilles. Les chanoines Eudes et Arnoul entrèrent l'un après l'autre dans le souterrain; le second reconnut de quel côté on devait pousser les recherches et dirigea les ouvriers. Au bout de quelques jours, on arriva à un couloir d'une longueur de 17 coudées, puis à une salle circulaire assez grande pour contenir une réunion de quarante personnes. Là, le chanoine Arnoul découvrit, dans le mur de la salle, une pierre qui, à première vue, ne se distinguait pas des autres, mais qui n'était pas scellée et qui pouvait se déplacer. On l'écarta et l'on dégagea ainsi, le 25 juin, l'entrée d'une grotte où le sol n'était plus de roche, mais de terre. C'était la première salle de la sépulture proprement dite. Arnoul et Baudouin y entrèrent seuls; mais le second, épouvanté, sortit presque aussitôt. Arnoul ne trouva rien le premier jour; il ne se découragea pas, revint le lendemain et fouilla la terre avec un bâton : il mit ainsi au jour les os de Jacob. Poursuivant ses recherches, il découvrit l'entrée d'une seconde salle, où il trouva les ossements d'Abraam et d'Isaac. L'auteur de la relation n'a pas pris le soin de dire à quel signe on reconnut les reliques de chacun des trois patriarches. Il ajoute que, derrière la sépulture d'Abraam, on trouva encore d'autres amas d'ossements, avec des inscriptions qu'on ne put lire. Les chanoines d'Hébron exhumèrent les reliques des trois patriarches et les portèrent en procession, en les présentant à la vénération des fidèles; ils les remirent apparemment ensuite dans le tombeau, car plusieurs documents en attestent la présence postérieurement à cette date. La relation du religieux d'Hébron contient aussi une description du monument qui surmontait la sépulture; il y mentionne les cénotaphes des patriarches qu'on voit encore aujourd'hui dans la mosquée d'Hébron.

M. Deloche termine la seconde lecture de son mémoire sur *Gondowald et le monnayage au nom de Maurice Tibère en Gaule.*

M. Halévy communique à l'Académie une note relative aux principes cosmogoniques phéniciens que Philon de Byblos nomme Πόθος, « Désir », et Μώτ, « boue aqueuse ». Le premier a été déjà identifié avec le principe babylonien appelé Ἀπασών par Damascius. M. Halévy approuve cette identification, mais il montre, par la tablette cunéiforme de la création, qu' Ἀπασών ne signifiait pas « désir », mais « océan », en babylonien *Apsu.* M. Halévy pense que le texte phénicien que traduisit Philon portait également le mot phénicien pour « océan », *Aps* ou *Apas*, et que Philon l'a confondu volontairement avec le mot homophone *hepç* ou *hepeç*, « désir », afin d'obtenir quelque chose de semblable à l'*Eros* de la cosmogonie grec-

que. Cette considération le conduit à corriger le nom du second principe phénicien, Μώτ, en Τομώτ, forme phénicienne du second principe babylonien Ταυάτθ = *Tamat*, « mer ». De cette façon, la cosmogonie de ces deux peuples sémitiques se trouvé être d'accord sur les points principaux du mythe, et l'on voit que l'idée hellénique de Πόθος n'y a été introduite que grâce aux tendances hellénisantes de Philon.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : Robert (P.-Ch.), *Médaillons de terre du cabinet Duquenelle* (extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*); — par M. Georges Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique*, 8ᵉ livraison ; — par M. Gaston Paris : Rembry (l'abbé Ernest), *Saint Gilles, sa vie, ses reliques, son culte en Belgique et dans le nord de la France* (Bruges, 2 vol.).

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 17 janvier 1883.

M. l'abbé Duchesne donne lecture d'un mémoire sur diverses questions intéressant la géographie administrative du sud-est de la Gaule. S'autorisant d'une signature d'évêque au concile de Vaison, en 442, il identifie la civitas Rigomagensium, dont la situation était restée inconnue jusqu'ici, avec la vallée de Thoranne, dans le département des Basses-Alpes. S'occupant ensuite de la situation ecclésiastique de Nice, M. l'abbé Duchesne montre que dès le vᵉ siècle l'évêque de Marseille était en pouvoir du droit de faire élire et de consacrer les évêques de Nice.

M. Courajod étudie un buste en stuc colorié, de la collection Timbal, dans lequel on a cru reconnaître le portrait de sainte Catherine de Sienne. Or, en comparant entre elles les diverses représentations de cette sainte, il se trouve qu'elles n'offrent aucune ressemblance; son type iconographique n'a jamais été arrêté ni fixé par un monument reconnu authentique. D'autre part, l'inscription *Ave Maria gratia plena* tracée au-dessous d'un buste en marbre conservé à Sienne, buste dont celui de la collection Timbal n'est qu'une reproduction, se rapporte à une figure de la vierge, non à celle d'une sainte. Cette observation est confirmée par le manque d'équilibre du buste, le corps obéit à un mouvement qu'une action et des gestes supprimés devaient expliquer. Il n'est pas difficile alors de constater que l'on est en présence d'un fragment d'une composition souvent reproduite, la Vierge tenant sur ses genoux l'enfant Jésus. Ce fragment qui a été dessiné à l'intention de la Société par M. Letrône, associé correspondant, semble sortir de l'Ecole de Mino de Fiesole.

M. Courajod insiste, à cette occasion, sur l'intérêt que présentent les stucs italiens de la Renaissance; très souvent on reproduisait par ce procédé des sculptures célèbres. Les prototypes ayant en partie disparu, ces reproductions que l'on commence seulement à rechercher ont parfois la valeur de véritables originaux.

M. de Goy fait connaître les résultats de fouilles entreprises par la Société des antiquaires du centre à Lachaix, commune de Vornay, département du Cher. Il communique à la Société une épée de fer, à soie plate, à rivets de bronze et à crans, trouvée dans un tumulus de deux mètres de haut et de quinze mètres de diamètre.

M. Bertrand fait observer que cette épée, d'un type particulier, confirme ce que l'on pensait déjà de la substitution des épées de fer aux épées de bronze. On connaît aujourd'hui trois de ces armes trouvées sur trois points différents et procédant également toutes trois des types en bronze.

M. Mowat présente un poids de bronze acheté à Rome par M. Dutuit; ce poids porte l'inscription :

C·HELVIVS·C·F
VALENS
AED

la présence du mot *aed(ilis)* autorise à croire qu'il s'agit d'un poids servant d'étalon dans un marché de boucherie.

Eug. Muntz.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 12 Février — 1883

35. — **Epigraphie tunisienne**, par O. Houdas, professeur à l'Ecole supérieure des Lettres et René Basset, chargé de cours à l'Ecole supérieure des Lettres, avec cartes et planches. Alger, Fontana et Cie, 1882. 40 p. in-8. (Extrait du *Bulletin de correspondance africaine*, n° IV.)

MM. Houdas et Basset, chargés d'une mission en Tunisie au commencement de l'année dernière, ont recueilli à Tunis même ou aux environs, à Sousse, à Qairouân, à Gabès, à Djerbah, à Bou Ghrara, à Tripoli, un certain nombre d'inscriptions arabes, pour la plupart inédites, dont ils nous donnent aujourd'hui les principales, avec des reproductions, fort soignées, pour les plus importantes et les plus anciennes, la transcription et la traduction, accompagnées, à l'occasion, d'éclaircissements historiques. C'est un travail intéressant et consciencieux qui fait honneur à notre nouvelle Ecole d'Alger, et aussi à nos écoles métropolitaines des Langues orientales vivantes et des Hautes-Etudes; car M. B., l'un des auteurs, a été un élève distingué des cours d'arabe et d'archéologie orientale de ces deux derniers établissements.

Les inscriptions arabes publiées aujourd'hui par MM. H. et B. sont au nombre de vingt-neuf. Les nos 9 et 30 sont les copies rectifiées d'inscriptions romaines déjà connues. Le plus ancien texte daté est le n° 4, gravé au-dessous du minaret de la mosquée de Bou Fetâta, à Sousse. Il est de l'an 207 de l'Hégire, correspondant à l'an 823 de notre ère. Il est regrettable de ne pas avoir le fac-similé de cette inscription relative à la construction de l'édifice ou d'une partie de l'édifice, sur l'ordre de l'émir aghlabite Ziâdet-Allah, fils d'Ibrahîm, non plus que celui de la suivante (n° 5), qui lui est postérieure de quelques années. Le fragment n° 6, gravé d'après un estampage (I), et qui est de l'an 245, nous permet cependant de nous en faire une idée. C'est un beau caractère coufique, simple et sévère, sans aucune de ces fioritures calligraphiques que nous voyons apparaître dans les inscriptions coufiques des siècles suivants. Une dizaine d'inscriptions descendent jusqu'à notre époque, et sont d'un intérêt médiocre; la plus moderne est de 1293 de l'Hégire.

En général, tous ces textes, dont quelques-uns ne laissaient pas d'offrir

des difficultés, sont heureusement déchiffrés et correctement traduits. Certains points, cependant, pourraient prêter à quelques observations.

— N° 1. — La qualification de *abdhom* (littéralement « leur serviteur »), donnée au directeur de la construction, 'Ali, et traduite par : *le serviteur des Hafsides*, est bien singulière. L'on s'attendrait, selon l'usage, à *abdho* « son serviteur », c'est-à-dire « le serviteur de Dieu ». N'est-ce pas ainsi qu'il faut lire réellement sur l'original? Malheureusement le fac-similé n'en est pas donné.

— N^os 4 et 5. — L'expression *maulaho* est rendue par « client », *Maula* « maître, seigneur », a bien, en effet, quelquefois le sens antinomique d'*esclave*. Mais, est-ce bien le cas ici? Ne faut-il pas appliquer le mot à *Dieu : son Seigneur*, et le considérer comme faisant partie d'une qualification pieuse, du genre, par exemple, de *faqîr illa rabbihi* « le pauvre devant son maître », qualification comprise dans la lacune qui, chaque fois, précède le mot en question?

— N° 12. — Il faut lire dans l'élégante inscription coufique qui décore la boiserie du *beit el 'idda* de la mosquée de Qairouân : *en-nébî Mohammed* « le prophète Mahomet », au lieu de *seiydna Mohammed* « notre seigneur Mohammed. »

— N° 16. — L'eulogie des lignes 12 et 13 n'est pas exactement traduite par : « Dieu a le pouvoir de protéger contre tout malheur, et tout ce qu'il a créé doit périr. » La seconde phrase surtout laisse fort à désirer. Le sens est plutôt : « Il y a en Dieu une consolation pour tout malheur et une compensation pour toute perte. » Il est difficile de voir comment MM. H. et B. construisent grammaticalement en lisant *KHLQ* « créer »; je préfère lire *khalf* ou *khalaf* « compensation ». L'on peut comparer les compliments de condoléance musulmans : *khalaf Allah lak*, ou *khalaf Allah 'aleik khairañ* « que Dieu te (le) remplace, que Dieu te (le) remplace par quelque bien ». L'on dit, par exemple, à un fils qui vient de perdre son père : *kân Allah khalîfat wâlédak* « que Dieu te tienne lieu de ton père ».

— N° 17. — Supprimez le *wâw*, devant *houa*, dans la transcription ainsi que le mot « et » dans la traduction : « et il témoigne. » Le fac-similé n'offre pas trace de cette lettre.

— N° 18. — « Il (Dieu) a décrété la mort pour ses serviteurs; il en a donné un exemple... dans son prophète. » Pourquoi laisser de côté dans la traduction, et mettre entre parenthèses dans la transcription, le mot *'azâ*, qui ne fait aucun doute dans le fac-similé, et que nous venons de voir dans le n° 16, qui précède? Ici encore la traduction n'est pas irréprochable; c'est plutôt : « en Mahomet sont le soulagement et la consolation. »

— N° 20. — Le nom fruste du fils inconnu du sultan Tamîm ben el-Mo'ezz, ne serait-il pas *Marzoûq*, ou peut-être même, *Mardjoû*?

— N° 22. — Disposée verticalement, la plaque de marbre qui porte cette inscription, a dû être encastrée *après coup* dans le jambage gauche

de la porte de Tunis à Qairouân. Elle doit être brisée en deux morceaux, comme l'indique l'aspect même du fac-similé; le morceau de gauche a dû perdre, avant son réencastrement, sept ou huit lettres au commencement de *chacune* des deux suites de lignes. A la seconde ligne, les auteurs auraient dû avertir que le mot *el-moûminîn* « les Croyants », est une restitution, parfaitement autorisée, d'ailleurs, par le texte du Coran, auquel est empruntée la citation; ils ont oublié de transcrire le *wâw* qu précède *fathouñ qarîbouñ,* « et la victoire est proche ». A la première ligne, ils n'ont pas vu, ou ont omis le mot *lâ*, qui vient après *wahdhou*, dans la profession de foi monothéiste, et entraîne la restitution : *lâ charîka laho* « il n'a pas d'associé », mots enlevés par la cassure consécutive que j'ai signalée.

— N° 25. — Dans l'inscription rimée de la porte des Peaussiers à Qairouân, il est impossible d'admettre la lecture : *wa-miftahou'l fallâhi*, et la traduction : « La clef du *fellah* a été employée pour elle afin d'ouvrir cette porte à un long bonheur. » N'est-ce pas plutôt, comme l'indiquent, au reste, suffisamment le parallélisme et le mètre : *miftâhou'l falâhi* « la clef de la *félicité* » ?

— N° 29. — Les mots compris entre le titre de *bâchâ* et le nom du célèbre corsaire Dragut peuvent-ils bien être *Abou'l mawâhéb* « le père des présents » ? Il y a entre *Ab* ou *Abou* « père » et *el-mawâhéb* une lacune; il y avait, par conséquent, au moins un mot dont il faut tenir compte. Etait-ce un nom propre d'homme, le nom du fils dont, selon l'usage arabe, Dragut pouvait tirer son surnom : *Abou*$+x$ « le père d'un tel » ? Etait-ce un mot indéterminé faisant pendant au surnom du sultan Soliman : *Abou'l foutoûh* « le père des Victoires » ? Dans ces deux cas l'on pourrait peut-être lire *el-mouwâhéb* (participe de la IIIe forme, *wâhab* « rivaliser de générosité »), en en faisant un qualificatif qui se rapporterait directement à Dragut : à moins que le mot absent ne soit un substantif pluriel relié à *el-mawâhéb* par la copule *ou* « et ».

Le travail de MM. Houdas et Basset est accompagné d'un très bon petit plan de Qairouân et de ses environs immédiats dressé par les officiers du génie de notre corps expéditionnaire.

CLERMONT-GANNEAU.

---

36. — Ὁ Ἥλιος κατὰ τοὺς δημώδεις μύθους, ὑπὸ Ν. Γ. Πολίτου. Athènes, typographie de l'Union, 1882. in-8, 54 pages.

Il fut un temps où les Hellènes étaient très dédaigneux de leur littérature populaire. Depuis une quinzaine d'années, ils ont changé de sentiment, et aujourd'hui ils disputent aux savants étrangers, à M. Emile Legrand, à M. Bernhard Schmidt le soin de mettre en lumière les productions de leur *folk-lore*. Des recueils comme ceux de M. Sakellarios pour Cypre, de M. Jeannaraki pour l'île de Crète, de

MM. Chassiotis et Aravantinos pour l'Epire, témoignent de ce zèle nouveau et heureux des Hellènes. Parmi les hommes qui se sont voués, en Grèce, à l'étude des traditions populaires, il en est peu qui aient rendu autant de services que M. Politis. Jeune encore, dès 1871, il donnait à ses compatriotes un exemple utile, en publiant, sous le titre de *Mythologie néo-hellénique* [1], un ouvrage, incomplet sans doute, mais qui se recommande par des vues ingénieuses et par la réunion de précieuses informations. Depuis ce temps, M. P. a fréquenté les universités allemandes où, en même temps qu'il a conquis son grade de docteur, il s'est rendu familier avec les recherches de mythologie comparative. Il est donc rentré à Athènes, armé de toutes pièces pour continuer et mener à bien ses études de prédilection.

Une monographie des plus importantes est celle qu'il a publiée récemment [2] sous ce titre : *le Soleil d'après les fables populaires*, M. P. s'y est proposé de rechercher dans les chansons, dans les contes, dans les proverbes, dans la langue même de son pays, toutes les traces d'images mythologiques se rapportant au soleil. Le sujet est d'autant plus intéressant que, comme le remarque l'auteur, Hélios n'occupait qu'une place secondaire dans le panthéon hellénique, tandis que les mythes solaires, répartis entre plusieurs dieux ou héros, étaient très nombreux.

Il y a deux parts à faire dans la brochure de M. P. : celle des documents déjà connus; celle des documents inédits. L'inédit est représenté par cinq contes [3], dont l'un rappelle la fable antique de Képhalos et Prokris, et qui tous ont de l'intérêt. En félicitant M. P. du contingent qu'il apporte à la mythographie. nous lui adresserons cette critique qu'il ne donne pas d'indications suffisantes sur la provenance des documents nouveaux qu'il publie. On ne saurait réclamer trop de garanties de ceux qui font collection des traditions populaires. Il ne suffit pas de dire, comme le fait M. P., que tel conte est originaire de la Messénie, tel autre de la Laconie. Il faut ajouter au nom de la contrée celui du village, au nom du village le nom, l'âge, la condition sociale de la personne qui a débité le récit ; il importe aussi de savoir si ce récit a été recueilli directement ou par intermédiaires, et quels sont ces intermédiaires. M. P. ne s'est pas assujetti à ces règles. Il cite sans doute une fois la personne à laquelle il doit deux de ses contes : cette personne est une dame d'Athènes. Sans être taxé d'impolitesse, on peut affirmer qu'une paysanne, très ignorante, du cœur de l'Arcadie, eût été, en cela, une plus grande autorité qu'une dame, très lettrée, de la capitale. Nous souhaitons donc que M. P., s'il en a le loisir, quitte, de temps à autre,

1. M. Em. Legrand a publié, à la librairie Maisonneuve, en 1872, un compte-rendu analytique (16 p.) de cet ouvrage.

2. M. Politis nous en indique lui-même une autre : Δημώδεις μετεωρολογικοὶ μῦθοι, que nous regrettons de n'avoir pas à notre disposition.

3. On les trouvera aux pages 25, 36, 37, 38, 39.

les trottoirs de la rue d'Hermès pour s'enfoncer dans l'intérieur du pays, qu'il parcoure les montagnes, où il saura bien faire causer les vieilles gens et leur dérober une part du trésor mythologique qu'ils détiennent encore. S'il se fait le rapporteur fidèle, scrupuleux, de ce qu'il aura ainsi entendu, nous lui devrons des documents d'une valeur incontestable, dont la science pourra faire usage en toute sécurité.

La mise en œuvre par M. P. de documents déjà connus, mais dispersés, est, en général, fort satisfaisante. On trouverait bien à relever, dans cette exposition, certains défauts de méthode, des longueurs et des redites; mais ces imperfections sont compensées par la richesse des informations que M. P. met à notre disposition. Les rapprochements qu'il établit entre la mythologie néo-hellénique et celle de la Grèce antique, sont surtout instructifs [1]. Les chansons et les contes populaires représentent souvent le Soleil comme un géant famélique, et comme un ogre altéré de sang. Ne reconnait-on pas là une partie des traits d'Héraclès, le héros Βουφάγος, le héros furieux qui tue les enfants qu'il a eus de Mégara, et leur mère? La couleur rouge du ciel au lever et au coucher du soleil, remarque M. P., a sans doute donné naissance à cette idée que le Soleil a accompli un meurtre, qu'il a versé du sang. — De même, le Soleil qui est « l'œil de Dieu », qui voit tout, sait où sont cachés ceux que l'on cherche, et il les découvre à qui l'interroge; c'est ainsi que, dans l'hymne homérique à Déméter, la déesse apprend d'Hélios le lieu de retraite de Coré. — M. P. nous donne encore ce renseignement que, dans les environs de Philippopolis de Thrace, lorsque les nuages dérobent en plein jour le soleil, les enfants d'aujourd'hui chantent une chanson, qui est l'écho du vieux refrain des enfants grecs d'autrefois : ἔξεχ' ὦ φίλ' ἥλιε [2]. — Une chanson crétoise qu'il cite, d'après M. Jeannaraki, a aussi conservé le souvenir de l'antique offrande de gâteaux, de miel et de lait faite à Hélios.

Ces exemples, que nous pourrions multiplier, permettent de juger de l'intérêt que présente le travail de M. P., au point de vue de l'étude des traditions de l'antiquité grecque. Les rapprochements que l'auteur établit avec les Védas, avec les mythologies germanique et slave, sont encore plus nombreux; peut-être le sont-ils trop. M. P. ne nous apprend rien, en effet, qui n'ait été déjà dit, particulièrement par W. Schwartz dans son livre : *Sonne, Mond und Sterne*. Nous eussions préféré qu'il réléguât dans les notes ces rapprochements, sans les introduire dans son texte. La comparaison des croyances de la Grèce ancienne avec les traditions populaires de la Grèce moderne, est un sujet d'études déjà très suffisant, et où l'on court un moins grand risque de s'égarer.

---

1. M. P., en parlant des sœurs du Soleil (pp. 24-25), a omis de citer les Héliades, sœurs de Phaéton. Ces lacunes sont rares.

2. Strattis, ap. Poll. *Onom.*, IX, 123. — Bergk, *Lyrici Græci*, III, p. 1304.

L'étude de M. P. se termine par un *excursus* où il discute une question controversée : celle de la succession du culte d'Haghios Ilias (saint Elie) à celui d'Hélios. Les conclusions nous paraissent assez plausibles. Il ne serait pas exact de dire que, partout où il y a aujourd'hui une chapelle de H. Ilias, il y avait autrefois un sanctuaire d'Hélios : les textes anciens et les monuments ne permettent pas cette affirmation. Mais il est très probable que le prophète Elie occupe, au sommet des montagnes, tantôt la place d'Hélios, tantôt celle de Zeus ἀκραῖος ou κορυφαῖος. S'il est adoré sur les hauts sommets, c'est que, de bonne heure, en raison de la similitude des noms, il a été confondu par le peuple avec Hélios. C'est ce dont témoignent, en particulier, sur les vieux tombeaux chrétiens, les représentations de l'ascension d'Elie, et celles de la transfiguration du Christ, où le prophète figure le Soleil et Moïse la Lune.

Des travaux comme celui dont nous venons de donner une idée, ne sauraient être trop encouragés. En effet, des monographies de ce genre, faites avec soin, si elles se multipliaient en Grèce, pourraient fournir, au bout de quelques années, tous les éléments d'une mythologie néo-hellénique dont M. P. ne nous a donné jusqu'alors qu'une ébauche et des chapitres détachés. Si M. P. songe à entreprendre cette tâche pour laquelle il est désigné, qu'il nous permette de lui exprimer un vœu. En tout sujet, il est dangereux de généraliser et de conclure trop vite. Les documents relatifs aux traditions néo-helléniques sont sans doute déjà nombreux, mais ils sont loin d'être complets. Que M. Politis se préoccupe avant tout de les compléter, soit par lui-même, soit avec l'aide des savants versés dans les mêmes études [1]; qu'il procède en cela, avec méthode, circonspection et patience. Nous devrons peut-être à cette patience un bon livre qui nous manque.

P. DECHARME.

---

37. — **Frédéric II et Marie-Thérèse,** d'après des documents nouveaux, 1740-1742, par M. le duc DE BROGLIE. 2 vol. Calmann-Lévy, 418-419 p.

Ces deux volumes forment la première partie d'un ouvrage qui promet d'être fort étendu. Les lecteurs ne le regretteront pas. C'est en réalité l'histoire politique de la grande crise connue sous le nom de Guerre de succession d'Autriche, que M. le duc de Broglie se propose de raconter. Les historiens autrichiens et prussiens avaient, chacun à leur point de vue, repris cette histoire avec les documents manuscrits des archives. Il convenait qu'en France, où cette crise a été d'une si grande

1. M. P. recueillera sans doute une ample moisson dans les contes et légendes que M. Em. Legrand a réunis, pendant son séjour en Orient en 1875, et qu'il ne tardera pas, espérons-le, à publier.

conséquence, le même travail fût accompli dans les mêmes conditions. M. le duc de B. l'a fait avec toute l'autorité de connaissances historiques très vastes et tout l'éclat d'un talent littéraire qui ne s'est jamais déployé avec plus d'aisance. Ce n'est pas assez louer un historien que de reconnaître en son travail des investigations minutieuses, des fondations solides, un assemblage habile de matériaux. Ce sont des conditions nécessaires, mais non suffisantes. La supériorité, et c'est ici le cas, se marque par l'art de la composition, l'intérêt du récit, le courant d'idées qui traverse une œuvre toujours vivante et animée. Ce sont avec la fermeté de la critique et la pénétration du jugement, des qualités très françaises, et c'est pour nous une satisfaction trop rare de les trouver réunies. — En reprenant, à un autre point de vue, le travail qu'on avait fait en Autriche et en Prusse, M. le duc de B. n'a pas prétendu opposer une apologie de la politique française à des apologies de la politique autrichienne et prussienne. Il a visé plus haut et voulu faire de l'histoire générale : exposant les motifs et les actes, sans réserver pour l'un des personnages le privilège d'une pureté qui est, il faut bien l'avouer, sans exemple dans le monde des politiques entreprenants et des conquérants heureux. Les apologistes prussiens se sont donné beaucoup de mal pour mettre la conduite de Frédéric d'accord avec la morale. Leur proposition avait contre elle l'évidence, l'histoire et, qui pis est, le témoignage du héros. Frédéric conserve sur ses modernes courtisans la supériorité qu'il avait sur ses contemporains : il s'est jugé lui-même avec une franchise qu'il a poussée trop souvent jusqu'au cynisme.

M. le duc de B. est impartial; mais, après avoir exposé, il juge, et, dans ses jugements, il ne dissimule ni ses goûts, ni ses tendances. Son point de vue général et supérieur, c'est l'intérêt bien entendu de la France; il lui paraît que cet intérêt n'était point d'attaquer l'Autriche et d'encourager les ambitions de la Prusse. Il apprécie sévèrement Fleury et sa politique. Il ne peut se défendre d'admirer le génie de Frédéric, il ne peut pas non plus dissimuler l'antipathie, la répugnance même, qu'il éprouve pour ses idées, sa personne et son caractère. Il aime, il admire et il approuve sans restriction dans Marie-Thérèse la femme et la souveraine. Sauf ce dernier point sur lequel je crois qu'il y a des réserves à faire, les jugements, fort motivés d'ailleurs, de M. le duc de B. me semblent devoir être ratifiés par la critique. Je dis à dessein : la critique ; car la majorité des lecteurs sera plutôt portée, sous l'impression de sentiments très légitimes, à adopter d'une manière trop absolue les opinions de l'auteur et à en exagérer même la portée, sauf à les fausser légèrement. Tels qu'il nous les expose dans sa large introduction, les portraits de Frédéric et de Marie-Thérèse, en l'année 1740, au début de leurs règnes, sont parfaitement ressemblants ; l'effet de contraste qu'il en a su tirer n'en est que plus saisissant. Mais ce ne sont point des images totales, des images définitives. Le cours des années en modifiera singulièrement l'expression et la cou-

leur. Les grandes épreuves de la guerre de Sept-Ans creuseront sur le visage de Frédéric des rides qui en atténueront le caractère dur et méprisant; la constance du souverain y laissera une empreinte de noblesse; le charme irrésistible du regard corrigera le sarcasme irritant du sourire. Marie-Thérèse ne restera pas toujours l'héroïne poétique du premier acte du drame; ses traits demeureront nobles, mais ils perdront leur grâce touchante; on y verra paraître la fierté implacable et le calcul continu; la figure de l'impératrice ne se détachera plus avec cette belle mélancolie, sur ce fond de ciel bleu. N'exagérons donc ni l'auréole de Marie-Thérèse ni la grimace de Frédéric; nous dépasserions la mesure et nous fausserions le ton. Il n'y aurait plus de proportions. M. le duc de B. fait ressortir « l'étrange caprice de la fortune qui remettait la destinée de deux grands royaumes à deux choses aussi incertaines que la fermeté d'âme d'une femme et la sincérité d'un philosophe. » N'oublions pas que, dans la force de l'âge et la maturité de la vie, la piété de l'une et la philosophie de l'autre les conduiront aux mêmes fins. A l'espèce d'examen de conscience de Frédéric en 1742, si bien analysé (II, p. 252) par l'auteur, comparons, cela est nécessaire et cela est juste, celui de Marie-Thérèse en 1771. Frédéric conclut en 1742 : « Il est mal de violer sa parole sans raison. » Marie-Thérèse déclare, en 1771 : « Il faut savoir s'exécuter, et pour un profit mince ne pas perdre sa réputation ni droiture devant Dieu et devant les hommes. » Il vint un jour, en effet, où l'auguste matrone et le railleur de Sans-Souci se rencontrèrent, se donnèrent la main et communièrent sous les mêmes espèces, qui furent le corps de la Pologne. L'impératrice prenait en pleurant, le roi ricanait en prenant; mais la principale nuance entre eux est encore que la première réclamait du second un *Surrogat* de Pologne pour ses scrupules, avec un supplément de Polonais pour ses remords. Elle les obtint, et c'est la seule satisfaction que la morale ait reçue en cette affaire. Voilà le fond du tableau : il ne faut jamais le perdre de vue. L'auteur du *Secret du roi* le sait mieux que personne; mais ses lecteurs peuvent l'oublier, et je les engage, après avoir lu les deux derniers volumes de l'auteur, à relire ceux qui les ont précédés.

Le partage de la Pologne est le testament politique de la vieille Europe. Elle l'avait annoncé et préparé par un grand scandale, celui de la guerre dont M. le duc de B. nous raconte les débuts. « Si, dit-il (I, p. 75), avec une singulière fermeté de langage, si les paroles avaient pour les rois la même valeur que pour les simples mortels, et si la foi des traités engageait la bonne foi des gouvernements, aucun doute, même le plus léger, n'aurait pu s'élever sur les intentions de la France. » On peut en dire autant, et même beaucoup plus, sur les intentions des autres puissances. Toutes avaient garanti la succession à Marie-Thérèse, plusieurs avaient reçu des « récompenses » considérables pour les payer de leur promesse, et, sauf l'Angleterre, toutes, le cas échéant, se considérèrent comme dégagées. La raison d'état n'a jamais été opposée

avec plus d'impudence aux lois les plus élémentaires de l'honneur et de la justice. Il faut condamner irrévocablement ces actes; mais il faut se dire aussi que tel était l'esprit du temps. L'affaire de la succession d'Autriche n'est que l'éclat bruyant d'une politique habituée à ne se gouverner que par la convenance. Voici comment, dans un document très grave, un ministre des affaires étrangères de France expose les motifs qu'on avait eus de faire la guerre à l'Autriche :

« La mort de l'empereur Charles VI fit croire que le moment de l'anéantissement de cette maison était arrivé. La jalousie et les alarmes qu'avait inspirées à toute l'Europe cette prodigieuse masse d'états que le feu Empereur avait tâché de réunir sur la tête de sa fille aînée, les dispositions de plusieurs princes considérables qui prétendaient avoir des droits à cette succession, la couronne impériale qui avait fait le lien de tant d'Etats dispersés, sortie de cette maison par la mort du dernier prince d'Autriche qui la possédait, *tout semblait favoriser le dessein d'anéantir cette puissance en la partageant, et c'est d'après ce tableau que la France adopta le système de diviser les états de la succession de la maison d'Autriche,* conformément aux droits des prétendants, et d'entremêler si bien les différents partages, que les nouveaux possesseurs fussent continuellement attentifs à s'opposer à l'agrandissement les uns des autres, et à empêcher qu'il ne s'élevât une nouvelle puissance aussi redoutable à la France et aussi ennemie de son repos que l'avait été l'ancienne maison d'Autriche... » (*Instruction du comte de Choiseul-Praslin, ambassadeur à Vienne,* juin 1759). Voilà, dans toute leur clarté, sans affectation de cynisme, comme sans effort d'hypocrisie, les vrais motifs de la politique suivie par la France en 1740. Je n'y aperçois point, je l'avoue, ce que M. le duc de B. aimerait, tout en désapprouvant les actes, à pouvoir signaler dans les desseins de Fleury et surtout dans ceux de Belle-Isle : « Cette disposition [des Français] à partir en guerre pour une idée, c'est-à-dire à préférer à des résultats pratiques et positifs un but idéal dont la générosité et la grandeur séduisent leur imagination... » Ce serait ici « l'idée de rétablir l'empire germanique dans sa conception primitive, c'est-à-dire affranchie de la prépondérance et de l'hérédité autrichienne. » (Avant-propos, p. II.) Je ne vois rien de « grandiose » dans la proposition si bien résumée dans le document que je viens de citer ; j'y vois encore moins une analogie avec ce que l'on appelle aujourd'hui « *la guerre pour une idée.* » Si, par extraordinaire, il s'était trouvé en 1740 quelque souverain de l'Europe prêt à entreprendre la guerre *pour une idée*, il serait allé se ranger auprès de Marie-Thérèse et se serait fait le champion du droit méconnu et de l'innocence persécutée. C'était au contraire, en 1740, une vue parfaitement positive que de vouloir, dans l'intérêt de la France, démembrer la monarchie autrichienne et maintenir dans l'impuissance, c'est-à-dire dans le morcellement, le Saint-Empire romain de nations germaniques. Reste à savoir si l'entreprise dirigée contre l'Autriche était utile et opportune.

M. le duc de B. le conteste et l'histoire lui donne raison. C'est une des idées les plus neuves et les plus fécondes qui se dégagent de ses études. Les historiens français ont trop longtemps jugé la politique du XVIIIe siècle avec les idées du XVIIe. M. le duc de B. fait ressortir (I, pp. 146 et suiv.) la différence qu'il y avait entre l'Europe de 1740 et celle du cardinal de Richelieu. C'était fausser la tradition de ce grand politique que de transformer ses actes en préceptes, sa conduite en système et d'appliquer à la lettre ses idées dans des conditions entièrement opposées à celles dans lesquelles il avait conçu et réalisé ses admirables desseins. En 1740, la maison d'Autriche n'avait plus l'Espagne; en Allemagne, elle était contenue et combattue par deux maisons rivales; ce n'était plus l'Autriche de Charles-Quint, enserrant la France de toutes parts; c'était une Autriche ouverte, en Belgique et en Italie, aux attaques et aux conquêtes de la France. On n'avait plus à la redouter, et il y avait lieu, au contraire, de craindre qu'en formant contre elle une coalition, on réalisât ce que l'on voulait empêcher, c'est-à-dire l'élévation « d'une nouvelle puissance aussi redoutable à la France et aussi ennemie de son repos que l'avait été l'ancienne maison d'Autriche. » Ce fut précisément ce qui advint avec la Prusse, et, dès 1742, Frédéric, par sa défection brutale, montra trop clairement où désormais était le péril.

L'histoire de cette défection (tome II, chap. VI) est une des parties les plus achevées et les plus intéressantes des récits de M. le duc de Broglie. Il y est sévère, et il a raison de l'être, car les faits et les témoignages contemporains soutiennent ses conclusions. D'ailleurs, il ne méconnaît, même en cet épisode si pénible pour nous, aucune des qualités qui firent de Frédéric un politique sans rival en son siècle et un esprit hors de pair dans tous les temps. M. le duc de B. l'attaque par ses propres armes : le persiflage et l'ironie; il est passé maître en cette escrime, et il ne cache point le plaisir qu'il éprouve à diminuer, quand il le peut, dans l'allié perfide de la France, le demi-dieu de Voltaire et le philosophe couronné; mais, quoiqu'il en ait, le politique profond et heureux le ramène toujours et le retient. C'est à peu près le cas de Sainte-Beuve avec Chateaubriand. Sainte-Beuve détestait, au fond, Chateaubriand, et cependant il y revenait toujours. L'infatuation de l'homme l'exaspérait, la boursouflure de l'écrivain blessait son goût; mais il ne pouvait relever en l'homme un trait de fatuité, en l'écrivain un excès de langage, sans atténuer aussitôt sa critique par quelque merveilleuse citation. Si sévère qu'il se montre, il ne peut se défendre d'admirer celui qu'il blâme et de relever celui qu'il abaisse.

Si, maintenant, je considère, non plus l'ensemble, mais la suite et le détail de ces études, je noterai les passages qui me paraissent surtout faits pour retenir l'attention du lecteur : Tome I, chap. I, *Invasion de la Silésie :* Après l'introduction qui est consacrée aux deux héritiers et aux deux héritages de Prusse et d'Autriche, le très piquant récit du

voyage de Frédéric à Strasbourg (p. 51), le portrait du cardinal Fleury (pp. 79-84) qui est un des excellents morceaux de l'ouvrage; j'y ai vainement recherché cette phrase du texte primitif, dans la *Revue des Deux-Mondes :* « Devenu premier ministre et tout-puissant, Fleury, né serviteur, demeurait subalterne. » La touche était vigoureuse, et c'est bien le trait essentiel de la physionomie. Rien de plus intéressant que l'histoire des négociations par lesquelles Frédéric prépare son entreprise. Sa politique à double face et à double fond envers la France était déjà et est demeurée classique en Allemagne (pp. 124 et suiv.). M. Droysen le loue fort d'avoir appliqué, en cette circonstance, le proverbe espagnol : « Prendre d'abord et demander après. » Cela s'appelait se nantir, en termes polis. Kaunitz, à Vienne, passa bientôt maître en ce genre d'opérations. Les Polonais et les Turcs l'apprirent à leurs dépens. « Procédé, dit M. le duc de B. (p. 120), plus familier aux brigands qu'aux diplomates. » Je crois qu'on peut, sans faire de tort à personne, dire qu'il était également familier aux uns et aux autres.

Chapitre II. *Intervention de la France.* Notons, après l'importante discussion politique que j'ai signalée plus haut, une peinture bien vivante de la cour de Louis XV, une analyse fine et ferme aussi des sentiments qui poussaient la jeune noblesse à désirer la guerre. « Une jeune noblesse, ardente et désœuvrée, se mêlant de tout, précisément parce qu'elle n'avait rien à faire, l'esprit d'autant plus prompt à la critique qu'il était plus léger de réflexions et plus vide de connaissances, et entre les petits levers et les petits couchers, les messes et les chasses royales, les voyages de cour, les parties de plaisir et de dévotion, ayant mille occasions d'approcher de l'oreille du maître... Dès le premier jour, la jeunesse de la cour fut passionnée pour courir sus à l'Autriche défaillante, et, de crainte de manquer une si bonne occasion de guerroyer, réclama à grands cris une entrée en hostilité immédiate. » (I, 158). Ce ne sont point là, surtout si on y ajoute la cabale d'alcôve si discrètement rappelée (pp. 161-164), ce ne sont pas là, dis-je, des motifs bien supérieurs : ce sont les mœurs du siècle; il faut s'en pénétrer pour juger ce temps et pour comprendre, par exemple, que Frédéric ne risquait de scandaliser personne lorsqu'il écrivait dans le manuscrit de ses mémoires cette phrase que Voltaire lui fit effacer : « Des troupes toujours prêtes à agir, mon épargne bien garnie, et la vivacité de mon caractère, c'étaient là les raisons que j'avais de faire la guerre à Marie-Thérèse. » — Je signalerai encore dans ce chapitre : (p. 167) le portrait du comte de Belle-Isle, le tableau de l'Europe (p. 228), au moment où va commencer la guerre, enfin et surtout le tableau de l'Allemagne (p. 245 et suiv.). L'ouvrage contient peut-être des récits plus brillants, il ne contient pas de pages plus étudiées et d'une lecture plus profitable. Je recommanderai particulièrement le passage (p. 262) sur les relations de la France et de l'Allemagne, la diplomatie classique, le caractère de l'alliance des petits états, la sourde et jalouse irritation contre la France

qui réunissait tous les Allemands, le patriotisme germanique qui se développait dans les âmes et dont Frédéric sut si habilement tirer parti contre les Français, les fautes commises par eux, les causes des mécontentements et des craintes qu'ils suscitaient en Allemagne. C'est de la politique autant que de l'histoire, de l'histoire d'hier et de la politique de tous les jours.

Chapitre III. *Belle-Isle au camp de Frédéric.* La partie essentielle de ce chapitre est l'histoire du traité du 7 juin 1741 entre la France et la Prusse, dont le texte est publié pour la première fois (Appendice, p. 407).

Tome II. Chapitre IV. *Marie-Thérèse en Hongrie.* — Le lecteur y trouvera une critique sagace de la tradition du : *Moriamur pro rege nostro*, et un récit dramatique du voyage de Marie-Thérèse en Hongrie.

Chapitre V. *L'expédition de Moravie.* — Chapitre VI. *La défection de Frédéric.* L'auteur y réfute avec autorité les apologistes du roi de Prusse ; il se montre particulièrement sévère envers Voltaire, et Voltaire ne prête que trop le flanc à la critique. La conclusion (p. 345) est d'une éloquente mélancolie. « En s'associant à l'ambition de Frédéric, au lieu de l'étouffer dans son germe, la France avait porté à ses propres intérêts et à sa grandeur future un coup dont elle ne pouvait accuser qu'elle-même... Elle avait ouvert une ère de spoliations et de conquêtes qui, commençant par la Silésie pour se continuer par la Pologne, s'est perpétuée jusqu'à nos jours, à travers les vicissitudes de nos révolutions, et dont, en définitive, nous avons souffert plus que personne. » Sous cette forme élevée et générale, la proposition n'est que trop évidente et trop justifiée par l'histoire. Mais est-il vrai de dire qu'en aidant Frédéric, la France avait *ouvert une ère de spoliations et de conquêtes?* Cette ère est ouverte depuis qu'il y a des hommes, elle dure et n'est pas près de finir. La spoliation et la conquête sont aussi vieilles que la convoitise, et la convoitise est aussi vieille que l'humanité. L'histoire des temps modernes nous prouve que les nations qui se prétendent jeunes déclarent précisément leur jeunesse par la violence avec laquelle elles éprouvent ce sentiment. Les jeunes républiques d'outre-mer paraissent s'y abandonner avec la même véhémence que les plus anciens despotismes de l'Asie. Comme il y a peu de consolations à la tristesse qu'inspire nécessairement ce spectacle de l'humanité divisée contre elle-même, il convient de ne nous point priver de la seule qui nous reste : s'il n'y a rien de nouveau dans les excès de la force, il y a peut-être quelque nouveauté dans la réprobation de plus en plus vive qu'ils inspirent aux âmes élevées. C'est un des principaux mérites du présent livre, de nous en fournir le témoignage.

Albert Sorel.

---

38. — **Le siège de Belfort,** par L. Dussieux. Paris, Cerf, 1882, in-12 de 152 pages. 1 franc.

« *L'énergique et habile résistance de Belfort est l'épisode de la fu-* « *neste guerre de 1870 dont on aime le mieux à se souvenir.* » Telles sont les premières paroles de l'auteur, et, quelques lignes plus loin, en nous rappelant la belle maxime du grand Cardinal : « *Les fortifica-* « *tions d'une place de guerre sont inutiles, si le gouverneur de la* « *ville n'a le cœur aussi fort que ses remparts* », il ajoute : « *Le colo-* « *nel Denfert possédait cette force de cœur.* » Nous ne pouvons que nous associer pleinement à cet éloge, et nous nous souvenons que, précisément douze ans avant le jour où nous écrivons ces lignes, nous nous sentions tout ragaillardis et consolés des misères de notre dure campagne, en entendant à chaque minute la voix du canon de Belfort, qui nous apprenait que la France vivait encore et ne se rendait pas.

Ce qui fait le charme du livre de M. Dussieux, c'est l'intimité dans laquelle il vit avec son héros ; on voit qu'il s'est pénétré de son obstination généreuse, qu'il souffre avec lui de la mollesse et des défaillances des uns, et de la honteuse ingratitude des autres. Et, ici, nous aurions presque envie de reprocher à l'auteur de n'avoir fait qu'indiquer trop légèrement les coupables, et de n'avoir pas dit que ce furent ceux-là mêmes dont la pusillanimité avait compromis le succès, qui osèrent accuser de lâcheté celui qui les avait contraints à faire leur devoir. Certes, M. Dussieux sait aussi bien que nous de qui nous voulons parler ; son œuvre prouve le soin scrupuleux qu'il a mis à rechercher les informations les plus exactes ; le tableau de la défense intérieure et extérieure est d'une vérité parfaite, et l'on peut dire que c'est un des meilleurs ouvrages qui aient été faits sur la guerre de 1870. Peut-être nous sera-t-il permis de dire en terminant combien nous avons été personnellement heureux de la lecture de ces pages, qui nous ont prouvé que les ans n'ont attiédi ni le talent, ni le vigoureux patriotisme de notre ancien et vénéré maître.

H. D. de Grammont.

---

39. — **L'année maritime,** revue des évènements qui se sont accomplis dans les marines françaises et étrangères, 1880-1881, par Henri Durassier.

La publication périodique dont on vient de lire le titre est déjà arrivée à sa cinquième année. Le plan en a été peu à peu élargi ; les progrès réalisés dans le volume qui paraît aujourd'hui, en font un document précieux pour l'histoire contemporaine.

Le chapitre 1er traite de la *politique générale et du droit maritime international :* il contient un récit critique de l'expédition de Tunisie, de la guerre chilo-péruvienne, de la démonstration navale faite à Dul-

cigno et un exposé de la politique coloniale des diverses nations européennes. Citons parmi les documents authentiques, la plupart inédits, que l'auteur a publiés : la dépêche du commandant de l'escadre française rendant compte du débarquement opéré à Bizerte le 3 mai 1881, le rapport de l'amiral Conrad, commandant de la division navale du Levant, adressé au commandant en chef de l'escadre d'évolution après l'occupation de la ville de Sfax, et d'autres pièces relatives au même événement, émanées du capitaine de vaisseau Marcq de Saint-Hilaire, des capitaines de frégate Juge et Trillot; la relation du débarquement opéré à Gabès par M. Marcq Saint-Hilaire qui prit également part à ce fait d'armes, etc.

Dans le récit de la guerre chilo-péruvienne, nous pouvons relever un rapport de l'énergique commandant du navire l'*Union*, M. Villavicenzio, et une foule de détails nouveaux et curieux empruntés aux rapports de l'amiral Bergasse du Petit-Thouars, commandant en chef de la division navale du Pacifique, qui, dans des circonstances critiques, sut prêter à la colonie française du Pérou un si énergique appui.

Dans l'article consacré à la politique coloniale, les efforts de l'Allemagne pour acquérir un domaine d'outre-mer sont l'objet d'un développement dont l'intérêt n'échappera à personne.

Le second chapitre est relatif à l'organisation générale et au personnel des diverses marines. Il contient bon nombre de documents officiels et d'intéressants aperçus sur les projets de réforme du commandant Gougeard, dont M. Henri Durassier fut le secrétaire particulier.

Le troisième chapitre traite du matériel : *armements*, *constructions navales*, *artillerie*, *torpilles*. On y sent, dans maints passages, la trace de la collaboration de spécialistes que l'auteur a su intéresser au succès de son livre.

Le quatrième chapitre traite de la *navigation* et le cinquième, de la *marine marchande*.

Enfin, nous devons une mention spéciale à l'introduction placée en tête du livre, où le caractère maritime de ce que l'on est convenu d'appeler la question d'Orient est bien mis en relief.

Didier NEUVILLE.

CHRONIQUE

FRANCE. — Les *Essais orientaux* de M. James DARMESTETER (librairie nouvelle des Beaux-Arts, rue Lafayette) sont les suivants : *De la part de la France dans les grandes découvertes de l'Orientalisme moderne. — Le Dieu suprême dans la mythologie indo-européenne. — Cosmogonies aryennes. — Essais de mythologie et de linguistique. — Prolégomènes à l'histoire des religions. — Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif.* Nous reparlerons prochainement de cet ouvrage.

— M. Charles JORET, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, fait paraître à la librairie Vieweg un mémoire intitulé *Des caractères et de l'extension du patois normand* (in-8°, XXXII et 221 p.), « étude de phonétique et d'ethnographie suivie d'une carte ». Après avoir dit quelques mots de l'ethnographie de l'ancienne Neustrie, M. Joret étudie les noms de lieux d'origine noroise; il a trouvé plus de *cinquante* radicaux servant à les former. Il détermine ensuite les limites des divers caractères phonétiques de nos patois et cherche quelle est la raison de quelques-uns d'entre eux. On trouvera dans ce mémoire une foule de détails curieux exposés avec cette sagacité et cette exactitude consciencieuse qu'on remarque dans tous les travaux de M. Joret. Nous reviendrons peut-être plus longuement sur cette importante étude.

— M. J. de J. nous envoie une brochure intitulée *Le Machao de Grégoire de Tours retrouvé, Origine et fondation de la ville de l'Isle, Vaucluse* (Carpentras, Tourrette. In-8°, 38 p.). M. J. de J. soutient que Machao — *alias* Macao, Machovilla et Machaovilla, cité par Grégoire de Tours, IV, chap. XLV, est, non pas Ménerbes, mais la ville de l'Isle, emplacement qu'avaient déjà marqué Fantoni dans son « Istoria d'Avignone » et Bouche dans son « Essai sur l'histoire de Provence ».

— Sous le titre « *Les tragédies romaines de Shakspeare* », M. Paul STAPFER publie à la librairie Fischbacher le premier volume d'une nouvelle édition de son ouvrage sur *Shakspeare et l'antiquité*, couronné par l'Académie française.

— M. Edmond BONNAFFÉ poursuit sa série d'études sur les amateurs d'autrefois; il vient de publier de nouvelles *Recherches sur les collections des Richelieu* (Plon. In-8°, 156 p. 8 fr.). Le volume commence par le cardinal de Richelieu, « le plus illustre des amateurs » comme le plus grand ministre de l'ancienne France. Le Petit-Luxembourg, que Richelieu occupa d'abord, le Palais-Cardinal, qui devint sa résidence définitive, sa maison de campagne à Rueil et surtout son château de Richelieu, en Poitou, renfermaient des collections magnifiques d'objets d'art de toute sorte. Il y avait à Richelieu deux cents bustes ou statues antiques, les *Captifs* de Michel-Ange, des ouvrages de Mantegna, du Pérugin, d'Albert Durer, de Rubens, du Poussin, de Champaigne et de Simon Vouet; et ce château, chanté par Desmarets de Saint-Sorlin, décrit par le « floriste » Vignier dans un guide qui eut trois éditions (1676, 1681, 1684), ce château, qui passait pour une des curiosités du royaume, Richelieu ne l'a pas vu; le cardinal, dit Desmarets, « fit bâtir la merveille et ne la vit jamais ». Après ce chapitre sur Richelieu, M. Bonnaffé nous parle de la nièce du ministre, la duchesse d'Aiguillon, qui occupa le Petit-Luxembourg et continua les collections de son oncle; — du duc de Richelieu (1629-1715), petit-neveu du cardinal, qui forma une galerie composée surtout d'ouvrages du Poussin, puis devint admirateur enthousiaste de Rubens et acquit une collection de tableaux du grand peintre flamand, qui fut décrite par de Piles; — du maréchal de Richelieu, le vainqueur de Mahon, qui remplit son hôtel de la rue Saint-Augustin (dont il reste aujourd'hui le *Pavillon de Hanovre*) de porcelaines de Saxe, de Sèvres, de Chantilly, etc. Que sont devenus, demande M. Bonnaffé, ces palais, ces hôtels et leurs trésors, le contenant et le contenu, les écrins et les joyaux (p. 79)? Il répond lui-même à cette question, autant qu'il est possible de le faire; il suit la plupart de ces trésors amassés par les Richelieu; il nous montre bon nombre de tableaux et de sculptures conservés dans les musées de Versailles, d'Orléans, de Tours, de Poitiers; le Louvre a les *Captifs* de Michel-Ange, les tableaux du Poussin, de Mantegna, du Perugin, trois bustes de Germain Pilon, une quarantaine de marbres antiques, etc.; le reste a passé à l'étranger. Les appendices du volume reproduisent des documents inconnus, comme l' « état général des statues et bustes » du château de Richelieu, dressé le 4 vendémiaire, an IX, et autres pièces justificatives.

— Le IIe volume de *Louis XIV et Innocent XI* par M. E. Michaud, professeur à l'Université de Berne, est consacré à *La politique générale et aux agissements d'Innocent XI contre la France* (Charpentier, In-8°, 560 p.) Nous y reviendrons.

— M. Charles Henry, bibliothécaire à la Sorbonne, chargé d'une mission scientifique en Italie à l'effet de rechercher des documents inédits sur Fermat, a envoyé un premier rapport au ministère de l'Instruction publique, rapport qui contient 26 pièces inédites de Fermat, des lettres de Toricelli et du P. Mersenne, des collections de documents imprimés avec les originaux, etc. ; il signale, en même temps divers documents intéressant l'histoire de la science française et reproduit une lettre inédite de Galilée et une autre lettre inédite de Lagrange sur la Révolution française.

— Notre collaborateur M. Tamizey de Larroque publie dans le *Polybiblion* (janvier, p. 71) les lignes suivantes : « Je connais beaucoup, jusqu'à l'intimité, quelqu'un qui a publié, dans les deux dernières années, onze ouvrages ou opuscules. Veut-on savoir combien il en est arrivé par le dépôt légal à la Bibliothèque nationale? Trois seulement. Si l'on prend ce résultat pour moyenne, on voit que les trois quarts des imprimés environ restent en route. Aurait-on jamais pensé que la négligence de nos imprimeurs ou de nos employés de préfecture atteignît d'aussi effrayantes proportions? Il n'y a qu'un moyen d'obtenir le recrutement régulier des volumes et brochures qui paraissent en si grand nombre, chaque année, dans notre pays; il faut faire appel à la persévérante bonne volonté du producteur lui-même. Que ce dernier, ne comptant sur aucun intermédiaire, et regardant le dépôt légal comme une pure fiction, adresse directement à l'éminent érudit, dont on a pu si justement comparer la féconde administration au règne réparateur d'Henri IV, tout livre, toute plaquette, tout tirage à part. Que non seulement chaque écrivain offre à la Bibliothèque nationale tout ce qu'il mettra désormais au jour, mais encore tout ce qu'il a déjà fait paraître. Ainsi peu à peu se complèterait, sans grand sacrifice de ses donateurs, l'admirable collection de la rue Richelieu. »

— Le fascicule Ier de l'*Annuaire de la Faculté des lettres de Lyon* paraîtra prochainement à la librairie Ernest Leroux. Les « Annales de la Faculté des lettres de Lyon » comprennent annuellement trois fascicules : 1° fascicule d'histoire et géographie; 2° fascicule de littérature et de philologie; 3° fascicule de philosophie. Chaque fascicule sera vendu séparément, mais à un prix qui ne pourra être inférieur à 4 francs; la souscription au volume complet est fixée à 10 francs. Le premier fascicule — qui, par exception, coûtera 5 francs — renfermera les trois études suivantes : 1° de M. Berlioux, professeur de géographie, *Les Atlantes, histoire de l'Atlantis et de l'Atlas primitif ou introduction à l'histoire de l'Europe;* 2° de M. Bayet, professeur d'histoire et d'antiquités du moyen âge, *L'élection de Léon III, la révolte des Romains en 799* ; 3° de M. Clédat, professeur de langue et de littérature française du moyen âge, *La Chronique de Salimbene.*

— Le premier *Bulletin mensuel de la Faculté des lettres de Poitiers* (janvier 1883) qui vient de paraître, renferme trois parties : une Chronique, des articles et une Revue bibliographique. La Chronique contient le programme des cours et conférences de la Faculté des lettres de Poitiers pour l'année 1882-1883, le sujet d'un concours littéraire ouvert entre les étudiants (*Est-il vrai de dire que le génie lyrique ait fait entièrement défaut aux poètes du* XVIIe *siècle?*), une statistique des examens et des sujets de compositions. Les articles (cours, conférences, études diverses) sont les suivants : Guibal, *La France avant 1789, la période électorale;* Arren, *La religion romaine;* Aulard, *La première édition des « Maximes » de La Rochefoucauld, étude bibliographique et littéraire.* La Revue bibliographique est consacrée à l'ouvrage de M. Pellisson sur *les Romains au temps de Pline le Jeune* et aux *Notes sur l'élo-*

quence de Danton, de M. Aulard. — Le Bulletin mensuel de la Faculté des lettres de Poitiers paraîtra chaque mois, à partir du 1[er] janvier, excepté en septembre et en octobre; il y aura donc dix numéros par an. Chaque numéro comprendra deux feuilles d'impression environ. Le prix d'abonnement est de 10 fr. par an; chaque numéro, pris séparément, coûte 1 fr. 25. On est prié d'adresser les demandes d'abonnement, annonces, mandats de paiment, etc., à M. Plessis, maître de conférences, et les communications concernant la rédaction à M. Arren, doyen de la Faculté des lettres et rédacteur en chef du *Bulletin*. — Ce *Bulletin*, qui rendra d'utiles services aux étudiants de la Faculté des lettres de Poitiers et qui fait grand honneur aux professeurs qui l'ont fondé, est en vente à la librairie Leroux.

— Le premier bulletin de la *Société historique et cercle Saint-Simon* vient de paraître. Ce bulletin, disait M. G. Monod dans son rapport du 11 novembre 1882, aura pour but de servir de lien visible entre tous les membres de la Société, de les tenir au courant de ses progrès et de ses projets, de faire participer ceux même qui ne peuvent fréquenter assidûment le cercle, à ce qui s'y dit et à ce qui s'y passe. Il n'aura au début ni une périodicité régulière ni une étendue fixe. Il contiendra le compte-rendu des délibérations de la Société et des conférences qui auront pu y être données; il servira d'intermédiaire entre les membres soit pour des questions ou des réponses sur des sujets scientifiques, soit pour des demandes ou des offres de livres. Plus tard la bibliographie pourra y trouver place... — Ce premier bulletin renferme : 1° le rapport de M. G. Monod, dont nous venons de citer un extrait (pp. 1-12); 2° le récit de la réception faite le 31 octobre par le Comité de la *Société historique* à M. Savorgnan de Brazza; 3° une analyse, due à M. André Lebon, de la conférence faite au cercle Saint-Simon le 25 novembre 1882, par M. Albert Sorel, sur l'*influence française en Europe à la veille de la Révolution* (pp. 19-32); 4° les *Statuts* de la Société historique.—Répétons, à ce propos, que les membres sociétaires paient une cotisation annuelle de 100 francs, mais que pour les cinq cents premiers sociétaires, cette cotisation est et restera fixée à 60 francs [1]; — 5° la liste des membres de la Société; 6° la liste des journaux et revues reçus par le cercle Saint-Simon; 7° une petite chronique.

— Il a été souvent question de Rotrou l'année dernière; M. Félix Hémon a obtenu de l'Académie française un prix pour son mémoire sur Rotrou, et vient de publier le *Théâtre choisi* de ce poète (Laplace et Sanchez); M. de Ronchaud a fait paraître également un *Théâtre choisi* de Rotrou; enfin, M. Léonce Person a publié de curieuses *Notes critiques et bibliographiques* sur Rotrou, ainsi qu'un travail sur le *Venceslas*, et prouvé, dans une étude sur le *Saint-Genest*, que cette pièce était imitée du *Fingido Verdadero* de Lope de Vega. Toutes ces publications ont été mentionnées dans notre recueil. Il ne sera pas hors de propos d'ajouter que M. Emile Deschanel a consacré, dans son nouveau livre, *Le romantisme des classiques*, un chapitre à Rotrou et au *Saint-Genest*; on y trouve un rapprochement intéressant. M. Deschanel a trouvé l'origine de cette tragédie d'*Adrien* que joue Saint-Genest, lorsqu'il est saisi de la grâce et illuminé d'en haut, l'origine de cette première pièce mise, pour ainsi dire, au ventre de la seconde et enfermée dans la tragédie totale. Cette pièce d'*Adrien* que joue l'acteur Genest serait, d'après M. Deschanel, l'imitation d'une pièce latine du jésuite Cellot (Ludovicus Cellotius). L'*Adrien* de Cellot et le *Fingido Verdadero* de Lope de Vega, voilà donc tout le *Saint-Genest* de Rotrou reconstitué. M. Deschanel ne parle pas de l'imitation de la pièce espagnole; mais

1. Ce nombre de cinq cents est atteint.

déjà M. Léonce Person avait dit que Rotrou dut recourir, pour faire son *Saint-Genest*, au procédé de Térence, à la « contamination. »

— M. Ernest Renan a fait, le samedi 27 janvier, à la Société historique, une conférence sur *le Judaïsme comme race et comme religion*.

— La Société de géographie de Paris vient d'être informée qu'une souscription était ouverte à Saigon, pour l'érection d'un monument à la mémoire de Francis Garnier.

— L'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg a, dans sa séance annuelle, proclamé les noms des savants étrangers nouvellement nommés correspondants de cette Académie. Parmi les savants français honorés de ce titre, nous citerons notre collaborateur M. Henri Weil, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

— L'académie des sciences morales et politiques met au concours (prix Victor Cousin, de 6,000 francs), pour 1884, le sujet suivant : *Le scepticisme dans l'antiquité grecque* ; le 31 décembre 1883 est le terme de rigueur.

— On trouvera dans le n° 3 du *Courrier de l'art* une lettre inédite du Titien à la duchesse de Parme, Marguerite d'Autriche; dans cette lettre, que publie M. Eug. Müntz, l'artiste annonce à la régente de Flandre l'envoi d'une épreuve de la gravure de son tableau de la *Trinité*, rappelle sa vieille dévotion pour la maison impériale, exalte les vertus du défunt empereur (Charles-Quint) et célèbre les efforts que fait la princesse pour maintenir dans la Flandre les prérogatives de l'Eglise romaine.

— Un décret fixe au 31 mars le délai pour l'envoi des mémoires que les membres des écoles d'Athènes et de Rome doivent soumettre à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; les membres de première année des deux écoles ne sont pas tenus d'envoyer de mémoire. C'est précisément ce que la *Revue critique* avait demandé dans son numéro 51 du 18 décembre 1882 (p. 495). Nous nous félicitons d'avoir pu contribuer à faire accepter une modification dont la santé et le travail des élèves se trouveront également bien.

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner, de Leipzig, annonce les éditions suivantes, comme devant prochainement paraître : *Euclidis opera omnia*, p. p. J. L. Heiberg et H. Menge ; *Claudii Galeni scripta minora*, p. p. Joh. Marquardt ; *P. Ovidius Naso, Tristia, Ibis, Ex Ponto epp., Fasti*, tom. III, p. p. R. Merkel, et *Thiofridi Epiternacensis vita Sancti Willibrordi metrica*, p. p. K. Rossberg. La même librairie publiera, en outre, les ouvrages suivants : *Lexicon Lucretianum*, p. p. J. Woltjer; *Die Platonische Metaphysik auf Grund der im Philebus gegebenen Prinzipien*, p. p. Schneider, etc.

— Les éditeurs Henninger, de Heilbronn, ont fait paraître l'édition annoncée depuis longtemps par M. Eug. Kœlbing, *Sir Tristrem*, avec introduction, remarques, glossaire et traduction allemande, et publieront prochainement une édition d'*Editha (sive chonicon Vilodunense)*, par M. C. Horstmann; une quatrième édition du livre de M. Karl Gustaf Andresen, *Ueber deutsche Volksetymologie*, et le 1er volume d'un recueil de documents pour servir à l'étude des traditions populaires, recueil intitulé Κρυπτάδια.

— La librairie de G. Koester, à Heidelberg, a mis en vente, sous les auspices du ministère de l'instruction publique et des cultes de Prusse, un recueil très important de paléographie wisigothique, qui forme le complément des publications de Wattenbach et Zangemeister. Il a pour titre « *Exempla scripturae Visigothicae* » ; les éditeurs sont MM. P. Ewald et G. Loewe qui ont recueilli dans les bibliothèques d'Espagne les éléments de cette publication. Le prix de l'ouvrage, mis d'abord en souscription pour 20 mark, est, depuis le 1er février, élevé à 50 mark.

— L'éditeur Dieterich, de Gœttingue, fait paraître deux notices nécrologiques, l'une sur Frédéric Wœhler, par M. H. HÜBNER, l'autre, sur Reinhold Pauli, par M. F. FRENSDORFF; ces deux notices, lues sous forme de discours le 9 décembre 1882, coûtent chacune 60 pfennigs.

— L'ouvrage de M. C. GŒTZINGER, *Reallexicon der deutschen Altherthümer* (Leipzig, Urban), qui avait d'abord été publié en livraisons, paraît maintenant en un volume, au prix de 20 mark.

— M. Friedrich KLUGE, privat-docent à l'Université de Strasbourg, poursuit la publication de son excellent « dictionnaire étymologique de la langue allemande » (*Etymologisches Wœrterbuch der deutschen Sprache*. Strasbourg, Trübner). La troisième et la quatrième livraison viennent de paraître, réunies en un seul fascicule, qui comprend la fin de H (depuis *hehr*), les lettres K, L, M, N, O et P (cette dernière lettre jusqu'à *pauke*). On voit que l'ouvrage, conformément au programme de l'éditeur, aura à peu près sept à huit livraisons. Rappelons que chaque livraison coûte 1 mark 50, que l'ouvrage entier, lorsqu'il aura paru, ne coûtera pas plus de 12 mark, et que la publication en sera terminée, avant la fin de cette année.

— M. Karl GELDNER, de Tubingue, prépare une édition révisée du *Zendavesta*, qui paraîtra, en trois parties, sous les auspices de l'Académie impériale de Vienne.

— M. H. BRANDES prépare une édition de la traduction en bas-allemand (1497) du *Narrenschiff*.

— La plus ancienne représentation de *Romeo et Juliette* en Allemagne date, dit R. Genée dans son histoire du théâtre allemand, de l'année 1626. M. Karl TRAUTMANN vient de publier dans l'*Archiv für Literaturgeschichte* (XI Band, IV Heft, pp. 625-626) un document, d'après lequel la première représentation connue de *Romeo et Juliette* en Allemagne devrait être reportée au moins vingt-deux ans plus tôt, en 1604. Ce document, découvert dans les archives de Nœrdlingen, est une supplique adressée le 20 janvier 1604 au conseil de cette ville libre impériale par une troupe d'acteurs, probablement d'acteurs anglais. La troupe demande à jouer, entre autres pièces, *Romeo vundt Julitha*, qu'elle a déjà joué à Ulm, à Heilbronn, à Hall et ailleurs « mit sonnderm wohlgefallen der Zuchœrer ».

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 février 1883.

M. Albert Dumont communique des renseignements envoyés d'Allemagne par M. C. Jullian, au sujet du poisson d'or trouvé en octobre dernier et dont M. Geffroy a entretenu l'Académie dans une lettre communiquée à la séance du 22 décembre (ci-dessus, p. 19). Ce poisson, dans lequel on reconnaît très nettement une carpe, a 35 à 40 centimètres de longueur. Il est tout entier couvert de ciselures : sur la tête, de gracieuses arabesques ; à la partie supérieure, des combats d'animaux, un cerf saisi par un lion, un sanglier assailli par un tigre et les traces d'un troisième groupe, aujourd'hui effacé ; plus bas, une sorte de « nixe » tenant un poisson par derrière elle ; enfin, sur la queue, un très bel oiseau, aux ailes déployées. Partout, dans les intervalles entre les sujets, sont semés de petits poissons. Le travail de toutes ces ciselures est d'une grande finesse et sans aucune raideur. La trouvaille a été faite auprès de Guben, sur la Neisse, au sud de Francfort-sur-l'Oder ; un paysan, en labourant son champ, a mis au jour à la fois le poisson et divers objets d'or plus petits. Le tout a été estimé, au poids de l'or, 4,000 marks (et non 10,000 comme on avait dit d'abord) et acheté 6,000 marks par le musée de Berlin.

M. Georges Perrot rappelle que des sujets tout à fait analogues à ceux que décrit M. Jullian se voient sur les objets d'orfèvrerie grecque qui ont été trouvés en grand nombre dans les tumulus du sud de la Russie.

M. Pavet de Courteille lit une note de M. Derenbourg sur les usages funéraires des juifs. Le mot hébreu *néfèsch* signifie, dans la Bible, « haleine, respiration, *anima* », et, dans la Mischnâh, « stèle funéraire ». M. Jacob Lévy, auteur du *Dictionnaire de l'hébraïsme moderne*, a signalé cet emploi d'un mot qui signifie proprement « âme » pour désigner un monument funéraire et a cru pouvoir rapprocher ce fait de l'usage grec de figurer sur les tombeaux un papillon, symbole de l'âme, ψυχή. M. Derenbourg repousse ce rapprochement. L'idée de représenter l'âme par un papillon est née assez tard en Grèce même et n'a jamais pénétré chez les juifs. D'ailleurs, s'il est vrai que les Grecs figuraient parfois un papillon sur un tombeau, jamais ils n'ont donné au tombeau lui-même ou à aucune de ses parties le nom de ψυχή ; ce rapprochement n'expliquerait donc pas pourquoi *néfèsch* peut désigner une stèle funéraire. Ce mot *néfesch*, en hébreu talmudique, s'applique d'ailleurs à toute construction élevée au-dessus du sol ; ainsi M. Derenbourg cite un passage où l'on appelle ainsi la hutte d'un cardeur de laine. Le sens propre du mot est « élévation » et il n'a passé qu'ensuite au sens de stèle funéraire, comme en latin *tumulus*, qui signifie « gonflement, saillie », de *tumere*, et a fini par vouloir dire un tombeau. S'il fallait absolument trouver un rapprochement étymologique entre le *néfesch* de la Bible, qui signifie « souffle », et celui de la Mischnâh, qui signifie « élévation », il serait plus naturel de dire simplement que le souffle a été appelé « élévation » parce qu'il soulève la poitrine, lorsqu'on le produit. — M. Derenbourg critique ensuite l'interprétation qui a été donnée d'un précepte talmudique, où l'on a vu l'ordre d'offrir une libation à un mort, au moment des funérailles. Ce précepte ordonne, selon lui, non d'offrir une libation, ce qui serait une pratique païenne, mais de verser goutte à goutte une liqueur destinée à combattre les émanations fétides du cadavre.

MM. Egger, Ravaisson, Derenbourg et Renan échangent quelques observations. M. Egger appuie la remarque de M. Derenbourg sur l'étymologie et la signification primitive du latin *tumulus*. M. Ravaisson fait remarquer que l'idée de représenter l'âme sous la forme d'un papillon est plus ancienne que M. Derenbourg ne paraissait le croire ; on trouve déjà des papillons dans l'ornementation des sépultures très antiques que M. Schliemann a découvertes à Mycènes. En outre, M. Ravaisson est peu disposé à croire, *a priori*, que toute trace des idées et des pratiques du paganisme ait toujours été absolument étrangère au peuple juif. Sur les points précis qui faisaient l'objet particulier de sa communication, M. Derenbourg maintient ses conclusions, auxquelles M. Renan déclare adhérer complètement.

L'Académie se forme en comité secret.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : Wallon (H.), *Éloges académiques*, 2 vol. ; — par M. Lenormant : Lécuyer, *Catalogue de terres cuites grecques*, 2ᵉ fascicule ; — par M. Delisle : 1° Lasteyrie (R. de), *Documents inédits sur la construction du Pont-Neuf* ; 2° Duhamel (L.), *les Architectes du palais des papes* (Avignon, 1882) ; 3° Molinier (Émile), *les Majoliques italiennes en Italie.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 24 janvier 1883.

M. de Rougé communique à la Société une palette de scribe égyptien représentant Ramsès XIIIᵉ, le dernier roi de la XX dynastie. Ce petit monument, dont l'ornementation est d'un style délicat, appartient au Musée de Nantes.

M. de Barthélemy donne lecture d'un mémoire de M. Ambroise Tardieu sur l'établissement thermal gallo-romain de Royat.

M. de Villefosse informe la Société que le poids en bronze communiqué par M. Mowat dans la dernière séance provient de Canosa, l'antique Canusium.

M. Roman annonce la découverte d'un cimetière de l'époque mérovingienne ou carlovingienne à Barcillonnette (Hautes-Alpes), les tombes y sont superposées sur deux et trois rangs ; les unes se composent de briques de grandes dimensions, les autres d'auges en tuf recouvertes d'un couvercle.

M. Duplessis signale les peintures découvertes à Gisors dans une habitation particulière ; ces compositions représentent le triomphe de Jules César ; elles se rattachent à l'école de Fontainebleau.

E. Muntz.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 19 Février — 1883

40. — I. E. SCHÜRER. **Die Gemeindeverfassung der Juden in Rom in der Kaiserzeit, nach der Inschriften dargestellt.** Leipzig, Hinrichs, 1879. 41 pp. in-4°.

II. G. I. ASCOLI. **Iscrizioni inedite o mal note, greche, latine, ebraiche, di antiqui sepolcri, giudaici del Napolitano.** Turin et Rome, E. Lœscher, 1880. 120 pp. in-8 (8 pl. lithogr.).

III. D. CHWOLSON. **Corpus inscriptionum hebraicarum,** etc. St-Pétersbourg, Schmitzdorff, 1882. 527 pp. in-4° (7 pl. lithogr. et photolithogr.)

Depuis quelques années, l'épigraphie juive a fait de grands progrès. Les découvertes de textes lapidaires se sont multipliées sur divers points du monde antique où s'étaient produites de bonne heure des agglomérations de la diaspore. Les savants se sont mis à publier ces textes et à les étudier de près. Voici trois ouvrages qui, parus à de courts intervalles, apportent à cet intéressant sujet des contributions également importantes, bien que d'étendue inégale et de nature diverse.

I

M. Schürer consacre un mémoire à la communauté juive de la Rome antique dont l'histoire est fort curieuse.

Les Juifs firent pour la première fois leur apparition dans la ville éternelle en 160 avant J.-C., lors de l'ambassade envoyée par Judas Machabée. Puis vint la seconde ambassade envoyée par Jonathan ; la troisième par Simon qui conclut un véritable traité d'alliance avec les Romains et dont le personnel semble avoir fait une sorte de tentative de propagande qui inquiéta l'autorité. Mais c'est de l'an 64 avant notre ère que date leur premier établissement, quand Pompée amena à Rome les captifs de Jérusalem. Vendus d'abord comme esclaves, puis bientôt affranchis, ils s'installèrent dans la région transtévérine et s'y organisèrent en une communauté qui se développa rapidement. César leur accorda des privilèges considérables. Sous Auguste, il y avait à Rome des milliers de Juifs. Tibère et Claude dirigèrent contre eux des mesures répressives qui ne les empêchèrent pas de se multiplier. Les témoignages historiques nous les montrent établis au Champ de Mars, dans la Subura, à la Porta Capena. On a retrouvé quatre de leurs cimetières, et il doit certai-

nement en exister d'autres encore : celui de la Porta Portuensis, découvert en 1602, et dont la connaissance a été malheureusement perdue depuis ; celui de la Vigna Randanini, près de la Via Appia ; celui de la Vigna du comte Cimarra, également près de la Via Appia, et celui de l'embouchure du Tibre.

Nombre d'inscriptions sont sorties de ces petites nécropoles. Elles sont généralement de langue grecque, parfois latine. L'hébreu n'y apparaît qu'exceptionnellement, et seulement dans de brèves et banales eulogies, avec des symboles caractéristiques du culte juif : le chandelier à sept branches, l'arche et le rouleau de la loi, le *loulab* et l'*ethrog*. La plupart de ces inscriptions ont déjà été publiées, beaucoup à plusieurs reprises. M. S. en reproduit quarante-cinq en appendice ; souvent le texte en a été révisé par lui sur les originaux.

Il les interroge avec sagacité, mais exclusivement pour obtenir des renseignements précis sur l'organisation de la communauté juive à Rome.

Les Juifs y étaient distribués en synagogues, véritables paroisses, dont les inscriptions nous révèlent les noms pour une dizaine. Les fonctionnaires ou dignitaires civils et religieux sont le γερουσιάρχης, les ἄρχοντες, l'ἀρχισυνάγωγος, l'ὑπηρέτης, les πατέρες et les μητέρες συναγωγῶν, les γραμματεῖς, le προστάτης. J'ai vainement cherché le titre de φροντιστής qui existait dans la communauté juive d'Alexandrie comme le prouve une inscription de la nécropole de Jaffa [1], et dont le rôle à Rome semble se révéler dans l'inscription n° 45 : ΑΡΧΙCΥΝ [άγωγος φ] PONTICAC.

Je rapprocherai de l'eulogie du n° 36 : ΕΥΛΟΓΙΑ ΠΑCΙ, celle que j'ai trouvée dans un sépulcre juif de Palestine (près d'Emmaüs) :

ΠΑΝΤΕC ΕΥΛΟΓΟΥCΙΝ.

II

Le mémoire de M. Ascoli est plus rigoureusement épigraphique que

1. Je crois qu'il ne sera pas sans intérêt de donner, en passant, le texte, encore inédit, de cette inscription que j'ai découverte il y a huit ans :

Ἠζικία υἱῷ
Ἴσα φροντισ-
τὶ Ἀλεξανδ-
ρίας

A Ezéchias, fils de Isa, phrontistès d'Alexandrie. (Candélabre à sept branches entre deux palmes. — *Titulus* de marbre.) — En voici une autre que j'ai recueillie depuis :

Ισ[ηδώρο]
υ Πινάρα
καὶ Λουλι
ανοῦ, φρο(ν)τ
τι(σ)τῶν

(Tombeau) *d'Isidore de Pinara et de Loulianos*, (Lollianos ?) *phrontistès*. (Une œnochoé entre deux palmes. — *Titulus* de marbre.) Ces *phrontistès* étaient peut-être, de fait, de véritables ἀρχισυνάγωγοι.

le précédent. Il contient un assez grand nombre d'inscriptions de langue et d'écriture hébraïques provenant de la Basilicate et de la Pouille et dont plusieurs sont inédites. Les reproductions en fac-similé qui l'accompagnent lui prêtent une valeur particulière, bien que plusieurs d'entre elles laissent à désirer.

M. A. s'occupe spécialement de la catacombe juive de Venosa dont il donne un bon plan.

Il commence par quelques remarques sur l'épigraphie juive en général dans les divers pays; il est assez bien informé, sauf en ce qui concerne la Palestine, qui a produit beaucoup plus d'inscriptions juives qu'il ne le suppose. Puis il s'occupe spécialement de la province de Naples, où la présence des Juifs est historiquement constatée depuis le IVe siècle de notre ère.

Il publie quarante-une inscriptions hébraïques, hébraeo-grecques ou hébraeo-latines, dont vingt-une peintes ou gravées en *graffiti* dans la catacombe de Venosa, et vingt lapidaires (trois de Brindisi, sept de Venosa, deux de Lavello, trois de Matera, une de Benevento, une d'Oria, une de Tarante, une de Trani et une de Casino Lepore). Quelques courtes remarques en passant :

INΓONIN me semble être plutôt ἐγγόνιν, pour ἐγγόνιον, que ἐγγόνῃ (p. 49); j'ai constaté déjà l'existence de cette forme diminutive dans une autre épitaphe juive de la nécropole de Jaffa [1].

Dans la transcription hébraïque de *Secundinus*, la 2e lettre semble, d'après les fac-similé, être un *hé* et non un *yod* (p. 60, nº 17).

Dans la transcription de *Faustina* (p. 61, nº 19), la seconde lettre n'est-elle pas un *waw*, au lieu d'un *yod?* Les deux *waw* consécutifs s'expliqueraient mieux que le groupe *iou*, comme équivalents de *au*. Ici encore le fac-similé me semble, autant qu'on peut s'y fier, donner raison à cette rectification. Même observation pour le nº 21, p. 63.

Les reproductions des inscriptions de la catacombe de Venosa ne sont pas bien satisfaisantes sous le rapport matériel. Il serait vivement à souhaiter qu'elles fussent reprises de nouveau et par des procédés mécani-

---

1. Où elle est orthographiée ἐνγόνιν. Le genre neutre d'ἐγγόνιον permet d'appliquer le mot indistinctement à un homme, *nepos*, ou, comme dans l'inscription de Venosa, à une femme, *neptis*.

Voici le texte de l'inscription de Joppé, également inédite comme celles que j'ai données plus haut :

Θανούμ υἱὸς
Σίμωνος ἐν-
γόνιν Βενια-
μιν τοῦ κεν
τηναρίου τῆς
Παρεμβολῆς

Tanhoum, fils de Simon, petit-fils de Benjamin, centenier de (la) Parembolé. (Palme et *chalôm* en caractères hébreux. — *Titulus* de marbre.)

ques. Tout récemment, M. Lenormant a eu l'occasion d'explorer la catacombe; il y a exécuté des copies soignées qu'il a bien voulu me montrer et qui permettront au moins le contrôle. M. Lenormant est persuadé, avec raison, que la catacombe a encore des galeries inexplorées qui pourraient, après déblaiement, fournir de nouveaux textes.

M. Ascoli termine par une bonne dissertation sur les ères, l'écriture, les acclamations et autres formules de ces inscriptions. Je signalerai particulièrement sa discussion sur l'expression διὰ βίου (*var.* ζὰ βίου, διὰ βίο, *dia viu, iabius*) où il ne voit qu'une simple acclamation, à l'encontre de M. Schürer et du P. Garrucci qui y cherchent un titre ou un nom de fonction. Je me bornerai, sans intervenir autrement dans le débat, à y apporter un élément nouveau. J'ai recueilli en Palestine, à Emmaüs-Nicopolis, l'inscription suivante, non funéraire, gravée sur un linteau de porte : εὐτυχ(ε)ῖτε· ὁ γάμος διὰ βίου [1]. Il semble bien qu'ici l'expression controversée est une simple acclamation eulogique, puisqu'elle n'accompagne aucun nom propre. J'ajouterai que l'inscription, encadrée dans un cartouche à oreillettes, est complète.

III

Bien que le recueil considérable de M. Chwolson porte le titre, un peu ambitieux, de *Corpus inscriptionum hebraicarum*, il ne saurait certainement tenir lieu du volume du *Corpus inscriptionum semiticarum* qui sera consacré par l'Académie des Inscriptions à cette catégorie d'inscriptions, volume qu'il semble avoir voulu devancer.

Sauf les deux planches phototypiques, les reproductions graphiques des monuments n'ont pas la rigueur et la précision exigées par les nécessités de l'épigraphie sémitique.

L'ouvrage a été inspiré par des besoins de polémique : la controverse fameuse de M. C. et de son principal adversaire, M. Harkavy, au sujet de l'authenticité et de l'âge des inscriptions juives de la Crimée, d'origine karaïte. Cette remarque n'est pas une critique; il faut féliciter, au contraire, M. C. d'avoir su rendre le débat plus intéressant en élargissant le terrain de la discussion. J'avouerai même avoir suivi plus volontiers l'auteur dans ses excursions hors de Crimée que dans la question spéciale qui en est le point de départ et qui lui tient tant à cœur. Je laisse à un critique plus compétent le soin d'examiner ici même cette partie essentielle de l'œuvre de M. Chwolson [2].

J'ai lu avec une attention particulière le chapitre IV : *Inschriften und Schriftproben*, où M. C. reprend en sous-œuvre, et souvent d'une façon très développée, toutes, ou presque toutes, les inscriptions juives connues, provenant de la Palestine, de l'Egypte, de l'Arabie, de l'Italie, de la France, de l'Espagne, etc.

1. Cf. mes *Premiers rapports sur une mission en Palestine et en Phénicie entreprise en 1881*, p. 36 et suiv.

2. Cf. l'article précédent de M. J. Halévy, *Revue critique*, n° 4, 22 janvier 1883, art. 20.

M. C., s'appuyant sur des considérations paléographiques dont le bien fondé m'échappe, veut que les deux premières inscriptions marquant la limite officielle de Gezer, aient été gravées à un siècle d'intervalle. Cela est tout à fait improbable. Ces textes jalonnaient le tracé d'une ligne de démarcation; c'est pour cela qu'ils se répètent identiquement. La preuve, c'est qu'en 1881 j'en ai retrouvé un *troisième exemplaire*, gravé de même sur le rocher, dans le prolongement de cette ligne, et je suis sûr qu'il en reste encore d'autres à découvrir. Toute cette série de textes a dû être gravée au même moment. Quant au « räthselhaftes Wort » AΛKIO, AΛKIOΥ, qui accompagne chaque fois les mots hébreux : *limite de Gezer*, c'est tout simplement le nom propre d'homme Ἄλκιος, transcription hellénisée de *Khilqyahou*, autrement dit *Helcias*, probablement le nom du fonctionnaire, civil ou religieux, qui avait présidé à la démarcation. J'ai trouvé, il y a une douzaine d'années, dans un sépulcre antique, à peu de distance de Gezer, à Lydda, l'ancienne Diospolis, un sarcophage [1], notoirement juif, où ce nom d'*Alkios* apparaît dans des conditions qui ne peuvent laisser aucun doute sur son emploi par les Juifs. Je profite de l'occasion pour publier l'intéressante inscription qu'il porte, et que j'ai estampée sur place en 1871 :

ΠΥΡΙΝ(Θ)ΥΝ[?]ΚΑΙΜΑΛΘΑΚΗϹΥΙΩΝΑΛΚΙΟΥϹΙΜΩΝΟϹΓΩΒΑΡ

Πυρινθὺν ? καὶ Μαλθάκης ὑιῶν Ἀλκίου Σίμωνος Γωβάρ.

Le θ de Πυρινθύν [2] est douteux; ce pourrait être un ο : Πυρινούν. Avant καὶ, il y a un vide avec les traces incertaines d'un ο. Cela changerait toute l'économie de la phrase; au lieu de comprendre : (tombeau) *de Pyrinthyn et de Malthakè, fils d'Alkios, (fils) de Simon Gobar*, il faudrait entendre : *Pyrinthyn, dit aussi Malthakès*, et prendre ὑιῶν pour une forme abusive de ὑιωνὸς, *nepos*. Μαλθάκη n'est connu jusqu'ici que comme nom de femme [3]. Μαλθάκης, si la seconde version doit être admise, en serait une forme masculine [4]. En tous cas, nous avons ici un *Alkios* certain, encadré de noms juifs. Il ne serait même pas impossible que l'Alkios de Lydda et celui de Gezer ne fussent qu'un seul et même personnage. Les caractères sont de la fin de l'époque hérodienne.

Au sujet de l'inscription du sarcophage de la reine Sadan, du *Tombeau des Rois* de Jérusalem, je ne puis que répéter ce que j'ai déjà dit ici même, et ailleurs : « *La reine Sadan n'est-elle pas* tout simplement la reine d'Adiabène en personne, *Hélène*, qui, selon la mode du temps, devait porter un *double nom*, sémitique *(Sadan)* et grec *(Hélène)?* » Je regrette que M. C. n'ait pas fait entrer cette conjecture en ligne de compte dans la dissertation qu'il consacre à cet important monument.

M. C. fait une large place aux ossuaires à inscriptions hébraïques

---

1. Ou un grand ossuaire. Depuis, l'original est entré au Louvre.
2. Cf. l'ethnique Πυρινθεύς, de Πύρινθος, ville de Carie.
3. Entre autres, une femme d'Hérode le Grand.
4. Cf. Μαλθάνης.

dont j'ai recueilli un grand nombre. Il reproduit toutes les épigraphes de ce genre que j'ai publiées, et M. J. Euting, dans l'excellent tableau des variétés de l'écriture hébraïque carrée, accompagnant l'ouvrage de M. C., en a dressé l'alphabet avec les matériaux encore inédits que j'avais mis à sa disposition [1]. Cet alphabet est très complet et présente des formes du plus grand intérêt. Il suffira de dire que, pour la seule lettre *hé*, M. J. Euting n'a pas relevé moins de *dix-neuf* variétés différentes, puisées à cette source épigraphique que je me reproche de n'avoir pas eu encore le loisir et les moyens de rendre accessible au public savant.

M. C., après avoir exposé brièvement ma théorie sur l'usage de ces petits coffrets de pierre, et l'avoir traitée d'*unrichtig*, entre dans de longues explications dont les conclusions se trouvent être identiques aux miennes [2]. J'avoue ne pas comprendre la cause de cette contradiction qui ne peut reposer que sur un malentendu de sa part. Si M. C. veut bien prendre la peine de relire ce que j'ai écrit à ce sujet, il lui sera facile de s'en convaincre. Quant à l'opinion [3] du Dr Graetz, elle est inadmissible : ces ossuaires sont taillés dans un calcaire d'une nature particulière, dit *ka'kouli*, qui appartient géologiquement à la Judée même; en outre, c'est une matière très tendre et très fragile qui ne résiste pas au plus léger choc. Il est doublement impossible qu'ils aient servi, dans les premiers siècles du christianisme, à transporter en Palestine les restes des Juifs morts en terre étrangère.

M. C. me paraît attribuer, en général, à cette catégorie de monuments une antiquité exagérée [4]. Je ne vois pas, pour ma part, un seul de ces ossuaires qu'on puisse faire remonter, comme il le veut, au IIIe siècle avant notre ère; quant au *terminus ad quem*, qu'il leur assigne, 135 ans après notre ère, j'estime qu'il doit être sensiblement abaissé. L'on s'est fait de fausses idées, d'après des témoignages historiques mal interprétés, sur l'exclusion des Juifs de la Palestine, après la révolte de Barcochebas.

Il est matériellement impossible, sur l'ossuaire de Jaïre [5], de chercher un *taw* dans la seconde lettre du mot précédant le nom propre. La lecture : MHWI s'impose. Le mot, certes, est embarrassant, mais il faut s'en accommoder. Le sens de *Grabzimmer* est inadmissible, quand même la paléographie n'opposerait pas à la conjecture de M. C. une fin de non recevoir absolue. Est-ce un participe de *hawwi* ou *ahwi* « annon-

---

1. Dernière planche : colonne 44. Voyez surtout le tableau très détaillé de la planche IV, n° 193.

2. A l'appui de ce que j'ai dit sur ces petites ὀστοθῆκαι, et sur la coutume d'y recueillir les restes des défunts, je citerai une curieuse inscription de Sahwet-el-Khudr (Nabatène) : τὰ λείψανα τῶν γονέων συναγαγὼν κατέθαψεν (*ap.* Waddington, *Inscr. gr. et lat. de la Syrie*, n° 1977).

3. P. 225.

4. P. 389.

5. P. 85.

cer, désigner, montrer », ayant le sens de *monimentum, index, titulus*, μνῆμα? Est-ce un dérivé de la racine MHA, *détruire? A priori*, l'on s'attendrait à un mot de la valeur de *relliquiæ*, λείψανα, désignant les débris osseux mêmes de Jaïre [1].

Je ne saurais faire remonter avec M. C. [2] le proscynème gravé sur la colonne monolithe du souterrain d'El-Aqsa à Jérusalem, jusqu'au VIe siècle de notre ère, date qu'il donne comme *minima;* elle est, *tout au plus*, du moyen âge.

L'inscription recueillie par M. Renan à Djebaïl (l'ancienne Byblos), et classée par lui, avec toute apparence de raison, dans la période du moyen âge, est reportée au VIIe siècle [3] par M. Chwolson, qui paraît vouloir établir entre ce texte fort maltraité et certaines inscriptions de Crimée des synchronismes paléographiques. C'est là une tentation dangereuse. J'ai recueilli, dans ma dernière mission en Syrie, une nouvelle inscription de Djebaïl, tout à fait semblable à celle de M. Renan, mais parfaitement lisible et datée d'une façon aussi certaine qu'intéressante. Voici la traduction française de ce texte inédit [4] :

A été réuni (est mort)..., *Hallevi, fils de Manassé, chef de la communauté* [5]. *Son âme* (soit au) *paradis. L'an mil quatre cent onze, de* (l'ère) *des Contrats.*

L'*ère des Contrats* est, comme l'on sait, le nom sous lequel les Juifs désignent couramment l'*ère des Séleucides*. C'est ainsi que sont datées, par exemple, les inscriptions juives du Yémen, dont la formule initiale ressemble, en outre, singulièrement à celle que nous avons ici; ce qui ne tend guère, soit dit en passant, à en relever la date fort controversée. L'an 1411 des Séleucides correspond à l'an 1099 de notre ère; notre personnage, chef de la communauté juive de Djebaïl, est donc mort au moment même où Godefroy de Bouillon s'emparait de Jérusalem.

CLERMONT-GANNEAU.

41.— BASTIAN DAHL. **Die lateinische Partikel UT**, eine von der Norwegischen Universitæt mit der goldenen Medaille des Kronprinzen belohnte Preisschrift. — Universitæts progr. für das erste sem. 1882 herausgeg. von Weisse. prof. der lat. Phil. Kristiania, Grondahl a. Son, 1882, in-8, 304 pages.

Excellente monographie, préparée avec soin, rédigée avec clarté et qui

1. Cf. Levy, *Neuhebr. u. chal. Woerterb.* s. v. *mahwi* : « Wenn es (das Fleisch einer Leiche) aufgelœst, morsch ist. »
2. P. 96.
3. P. 102.
4. Nous publierons le texte hébreu dans un prochain numéro.
5. Benjamin de Tudèle, quelques années plus tard, donne ce même titre de *Roch haq-qahal*, à Rabbi Abraham de la communauté juive de Tyr.

fait grand honneur à son auteur, à l'Université qui l'a couronnée et au professeur qui l'a inspirée et publiée.

La dissertation du Suédois M. F. E. Braune : *De particula* UT *simplici et copulata*, I, Lundae, 1866, a servi de point de départ. Mais le travail de M. Dahl, fondé sur les meilleures publications de ces dernières années [1] et sur des recherches particulières très étendues, précédé d'une bonne table, bien divisé, riche en exemples de tous les temps, mais surtout de l'époque primitive, avec des remarques d'un esprit judicieux et fin, semble bien épuiser le sujet, et peut servir de modèle pour les travaux de ce genre.

Après avoir analysé la forme, l'étymologie et la signification primitive de la particule, l'auteur étudie successivement *Ut interrogativum* (quid agis? *uti* vales?); *Ut relativum* (faciam *ut* fieri voles); *Ut temporale* (*Ut* primum et pueris excessit Archias, se ad scribendi studium contulit); *Ut consecutivum* (ita, eo modo *ut*...); *Ut finale* (edimus *ut* vivamus); les propositions objectives avec le conjonctif potentiel (Di faxint *ut*.., evenit *ut*..), les mêmes propositions avec le subjonctif final (opto, studio *ut*..); enfin les propositions elliptiques amenées par la particule (*ut* illum Di perdant! ut = supposé que...; egone *ut*..).

Les défauts sont ceux dont on s'accommode le mieux ; ils proviennent de scrupules exagérés ou d'un désir de clarté qui va jusqu'à l'excès. Etait-il besoin de tant d'exemples pour des formes aussi simples et aussi fréquentes que *ut opinor, ut dixi?* Dans le chapitre II, l'un des meilleurs, sur *Ut relativum*, M. D. examine avec de nombreuses subdivisions l'emploi de la particule dans les propositions dont la forme est complète (Cicéron, *Cat.*, I, 6 : vives ita, *ut* nunc *vives*) ; il reprend ensuite les mêmes divisions pour le cas où la proposition est abrégée (*ut* multi, fecit). Etait-ce nécessaire? L'auteur dira que dans certaines tournures, il n'y a pas une abréviation proprement dite ou qu'on ne les trouve pas employées ou dans le même sens sous la forme de propositions complètes. Ne suffisait-il pas de citer celles-ci sans s'occuper des autres? Je relèverais encore quelques dénominations obscures, une ou deux classifications contestables, une longue digression sur la nature propre du conjonctif latin (p. 148 s.). — J'aime mieux appeler l'attention sur les transitions qui relient les divers chapitres. M. Dahl montre très bien par quels changements successifs la particule a passé de son sens primitif purement modal (*ut* vales?) à d'autres significations et au sens qui en est le plus éloigné, celui qu'elle prend dans les propositions objectives (facio, cogo *ut*...).

---

1. M. D. cite : Fuhrmann, *der Indikatif in den sog. Fragsætzen bei Plautus*, 1872 ; Becker, *de syntaxi interrogationum obliquarum apud priscos scriptores latinos*, 1873 ; Em. Hoffman, *die Construktion der lat. Zeitpartikeln*, Vienne, 2e édition, 1873 ; Lubbert, *die Syntax von* QUOM, 1870 ; Anton, *Studien zur lat. Grammatik und Stilistik*, 1873.

Il est fâcheux que la correction des épreuves ait été insuffisante. Les fautes d'impression, presque toutes grossières et visibles, sont très nombreuses.

E. T.

---

42. — **Johannis Burchardi**, argentinensis capelle pontificie sacrorum rituum magistri Diarium sive Rerum Urbanarum Commentarii (1483-1506). Texte latin publié intégralement pour la première fois d'après les mss. de Paris, de Rome et de Florence, avec introduction, notes, appendices, tables et index, par L. THUASNE. T. I. (1483-1492). Paris, E. Leroux, 604 p. in-8.

Roscoe, dans sa vie de Léon X, réclamait une édition complète du *Journal de Burchard*, le maître des cérémonies d'Alexandre VI, car cet ouvrage n'était encore connu que par des analyses sommaires ou des fragments écourtés. En 1649, Denis Godefroy avait publié le premier quelques extraits du *Diarium* aux *Preuves* mises à la suite des *Mémoires de Commines*, et son fils, en 1684, inséra un autre extrait de cinq pages aux *Observations sur l'histoire de Charles VIII*. « Il y a lieu de croire, écrit Bréquigny [1], qu'il les avoit tirés d'un manuscrit du Roi, coté 8457, parmi les manuscrits de Béthune. » Les Godefroy ne désignaient même pas l'auteur; Rinaldi, le continuateur de Baronius, le fit mieux connaître au t. XI de ses *Annales Ecclesiastici ;* il en donna de nombreux extraits d'après le manuscrit du Vatican, coté 104. C'était là le numéro, au temps de Bréquigny; mais un nouveau classement a été fait de nos jours et il est difficile de distinguer le volume dans les nombreux mss. de la Vaticane qu'énumère le dominicain Leonetti au début de son livre sur Alexandre VI [2].

Trois ans après Rinaldi (1697), Leibniz transcrivit, abrégea ou traduisit la partie du journal relative à Alexandre VI, d'après un manuscrit qu'il avait découvert à Wolfenbuttel; il l'intitulait : *Historia arcana de vita Alexandre VI seu excerpta ex Diario Burchardi*. Mais ce n'était là qu'un opuscule assez informe et Leibniz eut dessein de le refondre et de le remanier à l'aide d'un nouvel exemplaire découvert à Berlin par La Croze, en 1707. Il mourut en 1716 sans avoir donné suite à son projet et ce fut Georges Eccard qui fit connaître le ms. de Berlin au t. II de son *Corpus historicum medii ævi* (Leipsick, 1723); mais le texte était incomplet et incorrect, il fallut recourir au manuscrit qu'avait connu Leibniz; de ce mélange sortit une publication indigeste et pénible; l'éditeur semble parfois imiter les copies qu'il a sous

---

1. *Notices et extraits des mss. de la Bibliothèque du Roy*, 1787, I, 74.
2. *Papa Alessandro VI secondo documenti e carteggi del tempo*, Bologna, Mareggiani, 1880; trois vol. in-12. Il cite dix numéros qui paraissent former trois exemplaires distincts : 1° 5628, 5629, 5630, 5631 (*bis*), 5632; 2° 7838; 3° 8673, 8674, 8675, 8676.

les yeux et donner des extraits sans ordre pour un journal suivi. Foncemagne, au t. XVII des *Mém. de l'Ac. des Inscriptions* (p. 597), décrivit le manuscrit Chigi que La Curne de Sainte-Palaye avait découvert à Florence dans son voyage avec le président de Brosses; enfin Bréquigny donna les notices des mss. latins 5160, 5161, 5162, 5522 que conserve encore la Bibliothèque nationale.

En 1854, M. Achille Gennarelli annonçait la publication complète du *Diarium*, de la dernière année du pontificat de Sixte IV à la première année de celui de Jules II (1483-1504) [1]. Mais l'œuvre n'était pas pour plaire au Saint-Siège et le grand duc de Toscane, qui lui était dévoué, entrava l'impression; on le sent bien dans l'avertissement qu'adressaient les éditeurs à leurs *Sigg. committenti* vers la fin de 1855 : « Quando i monumenti esistenti in altri paesi consigliassero di stampare qualche volume a Roma, a Napoli, a Milano, a Torino, o in *qualunque altra città d'Italia*, saranno ivi spediti carta e caratteri. » Bref, le courageux érudit dut s'arrêter au 15 mai 1494. Cette persécution, plus que les éloges de Potthast, nous rend indulgent pour l'œuvre, d'ailleurs si imparfaite, de M. Gennarelli. En la comparant, en effet, à l'édition de M. Thuasne qui vise à une minutieuse exactitude, sans le dire en sa préface comme l'Italien, on s'aperçoit que le journal est tronqué et qu'il en perd son caractère. Gennarelli supprime tout le préambule du 21 décembre 1483 au 12 août 1484; or, comme nous l'apprend M. T., le ms. 147 de la Bibl. nat. de Florence (fonds Magliabecchi) qui est la base de l'édition italienne, donne tout ce début. Cette suppression est d'autant plus fâcheuse qu'elle nous ferait juger Burchard un auteur de chroniques scandaleuses, se vengeant de maîtres abhorrés par des calomnies secrètes qui ne verront le jour qu'après sa mort. Le bon Strasbourgeois ne regardait pas si loin : « Res meo tempore gestas *que ad ceremonias pertinere videbuntur*..... inferius annotabo, ut *facilius de commisso mihi officio* rationem reddere possim. (Ed. Thuasne, p. 1). » Il ne songe qu'à son office de clerc des cérémonies, à son livre du cérémonial; ce Dangeau pontifical s'inquiète plus des fautes contre l'étiquette que des outrages à la morale évangélique; ce qui pour nous est le superflu devient pour lui le nécessaire; il s'enquiert plus du nombre de cierges à allumer autour d'un catafalque que des intrigues des cardinaux auprès du souverain pontife; c'est donc sans y penser qu'il nous renseigne sur la vie antérieure et la mauvaise conduite de ses maîtres, car il ne sait ni médire, ni intéresser. Si à ces réflexions générales sur l'édition Gennarelli, nous faisons succéder les observations particu-

1. « Johannis Burchardi Argentinensis protonotarii apostolici et episcopi Hortani, cappellæ pontificiæ sacrorum rituum magistri Diarium Innocentii VIII, Alexandri VI, Pii III, et Julii II tempora complectens nunc primum publici juris factum commentariis et monumentis quamplurimis et arcanis adjectis ab Achille Gennarelli equite... » FLORENTIÆ, impensis societatis pro edendis fontibus italicæ historiæ super porticibus frumentariis. 1854, 320 p. gr. 8°.

lières, les éloges de Potthast sembleront moins explicables. Gennarelli supprime, sans prévenir le lecteur par la moindre note, tout ce qui est relatif au cérémonial; je sais bien que les énumérations d'ustensiles (Ed. Thuasne, pp. 156-157), que les longues prières (*Id.*, pp. 380-381) sont peu intéressantes au point de vue historique, mais les textes relatifs à la cour pontificale intéressent autant les archéologues et les théologiens que les historiens : un éditeur scrupuleux aurait dû se placer à ce triple point de vue.

Si nous passons au texte en lui-même, on se demande si M. Gennarelli n'a pas remplacé la collation des différentes leçons par une divination fantaisiste, donnons-en au hasard quelques exemples qu'il serait facile de multiplier. P. 117, c. 2, l. 20, à l'entrée de Djem, frère du sultan Bajazet, dans Rome (13 mars 1489), M. Gennarelli cite parmi les assistants « *Petaldus* Regis Franciæ. » Il s'inquiète en note et se demande en beau latin : « quid, voce *Petaldus*, significare voluerit auc« tor, non mihi exploratum est. Bosius inter equitantes recenset *il sig.* « *di Falcone ambasciatore del Re di Francia* de quo Burchardus non « loquitur. Estne una eademque persona ? » Au lieu de se frapper le front, il suffisait de comparer au Magliabecchi le ms. Chigi qui n'en doit pas être fort éloigné : M. Gennarelli y aurait lu « *heraldus* regis Franciæ » Ed. Thuasne, p. 337, l. 24 ; ainsi auraient été supprimés un nom bizarre et une note superflue. P. 127, l. 16 et 17, M. Gennarelli imprime « dispensationes ad unum vel duo *berreta* ». Le mot le frappe, car il est incompréhensible pour ce bon latiniste, et il ajoute en note : « In narratione Vialardi *dispense d'uno e piu beneficii.* » Ceci aurait dû le diriger vers la bonne leçon ; avec *beneficii* il n'était pas, en effet, difficile d'arriver à *beneficia* (cf. éd. Thuasne, p. 366, l. 20). P. 123, l. 6 et sqq., M. Gennarelli imprime : « Tunicam illi successive coram se genuflexo tradidit, *deinde*... prout in eodem libro continetur, et tandem baculum... *sub arcis Urbis.* » Il ajoute en note que les mots du manuscrit sont « hic omnino deturpata. » La corruption du texte est si évidente qu'elle rendait une collation nécessaire ; toute obscurité disparaît dans le texte de M. Thuasne : « Tunicam illi successive coram se genuflexo tradidit, *dicens* prout in eodem libro continetur, et tandem baculum, *sub altis verbis.* Ces mots « *sub altis verbis* », à haute voix, transformés en « *arcis urbis* », arceaux de la grande ville, suffisent à prouver que le ms. Magliabecchi est bien loin d'avoir été amélioré par M. Gennarelli ; dès maintenant, son livre doit être laissé de côté par tout lecteur soucieux de l'intégrité et de la correction d'un texte.

Dans son premier volume, M. T. n'a compris que les derniers mois du pontificat de Sixte IV et les huit années du pontificat d'Innocent VIII (pp. 1-492). Le texte est suivi d'un copieux appendice comprenant des dépêches inédites ou des extraits d'incunables rarissimes comme celui relatif à Djem composé par Guill. Caoursin et imprimé à Ulm le 24 octobre 1486 (pp. 493-580). Le volume se termine par une

table analytique où l'on a respecté la division par mois et par années et qui forme comme un résumé de la partie imprimée (pp. 580-603); un long errata (p. 604) nous prouve que l'éditeur n'a pas épargné sa peine pour rendre ce latin plein d'obscurités et de germanismes, moins barbare et plus clair. M. T. annonce pour le troisième volume un index alphabétique dont nous le remercions par avance, ainsi qu'une étude sur la vie de Burchard et ses ouvrages. Par là il suspend notre critique et nous arrête dans nos scrupules; son texte est en effet fort correct, mais reproduit-il le manuscrit original du Vatican? Les copies qui s'en sont multipliées par l'Europe présentent des interpolations ou des suppressions. Cela tient à des raisons multiples; au dire de Paris de Grassis (B. N., l. 5164, f. 339 b), Burchard avait une détestable écriture, surchargée d'abréviations : « *Cifris aut caracteribus obscurissimis aut literis obliteratis et oblitis* », si bien qu'il a dû prendre le diable pour copiste « *ut credo ipsum habuisse diabolum pro copista* ». En outre, l'original ne devait être communiqué qu'après de longues sollicitations et pour un temps très court; de là, nécessité de le parcourir plutôt que de le lire, en ne prenant que des extraits. Enfin c'était l'habitude des copistes italiens des deux derniers siècles, de ne reproduire que ce qui était facile à lire, en supprimant le reste, sans même mentionner la lacune. Les grands seigneurs, qui avaient commandé la transcription et l'avaient payée à l'avance, n'avaient cure de lire ce qu'on leur avait copié; ils déposaient l'ouvrage dans leur bibliothèque et ne s'en inquiétaient plus. Nous voudrions cependant que M. T. distinguât les manuscrits à interpolations tels que le Chigi des manuscrits non interpolés comme le Magliabecchi qui passe pour avoir été copié sur l'original « appartenant au cardinal de Saint-Ange »; de proche en proche, on écarterait tout ce qui vient d'Infessura ou de Paris de Grassis et l'on arriverait à un texte moins intéressant sans doute, mais beaucoup plus sûr. On confondrait ainsi ceux qui se prévalent contre Burchard de la perte du manuscrit original; ce texte épuré en tiendrait lieu.

Il nous resterait encore à parler des notes et de l'appendice par lesquels M. T. a éclairé les pontificats de Sixte IV et d'Innocent VIII; elles sont, en général, exactes et complètes au point de vue bibliographique; parfois M. T. cite des éditions démodées; ainsi, pour le Commines, il ne paraît pas connaître l'édition de Mlle Dupont publiée pour la Société de l'histoire de France. Enfin, ces notes ne nous font pas assez profiter des pièces si intéressantes de l'appendice; celles-ci semblent avoir été recueillies quand les notes étaient déjà composées; un petit remaniement aura effrayé l'éditeur qui, à bon droit, aura tablé sur la curiosité du lecteur. Pour nous résumer, le premier volume de M. Thuasne rend inutile la partie correspondante dans l'édition de Gennarelli qu'il dispense de consulter, et nous espérons que le pontificat d'Alexandre VI tiendra tout ce que celui d'Innocent VIII a promis.

L. P.

43. — Fage (René). **Les œuvres de Baluze,** cataloguées et décrites. Tulle, imp. Chauffon, 1882. In-8, 119 pages. (Extrait du Bulletin de la Soc. des Lettres etc., de la Corrèze, 4e livr. 1881.)

Il est inutile de rappeler l'importance et le nombre des œuvres de Baluze, qui justifiaient un peu le distique mis par le libraire Gabriel Martin en tête de la *Bibliotheca Baluziana :*

Qui mille auctores Baluzius edidit unus,
Par ille auctorum millibus unus erat,

et tout le monde saura gré à M. René Fage de la publication qu'il vient de faire, avec tant de soin, de la bibliographie des œuvres de Baluze. Nous y trouvons la description minutieuse des ouvrages imprimés de Baluze depuis l'*Anti-Frizonius* publié en 1652, alors que l'auteur n'avait encore que vingt-deux ans, jusqu'à l'*Historia Tutelensis* parue en 1717, un an avant sa mort.

C'est le sort de toutes les bibliographies de n'être jamais complètes; déjà, dans un article de la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (1882, p. 252), M. L. Delisle a signalé une petite plaquette inconnue à M. Fage; j'ai eu l'occasion, depuis, d'en rencontrer une autre dont voici le titre :

« Epistola || Amplissimi ac Eruditissimi viri || in eruendis monumentis ex diversorum M. S. codi || cum antiquissimis Ecclesiasticæ Historiæ scriniis indefessi || ac || Tota Gallia celeberrimi scrutatoris || Stephani || Baluzy || Tutelensis etc. || Scripta kal. maj Aræ christianæ M. DC. LXXXVI. || ad eximium Literatorum Virorum || cultorem et Encomiasten || Hieronymum Ambrosium || Langenmantelium || can. Eccles. DD. Maur. et Petri Patric. Augustan || *(Fleuron)*. || Nunc Prælo Sturmiano prodiit || Anno a Nato Christo M. DC. LXXXVI. »

C'est une petite pièce in-8°, de deux feuillets non paginés; le seul exemplaire que j'en connaisse est conservé à la Bibliothèque nationale, collection Baluze, vol. 356, fol. 115-116. Dans le même volume se trouve la minute, de la main de Baluze, de cette lettre, qui contient de curieux détails sur les érudits français contemporains.

H. Omont.

CHRONIQUE

FRANCE. — Il vient de paraître à la librairie Maisonneuve et Cie deux nouvelles publications de M. Stanislas Guyard. La première, intitulée : *Le divan de Beha ed-din Zoheir*, contient un choix de variantes importantes au texte arabe des *Poésies* de Beha ed-din, poésies que M. Guyard explique dans l'une de ses leçons du Collège de France. L'autre publication a pour titre : « *Mélanges d'assyriologie.* » L'auteur y a recueilli ses notes de lexicographie assyrienne, tirées à part du *Journal asiatique*, des *Mémoires de la Société de linguistique* et du *Recueil égypto-*

logique et assyriologique de M. Maspero, en y joignant un article sur les inscriptions cunéiformes de Van. Dans cet article, l'auteur apprécie l'ouvrage que M. Sayce vient de consacrer à ce même sujet, et présente le résultat de ses propres recherches. On commence, en Russie, à se préoccuper vivement de la question des inscriptions vanniques. Le savant professeur d'arménien de Saint-Pétersbourg, Patkanof, vient de publier sous ce titre : *O klinoobraznykh Nadpiciakh Vanskoi sistèmy otkrytykh v predièlakh Rossii.* « Les inscriptions cunéiformes du système vannique découvertes sur les confins de la Russie », un petit travail dans lequel il annonce à ses compatriotes que les inscriptions de Van commencent à être comprises : « Dans le cahier de mai 1880 du *Journal asiatique*, nous dit-il, parut un article de St. Guyard qui était prédestiné à frayer des voies nouvelles dans le domaine du « déchiffrement..... Ce travail, court mais remarquablement compréhensif, a pratiqué la brèche dans le mur qui entourait le mystère jusqu'alors inaccessible de la « langue vannique. Mais ce n'est pas St. Guyard lui-même, c'est un plus heureux « rival qui, profitant de ses indications, l'a devancé dans la lecture complète des « mystérieuses inscriptions. Utilisant la brillante découverte de Guyard, Sayce, « professeur à l'Université d'Oxford, qui depuis longtemps déjà s'occupait du déchiffrement des textes vanniques, a fait paraître son travail intitulé « *The decipherment of the Vannic Inscriptions* » dans le tome II des *Mémoires* du 5e congrès international des Orientalistes tenu à Berlin. » — Plus loin, Patkanof annonce l'apparition, dans le *Journal asiatique* de Londres, du grand travail de Sayce, travail dont l'article présenté au congrès des Orientalistes n'était, pour ainsi dire, que l'annonce. Le nouveau Mémoire de M. Guyard montrera, croyons-nous, que l'éminent professeur de Saint-Pétersbourg exagère beaucoup la part, assurément très considérable, de Sayce dans le déchiffrement des inscriptions vanniques. La lecture proprement dite de ces textes n'offrait aucune difficulté sérieuse à un assyriologue. Il en était autrement de l'interprétation, puisque l'on ne possédait aucun texte bilingue. Or, M. Sayce, en voulant tout traduire, a présenté en réalité beaucoup plus d'hypothèses que de démonstrations, et, dans bien des cas, il a passé à côté de la solution juste, comme on le verra en étudiant le nouveau travail que nous annonçons. M. Patkanof a joint à son article la reproduction de quelques inscriptions nouvelles. Il termine en engageant les autorités du Caucase à faire tous leurs efforts pour contribuer au développement de la science nouvelle.

— La *Revue numismatique*, dont la publication avait cessé depuis plusieurs années, va reparaître incessamment sous la direction de MM. Anatole de Barthélemy, G. Schlumberger et Ernest Babelon. Le premier fascicule de cette nouvelle série sera mis en vente au 1er avril prochain (chez Rollin et Feuardent). Les noms des directeurs du recueil suffisent pour inspirer la confiance et nous assurer que la *Revue numismatique* rendra à la science de grands services. M. Waddington donnera dans la Revue le catalogue, depuis longtemps désiré, de sa collection si belle et si précieuse de médailles inédites d'Asie.

— M. Pierre de Nolhac va publier prochainement, chez l'éditeur Charavay, un volume de pièces curieuses sur Joachim du Bellay.

— Dans un rapport adressé au ministre de l'instruction publique, M. M. Bréal rappelle que nos professeurs ont souvent exprimé le regret de ne pas trouver dans nos bibliothèques la série complète des thèses et dissertations académiques publiées à l'étranger. Des négociations ont été entamées avec les universités étrangères, en vue d'obtenir de chacune d'elles dix-huit collections de toutes ses publications académiques, destinées aux bibliothèques universitaires d'Aix, Alger, Besançon, Bordeaux, Caen, Clermont, Dijon, Douai, Grenoble, Lyon, Montpellier, Nancy, Paris,

Poitiers, Rennes, Toulouse, à la Bibliothèque nationale et au Ministère de l'instruction publique. Ces négociations ont abouti, et, au mois de juillet de l'année dernière, la liste suivante des universités contractantes — au nombre de trente — était communiquée à l'administration centrale : Bâle, Berlin, Bonn, Breslau, Copenhague, Dorpat, Erlangen, Fribourg, Gand, Genève, Giessen, Gœttingue, Greifswald, Halle, Heidelberg, Iena, Kœnigsberg, Leipzig, Leyde, Liège, Lund, Marbourg, Munich, Munster, Rostock, Strasbourg, Tubingue, Upsal, Wurzbourg et Zurich. Les services d'échange et d'expédition ont été, dès lors, organisés et fonctionnent régulièrement. On peut estimer au moins à un millier le nombre de dissertations qui nous arrivent annuellement de l'étranger.

— La section d'économie politique de l'Académie des sciences morales a proposé, pour le prix Léon Faucher, le sujet suivant : *La vie, les travaux et les œuvres d'Adam Smith* (prix de 3,000 francs). L'Académie a maintenu au concours le sujet suivant du prix Rossi : *Exposer les faits qui, dans les sociétés de l'antiquité grecque et romaine, prouvent la permanence des lois économiques* (prix de 5,000 francs). Les manuscrits doivent être déposés au secrétariat de l'Institut, avant le 31 décembre 1884.

— Un Comité de législation étrangère avait été constitué, par arrêté du 27 mars 1876, dans le but d'organiser la création d'une bibliothèque où seraient réunies les collections des lois étrangères, des travaux parlementaires et des principaux ouvrages publiés dans les divers pays sur chaque branche de la science du droit. Ce Comité devait, en même temps, veiller à la publication des codes ou des lois dont le ministre de la justice autoriserait la traduction. D'après le rapport de M. Aucoc, président de ce Comité, le nombre des volumes contenus dans la bibliothèque s'est élevé de 5,000 à 14,000 ; on a préparé une deuxième édition du catalogue qui sera prochainement imprimé. La traduction des codes étrangers se poursuit avec activité. Le *Code de commerce allemand* a paru l'an dernier ; il est traduit par MM. Ch. Gide, Lyon-Caen, Dietz et Flach. Le *Code de procédure allemande*, traduit et annoté par M. Fernand Daguin, ainsi que le *Code d'organisation judiciaire de l'Allemagne*, traduit et annoté par M. Dubarle, paraîtront dans les premiers mois de l'année courante. Trois autres traductions sont sous presse : le *Code d'organisation judiciaire de la Russie*, par M. le comte Jean Kapnist ; le *Code pénal des Pays-Bas*, par M. W. J. Wintgens, avocat à La Haye, et le *Recueil des chartes et constitutions des États-Unis de l'Amérique du Nord*, par M. Gourd. Dans les premiers mois de cette année, doit commencer l'impression du *Code de procédure civile allemand*, traduit par MM. Glasson, Lederlin et Rod. Dareste ; du *Code des faillites de l'Allemagne*, traduit et annoté par MM. Bufnoir et Gérardin ; du *Code pénal hongrois*, par MM. Martinet et Pierre Dareste ; du *Code civil portugais*, par M. Laneyrie. Le Comité fait préparer la traduction de six autres codes : le *Code de commerce italien*, le *Code de commerce autrichien*, le *Code civil de la République argentine*, le *Code pénal et le Code de procédure pénale de l'Etat de New-York*, le *Code de procédure civile espagnole*, et un *Recueil des lois des divers Etats de l'Europe* sur la propriété littéraire et artistique, les brevets d'invention, les marques de fabrique et de commerce.

— On va bientôt ouvrir au public la nouvelle salle des chaussures, au Musée de Cluny. Cette salle, qui vient d'être ornée d'une cheminées monumentale achetée à la ville de Rouen, est située au premier étage, à gauche, au-dessus de la salle des voitures. Elle contient la collection de chaussures de toutes les époques et de tous les peuples, réunie par Jules Jacquemart et acquise par le Musée au mois de novembre 1880.

— M. Ch. Clermont-Ganneau, — qui vient d'être chargé de nouveau d'une conférence d'archéologie orientale à l'Ecole des Hautes-Etudes — a, le samedi 10 février, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, exposé les résultats de ses recherches sur l'*imagerie phénicienne, ses origines et son influence sur l'art et la mythologie des Grecs;* ce qui ajoutait un vif attrait à cette soirée, c'étaient les projections des images à la lumière oxydrique.

— On trouvera dans le nº 5 de la *Revue politique et littéraire* (3 février) la reproduction sténographiée de la conférence faite le samedi 27 janvier par M. Ernest Renan au cercle Saint-Simon, sur *le judaïsme comme race et comme religion*. Cette conférence est précédée de quelques considérations de M. Michel Bréal. — Ajoutons que le samedi 3 février M. A. Callery a fait, au même cercle, une conférence sur *la jeunesse de Nicolas Goulas.*

— Lu dans le *Soleil* du 3 février « le général Thibaudin, qui nous rappelle le général (*sic*) Pache », signé A. de Cesena.

ALLEMAGNE. — D'après une lettre adressée par le docteur Schliemann au directeur de la *Wissenschaftliche Correspondenz* (Athènes, 21 janvier), les fouilles entreprises entre le *Dipylon* et l'emplacement supposé des jardins de l'Académie, n'ont eu jusqu'ici aucun résultat : la rue qui menait autrefois à l'Académie est aujourd'hui couverte de propriétés privées ; et là où on a pu, avec l'autorisation des propriétaires, creuser le sol, aucune trouvaille n'a été faite. Le docteur Schliemann annonçait dans cette lettre l'intention de partir le 26 janvier pour les Thermopyles, et d'y rechercher si la hauteur appelée le πολυάδρειον est bien celle dont parle Hérodote (7,225 et 228) et où périrent et furent enterrés Léonidas et ses trois cents compagnons d'armes : M. Schliemann ne doute pas que là seulement a pu s'élever le lion d'or érigé en l'honneur des Spartiates. — Cependant, d'après une dépêche adressée ces jours-ci au professeur Virchow, les fouilles entreprises aux Thermopyles ont été, elles aussi, sans résultat.

— M. Schliemann prépare une édition française de son *Ilios*. Les découvertes faites dans le courant de l'année 1882 y trouveront place. L'ouvrage anglais relatif à ces dernières fouilles est achevé; la traduction allemande, près de l'être.

— Nous avons reçu de M. Hubert H. Wingerath, docteur en philosophie et directeur de l'école réale de Saint-Jean à Strasbourg, un exemplaire de la seconde édition, entièrement refondue, de son *Choix de lectures françaises, à l'usage des écoles secondaires* (deuxième partie : classes moyennes. Cologne, Dumont-Schauberg. In-8º, vi et 394 pp.) Ce recueil est composé de morceaux intéressants ; la prose a la part du lion, et il y a peut-être trop peu de morceaux de poésie; pourquoi ne pas nommer dans cette dernière partie le traducteur du *Château de Boncourt* de Chamisso (p. 374)? Mais en général, tous ces morceaux sont choisis avec goût; nous recommandons surtout la partie consacrée à l'histoire ; on y trouve, à partir du xvie siècle, les morceaux suivants, qui feront juger de l'habileté de l'éditeur : *Luther à la diète de Worms* (Merle d'Aubigné); *Charles-Quint* (Mignet) ; *Exécution de Marie Stuart* (Gauthier) ; *l'Invincible Armada* (Chantelauze); *Elisabeth* (Fleury); *Henri IV* (Aug. Thierry); *Guerre de Trente-Ans* (Michelet) ; *Wallenstein* (Sarrazin) ; *Richelieu* (Aug. Thierry) ; *Les traités de Westphalie* (Lavallée); *Le long parlement* (V. Duruy); *Le grand électeur* (Frédéric II); *Fehrbellin* (*id.*); *Louis XIV* (duc de Noailles); *La cour de Louis XIV* (P. Albert) ; *Frédéric II* (comte de Ségur) ; *Rossbach et Leuthen* (Michelet) ; *La Révolution française* (Mignet) ; *Procès et mort de Louis XVI* (Lavallée) ; *Trafalgar* et *Austerlitz* (Lanfrey); *La reine Louise de Prusse* (Revue des Deux-Mondes, 1870); *Retraite de Russie* (Ségur); *York, Stein et la Prusse en 1813* (Charras); *Bataille de Leipzig* (Lavallée); *Mort de Na-*

poléon Ier et *Jugement sur Napoléon Ier* (Thiers); *Bataille de Sedan* (De Mazade). Toute cette partie, consacrée à la prose, est fort bien composée; un élève qui aura lu et traduit ces morceaux, y aura acquis, à la fin de l'année, à la fois beaucoup de mots et beaucoup d'idées et nous comprenons que l'ouvrage ait été mis, dans les gymnases allemands, entre les mains des écoliers.

— L'auteur de *Ræmisch und romanisch*, M. Eyssenhardt, de Hambourg, a été tellement mécontent d'un article publié par M. Sittl sur son livre dans le *Literaturblatt für germ. u. roman. Philologie*, qu'il s'est plaint du directeur de cette revue, professeur à l'Université de Fribourg en Brisgau, M. Fritz Neumann, au ministère de la justice, des cultes et de l'instruction publique du grand-duché de Bade et à la Faculté de philosophie de l'Université de Fribourg. M. Fritz Neumann communique le fait à ses lecteurs dans une note du *Literaturblatt* (« Der Merkwürdigkeit halber glaube ich den Lesern des Ltbl's die Mitteilung nicht vorenthalten zu dürfen, dass in Folge der Recension des Herrn Sittl u. einer sich daran anknüpfenden Correspondenz Herr Eyssenhardt sich veranlasst gesehen hat über mich.... Beschwerde zu führen. »

— Le « Verein für deutsche Literatur » ou, en d'autres termes, la librairie A. Hofmann, de Berlin, donnera trois prix, l'un de 4,000, l'autre de 3,000, le troisième de 2,000 mark, aux auteurs de trois monographies, « reconnues comme excellentes, » et qui auront pour sujet l'histoire du gouvernement ou des mœurs de l'Allemagne. Les prix seront proclamés le 15 décembre de cette année; les publications devront être envoyées à M. L. Lenz, directeur du « Verein », avant le 1er octobre.

— L'*Historisches Jahrbuch*, édité par la Société Gœrres, et jusqu'ici dirigé par M. G. Hüffer, professeur à l'Académie de Münster, aura désormais pour directeur M. Victor Gramich, de Munich.

— La *Deutsche Rundschau* a fait paraître, au mois de janvier dernier, sa centième livraison.

— M. F. Techner, privat-docent à l'Université de Leipzig, doit publier une « revue internationale pour la science générale du langage », *Internationale Zeitschrift für allgemeine Sprachwissenschaft*.

— Dans l'automne de cette année, M. Moritz Heyne, le germaniste bien connu, quittera l'Université de Bâle pour occuper à Gœttingue une chaire de langue et littérature allemande.

— M. G. Laubmann a remplacé K. de Halm, comme directeur de la Bibliothèque de Munich, et a été remplacé lui-même comme sous-bibliothécaire par M. Siegm. Riezler, dont l'on connaît les travaux sur l'histoire de la Bavière.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 février 1883.

M. Heuzey, président, annonce la mort de M. le baron Guerrier de Dumast, correspondant de l'Académie à Nancy.

M. Lenormant commence la lecture d'un mémoire sur la situation des villes de Térina et de Témésa. Ce sont deux villes antiques de la Calabre, dont l'emplacement doit se trouver non loin de Nicastro (province de Catanzaro) et sur les bords du golfe de Santa-Eufemia, appelé dans l'antiquité, du nom de la première, golfe Térinéen. Térina était une colonie de Crotone, fondée probablement au VIe siècle avant notre ère. Elle eut une existence indépendante, manifestée par l'émission d'une monnaie propre, dès le commencement du Ve siècle, et l'époque la plus florissante de son histoire paraît avoir été la période comprise entre les années 420 et 355; c'est d'alors que datent les monnaies térinéennes, les plus belles et les plus nombreuses. Témésa

était probablement la ville la plus ancienne de toute cette région; selon la tradition elle avait été fondée par les Ausoniens, vers le temps de la guerre de Troie. Au VIe siècle, elle tomba au pouvoir des Crotoniates; un peu plus tard, elle appartint aux Locriens. En 353 avant notre ère, Térina et Témésa furent soumises par la nation des Bruttiens, qui avaient pour capitale Consentia (aujourd'hui Cosenza). Après la bataille de Cannes, les deux villes prirent parti pour Hannibal; celui-ci les occupa quelque temps, puis, reconnaissant l'impossibilité de les défendre, les détruisit pour ne pas les livrer aux Romains. Il ne resta de Térina qu'un village, qui disparut définitivement après le Ier siècle de notre ère. Témésa fut rétablie par les Romains, en 194 avant notre ère, sous le nom de Tempsa. Mais la nouvelle ville fut peu florissante, ne fit que végéter pendant toute la durée de l'empire et disparut enfin à son tour lors de l'invasion des barbares. Aujourd'hui, le souvenir même des deux villes est perdu; les quelques antiquaires qui s'en sont occupés n'ont pu encore en déterminer la situation exacte.

Térina, d'après les témoignages des anciens, devait être située près de la mer, au bord du golfe auquel elle donnait son nom, et entre les deux cours d'eau appelés aujourd'hui Savuto et Lamato. Une grande partie de l'espace limité par ces deux rivières est couverte actuellement d'alluvions de date récente, qui ne laissent voir aucune trace de constructions anciennes. Des fouilles seront nécessaires, pense M. Lenormant, pour permettre de trancher définitivement les questions de topographie historique qui se rattachent à cette région. Des débris trouvés près de l'abbaye de Santa-Eufemia, fondée par Robert Guiscard, donnent lieu de penser que cette abbaye a été bâtie sur l'emplacement d'une localité antique; on pourrait donc être tenté de placer là Térina, mais ce ne serait qu'une conjecture. Les antiquaires italiens ont cherché Térina plus au nord, dans l'espace compris entre le Savuto et le cap Suvero; de ce côté, la contrée est montagneuse, rien n'est venu, depuis l'antiquité, cacher le sol, qui laisse voir à découvert un petit nombre de ruines anciennes. La ville de Nocera, près du Savuto, offre des débris de remparts, de construction grecque, formés de grandes pierres quadrangulaires, appareillés sans ciment. Quelques auteurs ont placé là le site de Térina; et, quand, il y a quelques années, le gouvernement italien invita les villes homonymes du royaume à se distinguer par des surnoms, dans l'intérêt du service des postes, le conseil municipal de Nocera adopta pour cette ville le nom de Nocera Tirinese, qui est aujourd'hui reçu dans le langage officiel. M. Lenormant ne peut admettre cette identification : Nocera est située trop loin de la mer (à 6 kil. du rivage actuel, à 5 kil. du rivage antique) et en dehors du bassin du golfe Térinéen; de plus, il est facile de reconnaître dans Nocera une autre ville antique, Nucria, dont le nom nous est connu par des monnaies émises depuis le milieu du IVe siècle avant notre ère jusqu'au temps de la seconde guerre punique. A 3 kil. et demi de Nocera, plus près de la mer et auprès de la Torre del Casale, est un lieu inhabité appelé *le Mattonate*, où l'on remarque des vestiges de constructions de l'époque impériale romaine; on découvre assez souvent, dans le voisinage, des monnaies grecques de Témésa et de Térina. Aussi s'est-il trouvé des auteurs pour proposer de placer Térina aux Mattonate. M. Lenormant rejette également cette identification pour en proposer une autre. Les Mattonate sont, comme Nocera, en dehors du bassin du golfe Térinéen, et sont éloignés de tout cours d'eau, tandis qu'on a des témoignages qui indiquent qu'il y avait un cours d'eau à Térina. Les ruines des Mattonate représentent, non Térina, mais Témésa ou Tempsa. En effet, la table de Peutinger donne, sur la situation de Tempsa, des indications de distance qui répondent exactement à la situation des Mattonate; seulement c'était là un point difficile à constater avant la publication de l'excellente carte de l'état-major italien, et c'est ce qui explique qu'il ait échappé aux archéologues qui se sont occupés autrefois de la question. On a vu que Témésa, détruite par Hannibal, avait été rebâtie par les Romains, et, en effet, on ne trouve aux Mattonate que des ruines de l'époque romaine. On sait qu'il y avait des mines près de Témésa, et on trouve des vestiges d'exploitation minière à proximité des Mattonate. Si donc la véritable situation de Térina est encore douteuse, celle de Témésa peut être considérée comme établie avec certitude.

M. Clermont-Ganneau commence la lecture d'un mémoire sur l'origine des caractères complémentaires de l'alphabet grec, υ, φ, χ, ψ, ω. Il commence par rappeler que l'alphabet grec doit son origine à l'alphabet d'un peuple sémitique, celui des Phéniciens très probablement. Les vingt-deux lettres phéniciennes se retrouvent dans la série des dix-neuf premières lettres grecques, d'α à τ, complétée par les trois signes numériques et primitivement alphabétiques, l'épisème Ϝαῦ, le κόππα et le σάμπι. C'est un point sur lequel on ne peut avoir de doute, si l'on compare la série des lettres de l'alphabet phénicien archaïque avec celle des caractères des plus anciennes inscriptions grecques : M. Clermont-Ganneau met ces deux séries de caractères, en deux lignes parallèles, sous les yeux des membres de l'Académie. Les cinq dernières lettres grecques, au contraire, ne paraissent pas, à première vue, avoir d'équivalents dans les alphabets sémitiques. Dans les textes grecs même, l'usage en fut longtemps incertain et variable; la valeur de ces lettres et leur rang dans l'ordre

de l'alphabet ne furent définitivement fixés que lors de la réforme de l'alphabet grec, adoptée à Athènes, sous l'archontat d'Euclide. Dans les textes antérieurs à cette réforme, on distingue deux systèmes alphabétiques différents, dont l'un a été principalement en usage dans la partie orientale du monde grec, l'autre dans la partie occidentale. Le système oriental est celui qui a prévalu, l'ordre et la valeur des lettres complémentaires y sont les mêmes que dans l'alphabet classique ; ces lettres apparaissent peu à peu l'une après l'autre, l'υ seul dans les plus anciens textes, puis le φ et le χ, plus tard le ψ et enfin l'ω. Dans le système occidental (d'où est dérivé l'alphabet latin), l'ω est toujours resté inconnu, les trois lettres qui suivent l'υ se succèdent dans cet ordre : χ, φ, ψ, au lieu de φ, χ, ψ, le χ a la valeur *ks* (celle du ξ dans le système oriental), le ψ la valeur *kh* (celle du χ dans le système oriental) ; il n'y a pas de caractère spécial pour représenter la consonne double *ps* (rôle du ψ dans le système oriental) ; enfin, l'une des vingt-deux lettres primitives, le ξ (= *ks*), étant devenue inutile par la valeur égale donnée au χ, n'est plus employée que comme signe numérique.

Il est clair que ces lettres de la fin de l'alphabet, qu'on ne trouve pas en phénicien et dont le rôle et la place furent longtemps variables en Grèce même, sont des additions postérieures, faites à l'alphabet grec quand il était déjà constitué et détaché de sa souche sémitique. Il est intéressant d'en rechercher l'origine ; pour cela, il faut étudier successivement l'histoire de chacune de ces cinq lettres complémentaires.

L'ω est celle de ces lettres qui offre le moins de difficultés. C'est la dernière venue. Elle est propre au système alphabétique grec oriental ; elle est donc née quand ce système était déjà séparé de l'autre. La forme de cette lettre Ω, n'est primitivement qu'une variante calligraphique de l'ο, O. On trouve dans les inscriptions la trace de plusieurs essais faits pour utiliser les variantes de forme de cette lettre, de manière à distinguer l'*o* bref et l'o long. On hésita quelque temps sur la façon dont il convenait de marquer cette distinction ; nous avons des textes où la forme Ω marque l'o bref et la forme O l'o long. La forme, l'usage et la place de l'ω ne furent fixés que sous l'archontat d'Euclide ; on mit avec raison cette lettre à la fin de l'alphabet, car c'est celle dont l'invention était la plus récente.

La plus ancienne, au contraire, de ces lettres complémentaires est l'υ. C'est la seule qu'on trouve dans les alphabets grecs de toutes les régions et de tous les temps. La forme de cette lettre paraît imitée de celle du *vav* sémitique ; ce point, longtemps douteux, a été mis hors de doute par la découverte de la stèle moabite de Mésa, où le *vav* ressemble beaucoup à un Y. Mais le *vav* est déjà représenté dans la première série des lettres grecques, à sa place régulière, entre l'ε et le ζ ; c'est l'épisème Fαῦ ou digamma, dont le nom et l'ancienne valeur phonétique rappellent également la lettre sémitique dont il occupe le rang. D'où vient ce doublet alphabétique qui fait qu'une seule lettre sémitique est représentée par deux lettres en grec ; et comment doit-on expliquer la forme du Fαῦ grec, dans laquelle il serait très difficile de reconnaître celle du *vav* ? Telles sont les deux questions que M. Clermont-Ganneau aborde maintenant et qu'il se propose d'examiner en détail dans la suite de sa communication.

Ouvrages présentés : — par M. d'Hervey de Saint-Denys : Cordier (Henri), *Bibliotheca Sinica*, t. II, 1re livraison ; par M. Miller : 1° Schlumberger, *Sceaux byzantins* ; 2° Lopes (Hierosme), *l'Eglise metropolitaine et primatiale Sainct André de Bourdeaulx*, réimpression annotée et complétée par M. l'abbé Callen, I ; — par M. Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique*, 1883, 1re livraison ; — par M. Gaston Paris : Des Robert (F.), *Campagnes de Charles IV, duc de Lorraine et de Bar, en Allemagne, en Lorraine et en Franche-Comté, 1634-1638, d'après des documents tirés des Archives du ministère des affaires étrangères.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 31 janvier 1883.

M. Schlumberger présente le dessin d'un aigle de bronze faisant partie d'une collection de M. Piot. Ce petit monument, qui offre la plus grande analogie avec un vase de cuivre du Musée du Louvre, publié par M. de Longpérier, porte deux inscriptions : l'une en caractères coufiques, l'autre en grec ; il présente tous les caractères de l'art sicilien aux XIe et XIIe siècles, alors que les influences byzantines, arabes, voire normandes, luttaient et se croisaient dans ce pays. M. Schlumberger

considère l'aigle de M. Piot comme un couronnement de sceptre exécuté pour quel que haut personnage sicilien du XIe ou du XIIe siècle, et peut être devenu, dans la suite, la propriété d'un émir musulman.

M. de Villefosse présente à la Société un bracelet romain trouvé dans le Dauphiné et formé d'une feuille d'or assez épaisse, dont l'intérieur était rempli à l'origine d'une matière que l'on ne peut plus reconnaître, mais qui était peut-être de la pâte de verre.

M. de Villefosse entretient, en outre, la Société des fouilles faites à Lezoux (Puy-de-Dôme) par le docteur Plicque. Dans ce centre si important de fabrication céramique, M. Plicque a retrouvé un certain nombre de fours (officina Primi, officina Plantini, officina Asiatici, officina Borilli, etc.) dans le voisinage de plusieurs desquels se trouvent encore des poinçons, des maquettes et surtout des moules creux destinés à être expédiés dans les différentes parties de la Gaule. Cette découverte est du plus haut intérêt pour l'étude de la céramique romaine.

M. Müntz, en présentant à la Société l'intéressant travail de M. Duhamel, archiviste du département de Vaucluse, sur trois des archivistes du palais des Papes, à Avignon, Guillaume de Cucuron, Pierre Poisson et Pierre Alieri, fait connaître les noms de plusieurs autres artistes attachés à la construction de ce vaste monument sous le règne d'Innocent VI (1352-1362). On trouve Johannes de Luperiis, *magister operum palacii* ou *magister aedificii turris novae vestiarii* (1355-1357); Raymundus Guitbaudi, *director operum palacii* (1357-1360); puis vient dominus Bertrandus Nogayroli, *director operum d. n. papae* (1361-1367) auquel succéda B. de Manso, *director operum palacii d. n. papae Urbaini quinti*. Il résulte des rechefches faites par M. Müntz dans les archives secrètes du Vatican, où il a relevé ces quatre noms, que le palais des Papes est l'œuvre d'une dizaine d'architectes, tous français et non italiens, comme on aurait pu le croire.

E. Müntz.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE

Séance du 9 février 1883.

Aucune communication scientifique n'ayant été adressée à la Société asiatique dans sa séance de janvier, nous n'avons pas cru devoir en donner un compte-rendu. Celle du 9 février a été, par contre, des mieux remplies. Après une allocution du président, M. Ad. Regnier, rappelant la mort du doyen de la Société, M. Guerrier de Dumast, M. Bergaigne a fait connaître les nouveaux résultats de ses études sur les inscriptions sanscrites envoyées du Cambodge par M. Aymonnier : 1° Une fondation bouddhique a été faite dès le règne de Yaçovarman ; 2° le premier roi nommé dans l'inscription de Vat Thupestey est non pas Sûryavarman mais un autre roi dont le nom, terminé en — sûryavarman, ne peut être encore déterminé avec certitude. La date de son avènement est probablement 1022. Quant à la date véritable de l'avènement de Sûryavarman, c'est 924 de l'ère çaka, ainsi que l'a découvert M. Bergaigne dans un jeu de mots de l'inscription de Prea Khan qui avait échappé à M. Kern.

M. Senart signale la découverte dans le Pendjâb, d'un ms. sur écorce de bouleau contenant un traité d'arithmétique rédigé dans le dialecte des Gâthâs, auquel M. Senart avait proposé de donner le nom de sanscrit bouddhique. Cette découverte confirme donc l'opinion émise par M. Senart que le dialecte des Gâthâs fut une véritable langue littéraire.

M. Clermont-Ganneau reprend l'inscription araméenne découverte au Serapeum par Mariette et en propose une interprétation nouvelle. Il fait du mot initial *khotpi* l'égyptien *Khotep* « offrande », explication qu'il en avait donnée jadis à son cours de l'École des hautes études ; en outre, il voit dans la formule *Ko ya'bod* une tournure optative : « Ainsi fasse-t-il ! »

M. Halévy présente quelques observations sur l'inscription de Gezer et sur une autre inscription araméenne, publiée par M. Renan, et dans laquelle il rend le mot *hâdên* par « ceci. »

M. Hauvette-Besnault lit un épisode de sa traduction du *Bhagaveta Purâna* et signale les rapports frappants qui existent dans l'expression de la piété entre les dévots de Krischna et les chrétiens.

Erratum : Compte-rendu des thèses (n° 6) lire : p. 114, l. 7, *plus* et non « peu »; p. 115, l. 2, *Ritter* et non « Retter » ; l. 10, *ait* et non « eut »; l. 40, *la philosophie* et non « l'ex-philosophie »; p. 116, l. 14, *orphiques* et non « cyniques »; l. 18, *lui* et non « eux » ; p. 117, l. 14, *ailé* et non « exilé ».

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 26 Février — 1883

44. — **Les mots çârâ, aralez, malsin, chagrin, massore, êl** expliqués par M. le professeur Dr. Paul de LAGARDE (*Gœttinger Nachrichten*, 1882, VII et XIII).

J'ai réuni sous cette rubrique quelques-unes des notes si érudites et si originales que M. de Lagarde publie de temps en temps dans les *Nachrichten* de l'Université de Gœttingue. La note qui traite du mot hébreu *çârâ* a l'étendue d'un mémoire et la valeur d'un volume. Elle a été réimprimée à part en anglais sous ce titre : « The question whether marriage with a deceased wifes sister is, or is not, prohibited in the Mosaic writings answered by P. de Lagarde. » J'ai sous les yeux l'édition anglaise, et c'est par elle que je commence. M. de L. conclut à la légitimité de ce mariage d'après la législation mosaïque.

Ceux qui sont d'avis que le mosaïsme défend le mariage avec la sœur de l'épouse morte citent, à l'appui de leur opinion, Lévitique, XVIII, 18. Dans le Deutéronome, XXVII, 23, la version grecque offre le verset suivant qui ne se trouve pas dans le texte hébreu et qui est ainsi conçu : Ἐπικατάρατος ὁ κοιμώμενος μετὰ ἀδελφῆς γυναικὸς αὐτοῦ· καὶ ἐρεῖ πᾶς ὁ λαὸς Γένοιτο. Mais, comme le dit si bien M. de L., ces mots, s'ils sont authentiques, doivent avoir, jusqu'à preuve du contraire, le même sens que le verset du Lévitique; s'ils ne sont pas authentiques, ils ont pour but de combler une lacune supposée dans la législation deutéronomique et ne forment qu'un dédoublement équivalent du Lévitique, XVIII, 18. Ceci établi, M. de L. s'applique à élucider le sens du mot difficile *liçrôr* qu'il prouve être l'infinitif d'un verbe *çârar*, qui est un dénominatif du terme de droit *çârâ*, « femme d'un homme marié, seconde femme », et non pas le verbe ordinaire *çârar*, « lier, opprimer ». Rien n'est plus convainquant que l'équation héb. *çârâ* = aram. *'arâ* = ar. d*arra*, tandis que la racine *çrr* « lier » a dans ces langues un *ç* pour première radicale. Tout ce que l'auteur avance au sujet des formes hébraïques telles que *qîthôr*, *kîsôr*, *sîhôr*, etc., mérite de fixer l'attention des grammairiens, mais nous ne pouvons pas l'indiquer ici. Je remarquerai seulement que le résultat qu'obtient M. de L. est tout à fait conforme à la décision des docteurs

talmudiques qui ont déjà entrevu dans *liçrôr* un dérivé de *çârâ* « seconde femme »[1].

Les *Aralez* sont, dans les légendes de l'Arménie, des dieux à figure de chien qui ressuscitent les héros morts sur le champ de bataille en léchant le sang de leurs plaies. M. de L., ne trouvant d'explication naturelle que pour l'élément *lez* « léchant », se demande s'il ne faut pas y voir l'assyrien *aralu* « demeure des morts ». Ce rapprochement, que la différence considérable du sens rend assez problématique, devient encore plus douteux par cette circonstance que l'élément *ara* (*arr, hara*) peut bien être le turc *γâra* « plaie », en sorte que le mot, sinon la légende, serait une création relativement récente. J'ajoute que, contrairement à M. Friedrich Delitzsch que cite M. de L., l'assyrien *aralu* est identique à l'hébreu *'ârêl* « mort » (Ezéch., xxxii, 19, 21, 24, etc.) et ne vient pas de l'accadien. En pseudo-accadien ou sumérien, *a-ra-li* signifierait *eau-inondation-maître*, et l'on ne voit guère comment un pareil galimatias peut désigner l'Hadès. Je crois utile de faire ici cette réserve, afin de prémunir le savant auteur contre les séductions du système fantaisiste de Sumer et d'Accad dont l'exploitation fait tache dans les œuvres d'érudition solide.

M. de L. explique ensuite, et d'une façon indubitable, l'espagnol *malsin* « calomniateur » et le français *chagrin* désignant une sorte de cuir grenu fait de peau d'âne ou de mulet : le premier est l'hébreu *malschin*, le second est altéré de l'arabe *scharkî*. Pour le déplacement de l'*r* dans les mots français empruntés à l'arabe, je connais un exemple qui a un certain intérêt : c'est le mot *hasard* dont l'étymologie est restée énigmatique et dont le sens primitif est « dé ». Il me semble se ramener à l'arabe h*arza* (nom d'unité de h*arz*) « un dé ».

Pour le mot *massore*, M. de L. remarque avec raison qu'il ne peut avoir rien de commun avec *mâsôret* (Ezéch., xv, 37) « lien », mais ne propose pas d'explication. Je me permets de remarquer que la prononciation exacte semble être *mesôrâ*, du verbe *mâsar* « livrer, transmettre » et signifier « tradition ». C'est en ce sens que le mot en question est employé dans les écrits talmudiques.

Le dernier vocable, auquel M. de L. consacre une discussion à fond, est le mot sémitique désignant dieu, *él*. Je dis « mot sémitique », parce que je n'accorde qu'une médiocre confiance à cette assertion des lexicographes musulmans que *îl* est emprunté à l'hébreu. Les inscriptions préislamiques montrent que ce mot était commun à toutes les populations de l'Arabie, depuis le Safa jusqu'au Hadramaout où l'on rencontre des centaines de noms propres composés avec *él*. Je le retrouve même, sous la forme altérée *éla*, dans les noms propres éthiopiens tels que *Ela-açbeha, Ela abreha, Ela-'ameda*, etc. Dans ces régions éloignées, une influence hébraïque est inimaginable. Au nord, ce mot était en usage

1. Talmud de Babylone, traité *Yebâmôt*, fol. 3b.

chez les Assyro-Babyloniens, les Phéniciens et les Araméens; chez les premiers, comme un terme usuel, chez les deux autres, escorté des termes plus populaires *alôn* et *allâhâ*. Voilà le seul point sur lequel je ne suis pas d'accord avec aucun des savants qui ont traité récemment de cette question en Allemagne. Quant à l'étymologie, M. de L. conteste qu'il soit possible de le dériver de la racine *'ûl* qui donne les mots arabes *awwala* (pour *a'wala*) « premier », *iyyâla* « préséance, gouvernement » et l'araméen *awlâ* « au commencement », comme le soutiennent, d'après Gesenius, MM. Dillmann et Nœldeke qui invoquent les formes telles que *gêr, mêt, kên,* etc., qui ont pour base les racines *gûr, mût, kûn,* etc. M. de L. préfère dériver *êl* « dieu » de la racine *aly* « tendre vers » d'où aussi la préposition *el* « à, vers » en rappelant le vers homérique (Odys., III, 48) πάντες θεῶν χατέουσ' ἄνθρωποι. Dans l'une et l'autre de ces explications, l'idée de dieu chez les Sémites marquerait un haut degré de réflexion ; cette circonstance montre peut-être que certains côtés du problème ne sont pas suffisamment connus, et j'incline à croire que le dernier mot sur cette question ne sera dit qu'au moment où la forme assyrienne *ilu* sera bien comprise. Cette forme *ilu* (jamais *elu*), analogue à *binu* (jamais *benu*) « fils, plante », est très favorable à l'opinion de M. de L., laquelle peut encore invoquer en sa faveur la forme secondaire hébréo-araméenne *elôha-allâhâ* qui se coordonne très bien avec *aly* et très mal avec *'ûl*. Je le répète, sans regarder la question comme définitivement résolue, l'opinion de M. de Lagarde mérite d'être sérieusement pesée par tous ceux qui s'occupent du problème si ardu des étymologies sémitiques.

J. HALÉVY.

---

45. — ΣΟΦΙΑ ΣΑΛΩΜΩΝ, **The book of Wisdom**, the greek text, the latin vulgate and the authorised english version, with an introduction, critical apparatus and a commentary by William J. DEANE, M. A. Oxford, at the Clarendon press, 1881, Petit in-8, VI-224 p.

M. Deane, en entreprenant, il y a plusieurs années, des études sur la Sapience de Salomon, a ressenti, tout particulièrement dans sa langue, le défaut d'un bon commentaire et d'une édition satisfaisante de ce texte important, qui jette une vive lumière sur le mouvement des idées au sein du judaïsme de basse époque et marque, à certains égards, une période de transition entre les anciennes façons de voir de l'hébraïsme et les doctrines qui devaient triompher avec le christianisme. Il a entrepris de combler cette lacune et il y a réussi, dans des conditions dignes d'éloge, par la présente publication.

The book of Wisdom, édité par M. D., comprend trois parties principales : une introduction ou prolégomènes, le texte grec original établi critiquement avec mention des principales variantes et mis en pa-

rallèle, par une disposition typographique à trois colonnes, avec le latin de la Vulgate et la version anglaise dite *autorisée*, enfin le commentaire proprement dit. Il n'y a pas lieu d'insister sur les deux dernières parties (le texte et le commentaire) qui pourraient sans doute provoquer des observations de détail, mais qui témoignent, d'une façon générale, d'une information étendue et sûre et constituent un apport utile à la littérature deutéro-canonique de l'Ancien-Testament.

Les prolégomènes méritent de nous arrêter un peu plus. Le livre de la Sapience est considéré comme un produit de la philosophie judéo-alexandrine. M. D. a pensé qu'il était utile de retracer les principaux faits relatifs à l'histoire de ce curieux chapitre de l'histoire philosophique et religieuse de l'antiquité. Il justifie en d'excellents termes ce propos et il s'en acquitte avec compétence, avec précision et avec sobriété, faisant même précéder son exposition de notes sur l'évolution de la philosophie grecque qui servent d'introduction naturelle à son objet proprement dit. Cette première partie des Prolégomènes nous paraît la partie la plus originale et la plus attrayante du volume par l'heureux choix des citations comme par leur intelligente disposition.

Les paragraphes suivants traitent du titre, du plan et du contenu du livre, de son langage et de son caractère, de sa place et date de composition et de son auteur, de son histoire, son autorité et sa place dans le canon, du texte, des versions, éditions et commentaires. M. D. adopte pour la date la première moitié du second siècle avant l'ère chrétienne. C'est là peut-être une date un peu ancienne.

La ΣΟΦΙΑ ΣΑΛΩΜΩΝ de M. Deane, envers laquelle nous sommes un peu en retard, a été accueillie d'une façon favorable dans le monde savant ; cet accueil est mérité. L'ouvrage, sans apporter de nouveaux résultats qu'on n'ose guère espérer en cette matière, expose dans d'excellentes conditions l'état actuel de nos connaissances relatives à un texte d'une haute valeur en même temps qu'il nous donne ce texte lui-même sous une forme critique.

M. VERNES.

---

46. — I. Moritz SCHMIDT. **Ueber den Bau der Pindarischen Strophen.** Leipzig, Teubner. 1882, in-8, XXX-144 p.
II. H. van HERWERDEN. **Pindarica.** Leipzig, Teubner, 1882. In-8, 32 p.

I. On sait que, depuis Bœckh, les travaux des métriciens modernes sur la poésie lyrique grecque ont tendu de plus en plus à retrouver, sous les dehors du *mètre*, c'est-à-dire sous la suite apparente des brèves et des longues, la réalité même du *rythme*, c'est-à-dire la vraie valeur musicale de ces brèves et de ces longues, et non-seulement la valeur respective de chacune d'elles, mais aussi la manière dont elles se groupaient ensemble dans la strophe pour s'adapter soit aux différentes phrases de la mélodie,

soit aux évolutions de la danse qui les accompagnaient. Bœckh a, le premier, groupé les *cola* des manuscrits en *vers* ou *périodes* plus étendues. Ensuite Westphal, J.-H. Schmidt, Christ, d'autres encore, ont essayé de grouper les vers eux-mêmes, à l'intérieur de chaque strophe, de manière à en former des unités intermédiaires, plus grandes que les simples vers, mais moindres que la strophe, et symétriques entre elles comme les mouvements mêmes de la danse et comme les parties correspondantes du développement musical. La grande strophe de Pindare et des tragiques, au lieu de n'être plus pour les modernes qu'un amas passablement confus de brèves et de longues, redevient ainsi une œuvre d'art dont la structure harmonieuse se révèle encore à nos yeux (sinon à nos oreilles) par l'enchaînement des rapports numériques représentant la valeur musicale des syllabes du texte.

Le principe même de ces recherches ne peut guère être contesté. Comment la danse, en effet, eût-elle pu se passer d'une certaine symétrie dans les mouvements? Et, par suite, comment la mélodie, comment le rythme (écrit, pour ainsi dire, dans les syllabes mêmes du texte poétique) eussent-ils pu ne pas participer à cette symétrie? Mais les difficultés commencent, sinon toujours, du moins fort souvent, avec les applications. Les subdivisions musicales et rythmiques de la strophe sont établies diversement par tous ceux qui ont tenté l'entreprise. Chacun modifie l'œuvre de son prédécesseur, ou, pour mieux dire, la refond entièrement. M. Moriz Schmidt, venu le dernier, prouve à son tour que ni Westphal, ni J.-H. Schmidt, ni Christ n'ont fait ce qu'il fallait faire. Mais il n'échappe pas lui-même au sort commun de tous les métriciens, qui est de se faire malmener par quelque confrère, et il s'est trouvé quelqu'un pour lui dire, à propos d'un autre de ses ouvrages, que ses constructions rythmiques étaient « souverainement arbitraires ». Il rappelle lui-même ce jugement de fort bonne grâce, et cherche à le réfuter. De là, dans le présent volume, deux parties, inégales d'ailleurs en étendue : d'abord une Introduction, destinée à justifier les règles générales que suit l'auteur pour établir ses évaluations des valeurs rythmiques; ensuite l'ouvrage proprement dit, qui renferme l'application de ces règles à toutes les formes de strophe employées par Pindare.

Je ne suivrai pas M. S. dans le détail de ces applications. Toutes sont ingénieuses, et beaucoup sont vraisemblables; mais combien sont tout à fait certaines? Il serait, je crois, imprudent de vouloir le dire. J'imagine qu'il faudra continuer, pendant longtemps encore, à faire au doute sa part en ces matières, et considérer les solutions particulières comme des hypothèses provisoires dont l'avenir finira peut-être par dégager de véritables lois. Cela dit, je n'hésite pourtant pas à reconnaître que M. S. me paraît avoir raison, le plus souvent, contre ses devanciers. Mais, sans entrer à ce sujet dans des discussions fastidieuses, il me semble plus utile de signaler ici deux ou trois points d'une utilité plus générale et qui méritent quelque attention.

M. S. est très sévère pour les métriciens d'Alexandrie. Leurs élucubrations n'ont d'intérêt, à ses yeux, que pour l'histoire des théories métriques de l'antiquité, mais sont absolument sans profit pour l'intelligence des rythmes de Pindare (p. 138), car ils n'ont fait que compter la valeur apparente des syllabes, en les groupant d'une manière tout extérieure et artificielle. Quelle que soit la rigueur de ce jugement, il est difficile, je crois, d'y contredire, si l'on songe que c'est à eux, comme le dit M. S. (p. vi), qu'on doit, entre autres choses, l'appellation tout à fait absurde du *pentamètre*, alors que le vers ainsi dénommé était très certainement un *hexamètre* où se rencontraient deux *silences* (χρόνοι κενοί) d'une longueur de deux brèves chacun : les témoignages mêmes des anciens ne laissent aucun doute à cet égard.

En revanche, il m'est impossible de partager le jugement presque aussi sévère de M. M. S. sur la manière dont Bœckh a groupé les *cola* en *vers*. Suivant M. S. (p. 8), les *vers* de Bœckh ne sont qu'un compromis sans solidité entre la division alexandrine en *cola* et la véritable division en périodes musicales. Cela me paraît tout à fait inexact. Le vers de Bœckh repose, quoi qu'on en dise, sur un principe très solide, car ce principe est un fait : à savoir la présence de l'hiatus et de la *syllaba anceps* à certaines places de la strophe. Or, ce fait est musicalement très important : l'hiatus et la *syllaba anceps* impliquent en effet une suspension du chant, si légère qu'on la suppose, et, par conséquent, une division correspondante du développement mélodique. Il est difficile de ne pas voir dans la forme propre à la fin du vers une indication très précise sur les endroits où la phrase mélodique avait, pour ainsi dire, sa ponctuation parfaitement sensible et concrète. J'admets volontiers que la ponctuation mélodique la plus forte coïncidait avec la fin de chacune de ces périodes problématiques que la science moderne s'évertue à reconstruire; mais il n'en reste pas moins évident que la fin du vers devait représenter dans la mélodie quelque chose comme les virgules du langage ordinaire. Il faut donc, je crois, compléter (si l'on peut) la théorie de Bœckh, mais non la renverser.

Un des points les plus curieux du livre de M. S., et où il me paraît avoir le plus raison, est sa manière d'évaluer l'*anacrouse* dans ses calculs rythmiques. On sait que son prédécesseur J.-H. Schmidt la laissait ordinairement de côté, purement et simplement. Il faut avouer que c'était là une manière de faire plus que suspecte, et que rien peut-être ne compromet davantage les constructions de ce savant. M. M. S., au contraire, compte toujours l'anacrouse, et de la façon la plus plausible : quand le vers précédent est catalectique, il la considère comme formant le temps faible du dernier pied de ce vers; quand le vers est acatalecte [1], il la compte à part, comme le temps faible d'un premier pied

1. ἀκατάληκτος seul existe. Et, en tout cas, j'ai éprouvé que les élèves n'entendent pas la différence de l'*a* initial quand on termine de même catalecte et acatalecte. — L. H.

dont le temps fort est remplacé par un *silence*. En outre, il distingue avec soin l'anacrouse proprement dite, qui est toujours le temps faible d'un pied rythmique, et certaines syllabes toujours longues placées au début du vers, auxquelles il attribue la valeur d'un pied entier. Tout cela me paraît ingénieux et solide.

Au total, l'ouvrage de M. Moriz Schmidt est à lire. Ceux même qui, après l'avoir étudié, hésiteront à croire que toute la rythmique de Pindare soit désormais retrouvée, n'accuseront pourtant pas l'auteur de leur avoir fait perdre leur temps.

II. La brochure de M. van Herwerden est la reproduction d'un article qu'il a publié dans les *Jahrbücher für classische Philologie* à propos du livre de M. Mezger sur Pindare. M. H. laisse de côté les théories de M. Mezger sur la composition des odes de Pindare [1]; il s'attache uniquement au commentaire, soit pour y relever des erreurs, soit pour y ajouter un complément d'observations. Je me borne à signaler cette brochure, où l'on retrouvera les qualités ordinaires de M. H. et aussi son extrême hardiesse à conjecturer. J'ajouterai seulement que, tout en admettant la plupart des corrections qu'il apporte au commentaire de Mezger, je n'en crois pas moins ce dernier travail plus capable de rendre des services que ne semble le laisser entendre M. van Herwerden, qui est, au contraire, selon moi, beaucoup trop indulgent pour les fantastiques théories du même auteur sur la composition des odes.

Alfred Croiset.

---

47. — **Les actes des martyrs.** Supplément aux *Acta sincera* de dom Ruinart, par M. Edmond Le Blant. Paris, imprimerie nationale, 1882. In-4, 291 p. (Librairie Champion. Prix : 10 fr.)

Le nouveau travail de M. Le Blant comptera parmi les plus importants que notre siècle ait consacrés à l'histoire de la primitive Eglise. On y trouve réunies les qualités qui distinguent l'éminent éditeur des *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, des *Sarcophages chrétiens antiques de la ville d'Arles*, l'auteur de tant de dissertations magistrales. L'indépendance et la rigueur de la critique n'y sont pas moindres que dans les publications dont nous venons de transcrire le titre.

L'idée qui a inspiré ce travail, publié d'abord dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, la voici : dans un recueil célèbre, les *Acta sincera... primorum martyrum*, dom Ruinart n'a admis que les textes absolument authentiques, indiscutables, écartant, avec une sévérité excessive, tous ceux qui lui semblaient interpolés, altérés. Il est arrivé ainsi que beaucoup de documents intéressants, parfois même précieux,

1. Cf. *Revue critique*, 1881, I, p. 61 et suiv.

ont été condamnés à l'oubli ou au dédain. M. L. B. a entrepris de soumettre à un nouvel examen plus approfondi, à une critique moins abstraite, plus pénétrante, mieux en harmonie avec les méthodes de l'érudition moderne, le vaste recueil de ces « acta non sincera » ; il s'est efforcé de rechercher si certains d'entre eux ne peuvent pas fournir à l'hagiographie, à l'histoire, à la philologie, à l'archéologie, d'utiles éléments d'information. Les progrès de l'épigraphie et un dépouillement plus complet des Pères de l'Eglise ou des auteurs païens contemporains lui ont permis de réhabiliter, avec une certitude absolue, une foule de textes condamnés par dom Ruinart, comme aussi par Tillemont ; il a réussi à dégager la partie ancienne des additions postérieures, et à démontrer par des arguments irréfragables que « sous la couche des inventions » subsistent bon nombre de traits originaux, apparaissant comme à fleur de sol.

Les actes des martyrs les plus anciens sont les notes sténographiques prises par les notaires — on dirait aujourd'hui les greffiers, — chargés de recueillir auprès des tribunaux les questions du juge, les réponses des accusés, d'enregistrer les différents incidents de l'audience. Dès le début, les chrétiens recherchaient avec ardeur ces témoignages authentiques du courage ou des souffrances de leurs frères ; les autorités païennes se virent, à chaque instant, forcées de prendre des mesures pour les empêcher de s'en procurer des copies. Une seconde classe de documents, les « passions », récits rédigés par les fidèles, offre moins de garanties ; l'esprit de parti l'y emporte plus d'une fois sur l'impartialité, quoique les traits d'une sincérité indiscutable y abondent.

Ces deux catégories de textes ne tardèrent pas à être développées, embellies ; l'ignorance fit autant que la dévotion pour y introduire des traits nouveaux, propres à émouvoir ou à frapper ; peu à peu, actes et passions furent accommodés, sauf de rares exceptions, aux tendances, aux besoins nouveaux ; on comprend la défiance de dom Ruinart vis-à-vis d'un si long travail d'interpolation et d'altération. M. L. B. a été assez heureux pour découvrir l'origine d'un certain nombre de ces transformations, qui souvent, je le répète, procèdent de l'ignorance des hagiographes des siècles postérieurs. C'est ainsi que, d'après les actes primitifs, une martyre d'Afrique, sainte Marciana, ayant été exposée aux bêtes, un lion s'élança sur elle, lui posa les griffes sur la poitrine, puis l'ayant flairée, « odoratus », la laissa sans lui faire du mal. Ces caprices des fauves sont connus par divers témoignages anciens ; ils n'ont rien qui doive nous étonner. Le fait paraît d'autant plus vraisemblable que, d'après le même texte, la martyre fut blessée quelques instants après par un taureau, puis achevée par un léopard. Mais voici venir, au moyen âge, un poète qui, emporté par son imagination, lit « adoratus » au lieu de « odoratus » ; immédiatement un miracle se produit ; le lion, lancé sur Marciana, l'adore au lieu de la dévorer :

Leo percurrit percitus

Adoraturus veniens
Non comesturus Virginem.

Il n'en a pas fallu davantage pour mettre en garde contre l'ensemble du récit, qui, cependant, on vient de le voir, est fondé sur un témoignage ancien et digne de foi.

On comprend que, dans un travail d'analyse du genre de celui qu'a entrepris M. L. B., il soit impossible d'établir des critères fixes et absolus ; les éléments de contrôle varient selon les faits exposés, selon les expressions employées. M. L. B. montre successivement ce qu'il y a eu d'excessif dans le système d'argumentation de ses prédécesseurs, se fondant, tantôt sur la violence du langage des martyrs, tantôt sur les offres faites par les magistrats aux accusés qui consentaient à abjurer, tantôt sur la mention de faits miraculeux, pour repousser des séries entières de textes. Puis il examine à son tour les traits ou formules de l'ordre judiciaire dont la présence dans ces textes lui paraît de nature à en prouver l'antiquité. Nous ne le suivrons pas dans cette analyse, qui ne porte pas sur moins de soixante points. Qu'il nous suffise de dire que la législation criminelle, l'organisation, l'administration de la justice dans l'empire romain pendant les trois premiers siècles s'éclairent d'une vive lumière, grâce à de nombreux rapprochements de textes puisés aux meilleures sources. En s'aidant de témoignages divers, M. L. B. a pu restituer le formulaire des procès-verbaux normaux, c'est-à-dire des véritables « actes ». En tête figurent les noms des consuls, puis viennent la date, le nom et le titre du juge. L'audience débute par l'ordre donné par le juge d'appeler l'accusé ; le juge lui demande son nom, sa condition, sa profession ; il le fait mettre à la torture ; la lecture du procès-verbal et le jugement terminent l'audience.

Dans une seconde section, à laquelle on pourrait donner le titre de « remarques détachées », M. Le Blant examine les traits de mœurs, les expressions, les particularités diverses qui plaident en faveur de l'antiquité des actes dans lesquels elles se rencontrent. Il y a là une ample moisson d'informations nouvelles, la plupart fort curieuses, dont l'historien, le philologue, l'archéologue, pourront tour à tour tirer profit. Je citerai comme particulièrement importantes, au point de vue de l'archéologie, les recherches sur le costume (pp. 190-192, 203-204, 265-267, etc.), celles sur l'habitude des anciens de présenter leur toge ou leur chlamyde pour recevoir des objets particulièrement précieux ou vénérés (pp. 262-263) [1], la représentation des défunts sous la forme de divinités (pp. 207-208), etc.

En résumé, ce vaste travail de discussion et de restitution forme le digne pendant de ceux que M. de Rossi poursuit, de l'autre côté des monts, avec non moins de succès, sur les antiquités chrétiennes.

Eugène Müntz.

1. Cette particularité se rencontre pendant de longs siècles dans les peintures ou mosaïques de l'Italie.

48. — **Die Schlacht bei Enzheim, den 4 Oktober 1674,** von Hermann PASTENACCI. Halle, Niemeyer, 1880. 88 p. 8° avec carte. Prix : 3 fr 50.

Il s'est produit un grand nombre de travaux, dans ces dernières années, sur les campagnes de Turenne en Alsace et sur les batailles livrées par lui aux Impériaux et à l'Electeur de Brandebourg. Les événements politiques y ont contribué pour une bonne part, sans toujours mettre, il est vrai, les écrivains dans une disposition d'esprit favorable à l'exclusion de toute *tendance* et de tout parti pris. Après les brochures et les volumes de Peter, d'Isaacsohn, de Rocholl, de Ch. Gérard [1] et de Choppin, M. Pastenacci a cru devoir examiner une fois de plus les récits de la bataille d'Entzheim, qui, sans être une défaite pour Turenne, l'empêcha pourtant de prendre ses quartiers d'hiver dans la plaine d'Alsace. M. Pastenacci examine d'abord en détail les sources contemporaines qu'il décompose en relations officielles, rapports des généraux engagés, feuilles volantes, gazettes publiques, etc. Il y joint l'appréciation du récit des historiens postérieurs, puis il donne à son tour une narration suivie des différents moments de la lutte. Sans que sa brochure renferme rien de bien neuf, on peut dire cependant qu'il a fait preuve de sens critique en reconstruisant, sur des données contradictoires, l'ensemble de la situation militaire et politique d'alors. Les noms de lieux sont défigurés parfois par des fautes d'impression [2], et quelques inexactitudes se sont glissées çà et là dans la description topographique [3]. Comme singulier exemple des préoccupations politiques dont nous parlions tantôt, nous dirons que l'historien (qui avoue pourtant qu'en 1674 les sentiments patriotiques allemands n'étaient pas très développés en Alsace [4]) vient affirmer, avec une conviction sincère, que les Alsaciens de 1870 ont salué les Prussiens « *als Befreier von der franzœsischen Knechtschaft*.

R.

---

49. — **L'Angleterre et l'émigration française de 1794 à 1801,** par M. André LEBON, ancien élève de l'Ecole libre des sciences politiques, avec une préface de M. Albert SOREL. Un vol. in-8 de XLIV-375 p. Paris, Plon, 1882.

Le livre de M. Lebon se présente au public dans les conditions les plus favorables, sous les auspices de M. A. Sorel, qui l'a fait précéder d'un chapitre d'histoire comme il sait les écrire. C'est M. Sorel, professeur à l'Ecole libre des sciences politiques, qui a donné à l'auteur la

---

1. M. P. ne connaît pas ce travail de Ch. Gérard, publié autrefois dans la *Revue d'Alsace*.

2. Ainsi *Gravestaden* pour *Graffenstaden*, *Dippigheim* pour *Düppigheim*, *etc*.

3. Dachstein n'est pas situé « au pied des Vosges », mais à plus de deux lieues des montagnes.

4. Pastenacci, p. 45.

première idée de son travail; c'est l'Ecole qui a envoyé M. L. en Angleterre avec des lettres d'introduction auprès des archivistes anglais pour en rassembler les matériaux; l'ouvrage de M. L. fait le plus grand honneur à l'auteur d'abord, et aussi à l'Ecole que dirige M. E. Boutmy.

M. L. démontre péremptoirement que les émigrés, en 1795 comme vingt ans plus tard, étaient des gens à courte vue, n'oubliant rien et n'apprenant rien ; il prouve de la façon la plus évidente que l'émigration, suivant un mot bien juste de M. Sorel (p. XXI), c'était l'ancien régime se survivant et se condamnant lui-même. M. L., qui s'est proposé surtout de mettre en œuvre des documents puisés à une source déterminée, n'a pas la prétention de tout dire sur un point d'histoire encore mal connu ; il s'attache à étudier deux faits principaux : la mission de Wickham en Suisse de 1794 à 1797, et celle de lord Macartney auprès de Louis XVIII, à Vérone, en 1795. Ces deux missions échouèrent, ce qui ne pouvait pas manquer d'arriver, car les émigrés conservaient encore, même quand ils faisaient la guerre à la France, quelques restes de patriotisme ; ils avaient la naïveté de croire que l'étranger, l'Anglais surtout, serait capable d'agir en leur faveur sans avoir d'autres vues que le rétablissement des Bourbons.

Les détails curieux abondent dans le livre de M. L. qui est d'une lecture attachante ; j'y note au passage le portrait de Louis XVIII, tracé en 1795 par lord Macartney (p. 119), et une véritable prophétie de ce prince, qui disait vingt ans avant de revenir aux Tuileries : « Mon règne sera peut-être tranquille par la lassitude générale, mais je n'aurai point construit d'édifice solide (p. 142). » On voit aussi en plusieurs endroits que la question religieuse avait en 1795, comme l'a si bien compris Bonaparte, une importance capitale. « Le peuple commence à trouver le régime [de 1797] supportable, il possède ses prêtres, » lisons-nous p. 247 (v. aussi p. 239).

La seule difficulté qu'on éprouve en lisant ce livre est la suivante : dans quelle mesure faut-il ajouter foi aux allégations de l'agent anglais, que M. L. dépeint comme une sorte de policier très intelligent, mais crédule et brouillon ? Il y a çà et là quelques dépositions sur la valeur desquelles on voudrait être fixé. Est-il vrai que Tallien, Sieyès, Talleyrand, Barthélemy, Moncey et même Carnot, avec lequel Pichegru se dit en correspondance régulière, aient été mêlés à tant de « tripotages », comme dit M. Sorel ? M. L. n'est pas assez explicite sur ce sujet. Peut-être aussi est-il trop bref sur le rôle de Pichegru, dont la trahison paraît évidente. Enfin la dernière partie du livre, depuis le 18 fructidor jusqu'au Consulat, me paraît hors de proportion avec le reste (50 pages à peine sur 300).

Somme toute, voilà un excellent début ; il faut espérer que M. Lebon, encouragé par un premier succès, ne s'en tiendra pas là ; quant à l'Ecole des sciences politiques, souhaitons que les jeunes gens auxquels elle ac-

corde des bourses de voyage sachent aussi bien en profiter et en faire profiter la science.

A. Gazier.

50.—**Grundriss der Laut-und Flexionslehre.** Analyse der neufranzœsischen Schriftsprache von Dr. Felix Lindner. Oppeln, G. Maske, 1881, 1 vol. in-8° de III-106 pages.

L'auteur de ce travail se propose de ramener à quelques lois générales l'ensemble des actions qui du latin populaire ont tiré la langue française. Ces lois sont la loi d'euphonie, la loi d'analogie et la loi de l'accentuation : le jeu de ces trois lois doit expliquer le système phonique et le système morphologique de la langue actuelle.

Rien de périlleux comme les synthèses prématurées, surtout celles qui reposent sur une demi-science; elles échouent contre cet écueil d'explications vagues et générales qui n'expliquent rien, ou d'explications précises qui portent à faux et ne rendent pas un compte exact des faits. M. Lindner n'a pas su éviter ce danger, et il eût mieux valu pour lui de ne pas rechercher le périlleux honneur d'une entreprise aussi téméraire.

A quoi bon relever les erreurs dont fourmille cette dissertation? Dans la deuxième partie (pp. 6-43), la partie la plus importante, celle qui prétend établir les trois lois générales du développement de la langue, il n'y a pas une page qui ne contienne une ou plusieurs assertions inexactes : le plus souvent le faux se mêle au vrai, de façon à lui enlever toute valeur. Quelques exemples suffiront : (p. 9) « Quelquefois de deux sons momentanés qui concourent ensemble, le premier tombe après s'être changé en aspiration : *rigidum, rigdum, ridum,* roide; *strictum, estrict, estrit, estroit,* étroit. » (P. 13) « La préférence (de la langue) pour les voyelles pleines se montre par la diphthongaison que produit la prononciation allongée, élargie de voyelles simples ; exemple : *mę, mei,* moi, *amo, amje, aimje,* aime (!!), *florem, flourem,* fleur. (P. 17) « Le futur de *voir* est *verrai,* c'est-à-dire *voir* + *ai* = *voirai,* d'après l'ancienne prononciation *voerai*, d'où avec la chute de l'*o*, *verrai* (!) » Pour rendre sensible la différence de traitement que reçoit une voyelle suivant qu'elle est accentuée ou atone, l'auteur cite (p. 39) des exemples où sont confondus les mots de formation savante avec ceux de formation populaire *seule, solitude ; peuple, populaire ; vierge, virginité ; pied, pedestre,* etc., à côté de : *treuve, trouverons ; tiens, tenons ; œuvre, ouvrage,* etc. La seconde partie (théorie de la flexion dans la langue moderne, pp. 43-105) présente naturellement des erreurs aussi abondantes : (p. 84) « Les verbes *dormir, servir,* etc., gardent l'*i* au futur et au conditionnel. Le singulier du présent de l'indicatif seul présente des particularités *dorm-o, dorm-e;* puis l'*e* tombe bientôt et est remplacé par un *s* inorganique, *dorms*. Cette forme reçoit ensuite un

adoucissement dans ses consonnes ; la plus faible des trois s'affaiblit encore et disparaît à l'époque où la consonne finale était encore prononcée, *dors ;* maintenant on n'entend plus que l'*r*. » — (P. 78) « La terminaison *etum* est devenue *eto, et*, a disparu comme participe, quelques anciens participes en *etum* se sont maintenus en français comme adjectifs : *complet* = *completum ; secret* = *secretum*, etc. » Ces quelques exemples suffisent à montrer que l'auteur n'a qu'une connaissance fort superficielle de l'histoire de la langue et qu'il a consulté plutôt son désir de simplifier pour les élèves l'étude du français que ses propres forces. Nous ne voudrions point toutefois absolument décourager M. Lindner. Dans son travail il fait preuve d'un esprit d'observation et de généralisation qui a sa valeur ; mais qu'il pénètre plus à fond dans cette vaste étude de l'histoire du français, et, quand il se sera rendu maître de tous les faits acquis aujourd'hui à la science, peut-être son ambition s'élèvera-t-elle moins haut, et comprendra-t-il que la complexité infinie des faits dont l'immense ensemble constitue la vie de ce puissant et délicat organisme qu'on appelle la langue française, ne permet pas encore et ne permettra de longtemps une réduction synthétique à quelques lois à la fois générales, précises et topiques.

A. Darmesteter.

---

51. — **L'Algérie**, par Maurice Wahl. Paris, Germer-Baillière, 1882, in-8 de 344 p.

Nous recommanderons la lecture de cet ouvrage à tous ceux qui voudront se faire une idée juste de l'Algérie. L'auteur, bien préparé par de fortes études et par une connaissance très approfondie du pays qu'il habite, vient de produire le meilleur livre qu'on ait encore écrit sur notre colonie africaine. Il a divisé son travail en six parties : *Le sol ; — L'Algérie dans le passé ; — La conquête française ; — Les habitants ; — La politique ; — Les forces productives.* Cette division logique lui a permis de présenter très clairement au lecteur le Pays lui-même, son histoire, son état actuel, et l'avenir qui l'attend. Aucune des questions qui concernent cet avenir ne le rencontre indifférent ; c'est ainsi qu'il insiste avec raison sur la nécessité du reboisement (p. 10), en rappelant que les documents indigènes nous prouvent que des pays aujourd'hui arides étaient jadis couverts de vastes forêts (p. 37) ; pour le littoral, il s'inspire des beaux travaux de l'amiral Mouchez, et, dans son étude du Sahara, il détruit implacablement les illusions qu'ont cherché récemment à faire naître des agioteurs effrontés (p. 46). Le chapitre qui traite de l'ethnographie est étudié avec soin, et résume tout ce que nos connaissances actuelles permettent de dire à ce sujet. Quant à l'histoire du pays, M. M. Wahl, un peu resserré dans un cadre restreint, ne lui a pas donné tout le développement qu'il aurait sans doute voulu lui accorder. Nous lui signalerons quelques petites erreurs. Barberousse

(*Kheïr-ed-Din*) n'est pas mort en 1547, mais en 1546 [1]; Salah-Reis reprit Bougie aux Espagnols en 1555 et non en 1552 [2] (p. 88); la prise de Tripoli par les Turcs eut lieu en 1551 et non en 1555 [3] (p. 88); l'attaque de Lord Exmouth lui coûta 882 hommes, 50,000 boulets, et 960 obus de 10 et 13 pouces [4], ce qui dépasse de beaucoup les chiffres donnés par M. Wahl. Il n'est pas juste d'attribuer l'insuccès de l'entreprise de Gigelli à l'*incapacité du duc de Beaufort* (p. 95), qui était absent au moment du désastre, ayant été rembarqué à la suite d'une blessure reçue à l'attaque de la Tour; si on eût suivi son avis, et qu'on eût poussé de l'avant au lieu de rester renfermés dans les *lignes*, où l'armée se démoralisa sous l'influence des maladies et de la famine, l'ennemi ne se fût pas enhardi d'autant, et le succès eût été tout autre [5].

Nos critiques sont maintenant épuisées, et il ne nous reste plus qu'à louer M. Wahl de ses excellentes idées sur *La Course* et sur l'état intérieur d'Alger au temps des Pachas et des Deys. Nous le féliciterons encore d'avoir appelé l'attention sur l'erreur de délimitation de nos frontières marocaines (p. 148); il eût pu trouver des arguments sérieux dans l'ancienne histoire du pays [6]. Mais ce qui nous a plu davantage dans cette œuvre, c'est l'esprit sagement modéré qui y domine; tout épris que soit l'auteur de son pays d'adoption, tout dévoué qu'il soit aux idées libérales, il sait reconnaître les fautes et les erreurs et les signale sans faiblesse et sans exagération. C'est ainsi qu'il nous montre les incertitudes du début (p. 94), les dangereux errements des anarchistes de 1870 (p. 163), la faiblesse avec laquelle on a laissé s'augmenter la force occulte des Khöuan (p. 177), l'injustice des calomnies prodiguées aux bureaux arabes et la téméraire précipitation qu'on a mise à les remplacer (p. 244), les dangers de l'ignorance dans laquelle on laisse croupir les indigènes (p. 245), les vices de l'organisation judiciaire (p. 249). Et nous adhérons pleinement aux conclusions de l'auteur quand il nous montre, dans un avenir prochain, ce beau pays régénéré et fertilisé par l'épargne, le travail et la science française.

H.-D. de Grammont.

---

1. Il mourut le 4 juillet 1546, ainsi que nous l'apprend une lettre adressée à François Ier par l'évêque de Cambrai, ambassadeur à Constantinople. Voir Ribier (*Lettres et Mémoires d'Etat, etc.*, 1666, in-f°. t. I, p. 584).

2. Voir l'*Epitome de los Reyes d'Argel* de Haëdo, cap. VII, § 4, et les lettres de Peralta, gouverneur de Bougie, dans *les Documents espagnols* traduits par E. de la Primaudaye (*Revue africaine*, 1877, p. 279 et suiv.).

3. Voir Charrière (*Négociations de la France dans le Levant*, II, p. 155, et Ribier, II, 302).

4. Voir les documents publiés par M. le colonel Playfair, consul de S. M. B., dans la *Revue africaine*, 1880 (pp. 22-34).

5. Voir le très intéressant rapport adressé à Louis XIV par M. de Castellan (*Recueil historique, etc.*, Cologne, 1666, in-16).

6. Voir, entre autres, les conditions de la paix conclue en 1553 entre Salah Reis et le roi de Fez (*Epitome de los Reyes de Argel*, de Haëdo, cap. VII, § 2).

CHRONIQUE

FRANCE. — Le *Catalogue du musée impérial d'antiquités de Constantinople* (Musée de Tchinili-Kiosk) a paru, par les soins de M. Salomon Reinach (99 pp.). Le Tchinili-Kiosk ou « kiosque aux faïences » renferme, comme on sait, une précieuse collection d'antiquités, composée de plus de six cents pièces, dont un grand nombre de premier ordre, et toutes — qualité devenue si rare dans les autres musées de l'Europe — n'ayant subi aucune restauration et incontestablement authentiques. Le catalogue que vient de faire paraître M. S. Reinach, est surtout destiné au grand public; il ne contient donc pas de discussions scientifiques sur les problèmes que soulève la collection, et laisse de côté les objets mutilés ou intéressants seulement pour les spécialistes. Mais, outre ce catalogue sommaire qui doit servir provisoirement de guide aux visiteurs du musée de Tchinili-Kiosk, M. S. Reinach publiera prochainement un catalogue détaillé et complet, à l'usage de ceux qui veulent pénétrer plus avant dans la connaissance des antiquités de cette précieuse collection.

— M. G. Schlumberger a fait tirer à part un article qui vient de paraître dans le tome XLII des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France* et dans lequel il décrit quatorze sceaux inédits de fonctionnaires du thème byzantin de Cherson en Crimée et de la province, également byzantine, de Bulgarie.

— Sous le titre « *La tradition et les réformes dans l'enseignement universitaire, souvenirs et conseils* », M. Emile Egger a publié tout récemment un recueil de mélanges, traitant des sujets les plus divers; nous y reviendrons bientôt dans une notice plus complète.

— Nous avons reçu de M. René Fage deux plaquettes intéressantes. L'une est intitulée : *Un épisode de la Fronde en province, Tentative de translation à Limoges du Parlement de Bordeaux* (Limoges, Chapouland. In-8°, 26 p.) C'est l'histoire du Parlement de Bordeaux pendant la Fronde. On sait que le Parlement se révolta contre Mazarin; il institua un *Conseil de ville* qui décida une levée de milices bourgeoises; des conseillers prirent le commandement des compagnies, avec le grade de colonel; le marquis de Chambret fut mis à la tête des troupes. L'armée parlementaire fut écrasée sous les murs de Libourne, et Chambret tué; des lettres du 12 juillet 1649 ordonnèrent l'interdiction du Parlement. Pourtant la guerre continua entre Bordeaux et l'armée royale; de nouvelles troupes furent levées par le Parlement, qui prit sous sa sauvegarde la princesse de Condé et son fils, le duc d'Enghien; peu de temps après, Condé, remis en liberté, et nommé gouverneur de la Guyenne en remplacement du duc d'Epernon, fut reçu en triomphe à Bordeaux (22 septembre 1651). Mais Condé et le Parlement eurent alors à compter avec l'*Ormée;* Condé accepta les services de cette assemblée révolutionnaire; le Parlement laissa faire, mais il souffrait de voir son influence amoindrie et son autorité annihilée sous la pression des Ormistes. Condé ayant quitté Bordeaux pour regagner le Nord, Mazarin résolut de transférer le Parlement à Limoges, ville restée fidèle au roi; il choisit, pour négocier cette translation, le conseiller Du Burg. Mais Du Burg n'osa remplir la mission que lui confiait le ministre. Cependant l'Ormée, de plus en plus violente, et entièrement maîtresse de la ville, proscrivit quatorze membres du Parlement, et parmi eux Du Burg, comme trop modérés. Les proscrits se réfugièrent à Dax; puis, des scènes sanglantes ayant eu lieu à Bordeaux, le Parlement fut, par ordre du roi (8 oct. 1652), transféré à Agen, et de là, après que la peste eut éclaté à Agen, à La

Réole, où il resta jusqu'en nov. 1654. Il fut réinstallé à Bordeaux le 1er décembre 1654. — L'autre plaquette de M. Fage est une *Liste des châteaux du diocèse de Limoges avant 1789*. Cette liste est donnée par un document conservé aux archives de la Haute-Vienne, au fonds de l'évêché (n° 1444) et qui date certainement de la période comprise entre 1770 et 1788. M. Fage reproduit, comme dans ce document, les noms des châteaux, des paroisses et des seigneuries, et indique, à la suite, autant que cette détermination a été possible, le canton et le département. Ce travail est accompagné d'un précieux complément dû à M. Gaston de Lépinay qui a trouvé les noms de 216 maisons nobles non portées sur le manuscrit de Limoges.

— M. Em. Grücker, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Nancy, vient de publier, à la librairie Berger-Levrault (Paris et Nancy), une *Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne*. L'indication suivante des têtes de chapitres permettra de juger de l'intérêt de l'ouvrage. — I. L'Allemagne avant et après la guerre de Trente-Ans. — II. Les Sociétés de langue au XVIIe siècle. La Société Frugifère. La Société des Bergers de la Pegnitz. L'Académie des Loyales. L'Académie des Parfaits-Amants. — III. Martin Opitz. L'*Aristarchus*, *Buch von der deutschen Poeterei*. Les disciples et les adversaires d'Opitz. — IV. Philippe Harsdœrfer et l'école de Nuremberg. L'*Entonnoir poétique*. — V. La seconde école silésienne. Hoffmannswaldau et Lohenstein. A. Gryphius. — VI. Leibniz écrivain allemand. Ses écrits sur la langue allemande. — VIII. Christian Thomasius. *Von der Nachahmung der Franzosen*. — VIII. Christian Weise, le pédagogue saxon. Les poètes de cour : Canitz, Neukirch, Kœnig (la *Recherche sur le goût*). Le groupe de Hambourg : Wernicke. Les progrès de la critique savante. D. Morhof, L. Prasch, Amthor. — IX. Gottsched et son école. La philosophie de Wolf. Travaux littéraires et critiques de Gottsched. *Versuch einer critischen Dichtkunst*. Réforme du théâtre allemand. Appréciation générale de l'œuvre de Gottsched. — X. Les Suisses : Bodmer et Breitinger. Les *Bremer Beitræge*. Liscow. Pyra. Conclusion. — Ce premier volume sera bientôt suivi d'un second qui aura pour titre : *Lessing et son époque*.

— M. Henri Cordier est aussi bien bibliographe que sinologue; en même temps qu'il fait paraître à la librairie Leroux le 1er fascicule du tome II de sa *Bibliotheca sinica*, il met sous presse, chez l'éditeur Quantin, une *Bibliographie de Beaumarchais* et travaille, nous dit-on, à une *Bibliographie de Stendhal* qui renfermera des lettres inédites de Henri Beyle et un fac-similé de son testament olographe.

— Le savant bibliophile belge, M. de Lovenjoul, dont l'*Histoire des œuvres de Balzac* a été si vivement appréciée des amateurs, a commencé chez Charpentier l'impression d'un travail analogue sur *Théophile Gautier*, travail qui ne comprendra pas moins de deux volumes in-octavo, avec nombre de documents inédits.

— Le samedi 17 février, à 9 heures du soir, M. H. Taine a fait, à la société historique, cercle Saint-Simon, une lecture sur les *principes jacobins en 1793 et 1794*.

ALLEMAGNE. — Nous avons reçu de M. Adolf Harpf une étude intitulée *Gœthe's Erkenntnissprinzip* (39 pp.). Cette étude est un tirage à part des « philosophische Monatshefte » (1882, I u. II).

— Les journaux annoncent la mort à Leipzig d'un petit-fils de Gœthe, le baron Walther Wolfgang de Gœthe (né le 9 avril 1818). Gœthe épousa, comme on le sait, Christiane Vulpius ; le fils né de cette union, Jules Auguste Walther (mort à Rome en 1830), avait pris pour femme Ottilie de Pogwisch (morte le 26 oct. 1872); du mariage du fils de Gœthe avec Ottilie de Pogwisch sont nés : 1° Walther Wolfgang de Gœthe qui vient de mourir; 2° Wolfgang Maximilien (né le 18 sept. 1820) ; 3° Alma Sedina Henriette Cornélie (née le 29 nov. 1827, morte le 29 septembre 1844.)

— Le 20 décembre 1882 est mort à Halle, à l'âge de 57 ans, Wilhelm HERBST, professeur honoraire de théologie et directeur du séminaire de pédagogie. C'était un des meilleurs historiens de la littérature allemande; on lui doit une belle biographie de Voss (*Johann Heinrich Voss*, en trois volumes. Leipzig, Teubner. 1872-1876) et un bon ouvrage sur Claudius, le « Messager de Wandsbeck » (Gotha, Perthes. 4me édition, 1878). Il avait récemment publié une étude sur Gœthe à Wetzlar, dont notre recueil a rendu compte (*Gœthe in Wetzlar*, Gotha, Perthes, 1881). Il dirigeait le *Deutsches Litteraturblatt* (depuis l'an dernier, en communauté avec M. H. Keck) et avait entrepris la publication d'une *Encyclopædie der neueren Geschichte*, consacrée aux personnages historiques des XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

— Nous apprenons également la mort de M. K. J. MARQUARDT, directeur du gymnase de Gotha, auteur de travaux bien connus sur les antiquités romaines, décédé le 30 novembre 1882, à l'âge de 70 ans; — de M. Ch. SAMWER, auteur de travaux relatifs au droit public et continuateur, avec M. Jules Hopf, du grand recueil de Martens (le *Nouveau recueil général de traités et autres actes relatifs aux rapports du droit internationnal*); M. Samwer venait de publier le tome VI de ce grand ouvrage; il est décédé à Gotha, le 8 novembre à l'âge de 63 ans; — de M. Jul. TITTMANN, décédé à Goettingue le 18 janvier.

BELGIQUE. — Dans la collection des Bibliophiles d'Anvers a paru un ouvrage de M. Ph. ROMBOUTS, renfermant les *Certificats délivrés aux imprimeurs des Pays-Bas par Christophe Plantin, et autres documents se rapportant à la charge du prototypographe*. Cette charge de « prototypographe » avait été créée en 1570 par Philippe II; celui qui en était revêtu, examinait, avec un ou deux maîtres typographes, ceux qui voulaient exercer l'art de l'imprimerie ou de la gravure, et délivrait des certificats qui donnaient le droit de travailler comme maître ou compagnon. Nommé phototypographe en 1570, Plantin tenait un registre où l'on trouve des renseignements, publiés aujourd'hui, ainsi que d'autres documents des Archives du musée Plantin, par M. Rombouts.

— M. Joseph DEMARTEAU, rédacteur de la *Gazette de Liège*, vient de publier une plaquette sur Théroigne de Méricour (*Théroigne de Méricour, lettres inédites, prisons et bijoux*. Extrait de la « Revue Générale ». Bruxelles, Polleunis). La « belle Liégeoise », après avoir pris part à l'attaque de la Bastille et aux journées des 5 et 6 octobre, avait été obligée de s'enfuir de Paris. Elle revint dans son pays natal et trouva un asile au château de Fanson; elle y fut enlevée, lors de l'entrée des Autrichiens à Liège, par quelques hommes déterminés, et de là conduite dans le Tyrol, à Kufstein, où elle fut enfermée jusqu'au mois de novembre 1791. M. Demarteau a pu consulter les lettres écrites, de sa prison, par Théroigne à sa famille, et tout un dossier concernant les démarches que firent et les parents de Théroigne et le châtelain de Fanson, le baron de Selys, pour obtenir la délivrance de la « belle Liégeoise »; ces pièces, conservées ou copiées par le baron de Selys, ont fourni à M. Demarteau les informations nouvelles et curieuses qu'il a réunies dans sa brochure.

— La commission nommée par le gouvernement belge pour préparer la réorganisation de l'enseignement normal a inscrit l'histoire des religions dans son projet de programme pour la section d'histoire de l'école normale.

— Les deux dernières livraisons (35e et 36e) de la *Belgique illustrée* ont paru au mois de décembre dernier; cette importante publication n'a pas été suspendue, malgré la mort de celui qui l'avait entreprise, E. Van Bemmel; elle a eu, entre autres collaborateurs, MM. Ed. Fétis, Em. Leclercq, Vandenpeereboom, Wagener, Paul Fredericq, Cam. Lemonnier, Pergameni, Louis Hymans, Em. Greyson, le comte Goblet

d'Alviella, les généraux Brialmont et Gratry, etc. La *Belgique illustrée* qui a été publiée par l'éditeur Bruylant-Christophe de Bruxelles et qui forme deux volumes in-4°, renfermant près de 600 gravures ainsi que des cartes chromolithographiques des neuf provinces, compte, dit-on, 6,000 souscripteurs.

— La même librairie Bruylant-Christophe annonce un ouvrage de M. Louis Hymans, *Bruxelles à travers les âges*, ouvrage qui comprendra 400 à 500 pages, avec 300 à 400 gravures, et où l'on trouvera de nombreux documents inédits tirés des archives et des bibliothèques publiques et privées.

— Un arrêté royal, du 11 décembre 1882, institue une récompense de 3,000 francs en faveur des meilleures grammaires, française et flamande, qui seront publiées d'ici à deux ans en Belgique et à l'étranger.

— Un autre arrêté royal, daté du 20 décembre 1882, remplace le prix quinquennal des sciences morales et politiques par les trois prix suivants : prix quinquennal des sciences historiques, prix décennal des sciences philosophiques, prix décennal de philologie, et institue, en outre, un prix quinquennal des sciences sociales. Le prix de chacun de ces nouveaux concours est fixé à 5,000 francs. Le premier concours quinquennal, pour le prix des sciences morales, comprendra les ouvrages publiés depuis le 1er janvier 1882 jusqu'au 31 décembre 1886 ; — le premier concours quinquennal pour le prix des sciences historiques, les ouvrages publiés jusqu'au 31 décembre 1885 ; — le premier concours décennal pour le prix des sciences philosophiques, les ouvrages publiés depuis le 1er janvier 1878 jusqu'au 31 décembre 1887 ; — le premier concours pour le prix décennal de philologie, les œuvres publiées du 1er janvier 1880 au 31 décembre 1889. Ne sont admis à ces concours que les ouvrages d'auteurs belges. Le jugement des concours est attribué à un jury de sept membres nommé par le roi sur une liste double de présentation dressée par la classe des lettres de l'Académie royale des lettres de Belgique.

BULGARIE. — Le prince Alexandre vient d'ordonner au ministre de la guerre de faire préparer une *Histoire de l'armée bulgare pendant la guerre de l'indépendance.*

— Le 3e fascicule de la *Revue de la société littéraire bulgare* vient de paraître à Sofia. Il contient, entre autres articles, un important travail de M. Jireczek, sur Bertrandon de la Broquière.

DANEMARK. — MM. Gaston Boissier et Gaston Paris ont été nommés *membres ordinaires* de la Société royale des sciences de Copenhague.

— Le 16 décembre 1882 est mort à Copenhague, à l'âge de soixante-six ans, Frédéric Schiern, professeur d'histoire à l'Université, connu par de nombreuses études, parmi lesquelles nous citerons celles qu'il publia sur la connaissance des sources du Nil dans l'antiquité, sur les races de l'Europe, sur la révolution de 1772 en Danemark, sur Bothwell, sur l'union de l'Ecosse et de l'Angleterre opérée en 1707, etc.

ESPAGNE. — Au mois de novembre, le *Centre catalan* de Barcelone a, dans plusieurs sessions, discuté fort vivement la question de déclarer le catalan langue officielle, au même titre que le castillan.

GRANDE-BRETAGNE. — Sir H. S. Maine doit publier, sous le titre de *Dissertations on early law and custom* (à Londres, chez Murray), un recueil des principales conférences qu'il a faites à Oxford, et dont voici les titres : *The sacred laws of the Hindus; Religion and law; Ancestor-worship; Ancestor-worship and inheritance; Royal succession and the salic law; The king in his relation to early civil justice; Theories of primitive society; East european house communities; The decay of feudal property in France and England; Classifications of property; Classifications of legal rules.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 février 1883.

M. Hauréau continue la seconde lecture de son mémoire sur *Quelques Chanceliers de l'Eglise de Chartres.*

M. François Lenormant termine sa communication sur l'emplacement des villes antiques de Térina et de Témésa. Ayant établi, à la dernière séance, que, dans l'espace compris entre le Savuto et le cap Suvero, deux points seulement représentent des localités antiques, Nocera-Tirinese, *Nucria,* et les Mattonate, *Temesa,* M. Lenormant cherche l'emplacement de Térina plus au sud, dans la plaine qui s'étend au-dessous de Sambiase, depuis le cap Suvero jusqu'au Lamato. Dans cette région il n'y a qu'un seul point où l'on trouve la trace d'une ville antique, c'est l'emplacement du bourg de Santa-Eufemia, détruit par un tremblement de terre en 1638; le bourg actuel du même nom, qui n'existe que depuis le XVII[e] siècle, est situé à un kilomètre environ plus loin dans l'intérieur des terres. Santa-Eufemia doit son nom et son origine à une abbaye de bénédictins, fondée par Robert Guiscard, en 1062, à la place de l'ancien monastère basilien de Parrigiani, détruit par les Sarrasins. La charte de fondation de l'abbaye bénédictine mentionne les ruines d'une ancienne cité, *vetus civitas*, au lieu même où Robert Guiscard installait les religieux. Les tremblements de terre ont fait disparaître ces ruines, comme ils ont effacé toute trace de l'abbaye elle-même; mais, à défaut de restes de construction, les tombeaux grecs que l'on découvre souvent en labourant la terre, autour du site de l'abbaye disparue, prouvent suffisamment l'importance de ce lieu dans l'antiquité. La distance entre ce point et la mer devait être moindre alors que maintenant; Térina, d'après ce qu'en disent les anciens, devait être une ville maritime, ou à peu près. Lycophron mentionne, entre le *Sabbatos* (Savuto) et le *Lametos* (Lamato), un troisième fleuve, l'*Ocinaros,* qui passait près de Térina; c'est sans doute le *fiume di Sambiase* ou *fiume dei Bagni,* le plus considérable des torrents de cette région, qui coule non loin de Santa-Eufemia. La fontaine sacrée de Térina, appelée dans le texte de Lycophron, tel qu'il nous est parvenu, Ἄρης et figurée sur des monnaies térinéennes dont la légende lui donne le nom d'ΛΓΗ, se retrouve dans une source sulfureuse (la seule source thermale de toute cette région), voisine de Santa-Eufemia, et nommée aujourd'hui *i Bagni;* cette même source est désignée dans la table de Peutinger sous le nom d'*Aque Ange,* avec des indications de distance qui répondent exactement à la situation des *Bagni.* — Ce qui a empêché jusqu'ici les érudits d'apercevoir l'identité de Térina et de Santa-Eufemia, c'est qu'ils croyaient devoir reconnaître, dans cette dernière localité, une autre ville antique, *Lametia* ou mieux *Lametini* (Λαμητῖνοι); mais cette ville, qui tirait son nom de celui du *Lametos* ou Lamato, devait être située sur le cours de ce fleuve. La charte de fondation de l'abbaye de Santa-Eufemia, par Robert Guiscard, en 1062, parle d'un port à l'embouchure du Lamato. Il n'y a plus de trace de constructions anciennes en cet endroit, mais on y voit un édifice moderne, la *torre di Lamato*, qui est construit en partie, dit-on, avec des pierres de taille antiques.

M. Clermont-Ganneau continue sa lecture sur les caractères complémentaires de l'alphabet grec. Il traite successivement de l'Υ, du Φ, du Χ, et du Ψ.

Comme on l'a vu à la dernière séance, deux caractères grec, le Fαῦ ou digamma et l'Υ représentent l'un et l'autre le *vav* sémitique; tous deux ont une valeur phonétique dérivée de celle du *vav*, le Fαῦ a, en outre, le nom et le rang alphabétique de la lettre sémitique, tandis que l'Υ en a la forme. La forme du Fαῦ paraît être une imitation de celle de l'E, avec une légère différence établie pour marquer la distinction des deux lettres. Mais M. Clermont-Ganneau suppose qu'à l'origine une seule lettre grecque représentait le *vav* phénicien, dont elle avait à la fois le rang, le nom et la forme; la série des premières lettres de l'alphabet grec était la suivante : Α Β Γ Δ Ε Υ Ζ, etc. Dans ce système, la lettre Υ représentait à la fois (comme l'*u* latin jusqu'aux temps modernes), deux sons, l'un voyelle et l'autre consonne, *u* et *v*. Les Grecs, à ce qu'il semble, voulurent distinguer ces deux sons. Il fallait pour cela dédoubler la lettre Υ et créer un signe nouveau. Le moyen qu'on imagina pour se procurer ce signe supplémentaire fut d'emprunter, en la modifiant un peu, la forme de la lettre qui précédait l'Υ dans l'alphabet, l'E. On eut ainsi la série Α Β Γ Δ Ε F Υ Ζ, etc., dans laquelle, par convention, F dut représenter le son consonne *v* et Υ le son voyelle *u*. Mais ce dédoublement d'une lettre dérangeait le système de notation numérique en usage : l'E signifiant 5 et le Ζ 7, il n'y avait place entre eux que pour une seule lettre. C'est pourquoi on renvoya l'Υ à la fin de l'alphabet, en lui donnant un nom nouveau, tiré du son qu'il représentait, tandis que la lettre nouvellement créée, le Fαῦ, restait définitivement seule en possession de la place et du nom du *vav* sémitique.

Le Φ est, comme le F, une lettre hybride, dont la forme est empruntée à une lettre de l'alphabet primitif et la valeur phonétique à une autre. La forme du Φ rap-

pelle la forme la plus ancienne du *coppa* grec, le *coph* phénicien, dont la valeur phonétique était à peu près équivalente à celle du K. La valeur du Φ, du moins dans les alphabets du système grec oriental, le seul dont M. Clermont-Ganneau s'occupe pour le moment, est celle d'un Π, suivi d'une aspiration. Ce son s'écrivait primitivement en deux lettres, ΠΗ. On éprouva le besoin de le figurer par un caractère particulier quand on cessa d'employer la lettre H pour exprimer l'aspiration et qu'on en fit une voyelle, un *e* long. Il fallait trouver un signe pour représenter une modification du Π, le Π aspiré; or, précisément à la suite du Π, l'ordre de l'alphabet amenait un caractère disponible, le coppa, dont les Grecs avaient renoncé depuis longtemps à se servir, lui préférant le K, et qui n'existait plus que comme signe numérique. On s'empara de ce caractère vacant et on lui donna par convention la valeur numérique. On s'empara de ce caractère vacant et on lui donna par convention la valeur *ph*. Toutefois, comme le coppa était encore employé dans la numération et qu'il fallait éviter une confusion avec ce signe arithmétique, on choisit pour la lettre nouvelle la forme la plus ancienne du coppa, réservant au coppa numérique la forme qu'un usage plus récent lui avait donnée. En outre, pour ne pas interrompre la série des valeurs numériques des lettres, on rejeta le Φ à la fin de l'alphabet, au lieu de lui laisser sa place primitive à côté du Π.

Le X est une forme archaïque du T, le Ψ une forme archaïque de l'Υ, avec l'addition d'un trait vertical qui sert de signe distinctif. La création du X (= *kh*) a été motivée par le même besoin qui a fait inventer le Φ, la nécessité d'exprimer l'aspiration à la suite des consonnes; mais, n'ayant plus, pour le K aspiré, comme pour le Π aspiré, de caractère disponible, on a eu recours à la dernière lettre de l'alphabet normal, le T : on a remis en usage une ancienne forme de cette lettre, qui était tombée en désuétude, et on lui a donné par convention une valeur nouvelle, tandis que la forme plus moderne du T gardait sa valeur traditionnelle. Le Ψ (= *ps*) a remplacé le groupe ΦC, par lequel on figurait le son *ps* dans les anciennes inscriptions. Pour représenter le Φ suivi d'une sifflante, on a adopté une variante graphique de la lettre qui précède le Φ dans l'alphabet, l'Υ, tout comme, pour dédoubler l'Υ lui-même, on avait eu recours à une variante graphique de la lettre qui le précédait alors dans l'alphabet, l'E.

Mais d'où viennent les noms de ces trois dernières lettres, ces noms formés tous trois sur un même modèle, par l'adjonction d'une même voyelle, I, au son de chaque lettre, φῖ χῖ ψῖ? Ces noms ont dû être créés lors de l'invention des lettres qu'ils désignent; si, pour les former, on a ajouté à chaque consonne un I plutôt que toute autre voyelle, cela tient, pense M. Clermont-Ganneau, à un usage ancien que nous révèle une inscription étrusque du vase de Cære. Chez nous, on enseigne à lire aux enfants en leur faisant prononcer des séries de syllabes composées avec une même consonne, comme *ba be bi bo bu, da de di do du*, etc. Le vase de Cære porte des listes de syllabes analogues et qui témoignent du même usage, mais l'ordre dans lequel se suivent les syllabes formées par une même consonne avec les diverses voyelles n'est pas le même; quatre voyelles seulement figurent dans ces syllabaires et se succèdent dans cet ordre *i a u e*; on a donc des séries telles que *mi ma mu me, ti ta tu te*, etc. Si l'usage était le même chez les Grecs (et jusqu'à preuve de contraire, cela est présumable, vu la parenté de l'alphabet étrusque et de l'alphabet grec), on dut de même faire prononcer aux enfants, avec les trois consonnes complémentaires ajoutées à l'alphabet, les séries syllabiques, φι φα φυ φε, χι χα χυ χε, ψι ψα ψυ ψε; les premières syllabes de ces trois séries ont formé tout naturellement les noms de ces trois consonnes.

Ouvrages présentés : — par M. Maury : *Discours d'ouverture de MM. les professeurs de l'école du Louvre*; — par M. Weil : Hild, *Etudes de religion et de littérature ancienne, I, la Légende d'Énée avant Virgile*; — par M. Egger : Aristote, *Poétique et Rhétorique, traduction nouvelle*, par Ch.-Émile Ruelle; — par M. Heuzey : Ménant (Joachim), *Empreintes de cachets assyro-chaldéens relevées au Musée britannique sur des contrats d'intérêt privé* (extrait des *Archives des Missions*, 3e série, t. IX).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 5 Mars — 1883

Sommaire : 52. Brunnhofer, L'esprit de la lyrique hindoue. — 53. Fabricius, L'architecture grecque. — 54. Hitzig et Steiner, Manuel de l'Ancien Testament. — 55. La chronique royale de Cologne, p. p. Waitz. — 56. Chassin, Les cahiers des curés.— Thèses de M. Antoine. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des antiquaires de France.

52. — Dr. Hermann Brunnhofer. **Ueber den Geist der Indischen Lyrik,** mit Original-Uebersetzungen aus der Hymnensammlung des Rigveda, den Spruchdichtern und Hâlâ's Anthologie volksthümlicher Liebeslieder. Ein Essay. Leipzig, Otto Schulze, 1882. viii-46 p. in-8.

Le fond de ce petit opuscule consiste en 65 morceaux de poésie sanscrite et prâcrite de provenance variée, traduits en vers allemands. De ce nombre, 9 sont pris du *R*igveda, 1 est bouddhique, 1 est extrait de la Bhagavadgîtâ ; la poésie descriptive et gnomique en a fourni 9 autres, enfin les 45 restants appartiennent à la poésie érotique et sont, à l'exception d'un seul, empruntés au recueil prâcrit de Hâla édité par M. Weber. Tous ces morceaux sont heureusement choisis. Les traductions, la plupart inédites (une seule n'est pas de M. Brunnhofer et a été empruntée par lui au Meghadûta de M. Max-Müller), sont non seulement fidèles, ce que le nom de l'auteur garantissait d'avance, mais encore d'une rare élégance et, dans le nombre, il en est plusieurs qui sont absolument parfaites. Aussi la petite anthologie de M. B. est-elle digne de prendre rang parmi ce que la littérature allemande, si riche en traductions excellentes, a produit de meilleur en ce genre.

Mais, si les vers de la brochure sont irréprochables, je ne saurais en dire autant du commentaire perpétuel en prose, dans lequel M. B. les a enchâssés. Ce commentaire revêt la forme historique et, bien que l'auteur ne prétende pas le donner pour un tableau d'ensemble de la poésie lyrique des Hindous, il en affecte parfois si bien les allures, qu'on est en droit de le juger comme tel et, partant, de lui adresser le double reproche d'être incomplet et de manquer de précision.

D'une part, en effet, M. B., pour suivre pas à pas les textes traduits, s'est vu obligé d'y traiter de productions d'un genre sensiblement différent, la poésie sentencieuse, nullement chantée, bien qu'il la qualifie de « Gedankenlyrik », et même telle pièce empruntée au *R*igveda qui, pour être communément appelée un hymne, n'est pas pour cela plus lyrique que le *Pater* : d'autre part, il a dû passer sous silence ce qui constitue la véritable poésie lyrique de l'Inde, cette masse prodigieuse de chants, les

uns à l'usage des lettrés, les autres franchement populaires, mais respirant tous un enthousiasme si étrange et parfois si puissant, qu'ont inspirés les religions post-védiques. On chercherait en vain dans son résumé, ne fût-ce qu'une mention des hymnes contenus dans la Harivaṃça et dans le Bhâgavata-Purâṇa, qui eussent été pourtant mieux à leur place ici que son extrait de la Bhagavadgîtâ. Il n'est rien dit du Gîta-Govinda, rien de hymnes attribués à Çankara, rien des stotras jainas, des kîrtans vishnouites, des chants des Dâsas, des couplets de Nâmdev et de Tukarâm qui sont la mélodie même et ne se conçoivent pas autrement que chantés. M. B. répondra sans doute qu'il était bien le maître de composer son anthologie comme bon lui semblait et qu'elle eût perdu à admettre tout ce bagage. Et il aura parfaitement raison. Mais alors il ne fallait pas lui donner pour cadre un commentaire qui prend les apparences d'une histoire.

Ce qui achève de me gâter ce commentaire, c'est l'exagération perpétuelle de l'appréciation, un lyrisme qui déborde d'un bout à l'autre et qui finit par lasser. Dans la partie relative à la poésie amoureuse, il y a des tendresses qui font sourire. Il y a là une série de bouquets à Chloris en prose allemande qui produisent un effet tout à fait drôle. Evidemment M. B. a écrit sa prose sous l'impression toute fraîche du labeur poétique. Nouvelle raison pour ne pas en faire une histoire.

Comment un philologue aussi distingué et un homme d'autant d'esprit que M. Brunnhofer a-t-il pu se méprendre ainsi sur la portée de ses documents ? Je n'en vois pas d'autre explication que celle qu'il donne lui-même, quelque singulière qu'elle paraisse : c'est que la flamme d'émotion, d'enthousiasme, de poésie que les solemnités du Congrès des Orientalistes de Berlin avaient allumée dans tout son être, n'a pu être apaisée qu'en se produisant en dehors par une sorte d'effusion spontanée, sous une forme visible dans le présent essai. Il faut le croire puisqu'il le dit. Mais qui eût jamais cru un Congrès capable de pareille chose [1] ?

A. Barth.

---

1. Dans la note 55, M. B. demande si l'observation faite par les Hindous, qu'une joie vive (la sensation érotique, directe ou réflexe, serait plus exacte) produit l'horripilation, est confirmée par la physiologie occidentale. Je crois que la réponse est facile. C'est ce que nous appelons la chair de poule, qui, en Europe comme dans l'Inde, accompagne l'excitation voluptueuse chez les personnes d'une organisation particulièrement nerveuse. Si le fait n'est pas noté dans notre poésie, c'est probablement que la description physique de l'amour n'est pas chez nous, comme en Orient, sujet de bonne compagnie. Il est certaines nuances qu'il faut toujours garder en vue quand on fait de la critique internationale et pour lesquelles je renvoie M. B. à ce que Burnell, dans son *Tanjore Catalogue* (cher et à jamais regrettable Burnell ! c'est ce Catalogue qui l'a tué), dit des apophtegmes du *Kâmaçâstra*, « which seem to be elaborated from a careful consideration of the amours of the feline race ».

53. — **De architectura græca, commentationes epigraphicæ**, scripsit Ernestus FABRICIUS. Berlin, Weidmann, 1881. In-8°, 86 pages, une planche. 2 mark 40.

L'architecture grecque est de jour en jour mieux connue grâce aux études poursuivies sur les ruines mêmes des monuments par les architectes. Mais un travail reste à faire, c'est de recueillir dans les auteurs et surtout dans les inscriptions tout ce qui touche de près ou de loin à l'histoire de cet art, aux procédés de la construction ainsi qu'à l'administration des travaux, à l'organisation et la surveillance des chantiers, à la condition des architectes, des entrepreneurs et des ouvriers. Ce travail, M. Fabricius a songé à l'entreprendre, et, pour commencer, il nous présente une dissertation épigraphique qui porte presque tout entière sur la fameuse inscription de Lébadée, relative à la construction d'un temple de *Zeus Basileus*, inscription publiée pour la première fois en 1775 dans l' Ἀθήναιον et non encore commentée [1].

La brochure de M. F. n'est, à proprement parler, qu'une analyse et un commentaire du texte épigraphique. Elle comprend deux parties, relatives l'une à l'administration des constructions publiques en Grèce, l'autre à la technique de l'architecture.

La première partie résume tout ce que les inscriptions font connaître sur l'organisation des travaux, sur le rôle des magistrats (ἐπιστάται) délégués pour en surveiller l'accomplissement, sur les modes d'adjudication, sur la répartition des charges entre les entrepreneurs, sur la fourniture des matériaux et l'acquittement des dépenses. Sur tous ces points, l'inscription de Lébadée n'apporte rien de bien nouveau et ne fait guère que confirmer ce qu'apprenaient déjà plusieurs inscriptions d'Athènes, de Délos et de Tégée.

La seconde partie est plus intéressante. Elle se subdivise en trois chapitres : 1° *Des travaux mentionnés dans la première partie de l'inscription de Lébadée*. Il s'agit de la confection et de la mise en place des nombreuses stèles qui porteront l'inscription. Elles doivent être disposées les unes à côté des autres, scellées bout à bout, dressées sur un socle continu, couronnées d'une corniche et enfin apprêtées pour recevoir la gravure; 2° *Des opérations décrites dans la deuxième partie de l'inscription*. Ces opérations se rapportent à l'établissement d'un dallage. Les ναοποιοί ont rédigé sur ce point des instructions si précises et en sont venus à une telle minutie de détails que les moindres circonstances du travail peuvent être reconstituées. M. F. suit pas à pas les données de l'inscription et arrive à se rendre compte des opérations prescrites, qu'il essaie

1. Puisque M. Fabricius tenait à faire de cette inscription une étude approfondie, pourquoi s'est-il contenté de la copie de l' Ἀθήναιον? M. Koumanoudis, en la donnant, prévient qu'il n'a pas eu la pierre sous les yeux. Il y aurait lieu de contrôler cette première lecture, soit par une nouvelle copie faite sur l'original, soit par un nouvel estampage. Peut-être parviendrait-on à combler quelques lacunes. En tous cas, l'inscription est assez importante pour que la chose valût la peine d'être tentée.

de rendre claires aux yeux du lecteur par quelques croquis ; 3° Analyse et explication des termes de métier qui n'ont pas trouvé place dans les chapitres précédents. Identification des instruments cités.

Cette étude consciencieuse, indispensable à quiconque voudra désormais s'occuper de la technique de l'architecture en Grèce, se termine par un index où l'auteur a pris soin de marquer d'un astérisque tous les mots grecs qui ne se rencontrent pas dans les lexiques.

Ce dont M. F. parle le moins dans cette brochure, ce sont les architectes. Il se borne à les signaler à propos des commissions de surintendance. Mais on voudrait plus de détails. Quel était leur rôle? Quelle était leur autorité? Leurs fonctions étaient-elles transitoires comme celles des ἐπιστάται? L'architecte restait-il chargé de la conservation du monument qu'il avait construit? Plusieurs inscriptions, qui paraissent avoir échappé à M. Fabricius, mentionnent des architectes attachés d'une manière permanente à tel ou tel édifice (Cf. Le Bas et Foucart, *Inscr. du Péloponnèse*, 163^a, 168^i, 194^a). Que faut-il entendre par ces mots τὸν ἀρχιτέκτονα τὸν ἀεὶ καθιστάμενον que l'on trouve dans une inscription attique (*C. I. A.*, II, 335)? Qu'était-ce encore que cet ἀρχιτέκτων ὁ ἐπὶ τὰ ἱερά qui figure dans la commission pour la refonte des ex-voto consacrés dans le sanctuaire du *Héros Médecin* à Athènes (*C. I. A.*, II, 403)?

Jules MARTHA.

---

54. — **Kurzgefasstes exegetisches Handbuch zum Alten Testament.** I[te] Lieferung. Die zwœlf Kleinen Propheten von D[r] F. Hitzig, Vierte Auflage besorgt von D[r] H. STEINER, ord. Professor der Theologie in Zürich. Leipzig, Verlag von S. Hirzel, 1881. 1 vol. in-8, x-433 p. 7 m. 50.

La librairie Hirzel prend soin de rééditer les parties de son excellent *Kurzgefasstes Handbuch* qui viennent à être épuisées. C'est ainsi qu'ont paru en 1880 la seconde édition du volume consacré à Ezéchiel et la seconde édition du volume Exode-Nombres. Le présent volume vient à son tour combler une lacune. La collection des douze petits prophètes est une des portions de l'Ancien-Testament pour lesquelles on consulte le plus volontiers le *manuel exégétique ;* ce sont en effet des écrits d'une intelligence difficile, qui présentent des particularités délicates. Des œuvres courtes sont, d'une façon générale, moins aisées à comprendre que des œuvres de longue haleine. D'autre part, il est difficile d'avoir dans sa bibliothèque la série de publications qui concernent soit l'un soit l'autre de ces douze petits écrits; un ouvrage d'ensemble rend ici des services de premier ordre. Aussi le commentaire de Hitzig en est-il arrivé à sa quatrième édition, dont la maison Hirzel a confié la charge au professeur Steiner, de Zurich.

Nous nous bornerons à dire en quoi la présente édition diffère de celle (la troisième) que Hitzig avait donnée en 1863. « Dans d'autres circons-

tances, dit M. S., j'aurais peut-être préféré composer un commentaire absolument original et personnel, mais, en présence de l'œuvre de Hitzig, qui est une de ses meilleures, je ne m'en suis senti ni le courage, ni l'envie. — Ce qu'il y a de bon dans le livre, me suis-je dit, n'a pas cessé de l'être, et il y en a tant, que refondre l'œuvre serait un acte d'ingratitude à l'égard de son auteur. L'éditeur m'ayant posé la condition de respecter les dimensions du volume primitif, je me suis résolu à conserver le principal de l'œuvre en restreignant mes changements, additions, corrections, compléments au strict nécessaire. »

Le parti adopté par M. S. était à la fois le plus simple et le plus sage. A dix-huit ans de distance (1863 à 1881), le fond de l'interprétation des *prophetae minores* n'a pas changé essentiellement, mais de nombreuses et parfois importantes monographies ont jeté de la lumière sur des points de détail ; de grosses questions de date et d'origine ont été agitées, etc. Tous ces faits devaient, dans la mesure de leur importance respective, être introduits dans une nouvelle édition, sans toutefois la surcharger et l'alourdir outre mesure. M. Steiner a désigné par des astérisques les changements principaux dont il est l'auteur.

Ce nouveau volume du *Kurzgefasstes*, achevé avec le soin, la conscience et l'exactitude qui ont fait le renom durable de la collection tout entière, sera accueilli avec satisfaction par tous les hommes d'étude.

M. Vernes.

---

55. — **Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum ex monumentis Germaniæ historicis recusi.** Chronica regia Coloniensis (Annales Maximi Colonienses) cum continuationibus, etc. recensuit Georgius Waitz. Hanoverae, Hahn, 1880, xxv-414 p. 8°. Prix : 5 fr. 60.

Cologne fut, on le sait, une des villes les plus florissantes de l'Empire au moyen-âge et l'on ne saurait s'étonner qu'elle ait donné le jour à de nombreux récits historiques, compilés en divers temps et lieux. Les plus célèbres de ces annales furent rédigées durant le règne de Barberousse, sous l'épiscopat de Raynald de Dassel, et reçurent le nom de *Chronique royale*, parce qu'on s'y occupait principalement des faits et gestes des souverains de l'Allemagne, et, seulement au second rang, des événements d'un intérêt purement local. Elles eurent de nombreux continuateurs qui ont été publiés, eux aussi, dans différents volumes des *Monumenta* de Pertz. L'illustre savant qui dirige aujourd'hui cette grande entreprise a réuni ces fragments divers en un ensemble unique pour la collection *scolaire* des Monuments qui se publie, depuis nombre d'années à côté de l'édition in-folio. Quand on parle d'un travail de M. G. Waitz, on n'a pas besoin d'affirmer que le texte en est établi avec tout le soin désirable, d'après les manuscrits. Il a collationné ou fait

collationner, pour cette édition, ceux de Vienne, de Wolfenbüttel, du Vatican, de lord Ashburnham, etc. Nous renvoyons pour l'historique de cette compilation, pour la dépendance des différentes parties entre elles, pour leurs premières éditions par Freher et Würdtwein, à l'introduction même de l'éminent historien. En reprenant ainsi, en les améliorant, les éditions précédentes de MM. Pertz fils, Cardauns, etc., M. Waitz a fourni, pour ainsi dire, aux historiens le volume initial de la collection des chroniques *allemandes* de Cologne, publiées par M. Hegel dans ses *Deutsche Staedtechroniken*. Grâce à lui, nous pouvons suivre maintenant, avec une facilité très grande, tout le développement de la littérature historique dans la plus importante des villes rhénanes, du x^e au xv^e siècle. C'est un nouveau service rendu aux études historiques, après tant d'autres que nous lui devons déjà.

R.

56.— **Les cahiers des curés**, étude historique d'après les brochures, les cahiers imprimés et les procès-verbaux manuscrits de 1789, par Ch.-L. Chassin. Un vol. in-12 de 461 p. Paris, Charavay frères, 1882.

Le titre de cette étude historique est trompeur, car il n'y a pas eu, à vrai dire, de *Cahiers des curés* en 1789; ce sont les cahiers du clergé, rédigés sous la surveillance des évêques, et les procès-verbaux des assemblées de paroisses, rédigés ceux-là par les curés ou recteurs, que M. Chassin a consultés, soit dans la collection des *Archives parlementaires* (7 vol. in-4°), soit aux archives nationales, où il a dépouillé « pendant de longs mois » 176 registres in-f°. C'est donc dans la 2^e partie du livre que l'on trouve le résumés des vœux émis timidement par les curés de 1789; la première et la dernière partie sont de véritables hors-d'œuvre. Telle est, au reste, la tendance des personnes qui font de longues recherches; on ne se contente pas de publier sous forme de brochure un article, un mémoire comme en font les physiciens ou les chimistes; on aspire aux honneurs du livre, et les chapitres postiches viennent grossir outre mesure un ouvrage qui eût été fort intéressant dans sa brièveté.

Les cent premières pages du livre sont écrites avec une passion, avec une violence qui ne conviennent guère à un « livre d'histoire, et non de polémique, » comme dit l'auteur lui-même (p. 452). A quoi bon morigéner ou même injurier « le sceptique et érudit M. Taine, » (p. 7), « le royaliste et clérical M. de Poncins » (p. 28), etc.? Pourquoi citer longuement le *Dictionnaire philosophique* et analyser par le menu le *Vicaire savoyard?* L'histoire de la Révolution française est assez importante et assez peu connue pour qu'on puisse la présenter au lecteur sans ornements étrangers, et, si l'on veut exciter l'indignation contre les jésuites ou contre les prélats corrompus de l'ancien régime, on le fait

bien plus sûrement par un simple exposé des faits que par des récriminations haineuses ou par de gros mots.

Ces critiques ne s'adressent pas à la deuxième, à la troisième et quatrième parties de l'ouvrage, parties beaucoup plus neuves, plus personnelles et plus modérées. M. C. analyse avec soin les documents très intéressants qu'il a compulsés avec une patience de bénédictin non seulement aux Archives, mais encore dans cette précieuse Bibliothèque du Louvre que la Commune a brûlée en 1871. On souhaiterait seulement un peu moins de monotonie et plus de méthode dans cette partie du livre. M. C. reproche au *Clergé de 1789*, de feu M. Jean Wallon, d'être « un livre assez mal digéré, mais fort curieux » ; qu'il prenne garde de s'attirer, lui aussi, un reproche analogue.

Tel qu'il est, ce petit livre, qui vaut surtout par le détail, devra être consulté par tous ceux qui voudront étudier l'histoire ecclésiastique de la Révolution française. Les curés ont joué un rôle considérable en 1789 ; c'est grâce au patriotisme de Jallet, de Lecesve, de Grégoire et de leurs imitateurs que s'est opérée la réunion des trois ordres, et notre admirable Constituante pourrait être appelée sans ironie le gouvernement ou l'assemblée des curés. M. C. s'est attaché à montrer l'importance de ce rôle des curés ou recteurs; c'est par là surtout que son livre est bon et utile. M. Chassin se flatte d'avoir été « complet [1] » (p. 452); je me permettrai de n'être pas du tout de son avis; je pourrais citer par centaines, les documents imprimés qu'il semble ne pas connaître. Il y aurait un beau livre à faire : *la Révolution française et les curés;* ce livre aurait l'avantage d'éclairer sur leurs devoirs et sur leurs véritables intérêts, et les curés et aussi les amis sincères de la démocratie française.

A. Gazier.

---

1. L'exactitude laisse aussi quelquefois à désirer; ainsi, pour citer quelques exemples, M. C. reporte à 1792 l'abolition des ordres religieux de 1790; il intitule *Redemptor noster* (p. 12) le fameux bref *Dominus ac redemptor*, il appelle *Instructions du hameau de Madon*, le Cahier de Madon, ouvrage de l'évêque de Blois Thémines (p. 57); il fait présenter *à Sa Majesté*, c'est-à-dire au roi (p. 372) les hommages du clergé, les respects de la noblesse et les supplications du Tiers-Etat; la citation est inexacte, il s'agit, si je ne me trompe, des *prières* du clergé et des *vœux* de la noblesse adressés à Dieu, ce qui est bien plus joli. Enfin M. C. appelle Lecoq le président des conciles de 1797 et de 1801, Claude Le Coz, qui mourut archevêque de Besançon en 1815.

THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

Soutenance de M. Fr. Antoine.

24 JANVIER 1883.

I. Thèse latine : *De casuum syntaxi Vergiliana.* Klincksieck. — II. Thèse française : *Étude sur le* Simplicissimus *de Grimmelshausen.* Klincksieck.

I

M. Antoine a fait une thèse latine fort longue : elle a 256 pages.

Il y a réuni et classé les constructions casuelles de Virgile; ce travail est un fragment d'un travail plus considérable que M. A. annonce dans son préambule et qui embrassera toute la syntaxe de Virgile. Son but est d'exposer le mérite supérieur de la langue de Virgile et de montrer qu'en poésie son influence a été égale à celle de Cicéron en prose. Il veut, non pas seulement signaler les particularités de la syntaxe des cas dans Virgile, mais condenser en un corps de doctrine tout ce qui concerne cette théorie. Ce qui distingue, à ce point de vue, la syntaxe de Virgile de celle des prosateurs, c'est l'introduction de quelques archaïsmes, c'est la forte teinture d'hellénisme donnée à sa langue, c'est spécialement la liberté dans l'emploi des cas et la suppression fréquente des prépositions.

M. Benoist trouve que la question est mieux exposée dans la conclusion que dans le préambule. A ses yeux, les différences entre Virgile et les autres écrivains, antérieurs ou contemporains, ne sont pas assez nettement marquées. Il aurait fallu un chapitre spécial pour les archaïsmes, un autre pour les hellénismes. L'index des constructions casuelles est fait et bien fait, mais M. A. n'a pas su en tirer une doctrine, comme il le voulait. Il s'appuie parfois sur des leçons qu'il avoue lui-même être contestables; il était tenu à se faire une opinion, à choisir entre les leçons et à donner ses raisons. De ce qu'il y a des cas où il peut y avoir incertitude, il ne faut pas conclure que l'on ne doive jamais se prononcer. Le lecteur est ainsi laissé dans l'embarras : c'est à lui alors de se faire une opinion; on ne lui donne qu'un index des difficultés de Virgile. M. A. a fait un travail consciencieux et considérable, mais le sujet reste à traiter et plus systématiquement. Pour prouver que certaines tournures étaient archaïques, M. A. s'est trop souvent servi de théories générales de grammaire au lieu de s'appuyer sur des faits. Pour expliquer le datif de direction, il a recours à cette doctrine générale qui veut que, dans l'ancienne langue, les prépositions aient été des adverbes et que les cas se soient construits directement. C'est une hypothèse; les exemples manquent. Pour prouver que c'est réellement un archaïsme dans Virgile, il aurait fallu montrer que cette tournure est une tournure de la langue ancienne et qu'elle ne se retrouve que dans Virgile, qu'il y a eu réellement retour. Beaucoup de tournures de la langue primitive ont passé dans la langue classique; dans Salluste, beaucoup de locutions étaient considérées comme archaïques; on a reconnu qu'elles étaient du courant de la langue. La typographie laisse beaucoup à désirer, mais M. A. fait remarquer que sa thèse était le premier livre latin imprimé à Alger et qu'il a dû faire l'éducation des imprimeurs. L'orthographe va trop loin dans ses réformes; elle est, du reste, inconséquente : pourquoi conserver l'*u* et le *v* et supprimer le *j*, pourquoi écrire *iam*, ce qui oblige à l'emploi du tréma, signe conventionnel; pourquoi, dans les diphthongues *æ*, *œ*, écrire les lettres séparées? Le latin laisse à désirer. Il ne faut se servir des mots extra-classiques qu'à défaut des autres. Le conseil de Nægelsbach est bon à suivre : il faut écrire dans la langue des écrivains latins qui ont traité des sujets analogues.

M. L. Havet fait remarquer à M. A. que sa thèse est un travail sur la langue d'un

certain auteur latin et d'un auteur classique, où un grand nombre des idées linguistiques qu'il exprime ne sont pas à leur place. Pour apprécier la langue de Virgile, on ne peut que la comparer à celle des poètes antérieurs, Lucrèce, par exemple. Les notions linguistiques sur lesquelles s'appuie M. A. sont d'ailleurs aventureuses. L'opinion de Wagner sur l'emploi exclusif de l'infinitif est fausse, à moins de remonter si haut qu'il devient impossible d'en vérifier l'exactitude. Il se sert de cette doctrine pour établir que les langues vont se subdivisant indéfiniment dans leurs acceptions. On constate également le mouvement inverse. Pour expliquer l'emploi du passif dans certains cas, M. A. le fait dériver du verbe réfléchi, *amor* pour *amo se*. C'est une question très grave qu'il soulève et sans nécessité. Ce qu'il aurait fallu, c'est dresser un catalogue des diverses constructions de Virgile, montrer en quoi elles consistent, les classer. M. A. a donné un amas de matériaux mal dégrossis. Il se contredit parfois et mêle des constructions qui devraient être distinguées. L'attribut se met toujours au nominatif quand il se rapporte au sujet lui-même et non à un pronom réfléchi : ᾔσθετο ἐμπεσών. La hardiesse est de n'avoir pas exprimé le réfléchi. M. A. a donc confondu la syntaxe des cas et celle des propositions. La construction de l'accusatif avec les verbes intransitifs qui expriment une affection de l'esprit n'appartient pas non plus à la syntaxe des cas; on a substitué un verbe exprimant une sensation au verbe abstrait, et on lui a conservé la construction du verbe abstrait *arma fremit*. La thèse aurait gagné à ce que M. A. se fût réduit aux exemples certains. Il explique *ascendere collem* par le préfixe *ad*, mais cette explication est impuissante pour *conscendere scopulum*. La vérité est que, lorsque le préfixe est soudé au verbe, il n'agit plus comme préposition. Les locatifs *humi*, *Romæ* sont des adverbes et non des cas. Pour les expliquer, M. A. bâtit une théorie compliquée qui permet de confondre des choses qui ont toujours été distinctes : le locatif est un locatif sans mouvement. Les démonstrations directes de sa thèse manquent, et les analogies avec le grec sont vagues. Du reste, pourquoi traiter comme un cas *humi* et laisser de côté d'autres adverbes casuels, *funditus*, *divinitus*. M. A. aurait dû dire s'il embrassait dans son étude ce qui est étymologiquement casuel ou ce qui était casuel au temps de Virgile. Il identifie trop le locatif et le datif; il est contraire à la phonétique latine de faire de *caelo* un locatif. M. A. a grossi le datif de direction d'une foule d'exemples que l'on pourrait expliquer par l'ablatif.

M. Lallier fait remarquer à M. A. qu'il y a des omissions dans sa liste des adjectifs employés adverbialement ; il doute que le *dativus dynamicus vel energicus* désigne une nuance bien claire du *dativus commodi*. La distinction entre les deux sens de *medius* (signifiant avec *in* « au milieu même » ayant, seul, un sens plus vague) semble trop absolue.

II

M. A. a étudié, au point de vue historique et littéraire, le roman le plus intéressant de Grimmelshausen : *Simplicissimus*. Il a surtout insisté sur les détails qu'il nous donne sur la vie du soldat pendant la guerre de Trente Ans. Il a fait précéder cette étude d'une rapide histoire du roman allemand au xvii^e siècle et l'a fait suivre de l'analyse des autres écrits de Grimmelshausen. Il y a ajouté le peu que nous savons sur sa vie.

M. Himly a beaucoup loué le choix du sujet. On n'a guère touché, dans les thèses, au xvii^e siècle en Allemagne : il a été généralement négligé par la critique française. Dans l'ensemble, la thèse est d'ailleurs fort intéressante. Mais la disposition laisse fort à désirer. M. A. a réservé pour le XII^e et dernier chapitre, ce que l'on sait de la vie de Grimmelshausen : il fallait nous dire ce qu'était l'homme avant de nous entretenir de son œuvre. Avant la biographie, ou à la fin du livre, il aurait

fallu donner une bibliographie. M. A. répond que l'on connaît si peu de choses sur Grimmelshausen, qui s'est toujours dissimulé sous les pseudonymes et les anagrammes (le seul document authentique est son extrait mortuaire), qu'on ne peut écrire sa vie qu'avec ses œuvres. Il a réservé la bibliographie pour la traduction qu'il va faire paraître. M. Himly conseille à M. A. de traduire dans sa traduction les titres des chapitres qui sont plus piquants parfois que les chapitres eux-mêmes. M. A. a quelquefois une phraséologie un peu ambitieuse : lorsqu'il parle, par ex. à la page 9, des vieilles vertus allemandes; à la page 193, des légendes pieusement conservées. Elles sont souvent mêlées d'obscénités. Il a trop insisté, du reste, sur la grossièreté des romans allemands; on en trouverait tout autant dans nos fabliaux et nos romans picaresques. Dans une chambrée de caserne, les conversations ont, de notre temps, le même ton. S'il y a des siècles plus grossiers que les autres, au fond l'homme se ressemble toujours fort à lui-même, et, placé dans les mêmes circonstances, il retombe vite dans les mêmes excès. Ce qu'il y a de véritablement intéressant dans *Simplicissimus*, c'est son objectivité; le siècle s'y reflète tel qu'il est. C'est avant tout une œuvre historique; aussi fallait-il être au courant de l'histoire et de la géographie de l'Allemagne pour ne pas commettre d'erreurs. M. A. en a laissé échapper quelques-unes : ainsi, p. 113, empire d'Autriche; p. 204, cour d'Autriche. Il faudrait ne pas appeler le même état, p. 262, duché de Bade; 260, grand-duché de Bade; 270, duché de Baden. — Duc de Nassau, p. 201, district de Hesse, p. 64, sont des expressions impropres. A la page 63, une erreur plus grave — « sous le commandement de l'électeur de Saxe et de Banner »; Banner est le vainqueur, l'électeur le vaincu. La géographie est blessée lorsque M. A. affirme que le point d'appui indispensable pour couper les Bavarois des secours qu'ils attendaient de Bohême ne pouvait être que Brisach. M. A. a trop insisté sur l'emploi du jargon franco-allemand au XVII^e^ siècle : c'est bien pis au XVIII^e^. Frédéric II et Marie-Thérèse en sont des exemples. Le « démon de la curiosité » est-il donc la caractéristique du seul XVII^e^ siècle allemand? Les condottieri ont été des aventuriers comme les Allemands du XVII^e^ siècle, mais plus heureux. Peut-on identifier, au reste, l'esprit d'aventure et la curiosité? M. A. répond qu'il n'a voulu qu'opposer en Allemagne le XVII^e^ siècle aux autres. Pourquoi chercher querelle à *Simplicissimus* pour sa chronologie fautive? C'est chose secondaire dans un roman. M. A. dit (p. 269) que la foi était ardente et vive au XVII^e^ siècle, il faut rayer cela. La guerre de Trente Ans avait tué la religion dans les deux partis.

M. Lichtenberger regrette, après avoir fort loué M. A. sur le choix de son sujet, que la thèse ne commence pas par la vie de Grimmelshausen. Depuis les découvertes de Kurz, d'Echtermeyer et de Passow, l'ordre adopté par M. A. est illogique. Il a voulu faire de la biographie la conclusion de son travail, mais il n'a pas peut-être marqué clairement la place de chaque œuvre dans la carrière de Grimmelshausen. Le livre aurait peut-être gagné à ce que M. A. adoptât un autre plan; il a fait l'analyse du *Simplicissimus*, puis une étude littéraire, puis une étude historique. Peut-être aurait-il mieux valu suivre l'œuvre pas à pas, comme Sainte-Beuve l'a fait pour l'*Enéide* : on aurait ainsi évité des répétitions. M. A. identifie Grimmelshausen à son héros; il aurait fallu quelques pages pour le prouver. Pour M. A., la vérité frappante des détails est une forte présomption. — D'autres œuvres publiées sous le nom de *Simplicius* sont de Grimmelshausen, le Calendrier par ex. Le nom de l'auteur du *Simplicissimus* est un anagramme de Grimmelshausen. Un commentateur presque contemporain indique, du reste, cette identité du héros et de l'écrivain. M. A. aurait dû montrer jusqu'à quel point il est original, ce qu'il doit à ses prédécesseurs, à Gusman d'Alfarache, à la *Vie de Francion*. M. A. confond deux sens du

mot caractère; on peut être un type sans être énergique. *Simplicissimus* est un caractère sans caractère; le principal trait à relever chez lui est cette mollesse de cire : Gil-Blas, Wilhelm Meister lui ressemblent à ce point de vue. M. A. trouve *Simplex* trop naïf pour pouvoir faire la satire de son temps : qu'il songe à Candide et à l'Ingénu. M. A. n'est pas parvenu à dire précisément quelle a été la religion de Grimmelshausen : ce qui est probable, c'est qu'il a vécu protestant et qu'il est mort catholique. M. Lichtenberger fait enfin remarquer que Grimmelshausen n'échappe pas tout à fait au reproche de se servir de mots français : il est vrai qu'il ne s'en sert qu'à son corps défendant.

M. Gebhart reproche à M. A. d'avoir passé trop rapidement sur l'influence des romans espagnols. Grimmelshausen savait-il l'espagnol? Il a lu *Lazarille* et *Gusman* dans des traductions; mais n'y a-t-il pris qu'une idée très générale du roman d'aventures ou y a-t-il influence directe? C'est au spectacle de son temps qu'il doit son œuvre. Il a, du reste, été précédé par une littérature populaire très allemande. Pourquoi n'avoir pas présenté le tableau vivant, piquant de cette littérature, fruit de la Réforme? Il y a trop d'analyses dans la thèse : il aurait fallu faire un tableau du temps : voici des titres de chapitres : les paysans, les soldats, le clergé, les mœurs dans les villes. Ce que M. A. dit de Don Quichotte est excellent. Il a raison contre Sainte-Beuve à propos de *Gil-Blas* : c'est un caractère peu intéressant. Le roman est un roman de mœurs, et de mœurs fort générales. On ne sait si elles sont espagnoles ou françaises. M. Gebhart fait remarquer que la seule chose que *Simplicissimus* reproche vivement aux soldats, ce sont leurs sacrilèges. Y aurait-il quelque chose à en conclure pour sa religion?

Ce qui a semblé le plus intéressant à M. Crouslé, c'est l'analyse, résumé sommaire des faits, où peu de traits caractéristiques sont cités.

M. Lange trouve M. A. sévère pour le XVe siècle; la décadence dont il l'accuse est presque complète au XIVe siècle; il y a même, au XVe, une sorte de rénovation bourgeoise. A propos d'Opitz et de l'école de Silésie, M. A. exagère en disant qu'on n'ose plus alors s'avouer poète allemand; Fleming, tout au moins, fait exception. Il aurait dû traduire certains mots allemands dont il se sert : *Sprachmengerei*, *Volksbücher*, *Baldanders*. La correction de la langue de Grimmelshausen n'est que relative, la décadence est manifeste depuis Luther. Il aurait fallu appuyer davantage sur la physionomie du style.

M. Beljame juge que la définition que M. A. a donnée de l'humour est vague à force d'être complexe et que le sujet aurait mérité un chapitre spécial. Il aurait voulu que le terme *robinsonade* fût expliqué par une note. — M. Crouslé en blâme vivement l'emploi. — M. Beljame conteste la misanthropie de Defoë et de son héros. Le Robinson est devenu l'histoire d'un homme; c'était, dans l'intention première de Defoë, un conte moral montrant qu'il est dangereux de désobéir à ses parents.

M. Lallier est venu à la thèse française pour témoigner à M. A. combien il faisait cas de sa thèse latine; il trouve l'étude sur *Simplicissimus* d'un grand intérêt, mais M. Antoine lui semble manquer un peu de sûreté de critique et de jugement dans les développements d'idées générales, à propos de la satire, par exemple.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, professeur au Collège de France, vient de publier à la librairie Thorin (in-8°, 409 p.) une *Introduction à l'étude de*

la littérature celtique; l'ouvrage dont nous reparlerons amplement, et qui forme la première partie d'un *Cours de littérature celtique,* se divise en trois livres, *les bardes, les druides* et *les file.* M. d'Arbois de Jubainville a mis sous presse (même librairie) un *Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande.*

— M. Henri Houssaye annonce en préparation un ouvrage qui aura pour titre *L'art antique et l'art moderne,* et une grande publication historique, en quatre volumes, sur l'*Histoire de la conquête de la Grèce par les Romains.*

— Sous le titre *Fortis Etruria, origines étrusques du droit romain,* M. Ch. Casati, conseiller à la cour d'Orléans, a publié l'étude qu'il avait lue à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à la séance du 20 octobre 1882, et dont M. Julien Havet a déjà donné le résumé. M. Casati a fait paraître cette étude telle qu'il l'avait lue devant l'Institut; il a seulement adouci un peu, sur l'observation de M. Egger, son appréciation de la partialité des historiens latins. La brochure, fort belle d'impression (15 pp., chez Firmin Didot et Maisonneuve), renferme deux chapitres : I. *Etat actuel des études étrusques* (pp. 1-7); II. *Les mots étrusques* « lar » *et* « lucumo ». *Lar,* dit M. Casati, au féminin *Larthia,* n'était qu'un prénom en Etrurie, le prénom le plus répandu, plus encore que ne l'est chez nous le nom de Jean ou celui de Jeanne. Quant à *Lucumo,* c'est-à-dire *Luchmu* ou *Luchmeu,* lui aussi n'a été autre chose qu'un prénom, beaucoup moins répandu que *lar,* et n'a jamais eu le sens de « roi ».

— M. Fritz Fath prépare une édition des poésies du châtelain de Coucy.

— Les *Lettres chrétiennes* et la *Revue trimestrielle* sont fondues, depuis le mois de janvier, avec le *Contemporain,* autre organe catholique qui paraît désormais tous les mois avec le sous-titre : *Revue des intérêts religieux, politiques et sociaux, des lettres, des sciences et des arts* (Paris, rue Cassette, 17; prix de l'abonnement annuel, 25 fr.).

— Les services des beaux-arts et des travaux historiques de la ville de Paris ont été fusionnés, et sont désormais dirigés par M. Armand Renaud, précédemment chef du bureau des beaux-arts.

— Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque a aujourd'hui son dépôt des titres et papiers de famille définitivement classés; ce sont plus de trois mille volumes reliés, à joindre aux collections anciennes; la tâche, qui était considérable, a demandé sept années à celui qui l'avait entreprise, et qui, durant le temps de ce grand labeur, ne cessait pas d'être à la disposition du public; ce travailleur est M. Ulysse Robert, notre collaborateur, directeur du *Cabinet historique.*

— M. Léopold Delisle, administrateur général et directeur de la Bibliothèque nationale, a écrit au *Soleil* (nº du 20 février) la lettre suivante : « Votre correspondant d'Angleterre, en parlant des manuscrits que le comte d'Ashburnham offre de vendre au gouvernement anglais, s'exprime en ces termes : « Lord Ashburnham avait été, en 1848, l'acquéreur de la fameuse collection de M. Libri et avait, si je me souviens bien, restitué aux bibliothèques de Paris les ouvrages ou fragments qui s'étaient fourvoyés entre les mains de son vendeur. » Permettez-moi de vous prier de rectifier cette assertion qui est de tout point inexacte. Lord Ashburnham, à qui Libri avait vendu des manuscrits en 1847, et non pas en 1848, n'a jamais fait la moindre restitution aux bibliothèques de Paris. La seule restitution que lord Ashburnham ait faite se réduit à quelques cahiers arrachés par Libri dans un manuscrit de Lyon, et c'est par centaines qu'il faut compter, dans la bibliothèque de lord Ashburnham, les manuscrits précieux provenant de nos dépôts publics. D'ici peu de jours, la lumière la plus complète sera faite sur cette question qui intéresse à la fois la France et l'Angleterre. » (Voir le compte-rendu de la séance de l'Académie des Inscriptions dans le présent numéro.)

ALLEMAGNE. — Le volume récemment publié par M. Martin SCHANZ, le professeur de Wurzbourg, à l'occasion du troisième centenaire de la fondation de la Julio-Maximilianea, et intitulé *Beitræge zur historischen Syntax der griechischen Sprache* (Wurzbourg, Stuber. In-8°, IV et 371 p.), renferme trois études dues à des élèves de M. Schanz : I. *Die Præpositionen bei Polybius*, de M. Franz KREBS; II. *Ueber den Dual bei den griechischen Rednern, mit Berücksichtigung der attischen Inschriften*, par M. Stephan KECK; III. *Geschichtliche Entwickelung der Constructionen mit πρίν*, par M. Josef STURM.

— Le catalogue des manuscrits grecs, trouvés par le professeur de Leipzig, M. GARDTHAUSEN, dans le couvent du Sinaï, sera très prochainement mis sous presse.

— On annonce la publication à Leipzig du premier volume d'un ouvrage de M. Fr. R. KRAUSS sur le folklore des Slaves méridionaux.

— La première livraison de l'Encyclopédie générale d'Ersch et Gruber a paru en 1818. La dernière et 99e partie de la première section (de A à G) de ce vaste recueil vient d'être publiée; elle est suivie d'une table des matières contenues dans cette section. L'éditeur annonce qu'il a l'intention de pousser plus activement la publication de l'Encyclopédie; heureux ceux d'entre nous qui verront le z !

— Le quatrième volume annuel du *Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie* ne paraîtra pas, comme les volumes précédents, chez les frères Calvary, de Berlin ; il sera publié par l'éditeur C. Reissner, de Leipzig.

— Le 10 novembre prochain sera célébré l'anniversaire de la naissance de Luther. M. KNAAKE fera paraître, à cette occasion, les deux premiers volumes de la grande édition critique des œuvres du réformateur, qu'il prépare depuis longtemps et dont une commission, formée de MM. Müllenhoff, Waitz et B. Weiss, dirigera la publication. L'œuvre entière, qu'édite la librairie Bœhlau, de Weimar, aura environ 35 volumes, et sera terminée dans une douzaine d'années (prix : de 16 à 20 mark).

— M. Wilhelm CREIZENACH, privat-docent à l'Université de Leipzig, a été nommé professeur de langue et de littérature allemande à l'Université de Cracovie; — M. Karl BRUGMAN, privat docent de l'Université de Leipzig, a été nommé professeur à la même Université.

— Le 5 février est mort à Berlin Ernest DOHM (né à Breslau le 24 mai 1819), rédacteur en chef du *Kladderadatsch* depuis le commencement de l'année 1849; il avait traduit (1877-78) les *Fables* de La Fontaine en vers allemands; malheureusement cette traduction — excellente au dire de critiques compétents — est un ouvrage de luxe, accompagné d'illustrations de Gustave Doré, et fort coûteux. Il est à souhaiter que la librairie Mœser, chez qui cette traduction a paru, en publie une édition en petit format et d'un prix accessible.

— Le nombre des livres publiés en Allemagne, y compris les nouvelles éditions, a atteint, en 1882, le chiffre de 14,794 (en 1881, 15,191.)

BELGIQUE. — Le gouvernement a acheté, au prix de 9,000 francs, pour les archives d'état à Liège, le *Liber cartarum ecclesiae leodiensis*, manuscrit sur vélin dont la première transcription remonterait à 1185, et qui renferme la copie de 756 diplômes, chartes et documents de toute sorte (dont huit du IXe siècle, neuf du Xe, douze du XIe, trente et un du XIIe) sur l'état politique de la principauté de Liège.

— C'est M. BRANDTS qui fait à l'Université de Louvain les deux cours d'histoire de M. Poullet, récemment décédé. M. VANDEN HEUVEL a été nommé professeur de droit public à l'Université de Louvain.

— Dans la séance du 8 janvier de la classe des lettres de l'Académie royale,

M. Théodore Juste a lu un chapitre tiré des *Etudes historiques et politiques*, inédites et restées malheureusement inachevées, du baron Nothomb. Ce chapitre est intitulé : *Négociation secrète entre Louis XIV et Jean de Witt pour le partage des Pays-Bas catholiques ou l'établissement d'une république belge, 1663.*

— Dans la séance du même jour, de la Commission royale d'histoire, M. Ch. Piot qui publie, à la place de feu Poullet, la suite de la « Correspondance de Granvelle », a fait lecture d'une notice sur le *Congrès de Francfort sur le Mein et le duché de Luxembourg en 1681 et 1682*. Ce congrès de Francfort se réunit, comme on sait, après les arrêts des deux chambres dites *des réunions* de Metz et de Brisach. L'empereur y était représenté par le comte de Rosenberg et M. de Straetman; Louis XIV, par le baron de Saint-Romain et M. de Harlay. Le congrès dura de septembre 1681 à décembre 1682 et n'aboutit pas. « Les projets de la conférence de Francfort, dit M. Piot, eurent pour la Belgique un résultat désastreux. Au point de vue de l'histoire, ils ont l'avantage d'avoir fait rédiger un document qui retrace, avec une impartialité remarquable, la position néfaste du Luxembourg et des provinces voisines durant la seconde moitié du xvii[e] siècle. Ils nous font connaître aussi la profonde division entre les Etats d'Allemagne à cette époque. »

— Le 9 janvier est mort, à l'âge de 78 ans, le lieutenant général Alexis Michel Eenens, auteur de divers mémoires spéciaux, notamment « *Progrès d'organisation de l'armée belge* » (Bruxelles, 1871). Un autre ouvrage sur *Les conspirations militaires de 1831* (Bruxelles, 1875, 2 vol.) — conspirations que Eenens avait contribué à faire échouer — causa une vive émotion parmi les officiers hollandais ou leurs descendants. Le roi invita le général, qui était son aide de camp, à cesser toute polémique sur ce sujet irritant; Eenens préféra quitter la cour et publia quatre suppléments (1875-1876) en réponse aux attaques dont il était l'objet.

DANEMARK. — Le 9[e] fascicule, qui vient de paraître, du *Dansk-norsk-fransk Ordbog* de MM. Thor Sundby et Euch. Baruël (Copenhague, Gyldendal) va de m à *nœjagtig*.

ETATS-UNIS. — M. W. F. Poole, bibliothécaire de la Bibliothèque publique de Chicago, a publié, à la fin de l'année dernière, une 3[e] édition de l'*Index to periodical literature* (à Boston, chez Osgood et à Londres, chez Trübner. In-8°, xxvii et 1442 pp. sur deux colonnes.) Ce volume consacré au dépouillement des revues anglaises et américaines ne renferme pas moins de 50,000 articles.

— Nous venons de recevoir le volume XIII des *Transactions of the American Philological Association* (année 1882). Dans les procès-verbaux, nous remarquons d'abord l'adresse envoyée par un comité mixte de cette société et de l'*American Association for the Advancement of Science* à 430 collèges des Etats-Unis pour protester contre l'usage de décerner sans examen des diplômes de docteur *honoris causa;* toutes les réponses, sauf une seule exception, ont été conformes aux vues exprimées par le comité mixte. Suivent les résumés des communications scientifiques : Toy, sur les pronoms personnels sémitiques; Whitney, les sourdes et sonores et la loi phonétique du moindre effort; Allen, l'Université de Leyde et les études classiques; March, le monde de Beowulf; Humphreys, le chapitre xi du livre I de Thucydide; Wightman, la forme et la valeur de l'aoriste; March, les locutions *two first* et *first two;* March, sourdes et sonores; Morris, οὐ μή avec le futur dans les phrases prohibitives; March, rapport du comité de réforme de l'orthographe anglaise; Seymour, correction d'Euripide, Cyclope, 507; Seymour, le sourire d'Aphrodite, Théocr., I, 95, 96; Scott, *P* initial en gothique et en anglo-saxon. — Les articles imprimés *in-extenso* dans ce volume sont les suivants : Isaac H. Hall, de Philadelphie : Bibliographie des Nouveaux Testaments grecs publiés en Amérique. — Au-

gustus C. MERRIAM, professeur à Columbia College, New-York : Les mots interposés en grec entre l'article et le nom. — Tracy PECK, professeur à Yale College, New-Haven, Connecticut : La quantité latine. — W. B. OWEN, professeur à Lafayette College, Easton, Pensylvanie : L'influence de la syntaxe latine dans les évangiles anglo-saxons. — Benjamin W. WELLS, de Friends' School, Providence, Rhode-Island : L'*ablaut* en anglais. — W. D. WHITNEY, professeur à Yale College : Considérations générales sur le système des cas indo-européens. — On remarquera quelle part relativement faible est faite aux études de philologie stricte, c'est-à-dire de critique verbale et d'interprétation; la part de la grammaire est un peu plus considérable, mais ce qui domine est la linguistique. — Le coût des treize volumes publiés est de 13 dollars (volumes isolés, 1 dollar et demi chaque). Les membres de la Société paient une cotisation annuelle de 3 dollars (5 dollars la première année).

GRANDE-BRETAGNE.— La Clarendon Press publiera prochainement le *Missel de Leofric* (in-4°), un des principaux trésors liturgiques et paléographiques de la Bodléienne. Le manuscrit, dont M. F.-E. WARREN entreprend l'édition, appartenait autrefois à Leofric, le dernier évêque de Crediton et le premier évêque d'Exeter, et était en usage dans cette cathédrale avant la conquête.

— L'édition, par M. EINENKEL, du poème anglo-saxon de *sainte Catherine*, avec l'original latin et une traduction en anglais moderne, paraîtra probablement cette année dans les « Original Series » de l'*Early English Text Society*.

— L' « English Dialect Society » mettra cette année en distribution la troisième et dernière partie du *Dictionary of english plant-names*, par MM. James BRITTEN et Robert HOLLAND; un *Glossary of words in use in Almondbury and Huddersfield*, commencé par feu EASTHER, achevé et édité par M. Thomas LEES ; un essai sur quatre mots anglais de la province, *clem*, *lake*, *nesh*, *oss*, par M. Th. HALLAM ; une étude de M. V.-E.-A. AXON intitulée « *English Dialects in thé eighteenth century as shown in N. Bailey's dictionary* ».

— M. Leslie STEPHEN a publié quelques pages-spécimen de son *Dictionary of national biography* qu'il a récemment annoncé; elles contiennent son propre article sur *Addison*, qui doit servir de modèle à ses collaborateurs, et qui est, au dire de l'*Academy*, un merveilleux exemple de condensation.

— M. Lewis CAMPBELL vient de terminer une traduction anglaise de Sophocle qui paraîtra chez Kegan Paul, et va publier une édition, entièrement remaniée, du *Théétète* de Platon (la première édition donnée par M. Campbell avait paru en 1861).

— La « Chaucer Society » distribuera prochainement un ouvrage de M. W. M. ROSSETTI consacré à la comparaison du *Troilus* de Chaucer et de son original, le *Filostrato*, de Boccace.

— Le prochain volume de la collection des « philosophical classics for english readers » sera un volume sur *Hegel*, par M. Edward CAIRD, de Glasgow.

— L'ouvrage de M. J. Allœnson PICHON sur *Oliver Cromwell*, que nous avons annoncé dans nos « périodiques », vient d'avoir une deuxième édition.

— M. A.-H. MILLAR doit faire paraître, par souscription, une *History of Rob Roy*, écrite d'après des documents originaux.

— Sous le titre *The expansion of England*, M. SEELEY doit publier, chez Macmillan, le texte, considérablement remanié, des leçons sur l'histoire des colonies anglaises qu'il a faites récemment à Cambridge. — La même librairie annonce un volume d'essais de feu Stanley JEVONS, intitulé « *Methods of social reform and other papers* ».

— Il va paraître — ou paraît en ce moment — une *Vie de Lord Lawrence*, de

M. Bosworth Smith, en deux volumes, le premier se terminant à l'époque où éclate la « Mutiny », le soulèvement des cipayes.

— Il a paru une traduction, en japonais, du *Dharmapada*, faite non pas d'après le pâli, le sanskrit ou le chinois, mais d'après la traduction anglaise de M. Max Müller qui a été publiée dans le X[e] volume des « *Sacred Books of the East* ».

— On annonce la publication d'une Autobiographie d'Anthony Trollope.

— Sir Henry Rawlinson a été élu récemment, en remplacement de Darwin, membre de l'Académie de New-York et de l'Académie impériale de Vienne.

— Le nombre total des livres et nouvelles éditions publiés l'an dernier en Angleterre s'élève à 5,124; ce nombre est inférieur de 282 à celui de l'année précédente; il décroît constamment depuis 1879; d'ailleurs on lit et on achète en Angleterre moins de livres qu'il y a quelques années; la cause serait, dit-on, la multiplication des journaux et des revues.

— Nous avons reçu le premier numéro du *Folk-Lore Journal*; nous lui souhaitons prospérité et longue vie, et donnons le sommaire de son premier numéro : M. James Sibree, *The oratory, songs, legends and folktales of the Malagasy*, I; M. Sayce, *Babylonian folk-lore*; M. H. C. Coote, *A building superstition*; M. W. Gregor *Stories of fairies from Scotland*; le fascicule se termine par des notes (*The divining-rod; The divining-rod in Gloucestershire; Curious superstition in Lochee; Mermaid tradition*) et des questions.

— Le 27 janvier est mort le Rev. W. Henley Jervis, auteur d'une *History of the church from the concordat of Bologna to the Revolution*, et d'un autre ouvrage intitulé « *The gallican church and the Revolution*. »

ESPAGNE. — M[me] Rute (M[lle] Bonaparte-Wysse, d'abord M[me] de Solms, puis M[me] Rattazzi) a fondé à Madrid une nouvelle revue hebdomadaire politique et littéraire qui a un caractère international; le titre est *Matinées espagnoles*; parmi les collaborateurs d'Espagne, figurent MM. Emilio Castelar, Hector Valera et Victor Balaguer.

HOLLANDE. — Les trois premières livraisons du Dictionnaire moyen-néerlandais, *Middelnederlandsch Woordenboek*, de MM. E. Verwijs et J. Verdam, viennent de paraître à La Haye, chez l'éditeur Martinus Nijhoff. Ce Dictionnaire comprendra plusieurs volumes; douze livraisons formeront un volume; il paraîtra par an trois livraisons (chaque livraison, au prix de 2 fr. 50). La première livraison renferme une introduction, la liste des sources citées, et trois feuilles de texte, de *a* à *aengaen*. Les personnes qui avaient souscrit au Dictionnaire de De Vries, dont les deux premières livraisons ont paru en 1864 et en 1865, recevront gratis le premier fascicule du *Woordenboek* de MM. Verwijs et Verdam, si elles souscrivent à cet ouvrage.

— M. J. H. Gallée a été nommé professeur ordinaire de langues germaniques, de grammaire comparée et de sanscrit, à l'Université d'Utrecht.

INDES. — Une société pour l'étude des Védas, nommée *Veda-Vidyâlaya*, s'est fondée récemment à Calcutta. La séance de fondation a été ouverte par le pandit Brahmavrata Samadhyayi qui a chanté un hymne védique et prononcé un discours sur les avantages des études védiques. Keshub Chunder Sen a, de même, exhorté ses compatriotes à « étudier les sources de leur vie, de leur littérature et de leur théologie nationales, dans ces souvenirs primitifs de la foi aryenne, les Védas ». Le pandit Mohesh Chunder Nayaratna, directeur du « Government Sanskrit College », a remercié les fondateurs de la Société au nom des pandits du Bengale.

ITALIE. — M. Lanciani a dernièrement entretenu les lecteurs de l'*Athenaeum* de Londres, de la découverte des murs d'Antemnae, les *Turrigerae Antemnae* de Virgile. « Son emplacement n'a jamais fait l'objet d'une controverse. Gell, Nibby et Ca-

nina s'accordent à placer Antemnae au sommet de la haute colline qui s'élève en pente rapide au confluent de l'Anio et du Tibre. Nibby et Gell s'étonnaient que cette ville eût laissé des traces de son existence sans qu'il en fût resté une pierre. On vient de retrouver les pierres d'une muraille... les fouilles ont commencé à cet endroit, et on peut affirmer déjà que l'emplacement du très vénérable *oppidum* a été occupé, à l'époque impériale, par une villa dont les murs et les portiques sont en maçonnerie réticulée. Sous la villa on a constaté l'existence de murs tout à fait semblables aux murs d'une ville. Le sol renferme des fragments d'objets étrusques et de poterie locale faite à la main et cuite au soleil. » Dans une lettre plus récente, M. Lanciani ajoute de nouveaux renseignements au sujet des fouilles entreprises sur l'emplacement d'Antemnae. On a trouvé, près du mur de la ville, une citerne dont l'eau est aussi fraîche, aussi claire que si le réservoir ne datait que de la génération actuelle. On a découvert de beaux spécimens d'ustensiles, de type et de fabrication purement étrusques, mêlés à des fragments de poterie locale faite à la main et séchée au soleil. On a rencontré trois pièces de monnaie, en simple *aes rude*, des fibules unies et sans « graffiti », des grains de colliers en terre noirâtre, des lampes de forme primitive. Un petit cercueil en terre cuite renfermait cinq petits os d'enfant, une petite fibule de cuivre, cinq petites coupes, un morceau de silex et un autre de pierre, en forme de feuille. Ce qui rend précieuses les découvertes qu'on fait et fera encore à Antemnae, c'est que la ville est contemporaine de la fondation de Rome, et que le degré de la civilisation qu'elle avait atteint représente à peu près exactement le degré de civilisation de Rome à la même époque.

— M. Carlo MAGENTA, professeur d'histoire moderne à l'Université de Pavie, doit publier à Milan, chez Hoepli (2 vols. in-folio, dont le second ne renfermera que les documents, 17 gravures, prix : 120 francs) un ouvrage sur *I Visconti e gli Sforza nel castello di Pavia*.

— Le marquis Matteo RICCI, président du « circolo filologico » de Florence, a publié des *Ritratti e profili politici e litterari*, consacrés à son oncle, Massimo d'Azeglio, et à ses rapports avec Cavour, aux archéologues Carlo et Domenico Promis, aux historiens Gino Capponi, Carlo Bandi di Vesme, Federigo Sclopis et Cesare Campori, qui tous étaient liés personnellement avec le marquis Ricci.

— L'*Academy* (nº 563) publie le menu suivant d'un dîner donné par la municipalité de Rome, aux bains de Caracalla, à l'occasion de l'ouverture de l'exposition des beaux-arts :

V · KAL · FEBR ·
COENA · HAEC · ERIT
GUSTATIO
LAGANA
PISCIUM · PATINA
LUMBI · BUBULI · ET · VITULINI
ALTILIA · ASSA · CUM · ACETARIIS
PULMENTUM · BRITANNICUM
CASEUS · ET · MAIA
POTIO · EX · FABA · ARABICA
VINA · CONDITA ·

La revue anglaise ajoute que *lagana* est mis pour « macaroni » et *pulmentum britannicum* pour le plat connu dans les restaurants de Rome sous le nom de « zuppa inglese ».

— MM. Arturo GRAF, Salomone MORPURGO Francesco NOVATI Rodolfo RENIER, Albino ZENATTI, feront paraître cette année chez Loescher, à Turin, un *Giornale sto-*

rico della litteratura italiana, qui renfermera : 1° des articles originaux d'histoire et de critique littéraire ; 2° des textes inédits; 3° des variétés, notes, informations, documents, questions sur un point quelconque de l'histoire littéraire; 4° une bibliographie (Revue bibliographique et Bulletin bibliographique); 5° chronique. Le « Journal historique de la littérature italienne » paraîtra tous les deux mois, par fascicules de dix feuilles, qui formeront deux volumes par an (prix de l'abonnement annuel, 25 francs).

— M. U. A Canello a été nommé professeur ordinaire de langues et littératures romanes à l'Université de Padoue.

POLOGNE. — On annonce la mort à Cracovie de M. Joseph Szujski, professeur d'histoire à l'Université de cette ville, secrétaire de l'Académie polonaise et député à la diète de Galicie. M. Szujski avait débuté dans la littérature par des drames historiques et des poésies lyriques. Son principal ouvrage est une *Histoire de Pologne* en 4 vol. Il a dirigé pour l'Académie la collection des *Scriptores rerum polonicarum*. Il n'était âgé que de 48 ans.

PORTUGAL. — M. J. Leite de Vasconcellos qui vient de publier un volume sur les *Tradiçoes populares de Portugal* (Porto, Clavel. In-8, xvi et 316 p.) prépare un autre volume, intitulé *Fastos populares portuguezes* et qui renfermera les traditions relatives aux heures, aux jours, aux semaines, aux mois, aux fêtes, etc., en Portugal.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 février 1883.

M. Delisle lit un mémoire intitulé : *les Très anciens Manuscrits du fonds Libri dans les collections d'Ashburnham-Place*. Les journaux anglais ont annoncé récemment que le comte d'Ashburnham avait offert de céder ses manuscrits, au nombre de quatre mille environ, au gouvernement britannique, pour une somme équivalant à quatre millions de notre monnaie, et il est probable que cette offre sera acceptée. A propos de cet événement d'une importance exceptionnelle, puisqu'il doit avoir pour effet de faire entrer dans une bibliothèque publique (au Musée britannique) une des plus riches bibliothèques particulières qui existent aujourd'hui, M. Delisle croit utile de dire quelques mots sur l'origine d'une partie de cette bibliothèque.

La bibliothèque d'Ashburnham-Place est formée par la réunion de quatre collections distinctes : la collection *Libri*, la collection *Barrois*, la collection *Stowe* ou *Buckingham*, et une quatrième partie rassemblée à diverses époques et connue sous le nom d'*Appendix*. De ces quatre collections, les deux premières ont un intérêt particulier pour la France, car elles sont composées presque uniquement de manuscrits de provenance française. M. Delisle n'a pu voir lui-même les manuscrits qui les composent; mais il a pu s'en faire une idée d'après le catalogue imprimé de la bibliothèque d'Ashburnham-Place, et d'après les notices publiées par quelques savants qui ont eu accès à cette bibliothèque. Ces données lui ont suffi pour établir, dans un mémoire publié en 1866, que la collection Barrois se composait en grande partie de manuscrits volés à la Bibliothèque nationale de Paris; il a pu, notamment, pour une soixantaine de ces manuscrits, faire la preuve qu'ils avaient appartenu aux collections de la bibliothèque avant 1840 et qu'ils avaient été transportés en Angleterre postérieurement à cette date. Les manuscrits Libri sont, en grande partie aussi, des manuscrits volés en France ; seulement, pour ceux-là, la preuve du vol est souvent moins facile à faire, d'abord parce que le voleur, habile et savant paléographe, a eu recours à des artifices très adroitement combinés pour cacher la véritable origine des manuscrits vendus par lui à feu lord Ashburnham, ensuite parce que le catalogue imprimé du fonds Libri ne donne que très peu de détails sur les volumes qui y sont décrits. Néanmoins M. Delisle est parvenu à déterminer l'origine de treize des quatorze plus anciens manuscrits de ce fonds, ainsi qu'il le montre dans le mémoire lu aujourd'hui à l'Académie.

Un article récemment publié dans le *Times*, insistant sur l'importance de la collection Ashburnham et sur l'intérêt qu'il y aurait pour le gouvernement britannique à l'acquérir, signalait parmi les volumes les plus précieux du fonds Libri un Pentateuque qui date au moins du VII[e] siècle et qui est orné d'une vingtaine de grandes peintures des plus curieuses, tant pour l'histoire de l'art que pour celle du costume. La publication du fac-similé de ces peintures vient d'être entreprise en Angleterre. Or, d'après tous les détails qui ont été donnés sur ce manuscrit, il présente une ressemblance frappante avec un ancien manuscrit de la cathédrale de Tours, dont les bénédictins ont donné, au XVIII[e] siècle, une description détaillée. Ce manuscrit, à la Révolution, passa du trésor de la cathédrale à la bibliothèque de la ville de Tours. Il était encore dans cette bibliothèque en 1842, époque à laquelle Libri visita Tours et signala le manuscrit dans un article du *Journal des savants*; il n'y était plus en 1850. Or, c'est en 1847 que Libri vendit au comte d'Ashburnham sa collection de manuscrits, parmi lesquels figurait le Pentateuque signalé aujourd'hui par le *Times*; il était donné comme provenant de l'abbaye de Grottaferrata, près de Rome. M. Delisle ne doute pas de l'identité du manuscrit Ashburnham et du manuscrit de Tours; il indique, au surplus, un moyen de vérification facile et il exprime le désir que cette vérification soit faite. Il suffira pour cela, que les personnes qui ont entre les mains le manuscrit Ashburnham veuillent bien le comparer avec le fac-similé d'une page du manuscrit de Tours, donnée par les bénédictins dans le *Nouveau Traité de diplomatique*, planche 34.

Dans le même article du *Times*, on signalait un très précieux fragment du psautier, attribué au V[e] siècle, qui porte le numéro 5 dans le catalogue Libri. Ce catalogue renvoie, pour ce manuscrit et pour quelques autres, à un recueil de fac-similés qui n'a jamais paru. M. Delisle a retrouvé le dessin de ces fac-similés dans les pièces du procès Libri, aujourd'hui conservées à la Bibliothèque nationale. En examinant le fac-similé du n° 5, il a été frappé de la ressemblance de l'écriture de ce psautier avec celle du manuscrit 351 de la bibliothèque de Lyon. Ce dernier manuscrit est un psautier, aujourd'hui incomplet, et les mots reproduits dans le fac-similé de Libri appartiennent précisément à la partie du texte qui manque dans le manuscrit de Lyon. M. Delisle ne doute pas que le manuscrit Libri 5 d'Ashburnham-Place ne se compose des feuillets enlevés à celui de Lyon; ce sera d'ailleurs un point aisé à vérifier pour quiconque pourra examiner par lui-même le manuscrit Ashburnham; il suffira de voir si le texte contenu dans ce manuscrit se trouve tout entier compris entre le point où le manuscrit de Lyon s'interrompt et celui où il reprend.

M. Delisle soumet ensuite à un examen analogue les autres manuscrits très anciens dont la description ouvre le catalogue de la collection vendue par Libri au feu comte d'Ashburnham. Cet examen l'amène aux conclusions suivantes :

Le manuscrit Libri n° 1, saint Hilaire, *de Trinitate*, en onciales, vient de Tours, où il a été vu, avant la Révolution, par les bénédictins et par Bréquigny et encore, en 1826, par Haenel; l'identité sera facile à vérifier à l'aide d'un fac-similé qui a été donné par les bénédictins;

Le n° 2, 19 feuillets de saint Jérôme, en onciales, a été détaché du manuscrit n° 519 de Lyon, où il devait se trouver entre les feuillets numérotés aujourd'hui 94 et 95;

Le n° 3, *Tractatus psalmorum*, dont un fac-similé se trouve dans les papiers de Libri, présente la plus grande ressemblance avec le n° 381 de Lyon, aujourd'hui mutilé, et doit en avoir été détaché;

Le n° 4 se compose de feuillets arrachés au manuscrit 521 de Lyon; l'écriture est la même, et le texte contenu dans le manuscrit d'Ashburnham-Place comble exactement la lacune que présente aujourd'hui celui de Lyon;

Le n° 5 est le fragment de psautier dont il a été question plus haut;

Le n° 6, *Corpus prophetarum*, provient de l'abbaye de Marmoutiers et était encore à la bibliothèque de Tours en 1842; Libri le vit alors et corrigea à la main, sur son exemplaire du catalogue des manuscrits de Tours, la description qui en était donnée;

Le n° 7 est un fragment enlevé à un Pentateuque de la blibiothèque de Lyon; ce fait a été démontré dès 1880 par M. Delisle, et lord Ashburnham l'a alors reconnu lui-même et a rendu le manuscrit en question à la bibliothèque de Lyon;

Le n° 8 est trop imparfaitement décrit au catalogue pour qu'on puisse en rechercher l'origine;

Le n° 9 et le n° 11 se composent, l'un et l'autre, de feuillets enlevés à un manuscrit conservé dans la bibliothèque d'Orléans sous le n° 131; là encore la vérification sera aisée : si l'on compare le texte des trois volumes en question, on trouvera certainement que les deux manuscrits d'Ashburnham-Place comblent exactement les lacunes de celui d'Orléans;

Le n° 10 est un Oribase volé à la bibliothèque de Troyes;

Le n° 12, *Expositio in Leviticum*, est un fragment enlevé au manuscrit 372 de la bibliothèque de Lyon;

Le n° 13, est le Pentateuque de Tours, mentionné plus haut;

Le n° 14 est un livre des Evangiles du VIII[e] siècle, d'écriture anglo-saxonne, qui

appartenait au XVIIe siècle à la cathédrale de Tours ; il a passé autrefois pour un manuscrit copié de la main de saint Hilaire de Poitiers et mentionné dans le testament de Perpétuus, évêque de Tours, en 475 ; il était encore en 1842 à la bibliothèque de Tours, où Libri le vit et le remarqua, comme en témoigne une annotation de sa main sur le catalogue.

Ainsi, sur les quatorze premiers numéros du catalogue de la collection Libri, il y a au moins treize manuscrits qui ont été certainement volés à des bibliothèques de France, savoir : six à la bibliothèque de Lyon, quatre à celle de Tours, deux à celle d'Orléans et un à celle de Troyes. Un de ces treize manuscrits, le Pentateuque de Lyon, nº 7, a été rendu par lord Ashburnham à la bibliothèque à laquelle il appartient légitimement. Les douze autres sont encore actuellement en la possession de lord Ashburnham et font partie de la collection qu'il offre de vendre au gouvernement britannique.

M. Hauréau continue la seconde lecture de son mémoire sur quelques chanceliers de l'Eglise des Chartres.

Ouvrages présentés : — par M. P.-Ch. Robert : Maxe-Werly (L.), *Collection des monuments épigraphiques du Barrois ;* — par M. François Lenormant : Guyard (Stanislas), *Mélanges d'assyriologie : notes de lexicographie assyrienne, suivies d'une étude sur les inscriptions de Van* ; — par M. Alexandre Bertrand : Du Chatellier (Paul), *Explorations de quelques sépultures de l'époque du bronze dans le nord du département du Finistère* ; — par M. Heuzey : Lavallois (Jules), *Autour de Paris ;* le même, *la Vieille France.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 7 février 1883.

M. de Lasteyrie communique la copie d'une inscription récemment découverte dans l'Eglise de Villemanoche. Cette inscription, qui est du XVIe siècle, fait connaître le nom de la nourrice de saint Louis, appelée Lenfant.

Séance du 14 février 1883.

M. Le Blant, membre de l'Institut et directeur de l'Ecole française de Rome, est nommé membre honoraire. La place de membre résidant qu'il occupait précédemment est déclarée vacante.

M. Bertrand, à propos de l'envoi récemment fait à la Société par M. Rivett-Carnac et consistant en haches de pierre et en silex divers provenant de Banda (Inde anglaise), insiste sur l'intérêt des recherches entreprises par ce savant. Dans l'espace de quelques mois, M. Rivett-Carnac a recueilli environ 400 haches dans cette seule province.

M. Perrot présente à la Société une petite statuette égyptienne en bois se distinguant par l'extrême délicatesse du travail.

M. l'abbé Thédenat communique, de la part de M. Bretagne, de Nancy, la copie d'une inscription inédite (*Fidelis Silvani libertus Apollini votum solvit libens merito*) trouvée à Grand dans les Vosges. MM. Bertrand et de Villefosse insistent sur l'intérêt des fouilles entreprises dans cette localité sous les auspices de la Société d'émulation des Vosges.

M. Roman fait connaître quelques détails nouveaux sur le camp romain qu'il a découvert en 1879 à Aspres-les-Veynes (Hautes-Alpes). Ce camp paraît dater de la l'empire. On y a trouvé des monnaies appartenant à cette époque, trois petites chambres recouvertes de stuc peint, une salle de bain, enfin des poteries portant des marques de fabrication.

E. Muntz.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 12 Mars — 1883

57. — **Histoire d'Israël,** par E. Ledrain. Deuxième partie, se terminant à la répression de la révolte juive sous Adrien (an 135 après J.-C.), avec un appendice, par M. Jules Oppert, membre de l'Institut. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur, M DCCC LXXXII.

Cette partie, qui va depuis les invasions assyriennes jusqu'à la défaite de Barkôkebâ, est l'époque la plus agitée et la plus féconde de l'histoire juive. Pour la traiter d'une façon nouvelle qui ne sente pas trop *l'histoire sainte,* il eût fallu faire des recherches personnelles et soumettre à un examen minutieux les diverses sources, souvent d'un accès difficile, afin d'en dégager les faits vraiment historiques. M. Ledrain n'a pas pensé qu'il fût nécessaire de se donner tant de peine, il a trouvé plus commode de puiser ce qu'il lui fallait dans les ouvrages allemands et tout particulièrement dans la *Geschichte der Juden* de Graetz. Mais tandis que le Dr. Graetz exclut comme il convient les commentaires édifiants des écrivains bibliques, M. L. les accueille avec avidité en les amplifiant et en les assaisonnant d'une phraséologie aussi affectée qu'ampoulée, dans laquelle l'onction la plus parfaite se marie trop souvent au ton le plus leste. Voici un exemple entre cent. Le récit biblique sur le règne d'Amon, fils de Manassé, se réduit aux propositions suivantes : Amon, qui était âgé de vingt-deux ans en montant sur le trône, fut assassiné par ses serviteurs après un règne de deux ans. Il était aussi impie que son père ; les régicides furent massacrés par le peuple. M. L. sait lire entre les lignes ce qui suit : « Son fils Amon qui lui succéda n'avait que vingt-deux ans. Esprit obtus comme son père, il ressemblait aux derniers rejetons des races dégénérées (comment se fait-il alors que son fils Josias soit le plus vanté des rois de Juda ?). Avant de lui parvenir, le sang de David avait passé par plusieurs canaux quelquefois impurs (qu'est-ce que c'est que l'impur pour l'historien ?). De son père à lui on remarque même une dégénérescence. Ménasché, pour faire respecter ses ordres, sa-

vait encore déployer de l'énergie et verser le sang des rebelles. Dans Amon, la mollesse s'unit au manque d'intelligence (l'intelligence vantée par M. L. est bien féroce !). Il veut que règnent les cultes assyriens (nulle part la Bible ne mentionne le culte assyrien en Judée !) et cananéens, mais il laisse paisible celui de Iahvé (c'est inexact, le temple est resté plein d'idoles jusqu'à la dix-huitième année de Josias !) et ne réprime point les nabis, comme avait fait son père dans les années de sa jeunesse (cela n'est dit nulle part !). Il ne fit, du reste, que passer comme *une de ces ombres crépusculaires dont on se demande, si en réalité, on les a même entrevues. De sa vie le seul trait saillant fut sa mort* (est-il donc le premier roi fainéant assassiné?). Son maire du palais (c'est un peu trop précis, le texte n'en sait rien), conjuré avec les grands, l'égorgea dans sa demeure. *A cet adolescent qui paraît avoir eu la grâce efféminée dont sont marqués les fils des vieilles races abâtardies, le peuple juif portait un singulier amour* (le caractère paisible du roi l'explique cependant très bien). Il massacra ses meurtriers et à sa place proclama son fils Joschiya, enfant de huit ans. *Le pâle et gracieux Amon* s'étendit près de son père, dans le jardin *parfumé* d'ouzza. *Les deux amants d'Aschthoret et de Mylitta étaient bien là pour dormir, dans ce jardin plein de fleurs et de chansons* (cette idylle a dû être désagréablement troublée quand le fervent jéhoviste Josias y vint rejoindre son père et son grand-père !). »

C'est, comme on le voit, du *midrasch* très pur et cependant M. L. est loin d'aimer les rabbins !

L'auteur cherche à compléter l'histoire biblique par les données des annales assyro-babyloniennes qui se rapportent à la Palestine, mais les personnages qu'il introduit d'après certains assyriologues sont en partie très douteux comme Azria-ben-Tabel et Menahem II, en partie tout à fait controuvés, comme par exemple *Abibaal*, roi de Samarie [1]. Il faut également considérer comme dénuée de toute base solide l'hypothèse relative à l'influence du parsisme sur le judaïsme de l'époque achéménide que, d'après Kohut, l'auteur développe aux pages 116-120. M. L. n'a pas suivi les récentes recherches sur cette question et ignore même les nouveaux documents relatifs à Cyrus publiés depuis deux ans, documents qui renouvellent l'histoire de cette époque.

Ses vues sur le rôle du parsisme dans le développement des croyances israélites du temps d'Esdras lui ont suggéré l'idée, bien étrange, de faire remonter à cette date la composition du roman de Tobit, dont on ne trouve aucune trace antérieurement au IIe siècle après J.-C. !

Pour ce qui concerne l'histoire juive à l'époque gréco-romaine, l'auteur se montre encore plus dépendant de ses autorités allemandes et nous sommes loin de l'en blâmer, étant donnée l'impossibilité matérielle pour lui d'examiner personnellement les sources talmudiques sur les

1. Abibaal était roi de Samsimuruna dans la Haute-Syrie et nullement de Samarie.

luttes des écoles et des sectes. Ces intéressants sujets sont très inégalement traités. Dans la biographie des célèbres docteurs *Hillel* (M. L. écrit toujours fautivement *Illel!*) et *Schammaï*, l'histoire n'est pas suffisamment séparée de la légende. L'essénisme, comme l'idée messianique, est décrit en termes trop précis et avec une abondance d'informations qui dépasse les données des sources. M. L. traite avec beaucoup de soin de la littérature postbiblique et pseudo-épigraphique et cherche à établir la date de chacune de ces œuvres. Plusieurs de ses dates sont extrêmement douteuses; la supposition que le premier psaume est d'origine hassidite (p. 224) repose sur une erreur qui prouve que M. L. n'a pas lu le texte hébreu[1]. L'origine prétendue égyptienne de la fête de *Hanouka* (des Machabées) n'a rien pour elle; l'habitude d'allumer des lampes en signe d'allégresse n'est pas particulière à l'Egypte. Où M. L. a-t-il appris que le canon biblique fut fixé à Iabné par Johanan ben Zakkaï? Les passages talmudiques auxquels il renvoie (p. 440, note 4) attribuent, au contraire, la fixation du canon soit aux hommes de la grande Synagogue, soit aux contemporains de Schammaï et de Hillel, mais la placent toujours avant la destruction du temple[2].

Malgré les points faibles que nous venons de signaler, la compilation de M. L., grâce à la lucidité de l'exposition et à l'agrément de la narration, sera lue avec intérêt par beaucoup de personnes du monde auxquelles les originaux allemands sont restés étrangers. Pour ceux qui connaissent la matière, la lecture du livre sera la cause d'un étonnement très pénible par suite d'innombrables fautes de transcription et de traduction qui fourmillent à chaque page et qui remplissent l'index. En vue de donner à son histoire une apparence d'originalité, M. L. a voulu faire de l'érudition philologique en citant les noms propres sous leurs formes indigènes; mais ce luxe, parfaitement inutile, ne servira qu'à révéler l'insuffisance de ses connaissances linguistiques. Il écrit ainsi *Guyo-marathan*, et *Schoschanna* (Suse[3]). Voilà pour le perse. Dans les mots grecs, le nom d'Antioche flotte entre *Antiokheia* et *Antiokheias; Jupiter olympien* et *Jupiter hospitalier* sont appelés *Dios olympien* et *Dios hospitalier* (p. 150), tandis que les oratoires des juifs d'Alexandrie sont nommés *Proseukens*, forme où la désinence allemande du pluriel est considérée comme faisant partie du mot grec! Quant aux noms hébreux, M. L., peu gêné par la grammaire, orthographie à tort et à travers *Eschaya* (Isaïe), *Irmia* (Jérémie), *Joschoua* (Josué), *Mardkaï* (Mardochée), etc. Le lexique ne le gêne pas non plus, car il sait pertinemment que *Ribqa (Rebecca)* signifie « filet », *Rezon*

---

1. Le texte a *çaddiqim* et non pas *hassidim*.

2. Il va sans dire que les renvois aux livres talmudiques, copiés en bloc des ouvrages des historiens juifs, sont en grande partie inexacts et hors de place.

3. Le nom de Suse *Schouschan* a été quelquefois rapproché (à tort, bien entendu) de l'hébreu *schoschanna* « lys »; cette circonstance explique la confusion que fait M. Ledrain.

« agrément [1] », *Ibezan* « labeur », *Hoba* « retraite », etc., etc.; les trois premiers mots de l'Exode, xv, 11, *mi Kamoka baélim* (qui est comme toi parmi les dieux), sont transcrits avec cinq fautes, *mi Kamka beélohim!* Il est presque inutile d'ajouter que lorsqu'il s'agit de mots talmudiques dépourvus de points-voyelles, la transcription de M. L. devient tout à fait fantaisiste; je n'en retiendrai qu'un seul exemple, c'est le mot *habérim* « collègues » qui, dans le livre allemand, a été imprimé par erreur *haherim*. Eh bien! M. L. adopte bravement *haherim* et en forme encore un pluriel féminin *haheroth* « confréries »!

A cette cacophonie décorative intérieure, M. L. a joint, sous forme d'appendice, une ornementation extérieure consistant en un choix d'incantations magiques, de tablettes augurales et de proverbes assyriens traduits par M. Jules Oppert. L'espace me manque pour discuter des traductions pour lesquelles les faits acquis par l'assyriologie depuis une dizaine d'années sont comme s'ils n'existaient pas, mais je n'hésite pas à croire que les plus maltraités de tous ces textes sont les proverbes dont le sens a été parfois tourné au réalisme le plus ingénu [2]. Des proverbes de joie tels que *Salacitati (!) gravida quid est? Nihil. — Num esuriei aquam offerres?* et cet autre *Coïtus (efficit) lactatum. Mammas præbeo* peuvent bien illustrer la conversation des *belles qedeshot phéniciennes* qu'on produit souvent et avec une prédilection marquée devant l'imagination des lecteurs; mais je doute fort que cela contribue à rendre l'histoire de M. L. plus sérieuse.

J'allais oublier le *clou* de la fin. M. L. est de ceux, heureusement en petit nombre dans notre pays, qui empruntent à certains de nos voisins cette manie intolérante qui consiste à ne toucher aucune question d'histoire sainte sans distribuer des coups d'épingle à leurs concitoyens israélites. M. L. pense que l'Israélite le plus façonné en apparence à la vie moderne a encore en lui quelque peu des vieux halakistes d'Iabné. Il ignore ou laisse ignorer à ses lecteurs que le halakiste, par moment si sévère et si sec, était le plus souvent créateur d'innombrables aggadot et de paraboles qui, à cause de leur caractère doux et expansif, ont pénétré par mille canaux divers jusque dans la littérature du moyen âge qu'elles ont contribué à ennoblir et à humaniser. La halaka ne vise que l'Israélite; l'aggada vit de tendances universelles. La naissance du christianisme en fournit la preuve péremptoire. Malheureusement, M. L., sollicité par une prudence exagérée, ne consacre à cet événement extraordinaire

---

1. Cette confusion de *rezon* « chef, grand (?) » avec *raçon* « agrément », est due à l'orthographe allemande où le *z* exprime le son de *ç* (*sâd* arabe). Voilà pourquoi M. L. écrit constamment *Zour (sic!)*, *Zidon*, etc., pour *Çôr*, *Cidon (Sidon)*, etc. Parfois M. L. corrige cette orthographe d'une façon bien singulière. Ainsi, par exemple, le nom du territoire transjordanique *Ma'akha*, écrit en allemand *Maacha*, est francisé sous la forme *Maascha!*

2. Pour la traduction des proverbes assyriens, voyez mes *Mélanges de critique et d'histoire*, etc. p. 326-338.

qu'une seule ligne; il ne faut donc pas s'étonner que l'âme même du Talmud lui soit demeurée cachée sous la maille extérieure de la casuistique.

J. HALÉVY.

---

58. — Emile EGGER. **La tradition et les réformes dans l'enseignement universitaire;** souvenirs et conseils. Paris G. Masson, 1883. In-8, XII-368 p.

Nous ne pouvons que signaler en quelques mots cette publication d'un des maîtres qui, en France, depuis quarante ans, ont le plus suscité, soutenu et dirigé de vocations philologiques. Le nouveau volume est un recueil de *Mélanges;* il comprend plus de trente écrits : articles de journaux, discours, mémoires, conférences, rapports académiques. Ces travaux appartiennent à des époques très diverses, et touchent aux sujets les plus variés : il y est beaucoup question de l'antiquité grecque et latine, mais presque autant de la France; M. Egger, qui a tout lu, a feuilleté jusqu'aux traductions de la littérature chinoise, et, chose plus surprenante à coup sûr, le volume se termine par un mémoire original sur un problème de physique mathématique. On n'attend pas de nous un compte-rendu détaillé ni même une simple nomenclature de tous ces travaux. Une mention particulière est due cependant aux articles qui se rapportent à des questions d'enseignement. On y verra l'auteur, depuis ses débuts dans l'érudition, revenir sans cesse sur l'utilité d'associer les études archéologiques avec l'enseignement de l'histoire et des langues. C'est là une idée qui ne trouvera guère aujourd'hui de contradicteurs. M. Egger, dans la préface qu'il a mise en tête du volume, rappelle avec une légitime satisfaction qu'il a été en France l'un des premiers et plus persistants défenseurs de cette manière de voir, un peu négligée parfois dans l'enseignement public. Mais ce qu'il faut surtout louer dans ce volume, ce qui en fait l'unité intime et ce qui en rendra la lecture féconde, c'est l'esprit même qui en inspire toutes les pages : esprit de curiosité insatiable et généreuse, de dévouement à la science, de vive sympathie pour tous ceux qui travaillent à l'étendre ou à l'affermir.

C.

---

59. — **Curae africanae** scripsit, Rudolfus KLUSSMANN. Gerae apud Ricardum Kindermannum, 1883, 13 p. in-4°.

Une vingtaine de conjectures, dont quelques-unes resteront sans doute, sur divers auteurs africains, Fronton, Apulée, Tertullien, Arnobe, Dracontius et certaines pièces de l'*Anthologia latina*.

Dans Dracontius *praef.* 19. *Non tua quirite laudes mente sed qua*

concinam, M. Klussmann corrige *tuas quî rite.* Evidemment il entend *quî* comme un adverbe, mais le sens ne convient pas. *Qui* adverbe signifie non pas *en quelle façon?* mais *par quel moyen? grâce à quoi?* Il faut donc modifier sa conjecture d'ailleurs excellente et entendre *qui* comme un nominatif en opposition avec le sujet de *concinam*. Le vers signifie [considère] non ma personne, mais mon intention. Ensuite, en effet, le poète dit : *Nos licet nihil ualemus.*

L. HAVET.

---

60. — **Beitraege zur Chronologie der Regierung Ludwig IV des Heiligen, Landgrafen von Thüringen.** Inauguraldissertation von Ernst BERNECKER. Kœnigsberg. Rosbach, 1880. 74 p. in-8.

Le landgrave Louis IV de Thuringe, l'époux de sainte Elisabeth, fut un des seigneurs de l'Empire les plus marquants de son époque, et tient une place considérable dans les premières années surtout du règne de Frédéric II. La dissertation de M. Bernecker ne prétend pas raconter par le menu l'histoire de ce personnage, canonisé, dès après sa mort, par la rumeur publique. Il a simplement repris la discussion relative à certains détails de sa biographie, au point où l'avait laissée Knochenhauer dans son *Histoire de Thuringe* (1871) et M. Wenck dans son étude, *Die Entstehung der Reinhardtsbrunner Geschichtsbücher*, publiée en 1878 et dont nous avons rendu compte ici même. Il s'occupe principalement de la *Vita Ludovici*, écrite par un prétendu chapelain du landgrave, appelé Berthold, et qui a fourni la plupart des matériaux, utilisés jusqu'ici pour retracer les faits et gestes du prince. M. Wenck avait le premier attaqué avec beaucoup de vivacité cette soi-disante histoire de Louis IV ; M. B. accepte, en général, la théorie de M. Wenck sur la formation de cet ouvrage, mais il croit que son prédécesseur est allé trop loin en disant qu'il n'a jamais existé de *Vita Ludovici* ; seulement ce n'est pas une source contemporaine, mais une compilation formée plus tard et dont il faut séparer bien des additions postérieures pour en utiliser le contenu. M. Bernecker examine ensuite, au point de vue chronologique, une série de détails de la vie du landgrave : la date exacte de sa naissance ; la déclaration de sa majorité (*schwertleite*) ; son mariage et la naissance de ses enfants ; son voyage en Hongrie ; ses guerres et spécialement son expédition d'Italie, jusqu'à sa mort, arrivée à Otrante le 11 septembre 1227. Des régestes détaillés de ses actes terminent cette brochure qui, sans être d'une importance considérable, contribuera peut-être à élucider la question, passablement compliquée de l'origine et de la dépendance d'une des sources historiques les plus prisées de l'Allemagne centrale, dans la seconde moitié du moyen âge.

R.

61. — **Die Sprache des Alexander-Fragments des Alberich von Besançon,** von Hermann FLECHTNER. Breslau, 1882, in-8, 78 pages.

Au milieu d'un manuscrit latin de Quinte-Curce de la fin du XI^e^ siècle, qui est conservé à la Laurentienne de Florence, on lit, écrit en partie et peut-être entièrement de la même main que le reste du ms., un fragment de 105 vers composés dans une langue demi-française, demi-provençale. Ces vers sont les débris d'un poème en l'honneur d'Alexandre le Grand, qui serait resté anonyme, si un prêtre allemand, du XII^e^ siècle, nommé Lamprecht, ne l'avait traduit dans sa langue, en désignant le trouvère roman sous le nom d'*Elberich von Bisenzûn,* c'est-à-dire Albéric ou Aubry de Besançon. La critique s'est fort exercée sur ces quinze strophes d'une allure singulièrement vive, d'un éclat et d'une vigueur de style qui décèlent un écrivain. La langue cependant n'a pas encore été étudiée de près. Cette étude permettra peut-être de déterminer, avec le dialecte, la province où le poème a été écrit. Tel est le problème que M. Flechtner cherche à résoudre dans la dissertation de docteur dont nous venons de donner le titre.

Ce mémoire se divise en trois parties. Dans la première, il donne la statistique minutieuse du vocalisme, du consonnantisme et de la flexion de son texte. Dans la seconde, il cherche à tirer les conclusions qui doivent se dégager des faits précédemment établis.

Des traits observés, il en est qui appartiennent au français et au provençal (de ceux-là, rien à conclure); il en est qui appartiennent au français et sont inconnus au provençal ou inversement appartiennent au provençal et sont inconnus au français, ceux-là sont à noter; d'autres enfin, n'appartenant ni à l'ancien français ni au provençal, sont propres au fragment. Voilà les plus importants à étudier. Cette quadruple division détermine le plan de cette seconde partie.

L'auteur reprend donc, en particulier, les traits propres à l'*Alexandre,* et, après avoir repoussé l'hypothèse d'un texte soit français, soit provençal corrompu par un copiste provençal ou français, il cherche à déterminer, parmi les dialectes de la Gaule, celui qui conviendrait le mieux à la langue du fragment. Il prend pour point de départ le franco-provençal récemment reconnu et circonscrit par M. Ascoli, et, parcourant toutes les provinces et tous les dialectes limitrophes de la langue d'oc et de la langue d'oïl, cherche à retrouver, de la Gascogne aux Hautes-Alpes et du Poitou à la Franche-Comté et à la Suisse romande, la région dont le dialecte ou le patois puisse expliquer les traits caractéristiques de l'Alexandre, en particulier les parfaits tels que *ab (= habuit), pot (= potuit), ten (= tenuit),* et, d'éliminations en éliminations, il arrive à une région qui comprend les départements de l'Ain, du Rhône, de la Loire en partie et le Dauphiné, c'est-à-dire la Bresse, le Bugey et le Forez.

Or, pour cette région, on possède quelques documents, entre autres

les écrits de Marguerite d'Oyn, prieure de Pelotens. L'auteur soumet ces textes à une analyse linguistique de même nature que celle qu'il a faite sur l'*Alexandre*, et de la comparaison suivie qu'il établit entre les deux textes, conclut à l'identité des deux langues. Les différences constatées s'expliquent par la date plus récente des poésies de Marguerite, et, par conséquent, par le progrès et l'évolution plus grande du même dialecte. La langue du fragment de l'*Alexandre* est celle de la région qu'arrose le coude du Rhône; telle est la conclusion à laquelle l'auteur de cette dissertation conduit le lecteur, par un chemin peut-être trop long et par des détours trop nombreux. On voudrait une marche plus ferme et plus rapide, et des conclusions moins larges. Nous sera-t-il permis d'ajouter que M. Paul Meyer, dans le premier volume depuis si longtemps imprimé de son ouvrage, enfin bientôt prêt à paraître, sur la légende d'Alexandre, a abouti, de son côté, à des résultats bien plus rigoureux et qui modifient quelque peu, en les précisant davantage, les conclusions de M. Flechtner[1] ?

A. DARMESTETER.

---

62. — **Die Revision der Lutherischen Bibelübersetzung**, von Lic. th. Ernst KÜHN. Halle, Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, 1883, 64 p. 8°.

Les principales églises protestantes ont entrepris une revision de leurs versions officielles de la Bible qui, après trois siècles d'existence, réclament des modifications plus ou moins profondes, soit quant à la langue qui a vieilli, soit quant au sens que les travaux exégétiques contemporains permettent de rendre avec plus de sûreté qu'aux temps de la Réforme. L'Allemagne, qui tient la tête des études bibliques, ne pouvait rester en dehors de ce mouvement, bien que la pensée d'une révision se présentât à ses chefs ecclésiastiques comme entourée de difficultés et, nous pourrions dire, de scrupules d'une nature toute particulière.

La traduction qu'il s'agit d'approprier aux exigences actuelles de la piété allemande n'est pas, en effet, seulement une traduction consacrée par l'usage ; elle est l'œuvre éminemment personnelle du grand réformateur germanique, de Luther. On sait quelle importance la Bible de Luther a eue pour la langue, la littérature et le développement général de son peuple ; à ce titre, elle appartient à l'histoire et ne saurait être altérée sans de graves inconvénients. D'autre part, elle est restée le grand livre d'édification de tous les protestants de langue allemande et elle a dû forcément, au cours des âges, subir les modifications qui peuvent et doivent en rendre le maniement aisé à toutes les classes.

---

1. Il est amené à se demander s'il ne faut pas lire Albéric de *Briançon* au lieu d'Albéric de *Besançon*. L'erreur viendrait soit du copiste de Lamprecht, soit de Lamprecht lui-même, défigurant le nom qu'il trouvait dans le texte français.

M. Kühn nous raconte dans une substantielle brochure comment est née la pensée de la revision, comment se sont formées des commissions où siègent les professeurs les plus estimés des facultés théologiques allemandes et, dans le nombre, des philologues de premier ordre; comment la tâche à accomplir a été conçue.

Les savants commissaires eussent été autrement à l'aise s'il leur eût fallu soit donner une édition critique de la traduction de Luther, c'est-à-dire en restituer le texte par la collation des éditions imprimées, soit l'adapter franchement à l'état actuel de la langue et des connaissances exégétiques. Mais ce n'aurait plus été la bible de Luther. Ils ont, en conséquence, dû se frayer, avec des précautions excessives, une voie moyenne qui les obligeait à un travail beaucoup plus considérable, tout en devant aboutir à des résultats infiniment plus modestes. Ils ont commencé par rétablir, d'après l'édition de Canstein prise comme base, le texte primitif, puis ils ont introduit des corrections partout où il y avait nécessité évidente de redresser la leçon adoptée par Luther.

Ce n'est donc point là une œuvre de science proprement dite, mais plutôt une œuvre d'édification pratique accomplie par des savants. Au point de vue purement littéraire, le phénomène n'en est pas moins des plus intéressants. Ce travail de *mise au point* d'une œuvre hautement personnelle et consacrée par le suffrage des générations croyantes, est exécutée dans des conditions dignes de tout respect et de toute sympathie. Il n'est guère qu'un endroit où il nous semble que les directeurs de cette belle entreprise aient gardé un silence que l'état des sciences critiques rend difficile à justifier, nous voulons dire la question du texte en ce qui concerne le Nouveau-Testament.

Un point qui intéressera les germanisants, c'est le soin pris pour respecter, dans la mesure du possible, la langue de Luther en même temps que pour recourir au vocabulaire et aux façons de parler anciennes, dans tous les cas où l'on a proposé une traduction nouvelle.

Il nous paraît donc que les directeurs de ce travail de revision, qui ne sera achevé que dans trois ou quatre années, ont concilié de la façon la plus heureuse — abstraction faite des détails — la double et contradictoire nécessité qui s'imposait à eux, de donner aux membres des églises auxquelles ils appartiennent une traduction de la Bible à la fois intelligible et correspondant à l'état de l'exégèse sacrée, — et de la donner sous une forme où elle pût continuer, à juste titre, d'être appelée *traduction de Luther*.

M. Vernes.

---

63. — **Rotrou, théâtre choisi,** nouvelle édition avec une introduction et des notices, par M. Félix Hémon, illustrée de quatre gravures coloriées dessinées par M. Henri Allouard. Paris, Laplace, Sanchez et Cie. 1883. In-8°. 510 pp. 3 fr. 50.

Cette nouvelle édition du *Théâtre choisi* de Rotrou renferme les pièces suivantes : *Les Sosies ; Laure persécutée ; La sœur ; Saint Genest ; Don Bernard de Cabrère ; Venceslas* et *Chosroès*. Le texte de ces pièces est reproduit d'après les éditions originales ; une notice, en tête de chacune, donne les renseignements indispensables et une courte appréciation ; mais ce qu'il importe le plus de signaler à nos lecteurs, c'est l'introduction de M. Hémon sur *Rotrou et son œuvre*. Cette étude, dans laquelle M. H. a mis à profit non seulement la thèse de M. Jarry et les travaux de Sainte-Beuve, Guizot, etc., mais encore les découvertes toutes récentes de M. Léonce Person, est bien supérieure à la notice de M. Ronchaud (Cp. *Revue critique*, 1882, n° 33, art. 162) ; c'est le travail d'ensemble le meilleur et le plus complet que nous possédions sur Rotrou. On sent, en certains endroits, que cette étude a été composée en vue du prix d'éloquence que décerne l'Académie française ; c'est ainsi que M. H. dit que Rotrou naquit à Dreux, entre Chartres, le pays de Regnier, où l'on « aime à bien vivre, et Chateaudun, où l'on sait bien mourir » (p. 2). Une autre phrase, trop jolie, est celle-ci ; il s'agit de la mort de Rotrou : « Le registre de l'état civil de Dreux ne constata ce jour-là qu'un décès, et c'est le sien ; en s'éloignant, le fléau que son dévouement avait fait reculer avait voulu cette dernière victime » (p. 37). Malheureusement, comme l'a dit et nous l'a répété M. Léonce Person, ce registre de l'état civil est le *registre des obits* d'une seule paroisse, de la paroisse où fut inhumé Rotrou, et ce registre contient, et pour le jour de l'enterrement du poète, et pour les jours qui ont suivi et précédé, une très longue liste de morts. Mais l'étude de M. H. est vraiment intéressante ; écrite avec beaucoup d'agrément et de charme, elle est, en outre, pleine de faits et d'idées ; elle témoigne d'une grande connaissance du XVIIe siècle et de sa littérature ; les vers de Rotrou sont cités fréquemment, et toujours avec goût et à propos. L'auteur a divisé son travail en trois parties : I. *Etude biographique* (p. 2-38, où l'on remarquera surtout les pages relatives aux rapports de Corneille et de Rotrou et à la mort du poète) ; II. *Etude littéraire* (pp. 38-63 ; voir particulièrement l'appréciation des *Sosies*, de *La sœur* « une des comédies les plus gaies du XVIIe siècle » d'*Antigone* et d'*Iphigénie*, de *Laure persécutée*, où « le drame réel est tout entier dans le cœur d'Orantée et dans les fluctuations de cette âme passionnée qui s'essaye en vain à la haine ») ; III. *Les trois grandes tragédies* (pp. 63-78, c'est-à-dire *Saint-Genest, Venceslas* et *Chosroès*). Cette troisième partie du travail de M. H. est la plus importante ; M. H. admire avec raison dans le *Saint-Genest* ce qui mettait en défiance les contemporains, l'opposition du tragique et du comique ; il montre que *Venceslas* est un drame romantique, plus ro-

mantique encore que *Saint-Genest* et analyse finement le caractère de Ladislas; il compare *Chosroès* et le *Nicomède* de Corneille; « Il y a plus de fantaisie dans *Saint-Genest*, plus d'amertume dans *Venceslas*; mais *Chosroès* a quelque chose de plus complet, de plus mûr, de plus fortement tragique. Le caractère commun de ces trois chefs-d'œuvre qui forment le couronnement austère d'un théâtre si varié, c'est qu'ils étendent à l'infini, avant *Nicomède*, le champ du drame; c'est qu'ils sont un anneau de la chaîne qui va de l'auteur d'*Hamlet* à l'auteur de *Ruy Blas* » (p. 75). Parmi les notices, que M. Hémon a mises en tête des pièces choisies de Rotrou, celle de *La sœur* est une des plus utiles; l'auteur y donne un bref tableau des particularités de la langue de Rotrou, des termes vieillis et détournés de leur sens qu'on trouve et dans cette pièce et ailleurs. Nous souhaitons qu'un heureux chercheur trouve bientôt la pièce italienne qui a donné naissance à cette charmante comédie de *La sœur*; il y a là une découverte à faire, un problème à résoudre, que nous signalons aux érudits [1].

A. C.

---

64. — **Les grands écrivains de la France.** Œuvres du cardinal de Retz, nouvelle édition, tome VII, par M. R. Chantelauze. Un vol. in-8 de xl-603 pp. Paris, Hachette, 1882.

Après avoir heureusement terminé avec le tome V la publication des Mémoires de Retz, les éditeurs sont arrivés à la partie vraiment difficile de leur travail. Il ne s'agit plus cette fois de reproduire un manuscrit autographe, il faut rassembler et annoter des factums, des mémoires diplomatiques, des lettres, qui sont des documents historiques de premier ordre, et qui n'ont pas encore été publiés en entier. Il importe donc d'éviter les lacunes et les erreurs, et justement la vie du cardinal de Retz après 1655 est loin d'être connue dans ses moindres détails; l'historien marche pour ainsi dire à tatons; il hésite, il est réduit aux conjectures, parfois même il désespère d'arriver à des résultats satisfaisants. Aussi les éditeurs de Retz se sont-ils décidés à publier le tome VII

---

1. Le titre porte : « ouvrage couronné par l'Académie française »; ce qui ferait croire que l'Académie a couronné le *Théâtre choisi* de Rotrou, tandis qu'elle n'a couronné que l'étude de M. Hémon; nous lisons dans le « Rapport sur les concours littéraires » de M. Camille Doucet (voir la *Revue politique et littéraire* du 8 juillet 1882, n° 2, pp. 46-55) : « Le sujet proposé par l'Académie était l'*Eloge de Rotrou*... A défaut de quelques pages éloquentes qu'elle désirait, et qu'elle n'a pas obtenues, l'Académie a distingué une longue et savante étude, véritable biographie pleine de documents curieux, fort peu académique. Le prix ne pouvait lui être attribué; mais, par égard pour des qualités réelles qu'elle n'a pas méconnues, l'Académie a voulu accorder une mention honorable avec une médaille de mille francs, à ce travail d'érudition ».

avant le tome VI, et cela, comme l'indique une petite note collée sur la couverture, parce que la réunion des pièces qui doivent composer le tome VI demande beaucoup de temps.

Ce VII^e volume contient une introduction, des lettres ou mémoires de Retz relatifs aux affaires de Rome (1662-1676) et 150 pages de pièces justificatives. M. Ad. Régnier a fait collationner, à deux reprises, le texte des documents publiés, il a pris soin d'annoter lui-même, au point de vue de la langue, toutes les pièces qui émanent du cardinal de Retz; c'est tout dire, et l'on peut être assuré que cette partie du travail est excellente. Reste la seconde, celle qui est l'œuvre personnelle de M. Chantelauze; mais la méthode suivie par M. C. ne parait pas aussi sûre que la méthode de M. Ad. Régnier. M. C. semble avoir pris le parti d'*ignorer* ce que certaines personnes ont pu faire dans ces derniers temps pour élucider les points obscurs de la vie de Retz; les observations qui lui ont été adressées par la *Revue critique* sont à ses yeux comme si elles n'étaient pas, et il en résulte, dès les premières pages de ce volume, un inconvénient fâcheux. M. C. publie, sur la curieuse affaire de la garde corse, en 1662, trois lettres de Retz dont une est intitulée *Réponse de M. le cardinal de Retz à la lettre du Sacré Collège* (p. 19). Mais qu'était-ce donc que cette lettre du Sacré Collège à laquelle répondait ainsi le cardinal? M. C. est obligé de dire qu'il n'a pas trouvé cette lettre, et il discute ensuite une assertion de Gui Joli (le plus suspect de tous les guides quand il s'agit d'étudier la vie de Retz), pour arriver à cette conclusion que le Sacré Collège avait sans doute écrit à Retz personnellement, ou du moins aux cardinaux français. Or la *Revue critique* du 3 mai 1879, relevant une erreur commise par M. C. au sujet de cette affaire, lui avait signalé, en termes bien précis, l'existence de la lettre du Sacré Collège. La *Revue* disait que c'était une lettre *ad absentes collegas*, c'est-à-dire une lettre circulaire adressée à tous les cardinaux absents pour solliciter leur intervention en faveur du cardinal Imperiale, et l'on ajoutait que cette lettre circulaire était transcrite *in extenso* dans un recueil inédit dont M. C. connaît bien l'existence. J'ai la lettre sous les yeux, ainsi que trois autres lettres du Sacré Collège au roi, au duc de Créquy et au cardinal d'Este; elle commence par ces mots : « *Quid a nonnullis Corsis militibus*, » et finit par ceux-ci : « *Datum Romae, 29 novemb. 1662, sub sigillis nostrorum in ordine priorum, sede plenâ.* » Cette lettre curieuse devrait figurer dans une édition définitive des œuvres de Retz, et l'on se serait fait un plaisir de la communiquer à M. Ad. Régnier.

Il semble donc que M. C. se soit un peu hâté de publier ce VII^e vol.; peut-être eût-il mieux fait d'en retarder la publication, d'autant plus qu'en lisant son introduction et ses notes, on constate un changement complet dans sa manière de juger le caractère et les actes du cardinal de Retz. M. C. affectait de mépriser son héros et ne manquait pas une occasion de le représenter comme un parfait hypocrite, non seulement

durant la Fronde, mais jusqu'à sa mort; il en vient aujourd'hui à reconnaître que « la disposition d'esprit de l'ancien rebelle » n'est plus la même dès 1662, et il est obligé d'ajouter, ce qui contredit ses affirmations antérieures : « Le chef des Frondeurs a fait place à un tout autre homme » (p. xxxv). C'est en effet ce qui résulte d'une étude attentive de la vie de Retz après 1655 ; plus M. Chantelauze avancera, plus il se convaincra que Mme de Sévigné, Turenne, Bossuet et bien d'autres encore au xviie siècle n'avaient pas si tort d'estimer et d'aimer l'ancien rival de Mazarin.

A. Gazier.

---

65. — **Journal d'un fourrier de l'armée de Condé**, édité, avec introduction et annotation, par M. le comte Gérard de Contades, vice-président de la Société historique et archéologique de l'Orne. Paris, Didier. In-8, xxx et 366 pp. 7 francs.

Ce *fourrier* est Jacques de Thiboult du Puisact (né le 14 novembre 1756 au manoir de la Rousselière, dans la paroisse de Beauvain, et mort le 14 février 1834), qui fut depuis député de l'Orne sous la Restauration, de 1820 à 1827. Jacques de Thiboult, officier démissionnaire en 1791, émigra en 1792 et s'engagea dans l'armée de Condé; chaque soir, dans les cantonnements après les marches et jusqu'au bivouac après le combat, il écrivait ses notes sur son carnet. Ces notes sont peu originales, mais elles sont exactes, consciencieuses, donnent les moindres détails sur le service, sur les allées et venues du prince de Condé, sur les ordres et les contre-ordres, etc.; Thiboult, dit M. de Contades, fut, en quelque sorte, le Dangeau de l'armée de Condé. Son journal commence en mai 1794 et se termine en novembre 1801. Thiboult, embrigadé dans la cinquième compagnie de l'infanterie noble, ne tarda pas à être nommé fourrier (août 1795); il combattit vaillamment à Oberkamlach et eut l'honneur de sauver le drapeau; il accompagna la petite armée lorsqu'après le traité de Campo Formio, elle passa de la solde de l'Angleterre à celle de la Russie et alla prendre ses cantonnements en Wolhynie (1799); plus tard, il fit partie de l'expédition qui mena le corps de Condé jusqu'en Suisse (combat de Constance) et en Bavière; il ne rentra en France qu'après le licenciement de 1801. Il avait le goût des vers latins et, pendant ses loisirs, il composait des strophes à la Santeuil tandis que son ami, le chevalier de Godey, composait des stances à la Parny. Au camp de Steinstadt, nos émigrés avaient formé une petite académie qui avait, dit M. de Contades, le mérite de les distraire des tristesses de l'heure présente. Mais, ajoute l'éditeur du Journal de Thiboult, la poésie n'était pas dans les vers, elle était dans les faits, elle était dans ce corps étrangement héroïque de gentilhommes soumis aux corvées et d'officiers redevenus soldats qui, commandés par des Condés de trois générations,

montraient, en composant des chansons de leur exil et en rimant des madrigaux après l'exercice, qu'ils étaient Français d'esprit... — On trouve, en appendice, une relation du siège de Maëstricht (1793) et un état de l'infanterie noble du corps de Condé au 1[er] février 1799. Une table alphabétique des noms propres — qui sera très utile — clôt cette intéressante publication, soigneusement éditée, sobrement annotée, et que devront consulter tous les curieux de l'histoire de l'émigration et de la Révolution. Si sec que soit le gentilhomme normand, il nous permet de suivre les « Condéens » dans leur vie intime comme dans leur lutte contre ceux qu'ils nomment les *Carmagnoles*, presque jour par jour, et parfois heure par heure.

C.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Ernest Leroux a publié un joli catalogue de ses publications, où nous relevons, parmi les ouvrages sous presse : la traduction du *Lalita Vistara*, par M. Ph. E. Foucaux (tome VI des « Annales du musée Guimet »); la traduction du *Yi-King* ou Livre des Changements; par M. Philastre; *Le mythe de Bacchus*, par M. Hignard; *Les dieux de l'Egypte dans l'empire romain*, par M. Rigollot, etc. (études qui doivent également paraître dans les Annales du musée Guimet). Dans la « Collection de contes et chansons populaires » vont paraître des *Contes indiens*, les trente-deux récits du trône ou les vertus héroïques de Vikramaditya, trad. du bengali par M. L. Feer, et des *Contes arabes*, traduits sur les textes originaux par M. René Basset; — dans la collection des « publications de l'école des langues orientales vivantes », un *Recueil de mémoires*, dus aux professeurs de l'Ecole des langues (MM. Barbier de Meynard, Carrière, Des Michels, H. Derenbourg, Leger, Miller, Picot, de Rosny et Ch. Schefer); *Les manuscrits arabes de l'Escurial*, décrits par M. H. Derenbourg (deux volumes); une *Chrestomathie persane*, composée de morceaux inédits, avec introduction et notes, par M. Ch. Schefer; l'*Histoire du bureau des interprètes de Pékin*, par M. G. Devéria; *Le livre sacré et canonique de l'antiquité japonaise, la Genèse des Japonais*, traduite sur le texte original et accompagnée d'un commentaire perpétuel, par M. Léon de Rosny; — dans la « collection slave », l'*Histoire des Bulgares* de C. Jireczek, traduite en français par M. Ernest Denis; — dans le « Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le xiii[e] jusqu'à la fin du xvi[e] siècle », les volumes III-XI, III. *Les Corte-Real et leurs voyages au Nouveau-Monde*, par H. Harrisse; IV. *Les navigations de Jean Parmentier*, p. p. Ch. Schefer (2 vols.); V et VI. *Christophe Colomb, son origine, sa vie, ses voyages, sa famille*, d'après des documents inédits tirés des archives de Gênes, de Savone, de Séville et de Madrid, par H. Harrisse; VII. *Le voyage et itinéraire de Oultremer* faict par frère Jehan Thenaud, maistre es ars, docteur en theologie et gardien des Frères Mineurs d'Angoulesme, et premiere-

1. P. 14 et à la table, lire *Beurath* et non « Beurath »; table, p. 364, lire *Windisch* et non « Windish ».

ment dudict lieu d'Angoulesme jusques au Caire (1512), p. p. Ch. SCHEFER; VIII. *Olderic de Pordenone*, moine voyageur en Asie au commencement du XIVe siècle, d'après deux mss. de la Bibliothèque nationale, par H. CORDIER; IX. *Vasco de Gama à Lisbonne*, en janvier 1501, récit inédit d'un témoin oculaire, texte, traduction et notes par H. HARRISSE; X. *Jean Sebastien del Cano*, sa lettre à Charles-Quint du 6 septembre 1527, décrivant le voyage de Magellan, p. p. H. HARRISSE; XI. *Nicolo de Conti*, récit de ses voyages en Asie, trad. pour la première fois en français, du latin de Pogge, par H. CORDIER (d'autres vols. sont en préparation : *Clavijo, Varthema, Verrazano, Sassetti, Marco Polo*, etc.); — la *Chronique de Nestor*, traduite du russe par M. L. LEGER; l'*Histoire de la littérature hollandaise*, par M. HEINRICH, doyen de la Faculté des lettres de Lyon; la traduction par M. J. C. MAGNABAL, du mémoire espagnol de M. Miguel Sanchez y Moguel sur *Calderon et Gœthe, le Magicien prodigieux et Faust*, etc. Citons encore une petite *Chrestomathie arabe*, suivie d'un vocabulaire, à l'usage des élèves de l'École des langues orientales vivantes, par MM. H. DERENBOURG et J. SPIRO; les *premiers éléments de la langue sanscrite*, par M. L. RODET; le fascicule II du *Rituel funéraire de Pamonth* et du *Procès d'Hermias*, par M. Eug. REVILLOUT; une *Sigillographie de l'Orient latin*, par M. SCHLUMBERGER.

— Le fascicule II des *Annales de la Faculté des lettres de Lyon* renfermera quatre articles : 1° *Stances sanscrites inédites*, tirées d'un manuscrit de la Bibliothèque universitaire de Lyon, texte et traduction par P. REGNAUD; 2° *Pasitèle et Calotès*, étude sur un traité de Pausanias et sur l'art gréco-romain au dernier siècle de la République romaine; 3° *Etudes de philologie française*, par M. CLÉDAT (questions de syntaxe et de prononciation, l'indicatif présent du verbe *devoir* dans les sermons de saint Bernard, quelques poésies du moyen âge); 4° *Herder orateur*, par M. HEINRICH.

— Parmi les prochaines publications de la « Société de l'histoire latine » sont sous presse : le tome II des *Itinera et descriptiones Terræ Sanctæ*, p. p. A. MOLINIER et C. KŒHLER, et la *Cronica de Morea*, p. p. MOREL-FATIO, et en préparation *Itinera et descriptiones*, tome III et IV, p. p. G. THOMAS; *Itinenarj italiani*, tome I, p. p. L. BELGRANO; *Itinera graeca*, tome I, p. p. V. GUERIN; *Récit versifié* de la première croisade, d'après Baudri de Dol, p. p. Paul MEYER.

— M. F. POUY, qui a déjà publié divers travaux sur les thèses et les almanachs historiés, vient de faire paraître, à Amiens, une étude historique et iconographique, intitulée : *Les anciennes vues d'optique*. C'est un sujet qui n'avait pas encore été traité jusqu'ici et il est loin d'être sans intérêt, comme le prouve la brochure que nous signalons.

— La *Bibliographie rochelaise*, œuvre posthume de Leopold DELAYANT, bibliothécaire de la ville de la Rochelle, vient d'être publiée par ordre du conseil municipal et par les soins de M. Georges MUSSET, archiviste paléographe et successeur de Delayant. (La Rochelle, Siret. In-8°, XIII et 437 p. 6 fr.) Cette bibliographie ne renferme pas la liste des ouvrages dus à des Rochelais ou imprimés à la Rochelle; elle contient uniquement l'indication et l'appréciation des ouvrages ayant trait à l'histoire de la Rochelle; on y trouve 1377 articles, dont quelques uns sont suivis de descriptions et d'analyses fort développées. M. Musset a dressé trois tables (des noms propres de lieux et de personnes; des ouvrages anonymes; des matières) qui seront très utiles.

— M. Eugène HALPHEN a publié — mais à huit exemplaires seulement — des *Lettres inédites du roi Henri IV à M. Paschal, ambassadeur au pays des Ligues grises 1608-1610*. (Jouaust. In-8°, 32 p. 1882.) Ces lettres, au nombre de dix, sont extraites d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale, fonds français, n° 10718, que

Paschal a intitulé « Registre des lettres que j'ai reçeues du Roy et de son Secrétaire d'Etat, et de celles que leur ay escrites. » Neuf de ces lettres sont signées de Henri IV et ajoutent de nouvelles informations à ce que nous savions déjà, surtout depuis le livre récent de M. Rott, sur les relations de la France et de la Suisse sous le règne du Béarnais. La dixième lettre est de Louis XIII; elle est datée du 18 mars 1610, et le jeune souverain annonce à l'ambassadeur la mort de son père, le « plus horrible et détestable parricide qui ait oncques esté perpétré, qui m'a percé le cœur, celui de la Roine Madame ma mére, comme de tous les François mes bons subjectz, d'une affliction et douleur plus amère et cuisante que je ne la vous puis représenter ». — M. Eug. Halphen vient de publier, en outre, d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, des *Lettres inédites du roi Henri IV au chancelier de Bellievre*, du 16 mars au 28 octocre 1604. (Jouaust. In-8°, 105 pp. 6 francs.) Nous reviendrons sur cette publication.

— La librairie Terquem annonce la mise en souscription d'une *Bibliographie des Bibliographies* par M. Léon Vallée, qui formera un volume in-8° de 900 pages, comprenant 7,000 numéros, au prix de 20 francs.

— Le *Bulletin pédagogique d'enseignement secondaire* a publié dans son n° 8 (22 février 1883) une notice, signée d' « un étudiant de dix-huitième année », sur la carrière philologique et pédagogique de M. Michel Bréal et sur l'influence considérable que l'éminent professeur a exercée sur l'œuvre du renouvellement des études grammaticales en France. L' « étudiant de dix-huitième année » se propose de donner, tous les mois, dans le *Bulletin pédagogique*, l'analyse du cours de grammaire comparée que M. Bréal professe, en ce moment, au Collège de France. Cette année, le cours a pour sujet, dans la leçon du lundi, l'exposition de la grammaire latine comparée aux autres dialectes italiotes et aux langues de la famille européenne, et, dans la leçon du vendredi, l'explication de la Loi des Douze Tables. L'analyse de cette double leçon sera, pour le *Bulletin pédagogique*, un grand élément de succès, et rendra d'utiles services aux professeurs de notre enseignement secondaire.

— L'Académie française, adoptant les conclusions du rapport de M. G. Boissier, sur le concours de philologie fondé par M. Archon-Despérouses, a partagé le prix de 4,000 francs ainsi qu'il suit : 1° 2,000 francs à M. Georges Bengesco pour son ouvrage intitulé : *Voltaire, bibliographie de ses œuvres* ; 2° 1,000 francs à M. Gazier, notre collaborateur, pour son *Choix des sermons de Bossuet*; 3° 1,000 francs à M. Ch. Livet pour ses éditions classiques de l'*Avare*, du *Misanthrope* et du *Tartufe*. L'Académie a, en outre, décerné une mention honorable à une étude sur le *Patois créole mauricien*, due à un natif de l'île Maurice, M. C. Baissac.

— L'Académie des beaux-arts a fixé le sujet du prix Bordin (3,000 fr.) pour l'année 1885 : « Des mélodies populaires et des chansons en France du commencement du XVIe siècle à la fin du XVIIIe, en résumer l'histoire, en définir le caractère et les différentes formes au point de vue musical, déterminer le rôle qu'elles ont joué dans la musique religieuse et dans la musique profane. » Les mémoires devront être déposés avant le 31 décembre 1884.

— Le mercredi 28 février, à neuf heures du soir, M. Francis de Pressensé a fait à la Société historique, cercle Saint-Simon, une conférence sur *M. Gladstone*.

— Le général Thibaudin, ministre de la guerre, adresse aux généraux commandant les corps d'armée une circulaire au sujet de la souscription pour l'érection d'une statue au général Chanzy « sur une des places de la ville de Vouziers, où est né cet illustre général ». — Le général Chanzy est né, non pas à Vouziers, mais à *Nouart*, village du canton de Buzancy, le 18 mars 1823.

ALLEMAGNE. — M. Rud. Westphal, l'auteur de la « *Metrik der Griechen im*

Vereine mit den übrigen musischen Künsten », vient de faire paraître à Leipzig un nouvel ouvrage, importante contribution à l'histoire de l'ancienne musique grecque : « *Aristoxenus von Tarent, Melik und Rhythmik des classischen Hellenenthums*, übersetzt und erlæutert ». (Ambr. Abel. 1883, LXXIV, 508 p., in-8.) Ce volume sera suivi prochainement d'une édition nouvelle, avec apparat paléographique, de tout ce qui nous reste d'Aristoxène. Il ressort de cette publication, entre autres résultats notables, que le manuscrit de Strasbourg qui contenait les *Eléments harmoniques* et qui a péri en 1870 durant le bombardement de cette ville (manuscrit signalé pour la première fois et déjà mis en œuvre par notre collaborateur Em. Ruelle), se place aux premiers rangs parmi les vingt et quelques exemplaires de ce texte.

— M. le Dr Tomaszewski, de Vienne, a rapporté d'Ancyre pour le compte du musée de Berlin le moulage en plâtre de la fameuse inscription grecque et latine connue sous le nom de testament d'Auguste et dont la dernière édition avait été donnée par M. Perrot dans son *Exploration archéologique de la Galatie* (reproduite par M. Mommsen dans ses *Res gestae divi Augusti*, Berlin, 1865, in-8). A l'aide de ce moulage, qui est très bien venu, on pourra compléter en quelques endroits la lecture de l'inscription. M. Mommsen en profitera pour rééditer ses *Res gestae*.

— Le gouvernement prussien a institué, depuis octobre 1882, dans l'université de Berlin, des cours sur la technique et l'administration des chemins de fer. La même mesure vient d'être appliquée pour les universités de Breslau et de Bonn.

— La 3e livraison du VIIe volume du grand *Deutsches Wœrterbuch* commencée par les frères Grimm vient de paraître ; elle est due à M. M. Lexer et renferme de *Narrenwesen* à *Neigen*, les mots suivants : *Nase, Natur, Nebel, neben, nehmen, Neid*, etc.

— Le 7 février est mort à Frisbourg en Brisgau l'historien Joseph Bader. Il était né en 1805 à Thiengen, près de Waldshut ; il fit ses études de théologie, puis de droit à l'Université de Fribourg, et se voua presque exclusivement à l'histoire du grand duché de Bade. Il avait publié en 1837 une *Badische Landesgeschichte* qui lui valut un emploi aux Archives d'Etat, à Carlsruhe, et le grade de docteur de l'Université de Fribourg. En 1854 il fut nommé « Archivrath ». Il dirigeait le recueil périodique *Badenia*, consacré à l'histoire et à la géographie du pays de Bade. Il avait, il y a deux ans, quitté Carlsruhe pour Fribourg ; il travaillait à une histoire de cette dernière ville. Le premier volume de cette *Geschichte von Freiburg* est déjà imprimé ; le deuxième et dernier sera, dit-on, bientôt mis sous presse.

ÉTATS-UNIS. — M. James G. Blaine prépare, sous le titre de *Twenty years of Congress, from Lincoln to Garfield*, une histoire de la législature des États-Unis de 1861 à 1881.

— Les éditeurs Appleton annoncent une *History of the people of the United States, from the Revolution to the Civil War*, du professeur John Bach M' Master ; l'ouvrage aura cinq volumes.

— Les mêmes éditeurs viennent de publier le premier volume d'une nouvelle édition de l'*History of the United States*, de Bancroft. L'œuvre de révision a été considérable; la distribution des chapitres a été modifiée, et le nombre des volumes ramené de douze à six. Bancroft est aujourd'hui dans sa quatre-vingt-troisième année; comme Macaulay, il est né en 1800; il a cinq ans de moins que Ranke, qui est né en 1795, la même année que Carlyle.

— Le nombre total des livres et nouvelles éditions parus en 1882 aux États-Unis atteint le chiffre de 3,472.

GRANDE BRETAGNE. — Va paraître à la fin du mois la traduction des *Yashts*, formant le XXIIIe volume des *Sacred Books of the East* et le second volume de la

traduction de l'Avesta, par notre collaborateur, M. James Darmesteter. Cette traduction des Yashts diffère de celles qui l'ont précédée par l'emploi de traductions indigènes (pehlvies, sanscrites et persanes) qui n'ont pas encore été utilisées par les savants européens, et par une comparaison plus approfondie des Yashts avec le Shah Nameh.

— La « Clarendon Press » a entrepris d'imprimer et de publier le Catalogue des manuscrits de la bibliothèque du couvent du Mont Sinaï, catalogue rédigé par M. Gardthausen, de Leipzig, et comprenant plus de 1,300 numéros.— Elle vient de publier également le fragment de l'édition princeps de l'Epître de Barnabé, imprimée à Oxford en 1642 sous la direction de l'archevêque Ussher et conservée à la Bodléienne (avec une dissertation de feu J. H. Backhouse sur l'histoire littéraire de l'ouvrage).

— L'*Athenaeum* se plaint que l'Angleterre « où les poèmes de Virgile sont probablement beaucoup plus lus et appréciés qu'ailleurs » soit à peine représentée sur la liste des souscripteurs au monument que Mantoue, *Mantua Virgilio gaudens*, élèvera prochainement au chantre de l'*Eneide*. De pauvres universités et de pauvres écoles du continent, dit la revue anglaise, ont plus donné pour honorer la mémoire du grand poète qu'Oxford et Cambridge, que Harrow et Eton. L'*Athenaeum* rappelle qu'on peut envoyer le montant des souscriptions aux consulats, légations et ambassades d'Italie.

— M. J. A. Symonds a terminé un ouvrage sur les auteurs dramatiques au temps d'Elisabeth.

— Une *History of London*, en deux volumes, doit prochainement paraître chez l'éditeur Stanford; elle sera accompagnée de cartes et de fac-similés; l'auteur est M. Loftie.

— Deux volumes nouveaux paraîtront bientôt dans la belle collection des « English men of letters » publiée par la librairie Macmillan : *Fielding*, par M. Austin Dobson, et *Sheridan*, par Mrs. Oliphant.

ITALIE. — Le tome IV de la *Storia della monarchia piemontese*, de M. Nice Bianchi, doit bientôt paraître — ou paraît en ce moment — à la librairie Bocca frères ; il étudie la période comprise entre les années 1773 et 1861.

— Sous le titre *la Scuola romana* paraît à Rome une revue mensuelle, organe de l'Université romaine; le directeur de cette revue est M. Cugnoni.

RUSSIE. — L'Académie impériale de Saint-Pétersbourg a décerné, cette année, les prix Ouvarov aux ouvrages suivants : Rovinsky, *L'imagerie russe populaire*, 5 volumes avec atlas. — Tolstoï, *Les anciennes monnaies russes de la grande principauté de Kiev*. Parmi les questions mises au concours par l'Académie, nous signalons les suivantes qui ont un intérêt pour l'histoire générale : *Explication des récits d'Hérodote et des autres anciens écrivains concernant les Scythes. — De l'art scythique, d'après les découvertes faites jusqu'ici. — Histoire de la navigation chez les Slaves jusqu'au* XIII*e siècle. — Commentaire sur les traités conclus entre les grands princes de Kiev et Byzance au* X*e siècle.*

— D'après certains journaux, l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg aurait demandé au gouvernement russe un subside annuel de 5,000 roubles pour entreprendre sa publication des manuscrits inédits que renferment ses archives; ce sont surtout des documents du XVIIIe siècle, entre autres la correspondance des académiciens avec les savants étrangers et les matériaux relatifs aux expéditions de Pallas, de Müller, de Messer-Schmidt, etc.

— Parmi les publications récentes, on nous cite : Kolmatchersky, L'épopée des animaux. Ce mémoire de 300 p., publié dans les mémoires de l'Université de

Kazan, est une thèse soutenue devant cette université. — J. Tsvietaiev, Voyage en Italie pendant les années 1875 et 1880. (Moscou, librairie Vasiliev.) L'auteur, dont on a étudié ici même les travaux sur les dialectes italiques, s'est surtout occupé des anciennes institutions. — Dragomanov, Les chants politiques du peuple ukrainien (en petit russien, 1re partie, Genève, Georg éditeur). Nous rendrons compte de cet ouvrage quand la seconde partie aura paru.

SLAVES MÉRIDIONAUX. — L'Académie d'Agram vient de désigner M. Budmanni, de Raguse, pour continuer le grand dictionnaire serbo-croate interrompu par la mort de son auteur M. Danicic.

— Par ordre du ministre de l'instruction publique, le travail de M. Louis Leger, *Esquisse sommaire de la mythologie slave*, vient d'être traduit en serbe dans la Revue officielle du ministère (*Prosvetni Glas*, 21e livraison). Cette traduction est reproduite dans la revue de Raguse, *Slovinac* (no du 1er janvier). Le *Prosvetni Glas* fait remarquer que le mémoire de notre collaborateur est le seul travail capable de redresser les erreurs qui se transmettent d'un livre scolaire à l'autre dans tous les pays slaves.

SUISSE. — M. Ed. Rott, dont nous avons récemment annoncé l'ouvrage sur *Henri IV, les Suisses et la Haute-Italie*, a adressé au Conseil fédéral un rapport d'après lequel il aurait relevé dans les dépôts publics de Paris, Archives des affaires étrangères, Archives nationales, Bibliothèque nationale, etc., pour les années 1440-1610, 7,500 pièces des ambassadeurs de France en Suisse; sur ces 7,500 pièces, il y a 4,500 dépêches, et 3,000 autres papiers.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 mars 1883.

M. Hauréau continue la second lecture de son mémoire sur quelques chanceliers de l'église de Chartres.

M. Oppert lit une note intitulée : *Deux très anciens textes de la Chaldée*. Ces textes sont deux inscriptions de la collection de Sarzec, au musée du Louvre. La première émane d'un roi de Sirtella, dont le nom ne peut, dans l'état actuel de nos connaissances, être lu phonétiquement; provisoirement et en faisant abstraction de la vraie prononciation, qui nous est inconnue, on peut transcrire ce nom par *Ur-Ninâ*. M. Oppert traduit ainsi ce texte :

« Ur-Ninâ, roi de Sirtella, fils de Haldu, a fait le temple de Ninsah.
« Il a fait le palais.
« Il a fait le temple de Ninâ.
« Il a fait le *ki-niz*.
« Il a fait le... (ba) de sa maison.
« Il a fait le temple d'Istar.
« Il a fait le temple du Burin.
« Il en a fait un semblable (un frère).
« Il a fait une construction qui les relie.
« Il a fait le temple de la déesse Masip.
« Il a fait.....
« Il a fait la montagne du temple de Ninsah.
« Il a fait les 70 images de serpent de cette maison, en des ouvrages de Maggan, 10 (ou un autre chiffre) vases, et les portes en airain.
« Il a fait le mur d'enceinte de Sirtella.
« Il a fait sa statue.
« Il a..... deux.....
« Deux..... »

Les trois dernières lignes ne peuvent être déchiffrées.

La seconde inscription est presque tout entière inintelligible. Toutefois, d'après quelques fragments que M. Oppert est parvenu à déchifirer, elle semble contenir une sorte de prière.

M. Senart commence la lecture d'un mémoire intitulé : *l'Inscription sanscrite cambodgienne de Srey-Santhor.*

Ouvrages présentés : — par M. Maury : *Œuvres de A. Longpérier, membre de l'Institut*, réunies et mises en ordre par H. Schlumberger, t. II ; — par M. Wallon au nom de M. Desjardins : 1° Vaissier (Alfred), *les Poteries estampillées dans l'ancienne Séquanie* ; 2° *Bulletin trimestriel des antiquités africaines*, publié par J. Poinssot et L. Demaght, fasc. 3 ; — par M. Barbier de Meynard : 1° *Relation* de Sidi Brahim de Massat, traduite sur le texte chelha et annotée per René Basset; 2° Sauvaire (H.), *Lettres sur quelques dirhams inédits de la dynastie des Seldjoukides* ; 3° Guyard (Stanislas), *le Divan de Beha ed-din Zoheir*, variantes au texte arabe; — par M. d'Hervey de Saint-Denys : *Tam tu kinh ou le Livre des phrases de trois caractères, avec le grand commentaire de* Vuong Tan Thang, texte, transcription annamite et chinoise, explication littérale et traduction complètes par Abel des Michels ; — par M. Delisle : 1° Beaurepaire (Ch. de), *Notes historiques et archéologiques concernant le departement de la Seine-Inférieure et spécialement la ville de Rouen*; 2° Delaville Le Roulx, *Archives de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem* ; — par M. Senart : 1° Bunyiu Nanjio, *a Catalogue of the Chinese translation of the Buddhist Tripitaka* ; 2° Bouche (l'abbé), *les Noirs peints par eux-mêmes* (recueil de proverbes africains; premier fascicule des publications de la Société de Saint-Jérôme, fondée pour publier les travaux philologiques des missionnaires).

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 21 février 1883.

M. Nicard donne lecture d'une lettre de M. Clément Duvernoy relative à la statuette récemment découverte à Mandeure. Cette statuette représente, non pas, comme on l'a dit, un Jupiter, mais bien un Neptune; elle a été trouvée par un jeune homme du village qui creusait près du pont. La Société d'émulation de Montbéliard ne dispose malheureusement que de ressources très limitées, et il est à craindre qu'elle ne réussisse pas à fixer, dans un musée, une œuvre d'art pour laquelle on a déjà offert des sommes assez élevées.

M Ulysse Robert communique à la Société le résultat de ses recherches sur la roue des Juifs au moyen âge.

M. Chabouillet lit un mémoire sur l'empreinte d'une monnaie frappée en 1373 à Moirans (Jura) par l'abbé Guillaume II, de la maison de Beauregard. Cette empreinte, conservée au Cabinet de France, fait connaître une variante du franc du même abbé dont le premier et unique spécimen a été trouvé à Paris, rue Vieille-du-Temple, en 1882.

M. l'abbé Thédenat, revenant sur le poids de bronze communiqué à la Société par M. Mowat, annonce que ce petit monument, d'après les récentes découvertes de M. François Lenormant, provient d'Ostuni, non de Canosa. Ostuni est une ville de la province de Lecce (terre d'Otrante); la découverte qui y a été faite tend à confirmer l'opinion que cette localité est identique au municipe de Stulnini, mentionné par Pline et Ptolémée.

M. de Villefosse annonce qu'il a reçu de M. Demaeght, commandant de recrutement dans la province d'Oran, une notice sur une intéressante borne milliaire, appartenant au règne de Philippe et probablement à l'année 244; l'inscription qui y est gravée montre que c'est une des bornes de la voie romaine de Portus Magnus à Cæsarea.

M. de Villefosse signale, en outre, une inscription votive latine découverte sur le mont Beuvray par M. Bulliet, au sommet d'un mamelon de roche vive. Il a très certainement existé au mont Beuvray un *sanctuaire* païen. L'étude des monnaies qui y ont été recueillies prouve que ce temple a été ruiné à la fin du IVe siècle, à l'époque de la mission de saint Martin.

M. de Laurière communique l'empreinte d'une monnaie envoyée de Portugal par M. de Veiga. Cette pièce porte à la face l'inscription ÆSVRI, nom d'une localité mentionnée dans l'itinéraire d'Antonin et en établit l'orthographe définitive.

E. Müntz.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 19 Mars — 1883

66. — **The Vazir of Lankuran,** a persian play, edited with a grammatical introduction, a translation, copious notes and a vocabulary, etc. by W. H. D. HAGGARD and G. LE STRANGE. London, Trübner, 1882. 1 vol. in-12.

Une comédie persane! Voilà assurément une nouveauté, un régal offert à la curiosité des lettrés. Est-ce à dire que les premières ébauches dramatiques de la Perse nous soient absolument inconnues? Ce serait aller trop loin. Le *Taaziè* ou mystère religieux qui a pour thème obligé les malheurs de la famille d'Ali a été déjà analysé dans ses traits essentiels. M. de Gobineau en a donné une étude spirituellement écrite et une traduction quelque peu embellie dans ses *Religions et philosophies de l'Orient*. Plus récemment M. Chodzko a traduit avec plus de fidélité que de charme cinq ou six de ces mêmes mystères tirés du recueil dont il a enrichi la Bibliothèque nationale. Ces élucubrations de la piété schiite se peuvent recueillir à leur source, car elles sont nées d'hier, au moins dans leur plus récente rédaction, et je crois même qu'on peut assigner une date presque contemporaine à leur apparition sur la scène, ou, pour mieux dire, sur la place publique. Il y a là, comme l'a fait remarquer M. de Gobineau, matière à de curieuses analogies, à de fécondes comparaisons avec le mystère chrétien.

Mais la comédie existe-t-elle en Perse ; y a-t-elle même un nom? On cite, il est vrai, le *temacha* « spectacle », le *taklid* « imitation », mais ces deux mots arabes ne s'appliquent qu'à des joyeusetés de tréteaux, aux farces du *Karagueuz* iranien, tout aussi cynique mais plus spirituel que son homonyme osmanli. On possède aussi quelques saynètes à deux ou trois personnages, comme celle des *Jardiniers* dont M. Chodzko a donné le scenario dans l'introduction de son *Théâtre persan* (p. XII) ; mais qu'il y a loin de là à la comédie proprement dite, soit de mœurs, soit d'intrigue! Une pareille tentative est-elle possible ; a-t-elle quelque chance de vie dans cet étrange milieu de rigorisme religieux et de divagations mystiques? C'est dans ces dispositions sceptiques que j'ai ouvert le joli volume que MM. W. Haggard et G. Le Strange viennent de publier ;

après l'avoir lu, je persiste plus que jamais dans mes convictions négatives. Et tout d'abord, la comédie qu'ils nous donnent accompagnée d'une traduction anglaise, n'est elle-même qu'une traduction faite par un certain *Mirza Djâfer* sur l'original écrit en turc de l'Azerbaïdjân. L'auteur véritable est un capitaine au service de la Russie, *Mirza Feth-Ali*, fils de je ne sais quel molla de village (*akhônd-zadèh*). Les éditeurs anglais n'en ont parlé que par ouï-dire et d'après la préface persane. Plus heureux qu'eux, j'ai pu consulter le texte primitif, grâce à la libéralité de M. C. Schefer dont la riche bibliothèque renferme une infinité de curiosités littéraires qu'on chercherait vainement en Orient. C'est un recueil de six comédies[1] imprimées à Tiflis en 1858. L'étude attentive du texte turc me permet d'affirmer que le traducteur persan a accompli sa tâche avec une conscience scrupuleuse : il suit pas à pas, et mot pour mot, le texte qu'il a sous les yeux, quitte à paraphraser de temps à autre une phrase qui ne lui semble pas assez claire. Il ne s'est permis dans cette comédie que deux changements d'une certaine importance. Il a substitué le nom de Lenkerân, ville de Guilân, à celui de *Serab*, bourgade peu importante, qui d'ailleurs n'est pas sur le bord de la mer, ce qui rend très invraisemblable la scène du naufrage. Peut-être l'auteur a-t-il voulu écrire *Sîraf*, ville du golfe Persique. L'autre innovation due au Mirza persan est un long et pompeux discours que débite le héros du drame à la fin de la pièce : c'est un morceau dans le goût de la littérature sassanide, sur les devoirs d'un bon prince, etc.

Quant au recueil lui-même, voici comment la préface turque en explique l'origine. En 1850, le prince Waranzoff, gouverneur du Caucase, fit construire un théâtre à Tiflis. Le capitaine Feth-Ali imagina d'écrire pour la scène nouvelle quelques pièces empruntées aux mœurs de la Perse et du Caucase. Mais tout, dans son avant-propos, trahit le désir de copier le théâtre européen. Les éloges que l'auteur prodigue à l'art dramatique d'Occident, le sérieux avec lequel il développe le vieil adage de la rampe « castigat rîdendo mores », les instructions qu'il donne aux lecteurs sur la mise en scène, le jeu des acteurs et les règles de la déclamation, toutes choses inconnues dans son pays, n'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour révéler la marque d'origine ? La meilleure preuve est encore celle que fournit l'analyse du libretto.

Mirza Habîb est le ministre du Khân de Lenkerân, ville située sur le littoral de la mer Caspienne. Pour augmenter son crédit auprès du prince, il lui destine la main de la belle Nissa-Khanum, belle-sœur du Mirza. Mais la jeune fille n'a de tendresse que pour Timour-Agha, neveu du Khân et dépossédé par celui-ci de l'héritage paternel. Ce Timour est

---

1. En voici les titres que je traduis sur le texte turc : 1° *Molla Ibrahim* ou l'alchimiste ; 2° *Monsieur Jourdan* le botaniste et le derviche *Mest-Ali-Chah*, le célèbre enchanteur ; 3° le *Divan-Beyi* ; 4° Le *Vizir du Khân de Serab* (la traduction persane dit de « *Lenkerân*) » ; 5° *L'avare* ; 6° *Les avocats*. Le volume se termine par une histoire romanesque qui se passe sous le règne de Chah-Abbas.

un brave à tous crins qui ne connaît pas plus d'obstacles que Roustem, son aïeul iranien. Dès le premier acte, il pénètre, on ne sait comment, dans l'appartement particulier, dans l'*endèroun* du vizir. Pendant qu'il présente ses hommages à sa jeune maîtresse, il est surpris d'abord par la doyenne des femmes du vizir et ensuite par le ministre lui-même, ce qui donne lieu à des quiproquos assez divertissants. Le vizir qui, dans ses allées et venues, s'est meurtri le genou, commence par faire bâtonner son intendant; l'exécution a lieu en plein théâtre. Après quoi, le dignitaire offensé va porter plainte au tribunal du Khân. Le troisième acte est le plus réussi. La scène représente la salle d'audience (*talar*) du gouverneur. On introduit devant lui deux ou trois pauvres hères dont il juge les différends avec autant de sans-gêne, mais moins de bonhomie que Sancho Pança. Survient le vizir qui demande hautement justice de l'affront fait à son harem. Le Khân, enchanté de trouver ainsi l'occasion de se défaire de Timour-Agha, dont la bravoure et la popularité l'inquiètent, ordonne à ses *ferrachs* (valets et huissiers) d'arrêter le coupable. Timour tire un pistolet de sa ceinture, tient les gardes en respect et, profitant du désarroi général, s'éloigne sans être poursuivi. Insouciant du péril qui le menace, le héros retourne dans le harem du vizir. Le temps presse ; il sait que sa tête est mise à prix ; il n'y a plus à hésiter, il propose à Nissa-Khanum de fuir avec lui. La donzelle accepte avec joie, mais au moment où le couple amoureux va s'envoler, le vizir paraît sur le seuil de la maison. Un confident avertit les fugitifs : Timour veut tout braver ; il cède cependant aux sollicitations des dames du harem et se cache derrière un rideau.

Ici se place une scène bouffe, ou plutôt un stratagème comique qui remonte aussi haut que les plus anciens contes indiens. Une bonne vieille grand'mère dévouée aux amoureux raconte au vizir qu'elle vient de consulter un sorcier et que, pour que le projet de mariage de Nissa avec le Khân se réalise, il faut que le vizir donne sa tête. Le bonhomme tressaute épouvanté ; mais tout s'explique, il s'agit simplement de la mesure de sa tête. On apporte une marmite dont on le coiffe jusqu'au menton. Pendant qu'il essaye de s'en débarrasser, Timour sort de sa cachette et s'esquive. Malheureusement les issues sont gardées : il tombe entre les mains des *ferrachs* qui ont ordre de le ramener mort ou vif. La situation tourne au tragique. Le prisonnier est décidé à vendre chèrement sa vie ; le sang va couler ; les femmes crient et sanglottent ; le vizir tremble de tous ses membres. Tout à coup des vivats retentissent au-dehors. Le grand-maître des cérémonies escorté d'officiers se présente devant Timour-Agha, se prosterne à ses pieds et le salue du titre de *Khân*. Le destin a tout arrangé pour que le crime soit puni et la vertu récompensée sur les bords de la Caspienne comme à l'Ambigu. Le prince usurpateur vient de périr dans une tempête pendant une promenade qu'il faisait sur son yacht de plaisance. Timour écoute tout cela avec l'impassibilité d'un vrai fataliste musulman ; après quoi il débite

à ses nouveaux sujets ce long discours sur les devoirs de la royauté qu'on croirait tiré du *Kar-namèh* d'Ardéchir, le Salomon sassanide. Et ici le style, jusqu'alors vulgaire et même plat, s'ennoblit avec la pensée en périodes sonores et rythmées. La tirade terminée, Timour accorde une amnistie générale et sort au milieu des acclamations de la foule. Le pauvre diable de vizir demeure seul, abasourdi, confondu et dépouillé des fonctions officielles dont il faisait un si triste usage. Le rideau tombe.

Tel est le premier spécimen connu de l'art comique dans le Caucase. L'inexpérience de l'auteur saute aux yeux. Il met, par exemple, en scène au premier acte des personnages qui n'auront plus de part à l'intrigue. Ses deux amants sont assez ridicules : Timour est un matamore qui ne songe qu'à pourfendre et à massacrer, la belle Nissa ne sait que gémir. Mais le personnage qui donne son nom à la pièce est, en revanche, assez finement étudié. Avare, ambitieux, rusé et poltron, c'est le vrai fonctionnaire persan. Le Khân, son maître, est pris, lui aussi, sur le vif. Si le dramaturge a voulu égayer son public aux dépens de ces odieux petits despotes dont l'Orient fourmille, il y a pleinement réussi, tout en évitant de tomber dans la charge grossière. Quelques scènes du premier et du troisième acte respirent une franche gaîté et un comique de bon aloi. Le temps m'a manqué pour lire les autres pièces du recueil, mais, à en juger par celle-ci, il y a chez cet officier improvisé auteur dramatique un instinct théâtral remarquable et d'heureuses aptitudes.

Néanmoins, je le répète, cette œuvre, turque d'allure et de langage, ne peut être considérée que comme un pastiche européen. Tout chez elle décèle cette origine : procédés scéniques, arrangements, détails de mise en scène, etc. La pièce ne paraît pas avoir été jouée même à Tiflis, elle le sera encore moins à Téhérân. L'extrême susceptibilité des Persans en ce qui touche la vie du harem en rendra de longtemps l'exhibition impossible. Je dis de longtemps, car un jour viendra peut-être où, sous l'influence toujours croissante du *Babysme,* une crise sociale peut se produire qui fera éclore la comédie de mœurs avec d'autres innovations plus importantes. Jusqu'à nouvel ordre, la traduction du Mirza persan, imprimée à Téhérân en 1874, risque d'avoir peu de lecteurs. Mais, pour être injouable, elle n'en est pas moins curieuse à double titre : comme peinture d'une civilisation peu connue et comme spécimen de la langue vulgaire. C'est ce second mérite qui paraît avoir frappé surtout les traducteurs anglais. Leur introduction, très sobre de considérations sur le théâtre persan, est, en quelque sorte, un abrégé grammatical de la langue parlée aujourd'hui en Perse. Le caractère essentiel de l'idiome moderne, et peut-être ne l'ont-il pas assez mis en relief, est l'absence des particules, souvent des prépositions, la suppression fréquente du *kéh* relatif et quelques autres particularités dont M. J. Darmesteter a donné l'explication dans le tome I[er] de ses *Etudes iraniennes* (Essai de grammaire historique). Les observations de MM. H. et L. S. sur la phonétique persane, sur l'emploi de l'*izafet*, l'accentuation, etc., ont été recueillies aux

sources et sont d'une justesse parfaite. Leur vocabulaire est dressé avec soin et rend compte de beaucoup d'expressions et d'idiotismes vulgaires qui ont échappé jusqu'ici aux lexicographes. Il eût été bon, cependant, de signaler les mots turcs épars dans le dialogue; c'était une distinction utile à faire dans un livre destiné aux débutants. Voici quelques-uns de ces mots : *ichik aghasseu,* litt. « officier du seuil », espèce de chambellan ou maître des cérémonies ; — *badjeu* « sœur », terme d'amitié que les Turcs donnent à leur femme et non pas *to any woman*, comme le dit le vocabulaire ; — *deukmèh* « bouton » osmanli : *deuïmèh ; — sevgulu* « aimé, favori » osmanli : *sevguili ; — qaïq* « bateau » ; — *queurmeuz* « rouge »; *qoul* « épaule » osmanli : *qol* « bras »;— *yavach* « doucement ».

Le texte persan est imprimé et relu avec soin ; je n'y relève qu'un petit nombre de fautes, la plupart typographiques. A celles qui ont déjà été signalées ici [1] il faut ajouter les suivantes : p. 12, *guelbîz*, lisez *guelbîr ; — ibid., qabanet* ; lisez *qourbanet ;* — p. 20, *moustarib*, lisez *mouzhtarib* « inquiet » ; — p. 23, *koul*, lisez *qoul* par un *qaf; —* p. 27, lisez *khalas* par un *kha ;* — p. 34, le *ra* est tombé dans le mot *bi-muruwat* « inhumain » ; — p. 51, lisez *choghl* par un *chîn*, — p. 52, *âïendèh* au lieu de *âïend*.

En résumé, le petit livre que MM. Haggard et Le Strange viennent de publier a droit à nos remerciments : il donne plus qu'il ne promettait et dépasse assurément le cercle des lecteurs auxquels il était destiné. Les uns, étudiants ou voyageurs, y trouveront un manuel excellent de la langue vivante, un modèle en action de l'idiome populaire, exact, varié, amusant et qui laisse bien loin tous les guides de conversation passés et futurs. D'autre part, le public lettré goûtera ces peintures de mœurs exotiques, tracées par un pinceau naïf et sincère. Enfin la découverte d'un exemplaire du texte turc original est une facilité de plus pour la publication du recueil entier.

Toutes ces raisons, je l'espère, encourageront les deux orientalistes anglais à poursuivre une entreprise dont le début est aussi heureux.

A. Barbier de Meynard.

---

67. — **Fortis Etruria.** Origines étrusques du droit romain. Première étude, par C. Charles Casati, conseiller à la cour d'Orléans. Paris, Firmin-Didot et Maisonneuve. 1883. 15 p. in-8.

L'auteur soutient non sans vraisemblance que *Lar* (ou *Lars*) était chez les Etrusques un simple prénom, nullement le titre d'une dignité; sa discussion est malheureusement menée sans précision et sans rigueur. Il applique la même thèse au terme *Lucumo :* ici les inconvénients d'une méthode imparfaite se font sentir davantage. M. Casati rejette sans façon un témoignage formel de Servius, parce que c'est

1. Voir *Revue critique*, décembre 1882, p. 517.

« une sorte d'auteur anonyme, » et qu'il a été publié sous son nom « un grand nombre d'annotations douteuses que l'on a appelées assez justement *la masse de Servius* ». Si M. Casati avait pris la peine de consulter pour ce passage de Servius (*Aen.*, II, 278) la seule édition qui compte aujourd'hui, celle de M. Thilo (Lipsiae, 1878), il aurait été averti par une disposition typographique des plus claires que les mots *duodecim lucumones, qui reges sunt lingua Tuscorum* sont de Servius lui-même, non de l'un des pseudo-Servius jadis mêlés dans la « masse ». La raison qu'il tire de la date trop basse de Servius [1] est peu probante; d'abord parce que Servius est ordinairement l'écho d'un écrivain plus ancien et mieux renseigné, ensuite parce que déjà Varron avait dit *lucumones* pour désigner les autorités étrusques dont Romulus avait sollicité l'alliance (Servius, *Aen.*, V, 560). Il faudrait, pour réfuter un tel témoignage, une argumentation autrement serrée. L'impression est très coquette, mais très incorrecte.

Cette *première étude* témoigne d'une curiosité étendue et d'une critique naturellement judicieuse; elle témoigne aussi d'une inexpérience dans le maniement des sources, fort excusable, mais qui portera préjudice aux *Etudes* suivantes si l'auteur ne s'en méfie.

Louis HAVET.

---

68. — **Acta Imperii inedita saeculi XIII.** Urkunden und Briefe zur Geschichte des Kaisereiches und des Koenigreiches Sicilien in den Jahren 1198 bis 1273, herausgegeben von Eduàrd WINKELMANN. Innsbruck, Wagner, 1880, x-893 p. gr. 8°. Prix : 37 fr. 50.

C'est un riche butin scientifique que nous présente ici M. Winckelmann, l'historien bien connu de *Frédéric II* et des *Derniers Hohenstaufen*. En fait de documents inédits, il a réuni dans ce volume de près de neuf cents pages : 1° toutes les pièces qu'il a trouvées lui-même, au cours de plusieurs voyages faits en Italie; 2° celles que M. le professeur Ficker lui a généreusement cédées de ses propres collectanées; 3° celles déjà réunies pour les *Monumenta* de Pertz, en tant que relatives à la période commençant à la mort de Henri VI et se terminant à l'avénement de Rodolphe de Habsbourg. Il y a là plus d'un millier de documents glanés après Huillard-Bréholles, Ficker, Boehmer, etc. En outre, M. W. nous a donné un texte plus correct d'un certain nombre de pièces déjà publiées, mais d'une façon très peu satisfaisante, avant son propre travail. Les *Acta imperii* font suite au recueil portant le même titre, de M. Stumpf-Brentano, recueil qui s'arrête en 1198, et doivent tenir lieu provisoirement, au dire de l'éditeur, du volume des *Monuments*

---

1. Comment M. Casati a-t-il pu imprimer qu' « Aulu Gelle (!) et Macrobe en parlent avec certains détails ».

qui contiendra quelque jour les *Documents* du XIII[e] siècle. Comme ce jour est encore fort éloigné, nous ne pouvons que remercier M. W. d'avoir pris sur lui le fardeau du présent travail, tout en le trouvant bien modeste de n'accorder qu'une valeur provisoire à un labeur d'une telle étendue et fait avec un soin si consciencieux. Les *Actes de l'empire* de M. W. se partagent en trois groupes. Le premier comprend les actes émanant des empereurs et des rois eux-mêmes, réunis pour la durée de chaque règne. Le second renferme les documents se rapportant à l'histoire de l'empire *(acta ad imperium spectantia),* mais qui ne sont point sortis de la chancellerie du souverain. Le troisième groupe enfin se rapporte exclusivement aux affaires de Sicile. La majorité des documents est donnée d'après les pièces originales ; un certain nombre cependant n'ont pu être collationnés par l'éditeur, qui n'en répond point avec la même assurance. On rencontre au bas de chaque pièce l'indication de sa provenance, les variantes, s'il y a lieu, et quelques notes des plus indispensables. Sous ce rapport, il faut regretter que M. W. n'ait pas ajouté çà et là un mot de commentaire, lui qui, pour le faire, était certes plus compétent que tout autre. Il y a des noms de lieux, des noms de personnes, sur lesquels il faudrait avoir une indication précise, une identification qui nous échappe. Une introduction générale plus développée aurait aussi facilité ce que M. W. appelle « *die sachliche Verwerthung des Stoffes* ».

Ces documents sont naturellement d'importance très diverse. Il y a là une foule de pièces d'une valeur purement juridique, relatives à des intérêts particuliers, confirmations de privilèges, donations de terres, etc., qui ne sauraient avoir d'importance que pour l'histoire des localités en question ou bien encore pour l'histoire de la propriété en Italie au XIII[e] siècle. Mais à côté de ces chartes qui font nombre, il y a des documents d'un grand intérêt historique. Telles sont les lettres de Frédéric II au pape Honorius, au sujet de la croisade, écrites de 1219 à 1224 (n[os] 151, 180, 255, 261) ; la lettre du même souverain à Sigefroi de Mayence (1238), sur les guerres d'Italie et les luttes en Bavière (n° 348) ; une autre lettre du même, datée de l'année suivante et relatant ses succès contre Bologne et Milan (n° 356). Dans un autre genre, nous signalerons encore les deux pièces par lesquelles Conrad IV et Manfred convient les étudiants à visiter l'Ecole de Salerne (n[os] 492 et 496). A côté des chartes proprement dites, nous rencontrons un certain nombre de pièces d'autre nature que M. W. a rencontrées sur son chemin et qu'il n'a point voulu laisser se perdre. Ainsi le n° 693 est un morceau purement historique, une espèce de *Chronique de Viterbe* pour l'année 1243. Le n° 437, le testament satirique de Frédéric II, fait assez singulière figure au milieu de tous ses voisins. M. W. regarde-t-il cette pièce comme authentique ? Nous avouerons que de tout le volume, ce sont les *Actes de Sicile* qui nous ont le plus vivement intéressé. Ils nous initient à tous les détails de l'admirable organisation de

ce royaume de Naples, dont Frédéric avait presque fait un état moderne au sein de la féodalité du moyen âge. Nous signalerons surtout au lecteur les lois relatives au monopole du sel (nos 773, 786, 819); le tarif des marchands du port de Naples (n° 790); le règlement des douanes de Trani (n° 792); l'édit relatif à l'amélioration de la culture des terres en Apulie (n° 816), etc.

Le volume se termine par une table des matières détaillée; elle est suivie de la liste des archives et des bibliothèques, utilisées par M. Winkelmann. Il y en a cent-soixante, en tout, parmi lesquelles nous relevons les noms d'Aix, Besançon, Cambrai, Carpentras, Lille, Marseille, Paris et Verdun comme dépôts scientifiques français.

R.

---

69. — **Œuvres inédites de Pierre Motin,** publiées avec une notice et des notes par Paul d'Estrée. Paris, librairie des bibliophiles, 1883. In-12 de XXXI-116 pages, tiré à 350 exemplaires numérotés. Prix : 8 fr.

M. Paul d'Estrée a ironiquement donné pour épigraphe à sa notice sur *Motin, sa vie et ses œuvres,* la célèbre citation tirée de l'*Art poétique :*

Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.

Il a tenu ainsi, nous dit-il, à « protester tout d'abord contre une erreur littéraire du grand satirique qui en a déjà commis bien d'autres ». Le jeune critique, jaloux de venger son poète, lance contre Boileau diverses malices, parmi lesquelles on distingue ce dilemme (p. II) : « Ou il n'a pas daigné lire ses œuvres, ou il n'a pas su les comprendre. » Toute la tirade, qui est écrite avec beaucoup de vivacité, beaucoup de verve, me rappelle une tirade non moins vive, non moins spirituelle, de Charles Nodier contre le « régent du Parnasse » reprochant à Motin sa froideur, quand c'était précisément le défaut contraire qu'il aurait fallu lui reprocher [1]. Je ne chercherai pas à défendre Boileau contre Nodier et M. d'Estrée. Les meilleurs juges peuvent errer. Il est évident que l'auteur de l'*Art poétique* s'est trompé sur le compte de Motin, l'ayant sans doute condamné sans l'avoir lu tout entier, et peut-être, après s'être contenté, comme le soupçonne M. d'E. (p. III), de lire le *Phœnix,* « poème dédié *au Roy*, sorte d'imitation indigeste de Claudien, qui contient, à de rares intervalles, des vers bien frappés, mais qui est généralement fort ennuyeuse » [2]. Quoiqu'il en soit, M. d'E. a bien raison de vanter (p. IV) le

---

1. M. d'E. ne paraît pas avoir connu la protestation de son devancier, cachée dans je ne sais plus quelle livraison de cette *Revue de Paris*, où Nodier répandit, de 1830 à 1840 environ, tant d'attrayantes pages au milieu desquelles brillent si souvent le paradoxe et la fantaisie.

2. M. d'E. dit encore *(ibid.)* : « Certes, si Boileau a commencé l'étude de Motin par la lecture du *Phœnix*, il a dû envoyer le livre et l'auteur à tous les diables. »

« charme fin et pénétrant » de l'œuvre qu'il a eu le bonheur de découvrir au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale (nº 2382 du fonds français). Il indique (pp. v, vi) les diverses garanties d'authenticité que présente ce recueil, copié par une main trop souvent maladroite, recueil dont il ne faut pas s'étonner de l'entendre parler avec l'enthousiasme d'un *trouveur*, et surtout d'un trouveur qui en est à ses premières bonnes fortunes (p. vii) : « Ce manuscrit est une œuvre de jeunesse qui a dû échapper aux libraires des premières années du xviiᵉ siècle, fort avides cependant des poésies de Motin : car aucune de ces pièces ne se trouve reproduite dans ses œuvres imprimées. Les Raphaël du Val, les Toussaint du Bray et les Sommaville ont perdu là une excellente occasion de publier un chef-d'œuvre. Une bonne partie des pièces, en général fort courtes, qui le composent, sont autant de petits bijoux finement ciselés, d'une fraîcheur exquise et d'un goût parfait. En outre, ces pièces nous donnent de précieux renseignements sur la vie de Motin, jusqu'alors à peu près inconnue, et c'est grâce à ce concours imprévu que nous pourrons reconstituer en partie la bibliographie de notre poète. »

On savait si peu de chose de cette biographie qu'on avait pu la résumer en une seule ligne : « Pierre Motin, né à Bourges, mort vers 1615 [1] ». M. d'E. nous apprend que le poète naquit vers 1566, qu'il eut probablement pour père un Motin qui, le 18 mai 1568, signa, avec 235 autres notables de Bourges, une convention d'union pour la défense de l'église catholique, qu'il fut lui-même un intrépide ligueur, qu'il suivit en sa ville natale les leçons de Cujas [2], qu'il s'éprit de la fille ou parente d'un échevin de Bourges, Mˡˡᵉ de La Croix [3], à qui sont adressées presque toutes les pièces du manuscrit, lequel a été composé dans la capitale du Berry à partir de 1584 jusqu'en 1590 [4]. Motin vint

J'aime moins l'explication que donne l'éditeur (*ibid.* et p. iv) d'un Motin incompris, d'un Motin rapproché d'Alfred de Musset.

1. *Dictionnaire historique de la France, par* M. Ludovic Lalanne, 2ᵉ édition, 1877.

2. M. d'E. fait venir (p. viii) Cujas à Bourges en 1554 : le grand jurisconsulte n'y vint qu'en juillet 1555. Dans les *Notes* (p. 108), je trouve une autre petite inexactitude : on y dit que Cujas, à sa mort, appartenait, depuis 1554, à l'université de Bourges. C'est oublier les graves infidélités faites à cette université par l'illustre professeur de 1557 à 1559 et de 1566 à 1575. Motin a célébré la gloire de son ancien maître dans une pièce intitulée *Tumbeau de M. Cujas* (pp. 63-65). Si Boileau avait eu connaissance de cet éloge funèbre, il n'aurait pu que persister dans sa cruelle appréciation des vers de Motin. Rien n'est plus glacial que la description des *douleurs* du disciple inconsolable, de ses *soupirs*, du *larmoyant oraige* de ses yeux, de l'éclipse du *soleil des espritz*, etc.

3. Le biographe n'hésite pas à déclarer (p. ix) que Mˡˡᵉ de La Croix était « la fille d'un échevin de Bourges ». L'annotateur, plus réservé, dit (p. 101) que « la muse inspiratrice des œuvres de jeunesse de Motin, devait être la fille, ou tout au moins la parente » de l'échevin Vincent de la Croix.

4. L'éditeur annonce (p. xii) qu'il a contrôlé et vérifié, d'après les documents authentiques laissés par Catherinot, par La Thaumassière, etc., les faits et les dates de l'histoire locale de Bourges rappelés dans certaines des pièces du recueil.

vers 1594 à Paris. S'il faut en croire une allusion d'un sonnet qu'il mit en tête des *Amours et premières œuvres poétiques* de François de Louvencourt, seigneur de Vauchelles (Paris, Drobet, 1595), il y aurait exercé la profession d'avocat, mais tout semble indiquer que Motin fut toujours beaucoup plus poète qu'avocat [1]. Henri IV, dont il fut le panégyriste en 1599 ou 1600 — (le *Phœnix* est, en tout cas, antérieur à 1601) — lui commanda, peu après la naissance de Louis XIII, de traduire en vers français deux petits poèmes latins du P. Theron, les *Couronnes* et les *Dauphins*. [2]. Le poète de cour aurait aimé, vers cette époque, une grande dame, qui, selon son biographe (p. xvi), aurait été, soit « la reine Marguerite, qui, malgré son âge respectable, avait des égards tout particuliers pour la pléiade poétique du temps », soit « la marquise de Verneuil, dont le frère, le comte d'Auvergne, était un ami de Motin ». Comme le plus mince témoignage n'est et ne peut être invoqué en faveur de cette alternative, je demande à M. d'E. la permission de n'accepter ni l'une ni l'autre de ses conjectures. Au moins l'historiette des coups de bâton qui auraient fait expier au poète l'éphémère succès de sa passion (p. xvi), fut-elle consignée par un contemporain dans une note manuscrite qui accompagne un trop triomphant sonnet de la future victime! Au commencement de l'année 1610, Motin composa le *Ballet de Monseigneur le Dauphin*. Le poète aurait survécu bien peu de temps à la représentation de son ballet, s'il fallait admettre cette assertion de l'avocat Jean Chenu dans son *Recueil des antiquités et privilèges de la ville de Bourges* (Paris, Buon, 1621, in-4°) : « J. J. (*sic*) Motin, mort en 1610, un des meilleurs poètes françois, si la mort ne l'eut ravi à la fleur de son aage [3] ». M. d'E. croit que Chenu a été

---

1. En vain, dans un remarquable sonnet : *Adieu aux Muses* (p. 5), Motin prend-il congé « de ces belles sorcières » et jure-t-il de n'être plus « courtisan des neuf sœurs ». On sait ce que valent les serments des poètes. Motin ne cessa jamais d'adorer la poésie. Et pourtant avec quelle plaisante vivacité il se plaint du tort que le culte des Muses portait à sa santé :

> J'ay perdu, malheureux, six années entières
> A façonner des vers, vers ingrats qui me font,
> Au plus verd de mon age, en mes forces premieres,
> Des rhumes à la teste et des rides au front.

Mais ne prenons pas ces plaintes à la lettre : le métier des vers n'avait pas, en définitive, été trop funeste à la jeunesse du poète, puisque lui-même, dans l'*Ode à un barbier* (p. 66), s'attribue une *bouche vermeille* et une *noire moustache*.

2. La traduction des *Dauphins* a seule été vue de M. d'E., à qui elle a paru « d'une platitude déplorable ». Quant à la traduction des *Coronæ*, il n'a pu la rencontrer nulle part. Balzac (lettre du 15 février 1641, *Œuvres complètes*, in-f°, 1665, t. I, p. 844) atteste que les deux poèmes « ont esté imprimez à Paris, le latin et le françois *e regione* », c'est-à-dire en regard l'un de l'autre. Despinelle, dans ses *Muses ralliées* de 1607, n'avait mentionné que la traduction du poème des *Dauphins* comme ayant été faite par ordre exprès du *roi*.

3. *Jacques* était le prénom d'un frère de Pierre Motin, frère qui mourut en bas âge. Pierre lui a consacré (p. 11) un sonnet intitulé : *Tumbeau de deffunct Jacques Motin mon frère*. Ajoutons que les deux frères eurent une sœur qui a publié de

bien informé, soit en sa qualité de compatriote de Motin (car il est Berrichon, lui aussi), soit surtout en sa qualité d'ami du poète, lequel, comme on nous en avertit (p. xx), « lui avait adressé des stances insérées au commencement de la deuxième édition de son livre des *Cent règlemens notables* ». Mais pourquoi Chenu, s'il connaissait si bien Motin, lui a-t-il donné un prénom que ce dernier n'a jamais porté? Que penser d'un ami qui ne sait même pas comment s'appelle son ami? M. d'E. soutient vainement (p. xx) que « Chenu a bien pu se tromper sur le nom, mais pas sur la date ». Ce qui m'encourage à repousser la date de 1610, c'est l'existence de pièces publiées, sous le nom de Motin, en 1612, après les fêtes célébrées à Paris en l'honneur du mariage de Louis XIII avec l'Infante d'Espagne, dans le recueil de Rosset, le *Camp de la place Royale*. Sans doute on pourrait à la rigueur expliquer par une étrange méprise de l'éditeur, comme tente de le faire M. d'E. (p. xxi), l'apparition de ces pièces deux ans après la mort de leur auteur. Mais il est bien plus naturel de penser que le poète n'a pas été ressuscité par l'éditeur de 1612 et qu'il a réellement écrit, peu de temps avant de quitter ce monde, les vers qui portent sa signature. M. d'E. lui-même n'est pas très éloigné de mon sentiment, car, dans une note de la page xvii, il s'exprime ainsi : « Motin est mort en 1612 au plus tard. » M'emparant de cette demi-concession, je crois pouvoir dire que jusqu'à ce qu'un document positif permette de trancher définitivement la question, la date de la mort du poète doit être placée entre 1612 et 1615, plus près, si l'on veut, de la première date que de la seconde.

M. d'E., jugeant (p. xxiv) son travail d'éditeur, a eu le droit de constater que ce travail est « aussi complet que possible ». Il a réuni toutes les pièces de Motin éparses dans plus de vingt recueils imprimés ou manuscrits [1]. Cette réunion faite, il a divisé les œuvres de son poète en trois parties : 1° les œuvres de jeunesse, empruntées toutes au manuscrit de la Bibliothèque nationale, et par conséquent inédites; 2° les œuvres imprimées, déjà publiées dans divers recueils; 3° les pièces libres, qui ont paru également, mais qui ne peuvent être éditées en

---

mauvais sonnets dans les *Muses en deuil en faveur du sieur Brun* (Paris, Toussaint du Bray, 1620). Un mari trop digne d'elle comme poète, le sieur Bonnet, a mis aussi dans ce recueil quelques sonnets. Enfin, un autre Bonnet, qui s'intitule fièrement « nepveu d'allance du sieur Motin défunt », a enrichi de ses vers les *Délices de la poésie françoise* de Rosset et Baudoin (1615). Ce sont même les *stances* de ce Bonnet (p. 933) qui, jusqu'à ce jour, avaient fait adopter, pour la mort de Motin, la date approximative de 1615.

1. Voir la liste des recueils manuscrits (pp. xxv-xxvi) et celle des recueils imprimés (pp. xxvi-xxx). Cette dernière liste comprend une quarantaine d'articles. Deux recueils seulement, qui avaient été signalés à M. d'E. comme contenant des pièces du poète de Bourges, ont échappé à ses recherches ou ne lui ont pas donné les résultats attendus. Il n'a pu se procurer les *Délices satyriques* de Sommaville (Paris, 1620) et il n'a pas trouvé dans les airs de cour de Guédon (1608-1620) les pièces attribuées à Motin. Heureux les chercheurs auxquels il reste aussi peu de *desiderata!*

France [1]. M. d'E. espère (p. xxxi) que le lecteur, « prenant en considération le labeur pénible de consciencieuses recherches », accueillera favorablement ce premier volume. Ses espérances ne seront pas trompées. Les *Œuvres inédites* de Motin renferment un grand nombre de pièces dignes des lecteurs les plus difficiles. Sans doute il y a des faiblesses, de grandes faiblesses, dans les *Sonnets*, les *Stances*, les *Odes*, les *Chansons*, les *Cantiques*, les *Paraphrases*, les *Quatrains*, notamment dans les *Tombeaux*, mais par combien d'originalité et de délicatesse ces défauts sont rachetés ! Si le mauvais goût a dicté trop de jeux de mots sur le nom de l'héroïne principale de ces *Juvenilia*, Mlle de La Croix [2], en revanche que de généreuses pensées et que de beaux vers, les uns si doux, les autres si ardents ! Quelques sonnets ont toute la gentillesse des plus jolies pièces de l'*Anthologie*, par exemple, le sonnet où, à propos d'un doigt indiscret piqué par une épingle, Cupidon apparaît à l'auteur et lui dit (p. 39) :

Veux-tu mettre la main
Sans te piquer sur des roses pourprines ?
Sais-tu pas bien que de rose est son sein,
Et qu'une rose a tousjours des espines?

Qui ne serait émerveillé de la grâce anacréontique du sonnet qui se termine ainsi (p. 46) ?

... Je fis de mes yeux tant de larmes couller
Que le petit Amour ne s'en peust envoller :
Mes pleurs avoient mouillé les plumes de ses aisles.

D'autres pièces se distinguent par un spirituel enjouement, comme celle dont voici les premiers vers (p. 56) :

J'accuse, en accusant une fille infidèle,
Les oiseaux de voller, le vent d'estre leger :
Au vent d'estre leger, aux filles de changer,
Aux oiseaux de voler, c'est chose naturelle [3].

---

1. C'est de ces pièces que B. de La Monnoye a voulu parler, dans une note des *Jugemens des savans* (t. V, in-4°, 1722, p. 133), quand il a dit : « Du temps que la poésie cynique était tolérée en France, on a vu de lui des épigrammes assez divertissantes ». Observons, à ce sujet, que par une faute d'impression qui est, si je ne me trompe, la seule du volume, le recueil d'Adrien Baillet a été cité (p. xxiv) sous le titre de *Jugement des savans*.

2. Un des jeux de mots que l'on pardonnera le plus facilement, c'est celui qui est le trait final d'un sonnet (p. 43), où l'auteur déclare vouloir suivre sa maîtresse à l'église :

Puis, qu'un gros sacristain, d'une superbe voix,
Et d'un œil enfoncé, vienne pour me reprendre
Je respondray : Monsieur, je contemple *La Croix*.

M. d'E., dans sa reconnaissante dédicace à celui qu'il appelle « le grand maître de l'ordre des bibliophiles français », a finement rapproché du nom de M. Paul Lacroix, sous les bienveillants auspices duquel, comme tant d'autres, il est entré dans la carrière, le nom de celle qu'aima Motin.

3. On pourrait encore citer une petite pièce très lestement troussée (p. 55), au

En toutes ces pièces à la fois piquantes et plaisantes, il semble que Motin, obéissant d'avance au conseil de celui qui devait tant le malmener, ait surtout imité *de Marot l'élégant badinage.*

En remerciant M. d'Estrée de nous avoir donné un volume qui est, en somme, des plus agréables, et dont il a soigné le texte et le commentaire avec amour [1], nous l'engagerons à se méfier, dans les travaux où il s'engagera désormais, du danger des conjectures. S'il est bon d'être ingénieux, il ne faut pas l'être trop ; l'ingéniosité ne doit jamais être séparée de la prudence, et c'est surtout pour ceux qui se laissent tenter par des explications subtiles, raffinées, qu'a été fait le mot : *Le mieux est l'ennemi du bien.*

T. de L.

VARIÉTÉS

Lettres des Ursulines du Canada à l'abbesse de Port-Royal (1642-1643).

Messieurs les Directeurs,

La *Revue Historique* (xiv, 189) et la *Revue politique et littéraire* (octobre 1880) ont publié des comptes-rendus de l'important ouvrage de M. Parkman sur *les Jésuites de l'Amérique du Nord*, et la *Revue critique* en a récemment annoncé la traduction française, par Mme de Clermont-Tonnerre (1882, n° 31, p. 94). C'est, à vrai dire, un chapitre de notre histoire nationale, et les jésuites ne furent pas les seuls à porter dans ces régions lointaines les lumières de la civilisation chrétienne. Les Ursulines de France avaient fondé à Québec un véritable *séminaire*. Elles recevaient de Paris des secours de toute nature, et je crois que M. Parkman pourrait trouver en France des documents précieux pour ses travaux ultérieurs. Permettez-moi de recourir à vous pour signaler à un savant si estimable, et à ceux qui voudraient marcher sur ses traces, quelques documents relatifs à cette histoire. J'ai trouvé dans les papiers de Port-Royal, sauvés avant 1709 par Mlle de Théméricourt, trois lettres qui ont trait aux missions du Canada au xviie siècle ; les deux dernières sont même de cette pieuse Marie de l'Incarnation que les catholiques, au dire de M. Didier-Neuville, tiennent pour une sainte, et les protestants pour une héroïne chrétienne. M. Parkman a, paraît-il,

---

sujet d'une puce dont le galant poète envie le sort. M. d E. (*notes*, p. 108) ne manque pas de rappeler, à cette occasion, « que les poètes du xvie et du xviie siècle semblent prendre un plaisir extrême à chanter cet insecte malfaisant, sur lequel La Fontaine [ou plutôt le dormeur de La Fontaine] appelait la massue d'Hercule ».

1. En tout ce commentaire il n'y aurait guère à effacer que le mot *mièvre* employé (p. 101, note 3) dans un sens tout contraire au sens qu'il eut toujours : « Les grâces un peu mièvres de ses Odelettes ».

« touché brièvement ce point curieux. » Peut-être ne sera-t-il pas inutile de lui montrer que Port-Royal, en 1642, envoyait de l'argent au Canada et secondait ainsi les efforts des jésuites. M. Parkman pourra voir aussi qu'on adressait de Québec à Paris des Relations, imprimées sans doute, et qui doivent se trouver dans nos bibliothèques ou dans les Archives de la Marine ou des Affaires étrangères.

Agréez, etc.

A. Gazier.

I

Lettre de sœur Anne de Sainte Claire et sœur Marguerite de Sainte Athanase à M^me l'abbesse de Port-Royal en son monastère à Paris.

« Du 18 septembre 1642.

« Madame,

« Très humble salut en N.-S. La présente sera pour me donner l'honneur de vous saluer de ce nouveau monde, et vous dire, Madame, que nous nous reconnaissons extrêmement redevables à votre charité. Il faut bien dire qu'elle a les bras bien grands, puisqu'elle s'étend en ces terres écartées, faisant du bien à des personnes qui ne lui en ont jamais donné aucun sujet. C'est là une invention de la véritable charité, telle qu'est la vôtre, Madame, qui sait lier par ses bienfaits, comme avec des liens très forts, nos cœurs aux vôtres. Nous nous tenons extrêmement honorées de cette faveur, de laquelle nous vous rendons mille actions de grâces, vous assurant, Madame, que nous tâcherons de la reconnaître devant N.-S.

« Je ne m'arrêterai pas à vous dire des nouvelles de ce qui se passe ici, car outre la *Relation* [1] qui vous en dira beaucoup, le R. P. Le Jeune va en vos quartiers. C'est une relation vivante qui vous pourra donner toute sorte de consolation. Reste, Madame, à vous supplier très humblement de nous donner une petite part en vos saintes prières; ce sera une nouvelle faveur qui nous obligera derechef à être pour toujours, Madame, vos très humbles, très obéissantes et plus affectionnées servantes, etc.

« De notre séminaire de Saint-Joseph des Urselines (*sic*) de Kébec, ce 18^e septembre 1642.

« — Avec votre permission, nous saluons votre sainte communauté, aux prières de laquelle nous nous recommandons pour l'établissement de cette maison. »

II

Lettre de la sœur Marie de l'Incarnation à la révérende mère Catherine-Agnès de Saint-Paul, très digne abbesse de Notre-Dame de

1. Il s'agit ici ou d'une Relation imprimée que l'on envoyait en France, ou d'un article adressé à la *Gazette de France*. Quoiqu'il en soit, on voit par là que M. Parkman pourrait trouver en France des renseignements précieux sur l'histoire du Canada au xvii^e siècle.

Port-Royal, à Paris. Ecrite de Kébec, au monastère des Urselines (sic), du 30 août 1642.

« MADAME MA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE,

« Je ne mérite pas que votre Révérence ait daigné de mettre la main à la plume pour m'honorer de l'une de ses lettres. Je suis dans une ordinaire confusion de ce que quantité de saintes âmes regardent de si bon œil les pauvres religieuses de Canada, lesquelles ont bien d'autres sentiments d'elles-mêmes et, pour mieux dire, qui n'ont d'yeux que pour voir leurs misères et peu de correspondance à la haute grâce que la bonté de Dieu leur a départie. Il est vrai, ma très révérende Mère, j'ai entendu parler des plus saints de Canada ; tous sont dans leur néant d'une façon admirable, tant la vue de l'appel apostolique leur paraît sublime et leur correspondance petite. Il est vrai, les sens ne soutiennent point au Canada ; l'esprit laisse la nature dans les pures croix, qui se trouvent non-seulement en elle-même, mais dans toutes les choses qui la peuvent rendre susceptible de croix, et vous avez, en effet, compris ce point, ma révérende Mère, en disant que vous respectez la grâce et l'appel de Dieu en nous. Si jamais vous avez fait du bien à quelqu'un, que ce soit, s'il vous plaît, de remercier cette bonté infinie de ses miséricordes sur moi et lui demander l'anéantissement de mes malices, qui ne s'arrêtent pas seulement dans le sentiment, mais passent dans des actes très fréquents, et c'est ce qui me fait craindre d'être la cause et le retardement des affaires de Dieu dans sa nouvelle Eglise.

« Les Hyroquois (*sic*) n'y avaient point encore tant fait de ravage, lorsque l'on était dans les plus grandes espérances du progrès du christianisme et qu'on l'expérimentait dans quantité de conversions, tant dans les Hurons qu'en ces quartiers des Algonquins.

« Les Hurons étant ici venus en traité à leur ordinaire, l'un de nos révérends pères de la compagnie et plusieurs chrétiens tant français que de leur nation, en s'en retournant, ont fait rencontre des Hyroquois qui, s'étant trouvés les plus forts, les ont défaits, en ont tué plusieurs, chrétiens, catéchumènes et autres, puis ils ont emmené captifs le pauvre bon père Hogue, une de nos séminaristes huronne, ses parents chrétiens qui la ramenaient étant pleinement instruite, des Français et des sauvages en nombre ; en sorte que si leur rage accoutumée s'exerce à l'endroit de nos pauvres captifs, ils leur feront souffrir des tourments incomparables. Ils ne feront pas mourir notre pauvre fille, mais ils la marieront en cette barbarie, où son salut sera en grand hasard, pour être destituée de toute aide. C'est une très bonne chrétienne que nous avons eue deux ans ; elle sait lire et écrire ; elle retournait en son pays pour aider celles de son sexe à la foi et aux mœurs. Possible Dieu se servira-t-il d'elle pour les filles yroquoises. Cela nous étant inconnu, nous attendons les événements du dessein de la Majesté divine sur toutes ces pauvres victimes que je vous supplie de lui faire recommander, à ce qu'il en retire sa gloire.

« La *Relation* vous fera voir cette histoire par le menu comme le progrès de l'Eglise. Vous pouvez juger si notre affliction a été grande pour les choses susdites, et d'autant plus qu'on n'y peut apporter remède, les difficultés de secourir nos gens étant insurmontables. Adorons ensemble les jugements de celui qui mortifie et qui vivifie comme il lui plaît.

« Je rends très humble grâce à votre Révérence de ses bienfaits tant spirituels que temporels. Nous avons grandement été édifiées de la lecture du livre de votre bienheureuse enfant, en laquelle il paraît que la grâce avait pris place. Nous avons des filles sauvagesses qui parlent français ; nous leur donnerons à lire pour leur utilité, et à une de son âge les habits et autres choses pour son usage, qui est aussi une fille, quoique jeune, qui est grandement avancée. Elle a communié à Pâque avec des ressentiments tous extraordinaires. J'ose la vous recommander, et toutes ses compagnes, mes sœurs et moi qui en ai plus de nécessité que toutes. C'est ce que je puis assurer à votre Révérence, comme de me dire en toute humilité, madame, etc. »

III

Lettre de la même à la même, du 18 septembre 1643.

« MA RÉVÉRENDE ET TRÈS HONORÉE MÈRE,

« J'ai reçu une singulière consolation de celle qu'il vous a plu m'écrire. A l'abord, il faut que je vous dise que notre saint captif le R. P. Iogue (*sic*) n'est pas mort, mais dans les Yroquois, où il enseigne notre sainte foi, et y a baptisé plus de soixante personnes. Il y a étrangement souffert; maintenant il est en repos, quoique captif, ainsi que la *Relation* vous fera voir. Notre séminariste vit aussi, et y a professé généreusement la foi. Ces Yroquois nous sont toujours ennemis. J'apprends qu'on en vient de défaire une troupe, ce qui pourra épouvanter les autres, et faire qu'ils se retireront plus tôt. On a érigé de nouveau quatre chapelles aux Hurons, et une qui y était déjà. Tous les plus considérables veulent être baptisés. Toute la nation des Attikamek (*sic*) l'a été cette année ; la mission de Tadousac est admirable et prodigieuse ; des nations éloignées de plus de douze journées dans les terres y viennent par des précipices et rochers presque inaccessibles pour être instruits, et nombre y ont été baptisés. Vous pleurerez de joie de voir la *Relation*, ma très honorée Mère, pleine des bénédictions que Dieu nous donne. J'ai cru vous le devoir dire par avance, comme à une des zélées de cette mission. M^me^ la révérende Mère abbesse nous oblige trop de l'honneur de son affection ; je l'ose supplier d'agréer mon très humble salut, qu'avec son congé je présente aussi à sa sainte communauté, et lui demande encore un nouveau secours de ses saintes prières et continuité de son affection. C'est aussi l'humble prière que je vous fais, et de me tenir, ma révérende Mère, pour votre très humble et très obéissante fille et servante, etc.

« — Nos révérendes mères de Paris nous ont donné votre charitable aumône ; je vous en remercie de tout mon cœur, ma révérende Mère.

Vous ne vous lassez point de nous obliger; nos néophytes et nous tâchons de le reconnaître devant Dieu par nos prières. Je vous prie d'excuser ce brouillon dans la presse de plus de deux cents lettres. »

CHRONIQUE

FRANCE. — M. H. Cordier a récemment publié dans sa collection de « documents pour servir à l'histoire des relations politiques et commerciales de la France avec l'extrême Orient », le premier volume d'un ouvrage intitulé *la France en Chine au* XVIII*e siècle* (chez Ernest Leroux). Ce volume renferme les documents relatifs à la compagnie des Indes Orientales et au consulat de Canton. Il sera complété par un second volume qui renfermera une série de documents allant d'octobre 1770 au mois de septembre 1874.

— Dans l'une des additions dite *Vierte Bairische Fortsetzung*, et probablement écrite entre 1443 et 1455, par un bourgeois de Neubourg-sur-le-Danube, en Souabe, de la *Sæchsische Weltchronik* (récemment publiée dans un volume des « Monumenta Germaniae historica »), on trouve deux courts passages qui intéressent l'histoire de la ville et de l'université de Paris. Le premier ne contient qu'un récit fabuleux du meurtre du duc d'Orléans; le second passage est relatif à Fernand de Cordoue. M. Julien Havet, dans une brochure intitulée *Maître Fernand de Cordoue et l'Université de Paris au* XV*e siècle* (Extrait des « Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France », tome IX, 1882, pp. 193-222), a reproduit le texte allemand de ces deux passages intéressants de la chronique de Neubourg et en a donné une traduction française. A la suite de cette traduction, il a ajouté une notice sur Fernand de Cordoue, notice où il coordonne des détails répandus dans divers écrits et débrouille les confusions qui s'étaient produites sur quelques points. Après un voyage en Italie, Fernand vint en France où il rencontra Charles VII, en présence duquel il répondit à tout ce qu'on lui demanda « des arts et des œuvres de chevalerie ». A Paris, il excita par son merveilleux savoir l'admiration des étudiants et la jalousie des docteurs; aussi n'y fit-il qu'un séjour d'environ deux semaines (fin novembre-14 décembre 1445); on le prenait pour l'Antéchrist. Il se rendit à Gand, où il vit le poète Georges Chastellain; puis, pendant vingt ans, on perd sa trace; ce n'est que vers 1463 qu'on le retrouve à Rome, auprès de Bessarion qui lui fait écrire des traités de philosophie et lui obtient le titre de sous-diacre du pape. C'est à Rome que Fernand de Cordoue mourut entre le 25 déc. 1485 et le 24 mars 1487.

— Le ministère de l'instruction publique a décidé la publication, à partir de cette année, de notices annuelles sur les travaux personnels des professeurs des Facultés des lettres. Ces notices seront faites sur le modèle de celles qui composent les comptes rendus de l'Ecole des Hautes-Etudes; les professeurs y indiquent sommairement ce qu'ils ont voulu faire et les résultats auxquels ils croient être arrivés

— Une circulaire adressée aux recteurs reconnaît qu'un changement notable s'est produit depuis quelques années dans les Facultés, qui possèdent aujourd'hui des étudiants réguliers, parmi lesquels l'enseignement secondaire peut recruter des professeurs instruits et sérieusement préparés. Mais, dit la circulaire, l'enseignement des professeurs des facultés ne doit pas se borner à donner aux étudiants les con-

naissances dont ils ont besoin pour se présenter aux examens de licence et d'agrégation. Il faut développer les initiatives particulières et inspirer aux élèves le goût des œuvres personnelles et fortes qui peuvent leur permettre de donner leur mesure. Sans doute on doit apprendre aux futurs maîtres des lycées et collèges la méthode et la critique, leur donner des notions précises, les mettre en garde contre les idées vagues et incomplètes, leur assurer ces connaissances premières sans lesquelles on ne peut aborder les études les plus hautes. Mais l'enseignement supérieur a d'autres nécessités qu'il serait impossible de négliger sans nuire à son développement véritable et sans compromettre l'avenir des sciences et des lettres françaises.

— M. le ministre de l'instruction publique a félicité la Faculté des lettres de Poitiers d'avoir fondé son *Bulletin mensuel*. Il écrit au recteur de l'Académie de Poitiers : « ... Ce recueil rendra de grands services. Il aidera dans leurs études les professeurs des collèges qui se préparent aux grades, qui ont besoin de conseils, et pour lesquels notre sollicitude ne sera jamais trop attentive. Il les tiendra au courant des publications qui peuvent leur être utiles ; il leur apprendra la méthode par des exemples autant que par des préceptes... »

— Le gouvernement français a pris des mesures pour empêcher la dégradation des monuments anciens (objets d'art et d'antiquité, ruines de constructions antiques, fragments de colonnes, inscriptions historiques sculptées et gravées, etc.) en Tunisie. Ces monuments sont placés sous la surveillance du gouvernement du bey ; les principaux d'entre eux seront réunis dans un Musée qui doit être créé à Tunis. Il est absolument interdit de les détruire, de les dégrader ou de les altérer, lors même qu'ils se trouveraient dans une propriété privée ; on ne pourra faire autour d'eux aucun travail qui mette leur conservation en péril ou empêche de les étudier ; leur transport est défendu, à moins d'une autorisation du bey ; quiconque voudra faire des fouilles, même sur son propre fonds, devra demander la permission au bey et indiquer exactement l'endroit où il compte entreprendre les travaux, qui seront d'ailleurs surveillés ; en aucun cas, les entrepreneurs de fouilles n'auront jamais plus de la moitié des objets découverts.

— La commission des monuments historiques a demandé qu'on fît les travaux essentiels pour la conservation de l'abreuvoir de Marly ; — qu'on maintînt sur la liste des monuments historiques les restes de l'ancien château de Dijon ; — qu'on classât la porte du palais de Bordeaux ; — qu'on continuât la restauration de plusieurs églises (Salignac, Moirax, Selles-sur-Cher, Celles, Saint-Amand-de-Boixe) et du clocher de Saint-Léonard, dans la Haute-Vienne.

— On a ouvert au palais du Trocadéro l'Exposition provisoire des objets rapportés par M. D. Charnay, de sa mission archéologique au Mexique et au Yucatan. L'explorateur a pu mouler une grande quantité de monuments anciens d'un haut intérêt et qui montrent les phases diverses de l'art et de la civilisation toltèques.

— D'importants travaux seront prochainement entrepris pour compléter le parallélogramme formé par l'hôtel Carnavalet. Les constructions porteront sur la façade de la rue des Francs-Bourgeois ; on élèvera une aile semblable à celle qui se trouve du côté opposé, et, dans la nouvelle galerie, on disposera la collection de toutes les anciennes vues de Paris.

— Une nouvelle école spéciale de dessin, dite « Ecole d'application des beaux-arts à l'industrie » sera inaugurée, au mois d'octobre prochain, dans les anciens bâtiments Lequien, rue des Petits-Hôtels.

— A la session du 30 mars prochain de l'examen du certificat d'aptitude aux fonctions d'inspecteur de l'enseignement primaire, d'inspectrice des écoles de filles ou des écoles maternelles, de directeur ou directrice d'école normale, les candidats au-

ront à expliquer un passage pris dans l'un des auteurs suivants : Locke, *Pensées sur l'éducation;* Condorcet, *Rapport sur l'organisation de l'instruction publique;* Le père Girard, *De l'enseignement de la langue maternelle;* Channing (traduction Laboulaye), *De l'éducation personnelle.*

— La Société historique (cercle Saint-Simon) tient ses promesses; elle a déjà organisé les conférences régulières qu'elle avait annoncées, et voici qu'elle organise des réunions d'un caractère plus mondain, des soirées de musique. Le lundi 12 mars, à 9 heures du soir, MM. Humperdink et Messager ont fait entendre au cercle Saint-Simon des fragments des *Œuvres de Wagner*, arrangés pour le piano à quatre mains : Marche nuptiale *(Lohengrin);* Le Saint Graal, Entrée dans le Château du Saint-Graal, Le jardin de Klingsor *(Parzifal);* Adieux de Wâtan à Brunnhild *(la Walkure).*

— M. Léopold Delisle a adressé au conseil des directeurs du Musée Britannique une lettre dont nous reproduisons, d'après le *Times*, les principaux passages : Direction de la Bibliothèque nationale. Paris, le 15 février 1883. Messeigneurs et messieurs, — « Au moment où vous êtes appelés à prendre une décision sur l'achat des manuscrits du comte Ashburnham, permettez-moi de vous soumettre quelques observations sur l'origine de deux collections dont l'acquisition vous est proposée : la collection Libri et la collection Barrois. En 1866, après avoir pris connaissance du catalogue des manuscrits Barrois, j'insérai dans la Bibliothèque de l'Ecole des Chartes un mémoire où je démontrais qu'une soixantaine de manuscrits du fonds Barrois étaient ou des mauuscrits ou des fragments volés à la Bibliothèque royale entre les années 1840 et 1848. Depuis seize ans, personne n'a élevé la voix pour contester l'exactitude de mes rapprochements, et M. d'Ashburnham lui-même en a reconnu la justesse... J'ai cru devoir, messeigneurs et messieurs, appeler votre attention sur ce caractère des manuscrits Barrois et des manuscrits Libri, pour que, dans les négociations entamées au sujet desdits manuscrits, vous preniez en considération le très vif et très légitime désir que la France éprouve de rentrer en possession de monuments précieux pour son histoire et pour sa littérature, qui lui ont été frauduleusement dérobés, qui ont été clandestinement vendus en Angleterre il y a environ trente-cinq ans, et au sujet desquels d'énergiques protestations ont été élevées, sans interruption, depuis le moment de la vente. Vous ne voudrez pas, Messeigneurs et Messieurs, associer la nation anglaise à de véritables actes de vandalisme, en incorporant, dans les collections du Musée britannique, beaucoup de prétendus manuscrits, comme en a fourni un exemple frappant le n° 7 du fonds Libri, que lord Ashburnham, vaincu par l'évidence des faits, n'a pas cru devoir garder, et qu'il a restitué en 1870 à la ville de Lyon. Les plus anciens et les plus précieux manuscrits Libri et Barrois ont une origine aussi honteuse que celle dont il vient d'être question. Comme lui, ils ont été coupés par morceaux, défigurés et souillés par des faux, pour les rendre méconnaissables. Mais aucun bibliographe n'en contestera l'origine, et tous les véritables bibliophiles seront unanimes à flétrir les fautes commises et à émettre le vœu que les cahiers brutalement arrachés dans les plus vénérables volumes de l'antiquité et du moyen âge soient rétablis à leur place primitive. De tels actes de vandalisme seront à jamais la honte de ceux qui les ont commis et de ceux qui en auront sciemment profité. Tel ne saurait être le rôle du Musée britannique.

RUSSIE. — Une traduction russe du *Voyage* de Clavijo (1403-1406), envoyé par Henri de Castille auprès de Timour, a été publiée par la fille d'un regretté slaviste, Mlle Olga Sreznesvki, dans le tome XXVIII du Recueil de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg.

— M. Inostrantsev, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, a publié, avec

le concours de plusieurs spécialistes, parmi lesquels MM. Bogdanov et Anoutchine, un ouvrage sur *L'homme préhistorique de l'âge de pierre sur le littoral de Ladoga;* l'ouvrage renferme un grand nombre de gravures; c'est l'ancien ministre de l'instruction publique, le baron Nicolai, qui a donné à l'auteur les moyens de l'éditer.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 28 février 1883.

M. de Boislisle présente une plaque circulaire en or repoussé, relevé en certains endroits par des applications d'émail. Cette plaque a été trouvée en 1881 à Auvers (Seine-et-Oise) et appartient aujourd'hui à M. Alexandre de Gosselin; elle présente de grandes analogies avec le casque d'Anfreville, conservé au musée du Louvre, et semble dater du v^e^, du vi^e^ ou du vii^e^ siècle.

M. Courajod place sous les yeux de la Société le moulage du buste en marbre du musée de Berlin dont le style rappelle celui du buste du musée de Villeneuve-les-Avignon, précédemment signalé, ainsi que sept ou huit autres bustes paraissant se rattacher au même atelier. M. Courajod annonce, en outre, la découverte des statues de Jeanne de Commynes, comtesse de Penthièvre, de Louis de Rouville et de sa femme, celle de deux fragments de la chapelle de Birague ainsi que de plusieurs autres morceaux de sculpture ayant fait partie du musée des Monuments français.

M. Schlumberger communique, de la part de M. Sorlin-Dorigny, correspondant à Constantinople, une notice sur les représentations, dans l'art oriental, de colombes posées sur le bord d'un vase ou becquetant des raisins. Ces motifs ont, à tort, été considérés comme chrétiens.

M. de Rougé lit un mémoire sur les antiquités égyptiennes du musée de Nantes. Parmi les objets assez nombreux de cette collection qui est due à la générosité de M. Caillaud, il signale un ostracon, une palette de scribe, quelques bijoux intéressants, enfin des inscriptions.

M. l'abbé Thédenat présente un petit autel provenant d'Augst, canton de Bâle, et faisant partie de la collection de feu M. Marquaire. Cet autel porte l'inscription DEO INVICTO SECVNDVS et se rattache au culte de Mithras.

E. MÜNTZ.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE

Séance du 9 mars 1883.

M. J. Darmesteter fait une communication sur l'origine de la légende mystique du Rig Veda qui fait naître la lune de la pensée de l'Etre suprême et le soleil de son regard. Il retrouve la première partie de cette légende dans les traditions des Guèbres et dans la théologie des Manichéens qui font résider dans la lune la sagesse du Christ. Il rattache au même ordre d'idées les croyances populaires modernes qui attribuent la folie à l'influence de la lune.

M. S. Guyard démontre que le caractère vannique transcrit jusqu'à présent *da* doit être lu partout *li* et *le*. Le son *da* est représenté dans les inscriptions de Van par le *da* ninivite ordinaire. Quant à l'autre caractère auquel on attribuait à tort le son *da*, il n'est qu'une simplification du *li* ninivite. Cette observation modifie la prononciation d'un grand nombre de formes et de mots vanniques. M. Guyard signale, en outre, dans une inscription publiée par M. Patkanof, l'emploi idéographique du mot assyrien *ume* « jour ». Il en résulte que le groupe vannique auquel il prêtait le sens de « mois », et qu'il lisait *tumeni*, doit être transcrit *ardini* et signifie « jour ».

M. J. Halévy propose de voir dans le mot vannique *usmasini* un emprunt à l'assyrien *usman* « camp » et dans le mot *uruline* un emprunt à l'assyrien *urulu* « mort ». Le dieu qui est appelé *Alus uruline sinali* serait « celui qui ressuscite les morts » et correspondrait au Marduk assyrien.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 26 Mars — 1883

70.— W. Ad. HUNTER. **The Imperial Gazetteer of India.** London, Trûbner et C°, 1881. 9 vol. ensemble 5041 p. gr. in-8.

En rendant compte dans la *Revue* (20 et 27 septembre et 4 octobre 1880) de la *Description statistique du Bengale* en 20 vol. par M. Hunter, je me suis suffisamment étendu sur le caractère et les conditions générales de l'immense enquête ouverte par le gouvernement britannique au sujet de son empire des Indes, sur les origines de l'entreprise et ses précédents, sur l'admirable impulsion que sut lui imprimer l'éminent directeur, et sur la forme vraiment magistrale, malgré quelques inévitables défauts, sous laquelle il réussit à en mettre les résultats à la portée du public. Ainsi se vérifie une fois de plus à l'honneur de la nation anglaise l'adage « the right man in the right place » qui a permis si souvent déjà à nos voisins d'épargner tout le temps qui se dépense ailleurs à faire de la théorie. Ce qui venait alors d'être publié pour la seule province de Bengale, s'est continué depuis pour le reste de l'empire, et, en ce moment, la description officielle, méthodiquement uniforme de l'Inde Britannique avec ses 250 millions d'habitants, est achevée en 100 volumes comprenant plus de 3,600 pages.

C'est cette énorme masse de documents que M. H. a soumise à une nouvelle révision et qu'il présente sous une forme condensée dans les 9 volumes de l'*Imperial Gazetteer of India*. Il y a ajouté les données relatives aux états feudataires, qui avaient été laissés au dehors de la grande publication, ainsi que des notices plus succinctes sur les pays frontières tels que le Beluchistan, l'Afghanistan, Népâl et Bhûtan, la Birmanie indépendante. Il est regrettable que Ceylan n'ait pas été compris dans ces additions et que, sous ce rapport, une distinction purement administrative, ait prévalu sur le voisinage géographique et les données de l'histoire, Il y a quelque chose de choquant à ne pas trouver la grande île dans une description de l'Inde où figurent les Nicobar, les Laquedives et Aden.

L'ouvrage a la forme d'un dictionnaire. Les rubriques sont fournies

par la géographie tant physique (montagnes, fleuves, rivières, etc.) que politique, historique et administrative, depuis l'article *India* qui résume tout, jusqu'aux villes, bourgades et hameaux, pour peu qu'ils aient quelque titre présent ou passé à l'attention du public. Les matières qui entrent dans la composition de ces articles, sont les mêmes que celles dont il est traité dans la grande *Description* et dont j'ai donné l'énumération détaillée à propos de la Description du Bengale. Elles comprennent la topographie, la démographie, l'histoire, la statistique administrative, industrielle, commerciale, agricole et forestière, les travaux publics, l'instruction, la criminalité, le paupérisme et l'assistance, la faune et la flore, l'état sanitaire et la climatologie. Il est à peine besoin de dire que tout cela ne se trouve réuni au complet que dans les articles qui traitent d'un territoire d'une certaine étendue, par exemple d'un district. Tandis que les petites notices sont purement descriptives et se réduisent parfois à une ou deux lignes, l'article *India*, où tout vient confluer, remplit presque un volume à lui seul. Cette monographie de 543 pages, qui a été publiée aussi séparément [1], est le résumé le mieux fait et le plus autorisé que nous ayons de l'Inde considérée sous toutes ses faces.

Il est inutile de faire ressortir l'utilité multiple de ce bel ouvrage et on n'attendra pas non plus de moi que je me mette à l'éplucher pour y relever des oublis ou des fautes. Un dictionnaire se juge à l'usage, et de celui-ci je puis dire que je n'y ai jamais cherché vainement ce que j'y comptais y trouver, tandis qu'il m'est arrivé plus d'une fois d'y rencontrer des détails que j'osais à peine y chercher, la mention, par exemple, de phares ou d'autres postes isolés et de menue importance.

Comme dans le grand ouvrage, les articles semblables sont, autant que possible, disposés sur le même plan et les matières s'y suivent constamment dans le même ordre. Les recherches sont donc faciles. Elles sont rendues plus aisées par un index analytique [2] qui donne, outre le relevé complet des articles, celui des notices plus particulières ainsi que des renseignements répandus dans l'ouvrage d'une façon moins régulière, et qu'on pourrait avoir quelque peine à y trouver.

A. Barth.

---

71. — **Untersuchungen ueber Theophanes von Mytilene und Posidonius von Apamea**, par C. Franklin Arnold. Leipzig, Teubner, In-8. (Tirage à part du 13ᵉ volume du supplément des *Jahrbücher für classische Philologie*, pp. 79-150.

Sous ce titre, M. Franklin Arnold traite surtout des sources du livre

---

1. Sous le titre : *The Indian Empire, its History, People and Products*. London, 1881.

2. Cet index, qui représente à lui seul une somme de travail considérable, est dû à la nièce de l'auteur, miss Margaret Robertson.

qu'Appien a consacré aux guerres de Rome contre Mithridate. Comme, chaque année, il paraît chez nos voisins trois à quatre douzaines d'études sur les sources des historiens anciens, il n'est pas inutile de montrer en quoi consistent au juste ces travaux, si fort en honneur, depuis dix ans, près des jeunes savants d'Allemagne, et dont il a été déjà parfois question dans la *Revue critique*. Ils sont, comme on sait, parmi ceux que traitent de préférence les membres des séminaires des universités allemandes. Une analyse détaillée de cette brochure donnera une idée exacte de ce genre de recherches, excellentes, évidemment, comme exercices, mais sur les résultats scientifiques desquelles on peut quelquefois discuter.

Il y avait dix ans au moins qu'on ne s'était occupé des sources des *Guerres de Mithridate*. Deux écrits avaient paru à ce sujet, à peu de mois de distance, en 1871 et en 1872 : dans l'un [1], M. Lauer s'efforçait de prouver qu'Appien (dans la troisième guerre) s'était surtout servi de Tite-Live, mais en partie aussi d'auteurs grecs inconnus ; dans l'autre [2], M. R. Jordan revendiquait pour Tite Live l'honneur d'avoir été, dans les 121 chapitres du livre, l'autorité à peu près unique d'Appien. M. Fr. A. ne veut presque jamais entendre parler de Tite-Live. Il y a, entre lui et Appien, de trop grandes différences ; par exemple, chez Appien (102), Macharès se tue : chez Tite-Live [3], c'est Mithridate qui le tue ; Tite-Live [4] dit que Pompée débarrassa en quarante jours toute la Méditerranée des pirates qui l'infestaient : selon Appien (95), ce ne fut que la partie occidentale de la mer qu'il nettoya pendant ces quarante jours. Ce sont, évidemment, des ouvrages grecs que ce dernier a eus sous les yeux : il se sert (25) d'expressions comme πρωρεύς, πνεῦμα καυνικόν, qui ne sauraient être traduites en latin que par des périphrases. « S'il y a accord entre les deux auteurs, cela peut très bien être parce qu'ils ont consulté le même écrivain grec ».

Comme il y a des contradictions entre la première partie du livre d'Appien et celle où il raconte la troisième guerre, il a puisé à deux sources différentes. Il faut donc étudier séparément les deux parties. Commençons par la seconde (64-121).

Appien ne perd jamais une occasion de flatter Pompée : il le met en présence des Amazones (103), il cherche des termes de comparaison entre lui et Alexandre (116. 118. 121). En revanche, la conduite de son prédécesseur Lucullus est présentée sous un jour très défavorable. D'autre part, précisément au sujet des Amazones, Appien rapporte le même détail que l'historien Théophane de Mytilène [5] ; le chiffre des sommes

1. F.-W. Lauer, *De scriptoribus belli Mithridatici tertii*, Wetzlar, 1871.
2. R. Jordan, *De fontibus Appiani in bellis Mithridaticis enarrandis*. Gœttingen, 1872.
3. *Apud* Orose, *Historiæ adversus paganos*, 6, 5.
4. Tite-Live, *Periochæ*, 99.
5. *Fragmenta historicorum graecorum*, éd. Didot, t. III, Théophane, fr. 3.

données par Tigrane à Pompée et à son armée est le même dans Appien (104) et dans Strabon [1], et le passage de Strabon suit immédiatement un passage où Théophane est cité. Enfin, nous savons que Théophane a écrit un livre sur les guerres de Mithridate, dont le but était surtout la glorification de Pompée. C'est ce livre qu'Appien a suivi dans son récit des campagnes de Lucullus et de Pompée en Asie.

Nous allons passer à la première guerre (1-63). Mais, pour mieux se rendre compte, dit M. Fr. A., de la manière dont Appien utilise ses sources, il importe d'étudier d'abord les chapitres de ses *Guerres civiles* où il raconte les événements intérieurs contemporains de la première campagne contre Mithridate (I, 54-106).

Il ne s'agit pas davantage ici d'un auteur latin ; ainsi Appien (1, 64) compte en talents : il écrit, il est vrai, pour les Grecs, mais il ne se donne ordinairement pas la peine de convertir les mesures romaines. Tout fait songer, pour la plupart des paragraphes, à Posidonius d'Apamée, le continuateur de Polybe. Appien (1, 97) cite des vers grecs que Sylla répondit à un oracle : ces vers ont été sans doute transcrits sur place par l'auteur grec dont il se sert, de même que Posidonius copia lui-même des vers gravés sur un trophée romain à Délos [2]. Il reproduit (1, 73) des détails que donne Diodore [3], et Diodore, quand Polybe lui manque, suit son continuateur. Le récit est très favorable à Pompée, dont Posidonius avait été l'hôte. En revanche, Marius est très maltraité, « mais Posidonius avait vu Marius dans les dernières années de sa vie, et il n'avait pu en concevoir alors qu'une opinion très défavorable ». Posidonius, qui fut l'ami de Cicéron, cherche à traiter les Gracques avec équité : « mais il ne se laissait pas, comme Cicéron, aveugler par l'esprit de parti, tout l'invitait à l'impartialité. Tib. Gracchus avait eu pour maître le stoïcien Blossius, lui-même s'intéressait vivement aux détresses sociales ». Enfin il faut remarquer qu'il ne s'est pas servi des mémoires de Sylla, qui avaient un caractère par trop tendencieux. Il est vrai que tout le monde admet qu'Appien (1, 84) (et, comme on en conclut à tort) Posidonius, a emprunté certains récits à ces mémoires ; or, tout prouve que, précisément dans ces chapitres, Appien s'est écarté de Posidonius.

Si nous étudions maintenant la première guerre contre Mithridate, nous arriverons à un résultat analogue. Même fréquence d'expressions grecques ; même accord avec Diodore, dont la source est toujours Posidonius ; l'historien grec auquel recourt Appien, connaît admirablement bien l'Asie, il est merveilleusement renseigné sur les événements qui s'y passent. Sans doute Appien s'est borné à esquisser les affaires de Rhodes, mais il le fait d'une manière telle qu'on devine « une source

1. Strabon, 11, 14, 10, p. 530
2. Edition Didot, III, fr. 41.
3. Diodore, 38, 4.

bien orientée » sur la situation de l'Asie. — A côté de Posidonius, Appien emploie d'autres écrivains, grecs presque toujours. Ainsi il peint Fimbria, l'ennemi de Sylla, avec les plus sombres couleurs : il se sert, dans ce cas, d'un auteur qui a mis à profit les mémoires de Sylla. Dans d'autres chapitres, le récit est plus rapide, plus abrégé, mais n'est plus favorable à Sylla : évidemment Appien est ennuyé de Posidonius, il le quitte, et consulte un troisième historien. Ainsi il ne cesse de « louvoyer » entre deux sources, dont l'une est toujours Posidonius; et M. F. A. est sûr d'avoir retrouvé les différents moments où il quitte l'une pour l'autre. Il peut dresser le tableau suivant, trop caractéristique pour n'être pas reproduit (il s'en trouve d'analogues dans la plupart des travaux sur les sources) :

Mithridatica,	28, jusqu'à Ἀλλὰ γὰρ :	X (source inconnue qui n'a pas consulté Sylla) ;
	28, seconde moitié :	Posidonius ;
	29 (sans la conclusion) :	Posidonius ;
	30 et 31 :	X ;
	32 et 33 :	Posidonius ;
	33-37 (excepté le milieu de 35) :	X ;
	38 et 39 :	Une autre source que X (peut-être, pour 39, une source romaine), consultée par l'intermédiaire de Posidonius.

Telle est, dégagée d'un certain nombre de digressions, l'analyse de l'étude, très confuse, de M. Franklin Arnold. Il y a peu de sujets plus ingrats, et traités d'une manière plus ingrate. Certes, quelque chose autorise à traiter ainsi Appien et les historiens de l'antiquité en général. C'est le peu de scrupules qu'ils ont à se transcrire les uns les autres, le peu de soin qu'ils apportent à coordonner les différents récits qu'ils ont sous les yeux. M. Cobet vient de donner un très curieux spécimen de la négligence d'Appien [1]. Appien, parlant des préparatifs que faisait Cassius en Syrie pour combattre les triumvirs, rappelle que, parmi les légions qui se soumirent à lui, étaient celles de Caecilius Bassus et de Sex. Julius, dont il raconte l'histoire [2]. Lorsque, plus loin, il reprend le récit de la campagne de Cassius contre Dolabella, il revient sur ces légions dont il répète l'histoire à peu près mot pour mot [3]; il est infiniment probable, que, dans l'un et l'autre cas, il transcrit le même écrivain, « je ne sais lequel », dit M. Cobet.

C'est ce « je ne sais » qui manque trop souvent au travail de M. F. A. et à beaucoup de travaux de ce genre. Nous n'avons que six fragments

1. *Mnémosyne*, 1882, p. 225.
2. *De bellis civilibus*, 3, 77.
3. 4, 58.

de Théophane; nous en avons davantage de Posidonius, mais ils ne renferment que des détails géographiques ou ethnographiques : tous ces fragments d'ailleurs sont des citations de Strabon, ou de Diodore, plus ou moins dénaturées. Tite-Live, nous ne connaissons son récit des guerres de Mithridate que par Orose ou par les abrégés de ses livres. Quelle garantie a-t-on, avec des ressources aussi limitées, pour reconstruire, phrase par phrase, le travail de transcription auquel Appien a pu se livrer? Ajoutons qu'à chaque pas, dans ces raisonnements, on se heurte à des hypothèses ou à des invraisemblances. Appien n'a-t-il pas pu remplacer par des mots grecs des expressions latines? Que de manières d'expliquer les coïncidences entre son récit et celui de Diodore! Faut-il admettre qu'il n'ait point eu d'opinion sur Marius et sur les Gracques? qu'il soit tour à tour favorable à Pompée et à Sylla, suivant qu'il copie Posidonius ou « cet homme inconnu qui a lu les mémoires de Sylla »?

En somme, M. Franklin Arnold peut avoir aussi bien raison que M. Lauer et M. Jordan; ils peuvent avoir également tort tous les trois.

Camille JULLIAN.

72.— **Les mélanges poétiques d'Hildebert de Lavardin,** par B. HAURÉAU, membre de l'Institut. Paris, Pédone-Lauriel, 1882. 8°, VIII-221 pages.
Sur les poèmes latins attribués à saint Bernard, par M. B. HAURÉAU. (S. l. n. d.), in-4. 51 p. (Extrait du *Journal des savants*, 1882.)

Peu d'auteurs du moyen âge ont joui, de leur vivant, d'une renommée égale à celle d'Hildebert; les contemporains de l'évêque du Mans lisaient ses vers avec admiration, et c'est à lui comme au plus célèbre poète du XII^e^ siècle que les copistes, pendant deux cents ans, ont attribué tous les poèmes dont l'auteur leur était inconnu. Il est vrai que cette grande réputation dura peu. Dès le XIV^e^ siècle Hildebert était oublié, si bien oublié qu'au siècle suivant, il n'obtint pas les honneurs de l'impression, accordés à tant de misérables compilateurs. Ce fut un lettré, Gaspar Barth, qui le premier fit revivre le nom d'Hildebert, en imprimant sous ce nom un poème dont Hildebert n'était pas l'auteur (1624). D'autres pièces furent publiés par d'Achery et par Labbe, et Baluze réunit les éléments d'une édition complète de cet auteur, qui malheureusement ne vit jamais le jour. Enfin un bénédictin, D. Beaugendre, fit paraître en 1708 un volume in-folio, renfermant les œuvres d'Hildebert et de Marbode, évêque de Rennes. Cette édition a été réimprimée en 1854, à Tours, par l'abbé Bourassé.

Le plus important des recueils que nous venons de citer est celui de Baugendre, et, par malheur, on ne saurait être trop sévère pour cette édition, qui peut passer pour un des pires travaux dont auteur du moyen âge ait jamais été l'objet. Le texte, pour commencer par lui,

est tellement défectueux, que beaucoup de passages sont absolument incompréhensibles; dans certaines pièces, il manque des vers indispensables au sens; ailleurs, c'est la fin du développement qui est absente ; la collation des manuscrits a été faite sans diligence et les variantes ne sont que rarement indiquées d'une façon intelligible. Voilà pour le texte ; faut-il du moins mettre au compte d'Hildebert toutes les pièces réunies par Beaugendre ? La chose n'est pas possible ; non-seulement l'éditeur n'a jamais discuté les attributions des manuscrits qu'il avait consultés, mais encore plus téméraire que les anciens copistes, il a souvent donné à l'évêque du Mans des pièces dont aucun libraire du moyen âge ne l'aurait rendu responsable. Enfin Beaugendre a volontairement omis plusieurs pièces de vers, un peu trop profanes, il est vrai, mais absolument authentiques.

Ce qui précède prouve à quel point les œuvres poétiques d'Hildebert de Lavardin avaient besoin d'être soumises à un examen critique. C'est l'objet du travail de M. Hauréau, et nous croyons qu'en le publiant il a singulièrement facilité la tâche du futur éditeur des œuvres d'Hildebert. Familier avec la poésie latine du moyen âge, ayant dépouillé les catalogues de la plupart des bibliothèques de l'Europe, M. H. a connu, ou peu s'en faut, tous les poèmes attribués par les mss. à Hildebert, et discute par suite ces attributions avec d'autant plus d'autorité. La critique de ces poèmes, généralement courts, souvent, trop souvent obscurs, est d'ailleurs assez difficile. M. H. prouve que telle pièce donnée à Hildebert se trouve dans deux manuscrits plus anciens que cet auteur, que telle autre est un fragment d'un poème plus étendu, que les circonstances indiquées dans une troisième ne peuvent convenir avec ce que nous savons de la vie de l'évêque du Mans. D'autres fois, c'est l'étude de la versification, du style qui prouve que tel ou tel poème ne peut lui être attribué. Hildebert, en effet, sans être un poète de premier ordre, écrivait plus purement, était moins obscur que la plupart des auteurs de son temps. Assez vaniteux d'ailleurs, il n'eût pas laissé circuler les vers détestables dont les copistes lui attribuent la paternité. Hildebert a subi le sort de tous les auteurs célèbres du moyen âge, que les copistes ont traité avec une libéralité excessive ; qu'il nous suffise de citer comme exemple Hugues de Saint-Victor et saint Bonaventure. Le travail de M. H. est d'autant plus utile pour l'histoire de la poésie latine du XIIe siècle, que beaucoup des poésies qu'il examine ne sont pas de l'évêque du Mans, mais d'autres auteurs du même temps presque aussi célèbres que lui. C'est ainsi que, dès les premières pages, il examine le recueil intitulé *Floridus aspectus*, donné par Beaugendre à Hildebert ; on appelle ainsi un recueil de fragments poétiques du XIIe siècle, réunis par l'auteur lui-même et présentés par lui à un archevêque nommé Samson ; la plupart de ces fragments sont des paraphrases de l'Ancien et du Nouveau-Testament et se retrouvent dans le célèbre poème de Pierre Riga, l'*Aurora*. La composition de ce recueil varie sui-

vant les manuscrits, mais on peut, on doit même sinon restituer à Pierre Riga, du moins enlever à Hildebert la paternité de tous ces morceaux. Ailleurs nous trouvons inscrits à l'avoir de l'évêque du Mans beaucoup de *tituli*, d'éloges funèbres en vers qui sont probablement empruntés à des rouleaux des morts ; on y trouve même des épitaphes de personnages célèbres morts longtemps après l'auteur auquel on les a attribuées ; citons seulement celle de Suger († 1152), que M. H. rend à son véritable auteur, Simon Chèvre d'Or.

L'examen des manuscrits, le rapprochement des dates sont déjà des moyens de critique excellents ; M. H. emploie, en même temps, les témoignages contemporains. Bernard de Morlaas, moine de l'ordre de Cluny, affirme qu'Hildebert ne composa, dans toute sa vie, que quatre vers hexamètres dactyliques ; M. H. se fonde, avec raison, sur ce témoignage pour supprimer de l'œuvre d'Hildebert un certain nombre de pièces composées dans ce rythme particulier (p. 58). Un auteur un peu moins ancien, il est vrai, mais qui connaissait admirablement la littérature des temps qui l'avaient précédé, Alexandre Neckam, fournit encore au critique de précieuses indications ; il cite, en effet, le début de quelques-uns des poèmes les plus importants que les gens instruits de son temps attribuaient à Hildebert (v. p. 48). Voilà encore une nouvelle source d'information, qui emprunte au nom de Neckam une autorité toute particulière. Tous ces renseignements s'appuient et se contrôlent mutuellement ; mais, pour les employer avec profit, il faut beaucoup de précautions, et, dans bien des cas, le devoir du critique est de s'abstenir de toute affirmation et d'exposer simplement les raisons pour ou contre l'attribution d'une pièce de poésie à Hildebert.

A titre de curiosité, on peut encore citer deux poèmes sur l'ancienne et la nouvelle Rome, dont le premier a été longtemps attribué à un auteur de la bonne antiquité ; les éditeurs admettaient seulement que ce poème, qui n'est pas sans valeur, avait été remanié et gâté par un latiniste du moyen âge et, traitant l'évêque du Mans de plagiaire, lui attribuaient ces remaniements malheureux. Le rapprochement des deux pièces suffit pour renverser cette supposition, et on peut invoquer, en faveur d'Hildebert, un témoignage presque contemporain ; le chroniqueur Hélinand, mort en 1229, attribue expressément ces deux poèmes à Hildebert de Lavardin. Trop impartial pour dépouiller l'antiquité au profit de l'évêque du Mans, M. H. restitue plus loin à Ausone certains vers que Beaugendre avait publiés sous le nom d'Hildebert.

L'examen des mss. permet encore au critique de rendre à Hildebert une pièce sur la Trinité, attribuée parfois à Abélard ; une rubrique un peu plus étendue donne même l'époque de la composition de ce poème, écrit pendant l'emprisonnement de l'auteur à Nogent-le-Rotrou, de 1110 à 1114 (pp. 72 et suiv.). D'autres poésies attribuées à Hildebert sont, par contre, rendues à Pierre le Peintre, chanoine de Saint-Omer (pp. 78-80). Citons encore le *liber de exsilio*, œuvre toute

personnelle, donnant maint détail sur les mésaventures politiques de l'auteur (pp. 80-86); la restitution à Ovide d'une élégie, que Beaugendre attribuait à Hildebert, et dont il expliquait, sans la moindre difficulté, toutes les allusions (pp. 86-88). Certaines pièces sur les malheurs de l'église de Poitiers, datant du règne de saint Louis, sont, avec non moins de raison, retirées de l'œuvre d'Hildebert (pp. 116 et suiv.); l'épitaphe de Sénèque, donnée par Beaugendre à cet auteur, se trouve dans des mss. du IXe siècle (pp. 140-141). Enfin, M. H. termine son premier chapitre par l'examen de la célèbre épigramme sur l'Hermaphrodite (*Dum mea me gravido*); sans chercher à la donner à l'évêque du Mans, il fait remarquer qu'on n'en connaît point de ms. antérieur au XIIe siècle, et que la versification, le style de ce joli morceau se rapprochent assez du style et de la versification d'Hildebert.

Le chapitre II (p. 151) passe en revue les mélanges poétiques d'Hildebert publiés par des éditeurs autres que Beaugendre, notamment par l'abbé Bourassé (Tours, 1854). Beaucoup de ces nouvelles poésies paraissent, à bon droit, peu authentiques à M. H.; il attribue toutefois à Hildebert un certain nombre de courtes inscriptions, assez intéressantes, trouvées par M. Bourassé dans un ms. de Tours. Mais il refuse de donner à l'évêque du Mans deux longs poèmes sur la chute de Troie, réimprimés par le dernier éditeur d'après l'*Historia poematum medii ævi* de Leyser. Le premier de ces poèmes est de Simon Chèvre d'Or; le second, qui n'est pas plus que l'autre d'Hildebert, est attribué, par Richard de Poitiers, à un certain *maître Pierre de Saintes* (*Sanctonensi*), dont ce chroniqueur fait un très grand éloge, mais qui n'est cité nulle part ailleurs. M. H. prouve, il est vrai, dans son chapitre III, qu'Hildebert a composé lui-même un poème sur la chute de Troie, poème qu'on peut reconnaître grâce au témoignage d'Alexandre Neckam.

Dans ce troisième chapitre (pp. 175 et suiv.), M. H. étudie les pièces omises ou rejetées par les anciens éditeurs d'Hildebert. Ce sont d'abord certaines pièces ou tout à fait obscènes, ou simplement grossières, que Beaugendre n'avait pas cru devoir admettre dans le recueil des œuvres d'un prélat. Citons, parmi les fragments passés en revue par M. H., un certain nombre de jolies fables, dont l'auteur est mal connu, une pièce de Serlon de Whilton (p. 203), le poème *de excidio Trojae,* mentionné ci-dessus, enfin quelques pièces qui sont certainement de Marbode, mais que les mss. attribuent à tort à Hildebert.

On voit, par ce court exposé, combien le travail critique de M. H. facilite la tâche du futur éditeur des œuvres d'Hildebert. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la poésie latine au moyen âge devront consulter ce volume, d'autant plus qu'à ses recherches critiques sur les différents poèmes attribués à Hildebert, M. H. a joint le texte, revu sur les mss. et grandement amélioré, de bon nombre des poésies dont il parle.

Dans son volume sur les *Mélanges poétiques* d'Hildebert de Lavar-

din, M. H. est arrivé à des résultats positifs; l'œuvre de ce poète sort des mains du critique épurée et corrigée, mais, en somme, peu diminuée. Il n'en est pas de même du travail du même auteur sur les poèmes attribués à saint Bernard. On sait, par des témoignages positifs, que cet illustre écrivain avait composé des poésies, et même des poésies badines, mais aucune ne paraît nous avoir été conservée. Ce n'est pas que les mss. ne fournissent nombre de poésies attribuées à cet auteur, et Mabillon lui-même, dans son excellente édition des œuvres de saint Bernard, a cru de son devoir d'en donner quelques-unes sans, il est vrai, se porter garant de leur authenticité, mais aussi sans discuter la question. M. H. a jugé utile de reprendre le sujet à nouveau et de soumettre à un examen sévère non-seulement les pièces publiées par le savant bénédictin, mais encore celles que les mss. qu'il a pu consulter attribuent au fondateur de Clairvaux et celles que des savants autres que Mabillon ont publiées sous son nom. Cet examen a été désastreux; aucune des poésies examinées ne peut être maintenue à l'avoir de saint Bernard; la plupart sont trop faibles; quelques-unes, anonymes dans les mss. anciens, sont données à cet écrivain par les éditeurs du xv^e siècle ou par des copistes du même temps. Plusieurs de ces petits poèmes doivent être rendus à leurs véritables auteurs, à Henri de Hesse, à Simon, abbé de Saint-Bertin. Ailleurs, M. H. montre que tel de ces courts poèmes se compose de fragments empruntés à dix ou douze auteurs différents. Une des seules pièces qu'on pourrait attribuer à saint Bernard, une *Disputatio inter matrem crucifixi et crucem*, est très certainement d'un autre auteur un peu plus moderne, du célèbre Philippe de Grève, chancelier de Paris (p. 32). Le *liber de laudibus B. Virginis* est d'un moine appelé Bernard, mais M. Hauréau montre que ce Bernard est le moine clunisien Bernard de Morlaas, auteur trop fécond et très mauvais poète du xii^e siècle (p. 43). Enfin, à saint Bernard, comme à Hildebert, on a attribué des poésies composées longtemps avant sa naissance, par exemple l'*Ave maris stella*, que nous trouvons dans des mss. du ix^e siècle (p. 46) et certaines pièces du moine Hermann Contract, abbé de Reichenau, mort en 1054. — En somme, saint Bernard est dépouillé successivement de toutes les poésies qu'on lui avait trop légèrement attribuées; sa gloire littéraire n'en sera point amoindrie. Resterait à retrouver dans les mss. et dans les imprimés les poésies véritablement composées par lui, les *rythmi* que lui reproche aigrement Pierre Bérenger, apologiste d'Abélard; malheureusement la tâche ne serait pas des plus faciles, d'autant plus que beaucoup de ces pièces ont dû être détruites par l'auteur lui-même au temps de sa maturité comme indignes de son talent.

A. M.

73.— **Geschichte des deutschen Reiches, vom Ende des vierzehnten Jahrhunderts bis zur Reformation,** von Theodor LINDNER. Erste Abbheilung : Geschichte des Reiches unter Koenig Wenzel, Zweiter Band, zweite Haelfte. Braunschweig, Schwetschke, 1880. XIX, p. 223-545.

Nous avons jadis rendu compte, dans la *Revue*, de la première partie de cet ouvrage, puis de la première moitié du présent volume, le second du travail de M. Lindner. Nous renvoyons pour notre jugement sur la portée générale du livre à ces appréciations antérieures, auxquelles nous n'avons rien à changer. C'est toujours le même récit, consciencieux et détaillé, mais manquant de couleur et de vie, qu'il était peut-être impossible de lui donner, en racontant l'histoire d'un règne aussi peu glorieux que celui de Wenceslas, et celle d'une époque particulièrement riche en guerres civiles et en trouble intérieurs de toute nature. Les premiers chapitres de cette seconde partie s'occupent de l'histoire de la Ligue Hanséatique et des affaires politiques des royaumes du Nord jusqu'à l'Union de Calmar, affaires intéressantes en elles-mêmes, mais sans grande influence sur la situation générale de l'Empire, tant elles se mouvaient dans un monde à part. L'attention se portera davantage sur les pages relatives aux négociations politiques en Italie, au rôle joué par les Visconti à Milan, à l'influence française dans la péninsule, à la personnalité des papes Urbain VI et Clément VII. Les derniers chapitres sont consacrés à dépeindre l'inimitié, toujours croissante entre le souverain et les principaux seigneurs ecclésiastiques et laïques, depuis la diète de Francfort, tenue en 1397. Nous voyons s'y former la vaste conspiration contre l'autorité royale, qui, se développant aux réunions de Forchheim, de Marbourg, etc., aboutit à la déposition solennelle de Wenceslas, prononcée à Oberlahnstein, le 20 août 1400. Sans rien cacher des graves défauts de cet indolent et vicieux monarque, M. Lindner porte sur son règne un jugement équitable (p. 442) que nous signalons comme une des meilleures pages de son récit. Il est certain que l'état de l'Empire fut des plus lamentables pendant la durée de son règne ; mais il est non moins certain que son successeur, le comte palatin Robert, homme énergique pourtant et sincèrement désireux de remplir sa tâche, ne parvint pas davantage à modifier cette situation fâcheuse. Il est donc injuste, à notre avis, d'en faire peser toute la responsabilité sur les épaules du fils de Charles de Bohême. Les forces centrifuges avaient pris le dessus dans l'Empire ; il n'était au pouvoir de personne d'y établir une force centrale, qui n'avait jamais existé qu'à l'état intermittent.

Une trentaine d'appendices sur des points de détail terminent le volume; il n'en est aucun que nous croyions devoir signaler plus particulièrement ici.

R.

---

74. — **Matthias Claudius Werke,** elfte (Stereotyp-) Ausgabe. revidirt, mit Anmerkungen und einer Nachlese vermehrt, von Dr. C. Redlich. Mit vielen Holzschnitten und Kupferstichen nach Chodowiecki. Gotha, Friedrich Andreas Perthes. 1881. In-8, xii et 508 p.; 509 p.

Matthias Claudius, der Wandsbecker Bote, Auswahl aus seinen Werken, eingeleitet von Karl Gerok. Mit Portræt von Matthias Claudius. Gotha. F.-A. Perthes. 1882. in-8, xliii et 255 p.

Claudius est un des poètes les plus aimables de l'Allemagne; parfois il force un peu trop le ton populaire; mais il est le plus souvent original, naïf et bonhomme; il a su s'exprimer en même temps avec naturel et avec esprit; il donne à de profondes vérités une forme à la fois simple et piquante. Un grand nombre de ses petits poèmes sont devenus des *lieds* populaires; la seule poésie allemande contemporaine que Herder admit dans le recueil que Jean de Müller baptisa du nom de « Voix des peuples » est l'*Abendlied* de Claudius, et l'on chante encore en Allemagne « *Bekränzt mit Laub* »; « *Wenn Jemand eine Reise thut* »; « *Stimmt an mit hellem hohen Klang* », etc. Claudius avait fondé, sous le nom d'Asmus, un journal, le « Messager de Wandsbeck » (*Wandsbecker Bote*) qui paraissait quatre fois la semaine et publiait, outre des nouvelles politiques, de petits articles en prose, des poésies, des comptes-rendus de livres. Le *Wandsbecker-Bote* eut, entre autres collaborateurs, Lessing, Herder, Gœthe, Fr. Stolberg, Voss, Cramer et Eschenburg; mais il ne vécut que cinq ans (1770-1775). Dès lors Claudius devint son propre éditeur; ses œuvres parurent successivement en huit parties, de 1775 à 1812, sous le titre: « *Asmus omnia sua secum portans oder Sämtliche Werke des Wandsbecker Boten* ». Ces « œuvres complètes » de Claudius ont été souvent rééditées; elles le sont aujourd'hui pour la *onzième* fois. L'éditeur du texte, M. Redlich, dont l'on connaît le savoir étendu et l'exacte critique, a fait disparaître les nombreuses fautes d'impression qui s'étaient glissées dans les éditions précédentes; il est revenu aux leçons de la première édition, et, sans garder trop scrupuleusement l'orthographe et la ponctuation de Claudius, il a facilité la lecture du texte en corrigeant tout ce qui pouvait choquer le public allemand. Il n'a pas inséré dans ces deux volumes tous les articles et poèmes de Claudius; il a laissé de côté ce qui lui paraissait faible et indigne d'être lu; mais il donne la liste des morceaux qu'il n'a pas recueillis dans son édition, et indique l'endroit où les curieux peuvent aller les chercher. Des notes, rejetées à la fin de chaque volume, donnent sur l'origine des articles et des poésies de Claudius de brefs et instructifs renseignements.

Nous signalerons en même temps un choix des œuvres de Claudius que M. Gerok a publié à la même librairie (l'éditeur Perthes est le petit-fils de Claudius). Ce *choix* est fait avec goût; il est précédé d'une introduction sur la vie et l'œuvre du « Messager de Wandsbeck »; c'est un joli petit livre, et nous souhaitons qu'il ait pris sa place, comme le désire M. Gerok, sur la « table de Noël allemande ». A. C.

75. — **Grammaire comparée de la langue française**, par A. Ayer, troisième édition, Genève et Paris. 1 vol. in-12 de 624 pages.

Cette troisième édition [1] est entièrement refondue, remaniée et considérablement augmentée. L'auteur a tenu compte des erreurs qui lui ont été signalées et a profité de travaux nouveaux ou de travaux anciens qu'il n'avait pas jusqu'alors utilisés. Il a donné à la syntaxe d'importants développements, et à la théorie de la dérivation et de la composition la place qu'elle mérite. Toutefois la syntaxe envahit trop souvent la théorie des formes. Assez souvent encore, le point de vue logique de l'ancienne école des grammairiens philosophes dicte à l'auteur, surtout dans la syntaxe, des observations et des règles déplacées dans une grammaire qui se propose d'expliquer l'usage actuel de la langue par les usages antérieurs. La phonétique reste toujours la partie faible. Enfin, çà et là, on peut noter des omissions ou des erreurs de détail, dont quelques-unes ont leur importance; mais malgré ses défauts, la grammaire de M. Ayer, avec sa vigoureuse exposition, et cet esprit historique qui l'inspire le plus souvent, est, sous sa forme nouvelle, de beaucoup la meilleure des grammaires françaises rédigées en français que nous possédions actuellement.

On voudrait que l'auteur indiquât plus clairement ce qui lui appartient en propre et ce qui appartient aux auteurs qu'il met à contribution.

A. Darmesteter.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le second volume des *Œuvres de A. de Longpérier*, publiées par M. G. Schlumberger, vient de paraître à la librairie E. Leroux. Ce volume comprend la première partie des mémoires, articles ou notes sur les *Antiquités grecques, romaines et gauloises*. Ces mémoires et notes, au nombre de 84, ont été écrits par M. de Longpérier, de 1838 à 1861. Le troisième volume de la collection comprendra la série des mémoires sur l'antiquité classique écrits entre 1862 et 1881.

— Dans un article de la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes* (tome XLIII, 1882), dont nous recevons un tirage à part, M. H. Omont a donné un très clair et très utile résumé des précieux renseignements fournis par M. N. Kandakoff sur une des bibliothèques les plus importantes et les moins connues de l'Orient, celle du Sinaï. L'ouvrage de M. Kandakoff, publié l'an dernier à Odessa, est en langue russe et a pour titre : *Voyage au Sinaï en l'année 1881, impressions de voyage, les antiquités du monastère de Sinaï;* il renferme, outre le récit du voyage de l'érudit, une série de photographies de miniatures et de manuscrits grecs conservés au monastère du Sinaï. M. H. Omont donne, d'après les pages 99-118 du volume, la liste des principaux manuscrits de la bibliothèque du couvent, ainsi que les souscriptions des copistes, sur lesquelles il propose, chemin faisant, quelques corrections ; il donne

1. Voir, sur la deuxième édition, la *Revue critique* de 1876, t. II, p. 153.

également la liste des photographies, au nombre de soixante-neuf, qu'on trouve dans l'album de M. Kandakoff et qui sont des reproductions de manuscrits.

— M. Ulysse Robert, à qui s'est associé M. Wendelin Foerster, publiera prochainement dans la Bibliothèque du *Literarischer Verein* de Stuttgart la traduction de Végèce en vers français, faite d'après la version en prose de Jean de Meun, par Jean Priorat de Besançon.

— Un ouvrage de M. A. Gouverneur, paru à la librairie Champion, sous le titre « *Essais historiques sur le Perche* », renferme, entre autres chapitres, un chapitre de géographie historique (le IIIe) sur les noms, les divisions et les limites du Perche, sa mouvance, sa population, sa capitale, et un autre chapitre (le IVe) sur le nobiliaire percheron.

— Le *Cartulaire de Saint-Spire de Corbeil au diocèse de Paris* vient d'être publié par M. E. Coüard-Luys, qui l'avait découvert en 1876 dans un coin de la sacristie de cette église. (Extrait du tome VI des « Mémoires de la Société archéologique de Rambouillet » et tiré à part). Ce cartulaire, composé au XIIIe siècle, à l'époque de la plus grande prospérité de la collégiale, renferme la transcription des privilèges et franchises accordés par les papes et les rois à l'église et au cloître, des donations de particuliers, des règlements des chanoines, l'énumération des cens, rentes et revenus du chapitre en 1252, et un obituaire qui donne parfois d'importantes indications. M. Coüard-Luys a publié dans ce volume 123 chartes, de 1071 à 1327; l'*Introduction* étudie le manuscrit, puis la collégiale, sa fondation, ses privilèges, enfin son personnel et son temporel.

— Sous ce titre « *Le cardinal d'Armagnac et Jacques de Germigny* » (Palmé, In-8°, 28 p. Extrait de la « Revue des questions historiques » janvier), M. Ph. Tamizey de Larroque publie des lettres inédites adressées à Jacques de Germigny par son protecteur et ami le cardinal Georges d'Armagnac. Ces lettres, trouvées par l'heureux chercheur dans le recueil n° 4125 du fonds français de la Bibliothèque nationale, sont comprises entre ces deux dates : 22 janvier 1574-8 janvier 1585. A la suite de ces lettres intimes qui montrent chez le cardinal de grandes qualités de cœur et nous font vivement apprécier sa bonté et son dévouement pour ses amis, M. Tamizey de Larroque a reproduit, d'après l'*Illustre Orbandale*, quatre autres lettres où Georges d'Armagnac parle à Henri III, à Catherine de Médicis, au cardinal de Bourbon et à Villeroy des services et des mérites de Germigny; le recueil du père Léonard Bertaut est si rare qu'on saura gré à M. Tamizey de Larroque d'avoir complété, par ces quatre lettres, sa « petite gerbe ». Les documents que l'infatigable érudit met pour la première fois en lumière sont précédés d'une fort intéressante introduction où l'on trouve de nombreux détails sur Germigny (ambassadeur de France à Constantinople de 1579 à 1584), et accompagnés, comme toujours, de notes copieuses et instructives.

— Nous recevons de M. J. Parmentier, professeur de littérature étrangère à la Faculté de Poitiers, une brochure sur « *La Dramaturgie de Hambourg* dans la classe de rhétorique et au concours du certificat d'aptitude à l'enseignement de l'allemand » (Poitiers, Blanchier et Druinaud. In-8°, 18 p.) M. Parmentier trouve que la *Dramaturgie* ne peut être comprise dans les lycées et collèges, ni par les élèves, ni par les professeurs; que, du commencement à la fin, c'est une œuvre hostile à la France, à ses grands poètes, à son grand public; qu'un tel livre n'aurait pas dû être imposé aux candidats au certificat d'aptitude à l'enseignement de l'allemand et devrait disparaître de nos programmes d'enseignement secondaire. Il y a beaucoup de vrai dans les remarques de M. Parmentier; il est impossible de faire dans les classes une lecture suivie et com-

plète de la *Dramaturgie*, elle exigerait un trop long commentaire, et d'ailleurs elle n'intéresse guère les élèves qui se soucient fort peu d'*Olint und Sophronia*, du *Marchand anglais*, de *Soliman II* et de la *Cénie* de Mme de Graffigny. Mais — nous l'avons constaté nous-même — il y a des passages de la *Dramaturgie* qu'il n'est pas besoin de si longuement commenter, et que les élèves traduisent sans ennui; nous ne citons, pour mémoire, que les passages sur la *Zelmire* de du Belloy et l'indifférence des Allemands pour la littérature, sur *Zaïre*, sur le spectre dans la *Sémiramis* de Voltaire et l'*Hamlet* de Shakspeare, sur Lessing lui-même, considéré comme critique et comme poète, etc. Et, lors même que la *Dramaturgie* serait une œuvre antifrançaise, ne faut-il pas se mettre au-dessus des passions politiques et des préjugés nationaux? Toutefois, la brochure de M. Parmentier contient de fort justes observations, et il était nécessaire que quelqu'un dit tout haut que l'étude entière de la *Dramaturgie* est nécessairement rebutante pour nos élèves; passe encore pour les candidats au certificat d'aptitude (M. P. ne nous semble pas connaître l'édition de Schroeter et Thiele et le travail de Cosack); mais, dans nos classes, le professeur doit donner à son auditoire une idée générale de la *Dramaturgie* et faire expliquer les passages les plus saillants. Enfin, nous approuvons entièrement M. Parmentier, lorsqu'il critique le choix des ouvrages inscrits au programme. Croirait-on que les candidats au baccalauréat ès-sciences doivent expliquer le *Laocoon* et la *Correspondance de Gœthe et de Schiller*? Franchement, on ne met pas entre les mains de nos élèves assez de livres pratiques, de prose courante et facile, de langue usuelle, et, comme dit M. Bréal cité par M. Parmentier, on croirait parfois que le but est simplement d'inscrire de grands noms sur les programmes.

— M. Augustus Craven vient de traduire, en le réduisant, l'ouvrage de sir Théodore Martin, *The life of the Prince Consort*, qui comprend cinq volumes. Une traduction intégrale et complète de la publication anglaise eût été trop volumineuse pour les lecteurs français; M. Craven a donc abrégé les parties du récit qui se rapportent à la politique anglaise purement intérieure et aux discussions parlementaires dont elles furent l'occasion; il a abrégé le moins possible tout ce qui touche aux questions d'intérêt général et de politique européenne, et conservé intacte toute la partie biographique du livre de sir Theodore Martin, ainsi que tous les documents originaux qu'il renferme. La publication de M. A. Craven est intitulée : *Le prince Albert de Saxe Cobourg, époux de la reine Victoria, d'après leurs lettres, journaux, mémoires, etc., extraits de l'ouvrage de sir Theodore Martin et traduits de l'anglais.* (Plon. Deux vols. 111-544 et 528 p.) Nous reviendrons plus longuement sur cet ouvrage.

— Le XIVe volume des *Discours parlementaires de M. Thiers*, publiés et annotés par M. Calmon, a paru à la librairie Calmann-Lévy. Il comprend les discours prononcés pendant l'année 1872, sur « l'impôt sur les matières premières », sur le recrutement et la réorganisation de l'armée », sur la durée du service militaire », « le budget », etc.

— La librairie Hachette a tout récemment fait paraître les trois ouvrages suivants, chacun en deux volumes : *Sixte Quint*, d'après des correspondances diplomatiques inédites tirées des archives d'état du Vatican, de Simancas, de Venise, de Paris, de Vienne et de Florence, par M. le baron de Hübner; en tête de cette nouvelle édition figure une lettre que Montalembert écrivit à M. de Hübner, après avoir lu son livre; un de nos collaborateurs reviendra plus amplement sur cet ouvrage; — *L'Algérie romaine*, par M. Gustave Boissière, recteur de l'Académie d'Alger; cette deuxième édition « entièrement revue et considérablement augmentée » sera l'objet d'un prochain compte-rendu dans notre recueil; — *Eloges académiques*, par M. H. Wallon,

Le secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a réuni, sous ce titre, ses notices sur la vie et les travaux des membres dont l'Académie regrette la perte : tome premier : *Le comte A. Beugnot; Charles Magnin, Stanislas Julien; J. D. Guigniaut; Le vicomte Em. de Rougé.* Tome second : *Ch. Lenormant; J. Naudet; A.-P. Caussin de Perceval; L.-P.-J. Caignard de Saulcy; Paulin Paris.*

— M. Elisée Reclus est parti pour l'Asie-Mineure, où il va recueillir les matériaux du onzième volume de sa *Géographie universelle.*

— Le deuxième bulletin de la *Société historique et cercle Saint-Simon* (Paris, cercle Saint-Simon et Léop. Cerf, in-8°, 136 p.) renferme : 1° les actes de la Société; 2° la dernière partie de la conférence faite au cercle, le 9 décembre, par M. Henri Cordier, sur *la question du Tong-King*; la conférence de M. Gaston Paris sur *Perceval et la légende du Saint-Graal*; une analyse de la causerie du voyageur russe, M. de Miklouho Maclay sur *la nouvelle Guinée et les Papous*; 3° une chronique (lettre de la Société au père de M. Léon Gambetta, qui fut un des membres fondateurs du cercle, thèses de doctorat, thèses de l'Ecole des Chartes); 4° les Concours des académies; 5° le sommaire des recueils périodiques adressés gratuitement ou par voie d'échange au cercle Saint-Simon, et une liste des articles de revues et des livres publiés par des membres de la Société; 6° une partie neuve et fort utile : *offres et demandes de livres, questions et réponses.*

— La *Société historique de Gascogne* publiera chaque année un volume composé exclusivement de documents historiques, sous le titre général d'*Archives historiques de la Gascogne*, volume qui paraîtra par fascicules (12 fr. par an).

— La *Société de l'histoire de Normandie* mettra prochainement en distribution le *Draco normannicus* et l'*Histoire de l'abbaye de Jumièges.*

— La *Société des anciens textes français* va publier le poème sur la fondation de l'abbaye de Fécamp, suivi d'un texte latin fourni par deux manuscrits des bibliothèques d'Oxford et de Cambridge.

— La *Société de littérature chrétienne*, de Lille, a décerné le prix qu'elle avait proposé pour une étude sur *la latinité de saint Cyprien*, à M. Noël Valois.

— L'Académie française a donné le prix Langlois (1,500 fr.) à notre collaborateur M. Ch. Em. Ruelle, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, pour sa traduction de la *Politique* et de la *Rhétorique* d'Aristote, et le prix Jules Janin (1,000 fr.) à M. Develay, pour sa traduction de l'*Afrique* de Pétrarque.

— La commission des monuments historiques a jugé dignes d'être classés : le château de Kérouzéré dans le Finistère (comm. du xv^e siècle), et celui de Mortier-Crolle, dans la Mayenne (fin du xv^e siècle); la maison dite de la reine Anne, à Morlaix (escallier très curieux); la tour de Hautefage, dans le Lot-et-Garonne; la croix du cimetière de Couchey, dans la Côte-d'Or (xvi^e siècle); l'oratoire de Bellecroix, à Villeneuve-lez-Avignon (xvi^e siècle); la façade du pavillon central et de la tour du château de la Tour-d'Aigues, dans le Vaucluse; l'église de Saint-Vaast de Longmont, dans l'Oise (clocher du xii^e siècle); l'église de Saint-Aignan, dans le Loir-et-Cher (très belle crypte dont les peintures ont une valeur réelle); la chapelle de Breteuil, dans l'Oise (xiii^e siècle); le cloître d'un ancien prieuré à Saint-Remy, dans les Bouches-du-Rhône; la façade de l'église de Cognac (xii^e siècle); les peintures de l'église de Birac, dans la Gironde (fin du xv^e siècle). La commission a proposé de déclasser les églises de Toulon, dans l'Allier, et de Vouilly, dans le Calvados. Elle a fixé l'époque du voyage que plusieurs de ses membres devaient faire à Sanxay, pour visiter les fouilles; elle a décidé de demander aux ministres des beaux-arts et des travaux publics de fixer le jour où le comité, récemment nommé, devra se rendre au mont

Saint-Michel; enfin, elle a résolu de se rendre auprès du ministre des beaux-arts pour l'entretenir des intérêts du musée du Trocadéro.

— Les sénateurs et députés du Nord se sont réunis pour constituer un comité chargé d'ouvrir une souscription en vue d'élever une statue à Dupleix, à Landrecies, sa ville natale. M. Henri Martin a accepté la présidence de ce comité.

— Les sénateurs et députés de la Corse ont également formé un comité pour élever une statue à Sampiero Corso. Les souscriptions sont reçues chez M. Leca, imprimeur, trésorier du comité.

— Le jeudi, 8 mars, est mort à Paris le baron Charles DAVILLIER (né à Paris le 27 mai 1823), amateur et historien d'art, ancien membre de plusieurs commissions spéciales aux expositions universelles de 1867 et de 1868. Il avait réimprimé, avec annotation, *la Faïence*, poème de Pierre de Fresney (1870); l'*Antiquaire*, comédie en trois actes de l'abbé de La Porte (1870); l'*Amateur*, comédie en un acte de Barthe, etc. Ses principaux ouvrages sont : « *Histoire des faïences hispano-mauresques* » (1861); « *Le cabinet du duc d'Aumont et les amateurs de son temps* » (1870); « *Les porcelaines de Sèvres de Mme du Barry* » (1870); « *L'Espagne* » (1874, avec 309 dessins de G. Doré); « *Mémoire de Velasquez sur 41 tableaux envoyés par Philippe IV à l'Escurial* », traduit sur le seul exemplaire connu (1874); « *Fortuny, sa vie, son œuvre et sa correspondance* » (1874); « *Notice sur les cuirs de Cordoue* » (1878); « *Recherches sur l'orfèvrerie en Espagne* » et « *Les arts décoratifs en Espagne* » (1879); « *Les origines de la porcelaine en Europe* », etc. Il mettait la dernière main à un traité de *la Céramique* et préparait les matériaux d'une étude sur *la Verrerie au* XVIe *siècle*.

ALLEMAGNE.— Dans un opuscule élégamment imprimé, et intitulé « *Die Aufführung des ganzen Faust auf dem Wiener Hofburgtheater* » (Heilbronn, Henninger, 58 p. 1 mark 20), M. K. J. SCHRŒER, qui a tout récemment publié une remarquable édition du *Faust* de Gœthe, retrace avec chaleur et enthousiasme les premières impressions (« nach dem ersten Eindruck ») qu'a produites sur lui la représentation de l'œuvre entière, donnée par le « Burgtheater » de Vienne. La représentation a duré trois soirées « qui formaient un cycle », et la foule était énorme (« der Andrang war kolossal »). La première soirée a été consacrée à la première partie de *Faust*, depuis la dédicace (*Zueignung*) jusqu'à la scène de la sorcière (*Hexenküche*). Gœthe paraît tout d'abord et prononce devant le public les vers connus : *Ihr naht euch wieder*, etc., jusqu'à la fin de la dédicace; mais, dit M. Schrœer, pourquoi l'avoir représenté en septuagénaire et lui avoir fait dire *mein Lied* au lieu de *mein Leid?* Puis est venu le *Vorspiel*; trois personnages ont occupé la scène : Gœthe, le directeur et le type que le poète nomme « *Lustige Person* »; M. Schrœer fait, ici encore, quelques critiques justes. Le « prologue dans le ciel » a produit une grande impression. Alors a commencé le véritable Faust, monologues du héros, scènes de Mephistophelès et de Wagner, scène de la sorcière, cette dernière, dit M. Schrœer, formant une conclusion peu satisfaisante. — La deuxième soirée a été remplie par la *Gretchentragœdie*, par l'amour de Faust et de Marguerite, « Faust a été admirable, et Marguerite (Mlle Vessely) a dépassé les espérances »; toutes les scènes de cette « tragédie, » jusqu'à la Nuit de Walpurgis « représentée avec une effrayante vérité », jusqu'à la « merveilleuse scène de la prison », ont ému profondément le public et fait taire toute critique. — La troisième soirée a été consacrée à la seconde partie du *Faust*; même succès d'ailleurs que les deux soirées précédentes; le monologue, Mephisto à la cour de l'empereur, et l'évocation d'Hélène, Mephisto avec l'écolier, puis avec Wagner, toutes ces scènes du second *Faust* ont attaché le public. Mais on a laissé de côté, dans la nuit classique de

Walpurgis, une foule de passages importants. Pourtant, le troisième acte a été, comme il doit l'être, le « point culminant de l'ensemble »; Hélène (Mlle Wolter), est « entraînante ». Le 4e acte a été considérablement abrégé; le 5e a décidé le succès. Et l'on veut, s'écrie M. Schrœer, demander encore si l'on peut représenter le second *Faust!* La question est décidée, la seconde partie a conquis la scène comme l'a fait la première, il y a un demi-siècle. — Ce compte-rendu de la triple représentation du drame, écrit rapidement et avec verve, se lit avec d'autant plus d'intérêt que M. Schrœer est un des meilleurs connaisseurs de Gœthe et qu'il entremêle son article de remarques fines et savantes sur le texte. Mais, comme il le remarque lui-même, pourquoi jouer la première partie en deux soirées? Qu'on laisse de côté la dédicace et le prélude, qu'on fasse des coupures dans les scènes « *Vor dem Thor* » et « *Hexenküche* » et l'on pourra ne consacrer au premier *Faust* qu'une seule soirée.

— M. Hubert Wingerath, docteur en philosophie et directeur de l'école réale de Saint-Jean (Strasbourg), dont nous avons récemment annoncé un *Choix de lectures françaises*, à l'usage des écoles secondaires (classes moyennes), nous envoie la première partie de cet ouvrage, destinée aux classes inférieures. (Cologne, Dumont-Schauberg, VIII et 273 p.). Ce volume est composé avec le même goût que le précédent, et sera très utile; il est d'ailleurs parvenu à sa deuxième édition. Il renferme un excellent *Vocabulaire alphabétique* (pp. 173-266) qui forme un véritable petit lexique. On remarquera dans ce volume l'*Introduction*, avec ses quatre pages remplies de « proverbes et locutions proverbiales » qui fourniront une matière intéressante aux explications du professeur. Ajoutons, à ce propos, que la traduction française du *Château de Boncourt*, qui se trouve dans le volume destiné aux « classes moyennes » et dont l'auteur nous était inconnu, est Chamisso lui-même. Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* (tome IV, p. 141) parle ainsi de ce poème et de cette traduction française : « L'ouvrage le plus touchant peut-être de cet enfant des muses, caché sous les armes étrangères et adopté des bardes de la Germanie, ce sont les vers qu'il fit d'abord en allemand, et qu'il traduisit en français, sur le château de Boncourt, sa demeure paternelle ».

— On annonce la mort de M. A. Hofer, professeur de sanscrit à l'Université de Greifswald, décédé le 9 janvier à l'âge de 71 ans; — de M. Ernst Bratuschek, professeur de philosophie à l'Université de Giessen, décédé le 15 janvier, à l'âge de 46 ans; — de M. F. Dietrich, orientaliste, professeur à l'Université de Marbourg, décédé le 27 janvier à l'âge de 73 ans.

BELGIQUE. — M. C. de Harlez vient de publier à Louvain, chez Peeters (Paris, E. Leroux), plusieurs mémoires importants : *Origines de l'Avesta et son interprétation, système et critique de J. M. Luquiens; — Le Calendrier avestique et le pays originaire de l'Avesta; — M. Luquien's criticism,* réponse à une lecture faite à la Société orientale américaine de New-Haven.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 mars 1883.

M. Miller fait une communication sur un décret trilingue (hiéroglyphique, démotique et grec) trouvé à Canope, dans la Basse-Egypte, et dont M. Maspéro lui avait envoyé la photographie. Un décret semblable avait déjà été trouvé lors du creusement

du canal de Suez et publié en 1866 et 1867 par Lepsius, Rœssler et Reinisch. En étudiant la photographie envoyée par M. Maspero, M. Miller s'est convaincu qu'elle pouvait servir à améliorer le texte publié. Après avoir décrit l'ancien monument et le nouveau, il rappelle que le décret était destiné à perpétuer le souvenir d'un grand congrès de prêtres, délégués de tous les temples d'Égypte, réunis pour remercier le roi Ptolémée et la reine Bérénice du service qu'ils avaient rendu au pays en ramenant des statues de dieux enlevées par les Perses. Le texte démotique a été traduit par M. Revillout et se trouve dans sa *Chrestomathie*. M. Miller montre ensuite, en entrant dans les détails et en comparant les mots et les lettres des deux textes grecs, que le nouveau est plus correct que l'ancien.

M. Senart achève sa communication relative à l'inscription sanscrite de Srey Santhor, le plus important, au point de vue de l'histoire du bouddhisme, des documents qu'ont mis au jour jusqu'ici les explorations de M. Aymonier au Cambodge. Elle date de la fin du xe siècle et émane de Kirthpandita, ministre d'un roi Iayavarman, qui était monté sur le trône en 968. Elle a pour but de célébrer les mérites que ce ministre s'est acquis en restaurant l'enseignement et la pratique du bouddhisme et en publiant, au nom du roi, des instructions inspirées par la même pensée religieuse. Les bouddhistes singhalais, d'accord en cela avec la tradition locale, revendiquent l'honneur d'avoir converti au bouddhisme les populations de l'Indo-Chine. Cette inscription montre indirectement que, quelques relations qui aient pu s'établir entre Ceylan et l'Indo-Chine, le bouddhisme qui florissait au xe siècle au Cambodge se rattachait tout à fait à l'Inde continentale. Il avait pour langue officielle le sanscrit, comme le démontre cette inscription. Ses doctrines, d'ailleurs, ne sont pas celles du bouddhisme méridional, mais bien les doctrines mystiques du *grand véhicule*, avec le mélange habituel d'influences çivaïtes. M. Senart relève même certains indices qui confirment la tradition dont le Tibétain Târânâtha s'est fait l'écho, et d'après laquelle des disciples du docteur Vasubanhu auraient été les premiers à porter dans l'Indo-Chine les idées de Mâhâyâna. En tout cas, le fait général relaté par l'inscription est d'une réelle importance; il intéresse l'histoire de l'influence civilisatrice que l'Inde a pu exercer au dehors. En outre, complétée par des documents qui appartiennent aux prédécesseurs et aux successeurs de Iayavarman, cette inscription permet de reconstituer un épisode très instructif de l'histoire religieuse locale. Elle montre qu'à cette époque les populations étaient partagées entre le çivaïsme et le bouddhisme (et peut-être des sectes diverses) et qu'entre les deux religions l'impartialité du pouvoir royal était entière et les préférences officielles très changeantes.

Ouvrages présentés : — par M. de Wailly : TAMIZEY DE LARROQUE, *Le cardinal d'Armagnac et Jacques de Germigny* ; — par M. A. Maury : D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Introduction à l'étude de la littérature celtique* ; — par M. Gaston Paris : *Les Continuateurs de Loret*, édition commencée par le baron James DE ROTHSCHILD, continuée par M. Emile PICOT, tome II.

Séance du 16 mars 1883.

M. Senart est désigné pour faire une lecture au nom de l'Académie, à la prochaine séance trimestrielle de l'Institut. Il traitera des inscriptions sanscrites découvertes au Cambodge par M. Aymonier.

M. de Vogüé présente des photographies que le prince Lazarew a fait exécuter et qui reproduisent l'inscription bilingue, araméenne et grecque, découverte par lui à Palmyre. Ces photographies ont permis de lire des parties du texte qui n'avaient pu être déchiffrées jusqu'ici. On y voit que dans le tarif d'octroi, qui forme la majeure partie du document découvert par le prince Lazarew, l'unité ordinaire de mesure pour les marchandises est la charge de chameau. La charge de charrette est évaluée à quatre charges de chameau. Palmyre, tête d'une voie romaine, servait d'entrepôt entre le monde oriental et l'empire. Les marchandises de provenance asiatique y étaient amenées à dos de chameau et étaient réexpédiées de là sur l'Europe par le roulage. C'est ce rôle d'entrepôt entre l'Orient et l'Occident qui a fait l'importance commerciale etl a prospérité de Palmyre.

M. d'Hervey de Saint-Denys rend compte d'un mémoire que M. Saint-Martin, d'Arles-sur-Tech, avait adressé à l'Académie des sciences et que cette compagnie a renvoyé à l'examen de l'Académie des inscriptions. Ce mémoire est consacré à l'étude des *koua* ou trigrammes dont l'invention est attribuée à Fou-hi, souverain chinois du xxxve siècle avant notre ère. Ces *koua* sont des signes composés de trois traits parallèles, qui, modifiés de diverses façons, donnent jusqu'à 64 combinaisons différentes. C'est une sorte d'écriture symbolique, antérieure à l'invention de l'écriture ordinaire des Chinois. On ignore l'art de lire les *koua*. Il en existe bien une clef, qui a été donnée, dès le xiie siècle avant notre ère, par les princes Ouen-ouang et Tcheou-kong; mais cet essai d'explication, conçu en termes obscurs et équivoques, permet de lire dans les *koua* tout ce qu'on veut et ne fournit pas une solution scientifique de la question. M. Saint-Martin propose de voir dans ces trigrammes un système de notation musicale; il montre, par une discussion technique, que ces signes s'adapteraient parfaitement à cet objet. Malheureusement, ajoute

M. d'Hervey, l'auteur du mémoire n'apporte à l'appui de son système aucun témoignage, aucun fait historique. Ce n'est donc encore qu'une pure hypothèse. On peut cependant faire remarquer, en faveur de cette hypothèse : 1° que Fou-hi passe chez les Chinois pour l'inventeur de la musique; 2° que les anciens Chinois faisaient grand cas de la musique et lui attribuaient une valeur précise pour l'expression des sentiments, en sorte qu'ils pourraient bien avoir eu une notation musicale qui leur servît en même temps d'écriture idéographique; 3° que par suite de la perte d'un très ancien traité de musique; le *Yo-king*, détruit par l'incendiaire Tsin-chi-hoang-ti, nous sommes dépourvus de tout renseignement précis sur la musique des Chinois antérieurement au IIe siècle avant notre ère, ce qui laisse le champ libre aux conjectures. L'hypothèse de M. Saint-Martin n'est donc pas inadmissible *a priori*, et peut-être y aurait-il lieu d'y revenir plus en détail, le jour où la proposition qu'il avance sans démonstration probante se représenterait escortée de plus solides arguments.

M. Albert Dumont lit une étude sur le *style géométrique* dans l'ornementation des poteries grecques. Les poteries grecques les plus anciennes sont ornées de motis décoratifs empruntées au règne végétal et au règne animal. Plus tard, vient une époque où la décoration des poteries est principalement ou uniquement composée de dessins géométriques. Ces dessins se présentent d'abord simples, peu nombreux et associés aux autres formes décoratives. Ensuite ils se multiplient, se développent, et il arrive une période, celle du style géométrique proprement dit, où les vases ne portent presque pas d'autres ornements. Puis on voit s'y mêler les ornements du style dit asiatique, qui finissent par supplanter à leur tour la décoration géométrique. Dans le style géométrique proprement dit, il faut distinguer deux subdivisions, le *type des îles*, ou types géométrique pur; usité surtout dans les Cyclades, et le *type d'Athènes*, où, à côté de la décoration géométrique, on rencontre l'emploi de la figure humaine. On a soutenu que le style géométrique était propre à la race aryenne et les autres modes décoratifs à la race sémitique. M. Dumont repousse cette théorie. Il pense que le système de décoration géométrique qui constitue le type des îles a eu pour origine : 1° le développement naturel de l'ornementation géométrique élémentaire, telle qu'on la voit dans les pays grecs depuis la civilisation d'Hissarlik jusqu'à celle de Mycènes et de Spata; 2° l'influence d'une ornementation orientale d'un type antérieur au type assyrien du Xe siècle.

Ouvrages présentés : — par M. Jules Girard : *Discours de Cicéron pour le poète Archias, texte latin, etc.*, publié par Emile Thomas; — par M. Weil : Ruelle (Ch.-Emile), *Texte inédit de Domninus de Larisse, avec traduction et commentaire*; — par M. Delisle : 1° Merlet (Lucien), *Cartulaire de l'abbaye de la Trinité de Tiron*, t. II, 1re livraison; 2° La Borderie (A. de), *les Deux saints Caradec*; 3° Babeau (Albert), *les Correspondants de Grosley*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 7 mars 1883.

Sont nommés associés correspondants, à Nancy, M. Léon Germain; à Montbéliard, M. Clermont Duvernoy ; à Cork (Irlande), M. Burnell Lewis.

M. de Villefosse présente à la Société les photographies d'un bras antique en bronze doré trouvé à Reims et appartenant aujourd'hui à M. Morel ; il passe en revue les ouvrages similaires.

M. Mowat signale trois nouveaux cachets d'oculistes romains, trouvés (d'après le dire du marchand) le premier à Clermont-Ferrand, le second à Contines (Tarn-et-Garonne), le troisième à Rouen.

M. de Vogüé communique les photographies d'un vase de bronze appartenant à M. le comte Wilgek, de Vienne (Autriche). Ce vase, de grande dimension, est recouvert d'une ornementation fine qui paraît exécutée au repoussé et au pointillé. La physionomie générale de ce monument rappelle celle des disques de bronze conservés au musée de Pérouse et d'autres ouvrages analogues dont la série, chaque jour plus nombreuse, a été désignée par Conestabile sous le nom de italique primitive.

M. Prost lit une notice sur les thermes de Tetting (ancien département de la Moselle) ; on y a notamment découvert dans les dernières années de belles mosaïques à éléments géométriques. M. Schlumberger communique un travail de M. Sorlin-Dorigny sur plusieurs statuettes barbares en plomb et deux plaques d'or estampées de l'époque byzantine récemment acquises par le musée impérial ottoman de Tchinlg-Kiosk. Sur la proposition d'un de ses membres, la Société décide qu'une nouvelle démarche sera faite auprès de M. le Président du conseil municipal pour protester contre la destruction des Arènes de la rue Monge.

E. Müntz.

Le Propriétaire-Gerant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 2 Avril — 1883

76. — **Leviticus XVII-XXVI und Hezechiel,** ein Beitrag zur Pentateuch-kritik von L. Horst, lic. theol. Colmar, Verlag von Eugen Barth, 1881. in-8, 96 pages.

Contribution estimable apportée à la critique du Pentateuque par un disciple de MM. Reuss et Kayser.

Les chapitres ci-dessus indiqués du Lévitique, ou troisième livre du Pentateuque, ont donné lieu à une recherche particulière que nous définirons d'après des termes empruntés à M. Reuss (*L'Histoire sainte et la Loi*, t. I, pp. 250 et suiv., III^e partie de la *Bible*, traduction nouvelle, etc.).

Les chapitres xvii-xxvi du Lévitique, dit ce savant, « se détachent très visiblement de ce qui les précède et de ce qui les suit. Ils se terminent par une formule qui les sépare du chap. xxvii et, si le commencement n'est pas autrement marqué que par la formule ordinaire : « Dieu dit à Moïse », il est pourtant facile de constater qu'il est impossible de les joindre au chap. xvi..... Mais ce n'est pas la seule raison qui nous engage à voir dans ces textes un code à part et même un code qui, à l'époque où il a été rédigé, pouvait être considéré comme comprenant la législation du Sinaï tout entière. Il y a là une série assez considérable de lois, et, ce qu'il faut surtout remarquer, ce ne sont pas seulement des lois concernant le sanctuaire, les prêtres, les sacrifices, les fêtes et, en général, le culte rituel, mais encore des lois civiles et pénales. Elles sont suivies, au chap. xxvi, d'une longue série de promesses et de menaces formulées en vue du rapport dans lequel les Israélites se placeraient éventuellement avec les commandements de Dieu. De cette façon, ce petit code offre une certaine analogie avec le Deutéronome qui se termine par une péroraison analogue... — Il est hors de doute que nous avons là un code particulier, incorporé plus tard dans la composition dite élohiste, et cela est reconnu aujourd'hui par la plupart des critiques. Mais ils s'accordent aussi assez généralement à dire que nous ne possédons plus ce code dans sa forme pure et primitive. Il a été retouché en maint en-

droit, et il y a des chapitres qui ont été altérés et interpolés plus que d'autres. » Le petit code ainsi délimité pourrait être considéré comme intermédiaire entre le Deutéronome et le Code sacerdotal proprement dit. Certaines analogies avec les œuvres du prophète Ezéchiel ont engagé même plusieurs critiques à en attribuer la composition à ce dernier. M. Reuss ne partage pas cette manière de voir. « Ne pourrait-on pas, dit-il, expliquer autrement le parallélisme de ces textes et, au lieu d'y voir un auteur qui se serait répété lui-même, y reconnaître une première trace de l'influence du prophète et de sa législation idéale sur celle des temps postérieurs? »

Dans la position de la question, telle qu'elle résulte des lignes qui précèdent, on a donc le choix entre deux hypothèses : ou placer le petit Code lévitique *avec Ezéchiel,* qui en serait l'auteur, entre le Deutéronome (VIIe siècle) et le Code sacerdotal (Ve siècle), c'est-à-dire au VIe siècle avant l'ère chrétienne; soit le placer *après Ezéchiel,* dont il s'inspirerait, c'est-à-dire entre celui-ci et le même Code sacerdotal (fin du VIe ou commencement du Ve siècle), tout en maintenant, de part comme d'autre, l'existence de remaniements qui ont altéré la leçon primitive et ne laissent pas de compliquer la question.

D'après le titre même de son mémoire, aussi solide que complet, M. Horst a voulu tirer au clair la question des rapports entre Lévitique XVII-XXVI et le prophète Ezéchiel. Dans une introduction où il rappelle l'état présent de la critique du Pentateuque et le désaccord qui règne encore sur la question de l'origine post-exilienne du document *élohiste* ou Code sacerdotal, il indique, dès l'abord, avec raison, que de la détermination exacte des rapports de l'œuvre d'un prophète comme Ezéchiel avec la portion du Lévitique étudiée doit jaillir une lumière sur la question générale de la date à assigner au Code sacerdotal où ces chapitres se trouvent actuellement incorporés.

Le paragraphe 1er du premier chapitre est consacré à la division des sources (Quellenscheidung) dans Lévitique XVII-XXVI. L'auteur s'appuie sur les toutes récentes et remarquables analyses de Wellhausen (*Jahrbücher f. deutsche Theologie,* 1877), de Dillmann (*Kurzgef. exeget. Handbuch* z. A.-T., Exodus und Leviticus, 1880), de Kayser (*Jahrbücher f. protestantische Theologie,* 1881). Il en vérifie, complète et corrige les résultats.

Le paragraphe 2 du même chapitre contient l'examen de l'hypothèse de Dillmann, lequel affirme : 1° que Lévitique XVII-XXVI, dans leur état présent, n'ont jamais constitué une collection séparée avant leur admission dans le Pentateuque; 2° qu'il a existé une fois un code plus ancien, plus complet, la *Loi du Sinaï;* 3° qu'il a été confectionné deux versions de ladite loi, l'une par l'élohiste, l'autre vraisemblablement par le jéhoviste; 4° enfin, que ces deux versions différentes ont été amalgamées par un dernier rédacteur de manière à donner naissance à Lévit. XVII-XXVI dans leur état actuel. — Ces vues sont discutées avec beaucoup de com-

pétence et finalement écartées. — Les paragraphes 3 et 4 du chap. 1er traitent du point de vue dominant, du plan, du caractère et de la date de composition du petit code lévitique.

Le terrain étant à la fois déblayé et éclairé, M. H. peut poser avec fruit la question qui lui a mis la plume à la main : quel est le rapport de Lévit. XVII-XXVI avec Ezéchiel ? Le chapitre second et dernier du mémoire est consacré à sa solution. Après avoir rappelé que les derniers critiques, M. Reuss, en particulier, comme nous l'avons dit plus haut, sont défavorables à l'idée qu'Ezéchiel soit l'auteur de la portion législative qu'il examine, M. H. procède à une nouvelle collation entre le Lévitique et Ezéchiel, collation très minutieuse, très complète.

En fin de compte, M. H. estime que la solution qui revendique la paternité d'Ezéchiel pour Lévitique XVII-XXVI peut être défendue avec quelques réserves et qu'accompagnée de ces réserves nécessaires, elle reste la meilleure qu'on ait proposée. Il rejette seulement l'idée d'*une composition et d'une paternité immédiates,* ni l'espace de vingt-cinq années qu'on peut admettre entre Lévitique XVII-XXVI et les chap. XL-XLVIII d'Ezéchiel, ni le changement des circonstances ne suffisant à expliquer les indéniables différences des deux morceaux. S'attachant, d'autre part, à ce fait que la législation susdite n'est pas une œuvre originale, qu'elle se compose de fragments empruntés à des lois précédemment existantes, il se demande ce qui empêcherait de voir dans le prophète de l'exil son *auteur au sens restreint*, autrement dit son compilateur. « Ainsi s'expliquent tant les ressemblances que les différences. » Lévitique XVII-XXVI serait antérieur à Ezéchiel XL-XLVIII ; la compilation impersonnelle aurait précédé le tableau positivement original, tracé par le prophète en d'autres circonstances comme dans la pleine possession de son génie. M. H. s'exprime textuellement dans les termes suivants : « Il est tout naturel qu'Ezéchiel en traçant son programme de l'avenir (chap. XL-XLVIII) ait été amené à modifier grandement le code législatif (Levit. XVII-XXVI) qu'il avait élaboré antérieurement. Il avait commencé par placer dans la bouche de Moïse les lois compilées par lui, d'une part parce que c'était l'usage, de l'autre parce qu'il les trouvait déjà, selon toute vraisemblance, ainsi désignées ; plus tard, quand il pensa à établir une nouvelle législation pour le pays et pour ses habitants, il se plaça, en qualité de prophète, sous l'inspiration directe de Yahwéh. Dans le second cas, il est *auteur* au sens complet du mot ; dans le premier, il n'est que *rédacteur*. Là est la solution la plus naturelle de l'énigme que présente cette partie du Pentateuque. »

Est-ce bien là, comme le pense M. H., et comme il a entrepris de le démontrer par sa savante étude, la *solution la plus naturelle* du problème délicat dont nous avons indiqué les termes ? Sans nous prononcer absolument contre une thèse qui réclamerait une étude spéciale et personnelle du sujet, nous nous garderions plus encore de dire oui. Il nous paraît, en effet — et c'est là une remarque que nous appliquons à la dis-

sertation que nous avons sous les yeux comme à bon nombre des travaux que suscitent les questions critiques relatives à l'Ancien-Testament, — il nous paraît que la nature des textes hébraïques, si suspects de remaniement dans l'état où ils nous sont parvenus, n'autorise guère des recherches de paternité aussi précises. Nous acceptons comme fondées les grandes divisions littéraires et législatives du Pentateuque telles que les ont établies MM. Graf, Kuenen, Wellhausen, Reuss, mais nous devenons sceptiques quand on prétend définir jusqu'à un iota la part exacte de chaque écrivain et de chaque époque dans un ensemble de textes aussi confus qu'est la singulière compilation connue sous le nom de Pentateuque. Sans doute, quand on a reconnu la présence d'éléments divers dans un morceau, on cède aisément à la tentation d'en opérer la disjonction. Mais si, dans ce travail, on perd de vue la nature éminemment molle et fluide des matériaux analysés, on risque de ne pas proportionner les résultats à l'effort.

Le mémoire de M. Horst sera consulté avec fruit comme avec intérêt par ceux qui s'adonnent à la critique de la législation hébraïque ancienne et aux questions littéraires concernant le Pentateuque.

Maurice Vernes.

---

77. — **Thucydide. Guerre du Péloponnèse.** Extraits précédés d'une introduction historique et accompagnés de notes grammaticales, philologiques, géographiques et historiques, de cartes, plans, etc., dans le texte et hors texte, par M. J. Bebin, agrégé de l'Université, professeur au lycée d'Amiens. Paris, Delalain, sans date, xx-210 p. in-12.

On ne peut parcourir ce petit volume sans savoir gré à l'auteur de sa conscience et de son zèle, et sans présumer que des élèves qui liraient Thucydide sous sa direction apprendraient à le lire avec soin. M. Bebin attache une importance particulière à l'éclaircissement des questions d'histoire et de géographie ; il n'est pas de ceux qui croient que l'étude d'un historien est parachevée quand on a fait la construction des phrases. Son recueil contient jusqu'à quinze cartes ou plans. Ses notes « réales », par une disposition fort heureuse, sont séparées typographiquement des notes de grammaire. Il a évidemment fait tous ses efforts pour être utile aux élèves ; et, grâce à sa préoccupation constante de la géographie et de l'histoire, il n'aura pas tout à fait échoué, car aujourd'hui l'ignorance des choses est poussée, chez les jeunes gens qui sortent du lycée ou du collège, à un degré incroyable, qui compromet l'avenir de notre culture classique, et qu'on ne saurait trop signaler à la vigilance de l'administration. Je regrette d'autant plus d'avoir à dire que, dans un travail qui commande tant de sympathie, l'exécution ne me paraît pas être à la hauteur de la bonne volonté.

Les cartes, d'abord, sont de valeur inégale pour l'enseignement. Celle

de la rade de Navarin (c'est-à-dire du port de Pylos et de l'île de Sphactérie) est excellente à ce point de vue : elle donne une idée saisissante du relief de la côte. Celle de la Grèce physique, au contraire, est défectueuse : les hauteurs y sont exprimées par un système de courbes de niveau (et de hachures plus ou moins foncées) dont la clé n'est pas donnée et qui, par lui-même, ne parle nullement aux yeux.

Les notes historiques et géographiques laissent beaucoup à désirer. Sans parler des erreurs accidentelles (ainsi, p. 28, « Epidamne, aujourd'hui Corfou », dans une note où il est aussi question de Corcyre) ou des inexactitudes (ainsi, p. 37, « *Ennéacrounos*, les 9 *sources* », passage où le texte grec fait précisément ressortir la différence entre les sources ou πηγαί et les κρουνοί ou conduits), la plupart de ces notes sont chargées de détails inutiles. On peut en juger dès les premières du livre. Sur Φαίνεται ἡ νῦν Ἑλλὰς καλουμένη οὐ πάλαι βεβαίως οἰκουμένη, à quoi bon mettre : « *Hellade*, primitivement royaume d'Hellen (!) en Phthiotide; puis la Grèce moyenne; puis enfin toute la Grèce »? Sur ἥ τε νῦν Θεσσαλία καλουμένη, M. Bebin note : « Contrée comprise entre les monts Cambuniens, le Pinde, l'Œta et la mer Egée » : la carte voisine ne renseigne-t-elle pas bien mieux? et ne serait-il pas plus instructif de dire à quel ancien nom de la Thessalie le mot grec νῦν fait allusion? A propos du pagne jadis porté par les athlètes à Olympie, que vient faire le Zeus de Phidias? Que vient faire plus loin Epaminondas à propos de Thèbes, quand Thucydide ne nomme Thèbes que comme centre d'opérations des Mèdes? la destruction du Pirée par Sylla, à propos des Longs Murs de Thémistocle? Comment, dans un Thucydide, nomme-t-on Erostrate et Paul-Emile?—Chaque nom propre du texte appelle en note un petit article de dictionnaire, qui, tel quel, ne serait ni plus ni moins à sa place dans un Plutarque ou un Virgile. La mention d'un Ἡραῖον provoque l'insertion d'une étrange farrago gréco-latine : « *Junon*, reine des dieux, sœur et épouse de Jupiter, fille de Saturne et de Rhée, était encore la sœur de Pluton, de Neptune, de Cérès et de Vesta. Cette déesse avait de nombreux temples en Europe et en Asie; mais [que veut dire *mais?*] son culte ne nous est encore connu qu'imparfaitement. Elle présidait aux mariages et aux accouchements (*Pronuba, Lucina*). »

En ce qui touche la constitution du texte, M. Bebin a eu le mérite de se renseigner; il ne se contente pas, à la façon de tant d'éditeurs de livres classiques, de réimprimer le premier Thucydide venu, récent ou suranné. Mais, ici comme dans les notes d'histoire, son zèle est excessif. Dans le texte de Thucydide et dans tous les textes, les questions de critique verbale qui peuvent avoir un intérêt quelconque pour les élèves sont bien peu nombreuses; les « notes philologiques » qu'annonce le titre sont de trop dans un recueil d'extraits pour les classes. Les mots suspects que M. Bebin conserve, — entre parenthèses parce qu'il y voit des intrusions, — ne peuvent qu'embrouiller bien inutilement les malheureux hellénistes en herbe, qui ont déjà assez de fil à retordre avec les mots intelligi-

bles. Le sens conventionnel attribué à ces parenthèses philologiques n'est d'ailleurs pas expliqué, et ailleurs il y a d'autres parenthèses toutes pareilles qui servent de signes de ponctuation. Le plus fâcheux, c'est que parfois, en critique verbale, l'auteur lui-même est hésitant et renonce au rôle de guide. Exemple : « (Ἐκ) κλινῶν τινῶν. Ce complément dépend-il de τοῖς σπάρτοις ou de ἀπαγχόμενοι? [*Lisez : Κλινῶν, sans ἐκ, dépend-il de τ. σπ.? ou bien ἐκ κλινῶν, avec la préposition, dépend-il de ἀπαγχόμενοι?*] S'il dépend de τοῖς σπάρτοις, ce qui est PROBABLE, ἐκ est inutile[?]; s'il dépend de ἀπαγχόμενοι, il est difficile d'imaginer comment les prisonniers eussent pu se pendre à leurs couchettes, généralement assez basses. LE PROFESSEUR JUGERA. » *Le professeur*, c'est-à-dire un collègue de M. Bebin moins particulièrement familiarisé avec Thucydide, ne se sentira pas tenu d'être plus tranchant ; le voilà amené à dire : *l'élève jugera*. L'élève à son tour, s'il n'a pas le feu sacré, sera fort soulagé d'apprendre qu'en version grecque, dès qu'une phrase est ou paraît embarrassante, il est légitime et même *philologique* de ménager la chèvre et le chou. Qu'on relègue dans la préface ou dans un appendice critique ces appels aux lumières d'autrui, et, de plus, qu'on les restreigne autant que possible ; à tout prix, qu'on s'arrange pour ne pas laisser l'élève ignorer quels sont au juste les mots qu'il lui est enjoint de traduire. Pour obtenir cette netteté, la recette est simple : choisir mûrement une édition savante, en reproduire le texte tant qu'on n'a pas d'avis personnel, et ne s'en écarter que quand on sait ce qu'on pense.

Dans un auteur aussi difficile que Thucydide, les notes de grammaire et d'interprétation ont une importance particulière. Celles de M. Bebin sont généralement superflues, parfois insuffisantes. Voici, par exemple, les onze notes relatives aux dix lignes de la p. 49 (Thuc., II, 52-53) ; je les cite *in-extenso* pour ne pas risquer de fausser par un choix arbitraire l'impression du lecteur.

« Ici σφίσιν n'est pas explétif. La phrase signifie : à cause du grand nombre de victimes que la mort avait déjà faites dans leurs familles. » — A coup sûr, on aurait plus vite fait de noter au passage les mots vides de sens, s'il y en a dans Thucydide, que ceux qui *ne sont pas explétifs*. Notez que rien dans ce qui précède n'a trait à un σφίσιν « *explétif* ».

« Γάρ explique le ἀναισχύντους de la ligne 13, p. 48... [1], et en effet. » — Remarque inutile. Ἀναισχύντους est tout près, et fait partie de la phrase principale, de sorte que jamais un élève soigneux ne s'y trompera. La traduction de γάρ par *et en effet* est encore plus inutile.

« Τὸν ἑαυτῶν νεκρόν, on a déjà rencontré cette expression dans le chapitre intitulé : *Funérailles des guerriers*. » — Inexact : il y a dans le chapitre en question τῷ αὑτοῦ sans substantif, et le sens est assez différent. Inutile : la locution τὸν ἑαυτῶν νεκρόν se traduit littéralement en français, et n'est ni remarquable ni difficile pour nos élèves.

1. Ici et ailleurs les points de suspension sont de M. Bebin.

« Ὃν φέροιεν... est le complément direct de ἐπιβαλόντες. — Voir *Lucrèce*. VI, 1257-1284. » — Il y a dans le texte ἄνωθεν ἐπιβαλόντες ὃν φέροιεν ἀπῄεσαν : qui peut se méprendre sur la construction? Quant à la citation de Lucrèce, on n'en voit pas l'intérêt. D'abord les quatre derniers vers ont seuls rapport au fait dont parle ici Thucydide. Ensuite, autant il pourrait être intéressant de contrôler le récit de Lucrèce par celui de Thucydide, autant il l'est peu de contrôler Thucydide par Lucrèce.

« Ἐς τἆλλα τῇ πόλει ἐπὶ πλέον ἀνομίας... Dans cette phrase ἀνομίας est le complément de ἦρξε... ἐς τἆλλα : dans toutes les autres choses... τῇ πόλει : dans la ville, ou pour la ville... ἐπὶ πλέον : il me semble que ces mots doivent être traduits comme s'il y avait ἐπὶ τὸ πλέον... au plus haut point.[!] Ἀνομίας, c'est l'oubli de toutes les lois, la licence effrénée... » — Le texte grec est incontestablement difficile, et ici une note pouvait être placée à propos. Mais il était superflu de traduire ἀνομίας. Il était superflu aussi de traduire τῇ πόλει (et il ne fallait pas le traduire par *dans* la ville, ce qui est un vrai faux-sens). C'est dans ἐπὶ πλέον que la difficulté résidait : or, l'explication timide que M. Bebin introduit par *il me semble*, — outre que dans son fond elle a tout l'air d'un lapsus fort grave, — n'est certes pas rédigée et encadrée de façon à être pour les élèves un trait de lumière.

« Ῥᾷον... Comparatif neutre de ῥᾴδιος, facile; ce comparatif est formé d'un radical auxiliaire [?], ῥα, qui sert aussi à former le superlatif ῥᾷστος. » — Voilà bien la note la moins nécessaire et la moins substantielle qu'on puisse imaginer.

« Ἀπεκρύπτετο μὴ καθ' ἡδονὴν ποιεῖν. Il est utile de faire remarquer que cet emploi du moyen a paru étrange... On a cherché à mettre en sa place ἀπέκρυπτε τῷ, ... ; mais cette leçon est inadmissible, le datif étant sans exemple après ἀπέκρυπτε[1]. A cause de μὴ, qui offre encore une difficulté, cette phrase me semble devoir être expliquée de la façon suivante : « Il « se cachait et faisait semblant, se livrant au plaisir, de ne pas s'y livrer. » — Il y a bien d'autres exemples du moyen ἀποκρύπτεσθαι : on trouverait à signaler dans Thucydide des difficultés plus réelles. En tout cas, rien ne justifie de citer aux élèves une correction qu'on déclare inadmissible. Il n'y avait ici à parler que de μή, et il eût fallu serrer de plus près la difficulté que ce mot présente pour des lecteurs français.

« Ὁρῶντες. Nominatif pluriel, se rapportant au sujet de ἀπεκρύπτετο, qui est τις, mis pour [?] ἕκαστος... On sait qu'avec un sujet collectif [?] du singulier, l'attribut [?] peut se mettre au pluriel. » — Remarque juste, mais bien mal rédigée.

« Καὶ... même, tombe sur εὐδαιμόνων. » — Il y a εὐδαιμόνων καὶ αἰφνιδίως θνησκόντων : καὶ ne veut pas dire *même*, et ne tombe pas sur εὐδαιμόνων.

« Ἐχόντων... se rapporte à τῶν κεκτημένων [*non pas : à τῶν seul, d'où dépend séparément chacun des deux participes*] et a pour complément direct τἀκείνων. » — Hé sans doute : le texte dit εὐθὺς δὲ τἀκείνων ἐχόντων;

1. Ceci peut servir d'échantillon des « notes philologiques ».

il ne faudrait pas qu'un élève étourdi crût ἐχόντων en accord avec ἐκείνων. Mais un pareil élève serait-il en état de lire le Thucydide de M. Bebin, si élémentaire que celui-ci s'efforce d'être? Il lui faudrait une traduction interlinéaire.

« Τὰς ἐπαυρέσεις... L'article détermine ici le sens du substantif : les biens que l'on acquérait ainsi par ces catastrophes inopinées. » — Je n'examinerai pas si le mot *biens* traduit convenablement ἐπαυρέσεις. Mais qu'entend l'auteur par cet article qui « *détermine* » le sens? Il eût été précis de dire : *traduisez* τὰς *par l'article défini*; — seulement, une fois sa remarque clairement rédigée, l'auteur se fût aperçu qu'elle n'avait pas de raison d'être.

On voit combien d'inutilités renferme une seule page prise au hasard dans l'annotation grammaticale. En revanche, quand sept lignes plus loin le texte présente une anacoluthe des plus curieuses (νόμος οὐδεὶς ἀπεῖργε, τὸ μὲν κρίνοντες..., ce qui équivaut pour le fond à κρίνοντας), M. Bebin garde le silence.

Une critique encore me reste à faire, et elle n'est pas la moins grave. Il s'agit du choix des morceaux. M. Bebin a été induit en erreur par le goût des minuties d'histoire matérielle. On peut se passer, quand on ne lit d'un auteur que des extraits, d'apprendre qu'un traité a été juré par Tauros fils d'Echétimidas, Athénaios fils de Péricleidas, Philocharidas fils d'Eryxidaïdas, et par nombre d'autres que les lecteurs me permettront de ne pas nommer ici d'après M. Bebin; mais on est déçu si le recueil ne contient pas une ligne de l'original sur l'affaire de Mytilène. — On est surpris de ne pas trouver dans les extraits de la préface les fameux mots κτῆμα ἐς ἀεί et ce qui les entoure. — J'ai cherché avec curiosité comment l'auteur aurait annoté la phrase magnifique du discours de Périclès, ἀλγεινοτέρα γὰρ ἀνδρί γε φρόνημα ἔχοντι ἡ μετὰ τοῦ μαλακισθῆναι κάκωσις ἢ ὁ μετὰ ῥώμης καὶ κοινῆς ἐλπίδος ἅμα γιγνόμενος ἀναίσθητος θάνατος. Bien faire entendre un tel passage en valait la peine, car il ne serait peut-être pas facile de découvrir, dans toute la prose grecque, latine et moderne, une pensée si élevée exprimée en termes si nets, si simples et si forts. On se figure volontiers que, lorsque Démosthène s'exerçait à copier de sa main le texte de Thucydide, cette phrase incomparable a dû se graver dans sa mémoire, qu'elle est demeurée toujours présente à sa grande âme, que peut-être elle a contribué à le soutenir, au-delà même de Chéronée, contre la lassitude et contre le désespoir. Mais... M. Bebin n'a pas admis dans ses *Extraits* le discours de Périclès.

Louis HAVET.

---

des commentaires nécessaires. Ces lettres laissent dans l'ombre de longues années de la vie de notre historien, car elles ne sont pas distribuées d'une manière égale à travers les années de son existence. Elles se rapportent par groupes — je dirais volontiers par paquets — à des moments isolés de son activité politique, et datent surtout de son séjour de France (1540-1542), de son ambassade d'Angleterre (1545) et de son apparition au Concile de Trente (1551-1552). Il reste des périodes assez étendues de la vie de Sleidan dont nous ne savons absolument rien pour le moment et qui pourraient s'éclairer d'un jour tout nouveau si quelque chercheur heureux réussissait à déterrer dans tel dépôt public, quelques-unes seulement des pièces qu'il a bien certainement écrites alors.

Il est regrettable que M. B. n'ait pas voulu retravailler encore une fois son premier opuscule et l'introduire tout entier dans son nouveau volume. On est trop souvent obligé de la sorte à une espèce de confrontation des deux écrits de l'auteur, qui ne laisse pas d'être fatigante et qu'il aurait pu facilement nous épargner. La correspondance de Sleidan nous fournit, cela va sans dire, bien des détails curieux sur l'histoire politique et littéraire du temps. Un homme aussi bien informé, aussi activement mêlé au mouvement des affaires, nous intéresse toujours en parlant de ce qu'il voit ou de ce qu'il fait et nous en éprouvons un regret d'autant plus vif, en songeant que les lettres, subsistantes aujourd'hui, ne se rattachent qu'à un si petit nombre des négociations auxquelles il prit part entre la France, l'Angleterre et les princes protestants d'Allemagne, Çà et là, les notes de l'éditeur auraient pu être un peu plus copieuses, éclaircir des allusions du texte, orienter le lecteur sur quelques noms propres. Quelques-unes des explications de M. B. ne nous semblent pas exactes. Ainsi, p. 155, il nous paraît douteux que les mots « *welsch gesindlin* » se rapportent à des domestiques (*gesinde*). Il s'agit bien plutôt du sens moderne de ce mot (*canaille*), sans quoi Sleidan n'ajouterait pas que personne ne veut ces fugitifs comme *locataires*. — P. 287, le mot *très-tous* ne signifie pas *très-tôt*, mais *tous ensemble*. — P. 36. Le docteur Bruno était déjà agent diplomatique de Metz en 1520. — M. B. qui a signalé dans la préface de Hortleder, tome III (non pas tome II, comme le lui fait dire une faute d'impression), une lettre de Sleidan à Philippe de Hesse et une autre de l'électeur Jean-Frédéric de Saxe au même, a négligé d'y prendre celle de Philippe de Hesse à l'Electeur, du 21 mars 1546, où il est également, et longuement, question de Sleidan. — P. 258. Il aurait fallu corriger le nom de *la Rochesyrion* en celui de *La Roche-sur-Yon*. — P. 301, on lit d'abord *De Moulin*, puis *De Molin*, etc.

M. B., dans son premier travail, se prononçait pour le 30 octobre 1556, comme date de la mort de Sleidan ; maintenant il se déclare en faveur du 31. J'avoue ne pas avoir été convaincu par ses arguments. Les procès-verbaux officiels, dans lesquels était mentionné son décès, n'existent

plus eux-mêmes, mais il en subsiste des extraits, faits dans les premières années du XVI[e] siècle par l'archiviste Clussrath. On y lit textuellement : *Joannes Sleidanus allhie gestorben den 30. octobris, anno 1556, ut in Memoriali 21 virorum eiusdem anni sub 31. Octobris videre est.* Il n'y a aucune raison, ce me semble, pour taxer d'erronnée cette note officielle. Nous signalons encore à l'auteur, si désireux de réunir tout ce qui se rapporte à Sleidan, une notice d'Osée Schad, dans sa chronique manuscrite de Strasbourg, fol. 273 ; il y raconte que, le 5 mai 1573, on emprisonna, par ordre de l'empereur Maximilien II, le professeur Giphanius parce qu'il avait ajouté quelque chose à la traduction de Sleidan, faite par le professeur Michel Beuther. Une autre pièce relative au célèbre ouvrage des *Commentaires* se trouve aux archives municipales de Strasbourg (fasc. A. A. 1618). C'est une pièce du magistrat refusant d'interdire la publication de la version allemande de Sleidan faite par Pantaléon de Bâle. Tout cela n'a pas grande importance, nous le savons, mais, quand on s'est donné autant de peine pour réunir les matériaux de son livre que M. Baumgarten, et qu'en dépit de ces recherches scrupuleuses, on n'a pu les retrouver en plus grand nombre, les glanes les plus modestes peuvent ne point paraître absolument inutiles, et nous souhaitons à l'auteur, comme récompense de tant d'efforts, d'en recevoir bientôt de plus précieuses et en plus grand nombre.

R.

---

105. — **Kulturgeschichte in ihrer natürlichen Entwicklung** bis zur Gegenwart, von Friedrich von HELLWALD. Dritte neu bearbeitete Auflage. Erste u. zweite Lieferungen. Augsburg, Lampart, 1883. In-8, XIV 64-128 pp.

L'*Histoire de la civilisation* de M. de Hellwald est célèbre, et, en annonçant la troisième édition, nous n'avons pas à faire connaître à nos lecteurs un livre dont les vues originales et même paradoxales ont fait la réputation, autant que les qualités solides d'érudition et de composition qui le distinguent. L'ouvrage sera complet en vingt livraisons. Peut-être, quand cette troisième édition sera terminée, présenterons-nous ici une appréciation de cette œuvre hardie et neuve, où l'histoire de l'humanité est exposée à la lumière du darwinisme et du pessimisme. C'est un point de vue qui diffère de celui où se plaçait jusqu'à présent la philosophie de l'histoire presque autant que celui-ci différait du point de vue théologique de Bossuet. Outre cet attrait de nouveauté, la *Kulturgeschichte* contient une masse considérable de faits, qui n'ont pas toujours été contrôlés comme ils l'auraient été par des critiques spéciaux, mais qui sont généralement exacts et toujours accompagnés de renvois aux sources. En somme, le livre est attrayant à lire et peut être fort utile à consulter.

Ξ.

106. — **Dell'uso et della utilità di un Catalogo generale delle biblioteche d'Italia,** relazione e proposta a S. E. Baccelli, seguita dalla prima sillaba dello stesso catalogo, per cura di Enrico Narducci. Roma, typog. delle scienze matematiche, 1883. In-4 de xix-169 p. Prix : 3 fr.

M. Narducci, bibliothécaire de l'Université romaine, vient de publier un rapport, qu'il adresse au ministre Baccelli, sur la nécessité de rédiger un catalogue général des imprimés conservés dans toutes les bibliothèques d'Italie. Voici longtemps que le savant bibliographe s'efforce de gagner auprès du public et du gouvernement la cause de ce *catalogue général,* qui nous semble désormais en bonne voie. A ceux qui prétendaient son projet irréalisable, il en a voulu démontrer par un exemple le caractère éminemment pratique : il s'est adressé aux 408 bibliothèques publiques du royaume, en demandant un extrait de leur catalogue alphabétique pour la syllabe AB, qu'il voulait entièrement rédiger d'après son système. Beaucoup de bibliothécaires ont fait la sourde oreille, qui eussent peut-être répondu à une requête de la commission départementale proposée par M. Narducci. Toutefois, plus de la moitié ont envoyé l'extrait, et c'est avec ces éléments qu'a été composé le présent essai de catalogue.

Chacune des 408 bibliothèques d'Italie est représentée par un numéro. A la suite de chaque article du catalogue, se trouve le numéro qui indique la bibliothèque où il figure ; il y a plusieurs chiffres, quand le volume est dans plusieurs bibliothèques, et c'est un des grands avantages de ce système, que de fournir au premier regard un renseignement certain sur la plus ou moins grande rareté d'un ouvrage ou des diverses éditions d'un ouvrage. Outre l'indication des bibliothèques qui le renferment, chaque article est accompagné d'un numéro d'ordre, qui permet de se servir des quatre index dont M. N. a fait suivre son catalogue. Le premier est un index des *noms de personnes*, et comprend tous les noms insérés dans le texte du catalogue, sauf les noms d'auteurs ; on y trouve les collaborateurs, annotateurs, traducteurs, dédicataires des ouvrages, typographes, libraires, etc. ; le deuxième index est un index alphabétique des *matières,* qui remplace avantageusement le catalogue par ordre de matières, puisqu'il permet de faire figurer, sans prendre trop de place, le même numéro sous plusieurs articles différents et facilicite ainsi les recherches ; l'index *typographique* suit l'ordre alphabétique des villes, et, sous le nom de chaque ville, l'ordre alphabétique des imprimeurs ; enfin l'index *chronologique* dispose, sous chaque millésime, les numéros correspondant aux ouvrages du catalogue qui le portent. Ces deux derniers index rendront, une fois réalisés sur de plus grandes proportions, les plus sérieux services aux *annales typographiques* à venir, et compléteront celles qui existent déjà. Dès maintenant, dans le court et incomplet spécimen que M. N. a tenté, les bibliographes peuvent puiser largement ; les bibliothèques de Bergame et Victor-Emmanuel de Rome fournissent, par exemple, deux ouvrages d'Ant.

Abati, inconnus à Mazuchelli ; au mot Abrégé, figurent plusieurs articles qui manquent à la dernière édition du *Dictionnaire des anonymes* de Barbier.

Il est à désirer que le Catalogue général, dont M. N. donne le plan, soit entrepris par le gouvernement, dans un pays où, malgré les efforts récents qu'on fait à Rome, rien n'existe d'analogue au merveilleux dépôt d'imprimés de notre Bibliothèque nationale. On conservera, je l'espère, les quatre index et on les étendra à tout l'ouvrage. Outre que la science bibliographique a beaucoup à gagner à ce grand projet, les travailleurs y trouveront de sérieuses commodités : ils sauront du premier coup quelle ville et quelle bibliothèque renferme le livre rare qu'ils ont besoin de consulter ; cela leur évitera des tâtonnements et des démarches souvent difficiles. — Je dois reprocher à M. Narducci d'avoir appelé (p. iv) François-Abel Villemain, auteur du décret de 1841, sur le catalogue des mss. de nos bibliothèques départementales, « il ch. *abate* Francesco di Villemain », et d'avoir oublié, sur la liste des bibliothèques de Rome, celle de l'Ecole française ; sans être bien riche encore, elle renferme des ouvrages qui manquent à toutes les autres collections romaines, et eût certainement enrichi de plusieurs articles son utile catalogue.

P. de Nolhac.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le comte de Gobineau, ancien ministre plénipotentiaire, est mort à Turin, au mois de novembre dernier, à l'âge de 67 ans. Il a résidé longtemps en Orient et laisse de nombreux ouvrages, qui ont été diversement appréciés. M. de Gobineau, doué d'une grande activité d'esprit, a touché à beaucoup de choses ; il a aussi mis la main sur de nombreux manuscrits orientaux qui vont être prochainement mis en vente par les soins de M. Ernest Leroux. L'une des pièces précieuses de la collection est un manuscrit, composé pour un prince Seldjoucide et qui contient quatre poèmes héroïques : le *Kershaped-nameh*, le *Bahman-nameh*, le *Djenghyz-nameh*, le *Koush-nameh*. Nous ne manquerons pas d'annoncer cette vente, dont le catalogue est en préparation.

— M. F. Ravaisson a fait paraître un volume nouveau, le XIV^e^, de sa publication importante, *Les Archives de la Bastille* (Pedone-Lauriel). Ce volume renferme des pièces fort intéressantes pour l'histoire des mœurs et les affaires du jansénisme au xviii^e^ siècle.

— *Une prisonnière à Fontevrault de 1662 à 1665* (Angers, Germain et Grassin. In-8°, 54 p. Extrait de la « Revue de l'Anjou »), tel est le titre d'une brochure où M. Eusèbe Pavie nous raconte l'histoire de Françoise de Montalais, fille d'honneur de Marguerite de Lorraine, puis d'Henriette d'Angleterre. Cette intrigante personne, confidente de Fouquet et de Louis XIV, de La Vallière et de la Montespan, de Guiche et de Bragelonne, fut punie de ses manéges et de ses cabales par plusieurs mois

que peut présenter l'étude du danois. Avec son livre on ne saurait, par exemple, être embarrassé sur la manière de construire une phrase, ce qui n'est pas aussi compliqué qu'en allemand sans doute, mais ne laisse pas que de présenter parfois des difficultés. Aussi je ne doute pas que le manuel de M. S. Broberg ne rende de grands services aux personnes qui, seules ou avec un maître, voudront apprendre le danois ; je voudrais espérer, qu'il pourra contribuer à répandre chez nous le goût de cette langue et des idiomes scandinaves, trop ignorés en France et si expressifs cependant, si beaux au double point de vue de la richesse du vocabulaire et de la variété des sons. S'il en est ainsi, une grande part en devra revenir au vaillant éditeur, qui a eu la bonne idée d'avoir fait rédiger en français le manuel qu'il a tenu à publier [1]; c'est un hommage rendu à notre langue, c'est en même temps presque une invitation à apprendre celle d'un pays, dont il a mis naguère l'histoire à notre portée par la belle traduction de l'ouvrage d'Allen [2].

C. J.

VARIÉTÉS

A propos des trois **Lettres des Ursulines du Canada à l'abbesse de Port-Royal (1644-1643)**, publiées par M. A. Gazier dans la *Revue critique* nº 12, 19 mars 1883, p. 234-237.

Bien que nos compatriotes du Canada aient depuis longtemps assez de vitalité pour se passer complètement du concours de la France, rien ne leur est plus agréable que d'attirer l'attention de l'ancienne mère patrie. Ils n'ont pas été gâtés à cet égard; jusqu'à ces derniers temps, nos

---

banalité; pourquoi, au lieu de phrases souvent insignifiantes, n'avoir pas donné des passages même des écrivains danois, passages qui eussent eu l'avantage de nous les faire connaître?

1. M. S. Broberg connaît bien notre langue; il est regrettable, toutefois, qu'il n'ait pas reculé devant quelques bizarreries de style qui déparent son livre; en voici quelques-unes que je l'engage à faire disparaître dans une seconde édition. Préface, p. I, « servir les étrangers » pour « être utile aux étrangers ». Je doute que, pour apprendre une langue, on puisse « procéder par l'intuition », comme il est dit même page. P. XXXI, comment les Dents de la Muse (*Musens Tænder*) peuvent-elles être une « contrée inexplorée jusqu'ici »? Même page, deux lignes plus haut, supprimer *en* devant *croyant*. P. 31, qu'est-ce que « un *a* s'envolant à perte de vue sur quatre *l* »? P. 121, l. 3, « ma première *marche* à l'école » (*min første Gang til Skolen*, n'est pas français. P. 129, on sourit en lisant que « la déférence et la discrétion..... se *subliment* par un infinitif passé. » P. 265, il est au moins singulier de dire que *det* « apparaît comme un fantôme de sujet. » P. 177, c'est évidemment par inadvertance que M. S. B. a écrit motte *(mœl)* il faut *mitte*. De même, p. 24, une *k*, l. un *k*.; p. 57, fraie, l. frais.

2. *Histoire de Danemark depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, par C. F. Allen, traduite d'après la 7e édition p. E. Beauvois, 2 v. in-8º.

frères du Nouveau-Monde, depuis qu'ils avaient été abandonnés à leur propre sort par les tristes politiques du xviiie siècle, nous étaient restés aussi étrangers que nos anciens alliés du même pays, les Hurons et les Abenakis. Grâce à Dieu, nos contemporains sont unanimes à blâmer cet abandon immérité de cadets qui commencent à grandir de manière à rattraper leurs aînés et à faire honneur à la mère commune, la grande France des siècles passés ! Les fils des oubliés n'ont pas gardé rancune aux descendants de ceux qui les avaient délaissés ; jamais leur sympathie ne nous a fait défaut ; ils ne réclament que la nôtre, et sont sensibles au moindre témoignage qu'on leur en donne. Il est donc à souhaiter que la publication de M. Gazier soit suivie, dans la *Revue critique*, de beaucoup d'autres sur des sujets connexes ; et, pour joindre l'exemple au précepte, le signataire de ces lignes croit bon de signaler aux lecteurs des trois *Lettres des Ursulines* un précieux recueil, où ils trouveront des renseignements sur les personnes et les choses mentionnées dans cette correspondance : il s'agit des *Relations des Jésuites, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans les missions des Pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle France*, ouvrage publié sous les auspices du gouvernement canadien. Québec, A. Coté, 3 gros volumes gr. in-8°, 1858. C'est la réimpression de quarante-une anciennes relations, publiées au xviie siècle par Sébastien Cramoisy, mais devenues si rares qu'il faut recourir à plusieurs de nos plus grandes bibliothèques pour y trouver toutes les éditions originales. La collection Cramoisy et sa réimpression comprennent les *Relations* de 1611, 1626 et 1632-1672, parmi lesquelles sont précisément celles auxquelles font allusion les *Lettres des Ursulines* et que M. Gazier croit inédites. Les *Relations* de 1640 à 1644 contiennent en effet chacune un chapitre sur le *Séminaire* (école) des Ursulines fondé à Québec en 1639 par Mme de la Peltrie ; les suivantes n'en parlent plus chaque année, mais seulement à l'occasion de quelques faits marquants : comme la mort de la M. Marie de Saint-Joseph, sur laquelle sa supérieure la M. Marie de l'Incarnation, composa une assez longue notice (p. 37-57 de la *Relation* de 1652, réimpr.) ; les décès de Mme de la Peltrie et de la M. Marie de l'Incarnation (*Relat.* de 1672, p. 57-72). Ces détails ne sont pas étrangers aux trois *Lettres ;* il y en a d'autres, dans ces *Relations*, sur sœur Anne de Sainte-Claire et sœur Marguerite de Saint-Athanase ; sur le P. Le Jeune ; sur le P. Jogue qui, pour avoir échappé aux Iroquois en 1643, n'en était pas moins destiné à être martyrisé par eux. On le voit, il n'est pas besoin de chercher aux archives des ministères de la marine et des affaires étrangères les *Relations* auxquelles se référaient les Ursulines : si des documents de ce genre étaient conservés dans nos grands dépôts, ils auraient été publiés depuis longtemps par les éditeurs français ou canadiens, qui aujourd'hui sont unanimes à rendre justice aussi bien aux *Relations* des Jésuites qu'à leurs *Lettres édifiantes*.

E. Beauvois.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Edm. Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, écrit à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : « Les membres de l'Ecole ont tous trouvé leur voie. M. Diehl dirigera ses études vers l'archéologie byzantine, et donnera, comme travail de seconde année, la suite du mémoire soumis l'an dernier à l'Institut sous ce titre : « *Etude sur les divisions provinciales et sur l'administration de l'Italie byzantine* ».— M. Grandjean continue, aux archives vaticanes, le dépouillement des lettres de Benoît XI. — M. Digard a pris avec ardeur la suite des registres de Boniface VIII et compte mener à bien une part égale à celle qu'ont accomplie ensemble MM. Thomas et Faucon ; les matériaux qu'en ce moment il doit se borner à réunir seront plus tard utilisés par lui pour l'histoire politique, celle de l'administration ecclésiastique, des finances et de l'université sous le pontificat de Boniface VIII. — M. Fabre entreprend l'étude de l'administration des biens de l'Eglise romaine depuis Grégoire le Grand jusqu'à Innocent III. — M. de Nolhac étudie l'histoire des humanités au xvi^e siècle ; la Bibliothèque du collège romain lui a fourni un grand nombre d'auteurs anciens, commentés et annotés en marge par la main de Muret. — M. Grousset s'occupe de relever et de réunir toutes les antiquités, inscriptions, sculptures chrétiennes éparses, en dehors des musées, dans les rues, maisons et palais de Rome ; on peut estimer dès à présent que la moisson de M. Grousset ajoutera une part importante au recueil des marbres chrétiens de Rome récemment publiés par le P. Garrucci. — M. Toinel, adjoint à l'Ecole, écrit un grand travail sur les *Fausses décrétales* et édite un précieux manuscrit de la paraphrase des Institutes de Justinien, par Théophile, la collection encore presque intacte des Registres emphytéotiques de l'église de Ravenne, un discours à scolies inédites d'Aelius Aristide, un passionnaire du ix^e siècle qui contient plusieurs Vies de saints de l'époque mérovingienne ».

— La première livraison du *Bulletin* du « Comité d'histoire et d'archéologie du diocèse de Paris » vient de paraître chez Poussielgue. Le *Bulletin* veut, comme dit l'introduction, raconter les vicissitudes du diocèse de Paris aux diverses époques de son histoire, la vie des prélats qui l'ont gouverné, leurs vertus et leurs bienfaits ; retracer la biographie de ses curés, de ses chanoines, de ses abbés et de ses simples prêtres qui se sont distingués par leur dévouement à l'Eglise et aux fidèles ; décrire ses monuments si nombreux ; noter les dates successives de leur construction première et les transformations qu'ils ont subies ; relever les noms des artistes qui les ont bâtis ; dresser le compte des dépenses que ces œuvres magnifiques ont entraînées ». Après une partie officielle qui renferme ce programme, le règlement et la liste des membres, viennent les articles, dans l'ordre suivant : une note de M. Longnon sur l'*Ancien diocèse de Paris et ses subdivisions ;* le commencement d'un travail de M. l'abbé Valentin Dufour sur l'*Etat du diocèse de Paris en 1789 ;* une étude d'ensemble de M. Rohault de Fleury, sur les découvertes de monuments funéraires faites pendant les travaux de l'église du Sacré-Cœur à Montmartre ; les premiers chapitres d'une vie d'*Antoine de Juigné*, dernier archevêque de Paris au xviii^e siècle, par M. l'abbé de Madaune (où l'on trouve d'instructifs renseignements sur l'organisation du collège de Navarre et de la Faculté de théologie de l'ancienne Université). Le premier numéro est complété par une *Chronique* et une *Bibliographie* religieuse de l'ancien Paris.

— Une nouvelle revue, la *Revue du monde latin*, dirigée par M. le baron Ch. de Tourtoulon, va paraître le 10 de chaque mois, par numéros de huit feuilles.

Elle aura cinq éditions, française, espagnole, italiennne, portugaise et roumaine, éditions qui différeront seulement par la langue dans laquelle seront écrites les seize premières pages, consacrées au Bulletin mensuel, politique et diplomatique (le reste de la livraison sera en français, quelquefois en une autre langue, mais avec la traduction française en regard). La *Revue du monde latin* se propose de faire connaître les peuples et les pays latins dans leur présent et leur passé; de rechercher, de concilier et de défendre leurs intérêts divers; de préparer leur union permanente dans un dessein de paix générale, s'il est possible; de préservation commune, s'il est nécessaire, et surtout de progrès matériel, intellectuel et moral. Elle donnera la plus grande somme de faits, de documents et de renseignements utiles; elle résumera les grandes questions internationales, de façon que le lecteur puisse s'en faire une idée claire et suffisamment complète.

— M. H. Welti travaille à un ouvrage sur l'histoire de la Pléiade et de son influence sur les littératures européennes.

— M. E. Drujon a publié dans un des récents volumes de la collection des « Petits poètes du xviii[e] siècle », avec une notice, les *Poésies du cardinal de Bernis* (Quantin. In-8°, xxxii et 241 p., 10 fr.).

— Notre collaborateur, M. Tamizey de Larroque, a terminé l'impression, dans la « Collection de petits mémoires », publiée sous les auspices de la Société bibliographique, des *Mémoires de Puységur*, qui forment deux volumes, accompagnés de notes.

— M. Lecoy de la Marche a été chargé, par décret du 24 janvier, d'une mission scientifique pour Barcelone; il doit recueillir, dans les archives générales de la couronne d'Aragon, les documents relatifs aux possessions et aux droits de la maison d'Anjou dans l'Aragon et à Majorque, et dépouiller les registres qui concernent l'occupation de la Catalogne par le roi René, et son fils, le duc de Calabre.

— Nous recevons d'un de nos abonnés la lettre suivante : « J'apprends par la chronique du dernier numéro de la *Revue critique* (19 mars 1883, p. 238) que le gouvernement français vient de prendre des mesures pour empêcher, en Tunisie, la dégradation des monuments anciens : surveillance du gouvernement du bey, défense de détruire, de fouiller même sur son propre fonds et de transporter sans autorisation, etc., etc. Quel en sera le résultat? Un article de M. S. Reinach, intitulé *Le Vandalisme moderne en Orient* et publié dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1[er] mars 1883, nous l'apprend. Les mêmes mesures, prises en Grèce, y ont produit un résultat contraire à celui qu'on en attendait. On voulait la conservation : on a eu la destruction; si on persiste, on l'aura en Tunisie comme en Grèce. S'être trompé une fois, c'était déjà trop : se tromper une seconde fois, et ne tenir aucun compte de l'expérience, ce serait de l'aveuglement. La France n'est pas responsable des destructions en Grèce; elle le serait des destructions en Tunisie. »

ALLEMAGNE. — M. Pertsch a trouvé dans les papiers de Frédéric Rückert une traduction en vers du *Boustan* de Saadi, qui témoigne des grandes connaissances philologiques du poète; il l'a publiée avec des notes biographiques et bibliographiques (*Saadis Bostan aus dem persischen übersetzt*. Leipzig, Hirzel. In-8°, viii et 285 p., 4 mark).

— Une étude soignée et faite d'après les sources sur les batailles de Nicopoli et de Warna (28 sept. 1396 et 10 nov. 1444) vient de paraître à Breslau, chez l'éditeur Koebner; elle a pour auteur M. G. Kœhler, et pour titre : « *Die Schlachten von Nicopoli und Warna* ». (In-8°, 60 p., 2 mark 60.)

— M. Alex. Reifferscheid, professeur de philologie allemande à Greifswald, a récemment publié 26 lettres de Jacob Grimm au jurisconsulte hollandais Tydeman.

(*Briefe von Jakob Grimm an Hendrik Willem Tydeman.* Heilbronn, Henninger.) Il y a joint un appendice renfermant deux lettres (en français) de Jacob Grimm à Bilderdijk, une lettre de Wilhelm Grimm, cinq lettres d'Hoffmann de Fallersleben et six autres lettres du Français Charles de Villers au même Tydeman. Ces lettres sont suivies de « remarques ».

— Le premier volume de la « Collection des monuments de la littérature anglaise des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles » que dirige M. Karl VOLMŒLLER (*Englische Sprach- und Literaturdenkmale des* XVI, XVII *u.* XVIII *Jahrhunderts*) vient de paraître à la librairie Henninger, de Heilbronn. Ce premier volume renferme une édition critique, par miss L. TOULMIN SMITH, du *Gorboduc or Ferrex and Porrex*, tragédie publiée en 1561 par Thomas Norton et Thomas Sackville. Les volumes suivants de la collection seront : le *Faust* de Marlowe, d'après la première édition de 1604, avec les variantes des éditions ultérieures, p. p. M. Hermann BREYMANN; *Edward the second*, de Marlowe, publié également d'après la première édition de 1594, avec variantes, par M. BREYMANN; *The Beggar's Opera* et *Polly* de John Gay, p. p. M. G. SARRAZIN; *The life and death of Doctor Faustus made into a farce* (Londres, 1697), de Mountford, avec introduction et remarques, p. p. M. Otto FRANCKE; *Euphues, the anatomy of wit*, de John Lyly, publié avec le premier chapitre de l'*Arcadia* de sir Philip Sidney, introduction et notes par M. Frédéric LANDMANN; une édition critique des Œuvres de Ben Jonson, par M. W. ROLFS.

— Dans la collection des « Réimpressions françaises » (mêmes éditeurs, MM. Henninger, de Heilbronn, et même directeur, M. K. Volmœller), doivent paraître, outre les volumes déjà annoncés, la *Grammaire de R. de la Ramée*, le *Tretté de la grammere françoeze, fet par Louis Meigret Lionoes*; les œuvres complètes de Jean de Mairet, et des drames choisis de Jean de Rotrou.

— Une grammaire rhéto-romane (*rhætoromanische Grammatik*) par M. Th. GARTNER, doit bientôt paraître à la librairie Henninger, de Heilbronn.

— Une édition historique et critique des Œuvres de Henri de Kleist est actuellement préparée par M. Théophile ZOLLING; le premier volume de cette édition renfermera la *Famille Schroffenstein*, sous sa double forme.

— Le beau poème de Mickiewicz, *Pan Tadeusz*, déjà traduit en allemand par Spazier (1836) et par Weiss (1881) vient d'être de nouveau traduit par M. Siegfried LIPINER (*Herr Thaddæus oder der letzte Eintritt in Lithauen.* Leipzig, Breitkopf et Hærtel). Cette traduction en vers allemands est, au dire des Polonais et de la critique allemande, digne de l'original.

— M. F. de LENCASTRE vient de publier à la librairie Brockhaus, de Leipzig, une *Nouvelle méthode pratique et facile pour apprendre la langue portugaise*. Cette *Méthode*, « composée d'après les principes de F. Ahn », est, de l'avis des meilleurs juges, un livre remarquable, et la seule grammaire portugaise qui traite de la prononciation avec toute l'exactitude désirable. M. F. de Lencastre est d'ailleurs portugais de naissance.

— Nous avons reçu les quatre fascicules qui forment l'année 1882 de l'*Altpreussische Monatsschrift* publiée par MM. Rudolf REICKE et Ernst WICHERT. (Kœnigsberg, Beyer). Cette Revue est surtout consacrée à l'histoire de la Prusse orientale, et parmi les « *Abhandlungen* » ou articles originaux, nous avons remarqué une conférence, faite le 15 déc. 1881, par M. WICHERT, sur les « beautés et les originalités du pays de la Prusse orientale » (I^{er} fasc.) ; une suite de notices généalogiques sur les principales familles de Koenigsberg, par M. J. GALLANDI (I^{er} et II^e fasc.); une étude de M. Josef MALOTKA, intitulée « Contributions à l'histoire de la Prusse au XV^e siècle », et de M. Carl MOLITOR, sur Alex. de Suchten, médecin et poète au temps du

duc Albert (IIIe fasc.); un article de M. M. PERLBACH sur les restes des archives de l'Ordre teutonique à Venise et une note de M. Ad. BEZZENBERGER sur la frontière prusso-lithuanienne (IVe fasc.); enfin, des lettres inédites de Chr. Aug. Lobell à Voss, communiquées par M. Franz RÜHL. Une grande partie de l'*Altpreussische Monatsschrift* est consacrée à Kant (né, comme on sait, à Koenigsberg); M. Emile ARNOLDT donne un compte-rendu critique des jugements portés récemment par M. Kuno Fischer sur Kant et sa doctrine (IVe fasc.); M. L. FRIEDLÆNDER publie une lettre inédite de Kant (IIe fasc.); c'est une lettre écrite en 1786 par Kant, alors doyen de la faculté de philosophie, au « sénat académique » de Koenigsberg; Kant refuse, de par les statuts, la « facultas legendi » au juif Euchel; et, en effet, ces statuts qui n'admettent à l'Université de Koenigsberg que des professeurs de confession évangélique, n'ont été abolis qu'en 1867); enfin, M. REICKE commence la publication (Ier, IIe, IIIe, et IVe fasc.) d'une œuvre inédite de Kant », *ein ungedrucktes Werk von Kant aus seinen letzten Lebensjahren*. Cette œuvre n'est qu'un recueil de notes et de réflexions assemblées sans ordre, mais elle renferme les matériaux d'un écrit dont le titre aurait été: *Uebergang von den metaphysischen Anfangsgründen der Naturwissenschaft zur Physik*. Outre ces articles originaux, l'*Altpreussische Monatsschrift* renferme des « critiques et comptes-rendus » (*Kritiken u. Referate*). Ces articles sont presque toujours relatifs à des livres allemands ou polonais qui traitent de l'histoire de la Prusse orientale, de ses mœurs, de son folklore, de sa langue; nous y relevons, par ex., des art. sur les *Hanserecesse*, sur l'*Urkundenbuch* des provinces baltiques et de la Pomerellie, en même temps que des comptes-rendus du *Preussisches Wœrterbuch* de M. Frischbier; des « Légendes zamaîtes », de M. Veckenstedt; et de l'Eloge de Winckelmann, de Herder (né dans la Prusse-Orientale, à Mohrungen). Une troisième partie, sous le titre « Communications et appendice » renferme des nouvelles diverses, une Chronique de l'Université de Koenigsberg, une Bibliographie des ouvrages concernant la Prusse orientale, des documents historiques, des légendes locales, etc. Nous devons une mention spéciale à un art. de notre collaborateur Alfred STERN; cet art. intitulé *aus der Franzosenzeit* (pp. 243-254, IIe fasc.), reproduit des lettres de Daru, de Sack, etc., copiées par M. Stern aux archives de notre ministère des affaires étrangères et relatives à un incident qui s'était passé au théâtre de Koenigsberg, à la représentation de *Fanchon la vielleuse*; deux acteurs, qui parurent dans cette pièce, sous l'uniforme d'officiers français, furent sifflés par le public; Napoléon demanda une éclatante réparation; malgré les documents apportés par M. Stern, l'affaire est encore obscure, parce que tout le monde alors s'empressa de l'obscurcir, mais elle est « caractéristique pour l'époque ».

— Le 6 mars est mort à Halle le docteur Karl WITTE, conseiller de justice et professeur de droit à l'Université de Halle. Il était né à Lochau, près de Halle, le 1er juillet 1800; ce fut un enfant prodige; à dix ans il avait terminé ses études de collége. Admis, après examen, à l'Université de Leipzig, soutenu par une bourse que lui faisait le roi Jérôme, il acheva ses études à Gœttingue, publia en 1813 une thèse latine, reçut en 1814, à Giessen, le titre de docteur, puis étudia le droit à Heidelberg (1814-1816), et après un essai de cours public à Berlin, se rendit en Italie, avec une mission scientifique. Au bout de deux ans, il revint enseigner le droit à Breslau (1821), puis à Halle, où il demeura le reste de sa vie. Membre de l'Académie della Crusca, il a publié les ouvrages suivants: dissert. sur le *Décaméron*; trad. des *poésies lyriques* de Dante; édition critique de la *Divina Commedia*, avec trad. en vers et commentaire (1862; 3e édit. en deux vols. 1876); *Dante-Forschungen* (2 vols. 1869-1879), etc.

— L'éditeur Niemeyer, de Halle, fera prochainement paraître les ouvrages sui-

vants : une édition des œuvres complètes, qui nous ont été conservées, de Chrestien de Troyes, par M. Wendelin FOERSTER; une édition des œuvres complètes de Sâ da Miranda, par M. C. M. de VASCONCELLOS; une publication, en deux volumes, intitulée « Monuments de la littérature rhéto-romane », *Denkmæler der rhætoromanischen Literatur*, par M. J. ULRICH.

BELGIQUE. — M. Edw. GAILLIARD a fait paraître un *Glossaire flamand* de l'*Inventaire des archives de Bruges* publié en sept volumes par M. Gilliodts Van Severen (Bruges, chez l'auteur. XI-734 pp. 30 fr.).

— Le IVe volume de la publication, commencée par M. Gachard, des *Voyages des souverains des Pays-Bas* a paru, par les soins de M. PIOT. Il renferme la relation des voyages de Philippe II de 1554 à 1569, par Vandenesse (où l'on remarquera les passages relatifs aux négociations qui précédèrent le traité de Cateau-Cambrésis); le voyage de l'archiduc Albert en Espagne (1598) par Gilles de Faing; les itinéraires des ducs de Brabant (Antoine, Jean VI et Philippe de Saint-Pol). L'appendice ajouté par M. Piot au journal de Vandenesse est précieux : il contient les correspondances diplomatiques et actes officiels relatifs au mariage de Philippe II et de Marie Tudor (juillet 1553-déc. 1554); après toutes les publications sur le sujet, M. Piot a trouvé encore à Bruxelles, à Besançon, à Vienne, etc., des documents inédits et curieux. Une table alphabétique, dressée avec grand soin, pour les quatre tomes de cette publication, termine le volume.

— Nous ne pouvons reproduire intégralement le long rapport adressé par l'archiviste général M. GACHARD au ministre de l'intérieur sur la situation des archives du royaume de Belgique en 1882 ; nous ne ferons que le résumer en partie. Parmi les documents renfermés dans la collection du doyen de Courtrai Vande Putte, les Archives ont acquis six chartes des années 950, 963, 966, 967, 972, 1056, l'une d'Otton Ier, deux des deux rois de France Louis IV et Lothaire, les trois autres des comtes de Flandre Arnould et Baudouin, etc. Elles ont acquis, en outre, dans une vente publique, à Gand : 1° un recueil de documents, en onze volumes, renfermant des traités conclus par les comtes de Flandre, les ducs de Bourgogne et leurs successeurs, de 1305 à 1521 (Ier vol.), des pièces sur le XVIe siècle (IIe vol.), des lettres patentes et minutes, ordonnances, etc., qui vont jusqu'en 1720; 2° un recueil, en deux volumes, contenant diverses pièces relatives à l'histoire de la Flandre ; 3° un autre recueil de documents qui appartenait au ministre de Charles-Quint, Corn. Schepperus (1549-1551); on y remarque un rapport de Schepperus sur l'arrivée à Armuyden de trois galères françaises, dont l'une était commandée par Paulin, baron de la Garde. Citons encore une Histoire de la ville de Lille, de ses privilèges, de ses institutions, de ses établissements, écrite en 1585, et un mémoire sur la province de Flandre dite gallicane. Mais ce qu'il faut surtout noter, c'est le travail entrepris par M. PIOT qui a fait l'inventaire raisonné de cent quinze volumes (sur deux cents, de A à M) de l'immense correspondance du comte de Cobenzl, ministre plénipotentiaire d'Autriche à Bruxelles, de 1753 à 1770 ; cette correspondance est classée selon l'ordre alphabétique des correspondants de Cobenzl, parmi lesquels figurent Belle Isle, d'Estrées, Daun, lord Granville, Mitchell, d'Aubigny (ministre de France à Liège), Lesseps (résident de France à Bruxelles), de Bastide, Chevrin, Expilly, Gondar, Maubert, Garampi, l'abbé de Guasco, etc. Signalons enfin la rédaction d'une table analytique des *Consultes* du conseil privé, qui forment 137 volumes (de 1725 à la fin de la domination autrichienne) et la publication, en un volume in-8° de 460 pages, du Catalogue de la Bibliothèque des Archives, rédigé par M. Piot.

— Nous annoncerons, pour les amateurs de folklore, la prochaine publication d'un *Hortus belgicus* où MM. DE VOS et MORREN dresseront un catalogue systématique

de toutes les plantes décrites, figurées ou citées dans les ouvrages belges depuis 1830.

— L'*Histoire de l'Ecole de peinture d'Anvers*, de M. F. Jos. van den Branden, sera traduite en français, non point par M. L. Hymans, comme on l'avait annoncé d'abord, mais par MM. Edm. Mertens et J.-L. Heuvelmans.

— Le département de l'instruction publique a désigné les questions suivantes pour être traitées à domicile, en vue des concours de l'enseignement supérieur pour 1883-84 : *Apprécier les œuvres de Lucien au point de vue littéraire et philosophique ; — Discuter la théorie du bien et du mal et examiner si la moralité a ses origines dans la vie des animaux ; — Montrer la position que le clergé des provinces belges appartenant à l'empire germanique a prise dans la première lutte pour l'investiture, sous les empereurs Henri IV et Henri V.*

— L'Académie d'archéologie de Belgique ouvre pour 1883 un concours, dont voici le programme : 1° un travail concernant l'archéologie de l'ancien comté de Hainaut (prix, 500 fr.) ; 2° Biographie d'Abraham Ortelius (prix, 500 fr.).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 mars 1883.

M. le préfet de la Seine invite par lettre l'Académie à déléguer quelques uns de ses membres pour suivre les travaux de démolition commencés sur l'emplacement présumé d'une partie de l'amphithéâtre romain de la rue Monge. L'Académie désigne MM. P.-Ch. Robert et Alexandre Bertrand.

M. Renan communique des détails sur une découverte curieuse qui vient d'être faite à Hammam Lif, près de Carthage, à 15 kilomètres environ de Tunis, par un officier français, M. le capitaine Prudhomme. C'est celle d'une série de plusieurs belles mosaïques, du IIIe ou du IVe siècle de notre ère, qui, d'après plusieurs inscriptions latines trouvées au même endroit, devaient former le pavé d'une synagogue juive. Ces inscriptions présentent d'ailleurs plusieurs difficultés d'interprétation. La forme et le style en sont presque chrétiens; si elles ne donnaient expressément à l'édifice le nom de synagogue et si l'une d'entre elles n'était encadrée de deux chandeliers à sept branches, figurés à droite et à gauche du texte, on aurait peine à se persuader qu'elles proviennent d'un monument juif. Les deux premières inscriptions font connaître les noms des personnes qui avaient fait exécuter les mosaïques à leurs frais : — 1° (entre les deux chandeliers à sept branches) : *Sancta sinagoga Naron pro salutem suam ancilla tua Juliana p... de suo proprium teselavit.* Le *p* qui suit le nom de Juliana est barré; on ignore la signification de ce sigle; — 2° *Asterius filius Rustici arco sinagogi margarita riddei (?) partem porti (?) tesselavit.* — La troisième inscription a été trouvée dans le vestibule qui conduisait à la salle principale; elle se compose des mots *istrumenta* (forme de la basse latinité pour *instrumenta*) *servi tui*, répétés deux fois et suivis chaque fois d'un nom propre, de la manière suivante :

ISTRV MENTA SERVITVI NARITANVS	ISTRV MENTA SERVITVI AMRONI

On ne sait quelle explication donner de ce troisième texte.

Ouvrages présentés : par M. Lenormant : Corso, *Cronistoria civile e relligiosa della città di Nicotera ;* — par M. Barbier de Meynard : 1° Schwab (Moïse), *les Incunables orientaux et les Impressions orientales au commencement du XVIe siècle ;* 2° Houdas et Martel, *Traité de droit musulman (le Tophat d'Ebn Açem)*, 2e fascicule ; — par M. Oppert : Netter, *l'homme et l'animal.*

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 9 Avril — 1883

82. — **Notes sur les lettres de Cicéron,** par Charles NISARD. Paris, Didot, 1882, gr. in-8 de II-240 p.

Les lettres de Cicéron sont, sans contredit, le document le plus précieux, le livre le plus vivant que nous ait laissé l'antiquité tout entière : c'est, pour ainsi dire, l'autobiographie involontaire d'un homme dont la personne est en elle-même très attachante, et dont la vie se confond avec les plus grands événements de l'histoire du monde ancien. A ce titre, elles méritaient un meilleur sort. Si elles ont trouvé, en France, le plus savant et le plus charmant des interprètes, elles ont eu le malheur d'être partout à peu près commentées d'une manière fort insuffisante [1]. Nous regrettons de ne pouvoir faire d'exception pour cette dernière publication.

Elle fait suite à la traduction des *Lettres complètes*, tome V des œuvres de Cicéron, publiées dans la collection Nisard : on sait que les lettres y sont classées suivant leur date. Les notes visent plutôt la traduction que le texte, aussi n'y en a-t-il qu'un nombre infiniment restreint qui soient critiques ou grammaticales. On n'a à juger ni celles-ci, ni l'ordre des lettres, ni la constitution du texte, mais seulement les notes historiques ou géographiques.

Quelques-unes, extraites des œuvres de Borghesi ou de l'*Histoire de la monnaie romaine* de M. Mommsen, ou communiquées par Adrien de Longpérier, ont une véritable valeur et donnent la mesure de ce qu'il fallait faire. Mais elles se trouvent isolées : les autres, ou bien sont assez inutiles, — comme les indications de rapprochements à faire entre les événements que raconte Cicéron et notre histoire contemporaine, comme des attaques contre les bibliophiles (l. 105, n. 1), contre les fi-

1. On se sert, dans les gymnases de Berlin, de l'édition de Hofmann, publiée par la librairie Weidmann. Elle ne renferme qu'un nombre limité de lettres, classées par ordre chronologique, et groupées suivant qu'elles se rapportent au bannissement de Cicéron, à son proconsulat, à la guerre de César et de Pompée. Là aussi l'annotation est souvent insuffisante.

nanciers (22, 3), contre les flatteurs de la populace (25, 1) « qui, ayant besoin d'elle, s'y prostituent avec cynisme », contre « une démocratie sanglante ou imbécile » (303, 9), — ou bien sont assez inexactes, comme les suivantes :

« L'entretien des routes de la république avait lieu par commission des consuls, et ceux qu'ils chargeaient de cette commission, etc. » (10, 15). — Il est vraisemblable que les *curatores viarum*, comme tous les curateurs en général, étaient nommés dans les assemblées du peuple [1].

« Le bas peuple qui était dans les dernières centuries avait beaucoup moins de pouvoir dans cette sorte d'assemblée que dans celles par curies et par tribus » (87, 5). — Or les comices par curies étaient l'assemblée patricienne par excellence.

« La *Lex curiata* était une loi votée par les trente tribus réunies en comices curiaux » (87, 36). — D'abord il y avait trente-cinq tribus au temps de Cicéron ; puis les comices par curies ne se tenaient plus alors, c'était une formalité, les curies étaient représentées par des licteurs ; enfin, il est impossible de comprendre comment les tribus auraient pu se réunir par curies.

Erat rumor de Transpadanis, eos jussos IIII viros creare : « c'est-à-dire pour faire passer ces villes de la condition de colonies à celle de municipes. Les quatuorvirs, et en d'autres villes les duumvirs, étaient aux municipes ce que les consuls étaient à Rome, et ceux qui l'avaient été avaient le droit de suffrage dans les comices du peuple romain » (196,7). — Cela n'est vrai que des magistrats des villes *latines :* or il s'agissait précisément de donner le droit de cité *romaine* à tous les habitants de la Transpadane. Les quatuorvirs étaient les magistrats ordinaires des municipes *romains*, les duumvirs ceux des colonies *romaines*.

Apamée, Synnade « villes de la *Phrygie* surnommée *Pacatienne* » (213, 2). — D'abord la *Phrygie pacatienne* n'apparait que dans la seconde moitié du IVe siècle. Ensuite Apamée, au temps où il y avait une Phrygie pacatienne, faisait partie de la Pisidie; Synnade, de la *Phrygie salutaire*.

Trebulanum, « ville de la Sabinie (*sic*) » (I. 299, 33). — *Trebulanum* désigne une maison de campagne située à *Trebula*, petite ville de Campanie, près de Capoue.

Lucretino tuo sole : « Atticus avait quelque maison de campagne à Lucrétile. Horace a dit : *Velox amœnum sæpe Lucretilem*. Ce charmant pays était situé sur le versant des montagnes de la Sabine » 309, 4). — Le *mons Lucretilis*, naturellement, n'est pas « situé sur le versant des montagnes. » Le texte de ce passage est d'ailleurs corrompu, et le *mons Lucretilis* n'a rien à faire ici.

Sanctiore ærario : « Il y avait aussi (là) le produit du vingtième des

1. Mommsen, *R. Staatsrecht*, II (2e édition), p. 650.

sommes payées pour les affranchissements et les legs » (324, 6). — L'impôt sur les successions ne fut établi qu'au temps du traité de Brindes. Cicéron dit, dans une lettre à Atticus : « Maintenant que les douanes italiennes sont supprimées, que les domaines publics de l'état en Campanie sont donnés aux vétérans, il ne nous reste d'autre impôt « domestique » que le vingtième sur les affranchissements [1] ».

Passons aux omissions. Les principales questions administratives que soulève l'examen des lettres de Cicéron ne sont l'objet d'aucun commentaire. Par exemple, dans la fameuse lettre qu'il écrivit à son frère Quintus pour lui tracer la ligne de conduite qu'il fallait suivre dans le gouvernement d'Asie [2], les mots « *imperium* prorogé » demandaient à être expliqués (1, 4) ; y a-t-il une différence entre le *summum imperium* (2, 8) et l'*imperium* pur et simple? pourquoi les voyages des gouverneurs (2, 9) effrayaient-ils les provinciaux ? qu'est-ce que la *cohors prætoris* (4, 12) de Quintus? pourquoi Cicéron distingue-t-il les unes des autres les *urbes* et les *civitates?* à quelle loi *de portoriis Italiæ tollendis* (11, 32) est-il fait allusion ? quel est ce *vectigal ædilicium* dont il est question (9, 26) ? Sans commentaire, cette lettre est en grande partie incompréhensible, et la portée historique, l'intérêt politique des recommandations de Cicéron échappent complètement. De tout le recueil, c'est celle qui a le plus besoin d'être annotée : c'est cependant du paragraphe (9) le plus difficile à interpréter de cette lettre, qu'il est dit (l. 29, n. 19) : « Ce beau paragraphe n'a pas besoin de notes : il est d'une clarté admirable, et préconise des maximes de gouvernement plus admirables encore. »

L'auteur de ces notes recule évidemment devant les difficultés. Il ne s'en cache pas d'ailleurs ; il semble mépriser les commentateurs trop consciencieux et se rire de leurs efforts. « Les uns, dit-il quelque part (754, 8), proposent M. Lennius ou Lenius; les autres, M. Annius, d'autres encore Memmius. Il y en a pour tous les goûts. Mais qu'importe au lecteur ? » Et ailleurs (137, 2) : « Encore un nom soi-disant corrompu, et sur lequel on a proposé force corrections, comme s'il importait beaucoup d'être fixé à cet égard. » Voilà un dédain commode. Pourtant le lecteur aimerait mieux savoir si ces noms désignent des personnages ailleurs mentionnés, que de lire des identifications dans le genre de celle-ci (l. 10, 8) : « Catilina, le chef de la conjuration qui porte son nom. »

Camille JULLIAN.

1. *Ad Atticum*, 2, 16, 1.
2. *Ad Q. fratrem*, 1, 2.

83. — **Briefe und Akten zur Geschichte des XVI.** Jahrhunderts mit besondrer Rücksicht auf Bayerns Fürstenhaus. II Band. Beitraege zur Reichsgeschichte, 1552, bearbeitet von A. von Druffel. München, Rieger, 1880. viii, 873 p. 8°. — Prix : 21 fr.

Nous avons autrefois rendu compte du premier volume de cette collection de pièces inédites, empruntées principalement aux archives de Munich, et destinée à nous faire connaître plus spécialement le rôle des Wittelsbach de Bavière dans la seconde moitié du xvi[e] siècle. Nous ne reviendrons donc pas ici sur ce que nous avons dit déjà de l'agencement de ces documents, dont les uns sont publiés en entier, les autres par extraits seulement. Cette méthode a l'avantage de permettre d'accumuler des matériaux plus abondants dans un espace plus restreint, mais elle a aussi des inconvénients sérieux, surtout quand l'éditeur, pour résumer les pièces qu'il analyse, emploie la langue même du texte, le français ou l'espagnol. Où s'arrête la pensée même du correspondant, où commence la responsabilité personnelle de l'interprète? Car, qui résume la pensée d'autrui, l'interprète forcément et parfois peut l'avoir mal saisie. Ce volume compact de près de neuf cents pages est consacré tout entier à l'année 1552, cette année néfaste pour la gloire de Charles-Quint, qui vit s'achever le triomphe du protestantisme allemand par le traité de Passau et commencer le siège de Metz qui devait finir si tristement pour l'empereur. On y pourra suivre par le menu les efforts de la politique des Habsbourg pour regagner au dedans et au dehors le terrain perdu par la défection de Maurice de Saxe. Il y a quelques lettres intéressantes à signaler, comme celle de Pierre-Ernest de Mansfeld à la reine Marie de Hongrie (25 avril 1552), sur les moyens de reprendre Metz où « tous les bourgeois illec sont bons pour Sa Majesté »; celle de l'ex-électeur Jean-Frédéric de Saxe à la république de Strasbourg, pour demander qu'on lui vienne en aide dans sa tentative de reprendre son électorat, maintenant que Maurice, lui aussi, est au ban de l'Empire; les lettres de l'empereur à la reine Marie (pp. 681-686), etc. Mais, en général, il se rencontre moins de choses curieuses, moins de faits intéressants qu'on ne serait tenté de le croire, à la vue de ce gros volume, publié par un érudit de mérite. On y trouve un fouillis de petits détails dans lesquels le lecteur se perd, sans qu'une introduction suffisamment détaillée de l'éditeur vienne l'orienter au milieu de ce pêle-mêle de faits et de personnages secondaires. Ce dernier point surtout ne laisse pas d'être extrêmement désagréable à la lecture. On rencontre par douzaines des noms d'inconnus, sans qu'aucune note nous fournisse les renseignements nécessaires à leur égard. M. Druffel a été vraiment trop avare de commentaires dans le présent volume et nous espérons qu'il nous donnera un peu plus d'éclaircissements dans le volume prochain. Il le doit d'autant plus qu'il est assurément le plus à même — le seul à même, sans doute, pour beaucoup d'entre eux — de nous donner quel-

ques renseignements sur beaucoup d'entre les personnages qu'il nous apprend à connaître [1].

R.

---

84. — **Histoire de la réunion de la Franche-Comté à la France** (1279-1678), par M. L. de Piépape. Paris, H. Champion; Besançon, Marion, Morel et Cie (1881), in-8. I, xix-483 pp.; II, iv-512 pp.

Détaché du territoire de la Gaule par suite de l'invasion des Barbares, le comté de Bourgogne devait lui revenir par une pente si naturelle, qu'en écrivant l'histoire de son retour à la France, M. de Piépape a par le fait embrassé tout le passé de la province. Il est vrai que bien avant la conquête de Louis XIV, Philippe le Bel et Louis XI en avaient déjà tenté l'annexion : en instituant le parlement de Dôle, Philippe le Bel lui avait même donné, dès le commencement du xive siècle, une organisation quasi-française. Sous la suzeraineté des comtes de Bourgogne et des archiducs d'Autriche, comme sous la monarchie espagnole, Besançon seul se réclamait de l'Empire d'Allemagne, et échappait à ce rudiment de centralisation.

Pour écrire son livre, il est certain que M. de P. s'est entouré de multiples informations. Il a même poussé ses recherches jusque dans les archives et leur a emprunté, à l'occasion, d'intéressantes pièces justificatives. Cependant, dès les premières pages, on s'aperçoit qu'il ne s'est pas mis en peine de déférer aux exigences de la critique moderne. Si généralement il renvoie à ses sources, souvent il les cite mal : pour les imprimées, il omet le lieu et la date de l'édition, voire la page ou le recueil où il les faut chercher ; pour les manuscrites, il néglige d'indiquer les dépôts qui les conservent. Ce défaut d'exactitude empêche souvent toute vérification et l'on doit le regretter d'autant plus, que, quand l'auteur écrit d'abondance et sans consulter ses notes, il est sujet à des méprises, dont plusieurs méritent d'être relevées.

Quand, t. Ier, p. 30, il borne la juridiction de l'église métropolitaine de Besançon, si du moins on comprend bien sa pensée, à des territoires de langue française, il oublie que le diocèse de Bâle faisait partie de la province.

Ibid., p. 52 : le testament par lequel le comte palatin Othon IV assurait sa succession à son jeune fils, ne révoquait nullement le traité de Vincennes, qui avait transmis la Franche-Comté à Philippe le Bel. L'*Art de vérifier les dates* en avait déjà fait très justement l'observation.

---

1. Quelques noms propres ont été défigurés par des fautes d'impression. Au lieu de Mathis *Pfenner* il faut lire *Pfarrer; Boeckel* au lieu de *Poeckel*, etc. Sont-ce bien les trois villes de Hambourg, Lünebourg et Lubeck que représente le Boecklin de Boecklinsau, nommé p. 9, et non pas plutôt les trois cités directrices des villes libres, Ulm, Nüremberg et Strasbourg?

Ibid., p. 110 : n'est-ce pas s'exprimer d'une manière trop absolue, en attribuant aux Suisses et aux Comtois une origine commune? Passe pour les Suisses romands.

Ibid., p. 221 : parler des préparatifs que le roi François Ier faisait contre la Comté vers 1550, n'est-ce pas une singulière approximation, quand il s'agit d'un prince mort le 31 mars 1547?

Ibid., p. 348 : où l'auteur a-t-il vu que Lure ait jamais été ville impériale? C'était une abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, du ressort des pays antérieurs de l'Autriche, qui n'a jamais été considérée comme un état de l'Empire, même après qu'en 1554, elle eut été unie à l'abbaye de Murbach. Et, à ce propos, qu'il me soit permis de faire remarquer que c'est très improprement que les historiens comtois, y compris M. de P., qualifient Besançon de ville impériale. En s'affranchissant du pouvoir temporel de ses archevêques, Besançon était devenu, comme Bâle et comme Strasbourg, une ville libre. A ce titre, Besançon n'a jamais dû payer le tribut ordinaire à l'Empire et n'a pu être tenu de contribuer que pour le couronnement de l'empereur à Rome.

T. II, p. 116 : l'auteur est-il sûr que le duc Charles IV de Lorraine ait battu Bernard de Saxe-Weimar à Cernay? Nos historiens alsaciens font de cette prétendue victoire une belle et bonne défaite. Strobel. *Geschichte des Elsasses*. T. IV, p. 424. Et, puisqu'il est question de Bernard de Saxe, qu'est-ce que cette fille que M. de P. lui prête, p. 129, quoique ce prince n'ait jamais été marié?

Ibid., p. 133 : n'y aurait-il pas confusion entre M. de Grün d'origine wallone, qui commande le château de Joux contre les Suédois et « qui s'enfuit lâchement », et un colonel suédois Christophe de Grün, cité pp. 149, 150, 157, qui défend plus tard ce même château de Joux contre un noble franc-comtois, le baron d'Arnans?

Ibid., p. 162 : de quel droit l'envoyé espagnol à la diète de Ratisbonne, D. Diego de Saavedra, pouvait-il menacer la France de rappeler les Suisses à son service?

Ibid., p. 168 : qu'est-ce que l'entreprise du duc d'Enghien sur le château de Ray, pour se venger de son échec devant — et non pas sur — Grimont que, p. 167, les Français avaient eux-mêmes évacué?

Ibid., p. 215 : il n'y a pas de Baden en Brisgau, et la diète suisse n'a pu siéger qu'à Baden en Argovie.

Ibid., p. 244 : M. de P. fait honneur à M. Camille Rousset d'avoir vengé Louvois des sévérités de ses contemporains, et cite, à cette occasion, le jugement de Duclos sur le grand ministre. Prendrait-il Duclos (1704-1772) pour un contemporain de Louvois?

Tout cela donne à penser que M. de P. a composé son ouvrage avec un esprit passablement inattentif et peut-être même sans cette préparation générale qu'on est en droit d'exiger de ceux qui écrivent l'histoire. Ce défaut de préparation, on pourrait surtout l'induire de certains traits hasardés, qui étonneraient même chez un simple homme du monde,

comme quand, t. Ier, p. 22, l'auteur qualifie de gothique le palais où l'empereur Frédéric Barberousse séjourna à Dôle, ou que, p. 30, il cite l'usage de l'écriture gothique, au temps de saint Louis, comme une preuve de l'extension de la culture française dans la province, ou que, p. 63, il apprécie comme un manque de dignité l'attitude de Philippe de Poitiers, mari de la fille d'Othon IV, qui reçut debout et découvert la prestation de foi et hommage de la noblesse comtoise, ou que, t. II, p. 262, il trouve de la courtisanerie dans le style d'une lettre simplement polie de Louvois au grand Condé.

Il ne faut pas moins que cette accumulation de remarques, qui n'épuise même pas toutes celles que j'ai recueillies, pour oser médire d'un livre auquel l'Académie française a décerné naguère une de ses récompenses. C'est à elle, en effet, que l'auteur avait déféré le jugement de son œuvre et non à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Sans éplucher le fond, l'Académie française peut s'en tenir à la forme et se déterminer sur le mérite littéraire. Et cependant, en dépit de son suffrage, que d'imperfections et de négligences dans le style et la composition on pourrait relever chez M. de Piépape ! Il serait trop long de noter toutes les taches de ce genre qui déparent son livre. Je n'insisterai que sur le déplaisir qu'il y a de voir constamment tel fait, tel personnage dont il a été question quelques pages plus haut, revenir dans le récit comme si l'auteur en parlait pour la première fois. Quant à la langue, je ne citerai que le dernier des lapsus qui m'ont choqué. T. II. p. 412 : a-t-on jamais pu dire en français d'un souverain qu'il « daigna accorder le plus gracieux accueil » ?

Pour terminer, que M. de Piépape me permette une dernière observation. Il est Franc-comtois, et l'on est touché de voir l'amour qu'il a gardé à son pays natal. Mais son patriotisme ne l'égare-t-il pas quand, tout le long de son livre, il parle d'une prétendue nation et d'une prétendue nationalité comtoise ? En réalité, le comté de Bourgogne n'a jamais été qu'une province, dont le hasard d'un mariage fit, à la mort de Charles le Téméraire, un domaine de la maison d'Autriche. Qu'elle fût politiquement rattachée à l'empire ou à la monarchie espagnole, elle a eu les avantages et les inconvénients de l'éloignement de ses maîtres qui, ni en bien ni en mal, n'ont pu grand chose pour elle. Il en résulte que la Franche-Comté dut souvent pourvoir par elle-même à sa défense et à sa sécurité, et en cela son histoire a bien des analogies avec celle de l'Alsace. Cette situation a certainement contribué à donner son caractère à la population ; mais non l'indépendance et la souveraineté, qui seules auraient pu lui conférer une nationalité.

X. Mossmann.

---

85. — **Versuch einiger Gedichte,** von F. von HAGEDORN. (Deutsche Litteraturdenkmale des XVIII. Jahrhunderts, in Neudrucken hrsg. von B. Seuffert). Heilbronn, Henninger. In-8°, x et 96 p. 90 pfennigs.

Ce volume — le dixième — de la collection Seuffert renferme le « *Versuch einiger Gedichte* » publié par Hagedorn en 1729 à Hambourg. Il est édité avec grand soin par M. Auguste Sauer, qui l'a fait précéder d'une introduction où il apprécie longuement et par le menu ce recueil d' « Heures de loisir », de *Nebenstunden*, comme Hagedorn nommait alors ses poésies. M. Sauer montre que l'influence anglaise n'est pas visible dans ces petits poèmes, et que Hagedorn ne connait encore d'autre poétique que celle de Boileau. Il compare ingénieusement cet « Essai » de Hagedorn à l' « Essai des poésies suisses » que Haller allait faire paraître trois ans plus tard. Il fait l'histoire de ces *lieds* et de ces odes que Hagedorn traitait, quelques années après, de « précipitations poétiques ». Il prouve que tous ces poèmes furent depuis rejetés et condamnés par leur auteur, et que trois seulement reparurent dans le recueil ultérieur des « *Moralische Gedichte* » ; encore furent-ils considérablement remaniées.

C.

---

86. — **L'Algérie,** Histoire, conquête et colonisation, par Paul GAFFAREL. Paris, Firmin-Didot, 1883, gr. in-8 de II-708 pages. Prix : 30 fr.

Lorsque M. Gaffarel publia, il y a peu d'années [1], son ouvrage sur les possessions françaises d'outre-mer, il n'y parla pas de l'Algérie, qu'il jugeait sans doute digne d'une étude particulière. Il comble aujourd'hui cette lacune par la publication d'un magnifique volume, d'une exécution typographique presque irréprochable, enrichi de trois cartes, de quatre chromolithographies et de plus de deux cents gravures sur bois. L'œuvre est divisée en deux parties principales : histoire et géographie ; sous ce dernier titre, l'auteur comprend la géographie physique, la description détaillée du pays, l'étude de ses productions, de son commerce, de son administration et de son avenir. Cette exposition très logique lui a permis de présenter successivement au lecteur, dans un ordre louable, toutes les questions desquelles dépend la fortune future de la contrée que Prévost-Paradol appelait la *France-Nouvelle*, et l'Algérie devra se montrer reconnaissante à M. G. d'avoir appelé sur elle l'attention du public. En somme, la deuxième partie du livre nous paraît être de beaucoup la meilleure, et l'auteur y a utilisé avec fruit les travaux de ses devanciers. Nous regrettons qu'il ait cru devoir indiquer, même en la critiquant, la division surannée du système orographique en *Petit, Moyen* et *Grand Atlas* (p. 390) ; ce sont des définitions du temps de Belleforest,

---

1. *Les colonies françaises* (Paris, Germer-Baillière, 1880, in-8°).

qui doivent être bannies à jamais des études sérieuses Nous remarquerons encore que *Chabet-el-akra* ne doit pas être traduit par *Ravin de l'autre monde* (p. 393), mais bien par *Ravin des affres* (ou de l'angoisse).

C'est à la partie historique que s'adressent nos critiques les plus sérieuses; car nous y rencontrons, à côté de théories qu'il nous paraît dangereux de laisser passer sans protestation, des inexactitudes qu'il est utile de rectifier. Pourquoi dire que les Maures, chassés de Grenade, *furent mal accueillis en Afrique* (p. 11), alors qu'ils peuplèrent non seulement les villes de la côte, mais encore une partie de celles de l'intérieur? D'ailleurs, il est notoire que, dès le commencement de l'Odjeac, ils furent sans cesse aidés et secourus par les pachas d'Alger [1], et que, soixante ans plus tard, Euldj-Ali prêtait appui à leur révolte par tous les moyens possibles [2]. La date donnée par M. G. (p. 12) pour la prise de Bougie est inexacte; c'est en 1509 que les Espagnols s'en emparèrent, ainsi que nous l'apprend une inscription très souvent reproduite [3]. La reconnaissance de la suzeraineté de la Porte ne fut pas faite *par les deux Barberousses en 1516* (p. 14), mais bien par Kheïr-ed-Din, après la mort de son frère Aroudj, en 1518, sous l'influence de la crainte que lui causait l'attaque prochaine de Ugo de Moncade [4]. Le *Massacre des Turcs à Marseille* n'eut pas lieu en 1618 (p. 29), mais bien en 1620, le 14 mars [5]. Il n'y a jamais eu de *consul Pion* ni d'*agent du bastion Mussey-Saul* (p. 32). Le consul se nommait *Piou*, et l'agent *Massey-Santo*, ou, plus exactement, *Massey, dit Santo* [6]. L'anecdote de *Porcon de la Barbinais* (p. 34) ne mérite pas de figurer dans l'histoire. C'est une légende sans base sérieuse, et dont les détails sont évidemment et absolument faux. Le *Père Montmasson* n'était pas *un missionnaire* (p. 39), mais un *Vicaire Apostolique d'Alger*, faisant fonction de consul, à la place de Piolle, alors incarcéré [7].

Passons maintenant à l'examen de l'*Histoire de la conquête*. L'auteur

---

1. D'après Haëdo, au moment où Aroudj entreprit la conquête de l'Ouest, le tiers de son armée se composait de Maures espagnols, lesquels *étaient bien accueillis par les Turcs, qui les mettaient dans leurs rangs*. (*Epitome de los Reyes de Argel*, cap. I, par. 9).

2. Voir les *Négociations de la France dans le Levant*, t. III, pp. 26, 28, 32, 42, 46, 94, 129, etc.

3. *Ferdinandus V · Rex · Hispaniæ · Inclytus · vi · armorum · perfidis · Agarenis · hanc · abstulit · urbem*. Anno MDVIIII. (*Inscription de la Casbah de Bougie*).

4. Voir l'*Epitome d'Haëdo*, déjà cité (cap. II, par. 1), et la *Fondation de la régence d'Alger*, de MM. Sander-Rang et F. Denis (Paris, 1837, 2 vol. in-8), t. II, p. 184.

5. Voir *Histoire nouvelle du massacre des Turcs faict en la ville de Marseille en Provence*, etc. (Lyon, 1620, pet. in-8).

6. La responsabilité de ces mauvaises *lectures* incombe à E. Sue. (*Correspondance de Sourdis*); mais l'erreur avait déjà été signalée.

7. *Mémoires de la congrégation de la Mission*, t. II, pp. 448 et suiv. On y nomme le consul emprisonné *Piole*.

la partage en trois périodes de résistance : *Turque, Arabe* et *Berbère* ou *nationale*. C'est là, croyons-nous, une division arbitraire, et qui ne peut pas se soutenir devant l'examen des faits. Quand, après une courte lutte, le gouvernement turc eut été vaincu et remplacé, la France, en se substituant à ses droits, se trouva en présence de populations qui n'avaient jamais voulu reconnaître les Pachas comme leurs maitres, à moins que ceux-ci ne s'imposassent à eux par l'épée ; dans ce cas même, la révolte suivait toujours de près la soumission. Telle fut la situation dont nous héritâmes, situation aggravée par notre qualité de Chrétiens, et par l'impossibilité morale dans laquelle se trouvait une nation civilisée d'employer les procédés de gouvernement des Osmanlis. Aussi, le premier jour où nous voulûmes sortir des villes de la côte, tous les indigènes fondirent sur nous, sans distinction d'Arabes ni de Berbères; le sang coula de tous les côtés à la fois, et, bien souvent, on combattit le même jour dans la plaine les cavaliers des tribus nobles, et, dans la montagne, les Berbères révoltés [1]. Mais il ne fut jamais question de *nationalité :* c'était par la loi de *Djehad* (guerre sainte) que tous ces groupes épars marchaient au combat, tantôt ensemble, tantôt seuls, jusqu'au jour où Abd-el-Kader sut les réunir sous son commandement, en se présentant à eux comme le *Maître de l'heure*. Et là, il importe de dire que, contrairement à ce que semble croire M. G., l'Emir eut sous ses drapeaux, dès les premiers jours, plus de Berbères que d'Arabes, et que ce fut parmi ces derniers que nous trouvâmes nos auxiliaires les plus dévoués.

Les Kabyles du Jurjura, méfiants de tout pouvoir, refusèrent d'obéir au nouveau Sultan; mais ils sont loin de composer à eux seuls la race Berbère, qui entre pour les cinq sixièmes dans le total de la population indigène. Ils étaient, du reste, bien éloignés de cette *neutralité* dont parle l'auteur (p. 282); ils donnaient asile à tous nos ennemis, leur fournissaient, par amour du gain, de la poudre et des armes; ils servaient de recéleurs au butin fait sur nous, et inondaient nos marchés de fausse monnaie. Il était donc complètement indispensable de les soumettre, et M. Gaffarel eût été bien inspiré en ne se fiant pas à des discussions politiques inspirées par l'esprit de parti (pp. 284, 285). Il l'eût été mieux encore, en ne rééditant pas les calomnies lancées par certains journaux au sujet de nos expéditions en Kabylie (pp. 297, 299, etc.), et, si c'était ici le lieu, nous lui démontrerions aisément qu'il n'y avait pas moyen de faire cette guerre autrement qu'on ne l'a faite. Le mal vient de ce qu'il se fait une très fausse idée du caractère berbère; il trouvera, s'il le veut, la vérité dans les ouvrages du commandant Richard [2] et de M. M. Wahl [3]. Ce sont, du reste, des méprises dans lesquelles il est facile de tomber, quand on n'a qu'une connaissance imparfaite de l'his-

1. M. Gaffarel parle lui-même de journées semblables (103, 136, 160, 181, etc.).
2. *Les Mystères du peuple arabe* (Paris et Alger, 1860, in-12).
3. *L'Algérie* (Paris, 1882, in-8°).

toire et des coutumes d'un pays; quand on en ignore la langue, le danger devient plus grand encore; c'est ainsi que l'auteur met dans la bouche d'Hussein-Dey la phrase suivante: « *Abd et Rhasnan et Tsaabbi (vents du nord et de l'est) sauveront Alger la bien gardée* » (p. 67). Or, ces mots n'ont absolument aucun sens; mais nous admettons volontiers qu'Hussein ait dit « qu'*Abd-er-Rahman et Tsa'lbi*[1], *et les vents du Nord-Est sauveraient Alger.* »

H.-D. de G.

THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

Soutenance de M. Jules Lemaitre.

12 février 1883.

I. Thèse latine : *Quomodo Cornelius noster Aristotelis Poeticam sit interpretatus.* (Hachette.) — II. Thèse française : *La comédie après Molière et le théâtre de Dancourt.* (Hachette.)

I.

L'idée qui domine toute la thèse latine de M. Lemaitre est exprimée dans sa première phrase : son but est de rechercher, non pas si Corneille a bien compris les théories poétiques d'Aristote, mais comment il les a comprises. Il est arrivé à trois conclusions : l'une, qu'il ne cherchait pas et qu'il a rencontrée sur sa route, c'est qu'il y a dans la *Poétique* d'Aristote un certain nombre d'erreurs et beaucoup d'obscurités. La seconde, c'est que Corneille est bien le même homme du commencement à la fin de son œuvre. Il se développe chez lui une certaine conception de la grandeur qui existe déjà dans ses premières comédies et qui devient de plus en plus absorbante, jusqu'à détruire dans ses dernières pièces le génie dramatique. Cette conception, on la retrouve dans ses chefs-d'œuvre : La Bruyère regardait ces quatre pièces (*Le Cid*, *Horace*, *Cinna* et *Polyeucte*) comme inexplicables, sans lien avec le reste de l'œuvre du poète; ce lien, c'est cette conception de la grandeur qui le fournit. Voici la troisième conclusion : Corneille n'a pas été gêné par les règles. On semble croire que, sans ce souci des règles, Corneille aurait écrit des drames qui ressembleraient à ceux de Lope de Vega, ou à ceux de notre théâtre de 1830. M. L. pense qu'il a porté les règles plus légèrement qu'on ne le croit; il s'est donné le plaisir d'exagérer les règles jusqu'à les rendre impossibles et absurdes pour les tourner ensuite par des raisonnements subtils. S'il ne les avait pas connues, son théâtre n'eût pas été très différent. L'unité de temps et de lieu l'a seule un peu gêné; sans elle il aurait donné un plus grand nombre de ces pièces embrouillées, telles que *Rodogune* et *Héraclius*. Peut-être les eût-il ordonnées autrement et y eût-il ajouté un prologue, mais il aurait toujours respecté l'unité d'action.

L'impression de M. Himly, c'est que la thèse a été faite un peu à la légère. Il aurait été sage de mettre de son côté le nombre, les autorités; il aurait fallu ne pas ex-

---

1. Célèbre marabout, particulièrement vénéré à Alger, où il mourut l'an 873 de l'hégire. Sa très élégante mosquée et sa kouba y existent encore, au-dessus du jardin Marengo

clure les citations modernes et se servir tout au moins du commentaire de Voltaire qui est toujours spirituel, s'il n'a toujours raison. M. Martha trouve la thèse plus agréable que savante ; ce sont ses qualités littéraires qui l'ont décidé à donner son visa ; elle est très bien écrite, sinon toujours très correctement ; elle est écrite avec précision, plénitude, avec une concision parfois abrupte et gênante. Sur le fond il y a beaucoup de réserves à faire. C'est une thèse sans aucune érudition et M. L. l'a voulu ainsi. Le travail de 2000 ans était pour lui comme non avenu, il voulait voler de ses propres ailes. Il n'a pas renvoyé aux passages de la *Poétique* d'Aristote. Pas un auteur moderne n'est cité, sauf Gustave Flaubert (*Bouvard et Pécuchet*). M. L. répond qu'il a cherché comment Corneille a compris Aristote et pourquoi il devait le comprendre ainsi ; qu'il n'a parlé du sens qu'il fallait réellement attribuer aux idées d'Aristote qu'incidemment ; qu'il n'a donc pas cru devoir citer les auteurs qui avaient écrit sur cette question qui lui semblait sortir de son sujet. Après avoir montré que Corneille partage sur la moralité de la tragédie l'opinion d'Aristote, M. L. a indiqué, qu'il a préféré cependant les dénoûments heureux et qu'il avoue cette préférence : si, par hasard même, le dénoûment est pessimiste, le héros meurt si fièrement qu'il semble triompher en tombant. M. Martha juge que, pour Corneille, le dénouement est indifférent à la moralité de la pièce, pourvu que l'on voie nettement de quel côté est le vice, de quel côté la vertu. Corneille a raison ; il est impossible de plaire selon les règles sans qu'il ne s'y rencontre beaucoup d'utilité. Si l'on peut faire un reproche au théâtre moderne, ce n'est pas que la morale y soit violée directement, mais cette règle de l'art qui veut que notre sympathie sache où se prendre : ce mélange de vice et de vertu dans un même personnage nous trouble, nous égare ; il y a là une violation indirecte de la morale. Corneille comprend mal l'amour, dit M. L. ; il ne l'a bien peint que dans trois de ses grandes pièces. Mais c'est parce qu'alors seulement il était en pleine possession de son génie. M. L. va jusqu'à dire que le *Cid* est la tragédie la moins cornélienne ; mais Racine a-t-il jamais mieux peint l'amour que Corneille dans *Pauline?* M. L. répond qu'à ses yeux le *Cid* est la tragédie la moins cornélienne, parce que c'est la seule où soit peint un amour où la faiblesse se montre ; partout ailleurs Corneille subordonne l'amour à quelque autre sentiment : pour lui, le propre de l'amour est d'être une passion subordonnée ; dans le *Cid* seul, il s'abandonne. M. L. a dit que les tragédies de Racine peuvent facilement être ramenées à des actions de la vie ordinaire, qu'il n'en est pas de même pour celles de Corneille : cela est-il si évident et d'ailleurs, par extraordinaire, Corneille a-t-il voulu dire invraisemblable? — Pourquoi, en parlant de la κάθαρσις, M. L. n'a-t-il rien dit des différentes opinions des critiques modernes. C'était un devoir strict, de citer du moins M. Egger. M. L. semble railler Corneille de s'être donné tant de peine à rechercher les sujets les plus tragiques, les haines de parent à parent, d'ami à ami ; mais ce sont les sujets que préfère Racine. Britannicus qu'il cite pour se justifier le condamne. M. L. a voulu dire simplement qu'il y a d'autres sujets tragiques ; que, dans certaines pièces de Racine, on ne trouve pas ces liens de parenté ; que, dans celles où on les trouve, ils sont souvent fort lâches : cette recherche du tragique se rattache, pour lui, à cette conception de la grandeur, de l'extraordinaire qu'il a signalée chez Corneille. Les pièces de Racine sont plus faciles à transposer dans la vie ordinaire, M. L. a cru pouvoir le dire après M. Nisard. A propos de l'unité de temps, les choses sont à peine indiquées. D'où vient cette règle qui ne se trouve ni dans Aristote, ni dans Horace? La *Sophonisbe* de Mairet est la première pièce où elle se trouve appliquée. Le résultat de cette unité de temps est d'avoir fait de la tragédie française une crise, le dernier acte d'une tragédie étrangère ; mais il faut avouer que c'est là un résultat et

non la raison qui l'a fait adopter par les poètes tragiques du XVIIe siècle. M. Martha termine en disant que la thèse de M. L. est l'œuvre d'un très fin lettré qui se complaît dans ses propres pensées et semble se soucier peu des travaux d'autrui.

M. Crouslé constate que M. L. n'aime pas les recherches. Toutes les questions qu'il n'a pas traitées, il les écarte par une fin de non recevoir. Ce qu'il apporte, c'est lui-même par écrit : il ne s'est point entouré de faits et d'idées. Sa thèse est un très joli article de critique littéraire, mais elle n'offre pas matière à la discussion, que M. L. repousse d'ailleurs : il faudrait qu'une soutenance servît à autre chose qu'à offrir un spectacle amusant à l'auditoire. Le latin est très agréable, mais il n'est pas à l'abri de tout reproche. M. L. croit-il réellement que le pessimisme soit un progrès sur les classiques ? Il ne s'agit ici que de l'art dramatique. Est-il certain qu'un dénouement sombre rende une tragédie plus tragique ? Pour M. L., Corneille est un moraliste sublime qui ne sent pas. Que dire de l'amour paternel du vieil Horace qui remplit le dernier acte de la tragédie ? La passion de la grandeur a envahi ses quatre ou cinq dernières pièces, mais qui a mieux peint que lui l'amour paternel, l'amour conjugal ? Si M. L. s'est exposé à certaines erreurs, c'est pour n'avoir pas réuni les documents historiques nécessaires. Si les règles sont plus étroitement appliquées par Corneille, c'est que c'est la marche du siècle.

M. Petit de Julleville fait remarquer à M. L. que l'accord entre les pièces de Corneille et sa poétique s'explique très bien, parce que les trois discours ont été composés après la plupart de ses tragédies. Il semble qu'il y ait une contradiction dans cette phrase « plaire selon les règles »; la contradiction est réelle, mais elle s'explique historiquement. La nécessité de plaire est plus grande pour un auteur dramatique que pour les autres écrivains, mais il fallait alors observer les règles, à cause de gens fort médiocres, mais de grande autorité, comme Chapelain, et qui y tenaient. Il faudrait plutôt reprocher à Corneille d'avoir fait la part trop large à l'amour dans ses tragédies que de ne pas lui avoir donné assez de place. Sa théorie, qu'il faut toujours mêler l'amour aux tragédies, parce qu'il y apporte beaucoup d'agrément, il ne l'a que trop fidèlement suivie : cet amour inutile embarrasse et refroidit l'action. M. L. donne deux explications de la κάθαρσις : c'est une satisfaction donnée à notre besoin de s'apitoyer et de plaindre ou bien un exercice salutaire qui fortifie l'âme humaine; c'est un dérivatif ou un préventif. Quelle est celle à laquelle il s'arrête ? M. L. répond qu'il les adopte toutes deux : ce qui est dangereux ou vicieux dans la passion : l'égoïsme et la peur, en est éliminé par les impressions esthétiques. Aussi est-on, après la représentation, plus fort et plus libre. La κάθαρσις agit donc d'une double manière : elle purge nos passions et nous arme contre elles en nous rendant meilleurs. M. de Julleville dit à M. L. qu'il aurait dû rajeunir la question en faisant l'histoire des trois unités au temps de Corneille. Se fût-il conformé aux règles, même si elles n'avaient pas existé ? Il y a un Corneille d'avant les règles, c'est celui de *Clitandre*, de l'*Illusion comique*. Le *Cid* même n'y est guère conforme. Il aurait fallu citer la lettre de Chapelain à Boileau, qui donne une vive lumière sur la question. La conclusion de M. L. sur Aristote était inutile; il aurait pu la supprimer.

M. Lallier a trouvé la thèse très spirituelle, et très amusante cette peinture de la lutte de Corneille se débattant contre les règles. Corneille est un avocat normand, rusant avec le texte d'Aristote. Ces entorses données au texte proviennent de ce que leurs conceptions de la tragédie sont très différentes. On pourrait trouver des intermédiaires : Sénèque le tragique, par exemple, et Lucain. Si le christianisme a influé sur le développement de sa pensée, il faut faire aussi sa part au stoïcisme, à l'imitation de Sénèque.

II

La thèse française de M. L. a pour but l'étude du théâtre de Dancourt; l'auteur a voulu montrer quelle idée on pouvait se faire d'après ces 47 pièces de la société du temps. Mais Dancourt est, pour lui, un héritier de Molière; il a repris et développé tout le côté burlesque et réaliste de son théâtre, négligeant la peinture des vices et des travers généraux, s'attachant aux ridicules spéciaux au pays, au temps où il vit : pour faire comprendre cette filiation, M. L. a dû parler de Molière et des auteurs comiques, ses contemporains et ses successeurs.

M. Crouslé remercie M. L. de lui avoir dédié cette œuvre si finement écrite. Il loue la sûreté, la délicatesse de son esprit. Mais il y a deux hommes dans M. L. : un maître et un plaisant; on croit parfois être berné. Si la thèse ne renfermait que le théâtre de Dancourt, il ne conviendrait guère à la Sorbonne d'élever sur sa table les tréteaux du Palais-Royal. C'est une étude de mœurs, mais de mœurs quelque peu carnavalesques, et toutes les mœurs n'ont pas leur accès à la Sorbonne. Mais heureusement pour M. L., elle ne hait pas l'esprit. Le sujet, c'est Dancourt, ce qui le précède, ce qui le suit, et indirectement Molière. Il ne fait qu'analyser les pièces de Dancourt, bien que, dans ces analyses, il se glisse quelques jugements. Il n'y a pas d'études sur les caractères et les personnages, mais des considérations générales, intéressantes du reste, sur le XVII[e] et le commencement du XVIII[e] siècle. M. L. féconde son sujet par son talent, mais il n'est pas chercheur. Ce défaut le trahit souvent : les *Intrigues Amoureuses* sont un emprunt au *Dépit amoureux* de Molière. Molière a abandonné ce genre que Gilbert a repris. M. L. ne l'a pas dit. Chapuzeau s'est-il souvenu des *Précieuses ridicules* ou Molière lui a-t-il emprunté quelques traits? Il semble leste de dire que ce n'est pas là un point éclairci. M. L. se sert trop, dans ces questions historiques, de la fantaisie et du raisonnement. Sur le théâtre de Dancourt, il n'y a que des observations de détails, des énumérations de groupes de personnages, les femmes, les bourgeois ; ce que porte la thèse, c'est l'étude sur Molière, bien que tout n'y soit pas irréprochable. M. L. explique comment s'est fait son livre; il faisait un cours sur la comédie du XVIII[e] siècle, il a lu Dancourt, il lui a semblé qu'il rattachait ce qui a précédé à ce qui a suivi, qu'il avait plus d'importance peut-être qu'on ne lui en accordait d'ordinaire. Il était spirituel et il marque un progrès dans le réalisme au théâtre, c'est-à-dire dans l'emploi des détails familiers et caractéristiques. Il semble qu'on puisse considérer son théâtre comme le développement des farces de Molière, farces réalistes, dont le cadre est traditionnel, mais où il a conservé un grand nombre de détails piquants. On retrouve, après Dancourt, la même veine de réalisme léger, dans Poinsinet, Saurin, etc.; on la retrouve encore, après Beaumarchai et Picard dans les vaudevilles et les pièces du Palais-Royal. Le développement de la grande comédie est moins facile à suivre. La comédie de Gresset ne suffisait plus ; Destouches, La Chaussée l'avaient prévu, Diderot le comprit. On a fait l'expérience de la tragédie bourgeoise, on a échoué; il y avait un fond tragique dans Molière, il eût fallu en tirer parti et que le drame nouveau ne fût qu'un développement de la comédie de mœurs. La thèse se rattache donc à un ensemble systématique de considérations sur l'histoire de la comédie française. Molière semble incomplet aux yeux de M. L. et Dancourt l'avoir complété. On pourrait croire que le dessein de l'auteur a été de signaler les lacunes du théâtre de Molière : cependant Dancourt y est contenu tout entier en principe. M. L. dit que Molière néglige le détail extérieur parce qu'il est un créateur d'âmes et qu'il simplifie à outrance. Ces critiques sont-elles justes et les contemporains ne se sont-ils pas reconnus dans ses pièces ? Molière a su peindre sous des traits spé-

ciaux au temps des caractères généraux; c'est qu'il a du génie et c'est cela sa vraie différence avec les auteurs comiques de son temps. M. L. a voulu surtout montrer que Molière s'attachait plus à peindre ses personnages que le milieu où ils vivaient. M. L. reproche à Molière de n'avoir pas inventé « d'*actions* », mais qu'est-ce donc que l'action, sinon le développement des caractères? M. L. répond qu'il ne reproche rien à Molière, mais qu'il constate qu'il existait avant lui un certain nombre de cadres de comédies et qu'il s'en est servi, sans en créer de nouveaux.

La thèse de M. L., dit M. Petit de Julleville, est une analyse gaie et amusante des pièces de Dancourt; ce n'est pas une étude sur Dancourt, ni même une étude complète de son théâtre. Le style est très moderne, vif et franc jusqu'au laisser aller; le fond l'est-il autant? Ce qui est moderne, c'est d'appuyer la critique littéraire sur la critique historique et c'est cela qu'il aurait fallu faire. Le jugement que porte M. L. sur Boursault est fort dur: sans doute, il n'avait pas de talent dramatique, mais il a été fort applaudi, Montesquieu en fait grand éloge : il aurait fallu essayer de faire comprendre pourquoi. Le procédé de composition est ingénieux, simple et agréable; est-il bien solide? Dancourt a écrit 47 pièces en 35 ans: M. L. ne fait aucune distinction d'époque, et c'eût été important surtout avec Dancourt, toujours soumis à la mode, en quête d'actualité. Il fallait rapprocher les pièces des circonstances qui leur ont donné lieu. Pour *Les curieux de Compiègne*, par exemple, le rapprochement s'imposait. M. ne donne pas le nom de Dancourt, ni la date de sa naissance : il ne dit pas qu'il est noble et fils d'un écuyer, qu'il se fit, à 19 ans, comédien par amour. Il aurait fallu donner une courte biographie de Dancourt, parler de la préface mise en tête de la *Folle Enchère* et où il expose lui-même son système dramatique. Dancourt a parlé une langue très curieuse; il aurait fallu l'étudier, et un lexique par ordre alphabétique était un complément utile de la thèse.

M. Joly fait remarquer, à propos de la philosophie et de la morale de Dancourt, qu'il aurait mieux valu dire simplement qu'il n'y a dans ce théâtre ni morale ni philosophie. Il force, il violente les lois de la nature plutôt qu'il ne s'y soumet; la vie est pour lui un bal continuel. La philosophie de Clitandre n'est que celle d'un homme fatigué du plaisir. M. L. répond qu'il a voulu expliquer pourquoi ce monde peu estimable n'est pas odieux; ce qui lui fait pardonner, c'est sa disposition à l'indulgence universelle, à la sociabilité.

Pour M. Lenient, les vrais ancêtres de Dancourt, c'est dans la vieille farce française qu'il les faut chercher. Il reproche à la thèse d'être trop un recueil de notes et d'impressions. Elle est charmante et pleine d'esprit, mais superficielle et incomplète; la nature du talent de Dancourt n'est pas étudiée, il n'y a rien sur sa biographie. Il y a souvent du décousu, du débraillé dans l'exposition. M. L. est trop nerveux en lisant Molière; Bélise l'effraye et D. Juan, qui est partout cependant. Pourquoi rapprocher de Molière, Montfleury? qu'a-t-il de plus que les autres poètes comiques du temps? Pourquoi citer Lambert qui est un inconnu, et passer sous silence Scarron, Thomas Corneille? Pourquoi la place si grande à Hauteroche et si petite à Quinault? Il aurait fallu discuter le jugement de Voltaire sur Quinault; les jugements de Racine, de Rousseau sur Dancourt étaient bons à citer. Le vrai titre de la thèse de M. L., c'était la *Société à la fin du* XVII^e^ *siècle d'après le théâtre de Dancourt*. Il aurait fallu indiquer que Dancourt était petit-fils de Budé, qu'il était bourgeois et Parisien, qu'il avait été avocat; certains caractères comiques, M^me^ Patin, sa nièce, M. Serrefort, auraient dû être mis plus en relief. M. L. répond qu'il a moins cherché les caractères comiques que les traits caractéristiques. Quant à la morale de Dancourt, dit M. Lenient, c'est, malgré toutes les crudités de son théâtre, celle d'un bon bourgeois, très conservateur, très ami du passé.

Pour M. Gazier, la thèse a une couleur trop moderne; la préoccupation de M. L. semble être de rechercher des ancêtres à nos auteurs comiques contemporains, MM. Labiche, Sardou, Gondinet, etc. M. L. a voulu faire de Dancourt le seul héritier de Molière, il a sacrifié les autres : Dancourt n'a que ramassé les miettes de la table de Molière, il s'est contenté de ce dont il n'avait pas voulu. M. L. répond que souvent les caractères sont rajeunis, étudiés en plus grand détail; ceux de M. Thibault, de Mme Hamelin, des agioteurs, par exemple. Dancourt, dit M. Gazier, est un homme de plaisir, un acteur, accusé d'ignorance par ses contemporains. Il n'y a pas un rôle d'honnête homme, pas un rôle d'honnête femme dans son théâtre et il fait souvenir du jugement de Rousseau qu'il ne faut avoir de chastes que les oreilles pour le pouvoir supporter. Sa tolérance morale, dont M. L. fait presque une vertu, est exagérée : c'eût été un devoir d'être moins tolérant. Mais sont-ce là les mœurs de tout le XVIIe siècle finissant, et les autres auteurs dramatiques nous en retracent-ils de tels tableaux ? Les moralistes les plus sévères signalent-ils une telle corruption ? Dancourt est une exception. Il faut songer au théâtre de Boursault si moral, à l'approbation que Fléchier lui donne ainsi qu'au P. Caffaro. La thèse de M. Lemaitre est, en somme, pour M. Gazier, un résumé de l'histoire de la comédie française au XVIIe siècle, fait par un écrivain qui recherche quel a été le développement du réalisme au théâtre : elle pourrait être intitulée les *Origines du vaudeville contemporain*.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — L'an dernier a paru le premier volume du *Correspondenzblatt des Vereins für Geschichte der evangelischen Kirche Schlesiens* (Breslau. In-8°, 96 p. 1 mark 50). Cette « association pour l'histoire de l'église évangélique de Silésie » compte actuellement cent quarante membres. Le volume qu'elle a publié renferme, outre des notices bibliographiques, un travail du président de la Société, M. Erdmann, sur *le margrave George de Brandebourg et les services qu'il a rendus à la Réforme dans la Haute-Silésie*, et deux articles du secrétaire, M. G. Koffmane, sur l'hymnologie silésienne; dans le premier de ces articles, M. Koffmane prouve qu'Elisabeth de Senitz est l'auteur du chant : *o du Liebe meiner Liebe*; dans le second, il commence une étude sur le mystique *Daniel de Czepko* dont les œuvres ont beaucoup servi à Angelus Silesius.

— La « Société pour l'histoire de l'église saxonne » (*Gesellschaft für sæchsische Kirchengeschichte*) publie également des « Contributions », des *Beitræge*. Le premier fascicule (Leipzig, Barth. In-8°, 111 et 260 p. 4 mark) renferme d'abord le programme de la Société, esquissé par M. G. Lechler et intitulé : « Ce que nous voulons ou devoirs de la science sur le domaine de l'histoire ecclésiastique de la Saxe »; puis des études de M. F. Dibelius sur l' « histoire des livres de chants luthériens de la Saxe depuis la Réforme » (pp. 169-255) ; de M. G. Müller sur « M. Stephan Roth, recteur, secrétaire et conseiller de Zwickau, au temps de la Réforme » (et les rapports de Roth avec Luther, pp. 43-98); de M. Knothe, « Les couvents de franciscains à Lœbau et à Kamenz » (pp. 99-124); de M. Seifert, « Etablissement de la Réforme à Leipzig, 1539-1545 » (pp. 125-168).

— Il a paru une deuxième édition des *Dichterprofile* d'Alfred Strodtmann (Berlin, Abenheim).

— Les 64e et 65e fascicules du *Conversationslexikon* de Brockhaus (13e édition) viennent de paraître; ils renferment les articles *Deutschland* et *deutsches Reich*.

— Voici les titres des nouvelles réimpressions de la collection Seuffert, que connaissent bien nos lecteurs : vol. XII, Bodmer, *Kritische Gedichte*; vol. XIII, Wagner, *die Kindesmœrderinn* (avec des scènes du remaniement de Lessing); vol. XIV, Frédéric le Grand, *De la littérature allemande*; vol. XV, Gœthe, *Ephemerides*; vol. XVI, Winckelmann, *Gedanken über die Nachahmung griechischer Werke* et *Sendschreiben über die Gedanken* et *Erlæuterung der Gedanken*. Paraîtront ensuite : Breitinger, *Kritische Dichtkunst*; Brentano, *Gustav Wasa*; Klinger et Sarasin, *Plimplamplasko*; Klopstock, *Oden und Elegien, 1771*; Leisewitz, *Julius von Tarent, Kleine Schriften*; Moritz, *Anton Reiser*; l' « Almanach des Muses de Gœttingue »; Schiller, *die Ræuber* (édit. de 1781) et le *Musenalmanach*; A. W. Schlegel, *ueber Litteratur, Kunst und Geist des Zeitalters*; J. E. Schlegel, *Dramaturgische Schriften*; Thümmel, *Wilhelmine*; le recueil *Von deutscher Art und Kunst*; Wieland, *Erzæhlungen, Musarion, Oberon* (à Heilbronn, chez les éditeurs Henninger).

— Sous le titre *Historische Untersuchungen* a paru, en l'honneur d'Arnold Schaefer, notre collaborateur et l'éminent historien de Démosthène et de la guerre de Sept Ans, à l'occasion du « 25e jubilé de son activité universitaire « (Zum 25en Jubilæum seiner akademischen Wirksamkeit ») un recueil de mémoires et d'articles que lui « dédient les anciens membres des séminaires historiques de Greifswald et de Bonn ». Ces mémoires sont les suivants : Niese (de Breslau), *Zur Geschichte Solons u. seiner Zeit*; G. Loeschke (de Dorpat), *Phidias' Tod u. die Chronologie des olympischen Zeus*; Th. Fellner (de Vienne), *Zu Xenophons Hellenica*; A. Bauer (de Graz), *Antike Ansichten über das jæhrliche Steigen des Nil*; W. Soltau (de Saverne), *Bedeutung und Competenz der aediles plebis*; H. J. Müller (de Berlin), *Onusa*; P. E. Sonnenburg (de Bonn), *Der Historiker Tanusius*; D. Panzer (de Danzig), *Die Eroberung Britanniens durch die Rœmer*; C. Hachtmann (de Dessau), *Zur Germania des Tacitus*; J. Asbach (de Bonn), *Zur Geschichte des Consulates in der rœmischen Kaiserzeit*; J. Kreutzer (de Bonn), *Quellen der Geschichte des Septimius Severus*; F. Philippi (de Munster), *Zur Reconstruction der Weltkarte des Agrippa*; B. Volz (de Potsdam), *Die Schlacht von Pollentia*; A. Auler (de Barmen), *Victor von Vita*; C. de Boor (de Berlin), *Weltchronik des Georgios Monachos*; P. Ewald (de Berlin), *Zum Register Gregor's VII*; P. Hasse (de Kiel), *Die Erhebung Kœnig Friedrich I*; R. Tannert, *Betheiligung des Herzogs Heinrich von Bayern an der Wahl des Jahres 1257*; M. Hoffmann (de Lubeck), *Der Friede zu Wordingborg u. die hansische Sundzollfreiheit*. — Le volume est en vente, à la librairie Emile Strauss, de Bonn, au prix de 13 mark 50.

BELGIQUE. — Le rapport sur les opérations de l'année 1882, présenté à la commission instituée pour la publication des documents relatifs à la vie et aux œuvres de Rubens, permet de constater que la Commission poursuit son œuvre avec persévérance et succès. M. Ruelens a exploré les bibliothèques de Carpentras, Montpellier, Nîmes et Paris, où il a trouvé plus de 200 pièces; M. Génard a fouillé les archives de la ville d'Anvers, et M. Max Rooses, celles du musée Plantin.

— Le premier volume de l'*Inventaire analytique des archives de la ville de Mons*, par M. Léopold Devillers (Mons, Manceaux, XLVIII-285 pp.), renferme l'analyse de 486 chartes des années 1201 à 1500; l'introduction contient de nombreuses informations sur l'ancienne topographie de Mons et sur l'état de sa population et de sa magistrature communale au XIIe et au XIIIe siècle, ainsi qu'une notice sur les sceaux de la ville.

ESPAGNE. — La 2e partie du IVe volume du *Calendar of spanish State Papers*

relating to England, de M. P. DE GAYANGOS, vient de paraître; cette partie renferme des documents compris entre les années 1531 et 1533.

— Le 28 février, M. Victor BALAGUER, le poète catalan, a été admis à l' « Académie de la langue espagnole »; c'est M. Emilio CASTELAR qui a reçu le nouvel académicien; son discours traitait de *la littérature catalane*.

— M. H. MORF prépare une nouvelle édition du *Poema de José* déjà publié par Gayangos et Janer; le texte sera reproduit, d'après le manuscrit de Madrid, en caractères arabes et accompagné d'une étude sur la valeur phonétique de cette transcription. M. Morf doit également faire paraître de nouvelles éditions du *Libro de Alexandre*, de *Rimado de Palacio*, etc.

ÉTATS-UNIS. Une édition magnifique — tirée à trois cents exemplaires — en trois volumes, de la Vie et des Lettres de Washington IRVING (*Life and Letters*) paraîtra chez les éditeurs Putnam, de New-York, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance du célèbre écrivain américain.

— M. James A. HARRISON, professeur à l'Université Washington et Lee, publie, en collaboration avec M. MARCH, de Lafayette, et M. HUNT, de Princeton, une « Bibliothèque de poésie anglo-saxonne », *Library of anglo-saxon poetry*, en plusieurs volumes; le 1er de ces vols. renfermera le *Beowulf* avec un glossaire; le 2e, l'*Exodus*, etc.

— L'infatigable bibliographe W. M. GRISWOLD, attaché à la Bibliothèque du Congrès, vient de faire paraître un *Index général* des revues anglaises dont les titres suivent: *Fortnightly*, *Contemporary* et *Nineteenth Century*.

ANGLETERRE. — Quelques mois se sont à peine écoulés depuis la mort de Dante Gabriel Rossetti et déjà ont paru trois ouvrages relatifs à la vie et à l'œuvre du célèbre peintre et poète: de M. William TIREBUCK, *Dante Gabriel Rossetti, his works and influence* (Elliot Stock); de M. T. Hall CAINE, *Recollections of Dante Gabriel Rossetti* (également chez Elliot Stock); de M. William SHARP, *Dante Gabriel Rossetti, a record and a study*. (Macmillan.)

— Un des meilleurs résumés de l'époque de la Révolution est l'ouvrage que Mme B. M. GARDINER vient de publier sous le titre de *The french revolution* (Longmans). Ce volume, paru dans la collection des « Epochs of modern history », fait grand honneur à son auteur, qui a su exposer les événements, et en particulier les négociations de cette époque, avec une grande netteté.

— La Société archéologique et historique de Chester a décidé de reprendre ses publications, interrompues depuis 1876.

— On va publier à Edimbourg une nouvelle édition d'un livre rare, imprimé en 1701 et intitulé: *A brief description of Orkney, Zetland, Pightland, Firth and Caithness*, par le Rev. John Brand.

— Une précieuse collection d'aquarelles du peintre flamand Balthazar Solvyns vient d'être acquise par le *South Kensington Museum*. Ces aquarelles représentent les costumes et coutumes des Indiens et furent exécutées par Solvyns au Bengale, surtout à Calcutta, à la fin du siècle dernier; c'est d'après elles que Solvyns grava la série d'eaux-fortes qui illustrent l'ouvrage publié par lui à Calcutta en 1799.

— M. HALLIWELL PHILLIPPS doit publier une troisième édition de son intéressant volume, intitulé « *Outlines of the life of Shakespeare* ».

— Les éditeurs Bickers et fils feront prochainement paraître une seconde édition de la réimpression faite autrefois par Sir Walter Scott, des *Œuvres de Swift* en dix-neuf volumes; cette seconde édition sera tirée à 750 exemplaires numérotés, dont 250 sont destinés à l'Amérique.

— On annonce également chez les éditeurs Rivington, la prochaine publication

d'une *History of Hellas* depuis les temps les plus anciens jusqu'à la mort d'Alexandre, par M. Evelyn ABBOTT, d'Oxford (Balliol College); d'un ouvrage de M. Cyril RANSOME, de Leeds (Yorkshire College) « *The rise of constitutional government in England;* d'une édition du *King John*, de Shakspeare, par M. E. MOBERLY (collection Rugby des pièces choisies de Shakspeare):— chez les éditeurs Macmillan, un recueil de M. LAL BEHARI DAY, *Folk-Tales of Bengal ;* — chez MM. Clark d'Edimbourg, le second volume de la *Schaff-Herzog Encyclopaedia of religious knowledge* (de *gabbatha* à *Ozanam*). Le troisième et dernier volume de cette « Encyclopédie » paraîtra à la fin de l'année.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 mars 1883.

M. Le Blant, directeur de l'école française de Rome, envoie des renseignements sur les premiers résultats des fouilles commencées par le gouvernement italien à Tivoli. On a trouvé une table de marbre, ornée de sculptures, avec une inscription. L'usage de cette table n'a pu encore être déterminé avec certitude et l'inscription ne le fait pas connaître; toutefois on pense que c'était peut-être un étalon de mesure.

M. P.-Ch. Robert rend compte de l'état des travaux de démolition entrepris rue Monge, sur l'emplacement des arènes romaines. Les résultats obtenus jusqu'ici sont encore peu importants. On a mis au jour environ 1 m. 50 du revêtement elliptique intérieur, construit en petit appareil, et quelques petits moellons qui appartenaient peut-être au mur d'un théâtre attenant à l'amphithéâtre. M. Robert met sous les yeux de ses confrères un plan des lieux, sur lequel il a indiqué les parties actuellement découvertes.

M. L. de Belenet, détaché à la mission topographique, à Tunis, envoie la photographie d'une inscription latine découverte par lui et un de ses collègues, M. de Sailly, le 26 janvier dernier. M. Desjardins communique le texte de la même inscription, d'après un estampage envoyé par M. Letaille, chargé d'une mission archéologique gratuite en Tunisie, à qui le monument avait été signalé par MM. de Belenet et de Sailly. Cette inscription a été trouvée à Si-Amor-Djedidi, au sud-est et à 60 kilomètres environ du Kef (*Sicca Veneria*), au nord-ouest et non loin de Kairouan. Elle mentionne la ville de Zama, bien connue dans l'histoire, mais dont le nom ne s'était rencontré jusqu'ici que dans une seule inscription, trouvée à Rome au XVIe siècle et conservée aujourd'hui au musée de Naples. Voici le texte de l'inscription de Si-Amor-Djedidi :

PLVTONI · REG · MAGNO · SACR
C · EGNATIVS · SATVRNINVS · PAESVVIVS · CORNELIANVS
FLAM · P · P·DIVI· SEVERI·AVG · Q·PRAET · IVR · DIC·IIVIR·Q·Q
COLONIAE·ZAMENSIS·Q.....REM·FLAM·AMPLIATA·HS. IIII· MIL
TAXATIONE·STATVAS·DVAS·POSVIT·ET·EPVLVM·BIS· DEDIT
ITEM·DEDICAVIT·D·D

« Plutoni regi magno sacrum. C. Egnatius Saturninus Praesuvius Cornelianus, flamen perpetuus divi Severi Augusti, quaestor, praetor juridicus, duumvir quinquennalis coloniae Zamensis, q... [ob hono]rem flaminii ampliata sestertium IIII millia taxatione statuas duas posuit et epulum bis dedit, item dedicavit decreto decurionum. » Il semble bien, d'après ce texte, que Si-Amor-Djedidi occupe l'emplacement de l'antique Zama. Toutefois, M. Charles Tissot, auquel ce monument a été communiqué, a fait observer que ce résultat paraît difficile à concilier avec les données des itinéraires anciens. La question mérite d'être examinée de près ; M. Tissot se propose d'en faire une étude spéciale. En dehors de son intérêt géographique, ce monument présente encore une particularité que signale M. Desjardins : c'est la première fois qu'on trouve, dans une inscription africaine, le surnom de *rex magnus* joint au nom de Pluton.

M. Castan lit un mémoire intitulé : *la Roche Tarpéienne du Capitole de Vesontio.* Dans un mémoire lu à la Sorbonne en 1868, M. Castan avait établi l'identité d'un lieu de la ville de Besançon, mentionné dans plusieurs textes du moyen âge sous les noms de *Capitolium* ou *mons Capitolii*, avec un terrain en terrasse, qui existe aujourd'hui, au centre de la ville, près d'une rue appelée *rue du Chateur*. Il avait montré que ce nom moderne vient directement du latin *Capitolium* et que ce der-

nier nom remonte à l'époque où Vesontio était une colonie romaine. C'était un privilège des colonies de posséder un Capitole ou temple triple, à trois sanctuaires, dédiés à la trinité des dieux dits capitolins, Jupiter, Minerve et Junon. Aujourd'hui M. Castan rend compte des fouilles qui viennent d'être faites dans la terrasse du Chateur, grâce à la permission qui en a été donnée par les propriétaires du terrain. On a reconnu que cette terrasse était, non, comme on l'avait cru d'abord, un édifice antique comblé intérieurement, mais un massif rocheux, entièrement plein, fabriqué artificiellement dans l'antiquité, de manière à figurer un rocher naturel. Nous n'avons donc pas, dans la terrasse du Chateur, les restes du temple capitolin de Besançon, mais seulement la roche sur laquelle s'appuyait ce temple, qui a entièrement disparu. Une prescription canonique, rapportée par Vitruve, ordonnait de construire les temples des divinités capitolines dans chaque ville, sur un lieu élevé, d'où l'on pût apercevoir la plus grande partie des remparts. On avait satisfait à cette prescription à Vesontio. Mais pourquoi, demande M. Castan, voulant bâtir le Capitole sur une hauteur, n'avait-on pas choisi plutôt l'emplacement où s'est élevée depuis la citadelle de Besançon, et qui fournissait une position naturelle plus élevée encore que celle du monticule artificiel en question? Cela vient sans doute de ce que Vesontio ne devint colonie romaine et n'eut droit à un Capitole qu'assez tard, au IIe siècle de notre ère seulement, époque où elle reçut le nom de *Colonia Victrix Sequanorum*. En instituant la colonie nouvelle, on dut respecter aussi l'existence de la ville ancienne; on fit sans doute ce que nous savons positivement avoir été fait ailleurs, on partagea le sol entre les anciens habitants et les colons et on créa ainsi deux villes distinctes, l'une à côté de l'autre, qui eurent chacune leur territoire propre. La Citadelle se trouvait apparemment dans la partie de la ville laissée aux anciens habitants, tandis que le terrain attribué à la colonie ne présentait aucune différence de niveau. Pour y bâtir un Capitole qui fut placé, suivant les règles, sur une hauteur, il fallut construire cette hauteur de main d'homme. C'est alors qu'on éleva la terrasse du Chateur, à laquelle on donna à dessein l'apparence d'un massif rocheux, en souvenir de la roche Tarpéienne de Rome.

M. Clermont-Ganneau termine la lecture de son mémoire sur les caractères complémentaires de l'alphabet grec.

Ouvrages présentés : — par M. Ch. Nisard : *Correspondance inédite de Condorcet et de Turgot*, publiée par Charles Henry ; — par M. Renan : Rhoné (Arthur), *Coup d'œil sur l'état du Caire ancien et moderne ;* — par M. Delisle : *Les axiomes du droit français*, par le sieur Catherinot, avec une notice sur la vie et les écrits de l'auteur, par Édouard Laboulaye et une bibliographie raisonnée des écrits de Catherinot, par Jacques Flach (extrait de la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*).

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 24 mars 1883.

M. Guillaume, architecte du Louvre, annonce que les fouilles de la salle des Cariatides ont été continuées dans la partie sud, appelée ordinairement la Chapelle. On y a découvert deux fragments offrant un intérêt particulier : l'un est orné d'une tête en bas-relief, analogue à celle des culs-de-lampe de la grande salle, et de feuilles semblables à celles des chapiteaux des piliers; l'autre montre un ange tenant un écu sur lequel se trouvent des armoiries assez frustes. On a rencontré, en outre, quelques carreaux en terre émaillée du XIVe siècle, ornés d'un lis, d'une rosace et d'un lion héraldique.

M. Schmitter communique la photographie d'un petit torse nu de femme, récemment découvert en Algérie près de Cherchell, dans la propriété Aptel qui occupe l'emplacement d'une luxueuse habitation romaine.

M. de Villefosse signale une intéressante plaque de bronze, découverte, il y a quelques mois, sur le territoire de Reims et dont un dessin lui a été envoyé par M. Maxe-Verly. Cette plaque provient du revêtement d'un coffret en bois. La décoration très simple, a été exécutée au repoussé, elle se compose de globules de différentes grosseurs imitant des têtes de clous. Au centre d'un triple encadrement rectangulaire on a gravé au pointillé les mots VTERE FELIX, formule dont on connaît un assez grand nombre d'exemples.

E. Müntz.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 16 Avril — 1883

Sommaire : 87. West, Textes pehlvis, II. — 88. Langen, Etudes sur Plaute. — 89. Frœhlich, Les troupes de la garde sous la république romaine. — 90. Pannenborg, L'auteur du Ligurinus. — 91. Loiseleur, Trois énigmes historiques. — *Variétés :* Schuchardt et Gaidoz, Bibliographie créole. — Chronique.— Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

87. — **Pahlavi texts,** translated by E. W. West. Part. II, The Dâdistân î dînîk and the Epistles of Mânûskîhar [1]. Oxford, at the Clarendon Press, 1882. 1 vol. in-8, p. xxx-484.

M. West continue, avec un courage et un dévouement infatigable, à exploiter cette immense littérature pehlvie, si rebutante d'aspect et souvent de contenu, et qui semblait fermée pour longtemps d'un triple sceau par l'étrangeté de la langue et l'obscurité de la matière autant que par la lourdeur de la main du scribe. Tous les textes traduits dans ce volume le sont pour la première fois et sont encore inédits. Les personnes qui ont fait une étude directe du pehlvi peuvent seules comprendre tout ce qu'une pareille entreprise suppose de travail, de patience et de connaissances techniques accumulées.

Le corps du volume est constitué par deux textes qui offrent ce caractère particulier, trop rare dans la littérature pehlvie, qu'ils sont datés et signés. Le premier et le plus étendu, le *Dâdistân î dînîk* ou livre des *Décisions religieuses*, est un ouvrage composé de 94 chapitres (pp. 1-269) et contenant les réponses faites par Mânûskîhar, fils de Yûdân-Yim, grand-prêtre de Perse et du Kirman, à 92 questions, sur différents points de théorie et de pratique religieuses, qui lui avaient été adressées par Mitrô-Khorshêd, fils d'Atûro-Mahân, et d'autres zoroastriens.

La date du livre n'est point donnée : mais l'époque de Mânûskîhar, et par suite, la date approximative du Dâdistân, est donnée par l'ouvrage suivant, composé de trois lettres du même Mânûskîhar, et dont la troisième (une épître circulaire aux zoroastriens d'Iran) est datée de l'an 250 de Yazdgard, soit 881 de notre ère. Le Dâdistân, que l'on a de bonnes raisons de croire antérieur à cette épître, appartient donc probablement à la seconde moitié du IXe siècle et nous présente l'état du zoroastrime en Perse après deux siècles de conquête musulmane.

1. Ce volume appartient à la collection des *Sacred Books of the East*, dont il forme le XVIIIe volume.

Par la même circonstance se trouve fixée la date de trois autres ouvrages pehlvis :

1° De la Paraphrase du Bundehesh par Zâ*d*-Sparam, fils de Yûdân-Yim [1], qui était le propre frère de Mânû*sk*îhar, qui lui adresse sa seconde épître ;

2° De la grande recension du Bundehesh qui cite comme contemporain le même Zâd-Sparam ;

3° De la dernière édition du Dînkart, qui est l'œuvre de Atûr-Pâ*d*, fils de Hêmî*d*, lequel est cité dans le grand Bundehesh comme contemporain de Zâd-Sparam.

Autre donnée, moins certaine il est vrai, qui fixerait l'époque de Khosroès Nôshirvan comme limite inférieure du commentaire pehlvi du Vendîdâd et du Nirangistân : c'est la mention du grand-prêtre du temps de Khosroès, Nishâhpûhr, dans un passage de la première épître, d'où il semble résulter qu'il avait commenté les livres saints : il serait identique au commentateur de ce nom cité dans le Vendîdâd et le Nîrangistân. L'on savait d'ailleurs déjà que le commentaire du Vendîdâd est postérieur à Khosroès. On voit tout ce que les textes nouveaux, indépendamment de leur contenu, jettent de jour sur toute une partie de la littérature pehlvie qui, par l'heureux hasard d'une seule date, se trouve classée et située chronologiquement [2].

Les questions posées au grand-prêtre par ses ouailles nous font passer par des sujets très divers : liturgie (par exemple : à quelle distance faut-il se tenir du feu dans la prière ? ch. XLIII); morale (horreur de l'ivresse, 51 ; de l'adultère, 78 ; du péché contre nature, 72); casuistique (peut-on spéculer sur le blé ? ch. LII) ; physique (cause de l'arc-en-ciel, 67 ; des phases de la lune et des éclipses, 68, 69 ; constitution du ciel, 91, etc,) ; droit civil (héritage, 62 ; adoption 56-60 ; tutelle, 61) ; droit religieux (devoirs du prêtre et de ses élèves, 45) ; eschatologie (sort de l'âme après la mort, le paradis, l'enfer, etc., 19-27, 31-34) ; édification (pourquoi le juste est grand, 4 ; pourquoi nous sommes créés, 7 ; pourquoi le juste souffre plus que le méchant, 6, etc.); mythologie (origine de Gayomert, de Mashyâih et Mashyâyôih, 64 ; les associés de Soshyans, 90, etc.). Une grande partie est consacrée à la théologie rationnelle, c'est-à-dire à la justification ou à l'explication des pratiques ou des dogmes (raisons de l'usage du Kosti, 39 ; raisons du sacrifice funéraire à Srôsh, 28, etc.).

---

1. Traduite en partie par M. W. dans le premier volume de ses *Textes pehlvis*.

2. M. W. semble tenté de rattacher aussi, si je le comprends bien (p. XXVII), l'*Ardâ Virâf* à la seconde moitié du VI^e siècle à cause des mots : Ardâ Vîrâf, que quelques-uns appellent *Nikhshahpûr* (I, 35). S'il s'agit du Nishâhpûr de Khosroès, cela prouve que l'Ardâ Vîrâf est postérieur à Khosroès, et de beaucoup, car il a fallu que bien du temps s'écoule pour amener une assimilation de ce genre, donnée comme hypothèse par l'écrivain même et qui, d'après ses termes mêmes, était loin d'être généralement admise.

Quelques-unes des questions traitées pourraient suggérer quelque doute sur l'authenticité du traité, et donner à croire que nous n'avons pas là les réponses d'un grand-prêtre du IXe siècle, Mânus*k*îhar, à des questions réellement posées par le fidèle Mitrô-Khôrshê*d*, et que nous n'avons là qu'un cadre plus ou moins littéraire, analogue à celui du Mînôkhired. Voici, par exemple, la trentième question (ch. XXXI) : « Quand l'âme du juste va au ciel, comment y va-t-elle? Qui la reçoit? Qui fait du juste un familier d'Ormazd? Vient-il un des bienheureux du ciel pour le recevoir, le questionner et comment? Fait-on la balance de ses fautes et de ses bonnes œuvres? Comment le bien-être et les plaisirs du ciel lui sont-ils montrés et quelle est sa nourriture? Le monde reçoit-il l'assistance des justes ou non? La limite du ciel est-elle visible ou non? » Or, à part les deux dernières de ces questions, toutes les autres suivent exactement les développements du Yasht XXII et il est clair que le questionneur avait ce développement dans l'esprit quand il faisait sa question. La réponse de Mânûs*k*îhar aussi suit exactement le Yasht, sauf addition de quelques détails qui viennent d'une autre source inconnue [1]. Il est difficile, en lisant ce chapitre, de ne pas se dire que la question est postérieure à la réponse et en est tirée par abstraction. Ce n'est point là le seul cas. La conclusion à tirer serait, ou bien que nous avons là une œuvre tout artificielle, dont Mânûs*k*îhar serait le héros, et non l'auteur, ou bien que nous avons là un remaniement, un arrangement dont les réponses réelles de Mânûs*k*hîhar ont fourni le fond, les questions ayant été remaniées quant à la forme. Dans le premier cas, la date du Dâ*d*istân ne serait plus fixée. Je dois ajouter que ceci n'ébranlerait pas les autres conclusions chronologiques énoncées plus haut, lesquelles reposent sur les épîtres circulaires de Mâmîs*k*îhar et non sur le Dâ*d*istân.

Comme on pouvait s'y attendre, le contenu du Dâ*d*istân n'est point toujours neuf : l'Avesta en fait parfois les frais, plus souvent le Vendîdâd pehlvi et le Bundehesh. La partie neuve n'en est pas moins considérable. Malheureusement cette partie est souvent très obscure. Le système de littéralisme à outrance que M. W. a adopté et qui part certainement d'une pensée scientifique irréprochable a souvent l'inconvénient de rendre difficilement saisissable ce qui ne manque pas de clarté dans l'original, et, pour peu que le sens originel soit indécis ou obscur, il est difficile au lecteur de se retrouver dans la traduction. Ce système revient plutôt à donner une *transcription* d'une langue dans l'autre qu'une traduction proprement dite, et, comme l'anglais diffère infiniment du pehlvi, la transcription anglaise ne pourra souvent être suivie que par les personnes connaissant le pehlvi. Je n'ignore pas qu'en voulant faire une traduction intelligible on tombe souvent dans les dangers de la traduction libre et de l'à-peu-près : mais peut-être y a-t-il là un danger moindre, car, après tout, une traduction, quand il s'agit de textes obs-

1. Et qui se retrouvent dans l'Ardâ Virâf et le Minokhired.

curs et difficiles à déchiffrer, est moins destinée à nous faire connaître le sens du texte — desideratum lointain — que la façon dont le traducteur l'entend : une traduction littérale n'est vraiment possible que pour les langues et les textes dont la connaissance est achevée et réglée, et encore, même en ce cas, y a-t-il lieu d'adopter certains tempéraments sans lesquels la lettre tuerait l'esprit. Le mieux serait peut-être un système de traduction sacrifiant la lettre à l'esprit toutes les fois qu'elle menace de l'opprimer, quitte à lui rendre ses droits en note toutes les fois que la traduction trop libre pourrait égarer le lecteur profane sur la portée réelle du texte ou qu'il serait trop difficile au lecteur spécialiste de retrouver les contours du texte sous les plis trop flottants de la traduction.

Pour donner une idée du genre de nouveautés contenues dans ces textes, je citerai les principaux passages qui jettent du jour sur quelque partie de l'Avesta.

Le § 128 du Yasht des Férouers contient une invocation à six personnages inconnus, six ἅπαξ λεγομένοι : Raocascaêshman et Hvarecaêshman; Frâda*t*-hvarenah et Vareda*t*-hvarenah; Vouru-nemah et Vouru-savah, suivis des noms des trois sauveurs, fils de Zoroastre, Ukhshya*t*-ereta, Ukhshya*t*-nemah et Astva*t*-ereta (Sôshyôs). Nous apprenons par le Dâdistân (XXXVI, 4-7; cf. II, 10) que ces six personnages sont les auxiliaires et les représentants de Sôshyôs dans les six Karshvares, ce qui explique leur présence à cette place dans le Yasht, et aussi donne une signification particulière à la symétrie de leurs noms, correspondant exactement à celle des Karshvares (Arezahi, Savahi; *Frâdadha*-fshu, *Varedadha*-fshu; *Vouru*-bareshti, *Vouru*-jareshti)[1].

Le nom de Maidyozerm (*Maidhyô-zaremaya raoghna*), nom de l'huile dont se nourrissent les saints selon le Hadhokht Nask (II, 38), est, pour l'auteur du Dâdistân (XXXI, 14), le nom avestéen du second mois de l'année (probablement avril-mai). Cette huile semble avoir été, en réalité, du lait, à moins qu'il ne faille traduire « *de l'huile* délicieuse comme le lait du *Maidhyô-zaremaya* », car le lait produit dans le mois de Maidhyôzerm avait la réputation d'être le meilleur (Commentaire pehlvi du Vîspered, I, 2). Nous aurions, dans ce nom de *Maidhyô-zaremaya*, un reste de la nomenclature du calendrier avestéen, qui était inconnu jusqu'ici (car la nomenclature de l'Afrîgân I a toute l'apparence d'être refaite sur la nomenclature postérieure du Parsisme), et l'on est conduit dès lors à se demander si les cinq autres noms de Gahambars ne seraient pas aussi en dernière analyse des noms d'anciens mois avestéens : ceci nous donnerait la moitié de l'ancien calendrier avestéen ou médique.

---

1. J'hésite à croire, avec M.W. (p. 78, n. 6), que la traduction pehlvie de *vouru* par *kâmak* dans *Vouru-nemah, Vouru-savah*, repose sur une fausse lecture de *vouru* en *varen*. La tradition distingue deux mots *vouru*, l'un signifiant large et traduit *firâkh*, l'autre signifiant *désir*, du verbe *var*, et traduit *kâmak* (voir nos *Etudes iraniennes*, II, 207).

La classification avestéenne des trois enfers (de mauvaise pensée, de mauvaise parole, de mauvaise action) est remplacée, au ch. xxxiii, 24, par une classification différente relative aux peines subies, non aux fautes expiées; le troisième s'appelle Drûjâskân : c'est le *Drujaskanãm* du Vendîdâd (Vîshtâsp Yasht, 26) qu'il ne faut pas traduire, comme je l'ai fait d'après la tradition moderne, « the s*l*othful ones of the Druj » : c'est probablement un simple dérivé adjectival de *Druj* : le grand Bundehesh fait de Drujâskân un fils d'Ahriman (XXXI, 6).

Le chapitre xxii est un bon commentaire du mystérieux chapitre du Yasna XXIX.

Quelques observations d'un autre ordre :

Je doute fort que *khvâpar* signifie « persistant » (xix, 7 et note; xxxii, 13) : *khvâpar* est toujours traduit par le sanscrit *karunâpara, kshamala*, « miséricordieux », et il traduit le zend *hvâpâo*, qui, étymologiquement, signifie « bon » (c'est le persan *khôb*); ce sens concorde toujours avec le contexte (dans le second des passages cités, il est même suivi d'un mot signifiant « mercifulness ») : de là son emploi comme nom de la divinité (Sachau, *Neue Beiträge*, 843).

Ch. lxxii, la mère de Zohâk s'appelle *Vadak* : Vadak a l'honneur d'avoir inauguré l'adultère; cf. lxxviii, 2, et Firdousi, I, 42, trad. in-8°. Ceci donne lieu de croire que le *Vadaghna* du Vendîdâd, XIX, 23, serait le fils de *Vada*, à moins, comme l'observe M. W., que *Vadak* ne doive le jour à cette épithète.

La pluie destructrice de *Malkos* (xxxviii, 94) n'est point l'hébreu *Malqôsh*, qui est la pluie bienfaisante de l'arrière-saison; Malkos est, non la pluie même, mais un démon qui l'envoie; ce démon est cité dans l'Avesta, sous le nom de *Mahrkusha* (Fragment, VII, 2; voir *Etudes iraniennes*, II, 203).

Cinq appendices : 1° sur les légendes de Keresâsp d'après l'Avesta et les Rivaets. Le III° volume du Dictionnaire pehlvi du Destour Jamaspji, paru depuis, permet d'ajouter deux traits nouveaux aux traits rassemblés par M. W. : son surnom d'*êvak rêsh* (abattu d'une seule blessure; ou bien : qui abat d'un seul coup, *hathravan*?) et le meurtre du démon *Abad* (pp. 654; 476).

2° Sur le *Nîrang-i Kustî*; M. W. donne quelques détails nouveaux, intéressants pour la liturgie, communiqués par le Destour Jamaspji.

3° Sur le sens du khvêtûk-das (*hvaêtaadatha*), la pierre de scandale du Parsisme : l'union entre proches, recommandée par les livres sacrés, est-elle l'union entre cousins, comme le disent les docteurs modernes, ou l'inceste? Les textes anciens réunis par M. W. ne laissent pas de doute que cette dernière interprétation est la vraie [1]. Les textes cités sont, en

1. La lettre d'Ardeshir (dans Masoudi, II, 163) est moins explicite : « Epousez vos proches parentes, afin de resserrer les liens de la famille ».

général, le développement du *pietas geminato crescat amore* d'Ovide ou des vers des *Guèbres* :

> La nature a chez nous des droits purs et divins
> Qui sont un sacrilège aux regards des Romains ;
> Notre religion, à la vôtre contraire,
> Ordonne que la sœur s'unisse avec le frère
> Et veut que ces liens, par un double retour,
> Rejoignent parmi nous la nature à l'amour ;
> La source de leur sang, par eux toujours sacrée,
> En se réunissant n'est jamais altérée.

L'exemple typique est celui du premier couple, Mashya et Mashyôih [1], et celui de Yima et de sa sœur [2]. M. W. donne, à propos de Yima et de sa sœur, une légende d'un Rivaet pehlvi qui développe et explique les allusions du Bundehesh à ce sujet (XXIII, 1). Yima, après sa fuite, est séduit par une sorcière à qui il s'unit et donne sa sœur à un sorcier ; de la première union naissent l'ours, le singe, Gandarep et Gosûbar ; de la seconde la tortue, le faucon, la grenouille, etc. : à la fin, Yimak, éclairé par cette expérience, trouve moyen, précisément à la façon des filles de Loth, de revenir à Yima, et le khêtûk-das ainsi rétabli met en fuite les démons.

Ce passage est instructif à plus d'un titre : je m'arrêterai seulement à la mention de Gandarep, le Gandarewa de l'Avesta, qui explique la présence inattendue de ce personnage dans la légende de Zohak (Firdousi, I, 74). Si l'on se rappelle aussi qu'en Inde le père de Yama, Vivasvat, est assimilé au Gandharva, on voit à nouveau combien ces deux légendes, devenues si indépendantes en apparence dans leurs développements, de Yama et de Yima, se pénètrent profondément, et il est frappant de les voir se rejoindre aux extrémités comme à l'origine. L'autre fils de Yima, *Gosûbar*, que M. W. n'a pas assimilé, est, si je ne me trompe, en réalité, *Gêsûbar*, le *Gaêsu* de l'Avesta (Yasna, IX, 33 ; pehlvi *Gêsvar*), c'est-à-dire Keresâspa ; on sait, en effet, que la légende de Keresâsp le fait descendre, soit directement, soit indirectement, de Yima et de la fille d'un roi de Caboul (le pays des sorciers et des péris ; Mujmil (*Journal Asiat.* 1841, I, 281) ; Gershâsp Nâmeh, dans Mohl, Introd., I, LXVI ; Mirkhond, traduction Shea, 118, 135 ; Firdousi, I, 134). Ces relations entre Yima et Keresâspa semblent d'ailleurs de création moderne et l'œuvre des poètes cycliques, raccordant des gestes distinctes.

---

1. Comparer le curieux passage de Masoudi, I, 63, selon lequel Adam aurait donné à Caïn la sœur jumelle d'Abel et à Abel celle de Caïn pour établir une séparation dans les liens du sang autant que cela était possible en l'absence de race éloignée ou étrangère : mais les Mages prétendent qu'Adam n'a pas interdit le mariage entre enfants de la même grossesse, ce qui eût été blâmable.

2. Le Yama et la Yamî des Védas qui, eux, abjurent le *hvaêtvadatha* (Rig Veda, X, 10).

4° et 5° Sur certaines lois de purification (sur le Barashnûm Gâh et la purification dans le désert).

Ces trop courtes observations ne donnent qu'une idée imparfaite de tout ce qu'il y a de matériaux nouveaux dans le livre de M. West. Nul n'a plus fait, ni si bien pour le défrichement de cette terre, si aride d'aspect, si riche de fonds, de la tradition pehlvie.

James DARMESTETER.

---

88. — P. LANGEN, prof. an der k. Akademie zu Münster. **Beitræge zur Kritik und Erklærung des Plautus.** Leipzig, Teubner, 1880. In-8, 348 p.

M. P. Langen est connu, depuis quelques années, par divers travaux sur Plaute [1]. Il donne dans le livre indiqué une suite de remarques sur douze pièces du poète comique dans cet ordre et d'après les éditions suivantes : pp. 1-80 : *Amphytrio*, Fleckeisen ; — 121, *Asinaria*, Fleckeisen ; — 157, *Aulularia*, Wagner ; — 202, *Bacchides*, Ritschl ; — 228, *Captivi*, Fleckeisen ; — 235, *Curculio*, Fleckeisen ; — 261, *Miles*, Ritschl ; — 285, *Trinummus*, Ritschl ; — 293, *Menaechmi*, Ritschl ; — 314, *Mostellaria*, Ritschl ; — 327, *Pseudolus*, Ritschl ; — fin, *Truculentus*, Spengel. Ces remarques le conduisent d'ordinaire à des conclusions critiques, soit qu'elles appuient une leçon ou suggèrent une conjecture, soit qu'elles mettent hors de doute l'interpolation d'un ou plusieurs vers. Mais leur principal objet est l'étude de la langue et du style de Plaute. M. L. ne touche qu'avec beaucoup de réserve et assez rarement aux questions de métrique. Sur chaque point discuté, il réunit les textes importants en soumettant à un examen approfondi ceux qui paraissent contredire la règle qu'il veut établir. Il se réfère souvent à Ussing mais en le jugeant avec une sévérité quelque peu systématique et excessive [2]. On voit bien qu'il lui préfère, et de beaucoup, les commentaires de Lorenz et de Brix. Ce sont les notes de ce dernier qui servent de points de départ à la plus grande partie des remarques et des discussions de M. Langen.

La forme de son livre est trop modeste et trompera plus d'un lecteur. On peut croire d'après le titre, qu'il n'a d'utilité que pour une lecture suivie et pour une étude critique de Plaute, tandis qu'il suffit d'en par-

---

1. Notamment *de Menaechmorum prologo*, Münster, 1873, et *Philologus*, XXXIII, 708 ; — *de execrandi formulis Plautinis Terentianisque observatio grammatica*, *Rheinisches Museum*, XII, 426 ; — et depuis qu'a paru son livre : *die Metapher im lateinischen von Plautus bis Terentius*, dans les *Neue Jahrbücher für Philol.* 1882, t. 126, fasc. 10 et 11.

2. Voir aux pp. 31 et s. 51, 68, 228, etc. On retrouvera le même jugement et la même sévérité dans les articles de l'auteur sur le dernier volume d'Ussing : *Philologische Rundschau* 22 janvier 81, I, 4, p. 119 et *Deutsche Lit. Zeit.* 30 déc. 1882.

courir quelques pages pour s'apercevoir que M. L. connaît à merveille le vocabulaire du poète; qu'il précise fort justement le sens de mots et d'expressions sur lesquels on se trompe d'ordinaire; qu'on trouve dans ces *Essais* plus et mieux que dans la syntaxe de Holtze; bref que M.L. nous a donné presque tous les éléments d'une excellente grammaire de Plaute.

Je dis à dessein les éléments. Car on regrettera sûrement que M. L. se soit arrêté là et qu'il n'ait pas en quelques pages indiqué les principaux résultats de ses recherches et résumé lui-même son travail. L'index qu'on voudrait plus complet et plus clair ne suffit pas à remplacer cette vue d'ensemble. J'imagine que M. L. aura voulu procéder à la manière d'Aristote; qu'après avoir critiqué et complété les travaux des autres, il a le projet d'aborder pour son compte la même étude, et que ses Essais seront suivis d'une véritable Grammaire de Plaute. Il est tout désigné pour la faire et la bien faire.

Je cite seulement une ou deux remarques pour faire comprendre la valeur et l'intérêt du présent travail. M.L. prouve que certains mots, ainsi *sequor*, p. 217, *medius*, p. 222, employés souvent par Plaute dans leur sens propre, n'ont pas encore chez lui le sens figuré : qu'à d'autres mots s'attache ici un sens particulier : *ope*, p. 247, signifie secours, jamais puissance, effort : *poenitet*, p. 248, je suis mécontent, mais non pas je me repens : *commoditas, commodus*, p. 253, ce qui est convenable, et non ce qui est avantageux. Plaute ne connaît encore ni l'association *unus idemque*, p. 223, ni le verbe *tranquillare*, p. 208, etc. La langue de Térence diffère de la sienne, mais non pas autant qu'on le croirait. On surprend ici la langue latine au milieu de son premier développement, s'essayant déjà, mais avec réserve et non sans hésitation, à des distinctions qu'elle fera plus tard avec beaucoup plus de netteté et de décision. Incertaine encore sur quelques points, elle est cependant constituée et va se fixer.

Un caractère original de la méthode et du travail de M. Langen est de faire reposer sur des faits de grammaire, c'est-à-dire sur ce qu'il y a de plus scientifique et de plus sûr, la discussion des passages dont la leçon, la place, l'authenticité est discutée [1] par les critiques. On arrive avec lui à une certitude qui repose l'esprit et qu'on chercherait vainement sur un autre terrain.

Dans le détail on relèverait tout au plus le désir de généraliser trop vite, trop de règles que des exceptions viennent contredire ou restreindre; trop de raideur dans les affirmations; enfin, quelques excès de subtilité et de finesse dans certaines distinctions de sens.

Le livre est fondé d'ailleurs sur les travaux les plus récents de la critique de Plaute. Il est fait avec soin et permet d'augurer très bien de l'étude générale et méthodique dont il est comme la préface.

E. T.

---

1. Ainsi, p. 206, sur *Capiti* : 102 et s.; p. 254, sur *Bacchides*, 401; pp. 254-5, sur *Mostellaria*, 307; p. 277, sur *Trinummus*, 825 et s., etc.

89. — **Die Gardetruppen der rœmischen Republik,** par le docteur Franz Frœhlich, professeur à l'école cantonale d'Aavau. Aavau, Sauerlænder, 1882. In-4 de 50 pages.

Cette brochure servira de préface à une histoire de la garde prétorienne. M. Frœhlich étudie : 1° le corps d'élite de l'armée romaine (*extraordinarii*), qui, recruté parmi le contingent allié, était destiné tantôt à la garde des retranchements, tantôt à accompagner les chefs dans les reconnaissances ; 2° la troupe de soldats romains (*cohors prætoria*), qui entourait et protégeait la personne du général. Cinquante pages in-quarto, d'une impression très serrée, sur l'origine des prétoriens, c'est beaucoup trop, d'autant plus que le sujet vient d'être traité, et avec détail, dans un article de M. Mommsen [1]. M. F. ne pouvait que combattre M. Mommsen, ou le répéter, et se répéter lui-même. Il est juste de dire que sur les deux principaux points où il l'attaque, il semble avoir raison contre lui et ajouter quelque chose à la science. 1° Il fixe à trois mille le nombre des *extraordinarii* à pied d'une armée consulaire. On sait que l'armée consulaire comprenait deux légions, et quinze mille fantassins alliés ; ce dernier chiffre était, dit Tite-Live, le chiffre normal [2] : or Polybe nous apprend que l'infanterie des extraordinaires formait le cinquième de l'infanterie latine [3]. — 2° Nous savons par Festus que la cohorte prétorienne a été créée par Scipion l'Africain [4] : mais de quel Africain s'agit-il ? M. Mommsen pensait à Scipion Emilien qui, en partant pour Numance, avait pour seule armée quatre mille volontaires, dont cinq cents n'étaient autres que des clients ou des amis ; il appela cette dernière troupe « cohorte des amis », *cohors amicorum* [5] : du double élément qui la composait devaient sortir la garde prétorienne (clients soldés), et l'escorte d'honneur, la suite des généraux, *cohors prætoria amicorum :* qu'on se rappelle pour savoir ce qu'était celle-ci, l'épître qu'Horace adresse à Tibère pour lui recommander, comme aide de camp, le poète Celsus Albinovanus. M. F. croit, avec assez de raison, qu'on ne saurait donner à cette troupe la même origine qu'à la garde prétorienne, et que, d'autre part, celle-ci fut instituée par le premier Africain. En l'an 205, Scipion, reprenant l'offensive contre Carthage, n'avait autour de lui que des volontaires lorsqu'il passa en Sicile : il se choisit parmi eux une garde de trois cents jeunes gens, qu'il arma et qu'il monta aux frais de riches Siciliens [6]. L'opinion de M. F. est d'autant plus vraisemblable que la garde du

1. *Hermès*, t. XIV (1879).
2. Tite-Live, 40, 36 : *Quantus semper numerus.*
3. Polybe, 6, 26.
4. Quoique Festus se serve de l'expression *cohors praetoria*, il est impossible de ne pas avoir, au moins dans le mot *cohors*, un anachronisme.
5. Appien, *Hisp.*, 84, cf. 88.
6. Tite-Live, 28, 45 ; 29, 1 ; 30, 33-35 ; Appien, *Lib.*, 7. 8. 41. 43-45 ; Polybe, 15, 9-14 : Plutarque, *V. Fabii*, 25. 26, Zonaras, 9, 11.

général était d'ordinaire, sous la république, composée de cavaliers, et que Valère Maxime et Festus parlent à peu près dans les mêmes termes, l'un de la troupe formée par Scipion, l'autre de la première cohorte prétorienne [1].

Mais M. F. fait véritablement une besogne inutile lorsqu'il essaie de suivre les *extraordinarii* ou les premiers prétoriens sur tous les champs de bataille de la république, lorsqu'il croit les retrouver dans ces *expediti equites* ou ces *delecti milites* dont parlent si souvent Tite-Live, César ou Salluste. Même si nous possédions assez de textes pour refaire l'histoire de ces troupes année par année, il n'en faudrait prendre que ceux qui pourraient nous renseigner sur son organisation, son caractère ou son influence. Cette préface nous fait augurer une histoire des prétoriens très complète, très consciencieuse, telle qu'on en souhaite depuis longtemps. Mais, si l'on songe que nous avons seulement, bien comptés, quatorze textes où il soit positivement question des *extraordinarii*, un peu plus du double concernant la garde prétorienne avant la fin du second triumvirat, mais qu'en revanche, les textes sur les prétoriens de l'empire se rencontrent par centaines, quelle étendue aura le livre que nous promet M. Frœhlich ?

Camille JULLIAN.

---

90. — **Der Verfasser des Ligurinus.** Studien zu den Schriften des Magister Gunther. Von Dr A PANNENBORG. Gœttingen, Peppmüller, 1883. In-4, 39 p. (extrait du Programme du gymnase royal de Gœttingen pour 1883).

La question de l'auteur du *Ligurinus* est enfin résolue. Les lecteurs de la *Revue critique* en ont suivi les diverses phases (voy. *Rev. crit.* 1873, t. II, p. 32; 1875, t. I, p. 85) : après que nous eûmes montré, M. Pannenborg et moi, que le *Ligurinus* n'était pas un pastiche du XVIe siècle, mais une œuvre authentique du XIIe, nous nous séparâmes sur la question de savoir à qui il devait être attribué. M. P. voulait d'abord que l'auteur fût un Italien; il reconnut ensuite, avec M. Wattenbach et moi, que c'était un Allemand. Il revendiqua alors pour lui le nom de Gunther, que je soutenais lui avoir été imposé par les premiers éditeurs, et lui attribua, outre les deux ouvrages de Gunther de Pairis (*Historia Constantinopolitana* et *De oratione, jejunio et eleemosyna*) un autre livre historique, l'*Historia peregrinorum*. Il renonça ensuite à cette dernière attribution, mais maintint l'identité de l'auteur du *Ligurinus* avec le moine Gunther de Pairis. Cette identité, que j'avais niée, je me montrai beaucoup plus disposé à l'admettre

---

1. Valère Maxime, 7, 33 : *Cum e fortissimis peditibus Romanis trecentorum equitum numerum complere vellet;* Festus, p. 223 : *Scipio enim Africanus primus fortissimum quemque delegit,* etc.

après la publication, par M. Riant, du texte complet de l'*Historia Constantinopolitana,* dans lequel sont insérés des morceaux en vers rappelant beaucoup le *Ligurinus.* M. P., qui n'a pas cessé de s'occuper du sujet abordé par lui il y a treize ans, vient de la mettre, à mon avis, hors de doute. Il a enfin trouvé, ce qui n'était nullement le cas jusqu'ici, une explication plausible des circonstances singulières qui m'avaient toujours empêché de croire que le nom de *Guntherus* pût figurer dans le manuscrit suivi par les premiers éditeurs. Je n'exposerai pas sa solution, me bornant à renvoyer à son mémoire; elle me paraît fort acceptable : le point capital, c'est que le livre de Nauclerus où il parle du *Ligurinus* a été imprimé pour la première fois en 1516 et non en 1501, comme l'avaient dit tous les bibliographes jusqu'à ces derniers temps. M. P. fait, en outre, de nouveaux et frappants rapprochements entre les quatre ouvrages de Gunther, le *Solimarius,* dont M. Wattenbach a retrouvé et publié des fragments [1], le *Ligurinus,* l'*Historia Constantinopolitana* et le *De oratione;* les morceaux en vers de l'*Historia* fournissent toujours les plus décisifs. — Je me rends à ces nouveaux arguments, et je fais amende honorable à Gunther : le voilà, grâce aux efforts persévérants de son savant avocat, rentré en possession de tout son patrimoine.

Le reste de la dissertation de M. P. contient plusieurs particularités intéressantes, et notamment la preuve que la copie de trois livres du *Ligurinus* conservée dans un manuscrit de Paris a été prise sur l'édition de 1507 et non sur le manuscrit d'après lequel cette édition a été faite [2]. Diverses remarques sur la critique du texte de Gunther complètent ce mémoire et permettent d'espérer que M. Pannenborg nous donnera bientôt une édition des œuvres complètes de l'écrivain dont la mémoire lui doit tant.

G. P.

---

91. — **Trois énigmes historiques.** La Saint-Barthélemy, l'affaire des poisons et Mme de Montespan, le masque de fer devant la critique moderne, par Jules Loiseleur, bibliothécaire de la ville d'Orléans. Paris, E. Plon, 1883, in-18 de XIII-322 p. 3 fr. 50.

Je n'ai pas à rappeler combien M. Jules Loiseleur a mis souvent la plus heureuse sagacité au service de sa très sûre érudition. Qui n'a lu, qui n'a apprécié les travaux si nombreux et si divers où le fin critique s'est tour à tour occupé d'Anne d'Autriche et de Mazarin [3], de Gabrielle

---

1. *Archives de l'Orient latin*, t. I (1881), pp. 551-561.

2. M. P. dit que j'ai tort de trouver dénué de sens l'*et* qui figure dans l'*errata* de cette édition avant *ferme;* je ne lui en vois toujours aucun.

3. *Mazarin a-t-il épousé Anne d'Autriche?* (dans *Problèmes historiques.* Paris, 1867, in-18).

d'Estrées [1], des Templiers [2], de Ravaillac [3], de Molière [4], du chevalier d'Assas [5]? Depuis longtemps l'habileté de ce juge d'instruction de l'histoire est proverbiale, et tout le monde reconnaît en lui une sorte d'infaillible devin. Son nouveau recueil — qui, nous l'espérons bien, ne sera pas le dernier, — n'est ni moins instructif, ni moins intéressant que les meilleurs de ses précédents travaux.

La plus importante des trois études du volume est la première, la *préméditation de la Saint-Barthélemy* (pp. 1-133). M.L. a presque tout lu sur la question [6], et il cite plus de cent auteurs qui, soit autrefois, soit de notre temps, soit en France, soit à l'étranger, ont écrit pour et contre la préméditation [7]. C'est surtout à M. Henri Bordier qu'il a voulu répondre, car, comme il le constate (*préface*, p. VIII), les arguments consignés dans la brochure intitulée : *La Saint-Barthélemy et la critique moderne* (Genève, 1879, in-4°), « sont les plus neufs qui aient été apportés depuis longtemps dans ce débat si souvent repris [8] ». M. L. prouve fort bien que « les abominables auteurs de la Saint-Barthélemy », comme il les appelle dès les premières lignes de sa préface, n'eurent point de plan tramé à l'avance. On n'avait jusqu'à ce jour dit rien de plus ingénieux et de plus fort à la fois contre les idées favorables à la préméditation. De même, le récit que l'excellent critique nous donne de la Saint-Barthélemy (pp. 52-65) me semble le mieux fait de tous les récits que nous possédons de l'horrible événement [9]. M. L. n'a pas cherché, comme tant

---

1. *Gabrielle d'Estrées est-elle morte empoisonnée? (Ibidem).*
2. *La doctrine secrète des Templiers.* Paris, 1872, in-8°.
3. *Ravaillac et ses complices.* Paris, 1873, in-18.
4. *Les points obscurs de la vie de Molière.* Paris, 1877, in-8°.
5. *La légende du chevalier d'Assas.* Paris, in-8°.
6. M. L. n'a pas négligé les travaux de plusieurs écrivains qui ont récemment « rendu quelque vitalité à la vieille thèse de la préméditation », tels que feu M. Wuttke, lord Acton, M. le professeur Combes. Voir notamment ses objections contre ce dernier, p. IX et p. 7. M. L. aurait pu être plus sévère encore pour l'interprétation donnée par l'auteur de l'*Entrevue de Bayonne*, aux documents de Simancas. Cf. *Revue critique* du 9 octobre 1882, pp. 288, 289.
7. M. Loiseleur ne paraît pas avoir tenu aucun compte du livre si remarquable de M. Baumgarten, *Vor der Bartholomæusnacht.*
8. C'est avec raison que M. L. remarque ceci (p. 52) : « Il s'en faut de beaucoup que la critique moderne, je parle de la plus récente, soit parvenue à dissiper les ténèbres qui couvrent cette fatale journée du 23 avril et la nuit plus fatale encore qui la suivit. Tout ici est plein d'obscurités et de contradictions ».
9. Il serait trop long d'indiquer toutes les erreurs relevées par M. Loiseleur. Citons seulement la réfutation de diverses assertions de MM. Henri Martin (pp. 24, 33, 64, 65), Michelet (pp. 34, 53, 64), Th. Lavallée (pp. 57, 65), E. Boutaric (p. 65). Je ne trouve qu'une petite inexactitude bibliographique à reprocher au savant bibliothécaire de la ville d'Orléans : il cite (p. 72) le *Martyrologe des huguenots* « publié en 1581 ». Il s'agit là de la seconde édition de l'*Histoire des Martyrs* de Jean Crespin, continuée par Simon Goulart. Or l'ouvrage a été publié à Genève (in-f°), non en 1581, mais en 1582.

d'autres écrivains, des effets mélodramatiques : il ne s'est préoccupé que de la vérité, et désormais les historiens ne pourront se dispenser d'avoir recours à sa sobre et fidèle narration [1], comme à ses judicieuses considérations.

M. L. n'a pas apporté moins de perspicacité dans l'étude de cette affaire des poisons qui, dit-il (p. 135), « est un des plus obscurs et des plus lugubres épisodes de ce règne de Louis XIV qui, de loin et envisagé dans son ensemble, nous paraît d'une régularité si sévère et si majestueuse ». Il s'est surtout servi, pour retracer cet épisode, des documents mis au jour par M. François Ravaisson, l'infatigable éditeur des *Archives de la Bastille*. « J'ai, dit-il (p. x), essayé, dans une première partie, de fournir aux lecteurs un fil qui pût les conduire dans les dédales de l'immense procédure dont cette affaire fut l'objet, et de dresser un tableau d'ensemble des principales incriminations, sans me flatter toutefois d'y jeter une pleine lumière, car de puissantes volontés se sont ingéniées pour faire disparaître les pièces les plus compromettantes, et la critique la plus intensive ne saurait se flatter de suppléer entièrement à leur absence. J'ai cherché, du moins, dans une seconde partie, à dégager le rôle joué par Mme de Montespan dans ces ténébreuses manœuvres et à préciser la part qu'elle prit à certains attentats médités ou accomplis contre ses rivales et contre Louis XIV lui-même ». M. L. résume d'une façon saisissante dans l'*Aperçu général* (pp. 135-175), les révélations fournies par les nombreux documents des *Archives de la Bastille*. Dans le chapitre spécial sur *Mme de Montespan et l'affaire des poisons* (pp. 176-224), il montre que si la mère du duc d'Antin eut de coupables relations avec les empoisonneurs, que si même elle eut le projet de faire périr sa rivale, Mlle de Fontanges, du moins elle ne consomma pas le crime. La pénétrante étude de M. L. aidera fort à mieux comprendre et parfois à rectifier divers passages des *Mémoires* de Saint-Simon, des *Lettres* de Mme de Sévigné et du recueil de M. Ravaisson.

Dans le *Masque de fer devant la critique moderne*, M. L. combat victorieusement toutes les explications proposées, notamment les explications de Voltaire, de Michelet (un prince du sang royal), de MM. Depping, Henri Martin, Camille Rousset, Marius Topin, etc. (le comte Matthioli), de M. Iung (un des chefs de la grande bande des empoisonneurs, et, pour reproduire la spirituelle phrase de l'auteur des *Trois énigmes historiques*, une sorte de nihiliste anticipé, poursuivant d'une haine implacable les despotes et leurs suppôts). Après avoir prouvé jusqu'à l'évidence que ces divers systèmes ne sont pas soutenables, il affirme que tout ce qui a été dit et redit sur le masque de fer n'est qu'un conte brodé sur un événement vulgaire. La discussion de M. L. est fort amusante.

---

1. Voir encore (p. 151) la réfutation d'une erreur de Voltaire, partagée par presque tous les historiens, « sans en excepter M. Pierre Clément » (p. 152), la réfutation d'une erreur de Michelet.

C'est avec une singulière prestesse qu'il supprime « tout le fatras légendaire », comme parle M. Iung, que les auteurs avaient successivement accumulé autour de la question. Les romanesques incidents, les fabuleuses anecdotes, s'écroulent sous son doigt [1] comme des châteaux de cartes. Après les sinistres tableaux de la Saint-Barthélemy et de l'affaire des prisons, la curieuse et piquante étude sur le *Masque de fer* est comme une agréable petite pièce qui succéderait à deux noires tragédies.

En somme, il faut appliquer aux trois parties du recueil ce qu'un éminent critique, M. F. Baudry, a dit de la troisième partie : « Les démonstrations de M. Loiseleur, si claires, si lumineuses, si péremptoires, ont épuisé la question, et, à moins de documents nouveaux, les esprits sérieux n'y reviendront plus. »

T. de L.

VARIÉTÉS

BIBLIOGRAPHIE CRÉOLE

M. H. Gaidoz a bien mérité de ceux qui s'intéressent à la philologie créole, par les notes bibliographiques qu'il a publiées dans la *Revue critique* (1881, nos 35 et 45; 1882, no 49). Comme je cherche, depuis plus d'un an, à ramasser tous les matériaux nécessaires pour une étude comparative, mais en même temps détaillée, sur les dialectes créoles, je me trouve en état de dresser un assez long supplément de bibliographie créole, dans lequel on s'étonnerait peut-être de rencontrer des journaux en créole avec des correspondances politiques et des traductions de romans de Balzac. Mais, pour le moment, je me bornerai à donner ce que j'ai appris de nouveau sur la littérature du créole *français*.

Ile Maurice.

C'est aux infatigables recherches de M. C. Baissac, auteur de l'excellente *Etude sur le patois créole mauricien,* que je dois toutes les indications qui regardent son île natale, et il a poussé l'obligeance jusqu'à me procurer, à une exception près, les publications mêmes que je vais nommer.

Le *Catéchisme en créole* de 1828, qu'on trouve dans le catalogue de M. Maisonneuve (no 2183 ; prix : 40 fr.), appartient à l'île Maurice. Il est vrai qu'il est extrêmement rare; mais l'exemplaire de M. M. n'est

---

1. J'ai d'autant plus le droit de parler métaphoriquement du *doigt* de M. L., que lui-même a parlé non moins métaphoriquement (p. 254) de « la main scrupuleuse de la critique » rapprochant et pesant tous les éléments d'une hypothèse.

pas le seul qui existe. Au point de vue philologique, il n'a pas la moindre valeur ; c'est, à n'en pas douter, l'œuvre d'un homme qui n'avait pas six mois de séjour à Maurice quand lui est venue l'idée malencontreuse d'évangéliser les nègres dans un charabia qui n'a de créole que le nom. En voici les premières paroles.

Catéchisme en créole. — 1[st] [cela veut dire : *first !*] *Demande.* — *Mon cher zanfant vous connez qui vous ?*

Il y a un autre *Catéchisme,* qui est dans le meilleur créole qu'on ait jamais imprimé, sans indication de l'an, du lieu, de l'imprimerie ; pas de frontispice, 7 pages, in-8. Il commence ainsi :

Catéchisme créole. — Demande : Qui ti faire nous, et qui faire nous vivre tous les zours ?

Ce catéchisme se trouve aussi au British Museum (3506 f. 5). Je ne connais pas les raisons qui ont fait attribuer cet opuscule à l'abbé Déroullède ; il me paraît d'un ministre protestant.

La première édition des *Essais d'un bobre africain* est introuvable. La seconde, « augmentée de près du double « (Maisonneuve, nº 2184 ; prix : 60 fr.) est très rare aussi ; *la deuxième partie du bobre africain*, pp. 39-79, manque sans doute à la première édition. Les poésies créoles remplissent les pp. 5-26, 39-55. Il en existe une troisième édition, qui ne contient que les poésies créoles :

Le Bobre africain par F. Chrestien. Troisième édition. Prix : deux schellings. Maurice, typographie A. Amelot et C[ie], 12, Chaussée, 12. 1869 pp. 23, in-8.

Du même auteur nous avons :

Scènes populaires de l'époque, en patois créole, par François Chrétien. Un coin du feu à la campagne. La veillée de village. Pierrot dans les embarras de la paternité. Prix : 2 shillings comptant. Imprimerie du Cernéen. Avril 1839, pp. 16, in-8.

François Chrétien est regardé comme le poète classique de l'île Maurice et L. E. Héry comme celui de la Réunion ; mais ni l'un ni l'autre ne sera mis au premier rang par les philologues.

Les *Cirandanes* ont déjà été citées ; j'en donne une description plus exacte :

Cirandane — Çanpéc [1] : *ou énigmes créoles.* Dédiées à Lady Gomm. — Sit mihi fas audita loqui. — Imprimées pour le « Bazar Malartic. » Maurice : de l'imprimerie de E. Baker, Port-Louis. 1846, pp. 6, in-4.

Ce recueil très rare de 52 énigmes (dont quatre sans numéros) est, à coup sûr, d'un homme qui ne parlait pas couramment le créole.

1. Ainsi, non pas *Canpéc.* Le sens de ce mot est obscur. M. Baissac dit qu'il faut ponctuer : « *Sirandane* » ? — « *Sampéc,* » ce qui, d'après l'explication de quelques-uns, signifierait : « Histoire ? réciproquement. » *Sampée,* à ce qu'il paraît, ne s'employait pas sans son corrélatif, tandis qu'aujourd'hui on se sert du mot *sirandane* seul pour dire « énigme ».

Un livre auquel on a fait allusion dans l'*Athenaeum*, 1870, II, pp. 597, 889, s'intitule :

Poésies créoles par M. P. L....., dédiées à MM. A. de Rochecouste et E. de Chazal. Maurice. Imprimerie du Mauricien. 1855, pp. VI, 127, en grand 8°.

L'éditeur appelle l'œuvre de M. P. L. « la fille aînée de l'œuvre de François Chrétien » ; mais il faut avouer que la langue de M. P. Loliot est bien plus vraiment créole que celle de M. Chrétien, sans que pour cela M. Baissac ait tort dans ce qu'il dit (p. 232) à l'égard de tout ce qui est vers créoles.

Je mentionne encore deux brochures tout à fait insignifiantes et incorrectes, l'une dont le frontispice est trop long pour le reproduire en entier :

.... Avlà zistoire criole. — Pour pauvre li vendé — *Navire fine engazé*. The « Mauritius » in danger......... » Après ce frontispice, un second, puis une poésie de 23 pp. et un postscriptum, in-8. Au bas de la p. 23 : « Morne Brabant, au sud de l'ile Maurice, autrefois cernée (sans calembourg) le 20 décembre 1867. Typographie E. Dupuy et P. Dubois, rue Bourbon, 25. » L'autre porte le titre suivant :

Soirées d'abat-vent. Souvenirs de chasse. Maurice. Typographie Mercantile Record and Commercial Gazette, 1878, pp. 35, in-8. En soi-disant créole, pp. 7-16, 27-30.

Ile de la Réunion.

A ce que j'ai cité dans mon article *Sur le créole de la Réunion* (*Romania*, t. XI) [1], j'ai à ajouter ici seulement que j'ai reçu la troisième lettre *Sur les origines du patois de l'île Bourbon* (*Le sport national* du 23 sept. 12 oct. 26 oct. 1882) dont M. le Dr Auguste Vinson m'a honoré. Il la termine par une imitation de Lafontaine « *La Veuve* » et depuis il m'a envoyé une autre fable de son cru, « *Le Malgache et le diable.* » On ne saurait nier que la fable est le genre poétique qui s'adapte le mieux au génie de la langue créole ; c'est donc avec raison que M. Vinson suit l'exemple des Héry, des Chrétien, des Marbot, des Saint-Quentin.

Louisiane.

M. le Dr Alfred Mercier a publié deux contes de *compère Lapin et compère Bouc*, l'un dans la *Mélusine*, pp. 495-498 (cp. *The wonderful tar-baby story* dans *Uncle Remus*, pp. 20 ss., et *Anansie* [2] *refuses to*

1. Dans le petit texte créole que j'y ai publié, il se trouve quelques incorrections d'orthographe, c'est-à-dire des gallicismes. J'aurais dû écrire *pét-ête, vé, couisse,* et *cende* au lieu de *pét-être, vét, cuisse, cendre.* Mais je n'ai fait que reproduire l'anecdote telle qu'on me l'avait envoyée, ne me sentant pas assez d'autorité pour faire même des corrections qui me semblaient indiquées.

2. Dans la Guyane hollandaise et anglaise, on nomme les « Mærchen » *anansi-tories* (*-stories*) de *anansi*, araignée en créole. M. Dance dit, p. 85 : « Anansie is a

marry a king's daughter dans *Chapters from a Guianese log-book* de M. Dance, pp. 88 ss.), et l'autre dans le tome V de la *Faune populaire de la France* de M. Rolland, pp. 259-263 (la dernière partie ressemble à *Uncle Remus*, pp. 36-40).

Un troisième conte, *Le mariage de Mlle Calinda* (il ne s'y agit d'autre chose que de la fameuse course de la tortue et du chevreuil), forme la fin d'une *Etude sur la langue créole en Louisiane* du même auteur (Comptes-rendus de l'*Athénée louisianais*, t. V, 1880, pp. 378-383).

M. J.-A. Harrison, professeur à l'Université de Lexington, a utilisé ces matériaux, en reproduisant le dernier conte dans son article *The creole patois of Louisiana* (The American Journal of Philology, vol. III, n° 11).

Il y a beaucoup de créole dans l'*Habitation Saint-Ybars, ou maîtres et esclaves en Louisiane*, récit social, par Alfred Mercier. Nouvelle-Orléans, imprimerie franco-américaine, rue de Chartres, 102. 1881, p. 234, in-8°.

Sept chansons en créole louisianais se trouvent dans *Slave songs of the United States*. New-York, A. Simpson et Co. 1867, pp. 109-113.

Haïti.

On m'a promis de m'envoyer différentes publications en créole, parmi lesquelles les *Contes de PetitMalice et Bouki* intéresseront les folk-loristes. Jusqu'à présent, je n'ai obtenu que :

Recueil de proverbes créoles, recueillis et mis en ordre par M. J.-J. Audain. 2e édition revue et augmentée. Port-au-Prince. Imprimerie J.-J. Audain. 1877, p. 40, in-8°.

Ce recueil est très important; il ne comprend pas moins de 1,011 numéros (M. Bigelow n'en a que 92, et même les proverbes négro-anglais de M. Wullschlægel n'arrivent qu'à 707). On ne pourra jamais mieux pénétrer dans l'esprit de la race africaine que par la voie des proverbes [1].

Guyane

Je ne connais rien de nouveau, à l'exception de deux pages de prover-

---

spider from which man is thought to have been developed. The *Anansie* of the stories is the half-developed man from the spider, who in his transitional state combines the agility and craftiness of the insect with the intelligence of the man, and is always represented as speaking in a snuffling indistinct manner ». Les Tchi, dans l'Afrique occidentale, disent *anansesem* (de *ananse*, araignée en tchi) dans le même sens de contes. J'ai donc eu tort de dériver le négro-angl. *anansi* du port. *aranha* (*Sur le négro-portugais de S. Thomé*, p. 12).

1. On trouvera des contes haïtiens sous le titre *les Echantillons* dans les *Essais littéraires* du général *Alibée-Féry* (Port-au-Prince, imprimerie de E. Robin, 1876), p. 154-182 ; *La force et la ruse* (ici figurent Bouki et Petit-Malice ; *L'expiation*, *L'amant à l'épreuve*, *La bête sans pareille* (une bête qui avale le soleil qui après sept fois vingt-quatre heures sort de son ventre!) *Les trois taureaux*, *le fils du chasseur*, malgré leur caractère tout à fait particulier ou plutôt à cause de cela je ne les crois pas d'invention individuelle et moderne.

bes publiées par M. L. Brueyre dans le second volume de l'*Almanach des trad. pop.*

Je possède, par communication particulière, des spécimens étendus du patois des Seychelles qui, du reste, ne diffère guère de celui de l'île Maurice, ainsi que des notices sur le jargon annamito-français. Mais je n'ai pas réussi à m'instruire sur le jargon créole du Sénégal, dont quelques passages du récit *Le Spahi* de M. Viaut me prouvent l'existence. Enfin, de toutes les Antilles où on parle un patois créole, il n'y a que la Trinité, la Martinique et Haïti qui m'aient fourni des matériaux.

J'ose donc faire appel à la bienveillance des lecteurs de la *Revue critique* en les priant de me donner, s'il leur est possible, des renseignements et des références qui puissent servir ou à combler les lacunes indiquées ou à avancer mes études créoles en général.

Je dois dire que je n'entends pas l'expression *dialectes créoles* dans le vaste sens que M. Gaidoz semble lui attribuer. Pour moi, ce ne sont que les dialectes sortis de langues européennes chez les races de couleur et marqués de certains caractères communs (surtout de celui de manque de flexion). Il n'existe pas, par exemple, de différence essentielle entre le négro-portugais, comme M. J. Vinson voudrait le supposer (*Dict. des sc. anthrop.*, art. *Créoles*). Dans le brésilien, on remarque une certaine tendance créolisante qui s'accuse encore plus dans le hollandais du Cap, que ceux qui le parlent affectent de nommer *la langue africaine* (*die afrikaanse taal*). L'hébreu-allemand n'a absolument rien à voir avec les idiomes créoles. D'autre part, il faut faire abstraction des langues indigènes plus ou moins dégénérées, des autres parties du monde. Le fonds du jargon d'Orégon est américain, non pas européen. La *lingua geral* du Brésil est une langue américaine comme une autre, dont nous avons une bibliographie excellente (*Bibliographia da lingua Tupi ou Guarani* tambem chamadá lingua geral do Brasil por Alfredo do Valle Cabral, Rio de Janeiro, 1880, 302 numéros).

Enfin, je fais observer qu'on ne devrait pas dire, comme le fait M. Gaidoz, *anglo-nègre* au lieu de *négro-anglais*, *anglo-hindou* au lieu *indo-anglais* (ici, du reste, il ne s'agit pas d'un véritable dialecte). Dans la *Rev. crit.*, 1881, II, p. 353, l. 2, il faut lire, au lieu de *créole hollandais* : *créole anglais;* il est question du *négro-anglais* de la Guyane que M. J. Vinson qualifie de *soi-disant*.

Graz, en Styrie, le 14 février 1883.

Hugo SCHUCHARDT.

Puisque la bibliographie créole fait une nouvelle apparition dans nos pages, je profite de la circonstance pour combler une lacune de ma dernière note (4 décembre 1882).

L'article d'Owens est de décembre 1877. — Celui de Hayes doit être de janvier 1878.

Je saisis aussi cette occasion pour donner deux titres nouveaux d'ouvrages traitant de langues mixtes :

Dictionnaire de la langue franque ou petit mauresque, suivi de quelques dialogues familiers et d'un vocabulaire de mots arabes les plus usuels, à l'usage des Français en Afrique. Marseille, typographie de Feissat aîné et Demonchy, rue Canebière, n° 19, 1830, 107 p. in-18, plus 6 pages de préface non numérotées.

N. B. Dennys : Pidgin English, dans le *Journal of the Straits Branch of the Royal Asiatic Society*, n° 2, décembre 1878.

H. Gaidoz.

CHRONIQUE

GRANDE-BRETAGNE. — Le premier volume de la collection « Eminent women series » dirigée par M. John H. Ingram et publié par les éditeurs Allen, de Londres, sera une monographie de *George Eliot* par miss Mathilde Blind (avec quelques lettres inédites de George Eliot). Il sera suivi d'une biographie d'*Emily Bronté* par miss Mary Robinson.

— Il paraîtra prochainement un travail de M. A. J. Evans, de « Brasenose College » (Oxford), sur *les antiquités de l'Ilyrie.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 avril 1883.

L'Académie reçoit communication d'une lettre de la Société royale du Canada, qui invite l'Institut de France à déléguer quelques-uns de ses membres pour assister à la prochaine session de cette Société, à Ottawa, au mois de mai prochain.

M. l'abbé Eugène Bernard, vice-doyen de Sainte-Geneviève, annonce la découverte d'une statue antique, qui vient d'être trouvée à Paris, rue des Fossés-Saint-Jacques, 18. Cette statue, taillée dans un bloc de pierre de Bagneux, représente un adolescent imberbe, à la figure arrondie, aux cheveux bouclés, couronné de lierre, appuyé contre un pilier carré que surmonte un chapiteau orné de feuilles de lierre et de grappes de raisin. Son seul vêtement est un pallium, rejeté derrière les épaules, qui laisse le corps entièrement découvert. On aperçoit la trace d'un anneau qui entourait la jambe gauche un peu au-dessus de la cheville. Selon M. Bernard, cette figure est celle du dieu Bacchus et le monument servait de support à un autel païen. M. Bernard présente à l'Académie une photogravure de ce monument. La pierre elle-même sera prochainement déposée au musée de Cluny.

M. Heuzey doute qu'il faille reconnaître ici un support d'autel. Il fait remarquer, en outre, que la sculpture dont il s'agit doit être d'époque très basse. C'est à peine encore de l'art antique.

M. Desjardins communique un rapport de M. Tissot sur l'inscription de Sidi Amor el Djedi, communiquée à la dernière séance. La lecture de cette inscription doit être rectifiée ainsi qu'il suit : « Plutoni Regi Magno sacrum, C Egnatius Saturninus Praesuvius Cornelianus, flamen perpetuus divi Severi Augusti, quaestor, praefectus jure dicundo, duovir quinquennalis coloniae Zamensis, o[b hono]rem flamonii, ampliata sestertium quattuor millibus taxatione, statuas duas posuit et epulum bis dedit, item dedicavit decreto decurionum. » La phrase *ampliata sestertium quattuor millibus taxatione*, signifie qu'Egnatius a donné volontairement quatre mille sesterces de plus que la somme qu'il devait payer régulièrement pour la dignité de flamine. Cette somme était probablement de douze mille sesterces, qui, avec les quatre mille ajoutés par le flamine, donnent, pour le prix total des deux repas, seize mille sesterces ou environ trois mille deux cents francs. — C'est la première fois, non-seulement en Afrique, mais dans tout le monde romain, qu'on rencontre le surnom de *Rex Magnus* donné à Pluton. Ces mots sont probablement la traduction de celui de Baal, et *Plutoni Regi Magno* signifie probablement : « à Baal Moloch. » — Enfin, le principal intérêt de l'inscription est dans le renseignement géographique qu'elle fournit. On ne peut douter, en effet, que le lieu où elle a été trouvée ne marque l'emplacement même de la *colonia Zamensis*, qui y est nommée. C'est un résultat assez différent de celui auquel on avait été conduit par les indications de la table de Peutinger ; il faut supposer, dans les évaluations de

distance données par ce document, une erreur de chiffre qui irait jusqu'à soixante-quinze mille romains environ. L'examen approfondi de cette question topographique fera l'objet d'une communication ultérieure de M. Tissot à l'Académie.

M. Oppert lit une note sur deux cylindres-cachets, de la collection de M. Tyskewitch, qui portent des inscriptions en caractères cunéiformes. M. Oppert s'attache à établir que ces inscriptions ne peuvent se lire en assyrien et qu'il faut y voir des textes en langue phénicienne, écrits avec les caractères tant idéographiques que phonétiques de l'écriture cunéiforme. Il traduit ainsi ces deux inscriptions :

I. — « Adduma, homme de la ville forte de Sidon. Cachet personnel. »

II. — « Annipi, fils d'Addum le Sidonien. »

M. Benlœw commence la lecture d'un mémoire intitulé *Des noms d'endroits terminés en* ANDA *non loin de Trébizonde et de ceux terminés en* OUSON, OSON, ASAN, *trouvés près de Kaisarieh*.

Ouvrages présentés : — par M. Egger : 1° LE BLANT (Edmond), *Une collection de pierres gravées à la bibliothèque de Ravenne* (extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'École française de Rome) ; 2° LETRONNE (J.-A.), *Œuvres choisies*, t. III et IV ; — par M. Gaston Paris : DRAGOMANOV, *Chansons politiques du peuple oukrainien*. XVIII° XIX° *siècle* (en petit-russien) ; — par M. Renan : BERGER (Philippe), *Les inscriptions sémitiques et l'Histoire, conférence faite à la Sorbonne le 27 février 1883*; — par M. Duruy : LA BLANCHÈRE (DE), *Voyage d'étude dans une partie de la Maurétanie césarienne, rapport au ministre de l'instruction publique*.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Seance du 22 mars 1883.

M. Roman, au sujet de la communication faite dans la précédente séance par M. Guillaume, annonce que l'écusson découvert dans les fouilles du Louvre contient les armoiries de Marguerite de Bourgogne, épouse du dauphin Louis, fils de Charles VI. Cette princesse porta ces armoiries depuis son premier mariage, en 1404, jusqu'à son second mariage, en 1423.

M. Rayet lit un chapitre d'un ouvrage qu'il prépare sur la *Topographie d'Athènes*. Ce chapitre concerne la statue de Zeus Eleutherios et le portique dédié au dieu et qui s'élevait derrière la statue, en bordure, sur le côté occidental de l'Agora. Ce portique était décoré de célèbres peintures murales d'Euphranos ; la première composition représentait les Douze Dieux; la seconde, Thésée, la Démocratie et le Peuple; la troisième, enfin, qui se développait sur toute la longueur du mur de fond, reproduisait la bataille de Mantinée.

M. l'abbé Thédenat communique, de la part de M. Maxe Verly, l'estampage d'une inscription inédite trouvée à Grand (Vosges) et conservée au Musée d'Epinal. M. de Villefosse communique le texte de plusieurs inscriptions inédites : 1° une inscription découverte par M. Schmitter, receveur des douanes à Cherchell, province d'Alger, et débutant par les mots IN HIS PRÆDIIS; 2° une nouvelle borne milliaire découverte sur la voie romaine de Portus Magnus à Caesarea, par M. Demaegh; cette borne appartient à l'année 216; 3° plusieurs inscriptions funéraires trouvées à Nîmes et qui lui ont été adressées par M. Alfred de Surville.

E. MÜNTZ.

Séance du 28 mars 1883.

M. Courajod lit une notice sur un bronze du Cabinet des Antiques de Vienne (Autriche) représentant Bellérophon arrêtant Pégase. Se fondant sur un passage de l'Anonyme de Morelli, il identifie cette sculpture à celle qui se trouvait, au XVI° siècle, à Padoue, chez messire Alexandre Capella, et qui est désignée comme un ouvrage de Bertoldo, l'élève de Donatello et le conservateur des collections des Médicis.

M. Palustre présente la photographie d'un buste d'homme en marbre, conservé au château d'Ussé (Indre-et-Loire). Ce buste, d'origie italienne, paraît avoir été exécuté à Florence, vers l'an 1500. On en trouve la trace dans les inventaires du château de Saint-Mandé, récemment publié par M. Bonaffé, dans un volume sur le *Surintendant Fouquet*. Il aura été acquis par Louis de Valentinay, gendre de Vauban et seigneur d'Ussé, en même temps que les sarcophages égyptiens depuis entrés au Louvre.

M. Le Breton communique de nouveaux détails sur les peintures récemment découvertes à Gisors.

M. Nicaise fait connaître les résultats des fouilles entreprises à Reims en 1880 1881.

E. MÜNTZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 23 Avril — 1883

Sommaire : 92. Edwin Arnold, poésie anglo-hindoue. — 93. Heuzey, Catalogue des figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre. — 94. Radenhausen, Christianisme et paganisme. — 95. Granges de Surgères, Traductions en langues étrangères des Maximes de Larochefoucauld. — 96. Klopstock, le Messie, p. p. Muncker. — *Correspondance* : Lettre de M. Harkavy. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des antiquaires de France. — Société asiatique.

---

92. — Edwin Arnold. **Indian Poetry.** Containing a new edition of « the Indian Song of Songs » from the sanskrit of the Gîta Govinda of Iayadeva; two books from « the Iliad of India » (Mahâbhârata); « proverbial Wisdom » from the shlokas of the Hitopade'sa, and other Oriental Poems. London, Trübner and C° 1881. 270 p. in-8.

— **The Light of Asia or the Great Renunciation** (Mahâbhinishkramana). Being the Life and Teaching of Gautama, prince of India and founder of Buddhism (as told in verse by an Indian Buddhist). 6 th. edition. London, Trübner and C° 1881. 238 p. in-8.

En présence de ces nouveaux essais de poésie anglo-hindoue de M. E. Arnold, je ne puis que répéter ce que j'ai dit ici même (*Rev. crit.* du 4 mars 1876) en rendant compte de la première édition de l'*Indian Song of Songs*. Comme reproductions d'originaux sanscrits, ils ne sont pas assez fidèles pour mériter la pleine approbation des indianistes; comme morceaux de littérature anglaise, ce n'est pas à un étranger de les apprécier. La critique d'outre-Manche les a reçus, en général, avec faveur. Elle a parlé en termes élogieux de la richesse de la langue poétique de M. A., de la souplesse et de l'harmonie parfois un peu étrange de la versification, du bonheur avec lequel il a su rendre le feu et l'éclat de l'imagination orientale. Il ne m'appartient pas de rien ajouter à ces témoignages, soit pour les confirmer, soit pour les contredire. Je dois me borner à montrer par quelques exemples que, sous le rapport de l'exactitude du moins, les nouvelles publications ne sont pas irréprochables.

Outre les morceaux déjà contenus dans le volume du *Song of Songs* et quelques pièces originales nouvelles, nous trouvons dans *Indian Poetry* trois fragments du Mahâbhârata et un choix de stances tirées de l'Hitopadeça. Les extraits du grand poème comprennent les deux derniers chants (XVII et XVIII) en entier et les cinquante-sept premiers distiques du X^{e}, c'est-à-dire l'apothéose des Pâ*nd*avas et les préliminaires du massacre nocturne par lequel Açvatthâman vengea la mort des Kurus. Dans la reproduction de ces trois morceaux, M. A. n'a pas pris

les mêmes libertés que dans son remaniement du drame de Jayadeva. Il s'en faut de beaucoup pourtant que ce qu'il appelle « a close paraphrase », soit une version fidèle du texte. Je passe sur les noms propres défigurés parfois au point d'être méconnaissables (par exemple, Chitranâgad pour Chitrângada) et sur d'autres menus péchés tels qu'un certain « high sacrifice of Naishtiki » qu'on chercherait vainement dans le rituel. Je ne lui reprocherai pas, non plus, de faire escorter les Pâ*nd*avas par le dieu Agni jusqu'en Gujarat, ni de leur faire apercevoir le Meru avant l'Himâlaya. Mais je suis obligé de dire que sa paraphrase n'est pas dans le ton de l'original : elle ne rend pas la simple et modeste gravité du récit épique. Ce peuvent être de brillants morceaux de versification anglaise ; ce n'est pas une représentation exacte du style du Mahâbhârata. Et pourtant, M. A. s'était mis suffisamment à l'aise par rapport à la fidélité verbale, pour sauvegarder du moins la couleur générale de son modèle. On en jugera par un exemple pris au hasard. Sahadeva étant tombé mort sur la route qui devait le conduire, lui et ses frères, au ciel, et Bhima en ayant demandé la cause à Yudhish*t*hira, le texte répond : — « Yudhish*t*hira dit : Il n'a estimé nul aussi sage que lui-même. C'est pour cela, pour cette faute qu'est tombé ce fils de roi. » — M. A. traduit :

> « He was not free », with countenance still fixed,
> Quoth Yudhishthira ; « he was true and fast
> And wise, yat wisdom made him proud ; he hid
> One little hurt of soul, but now it kills. »

Cette façon trop commode de procéder par à peu près est d'autant plus sensible, que M. A. attache un grand prix à une sorte de fidélité matérielle, dont il a déjà fait un étalage si choquant dans son *Song of Songs*. Il ne manque pas de traduire chaque fois la stance d'invocation qui ouvre invariablement les chants du poème, et, malheureusement, chaque fois il la traduit mal.

En s'attaquant aux stances de l'Hitopadeça, M. A. assumait une tâche plus difficile. Ce qui fait le prix de ces sentences, c'est le tour qu'elles ont dans l'original, et dont il s'agit de rendre l'élégante et parfois subtile précision, si on veut ne pas échouer sur une maxime banale. A ce jeu périlleux, le traducteur a eu souvent la main heureuse. Plusieurs de ces petites pièces sont bien frappées, aussi nettes et vives que les originaux. Mais combien en est-il aussi qu'il eût fallu remettre sur l'enclume ou jeter décidément au rebut ! Dès la première ligne,

> Wise men, holding wisdom highest, scorn delights, more false than fair ;
> Daily live as if Death's fingers twined already in thy hair !

ne saurait passer pour la traduction du verset : « Comme s'il ne devait « ni vieillir ni mourir, qu'un homme sage songe à amasser du savoir « et du bien : comme si la mort le tenait aux cheveux, qu'il pratique la « vertu ». — Pas plus que :

For the son the sire is honoured; though the bow-cane bendeth true
Let the strained string crack in using, and what service shall it do?

ne rend le suivant : « Quelle que soit sa naissance, un homme de mérite « est honoré : à quoi sert un arc fait d'excellent bambou, s'il n'a pas de corde » (avec la remarque nécessaire, car c'est là ce qui fait la physionomie hindoue de la sentence, que les mots pour *bambou* et *corde* signifient également « race » et « mérite »). Même pour traduire en vers, il est indispensable de comprendre d'abord, et il y a chez M. A. trop de cas qui suggèrent le vague soupçon que l'infidélité de la version provient d'une intelligence imparfaite du texte. Comme choix de sentences *hindoues*, le recueil devrait donc être soumis à une révision sévère. Quant à la courte préface placée en tête par l'auteur, il faudrait simplement la supprimer. M. A. y a accumulé en quelques lignes tant d'erreurs, que le plus sûr, pour le lecteur, sera de n'en pas croire nn mot.

En adressant ces critiques à M. A., je sais bien qu'elles pourront paraître minutieuses, jusqu'à un certain point injustes, et elles le seraient certainement, s'il ne les avait pas en quelque sorte provoquées lui-même, par l'affectation d'une exactitude tout extérieure et par l'étalage parfois puéril d'une couleur locale obtenue à peu de frais. On trouvera de nouveaux exemples de cette manière dans le second des deux volumes qui font l'objet de cette notice, son *Light of Asia*.

Le succès de ce dernier poème a été énorme. Il s'en imprime en ce moment la dixième édition, sans compter les contrefaçons faites en Amérique, où l'ouvrage s'est vendu à plus de 100,000 exemplaires. Il est évident que ce ne saurait être là un succès de pure curiosité et que, si l'étrangeté du poème y est pour beaucoup, la véritable explication en doit être cherchée dans les mérites réels de l'ouvrage, la richesse et la nouveauté du style, le flot ample et presque toujours mélodieux de la versification, l'intensité du coloris et je ne sais quelle émotion qui, pour être de surface, n'en est pas moins contagieuse. Ces mérites sont incontestables. Il est non moins incontestable que, tout en puisant largement aux sources orientales, le poème n'est pas une traduction, mais une œuvre de libre et puissante fantaisie, qui doit être appréciée comme telle; qu'il serait absurde, par conséquent, de chicaner l'auteur sur de menues inexactitudes ; de lui rappeler, par exemple, que le Buddha ne naquit pas dans le « Palace-ground », et que la vie des habitants du ciel Tushita n'est pas de 30,000, mais bien de 576,000,000 années. Mais alors, que penser quand un peu plus loin on tombe sur des passages tels que ceux-ci (il s'agit de la mise à l'école du jeune Buddha ; le maître Viçvâmitra parle) ?

« Child, write this Scripture, » speaking slow the verse
« *Gâyatrî* » named, which only High-born hear : —
Om, tatsaviturvarenyam
Bhargo devasya dhîmahi
Dhiyo yo na prachodayât.

« Acharya, I write, » meekly replied
The Prince, and quickly on the dust he drew —
Not in one script, but many characters —
The sacred verse; Nagri and Dakshin, Nî,
Mangal, Parusha, Yava, Tirthi, Uk,
Darad, Sikhyami, Mana, Madhyachar,
The pictured writings and the speech of signs,
. . . .
And Viswamitra said, « It is enough,
Let us to numbers. — After me repeat
Your numeration till we reach the Lakh,
. . . . After him the child
Named digits, decads, centuries; nor paused,
The round lakh reached, but softly musmured on
« Then comes the kôti, nahut, ninnahut,
Khamba, viskhamba, abab, attala,
To kumuds, gundhikas, and utpalas,
By pundarîkas unto padumas,
Which last is how you count the utmost grains
Of Hastagiri ground to finest dust;
But bayond that a numeration is,
. . . .
« 'Tis good, » the Sage rejoined.

Eh bien, non ; « 'tis bad ». C'est là du non-sens de la pire espèce, qui n'a pas même le sot mérite d'être exact, et, malheureusement, le livre contient beaucoup de passages semblables. Suffirait-il du moins de supprimer ces passages, pour retirer de la lecture du poème une pleine et pure satisfaction ? Nullement. Ils ne sont que l'expression extrême d'un défaut inhérent à l'œuvre entière, les points douloureux, pour ainsi dire, d'un mal qui le pénètre de part en part. C'est que le genre même auquel elle appartient est faux ; elle est viciée en son principe et l'auteur n'avait pas achevé d'en arrêter le titre, qu'il avait déjà franchi les limites de la fiction. Il est plus difficile que ne paraît se l'imaginer M. A. pour un compatriote et contemporain de Darwin et de Herbert Spencer, de se transformer en un « indian Buddhist [1] ». Cet enthousiasme qui déborde dans son œuvre, en beaux vers, j'en conviens, on sent à chaque pas qu'il est le résultat factice d'une étude superficielle. Et fût-il vrai, que ce serait tant pis pour M. Arnold. Il y a donc beaucoup de dilettantisme au fond de cette œuvre si grave, et l'incomparable virtuosité qu'y a déployée l'auteur, ne fait que regretter davantage qu'il ne l'ait pas mise au service d'une inspiration plus profonde et plus sincère.

A. Barth.

---

1. En ce moment même, M. A. est engagé dans une nouvelle métamorphose il fait pour Allah et Mahomet ce qu'il vient de faire pour le Buddha.

---

93. — **Catalogue des Figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre,** par L. Heuzey, conservateur des Antiquités orientales, membre de l'Institut. Tome I, Paris, 1882. In-12, 248 p.

La publication d'un catalogue de monuments antiques du Louvre est un événement trop rare pour que nous ne soyons pas heureux de le signaler. C'est au savant conservateur des antiquités orientales que revient l'honneur de cette initiative : rien ne pouvait mieux justifier la mesure qui a créé cette nouvelle section des antiques, et, s'il en avait été besoin, le choix qui en a confié la direction à M. Heuzey. Le public érudit aurait réservé bon accueil à un simple catalogue descriptif : M. H. a fait mieux. En dépit de la forme modeste et peu élégante que l'administration du Louvre impose à ses publications, le *Catalogue* des terres cuites est un livre complet. Si la description des monuments y occupe une large place, on y trouve une doctrine, des vues d'ensemble exposées avec la rare distinction de style qui appartient en propre à M. Heuzey. Le livre pourrait s'intituler : « Recherches sur les origines de l'art des coroplastes »; et, en fait, quelques pages détachées de ce catalogue ont fourni à M. H. le sujet d'une lecture faite à la séance publique de l'Académie des Inscriptions [1] « sur les débuts de cette forme populaire de la plastique, et sur les idées qui portèrent les anciens à en placer les produits dans leurs sépultures. »

La méthode suivie par l'auteur est celle des séries comparées; aussi la constitution des séries ne pouvait-elle être faite avec trop de soin. Cette tâche présentait de singulières difficultés; sur plusieurs points, tout était à faire. C'est au prix de recherches minutieuses, où le sentiment et le goût ont autant de part que l'érudition, que M. H. a classé tout ce petit monde de figurines; les séries ainsi établies nous offrent, dans une suite ininterrompue, l'histoire de la *coroplastique* dans les pays orientaux, et nous font comprendre les variations que cette industrie a subies, en raison d'influences infiniment complexes. On aurait désiré trouver dans le texte quelques illustrations, au moins les types les plus caractéristiques de chaque série; à ce point de vue, le *Catalogue* a son complément naturel dans la belle publication faite par M. Heuzey : *Les Figurines antiques de terre cuite du Musée du Louvre* (Paris, Morel). L'auteur renvoie constamment aux numéros des planches gravées dans ces livraisons et ainsi les visiteurs de la collection du Louvre ne seront pas les seuls à suivre du regard les progrès des formes plastiques, et le développement des types figurés.

En tête du volume, M. H. a placé une introduction où il étudie, dans les terres cuites vernissées de l'Egypte, le point de départ de plusieurs représentations, devenues familières à toute l'antiquité : tel est le type d'Isis tenant Horus enfant, où M. H. retrouve l'origine des dées-

1. *Sur les origines de l'industrie des terres cuites,* séance publique annuelle de l'Acad. des Inscr. 17 novembre 1882.

ses courotrophes des nécropoles; tel est encore celui de l'oiseau à tête humaine, prototype de la Harpyie et de la Sirène des Hellènes. Ces rapprochements ne seront sans doute pas acceptés sans réserves, et M. H. prend d'ailleurs soin de dire qu'ils n'ont pas tous « la valeur des démontrés ». Un fait au moins reste acquis : c'est l'influence réelle de ces figurines vernissées sur le développement de l'industrie des terres cuites dans les différentes fabriques orientales, que l'auteur étudie successivement.

I. *Figurines orientales. Assyrie, Babylonie, Chaldée, Susiane.* — Les figurines assyriennes, qui proviennent surtout de Khorsabad, sont les moins nombreuses. Si elles offrent cet intérêt, de montrer, en dépit de leur exécution sommaire, les qualités énergiques propres à l'art assyrien, elles le cèdent en importance aux terres cuites de la Babylonie, de la Chaldée et de la Susiane. C'était là un sujet d'étude tout à fait nouveau, et pour lequel les découvertes récentes de M. de Sarzec à Tello fournissaient d'utiles éléments de comparaison. Sur ce point, les conclusions de M. H. ont une grande valeur. Cet art chaldéo-babylonien, si imparfaitement connu jusqu'ici, hier encore presque ignoré, est plus original qu'on ne pouvait le soupçonner. « Ces petites créations de l'industrie populaire représentent plusieurs phases successives d'un art proprement babylonien, étranger à toute influence occidentale, et se distinguant du style assyrien par des différences notables. » (p. 39). On y trouve, en outre, l'origine de plusieurs représentations qui se répandront dans l'occident. Certaines terres cuites babyloniennes (p. 32, n[os] 32 à 63) rappellent de bien près l'idole phénicienne où M. Curtius reconnaît le prototype de la Vénus de Médicis (*Das Phönikische Urbild der Mediceïschen Venus, Arch. Zeitung*, 1869). Sans se prononcer aussi catégoriquement, M. H. fait allusion à ces singulières analogies : « Le geste éhonté des anciennes idoles orientales deviendra dans l'Aphrodite grecque l'expression même de la pudeur. » Les terres cuites gréco-babyloniennes de basse époque montrent justement plusieurs de ces types orientaux revenant à leur lieu d'origine, après Alexandre, mais transformés et à demi-hellénisés.

Phénicie. — En étudiant les terres cuites phéniciennes, M. H. aborde un des problèmes les plus délicats de l'histoire de l'art antique. L'art phénicien, on le savait, offre une sorte de compromis entre les traditions de l'Assyrie et celles de l'Egypte; mais a-t-il eu vraiment assez d'originalité et de force d'expansion pour exercer sur l'art naissant de la Grèce l'influence qu'on lui attribue? Telle est la question que l'auteur examine, pièces en main, pour ainsi dire. Remarquons seulement qu'il s'agit surtout des terres cuites, c'est-à-dire d'objets d'industrie, pouvant se transporter facilement, par là même plus aptes à refléter les imitations étrangères. Tout autres sont les conditions de la grande sculpture, moins accessible aux influences du dehors. Ces réserves faites (et nous croyons qu'elles sont aussi dans l'esprit de l'auteur), on admettra sans

peine que les recherches de M. H. éclairent d'un jour tout nouveau l'histoire des relations artistiques de la Phénicie et de la Grèce. On ne saurait analyser en détail toute cette partie du livre; elle comporte des comparaisons de styles, des descriptions, où le lecteur reconnaîtra toute la finesse d'un goût exercé et délicat. Il est cependant possible d'en dégager plusieurs faits très simples. La méthode suivie par l'auteur le conduit à étudier séparément les différentes fabriques phéniciennes, qui, en raison de leur situation géographique, subissent plus ou moins profondément les influences étrangères. Les fabriques de la Phénicie septentrionale, celles d'Aradus, de Tortose, l'ancienne Antaradus, sont plus largement représentées que celles de Tyr et de Sidon : c'est là aussi qu'on peut le mieux suivre la succession des styles, qui répond aux diverses phases de l'industrie phénicienne. A. *Style pseudo-assyrien*; il apparaît dans les terres cuites les plus anciennes, représentant des chariots de guerre, des divinités, etc. B. C. *Style pseudo-égyptien*; ce style correspond à la renaissance un peu tardive du goût égyptien de l'époque saïtique; c'est le point de départ de la fabrication cypriote de Kittion, qui était un comptoir phénicien. Le type le plus fréquent est celui des figurines de femmes assises, coiffées à l'égyptienne (p. 74, n^{os} 192 et suiv.). On trouve aussi l'image d'une sorte de nain difforme, le Bès des Egyptiens, dont la légende, figurée sur les monuments orientaux, a pu fournir quelques traits aux mythes de l'Héraclès hellénique. D. *Style se rapprochant de l'archaïsme grec.* C'est ici qu'est le nœud de la question. Ces formes nouvelles se confondent avec celles de l'archaïsme grec; mais les Grecs les ont-ils empruntées à la Phénicie, suivant l'opinion généralement admise? M. H. remarque ingénieusement que l'art phénicien n'a pas eu de période originale et créatrice; aucune trace d'un style vraiment national, capable de s'imposer à l'imitation des artistes grecs. Cet art, voué à la médiocrité, a subi au contraire l'influence des écoles voisines; il n'a pas échappé à l'action de l'art jeune et robuste qui se développait en Grèce. « S'il faut dire ici toute ma pensée, ajoute l'auteur, cette nouvelle série de figurines trouvées en Phénicie, me paraît relever de l'art grec archaïque, tel qu'il florissait au VI^{e} siècle dans les colonies de l'Asie-Mineure... Dès cette époque, les Phéniciens commencèrent à subir l'ascendant, ce que j'ai déjà appelé l'*action en retour* de l'art nouveau, surtout à partir du moment où la conquête perse les réunit aux Grecs d'Asie comme sujets d'un même empire » (p. 85). Il ne s'agit ici que d'art et de style; on sait d'ailleurs qu'au point de vue des attributs et des formes caractéristiques prêtées aux divinités, la Grèce a fait à la Phénicie de larges emprunts; le fait s'explique sans peine par les assimilations religieuses si fréquentes entre les deux pays. Les conclusions de M. H. empruntent une nouvelle force aux remarques que lui suggère l'examen des terres cuites des îles asiatiques; c'est le sujet de la seconde partie du *Catalogue*.

III. *Figurines des îles asiatiques. Ile de Chypre.* — Dans un résumé

historique très détaillé (pp. 113-126), l'auteur rappelle les relations de toute nature, qui n'ont jamais cessé de mettre l'île de Chypre en contact avec la Grèce. Au v^e siècle, alors même que la domination perse est le plus tyrannique, l'influence grecque n'est pas entravée par les prohibitions commerciales : dans toutes les villes cypriotes, même à Kittion et à Amathonte, où domine l'élément oriental, on retrouve un élément hellénique. Les faits suivants peuvent donc être considérés comme indéniables : 1° existence à Chypre d'une population compacte de race grecque ; 2° influence de l'Egypte et de l'Assyrie s'exerçant par l'intermédiaire de la Phénicie, et donnant à la civilisation de l'île sa première forme ; 3° contagion de la civilisation hellénique ; 4° persistance de l'élément oriental et phénicien, exerçant son influence parallèlement à l'action hellénique. Ainsi s'explique le caractère complexe de l'art cypriote [1], que M. H. fait ressortir dans une étude générale (pp. 126-134). Nous voudrions pouvoir citer ces pages : elles sont un modèle de fine critique. Elles montrent de plus, avec une parfaite clarté, comment l'art de Chypre, après avoir imité lui aussi les formes assyriennes et égyptiennes, subit de bonne heure « l'influence manifeste de l'art grec archaïque, tel qu'il s'était constitué, vers la fin du VII^e siècle, dans les îles et les colonies grecques de la côte d'Asie, portant lui-même les traces fraîches de sa double éducation égyptienne et orientale, mais se distinguant, dans sa rudesse primitive, par des traits profondément originaux. ». L'art de Chypre n'est, en somme, qu'une branche de l'archaïsme grec ; mais, frappé d'une infériorité irrémédiable, il montre bien ce que serait resté l'art des populations méditerranéennes, hésitant entre des influences diverses, si le génie grec n'était intervenu, avec sa puissante originalité.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans l'étude détaillée des terres cuites cypriotes, pour lesquelles il propose un classement nouveau : 1° anciennes fabriques de l'intérieur de l'île ; 2° ancienne fabrique locale de Kittion ; 3° fabrique grecque de Kittion ; 4° fabriques de basse époque gréco-cypriote. Il importe cependant de signaler un fait digne d'attention, et qui demeurerait inexplicable, si l'on admettait d'une manière trop absolue que l'art grec s'est formé à l'école des ateliers cypriotes. Aux produits médiocres et pauvres de l'ancienne industrie locale de Kittion, succèdent, sans transition appréciable, les belles terres cuites grecques de Larnaca. Cette brusque « coupure » ne s'explique, semble-t-il, que par l'arrivée à Kittion d'une école de modeleurs grecs, et, sur ce point particulier, l'examen des monuments apporte un argument nouveau et inattendu à la théorie exposée par M. Heuzey. Chose curieuse, la fabrique de Kittion est tellement dominée par le goût hellénique, qu'on trouve des figurines du style grec le plus achevé dans cette ville qui reste, jus-

1. Cf. les articles de M. G. Perrot sur l'art et l'histoire de Chypre, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1878 et 1879.

qu'à l'année 332, le siège principal de l'influence phénicienne.

Ile de Rhodes. — On arrive enfin à une île purement grecque. Rhodes est comme le poste avancé du monde hellénique en Orient; nulle part, on ne peut mieux apprécier dans quelle mesure les modèles de l'Orient exercent une action sur les premiers développements de l'art grec. Cette étude est facilitée par le caractère homogène de la fabrique rhodienne. Ici, point de brusques interruptions; l'art présente un développement continu; il s'améliore lentement, sans cesser d'offrir une remarquable unité de style, et ainsi se trouve écartée l'hypothèse suivant laquelle la fabrique de Rhodes aurait une origine phénicienne. On peut, il est vrai, élever certaines objections : certains types de Camiros se trouvent en Phénicie, et, d'autre part, la terre des figurines de Camiros ressemble à l'argile des statuettes du nord de la Phénicie. M. H. va au-devant de ces objections; suivant lui, la similitude de la terre s'explique par l'identité des couches géologiques, par la communauté des procédés de lavage, et, s'il y a des analogies de types, c'est que les Phéniciens ont emprunté à Rhodes les premières nouveautés du style grec. Nous voici ramenés à l'*action en retour* de l'archaïsme hellénique, dont les coroplastes rhodiens ont été les principaux agents. En résumé, les faits qui se dégagent de l'étude des terres cuites de Rhodes sont les suivants : 1° la fabrique de Rhodes est purement rhodienne et non phénicienne. On y trouve, au début, un type hellénique très rude, connu surtout par les figurines d'Ialysos conservées au British Museum, et provenant des fouilles de M. Biliotti. Ajoutons que cette civilisation d'Ialysos, comme l'a démontré M. Alb. Dumont *(Les Céramiques de la Grèce propre)*, se rattache aux civilisations les plus anciennes dont on ait trouvé la trace dans les pays grecs; 2° les caractères étrangers, pseudo-assyriens, pseudo-égyptiens, qui apparaissent à une certaine époque dans les figurines rhodiennes, accusent une différence notable avec les caractères correspondants des terres cuites phéniciennes; il faut donc renoncer à considérer les fabriques rhodiennes comme les succursales des ateliers phéniciens; 3° les types communs à Rhodes et à la Phénicie sont précisément ceux qui dénotent les progrès de l'archaïsme grec; ce sont les Phéniciens qui les ont empruntés; 4° enfin, cette fabrique grecque, connue jusqu'ici par les trouvailles de l'île de Rhodes, s'étendait sans doute à toute l'Asie grecque; elle représente l'archaïsme *gréco-oriental* doué déjà d'une force d'expansion assez puissante pour s'imposer à l'Orient.

L'esquisse sommaire que nous avons tracée de l'ouvrage ne saurait en donner une idée complète; elle suffit, croyons-nous, à en montrer l'importance. L'intérêt de nouveauté que présentent les conclusions de M. Heuzey n'échappera à personne. Cette longue et minutieuse étude des séries comparées, conduite avec autant d'art que de sagacité, remet en question bien des faits qu'on s'était trop hâté de considérer comme acquis; elle introduit, dans l'histoire des relations artistiques de la Grèce et de l'Orient, un élément très inattendu : l'*action* en *retour*, exercée

par l'archaïsme grec, à une époque où on pouvait le croire encore à l'école de l'art oriental. C'est le fait capital qui se dégage du livre.

Max. Collignon.

94.— **Christenthum ist Heidenthum,** von C. Radenhausen. Hamburg, 1881. In-8 de 395 pages.

Le titre de ce volume en indique assez clairement le sujet, et l'esprit dans lequel il est écrit. C'est une récrimination contre le christianisme, d'une exagération singulière. L'auteur prétend y prouver que le paganisme antique s'est substitué à l'enseignement de Jésus-Christ, le lendemain même de sa prédication. On ne saurait nier que, en se répandant parmi les peuples païens, le christianisme ne se soit laissé envahir par bien des croyances, des cérémonies, des superstitions, qui étaient propres aux religions anciennes. Ce fut un malheur ; mais ce malheur était à peu près inévitable. Il n'est pas de religion nouvelle qui ne subisse des influences perturbatrices des religions anciennes qu'elle vient remplacer, et cela dans des proportions d'autant plus larges qu'elle leur est plus supérieure. Le christianisme y fut d'autant plus exposé qu'il eut à se répandre d'abord parmi des populations en complète décadence, ensuite parmi des peuples nouveaux qui n'étaient pas encore nés à la vie civilisée. Les faits de ce genre doivent tomber sous la discussion de la critique historique. L'auteur de notre volume ne paraît avoir nul souci de discussions semblables. Avec un imperturbable aplomb, il accuse l'apôtre Paul d'avoir livré le christianisme à l'envahissement du paganisme, en l'arrachant à la famille d'Israël où il aurait conservé sa simplicité primitive. Au reste, il se fait de cet apôtre la plus singulière idée ; il le dépeint comme un homme adroit, fin, rusé, le véritable père des Jésuites. Peut-être trouve-t-il tout cela dans I, *Corinth.*, IX, 16-23. Plus tard, selon notre auteur, la religion chrétienne fut encore plus défigurée par l'ignorance et surtout par l'ambition du clergé, qui voulut s'en faire un instrument de domination. On ne saurait dire que M. Radenhausen soit toujours dans le faux, mais on peut lui reprocher du moins d'être toujours dans l'exagération, de n'avancer que des thèses absolues, de ne les jamais discuter historiquement, et de ne point citer les autorités et les documents sur lesquels il s'appuie.

M. N.

---

95. — **Traductions en langues étrangères des Réflexions ou Sentences et Maximes de La Rochefoucauld.** Essai bibliographique par le marquis de Granges de Surgères. Paris, Léon Techener, 1883. In-8 de 32 pp. (Extr. du *Bulletin du Bibliophile*.)

Nous avons plaisir à faire connaître cet opuscule dans lequel on trouve

une liste à peu près complète des traductions des *Maximes* de La Rochefoucauld dans les langues étrangères. Des études de ce genre ont cet intérêt, qu'elles nous font juger de l'estime dont jouissent nos auteurs classiques au-delà de nos frontières.

La bibliographie de M. le marquis de Granges de Surgères ne compte pas moins de 57 numéros, savoir : 4 pour l'italien, 3 pour l'espagnol, 1 pour le portugais, 24 pour l'anglais, 1 pour le néerlandais, 15 pour l'allemand, 1 pour le danois, 4 pour le russe, 1 pour le polonais, 2 pour le grec et 1 pour le magyar. On voit par cette énumération que nulle part les *Maximes* n'ont obtenu plus de succès qu'en Angleterre. Nous devons cependant observer que les renseignements fournis à l'auteur par MM. les conservateurs du Musée britannique sont beaucoup plus complets pour l'Angleterre que pour les autres pays. Par suite de cette circonstance, il est possible que le chiffre relatif des traductions anglaises soit, en réalité, moins élevé qu'il le paraît au premier abord.

M. le marquis de G. de S. ne se borne pas à énumérer des titres : il accompagne la plupart de ses citations de notices littéraires qui en rehaussent singulièrement l'intérêt. Nous n'avons rien à relever dans ces notices ; nous nous bornerons à signaler à l'auteur quelques omissions.

1. En tête des traductions italiennes devrait figurer la suivante : *Riflessioni e Sentenze e Massime morali di La Rochefoucauld e altre Massime cristiane di Mme de Sablé*, *tradotte dal francese da Antonio Minnuni*. Venezia, 1718. In-16. (Cat. de la Biblioth. nat. de Bucarest, II, 65.)

On peut aussi ajouter à la série italienne la *Grammatica francese di L. Goudar... arrichita di una scelta di Massime di la Rochefoucauld*, ecc. (1847, in-12). (Musée britann., 12932. a.)

2. Au nombre des traductions anglaises, M. de G. de S. cite les *Characteristics in the manner of Rochefaucault's Maxims* (London, 1823, in-12), dont l'auteur est W. Hazlitt. Du moment qu'il descendait aux imitations et aux simples extraits, il aurait pu faire figurer dans sa bibliographie les deux ouvrages suivants :

The Maxims of Guicciardini..... With parallel Passages from the Works of... La Rochefoucauld, etc. (London 1845, in-4.) (Musée britann., 1440. a.)

Polonius : a Collection of Wise Saws and modern Instances. London, Pickering, 1852, in-12). — Ce petit volume est un recueil d'aphorismes tirés d'auteurs anglais et d'auteurs étrangers, parmi lesquels La Rochefoucauld occupe le premier rang.

3. La question soulevée par M. de G. de S., au sujet d'une traduction suédoise que mentionne M. Willis Bund en tête de la version anglaise publiée par lui en 1871, ne nous paraît pas insoluble. M. Bund a dû, avant de prendre la plume, jeter un coup d'œil sur le catalogue du Musée britannique ; or ce catalogue indique, à l'article La Rochefoucauld, un ouvrage suédois qui aura été pris pour une traduction des *Maximes*,

tandis que c'est, en réalité, le *Discours prononcé à l'Académie royale des sciences par M. de la Rochefoucauld, quand il y prit séance comme membre étranger* (Stockholm, 1769, in-8).

4. Aux traductions russes, qui sont au nombre de quatre, on peut ajouter l'ouvrage suivant dans lequel se trouvent quelques extraits de La Rochefoucauld : *Svojstva i Dêistvija strassej celovêceskih iz socineniih Voltera, Russo, Rosefukolda, Vejsa i drugig povêjsih pisatelej. Perevod s francuzkago.* Sanktpeterburg v tipografij Nauk, 1802. In-12. (Cat. Smirdin, n° 1399.)

5. Sous le n° 54, M. de Granges de Surgères cite une traduction polonaise imprimée en 1812, et renvoie à la précieuse Bibliographie d'Estreicher. Le supplément à ce grand ouvrage (VI, 444) enregistre une version plus récente : *Maxymy i Mysli moralne ksiaza Franc. La Rochefoucauld. Na podstawie ostatnich wydan spolszczyl J. J. Finkelhaus.* Warszawa, wydawnictwo A. Wislickiego, druk Przegladu tygodniowego, 1880. In-16 de 82 pp.

Émile Picot.

---

96. — **Der Messias**, erster, zweiter und dritter Gesang, von F.-G. Klopstock. (Deutsche Litteraturdenkmale, des 18 Jahrhunderts in Neudrucken herausgegeben). Heilbronn, Henninger. 1883. In-8, XXXI p. 90 pfennigs.

Ce onzième volume de la collection Seuffert renferme le texte des trois premiers chants de la *Messiade*, tel qu'il fut publié pour la première fois dans les fascicules IV et V du quatrième volume des *Neue Beiträge zum Vergnügen des Verstandes und Witzes* (Brême et Leipzig, Saurmann, 1748). M. Muncker, qui publie ce texte, l'a fait précéder d'une introduction où il donne de nombreux détails sur la composition de la *Messiade*, sur les éditions et les traductions du poème, sur l'enthousiasme qu'excita cette épopée, sur les jugements dont elle a été l'objet jusqu'à nos jours et sur l'influence qu'elle exerça. On sait, du reste, que M. Muncker est l'auteur d'un ouvrage sur les rapports de Lessing et de Klopstock, — ouvrage dont notre recueil a rendu compte — et qu'il prépare une monographie sur la vie et les œuvres de l'auteur de la *Messiade*.

CORRESPONDANCE

M. A. Harkavy nous adresse, à propos de l'article de M. Halévy sur le *Corpus inscriptionum hebraicarum* de Chwolson (*Revue critique*, n° 4, 1883), une longue protestation dont nous ferons connaître les passages suivants. La question Firkowitz n'étant pas de celles qui se puissent discuter au long dans une Revue, nous ne recevrons plus aucune communication à ce sujet :

1° M. Halévy parle de *quarante* inscriptions découvertes par M. Chwol-

son à Tschoufout Qalé, et ajoute que les résultats qu'on en tire s'imposent aux esprits les plus timorés. Je ferai observer que Chw. lui-même révoque en doute l'authenticité de *quatorze* de ces épitaphes et fait des réserves au sujet de *huit* autres. L'authenticité de tout le reste repose uniquement sur les dates, et l'on verra plus loin combien cette base est fragile. D'ailleurs, Chw. déclare qu'il s'appuie sur *quatre* inscriptions et non sur *quarante* : M. Halévy est donc plus chwolsonien que Chwolson quand il dit éprouver « une grande répugnance à supposer que Firkowitz ait frauduleusement gravé ou altéré les dates des quarante épitaphes. »

2° M. Halévy commet une erreur en affirmant que la plupart des pierres découvertes par Chw. sont déposées au musée Impérial. Il n'existe pas d'établissement de ce nom à Saint-Pétersbourg. A l'Ermitage et au musée Asiatique, où se trouvent les inscriptions de Firkowitz, Chw. n'a rien déposé de ses trouvailles. Il parle seulement de deux épitaphes rapportées par lui à Saint-Pétersbourg, sans dire qu'elles soient sorties de ses mains.

J'ajouterai ici quelques mots sur le fond de la question.

3° En ce qui concerne la *Paléographie*, je ferai observer que les caractères des inscriptions qui remonteraient, d'après Chw., aux premiers siècles de l'ère chrétienne, se retrouvent, jusqu'à notre époque, dans les monuments de la Tauride et des contrées adjacentes.

4° Pour ce qui est du *Calendrier*, il n'est pas étonnant, d'après la méthode de Chw., que quelques dates des inscriptions falsifiées coïncident avec les vraies dates. Prenons, par exemple, une inscription qui porte la date lundi 5 de tel ou tel mois. Si, par hasard, cette date correspond à celle du calendrier rabbinique, l'on nous dit qu'en telle année tel mois commença le même jour chez les Caraïtes et chez les Rabbanites. Si le 5 tombe un dimanche, on nous dit que le mois donné commença un jour plus tôt chez les Caraïtes que chez les Rabbanites. Si le 5 est un mardi, l'on s'en arrange encore : les mois caraïtes peuvent commencer un jour plus tard que les mois rabbanites. Si le 5 est un mercredi, tout va bien néanmoins, car les mois caraïtes peuvent, nous dit-on, être de deux jours en retard sur les mois rabbanites ! Ce que MM. Chw. et Halévy paraissent ignorer — point capital dans la question qui nous occupe, — c'est que tout calcul des jours fondé sur le calendrier caraïte est sans valeur, les Caraïtes ayant fondé et fondant encore en partie aujourd'hui leur chronologie sur la néoménie (voir notamment ce que dit à ce sujet le Caraïte Ahron ben Joseph dans son *Mibhar* sur Exode, chap. XII, à propos de sa discussion avec les Rabbanites de Crimée, en 1279 après J.-C.). Est-il possible de déterminer quel jour de la semaine la nouvelle lune se montrait aux habitants de la Crimée il y a bien des siècles ?

5° La profondeur des fouilles ne saurait établir que les inscriptions enfouies n'aient point été connues de Firkowitz. Nous savons positive-

ment que Firkowitz a enterré des monuments falsifiés ou fabriqués pour donner à d'autres l'occasion de les *découvrir*. C'est ainsi que Firkowitz faisait découvrir par Stern, en 1848, la fameuse pierre de Sangarit. Le nº 9 de Chw., qu'il a trouvé lui-même, est un nouvel et éclatant exemple de ce que nous avançons. Chw. nous dit : « Firk. hat sicher diesen tief vergrabenen Grabstein nicht gesehen » (col. 250). Aussi choisit-il cette épitaphe comme une des pierres fondamentales de son édifice (col. 265-266). Mais reportez-vous au recueil de Firkowitz, p. 9, et vous trouverez la même inscription, désormais célèbre, inscrite sous le nº 32, et portant dans la date une *s* au lieu de l'*r* qu'on lit chez Chwolson!

Nous aurions bien d'autres arguments à présenter : nous les ferons connaître dans un second travail sur les monuments hébraïques de la Crimée. Disons seulement, en terminant, que nous croyons devoir ne pas modifier l'opinion que nous exprimions le premier, en 1874, sur Firkowitz. Chwolson criait alors à la calomnie. Aujourd'hui il reconnaît lui-même que Firkowitz fut un *notorischer Dieb* (col. VII) et un *notorischer Faelscher* (col. 509-510). Nous prenons acte de cette déclaration, et nous avons lieu de penser que la seconde édition des monuments juifs de Tschoufout-Qalé, bien qu'elle soit corrigée en partie, aura le sort de la première.

A. HARKAVY.

CHRONIQUE

FRANCE. — Sous ce titre : *Les vols d'autographes dans les archives du ministère de la Marine* (Picard), M. J. FLAMMERMONT vient de soulever à nouveau une question qui aurait dû recevoir depuis longtemps l'une des deux solutions que réclament l'intérêt de la science et la bonne renommée du ministère de la Marine lui-même : ou le versement des archives anciennes de la Marine aux Archives nationales ou la constitution au ministère de la Marine d'un bureau historique des Archives composé d'hommes compétents et soigneux et d'une commission analogue à celle qui fonctionne au ministère des Affaires étrangères. A l'époque du ministère de M. Cloué, M. J. Ferry étant premier ministre, cette solution si naturelle fut sur le point de prévaloir ; M. Gougeard travailla lui aussi à la réaliser ; mais M. Jauréguiberry revint sur la décision de ses prédécesseurs et remit les Archives aux mains de fonctionnaires qui avaient déclaré l'inutilité des inventaires, et qui ne s'inquiètent ni de revendiquer les pièces soustraites aux Archives, ni même de faire estampiller celles qui s'y trouvent. Nous espérons que la courageuse intervention de M. Flammermont fera reprendre les projets abandonnés et que les précieuses Archives de la Marine seront mises à l'abri des déprédations dont elles ont été jusqu'ici constamment victimes. Espérons aussi que les Archives de la guerre, si bien classées et inventoriées, mais presque entièrement fermées aux travailleurs depuis la malheureuse affaire de M. d'Hérisson, seront aussi réorganisées sur le même plan, et qu'on n'obligera plus le ministre de la guerre, nécessairement incompétent, à

prendre seul la responsabilité de la communication aux savants des documents de ses Archives. Des commissions bien composées peuvent seules, avec un bureau des Archives soigneusement recruté, être chargées utilement de régler ces communications.

— Le *Parlement*, du 11 et du 13 avril, contient une étude de notre collaborateur, M. James DARMESTETER, sur Miss Toru Dutt, la célèbre poète bengalie, née en 1856, morte en 1877 à Calcutta, « Hindoue de race et de tradition, Anglaise d'éducation, Française de cœur. » Elle a laissé un roman posthume, écrit en français, le *Journal de M^{lle} d'Arvers*, publié en 1879 par M^{lle} Clarisse Bader ; un recueil de traductions en vers anglais de nos poètes contemporains (*A sheaf gleaned in french fields*), qui dénote une connaissance profonde et un rare sentiment de notre poésie ; enfin un recueil de ballades et légendes indiennes (*Ancient ballads and legends of Hindustan*, publié en 1882), qui contient des parties dignes d'un véritable poète. Cette jeune fille, « qui a dix-huit ans faisait connaître à l'Inde les poètes de la France dans le rythme de l'Angleterre, qui fondait en elle trois âmes et trois traditions, morte à vingt ans dans l'épanouissement du talent et à la veille du génie, présente dans l'histoire littéraire un phénomène sans analogue, et son nom doit en particulier rester cher à cette France qu'elle a tant aimée et vers qui l'entraînait un mystérieux instinct. »

— M. Emile THOMAS, professeur de langue et littérature latines à la Faculté des lettres de Douai, vient de publier une édition du *Discours de Cicéron pour le poète Archias*, avec une nouvelle collation du Gemblacensis, une introduction (pp. 1-20) et un index ; ce volume, sur lequel nous reviendrons, a paru dans la collection des éditions Hachette à l'usage des professeurs.

— Une nouvelle brochure de M. Henri OMONT (Champion. In-8°, 51 p.) renferme deux lettres écrites au dernier siècle, l'une en novembre 1724 par un correspondant du *Mercure de France*, l'autre le 1^{er} mars 1725, par le célèbre abbé Lebeuf sur le *Projet d'un catalogue général des manuscrits de France*. On ne lit pas ces lettres sans intérêt, au moment où va paraître le septième volume (mss. de Toulouse et Nîmes) du *Catalogue général des manuscrits des départements* et où il est question de reprendre ce *Catalogue* sur un plan différent de l'ancien. A la suite de ces deux lettres, M. Omont a publié des *Notes sur quelques manuscrits conservés au grand séminaire d'Autun* (il y contrôle, en les rectifiant et les complétant, les notices du catalogue de Libri) et une description détaillée des *Manuscrits grecs de Besançon*. La bibliothèque de Besançon possède, en effet, dix-sept manuscrits grecs qui viennent pour la plupart, de l'ancienne bibliothèque du cardinal de Granvelle. Ces manuscrits ne sont pas très anciens puisqu'ils ont été copiés au XVI^e siècle ; mais ils offrent des textes d'auteurs classiques : Diodore de Sicile, Dion Cassius, Jamblique, Polybe, Proclus, Ptolémée, Sextus Empiricus, Théophraste, etc. La brochure de M. Omont se termine par une description du *Corpus poetarum* de Dijon ; c'est un manuscrit qui paraît avoir été copié à Citeaux au commencement du XIII^e siècle et qui a été restauré en plusieurs endroits à la fin du XV^e siècle par un copiste nommé Joannes Guidonis ; ce même copiste a peut-être dressé en tête du volume, la table des textes latins que contient ce *Corpus poetarum* (Stace, Virgile, Horace, Ovide, Perse, etc.).

— Le 2^e fascicule de l'*Historische Zeitschrift*, qui vient de paraître, renferme (pp. 277-278) un article sur la nouvelle série du *Cabinet historique*, publiée en 1882 par M. Ulysse ROBERT. « Le nom, dit l'auteur de l'article, de ce jeune savant qui s'est acquis, même hors de sa patrie, une réputation par ses travaux d'histoire, de diplomatique et de biographie, nous est garant que la revue restera fidèle à son programme, d'être un *Moniteur des bibliothèques et des archives* et se maintiendra à la

hauteur de la science... Nous souhaitons à la jeune entreprise le succès qu'elle mérite à cause de son utilité. »

— MM. Eugène Müntz et A. L. Frothingham jun. ont fait tirer à part l'intéressante étude qu'ils ont publiée dans l' « *Archivio della Societa romana di storia patria* » (vol. VI) sur le trésor de la basilique de Saint-Pierre au Vatican du XIIIe au XVe siècle. On sait toute l'importance de ce trésor; comme le disent les deux auteurs, tant d'illustres souverains, tant de prélats distingués, tant de généreux fidèles voulurent lui offrir des souvenirs de leur munificence et de leur piété qu'en parcourant la liste de leurs dons, dont les plus anciens remontent au règne de Constantin, nous voyons se dérouler les annales mêmes de l'art et du luxe, depuis le triomphe du christianisme jusqu'à nos jours. L'étude de MM. Müntz et Frothingham comprend 137 pages; elle est écrite dans un italien très correct et très pur; le titre exact est : « *Il tesoro della Basilica di S. Pietro in Vaticano dal XIII al XV secolo.* » On y trouve un choix d'inventaires inédits (« una scelta d'inventarii inediti »), celui des objets laissés par Boniface III au Capitole de Saint-Pierre en 1303, celui de 1361, celui de 1436, de 1454-55, de 1489, ainsi que des lettres inédites de Giacomo Grimaldi, le célèbre archiviste.

— Le VIe volume de l'*Histoire populaire de France*, de M. Henri Martin, vient de paraître (Furne, Jouvet et Cie) et nous conduit des premières années du gouvernement de Juillet à la guerre du Mexique.

— On va élever à Saïgon, dans la cour de la direction de l'intérieur, un buste à la mémoire de Francis Garnier, le promoteur de l'exploration du Mékong.

— Notre collaborateur M. E. Beauvois dit, dans sa communication sur les *Lettres des Ursulines du Canada* (n° 14, p. 274), que « M. Gazier croit inédites certaines Relations ». M. Gazier nous fait observer qu'il a écrit en propres termes (n° 12, p. 234) que ces Relations, « *imprimées* sans doute, doivent se trouver dans nos bibliothèques ou dans les archives de la marine ou des affaires étrangères ».

— L'Association pour l'encouragement des études grecques en France a décerné ses prix : le prix de l'Association (1,000 fr.) à M. Maurice Croiset pour son *Essai sur la vie et les œuvres de Lucien* (Hachette, 1882) et à M. A. Couat, pour son livre sur *la poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées* (Hachette, 1882). — Le prix Zographos (1,000 fr.) à M. Contos, professeur à l'Université d'Athènes, pour ses *Observations philologiques sur la langue grecque moderne* (Athènes, Coromilas. 1880) et à M. Emile Legrand, pour les trois premiers volumes de sa *Bibliothèque grecque moderne*.

— Une décision de M. Jules Ferry, ministre de l'instruction publique, réorganise le comité des travaux historiques et scientifiques, qui comprendra désormais cinq sections et un comité. Les sections sont ainsi réparties : 1° section d'histoire et de philologie; 2° section d'archéologie; 3° section de sciences économiques et sociales; 4° section de sciences mathématiques, physiques, chimiques et météorologiques; 5° section de sciences naturelles et de sciences géographiques. Le comité se compose de membres titulaires, de membres honoraires et de membres non résidants nommés par arrêté ministériel. Il a, dans chaque département, des correspondants. Les correspondants, nommés par le ministre, prennent le titre de *correspondants du ministère de l'instruction publique*. Les membres titulaires du comité, qui ne font point partie de la commission centrale, peuvent prendre part aux travaux de ladite commission, avec voix consultative, sur convocation spéciale. Les membres honoraires n'assistent aux séances des sections que sur convocation spéciale. Ils prennent part aux travaux avec voix délibérative. Les membres non résidants assistent, avec voix consultative, aux séances des sections, lorsqu'ils sont convoqués.

— La Commission des monuments historiques s'est, dans sa dernière séance, associée aux protestations qui s'élèvent en ce moment contre les travaux exécutés dans la rue Monge pour le percement d'une rue sur l'emplacement d'une partie des arènes de Lutèce. Elle a adopté un projet d'isolement du palais Gallien, à Bordeaux, et alloué une somme de 9,975 fr. pour solder les travaux de restauration du château de Loches. Elle a rejeté le projet d'agrandissement de l'église Saint-Bruno, à Bordeaux, et ajourné la restauration de l'église d'Essômes (Aisne), jusqu'au jour où la commune aura dégagé cet édifice. Elle a pris la même mesure au sujet de l'église Saint-Jacques, à Dieppe, qui ne sera restaurée que lorsque la fabrique aura fait disparaître une annexe de la sacristie qui porte atteinte à l'effet du monument. Elle a reconnu que la restauration de l'église Notre-Dame, à Poitiers, exige d'importants travaux ; mais elle s'est réservé de statuer après la visite sur les lieux. Elle ne peut participer à la restauration de l'église de Beaulieu (Indre-et-Loire) à cause de la situation du crédit affecté aux monuments historiques. Elle a, en outre, décidé de visiter l'ancienne église abbatiale de Saint-Denis avant de délibérer sur les nouveaux travaux projetés. Dans la même séance, l'église de Lescure (Tarn) a été classée et celle de Saint-Cyprien (Dordogne) déclassée.

— Nous lisons dans le nº 2 du *Bulletin de la Société historique* les détails suivants, donnés par M. Maspero, sur les fouilles de Thèbes : « Les fouilles vont bien et promettent beaucoup pour l'histoire. J'ai retrouvé une église copte du vᵉ siècle couverte d'inscriptions, et à Karnak toute une série de tableaux des plus curieux pour les derniers temps de la XVIIIᵉ dynastie. Les travaux aux pyramides de Lisht sont en bonne voie et paraissent devoir donner une chambre intacte. Enfin, j'ai avancé d'un pas le déblaiement de Louxor, et, l'an prochain, nous pourrons probablement mettre la pioche aux maisons indigènes qui recouvrent le temple. »

— Un comité s'est formé à Rodez, dans le dessein d'élever un monument à l'auteur de l'*Histoire des Français des divers états aux cinq derniers siècles*, Alexis Monteil (1769-1850.)

— La statue en bronze de Bernard Palissy, de M. Ern. Barrias, sera prochainement érigée dans le square qui touche à l'église de Boulogne-sur-Seine.

— Le samedi soir, 31 mars, le R. P. C. de La Croix a exposé à la Société historique, cercle Saint-Simon, les résultats des *Fouilles de Sanxay*. Ajoutons, à ce propos, que le gouvernement vient de décider l'acquisition des ruines de Sanxay ; cette décision garantit cette magnifique découverte contre les détériorations partielles qui auraient pu se produire.

— M. de Sarzec, à qui le Louvre doit la belle collection qu'on connaît, part pour Bagdad, en qualité de consul de France ; il y sera fort bien placé, dit le *Courrier de l'art*, pour rendre à l'art et à la science les services qu'on attend encore de son intelligence et de son courage.

ALLEMAGNE. — L'Académie des sciences de Munich avait mis au concours, en 1881, pour le prix fondé par M. Zographos, les deux sujets suivants : 1º Recherches sur les collections d'extraits des anciens auteurs grecs faites par ordre de Constantin VII Porphyrogénète, sur les dimensions, le contenu et le but de ce travail ; 2º étude critique sur les œuvres des écrivains militaires grecs (à l'exception de la *Tactique* d'Aeneas). Dans la séance du mardi, 28 mars, tenue en l'honneur du 124ᵉ anniversaire de la fondation de l'Académie, on a proclamé comme lauréat du premier prix M. Carl De Boor, « assistent » à la Bibliothèque royale de Berlin.

— Le séminaire archéologique et épigraphique de l'université de Vienne, dirigé par MM. Benndorf et Hirschfeld, publie, indépendamment d'un recueil périodique (*Archæologische und epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich*), une collection de

dissertations (*Abhandlungen*) qu'on ne saurait mieux comparer qu'à la Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes ou à celle des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome. Trois volumes ont déjà paru, un de M. SCHNEIDER, aujourd'hui directeur au Cabinet royal des antiques de Vienne, sur *La naissance d'Athéné;* un de M. DÜRR sur *Les voyages de l'empereur Hadrien;* un enfin de M. KUBITSCHEK sur *L'origine et l'extension des tribus romaines.* Nous apprenons que M. LŒWY, bibliothécaire du séminaire, prépare pour cette collection une dissertation sur *Les inscriptions des artistes grecs*, qui sera accompagnée de photographies des principales inscriptions.

— La *Deutsche Litteraturzeitung* publiera désormais les comptes-rendus des séances des sociétés savantes de Berlin et des notices sur les acquisitions des musées royaux.

BELGIQUE. — A l'audience de rentrée du 16 octobre 1882, M. LAMERRE, procureur-général près la Cour d'appel de Gand, a prononcé un discours qui doit être signalé aux érudits; c'est une étude historique fort bien conduite sur les « *communes vérités* » dans le droit flamand (Bruxelles, Alliance typographique, 1882, 45 pages in-8). M. Lamerre suit cette procédure en Flandre jusqu'à la fin de l'ancien régime; nous ajouterons, confirmant les vues de M. Lamerre, qu'on retrouve à la même époque, en Allemagne et notamment dans la principauté de Saxe-Gotha, la trace des « *communes vérités* ».

ESPAGNE. — Les professeurs et anciens élèves de l'*Ecole de diplomatique* de Madrid (l'Ecole des Chartes de l'Espagne) viennent de former une société et de fonder une revue pour la publication de textes et de travaux relatifs à l'histoire, à l'ancienne littérature, aux beaux-arts et à l'archéologie espagnols. (D'après son organisation, l'Ecole de Diplomatique ne forme pas seulement des archivistes et des bibliothécaires, mais aussi des conservateurs pour les musées.) La revue, qui a pour nom *Revista de Archivos, Bibliotecas e Museos* (Madrid, Murillo), contiendra des textes, des études, des renseignements sur toutes les branches de l'enseignement de l'Ecole de Diplomatique, les comptes-rendus d'ouvrages qui s'y rapportent. Un cartulaire est sous presse. La *Revista de Archivos* avait été fondée en 1871, elle cessa de paraître en 1878, après avoir donné 8 volumes. La voici qui devient l'organe d'une société savante; son avenir est assuré. Les deux premiers numéros de la nouvelle série *(segunda epoca)* de cette revue contiennent les articles suivants : MUNOZ Y ROMERO, *De la condition des personnes dans les royaumes des Asturies et de Léon pendant les premiers siècles de l'invasion arabe.* — RODRIGUEZ VILLA, *Inventaire du mobilier, des bijoux, des vêtements et des armes de Beltran de la Cueva, troisième duc d'Alburquerque.* — VILLA AMIL Y CASTRO, *Les manuscrits juridiques de la bibliothèque de l'Escurial.* — RODRIGUEZ VILLA, *La correspondance d'Alexandre Farnèse, duc de Parme.*

— L'orientaliste, M. Guillen ROBLES, vient de publier sous le titre : *Malaga musulmana. Sucesos, antiguedades, ciencias y letras malaguenas durante la edad media* (Paris, Leroux), un ouvrage formant un beau volume de 700 pages, avec planches, vues, textes arabes, etc. Le même savant prépare une *Histoire de la civilisation arabe en Espagne*, qui paraîtra l'an prochain.

— MM. LERCHUNDI et SIMONET ont publié à Grenade (Paris, Leroux) la première partie d'une *Chrestomathie arabe-espagnole*, dont tous les textes sont tirés des auteurs arabes d'Espagne.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 avril 1883.

L'Académie reçoit l'avis de la mort de M. Garnier, ancien consul général de France à Batavia et à Shanghai. Par son testament, M. Garnier a légué l'usufruit de toute sa fortune à un ami et la nue-propriété à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à charge d'en employer les revenus, quand elle en sera entrée en jouissance, à subventionner des voyages scientifiques dans l'Afrique centrale et la haute Asie. D'après les renseignements transmis à l'Académie, la fortune laissée par M. Garnier est évaluée provisoirement à une vingtaine de mille francs de rente.

M. Le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse des détails sur les résultats des fouilles les plus récentes. Près de l'église Saint-Louis-des-Français, on a trouvé un fragment d'une belle colonne cannelée, qui doit provenir des grands thermes de Néron. M. de Rossi a découvert l'entrée principale de la catacombe de Saint-Hippolyte, où l'on n'avait pénétré jusqu'ici que par une entrée secondaire; il a relevé, auprès de cette entrée, une inscription de l'an 528 de notre ère, de laquelle il résulte que cette catacombe dépendait de l'église de Sainte-Pudentienne. Dans la catacombe *ad Duas Lauros*, M. de Rossi a découvert un vase de verre peint, à fond d'or, d'origine certainement juive, sur lequel est représenté le temple de Jérusalem. Enfin, les travaux entrepris par le génie militaire, pour la construction d'un fort, à distance d'environ quatre kilomètres de Rome, ont amené la découverte des restes de l'enceinte de l'antique cité d'*Antennae*.

M. Miller communique quelques inscriptions grecques trouvées en Egypte par M. Maspero. On remarque, entre autres, une dédicace à Isis et à deux autres dieux égyptiens, une inscription au nom de l'empereur Trajan, une inscription votive, dédiée par un haut fonctionnaire militaire, Apollonios, fils de Sosibios, aux divinités de Samothrace, après une navigation dans la mer Rouge où il avait couru de grands dangers : Θεοῖς μεγάλοις Σαμόθραξι Ἀπολλώνιος Σωσιβίου Θηραῖος ἡγεμὼν τῶν ἔξω τάξεων σωθεὶς ἐγ μεγάλων κινδύνων ἐκπλεύσας ἐκ τῆς Ἐρυθρᾶς θαλάσσης· Εὐχήν. Enfin, le plus intéressant des monuments découverts par M. Maspero est une inscription, malheureusement incomplète, qui donne le tarif des droits à payer par les personnes qui voulaient entrer dans un temple. Il y a des prescriptions différentes pour les personnes des deux sexes, pour l'homme qui a eu commerce avec une femme et pour la femme qui a eu commerce avec un homme, pour la femme enceinte, pour celle qui vient d'accoucher, etc.

M. Renan présente un dessin en couleur d'une des mosaïques de Hammam Lif, près de Carthage, dont il a été question à la séance du 21 mars dernier (ci-dessus, p. 280). Il résulte de ce dessin que, conformément à une conjecture déjà émise par M. Clermont-Ganneau, le chandelier à sept branches, figuré sur cette mosaïque, est accosté de deux symboles qui l'accompagnent habituellement sur les monuments juifs, un cédrat et une corne. — Sur la demande de M. Renan, M. Clermont-Ganneau met sous les yeux des membres de l'Académie plusieurs dessins de monuments juifs, qu'il a rapportés de Palestine, et où l'on voit toujours le chandelier à sept branches placé entre ces deux symboles. — Quant à la double inscription où se trouvent les mots *Instrumenta servi tui*...., elle s'applique probablement aux volumes ou rouleaux conservés dans la synagogue, et les noms qui suivent sont peut-être ceux des fidèles qui avaient donné ces rouleaux. — Enfin, c'est un point qui reste toujours douteux, aux yeux de M. Renan, si le monument de Hammam Lif est une synagogue juive ou une église chrétienne. Les sermons de saint Jean Chrysostôme, dit-il, montrent quelle communauté d'idées, de sentiments, et même de vie religieuse il y eut longtemps entre les chrétiens et les juifs; il ne serait donc pas étonnant qu'on eût figuré des symboles juifs sur le pavé d'une église chrétienne.

M. Desjardins communique une inscription latine de Tunisie, dont l'estampage lui a été envoyé par M. Letaille. Elle a été trouvée à Aïn Lemsa, à 6 kilomètres à l'ouest de Si Amor Djedidi (Zama); elle indique qu'Aïn Lemsa portait dans l'antiquité le nom de Limisa. Voici cette inscription :

LIMISENSES·D·D·P·P
IVLIVS·PERPETVVS·ET·SATVRNI
NVS·MASOPIS·FIL·SVFETES·F · C
CVR·FAVSTO·MAXIMI·FIL·POS

« Limisenses, decreto decurionum, pecunia publica. Julius Perpetuus et Saturninus Masopis filius, sufetes, faciendum curaverunt, curante Fausto Maximi filio posuerunt. » On voit par là que les magistrats municipaux de Limisa portaient le titre de sufètes. On avait déjà remarqué le même fait pour plusieurs autres cités de l'Afrique

romaine. M. Desjardins ajoute en terminant qu'à Maktar, au sud-ouest de Zama et de Limisa, on a trouvé une très curieuse inscription en vers latins, dont le déchiffrement n'est pas encore terminé, mais dont il espère pouvoir bientôt communiquer le texte complet.

M. P.-Charles Robert présente neuf estampages d'inscriptions latines trouvées en Tunisie, chez les Chaouas. Ces estampages ont été envoyés par M. le Dr Vidrenès, médecin en chef du corps d'occupation.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 4 avril 1883.

M. Alfred Ramé, conseiller à la Cour d'appel, vice-président du comité des travaux historiques, est nommé membre résidant, en remplacement de M. Le Blant, nommé membre honoraire.

M. Lafaye, professeur à la Faculté d'Aix, est nommé membre correspondant.

M. de Goy signale la découverte à Creuzet, canton de Charenton (Cher), de deux sépultures mérovingiennes.

M. de Kermaingant annonce qu'il vient de découvrir, dans la collection de M. de Humslstein, un buste en bronze d'Henri II, analogue au buste en marbre conservé au musée du Louvre.

M. Courajod, à propos de cette communication, fait remarquer que Germain Pilon exécutait les bustes des rois de France sous trois formes différentes : en terre cuite, en marbre, en bronze.

M. Maxe Verly annonce l'acquisition, par le musée de Reims, d'un fragment de sculpture représentant trois têtes disposées sur la même ligne, et dont l'une, celle du centre, se rapproche beaucoup du dieu cornu, dont les monuments de Reims offrent un des types les plus curieux.

Le Secrétaire : E. Müntz.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE

Séance du 13 avril 1883.

M. Barbier de Meynard lit la préface d'un travail sur le Yémen, extrait d'un rare et curieux ouvrage d'Ahmed Rechid, officier turc qui prit part à une expédition dans l'Arabie méridionale, en 1870. Le travail de M. Barbier de Meynard fait partie d'un recueil publié par l'École des langues orientales en vue du prochain congrès des orientalistes de Leide.

M. Oppert fait une communication sur le roi de Babylone *Kandalanu*, dont le nom vient d'être retrouvé, et qui n'est autre que le *Chiniladan* de Ptolémée.

M. Guyard annonce la publication prochaine d'un mémoire de M. Pognon sur l'inscription de Mérou-Nérar (c'est ainsi que M. Pognon transcrit le nom du roi qu'on appelait jusqu'ici Bin-Nirari ou Rammân-Nirari). Il lit ensuite un rapport sur les estampages d'inscriptions vanniques rapportés d'Arménie par M. Deyrolle et déposés au Louvre.

M. Clermont-Ganneau identifie le dieu phénicien de la danse, *Baal-Marqod*, avec le *Bès* égyptien. Il apporte, en outre, des preuves nouvelles à l'appui de l'interprétation du nom de divinité phénicienne *Sed* par « chasseur ».

M. Halévy explique la première partie du nom du roi *Pumaïyaton* par l'égyptien *Pumai* « chat ». Il identifie ensuite la moderne Oumm el-Awamid avec l'*Uschuu* des inscriptions assyriennes. L'*Ousoos* de Sanchoniathon personnifierait, selon lui, cette ville d'*Uschuu*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchesson fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 30 Avril — 1883

97.— **Çâçvata's Anekârthasamuccaya, ein homonymisches Sanskrit-Wœrterbuch.** Herausgegeben von Theodor ZACHARIAE. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung. 1882. xxxiv-108 p. in-8.

Cette publication de M. Zachariae est une précieuse addition au petit nombre de Koças ou lexiques indigènes dont nous avons des éditions critiques. L'ouvrage qui comprend 814 distiques, traite de près de 1800 *anekârthas* ou mots admettant plusieurs significations. Ceux-ci sont distribués en plusieurs grandes classes, selon que l'interprétation exige un çloka entier, un demi-çloka, un pâda; mais, dans l'intérieur de ces classes, les mots se suivent sans aucun ordre appréciable. Le texte a été établi avec beaucoup de soin, d'après trois mss. provenant respectivement de Poona (copie d'un original jaina sur feuilles de palmier conservé dans le bha*n*dâr d'Anhilvâ*d* en Gujarât et daté de 1183; c'est ce ms., récemment découvert, qui a rendu l'édition possible), de Bénarès et d'Oxford. L'éditeur s'est, de plus, aidé de tous les secours qu'il a pu tirer des traités analogues, tant publiés qu'inédits, qu'il a diligemment compulsés et sur plusieurs desquels il donne, dans son introduction, des détails intéressants. Les variantes des mss. sont recueillies et discutées dans 14 pages de notes, avec tout ce que les autres Koças et leurs commentaires ont fourni en fait de citations directes ou de passages similaires. Quelques passages particulièrement curieux ou difficiles ont été discutés plus longuement dans l'introduction, où se trouve aussi une analyse détaillée de l'ordonnance un peu rudimentaire du lexique. Enfin deux index alphabétiques donnent, le premier, la liste de tous les vocables expliqués dans le Koça; l'autre, un choix de mots rares ou intéressants à divers titres qui s'y rencontrent.

Comme tant d'autres ouvrages de la littérature sanscrite, le Çâçvatakoça est de date très incertaine. Tout ce qu'on peut deviner et supposer à cet égard a été réuni et discuté par M. Z. avec beaucoup de circonspection. Comme Çâçvata emploie le mot *dinâra* (le denarius romain) et qu'il connaît les signes du zodiaque, il ne saurait guère avoir écrit avant la fin du IIIe ou le IVe siècle de notre ère. D'autre part, son lexique est cité par une série d'auteurs dont le plus ancien, le Kashmirien Xîrasvâ-

min, paraît avoir vécu au VIIIe siècle. Lui-même ne cite aucun ouvrage. Il dit simplement qu'il est au fait de l'usage de la bonne compagnie et qu'il a étudié trois vyâkaranas et cinq traités sur le genre des mots (lingaçâstras). Les trois ou quatre contemporains qu'il nomme à la fin de son Koça, sont inconnus. C'est donc en se fondant uniquement sur des raisons indirectes et sur les caractères généraux de l'ouvrage, une ordonnance imparfaite, une rédaction souvent embarrassée et peu précise, que M. Aufrecht, à qui on doit les premiers renseignements autorisés sur le Çâçvatakoça (*Catalogue des mss. sanscrits de la Bodléienne*, p. 182), l'a déclaré le plus ancien de tous les traités semblables parvenus jusqu'à nous. Cette opinion, qui a été généralement admise depuis, entre autres par M. Bühler, est aussi celle de M. Zachariae. Il l'appuie d'une comparaison soigneuse de l'œuvre de Çâçvata avec les autres Koças, notamment avec le plus célèbre de tous et aussi le seul à peu près sur la postériorité duquel on puisse hésiter, celui d'Amarasimha. Mais en même temps le lecteur est averti que ces signes d'archaïsme pourraient, après tout, être trompeurs et qu'il serait imprudent de leur prêter la valeur d'une démonstration. En un mot, tout est consciencieux et solide dans ce travail. De son côté, la librairie Weidmann n'a rien négligé, sous le rapport du papier et de l'exécution typographique, pour le produire sous la forme d'un beau livre.

A. Barth.

---

98. — **Anecdota oxoniensia.** Classical series. Vol. I. Part. I. The english manuscripts of the Nicomachean Ethics described by J. A. Stewart, M. A. Oxford an the Clarendon Press, 1882. In-4, 91 pp.

Cet ouvrage est une importante contribution à la classification des mss. d'Aristote (Éthique à Nicomaque). Nous devons nous borner à en donner une idée.

Il contient les collations de six manuscrits anglais, faites sur la réimpression du texte de Bekker (Parker, Oxford, 1871). Trois de ces manuscrits appartiennent au British Museum et sont collationnés pour la première fois (Addit. ms. 14080, XVe s.; Addit. ms. 6790, XVe s.; Royal ms. 16 C XXI, XVIe s.). Les leçons des trois autres (O^1, O^2, O^3 de Susemihl) étaient connues, mais imparfaitement; car les collations remontaient à l'année 1715 et laissaient beaucoup à désirer. M. Stewart, en vue de contribuer à établir la généalogie des mss., a joint à son travail la collation des sept mss. de Bekker, en disposant les leçons de façon à faire bien saisir l'accord ou le désaccord des mss, ou des divers groupes de mss. Pour chaque livre séparément, le nombre des cas où il y a concordance a été compté et les chiffres réunis en tableaux. Des résumés que M. S. a eu soin de placer à la suite de chaque livre permettent de suivre son travail pas à pas; ils sont tous condensés (p. 85) dans un ta-

bleau récapitulatif, où l'on peut voir à quelle famille appartient chacun des manuscrits anglais. Le Br. Mus. Add. ms. 14080 se rattache pour les livres I, III, IV, V, VI et X à la même famille que le Parisinus 1854; pour les autres livres, il y a incertitude. Les livres I, III, IV, VI et X du B. M. add. ms. 6790, appartiennent à la même famille, et le livre IX à celle du Laurentianus 81, 11. Les leçons du Royal Ms. 16 C XXI ont été mises à part dans un appendice, à cause de la date récente de ce ms. Cependant M. Stewart le rattache à la même famille que le 14080. Des trois autres (O¹, O², O³ de Susemihl) O¹, pour les livres IV et VII et une partie seulement des livres III et V est de la même famille que le Laurentianus 81, 11, tandis que pour les livres I et X, il est de celle du Parisinus; O² dans les livres I, IV, VI et X est parent du même Parisinus. O³ est tout entier de la famille du Laurentianus. Quatre des manuscrits anglais sont donc des mss. mixtes, c'est-à-dire qu'ils descendent d'ancêtres qui ont subi des corrections empruntées à quelque ms. d'une famille voisine.

Alf. Jacob.

99.— **C. Valeri Catulli liber.** Les Poésies de Catulle. Traduction en vers français, par Eugène Rostand. Texte revu d'après les travaux les plus récents de la Philologie, avec un commentaire critique et explicatif, par E. Benoist. T. I et II. lxxviii, xiv et 561 pages. Prix de l'ouvrage complet (le T. III contiendra la fin du commentaire) : 20 francs.

La *Revue critique* reproche à la plupart des traducteurs d'auteurs anciens leur indifférence à l'égard du texte qu'ils suivent. M. Rostand a mieux fait que la *Revue critique*. Il a prêché d'exemple. Avant de traduire, il a voulu savoir ce qu'il traduirait; et, pour être plus sûr de présenter à ses lecteurs un Catulle vrai, aussi vrai que possible en l'état de la science, il a prié M. Benoist d'établir un texte exprès pour sa traduction. De plus, il l'a consulté sur l'interprétation de ce texte, d'où est résulté un commentaire critique et explicatif qui forme la seconde partie de l'ouvrage. On voit que nous sommes redevables à M. Benoist de toute la partie scientifique de ce nouveau Catulle. M. R. s'est réservé l'œuvre de l'artiste. Celle-ci a été jugée et couronnée par une autorité si haute, que le tribut de nos louanges, si sincères qu'elles puissent être, n'aurait pas grand prix aux yeux de l'auteur. Qu'il nous soit permis seulement d'exprimer un regret, qui concerne le mètre. M. R. a presque tout traduit en alexandrins, les hendécasyllabes, les ïambes, comme les hexamètres et les pentamètres. Il en est résulté qu'il a fallu tantôt se resserrer outre mesure pour faire entrer la valeur de quinze à dix-huit syllabes latines dans l'espace de douze syllabes françaises, tantôt remplir des vides (par exemple 32, 8; 43, 8; 55, 1; 6; 61, 139, etc.); car dix alexandrins ont cent vingt-cinq syllabes, dix hendécasyllabes n'en ont que cent onze. Le style y perd quelquefois : l'inconvénient est

plus grave pour le mètre même. La variété du vers latin et son caractère si savamment approprié au sujet sont sacrifiés. Plus de différence, ou presque plus, entre le vers héroïque des noces de Pélée, le distique pathétique de la complainte sur la mort d'un frère, les ïambes ailés lancés comme des flèches contre l'*imperator unique*, les hendécasyllabes qui donnent tant de grâce même aux polissonneries. M. R. a eu recours aux vers de huit ou dix syllabes et aux vers libres deux ou trois fois; il est vrai que dans la pièce 61, par exemple, la concision n'y a rien gagné; cependant il est dommage qu'il n'ait pas fait un plus fréquent usage de ces vers : il aurait pu conserver en quelque mesure, dans sa traduction, un des caractères les plus remarquables de Catulle. — La préface de M. R. montre avec quel soin il a étudié l'art de la traduction en vers et les nombreux essais qui ont précédé le sien. La vie de Catulle qui sert d'introduction, est puisée aux meilleures sources et écrite d'une manière entraînante.

« Introduire le lecteur français dans les débats » soulevés de nos jours « sur le texte et l'interprétation de Catulle »; « donner une solution aussi vraisemblable qu'il lui sera possible » des problèmes posés : telle est la tâche que M. Benoist s'est tracée. Il invite les lecteurs à comparer son œuvre à l'édition de M. Naudet, afin de voir « à quelles transformations depuis cinquante-six ans ont été soumises la leçon et l'interprétation du poète latin. »

L'ouvrage de M. Benoist est bien en quelque sorte un résumé des travaux faits sur Catulle dans notre siècle, et même des travaux antérieurs. Grâce à l'abondance et à la variété des renseignements, M. B. ne laisse ignorer au lecteur presque aucun écrit de quelque importance sur Catulle, ni aucun des problèmes divers qui ont été soulevés, des solutions qu'on a tentées; et par le choix judicieux des leçons et des explications, il lui présente comme une moyenne des opinions sur ces différentes questions. Parmi ses devanciers, M. Lucien Mueller est celui dont M. B. se tient le plus près pour la constitution du texte; c'est dans le commentaire si riche, parfois surabondant de M. Ellis qu'il puise le plus de matériaux pour l'interprétation. Mais l'histoire du texte est poursuivie jusqu'à l'époque de la Renaissance; les éditions incunables sont fréquemment citées; et, d'autre part, ce qui s'est publié depuis le commentaire de M. Ellis jusqu'à ces derniers temps est mis à contribution pour l'explication.

L'entreprise de MM. R. et B. est si nouvelle parmi nous, il est si désirable que leur exemple soit suivi, et qu'on remplace enfin la collection Lemaire, vieillie et insuffisante sur toute la ligne, par une série d'ouvrages dans le genre de celui-ci, que je ne crains pas de faire remarquer quelques améliorations possibles dans la disposition extérieure du livre. Peut-être aussi M. B. jugera-t-il l'une ou l'autre digne de son attention quand il préparera une seconde édition de son Catulle.

Pour les notes critiques d'abord, n'y aurait-il pas avantage à adopter la notation communément usitée, par sigles placés après chaque leçon? Au lieu de : « G : *uaciniano*, qui se retrouve dans le *Colbertinus*, » « *uaciniano* GC » serait plus bref et plus clair. M. B. a craint sans doute d'effaroucher les lecteurs qui n'ont pas l'habitude de ce langage laconique. Mais je doute que ceux-là se laissent entraîner par les avances qu'il leur fait, et la lecture des signes conventionnels est si vite apprise, et si commode, pour peu qu'on l'ait pratiquée! Ce mélange de sigles, de renseignements donnés en toutes lettres et de discussions sur les leçons, est au contraire d'une lecture assez pénible, La discussion pourrait être rangée à part, après le simple énoncé des leçons, ou encore, en bien des cas, être incorporée au commentaire explicatif, ce qui éviterait des répétitions ou des renvois. — Dans le choix des variantes, dans l'indication des éditeurs qui les ont adoptées, il est évident que chacun trouverait une chose ou l'autre à changer. Les uns, dont je serais peut-être, retrancheraient les anciennes éditions, qui n'ont guère d'autorité (voir la jolie page de Th. Heyse sur ce sujet, *Catullus*, p. 293), d'autres, les modernes, qui sont d'un accès plus facile : M. B. peut invoquer de bonnes raisons pour parler des unes et des autres. Peut-être cependant aurait-il pu faire dans chaque catégorie un choix plus strictement systématique; on se demande en certains endroits pourquoi telle édition est citée, telle autre omise. Mais il n'y aurait que peu d'utilité à mettre sous les yeux du lecteur l'histoire entière du texte imprimé; M. B. a bien fait, croyons-nous, de renoncer à une telle entreprise (p. 355). Le résumé de cette histoire, qu'il donne pp. 342 à 347, suffit. Les notes critiques gagneront à se resserrer plutôt qu'à s'étendre.

La disposition typographique adoptée p. 518 suiv. ne pourrait-elle pas être appliquée à tout le volume? Dans les petits poèmes il faut, presque aussi souvent que dans les grands, tourner des feuillets pour passer alternativement de la critique à l'exégèse, et *vice versa*. En revanche, on ne peut que se féliciter de ce que les retards apportés à l'impression ont fait détacher le commentaire du texte, ce qui permet de les avoir sous les yeux tous deux à la fois. La pagination continue même n'est pas un inconvénient. Mais les titres courants devraient indiquer les numéros des pièces et des vers traités à chaque page.

Le commentaire commence, à chaque poème, par un petit exposé de métrique. On éviterait des répétitions, sans sacrifier rien d'important, en traitant à part, en quelques pages, de la métrique de Catulle, et en indiquant seulement, à chaque pièce, le mètre par son nom ou par un numéro, comme cela se fait généralement dans les éditions annotées des odes d'Horace.

La partie exégétique proprement dite me paraît suffisamment développée, sans qu'il y ait encombrement. Toutefois, quelques renvois à des grammaires (Draeger, Kuehner, etc., qui probablement ne seront pas à la disposition d'un grand nombre de lecteurs) sur des faits assez

connus (comme 13, 2; 17, 2; etc.), pourraient être retranchés sans inconvénient. En revanche, bien des citations d'auteurs seront perdues pour n'être pas données *in extenso*; il y a si peu de lecteurs qui prennent la peine de vérifier! La rédaction des notes demanderait quelques retouches par ci par là; ainsi on lit p. 516 : « Une autre difficulté... », p. 517 : « Autre difficulté... »; c'est la même; p. 524 (61, 68) la leçon *nitier* est trois fois recommandée. Il eût été naturel aussi de relever les cas où le commentateur et le traducteur ne sont pas d'accord (comme 38, 6 *meos amores*; 41, 2 *tota*; 45, 14 *huic domino*), et tel encore où le traducteur s'est évidemment trompé, comme 61, 68 *nec parens (quit) stirpe uincier* : « le père ne peut voir... des générations le lien se serrer »; ou bien est-ce la leçon *iungier* qu'il a voulu traduire?

Enfin, voici quelques doutes, quelques objections de détail.

P. 360. 1 *a*. « Cette dédicace s'appliquant plus spécialement à la première série de 1 à 60, domine cependant l'œuvre entière. » N'est-ce pas là reprendre d'une main ce qu'on a donné de l'autre? La meilleure raison qu'on allègue pour faire de ce petit poème la dédicace des pièces 1 à 60 seulement, c'est qu'il convient moins bien aux poèmes suivants, qui ne sont pas des *nugae* et qui feraient un bien gros *libellus*. En outre, peu importe que la pièce ait fini par se trouver en tête du livre tout entier. La question intéressante est de savoir ce que contenait ce volume tout neuf que Catulle envoyait à Cornélius, de savoir, par conséquent, s'il a publié à part les pièces 1 à 60 (ou même 1 à 14?). Enfin, Catulle a-t-il jamais vu cette dédicace en tête de tout le recueil que nous possédons aujourd'hui? Est-ce lui-même qui a formé ce recueil? Ce n'est pas sûr, et M. B. lui-même ne le donne que pour probable (p. 348 et p. XI).

P. 360. 1 *a*, 1. Rien n'indique le double sens que M. B., d'après Dœring, cherche dans *nouum* (neuf et original); et Catulle aurait eu tort de l'y mettre. Il détruirait le charme de la petite fiction qui consiste à parler comme s'il ne s'agissait que d'un exemplaire de son livre.

P. 360. 1 *a*, 3. La citation de Pline, *N. H.* 1, 1 serait plutôt à sa place dans les notes critiques. M. B. la donne d'après Jahn. Est-ce qu'il n'admet pas les corrections de Barbaro et de Haupt (*Hermes*, I, p. 128), que M. Detlefsen a introduites dans le texte? Il doit avoir du moins de meilleures raisons que celles de M. Ellis.

P. 361 et XI. 1 *b* et 14 *b*. M. B. réunit les deux fragments *tam gratum est mihi* et *si qui forte mearum ineptiarum*, puis il hésite sur la place à leur donner. Il me semble que l'idée de M. Süss, qui y voit une préface à placer après la première pièce (*Passer*, etc.) n'est pas heureuse, et qu'il n'a fait que gâter l'ordonnance découverte par Westphal (*Catulls Gedichte*, p. 4), pour qui *tam gratum est*, etc., est un fragment d'une pièce à part, entre les pièces 2 (*Passer*, etc.) et 3 (*Lugete*, etc.). Quant à 14 *b*, l'hypothèse qui en fait l'épilogue des pièces 1 à 14 me paraît la

plus séduisante, mais il est vrai que c'est toujours hasardeux de statuer sur un fragment.

P. 362. 1 *b*, 4-5. « Catulle, qui depuis quelques années fait des façons pour publier son recueil, se compare à Atalante, qui longtemps a repoussé tous les prétendants... jusqu'au jour où les pommes d'or d'Hippomène l'ont séduite ». C'est-à-dire que Catulle se comparerait à Atalante, et ses lecteurs aux prétendants d'Atalante ; mais la pomme d'or, à quoi ? encore aux lecteurs, puisque c'est de trouver des lecteurs qui le réjouirait comme Atalante fut réjouie par la pomme d'or. On voit qu'il faudrait tout au moins ne faire porter la comparaison que sur le mot *gratum*, sur le plaisir éprouvé par Catulle et par Atalante, le reste ne ferait qu'achever l'image, comme la gracieuse idylle, 65, 21 à 24, achève l'image employée aux v. 19 et 20. Mais, je le répète, on fera mieux de laisser chacun des deux fragments à sa place.

P. 363. 2, 9. *Possem :* « si j'eusse pu » ; pourquoi pas « si je pouvais » ? le moineau n'est pas encore mort. Mieux encore « pussé-je ».

P. 365. 3, 7. « *Ipsam*. Avec Ellis, je crois qu'il faut joindre ce mot à *matrem* ». Cela ne s'entend pas facilement, un mot d'explication serait utile. L'interprétation de M. Ellis me paraît peu naturelle, et celle de *sua*, qui en est le corollaire, tout à fait forcée. Dans les passages qu'il cite, le sens de *sua* ressort du contexte, nullement ici. Et puis, Lesbie, amante de son moineau, quelle étrange fiction ! Enfin, de qui dirait-on : il connaît son amante comme une enfant (ou comme elle, Lesbie ?) connaît sa propre mère? Tandis que la comparaison convient à merveille à l'animal qui connaît la maîtresse du logis, *suam ipsam* (Pétrone, 63 ; 69, etc.).

P. 366. 4, 2. *Catalecta :* c'est le n° 8.

P. 370. 4, 10. « Callimaque, *Ep.* 5, 1 παλαίτερον... νῦν ; » d'après O. Schneider (dont l'émendation me paraît évidente), 6, 1 πάλαι... νῦν. Mais ces mots devraient être cités plutôt à propos du vers 25.

P. 371. 4, 16. Il suffisait d'un renvoi au v. 2.

P. 378. 7, 5. Horace, *Odes* 1, 22, 5, ne peut guère servir à déterminer le sens de *aestuosus*, puisque, dans ce passage, la signification du mot est également discutée.

P. 396. 12, 9. Il me paraît moins risqué de faire de *leporum* et *facetiarum* le complément de *disertus* (d'après l'analogie de *consultus*, *peritus*, etc.) que de *puer disertus* (génitif de qualité sans épithète, dont M. Munro n'est pas seul à contester la légitimité).

P. 409. 17, 4. M. B. paraît combiner deux explications différentes de *supinus* : incliné, et couché sur le dos. Je pense qu'il faut s'en tenir à cette dernière. En appelant *crura* les piliers du pont, Catulle montre clairement qu'il compare le pont debout sur ses piliers à un homme debout sur ses jambes ; *ne supinus eat* doit donc signifier : qu'il ne tombe en arrière (sur le dos), ce qui peut bien s'entendre d'un pont de bois qui s'affaisserait dans la direction de son axe. Il est vrai qu'il

faut alors faire abstraction de sa longueur. Mais *crura* est décisif.

P. 411. 17, 16. « Les mots *asseruanda diligentius* signifient qu'il faut prendre garde qu'elle ne laisse plus échapper son amour, comme les raisins mûrs laissent échapper le jus qu'ils contiennent. » Pourquoi pas simplement : il faut la garder des galants comme on garde ses raisins mûrs des voleurs ?

P. 412. 17, 24. « La dernière syllabe de *pote* s'allonge par l'effet du sigmatisme ». Cette dernière expression me paraît impropre. Il suffirait d'un renvoi à Quicherat, *Versif. lat.*, pp. 84 et 381.

P. 418. 22, 10. *fossor* : « celui qui fait les fossés » ? Simplement : celui qui bêche.

P. 427. 25, 11. M. B. a sans doute raison de conserver *conscribillent*, mais il aura de la peine à faire admettre son hypothèse d'une syllabe longue à cette place chez Catulle.

P. 466, 37, 5. M. B. adopte l'explication de *hircos* de M. Ellis *(salaces)*. Mais il offre aussi un passage à l'appui de l'opinion qui donne à *hircos* le sens contraire, celui d'eunuques ; dans ce passage, il est vrai (Martial, 9, 47, 5), il y a *hircosi* et non *hirci*, et l'auteur y parle justement de ceux dont l'âge ne permet plus de méconnaître leur sexe. Enfin, M. B. fait une concession à une troisième interprétation, d'après laquelle *hircos* signifierait des gens repoussants, qui ne peuvent plaire aux femmes (d'après 69 et 71?) : « chez les autres la passion n'est qu'une honteuse lubricité, que condamne d'ailleurs leur aspect rebutant. » — La première de ces trois explications est seule conforme à l'idée que les anciens, comme nous, se faisaient du bouc (Plaut., *Merc.*, 2, 2, 1 et 4 ; Suet., *Tib.*, 45, *Servius sur Virg.*, *B*, 3, 8 *hircos i. e. capros libidinosa esse constat animalia)* ; mais elle est absolument contraire à l'intention de Catulle, que voici : « Vous vous imaginez être seuls des hommes et avoir droit, par conséquent, sur toutes les femmes ; vous croyez les autres impuissants ; je vous prouverai, s'il le faut, que vous vous trompez. » La seconde interprétation rend bien cette idée ; mais les mots ne s'y prêtent pas. Car si Aulu-Gelle (9, 9, 10) nous dit : *auctore M. Varrone is demum latine caper dicitur qui excastratus est*, c'est une raison de plus pour croire que *hircus* désigne le bouc entier ; et c'est ainsi, en effet, que Varron lui-même *(de re rust.*, 2, 2) emploie ce mot. Enfin, la troisième opinion n'est pas satisfaisante non plus. Sans compter que *hircus* serait mal choisi pour faire antithèse à *mentulas habere,* il ne s'agit pas, au vers 5, d'insuccès, mais d'impuissance. Je pense que Catulle a dû écrire *hinnos.*

P. 469. 38, 7. Sous-entendre *da* (Naudet, Ellis) ne me paraît pas latin ; de plus, il y aurait contradiction à demander n'importe quelles paroles *(quidlubet allocutionis)* et à définir aussitôt exactement le genre de paroles qu'on désire *(maestius lacrimis Simonideis)*.

P. 477. 42. 8. « Cicéron, *pro Cœl.*, 20, 49, censure la démarche de Clodia, ce qui rend bien vraisemblable que cette pièce est dirigée contre

elle. » Mais M. B. cite plusieurs passages qui prouvent combien c'était ordinaire de juger les femmes sur leur démarche, et il aurait pu en citer beaucoup d'autres. Ce jugement n'aurait-il donc été défavorable qu'à Clodia seule?

P. 484. 45, 14. Il me paraît impossible de rapporter *huic domino* à Septimius. Le ton d'Acmé (*Septumille*, etc.) n'est point tel que *seruire huic domino* puisse signifier pour elle *te amare*. *Dominum me uocauit* chez Ovide, *Am.*, 3,7, 11, est mentionné parmi les avances que fait une courtisane. Un amour vrai établit entre Septimius et Acmé, en même temps que l'intimité, l'égalité. Le pluriel aussi dans *seruiamus* serait choisi mal à propos à côté de *mihi*, si Acmé seule était sujet. Enfin la symétrie ne gagne rien à l'autre explication, car ce n'est pas *seruiamus* qui répond à *perire*, c'est *ignis ardet*. Sur la forme du serment d'Acmé, voir Haupt, *Opusc.* I, p. 9, note.

P. 485. 45, 24. Un mot sur l'accusatif *libidinis* adopté par M. B. ne serait pas superflu, la légitimité de cette forme n'étant nullement incontestée; comp. Buecheler, *Déclin. lat.*, § 140 et Neue, *Formenl.* I, p. 257.

P. 486. 47, 4. La remarque que M. B. a copiée sur la marge de G (ma collation porte *Verpus. pa dicitur digitus impudicus*, etc., de même Baehrens, p. xv), est tirée de Papias; voyez Ducange, au mot *verpa*; celui-ci renvoie au ms. de Paris 7613, qui n'a que les lettres A-I, au lieu de 7614 ou 7615.

P. 489. 49, 7. Les mots *optimus omnium patronus* ne peuvent avoir le double sens que leur prête M. B., à cause de *pessimus omnium poeta*, dont ils forment le pendant, et qui ne peut s'entendre que d'une façon.

P. 493. 51. L'absence d'hiatus que remarque M. B. paraît être une conséquence que Catulle tire (probablement d'après les Alexandrins) de ce fait que Sapho, comme plus tard Horace, en divisant des mots entre deux vers et en élidant d'un vers à l'autre, semble admettre la synaphie de toute la strophe. (Comp. Christ, *Metrik. d. Gr. u. R.*, § 633.) Il est vrai pourtant que chez Catulle même la syllabe finale est commune.

P. 496. 53, 1. « G : *que*, selon Bonnet; *quem*, selon Baehrens; il y a *quē*. » C'est bien *quē* que j'avais lu et que j'ai fait imprimer, *Revue critique*, 1877, I, p. 59.

P. 501. 55, 1. Ne devrait-on pas écrire *molestumst* pour se rapprocher de la leçon de G O *molestus es?*

P. 502. 55, 20. *Vinctos* est certainement la leçon primitive de G; je me rappelle que M. B. m'a fait remarquer un jour la correction sur le ms. Mais je ne puis croire que ce soit la leçon vraie. Catulle énumère tout ce qui pourrait hâter ou soutenir sa course; comment, dans ce nombre, mettre les vents *liés?* Dans le cas d'Ulysse, un vent, le vent favorable, est excepté; or, cette exception, c'est l'essentiel pour Catulle, elle ne pouvait être passée sous silence.

P. 521. 61, 32. Il me paraît impossible de joindre *cupidam* à *dominam*. Sans doute, le poète dit (176) *uritur*, mais il a soin d'ajouter : *sed penite magis ;* c'est une ardeur pudique et discrète, dans laquelle il n'appartient pas à des étrangers de deviner de l'empressement. Bien au contraire, l'attitude de la jeune épouse, d'après le poète, est celle de l'appréhension la plus vive : 58 (comp. 62, 20 suiv.), 79, 85 suiv., etc. *Conjugis* doit donc être considéré comme complément de *mentem*, et *cupidam* n'a pas de complément, pas plus que 54, *cupida aure ;* 64, 147, *cupidae mentis ;* 398, *cupida mente*. Le désir du nouvel époux deviendra, enchaîné par l'hymen, un amour constant.

526. 61, 106. C'est bien l'épouse qui est comparée à la vigne, l'époux à l'ormeau : *(uir) implicabitur* (passif) *uelut uitis implicat* (actif) *arbores*. Mais il est inutile de pousser si loin l'application de l'image ; il suffit au poète de donner une forme plastique à l'idée de l'enlacement mutuel.

P. 527. 61, 118. Il ne faudrait pas, à propos de ces vers adressés à une chaste et noble jeune fiancée, évoquer le souvenir de scènes qui se passent dans un tout autre monde, comme Ovide, *Am.*, 1, 5, 1 et surtout Catulle, 32, 3.

P. 530. 61, 158. Il me semble que *tibi* pour *tua* n'est pas latin, que *sine fine* est mal dit et se trouve en contradiction avec *usque dum*, etc. (161), que cette leçon s'explique fort bien par une répétition fautive ou par une interpolation, si *sine* n'était pas compris, tandis que, si *fine* avait été omis, il n'y aurait eu nulle raison pour changer *erit* en *seruit ;* bref, je ne comprends pas qu'on maintienne la leçon *sine fine erit* contre *sine seruiat* une fois que G O ont détrôné D.

P. 535. 62. L'hypothèse de M. Baehrens, pour expliquer l'absence des vers 51 et 52 dans O T, est bien compliquée, bien invraisemblable. Quoi de plus simple, au contraire, que d'admettre que deux copistes ont été trompés chacun de son côté par la fin semblable des vv. 50 et 52 *(puellae) ?* On sait bien que les lacunes qui s'expliquent ainsi sont moins probantes que d'autres pour la communauté d'origine.

P. 540. 62, 5. Faut-il ici compter *hymen* comme un spondée par une infraction à la prosodie ordinaire, ou admettre que le vers commence par un ïambe, et que la dernière syllabe de *hymenaee* ne s'élide pas ? » Il est bien établi, cependant, par Ovide, *her.*, 12, 137 et 143, que *hymen* peut être spondée ; l'hiatus de *hymenaee* serait presque sans exemple (L. Mueller, *de re m.*, p. 306) et l'ïambe au premier pied le serait absolument, il serait même incompréhensible.

P. 541. 62, 42. A toutes les citations de M. Ellis, on peut encore ajouter, *Anthol. lat.*, 427, 4 : *Hesperus hoc uideat, Lucifer hoc uideat*.

P. 541. 62, 44. Je traduirais plutôt : « Que t'importe qu'elles médisent de toi, puisqu'elles t'appellent tout bas. » C'est ainsi que M. Benoist lui-même explique *quid tum* dans Virgile, B. 10, 38.

Nous souhaitons vivement de voir bientôt ce bel ouvrage achevé. La solide érudition qui donne ici la main à un art délicat le recommande

à nos philologues et à nos littérateurs aussi bien qu'aux amateurs de poésie.

Max BONNET.

100.— **Johannes Turmair's genannt Aventinus saemmtliche Werke.** Auf Veranlassung Sr. Majestæt des Kœnigs von Bayern herausgegeben von der k. Akademie der Wissenschaften. Zweiter Band, erste und zweite Hælfte. 1881-1882. Vierter Band, erste Hælfte. 1882. München, C. Kaiser.

Depuis le compte-rendu du premier volume des œuvres d'Aventinus dans la *Revue critique*, Charles de Halm, qui avait entrepris de diriger la publication complète et qui avait fait paraître les écrits latins du premier volume, a été enlevé à la science. La mort de cet éminent érudit a été regrettée, non-seulement en Allemagne, mais en France, et la chronique de la *Revue critique* l'a annoncée en son temps. Toutefois, la publication dont il était le directeur, et à laquelle son nom restera pour toujours attaché, a fait depuis de grands progrès. Le deuxième volume renferme les quatre premiers livres des *Annales ducum Bojariae;* le quatrième volume, dont la première moitié a paru, est destiné à la publication de la traduction allemande de ces *Annales,* à laquelle Aventinus lui-même avait donné le titre de *Bayerische Chronik*. Les *Annales ducum Bojariae* et la *Bayerische Chronik* sont, en effet, les deux grands ouvrages du célèbre historien. Ils montrent très clairement les bornes de ses connaissances philologiques et de sa critique historique, critique qui ne sut, par exemple, deviner certaines falsifications littéraires; mais ils prouvent aussi, et d'une façon non moins manifeste, qu'Aventinus s'efforça de rompre avec la *fable convenue,* car l'histoire du moyen âge, sous l'influence de l'Eglise, n'était pas devenue autre chose. La *Bayerische Chronik,* composée en langue allemande, est le plus beau monument de l'esprit patriotique d'Aventinus, et on ne l'appréciera entièrement qu'aujourd'hui, puisque les textes antérieurement imprimés fourmillaient de fautes et d'erreurs.

M. Siegmund Riezler a publié les *Annales ducum Bojariae* et M. Matthias Lexer, la *Bayerische Chronik.* On ne peut assez louer le soin attentif, scrupuleux que tous deux ont donné à cette publication, et l'on attendra avec confiance la fin d'un travail qui leur coûte beaucoup de peine et de patience, mais qui, d'après ses débuts, sera certainement l'édition, depuis longtemps désirée, d'Aventinus.

Alfred STERN.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. L. de Milloué vient de publier à la librairie Ernest Leroux une nouvelle édition du *Catalogue du musée Guimet*. Cette édition nouvelle représente l'état des collections au 1er janvier 1883. Le premier catalogue, publié en 1880, ne faisait qu'indiquer sommairement les grandes lignes du plan arrêté par M. Guimet et ne renfermait qu'un seul volume. Le catalogue actuel comprendra trois volumes : le premier que nous annonçons est consacré aux *Religions de l'Inde, de la Chine et du Japon*, et le deuxième qui paraîtra d'ici un an, aux *Religions de l'Egypte ancienne, de la Grèce, de l'Italie et de la Gaule*; le troisième volume sera un catalogue descriptif et raisonné de la céramique japonaise. M. de Milloué a mis en tête du volume une *Introduction* de 68 pages sur les religions de l'Inde, de la Chine et du Japon. Vient ensuite le catalogue (323 p.); M. de Milloué a soigneusement séparé les croyances de chaque peuple, et les a subdivisées d'après les principales sectes; il a groupé dans chaque division les diverses représentations d'une même divinité « de façon à faire ressortir son importance et les modifications que le temps a apportées soit dans ses traits caractéristiques, soit dans sa forme ou son attitude, soit dans son sens mystique et réel ». La plupart des articles de la notice de M. Em. Guimet sur les objets exposés par lui au Trocadéro, en 1878, ont été reproduits dans cette nouvelle édition du catalogue. Les collaborateurs japonais et indiens de M. de Milloué, MM. Ymaïzoumi, Tomii, Yamata, Harada, Panditilléké et Da Sylva de Colombo, ainsi que M. Paul Regnaud, ont, par leurs renseignements, aidé beaucoup le directeur du musée Guimet dans son travail de classement.

— M. Alexandre Bertrand, membre de l'Institut, conservateur du musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, doit faire prochainement paraître à la librairie Leroux, sous le titre *La Gaule avant les métaux*, le cours d'archéologie nationale qu'il a professé cette année à l'Ecole du Louvre.

— Nous recevons de M. Camille Jullian une note fort érudite sur *La villa d'Horace et le territoire de Tibur* (Extrait des Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'Ecole française de Rome. Rome, imprimerie de la Paix. 1883, 8 p.). M. Jullian démontre que la contrée où se trouvait la villa d'Horace était à la fois terre sabine et territoire de Tibur.

— M. A. Longnon va faire paraître, chez Hachette, un *Atlas historique* en sept livraisons, chacune de cinq feuilles; il paraîtra une livraison par an; l'exécution des cartes est confiée, en majeure partie, à Ehrard.

— Le XXIe volume de la Société des archives historiques de la Gironde vient de paraître; les 700 pages qu'il renferme, sont consacrées aux *Comptes de l'archevéché de Bordeaux au* XIVe *siècle*, dont M. Léo Drouyn commence la publication. La suite paraîtra dans le XXIIe volume de la Société.

— Depuis longtemps M. E. Caron, membre de la Société des antiquaires de France, travaillait à un supplément de l'ouvrage de Poey d'Avant sur les *Monnaies féodales françaises*. Le premier fascicule de ce supplément vient de paraître chez Rollin et Feuardent; il est consacré à l'étude des monnaies féodales de l'Ile-de-France, de la Touraine, de l'Anjou, de la Bretagne, de la Normandie, du Maine et du Berry.

— On annonce que M. Luchaire, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, fera prochainement paraître chez Picard une *Histoire des institutions capétiennes*, et M. Noël Valois, archiviste aux Archives nationales, un *Inventaire des arrêts du conseil d'Etat*, sous le règne de Henri IV.

— La deuxième édition, tout récemment parue, du livre de M. Alfred ARMAND sur *les médailleurs italiens des* XV*e et* XVI*e siècles* (Plon, 2 vols, in-8°, 388 et 308 p., 30 fr.) mentionne plus du double des pièces signalées dans la première édition. La première partie est consacrée aux médailleurs qui ont signé leur œuvre; la seconde partie, qui forme le second volume et qui est inédite, comprend les médailleurs anonymes.

— L'éminent doyen de la Faculté des lettres de Montpellier, M. GERMAIN, a publié récemment quelques fragments du travail qu'il poursuit depuis de longues années sur l'Université de Montpellier : ce sont, outre les *Deux lettres inédites de Henri IV*, que nous avons déjà annoncées et par lesquelles le roi demande un congé pour Saporta et Dortoman, deux professeurs de la Faculté de médecine : 1° une étude importante pour la géographie féodale et intitulée : *Géographie historique du comté de Melgueil et de la seigneurie de Montpellier* (28 p.); 2° un mémoire, long de 78 pages, sur l'*Apothicairerie à Montpellier sous l'ancien régime universitaire*; 3° *La Faculté des arts de l'ancien collège de Montpellier*, 1242-1789 (70 p.); nos lecteurs ont lu le résumé de cette dernière brochure dans nos comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions; M. Germain y étudie la Faculté des arts de Montpellier à son origine, puis à sa restauration qui fut opérée par les soins d'Isaac Casaubon, puis sous les Jésuites, enfin, depuis sa sécularisation, en 1762, jusqu'à la Révolution. Nous reviendrons encore, et très prochainement, sur ce travail qui mérite une attention particulière.

— M. COHEN a reproduit et tiré à part à cent exemplaires, sous le titre *le Quercy en 1670*, et en les accompagnant d'une trentaine de notes (Cahors. In-8°, 18 p.), les pages que François Savinien d'Alquié a consacrées aux villes de Cahors, Saint-Céré, Montauban et Moissac, dans ses *Délices de la France*, parues à Amsterdam en 1670.

— M. Paul LALLEMAND, prêtre de l'Oratoire, est revenu, à l'occasion de l'élection de l'évêque d'Autun, Mgr Perraud, à l'Académie française, sur le passé littéraire de l'Oratoire (*L'Oratoire à l'Académie*. Sauton et Gervais. in-8°, 29 p., extrait du « Correspondant »). Dès 1637, un oratorien, Nicolas Bourbon le Jeune, entrait à l'Académie; le second oratorien qui fut des quarante, a été Jacques Esprit; puis vinrent Bignon, Houtteville, Massillon, Mongault, Renaudot, Hénault, Terrasson, Foncemagne et Surian; mais ces membres de la célèbre congrégation quittaient l'Oratoire au moment où ils devenaient académiciens; l'Académie, dit le *Journal de Trévoux* (juin 1719, p. 1023), s'est fait une règle de ne recevoir dans son corps aucun religieux, ni personne qui s'est attaché à une communauté, quelque mérite qu'elle puisse avoir », et l'on se rappelle que Sainte-Beuve réclamait l'application de cette règle, lors de l'élection du P. Lacordaire. La brochure de M. P. Lallemand comprend, en réalité, trois chapitres, l'un sur Nicolas Bourbon, où il s'est surtout servi du travail de M. Kerviler, l'autre sur Jacques Esprit, où il a beaucoup puisé dans les *Mémoires domestiques* de Batterel, le troisième sur le P. Gratry. Nous recommandons ce petit travail aux amis du XVIIe siècle.

— M. R. CÉLESTE, sous-bibliothécaire de la ville de Bordeaux, a publié, pour la Société des bibliophiles de Guyenne, une petite *œuvre inédite* de Rulhière (Bordeaux, Gounouilhou. In-8°, CL et 36 p.). C'est une lettre du spirituel écrivain à la duchesse d'Aiguillon sur *le voyage du duc de Richelieu, de Bordeaux à Bayonne*, en 1759; elle est mi-prose et mi-vers, dans le genre de Chapelle et Bachaumont. M. Céleste y a joint des vers inédits de Rulhière à la duchesse d'Egmont sur son inoculation en 1759, et, dans un appendice, une relation en vers du passage de Philippe V à Bordeaux (1701), les harangues en vers gascons qui lui furent adressées à Bazas et huit

lettres inédites du maréchal de Richelieu au président Lalanne. Le volume est précédé d'un *Essai de bibliographie sur les anciens voyageurs à Bordeaux* (ces renseignements bibliographiques sont accompagnés d'extraits) et de *notes biographiques* sur Rulhière, le maréchal de Richelieu, la comtesse d'Egmont, etc.

— M. Arthur de Brézetz, avocat et secrétaire de la Société des bibliophiles de Guyenne, a retrouvé et publié un *Eloge de Montesquieu*, par Marat (Libourne, Maleville. In-8°, xxviii et 80 p.). Le manuscrit autographe de cet *Eloge de Montesquieu* a passé des mains de parents de Marat, établis à Genève, dans celles du possesseur du château de La Brède, M. le baron Charles de Montesquieu. M. de Brézetz n'a pu prendre connaissance de ce manuscrit « pour des motifs qu'il n'est point permis d'apprécier ». Mais on connaissait les cent dernières lignes de ce manuscrit, publiées par M. Ducasse dans l'*Avenir national*, du 7 octobre 1866. On savait, par le *Marat* de M. Chévremont (1880), que ce manuscrit était daté du 19 mars 1785, et qu'il portait cette devise « pour peindre un Alexandre, il faudrait un Apelle ». On savait aussi qu'en 1782, l'Académie de Bordeaux avait mis au concours l'éloge de Montesquieu. Le sous-bibliothécaire de la Bibliothèque de Bordeaux, M. Céleste — dont il est justement question dans un autre endroit de cette Chronique, — avait fait des recherches parmi les papiers de l'Académie et avait trouvé un manuscrit, sans nom d'auteur, portant la devise indiquée, renfermant l'éloge de Montesquieu, et d'après une note du secrétaire perpétuel, reçu de Paris le 28 mars 1875. Etait-ce le manuscrit de Marat? M. de Brézetz le lut et acquit bientôt la conviction que ce manuscrit était l'œuvre authentique de Marat. Il compara les cent dernières lignes avec celles que M. Ducasse avait données dans l'*Avenir national*; le texte était absolument le même. M. de Brézetz, sûr de l'authenticité, a donc publié l'éloge composé par Marat. Il retrace, dans son introduction, tout ce que nous venons de résumer et montre pour quels motifs le travail de Marat fut rejeté du concours. Il faut féliciter M. de Brézetz de son début, et le remercier d'avoir fait connaître aux curieux et aux érudits cette œuvre inédite de l' « Ami du peuple ». Il est utile de connaître les causes de l'admiration qu'avait vouée à Montesquieu un des personnages les plus considérables de la Révolution. Il est intéressant de joindre à l'édition de M. Laboulaye une nouvelle appréciation, assez inattendue, de l'auteur de l'*Esprit des Lois*. L'ouvrage de Marat est, ainsi que l'avait jugé à la lecture l'Académie de Bordeaux, « froid et languissant, sans grâces dans le style, sans énergie dans les pensées ». Mais le rapprochement de Montesquieu et de Marat est toujours curieux, et on ne lira pas sans en recevoir une assez vive impression les jugements de Marat sur « ce mortel chéri des dieux qui, dans un siècle avili, fut donné à la terre pour marquer le plus haut point de perfection où peut atteindre l'humanité » (p. 79). Un passage de cet Eloge nous a frappé; c'est celui où Marat compare Montesquieu et « ces écrivains insensés dont la sacrilège audace renverse toutes les barrières, brise tous les liens, livre les hommes à la fureur aveugle des passions, les replonge dans les horreurs de l'anarchie », etc. Beaucoup de nos lecteurs trouveront peut-être que Marat a, sans le vouloir, caractérisé à l'avance le Marat de 1793.

— M. le baron Du Casse a fait paraître à la librairie Germer-Baillière, sous le titre *Les rois frères de Napoléon I*, la suite de documents inédits, relatifs au premier empire, qu'il avait publiés dans la « Revue historique ».

— On trouve dans le volume que M. Emile Montégut vient de publier à la librairie Hachette, sous le titre : *Essais sur la littérature anglaise* (in-8°, 364 p.), les articles suivants, déjà publiés, si nous ne nous trompons, dans la « Revue des Deux Mondes » : *Du caractère anglais* (pp. 1-53, essai écrit à l'occasion du livre d'Emerson intitulé « *English traits* »); *Caractères généraux de la littérature anglaise*

(pp. 57-112, écrit à l'occasion de l' « Histoire de la littérature anglaise » de M. Taine); *Un don Quichotte historique, lord Herbert de Cherbury* (pp. 115-160); *Une hypothèse sur la* « Tempête » *de Shakspeare* (pp. 163-194); cette pièce ne serait, sous une forme allégorique, que le testament dramatique du grand poète); *Les drames de Shakspeare sont-ils faits pour être représentés?* I. *A propos du Macbeth* (pp. 197-210); II. *Roméo et Juliette* (212-239); *Le dernier livre de la littérature galloise* (le *Barde endormi* d'Elis Wyn, pp. 243-277); *Laurence Sterne* (pp. 281-364).

— M. H. Cordier publiera dans la *Bibliographie de Stendhal* que nous avons récemment annoncée, des notes manuscrites de Henri Beyle sur les pièces de Molière. Ces notes, quelques-unes fort lestes, se trouvent dans un exemplaire de l'édition Petitot, en six volumes, des œuvres de Molière. L'exemplaire appartient à M. de Lovenjoul, qui l'a mis gracieusement à la disposition de M. Cordier.

— M. Emile Socard, conservateur de la bibliothèque de Troyes, a publié, en un gros volume de 446 pages, une *Biographie des personnages remarquables de Troyes et du département de l'Aube.*

— La notice, publiée par M. de Richemond dans le tome III de la Société de géographie de Rochefort sur l'ingénieur-géographe *Claude Masse, sa vie et ses œuvres*, a paru en tirage à part.

— Une brochure de M. Frossart retrace les *Origines de la faculté de théologie protestante de Montauban* (Grassart. In-8°, 47 p.)

— Signalons encore, parmi les travaux parus en province, une notice de M. Salomon de la Chapelle (l'auteur d'une Histoire du tribunal révolutionnaire de Lyon), sur *l'abbé Laussel.* (Lyon, impr. Storck; in-8°, 46 pp.). Cet abbé Laussel était un grand ami de Chalier et enragé terroriste; il fut, en 1793, procureur de la Commune à Lyon; ce qui ne l'empêcha pas d'être emprisonné deux fois comme ex-noble, ex-prêtre et suspect. L'abbé Laussel ne mourut qu'en 1828.

— La *Revue d'ethnographie*, publiée sous la direction de M. le dr. Hamy, conservateur du Musée d'ethnographie, a donné l'an dernier de sérieux articles et de très intéressantes communications. Cette *Revue* vient d'entrer dans sa deuxième année, et nous croyons être agréables à nos lecteurs en leur donnant le sommaire du premier numéro (janvier-février). On y trouve d'abord des mémoires originaux; de M. A. Corre sur les *Sénères de Joal et de Portudal*, côte occidentale d'Afrique (pp. 1-20); de M. H. Tarry, *Excursion archéologique dans la vallée de l'Oued Mya* (pp. 21-34); de M. Alexandre Bertrand, *Les Troglodytes* (pp. 35-64); de M. Désiré Charnay, *Exploration des ruines d'Aké*, dans le Yucatan (pp. 65-74). Après les articles de fond, viennent des *Variétés* (M. Riedel, résident hollandais à Amboine, envoie une communication sur le *ponor* ou l'Ordre de la Jarretière à Timor), des *Revues et analyses* (comptes-rendus signés presque toujours par M. Hamy), une *Correspondance* (lettres et renseignements de divers explorateurs), des *Demandes et Réponses*, une *Bibliographie* qui nous a paru très soignée et très complète. La *Revue d'ethnographie* paraît à la librairie Leroux tous les deux mois, par fascicules in-8° raisin, de 5 à 6 feuilles d'impression, abondamment illustrées. Prix de l'abonnement annuel : Paris, 25 fr.; départements, 27 fr. 50; étranger, 30 fr.

— Le 3e numéro du *Bulletin de la Société historique et cercle Saint-Simon* renferme : 1° un avis important sur le versement des cotisations et sur l'emprunt de 25,000 francs, voté par l'Assemblée générale du 27 mars et destiné à faire face aux frais d'installation du Cercle dans le nouveau local où il s'établira le 15 juillet (emprunt émis en 250 obligations de 100 francs, rapportant 5 fr. d'intérêt annuel et remboursables en 20 ans); 2° un compte-rendu de l'Assemblée générale du 17 mars, (allocution du président, M. G. Monod, et rapports du secrétaire M. Puaux et du tré-

sorier M. Mayrargues); 3° les actes de la Société; 4° les sommaires des recueils périodiques envoyés à la Société.

— Le samedi soir 14 avril, à neuf heures, M. Guillaume Guizot a fait, au cercle Saint-Simon, une conférence sur *Mademoiselle de Lespinasse.*

— Depuis le 1er janvier 1882, la Bibliothèque nationale publie (Paris, Champion) un *Bulletin mensuel des récentes publications françaises.* Chaque cahier, d'environ deux feuilles, in-octavo, à deux colonnes, contient : 1° le catalogue des ouvrages et opuscules d'origine française et de date postérieure à l'année 1800, qui sont incorporés chaque mois dans les collections de la Bibliothèque (à l'exception des suites de périodiques et des réimpressions); 2° le catalogue des cartes géographiques, françaises ou étrangères, dont s'accroît mensuellement la section géographique; 3° le catalogue des livres antérieurs au XIXe siècle, d'origine française ou étrangère, qui, chaque mois, sont achetés ou reçus en don par le Département des imprimés. Ce qu'il faut surtout noter dans ce *Bulletin* et ce qui rendra de grands services, c'est l'indication des cotes sous lesquelles les volumes, pièces ou cartes sont classés dans les collections de la Bibliothèque.

— La vigoureuse brochure de M. Jules Flammermont sur le *vol des autographes et les archives de la marine* a été, comme on le verra plus loin, présentée par M. Delisle à l'Académie des Inscriptions, et l'administrateur de la Bibliothèque nationale a prononcé, à ce propos, les paroles suivantes : « Le mémoire de M. Flammermont fournit des renseignements très précis sur une question dont les historiens doivent se préoccuper très sérieusement : l'inviolabilité des dépôts publics. L'auteur, en même temps qu'il explique comment beaucoup de documents précieux ont pu et peuvent peut-être encore disparaître, indique les meilleures mesures à prendre pour empêcher des abus aussi préjudiciables à la science qu'à l'administration. »

— Le 4 mars est mort à Auxerre M. Ambroise Challe, président de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, auteur d'une *Histoire du comté de Tonnerre* (1875) et des *Souvenirs d'un jeune volontaire, la campagne des frontières du Jura en 1815, par le général Lecourbe.* Il avait publié les *Mémoires concernant l'histoire civile et ecclésiastique d'Auxerre et de son ancien diocèse*, de l'abbé Lebœuf, mémoires qu'il avait continués jusqu'à nos jours, avec addition de nouvelles preuves et annotations, en collaboration de M. Maximilien Quantin (4 vols. 1848-1855).

ALLEMAGNE. — Le 411e fascicule de l'excellente collection Virchow-Holtzendorff publiée par la librairie Habel, de Berlin, renferme un court travail de M. H. Osthoff, *Schriftsprache und Volksmundart.*

— MM. Lehmann et Schnorr von Carolsfeld préparent un travail sur la *Njalssage* examinée particulièrement au point de vue du droit.

— Le contre-amiral Reinhold Werner fera prochainement paraître, à Berlin, chez l'éditeur O. Janke, la deuxième partie de son ouvrage sur les « marins célèbres », *Berühmte Seeleute.*

— La librairie Brockhaus doit publier la *Correspondance de Schopenhauer et de Jean-Auguste Becker*, ainsi que la première partie du IIe volume de l'*Histoire des littératures slaves* de Pypin et Spasovic, traduite par M. Pech.

— Le prix de 500 mark, fondé par le *Freidenker-Verein Lessing* pour la meilleure exposition des lois morales, a été décerné par un comité de trois juges, MM. Herman Grimm, Lasker et W. Scherer, à M. George de Gizycki, privat-docent à l'Université de Berlin et auteur d'un travail manuscrit, intitulé *Sittliche Gesetze*, qui paraîtra prochainement à la librairie W. Friedrich, de Leipzig; le comité avait reçu soixante-cinq mémoires sur le sujet.

— Du vivant d'Adalbert Kuhn, le *Kœllnisches Gymnasium* de Berlin possédait une *Kuhn-Stiftung* ou fondation Kuhn destinée à des bourses que recevaient des étudiants voués spécialement à la grammaire comparée, à la linguistique et à la mythologie germanique, Le capital de cette fondation s'élève à 3,800 mark (4,750 fr.). A la prière de l'administration ou « curatorium » du Gymnase de Kœlln, la municipalité de Berlin a résolu de diriger, avec l'autorisation de l'Etat, la gestion de cette fondation Kuhn.

— On annonce la mort (28 mars, à Darmstadt) de Lorenz Diefenbach, le savant linguiste et ethnologue. Né le 29 juillet 1806 à Ostheim, dans le grand duché de Hesse, Diefenbach avait suivi les cours de l'Université de Giessen; puis, après divers voyages, il avait vécu durant douze ans à Solms-Laubach, où il était à la fois pasteur et bibliothécaire. Etabli en 1845 à Offenbach et envoyé en 1848 par cette ville au *Vorparlament* de Francfort-sur-le-Mein, il devint deuxième bibliothécaire de Francfort (1865-1876); depuis six ans il s'était retiré à Darmstadt. Voici la liste de ses ouvrages : *Ueber die romanischen Schrifsprachen* (Giessen 1837); *Ueber Leben, Geschichte und Sprache* (Giessen, 1835); et *Ueber eine mittelhochdeutsche Bearbeitung der Sage von Barlaam und Josaphat* (Giessen, 1836); *Celtica* (trois volumes. Stuttgart, 1839-1842); *Origines Europeae* (Francfort, 1861); *Vergleichendes Wœrterbuch der gothischen Sprache* (2 vols. Francfort, 1846-1851) et *Vorschule der Vœlkerkunde und der Bildungsgeschichte* (Francfort, 1864). Citons encore sa *Pragmatische deutsche Sprachlehre* (Stuttgart, 1847; 2e édit. 1854); son *Mittellateinisch-hochdeutsch-bœhmisches Wœrterbuch* (Francfort, 1846); son *Glossarium latino-germanicum mediae et infimae aetatis* (Francfort, 1857), qui forme un supplément au grand ouvrage de Ducange; la suite de cette publication, *Novum glossarium latino-germanicum mediae et infimae aetatis* (Francfort, 1867), le *Hoch-und niederdeutsches Wœrterbuch* (en collaboration avec E. Wülcker; 4 vols. Francfort, 1874); une *Vœlkerkunde Osteuropas* (2 vols. Darmstadt, 1880). Diefenbach avait publié, en outre, un très grand nombre d'articles et d'études sur différents points de la politique et de la religion, spécialement sur ce qu'on nomme le *Deutschkatholizismus* et quelques œuvres d'imagination, nouvelles et romans.

— L'assemblée des philologues et pédagogues allemands, qui devait avoir lieu cette année à Dresde, ne sera tenue qu'en 1884, à cause de « difficultés insurmontables d'exécution ».

— M. Horstmann est depuis peu de temps *privat-docent* à l'Université de Berlin, M. E. Schrœder, à celle de Goettingue.

BELGIQUE. — M. Aug. Scheler a, tout récemment, publié, d'après le manuscrit unique de lord Ashburnham *li Regret Guillaume comte de Hainaut*, poème inédit du XIVe siècle, par Jehan de le Mote. (Louvain, Lefever, XVI, 220 p.) Ce poème, qui comprend 4581 vers, fut composé en 1339, à la demande de la reine d'Angleterre, fille de Guillaume I; c'est un songe dans lequel l'auteur, Jehan de le Mote, entend les doléances de trente dames, Débonnaireté, Humilité, Largesse, etc., qui pleurent la mort de Guillaume I. — M. Scheler a publié, presque en même temps, le *Glossaire philologique* de la *Geste de Liége* de Jehan des Preis, dit d'Outremeuse. (Bruxelles, Hayez, in-4°, 319 p.) Cette *Geste de Liége*, en six volumes dont quatre (I, II, III, et V) ont été édités par Ad. Borgnet, et les deux autres (IV et VI), par M. St. Bormans, comprend 53,000 vers.

— La commission royale d'histoire a voté l'insertion dans son Bulletin de la *Correspondance artistique du comte de Cobenzl*, recueillie par M. Alexandre Pinchart. Le premier fascicule de cette *Correspondance* renfermera les lettres de Cobenzl et de Winckelmann, de Dom Cassiodore de Monchaud (grand prieur de l'abbaye de

Saint-Amand), de Morel Disque (marchand de tableaux à Calais), d'Everlange de Witry (chanoine de Tournai). Cobenzl était un grand amateur d'œuvres d'art, et a, comme on sait, laissé de précieuses collections.

— Dans la séance du 31 mars de la *Société pour le progrès des études philologiques et historiques*, M. Motte a fait une lecture sur *le prêt à Sparte* et M. Fredericq une autre lecture sur *l'enseignement historique à l'Ecole pratique des hautes études à Paris*. Nous y reviendrons.

— La Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut met au concours, pour l'année 1883, vingt-quatre questions, parmi lesquelles nous relevons les suivantes : Histoire de la poésie française depuis 1830. — Biographie d'un homme remarquable par ses talents ou les services qu'il a rendus et appartenant au Hainaut. — Mémoire historique sur les grands baillis du Hainaut. — Histoire d'une des anciennes villes du pays, excepté Soignies, Peruwelz, Saint-Ghislain, Enghien, Beaumont, Fontaine-l'Evêque et Binche. — De la part à faire à l'étude des langues anciennes et à celle des langues modernes dans l'enseignement.

EGYPTE. — D'après les journaux, lord Dufferin aurait fait comprendre au gouvernement égyptien la nécessité de protéger par des lois spéciales les monuments archéologiques d'Egypte. Tous ces monuments seront, en conséquence, déclarés propriété nationale et protégés par des lois contre les empiétements du public et des touristes, et des peines sévères prononcées contre quiconque gâtera ou mutilera tombeaux, temples, mosquées, etc. Un corps de police, composé d'Européens, serait mis à la disposition de M. Maspero.

ESPAGNE. — Sous le titre *Aben-Pascualis Assila, Dictionarium biographicum* (t. I, 1re et 2e partie. Madrid, J. le Aojas. 1882, in-8°), M. F. Codera y Zaidin, professeur d'arabe à l'Université centrale de Madrid, a commencé la publication de cet ouvrage inédit, dont le manuscrit original est à la bibliothèque de l'Escurial et qui date de commencement du XIIIe siècle. L'ouvrage complet comprendra environ 1,400 biographies. Aben Pascual donne surtout des renseignements littéraires sur les personnages dont il s'occupe. Ses notices révèlent l'existence, jusqu'ici inconnue, d'un certain nombre d'écrivains arabes de l'Espagne.

— Les deux volumes que M. Césareo Fernandez Duro vient de publier sur l'histoire de la ville de Zamora (*Memorias historicas de la ciudad de Zamora*. Madrid, 1882, in-8°), renferment un des meilleurs travaux qu'on ait jusqu'ici consacrés à une cité espagnole. Ils ont été composés d'après les documents originaux. On sait, au reste, que Zamora occupe une grande place dans les annales de l'Espagne, et qu'un certain nombre de questions intéressantes se rattachent à l'histoire de cette ville; par exemple, la question de l'emplacement de Numance que plusieurs érudits ont fixé à Zamora, quoique les anciens historiens disent qu'il faut chercher sur la rive gauche du Duero, et non sur la rive droite, les ruines de l'héroïque cité.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 avril 1883.

M. Perrot communique une lettre de M. de la Blanchère, qui transmet le texte de deux inscriptions nouvelles, découvertes dans les ruines de Sidi Brahim, l'ancienne Gunugus ou Gunugi, entre Cherchell et Ténès. Les estampages de ces inscriptions ont été envoyés à M. de la Blanchère par M. de Chancel, administrateur de la com-

mune mixte de Gouraya. Toutes deux sont incomplètes. Voici la copie des parties conservées :

IMPERATORI
PIOFELICIAVG
MAXIMOSARM
CIAEPOTESTA...
CONSTANTIO
ORDO...
INSTANTEAC

OINVICTOPIOFE
OTICOMAXIMO
BVNICIAEPOTES
. . . .
MORDOSPLEN
RVMINSTANTE
IANOVP
ANIAE

M. Desjardins annonce qu'il a appris que l'inscription de Limisa, communiquée par lui à la dernière séance, n'était pas inédite. Elle a été publiée, il y a un an environ, dans le journal *Paris*. — M. Desjardins communique ensuite de la part de M. Tissot plusieurs inscriptions nouvelles d'Afrique :

1° Inscription trouvée à El Lehs, au sud-est d'Assuras (Zanfour) et au nord-ouest de Maktar, envoyée à M. Tissot par M. Poinssot :

IVNONI · LIVIAE · AVGVSTI · SACRVM
L · PASSIENO · RVFO · IMPERATORE
AFRICAM..........OBTINENTE
CN·CORNELIVS·CN·F·COR·RVFVS
ET·MARIA·C·F·GALLA·CN
CONSERVATI
VOTA·L·M·SOLVONT

Dans la lacune de la quatrième ligne, il faut probablement suppléer PROCONSVLE. L. Passienus Rufus était déjà connu. Il fut consul en l'an 4 avant notre ère et proconsul d'Afrique en l'an 3 de notre ère;

2° Inscription trouvée à Ksour Abd el Malek, au nord-est de Maktar, envoyée également par M. Poinssot :

OCIVITATISVZAPPAE
VG·SAC·D·D·P·P

Il faut compléter, au commencement de la première ligne, *geni*O, et, au commencement de la seconde, *a*VG. Ce texte donne le nom antique de Ksour Abd el Melek, *Uzappa*;

3° Inscription trouvée par M. Letaille, à Maktar. Ce curieux texte versifié est écrit en caractères de basse époque, difficiles à lire. Le déchiffrement a été fait par M. Tissot et complété par M. Delisle. Il reste encore quelques passages qui n'ont pu être lus :

Ex. vixi colendo
. . . . ferebat.
Et cum maturas segetes produxerat annus,
Demessor calami tunc ego primus eram.
Falcifera cum turma virum processerat arv...
Seu Cirtae nomados secitovis (?) arva petens,
Demessor cunctos anteibam primus in arvis,
Post tergus lincuens densa meum agmina [1].
Bis senas messes rabido sub sole totondi,
Ductor et ex opere postea factus eram.
Undecim et turmas messorum duximus annis
Et Numidae campos nostra manus secuit.
Hic labor et vita parvo contenta valere
Et dominum fecere domus et villa paratas,
Et nullis opibus indiget ipsa domus.
Et nostra vita fructus percepit honorum :
Inter conscriptos scribtus et ipse fui.
Ordinis in templo, delectus ab ordine, sedi,
Et de rusticulo censor et ipse fui.
Et genui et vidi juvenes crevisse nepotes.
Vitae pro meritis claros transevimus annos
Quos nullo lingua crimine lesit atrox.
Discite, mortales, sine crimine degere vitam.
Sic meruit, vixit qui sine fraude, mori.

Cette inscription, comme on le voit, raconte la vie d'un cultivateur, qui fut pendant douze ans ouvrier agricole, travaillant à la moisson, puis, pendant onze autre années, fut chargé de commander aux troupes de moissonneurs, devint ensuite

---

1. Il faut lire : *agmina densa meum*.

propriétaire, et enfin fut élu membre de la curie et quinquennal *(censor)* de sa cité. Le latin est médiocre et les fautes de quantité sont assez nombreuses.

M. Perrot commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Comparaison de l'Egypte et de la Chaldée*.

M. Bréal lit un mémoire intitulé : *De la force du mécanisme grammatical*. L'objet de cette étude est d'attirer l'attention sur la puissance de l'analogie, qui porte les hommes à traiter tous les mots, une fois entrés dans la langue, suivant des lois uniformes, et à leur donner, par suite, des formes grammaticales quelquefois contraires à leur étymologie et à leur signification premières. Il montre des exemples de ce phénomène dans la langue latine. Le mot *decemviri*, par exemple, semblait destiné par sa formation même à n'avoir pas de singulier, puisqu'il contient en lui-même un nom de nombre qui implique la pluralité; l'usage, néanmoins, a passé outre et a formé un singulier *decemvir*, qui, à le considérer étymologiquement, n'a aucun sens. Le mot *consules*, aussi n'a dû être d'abord employé qu'au pluriel; il signifie les magistrats qui siègent ensemble; le singulier *consul* n'offre par lui-même aucun sens et n'a pu être formé que par analogie. Le mot *felix* « heureux », est en latin un adjectif des trois genres; mais la terminaison *ix* indique qu'il a dû être d'abord uniquement féminin. Selon M. Bréal, ce mot doit être rapproché du grec θηλή, « mamelle », et a signifié à l'origine une bonne nourrice. Plus tard, le sens s'en est généralisé; il a pu alors se dire au masculin et au neutre aussi bien qu'au féminin. Enfin, c'est par un phénomène analogue que M. Bréal explique le latin *omnis* « tout », dont on n'a pas encore donné d'explication satisfaisante. Le pluriel *omnes* a dû, pense-t-il, naître avant le singulier et n'est d'autre chose qu'un doublet d'*homines*, « les hommes ». Lorsqu'on dit « les hommes » en général, c'est comme si on disait « tous les hommes »; ainsi le mot *omnes* est devenu peu à peu un adjectif signifiant « tous », et, cela fait, on lui a donné comme aux autres adjectifs un singulier, qui a signifié « tout ».

Ouvrages présentés : — par M. Egger : Choisy, *l'Arsenal du Pirée, d'après le devis original des travaux*; — par M. Adolphe Regnier : Adam (Lucien), *les Idiomes négro-aryens et maléo-aryens, essai d'hybridologie linguistique*; — par M. Delisle : 1° *Collection de documents inédits relatifs à la ville de Troyes et à la Champagne méridionale, publiés par la Société académique de l'Aube*, tomes I et II; 2° Delarc (l'abbé O.), *les Normands en Italie depuis les premières invasions jusqu'à l'avènement de saint Grégoire VII*; — 3° Marchegay, *Anecdotes galantes et tragiques du* XIV[e] *au* XVII[e] *siècle*; 4° Molinier (Emile), *Inventaire du trésor de l'église du Saint-Sépulcre de Paris* (extrait des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. IX); 5° Flammermont (Jules), *les Vols d'autographes et les Archives de la marine et des Colonies*; — par M. Desjardins : *Bulletin trimestriel des antiquités africaines*, fasc. 4; — par l'auteur : Heuzey (Léon), *Catalogue des figurines antiques de terre cuite du musée du Louvre*, tome I.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 11 avril.

M. Ulysse Robert donne lecture d'un mémoire de M. Clément Duvernoy sur les fouilles récemment entreprises à Mendeure.

M. l'abbé Bernard communique les résultats de ses recherches sur la statue de Bacchus trouvée dans la rue des Pavés Saint-Jacques.

M. Guillaume rend compte de sa visite aux Arènes de la rue Monge. Les fragments, peu nombreux, trouvés jusqu'ici, proviennent de tuiles en terre cuite et de poteries communes.

M. Guillaume entretient en outre la compagnie d'une excursion qu'il vient de faire au château de Fleury, près de Melun. On remarque dans ce château, dont les plans furent, dit-on, dressés par Pierre Lescot pour Cosme Clausse, ministre de Henri II, des peintures, malheureusement fort endommagées, se rattachant à l'Ecole de Fontainebleau. Un salon, dont la décoration a été changée à l'époque de Louis XVI, contient encore une cheminée du plus beau style Renaissance, avec les armoiries de Cosme Clausse.

M. de Montaiglon fait observer que les peintures décrites par M. Guillaume sont probablement, d'après l'opinion de M. Reiset, l'œuvre de Nicolas dell' Abbate.

Eugène Muntz.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 7 Mai — 1883

101. — **Die Umschreibung der Iranischen Sprachen und des Armenischen.** Von H. Hübschmann. In-8, 43 pp. Leipzig, 1882.

Le meilleur mode de transcription de l'alphabet avestique forme encore une des questions les plus controversées de la science éranienne. Les *Iranische Studien*, de M. Hübschmann, publiées il y a quatre ans, avaient opéré toute une révolution dans les idées à cet égard et produit un moment, semblait-il, l'accord des opinions. Mais Bezzenberger éleva de justes objections contre ce système, tandis que Bartholomœ y adhérait complètement, dans ses *Gâϑâs*.

L'an passé, Pischel présenta tout un nouveau système (v. Bezzenberger's *Beiträge*, 1881 n° 1) auquel Bartholomœ se rangea en principe (v. *Arische Forschungen*). Dans l'intervalle, j'avais aussi présenté quelques observations et suggéré un mode de transcription dont le mérite était de se trouver à la portée de tous les écrivains et imprimeurs, tout en évitant la moindre inexactitude. (*Etudes éraniennes* et *Bezzenberger's Beiträge*). Dans la brochure qui fait l'objet de cet article, H. reprend la question *ab ovo*, exposant toute une nouvelle théorie. Il ne s'arrête plus au seul alphabet avestique, mais il étend la discussion aux alphabets vieux-persans, kurdes, néo-persans, afghans, ossètes, baluci et galca, puis à l'arménien.

Les deux premiers et le dernier forment seuls, du reste, la matière d'une discussion de quelque importance. Tout ce qui concerne l'alphabet de l'Avesta est principalement dirigé contre Pischel, bien que H. décoche, par ci par là, quelques traits contre ceux qui sont intervenus dans le débat ; contre les uns, par une simple expression de dédain ; contre d'autres, par un jugement de condamnation formelle, mais sans *considérants*. Il serait superflu de suivre, dans tous leurs détails, les critiques et les arguments de M. H., d'autant plus qu'après avoir différencié tous les caractères que l'on trouve dans les manuscrits perses d'origine diverse, l'auteur les ramène au nombre reçu dans les deux éditions européennes de MM. Westergaard et Spiegel. M. H. rejette, avec raison, les caractères paléo-germaniques employés par Pischel pour re-

présenter les consonnes dites spirantes; les *i* et *u*, avec le signe ᴗ souscrit, pour figurer les demi-voyelles ainsi que les nasales de forme nouvelle inventée par le savant professeur de Kiel. Mais il maintient l'*a* surmonté d'un *o* (*å*) pour transcrire *āo* (Justi) le point souscrit sous *e* pour *è*, *ê* et sous *s* pour *s* et *sh*. En outre, il tient à conserver les lettres grecques θ, δ, γ, pour *th, dh, gh* ; enfin il substitue *x* à *kh* et *q* (pour sv, hv) et *h* à *q* devant *y* (Ex., *hyat*). Le seul trait qu'il garde de Pischel est un *a* avec un crochet par dessous pour transcrire *ã*.

La plupart des signes admis par H. me paraissent très convenables. (Il me serait, du reste, difficile de les qualifier autrement, puisqu'ils sont semblables à ceux que j'avais proposés; la seule différence est que je substituais le ' au ᵛ, après *s, c, j*, pour que ces caractères fussent à la portée de tout le monde.) A la dentale finale *t*, H. place le point pardessus; cela est sans aucune importance. Quant aux autres caractères, il y a des raisons sérieuses de ne point les admettre. J'avais formulé ces objections, jugées très sérieuses par plus d'un spécialiste, et demandé à M. H. de les réfuter. La polémique du savant éraniste a des traits inattendus; il reconnaît que mes observations adressées à Pischel sont certainement justes; pour le reste, qui le concerne, il se borne à ce seul mot, « c'est manqué » (*verfehlt*). Voilà toute sa réponse. Je regrette de le voir esquiver ainsi le débat.

On conviendra que cela n'est pas sérieux. Les signes que je ne puis adopter ont le double inconvénient d'être généralement introuvables ou de mêler ensemble deux et plusieurs genres d'écriture, et, en outre, de rendre mal les sons correspondants. å, surmonté d'un *o*, figure une seule articulation vocale, tandis qu'il représente une vraie diphthongue, comme le prouvent et le caractère zend, composé de deux signes distincts, et les lois de la rythmique qui exigent parfois d'étendre ce son en deux syllabes; — *āo*, au contraire, est d'une exactitude parfaite. *e* (avec point souscrit), tout comme *s*, a ceci de vicieux, que le point est la marque ordinaire et caractéristique des cérébrolinguales.

a avec crochet souscrit figure mal une nasale; *ã* vaut infiniment mieux; c'est un signe consacré par le temps et qui correspond à ñ, comme le caractère avestique de l'un avec celui de l'autre. θ, δ, γ, produisent un disparate inutile et rendent très mal *kh, dh, gh*. — X pour *kh* est encore moins convenable. — Pourquoi ne pas se contenter de signes tels que ceux-ci : k', g', t', d', ou k' etc., qui indiquent parfaitement l'origine, la nature du son et ses modifications et qui ont, de plus, l'avantage d'être accessibles à tout le monde.

Enfin *q* devant *y* ne peut être confondu avec *h*, puisque l'avesta a pour cette voix un signe particulier. Je reconnais ici bien volontiers qu'il doit être différent de celui qui figure *hv*.

D'autre part, on ne peut qu'approuver M. H. d'avoir rejeté certains caractères d'un emploi impossible. Comment, par exemple, enseigner sans faire sourire que *k'* figure *tch* et *g'*, *dj* ?

Il n'y aurait rien de si simple, me paraît-il, que d'introduire et d'assurer l'uniformité, avec l'exactitude. Ce serait en formant l'alphabet avestique de la manière suivante : *a*, ā, *i*, ī, *u*, ū, *ĕ*, ē, *e*, ė (ou *æ*, *ä*), *o*, *ó* (ce n'est point une longue), *ŵ*, ā, *γ*, *v*, *ĕr*, *ṅ'*, *ṅ*, *ń'*, (av. *i*, *y*), *ñ*, *k*, *k'*, *g*, *g'*, *c'*, *j'*, *t*, *t'*, *d*, *d'*, ṭ, *n*, *p*, *f*, *b*, *m*, *w*, *r*, *s*, *s'*, *s''* (ou *sh*), *h*ʳ; *h'*, *hm*, ou d'une façon analogue ?

J'aurai peu de choses à dire des autres alphabets.

En ce qui concerne le vieux persan, il me semble plus convenable de ne pas mêler deux systèmes, celui de la prononciation et celui des caractères cunéiformes. Il est peu sûr de suivre une prononciation, en réalité inconnue, et d'ailleurs ce que l'on transcrit, c'est l'alphabet, c'est le texte et non ce qu'on imagine relativement aux sons de la langue. En transcrivant ainsi, l'on perd toute idée de l'original. — θ, isolé dans un alphabet à forme toute latine, de même que γ en néo-persan, ne se conçoit guère. X y rend aussi mal le son de la lettre que dans l'avestique.

La discussion relative à l'alphabet arménien est principalement menée contre Fr. Müller et P. de la Garde. Le schema proposé par M. H. est évidemment supérieur à celui que La Garde avait formé de lettres latines, grecques, hébraïques et germaniques (v. *Armenische studien initio*). Notre auteur a certainement raison en plus d'un point ; ainsi les letrres 9e, 35e et 36e, ne sont pas des aspirées pures ; les signes *k'*, *t'*, *h'*, valent mieux que *kh*, *th*, *ph*. — La lettre 27e est bien j' (*dj*).

Ce que l'auteur dit contre l'accumulation des consonnes n'est pas moins juste (p. 37). On regrette seulement de retrouver encore ici le signe *x* et λ qui ne donne pas une idée juste du son représenté.

En résumé, tout en regrettant certains procédés de M. Hüsbschmann, je dois constater que son nouveau mode de transcription marque un progrès réel ; s'il consentait à abandonner ces caractères x, θ, δ, γ, λ, ā, ẹ, peu exacts et sans avantage d'aucune sorte, on arriverait aisément à un alphabet satisfaisant pour tout le monde et assurant l'uniformité complète de la transcription. Notons surtout qu'il s'agit non point de rendre une prononciation que l'on ne connaîtra jamais, mais de transcrire des lettres.

J'insiste sur ce point parce que la question est à l'étude et sera probablement résolue au congrès de Leyde et qu'il importe de ne point y apporter une solution inadmissible ou inapplicable pour beaucoup.

C. DE HARLEZ.

102.— Cornelii Nepotis vitae excellentium imperatorum. Κορνηλιου Νεπωτος βιοι εκδοθεντες υπο Σ. Κ. Σακελλαροπουλου. Εν Αθηναις εκ των καταστηματων Ανδρεου Κορομηλα, 1882, ς'-85 p. pet. in-8.

On a plaisir à voir paraître à Athènes une bonne édition classique d'un texte latin, faite par un savant qui est au courant des travaux alle-

mands, néerlandais, français, qui tient grand compte de l'œuvre d'autrui et n'en conserve pas moins un jugement indépendant et personnel, et enfin, ce qui ne gâte rien, qui explique clairement dans sa préface quelle méthode il a cru convenable de suivre.

M. Sakellaropoulo a pris pour base de son texte l'édition stéréotype de Halm. Il y a introduit de nombreuses modifications, empruntées pour la plupart à M. Cobet ou à Pluygers, quelques-unes fondées sur des conjectures personnelles [1]. Pour faciliter à ses petits compatriotes la lecture de Cornélius, il rajeunit sur certains points et classicise l'orthographe; il remplace les chiffres par des nombres écrits en toutes lettres. Cela est judicieux, mais l'éditeur est peut-être allé un peu trop loin. Ce n'est pas altérer le texte que d'écrire *lacrima* au lieu de *lacruma*, mais c'est y porter une légère atteinte que d'écrire *deorum* pour *deum*, ou *Themistoclis* pour *Themistocli*. Il est vrai que, le plan de l'édition ne comportant aucune espèce de notes, M. Sakellaropoulo était presque forcé d'effacer les difficultés qu'il ne pouvait expliquer aux commençants.

Le savant éditeur annonce l'intention de publier plus tard une grande édition de Cornélius Népos.

Louis HAVET.

---

103. — **Giovanni Boccaccio, sua vita e sue opere** del dottore Marco Landau, traduzione di Camillo ANTONA-TRAVERSI approvata e ampliata dall aggiuntovi prefazione e osservazioni critiche del traduttore, l'intiera bibliografia delle opere e delle lettere del Boccaccio non che altri documenti e una larga esposizione dei più recenti lavori boccacceschi. In Napoli. Dalla stamperia del Vaglio, 1882, pr. 15 lire.

M. C. Antona-Traversi n'est pas un inconnu pour les lecteurs de la *Revue critique*; j'ai parlé ici, l'année dernière (nº 20, p. 386), d'un mémoire du sagace critique sur le lieu de naissance de Boccace; c'est une œuvre d'une tout autre importance que j'ai à annoncer aujourd'hui; M. A.-T., qui depuis longtemps s'occupe de l'étude de toutes les questions qui se rapportent à la vie de Boccace, qui a consacré au fondateur de la prose italienne nombre d'articles dans divers recueils périodiques, voulant faire encore mieux connaître le grand écrivain à ses compatriotes, a entrepris de traduire à leur usage la biographie qu'en a donnée, il y a six ans, M. M. Landau. Si M. A.-T. s'était borné à faire passer dans sa langue natale l'œuvre de l'historien allemand, j'aurais tout au plus à dire que sa traduction est faite avec exactitude et talent; mais ce n'est pas une traduction ordinaire que nous avons ici; comme l'indique

---

1. Ces conjectures sont modérées et raisonnables. — XIII, 3, 1 M. Sakellaropoulo déplace *Macedo* pour le joindre à *Philippus*, ses devanciers éliminent *Macedo* comme une glose; il me semble que *Macedo* ne peut être une glose, mais un mot qui en appelait une, et que, par conséquent, c'est *Philippus* qu'il faut rayer.

le sous-titre de son livre, M. A.-T. a joint au texte qu'il traduisait des observations critiques, des documents divers et un résumé complet des travaux les plus récents publiés sur Boccace.

Je ne puis parler de la préface, pas plus que de la première partie de l'ouvrage de M. A.-T., je n'ai reçu et n'en connais que la seconde partie ou livraison, laquelle comprend, avec les notes qui y sont jointes, la traduction des chapitres VIII, IX et X, c'est-à-dire un peu moins du quart, de la biographie allemande, puisque celle-ci renferme treize chapitres. Mais si je ne puis l'étudier ici dans son entier, il m'est possible du moins de faire connaître l'esprit et la nature de ce travail vraiment immense. On s'en fera une idée quand on saura que, sur les 493 pages de cette seconde livraison ou partie, 63 seulement sont consacrées à la traduction des trois chapitres de M. Landau et que les 430 autres sont remplies par les observations de M. Antona-Traversi. On est surpris, tout d'abord, par cette disproportion entre le texte et son commentaire; mais les additions à l'œuvre principale ne sont pas de simples critiques ou des observations de détail; à propos de chaque question, le savant traducteur expose quel en est l'état actuel; il la suit et la montre dans ses développements et dans ses phases diverses, et il nous donne en même temps de longs extraits des ouvrages où elle a déjà été traitée; c'est ainsi que Baldelli, Bottari, Carducci, Foscolo, Fracasseti, Hortis, Kœrting, Manni, de Sanctis, Tiraboschi, Zumbini, bien d'autres encore passent successivement sous nos yeux. On trouvera peut-être que quelques-unes de ces citations sont un peu longues, surtout quand elles sont tirées d'ouvrages aussi connus et aussi répandus que l'*Histoire de la littérature italienne* de M. de Sanctis, mais lorsqu'elles sont empruntées à des travaux rares ou peu accessibles, on les accueillera avec joie et reconnaissance, et il est certain que, grâce à cette richesse d'informations et à cette abondance de renseignements, l'ouvrage de M. A.-T. offre une véritable encyclopédie *boccacique*, où se trouve condensé, analysé ou du moins indiqué tout ce qui a été écrit de quelque importance sur le grand écrivain italien du XIVe siècle Il me serait impossible, on le comprend, et je n'en ai point l'intention, de passer en revue toutes les additions faites par son traducteur à l'œuvre primitive de M. Landau; je me bornerai, pour faire connaître sa méthode, à indiquer quelques-unes des questions abordées ou reprises par M. Antona-Traversi.

Le chapitre VIII de la biographie de M. Landau traite « du Décaméron et de sa destinée »; une première question se présente tout d'abord à propos du célèbre recueil, celle de savoir qui Boccace a pris pour modèle, s'il s'est proposé un modèle, dans la description de la peste de Florence; M. A.-T. l'avait déjà examinée et traitée dans le *Propugnatore*, XVI, 2, 3; il conclut aujourd'hui, comme la première fois, que Boccace a imité Lucrèce, lequel, on le sait, a le plus souvent suivi textuellement Thucydide. Quant à la comparaison de Boccace avec ses précurseurs et avec les auteurs antérieurs ou postérieurs qui ont traité les mêmes su-

jets que lui, on l'a faite bien des fois depuis depuis deux cents ans; trop rabaissé par la critique française du siècle dernier, Boccace a été de nos jours peut-être mis trop au-dessus des auteurs de fableaux par MM. A. Bartoli, Kœrting, Landau (en particulier dans les *Quellen des Decameron*), de Sanctis, etc. M. A.-T. partage leur manière de voir, et il cite à l'appui de sa thèse l'opinion de M. Villemain sur la question; il a raison, sans doute, mais on peut se demander si notre grand critique n'a point été trop sévère pour nos vieux conteurs. J'accorde que Boccace les surpasse dans l'art de la composition; mais peut-on dire, avec M. Villemain, que « les fableaux n'étaient que des traditions bourgeoises écrites par le premier venu. » D'ailleurs, la question n'est pas toute là, et il s'agit bien plus, il me semble, de savoir quelle est l'origine véritable des différentes nouvelles du *Décameron*, comment elles sont arrivées jusqu'à Boccace et quelles transformations elles ont subies dans leur marche, que de porter un jugement *à priori* sur la valeur littéraire comparative de ces récits dans Boccace, ses précurseurs ou ses imitateurs. Mais, quoiqu'il en soit de l'opinion de MM. Carducci, Bottari, de Sanctis, Kœrting, etc., sur le *Décameron*, M. A.-T. met le lecteur à même de se prononcer lui-même entre eux, en nous faisant connaître leurs appréciations diverses. Il y a plaisir et profit, malgré la longueur parfois des citations, à les comparer avec lui et à les opposer les uns aux autres. On ne lira pas avec moins de curiosité les notes dans lesquelles il a cherché à éclaircir l'historique des diverses éditions du *Décameron*, en particulier de celle dite *dei Deputati*.

Le sujet traité dans le chapitre IX de M. Landau « l'activité politique » de Boccace, était déjà d'un grand intérêt; les soixante pages de commentaires qu'y a ajoutées M. A.-T. le rendent encore plus digne de fixer l'attention. Une première question à résoudre était celle de savoir quelle est la date de la première ambassade de Boccace; Tiraboschi, Baldelli, Hortis surtout, ainsi que Landau et Kœrting l'ont successivement posée et examinée; M. A.-T., après avoir discuté leurs diverses opinions, se range à celle d'Hortis; avec ce critique, il croit qu'on ne saurait rien affirmer sur ce point, sinon que, le 11 novembre 1350, Boccace put dire de lui : « Olim ambaxiator transmissus ad partes Romandiolæ. » L'ambassade de Boccace auprès de Pétrarque ne donne lieu à aucune de ces difficultés, M. A.-T. n'en a pas moins tenu à nous faire connaître tout au long ce qu'en ont dit en particulier Tiraboschi, Baldelli, Domenico Rossetti. De nombreux extraits de ces divers biographes sont également destinés à mettre en lumière les dernières missions de Boccace, surtout celle qu'il remplit auprès de Louis, marquis de Brandebourg, fils aîné de l'empereur Louis de Bavière. Quant aux opinions politiques de l'auteur du *Décameron* et, entre autres, à ses sentiments à l'égard de l'empereur Charles IV, M. A.-T. a cherché dans les églogues du poète, ce monument si précieux pour l'histoire de sa pensée et de sa vie, à en trouver la nature et la raison, et je ne doute pas qu'on lise avec

un vif intérêt les rapprochements qu'il a faits à ce sujet, pp. 753-768.

Le x^e chapitre de M. Landau consacré à « l'activité scientifique » de Boccace, est un des plus importants de la biographie du grand écrivain ; l'analyse et l'étude du *Corbaccio*, de la *Vie de Dante* et des *Eglogues* qui le remplissent suffisent pour expliquer cette importance ; aussi on ne doit pas être trop surpris que M. A.-T. ait ajouté 185 pages de commentaires et de notes aux 13 pages du texte seulement qu'il traduisait. Une même question se pose pour les trois ouvrages dont je viens de donner les titres : à quelle époque ont-ils été composés. C'est à cet examen que se rapportent surtout les savantes observations de M. Antona-Traversi. On comprend sans peine le soin qu'il a mis à bien fixer et établir la chronologie et la genèse des églogues, source de renseignements si précieux pour la connaissance de la vie de Boccace ; il n'est point d'ailleurs de sujet sur lequel les avis soient plus partagés. M. Landau, par exemple, a admis qu'elles avaient été composées entre les années 1350 et 1360, M. Ruberto, un élève du professeur Zumbini, comme M. A.-T., pense qu'elles ne le furent pas probablement avant 1361, 1362, etc. tandis que M. Kœrting y voit une œuvre de la jeunesse de Boccace ; M. A.-T. n'a pas eu de peine à montrer ce qu'il y avait d'erroné dans cette chronologie trop absolue ; pour lui, il répartit les églogues sur un espace de temps bien autrement considérable ; ainsi il n'hésite pas à reporter les deux premières, sinon jusqu'en 1330 et 1334, au moins jusqu'en 1341 et 1345. Je ne puis exposer ici les raisons très fortes par lesquelles M. A.-T. justifie sa manière de voir, mais elles me paraissent irréfutables dans leur ensemble. Quant aux églogues 3, 4, 5 et 6, comme elles se rapportent aux événements arrivés dans le Napolitain de 1345 à 1348, c'est à cette époque aussi que M. A.-T., avec grand'raison, en place la composition. Pour la 8^e qui a trait aux rapports de Boccace avec Acciajuoli, dont il eut à se plaindre au commencement de 1362, elle n'a pu être écrite que postérieurement à cette date. Les églogues 7, 9 et 10 paraissent rouler sur les événements arrivés pendant l'expédition de l'empereur Charles IV dans la Péninsule ; elles doivent donc probablement se placer entre les années 1354 et 1359, c'est-à-dire dans la seconde moitié de la vie de Boccace. Quant aux églogues 11, 13 et 14, elles n'ont pu être écrites qu'après 1362, puisque quelques-uns des événements auxquels elles se rapportent, par exemple la mort de la fille de Boccace, sont postérieurs à cette date. La 14^e semble même devoir être l'œuvre de ses dernières années, peut-être a-t-elle été composée en 1368, à l'époque de la visite de Boccace à Pétrarque et de son voyage à Venise. Ce serait aussi, d'après M. A.-T., après ce voyage qu'aurait été écrite la 12^e églogue. Pour les deux dernières églogues, M. A.-T. croit que la 15^e a été composée peu après le 29 mai 1361 ou le 28 mai 1362, et la 16^e, destinée à accompagner l'envoi du recueil entier à Donato degli Albanzani, n'a pu évi-

demment être écrite avant 1366, si cette date est bien celle de la 14e églogue.

Ce résumé bien incomplet des résultats auxquels est arrivé M. A.-T. peut donner une idée du travail ingénieux auquel il s'est livré, pp. 881-928, pour fixer la date des seize églogues de Boccace; les questions si diverses qui se rattachent à la *Vie de Dante* et surtout à la composition du *Corbaccio* ont été passées en revue par lui avec le même soin, la même compétence, la même richesse d'informations. Si, au premier abord, ses notes paraissent un peu longues, comme je l'ai déjà remarqué, on y trouve tant à apprendre qu'on lui pardonne bientôt cette longueur; mais on ne peut s'empêcher, en présence de tant de recherches, de se demander comment il se fait que M. Antona-Traversi, si au courant de tous les problèmes qui se rattachent à la vie de Boccace, si versé dans l'histoire de l'époque où il a vécu, se soit borné au rôle modeste de traducteur et n'ait pas été tenté de nous donner, quand il était si bien préparé pour le tenter, au lieu de la traduction d'une biographie étrangère, une biographie faite par lui-même à l'aide des nombreux matériaux qu'il a réunis et des documents qu'il possède.

C. J.

---

104. — **Sleidans Briefwechsel, herausgegeben von Hermann Baumgarten,** Prof. an der Universitaet Strassburg. Strassb., Trübner, 1881, XXXI, 335 p. 8°.

Il y a trois ans déjà, M. Baumgarten publiait un premier opuscule sur la vie et les lettres de Sleidan, l'historien de la Réforme. Il voulait mettre le public érudit au courant des documents qu'il avait pu réunir déjà sur l'existence d'un homme presque aussi peu connu que ses écrits étaient célèbres, et stimuler ainsi son zèle pour la découverte de pièces se rapportant à l'auteur des *Commentaires*. Sous ce rapport, M. B. n'a point eu tout le succès que son zèle méritait, à coup sûr. Il a consulté lui-même ou fait consulter pour lui *soixante* bibliothèques, où des motifs sérieux et raisonnés lui permettaient d'espérer qu'on trouverait des lettres de Sleidan, des lettres à lui écrites, ou des renseignements contemporains sur sa personne. La totalité du butin d'une exploration presque triennal se monte à *cent quatre-vingt-deux* pièces seulement. C'est là tout ce qui nous représente aujourd'hui la correspondance d'un des savants les plus estimés, d'un des diplomates les plus appréciés de son temps, dont la vie tout entière s'est passée, pour ainsi dire, la plume à la main.

Après avoir attendu si longtemps et si minutieusement cherché partout, M. B. ne pouvait guère espérer que du hasard un supplément de matériaux tant soit peu considérable. Il s'est donc décidé à mettre sous presse ce qu'il a pu réunir des lettres de Sleidan, en les accompagnant

78. — **Der Krieg von 1278 und die Schlacht bei Dürnkrut, eine kritische Untersuchung** von Arnold Busson. Wien, Carl Gerold's Shon, 1880, 145 p. 8°.

M. Busson, le jeune professeur d'histoire à l'Université d'Innsbruck, auquel nous devons déjà de si nombreux mémoires sur l'histoire d'Allemagne au moyen-âge, a voulu retracer ici, d'une manière critique, la célèbre campagne de 1278, par laquelle Rodolphe de Habsbourg fonda la puissance territoriale de sa maison. C'est un sujet d'un intérêt capital pour l'histoire d'Autriche et l'on comprend qu'il ait été souvent traité de nos jours, d'autant plus que les sources fournissent matière à des appréciations et à des interprétations très diverses. Après Kopp, Lichnowsky, Janko, Dudik, et plusieurs autres, c'est surtout M. Lorenz, l'auteur de l'*Histoire d'Allemagne au* XIII^e^ *et au* XIV^e^ *siècle*, et le général G. Koch, qui, dans la *Revue historique* de Sybel (VI, 380) et dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte* (XIX, p. 307), ont étudié, avec le plus de détails techniques, et en serrant les textes, l'historique de cette campagne et de la bataille qui y mit fin. C'est tout naturellement aussi contre leur manière de voir que se tourne le savant dont nous annonçons ici l'ouvrage, chaque fois qu'il diffère d'avis, ce qui se présente assez souvent.

Le dissentiment éclate dès le début. D'ordinaire on représente Rodolphe de Habsbourg comme pris à l'improviste par le soulèvement d'Ottocar ; M. B., au contraire, déclare que le roi d'Allemagne a préparé fort habilement et de longue main, ses forces à la lutte et que c'est le roi de Bohême, au contraire, qui fut surpris et se montra hésitant, indécis, malhabile, pendant toute la durée de la lutte. La majeure partie du récit de M. B. s'occupe de la description de la bataille de Dürnkrüt, livrée le 26 août 1278, et qui mit fin à la royauté comme à l'existence d'Ottocar. On s'est arrêté maintenant d'une façon définitive au nom de cette localité, comme celle qui se trouve le plus près aujourd'hui de la partie du *Marchfeld* où la rencontre décisive eut lieu. C'est donc un nom de bataille à mettre dorénavant dans les manuels d'histoire. Une série d'appendices clôt le volume. Nous signalerons le dixième, qui cherche à établir que le roi de Bohême ne succomba pas pendant la lutte, comme le veut Lorenz, mais fut assassiné pendant sa fuite ; le quatrième, qui donne la chronologie minutieuse des événements qui précédèrent la bataille ; et surtout le septième, le plus étendu de tous, car il n'occupe pas moins d'une quarantaine de pages. M. Busson y examine la valeur historique des *Annales* et de la *Chronique de Colmar*, et de quelques autres chroniques contemporaines importantes. Au point de vue de l'étude des sources, c'est là le morceau capital du volume.

R.

---

79. — **Lettres inédites du roi Henri IV au chancelier de Bellièvre,** du 16 mars au 28 octobre 1604, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par Eugène HALPHEN. Paris, Jouaust et Champion. 1883. In-8. 105 p. 6 francs.

Cette nouvelle publication de M. Halphen renferme soixante-huit lettres de Henri IV au chancelier de Bellièvre. Parmi ces lettres, les unes ont rapport à des questions d'histoire générale et confirment ou complètent ce qu'on sait de la trahison de Lhote; de la séquestration du capucin Duval; de l'interdiction du commerce avec les Espagnols, contre lesquels, dit Henri IV, « il est necessaire de nous roidir en cette occasion, car plus ils seront incommodés, ils se rangeront plus tôt à la raison qui est ce à quoi j'aspire » (p. 26); de l'exécution de l'édit de Nantes, « mon édit, écrit le roi, que je veux être inviolablement gardé et observé » (p. 14). Les autres lettres, de moins grande importance, sont de courts billets où le roi, cédant à des sollicitations privées, indique au chancelier les décisions qui lui plairaient, et les personnes qu'il faut « favoriser, autant que l'ordre de la justice le pourra permettre » (p. 6). Henri IV intervient donc dans l'exercice de la justice par des volontés formelles et absolues, sous leur forme courtoise; il prévient les jugements de la magistrature; il demande, de son chef et parfois au mépris de tout droit, des « évocations », des « annulations de poursuites », des « surséances », et même des « nullités de saisies régulières ». Toufois le monarque, dit M. H. (p. 4) fait fléchir ordinairement les lois dans le sens de l'équité; il cherche à indemniser celui qu'il condamne; il secourt les victimes de la procédure et de la maladie; soldat et batailleur, il excuse les duellistes, en dépit même de ses ordonnances, et penche pour celui qui a été provoqué. Cependant, ajoute M. H., le « naturel avaricieux » de Henri IV reparaît toujours; et, en effet, le roi s'empresse de confisquer entièrement ou en partie les biens des coupables; il ne secourt la Provence éprouvée par la disette qu'après s'être assuré que son épargne ne pâtira pas; il réclame avec une vive insistance les bagues et les joyaux de sa défunte sœur, la duchesse de Bar.

Les lettres que publie M. H., nous font admirer, une fois de plus, l'incroyable activité du Béarnais; il trouve le temps de s'occuper des affaires particulières de ses sujets et des détails de leurs procès. Il fait grâce à une prisonnière; il décide l'examen d'une requête adressée par un « pauvre homme quasi mendiant » (p. 23), dont le procès est depuis vingt années en cour de parlement; il donne à un capitaine d'Agénois, qui porte le nom expressif de Pinceguerre, une pension de 300 livres (ce pauvre gentilhomme, dit le roi, a perdu les deux yeux en me faisant service au lieu où je lui avais commandé d'aller, p. 34); il soustrait une affaire à la connaissance du parlement, pour « retrancher le scandale que trainerait après soi telle procédure... et de peur de rendre l'affaire de plus mauvaise odeur et d'aigrir les parties qui ne sont déjà que trop ulcérées les unes contre les autres, au lieu de les adoucir » (p. 31).

M. H. a dressé une *Table* fort utile où il analyse et résume toutes les lettres que contient son recueil (pp. 97-105). Il y a encore dans les archives publiques et privées de nombreuses lettres inédites de Henri IV, gardées, comme dit l'éditeur, par de trop vigilants cerbères, qui, sans motifs appréciables, s'opposent aux recherches ou à la publication. Mais il faut espérer, avec M. Halphen, que « les travailleurs triompheront de ces injustes et fâcheuses difficultés, et que notre siècle verra le recueil complet des lettres de ce grand et sage roi. »

A. C.

---

80. — **Die Lehre vom franzœsischen Verb auf Grundlage der historischen Grammatik,** von Dr Hermann Breymann, München und Leipzig, Oldenbourg, 1882, in-8, VIII-132 pages.

Cette publication se divise en deux parties, l'une de discussion théorique, l'autre d'exposition dogmatique. Dans la première, l'auteur discute les diverses méthodes employées dans les écoles d'Allemagne pour l'enseignement des langues modernes ; nous n'avons point à entrer dans le détail de cette polémique ; dans l'autre partie, il expose, d'après les principes par lui posés, une nouvelle théorie de la conjugaison française, fondée sur le développement historique de la langue. Cette théorie est juste dans ses grandes lignes, exacte dans le détail ; elle montre bien comment la conjugaison française n'est autre chose qu'un compromis entre les lois de la phonétique, transformant les formes correspondantes de la conjugaison latine, et les lois de l'analogie ramenant à la simplicité les formes variées que le jeu des lois de la phonétique a fait sortir des types latins. Son exposition toutefois, sans subir d'atteintes graves, comporterait des simplifications et des réductions. Nous croyons que l'expérience de l'enseignement fera toucher du doigt bien des complications inutiles. Tel quel, c'est un travail méritoire.

A. Darmesteter.

---

81. — **Manuel de langue danoise** (dano-norvégienne) à l'usage des étrangers, par S. Broberg. Copenhague, André-Fréd. Hœst et fils, éditeurs (Paris, K. Nilsson), 1882. In-8, XXIII p. 276.

Ce manuel se compose de trois parties distinctes : 1° « la prononciation, » 1-90 ; « la grammaire en action, » 90-169 ; 3° « les mots considérés isolément, » c'est-à-dire « la flexion », 169-276. On le voit, l'auteur a accordé un soin tout particulier à la prononciation ; les difficultés que présente pour les étrangers celle du danois expliquent suffisamment les développements qu'il lui a donnés et l'on doit reconnaître qu'il l'a étudiée sous toutes ses faces et fait les efforts les plus louables pour en

rendre la connaissance plus aisée et plus rapide ; je n'ose pas dire que toutes les règles ou définitions qu'il propose sont toutes également simples ou claires [1], ni qu'elles puissent suffire à apprendre sans maître à prononcer correctement une langue aussi riche en sons que le danois et dont les lettres sont susceptibles de prendre tant de valeurs différentes ; mais ces règles pourront servir grandement à y arriver, et les nombreux exemples donnés par M. S. Broberg, le rapprochement qu'il y a eu l'heureuse idée de faire entre les mots danois et étrangers homophones ou qui riment ensemble, l'emploi non moins heureux de signes ingénieux pour représenter les divers sons des lettres danoises, seront d'un grand secours pour cette étude si délicate et si compliquée.

J'ai peu de choses à dire de la « grammaire en action » ; elle se subdivise en deux parties, la construction et les éléments de la phrase, puis le « rapport entre les propositions ; » c'est, on le voit, un cours de syntaxe pratique et d'exercices de traduction. M. S. B. a-t-il eu raison de mettre ces exercices avant l'étude de la flexion ? En suivant cette marche, il a voulu évidemment donner le pas à l'usage sur la théorie ; mais, sans nier le rôle considérable de l'usage dans l'étude des langues, j'incline à croire qu'il y aurait eu avantage à suivre l'ordre inverse et à faire précéder les exercices pratiques de l'exposé détaillé de la flexion. S'il eût procédé ainsi, M. S. B. n'aurait pas cru sans doute pouvoir se borner, comme il l'a fait trop souvent dans la troisième partie de son manuel, à l'indication sommaire des cas ou des désinences personnelles ; il les aurait mises plus complètement en évidence et son livre n'aurait pu qu'y gagner en clarté.

Ce manque de netteté dans l'exposition est un premier reproche qu'on peut faire parfois à M. S. B. ; un autre reproche, non moins grave et plus général, qu'il faut lui adresser, c'est d'avoir trop dédaigné les préceptes de la grammaire historique ; les règles qu'il donne sont trop exclusivement pratiques, il s'est trop rarement aussi préoccupé de l'exactitude scientifique. N'est-il pas surprenant, par exemple, de voir, p. 267, *en* (un) donné comme le régime de *man* (on) ? Ces erreurs voulues viennent sans doute d'un désir de simplifier ; mais je ne puis en saisir l'utilité et, pour ma part, j'aimerais mieux une plus grande rigueur scientifique, que ces règles commodes en apparence, mais factices.

Toutefois je ne voudrais pas trop insister sur ce qui n'est après tout qu'une erreur de méthode et, étant admis que M. S. B. n'a voulu faire qu'un manuel pratique, j'ai hâte de reconnaître le soin qu'il a apporté pour le rendre aussi complet que possible et pour y donner, par des exemples nombreux et concluants [2], la solution de toutes les difficultés

---

1. Telle est, par exemple, p. 24, cette définition : « Le *g* doux, en danois, est un *g* ou *k* écrasé et passé au laminoir entre la langue et le palais. » Il est heureux que M. S. B. ait ajouté en note « à peu près comme *g* dans le mot allemand *Kœnig,* » sans cela on eût été embarrassé de savoir ce qu'il voulait dire au juste.

2. On pourrait souhaiter cependant que ces exemples eussent parfois moins de

de détention à l'abbaye de Fontevrault. La brochure de M. Pavie témoigne de beaucoup d'érudition; l'auteur a consulté une foule de documents manuscrits et imprimés; il écrit avec vivacité, parfois avec recherche; c'est ainsi qu'il représente Guiche « modulant des soupirs » et Vardes « opposant aux platoniques visées de Guiche les fourberies d'un insigne ravageur » (p. 9) et qu'il parle (p. 25) d'un « indéfectible » dévouement. Cette brochure érudite et piquante se lit néanmoins avec intérêt.

— Nous apprenons que M. Charles Henry publiera prochainement, en même temps que des lettres inédites de Mlle de Lespinasse, la correspondance inédite de d'Alembert avec plusieurs de ses contemporains. M. Henry sera très reconnaissant aux personnes qui lui communiqueront une pièce inédite de d'Alembert ou se rapportant à lui.

— Sous le titre « *L'Allemagne d'aujourd'hui, 1862-1882, études politiques, sociales et littéraires* » (Hachette. In-8°, xii et 284 p.), M. Alexandre Pey publie les études suivantes : *Les luttes parlementaires en Prusse, 1862-1863* (pp. 1-69); *M. de Bismarck en France* (pp. 71-125 ; d'après le volume de Maurice Busch); *Le socialisme chez les Allemands* (pp. 127-156); *Une usurière d'outre-Rhin* (pp. 157-184, d'après les « Mémoires » d'Adèle Spitzeder); *Le roman socialiste en Allemagne* (pp. 185-283, « Catherine la brune », par Ernest de Waldow). La première étude, la seule qui soit de la compétence de cette *Revue*, sur le conflit de 1862-1863 entre la couronne et la Chambre prussienne, les lois militaires et les débuts de M. de Bismarck, est une étude historique bien faite, d'ailleurs élégamment écrite.

— La Société historique de Gascogne fonde une publication annuelle exclusivement composée de documents historiques sous le titre d'*Archives historiques de la Gascogne*. Cette publication embrassera toutes les époques et toutes les branches de l'histoire de la Gascogne. Chaque document sera publié dans son texte original et accompagné de notes. La Société veut « refaire l'histoire de la province, non-seulement dans ses grandes lignes, mais dans ses plus petits détails ». Outre les documents *variés* (contrats, coutumes, hommages, ventes, etc.) qui paraîtront sous le titre de *Mélanges* avec une tomaison spéciale, elle publiera, en volumes séparés, les cartulaires des abbayes de la province, les Livres des municipalités, les Mémoires et journaux historiques, les collections de lettres inédites, etc. « Loin de nous dissimuler les difficultés que présente une œuvre de ce genre — disent les membres de la commission dans leur circulaire — nous les avons envisagées de sang-froid avec la ferme volonté de tout tenter pour les surmonter. Ne sommes-nous pas les descendants de ces Gascons que rien ne rebutait et qui, à force de résolution et de dévouement, se sont fait une place si glorieuse dans l'histoire de France? » Le plan adopté permet de commencer immédiatement et de continuer indéfiniment la publication. Les documents paraîtront indépendamment de leur date avec numéro d'ordre pour chaque volume. Tous les ans la Société publiera la valeur d'un volume in-octavo de 500 à 600 pages. Le premier volume paraîtra dans le courant de cette année. Le prix de souscription est fixé à 12 fr.

— On a inauguré dans le cimetière de Thionville, à côté de la tombe élevée par la ville aux soldats français morts pendant le siège de 1870 et en regard de l'ancien autel de la patrie de 1793, un monument commémoratif de Paul Albert.

— M. Aug. Jundt, l'auteur des *Amis de Dieu*, dont nous avons récemment rendu compte, a été nommé maître de conférences à la Faculté de théologie protestante à Paris.

— L'*Amateur d'autographes* a commencé, dans le numéro de novembre 1882, la publication d'une série de pièces inédites relatives à Dupleix.

— Le samedi soir 28 avril, 9 heures, M. J. Flammermont a parlé, à la Société historique et cercle Saint-Simon, de l'*Organisation des Archives des ministères et des détournements dont elles ont été victimes*.

— Un conseiller de la cour des comptes, mort récemment, M. Dubois de l'Etang, a légué à l'Etat une collection d'aquarelles représentant toutes les transformations du costume militaire et qui sera placée à l'Ecole des Beaux-Arts, dans une salle spéciale au nom du donateur.

— Une galerie nouvelle a été inaugurée le 21 avril au musée de Cluny; on y voit les tapisseries du château de Boussac, la cheminée de la rue de la Croix-de-Fer à Rouen, la collection de costumes et de chaussures achetée à la famille Jacquemart, etc.

ALLEMAGNE. — M. Alfred de Reumont a célébré le 3 mai le cinquantième anniversaire de sa promotion au doctorat de philosophie. Selon la mode allemande, cet anniversaire a été fêté par des mémoires ou *Festschriften*; nous en rendrons compte à nos lecteurs.

— La librairie Teubner, de Leipzig, annonce la prochaine publication d'une seconde édition des *Fragments des tragiques grecs* de M. Aug. Nauck; — d'un ouvrage de M. Imhoof-Blumer, destiné aux écoles « *Portrætkœpfe auf griechischen Münzen* »; — d'un livre de M. Jos. Wex « *die Metra der alten Griechen und Rœmer im Umriss erklært und übersichtlich dargestellt* ».

— On sait que M. Marquardt, le collaborateur de M. Mommsen dans le *Handbuch der rœmischen Alterthümer* est mort en novembre 1882. Le second volume de sa *Rœmische Staatsverwaltung*, qui contient les finances et l'armée, était depuis longtemps épuisé et avait d'ailleurs besoin d'être revu. Le soin d'en publier une seconde édition a été confié à MM. Dessau et Domaszewski; le premier s'occupe des finances, le second de l'armée et de l'administration militaire.

— M. Detlefsen, directeur du gymnase de Glückstadt, et bien connu par ses travaux sur Pline l'Ancien, a publié un programme intitulé *Die Masse der Erdtheile nach Plinius*. Il résulte de la comparaison des différentes mesures de la terre que donne Pline, que ce dernier n'a nullement voulu évaluer les dimensions du monde, mais seulement celles de l'empire romain.

— Nous avons reçu de M. Hugo Loersch une petite plaquette intéressante sur le fondeur de la grande cloche de Saint-Pierre à Aix-la-Chapelle et sur l'époque où cette cloche fut fondue (*Meister und Entstehungszeit der grossen Glocke von Sankt Peter zu Aachen*. Aix-la-Chapelle, Palm, in-8°, 16 p.). Ce fondeur se nommait magister Jacobus de Croisilles (Croisilles, arrondissement d'Arras).

— La Faculté de philosophie d'Iéna avait mis au concours le sujet suivant : « *Die Dialekte des deutschen Sprachgebietes nebst Sprachkarte*. » Elle n'a reçu qu'un seul travail, qui a paru insuffisant; le concours est prorogé jusqu'au 1er janvier 1886; le prix est de 1,800 mark.

— La Faculté de philosophie de Breslau met au concours la question suivante : « Quelle influence a eu dans ces derniers temps le développement de l'économie politique sur la législation publique de l'Allemagne? » Le prix, qui varie entre 4,500 et 900 mark, a été fondé par un ancien consul-général et major, Neigebauer, qui a exigé que les travaux fussent écrits en langue allemande, et sans locutions françaises « mit Vermeidung franzœsischer Redensarten. »

ESPAGNE. — *Caida y ruina del imperio visigotico español, primer drama que las represento en nuestro teatro*, tel est le titre d'une « étude historique et critique » que fait paraître M. A. Fernandez Guerra (Madrid, Hernandez. 1883, in-8°, 200 p.). Le principal intérêt de cette publication n'est pas tant dans la nouvelle édition du

drame de *Santa Orosia* de Barthelemy Palan, poète aragonais du XVI[e] siècle, que dans l'introduction et les notes que M. Fernandez Guerra y a ajoutées. Le savant éditeur traite, dans cette introduction, plusieurs points controversés de l'histoire de l'Espagne. Le chapitre le plus attachant de cette étude préliminaire est celui qui est consacré au dernier roi des Visigoths. Après avoir examiné tous les textes qui se rapportent aux événements accomplis en Espagne à l'époque de la conquête musulmane, M. Fernandez Guerra rejette l'opinion d'après laquelle le roi Rodrigue aurait péri dans la bataille de Guadalete en 711. Le roi aurait, suivant les conclusions de M. Fernandez Guerra, survécu à ce désastre, exercé pendant deux ans environ un certain pouvoir et même frappé monnaie.

— Dans le V[e] volume de la *Coleccion de opusculos* de D. Fr. Mateos Gago y Fernandez (Sevilla, Izquiedo. 1882, in-8°, 495 pp.), nous remarquons, au milieu d'articles consacrés à des discussions locales, et d'ailleurs écrits avec beaucoup de verve, mais qui ne sont pas de la compétence de cette revue, une intéressante étude sur la question tant de fois traitée de *la papesse Jeanne*. La conclusion de l'auteur est qu'il faut reléguer parmi les fables l'histoire de la papesse. On trouvera dans ce volume le texte entier du mémoire de M. Gago y Fernandez sur le sujet; la traduction française donnée par M. A. Roussel, il y a deux ans, n'en comprend qu'une partie.

— Le nouveau volume (LXXIX) de l'importante *Coleccion de documentos inéditos para la historia de España* (Madrid, Murillo, 1882. In-8°, VII et 544 pp.), renferme les deux derniers livres de l'*Histoire des îles Philippines* par Rodrigo Aganduru, religieux augustin mort en 1626; les lettres écrites de 1685 à 1688 par le duc de Montalto à Pedro Ronquillo, ambassadeur d'Espagne en Angleterre; le très curieux inventaire, dressé en 1643 de l'*Armeria* des ducs de l'Infantado, dont les débris vont être vendus avec les collections Ossuna, et divers inventaires du mobilier du palais de l'Infantado à Guadalajara. Le texte le plus intéressant publié dans ce volume est le récit, d'un contemporain resté anonyme, des guerres d'Italie de 1511 et 1512 et de la bataille de Ravenne. La première partie de ce récit avait été donnée dans le tome XXV de cette même collection.

— M. M. Jimenez de la Espada a publié pour la première fois le texte des Mémoires de Montesinos sur le Pérou (*Memorias antiguas historiales y politicas del Peru por D. Fernando Montesinos, seguidas de las informaciones acerca del señorio de los Incas hechas por mandado de D. Francisco de Toledo, virey del Peru*. Madrid, Murillo, 1882, in-8°.) Ce texte forme la seconde partie d'un ouvrage dont la première parut en 1644. M. Ternaux-Compans avait donné en 1840 une traduction française, assez défectueuse, des deux parties; il en existait une troisième qui semble perdue. Montesinos est un historien fort suspect; pourtant, son récit, qui date du XVI[e] siècle, méritait d'être mieux connu qu'il ne l'était avant la publication de M. de la Espada.

— Parmi les *americana* publiés récemment en Espagne, il faut encore signaler les ouvrages suivants : Fernandez Duro (Cesáreo), *D. Diego de Peñaloso y su descubrimiento del reino de Quivira*. Madrid, 1882, gr. in-8°, 160 pp. (Paris, E. Leroux); Zaragoza (Justo), *Piraterias y agresiones de los Ingleses y de otros pueblos de Europa en la América española desde el siglo XVI al XVIII*. Madrid, 1883, in-8°, 525 pp., 3 cartes. Paris, E. Leroux); Zaragoza (Justo), *Historia de Guatemala o recordacion florida escrita el siglo XVII por D. Francisco Antonio de Fuentes y Guzman*; t. II, Madrid, Navarro, 1883; in-8° (t. II de la « Biblioteca de los americanistas »). (Paris, E. Leroux).

ETATS-UNIS. — M. John Hay publiera prochainement une biographie d'Abraham Lincoln, dont il fut le secrétaire particulier, et M. Howard Carroll, de

New-York, une biographie de l'ancien vice-président des Etats confédérés du Sud, A. H. Stephens, dont il était l'ami personnel.

— La librairie Osgood, de Boston, annonce la publication, dans le courant de cet été, d'une *Vie de Longfellow*, par le frère du poète, le rév. Samuel Longfellow et une *Vie de Nathaniel Hawthorne*, par le fils de cet écrivain, M. Julian Hawthorne.

— Le 20 décembre dernier a été remise solennellement à l'Université John Hopkins, de Baltimore, la bibliothèque de feu le professeur Bluntschli. Cette bibliothèque, qui comprend près de 5,000 volumes et brochures, ainsi que des notes et manuscrits de Bluntschli, a été acquise par des Allemands de Baltimore qui l'ont offerte à l'Université.

— M. Paul Haupt a été nommé professeur d'assyriologie pour trois années, à l'Université de Baltimore.

— Il doit paraître une collection de livres populaires anglais (*Chapbooks and folklore tracts*), sous la direction de MM. G. L. Gomme et Wheatley; elle renfermera, entre autres publications curieuses, le *Seven wise masters of Rom* (imprimé vers 1505), *Griseldis*, etc.

— La série des « American men of letters » (Boston; Houghton, Mifflin et Co.) va s'augmenter de trois volumes nouveaux : *Emerson*, par M. Oliver Wendell Holmes; *Bryant*, par M. John Bigelow; *Bayard Taylor*, par M. John R. G. Hassard.

GRANDE BRETAGNE. — La « Scotish Text Society » ou Société des anciens textes écossais, dont nous avons récemment annoncé la fondation, a tenu sa première séance à Edimbourg le 7 mars. Le président est le « lord-justice-general » Inglis; les vice-présidents sont le marquis de Lothian, le marquis de Bute, le comte de Roseberry, le prof. Masson et le lieutenant-colonel Fergusson; les membres de la Société sont actuellement au nombre de trois cents. M. W. Skeat a entrepris d'éditer, aux frais de la Société, le texte du *King's Quhair*.

— Le VIII° vol. des « *Camden Miscellany* », qui doit être mis prochainement en distribution, renfermera quatre lettres de lord Wentworth; une négociation secrète de Charles I^er^, p. p. M. B. M. Gardiner; un mémoire de M^me^ de Motteville sur la vie d'Henriette-Marie, p. p. M. G. Hanotaux; des lettres du duc de Monmouth, p. p. sir G. Duckett et de R. Thompson, p. p. M. Cartwright, etc.

— On annonce la mort de M. A. Walton, auteur d'une *History of the landed tenure of great Britain and Ireland*.

— Sir Alexandre Grant, « principal » de l'Université d'Edimbourg, prépare une *Histoire* de cette université, qui remplacera le livre vieilli de Dalzell.

GRÈCE. — M. G. Nicolaïdis, l'auteur de la *Topographie de l'Iliade*, vient de publier une Στρατηγικὴ διασκευὴ καὶ τοπογραφία τῆς Ἰλιάδος (chez Perris avec 2 planches) qui est une seconde édition, mais très augmentée, de l'ouvrage écrit en français.

— M. S. C. Sakellaropoulos, *privat-docent* de littérature latine à l'Université d'Athènes, a publié une édition du texte de Cornelius Nepos. La préface informe le lecteur des changements assez considérables introduits dans ce texte. Nous rendons compte de cette édition dans le présent numéro.

— La belle traduction grecque de l'*Athenaïs* de Grégororius qu'avait publiée dans l' Ἑστία M. S. Lambros, a été tirée à part dans un élégant petit volume.

— On a trouvé dans un monastère de l'île d'Andros un manuscrit contenant l'épître de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, aux habitants de Philippes. On ne connaissait de cette épître qu'un court fragment publié dans le V° volume de l'édition Migne.

HOLLANDE. — Le sixième congrès littéraire international aura lieu au mois de

septembre de cette année à Amsterdam, à l'époque même de l'Exposition universelle et probablement aussi en même temps que le congrès international des libres-penseurs. Le comité exécutif de l'association ouvre un concours sur le sujet suivant : *La Hollande et la liberté d'écrire et de penser en Europe au* XVII^e^ *et au* XVIII^e^ *siècle*, étude sur la Hollande considérée comme lieu d'asile de la pensée humaine et son influence sur le développement des idées. Les manuscrits doivent être rédigés autant que possible en français et ne pas comporter plus d'une feuille de revue (les adresser au secrétaire général, avant le 1er juin.)

HONGRIE. — La librairie universitaire Fred. Kilian, de Budapest, fait paraître une étude de M. H. FINALY, professeur à l'Université de Klausenbourg, sur le vieux calendrier romain « *Der altrœmische Kalender* » (prix : 1 mark 50) et un travail de M. Alexandre SZILAGYI, directeur de la Bibliothèque universitaire de Budapest, sur Rakoczy dans la guerre de Trente Ans « *Georg Rakoczy I im dreissigjæhrigen Kriege 1630-1640* » (prix : 3 mark) d'après des documents des archives de Hongrie et de Suède.

INDES.— Le drame indien de M. de GUBERNATIS, *Savitri*, vient d'être représenté à Gaiety Theatre, à Bombay, en traduction Gujaratie faite par M. RANINA.

ITALIE. — MM. Giuseppe CHARINI et Domenico BIANCHINI vont publier la *Correspondance complète* d'Ugo Foscolo, en cinq ou six volumes, chacun de sept cents pages. L'ouvrage sera publié par souscription; un volume paraîtra tous les six mois.

— M. J. A. SCARTAZZINI doit publier prochainement le *Canzionere* de Pétrarque « riveduto nel testo e commentato », et une édition critique de la *Vita di Dante*, de Boccace, accompagnée de recherches historiques et critiques très détaillées.

— On a lu, dans une de nos dernières chroniques, que la ville de Mantoue s'apprête à ériger un splendide monument à Virgile. Elle s'adresse au monde savant pour réaliser ce que le comité exécutif appelle « *cette œuvre de réparation* ». L'entreprise est destinée, dit la circulaire française du comité, « *à tirer d'un oubli plus apparent que réel* » le souvenir du poète. Les honorables érudits de Mantoue, cela est visible, viennent de découvrir Virgile : nous les en félicitons.

— M. PAIS, auteur d'un travail sur la Sardaigne ancienne, a été chargé par le gouvernement italien de publier un supplément au 5e volume du *Corpus inscriptionum latinarum* (Gaule transpadane et Ligurie). M. Pais a recueilli environ 700 inscriptions, dont une soixantaine d'inédites, les autres déjà publiées dans des recueils locaux. Ce supplément paraîtra aux frais de l'*Académie dei Lincei*, et formera un volume in-4°, semblable à ceux des *Relazioni degli scavi*.

— Dans deux mois environ paraîtra à Florence une nouvelle revue qui s'intitulera *Museo italiano* et qui traitera de toutes les matières relatives à l'antiquité classique. Le directeur est M. COMPARETTI qui se charge aussi des frais de la publication : les fascicules de la revue paraîtront sans date fixe. Le premier numéro contiendra un article d'épigraphie grecque de M. COMPARETTI, un travail sur l'*art étrusque* de M. MILANI, un autre de M. Vitelli sur certains *mss. de la Laurentienne*, de M. PAIS sur *les Colonies militaires d'Auguste*.

— Au mois d'octobre dernier a paru à Padoue le premier numéro d'un *Giornale degli eruditi e curiosi*, sur le modèle de notre « *Intermédiaire* » et des *Notes and queries* de Londres.

— Il paraît, en ce moment, une nouvelle édition des lettres de Manzoni en trois volumes, dont les deux premiers renferment 475 lettres (depuis 1803) et le troisième, les lettres adressées à Victor Cousin et autres Français célèbres.

— Il se publie à Rome une nouvelle revue mensuelle *La Scuola romana* (3 fr. par

an ; 4 fr. pour l'étranger), dirigée par MM. Cugnoni et Castagnola ; elle s'occupe de philologie, de littérature et d'art, et publie quelques documents inédits ; on trouve dans les premières livraisons des lettres inédites de Guillaume Budé, et de Jérôme Vida, et une de Bartolomeo Borghesi.

— Depuis le mois de janvier paraît à Naples une feuille mensuelle consacrée au folk-lore et qui a pour titre *Il Giambatista-Basile* (6 fr. par an).

— L'éditeur Ferdinand Ongania, de Venise, va publier, à 500 exemplaires numérotés, *la Basilique de Saint-Marc à Venise*, ouvrage qui paraîtra par livraisons et dont le prix approximatif sera de 800 francs. On trouvera dans cet ouvrage la reproduction, par la gravure ou par la chromolithographie, du fameux pavé de mosaïque, de la façade de Saint-Marc (21 planches), des bas-reliefs, des ornements divers, etc.

— Le palais de la Farnésine, fermé au public depuis plusieurs années, sera désormais ouvert le 1er et le 15 de chaque mois.

— Le prince Corsini a vendu à la ville de Rome son palais et ses jardins situés dans la via Longara, au Transtevere, pour la somme de 2,500,000 francs. Le palais, qui se trouve en face de la Farnésine renferme, dit-on, une galerie de 150 tableaux, une bibliothèque de 60,000 volumes et de 13,000 manuscrits. Cette bibliothèque, située au second étage, sera mise à la disposition de l'Académie des Lincei qui y tiendra ses séances.

— Le 28 mars a été célébré le quatrième centenaire de la mort de Raphaël.

— M. Nicolas Bernardini travaille à un *dictionnaire des journaux*, où l'on trouvera les titres de tous les journaux du monde, avec leur histoire, les noms de leurs directeurs, collaborateurs et éditeurs, leur format, leur prix d'abonnement, etc., etc. Il prie tous les rédacteurs en chef de lui envoyer un numéro de leur journal ainsi qu'une notice ; nous remplissons le vœu de cet homme plein d'abnégation — écrit le *Magazin* de Berlin — mais nous ne lui cachons pas que, selon nos prévisions, son œuvre sera incomplète et inutile. M. Bernardini demeure à Lecco, via delle Bombarde, 27.

LUXEMBOURG. — MM. Wurth-Paquet et Van Werveke ont publié dans le tome XXXVI des « publications de la section historique de l'Institut de Luxembourg » l'analyse des *archives de Clervaux*. Le volume contient 3,456 analyses de documents, compris entre les années 1145 et 1793 et intéressant l'histoire du grand duché de Luxembourg, des Ardennes, de la Lorraine, etc.

ROUMANIE. — Il paraît à Bukarest, sous la direction de M. Gregor G. Tocilescu, une *Revista pentre Istorie, Archeologie ꟶi Filologie*, dont les articles sont à la fois sérieux et variés ; elle publie par an quatre livraisons de douze à quinze feuilles gr. in-8°, avec fac-similés et planches ; prix de l'abonnement, 30 fr.

RUSSIE. — Le 10 février de cette année a été célébré le centenaire du poète Joukowski, le précepteur d'Alexandre II (1783-1852). Dans la séance solennelle de la section de la langue russe de l'Académie des sciences, M. Grot a fait l'éloge de Joukowski, son ancien collègue, comme homme et poète, pendant que M. Oreste Müller, professeur à l'Université, appréciait Joukowski comme pédagogue et précepteur du défunt tsar. L'empereur a mis à la disposition de la section une somme de 1,000 roubles qui doit être donnée en prix à l'auteur du meilleur ouvrage sur Joukowski. Il existe déjà une biographie, intitulée *Joukowski et sa poésie*, et due à un ami du grand écrivain, le docteur Zeidlitz. Le conseil municipal de Pétersbourg a décidé qu'un monument serait érigé à Joukowski avec le produit de la vente de cet ouvrage.

— On dit que le prince Gortschakoff a laissé un certain nombre de notes et de

documents autobiographiques qu'on met actuellement en ordre pour les publier prochainement.

— Nous apprenons la mort (20 mars) de Nikolai Vassilyevich GERBEL, connu par ses traductions de Shakspeare et de Byron, de Schiller et de Gœthe, par ses chrestomathies de poètes allemands et anglais, par un ouvrage sur « les poètes russes, avec biographies et extraits », etc. Il était né en 1827.

SUÈDE. — La première grammaire sanscrite, en langue suédoise, vient de paraître à Lund ; elle est intitulée : « *Sanskritsprakets formlara, jæmte kort œfversigt af prækritdialecten, sammt indelande læsæfningar* » et a pour auteur un élève de M. Whitney, déjà connu par des traductions suédoises de Mâlavikâ et de Sacountalâ, M. Hjalmar EDGREN.

— M. Sven SŒDERBERG vient de publier à Stockholm une traduction de l'ouvrage de M. THOMSEN sur les origines scandinaves de la Russie (*Ryska Rikets Grundlæggning genom skandinaverna*). Cet ouvrage est accompagné d'un appendice de M. Hans HILDEBRAND, antiquaire du royaume. Il est curieux de noter que l'ouvrage de M. Thomsen, déjà traduit en allemand et en suédois, ne l'a pas encore été en langue russe (voir *Rev. crit.*, année 1878, art. 42).

SUISSE. — L'*Histoire de l'Escalade avec toutes ses circonstances*, par D. Piaget, citoyen de Genève, vient d'être publiée, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Grenoble, par MM. L. DUFOUR-VERNES et E. RITTER. Cette narration des événements fut composée quelques semaines après la tentative des Savoyards et se remarque par sa clarté et une certaine impartialité.

— M. F. VETTER doit publier prochainement une édition du *Saint-Georges* de Reinbot de Durn.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 avril 1883.

L'Académie reçoit un album de photographies des monuments de Kairouân, exécutées à la suite de la mission de MM. G. Houdas, René Basset et Lougarre.

M. Lenormant commence une lecture *sur la topographie, l'histoire et les antiquités du Val di Tegiano, en Lucanie*. On nomme *Val di Tegiano*, selon l'orthographe officielle, ou *di Diano*, selon la prononciation vulgaire, la vallée du Tanagro ou Rio Negro (le *Tanager* des anciens), depuis sa source jusqu'au bourg de Polla (province de Salerne). La longueur de cette vallée est de 37 kilomètres, sa plus grande largeur de 7 kilomètres ; elle est bornée de tous côtés par de hautes montagnes. Le fond de la vallée semble avoir été primitivement un lac, puis un marais couvert de bois. Les Romains, les premiers, selon toute probabilité, entreprirent des travaux de dessèchement ; les canaux creusés par eux subsistent en partie et servent encore. Au moyen âge, le drainage fut complètement négligé et le marécage s'étendit au dépens des terres cultivées. De nouveaux efforts pour reconquérir le terrain ont été tentés aux temps modernes ; les travaux exécutés sous la direction de l'ingénieur Carlo Polli, en 1796, ont donné de bons résultats ; mais il reste encore beaucoup à faire. Le *Val di Tegiano* est la grande route naturelle qui conduit, en remontant le cours du Tanagro, du nord de la Lucanie au sud de cette province et à la Calabre. C'est la voie qu'ont suivie toutes les armées d'invasion qui ont traversé ce pays, depuis les peuples de race sabellique jusqu'aux Français conduits par Masséna. La voie Popilia, de Capoue à Rhegium (Reggio), construite au IIe siècle avant notre ère, suivit la même direction ; et le tracé de la route royale actuelle, construite en notre siècle, est encore à peu près le même que celui de la voie romaine. — Avant les Romains, le territoire de la vallée était partagé entre quatre cités lucaniennes, Atina, Tegianum, Consilinum, et Sontia. Sous les Romains, ces cités devinrent autant de municipes. Elles ont subsisté pendant tout le moyen âge et existent encore ; une seule a changé de nom. Ce sont aujourd'hui les quatre villes d'Atena, Tegiano ou Diano, la Cività (près Padula) et Sonza.

M. Perrot termine la lecture de son mémoire intitulé *Comparaison de l'Égypte et de la Chaldée*. Ce travail paraîtra prochainement dans l'*Histoire des arts dans l'antiquité*, de MM. Perrot et Chipiez; il formera la fin du tome II.

M. Bertrand communique des inscriptions trouvées à Monastir (Tunisie) par M. Léon Ferreux, capitaine adjudant-major au 138e de ligne. Ces inscriptions sont en mosaïque et faisaient partie du pavé d'une ancienne basilique chrétienne. Deux d'entre elles sont des épitaphes; une troisième, la plus curieuse, est ainsi conçue :

COFINALAVRIPLV..
AFACIASETMELIO
RAEDIF...SSIDEVSP
RONOBISSVISCONTRANOS
V SNOMENDEVSSCIT...
................SVIS
C.....I
FISON
TIGRIS..V
FRATES

« Cofina lauri. Plura facias et meliora edifices. Si Deus pro nobis, quis contra nos? Cujus nomen Deus scit pro voto fecit cum suis. — Geon, Fison, Tigris, Eufrates. » C'est une formule d'offrande. L'objet offert est désigné par les mots *cofina lauri* : M. H. Weil propose d'expliquer le premier de ces mots par le grec et de traduire : « un panier de laurier. » Le donateur, comme pour avouer et excuser en même temps la modicité de son offrande, prie qu'on fasse plus et mieux qu'il n'a pu faire lui-même. Il ne se nomme pas : Dieu, dit-il, sait son nom. Les quatre derniers mots sont les noms des fleuves du paradis terrestre.

M. Desjardins communique l'inscription suivante, trouvée par M. Choisnet, administrateur de la commune mixte d'Aumale (Algérie), au lieu appelé Sour Djouâb :

EATISSIMIS·TEMPORIBVS.SVIS
DIOCLETIANVS·INVICTVS·PIVS·FEL·AVG·ET
AXIMIANVS·INVICTVS·PIVS·FEL·AVG·ET
IVS·ET·GALER·VAL·MAXIMIANVS
NOBILISSIMI·CAESS
MVNICIPIVM·RAPIDENSE·ANTE·PLVRIMA·TEMPORA·REBELIVM
INCVRSIONE·CAPTVM AC·DIRVTVM·AD·PRISTINVM·STATVM
A·FVNDAMENTIS·RESTITVERVNT·CVRANTE
RIO·AVOLLONIO·V·P·P·P·M·C·NVMINI·MAIESTHTIQ·EOR·D

« [Felicissimis ac b]eatissimis temporibus suis [Imperator Caesar C. Valerius] Diocletianus Invictus Pius Felix Augustus et [Imperator Caesar M. Aurelius Valerius M]aximianus Invictus Pius Felix Augustus et [Flavius Valerius Constant]ius et Galerius Valerius Maximianus nobilissimi Caesares municipium Rapidense ante plurima tempora rebelium incursione captum ac dirutum ad pristinum statum a fundamentis restituerunt curante [Vale]rio Apollonio viro perfectissimo praeside provinciae Mauretaniae Caesariensis numini majestatique eorum d[evotissimo]. » D'après les indications contenues dans cette inscription, elle doit avoir été gravée entre les années 292 et 305 de notre ère. Elle révèle : 1° la condition et la situation d'une cité africaine, le *municipium Rapidense*; 2° la destruction de cette cité par des rebelles et sa reconstruction entre 292 et 305; 3° le nom d'un gouverneur de la Maurétanie Césarienne, qu'on ne connaissait pas encore, Valerius Apollonius.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : Lucas (Charles), *Les églises circulaires d'Angleterre, etc.*, 2e édition; — par M. Delisle : 1° Bapst (Germain), *Inventaire de Marie-Josèphe de Saxe, dauphine de France*; 2° Vallée (Léon), *Bibliographie des bibliographies*; — par M. Desjardins : Beaudouin (Edouard), *Étude sur le jus italicum* (extrait de la *Nouvelle Revue historique du droit français et étranger*; — par l'auteur : Heuzey (Léon), *Les Rois de Tello et la Période archaïque de l'art chaldéen* (extrait de la *Revue archéologique*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 14 Mai — 1883

107.— **C. Sallusti Crispi de Bello Jugurthino liber,** für den Schulgebrauch erklært von J. H. SCHMALZ. Gotha, Perthes, 1883.

Je ne puis guère que répéter, au sujet de ce nouveau travail de M. Schmalz, les observations que j'ai eu déjà l'occasion de présenter sur son *Catilina*[1]. M. S, a, je crois, compris d'une manière un peu étroite ses devoirs d'éditeur ; il a simplifié arbitrairement sa tâche, en sacrifiant à peu près complètement la partie historique dans son annotation, pour nous donner un commentaire purement grammatical. Tout en regrettant qu'il ait cru devoir persévérer dans son système, il est juste de ne lui demander que ce qu'il a voulu faire. Dans les limites où il s'est renfermé, il a du moins montré de très sérieuses qualités d'esprit. Ce qui fait l'intérêt et le mérite de cette nouvelle édition, comme de la précédente, c'est une connaissance exacte de la langue de Salluste[2], et, en même temps, le soin que prend M. S. de montrer aux élèves quels sont les principes sur lesquels ils doivent se guider pour bien traduire leur auteur. Il ne traduit pas, ou il traduit rarement pour son propre compte; mais, ce qui vaut mieux, il est très attentif à signaler les différences qui existent entre la langue latine et la langue allemande, à indiquer dans quel cas tel substantif doit être rendu par un verbe, tel adverbe par un adjectif, etc. A chaque page, on sent que l'éditeur possède une grande expérience de l'enseignement, qu'il est habitué à guider les élèves pas à pas dans l'explication des textes. N'y aurait-il pas un peu d'abus, et l'intervention du maître ne pourrait-elle pas s'exercer d'une façon plus discrète ? Je n'affirmerai pas que M. S. ne se soit pas exposé quelquefois à ce reproche ; mais on aurait mauvaise grâce à lui tenir rigueur parce qu'il a pris tout à fait au sérieux les mots *für den Schulgebrauch*, parce

1. *Revue critique*, 17 juillet 1882.

2. Il semble que M. S. soit un peu trop porté à voir dans le style de Salluste des traces du latin vulgaire. Il est bien vrai que les prétendus archaïsmes de Salluste ne sont souvent que des expressions prises dans la langue populaire : mais, si juste que soit souvent cette explication, il ne faut pas en abuser.

que, trop préoccupé d'être utile aux élèves, il leur a prodigué les avertissements et les conseils avec une complaisance un peu excessive.

M. S. ayant négligé d'ajouter à son édition un appendice critique, il est difficile de se rendre un compte exact de la façon dont il a établi son texte. Il a pris pour base de son travail la seconde édition de Jordan; mais, comme il s'écarte dans plusieurs passages du texte de son prédécesseur, il aurait été bon de dresser une table comparative de ces passages. Le lecteur aurait été ainsi mis à même d'apprécier, à première vue, le nombre et la portée de ces changements.

En ce qui concerne l'interprétation, voici quelques observations de détail :

5, 4. « *Capto Syphace, cujus in Africa magnum atque late imperium valuit;* » l'éditeur décompose ainsi la phrase : *magnum atque late valens fuit;* au lieu de *valens fuit,* Salluste a mis un équivalent *valuit;* d'où il est facile de tirer l'idée de *fuit,* que l'on construit avec *magnum.* Cette explication est compliquée et pénible, et il est préférable de prendre *magnum* pour un adjectif employé adverbialement.

10, 3. « *Per hanc dexteram;* » au lieu de rapporter *hanc* à celui qui parle, c'est-à-dire à Micipsa, M. S. veut qu'il s'agisse ici de la main de Jugurtha; c'est une interprétation qui me paraît inadmissible.

11, 8. Dans cette phrase : « *Parare atque ea modo cum animo habere, quibus Hiempsal per dolum caperetur,* » le dernier mot, *caperetur,* réclamait une explication et l'on s'étonne que M. S., dont le commentaire est d'ordinaire si abondant, n'ait pas songé à la donner. *Capere* est-il employé ici dans le sens de *tromper*, comme pourrait le faire croire le rapprochement de *per dolum?* Est-il pris, au contraire, dans son sens propre, *s'emparer de..., s'assurer de* la personne d'Hiempsal? Je suis convaincu que la seconde interprétation est la vraie; mais une note pour le dire n'aurait pas été inutile.

92, 9. « *Administrare* » est rendu « *thätig sein;* » cette traduction me paraît insuffisante, d'autant plus que 76, 3, le mot « *administros* » n'a pas été expliqué. M. S. n'avait qu'à se reporter à l'édition de Kritz, qui définit très exactement le sens de *administrare.*

97, 5. Au lieu de « *Romani veteres novique et ob ea scientes belli,* » texte donné par Jordan et que lui-même tient pour suspect, M. Schmalz donne « *Romani, novi veteresque et ob ea scientes belli.* » Cette transposition, à mon avis, est encore insuffisante; le passage est évidemment altéré et le mieux est de supprimer « *novique,* » d'où provient toute la difficulté de la phrase. Sur ce point encore, consulter la note de Kritz.

113, 3. « *Inermis* » est pris pour l'ablatif pluriel venant de *inermus;* je reconnais que, Salluste employant indifféremment les deux formes *inermus* et *inermis*, il est permis d'hésiter ici entre le nominatif singulier et l'ablatif pluriel; je crois cependant qu'il est préférable, pour le sens général de la phrase, de considérer *inermis* comme un nominatif se rapportant à *Numida.*

R. Lallier.

108. — **La Faculté des arts et l'ancien collège de Montpellier**, par A. Germain, membre de l'Institut. 1882.

M. A. Germain, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, travaille à écrire l'histoire de l'université de cette ville. En attendant qu'elle soit achevée, ce qui ne tardera guère, il détache de temps en temps quelques fragments de son œuvre et les donne au public. C'est ainsi qu'il vient de faire paraître une brochure sur la Faculté des arts et l'ancien collège de Montpellier jusqu'en 1789. Ce travail mérite une attention particulière par les documents nouveaux qu'il renferme et les réflexions qu'il suggère.

La Faculté des arts fut établie à Montpellier en même temps que celles de droit et de médecine, auxquelles elle préparait. Pour la première période de son existence, qui s'étend du XIII^e^ au XVI^e^ siècle, M. G. ne nous donne qu'un règlement de l'évêque Jean de Montlaur, promulgué en 1242. C'est peu de chose; mais il est probable que, pour deviner le reste, pour savoir ce qu'apprenaient les *artiens* de Montpellier et de quelle façon on le leur enseignait, il suffit de connaître ce qui se faisait à la même époque dans l'Université de Paris, qui a servi de modèle à toutes les autres. Le règlement même de Jean de Montlaur indique que les deux universités devaient beaucoup se ressembler.

Je me suis occupé ailleurs de la révolution qui s'est faite dans les études au XVI^e^ siècle [1]; je n'ai pas à revenir ici sur le caractère nouveau que prit l'enseignement des lettres à la suite et sous l'impulsion de la réforme religieuse. Montpellier subit cette impulsion, comme les autres villes importantes où dominaient les protestants. Il s'y établit un collège, qui devait ressembler à celui que Claude Baduel fonda en même temps à Nîmes [2]. Malheureusement, il fut dispersé et détruit pendant les guerres civiles qui ensanglantèrent la fin de ce siècle. De ce premier collège il n'est rien resté; nous ne connaissons que son existence.

Dès que le calme revint, Montpellier songea à restaurer ses écoles. On fit venir de Genève Isaac Casaubon, et l'on obtint d'Henri IV, fort zélé pour tout ce qui concernait l'enseignement public, des lettres qui affectaient à l'entretien du collège une partie de l'impôt sur le sel. Il est dit, dans ces lettres, qu'il convient d'instruire la jeunesse « ez arts libéraux et sciences humaines, » et que le vrai fondement de la vertu « consiste en la cognoissance des bonnes lettres par le moien desquelles on parvient à plus haute intelligence, pour après faire service au publicq, chacun sellon sa vocation ». Toutes ces expressions sont à noter; elles montrent combien nous sommes loin du moyen âge et de la façon dont on entendait alors l'instruction. Les bonnes lettres, les sciences humaines

---

1. Voyez la *Revue des Deux-Mondes* du 1^er^ décembre 1882.
2. Ce qui le fait croire, c'est que Baduel, forcé de quitter Nîmes, enseigna pendant quelque temps dans le collège de Montpellier. Voyez *Claude Baduel*, par M. Gaufrès, p. 135.

ont pris définitivement le dessus. Tandis que, dans les anciennes universités, le clergé travaillait surtout à se recruter lui-même, ici, c'est la société tout entière qui cherche à former, dans ses collèges, des gens qui puissent la servir, Peu de temps après, Henri IV adressa à la cour des Aides de Montpellier de nouvelles lettres par lesquelles il confirmait les premières, fixait le traitement de Casaubon, et, pour l'attacher à la ville où il venait d'arriver, lui donnait le titre de conseiller du roi. Dans ces lettres, le roi laisse entendre que le collège qu'on fonde à Montpellier doit y être seul, et que, s'il y en avait d'autres, « ils n'apporteraient que confusion et despense audit pays ». Rappelons, à ce propos, que personne, au XVI^e siècle, n'avait la moindre idée de la liberté de l'enseignement. Quand les villes s'imposaient des sacrifices pour établir chez elles une école publique et la soutenir, elles prétendaient lui conférer un monopole et ne voulaient pas permettre qu'il s'élevât aucune concurrence autour de l'établissement municipal. Le premier article du règlement promulgué à Nîmes, en 1548, porte ces mots : « Il est défendu de tenir dans cette ville des écoles particulières [1]. » Et les magistrats se montrèrent toujours disposés à faire respecter cette défense. Les Jésuites qui, presque partout, s'emparèrent des écoles fondées pendant la Renaissance, entendaient bien, en se mettant à leur place, hériter de tous leurs droits. En 1622, un jacobin ouvrit à Moulins une école de philosophie qui réunit assez rapidement un grand nombre d'élèves. Les Jésuites, qui possédaient le collège de la ville, portèrent plainte devant l'autorité, et l'école du jacobin fut fermée [2].

M. G. nous apprend que l'enseignement de Casaubon à Montpellier débuta d'une manière très brillante. Il avait annoncé qu'il traiterait d'abord des magistratures romaines, et ce sujet difficile avait attiré autour de sa chaire tous les personnages importants de la ville. Lui-même appelle son auditoire *eruditissimorum hominum et maximæ dignitatis cœtum*. Il dit ailleurs : *Non enim cum pueris ac ne cum adolescentibus quidem hic nobis res est*. Il faut donc croire qu'à ce moment le caractère de l'enseignement était double dans le collège de Montpellier. Les classes inférieures, confiées à des régents de grammaire, ressemblaient à celles de nos lycées d'aujourd'hui ; les hautes classes, celle au moins que faisait Casaubon, tenaient plutôt de nos facultés, et s'ouvraient au public du dehors. Il en était de même à Nîmes, dans le collège fondé et dirigé par Baduel ; et nous sommes fort surpris de retrouver quelque trace de ce vieil usage jusque dans l'établissement impérial de 1808. Il avait été réglé alors que, dans quelques lycées importants, les professeurs de rhétorique, de philosophie, de mathématiques, etc., donneraient à certains jours des leçons où le public serait admis. C'étaient donc à la fois, comme à l'époque de Casaubon, des collèges et des

1. *Claude Baduel*, p. 153.
2. *Histoire du collège de Moulins*, par E. Bouchard, p. 50.

facultés. Cette combinaison ambiguë ne réussit pas mieux au XVI[e] siècle qu'au XIX[e]. Casaubon quitta Montpellier après y avoir enseigné à peine deux ans, et ses successeurs ne purent empêcher le collège de décliner rapidement. Du reste, il en était à peu près partout de même. Un point à noter, c'est que ces établissements, que les villes s'étaient empressées de fonder dans le premier élan de la Renaissance, n'ont fait nulle part de brillantes affaires. Les professeurs y étaient médiocrement recrutés, payés d'une manière insuffisante, ils changeaient trop souvent et n'arrivaient guère à s'entendre. Le triste état où les collèges étaient réduits par ces causes diverses au commencement du XVII[e] siècle explique que de tous côtés on ait fait appel aux Jésuites.

Les Jésuites prirent possession du collège de Montpellier en 1629 et ils l'ont gardé pendant cent trente-trois ans. M. G. nous donne un certain nombre de documents qui les concernent. Les plus curieux assurément sont deux affiches qu'il a retrouvées par miracle dans les archives, et qui étaient destinées à faire connaître aux habitants le plan d'étude qu'on devait suivre et la liste des livres qu'on allait expliquer pendant l'année scolaire. La première est de 1620, c'est-à-dire d'un temps où le collège était encore aux mains des professeurs séculiers; la seconde est de 1630, de l'année qui suivit celle où les Jésuites prirent la direction de l'établissement. Elles offrent beaucoup d'intérêt à tous ceux qui veulent connaître l'histoire de nos méthodes d'enseignement. On remarquera surtout, en les lisant, à quel point les deux programmes se ressemblent. La rédaction en est presque la même et ne varie que sur quelques détails de peu d'importance. C'est à croire que les Jésuites, pour causer moins de surprise, ont voulu respecter les usages antérieurs et continuer les anciennes traditions. Dans tous les cas, cette ressemblance paraît prouver qu'à propos de la méthode à suivre pour élever la jeunesse on n'était pas alors aussi divisé qu'aujourd'hui, et que toutes les écoles s'entendaient sur l'essentiel.

Il y avait pourtant une différence importante entre le collège où Casaubon enseignait et celui que dirigeaient les Jésuites. Ce dernier ne comprenait plus, comme l'autre, deux établissements réunis ensemble contre leur nature, et qui n'avaient pas tout à fait le même caractère. Chez les Jésuites, l'unité s'est rétablie; ils n'admettent pas d'auditeurs, ils n'ont que des élèves. Le public ne pénètre dans leurs écoles que les jours de fête, pour entendre quelque belle harangue latine ou assister à quelque comédie[1]. Les cours libres, ouverts à tout le monde, ont disparu. C'est le dernier terme d'une évolution, qui se poursuivait sans trêve depuis plus d'un siècle. On sait qu'au moyen âge ce que nous

1. Les Jésuites n'étaient pas les seuls alors qui faisaient représenter des comédies latines par leurs élèves. M. Germain a retrouvé dans les archives de Montpellier, une affiche de l'an 1628, qui annonce que les élèves du collège joueront un petit drame intitulé : *Les triomphes du travail et de la vertu.* C'était un an avant l'arrivée des Jésuites.

appelons aujourd'hui l'enseignement secondaire n'existait pas. L'étudiant qui arrivait à treize ou quatorze ans, avec des connaissances très légères, pour suivre les cours de la Facultés des arts, entendait bien parler d'abord de Priscien et de Donat, mais il n'y faisait guère attention : tout son temps appartenait à Aristote. Sans être tout à fait absentes des anciennes universités, les études de grammaire et de rhétorique y étaient dominées et obscurcies par la dialectique. La Renaissance changea tout à fait de méthode; elle donna la première place, dans ses écoles, à la rhétorique et à la grammaire. Ce qui était au moyen âge le principal devint peu à peu l'accessoire. Le changement s'achève chez les Jésuites. La philosophie et les hautes sciences, qui, comme on vient de le voir, n'étaient pas traitées tout à fait comme le reste, du temps de Casaubon, ne s'en distinguent plus désormais. La Faculté des arts est définitivement devenue une sorte d'annexe du collège; elle n'y est plus représentée que par deux classes de philosophie, dans lesquelles l'enseignement se donne à huis-clos, comme dans les autres. A la fin de la première année, les élèves obtiennent le titre de bacheliers; après la seconde, ils peuvent être maîtres-ès-arts. Les grades leur sont conférés par leurs professeurs à la suite d'une épreuve tout à fait illusoire. Quelquefois même l'épreuve est supprimée. M. G. nous apprend qu'en 1695 les consuls de Montpellier se plaignirent que le chancelier nommé par l'évêque « donnait en particulier des lettres de maître-èz-arts, sans acte public ni examen, sur un simple certificat du professeur de philosophie, ce qui était une contravention aux règlements ». — Tous ces détails ont beaucoup d'intérêt pour l'histoire de notre enseignement public. Ils nous font comprendre de quelle manière et par quels progrès s'est formé le régime sous lequel vivent aujourd'hui nos lycées.

En 1762, les Jésuites furent chassés du royaume, et les municipalités reprirent la direction des collèges [1]. Ce qui se passe alors à Montpellier s'est reproduit partout. Tout le monde fut pris au dépourvu ; ni les autres corporations, ni les prêtres séculiers, ni les laïques n'étaient prêts à remplacer la Compagnie de Jésus. Il y eut, on peut le dire, un désarroi universel, et, pendant trente ans, la France n'a pas réussi à créer un enseignement sérieux. La génération qui s'élevait alors était celle qui a fait la Révolution. C'est un grand malheur qu'elle ait reçu une éducation si médiocre ; le manque de connaissances solides l'a irrémédiablement livrée aux puérilités d'une vaine rhétorique. Dans une lettre citée par M. G., le duc de la Vrillière, écrivant à l'intendant de Saint-Priest, au sujet du collège de Montpellier, lui dit : « Cet établissement paraît avoir le sort de tous ceux qui, depuis l'expulsion des Jésuites, ont été confiés à des maîtres séculiers, lesquels n'ont réussi dans presque au-

1. Le collège de Montpellier devait être régi par un bureau d'administration composé de l'évêque ou de son délégué, du juge-mage, du procureur de la sénéchaussée, de deux officiers municipaux, de deux notables habitants et du principal.

cun endroit, soit par le défaut de talent des personnes chargées d'instruire la jeunesse, soit que le succès des collèges dépende principalement de l'union et de la subordination des instituteurs ; ce qu'on ne peut guère attendre de sujets jaloux de leur indépendance et presque toujours divisés par l'intérêt particulier qui les domine... ces inconvénients, ajoute M. de la Vrillière, ont déjà déterminé plusieurs villes à confier l'instruction de la jeunesse à des corps réguliers, dont les membres perpétuellement surveillés, accoutumés à la vie commune, sujets à moins de besoins et intéressés par honneur au maintien de l'ordre et de la régularité, n'ont pas peu contribué à faire refleurir les études dans les collèges où ils ont été appelés. » Montpellier suivit l'exemple des autres villes, et, dans les années qui précédèrent la Révolution, elle négocia un moment avec les Oratoriens pour leur céder la direction de son collège qu'elle avait grand'peine à pourvoir de professeurs et qui dépérissait tout les jours entre ses mains [1].

Ici encore M. G. a fait une découverte intéressante qui achève de nous montrer en quel état était l'instruction publique après l'expulsion des Jésuites. C'est un petit cahier, d'une vingtaine de pages, contenant le tableau des exercices qui eurent lieu le 1er mars 1787, sous les yeux des administrateurs de l'établissement et peut-être aussi des familles. Il renferme un court programme pour chacune des branches de l'enseignement qui fait assez bien connaître la direction générale donnée aux études et le degré de force qu'on se proposait d'atteindre. Deux choses y frappent surtout ; c'est la façon tout à fait élémentaire, presque puérile, dont on enseignait l'histoire, et la suppression absolue du grec. De 1762 à 1787, le grec a disparu tout à fait du collège de Montpellier : à quel moment précis, et par suite de quelles circonstances ? M. G. l'ignore, et il voudrait bien le savoir. « J'accepterai, dit-il, avec reconnaissance les renseignements qu'on voudra bien me donner à ce sujet. » Je puis lui en fournir un que je tire de cette *Histoire du collège de Moulins* par M. Bouchard, à laquelle j'ai déjà fait tant d'emprunts. Voici ce qu'on y lit, à la page 143 : « Il s'éleva en 1775 une question assez importante et qui passionna tout le collège. Le bureau, les parents et les professeurs, excepté ceux de troisième et de quatrième, critiquaient fortement l'enseignement du grec, pensant qu'il y avait grand avantage pour les écoliers à supprimer l'étude de cette langue. De leur côté, les professeurs hellénistes prétendaient que ces exercices étaient nécessaires à la parfaite intelligence des auteurs latins. Après avoir entendu les observations présentées de part et d'autre, tout en

---

1. Quand la ville de Moulins, en 1780, appela les doctrinaires, l'inventaire qui fut fait de la bibliothèque révéla qu'il s'y trouvait « plus de mille volumes détachés, biffés, déchirés et mangés des rats, dont la description n'avait même pas paru praticable. » Ce détail nous donne une idée du désordre et de l'incurie qui régna dans l'administration des collèges après le départ des Jésuites. — Voyez *l'Histoire du collège de Moulins*, p. 151.

reconnaissant « unanimement » l'utilité du grec, le bureau décida néanmoins, à la même unanimité, sous le bon plaisir du parlement, « que l'instruction de la langue grecque cessera dans toutes les classes à compter de la rentrée de l'année classique, attendu que cette étude ne pouvait être et ne serait jamais qu'imparfaite dans ce collège, puisqu'il était presque impossible d'avoir un professeur spécial, et que du reste la plupart des enfants n'en avaient pas besoin. » Ce qui se fit au collège de Moulins a dû se reproduire ailleurs vers le même temps et dans des circonstances semblables; mais il serait fort utile d'en avoir, pour les autres collèges, une connaissance certaine. Je me joins donc à M. Germain pour demander aux professeurs, qui ont quelques loisirs et ne savent pas toujours comment les employer, aux savants, aux curieux, de faire à ce sujet, dans les archives des villes et des lycées, des recherches qui sans doute seront fructueuses. C'est seulement après que tous les documents de ce genre auront été découverts et publiés qu'on pourra entreprendre d'écrire une histoire complète de l'enseignement en France.

Gaston Boissier.

---

109. — **Om brœderna Zenos resor och de ældsta kartor œfver Norden** af A. E. Nordenskiœld, nº 1 de *Studier och forskningar færanledda af mina resor i hæga Norden. Et populært vetenskapligt bihang till Vegas færd kring Asien och Europa* [1]. Stockholm, F, et G. Beijer. In-8. Livraison I, 80 p. avec 12 cartes [2] et un fac-simile photolithographique de 8 pages.

Le grand explorateur, qui aspire à la gloire de planter le drapeau suédois sous le pôle même, après avoir eu celle de découvrir le passage du nord-est, ne s'est pas borné à décrire ce qu'il avait vu dans cette expédition; il a voulu aussi donner l'historique des tentatives infructueuses de ses prédécesseurs. S'il n'a pas inscrit les Zeni au nombre de ces derniers, c'est qu'il ne partage pas l'opinion de M. Krarup [3] et n'identifie pas l'Engroneland avec la Laponie, mais qu'il place au-delà de l'Atlantique les pays visités par ces navigateurs. Toutefois, pour ne pas priver le public du fruit de ses études sur le sujet, il a inséré dans le présent recueil la Relation des Zeni traduite en suédois, avec ses propres

---

1. *Sur les voyages des frères Zeno et les plus anciennes cartes du Nord*, par A. E. Nordenskiœld, formant le nº 1 des *Etudes et recherches a l'occasion de mes voyages dans l'extrême Nord. Vulgarisation scientifique pour servir d'appendice à l'Expédition de la Vega autour de l'Asie et de l'Europe*.

2. Non compris le fac-simile de la carte primitive des Zeni qui paraîtra avec la livraison suivante.

3. *Zeniernes Reise til Norden, et Tolknings Forsœg*. Copenhague, 32 p. in-16, extr. de *Geografisk Tidsskrift*. 1878, in-4º, pp. 145-154. Voy. *Revue critique*. 13e année, nº 51, 20 décembre 1879, pp. 454-458.

remarques fondées sur la comparaison de leur carte et de onze autres des xv^e^ et xvi^e^ siècles. Pour rendre ses explications plus intelligibles, il a eu la bonne idée de donner des fac-simile ou des réductions de ces monuments géographiques ou au moins de la section qui comprend le Grœnland et l'Europe septentrionale. Ses conclusions sont que la carte des Zeni est bien supérieure à toutes les autres du moyen âge qui embrassent ces régions et même aux cartes modernes dressées avant les voyages de Hudson, de Davis et de Baffin ; ce n'est pas une compilation de matériaux divers, mais la copie d'une carte dressée d'après des observations trop nombreuses pour être attribuées à un seul explorateur et faites après l'an 1300 et avant le siècle des grandes découvertes. Les contours du Grœnland chez les Zeni ont de grands rapports avec ceux du même pays dans la carte du Nord scandinave dressée par Nicolas Donis, moine bénédictin du monastère de Reichenbach, et publiée dans les Ptolémées d'Ulm, en 1482 et 1486 ; de plus, beaucoup de noms sont semblables dans les deux cartes, mais, tandis que le Grœnland des Zeni est correctement placé à l'ouest de l'Islande et fort loin de la Norvège, N. Donis met le sien à l'est de cette île et au nord de la Laponie, en ne l'en séparant que par un étroit bras de mer. Est-ce à dire que ces grossières erreurs prouvent l'antériorité de la carte de Donis? Nullement, répond notre auteur et son raisonnement est si ingénieux qu'il faut le traduire : « Cette déformation semble, au contraire, provenir de ce que les Scandinaves, sans être au fait de la déclinaison de l'aiguille aimantée, ont voulu se servir du commode instrument d'origine méridionale pour corriger des cartes qui avaient été dressées sans boussole, d'après la seule observation des astres. Dans les pays septentrionaux, où la déclinaison est parfois très considérable, ces prétendues corrections ont dû précisément défigurer les contours de la manière qu'on voit sur la carte de Donis. » (P. 46.)

Moins originales, mais non moins plausibles sont les remarques sur la réfraction qui fait paraître les jours plus longs qu'ils ne le sont en réalité, et cela en proportion de la proximité du pôle. Ce phénomène ne devait pas être connu d'un géographe vivant en Italie, comme c'était le cas pour Nicolo Zeno le Jeune qui, d'après Ruscelli, gradua la copie publiée de la carte de son quadrisaïeul ; aussi ses latitudes doivent-elles être diminuées de cinq degrés. C'est ce que constate M. Nordenskiœld, et, en effet, après avoir ainsi rectifié les parallèles, il trouve que la situation attribuée par le cartographe à sept contrées ou localités est d'une exactitude *surprenante* (p. 51). Mais, s'il en est ainsi, le volcan au pied duquel s'élève le mystérieux cloître de Saint-Thomas et qui, sur la carte des Zeni, est situé vers 74° 30′ de L. S., devrait se trouver vers 69° 30′. A la vérité, on n'en connaît pas sous cette latitude précise ; ce ne peut être l'Hékla qui est vers le 64°, ni aucun des autres volcans de l'Islande. Il est également inutile de le chercher, comme notre auteur paraît disposé à le faire, en Grœnland où l'on n'a jamais signalé d'éruptions

ignées; mais, si l'on considère que ce volcan est précisément, comme le Beerenberg, sous le 10° du méridien de l'île de Fer, on ne doutera plus que le cloître Saint-Thomas ne fût situé dans l'île Jan-Mayen. Il est vrai que celle-ci ne gît pas exactement par 69° 30' de lat. sept., mais bien vers 71°; erreur d'un degré et demi; la carte des Zeni en a fait de plus grandes, notamment pour le parallèle qui coupe le nord de l'Islande et pour celui qui traverse la Frislande (groupe des Færœ) par le milieu. D'autre part, elle prolonge beaucoup trop loin vers l'est la côte orientale du Grœnland; elle l'unit même avec la Norvège, mais seulement par supposition, ce qu'indique la légende : *mare et terræ incognitæ*. Dans sa rapide exploration le long des banquises, Ant. Zeno ne s'est pas aperçu que la terre était remplacée par des glaces dans l'intervalle entre les degrés 0° à 10°, et il a cru que le Beerenberg tenait d'un côté au Grœnland, de l'autre à la Norvège.

L'identification proposée ici pour la première fois lève la principale difficulté qu'offrait aux commentateurs l'explication des voyages des Zeni. Faute de l'avoir faite, M. Nordenskiœld est aussi embarrassé que ses prédécesseurs; il lui est impossible de deviner à quoi peut correspondre réellement la description du cloître Saint-Thomas. Mais, s'il n'a pas abordé toutes les questions relatives à la relation des Zeni, il en a résolu plusieurs de la façon la plus satisfaisante et son court mémoire de 60 pages, y compris 15 p. de traduction, est un des plus précieux à consulter sur le sujet. Il est accompagné du fac-simile de la *Carte et description du Nord, faites en 1427 par Claudius Clavus* et insérées dans une cosmographie inédite de Ptolémée, appartenant à la bibliothèque de la ville de Nancy. C'est une sèche nomenclature avec indication de la longitude et de la latitude pour la plupart des lieux. Elle est néanmoins d'un grand intérêt, parce qu'il n'y en a pas d'aussi complète pour la Scandinavie avant les temps modernes. Elle méritait donc bien de voir le jour; mais l'éditeur, oubliant son programme, a négligé, non-seulement de commenter, mais même de transcrire ce texte d'une lecture difficile à cause des abréviations et des noms propres. Pour en bien déchiffrer le caractère cursif, il faut un paléographe doublé d'un géographe; deux conditions qui se trouveront rarement réunies chez les lecteurs d'un ouvrage de vulgarisation scientifique.

A la dernière séance de la Société géographique suédoise (24 avril), le professeur Nordenskiœld a annoncé qu'il partirait le 20 sur la *Sophia* pour explorer les côtes orientales du Grœnland, dont la partie comprise entre 66° et 70° de lat. S. n'a pu encore être abordée par aucun navigateur moderne. Il est accompagné de vingt-quatre personnes, entre autres le docteur Nathorst, palæobotaniste, et MM. Berlin et Forsstrand, zoologues; mais l'expédition, qui se propose de rentrer au mois d'octobre, ne s'occupera pas seulement des sciences qui sont étrangères à cette revue, elle aura aussi à examiner si le Grœnland est habitable du côté de l'Islande, s'il y a des traces d'une ancienne occupation scandinave,

si enfin c'est là qu'il faut placer l'*Œstribygd* ou colonie orientale précolombienne du Grœnland. Depuis les grandes publications de la Société des antiquaires du Nord, on admettait généralement que les colonies occidentale et orientale étaient toutes deux sur le détroit de Davis, l'une plus à l'ouest, l'autre plus à l'est; mais tout récemment un missionnaire morave a signalé l'existence de ruines sur la côte orientale; il s'agit de savoir si les glaces, qui ont toujours obstrué le détroit de Danemark, entre l'Islande et le Grœnland, dans les temps modernes, y rendaient la navigation impossible dès le moyen âge, ou bien si c'est leur présence relativement récente qui a causé la perte de l'ancienne colonie européenne, problème qui intéresse tout à la fois l'histoire et la théorie du refroidissement des régions polaires. Pour le résoudre complètement, il serait bon aussi d'étudier sur les lieux la question du monastère de Saint-Thomas; de vérifier si, parmi les traces d'habitation qui ont été remarquées au pied du Beerenberg, il n'y en a pas qui remontent au temps des Zeni. L'île Jan-Mayen se trouvant dans les parages que doit explorer la *Sophia*, il est à souhaiter que M. Nordenskiœld profite de l'occasion pour visiter cette île encore si peu connue à certains égards. Puissent ces remarques lui arriver à temps pour attirer son attention sur ce sujet d'étude!

E. Beauvois.

CORRESPONDANCE

RÉPLIQUE DE M. HALÉVY A M. HARKAVY

Une erreur de composition nous oblige à publier séparément cette note, qui devait être jointe à la lettre de M. Harkavy. — (*Réd.*)

Je ne m'explique pas ce qui a pu offusquer M. Harkavy dans le compte-rendu que j'ai fait de l'ouvrage de M. Chwolson. En parlant des *quarante* inscriptions découvertes par M. Chwolson à *Tchoufout-Qalé*, j'ai seulement signalé un fait que M. H. lui-même ne paraît pas contester. Mais j'ai ajouté que l'ensemble des résultats s'impose aux esprits les plus timorés et cette appréciation n'est-elle pas de nature à constituer une opinion personnelle? Non, nullement, mais une simple présomption fondée « sur la grande répugnance qu'on ressent à supposer que Firkowitz ait frauduleusement gravé ou altéré la date des quarante épitaphes antérieures à 1240 et surtout qu'il ait réussi à rendre cette fraude méconnaissable aux yeux des experts ». Ces paroles me semblent assez claires et, si M. H. avait encore quelque doute là-dessus, il n'avait qu'à reprendre quelques lignes plus haut où j'ai dit ceci : « les adversaires de M. Chwolson ne pourront désormais défendre leur opinion qu'en soutenant que toutes ces inscriptions ont été fabriquées par Firkowitz et

enterrées par lui dans le sol, mais une telle hypothèse, déjà très invraisemblable en elle-même tiendra-t-elle devant l'inspection des pierres dont la plupart sont déposées au Musée impérial? » Ce n'est toujours, on le voit, que d'une présomption, favorable mais conditionnelle, qu'il s'agit, tandis que la solution finale de la question est abandonnée à la décision des experts. Faute d'avoir examiné les monuments *de visu*, je n'ai pu me former aucune opinion arrêtée et je me suis contenté d'exposer sans commentaire les lignes générales des faits annoncés dans le livre de M. Chwolson.

Je remercie M. H. de m'avoir appris que ce que j'ai nommé Musée impérial de Saint-Pétersbourg s'appelle Musée asiatique. Pour ce qui est du renseignement qu'il me fournit relativement aux néomenies des Caraïtes, il m'aurait été précieux à l'âge de quinze ans, à présent il est superflu. Mais cela n'empêche pas que la fixation de la néomenie ne soit un élément important pour la vérification des dates et M. Chwolson a bien fait de le prendre en considération.

Enfin, un dernier mot. Comme M. H. m'appelle emphatiquement « plus chwolsonien que Chwolson », je prends la liberté de lui dire qu'il est un peu mon complice. M. H. fait remarquer que le n° 9 de Chwolson se trouve dans le recueil de Firkowitz avec une variante dans la date, savoir *tsw* = 466 au lieu de *trw* = 606 qu'on lit chez Chwolson. L'existence de cette variante, si elle venait à se confirmer, serait la meilleure preuve que Firkowitz ne l'a pas altérée et, dans ce cas, le numéro en question deviendrait de plein droit la « pierre fondamentale » de l'édifice élevé par M. Chwolson et cela grâce à la perspicacité de M. Harkavy.

J. HALÉVY.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. J. SANDEAU, décédé le 24 avril dernier, a été remplacé, à la date du 28, dans ses fonctions de conservateur à la bibliothèque Mazarine, par M. Ferdinand FABRE, romancier bien connu. Sans contester en aucune façon les méries du nouveau fonctionnaire, nous n'hésitons pas à considérer cette nomination comme très regrettable. Elle prive d'un avancement légitime d'honorables et laborieux employés qui, entrés à la bibliothèque Mazarine comme surnuméraires, n'ont encore, après de nombreuses années de service, qu'un traitement dérisoire. Elle semble indiquer que l'administration considère les places de bibliothécaires comme une récompense pour les gens de lettres, plutôt que comme des fonctions exigeant des connaissances techniques, et, par suite, un apprentissage. Et pourtant l'administration est en position de savoir que c'est parce qu'on a regardé trop longtemps les fonctions de ce genre comme autant de sinécures, ou, si l'on veut, de canonicats littéraires, que dans certaines de nos bibliothèques de Paris la somme du travail

accompli chaque année est loin d'être en rapport avec le nombre des employés, d'où il résulte que les catalogues sont insuffisants et comme instrument de recherche, et comme garantie de la propriété de l'Etat.

— M. Marcel Devic, chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier, vient de publier chez Hachette, sous ce titre : *Le pays des Zendjs*, un travail auquel l'Académie des inscriptions a récemment accordé une récompense. Dans cet intéressant mémoire, M. Devic réunit et commente les données des géographes et historiens arabes sur la côte orientale d'Afrique au moyen âge et sur ses populations. Signalons une petite erreur, p. 165. Il est depuis longtemps reconnu que l'auteur du *Fakhrî* se nomme *Ibn Tiqtaqa* et non *Fakhr ed-Dîn*.

— Pendant que M. James Darmesteter publiait ses belles *Etudes iraniennes*, auxquelles nous consacrerons un article, M. Chodzko mettait la dernière main à la seconde édition de sa célèbre *Grammaire persane*, qui vient enfin de paraître chez Maisonneuve. Cette édition diffère de la première en ce que l'auteur a ajouté nombre d'exemples de construction, qui sont les bienvenus, et quelques contes persans dont le glossaire a été rédigé par M. Cillière, élève de l'Ecole des Hautes Etudes. Nous remarquons avec surprise une correction faite dans l'errata par M. Chodzko. Il enjoint de lire *Khoûd*, par une longue, le pronom réfléchi *Khod*, transcrit avec raison par une brève dans le glossaire. Au surplus, M. Chodzko a été fidèle à ce système d'un bout à l'autre de sa grammaire. Il lui eût suffi pourtant de scander n'importe quel vers pour s'assurer que jamais en persan le pronom *Khod* n'a eu la prononciation qu'il lui attribue. Un autre reproche que nous adresserons à l'auteur concerne sa nouvelle transcription. L'ancienne était bien plus claire. M. Chodzko continue aussi de rendre l'*a* ouvert des Persans par *e*. Rappelons à ce propos ce que disent dans leur introduction à la comédie du *Vizir de Lankuran* les éditeurs, MM. Haggard et Le Strange, qui tous deux ont habité Téhéran : « Les Français ont l'habitude de prononcer cette voyelle (l'*a* ouvert) comme un *è*, ce qui donne à leur prononciation persane un très fort accent turc. Ceci doit être soigneusement évité. » C'est précisément l'opinion qu'exprimait M. Guyard dans son « *Manuel de la langue persane vulgaire* ».

— La Société asiatique vient de publier la cinquième édition du « *Précis de jurisprudence musulmane de Sidi Khalil* ».

— « *Deux parallèles, Rome et Congo,* » cette brochure de M. Gaidoz n'a que douze pages (tiré à part de la « Revue de l'histoire des religions »), mais elle est fort attachante, à la fois piquante et instructive. Le fond primitif et humain, dit M. Gaidoz, paraît toujours le même ; ce qu'on appelle avec trop de complaisance la mythologie indo-européenne doit céder la place à l'étude de l'espèce humaine, de ses croyances et de ses usages. Voici deux parallèles qui n'ont pas encore été faits : comment expliquer que chez les Romains et chez les nègres du Congo, le fichement du clou (*piaculum*) ait le même caractère ? comment la règle de succession est-elle à peu près la même, qu'il s'agisse soit du prêtre de la Diane des bois, cet esclave fugitif qui avait tué son prédécesseur et qui restait en fonction jusqu'à ce qu'il fût tué lui-même, soit du *chitomé* ou grand prêtre du Congo ? Il y a là, ajoute M. Gaidoz, une communauté d'origine qui nous échappe et ne vient certainement pas des « hauts plateaux de l'Asie ». Nous croyons devoir citer les derniers mots de cette courte et si intéressante étude, qu'on pourrait appeler le pronunciamiento d'un folkloriste contre la routine classique : « La conclusion, et si l'on veut, la moralité de cette étude, c'est que les croyances de l'antiquité classique ne doivent pas être étudiées seulement dans les textes anciens et que souvent elles ont leur explication en dehors d'elles-mêmes. Les faits les plus éloignés et les origines les plus diverses se contrôlent,

se confirment et s'éclairent les uns les autres. Il y a une superstition qui règne chez beaucoup de savants en *us*, c'est qu'ils ne veulent rien voir en dehors de l'antiquité classique, comme si elle formait un monde à part, une ère fermée, comme si un abîme nous séparait d'elle. La nature ne connaît pas de fins et de recommencements : ce serait l'arrêt de la vie elle-même. Rien ne meurt d'une mort soudaine; tout se continue et se transforme; et ce qui doit disparaître ne s'atténue et ne s'efface que lentement, comme ces degrés des temples où, pendant des générations, chaque pas sans le savoir use et enlève une parcelle invisible de la pierre. Combien de philologues et d'archéologues ne croiraient pas déroger en s'occupant des traditions et des usages conservés au fond de nos campagnes, ou des pratiques des misérables sauvages de l'Afrique ou de l'Océanie! Et pourtant (on l'a vu par nos exemples), il y a des documents aussi anciens que les plus vieux textes de la Grèce et de Rome — et de l'Inde et, pour dire franchement notre opinion, plus anciens encore; et ils sont plus précieux parce que le phénomène religieux se passe sous nos yeux mêmes. Les lois de la vie s'entrevoient plus aisément dans ce qui vit que dans ce qui est mort. »

— Le Père A. M. P. Ingold, bibliothécaire de l'Oratoire, a terminé son bel *Essai de bibliographie oratorienne* dont nous avons déjà fait l'éloge dans cette chronique. Les nouvelles livraisons (Sauton, pp. 73-200) renferment la bibliographie des œuvres des PP. Lebrun, Lejeune, Lelong, Malebranche, Mascaron, Massillon, Mauduit, Merault, Morin, Senault, Simon, Tabaraud, Thomassin, de Valroger, le cardinal de Bérulle et Duguet. Les articles sur Malebranche et Massillon sont dus à M. Blampignon, et l'article sur Richard Simon à M. Bernus. M. Ingold ne s'occupe dans ce travail que des imprimés, il traitera des manuscrits dans une autre partie à laquelle il travaille. Il s'est d'ailleurs borné aux oratoriens les plus connus, et, sur 366 auteurs qu'a produits cette docte et éminente congrégation, il n'a consacré de monographie qu'aux quarante les plus célèbres. Lui-même ne regarde ce travail que comme un *Essai* et veut « élever un monument plus achevé et plus durable, dans lequel il tentera de présenter une *Histoire littéraire de la Congrégation de l'Oratoire* ». En attendant, sa Bibliographie mérite d'être considérée, à plus juste titre que le recueil du P. Bonardi (p. viii), comme un ouvrage définitivement rédigé, fort précieux et très utile.

— Une nouvelle édition de l'*Histoire de Charles XII*, de Voltaire, avec notes historiques, philologiques et littéraires, a paru à la librairie Hachette par les soins de M. Maurice Tourneux. (In-12°, viii et 329 p.). L'éditeur adopte le texte de Beuchot, et se préoccupe moins, dans une édition « conçue au point de vue de l'application des circulaires de M. Ferry », de l'annotation géographique que des variantes, des remarques de philologie et de littérature, et des particularités historiques. L'*avertissement* résume l'histoire et l'ouvrage depuis son apparition en 1731 jusqu'à l'étude de M. Geffroy sur *le Charles XII de Voltaire et le Charles XII de l'histoire* (*Revue des Deux Mondes*, 15 nov. 1869) et à la *Bibliographie voltairienne* de M. Bengesco. Parmi les notes nous avons remarqué celle de la p. 151 sur les lettres de Charles XII à Stanislas et sur une lettre du monarque suédois à Louis XIV, cette dernière datée de Stralsund nov. 1714, et la note de la p. 272 sur les trois portraits de Charles XII par Dahl, Gardelle et David von Kraft (ce dernier portrait est au musée de Versailles, n° 3714). L'appendice renferme naturellement les notes de Voltaire sur les remarques de La Motraye, les lettres sur l'incendie d'Altona, à Schulenbourg et au chapelain Nordberg, et, en outre, une curieuse lettre écrite de Varsovie par un religieux sur les habitudes de Charles XII, à l'âge de vingt ans (déjà publiée par Taschereau, *Revue rétrospective*, 3ᵉ série, t. II, p. 94), et une traduction du *Mazeppa* de

Byron et d'un fragment du poème de Pouchkine, *Poltava;* ces deux traductions, la dernière, de M. Kuscinski, fourniront les éléments d'une intéressante étude de littérature comparée. M. Tourneux n'a rien négligé pour faire goûter aux jeunes gens un livre « qui est à la fois une date dans la critique historique et un modèle de la prose claire, rapide, précise, allant droit au but sans négliger l'image, qu'on appelle à juste titre la langue de Voltaire. »

— Un bibliophile, qui se cache sous le nom de E. MARNICOUCHE, a fait tirer à 60 exemplaires, en 23 pages, le morceau de la *Correspondance littéraire* de Grimm (1779) sur Montaigne; cette plaquette, parue chez Delpérier, à Cahors, est intitulée « *Grimm, Les Voyages et les Essais de Michel de Montaigne* » et accompagnée d'un fac-similé de quelques signatures du philosophe.

— Nous parlerons prochainement de l'ouvrage que M. de LESCURE vient de publier sur Rivarol et son temps (*Rivarol et la société française pendant la Révolution et l'Emigration. 1753-1801*, études et portraits historiques et littéraires d'après des documents inédits. Plon. In-8°, XII et 516 p.). L'ouvrage comprend trois livres : I. *La jeunesse de Rivarol* (sa famille; ses années de début; ses premiers ouvrages et son mariage; le *Discours* sur l'universalité de la langue française et la traduction de l'*Enfer;* le *Petit almanach des grands hommes;* Rivarol philosophe et ses lettres à M. Necker; ses amis et ses ennemis). II. *La Révolution. 1789-1792* (Rivarol philosophe politique et polémiste; Rivarol pamphlétaire politique; Rivarol avocat consultant et médecin « in extremis » de la royauté; tableau de la société et de la vie intime ou publique de Rivarol de 1782 à 1792). III. *L'Emigration. 1792-1801* (Bruxelles et Londres; Hambourg; Berlin). Les membres de la famille de Rivarol, dit M. de Lescure dans sa préface, ont libéralement mis à notre disposition tout ce qui, parmi les papiers et les manuscrits du célèbre écrivain, a survécu aux vicissitudes de la Révolution et aux hasards d'une vie errante, prématurément terminée en exil.

— Deux nouveaux tomes, le sixième et le septième, des *Mémoires, documents et écrits divers laissés par le prince de Metternich* viennent de paraître à la librairie Plon. Le tome sixième, qui forme le tome IV de la seconde partie (in-8°, VIII et 715 p.), est consacré aux années 1835-1843, et le tome septième (tome V de la seconde partie) aux années 1844-1848; comme précédemment, le prince Richard de Metternich a voulu « compléter les Mémoires par des extraits du Journal de la princesse Mélanie et leur donner plus de vie et de fraîcheur au moyen de descriptions et de récits sortis d'une plume étrangère ». Le tome septième renferme, en outre, le livre IX, intitulé *Matériaux pour servir à l'histoire de ma vie publique. 1835-1848.* On trouve dans ce livre le chapitre final du Mémoire autobiographique (retraite de Metternich) et le *Testament politique* du ministre, manuscrit autographe, écrit par fragments sur des feuilles volantes de 1849 à 1855. L'index des noms de personnes cités dans les tomes III à VIII sera reporté à la fin du tome VIII et dernier des *Mémoires.*

— Nous avons reçu de M. E. C. LESSERTEUR, professeur au séminaire des missions étrangères, une brochure intitulée « *La connaissance de Dieu est-elle universelle?* » (Lecoffre. In-8°, 32 p. 1 fr.) L'auteur pense « qu'il est très facile de faire naître l'idée de Dieu chez les hommes qui ne la possèdent pas » ; il suffit d'appeler leur attention sur le mouvement du monde et « ils avoueront sans peine que ce palais n'a pu être construit que par un architecte, et que ce mouvement suppose un premier moteur ». Mais cet ancien missionnaire et actuellement maître de théologie dogmatique reconnaît que la connaissance de Dieu n'est pas universelle et que le consentement unanime, tel qu'on le suppose, n'existe pas.

— La Société des études historiques ouvre pour 1885 un concours dont voici le sujet : *Histoire de la musique dramatique en France depuis le commencement du* XVII^e^ *siècle jusqu'en 1870*. Le prix sera de 1,000 francs (envoyer les manuscrits jusqu'au 15 novembre 1884).

ALLEMAGNE. — M. J. Platzmann a fait l'acquisition de la grammaire de Varo (passée entre les mains du libraire Maisonneuve) et de la copie de cet ouvrage faite pour Abel Rémusat (n° 476 du catalogue de vente des livres de Rémusat). L'exemplaire était coté 1,500 francs et la copie, 80 francs. M. Platzmann se propose de donner un fac-similé de la grammaire de Varo avec une notice bibliographique sur cet ouvrage.

— M. Carl Pauli fait paraître le premier fascicule d'une publication intitulée « *Altitalische Studien* » (Hanovre, Hahn).

— Le programme du *Collège royal français* de Berlin, écrit en langue française, renferme : 1° un tableau historique du collège pendant l'année scolaire 1882-1883 ; 2° un mémoire de M. J. Wetzel « *Quaestiones de trilogia Aeschylea* ».

— M. Hans Flach, de Tubingue, travaille au deuxième volume de son Histoire de la lyrique grecque « *Geschichte der griechischen Lyrik* » et prie les auteurs de dissertations ou de programmes qui traitent des lyriques grecs depuis Alcée jusqu'à la guerre du Péloponèse, de lui envoyer un exemplaire de leurs travaux.

— A l'occasion du *Luther-Jubilæum*, M. Julius Kœstlin publie une deuxième édition considérablement remaniée de son Luther « *Martin Luther, sein Leben und seine Schriften* » (2 vols. Elberfeld, Friderichs. In-8°, 18 mark).

— Henri Laube travaille, dit-on, à une *Biographie de Grillparzer*.

— La librairie Dummler nous envoie, sous forme de brochure, le discours prononcé le 17 mars 1883 par M. Hermann Cohen, professeur de philosophie, devant l'auditoire de l'Université de Marbourg à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de l'empereur Guillaume. Ce discours a pour sujet l'influence de Kant sur la culture allemande « *Von Kants Einfluss auf die deutsche Kultur* » (p. 38).

— « Le n° 13 de la *Revue critique*, — dit le *Magazin* de Berlin (n° 17, p. 249) — contient un remarquable article. La *Dramaturgie de Hambourg*, de Lessing, est maintenant dans les lycées de France (en Allemagne aussi ??) une lecture obligatoire, qu'un M. Parmentier voudrait voir bannie, comme anti-française. La *Revue critique* défend la *Dramaturgie*, et, à ce propos, nous reconnaîtrons, comme il le convient, la grande impartialité de cette célèbre revue, même à l'égard de l'Allemagne ».

— L'assemblée plénière annuelle de la direction centrale des *Monumenta Germaniae* a eu lieu à Berlin, du 31 mars au 2 avril. Nous empruntons au rapport du président, M. Waitz, les informations suivantes. Dans la section des *Antiquitates*, dirigée par M. Mommsen, M. Peiper va achever son édition d'*Avitus* ; M. Schenkl, celle d'*Ausone* ; M. Seeck, celle de *Symmaque*. L'impression du *Sidoine* de M. Lütjohann et celle de l'*Ennodius* de M. Vogel (avec les lettres de Ruricius) a commencé. — La section des *Scriptores*, dirigée par M. Waitz, a achevé le 26^e^ volume des historiens de la période des Hohenstaufen, volume qui renferme tout ce que les auteurs français offrent sur cette période. Les éditions de *Guillaume de Nangis* par M. Brosien, de *Philippe Mousket* par M. Tobler et de plusieurs petites œuvres par M. Holder-Egger ont été publiées cette année. Le 27^e^ volume renfermera des extraits des historiens anglais de l'époque ; il a été confié, après la mort de Pauli, à M. Liebermann. Le 14^e^ volume sera publié par M. Schum qui doit y faire paraître, entre autres œuvres, les *Gesta episcoporum cameracensium*, les chroniques de Tournay, et les *Gesta episcoporum magdeburgensium*. M. Arndt met sous presse l'Histoire de Grégoire de Tours ; les *Acta S. Andreae* du même écrivain sont confiés à

un Français, M. A. Bonnet, qui doit, ainsi que M. Krusch, traiter en détail de la grammaire et de l'orthographe de Grégoire. M. Schwenkenbecher a fait paraître à part, en in-8°, le livre de Waltram ou Walram *De unitate ecclesiae conservanda* (lutte des investitures). M. Thaner a achevé son édition du *Liber adversus simoniacos* d'Humbert, et M. Bernheim s'occupe des écrits du temps d'Henri V. M. Waitz prépare une nouvelle édition des *Annales Bertiniani*. La 1re partie du IVe volume des « Chroniques allemandes » renfermera la *Chronique de Limbourg*, dont le texte revu et corrigé sera publié par M. Wyss; cet érudit a découvert que l'auteur de la Chronique était Tilemann Elhen de Wolfhagen. Prochainement commencera l'impression de la *Kaiserchronik* publiée par M. Schrœder. — Dans la section des *Leges* a paru la première moitié des recueils de formules de l'époque des Mérovingiens et des Carolingieus, par M. Zeumer et en même temps l'édition du manuscrit de Paris des formules autrefois dites de Carpentier en reproduction phototypique et avec commentaire par M. Schmitz. M. Zeumer a préparé également une édition des formules alamanniques et leur a consacré, dans le IIIe fascicule du VIIIe volume du *Neues Archiv*, une étude critique et détaillée. L'impression de l'édition de la *Lex Ripuaria* de M. Sohm est poussée activement, ainsi que celle de la nouvelle édition des *Capitulaires*, par M. Boretius. — Dans la section des *Epistolae*, dirigée par M. Wattenbach, a paru le premier volume des *Lettres pontificales*, édité par M. Rodenberg (époque d'Honorius III et de Grégoire IX), et M. Ewald fait imprimer le *Registrum* de Grégoire le Grand. Quant à la grande collection des *Poetae latini aevi carolini*, elle s'augmentera bientôt d'un volume nouveau, le IIe, dont une grande partie est déjà imprimée. M. Piper commence l'impression des *Verbrüderungsbücher* de Saint-Gall, Pfævers et Reichenau, et M. Baumann espère terminer à la fin de l'année son recueil des nécrologes alamanniques.

— La Société pour l'histoire rhénane *(Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde)* s'est fondée en 1881, sous l'impulsion de MM. Harless, archiviste de l'état à Dusseldorf, Hœhlbaum, archiviste de la ville, à Cologne, et Loersch, professeur de droit à l'Université de Bonn, qui publièrent, dans cette même année, un mémoire sur les devoirs incombant à cette société (*Denkschrift über die Aufgaben der Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde.* Cologne, Dumont-Schauberg. In-8°, 51 p.). La Société, dont le siège est à Cologne, a pour but d' « activer les recherches sur l'histoire des pays rhénans en publiant d'une façon conforme aux exigences de la science actuelle les sources de l'histoire rhénane qui n'ont pas encore été imprimées ou qui l'ont été d'une manière insuffisante ». Après une « assemblée constituante » qui eut lieu à Cologne le 1er juin 1881, la Société tint la même année (28 décembre) et l'année suivante (20 décembre) deux séances dont nous avons sous les yeux les procès-verbaux (*Erster Jahresbericht* et *Zweiter Jahresbericht).* Il a été convenu dans ces deux réunions que la Société publierait un recueil complet de toutes les coutumes ou *Weisthümer* des provinces rhénanes; M. Loersch, les « Weisthümer » de Trèves et les comptes d'Aix-la-Chapelle; MM. Crecelius, d'Elberfeld, et Lamprecht, de Bonn, les *Urbare* (terriers) ou *Zinsregister*(registres de cens) des diocèses de Cologne et de Trèves; MM. Cardauns, Eckertz et Hœhlbaum, les passages les plus importants de la *Chronique de Cologne* d'Hermann de Weinsberg, etc. En outre, la Société a décidé de négocier avec la municipalité de Trèves, en vue de la rédaction d'un catalogue de la bibliothèque de cette ville. Ajoutons que M. Loersch vient de faire paraître, comme travail préliminaire (*Vorarbeit*) de la tâche qu'il a entreprise, une liste des coutumes imprimées et inédites de la province du Rhin *(Verzeichnis der rheinischen Weisthümer.* Trèves, in-8°, 90 p.). Cette liste, aussi complète que possible, a été dressée avec le soin le plus consciencieux et rendra de grands services.

— Le fils du docteur Moritz Rappaport, directeur de l'hôpital de Lemberg, a fondé un prix pour honorer la mémoire de son père; ce prix sera décerné à la suite d'un concours (1000 florins). Le comité de la fondation-Rappaport demande un mémoire, en allemand, sur la question suivante : « Quelle influence les médecins israélites ont-ils exercée sur le judaïsme et sur le peuple israélite? ». Envoyer les mémoires avant le 15 octobre 1884 au secrétariat de la communauté israélite de Vienne. (I, Seitenstetteng, 4).

ETATS-UNIS. — Dans une réunion tenue à New-York, le jour du centenaire de la naissance de Washington Irving (3 avril), des admirateurs du célèbre écrivain ont résolu de lui élever une statue à Central Park.

— Le *Magazine of american history*, la seule revue américaine exclusivement consacrée à l'histoire, a maintenant pour directeur Madame Marthe J. Lamb, auteur d'une Histoire de la ville de New-York.

— Il s'est fondé à Brooklyn une revue, *An Gaodhal*, qui a pour but le relèvement et la conservation de la langue irlandaise.

GRANDE-BRETAGNE. — La « Clarendon Press » fera paraître très prochainement un ouvrage posthume de l'historien Green, *Prolegomena to Ethics*, dont M. A. C. Bradley dirige la publication.

— Dans la collection des « Anecdota Oxoniensia » doivent paraître de M. Whitley Stokes, le *Saltair na Rann*, recueil de 172 poèmes irlandais inédits que renferme le manuscrit Rawlinson de la Bodléienne, et, de M. A. Sonnenschein, *Bentley's Plautine Emendations, from his copy of Gronovius*.

— M. Sellar publie une seconde édition, entièrement revue, de son volume sur *Virgile* (Clarendon Press).

— On annonce la mort de M. John Cornelius O'Callaghan, auteur d'une Histoire des brigades irlandaises au service de France (*History of the irish brigades in the service of France*).

GRÈCE. — « Ταμεῖον τῆς Πατρολογίας ». Sous ce titre, Mgr Dorothée Scholarios, ancien métropolitain de Larissa, vient de faire paraître, à Athènes (imprimerie du Parnasse, place de la Cathédrale, In-8°, XIX et 512 p., 20 fr.), le 1er tome d'une Table générale analytique et alphabétique des 161 volumes de la *Patrologie grecque* de Migne. Cette Table est très complète; elle donne les principales pensées, tous les mots, tous les détails et les noms propres, avec renvoi au volume correspondant. Ce travail rendra de très grands services aux personnes qui ont acquis la *Patrologie grecque;* ceux-mêmes qui s'occupent de l'antiquité classique ou des études orientales y trouveront beaucoup à prendre; on peut citer, par exemple, les mots Ἄραβες, Ἀραβία, Ἀντιόχεια, etc., où sont énumérés tous les passages des Pères grecs relatifs aux Arabes, à l'Arabie, à Antioche, etc. Nous reviendrons plus longuement sur cette importante publication.

HOLLANDE. — Il vient de paraître à Leide un nouveau fascicule des grandes *Annales arabes de Tabari*. Ce fascicule embrasse les années 61-66 de l'hégire (680-685 de J.-C.). Il est publié par MM. S. Fraenkel (pp. 321-580) et I. Guidi (pp. 580-940). Nous apprenons par un journal arabe du Caire, le *Bourhan*, que le sultan vient de conférer un ordre à M. de Goeje, promoteur de l'édition de Tabari, et à M. Brill qui en est l'éditeur.

— Une souscription nationale est ouverte pour élever une statue à Delft en l'honneur de Hugo Grotius.

RUSSIE. — Sous ce titre *Imperator Vacili Bolgarobottsa*, le savant baron de Rosen vient de faire paraître un volume de 447 pages de texte russe et de 70 pages de texte arabe sur l'empereur Basile II, d'après la chronique arabe de Yahya d'An-

tioche. C'est une contribution des plus importantes à l'histoire de l'empire d'Orient et à celle de l'Orient lui-même. Il est seulement regrettable que la profonde érudition de M. de Rosen ne puisse profiter qu'aux rares personnes qui sont familiarisées avec le russe.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 mai 1883.

L'Académie reçoit la nouvelle de la mort de M. R. Dozy, l'un de ses correspondants, professeur à l'université de Leyde.

M. P.-Ch. Robert rend compte de l'état des fouilles que la ville fait exécuter, sous la direction de M. Vacquer, dans le terrain compris entre la rue Monge, la rue Navarre et le dépôt des omnibus, sur une partie de l'emplacement da l'ancien amphithéâtre romain. On a mis au jour deux fragments du revêtement du *podium*, d'un bel appareil, qui indique une bonne époque, ainsi qu'une partie des murs d'une large entrée, qui donnait du côté de la rue de Navarre, et un canal voûté, qui servait à l'écoulement des eaux. Ces résultats présentent déjà de l'intérêt, et l'on doit en attendre d'autres de la suite des travaux.

M. Reman présente à l'Académie un fragment d'inscription carthaginoise (tarif de sacrifices), trouvé, il y a plusieurs années, par le P. Delattre. On admire la perfection de la gravure de ce monument; il doit être d'environ trois siècles antérieur à notre ère : il est certain qu'à Rome, à cette époque, on aurait été incapable de graver sur la pierre avec cette netteté et cette régularité. On vient de constater que ce fragment fait corps avec deux autres fragments du même genre qui existent au Musée britannique; M. Philippe Berger a fait, ces jours derniers, un voyage à Londres qui a mis ce résultat hors de doute. Le nombre des fragments de tarifs de ce genre que l'on possède se trouve, par suite de cette découverte, réduit de cinq à trois.

M. Gaston Paris signale, dans la dernière livraison de *Folk-Lore Journal*, un conte indien, recueilli au Pendjâb par le rév. C. Swynnerton, qui présente une ressemblance frappante avec la légende contenue dans le roman du *Châtelain de Coucy*, dans laquelle on voit un mari offensé faire manger à sa femme le cœur de son amant. M. G. Paris a consacré une étude particulière à cette légende dans le t. XXVIII de l'*Histoire littéraire de la France*; il en a rapproché diverses versions qui se rencontrent dans les différentes littératures européennes du moyen âge, en français, en provençal, en allemand; la plus ancienne connue était un *lai* celtique du XIe siècle. Mais, jusqu'à la publication récente de M. Swynnerton, ce conte paraissait étranger aux littératures orientales; maintenant il faut probablement l'ajouter à la liste nombreuse des récits de ce genre qui nous sont venus de l'Inde. La version indienne diffère, sur deux points, des récits européens : le narrateur y prend parti, non pour l'amant, mais pour le mari (le roi Rasâlu, de Sialkot); celui-ci fait manger à sa femme la tête et non le cœur de son complice. En revanche, par d'autres détails, l'histoire du roi Rasâlu se rapproche très étroitement d'une version provençale du même récit, celle qui est contenue dans la biographie du troubadour Guillem de Cabestaing et que Boccace a fait passer de là dans un de ses contes; dans ces deux versions, la femme et le mari échangent, après le repas, les mêmes paroles, et, dans l'une comme dans l'autre, la femme se tue en se précipitant par la fenêtre. Ceci semble prouver l'antiquité relative de la version provençale, comparée aux autres récits européens.

M. Bréal communique un mémoire sur les termes qui désignent, en latin, la loi et le droit : *jus*, *fas*, *lex*. Il montre que le mot *jus*, à l'origine, ne signifiait pas purement le droit civil et humain, mais impliquait, aussi bien que celui de *fas*, une idée religieuse; il le rapproche du sanscrit *jaus* et du zend *jaos*, qui se rencontrent dans les Védas et dans l'Avesta, et qui tous deux désignent une sorte de puissance ou de garantie sacrée. Ce mot, qui se rencontre à la fois dans trois langues diverses de la famille indo-européenne, existait donc déjà avec ce sens dans la langue mère, et, par conséquent, l'idée qu'il exprime était formée et avait cours dans la population dès avant la séparation de la race. Il en est de même de *fas*, qui se retrouve dans le grec θέμις (θέμις ἐστί = *fas est*) : $f = \theta$, $\bar{a} = \epsilon\mu$, l'*e* s'étant transformé en *a* sous l'influence de la nasale, puis allongé par compensation après la chute de celle-ci, amenée par le voisinage de l'*s*; enfin l'*s* finale se retrouve en latin comme en grec. Ausone ne savait certainement pas à quel point il rencontrait juste, quand il écrivait *Prima Deum Fas, quae Themis est Graiis*. Mais le mot n'est pas seulement commun au latin et au grec; dans d'autres langues indo-européennes encore, l'idée de justice:

est exprimée par des dérivés de la racine *da*. Ainsi le peuple indo-européen avait la notion abstraite du droit et de son caractère sacré. L'idée de loi positive, au contraire, est postérieure; elle est née séparément chez les divers peuples. Le latin *lex* n'a d'analogue dans aucune autre langue. C'est un dérivé de *legere* : la loi est une lecture, un texte écrit. Il est clair que cette notion n'a pu se former qu'après l'invention de l'écriture, c'est-à-dire à une époque relativement basse.

M. Desjardins annonce que MM. Poinssot et Letaille sont de retour de leur mission épigraphique en Tunisie. Les résultats obtenus par les deux voyageurs sont considérables; ils rapportent un grand nombre d'inscriptions latines, souvent très importantes, qui ont été soumises à l'examen de M. Charles Tissot.

M. Egger communique, de la part de M. Jurgievitch, secrétaire de la Société archéologique d'Odessa, des détails sur deux inscriptions grecques trouvées en 1881 dans le sud de la Russie. La première est du milieu du second siècle de notre ère et provient de l'ancienne cité de Chersonnèse. Elle est écrite en dorien; c'est un remarquable exemple de la persistance de l'emploi de ce dialecte. La seconde inscription provient de l'ancienne ville de Tyra. Elle est datée de la 3e année du règne de Commode (182 de notre ère). Elle contient des concordances chronologiques intéressantes pour l'histoire des calendriers grecs.

Ouvrages présentés, de la part des auteurs, par M. Riant : 1° Promis (Vincenzo), *Reliquario armeno già esistente nel convento del Bosco presso Alessandria* (extrait des mémoires de l'Académie royale des sciences de Turin); 2° Barbier de Montault, *le Trésor de l'abbaye de Sainte-Croix de Poitiers avant la Révolution* (extrait des *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*, 1882).

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 25 avril.

M. G. Bapst, à l'occasion d'une récente communication de M. de Boilisle, donne lecture d'un travail sur la bossette d'Anvers et le casque d'Anfreville; il estime que ces deux objets datent du VIIe siècle de notre ère.

M. Bertrand insiste sur le caractère oriental de l'ornementation des deux monuments étudiés par M. Bapst. Il n'est pas impossible qu'ils aient été apportés dans les Gaules par des chefs des troupes auxiliaires annexées aux expéditions gauloises. Leur exécution lui paraît se placer entre le IIIe et Ier siècle avant notre ère.

M. de Lasteyrie croit qu'il est difficile, dans l'état de nos connaissances, de se prononcer sur la date des deux monuments.

M. l'abbé Thedenat communique le texte rectifié de l'inscription du pont de Saint-Lizier, texte inexactement rapporté par Gruter et par Orelli.

M. de Barthélemy lit une note de M. Castan sur un tricors mérovingien présumé appartenir à la ville d'Autre, en Franche-Comté.

M. Mowat présente l'explication de la monnaie d'Aesuris, communiquée par M. de Laurière : *Marcus Antonius Avitus et conlegae*. Il croit que le caractère insolite de cette formule indique que la pièce a été frappée dans des circonstances exceptionnelles, peut-être pendant un intérim de magistratures municipales.

M. Flouest présente, de la part de M. Eysserie, les photographies d'un autel votif de l'époque romaine servant de support à un bénitier de l'église d'Aubignan (Basses-Alpes).

M. d'Arbois de Jubainville étudie des documents mythologiques, de provenance irlandaise, relatifs à la division des dieux celtiques en deux groupes, comprenant l'un les dieux solaires, les dieux de la science et de la vie, l'autre les dieux de l'ignorance et de la mort.

M. de Villefosse communique, de la part de M. J. J. Guiffrey, trois lettres de Nicolas-Joseph Foucault, intendant de Caen, à l'antiquaire Nicolas Thoynard, seigneur de Villau Blein, numismate, collaborateur du cardinal Noris.

Eugène Müntz.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 21 Mai — 1883

110. — **Epigraphie gallo-romaine de la Moselle.** Deuxième partie. Dédicaces aux empereurs, et inscriptions publiques, par P. Charles Robert et René Cagnat. Paris, H. Champion, 1883. In-4, vi-34 p. et 1 planche (héliogravure).

L'apparition du premier fascicule de ce livre, ne comprenant à l'origine que quarante pages avec trois planches, remonte à près de quatorze années, et quelques-uns de ceux qui lisent ces lignes n'ont peut-être pas oublié que Camille de la Berge s'empressa de le signaler dans cette *Revue* [1], en promettant de lui consacrer un examen détaillé quand il serait arrivé à sa complétion. J'étais loin alors de prévoir qu'il ne serait pas donné à notre regretté collaborateur d'accomplir sa promesse et que je serais amené à le suppléer dans une certaine mesure.

En 1873, le fascicule de M. Ch. Robert s'accrut de trente-six pages avec deux nouvelles planches et constitua dès lors en entier la première partie, intitulée : *Monuments élevés aux dieux*. On y trouve une étude approfondie de toutes les inscriptions religieuses découvertes dans la cité des *Mediomatrici ;* d'une manière plus particulière, les autels consacrés à Epona, à Mercurius Visucius, à Rosmerta, à Sirona, ont fourni à l'auteur la matière d'abondants commentaires d'un grand intérêt pour les savants qui s'occupent de mythologie gauloise. Nous n'avons pas à faire l'éloge de ce mémoire remarquable qui est depuis longtemps entre les mains des travailleurs les plus capables d'en apprécier les mérites.

Il eût été extrêmement regrettable qu'après d'aussi heureuses prémices une monographie d'une telle importance restât inachevée ; M. Ch. R. le sentait mieux que personne ; mais, comme il nous l'apprend lui-même dans l'avant-propos du second fascicule, l'affaiblissement de sa vue lui rendait désormais le travail difficile. Il a eu la bonne fortune de rencontrer dans M. René Cagnat un collaborateur aussi intelligent que dévoué pour l'aider à mettre la dernière main à une œuvre dont il avait pa-

1. *Revue critique*, 2e sem. 1869, n° 254, p. 394 ; article signé des initiales C. B.

tiemment recueilli, annoté et classé les matériaux. Nous ne savons lequel des deux nous devons le plus féliciter; mais, à coup sûr, ils ont droit l'un et l'autre aux remercîments des épigraphistes français.

Le fascicule nouveau-venu a pour sous-titre : *Dédicaces aux empereurs, et inscriptions publiques.* Les textes décrits et expliqués sont au nombre de neuf ; chacun d'eux sert de thème à une dissertation de fond. Nous recommandons particulièrement la notice (p. 1) d'un monument élevé à Tibère, dont les puissances tribunices, les salutions impériales et les consulats se trouvent, pour la première fois, chronologiquement coordonnés d'une manière très claire. Nous attirons aussi l'attention sur une inscription dédiée à l'empereur Claude par les *Vicani Marosallenses* dont le nom s'est perpétué jusqu'à nous dans celui du bourg de Marsal ; ce monument porte une date exprimée sous une forme dont il n'existe, du moins à notre connaissance, aucun autre exemple : *Dedicata* VIII *k(alendas) octob(res) anno C. Passieni Crispi II, T. Statilio Tauro co(nsule).*

L'auteur revient à une intéressante inscription de Pertinax classée, dans le précédent fascicule, parmi les monuments religieux, à cause des bas-reliefs à sujets divins dont elle est décorée; son but est de discuter les doutes que Wilmanns a récemment élevés sur l'authenticité du texte, contrairement à l'opinion de M. Léon Renier. La pierre est perdue, ainsi que celle de Sirona, avec tant d'autres monuments précieux misérablement abandonnés à la destruction lors de l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg pendant le siège de 1870. Heureusement, M. Ch. Robert possédait un estampage en papier de la première, et un moulage en plâtre de la deuxième, et il a pu en reproduire des images fidèles par les procédés photographiques.

Ce dont il doit être particulièrement loué, c'est de n'avoir pas cru qu'il suffisait de faire purement et simplement œuvre d'éditeur d'inscriptions et de se borner à la transcription exacte et à la traduction irréprochable des textes ; il a traité ces monuments en archéologue autant qu'en épigraphiste, cherchant à en tirer tout le parti possible pour accroître ce que l'on sait des idées des Anciens en matière de religion, d'administration publique et d'usages privés.

Le mémoire se termine par la discussion de six monuments suspects à divers titres. M. Ch. R. en prend occasion pour venger la mémoire de Boissard contre l'imputation d'avoir sciemment falsifié des textes ou même d'avoir fabriqué des monuments. C'est une conclusion à laquelle j'étais arrivé, de mon côté, en examinant le manuscrit du célèbre archéologue bisontin conservé à la Bibliothèque nationale, fonds latin, n° 12509. A la page 676, on voit un dessin à la plume du fameux bas-relief messin consacre aux trois déesses-mères, avec l'inscription IN HONORE || DOMVS DIVI || NAE DIS MANIBVS || VICANI VICI PACIS ; or, à la marge, se trouve l'annotation *MAIRABVS.* Jamais un faussaire n'aurait eu l'idée de mettre en regard d'un texte falsifié par

lui une correction qui trahit, de la manière la plus manifeste, la préoccupation d'un érudit sincèrement soucieux de l'exactitude. Cette remarque n'avait jamais été faite; cependant elle a une certaine valeur, puisque, à propos d'un texte soupçonné de retouches, elle laisse intacte à Boissard sa probité d'antiquaire. On me pardonnera donc d'intervenir personnellement par mon témoignage dans une question dont je n'avais ici qu'à rendre compte.

Une dernière réflexion. M. Ch. R. a fait observer que « les lignes effacées du soubassement laissent à peine distinguer quelques caractères; elles renfermaient probablement les noms des *vicani* qui avaient contribué à l'érection du bas-relief, ou le nom du *magister vici.* » Si minces que soient, dans son opinion, les résultats de l'essai de déchiffrement auquel il a dû se livrer, on aurait aimé à les connaître. La figure 1 de sa planche v est, en effet, tellement bien réussie que j'y vois sans trop de difficultés, à la première ligne du soubassement, les lettres LOVESSO ///·//R/·///S////C///. Nous tenons donc enfin le nom d'un des *vicani vici Pacis,* et cette lecture se trouve confirmée par l'analogie d'autres exemples de noms tels que *Lovessus*, *Lovessa*, fréquents dans l'épigraphie hispanique [1]. Peut-être parviendrait-on à pousser plus loin le déchiffrement en étudiant avec une nouvelle attention le moulage en plâtre offert par M. Ch. R. à la bibliothèque de l'Université et exposé dans la resserre vitrée à l'entrée de la salle de lecture. Le soin de donner la leçon définitive et aussi complète que possible dans un *Supplément* revient à l'auteur assisté des bons yeux de son jeune collaborateur.

Un troisième et dernier fascicule, réservé aux inscriptions funéraires, ne tardera pas à paraître. Il contiendra, en outre, un *supplément* nécessité par la découverte de plusieurs nouvelles inscriptions messines.

Nous ne pouvons terminer sans dire un mot de l'exécution typographique qui répond dignement à la beauté des planches.

Robert MOWAT.

---

111. — **Altfranzœsische Bibliothek,** hrggbn von Dr. Wendelin FOERSTER. Heilbronn, Henninger, 1879-1883. Cinq volumes in-12.

En 1879, M. W. Foerster, l'éminent romaniste qui a succédé à Diez dans la chaire de philologie romane de Bonn, fondait, en concurrence avec la Société des Anciens Textes français, une bibliothèque ou collection d'ouvrages appartenant à notre vieille littérature. Le public lettré n'a qu'à se féliciter de cette féconde rivalité qui met plus vite et plus facilement entre les mains des connaisseurs les monuments encore inconnus ou inabordables du moyen âge français. M. W. s'est proposé de

1. *Corp. Inscr. Latin,* t. II, n[os] 79, 165, 346, 381, 387, 2380, 2407, 2518.

publier, sous un format commode, les textes d'ancien français ou même de provençal, ayant un intérêt soit linguistique, soit littéraire, de préférence inédits, et même déjà publiés si les éditions en étaient rares. Chaque édition doit être accompagnée de notes et d'un court glossaire, suffisant tous deux à lever les difficultés d'interprétation, et être précédée d'une introduction qui étudie plus spécialement la langue de l'auteur.

Cette collection paraît donc surtout faite au point de vue philologique, et les premiers volumes qui ont paru ne démentent pas ce caractère.

La collection contient jusqu'à aujourd'hui cinq ouvrages.

I. C'est M. John Koch qui a eu l'honneur d'ouvrir la série par son édition des œuvres du poète anglo-normand Chardry. Chardry, dès le commencement de ce siècle, avait été signalé par les divers historiens de notre ancienne littérature. En 1838, M. Fr. Michel en publiait quelques fragments; en 1844, A. de Keller, dans son *Romvart*, communiquait d'importants morceaux d'une de ses poésies, d'après un ms. de la Vaticane, appartenant au fonds de la reine Christine de Suède. Mais jusqu'ici l'œuvre complète, ou du moins ce qu'on en possède, était resté ignoré. M. J. Koch, utilisant encore deux autres mss. conservés en Angleterre, a publié, dans une édition critique, et en se fondant sur la filiation de ces trois mss., ce qui nous reste de Chardry, à savoir : 1° *Une vie de saint Josaphat;* 2° l'*Histoire des sept dormants*, légende fort répandue au moyen âge de sept jeunes chrétiens d'Ephèse qui, fuyant les persécutions de l'empereur Décius, s'enfuirent et s'enfermèrent dans une grotte, y furent emmurés et, après un sommeil plus que séculaire, furent réveillés par Jésus, au temps de Théodose II; 3° le *Petit Plet*, discussion entre un jeune homme et un vieillard sur les biens et les maux de cette vie. Le jeune homme voit tout à travers le prisme de la jeunesse; le vieillard, désenchanté et las de la lutte de la vie, déprécie et dédaigne tout ce que vante son jeune adversaire.

Chardry serait un écrivain agréable et élégant, si la langue — c'est l'anglo-normand — n'était si altérée. A travers les corruptions qui ont déformé de si bonne heure le normand transporté en Angleterre, et rendent la lecture de l'anglo-normand si pénible, on trouve une plume aisée, facile. Chardry, écrivant dans le dialecte français, compterait parmi nos bons auteurs.

L'éditeur commence par une courte notice sur la « littérature » de Chardry, décrit les trois mss. de Londres, d'Oxford et du Vatican (ce dernier ne contient que le *Petit Plet*) et en fixe le classement, étudie ensuite les sources des trois poèmes, le poète lui-même; celui-ci a signé le *Josaphat* et les *Set Dormanz;* mais le *Petit Plet* est anonyme, et ce n'est qu'une induction, du reste très forte, et appuyée d'indices sérieux, qui le fait attribuer par M. Koch à l'auteur des deux autres poèmes. Après quoi, l'éditeur aborde la grammaire de son auteur, phonétique et flexion; toute cette partie est de beaucoup la plus approfondie et occupe 20 pages sur 47 de l'introduction, qui se termine par une page où

M. Koch cherche à déterminer l'époque où vivait Chardry. Contre l'opinion de M. Hermann Suchier qui y voit un écrivain du dernier quart du XII^e siècle, il le place au commencement du XIII^e. Après l'introduction, vient le texte (pp. 1-168) que suivent 55 pages de variantes et notes (pp. 169-224), et que termine un court glossaire de 2 pages.

Cette publication offrait de nombreuses difficultés, étant donnée la langue encore mal connue dans ses caractères spéciaux dont se servait le poète. M. Koch ne s'est pas montré au-dessous de la tâche dont il s'est chargé, bien que nombre de ses restitutions et de ses corrections soient douteuses et aient été, avec raison, contestées par la critique [1].

II. Le deuxième volume de la collection est le poème déjà publié à Londres, en 1836, par M. Fr. Michel, sous le titre de *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*. L'édition de M. Michel, d'ailleurs épuisée, était si défectueuse que depuis longtemps une nouvelle édition était devenue nécessaire; mais il ne fallait pas se contenter, comme M. Fr. Michel, de reproduire, en y ajoutant ses propres erreurs de lecture, l'unique manuscrit qu'on en possède au British Museum, manuscrit déplorablement corrompu. A travers les erreurs, les altérations, les déformations dues à un scribe anglo-normand de la fin du XIII^e siècle ou du commencement du XIV^e, il fallait retrouver un original écrit dans la bonne langue française de la fin du XI^e siècle ou du commencement du XII^e.

M. Edwart Koschwitz s'est préparé, de longue date, à la publication de son *Karls des Grossen Reise nach Jerusalem und Constantinopel* (1880). Si le poème, en effet, est conservé dans un manuscrit, il en existe des traductions dans la huitième branche de la *Karlamagnus Saga* et autres collections scandinaves, et dans un texte gallois du moyen âge, et des remaniements dans un roman français en prose du XV^e siècle, connu sous le nom de *Galien le Réthoré*. En 1875, M. K. publiait dans les *Romanische Studien* de Boehmer (II, pages 1-60) une longue étude sur l'âge et l'origine du *Voyage de Charlemagne*, où il examinait les deux mss. connus et les éditions du Galien, la traduction islandaise de la *Karlamagnus Saga*, avec ses versions suédoise et danoise, et, enfin, la date et le dialecte du *Voyage* (les deux questions sont connexes); le résultat de ses recherches lui faisait assigner la fin du XI^e siècle, et la Normandie pour l'époque et la patrie du poème. En 1876, M. K. reprenait et complétait ce travail dans sa brochure sur la tradition et la langue du *Voyage* (*Ueberlieferung und Sprache der Chanson du voyage de Charlemagne à Jérusalem*, Heilbronn, 1876, in-8°). Entre temps, M. K. avait étudié le gallois, et s'était mis en état d'utiliser la version

1. Voir spécialement le long article de M. Mussafia (*Zeitschrift f. d. Roman. phil.*, 1879, pp. 591-607), si riche en observations précieuses, et l'article plus sévère de M. Suchier, dans le *Litteraturblatt für philologie*, 1881, col. 359-363. Nous y renvoyons le lecteur.

galloise. Il reprenait la question de la filiation des récits et soumettait la langue à un examen plus approfondi. En 1879, paraissait du même auteur une troisième étude (*Sechs Bearbeitungen der altfranzösischen Gedichte von Karls des Grossen Reise*, Heilbronn, in-8°, 185 pages). M. K. y publiait d'abord le texte gallois (*Ystoria Charles*), d'après le *Livre rouge*, manuscrit gallois conservé au *Jesus College* d'Oxford, qu'il faisait suivre de la traduction anglaise due à M. J. Rhys, l'éminent professeur d'Oxford ; puis le texte du roman en prose de Galien en trois rédactions, d'après le ms. de l'Arsenal (B. L. F. 226), d'après le ms. du B. M. (fr. 1470) et d'après d'anciennes éditions imprimées; enfin, il donnait un poème islandais et un chant des îles Féroé, tous deux inédits et reposant sur les traditions poétiques sorties de la *Karlamagnus Saga*; il en avait étudié ailleurs les sources (*Germania*, XX, p. 232).

C'est par ce vaste ensemble de travaux préliminaires que M. K. se préparait à la belle édition du *Voyage* qu'il a enfin donnée en 1880. Dans l'introduction, il reprend la question des rapports (fort compliqués du reste) du ms. du British Museum avec les versions étrangères et le Galien français. Il étudie sur nouveaux frais la question de l'âge du poème et de son dialecte, et confirme par l'examen de la métrique et de la phonétique les résultats de ses recherches antérieures, et ceux auxquels des considérations d'ordre littéraire et historique venaient de mener M. G. Paris, c'est-à-dire l'attribution du poème à la fin du XI[e] siècle, et la parenté qui, pour la langue, l'unit à la *Chanson de Roland*. Cette introduction vaut surtout par l'étude approfondie à laquelle est soumise la langue du *Voyage*, et qui dépasse certainement les limites de la question à résoudre; car elle nous donne les derniers résultats acquis à la science sur la langue française à la fin du XI[e] siècle. Vient ensuite le texte reconstitué, avec toutes les leçons non acceptées du ms. en note; un glossaire fort bien fait, une table des assonances et une dizaine de pages de corrections et additions terminent ce volume, de petite étendue, à en juger par le nombre de pages, mais riche en faits. Ce poème énigmatique du *Voyage*, aussi obscur pour l'historien de la langue que pour l'historien de la littérature, M. K. en donne une édition qu'il est loin, dans sa modestie, de croire définitive; du moins est-elle, à peu de chose près, au niveau des derniers progrès que les plus éminents maîtres ont fait faire, dans ces derniers temps, à la science de la philologie romane.

III. « *Octavian, altfranzösischer Roman nach der Oxforder Handschrift Bodl. Hatton 100, zum ersten Mal herausgegeben von* Karl Vollmöller. Heilbronn, 1883[1]. »

---

1. Pourquoi le troisième volume de la collection porte-t-il le millésime 1883, alors que le t. IV et le t. V portent les millésimes de 1881 et de 1882? Ne serait-il pas mieux de donner à chacun des tomes de la collection le numéro d'ordre que lui assigne sa date de publication?

Ce poème est un roman d'aventures en vers octosyllabiques qui se rapporte, quant au fond, au poème de Florent et Octavian, et, par ce poème, à ce groupe de récits épiques qui nous ont conservé des débris plus ou moins informes de traditions mérovingiennes, et dont le plus important est le *Floovent*. M. K. V., dans une courte introduction, décrit le ms. qu'il reproduit, résume les rares travaux ou notices dont ce poème a été l'objet, en étudie rapidement le mètre et la langue, cherche à montrer que le texte anglo-normand cache un original picard du premier quart du XIIIe siècle; fait suivre les 5371 vers du texte d'une vingtaine de pages d'observations qui portent généralement sur les leçons de ms. corrigées par l'éditeur, et termine sa publication par un court glossaire d'une page et demie et un index des noms propres. L'étude critique est riche en faits bien choisis et sobrement exposés; çà et là, des inexactitudes; plusieurs faits importants n'auraient pas dû être passés sous silence. Les quelques lignes consacrées à l'histoire littéraire ne sont guère satisfaisantes. Dans la constitution du texte, l'éditeur s'est tenu, avec une conscience trop scrupuleuse, à l'orthographe du manuscrit qu'il aurait pu soumettre à une correction plus complète et plus approfondie; il s'est abstenu de parti pris, sauf quand la mesure ou le sens imposaient des corrections : méthode trop prudente, croyons-nous [1].

---

1. Quelques observations au hasard : p. v de l'introduction « la finale *ion* est d'une syllabe : 2507 *destrucion*, cependant on peut, dans le vers, supprimer l'article *la* [*la destrucion la metroi*]; 2817 *avision*, cf. 267 (= qui m'a fait tel mesprision) ». Il serait extraordinaire que *ion* fût d'une seule syllabe, alors que cette finale est encore aujourd'hui dissyllabique en vers; en réalité, il faut lire *destruçon* qui est à *destruction* ce que *façon*, *leçon*, *freçon* (v. 249) sont à *factione*, *lectione*, *frictione*. De même lire *avison* qui est à *advisione* ce que *maison* est à *masione; avison* est fréquent en v. fr. Le scribe a remplacé les formes populaires par les formes savantes. Au v. 250, le poète emploie le mot *vision*, en trois syllabes, suivant la règle. Quant au *mesprision* du v. 267, c'est un barbarisme dû à une correction de copiste. Il faut lire : qui m'a *faite* tel *mesprison;* le ms. porte *afait;* M. V. se demande s'il n'aurait pas existé un verbe *afaire*; idée bizarre. — V. 179 : « Que nul home del mont la trace », en note : *home*] *hame (anima)*. Je ne comprends pas cette note. M. V. veut-il dire que le *hame* du ms. est *ame anima*? Pourquoi ne pas mettre alors dans le texte *nul ame*? Est-ce une faute du copiste pour *home* (hypothèse vers laquelle paraît pencher M. V. puisqu'il corrige dans le texte *hame* en *home*)? A quoi bon la glose *anima*? — V. 2679 ; *poissons* (Où nous *poissons* à vos traire) « *poissons* kenne ichnicht », dit M. V. Lire *poüssons* à l'imparfait du subjonctif. — V. 62. Pourquoi ne pas signaler l'emploi de *lui*, comme sujet (A Reims sera fait li secres. Et *lui*, jones rois corones). — A chaque page, M. V. laisse dans son texte des incorrections de la copie qui ne sont certainement pas le fait de l'original. J'en citerai une entre cent : vv. 329-330 (Au fu (= feu) la mainent de fors Rome : Por lui ploroient femes et *homes*), la rime ici s'accorde avec la grammaire pour réclamer la correction *home*. — Enfin, signalons, en terminant, l'inconcevable erreur où sont tombés MM. Vollmœller et Foerster, à propos de l'expression *e nondé*, vv. 2755, 3857, 3883, 3944, où ils voient je ne sais quel dérivé de *onde (?)* (cf. page XIX, dernière ligne) : lisez tout simplement *en non Dé = in nomine Dei*, ou même sans correction *é (= el) non Dé* (cf. *a* pour *al*, vv. 1511, 3327). — Depuis que cet article a été re-

IV. Le *Psautier Lorrain* de la Bibliothèque Mazarine (nº 798), ancienne traduction des Psaumes du XIVᵉ siècle [1], publié par F. Apfelstedt. Ce texte est des plus intéressants pour l'étude du dialecte lorrain au XIVᵉ siècle; le traducteur considère son dialecte comme une langue spéciale, distincte des autres : « Ves ci, dit-il, lou psaultier dou latin trait et translateit en romans en *laingue loreine.* » Il est non moins intéressant pour l'histoire de la formation savante en français. Il est curieux de trouver chez un écrivain roman une notion aussi claire de la formation savante que celle qu'indiquent les lignes suivantes de la préface : « Pour tant que laingue romance, et especiaulment de Loresne, est im« perfaite, ... convient que, per corruption et per diseite des mos fran« çois, que en disse lou romans selonc lou latin; si com *iniquitas ini« quiteit, redemptio redemption, misericordia misericorde,* et ainsi de « mains et plusours aultres telz mos qu'il convient ainsi dire en romans « comme on dit en latin. ... Li latins ait (= a) plusour mos que nulle« ment on romans on ne peut dire, mais que (= sinon) per circonlocu« tion et exposition; et qui les vorroit (= voudrait) dire selonc lou latin « en roman, il ne dit ne latin boin ne romans, mais aucune feiz moi« tieit latin moitieit romans, et par vaine curiouseteit et per aventure, « per ignorance, wellent dire lou romans selonc lou latin de mot a mot, « si com dient aucuns *negotia ardua, negoces ardues,* et *effunde fra« meam et conclude adversus eos, effunt ta frame et conclut encontre « eulz,* si n'ait ne sentence, ne construction, ne parfait entendement. »

L'éditeur de ce texte, — mort le 5 janvier 1881, à l'âge de 23 ans, — devançant une publication qu'avait annoncée depuis longtemps M. Bonnardot, et qui est maintenant sous presse, n'a pas utilisé des manuscrits découverts par ce dernier, et qui permettent de compléter les lacunes du ms. de la Mazarine. Son édition ne rendra donc pas inutile la nouvelle édition que va nous donner le savant français.

Le texte est accompagné et suivi de notes presque toutes purement paléographiques et d'un court index de mots difficiles. Nous n'approuvons pas, en général, ces glossaires qui servent seulement à l'interprétation du texte et à la commodité de la lecture. Puisque M. Foerster se propose surtout de soumettre les textes dont il dirige la publication à une étude grammaticale complète, il devrait faire porter l'attention des éditeurs non-seulement sur la phonétique et la morphologie des documents publiés, mais encore sur le lexique. Les ouvrages devraient être

---

mis au bureau de la *Revue*, il a paru dans la *Romania* (XI, 609-614) et dans la *Zeitschrift* de Groeber (VI, 628-636) deux comptes rendus de M. G. Paris et de M. Mussafia, qui proposent un grand nombre de corrections. Nous nous permettrons d'y renvoyer le lecteur.

1. Voici le titre exact : « Lothringischer Psalter (Bibl. Maz, nº 798), altfranzœsische Uebersetzung des XIV Jahrhunderts mit einer grammatischen Einleitung enthaltend die Grundzüge der Grammatik des Altlothringischen Dialectes, und einen Glossar, zum erstenmal herausgegeben von Friedrich Apfelstedt. » Heilbronn, 1881.

accompagnés de dictionnaires complets et détaillés, et non de glossaires de mots difficiles. Il est intéressant, souvent, de noter l'emploi ou la date de l'emploi de mots très connus et très simples, mais qui ne remontent pas à l'origine de la langue (par exemple, la préposition *dans*). Dans l'espèce, un texte aussi peuplé de mots savants que le *Psautier*, devait être dépouillé avec soin. Ce n'est que par ces dépouillements et ces relevés complets qu'on peut arriver à réunir les matériaux d'une histoire du lexique français.

L'originalité de l'édition de M. Apfelstedt est dans l'introduction, qui est, en fait, une grammaire complète du dialecte lorrain au moyen âge. L'éditeur étudie dans 38 pages compactes, la phonétique; dans 23 pages, la déclinaison et la conjugaison non-seulement du *Psautier*, mais encore d'une dizaine de documents ou textes appartenant à Metz, et, en général, à la Lorraine ou à la Bourgogne, et il confirme les résultats de ses recherches par le témoignage des patois modernes.

V. *Lioner Ysopet, altfranzösische Uebersetzung des XIII Jahrhunderts in der Mundart der Franche Comté, mit dem kritischen Text des Lateinischen Originals (sog. anonymus Neveleti), zum ersten Mal herausgegeben von Wendelin Foerster* (1882).

Ce nouveau texte est une traduction libre en vers octosyllabiques d'un recueil de fables latines du moyen âge, connues sous le nom d'*Œsopus* ou fables de l'*Anonyme de Névelet*, recueil qui est lui-même un remaniement en distiques des trois premiers livres du recueil de Romulus.

M. F. a été amené par l'étude des sources de son *Ysopet* français à étudier l'original latin, qu'il a reconstitué et dont il a donné un texte critique d'après les plus anciens manuscrits connus. Dans son introduction, il commence par décrire le ms. français qui se trouve à la Bibliothèque de l'académie de Lyon, puis l'original latin dont il découle; les 48 pages qui lui sont consacrées forment une importante contribution à l'histoire de la fable ésopique au moyen âge. Puis, l'éditeur revient au texte français dont il passe en revue les divers caractères linguistiques. Comme les fables françaises sont écrites en dialecte de la Franche Comté, cette étude grammaticale forme un complément naturel de celle que M. Apfelstedt avait publiée dans le volume précédent de la collection. Viennent ensuite le texte français, le texte critique de l'anonyme latin, trente pages de notes paléographiques ou grammaticales ou littéraires, et un court glossaire de formes curieuses. Cette étude se recommande par la sobriété et la précision des détails, et on y reconnaît la main sûre d'un maître. En terminant cette revue, souhaitons le rapide progrès de la collection que dirige M. Foerster.

A. Darmesteter.

---

112. — **Les Serées de Guillaume Bouchet sieur de Brocourt** avec notice et index, par C. E. Roybet. Paris, Alphonse Lemerre, 1873-1882. 6 vol. in-12 écu, imprimés sur papier de Hollande, de XXII-237, 271, 301, 331, 175 et VIII-302 p. Prix du volume : 7 fr. 50.

Il faut d'abord que je commette une petite indiscrétion dont profiteront les continuateurs du livre de Quérard sur les *Supercheries littéraires dévoilées :* Roybet n'existe pas. Ce nom est formé de la première et de la dernière syllabe du nom de deux amis et collaborateurs, M. *C*harles *Roy*er et M. *E*rnest Cour*bet*, amis et collaborateurs qui s'entendent si bien qu'ils ne font, en quelque sorte, qu'un seul et même personnage, et que la fusion des initiales de leurs prénoms et de la moitié de leur nom est comme un symbole de leur propre intime union. Les éditeurs des *Serées* ont droit à de triples éloges : ils nous ont donné une excellente notice sur leur auteur, un excellent texte et un excellent index.

La *Notice* révèle bien des particularités sur un écrivain dont la vie était infiniment peu connue, sur un écrivain que La Croix du Maine ne mentionne pas, et dont A. du Verdier cite seulement en deux lignes insignifiantes « plusieurs beaux discours ». M. Roybet (je conserve, pour aller plus vite, le demi-déguisement adopté par les éditeurs) établit que tous les biographes de Bouchet ont eu le tort de le faire mourir en 1606 [1]. Si l'on consulte les pièces liminaires du second livre des *Serées* (Paris, Jérémie Perier, 1597), on voit qu'à cette date le sieur de Brocourt [2], en son vivant juge-consul des marchands de Poitiers, était mort depuis quelques années. L'*Avis* (jusqu'à ce jour trop négligé) de J. Perier au lecteur, après nous avoir appris que le décès de Bouchet doit être placé avant l'année 1597, nous apprend encore qu'au moment où le gai conteur disparut de ce monde, le second livre des *Serées* était prêt pour l'impression, comme le montre une dédicace de l'auteur, mise par Perier en tête du volume, et adressée à Isaïe Brochard, sieur de la Clielle, conseiller et maître d'hôtel du roi, alors chargé d'une mission en Italie auprès du pape [3]. Cette mission ayant été accomplie en septembre 1593 [4], il en résulte que la date du décès de Bouchet peut être circonscrite dans

---

1. Aux biographes cités (p. VII), M. R. aurait pu joindre Beuchot *(Biographie universelle)*, l'auteur anonyme de l'article *Bouchet* dans la *Nouvelle Biographie générale*, M. Lud. Lalanne *(Dictionnaire historique de la France)*, etc.

2. Brocourt est une métairie de la commune de Nieuil-l'Espoir (canton de la Ville-Dieu, arrondissement de Poitiers, à 14 kilomètres de cette ville). Voir sur cette métairie, aujourd'hui connue sous le nom de Breaucou, l'analyse (p. XXI) de quatre pièces du XVIe siècle communiquées par M. Richard, archiviste de la Vienne.

3. Voir (pp. IX-X) une instructive note sur ce personnage. Je complèterai l'indication des ouvrages où le sieur de Clielle est mentionné, en disant qu'il figure dans *Louis XIII à Bordeaux. Relation inédite publiée d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale* (Bordeaux, 1876, p. 16).

4. Voir *Lettres du cardinal d'Ossat, avec notes* d'Amelot de la Houssaye (Amsterdam, 1708, t. I, p. 251).

la période formée par les deux années 1593 et 1594. A cette époque, Bouchet, s'il faut en croire un sonnet qui figure sous le titre de Tombeau parmi les pièces liminaires du troisième livre des *Serées,* avait quatre-vingts ans, ce qui ferait remonter sa naissance à la fin de l'année 1513, et ce qui obligerait à changer, dans la plupart de nos recueils biographiques, la prétendue date de cette naissance (1526), comme la prétendue date de sa mort. M. R. ajoute que Guillaume était fils de Jeanne Boisseau et de Jacques Bouchet, imprimeur à Poitiers, qui s'associa, vers 1544, avec Jean et Enguilbert de Marnef, libraires jurés de cette même ville; qu'il eut un frère, J.-A. Bouchet, dont on trouve un sonnet dans le Tombeau de Jean de La Péruse; que Guillaume lui-même cultiva la poésie et célébra une beauté cruelle [1]; qu'avant d'être l'éditeur, avec Boiceau de la Borderie et Scévole de Sainte-Marthe (1555), des œuvres de Jean de La Péruse [2], il avait été l'ami de ce dernier, qui, sur le point de quitter Poitiers, lui adressa de poétiques adieux; enfin que ce fut en 1584 que Bouchet dut aux suffrages de ses concitoyens, comme il le rappelle fièrement dans l'épître dédicatoire du premier livre des *Serées,* les fonctions de juge-consul des marchands de Poitiers, qui correspondent à celles de président du tribunal de commerce, et qu'il mourut très probablement dans l'exercice desdites fonctions.

Aux renseignements biographiques succèdent (pp. XVII-XX) les renseignements bibliographiques. M. R. décrit et apprécie les diverses éditions publiées depuis 1584 (Poitiers, chez les Bouchetz, in-4°) jusqu'à 1635 (Rouen, Louis et Daniel Loudet. 3 vol. petit in-8°) [3]. De ces descriptions et appréciations, il ressort que l'édition de Simon Rigaud (Lyon, 1615, réimprimée en 1618) « ne paraît pas mériter la préférence qui, suivant le *Manuel du libraire,* lui serait accordée par les bibliophiles sur l'édition de Perier. En effet, elle présente des modifications de titres, des suppressions de noms, enfin, dans les pièces liminaires, sinon dans l'ordre des *Serées,* des transpositions qui lui ôtent de la valeur et ne permettent pas de la considérer avec certitude comme la plus complète des éditions des *Serées* ». De ces mêmes descriptions et appréciations, il res-

---

1. Voir un sonnet de Guillaume imprimé avec les *Foresteries* de Vauquelin de la Fresnaye. La personne en vain aimée par l'auteur des *Serées* s'appelait l'*Ange,* nom qui avait une bonne fortune pour ceux qui avaient à la chanter. M. R. dit avec agrément (p. XII) : « La postérité n'a point entendu les vers de Bouchet. Il y a pis encore pour le poète amoureux : sa maîtresse ne les écoutait pas et se montrait cruelle. La Péruse l'en a blâmée avec véhémence dans une apostrophe conservée dans ses œuvres et destinée à fléchir l'impitoyable beauté. Tahureau, de son côté, dans ses *Sonnets, odes et mignardises,* fait allusion à l'insensibilité de cette *divine Ange...* »

2. Voir la lettre de G. Bouchet à Boiceau, en tête de l'édition originale de La Péruse.

3. M. R., qui ne décrit et n'apprécie que ce qu'il a examiné, se contente d'indiquer purement et simplement l'édition de 1588 citée dans le *Manuel du Libraire* et l'édition de 1593 citée dans les *Mémoires* de Nicéron (t. XXVII).

sort encore que l'on peut reprocher à la réimpression de 1635 un certain nombre d'imperfections et que, au contraire, dans les éditions de 1608 de Paris et de Lyon, le texte est d'une pureté dont les imprimeurs venus après Jérémie Perier se sont tous écartés, sans exception.

C'est ce texte qui a été adopté par M. Roybet. C'est ce texte qui a été reproduit par lui avec une fidélité parfaite. Admirablement secondé par l'imprimerie Perrin, M. R. a rendu aussi facile que sûre la lecture des discours du bon Bouchet, discours qui, s'ils « sont farcis de toutes sortes de plaisanteries et de quolibets », comme le dit Bayle, ont aussi, comme il le fait remarquer, et comme on oublie trop de le remarquer, après lui, « ce caractère particulier, que l'on y trouve une érudition, qui fait connaître que Bouchet avait lu entièrement [1] ». C'est par ce caractère que se relève un recueil où il serait injuste de ne voir que du badinage et des gauloiseries, et, comme s'exprime l'auteur, des propos « libres et gaillards » qui « se ressentent de l'ancienne prud'homie du bon vieux temps et simplicité de nos pères [2] ». Il n'est pas un chapitre qui ne justifie l'épigraphe du recueil : *Et nugæ seria ducunt*, pas un chapitre où, parmi les plaisants devis, on ne rencontre de nombreux passages qui font honneur au bon sens et au savoir de l'écrivain et qui permettent, non de le rapprocher de l'incomparable Michel de Montaigne, mais de le ranger parmi les plus heureux imitateurs des *Essais*. En somme, l'impression qui reste, après la lecture des *Serées*, c'est que B. de La Monnoye avait bien jugé, en déclarant qu'elles « sont bonnes [3] ».

M. R. n'a mis aucune note ni au bas des pages, ni à la fin de chaque volume. Je le regrette, car il y aurait eu beaucoup d'utiles explications à fournir, beaucoup de piquants rapprochements à indiquer. J'avoue que le travail d'annotation aurait été des plus considérables et des plus difficiles, mais aussi quelle reconnaissance chez tous les lecteurs pour les éclaircissements de tout genre qu'aurait pu multiplier le zèle du commentateur [4]!

Comme pour nous dédommager de l'absence de toute note, M. R. a rempli entièrement le sixième volume d'un *Index des mots, locutions et proverbes*. Ce plantureux index nous est ainsi présenté (pp. v-vi) : « Nous nous étions proposé de limiter à quelques pages l'Index des mots obscurs et des expressions originales. Il ne nous semblait pas que le conteur poitevin, recherché des lecteurs, pût offrir de nombreux exemples de locutions intéressantes. Une lecture attentive a, sur ce point, modifié nos prévisions. La diversité des sujets, une rapidité que

---

1. *Dictionnaire critique*, t. II, p. 27.
2. *A messieurs les marchands de la ville de Poictiers*, *Epistre*, p. IV.
3. *Bibliothèque* d'A. du Verdier, édition Rigoley de Juvigny, t. II, p. 70.
4. M. R. aurait trouvé pour cette annotation, comme pour le glossaire dont nous allons parler, de précieux secours dans un curieux et savant travail qu'il n'a pas connu : *Etude philologique sur les Serées de Guillaume Bouchet, par M.* CHARLES LIOTARD, secrétaire perpétuel de l'Académie du Gard (Nîmes, 1865, in-8° de 60 p.).

n'exclut point la recherche, font de Bouchet un prosateur utile à consulter. Aussi n'est-il aucun de nos lexicographes qui n'en ait tiré d'assez fréquentes citations. Colgrave est allé plus loin : il lui a emprunté des définitions qu'il n'avait pu découvrir ou contrôler ailleurs. Un relevé plus étendu des locutions remarquables ou proverbiales nous a donc paru nécessaire... » Mais M. R. n'a pas seulement recueilli les expressions dues à Guillaume Bouchet, il y a ajouté des exemples pris dans les écrivains contemporains. L'index des *Serées* nous offre ainsi de doubles richesses. Ce qu'il ne faut pas moins y louer que l'abondance des citations, c'est la méthode adoptée. M. R., pour expliquer les expressions peu usitées, a pris soin de consulter d'abord les dictionnaires qui, par la date de leur publication, sont les plus proches de nous. Quand ces ouvrages n'ont pas fourni les éclaircissements qui leur étaient demandés, il a eu recours à des lexiques d'une époque de plus en plus reculée. Ainsi, par degré, il a remonté du *Dictionnaire de Trévoux* à celui de l'Académie française, au *Trésor* de Nicole et au *Vocabulaire français-latin* de Robert Estienne. L'avantage de ces recherches méthodiquement rétrospectives, remarque M. R. (*Avant-propos* du tome VI, p. VII), « est d'éclaircir dans un ordre chronologique rigoureux le sens des mots devenus hors d'usage. Il n'est pas sans importance pour le lecteur d'apprendre la portée d'un terme et d'être renseigné sur l'époque à laquelle ce terme demeure encore en usage... Toutes ces informations sont importantes pour l'histoire de notre langue, car il ne suffit point de savoir quand une expression avait cours, il faut déterminer aussi le moment où elle a fléchi de valeur et perdu sa signification primitive ».

L'Index des *Serées*, qui sera bientôt suivi d'un index non moins détaillé, non moins soigné, des *Essais*, dû à la même collaboration, rendra de notables services à ceux qui voudront étudier notre vieille langue, et on ne saurait trop encourager les érudits qui publieront de nouvelles éditions des textes du XVIe siècle, à imiter l'exemple de MM. Royer et Courbet. De tels travaux, rapprochés des glossaires remarquables qui accompagnent les éditions des *Grands écrivains de la France*, permettront de rendre encore meilleur un dictionnaire aussi estimé que le *Dictionnaire* de Littré. T. DE L.

VARIÉTÉS

Notes d'archéologie orientale.

I

LE DIEU *SÊD* ET LE NOM GRÉCO-PHÉNICIEN DE THÉRÔN

M. Sakkélion [1] et, plus tard, M. Rayet [2] ont publié le texte d'un dé-

---

1. Dans la *Pandora*, n° 494 (année 1870).
2. *Archives des miss. scient.*, 3e sér., III, p. 83. Depuis, le texte a été soigneusement revu et estampé par MM. Hauvette-Besnault et Marcel Dubois (*Bull. de Corresp. hellén.* 1881, p. 206.)

cret du sénat et du peuple de l'île de Cos accordant, en récompense de divers services, la proxénie à un certain *Thérôn* ainsi qu'à ses descendants. Ce Thérôn, *fils de Boudastratos*, est un Phénicien pur sang, originaire de Tyr : Θήρων Βουδαστράτου, Τύριος.

Le patronymique *Boudastratos* est une transcription, intéressante au point de vue phonétique [1], mais trop facile à reconnaître pour qu'il soit nécessaire d'y insister, du nom phénicien si usité *Bodastoret*, forme apocopée de *Abdastoret*, « serviteur d'Astarté ».

Qu'est-ce que le nom propre Θήρων?

Au premier abord, Θήρων se présente comme un nom franchement hellénique. Nous connaissons plusieurs personnages, plus ou moins importants, s'appelant ainsi ; par exemple, un roi d'Agrigente en Sicile, célébré dans une des odes de Pindare; un béotien fondeur de bronze, etc...

Θήρων s'explique à merveille par le grec : *chasseur* (cf. Θηρῶν).

Qu'un Phénicien ait porté un nom hellénique, cela n'a pas de quoi nous surprendre. Nous avons maint exemple de cette habitude. Cependant il faut remarquer que lorsque les Phéniciens et, en général, les Sémites prenaient, pour se conformer à la mode régnante, des noms helléniques, ils choisissaient de préférence des *équivalents* de leurs noms nationaux, équivalents soit pour l'assonance, soit pour le sens. C'est là un fait bien constaté. C'est ainsi que j'ai montré autrefois [2] que le nom de *Zenon*, Ζήνων, si en faveur chez les Phéniciens hellénisants, cachait des noms sémitiques théophores composés avec *Baal* (correspondant officiel de *Zeus*), tels que *Baalyaton*, *Abdbaal*, etc.

Cette observation m'engage à chercher dans la même voie le nom sémitique qui doit se dérober sous celui de *Thérôn*, choisi, entre tant d'autres, par notre Tyrien, dans l'onomastique grecque.

Ici, c'est évidemment la signification du nom qui doit nous guider.

Je soupçonne Θήρων de correspondre à un nom phénicien théophore composé avec l'élément divin *Séd*. Le dieu *Séd* revient assez fréquemment dans la formation des noms propres phéniciens : *Séd-yaton* [3], *fils de Ger-Séd* [4], « le Tyrien », dans un proscynème du temple d'Abydos; *Yatan-Séd* [5], sur une stèle funéraire de Carthage; *Abd-Séd* [6], sur une autre stèle de même provenance [7], etc....

L'on a proposé, du nom de cette divinité, diverses explications que je n'ai pas à discuter en ce moment. Il en est une qui s'impose par sa simplicité et qui a l'avantage de ne pas nous faire quitter le terrain sémiti-

1. A cause de la vocalisation en *ou* de la première syllabe.
2. *Gazette archéologique*, 1877, p. 102 : *Stèles peintes de Sidon*; cf. notamment pp. 110 et suiv.
3. *Donné par Séd.*
4. *Hôte de Séd.*
5. *Séd a donné.*
6. *Serviteur de Sed.*
7. Récemment publiée par M. Pellegrini, *R. Acad. d. Lincei*, vol. VI, série 3.

que. C'est celle qui rapproche tout bonnement *Séd* du mot *saîd*, « chasse », auquel il est littéralement identique. Cette explication prend une nouvelle force par l'ingénieux rapprochement fait autrefois par M. de Vogüé [1] avec le passage de Sanchoniathon mentionnant deux personnages de la mythologie phénicienne : Ἁλιεύς, *le pêcheur*, et Ἀγρεύς, *le chasseur*, dans le dernier desquels semble se révéler notre dieu *Séd*.

Il devient donc extrêmement probable que notre Thérôn phénicien s'appelait, dans sa propre langue, soit *Sêdyaton* ou *Ger-séd*, comme ses compatriotes de Tyr du proscynème d'Abydos, soit *Yatanséd*, soit *'Abdsed*.

Le nom de Θήρων n'est pas une traduction rigoureusement exacte, au point de vue grammatical, de ces composés théophores ; il se borne à en rappeler l'élément essentiel. Il ne serait pas impossible que l'analogie *superficielle* des formes théophores Ζήνων, Αρτέμων, Ἕρμων, Στράτων, etc., ait entraîné notre personnage vers cette forme Θήρων.

En tout cas, si c'est bien, comme je pense, le nom du dieu *Séd* qui est visé par cet équivalent, nous aurions là un témoignage précieux de la façon dont les Phéniciens eux-mêmes concevaient, à tort ou à raison, l'entité de cette divinité demeurée jusqu'ici l'une des plus obscures de leur panthéon et engagée dans certaines combinaisons mythologiques que l'on n'est pas encore parvenu à résoudre.

L'une de ces combinaisons : *Séd-Tanit*, nous montre, à Carthage, *Séd* associé à la grande déesse *Tanit*, qui a pour équivalent officiel *Artemis*. Il faut avouer que le dieu *Séd*, considéré comme étant en relation avec la *chasse*, avait quelque droit à figurer en compagnie de la Diane chasseresse, de la parèdre de cet Apollon qui, lui aussi, a porté le surnom d'Ἀγρεύς [2], et qui est, à cet état, un véritable homonyme de l'Ἀγρεύς phénicien de Sanchoniathon. Ce dieu chasseur n'est peut-être pas sans rapport avec l'Adonis libanais dont la fin tragique caractérise suffisamment le rôle cynégétique, avec le *Baal-Lebanon* que nous savons, d'une façon positive, avoir été adoré à *Sidon* [3], ville dont le nom se rattache étroitement à celui du dieu *Séd*.

II

Nouvelle interprétation de l'inscription araméenne de la table à libations du Sérapeum, conservée au Musée du Louvre.

L'étude spéciale que j'ai entreprise, il y a cinq ans, des inscriptions araméennes d'Egypte m'a amené à m'occuper alors du curieux texte

1. *Bulletin de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. Avril 1868.
2. Esch. *ap.* Plut. *Amat.*, 16.
3. Cf. la grande coupe de bronze dont j'ai réussi, il y a quelques années, à assurer la possession au Cabinet des Antiques. Cette coupe est dédiée au Baal du Liban par un personnage que j'ai démontré être le *soken* d'une Carthage indéterminée, *serviteur de Hiram, roi des Sidoniens*.

gravé sur la table à libations découverte par M. Mariette dans le Sérapeum.

J'avais proposé, en 1878, à la conférence d'archéologie orientale de l'Ecole des Hautes-Etudes, une interprétation nouvelle de ce monument que je classais, comme ses congénères, à la période de la domination perse en Egypte[1]. J'ai eu l'occasion de communiquer cette interprétation à plusieurs savants de France et d'Allemagne, parmi lesquels je citerai M. Renan, M. Grébaut, M. Maspero, M. J. Euting et M. Lauth[2].

Depuis, M. Praetorius a publié, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenlaendischen Gesellschaft*[3], une note sur cette inscription dans laquelle il propose, à son tour, pour le premier mot, le plus embarrassant peut-être de tout le texte, une explication identique à celle que j'avais suggérée. Il paraît ignorer que cette explication avait déjà été mise en avant. Dans ces conditions, je crois opportun de résumer brièvement les résultats auxquels j'étais arrivé sur ce texte qui offre de grandes difficultés, et qui a exercé la sagacité de nombreux savants.

Toutes les combinaisons ont été, l'on peut dire, successivement essayées pour le groupement des lettres. Voici la lecture que j'ai adoptée :

חתפי לקרבת בנת לאום
רי חפי עבד אביטב בר
בנת כה יעבד קדם אום
(ח)ריחפי [4]

Je traduis :

Hot'pî pour la présentation de Banit à Ousirî-Hapi[5] (Serapis). — *A fait Abitob, fils de Banit. — Ainsi puisse-t-il faire devant Ousirî-Hapi.*

Le premier mot *hotpî* n'est autre chose que l'égyptien *hotp* ou *hotep*, qui revient si fréquemment dans la formule : *suten ti* (ou *tu*, *du*) *hotep*. C'est par ces mots sacramentels que débutent tant de proscynèmes funéraires. On les traduit généralement par *oblation*, *offrande royale*. Les égyptologues ne sont pas d'accord sur le sens exact de cette formule. Je n'ai pas à prendre part à ce débat ; l'essentiel, c'est que nous avons ici une transcription littérale du mot égyptien, quelle qu'en soit la valeur absolue.

Le *yod* qui termine le mot ne me semble pas être le suffixe sémitique ; je croirais plutôt qu'il fait partie intégrante de la forme égyptienne ;

1. Cf. mon mémoire *Origine perse des monuments araméens d'Egypte* (Extrait de la *Revue archéologique*, août 1878).

2. Dans une lettre en date du 10 avril 1879, en réponse à celle qu'il m'avait adressée le 6 du même mois au sujet du mémoire cité ci-dessus.

3. ZDMG. XXXV (1881), p. 442. M. Praetorius rejette avec raison les rapprochements tentés par Levy (ZDMG. XI : 69) et Merx (ZDMG. XXII, 693) entre HTPI et le copte *athab* et *khôteb*.

4. Le *khet* est le résultat d'un bourdon du lapicide.

5. Telle était, comme je l'ai montré ailleurs, la prononciation sémitique du nom égyptien d'Osiris.

il est possible que ce soit la marque du pluriel. C'est aux égyptologues qu'il appartient de nous répondre sur ce point. M. Maspero, que j'ai consulté autrefois à ce sujet et qui était, comme M. Grébaut, tout à fait partisan de mon explication, rappelle, à l'appui, que nous trouvons en égyptien les formes, vocalisées à la finale : *hotpou*, « offrir, offrande », et *hotpi*, « offrandes ».

Le mot *hotep* est pris parfois aussi au sens spécial de *table d'offrande*. Telle est peut-être sa vraie valeur dans notre texte araméen, où nous aurions alors la désignation même de l'objet sur lequel est gravée l'épigraphe. Je ne citerai qu'un exemple de *hotep* dans cette acception : « *J'ai fait deux tables d'offrande* (hotep) *en pierre blanche pour les offrandes au dieu grand* »[1].

Veut-on une preuve catégorique que cette formule égyptienne HOTEP et *suten ti hotep* était parfaitement connue des Araméens résidant en Egypte? qu'elle était employée par eux dans leurs monuments funéraires? Il suffit de se reporter à la stèle araméenne d'Abbah, du musée de Berlin. Nous y voyons, en effet, apparaître, dans la partie hiéroglyphique du monument, la formule en question : « *Suten ti hotep* à Osiris, dans le monde infernal, au dieu grand ». Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que la formule est entourée d'un cadre qui n'a pas sa raison d'être, comme le remarque justement M. Lepsius. Cette anomalie semble prouver l'importance particulière accordée à cette expression consacrée sur un monument notoirement araméen.

L'oblation funéraire est faite par le nommé *Abitob* à l'intention de son père défunt dont je lis provisoirement le nom : *Banit*, sans discuter, pour le moment, la véritable forme de ce nom. Le rôle précis, sinon la signification de *le-qirbat*, « *pour la présentation*, » est fort délicat à déterminer. Pour y arriver, il faut prendre en considération la doctrine générale des Egyptiens en ce qui concerne les offrandes funéraires : ces offrandes sont faites par les parents du mort à Osiris, par l'intermédiaire du défunt lui-même, pour que le dieu les répartisse, en véritables rations de vivres, aux mânes du mort. Il faut probablement, en conséquence, comprendre ici : *Hotpi pour être présenté par Banit à Ousiri-Hapi*...

La façon dont je coupe l'inscription en trois phrases distinctes me paraît de nature à lever toutes les difficultés auxquelles on s'était jusqu'ici heurté. Dans la dernière phrase, j'isole le groupe *koh* et je lui donne la

---

1. Pierret, *Etudes égyptologiques*, II, 16.

Sur l'expression *suten ti hotep*, cf. Lauth, *Zeitschr. d. d. m. Gesellsch.*, XVII, 555; S. Reinisch, *Die Stele des Basilicogrammaten Schay* (remarque Ire du commentaire); du même, *Die aegyptischen Denkmaeler in Miramar*, p. 98, etc.

Le mot *hotep* est rattaché à une racine signifiant *conjungere*, *reconciliare*, *copulare*, *aptare*, etc.; il est pris aussi dans les acceptions de *bouquet*, *corbeille*, *poids ou mesures*, *livre*. *Hotep ab* est : *faire une offrande* (Pierret, *Vocabulaire hiéroglyphique*, pp. 383 et s.). Peut-être y a-t-il lieu de rapprocher de *hotep* le mot *hut*, qui veut dire également *offrande*, *table d'offrandes*.

valeur *optative* de la particule hébraïque dans les tournures telles que : *koh ya'aseh lî elohim*, « *Ainsi puisse me faire Elohim* », où ce mot se combine, comme ici, avec le verbe à l'aoriste.

Pour l'emploi de *koh* en araméen, au point de vue de la forme, sinon de la fonction réelle, on peut invoquer la locution *'ad-koh* dans *Daniel*, VII, 28. Le mouvement optatif que je propose d'imprimer à cette dernière phrase explique d'un façon très satisfaisante la répétition et le parallélisme de *'abad* « il a fait » et de *ya'bod* « (qu'il) fasse qui, autrement, constitueraient une redondance inexplicable. Nous nous trouvons, du même coup, débarrassés de ce monstrueux *kohy* demeuré une grosse pierre d'achoppement.

Ce vœu est, d'ailleurs, tout à fait dans le goût égyptien. La félicité suprême, après la mort, consistait à jouir de la présence d'Osiris, à devenir son serviteur, le serviteur de son trône :

Νῦν δ'Ἀδυδηναίου τὸν Ὀσείριδος ἀμφιπολεύω θῶκον.....

dit un jeune Egyptien, dont nous avons au Louvre l'épitaphe rimée [1].

Il est possible qu'ici *'abad* ait le sens, qu'il a fréquemment en araméen, comme on l'a déjà remarqué, non pas simplement de *faire*, mais d'ἀμφιπολεύειν, *servire, colere, ministrare, facere* (sacra).

En tout cas, l'idée me semble clairement indiquée.

Abitob fait, de son vivant, une offrande à Osiris par l'intermédiaire et à l'intention de son père. Il émet le vœu de pouvoir être un jour (c'est-à-dire après sa mort) admis à en faire autant *en présence d'Osiris lui-même, lorsqu'il verra le dieu face à face* (*qedam*) [2].

Il ne faut pas oublier que, pour les Egyptiens, tout défunt devenait un *Osiris*. C'est, je pense, pour distinguer de ces assimilations rituelles l'Osiris archétype, le dieu fondamental, que les inscriptions araméennes d'Egypte font souvent suivre le nom d'Osiris du mot *elaha*, « le dieu ».

III

L'INSCRIPTION HÉBRAÏQUE DE BYBLOS (DJEBAÏL).

Voici le texte de l'inscription hébraïque inédite de Byblos que j'ai fait connaître dans le n° 8 de la *Revue critique* (19 février 1883, p. 147) :

נאסף תמים
הלוי בד(3) מנש
ה
ראש הקהל
נ"ע שנת אתיא
לשמרות

Dans l'inscription judéo-grecque publiée en note, p. 143, corrigez la coquille κεντηναείου en κεντηναρίου.

CLERMONT-GANNEAU.

---

1. *Inscriptions grecques du Louvre*, n° 161.

2. Cf. les nombreuses figurations où le défunt se présente devant l'Osiris infernal, le Pluton égyptien, assis sur son trône et souvent assisté d'une déesse, prototype iconologique de la Perséphone hellénique.

3. Le *daleth* est une faute d'impression pour *resch*.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Henri Graux, père de notre regretté directeur, va faire paraître, réunis en un volume, les articles que son fils, Charles Graux, avait publiés dans la *Revue critique*.

— M. Adrien Lascombe, conservateur de la bibliothèque du Puy, a publié le *Répertoire général des Hommages de l'évêché du Puy* (le Puy, Bérard-Roussel. In-8°, XIV et 430 p.) dressé au siècle dernier par le jésuite Cazalde.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 mai 1883.

M. P.-Ch. Robert donne de nouveaux détails sur les fouilles de la rue Monge. Par une singulière bonne fortune, dit-il, ces fouilles, habilement dirigées par M. Vacquer, ont mis au jour des spécimens des parties les plus intéressantes et les plus instructives de l'ancien amphithéâtre : un gros pan de mur du *podium*, coupé en deux par une sorte de *cella* ouvrant sur l'arène ; les amorces des murs d'une grande entrée, flanquée de chaque côté d'une *cella* semblable ; un aqueduc couvert, etc. M. Robert termine en émettant le vœu que toutes les ruines mises au jour par ces fouilles soient conservées ; il insiste sur l'intérêt qu'elles présentent au point de vue archéologique et historique.

M. de Vogüé, qui a visité avec M. Robert l'emplacement où ont lieu les fouilles, se joint à lui dans son appréciation et dans ses conclusions.

M. de Vogüé présente ensuite, de la part de M. le prince Abamelek-Lazarev, des photographies de l'inscription bilingue, grecque et palmyrénienne, découverte par ce savant russe. Il rappelle l'intérêt que présente cette inscription, qui contient un tarif des droits dont étaient frappées les diverses marchandises à l'entrée dans la ville de Palmyre ou à la sortie de cette ville. Le préambule de la loi qui établit ce tarif mentionne l'intervention de l'autorité romaine dans cette affaire.

Une lettre de M. Le Blant, directeur de l'école française de Rome, donne quelques détails sur les ruines de l'ancienne ville d'*Antennae*, récemment mises au jour par le génie militaire italien. M. Le Blant annonce ensuite la découverte d'une vue de Rome au moyen âge, trouvée dans un manuscrit de Milan par M. Gregorovius. Il communique plusieurs *graffiti*, de l'an 65 de notre ère, relevés par M. l'abbé Stornaiolo sur les parois d'un canal antique récemment découvert dans la colline du Pausilippe, au cours des travaux entrepris par la compagnie des tramways de Naples. Enfin, M. Le Blant signale la découverte de deux statues antiques, trouvées près de l'église Saint-Eusèbe, au mont Esquilin.

M. Alexandre Bertrand communique une inscription romaine, trouvée à Ghardimaou (Tunisie), l'une des stations appelées dans l'antiquité *Ad Aquas*, par MM. Dudon, chef de bataillon, et le Dr Guégan. C'est une dédicace à Septime Sévère, des années 199 à 208 de notre ère. On y remarque deux lignes martelées où avait dû se trouver le nom de Géta.

M. Riant lit un mémoire intitulé : *la Donation d'Orvieto et d'Acquapendente au Saint-Sépulcre et les établissements latins de Jérusalem au Xe siècle*. Ce mémoire a pour objet de discuter l'authenticité d'une charte des archives de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, conservée aujourd'hui aux archives du département des Bouches-du-Rhône, et dont le texte a été publié dans l'*Amplissima Collectio* de Martène. Selon la teneur de cet acte, à la date du 29 octobre 993, Hugues, marquis de Toscane, et Juliette, sa femme, donnent au Saint-Sépulcre de Jérusalem, à l'abbé Guarin et à son cousin Gislebert, des biens jadis acquis par le marquis Adalbert le Riche et sa femme Berthe la Royale, et situés principalement dans les comtés d'Orvieto et d'Acquapendente. On peut relever dans cette charte un grand nombre d'irrégularités de rédaction, d'après lesquelles on serait tenté de la croire apocryphe ; mais M. Riant pense que ces irrégularités doivent plutôt s'expliquer par des erreurs du copiste. La pièce qui nous a été conservée ne saurait être, en effet, qu'une copie, postérieure peut-être de longtemps à l'original. D'autres objections contre l'authenticité lui paraissent également pouvoir être écartées. Ainsi, il est vrai que la pièce mentionne un abbé Guarin, et qu'il n'y avait pas alors d'abbé du Saint-Sépulcre à Jérusalem ; mais celui qu'on désigne par ce nom d'abbé peut être un simple administrateur des biens du saint lieu en Italie. L'acte mentionne, en 993, une église de Notre-Dame la Latine à Jérusalem, tandis qu'on croyait que l'église de ce nom n'avait été fondée qu'à la fin du XIe siècle ; mais cette dernière opinion ne repose pas sur des données certaines, et M. Riant pense, au contraire, d'après des témoignages négligés à tort

jusqu'ici, qu'il faut faire remonter la fondation de Notre-Dame la Latine jusqu'au temps de Charlemagne. Enfin, il semble étrange à première vue que cet acte de donation au Saint-Sépulcre se trouve dans les archives de Saint-Victor de Marseille; mais il peut avoir été remis à l'abbaye marseillaise par suite d'un contrat de vente ou d'échange, et ce qui le ferait supposer, c'est qu'on a d'autres pièces qui prouvent qu'il y a eu au moyen âge des relations d'affaires entre Saint-Victor et le Saint-Sépulcre. En somme, M. Riant est disposé à conclure à l'authenticité de la pièce en question.

Ouvrages présentés : — par M. Ad. Regnier : Bergaigne (Abel), *la Religion védique d'après les hymnes du Rig-Véda*, t. II et III; — par M. Delisle : Lasteyrie (Robert de), *Jules Quicherat, sa vie et ses travaux*; — par M. Pavet de Courteille : Devic (Marcel), *le Pays des Zends ou la Côte orientale d'Afrique au moyen âge, d'après les écrivains arabes*; — par M. Renan : *Sacred Books of the East*, translated by various Oriental scholars and edited by F. Max Müller, vol. XVII, *Vinaya Texts*, XIX, *the Fo-sho-hing-tsan-king*, XXIII, *the Zend-Avesta*, part. II (M. Renan insiste sur l'intérêt de cette collection et sur l'utilité de la continuer).

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 2 mai 1883.

M. l'abbé Bernard est nommé associé correspondant national à Gourin (Morbihan); M. Helbig, correspondant étranger, à Liège (Belgique).

M. de Kermaingant entretient la Société d'un buste en bronze de Henri IV, ouvrage du sculpteur Barthélemy du Tremblay. La parfaite ressemblance de ce bronze avec le marbre conservé au musée du Louvre autorise à restituer à du Tremblay ce dernier buste, jusqu'ici attribué à Barthélemy Prieur.

M. l'abbé Thédenat communique une inscription romaine trouvée près de Saint-Michel-d'Euzet (Gard).

M. de Barthélemy donne lecture d'un mémoire de M. Chardin sur une croix bretonne.

M. Maxe Verly signale les oculus pratiqués dans les murs extérieurs du chœur de certaines églises lorraines.

M. Germain, de Nancy, est disposé à croire que les niches correspondant à ces baies étaient destinées, conformément à l'opinion de M. Thédenat, à recevoir la réserve eucharistique à l'époque où l'on cessa de l'élever au-dessus de l'autel. Dans la Belgique actuelle, le saint ciboire était, vers la fin du xv^{e} et le commencement du xvi^{e} siècle, déposé dans un tabernacle en forme de lanterne, surmonté d'une flèche et supporté par une colonne isolée, non loin du maître autel.

E. Müntz.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE

Séance du 11 mai 1883.

M. Barbier de Meynard, vice-président, lit une notice nécrologique sur le regretté R. Dozy. M. Barbier de Meynard est désigné par le Conseil pour représenter la Société au prochain Congrès des Orientalistes à Leyde. — M. Clermont-Ganneau fait une communication sur Eschmunazar dont il place le règne postérieurement à Alexandre. — M. Halévy dit quelques mots sur l'emploi des lettres faibles dans les écritures sémitiques. — M. Oppert signale l'inscription, en caractère inconnus, qui vient d'être publiée par M. Pinches. Il y voit du perse cursif. — M. S. Guyard parle de l'origine de nos chiffres. Il croit que nos chiffres, dits chiffres arabes, ne sont pas autre chose que les neuf premières lettres d'un alphabet dérivé du phénicien et qui aurait été transporté dans l'Inde. Une tradition citée par le *Fihrist*, parle d'un alphabet de neuf lettres usité dans le Sind. Or ces neuf lettres sont précisément des chiffres arabes. L'inscription dont M. Oppert a entretenu le Conseil, nous montre précisément des lettres presque identiques à nos chiffres 1, 2, 4, 5, 7 et 8. Nous aurions là l'alphabet même qui a été porté dans l'Inde et dont les neuf premières lettres sont devenues les chiffres indo-arabes.

Erratum : N° 18, p. 346, l. 12, art. de M. Bonnet sur le Catulle de MM. Rostand et Benoist, lire *Jan* et non « Jahn. »

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 28 Mai — 1883

113.— N. WECKLEIN. **Ueber die Technik und den Vortrag der Chorgesænge des Æschylus.** (De la technique et de l'exécution des chants du chœur chez Eschyle). Extrait du 13ᵉ volume supplémentaire des *Jahrbücher für classische philologie.* Leipzig, Teubner, in-8, 24 p. 1882.

Le rôle important du refrain dans la plus ancienne poésie lyrique des Grecs, comme d'ailleurs dans toutes les poésies primitives, a été signalé depuis longtemps par les historiens de la littérature. Les chants célèbres de l'époque antérieure à Homère, le linos, l'hyménée, le péan, étaient des chants à refrains, ou, comme disaient les Grecs, à *ephymnia,* et l'on sait que leur popularité a survécu pendant bien des siècles à l'âge qui les avait vus naître. Ce que l'on avait moins remarqué jusqu'à ces derniers temps, ce sont les nombreuses traces que ce système de composition lyrique a laissées chez le premier des grands tragiques athéniens. Pourtant cette survivance d'une forme archaïque n'a rien d'extraordinaire si l'on se rappelle l'origine de la tragédie ; les chœurs bacchiques d'où elle est sortie paraissent, en effet, avoir affecté tout particulièrement cette disposition de la chanson à ritournelle, éminemment appropriée à un auditoire populaire par la facilité avec laquelle elle se grave dans la mémoire et le plaisir naïf que cause le retour attendu du même rythme et des mêmes paroles [1]. La fréquence de ce procédé chez Eschyle est attestée par Aristophane, dans un passage bien connu des *Grenouilles* (vv. 1261-1280) : Euripide, parodiant la manière du vieux poète, y déclame des vers d'Eschyle en y intercalant un refrain banal qui revient sans cesse à la place marquée par le rythme, sans aucun lien logique avec le contexte. Ce qui empêchait de sentir toute la portée et le sel de

1. Voyez le chant des initiés dans les *Grenouilles,* vv. 398-413, évidemment inspiré d'un hymne populaire. Un problème d'Aristote (XIX, 5) traite la question philosophique « pourquoi un air déjà connu nous fait plus de plaisir à entendre qu'un air nouveau pour nous. » Au fond, le rôle du refrain est analogue à celui de la rime : le refrain est comme une rime prolongée, rime de son et rime de sens, qui accouple les strophes au lieu d'accoupler les vers.

cette plaisanterie, c'est que le texte traditionnel d'Eschyle, tel qu'il est conservé par les manuscrits, ne présente qu'un nombre assez restreint de ces chants à *ephymnia*. Comment expliquer cette anomalie? Par deux raisons. D'abord les anciens copistes, comme nos éditeurs de musique et de chansons, se contentaient probablement d'indiquer le retour du refrain par quelques mots ou signes abrégés; dans la suite des temps, comme l'intelligence des mètres allait diminuant, ces signes se sont peu à peu altérés et ont fini par disparaître. En second lieu, un scoliaste nous apprend que quelques-uns des diorthontes alexandrins, imbus de principes critiques par trop positifs, supprimaient de parti pris les refrains qui n'ajoutaient rien au sens [1].

Ces mutilations inintelligentes ont parfois jeté une grande obscurité sur la constitution métrique du texte d'Eschyle. Le refrain subsistait d'ordinaire dans les manuscrits après la strophe, tandis qu'il avait disparu après l'antistrophe correspondante; aussi l'a-t-on pris pour une strophe à part, encadrée dans le groupe principal, et dont il fallait chercher le pendant plus loin. Pour cela, on allait déterrer, à vingt ou trente vers de distance, quelque lambeau plus ou moins analogue, et qu'à force de corrections, d'additions ou de suppressions on parvenait à faire entrer dans le moule qu'on s'était fabriqué. Quand l'opération paraissait trop douloureuse, les critiques timorés supposaient une lacune et marquaient quelques lignes de points accompagnées de cette mention mélancolique : *codicum auxilium expectandum*. Mais, le plus souvent, on aboutissait à un enlacement compliqué de strophes se répondant à de longs intervalles, séparées par quantité d'éléments hétérogènes non moins bizarrement accouplés qu'elles-mêmes, *systrophes*, *antisystrophes*, mésodes, proodes, etc., le tout offrant un tableau si bigarré que, pour en rendre la symétrie sensible à l'œil, il fallait avoir recours à des artifices typographiques. Tant de raffinements convenaient mal, ce semble, à la physionomie du grand contemporain de Pindare, de Polygnote et des sculpteurs naïfs du fronton d'Egine : sans doute, Eschyle n'est pas un préhistorique, mais il ne faut pas non plus en faire un byzantin. Aussi M. Wecklein se félicite-t-il avec raison que « la découverte », ou plutôt le rétablissement conjectural, d'un grand nombre d'*ephymnia* ait fait disparaître tout cet échafaudage encombrant, et rendu à l'art lyrique d'Eschyle la simplicité et la clarté d'ordonnance obscurcies par le temps, la paresse et l'esprit de système. C'est surtout à Kirchhoff qu'est due cette heureuse inspiration qui a déjà rendu les plus grands services : nous citerons comme un exemple frappant le beau *com-*

---

1. Schol. ad Aristoph., *Ran.*, 1285. Héphestion (περὶ ποιήματος, c. 9) appelle proprement ἐφύμνια ce genre de refrains, tandis qu'il donne le nom de ἐπιφθέγματα à ceux que le sens rattachait intimement à la strophe. Telle est du moins la leçon adoptée par Westphal dans ce passage très corrompu (voyez Christ, *Metrik*, 2e éd., p. 650).

mos de l'*Agamemnon* (vv. 1448-1576) dont la disposition métrique présentait, dans les meilleures éditions, une confusion inextricable que résume le *schéma* ci-joint : *abcdadefghefghibckik. Monstrum horrendum, informe, ingens cui lumen ademptum!* Aujourd'hui, grâce aux efforts réunis de Kirchhoff et de Wilamowitz, précédés par Burney et Schneider, il ne paraît guère douteux qu'on ne se trouve tout simplement en présence de trois couples antistrophiques dont chaque élément se compose d'un couplet du chœur, d'un refrain et d'un système anapestique de Clytemnestre. Je ne puis que renvoyer, pour la justification de l'ordonnance de ce passage, ainsi que de plusieurs autres semblables, à la dissertation de M. Wecklein [1]. J'ajoute seulement, à titre de précaution plutôt que de critique, que cette méthode de correction nouvelle, si élégante et féconde qu'elle soit, présente un danger par sa facilité même. On comprend, en effet, qu'il n'y ait guère de morceau de poésie, même irrémédiablement corrompu, disons plus, guère de morceau de prose, qui ne puisse, grâce à l'adoption d'un *ephymnion*, se plier aux formes rigoureuses de la composition antistrophique : il suffit, pour cela, de détacher deux membres de phrase de même rythme à un intervalle quelconque et de considérer ce qui les sépare comme un refrain qu'on répètera après l'antistrophe ; quant au manque de liaison des idées, on se tirera d'embarras en invoquant l'autorité d'Aristophane et son fameux

ἰὴ κόπον οὐ πελάθεις ἐπ' ἀρωγάν.

Voilà un écueil qu'une critique prudente devra éviter avec le plus grand soin, sous peine de discréditer une méthode dont le principe est inattaquable. Il ne faut prendre la « *scie* » d'Aristophane que pour une *scie ;* admettre chez Eschyle une négligence habituelle de l'enchaînement logique et grammatical du couplet au refrain, ce serait faire injure au poète qui, plus que tout autre, a réalisé cette étroite union de la pensée et de la forme si caractéristique de l'art grec à sa belle époque. En règle générale, le rétablissement de l'*ephymnion* n'est vraiment légitime que s'il est autorisé à la fois par le sens, l'analogie et, si possible, la tradition indirecte des scolies [2].

A la théorie des *ephymnia* M. W. a rattaché, de la manière la plus ingénieuse, des vues intéressantes et nouvelles (au moins sous la forme absolue qu'il leur a donnée) sur l'exécution et la distribution des chants lyriques d'Eschyle. Le point de départ de sa thèse est le fait que, à une seule exception près, tous les chœurs à refrain se composent de trois couples de strophes et d'antistrophes ; s'il existe un quatrième couple, il est dépourvu d'*ephymnion*. D'autre part, il paraît certain que, dans les morceaux de ce genre, le refrain seul était entonné par le chœur tout entier ;

---

1. Voici les principaux passages où des *ephymnia* disparus ont été rétablis : *Choéph.*, 783 suiv. ; 935 suiv. ; *Eumén.*, 321-396 ; *Suppl.*, 127 et 150.

2. Je crois savoir que M. Weil, dans la nouvelle édition d'Eschyle qu'il prépare pour la collection Teubner, admettra la plupart des refrains introduits par Kirchhoff.

le couplet lui-même était chanté par le coryphée ou par une fraction du chœur; dans les cas très nombreux où le sens indique clairement la pluralité des chanteurs, le seul moyen d'établir une ordonnance symétrique est d'attribuer chacun des couples antistrophiques à l'un des trois στοῖχοι (rangs, grands côtés du rectangle) entre lesquels se partageait le chœur. On voit donc ici le même groupe de choreutes chanter successivement la strophe et l'antistrophe correspondantes; M. W. érige ce fait en règle générale même pour les chœurs sans *ephymnia*. L'emploi successif des douze chorentes, ou le chant alternatif du coryphée et des παραστάται, n'est admissible, sauf un petit nombre d'exceptions, que dans les morceaux lyriques sans *responsio* antistrophique [1], morceaux qui correspondent d'ordinaire à des situations très agitées. Les demi-chœurs et les στοῖχοι sont utilisés dans quelques *Parodoi* et *Commoi* et aussi dans certains *Stasima* à refrains. Partout ailleurs, c'est le chœur tout entier qui chante les morceaux antistrophiques, tandis que les anapestes, les trimètres et les tétramètres appartiennent au coryphée.

Ces idées diffèrent très sensiblement de celles qui ont généralement cours sur la matière. La plupart des métriciens admettent, en effet, comme règle normale, la répartition de la strophe et de l'antistrophe entre les deux moitiés du chœur (hémichories), l'épode seule étant donnée au chœur entier ou au coryphée; Muff et Arnoldt ont adopté ce système avec quelques réserves seulement; mais voici que M. W. renverse la règle et pose en principe absolu « que celui qui chante la strophe chante aussi l'antistrophe ». On comprend que je ne puisse pas suivre M. W. dans les détails très minutieux de la vérification de ce principe pour chaque cas particulier [2]; je dirai seulement qu'une partie au moins de sa démonstration m'a paru convaincante. La règle nouvelle s'impose, en effet, d'une facon presque irrésistible dans les chœurs à refrains. Elle n'est pas moins plausible dans les morceaux comme le premier couple de la *Parodos* des *Sept contre Thèbes* (vv. 110-149) où la strophe et l'antistrophe se décomposent en trois sections égales et parallèles qu'il est naturel de répartir entre les trois στοῖχοι. Enfin une distribution analogue se recommande dans les chants partagés entre le chœur et les personnages de la scène, comme le *Commos* des *Choéphores* (vv. 315-475) dont M. W. nous a donné une excellente analyse. Ferons-nous un pas de plus et admettrons-nous, par analogie, le même système dans les *stasima* ordinaires? C'est ici que commencent mes hésitations. Si le raisonnement de M. W. était irréprochable, il nous conduirait beau-

1. Par exemple, *Agam.*, 475-488. M. W. range aussi dans cette catégorie certains morceaux où l'on a cherché, sans grand succès, à introduire la *responsio* : *Eumén.*, 244-275; *Sept contre Thèbes*, 78-108 et 848-860.

2. Un des points les plus intéressants de cette étude est la division de plusieurs chœurs en sections, dont chacune comporte un mode d'exécution particulier. Il y a là quelque chose d'analogue à la division des anciens *nomes* en morceaux de mode, de mouvement et de caractère différents.

coup plus loin qu'il n'ose aller lui-même. Ainsi, dans la *Parodos* de l'*Oreste* d'Euripide, on trouve un exemple très remarquable de deux couples antistrophiques dont chaque élément est à son tour décomposé en six ou sept parties plus petites; ces parties sont distribuées entre le chœur et Electre de telle sorte que les sections correspondantes de la strophe et de l'antistrophe soient toujours chantées par la même voix. Conclurons-nous de là que chez Euripide, comme chez Eschyle, strophe et antistrophe appartiennent nécessairement au même chanteur? Mais Euripide proteste lui-même contre cette règle étroite en appelant quelque part ἀγὼν διάδοχος le chant amébée des hémichories (*Suppliantes*, v. 71). On trouverait chez Aristophane des exemples analogues à celui de la *Parodos* d'*Oreste* (voyez notamment, dans les *Acharniens*, la strophe et l'antistrophe partagées entre Dicéopolis et le chœur, vv. 283-335); et cependant les manuscrits attestent formellement que, dans les parabases, strophe et antistrophe étaient chantées alternativement par les deux demi-chœurs! Sans sortir d'Eschyle et de la dissertation de M. W., nous trouvons dans l'*Exodos* des *Suppliantes* une strophe et une antistrophe qu'il divise lui-même entre le demi-chœur des Danaïdes et le demi-chœur de leurs servantes de la manière suivante (vv. 1009 sq.) :

Strophe. *Danaïdes :* 2 vers. *Suivantes :* 2 vers. *Danaïdes :* 1 vers.

Antistrophe. *Suivantes :* 2 vers. *Danaïdes :* 2 vers. *Suivantes :* 1 vers.

On voit que la règle de M. W. est ici renversée, et j'avoue ne pas comprendre ce qu'il écrit à ce sujet : « Comme tous les vers sont écrits dans « le même mètre ionique, *on peut dire* que, même dans ce troisième « couple, comme dans tous les autres, strophe et antistrophe sont distri- « buées entre les mêmes personnes ». Il est trop clair qu'il ne s'agit pas de savoir *quelles personnes* chantent, mais *dans quel ordre*.

En définitive, autant qu'il est permis d'émettre une opinion précise sur ces questions obscures, je suis porté à croire qu'aucune règle inflexible ne s'imposait aux poètes, pas plus à Eschyle qu'à Sophocle ou à Euripide, dans ces détails techniques de l'exécution des chœurs; il est probable qu'ils jouissaient d'une liberté analogue à celle de nos compositeurs d'opéras, et qu'ils savaient, comme eux, tirer d'heureux effets, tantôt de la division, tantôt de l'emploi simultané des masses chorales. Dans certains cas, le parallélisme ou la continuité des idées et des tournures dans la strophe et l'antistrophe peuvent servir d'indices pour choisir entre les deux interprétations; mais, bien souvent, ces données sont trop vagues pour permettre une conjecture un peu sérieuse, et il faut se résigner à ignorer ce qu'il ne serait peut-être pas très intéressant de savoir. Je ne crois pas qu'il y ait grand'chose à tirer sur ce point des témoignages anciens; M. W. cite à l'appui de son opinion une assertion d'un scoliaste (*Hécube*, 647), suivant laquelle *le chœur* chantait la strophe en marchant vers la droite (κινούμενοι πρὸς τὰ δεξιά), l'antistrophe en marchant vers la gauche, l'épode en restant immobile. Mais il semble que ces expressions s'accommodent tout aussi bien et

même mieux d'une division en demi-chœurs que d'une danse exécutée par le chœur tout entier, dans cette dernière hypothèse, en effet, pour que le mouvement fût symétrique, le chœur aurait dû faire un tour complet de l'orchestre pendant la strophe, — ce qui est peu probable, — ou revenir précipitamment à sa place initiale dans l'intervalle, souvent fugitif, qui séparait la strophe de l'antistrophe, — ce qui eût été extrêmement disgracieux et peu conforme à l'allure grave de l'ἐμμέλεια. M. W. rapproche de cette scolie d'*Hécube* un passage souvent cité du grammairien Atilius (p. 295, éd. Keil) [1]; M. Christ fait le même rapprochement, mais c'est, je crois, à tort. Atilius dit, en effet, tout le contraire du scoliaste, si je comprends bien son mauvais latin : pour le scoliaste, le mouvement du chœur est discontinu; pour Atilius, il est continu; le chœur, selon lui, fait tout le tour de l'autel, en se mettant en marche vers la droite; la première moitié du mouvement circulaire constitue la strophe, la seconde (*redire*) l'antistrophe; puis vient l'épode, dont l'explication est la même chez les deux auteurs. Je ne crois pas cependant qu'il y ait contradiction absolue entre ces deux témoignages, d'une autorité assez faible l'un et l'autre. On peut les concilier en supposant que le scoliaste parle du chœur tragique et Atilius du chœur cyclique ou dithyrambique; les expressions du grammairien latin (*olim carmina in deos scripta*) justifient parfaitement cette hypothèse. J'ajoute qu'une différence aussi radicale entre les deux modes d'exécution chorique ne doit pas choquer : elle concorde avec d'autres renseignements. Ainsi l'espace où évoluait le chœur tragique n'était pas circulaire, comme celui du chœur dithyrambique primitif [2]. En outre, on a remarqué depuis longtemps que Pindare ne recherche pas autant que les tragiques le parallélisme des mots et des idées aux endroits correspondants de la strophe et de l'antistrophe; les quelques cas où l'on a signalé ce parallélisme me paraissent même un pur effet du hasard. Rien ne s'explique plus facilement que ce contraste si l'on admet que le mode d'exécution ordinaire des compositions de la lyrique dorienne ait été celui qu'indique Atilius : on voit, en effet, que le chœur n'occupait pas des places symétriques (par rapport à l'axe principal) quand il chantait les vers correspondants de la strophe et de l'antistrophe. Il en était tout autrement dans le chœur tragique, même si l'on pense, avec la plupart des critiques modernes, que les *stasima* n'étaient

1. « Olim carmina in deos scripta ex his tribus constabant : circumire aram a dextra strophen vocabant, redire a sinistra antistrophen, post, cum in conspectu dei consistentes canticis reliqua peragebant, epodon ».

2. La bonne foi m'oblige de dire que le théâtre d'Epidaure, que j'ai eu l'occasion de visiter depuis les dernières fouilles, présente autour de l'emplacement présumé de l'autel un dallage parfaitement circulaire; on sait que ce théâtre, œuvre de Polyclète, est l'un des plus anciens de la Grèce. Cependant cette particularité, si curieuse qu'elle soit, ne prouve rien quant à la forme de l'orchestre dramatique, car, pour la représentation théâtrale, on élevait, au-dessus de l'orchestre naturel, un plancher dont le niveau était à peine inférieur à celui de la scène et qui était probablement semi-circulaire ou même rectangulaire.

pas accompagnés de danses proprement dites, mais seulement de balancements rythmés d'une faible amplitude.

Comme la tragédie est sortie du dithyrambe, il serait intéressant de pouvoir préciser à quel moment les formes techniques du chœur tragique se sont dégagées de celles du chœur dithyrambique. Malheureusement cette question, comme toutes celles qui se rattachent à l'origine du drame grec, est enveloppée d'une grande obscurité. Tout ce qu'on peut admettre avec vraisemblance, c'est que les différentes modifications que la tragédie a fait subir à l'ordonnance du chœur — l'épode reléguée à la fin du morceau, variété des couples antistrophiques, emploi alternatif des demi-chœurs — n'ont prévalu que successivement, au fur et à mesure de l'importance croissante des représentations théâtrales et de la multiplication des choreutes de profession ; car c'est une remarque fine et profonde d'Aristote que le système de composition antistrophique, moins propre peut être à l'expression délicatement graduée des sentiments que la composition continue (monodie d'Euripide, dithyrambe nouveau), convient admirablement, par les facilités qu'elle offre à la mémoire, à une troupe de chanteurs qui sont plutôt des jeunes gens de famille (ἦθος φυλάττοντες) que des histrions (ἀγωνισταί) [1]. Là-dessus on pourrait se demander en quoi la disposition antistrophique vient au secours de la mémoire si ce n'est pas le même groupe de chanteurs qui chante la strophe et l'antistrophe, au moins en règle générale. C'est un argument nouveau que je mets à la disposition de M. Wecklein, sans croire toutefois qu'Aristote ait eu en vue, ni même ait connu, le mode primitif d'exécution des chœurs d'Eschyle.

Théodore REINACH.

---

114. — **Studia Luciliana**, edidit Fridericus MARX. Bonn, Behrendt. 102 pages in-8. Prix 2 fr. 50.

En sept chapitres, M. Marx traite de divers fragments de Lucilius qu'il restitue ou explique, du contenu des livres I, II, XIII, XIV, de quelques difficultés chronologiques, de la prétendue dédicace à Stilon, et incidemment de certaines questions connexes, comme, par exemple, des noms des lettres dans l'alphabet latin. La plupart des résultats sont d'une vraisemblance, et quelques-uns d'une évidence peu communes en si délicate matière. L'exposition est claire et méthodique. Il y a plaisir et profit à lire ces *Etudes*, qui ont leur place assurée à côté des meilleurs travaux concernant le vieux satirique.

MAX BONNET.

---

1. *Problèmes*, XIX, 15 (éd. Didot). Ce texte offre quelques difficultés. A la ligne 28, Hermann lit ἡ δ'ἀντίστροφος ἁπλοῦν· ἀριθμὸς γάρ ἐστι καὶ [τῷ] ἑνὶ μετρεῖται.

115. — **La bataille de Fribourg**, 3-5 août 1644, par E. Charvériat, avec deux cartes. Lyon, imprimerie Pitrat aîné. In-8, 30 p.

La bataille ou plutôt la campagne de Fribourg (3-5 août 1644) n'était guère connue dans ses détails, car les mémoires de Turenne et de Gramont, la relation de La Moussaie, etc., ne donnent presque pas un seul nom de lieu. Un érudit allemand, M. Auguste Lufft, vient ne consacrer un travail étendu à cette bataille; il a pris comme base de son étude la nouvelle carte du grand duché de Bade, il a fait sur les lieux des recherches personnelles et spéciales, et son livre *Die Schlachten bei Freiburg im August 1644* (Fribourg et Tubingue, 1882) offre un récit clair et détaillé de la campagne. M. E. Charvériat s'est servi du travail de M. Lufft pour nous donner, à son tour, dans une très bonne brochure, un exposé complet de la *bataille de Fribourg*. M. C. a donc traité à nouveau un sujet qu'il avait abordé dans sa consciencieuse *Histoire de la guerre de Trente Ans*, que nos lecteurs connaissent bien et que l'Académie française a jugée digne en 1880 du prix Thiers. Son récit est très minutieux et très clair; il s'appuie non-seulement sur l'étude de M. Lufft, mais sur l'examen de la carte badoise et sur tous les mémoires et ouvrages modernes qui traitent de la bataille de Fribourg, sur Jarrys de la Roche, sur Heilmann; il cite les observations — inconnues à M. Lufft — de Napoléon sur les campagnes de Turenne, etc. M. Charvériat raconte d'abord la bataille du Schönberg, livrée le 3 août (pp. 6-18), puis celle du Lorettoberg, du 5 août (pp. 18-25). On sait que, le 3 août, Condé enleva les retranchements du Schönberg, mais que le 5 il échoua dans toutes ses attaques contre le Lorettoberg; ces deux combats qui furent des combats d'infanterie, causèrent, le second surtout, des pertes considérables aux Français. La campagne de Fribourg, dit justement M. Charvériat à la fin de son travail, fait plus d'honneur à Mercy qu'à Condé; elle se termina néanmoins à l'avantage des Français, car les Bavarois furent obligés de se retirer... La diplomatie, d'ailleurs, vint en aide à la guerre, et, si l'éclat de nos victoires a été exagéré, le résultat final n'en a pas moins été le triomphe de la France. Deux petites cartes complètent cette brochure, que nous recommandons vivement à tous les amis de l'histoire [1].

C.

1. M. Charvériat fait, en passant, justice de l'anecdote qui rapporte que Condé, pour exciter ses soldats, jeta son bâton de commandement dans les retranchements ennemis. « Condé et sa suite, que leurs cuirasses et leurs bottes de cavaliers avaient empêchés d'ailleurs de suivre les mouvements rapides de l'infanterie, demeurèrent en arrière après avoir franchi l'abattis ». Il ne fut question du fait, mais comme d'un simple « on dit », et comme s'étant passé le 5 août à l'attaque du Lorettoberg, que dans l'ouvrage publié en 1695, soixante et onze ans après la bataille, sous ce titre *Les batailles mémorables des Français*, t. II. En 1766, c'est-à-dire cent vingt-deux ans après la bataille, Désormeaux, l'auteur d'une *Histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé* (1766, I, 155) raconte également le fait, qui se serait, selon lui, passé à l'attaque du Schœnberg. L'anecdote n'est pas plus vraie dans un cas que dans l'autre (voir Lufft, p. 55, et Charvériat, p. 15).

116. — **Etudes littéraires sur le théâtre de Corneille, de Racine et de Molière,** par M. Gustave Merlet; Paris, Hachette. Un vol in-8 et in-12. — **Etudes sur la chanson de Roland,** Joinville, Montaigne, Pascal, Bossuet, etc., par le même. Ibid.

Il a été publié de cet ouvrage de M. Merlet deux éditions de format différent, qui ont chacune leur préface particulière. L'une de ces préfaces s'adresse au grand public, auquel est destinée l'édition de bibliothèque in-8°; l'autre est pour les élèves des lycées (jeunes gens et jeunes filles), pour les candidats à l'Ecole normale et pour les étudiants de plus en plus nombreux des Facultés des lettres. Il semble bien difficile de contenter à la fois ces deux catégories de lecteurs; mais on est rassuré d'avance quand on connait M. M. qui a fait ses preuves : il sait plaire sans être superficiel; il est savant sans être jamais ennuyeux.

M. M., jugeant avec raison que « nos classiques sont à la fois très populaires et très peu connus, » entreprend de ramener l'attention de ceux qui lisent sur les œuvres de nos grands écrivains, et, dans le premier de ses deux volumes, il étudie « le théâtre complet » de Corneille, de Racine et de Molière. M. M. se propose de faire ce que La Harpe seul avait fait avant lui, une étude suivie et développée de nos grands tragiques et de Molière. On voit par ces quelques mots, communs aux deux préfaces, combien l'ouvrage de M. M. peut être utile, non seulement aux jeunes gens, candidats au baccalauréat et autres, mais encore aux hommes de goût qui voudraient, suivant un mot de Sainte-Beuve cité par M. M., « réveiller et rafraîchir de temps en temps leurs anciennes et meilleures admirations. » M. M. est bien de son siècle; il fait à la fois œuvre d'artiste et œuvre de critique; il admire autant que personne; mais il ne méprise pas l'érudition et l'on peut voir, en le lisant, qu'il est au courant des travaux même les plus récents. Ces travaux, M. M. a su les résumer en peu de mots; parfois peut-être il se les est assimilés d'une manière trop complète, et l'on regrette de ne pas trouver toujours dans son ouvrage des guillemets et des renvois. Les gens du monde détestent les citations trop longues et les renvois trop fréquents; mais il n'en est pas de même des étudiants sérieux, qui aimeraient à ne pas voir passer sous silence les noms des hommes dont les ouvrages ont été mis à contribution, les noms de MM. Léon Gautier, Aubert-Hix, et de plusieurs autres encore. Il eût été bon aussi d'indiquer, à propos de chaque ouvrage, et les meilleures éditions, et les livres à consulter.

Généralement très exact et très complet, M. M. a pourtant laissé échapper quelques erreurs, et l'on peut trouver dans ses deux volumes quelques lacunes à combler. Ainsi M. M. annonçait dans sa préface une étude du *théâtre complet* de Corneille, de Racine et de Molière; mais son étude est loin d'être complète. Les premières pièces de Corneille sont laissées de côté, et le théâtre de Molière se trouve réduit à quatre comédies; on chercherait vainement l'analyse du *Malade imaginaire* que M. M. avait promise à la p. 395 de son 1er volume. C'est une erreur

de dire que Corneille se maria en 1637, il faut lire 1641. La *Pratique du théâtre* de l'abbé d'Aubignac ne gêna pas Corneille en 1636, puisqu'elle fut publiée vingt-un ans plus tard, en 1657. Racine n'est pas mort rue des Maçons (auj. rue Champollion), mais rue des Marais Saint-Germain, (auj. rue Visconti), etc.

Il y aurait donc à faire çà et là quelques changements dans ces deux volumes, excellents d'ailleurs. L'essentiel serait de placer en tête de tous les chapitres quelques indications bibliographiques, inutiles peut-être aux gens du monde, mais indispensables aux étudiants, surtout aux plus jeunes d'entre eux, que M. Merlet avait en vue d'une manière plus spéciale en composant son ouvrage.

A. Gazier.

---

117. — **Zu Lessings spanischen Studien,** von B. A. Wagner. Wissenschaftliche Beilage zum Programm des Sophien-Realgymnasiums. Ostern 1883. Berlin, Gærtner. 1883. 16 pages in-4.

On sait que, dès 1750, Lessing apprenait l'espagnol, qu'il traduisit en 1752 « l'Examen des Esprits » de Huarte (*Examen de ingenios para las sciencias*) et qu'il voulait mettre en allemand l'ouvrage d'Aldrete, *Varias antiguedades de España, Africa y otras provincias*, etc. M. Wagner s'attache, dans la brochure qu'il vient de publier, à retracer minutieusement les recherches et les études de Lessing sur le drame espagnol. Il montre que le célèbre critique connut le texte original de la pièce de Calderon, *La vida sueño* et la traduction française du *Discurso sobre las tragedias españolas* de Montiano, qu'il fut amené à traiter le sujet de *Virginie*, puis d'*Emilie Galotti* après avoir lu l'analyse de la *Virginia* de ce même Montiano, etc. M. W. nous parle aussi du goût de Lessing pour les nouvelles et les romans espagnols, de la traduction des *Novelas Ejemplares* de Cervantes qu'il avait entreprise. On accueillera avec reconnaissance tous les détails assemblés avec beaucoup de zèle et de patience par M. Wagner sur ce côté, presque inexploré jusqu'ici, de l'activité littéraire de Lessing.

THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

Soutenance de M. G. Derepas.

I. Thèse latine : *De necessitate legum naturalium seu de fundamento inductionis* (Thorin). — II. Thèse française : *Les théories de l'Inconnaissable et les degrés de la connaissance* (Thorin).

I

M. Derepas n'a pas voulu faire un traité complet de l'induction ni même une enquête sur sa certitude ; il a voulu seulement rechercher sur quel fondement reposait

cette certitude. L'induction conclut de quelques cas à tous : d'où vient cette audace à l'esprit humain? L'induction et la déduction sont irréductibles, l'une repose sur le principe de raison suffisante, l'autre sur celui d'identité. Quel est donc l'objet propre de cette démarche de l'esprit? On peut faire des lois inductives la généralisation de l'expérience; l'objet de l'induction n'est alors que de montrer la constance d'un fait ; elle doit s'en tenir là. C'est la thèse qu'a réfutée M. Lachelier. Une autre solution est celle du criticisme : l'induction donne la certitude, parce qu'il y a conformité entre les lois de la nature et celles de l'esprit; c'est une fatalité intellectuelle et subjective. Mais, si on subjective les lois de la nature, on subjective la nature elle-même. Il devrait suffire alors, pour faire la science, d'analyser l'esprit. Ces deux solutions ont un tort, c'est de supprimer un des termes du problème : il faut chercher un centre supérieur à la fois à la nature et à l'esprit où l'accord puisse se faire entre leurs lois. Les lois de la nature sont des idées divines réalisées dans le monde, et ce que saisit la raison, c'est en elle et dans le monde la raison divine. L'induction n'est pas un procédé purement scientifique. Elle doit aller plus haut que les lois de nature. C'est un procédé ontologique qui va de la pensée à l'être. Le savant n'a pas à se préoccuper de ce fondement ultime, mais, pour le philosophe, c'est jusqu'à Dieu qu'il faut aller. Notre certitude repose sur notre foi à l'accord des lois de l'esprit avec celles du monde, et cette foi sur la foi que nous avons dans la Raison impersonnelle.

M. Joly adhère en gros à cette théorie, mais il trouve que bien des points, si l'on entre dans le détail, prêtent à discussion. Sans faire un traité sur l'induction, on aurait pu dire en quoi elle consiste, comment ce problème se divise en un certain nombre de problèmes divers et qui se tiennent. Après avoir montré que nous croyons à l'ordre dans le monde, il faudrait examiner à quels signes nous reconnaissons les lois, nous pourrions être certains de l'existence de lois et assurés que nous ne les pouvons connaître. Nous appliquons les procédés inductifs au genre, nous constituons donc des genres; que sont-ils? De quelle opération, en un mot, cherche-t-on ici le fondement? M. D. répond que la première question n'était pas importante, que la seconde est celle des procédés spéciaux de la logique, qu'il n'y a d'autre condition de la certitude que l'évidence, et que l'on ne peut déterminer *à priori* quand elle se produit. C'est à la troisième question qu'il s'est attaché, la question de l'éternel sous le passager. La question de la fixité des espèces lui paraît indépendante de celle-là; il s'agit des lois et non des êtres de la nature et il n'a pas de répugnance pour la théorie transformiste. La loi exprime une corrélation plutôt que la nature de l'être. Les êtres peuvent changer sans que les lois changent; ce qu'il y a d'immuable dans la loi et de divin, c'est le bon et le bien. M. Joly demande à M. D. pourquoi il a réuni dans sa thèse deux questions qui semblent distinctes : l'induction n'aurait-elle donc pas de fondement, si les lois de la nature n'étaient pas nécessaires. Pour M. D., si les lois de la nature sont nécessaires, l'induction est possible : si rien n'existe nécessairement, il n'y a pas de certitude. Que devient alors la certitude sensible? N'y aurait-il pas, répond-il, une certitude de l'immuable dans la perception extérieure? La raison trouve cet élément et s'y attache. M. Joly dit que, s'il a uni ces deux questions, c'est que, pour démontrer — et c'est son but — que le passage du particulier à l'universel est le même que celui du fini à l'infini, il faut que l'universel soit le nécessaire. Il faut prouver que les lois physiques sont des idées immuables où nous voyons la pensée éternelle de Dieu : il faut le prouver pour cette loi qu'il pleut à Paris par le vent d'Ouest. Une telle loi n'en est pas véritablement une pour M. D.; ce qu'il faudrait trouver, c'est la loi générale qui embrasse toutes les lois particulières. « Tous les hommes meurent, » ce n'est pas là

une loi au sens de M. D., mais un simple fait. La loi, raison du fait, a un caractère moral : ce caractère n'est pas déterminé par l'induction scientifique, mais par l'induction métaphysique. Il y a, et le P. Gratry ne l'a pas suffisamment marqué, deux degrés dans l'induction. Mais c'est précisément cette distinction que M. Joly lui reproche de n'avoir pas faite. Il lui semble qu'il fait bon marché des lois de la nature et qu'il ne veut qu'apercevoir à travers les lois inductives quelque autre chose qui n'est pas elles. Par son dédain de la psychologie, il a peut-être mal jugé certaines théories qui recherchent comment l'esprit humain ne peut pas ne pas admettre l'induction. Il les attaque sous pretexte que les lois doivent être antérieures à l'esprit humain, mais le besoin de croire à des lois n'explique pas qu'il n'en existe point d'extérieures à nous. Il semble confondre les lois de la pensée et celles de la nature. M. D. répond que, pour lui, c'est cette correspondance qui est le fondement de toute certitude. Il y a toujours, en toutes choses, un élément qui correspond aux nécessités de la raison. Exemple : la loi de corrélation de Cuvier. Pour lui, induction et finalité se confondent. Pour prouver cette nécessité des lois naturelles dont il croit avoir besoin, il s'appuie sur ce fait qu'on introduit dans les sciences de la nature les mathématiques, qui expliquent le nécessaire. Tous les philosophes s'entendent sur la nécessité des lois de la nature, les positivistes l'admettent au fond; ils ont une tendance à rechercher cette nécessité qu'ils rejettent. S'ils appellent nature ce que nous appelons Dieu, où est la différence? M. D. assimile les lois physiques et la loi morale : cette assimilation a pour condition une spontanéité de tous les êtres qui suppose chez tous quelque part de liberté. M. D. accepte cette conséquence; il ne voit pas l'impossibilité du progrès et de la spontanéité, même pour les forces physico-chimiques. L'induction est la recherche du mieux. L'induction scientifique est une des applications de l'induction. Les lois de la nature sont des paroles de Dieu, des harmonies providentielles. Liberté et nécessité s'identifient : il n'y a pas parité entre la nécessité physique et la nécessité en Dieu, qui est la perfection, l'impossibilité de déchoir, la liberté portée à l'infini. La nécessité est dans l'attrait de toutes ces forces vers une liberté de plus en plus parfaite : elle est le résultat de la liberté parfaite agissant sur des libertés imparfaites. Ce que M. D. veut prouver, c'est la présence de cette perfection infaillible de Dieu dans la nature entière. M. Joly trouve que ces conclusions vont au delà de l'induction et n'ont pas été justifiés d'avance par les prémisses.

M. Caro accorde beaucoup d'éloges à l'ardente conviction de M. D., mais toutes ces questions de haute métaphysique et de haute physique sont mêlées dans sa thèse. Il a l'esprit confus. Il a confondu les deux inductions : scientifique et métaphysique. Il aurait fallu restreindre le sujet, s'en tenir à la discussion de la nécessité des lois naturelles. Mais il a traité en même temps du fondement de l'induction, des deux inductions : il a construit une métaphysique d'une hardiesse inouie et imposé à Dieu les idées de Spencer. Chaque chapitre est une assertion donnée de preuves. M. D. s'est servi de M. Spencer pour exprimer ses idées. S'il n'a pas distingué les deux inductions, c'est pour pénétrer la science de métaphysique; mais il fallait être clair, montrer comment la dialectique platonicienne soutient l'induction scientifique. Il fallait faire deux thèses. M. D. le reconnaît. Il n'a pas démontré que les lois de la nature sont immuables, que la nécessité mathématique est une nécessité absolue : il n'a pas examiné si Dieu, qui a fait la nature telle qu'elle est, ne pouvait la faire autrement, et n'a pas discuté la théorie de Descartes qui met l'arbitraire en Dieu et qui considère les lois physiques comme si nécessaires qu'on les peut trouver *à priori*. Si la thèse de M. D. est juste, Galilée a tort de prétendre ue l'expérience seule peut trouver les lois mécaniques; il aurait fallu le

prouver. Il y a un élément de contingence qui partout se mêle au nécessaire.

M. Waddington relève quelques erreurs. Platon n'a pas parlé de l'induction, on ne trouve pas chez lui le mot ἐπαγωγή. M. D. se trompe lorsqu'il fait dire aux Ecossais que l'induction se ramène à la déduction : Reid les a, au contraire, fort clairement distinguées. M. D. s'est lancé tout de suite en pleine métaphysique : cela laisse trop de place à la fantaisie. Ce qui est nouveau dans la thèse de M. D., ce n'est pas la thèse elle-même, c'est la méthode et elle est blâmable. Il y a entre les lois de la nature et celles de l'esprit, correspondance et non identité; une simple correspondance implique-t-elle la certitude? La certitude inductive est-elle médiate ou immédiate? Si elle est immédiate, pourquoi chercher à l'établir sur des preuves? Pour M. Waddington, elle ne donne que la probabilité; mais il ne faut pas faire de la marche de l'esprit une logique, c'est un drame et où interviennent d'autres acteurs que la pensée. Le sentiment est pour quelque chose dans la certitude, dans l'adhésion que nous donnons à la loi; la loi elle-même n'est que la manière constante dont un fait se produit, c'est par l'expérience seule qu'on peut l'établir. Faire des genres des idées de Dieu, c'est pour M. Waddington de l'anthropomorphisme. M. D. le reconnaît, mais pour lui l'anthropomorphisme est légitime; l'objet pensé est conforme à la pensée que l'on en a. M. Waddington répond que penser des genres est une imperfection qui tient aux limites de notre pensée, que nous ne pouvons, par conséquent, l'attribuer à Dieu; la seule connaissance réelle est celle des réalités individuelles.

II

M. D. a divisé sa thèse française en trois parties; dans la première, il expose les théories de l'inconnaissable d'après le positivisme, le criticisme et le panthéisme; dans la seconde, il fait la critique de ses théories; dans la troisième, qui comprend plus de la moitié du volume, il établit sa propre doctrine sur la connaissance du monde, de nous-même et de Dieu.

M. Caro juge la thèse française très supérieure à la thèse latine. C'est une thèse réaliste, et c'est un mérite qui devient rare. M. D. croit au monde, à l'âme et à Dieu Cette thèse dénote plus d'effort personnel, plus de travail que la thèse latine; elle trahit des convictions profondes, infiniment respectables. Un élément biographique s'y mêle qui la rend intéressante : on sent que M. D. s'est formé seul, il croit à ce qu'il a trouvé lui-même. M. Caro accorde le fond de la doctrine à M. D. · les critiques portent sur la méthode. Il y a infiniment trop de choses accumulées et confondues. M. D. a pris pour sujet tout ce qui se connaît et tout ce qui ne se connaît pas. C'est un immense domaine. Il a tout dévoré par une sorte d'avidité métaphysique. Il a sept ou huit pages sur un sujet qui servent à une thèse entière (celle de M. A. Bertrand). L'ordre qu'il aurait dû suivre dans l'examen des trois doctrines dont il a fait sa critique est inverse de celui qu'il a suivi : c'est l'ordre historique.

M. D. répond qu'il a voulu suivre dans la partie critique le même ordre que dans la partie dogmatique. La partie critique est superficielle, M. D. l'avoue, mais il n'a voulu, dit-il, examiner les doctrines qu'au point de vue spécial de la connaissance de l'absolu. M. Caro juge qu'il aurait fallu s'attacher à une seule des trois théories qu'il a critiquées. La dialectique de M. D. s'est épuisée sur une surface trop étendue. M. D. répond que s'il n'avait réfuté que le positivisme, il n'aurait pas établi sa thèse. M. D. aurait dû marquer la situation de Spencer au milieu du positivisme. Spencer parle sans cesse de la cause inconnue. Littré ne sait pas même s'il y a de l'inconnaissable. Il y a un inconnu positif chez Spencer et chez lui seul. Le chapitre de Spencer sur la relativité de toute connaissance contenait en germe toutes les critiques de M. Derepas Spencer est aussi de l'avis de M. D., malgré M. D. : il fallait

montrer pourquoi. M. D. répond qu'il a signalé cette contradiction. Mais comment concevoir sans connaître, est-ce possible? C'est là dessus qu'aurait dû porter le débat, Pour M. D., affirmer d'une chose l'existence et nier qu'on en affirme rien, c'est une contradiction dans les termes, mais est-ce bien juste? M. D. n'a pas voulu faire une exposition complète du système de Spencer, il a voulu en prendre le dernier mot, la contradiction à laquelle il aboutit : mais il est trop facile d'avoir raison par des oppositions de mots; il faudrait aller plus au fond, étudier ce que c'est que connaître.

Pour M. Janet, la thèse de M. D. a quelque chose de hardi, de franc, qui ne déplaît pas. Il a en face de lui, Spinoza, Kant, Spencer : il n'est pas de leur avis, pourquoi n'oserait-il pas le dire? On voit toujours derrière M. D. le P. Graty : c'était un homme plein de candeur et d'élévation, à visées hautes et quelquefois personnelles, malgré quelques puérilités. La formule « ab exterioribus ad interiora, ab interioribus ad superiora » est très belle. M. Janet approuve en gros la doctrine de M. D., mais il condamne sa méthode. C'est la réfutation à outrance. Le panthéisme, pour M. D., conduit au criticisme, le criticisme au positivisme, le positivisme au nihilisme spéculatif, puis au nihilisme pratique : on est entraîné de catastrophe en catastrophe comme dans les cercles de Dante. C'est la méthode théologique, inventée par l'abbé de Lamennais. M. Janet sait bien que M. D. ne s'attaque pas aux hommes; ce qu'il lui reproche, c'est l'abîme logique où il précipite, bon gré mal gré, leurs doctrines. Il appelle les philosophes à son tribunal, traitant les doctrines comme des ennemis : est-il si sûr de sa logique, sait-il ce qu'on pourra tirer de son propre système? Il résume Spencer en une formule fausse; il nie les textes qu'on lui oppose : ce qu'il a écrit sous prétexte de psychologie, dit-il, c'est une étude sur le système nerveux. Mais les Cartésiens se sont eux aussi occupés de physiologie; peut-être était-ce plus plus légitime, parce qu'ils la connaissaient mal. Il n'y a pas contradiction a dire que la pensée et le mouvement sont deux modes corrélatifs. La philosophie de Spencer est un retour vers l'absolu. Hamilton soutient que nous n'avons pas la notion de l'absolu. Kant admet l'absolu, mais non pas comme existant. Mill et Spencer marchent vers le dogmatisme. C'est beaucoup que d'avoir le sentiment de l'infini, et dire qu'une chose est indéterminée pour nous, ce n'est pas dire qu'elle est indéterminée en soi. Pour M. D., l'attribut d'être implique pour Dieu tous les autres M. Janet lui répond que c'est donner à Dieu les attributs de la créature. M. D. traite Spinoza de Kant et par la même méthode de réfution violente. Sa réfutation repose sur cette phrase « omnis determinatio negatio est »; cette phrase ne se trouve nulle part textuellement dans Spinoza : c'est Ritter qui la cite, il vous renvoie à l'Epitre 41 où elle est contenue en substance. *Determinatum* veut dire fini, *indeterminatum*, infini. C'est la langue de Malebranche, celle du XVII[e] siècle. Spinoza a affirmé l'infini en acte, non l'infini en puissance. La définition qu'il donne de Dieu est celle de tous les philosophes du XVII[e] siècle. Il ne doit rien rejaillir des opinions de Spinoza sur les rapports de Dieu et du monde, sur sa théorie de la nature de Dieu. L'Ethique n'est pas sortie de la définition cartésienne de la substance; elle est déjà tout entière dans le *Traité de Dieu, de l'homme et de la béatitude*. La doctrine de Spinoza, est celle de l'absolu connaissable, c'est celle même de M. Derepas. Dieu se connaît dans Spinoza, puisqu'il a l'idée de son essence. Il a en lui les idées des possibles : la pensée divine est infinie pour Spinoza, il n'a jamais dit qu'elle fût indéterminée : l'amour aussi existe en Dieu, il s'aime lui-même d'un amour intellectuel infini. M. D. fait remarquer qu'ainsi Spinoza est un théologien catholique, professant le dogme de la Trinité, qu'il est bizarre alors qu'il diffère si complètement d'avis avec les autres théologiens sur le dogme de la création. Mais pourquoi deux penseurs ne seraient-ils pas d'accord sur un point, tandis qu'ils

diffèrent d'opinion sur un autre. M. D. n'a pas songé assez combien les philosophes avaient été préoccupés de l'incompréhensibilité de Dieu. C'est le trait dominant du génie de Pascal. Un contemporain d'Em. Saisset, J. Simon, a montré que si nous connaisons positivement ce que nous connaissons de Dieu, cela ne veut pas dire que nous connaissons tout Dieu. Saint Paul, saint Thomas ont admis que nous ne voyons Dieu que dans un miroir, par la ressemblance des choses qu'il a créées à son image. Pour M. D., il n'y a là que des équivoques de mots : ce qu'il faut savoir, c'est si, directe ou indirecte, la connaissance que nous avons de Dieu est positive, si positif et indéterminé peuvent s'accorder, il déclare renoncer à sa thèse : on ne peut affirmer l'existence d'une chose et dire qu'on ignore sa nature : substance et phénomène sont une seule et même réalité.

M. Waddington est heureux de trouver un philosophe qui lui accorde qu'il existe. C'est un bon sens devenu rare dans le monde philosophique et qu'il admire. La logique cependant de M. D. est trop raide, trop impitoyable. C'est un parti pris chez lui, il veut lutter contre ces habitudes de contradiction facile, qui sont celles des écoles contemporaines. Mais Spinoza n'est pas un sceptique : il est réaliste par besoin d'âme; s'il est nihiliste, c'est par système et géométrie. Descartes est déjà phénoméniste en ce qu'il fait de l'étendue l'essence de la matière. Pour les positivistes, n'est-ce pas plutôt sur la cause que sur la substance que portent leurs doutes? Il est difficile de les séparer. M. Waddington est sur Kant de l'avis de M. Derepas. Kant admet l'existence du noumène ou c'est un sceptique. L'impératif catégorique est du fidéisme, ce n'est pas de la certitude.

M. Joly fait remarquer que pour M. D., malgré le titre de sa thèse, il n'y a pas de degré dans la connaissance. L'absolu est notre véritable connaissance à ses yeux. Que la connaissance de l'absolu soit la condition de celle du relatif, soit; mais est-ce à dire que nous connaissions l'infini mieux que le fini. L'intuition est une connaissance, mais elle paie la rançon de sa sublimité : elle est très bornée. Il est difficile de soutenir que nous connaissons mieux les principes que les conséquences et que la certitude de l'existence est adéquate à la connaissance des attributs, et c'est ce que veut M. Derepas. M. D. a prétendu établir aussi que les qualités des corps (son, couleur, lumière) existent en dehors de nous, telles que nous les connaissons : il traite de demi-sceptiques ceux qui soutiennent la thèse inverse, et c'est lui qui mériterait cette épithète en niant presque l'élément subjectif de la connaissance. Les arguments par lesquels M. Derepas s'est imaginé pouvoir défendre cette théorie sont empruntés en grande partie à un livre de M. Robert, sur *la certitude et les formes récentes du scepticisme.*

CHRONIQUE

FRANCE. — En 1863, M. E. Miller avait pris copie, à la Bibliothèque du sérail de Constantinople, d'un manuscrit grec de la fin du XV^e^ siècle, contenant une traduction de l'ouvrage du Florentin Bondelmonte, *Liber insularum Archipelagi*. M. Salomon Reinach vient de publier dans la *Revue archéologique*, et de faire tirer à part, (Paris, Baer. In-8°, 14 p.) le chapitre du manuscrit grec où se trouve *la description de l'île de Délos*. Il reproduit d'abord le texte latin, tel qu'il est donné dans l'édition de M. de Sinner (1824, pp. 90-92), et écrit en italique les passages inintelligibles et

corrompus. Vient ensuite la copie de M. Miller qui fournit pour ces passages des explications simples et certaines. M. S. Reinach ajoute à ces deux textes une série d'observations, et montre, par le menu, que le manuscrit grec, copié par M. Miller, permet de mieux interpréter et de corriger, sur des points importants, le texte incorrect et altéré de Bondelmonte. M. S. Reinach compte publier prochainement quelques chapitres séparés de ce manuscrit grec.

— Dans un mémoire intitulé *La colonie vénitienne à Constantinople à la fin du* XIV[e] *siècle* (Rome, imp. de la Paix. In-8°, 46 p. Extrait des « Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'Ecole française de Rome »), M. Charles DIEHL étudie une *Commission* ou recueil d'instructions remise le 15 février 1374, par le doge André Contarini à André Gradenigo, envoyé à Constantinople comme *baile* ou gouverneur de la colonie vénitienne. M. Diehl a trouvé le texte de cette *Commission* à la Bibliothèque Marcienne (catal. Zanetti, mss. latins, n° DXIX); cette pièce, fort intéressante, donne de curieux renseignements sur les relations de Venise avec l'empire byzantin à la fin du XIV[e] siècle ainsi que sur l'organisation de la colonie vénitienne et les attributions du *baile* qui la gouvernait. Cette colonie vénitienne de Constantinople, chrétiens et juifs, banquiers et marchands, formait une petite république, organisée à l'image de la grande; elle avait non-seulement un baile, *baiulus et rector nostrorum Venetorum*, qui très souvent se doublait d'un ambassadeur et qui occupait un des postes les plus importants parmi les missions extérieures de la République, mais encore, à côté de ce baile, pour l'aider dans son gouvernement, et surtout pour le surveiller et contrôler ses actes, deux officiers publics, les *consiliarii* et un conseil, le *consilium majus*. M. Diehl étudie les attributions de ces divers fonctionnaires, et publie en appendice, comme pièce justificative, quelques extraits de la *Commission* de 1374.

— La librairie Plon fait paraître les « *Mémoires de Madame la duchesse de Tourzel*, gouvernante des enfants de France pendant les années 1789, 1790, 1791, 1792, 1793, 1795 » (2 vols. XXIV, 404 et 355 p.) Ces *Mémoires*, qui n'avaient jusqu'ici jamais été imprimés, sont publiés par M. le duc DES CARS, possesseur du manuscrit original; « aucune altération, — lit-on dans l'introduction signée La Ferronays, — n'y a été apportée, et un pieux respect a présidé aux moindres détails de cette publication, dont toutes les notes sont de la main même de l'auteur. »

— M. Maurice TOURNEUX, chargé par le ministère de l'instruction publique de rechercher en Russie les manuscrits de Diderot, a rapporté, entre autre documents curieux, des *Eléments de géométrie* que M. Joseph Bertrand a présentés le 7 mai à l'Académie des sciences. D'après un passage d'un autre manuscrit également inédit, ces *Eléments* pourraient être attribués à Clairaut qui les aurait rédigés « pour l'enfant d'une de ses amies » (sans doute un des fils de M[me] du Chatelet). M. Bertrand estime que ces notions doivent être restituées à Diderot lui-même. M. Tourneux publiera prochainement dans la *Nouvelle Revue* d'importants fragments, absolument inconnus, d'un manuscrit de Diderot; ce sont des conseils et des réflexions écrits pour Catherine II seule et portant sur les sujets les plus variés : politique, philosophie, beaux-arts, etc.

— Le *Courrier de l'art* publie chaque semaine une Chronique du Louvre, signée de M. Durrieu.

— Le samedi 12 mai M. Ferdinand de LESSEPS a entretenu la Société historique (cercle Saint-Simon) des *Origines et de l'exécution de ses entreprises*; le samedi 19 mai, M. René de MAULDE a fait une conférence à la même Société sur *le mariage des filles de Louis XI*.

ALLEMAGNE. — M. EUTING, bibliothécaire de la Bibliothèque de l'Université de

Strasbourg, doit partir pour l'Arabie centrale où il séjournera deux années et recueillera des inscriptions arabes.

— Le 3 juin aura lieu à Brixlegg, dans le Tyrol, la première représentation publique d'un drame de la Passion.

— L'auteur de l'excellente traduction allemande de l' « Histoire des littératures slaves » de Pypin et Spasovitch, M. PECH, de la maison Brockhaus, a publié dans le nº 80 du *Bœrsenblatt für den deutschen Buchhandel* une bibliographie des traductions slaves, magyares, roumaines, etc., d'ouvrages allemands parues dans les six premiers mois de l'année 1882.

BOHÊME. — La librairie Otto (de Prague) publie le 1er vol. des Discours politiques de M. RIEGER. M. Rieger a été, depuis 1848, le chef parlementaire de la nation tchèque. Les discours qu'il a prononcés depuis cette époque formeront environ cinq volumes. Le premier volume actuel renferme les discours prononcés au Comité national de Prague, à la diète de Vienne, 1848, et à celle de Kromerize (Kremsier) 1848-1849.

ÉTATS-UNIS. — Une édition de luxe, tirée à 500 exemplaires, des *Œuvres d'Emerson*, paraîtra en onze volumes, à la librairie Houghton et Mifflin.

GRANDE-BRETAGNE. — Pendant que l'infatigable M. Arber continue la série de ses belles réimpressions à bon marché des vieux auteurs anglais, le docteur GROSART, de Brooklyn-house, Blackburn, Lancashire, annonce la publication prochaine de nouveaux *reprints* destinés aux riches amateurs et aux savants fortunés. Chaque volume, imprimé avec luxe, coûtera 3 guinées sur grand papier de Hollande et une sur petit papier. Le tirage sera limité au nombre des souscripteurs; aucun exemplaire ne tombera dans le commerce, ce qui ne peut manquer d'être pour les bibliophiles une garantie précieuse. Cette collection s'appellera la *Puck Library*, du nom de la divinité instable du *Songe d'une nuit d'été*, divinité qui, selon le docteur Grosart, a présidé au lieu de la justice à la fortune de maint ouvrage de valeur. Les injustices de Puck vont donc être réparées; ces textes qu'il avait voués à l'oubli vont sortir de leur obscurité et quitter la bibliothèque cachée du « bois près d'Athènes » pour être distribués aux amateurs de rares et beaux livres. Les œuvres en prose de Milton, les écrits de Thomas Coryate, de Stephen Hawes, de Skelton et de beaucoup d'autres verront de nouveau le jour. Les ouvrages choisis sont, assure le docteur Grosart : « great but neglected; wise and weighty; quaint and curious; odd and absurd; manners-painting and witty; typical and illustrative; unique or extremely rare. »

— M. WHITLEY STOKES doit publier la *Vie tripartite de saint Patrick*, renfermée dans des manuscrits irlandais de la Bodléienne et du British Museum; cette *Vie* est composée de trois homélies, dont chacune contient de vieux poèmes irlandais et des proverbes; quoique écrite en un style rude et heurté, cette *Vie* a une grande valeur pour les historiens et les philologues, et jette quelque lumière sur les anciennes institutions de l'Irlande.

— Une *Vie de George Eliot* paraîtra prochainement; elle est due à M. CROSS, le second mari de la célèbre romancière.

— La « Camden Society » doit publier dans le courant de l'année 1883-84 trois volumes : 1° *The official narrative of the Cadiz Voyage in 1625*, p. p. A. B. GROSART (expédition entreprise sous le règne de Charles Ier); 2° *Gabriel Hervey's Note-Book*, p. p. E. L. J. SCOTT (peinture de la vie de l'Université de Cambridge au temps d'Elisabeth); 3° *Selections from the Lauderdale Papers*, vol. I, p. p. Osmund AIRY.

HOLLANDE. — Les études orientales viennent de faire une perte irréparable en la personne de R. DOZY et la mort de ce grand savant jettera une ombre de tristesse

sur le prochain congrès des orientalistes qui devait se tenir à Leide en septembre et que Dozy était appelé à présider. Son illustre élève et ami, M. J. de Goeje, veut bien nous communiquer les détails suivants sur la vie et les œuvres du célèbre arabisant : « Dozy est né à Leide, le 21 février 1820. Il fut inscrit comme étudiant à l'Université en 1837 et reçu docteur ès-lettres en 1844. Sa thèse contenait la première partie d'un ouvrage intitulé : *Scriptorum Arabum loci de Abbadidis*, ouvrage dont le premier volume parut en 1846, le second en 1852, le troisième et dernier en 1863. Mais Dozy avait déjà été couronné par l'Institut royal des Sciences à Amsterdam, le 16 décembre 1841, pour son *Dictionnaire des noms des vêtements chez les Arabes*. Ces deux ouvrages tracent la voie que Dozy allait suivre dans ses études. Le dictionnaire fut l'avant-coureur de ses travaux lexicographiques continués par les glossaires dont il enrichit ses éditions de textes, par le *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe* (1869) auquel l'Institut de France décerna un de ses prix, et couronnés enfin par le *Supplément aux dictionnaires arabes* si apprécié des Orientalistes. Les recherches de Dozy sur la dynastie des Abbadides le plongèrent dans l'histoire de l'Espagne. C'est en travaillant à son livre sur les Abbadides qu'il découvrit le véritable Cid Campéador. En 1849, il publia le premier volume de ses *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge*, ouvrage dans lequel il prenait à partie Conde et ses admirateurs et les écrasait. La seconde édition de ses *Recherches*, publiée en 1860, en deux volumes, ne contient plus cette polémique désormais inutile. En 1880 parut une troisième édition, enrichie de nouveaux articles, parmi lesquels nous citerons celui qui est consacré au pseudo Turpin. L'*Histoire des Musulmans d'Espagne*, en quatre volumes, date de 1861. Tous ces écrits s'appuient en quelque sorte sur des éditions de textes arabes publiés avec cette rigueur philologique qui caractérise l'ancienne école de Leide. On a déjà reconnu les éditions d'Ibn Adhârî, Abdolwâhid, Ibn Badroun, Al-Makkarî et Edrîsî, le dernier publié en collaboration avec moi-même, et l'avant dernier en collaboration avec MM. Wright, Krehl et Dugat. Lorsque Weyers, le savant orientaliste dont Dozy était l'élève, vint à mourir un mois après la promotion de Dozy au doctorat ès-lettres, on jugea le nouveau docteur trop jeune pour remplacer Weyers et c'est Juynboll qui fut appelé à la chaire vacante. Dozy fut alors nommé conservateur adjoint des manuscrits orientaux, fonctions qu'il remplit jusqu'en 1850. En cette qualité il publia les deux premiers volumes du *Catalogus codicum orientalium Bibl. Acad. Lugd. Bat*. En 1850, Dozy fut nommée professeur extraordinaire d'histoire à l'Université. Ce n'est que sept ans plus tard qu'il devint professeur ordinaire. Il a occupé cette chaire jusqu'à sa mort. Ses cours d'arabe étaient privés et il ne voulait y admettre que ceux chez lesquels il croyait découvrir une étincelle du feu sacré qui l'embrasait. C'est seulement pendant le court intervalle qui sépara la mort de Juynboll de ma nomination que Dozy fut chargé d'enseigner l'arabe ; mais il ne put former d'élèves en un si court espace de temps. Toutefois M. Van den Berg, mon premier disciple, avait reçu de lui les premiers éléments. L'ouvrage qui a le plus popularisé le nom de Dozy est son *Histoire de l'Islamisme* écrite en hollandais (1863), puis traduite en français et en allemand. Il en existe une seconde édition hollandaise. En 1864, Dozy fit paraître en hollandais et en allemand ses *Israélites à la Mecque*. En 1870 prend place une polémique assez vive entre Dozy et Fleischer. L'année d'après, Dozy publia sa *Lettre à M. Fleischer*, à la suite de laquelle ces deux hommes éminents se brouillèrent momentanément pour redevenir ensuite amis comme par le passé. Personne ne ressent plus vivement que moi la perte de Dozy, qui, de mon maître, était devenu mon ami et mon confident. Pendant les vingt-cinq années que j'ai vécu dans son intimité, jamais un nuage ne

s'éleva entre nous. Bien au contraire, les liens de notre amitié allaient toujours se resserrant. Les derniers mois de sa vie ont été douloureux. Etre condamné à l'inaction était pour Dozy un vrai supplice. Quand la fin approcha, Dozy se réjouit et nous avec lui. Il s'éteignit dans la soirée du 29 avril 1883. Son dernier livre porte le millésime de sa mort (*Corrections sur le Bayân et Ibno'l-Abbâr*). Un de mes amis, en apprenant la mort de Dozy, s'est écrié : « Les rois s'en vont! » Dozy était bien roi, en effet, dans le domaine qu'il s'était choisi. — M. J. DE GOEJE. »

— M. JONCKBLOET refond entièrement son *Histoire de la littérature néerlandaise* qui a déjà eu deux éditions et l'honneur d'une traduction allemande. Les deux volumes relatifs à la plus belle époque de la littérature hollandaise au XVII[e] siècle, avaient été publiés l'an dernier. Voici que paraît un volume consacré au XVIII[e] siècle et aux premières années du XIX[e].

— L'auteur d'un remarquable ouvrage sur Maerlant, M. JAN TE WINKEL, publie un premier volume d'essais et d'études sur l'histoire de la littérature néerlandaise (*Bladzijden uit de geschiedenis der nederlandsche letterkunde*). Ce volume renferme une étude sur un romantique du XVII[e] siècle, Jean Blasius, et un long travail sur Vondel, considéré comme auteur tragique.

— Une histoire de la ville de Leide a été récemment publiée par M. P. J. BLOK, elle est intitulée « Une ville hollandaise au moyen âge », *Eene hollandsche stad in de middeleeuwen;* elle a coûté beaucoup de recherches minutieuses et fort louables à son auteur.

— M. J. A. SILLEM a récemment consacré un livre à la vie et aux œuvres d'un homme d'état hollandais, Johan Valckenaar, né en 1739 et mort en 1821.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 mai 1883.

M. Lenormant continue sa lecture sur la topographie et les antiquités du Val di Tegiano, en Lucanie. Il parle successivement des villes de Polla, Atena, Sala, Tegiano, Padula. — Polla est l'ancien *Forum Popilii* ou *Popilia*, lieu créé par C. Popilius Lænas, quand il construisit la voie de Regium à Capoue, comme en témoigne une inscription de lui : *Viam fecei ab Regio ad Capuam et in ea via ponteis omneis miliarios tabelariosque poseivei*, etc. — A Atena a été découvert un curieux groupe de terre cuite, de petite dimension, que M. Lenormant met, en original, sous les yeux de ses confrères. Il représente une femme qui tient un enfant dans ses bras et qu'accompagne un autre enfant un peu plus âgé. Tous trois sont vêtus de longues robes et parés de colliers à gros grains. La femme a la tête couverte d'un grand capuchon qui retombe par derrière jusqu'aux pieds. Les enfants tiennent chacun à la main un oiseau. Ce qui fait l'intérêt de ce petit monument, c'est qu'il est d'une date certainement antérieure à la conquête romaine, du IV[e] siècle avant notre ère, probablement; c'est un spécimen de l'art indigène lucanien, franc de toute influence grecque. — Sala est une ville moderne. On n'y remarque pas de monuments anciens, sauf les ruines d'un château du moyen âge et quelques inscriptions latines trouvées aux environs. — Tegiano, au contraire, l'ancien *Tegianum*, est une ville fort intéressante. Son véritable nom italien est Diano; ce n'est que depuis 1862 que le conseil municipal, pour éviter la confusion avec d'autres localités du royaume appelées également Diano, a adopté officiellement le nom de Tegiano, qui n'est pas encore reçu dans l'usage courant. On remarque à Diano ou Tegiano : un pont romain, dont une arche a été refaite au XIII[e] siècle; les restes d'un théâtre antique; une statue colossale du satyre Marsyas, agenouillé et la visage couvert d'un voile, aujourd'hui conservée sur la place publique; dans le mur de la cathédrale de Santa Maria Maggiore, une autre statue antique, un exemplaire de la figure bien connue du *Tireur d'épine;* à la même cathédrale, un portail remarquable, du XIII[e] siècle, un fort bel ambon de 1279 et un beau tombeau du XIV[e] siècle; dans une autre église,

la Pietà, une *Mise au tombeau* de terre cuite, du xv^e siècle, réplique du groupe de Modanino ou Monte Oliveto, à Naples. En outre, ces diverses églises de Tegiano contiennent un grand nombre de tableaux des maîtres primitifs qui seraient intéressants à étudier au point de vue des origines de l'école napolitaine; M. Lenormant les signale à l'attention des connaisseurs qui s'occupent de l'histoire de la peinture. — Près de Padula, au sud-est de Sala, est un amas de ruines appelé la Cività, qui représente la ville antique de Consilinum.

M. Oppert donne quelques détails sur des monuments cunéiformes conservés au musée du Vatican, auquel ils avaient été donnés par le P. Rillo, et dont les moulages viennent de lui être transmis par les soins de M. le Blant. On remarque parmi ces fragments un débris de sculpture (un bras et une partie d'une tête) et une tablette de contrat, du règne de Nabuchodonosor, avec une indication de date qui répond au mois de juillet de l'an 575 avant notre ère.

M. Grébaut communique quelques remarques sur les mesures des anciens Egyptiens. On a mesuré exactement, au commencement de ce siècle, chacune des assises de la grande pyramide de Gizeh, et les chiffres de ces mesures ont été publiés. En étudiant ces chiffres, M. Grébaut a constaté que, pour les 203 assises de la pyramide, on ne trouve en tout que 41 hauteurs différentes; trois chiffres de hauteur seulement ne se rencontrent chacun qu'une fois, les autres se répètent, sur la liste, plus ou moins souvent, depuis deux fois jusqu'à seize. Ces chiffres se suivent sans aucun ordre, tantôt une assise basse succédant immédiatement à une assise deux fois plus haute, tantôt deux assises hautes ou deux basses se faisant suite, etc. Mais si l'on classe par ordre croissant les 41 chiffres de hauteur qui ont été relevés, en commençant par les moindres hauteurs pour finir par les plus grandes, on remarque que l'accroissement d'un terme à l'autre est presque toujours d'une même quantité, à un dixième de millimètre près : c'est 0^m0135 ou 0^m0136. Deux ou trois fois seulement on trouve une autre différence : alors c'est ou un multiple de 0^m0135, ou l'une des longueurs 0^m0075 et 0^m0060, qui, additionnées, donnent encore 0^m0135. Evidemment ces divers nombres sont des multiples d'une unité de mesure en usage chez les Egyptiens. D'après diverses considérations qu'il développe en détail, M. Grébaut croit pouvoir affirmer que cette unité, la ligne égyptienne, était égale à 0^m00075199. La différence constante entre les diverses dimensions des assises de la pyramide est de 18 de ces lignes, soit 0^m013535.

Ouvrages présentés : — par M. d'Hervey de Saint-Denys : *Luc van tien ca dien, poème populaire annamite, texte en caractères figurés, transcription en caractères latins et traduction*, par Abel des Michels; — par M. Barbier de Meynard : 1° Halévy (J.), *Mélanges de critique et d'histoire relatifs aux peuples sémitiques*; 2° *Traité de droit musulman*, publié par Houdas et Martel, 3^e fascicule; — par M. Desjardins : *Bulletin de correspondance africaine*, fascicule 5 ; — par M. Delisle : Clément-Janin, *les Imprimeurs et les Libraires dans la Côte-d'Or*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 9 mai 1883.

M. Maxe Verly dépose le dessin de boucles découvertes à Reims. La croix gammée qu'il y rencontre lui paraît digne de fixer l'attention des archéologues. Ces objets font partie de la collection de M. Léon Foucher, de Reims.

M. Bertrand signale un certain nombre de documents analogues.

M. Bertrand annonce, en outre, que les fouilles de Grand (Vosges) ont produit des résultats intéressants. D'après les renseignements transmis par M. Voulot, on vient de découvrir dans cette localité deux statuettes ainsi qu'une mosaïque représentant une scène comique.

M. de Villefosse communique, de la part de M. Roman, une inscription votive gravée sur un petit autel carré servant de support à un bénitier de l'église de la Piarre, arrondissement de Gap (Hautes-Alpes), contenant le nom de la divinité Alambrina.

M. de Villefosse signale, en outre, une inscription trouvée à Fréjus.

Eugène Müntz.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 4 Juin — 1883

118. — **Les deux Masques.** Tragédie, Comédie, par Paul de Saint-Victor. Ire série : Les Cantiques. II Sophocle, Euripide, Aristophane, Calidasa. Paris, Calmann-Lévy, 1882.

En examinant ici le 1er volume des *Deux Masques*, nous admirions les belles pages d'analyse esthétique et littéraire qu'avait inspirées à M. Paul de Saint-Victor la lecture du théâtre d'Eschyle et nous regrettions vivement de les voir encadrées dans un appareil historique, archéologique et mythologique à peu près dénué de valeur. Notre impression sur le 2e volume, est toute semblable. Mêmes qualités rares d'artiste et d'écrivain, même enthousiasme communicatif pour les chefs-d'œuvre de la poésie antique, même intuition de son génie, mais aussi même variété et même quantité d'erreurs, prouvant à chaque page combien sa préparation du livre a été hâtive et insuffisante.

M. P. de S.-V. a bien corrigé dans le 2e volume quelques-unes des fautes du 1er. (Comparer p. ex., vol. I, p. 81 et vol. II, p. 1), mais celles du 2e resteront, hélas! définitives. Les tableaux historiques, les biographies de Sophocle et d'Euripide, — M. P. de S.-V. n'a pas essayé, comme beaucoup d'autres, de raconter la vie d'Aristophane, dont on ne sait absolument rien, — abondent en inexactitudes que nous ne relèverons pas; aussi bien, ces chapitres-là se détachent aisément de l'ensemble, et le lecteur averti pourrait ne s'arrêter qu'à la partie importante du livre : l'étude esthétique et littéraire du théâtre grec. Mais là encore, pour bien comprendre et bien juger, il fallait connaître beaucoup de choses dont M. P. de S.-V. ne s'est même pas douté. Ainsi tout son travail sur Aristophane est à refaire, parce que le véritable caractère de l'ancienne comédie attique lui a échappé. Il a bien entrevu, il est vrai, les deux éléments dont elle est faite : la fantaisie sans limites et le réalisme sans frein; mais il n'a pas su voir que ces deux éléments s'y mêlent constamment et intimement; que la fantaisie des poètes comiques athéniens pénètre leur réalisme ; qu'elle s'exerce librement, même sur les faits les plus précis, sur les noms les plus connus de leur époque. Faute d'avoir

compris cela, il croit sérieusement que les personnages mis en scène par ces poètes, ne font pas sur leur théâtre une autre figure que dans l'histoire, et les caricatures énormes d'Aristophane deviennent pour M. de S.-V. des portraits de la plus stricte ressemblance. Il en résulte que la vérité se trouve doublement faussée. D'une part, la comédie ancienne transformée en recueil de documents officiels, perd son génie propre ; d'autre part, l'histoire d'Athènes, racontée d'après les folles créations des poètes comiques, devient quelque chose d'analogue à ce que serait une histoire de la France contemporaine tirée de nos journaux charivariques. Rien de plus instructif, si l'on veut voir à l'œuvre cette singulière méthode que la page de M. P. de S.-V. sur Cléon (p. 401) : « Ce gros tanneur au ventre énorme, à la face cynique, à l'œil torve, béant au soupçon, mal léché et mal embouché, résumait, comme dans un type grossissant tous les vices et toutes les violences de la plèbe. Insolent jusqu'à la furie, calomniateur effréné, il avait des poumons de bronze pour propager la délation et faire surgir l'invective. Aucune voix ne tenait dans les assemblées contre ce hurlement continu. Sa haine des supériorités plaisait à la foule ; il la prenait aussi par ses flagorneries abjectes et par sa trivialité turbulente. Aux odeurs de tannerie qu'il apportait dans la politique, elle reconnaissait un des siens..... Ce tribun farouche recélait un fripon vénal : il faisait métier et marchandise de ses délations, menaçant de procès les citoyens riches, et se désistant lorsqu'ils lui payaient leur rançon. » Et plus loin : « Cléon a trouvé dans ces derniers temps des apologistes. Encre perdue, zèle inutile..... Il reste marqué du burin de Thucydide et du fouet d'Aristophane. » Le burin de Thucydide est bien innocent d'une pareille gravure ; quant au fouet d'Aristophane, c'est celui de toute la comédie ancienne. Un coup d'œil jeté sur les fragments de Cratinus, de Téléclide, d'Hermippe, etc., eût appris à M. P. de S.-V. que ce fouet avait accommodé de semblable façon tous les hommes d'état du siècle de Périclès, à commencer par Périclès lui-même. Ils ne s'en portaient pas plus mal, les Athéniens n'allant pas à la comédie pour se faire une opinion sur leurs gouvernants. M. P. de S.-V. a été, en général, plus heureux dans la partie de son livre consacrée aux deux successeurs d'Eschyle. Ses analyses de tragédies sont assez exactes et se lisent avec un grand intérêt. Mais pourquoi après avoir étudié tout le théâtre de Sophocle, M. P. de S.-V. n'a-t-il fait qu'entamer celui d'Euripide ? Sur dix-huit drames qui nous restent de ce poète, en laisser treize de côté, c'est beaucoup. M. P. de S.-V. a-t il craint de grossir outre mesure son livre ? Le plan de l'ouvrage comportait telle autre simplification moins regrettable. Ainsi M. P. de S.-V. eût sagement fait de passer sous silence le théâtre indien, plutôt que de l'étudier en 35 pages ; ce qui est insuffisant même pour une rapide esquisse. Par contre, c'est trop que d'employer tout un chapitre à comparer Philoctète à Robinson Crusoé : il aurait mieux valu rappeler en quelques mots, en terminant l'analyse du drame de Sophocle, que cette comparaison se trouve

partout, sans être bien juste pour cela. Non moins excessives nous paraissent les dimensions du hors d'œuvre intitulé l'*Œdipe solaire*, que M. P. de S.-V. a placé en tête de son travail sur les deux *Œdipe* de Sophocle. Qu'Œdipe soit tant qu'on voudra une incarnation du soleil, qu'à l'origine ses pieds gonflés signifient les vapeurs du crépuscule, et ses crimes, des jets de lumière; le meilleur moyen de se préparer à une étude littéraire sur les deux pièces de Sophocle, ce n'est point de se pénétrer de tout ce symbolisme, c'est bien plutôt d'y penser aussi peu que le poète lui-même.

Il faut, en finissant, signaler certaines incorrections de forme. Les courtes citations grecques de M. Paul de Saint-Victor pèchent presque toutes contre l'orthographe et les passages qu'il a traduits ou extraits de traductions n'ont pas même été copiés exactement. Fautes déjà nombreuses dans le 1er volume et dont on ne s'explique pas la persistance dans le 2e, car il ne tenait cette fois qu'à l'éditeur de les faire disparaître.

Jules Nicole.

---

119. — **K. Fr. Hermann's Lehrbuch der griechischen Antiquitæten** neu herausgegeben von H. Blümner und W. Dittenberger. Vierter Band, **Die Griechischen Privatalterthümer**, dritte vermehrte und verbesserte Auflage von Hugo Blümner. Fribourg et Tubingue, Mohr. 1882. Un vol. in-8° de xvi-556 p.

Cette troisième édition des *Griechische Privatalterthümer* n'est pas seulement une réimpression, avec additions et corrections, d'une des parties du *Manuel d'Antiquités grecques* de K. Fr. Hermann; elle a ceci d'important qu'elle inaugure un remaniement complet du manuel.

Le volume qui est aujourd'hui le premier du manuel, les *Staatsalterthümer*, a paru en 1831, il y a déjà plus de cinquante ans, comme un ouvrage complet : l'auteur ne pensait pas alors aux deux volumes, qui ont suivi, sur les antiquités religieuses et privées; cette idée d'élargir le cadre de son ouvrage et d'en faire un manuel d'*Antiquités grecques* ne vint que bien plus tard à l'esprit de Hermann. Le livre sur les *Staatsalterthümer* fut reçu avec faveur, les éditions se succédèrent assez rapidement [1]. C'est en partie à la fortune de son livre que l'auteur dut d'être appelé à un poste d'honneur; il fut nommé en 1842, pour occuper à l'université de Göttingue, la célèbre Georgia-Augusta, alors dans tout l'éclat de la gloire, la chaire laissée vacante par la mort d'Otfried Müller. C'est seulement quinze ans après la publication des *Staatsalterthümer* que paraissaient, en 1846, les *Gottesdienstlichen Alterthümer;* l'auteur avait alors l'intention de faire un manuel complet d'antiquités

1. 1836, 1840, 1855, 1875, en tout cinq éditions pour ce premier volume; la quatrième paraissait l'année même de la mort de Hermann (1855).

grecques; et quand, en 1851, il publia un troisième volume consacré aux *Privatalterthümer*, il considéra son œuvre comme terminée. Un intervalle de vingt ans s'était donc écoulé entre l'apparition du premier volume et celle du dernier; l'ouvrage avait pris un développement inattendu, et c'est par une série d'additions successives, dont aucune n'était dans le plan primitif, qu'il avait été formé.

Une œuvre faite dans de telles conditions devait nécessairement présenter des irrégularités, au moins quant à la disposition générale. L'auteur avait conscience de ces défauts, qui étaient plutôt la faute des circonstances que la sienne; aussi, dans la préface du dernier des trois volumes, tout en se déclarant satisfait du chemin parcouru, exprimait-il l'espoir de le refaire, mais cette fois d'après un plan méthodique.

Cet espoir ne devait pas être réalisé, Hermann mourait en 1855, quatre ans après la publication du troisième volume. Le succès du manuel continua après la mort de l'auteur : de nouvelles éditions furent successivement nécessaires pour chacun des trois volumes, elles furent faites par Ch. F. Bähr et surtout par K. B. Stark. L'œuvre de ces deux savants fut très méritoire : ils ne se bornèrent pas à mettre chaque fois l'ouvrage au courant; on avait reproché au manuel de Hermann d'être trop court et trop sec; des additions, très nombreuses, presque toutes très utiles, corrigèrent ce défaut; l'ouvrage prit plus d'ampleur et de corps. Mais la disposition générale resta la même, chaque édition nouvelle d'un des trois volumes était un remaniement sans doute, mais partiel, sans vue d'ensemble, sans plan général.

Ce qui caractérise le remaniement entrepris sous la direction de de MM. H. Blümner et W. Dittenberger, c'est d'abord qu'il est fait précisément d'après un plan d'ensemble, c'est, de plus, que le cadre de l'ouvrage est très sensiblement élargi.

Le manuel formait trois volumes, le premier consacré aux antiquités politiques, le second aux antiquités religieuses, le troisième aux antiquités privées avec un supplément pour les antiquités juridiques. La nouvelle édition formera quatre volumes, dont voici la distribution, avec le nom des savants chargés de la révision ou de la composition des diverses parties :

1er vol. *Antiquités politiques*. — Arnold Hug.
2e vol. I. *Antiquités juridiques*. — Th. Thalheim.
II. *Antiquités militaires*. — H. Droysen.
3e vol. I. *Antiquités religieuses*. — W. Dittenberger.
II. *Antiquités scéniques*. — A. Müller.
4e vol. *Antiquités privées*. — H. Blümner.

On le voit, les changements sont considérables; il y a deux parties nouvelles et des plus intéressantes, les antiquités militaires et scéniques. De plus, les antiquités juridiques, qui se trouvaient reléguées à la fin du troisième volume et formaient une sorte d'appendice aux antiquités privées, seront mises à la vraie place qui leur convienne, après les antiquités

politiques ; elles auront, elles aussi, un réviseur spécial ; cela indique que, dans le futur manuel, cette partie recevra tous les développements que mérite l'étude, jusqu'ici trop négligée, du droit attique.

La nouvelle édition est publiée sous le nom de MM. Hugo Blümner et W. Dittenberger. Le premier de ces deux savants s'est surtout fait connaître par un ouvrage sur la technologie et la terminologie des métiers et des arts chez les Grecs et les Romains [1]. Quant à M. D., c'est l'auteur bien connu du troisième volume du *Corpus Inscriptionum atticarum*. MM. B. et D. ont pris des collaborateurs, et chaque partie du manuel est confiée cette fois à un savant spécial. Tout cela est excellent, la science des antiquités grecques est devenue très compliquée et tout le monde a intérêt à ce que, par exemple, un savant comme M. Thalheim, qui s'est occupé de droit attique, soit chargé de la partie du manuel consacrée aux antiquités juridiques.

Il y avait une question assez délicate à régler : la nouvelle édition, avons-nous dit, est faite d'après un plan d'ensemble et sous une direction générale. Allait-on remanier complètement l'ouvrage de Hermann, briser le cadre artificiel que les circonstances avaient imposé au premier auteur et établir enfin un ordre méthodique dans le manuel ? Les nouveaux éditeurs n'ont pas cru devoir aller jusque-là ; ils ont craint qu'un remaniement, ayant pour objet de faire disparaître toutes les irrégularités que présente le manuel, ne les menât trop loin ; d'ailleurs une transformation trop complète d'nn ouvrage comme celui de Hermann, connu depuis longtemps, répandu par de nombreuses éditions, ne présentait-elle pas des inconvénients sérieux ? L'objet d'un manuel d'antiquités est surtout de faciliter les recherches ; cet objet est parfaitement atteint aujourd'hui par le manuel de Hermann ; tous les savants le connaissent, tous l'ont pratiqué ; s'ils ont besoin d'un renseignement, ils savent où le trouver. Ce n'est pas seulement le fond de l'ouvrage que le succès a consacré, c'est aussi la forme, la distribution, et, à la changer trop complètement, il n'y aurait d'autre profit que plus de peine et pour les auteurs et pour le public.

Ces raisons sont assurément très graves, et l'on ne peut blâmer les éditeurs du parti qu'ils ont pris [2] ; il peut bien cependant être permis de regretter qu'ils n'aient pas eu plus d'audace, l'occasion était bonne, un remaniement complet aurait-il eu tous les inconvénients qu'on lui attribue ? Nous en doutons, et nous croyons que le public se serait fait très vite à un ordre plus méthodique. Quoiqu'on en puisse dire, il sera toujours étrange, pour ne citer qu'un exemple, que ce qui devrait former la préface ou au moins le premier chapitre d'un manuel d'antiquités, les

---

1. *Technologie und Terminologie der Gewerbe und Künste bei den Griechen und Rœmern*. 2 vol. in-8°. Leipzig, 1875 et 1881.

2. Le seul changement de ce genre qu'on se soit permis dans la nouvelle édition est celui que nous avons indiqué pour les antiquités juridiques.

considérations sur le sol, le climat, la race, etc., soit rélégué dans quatrième volume, en tête des antiquités privées.

Un changement, dont on saura gré aux nouveaux éditeurs, est celui qui concerne les notes : on les a mises tout simplement au bas des pages [1]. La disposition, qu'avait adoptée Hermann, de réunir après chaque paragraphe, toutes les notes s'y rapportant, avait eu pour résultat de faire un livre, je ne dirais pas manquant d'unité, mais semblant manquer de suite ; ainsi séparés, ainsi isolés par un intervalle presque toujours assez long de notes en petit texte, les paragraphes du manuel ont l'air de former chacun un tout à part, sans relation avec ce qui précède et avec ce qui suit, ce sont comme autant de compartiments fermés. Cela n'a pas été sans influence sur les destinées du livre de Hermann. Des deux manuels d'Antiquités grecques, qui sont aujourd'hui les plus répandus, celui de Schömann et celui de Hermann, le premier est considéré surtout comme un ouvrage qu'on *lit*, c'est-à-dire dont la lecture est facile et même agréable ; le manuel de Hermann est surtout considéré comme un ouvrage qu'on *consulte*, mais qu'on ne *lit* pas, ou qu'on *lit* moins. Peut-être cette appréciation est-elle due en partie à la disposition dont nous venons de parler. Je ne dirais assurément pas que ce manuel puisse devenir un livre d'une lecture aussi agréable que le manuel de Schömann, mais je suis convaincu que la nouvelle disposition fera disparaître quelques-unes des préventions qu'on a encore aujourd'hui sur les difficultés et le décousu du manuel.

Il nous a semblé que les indications, que nous venons de donner, étaient nécessaires pour faire connaître dans quelle mesure le manuel de Hermann allait être transformé. Nous passons maintenant à l'examen du volume qui, avons-nous dit, inaugure cette transformation, le volume sur les *Griechische Privatalterthümer*.

Cet examen sera très court. La disposition des matières n'a subi aucun changement : cette troisième édition contient le même nombre de paragraphes que la deuxième, et ils sont disposés dans le même ordre ; quelques-uns ont reçu de notables additions, d'autres ont subi des suppressions. Le volume a grossi sans doute, mais dans des proportions relativement restreintes. M. B. a pensé que le développement donné par B. Stark à cette partie du manuel était suffisant. C'est en effet la partie que Stark a le plus travaillée [2] ; l'édition de M. B. n'a guère que 60 pages de plus que l'édition de Stark. Les paragraphes qui ont reçu les addi-

---

1. Cette disposition avait déjà été adoptée par G. Gilbert, *Handbuch der griechischen Staatsalterthümer. Erster Band. Der Staat der Lakedaimonier und der Athener*. Leipzig, 1881.

2. La première édition des *Privatalterthümer*, donnée par Hermann, n'avait que 360 pages ; la deuxième, donnée par Stark, en avait 595. Ces deux éditions comprenaient aussi les *Rechtsalterthümer* ; dans l'édition de Stark, les Antiquités privées remplissent 452 pages, elles en ont 514 dans le volume de M. B., je ne compte pas les tables et index.

tions les plus nombreuses sont : le 17e, sur le climat et les productions du pays ; le 33e, sur les soins donnés aux enfants et sur leurs jeux ; le 35e, sur les matières de l'enseignement ; le 36e, les établissements d'éducation ; le 40e, les funérailles et les tombeaux ; surtout le 43e, les genres particuliers d'industrie. Ce dernier paragraphe est devenu un des meilleurs du livre, l'auteur de la *Technologie et Terminologie des métiers et des arts* était tout à fait sur son terrain. En réalité, il est peu de chapitres qui n'aient été retouchés, plusieurs l'ont été, on peut dire, complètement.

Voici maintenant quelques observations que nous croyons devoir adresser à l'auteur : § 1, superficie et population, B. aurait pu mettre plus à profit le recueil français des *Archives des missions scientifiques;* il aurait trouvé là toute une série de monographies très intéressantes sur telle ou telle partie de la Grèce, je ne citerai que le mémoire sur l'île de Thasos de M. Georges Perrot, deuxième série, tome I, 1re livr., il y en a bien d'autres ; — même paragraphe, M. B. a l'air d'ignorer que les inscriptions éphébiques nous ont fourni de précieux renseignements sur la population de l'Attique pendant un intervalle de plusieurs siècles, depuis le milieu du IIe siècle avant l'ère chrétienne jusqu'au commencement du IIIe siècle après cette ère ; il me suffira de renvoyer à l'ouvrage de M. Albert Dumont, *Essai sur l'éphébie*, Attique, 1876, t. Ier, pp. 59-95 ; — § 10, M. B. aurait trouvé des renseignements intéressants sur la constitution de la famille en Grèce dans Paul Gide, *Etude sur la condition privée de la femme dans le droit ancien et moderne* (1867, Paris) ; dans Albert Desjardins, *Mémoire sur la condition privée de la femme dans le droit civil des Athéniens* (Mémoires lus à la Sorbonne, 1866) ; dans Becq de Fouquières, *Aspasie de Milet*, Paris, 1872 ; — § 35, en parlant du matériel en usage pour écrire, M. B. aurait dû au moins citer la paléographie grecque de Gardthausen, Leipzig, 1879. — On est aussi étonné de ne pas voir mentionnés des ouvrages tels que Labarte, *Histoire des arts industriels*, Paris, 1875 ; F. Lenormant, la *Monnaie dans l'antiquité*, Paris, 1878 ; M. Blümner cite deux fois la locution proverbiale *græca fide :* aux passages qu'il indique (p. 46, note 4 et p. 420, n. 6) il faut ajouter, Ausone, *Epitre* X, vers. 47, avec la correction si heureuse de M. H. Weil : « Non προῖκα, sed græca fide » (*Revue de Philologie*, 1877, p. 197).

Comme on le voit, toutes les lacunes que nous indiquons, une seule exceptée, portent sur des ouvrages français ; assurément je ne crois pas qu'il y ait de la part de M. B. un parti pris d'exclure ces ouvrages, mais on ne peut s'empêcher de constater que, depuis quelque temps, il y a, chez certains savants allemands, une tendance à ignorer, ou vouloir ignorer, tout ce qui n'est pas allemand.

Nous n'oublierons pas de signaler un nouveau service rendu par M. Blümner. Le manuel de Hermann avait, sous un rapport, assez mauvaise réputation, le faux-renvoi n'y était pas rare. C'est en vain

que, dans toutes ses préfaces, Hermann adressait de vifs appels à ses lecteurs pour qu'ils lui signalassent ces taches; les lecteurs, Hermann le constatait tristement, restaient sourds à ces appels. Stark lui-même avait cru la tâche trop laborieuse, il avait reculé devant une œuvre aussi longue que la vérification de tous les passages cités dans le manuel. Assurément nous ne soutiendrions pas qu'il n'y ait pas de faux-renvoi dans l'édition donnée par M. B., mais dans les passages que nous avons étudiés, nous avons remarqué que les rectifications étaient nombreuses, bien des taches ont disparu, les fausses indications ont été corrigées, d'autres ont été données d'une façon plus complète. Ce n'est pas là un des moindres mérites du travail de M. Blümner. Ceux qui connaissent le manuel peuvent seuls juger de l'importance du service rendu et de l'effort qu'un tel travail suppose.

Souhaitons que bientôt nous possédions complet ce manuel de Hermann, devenu plus que jamais un instrument indispensable.

Albert Martin.

---

120. — **Introduction à l'étude de la littérature celtique**, par M. d'Arbois de Jubainville, professeur au collège de France. Paris, Ernest Thorin, 1883.

Dans ses *Etudes grammaticales sur les langues celtiques*, publiées en 1883, et dont nous avons rendu compte dans cette *Revue*, M. d'Arbois de Jubainville se proposait de donner, suivant ses propres expressions, aux érudits français une notion exacte des ressources offertes à leurs recherches par le breton moderne. Il montrait, par des exemples, qu'il n'était pas impossible de remonter du breton au vieux celtique, à condition de connaître l'histoire de la phonétique bretonne, à toutes ses époques, aussi loin qu'on peut la suivre, de l'éclairer constamment par la comparaison avec les idiomes gaëliques, surtout l'ancien irlandais, sans jamais perdre de vue les lois de la linguistique ario-européenne et les formes semblables que présentent les langues congénères.

Aujourd'hui encore, dans son nouvel ouvrage, *Introduction à l'étude de la littérature celtique*, c'est aux monuments des langues néo-celtiques, principalement à la littérature si riche, si originale de l'ancienne Irlande, que M. d'A. de J. a recours pour donner au public français une idée des mœurs, de la langue et des institutions des anciens Celtes. Longtemps orale, comme la littérature des druides gaulois, la littérature irlandaise a été mise par écrit vers le VIIe siècle de notre ère, quoiqu'elle ne nous soit conservée que dans des manuscrits bien postérieurs, dont le plus ancien ne remonte pas au-delà du XIe siècle. Elle présente l'avantage, unique en Europe, de s'être développée en dehors de l'influence des littératures classiques. M. Sumner Maine, dans ses *Etudes sur l'histoire des institutions primitives*, a montré de quelle utilité pouvait être le droit irlandais pour l'histoire générale du droit

et des idées des peuples ariens. La littérature épique de l'Irlande n'offre pas moins d'importance. Outre sa grande valeur intrinsèque, seule elle peut donner la solution des difficultés que présente l'histoire des Celtes continentaux, dont les mœurs et les institutions présentent avec les mœurs et les institutions de l'Irlande ancienne la plus frappante analogie. Jusqu'ici, les savants français qui se sont occupés de l'histoire des Celtes ont été chercher des points d'appui dans les langues et les textes néo-celtiques modernes, notamment dans les textes gallois. C'était courir à des erreurs capitales. C'est ainsi qu'on a été amené à voir dans les Cymri de Galles les descendants de *Kymris* qui auraient envahi la Gaule plusieurs siècles avant notre ère : or le nom des Cymri Galls est récent ; c'est un mot composé né vers le IX[e] ou X[e] siècle et dont la forme, à l'époque romaine, eût été *Combroges* (*combroges*, compatriotes). On a de même confondu les Gaëls d'Irlande avec les Galls ; et cependant la forme en irlandais ancien, pour Gaël, est *Gaidel* ou *Goidel*. Rien de plus séduisant et de plus légitime en apparence que l'identification du nom gallois moderne *brennin*, roi, chef, avec le nom gaulois *Brennus ;* rien de plus faux cependant : la forme en gallois moyen est *breenin*, en vieux breton *brientin* (*brientinion*, glose *ingenui* dans les gloses d'Orléans) ; au VIII[e] siècle de notre ère, on aurait eu *brigentin*, forme irréductible à *Brennus*. M. d'A. de J. est donc trop modeste, lorsqu'il nous dit, dans l'introduction de son ouvrage (p. 29), que la seule différence qu'il y ait entre sa méthode et celle de ses devanciers, c'est qu'au lieu de s'adresser aux dialectes modernes, il prend pour thème de ses études la langue et la littérature de l'Irlande ancienne. Il y a entre ces deux méthodes un abîme, l'abîme qui sépare le dilettantisme de la science.

L'introduction de l'ouvrage de M. d'A. de J., qui est une reproduction de sa leçon d'ouverture du cours de langue et de littérature celtique au Collège de France, faite le 14 février 1882, ne contient pas seulement l'exposé de la méthode de l'auteur : on y trouve d'intéressants détails sur l'extension de la langue celtique dans l'Europe ancienne, sur le domaine des langues celtiques à notre époque. Signalons, à propos du breton moderne, une légère omission. M. d'A. de J. nous dit, p. 21, que le français a relégué le breton dans les fermes et les chaumières, les granges, les cuisines ; il aurait dû ajouter : les églises. Le breton est, en effet, la langue des livres de piété, des catéchismes et de la chaire chrétienne en Basse-Bretagne. Le terme de *breton*, adopté par l'auteur pour désigner le breton de France, à l'exclusion des dialectes insulaires, le gallois et le cornique, nous paraît présenter quelques inconvénients. Il eût mieux valu le conserver comme terme générique pour toute la famille des dialectes bretons, insulaires et continentaux, et le remplacer par le terme *armoricain*. A une certaine époque, il est difficile de distinguer, tant au point de la langue que des traditions, le gallois de l'armoricain. C'est ainsi que M. d'A. de J. (p. 364) nous parle du personnage gallois

d'Arthur. Or Arthur appartient tout aussi bien aux Armoricains. C'est un personnage *breton*.

Dans un chapitre préliminaire qui suit l'introduction, M. d'A. de J. précise son titre un peu vague d'*Introduction à la littérature celtique*. Avant d'aborder l'étude des monuments divers dont se compose la littérature de l'Irlande ancienne, il veut en rechercher les auteurs. La classe lettrée, en Irlande comme en Gaule, comprenait trois groupes : les bardes, les druides, les *File*, poètes-juges, primitivement devins. M. d'A. de J. consacre un chapitre à chacun de ces groupes et les étudie successivement en Gaule, en Grande-Bretagne et dans la Bretagne armoricaine.

Les bardes, en Irlande comme en Gaule, sont surtout des poètes panégyristes, vendant l'éloge aux chefs. Ils sont méprisés et considérés comme des ignorants. Le seul pays où ils conservent un rang honorable, et cela jusque au XIIe siècle de notre ère, est le pays de Galles. Ils n'y sont pas, comme en Irlande, annihilés par la corporation savante des *File*, qui joint au prestige de la science le pouvoir de rendre la justice, ni gênés par l'influence des druides, supprimés par l'empire romain. Il nous reste des bardes bretons des compositions lyriques conservées dans des manuscrits des XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles, dont les auteurs peuvent avoir vécu à une époque bien antérieure, mais qui, en tout cas, nous sont parvenues remaniées et très rajeunies. M. d'A. de J. aurait pu citer le témoignage de Nennius dans la partie la plus sérieusement historique de la compilation qui lui est attribuée, la *Genealogia*, pour montrer que la poésie bardique a été florissante en Bretagne au VIe siècle de notre ère : « Tunc (vers 550) Talhaern Tataguen in poemate claruit, et Neiren (leg. Aneurin), et Taliesin, et Bluchbard, et Cian qui vocatur Gueinthguaut simul uno tempore in poemate britannico claruerunt [1]. » Les bardes gallois n'avaient pas pour fonction unique d'exciter les guerriers au combat et de chanter les exploits des chefs ; ils avaient un autre rôle, dont M. d'A. de J. ne parle pas : ils étaient chargés de la généalogie des chefs, et ils devaient l'écrire en breton, suivant le témoignage formel de Giraldus Cambrensis [2] : « Hoc etiam mihi notandum videtur, quod *bardi* cambrenses habent prædictorum principum genealogiam in *libris eorum antiquis et authenticis* sed tamen *cambrice* scriptam. » Nous ne serions pas étonnés que les *Annales Cambriæ* et la *Genealogia* de Nennius aient été l'œuvre des bardes ou la traduction d'annales bretonnes rédigées par eux.

M. d'A. de J. constate que les Bretons émigrés en Armorique ont apporté avec eux sur le continent le nom de barde ; ils y avaient aussi, croyons-nous, importé l'institution même du bardisme. En 1060, dans un acte de donation à l'abbaye de Quimperlé, fait par le duc Houel en présence de son épouse et de sa suite, un *citharista* Kadiou signe avant

1. Nennius, *Hist. Brit.*, ap. Patrie.
2. *Monum. hist. brit.*, p. 75.

deux abbés et plusieurs moines [1]. Rhys ap Tewdwr, revenant d'Armorique, en 1077, pour régner sur la Gallois du sud, rapporta de son séjour parmi les Bretons continentaux certains usages et certaines traditions qui contribuèrent à faire refleurir le bardisme dans son pays [2]. Le père d'un des saints les plus populaires d'Armorique, Huvarnion, père de saint Huverne (Hervé), est barde à la cour de Childebert [3]. Des textes nombreux nous apprennent qu'au moyen âge les Bretons étaient considérés en France comme les premiers des musiciens.

Le livre II, consacré aux druides, est de nature à satisfaire la curiosité la plus exigeante et la critique la plus méticuleuse. On y trouve les renseignements les plus intéressants et les plus solides sur l'étymologie du mot druide, sur l'origine du druidisme, sur les fonctions des druides. M. d'A. de J. retrouve les druides en Irlande avec leur nom et leurs fonctions, moins toutefois celle de juge. Le pouvoir judiciaire leur a été enlevé, en effet, par la corporation lettrée des File (*File*, voyant; cf. breton *Gwelout* pour *Velout* voir). Suivant M. d'A. de J., ces *File* d'Irlande devraient être identifiés aux μάντεις gaulois de Diodore de Sicile, aux *Euhages* de Timagène, aux Οὐάτεις de Strabon, et ils auraient formé déjà en Gaule une caste à part chargée spécialement de la divination.

Le silence de César, le peu de précision des textes sur lesquels s'appuie M. d'A. de J. rendent cette hypothèse un peu hasardeuse. Ce qui est certain, c'est qu'en Irlande certaines fonctions appartenant aux druides ont été, en quelque sorte, sécularisées, que le pouvoir judiciaire leur a été enlevé et qu'ils n'ont plus le monopole de la science et de l'enseignement. Les véritables auteurs de la littérature épique de l'Irlande, comme l'établit M. d'A. de J., sont les *File*. Devins, poètes, conteurs, juges, ils jouent un rôle considérable dans la société irlandaise, et les prêtres chrétiens trouvent en eux contre les druides de puissants auxiliaires.

Le livre III, qui leur est consacré, sera, pour le public français, une véritable révélation [4]. M. d'A. de J. termine judicieusement son étude sur les *File* par un chapitre traitant des écoles aux VIe, VIIe et VIIIe siècles de notre ère : le développement subit et prodigieux des études classiques

1. Dom Morice, *Preuves*, t. I, p. 431.

2. *Transaction of the Cymmrodorion*, vol. I, p. 284. London, 1822. — Cf. Walter, *Das alte Wales*, pp. 267-268.

3. *AA. SS.*, Boll. 17 juin. T. III, p. 365. — Cf. Albert le Grand, *Vies des saints d'après les bréviaires de Léon, Cornouailles et Nantes*.

4. A propos des différentes classes de *File* (p. 322), M. d'A. de J. adopte pour la 2e classe l'orthographe *anruth*, supposant que la forme *ansruth* est due à des préoccupations étymologiques (*sruth an*, ruisseau brillant?). La forme *ansruth* est antérieure à cette fantaisie et nous paraît préférable à *anruth*; cf. *sruithe*, génitif pluriel, glosant *veterum* mil. gl. ap. Zeuss, *Gramm. celt.*, 2e édit., p. 121; *noda desruithethar*, qui sont dégradés (*Senchus mor.*, t. I, p. 54); vieux breton *strutiu* glosant *antiquam gentem* (gloses à Juvencus).

grecques et latines en Irlande, à cette époque, ne peut s'expliquer, en effet, que par une longue préparation littéraire, et, à ce titre, il est en grande partie l'œuvre des *File*. Cette brillante époque étant précisément celle où les plus anciens et les plus curieux monuments de la littérature nationale ont été consignés par écrit en irlandais, on est amené à se demander à quel point les lettrés irlandais ont subi l'influence des Grecs et des Latins : question importante que M. d'A. de J. n'a pas posée dans son *Introduction à la littérature celtique* et qu'il se propose certainement de résoudre dans les volumes qui suivront.

M. d'A. de J. ne trouve aucune trace de *druides* ni de *File* en Grande-Bretagne, après l'occupation romaine. Il nous semble cependant probable que la classe des devins a dû y survivre à la destruction du druidisme. Dans la vie de *saint Samson*, moine insulaire émigré en Armorique au VIe siècle et premier évêque de Dol, vie composée environ quarante ou cinquante ans après la mort du saint, on voit paraître un personnage curieux ressemblant fort à un *File* irlandais. Les parents de Samson, gens de haute naissance, n'ayant pas d'enfants, se rendent auprès d'un *magister librariusque* dont la réputation s'étendait au loin et pour lequel l'avenir n'avait pas de secret. Ils le trouvent au milieu d'une foule considérable de gens qui l'entourent du plus grand respect et tranchant toute espèce de questions. Ils se jettent à ses pieds. Avant qu'ils aient ouvert la bouche, le *librarius* leur annonce qu'ils auront un fils qui sera la gloire des églises bretonnes [1]. Cette classe des devins jouissait encore en Galles d'une grande considération au XIIe siècle du temps de Giraldus Cambrensis; ils portaient le nom d'*awenydhyon*, inspirés [2].

L'ouvrage de M. d'Arbois de Jubainville abonde en citations traduites de l'ancien irlandais; c'est à la fois un des mérites et un des agréments de son œuvre. Aussi son livre aura-t-il pour effet, non-seulement de préparer le public français à l'étude de la littérature celtique, mais encore de piquer sa curiosité et de lui inspirer le désir de pénétrer plus avant dans un genre d'études nouveau pour lui, à la suite d'un guide sûr et zélé, rompu aux travaux de l'histoire et de la linguistique.

J. LOTH.

---

121. — **Novum Testamentum græce**, recensionis Tischendorfianæ ultimæ textum cum Tregellesiano et Westcottio-hortiano contulit et breve adnotatione critica, additisque locis parallelis illustravit Oscar de Gebhardt, editio stereotypa. Ex officina Bernhardi Tauchnitz. Lipsiæ, 1881. 1 vol. in-8. XII + 492.

Comme le titre l'indique, cette nouvelle édition du texte grec du Nouveau-Testament n'est pas autre chose que la reproduction de la

---

1. Mabillon, *Acta sanct. Ord. s. Bened.*, sæcul. I. T. I, pp. 166-167.
2. Girald. Cambr., *Cambriæ descriptio*, c. 16.

dernière de Tischendorf, perpétuellement comparée avec celles de Tregelles et de Westcott et Hort. Par cela même elle ne répond que mieux à l'usage auquel l'auteur l'a destinée. Elle s'adresse avant tout aux étudiants qui veulent, sur un passage donné et sans trop de recherches, avoir tout de suite l'état actuel de la critique du texte. Les trois dernières recensions de Tischendorf, de Tregelles et de Westcott et Hort, toutes trois originales et reposant sur de longues études personnelles, nous donnent fort bien le point d'arrivée de cette critique. En les comparant, on voit tout de suite les points sur lesquels l'accord s'est fait et ceux sur lesquels il y a contestation et, par conséquent, raison de douter et de chercher encore.

M. O. de Gebhardt a pris pour base le texte de Tischendorf, comme on prenait autrefois le prétendu texte reçu et a mis au bas de chaque page les leçons préférées par Tregelles et par Westcott et Hort. L'appareil critique devenu si considérable par le dépouillement aujourd'hui achevé des manuscrits, versions et passages des Pères, se trouve ainsi réduit à sa plus simple expression et ne porte plus que sur les points réellement douteux où les plus sagaces hésitent et se divisent. On se convainc ainsi, par une démonstration en quelque sorte matérielle, de deux choses également importantes : d'abord, du petit nombre de ces passages encore discutés, par rapport à l'ensemble du texte du Nouveau-Testament ; en second lieu, de la sûreté et du succès obtenus par cette critique du texte depuis qu'ayant renoncé aux conjectures subjectives et arbitraires, elle est entrée, avec Griesbach et Lachmann, dans la voie de la constatation historique et objective et de la comparaison scientifique des manuscrits.

Dans une courte préface écrite dans un latin assez laborieux, M. de Gebhardt explique le dessein qu'il s'est proposé et les moyens qu'il a mis en œuvre pour l'accomplir. Puis vient le texte des livres sacrés, imprimé avec une correction remarquable; enfin l'ouvrage se termine par un appendice qui, sous le titre d'*adnotatio critica*, donne sur les passages controversés et sur lesquels diffèrent les trois recensions mises en parallèle, les principaux témoignages des manuscrits, des versions et des Pères, et établit ainsi pour chacun d'eux ce qu'on pourrait appeler son dossier critique élémentaire. Faite avec le plus grand soin, cette édition manuelle du texte grec du Nouveau-Testament peut rendre aux commençants les meilleurs services.

A. SABATIER.

---

122. — **Gorboduc, or Ferrex and Porrex, a Tragedy by Thomas Norton and Thomas Sackville,** A. D. 1561, edited by L. TOULMIN SMITH (de la collection *Englische Sprach und Literaturdenkmale des 16. 17. und 18. Jahrhunderts; herausgegeben von Karl Vollmœller*). Heilbronn, Henninger. 1883. Un vol. de xxx-99 pp. in-8.

La tragédie de *Gorboduc*, représentée devant Elisabeth le 18 janvier 1561, est intéressante parce qu'elle est le premier spécimen de la tragédie

classique en Angleterre et qu'elle est le premier drame anglais écrit en *vers blancs*. Elle fut publiée en 1565 et éditée de nouveau en 1570 et 1590. Elle a été depuis plusieurs fois réimprimée, notamment par la *Shakespeare Society* en 1847 et par le Rev. Reg. W. Sackville-West qui en a donné un texte assez incorrect dans son édition des *Works of Thomas Sackville*, Londres, 1859, 8°. La réimpression de miss Lucy Toulmin-Smith est supérieure comme exactitude à toutes celles qui l'ont précédée; le texte suivi est celui de 1570; les éditions de 1565 et de 1590 ont été collationnées et les variantes sont données au bas des pages.

On trouvera dans l'Introduction un intéressant exposé de l'état du théâtre au moment où Sackville et Norton, tous deux membres du parlement à cette époque, écrivirent leur pièce. Miss S. démontre d'une manière satisfaisante que les doutes de Warton sur la réalité de la collaboration de Norton ne sont aucunement justifiés (pp. IX-XI); elle nous donne le sens de certaines allusions politiques faites par les deux auteurs; enfin elle rappelle les dates principales de la vie de Sackville et de celle de son ami.

Il n'y a lieu de présenter que quelques observations de détail dont il sera sans doute possible de tenir compte aux *Errata*. Il aurait été utile de donner des éclaircissements relativement à l'époque de la naissance de Sackville (p. XXVII). 1536 est la date que laisse supposer l'archevêque Abbot dans son oraison funèbre où il dit que le Grand Trésorier mourut (1608) à soixante-douze ans. D'autre part, une enquête faite à la mort de son père en 1556 tend à prouver qu'il serait né en 1527. Hazlitt et les derniers éditeurs de Warton ont adopté cette date.

Souvent, dans les *Mystères*, les changements de lieu ne sont pas indiqués; mais on ne peut pas dire que ce soit là un usage constant (p. XIV). Il n'est pas rare, au contraire, de rencontrer à ce sujet dans les mss. des notes fort détaillées. Ainsi on lit dans les Mystères de Coventry : « Here thei take Jhesu and lede hym in gret hast to Herowde; and the Herowdys scafald xal unclose, schewyng Herowdes in astat, etc. » *(Trial of Christ)*. De même, dans les Mystères du ms. Digby : « Saul rydyth forth with hys servants about the place out of the pagond ». (*Conversion of Saul)*. Les exemples sont nombreux.

Le *Scholemaster* d'Ascham ne fut pas imprimé en 1564 (p. XV). Cet ouvrage lui avait été demandé, l'année de la « great plage » de Londres (1563), par sir Edouard Sackville. Ascham mourut laissant son ms. terminé (déc. 1568); l'ouvrage fut publié par sa veuve Marguerite Ascham en 1570.

Ces menues observations n'empêchent pas que l'Introduction écrite par miss Smith n'ait une réelle valeur. Son édition est, parmi les textes modernes, celle d'après laquelle il faudra désormais citer la tragédie de Sackville et de Norton.

J. J. JUSSERAND.

123. — **Les Axiomes de droit français,** par le sieur Catherinot, avec une notice sur la vie et les écrits de l'auteur, par Edouard Laboulaye, et une bibliographie raisonnée des écrits de Catherinot, par Jacques Flach. Paris, Larose, gr. in-8, 64 p.

Les amateurs d'anecdotes connaissent l'adroite façon dont s'y prenait Nicolas Catherinot, avocat du roi au présidial de Bourges, pour faire pénétrer dans le public les petits livrets qu'il composait à foison; et les amateurs de grammaire française savent tous qu'on lui doit, avec le mot de *doublets*, l'ingénieuse observation du phénomène qu'il exprime. Son ombre doit trouver au peu d'attention que ses contemporains lui ont accordé une douce compensation dans le soin que prennent de lui MM. Laboulaye et Flach. Le premier a rapidement retracé sa vie, et, en réimprimant ses *Axiomes* (ou proverbes) *du droit français*, y a rattaché l'indication, en quelques mots, de vues singulièrement larges et frappantes sur l'histoire du droit et de la civilisation; le second a donné pour la première fois une bibliographie exacte de ces opuscules jadis dédaignés des libraires. M. Flach en a vu 132, et en indique quelques autres qu'il n'a pas vus. Ils touchent à tout, et sauf les nombreux factums de pure chicane, aucun n'est sans intérêt. Catherinot, qui est assurément très érudit, a souvent par surcroît, dans sa bonhomie provinciale, de la grâce et de l'esprit. Qui ne lira avec plaisir ces passages où il parle de lui et de ses œuvres, et qu'ont cités MM. Flach et Laboulaye? « Il y a plus de quarante ans que je ramasse et que je spécule, et j'ai tant veillé de nuits sur mes paperats que pour cinquante-cinq ans que j'ai vécu je puis bien en compter quatre-vingts. Je me suis aussi toujours muni d'un crayon et d'un encrier dans mes sorties; aussi rien de curieux ne m'est échappé... Je ne me nourris que d'essence et de pressis, je laisse volontiers le marc et la lie aux moins délicats... Je veux être libre dans mes études, qui me tiennent lieu de tripot et de cabaret, car je ne me suis jamais fait honneur de mes opuscules, mais seulement un divertissement innocent.... Mes écrits *autem* ne sont point si fort inutiles, puisque les apothicaires en font des emplâtres, les libraires du carton, les tailleurs des patrons et les autres des enveloppes. » C'est ainsi qu'ils ont presque complètement disparu, et on paierait cher ceux qu'on retrouverait aujourd'hui dans les boîtes des bouquinistes des quais où l'auteur les glissait quand il venait à Paris. Grâce à M. Laboulaye, on lira au moins facilement les *Axiomes du droit français*, rédigés par ordre alphabétique, et qui malheureusement s'arrêtent à la lettre C.

Ξ.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le tome premier de la traduction française de l'ouvrage de M. Ebert, *Allgemeine Geschichte der Literatur des Mittelalters im Abendlande*, vient de paraître à la librairie Ernest Leroux. (In-8°, IX et 699 pp. 30 francs). Il est inutile de faire l'éloge du travail de M. Ebert, et, comme disent les traducteurs, MM. Joseph Aymeric et James Condamin, d'appeler l'attention sur les aperçus vastes et féconds de l'auteur, sur ses analyses si minutieuses et si complètes; on ne possède, en France, sur la matière aucun essai qui puisse entrer en comparaison avec l'ouvrage du savant professeur de l'Université de Leipzig. Ce premier volume de l'*Histoire générale de la littérature du moyen-âge en Occident* traite spécialement de la littérature latine-chrétienne, depuis ses origines jusqu'aux siècles de Charlemagne et comprend, comme on sait, trois livres : I. *De Minucius Felix au temps de Constantin* (Minucius Félix, Tertullien, S. Cyprien, Arnobe, Lactance, Commodien, *de phœnice); II. Depuis le temps de Constantin jusqu'à la mort de saint Augustin* (S. Hilaire, S. Ambroise, S. Jérôme, S. Augustin, Prudence, S. Paulin de Nole, Orose, etc.); III. *Depuis la mort de saint Augustin jusqu'au temps de Charlemagne* (S. Prosper, Sedulius, Dracontius, Sidoine Apollinaire, Ennodius, Victor de Vita, Salvien, Boèce, Cassiodore, Fortunat, Grégoire le Grand, Jordanès, Grégoire de Tours, Frédégaire, Bède le Vénérable, S. Boniface, etc.) M. Ebert a complété dans cette traduction les remarques bibliographiques par des renvois aux publications les plus nouvelles. Quant à la traduction elle-même, MM. Aymeric, professeur de langue et de littérature françaises à l'Université de Bonn, et Condamin, professeur de littérature étrangère aux Facultés catholiques de Lyon, ont visé, avant tout, à l'exactitude du sens; leur premier soin a été de reproduire avec fidélité l'original. « Au demeurant, disent-ils avec modestie (p. II), c'est le seul mérite que nous osions franchement revendiquer. Nous laissons, en effet, à l'auteur certaines appréciations personnelles des hommes et des choses, qu'il nous serait difficile de partager, et, à l'avance, déclinons absolument toute solidarité de doctrines. » Nous souhaitons à la traduction française de l'œuvre magistrale de M. Ebert le succès qu'a trouvé l'original; le *deuxième* volume, nous dit-on, suivra de près le premier, et on a l'espoir que M. Ebert, qui n'a pas encore fait paraître le *troisième*, ne tardera point trop à le terminer.

— Le XXV[e] volume de la « Bibliothèque orientale elzévirienne » publié par l'éditeur Ernest Leroux, renferme un recueil de *Fables turques*, traduites par M. J.-A. Decourdemanche sur un manuscrit qui porte la date de 1758 et paraît avoir appartenu à M. Cardonne.

— Le même éditeur publie une *Collection de poèmes néo-helléniques* traduits en français sous la direction de M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire. Le premier volume, fort joli et très élégamment imprimé, de cette collection, renferme la première traduction française des *Poèmes patriotiques*, d'Aristote Valaoritis, par M. G. Blancard, avec une notice de M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire sur la vie et les œuvres de Valaoritis.

— Le *Bulletin de correspondance africaine*, publié par l'Ecole supérieure des lettres d'Alger (antiquités libyques, puniques, grecques et romaines), renferme dans le fascicule III, mai et juin 1882 : 1° des *Inscriptions de la Maurétanie césarienne* qui ne figurent pas au *Corpus* et que M. de La Blanchère a relevées au cours d'une mission dans l'ouest de l'Algérie; 2° une note du même érudit sur les ruines romaines du territoire d'Ammi-Mousa ou le château de *Kaoua* qui serait « le bordj

d'un seigneur nommé Ferinus et vivant au IVe siècle » ; 3° un rapport de M. E. Cat sur sa mission archéologique dans le pays compris entre Cherchell et Tenès et la région maritime d'Alger à Bougie.

— Sous le titre *Documents historiques concernant la Marche et le Limousin*, la librairie H. Ducourtieux, de Limoges, annonce une intéressante publication d'obituaires, inscriptions, bulles et chartes, etc. M. Alfred Leroux, archiviste de la Haute-Vienne, dirige la publication; il est secondé par MM. Ant. Thomas et E. Molinier.

— M. Jules Robuchon, de Fontenay-le-Comte, a commencé la publication, par livraisons, d'un ouvrage d'histoire et d'archéologie provinciale, les *Paysages et monuments du Poitou* (Vienne, Deux-Sèvres, Vendée). L'ouvrage paraît sous les auspices de la Société des antiquaires de l'Ouest et comprend : 1° des photographies; 2° un texte rédigé par des archéologues compétents, c'est ainsi que les trois premières livraisons sont consacrées à la petite ville de Chauvigny dans la Vienne; le texte est de M. Ch. Tranchant. Les livraisons suivantes auront pour objet le château et l'église d'Oyron, dans les Deux-Sèvres (le texte sera de M. Daviaud), et les fouilles de Sanxay (avec le texte du P. de La Croix). L'ouvrage formera à peu près 150 livraisons; il sera terminé dans quatre ans; il ne doit être tiré qu'à 400 exemplaires numérotés. On peut souscrire pour un département seulement : Vienne ou Deux-Sèvres ou Vendée. Le prix de la livraison est fixé à 3 francs pour les souscripteurs et à 5 francs pour le public. (On souscrit chez M. J. Robuchon, libraire-photographe à Fontenay-le-Comte, ou chez M. Clouzot, libraire à Niort).

— Le premier fascicule de la première partie du *Cartulaire de l'abbaye de Lérins*, publié par MM. Henri Moris et Edmond Blanc pour la Société des lettres, sciences et arts des Alpes Maritimes, vient de paraître.

— Paraîtront très prochainement, à la librairie Champion, *La mission de Jeanne d'Arc, étudiée dans ses origines*, par M. Siméon Luce, et *Le procès de Gilles de Retz*, par M. de Maulde.

— Le libraire Auguste Ghio réimprime le *Journal de la Belgique* de l'année 1815. Ce journal fut, comme on sait, l'organe des alliés et le moniteur officiel du gouvernement hollandais; il comprend 365 numéros et 22 suppléments; on y retrouve tous les événements importants de l'année 1815 racontés au jour le jour, avec leur physionomie propre et sous l'impression du moment. Chaque numéro coûte 10 centimes.

ALLEMAGNE. — Un *Systematisches Handbuch der deutschen Rechtswissenschaft* doit paraître à la librairie Duncker et Humblot de Leipzig. L'ouvrage sera composé par les plus éminents jurisconsultes de l'Allemagne et comprendra quarante-cinq volumes. M. Mommsen y traitera de la loi romaine.

— La librairie des frères Henninger de Heilbronn vient de publier un volume de M. W. Münch, directeur du Real-Gymnasium de Barmen, intitulé : *Zur Færderung des franzœsischen Unterrichts* (IV et 100 p., prix : 2 fr. 50). La lecture de ce livre, écrit avec une grande autorité, nous donne une idée des efforts que font en Allemagne les professeurs de langues vivantes pour élever le niveau de leur enseignement. Parmi les observations et les idées que développe l'auteur, nous relevons la thèse que l'enseignement d'une langue étrangère doit porter surtout, et dès la première année, sur la prononciation ; l'élève doit s'exercer à parler la langue autant qu'à l'écrire. Dans la dernière partie de sa brochure, M. Münch se tourne contre certaines éditions annotées, et notamment contre leur prétention de censurer l'auteur français ou anglais; il y ajoute de bonnes remarques sur la manière d'expliquer un texte.

— Signalons encore une publication pédagogique de la même librairie : *Der Turn- und Spielplatz des Gymnasiums und der Realschule, pædagogische Træumereien*, par M. Aug. Behaghel, professeur au Real-Gymnasium de Mannheim (prix : 1 mark). Ces « rêveries pédagogiques » ont revêtu la forme de dialogue, forme peu commune aujourd'hui et qui jure avec le titre ; on ne s'attend guère aux rêveries à deux sur ce terrain-là. Elles sont néanmoins intéressantes et agréables à lire. M. Behaghel demande que, dans les écoles d'enseignement secondaire, on prenne enfin au sérieux le mot : *mens sana in corpore sano*, qu'on emploie tous les moyens possibles pour développer, en même temps que le moral, le physique de l'élève. Il conseille d'abolir le thème latin et le thème grec, de réduire les heures d'étude au minimum, de changer de méthode dans l'enseignement proprement dit, et par là de gagner trois heures par jour qui seront, pendant l'été, consacrées aux exercices gymnastiques, aux travaux manuels et aux jeux en plein air ; pendant l'hiver, à la lecture, faite en commun, d'œuvres historiques, d'épopées et de drames, à des représentations théâtrales, à de petits concerts, etc., etc.

— Voici les titres de quelques études et dissertations, publiées dans les « programmes d'invitation » (Pâques 1883) des lycées et collèges de Berlin : Wetzel (collège français), *Quaestiones de trilogia aeschylea* (les trilogies d'Eschyle ne traitaient pas toujours le même sujet) ; Diels (Kœnigstædt-Gymnasium) *Theophrastea* (s'occupe des mss. de Theophraste) ; Nitsche (Leibniz-G.), *der Rhetor Menandros und die Scholien zu Demosthenes* (presque tout le corps des scholies démosth. dû à M.) ; Tiedke (G. zum grauen Kloster), *Nonniana* (sur quelques passages de la Paraphrasis) ; Herrlich (Humboldt-G.), *die Verbrechen gegen das Leben nach attischem Recht* ; Schiche (Friedrich-Werdersches Gymnasium), *zu Cicero's Briefen an Atticus* (lieu, date et ordre de quelques lettres du 12e livre) ; Althaus (Friedrich-Werdersche Gewerbeschule), *Erœrterung über Lessing's Minna von Barnhelm* (explications de détail très soignées) ; Hohenberg (Kœnigl. Realschule), *Ueber Lessing's Lehrgedichte* ; Wagner (Sophien-Real-G.), *zu Lessing's spanischen Studien* ; Lehmann (Falk-Real-G.), *Herder in seiner Bedeutung für die Geographie* (Herder regardé comme précurseur de Ritter) ; Koch (Dorotheenstadt-Real-G.), *A Critical Edition of some of Chaucer's « Minor Poems »* ; Hortsmann (Kœnigstædt-Real-G.), *Ueber Osbern Bokenam und seine Legendensammlung* ; Klatt (Progymnasium), *Chronologische Beitræge zur Geschichte des achæischen Bundes* ; Bohn (Friedrichs-Real-G.), *Ueber die Heimat der Prætorianer* ; Zellmer (Kœllnisches G.), *Zur polnischen Politik des Kurfürsten Friedrich II von Brandenburg*. Ceux de nos lecteurs qui veulent se procurer une de ces études doivent, nous dit-on, s'adresser soit à l'auteur, soit au directeur de l'établissement.

— Un volume nouveau, le VIe, de la grande collection des œuvres complètes de Herder (*Herders sæmmtliche Werke, hrsg. v. Bernh.* Suphan. *Sechster Band.* Berlin, Weidmann. In-8o, xxii et 530 p.) renferme : 1o les *Fragmente zu einer « Archæologie des Morgenlandes »* ; ou fragments d'un ouvrage commencé en 1769 par Herder, sur une « Archéologie de l'Orient », 2e les *Unterhaltungen und Briefe über die ælteten Urkunden*, essais de rédaction qui datent de 1771 et du commencement de 1772, et où Herder tentait de trouver, pour le sujet qu'il voulait traiter, une forme populaire conforme au goût de l'époque ; 3o les trois premières parties du « plus ancien document de la race humaine », de l'*Aelteste Urkunde des Menschengeschlechts* (pp. 193-511). Une introduction bien fournie renseigne le lecteur sur l'origine de ces divers écrits de Herder, sur leur texte et les éditions qui l'avaient précédemment publié. Des notes à la fin du volume, où M. Suphan a eu pour collaborateurs MM. Naumann, Redlich et Herm. Heller, indiquent les nombreuses citations que

fait Herder, et qu'il tire de la Bible, des écrivains allemands ou anglais, des auteurs classiques, etc. Ce volume fait honneur, comme le précédent, au zèle infatigable de l'éditeur, M. Suphan, qui a déployé dans la publication de ce nouveau tome son soin habituel, une consciencieuse exactitude, et, selon l'expression allemande, une complète « acribie ».

— Il doit paraître, dans l'automne de cette année, à la librairie Friedrich, de Leipzig, une histoire de la littérature hongroise *(Geschichte der ungarischen Literatur)*, par M. Gust. Heinrich ; elle forme le V^e^ volume de la collection dirigée par le directeur du *Magazin* berlinois, M. Ed. Engel, et qui porte le titre de *Geschichte der Weltliteratur in Einzeldarstellungen*.

— Le 13 mars est mort à Tubingue, dans la 71^e^ année de son âge, M. Adelbert de Keller, bien connu par ses publications sur la littérature allemande et par l'habile direction qu'il avait donnée au *Literarischer Verein* de Stuttgart-Tubingue.

— Le *Deutsche Litteraturzeitung* publiera désormais la liste des acquisitions faites par les musées de Berlin.

DANEMARK. — Le 8 septembre 1883, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Grundtvig, paraîtra une biographie du célèbre poète et théologien, par M. Winkel Horn (*N. F. F. Grundtvigs liv og goerning, et biografisk forsjg.* Copenhague, Schœnberg). Cette biographie paraîtra en cinq livraisons.

GRANDE-BRETAGNE. — Sous le titre *A woman's memories of famous men*, Mistress Houstoun doit publier sous peu chez les éditeurs White un volume de souvenirs sur John Wilson Croker, Sir William Follett, Lord Derby, Mrs Norton, Guillaume IV, Theodore Hook, Ainsworth, Nassau Senior et autres personnages bien connus.

— Parmi les volumes nouveaux de la collection des « femmes célèbres » dirigée par M. Ingram et publiée par Allen, on cite, comme devant prochainement paraître, les suivants : *Mary Lamb*, par Mrs Gilchrist ; *Maria Edgeworth*, par Miss Hélène Zimmern ; *George Sand*, par Miss Thomas.

— M. George Mac Gregor de Glasgow, publie, à 250 exemplaires, une édition des œuvres complètes de Graham, l'écrivain le plus populaire de *chapbooks* écossais au XVIII^e^ siècle ; cette édition aura deux volumes ; elle sera précédée d'une introduction biographique et bibliographique sur Dougal Graham et d'une histoire de la littérature populaire en Ecosse.

— La Clarendon Press publiera prochainement, en deux volumes, un *Corpus poeticum boreale* ou recueil de l'ancienne poésie du Nord depuis les temps les plus anciens jusqu'à la fin du XII^e^ siècle, édité, avec introduction, notes, index et traduction, par MM. Gudbrand Vigfusson et F. York Powell. Le premier volume renfermera les *Eddas*.

— La « *Society of hebrew literature* » vient de s'éteindre après dix années d'une existence assez pénible. « It is curious, remarque l'*Athenaeum*, that rabbinic studies seem to languish among Jews just at the time when they are most flourishing im the gentile word ».

HOLLANDE. — Comme M. de Ranke, M. V. G. Brill compose une *Histoire universelle*, dont le premier volume, consacré à l'histoire du peuple d'Israel, a paru il y a deux ans ; M. Brill vient de publier le deuxième volume de cette *Geschiedenis der volken in schetsen* ; ce deuxième volume renferme l'histoire des Perses, des Grecs et des Romains.

— L'Histoire de la Hollande, ou mieux de la patrie hollandaise, *Algemeene Geschiedenis des Vaderlands*, commencée en 1840 par J. P. Arend et continuée, après la mort d'Arend, par MM. O. Van Rees et Brill, comprend aujourd'hui une douzaine

de volumes in-4°. Elle est confiée à M. J. van VLOTEN, qui a mené cette « Histoire de la patrie » au milieu du XVIIIe siècle.

— M. Louis PETIT, conservateur de la Bibliothèque de l'Université de Leide, a entrepris la publication d'un catalogue des petits pamphlets relatifs à l'histoire des Pays-Bas aux XVIe et XVIIe siècles ; il vient d'en faire paraître le premier volume (*Bibliothek van nederlandsche pamfletten*) ; ce volume décrit les pamphlets publiés de 1500 à 1648.

ITALIE. — Le savant orientaliste italien, M. AMARI, vient de publier dans les Mémoires de l'Académie des Lincei un fragment fort curieux du *Mesalik el Absar*, manuscrit arabe du XIVe siècle. C'est un extrait relatif à la condition des Etats européens, Italie, France, Allemagne durant cette période, d'après la relation d'un certain Domenichino Doria de Gênes. M. Amari a joint à sa traduction des notes historiques et géographiques et une introduction où il examine l'authenticité de cette relation.

— La « piccola bibliotheca » de Sansoni publiera, dans ses prochains volumes, le *Filostrato* de Boccace, p. p. BARTOLI ; le *Misogallo* et les *Epigrammes* d'Alfieri, p. p. RENIER et NOVATI ; la *Gerusalem liberata*, p. p. G. MAZZONI ; *Giuletta e Romeo*, nouvelles de L. da Porto et de Bandello, p. p. F. MARTINI ; les *Rimes* de Politien, p. p. G. BIAGI ; *le Fiabe* de Charles Gozzi, p. p. BIAGI ; le *Décaméron*, p. p. BARTOLI et BIAGI ; les *Lettres familières* de Machiavel, p. p. ALVISI ; les *Poésies* de Laurent de Medici, p. p. BARTOLI.

— M. B. WIETE publiera prochainement une édition critique du *Tesoretto* de Brunetto Latini.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 mai 1883.

M. Georges Perrot, vice-président, annonce la mort de M. Laboulaye, membre ordinaire de l'Académie.

La séance est levée en signe de deuil.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 16 mai 1883.

M. l'abbé Thédenat communique de la part de M. de Laigue, consul de France à Livourne, une inscription chrétienne conservée au musée de Lucques et datée des calendes de mai, second post-consulat de Paulinus Junior, indiction XIVe, c'est-à-dire du 1er mai 536.

M. Mowat signale l'inscription d'une « olla », cinéraire en marbre blanc, actuellement exposée à Paris. La rédaction insolite du texte, les signes de ponctuation placés sur l'alignement au pied des lettres et à la fin des lignes, l'irrégularité des dénominations du titulaire, tout concourt à faire tenir cet objet en suspicion.

M. Courajod donne lecture d'un mémoire sur un buste du musée du Louvre, dans lequel on a cru voir le président d'Ormesson, mort en 1600, mais qui représente en réalité, les textes anciens en font foi, le beau-père du président, Jean d'Alessa, mort en 1572.

M. Maxe Verly place sous les yeux de la compagnie une bague en or, de la collection de M. le baron Pichon, portant l'inscription GEOY XAPIN, et un buste de saint, le tout paraissant dater du VIe siècle de notre ère.

M. Schlumberger est disposé à croire que ce buste a été estampé sur une médaille de dévotion inédite.

Eugène MÜNTZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 11 Juin — 1883

---

124. Ἀρχαιολογία. Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς Καλλιτεχνίας, ὑπὸ Π. ΚΑΒΒΑΔΙΑ, ὑφηγητοῦ τῆς ἀρχαιολογίας ἐν τῷ ἐθν. Πανεπιστημίῳ καὶ ἐφόρου τῶν ἀρχαιοτήτων. Τεῦχος πρῶτον. Ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογραφείου τῆς Ἑνώσεως, 1883. In-8°, 192 p., 51 vignettes dans le texte.

M. P. Cavvadias, *privat-docent* d'archéologie à l'université d'Athènes, vient de faire paraître la première partie d'une histoire de l'art grec (Athènes, typographie de l'Union). Ce volume comprend l'histoire et l'archéologie, une étude d'ensemble sur l'architecture (pp. 22-160), et le commencement de l'histoire de la sculpture jusqu'à l'époque des statues des Branchides (pp. 161-192). Les vignettes insérées dans le texte sont nombreuses et d'une assez bonne exécution. L'auteur a mis un soin particulier à donner une bibliographie étendue de chaque sujet : il n'est guère de travail important, allemand, français ou anglais, qui ait échappé à son attention. Cette qualité seule suffirait à recommander son livre, qui est d'ailleurs habilement disposé et fort agréablement écrit. Nous souhaitons seulement qu'il apporte à l'avenir plus de soin à la correction typographique : dans une seule demi-page (28), nous avons relevé neuf fautes d'impression. Il faudrait aussi indiquer régulièrement la date des ouvrages cités, ce qui malheureusement ne se fait pas toujours ni en Allemagne ni en France.

S. R.

---

125. — **Acta seminarii philologici Erlangensis** ediderunt Iwanus Mueller et Eduardus Woelfflin, volumen alterum. Erlangen, A. Deichert. 1881. Un vol. in-8 de 529 p.

Le premier volume des *Acta Seminarii philologici Erlangensis* parut en 1878 et fut apprécié très favorablement (voir *Literarisches Centralblatt*, 23 février 1878, et *Zeitschrift für die Œsterreichischen Gymnasien*, novembre 1878). Le second volume, dont nous rendons

compte aujourd'hui, ne nous semble pas indigne du premier : il contient, lui aussi, une série d'articles qui ont presque tous une réelle importance. Nous ne pouvons donner ici qu'une sorte de résumé de chacun de ces articles.

Gustave Landgraf, *De figuris etymologicis linguæ latinæ*, pp. 1-69, reprend un sujet déjà traité par Lobeck en 1832, *de figura etymologica*, cf. *Paralipomenes*, pp. 501-538. La question peut être mieux étudiée aujourd'hui, après les travaux de Ritschl sur Plaute, l'auteur latin qui présente les exemples les plus nombreux et les plus variés de la figure étymologique. D'après M. Landgraf, cette figure est une forme particulière de l'allittération ; mais, tandis que dans la simple allittération les mots rapprochés ne sont pas liés par des rapports grammaticaux, la figure étymologique, au contraire, est formée de deux mots congénères, rattachés très étroitement l'un à l'autre par les lois de la grammaire et réunis pour rendre la même idée avec plus de force et d'expression, par exemple : *pugnam pugnare*. Voici comment l'auteur a divisé son sujet : 1° De etymologicis nominum cum verbis copulationibus : *vitam vivere, odio odisse, potestas potest*. Appendix : de adjectivis diversis substantivorum casibus adjunctis : *expers partis, lætus lætitia, exlex legibus* ; 2° De copulationibus etymologicis duorum nominum et verborum : *rex regum, pulchra pulchritudo, propero properare* ; 3° De gradatione et comparatione notionum etymologica : *stulte stultus, misere miseret, miserorum miserrimus, pessimorum pessimus, stulto stultior, stultior stultissimo*.

Ad carmen fratrum arvalium, p. 70. Deux corrections de M. Woelfflin. A la ligne 6, il faut voir dans *sers* les restes d'une ancienne forme *seirs*, laquelle serait pour *siveris*. L. 10, il y avait primitivement *advocaptis* = advocabitis.

H. Tillmann, *De dativo verbis passivis linguæ latinæ subiecto, qui vocatur Græcus*, pp. 71-139. Tandis que la préposition *ab* avec un ablatif ne désigne que l'auteur de l'action, le *datif grec* indique que l'auteur de l'action est aussi la personne à l'avantage ou au désavantage de laquelle l'action est faite. Une telle construction n'a pas été empruntée aux Grecs. On en trouve des exemples, un peu rares, il est vrai, chez les plus anciens poètes et chez Cicéron ; elle est plus fréquente chez les poètes lyriques et épiques ; dans Ovide, elle est presque aussi fréquente que l'ablatif avec *ab* ; chez Silius Italicus, c'est la forme ordinaire ; à peine trouve-t-on chez ce poète vingt exemples de l'ablatif avec *ab*. L'auteur étudie quelle est la signification des verbes qui sont construits avec le datif grec, à quels temps et à quelles formes se fait cette construction, quelle est la nature de ces datifs, noms et pronoms. L'ablatif sans *ab*, employé d'abord par les poètes pour des raisons métriques, passa, plus tard, dans la prose. Les vingt-cinq dernières pages du travail de M. Tillmann sont remplies par une liste alphabétique des exemples du datif grec. Cet article est écrit en un latin net et coulant,

l'ordre en est clair et méthodique, le relevé des exemples fait le plus grand honneur à la patience de l'auteur.

Suit une page de Woelfflin : *De dativo qui dicitur iudicantis.*

J. Stich, *De Polybii dicendi genere,* pp. 141-211. Ce travail rendra des services ; il est fait consciencieusement, toutes les particularités du style de Polybe y sont relevées avec soin. Nous ferons cependant une observation : l'auteur ne se sert pas assez des inscriptions ; elles fournissent cependant sur l'orthographe et la syntaxe du grec au temps de Polybe des secours précieux. M. Stich en vient à cette conclusion : la langue de Polybe n'est pas aussi éloignée de la manière des anciens auteurs qu'elle le paraît au premier abord. Sans doute, la façon dont il emploie les divers temps n'est pas à l'abri de tout reproche ; il fait un véritable abus de la conjonction ἄν et des verbes composés d'une ou de plusieurs prépositions, et bien souvent ces prépositions n'ajoutent rien à l'idée ; tout cela est grave ; cependant des exemples analogues peuvent être cités chez les auteurs antérieurs. Ce qui paraît expliquer l'impression que Polybe produit à la lecture, c'est la façon dont il place les mots dans la phrase ; il y a là un trait qui lui est particulier : peut-être est-ce au latin, que Polybe étudia pendant son long séjour à Rome, qu'il a emprunté cette particularité de son style.

K. Wunderer, p. 212. Trois corrections de Polybe : III, 6, 1, lire συνέστη au lieu de ἐνέστη. — III, 100, 1, au lieu de παρὰ τῶν κατασκόπων, lire παρὰ τῶν σκοπῶν ; les éclaireurs des Carthaginois sont appelés σκοποί, ceux des Romains κατάσκοποι. — VI, 42, 4, il faut écrire : τὸν καθόλου καὶ τὸν κατὰ μέρος ἑκάστῳ τόπον.

Jonathan Hoffmann, *De libro pseudoapuleiano de mundo,* pp. 213-237. L'auteur du *de mundo* a imité le περὶ κόσμου du Pseudo-Aristote ; il y ajoute, il en retranche des passages, souvent il les altère à cause de la connaissance imparfaite qu'il a du grec. Hoffmann le compare à nos traducteurs français du XVII[e] siècle : « Quæ res affert nobis memoriam frivolæ jactantiæ illorum Francogallorum..... » L'auteur vivait très probablement après Apulée et Aulu-Gelle, mais avant Alexandre Sévère (Zeller avait dit qu'il était postérieur à la première moitié du premier siècle avant J.-C.).

M. Mueller donne, p. 238, une correction fournie par cinq manuscrits de Galien, vol. IV, 821, 10-15, éd. Kühn.

Galeni libellum Περὶ αἱρέσεων τοῖς εἰσαγομένοις recensuit G. Helmreich, pp. 239-310. Dans le premier volume des *Acta sem. phil. Erl.*, M. Helmreich s'était déjà occupé de Galien, à propos du περὶ τῶν καθ' Ἱπποκράτην στοιχείων ; aujourd'hui il donne une édition nouvelle du traité *sur les sectes* du même auteur. M. Helmreich indique à quel propos Galien a écrit ce traité ; il défendait les traditions et l'école d'Hippocrate contre une tourbe de charlatans qui menaçaient de s'emparer de la faveur du public. Examen des manuscrits et des éditions précédentes. Texte constitué à l'aide de six mss. dont le meilleur est le Laurentianus LXXIV.

5 du xiv[e] siècle; M. Helmreich s'est aussi servi d'une traduction latine, conservée dans un ms. de la bibliothèque Malatestiana à Cesena, Plut. XXV, 1. Le texte grec est suivi de 25 pages de remarques et d'observations sur le sens des passages et sur le choix des diverses leçons.

Ad. Ebert, *De syntaxi Frontoniana*, pp. 311-357. Ce travail est un relevé, qui comprend vingt-deux articles, de toutes les particularités à signaler dans le style de Fronton. A la fin se trouve un *appendix* intitulé : *Emendationes Frontonianæ*, 28 corrections.

A. Luchs, *Emendationes Plautinæ*, p. 358. Amphytrion 925 (III, 2, 44), lire *abstinei* = *abstini*, ancienne forme de parfait conservée dans *tetini*. — Miles gl. 963 (IV, 1, 16) corriger *auderem* et lire *audeam*.

Th. Gollwitzer, *De asyndetis Aeschyleis*, pp. 359-403. L'auteur s'occupe seulement des asyndètes qui se trouvent dans les dialogues; il suit la division adoptée par Naegelsbach (*asyndeta Homerica*) entre les *asyndeta propriorum* et les *asyndeta impropriorum*. A ces deux genres d'asyndètes, il ajoute ce qu'il appelle l'*asyndetum tragicum*. Chacune de ces trois divisions comprend d'assez nombreuses subdivisions dans lesquelles sont rangés tous les asyndètes qu'on rencontre dans Eschyle. Le rapprochement de ces divers exemples d'asyndètes amène M. Gollwitzer à discuter quelques leçons du texte et à lui faire assez souvent rejeter des corrections proposées par les critiques.

A. Luchs, *Emendationes Plautinæ*, p. 404. Miles glor. 1072 (IV, 2, 80), au lieu de *exorare ex te*, lire *exorarei te*. — *Ibid.* 1331 (IV, 8, 21), lire *Nihil aquam moror : requiescat* (vel *quiescat*) *malo, ne interveneris*.

Fr. Vogel, *Quæstionum Sallustianarum pars altera*, pp. 405-448. La première partie de ce travail a déjà paru dans le premier volume du recueil sous le nom de Ὁμοιότητες *Sallustianæ*, pp. 313 sqq. M. Vogel reprend son sujet; il s'occupe surtout des auteurs qui se trouvent entre Ammien Marcellin et Isidore, ensuite entre Isidore et Eckhard IV. Salluste est d'abord très imité jusqu'à Grégoire de Tours; après commence une période de silence qui dure trois siècles; au ix[e] siècle, Salluste est de nouveau imité, et M. Vogel suit les traces de cette imitation jusqu'au xii[e] siècle. Le livre des *Histoires*, qu'au iv[e] siècle Ausone avait célébré (idyll. IV, 61 sqq.), dont saint Augustin avait fait des extraits, avait disparu lors de cette renaissance de Salluste; cet ouvrage d'ailleurs était déjà complètement oublié peu après la mort de saint Augustin. Est-il possible maintenant de retrouver, chez les auteurs qui ont l'habitude d'imiter Salluste, quelques fragments de cet ouvrage perdu? M. Vogel le croit, et il tente plusieurs fois cette opération ; on comprend combien cela est délicat, pour ne pas dire dangereux ; cependant la méthode employée par M. Vogel est très ingénieuse; il y a là des restitutions très séduisantes, et cette dissertation fait le plus grand honneur à l'auteur.

Chr. Schoener, *Ueber die Titulaturen der römischen Kaiser*, pp. 449-499. C'est d'après les écrivains, les inscriptions et les médailles que

M. Schoener étudie le développement de la titulature dans l'empire romain; il passe en revue les divers titres portés par les empereurs, *imperator, Augustus, Cæsar, princeps, dominus, rex;* il montre que cette titulature n'a jamais été rigoureusement établie; une série d'adjectifs viennent successivement s'ajouter à chacun des titres que nous venons de citer. La fin de l'article est consacrée à l'étude des titres suivants : *clementia, pietas, indulgentia, mansuetudo, tranquillitas, majestas, æternitas, perennitas, serenitas, sanctitas.* Il est intéressant de suivre, dans la transformation de la titulature, la transformation du pouvoir, ou au moins de l'idée qu'on se faisait du pouvoir.

Ad Galenum, vol. IV, pp. 789, ed. Kuehn, par M. Mueller, p. 500. C'est une critique contre le texte que Kuehn a adopté pour ce passage.

Arrianea scripsit Aug. Boehner, pp. 501-507. *Anab.*, 1, 23, 3, τὴν Σαλμακίδα οὕτω καλουμένην, retrancher οὕτω; nombreux exemples de phrases analogues, dans lesquelles ce mot ne se trouve pas. — *Ibid.*, 2, 12, 6, il faut adopter la correction de Krueger, λόγος δὲ κατέχει, au lieu de λ. δ. ἔχει. — *Ibid.*, 1, 6, 10, τοὺς μὲν ἔτι ἐν ταῖς εὐναῖς κατέκτεινον. Krueger a conjecturé ἀπέκτεινον; c'est la leçon qu'il faut adopter. Les mss. d'Arrien ne donnent guère que deux exemples du verbe κατακτανεῖν; au contraire, ἀποκτείνω se rencontre fréquemment. — Il faut écrire ἔστε ἐπί au lieu de ἔστε ἐς dans *Anab.*, 3, 7, 2; 4, 22, 5; 6, 7, 1; de même *Indic.*, 41, 8. — *Anab.*, 2, 4, 7, lire ῥίψαντα ἑαυτὸν νήξασθαι. De même, *ibid.*, 3, 18, 9, ῥίψαντες σφᾶς ἀπώλοντο. — *Ibid.*, 1, 7, 6, écrire ἰσχυρίζεσθαι au lieu de διισχυρίζεσθαι. — Koechly avait pensé que les chapitres I-XXXII de la Tactique étaient d'Elien et non d'Arrien; M. R. Foerster (*Hermes,* XII, 426 sqq.) avait combattu cette opinion; M. Boehner donne quelques arguments nouveaux à l'appui du sentiment de M. Foerster.

Albert MARTIN.

---

126. — **Der Senat im Ostrœmischen Reiche,** par O.-A. ELLISSEN. Gœttingen, Peppmüller. 1881. 1 vol. in-8, 63 p.

Dans le travail fort rapide qu'il a consacré au sénat dans l'empire d'Orient, M. Ellissen s'est proposé de montrer l'importance politique de cette assemblée, suivant lui trop méconnue. Après une introduction très sommaire sur la condition du sénat à Rome à l'époque impériale, il a successivement exposé l'histoire de la fondation du sénat de Constantinople, retracé les transformations diverses par lesquelles passa le corps politique créé par Constantin ; puis, en quelques pages, bien courtes pour un si grand sujet, il a expliqué le rôle du sénat byzantin dans les principales affaires auxquelles on le trouve mêlé, la succession au trône, la politique étrangère, l'administration de la justice et les questions de religion ; enfin, dans un dernier chapitre, il a réuni quelques indications sur le lieu où se tenaient les séances du sénat. Malheureuse-

ment ce vaste programme, bien fait pour exciter la curiosité, ne tient qu'une très petite partie des promesses qu'il avait fait naître.

M. E. veut prouver que, jusqu'aux derniers jours de l'empire d'Orient, le sénat de Constantinople joua un rôle considérable dans l'administration des affaires publiques. Pourtant si, dans ce travail confus, où l'auteur exprime rarement sa pensée sous une forme nette et définitive, on cherche à dégager quelques faits essentiels, on arrive, à ce qu'il semble, aux conclusions suivantes. A l'origine, le sénat de Constantinople ne fut guère autre chose qu'une simple curie municipale, fort inférieure en dignité comme en prestige à l'antique assemblée qui siégeait à Rome. Lorsque la séparation des deux empires eut, en 395, fait de la curie de Constantinople un sénat véritable, cette assemblée, parfois consultée, plus souvent négligée par les empereurs, ne fut guère qu'un instrument des caprices souverains. Enfin, au ix[e] siècle, cette assemblée même disparut, et le nom de sénateur, συγκλητικός, devint une dignité purement honorifique, libéralement conférée à une nombreuse catégorie de fonctionnaires; les attributions de l'ancien sénat passèrent, en grande partie, à un conseil privé, sorte de *consilium principis* qui assistait l'empereur et n'avait nul rapport avec l'assemblée supprimée. Tels sont les faits principaux qui résultent du travail de M. E. : c'est le contraire même, à ce qu'il semble, de ce que l'auteur avait voulu démontrer.

Il fallait, avant toute chose, dans une étude de cette sorte, donner une définition exacte du sénat qui en était l'objet, préciser le sens des mots σύγκλητος et συγκλητικός, par lesquels les historiens byzantins désignent l'assemblée et ceux qui la composaient : M. E. eût ainsi évité, à lui-même bien des causes d'erreur, à ses lecteurs bien des malentendus. Le mot σύγκλητος, en effet, a changé de sens suivant les époques : à l'origine, on désignait sous ce nom une assemblée proprement dite, intervenant, à l'occasion, dans les affaires publiques, légiférant et délibérant, et formant, en théorie, sinon en pratique, l'un des grands corps de l'Etat. Mais quand le despotisme impérial eut successivement enlevé à cette assemblée toutes ses prérogatives, quand, au ix[e] siècle, les édits de Léon le Sage eurent officiellement supprimé ce rouage désormais inutile, le mot σύγκλητος désigna, non plus une assemblée délibérante, mais bien une classe, une noblesse, absolument analogue à cette noblesse sénatoriale, à ces clarissimes si nombreux au iv[e] et au v[e] siècle [1]. On conféra la dignité de συγκλητικός comme on conférait celle de consul ou de patrice, on la prodigua si libéralement qu'à certains moments on comptait plus de dix mille συγκλητικοί, dont le plus grand nombre résidaient, non à Constantinople, mais dans les provinces (Cantacuzène, I, 556). Ainsi le σύγκλητος était devenu une classe de dignitaires qu'il faut soigneusement distinguer

1. Cf., sur ce point, Fustel de Coulanges, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*, pp. 245 sqq.

de la βουλή ou γερουσία, sorte de conseil d'Etat qui assistait l'empereur (Michel Attaliote, 308; Cantacuzène, II, 218).

M. E. ne paraît point s'être pleinement rendu compte de cette confusion des termes. Non-seulement il cite indifféremment, pour expliquer les attributions du sénat, les textes qui se rapportent au σύγκλητος et ceux qui concernent la γερουσία (47, n. 4), non-seulement il met ensemble les témoignages relatifs au sénat de Théodose II et ceux qui parlent du σύγκλητος à l'époque des Comnènes (47, n. 4), mais encore il ne sait prendre parti entre les interprétations différentes qu'il donne du mot σύγκλητος. Tantôt — et c'est là la vérité — le σύγκλητος est pour lui une aristocratie de fonctionnaires, assez analogue au *tchin* russe (29); tantôt il cherche, pour l'expliquer, des points de comparaison dans les chambres, hautes ou basses, de nos assemblées parlementaires (31-32). Tantôt συγκλητικός signifie pour lui un membre d'une classe de dignitaires; tantôt — et ici encore il confond arbitrairement σύγκλητος avec βουλή et γερουσία — c'est un membre d'une assemblée restreinte placée auprès de l'empereur. Si M. E. avait su, entre ces significations différentes, démêler nettement le sens véritable, il ne se fût point étonné de trouver des patrices et des stratèges compris dans la vaste catégorie des dignitaires συγκλητικοί (27, 28); il n'eût point considéré comme une assemblée proprement dite ces délégués de la noblesse, συγκλήτου λογάδες, qu'on voit parfois traiter avec le gouvernement impérial (30) : puisque M. E. cherche volontiers des analogies dans les institutions russes contemporaines, que n'a-t-il songé ici au maréchal de la noblesse, représentant et délégué officiel des gentilshommes d'une province ou d'un canton?

Le sénat proprement dit disparaissant donc complètement au ɪxᵉ siècle, et M. E. ne voulant point étudier la βουλή ou γερουσία qui hérita de ses attributions (31), les limites du sujet se trouvent singulièrement réduites : encore pour cette période, qui va du ɪvᵉ au vᵉ siècle, l'étude de M. E. fournit-elle bien peu de résultats.

Dans le seul chapitre un peu considérable (la plupart ont quatre ou cinq pages à peine) qu'il ait consacré aux attributions du sénat, M. E. a examiné le rôle de l'assemblée dans la question de la succession au trône. M. E. a recueilli un assez grand nombre de témoignages et les a classés chronologiquement les uns à la suite des autres. Malheureusement beaucoup de ces témoignages, empruntés à des écrivains postérieurs aux événements, ou bien sont contredits par des autorités plus considérables (36, n. 2), ou bien sont par eux-mêmes fort sujets à discussion (37, n. 1). Si l'on écarte tous ces cas douteux, le rôle du sénat s'en trouve singulièrement diminué, et l'on peut se demander vraiment si son intervention en ces matières était la règle ou l'exception. Mais admettons pour un moment la thèse de M. E., admettons que le sénat ait fait ici un légitime usage de ses prérogatives : il eût fallu tout au moins, au lieu de ramasser des faits, s'appliquer à en dégager quelques principes généraux. Dans quelles limites était contenue l'intervention du sénat? Avait-

il le droit d'élire l'empereur, ou se bornait-il à ratifier l'élection ? Quelle part d'influence lui était faite à côté des autres corps qu'on voit prendre part au choix du souverain? Enfin, cette intervention même était-elle un droit ou une usurpation, la règle ou l'exception? M. E. ne semble pas s'être proposé ces problèmes; il a mieux aimé présenter une sèche chronologie des élections impériales, laissant le lecteur libre d'en tirer telle conclusion qu'il voudrait.

Nous ne voulons point relever en détail les autres incertitudes du travail de M. E., les contradictions singulières dans lesquelles il se trouve parfois avec lui-même (v. toute l'introduction), les interprétations contestables qu'il donne de témoignages importants (12, n. 3), où M. E. croit trouver le sénat de Constantinople, tandis qu'il s'agit évidemment de l'ancienne curie municipale, les discussions de textes longues et inutiles (13, n. 3), la façon plus que légère d'écarter certaines sources capitales du travail (ainsi, 20, 24, la novelle 62 de Justinien, *de senatoribus*), les considérations superflues dont on aperçoit mal le lien avec l'ensemble (44, 55-56) et ces rapprochements étranges qui font citer Macaulay à propos de l'histoire byzantine (50) et chercher des points de comparaison dans la révolution d'Angleterre. Nous avons déjà signalé les erreurs d'une méthode qui emploie indistinctement à la même preuve les témoignages des époques les plus différentes (51), qui confond volontairement les sénateurs et les συγκλητικοί (53, 54) et qui tire à soi, pour s'en appuyer, des faits étrangers au sujet (46, 51) ou notoirement contestés (45, 46). Nous ne nous étonnerons même pas de certaines observations qui marquent que l'auteur a plus pratiqué l'histoire byzantine que les institutions romaines (5, 7, 35) : dans un travail fait aussi rapidement, nous ne serons point surpris de trouver quelques citations inexactes (29, n. 1, le renvoi à Constantin Porphyrogénète, I, 139, et 47, n. 3, celui à Cantacuzène, II, 309) et de regrettables négligences dans la correction typographique du texte (5, 10, 11, 15, 29, 33, etc.). Mais nous dirons à M. Ellissen que le sujet choisi par lui paraît réserver à ceux qui viendront après lui quelques recherches et quelques surprises encore, et que le désir jadis exprimé par M. Zampélios d'une étude sérieuse sur la matière nous paraît jusqu'ici assez loin d'être satisfait.

Charles DIEHL.

---

127. — **Œuvres complètes de La Rochefoucauld,** nouvelle édition, avec des notices sur la vie de La Rochefoucauld et sur ses divers ouvrages, un choix de variantes, des notes, une table analytique des matières et un lexique, par A. CHASSANG, inspecteur général de l'Instruction publique, lauréat de l'Académie française. Tome premier. *Les Mémoires. — Portraits. — Apologie de Marcillac.* Paris, Garnier frères, libraires-éditeurs, 1883, in-8, XL-470 pages.

L'édition des œuvres de La Rochefoucauld qui fait partie de la collection des *Grands écrivains de la France,* publiée par la maison Ha-

chette, a commencé de paraître il y a longtemps et n'est pas encore achevée. Le tome Ier, contenant les *Maximes*, a été publié en 1868 par M. Gilbert, qui mourut en 1870, n'ayant presque rien préparé pour la suite. En 1874, M. G. Gourdault, chargé de continuer l'œuvre interrompue, donnait le tome II, qui comprend les *Mémoires* et autres morceaux historiques. Sept ans après seulement, en 1881, paraissaient la première partie du t. III, qui renferme les *Lettres*, et, en même temps, la *Notice biographique*, due à M. Gourdault, qui doit se placer en tête du t. Ier. On annonçait alors, comme très prochaine, la publication de la seconde partie du t. III, qui doit clore l'édition par un *Lexique* et une *Notice bibliographique;* mais cette publication est encore attendue.

L'édition de MM. Gilbert et Gourdault tient dignement sa place dans la belle collection qui doit tant à la haute direction de M. Adolphe Regnier. Le texte en est collationné avec le plus grand soin sur les manuscrits; toutes les variantes sont exactement relevées; la *Notice biographique* est substantielle et judicieuse; enfin le commentaire est à la fois très sobre et très instructif, et ne se recommande pas moins par ses excellentes proportions que par son érudition solide.

Il était difficile, dans ces conditions, de donner des œuvres de La Rochefoucauld une édition qui eût quelque originalité. A vrai dire, si ce n'est comme concurrence de librairie, le besoin d'une nouvelle édition en grand format ne se faisait nullement sentir. M. Chassang, dans son *Avertissement*, semble vouloir indiquer ce qui fait le caractère de celle qu'il vient de commencer en disant qu'il « s'est attaché à ne donner dans son commentaire que les éclaircissements nécessaires »; c'est ainsi qu'il n'aura besoin que de deux volumes, au lieu des trois de MM. Gilbert et Gourdault. Quant à la façon dont il a composé ce commentaire, il n'en dit rien. Pour ce qui concerne le texte, voici ce qu'il déclare : « Un travail critique n'est plus à faire sur les œuvres de La Rochefoucauld, après les recherches de MM. Duplessis, Gilbert, Gourdault, Edouard de Barthélemy, de Marescot, Ch. Royer et Alph. Pauly. » Après avoir lu cet *Avertissement*, on doit croire naturellement que M. Ch. a rédigé son commentaire d'après des études personnelles et établi son édition d'après les divers travaux mentionnés par lui.

Or il n'en est rien, et nous devons dénoncer le procédé employé pour la fabrication de l'édition nouvelle, procédé qui est assurément très commode, mais qui, surtout quand il est, comme ici, masqué sous l'apparence d'un travail sérieux, mérite, à défaut d'autres, toutes les sévérités de la critique. L'édition Chassang est simplement, tant pour les notices que pour le texte et le commentaire, tantôt une copie à peine modifiée, tantôt un abrégé, souvent adroit, souvent aussi assez malhabile, de l'édition Gilbert et Gourdault. Le lecteur qui voudra comparer le tome Ier de l'une et le tome II de l'autre trouvera à chaque page la démonstration de ce que nous avançons. Nous allons seulement donner quelques preuves et quelques spécimens.

Textes et variantes. — M. Gourdault mentionne douze manuscrits à la Bibliothèque nationale; M. Ch. reproduit ce nombre : or, il y en a treize. Il y en a cinq à la bibliothèque de l'Institut : M. Gourdault n'en parlant pas, M. Ch. n'en parle pas davantage. — P. 22, n. 2, M. Ch. cite une pièce fort intéressante tirée des *Portefeuilles de Valant*, aujourd'hui conservés à la Bibliothèque nationale, et il renvoie au ms. fr. 17046; il a pris le tout à son prédécesseur (t. II, p. XIII), mais il ne s'est pas aperçu que le chiffre 17046 était une erreur de celui-ci, qu'il avait corrigée plus tard (t. III, p. 140). Dans ce texte, M. Gourdault avait imprimé (t. I[er], p. XIV) : « Il ne paroît pas »; c'était une petite faute; il l'a rectifiée par la suite (t. III, p. 141) et rétabli : « Il ne *me* paroît pas. » M. Ch. n'a même pas pris la peine de dépouiller consciencieusement l'édition qui lui servait de modèle, et il a laissé : « Il ne paroît pas. » — M. Gourdault (t. I[er], p. X) dit devoir à M. Benjamin Fillon un document autographe qu'il publie; M. Ch. se borne à dire : « On a l'autographe..... » et il le publie avec deux inexactitudes. — MM. Gilbert et Gourdault ont constitué les textes avec les plus grandes peines et le plus grand soin, d'après toutes les éditions et tous les manuscrits, et ont publié toutes les variantes; M. Ch. s'est approprié le résultat de ce travail; mais il a fait, parmi les variantes, un choix tout à fait arbitraire, laissant souvent de côté les plus importantes. Il serait fastidieux d'en donner ici des exemples; il nous serait facile de le faire, si on les réclamait.

Notes. — Le commentaire de M. Ch. n'est qu'une reproduction ou un abrégé de celui de l'édition Hachette. Prenons les quatre premières pages des *Mémoires*; nous trouvons la correspondance suivante :

CHASSANG	GOURDAULT	CHASSANG	GOURDAULT
P. 38, n. 1	P. 2, n. 7	P. 39, n. 1	*Manque* [1]
— 2	3, 2	— 2	P. 4, n. 2
P. 39, n. 3	P. 4, n. 3, 4	P. 41, n. 1	P. 7, n. 2
— 4	5, 1	— 2	— 3
— 5	— 2	— 3	— 4
P. 40, n. 1	*Manque* [2]	— 4	8, n. 2
— 2	P. 6, n. 1	— 5	— 4
— 3	— 2		
— 4	— 6		
— 5	P. 7, n. 1		

De même, pour le *Portrait* du duc de La Rochefoucauld par lui-même, *toutes* les notes sont prises de celles de Gilbert. Le *Portrait* de

1. Voici cette note : « Louis XIII avait épousé, en 1616, Anne d'Autriche, qui ne devint mère pour la première fois, en 1638, qu'à la suite d'un rapprochement raconté par M[me] de Motteville (*Mémoires*, édit. Riaux, t. I[er], p. 65). » Il y a peut-être en tout dans le volume quatre notes un peu étendues qui ne sont pas empruntées à l'édition Hachette : celle-ci est la plus savante.

2. Note insignifiante.

La Rochefoucauld par Retz est emprunté également à l'édition Gilbert, mais donné comme pris dans les *Mémoires de Retz*, édition Champollion ; seulement M. Gilbert avait relevé sur le manuscrit original des mots d'abord écrits, puis biffés par Retz, et cette indication est reproduite par M. Chassang.

Notices. — C'est ici que le procédé dont nous avons parlé se montre de la façon non pas la plus évidente, mais précisément parce qu'il est mieux dissimulé, la plus grave. La *Notice biographique* de M. Ch. est faite uniquement [1] d'après celle de M. Gourdault ; celle-ci y est seulement abrégée, quelques données en sont interverties, les documents y sont supprimés ou écourtés, et le copiste s'est borné, pour donner à son travail quelque originalité, à l'animer d'un esprit un peu différent, en ce sens qu'il choisit toujours, pour ce qui concerne la conduite de La Rochefoucauld, l'application ou l'interprétation la plus défavorable. Le style aussi, naturellement, est modifié, mais pas assez pour qu'on ne puisse constater l'influence de la première rédaction sur la seconde. Qu'on en juge par un seul exemple : M. Gourdault dit (t. I, p. XIX), à propos des premières intrigues de son héros : « Richelieu l'avait mesuré du regard et n'avait pas cru découvrir en lui un adversaire bien redoutable. La Rochefoucauld, dans ce passage de ses *Mémoires*, a beau enfler son personnage, il ne réussit point à le faire prendre au sérieux. La Meilleraye et Chavigny le dépeignent au cardinal comme une sorte de Jehan de Saintré qui n'a d'autre politique que sa galanterie. » Dans son petit travail de condensation, M. Ch. a voulu conserver cette comparaison, mais il lui en adjoint une autre : « Richelieu ne lui fit, du reste, pas l'honneur de le considérer comme un adversaire redoutable : il le traita comme *un Amadis ou* un Petit Jehan de Saintré, dont la galanterie entravait sa politique. » La *Notice* sur les *Mémoires* est exécutée absolument de même : citons également un exemple où on verra le copiste se déceler sans équivoque possible en reproduisant un trait caractéristique du modèle. Il s'agit du désaveu par La Rochefoucauld de la première édition des *Mémoires :* « Si le désaveu était fondé, dit M. Gourdault (II, XVII), il n'était pas sincère dans le sens absolu du mot. La Rochefoucauld, en cette circonstance délicate, semble avoir mérité accidentellement ce surnom ironique de *La Franchise*, que la malveillance de ses adversaires politiques lui avait donné dans la Fronde. » « L'auteur des *Mémoires,* dit M. Ch. (p. 23), n'avait donc été ni généreux..... ni sincère dans son désaveu : involontairement on se souvient du sobriquet ironique de *La Franchise,* que La Rochefoucauld avait reçu de ses adversaires politiques. » « Involontairement » nous paraît ici admirable.

En voilà assez sur ce pénible sujet. Il était de notre devoir de signaler à

---

1. Nous remarquons seulement (p. x), à propos des pierreries de Mme de Chevreuse, un piquant rapprochement avec une réflexion de l'abbé Esprit visiblement dirigée contre La Rochefoucauld. Ce rapprochement n'est pas, autant qu'il nous semble, indiqué dans l'édition Hachette.

l'appréciation sévère du public lettré des procédés qui ne sont pas moins contraires aux intérêts des lecteurs qu'à ceux des travailleurs, et qui, pour n'être pas sans exemple, n'en sont pas moins répréhensibles. Qu'un libraire eût cru devoir extraire de la grande édition Regnier un La Rochefoucauld portatif, à l'usage du grand nombre, et qu'il eût emprunté à MM. Gilbert et Gourdault un texte qui n'est évidemment pas leur propriété; qu'il y eût joint un choix fait dans leurs nombreuses notes et un petit résumé de leurs excellentes notices; si, avec cela, la personne chargée de ce travail avait reconnu dans un *Avertissement* ce qu'elle devait à l'édition précédente, il n'y aurait eu rien à dire, et un tel ouvrage n'eût pas été de notre compétence. Mais annoncer une édition « avec notices, variantes, notes, table des matières et lexique, » se borner à nommer MM. Gilbert et Gourdault dans le passage que nous avons cité plus haut, et leur prendre tout le fruit de leur travail en se donnant l'air d'avoir travaillé soi-même, voilà ce qui mérite d'autant plus la réprobation que le nom inscrit sur le volume ainsi composé est plus estimé dans la littérature et plus haut placé dans l'administration. On ne se serait pas attendu à ce qu'un inspecteur général de l'Université se comportât, à l'égard d'un confrère, comme ces élèves qui copient le devoir d'un voisin, et qui espèrent, par quelques changements tout extérieurs, par un ordre différent (le tome I^er^ de M. Chassang est le tome II de l'autre édition), et par une abréviation constante dérouter l'attention du maître. Il est presque toujours facile de découvrir la fraude, en appliquant aux deux devoirs les plus simples procédés de la critique. C'est ce que nous avons fait en comparant les deux éditions de La Rochefoucauld publiées chez Hachette et chez Garnier, et le résultat de notre examen est à l'abri de toute contestation. Si toutefois on essayait de le contester, nous fournirions des preuves aussi claires et aussi abondantes qu'on pourrait le souhaiter. Nous avons cru pour le moment devoir épargner à nos lecteurs la peine d'une confrontation minutieuse; leur opinion a déjà de quoi se former avec sûreté dans le peu que nous avons mis sous leurs yeux.

Ψ.

---

128. — **Archives du bibliophile breton.** Notices et Documents pour servir à l'histoire littéraire et bibliographique de la Bretagne, par Arthur DE LA BORDERIE. Tome deuxième. Rennes, Plihon, 1882, pet. in-16 de vij et 196 pp., plus 1 f.

Le second volume que M. de La Borderie vient de publier n'est pas moins intéressant que le premier [1]. L'auteur y poursuit avec un zèle et une conscience des plus louables ses recherches sur les imprimeurs

---

1. Voy. *Revue critique*, 1881, I, 212.

bretons. Il décrit d'abord (pp. 1-9) un incunable qu'il ne connaissait pas au moment où il fit paraître son livre sur l'*Imprimerie en Bretagne au* XV*e siècle*. Il s'agit d'une édition des Voyages de Jehan de Mandeville, achevée par Jean Crès, à Lantenac, le 26 mars 1488 (n. s.), édition dont la Bibliothèque nationale possède un exemplaire probablement unique (O² f. 4). Cette note complémentaire est suivie d'une étude sur les imprimeurs et les libraires de Rennes qui occupe, à elle seule, la plus grande partie du volume (pp. 10-142).

Les imprimeurs cités par M. de La B. sont : *Jehan Baudouyn*, d'abord établi à Nantes (1517-1518), puis à Rennes (1523-1533) ; *Thomas Mestrard* (1535-1547) ; *Jehan Georget* (1540-1554) ; *Guillaume Chevau*, libraire dès 1539, imprimeur en 1557 et 1558 ; *Pierre Le Bret*, associé de Chevau en 1557, puis seul en 1560 ; *Julien Du Clos* (1565-1582) ; *Noel Glamet* (1585-1603) ; *Nicolas Des Marestz* (1586), établi ensuite à Nantes (1589-1596) ; *Michel Logeroys* (1590-1600) ; *Macé Le Loing*, cité en 1592 ; *Guillaume Chanteelde* (?), cité en 1595, et *Jean Robin*, cité en 1595. Ces trois derniers imprimeurs ne sont connus que par le registre des réceptions de la chambre syndicale de leur corporation. Les libraires qui n'ont pas pratiqué eux-mêmes l'art typographique sont : *Jehan Macé*, qui eut des comptoirs à Rouen, à Caen et à Rennes de 1502 à 1524 au moins ; *Sulpice Le Franc*, qui exerçait vers le commencement du XVIe siècle ; *Jehan Lermangier*, de 1540 à 1546 ; *Georges Cleray*, de 1540 à 1546 ; *Bertrand Avenel*, en 1586, et *Philippe Bourguignon*, libraire de l'université d'Angers, qui eut des dépôts à Rennes et à Nantes entre 1539 et 1546.

Après avoir donné la liste que nous venons de résumer, M. de La B. décrit avec détail toutes les productions des imprimeurs rémois jusqu'à l'année 1560 ; il s'arrête à *Le Bret*, et se contente pour les autres d'indications tout à fait sommaires. On conçoit qu'il est difficile de rien ajouter aux renseignements réunis par le savant bibliographe. Voici cependant deux productions de *Thomas Mestrard* qui viennent s'ajouter aux sept articles décrits par M. de La B. et nous font voir que Mestrard exerçait encore en 1551 :

Ordonnances et Arrestz de la court de parlement tenue a Nantes au moys de Septembre lan mil cinq cens cinquante, auecques les mandemens et lettres patentes du Roy nostre sire, publiez et enregistrez en icelle court. Le tout pour le fait de la justice et abbreuiations des proces pour le soullaigement des subiects. *On les vend a limprimerie de Thomas Mestrard a Rennes* [1551]. In-8 goth.

Ordonnances et Arrestz de la cour de parlement tenue a Nantes au moys de Septembre l'an mil cinq cens cinquante vng, publiees et enregistres en icelle court. *On les vend a la boutique de Thomas Mestrard. S. d.*, in-8, lettres rondes.

Ces deux pièces font partie de la bibliothèque de M. le duc d'Aumale, à Chantilly (Cat. Cigongne, nº 150). L'édition de l'ordonnance du mois

de septembre 1551 que M. de La B. décrit p. 109 ne diffère peut-être de celle que nous venons de citer que par l'indication du nom du libraire. Il est fort possible qu'elles aient été toutes deux imprimées par *Jehan Georget*.

L'imprimeur *Guillaume Chevau*, sur lequel M. de La B. ne sait rien après 1558, exerçait encore en 1565. A cette date il fut condamné pour avoir fait imprimer sans permission un arrêt du parlement de Bretagne [1]. Il eût été curieux de reproduire l'arrêt de condamnation, que M. de La B. n'a malheureusement pas connu.

La liste des libraires que nous avons donnée ci-dessus est incomplète. Nous pouvons, dès maintenant, l'enrichir de deux noms nouveaux : *Roland Le Franc* et *Bertrand Jochault*. Une édition de l'*Hecatodistichon* de Fauste Andrelin, qui parait avoir été imprimée à Caen en 1523, porte les adresses suivantes : *Veneunt Redonis in aedibus Johannis et Juliani Maces et Rollandus* (sic) *Lefranc, ad intersignium divi Johannis evangelistae* [2]. Roland Le Franc était peut-être le fils de *Sulpice Le Franc* cité, vers le commencement du XVI[e] siècle, avec *Michel* et *Girard Angier* et *Jacques Berthelot*, libraires à Caen, *Jéhan Macé*, *Julien* et *Jacques Macé*, libraires à Rennes (La Borderie, p. 19). Quant à *Bertrand Jochault*, il est cité par La Croix du Maine [3], qui lui attribue une édition de l'*Advis et Consultation sur les partages des nobles de Bretagne*, de Bertrand d'Argentré. Il n'y a pas à s'arrêter aux termes employés par l'auteur de la *Bibliothèque*, qui dit « imprimé par Bertrand Jochault ». Ce dernier ne devait être qu'un simple dépositaire du volume imprimé, en 1570, par Julien Du Clos.

M. de La B. nous donne (pp. 23-29) de curieux détails sur le libraire *Bertrand Avenel* qui fut poursuivi en 1590 pour avoir mis en vente un pamphlet protestant intitulé : *Le grand Pardon de pleniére remission pour tous les chrestiens*. Il est intéressant de noter que cette pièce est une production des premiers temps de la Réforme. On en connait une édition imprimée, en 1533 ou 1534, par *Pierre de Vingle* à Neufchâtel, sous la rubrique de Gand [4].

Nous passons rapidement sur un petit poème du médecin Charles Bouvard auquel M. de La B. a consacré une notice (pp. 143-148), en constatant seulement que la Bibliothèque nationale en possède un exemplaire [5], et nous arrivons à des renseignements additionnels sur l'imprimerie à Nantes (pp. 149-167). Le plus précieux de ces rensei-

---

1. Archives d'Ille-et-Vilaine, B. 106. Voy. Desmaze, *Curiosités des anciennes justices d'après leurs registres* (Paris, 1867, in-8), 259.

2. Brunet, I, 272.

3. *Bibliothèque*, 34; éd. de Rigoley de Juvigny, I, 82.

4. Le titre de cette ancienne édition, dont M. Gaiffe possède un exemplaire, offre quelques variantes. Voy. *Le catéchisme français de Calvin*, publié par Albert Rilliet et Théophile Dufour, 1878, ccx.

5. Y et Ln [27] 14009 *.

gnements est relatif à *Jacques Rousseau*, qui avait obtenu en 1570 le titre d'imprimeur ordinaire de la ville. Rousseau manque, en effet, à la liste publiée dans le tome Ier des *Archives du bibliophile breton*. M. de La B. ne nous dit pas qui était ce personnage ; nous croyons, quant à nous, que c'est ce même typographe que nous retrouvons à Cahors en 1585 [1] et qui eut pour successeurs au moins deux de ses descendants [2].

Dans ses additions à la bibliographie nantaise, M. de La B. veut bien citer les trois pièces conservées à Versailles que nous lui avions indiquées dans notre premier article, et il nous fait l'honneur de combattre l'opinion que nous avons émise au sujet des *Papolin*. Notre savant contradicteur continue à considérer au moins *Anthoine Papolin*, non pas comme un simple libraire, mais comme un imprimeur. Il se fonde sur les termes du privilège obtenu par ce personnage en 1532, privilège où il est parlé des édits, statuts et constitutions que « celuy Papolin voluntiers *imprimeroit* et feroit imprimer » et des inhibitions « faites à tous autres imprimeurs de non imprimer lesditz statuz, etc. ». Aujourd'hui encore nous persistons à ne pas considérer ces mots comme décisifs. La formule « imprimer ou faire imprimer » est une simple clause de style qui s'applique aussi bien aux libraires qu'aux imprimeurs [3]. Parfois même un libraire demande en propres termes la permission d' « imprimer » un livre [4] et l'on se tromperait en supposant qu'il possédait des presses. Nous ne pouvons donc que maintenir notre doute jusqu'à ce que M. de La Borderie ait trouvé de nouveaux documents que nul n'est mieux que lui à même de chercher et de découvrir.

Émile PICOT.

---

1. La première production de Jacques Rousseau à Cahors est, à notre connaissance, le *Discours d'Antoine Depeyrusse... sur l'edict du roy contenant la reunion de ses subjects à la Religion catholique*, etc. (Biblioth. nat., Lb 34 264).

2. *C. Rousseau* publie en 1617 la *Series et Acta episcoporum cadurcensium* de Guillaume de La Croix (Biblioth. nat. Lk 3 170); *A. Rousseau* imprime en 1640 un traité de Marc-Antoine de Dominicis : *De sudario capitis Christi Liber singularis* (Biblioth. nat., Lk 7 1546).

3. Les privilèges accordés au grand libraire parisien Galliot du Pré, qui ne fut jamais imprimeur, nous offrent entre autres de nombreux exemples de cette formule.

4. Ainsi Galliot Du Pré requiert « qu'il luy fust permis *imprimer* et vendre ung recueil des œuvres de feu de bonne memoire maistre Guillaume Cretin »; de même encore Gilles Corrozet place en tête de son *Compte du Rossignol*, édition de Paris, 1546, in-8, une requête ainsi conçue : « A monsieur le Prevost de Paris. Supplie humblement Gilles Corrozet, libraire de ceste ville de Paris, qu'il vous plaise luy donner permission d'*imprimer* et vendre ce petit traicté par luy composé, etc. »

VARIÉTÉS

Une Université en Galles.

Les temps ont bien changé pour le Pays de Galles depuis l'époque où ses trouvères et ses harpistes faisaient retentir l'Europe entière de l'écho de leur musique et de leurs récits chevaleresques. Depuis la conquête anglaise, et surtout depuis la Réforme, son développement littéraire et intellectuel s'est arrêté : en perdant ses princes indigènes, le Pays de Galles avait perdu ces petites cours où les bardes et les jongleurs suscitaient et maintenaient la vie de l'esprit. Lorsque les Universités se créèrent peu à peu en Europe sur le modèle et à l'exemple de l'Université de Paris, l'*Alma Mater* du moyen âge, l'Angleterre et l'Ecosse anglaise des Basses-Terres en eurent leur part. Les Celtes d'Ecosse et d'Irlande étaient trop barbares pour entrer dans ce mouvement; quant à ceux du Pays de Galles, ils étaient trop peu nombreux et trop regardés comme des sujets de l'Angleterre pour qu'on se préoccupât d'étendre jusqu'à eux ce bienfait de l'éducation. Du reste, le Pays de Galles n'était-il pas tout voisin d'Oxford, où le « Collège de Jésus » avait été fondé en 1571 spécialement pour les étudiants de nationalité galloise ?

Jusqu'à notre époque, le pays de Galles n'a pas eu d'enseignement supérieur. Les Gallois qui ont voulu y participer ont dû sortir de leur pays, fréquenter les Universités d'Oxford ou de Cambridge, plus tard de Londres; mais le petit nombre seulement le pouvait, et ceux-là entrant dans le mouvement de la civilisation anglaise, souvent même restant en Angleterre, étaient perdus pour leur pays, et la culture générale du Pays de Galles ne gagnait pas ce qu'elle eût pu gagner du travail de ses meilleurs enfants. Il en était un peu de la nation galloise ce qu'il en était des nations chrétiennes de la Turquie d'Europe depuis la conquête turque jusqu'au siècle dernier. On enlevait aux familles chrétiennes leurs enfants les plus beaux et les plus forts, on les faisait circoncire, on les élevait dans l'islamisme et on en faisait les janissaires : car c'est ainsi que ce recrutait ce corps célèbre. La domination turque se fortifiait de la sorte de tout ce qu'elle enlevait de vigueur et d'espoir aux nations conquises. L'Angleterre en a fait plus d'une fois de même avec le pays de Galles, quoique ce fût sans violence et sans mutilation pénible.

Il y a quelque dix ans, l'initiative individuelle avait fondé à Aberystwyth un collège qui avait pris le nom d'Université et qui prétendait combler cette lacune séculaire dont souffrait la principauté de Galles [1]. Elle n'était pas *endowed*, au moins d'une façon permanente, et, si elle

1. Voir *Revue celtique*, t. I, p. 109, et t. II, p. 288.

obtint plusieurs allocations du gouvernement britannique, ces allocations n'étaient pas régulières et elles étaient peu élevées. Ce collège n'eut pas le succès qu'on espérait pour lui ; ses élèves étaient peu nombreux : le Pays de Galles restait sans Université.

En 1878 et 1879, les antiques institutions de l'Université d'Oxford subirent des changements, et la commission chargée d'étudier ces réformes en proposa pour le *Collège* gallois *de Jésus*, qui auraient détruit son caractère national. L'opinion s'en émut en Galles ; la question d'un enseignement supérieur donné dans la principauté même se débattit dans la presse galloise. L'affaire fut portée devant le Parlement, et une commission fut nommée pour étudier l'état de l'enseignement secondaire et supérieur dans le pays de Galles. Cette commission se composait de Lord Aberdare, Lord Emlyn, M. Rhys, professeur à l'Université d'Oxford, le Rév. Robinson, et M. Henry Richard, député de Merthyr et l'un des hommes les plus éminents que la principauté envoie au Parlement de Londres. Cette commission parcourut la principauté en 1880, reçut des témoignages, réunit des renseignements. L'été suivant, elle déclara, dans un rapport au Parlement, que l'état de l'enseignement secondaire en Galles était absolument insuffisant, et que l'enseignement supérieur n'y existait pas. Elle conclut à la fondation de deux « collèges », analogues aux « Collèges de la Reine » en Galles, l'un pour le sud de la principauté, l'autre pour le nord. On décida que le collège du sud serait établi en Glamorgan, à Cardiff ou à Swansea (on opta plus tard pour Cardiff). Pour le nord, ou bien on garderait, en le transformant, le collège d'Aberystwyth, ou bien on transporterait celui-ci à Carnarvon ou à Bangor. La commission demandait aussi que chacun de ces collèges reçût du Parlement une subvention de 4,000 livres par an (100,000 fr.), et que leur budget fût complété par des donations particulières et par les inscriptions des étudiants. Ces propositions furent adoptées par le gouvernement et le Parlement, sous la réserve que les deux collèges ouvriraient leurs cours en octobre 1883.

La création du collège de South Wales a été plus activement poussée que celle de North Wales. Tandis que, dans le nord, la ville n'est pas encore choisie, dans le sud on a résolu d'établir le collège à Cardiff, ville peu galloise de caractère, mais importante par son commerce et l'activité de son port de mer. La noblesse du pays, de riches marchands et plusieurs municipalités ont fait preuve d'un patriotisme généreux et intelligent. Il y a quelques semaines, la souscription avait réuni 25,000 livres (625,000 fr.) : la liste, il faut le dire, s'ouvrait par une souscription de 10,000 livres (250,000 fr.) du marquis de Bute. Le collège doit être « unsectarian », c'est-à-dire n'avoir aucun caractère confessionnel et être ouvert à toutes les opinions religieuses. Le traitement du Principal du collège sera de 750 livres (18,750 fr.). On a voulu par là attirer des hommes de mérite à briguer ce poste. Le traitement des professeurs sera aussi assez élevé pour que le nouveau

collège puisse, dès le premier jour, présenter à l'opinion et aux étudiants un front d'hommes distingués et de professeurs éminents.

Comme il est aisé de penser, l'enseignement sera donné en anglais : ce sera une université anglaise transportée dans la principauté de Galles. Ne présentera-t-elle aucun caractère local ? Ne fera-t-elle rien pour cette nationalité galloise, qui a eu, au moyen âge, un si brillant développement littéraire et poétique, et aujourd'hui la seule des nationalités celtiques qui n'ait pas laissé tomber sa langue au rang de patois, et qui, dans ses *Eisteddfodau* (sorte de Jeux Floraux), entoure ses traditions d'un culte si pieux et si intelligent? Dans le projet primitif, on avait établi une conférence galloise *(Welsh Lectureship)*, avec un traitement de 100 livres (2,500 fr.); depuis, on l'a transformée en une chaire de philologie celtique, égale en traitement et en honneur aux autres chaires du collège, avec un traitement de 300 livres (7,500 fr.), et une part aux inscriptions des étudiants. C'est une mesure dont nous félicitons hautement le comité qui préside aux destinés du jeune collège. Il a su s'élever au-dessus des considérations pratiques et utilitaires, trop fréquentes dans notre temps, et qui rappellent si souvent à l'esprit le vers de Juvénal .

Et propter vitam vivendi perdere causas.

Cette mesure est d'autant plus heureuse qu'elle plantera, en quelque sorte, le drapeau de la science dans la patrie de la Celtomanie galloise. Le Glamorgan est, en effet, le pays d'Iolo Morganwg (Morganwg signifie « de Glamorgan »), dont les élucubrations fantaisistes ont malheureusement été prises au sérieux par M. Henri Martin ; c'est aussi le pays de ce visionnaire qui s'appelle lui-même Myfyr Morganwg, qui se prétend « le grand Barde de l'Ile de Bretagne », et qui, à certains moments de l'année, et revêtu d'un costume excentrique, s'en va accomplir « en présence du soleil » certaines simagrées qu'il appelle « druidiques ».

Le pays de Galles n'a jamais manqué d'hommes qui, les circonstances aidant, auraient marqué leur trace dans l'histoire de la science philologique. Au commencement du XVIIIe siècle, Edouard Lhuyd, arrêté par la mort au seuil de son *Archæologia Britannica*, révélait le génie d'un rénovateur de la linguistique, et il mérite, aujourd'hui encore, d'être regardé comme un précurseur de Zeuss. Dans notre propre siècle, un petit pharmacien de Merthyr Tydvil, Thomas Stephens, a montré, dans ses études sur l'ancienne littérature galloise, des qualités d'historien auxquelles l'horizon et l'espace ont malheureusement manqué. Les hommes ne font pas défaut non plus aujourd'hui au pays de Galles : à côté de vétérans comme M. Silvan Evans, de maitres d'une autorité reconnue comme M. Rhys à Oxford, il y a de jeunes philologues comme M. Thomas Powell et M. Llywarh Reynolds qui, dans les revues de leur pays et de Londres, ont fait preuve d'un incontestable mérite et promettent d'être des maîtres à leur tour. Il ne sera pas difficile de trouver un premier occupant pour la chaire de philologie celtique de

Cardiff, et elle rendra un double service : au pays de Galles, en popularisant des notions de philologie celtique qui devraient faire partie de son patrimoine littéraire, — à la science elle-même, par le concours que lui apportera cet enseignement et par les travaux qu'il suscitera.

Cette création coïncide heureusement avec celle de la Blackie Professorship à Edimbourg, et de la Todd Professorship à Dublin. Après que la philologie celtique figure dans l'enseignement des Universités d'Allemagne, de France et d'Angleterre, il eût été étrange qu'elle n'eût pas sa place dans l'enseignement supérieur des peuples celtiques eux-mêmes. Mieux vaut tard que jamais, comme dit notre proverbe, et comme disent les Anglais : *Never too late to mend.*

H. GAIDOZ.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous apprenons que M. Florian VALLENTIN, fondateur et directeur du *Bulletin épigraphique de la Gaule*, a succombé le 20 mai dernier, à Monteaud-Sabran (Gard), aux suites d'une maladie dont il avait contracté le germe en visitant les monuments de l'Italie; il est mort, à peine âgé de 32 ans, victime de son amour pour la science. La perte prématurée du jeune et savant magistrat affligera les épigraphistes français; ils n'oublieront pas la reconnaissance qu'ils lui doivent pour avoir mis à leur disposition l'organe de publicité périodique impérieusement réclamé par l'extension et l'importance de leurs études. Nous voudrions être assurés que cette utile publication, qui a déjà parcouru, avec le plus grand succès, une carrière de deux années et demie, n'est pas destinée à disparaître avec celui qui a eu le mérite de la créer (voir *Revue critique*, n° du 14 mars 1881, p. 217).

— Le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, membre de l'Institut, vient de publier un livre intitulé *Le Drame macédonien* (Plon, in-8°, 194 p.). Ce volume, sur lequel nous reviendrons, traite des débuts d'Alexandre jusqu'à la bataille d'Arbèles, et l'auteur se propose d'en écrire un second où « il montrera Alexandre dans le Farsistan, l'Afghanistan et l'Inde ».

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er juin 1883.

M. Le Blant, directeur de l'école française de Rome, envoie quelques renseignements sur les dernières découvertes archéologiques. A Cività Lavinia, l'ancien Lanuvium, on a mis au jour les restes de l'amphithéâtre où Commode conquit le titre d'*Hercules Romanus*, en tuant des bêtes féroces à coup de flèches. A la catacombe de Domitille, on a trouvé l'épitaphe suivante :

KAVTVSCOIVGISVE.....
SEBIBACOPETIVIT......
TOSANCTOSATIS........

c'est-à-dire, selon M. Le Blant : « Cautus conjugi suae... [sepulcrum fecit, sicuti] se viva competivit, [in loco is]to sancto satis... » M. Le Blant envoie aussi le dessin d'une fresque découverte à Pompéi, qui paraît représenter le jugement de Salomon : on y voit trois juges siégeant ensemble, devant eux, sur une sorte de billot, un enfant étendu, qu'un soldat semble vouloir couper en deux avec un grand coutelas et deux femmes, dont l'une maintient l'enfant, tandis que l'autre, éplorée, étend les mains vers les juges. Une autre fresque de la même maison représente un paysage égyptien.

M. de Vogüé communique un premier essai de traduction de l'inscription bilingue qui a été trouvée à Palmyre par le prince Lazarev, et qui contient, comme on sait, un tarif de droits d'entrée et autres sur diverses marchandises.

Le prix Bordin, sur cette question : Présenter un tableau aussi complet que possible de la numismatique de Samos, etc., n'est pas décerné.

M. Lenormant commence la seconde lecture du mémoire de M. de Witte sur la conquête de la Gaule méridionale par les Romains.

M. Desjardins présente de la part de M. Letaille un fac-similé, obtenu par l'héliogravure Dujardin, de l'inscription versifiée de Makter (ci-dessus, p. 359), et communique un mémoire de M. Masqueray sur une inscription relative à Hadrien, publiée récemment. M. Masqueray, à l'aide de ce texte, établit la présence d'Hadrien en Afrique entre le 10 décembre 121 et le 9 décembre 122. On croyait jusqu'ici qu'Hadrien n'avait pas visité l'Afrique avant l'an 127 de notre ère.

M. P.-Charles Robert offre à l'Académie, de la part de M. le médecin-inspecteur Vidrènes, les fac-similés de six inscriptions trouvés à Tabarka (Tunisie), par M. le docteur Chokel, médecin-aide-major. La première, la plus importante, fait connaître le nom d'un nouveau proconsul; elle a déjà été étudiée par M. le capitaine Robora. Viennent ensuite deux épitaphes en latin et une en grec, toutes deux de l'ère impériale. Les deux dernières inscriptions, de l'époque chrétienne, sont une liste de martyrs, où l'on ne lit plus qu'un nom, et une épitaphe avec le monogramme du Christ.

M. Henry Harrisse communique une carte nautique portugaise de l'année 1502 et des pièces inédites, tirées des archives de la maison d'Este. Ces documents fournissent, selon lui, la preuve que le littoral des Etats-Unis, du côté de l'Atlantique, a été découvert, exploré et nommé, en vingt-deux endroits, par des navigateurs inconnus, entre les années 1500 et 1502, c'est-à-dire onze ans avant la plus ancienne expédition dans ces parages qui fût connue jusqu'ici. M. Harrisse s'attache aussi à prouver que les terres visitées, sinon découvertes, par les Corte-Réal, et où ces navigateurs perdirent la vie, sont la côte orientale de l'île de Terre-Neuve et le Groenland.

Ouvrages présentés : — par M. Bréal : 1° *Zend Avesta*, translated by James Darmesteter, vol. II; 2° Taylor (Isaac), *The Alphabet* (2 vol.); — par M. Duruy : Vuitry, *Etudes sur le régime financier de la France avant la révolution de 1789*, nouvelle série : *Philippe le Bel et ses trois fils*, 1285-1328 ; *les trois premiers Valois*, 1328-1380 (2 vol.); — par M. Riant : 1° Rey (E.), *Les colonies françaises de Syrie au XII^e et au XIII^e siècle*; 2° Marsy (de), *Fragment d'un cartulaire de l'ordre de Saint-Lazare en terre sainte*; — par M. Delisle : 1° Beaurepaire (Ch. de), cinq mémoires divers lus à l'Académie de Rouen : 2° *Collection de documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris*, t. II ; 3° Niepce (L.), *Le grand prieuré d'Auvergne*; 4° Cabié (Edm.) et Mazens (L.), *Un Cartulaire et divers Actes des Alamans, des de Lautrec et des de Levis*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 23 mai 1883.

M. de Rougé annonce que le Louvre vient de faire deux acquisitions importantes à la vente de la collection égyptienne de M. Posno : la première est celle d'une statuette en bronze, dont on fait remonter avec raison l'exécution à l'ancien empire, c'est-à-dire, au minimum, à 3,000 ans avant notre ère. Sur le côté gauche de la poitrine, on lit une inscription gravée au trait; il est possible que le début de cette inscription soit encore caché sous l'oxydation; toujours est-il qu'il se termine par un nom propre, Pe-schasou, que l'on pourrait traduire par *le nomade*. Cette statuette est d'une finesse étonnante.

La seconde acquisition consiste en quatre fragments de terre émaillée représentant des prisonniers nègres ou lybiens. Ces morceaux, très intéressants au point de vue de l'art, doivent provenir de Tell-Jehudat, non loin d'Héliopolis, dans la basse Egypte; car des pièces analogues acquises, il y a peu d'années, par le British Museum, ont été trouvées dans la même localité.

M. Héron de Villefosse communique le résultat des nouvelles fouilles faites à Lezoux (Puy-de-Dôme) par le docteur Plique; il présente le dessin d'une coupe récemment découverte et qui se recommande à l'attention par sa forme particulière et par les inscriptions tracées à la pointe qui entourent les deux anses.

E. Müntz.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

# REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 18 Juin — 1883

129. — **Ennodii opera omnia**, ed. Hartel, 1882, in-8 de xcii-722 p. (*Corpus scriptorum ecclesiasticorum*, publié par l'Académie des Sciences de Vienne, vol. vi.)

L'édition d'Ennodius, publiée en 1611 à Paris par le jésuite Sirmond, auquel M. Hartel a su rendre le plus complet et le plus sincère hommage, a fait loi jusqu'ici (elle a été reproduite, d'après la réimpression de Galland, dans la patrologie latine de Migne, t. LXIII). Nous ne risquons rien à dire que celle de M. H. est destinée à rendre d'aussi bons et d'aussi longs services. Des deux classes de manuscrits qui nous ont conservé le texte d'Ennodius, l'une, représentée par plusieurs exemplaires (qui dérivent probablement d'un même archétype, aujourd'hui perdu, cf. préface, p. xxvii), l'autre, par un seul ms. de la bibliothèque de Bruxelles, Sirmond ne connaissait directement que la première. Or le ms. de Bruxelles est de toutes les manières infiniment supérieur aux autres : ces derniers ne doivent servir, en général, qu'à en combler les lacunes. Il n'était pas sans doute resté inconnu des anciens éditeurs d'Ennodius : ceux qui ont publié l'édition de Bâle (édition *princeps*, 1569) s'en sont servis, et, par leur intermédiaire, Sirmond ; ils y ont pris certains opuscules qui manquent dans les autres mss. (*Carmina*, 1, 10-21 ; 2, 134-136 ; *Epistolæ*, 7, 23-29). Mais ils l'ont consulté avec la dernière négligence ; le plus souvent, ils n'ont pas su le lire. Citons pour exemple deux de leurs erreurs, qui se sont perpétuées et se retrouvent dans les éditions courantes. Ennodius dit à son ami Festus (*Epist.*, 3, 19) qu'il est heureux d'être obligé de lui écrire pour affaire : *Potest enim et utilitati prodesse quod exigit vis amoris*. Les éditeurs de Bâle qui ont confondu toujours les lettres *i, u, n, m*, ont lu et imprimé : *ius amoris*. — Ennodius, dans une autre lettre (1, 6 ; éd. Hartel, p. 14, 20), parle des maisons de plaisance élevées jadis sur les bords du lac de Côme et que la négligence de leurs possesseurs actuels laisse tomber en ruine : *Antiquorum l a s c i v i a s parca nituntur frugalitate reparare*. Les éditeurs de Bâle, toujours par suite de la même confusion, ont lu, au lieu de *lascivias (lacivias)*, *lacunas*, brèches : ce qui supprime l'expression recherchée par Ennodius et

détruit tout l'effet de la phrase. — Le premier et principal mérite de la nouvelle édition est de débarrasser enfin le texte d'Ennodius de toutes ces grossières méprises : M. H. l'a obtenu en collationnant deux fois par lui-même le ms. de Bruxelles ; et l'on peut avoir dans les résultats de son travail la plus entière confiance [1].

Malheureusement, le ms. de Bruxelles, comme tous les autres, ne nous donne pas un Ennodius satisfaisant. M. H. a dressé dans les *Wiener Studien* (1880 et 1881) la longue liste des passages corrompus, et il a pu aisément les ramener à un petit nombre de types : les uns proviennent de fautes qui se trouvaient dans l'archétype lui-même ; les autres, des abréviations dont ce dernier était surchargé et que les copistes n'ont pas su comprendre. Même après Sirmond, M. H. avait fort à faire pour restituer le texte : il a apporté à ce travail beaucoup d'habileté, et le plus grand nombre de ses restitutions sont aussi ingénieuses que vraisemblables. — Par exemple, dans la déclamation qui porte le titre : Paroles de Didon à la vue du départ d'Enée (*Dictiones*, 28), on lisait dans les mss. : *Feci ut ageret dominum profugus imperant* (ou *imperantem*). Sirmond écrivait *imperantem :* « j'ai fait que ce général fugitif jouât le rôle d'un maître » ; M. H. écrit avec raison *imperantis :* « j'ai voulu que ce fugitif fût mon maître, à moi, souveraine ». — Et à la suite de ce passage : « Tu préfères, disait Didon, les chimères d'un oracle incertain *certis et apud te jam manentis imperiis* » ; c'est ainsi que portent les mss. Mais M. H. fait justement remarquer que Didon appartenait bien à Enée et n'avait jamais dû le quitter : c'est de son royaume qu'il s'agit, *jam manentibus imperiis*. — Les restitutions de Sirmond visaient trop à la simplicité : celles de M. H., et c'est là leur mérite, sont tout à fait dans la manière et dans le goût d'Ennodius, le plus alambiqué de tous les pères de l'église latine. Aussi nous permettrons-nous de ne pas approuver un nombre, très restreint d'ailleurs, de corrections proposées par M. H. et qui donneraient vraiment trop de naturel à Ennodius. — Par exemple : *Amaritudinem temporibus legitimi amoris amollire* (*Epist.*, 9, 1) ; M. H. voudrait écrire : *teporibus*, ou *temporis saporibus ;* mais Ennodius a fort bien pu dire : *tempora amoris*. — Ennodius s'écrie, à la fin de sa *Vie de saint Epiphane : Sed quid formidas, oratio? quid, velut navis*, *fragosos* (leçon d'un ms., d'autres ont *naris fragos*, le ms. de Bruxelles, *nave fragos*) *scopulos perhorrescis?* M. H. ajoute *nauta : velut nauta navifrages*. Mais si Ennodius a assimilé son discours à un être vivant, n'a-t-il pu faire de même d'un navire ? D'ailleurs le pilote, c'est lui, Ennodius, lui qui dirige son discours.

On voit, d'après ces quelques citations, combien la lecture d'Enno-

1. On peut en dire de même du travail de ses collaborateurs. Les deux mss. du Vatican, par exemple, dont il s'est servi pour son édition, ont été collationnés par M. Mau avec la plus minutieuse exactitude, comme a bien voulu le constater pour nous M. Poisnel, professeur agrégé de la Faculté de droit de Douai.

dius est difficile et peu agréable. D'autre part, il n'y a guère d'auteur du commencement du VIe siècle, à l'exception de Cassiodore, qui soit plus important pour l'histoire de l'Italie sous la domination des barbares. Ses lettres, son *Panégyrique de Théodoric*, sa *Vie de saint Epiphane*, abondent en détails précieux sur les mœurs et les habitudes de ce temps, sur les conditions administratives et la situation morale de l'Italie. Il importait, par suite, de donner une attention particulière aux index. M. H. n'a pas négligé de le faire : ses deux index, l'un grammatical, l'autre historique, seront d'une très grande utilité : M. H. a, par exemple, fait suivre les noms des personnages cités par Ennodius de renvois aux autres textes ou aux inscriptions où ils sont mentionnés. Toutefois, on pourrait faire quelques reproches à l'index historique : les articles *legatio, quæstor*, ne sont pas complets ; les mots *immunitas* (pp. 379, 19), *tributum* (pp. 372, 23), ne s'y rencontrent pas ; et cependant, aucune des expressions de la langue administrative ne devrait y manquer. Pourquoi renferme-t-il *subdiaconium*, et n'a-t-il pas aussi *diaconium*, qui se trouve dans l'index grammatical ? Enfin, les matières n'y sont pas toujours disposées de la façon la plus commode. Ainsi le nom d'un correspondant d'Ennodius (*Epist.*, 4, 7), est suivi des lettres V. I. C. P., dont l'explication n'est pas donnée à cet endroit de l'index : il faut aller la chercher à la rubrique *C(omes) P(atrimonii)* [1].

Ce ne sont là d'ailleurs que des vétilles. L'œuvre de M. H. continue dignement la série des publications de l'Académie de Vienne; on peut dire que M. Hartel, avec ses éditions d'Ennodius et de saint Cyprien, y occupe, à tous égards, la place d'honneur [2].

Camille JULLIAN.

---

1. On peut regretter que M. H. n'ait pas cru devoir numéroter les paragraphes des opuscules d'Ennodius, qui sont les plus importantes de ses œuvres au point de vue historique, et qu'on a très souvent occasion de citer. — Nous avons noté quelques fautes d'impression : pp. III, 19, *munus* pour *manus* ; pp. 88, 12, *pracipuus* pour *præcipuus*; 137, 19, *prajudicio* pour *præjudicio* ; 435, 16, *occurit* pour *occurrit* ; 444, 2, *exolvero* pour *exsolvero*. Dans l'index hist., pp. 619 b, *Daria*, etc., doit disparaître.

2. Une édition d'Ennodius, publiée par M. Fr. Vogel, paraîtra dans les *Monumenta Germaniæ*. On pardonnera aisément à la commission des *Monumenta* de faire entrer dans cette collection Ennodius, Corippe, Venantius, Eutrope : l'élasticité que l'on a voulu donner au titre de *Monumenta Germaniæ* nous a valu des éditions de première valeur et de première utilité, comme celles de Jornandès et de Cassiodore. Mais on ne peut s'empêcher de regretter d'avoir presque en même temps deux éditions, peu différentes l'une de l'autre, d'auteurs comme Ennodius, comme Victor d'Afrique : c'est un peu une dispersion de forces, qui pourraient trouver, on l'a déjà dit, un meilleur emploi ailleurs, par exemple dans la publication d'auteurs de la Byzantine.

130. — **A History of agriculture and prices in England, from the year after the Oxford Parliament (1259) to the commencement of the continental war (1793)** by James E. Thorold Rogers. Oxford, at the Clarendon Press, 1866-1882. 4 vol. in-8. Tomes I et II (1259-1400), xvi-711 et xix-714 pp. Tomes III et IV (1401-1582), xviii-779 pp. Prix : quatre guinées.

Plusieurs fois, depuis le commencement du siècle, pour ne pas remonter plus haut, la méthode historique a fait un pas, et chaque fois l'initiateur, s'emparant de la faveur universelle, a fait tomber en oubli le système de ses devanciers. C'est pourquoi nos bibliothèques savantes ressemblent aux musées industriels où l'invention perfectionnée d'hier figure déjà dans la vitrine des curiosités. A peine les Thierry et les Macaulay avaient-ils renouvelé successivement, et d'une manière fort différente, l'instrument historique, leur appareil était déjà chose du passé, et la génération nouvelle, loin de s'émerveiller, s'étonnait des défauts de la machine, bien plus, s'en irritait, en demandait compte à l'inventeur disparu.

Le livre de M. Thorold Rogers est destiné à son tour à faire époque, mais d'une façon toute spéciale. Le savant professeur (depuis, membre du Parlement) ne s'attirera pas, par le charme du style, par des descriptions brillantes et des résurrections poétiques du passé, un nombre considérable de lecteurs : la marque qu'il doit laisser n'en sera pas moins grande ; ce sera certainement une des plus profondes du siècle. La part des batailles, si absorbante autrefois, avait déjà beaucoup diminué dans l'histoire ; la diplomatie avait augmenté sa place ; surtout l'état social des peuples aux différentes périodes de leur existence était devenu un des points d'étude principaux. L'immense succès de productions telles que celles de feu J. Richard Green, malgré leurs imperfections notoires, avait démontré que ces notions de sociologie auxquelles un développement nouveau était donné, répondaient à un besoin général des esprits, qu'elles étaient les bienvenues parmi nous. Les quatre volumes de M. R. démontrent aujourd'hui que « l'histoire économique d'un pays est aussi importante que l'étude des antiquités judiciaires, des intrigues diplomatiques et des campagnes militaires ». Et, pour l'histoire économique, l'auteur a bien soin d'indiquer qu'il repousse cette « méthode métaphysique », d'après laquelle beaucoup de penseurs estimés ont fait passer pour lois des généralisations ingénieuses : dangereuses, parce qu'elles reposaient seulement sur des hypothèses plausibles que les faits, en apparence, ne contredisaient pas. Ce sont précisément ces faits inconnus, c'est cette base aux généralisations raisonnées, que M. R., au prix d'un énorme travail, s'est efforcé de nous donner. Il n'a pas la prétention d'écrire lui-même une histoire : deux de ses quatre premiers volumes sont uniquement remplis par des tableaux ; les deux autres contiennent, article par article, un commentaire succinct sur les principaux produits ou taux de la rente, ou des gages pour lesquels il a fourni des chiffres. Mais ses tableaux, comme

ses commentaires, ont une singulière importance. S'ils ne sont pas l'histoire même, ils en sont la solide charpente, et le nom de M. R. restera parce que personne avant lui n'avait établi aussi sûrement les robustes appuis hors desquels on ne devrait pas construire.

Quel était le prix du blé, du fer, des fourrages, des bestiaux, de la brique, du verre, de la laine, sous Edouard III, sous Richard II et depuis? Quels étaient les salaires à la campagne et dans les villes au XIV[e] siècle et au XV[e], au moment de la grande révolte des paysans et pendant la guerre des deux Roses? Quelle fut l'influence exacte de la peste sur les gages pendant le règne des derniers Plantagenets et celle de l'altération des monnaies sous les Tudors [1]? Tel est le genre de problèmes que discute M. R. et qu'il résout, non plus approximativement, mais d'une manière précise et mathématique. Il n'est pas nécessaire d'insister sur la grande utilité, pour l'historien, de cette série de solutions certaines. Bien des nœuds historiques, tranchés jadis de vive force, se délient maintenant, comme d'eux-mêmes, sous nos yeux. Et ces dénouements sont d'autant plus précieux à connaître qu'il s'agit presque toujours de crises dont les résultats n'ont pas été médiocres, puisque les Anglais d'aujourd'hui en souffrent ou en profitent encore : « C'est, dit avec raison M. R., une preuve frappante du fait que l'histoire économique ne peut avoir d'interruption dans la chaîne de ses causes, que de nous voir aujourd'hui encore occupés d'un problème dont les origines éloignées mais certaines se trouvent dans les folies d'Henri VIII et dans la rapacité de cette camarilla d'aventuriers nobles qu'il rangea autour du trône de son jeune fils. »

Avec une méthode très sûre, grâce à des recherches matérielles très étendues, M. R. détruit facilement bien des préjugés. A combien de descriptions sombres, pour ne prendre qu'un exemple, les misères du XV[e] siècle en Angleterre n'ont-elles pas prêté? Pendant les tueries de la guerre des deux Roses, la vie sociale est arrêtée, disait-on, le paysan meurt ou se cache; toutes les forces sociales se heurtent, s'entravent ou se détruisent les unes les autres. M. R. compulse des milliers de documents d'un caractère économique se rapportant à cette époque : d'abord il observe que, dans cette masse d'écrits, il est presque impossible de découvrir des allusions aux guerres intestines de la période : il en remarque deux en tout. Ensuite il établit, d'après les comptes de toute sorte qu'il examine, le prix moyen de la journée de travail et le prix moyen des objets de première nécessité; et la comparaison des deux listes, qui montre l'excellente rénumération de l'ouvrier, et le bon marché de la vie [2], oblige à reconnaître qu'à cette époque « la nation anglaise, c'est-à-dire les hommes qui travaillaient et économisaient, fut singulièrement pros-

1. Le schelling de 1543 vaut 2 sh. et 6 pence de l'émission de 1546, et cinq schellings de l'émission de 1551. (Tome IV, p. 735.)

2. « ... so cheap were the means of life during the XV[th] century and so good, relatively speaking, was the rate of wages. » (Tome IV, p. 5.)

père.... le xv[e] et le commencement du xvi[e] siècles furent l'âge d'or de l'artisan et du paysan anglais ». (Tome IV, p. 23.) Jamais les gens de la basse classe n'eurent plus de facilité pour s'enrichir, et jamais l'homme riche ne fut plus puissant. Sans que la pauvreté du duc de Bedford (et M. R. aurait dû, il est vrai, faire cette réserve) ait été la vraie cause de sa dégradation de la pairie, il est fort curieux que le prétexte de cette pauvreté ait pu même être allégué [1]. Le témoignage des chiffres et des actes législatifs est d'ailleurs confirmé par les contemporains : Fortescue ne tarit pas dans ses éloges de la prospérité des communes anglaises : « Our comons be riche, and therfor they gave to their kyng, at sum tymys quinsimes and dismes, etc..... This might thay not have done if they had ben empoveryshyd by their kyng, as the cómons of Fraunce [2]. » On peut donc bien croire, avec M. R., que toutes ces guerres dont les historiens ont tant parlé étaient seulement « a rancorous feud between the nobles and their retainers », qui n'atteignit pas la nation elle-même, et n'entrava pas sa prospérité.

Il serait facile de citer d'autres exemples de cas où M. R. modifiera les idées reçues. Quel que soit le côté de l'histoire anglaise qu'on veuille étudier, et quelle que soit la période dont on s'occupe, son livre est indispensable à connaître. Sans doute, dans la masse prodigieuse des informations qu'il donne et dans les déductions qu'il en tire, il s'est glissé quelques assertions discutables. M. R. a certainement une idée par trop défavorable des monastères au temps d'Henri VIII. On ne peut guère dire qu'ils « méritaient entièrement d'être détruits » (t. IV, p. IX). Starkey, dans son *Dialogue* (écrit entre 1536 et 1538), où il se montre en général partisan de réformes radicales, notamment du mariage des prêtres, recommande certaines modifications au régime monacal, mais il est opposé à la suppression des monastères [3]. A la dissolution, les plaintes sont très vives, et c'est au nom des mendiants et des pauvres qu'elles sont faites : « then had they », dit une des nombreuses *Supplications* publiées à cette époque « hospitals and almes houses to be lodged in, but nowe they lye and storue in the stretes » [4]. Peut-être aussi M. R. exagère-t-il la sécurité des routes au xiv[e] siècle [5].

Les cas pareils, où le doute est permis, sont rares en somme dans son ouvrage. Ses tableaux, ses chiffres, ses moyennes demeurent comme des pierres de touche auxquelles les historiens futurs feront bien de présenter leurs ouvrages s'ils veulent en connaître le métal. Ce contrôle sera utile

---

1. Parlement de 1477. 17 Ed. IV. *Rotuli Parliamentorum*, tome IV, p. 173.
2. *Works*, édition de Lord Clermont, 1869, 2 vol. 4°, tome I, p. 465.
3. *A Dialogue between cardinal Pole and Thomas Lupset* », by Thomas Starkey, edited by J. M. Cowper. Early English Text Society. 2[e] partie, p. 156.
4. *A Supplicacyon for the Beggers*, et autres traités publiés par MM. Furnivall et Cowper. Early english text Society, 1871, p. 79. Le passage cité est tiré de la *Supplication of the Poore Commons*, 1546.
5. Cf. *Revue historique*, n[os] de juillet-août et de septembre-octobre 1882.

à tous et surtout à ceux qui, de même que Macaulay, auraient pour idéal d'écrire un « roman vrai... un livre qui puisse, pendant quelques jours, remplacer sur la table des jeunes femmes la dernière nouvelle à la mode [1] ».

J. J. JUSSERAND.

---

131. — **La vérité sur l'origine et la patrie de Christophe Colomb**, par l'abbé Martin CASANOVA DE PIOGGIOLA. Bastia, imprimerie et librairie Veuve Ollagnier, 1880. In-8, VI et 167 pages.

Si l'œuvre de M. l'abbé Casanova attire aujourd'hui l'attention de la critique, c'est la faute du gouvernement. Il s'agit du lieu de naissance de Christophe Colomb, et voici le décret que publie *Le Conservateur de la Corse, journal politique et religieux* [2] :

« Le Président de la République française, sur la proposition du Ministère de l'Intérieur,

Vu l'ordonnance du 10 juillet 1816, décrète :

Article premier. — Est approuvée l'érection, par voie de souscription publique, d'une statue de Christophe Colomb, sur une place de la ville de Calvi (Corse).

Art. 2. — Le Ministre de l'Intérieur est chargé de l'exécution du présent décret.

Fait à Paris, le 6 août 1882. Signé : J. GRÉVY. Par le Président de la République. *Le Ministre de l'Intérieur*. Signé : RENÉ GOBLET, etc. »

Ce décret, au premier abord, ne paraît être qu'un simple et innocent hommage rendu à la mémoire d'un grand homme, bien qu'on ne saisisse pas tout de suite pourquoi Calvi a été choisi à cet effet plutôt que Carpentras ou Carcassonne. En y regardant de près, la critique ne tarde pas à découvrir que la visée est plus ambitieuse. Il s'agit, en réalité, de faire croire aux populations que l'Amérique a été découverte par un Corse né à Calvi. Notre interprétation se déduit des commentaires qui accompagnent, complètent et enjolivent le susdit décret dans le journal précité; d'une suite d'articles *ejusdem farinæ* publiés par cinq autres journaux corses [3]; enfin des raisons alléguées dans l'ouvrage de M. l'abbé Casanova.

La prétention de faire naître Christophe Colomb à Calvi s'appuierait d'abord sur la tradition, qui, selon M. l'abbé C., « encore mieux que

---

1. Lettre de Macaulay à Macvey Napier. *Macaulay*, by J. C. Morison, 1882, p. 162.

2. Ajaccio, n° du 20 septembre 1882.

3. Le *Messager de la Corse* du 17 avril 1874, l'*Observateur de la Corse* du 1er mai 1874, la *Corse* du 6 mai 1874, l'*Aigle d'Ajaccio* du 22 juillet 1876, et la *Gazette corse* du 8 décembre 1877.

les textes écrits, est la résultante des données réelles de l'histoire, et, de toutes les preuves, elle est la plus forte [1]. »

Cette singulière doctrine ne laissera pas que d'étonner les lecteurs de la *Revue critique*. Admettant néanmoins que la tradition existât à Calvi, — ce que M. l'abbé C. est loin d'avoir démontré, — cela ne prouverait rien encore. On recueille une tradition semblable à Gênes, à Savone, à Pradello, à Plaisance, à Cogoleto, à Quinto, à Nervi, à Chiavari, à Oneglia, à Finale, à Buggiasco, à Cosseria, à Albisola, et dans dix localités de la Corniche. Elle est en outre plus ancienne dans toutes ces villes et bourgades que la tradition alléguée par M. l'abbé Casanova. Il est possible que les mémoires d'un « vieux moine », et huit vers anonymes (élucubrations dont nous ne tarderons pas à discuter la valeur) aient prétendu que Colomb est né à Calvi, mais le point de départ, la base même de la légende corse, est, évidemment, la phrase suivante, extraite de la *Revue de Paris*, n° du 2 mai 1841 :

« Christophe Colomb est né à Calvi, en Corse. Christophe Colomb est, par conséquent, le compatriote de Napoléon. Les preuves de ce fait existent, et je les dénonce comme étant dans les mains de M. Giubega, qui tarde trop à publier sa découverte. »

M. l'abbé C. renchérit sur cette audacieuse assertion, en ces termes : « *La Revue de Paris* n'apprit rien de nouveau à la Corse, car tout le monde savait déjà ici que le grand Amiral de l'Océan est né à Calvi, où la famille Colomb ne s'est éteinte que dans les premières années du XIX[e] siècle..... Ce qu'il y a de certain, c'est que l'acte de baptême du grand navigateur existait à Calvi. M. le Préfet Giubega l'a trouvé dans les archives de la ville..... On se rappelle fort bien, qu'il y avait dans l'acte, que *Christophe Colomb est né en l'année 1441, dans la citadelle de Calvi.* »

Or, nous possédons, écrite de la main de M. le Président du tribunal de première instance de Calvi [2], la déclaration suivante :

« M. Giubega, ancien sous préfet, à Bastia, m'a donné l'assurance que sa famille n'a jamais possédé l'acte de naissance de Christophe Colomb. Il a ajouté que feu son père, informé par un ancien commandant de la place de Corse que Christophe Colomb, d'après le dire d'un vieux moine, était né à Calvi, s'était empressé de faire toutes les recherches nécessaires, mais que les investigations n'avaient abouti à aucun résultat. »

Une dénégation de M. Giubega fils [3], non moins explicite, est également en notre possession. La voici : « Quant à ce que la *Revue de Paris* a pu dire en 1841, au sujet de la découverte à Calvi de l'acte de naissance de Christophe Colomb, ce fait est complètement inexact. »

---

1. Page VI.
2. M. Giamarchi ; lettre particulière, Calvi, le 21 août 1867.
3. Pièce transmise par M. de Zerbi, le sous-préfet de Calvi, à M. Santelli, le 8 septembre 1867.

Le lecteur s'étonnera que M. l'abbé C., en correspondance avec M. Giubega fils [1], sur le sujet même de l'histoire de Christophe Colomb, ait ignoré des démentis aussi formels.

M. l'abbé C. s'imagine confirmer son dire en rapportant qu'à Calvi une rue dite autrefois *Caruggio del Filo*, se serait appelée plus tard *Caruggio Colombo*, et que, dans cette rue, en 1546, demeurait une famille du nom de Colombo.

Tous les habitants de Calvi ne semblent pas être, à cet égard, aussi fermement convaincus que M. l'abbé Casanova. Voici ce qu'écrit encore M. le Président du tribunal, magistrat calme et éclairé : « Il est vrai qu'une rue de la ville de Calvi portait anciennement le nom de Colombo, mais on ignore ici l'origine et le sens de cette dénomination... Vous comprenez que ces assertions ne reposent absolument sur rien. »

Le fait est que l'argument avancé par M. l'abbé C. est dénué de toute valeur. S'il y avait des Colombo dans cette *caruggio*, leur nom a pu lui être donné sans qu'on en déduise la conséquence qu'ils appartenaient à la famille du découvreur de l'Amérique. Quant au nom de Colombo donné à une localité urbaine, le fait n'est ni unique ni probant. A Savone, par exemple, alors que Domenico Colombo exerçait pauvrement son métier de tisserand dans la rue Saint-Julien [2], son fils Christophe étant encore complètement inconnu, la place delle Caneve s'appelait *di Colombi* [3].

Après cette tradition présumée, le principal argument, irréfragable aux yeux de M. l'abbé C., c'est la mention du nom de Colombo dans des actes notariés dressés à Calvi en 1530, 1570, et de 1738 à 1784, ainsi que dans des registres paroissiaux, relativement modernes.

Ici encore, M. l'abbé C. est le jouet d'une illusion d'optique. Nous mettons en fait qu'au xv^e^ siècle presque toutes les villes européennes du bassin de la Méditerranée possédaient une ou plusieurs familles du nom de Colombo. De là l'origine de cette légende répandue dans un si grand nombre de localités [4]. Pour ne parler que de la province de Gênes, nous avons relevé sur des actes notariés génois du xiv^e^ et du xv^e^ siècles, outre les parents incontestables et incontestés de Christophe Colomb,

---

1. Page 23.

2. « *Saone in contracta Sancti Julliani in apotheca domus habitationis ipsorum Dominici et Suzanne.* » Acte de M^e^ Pietro Corsaro, 7 août 1473.

3. Actes de M^e^ Luigi Moreno, 31 mai 1487 et 20 février 1492.

4. En France, pour nous en tenir à la noblesse de la Provence et du Languedoc l'*Armorial général de France*, dressé en vertu de l'édit de 1696 par Ch. d'Hozier, accuse de nombreux Colomb à Marseille, à Castellanne, à Aix, à Alais, à Mende, au Puy, à Montauban, à Montpellier, à Toulouse, à Figeac, à Cette, à Digne ; ces derniers même s'étaient arrogé les armes octroyées par les Rois-Catholiques à Christophe Colomb en 1493 (*Armorial general ; Provence, Digne*, Jean et Joseph Colomb, n° 59, p. 855. Bibl. nat., MSS.). Nous sommes persuadé qu'ils se disaient tous descendre de Christophe Colomb ou de quelque membre de sa famille.

plus de cent Colombo [1], et nous continuons à en découvrir dans les liasses du Palazzetto. Plusieurs même s'appelaient Domenico, fils de Giovanni, tout comme le père du grand navigateur. Cependant, il n'y a pas un seul de ces homonymes que nous ayons pu rattacher à sa famille. M. l'abbé C. néglige de dire d'où lui vient sa meilleure fortune, et comment il s'y est pris pour relier ses quatre malheureux Colombo du XVIe siècle à Domenico, père de Christophe. Cette filiation ne serait cependant pas sans intérêt. Il y aurait aussi quelque utilité à expliquer pourquoi et en quoi les Colombo de Calvi priment les Colombo de Gênes, de Savone, de Quinto, de Quarto, de Moconesi, de Bordighiera, d'Albaro, de Sampierdarena, d'Oneglia, de Rapallo, de Bargaglio, de Sori, de Pareto, de Sassello, des Sestri, de Chiavari, de Sturla, de Rivarolo, de Lercha, de Cogoleto, de Segno, de San Remo, etc., dont l'existence est parfaitement constatée par des actes notariés datant, non de la seconde moitié du XVIe siècle, comme les Colombo calvais, mais de l'époque même où vivaient Christophe Colomb, ses frères, sa sœur, son père, ses oncles, son grand-père, et ce, dans leur milieu même.

M. l'abbé C. sait aussi de source certaine que « l'Amiral était entouré de marins de Calvi », et « qu'en partant du port de Palos, il n'y avait sur la *Santa Maria*, montée par Colomb, aucun Espagnol [2] ». Autant de mots, autant d'inventions. Ni Pedro Martyr, ni Oviedo, ni Las Casas, ni aucun écrivain contemporain ou digne de foi, ne parle de marins corses ou de Calvi. D'autre part, le journal de bord de l'Amiral, l'enquête du fiscal, les récits de Las Casas et d'Oviedo, et, surtout, le rôle des matelots laissés en janvier 1493 au fortin de la Navidad, nous donnent les noms de soixante-dix-huit officiers, pilotes et matelots de l'expédition, avec mention du lieu d'origine de la plupart d'entre eux. M. l'abbé C. nous rendrait service en désignant lesquels de ces marins étaient Corses. En attendant, et comme réponse à l'assertion absolument gratuite « qu'aucun n'était de Palos », nous lui opposerons l'opinion d'Oviedo et celle de Las Casas, qui probablement en savaient autant sur ce sujet que notre auteur. Ces deux témoins oculaires rapportent que les équipages, lors de la première expédition, étaient presque entièrement composés d'Espagnols, de Palos principalement : « *Fueron por todos noventa hombres, marineros y de alli de Palos todos los más* », dit le bon évêque de Chiapas [3]. « *E la mayor parte de los que yban en esta armada eran assi mismo de Palos* », lit-on dans l'ouvrage de l'historiographe des Indes [4]. Nous tenons aussi à la disposition de

1. Notre ouvrage intitulé *Christophe Colomb, son origine, sa vie, ses voyages, sa famille et ses descendants. D'après des documents inédits tirés des archives de Gênes, de Savone, de Séville et de Madrid.* Ernest Leroux, éditeur (sous presse). Chapitre des *Homonymes*.

2. Page 124.

3. Las Casas, *Historia de las Indias*, lib. I, cap. XXXIV, tome I, page 260.

4. Oviedo, *Historia general*, lib. II, cap. V, tome I, page 21.

M. l'abbé C., en outre des noms et prénoms de marins andaloux, compagnons de Colomb dans son mémorable voyage de 1492-93, ceux des matelots et pilotes de cette même expédition qui étaient de Guadalajara, de Avila, de Ségovie, de Leon, de Caceres, de Castrojeroz, de Ledesma, de Bermeo, de Aranda, de Villar, de Guadalupe, de Talavera, c'est-à-dire des Castillans et des Aragonais [1]; mais des Corses en général, et de Calvi en particulier, on n'en trouve *pas un seul*.

Une autre raison alléguée [2] par M. l'abbé C., laquelle ne manque pas d'originalité, c'est que dans sa campagne contre Caonabo, Christophe Colomb aurait eu avec lui vingt chiens corses. « On est en droit de se demander, dit notre auteur, comment Christophe Colomb avait pu se procurer vingt chiens corses », et il tire de l'existence plus ou moins problématique de ce chenil, la conclusion inéluctable que le découvreur du Nouveau-Monde a vu le jour dans l'île de Corse. C'est à peu près l'argument qu'un critique facétieux emploierait pour démontrer que Christophe Colomb était des Canaries parce que, dans son escale à la Gomera, il embarqua de la volaille.

Les écrits de cette catégorie se complètent généralement par quelque récit emprunté à l'ordre des phénomènes. Nous citerons fidèlement celui qu'avance M. l'abbé Casanova.

« En 1850, lorsque nous suivions le cours de littérature au Lycée de Bastia, dit-il [3], notre savant professeur d'histoire, vrai Gaulois, donna un jour pour sujet de composition la découverte de l'Amérique. Les compositions étant achevées, le professeur prit celle de l'élève le plus rapproché de sa chaire, et y lut que Christophe Colomb, né à Calvi, dans l'île de Corse, avait découvert l'Amérique. Il s'indigna, mais voilà que tous les élèves avaient dit la même chose. Plus tard, il revint sur la question et nous dit qu'il était très probable que l'illustre navigateur fût né à Calvi. »

C'est probablement sur ce singulier chemin de Damas que M. l'abbé C. a aussi rencontré l'assertion [4], si probante à ses yeux, d'un vieux moine corse qui aurait écrit, on ne sait quand ni à quel propos, que Colomb est né à Calvi. « Déjà, remarque notre auteur, le P. Denis de Corte, contemporain du grand navigateur, avait dit dans ses Mémoires conservés à Corte et à Calvi : « *Calvii natum Columbum*. »

Nous n'aurions pas trouvé superflu que M. l'abbé C. fît précéder cette trop brève citation de quelques explications concernant ce Père Denis, démontrant l'authenticité et la date de ses écrits, ses sources d'informations, et le fond que le lecteur doit faire sur un chroniqueur vieux de trois cent cinquante ans, totalement inconnu jusqu'ici, hors de Corte et de Calvi.

---

1. Notre *Christophe Colomb*, cap. III, § XVII, et appendice G.
2. Page 131.
3. Page 41.
4. M. l'abbé C. ne cite le P. Denis que d'après le discours d'un principal de collège : *Oratio Doct. Savelli, Aperto Collegio Calvensi*, 1826.

Il en est de même des huit vers [1] anonymes trouvés par M. l'abbé C. à la suite d'un manuscrit de la *Giustificazione della Rivoluzione della Corsica*, de Grégoire Salvini de Nessa, écrivain de la seconde moitié du siècle dernier [2]. Il ne suffit pas que ces vers « rappellent les malheurs et la gloire de notre grand navigateur », et qu'on « reconnaisse facilement [3] » dans leur auteur un poète appartenant au XVIe siècle. La critique exige qu'en matière d'histoire les élucubrations d'un versificateur inconnu aient été dictées par une connaissance des faits, et que cette connaissance soit démontrée. S'il suffisait, pour le faire croire, d'avoir dit en vers au XVIe siècle que Colomb est né dans telle ville plutôt que dans telle autre, le lecteur serait fort embarrassé. Est-ce que Alvarez Gomez de Ciudad Real, Cataneo, Lorenzo Gambara, Stella, Juan de Castellanos, Giorgini da Jessi, Gabriel Chiabrera, tous poètes du XVIe siècle, n'ont pas écrit, et en beaux vers, que Colomb est né à Gênes à Savone, à Cogoleto, voire en Lombardie [4] ?

Supposons néanmoins que ce P. Denis vécut du temps de Christophe Colomb et que ses Mémoires sont authentiques. Admettons aussi que le susdit poète calvais soit du XVIe siècle. A leurs assertions, le critique oppose dix déclarations contraires, toutes émanant non seulement de véritables contemporains, mais aussi d'amis personnels du grand navigateur. Parmi les Génois, le doge Fulgoso, le chancelier Gallo, Seranega, historiographe de la République, l'évêque Giustiniani, vivant tous au XVe siècle, déclarent que Christophe Colomb est né à Gênes. Pietro Martyr d'Anghiera et Alessandro Geraldini, qui furent ses protecteurs et ses amis, le disent aussi Génois; ce dernier ajoute même : « de nation italienne, de la ville de Gênes en Ligurie ». L'évêque Barthélemy de Las Casas, qui le connut personnellement, le curé Andrés Bernaldez, chez qui il demeura, emploient des termes analogues pour désigner son lieu d'origine. Enfin, dans l'acte du 22 février 1498, instituant un majorat, Colomb dit lui-même qu'il est né dans la ville de Gênes.

C'est en vain que M. l'abbé C. cherche à élever des doutes sur l'authenticité de l'acte qui contient cette affirmation de l'Amiral. Il en existe des exemplaires transcrits de la main de Christophe Colomb, ou signés

---

1. *« Ecco quello ch'usciò di Cesia, e l'ali*
Ratto spiegò verso nascoste arene,
E non ebbe nè avrà quaggiuso eguali,
Ei ch'il mondo addoppiato in pugno tiene,
Aver per guiderdon tremendi mali
E le braccia ravvolte in rie catene;
Ma l'alta gloria di quel Porta-Cristo
Ti resta, o Cirno, pel mondiale acquisto. »

2. Son ouvrage (anonyme), imprimé à Corte en 1764, est dédié à Pasquale Paoli.

3. Page 46.

4. *«..... de Pelestreles, gente valerosa*
Familia principal en Lombardia. »
CASTELLANOS.

par lui, ou légalisés à l'époque même [1]. L'*Institucion* du majorat, où se lit cette phrase, a été approuvée par les Rois-Catholiques au mois de septembre 1501, et l'approbation existe en original à Simancas. Ce document, enfin, est la base même du fameux procès d'hoirie qui éclata à la mort de Diego Colon y Pravia en 1578, et le principal héritier, Christoval Colon de Cardona, amiral d'Aragon, produisit devant les juges l'original dûment légalisé par Pedro de Hinojeda, greffier royal, à Valladolid, le 26 août 1505 [2]. Dans cette multitude de parties contestantes, la validité de ces pièces ne fut attaquée que par Baldassare Colombo, parce qu'il tirait son origine d'un Domenico de Cuccaro, et par Maria, nonne professe, fille de Luis, que son sexe excluait de la succession. Aucune preuve ne fut fournie à l'appui de cette allégation, et l'Institution du majorat, déclarée authentique, devint la base des arrêts des 1er avril 1605, 22 décembre 1608 et 16 juin 1790 [3].

M. l'abbé C., qui ne semble pas faire grand cas des preuves documentaires, trouve plus facile de chercher à tourner la difficulté par des arguments du genre de celui-ci : Calvi, du temps de Christophe Colomb, dit-il, était une possession de la République de Gènes ; donc Colomb était Génois, et c'est dans ce sens que l'Amiral et les historiens précités emploient la désignation de « Génois ». Ainsi, *Homo ligur, Ligur vir, Natione Italus e Genua Liguriæ urbe fuit*, veulent aussi dire : Citoyen corse, de Calvi, sujet de la république de Gènes. Nous l'ignorions.

Mais, quelles sont les propres paroles de Christophe Colomb, qui probablement savait à quoi s'en tenir sur son lieu d'origine ? « Je suis né à Gènes : — *Siendo yo nacido en Genova.* — Je veux que mon héritier subvienne aux besoins d'une personne de notre lignage dans la ville de Gènes — *en la ciudad de Genova,* — parce que c'est de ladite ville que je suis sorti et que j'y suis né, — *de la dicta Ciudad..... pues que della sali y en ella naci* [4]. » Est-ce là le langage qu'aurait tenu Colomb s'il avait été Corse, né à Calvi ? Jamais.

Il est à regretter que M. l'abbé C. n'ait pas jugé à propos de compulser dans les archives de Gènes et de Savone les nombreux actes notariés du XVe siècle où tant de Colombo sont mentionnés.

En dressant des tables d'homonymes avec généalogies comparatives et mentions d'alliances, de naissances, de décès, de professions, de domici-

---

1. Navarrete, *Coleccion*, tome II, page 235.

2. « *La fvndacion e institucion del mayorazgo... e vn testamento o codicilo otorgado por el dicho Almirante año de 1506. ante Pedro de Hinojeda, escriuano Real y de Provincia el qual testamento, o codicilo original, firmado y signado del dicho Pedro de Hinojeda, se presentò la parte del Almirante de Aragon.* » *Memorial del Pleyto*, nos 28 et 141, ff. 6 et 17 ; Bibl. nat. F. 363, in-fol., réserve.

3. *Pièces judiciaires*, et *Descendance de Diego par Luis*, dans notre *Christophe Colomb* (sous presse).

4. Nos citations sont prises sur une expédition de l'*Institucion du Mayorazgo* des premières années du XVIe siècle, conservée aux archives des Indes, à Séville : *Est. 1, C. 1, L. Part*, laquelle est en tout semblable au texte publié par Navarrete.

les, de dates, et en appuyant ces tables de concordances et d'analogies, il serait arrivé à éliminer graduellement les facteurs douteux pour concentrer ses analyses sur une seule famille du nom de Colombo. Des points de repère judicieusement choisis l'eussent maintenu dans la vraie voie et conduit à un *Dominicus de Colombo quondam Johannis lanerius de Janua habitator Saonæ* présentant un degré de probabilité auquel ses homonymes ne sauraient prétendre.

Si notre auteur eût ensuite étudié dans ses détails le dossier d'un certain procès en responsabilité intenté aux héritiers de ce Domenico, il serait probablement arrivé à établir une identité parfaite entre ledit Domenico, tisserand à Savone, et Domenico, antérieurement et postérieurement tisserand à Gênes. Les assignations à comparaître lui eussent aussi donné les noms des fils alors vivants de ce même Domenico: Christoforo, Bartolomeo et Giacomo, suivis de la mention « *absentes ultra Pisas et Niciam de Proventia, et in partibus Hispaniæ commorantes,* » ce qui dissipe tous les doutes.

La filiation dûment établie, M. l'abbé C. aurait ensuite cherché à retrouver les traces de notre Domenico à Gènes et avant son arrivée dans cette ville. Les immatricules des *Registri fogagiorum*, de l'office de Saint-Georges, celles des *Registri livellarii*, de l'abbaye de Saint-Etienne, des actes de vente, de transferts et de prisées d'immeubles, des déclarations de garantie, des reprises et des hypothèques légales, tous actes notariés et détaillés [1], lui auraient révélé une série de faits et de circonstances permettant de reconstituer presque tout le passé du père de Christophe Colomb. Il l'eût vu désigné sous le nom de Terrarubra (que portèrent aussi ses fils Christophe et Barthélemy [2]), et qualifié de propriétaire habitant Quinto al Mare, dans la province de Gênes, comme son père Giovanni, dès le 15 décembre 1445, c'est-à-dire un an au moins avant la naissance de l'ainé de ses fils. Uue série de pièces authentiques empruntées aux dossiers de certains tabellions génois eût enfin retracé l'existence [3] de 1448 à 1451, de ce *Dominicus quondam Johannis* parmi les tisserands du Bisagno, contrée où Susanna Fontanarossa, mère de Christophe Colomb (qui ne paraît pas avoir été faire ses couches à Calvi) est née.

Les documents que nous venons de mentionner, interprétés à l'aide d'une saine et patiente critique, n'auraient pas manqué de localiser le berceau du grand navigateur dans le petit pays qui s'étend à l'est

---

1. Dans notre *Christophe Colomb*, etc. Docs. I-XLII.

2. « *Se solia llamar ántes que llegase al estado que llegò, Cristobal Columbo de Terra-rubia, y lo mismo su hermano Bartolomé.* » Las Casas, *Historia de las Indias*, lib. I, cap. 2, tome I, page 42.

3. « *Suzana filia quondam Jacobi de Fontanarubea de Bisagno et uxor Dominici de Columbo de Janua* », actes de Mᵉ F. Camogli, du 25 mai 1471, et de Mᵉ P. Corsaro, du 7 août 1473. « *Xpoforus et Johannis Pelegrinus filij dictorum Dominici et Sozane jugalium...* »; même acte de Mᵉ Corsaro.

de la ville de Gènes jusqu'à la Fontanabuona, et, descendant de cette vallée, va retrouver la mer aux environs de Quinto. L'ensemble des faits eût peut-être alors décidé M. l'abbé Casanova à rejeter la chimère qui, sans raisons plausibles comme sans preuve, transporte en Corse la patrie de son héros. Mais, pour arriver à ce résultat, on doit ne chercher que la vérité; il faut surtout s'élever au dessus de cet amour-propre de clocher, étroit, malsain, déclamatoire, qui est la plaie des études historiques.

Henry Harrisse.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Edouard Laboulaye fut à la fois un savant, un homme politique et un écrivain; mais jamais, à son honneur, il ne s'inféoda ni à un système exclusif, ni à un parti. Sa curiosité insatiable, la vivacité et la pénétration de son esprit le portaient dans toutes les directions, partout où il voyait surgir un des grands problèmes qui agitent notre siècle : toujours il sortit de la recherche ou de la lutte maître de sa personnalité tout entière, plus ferme dans les convictions qui faisaient le fond de sa nature. Que l'on considère l'activité prodigieuse qu'il a dépensée, pendant plus de quarante ans, par la parole et le livre, par le journal et la revue. Professeur, publiciste, conférencier, orateur, académicien, il aborde tous les sujets. Tantôt il pénètre les théories les plus profondes du droit romain ou expose la filiation de notre droit national, tantôt il analyse les doctrines sociales du XVIII^e^ siècle, écrit des romans philosophiques pour réclamer la liberté comme en Amérique ou se fait conteur populaire pour instruire les petits. Qu'une initiative soit à prendre, M. Laboulaye est toujours prêt : il fonde, en 1855, avec MM. de Rozière et Dareste, la *Revue historique de droit français et étranger*, il est le premier président de la *Société de législation comparée* et de la *Société de l'enseignement supérieur*. Tous ses travaux, dissemblables en apparence, étaient rattachés par une conviction instinctive qui fait l'unité et l'honneur de sa vie. Comme Montesquieu, son modèle, comme M. de Savigny, son ami, mais plus vivement que tous les deux, M. Laboulaye est persuadé que « le monde marche providentiellement à un but donné, que chaque « siècle est une étape, chaque génération un pas dans cette marche immense. La « suprême liberté, c'est de marcher volontairement vers ce but divin avec le monde, « avec le siècle, avec la génération ; l'abus de la liberté, c'est de vouloir contrarier « ce mouvement de toutes les nations et de tous les âges. » Le droit, la politique, la littérature recevaient de cette conception une lumière nouvelle. L'arbitraire philosophique ou utilitaire du législateur était supprimé : le droit apparaissait comme le produit du développement organique des sociétés humaines. De là ces beaux travaux sur l'*Histoire du droit de propriété foncière en Occident*, sur la *Condition civile et politique des femmes*, où l'écrivain ne se confine pas dans les minuties du détail juridique, mais domine son sujet de haut, et, sous l'enveloppe artificielle, retrouve le droit véritablement humain. La politique n'est plus qu'un des côtés les plus élevés du droit ainsi compris; elle participe de sa transformation graduelle, elle n'est pas moins réfractaire à l'intervention violente et arbitraire soit d'un

homme, soit de la masse. La liberté est le respect du droit de chacun. C'est cette liberté que M. Laboulaye n'a cessé de revendiquer pour les nations étrangères comme pour son propre pays, pour ses adversaires politiques comme pour ses amis ou pour lui-même, et cela sans défaillance et sans ostentation. La littérature populaire attirait M. Laboulaye. Il voyait, dans les proverbes et les contes, une autre manifestation du travail latent, *coutumier*, qui s'opère au fond des sociétés. Et puis les contes populaires ont le grand charme de faire rêver « à ces biens dont l'espérance « seule vaut toutes les richesses du monde : la beauté, la justice, la liberté, » et il en attendait jusqu'à la perpétuité de sa mémoire. Il me disait parfois : « Quand on ne parlera plus de l'homme politique ni du jurisconsulte, le vieux conteur vivra encore dans le souvenir des générations d'enfants qu'il aura amusées et instruites. » Je ne sais ce qu'il adviendra de l'homme politique, mais je sais bien que le jurisconsulte vivra lui aussi. Ce n'est pas en vain que M. Laboulaye aura été le fondateur, en France, de l'Ecole historique du droit, ce n'est pas en vain qu'il aura ouvert des sillons nouveaux et jeté à pleines mains la semence des moissons futures. Il vivra par ses œuvres d'un goût si exquis, d'une clarté si française. Et si le souvenir de son grand talent pouvait se perdre, il vivrait encore dans le cœur de tous ceux qui ont eu l'heureuse fortune de partager son intimité et son affection. — Jacques FLACH.

— M. Eug. MÜNTZ poursuit dans la *Revue archéologique* la publication de ses *Notes sur les mosaïques chrétiennes de l'Italie;* l'article relatif aux *mosaïques de Naples*, qui n'ont fait jusqu'ici l'objet d'aucun travail spécial, vient de paraître (janvier-février) et d'être tiré à part (Baer, in-8°, 16 pp.). Sous les titres suivants : *les Catacombes*, la *Basilica Severiana*, *Santa Maria del Principio*, le *Baptistère*, le *Portrait de Théodoric au forum de Naples*, la *Stéphanie*, M. Müntz a entrepris de classer et de décrire, d'après les témoignages écrits et les monuments subsistants, les mosaïques que Naples a possédées ou possède encore, et qui ne le cèdent en nombre et en importance qu'à celles de Rome ou de Ravenne.

— M. Eug. BEAUVOIS a publié récemment quelques brochures et études, pour la plupart relatives à l'antiquité scandinave : *Une Vendette dans le nouveau monde au XIe siècle d'après les textes scandinaves* (Louvain, Peeters. Extrait du « Museon », 28 p.), raconte une des plus célèbres vendettes qui aient été exercées, celle du poète Thormod (commencement du XIe siècle) sur un chef du Grœnland et sur ses neveux; le récit nous en a été conservé dans la Saga des frères d'armes ou *Fostbroedra saga*, une des sagas les mieux contées et les plus instructives qui nous fait pénétrer dans la vie intime des Scandinaves et nous transporte dans le nouveau monde, au Grœnland. — *L'autre vie dans la mythologie scandinave* (Louvain, Peeters. Extrait du « Muséon », 23 pp.) expose la croyance des anciens Scandinaves à l'immortalité de l'âme; il ne suffit pas à M. Beauvois de citer quelques épisodes des sagas, et le dialogue *(Gylfaginning)* entre Gylfé et les trois Ases où « Snorré Sturluson nous donne les doctrines de ses ancêtres païens »; il a aussi tiré des sources les plus variées nombre de renseignements qui complètent nos nations sur le sujet. — *La Grande Terre de l'Ouest dans les documents celtiques du moyen âge* est un mémoire présenté au congrès international des américanistes, à Madrid (Madrid, Fortanet. In-8°, 32 p.). Les sagas islandaises parlent d'une *Grande Irlande* ou *Pays des hommes blancs*, colonie gaélique, placée en arrière du *Markland* (Nouvelle-Ecosse), au sud du *Helluland* (Labrador) et au nord du *Vinland* (partie septentrionale des Etats-Unis); cette Grande Irlande ne peut donc être que la péninsule située au sud de l'estuaire du fleuve Saint-Laurent, c'est-à-dire le Nouveau Brunswick et une partie du Bas-Canada. M. Beauvois est porté à croire que « des Irlandais avaient visité le nouveau monde; les plus fabuleuses des traditions irlandaises, écrit-il (p. 30), prouvent que

l'attention des Gaëls était tournée vers l'Ouest, qu'ils aspiraient à connaître les rives occidentales de l'Atlantique, qu'ils les avaient cherchées bien des fois, et pourquoi n'auraient-ils pas été aussi heureux que les Scandinaves? Si le caractère romanesque des documents irlandais, si leur défaut de précision permettent d'en douter, des récits plus sobres, les sagas historiques des Islandais viennent heureusement suppléer ce qui manque dans les légendes gaéliques; ils attestent qu'avant l'an 1,000 il y avait sur les côtes de l'Amérique du Nord une colonie islandaise, qu'on y parlait le gaélique, que les habitants étaient chrétiens et possédaient des chevaux. » — Citons enfin une étude que M. Beauvois a publiée en trois séries, dans la « Revue de l'histoire des religions, et qu'il fait paraître à part sur *la magie chez les Finnois* (37, 21 et 36 p.). De nombreux documents ont été publiés sur ce curieux sujet, entre autres, le recueil des « Anciens chants magiques du peuple finnois » *(Suomen kansan muinaisia loitsurunoja)* qu'a fait paraître, en 1880, à Helsingfors, M. E. Lœnnrot. Mais le sujet même n'avait pas encore été étudié à ce point de vue, ni dans son ensemble. M. Beauvois a divisé son travail en trois parties : I. Les magiciens finnois des temps anciens d'après les sources étrangères; II. Les magiciens finnois des temps modernes d'après les sources nationales; III. Les chants magiques de ces « savants » ou *tietæjæ*, comme les appellent les Finnois. Cette très intéressante étude renferme la traduction ou l'analyse de passages qui n'ont jamais été réunis en si grand nombre ni cités aussi complètement. M. Beauvois a su relever dans les pièces que contient le recueil des *Loitsurunoja*, toutes les particularités curieuses, et nous donner une idée générale de cette poésie populaire, qui tient dignement sa place à côté du *Kalevala* et du *Kanteletar*.

— Nous rendrons prochainement compte d'un nouvel ouvrage que M. Hermile Raynald, doyen de la Faculté des lettres d'Aix, vient de publier, à la librairie Plon, sur *Louis XIV et Guillaume III*. L'ouvrage, en deux volumes, est, comme l'indique le sous-titre, une *Histoire des deux traités de partage et du testament de Charles II*, d'après la correspondance inédite de Louis XIV. On sait que M. Gaedeke a récemment composé un ouvrage sur la politique autrichienne dans la succession d'Espagne; c'est un récit emprunté le plus souvent à des sources nouvelles, Journal de Bonaventure d'Harrach, Relation de Louis d'Harrach, Correspondance de l'empereur Léopold avec le roi d'Espagne, avec ses ministres et ambassadeurs Kinsky, Kaunitz et Auesperg. Ce que M. Gaedeke a fait pour la cour de Vienne, M. Raynald a voulu le faire pour la France et pour Louis XIV. M. Gaedeke a exposé la *politique autrichienne*; M. Raynald a entrepris de retracer la politique française, à l'aide des documents que M. Mignet avait recueillis sur cette période et qu'il lui a communiqués : lettres de Louis XIV, du roi Guillaume, de Portland et de Tallard sur les deux traités de partage et le testament du roi d'Espagne Charles II en faveur du duc d'Anjou.

— M. Barbier de Meynard, désigné par le conseil de la Société asiatique pour représenter la Société au prochain congrès des Orientalistes, à Leide, vient en outre de recevoir la délégation du ministère de l'instruction publique. Il est chargé en même temps par le gouvernement de représenter à Leide l'enseignement des langues orientales au collège de France.

— M. Henri Jouin a réuni, dans un volume que publie la librairie Quantin, les *Conférences de l'Académie royale de peinture et de sculpture*. Ces conférences étaient faites par quelques membres de l'Académie et avaient pour sujet l'art et l'esthétique; le secrétaire de la compagnie les analysait ou les transcrivait en entier; Félibien en a publié quelques-unes, comme suite à ses « Entretiens sur la vie des plus illustres peintres », etc. M. Jouin a rassemblé ces conférences oubliées, les unes encore

manuscrites, les autres perdues dans des recueils peu accessibles et peu connus ; on trouvera dans son volume les théories de Le Brun sur Raphaël, à propos de l' « archange saint Michel terrassant le démon », le discours de Sébastien Bourdon sur la lumière, les causeries de Philippe de Champaigne sur Poussin et de Coypel sur l' « excellence de la peinture », etc. M. Jouin ne s'est pas contenté de « recueillir » et d' « annoter » ces conférences ; il les a fait précéder d'une *Etude sur les artistes écrivains*, où il prouve que la critique d'art avait commencé en France bien avant le XVIII[e] siècle et passe en revue tous les artistes qui ont écrit.

— Le Musée égyptien vient d'acquérir à la vente Posno une statue du plus beau style et des plaques émaillées, d'une très haute antiquité.

— Il est question de restaurer la tour, attenante au lycée Henri IV, et dite *Tour de Clovis*, qui est, comme on sait, un reste de l'église Sainte-Geneviève bâtie au XIII[e] siècle et démolie de 1801 à 1807.

— On a découvert, en réparant l'église de Plassac, des restes d'une magnifique mosaïque romaine qui aurait, d'après la courbe du cintre, huit mètres de diamètre.

ALLEMAGNE. — M. Rud. WESTPHAL, dont nous annoncions récemment une édition et traduction allemande (tome I[er]) de ce qui nous reste du musicographe grec Aristoxène, vient de publier à Leipzig (Veit et comp., in-8°) un nouvel ouvrage sur cet ordre de matières : *Die Musik des griechischen Alterthumes, nach den alten Quellen* (VI, 354 p.) Nous reviendrons sur ce livre, résumé sobre et substantiel de ce que l'on sait aujourd'hui — en grande partie grâce aux travaux de M. Westphal lui-même, — dans le domaine de la musicologie grecque.

— Le 28 mai a eu lieu, à Berlin, devant la façade de l'Université, l'inauguration des statues des deux frères Alexandre et Guillaume de Humboldt.

CANADA. — M. GREGG, du Knox College, à Montréal, prépare, en deux gros volumes in-8°, une *Histoire du presbytérianisme en Ecosse*.

ESPAGNE. — Un nouveau journal de folk-lore paraît dans une petite ville de près de six mille habitants, de la province de Badajoz, Fregenal. Ce journal a pour titre : *El Folk-Lore Betico-Extremeño*, il est l'organe de la société du même nom (prix de la souscription : 7 fr. 50).

ÉTATS-UNIS. — L'école américaine d'Athènes *(American College)* vient d'être fondée et complètement installée par M. le professeur GOODWIN qui retourne aux Etats-Unis, à l'Université de Harvard.

— La collection des « American men of letters » publiera prochainement les volumes suivants : *Emerson*, par M. Oliver Wendell HOLMES ; *Benjamin Franklin*, par M. MAC-MASTER (auteur d'une Histoire populaire des Etats-Unis qui a eu, cette année, un grand succès) ; *Margaret Fuller*, par M. W. HIGGINSON ; *Bryant*, par M. John BIGELOW ; *Edgar Allan Poe*, par M. G. L. WOODBERRY.

GRANDE-BRETAGNE. — Une biographie de *Samuel Sharpe*, l'égyptologue, paraîtra prochainement par les soins de M. P. W. CLAYDEN ; elle renfermera des lettres de Samuel Rogers, Horne Tooke, Mitford, lord Brougham, lord John Russell et autres.

— M. R. H. SHEPHERD a terminé une « Bibliographie des écrits de Swinburne » qui commence avec les « *Undergraduate Papers* », dont M. Swinburne fut collaborateur, (Oxford, 1857-58) pour se terminer au « *Century of roundels* ».

INDES. — Le capitaine R. C. TEMPLE, de l'état-major du Bengale, publiera prochainement un recueil de *Légendes du Penjâb*.

— Une traduction anglaise du *Mahabharata* sera bientôt publiée par BABOO PROTAB CHANDRA ROY, qui a déjà fait paraître une traduction Bengalie du même ouvrage.

HOLLANDE. — M. F. PIJPER a publié une étude sur un réformateur gantois du

xvi^e siècle, Jean Utenhove, sa vie et ses œuvres (*Jan Utenhove, zijn leven en zijne werken*).

— La troisième édition du grand ouvrage de M. Hofdijk sur les mœurs et les idées du peuple des Pays-Bas à travers les siècles (*Het nederlandsche volk geschetst in de verschillende tijdperken zijner ontwikkeling*) vient de paraître.

— A paru, en même temps, une troisième édition de l'important ouvrage de M. Fruin, de Leide, sur les « dix dernières années du xvi^e siècle dans les Pays-Bas, 1588-1598 », *Tien jaren uit den tachtigjarigen oorlog*.

— Dans un livre, destiné au grand public et intitulé « Les premières années de la révolution des Pays-Bas » (*De eerste jaren der nederlandsche revolutie*, 1555-1568), M. Jan Ten Brink retrace les débuts de cette révolution et montre, chemin faisant, à l'aide des études les plus remarquables des historiens hollandais (Bakhuizen van den Brink, Fruin, van Vloten) sur le même sujet, les erreurs assez nombreuses commises par Lothrop Motley.

ROUMANIE. — M. Gaster, de Bukarest, publiera bientôt un recueil d'énigmes et de devinettes roumaines, et, à la librairie Brockhaus, une *Chrestomathie roumaine* (extraits de textes imprimés et de plus de soixante manuscrits inconnus), avec un tableau sommaire de la déclinaison et de la conjugaison en roumain et un glossaire roumain-français.

RUSSIE. — On annonce la mort à Varsovie de M. Makouchev, professeur à l'Université. Il s'était surtout occupé de l'histoire des Slaves méridionaux et avait fait de nombreuses recherches dans les archives de Raguse et de l'Italie. Il avait publié, entre autres, les *Monumenta historica Slavorum meridionalium*. M. Makouchev n'avait que 45 ans.

— M. A. N. Veselovsky vient de faire paraître dans les mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg un important travail sur *La poésie religieuse en Russie* (3 vol. in-8°). Nous espérons avoir prochainement l'occasion de revenir sur cette œuvre du savant académicien.

— Le 18 décembre, jour de la Saint-Nicolas russe et de la fête du grand duc héritier de Russie, a été célébré le 300^e anniversaire de l'annexion de la Sibérie à la Russie.

— Une *Histoire des relations diplomatiques et commerciales entre la Russie et la Chine* a été publiée récemment à Moscou (Mamontov. In-8°, 304 p.), en dix chapitres, par M. Kh. Trousevitch.

— La presse historique russe s'est augmentée d'un nouvel organe qui a pour titre *Antiquité kiévienne* et qui s'occupe spécialement de l'ancienne histoire de la Russie méridionale et de cette ville de Kiev que Nestor nommait la « mère des villes russes ». Ce recueil compte déjà plus d'une année d'existence et a publié d'importants travaux, parmi lesquels il faut citer l'étude de M. Antonovitch sur Kiev durant deux siècles, du xiv^e au xvi^e; celle de M. Ternovski sur le métropolitain Mohila; de M. Levitski sur le socinianisme dans la Russie méridionale et en Pologne; de M. Galagan sur l'ancien drame de Noël et de M. Petrov sur le vieux théâtre de la Russie méridionale et spécialement la crèche; d'autres articles sur les Cosaques du xvii^e siècle, etc. La Revue publie les comptes-rendus des séances de la « Société historique de Nestor ».

SUÈDE. — Il paraît à Upsal, sous le titre *Nordisk Revy*, une revue savante, dirigée par M. Noréen, et conçue d'après le même plan que notre recueil ou que le *Litterarisches Centralblatt* ou la *Deutsche Litteraturzeitung* en Allemagne; elle paraît deux fois par mois; nous comptons en parler plus longuement.

SUISSE. — M. O. Sutermeister publie chez les éditeurs Orell, Fussli et C^ie, de Zu-

rich, sous le titre de *Schwizer-Dütsch, Sammlung deutschschweizerischer Mundart*, un recueil de poésies en dialecte suisse. La collection comprendra une vingtaine de fascicules (chaque fascicule, de 64 pages, à 0 fr. 50). Douze fascicules ont déjà paru; ils sont consacrés aux cantons d'Argovie, d'Appenzell, de Bâle (2 fasc.), de Berne (2 fasc), de Saint-Gall, de Glaris, de Lucerne, de Schaffhouse, de Schwitz, de Soleure, d'Unterwald, d'Uri et de Zurich. D'autres fascicules paraîtront prochainement; un troisième pour Bâle et Zurich, et des livraisons consacrées aux cantons de Fribourg, du Grisons, de Thurgovie, du Valais et de Zug, ainsi qu'un fascicule final qui renfermera, sous le titre de *Schlüssel zum Schwitzerdütsch*, un petit glossaire et une étude de l'éditeur sur la littérature des dialectes et en particulier du dialecte suisse.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 juin 1883.

L'Académie se forme en comité secret pour discuter les conclusions de la commission du prix Gobert.

A quatre heures cinquante-cinq minutes, la séance redevient publique.

L'Académie procède au vote pour l'attribution du premier prix Gobert. M. Godefroy et M. Viollet obtiennent chacun seize voix.

Un second tour de scrutin donne le même résultat.

La suite du vote est ajournée à la prochaine séance.

Julien HAVET.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*

ALLAIN, L'œuvre scolaire de la Révolution, les Ecoles centrales de l'an III à l'an X. Paris, impr. Levé. Extrait du *Contemporain*. — A. BABEAU, La vie rurale dans l'ancienne France. Paris, Didier. — Correspondance inédite de Condorcet et de Turgot, 1770-1779, publiée avec des notes et une introduction par Charles HENRY. Paris, Charavay. — CURTIUS (Ernest), Histoire grecque, trad. en français sous la direction de BOUCHÉ-LECLERCQ, IV^e et V^e vol. Paris, Leroux. — DROYSEN, Histoire d'Alexandre et de ses successeurs. Tome I. Trad. par BOUCHÉ-LECLERCQ. Paris, Leroux. — HUMBERT, Deutschlands Urtheil über Moliere. Oppeln, Franck.— Ingold (Le P. A. M. P.) Essai de bibliographie oratorienne. Paris, Sauton et Poussielgue, 1880-1882. In-8°. 200 p. — Jean de La Fontaine, Fables. tome premier. (Les Grands Ecrivains de la France, avec avertissement de M. Henri RÉGNIER, notice de M. Paul MESNARD, commentaire de MM. J. GIRARD, DESFEUILLES et Henri Régnier.) Paris, Hachette. — JURIEN DE LA GRAVIÈRE, Le drame macédonien. Paris, Plon. — KOERTING, Ueber zwei religiœse Paraphrasen Corneille's : L'Imitation de Jesus Christ u. les Louanges de la Sainte Vierge. Ein Beitrag zur Corneille-Forschung. Oppeln, Franck. — Lettres de Joachim du Bellay, publiées pour la première fois par P. de NOLHAC. Paris, Charavay. — MAXE-VERLY, Collection des monuments épigraphiques du Barrois. Paris, Champion. — Molière, Tartüffe, erklaert von FRITSCHE, Berlin, Weidmann. — MÜLLER (W.) Politische Geschichte der Gegenwart. XVI. Das Jahr 1882. Berlin, Springer. — PÉLICIER, Essai sur le gouvernement de la dame de Beaujeu, 1483-1491. Chartres, imprim. Garnier. — REYNOLD (H.), Louis XIV et Guillaume III, Histoire des deux traités de partage et du testament de Charles II, d'après la correspondance inédite de Louis XIV. Paris, Plon.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 25 Juin — 1883

132. — **Die Athena Parthenos des Phidias und ihre Nachbildungen, ein Beitrag zur Kunstgeschichte.** Von Th. SCHREIBER. Extrait du t. VIII des *Abhandlungen der philologisch-historischen Classe der Kœnigl. Sæchsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, p. 545-642, avec quatre planches phototypiques. Leipzig, Hirzel, 1883.

On se rappelle l'émotion que causa, dans les premiers jours de 1881, le télégramme triomphant du maire d'Athènes à M. Hérold, annonçant que *la Grèce en armes* avait retrouvé l'Athéné de Phidias [1]. L'émotion se calma bientôt : il ne s'agissait que d'une copie romaine haute d'un mètre. Mais cette copie de l'Athéné chryséléphantine présentait encore un intérêt de premier ordre : par sa conformité avec la description de Pausanias, sa conservation presque parfaite, le fini de l'exécution, elle semblait permettre une restauration définitive du chef-d'œuvre à jamais perdu de Phidias. Presque tous les recueils archéologiques de l'Europe ont déjà consacré des notices à cette intéressante sculpture [2], et, comme il arrive toujours en pareil cas, on a soulevé plus de problèmes qu'on n'en a résolu. M. Schreiber vient de reprendre dans son ensemble la question de la restauration de l'Athéné, en s'aidant du témoignage de la copie nouvelle et de quelques répliques qui n'étaient encore qu'imparfaitement connues. Son travail est une réaction contre l'importance, démesurée selon lui, que l'on attache depuis deux ans à l'Athéné découverte au Varvakéion; c'est pour d'autres copies qu'il revendique l'honneur de donner l'idée la plus exacte de l'original. Voici d'abord, dans l'ordre où

1. La découverte proclamée par M. Soutzo a eu lieu le 30 décembre 1880, et non pas à la fin de 1879, comme le dit par erreur M. Schreiber (p. 546).

2. Cf. notamment K. Lange, *Mittheilungen des deutschen Instituts in Athen*, 1880, p. 370; 1881, p. 56; *Archaeol. Zeit.*, 1881, 3e livr.; Hauvette-Besnault, *Bull. de corresp. hellénique*, 1881, p. 54; Dragatses, *Parnassos*, t. IV, p. 33; Newton, *Academy*, 12 févr. 1881 ; *Journal of Hellen. Studies*, 1881; Michaelis, *Neues Reich*, 1881, p. 353; Cavvadias, Ἐπιθεώρησις πολ. καὶ φιλ., I, p. 49; Rayet, *Gaz. des Beaux-Arts*, 1881, t. XXIII, p. 258; Gentile, *Rassegna Settimanale*, 27 mars 1881; voy. encore *Philol. Wochenschrift*, 1881, p. 218; 1882, p. 794 et 956. Nous donnons ici cette bibliographie pour suppléer à une lacune du travail de M. Schreiber.

il les a étudiées, les monuments qu'il considère comme des répliques plus ou moins libres de la Parthénos :

1° *La statuette du Varvakéion*, aujourd'hui au Musée Central d'Athènes [1]. Les bas-reliefs décrits par Pausanias sur le bouclier et la base ne sont pas reproduits; la lance est absente également. Par contre, le casque présente un sphinx entre deux chevaux ailés, au lieu du sphinx et des griffons qu'indique Pausanias, et la main droite d'Athéné, qui tient la Victoire, s'appuie sur une colonnette que ne mentionne aucune description ancienne. M. S. attribue cette copie à l'époque d'Hadrien, et non pas, comme l'a fait M. Lange, au commencement du Ier siècle ap. J.-C.

2° *La statue colossale d'Antiochos à la villa Ludovisi*. M. S. insiste particulièrement sur cette statue, qu'il a eu l'occasion d'étudier de près en rédigeant son catalogue bien connu des antiquités de la villa. Les bras ont été restaurés à contre-sens; la tête est bien conservée et d'un beau caractère, la draperie fort semblable à celle de l'Athéné du Varvakéion. La copie paraît avoir été faite avec un souci peu commun de l'exactitude.

3° *La statuette de Madrid*, fortement restaurée et d'un style mou, peut-être de l'époque d'Hadrien.

4° *La statue de la villa Wolkonsky* à Rome, de médiocre importance.

5° *Le torse du Capitole*, trouvé sur l'Esquilin en 1874 et reproduit ici pour la première fois. Il n'en reste que trois fragments : la moitié antérieure du corps d'Athéné; une partie du dos avec le revers de l'égide; enfin un très précieux fragment du bouclier avec quatre figures en relief [2]. La statue était d'un tiers plus petite que nature, et d'une exécution assez soignée.

6° *La « Minerve au collier »* du Louvre, mal restaurée. Au XVIe siècle, elle faisait partie d'une collection romaine et fut dessinée pour Pighius. Ce croquis, actuellement à Cobourg (*cod. Coburg.*, n° 74, 3), a été identifié par Matz [3] avec la statue de Paris. A l'époque où il fut exécuté, la « Minerve au collier » était mieux conservée qu'elle ne l'est aujourd'hui et des restaurations maladroites ne l'avaient pas encore défigurée. M. S. a fait reproduire le dessin très exact fait pour Pighius : le casque de la déesse notamment présente des détails qui ont disparu sur l'original.

---

1. Cette statue, comme les suivantes, a été reproduite par la phototypie à la fin du mémoire. Il est regrettable que le cliché ait été fait d'après un moulage, nécessairement insuffisant, parce que la statue porte des traces de peinture très vives dont les photographies prises sur l'original donnent seules une idée. Voy. l'excellente reproduction publiée dans les *Mittheilungen des d. Instit.*, 1881, pl. I et II.

2. Les reliefs du bouclier de la Parthénos étaient déjà connus partiellement par deux copies, le bouclier Strangford et le fragment du Vatican.

3. *Berichte d. berl. Akad. der W.*, 1874, p. 461, 2.

7° *Réplique perdue,* d'après un dessin du ms. de Pighius, fol. 21, *b*. Ce dessin est très maladroit et peut être attribué à Pighius lui-même. L'original, qui a disparu, n'était pas sans mérite, à en juger par les détails qu'indique le croquis.

8° *Torse de la villa Borghèse,* publié pour la première fois par M. S., assez semblable à la réplique perdue mentionnée plus haut.

9° *Torse de l'Acropole d'Athènes,* découvert près des Propylées en 1859. M. S. lui attribue moins d'importance que Lange et Michaëlis : il appartiendrait à une époque « qui ne connaissait pas encore les copies proprement dites » et témoigne d'une grande liberté dans l'imitation.

10° *La statuette de Charles Lenormant,* signalée par cet archéologue en 1859 au Théseion ; cette copie inachevée passait jusqu'en 1881 pour la réplique la plus exacte de la Parthénos. M. S. mentionne encore, sous la rubrique *Imitations libres*, un certain nombre de statues d'Athéné qui ne peuvent, selon lui, servir à la restauration de l'original ; comme la *Pallas de Velletri* au Louvre, elles dérivent elles-mêmes d'imitations et sont à la Parthenos ce que le Jupiter d'Otricoli, par exemple, est au Jupiter Olympien de Phidias.

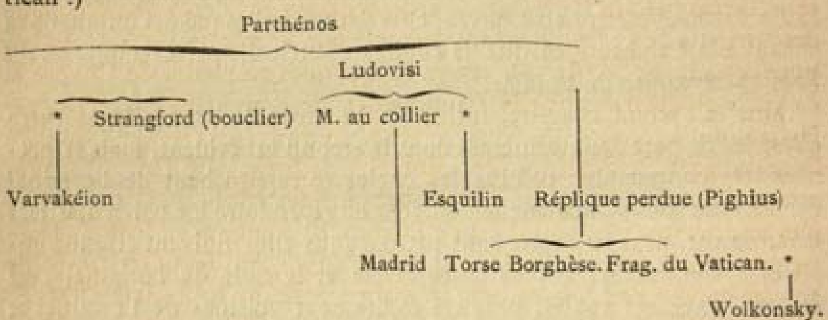
Dans le second chapitre, intitulé : *Du rapport des répliques entre elles,* M. S. pose deux principes dont le second est évident, mais le premier très contestable : 1° Plus les copies se rapprochent de l'original par les dimensions, mieux elles doivent en reproduire les particularités ; inversement, plus les copies sont petites, plus elles doivent être incomplètes et sommaires ; 2° plus le caractère et le style de l'original s'est conservé dans les copies, plus ces copies sont voisines de l'original et dignes de foi dans les détails qu'elles reproduisent.—M. S. s'est demandé comment l'on pouvait copier la Parthénos : il admet que les copistes faisaient une maquette d'après l'original et sculptaient ensuite d'après ce modèle réduit. Il nous semble bien plus vraisemblable que les copies de la Parthénos ont été exécutées d'après des dessins, car nous ne concevons guère que le Parthénon ait pu servir d'atelier à des sculpteurs. Nous croyons aussi que les artistes travaillant à Athènes étaient plus à même que les autres de fournir des copies assez exactes, parce que la comparaison avec l'original leur était toujours facile au cours de leur travail [1]. M. S., préoccupé d'assurer le premier rang à l'Athéné Ludovisi, déclare cette opinion mal fondée ; mais les inexactitudes qu'il relève dans les copies athéniennes ne peuvent rien contre elle et nous pensons qu'il a fait fausse route en la combattant. Si, comme cela nous paraît très probable, les copies étaient exécutées d'après des dessins, nous ne voyons pas non plus pourquoi les copies très grandes seraient plus exactes que les petites. Au contraire, l'artiste chargé de reproduire en mar-

---

1. M. Kœhler a présenté à ce sujet des observations très justes (*Mittheilungen des d. Inst.*, t. VI, p. 363.)

bre, dans des dimensions considérables, un dessin nécessairement assez petit, devait être tenté de compléter par l'imagination les données insuffisantes de son modèle, tandis que l'auteur d'une réduction, obligé à certains sacrifices (ainsi les reliefs du bouclier sont supprimés dans la réplique de Varvakéion), pouvait du moins se dispenser de toute addition destinée à remplir la surface du marbre qu'il travaillait. En somme, on ne peut poser à cet égard aucun principe; la valeur des copies dépend de la valeur des copistes, et l'on doit présumer seulement qu'une copie sera d'autant plus fidèle qu'elle aura été exécutée plus près de l'original, surtout dans une ville comme Athènes où chacun connaissait la Parthénos et pouvait contrôler, en montant à l'Acropole, l'exactitude des reproductions qu'on mettait dans le commerce.

En se fondant sur quelques particularités de détail qu'il a étudiées avec soin, M. S. propose le *stemma* suivant pour les copies de la *Parthénos*, y compris les deux fragments du bouclier (Strangford et Vatican :)



On voit que la statuette du Varvakéion est précipitée du piédestal que lui avaient élevé, avec tant d'autres, MM. Lange et Newton ; elle n'est plus qu'une copie de copie, tandis que l'Athéné Ludovisi est une copie directe. M. S. ne connaît la réplique d'Athènes que par des photographies et un moulage; par contre, il a longuement étudié sur place l'Athéné Ludovisi. Peut-être la connaissance directe de la statuette du Varvakéion, dont aucune reproduction ne saurait tenir lieu, aurait-elle modifié son opinion à cet égard. Tout en avouant ne pas la partager, nous devons reconnaître, à notre tour, que la statue athénienne nous est beaucoup plus familière que la copie romaine. En pareille matière, on ne saurait trop se défier de la subjectivité des impressions personnelles. Nous voudrions qu'un des architectes pensionnaires de la villa Médicis, qui vont chaque été de Rome à Athènes, entreprît en artiste une comparaison qui n'est pas seulement du ressort des archéologues.

La présence de chevaux ailés sur le casque de l'Athéné du Varvakéion, au lieu des griffons que mentionne Pausanias, peut être expliquée en admettant une erreur du périégète. Mais que faut-il penser de la colonnette qui soutient la main droite de l'Athéné et qui manque également dans les descriptions et dans les répliques ? Dès 1857, Karl Bötticher avait

exprimé l'opinion, fondée sur un bas-relief attique de Berlin où l'on croyait reconnaître un soutien analogue, que le poids de la Victoire reposant sur la main droite de la déesse rendait nécessaire l'hypothèse d'un appui. Cette opinion fut vivement combattue par Overbeck et Michaelis; Welcker expliqua le pilier du relief de Berlin comme une *indication abrégée* du sanctuaire où se passe la scène. Mais après la découverte de la statuette du Varvakéion, tous les critiques, en particulier K. Lange, se rangèrent à l'avis de Bötticher et l'on réunit de nombreux exemples de monnaies où le même soutien figurait dans des reproductions de statues. M. S. ne s'est pas laissé toucher par ces arguments en apparence convaincants : il nie formellement que l'art de Phidias ait eu besoin de recourir à une *béquille* aussi disgracieuse [1], dont le poids relativement faible de la Victoire n'imposait pas la nécessité. La discussion approfondie qu'il institue sur ce point contient des observations excellentes. Il distingue avec raison les soutiens qui ne sont que des soutiens — ce serait le cas pour la Parthénos — et les soutiens qui s'expliquent comme des attributs de la figure même, par exemple le sceptre sur lequel s'appuie la main de Jupiter au revers de quelques monnaies de Chypre et de Sicile ou celui dont parle Pausanias en décrivant l'Esculape chryséléphantin d'Epidaure : Καθῆται ἐπὶ θρόνου βακτηρίαν κρατῶν. Ce n'est qu'à l'époque post-classique que les monnaies de Syrie, de Cilicie, etc., présentent l'image de soutiens qui ne sont plus des attributs; et ces exemples ne prouvent rien pour l'art de Phidias. K. Lange avait insisté, d'autre part, sur la nécessité *esthétique* de cet appui, qui ferait contre-poids au côté gauche de l'Athéné, où la main repose sur un bouclier : M. S. croit, au contraire, que la colonne aurait produit un effet désagréable. Enfin, il explique le pilier du bas-relief de Berlin [2] comme une des stèles où l'on inventoriait les trésors du temple, stèle qui sert d'attribut au personnage placé devant la déesse, ταμίας τῶν ἱερῶν χρημάτων τῆς Ἀθηναίας. M. S. laisse de côté une tessère de plomb attique où l'on a signalé l'existence d'un support sous la main d'Athéné, parce que cette tessère est encore inédite. Dans la réplique du Varvakéion, la colonnette témoignerait par sa forme de la gaucherie du sculpteur et se justifierait, d'ailleurs, par le poids de la Victoire en marbre, poids relativement supérieur à celui de la Victoire chryséléphantine dont l'âme était de bois comme dans toutes les statues analogues. L'étude de la base de l'Athéné chryséléphantine, que l'on voit encore au Parthénon, démontre, suivant M. S., qu'il n'y avait pas la place matérielle pour un support semblable à la colonnette de la copie. Mais cette dernière observation n'est nullement concluante, parce que nous ne pouvons évaluer que par des calculs très incertains les dimensions de la Parthénos au point où elle

1. M. S. a raison contre M. Adler en refusant toute beauté et même tout style à la colonnette pseudodorique de l'Athéné Varvakéion. L'artiste gréco-romain a sculpté un support quelconque en harmonie avec le goût de son temps.

2. Michaelis, *Parthénon*, pl. XV, 7.

s'élevait du sol. En vérité, dans l'état actuel de nos connaissances, il paraît impossible de décider si Phidias a soutenu ou non, à l'aide d'un support extérieur, la main droite de sa statue ; mais nous reconnaissons que M. S. a le mérite d'avoir affaibli les arguments de ceux qui considéraient l'existence de ce support comme une chose démontrée. Le moins qu'on puisse admettre, à notre avis, c'est qu'à une époque peu éloignée de celle de Phidias on fut obligé d'ajouter cet appui pour assurer la conservation de la partie droite de la figure. M. S., qui accepte à la rigueur cette hypothèse, signale lui-même les documents épigraphiques où l'on voit, dès l'olympiade 88, 1(427 av. J.-C.), différentes parties de la statue commençant à se détacher et mentionnés séparément dans les inventaires du Parthénon [1]. La technique de la sculpture chryséléphantine ne s'est jamais complètement rendue maîtresse des grandes difficultés qu'elle comportait; peu de temps après l'achèvement du Jupiter d'Olympie, il fallait déjà rajuster les plaques d'ivoire qui menaçaient ruine, et le dessèchement de l'âme en bois constituait un autre péril presque impossible à conjurer. C'est pourquoi les artistes postérieurs à Phidias trouvèrent indispensable de soutenir les statues d'or et d'ivoire à l'aide d'appuis extérieurs. M. S. affirme que Phidias a pu s'en passer, mais les arguments qu'il invoque ne sont pas des preuves. Dans une question toute pratique et technique comme celle-là, les considérations de style et de sentiment ont une importance fort secondaire; c'est à la mécanique de donner une réponse, si elle dispose de données suffisantes pour établir ses calculs.

L'hypothèse et *l'a priori* tiennent encore une grande place dans le dernier chapitre du mémoire, où M. S. cherche à définir les caractères du style de la Parthenos. Ne connaissant avec précision aucune statue chryséléphantine, nous sommes tenus d'observer la plus grande réserve en parlant des œuvres de cette classe. Il est permis toutefois de présumer que les statues chryséléphantines, réservées pendant longtemps à la représentation des divinités, durent garder, même à la plus belle époque de l'art, un aspect quelque peu archaïque, et que l'Athéné du Parthénon différait beaucoup, par le style et l'allure, des sculptures des frontons et de la frise de son temple. La petite copie du Varvakéion, bien que datant de l'époque romaine, fait au premier abord l'impression d'une œuvre très ancienne, et ce caractère, joint au poli du marbre qui s'étudie à rappeler l'ivoire, ne nous semble pas un faible témoignage en faveur de sa fidélité. Si l'on compare, au Musée Central d'Athènes, l'Athéné du Varvakéion au bas-relief de *Triptolème et les Déesses*, contemporain, selon tout apparence, de la jeunesse de Phidias, on ne peut s'empêcher de reconnaître une certaine analogie de style entre l'original attique du v[e] siècle et l'original, postérieur de vingt ans au moins, que laisse deviner la copie d'époque romaine. Ainsi la sculpture chryséléphantine dans l'antiquité,

1. Cf. Kœhler, *Mittheilungen d. d. Inst.*, V, p. 89.

comme la peinture religieuse dans l'art moderne, est en retard sur son temps. Phidias, par la sculpture chryséléphantine, se rattache à l'art archaïque, dont son Jupiter olympien est l'expression la plus haute; par la sculpture en marbre et sans doute aussi en bronze, il inaugure l'art nouveau qui lui doit ses modèles les plus parfaits. Telle est du moins l'idée que nous pouvons nous faire de ce grand artiste, en l'absence d'œuvres de sa main dont l'attribution soit certaine, en l'absence même de renseignements assez précis sur ses principales créations, car M. S. repousse avec raison les tentatives récentes de K. Lange et d'autres pour restituer, d'après des données insuffisantes, l'Athéné dite Promachos de l'Acropole. Mais là où M. S. semble se tromper complètement, c'est lorsqu'il méconnaît le caractère d'archaïsme de l'art de Phidias, lorsqu'il avance que le style de la Parthénos ne devait pas différer de celui des frontons du Parthénon. Ces erreurs sont dues à l'esprit de système : M. S. veut faire passer l'Athéné Ludovisi pour la plus exacte copie de la Parthénos, alors que cette statue est tout à fait exempte de l'archaïsme qui suffirait à mettre hors de pair, à notre avis, la statuette du Varvakéion.

L'exposition de M. S. est claire, agréablement écrite; la disposition de son mémoire est excellente. C'est un spécimen remarquable de ces monographies consacrées à des chefs-d'œuvre perdus, qui pourraient prendre pour épigraphe la phrase de Brunn : *L'archeologo deve guardare le copie delle sculture greche col medesimo occhio come il filologo i codici di un autore*. Il y a plus de trente ans que Bursian, dans une dissertation célèbre [1], a posé en principe que les règles de la critique et de l'herméneutique s'appliquent aussi bien aux monuments figurés qu'aux monuments littéraires. En comparant entre elles les répliques anciennes d'une même œuvre d'art, on arrive, comme par la comparaison des manuscrits, à reconnaître les restaurations modernes ou *interpolations*, à classer les copies par familles, enfin à reconstituer l'aspect de l'original. Quelque ingénieuse, toutefois que cette assimilation puisse paraître, elle n'est pas d'une exactitude rigoureuse. Nous savons bien comment on copiait les manuscrits : nous ignorons comment on copiait les œuvres d'art et quel genre de libertés les copistes se permettaient à l'égard de leurs modèles. Si, dans les manuscrits, les erreurs mécaniques ou involontaires sont nombreuses tandis que les gloses et interpolations sont relativement rares, il en est tout autrement dans les copies des monuments figurés, où les modifications volontaires tiennent la plus grande place et échappent naturellement à l'analyse. Aussi les travaux du genre de celui de M. Schreiber doivent-ils toujours être accueillis avec une certaine méfiance. Ils rappellent moins les recherches précises en vue de la constitution des textes que les études des imitateurs de

---

1. *Archæologische Kritik und Hermeneutik*, dans les *Verhandlungen der Philol. Versammlung zu Augsburg*, 1862.

Lachmann, cherchant à déterminer les sources auxquelles les anciens historiens ont puisé; or l'on sait que ces tentatives, quoique fort à la mode aujourd'hui, ne laissent pas d'être traitées avec scepticisme même par des esprits positifs [1].

Salomon REINACH.

---

133. — **The miniatures of the Ashburnham Pentateuch,** edited by Oscar von GEBHARDT. London, Asher a. Co. 1883. 3 l.

Nous avons devant nous la publication des miniatures du Pentateuque d'Ashburnham-Palace, annoncée par M. Léopold Delisle, dans la séance du 22 février de l'Académie des Inscriptions. Elle renferme 19 gravures et une chromolithographie, celles-là dues au photographe de Londres, Praetorius, très connu par ses travaux pour la *Palaeographical Society*, et celle-ci, due à la maison de Berlin Wilhelm Greve. Les gravures nous représentent, dans leur variété et leur bigarrure, des scènes de la Bible, depuis la création jusqu'aux derniers jours de Moïse; régulièrement, tout un cycle d'événements est réuni sur une même feuille; le nombre total des scènes représentées dépasse le chiffre de quatre-vingts. Pendant que les œuvres à miniatures, datant des époques antérieures aux périodes carolingienne et byzantine, décèlent, au moins autant qu'on les connaît jusqu'ici, l'influence immédiate de l'art antique, les miniatures du Pentateuque-Ashburnham semblent, aux dépens, il est vrai, de leur valeur artistique, presque entièrement dégagées d'une telle influence. Pour la première fois, on voit dans une œuvre vaste et étendue ce que pouvait faire, avant l'époque carolingienne, l'imagination librement créatrice d'un artiste occidental. Voilà surtout en quoi consiste la grande valeur de ces miniatures si importantes pour l'histoire de l'art. D'autre part, cette publication constitue une contribution, qu'on ne saurait estimer trop haut, à l'histoire de l'architecture, du costume, et des instruments domestiques et agricoles. De la simple maison des champs à la ville crénelée, de la charrue et de la faux du laboureur aux magnifiques vêtements et à la couronne royale, du foyer de la cuisine à la toilette de la noble dame, tout ce qui, dans ces temps reculés, servait aux nécessités de l'existence ou à l'ornement de la vie, tout cela a été représenté par l'artiste avec beaucoup de soin et d'amour, et, à chaque pas, nous rencontrons du nouveau et de l'inconnu.

Des raisons paléographiques permettent d'attribuer l'ouvrage à la fin du VII^e siècle; mais il a dû être rejeté de bonne heure vers la France, car un certain nombre de feuilles insérées pour combler les vides du texte biblique (vulgate) font reconnaître une main du X^e siècle et du temps

---

1. Voyez les spirituelles réflexions de Wilamowitz-Moellendorf, *Thukydideslegende*, *Hermès*, t. XII, p. 361.

des Carolingiens. C'est aussi une bibliothèque française, qui, à notre connaissance, posséda la première le manuscrit. Le premier catalogue imprimé de la bibliothèque de Saint Gatien de Tours (1706), cite notre Pentateuque sous le n° 4. M. Delisle a d'ailleurs fait l'histoire ultérieure du manuscrit dans la séance, mentionnée plus haut, de l'Académie des Inscriptions, et il l'a si bien faite que nous pouvons nous borner à renvoyer le lecteur à son compte-rendu (n° 7957 du *Temps*, 25 février; réimprimé en partie, p. 10, par l'éditeur). Il résulte de là, avec la plus complète évidence, que le manuscrit est venu, après la Révolution, dans la bibliothèque de la ville de Tours, et qu'il y est resté jusque vers 1843. Libri, dont le nom est désormais attaché à celui de tant de manuscrits disparus des bibliothèques françaises, Libri vit encore à Tours, dans l'automne de 1842, le Pentateuque illustré de Saint Gatien. Mais, au printemps de 1847, le même Libri vendit en Angleterre une collection de manuscrits, parmi lesquelles se trouvait notre Pentateuque. Le catalogue de la collection Libri de la bibliothèque Ashburnham prétend que le manuscrit vient de Grottaferrata; mais la suscription, sur laquelle se fonde cette assertion, est évidemment, à première vue, pour tout homme du métier, une lourde et grossière falsification. Il est donc assez probable que c'est Libri lui-même qui aurait détourné le manuscrit. Mais, lors même qu'un employé infidèle de la Bibliothèque municipale de Tours, qui fut traduit, en 1843, devant la cour d'assises, serait le coupable, il reste néanmoins un fait certain, et une tache à la mémoire de Libri, c'est qu'à bon escient il a tiré parti d'un vol. Comme on sait, le gouvernement anglais a récemment refusé d'acheter les collections Libri et Barrois. Si la France réussit — et nous l'espérons — à acheter ces deux collections, on verra, avec beaucoup d'autres manuscrits, en grande partie très anciens et fort précieux et, qui, eux aussi, ont été détournés frauduleusement, on verra le Pentateuque de Tours ramené de nouveau à la Bibliothèque de cette ville qui en est le possesseur légal.

---

134. — Albert Jansen. Jean-Jacques Rousseau. **Fragments inédits.** Recherches biographiques et littéraires. Paris, Sandoz et Thuillier; Neuchâtel, Genève et Berlin, 1882. In-8, 88 p., 3 fr.

Au moment où s'organise une exposition des portraits et des autographes de Rousseau, destinée, dans la pensée de ses promoteurs, à précéder l'érection de sa statue à Paris, il ne sera pas inopportun de signaler, même tardivement, un travail qui méritait à tous égards l'attention de la *Revue critique*. M. Albert Jansen prépare, depuis plusieurs années, un livre considérable sur la vie et les écrits de l'auteur du *Contrat social;* il a détaché de cet ensemble encore inédit quelques pages appelées à provoquer la discussion ou à faire sortir de l'ombre des documents

ignorés ou mal connus. Aussi n'existe-t-il aucun lien apparent entre les chapitres, pour la plupart fort courts, de ce livre; leur énumération l'indiquera suffisamment. Ce sont : quatre pages consacrées aux relations de Rousseau et de la famille Roguin d'Yverdon ; quelques lignes (les seules actuellement connues) d'une lettre écrite à M. de Valmalette, gendre de M. Mussard; deux fragments extraits des manuscrits de Neuchâtel : *Conseils à un curé* et *Histoire de Lacédémone;* une lettre également inédite à Lenieps (Bibl. de Berlin, collection d'autographes Radowitz); des notes sur l'arrêt du Parlement condamnant *Emile*, notes que M. J., dans une lettre postérieure à son travail, adressée à la *Gegenwart*, a reconnu appartenir à un ami du maréchal de Luxembourg [1]; l'*Histoire critique de la rédaction des* « Confessions » emplit le reste du volume. M. J. se flatte, avec raison, d'en avoir « reconstruit l'histoire » et d'avoir résolu « un problème qui n'avait pas même été posé ». Il s'agissait de déterminer l'origine de ce projet « qui n'a pas eu d'exemples et qui n'aura pas d'imitateurs », d'en suivre l'exécution à travers les phases si troublées de la vie de Rousseau et ses crises mentales à partir de 1765, de rapprocher enfin du texte définitif les ébauches (consistant parfois en quelques mots) éparses dans ses papiers ou dans ses écrits, tels que les fameux dialogues *Rousseau juge de Jean-Jacques* et les *Pensées d'un esprit droit et sentiments d'un cœur vertueux*. La tâche était complexe et il faut louer M. J. de la patience qu'il a apportée à ce travail de mosaïque.

Je n'entreprendrai pas de le recommencer après lui et j'aborderai tout de suite les points sur lesquels on peut insister plus que ne l'a fait M. Jansen. Ainsi, le chapitre des *Notes marginales* formerait, au besoin, à lui seul, une section intéressante de la bibliographie de Rousseau. Je ne sais malheureusement pas plus que M. J. où se trouve aujourd'hui l'exemplaire du *Dictionnaire philosophique* prêté par M. Du Peyrou à Jean-Jacques et que celui-ci couvrit de remarques, mais je puis lui signaler un autre desideratum dont il ne fait pas mention : l'*Intermédiaire* du 25 janvier 1866 renferme une demande de M. le marquis Girolamo d'Adda qui dit posséder le tome Ier de la *Nouvelle Héloïse* [2] couvert de corrections autographes, et qui sollicitait la communication des autres volumes du même exemplaire. Cet appel semble être resté sans réponse [3], mais les collections de M. d'Adda, mort récemment,

---

1. En adressant ces notes à Rousseau et en lui rappelant leur envoi (25 juillet et 4 septembre 1762), le maréchal n'en nomme pas l'auteur; il les attribue à un homme qui ne connaissait pas personnellement Jean-Jacques, mais qui n'aimait point les injustices; quel cas faut-il faire de la première affirmation ? Jusqu'à preuve du contraire, il me semble que M. de Luxembourg savait mieux que personne qui avait commenté l'arrêt du Parlement.

2. Troisième édition originale, tome IV des *Œuvres complètes* publiées par Marc-Michel Rey, en 1769.

3. La Bibliothèque publique de Genève possède le tome III de la *Nouvelle Héloïse* (3e éd., originale), également couvert de notes, qui lui a été offert par le Dr Coindet.

n'ont point été dispersées, si je ne me trompe, et une recherche à Milan amènerait peut-être M. J. à collationner ce précieux volume.

P. 28 (note 24), à propos du certificat délivré par Jean-Jacques dans l'affaire du miracle constaté par l'évêque d'Annecy, M. J. suppose fort gratuitement que c'est Grimm qui aurait fourni à Fréron la copie de ce certificat. Il n'allègue, il est vrai, d'autres preuves que la mention de cette pièce dans la *Correspondance littéraire* à la date où Fréron l'a publiée. Et Grimm se serait dépouillé de cette curiosité, — dont la divulgation, après tout, était de bonne guerre, — en faveur du « folliculaire » contre lequel il partageait toutes les rancunes du parti encyclopédique! Cette accusation, qui nous surprend de la part de M. J., ne soutient pas l'examen ; mais Grimm, ne l'oublions pas, est depuis tantôt un siècle le bouc émissaire des partisans de Rousseau, et le silence qu'il a gardé après la mise au jour des *Confessions* lui a fait autant de tort à leurs yeux que la plus virulente réplique. Un moment, si l'on en juge par quelques mots d'une lettre à Garrick, Grimm aurait songé à faire à Rousseau « un remerciement aussi public que son souvenir »... Je suis de ceux qui regrettent l'abandon de ce projet, sans me dissimuler que le témoignage de Grimm ne pèserait pas plus dans la balance de ses adversaires que celui de Diderot ou de M^{me} d'Epinay; tant est grande la puissance de ces accusations « vagues et noires » dont se plaignait le philosophe!

Dans les ingénieux rapprochements auxquels s'est livré M. J., il était difficile qu'il ne succombât pas à la tentation de tous les chercheurs : trouver ce qui a échappé à leurs devanciers. M. J. a mis la main, à la Bibliothèque royale de Berlin, sur un opuscule intitulé : *Le Testament de Jean-Jacques Rousseau*. S. l., in-8°, 62 p. avec cette épigraphe : *Qui notus nimis omnibus Ignotus moritur sibi*. M. J. est tout près de croire que c'est là une brochure bien réellement sortie de la plume du grand écrivain et restée ignorée jusqu'à ce jour. « Il n'est pas impossible, dit-il en note, pour répondre a ses propres objections sur le silence invraisemblable qui aurait accueilli cette justification, il n'est pas impossible que le titre de cet ouvrage ait rebuté tout le monde. Au XVIII^e siècle, des charlatans littéraires et politiques ont fabriqué nombre de soi-disant testaments des grands princes ou des illustres hommes d'Etat. Plus tard le public s'aperçut qu'il avait été dupe de ces productions et en devint plus méfiant. Des satires mêmes qui portaient ce nom cessèrent de réussir ». J'ai pu lire cet opuscule à Berlin même et j'avoue

---

Le tome II se retrouvera, sans doute, quelque jour. Voir sur les manuscrits de Rousseau légués à la Bibliothèque de Genève par M^{me} Streckeisen-Moultou un très intéressant article de M. Eugène Ritter dans le supplément du *Journal de Genève* du vendredi 14 avril 1882 (n° 88). Tous ceux qui s'occupent de l'histoire littéraire du XVIII^e siècle connaissent les *Nouvelles recherches* de M. Ritter *sur les Confessions et la correspondance de J.-J. Rousseau* (Oppeln et Leipzig, 1880); c'est un modèle de discussion érudite et impartiale.

que je ne saurais partager les illusions de M. Jansen. Tout au plus admettrai-je que nous avons là soit un adroit pastiche, soit plutôt les réminiscences de quelqu'une des lectures publiques des *Confessions*, faites par Rousseau, durant l'hiver de 1770 à 1771. Une objection toute matérielle, mais qui a son prix en pareil cas, aurait dû arrêter M. J. dès les premiers mots. Comment supposer que Jean-Jacques, dont les scrupules en fait de corrections typographiques égalaient ceux d'un poète illustre de ce temps, ait pu laisser imprimer sous ses yeux des cacologies comme *orageause*, *entêret*, *prémières*, et, à plus forte raison, un *bourdon* tel que celui-ci, à propos des *Lettres de la montagne* : « Comme elles ont été une occasion de [*sic*] dans mon ancienne patrie? » Réduite aux proportions d'une curiosité littéraire inconnue à Barbier et à Quérard, la trouvaille de M. J. n'en a pas moins son prix et se recommande à l'attention des futurs éditeurs d'un texte historique et critique de Rousseau qu'on nous promet depuis longtemps.

Ce sera également une part de leur tâche, — et non la moins ardue —, que d'établir la filiation et l'origine des manuscrits de Jean-Jacques, particulièrement de ceux des *Confessions*. On sait qu'il en existe deux, celui qui fut remis à Moultou (aujourd'hui à Neuchâtel) et celui que possède la Bibliothèque de la Chambre des députés. Une comparaison des deux rédactions est indispensable, mais personne, que je sache, n'a encore répondu au vœu de Victor Cousin qui conviait en 1848 un jeune professeur à y consacrer ses loisirs. M. J. trace de cette future édition un plan qu'on ne saurait trop approuver. Il faudrait faire précéder le texte du mss. Moultou de *Mon portrait* (1764) et de l'introduction (1765) publiée pour la première fois par M. Félix Bovet. On ajouterait en note des *Confessions* les variantes du mss. de Thérèse Levasseur transmis par la Convention à son comité d'instruction publique et versé dans la Bibliothèque du Tribunat, noyau de celle du Corps législatif, puis les leçons d'un ms. fragmentaire intitulé : *Les Confessions de J.-J. Rousseau, contenant le détail des événements de sa vie* [1], enfin les ébauches signalées par MM. Streckeisen-Moultou, A. de Bougy, Villenave, Fritz Berthoud et Jansen. « Pour les notes de Rousseau lui-même, il faudrait distinguer par l'impression celles que l'auteur a rédigées en même temps que le texte de celles qu'il a ajoutées plus tard. »

Une révision tout aussi minutieuse serait nécessaire pour *Emile, la Nouvelle Héloïse* et la plupart des œuvres de Rousseau, et il est probable qu'elle se fera tôt ou tard, puisque l'on en posséde les éléments fort dispersés, il est vrai, mais à peu près complets. N'est-il pas curieux, en effet, que les manuscrits de Jean-Jacques et les exemplaires de ses livres annotés par lui se soient conservés en grande partie, malgré les

1. Bibliothèque de Neuchâtel, mss. de 128 p. M. Félix Bovet en a fait connaître une partie dans la *Revue suisse* d'octobre 1850; ce travail a été tiré à part.

hasards et les vicissitudes d'une existence aussi errante que la sienne? Renouvelons donc le vœu de Victor Cousin : nous y avons d'autant moins de mérite qu'il est, croyons-nous, à la veille d'être exaucé.

Maurice TOURNEUX.

THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

Soutenance de M. Auguste Bourgoin.

I. Thèse latine : *De Claudio Mario Victore, rhetore christiano quinti sæculi.* (Hachette). — II. Thèse française : *Un bourgeois de Paris lettré au* XVII*e siècle. Valentin Conrart, premier secrétaire perpétuel de l'Académie française, et son temps, sa vie, ses écrits, son rôle dans l'histoire littéraire de la première partie du* XVII*e siècle* [1].

I

M. Bourgoin a étudié dans sa thèse la vie et les œuvres de Claudius Marius Victor : il a cherché quelle pouvait être l'attitude d'un rhéteur chrétien au Ve siècle dans une *schola civilis* en Gaule, quel rôle il pouvait jouer. Il a passé ensuite à l'examen des deux poèmes qu'a laissés Cl. Marius Victor : trois livres de commentaires sur la Genèse et une épître à l'abbé Salmon sur les mœurs corrompues de son siècle. Il s'est attaché à montrer comment il entendait l'imitation de Virgile et il a voulu déterminer aussi quelles libertés il prenait avec le texte des livres sacrés. M. B. a fait suivre sa thèse d'un appendice de onze pages où il rapproche et compare l'édition de Fabricius de celle de Morel.

M. Himly fait remarquer à M. B. que la table des matières ne correspond pas au contenu des chapitres : le chapitre II doit traiter de la vie de Cl. Marius Victor et des éditions de ses ouvrages. Il n'est parlé de ces éditions qu'au commencement du chapitre III. M. Himly demande ensuite à M. B. pourquoi il a affirmé la non identité de Cl. Marius Victor avec un rhéteur africain qu'on a confondu avec lui. Les preuves demanderaient à être exposées avec plus de clarté que dans la thèse : il fallait aller au fait, sans tant s'embarrasser des opinions antérieures. Pour M. B., Cl. Marius Victor n'est pas Victorinus Afer, parce qu'ils ont vécu à deux époques différentes. L'auteur de la Genèse mourut d'après Gennadius, au milieu du Ve siècle. On sait que Victorinus a vécu au IVe siècle : un texte de saint Jérôme nous apprend, en effet, qu'il vécut à Rome sous Constance et y enseigna la rhétorique. Une autre raison, c'est que rien n'indique que Victorinus fût de Marseille, tandis que Cl. Marius Victor est Marseillais : une des preuves qu'on peut invoquer, c'est qu'il est souvent question dans ses écrits du semi-pélagianisme, qui occupait alors tout Marseille. Dans le livre de Launoi, c'est de Victorinus de Marseille et non de Victor qu'il s'agit; il ne fait que citer l'article de Gennadius, mais Victor et Victorinus Massiliensis ne semblent être qu'un seul et même écrivain. Pour distinguer le rhéteur marseillais du rhéteur africain, M. B. s'appuie aussi sur les différences de style qu'on remarque entre leurs ouvrages; mais il est fort contesté maintenant par la critique allemande que le poème sur les Machabées, qui est attribué à C. Marius Victorinus Afer, soit de lui.

---

1. A paru chez Hachette, in-8°, 356 pp.

M. Himly fait remarquer qu'il est impossible de deviner (p. 3) que *Sarlit* n'est pas un nom de ville, mais le nom d'un éditeur. A la page 40, M. B. aurait dû indiquer la date des éditions qu'il cite.

M. Lallier félicite M. B. de sa patience, du courage dont il a fait preuve en lisant assidûment Marius Victor. Le sujet est peu intéressant. M. B. a l'esprit curieux, mais il est plus habile à soulever les questions qu'à les résoudre. Il a voulu rattacher son sujet à une question plus générale : le rôle de la poésie chrétienne au v[e] siècle. Pourquoi imitait-on Virgile ? Cette imitation était, d'après M. B., un moyen de propagande à l'égard des classes lettrées qui n'avaient donné au christianisme qu'une adhésion tout extérieure. A cette question s'en rattache une autre : comment l'imitation des poètes profanes était-elle pratiquée ? Ce qui a intéressé M. B. à Marius Victor, c'est sa situation particulière ; c'est un rhéteur chrétien qui enseigne dans une *schola civilis*. M. B. dit que, d'après M. Boissier, le fait n'était peut-être point très rare, il est en tout cas exceptionnel. Il ne veut point affirmer qu'il enseignât autrement que les autres professeurs ses collègues, il n'existe pas de textes qui le permettent. Mais il a laissé deux ouvrages, on peut y rechercher quelles pouvaient être ses intentions, ses tendances. Les chrétiens et les païens étaient alors en présence en Gaule : on n'était pas alors dans une crise, mais les païens et les ariens l'emportaient en nombre sur les chrétiens orthodoxes : dans les deux partis, on se serrait les uns contre les autres, les liens étaient très forts. La classe lettrée était restée attachée au paganisme par des habitudes littéraires auxquelles elle tenait plus qu'aux croyances mêmes. Il est probable que les chrétiens essayaient de la conquérir en cultivant, eux aussi, les lettres romaines. C'est le poète plus que le rhéteur qu'il était possible d'étudier, mais peut-être peut-on conclure de l'un à l'autre. Ce but d'édification est, sans conteste, celui de Juvencus, de Dracontius en imitant Virgile : on peut l'attribuer à Marius Victor. M. B. est d'accord avec Ebert et Bæhr, avec Launoi et les auteurs de l'histoire littéraire : comme eux, il distingue Cl. Marius Victor de Victorinus Afer ; il voudrait démontrer, il ne peut cependant affirmer l'exactitude de cette opinion, il n'a pas vu le manuscrit. Peut-être M. B. a-t-il été trop loin et les traces de semipélagianisme ne sont-elles pas aussi flagrantes qu'il le croit dans les œuvres de Cl. Marius Victor. M. B. répond qu'il a seulement voulu indiquer une tendance à atténuer et à adoucir les effets du péché originel. M. Lallier indique d'autres passages qu'il aurait fallu citer : le meurtre d'Abel par Caïn, la destruction de Sodôme. Teuffel trouve fort contestable le semi-pélagianisme du poète et c'est ce qui le fait douter qu'il soit réellement de Marseille. D'après M. Lallier, M. B. a analysé de trop près les poèmes de Cl. Marius Victor ; on arrive difficilement à se rendre compte du caractère de sa poésie ; il aurait fallu supprimer des détails, faire avec Avitus et les autres poètes chrétiens du temps des rapprochements précis. Juvencus s'en tient à la lettre des livres saints, Proba Faltonia fait un centon de Virgile ; Marius Victor essaye de concilier les deux méthodes : il va moins loin dans cette voie qu'Avitus : c'est cette position particulière qu'il occupe qu'il aurait fallu marquer. M. Lallier trouve M. B. souvent sévère pour Avitus : pour M. B., la poésie d'Avitus n'est guère qu'un *ludus*, tandis que Victor est un poète. Ses développements poétiques sont encore timides, il tremble pour son orthodoxie et s'applaudit d'être orthodoxe. Dans le dernier chapitre, il fallait distinguer des lieux communs qu'on retrouve chez tous les satiriques, les traits qui s'adressaient spécialement à la société de son temps. Toute la thèse manque de netteté et cela tient souvent au latin.

M. Benoist demande à M. B. ce qui l'a conduit à traiter ce sujet. M. B. lisait l'histoire littéraire d'Ampère : il a vu citée la satire de Marius Victor sur les mœurs

de son temps; c'est la seule, dit Ampère. Il l'a lue, puis les commentaires sur la Genèse : il s'est aperçu que Marius Victor était poète ; il a cru qu'il serait intéressant de montrer en quoi il était remarquable, en quoi il se distinguait des poètes chrétiens contemporains. M. Benoist fait remarquer que Commodien s'occupe aussi des mœurs de son temps. Pour M. Benoist, le tort de M. B. est d'avoir voulu faire de Marius Victor, le type d'une époque, ce qu'il n'est pas : c'est une personnalité. Il ne faut pas le comparer à Salvien. Pourquoi M. B. cite-t-il l'édit de Julien? La situation des chrétiens a fort changé depuis lors. Le fait que les empereurs sont devenus chrétiens est capital. Jovien a cassé les édits de Julien. Théodore le Grand a persécuté les païens. M. B. a beaucoup trop enflé sa thèse. Il n'a pas su tirer parti de son sujet, qui était, avant tout, une étude littéraire. Marius Victor n'est pas très inférieur à Stace ; il est supérieur à Valérius Flaccus ; il aurait fallu le rapprocher des autres imitateurs de Virgile. Il fallait montrer qu'il avait eu une certaine originalité, tout en étant imitateur : il a plus de fermeté dans la langue que ses contemporains, Sidoine Apollinaire, par exemple. Il y a de la finesse, de l'intérêt dans l'épître à Salmon, le morceau épique de la Genèse est beau. La prosodie est défectueuse, il aurait fallu l'indiquer. Le défaut de la thèse, c'est l'incertitude perpétuelle. A tout prendre, mieux aurait valu une nouvelle édition de Cl. Marius Victor que ce qu'a donné M. Bourgoin. Il fallait établir le texte (lorsque M. B. a fait sa thèse, le manuscrit n'était pas à Vienne, il y est maintenant, entre les mains d'un professeur qui prépare une nouvelle édition), puis l'apprécier littérairement : « c'était là le vrai sujet, M. B. a passé à côté, il a gonflé sa thèse pour en dissimuler l'inanité ». Pour la vie de Marius Victor, il fallait s'en tenir à Teuffel. M. Benoist trouve M. B. fort dur pour le semi-pélagianisme ; c'est du reste, à la légère, qu'il en accuse Marius Victor ; il n'est pas théologien pour trancher si décidément la question. Le latin est mauvais. Jamais *classis* n'a eu le sens que lui donne M. B., lorsqu'il l'applique à la classe des gens lettrés.

Ce qui intéresse M. Crouslé dans la thèse, c'est la question du semi-pélagianisme. Les raisons que donne M. B. lui semblent peu concluantes ; les quatre vers qu'il cite (p. 34) prouvent le contraire de ce qu'il soutient; Dieu nous donne sa grâce sans y être du tout contraint par nos œuvres, et, faisant tout en nous-même, il ne nous réserve que l'apparence du mérite. M. B. répond qu'il a seulement voulu dire que Marius Victor était au courant du semi-pélagianisme et qu'il en parlait avec une certaine modération.

II

Le titre de la thèse de M. B. en indique le sujet et le plan. C'est plus encore de la société où a vécu Conrart que de Conrart lui-même qu'il s'est occupé : il fait cependant cas de l'auteur qu'il étudie et semble vouloir le venger du vers de Boileau. Ce qu'il a mis surtout en relief, c'est le mérite de Conrart comme grammairien, comme conseiller littéraire, son rôle comme secrétaire de l'Académie, la part qu'il a eue dans sa fondation [1].

M. Himly a fait porter toute la discussion sur le dernier chapitre : Conrart protestant. L'importance que donne M. B. à Conrart lui paraît ici fort exagérée : il semble impossible d'en faire une des têtes du parti protestant en France au XVIIe siècle. Il n'avait rien d'un chef de parti. Très prudent, très modéré, il s'est toujours tenu en dehors des querelles. D'après M. B., toute la polémique protestante est entre les mains de professeurs de théologie et de ministres, de docteurs étrangers qui, tous, soit par correspondance, soit par conversation, sont en rapports fréquents avec Con-

---

1. La thèse est suivie d'un appendice de 25 pages où M. B. donne quelques poésies de Conrart, pour la plupart inédites.

rart; il est leur correcteur et leur inspirateur. M. Himly trouve qu'il ne faisait guère que corriger le style des sermons et des traités de théologie. Puis il a été le secrétaire perpétuel des protestants comme de l'Académie : là, comme en littérature, il a été l'entremetteur universel. Il ne faut pas prendre au pied de la lettre les éloges donnés à Conrart. S'il est estimé, c'est comme honnête homme et lettré : au fond, c'est un gastronome et un bon bourgeois. Il ne faut pas citer Bayle comme autorité protestante. M. B. trouve que le parti protestant d'alors est modéré et que Conrart personnifie cette modération : si l'on se souvient des polémiques du temps, on verra que, pour M. B., être modéré, c'est simplement ne pas mettre l'épée à la main.

La thèse semble avoir été faite pour réfuter un vers de Boileau : c'est l'objection de M. Crouslé. Après avoir lu la thèse, on n'est pas sûr que Boileau ait eu tort. Après tout, que dit Boileau? Qu'il n'a rien publié. Et, quant à la malice, faut-il tant s'en préoccuper? Conrart est-il donc grand homme de lettres? M. B. trouve que Conrart restait accablé sous le vers de Boileau : il a voulu le relever. Il n'y avait sur lui qu'un livre, qui n'est guère qu'une notice reproduisant celle d'Ancillon et servant d'introduction aux *Lettres à Rivet*. Le sujet était neuf. Il y a deux chapitres tout à fait inédits : Conrart grammairien et Conrart protestant. Son rôle dans l'histoire littéraire est important, si son rôle littéraire ne l'est pas. Sa maison est le rendez-vous des écrivains du temps. Comme grammairien, il a fait beaucoup; il a travaillé avec Vaugelas et Chapelain : sa modestie lui a fait tort. C'est un poète; comme les poètes du temps, il tourne joliment les vers. Il vaut, en somme, ses contemporains. M. Crouslé trouve qu'il ne vaut que cela et que Boileau a raison : c'est un homme de société qui a un certain goût; il n'avait pas de raisons de publier ses œuvres : ce sont des bagatelles ou des lettres secrètes. Il est, avant tout, le secrétaire de tout le monde. Mais il avait une grande réputation : c'est ce qui explique le vers de Boileau. Il y a bien des critiques de détail à faire à M. B. Il n'a pas assez insisté sur Conrart académicien. Pourquoi fait-il de Descartes un bourgeois (p. 15)? La querelle entre le latin et le français est du XVIe siècle; c'est cause gagnée au XVIIe. M. B. s'amuse là avec les traînards. Conrart ignorait le latin; c'était là, d'après M. B., un avantage pour lui. Il en constatait mieux l'usage. L'usage qu'il constatait, ce n'était guère que la pratique de Paris, de la bourgeoisie parisienne; et cela l'aidait-il beaucoup d'ignorer les langues anciennes, le vieux français : il ne remontait pas au-delà du XVIe siècle. Les qualités que Conrart et ses pareils ont données à la langue sont, du reste, des qualités secondaires : pureté, correction, clarté, une certaine élégance. Ils n'avaient que peu d'influence et leur méthode était bien peu précise. M. B., pour un admirateur de Conrart, a souvent des hardiesses de langue; son style est inégal. Il emploie des mots, des expressions qui ne s'écrivent guère : être de lettres, préfacier, etc. La thèse aurait pu être plus courte : on ne sait pas où on va, et l'on croit ne pas avancer. M. B. montre Conrart sous bien des aspects successifs, mais son caractère est toujours le même : il a été utile, discret, sage et effacé.

M. Petit de Julleville prévient M. B. que ses critiques seront des critiques minutieuses : c'est que la thèse est une thèse de détails. Le titre n'est pas tout à fait satisfaisant. Il faudrait que Conrart fût le type du bourgeois lettré. Est-ce un bourgeois? C'est fort douteux. On le dit noble. A vingt-quatre ans, il achète une charge qui lui confère la noblesse. Il vit noblement et n'a pas les préjugés bourgeois. M. B. met, du reste, tout le monde dans la bourgeoisie : Amyot, Calvin, Rabelais, Descartes. C'est être bien ambitieux que de dire Conrart et son temps; a-t-il donc joué un si grand rôle? Il valait mieux dire Valentin Conrart et ses amis, mieux encore « et son salon ». Son importance, c'est d'être le plus riche et le mieux logé. Le style

de la thèse est négligé; il a à la fois du laisser-aller et de la préciosité. M. B. a adopté un procédé fort à la mode; il a trouvé neuf faces dans Conrart : on réduit ainsi tout en poussière. On aurait pu suivre sa vie période par période; chacune aurait fourni un chapitre où les événements secondaires seraient venus se grouper autour d'un grand fait qui les aurait dominés. On aurait eu ainsi : Premières années de Conrart; Conrart et l'Académie française jusqu'à 1635; Conrart secrétaire perpétuel; en fait, son secrétariat ne va que jusqu'à 1645. Le vice du chapitre IV est d'avoir rapproché Conrart, secrétaire perpétuel de l'Académie française, et Conrart, secrétaire du roi. Puis viendraient ensuite : Conrart à l'hôtel de Rambouillet jusqu'en 1648; La Fronde jusqu'en 1653; Conrart chez M[lle] de Scudéry; Ses dernières années, sa mort. Les chapitres auraient correspondu, à peu de choses près, à ceux de M. B., mais il y aurait eu plus d'ordre, plus d'unité. Il aurait fallu étudier plus sérieusement les papiers de Conrart; le Recueil n'est pas si parfaitement connu que le croit M. Bourgoin. M. B. glisse bien vite sur les préfaces de Conrart; il eût été bon d'en parler plus longuement. L'épigramme de Racan (p. 123), soumise au jugement de Conrart, a un singulier ton; il aurait fallu l'indiquer, puisque les vers ne pouvaient être cités; mais M. B. voulait un Conrart vénérable. Le récit de la visite de la reine Christine à l'Académie est, dit M. B., le seul passage qui nous reste des registres des séances, vraisemblablement écrits sur ce ton par Conrart. Rien n'est moins vraisemblable; ce n'est guère le ton d'un procès-verbal officiel. A partir de 1649, Conrart malade n'a pas rédigé régulièrement les comptes-rendus des séances; Pellisson le dit; les registres soi-disant perdus n'ont peut-être jamais existé. Conrart n'est, pour M. de Julleville, que « l'honnête homme » de son temps. M. B. accorde qu'il n'eut de valeur que comme critique. Et qu'est-il comme critique? Il n'a admiré aucun des grands hommes de son temps.

M. Gazier trouve que la thèse a été très sérieusement et trop sérieusement faite. La notice de 200 pages de M. Kerviler a rendu difficile le travail de M. Bourgoin. Il a passé bien vite sur le Recueil de l'Arsenal; il aurait fallu dire ce qu'il contient, au lieu de nous y renvoyer. Quelles sont les preuves que Conrart est né en 1603? M. B. ne cite comme autorité que Jal qui n'a pas vu l'acte de baptême. Il aurait fallu montrer comment Conrart est devenu le précieux ridicule de 1648. La thèse contient beaucoup de renseignements, mais il est difficile de les y trouver.

M. Beljame aurait désiré que M. B. marquât quelle a été l'influence de Conrart, homme d'ordre et régulier, sur la manière de vivre des écrivains de son temps et aussi sur la considération qu'on leur portait.

M. Lenient juge que Boileau a rendu grand service à Conrart en écrivant son nom. Dans la thèse de M. Bourgoin, ce qui l'a intéressé, c'est la peinture de l'intérieur bourgeois de l'écrivain, les détails intimes qu'il donne sur sa vie.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le *Draco Normannicus* et les autres ouvrages d'Etienne de Rouen paraîtront prochainement, par les soins de M. H. Omont, sous les auspices de la *Société de l'histoire de Normandie.*

— M. Pierre de Nolhac, membre de l'Ecole française de Rome, vient de dresser

le *Catalogue des livres annotés par Muret* ou simplement apostillés par lui, qui nous ont été conservés parmi les collections du Collège Romain. Ce catalogue a été divisé par M. de Nolhac en trois parties : 1° auteurs grecs; 2° auteurs latins, 3° livres modernes, de droit, d'érudition, etc. Il a paru dans les « Mélanges d'archéologie et d'histoire » de l'Ecole française de Rome, sous le titre : *La bibliothèque d'un humaniste au* XVI^e *siècle*. De nombreuses annotations couvrent la plupart des marges des livres de Muret, et il y aurait profit à consulter ces gloses. Le travail de M. de Nolhac a pour but d'en donner l'indication précise, et de relever en même temps quelques notes curieuses (nom du donateur, lieu de l'emplette, prix, etc.).

— M. Louis Courajod a récemment publié plusieurs brochures et plaquettes intéressantes : 1° *Quelques monuments de la sculpture funéraire des* XV^e *et* XVI^e *siècles* (avec dessins de Ludovic Letrône, pp. 28). D'après M. Courajod, une tête d'homme sculptée en terre cuite, trouvée récemment dans les magasins et chantiers de l'église de Saint-Denis, serait le moulage du visage de Henri II ; les yeux sont fermés, et les traits encore contractés par les dernières convulsions de l'agonie. Le reste de la brochure renferme quelques détails sur l'usage italien du XV^e siècle de mouler les traits des morts et de reproduire leur image en plâtre, cire ou terre cuite, et sur une tête de cire du musée Vicar, à Lille. — 2° Dans la brochure intitulée : *Deux fragments des constructions de Pie II à Saint-Pierre de Rome* (Champion, 8 p.), M. Courajod décrit deux bas-reliefs italiens du XV^e siècle, le premier, dû à Mino da Fiesole, tous deux provenant de Saint-Pierre de Rome, puis fixés sur les murs de la villa Borghese d'où ils sont venus au Louvre. — 3° *Un fragment du tombeau de l'amiral Chabot à l'école des Beaux-Arts* (Champion, 20 p.) essaie de reconstituer au complet le monument de l'amiral Chabot qui décorait la Chapelle d'Orléans dans l'église des Célestins de Paris. Toute la partie décorative du mausolée a disparu, et le Louvre nous montre seulement la statue couchée de Chabot, une petite figure de la Fortune et deux génies funèbres. Le lion, placé aux pieds de la statue, a d'abord décoré le monument de Claude-Catherine de Clermont-Tonnerre, duchesse de Retz ; il est, depuis, resté « abandonné et condamné à pourrir à la pluie de l'Ecole des Beaux-Arts, peu intrigant, dépouillé du prestige de la tradition, regardé comme un prolétaire, sans appui, sans répondants, sans cautions ». — 4° Une quatrième brochure de M. Courajod sur *le portrait de sainte Catherine de Sienne, de la collection Timbal, au musée du Louvre* (1883, 16 p.), prouve que ce stuc peint est une reproduction d'une œuvre du XV^e siècle, d'un marbre original aujourd'hui à Sienne, dans la famille Palmieri, et qui n'a d'ailleurs aucune valeur iconographique; c'est une œuvre intéressante sortie de l'atelier de Mino da Fiesole. — 5° Dans une autre plaquette, M. Courajod suit pas à pas, à l'aide de documents précis et irréfutables, la trace de *la statue de Robert Malatesta*, depuis le jour où elle fut élevée dans la basilique de Saint-Pierre de Rome jusqu'au moment où elle arriva au Musée du Louvre; il en donne, comme il dit, un itinéraire certain, et une « feuille de route », une « lettre de voiture » qui ne présentent aucune lacune : de 1484 à 1883, il n'y a pas de solution dans la chaîne des textes cités par M. Courajod et qui nous montrent les vicissitudes successives, la transmission et les déplacements de cette figure équestre. Quant à l'auteur de la statue, ce n'est certainement pas Paolo Romano, mort en 1473, neuf ans après le décès de Malatesta. — 7° Il nous reste à mentionner un dernier article de M. Courajod sur *une édition avec variantes des bas-reliefs de bronze de l'armoire de Saint-Pierre-aux-Liens*, au musée du Louvre et au Kensington Museum. Ces deux bas-reliefs de bronze, de la Renaissance italienne, dont M. Courajod donne la description, sont évidemment de « secondes éditions avec variantes » de bas-reliefs des portes de l'armoire aux chaînes de l'Eglise de Saint-Pierre-aux-

Liens; ils ne peuvent être attribués à Ghiberti, mort en 1455 (et le modèle original date de 1477), ni à Antonio del Pollajuolo; ils appartiennent, selon M. Courajod, à l'école romaine « aux formes presque molles, aux figures trapues, aux plis conventionnels, pondérés et inspirés de l'antique ».

— M. le lieutenant-colonel Iung a fait paraître le 6 mai, chez Charpentier, le troisième et dernier volume de *Lucien Bonaparte et ses mémoires;* le volume comprend les années 1804-1840.

— Le samedi 26 mai M. le commandant Niox a fait à la Société historique (cercle Saint-Simon) une conférence sur *les Frontières du sud de l'Algérie et les Confréries religieuses mulsumanes*, et M. Ch. Rabany, le 9 juin, sur *les Schweighæuser d'après leur correspondance inédite.* — La Société a publié son quatrième *Bulletin* qui renferme : 1° quelques extraits de la conférence faite le 13 janvier par M. M. Bréal sur *la jeunesse de M. Hase* (publiée *in-extenso* dans la « Revue des Deux-Mondes » du 15 mars); 2° les passages les plus importants de la conférence faite le 27 janvier par M. E. Renan (publiée le 3 février 1883 par la « Revue politique et littéraire » et parue en brochure chez C. Lévy); 3° la conférence faite le 3 février par M. A. Callery sur *la jeunesse de Nicolas Goulas ;* 4° une analyse sommaire d'un des chapitres les plus importants du quatrième volume de l'ouvrage de M. Taine sur « les Origines de la France contemporaine » (ce chapitre intitulé *le Programme jacobin* a été publié dans la « Revue des Deux-Mondes » du 1er mars; 5° une note importante (sous la rubrique *Réponses)* sur la *Vita Karoli* d'Eginhard, ses éditions et les ouvrages qu'on peut consulter sur Charlemagne, ainsi que sur l'édition de Du Cange, de Henschel et la refonte qui pourrait en être faite.

— Dans un article du *Courrier de l'art* (n° 23, 7 juin 1883), MM. J. Guiffrey et Em. Campardon prouvent que le mot *cérographie* auquel Jal a consacré un long article et qui signifierait « la peinture à l'encaustique ou la sculpture en cire coloriée », ne se trouve nulle part. Jal a mal lu le mot; le texte, publié exactement par M. Alb. Barre dans son travail sur les graveurs généraux des monnaies, porte non pas *cirgrafie*, mais *géografie.* D'ailleurs, MM. Guiffrey et Campardon ont découvert un autre texte où la lecture des caractères ne donne plus lieu à aucune incertitude. Seulement, le *g* de cette époque — offrant certaines analogies avec le *c*, et l'*o* n'étant pas fermé, la méprise de Jal s'explique assez naturellement. Ce qu'on ne s'explique pas, c'est que Jal se soit acharné à commenter ce mot, sans supposer une erreur ou essayer une autre lecture. Il faut rayer du glossaire des termes techniques de notre ancienne langue le mot *cergrafie* ou *cérographie ;* ni l'un ni l'autre ne sont français et ne se trouvent dans aucun texte.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 juin 1883.

L'Académie se forme en comité secret.

A la reprise de la séance publique, l'Académie reprend le vote commencé à la dernière séance, pour l'attribution du premier prix Gobert. M. Godefroy obtient 19 voix, M. Viollet 17. Le prix est donc décerné à M. Godefroy, pour son *Dictionnaire de la langue française*, tomes I et II.

L'Académie se forme une seconde fois en comité secret.

La séance étant redevenue publique, il est procédé au vote pour l'attribution du second prix Gobert. Ce prix est décerné, à l'unanimité des voix (30 votants), à M. A. Giry, pour son ouvrage intitulé *les Etablissements de Rouen.*

Le prix Stanislas Julien est décerné à M. Maurice Jametel, pour un travail sur *l'Encre de Chine d'après les documents chinois*.

M. P.-Ch. Robert donne quelques nouveaux détails sur les fouilles de la rue Monge. On a mis au jour l'entrée de l'amphithéâtre du côté de la rue de Navarre et plusieurs des niches qui bordaient cette entrée. M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts a visité les fouilles, en compagnie des délégués de l'Académie et du conseil municipal.

M. Desjardins communique quelques observations de M. Héron de Villefosse sur l'inscription de Zama (ci-dessus, p. 269). M. de Villefosse a eu à sa disposition une héliogravure de l'estampage, dont l'examen lui a permis de rectifier la lecture de plusieurs passages. La correction la plus importante porte sur le passage qu'on avait lu : FLAM·PP·DIVI·SEVERI·AVG. Au lieu de ces mots, M. de Villefosse lit FLAM·PP·DIVI·HADRIANI. Cette correction recule de quarante ou cinquante ans la date de l'inscription.

L'Académie se forme en comité secret pour la troisième fois.

Après la troisième reprise de la séance publique, M. Gaston Paris, au nom de la commission du prix de la Grange, annonce que ce prix, qui s'élève, pour cette année, à 2,000 francs, est décerné à la Société des Anciens Textes français, pour l'ensemble de ses publications des années 1881 et 1882.

Sur la proposition de M. Deloche, M. Duruy est adjoint à la commission chargée de suivre les fouilles de la rue Monge.

Ouvrages présentés : — par M. Oppert : une partie des publications de la Société de littérature finnoise, siégeant à Helsingfors ; — par M. Egger : 1° *Lettres* de Joachim du Bellay, *publiées d'après les originaux*, par M. P. de Nolhac ; 2° Houssaye (Henry), *le Nombre des citoyens d'Athènes au* v*e* *siècle avant l'ère chrétienne* (extrait de l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*) ; — par M. Alexandre Bertrand : La Croix (le P. de), *Mémoire archéologique sur la découverte d'Herbord, dite de Sanxay* ; — par M. Régnier : Darmesteter (James), *Etudes iraniennes*, t. II, 2e partie ; — par M. Lenormant : Courajod, diverses brochures relatives à l'histoire des arts à l'époque de la Renaissance.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 6 juin.

M. Frossard est nommé correspondant à Bagnères-de-Bigorre.

M. de Villefosse communique le texte rectifié de l'inscription de *Zama* (Tunisie). Les corrections portent sur les noms, la filiation et l'état civil du dédicant, elles permettent de faire remonter le texte au moins cinquante ans plus haut que l'année 911, date de la mort de Sevère. La mention du flamine d'Hadrien rappelle, en outre, que cet empereur avait élevé *Zama Regia* au rang de colonie comme l'atteste une inscription de Rome.

M. de Villefosse communique ensuite une inscription trouvée à Ghardimâou (Tunisie) et relative à un *sacerdos provinciæ Africæ* qui était le supérieur élu de tous les prêtres de la province ; il entre dans quelques détails sur les charges et la durée de cette fonction.

M. Alex. Bertrand rend compte de la nouvelle visite faite aux arènes de la rue Monge. L'impression a été plus favorable encore que la première fois, il a été décidé que M. le Président du Conseil des ministres serait invité à venir lui-même se rendre compte de l'importance historique des arènes. La majorité des membres du Conseil municipal a compris l'intérêt national qui militait en faveur de la conservation d'un monument du second siècle de notre ère.

M. Saglio présente l'estampage d'une stèle funéraire grecque provenant de Cyzique et conservée au musée Borely à Marseille. Sur l'un des bas-reliefs on voit un homme ; près de lui est assise une joueuse de flûte. Dans cette représentation qui fait suite à un bas-relief où l'on voit un homme accoudé sur un lit, que l'on rencontre si souvent dans les monuments funéraires, on doit peut-être reconnaître le défunt jouissant des félicités d'une autre vie. Le style des figures et l'inscription gravée sur la stèle ne permettent pas d'en faire remonter l'exécution plus haut que le troisième siècle avant J.-C.

E. Müntz.

Erratum : n° 24, p. 477, ligne 21, lire *en Irlande* et non « en Galles » ;
N° 22 (thèses de M. Derepas), lire p. 432, ligne 40, *dénuée* et non « donnée » et p. 434, ligne 10, *Gratry* et non « Graty » ; p. 434, ligne 24, effacer *plus* ; p. 434, ligne 33, lire *comme* et non « de » et *réfutation* au lieu de « réfution ».

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 1 Dix-septième année 1 Janvier 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

☞ *MM. les Bibliothécaires des Facultés et des Lycées sont priés d'adresser à l'Éditeur un avis constatant qu'ils ont bien reçu les numéros de la* Revue critique, *pour l'année 1882*.

The Academy, n° 553, 9 décembre 1882 : CREIGHTON, A history of the papacy during the period of the Reformation, 1374-1464. 2 vols (Acton). — Mrs. KEMBLE, Notes upon some of Shakspeare's plays. (Dowden : « all is thoughtful, delicate and suggestive »). — A little pilgrim in the Unseen. — SEEBOHM, Siberia in Asia. — The « Ajax » at Cambridge (Peray Gardner). — Vernacular literature in India. — The ruins at Hissarlik (Goodwin). — « The Mermaid » (Furnivall). — Christopher Wren. (Wood.) — The Labels in the South Kensington Museum. (Middleton). — RIBOT, Deceases of memory, an essay in the positive psychology. (Burns-Gibson). — Petronii Satirae et Liber Priapeorum, p. p. BUECHELER, adj. sunt Varronis et Senecae Satirae Similesque reliquiae. (Ellis.)

The Athenaeum, 9 décembre 1882 : Sir Archibald ALISON, Some account of my life a. writings, an autobiography. — CREIGHTON, a history of the papacy, 1374-1464. (Soigné, clair, instructif.) — NEMIROVITCH-DANTCHENKO, Skobeleff. — H. ZIMMERN, The epics of kings, stories retold from Firdusi, with prefat. poem by GOSSE. — Notes from Oxford. — English authors a. american publishers. — Miss Rhoda Garrett. — An unpublished letter of Carlyle.— Anthony Trollope.— Notes from Paris (Claretie). — SEEBOHM, Siberia in Asia. — Babylonian antiquities. (Rawlinson.)

Literarisches Centralblatt, n° 49, 2 décembre 1882 : REUSS, Geschichte der heiligen Schriften alten Testaments. (Trouvera beaucoup d'amis et beaucoup de contradicteurs ; grande érudition ; l'auteur domine son sujet ; il a le regard sûr, souvent divinatoire ; mais le temps d'une pareille entreprise est-il venu ?) — BASTIAN, das Gehirn als Organ des Geistes. — BIESE, Wissenschaftliche Propädeutik. — JODL, Geschichte der Ethik in der neueren Philosophie I. Bis zum Ende des XVIII. Jahrhunderts. (Très réussi dans son ensemble.) — HARTWIG, Quellen u. Forschungen zur ältesten Geschichte der Stadt Florenz, 2 Th. (Important.) — POSCHINGER, Preussen im Bundestag 1851-1859, Documente der preuss. Bundes Gesandtschaft, III. (Ce 3ᵉ vol. termine la publication ; il est consacré à l'affaire de Neufchâtel, aux négociations avec le Danemark, au projet de Beust, sur la réforme de la confédération, à la question de la garnison de Rastadt, etc.) — M. PHILIPPSON, Geschichte des preussischen Staatswesens vom Tode Friedrichs des Grossen bis zu den Freileitskriegén. II. (Plus faible par l'étendue, par le sujet que le premier volume ; la matière n'est pas épuisée ; mais beaucoup de matériaux intéressants tirés des archives de Berlin ; sept chapitres.) — KLEINPAUL, Rom in Wort und Bild, eine Schilderung der ewigen Stadt u. der Campagna, Mit 368 Illustrat. Lief, 3-26. — Summa Gerhardi, ein Formelbuch aus der Zeit des Königs Johann von Böhmen. 1336-45, hrsg. v. TADRA. — SPENGEL, Reformvorschläge zur Metrik der lyrischen Versarten bei Plautus u. den übrigen latein. Scenikern. (« Ce travail passe, comme un tourbillon, sur un vaste domaine, nivelant et ravageant, balayant de nouveau la poussière et les mauvaises herbes que la critique pensait avoir heureusement détruites ; beaucoup de vues justes, d'observations remarquables, d'idées utiles ; il faudra s'expliquer avec ce réformateur et révolutionnaire incommode.») — HALM, Ueber die Aechtheit der den Justus Lipsius zugeschriebenen Rede. — JAUKER, ueber die chronolog. Behandlung des Stoffes in den epischen Gedichten Wolfram's, in Erec. u. Iwein u. in Tristan. (Conclusions non plausibles.) — Von BAHDER, Die deutsche Philologie im Grundriss. (Très soigné, très recommandable nombre d'indications bibliographlques.) — DÜNTZER, Gœthe's Leben 2ᵉ Auflage. (2ᵉ édition remaniée.) — Litaui-

sche Volkslieder u. Märchen p. p. LESKIEN u. BRUGMAN. (143 chants et 2 contes du pays de Wilkischken dans la Lithuanie prussienne, rassemblés par Leskien ; 47 contes du pays de Godlewa dans la Lithuanie polonaise recueillis par Brugman.) — Deutsche Volksmärchen aus dem Sachsenlande in Siebenbürgen, ge. v. HALTRICH, — Die Sammlung Sabowroff, Kunstdenkmale aus Griechenland hrsg. v. FURTWÄNGLER. — FORBIGER u. WINCKLER, Hellas u. Rom, II, 3. Griechenland im Zeitalter des Perikles. — E. CURTIUS, Alterthum u. Gegenwart. II, (Essais spirituels et fins, de forme achevée.) — Bosc, Dictionnaire de l'art, de la curiosité et du bibelot. (Rendra service aux amateurs.) — RISSMANN, Geschichte des Arbeitsunterrichtes in Deutschland.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 49, 9 décembre 1882 : ORELLI, Die alttestamentl. Weissagung v. d. Vollend. d. Gottesreiches. — KIHN, Der Ursprung des Briefes an Diognet. — SCHEMBERA, Die Königinhofer Handschrift als eine Fälschung nachgewiesen (Nehring : oriente, mais ne donne pas néanmoins une vue d'ensemble.) — COUAT, La poésie alexandrine. (Kaibel : des défauts et des lacunes, mais, en somme, très soigné, très recommandable et très utile.) — Aristotilis Heimlichkeit, hrsg. v. TOISCHER (Strauch : première édit. d'un poème allemand du moyen-âge qui est un remaniement des Secreta secretorum faussement attribués à Aristote). — LENZ, Der Waldbruder hrsg. v. M. v. WALDBERG. (E. Schmidt). — PETERSEN, Ueber den Gottesdienst u. den Götterglauben des Nordens ; JESSEN, Ueber einige Hauptpunkte der german. Mythologie (Roediger : inutiles). — HIERTHES, Wörterbuch des schottischen Dialekts in den Werken v. W. Scott u. Burns. (Incomplet.) — SCHEFFER-BOICHORST, Aus Dantes Verbannung. (Tobler : 6 études bien faites) — CAGNAT, Les impôts indirects chez les Romains. (Hirschfeld : « fleissig und verständig ».) — HOFMANN, P. Melander, Reichsgraf zu Holzappel. (Gindely : bonne biographie d'un des meilleurs généraux de la guerre de Trente Ans.) — BAHRFELDT, Die brandenburg. Städtemünzen in der Kipperzeit 1621-1623. — BOCK, Unter den Kannibalen auf Borneo. — Das Seitenstettener Evangielarium des XII. Jahrh., p. p. NESTLEHNER. — MADVIG, Die Verfass. u. Verwalt. d. röm. States. 2 vols. (Seeck : ce livre est une protestation — qui ne sera pas écoutée — contre la science d'aujourd'hui; Madvig est un maître, mais on voit maintenant plus loin que lui, il est vrai, en s'appuyant sur lui.) — HARTWIG (Th.), Aus dem Leben d. Prinzen Christian v. Waldeck. (Impartial ; des renseignements sur le bombardement de Thionville ; le prince était général autrichien en 1792.)

Theologische Literaturzeitung, n° 24, 2 décembre 1882 : Novum Testamentum graece, Bericht über zwölf Ausgaben des griech. Neuen Testamentes (Bertheau : rend compte de douze éditions du Nouveau Testament en grec, parmi lesquelles celles de Tischendorf, de Gebhardt, etc). — VÖLTER, Die Entstehung der Apokalypse (Harnack). — GWATKIN, Studies of arianism ; BRIGHT, Notes on the canons of the first four general concils ; DALE, The synod of Elvira and christian life in the fourth century (Harnack : trois travaux témoignant du zèle et du savoir que l'on consacre en Angleterre aux études patristiques). — DIECKHOFF, Justin, Augustin, Bernhard u. Luther (Harnack : conférences instructives). — KLEYN, Het leven van Johannes van Tella door Elias ; *et* Jacobus Baradeüs de stichter der syrische monophysietische Kerk (Nestle : deux études importantes). — J. SCHNEIDER, Die Ablässe, ihr Wesen u. ihr Gebrauch, nach dem franz. des P. Ant. MAUREL. — Wetterfelder Chronik, Aufzeichn. eines luther. Pfarrers der Wetterau, welcher den dreissigjährigen Krieg von Anfang bis Ende miterlebt hat, p. p. Graf zu SOLMS-LAUBACH u. MATTHAEI.

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE, 15, RUE SOUFFLOT, PARIS.

4e Année. — **S^T NICOLAS** — 1883.

JOURNAL ILLUSTRÉ POUR GARÇONS ET FILLES

Paraissant le Jeudi de chaque semaine.

TEXTE par : Victorien Aury, Bibliophile Jacob, Dauphin, Emile Desbeaux, Eudoxie Dupuy, Leila Hanoum, G. Lafenestre, Lemercier de Neuville, Massenet, Raoul de Najac, Mmes Protche de Viville, Mélanie Talandier, etc., etc.

ILLUSTRATIONS par : MM Beard, Chafransky, Champney, Courboin, Donzel, Ferdinandus, Gaillard, Geoffroy, Gilbert, Ginos, Hopkins, Jundt, Kauffmann, Adrien Marie, Monginot, de Monvel, Morin, Poirson, Scott, Tomaskiewicz, etc., etc.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

PARIS ET DÉPARTEMENTS :		ÉTATS DE L'UNION POSTALE	
Un an..............................	18 fr.	Un an..............................	20 fr.
Six mois..............................	10 fr.	Six mois..............................	12 fr.

Les abonnements partent du 1er DÉCEMBRE *et du 1er* JUIN

Les années 1880, 1881 et 1882 forment trois beaux volumes petits in-4°. Chaque volume :

Broché, 18 fr. — Belle reliure, fers spéciaux, 22 fr. — Avec tranches dorées, 23 fr.

50e ANNÉE — **MUSÉE DES FAMILLES** — 1883

LECTURES DU SOIR

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Texte par : Henri Berthoud, Ernest Chesneau, Oscar Commettant, Léopold Dauphin, Charles Deslys, Menevay, Henri Gréville, le bibliophile Jacob, Nelly Lieutier, Marc Monnier, Alexis Muenier, Eugène Muller, R de Navery, Adriana Piazzi, Edouard Pouvillon, Surmay, André Theuriet, Ed. Thierry, Victor Tissot, Léon Valade, etc.

Illustrations par : Andrew, Bayard, Bellengé, E. de Bérard, de Bocourd, L. Breton, Clerget, Detaille, Morel Fatio, Français, Gilbert, Giacomelli, Grévin, Johannot, Jundt, Kauffmann, Leloir, de Liphart, Lix, Mesnel, de Monvel, Alph. de Neuville, Parent, Paupier, Philippoteaux, Riou, Scott, Stop, Sauvageot, Vierge.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

Paris, 14 fr. — Départements, 16 fr. — Union postale, 18 fr.

Les abonnements partent toujours du 1er janvier. Ils ne sont reçus que pour l'année entière.

Collection du *Musée des Familles* comprenant 49 volumes.

Les 45 premiers volumes se vendent chacun, broché.............................. 4 fr.

Les tomes 46, 47, 48 et 49, brochés, chacun.............................. 7 fr.

LES MODES VRAIES

38e ANNÉE — TRAVAIL EN FAMILLE — 1883

Paraissant le 15 de chaque mois.

SOUS LA DIRECTION DE MADAME S. D'EZE

Et donnant dans chaque numéro, avec un texte de huit pages orné de gravures, une planche de Modes gravée d'après les dessins de Jules David et coloriée, un patron de coupe, une planche de broderie ou de tapisserie en chromolithographie.

Les abonnements ne sont reçus que pour l'année entière. Ils partent du 15 janvier et sont ainsi fixés :

Pour les *Modes* seules :

Paris, 7 fr. — Départements, 8 fr. 50. — Union postale, 9 fr.

Modes et *Musée des Familles* réunis :

Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Union postale, 22 fr. 50.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 2 Dix-septième année 8 Janvier 1883

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

☞ *MM. les Bibliothécaires des Facultés et des Lycées sont priés d'adresser à l'Éditeur un avis constatant qu'ils ont bien reçu les numéros de la* Revue critique, *pour l'année 1882.*

The Academy, n° 554, 16 décembre 1882 : MORISON, Macaulay. (Gardiner : a une très haute opinion de Macaulay comme orateur et politique, sévère pour l'historien). — Select letters of Percy Bysshe Shelley, ed. by GARNETT. — Max DUNCKER's History of Antiquity, translated by ABBOTT. Vol. VI, (Sayce : rempli de détails et écrit dans un style intéressant ; est au courant des découvertes récentes des orientalistes ; parle de Cambyse d'après les documents egyptiens ; est justement favorable à Ctésias.) — MOLLOY, Court life below stairs. 2 vols. (Beaucoup d'anecdotes tirées des mémoires du temps de Georges I et de Georges II, représente la cour sous ses côtés grossiers, des erreurs). — VIZETELLY, Paris in peril. (Markheim : Paris pendant le siège de 1870, recueil d'art. de mince valeur.) — VINSON, Les Basques et le pays basque (Webster : charmant petit volume, remplacera le livre de Fr. Michel qui date de 1857). — LARRAMENDI, Corografia de Guipuzcoa. (Webster : ouvrage d'un jésuite, resté en manuscrit depuis plus d'un siècle et publié par le P. Fita, intéressant.) — A. Trollope. — Cecil James Monro. — Louis Blanc. — Jules Tardif (D'après la *Revue critique*). — Chaucer a. Wycliffe's Bible. (Ramsay.) — The « Typike Diatheke » of Neophytus (Cobham). — MONRO (D. B.), Homeric grammar. (Mahaffy : plein d'intérêt et de « suggestion »). — LEADER SCOTT, The Renaissance of art in Italy (Mary M. Heaton : très clair et complet). — Some points in « Liber Studiorum » (Wedmore). — Assyrian sculptures in the Vatican (Conolly : 16 pièces envoyées en 1855 à Pie IX par un des auxiliaires de Layard).

The Athenaeum, n° 2877, 16 décembre 1882 : The works of Pope, IV, Poetry, p. p. COURTHOPE. (Renferme la « Dunciade » et les « pièces mêlées », loue trop la Dunciade, très bonne introduction, notes abondantes.) — DE BACOURT, Souvenirs d'un diplomate, lettres intimes sur l'Amérique. (L'auteur déteste l'Amérique ; l'Américain n'est pour lui qu'un Anglais en sous-ordre.) — POOLE, Cities of Egypt ; WHATELY, Scenes from life in Cairo ; de MALORTIE, Egypt, native rulers a. foreign interference. — Louis Blanc. — The public records. — English authors a. american publishers. — Barataria. (Duffield.) — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 50, 9 décembre 1882 : TRUMPP, Das Hexämeron d. Pseudo-Epiphanius. — MONRAD, Laur. Valla u. das Concil zu Florenz. — HARTMANN (Ed. v.), Das relig. Bewusstsein d. Menschheit. — LAZARUS, Das Leben der Seele. — GARDTHAUSEN, Mastarna oder Servius Tullius. (Important.) — FRIEDBERG, Das Collegium Juridicum. (Très utile pour l'histoire des facultés de droit et des universités.) — NOORDEN (v.), Europ. Geschichte im XVIII. Jahrh. I. Der spanische Erbfolgekrieg. III. (Très détaillé.) — SIMSON, Die Bezieh. Napoleons III zu Preussen u. Deutschland. — FRIEDERICI, Bibliotheca orientalis 1881. — Çâçvata's Anekârthasamuccaya, p. p. ZACHARIAE (Public. de grande valeur). — BRUNNHOFER, Ueber den Geist der indischen Lyrik. — ANTON, Etymolog. Erklär. homer. Wörter I. (Soigné, peu de critique.) — Cicero's Rede für Sext. Roscius aus Ameria, hrsg. v. LANDGRAF. I. Text mit den Testimonia veterum u. d. Scholiasta Gronovianus. — BARTOLI, Crestomazia della poesia italiana (Choix fait avec goût, mais pas de notes). — SEMMIG, Kultur. u. Literaturgeschichte der franz. Schweiz u. Savoyens. (Destiné surtout aux familles et aux écoles, point de vue trop protestant.) — BELJAME, Le public et les hommes de lettres en Angleterre au XVIIIe siècle. (Très instructif.) — KERN, Drei Charakterbilder aus Goethe's Faust, Gretchen, Wagner. (Beaucoup

de critiques à faire.) — Knortz, Mythologie u. Civilisation der nordamerikanischen Indianer. (Essais sans critique.) — Eggers, Chr. Dan. Rauch. — C. Schmidt, Zur Geschichte der ältesten Bibliotheken u. d. ersten Buchdrucker in Strassburg. (Très soigné et fort instructif.)

— N° 51, 16 décembre 1882 : Romundt, Vernunft u. Christenthum. — Goll, Quellen u. Untersuch. zur Geschichte der böhm. Brüder. II. Peter Chelcicky u. seine Lehre. (Intéressant.) — Zitzlaff, Luther auf der Koburg. — V. Zeschwitz, Die Christenlehre im Zusammenhang. — Zimmerische Chronik, hrsg. v. Barack. (2ᵉ édit. très remaniée, public. très importante.) — Freeman, The reign of William Rufus a. the accession of Henry the first. (Très bon, méthode critique excellente, exposition claire.) — Leeb, Die Einnahme von Ulm 1702. — Aus Tegethoff's Nachlass, hrsg. v. Beer. — Nordenskiöld, Die Umsegel. Asiens u. Europas auf der Vega.—Vishnusmrti, the institutes of Wishnu, by Jolly. — Blass, Ueber die Aussprache d. griech. (Le travail le plus utile sur le sujet ; 2ᵉ édition présentant les résultats d'une façon meilleure et plus complète ; utilise des inscriptions.) — Schweisthal, Essai sur la valeur phonétique de l'alphabet latin. (Peu satisfaisant en ce qui concerne les recherches personnelles de l'auteur ; a pourtant une valeur scientifique, on ne trouverait pas ailleurs un recueil aussi complet des citations des grammairiens).— Todhunter, a study of Shelley. (Rien de nouveau, à certains égards tout à fait insuffisant.) — Palmén, L'œuvre demi-séculaire de la société de littérature finnoise. — Weise's Bauerncomödie von Tobias u. der Schwalbe, p. p. Genée. — Deutsches Wörterbuch v. Grimm, VII, 2, v. Lexer (De « Nachtigall » à « Narrenwerk »). — Göthe's Götz v. Berlichingen, hrsg. v. Baechtold, (Utile.) — Haeckel, Die Naturanschauung v. Darwin, Gœthe u. Lamarck. (A approuver.) — Mantey, De gradu et statu quaestorum in municipiis coloniisque. (Manque de clarté et de précision.) — Müntz, Les précurseurs de la Renaissance (Utilise avec une saine critique tout ce qu'on sait, et apporte du nouveau, remarques fines, chapitres remarquables sur les amateurs du xvᵉ siècle et les collections des Médicis). — Bonnaffé, Le surintendant Foucquet. (Soigné et d'un haut intérêt pour la « Culturgeschichte ».)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 50, 16 décembre 1882 : Cremer, Biblisch-theolog. Wörterbuch d. neutestamentl. Gräcität. 3ᵉ Aufl. — Harnack, Die Ueberliefer. d. griech. Apologeten d. II. Jahrhunderts. — W. Schneider, Der neuere Geisterglaube. — Schrader, Erziehungs-u. Unterrichtslehre. — Der Hexämeron des Pseudo-Epiphanius, aethiop. Text verglichen mit dem arab. Originaltext u. deutschen Uebersetz. v. Trumpp (Dillmann). — Ring, altlatein. Studien. (Thurneysen : mélange de fantaisies mythologiques et d'étymologies étonnantes, sudet qui legat !). — Otfrids Evangelienbuch hrsg. v. Erdmann. (Roediger : très louable). — Steub, Sängerkrieg in Tyrol, 1842-44. — Luchaire, Recueil de textes de l'ancien dialecte gascon. (Recueil utile). — Quellen zur Geschichte der Politik Osterreichs 1793-1797, I. Thugut, Mai-December 1793, p. p. Zeissberg. (Bailleu : 300 documents qui complètent et rectifient sur beaucoup de points notre connaissance de l'histoire militaire et politique de 1793). — Schwebel Deutsches Bürgertum von seinen Anfängen bis 1808. (Höhlbaum : n'est qu'un plagiat).— J. Egger, Die Tiroler u. Vorarlberger, I. u. II. — Bernhöft, Stat u. Recht der röm. Königszeit im Verhältniss zu verwanten Rechten. — Kantelelar, Die Volkslyrik d. Finnen, übers v. H. Paul. (W. Sch.)

Theologische Literaturzeitung, n° 25, 16 décembre 1882 : Ed. Reuss, Die Geschichte der heiligen Schriften Alten Testaments. (Guthe : bel et ins-

tructif ouvrage.) — CAZET, Du mode de filiation des racines sémitiques et de l'inversion. (Kautzsch : résultats qui n'ont pas grande valeur.) — KÖLLING, Der erste Brief Pauli an Timotheus. — SPRINGER, Die Psalterillustrationen im frühen Mittelalter. (Loos : fait époque pour l'histoire de la miniature.) — BIENEMANN, Die Anfänge unserer Reformation im Lichte des revalen Rathsarchivs. — REINKENS, Melchior von Diepenbrock. (Kattenbusch.)

Athenaeum belge, n° 24, 15 déc. 1882 : DE LAVELEYE, Eléments d'économie politique (Denis ; un des traités de morale sociale les plus parfaits). — V. WIETERSHEIM, Geschichte d. Völkerwanderung, 2e Aufl. hrsg. v. DAHN. (Vanderkindere : excellent) — RIEGEL, Beiträge zur niederländ. Kunstgeschichte (Hymans : informations sûres, mise en œuvre patiente). — L'art en Portugal. (De Ceuleneer.) — GRAF, Roma nella memoria e nelle immaginazioni del medio evo (Lacour-Gayet : vol. d'une érudition savante et un peu confuse). — BARTHOLOMAE, Arische Forschungen (De Harlez : méthode scientifique et résultats bien appuyés). — ALLEN, The reader's guide to english history. (Fredericq : manuel précieux.) — La jeunesse de Mme d'Epinay. — Public. litt. allemandes.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 50, 13 décembre 1882 : Hansische Geschichtsquellen, III. Dortmunder Statuten u. Urtheile, p. p. FRENSDORFF. — BUSCH, Die ursprüngl. Lieder von Ende der Nibelungen. (Wilmanns : art. important.) — Leo MEYER, Vergleichende Grammatik der grieche. u. latein. Sprache. I, 1. (Leo Meyer.) — Regesta diplomatica historiae danicae, II, I, 1. (Höhlbaum.) — LOSSIUS, Die Urkunden der Grafen de Lagardie in der Universitätsbibliothek zu Dorpat. (Schirren.)

— N° 51, 20 décembre 1882 : LEHMANN, Verlobung u. Hochzeit nach den nordgermanischen Rechten des früheren Mittelalters (Von Amira : très consciencieux et très sagace). — MÜNTZ, Les arts à la cour des papes. III (Schmarsow : détails importants, nombreuses rectifications, trésor de matériaux historiques).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 3 Dix-septième année 15 Janvier 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 555, 23 décembre 1882 : Proctor, The Great Pyramid. (Am. B. Edwards.) — Sam Waddington, Arthur Hugh Clough. (Morshead). — Sir Archibald Alison, Some account of my life a. writings. (W. Wallace). — W. Palmer, Notes on a visit to the russian church in the years 1840-1841. (R. Michell.) — Current theology. (Cook, The revised version of the first three gospels; Thoms, A complete concordance to the revised version of the New Testament; etc.). — Gottfried Kinkel (Oswald). — American publishers and english authors. — A calumny on Marat disproved (Morse Stephens : on a dit que Marat fut professeur à la Warrington Academy et condamné à cinq ans de prison pour avoir volé des médailles au « Musée d'Ashmole » à Oxford ; on l'a confondu avec un nommé Le Maitre). — Singer, The hungarian language (J. Patterson : beaucoup de points contestables). — The language of Homer (Réplique de M. Monro à l'art. de M. Mahaffy). — The commendatore de Rossi. (Barnabei : à propos de la médaille d'or remise au grand savant ; lire « Diehl » et non Dill).

The Athenaeum, n° 2878, 23 décembre 1882 : James Burn, the « beggar boy » an autobiography. — Farrer a. Windsor, A tour in Greece. — S. Palmer, Folk-etymology, a dictionary of works perverted in form of meaning by false derivation or mistaken analogy. (De très grand intérêt pour les philologues et les folkloristes, exemples variés et curieux.) — General Maxwell, With the Connaught rangers, in quarters, camps a. on leave. — « Dr. Grimshawe's secret » (Keningale Cook). — « The jolly beggars » (Mckim). — The Canadian archives. — English authors a. american publishers. — Mr. Henry James (Not. nécrol. sur le théologien, père du romancier). — The Beckford sale. — A new « Biographica britannica » (Leslie Stephen). — The exploration of Asia Minor. (Conférence faite par M. Ramsay.)

Literarisches Centralblatt, n° 52, 23 décembre 1882 : Wahrmund, Babylonierthum, Judenthum u. Christenthum (très important). — Lotze, Grundzüge der Religionsphilosophie. — Wiedemann, Geschichte der Reformation u. Gegenreformation im Lande unter der Enns. III. Die reform. Bewegung im Bisthume Passau (partial). — V. Höfler, Don Antonio de Acuña, genannt der Luther Spaniens (diffus, tourne au pamphlet). — Bächtold, Geschichte der Pfarrpfründer im Kanton Schaffhausen. — Werner, Johannes Duns Scotus (connait le moyen âge, a recueilli une foule de matériaux, ne sait pas mettre en relief les traits essentiels). — Hauschild, Die rationale Psychologie u. Erkenntnisslehre Tertullian's (très soigné). — F. Mayer, Beiträge z. Gesch. d. Erzbisthums Salzburg. III. Die Vita S. Hrodberti in älterer Gestalt. — Huber, Die Entstehung d. weltlichen Territorien der Hochstifter Trient u. Brixen. — V. Helfert, Fabrizio Ruffo, 1798-1799 (essaie de réhabiliter Ruffo, qui aurait été habile soldat et politique mesuré, et nullement cruel et sanguinaire; rectifie plus d'une erreur; ne sait pas s'élever à un point de vue impartial). — Braun-Wiesbaden, Von Friedrich d. Grossen bis zum Fürsten Bismarck (œuvre de polémique). — Strodtmann, Sprachvergl. Begriffsetymologien (à ne pas recommander, dilettantisme). — Daub, Studien zu den Biographika d. Suidas (utile). — Hug, Studien aus dem class. Altertum. I. (quatre essais : le droit de citoyen en Attique, Démosthène penseur politique, la double lecture dans l'assemblée athénienne, le soulèvement d'Antioche de 387). — Ennodii opera omnia, p. p. Hartel (excellente édition). — Barbours Legendensammlung, II, p. p. Horstmann (public. de grand mérite). — Danicic, Rjecnik hrvatskoga ili srpskoga jezika. I-II, a-bogat (ces deux premiers fasc.

d'un dictionnaire serbo-croate sont remarquables par leur exactitude, leur soin et l'abondance de leurs exemples). — Du Bois Reymond, Gœthe u. kein Ende (essaie de rabaisser Gœthe!). — Della Rocca, Skizzen über H. Heine (quelques anecdotes intéressantes). — Andrae, Via Appia, dens historie og mindesmärker. I (destiné au grand public, diffus, quelques lacunes, des fautes, la Via Appia attend toujours son historien).

Deutsche Literaturzeitung, n° 51, 23 déc. 1882 : S. Bonaventurae opera omnia. I. (Denifle : 1er vol. très bien fait.) — Herbarts sämmtliche Werke, p. p. Kehrbach. I. — Petronii satirae et liber Priapeorum tertium ed. Buecheler (Schenkl : édition qui sera la bienvenue). — Woeste, Wörterbuch der westfälischen Mundart. (Busch : soigné.) — V. Œttingen, G. Greflinger von Regensburg. (Hirzel : bon travail sur un poète du xviie siècle.) — Baumgartner, Joast van den Vondel. (Franck : portrait vivant, bien dessiné, un peu flatteur.) — Diez, Leben u. Werke der Troubadours, 2e Aufl. p. Bartsch (Stengel : 2e édit. avec les additions les plus nécessaires). — Brinckmeier, Die provenzal. Troubadours als lyr. u. polit. Dichter. (Stengel : plein d'inexactitudes et des bévues les plus grossières.) — Zimmerische Chronik hrsg. v. Barack. IV. (Rœdiger : termine cette 2e et belle édition d'une public. importante.) — Hagenmeyer, Etude sur la chronique de Zimmern, renseignements qu'elle fournit sur la 1re croisade, trad. par Furcy Raynaud. (Très savant, écrit avec clarté et vivacité.) — Leist, Urkundenlehre, Katechismus der Diplomatik, Paläographie. Chronologie u. Sphragistik, (Bresslau : ce n'est pas à ce « catéchisme » seulement qu'il faudra puiser ses connaissances de diplomatique ; insuffisances et erreurs.) — Tomaschek, Zur Kunde der Hämus-Halbinsel. — Overbeck, Geschichte der griech. Plastik. 3e Aufl. IIe vol. (Kekulé.) — Karsten, Die Lehre vom Vertrage bei den italien. Juristen des Mittelalters. — Heller, Geschichte der Physik von Aristoteles bis auf Galilei. (Gerland : diffus et inégal, ce n'est pas une histoire, mais une préparation assez incomplète à cette histoire.)

Theologische Literaturzeitung, n° 26, 30 décembre 1882 : Scholz, Commentar zum Buche des Propheten Hoseas. — Schultze, Der theologische Ertrag der Catacombenforschung, zur Orientirung u. Abwehr. (Harnack). — Acten der Erfurter Universität p. p. Weissenborn, I. — Lotze, Grundzüge der Religionsphilosophie.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nos 1 et 2, 3 et 10 janvier 1882 : Carlson, Sveriges historia under Carl den tolftes regering. I. Stockholm, Norstedt a. Söner (Schirren). — The Çatapatha-Brâhmana according to the text of the Mâdhyandina School translated by Eggeling. Part I. Books I a. II. (Ludwig : traduction excellente.) — Brenner, Altnordisches Handbuch, Literaturübersicht, Grammatik, Texte, Glossar. (Sievers : est au courant des plus récents travaux.) — Waniek, Immanuel Pyra u. sein Einfluss auf die deutsche Literatur d. XVIII. Jahrhunderts. (Minor : très bon travail.)

Vor Ungdom, 1882, 6te Haefte : Zahle, Om Kvindens Uddannelse her : Landet. — Paludan-Müller (B.), Bibelhistorien og Laerebogen i Elementarskolen. — Boesen, Haandgjerning og Heldagsundervisning. — Giersing, Oplysende Bemaerkninger ; Anledning af Hr. Theodorus's Anmeldelse af min bog « Om Kristelig Opdragelse i Skole og Hjem ». — Sundhedens Saatid, efter B. W. Richardson ved fhv. Distriktslaege J. B. Blicher. — Pigernes Dyd-og Laster-Speyl, af Sehested.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 4 Dix-septième année 22 Janvier 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 556, 30 décembre 1882 : PICTON, Oliver Cromwell, the man a. his mission (Peacock : livre remarquable qu'on lit avec plaisir et profit; pas de recherches originales; l'auteur relève de Carlyle et de ses devanciers, en ce qui concerne les faits; mais il faudra tenir compte de ses vues). — Pearls of the faith or Islam's rosary, being the ninety-tine beautiful names of Allah, with comments in verse from various oriental sources (as made by an indian musulman), by E. ARNOLD. — NICHOL, American literature, an historical sketch 1620-1880 (Dowden : de bonnes choses, livre très instructif). — Camoens' sonnets (J. J. Aubertin). — Letter from Tunis (Sayce). — The old houses of West Yorkshire (Leyland). — Hobbes in Clough's « Bothie » (Gardiner). — The great Pyramid (Proctor). — Some works on phonetics (Sweet : sur SIEVERS, Grundzüge der Phonetik; STORM, Englische Philologie, I; BREKKE, Bidrag til dansk-norskens lydlœre : trois livres fort remarquables et indispensables aux phonétistes). — DRASSER, Japan, its architecture, art, and art manufactures (Monkhouse). — The Boolak Museum (Am. B. Edwards). — Glasgow loan exhibition of italian art.

The Athenaeum, n° 2879, 30 décembre 1882 : Continental litterature in 1882 : Belgium (De Laveleye et Fredericq); Denmark (v. Petersen); France (F. de Pressensé); Germany (R. Zimmermann); Greece (Sp. Lambros); Holland (van Campen); Hungary (Vambéry); Italy (A. de Gubernatis); Norway (Jaeger); Poland (Belcikowski); Russia (Storojenko); Spain (Riaño). — George Joy's apology to W. Tindale, edited by ARBER. —The letters a. memorials of William Allen 1532-1594, edit. by fathers of the congregation of the London Oratory, with an hist. introd. by KNOX. — Local history (entre autres ouvrages, BORMANS, Les fiefs du comté de Namur). — The conference of Head Masters.— Mr Courthope's new volume of Pope. — A frisian bible. — The Beckford sale. — Monsignor Thomas Sing (not. nécrol.). — ROWNEY, The wild tribes of India (plein d'intérêt). — Jahrbuch der königl. preuss. Kunstsammlungen. III, 1, 2, 3, 4. Berlin.

Literarisches Centralblatt, n° 1, 1er janvier 1682 : SEYDEL, d. Evangelium von Jesu in seinen Verhältnissen zur Buddha-sage. (Instructif). — Theologischer Jahresbericht, I, d. Jahr. 1881. — KÜHN, der Octavius d. Minucius Felix. — FALCKENBERG, Grundzüge d. Philosophie d. Nicolaus Cusanus. — WÜSTENFELD, Die Geschichtsschreiber d. Araber u. ihre Werke (Livre fort commode à consulter). — The Chronic of Joshua the Stylite, p. p. WRIGHT. (Texte correct.) — ARNOLD, Studien zur deutschen Culturgeschichte. (A la fois solide et intéressant). — FRIDERICIA, Danmarks ydre politiske Historie i tiden fra freden i Prag til freden i Brömsebro. 1635-1645. (Travail très complet, fait d'après de vastes recherches, peu agréable à lire). — SCHOLEER, Die Deutschen in Nieder — u. Oberösterreich, Salzburg, Steiermark, Kärnthen u. Krain. (Attachant, trop concis). — KLUTSCHAK, Als Eskimo unter den Eskimos. — Randegger's Reisekarte der Schweiz, — STAMMLER, das Recht des Breidenbacher Grundes. — AVÉ-LALLEMANT, Physiologie der deutschen Polizei (rien de scientifique, notes et extraits). — GELDNER, Studien zum Avesta, I. (Très recommandable). — SPIEGEL, Vergleich. Grammatik der eranischen Sprachen. (Art. de discussion). — Le livre de Sibawaihi, p. p. H. DERENBOURG, I. (1er vol. d'une publication très importante, beaucoup de soin et de méthode). — MILLER, Die Alexandergeschichte nach Strabo, I. — BURSIAN, Der Rhetor Menandros u. seine Schriften. (Nouvelle édition critique avec introduction détaillée). — SITTL, Die Wiederholungen in der Odyssee. (Travail méritoire). — HALSEY, Etymology of

latin a greek. Boston. (Digne d'être mentionné avec honneur dans une revue allemande et d'être mis entre les mains des étudiants allemads ; clair et net). — Harder, Index copiosus ad Lachmanni comment. in Lucretii de rerum natura libros. — Tartara, animadversiones in locos nonnullos Valerii Catulli et Titi Livi (2e édition). — Kares, Poesie u. Moral im Wortschatz. — Dütschke, Antike Bildwerke in Vicenza, Venedig, Catajo, Modena, Parma u. Mailand. — Herbst, Aus Schule u. Haus, popul. pädag. Aufsätze.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 52, 30 décembre 1882 : Harless, Jacob Böhme u. die Alchymisten (Zoepffel : 2e édition qui n'est qu'une réimpression, pas de preuves nouvelles). — Martensen, Jacob Böhme, theosophische Studien, autoris. deutsche Ausg. v. Michelsen (Zoepffel : en somme, rien de nouveau sur le cordonnier de Görlitz et son système). — Krebs, die Präpositionen bei Polybius (Dittenberger : très solide). — Keck, Ueber den Dual bei den griech. Rednern (Dittenberger : beaucoup de soin). — Plauti Miles gloriosus et Mercator, p. p. Ussing. Copenhague, Gyldendal (Langen : peu utile, trop de défauts, sans profit pour qui connaît Plaute, et tout aussi peu propre à introduire dans la lecture du poète). — W. Müller, Josef von Sonnenfels; Kopetzky, Josef u. Franz von Sonnenfels (Werner : le livre de Kopetzky est intéressant et utile ; celui de Müller, un peu superficiel). — Aiol et Mirabel u. Elie de Saint Gille, p. p. W. Foerster (Koschwitz : très louable publication). — Kaufmann, Deutsche Geschichte, II von dem röm. Weltreich zu d. geistl. — weltlichen Universalmonarchie d. Mittelalters. 419-814 (Holder-Egger : des lacunes, mais des résultats nouveaux). — Kopp, Geschichte der eidgenössischen Bünde, V, 2, Ludwig d. Baier u. seine Zeit, I, 1330-34, bearb. v. Lutolf, hrsg. v. Rohrer (K. Müller). — Briefe des Pfalzgrafen Johann Casimir p. p. v. Bezold. I. 1576-1582 (fort bon). — Ch. Schmidt, Zur Geschichte der ältesten Bibliotheken u. d. ersten Buchdrucker zu Strassburg (L. Müller : très instructif et très précieux). — Conrady, Vier rheinische Palästina-Pilgerschriften d. XIV, XV u. XVI Jahrhunderts (Röhricht : édition qui est la bienvenue). — Dixon, The land of the morning, an account on Japon, etc. — Dumont et Chaplain, Les Céramiques de la Grèce propre, I. Vases peints. (Körte : œuvre attachante; des points à discuter). — Lehmann, Verlobung u. Hochzeit nach den nordgerm. Rechten d. früh. Mittelalters (Ehrenberg). — Quillet Sainte-Ange, Le camp retranché de Paris.

N° 1, 6 janvier 1883 : Klöpper, Der Brief an die Kolosser. (Lipsius.) — Schultze, Die Katakomben. — W. Geiger, Ostiranische Cultur im Altertum. (F. Justi.) — Wessely, Prolegomena ad papyrorum graecorum novam collectionem edendam, insunt disquisitiones palaeographicae antiquariae diplomaticae metrologicae chronologicae interpretationesque nonnullorum papyrorum. (Hartel : habileté et sûreté rares.) — Schweistal, Essai sur la valeur phonétique de l'alphabet latin, principalement d'après les grammairiens de l'époque impériale. (Keil : ce ne sont pas des recherches savantes, mais des remarques générales, préparatoires; beaucoup d'inexactitudes.) — Jacob Grimm, Recensionen u. vermischte Aufsätze. III. (Roediger.) — Spielhagen, Beiträge zur Theorie u. Technik des Romans. (W. Scherer.) — Wedgwood, Contested etymologies in the Dictionary of Skeat. (Zupitza : n'a que rarement raison.) — Carigiet, Rhätoroman. Wörterbuch, sûrselvisch-deutsch. (Utile, car Conradi ne vaut pas grand chose, et Carisch est épuisé.) — Ed. Gebhard, Studien ueber das Verpflegungswesen v. Rom u. Constantinopel in d. späteren Kaiserzeit. (Seeck : beaucoup de soin.) — Barchewitz, d. Königsgericht zur Zeit d. Merowinger u. Karolinger.

(Zeumer : méritoire.) — WACKER, Der Reichstag unter den Hohenstaufen. (Zeumer : très satisfaisant.) — SCHEBEK, Kinsky u. Feuquières, Nachtrag zur « Lösung der Wallensteinsfrage » (G. Droysen : nouvelle découverte de l'auteur, et, d'après lui « tout à fait extraordinaire; » Kinsky qui traitait avec les Français, ne serait pas Kinsky, mais une tierce personne, mystérieuse, instrument de Slawata, agissant à l'insu du vrai Kinsky; suppositions, altération des sources.) — NORDENSKIÖLD, Die Umsegel. Asiens u. Europas auf der Vega. — RAVENSBURG, Rubens u. die Antike. — Das florentinische Rechtsbuch, hrsg. v. Max CONRAT. — VILLEY, Du rôle de l'état dans l'ordre économique. — BERTHAUT, Principes de stratégie.

N° 2, 13 janvier 1883 : Handbuch der theologischen Wissenschaften in encyclop. Darstell. hrsg. v. ZÖCKLER. I. (Nowack). — BACHER, Abraham Ibn Esra als Grammatiker. (J. Barth : très importante étude). — Alb. MARTIN, Les scolies du manuscrit d'Aristophane à Ravenne, étude et collation. (Wilamowitz : beaucoup de nouveau). — Πολίτης, ὁ ἥλιος κατὰ τοὺς δημώδεις μύθους. (El. H. Meyer : utile, cp. un prochain art. de notre recueil). — DRAEGER, Ueber Syntax u. Styl des Tacitus. (Prammer. 3e édition d'un livre qui, malgré ses défauts et ses lacunes, est indispensable aux philologues qui s'occupent de Tacite). — Schriften Notkers u. seiner Schule, hrsg. v. PIPER. I. 1 Lief. Einleitung. Boetius. (Kelle). — Conrad MÜLLER, Beiträge zum Leben und Dichten Daniel Caspers von Lohenstein. (L. Hirzel : étude détaillée, qui manque de simplicité, mais qu'il faudra consulter). — NICOLAYSEN, The viking ship discovered at Gokstad, in Norway. (Sophus Müller : rapport sur l'embarcation norvégienne, trouvé il y a deux ans à Gokstad, et datant de l'an 900; cette découverte « ouvre de larges vues dans la vie de l'antiquité et enrichit nos connaissances de nombreux et importants détails »). — GANTIER, La conquête de la Belgique par Jules César. (Dittenberger : recherches soignées et détaillées sur les champs de bataille, style excellent, mais trop peu de connaissance des choses romaines). — KRONES Gallerie historischer Porträts mit biographischem Text. I. (Zieglauer). — EBELING, zur Geschichte des Hofnarren Friedrich Taubmann, ein Culturbild. (E. Fischer). — ROSKOSCHNY, Rusland, Land u. Leute, 400 Abbild., 40 Lief. — STRAUSS (Ad.), Bosnien, Land u. Leute, historisch-ethnographisch-geographische Schilderung. (Tomaschek : 1er vol. d'une publication peu originale, dont les matériaux sont pris exclusivement aux ouvrages hongrois). — SCHULIN, Das griechische Testament verglichen mit dem römischen. (Merkel). — GENGLER, Deutsche Stadtrechtsaltertümer. (Kratter).

Romanische Forschungen, Organ für romanische Sprachen u. Mittellatein hrggb. von Karl VOLLMÖLLER, tome I. 1882, fasc. 1 : DIETRICH, Ueber die Wiederholungen in den altfr. Chansons de geste. — K. HOFMANN, et Th. AURACHER, Der longobardische Dioskorides des Marcellus Virgilius. — BAIST, Die hochdeutsche Lautverschiebung im Spanischen. — HOFMANN et BAIST, zum provenzalischen Fierabras (Corrections du texte; leçons du ms.). — BAIST, Etymologischen (*Marfil*, *tascar*, *deso*, *losa*, *corlieu*, *senegré*, *afalagar* et *falagar*, *strapazzare*, *cenno*). — HOFMANN, En provenzalisches ineditum ; zur Erklaerung u. Chronologie des Girart de Rossilho; Die Etymologie von *tos*. — VOLLMÖLLER, Zum Joufrois. — BAIST, Berichtigungen.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 5 Dix-septième année 29 Janvier 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 557, 6 janvier 1883 : SHARP, Dante Gabriel Rossetti, a record a. a study. — RHYS, Celtic Britain (Boase : clair et concis, trop condensé cependant). — BURTON a. CAMERON, To the Gold Coast for gold, a personal narrative. — Fables by Mr. John Gay, with a memoir by DOBSON (Strachey : l'étude sur Gray est très satisfaisante). — TYERMAN, Wesley's designated successor, the life, letters a. literary labours of the Rev. Fletcher. — MACKAY, Poetry a. humour of the scottish language (Merry : dictionnaire de mots écossais, avec des exemples tirés de la poésie écossaise, et un grand nombre d'étymologies absurdes). — Some historical books (O'CONOR, History of the irish people ; CREIGHTON, Stories from english history, etc.). — The Johns Hopkins University. — The forthcoming english dictionary (L. Toulmin Smith). — Clough's « Bothie » (Sam. Waddington et Hamilton). — The Vazir of Lankuran, a persian play, by HAGGARD a. LE STRANGE (C. E. Wilson : très intéressant et utile). — Letter from Peking (Edkins). — Eug. PLON, Benvenuto Cellini (Très bon). — The dress of archers in greek art (Waldstein).

N° 558, 13 janvier 1883 : L. CAMPBELL a. GARNETT, Life of Professor Clerk Maxwell (1er article). — Mrs. GARDINER, The french revolution, 1789-95 (W. Stephens : petit livre très recommandable). — Miss GORDON CUMMING, Fire fountains, the Kingdom of Hawaii, its volcanoes a. the history of its missions. — RÉVILLE, Les religions des peuples non-civilisés (Lang). — Ancient buildings at Cairo (Middleton). — Some books of philology (C. BEZOLD, Die Achämenideninschriften ; VAN DEN GHEYN, Les migrations des Aryas ; B. FISCHER, Winer's chaldäische Grammatik ; BROBERG, Grammaire de la langue danoise. — Two greek inscriptions in Lydia (S. S. Lewis).

The Athenaeum, n° 2880, 6 janvier 1883 : BURTON a. CAMERON, To the Gold Coast for gold. — Life of Sam. Wilberforce, lord bishop of Oxford a. afterwards of Winchester, by his son R. G. WILBERFORCE. 3 vols. — HUNTER, A brief history of the indian people (Ce n'est pas la belle esquisse historique qu'on aurait attendue de l'auteur ; ce n'est qu'une condensation de l'art. Inde dans l' « Imperial Gazetteer of India »). — Philological books (BOWMAN, Hebrew grammar ; DIETERICI, Arabisch-deutsch Wörterbuch zum Koran ; PALMER, Arabic Manual ; SMALL, A laskari dictionary, or anglo-indian dictionary of nautical terms a. phrases in english a. hindoustani, chiefly in the corrupt jargon in use among the Laskars or indian sailors ; NILSSON, Fornisländik Grammatik ; DE GREGORIO, Cenni di Glottologia Bantu. — The Orkney Saga (Howorth). — A new « Biographia Britannica » (Asher). — The history of the fashion in France, from the french of A. CHALLAMEL, by Mrs. CASHEL HOEY a. M. J. LILLIE.

N° 2881, 13 janvier 1883 : FROUDE, Short studies on great subjects. — Miss CUMMING, Fire fountains, the Kingdom of Hawaii, its volcanoes a. the history of its missions. — The Wentworth papers 1705-1739, with a memoir a. notes by CARTWRIGHT. — he Vazir of Lankuran, a persian play, p. p. HAGGARD a. LE STRANGE (Publication de valeur et de profit). — MORISON, Macaulay « English men of letters » (Tâche difficile et bien remplie, style clair et agréable, jugements pleins de goût, réflexions intéressantes). — SHARP, Dante Gabriel Rossetti, a record a. a study. — Emerson bibliography (Ireland : liste d'articles et de livres relatifs à Emerson). — A frisian bible (Hyde Clarke). — The Ossianic poems. — Recent acquisitions of the British Museum. — The new biographical dictionary (Leslie Stephen).

Literarisches Centralblatt, n° 2, 6 janvier 1883 : Laas, Kant's Stellung in d. Geschichte d. Conflicts zwischen Glauben u. Willen. — Kautzsch, Uebungsbuch zu Gesenius-Kautzsch hebräischer Grammatik. — Madvig, Die Verfass. u. Verwalt. d. röm. Staates. II. (Excellent travail). — Himmelstern, Eine angebl. u. eine wirkliche Chronik von Orvieto. — Die Vitae Sancti Liudger, hrsg. v. Diekamp. (Très bon). — Faust, Homerische Studien. (Peu réussi). — Bolte, De monumentis ad Odysseam pertinentibus capita selecta. (Travail soigné et bien écrit). — Plüss, Horazstudien. (Recueil d'études sur les trois premiers livres des odes, de fines remarques). — Kolster, Vergil's Eklogen in ihrer strophischen Gliederung nachgewiesen. (Ne prouve rien). — Finamore, Tradizioni popolari abruzzesi. I. Novelle, 1. (Entreprise très méritoire). — Bale's comedy concernynge thre lawes, p. p. A. Schröer. (Bonne édition). — Das Lied von King Horn, hrsg. v. Wissmann. (Texte qui sera désormais consulté plutôt que celui de Mätzner). — Janssen, Fr. Leopold Graf zu Stolberg. (Moins détaillé que les deux volumes parus précédemment). — Kramer, Aug. Hermann Francke, ein Lebensbild. (Chef-d'œuvre biographique).

N° 3, 13 janvier 1883 : K. Schmidt, Die Apostelgeschichte unter d. Hauptgesichtspunkte ihrer Glaubwürdigkeit krit.-exeget. bearb. I. — Rade, Damasus, Bischof von Rom. — Stern, Lichtstrahlen aus dem Talmud. — Arnold, Deutsche Geschichte, II. Fränkische Zeit, 1. (Des points à discuter, mais très intéressant et d'une lecture attachante du commencement à la fin.) — Schmidt-Phiseldeck, Die Siegel des herzoglichen Hauses Braunschweig-Lüneburg. — Die historischen Volkslieder dreissigjährigen Krieges, zusammengestellt v. Ditfurth, hrsg. v. Bartsch, (9 chants de plus, texte souvent amélioré.) — Turmair's, gen. Aventinus, bayerische Chronik, hrsg. v. Lexer. I, 1. (Commencement d'une excellente édition.) — Kiepert, Neue Generalkarte von Süd-Amerika. — Barchewitz, Das Königsgericht zur Zeit der Merowinger und Karolinger. (Très soigné.) — Stoerk, Sprechen und Singen, zwei populäre Vorträge. (Instructif.) — The book of the Mainyo-i-Khard, also an old fragment of the Bundehesh, both in the original pahlavi, p. p. Andreas. — Aiol u. Mirabel u. Elie de Saint-Gille, Zwei altfranz. Heldengedichte, p. p. W. Foerster. II, 2. (Une des éditions les plus remarquables d'anciens textes français.) — Chaucer, the book of the tales of Caunterbury, Prolog, p. p. Zupitza (A recommander pour les exercices critiques à l'Université). — Sievers, Angelsächsische Grammatik. (Grammaire qui s'appuie principalement sur la prose, tandis que celle de Grein se fondait sur la poésie ; très détaillé et au courant des recherches les plus récentes.) — Singer, Simplified grammar of the hungarian language. (Trop de simplification, quelques erreurs légères, mais utile.) — Lohmeyer, Die Handschriften des Willehalm Ulrichs von Türheim (Résultats certains). — Zeitschrift für Orthographie, hrsg. v. Vietor. — Adamy, Architectonik auf histor. u. aesthet. Grundlage.

Theologische Literaturzeitung, n° 1, 13 janvier 1883 : Cross, Introductory hints to english readers of the Old Testament. (Kamphausen.) — Weiss, Das Leben Jesu. II. (Weizsäcker : travail de valeur.) — Zimmer, Neutestamentliche Studien, I Exeget. Probleme des Hebraer u. Galaterbriefs. (Holtzmann.) — Leop. Schmidt, Die Ethik der alten Griechen 2 Bde. (Ritschl : repose sur des lectures vastes et exactes.) — Maassen, Ueber die Gründe des Kampfes zwischen dem heidnisch-römischen Staat u. dem Christenthum. (Harnack : intéressant.) — Neuere Untersuchungen zur Geschichte der Inquisition im Mittelalter ; Ficker, die Gesetzl. Einführung der Todesstrafe für Ketzerei ; Jul. Havet, L'hérésie et le bras séculier au moyen âge. K. Müller : deux travaux clairs et pré-

cis.) — COMBA, Storia della Riforma in Italia. I. Introduzione (Benrath : abondants matériaux, habilement mis en œuvre.) — WIEDEMANN, Geschichte der Reformation u. Gegenreformation im Lande unter der Enns. III. Die reformatorische Bewegung im Bisthume Passau. (W. Möller.) — Johann Heinrich Wichern. (Deux biographies, l'une de KRUMMACHER, l'autre d'OLDENBERG : G. Schlosser.)

Zeitschrift für neufranzœsische Sprache und Literatur, hrggb. von KÖRTING und KOSCHWITZ (paraît à Oppeln, chez l'éditeur Maske). Band. I, (1879), Heft I : E. STENGEL, Die aeltesten Anleitungsschriften zur Erlernung der fr. Sprache. — F. LINDNER, Ein fr. Breviarium des XV. Jahrh. — C. Th. LION, Zur fr. Schullectüre. — O. KNAUER, Zweifel und Fragen.— L. SPACH, Rückblicke auf die neuere fr. Literatur. — Kritische Anzeigen : B. SCHMITZ, Encyclopaedie des phil. Studiums der neueren Sprachen (G. Koerting : mauvais). — H. VARNHAGEN, Systematisches Verzeichnis der auf die neueren Sprachen... bezüglichen Programmabhandlungen, Dissertationen, etc. (G. Koerting : assez utile). — C. CHABANEAU, Histoire et théorie de la conjugaison française (W. Foerster : bon, critiques de détail). — B. SCHMITZ, Franz. Synonymik (E. Koschwitz : de bonnes choses, critiques graves de méthode). — E. FRANKE, fr. Uebungsbuch ; Wentzel et E. Franke, Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem Deutschen in Franz. (Klotsch). — SAMOSCH, Italienische u. fr. Satiriker (Koerting : sans prétention scientifique ; agréable).— BREITINGER, Aus neueren Literaturen (Koerting : essais sur divers points de la littérature fr. moderne et de la littérature italienne ; simples articles de feuilleton, intéressants du reste). — W. FŒRSTER, Guillen de Castro, Las mocedades del Cid (Koerting : excellente réimpression). — VIAN, Histoire de Montesquieu (Koerting : critique très sévère). — WERNER, Bibliothèque instructive des écoles secondaires (Lyon). — Revue des périodiques et des Programmes. — Müllendorff, Bibliographie.

Heft II : LOMBARD, Etude sur Alexandre Hardy. — MANGOLD, Molieres Streit mit dem Hôtel de Bourgogne. — SCHULZE, Grammatisches und Lexikalisches, I. — E. HENGEL, Der Briefwechsel Voltaire's mit Landgraf Friedrich II von Hessen. — Kritische Anzeigen, O. CIALA, Fr. Schulgrammatik (Lindner : faible). — RADISCH, Die Pronomina bei Rabelais (Ulbrich : incomplet ; sera néanmoins utile). — LUBARSCH, Franz. Verslehre (Bartsch : a sa valeur : vues trop *a priori*). — Sammlung fr. und englischer Schrifsteller, mit deutschen Anmerkungen (Léon). — BAUMGARTEN, les mystères comiques de la province, études de mœurs tirées des meilleurs écrivains français (Kœrting). — Revue des périodiques.

Heft III-IV : MANGOLD, Molieres Streit mit dem Hôtel de Bourgogne (fin). — SCHULZE, Grammatisches und Lexikalisches, II. — LOMBARD, Etude sur Alexandre Hardy (suite). — RITTER, Littérature de la Suisse française, I. Juste Olivier. — Kritische Anzeigen : FOTH, Die fr. Metrik (Lubarsch : critiques systématiques ; critiques de détail). — J. BOULMIER, Villanelles (Lubarsch). — Madrigaux de La Sablière, p. p. BLANCHEMAIN (Lubarsch). — Schulausgaben Französischer Schrifsteller. — GŒBEL. Bibliothek gediegener und interessanter Fr. Werke. (E. von Sallwürk), — WŒLCKER, Ausgewählte Oraisons funèbres de Bossuet (Fritsche). — BENECKE u. Fr. D'HARGUES, Französisches Lesebuch, Anfangs-und Mittelstufe ; Kaiser, Fr. Lesebuch ; STEUP, Lectures instructives et amusantes, Fr. Lesebuch ; WINGERATH, Choix de lectures françaises ; BECHTEL, Fr. Chrestomathie. — Revue des périodiques et des programmes, supplément à l'année 1880 : Müllendorf, Bibliographie 1879.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 6 Dix-septième année 5 Février 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 559, 20 janvier 1883 : L. Campbell a. W. Garnett, A life of professor Clerk Maxwell.— Col. G. B. Malleson, Lord Clive (Keene : étude très complète sur Clive, faite par un homme qui connaît parfaitement l'Inde et son histoire au XVIII[e] siècle). — Turner, Studies in russian literature (Hodgetts : recommandable). — The Teacher's Prayer-Book, being the book of common prayer, by Barry. — Payne-Gallwey, The fowler in Ireland. — The Bodleian library. — The holy city of Kairwân (Sayce). — « Love's Martyrdom » (Saunders). — Smythe Palmer, Folk etymology, a dictionary of verbal corruptions, or words perverted in form or meaning by false derivation or mistaken analogy (Skeat : satisfaisant). — Chinese a. akkadian affinities (Terrien de La Couperie).

The Athenaeum, n° 2882, 20 janvier 1883 : Nichol, American literature, an historical sketch. 1620-1880 (Ouvrage de haute valeur, en un style énergique et brillant). — Wharton, Etyma graeca, an etymological lexicon of classical greek (Trop d'imagination poétique). — Tuckerman, History of english fiction (Utile ; la meilleure partie est relative au XVIII[e] siècle). — Duncker's History of antiquity, translated by Abbott. Six vols. — Swedish literature in 1882 (Anhfelt). — Shakspeare notes, Troilus a. Cressida (Lloyd). — The King's Players, Shakspeare's Company (Fleay). — English authors a. american publishers.

Litterarisches Centralblatt, n° 4, 20 janvier 1883 : Lemme, Das echte Ermahnungsschreiben des Apostels Paulus an Timotheus. — Dorner, System der christlichen Glaubenslehre. — Johannis Euchaitorum metropolitae quae in codice Vaticano graeco 676 supersunt, Joh. Bollig descripsit, P. de Lagarde edidit. — Laas, Idealistische u. positivistische Ethik. — Krause, Vorles. über Aesthetik, hrsg. v. Hohlfeld u. Wünsche. — Urkundenbuch (Mecklenburgisches) hrsg. v. dem Verein für mecklenb. Geschichte u. Altertumskunde. XII Bd. — Werunsky, Geschichte Kaiser Karl's IV u. seiner Zeit. II. 1346-1355. 1. (Travail très soigné.) — Gottlob, Karl's IV private u. polit. Beziehungen zu Frankreich. (Concis, bonnes idées générales, beaucoup de pénétration.) — Pappenheim, Launegild u. Garethinx, ein Beitrag zur Geschichte des german. Rechts. — Volk u. Fuchs, Die Weltsprache, entworfen auf Grundlage des latein. (N'est pas à recommander.) — Aristidis Quintiliani de musica libri III, p. p. A. Jahn. (Le soin le plus louable a été, dans cette édition, dépensé de la façon la plus inutile et la plus déraisonnable.) — Archivio paleografico italiano dir. da Monaci. Vol. I, fasc. I. (Entreprise qu'on ne peut assez chaudement recommander aux bibliothèques des universités et des « séminaires ».) — Ketrzynski, Catalogus codicum manuscriptorum bibliothecae Ossolinianae Leopoliensis. — Wiskowatow, Geschichte der russischen Literatur in gedrängter Uebersicht (Petit livre utile). — Haller, Geschichte der russischen Literatur. (Bienvenu, mais sans grande utilité.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 3, 20 janvier 1883 : Weiss, Das Leben Jesu (Holstein : bon travail, dont la forme est parfaite ; écrit d'abondance de cœur). — Volkmar, Jesus Nazarenus u. die erste christl. Zeit (Holtzmann). — Guttmann, Die Religionsphilosophie des Saadia (Steinschneider). — Kant's Kritik der reinen Vernunft *et* Kritik der Urteilskraft, hrsg. v. B. Erdmann (Bona Meyer). — Faidherbe, Grammaire et vocabulaire de la langue Poul à l'usage des voyageurs dans le Soudan (Gerland : 2[e] édition d'un ouvrage important). — Kern, Der Buddhismus u. seine Geschichte in Indien, trad. du holl. par H. Jacobi (Oldenberg). — Seyffert, Lexicon der klassischen Altertumskunde

(Büchsenschütz : appartient à la collection des « Fachlexica » de Meyer; travail étendu et plein de soin; très au courant de la science nouvelle; beaucoup de gravures). — Von BAHDER, Die deutsche Philologie im Grundriss (Steinmeyer : très incomplet, une foule d'inexactitudes). — SCHADE, altdeutsches Wörterbuch (Roediger : 2e édition d'un ouvrage très utile). — GENÉE, Lehr-und Wanderjahre des deutschen Schauspiels, vom Beginne der Reformation bis zur Mitte des XVIII. Jahrhunderts (E. Schmidt : des lacunes, des erreurs, mais très instructif). — von HELFERT, Fabrizio Ruffo (Bailleu : récit des événements de Naples de nov. 1798 à août 1799; Ruffo serait à la fois un habile soldat et un politique pénétrant). — PHILIPPSON, Geschichte des preussischen Staatswesens. II (Isaacsohn : règne de Frédéric Guillaume II; le travail est à refaire). — FRIEDLAENDER, Die italien. Schaumünzen des füntzehnten Jahrhunderts. 1430-1530 (Dannenberg). — EMBACHER, Lexicon der Reisen u. Entdeckungen. — D'IDEVILLE, Le maréchal Bugeaud. I et II (Plein d'intérêt, laisse parler Bugeaud).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nos 3 et 4, 17 et 24 janvier 1883 : B. WEISS, Das Leben Jesu. I. (H. Holtzmann.) — W. SCHUPPE, Grundzüge der Ethik u. Rechtsphilosophie. — Inscriptiones graecae antiquissimae præter atticas in Attica repertae ed ROEHL. (Fick : excellent travail, comparable à ceux de Kirchnoff, d'Ulrich, de Dittenberger.)

Zeitschrift für neufranzœsische Sprache und Literatur, hrggb. von KÖRTING und KOSCHWITZ (chez Maske, à Oppeln). Band II (1880 : 4 fascicules) : HARCZYK, Franz. Metrik. — MAHRENHOLTZ : De Visé's, Véritable critique de l'école des femmes — KRÄUSE, Stimmlose antepalatale und mediopalatale Reibelaute im neufr. — MANGOLD, Molière's Wanderungen in der Provinz (fasc. I, II). — VIETOR, Schriftlehre oder Sprachlehre. I. — LOMBARD, Etude sur Alex. Hardy (fin). — Mlle Duparc, und ihre Beziehungen zu Molière. — FEHSE, Etienne Jodelle's Lyrik. — SCHMAGER, Zu Sachs' fr. Wörtebuch. — MAHRENHOLTZ, Molière-Analekten. — RITTER, Nouv. recherches sur les Confessions et la Corresp. de J.-J. Rousseau. — BREITINGER, Marc-Monnier über die Entwicklung der Genfer Literatur. — SCHULZE, Grammat. u. Lexikal. III. — K. FOTH, Assez. — MAHRENHOLTZ, Einige offene Fragen der Molière Kritik. — C. DELAY, Le roman contemporain en France : A. Daudet. — J. PONS, Chronique littéraire. — Kritische Anzeigen : BENECKE, Fr. Schulgrammatik. (J. Herz.) — BREITINGER, Grundzüge der fr. Liter. u. Spr. geschichte (Benecke); die fr. Klassiker (Benecke). — BRUNNEMANN, M. Robespierre (Mahrenholtz). — DESCARTES, Disc. de la Méth., édition Schwalbach (Münch). — FÉNELON, Télémaque, édition Vockeradt (Haase). — O. FEUILLET, le Village, éd. Schmager (Plattner). — GUIZOT, Révol. d'Angleterre, éd. Gräser (Haase). — NECKER, Résumé de l'hist. de la littérat. fr. (Deiters). — KRESSNER, Grundriss der fr. Literat. (Deiters); Leitfaden der fr. Metrik (Weber). — KULPE, Lafontaine, seine Fabeln und ihre Gegner (Haase). — LOTHEISEN, Geschichte der fr. Literatur im 17 Jahrhundert (Humbert). — LUBARSCH, Abriss der fr. Verslehre (Harczyk). — X. de MAISTRE, Sibérienne, Prisonniers, Lépreux, éd. DICKMANN (Haase). — MENSCH, Supplemente zu Ploetz' fr. Syntax (Wittenberg). — MICHAUD, Histoire de la première croisade, éd. LAMPRECHT (Haase). — MIGNET, Histoire de la révolution française, éd. KORELL (Klotsch). — MOLIÈRE, Pièces détachées, éd. FRITSCHE, KORELL, LION (Knörich, Jäckel.) — MONTESQUIEU, Considérations, etc., éd. WENDLER (Klotsch). — PASCAL, les Provinciales, éd. HAASE (Münch). — PONSARD, Lucrèce, éd. REHRMANN (Haase). — Prosateurs français, éd. VELHAGEN et KLASING (Lion). — RACINE, Athalie, éd. SCHUMANN (Lion); Phèdre, éd. KIRSCHSTEIN (Starczyk). — RICARD, Manuel d'hist. de la littér. fr. (Deiters). — SÉGUR, Passage de la Bérezina, éd.

Schwalbach (Klotsch). — Voltaire, Jenni, poésies philosophiques, éd. Sallwürk (Münch). — Revue des programmes et des périodiques. — Corrections, correspondances. — Supplément, Bibliographie de l'année 1880.

Band III (1881) : Junker, Studien über Scarron, I. — Mahrenholtz, Ein Decennium der deutschen Molière-Philologie; Die Molière Literatur des Jahres 1880. — Humbert, Geschichte des Tartuffe in Frankreich. — Schmager, Bemerkungen zur Neufr. Grammatik. — Knörich, Inversion nach *et*. — Ritter, Muralt, Lettres sur les Anglais. — Junker, Studien über Scarron, II. — Schulze, Grammat. und Lexikal. IV. — Bobertag, Charles Sorel's, Histoire comique de Francion und Berger extravagant. — Delay, Le roman contemporain en France, II, O. Feuillet. — Plattner, Ueber Bildung u. Gebrauch des Plurals im neufr.— Kressner, Nachträge zu dem fr. Wœrterbuch von Sachs. — Kritische Anzeigen : Schlüter, Die fr. Kriegs-u. Revanche-dichtung (Wittenbrinck). — Lindner, Grundriss der Laut. u. Flexions-Analyse der neufr. Schriftsprache (Suchier : n'est pas au courant de la science). — Steinbart, Methodische Grammatik der fr. Sprache (Schulze et Herforth). — Vogel, Bemerkungen zu f. u. englische Lektüre in den oberen Realschulklassen (Münch). — Knebel, Fr. Schulgrammatik (Schulze). — Lücking, Franz. Schulgrammatik (Rambeau). — Schirmer, Fr. Elementargrammatik (Koch). — Lütgenau, J. Palsgrave und seine Aussprache des fr. (Ulbrich : très faible; citations utiles de grammairiens du xvi^e siècle). — List, Syntaktische Studien über Voiture (Ulbrich); Groebedinkel, Der Versbau bei Desportes und Malherbe (Lubarsch) (cf. *Revue critique*, 1881, t. II, p. 320).— Bloemer, Vie et Satires de M. Regnier (Felgner), Laun et Knörich, Moliere Werke ; Mangold, Moliere's Tartuffe (Mahrenholtz).— Frank, Zur Satyre Ménippée (Sverina).— Ritter, Poésies des xiv^e et xv^e siècles (Ulbrich).— Vollmöller, Sammlung fr. Neudrucke (Mahrenholtz). — Geibfuss, La jeunesse de Washington ; James Watt (Hoffmann). — Laun, La Fontaine's Fabeln (Lubarsch : jugement sévère ; cf. *Revue critique*, 1878, t. I, p. 161). — Schönemark, Fr. u. deutsche Anthologie fr. Lyrik des XIX^e Jahrh. (Wittenbrinck). — Rothenberg, De suffixarum mutatione in lingua franco-gallica (Willenberg : estimable). — Mende, Etude sur la prononciation de l'*e* muet à Paris (Kräuter). — Vogels, Der syntakt. Gebrauch der tempora und Modi bei P. de Larivey (Haase). — Mesnard, Les grands écrivains de la France ; Prölss, Das neuere Drama in Frankreich (Mahrenholtz). — Revue des Périodiques et des Programmes. — Kœrting, Tableau systématique des articles contenus dans la *Revue des Deux-Mondes* et la *Nouvelle Revue*. — Aschenberg, Table des ouvrages analysés dans le tome présent de la *Zeitschrift*. — Mélanges.

Athenaeum belge, n° 1, 15 janvier 1883 : Preussen im Bundestag, 1851 bis 1859. Documente d. preuss, Bundestags-Gesandtschaft, hrsg. v. Poschinger (Banning). — Thiele, Histoire comparée des anciennes religions de l'Égypte et des peuples sémitiques (Ch. Michel). — Oddenino, Le Nubi, ossia Aristofane e Socrate (G. Thomas). — Loiseleur, Trois énigmes historiques ; Goncourt, L'art au xviii^e siècle, III ; Andrieux, Contes p. p. Ristelhuber. — Nains et géants, la force comparée des grands et des petits animaux (Delbœuf). — Notes d'art et d'archéologie. — Chronique.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 7 Dix-septième année 12 Février 1883

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 560, 27 janvier 1883 : Herbert SPENCER, Political institutions, being part V of the « Principles of sociology ». — Baroness BLOOMFIELD, Reminiscences of court and diplomatic life (J. Robinson). — Mrs. STONE, Norway in June. — An old Testament commentary for english readers by various writers, edited by ELLICOTT. I. — CALTHROP, Paladin and Saracen, stories from Ariosto. — Admissions to the College of St. John the Evangelist in the University of Cambridge. I. January 1629-July 1665. — Classical books : TYRRELL, Dublin translations into greek and latin verse. — Lysiae orationes XVI, by SCHUCKBURGH; The Theatetus of Plato, with translation a. notes, by KENNEDY; K. K. MÜLLER, Eine griechische Schrift über Seekrieg. — A new diary of the long Parliament (P. Gardiner). — Early references to Jews in England (Ramsay). — VAMBÉRY, Der Ursprung der Magyaren, eine ethnologische Studie (Howorth : excellent ouvrage, et indispensable).

The Athenaeum, n° 2883, 27 janvier 1883 : DU VAL, With a show through Southern Africa a. personal reminiscences of the Transvaal war. — Diaries a. letters of Philip Henry of Broad Oak, Flintshire, 1631-1696, p. p. M. H. LEE. — PAYNE-GALLWEY, The fowler in Ireland or notes on the hunts a. habits of wildfowl a. seafowl. — Th. de BANVILLE, Mes souvenirs. — The life a. strange surprising adventures of Robinson Crusoe, of York, marinier, as related by himself, by DEFOE, being a facsimile reprint of the first edition published in 1719, with an introduction by DOBSON. — Admissions to the college of St. John the Evangelist in the University of Cambridge, edited by MAYOR. I. — POOLE, An index to periodical literature. — An unpublished poem (temp. Charles I) on the Escurial. — The Sunderland library. Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 4, 27 janvier 1883 : VOLKMAR, Jesus Nazarenus u. die erste christl. Zeit, mit den beiden ersten Erzählern. — KLOSEN, die innere Entwickelung des Pelagianismus. (Des vues justes, peu impartial.) — FALKMANN, Graf Simon zur Lippe u. seine Zeit. 1579-1596. II. — K. E. MÜLLER, die Chronik des baseler Professors Huldreich Mutius. — SCHWEBEL, Deutsches Bürgerthum, von seinen Anfängen bis zum Jahre 1808. (Esquisses qui n'ont pas de liaison entre elles et n'offrent pas une complète image de la « bourgeoisie allemande; » des lacunes et des erreurs; toutefois lecture instructive.) — BRANDT, Aus dem Leben des Gen. Heinrich von Brandt. III. — DIETRICHS u. PARISIUS, Bilder aus der Altmark. — GOUDSMIT, Geschiedenis van het nederlandsch zeerecht. — FALB, das Land der Inca in seiner Bedeutung für die Urgeschichte der Sprache u. Schrift. (Mauvais.) — BURGUY, Grammaire de la langue d'oïl ou gramm. des dialectes français aux XII^e et XIII^e siècles, suivie d'un glossaire contenant tous les mots de l'ancienne langue qui se trouvent dans l'ouvrage. 3e édition. I-III. (Il aurait fallu ne republier que le 3e volume qui renferme le glossaire.) — ORTH, Ueber Reim u. Strophenbau in der altfranz. Lyrik. (Bonne étude.) — DUBRAUWSKI, Der slavische Interrogativsatz mit besond. Berücksichtig. d. Kleinruss. Sprache, ein Beitrag zur slav. Philologie. — ZETECHOWSKI, Ruthenisch-deutsches Wörterbuch. (Travail fait avec soin et savoir-faire.) — CVETAEV, Ballady Sillera, opyt objasnenija, pervaja gruppa ballad. (Commentaire sur les ballade de Schiller, très bon pour les élèves.) — ROOSES, Geschichte der Malerschule Antwerpens von Massijs bis zu den letzten Ausläufern der Schule P. P. Rubens. (H. J. excellente étude.)

Theologische Literaturzeitung, n° 2, 27 janvier 1883 : Liber proverbiorum, ed. Baer. (Kautzsch.) — Libri Danielis, Ezrae et Nehemiae, ed. Baer (Kautzsch). — Klöpper, Der Brief an die Kolosser (Holtzmann). — Nonni panopolitani Paraphrasis S. Evangelii Johannis ed. Scheindler. (Bertheau.) — Roch, Die Schrift des alexandrinischen Bischofs Dionysius des Grossen « über die Natur, » eine altchristl. Widerlegung der Atomistik Demokrits u. Epicurs. (Harnack.) — Klasen, Die innere Entwicklung des Pelagianismus. (Harnack : très bonnes recherches.) — Kaltner, Konrad von Marburg u. die Inquisition in Deutschland. (K. Müller : essai de réhabilitation; Henke, plus bref, a tracé une image plus claire et plus juste de Conrad de Marbourg.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 5 : Langer, Polit. Geschichte Genuas u. Pisa's im XII. Jahrh. (V. Kap-herr). — Ayer, Grammaire comparée de la langue française. 3e édit. (Le Coultre : partie historique faible, mais fine et pénétrante analyse de l'état actuel de la langue). — Muncker, Edit. de l'Hermann de Wieland (Edit. Schroeder.)

— N° 6, 7 février 1883 : 59er Jahresbericht der schlesischen Gesellschaft für vaterländische Cultur vom Jahre 1881. (W. Krause.) — Leonhard, Der Irrthum bei nichtigen Verträgen nach römischen Rechte. (Leonhard.) — Baranowski a. H. Weber, Ostlitauische Texte. I. (Bezzenberger : texte d'un poème de Baranowski, déjà connu par les « études lithuaniennes » de Geitler, mais qui avait été publié d'une façon peu satisfaisante; paraît ici sous une double forme, dans celle du dialecte d'Oniksty, patrie du poète, et dans son orthographe normale. Weber n'est que l'impressario; il expose les idées et les travaux de Baranowski, mais peu habilement; développements diffus; argumentation faible; légèretés et obscurités.)

Revue de l'instruction publique supérieure et moyenne en Belgique, tome XXV, 6e livraison : Société pour le progrès des études philologiques et historiques. — Hegener, Les nouvelles méthodes. — Descamps, Du minerval et de la situation du personnel des Athénées. — De Block, Etude sur les inscriptions sépulcrales des Grecs (suite et fin). — Nelissen, La légation de Gabinius et les légats militaires de Pompée sous la loi Gabinia. — Plan d'études des « Realschulen » en Prusse.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 8 Dix-septième année 19 Février 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 561, 3 février 1883 : HOSACK, The rise and growth of the law of nations, as established by general usage a. treaties from the earliest time to the treaty of Utrecht (Intéressant et instructif, spécialement utile aux élèves des classes supérieures et aux étudiants en droit et en histoire). — STOUGHTON, William Penn, the founder of Pennsylvania; Diaries and letters of Philip Henry of Broad Oak, Flintshire, edited by Matthew Henry LEE (Bradby). — Some books about India (G. SMITH, The student's geography of India; de VALBEZEN, The English and India, new sketches, translated; Episodes in the life of an indian Chaplain; MALABARI, Guyarât a. the Gujarâtis, pictures of men a. manners, taken from life; GHOSE, The modern history of the indian chiefs, rajas, zamindars, etc.; ROWNEY, The wild tribes of India; Mc. CRINDLE, Ancient India described by Ktesias the Knidian; TAYLER, Thirty-eight years in India. II; MACKENZIE, How India is governed, being an account of England's work in India; LETHBRIDGE, High education in India; CONNELL, Discontent a. danger in India). — Jervis, not. nécrol. (Oxenham). — Some unpublished letters of Henry Martin. — Early references to Jews in England (S. L. Lee et Axon). — Vambéry's « Origin of the Hungarians » (Fairfield). — Shuckburgh's « Lysias » (Schuckburgh et Jebb). — C. Valeri Catulli liber, les poésies de Catulle, traduction en vers français par Eugène ROSTAND, texte revu d'après les travaux les plus récents de la philologie, avec un commentaire critique et explicatif par E. BENOIST (Ellis : l'étude la plus soignée de Catulle qui ait paru en France, la traduction de Rostand est souvent heureuse et exquise ; la partie philologique, de E. Benoist, est très remarquable, mais on regrette que ses propres recherches et ses propres jugements n'y occupent pas une plus grande place). — RAYET, Monuments de l'art antique. Vol. IV (Murray : toujours les mêmes mérites, les mêmes éloges à donner et au texte et aux reproductions photographiques). — Archaeological discoveries in Latium (Barnabei). — The discovery of a supposed Van Eyck. — Life of Mozart, by Otto JAHN, translated by Pauline TOWNSEND (Shedlock).

The Athenaeum, n° 2884,, 3 février 1883 : GRAHAM, J.-J. Rousseau. (Ouvrage consciencieux.) — HARTING, Essays on sport a. natural history. — The Promus of formularie a. elegancies, being private notes circ. 1594 hitherto unpublished, by Francis BACON, illustrated a. elucidated by passages from Shakspeare by POTT, with preface by ABBOTT. (L'auteur, Mrs. Pott, a peu de connaissances aussi bien que de jugement; il croit que Bacon a écrit les pièces de Shakspeare, etc. ; le Promus qui se compose de notes de Bacon, très intéressantes et instructives, devrait être réédité, cette fois avec soin et diligence, et non comme ici.) — — PICTON, Oliver Cromwell, the man a. his mission. (Ecrit avec soin, mais sans prétention aux recherches originales; toutefois, portrait vivant de Cromwell, exposé clair des influences qui ont agi sur lui.) — GOLDAMMER, The Kindergarten, a guide to Froebel's method of education, gifts a. occupations, with an introd. a conclusion by Baroness v. Marenholtz Bülow, translated by William WRIGHT. — CONWAY, Emerson at home and abroad. — Notes from Oxford. — Shakspeares Sonnet CXIII. a. « the phoenix and turtle. » (Nicholson.) — How should conversations be printed in novels? (Anthony Trollope, lettre du 29 mai 1877.) — English folk-books (Thoms). — The Tauchnitz reprints. (Bentley.)— FROMENTIN, The old masters of Belgium a. Holland, translated by Mrs. ROBBINS. — PLON, Benvenuto Cellini, orfèvre, médailleur, sculpteur, recherches sur sa vie, sur son œuvre, et sur les pièces

qui lui sont attribuées. (Tous les attraits d'une édition de luxe unis à une saine critique et à un soin extrême.)

Literarisches Centralblatt, n° 6, 3 février 1883 : Salviani opera omnia, p. p. Pauly (Très soigné). — Maurer, Entscheidungsschlachten der Weltgeschichte (Insuffisant). — Mayer (F. M.), Die Anfänge des Handels u. der Industrie in Oesterreich u. die orientalische Compagnie (Bon ouvrage à continuer). — Borchers, Unter welfischem Scepter, Erinnerungen eines Hannoveraners (Anecdotes sur des personnages de la cour de Hanovre, sur le gouvernement « aveugle à tous égards » du roi Georges, etc.). — von Ditfurth, Das kurhessische Leibgarderegiment, eine geschichtl. Skizze (Intéressant). — Neumann-Spallart, Oesterreichs maritime Entwicklung u. die Hebung von Triest (Travail tout à fait distingué d'un homme très compétent ; Trieste n'est pas devenu un Hambourg autrichien et pourrait le devenir sans les fautes du gouvernement). — Radloff, Phonetik der nördlichen Türksprachen. I. Vocale (Plein de soin et de circonspection ; l'auteur combat les difficultés avec énergie et réflexion, tenant de la main droite le scalpel, et de la main gauche le microscope). — Heintze, Türkischer Sprachführer (L'auteur connaît bien la langue du peuple, mais il n'est pas grammairien ; du reste, l'ouvrage ne prétend pas à une valeur scientifique et rendra des services aux voyageurs). — Schanz, Beiträge zur historischen Syntax der griechischen Sprache (Trois travaux, dont l'on trouvera les titres dans notre Chronique et qui se font remarquer par leur exacte méthode statistique, par le soin donné au dépouillement des ouvrages récents sur le sujet, par la réflexion, par la netteté de l'exposition). — Horakii Carmina, Oden u. Epoden des Horaz, mit Anmerkungen versehen v. Luc. Müller (Simple, bref, destiné aux « Primaner »). — Caesar, bellum gallicum, p. p. Holder (Très instructif, sera le bienvenu pour les philologues et les historiens). — Buttmann, Die Schicksalsidee in Schillers Braut von Messina (Contestable). — Gilbert, Handbuch der griech. Staatsalterthümer. I. Das Land der Lakedaimonier u. der Athener (Très recommandable).

Archivio storico per Trieste, l'Istria e il Trentino, diretto da Morpurgo e Zenatti. Vol. II, fasc. I, gennaio 1883 : Malfatti, I confini del principato di Trento. — Tedeschi, Fra Sebastiano Schiavone da Rovigno, intarsiatore del secolo XV. — Cippolla, La valle di Pruviniano in un diploma di Berengario I. — Joppi, Inventario del tesoro della chiesa patriarcale d'Aquileia. — Ferrai, Pier Paolo Vergerio il giovine a Padova. — Novati, La biografia di Albertino Mussato nel « De scriptoribus illustribus » di Secco Polentone. — *Varietà :* Cesca, Marco Ranfo. — Cipolla, Uberto da Brentonico. — *Appunti e notizie :* I Rumeni dell'Istria. — Una scampagnata di Roveretani nel 1771. — J. Madruzzo e i Challant. — La leggenda d'Orlando in Istria. — Un suggello trentino inedito. — « Le Rive dell'Adriatico », di Carlo Yriarte. — Un manoscritto Roveretano. — La toponomastica e gli alpinisti. — Archivio Trentino. — *Rassegna bibliografica* : Cesca, La sollevazione di Capodistria nel 1348 (Morpurgo). — De Vit, Dissertazione sui Cimbri (Orsi). — Cresseri, L'ara Trentina di Ercole Saxano (Orsi). — Novati, Lettere inedite di Veneti illustri. — Schupfer, Nuovi Studi sulla legge romana udinese (Salvioli). — Pasqualigo, Raccolta di proverbi veneti. (Zenatti.) — Annunzi bibliografici.— Publicazioni periodiche.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 9 Dix-septième année 26 Février 1883

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 562, 10 février 1883 : Simcox, A history of latin literature from Ennius to Boethius. (Minchin : fait avec grand soin.) — Shakspeare's historical plays, roman a. english, with revised text, introd. and notes glossarial, critical a. historical, by Ch. Wordsworth. Vol. I. (Dowden : renferme Coriolan, Jules César, Antoine et Cléopâtre, le roi Jean, travail d'un habile connaisseur de Shakspeare.) — Bancroft, The history of the Pacific States of North America, vol I. Central America, 1501-1530. (Keane : 1er vol. d'un vaste ouvrage pour lequel l'auteur a consulté d'innombrables documents, et où il déploie les qualités qu'on lui connaît.) — An old resident at Canton : The Fan-Kwae at Canton before treaty days, 1825-44, by and old resident. (Douglas.) — R. H. Mason, The history of Norfolk. I. (Round.) — Current theology. (Entre autres, Charteris, The New Testament Scriptures, their claims, history a. authority.) — Saintsbury's short history of french literature. (Bourget : « histoire que je voudrais voir traduite en français et introduite dans l'enseignement de mon pays, tant elle est complète et supérieure comme exactitude et justesse d'appréciation à tous les ouvrages classiques du même genre ; de minces réserves à faire, mais qui n'empêchent pas le livre d'être un chef-d'œuvre de méthode et d'exposition.») — A passage in « Christabel » (Ingleby). — The turkish elements in magyar. (Howorth.) — A catalogue of the Chinese Buddhist Canon. — Lord Bonard Gower's portraits of Marie Antoinette : Iconographie de Marie Antoinette. Quantin. (Wedmore). — The roman town at Sanxay. (H. M. S).

The Athenaeum, n° 2885, 10 février 1883, Grenville Bradley, Recollections of Arthur Penrhyn Stanley. — Whitelaw, Sophocles translated into english verse. (Bonne traduction.) — Stent, Scarps from my sabretasche, being personal adventures in the 14th. (King's Light) Dragons ; Ignotus, pen and ink sketches on military subjects ; Winter, Regimental legends. — Middlemore, Round a posada fire. — The book of husbandry, by Master Fitzherbert, reprinted from the edition of 1534 a. edited by Skeat. (Excellente édition d'un texte précieux.) — « La belle dame sans mercy » (Forman.) — Westminter Abbey. — An ancient chalice. (Buttlers.)

Literarisches Centralblatt, n° 7, 10 février 1883 : Happel, Die altchinesische Religion vom Standpunkte der vergleichenden Religionsgeschichte.— Koelling, Der erste Brief Pauli an Timotheus, aufs neue untersucht u. dargelegt. I. Die allgemeinen Fragen. — Renan, Marc Aurèle et la fin du monde antique. (Toujours les mêmes qualités brillantes, se lira avec intérêt, très au courant, observations ingénieuses et coups d'œil instructifs, de fortes objections à faire à toute la méthode de l'auteur aussi bien que sur de nombreux détails, la valeur scientifique de l'ouvrage repose sur l'exposition habile et agréable des résultats de l'érudition allemande ; en somme, heureux achèvement d'une œuvre vaste et remarquable.) — Neumann, Das Zeitalter der punischen Kriege, hrsg. v. Faltin. (Publication des cours de Neumann ; de très bonnes choses). — Mayer, Die östlichen Alpenländer im Investiturstreite. (Bon.) — Borch, Das Bündniss mit Frankreich unter Philipp von Schwaben. (L'auteur n'apporte pas de preuve strictement scientifique pour soutenir son hypothèse). — Springer, Beiträge zur Geschichte des Wormser Reichstages. 1544 u. 1545. — Theoph. Hahn, On the science of language ; Address at South African Public Library.— Cohn, De Aristophane Byzantio et Suetonio Tranquillo Eustathi auctoribus. (Travail

fait avec une clarté et une « acribie » qui peuvent servir de modèle). — Poetae latini minores rec. Baehrens. IV. (Edition pleine de folies ; l'éditeur s'est mis en tête de baptiser des poètes anonymes ; défi jeté à toute méthode). — Rosa, L'elemento tedesco nel dialetto piemontese. (Traite de 79 mots piémontais d'origine germanique, mais ne sait pas les diviser ni les distinguer ; des erreurs et des légèretés). — Di Cesnola, Salaminia (Cyprus). – The history, treasures a. antiquities of Salamis. — Der Onyx von Schaffhausen.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 4, 27 janvier 1883 : Kaltner, Konrad von Marburg u. die Inquisition in Deutschland. (Zoepffel : fidèle image de l'inquisiteur.) — Radloff, Vergleichende Grammatik der nördlichen Türksprachen. I. Vocale. (Schott : original, recherches très consciencieuses; ouvrage fort méritoire.) — Oeri, Beiträge zum Verständniss der Trachinierinnen des Sophokles (Kaibel). — Glossarium mediae et infimae latinitatis conditum a Du Cange, digessit Henschel, editio nova pluribus verbis aliorum scriptorum a Leop. Favre. I. Niort, L. Favre (Zeumer : pas de rectifications, et les additions et compléments incroyablement superficiels, insuffisants et peu sûrs). — Bayard Taylor, Erläuterungen u. Bemerkungen zu Gœthes Faust. I u. II. (R. M. Werner : beaucoup d'observations importantes.) — Meitzen, das deutsche Haus in seinen volksthümlichen Formen ; Henning, das deutsche Haus in seiner historischen Entwickelung ; v. Huber-Liebenau, das deutsche Haus zur Zeit der Renaissance. (M. Heyne : l'ouvrage de Meitzen est suggestif ; celui de Henning, très intéressant, solide et profond ; celui de Huber-Liebenau, plein d'erreurs.) — Gardthausen, Mastarna oder Servius-Tullius, mit einer Einleitung über die Ausdehnung des Etruskerreiches. (Seeck : « l'argumentation historique repose sur une appréciation des sources qui contredit entièrement la mienne »). — Jacobsen, Die Schlacht bei Reutlingen 14 mai 1377, eingeleitet von Weizsäcker. (Wenck) — Wetterfelder Chronik, Aufzeichn. eines luther. Pfarrers der Wetterau, welcher den dreissigjährigen Krieg von Anfang bis Ende miterlebt hat, erklärt u. erläutert v. Solms-Laubach u. Matthaei. (Duncker.) — F. Müller, Unter Tungusen u. Jakuten. (Tomaschek.) — E. Curtius u. Adler, Olympia u. Umgegend, zwei Karten u. ein Situationsplan, gezeichnet von Kaupert u. Dörpfeld. (Milchhoefer : très utile.) — Antiquarische Funde in Italien (Dressel).

N° 5, 3 février 1883 : K. Müller, Göttliches Wissen u. Göttliche Macht des johanneichen Christus. (Wendt.) — Uhlhorn, Die christliche Liebestätigkeit in der alten Kirche. 2e Aufl. (Points de vue importants.) — Ribot, L'hérédité psychologique. 2e édit. (Erdmann : recueil de matériaux abondants.) — Rabby Saadiah, Commentary on Ezra and Nehemiah ed. by Mathews. (Nowack : à saluer avec joie.) — Leo Meyer, Vergleichende Grammatik der griechischen u. latein. Sprache. (Joh. Schmidt : le spécialiste n'apprendra rien de nouveau, le commençant sera égaré trop souvent et, malgré tous les détails, trop insuffisamment instruit pour qu'on puisse lui recommander l'ouvrage.) — Meister, Die griech. Dialekte auf Grundlage von Ahrens' Werk. I. Asiatisch-äolisch, boötisch, thessalisch. (Hinrichs : remplacera l'ouvrage d'Ahrens ; très indépendant, grande connaissance du sujet, grand soin, pénétration, circonspection.) — Tartara, Animadversiones in locos nonnullos Catulli et Titi Livi. (Leo.) — Knieschek, Der cechische Tristam u. Eilhart von Oberge. (Schröder : résultats très importants.) — Müldener, Das Buch vom Wetter oder das Wetter in Sprüchwort. (Dunger : nullement scientifique.) — Appel, Das Leben u. die Lieder des Trobadors Peire Rogier. (Stengel : bon.) — Stælin, Geschichte Würtembergs, bis 1268.

(Hartmann : très profond, très clair, commence dignement une histoire du Wurtemberg qui restera.) — LOSSEN, der Kölnische Krieg. (Kluckhohn : très soigné et instructif.) — Urkundenbuch der Stadt Quedlinburg, bearb. v. JANICKE. II. — JOEST, Aus Japan nach Deutschland über Sibirien. — BERTRAND, Un critique d'art dans l'antiquité, Philostrate et son école. (Kalkmann : n'avance pas la science et sera difficilement utile même aux laïques.) — Sorani Gynaeciorum vetus translatio latina nunc primum edita cum additis graeci textus reliquiis, p. p. ROSE. (Haeser.) — Technologisches Wörterbuch in englisch-deutscher Sprache, v. Otto BRANDES. — FOUCART, Campagne en Pologne, nov.-décembre 1806-janv. 1807. Pultusk et Golymin. (Intéressant et de grand profit.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, 7 et 8, 14 et 21 février 1883 : WAITZ. Deutsche Verfassungsgeschichte, II et III, 1. (Waitz.) — Monumenta Germaniae historica. Ser. T. XXVI. (Waitz.) — VAIHINGER, Commentar zu Kant's Kritik der reinen Vernunft. I. (A. v. Leclair.) — BRANDSCHEID, Aristoteles' περὶ ποιητικῆς. (Susemihl : maculature, travail de fabrique, ignorance et légèreté, etc). — Leite de VASCONCELLOS, tradicôes populares de Portugal, colligidas e annotadas. Porto, Clavel. (Liebrecht : travail fait avec une grande persévérance et aussi complet qu'il était possible ; excellent compendium du sujet ; on y trouve les traditions non seulement du Portugal, mais de la Galice et du Brésil.) — Mittelrheinische Regesten bearb. v. GOERZ. Th. III. (Lamprecht.)

Athenaeum belge, n° 21, 15 février 1883 : COLLARD, Trois universités allemandes considérées au point de vue de l'enseignement de la philologie classique. Strasbourg, Bonn et Leipzig (Nève). — DE BROGLIE, Frédéric II et Marie-Thérèse. (Récit lumineux et impartial, qui assigne leur signification à des faits trop souvent dénaturés et leur véritable rôle à des personnages qui n'agissent fréquemment que par des voies détournées). — BEAUVOIS, Claude Bouton, seigneur de Corberon (A. Wauters : récit fait avec beaucoup de soin, rempli de détails très précis). — Epigraphie (A. de Ceuleneer : rend surtout compte de HICKS, A manual of greek historical inscriptions, recueil incomplet, mais précieux parce qu'il prouve à l'évidence combien les monuments épigraphiques viennent confirmer et compléter les textes des écrivains de l'antiquité. — THODE, Die römische Leiche vom Jahre 1485, ein Beitrag zur Geschichte der Renaissance. — DELBŒUF, Nains et géants, la force comparée des grands et des petits animaux.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 10 Dix-septième année 5 Mars 1883

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 563, 17 février 1883 : Perrot et Chipiez, Histoire de l'art dans l'antiquité, l'Égypte, trad. en anglais par Armstrong (Am. B. Edwards : les auteurs ont voulu seulement faire mieux connaître l'art égyptien, leur programme est plus que rempli, leur ouvrage est un « splendid monograph » ; grâce à leurs laborieuses recherches, on sait tout ce qui concerne l'art égyptien ; M. Perrot est entré entièrement dans l'esprit de l'ancienne civilisation de l'Egypte). — Craik, The life of Jonathan Swift (Saintsbury). — A soldier's life a work in South Africa, 1872-187h, a memoir of the late col. Durnford. — Waters, Parish registers in England, their history a. contents, with suggestions for securing their better custody a. conservation. — Two books on spanish theology : Menendez Pelayo, Historia de los heterodoxos españoles. III ; Bigelow, Molinos the quietist (W. Webster : on peut maintenant se faire un jugement sur l'œuvre entière de Pelayo ; comme œuvre littéraire, on ne saurait trop la louer ; abondance de détails biliographiques, sources inédites, biographies qui ont l'intérêt d'un roman, peu de fautes, certains jugements contestables, pas d'index ; Bigelow n'a fait qu'une esquisse de la vie de Molinos). — Recent works on Cicero : pro Rabirio, p. p. Heitland ; pro P. Cornelio Sulla, p. p. Reid, M. Tullius Cicero, a chapter introductory to the study of his life a. works. — Dialect in english placenames (Bradley). — Lord Zouche's slavonic mss. (Fairfield). — A passage in « Christabel » (Mackenzie Bell). — Lectures on art delivered in support of the Society for the protection of ancient buildings (Purcell).

The Athenaeum, n° 2886, 17 février 1883 : Max Müller, India, what can it teach us? (Conférences faites à l'Université de Cambridge pour les candidats aux fonctions de l'administration civile des Indes). — Windisch, A concise irish grammar, with pieces for reading, translated by Moore *et* Compendium of irish grammar, translated by Mcswiney. — Craik, The life of Jonathan Swift (Style monotone et qui manque de vivacité ; mais livre impartial et judicieux, et, sur le sujet, un « standard work »). — Our library table (Geddie, The russian empire, historical a. descriptive ; Comparetti, Researches respecting the Book of Sindibâd, translated by Coote ; Consiglieri Pedroso, A selection of portuguese folk-tales). — The booksellers' union. — Archbishop Peckham's register. — The english dialect society. — Thausing, Albert Dürer, his life a. works, edited by Eaton.

Literarisches Centralblatt, n° 8, 17 février 1883 : Bruchstücke einer vorhieronymianischen Uebersetzung des Pentateuch aus einem palimpseste zum ersten Male p. p. Ziegler. — Schultze, Der theolog. Ertrag der Katacombenforschung. — Gerstenecker, Der Krieg des Otho u. Vitellius in Italien im J. 69, Beiträge zur Erklär. des Tacitus u. Plutarch. (Réussit à faire un récit critique des événements réels de la guerre.) — v. Heinemann, Heinrich von Braunschweig, Pfalzgraf bei Rhein. — Vogt, Die kriegerischen Ereignisse in Aegypten während des Sommers 1882. — Landsdell, Durch Sibirien ; Joest, aus Japan nach Deutschland durch Sibirien. — Rich. v. Kaufmann, Finanzen Frankreichs. (Livre fort utile à consulter, matériaux abondants et complets.) — Gerstfeldt, Städtefinanzen in Preussen, Statistik u. Reformvorschläge. — A. Weber, Das Septaçatakam des Hâla. (Edition excellente.) — Kopp, Geschichte der griechischen Literatur, 3e gänzlich umgearbeitete Auflage von Hubert. (L'ouvrage a reçu une forme nouvelle, la plupart des erreurs en ont disparu.) — Bezzenberger, Litaui-

sche Forschungen. (D'heureuses trouvailles; beaucoup de peine et de soin.) — SCHÖNBACH, Mitteilungen aus altdeutschen Handschriften; V. Priester Arnold's Legende von St.-Juliana. (De grandes difficultés surmontées avec beaucoup de pénétration.) — SCHÖLL, Gœthe in Hauptzügen seines Lebens u. Wirkens. (Recueil d'art. précieux à consulter.) — Briefe von Charlotte von Kalb an Jean Paul u. dessen Gattin, hrgs. v. NERRLICH. — RACINET, Le costume historique, XIIIe livraison. — DEITERS, Ludwig von Beethoven. — Deutscher Literatur-Kalender auf das Jahr 1883, hrsg. v. KÜRSCHNER.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 6, 10 février 1883 : ALZOG, Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte. 10e Auflage neu bearb. von KRAUS. (Funk : l'ouvrage est amélioré et complété.) — REINISCH, Die Bilin-Sprache in Nordost-Africa. (Dillman.) — Lucianus Samosatensis, rec. FRITZSCH. III, 2. (Blass : renferme les dialogues des Morts XI-XXX, Charon et le Κατάπλους.) — Vergils Eklogen in ihrer strophischen Gliederung nachgewiesen. (Leo : quelques points éclaircis, quelques remarques dignes d'attention.) — BRAUNE, Gotische Grammatik. 2e édition. (Roediger.) — Ernst von der RECKE, Principerne for den danske Verskuntst efter dens historiske og systematiske Udvikling. I. Almindelig metrik. II. Speciel metrik. (Vodskov : travail très remarquable et qui fera époque, le premier sur le sujet et en même temps le premier qui applique et suit jusqu'au bout les principes rythmiques de Brücke.) — RAUCHENSTEIN, der Feldzug Cäsars gegen die Helvetier. (Dittenberger : grand travail, de la pénétration, mais, malgré tout, partial.) — WAITZ, Deutsche Verfassungsgeschichte; Die Verfassung des fränkischen Reichs. I, 1 et 2. (Bresslau : on peut n'être pas d'accord sur quelques points, mais cette histoire de la constitution des temps mérovingiens restera sous sa nouvelle forme un fondement solide et un point de départ pour toutes les recherches ultérieures, à la hauteur desquelles l'auteur a su se tenir.) — V. KÖHNE, Berlin, Moskau. Petersburg. 1649-1763, ein Beitrag zur Geschichte der freundschaftl. Beziehlungen zwischen Brandenburg-Reussen u. Russland. (Caro : quelques détails intéressants.) — Wandkarte der Alpen nach dem Entwurfe u. unter der Leitung v. HAARDT. — LAMPRECHT, Initial-Ornamentik des VIII bis XIII Jahrhundert. — Lionardo da Vinci, das Buch von der Malerei, deutsche Ausgabe, nach dem Codex Vaticanus 1270 übersetzt u. geordnet von LUDWIG. — DAHN, Bausteine, vierte Reihe, erste Schicht, rechtsphilosophische Studien (Gierke). — FAVARO, Galileo Galilei e lo studio di Padova. — D'ELVERT, Zur österreichischen Finanzgeschichte mit besonderer Rücksicht auf die böhmischen Länder — L. K., La frontière du Nord et l'invasion allemande.

Theologische Literaturzeitung, n° 3, 10 février 1883 : LIPSIUS, Die apokryphen Apostelgeschichten u. Apostellegenden. (Harnack : « ouvrage précieux, par lequel l'auteur anime un sujet jusqu'ici rarement abordé. ») — Baedae historia ecclesiastica gentis Anglorum, ed. HOLDER. (Loofs : édition peu coûteuse, la première qui paraisse en Allemagne depuis deux cents ans, mais dont le principal mérite est le format maniable et le bon marché.) — Neuere Untersuchungen zur Geschichte der Inquisition im Mittelalter; III. (K. Müller : grand éloge du livre de Molinier; quant à l'abbé Douais, « il ne s'appuie que sur les recherches d'autrui, n'a pas vu la plupart du temps les manuscrits qu'il cite et ne les connaît que par Molinier, dont il ne rappelle pas ou ne rappelle qu'indirectement les travaux. ») — PREGER, Geschichte der deutschen Mystik im Mittelalter : II. Heinrich Suso; STRAUCH, Margaretha Ebner u. Heinrich von Nördlingen. (Moller.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 11 Dix-septième année 12 Mars 1883

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 564, 24 février 1883 : Bosworth Smith, The life of Lord Lawrence (I^{er} art.). — Calendar of State papers, domestic series, 1640-1641, edited by W. D. Hamilton (Gardiner). — Mozley, Lectures a. other theological papers (Cheetham). — Poole, An index to periodical literature, third edition, brought down to january 1882, with the assistance of William I. Fletcher (Axon). — Lesson, Les Polynésiens, leur origine, leurs migrations, leur langage, ouvrage rédigé d'après le ms. de l'auteur, par Lud. Martinet (Trotter). — The illuminated mss. in the Ashburnham collection (Conway). — The etymology of the french « gond » (Skeat, du bas latin « gumphus », grec γόμφος). — Buddhist sanskrit texts (W. Wright). — A passage in « Christabel » (S. Waddington). — Max Müller, India, what can it teach us? (Rhys Davids).

The Athenaeum, n° 2887, 24 février 1883 : James Nasmyth, engineer, an autobiography, edit. by Smiles. — The Jewish Family bible, containing the Pentateuch, the prophets, a. the Hagiographa in hebrew and english. — In Memoriam Franklin (La suite du titre est : versus tennysionianos Franklini cenotaphio inscriptos graece latine aliter reddendos redditosque curavit Art. Wright). — Bridges, Journal of a lady's travels round the world. — French lyrics, selected a. edited by G. Saintbury (Choix fait avec un grand goût). — Griesinger, The Jesuits, a complete history of their open and secret proceedings from the foundation of the order to the present time, translated by A. J. Scott (Trad. anglaise d'un pamphlet politique qui a des mérites; la traduction est mauvaise). — Two letters from Thomas Carlyle to the Chorleys. — Old Mother Hubbard (Hales). — Orpheus and Eurydice (Stevens : vers qui sont peut-être de B. Franklin). — Thausing, Albert Dürer, his life and works, edited by Eaton (2^e art.). — Westminster Abbey a. Westminster School.

Literarisches Centralblatt, n° 9, 24 février 1883 : Oswald, Religiöse Geschichte der Menschheit. (Trois études sur l'état primitif de l'homme, sur la chute du premier homme dans le paradis, sur le péché originel.) — Vier rheinische Palaestina-Pilgerschriften des XIV, u. XV u. XVI Jahrhunderts, bearb. v. Conrady. (Public. de grand intérêt.) — Honegger, Allgemeine Culturgeschichte, I Band : vorgeschichtliche Zeit. (N'a rien à faire avec l'histoire.) — Leupold, Berthold von Buchegg, Bischof von Strassburg. — v. Wegele, Geschichte der Universität Wirzburg. 2 Th. — Friedberg, Die Grundlagen der preussischen Kirchenpolitik unter Friedrich Wilhelm IV. — Revista da sociedade de instrucção do Porto. 2 vols. — Gierke, Die Staats-und Korporationslehre des Alterthums u. Mittelalters u. ihre Aufnahme in Deutschland. — Jamaspji, Pahlavi, gujaváti a. english dictionary. III. — Lycophronis Alexandra, rec. Scheer. I. (Résout les difficultés aussi bien qu'il était possible de le faire; on a là pour la première fois un texte qui a pour base sûre et fixe la meilleure tradition manuscrite.) — Christoforidhis, Γραμματικὴ τῆς ἀλβανικῆς γλώσσης; Kuluriotis, Ἀλβανικὸν ἀλφαβητάριον. — C. Plinii Secundi naturalis historia, rec. Detlefsen. VI^e vol. : Index I deorum et hominum, Index II locorum. (Il ne manque plus que « l'Index rerum » pour terminer dignement cette belle publication.) — Delius, Marlowe's Faustus u. seine Quelle. (Beaucoup de points contestables.) — Schembera, Die Königinhofer Handschrift als eine Fälschung nachgewiesen. (Prouve que le fameux manuscrit est une falsification du xix^e siècle et tend à démontrer que le faussaire est Hanka; le livre est publié par le fils de Schembera qui dit dans sa pré

face : « Mon père a été, pour cet acte glorieux, poursuivi de la plus vile façon par les Tchèques; mais ma haine la plus amère revaudra cela à tous ceux qui ont abrégé la vie de mon père. ») — MARQUARDT, Das Privatleben der Römer. II Abtheil. — ALY. Schule u. Haus.

Deutsche Literaturzeitung, n° 7, 17 février 1883 : WÖRNER, Ausleg. des Briefes an die Galater — BOURDEAU, Théorie des sciences. — BRENTANO, Ueber den Creatianismus des Aristoteles; u. Offener Brief an E. Zeller.) — BEZZENBERGER, Litauische Forschungen; Ostlitauische Texte mit Einleit. u. Anmerk. hrsg. v. BARANOWSKI u. H. WEBER. (A. Brückner : le recueil de Bezzenberger ne renferme que des matériaux mis superficiellement en œuvre; la publication du poème de Baranowski, « La bruyère d'Onikschty », par Weber est intéressante.) — Eine griechische Schrift über Seekrieg, zum ersten Male hrsg. u. untersucht v. K. K. MÜLLER. (R. Förster : fragment publié pour la première fois avec autant de soin que d'érudition.) — G. VOIGT, die Wiederbelebung des klassischen Alterthums. Reifferscheid : 2e édition de ce remarquable ouvrage.) — P. LEHMANN, Sprachliche Sünden der Gegenwart. (Roediger : 3e édition d'un bon livre, fondé sur une pénétrante observation.) — UNDSET, Das erste Auftreten das Eisens in Nord-Europa, übers. v. MESTORF. — Ad. BAUER, Die Kyros-Sage u. Verwantes. (E. H. Meyer : recherches très instructives et sagaces, mais qui ne résolvent qu'une moitié de la question.) — FRANZ, Die Chronica pontificum Leodiensium. (Holder-Egger.) — Kaiserurkunden in Abbildungen, hrsg. v. SYBEL u. SICKEL. IV. Wattenbach.) — PERNVERTH v. BÄRNSTEIN, Beiträge zur Geschichte u. Literatur des deutschen Studententhums. (E. S. : beaucoup de détails intéressants.) — KIEPERT, Mapa general de la America meridional. — Von JAN, Die griechischen Saiteninstrumente. (Bettermann : matériaux abondants sur un sujet difficile.) — PROELSS, Beiträge zur Geschichte des Hoftheaters zu Dresden. (Schlenther : correspondance de Lüttichau avec Weber, les Devrient, Gutzkow, etc.) — Von HELVIG, Ludwig Freiherr von der Tann-Rathsamhausen (Hinze : très recommandable.) — Dantes Göttliche Komödie, Uebersetzung, Commentar u. Abhandl. v. KOPISCH, 3e Aufl. v. PAUR.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nos 9 et 10, 28 février et 7 mars 1883 : HÜBSCHNANN, Die Umschreibung der iranischen Sprachen u. des Armenischen. (De Lagarde : le titre devrait être « wie Herr Professor Hübschmann die iranischen Sprachen u. das Armenische umschreibt. ») — Alfred LEROUX, Recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne, de 1292 à 1378. (Scheffer-Boichorst : abondants matériaux; recherches qui s'étendent non seulement à un règne, mais à plus d'un siècle; mais l'auteur n'a pas toujours travaillé avec assez de réflexion et de conscience.) — Briefe von Jakob Grimm an Hendrik Willem Tydeman, hrsg. v. REIFFERSCHEID. (Intéressant.)

Archiv für Slavische Philologie. T. VI, 4e livr. : LECIEJEWSKI, Die Sprache des polnischen Theils des Florianer Psalters. — WESSELOVSKY, Neue Beiträge zur Geschichte der Salomonssage. — SCHACHMATOV, Zur *Texkritik des Codex Sviatoslaï*. — Anzeige : Specimina linguæ palæoslovenicæ edidit JAGIC (Excellent volume). — BOUDILOVITCH, Les Slaves primitifs, leur langue, leur vie, leurs idées d'après les données lexicographiques (Intéressant, mais manque de précision). — Lituanica (A. BRÜCKNER). — Kleine Mittheilungen (A noter « Slavica im British Museum »). — Vukodlak vor Gericht (Note intéressante sur un récent cas de vampirisme en Istrie). — Bibliographischer Bericht (Jagic). — Materialien zur Geschichte der Slavischen Philologie (Correspondance inédite de Dobrovski et de Kopitar). — Nécrologie. G. Danicic.

THE LEISURE HOUR

VOLUME FOR 1882

CONTENTS

And a variety of Miscellaneous Articles on subjects of Popular Interest. The volume contains 768 pages, large imp. 8vo, with numerous Engravings. and it is a most suitable volume for a Christmas Present or School Prize.

Price 7s., in cloth boards ; 8s. 6 d., extra boards, gilt edges; 10 s. 6d., half-bound in calf; or in half-yearly volumes, strongly bound for libraires 3s. 6d. each.

LONDON : 56, PATERNOSTER ROW;
And of all Booksellers.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent. 23

N° 12 Dix-septième année 19 Mars 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 565, 3 mars 1882 : Bosworth SMITH, The Life of Lord Lawrence. 2 vols. (2e art.) — The Iliad of Homer, done into english prose by LANG, LEAF a. MYERS. (Morshead : trad. bonne, faite par trois personnes, et présentant une grande unité.) — Sir C. Gavan DUFFY, Four years of irish history, 1845-49 (Fagan). — The Gospel according to St. John, by PLUMMER. (Drummond). — YRIARTE, Un condottiere au XVe siècle, études sur les lettres et les arts à la cour des Malatesta; Françoise de Rimini dans la légende et l'histoire (Creighton : le livre sur Malatesta, qui traite un sujet heureux, est plein d'intérêt; le livre sur Françoise de Rimini n'est qu'un article de revue). — Some books about Spain (Webster : HOPE-EDWARDS, Azahär; Mrs. MIDDLEMORE, Round a posada fire; Padre F. FITA, Monumentos antiguos de la iglesia compostelana.) — Anthropologists and the Rig-veda. (Clodd.) — SKEAT, The Gospel of St. Mark in gothic. (Merry.) — The art exhibition at Rome. (Leader Scott.) — The Posilippo Aqueduct. (Barnabei.) — Exploration in Asia Minor. — The progress of discovery in Egypt. (R. Stuart Poole; Amelia B. Edwards; Tomkins.) — The canopic vases of Nesikhonsu. (Am. B. Edwards.) — Roman inscription found in Caernarvonshire. (Watkin.) — Notes from Athens.

The Athenaeum, n° 2888, 3 mars 1883 : Sheldon AMOS, The science of politics — GRIFFIS, Corea, the hermit nation. — Grace A. OLIVER, A study of Maria Edgeworth. (Biographie mal écrite, mais pleine d'anecdoctes et de détails intéressants.) — Mrs. CHAMBERLAIN, A glossary of West Worcestershire words, with glossic notes by HALLAM; H. FRIEND, A glossary of Devonshire plant names. — WESTWOOD a. SATCHELL, Bibliotheca piscatoria. — Al. MACKENZIE, The history of the Highland clearances. — The bookseller's union. — Traces of the primitive village community in municipal corporations. (Gomme.) — Books and printings in Turkey in 1882. — Mr. Bullen's discovery of old english plays. (F. Peay.) — Orpheus a. Eurydice (Blake, Dowding, Gibson, Ormsby). — Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts (COLLIGNON, l'archéologie grecque; GERSPACH, La mosaïque, etc.) — Notes from Rome (Lanciani) — The Asia Minor exploration found. — Notes from Naples.

Literarisches Centralblatt, n° 10, 3 mars 1883 : KRÜGER, das Reich Gottes nach der Lehre Jesu. — ALTHAUS, Von der Ueberzeugung, insbes. der religiösen. — PREUSS, Geist und Stoff. — NATORP, Descartes' Erkenntnisstheorie, eine Studie zur Vorgeschichte des Criticismus (Beaucoup de pénétration, méthode fausse). — D'IDEVILLE, Le maréchal Bugeaud, II. — ZÖLLER, Die Deutschen im brasilianischen Urwald. — Atlantischer Ocean, ein Atlas von 36 Karten, die physikal. Verhältnisse u. die Verkehrsstrassen darstellend. — NEWMAN, Libyan vocabulary, an essay towards reproducing the ancient numidian language, out of four modern tongues. — Plato's ausgewählte Dialoge, erklärt von SCHMELZER. Symposion (Parfois spirituel et instructif). — Sam. BRANDT, Eumenius von Augustodunum u. die ihm zugeschriebenen Reden, ein Beitrag zur Geschichte der römischen Literatur in Gallien (Tente et avance la solution d'une question difficile; recherches à continuer; contributions précieuses à l'histoire de la littérature romaine et de la langue latine dans la Gaule). — SCHIPPER, Altenglische Metrik. I (Ouvrage très étendu qui repose sur les recherches les plus profondes; beaucoup de points intéressants; le livre comble une lacune jusqu'ici très sensible). — LACHNER, Die Holzarchitectur Hildesheims. — LORCK, Geschichte des Vereins der Buchhändler zu Leipzig 1833-1882, Festschrift. — Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften u. Künste. I, A-G. 99en Theil. II. H-N. 32en Theil.

Theologische Literaturzeitung, n° 4, 24 février 1883 : Kühn, Die Revision der luther. Bibelübersetzung (Kamphansen : très recommandable.) — Bernus, Notice bibliographique sur Richard Simon (Schürer : petite publication de grande valeur qui donne une vive impression de la « productivité » du savant Dieppois et du grand mouvement qu'il a provoqué). — Ennodii opera omnia rec. Hartel. — Salviani opera omnia rec. Fr. Pauly. (Lipsius : nouvelles éditions faites avec un soin remarquable.) — Urkunden u. Acten der Stadt Strassburg, hrsg. v. Virck. I. 1517-1530; polit. Correspondenz der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reformation. (Enders : nouvelles sources pour l'histoire de la Réforme). — Briefe u. Acten zur Geschichte des XVI Jahrh. III, 2. Beiträge zur Reichsgeschichte. 1552, bearb. v. Druffet. (Kawerau). — Die deutsche Universität Dorpat im Lichte der Geschichte u. Gegenwart — Zwei Briefe des Herrn Nestle an die Redaction.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 8, 24 février 1883 : Salviani opera p. p. Pauly (Sauppe). — Bertholdi a Ratisbonna sermones ad religiosos XX p. p. Hoetzl (Strobb : bon). — Spinozae opera philosophica, I-IV (Laas). — J. Martha, Les sacerdoces athéniens (Wilamowitz : art. très sévère ; exposition agréable et claire, mais le livre serait « une compilation tout à fait insuffisante »). — Teuffels Geschichte der römischen Literatur, 4e Aufl. bearb. v. Schwabe (Hertz : travail solide, augmenté de courtes additions). — R. von Muth, Mittelhochdeutsche Metrik (Steinmeyer : beaucoup de soin, sera très utile). — Eberhards synonymisches Wörterbuch, 13e Aufl. v. Lyon u. Wilbrandt (Heyne). — De Gubernatis, Storia universale della letteratura. I. Storia del teatro drammatico ; II. Florilegio drammatico : 1. teatro orientale, antico e cristiano ; 2. teatro moderno (E. : ouvrage gigantesque qui fera un nouvel honneur au nom de l'auteur et sera une parure vraiment nationale de la littérature italienne, monument d'un infatigable labeur). — Pic, Der nationale Kampf gegen das ungarische Statsrecht. — Monumenta Germaniae historica ; Conradi I et Heinrici I Diplomata, Ottonis I regis Diplomata. 2 vols (Steindorff). — P. Joseph, Goldmünzen des XIV u. XV Jahrhunderts (Disibodenberger Fund). — Manasseh ben Israel, Origen de los Americanos, reimpression (1650), p. p. Junquera (Steinschneider). — Roedlich, Das Leben des Generals Hieronymus Roedlich 1767-1833.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 9, 3 mars 1883 : Tutonis Monachi Opuscula, p. p. Rubatscher (Kraus : édition soignée des œuvres d'un moine franconien du XIIe siècle : 1° De suscipiendo Deo ; 2° de praeconiis S. Felicitatis martyris ; 3° passio et martyrium Viti, Modesti atque Crescentiae). — Ludw. Keller, ein Apostel der Widertäufer. (Kawerau : très bon récit de la vie tragique de Hans Denck.) — Bühler, Leitfaden für den Elementarcursus des Sanscrit, mit Uebungsstücken u. zwei Glossaren. (Livre utile). — Ἀντωνίου τοῦ Βυζαντίου, συγγραφέως τῆς ιά ἑκατονταετηρίδος, χρηστοήθεια ἤτοι τρόποι τοῦ Ἑλληνοπρεπῶς φέρεσθαι, ἐκδιδομένοι χάριν τῆς Ἑλληνικῆς νεολαίας, μετὰ καὶ τῆς εἰς τὴν καθωμιλημένην παραφράσεως (γενομένης) ὑπὸ N. K. (Eberhard.) — H. Kluge, Die Consecutio temporum, deren Grundgesetz u. Erscheinungen im Lateinischen. (H. T. Müller : des idées instructives.) — Assmus, Die äussere Form neuhochdeutscher Dichtkunst (Seemüller : écrit par un « laïque », avec la prétention d'être scientifique). — Otto Lyon, Goethe's Verhältniss zu Klopstock. (Du savoir, mais du vague et un peu d'exaltation.) — K. Dietrich, Hamlet der Konstabel der Vorsehung. (Zupitza : d'après l'auteur, il faut que le territoire ravi par le père de Hamlet revienne à son légitime possesseur Fortinbras ; Hamlet est l'insrument de la Providence ; son nom signifie « A high constable » ; lui-même conçoit ainsi sa mission ; ses bras sont

« pickers and stealers », car la police emploie souvent pour se saisir des criminels, non-seulement leurs ruses, mais leurs instruments!) — Ladewig, Poppo von Stablo u. die Klostevreformen unter den ersten Saliern. (Sachse : bon.) — Seignobos, Le régime féodal en Bourgogne jusqu'en 1360. (Philippson : travail très instructif, très étendu, en un mot excellent.) — Codex diplomaticus Saxoniae regiae. I, 1. Urkunden der Markgrafen v. Meissen u. Landgrafen v. Thüringen 948-1099, p. p. Posse. — Largeau, Le Sahara algérien (Nachtigal). — Springer, Kunsthandbuch für Deutschland, Oesterreich u. die Schweiz (Fr. Schneider : très utile). — H. v. Brandt, Aus dem Leben des Generals der Infanterie H. v. Brandt, 3 vols. (Très attachant, mais à n'utiliser qu'avec précaution.)

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent. 23

N° 13 Dix-septième année 26 Mars 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 566, 10 mars 1883 : Rule, The life and times of St. Anselm, archbishop of Canterbury a. primate of the Britains. 2 vols (Freeman : long art. détaillé). — Recreations a. Studies of a country clergyman of the eighteenth century, being selections from the correspondence of the Rev. Thomas Twining. — Macdonald, Africana or the heart of heathen Africa. 2 vols. — Anthropology a. ancient literature (Rhys Davids, A. Lang, Keary). — The hebrew theory of the soul (Cheyne). — The races and languages of Australia (Extraits d'une lettre publiée dans le « Melbourne Argus » du 9 janvier 1883). — The complementary letters of the greek alphabet (Trad. de la note lue par M. Clermont-Ganneau à l'Académie des Inscriptions). — The sculptures from Olympia (Emily Pfeiffer). — The progress of discovery in Egypt (Communicated by the committee of the Egypt Exploration Funds). — M. Naville's letters from Egypt (Am. B. Edwards). — Vandalism at Bologna.

The Athenaeum, n° 2889, 10 mars 1883 : Bosworth Smith, Life of lord Lawrence. 2 vols. — Vibart, The military history of the Madras engineers a. pioneers. — Gay's Fables, with a memoir by A. Dobson. — Mr. John Richard Green (Not. nécrol. de quatre colonnes et plus). — The Highland Clearances (Sellar et Gooden). — North, The church bells of the county a. city of Lincoln.

Literarisches Centralblatt, n° 11, 10 mars 1883 : Schrader, Die Keilinschriften u. das Alte Testament, mit einem Beitrage von P. Haupt. 2e umgeänd. u. vermehrte Auflage. — Mürdter, Kurzgefasste Geschichte Babyloniens u. Assyriens nach den Keilschriftdenkmälern, mit Vorwort von Delitzsch (Récit des principaux résultats acquis par la science moderne, beaucoup de soin, matériaux qu'on peut accepter). — Hamilton, Rheinsberg, Friedrich der Grosse u. Prinz Heinrich von Preussen, aus dem englischen übersetzt v. Dielitz (Aucun gain pour la science allemande, mais très intéressant). — Von Treitschke, deutsche Geschichte im XIXen Jahrhundert. II. Bis zu den Karlsbader Beschlüssen (« Il faut admirer le zèle, le labeur infatigable, et plus encore, le sens artistique de l'auteur; sa tâche était difficile, mais Treitschke a su représenter tous ces événements avec les traits les plus vifs, et cette force et cette vigueur, jointes à la chaleur qu'il met dans l'exposition des sujets les plus secs par eux-mêmes, donnent à l'ensemble un charme tout à fait attachant »). — Hiekisch, Das System des Urals, eine ortographische Darstellung des europäischen Grenzgebirges. — Nestle, Brevis linguae syriacae grammatica, literatura, chrestomatia cum glossario (Manuel très utile et qui permettra d'étudier soi-même « autodidactisch » le syriaque). — Das Gemälde von Kebes, deutsch von Fr. S. Krauss. Der Schluss aus dem Arabischen des Ibni Muskveïh von Fr. Müller (Nouvelle traduction très lisible et d'un style coulant; dans l'appendice, des remarques historiques, littéraires, bibliographiques et critiques). — Gartner, Die judicarische Mundart; *et* Viaggi ladini, con uno saggio statistico ed una carta geografica (Travaux qui méritent les plus grands éloges). — Exner, Die Physiologie des Fliegens u. Schwebens in den bildenden Künsten. Vortrag. — Blümner, Laokoon-Studien, II : über den fruchtbaren Moment u. das Transitorische in den bildenden Künsten. — Johs. Müller, Quellenschriften u. Geschichte des deutschsprachlichen Unterrichtes bis zur Mitte des XVI. Jahrhunderts (« Véritable mine » de documents curieux et instructifs).

Deutsche Literaturzeitung, n° 10, 10 mars 1883 : Klasen, Die innere Entwickelung des Pelagianismus (Linsenmann : méritoire). — Wiede-

MANN, Geschichte der Reformation u Gegenreformation im Lande unter der Enns. III. Die reformat. Bewegung im Bistume Passau (K. Müller : recueil de matériaux nouveaux et souvent importants, mais comme les deux vols. précédents, ce recueil est tout à fait « enseitig »). — STORZ, Die Philosophie des H. Augustinus (Böhringer : bon travail). — LIEBMANN, Gedanken u. Tatsachen. — GARRUCCIUS, Addenda in Sylloge Inscriptionum latinarum aevi romanae rei publicae usque ad Caesarem plenissima. — VOIGT, Die Briefsammlungen Petrarcas u. der venezianische Staatskanzler Benintendi (Horawitz : renferme beaucoup de points importants et très remarquables, enrichit l'histoire de l'humanisme en Italie). — LOHMEYER, Die Handschriften des Willehalm Ulrichs von Türheim (Roediger : travail fait avec soin et bon sens). — Das Schwiegerlingsche Puppenspiel vom « Doctor Faust » hrsg. v. BIELSCHOWSKY. — Garnier, Les Tragédies, I, II, III, p. p. W. FOERSTER. — W. VOGT, Die bairische Politik im Bauernkrieg u. der Kanzler Dr. Leonhard von Eck, das Haupt des schwäbischen Bundes (Beger : travail d'ensemble très considérable). — ZWIEDINECK-SÜDENHORST, Die Politik der Republik Venedig während des dreissigjährigen Krieges, I. Von der Verschwörung zu Venedig 1618 bis zum Abschluss der Liga mit Frankreich u. Savoyen. 1623 (Gindely : étude excellente ; exposition détaillée de la politique de Venise pendant les cinq premières années de la lutte trentenaire ; sens historique ; l'auteur entre dans la situation de Venise, juge les événements avec impartialité). — Monumenta tachygraphica codicis Parisiensis latini 2718 transcripsit adnotavit edidit Guil. SCHMITZ. Fasc. I (Wattenbach). — An. LEROY BEAULIEU, L'empire des Tsars et les Russes. II (Ouvrage de premier ordre). — BÖTTICHER, Olympia, das Fest u. seine Stätte, nach den Berichten der Alten u. den Ergebnissen der deutschen Ausgrabungen (Bohn : destiné plutôt aux « laïques » qu'aux spécialistes ; livre de grande valeur, où tous les matériaux connus sont mis habilement en œuvre).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nos 11 et 12, 14 et 21 mars 1883 : DOEBNER, Urkundenbuch der Stadt Hildesheim. 996-1346 (Frensdorff). — PLATZMANN, Glossar der feuerländischen Sprache. (Garbe : très utile, très précieux, mais composé avec une méthode peu profitable aux chercheurs ; l'auteur de l'art. regrette de ne pouvoir se joindre aux louanges de Platzmann par Von der Gabelentz dans le « literarisches Centralblatt »). — H. SOMMER, das Wesen u. die Bedeutung der menschl. Freiheit u. deren moderne Widersacher ; der Pessimismus u. die Sittenlehre. (Jodl). — Neuere Litteratur. III. Denkmal Johann Winkelmanns, eine ungedruckte Preisschrift Herder's, hrsg. v. A. DUNCKER (Minor : bonne trouvaille ; cette œuvre de Herder se recommande d'elle-même ; elle est préférable à beaucoup d'égards à l'éloge d'Abbt.)

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent. 23

N° 14 Dix-septième année 2 Avril 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 567, 17 mars 1883 : Graves, Life of Sir William Rowan Hamilton, including selections from his poems, correspondence a. miscellaneous writings. I. — Symonds, Italian Byways (Creighton : manuel pour le lettré qui voyage en Italie). — The Wentworth Papers, 1705-39, selected from the correspondence of Thomas Wentworth, Lord Raby, created in 1711 Earl of Stafford, edited by Cartwright (Courtney). — Barlow, The ultimatum of Pessimism, an ethical study (Edgeworth). — J. R. Green, not. nécrol. (Samuel R. Gardiner). — Some personal reminiscences (Browne : souvenirs personnels sur Green) — James Davies. — Karl Witte. — Miss North in South Africa. — The complementary letters of the greek alphabet (Isaac Taylor). — The hebrew theory of the soul (W. Robertson Smith). — The spelling of the latin « caecus » (Skeat). — The anthropologist (A. Lang). — A mediaeval latin proverb (Ellis). — Virchow, Alttrojanische Gräber und Schädel (Karl Blind). — Linguistic and historical research in Burmah. — The progress of discovery in Egypt (Reginald Stuart Poole). — The archaeological Museum at Cambridge. — The frescoes at Assisi (Atkinson).

The Athenaeum, n° 2890, 17 mars 1883 : The Correspondence of Carlyle and Emerson. 1834-72. Deux vols. (Eclaire d'une belle lumière une chaude et originale amitié.) — The free trade sketches of Ch. P. Villiers, with a political memoir. — Sir James Fitzjames Stephen, A history of the criminal law of England (Aussi utile à l'historien qu'au jurisconsulte). — Edwin Arnold, Pearls of the faith, or Islam's Rosary. — Historical a. antiquarian books (Stoughton, William Penn, the founder of Pennsylvania : excellent ; P. Fitzgerald, Royal dukes a. princesses of the family of George III ; Foster, Members of parliament, Scotland, 1357-1882. — « The tragedy of Sir John Van Olden Barnevelt. (Bullen.) — The Ashburnham manuscripts. (Ashburnham.) — The Sutherland Clearances (Sellar et Blackie). — Mr. Ashton W. Dilke. — The Arundel Society. — The preservation of the monuments of Cairo. (Stanley Lane-Poole.)

Literarisches Centralblatt, n° 12, 17 mars 1883 : Lippert, Christenthum, Volksglaube u. Volksbrauch. (Beaucoup de soin et d'étude prodigués en pure perte). — Reichenbach, Die Lehre des Rabbi Joshua von Nazareth. (Puissent de pareils livres ne plus paraître sur le marché!) — Sommer, Der Pessimismus u. die Sittenlehre. — Roch, die Schrift des alexandrinischen Bischofs Dionysius des Grossen « Ueber die Natur », eine altchristl. Widerlegung der Atomistik Democrits u. Epicurs. (Dissertation sans prétention, mais de quelque mérite ; traduction bonne et lisible). — Wille, Philipp der Grossmüthige von Hessen u. die Restitution Ulrich's von Wirtemberg 1526-1535. — Stälin, Geschichte Würtembergs, I, 1 bis 1268. (On sait que Christophe Frédéric Stählin, mort depuis, avait publié une Histoire du Wurtemberg jusqu'en 1593 ; son fils, Paul Stälin, la résume en ce moment pour le grand public, mais en utilisant les nouvelles recherches ; toute l'époque, depuis les origines jusqu'à 1268, est condensée en 447 pages). — Issen, Höhenverzeichniss von Tirol u. Voralberg. — Pierret, Le livre des morts des anciens Egyptiens, trad. complète d'après les papyrus de Turin et les mss. du Louvre. (G. E. : traduction provisoire ; aurait dû attendre la grande œuvre de Naville ; travail qui témoigne du soin et de la bonne volonté de l'auteur, mais fait trop tôt et en somme manqué). — Engelmann, Bibliotheca scriptorum classicorum, 8e Aufl. umfassend die Literatur von 1700 bis 1878, neugearb. v. Preuss. II. Scriptores latini. (Travail entrepris

avec un « Fleiss » extraordinaire ; quelques erreurs et lacunes, mais ces petits reproches sont largement compensés par les remercîments que l'on doit à l'auteur de cette œuvre soignée.) — RIBBECK, Alazon, ein Beitrag zur antiken Ethologie u. zur Kenntniss der griech.-römischen Komödie, nebst Uebersetzung des plautin. Miles gloriosus. (Etude pleine de science et de finesse.) — RECKE, Principerne for den danske Verskunsk efter den historiske og systematiske Udvikling. 2 Thle. (Œuvre importante non seulement pour la métrique danoise, mais encore pour la métrique allemande, et qui appartient aux meilleures publications de la « littérature scientifique »). — Briefe von Zimmermann, Wieland u. Haller an Tscharner, hrsg. v. HAMEL. (Recueil de lettres intéressantes.)

Theologische Literaturzeitung, n° 5 10 mars 1883 : SCHAFF, History of the christian church, a new edition, vol. I. Apostolic christianity (Schürer : très important, surtout à cause des citations abondantes et bien choisies.) — BRUSTON, le chiffre 666 et l'hypothèse du retour de Néron, étude sur les cc. 12-19 de l'Apocalypse. (Harnack : la critique des explications données jusqu'ici n'est pas sans valeur, si recherchés que soient les propres arguments de l'auteur.) — BRÜLL, Der Hirt des Hermas. (Harnack : l'exposition de la doctrine du pasteur d'Hermas est superficielle et non conforme à l'histoire ; quelques remarques dignes d'être notées.) — KIHN, Der Ursprung des Briefes an Diognet. (Harnack.) — Thomas u. Félix Platter, zwei Lebensbilder aus der Zeit der Reformation u. Renaissance, übertragen v. HEMAN. (Staehelin : traduction ou plutôt adaptation peu réussie, le charme de l'original a disparu, le livre n'a plus le caractère d'une œuvre *une* et pleine de style.) — Urkundenbuch der Deutschordens Commende Langeln u. der Klöster Himmelpforten u. Waterler in der Grafschaft Wernigerode. (Kawerau.) — Altes u. neues Recht in Preussen, ein Appel an die öffentl. Meinnng von einem Veteranen.— HAAN, Geschichte der Vertheidigung des Christenthums gegen die wider dasselbe von Anfang an bis jetzt erhobenen Angriffe. (Thönes : sèche nomenclature de noms et de titres d'ouvrages ; presque toujours sans valeur.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 11, 17 mars 1883 : Bruchstücke einer vorhieronymianischen Uebersetzung des Pentateuch, aus einem Palimpsest p. p. Leo ZIEGLER, (Mezger). — WINER, Comparative Darstellung des Lehrbegriffs der verschiedenen christl. Kirchenparteien, 4ᵉ Aufl. v. P. EWALD. (Krauss.) — Ed. von HARTMANN, Die Religion des Geistes : (Pfleiderer.) — HAUMONTÉ, PARISOT, ADAM, Grammaire et vocabulaire de la langue taensa avec textes traduits et commentés. (Gerland : un des vols. les plus intéressants et les plus précieux de la « Bibliothèque linguistique américaine.») — KAULEN, Assyrien u. Babylonien nach den neuesten Entdeckungen, 2ᵉ Aufl. (Schrader : plein de goût, lisible, oriente fort bien.) — SITTL, Widerholungen in der Odyssee. (Hinrichs : ouvrage méritoire, du zèle, de grandes lectures, mais les résultats ne doivent être acceptés qu'avec une extrême précaution.) — LINDENSCHMIT, Tracht u. Bewaffnung des römischen Heeres während der Kaiserzeit : (Dittenberger : travail solide.) — W. MEYER, Der Ludus de Antichristo u. über die lateinischen Rhythmen. (Voigt : très instructif.) — Schweizerische Volkslieder, mit Einleitung u. Anmerkungen hrsg. v. L. TOBLER. (Heyne : très bon choix de chants populaires, introduction excellente, mais il est à craindre que ce volume, le 4ᵉ de la « Bibliothèque des anciennes œuvres de la Suisse allemande » ne soit le dernier. L'éditeur ne fait pas ses frais ; « la vie des partis qui domine tout, détourne les Suisses de l'intérêt qu'ils devraient prendre à la science et à la littérature de leur propre pays. ») — BAUMGARTNER, Gœthes Lehr- u. Wanderjahre in Weimar u. Italien, 1775-1790. (E. S. : Gœthe est,

d'après l'auteur, immoral, paresseux, ridicule; il fait de Weimar une Babel; il gère mal les finances, etc.; style de capucin.) — WRUBEL, Sammlung bergmännischer Sagen, mit einem Vorwort von BIRLINGER. (Petit livre qui mérite le succès.) — NEUMANN, Das Zeitalter der punischen Kriege, aus dem Nachlasse des Verf. hrsg. v. FALTIN. (Partsch : publication légitime d'une étude originale.) — MÜHLING, Die Geschichte der Doppelwahl des Jahres 1314. (Lindner : soigné.) — KREITNER, Im fernen Osten, Reisen des Grafen Bela Szechenyi in Indien, Japan, China, Tibet u. Birma 1877-1880. — LANSDELL, Durch Sibirien, vom Ural bis zum stillen Ocean. — RIEGEL, Beiträge zur niederländischen Kunstgeschichte. I. (Bode.) — G. KÖHLER, Die Schlachten von Nicopoli u. Warna. (Bon travail.) — Saadis Bostan aus dem persischen übersetzt von Friedr. RÜCKERT. (Landauer.) — Antiquarische Funde in Italien. (Dressel.)

Athenaeum belge, nº 3, 14 février 1883 : publications historiques belges, XVIe siècle. (M. Philippson : parle du IVe vol. des « Voyages des souverains des Pays-Bas », publié par M. PIOT : documents considérables sur certaines circonstances négligées jusqu'ici par les historiens; textes reproduits avec soin comme on pouvait l'attendre de l'archiviste érudit et consciencieux; notes nombreuses; quelques imperfections.) — Ethnologie de la Belgique, sur le mémoire de M. V. JACQUES, Les crânes du cimetière du Sablon, à Bruxelles.) — GAILLIARD, Glossaire flamand de l'inventaire des archives de Bruges par M. Gilliodts. (Stallaert : glossaire fait avec une science qui classe l'auteur au niveau de nos linguistes néerlandais les plus distingués.)— La manifestation en l'honneur de M. de Rossi. — Livres français : MARTHA, Etudes morales sur l'antiquité; DE LA BARRE DUPARCQ, Histoire de Henri III; BONNAFFÉ, Recherches sur les collection des Richelieu, etc. — Les grandes découvertes faites en physique depuis la fin du siècle dernier. (Montigny.) — Les archives du royaume.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent. 23

N° 15 Dix-septième année 9 Avril 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 568, 24 mars 1883 : GRAVES, Life of Sir William Rowan Hamilton. I (2e art.). — LAWSON, Hymni usitati latine redditi, with other verses. — HATTON a. HARVEY, Newfoundland, the oldest british colony, its history, its present position a. its prospects in the future (Brown). — BRACE, Gesta Christi or a history of humane progress under christianity (Werner). — Ottoman poems, translated into english verses in the original forms, with introduction, biographical notices a. notes (C. E. Wilson). — Three books on english literature (Anna BUCKLAND, The story of english literature; SCHERR, History of english literature, translated from the german; TUCKERMAN, A history of english prose fiction, from Sir T. Malory to George Eliot. — Arnold Toynbee. — Karl Marx. — Romano-celtic names (Ramsay). — A Händel bicentenary (Keene). — The forgetfulness of the hare (Karl Blind). — The Annals of Tacitus, edited, with notes, by HOLBROOKE (Fr. T. Richards : suit le texte de Halm, fait quelques changements, donne des notes abondantes et utiles). — Malagasy literature, philology a. scientific research. — GARDNER, Samos a. Samian coins (Contribution de très grande valeur à la littérature numismatique). — Early arab monuments at Cairo (Rogers). — Notes from Upper Egypt (Am. B. Edwards).

The Athenaeum, n° 2891, 24 mars 1883 : Sir Charles Gavan DUFFY, Four years of irish history, 1845-1849. — The Imperial Dictionary of the english language, by John Ogilvie, new edition revised a. augmented, edited by ANNANDALE (En son ensemble, peut être recommandé comme une œuvre de grande valeur, eu égard surtout à l'abondance de son vocabulaire technique et scientifique). — James Brinsley RICHARDS, Seven years at Eton. — Our library table (DOYLÉ, The english in America). — English authors a. american publishers (W. Besant). — The bookseller's union. — Mrs. Meddlemore's spanish stories (Comparaison entre ce livre et les récits de Becquer). — « The annals of the four masters » (Allingham). — The verses on the Escurial (Gayangos). — Karl Marx. — The historical manuscripts commission. — Di CESNOLA, Salaminia (Cyprus), the history, treasures a. antiquities of Salamis in the island of Cyprus.

Literarisches Centralblatt, n° 13, 24 mars 1883 : SAADIAH, Commentary on Ezra and Nehemiah, edited from man. in the Bodleian library by MATTHEWS. — ZIMMERMANN, Die kirchlichen Verfassungskämpfe im XV. Jahrhundert. (Exposition claire, jugement modéré). — JACOBSEN, Die Schlacht bei Reutlingen, 14 mai 1377, eingel. von WEIZSÄCKER (Très soigné). — STRICKLER, Geschichte der Gemeinde Horgen nebst Hirzel u. Oberrieden. — Quellen zur Geschichte der Politik Œsterreichs während der franz. Revolutionskriege. 1793-1797. I, hrsg. v. ZEISSBERG. — JUNG, Der Welttheil Australien. — Glossar zum Bombay departemental third book of sanskrit, übersetzt von HULTZSCH. — Aristoteles über die Dichtkunst, hrsg. v. BRANDSCHEID. — DIEZ, Leben u. Werke der Troubadours, 2e Aufl. v. BARTSCH. (A recommander vivement). — Wiener Neudrucke; Abraham a Santa Clara, auf, auf, ihr Christen; Kurz, prinzessin Pumphia; der Hausball, eine Erzählung. — BULTHAUPT, Dramaturgie der Klassiker. I. Lessing, Gœthe, Schiller, Kleist. (Instructif). — BENNDORF, Vorläufiger Bericht über zwei österreichische archäologische Expeditionen nach Kleinasien. — LAMPRECHT, Initial-Ornamentik des VIII. bis XIII. Jahrhunderts. — REICHENSPERGER, Zur neueren Geschichte des Dombaues in Cöln. — ROLLET, Die Gœthe-Bildnisse, biographisch-kunstgeschichtlich dargestellt. V. Schluss-Lieferung.

Theologische Literaturzeitung, n° 6, 24 mars 1883 : SEIDEL, zur Zeit Je-

sus, Darstell. aus der neutestamentl. Zeitgeschichte. (Schürer : soigné et solide, quoique sans prétention). — Kühn, Der Octavius des Minucius Felix, eine heidnisch-philosophische Auffassung vom Christenthum. (Harnack : étude toute à fait excellente, qui prouve un grand savoir, une vive pénétration et un sûr jugement historique). — Winter, Studien zur Geschichte der christlichen Epik I. Die Ethik des Clemens von Alexandrien. (Harnack : du soin, mais des inexactitudes). — Schlottmann, Erasmus redivivus sive de curia romana hucusque insanabili. (Stähelin). — Dibelius u. Lechler, Beiträge zur sächsischen Kirchengeschichte. (Brieger). — Correspondenzblatt des Vereins für Geschichte der evangelischen Kirche Schlesiens. I. — Pfleiderer, Amerikanische Reisebilder, mit besond. Berücksichtigung der dermaligen religiösen u. kirchlichen Zustände der Vereinigten Staaten. (Fay.)

Deutsche Litteratuzeitung, n° 12, 24 mars 1883 : Chastel, Histoire du christianisme depuis son origine jusqu'à nos jours. I, II, III. Weizsäcker : livre instructif dont la lecture produit une vive impression ; beaucoup d'habileté dans la mise en œuvre; pas de phrase ; grande impartialité d'esprit.) — Schlottmann, Erasmus redivivus sive de curia romana hucusque insanabili. (Holtzmann.) — Aristoteles über die Dichtkunst, nach der ältesten Handschrift hrsg. übersetzt, mit krit. Anmerk. u. einem exeget. Commentare versehen von Brandscheid. (Heitz : trad. parfois inexacte, remarques superficielles.) — Die sogenannte Theologie des Aristoteles aus arabischen Handschriften hrsg. v. Dieterici. (Steinschneider.) — Cœnini, Etudes étymologiques. (Bezzenberger : n'a aucune valeur scientifique et ne fait que prouver l'ignorance de l'auteur.) — Hübschmann, Die Umschreibung der iranischen Sprachen u. des armenischen. (Bartholomae : ouvrage à consulter sur la question et avec grand détail.) — Bursian, Der Rhetor Menandros u. seine Schriften, (Wilamowitz : malgré ce travail, une nouvelle recension et une étude sur le ou les auteurs est encore nécessaire.) — Harder, Index copiosus ad Lachmanni commentarium in Lucretii de rerum natura libros. (Leo : bon index soigné.) — Gœthes Götz von Berlichingen, in dreifacher Gestalt hrsg. v. Baechtold. (Minor.) — Briefe von Jacob Grimm an Hendrik Willem Tydeman, mit einem Anhange u. Anmerk. hrsg. v. Reifferscheid. (Franck : lettres dignes d'être publiées.) — Lumbroso, L'Egitto al tempo dei Greci e dei Romani. (Krall : excellent livre, en vingt-quatre chapitres, sur l'Egypte, sous la domination grecque et romaine.) — v. Heinemann, Heinrich von Braunschweig, Pfalzgraf bei Rhein, ein Beitrag zur Geschichte des staufischen Zeitalters. (Zimmermann : bon début.) — O. v. Heinemann, Geschichte von Braunschweig u. Hannover. (Zimmermann : 1[er] vol. d'un ouvrage qui aura trois tomes; va jusqu'à la mort d'Othon l'Enfant en 1252; très lisible, très clair.) — Hunfalvy, Die Rumänen u. ihre Ansprüche. (Tomaschek.) — Verhandlungen des zweiten deutschen Geographentages zu Halle am 12, 13 u. 14 avril 1882. (Partsch.) — Dütschke, Antike Bildwerke in Oberitalien. I. Campo Santo zu Pisa. II. in Florenz. III. die Uffizien in Florenz. IV. in Turin, Brescia, Verona u. Mantua V. In Vicenza, Venedig, Carajo, Modena, Parma tu. Mailand, mir einem Generalregister. (v. Duhn : long art. sur cette publication étendue qui décrit plus de trois mille monuments.) — Deutsches Dichterbuch aus Oesterreich, hrsg. v. Franzos. (Schlenther.) — Antiquarische Funde in Italien.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n[os] 13 et 14, 28 mars et 4 avril 1883 : Kluge, Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache, I, et II. (Bezzenberger : on a fait de cet ouvrage un éloge fortement exagéré, mais non immérité). — Delpech, La bataille de Muret. (G. Köhler :

l'auteur a dépensé beaucoup de peine dans ses recherches ; il touche à une foule de questions qui n'ont pas encore été résolues ; son écrit a surtout de la valeur en ce qu'il excite l'esprit, provoque la discussion, ouvre le débat sur la très remarquable bataille de Muret et sur la tactique du XIII[e] siècle; à cet égard, il faut reconnaître le grand mérite de l'auteur.) KOCH, Die Siebenschläfer legende, ihr Ursprung u. ihre Verbreitung, eine mythologisch-literaturgeschichtliche Studie (Varnhagen : intéressant, savant, pénétrant). — C. MÜLLER, Neue Beiträge zum Leben u. Dichten Caspars von Lohenstein (Minor : beaucoup de méthode et de sûreté dans les recherches.)

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 16 Dix-septième année 16 Avril 1883

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 569, 31 mars 1883 : GUEST, Origines celticae (A fragment) a. other contributions to the history of Britain. 2 vols. (Boase.) — BROCKLEHURST, Mexico to-day (Keane). — GOURDAULT, A travers Venise (Brown). — Egypt a. egyptology : WAKE, The origin a. significance of the Great Pyramide ; Le livre des morts de l'ancienne Egypte, trad. complète par P. PIERRET; K. PIEHL, Dictionnaire du Papyrus Harris n° 1 ; G. CHARMES, Five months at Cairo a. in Lower Egypt, translated by CONN; WHATELY, Scenes from life in Cairo ; GREENE, The hebrew migration from Egypt (Am. B. Edwards). — A new Encyclopaedia. (Il s'agit du 1er volume de la « Student's Encyclopaedia of Universal Knowledge » des éditeurs Hodder a. Stoughton ; ce n'est qu'une pure réimpression de l'édition du « Globe Encyclopaedia » de 1876, page par page et ligne par ligne ; les art. historiques n'ont pas été relus ; « Bismarck » reste tel qu'il y a sept ans ; on a été jusqu'à garder les mêmes chiffres statistiques, tout en changeant le chiffre de l'année ; en 1880, comme en 1872, le nombre des acres cultivées en Australie est resté le même !) — The Aftah, the Mahmil a. the Ark of the Covenant (E. T. Rogers). — M. Freeman a. M. Rule (Rule). — The new Liddell a. Scott. — Some philological books (Anecdota Oxoniensia, III, « Arist. phys. VII », by SHUTE ; WINDISCH, A concise irish grammar, with pieces of reading, translated from the german by Norman MOORE ; LASCARIDES a. MYRIANTHEUS, A comprehensive phrasaeological english ancient a. modern greek lexicon, 2 vols. ; SCHRADER, Die Keilinschriften u. das Neue Testament.) — WOODBERRY, A history of woodengraving (Conway). — French eighteenth-century drawings (Wedmore). — The worship of Isis a. Osiris at Faesulae. (Barnabei.)

Literarisches Centralblatt, n° 14, 31 mars 1883 : LIPPERT, Die Religionen der europäischen Culturvölker, der Litauer, Slaven, Germanen, Griechen u. Römer in ihrem geschichtl. Ursprunge. (Voit dans le culte des âmes et, par suite, des ancêtres le point de départ de tout développement historique de la religion ; point de vue étroit). — OPPENHEIM, zur Geschichte der Mischna. (Peu recommandable). — VAIHINGER, Commentar zu Kant's Kritik der reinen Vernunft. I. — Ludw. KELLER, Ein Apostel der Widertäufer. (Rectifie le jugement porté jusqu'ici sur Hans Denck). — WALDMÜLLER, Aus den Memoiren einer Fürstentochter. (Cette princesse est la sœur du roi Jean, Amélie de Saxe ; mais fallait-il publier un livre qui ne nous donne aucun détail sur la vie intime de cette aimable et savante princesse? L'auteur n'a fait que développer les rares renseignements fournis par le Journal d'Amélie de Saxe). — Der neue Plutarch, Biographien hervorragender Charaktere der Geschichte, Literatur u. Kunst, hrsg. v. R. v. GOTTSCHALL. IX. (Renferme 3 biographies ; de l'électeur Maurice, par Hans PRUTZ ; de Joseph II, par A. BEER ; de Disraeli, par ALTHAUS ; trois bons travaux, surtout le dernier). — HOLDEN, Wilhelm Herschel, sein Leben u. seine Werke, uebersetzt. — von BAR, Geschichte des deutschen Strafrechts u. der Strafrechtstheorien. (Bon et intéressant travail qui rassemble habilement les résultats antérieurement acquis par d'autres). — Kalonymos ben Kalonymos, Iggereth baale chajjim, Abhandlung über die Thiere, oder Rechtsstreit zwischen Mensch u. Thier vor dem Gerichtshofe des Königs der Genien, ein arabisches Märchen, aus dem Hebräischen ins Deutsche übertragen u. mit Textescorrecturen wie mit sachlichen Erläuterungen versehen von LANDSBERGER. — HENSE, De Stobaei Florilegiis excerptis Bruxellensibus. (Recherches faites avec beaucoup d'exactitude et de soin.) — Plutarque, Vie de Cicéron, suivie du Parallèle de Démosthène et de Cicéron, texte grec revu sur le manuscrit de Madrid,

p. p. Ch. Graux (« Multum in Carolo Graux amisimus; l'éditeur enlevé si tôt et d'une façon si inattendue à la science, voulait publier une édition critique des Biographies de Plutarque; le volume, dont il est question, renferme une courte et complète introduction, le texte avec les notes explicatives nécessaires, et la liste des passages où l'éditeur s'écarte de Sintenis et du Matritensis »). — Brandes, Moderne Geister, literarische Bildnisse aus dem XIX Jahrhundert. (Nouveau don de l'infatigable ardeur du critique danois, devenu écrivain allemand; beaucoup d'impartialité, de fins aperçus et des vues ingénieuses exprimées avec élégance). — Heyne, Kunst im Hause, II. Abbildungen von Gegenständen aus den mittelalterlichen Sammlung zu Basel. — Baker, Ueber die Musik der nordamerikanischen Wilden. (A recommander chaudement; renferme, outre un recueil intéressant de chants indiens, des remarques dignes d'attention sur les exercices de danse et de musique des sauvages de l'Amérique du Nord).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 13, 31 mars 1883 : König, Der Offenbarungsbegriff des Alten Testaments. 2 Bde. — Brüll, Der Hirt des Hermas, nach Ursprung u. Inhalt untersucht (Holtzmann). — B. Erdmann, Reflexionen Kants zur Kritischen Philosophie (Bona Meyer). — Titi Livii, etc., vol. II, fasc. I, librum XXI continens, p. p. Frigell (H. J. Müller : art. renfermant des remarques de détail). — Fr. Schlegel, 1794-1802, Seine prosaischen Jugendschriften hrsg. v. Minor. I. Zur griech. Literaturgeschichte; II. Zur deutschen Literatur u. Philosophie (D. Jacoby : édition qui sera la bienvenue pour quiconque veut connaître le Frédéric Schlegel qui a agi sur ses contemporains). — Arkiv for nordisk filologi, udgivet under medvirkning af Bugge, Lindner, Noreen, Wimmer, Wisen a. Gustav Storm (Hoflory : entreprise menée dans un esprit vraiment scientifique). — Mätzner, Englische Grammatik, 3e aufl. II Theil, die Lehre von der Wort-und Satzfügung (Varnhagen). — Dürr, Die Reisen des Kaisers Hadrian (Seeck : la question est bien traitée, tous les résultats ne sont pas justes, mais quiconque voudra se former une opinion sur ce sujet, trouvera là tout ce dont il a besoin, tant qu'on aura pas découvert de nouvelles inscriptions). — Kubitschek, De romanarum tribuum origine ac propagatione (Dessau : accepte en leur ensemble les hypothèses émises par Beloch; toutefois des points contestables). — Lamprecht, Fränkische Wanderungen u. Ansiedelungen vornehmlich in Rheinland (Mtzn : instructif et soigné). — Die Urkunden des Grafen de Lagardie in der Universitätsbibliothek zu Dorpat, hrsg. v. Lossius. — Reissmann, Carl Maria von Weber, sein Leben u. seine Werke (Bellermann : bon travail, a le tort de faire de Weber « un maître immortel von culturgeschichtlicher Bedeutung »). — Neue volkswirthschaftliche Studien über Constantinopel u. das anliegende Gebiet, hrsg. vom Orientalischen Museum in Wien. — I. Cousin, De l'organisation et de l'administration des bibliothèques publiques et privées, manuel théorique et pratique du bibliothécaire; Grassauer, Handbuch für österreichische Universitäts-und Studien-Bibliotheken (Seelmann). — Fr. Schnorr von Carolsfeld, Katalog der Handschriften der königl. öffentl. Bibliothek zu Dresden. I Band. A-D u. F-H. — Ariosts Rasender Roland übersetzt von Gildemeister. 4 Bde (Körting : rejette dans l'ombre toutes les autres traductions allemandes d'Arioste). - Antiquarische Funde in Italien (Dressel).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 17 Dix-septième année 23 Avril 1883

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, nº 570, 7 avril 1883 : The correspondence of Thomas Carlyle a. Ralph Waldo Emerson. 1834-1872, 2 vols. (Ireland : ces volumes ont été édités par M. Norton, de Cambridge, avec un soin pieux et un jugement sain; ils prendront une grande place parmi les souvenirs d'amitiés littéraires; ils sont intéressants au double point de vue de la littérature et de la biographie.) — MALLSON, Décisive battles of India. (Keene : histoire de la conquête dans une série de chapitres consacrés aux batailles décisives, c'est-à-dire, selon l'auteur, aux batailles qui décident d'une campagne et de la position future et permanente des combattants : bataille de 1746 entre les Français et le nabab du Carnate; bataille de Kavari Pak, de Baksar; de Porto Novo; d'Assai, où Wellington gagna ses « maiden laurels »; de Laswari, etc., etc.; l'auteur s'est très habilement servi des meilleurs mémoires contemporains, et ses récits sont d'un grand intérêt dramatique.) — Sheldon AMOS, The science of politics. « International scientific series. » (Leach.) — Diary of Richard Cocks, cape-merchant in the english factory in Japan 1615-1622, edited by Edward Maunde THOMPSON. 2 vols. Hakluyt Society. (Strachey : ajoute des détails intéressants à ce qu'on savait du Japon dans le premier quart du XVIIᵉ siècle.) — Current literature (BRADLEY, Recollections of Arthur Penrhyn Stanley; — The Promus of formularies a. elegancies, being private notes, circa 1594, hitherto unpublished, by Francis Bacon, illustrated and elucidated by passages from Shakspeare, by Mrs Henry POTT, with preface by ABBOTT; — SKELTON, Essays in history and biography, etc.). — The Upper Congo versus Europe (R. F. Burton). — The parentage of Gundred de Warenne. (E. C. Waters.) — The Ark (Amelia B. Edwards et A. H. Keane). — The Cheé quertree. (Wharton; Reeves; Friend.) — CHALMERS, An account of the structure of chinese characters under three hundred primary forms, after the Shwoh-Wan. a. d. 100, and the phonetic Shwoh-Wan, 1833. (Legge.) — The Academie des Inscriptions. (Résumé, d'après la *Revue critique*, des mémoires lus récemment à l'Académie par MM. Miller, Senart, de Vogüé, d'Hervey de Saint-Denys, et Albert Dumont.) — Lewis E. Day, Every-day Art. (Monkhouse.) — The progress of discovery in Egypt (Reginald Stuart Poole). — Notes from Rome.

Literarisches Centralblatt, nº 15, 7 avril 1883 : KERN, Der Buddhismus u. seine Geschichte in Indien, autoris. Uebersetzung v. H. JACOBI. I. — WEBER, Allgemeine Geschichte. 2ᵉ Auflage. I. Morgenland. II. Hellenisches Volk. III. Rom. — DELBRÜCK, Das Leben des Feldmarschalls Grafen Neithardt von Gneisenau. 2 vols. (Livre écrit avec agrément et très lisible qui nous représente la figure de cet homme et patriote, comme Pertz ne l'avait pu faire; rectifie quelques fautes commises par Pertz; utilise la littérature du sujet.) — MUTHER, Johannes Urbach, nach Muther's hinterlassen Papieren hrsg. v. LANDSBERG. — CONRAT, Das florentinische Rechtsbuch, ein System des römischen Rechts aus der Glossatorenzeit, aus einer florentinischen Handschrift zum ersten Mal hrsg. u. eingeleitet. — CHRIST, Die Attikusausgabe des Demosthenes, ein Beitrag zur Textgeschichte des Autors. (Très riche en beaux et assurés résultats.) — K. K. MÜLLER, Eine griechische Schrift über Seekrieg, zum ersten Male hrsg. u. untersucht. (Petit fragment inédit d'un écrit sur la guerre maritime, tiré d'un manuscrit de Milan; ce serait de l'anonyme byzantin, qui promet de traiter ce sujet; le texte n'a pas souffert; l'éditeur a fait quelques corrections; le critique en ajoute quelques-unes.) — HORAWITZ, Erasmus von Rotterdam u. Martinus Lipsius. (Il y a dans cette correspondance dix-neuf lettres d'Erasme qui

en sont la perle; des notes instructives sur l'histoire des savants hollandais et autres.) — Ostlitauische Texte, mit Einleitungen u. Anmerkungen hrsg. v. BARANOWSKI u. Hugo WEBER. I Heft. (Publication importante et qu'il faut saluer avec joie.) — Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, p. p. DAREMBERG et SAGLIO, 2e fascicule. Cho-Cli. (Relève surtout des articles « cibaria », de Fournier; « circus » de Bussemaker et Saglio; « clypeus », de Maurice Albert; « chronographia » de Ch. Em. Ruelle.) — HASSE, Die Venus von Milo, eine Untersuchung auf dem Gebiet der Plastik u. ein Versuch zur Wiederherstellung der Statue. — KIEL, Die Venus von Milo, ein neuer Versuch ihrer Ergänzung, Erklärung u. Würdigung.

Theologische Literaturzeitung, n° 7, 7 avril 1883 : STEINER, Ferdinand Hitzig, Rede bei der Stiftungsfeier der zürcherischen Hochschule am 29 april 1882 gehalten (Stade). — G. EBERS u. H. GUTHE, Palästina in Bild und Wort, nebst der Sinaihalbinsel und dem Lande Gosen, nach dem englischen herausgegeben. Ier Band. (Schürer : donne une image extraordinairement vive de la Palestine d'aujourd'hui.) — Roos, Ueber die richtigen Grundsätze für die biblische Kritik. (Schürer : naïveté si grande qu'elle désarme la critique.) — HOLSTEN, Die drei ursprünglichen, nach ungeschriebenen Evangelien, zur synoptischen Frage. (Weiss : écrit de 79 pages très important; beaucoup de sagacité, mais de l'obscurité.) — KÖSTLIN, Luther u. J, Janssen, der Deutsche Reformator und ein ultramontaner Historiker. (Kolde : prouve de quels petits moyens Janssen s'est servi pour faire sa caricature du grand réformateur; langage calme, réfléchi; parfois, aux endroits où elle était nécessaire, le « pathos » d'une légitime colère.) — LINDSAY, The reformation. (Kawerau : habilement fait.) — OPITZ, Maria Stuart, nach den neuesten Forschungen dargestellt. (Möller : 2e volume de cet ouvrage d'un style diffus et un peu traînant; l'auteur se révèle, à l'improviste, comme protestant; on l'aurait cru catholique; il exagère, il ne veut laisser aucune ombre dans le caractère de Marie, il la représente comme un modèle de tolérance religieuse.) — NIELSEN, Aus dem inneren Leben der katholischen Kirche im XIX Jahrhundert. I Band, deutsche Ausgabe von Ad. MICHELSEN. — Annette PREUSSER, Diaconissin Louise Rätze.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 14, 7 avril 1883 : KEIL, Biblischer Commentar über den Propheten Ezechiel. III. Die prophetischen Bücher. — NÖSGEN, Commentar über die Apostelgeschichte des Lukas. — KIRCHNER, Ueber das Grund-princip des Weltprocesses. — Benno ERDMANN, Nachträge zu Kants Kritik der reinen Vernunft, aus Kants Nachlass hrsg. — FECHNER, Die Methoden des ersten Leseunterrichts. — NEWMAN, Libyan vocabulary, an essay towards reproducing the ancient numidian language, out of four modern tongues. (Pietschmann : travail qui, même dans ses limites modestes, semble un peu prématuré). — BLASS, Ueber die Aussprache des Griechischen. (Wilamowitz : manuel qu'il faudrait voir dans toute bibliothèque de philologue; l'auteur a maîtrisé toutes les graves difficultés, utilisé avec une réelle connaissance les inscriptions et les papyrus, « dissipé par la lumière des faits les ténèbres de la paresseuse habitude et les fumées du préjugé »; monographie d'une valeur scientifique considérable. Blass devrait écrire un pareil livre sur l'orthographe.) — Callimachi hymni et epigrammata, recognovit U. von WILAMOWITZ-MOELLENDORF. (Hiller : la critique du texte a été avancée par cette édition d'une façon qui mérite notre reconnaissance.) — Strassburger Studien, Zeitschrift für Geschichte Sprache und Literatur des Elsasses hrsg. v. E. MARTIN u. W. WIEGAND. II u. III. (Kossinna : ce double fascicule est surtout remarquable par un travail de M. A. SOCIN, qui témoigne de soin et de diligence sur l'ancien-haut-

allemand avant Otfrid d'après les noms offerts par les documents; il faut citer aussi une étude excellente de M. Schulte sur les chroniqueurs strasbourgeois Closener et Königshofen). — Buchheim, Nathan der Weise, a dramatic poem by Lessing (Ries : très bonne édition, pour les lecteurs anglais). — Eduard Engel, Geschichte der französischen Literatur von ihren Anfängen bis auf die neueste Zeit. (Köschwitz : l'auteur redoute d'être « philistin », et il ne l'est pas; mais il est tombé dans l'autre extrême. La façon dont il traite l'ancienne littérature française est tout à fait « burschikos »; il n'a fait que rassembler des indications vieillies, tout à fait ou à demi erronées et avancer avec certitude les choses les plus incertaines et les plus fausses. Cette histoire de la littérature n'est qu'une suite d'essais ou plutôt de feuilletons qui ne sont reliés les uns aux autres que par un fil ténu; l'auteur cite de troisième ou de quatrième main. La mesure qu'il prend pour juger de la valeur d'une œuvre littéraire, c'est l'amusement que peut tirer de cette œuvre le lecteur du XIXe siècle; il n'y a pour lui que deux sortes d'ouvrages, ceux qui sont ennuyeux et ceux qui ne le sont pas. Malgré son programme, l'auteur n'est donc ni éprouvé ni sérieux; certaines expressions manquent de goût; évidemment, le livre n'est pas, quoi que dise M. Engel, le « fruit de longues années d'études »). — O. Langer, politische Geschichte Genuas und Pisas im XII Jahrhundert, nebst einem Excurs zur Kritik der Annales Pisani, eingel. von Noorden (W. Bernhardi : travail soigné et détaillé). — Exempla codicum Amplonianorum Erfurtensium saec. IX-XIV, hrsg. v. Schum. (Bresslau : publication extrêmement recommandable). — Lindner, Das Urkundenwesen Karls IV und seiner Nachfolger. 1346-1437. (Steindorff). — J. Thornson, Expedition nach den Seen von Central-Afrika in den Jahren 1878 bis 1880. — Herman Grimm, Fünfzehn Essays. III Folge. [Gesammelte Aufsätze] Le critique conclut avec Fénelon : un auteur qui a trop d'esprit, lasse et épuise le mien; je n'en veux point avoir tant. S'il en montrait moins, il me laisserait respirer, il me tient trop tendu; tant d'éclairs m'éblouissent). — Friedberg, Quinque compilationes antiquae nec non collectio canonum Lipsiensis. — Beiträge zur Geschichte der österreichischen Cavallerie. III. Die österreichische Cavallerie in Feldzügen des XVIII Jahrhunderts und in jenen der neuesten Zeit (1859 u. 1866). — Verein für die Geschichte Berlins. — Antiquarische Funde in Italien (H. Dressel).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 15, 11 avril 1883 : Basset, Etudes sur l'histoire d'Ethiopie. (Nöldeke : « livre à saluer comme le premier fruit d'un domaine qui promet encore de riches moissons; nos meilleurs remercîments à l'auteur ».) — Schanz, Beiträge zur historischen Syntax der griechischen Sprache (Blass : sur les trois travaux de Krebs, Die Präpositionen bei Polybius; de Stephan Keck, Ueber den Dual bei den griechischen Rednern, mit Berücksichtigung der attischen Inschriften; de F. Sturm, Geschichtliche Entwickelung der Constructionen mit πρίν : trois études qui méritent de grands éloges.)

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 18 Dix-septième année 30 Avril 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 571, 14 avril 1883 : Sir Henry Sumner Maine, Dissertations on early law and custom, chiefly selected from lectures delivered at Oxford. (Edith Simcox : plein d'observations instructives et suggestives). — The free-trade speeches of Charles P. Villiers, with a memoir. — Westwood a. Satchell, Bibliotheca piscatoria (Watkins). — Hebrew theology (The guide of the perplexed of Maimonides, translated from the original text and annotated by M. Friedländer. I; — Grätz, Kritischer Commentar zu den Psalmen. nebst Text und Uebersetzung. I; — Ewald, Commentary on the book, of Job, with translation, by F. Smith). — Books of travel. — Two greek epigrams (inscriptions gravées à Londres à l'endroit où a eu lieu le banquet commémoratif du 62e anniversaire de l'indépendance grecque). — The Anglo-romana. Saxon collections at the British Museum. — The etymology of the word « saunter » (R. Morris). — Bullen's reprints of old plays. (Evans.) — Mr Froude a. Ann Boleyn (Round). — Isaak Walton's « compleat Angler » (Satchell). — « The life and times of St Anselm ». (Martin Rule.) — A Handel bicentenary (Rockstro). — The complementary letters of the greek alphabet (Clermont-Ganneau). — The arabic element in modern persian (Houtum-Schindler, et C. E. Wilson). — Wallace-Dunlop, Glass in the old world (Fortnum). — Prof. Maspero in Upper Egypt (Am. B. Edwards). — Recent discoveries in Rome (Westropp). — The discovery of a roman synagogue in Tunis. — Prehistoric camps near Mentone (J. Bruyn Andrews).

The Athenaeum, n° 2892, 31 mars 1883 : Maine (Sir Henry Sumner), Dissertations on early law a. custom. — Babrius, edited with notes, by Rutherford. (Le texte est précédé de quatre études dont l'une, sur le texte même de Babrius et sur le ms. de l'Athos aujourd'hui au British Museum, est une des études les plus soignées et les plus louables « a valuable piece of work »; dans le texte, l'éditeur reste conservateur,) — A memoir of the right hon. William Page Wood, baron Hatherley, with selections from his correspondence, edited by his nephew W. R. W. Stephens. 2 vols. — Records of the borough of Nottingham. Vol. I. Henri II — Richard II. 1155-1399. — Charteris, The New Testament Scriptures, their claims, history a. authority. (Recueil de six conférences faites avec clarté.) — The archaeological societies. — The Ashburnham ms. of « Annals of Ireland of the four masters » (John T. Gilbert.) — Mrs. Middlemore's spanish stories. — A ms. of the Old Testament (Christian D. Ginsburg : ms. de grande importance, acquis par le British Museum, oriental 2626-8, trois vols.). — Notes from Madrid. (P. de G.) — New russian work on Central Asia (Ouvrage de M. Yavorski.) — Percy Gardner, Samos a. samian coins. (Ouvrage digne d'éloges.) — The preservation of arab monuments. (Stanley Lane-Poole.)

N° 2893, 7 avril 1883 : Letters a. memorials of Jane Welsh Carlyle, prepared for publication by Thomas Carlyle, edited by Froude. — Guest, Origines celticae (A fragment) and other contributions to the history of Britain. 2 vols. (En somme, œuvre qui désappointe.) — Cowan a. Johnston, Moorish lotos leaves, glimpses of Southern Marocco — De la Ferrière, Les projets de mariage de la reine Elisabeth. (Récit fait avec une vivacité pittoresque, et dont les informations sont puisées aux sources originales; mais un mépris trop grand pour l'orthographe anglaise et des solécismes qu'il faudrait laisser aux journalistes des départements.) — The rev. Derwent Coleridge. — The athe-

nian owl. (Percy Gardner.) — The excavations at Pithom. (Stanley Lane-Poole.) — The fourth centenary of Raphaël.

N° 2894, 14 avril 1883 : Brocklehurst, Mexico to-day. — Selections from the poems of Michael Drayton, edited by Bullen. — Farrer, The english citizen; the state in its relation to trade. — Briefe von Charlotte von Kalb an Jean Paul und dessen Gattin, p. p. P. Nerrlich. (art. sur la vie et les ardentes amours de la « Titanide ».) — Dublin translations into greek and latin verses, edited by Tyrrell. — American literature (entre autres, Simon Sterne, Constitutional a political development of the United States : livre assez utile). — Our library table (entre autres, Markham, War between Peru and Chile ; et Pineyro, Poetas famosos del siglo XIX : recueil d'essais, dont le meilleur a trait à Victor Hugo). — The Tauchnitz reprints (Fotheringham). — The Ashburnham manuscripts. — The « New geteutscht Rechtbuch » and Seb. Brant. (Russell Martineau.) — A rare frisian book (Thoms : ce livre est intitulé : « Landtrecht van Averissel, tho samen gebracht unde uthgelecht dor Melchioren Winhoff. Deventer, Iteersberch. 1559 »). — Mr. a. Hosie's journey through Kwei-Chow and Yunnan. — The anglo-roman and saxon antiquities at the British Museum.

Literarisches Centralblatt, n° 16, 14 avril 1883 : Günther, Anti-Savarese, hrsg. mit einem Anhang von Knoodt. — Ranke (L. v.), Weltgeschichte : III. Das altrömische Kaiserthum. 1 u. 2. (ouvrage plein d'idées originales et de pensées fécondes.) — Bröcker, Moderne Quellenforscher u. antike Geschichtsschreiber. (Des choses assez remarquables, et justes; mais la critique de l'auteur est absolument improductive; rien n'est fouillé à fond). — Indiscretionen aus den Erinnerungen eines patriotischen Reptils. I. — Treutler, Fünfzehn Jahre in Süd-Amerika an den Ufern des Stillen Oceans, Gesehenes u. Erlebtes. — K. Lehmann, Verlobung und Hochzeit nach den nordgermanischen Rechten des früheren Mittelalters. (Sobre, précis, très louable). — Leo Meyer, Vergleichende Grammatik der griechischen u. lateinischen Sprache. I, 1, II. 2e édition (ce livre sera utile à cause du recueil d'exemples qu'il fournit; mais, comme grammaire comparée, il ne marque, vis-à-vis de la première édition, aucun progrès remarquable, et là où il utilise les récentes recherches, l'exposition est si confuse qu'il vaut mieux renvoyer les commençants à d'autres ouvrages). — Wigand, Formation et flexion du verbe français, basées sur le latin d'après les résultats de la science moderne. (Repose sur Diez, Scheler et Brachet; écrit dans un style aisé.) — Ad. Kühn, Schiller, Zerstreutes als Bausteine zu einem Denkmale gesammelt. (Se compose de vieux articles de journaux déjà exploités, et dont beaucoup auraient pu rester dans la poussière d'où l'auteur les a tirés). — Gœthe-Jahrbuch, hrsg. v. L. Geiger. IV. (Analyse du quatrième volume de cette publication aussi solide de fond qu'élégante de forme.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 15, 14 avril 1883 : Zimmer, Exegetische Probleme des Hebräer-und Galaterbriefes. Neutestamentliche Studien. I (Sieffert). — Le Blant, Les Actes des Martyrs, supplément aux « Acta sincera » de Dom Ruinart (Mérite une grande attention, écrit avec beaucoup de clarté et fort attachant). — Peters, Willenswelt und Weltwille. — Witte, Ueber Freiheit des Willens. das sittliche Leben u. seine Gesetze. — Krapf, A dictionary of the Svahili language, with introduction containing an outline of a suahili grammar (Gerland : beau testament du respectable missionnaire Krapf, et digne fin de sa vie agitée et active; son dernier ouvrage contribuera à la propagation du christianisme et de la culture chrétienne en Afrique). — Lehrs, De Aristarchi studiis

homericis (Hinrichs : 3e édition, faite par l'élève et successeur de Lehrs, A. Ludwich, du « fier et célèbre ouvrage » sur Aristarque). — HECHT, Quaestiones homericae (Hinrichs : dissertation modeste, mais habile ; interprétation méthodique et réfléchie qu'il faut approuver presque partout et qui réussit à bien réfuter une suite d'explications de Lehrs). — STRAUCH, Pfalzgräfin Mechthild in ihren literarischen Bestrebungen, ein Bild aus der schwäbischen Literaturgeschichte des XV Jahrhunderts (M. Martin : très intéressant). — G. WEBER, Allgemeine Geschichte. 2e Auflage I. Morgenland. II. Hellenisches Volk (Ad. Bauer : 2e édition de ce livre très recommandable). — HAUSEN, Bidrag till Finlands Historia. I (Premier volume d'une grande publication des sources de l'histoire de Finlande; l'éditeur est l'archiviste d'Helsingfors, M. Hausen, qui a donné à son entreprise un soin rare et une minutieuse attention). — Hausskneçhts Routen im Orient, 1856-1859, nach dessen Originalskizzen redigiert von KIEPERT. I u. II. Nordsyrien, Mesopotamien u. Südarmenien. III. Kurdistan u. Iran (Furrer). — ROSENBERG, Quellen zur Geschichte des Heidelberger Schlosses, mit einer Einleitung, das Heidelberger Schloss in seiner kunst-und culturgeschichtlichen Bedeutung von STARK (Schneider). — PIÉTREMENT, Les chevaux dans les temps historiques et préhistoriques (O. Schmidt : « a rassemblé avec une extraordinaire diligence les documents littéraires).

Athenaeum belge, n° 4, 15 avril 1883 : FAVARO, Galileo Galilei e lo studio di Padova. (Ruelens : livre rempli de faits et de documents sur les dix-huit années au professorat de Galilée à Padoue, les plus intéressantes au point de vue de la science, celles pendant lesquelles il a fait les grandes découvertes, les années d'apostolat, après lesquelles ont commencé celles de la persécution.) — Economie politique (E. de Laveleye : comptes rendus de divers ouvrages ; de NOIRÉ, sur l'outil, « das Werkzeug », etc.) — Publications littéraires allemandes (FÖERSTER, theatre de Garnier, II et III ; MAHRENHOLTZ, Moliere ; Karl von Burgund, von Bodmer, p. p. SEUFFERT ; Versuch einiger Gedichte, von Hagedorn, p. p. SAUER ; Briefe von Jakob Grimm an Tydeman, p. p. REIFFERSCHEID ; SCHRÖER, Die Aufführung des ganzen Faust ; Gorboduc p. p. T. SMITH ; THUM, Anmerkungen zu Macaulay's History of England). — Travaux de la Société archéologique de Namur en 1882.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 19 Dix-septième année 7 Mai 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 572, 21 avril 1883 : Letters and memorials of Jane Welsh Carlyle, prepared for publication by Thomas Carlyle, edited by Froude (W. Wallace). — Andrea the painter, Claudia's choice, Orestes, Pandora, plays by Ross. Neil. — Markham, The war between Chile and Peru. 1879-1882. (Intéressant et utile.) — Hewlett, Some reasons against the transfer of the jurisdiction of the house of lords in regard to scottish titles of honour to the court of session in Scotland. — An unknown greek monument. (Sayce.) — The etymology of the word « saunter » (Skeat). — The identification of the Pygmies, the Martikhora, the Griffins, and the Dikarion of Ctesias (V. Ball). — The Mitchell library (Barrett). — The alternative, a study in psychology (James Sully). — Recent contributions to the study of judicial proceedings in ancient Greece. — The complementary letters of the greek alphabet. (Isaac Taylor.) — Bloxam, Gothic ecclesiastical architecture. (Middleton). — The christian art review (Bradley). — The frescoes at Assisi. (Atkinson.) — The site of Zama (Schumpf). — Romano-british letters at Stonehenge (Harrison). — M. Maspero at Luxor (Cullen).

The Athenaeum, n° 2895, 21 avril 1883 : Haeckel, A visit to Ceylon, translated by Clara Bell. — The history of Marie Stewart, from the murder of Riccio until her flight into England, by Claude Nau, her secretary, now first printed from the original manuscripts, with illustrative papers from the secret archives of the Vatican and other collections in Rome, edited by J. Stevenson (Publication du texte français et de la traduction anglaise de ce fragment du secrétaire de Marie Stuart, Claude Nau ; on y trouve de menus détails de grand intérêt sur la captivité de Lochleven, sur la fuite en Angleterre et sur d'autres aventures de la reine). — Current philosophy : Courtney, Studies in philosophy ancient a. modern ; Gostwick, German culture a. Christianity ; Stuckenberg, Life of Kant ; Vaihinger, Commentar zu Kant's Kritik der reinen Vernunft, I ; Caird, Hegel, Philosophical Classics. — Oriental literature (The hebrew text of the Old Covenant, p. p. Jarrett ; Le livre de Sibawaihi, p. p. H. Derenbourg, I : edition princeps qui restera la « standard edition » et qui a été faite par un grammairien arabe consommé, qui a acquis de la littérature arabe une connaissance exceptionnelle ; Wellhausen, Muhammed in Medina, das ist Vakidi's Kitab al Maghazi, in verkürzter deutscher Wiedergabe, etc. — The « new geteutscht rechtbuch » (Hessels). — The cutting of the first sod (Gomme). — Yarl Osker in England (Howorth). — Ancient marbles in Great Britain described by Adolf Michaelis, translated from the german by Fennell. — Notes from Rome (Lanciani). — The excavations at Pithom (Neubauer).

Literarisches Centralblatt, n° 17, 21 avril 1883 : Translatio Syra Pescitto Veteris Testamenti, p. p. Ceriani. II, 2. — Hutterus redivivus, Dogmatik der evangelisch-lutherischen Kirche, ein dogmatisches Repertorium für Studirende. (12e édition d'un livre qui a servi de guide sûr à de nombreuses générations d'étudiants en théologie ; n'a besoin ni de jugement ni de recommandation.) — Mehlis, Markomannen u. Bajuwaren, eine Studie zur Geschichte der deutschen Völkerwanderung (Peu de nouveau, des hypothèses, des étymologies peu sûres). — Die Regesten des Kaiserreichs, p. p. Ficker. II, 3, 1198-1272. — Aus Metternich's nachgelassenen Papieren, III-V. (L'horizon de Metternich était étroit, cet homme d'état n'a que très peu d'idées ; pourtant il est sagace et prévoyant sur certains points). — Westermayer, Der Protagoras des Plato. (Sert d'introduction à la lecture de Platon ; destiné surtout

aux écoliers, et leur sera utile). — STUDEMUND, Due commedie parallele di Difilo. (On peut ne pas partager les conclusions de l'auteur, mais il faut reconnaître que son hypothèse plaît et qu'il la soutient par une habile argumentation.) — Lyoner Yzopet, altfranzösische Uebersetzung des XIII. Jahrhunderts in der Mundart der Franche Comté, hrsg. v. FOERSTER. (Publication d'une œuvre importante pour ce domaine de la linguistique française). — E. MARX, Die Burgkappelle zu Iben in Rheinhessen.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 16, 21 avril 1883 : LIPSIUS, Die apokryphen Apostelgeschichten u. Apostellegenden. I. (Holtzmann : la tâche, difficile d'ailleurs, ne pouvait être remplie d'une façon plus complète et plus éclatante.) — WARNECK, Abriss einer Geschichte der protestantischen Missionen von der Reformation bis auf die Gegenwart. 2ᵉ Aufl. (Plath : bon, mais n'a pas tout consulté, et ne met pas assez en relief les travaux des « domines » hollandais). — GUTHRIE, On Spencers unification of Knowledge. — Persepolis, die achämenidischen u. sâsânidischen Denkmäler und Inschriften von Persepolis, Istakhr, Pasargada, Shâhpûr zum ersten Male photographisch aufgenommen von STOLZE, im Anschluss an die epigraphisch-archäologische Expedition in Persien von F. C. ANDREAS, mit einer Besprechung der Inschriften von NOELDEKE. (Schrader : 150 planches; l'archéologue non moins que l'épigraphiste et le paléographe trouvera dans ce grand ouvrage une riche matière pour ses recherches.) — ANTON, Etymologische Erklärung homerischer Wörter. (G. Hinrichs : manque tout à fait d'exactitude, on fera mieux de s'adresser ailleurs.) — MARX, Studia Luciliana. (Harder : travail qui mérite une louange sans réserve; recherches menées avec beaucoup de sagacité et de circonspection.) — Minucii Felicis Octavius, rec. CORNELISSEN. (Zangemeister : très recommandable.) — Priester Arnolts Legende von St. Juliana, p. p. SCHÖNBACH. (Schröder : publication d'un texte inédit et intéressant de la poésie allemande du moyen âge.) — BEHLA, Die Urnenfriedhöfe mit Thongefässen des Lausitzer Typus. — HETTINGER, De theologiae speculativae ac mysticae connubio in Dantis praesertim theologia. (Bellesheim.) — Amis et Amiles und Jourdains de Blaivies, zwei altfranz. Heldengedichte des kerlingischen Sagenkreises, hrsg. v. K. HOFMANN. (2ᵉ édition, qui vient au bout de trente ans; ce qui n'en est pas moins une rareté et un joyeux signe de l'expansion des études romanes; cette édition était du reste un modèle.) — KUNTZE, prolegomena zur Geschichte Roms. (Seeck : à recommander aux amis du véritable humour, on s'y amusera, car tout y est comique et l'effet est d'autant plus irrésistible que l'auteur a pris le ton d'un prophète inspiré.) — W. ARNOLD, Studien zur deutschen Culturgeschichte (Kaufmann : des erreurs, mais instructif et sérieux). — STADELMANN, Preussens Könige in ihrer Tätigkeit für die Landescultur. II, Friedrich der Grosse. (Koser : 645 documents, surtout des ordres de cabinet; introduction détaillée.) — Die grossherzoglich badische Altertümersammlung in Karlsruhe, antike Bronzen. Neue Folge. I (Furtwängler). — BUSSLER, Geschichte der Musik. (Bellermann : recueil de 6 conférences, incomplet et obscur.)

Theologische Literaturzeitung, n° 8, 21 avril 1883 : Edouard MONTET, Essai sur les origines des partis saducéen et pharisien et leur histoire jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. (Schürer : étude très soignée, qui repose sur une profonde connaissance des sources et de la littérature du sujet; indépendance de jugement en même temps qu'un savoir étendu.) — Unser heiliges Mahl, eine Studie zur Feststellung seiner Bedeutung durch Ermittelung der wirklichen Stiftungsgedanken. (Bilsinger.) — GEBHARDT et HARNACK, Texte und Untersuchungen zur Geschichte der

altchristlichen Literatur. III Heft. — LAAS, Kants Stellung in der Geschichte des Conflicts zwischen Glauben u. Wissen.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 16, 18 avril 1883 : ZAHN, Cyprian von Antiochien und die deutsche Faustsage. (W. Möller : recherches savantes.) — Corpus inscriptionum hebraicarum, p. p. CHWOLSON. (Landauer : malgré tout, il ne manque pas de motifs qui rendent impossible de croire à l'authenticité de ces nombreuses inscriptions.) — H. SOMMER, Die Neugestaltung unserer Weltansicht durch die Erkenntniss der Idealität des Raumes u. der Zeit.

Altpreussische Monatsschrift, 1883, 1er et 2e fascicules (Königsberg, Beyer) : GALLANDI, Königsberger Stadtgeschlechter (suite). — ROGGE, Urkundliche Spuren einer Kirchengründung zu Bladiau. — REICKE, Ein ungedrucktes Werk von Kant aus seinen letzten Jahren, als Manuscript herausgegeben (suite). — BEZZENBERGER, Ueber die Verbreitung einiger Ortsnamen in Ostpreussen. — *Kritiken u. Referate.* Kuno FISCHER's, Behandlung der Geschichte der Philosophie und sein Verhältniss zur Kantphilologie (J. Witte). — BRANDSTÄDTER, Danziger Sagenbuch. (Hirschfeld). — Alterthumgesellschaft in Königsberg 1881-82. — *Mittheilungen und Anhang :* THOMAS, Ueber den Namen Memel. — LIEK, Napoleon I in Landsberg, nach der Schlacht bei Eylau. (Récit inédit du pasteur de l'endroit sur la bataille d'Eylau.) — Universitäts-Chronik. 1882-83. — Lyceum Hosianum in Braunsberg. 1883. — Altpreussische Bibliographie.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 20 Dix-septième année 14 Mai 1883

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 573, 28 avril 1883 : sir James Stephen, A history of the criminal law in England. — Mathilde Blind, George Eliot. « Eminent women series ». (Éric Robertson : très intéressant, mais parle trop peu de l'existence privée de l'écrivain.) — The Memoirs of Mme Junot : Napoleon, his court and family, memoirs of Madame Junot, duchesse d'Abrantès. 3 vols. (Travers Twiss : nouvelle édition, due à M. Bentley) — Victor Becker, L'auteur de l'Imitation et les documents neerlandais. (Kettlewell : d'après l'auteur, ce serait Thomas à Kempis qui aurait composé l' « Imitation » ; beaucoup de remarques de valeur.) — The Pipe Roll Society. — Treasure trove at the cape. (Il s'agit d'un navire hollandais, le Harleem, échoué à la côte en 1648 et que M. Robley entreprend de faire explorer, au fond de l'eau, par un plongeur ; ce navire était, paraît-il, rempli de curiosités et d'antiquités destinées aux musées d'Europe). — « Gold save the queen » in sanskrit (Max Müller). — The names « Trisanton » and « Antona » (Bradley). — Pushkin and the Westminster Review (Spalding). — « The hebrew migration from Egypt. » (Greene). — Aristotle's Psychology in greek and english, with introduction and notes by Edwin Wallace. (Bywater : introduction utile, notes dirigées surtout contre Torstrik.) — Some books of archaeology (Reber, History of ancient art, translated ; Montelius, Spännen från bronsäldern och ur dem närmast utviklade former ; Andrae, Via Appia, dens historie og mindesmaerker. I.) — An english portrait of Gœthe (Zarncke). — Romano-british letters at Stonehenge. (Harrison). — Prehistorishoric remains near San Remo. (Freshfield).

The Athenaeum, n° 2896, 28 avril 1883 : Retrospect of a long life from 1815 to 1883, by Hall, a man of letters by profession. — Watkin, Roman Lancashire or a description of roman remains in the county palatine of Lancaster. — Steingass, English-arabic dictionary, for the use of both travellers ands students. (Le dictionnaire de Badger était excellent, mais on regrettait qu'il ne fût pas maniable et à bon marché ; celui-ci réunit « handiness and cheapness », et mérite de grands éloges pour son exactitude). — Calendar of state papers, domestic series, during the commonwealth, preserved in her majesty's Public Record office, edited by Mary Anne Everett Green. VIII a. IX. 1655-1656. — Dobson, Fielding « English men of letters » (Excellent petit livre, d'après les recherches de Lawrence et de Keightley, beaucoup de conscience, de soin et de bonne foi ; l'ouvrage dissipe la légende de Fielding et nous fait voir, nous découvre entièrement le romancier tel qu'il fut, non pas un bohême, un « potwalloper » de génie, non pas un Booth ou un Jones, mais un infatigable lettré, un magistrat vigoureux, un sérieux et grand artiste, infiniment plus grand que Johnson, Walter Scott et Macaulay). — The Tauchnitz editions. — The « new geteutsch Rechtbuch ». — A « rare frisian book ». — The Pipe Roll Society. — Shakspeare's use of the Bible. (Ginsburg.) — Perrot a. Chipiez, A history of art in ancient Egypt, from the french, translated a. edited by Armstrong. (Traduction de ce très intéressant et très utile volume qui est « a good manual of the arts of Egypt and an improvement on that of Prisse d'Avesnes ».)

Literarisches Centralblatt, n° 18, 28 avril 1883 : Die lateinischen Uebersetzungen des Ignatus, hrsg. von P. de Lagarde. (Art. sévère.) — Ricks, Geschichte der christlichen Kirche u. des Papstthums. (N'est pas scientifique.) — Lotze, Geschichte der deutschen Philosophie seit Kant. Dictate aus seinen Vorlesungen. (Ne pouvait être qu'un faible reflet de ce que Lotze aurait pu écrire sur le sujet.) — Herbarts sämmtli-

che Werke, hrsg. v. Kehrbach. I. (Premier vol. d'une édition de grande valeur.) — Magenta, J. Visconti e gli Sforza nel castello di Pavia e loro attinenze con la Certosa e la Storia cittadina. 2 Bde. (Près de 500 documents très importants publiés pour la première fois; traite avec un soin exemplaire d'une période intéressante de l'histoire, et l'expose sous une forme pleine de noblesse; beaucoup de choses nouvelles et importantes, et pas une ligne qui ne soit puisée à une étude approfondie des sources; l'ouvrage n'est pas seulement une histoire de Pavie, mais celle de la période où Pavie fut, au xiv^e et au xvi^e siècle, le centre de la vie politique, militaire et sociale du duché de Milan; attachant pour l'histoire de la civilisation, de l'art et de la littérature comme pour celle de la politique.) — Winckelmann, Die Beziehungen Kaiser Karl's IV zum Königreich Arelat, ein Beitrag zur Reichgeschichte des XIV. Jahrhunderts. (Travail fait avec soin et diligence, et qui comble une lacune; « image instructive et très nette ».) — Lehmann, Preussen u. die katholische Kirche seit 1640. (3^e partie de l'ouvrage, de 1747 à 1757; ne laisse pas une seule question de côté; nouveau témoignage de l'infatigable et féconde activité de l'auteur.) — Hommel, Die vorsemitischen Culturen in Aegypten und Babylonien. (Etude d'ensemble très remarquable sur les derniers résultats de l'égyptologie; la partie relative è la Babylonie prête plus à la discussion, mais renferme des choses de haut intérêt et des recherches profondes, en partie extrêmement compliquées.) — Poetae lyrici graeci, rec. Bergk. Ed. quartae tomi II et III elegiacos, iambographos, et melicos continentes. (Cette 4^e édition, comparée à la 3^e, marque encore un progrès remarquable.) — Due farse del secolo XVI, riprodotte sulle antiche stampe, con la descrizione raginata de volume miscellaneo della biblioteca di Wolfenbüttel contenente Poemetti popolari italiani compilata dal dottore G. Milchsack con aggiunte di A. d'Ancona. (Intéressant, forme un volume de la « Scelta di curiosita letterarie inedite o rare ».) — Keyserling, Moses Mendelssohn, Ungedrucktes u. Unbekanntes von ihm u. über ihn. (Malgré le titre, assez peu de nouveau.) — Tommasi-Crudeli, Die Malaria von Rom u. die alte Drainage der römischen Hügel, übers. v. Schuster. — Reissmann, Carl Maria von Weber, sein Leben u. seine Werke. (Très attachant.) — Bohn, Bibliographie der Musik-Druckwerke bis 1700, welche in der Bibliotheken aufbewahrt werden. (« Présent très précieux ».)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 17, 28 avril 1883 : Schanz, Commentar über das Evangelium des h. Lucas. (Friedlieb : commentaire abondant et solide en son ensemble.) — M. Croiset, Essai sur la vie et les œuvres de Lucien. (Blass : repose sur une étude profonde, non-seulement de Lucien, mais de toute son époque; apprécie Lucien sans prévention; très beau chapitre sur Lucien, critique littéraire; autre chapitre plein de finesse sur Lucien, critique d'art.) — Kern, Die deutsche Satzlehre, eine Untersuchung über Grundlagen. — Goethe-Jahrbuch, hrsg. v. Geiger. IV Band. (Er. Schmidt.) — Varnhagen, Ein indisches Märchen auf seiner Wanderung durch die asiatischen u. europäischen Litteraturen. (E. H. Meyer : petit livre soigné; il s'agit des destinées de la légende suivante : l'âme d'un roi perd son corps, dont s'empare l'âme d'un magicien, mais réussit finalement à chasser le magicien et à reprendre et son corps et le trône : plus tard cette légende se transforme, c'est un homme qui par magie prend la figure et la forme du roi et le rend lui-même méconnaissable. La légende a séduit un grand nombre de poètes, depuis le Stricker jusqu'à Langbein et Longfellow. Le côté littéraire du thème est clair et attachant, les courtes remarques sur l'origine de la légende et sa transformation ne suffisent pas.) — Blau, Die deutschen Landsknechte, ein Culturbild (L. Müller : copie presque par-

tout, sans presque le nommer, l'ouvrage de Barthold « George von Frundsberg und das deutsche Kriegshandwerk zur Zeit der Reformation », qui a paru il y a cinquante ans; l'auteur de ce livre sur les lansquenets a fait œuvre de lansquenet). — Calendar of state papers, domestic series, of the reign of Charles I, 1640-1641, edited by W. Douglas Hamilton. (Alfred Stern.) — A. Bastian, Völkerstämme am Brahmaputra und wissenschaftliche Nachbarn. Reisergebnisse u. Studien. (Tomaschek : d'abondants matériaux en partie inconnus.) — Lichterfeld, Entwickelungsgeschichte der deutschen Schauspielkunst. (Travail de dilettante, peu de neuf.) — Frenzel, Berliner Dramaturgie. 2 vols. (Schlenther : recueil d'articles de critique théâtrale qui aura pour l'historien de l'avenir une grande valeur.) — Fioretti, Studii su l'antica procedura dei Romani. (Leonhard.) — K. Schulz, Katalog der Bibliothek des Reichsgerichts.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nos 17 et 18, 24 avril et 2 mai 1883 : van Toorenenbergen, Het oudste nederlandsche verboden boek. 1523. Oeconomica christiana. Summa der godliker scrifturen. [Monumenta Reformationis Belgicae, tome I]. (Kattenbusch : le texte latin serait l'original de l'écrit italien « Sommario della sacra scrittura » édité en 1577 par Comba, et des textes français (1523), anglais et hollandais. Ce texte latin aurait pour auteur Bommelius et serait de l'année 1520). — Laas, Idealistische u. positivistische Ethik. II (Rehmke). — Bardenhewer, Die pseudo-aristotelische Schrift über das reine Gute (D. Kaufmann : édition du livre « de causis », qui n'est qu'un extrait des Eléments de métaphysique de Proclus, et encore un mauvais extrait, obscur, arbitraire et sans méthode; le livre de Bardenhewer résout définitivement sur nombre de points une des questions les plus épineuses et les plus compliquées de l'histoire littéraire du moyen âge ; l'original est publié d'après le ms. de Leyde, texte arabe et traduction allemande; recherches pénétrantes dans la préface). — Kuntze, Prolegomena zur Geschichte Roms (Deecke : livre plein d'enthousiasme et d'imagination, mais trop souvent l'auteur est entraîné au delà des bornes d'une critique réfléchie ; les étymologies sont aussi un côté faible de l'ouvrage).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 21 Dix-septième année 21 Mai 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 574, 5 mai 1883 : Dobson, Fielding. (Purcell). — Froude, Short studies on great subjects. (Bass Mullinger : renferme beaucoup de récits pittoresques et heureux, trouvera un grand nombre de lecteurs, mais les historiens aimeront mieux donner leur temps à des études qui seront plus en harmonie avec la vérité évidente et où l'appréciation des hommes et de leurs mobiles sera fondée sur la critique et non sur la prévention ou le caprice; l'étude sur Becket, par exemple, ne nous représente ni l'homme qui fournit le premier exemple de la fusion de la race normande et de la race anglaise, ni l'intrépide champion de son ordre marchant sur les traces d'Anselme, ni le patriote qui s'oppose intrépidement aux injustices du « rex transmarinus », ni le chef dont la carrière publique le fit l'idole du peuple, ni l'ami dont les qualités et les vertus lui gagnèrent l'estime et l'admiration de ses compatriotes les plus éclairés, mais un homme mauvais, violent, arrogant, défenseur de « la cause du sacerdoce contre les vertus prosaïques de justice et de sens commun. ») — The Suppliant Maidens of Aeschylus, translated into english verses by Morshead (Ellis). — Hare, Cities of Southern Italy a. Sicily. (Sayce.) — W. C. Smith, North-country folk. (Saintsbury). — The late E. H. Palmer. I. personal reminiscences (Burton). — The Parliament of april 1614. (Pink.) —The « de Anima » of Aristotle (Edwin Wallace a. Bywater). — Recent discovery of roman remains at Chester. (Watkin.)

The Athenaeum, n° 2897, 5 mai 1883 : Jefferies, Nature near London. — Mason, The history of Norfolk, compiled chiefly from the best printed authorities a. original records. I. — Al. Roberts, Old Testament revision, a handbook for english readers. — Mathilde Blind, George Eliot. — George Eliot (Hayes.) — The Camden Society. — The importance of assyriology to hebrew lexicography. I. (Delitzsch.) — Protestant strangers in Hatfield Chace (Peacock). — The new « geteutscht rechtbuch » (Pearson). — The « Eikon Basilike ». — The tombs of the Memluks. (Stanley Lane Poole.)

Literarisches Centralblatt, n° 19, 5 mai 1883 : Loofs, Antiquae Britoinum Scotorumque ecclesiae, quales fuerint mores, quae ratio credendi et vivendi, quae controversiae cum romana ecclesia causa atque vis. — Dieterici, Die sogenannte Theologie des Aristoteles aus arabischen Handschriften (Traduction arabe d'un original grec perdu, qui n'appartient pas à Aristote, mais aux cercles néoplatoniciens). — Saalfeld, Italograeca, Kulturgeschichtliche Studien auf sprachwissenschaftlicher Grundlage gewonnen, I, Vom ältesten Verkehr, zwischen Hellas u. Rom bis zur Kaiserzeit; II. Handel u. Wandel der Römer, im Lichte der griechischen Beeinflussung betrachtet (Le premier fascicule ne contient que des choses connues; dans le deuxième on trouve quelques remarques originales). — Codex Esromensis, Esrom Klosters Brevbog udgivet ved Nielsen. 2 Hefte. — v. Planta, Die currätischen Herrschaften in der Feudalzeit, III et IV Lief. — Harnack, Das Fürstencollegium bis zur Mitte des XIV. Jahrhunderts (Travail fait avec beaucoup de soin). — Die Urkunden der Grafen de Lagardie in der Universitätsbibliothek zu Dorpat, hrsg. v. Lossius. — Cruel, Die Sprachen u. Völker Europas vor der arischen Einwanderung (Il est très regrettable qu'un homme déjà âgé et à qui sa vue déclinante impose des ménagements, ait mis une loyale patience au service d'une méthode si peu sévère, et imaginé un système bizarre). — Strauch, Pfalzgräfin Mechtild in ihren literarischen Beziehungen (Très instructif et intéressant). — Engelmann, Die vegetarische Weltanschauung in Gœthe's Faust (Confé-

rence qui n'aurait pas dû être imprimée). — Hosäus, Ernst Wolfgang Behrisch (Ouvrage suffisant, renseignements très instructifs ; donne l'idée d'un homme sérieux et raisonnable qui malgré son goût pour le baroque, put influer sur Gœthe). — Gœthe's Iphigenie auf Tauris, in vierfacher Gestalt hrsg. v. Baechtold (Tous les manuscrits, sauf ceux de Weimar, utilisés; ce qui donne à l'œuvre une valeur particulière). — Lionardo da Vinci, das Buch von der Malerei, hrsg. nach dem Codex Vaticanus 1270, übersetzt u. erläutert von H. Ludwig (Edition qui appartient aux meilleures publications entreprises pour faire connaître cette individualité de Léonard dont on peut à peine fixer les limites). — Mithof, Mittelalterliche Künstler u. Werkmeister Niedersacsens u. Westfalens lexicalisch dargestellt (2e édition). — Van der Linde, Die Nassauer Drucke der Königl. Landesbibliothek in Wiesbaden, beschrieben. I. 1467-1817. — Rahn, Kunst und Wanderstudien aus der Schweiz (Recueil d'études et d'essais sur le développement de l'art suisse; beaucoup à prendre et à apprendre pour l'histoire de la Suisse autant que pour celle de l'art).

Deutsche Litteraturzeitung, nº 18, 5 mars 1883 : Kessler, Chronologia judicum et primorum regum Israelitarum quomodo recte constituatur. (Nowack : instructif). — Kramer, August Hermann Francke, ein Lebensbild. 2 vols. (Kawerau : Francke a trouvé un biographe habile et bien armé, qui depuis plus de vingt ans s'occupait d'amasser les vastes matériaux de cet ouvrage ; en somme travail qui mérite une entière reconnaissance.) — Anton Günther, Anti-Savarese, hrsg. mit einem Anhang von P. Knoodt (Th. Weber). — Dreyfus-Brisac, L'éducation nouvelle, études de pédagogie comparée (von Sallwürk : observations pénétrantes, renseignements exacts, sait trouver partout ce qui est essentiel et précieux). — Merx, Die saadjanische Uebersetzung des Hohen Liedes ins Arabische; Thorbecke, Ibn Duraids Kitâb almalâhin. (Wellhausen). — Porphyrii quaestionum homericarum ad Iliadem pertinentium reliquias coll. H. Schrader. I. u. II. (Hinrichs : recherches menées avec une heureuse sagacité et une application qui a duré de nombreuses années). — Studemund, Due commedie parallele di Difilo. (G. Goetz : résultats intéressants pour l'histoire littéraire.) — Plauti Amphitruo recens. Goetz et Loewe. (Spengel : fait avec goût et compétence). — K. Bartsch, Gesammelte Vorträge und Aufsätze. (Strobl : rien de nouveau, et pas trop de choses justes et bonnes, quelques études superficielles). — Briefe von Charlotte Diede der Freundin Wilhelm von Humboldt, an Karl Schultz, mit einer Einleit. von Lothholz. (Minor.) — Barbours des schottischen Nationaldichters Legendensammlung nebst den Fragmenten seines Trojaner Krieges, p. p. Horstmann. (Zupitza : publication dont il faut se montrer fort reconnaissant à son auteur.) — R. Mahrenholtz, Molière, Einführung in das Leben u. die Werke des Dichters. (Lubarsch : très recommandable.) — Bergk, Zur Geschichte und Topographie der Rheinlande in römischer Zeit. (Bormann : neuf études sur les provinces rhénanes au temps des Romains; elles enrichissent la science; elles sont par leur pénétration et leur conscience, par la façon dont l'auteur domine sûrement et complètement son sujet, des modèles, « Muster der Forschung » ; c'est un beau monument élevé au savant qui vient de mourir par M. Julius Asbach, à qui l'on doit être reconnaissant d'avoir réuni et publié ces études). — B. Sepp, Tagebuch der unglücklichen Schottenkönigin Maria Stuart während ihres Aufenthalts zu Glasgow 23-27 Januar 1567 (Bresslau : « quiconque connaît la controverse, aura une heure de joie en lisant cet écrit, qui n'a pas d'autre utilité »). — Haeckel, Indische Reisebriefe. (Partsch). — Milchhöfer, Die Anfänge der Kunst in Griechenland. (von Duhn :

travail consciencieux et profond.) — Berliner anthropologische Gesellschaft. — Archäologische Gesellschaft.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 19, 9 mai 1883 : NEUMANN, Das Zeitalter der punischen Kriege, hrsg. v. FALTIN (H. Schiller : quelques parties très habilement présentées, grande clarté partout, mais fallait-il publier un livre dont l'auteur n'a pas tenu compte des plus récentes recherches)? — STOLZ, Zur lateinischen Verbalflexion, I. (Fick : « la langue s'est développée, paraît-il, par une chaîne de sottises, et c'est le jeune grammairien, le « Junggrammatiker » de la nouvelle école, lui, l'habile homme, qui découvre ces sottises; c'est pitié que de voir un si habile homme s'occuper de choses si sottes. L'auteur du présent livre n'est pas un des pires de son bord; il semble chercher réellement la vérité, et il faut le louer, parce qu'il se présente avec moins de prétention que maint autre de ses frères, et garde au moins les bienséances extérieures... Avant de publier un second fascicule, il fera bien de se demander, s'il est bon de quitter les anciennes routes de la fidèle et sérieuse recherche [Forschung] pour prendre part aux cabrioles d'un charlatanisme à la mode. ») — HELLER, Geschichte der Physik von Aristoteles bis auf die neueste Zeit. I. Von Aristoteles bis Galilei. (Laswitz : ne peut, malgré les grands efforts de l'auteur et son savoir, suffire aux conditions qu'on a droit d'exiger d'une histoire de la physique.) — ZELLER, Ueber Begriff u. Begründung der sittlichen Gesetze (v. Gyzicki).

Theologische Litteraturzeitung, n° 9, 5 mai 1883 : KÖNIG, der Offenbarungsbegriff des Alten Testaments. — NÖSGEN, Commentar über die Apostelgeschichte des Lukas. — GLOEK, Notburga, ein Bild aus Badens Sagenwelt. — Herm HAUPT, Die religiösen Sekten in Franken vor der Reformation. (K. Müller : ouvrage riche en pensées et écrit d'une façon très claire; d'excellentes vues d'ensemble.) — PLITT, Luthers Leben und Wirken. (Kawerau : livre qui trahit à chaque ligne le chercheur indépendant et ne relevant que de lui-même; écrit avec netteté et non sans chaleur et vivacité.)

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent. 23

N° 22 Dix-septième année 28 Mai 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 575, 12 mai 1883 : COLQUHOUN, Across Chrysé, a journey of exploration from Canton to Mandalay. — HALL, Retrospect of a long life from 1815 to 1883 (Dowden). — BUSTEED, Echoes from Old Calcutta, being chiefly reminiscences of the days of Warren Hastings, Francis a. Impey. (Cotton : on trouvera dans ce volume des lettres inédites de Warren Hastings à sa femme, et des renseignements curieux sur Francis, le véritable Junius, ainsi que sur Catherine Noël Worlée ou Mme Grand, devenue princesse de Talleyrand). — Current literature. — The late E. H. Palmer, II. The story of his death (R. Burton). — Notes and queries on the « Eikon Basilike » (Doble). — A « Catullianum » by P. E. Sonnenburg (Ellis : à propos de la brochure. « Der historiker Tanusius Geminus und die Annales Volusi »). — A classification of the races of mankind. (Keane.) — Egyptian notes (Am. B. Edwards.) — A roman inscription near Broussa. (Harverfield.)

The Athenaeum, n° 2898, 12 mai 1883 : JEAFFRESON, The real lord Byron, new views of the poet's life, 2 vols. (Volumes de haute valeur et de grand intérêt ; jettent une nouvelle lumière sur les événements les plus décisifs de la vie de Byron, les futurs critiques de la poésie anglaise moderne devront lire et relire cet ouvrage. On y trouvera des informations neuves sur la séparation de Byron et de sa femme; elle fut surtout motivée par l'amour de Byron pour l'actrice Jane Clermont avec qui il alla vivre à Genève. Autres renseignements sur la querelle de lady Byron et de Mistress Leigh. Les rapports du poète et de la comtesse Guiccioli n'ont jamais été exposés plus clairement, etc.). — Encyclopaedia britannica. Vol. XV. Loo-MEM (art. importants : Lucian (Paley); Lucretius (Sellar) ; Luther (Lindsay); Macaulay (Pattison); Macedonian empire (Boase) ; Machiavelli (Symonds); Madagascar (Sibrée); Magic (Tylor, Clarke et Frost); Magnetism; Medici (Villari); Mediterranean (Buchanan) ; Memling (Crowe), etc.). — I. L. BIRD, The Golden Chersonese and the way thither. — The book of entries of the Pontefract Corporation, 1653-1726, edited by R. HOLMES. — The needle's eye. (Murray.) — George Eliot (Macquoid). — The importance of assyriology to hebrew lexicography. (Delitzsch.) — The Tauchnitz editions, (Fotheringham.)

Literarisches Centralblatt, n° 20, 12 mai 1883 : Itinéraire à Jérusalem et descriptions de la Terre Sainte, rédigés en français aux XI-XIIIe siècles, p. p. H. MICHELANT et G. RAYNAUD. — Festschrift zur 600jährigen Gedenkfeier der Belehnung des Hauses Habsburg mit Oesterreich, von den historischen Vereinen. — Die ältesten Lehnsbücher der Herrschaft Bolanden, p. p. SAUER. — Deutsche Reichstagsacten unter König Ruprecht. I. 1400-1401, p. p. WEIZSÄCKER. — Testimonia minora de quinto bello sacro e chronicis occidentalibus p. p. RÖHRICHT. — Tagebuch der unglücklichen Schottenkönigin Maria Stuart während ihres Aufenthaltes zu Glasgow vom 23-21 Januar 1567, hrsg. v. SEPP. (Dirigé contre Bresslau.) — vom RATH, Durch Italien u. Griechenland nach dem heiligen Land, Reisebriefe. 2 Bde. — Le Mahâvastu, texte sanscrit, publié pour la première fois et accomp. d'introd. et d'un commentaire par E. SENART. I. (Senart continue en France les traditions de Burnouf; ce premier volume est remarquable par la patience et la conscience avec lesquelles Senart a accompli sa tâche difficile et pénible.) — RZACH, Neue Beiträge zur Technik des nachhomerischen Hexameters. (Bon travail qui mérite la meilleure recommandation). — Köchly's gesammelte kleine philologische Schriften, II. Deutsche Aufsätze. — Rufi Festi Avieni Aratea, p. p. BREYSIG (marque un progrès décisif dans la criti-

que du texte). — HALLER, Altspaniche Sprichwörter u. sprichwörtliche Redensarten aus den Zeiten vor Cervantes, ins Deutsche übersetzt. (1er volume; c'est une sorte d'anthologie des proverbes en langues européennes; rare sûreté des connaissances linguistiques; textes étrangers soigneusement corrigés, et traduits exactement en allemand; mais que l'auteur ne fasse plus d'étymologies). — TEUBER, Geschichte des Prager Theaters. (Intéressant.) — SEYFFERT, Lexicon der classischen Alterthumskunde, (Lexique commode et sûr, sera très utile au grand public.) — Verhandlungen der Commission zur Prüfung der Frage der Uberbürdung der Schüler höherer Lehranstalten des Grossherzogthums.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 19, 12 mai 1883 : K. SCHMIDT, Die Apostelgeschichte unter dem Hauptgesichtspunkte ihrer Glaubwürdigkeit. (Lipsius.) — J. KOCH, Die Siebenschläferlegende, ihr Ursprung u. ihre Verbreitung. (E. Schröder : un des meilleurs travaux sur le domaine peu ingrat, mais peu cultivé, de la mythologie chrétienne.) — CASPARI, Lotze in seiner Stellung zu der durch Kant begründeten neuesten Geschichte der Philosophie. (Lehmann.) — Scholia Hephaestionea altera integra primum edita a HOERSCHELMANN. (Wilamowitz.) — DOULCET, quid Xenophonti debuerit Flavius Arrianus. (Niese : tout à fait superficiel.) — SOBEL, Die Accente in Otfrids Evangelienbuch. (Roediger : œuvre de grand savoir et de robuste patience.) — BRAHM, Gottfried Keller, ein litterarhistorischer Essay. (E. Schmidt : excellent.) — Œuvres de la Bruyère, p. p. SERVOIS. (A. Tobler : une des éditions de cette belle collection Regnier, confiée aux hommes les plus compétents et qui renferme en commentaires, en variantes, en appendices bibliographiques tout ce qui est désirable.) — Max DUNCKER, Geschichte des Altertums. VII, mit Register. 3e, 4e u. 5e Auflage. — CHÉRUEL, Histoire de France sous le ministère de Mazarin. II et III. (Schirren : très bon guide). — THÜRHEIM, Feldmarschall Ernst Rüdiger Graf Starhemberg. 1638-1701. (Le biographe a trop d'enthousiasme pour son héros.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 20, 16 mai 1883 : Th. LINDNER, Das Urkundenwesen Karls IV und seiner Nachfolger 1346-1437 (Werunsky). — Manuel MILA Y FONTANALS, Romancerillo catalan, canciones tradicionales, secunda edition refundida y aumentada. Barcelona, Verdaguer. (Liebrecht : recueil de grandes richesses, communications intéressantes et instructives de toute sorte). — Urkundenbuch der Abtei St. Gallen, III, 920-1360, bearb. v. WARTMANN. (Meyer von Knonau.)

Vor Ungdom, 1883, I et II fasc. : TRIER, Om Uddannelse af Barnepiger. — P. Voss, Offentlige foranstaltninger vedrörende de höiere pigeskoler i Norge. — ERNA JUEL-HANSEN, Om en reform af den höjere pigeskole. II. — KÖBKE, Bör den höjere pigeskole undervise; 3 fremmede sprog? — W. HAMILTON, Om undervisning; naturfag ved den höjere almueskole i Norge. — FEDDERSEN, Naturhistorisk undervisning og dens hjaelpemidler. — BOYSEN, Listovs engelske system. — THEODORUS, Giersing og Kristendommen. — WAD, Ebn Tofails « Naturmennesket ». — Rektor Jens Bertel Möller, autobiografiske Fragmenter, meddelte ved HOLGER LUND. — J. PALUDAN, Det private skolevaesen i Danmark og Norge ved slutningen af forrige aarhundrede.

Athenaeum belge, n° 5, 15 mai 1883 : WILLEMS, Le sénat de la république romaine, II. Les attributions du sénat. (Trois-Fontaines). — POULLET, Histoire politique nationale, origines, développements et transformations des institutions dans les anciens Pays-Bas : 2e édit. 2 vols. (P. Fredericq : œuvre inachevée, mais qui condense dans un nombre de pages relativement très restreint une riche moisson historique.) — DE VLAMINCK, Les Aduatuques, les Messapiens et leurs voisins, position

géographique de ces peuples à l'époque de Jules César. (A Wauters : soutient son opinion avec talent et érudition, mais ne convainc pas).— Les origines de l'école flamande de peinture.—Publications hollandaises.

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique. Tome XXVI, 2e livraison : Société pour le progrès des études philologiques et historiques (séance du samedi 31 mars 1883). — Du droit d'exclusion (dans les athénées). — Motte et P. Thomas, L'école normale supérieure de Paris, suite et fin. (« Chaque professeur devrait donner aux élèves de dernière année des conférences de méthodologie sur la partie de la science dont il est chargé... L'Ecole normale n'est pas un institut scientifique dans le sens strict du mot, elle ne contribue pas à faire la science. Le normalien apprend surtout à bien penser et à bien dire ; mais les recherches prolongées et approfondies sur un texte obscur ou altéré, sur un fait controversé, sur une date douteuse, ne sont pas son fait. Il excelle à exposer avec élégance et avec agrément les vérités acquises; mais cherche-t-il à augmenter le nombre de ces vérités, à reculer les bornes de la science ? Nous n'oserions l'affirmer... On aurait tort de croire qu'en parlant ainsi nous songions à déprécier l'Ecole normale. Elle forme à tout le moins des jeunes gens de talent, laborieux, instruits, diserts, capables de devenir un jour d'excellents professeurs et des savants éminents. Elle leur donne une culture générale que nous prisons très haut; elle développe harmoniquement leurs facultés. Elle leur inspire l'amour du beau et du vrai... La mission de l'école est de fournir une élite de jeunes professeurs servant de type ou de modèle, et destinés à maintenir et à élever le niveau de l'enseignement et cette élite n'est qu'une minorité imperceptible... L'Ecole présente les avantages et les inconvénients de toutes les écoles spéciales, fermées... Elle a été amenée à demander à d'autres établissements d'enseignement supérieur un complément d'instruction pour ses élèves ; les normaliens suivent des cours à la Sorbonne, à l'école pratique des Hautes-Etudes, au Collège de France. Nous sommes autorisés à en tirer la conclusion suivante : une école normale supérieure qui ne se rattache pas étroitement à l'enseignement universitaire proprement dit, est une institution incomplète et défectueuse, fatalement condamnnée à déchoir... Le régime de l'internat convient-il à des hommes faits? Sans doute, les tendances les plus libérales règnent actuellement à l'école ; on tâche d'adoucir ce que la discipline traditionnelle a de trop rigoureux, de trop monacal. Mais la règlementation la plus minutieuse ne suppléra jamais au sentiment du devoir, de la responsabilité et de la dignité personnelle. On fait valoir le commerce étroit qui s'établit entre les élèves; c'est par le contact continu d'intelligences distinguées que se forment les élites. Mais on peut arriver aux mêmes résultats sans recourir au régime de l'internat; ouvrez aux élèves des bibliothèques spéciales, des salles de travail communes... ») — Brants, De la condition du travailleur libre dans l'industrie athénienne. (« L'industrie libre existe à Athènes, mais c'est *l'hypothèse*, l'idée servile, quoique atténuée, qui domine toujours les rapports sociaux ; l'esclavage prend toujours dans le travail toute la place que l'intérêt public et privé permet de lui laisser. ») — Comptes-rendus : Dory, Wallonismes. (Recueil complet des locutions contraires à la pureté de la langue française en Belgique; guide fidèle pour les Belges qui désirent parler un français correct.) — Gerstencker, Der Krieg des Otho und Vitellius in Italien. (De Ceuleneer : des réserves à faire, mais l'auteur a définitivement prouvé que Plutarque a utilisé le récit de Tacite pour la rédaction de la vie d'Othon.) — Varia : Hygiène scolaire en Alsace-Lorraine.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent. 23.

N° 23 Dix-septième année 4 Juin 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 576, 19 mai 1883 : SIDGWICK. The principles of political economy. — Mary F. ROBINSON, Emily Brontë. (Noble : volume intéressant et bien fait, écrit avec clarté et grâce.) — RANSOME, Rise of constitutional governement in England. (Gardiner : ce n'est qu'un manuel, mais en le revoyant avec soin, on en ferait un bon livre.) — GILMOUR, Among the Mongols. (Howorth.) — Phil. ROBINSON, The poet's birds. (Watkins : livre « suggestif » et agréable sur les oiseaux dans les poëtes.) — J. BURKE, The history of the catholic archbishops of Tuam. — Some classical books (Selections from dialogues of Plato, p. p. PURVES; The Republic of Plato, I, p. p. HARDY; Livy, books XXI-XXV, translated by CHURCH a. BRODRIBB.) — A collection of old northern poetry. — Tombs of the khalifs of the second dynasty of Abbassides in Cairo. (Rogers.) — The Pia of Dante's « Purgatorio » (Mercer). — The names « Trisanton » and « Antona ». (Bradley.) — The new edition of « Liddell and Scott ». (Plowman.) — HUNFALVY, Die Rumänen und ihre Ansprüche (A. J. Patterson). — The sacred book of Japanese buddhists. — The roman inscription near Broussa (Haverfield).

The Athenaeum, n° 2899, 19 mai 1883 : E. RENAN, Souvenirs d'enfance et de jeunesse. — HALTON a. HARVEY, Newfoundland, the oldest british colony; LEIGH, Ten years on a Georgian plantation since the war; Letters from a young emigrant in Manitoba. — The Boke of Duke Huon of Bordeux, done into English by Sir John Bourchier, Lord Berners a. printed by Wynkyn de Worde about 1534, p. p. S. L. LEE. — Lord Ronald GOWER, My reminiscences. — The Iliad of Homer, done into english prose by Andrew LANG, W. LEAF a. E. MYERS. (Traduction supérieure aux précédentes.) — The archaeological societies. — Archdeacon Lee. — The « new geteutscht Rechtbuch » (Hessels.) — Shakspeare notes « Measure for measure » (W. Watkiss Lloyd). — The Tauchnitz editions (Tauchnitz). — Greek ruins on Nem-rood-dagh in the province of Diarbekir.

Literarisches Centralblatt, n° 21, 19 mai 1883 : ZAHN, Forschungen zur Geschichte des neutestamentlichen Kanons u. der altkirchlichen Literatur. — STUCKENBERG, The life of Kant. (Bon en son ensemble, malgré des lacunes.) — Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte u. Kunst, hrsg. v. F. HETTNER u. LAMPRECHT. I. — SCHWEMER, Innocenz III u. die deutsche Kirche während des Thronstreites von 1198-1208. (Intéressant et sagace.) — Urkundenbuch der Familie von Krosigk. I. — Welterfelder Chronik, Aufzeichnungen eines luther. Pfarrers der Wetterau, welcher den dreissigjährigen Krieg von Anfang bis Ende miterlebt hat, p. p. SOLMS-LAUBACH u. MATTHÄI. (Travail très méritoire, soigné et habile qui fait honneur au savoir historique de l'éditeur, M. Matthaei, qui a joint au texte des éclaircissements. Le texte lui-même est curieux ; c'est une chronique écrite au jour le jour par un pasteur durant la guerre de Trente Ans, et pleine de petits traits caractéristiques ; en 1635, les Croates pillent l'église et le presbytère et le pauvre pasteur perd la même année, de la peste, sa femme, ses six enfants et sa servante ; lui-même tombe malade et plusieurs fois on le croit mort.) — M. MÜLLER, Europäische Politik, 1871-1881. (Bon tableau d'ensemble.) — DU CHAILLU, Im Lande der Mitternachtssonne, übers. v. HELMS. — BÜHLER, Leitfaden für den Elementarcursus des Sanskrit. (Manuel pratique ; c'est la méthode d'Ollendorf appliquée au sanscrit, en quarante-huit leçons.) — PAULI, Die etruskischen Zahlwörter. (Remue un grand nombre de questions importantes et dirige la science sur

des chemins en partie nouveaux; les résultats ne sont pas positivement sûrs.) — Imperatoris Marci Antonini Commentariorum quos sibi ipsi scripsit libri XII, rec. STICH. (Bonne édition.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 20, 19 mai 1883 : HOLSTEN, Die drei ursprünglichen noch ungeschriebenen Evangelien. (Wendt.) — Fr. COLLARD, Trois universités allemandes considérées au point de vue de l'enseignement de la philologie classique; Strasbourg, Bonn et Leipzig (Hertz : les souvenirs de Strasbourg ont été écrits sous une impression encore fraîche; ceux de Bonn, écrits un peu trop tard, ne donnent pas d'ailleurs une idée suffisante de l'époque où l'auteur se trouvait à cette université, il s'est borné à analyser le rapport de Dreyfus-Brisac en y ajoutant de rares observations. Les pages consacrées à l'université de Leipzig ont plus de vie et d'originalité; le chapitre final sur les étudiants allemands en général renferme, à côté de choses justes, des détails contestables). — P. HAUPT, Die akkadische Sprache. (Schrader : instructif, de fines et neuves observations.) — M. SCHMIDT, Ueber den Bau der pindarischen Strophen. (Kaibel art. de détail). — DAHL, Die lateinische Partikel « ut » (H. J. Müller : écrit avec beaucoup de soin et d'application, livre important à consulter, matériaux mis en œuvre avec réflexion et sans prétention.)—O. LYON, Minne-und Meistersang. (Quelques jugements sont « geschmacklos », mais le livre atteindra son but et peut être recommandé par son exposition habile et lisible comme par la chaleur avec laquelle le sujet est traité.) — Wiener Neudrucke; I. Auf ihr Christen, von Abraham a Santa Clara; II. Prinzessin Pumphia von Joseph Kurz; III. Der Hausball, eine Erzählung. (E. Schmidt : entreprise à laquelle il faut souhaiter le meilleur succès). — J. HALLER, Altspanische Sprichwörter u. Sprichwörtliche Redensarten aus den Zeiten vor Cervantes ins deutsche überzetzt, etc. (Baist : matériaux rassemblés en masse avec une très grande conscience et diligence; le savant saura excuser les faiblesses et le profane trouvera, en feuilletant, le livre beaucoup d'agrément et de profit; la deuxième partie promise, Bibliographie du proverbe germanique et roman, peut être signalée à l'avance comme une entreprise très méritoire et utile.) — HUYFSEN, Die Poesie des Krieges und die Kriegs-Poesie. (Brahm : anthologie copieuse plutôt qu'un livre.) — A. ULRICH, Geschichte des römischen Königs Wilhelm von Holland 1247-1256. (Wenck : bonne contribution.) — CESCA, La sollevazione di Capodistria nel 1348. (Bernhardi : recueil de documents sur un épisode peu important.) — Alf. v. REUMONT, Kleine historische Schriften. (Bailleu : six essais : 1° Alexandra Strozzi, noble dame florentine du XVIᵉ siècle; 2° Abdication de Victor Amédée II de Sardaigne en 1730; 3° Les îles Ioniennes sous la République de Venise; 4° Gustave III de Suède à Aix-la-Chapelle en 1780 et en 1791; 5° Les derniers Stuarts, Alfieri et la comtesse d'Albany; 6° Mary Somerville, savante écossaise). — Hansische Wisbyfahrt, Reisebericht u. historiscker Beitrag v. KOPPMANN. — VAMBERY, Der Ursprung der Magyaren. (Tomaschek : ne résout pas la question de l'origine des Hongrois sur le domaine de l'histoire et de la linguistique, mais beaucoup de points nouveaux et instructifs.) — CONZE, HUMANN, BOHN, STILLER, LOLLING u. RASCHDORFF, Die Ergebnisse der Ausgrabungen zu Pergamon, vorläufiger Bericht. (Benndorf). — Die Hausgesetze der regierenden deutschen Fürstenhäuser, hrsg. v. H. SCHULZE (Rosin.) — BODEMANN, Die älteren Zunfturkunden der Stadt Lüneburg. — Mittheilungen des k. k. Kriegs-Archivs. III v. IV.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nᵒˢ 21 et 22, 23 et 30 mai 1883 : Paul de LAGARDE, Die lateinischen Uebersetzungen des Ignatius, Judae Harizii macamae, Petri Hispani de lingua arabica libri duo. (P. de Lagarde.) —

— Bredenkamp, Gesetz und Propheten. (Ryssel.) — Stricker, Studien ueber das Bewusstsein, 1879. Die Sprachvorstellungen, 1880. Die Bewegunsvorstellungen, 1882. Die Association der Vorstellungen, 1883. (Löwe.)

Nº 23, 6 juin 1883 : Le livre de Sibawaihi, traité de grammaire arabe par Siboûya, dit Sibawaihi, texte arabe p. p. Hartwig Derenbourg. Tome I. (P. de Lagarde : l'auteur connaît pleinement son sujet ; puisse-t-il avoir la force de mener à fin son œuvre difficile, et être sûr de la reconnaissance de tous ceux qui boivent plutôt à la source qu'à la rivière, qui savent estimer le travail sérieux, et ont besoin des matériaux que Sibawaihi avait rassemblés si abondamment et pourtant si brièvement dans son Kitâb.) — Das Privilegium Otto I für die römische Kirche vom Jahre 962, von Th. Sickel, mit einem Facsimile. (G. Kaufmann.) — Bertholdi a Ratisbonna sermones ad religiosos XX ex Erlangensi codice unacum sermone in honorem S. Francisci e duobus codicibus monacensibus in centenarium septimum familiæ Franciscanæ ed. Hoetzel. (Edw. Schröder.)

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 24 Dix-septième année 11 Juin 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 .

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 577, 26 mai 1883 : Jeaffreson, The real Lord Byron. 2 vols. (Caine : œuvre qui, à chaque page, est plus attachante qu'une fiction; montre que le caractère réel de Byron consistait « dans une masse de misérables faiblesses et d'affections visibles, relevées par quelques traits aimables et quelques généreux sentiments ».) — Rare poets of the sixteenth and seventeenth centuries, collected by W. J. Linton. (Monkhouse.) — O. K, Skobeleff and the slavonic cause. (Minchin.) — Gilder, Ice-pack and tundra, an account of the search for the « Jeannette » and a sledge journey throug Siberia. — The chronicle of James I, King of Aragon, translated from the Catalan by John Forster, with notes, appendix, etc., by Pascual de Gayangos. (W. Webster.) — A greek anthology from Aberdeen : Flosculi graeci boreales, p. p. Geddes. — England's duty to Egypt. (R. F. Burton.) — Notes and queries on the « Eikon Basilikê », II. (Ch. E. Doble.) — Emily Bronte (G. Barnett Smith). — The River Trisanton (Ralph Nevill). — Parker, A concise grammar of the malagasy language, « Trübner's collection of simplifield grammars ». (Sibree.) — Recent discoveries in Asia Minor. — Percy Gardner, The types of greek coins. (Oman : ouvrage remarquable et qui sera très utile.)

The Athenaeum, n° 2900, 26 mars 1883 : Leaves from the Diary of Henry Greville, edited by the viscountess Enfield (Renferme un grand nombre de détails sur le gouvernement de Louis Philippe, sur le caractère et la conduite de Thiers, de Guizot et des autres ministres, sur les affaires principales de l'intérieur et de l'extérieur durant l'époque où Henry Greville était attaché à l'ambassade anglaise, sur les premiers jours de la présidence de Louis Napoléon). — Colquhoun, Across Chryse, being a narrative of exploration through the South China Border Lands from Canton to Mandalay. — Theodori Mopsuesteni, in epistolas B. Pauli Commentarii, the latin version with the greek fragments, with an introduction notes a. indices by Swete. 2 vols. (Excellent travail.) — The « new getautscht Rechtbuch » (R. Martineau). — The Wordsworth Society. — Double christian names. (Brown.) — The importance of assyriology to hebrew lexicology, III. (F. Delitzsch.) — Dr. William Chambers. (Not. nécrol.)

Literarisches Centralblatt, n° 22, 26 mai 1883 : L'omelia di Giacomo di Sarûg sul battesimo di Costantino imperatore, pubblicata, tradotta ed annotata da Frothingham. (Les résultats de ces recherches sur les légendes de Constantin resteront en grande partie.) — Haupt (H.), Die religiösen Secten in Franken vor der Reformation. (Etude très estimable, appuyée sur de bons documents qui sont mis en œuvre avec une pleine impartialité.) — Bolm's Geschichtslexikon; I. Tagebuch der Geschichte u. Biographie über alle Ereignisse u. Persönlichkeiten für alle Tage des Jahres, unter Mitwirkung von Preiss u. Tod hrsg. v. Bolm; II. Handlexicon der Geschichte u. Biographie, historisch-biographische Daten in alphabet. Ordnung, bearb. von Beeck. (Œuvre qui a coûté beaucoup de peine; le « Handlexikon » renferme plus de 20,000 noms de personnes et de 30,000 dates biographiques, dont un grand nombre données avec justesse pour la première fois.) — Heydenreich, Livius u. die römische Plebs. (Conférence, une des meilleures brochures de la collection Virchow-Holtzendorff, jugement réfléchi et mesuré.) — O. Langer, Politische Geschichte Genuas und Pisas im XII. Jahrhundert, nebst einem Excurs zur Kritik der Annales Pisani. (Soin recommandable de recherche et de critique.) — Herquet, Cyprische Königsgestalten des Hauses Lusignan. (Rien de nouveau après les travaux de l'auteur,

mais images attachantes, tableau d'ensemble fait pour le public.) — REKOWSKI, Die wirthschaftlichen u. socialen Zustände auf Sicilien in der ersten Hälfte unseres Jahrhunderts. (Trop peu détaillé et trop optimiste.) — CAPEL, Grossbritannien und Rom oder soll die Königin von England diplomatische Beziehungen mit dem Oberhaupte der katholischen Kirche unterhalten? (Œuvre d'un « papaliste de la plus belle eau ») — STRAUSS, Bosnien, Land und Leute. Historisch-geographische Schilderungen, I. (L'ouvrage n'est pas scientifique, mais il sera utile « zur Orientierung » à tous ceux qui ont une instruction générale.) — K. LEHMANN u. SCHNORR VON CAROLSFELD, Die Njalssage insbesondere in ihren juristichen Bestandtheilen, ein Beitrag zur altnordischen Rechts- und Kulturgeschichte. (K. M. : quelques critiques à faire au fond et à la forme.) — E. HÜBNER, Grundriss zu Vorlesungen über die griechische Syntax. (Travail très méritoire et qui sera de grand profit.) — VELTER, zur Geschichte der nominalen Declination im russischen. (Contribution remarquable à l'histoire de la langue, à approuver dans son ensemble.) — Haller's Tagebücher seiner Reisen, p. p. HIRZEL. (Publication de grand intérêt.) — MEINARDUS, Der historische Kern der Hameler Rattenfängersage. (Travail intéressant sur cette légende et exposé complet de son histoire.) — WRUBEL, Sammlung bergmännischer Sagen. — L. MEYER, Die römischen Katakomben ; Tibur, eine römische Studie. (Deux essais qui témoignent d'une grande habileté de style et d'une profonde connaissance de l'archéologie, et qui vaudront à l'auteur la reconnaissance du public et des hommes du métier. Mais qui est l'auteur ? Ce n'est pas M. L. Meyer; c'est M. Boissier, dont M. L. Meyer a traduit tout simplement en français quelques chapitres des « Promenades archéologiques ». On recommande M. L. Meyer comme traducteur aux éditeurs allemands). — PERLBACH, Versuch einer Geschichte der Universäts-Bibliothek zu Greifswald.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 22, 26 mai 1883]: Eb. SCHRADER, Die Keilinschriften u. das alte Testament, mit einem Beitrage von P. HAUPT. (Nowack : 2e édition, très augmentée, de cette œuvre remarquable.) — Von HODENBERG, Die Dogmatik der Zukunft. — H. J. KAEMMEL, Geschichte des deutschen Schulwesens im Uebergange vom Mittelalter zur Neuzeit. (V. Sallwürki : se termine à Erasme et à Wimpheling; fait avec le soin le plus minutieux.) — H. NITSCHMANN, Geschichte der polnischen Litteratur. (A. Brückner : l'auteur considère la littérature non pas en historien, en esthéticien, en psychologue, en politique, mais en traducteur et en chasseur d'anecdotes ; il mesure l'espace aux œuvres selon qu'elles offrent un sujet facile au traducteur ; il ne se demande pas si ceci ou cela mérite vraiment d'être traduit ou mentionné. Trop d'anecdotes inutiles, trop de détails biographiques superflus, trop de vieilles fables de nouveau répétées; style coulant, mais emphatique; ne mérite pas le nom d'une « Histoire de la littérature polonaise. ») — IGNATIUS, De Antiphontis Rhamnusii elocutione commentatio. (A. Hug : travail très soigné et très utile.) — Johannis Euchaitorum metropolitae quae in codice Vaticano graeco 676 supersunt J. BOLLIG descripsit, P. de LAGARDE edidit. (Lambros.) — R. HENNING, Nibelungen-Studien. (Steinmeyer : l'auteur domine son sujet, et son travail renferme une foule de détails instructifs, qui lui assurent une valeur double dans la « Nibelungenliteratur »; néanmoins tous les résultats ne sont pas certains.) — Haller's Tagebücher p. p. HIRZEL. (Werner). — CODRESCU, Dictionnariu Germano-Romanu. I. A.-J. (Gaster : imité du dictionnaire allemand-français de Thibaut ; mais, en ce qui concerne le roumain, se laisse souvent dépasser par de plus anciens dictionnaires, comme Stamati et Baritz; ce lexique n'est, en somme, qu'une traduction de la traduction

française de Thibaut, et un travail hybride qui ne répond même pas aux espérances les plus modestes.) — M. PHILIPPSON, Westeuropa im Zeitalter von Philipp II, Elisabeth u. Heinrich IV. (Baumgarten : ne donne pas une image complète de la politique espagnole, mais offre les traits principaux et essentiels ; livre qui mérite une louange presque sans réserve ; il y a eu, dans ces dernières années, très peu de travaux où un sujet vaste, compliqué, déjà mainte fois traité, soit exposé avec autant de sûreté et de clarté, autant d'indépendance et de justesse de jugement.) — KLUCKHOHN, Aus dem handschriftlichen Nachlass Westenrieders. II. Tagebücher aus den Kriegsjahren 1805 und 1809. (Important surtout pour l'histoire du gouvernement de l'électeur Charles Théodore.) — Codex diplomaticus Saxoniae regiae, II, 12 B. Urkundenbuch der Stadt Freiberg, hrsg. v. ERMISCH. — SCHREIBER, Die Athena Parthenos des Phidias u. ihre Nachbildungen. (Conze : commentaires exacts et à louer dans leur ensemble.) — A. v. der LINDE, Die Nassauer Drucke der Königl. Landesbibliothek in Wiesbaden. (L. Müller : excellent travail.)

Theologische Literaturzeitung, n° 10, 19 mai 1883 : MÜLLER, Göttliches Wissen u. Göttliche Macht des joanneischen Christus. (Weiss.) — SHEARMAN, Loca Patriciana, an identification of localities, chiefly in Leinster, visited by Saint Patrick and his assistant missionaries a. of some contemporary kings and chieftains, with an essay on the three Patricks, Palladius, Sen Patrick, and Patrick Mac Calphurn, apostles of Ireland in the fifth century. New edition. (Loofs.) — GLOCK. Die Predigtweise Luthers ein Spiegel für die moderne Predigt. (Kawerau : peu de valeur.) — Beiträge zur politischen, kirchlichen u. Culturgeschichte der sechs letzten Jahrhunderte, hrsg. v. DÖLLINGER. III (Brieger). — BEYSCHLAG, Der Altkatholicismus; GATZENMEYER, Christkatholisches Gebetbuch ; RIEKS, Der Altkatholicismus in Badeno. (Kattenbusch). — BASSIN, The modern Hebrew and the Hebrew Christian. (Kautzsch : autobiographie d'un juif converti.)

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 25 Dix-septième année 18 Juin 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 .

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 578, 2 juin 1883 : Loftie, A history of London. (Wheatley : digne de grands éloges.) — J. St. Blackie, The wisdom of Gœthe. (Edw. Dowden.) — Isab. L. Bird (Mrs. Bishop), The Chersonese a. the way wither. — Balzani, Italy, « early chroniclers of Europe » (Creighton : écrit sans parade d'érudition, mais solide.) — Edw. Freeman, Some impressions of the United States. (R. Brown : impressions pleines de remarques profondes et de sujets de discussion.) — Henri Rivière. (P. Bourget.) — The greek and english Philhellenes. (D. Loverdo.) — Various readings in an interpolation in Dante. (E. Moore.) — The flight into Egypt : was it by sea? (Whitehouse). — In modern greek. (Geldart.) — Babrius, edited, vith introductory dissertations, critical notes, commentary a. lexicon; by W. G. Rutherford. (Francis St. John Thackeray : « a monumental addition to the masterpieces of english scholarship. »)

The Athenaeum, n° 2901, 2 juin 1883 : Gallenga, Iberian reminiscences. — Mark Twain, Life on the Mississipi. — Extracts from the records of the burgh of Edinburgh, 1573-1589, edited by Marwick. — Diary of Richard Cocks, cape-marchant in the english factory in Japan 1615-22 with correspondence edited by Maunde Thompson. — « Wanda » (Ouida.) — Double Christian names (Walter Rye). — « Khabatsillatu » (Pinches). — « Fielding and Sarah Andrew. (Austin Dobson.) — M. A. K. Isbister. — The Beckford library.

Literarisches Centralblatt, n° 23, 2 juin 1883 : Nielsen, Aus dem inneren Leben der Katholischen Kirche in XIX. Jahrhundert. I. Deutsche Ausgabe von Michelsen. — Stürken, Metaphysische Essays. — Commentaria in Aristotelem graeca, IX. Simplicii in Aristotelis Physicorum libros quattuor priores commentaria, ed. Diels; XI. Simplicii in libros Aristotelis de anima p. p. Hayduck. — Brunnhofer, Giordano Bruno's Weltanschauung u. Verhängniss. (Bonne monographie qui remplacera dignement l'œuvre de Bartholmess; pourtant un peu trop d'enthousiasme.) — Stürenburg, De Romanorum cladibus Trasumenna et Cannensi. (« Très belle dissertation de l'auteur, qui, pourvu de toutes les connaissances militaires, cherche à résoudre les questions de topographie relatives aux batailles de Trasimène et de Cannes par des recherches détaillées sur les lieux mêmes. ») — Vambéry, Der Ursprung der Magyaren, eine ethnologische Studie. (Cette étude « montre pour la première fois le vrai chemin et crée le sol sûr et certain, sur lequel devait venir cette question de l'origine du peuple hongrois et sur lequel elle finira par être résolue. ») — RueppRecht, Herzog Albrecht V von Baiern u. seine Stände. — J. Kaemmel, Geschichte des deutschen Schulwesens im Uebergange vom Mittelalter zur Neuzeit, aus seinem Nachlasse hrsg. v. O. Kaemmel. (Œuvre remarquable.) — Taine, Das revolutionäre Frankreich, deutsche Bearbeitung von Leop. Katscher. I u. II. (L'œuvre de Taine n'est pas moins « einseitig » que celle de ses prédécesseurs ; Taine perd tout à fait l'idée de la nécessité de la révolution ; il se borne à l'histoire des pouvoirs publics, exclut l'histoire de la diplomatie, des guerres, des finances et de l'église; la traduction allemande est un peu défectueuse ; les notes ne sont pas toutes reproduites.) — Weinitz, Der Zug des Herzogs von Feria nach Deutschland 1633. — Aus den Papieren des Ministers u. Burggrafen von Marienburg Theodor von Schön. III. V, 1. — Wlassak, Edict und Klageform, eine romanistiche Studie. — J. Halévy, Essai sur les inscriptions du Safa, ouvrage couronné par l'Institut en 1878. (Œuvre très remarquable.) — Collard, Trois universités allemandes, considérées au point de vue de l'enseignement de la philologie classique. Strasbourg, Bonn et Leipzig. (Travail d'ensemble,

fort louable sur la vie des étudiants allemands.) — Plauti Amphitruo, rec. GOETZ u. LOEWE. — BIERBAUM, History of the english language a. literature from the earliest times until the present day including the literature of North America. (Petit manuel qui a des défauts, mais qui est le plus utile des manuels sur le sujet.) — BOETTICHER, Olympia, das Fest und seine Stätte. (Disposition heureuse du sujet, travail fait avec beaucoup de conscience et de jugement.) — MILCHHÖFER, Die Anfänge der Kunst in Griechenland. (Renferme un grand nombre de détails instructifs sur les commencements de l'art hellénique.) — WOLTMANN u. WOERMANN, Geschichte der Malerei. 2 vols. (Œuvre de la plus haute valeur, au service de laquelle Woermann a mis tout son soin, tous ses efforts « vers l'objectivité historique » et une « umfassende Autopsie. »)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 22, 2 juin 1883 : HARNACK, Die Altercatio Simonis Judaei et Theophili christiani nebst Untersuchungen über die antijüdische Polemik in der alten Kirche. Die acta Archelai und das Diatessaron Tatians; O. von GEBHARDT, Zur handschriftlichen Ueberlieferung der griechischen Apologeten. (Holtzmann.) — DIEPOLDER, Theologie u. Kunst im Urchristenthum oder die ersten provisorischen Blätter zu einer systematischen Geschichte der christlichen Monumentaltheologie. (Kraus : bien des critiques à faire, mais de la chaleur.) — CRUEL, Die Sprachen u. Völker Europas von der arischen Einwanderung, Streifzüge auf touranischem Sprachgebiete. — Die indischen Mineralien, ihre Namen u. die ihnen zugeschriebenen Kräfte Naraharis Râganighantu varga XIII sanskrit und deutsch hrsg. v. GARBE. (Kaegi : excellente publication.) — E. SCHNEIDER, De dialecto megarica. (Hinrichs : soigné.) — E. HÜBNER, Grundriss zu Vorlesungen über die griechische Syntax. (Schanz : tâche accomplie dans son ensemble avec diligence et habileté.) — GOMBERT, Nomenclator amoris oder Liebeswörter, ein Beitrag zum deutschen Wörterbuch der Gebrüder Grimm. (M. Heyne: dessert agréable et plein de douceur.) — BRAUN, Schiller u. Gœthe im Urtheile ihrer Zeitgenossen. II. Gœthe. 1.1773-1786. (Minor : malgré les prétentions de l'auteur, ce n'est pas le travail d'un savant ni d'un artiste.) — G. BRANDES, Die romantische Schule in Frankreich. (Ce n'est pas une histoire du romantisme français, c'est une suite d'essais réussis sur quelques romantiques; beaucoup de jugements justes et frappants, beaucoup de traits ingénieux.) — WERUNSKY, Geschichte Kaisers Karl IX u. seiner Zeit. II. (Rieger : œuvre étendue et remarquable.) — GOTTLOB, Karls IX private u. politische Beziehungen zu Frankreich. (Rieger : très réussi.) — Rob. WALDMÜLLER (Ed. Duboc), Aus den Memoiren einer Fürstentochter. (Bailleu : intéressant, sans renfermer de surprenantes révélations.) — MILCHHÖFER, Die Befreiung des Prometheus, ein Fund aus Pergamon. (Furtwaengler : abondant et instructif sur un grand nombre de questions importantes.) — ECKL, Die Madonna als Gegenstand christlicher Kunstgeschichte u. Sculptur, vollendet von ATZ. (V. Lehner.) — NIOX, Géographie militaire, V. Europe orientale et le bassin de la Méditerranée. (Clair tableau d'ensemble.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 24, 13 juin 1883 : C. WEIZSÄCKER, Das Neue Testament, zweite neu bearb. Auflage. (Jülicher : traduction excellente qui appartient aux œuvres les plus remarquables de la récente littérature théologique sur le domaine du Nouveau Testament; c'est même plus qu'une excellente traduction; c'est un commentaire du N. T. qui ne devrait manquer dans les mains d'aucun théologien.) — HARANT, Emendationes et adnotationes ad Titum Livium. (Moritz Müller : trop de conjectures insignifiantes, mais souvent des points intéressants et instructifs, des propositions dignes d'attention et témoignant de beaucoup de sagacité et de pénétration.) — A. von LECLAIR, Beiträge zur einer monistischen Erkenntnisstheorie.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent. 23.

N° 26 Dix-septième année 25 Juin 1883

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 579, 9 juin 1883 : Isaac Taylor, The alphabet, an account of the origin and development of letters. (Sayce : œuvre remarquable.) — H. Düntzer, The life of Schiller, translated by Pinkerton. (Herford : manuel de valeur.) — Calendar of State-Papers, domestic series. 1655-1656, edit. by Everett Green ; Murphy, Cromwell in Ireland. (Gardiner : le livre de Murphy est une « contribution » méritoire.) — Rob. Fergusen, Surnames as a science. (Grant Allen : bon livre, tient surtout grand compte des noms anglo-saxons.) — Notes and queries on the « Eikon Basilike ». III. (Doble.) — The Pia of Dante's « Purgatorio » (A. J. Butler). — Gabriele Rossetti's correspondence with Charles Lyell. (Krebs.)

The Athenaeum, n° 2902, 9 juin 1883 : W. Besant, The life and achievements of Edward Henry Palmer, late professor of arabic in the University of Cambridge. (« Histoire d'un homme qui fut un grand savant, mais non un « bookworm » un grand linguiste, mais non un pédant, un homme de plume et d'étude, mais grand observateur, un Wunderkind »). — Marvin, The Russians at Merv and Herat. (Ouvrage utile sur la matière.) — Simcox, A history of latin literature from Ennius to Boethius. (Trop d'omissions grandes et petites, trop de comparaisons souvent paradoxales et rarement utiles et qui ne prouvent que le savoir encyclopédique de l'auteur ; l'ouvrage n'est pas distribué avec un vrai sentiment de la proportion et un système conséquent ; œuvre d'un essayste qui cherche trop à être brillant.) — The importance of assyriology to hebrew lexicography I. — « Sir Giles Goosecap » (Fleay). — Indian female education. (Monier Williams.) — The « dictionary of national biography » (1re liste des noms commençant par B, de Baalun à Bartram, et qui figureront dans le dictionnaire de biographie nationale. ») — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 24, 9 juin 1883 : Harnack, Die altercatio Simonis Judaei et Theophili Christiani nebst Untersuchungen über die antijüsdiche Polemik in der alten Kirche, *et* Die acta Archelai u. das Diatessaron Tatian's ; O. von Gebhardt, Zur handschriftlichen Ueberlieferung der griech. Apologeten. I. Der Arethascodex. — Pape, Ehe Völker waren, Geschichte der Menschheit als Familie. (Curieux.) — Bauer, Die Kyros-Sage u. Verwandtes. (La valeur du travail consiste surtout dans la dernière partie, consacrée aux légendes analogues.) — Jäger, Die Genesis der Landstände Tirols von dem Ende des XIII. Jahrhunderts bis zum Tode des Herzogs Friedrich mit der leeren Tasche. 1439. (Trop long, mais important.) — Höhlbaum, Mittheilungen aus dem Stadtarchiv von Cöln. I. — Delaville le Roulx, Les Archives, la Bibliothèque et le Trésor de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem à Malte. (Etude très détaillée et très instructive, très intéressante.) — Bernays, Schicksale des Grossherzogthums Frankfurt und seiner Truppen. (Un peu diffus, mais important.) — Kirchengeschichtliches in chronologischer Reihenfolge von der Zeit des Vaticanischen Concils bis auf unsere Tage, zusammengest. v. Rolfus, fortges. v. Sickinger III. 1. Das Jahr 1875. — Aus der Jugendzeit, kleine Memorabilien aus vormärzlichen Tagen. (Esquisse vive et pleine de pensées.) — Behrendsen, Schulwandkarte der Balkanhalbinsel. — Chalmers, An account on the structure of the chinese characters under 300 primary forms, after the Shwohwan a. the phonetic Swoh-wan. — Larfeld, Sylloge inscriptionum boeticarum dialectum popularem exhibentium, praemittitur de dialecti boeoticae mutationibus dissertatio. (Livre très utile.) — Sorani gynaeciorum vetus translatio latina, nunc primum edita cum additis graeci textus reliquiis a Dietzio repertis atque ad ipsum codicem Pari-

siensem nunc recognitis a Val. Rose. (Edition de fort grand mérite.) — Stenger, Der Hamlet-Charakter, eine psychiatrische Shakespeare-Studie. (« Image fidèle de la maladie du héros de Shakespeare. ») — Von Oettingen, Ueber Georg Greflinger von Regensburg als Dichter, Historiker und Uebersetzer.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 23, 9 juin 1883 : Hüsing, Der Kampf um die katholische Religion im Bistum Münster nach Vertreibung der Widertäufer. 1535-1585. Actenstücke und Erläuterungen (Kawerau). — Stuckenberg, The life of Immanuel Kant (B. Erdmann : en son ensemble, habile et attrayant). — E. Laas, Kants Stellung in der Geschichte des Conflicts zwischen Glauben u. Wissen (Cohen). — James Darmesteter, Etudes iraniennes, tome Ier : études sur la grammaire historique de la langue persane. T. II : I. Mélanges iraniens (Justi : on n'a pas encore donné une grammaire persanne, comme celle de ce premier volume, et on y trouve une vue d'ensemble sur le développement du persan ; les essais du deuxième volume renferment beaucoup d'aperçus nouveaux et de brillantes découvertes). — Hans Flach, Geschichte der Griechischen Lyrik nach den Quellen dargestellt. I Band (E. Hiller : histoire de la langue grecque jusqu'à la fin du viie siècle; ne manque ni dans le texte, ni dans les remarques, de méprises et d'erreurs; trop de conclusions non justifiées; vues nouvelles, mais qui n'apportent guère de profit et d'instruction sur les points essentiels; peu de clarté et de correction dans le style). — Carl Pauli, Altitalische Studien. I Heft (Jordan : on peut approuver quelques détails, mais non l'ensemble). — Poestion, Einleitung in das Studium des Altnordischen. I. Grammatik (Hoffory : livre d'un ignorant, il est à désirer que la suite ne paraisse pas). — Sir Tristrem, mit Einleitung, Anmerkungen u. Glossar hrsg. von Eugen Kölbing, nebst einer Beilage : deutsche Uebersetzung des englischen Textes (Zupitza : publication très méritoire). — Soltau, Jacob von Mainz, Matthias von Neuenburg oder Albertus Argentinensis? (Wenck). — H. Brockhaus, Der Kurfürstentag zu Nürnberg im Jahre 1640, ein Beitrag zur Geschichte des dreissigjährigen Krieges (Gindely : clair et détaillé). — Winckelmanns Briefe an seine Züricher Freunde, p. p. Blümner (V. Duhm : plein de soin et d'intérêt). — Bohn, Bibliographie der Musik-Druckwerke bis 1700, welche in der Stadtbibliothek, der Bibliothek der akademisches Instituts für Kirchenmusik u. der königl. u. Universitäts-Bibliothek zu Breslau aufbewahrt werden (Bellermann). — A. von Hofmann-Chappuis, Die nachgelassene Correspondenz zwischen dem Herzog Eugen von Württemberg u. dem Chef seines Stabes während der Kriegsjahre von 1813 u. 1814, von Hoffmann.

Theologische Literaturzeitung, n° 11, 2 juin 1883 : Fog, Das theologische Studium, ein Vortrag, aus dem dänischen von Gleiss. — Stade Geschichte des Volkes Israel. I u. II. (Guthe : va jusqu'au commencement de règne de Salomon, attachant, fait avec une juste méthode, ne donne que ce qui est parfaitement sûr, lecture d'ailleurs agréable.) — Kaulen, Assyrien u. Babylonien nach den neuesten Entdeckungen, 2e Auflage. (Baudissin : exposé très recommandable et destiné aux « laïques », des découvertes récentes sur le sol de l'Assyrie et de la Babylonie et de l'histoire du déchiffrement des monuments.) – Winer's chaldäische Grammatik für Bibel u. Targum, 3e Aufl. vermehrt durch eine Anleitung zum Studium des Midrasch und Talmud v. Fischer. (Kautzsch : il faudrait employer de dures expressions pour caractériser la hardiesse qui s'unit ici à l'ignorance; le nouvel éditeur ne sait rien de l'état actuel de la science; on ne pourra se servir de cette grammaire qu'en ignorant complètement les additions de Fischer.) — Panek, Commentarius in epistolam J. Pauli apostoli ad Hebraeos. — Kolde, Analecta Lutherana,

Briefe u. Actenstücke zur Geschichte Luthers, zugleich ein Supplément zu den bisherigen Sammlungen seines Briefwechsels. (Enders : très important.) — GOTHEIN, Der christlich-sociale Staat der Jesuiten in Paraguay. (Bonwetsch.) — CHAVANNES, Alexandre Vinet considéré comme apologiste et moraliste chrétien ; J. CRAMER, Alexandre Vinet als christeljik moralist en apologeet geteekend en gewaardeerd. (Pünjer : la 1re de ces dissertations a eu le second et la deuxième, le premier des prix décernés par la « Société de la Haye pour la défense de la religion chrétienne » ; Chavannes a, ce semble, l'esprit plus critique, et juge Vinet avec plus de pénétration.)

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XVI)

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. A. CHUQUET

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XVI

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

1883

ANNÉE 1883

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES

Langues et littératures orientales.

Langue et littérature grecques.

Langue et littérature latines.

Théologie et histoire de l'Eglise.

art. pages

Histoire ancienne.

Histoire du moyen âge.

Histoire moderne.

pages

Langue et littérature allemandes.

Langue et littérature anglaises.

Langue et littérature espagnoles.

Langue et littérature italiennes.

Langue et littérature slaves.

Langue basque.

Linguistique.

Art et archéologie.

Droit.

Bibliographie.

CHRONIQUE.

Correspondance.

Thèses de doctorat.

Variétés.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

ALLEMANDS.

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 25, 20 juin; n° 50, 12 décembre 1883 :
N^{os} 27, 29, 32, 34, 36, 37, 38, 39, 41, 42, 46, 48, 50, 52.
Literarisches Centralblatt, n° 25, 16 juin; n° 49, 1er décembre 1883 :
N^{os} 27, 28, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51.
Theologische Literaturzeitung, n° 12, 16 juin; n° 23, 17 novembre 1883 :
N^{os} 27, 33, 37, 39, 41, 45, 47, 48.

Anglais.

The Academy, n° 580, 16 juin ; n° 605, 8 décembre 1883 :
N^{os} 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52.
The Athenaeum, n° 2,903, 16 juin ; n° 2,928, 8 décembre 1883 :
N^{os} 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52.

Belges.

Athenaeum belge, n° 6, 15 juin ; n° 11, 15 novembre 1883
N^{os} 31, 37, 39, 49.
Revue de l'instruction publique en Belgique, XXVI, 3 :
N^{os} 28, 41.

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 2 Juillet — **1883**

135. — Dr J.-E. KUNTZE, **Prolegomena zur Geschichte Roms.** 1 vol. Leipzig, Hinrichs, 1882, in-8 de IV-224 p., 4 planches.

M. Kuntze n'est pas le premier venu. Professeur ordinaire à l'Université de Leipzig, doyen de la faculté de droit, il a publié deux livres sur le droit romain, où il y a de fort bonnes choses, et qui sont très utiles aux commençants [1]. C'est un maître très consciencieux, très actif; il consacre quatorze heures par semaine à son enseignement; il connaît à fond l'antiquité, la littérature scientifique moderne, au moins la littérature allemande. Mais M. K. était déjà trop porté à abstraire, à généraliser : il aimait à diviser l'histoire en périodes bien tranchées, à donner par un seul mot « la caractéristique » de chaque période dans les différents ordres de fait [2]. Plus réservé autrefois, il ne sait plus opposer de résistance à cette tentation, il s'y livre avec la dernière complaisance. De là est né un livre à la confection duquel l'imagination a eu la plus belle part. Non pas que M. K. fasse revivre le passé d'un peuple : ce n'est pas un peintre, mais un géomètre, un architecte; j'entends un architecte qui restituerait un monument sans en dessiner, sans en mesurer les ruines. Nous devons donc nous borner à analyser ce livre. Toute critique est inutile.

Prenant les Italiens à leur point de départ, en orient, l'auteur les suit, étape par étape — « quel admirable spectacle qu'un peuple en voyage » !

1. *Cursus des rœmischen Rechts*, 2e éd., Leipzig, in-8, 1879; *Excurse über rœmisches Recht*, 2e éd., Leipzig, 1880.

2. Voici une des plus curieuses (*Excurse*, p. 59) : L'empire romain (640 av. J.-C. — 565 ap.) se divise en trois grandes périodes :

Temps national romain : 640-250.	Temps moderne romain : 250-250.	Temps post-classique : 250-565.
Rome et Italie.	Italie et Méditerranée.	Occident et orient.
Culte national.	Eclectisme hellénistique.	Christianisme.
Monnaie de cuivre.	Monnayage d'argent.	Or courant.
Colonies.	Provinces.	Diocèse.
Patriciens et plébéiens.	Romains et pérégrins.	*Milites* et *privati*.
Etc., etc.		

— jusqu'au moment où les Latins s'établissent « dans cette partie de la *Campagna* où ils durent reconnaître la table d'harmonie du monde intérieur qu'ils portaient dans leur poitrine et qu'ils avaient conservé dans leur migration, et auquel ils allaient ici donner son développement classique ». Cette civilisation qui allait se construire devait avoir pour caractère l'unité, la simplicité, la symétrie, la continuité. — A Rome le culte, comme l'organisation religieuse, est double. D'un côté, la divination, les oracles, l'homme en rapport avec les dieux, recevant leurs inspirations ; de l'autre, les auspices, l'homme contemplant la nature, l'interprétant. D'un côté, les collèges des prêtres, ayant à leur tête le souverain pontife, formant une église séparée de l'état, « une monarchie au milieu ou plutôt à côté d'une république » ; de l'autre, les augures, hommes privés, experts à la disposition des magistrats. — Sur le sol dont ils ont pris possession, les Romains tracent des limites (nullement arbitraires d'ailleurs) en-deçà desquelles ils doivent prendre les auspices, la surface ainsi délimitée est le *templum (templum in terra)* : « *Le templum,* c'est une portion de l'infini séparée de l'infini ». La maison est un temple *(Das Haus-Templum),* comme le camp *(Das Lager-Templum).* Le camp est l'intermédiaire entre la maison et la ville *(Das Stadt-Templum).* Rome est construite comme un camp, étant une colonie : elle a son *cardo,* qui est la Voie sacrée, elle a son *decumanus maximus,* qui va du Vélabre à la porte Esquiline. Le territoire romain est limité, orienté, comme un espace augural : c'est un temple *(Das Bau-Templum).* — Dans cette ville, dans ce territoire, s'est organisée la royauté. Le roi est un magistrat, la royauté est une magistrature à vie [1]. Nous sommes en réalité dans une république : Romulus créa les comices, organe fondamental du peuple ; sous Numa, le premier chef élu, furent fixés les rapports du pouvoir exécutif avec les comices ; Tullus fit du sénat un conseil, le pouvoir pondérant par excellence. Avec son successeur commence la série des tyrans, qui répond merveilleusement à la première série des usurpateurs : Ancus, c'est Sylla ; Tarquin, César ; Servius, Auguste ; le Superbe, Tibère. La république tend à devenir une monarchie. Mais Rome et monarchie sont deux concepts contradictoires. Avec l'expulsion des Tarquins, l'idée républicaine est sauvée.

Dans ce voyage à travers l'inconnu des civilisations primitives, M. K. est préoccupé d'une idée fixe : retrouver le rôle qu'y ont joué les premiers

---

1. Nous sommes heureux de signaler, au milieu d'un nombre infini de fantaisies philologiques et historiques, une idée, sinon indiscutable, du moins qui mérite d'être discutée. *Potestas* et *imperium* désignent deux choses différentes. Si la distinction qu'il faut faire entre les deux termes nous échappe, il est impossible, comme on le répète, que dès l'origine ils fussent parfaitement synonymes. Mais, pourquoi M. K., après avoir cité de bonnes preuves dans ses *Excurse*, pp. 71-75, revient-il sur ce sujet pour le traiter avec infiniment plus de précision que de raison ? Il place d'un côté : *potestas, creatio, auspicium, oga prætexta, praecones*; de l'autre : *imperium, lex curiata, consilium, fasces, lictores.*

nombres. Son livre est un modèle de pythagoréisme appliqué à l'histoire romaine. M. K. ne le dissimule pas : « Il y des nombres fondamentaux dans la civilisation; de certains nombres dominent tout le monde antique ». Le nombre important, semble-t-il, dans l'histoire romaine, est le nombre quatre, surtout pris dans sa représentation géométrique, le carré : « Le carré est la figure favorite des Romains ». Le temple, la maison et ses parties, le camp et ses divisions formaient des carrés; on connaît la *Roma quadrata*. Rome, Albe, Lavinium, Ostie sont les coins d'un carré qui est le territoire romain, le Latium, le *Bau-Templum*. Si on tire une ligne du Nil à la Maurétanie et de l'Euphrate à la Tamise, on a un rectangle, formé de deux carrés. « Le carré est l'expression géographique de l'être romain », c'est « la figure bénie » des Latins. Elle est le symbole de leur histoire : c'est la figure de la force, de l'énergie : « Le carré, c'est la décision et la détermination de la volonté au milieu de l'indécision et de l'infini du monde ». La tour de Babel reposait sur des fondements carrés; carrées sont les substructions des pyramides; Napoléon disait : Je suis un homme carré.

M. Kuntze dit dans sa préface : « Une introduction n'a pas de preuves à fournir. Beaucoup la jugeront inutile, en tant que complètement hypothétique ». C'est aussi notre avis. Ceci n'est ni un livre d'histoire ni un livre de philosophie de l'histoire. C'est, d'un bout jusqu'à l'autre, un livre d'imagination, ou, plutôt, de haute fantaisie.

Camille JULLIAN.

---

136. — **Altspanische Sprichwœrter und sprichwœrtliche Redensarten aus den Zeiten vor Cervantes,** in's Deutsche übersetzt, in spanischer und deutscher Sprache erœrtert, und verglichen mit den entsprechenden der alten Griechen und Rœmer, der Lateiner der spæteren Zeiten, der sæmmtlichen germanischen und romanischen Vœlker und einer Anzahl der Basken, endlich mit sachlichen, sprachlichen, geschichtlichen, literarhistorischen, biographischen, geographischen und topographischen Erlœuterungen versehen, nebst Vorwort, Einleitung, Index und einem kleinen Anhang, von Dr Joseph HALLER. Erster Theil. Regensburg. G. J. Manz. 1883. xxxii et 652 p. gr. in-8 à deux col.

La richesse en proverbes et locutions proverbiales de l'espagnol est bien connue et a été souvent signalée. « Orientales proverbia habent mira et Arabes etiam, in quibus supplenda sunt aliqua. *Hispani habent præstantissima*, » a dit notre grand Joseph Scaliger; aussi la publication d'un recueil général de proverbes espagnols mérite-t-elle d'attirer l'attention des érudits et des lettrés et ne peut-elle manquer d'être favorablement accueillie, si toutefois elle se présente dans les conditions qu'on a aujourd'hui le droit d'exiger de celui qui l'entreprend. L'ouvrage de M. Joseph Haller, dont on vient de lire le très ample titre et dont le premier volume seul a paru, répond-il entièrement à l'idée qu'il est permis de se former d'une telle entreprise? Nous ne voudrions pas

l'affirmer. Le livre pèche par le plan et par l'exécution. Pourquoi, en premier lieu, cette restriction « aux temps antérieurs à Cervantes »? De ce que le *Don Quichote* renferme beaucoup de proverbes, il ne s'en suit pourtant pas que l'importance de ce roman en matière parémiologique soit telle que de sa publication date une phase nouvelle de l'histoire des proverbes espagnols; presque tous les proverbes employés par Cervantes avaient été avant lui consignés dans diverses collections; il n'a guère eu d'autre mérite que d'avoir su les y prendre et de leur avoir donné par de fort heureuses applications une popularité dont ils n'avaient pas joui jusqu'alors. Cette restriction, annoncée sur le titre, n'avait donc pas de raison d'être. M. H. d'ailleurs, lorsqu'il en a été au fait et au prendre, s'est écarté de la norme qu'il avait en principe adoptée; il a souvent emprunté à Cervantes lui-même et à des recueils postérieurs à Cervantes des variantes d'un bon nombre de proverbes. A s'en tenir ensuite au titre de l'ouvrage, on croirait volontiers que l'auteur s'est efforcé de réunir dans les textes de la littérature espagnole, antérieurs au grand écrivain du XVII^e siècle, tout ce qui pouvait servir à ses fins, et de dépouiller la plume à la main les livres espagnols du XIII^e au XVI^e siècle, où il était à présumer qu'il rencontrerait des proverbes. Il n'a point fait cela. Prenant pour base de son recueil le *Libro de refranes* de Mossen Pedro Vallés, imprimé à Saragosse en 1549, il a transcrit sur une colonne les *refranes* tels qu'il les trouvait dans ce précieux volume, en les faisant suivre de variantes espagnoles empruntées pour la plupart au dictionnaire de l'Académie espagnole et à la collection de Hieronimo Martin Caro y Cejudo, imprimée pour la première fois en 1675, puis de proverbes correspondants pour la forme et le sens des langues grecque, latine, basque, scandinaves, germaniques et romanes; dans la seconde colonne, en regard, M. H. traduit en allemand tout ce qu'il donne dans la première, textes et commentaires. Pourquoi avoir pris pour unique point de départ le *Libro de refranes* de Vallés? Nous ne nous l'expliquons pas. A coup sûr, cette compilation-là est fort précieuse; c'est l'une des plus anciennes et des plus riches qu'on possède en Espagne; mais cela ne suffit point, et, dans un travail de la nature de celui qui nous occupe, l'important, semble-t-il, était de mettre au premier rang, en vedette, la version qu'on peut estimer la plus ancienne, ou, tout au moins, celle qui semble la plus simple, la plus intelligible, et de donner à la suite toutes les variantes qu'on réussit à se procurer. Pedro Vallés n'a pas eu plus qu'un autre le monopole de la correction et de l'exactitude; bien des proverbes, plus ou moins défigurés dans son livre, se retrouvent ailleurs correctement transcrits. Il faut encore reprocher à M. H. de n'avoir pas indiqué les sources des variantes en langues modernes, il ne donne de renvois bibliographiques que pour le grec et le latin. Voilà pour le plan, l'économie du livre.

En ce qui concerne maintenant la traduction et le commentaire des proverbes, nous trouverions bien des réserves à faire, bien des critiques

à présenter. M. H. s'est parfois assez gravement mépris sur le sens de certains mots. Voici deux exemple. Dans *Aca lo ha marta con sus pollos* (n° 16), le traducteur prend *marta* pour le nom commun « la martre », alors qu'il est bien évident qu'il s'agit ici du nom propre *Marthe*, quoiqu'en puisse dire l'Académie Espagnole. — Le proverbe *Ay dedo, dedo, en la cama estoy y en la calle hiedo* (n° 365) est traduit : « *Ach woher, woher (kommt es doch) : ich bin im Bette* (d. h. Krank) *und bin auf die Strasse gesetzt* ; or, *dedo* c'est « doigt » et pas autre chose, et *hiedo*, que M. H. prend pour une « forme ancienne » de *quiedo* = *quedo* (*quiedo* d'ailleurs ne se trouve pas) ne peut être que le présent du verbe *heder* « sentir mauvais ».

Ce sont naturellement les proverbes *historiques* ou *locaux*, c'est-à-dire ceux qui font allusion à quelque événement historique ou à quelque particularité locale qui offrent le plus de difficultés au commentateur. M. H. laisse voir de temps à autre que son information n'est pas en cette matière ce qu'elle devrait être. Souvent il se tait lorsqu'il faudrait parler ou bien il lui arrive de remplir une page de renseignements statistiques qui n'éclairent en rien la difficulté. Ainsi, pour me donner la clef du dicton *Adelantarse como los de Cuellar* (n° 41), il m'importe assez peu de savoir que ce gros bourg de la province de Ségovie a l'avantage de posséder un bureau de poste, deux casinos, et d'être mis au courant de l'état de son commerce d'après l'almanach de M. Bailly-Baillière. — Dans le célèbre refran *Al buen callar llaman sancho* (n° 126 a), on ne voit pas clairement si M. H. prend *sancho* pour un nom propre, comme ont fait tous les Espagnols depuis Hernan Nuñez, ou s'il y a reconnu un doublet de *santo* (cf. *Romania*, t. XI, p. 114)[1].

Mais il y aurait mauvaise grâce à insister sur les côtés faibles de ce livre qui a coûté à son auteur beaucoup de temps (1223 jours ou plutôt nuits, il nous le dit lui-même) et qui, s'il est mené à bonne fin (le premier volume ne contient que les proverbes commençant par la lettre *a* ; il en faudra encore quatre au moins), rendra incontestablement de grands services aux amateurs de littérature comparée, plutôt qu'aux hispanisants, le commentaire des proverbes historiques et locaux laissant, comme nous l'avons dit, beaucoup à désirer. Souhaitons donc que cet ouvrage soit bientôt terminé et montrons-nous à cet égard plus confiant que M. Haller, qui, vu son grand âge (73 ans), n'ose prendre l'engagement formel de livrer au public la fin de son long labeur.

Alfred Morel-Fatio.

---

1. En passant je me permettrai de trouver quelque peu bizarre le castillan qu'écrit M. Haller : « le dicen algunos *nato (!)* en el año » de 1448 (p. 217) — « Existen *de sus mas que* 40 comedias, » etc. (p. 489).

137. — **Lettres de Joachim du Bellay**, publiées pour la première fois d'après les originaux, par Pierre de Nolhac, membre de l'école française de Rome, avec un portrait inédit et un autographe. Paris, Charavay frères, 1883. 1 vol. in-16 de 102 p. sur papier de Hollande, tiré à trois cents exemplaires numérotés. Prix : 6 fr.

On l'a souvent répété : ce sont les bons chercheurs qui trouvent les bons morceaux. Comme M. P. de Nolhac est un patient et habile chercheur, il ne faut pas s'étonner de ses heureuses trouvailles. Une des plus heureuses de toutes celles que nous devrons au jeune érudit qui, après avoir si bien fouillé les manuscrits de Paris, fouille si bien les manuscrits de Rome, est celle qu'il signale ainsi dans cette première phrase de son *Introduction*, phrase qui ressemble à un joyeux cri de victoire (p. 7) : « On ne connaissait jusqu'à ce jour aucun autographe de Joachim du Bellay. J'ai eu la bonne fortune de mettre la main sur huit de ses lettres originales, qui, grâce au silence des catalogues, gisaient ignorées à la Bibliothèque nationale ». La première est tirée d'un manuscrit du fonds latin, n° 8589, qui contient la correspondance de Jean de Morel, gentilhomme d'Embrun, en Dauphiné, maréchal des logis de Marguerite de France, duchesse de Berry, et, plus tard, gouverneur du bâtard d'Angoulème, lequel Jean de Morel fut le meilleur ami de J. du Bellay, « son Pylade », comme l'appelle le poète en tête de l'élégie latine bien connue qu'il lui adresse. Toutes les autres lettres, moins deux, proviennent du fonds français n° 10485, recueil formé d'un assez grand nombre de lettres reçues à Rome par le cardinal Jean du Bellay [1]. Une lettre (la septième de l'édition dont je rends compte) se cachait dans le manuscrit 8584 du fonds latin. Enfin, aux lettres publiées d'après les originaux retrouvés, M. de N. a joint, d'après une copie contemporaine, une lettre à Morel sur le départ de la duchesse de Savoie, insérée dans un *Tombeau* de Henri II publié en 1559, la copie offrant quelques différences avec le texte imprimé.

M. de N. a rapidement analysé ces diverses lettres, les unes, celles qui sont adressées à Morel, relatives aux travaux littéraires de J. du Bellay, les autres, celles qui sont adressées au cardinal, relatives à des affaires et qui nous montrent le poète chargé de concourir à l'administration du diocèse de Paris et exerçant les pouvoirs de vicaire-général de son oncle, délicates fonctions qui, suivant la remarque de M. de N. (p. 12), « lui valurent plus de déboires qu'elles ne lui promettaient d'honneurs ». Le savant éditeur ajoute (p. 14) que la correspondance avec l'évêque de

1. J'ai eu ce manuscrit entre les mains, il y a une douzaine d'années, quand je préparais mon recueil de lettres inédites du cardinal d'Armagnac (voir *Collection méridionale*, t. V, *Introduction*, p. 18, note 1). Je m'accuse de n'y avoir pas alors remarqué les précieuses lettres originales de Joachim du Bellay, mais je me console de mon inadvertance en me disant que si j'avais été plus attentif, en 1872, je n'aurais probablement pas eu le plaisir de parler ici, treize ans plus tard, du charmant et excellent petit volume de M. de Nolhac.

Paris, Jean du Bellay, nous révèle « les embarras d'affaires et les discordes de famille » qui attristèrent les derniers jours et qui contribuèrent à hâter la fin du poète mort quand il « avait à peine trente-cinq ans », quand « il se trouvait dans tout l'éclat de sa gloire », quand « il partageait avec Ronsard le titre, si retentissant alors, de rénovateur de la poésie française »[1].

Cette correspondance, sauf la première lettre à Morel, était déjà connue, comme nous le rappelle M. de N. (p. 15), par la copie qu'en a faite le président Bouhier et qui est conservée parmi les manuscrits de l'Ecole de médecine de Montpellier. M. Revillout, professeur à la faculté des lettres de cette ville, continue M. de N., « a découvert cette copie, l'a publiée et a eu le mérite, dans une substantielle étude, de mettre en œuvre à peu près tous les renseignements biographiques qu'elle contient (*Les derniers mois de la vie du poète Joachim du Bellay*, aux *Mémoires lus à la Sorbonne en 1867*)[2]. M. Marty-Laveaux l'a donnée aussi dans sa remarquable édition des œuvres françaises de Joachim du Bellay. Mais la copie du président Bouhier est très fautive, surtout dans la transcription des noms propres, et l'orthographe du poète n'y est point du tout respectée. On comprendra facilement l'importance de ces lettres pour fixer l'orthographe tant discutée de l'auteur de l'*Illustration de la langue françoise* ». M. de N. a reproduit cette orthographe avec la plus minutieuse exactitude, « en respectant ses contradictions d'une lettre et même d'une ligne à l'autre ». Il s'est contenté d'ajouter les accents et les cédilles, « toujours absents du manuscrit, mais nécessaires pour faciliter la lecture ». Le scrupuleux éditeur observe (p. 16) que la publication des lettres de Joachim, d'après une copie postérieure de près de deux siècles, pouvait donner lieu aux plus regrettables erreurs. C'est ainsi qu'un *amateur* plus zélé que judicieux, M. Becq de Fouquières (*Œuvres choisies de J. du Bellay*, 1876), a pris « pour une habitude orthographique de notre poète ce qui n'est qu'une habitude du président Bouhier ».

L'*Appendice* du petit volume — si riche en ses quelques pages — renferme divers documents presque tous autographes et presque tous inédits : une lettre du chancelier Olivier à Jean de Morel, une lettre de

---

1. M. de N., donnant raison (p. 19) à ceux qui prétendent que plus le poète a souffert, plus il est inspiré, dit, après avoir indiqué les souffrances morales et physiques, et aussi les embarras matériels et vulgaires de l'auteur des *Regrets* : « Ne doit-il point aux inquiétudes de sa vie cette émotion personnelle et pénétrante, cet accent de sincère mélancolie, qui lui fait sa place à part au milieu de nos anciens poètes? »

2. Le manuscrit de Montpellier, suivant une note de la page 9, « a induit en erreur M. Revillout et, après lui, MM. Burgaud des Marets et Rathery (*Œuvres de Rabelais*, 2e édition, t. I, p. 48), en leur faisant ajouter à la liste des frères du cardinal un certain Joachim, qui aurait été, comme Jean et comme René, évêque du Mans. L'original de la Bibliothèque nationale ne permet plus de croire à l'existence de ce personnage, dont mention ne se trouve nulle part ».

Jacques du Bellay, frère de l'évêque de Paris, à Joachim du Bellay, trois lettres d'Eustache du Bellay, évêque de Paris, au cardinal du Bellay, une lettre du même à Joachim, enfin une lettre de Charles Fontaine à Jean de Morel, laquelle est très importante pour l'histoire littéraire du xvi[e] siècle et tout particulièrement pour l'histoire de la polémique qu'amena la publication de la *Deffense et illustration de la langue françoise :* Charles Fontaine, à qui l'on a toujours attribué et, je crois, sans discussion, remarque M. de N. (p. 18), la réponse faite au manifeste de la Pléiade et connue sous le nom de *Quintil Horatian*, consacre trois grandes pages, écrites de Lyon, à désavouer ce livre et prie Morel de *soutenir fort et ferme contre tous* qu'il n'en est pas l'auteur, déclarant que le coupable est Barthélemy Aneau, principal du collège de la Trinité à Lyon. C'est là un fait nouveau pour les historiens de notre littérature et dont il faudra désormais tenir grand compte dans tout travail sur le poète B. Aneau, sur Joachim du Bellay et sur Charles Fontaine.

Les notes de M. de Nolhac sont nombreuses, savantes et intéressantes. Je mentionnerai principalement les notes sur Jean de Morel (pp. 7 et 8), sur la question si débattue : Joachim était-il dans les ordres (p. 12)? sur un hommage naïf et enthousiaste rendu à Ronsard et à du Bellay, « les deux lumières de France », par le gouverneur de Narbonne, Forquevaulx (p. 14), sur l'écriture de du Bellay (p. 16), sur la femme de Jean de Morel, Antoinette de Loynes (p. 24), et sur sa fille aînée, la célèbre Camille (*ibid.*), sur l'ambassadeur en Orient, Jean de la Vigne (p. 26), sur le cardinal de la Rovère (p. 28), sur le seigneur de Saint-Ay (p. 74), sur Charles Fontaine (p. 86), sur le *Quintil Horatian* (p. 88), sur Barthélemy Aneau (p. 89) [1].

Quand j'aurai ajouté que le volume est orné d'un portrait de du Bellay tiré du cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, croquis fait d'après nature, d'un fac-simile de la lettre à Jean de Morel reproduite à la page 33, et qu'il est terminé par deux Tables, une Table des lettres et une Table des noms cités en ces lettres, j'aurai par cela même constaté que rien ne manque au recueil des *Lettres de Joachim du Bellay*, recueil qui fera si vivement désirer la plus prochaine publication

---

1. M. de N. n'a pas cité sur B. Aneau une notice signalée comme « fort curieuse » par le *Manuel du libraire*, où les productions de cet écrivain occupent tant de place (t. I, col. 284-285 et *passim*) : cette notice de M. Cochard, accompagnée des notes de M. Breghot du Lut, a été insérée dans les *Nouveaux mélanges* de ce dernier érudit (pp. 189-213). On peut en rapprocher l'article de la nouvelle édition de la *France protestante* (t. I, 1874, col. 254-256). M. H. Bordier a eu soin de rappeler, en cet article, que B. Aneau fut professeur au collège de la Trinité à Lyon, de 1529 à 1539, qu'il devint ensuite administrateur de ce collège jusqu'en 1550 et, de nouveau, de 1558 jusqu'au jour de sa mort tragique (juin 1561). C'est par suite de deux fautes d'impression que, dans la note 1 de la page 89 du recueil de M. de N., B. Aneau nous est présenté comme principal du collège de la Trinité de 1542 (pour *1539*) à 1565 — (quatre ans après sa mort) — pour *1561*.

possible par l'habile éditeur, des lettres inédites du grand humaniste Marc-Antoine Muret.

T. DE L.

---

138. — **Ueber Georg Greflinger, von Regensburg, als Dichter, Historiker und Uebersetzer, eine literarhistorische Untersuchung,** von Wolfgang von OETTINGEN. (Quellen und Forschungen zur Sprach-und Culturgeschichte der germanischen Vœlker, XLIX Heft. Strasbourg, Trübner, 1882. In-8, 95 p. 2 mark.

Cette monographie très soignée et très consciencieuse, est consacrée à un poète allemand du XVIIe siècle, jusqu'ici fort peu connu, Georges Greflinger de Ratisbonne (né vers 1620 et mort vers 1677). M. W. d'Oettingen expose d'abord tout ce qu'il sait de la vie de Greflinger; il donne une liste aussi complète que possible de ses œuvres (pp. 16-36); il étudie ses poésies lyriques, pour la plupart imitées d'Opitz, ses épigrammes, son essai de tragédie « *Ferrando* ». Greflinger a composé six ouvrages historiques qui ne sont que des compilations sans valeur; la plus intéressante et la plus curieuse est certainement son histoire de la guerre de Trente Ans (*Der Deutschen Dreyszig-Jähriger Krieg*), écrite en vers et qu'il fit paraître en 1657; d'après M. d'O., Greflinger y suit, dans la première partie, le récit de Chemnitz. Ce poème, qui comprend près de 4400 alexandrins, est d'ailleurs peu remarquable, sans élan et sans inspiration; il « fait honneur à la patience de Greflinger et à son zèle de compilateur » (p. 75). Les deux derniers chapitres de cette étude traitent de la traduction du *Cid* et de la langue de Greflinger. Sa traduction du *Cid*, publiée en 1650 (*Die Sinnreiche Tragi-Comœdia genannt Cid, ist ein Streit der Ehre und Liebe*) est la première qui ait paru en allemand; elle n'a guère d'autre mérite; M. d'Oettingen lui reproche avec raison d'être plutôt une « paraphrase du texte qu'une traduction fidèle ». On voudrait qu'il eût cité, à ce propos, la *Bibliographie cornélienne* de M. Emile Picot, et comparé la traduction de Greflinger aux traductions de tragédies françaises entreprises à la même époque par d'autres lettrés, comme Fleischer et Clauss.

C.

---

139. — **Etude sur l'état mental** de J. J. Rousseau et sa mort à Ermenonville, par A. BOUGEAULT. Paris, Plon, 1883. In-12.

La question de la folie de Rousseau ne fait plus de doute aujourd'hui même parmi ses plus zélés partisans, mais il n'en est pas de même des causes de sa fin. M. Bougeault a repris cette dicussion sans y apporter rien de bien nouveau. Il s'est surtout appuyé sur l'autorité du Dr F.

Dubois, d'Amiens, qui, dans des *Recherches* lues à l'académie de médecine le 1er mai 1866, sur *le genre de mort de J.-J. Rousseau (Bulletin de l'Académie*, tome XXXI), a conclu au suicide par le poison. On sait quelle vive polémique s'éleva jadis entre Stanislas de Girardin et Musset-Pathay sur le même sujet, mais avec cette différence que Musset-Pathay croyait que Rousseau s'était servi d'un pistolet. Son grand argument était ce fameux *trou au front* qui apparaissait sur le moulage pris par Houdon quelques heures après la mort. M. Dubois croit plutôt à l'absorption de la ciguë, mais il ne nie pas qu'une balle de pistolet n'ait pu causer une lésion extérieure relativement légère. L'examen de ce fait exigerait des connaissances tout à fait spéciales et sortirait du cadre de la *Revue critique*. Je me contenterai de signaler à ceux qui voudront reprendre le débat une brochure très remarquable par sa lucidité et sa concision et que M. Bougeault ne me semble pas avoir connue : *du prétendu suicide de J. J. Rousseau*, par St-A. Berville (Meulan, impr. A. Masson, 1860, in-8°, 40 p.) Berville qui, à son tour, ne paraît pas avoir eu connaissance des recherches du Dr Dubois, croit à une apoplexie séreuse. Le masque de Jean-Jacques, moulé par Houdon, appartenait il y a quelques années à F. V. Raspail; il en a été moulé un dessin dans le *Monde illustré* du 22 décembre 1860, d'après la lithographie de Marin Lavigne, exécutée en 1828, lors de la dispersion de l'atelier de Houdon.

T.

---

140. — **Les premiers Jansénistes et Port-Royal**, par Mgr Ricard, prélat de la maison du pape, professeur de théologie dogmatique aux facultés d'Aix et de Marseille. Un vol. in-8 de xi-500 pages. Paris, Plon, 1883.

Une bonne étude sur le jansénisme serait assurément bien accueillie de nos jours, même après le Port-Royal de Sainte-Beuve; mais on ne saurait donner ce nom aux élucubrations malsaines que nous voyons paraître depuis quelques années, et dont les ecclésiastiques semblent se réserver le privilège exclusif. Après le livre de M. l'abbé Fuzet sur *les Jansénistes du* XVIIe *siècle, leur histoire et leur dernier historien M. Sainte-Beuve*, est venu le livre M. le chanoine Jauffret sur la *Lutte doctrinale de Mgr Belsunce contre le jansénisme* [1], et voici maintenant un livre de Monsignor Ricard, prélat de la maison du pape, professeur aux facultés de théologie d'Aix et de Marseille. C'est un long tissu d'er-

---

1. La publication de cet ouvrage a donné lieu à deux protestations du P. Ingold, un savant oratorien qui croit que l'on peut écrire l'histoire religieuse sans jeter de la boue à la face de ses adversaires, même jansénistes. Le P. Ingold a le beau rôle dans cette affaire; quant à Belsunce, il sort de là singulièrement amoindri, lui qui, en pleine peste de Marseille, a osé faire imprimer que si le supérieur des Oratoriens de cette ville avait été enlevé par le fléau, c'était bien fait!

reurs cent fois relevées, de calomnies cent fois détruites, et vraiment si nos facultés de Théologie ne produisaient que des œuvres semblables, on serait bien embarrassé pour démontrer l'utilité d'un pareil enseignement donné au nom de l'Etat.

Je ne m'arrêterai pas à réfuter longuement cet ouvrage qui est, je le répète, un tissus d'erreurs et de calomnies depuis le premier mot de la préface, composée d'après les articles d'un journaliste *très mal informé*, jusqu'à la table des matières. C'est à propos d'ouvrages analogues à celui-là que Sainte-Beuve, poussé hors des gonds, a parlé dans son Port-Royal (II, 540) de haines infâmes de fanatisme qui suinte par tous les pores, et de baves impures. Le livre de M. R. a la prétention d'être un livre amusant, agréable, joli, mais on est confondu et attristé de voir qu'il se trouve encore, en l'an de grâce 1883, des prêtres, des docteurs en théologie pour écrire de semblables romans. On chercherait vainement dans ce volume de 500 pages un fait nouveau, une appréciation nouvelle des hommes et des choses : le Père Rapin, l'abbé Fuzet et M. Gaillardin font tous les frais de cette compilation. Ce qui est bien à M. R., par exemple, ce sont les citations infidèles (notamment au sujet de la phrase de 50 lignes imputée à Saint-Cyran, p. 27) ; ce sont les fautes d'orthographe comme *Saumaize*, auteur du Dictionnaire des Précieuses (p. 303), le Père de *Coudren*, supérieur de l'Oratoire (p. 303), dom *Clément* (lisez Clémencet, p. 57); comme *Maugellin* (lisez Manguelein), *Jackin* (lisez Jeankins), *Litolphe de Suzarre* (lisez Litolphi Maroni), *de Gué* de Bagnols (lisez du Gué), le chevalier *de Saint-Méré* (lisez de Méré, p. 262 et suiv.), etc. C'est à se demander si M. R., faisant un livre sur Port-Royal, a jamais regardé le Nécrologe de Port-Royal, ou même l'index du Port-Royal de Sainte-Beuve. Ce qui est bien à M. R., ce sont les fautes d'accent qu'il commet quand il veut faire l'érudit et citer le Nouveau-Testament en grec ; ce sont les énormités comme celle-ci : « Mais que faisaient donc alors Bossuet, Vincent de Paul...? p. 89 (Il s'agit de l'année 1643 ; Bossuet, né en 1627, n'avait pas encore 16 ans ; il *faisait* sa philosophie au collège de Navarre) ; ou celles qui consistent à représenter Pascal se promenant dans les allées de Port-Royal *des champs* pour respirer le même air que M^lle de Roannez (p. 356) ; ou Bossuet prêchant un panégyrique de Saint *Vincent* de Paul (p. 91) ; ou Massillon remplaçant Bossuet à l'Académie française en 1711 (p. 318), — Bossuet fut remplacé en 1704 par l'abbé de Polignac, Massillon remplaça l'abbé de Louvois en 1719) ; ou encore M. d'Andilly servant de modèle à Molière pour son Tartufe, et cela d'après « des travaux de haute critique littéraire; (p. 36) ; ou les jansénistes de nos jours allant *par milliers*, tous les ans, en pèlerinage à Port-Royal (p. 442) ; ou Belsunce dont « l'héroïque vie fut abrégée » en 1755, alors qu'il avait 84 ans, par les « lâches insultes » que les Oratoriens lui auraient fait subir 35 ans auparavant (p. 24), etc., etc.

Quant aux calomnies rééditées ici, comme la conspiration de Bourg-

Fontaine entre Arnauld âgé de *neuf ans* et Jansénius qui en avait près de quarante, ou les *Monita secreta* du Jansénisme, *découverts* en 1667, puis en 1740, alors que les Jésuites les avaient fabriqués et imprimés dès 1654, je ne chercherai même pas à les réfuter ici ; je me permettrai de renvoyer le lecteur à l'article de la *Revue historique* (tome VI, p. 180) où l'ouvrage de M. l'abbé Fuzet a été apprécié en même temps. Le livre de M. Ricard est une réédition ou si l'on veut une adaptation de quelques parties de l'autre, et les deux réunis ne méritent pas d'attirer un seul instant l'attention des lecteurs qui se respectent.

A. Gazier.

VARIÉTÉS

Les Inscriptions du Safa.

M. Fr. Praetorius se plaint dans la *Z. d. d. m. G.* (36, 661 suiv.) de l'imperfection de l'essai de déchiffrement que j'ai consacré aux inscriptions du Safa. D'autres trouveront peut-être tout naturel qu'une tentative de ce genre, faite sur une écriture inconnue et sur des copies inexactes, n'arrive pas du premier coup à la perfection et qu'il faille se féliciter de la vérité partielle obtenue dans un sujet aussi obscur. Mais laissons ces gémissements exagérés et occupons-nous des conjectures au moyen desquelles M. P. croit pouvoir réaliser un progrès notable à la solution du problème. Les corrections qu'il propose se rapportent aux deux dernières formes de l'*Aleph* safaïtique et à certaines interprétations de détail.

M. P. donne à ce que je prends pour la seconde forme de l'aleph la valeur de *ç*, et obtient ainsi les noms *Khâliç, Çâbi'h, Çarf* (ou *Çharf*), *Çarfan* (ou *Çharfan*) et *Raçaël* pour *Khalâ, 'Abih, 'Arf, 'Arfan, Râ'aël.* Les verbes *Kharâ* et *daâ* seraient *kharaça* et *dathâ.* Il faut reconnaître que quelques-unes de ces formes deviendraient plus intelligibles, malheureusement, la lecture *Râ'aël* est garantie par le diminutif *Ruwaïël* (Vogüé 93 *b*), où le premier aleph a la forme ordinaire. On trouve aussi le nom *Ash'an* (V. 128) écrit avec l'aleph nº 2, tandis qu'une forme *Çash'an* est impossible. Cela suffit pour nous engager à persévérer dans notre première opinion.

Une raison analogue nous défend d'adopter la valeur *th* que M. P. attribue à l'aleph nº 3. La preuve réside encore dans le nom *Râ'aël* qui est deux fois orthographié avec l'aleph en question (V. 166 et 401). Ici la lecture *Rathaël* ne donne rien de satisfaisant.

Les nouvelles interprétations de M. Praetorius sont encore moins convaincantes. La traduction de *Zasharaï Ru'hbat* (v. 4), par *Dhu-Sharâ de Ruhbat*, est contraire à la grammaire. Les prétendus dieux *Ba'al Samaïn* (v. 315) et *Ba'al Saf* « Seigneur du Safa » n'existent absolument

pas. Le reste peut, sans inconvénient aucun, être passé sous silence.

Je tiens à remarquer finalement, que je n'ai pas eu de collaborateur pour le déchiffrement des inscriptions du Safa ; ce déchiffrement appartient à moi seul et c'est moi seul qui dois en assumer toute la responsabilité.

P.-S. — Après avoir envoyé cette note à la Rédaction, j'ai reçu de M. P. le nº 23 du *Literarisches Centralblatt* (2 juin 1883) qui contient son compte-rendu de mon livre. L'auteur revient encore sur les deux aleph en question, mais cette fois l'aleph nº 2 n'est plus un *ç* mais un *f*, et, de la sorte, les noms lus naguère *Raçaêl* et *Khaliç* deviennent *Rafâel* (?) et *Khalaf*. M. P. ajoute lui-même un point d'interrogation au premier nom et ne nous dit pas ce qu'on doit faire du nom assez singulier *Fâbi'h*, qui remplace maintenant le ci-devant *Çâbi'h*. Les verbes lus, il y a peu, *datha* et *kharaça*, devenus maintenant *datha* et *Kharafa*, rappelleraient l'union de *dathâ* et *kharif* dans les inscriptions sabéennes, bien que dans celles-ci les expressions dont il s'agit ne sont nullement des verbes, mais des substantifs. Il va sans dire que ces conjectures ne tiennent pas devant la triple orthographe du nom *Râ'aél*, garantie par le diminutif *Ruaïél* cité plus haut, et que, jusqu'à ce qu'on produise de meilleures preuves pour le contraire, l'identification des trois formes de l'aleph demeurera une nécessité épigraphique.

Les autres modifications que M. P. propose pour quelques lettres safaïtiques seraient importantes s'il était possible de les admettre. La formule si fréquente *fa'afar lau* (ou *lahî*) « qu'il lui soit pardonné » confirmée par des formules arabes identiques trouvées sur les mêmes lieux par M. de Vogüé (13, 16, 17, 18), cette formule, dis-je, met hors de doute les valeurs des trois lettres *f, h, w*. L'élément *wahb* que M. P. place dans ce que je lis *four*, figure comme un nom propre dans deux endroits. (V. 5 et 219.) La lecture *Odhaïnat* pour *Ahlat* est déjà par cela seul impossible que le *yod* du diminutif est toujours écrit en safaïtique comme en arabe. Les noms tels que *wâl* (V. 221, 294, 320) et *Wâlallat* (V. 189) ne sauraient être échangés contre *Hal* et *Hal-allat*. Pareillement, une forme *dhashairat* pour *hishyarat* (v. 5) n'a rien de vraisemblable. J'aurais pu produire d'autres exemples si le défaut d'espace ne m'obligeait pas à m'arrêter. Je remarquerai seulement que M. Praetorius abandonne lui-même les conjectures critiquées dans la note qui précède. Le parallèle de ce qu'il lit *La'tham* et le nom Ὀτέμιος est également à rayer, ce dernier étant le diminutif du safaïtique *atam* (V. 324, *passim*).

J. HALÉVY.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le *Temps* du 9 juin a publié, sous le titre « *A propos des inscriptions latines d'Algérie et de Tunisie* » les lignes suivantes que nous nous faisons un plaisir de reproduire; elles sont signées C. J. et viennent, dit le *Temps*, d'un ancien membre de l'Ecole française de Rome, actuellement en Allemagne : « M. le

docteur Schmidt, de l'Université de Halle, avait été chargé par l'Académie des sciences de Berlin d'une mission épigraphique dans l'Afrique septentrionale. La moisson qu'il en rapporte est fort riche : près de 4,000 inscriptions latines qui vont être imprimées comme supplément au huitième volume du *Corpus inscriptionum latinarum*. Beaucoup de ces inscriptions avaient déjà été publiées par les revues françaises ; un certain nombre est inédit. En tout cas, c'est un magnifique résultat, si l'on songe que ce huitième volume, paru il y a deux ans à peine, renfermait plus de 10,000 numéros. Toutefois, notre joie n'est pas sans mélange. Le huitième volume du *Corpus* a rendu inutile le *Recueil des inscriptions latines de l'Algérie*, de M. Léon Renier ; le supplément rendra inutiles les derniers tomes des différentes revues algériennes. Et, quand l'*Ephemeris epigraphica* (publiée à Berlin par la commission du *Corpus)* se mettra à réimprimer toutes les inscriptions que nos explorateurs scientifiques découvrent en Algérie et en Tunisie, les revues où ils les éditent n'auront plus leur raison d'être pour les épigraphistes. Non pas qu'elles ne soient toutes fort nourries, fort bien composées ; on ne saurait accorder trop d'éloges à leurs directeurs. Mais, qu'on y songe un peu, les inscriptions algériennes paraissent dans toutes sortes de recueils : on pourrait en compter plus d'une demi-douzaine où elles se trouvent dispersées. Il est difficile de se les procurer, il est ruineux de s'y abonner, d'autant plus qu'on y rencontre une foule d'articles, d'ailleurs excellents, mais qui n'ont rien à voir avec l'histoire romaine en général et l'épigraphie latine en particulier. Le plus simple est évidemment de patienter quelques mois et d'attendre l'*Ephemeris epigraphica* ou les suppléments du *Corpus*. Mais il y a quelque chose de plus pratique et de plus patriotique. Il faudrait, par exemple, qu'une de ces revues prît sur elle de rééditer *toutes* les inscriptions africaines parues dans *tous* les autres recueils. M. Florian Vallentin commençait à faire ce travail pour la France dans son *Bulletin épigraphique de la Gaule*, qui paraît depuis trois ans, et qui a si bien réussi, même en Allemagne. Malheureusement M. Vallentin, qui était très actif, très intelligent, vient de mourir. Il faut souhaiter que son *Bulletin* subsiste et qu'un autre continue une œuvre bien commencée. Peut-être oserait-on souhaiter davantage. Pourquoi un de nos épigraphistes de profession, j'entends un de ceux qui ont déjà su découvrir et interpréter leurs découvertes, ne se chargerait-il pas d'éditer, au fur et à mesure de leur apparition ou de leur publication, les nouvelles inscriptions de la Gaule et de l'Afrique ? Bien entendu, il importerait qu'une pareille entreprise fût secondée, sinon par les fonds du ministère, du moins par les conseils de l'Institut. Elle ne rendrait pas inutiles les recueils d'Algérie ou de France : elle centraliserait leurs résultats épigraphiques, elle les compléterait l'un par l'autre, puisque aussi bien ils conserveraient leur caractère local et la liberté, la variété de leurs travaux. Ce serait notre *Ephemeris epigraphica*. L'Italie va commencer une œuvre de ce genre pour ses inscriptions à elle ; l'Académie des *Lincei* de Rome en a pris la direction. Bientôt vont paraître toutes les inscriptions découvertes dans la Gaule cisalpine depuis la publication du cinquième volume du *Corpus* (Ligurie, Piémont, Vénétie, Lombardie). On a même vu ce fait bizarre : le cinquième volume du *Corpus* comprend Nice et son territoire ; certaines inscriptions des Alpes Maritimes ont été vérifiées et étudiées par un Italien, à la fois pour le compte d'une académie italienne et d'une académie allemande. Loin de nous la pensée de nous plaindre des uns et des autres ! Ils ont fait leur devoir scientifique, et on doit les en remercier sans arrière-pensée. A nous de faire le nôtre ! Jusqu'ici nos recueils ont surtout servi à préparer le *Corpus*, qui les a rendus inutiles. Le *Corpus* est achevé maintenant, ou peu s'en faut. Prenons au moins l'initiative de le continuer pour ce qui fut la Gaule et l'Afrique romaines, pour ce qui est maintenant la France. Travaillons donc chez nous, si nous ne voulons pas que nos voisins viennent y travailler. »

— A la suite de cet article du *Temps*, a paru, dans la *République française* du 19 juin, une lettre signée M. S. Cette lettre constitue une diffamation injurieuse autant qu'injuste à l'adresse des missionnaires de l'Académie des Inscriptions en Tunisie, et notre *Revue* attache trop de prix à la dignité de la science et des savants français pour laisser, sans la traiter comme elle le mérite, une pareille incartade. Nous avons donc inséré volontiers la note suivante que nous envoyait un de nos collaborateurs : « La *République française* du 19 juin 1883 publie, sous la signature M. S., une correspondance de Bône, relative aux inscriptions latines de l'Afrique. Déjà, au mois de mars dernier, le même journal avait donné, sous les mêmes initiales, un article très aigre sur le *Corpus inscriptionum latinarum Africae ;* les critiques fondées que contenait cet article étaient noyées dans un déluge d'assertions sans preuves et d'excès de langage qu'un savant devrait s'interdire. Aujourd'hui, ce n'est plus seulement à MM. Mommsen et Wilmanns, les éditeurs du *Corpus* d'Afrique, que l'irascible épigraphiste de Bône cherche querelle; il s'exprime d'une manière tout à fait insultante sur le compte des jeunes archéologues français auxquels le Ministère a confié des missions épigraphiques en Tunisie. « Il faut que l'on sache « une bonne fois, dit-il, que plusieurs de nos chargés de mission, en Tunisie et « ailleurs, *sont les courtiers de l'Allemagne*. C'est une bonne recommandation, dans « une partie de ce monde savant, qu'un éloge, même dédaigneux, de M. Mommsen, « et, sans être fier, on peut s'en servir pour obtenir, au retour, *une prébende archéo-* « *logique... Certes, on n'exigera pas que je cite des noms.* » Si M. S. se permet de pareils propos, c'est simplement parce que les jeunes missionnaires de Tunisie font ce que l'intérêt de la science exige qu'ils fassent; après avoir communiqué leurs découvertes à l'Académie des Inscriptions, qui les publie, ils ne refusent pas de les faire connaître au maître de l'épigraphie latine en Europe, à M. Mommsen, qui doit les publier à son tour dans le recueil général des inscriptions latines. En blâmant cette manière loyale de procéder, M. S. essaie de faire croire à ses lecteurs qu'il n'est inspiré, *lui*, que de sentiments patriotiques; mais il ne réussira à donner le change qu'à des naïfs et l'on reconnaîtra, sans grands efforts de perspicacité, qu'il obéit à de tout autres sentiments. Assurément, le patriotisme ne consiste pas à diffamer dans un journal des collègues dont on est jaloux, à les qualifier de « petit groupe international en fait de communications et de réclames, mais très national à l'heure de l'émargement. » Cette correspondance de mauvais ton se termine par un boniment en l'honneur du *Bulletin de correspondance africaine* qui « a donné quatre ou cinq bonnes leçons aux éditeurs du *Corpus*, et ce ne sont pas les dernières. » Grâce à ce *Bulletin*, dit M. S., « le jour est proche » où nous n'aurons plus besoin d'agences internationales (?) et nous nous débarrasserons d'un petit coup sec (?) de M. Schmidt, de ses pareils et de ses amis. Le *Bulletin* possède toutes nos sympathies ; nous suivons ses publications avec le plus vif intérêt et nous regrettons d'autant plus qu'on lui rende le mauvais service d'annoncer ses mérites *urbi et orbi* avec si peu de tact, de courtoisie et de loyauté. »

— Le numéro du 15 juin de la *Nouvelle Revue* contient un article de notre collaborateur, M. James DARMESTETER, sur l'*Histoire de Jeanne d'Arc dans l'opinion anglaise :* « son histoire peut se diviser en trois périodes : sorcière, héroïne, sainte; deux siècles d'exécration et de haine ; un siècle de justice humaine; enfin, en 1793 (avec Southey), s'ouvre une ère d'adoration et d'apothéose ».

— M. Ph. TAMIZEY DE LARROQUE vient de publier deux nouvelles études, l'une sur *La marquise de Flamarens* (Auch, Foix. In-8°, 20 p. Extrait, à 100 exemplaires, de la « Revue de Gascogne »), et l'autre sur *Balthazar de Vias*, correspondant de Peiresc. (Bordeaux, Chollet; Marseille, Lebon. In-8°, xxv et 46 p.). La marquise de Flamarens (Marie Françoise Le Hardy de la Trousse) passa presque toute sa vie en

province, à Montastruc ou à Buzet, sur les terres de son mari. Mme de Sévigné, qui était la nièce de l'un de ses frères, François Le Hardy, marquis de La Trousse, maréchal des camps et armées du roi, se contente de la nommer en courant. M. T. de L. a voulu « amener un rayon de lumière sur ce front voilé », d'abord « parce que la marquise de Flamarens est une gasconne d'adoption, ensuite parce qu'elle fut la meilleure amie de Chapelain et qu'à ce titre elle devient encore plus chère à l'éditeur des *Lettres* du célèbre académicien ». Ce sont ces lettres qui font connaître les mérites de la marquise et sa physionomie sympathique; M. T. de L. en a tiré des citations décisives, grâce auxquelles on saura désormais tout ce que fut « cette femme d'une destinée si malheureuse et d'une vertu si éclatante ». — La brochure consacrée à Balthazar de Vias est la sixième de l'infatigable érudit sur les *Correspondants de Peiresc*. Ce Balthazar de Vias (14 sept. 1587-1667) fut député de Marseille aux états généraux de 1614, et ami de Malherbe et de Barclay, l'auteur de l'*Argenis*. Il a composé un grand nombre de poèmes latins, dont les plus connus sont l'éloge funèbre de Peiresc (1642) et les trois livres des *Grâces* (1660). M. Tamizey de Larroque publie à la suite de sa notice sur Vias, les lettres de ce personnage, l'un des « plus gentils esprits » de la France méridionale, à Peiresc. « Ces lettres confirment tout le bien qui a été dit du caractère de Vias et feront estimer sa mémoire. Elles ont d'autres titres encore à l'attention des lecteurs : sans parler du grand nom de Peiresc, divers noms plus ou moins célèbres, provençaux et autres, y figurent et leur prêtent certain intérêt. On n'ose en louer la forme autant que le fond, car décidément Vias est bien meilleur écrivain en vers qu'en prose. Pourtant on voit luire çà et là quelques étincelles de ce talent qui brille d'un si vif éclat dans les idylles ».

— L'*Annuaire de la Société des études juives* pour l'année 1883 (Durlacher. In-12°, 224 p.) renferme trois mémoires : 1° *Un mémoire oublié sur les Juifs*, par Th. Reinach; 2° *Liquidation des dettes de l'ancienne communauté juive de Metz*, par M. Aron; 3° *Les Juifs à Strasbourg depuis 1349 jusqu'à la Révolution*, par Isid. Loeb.

— Le congrès archéologique de France tiendra, cette année, sa cinquantième session à Caen (lundi 16-samedi 21 juillet). Le 25 du même mois, la Société française d'archéologie, sous la direction de laquelle a lieu le Congrès, tiendra une séance supplémentaire à Saint-Hélier, dans l'île de Jersey.

— Le *Polybiblion* publie une notice sur M. Ernest de Bouteiller, ancien député de Metz, mort à Paris le 26 mai. M. de Bouteiller avait publié : *Histoire de Franz de Sickingen, chevalier allemand du* xvie *siècle* (1860); *Dictionnaire topographique de l'ancien département de la Moselle*, comprenant les noms de lieux anciens et modernes, rédigé sous les auspices de la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle, et faisant partie du *Dictionnaire topographique de la France* (1875); *Le maréchal Fabert d'après ses mémoires et sa correspondance; La guerre de Metz en 1324*, poème du xive siècle (1876); l'*Eloge de Metz*, par Sigebert de Gembloux. Il avait publié, avec M. Ch. Abel, le *Journal de Jean Bauchez, greffier de Plappeville* (1878), et avec M. G. Braux, *La famille de Jeanne d'Arc, documents inédits, lettres de J. Hordat et de Cl. du Lys à Ch. du Lys* (1878); *Nouvelles recherches sur la famille de Jeanne d'Arc, enquêtes inédites, généalogie* (1879); *Notes iconographiques sur Jeanne d'Arc* (1879). Il avait donné de nombreux articles aux Mémoires de l'Académie de Metz, aux recueils publiés par la Société archéologique de la Moselle. Tout récemment (1882) il avait publié, avec M. Eugène Hepp, la *Correspondance diplomatique adressée au magistrat de Strasbourg par ses agents, à Metz*, de 1594 à 1683, avec notes, explications et tables.

— On annonce également la mort de M. Aug. Théodore de Girardot, connu par

ses travaux sur l'histoire de la ville de Bourges, et par sa publication de la *Correspondance de Louis XIV avec M. Amelot, son ambassadeur en Espagne* (1864); — du P. CHAUVEAU, connu par ses *Ses souvenirs de l'École Sainte-Geneviève, notices sur les élèves tués à l'ennemi* (3 vols. 1873).

— L'Académie française a décerné le premier prix Gobert à M. CHÉRUEL pour son *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV et sous le ministère de Mazarin*, et le second prix à M. SCIOUT, pour son *Histoire de la constitution civile du clergé*; le prix Thérouanne à MM. le comte DELABORDE pour son étude sur *Gaspard de Coligny, amiral de France*, et Alb. DU BOYS, auteur du volume *Catherine d'Aragon et les origines du schisme anglais*; le prix Thiers à M. ROTHAN pour ses deux livres sur les *Origines de la guerre de 1870* et *l'Affaire du Luxembourg*.

— La collection d'aquarelles représentant les costumes de l'armée française aux diverses époques, léguée à l'Etat par le conseiller Dubois de l'Estang, va être placée à l'Ecole des Beaux-Arts, dans une salle qui portera le nom du donateur.

ALLEMAGNE· — Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur un recueil de quatorze contes albanais, traduits en allemand par M. Gustave MEYER, professeur à l'Université de Gratz, et insérés dans le 1er fascic. t. XII de l'*Archiv für Litteraturgeschichte* (pp. 92-148). Neuf de ces contes sont empruntés à l'*Abeille chkipe*, recueil dont M. Dozon avait déjà tiré trois de ceux qu'il a récemment donnés au public français (voy. *Rev. crit.*, 1882, t. II, art. 200, p. 253); trois proviennent des papiers de feu Reinhold, auteur des *Noctes pelasgicae*; deux enfin ont été imprimés en albanais avec une traduction juxtalinéaire par M. Jarnik dans son étude sur la langue albanaise (voy. *Rev. crit.*, 1881, t. II, p. 211, art. 283). L'intérêt de la publication de M. Meyer est augmenté par les notes comparatives que M. R. KŒHLER a jointes aux contes, et qui, comme toujours, donnent sur chacun d'eux le dernier mot de la science.

— Les 15 et 16 mai a eu lieu à Kiel la 13e assemblée générale du *Hansischer Geschichtsverein* ou Société historique de la Hanse. Le premier jour, M. WEYLAND, de Gœttingue, a lu une notice sur feu Reinhold Pauli, et M. HASSE, de Kiel, un mémoire sur le droit danois et étranger au temps de Waldemar II; le second jour, M. WETZEL, de Kiel, a parlé des « commencements de la ville de Kiel », et M. SCHÆFER, d'Iéna, des établissements hanséatiques en Scanie. MM. Weyland et Koppmann ont été nommés présidents de la Société. Parmi les publications que fera paraître prochainement le *Verein*, figurent : un nouveau tome de la seconde série des Recès de la Hanse *(Hanserecesse)*, p. p. von den ROPP; le IIIe vol. des « Livres de documents de la Hanse » *(Hansische Urkundenbücher)*, p. p. HŒHLBAUM, etc. Une carte historique du territoire de la Hanse est préparée par une commission nommée à cet effet et présidée par M. BIPPEN, de Brême. — En même temps que la Société historique de la Hanse, siégeait la Société pour l'étude du bas-allemand *(Verein für niederdeutsche Sprachforschung)*; M. JELLINGHAUS, de Segeberg, y a parlé de la division des dialectes bas-allemands et M. GÆDERTZ, de Berlin, du théâtre bas-allemand depuis Eckhof jusqu'au temps des Français. M. Seelmann, de Berlin, a été élu président de la Société. On a résolu, sur la proposition de M. Hasse, d'envoyer au printemps prochain, à Copenhague, pour cinq à six semaines, un érudit, chargé de dresser une liste de tous les anciens manuscrits et livres imprimés en bas-allemand qui se trouvent dans cette bibliothèque, travail semblable à celui que M. Lübben a, il y a trois ans, entrepris à la Bibliothèque de Wolfenbüttel. — Une *Festschrift* ou écrit publié à l'occasion de la réunion des deux Sociétés, a été publiée par M. WETZEL et a pour titre : « *Die Lübecker Briefe des Kieler Stadtarchivs, 1422-1534.* »

— Une commission pour l'histoire du pays de Bade (*Badische historische Commission*) s'est réunie tout récemment à Carlsruhe; les membres de cette commission, nommée par le grand-duc, sont MM. Knies, Winkelmann, Erdmannsdœrffer, de Heidelberg, von Holst, Lexis, Simson et Kraus, de Fribourg en Brisgau, MM. Roth de Schreckenstein, de Weech, Dietz, Wagner et Baumann; le président est M. Winkelmann et le secrétaire, M. de Weech. La *Commission* a résolu, dans sa première séance plénière des 20 et 21 avril, d'entreprendre la publication : 1° de la *Correspondance politique du grand-duc Charles-Frédéric* pendant les années 1783-1806, p. p. Erdmannsdœrffer; 2° d'une *Badenia sacra*, p. p. Kraus et de Weech (1er volume : les *Régestes des évêques de Constance jusqu'à la fin du* XVe *siècle*); 3° des *Régestes des comtes palatins du Rhin* de 1214 au roi Robert, p. p. Winkelmann; 4° Histoire du peuplement et des établissements dans la Forêt-Noire, travail que se déclarent prêts à entreprendre MM. Lexis et Baumann.

— La Société Jablonowski (*Die fürstlich Jablonowski'sche Gesellschaft*) a arrêté, comme il suit, le programme des concours pour les années 1883-1886 : 1° pour l'année 1883 : réunir le plus complètement possible tous les faits qui se rapportent à l'excès de population dans les grandes villes de l'antiquité; 2° pour l'année 1884 : exposer le développement historique et l'état actuel de la frontière entre le haut-allemand et le bas-allemand à l'est de l'Elbe; 3° pour l'année 1885 : Régestes des rois de Pologne depuis le couronnement de Przemyslaw II (1295) jusqu'à la mort du roi Alexandre (1506); pour l'année 1886 : faire scientifiquement la phonétique et la morphologie de la langue « niedersorbisch » ou langue des Wendes de la Basse-Lusace.

— Le conseil d'administration de la « Fondation Wedekind pour l'histoire d'Allemagne » (*Wedekindsche Preisstiftung für deutsche Geschichte*) donnera un premier prix à la meilleure édition des « Mémoires du Mayençais Eberhard Windeck sur la vie et l'époque de l'empereur Sigismond »; le second prix à un travail sur « l'histoire de la maison cadette des Guelfes de 1055 à 1235 » (depuis le premier avénement de Welf IV en Allemagne jusqu'à la fondation du duché de Brunswick-Lunebourg); le troisième prix à une bonne œuvre historique de quelque étendue. Les travaux doivent être remis au comité avant le 14 mars 1885.

— Nous signalons à tous les amis et admirateurs de Molière les articles qu'a récemment publiés M. Wilhelm Mangold sur les renseignements épars dans les correspondances des ambassadeurs ou agents du Brandebourg à Paris (Blumenthal, Beck, Pœlnitz) et relatifs à la représentation de certaines pièces de Molière (voir la *Zeitschrift* de Kœrting et Koschwitz, IV, pp. 235-240, et le *Moliere-Museum*, V). On ne connaissait pas jusqu'ici une troisième représentation du *Ballet des Muses* le 16 décembre 1666, une représentation de *Pourceaugnac* du 7 novembre 1669 (soupçonnée par Mesnard), une autre du *Bourgeois gentilhomme* à Saint-Germain en novembre 1670, et certains détails sur la représentation de *Bérénice* sur la scène de Molière, le 14 décembre 1670. Dans le même fascicule du *Moliere-Museum*, M. W. Mangold a publié une étude sur la « *Vie de Molière* de Grimarest, son degré de croyance et sa valeur ». La conclusion de ce travail remarquable (pp. 105-131), c'est que, comme le disait Grimarest, « plus les temps s'éloignent, plus l'on travaillera, plus aussi on reconnaîtra que l'auteur de la *Vie de Molière* a atteint la vérité et qu'il ne lui a manqué que l'habileté pour la rendre ». Grimarest, dit M. W. Mangold, n'a pas cité un seul fait, « der nicht ein wahrer Kern zu Grunde liegt ».

— Au mois d'octobre paraîtra le premier numéro d'une revue consacrée entièrement aux comptes-rendus des œuvres de philologie orientale; titre probable : *Litteraturblatt für orientalische Philologie.*

— Le duc de Cobourg vient de terminer un ouvrage sur les années 1848-1849, ouvrage qui paraîtra à Vienne, par les soins du professeur O. Lorenz.

— Nous apprenons avec un vif regret la mort d'un des plus laborieux philologues de l'Allemagne; M. Alois Vanicek, devenu récemment professeur de grammaire comparée à Prague, est décédé dans cette ville le 9 mai.

BELGIQUE. — La Société des bibliophiles liégeois fait paraître, depuis l'an dernier, outre ses *Publications* qui forment présentement vingt-six volumes, un *Bulletin* renfermant les procès-verbaux de ses séances et les notes et communications faites par ses membres. Elle a décidé de faire imprimer à ses frais l'*Histoire du Conseil ordinaire de Liège*, de S. J. Abry (avec préface de M. H. Bormans, éditeur M. Poswick), 2° deux rares brochures du XVII° siècle sur les *Chiroux* et les *Grignoux* (éditeur, M. Helbig); 3° la *Chronique de Harigène* (éditeurs MM. Demarteau et God. Kurth); 4° une traduction française de l'ouvrage de M. Adolphe Wohlwill, de Hambourg, sur les commencements de la constitution des états du pays de Liège (*Die Anfænge der landstændischen Verfassung im Bisthum Lüttich*); les *Admissions* à la bourgeoisie de la cité de Liège; les *Comptes* de la ville; la *Briefve adnotation des armoiries de Liège*, etc.

— Du 10 au 14 avril s'est réunie à Bruxelles, sous la présidence du ministre de l'intérieur, une conférence internationale, chargée de discuter et d'arrêter un projet de convention sur l'échange des documents officiels et des publications littéraires et scientifiques. Notre gouvernement avait en 1877 provoqué une réunion préparatoire qui formula un avant-projet, discuté en août 1880 à Bruxelles et soumis depuis à l'examen des divers états. Ce projet, élaboré en 1880, a servi de base aux récentes délibérations; il a été modifié sur quelques points et sera prochainement converti en convention internationale.

— La classe des lettres de l'Académie royale a élu membre titulaire M. Alphonse Vandenpeereboom et membre correspondant, M. C. de Harlez (9 mai). Elle a, dans la même séance, reporté au programme du concours de 1884, la question qu'elle avait proposée « *Tableau des institutions politiques et civiles de la Belgique sous la dynastie mérovingienne* ». Elle n'a pas décerné le prix de Stassart (*Biographie de Simon Stévin*). M. Thonissen a fait une lecture sur *La poésie française dans la révolution brabançonne*.

— MM. Adh. Motte et P. Thomas ont fait tirer à part le travail sur l'*Ecole Normale supérieure de Paris*, qu'ils ont tout récemment publié dans la 2° livraison du tome XXVI de la « Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique ».

DANEMARK. — Le 16 mai est mort à Copenhague Peder Goth Thorsen, qui fut premier bibliothécaire de l'Université de Copenhague, de 1837 à 1880, et qui avait publié les *Lois* de Valdemar (1852), d'Erik (1852), d'Eskil (1853) et deux volumes sur les monuments runiques du Danemark dans le Sleswig et dans le Jutland et les îles (*De danske Runemindesmarker forklarede*, 1864 et 1879-1880). On cite encore de Thorsen une étude sur Ogier le Danois (*Olger Danske*, 1865) et une édition du *Codex runicus*, manuscrit n° 28 de la collection arnamagnéenne (1877), accompagnée de recherches sur l'usage des runes.

GRANDE-BRETAGNE. — M. Sayce va publier chez Macmillan une édition des trois premiers livres d'Hérodote; ce volume renfermera un certain nombre d'études critiques sur l'histoire primitive de l'Egypte et de l'Orient. Les autres livres d'Hérodote, qui traitent principalement de l'histoire grecque, ont été confiés à M. Reginald Macan, professeur à Oxford.

— M. Peter Bayne travaille à une *Vie de Luther* qui aura deux volumes.

— L'édition du *Piers Plowman*, entreprise par M. Skeat pour l' « Early English Text Society », sera terminée l'année prochaine.

— Le chanoine Liddon doit publier prochainement chez les éditeurs Rivington une *Vie du docteur Pusey*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 juin 1883.

M. Alexandre Bertrand annonce une découverte nouvelle qui vient d'être faite à Grand (Vosges, arrondissement et canton de Neufchâteau), ville déjà connue par le grand nombre d'antiquités romaines qui y ont été trouvées, telles qu'un théâtre, des colonnes, des statues, un grand nombre de monnaies romaines de Vespasien et des autres princes du haut empire, etc. M. Félix Voulot vient d'y mettre au jour les restes d'une basilique romaine, avec un pavé de mosaïque. La moitié septentrionale de cette basilique est encore cachée sous une maison d'habitation; la partie découverte présente une forme rectangulaire, avec une abside semi-circulaire à l'extrémité. Au centre de la mosaïque est un sujet, entouré d'un encadrement carré : on y voit un berger, avec un masque de loup ou de chien, qui consulte un personnage placé sous une arcade; le reste de la scène est malheureusement détruit. L'encadrement, qui forme la plus grande partie de la superficie de la basilique, offre une riche ornementation formée de dessins géométriques, avec quelques figures d'animaux. L'épaisseur des murs rectilignes de la basilique est de 1m95, celle des murs de l'abside de 1m. On n'a trouvé ni monnaies ni objets antiques d'aucune espèce.

M. Bertrand communique ensuite une inscription trouvée à Ghardimâou (Tunisie) par M. le Dr Guégan, qui a envoyé l'estampage au musée de Saint-Germain. M. Héron de Villefosse a lu le texte, d'après cet estampage, ainsi qu'il suit :

P·SEXTILIO·P·F
ARN·FELICI
FLAM·AVG·P·P
SACERDOTI·PRO
VINCIAE·AFRICAE
P·AVSINCLEIVS·TV
BERO·SEXTILIANVS
AVO·OPTIMO
OB·MERITUM

« P. Sextilio, P. filio, Arnensi (tribu), Felici, flamini Augusti perpetuo, sacerdoti provinciae Africae, P. Ausincleius (corriger Auruncleius?) Tubero Sextilianus avo optimo ob meritum. »

M. Revillout commence la lecture d'un mémoire intitulé : *l'Etalon d'argent en Egypte*.

M. Renan annonce un don que viennent de faire à l'Académie Mmes de Schmidt et Mme Helmholz, nièces de feu M. Mohl. Mme Mohl, récemment décédée, avait plusieurs fois exprimé l'intention que les papiers de M. Fauriel, dont elle était dépositaire, fussent donnés à l'Institut. Mmes de Schmidt et Helmholz ont exécuté cette volonté de la manière la plus généreuse. « La correspondance de M. Fauriel, ajoute M. Renan, est pleine de lumière pour l'histoire littéraire et scientifique de la première moitié de notre siècle. L'amitié qui unissait notre éminent confrère à Mme de Condorcet, la veuve du savant illustre de la fin du dernier siècle, fait qu'on y trouve beaucoup de pièces intéressant cette grande mémoire. Le portrait au fusain, plein de vie et d'expression affectueuse, que Mme de Condorcet a tracé de M. Fauriel, est joint au don que viennent de nous faire Mmes de Schmidt et Helmholz, et n'en est pas la partie la moins précieuse. Enfin ces dames ont voulu que vos bibliothécaires pussent choisir parmi les livres restant de M. Fauriel ceux qui peuvent servir à compléter vos collections. »

M. Riant communique un programme arrêté, de concert avec la commission des travaux littéraires, pour la suite de la publication des *Historiens des croisades*.

Ouvrages présentés : — par M. Gaston Paris : Bladé (J.-F.), *Quatorze Superstitions populaires de la Gascogne*; — par M. Alexandre Bertrand : Gross (Victor), *les Protohelvètes ou les premiers colons aux bords des lacs de Bienne et de Neufchâtel*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 9 Juillet — 1883

141. — **Tableau de la littérature anglaise,** par Léon BOUCHER. Paris, Cerf, 1882. 1 vol. in-8 de 160 pp. Prix : 1 fr.

L'auteur d'un manuel de littérature anglaise mettait récemment en tête de son livre cette parole attribuée à l'alchimiste Basile Valentin : « La brièveté de la vie rend impossible pour un homme d'apprendre à connaître à fond l'antimoine, car on y découvre chaque jour quelque chose de nouveau ». Que sera-ce donc s'il s'agit d'étudier ce que les hommes les plus grands, dans une nation et dans tous les temps, ont pensé de meilleur et de plus haut? Comment, pour une pareille tâche, un court manuel pourrait-il suffire? Et, cependant, malgré la difficulté qu'il y a de produire de tels ouvrages, leur nombre se multiplie; la mode est certainement aux *primers,* aux petits livres de cent cinquante pages qui permettent, si on a de la mémoire, de devenir savant en deux heures. M. Freeman, l'écrivain bien connu, vient de publier une histoire générale d'Europe où toutes les époques sont comprises, depuis la création du monde jusqu'à la présidence du maréchal Mac-Mahon. Le livre est d'un format minuscule et il a 150 pages. Encore un pas et nous atteindrons l'idéal de la « méthode d'Aubusson », célébrée par Topffer, méthode « par laquelle on enseigne l'histoire universelle en quatre leçons ». Nous ne pensons plus comme l'alchimiste Basile Valentin.

Quoi qu'il en soit, les *primers* d'aujourd'hui peuvent avoir deux sortes d'utilité. Lorsque, comme celui de M. Stopford Brooke, pour la littérature anglaise (manuel qui est en son genre très remarquable), ils sont bourrés de faits, de dates et de noms propres, ils peuvent servir de memoranda aux lettrés qui savent déjà. Comme livres d'enseignement, en revanche, ils ne seront véritablement précieux qu'à la condition de passer sous silence tous les faits et tous les auteurs du troisième ordre, de garder une place relativement importante pour la critique littéraire et pour des rappels des genres de beauté le plus goûtés aux diverses époques. M. Brooke a voulu réunir tous ces mérites; certainement, c'est la première des deux manières qui l'emporte dans son ouvrage d'ailleurs excellent; il est trop complet, trop d'auteurs figurent dans son écrit, et les quelques

lignes, souvent irréprochables, qu'il a consacrées çà et là à la critique littéraire n'empêchent pas son *primer* de ressembler beaucoup, par moments, à un simple catalogue.

M. Boucher se rapproche un peu plus de la deuxième méthode, et c'est un avantage. Quand on a lu les cent trente-six pages de son texte, on garde une idée assez claire des grandes divisions de la littérature, et du mouvement général de la pensée anglaise depuis les origines jusqu'à l'avénement de la reine Victoria. Les proportions sont suffisamment gardées et la part des vues littéraires est un peu plus grande que chez M. Stopford Brooke.

Malheureusement, au point de vue de l'exactitude dans les faits et dans les dates, l'ouvrage laisse à désirer. Il semble avoir été écrit rapidement; or, rien ne demande plus de soin et de lenteur que ces petits livres destinés à mettre dans de jeunes esprits des notions qui, souvent, y demeurent la vie durant. Il faudra donc, si M. B. veut rendre son ouvrage vraiment utile, qu'il le soumette à une révision sévère. Voici quelques exemples d'erreurs notées au cours de la lecture :

P. 12. « Aucune école n'était plus fameuse que celle de Jarrow (York). » L'élève ou l'homme du monde qui lira cette ligne comprendra, ou bien que Jarrow était une école à York, ou que York s'appelait ainsi autrefois, ou peut-être que cette école était dans la province appelée aujourd'hui le Yorkshire. Il se trompera dans tous les cas. Le monastère de Jarrow était sur les bords de la Tyne, fort loin par conséquent d'York, et n'était pas compris dans les limites du Yorkshire actuel.

P. 13. M. B. voit une expression « didactique » « de la pensée anglaise dans les *colloques* d'Alfred, et religieuse dans ses *homélies* ». Il est difficile de savoir ce que M. B. peut entendre par les homélies d'Alfred, ou quelle œuvre de ce roi il veut désigner sous le titre de *Colloques*. Il y a, sans doute, là une confusion avec Ælfric qui composa, en effet, outre ses homélies, un colloque, augmenté et publié de nouveau après lui par Ælfric Bata. Les premières sont en anglais, le colloque est en latin avec un texte dans la langue nationale, intercalé entre les lignes.

P. 15. La lacune qui se produisit au moment de la conquête dans la littérature anglaise ne dura pas « trois cents ans ». Nous avons, dans des mss. du XII^e^ siècle le texte d'homélies assez remarquables qui avaient été composées au XI^e^. La chronique anglo-saxonne couvre tout le XI^e^ et une partie du XII^e^ siècles. Les œuvres de Layamon et d'Ormin sont du commencement du XIII^e^ siècle.

P. 17. Dans une énumération d'ouvrages, l'ordre chronologique devrait être gardé; l'*Ormulum* ne devrait pas venir après *Handlyng Sinne*, l'*Ayenbite of Inwyt* et le *Pricke of Conscience* qui sont du XIV^e^ siècle.

P. 19. On ne peut pas dire que Wyclif « fit de la Bible cette version fameuse », etc. Il y travailla, et elle fut faite en partie sous sa direction; mais elle ne peut pas être considérée comme proprement son œuvre.

P. 22. « Ici (dans *Canterbury Tales* de Chaucer), le cadre excepté, tout

est nouveau, tout est anglais. » C'est le contraire qui est la vérité : le cadre, c'est-à-dire la donnée générale, les prologues des différents contes, est ce qu'il y a de plus anglais dans toute l'œuvre de Chaucer ; les contes eux-mêmes le sont moins. — Il est question encore, à propos de Chaucer (p. 139), d'une traduction en vers qu'il aurait faite de Boèce, indépendamment de sa version en prose. Chaucer n'a jamais mis Boèce en vers.

P. 25. « Cette prose [anglaise] qu'au siècle précédent, 1356, un voyageur, Sir John Mandeville, avait employée le premier à raconter ses voyages... » Les versions anglaises que nous avons du voyage de Mandeville ne sont pas de 1356 ; il est à peu près certain qu'aucune d'elles n'est son œuvre, et qu'il écrivit seulement en français.

P. 27. « Le vrai représentant de cette époque (le XV[e] s.), c'est un prêtre... John Skelton. » — P. 28 « avec ses qualités si diverses, [Skelton] tourne le dos au XV[e] siècle et annonce de loin l'ère poétique moderne. » On ne comprend pas bien qu'un poète, avec ses qualités diverses, tourne le dos à un siècle dont il serait le véritable représentant. Dans la réalité, Skelton, mort en 1529, écrivit surtout pendant le XVI[e] siècle, et il est bien de son époque.

P. 29. « Trente ans de massacres civiques » (à propos de la guerre des Deux Roses). Les périodes de guerre intestine de ce moment, mises bout à bout, n'équivalent à guère plus de trois années en tout. On a, d'ailleurs, beaucoup exagéré l'influence de la guerre des deux Roses. M. Thorold Rogers a démontré d'une manière irréfutable que, pendant sa durée, la nation anglaise fut exceptionnellement prospère [1].

P. 31. « Gascoigne est l'auteur de la première satire régulière. » C'est oublier Wyatt.

P. 41. « Les mss. qui nous ont conservé [les mystères anglais] sont au nombre de trois. » On en connaît cinq ; M. B. omet le ms. Ashburnham (mystères d'York) et le ms. Digby. La *Revue critique* a annoncé, il y a quelque temps, que le ms. Ashburnham, qui comprend cinquante-sept pièces, allait être publié pour la première fois par miss Lucy Toulmin Smith. — Les mystères de Chester ne furent pas seulement joués « en 1327, 1328 » (date du reste fort douteuse) ; leur représentation ne fut définitivement interdite que deux siècles et demi plus tard.

P. 59. « Jusqu'au commencement du XVII[e] siècle, la prose ne compte qu'un monument vraiment durable, la traduction de la Bible faite par Tyndale et Coverdale : » d'où il faudrait conclure que les écrits de Sir Thomas More, de l'évêque Latimer, de Hooker, que les *Essais* de Bacon lui-même ne présentent rien de vraiment durable.

P. 60. Le livre célèbre de Sir Thomas More « The history of king Richard the thirde » 1557, nous est donné comme une *Vie d'Edouard III*. La même erreur est répétée p. 145.

---

1. *History of agriculture and prices in England*, tome IV. Oxford, 1882, 8°.

P. 60. « Latimer, dans ses *Sermons,* avait communiqué [à la prose] une vigueur et une causticité familières, en s'inspirant surtout de l'Ecriture. » Cette inspiration, tirée de l'Ecriture, serait assez naturelle puisqu'il s'agit de Sermons. Mais le côté remarquable des discours de Latimer est précisément la profusion de ses allusions et anecdotes mondaines, souvent très amusantes.

Une révision au point de vue typographique, notamment en ce qui concerne les noms propres, sera aussi nécessaire. P. 41, Morton pour Norton; p. 156, Mard pour Ward. Si le savant éditeur de la *Vision concerning Piers Plowman* lit l'ouvrage de M. B., il sera bien surpris de se voir appelé Walter Skeat Clarendon (p. 156).

J'aurais enfin un mot à dire des gravures. On conçoit fort bien qu'une littérature soit publiée avec des illustrations, mais c'est là un grand luxe et une nouvelle tâche assez lourde qu'assume l'auteur. Un manuel de vulgarisation, si modeste qu'il puisse être, sera gâté par des croquis médiocres, et rien serait préférable. Je crois que beaucoup de vignettes de ce livre auraient pu être supprimées avec avantage, notamment le portrait de Shakespeare qui est en tête. Quelques autres dessins doivent absolument disparaître, parce qu'ils nous sont donnés pour autre chose que ce qu'ils sont. Pourquoi causer au lecteur l'émotion de croire que le croquis p. 28 représente « l'atelier de Caxton »? Plût au ciel qu'une aussi précieuse vignette nous fût parvenue! Ce que nous donne M. B. n'est, en réalité, qu'une marque d'imprimeur, celle d'Ascensianus, telle qu'on la voit dans son Hégésippe de 1511 : « Ægesippi historiographi... de bello Iudaico..... in ædibus nostris quæ sunt Parrhisiis in via regia, etc. », fol. Ascensianus n'avait rien de commun avec Caxton.

Pourquoi encore nous donner les tours gigantesques figurées à la p. 32 (deux fois plus hautes que des maisons de trois étages), comme représentant « la Porte du vieux Pont de Londres avec les têtes des suppli- « ciés »? Il serait très intéressant de savoir sur quels documents cette gravure a été composée. Elle nous est présentée comme se rapportant au règne d'Elisabeth : or, à ce moment, jusqu'en 1576, les têtes des suppliciés n'étaient pas à l'entrée du pont, mais sur la tour du douzième pilier à partir de la Cité (celui qui précédait l'arche mobile); après 1576, on les plaça sur la tour du dix-septième pilier, et la célèbre construction appelée Nonesuch House s'éleva sur le douzième.

En somme, un peu à tous les points de vue, le manuel de M. Boucher demande une révision sévère; c'est un ouvrage à remettre sur le métier et qui, corrigé sérieusement, deviendra un livre utile.

J.-J. Jusserand.

---

142. — **Étude historique et littéraire sur Agrippa d'Aubigné,** par Eugène Réaume. Paris, veuve Eugène Belin et fils, 1883. 1 vol. in-8 de v-320 p.

M. Réaume rappelle, en sa préface datée de septembre 1882, qu'un séjour de deux mois à la bibliothèque de Bessinges, près Genève, lui permit, en 1870, avec la collaboration de M. Fr. de Caussade, de collationner sur les manuscrits de Tronchin, les œuvres publiées de Th. Agrippa d'Aubigné et de copier celles qui n'avaient pas encore vu le jour, et qu'il lui fut ainsi donné de publier, de 1873 à 1877, quatre volumes, dont environ quinze cents pages inédites, entre autres une correspondance de quatre cents lettres. Il rappelle encore que, dans une note de la page IX de l'*Introduction,* il exprimait l'espérance de pouvoir éditer, en une seconde série, l'*Histoire universelle* du même auteur, devenue fort rare depuis longtemps, publication qui eût justifié le titre d'*Œuvres complètes de Th. Agrippa d'Aubigné.* « Cet espoir, malgré un commencement d'exécution », ajoute-t-il (p. II) « ne s'est pas réalisé. Le récit de nos efforts déçus ne saurait intéresser qu'un bien petit nombre de lecteurs ; qu'il nous suffise de dire, à l'adresse de ceux qui ont pu s'étonner de voir inachevé le monument que nous élevions à la gloire de d'Aubigné, que, pour renoncer à l'emploi de matériaux amassés par un patient labeur, pour abandonner un projet caressé pendant douze années, il a fallu qu'un obstacle invincible et le soin de notre dignité nous imposassent un si douloureux sacrifice. »

Je ne puis m'empêcher de dire combien je m'associe aux plaintes et aux regrets de M. Réaume. Autant j'avais été heureux d'annoncer ici la nouvelle de la publication, de tous si désirée, d'un texte bien revu et bien annoté de l'*Histoire universelle* [1], autant je déplore qu'un tel projet n'ait pu être réalisé par des travailleurs qui, comme ils l'avaient prouvé [2], auraient été à la hauteur d'une tâche aussi difficile.

Parmi les matériaux demeurés sans emploi, se trouvaient un glossaire complet de la langue de d'Aubigné et une étude historique et littéraire sur cet écrivain. M. R. espère (note de la page II) achever et publier, un jour, ce glossaire, et nous prenons acte avec grand plaisir de sa bonne promesse [3]. Quant à l'étude historique et littéraire, elle a obtenu, en

---

1. N° du 20 juillet 1878, p. 37. Cf. le n° du 22 septembre 1877, pp. 171-172.

2. Voir les éloges qui leur ont été successivement donnés ici : n° du 10 janvier 1874, pp. 23-28, pour le tome I ; n° du 20 juillet 1878, pp. 33-37, pour le tome II ; n° du 6 mars 1875, pp. 153-156, pour le tome III ; enfin n° du 22 septembre 1877, pp. 169-172, pour le tome IV. En ce dernier article, je corrige bien tard la faute d'impression qui (p. 169, paragraphe 2) a introduit devant les mots *à Casteljaloux* l'inexplicable mot *né.*

3. Le glossaire de la langue si riche et si pittoresque de d'Aubigné pourra être utilement rapproché du *Lexique* de Brantôme par M. Ludovic Lalanne (tome X des *Œuvres complètes*, 1881), travail si justement récompensé par l'Académie française, de l'*Index des mots, locutions et proverbes des Serées* de Guillaume Bouchet par MM. Courbet, et Royer que je mentionnais ici tout récemment (n° du 21 mai 1882), etc.

1880, de la Société de l'histoire du protestantisme français un prix que rend particulièrement précieux « la compétence spéciale des arbitres du concours ». C'est cette étude, « remaniée en certaines parties, augmentée de plusieurs pages qui ne rentraient pas dans le cadre d'un programme déterminé », qui forme le volume dont je viens rendre compte.

Ce volume se divise en quatre parties : I. *Biographie.* II. *Appréciation de d'Aubigné, homme privé, homme public.* III. *Jugement critique sur d'Aubigné, historien et poète. Opinions de d'Aubigné sur quelques écrivains du* XVI[e] *siècle, opinions des contemporains et des âges suivants sur d'Aubigné.* IV. *Documents et pièces justificatives.*

Pour retracer la biographie du gentilhomme de Saintonge (pp. 3-73), M. R. a recueilli dans la *Vie à ses enfants,* dans l'*Histoire universelle,* dans la correspondance, « les faits et les paroles capables de mettre le mieux en relief » ce personnage. C'est donc surtout à l'aide de citations empruntées aux récits de son héros lui-même qu'il a reconstitué l'histoire de l'enfant, du soldat, de l'enseigne, du lieutenant, de l'écuyer du roi de Navarre, du maréchal de camp, du négociateur, du gouverneur de Maillezais, du réfugié à Genève, qui jusqu'à son dernier jour y garda son humeur irascible et batailleuse, et qui, tout en disant :

> Laissez dormir en paix la nuict de mon hyver,

mourut comme il avait vécu, attirant, trois semaines avant de quitter ce monde, une *bourrasque*, pour employer le mot de sa femme (Renée Barlamachi), sur

> Ce chef blanchi dessous les neiges entassées.

On peut comparer le travail de M. R. à un travail de marqueterie fait avec le soin le plus minutieux.

Après avoir si bien exposé les faits d'après les propres témoignages du narrateur, le consciencieux biographe juge tour à tour en d'Aubigné l'homme privé, l'historien, l'homme public (pp. 77-203). Il rend un chaleureux hommage aux grandes qualités morales de d'Aubigné, et il signale nettement les graves défauts de son caractère. Il ne se montre pas moins juste pour l'homme public et pour l'historien. Ce qu'il loue le plus en ce dernier, c'est son impartialité, et il n'hésite pas à déclarer (p. 84) que nul historien du XVI[e] siècle, pas même le sage de Thou, ne le dépasse à cet égard. Il étudie en des chapitres spéciaux d'Aubigné père de famille (chapitre VIII), d'Aubigné théologien (chapitre XI), d'Aubigné homme de guerre, vice-amiral, ingénieur et — qui l'aurait cru ? — inventeur d'un télégraphe (chapitre XII).

La troisième partie (pp. 207-283) est un excellent morceau de critique littéraire. De même que M. R. n'a rien négligé dans l'œuvre entière de d'Aubigné de ce qui pouvait faire connaître l'homme, il n'a rien négligé dans cette œuvre de ce qui pouvait faire connaître l'auteur. Il s'oc-

cupe surtout de ses deux plus importantes productions, l'*Histoire universelle* et les *Tragiques* [1]. Partout il est un judicieux appréciateur, soit qu'il compare l'historien avec les historiens contemporains, de Thou, Régnier de La Planche, La Popelinière ; soit qu'il analyse les œuvres du poète ; soit qu'il examine en d'Aubigné le critique qui a jugé de Thou, Montaigne, Pibrac, les auteurs de la Ménippée, La Boétie, Ronsard et les autres poètes de la Pléiade, Malherbe, etc. ; soit enfin qu'il passe en revue les opinions exprimées sur son auteur, par Brantôme, Davila, L'Estoile, Du Plessis Mornay, Sully, Mme de Maintenon, Bayle, le marquis d'Argenson, Sainte-Beuve, Villemain, Michelet, etc. [2].

La quatrième partie (pp. 287-306) renferme les documents justificatifs que voici : douze pièces inédites relatives à Th. A. d'Aubigné, tirées des archives du château de Chamarande (Seine-et-Oise) ; une lettre inédite écrite, de Paris, le 4 novembre 1625, par Constant d'Aubigné à son père, tirée de la bibliothèque de Bessinges ; l'inscription du tombeau d'Aubigné, déjà publiée par M. Lud. Lalanne, et, après lui, par M. Th. Heyer ; une lettre de la reine Catherine de Navarre, sœur du roi Henri IV, à d'Aubigné, donnée par M. Ch. Read, en 1874, dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire du protestantisme français*, mais accompagnée ici d'un fragment inédit qui provient, comme la lettre même, des manuscrits de Bessinges ; enfin, une lettre, empruntée aussi à la collection Tronchin et imprimée pour la première fois, datée de Carvinde, en Prusse, le 26 février 1626, et dans laquelle « Cristofle B. de Dona » exprime de la façon la plus emphatique son admiration pour d'Aubigné et pour l'*Histoire universelle*.

Je n'ai qu'un petit nombre d'observations à présenter. M. R., en racontant la vie de d'Aubigné, n'a-t-il pas parfois accordé trop de confiance aux récits d'un écrivain qui eut, comme il l'a lui-même avoué, bon nombre de *menteries* à se reprocher? Par exemple, quand le biographe (p. 8) répète, d'après les *Mémoires*, qu'à six ans l'enfant-prodige lisait les quatre langues latine, grecque, hébraïque et française, n'est-il pas dupe d'une hardie vantardise, d'une pure gasconnade, et, devant une aussi merveilleuse précocité philologique, n'était-ce pas l'occasion de se souvenir du prudent avertissement d'un des érudits de notre temps qui ont le mieux connu d'Aubigné, M. Ludovic Lalanne, rappelant

1. Constatons que M. R. n'a aucune des vulgaires faiblesses d'un éditeur et qu'il est assez sévère (p. 240) pour les poésies exhumées de la bibliothèque de Bessinges, qui n'augmenteront guère « la gloire de l'auteur des *Tragiques*. » Il est même sans pitié (p. 262) pour le poème didactique, intitulé la *Création*, qui lui paraît « une erreur de d'Aubigné. » Il n'avait pas plus rigoureusement traité (no du 6 mars 1875, pp. 154-155) cette médiocre copie de la *Semaine* de Du Bartas.

2. M. R. ne mentionne pas quelques autres *opinions* qui méritaient de n'être pas oubliées, notamment l'opinion de M. Paulin Paris parue dans la *Revue contemporaine* de septembre 1855, article intitulé : *Un auteur satirique au* XVIe *siècle. D'Aubigné.*

qu'il ne faut pas toujours s'en rapporter aux récits de l'auteur des *Mémoires*, comme aux récits de l'*Histoire universelle*? M. R. (p. 24, note 3) reproduit, d'après ce dernier ouvrage, la *belle réponse* du vicomte d'Orte (*sic* pour d'Orthe) et se contente d'ajouter : « On sait que l'authenticité de cette réponse a été fortement contestée. » *Contestée!* Ce n'est pas assez dire : il a été prouvé jusqu'à l'évidence que d'Aubigné a complètement imaginé le fameux document [1]. Nous trouvons un peu plus loin (p. 47) une inacceptable allusion à l'empoisonnement de Gabrielle d'Estrées, laquelle, comme M. Jules Loiseleur l'a démontré dans une irréfutable dissertation que je mentionnais ici, l'autre jour [2], mourut d'une maladie qui frappe parfois les femmes enceintes, l'éclampsie. Enfin j'objecterai à M. R. qu'il immole un peu trop, en tout son livre, Henri IV à d'Aubigné. A ces questions qu'il s'adresse à lui-même (p. IV) : « Avons-nous toujours réussi à nous prémunir contre le sentiment qui fait involontairement sacrifier l'heureux et habile vainqueur au vaincu peu adroit et malheureux? Avons-nous assez résisté au secret plaisir d'offrir, après coup, à ce dernier une sorte de revanche des trahison de la fortune? » Je n'hésite pas à répondre : Non. Je m'empresse d'ajouter que si M. R. n'a pas été assez favorable à Henri le Grand, il ne faut voir dans son attitude rien qui ressemble à un désir de justice prémédité. Il a seulement cédé à un trop généreux entraînement et nul n'a le droit de douter du noble effort qu'il a fait pour rester toujours impartial.

L'Académie française a mis au concours, pour le prix d'éloquence de 1884, une étude sur Agrippa d'Aubigné. Le travail de M. Réaume facilitera singulièrement la tâche des concurrents, et, quel que soit le mérite du vainqueur, ce vainqueur devra partager l'honneur de la victoire avec l'habile écrivain qui a si bien mis en lumière les divers mérites de son héros, mérites ainsi résumés dans cette phrase que l'on pourrait donner pour épigraphe aux discours académiques de l'an prochain (p. 203) : « Lorsque l'on pense que ce théologien polémiste, ce poète inspiré, cet historien éloquent, a été soldat pendant plus d'un demi-siècle, on ne craint pas de déclarer que d'Aubigné, dans ce siècle fécond en grands hommes, a été l'un des hommes les plus extraordinaires de son temps. »

T. DE L.

---

1. Voir *Lettres inédites d'Adrien d'Aspremont, vicomte d'Orthe, gouverneur de Bayonne* (1882, in-8°).
2. N° du 16 avril, p. 312.

143. — **Albrecht Hallers Tagebücher seiner Reisen nach Deutschland, Holland und England.** 1723-1727, mit Anmerkungen herausg. von Ludwig Hirzel. Anhang: ein bisher unbekanntes Gedicht Hallers aus dem Jahre 1721. Leipzig, Hirzel. 1883. In-8, 146 pp. 2 mark 40. (Separat-Abdruck aus dem Sonntagsblatt des Berner « Bund »).

M. Hirzel a tenu parole; il n'a pas tardé à publier le *Journal* de Haller qu'il nous avait promis dans sa belle édition des poésies du grand Bernois. Ce *Journal* renferme le récit des voyages entrepris par Haller dans sa jeunesse, des années 1723 à 1728. En allant de Berne à Tubingue, puis à Leyde où il prit ses grades, en parcourant le nord de l'Allemagne pendant les vacances de l'Université, en visitant plus tard l'Angleterre et la France pour achever ses études de médecine, Haller tenait un journal où il écrivait brièvement ses impressions; en 1732 l'année même où parurent ses poésies, il revit une partie de ce journal « pour son propre plaisir », le retoucha et en fit un tout. Ce *Journal* passé avec d'autres manuscrits de Haller à la Bibliothèque de la *Bréra*, de Milan, est publié aujourd'hui par M. Hirzel. On n'y trouve pas d'aperçus très remarquables sur le caractère et les mœurs des populations, sur leur état politique, etc.; comme la plupart des voyageurs de son temps, le jeune étudiant se borne à énumérer les « curiosités » des villes et les visites qu'il a faites aux savants, surtout aux professeurs des facultés de médecine. On n'y saisit pas encore les traits principaux de son talent poétique; et le futur auteur des *Alpes*, le vigoureux peintre de l'Oberland qui doit éveiller chez beaucoup de ses contemporains le sentiment de la nature, dit de Heidelberg (p. 23) que « sa situation est désagréable, dans une vallée, sur les bords du Necker, entre de hautes collines ». Il y a néanmoins, dans cette suite d'impressions de voyage, de curieux détails, par exemple, sur les Hollandais (pp. 28-29), sur l'entrevue de Haller et de ses compagnons à Clèves avec le roi de Prusse et et son fils, le futur Frédéric II, alors âgé de quatorze ans (pp. 64-65), sur Halle, son université et ses professeurs (entre autres Thomasius), sur Hambourg et son théâtre, où jouait alors la « bande » de Haack, et où notre voyageur remarqua, une fois de plus, « le goût gothique des Allemands qui ne sentent pas un fin *agrément* et ne sont touchés que par les costumes (« *Garderobe* ») et les mots équivoques » (p. 86), sur Amsterdam, sur Leyde, Boerhaave, Albinus, sur Londres, ses cafés, ses journaux; mais, ici encore, n'est-il pas curieux que Haller ne cite ni Shakspeare ni Milton ni Pope, et ne connaisse qu'Addison et son *Caton*, Rochester, Butler et Swift (p. 133)? — En appendice de cette intéressante publication, dont il faut remercier vivement M. Hirzel, on trouve le texte complet d'une pièce de vers composée par Haller (1721) en l'honneur du Bernois Frisching.

C.

---

144. — **Précis de l'histoire de l'art**, rédigé conformément aux programmes officiels, par M. François Bournand. Paris, Delalain frères (1883). Pet. in-8; viii-143 p.

L'histoire de l'art, que la France, seule en Europe, continue à exclure de l'enseignement de ses Universités, a fini par conquérir une place, toute petite, dans l'enseignement secondaire des jeunes filles (Programme du 28 juillet 1882 [1]). Aussitôt on a vu les hommes les plus étrangers à ces études se découvrir une vocation, une compétence particulière; du jour au lendemain, les élèves de la dernière heure se parent du titre de professeurs. Nous ne possédons pas encore une seule histoire générale de l'art digne de ce nom; mais l'année, tout permet de le prédire, ne se passera pas sans que notre littérature scolaire compte une demi-douzaine de manuels plus ou moins propres à exciter les railleries des étrangers. Il ne pouvait en être autrement; on a commencé par la fin au lieu de commencer par le commencement. Les ouvrages de vulgarisation, hâtifs, erronés, informes, auront discrédité la science nouvelle avant que les savants spéciaux — et nul pays n'en compte autant que le nôtre — aient eu l'occasion de déterminer les grandes lignes du sujet et de fixer la doctrine.

L'ouvrage que la librairie classique de MM. Delalain vient de publier n'autorise que trop de pareilles appréhensions. Il nous révèle chez son auteur un singulier manque de préparation, pour ne pas dire davantage. Aussi bien ne s'improvise-t on pas historien d'art comme on s'improvise critique d'art. L'histoire de l'art est aujourd'hui une science dotée de méthodes d'investigation précises, rigoureuses; c'est bien le moins qu'avant de monter en chaire on prenne la peine d'acquérir quelques notions positives, de graver dans sa mémoire un certain nombre de noms et de dates, avec les divisions essentielles de la matière.

Etant donnée la nécessité de résumer dans une centaine de pages le vaste ensemble de l'histoire des arts depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, nous sommes décidé d'avance à ne pas quereller l'auteur sur les omissions, les lacunes. Tout au plus nous bornerons-nous à regretter que le principal soit si souvent sacrifié à l'accessoire, des maîtres illustres à des artistes de sixième ordre, des chefs-d'œuvre à des productions inférieures, que M. Bournand a aperçues par hasard dans ses excursions à travers nos musées, car c'est là, dans les étiquettes placées sur les tableaux ou les statues, qu'il semble avoir puisé les principaux éléments de son *Précis*. Les sources imprimées ne l'ont attiré que faiblement. En dehors de Viollet le Duc, de Vitet, de Charles Blanc et de M. Chateau, c'est à peine s'il a cité, de loin en loin, un nom d'auteur choisi d'une façon plus ou moins bizarre. Toute notion de bibliographie est absente de son travail.

---

1. Troisième année : dessin et histoire de l'art, trois heures par semaine (p. 33 du programme publié par MM. Delalain).

Nous n'insisterons pas non plus sur les défauts de la classification et nous ne demanderons pas à l'auteur pourquoi il n'a pas compris l'art en Grèce, l'art étrusque et l'art des Romains dans la section consacrée à l' « art dans l'antiquité »; pourquoi, quand un sujet paraît épuisé, il le reprend quelques pages plus loin, de manière à troubler chez ses lecteurs toute notion de chronologie. Exemples : p. 113, M. B. étudie la peinture et la sculpture en France au XVII^e siècle, p. 118 l'histoire des mêmes arts au XVIII^e siècle; puis viennent, p. 122, l'art français du moyen âge et de la Renaissance au musée de Cluny, p. 124 la sculpture française de la Renaissance au musée du Louvre, p. 126 la sculpture française à l'Ecole des Beaux-Arts, p. 126 la peinture française au musée du Louvre. Peut-on imaginer un manque plus absolu d'ordre et de méthode ?

Nous sommes disposé à la même indulgence pour le style du *Précis*, bien que l'auteur s'y soit permis de singulières négligences, et nous nous bornerons à recommander aux méditations de nos lecteurs, sans commentaire, les quelques passages suivants : « Les obélisques sont à la fois très simples et d'une apparence monumentale; ils sont tous en pyramides, mais leur hauteur est imposante » (p. 12). — « Dans l'antiquité, c'est la religion païenne qui existe; les pensées de liberté (!), de justice (!) sont inconnues; l'esclavage règne en maître; le despotisme se fait sentir sous toutes formes; la tyrannie est la maîtresse souveraine » (p. 39). — « Il se dégage de l'art du moyen âge une grande tristesse. L'art reproduit les scènes d'épouvante, des souffrances : cela se comprend; car c'est une véritable époque de souffrance que nous retrace l'histoire de ce temps-là. L'approche de l'an mille (*sic*) avait répandu une grande terreur; les travailleurs étaient malheureux, les campagnes ravagées non-seulement par les loups, mais encore par les aventuriers... Quand on est malheureux, on est envahi par la tristesse; on élève les regards vers le ciel, pour chercher un soutien; on bâtit des églises, où la foule affolée, éperdue, cherche un refuge : c'est ce qui arriva à cette époque » (pp. 40-41). Ou bien encore : « Les voitures de ce temps étaient bien grossières. Les dames regardaient comme une faveur d'aller se faire promener dans des voitures » (p. 62). — « L'art n'est pas le même dans le Nord que dans le Midi ou dans la zone tempérée; mais aussi ce sont d'autres mœurs, d'autres institutions... Les habitants des Pays-Bas, de race germanique, ne se sont pas mélangés (!); ils sont restés germains... ce sont toutefois de grands travailleurs, aimant l'intérieur, la famille et préférant l'utile à l'agréable. L'amour conjugal, plus grand chez eux que chez tous les autres peuples, a été représenté sous toutes ses faces par leurs peintres. Ils aiment surtout la littérature romantique (!) » (pp. 85-86).

Mais, encore une fois, toutes ces imperfections ne m'auraient pas déterminé à prendre la plume, si le *Précis* ne renfermait une collection extraordinaire d'erreurs matérielles qu'il importe de ne pas laisser se répandre dans nos écoles. De plus compétents que moi relèveront celles

qui pullulent dans la section antique (un exemple entre vingt : M. B. range le Torse du Vatican dans l'œuvre de Praxitèle, alors que ce fragment porte en toutes lettres le nom de son auteur, Apollonius). Contentons-nous ici de signaler les énormités qui déparent la partie du *Précis* consacrée à l'histoire de l'art depuis les origines du christianisme.

Le chapitre sur les Catacombes, par lequel nous commencerons, contient les assertions les plus étranges. L'auteur y constate que le caractère de l'art, à cette époque, « est plutôt la gaîté », confondant évidemment le terme de gaîté avec celui de sérénité, qui n'a pas absolument, ce me semble, le même sens. Puis il nous apprend que l'on reconnaît les tombes chrétiennes à deux emblèmes, le « bon ou beau berger » et la vigne. Or, ce sont là précisément les représentations offrant le plus d'analogies avec celles de l'art païen. M. B. découvre en outre que, dans les Catacombes, les âmes des morts sont représentées par des sauterelles (!!!), des petits oiseaux à plumage gai, des paons, des faisans »... *Risum teneatis amici.* Le reste du chapitre renferme à peu près autant d'erreurs que de lignes.

Mais poursuivons. P. 55, M. Bournand range parmi les architectes gothiques Richard Taurigny, qui, dit-il, a travaillé à la construction de la cathédrale de Milan. Or ce maître était sculpteur, non architecte, et il vivait au XVI^e siècle, non au moyen âge. — P. 64. « Les restaurateurs de la peinture sont : à Florence, Cimabué ; à Sienne (!), Giotto ; à Pise (!), Duccio, Simone, (*sic*) Memmi ». — P. 68. « La peinture à l'huile découverte par Antonio de Messine ou (!) Jean van Eyck ». — *Ibid.* « La gravure découverte par le nielleur Finiguerra (la première gravure est de 1452) ». Comment l'auteur concilie-t-il cette assertion avec celle de la page 96 où il dit en propres termes : « Ce fut vers le commencement du treizième (!) siècle que se développa en Allemagne l'usage de graver en relief (!) sur des planches de métal ou de bois ». — P. 76. « Bramante (né en 1444) a commencé à élever l'église de Saint-Pierre en 1450 (!) ». — P. 87. « Rembrandt, né en 1609 (au lieu de 1606) ». — *Ibid.* « Rubens, né à Cologne (!), est le peintre de l'art hollandais (!) pompeux et décoratif ». — P. 97. « Parmi les principaux artistes de l'Ecole allemande moderne, nous pouvons citer : Jean van Eyck (!), Hans Memling ou Hemling (!) ». — P. 98. « Hans Holbein, mort en 1554 » (au lieu de 1543).

Nous nous arrêtons. Aussi bien, pour relever toutes les erreurs contenues dans le *Précis,* un numéro entier de la *Revue critique* suffirait à peine. Nos critiques d'ailleurs n'ont d'autre but que de démontrer aux professeurs chargés du nouvel enseignement la nécessité de se livrer à des études sérieuses avant de songer à publier des manuels dont les circonstances indiquées au début de cette notice nous paraissent rendre la composition particulièrement difficile. Déjà, il y a six ans, nous avons dû protester ici même contre la tentative faite en Belgique par M. Molle [1].

1. *Revue critique* du 23 juin 1877 : *Précis de l'histoire des Beaux-Arts.* Ouvrage publié sous les auspices du gouvernement belge.

Serons-nous plus heureux cette fois? Nous le souhaitons, sans trop oser l'espérer.

Eugène MÜNTZ.

THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

Soutenance de M. Henri Duméril.

I. Thèse latine : *De constitutionibus Marci Aurelii Antonini* (Toulouse. Imprimerie Douladoure-Privat). — II. Thèse française : *Lord Erskine, étude sur le barreau anglais à la fin du* XVIII^e *siècle.* (Thorin, 1 vol. in-8, 375 pp.)

I.

M. Duméril a étudié dans sa thèse l'œuvre législative de Marc-Aurèle : la première partie est consacrée au droit public, la seconde au droit civil.

L'impression de M. Bouché-Leclercq n'avait pas été mauvaise, lorsqu'il avait lu la thèse en manuscrit : elle a été moins favorable, quand il l'a relue imprimée. Des deux parties de la thèse, c'est la première, celle qui traite du *jus publicum*, qui est la plus faible. M. D. n'a pas su rattacher son étude à ce qui précède : son livre n'a ni en-tête, ni conclusion ; celle qu'il a donnée plane au-dessus. Le titre même n'est pas expliqué : il aurait fallu en une demi-page dire en quoi consistait le pouvoir législatif de l'empereur et ce que c'était que ces constitutions. Le *jus civile* est traité avec plus de compétence. Il y a souvent dans la première partie des imprudences de plume, des impropriétés de termes. Le latin est très abandonné, semé de gallicismes ; il y a quelques solécismes. M. D. prétend que Marc-Aurèle a tendu tous les ressorts du gouvernement, mais il ne le montre pas. Hadrien a-t-il adrogé Antonin ou l'a-t il adopté? Le texte de Spartien porte *adoptavit;* l'adrogation est une conjecture de M. Duméril. P. 13, l'héritier présomptif porte seul le nom de César, cela devient une règle de *jus quintæ relationis;* c'est le droit pour l'empereur ou son représentant de faire cinq propositions de suite dans une même séance du sénat : il aurait fallu le dire. Souvent M. D. se contente de grouper des textes de Capitolin et de les donner sans explication, sans commentaire. Pour le pontificat de Lucius Verus, la preuve est faite. Puisque le pontificat a été partagé, il y a donc eu dyarchie, mais il n'y a pas eu division de l'empire, chaque Auguste l'est pour tout l'empire, il n'en est pas ainsi sous Dioclétien. P. 17, il n'y a pas *d'edilitii :* ils sont compris parmi les *tribunitii*. M. D. montre Marc-Aurèle négligeant le sénat et détruisant l'équilibre apparent qui existait entre les pouvoirs de l'Etat. Capitolin affirme le contraire et M. D. ne le réfute pas. M. D. prétend que Capitolin ne parle que de distinctions purement honorifiques. P. 18, M. D. ne dit pas ce que c'est que le *concilium principis :* c'est un conseil d'assesseurs judiciaires. Capitolin dit que Marc-Aurèle n'y admettait que des sénateurs, lorsqu'un procès où la vie d'un senateur était en danger, était jugé. Pourquoi M. D. ne le cite-t-il pas? Il n'est pas étonnant que le préfet du prétoire, chef militaire, n'ait pas siégé au sénat. Un texte de Suétone, un texte de Tacite nous parlent d'hommes qui furent préfets du prétoire, « quoique sénateurs »; ce n'est qu'à partir d'Alexandre Sévère que le

préfet du prétoire devient un magistrat d'ordre sénatorial. M. D. dit que Marc-Aurèle n'a rien fait pour le sénat (p. 19); cependant il a donné à beaucoup de cités des curateurs, et ces curateurs sont tirés du sénat. Les sénateurs ne sont ni préfet du prétoire, ni préfet des vigiles, mais ce sont des charges militaires; ils ne sont pas procurateurs, mais ces fonctions appartenaient récemment à des affranchis. D'après M. D., Marc-Aurèle a beaucoup accordé au sénat, mais en fait, il a, sans le vouloir, diminué son influence en donnant plus d'importance aux magistratures nouvelles où les sénateurs n'étaient pas admis. Ce texte rappelé par M. D., p. 19, *Mor. et Rom. leg.* Coll. XIV, 3, § 2, se rapporte à Septime-Sévère. A propos des comices, M. D. ne spécifie pas que ce sont des comices électoraux qu'il s'agit et non des comices législatifs. P. 23, qu'est-ce qui prouve qu'il y eut d'une façon fixe cinq *juridici?* Il est probable que leurs circonscriptions étaient très variables. On connaît leur compétence qui était fort limitée : ils connaissaient des questions de décurionat, des fidéi-commis, et de certaines questions de tutelle. P. 24, une inscription est citée pour fixer une date et ce qui est omis, c'est la date de l'inscription. Comment la création des *juridici* aurait-elle pu diminuer la liberté des cités, puisque les fonctions qui leur étaient attribuées étaient enlevées au préteur et non aux magistrats municipaux? On ne sait si le *prætor tutelarius*, est un nouveau préteur ou l'un des anciens : si on a retiré les questions de tutelle au consul pour les lui donner, c'est que les consuls restaient trop peu de temps en charge pour s'occuper avec suite de ces sortes d'affaires. Le chapitre sur Marc-Aurèle et les chrétiens, est confus. La religion d'Etat ne s'est augmentée sous Marc-Aurèle d'aucun culte nouveau. P. 56, M. D. a suivi un texte inexact qui donne *cunabulis* au lieu de *funambulis*. P. 89, le principe que le *jus* tombait en désuétude est faux. Une loi n'était abrogée que par un acte formel.

M. Gebhart fait remarquer l'importance de la distinction entre les *honestiores* et les *humiliores*. Il renvoie M. D. à un mémoire de M. Duruy. Pourquoi Marc-Aurèle soumet-il à la peine des verges l'homme de la plèbe, tandis qu'il en exempte l'*honestior?* Différant beaucoup dans leurs opinions philosophiques, les empereurs Antonins sont si semblables dans leur politique, parce que ce qui compte, c'est l'intérêt de l'Etat. Plus que jamais au temps de Marc-Aurèle, il était nécessaire de conserver cette distinction, en face des barbares qui s'approchaient. L'égalité absolue est absurde : une société où domine le désir de la réaliser est perdue. Toujours il se fait une sélection, et l'empire l'a compris. Les Antonins ont élargi la classe des *honestiores*. Dig. 27-1.-6.-8. On fait entrer dans cette classe des médecins, les professeurs, les vétérans qui ont obtenu l'*honesta missio*.

M. Pigeonneau trouve aussi que les deux parties de la thèse ont une valeur fort inégale. La seconde est travaillée et fort claire : la première a été un peu sacrifiée. Sur tout ce qui touche aux cités, il y avait lieu à une étude topique et intéressante : il y a cinquante ou soixante constitutions de Marc-Aurèle à propos des décurions dans un titre du Digeste. Le chapitre *de collegiis* ne contient presque rien. Il y avait cependant des corporations qui offraient un intérêt tout particulier, celles des naviculaires par exemple. Les inscriptions et les constitutions fournissaient des documents nombreux. Le chapitre sur la religion est légèrement fait. Il y a eu à Rome des persécutions contre les chrétiens sous les yeux de Marc-Aurèle : leur authenticité du moins est à peu près certaine : des dates l'établissent. Marc-Aurèle a joué le rôle de Trajan. Quand M. D. a parlé de la liberté, il n'a pas su se placer dans le milieu où vivait Marc-Aurèle : il juge du point de vue actuel. Le christianisme, à ce moment-là, n'a pas eu d'influence. La question du colonat est complexe et peu nette : il aurait fallu n'en point parler ou l'étudier plus à fond. A propos de l'*usucapio*, M. D. est

obscur ; pour le bien comprendre, il faut recourir aux Institutes. P. 98, il parle du senatus-consulte de Sabinien : il aurait fallu dire ce que c'est.

II

La thèse française de M. D. a trois parties : dans la première, il expose la biographie d'Erskine; la seconde est consacrée à l'analyse de ses principaux plaidoyers ; la troisième à l'étude de son style, à l'examen de ses rapports avec le jury, les juges, les témoins, ses confrères. Dans un dernier chapitre, M. D. étudie l'éloquence parlementaire d'Erskine.

M. Himly trouve le sujet bien choisi et le livre intéressant, parce qu'il est consciencieux et complet : il ne renferme pas d'erreurs ou n'en renferme que très peu. Mais il est très froid : on n'est pas maîtrisé, dominé : le portrait n'est pas net et cela tient à la composition du livre. M. D. dit qu'il a voulu surtout représenter le type de l'avocat anglais. Ce sont les qualités de l'avocat qui dominent chez Erskine, et ce sont elles qui ont nui à sa carrière de politique et de magistrat. L'éducation des juristes anglais, surtout à la fin du siècle dernier, avant que la réforme du droit n'eut eu lieu, était mauvaise : ils ne s'occupaient guère que de détails de procédure. C'est dans ce milieu que s'est développé Erskine : il a réussi à être le premier avocat anglais; ce sont surtout ses services comme avocat politique, ses services rendus à la cause de la liberté à un moment où elle était en péril, qui l'ont placé au premier rang. Pendant la terreur que Pitt faisait régner en Angleterre, il était à peu près seul en face du gouvernement tory. Tous ceux qui semblaient partager les idées françaises étaient en butte à des poursuites, et fort impopulaires. Erskine a établi des principes libéraux, malgré les cours de justice et a réussi jusqu'à un certain point à rallier à ses idées l'opinion publique. Il a eu plus d'originalité que les autres juristes : c'est qu'il a mené une vie aventureuse, il a été marin, soldat ; il s'est occupé d'études assez diverses, surtout littéraires. Il a abordé tard les études juridiques et avec un esprit plus large que ses confrères, qui s'en tenaient à l'examen des cas particuliers, sans se demander s'ils étaient dominés par des principes généraux. Comme orateur parlementaire, il n'a brillé qu'au second rang, mais le temps où il a vécu était la grande époque de l'éloquence anglaise. Il ne pouvait discuter dans l'abstrait : il fallait qu'il mit sans cesse en avant un être vivant, réel : lorsqu'il était avocat, c'était de son client qu'il se servait pour incarner ses idées, mais au Parlement il n'avait d'autre ressource que de parler de lui-même et d'en parler constamment, ce qui lassait à la longue. Le genre d'éloquence de la chambre des communes ne convenait pas au talent d'Erskine : les discours y ressemblaient souvent à des conversations d'affaires. Erskine était très nerveux, très impressionnable, mais il s'était rendu maître du public restreint des cours de justice. A la chambre, le bruit, la désapprobation le troublaient : il perdait facilement le fil de son discours. Il avait une instruction juridique étendue, mais il ne plaidait que devant les tribunaux de droit commun ; jamais il ne plaidait devant les tribunaux d'équité. Aussi, lorsqu'il fut appelé à présider la cour de la chancellerie, donna-t-il pendant le temps qu'il resta en charge une idée médiocre de ses talents comme magistrat. Ses idées politiques étaient justes en général, mais au parlement il ne sut pas les faire valoir. Pour M. Himly, Erskine a été avant tout le jurisconsulte du parti whig : il a été un bon whig et le désir de voir un ministère whig remplacer un ministère tory a dirigé sa vie politique plus encore certainement que l'amour des libertés anglaises. L'extérieur d'Erskine a presque disparu dans la thèse de M. D. : à la fin de sa vie, Erskine s'est mésallié. M. D. l'indique à peine.

M. Beljame trouve qu'il y avait matière dans le sujet qu'a choisi M. D. à un travail sérieux et original. On aurait rendu service à Erskine en l'abandonnant comme

homme politique, en insistant sur les grands services qu'il a rendus à la cause libérale en Angleterre et pendant une partie de sa vie avec désintéressement. La thèse est clairement composée : elle est écrite en français, ce qui est une trop rare qualité. L'anglais est moins satisfaisant. Souvent, à la fin des lignes, les mots sont mal coupés, ex, : Lord Chath-am. M. D. traduit toujours le mot anglais par le mot français analogue qui ne le lui correspond pas quelquefois comme sens. Les textes manquent souvent. Il y a des inexactitudes de traduction et parfois M. D. enlève au texte de la couleur et de la vie. En titre, il aurait fallu mettre : Thomas, lord Erskine. P. 146. M. D. dit que l'ouvrage d'Erskine, *Armata*, rappelle plus le Citoyen du monde que Gulliver; il n'aurait pas fallu supposer le Citoyen du monde connu de tous les lecteurs. P. 335. Il aurait fallu citer le juron d'Erskine qui n'est que rappelé. C'est *By God*, Lord Clive l'a prononcé au Parlement, mais il est, paraît-il, unique dans les débats judiciaires anglais. P. 17. M. D. dit qu'à l'Université, Erskine n'aspira pas aux *honneurs* : c'est qu'ils n'existaient pas de son temps. P. 13. Le nom est Moor et non Marlow : Marlow est le nom de la ville dont M. Moor était représentant. P. 328. L'harmonie de la langue d'Erskine nous échappe ; d'après M. D., cela doit être, dit-il, jugé par les Anglais. C'est être trop modeste. Si M. D. n'en peut juger, c'est qu'il n'a point été en Angleterre. Comme documents, M. D. ne cite guère que des documents français ou documents anglais traduits. Parmi les travaux cités p. 98, il n'y a que deux travaux anglais : l'un est cité d'après la traduction allemande, l'autre sur la traduction française. Il y a une réserve perpétuelle et exagérée sur la vie privée. M. D. n'a pas assez parlé des orateurs politiques qui parlaient à côté d'Erskine; il passe trop vite sur Burke. Pourquoi n'a-t-il pas cité le mot de Sheridan : « Erskine, vous avez trop peur de Paddy, c'est le côté flasque de votre caractère. » Au barreau, Erskine n'était pas seul ; les comparaisons avec ses confrères manquent un peu. M. D. s'est trompé lorsqu'il a fait des plaisanteries que faisait Erskine un trait de son caractère particulier et il s'est trompé parce qu'il n'a vu qu'Erskine : ces plaisanteries autorisées par les juges sont une tradition dans les tribunaux anglais.

M. Gebhart adresse à M. D. quelques questions sur l'interrogatoire des témoins par les avocats en Angleterre.

Pour M. Bouché-Leclercq, la thèse ne donne pas tout ce que promet le titre : le barreau anglais à la fin du XVIII[e] siècle. La figure d'Erskine ne s'enlève pas, parce que le fond manque. L'homme est peu vivant, et on apprend peu sur la société où il a vécu. La partie historique est négligée. M. D. s'est trop complu dans les analyses.

Le défaut principal du livre, d'après M. Lichtenberger, est dans son plan même. Cette étude est divisée en deux grandes parties : la vie d'Erskine, ses plaidoyers. Le détail des affaires est dans la première ; quand on arrive à la seconde, on l'a un peu oublié. Il aurait mieux fallu suivre l'ordre chronologique et fondre les deux parties. M. D. croit qu'en adoptant ce plan, il n'aurait pas pu montrer l'influence d'Erskine sur la législation anglaise; mais, ce qu'on voit mal avec celui qu'il a choisi, c'est le développement du talent de l'orateur. Il aurait fallu un chapitre sur ce qu'il y a de particulièrement anglais dans l'éloquence d'Erskine. Un trait à citer, ce sont les comparaisons empruntées aux animaux. Pourquoi le portrait physique d'Erskine manque-t-il?

M. Rambaud ne voudrait pas que la thèse de M. D. devînt un type de celle qu'on soutient en Sorbonne. Elle ne contient pas de documents nouveaux, elle ne prête pas à la discussion. P. 67. M. D. trouve futiles « les prétextes » de la déclaration de guerre adressée au gouvernement anglais par la Convention. Ces motifs cepen-

dant étaient nombreux et graves : elle ne fait que constater un état de choses. M. D. se trompe sur les intentions de Pitt en 1796. On parle de la sagesse des wighs, mais ils ne pouvaient arriver au pouvoir. Les feuilles dont Bonaparte demandait le silence étaient celles qui étaient rédigées par des émigrés français. P. 115. On ne peut dire que Grenville et Fox aient commis une faute en ne cherchant pas de nouveau à obtenir l'émancipation des catholiques ; ils auraient rendu le roi fou.

M. Lange fait remarquer que M. D. s'étend, et avec justice, sur les sentiments religieux d'Erskine, mais qu'il y a quelque vague sur la confession religieuse à laquelle il appartient. Il était presbytérien d'origine ; son frère, sa mère ont été ardents presbytériens, mais, comme chancelier, il a dû devenir anglican. M. D. n'a pas dit non plus en quoi consistaient ses sentiments de tolérance religieuse. M. D. répond qu'Erskine était partisan d'une religion d'Etat ; d'après lui, elles contribuent à maintenir dans sa pureté la religion officielle. M. D. appelle l'Ecosse la terre classique de l'intolérance, est-ce bien juste ?

M. Lallier regrette que la promesse qu'avait faite M. Duméril, de comparaisons avec le barreau français et le barreau latin, ne soit pas tenue.

CHRONIQUE

FRANCE. — La *Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome* (Thorin) s'enrichira prochainement de nouveaux fascicules : le 29e, *Les origines du sénat romain, recherches sur la formation et la dissolution du sénat patricien*, par M. G. Bloch ; le 30e, *Etude sur les lécythes blancs attiques à représentations funéraires*, par M. E. Pottier ; le 31e, le *Culte de Castor et de Pollux en Italie*, par M. M. Albert ; le 33e, *Etude sur le culte des divinités d'Alexandrie (Sérapis, Isis, Harpocrate, Anubis), hors de l'Egypte*, par M. Lafaye ; le 34e, *Terracine*, par M. de la Blanchère ; le 35e, *Francesco da Barberino et la littérature provençale en Italie au moyen âge*, par M. Antoine Thomas ; le 36e, *Etude du dialecte chypriote moderne et médiéval*, par M. Mondry Beaudouin ; le 37e, *Les transformations politiques de l'Italie sous les empereurs romains (43 ans avant J.-C. — 350 après J.-C.)*, par M. Camille Jullian.

— Parmi les ouvrages en préparation, nous signalons, d'après la chronique de la Société historique : de M. G. Lafenestre, une *Histoire de la peinture italienne* (Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts, Quantin) ; de M. André Michel, la publication de la *Correspondance inédite* de Mallet du Pan avec l'empereur d'Allemagne ; de MM. Molinier et Cavallucci, un volume sur les *della Robbia* ; de M. O. Rayet, un travail sur la *topographeie d'Athènes* ; de M. J. Roy, une *Histoire de Turenne* d'après des documents des archives du ministère de la guerre ; de M. H. Derenbourg, un *Catalogue des manuscrits arabes* de la Bibliothèque de l'Escurial ; de M. G. d'Eichthal, un *Exposé* et une *Histoire de la doctrine saint-simonienne* ; de M. J. Fagniez, une *Histoire du commerce et de l'industrie sous Henri IV* ; de M. J. Flach, un travail sur *la propriété foncière* dans les premiers siècles du moyen âge ; de M. Marc Fournier, un *Essai sur les affranchissements au moyen âge* ; de M. J.-J. Jusserand, une *Histoire abrégée de la littérature anglaise* ; M. G. Hanotaux, un volume sur l'*Origine des intendants*, avec pièces justificatives, etc.

— Deux volumes nouveaux dans la collection Cerf : *Histoire abrégée des Etats généraux*, par M. Jaliffier, et *Histoire abrégée de la Révolution française*, par M. G. Dhombres.

— Deux nouvelles soutenances de doctorat à la Faculté des lettres : de M. Georges Duruy, *Le cardinal Caraffa, 1519-1561, étude sur le pontificat de Paul IV*, et *De pactis anno 1456 apud Valcellas indutiis;* de M. Maurice Albert, *Le culte de Castor et de Pollux en Italie* et *De villis Tiburtinis principe Augusto.*

— Le nº 5 du *Bulletin de la Société historique* (Cercle Saint-Simon) renferme : 1º la dernière partie de la conférence faite à la réunion du 28 février par M. Francis de Pressensé sur *M. Gladstone;* 2º un compte-rendu de la réunion du 19 mars (audition de fragments des œuvres de Wagner); « le succès de cette soirée engagera le Cercle à donner d'autres auditions du même genre destinées soit à faire connaître une œuvre nouvelle, soit à montrer sous ses différentes faces le génie d'un musicien, soit à faire ressortir le caractère original d'une musique nationale »; 3º la conférence du R. P. C. de La Croix sur les fouilles de Sanxay (31 mars); 4º la conférence de M. Flammermont sur les archives des ministères et les papiers d'état.

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner annonce, comme devant prochainement paraître : 1º *Archiv für lateinische Lexicographie und Grammatik, mit Einschluss des ælteren Mittellateins*, travail préparatoire à un « Thesaurus linguae latinae », publié sous les auspices de l'Académie royale des sciences de Munich, par M. Ed. Wœlfflin; 2º un *Index Homericus, die homerischen Wortformen mit Ausschluss der Verbalformen zusammengestellt*, p. p. A. Gehring; 3º *Adiumenta latinitatis, Grundzüge des lateinischen Stils*, avec morceaux de traduction pour les classes supérieures des gymnases, p. p. Ern. Schulze; 4º *Wœrterbuch zu Xenophons Hellenica, mit besonderer Rücksicht auf Phraseologie und Sprachgebrauch*, p. p. C. Thiemann,; 5º et 6º une édition de la *Germania* de Tacite, p. p. George Kaufmann, et du *Pro L. Flacco* de Cicéron, p. p. Adolf Du Mesnil.

— Paraîtront prochainement à la librairie Brockhaus : *Die Poesie*, de M. M. Carriere, deuxième édition de son ouvrage : *Das Wesen und die Formen der Poesie;* — le 3º volume des *Memoiren zur Zeitgeschichte* d'Oskar Meding (Gregor Samarow), qui termine, sous le titre *Im Exil*, cette intéressante publication; — un ouvrage de M. Ed. Sachau, *Reise in Syrien und Mesopotamien* (avec deux cartes de Kiepert et vingt-deux gravures); — une traduction allemande du livre de l'Américain W. H. Gilder, *In Eis und Schnee, Die Aufsuchung der Jeannette-Expedition und eine Schlittenfahrt durch Sibirien;* — une traduction allemande du « *Que faire?* » de Tschernyschewsky; — un volume nouveau de l'*Allgemeine Encyclopædie* d'Ersch et de Gruber (33º partie de la deuxième section et 157º de cette vaste publication); — un livre, en deux volumes, de M. Oscar Lenz, *Timbuktu, Reise durch Marokko, die Sahara und den Sudan.*

BOHÊME. — Nous avons sous les yeux le programme de la nouvelle université tchèque de Prague. La philologie romane y est représentée par M. Jarník, ancien élève de l'Ecole des hautes études, qui traite de *Molière*, de la *Langue du* XVIº *siècle* et du provençal. Il y a, en outre, un lecteur de langue française, M. l'abbé Fauvin.

ETATS-UNIS. — Le général Beauregard doit publier prochainement un livre sur la guerre de la sécession.

POLOGNE.— M. Nehring, l'un des éditeurs de l'*Archiv für Slawische Philologie*, a fait paraître à Posen (librairie Zupanski) une édition critique du célèbre *Psautier de Saint Florian*. Elle est accompagnée d'un commentaire en latin.

RUSSIE. — M. Vserolod Miller, professeur à l'Université de Moscou, entreprend une série d'études sur les *Ossètes* (peuple iranien du Caucase.) Le premier volume

renferme une série de textes, une phonétique et une morphologie de la langue ossète ; le second, des études sur la religion et les coutumes. Ces deux volumes (en russe) se recommandent aux iranisants.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 juin 1883.

M. d'Hervey de Saint-Denys, au nom de la commission du prix Allier de Hauteroche (numismatique ancienne), annonce que la commission a partagé ce prix entre M. Barclay V. Head, pour ses deux ouvrages intitulés *Coinage of Bœotia* et *Synopsis of the contents of the British Museum, departement of coins and medals, etc.*, et M. Percy Gardner, pour son étude sur la numismatique de Samos, *Samos and Samian Coins.*

L'Académie se forme en comité secret pour s'occuper de l'attribution du prix biennal de 20,000 fr., qui doit être décerné cette année par l'Institut, sur la proposition de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

L'examen des titres des candidats à la place de membre ordinaire, laissée vacante par la mort de M. Laboulaye, est fixée au troisième vendredi de novembre.

M. Hauréau lit un mémoire intitulé *les Propos de maître Robert de Sorbon,* dans lequel il cite un grand nombre de traits piquants ou de boutades plaisantes, tirées des écrits inédits et imprimés du fondateur de la Sorbonne, Robert de Sorbon, qui avait, selon son contemporain Joinville, « grant renommée d'estre preudhomme », se montre, dans ses sermons et ses autres ouvrages, rigide observateur des règles de la morale chrétienne et très sévère pour ceux qui les enfreignent ; il fait preuve en même temps d'un esprit caustique, enjoué, prompt à la répartie ; il est presque toujours familier et souvent bourru.

M. Desjardins communique deux fragments d'une curieuse inscription romaine de l'époque des Antonins, trouvés à Coptos (haute Égypte) par M. Maspero et déposés aujourd'hui au musée de Boulaq. Cette inscription est destinée à conserver le souvenir des travaux entrepris par deux légions romaines pour assurer la libre et facile circulation sur la route de Bérénice à Coptos, et notamment pour fournir de l'eau aux voyageurs. Un soldat dans chaque centurie avait été désigné comme conducteur de travaux pour diriger ses camarades. L'inscription complète donnait la liste de ces conducteurs, au nombre de 120 ; l'un des fragments trouvés par M. Maspero fait partie de cette liste. Chaque centurie est désignée par le nom du centurion, puis viennent le prénom et le nom du conducteur, le prénom de son père, sa tribu et l'ethnique de la cité où il est né, le tout dans la forme suivante :

« Cohors quinta.

« Centuria Publili.

« C. Didius, C. filius, Pollia (tribu), Ancyranus.

« Centuria Gavisidi.

« C. Helvius, C. filius, Pollia (tribu), Gangrenus.

« Centuria Justiana.

« T. Antonius, T. filius, Sergia (tribu), Tauionensis. »

Et ainsi de suite. Le second fragment contient la fin de l'inscription. On y voit une récapitulation du nombre des hommes employés aux travaux, 788 légionnaires, 424 cavaliers d'un corps et 61 d'un autre, puis l'indication des jours où le travail a été achevé aux divers points de la route :

« Alarum III decuriae VI. Duplarius I. Sesquiplicarii IIII. Equites CCCXIIII.

« Cohors I Thebaeorum, cui praeest Sextus Pompeius Merula. Centurio S. Terentius Maximus. Centurio C. Julius Montanus. Centurio L. Domitius Aper. Summa centuriones tres. Fiunt supra scriptae cohortes VII, centuriae X, equites LXI, milites DCCLXXXIIX.

« Per eosdem, qui supra scripti sunt, lacci (des citernes, λάκκοι) aedificati, dedicati sunt :

« Apollonos Hydreum a. VII k. januarias.

« Compasi k. augustis.

« Benericide XVIII k. januarias.

« Myos Hormi idus januarias.

« Castra m. (milites ?) aedificaverunt II refecerunt. »

Ouvrages présentés : par M. Le Blanc : une brochure de M. Blancard, archiviste des Bouches-du-Rhône, sur une question de numismatique marseillaise; — par M. Derenbourg : Lévy (Raphaël), *Un Tanah, étude sur la vie et l'enseignement d'un docteur juif* [Rabbi Méir] *du IIe siècle*; — par M. Oppert : Schwarz (Bernhard), recherches astronomiques sur une éclipse solaire mentionnée par Archiloque et sur une autre citée dans une inscription assyrienne (en allemand).

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances du 20 juin et du 27 juin 1883.

M. le Dr Plicque est nommé correspondant à Lezoux (Puy-de-Dôme).

M. l'abbé Thédenat communique une inscription gravée sur un sarcophage conservé au Luc (Var). Cette inscription, assez mutilée, peut être restituée en partie, elle contient un vœu en vers de Virgile :

(Vixi et) quem dederat cursum fort(una peregit).

M. Bertrand présente à la Société sept têtes en bronze trouvées en 1873 sur le territoire de la commune de la Croix Saint-Ouen, à 6 kilomètres de Compiègne, et récemment acquises par le musée de Saint-Germain. Il incline à croire qu'elles sont de travail gaulois et qu'elles remontent à une époque peu éloignée de la conquête.

M. Bertrand présente, en outre, une série de haches et de boucles provenant du département de l'Aisne et qu'il vient également d'acquérir pour le musée de Saint-Germain.

M. Mowat donne lecture d'un travail de M. Sacaze sur deux fragments d'inscriptions trouvés dans la vallée d'Aran, ancienne dépendance de la « civitas Couvenarum »; l'un d'eux contient le nom d'Ilurberrixo, qui est probablement celui d'une divinité.

M. Saglio présente un fragment de bijou en or émaillé, représentant saint Joseph portant l'enfant Jésus. Il semble que dans cet ouvrage qui appartient à la dernière partie du XVe siècle, on ait sous les yeux le travail d'un sculpteur s'essayant dans un genre avec lequel il est peu familiarisé et réussissant tout d'abord dans les morceaux exécutés le plus hardiment.

M. Héron de Villefosse communique une inscription découverte à l'Heuchie-Belait (Tunisie), par M. Poinsot; c'est un fragment d'une dédicace à Maximus, fils de Maximinus dont le texte a été effacé en l'année 238 au moment ou le vieux proconsul Gordien se fit proclamer empereur.

M. Héron de Villefosse communique ensuite l'épitaphe d'un cavalier d'une cohorte auxiliaire trouvée récemment à Arlaines (Aisne) et conservée au musée de Soissons.

Eug. Müntz.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 16 Juillet — 1883

145. — **Die Keilinschriften und das Alte Testament,** von Eberhard Schrader. Mit einem Beitrage von Dr Paul Haupt. Zweite umgearbeitete und sehr vermehrte Auflage. Nebst chronologischen Beigaben, zwei Glossaren, Registern und einer Karte. Giessen, J. Ricker'sche Buchhandlung, 1883.

La première édition de ce livre, parue en 1872, a provoqué en Allemagne un mouvement favorable aux études assyriologiques, lesquelles étaient reçues jusqu'alors avec un superbe dédain par les doctes titulaires des Universités. La nouvelle édition est presque augmentée de moitié, l'auteur y ayant ajouté une foule de choses découvertes sur le domaine des cunéiformes dans les dix dernières années. De ce nombre sont les récits mythiques relatifs à la création et au déluge. La traduction de la tablette du déluge a été confiée par l'auteur à M. P. Haupt, dont l'écrit est inséré (pp. 55-79) sous le titre d'*Excurs*, ayant son glossaire à part (glossaire 1, pp. 493-521). Le livre a pour objet de contrôler les données historiques ou légendaires de la Bible au moyen de la littérature assyro-babylonienne, à laquelle l'auteur attribue, en général, un degré supérieur de véracité. Cette tendance à écarter les données bibliques toutes les fois qu'elles paraissent vouloir se soustraire à la tutelle des annales assyriennes, loin de nuire à l'ouvrage de M. Schrader, en rehausse singulièrement la valeur; car, comme, à tout prendre, les documents hébraïques sortent de cette épreuve sans être gravement atteints, si l'auteur était plus croyant, ses résultats auraient pu être suspectés de partialité. En dehors des faits d'une portée historique, M. Sch. passe en revue l'ensemble des écrits bibliques en y relevant tous les noms propres, termes populaires, expressions et locutions sur lesquels les parallèles cunéiformes jettent une lumière quelconque, soit pour en établir la forme indigène, soit pour en démontrer le caractère sémitique commun.

Je n'ai pas l'intention de résumer, même sommairement, les nombreux articles d'un ouvrage aussi plein de faits et de matière à méditation; je me borne à lui prédire qu'il sera partout accueilli avec empressement comme un manuel indispensable. Je regrette seulement d'avoir à signaler dans cette édition une innovation qui pouvait et devait manquer. Je veux parler de cet élément confus et chimérique qu'on nomme langue sumé-

rienne ou accadienne. Dans maint endroit l'hésitation de l'auteur entre le sémitisme et l'accadisme des mots assyriens déroute le lecteur, tandis que, dans d'autres endroits, celui-ci ne manque pas de trouver peu fondée l'assurance avec laquelle des termes sémitiques communs sont enregistrés dans le lexique accadien. Appuyer ses affirmations de quelques preuves bien choisies, surtout quand il s'agit d'une matière aussi controversée, est un devoir inéluctable pour tout philologue sérieux. On ne supprime pas les opinions contraires, en feignant de les ignorer. Mais, n'insistons pas et terminons par quelques observations de détail.

P. 12. Pour la traduction des lignes 3-6, voyez *Mélanges de critique et d'histoire*, p. 386. — Un dieu *Shar* n'existe pas; c'est *Asshur* qu'il faut lire. — P. 10. Je crois maintenant, avec M. Lenormant, que l'*Oannes* (= *Oès*) de Bérose n'est pas *Anu*, mais *Iau* (= *Au*), dieu de la mer qui porte le titre de « sage des dieux ». — P. 13. La forme arménienne *Marghaja* atteste que Ὁμόρωκα est corrompu de Ὁμόρωλα; cette forme reproduit l'assyrien *ûm-Uruli* « mère de l'Hadès, ou des morts ». — P. 16. *Musha iktipa* signifie « il surveilla la nuit »; comparez *kipâni* « gardiens, surveillants ». — P. 18-19. On ne trouve nulle trace de la semaine dans les textes assyro-babyloniens connus. L'auteur a oublié que dans l'hémérologie (R. VI, 32, 34) qu'il cite les jours distingués ne sont pas seulement le 7[e], le 14[e], le 21[e] et le 28[e], mais aussi le 19[e], ce qui exclut absolument l'idée de la semaine et du Sabbat. Cette hémérologie appartient d'ailleurs à un mois adventice, savoir le 2[d] Eloul des années bissextiles, et il n'est pas prouvé que les jours y mentionnés comme fastes ou néfastes avaient ce caractère dans les autres mois. L'expression *umu magru (ud she)*, se répétant dans les autres 25 jours de ce mois, ne saurait signifier « jour de consécration (*Tag der Weihe*), » mais « jour faste ou heureux », dans lesquels on peut manger toute nourriture et faire tout ce qu'on veut, tandis que les cinq jours précités sont à la fois fastes et néfastes, au point qu'on y défend à certains personnages de manger certains aliments ainsi que d'entreprendre certains travaux. A la ligne 30, je lis *shîru (am-be)*, *sha ina pênti bashlu nin tumri ul ikal* « (que le chef des grands pays) ne mange pas de viande cuite sur des braises (*pêntu* = *pêmtu* pour *pa'hamtu*, héb. *pé'hâm*), ni aucune sorte de dattes ». Comme on voit, ce sont des jours de morgue et nullement des jours de fête et de repos récréatif comme les sabbats des Hébreux. En assyrien même, le mot *shabattu*, formellement expliqué par *ûm nû'h libbi* « jour du repos de cœur », désigne un jour de réjouissances publiques, et l'idée de l'appliquer à des jours de mi-carême nous paraît assez singulière. — P. 23. Il est profondément regrettable que l'auteur ait accueilli une étymologie aussi creuse que celle qui tire l'hébréo-assyrien *sar*, *sarru* « roi » avec ses nombreux dérivés et analogues (*sôrêr* « dominant », *histârêr* « se poser en roi, dominer », *sârâ-sharrat* « reine », *sârâ* « rivaliser, lutter », *misrâ* « do-

mination ») de l'accadien *shirra* « guide, conducteur », lequel est en réalité composé de *shi* « en avant » et de *ir* « aller », calquant ainsi le titre royal assyrien *alik ma'hri* « celui qui va en avant ». — P. 30. Sur la prétendue équation *Meluhha = Accad*, voyez M. C. H., pp. 151, 152. — P. 44. La transcription *habal* pour *abal (ablu)* « fils » a été inventée exprès pour donner une nouvelle étymologie au nom d'Abel *(Hebel)*, qui a un *h* initial ; elle est simplement à rejeter. Le mot assyrien vient de la racine *yabal* « produire », d'où le pseudo-accadien *ibila*. — P. 55. La traduction de la tablette du déluge par M. Haupt réalise un progrès notable, mais l'assimilation du *'h* assyrien au *kh* arabe est incompatible avec la phonétique des langues sémitiques du nord. La prétention de corriger l'orthographe assyrienne d'après les résultats de la philologie comparée est décidément blâmable et aboutit à de nombreuses erreurs. La transcription littérale du texte, avec ses hésitations et inconséquences, peut seule donner une idée exacte de l'idiome antique. — P. 60. Le nom hiératique du Noë babylonien HIS (VD) ZI, se lit *Hasis-adra*, non pas *Shamasch-Napishtim*. — P. 61. Le métier de porter les trônes des autres dieux doit être bien gênant pour Adar, dieu des batailles, armé de pied en cap; *guzalu* signifie « agent » et non pas « porteur du trône ». L'hiératique *guza-lal* constitue du reste un rébus dont le premier élément vient du démotique *Kussu* (r. *Krs*) « siège, trône ». La racine de *Kishkishu* « fervent adorateur (?) » vient plutôt de *Kshsh* que de *Kâsh*; cf. *Kashushu* = *urshanu* « puissant ». — P. 62. Malgré tout, le mot *adannu* (l. 30, 33), semble signifier « sentence, proclamation », et non pas « terme fixe »[1]. La proclamation annonçant la fin prochaine du genre humain a été répétée, pour la seconde fois, avec plus de force (*iqrida*, non *iqriba*). — Le verset 35 n'a pas été compris; il faut transcrire *arba umi attathal bunashu* « pendant quatre jours je regardais sa face », c'est-à-dire la face du soleil courroucé dans l'espoir que pour l'amour de moi, il rapporterait sa terrible sentence. Hasis-Adra n'entra dans le navire que le jour où, saisi de peur, il n'osa plus regarder le soleil en face (l. 36). — P. 65. L'explication du nom de Adrahasis par l'accadien *ad-ra-'ha-sis* = « père-inondation-poisson-frère » est du plus haut comique. Elle donne une juste idée des services que l'accadisme rend à la philologie sémitique. — P. 77, note. Le prétendu *dilbat* = Δελέφατ doit se lire *rubat* ; la forme grecque répond à l'araméen *d-lhêbat* « étoile flamboyante, Vénus ». — P. 96. Quoi qu'en dise l'auteur, *Asshur* est bien un personnage dans la Genèse, x, 11, comme dans la Genèse, x, 22, et Michée, v, 5ᵃ. L'expression *rêshît mamlaktô* (Genèse, 10), quand même elle signifierait « le commencement de sa domination », indiquerait seulement que le reste de la *Babylonie (ereç Shin'âr)* a été conquis par Nimrod quelque temps après les quatre villes énumérées. Assur personnifie en même temps l'Assyrie

1. Voyez M.C.H. p. 303, 29ᵉ.

et la Babylonie; autrement cette dernière n'aurait aucun représentant dans la liste des patriarches, puisque Nimrod ne fonde rien dans ce pays. Du reste, si la fondation de Ninive appartenait à Nimrod, le nom d'Assyrie serait tout à fait déplacé. — J'ai montré, depuis longtemps, que le biblique *Kalné* est le *Kullanu* des textes cunéiformes. L'orthographe *Kul-unu* repose sur un rébus. — P. 102. Le nom hiératique de Ninive, *ab-'ha* « maison ou demeure du poisson », joue sur les formes analogues *ninua* (héb. *nâwé*) « demeure », et *nunu* « poisson ». — P. 116. Le *Aram naharaïm* de la Bible ne désigne aucune partie de Mésopotamie, mais la haute Syrie, située entre l'Euphrate et l'Oronte. — P. 118. On ne peut pas assez répéter qu'une forme pseudo-accadienne *shûngêr*, qui serait le *Shin'âr* hébreu, nom de la Babylonie, n'a jamais existé. M. Sch. avait, dans la première édition, trouvé la vraie étymologie du nom, c'est *shené 'âr(im)* « deux villes », savoir Sumir et Accad. Je suis arrivé à cette étymologie d'une façon indépendante, et je regrette de la voir remplacée ici par une fantaisie empruntée aux accadistes. — P. 119, note. J'espère que M. Schrader reconnaît déjà lui-même que son mémoire de 1875 ne suffit plus pour prouver l'existence de la langue accadienne. — P. 135. Le nom *Amraphel* se restitue facilement *(ilu)-imur-pal* « (Dieu) a vu le fils. » — P. 193. En dépit de ma meilleure volonté, je persiste à croire que Achab d'Israël n'est pas mentionné dans les annales assyriennes, lesquelles ne connaissent qu'un *A'habu* de *Su'ali* ou *Sam'ali*, ville de la Syrie moyenne. Cette hypothèse écarte une des grosses difficultés chronologiques que l'auteur discute à la page 465 suiv. — P. 280. Sur *Sepharwaïm*, voyez M. C. H., p. 262. — P. 280. L'explication de *Sukkôt-benôt* est donnée dans M. C. H., p. 406. — P. 283. *Tartak*, lisez *Tartaq*. Il n'existe pas de dieu *Itak*, c'est *Ishum* (Feu) qu'il faut lire. — P. 309-320. La voyelle *ê* de l'hébreu *Rabshaqê* est la désinence du pluriel, en assyrien *rab-shaqê* « le (plus) grand des chefs ». La forme hiératique *shu-par-shaq* représente l'inversion du démotique *shaqû* (au pl. *shaqê*) *shipri* « chef des affaires ». — P. 329. Sur *Nisroch*, voyez M. C. H., p. 117, note 1. — P. 366. Pourquoi le nom d'homme hébreu *Shemîrâmôt*, 1 (sic!), chr. xv, 18, serait-il emprunté à l'assyrien *Sammuramat*, qui est un nom de femme, et dont le premier élément n'a rien de commun avec *shêm* « nom »? — P. 380. *Du-u-ẓu* ou *Du-'u-ẓu* est simplement à lire *Tumuẓu*, *Tum'uẓu*; c'est l'hébreu *Tammûẓ*. — P. 424. Le mot assyrien transcrit en hébreu *thipsar* est *tupsharu*; il vient de la racine *pasharu* « expliquer, interpréter, etc. ». La forme *dup-sar* « tablette-écrivant » est un rébus analogue à *dam-gar* « maître de labeur » du démotique *tamkaru* ou *tamgaru* (r. *mkr*, *mgr*) « travailleur, laboureur ». — P. 611. Sur la lecture *Arba-nuni* pour *Arba'ha*, voyez M. C. H., p. 413, note. — P. 617. Pour *Adraẓdâ*, voyez *ibid.*, p. 435.

Je le répète, si l'on fait abstraction des étymologies accadiennes qui doivent être impitoyablement retranchées, cette nouvelle édition offre un surcroît d'intérêt et d'utiles renseignements, non-seulement sur

le domaine biblique, mais pour l'archéologie sémitique en général, et je lui prédis un légitime succès.

J. Halévy.

---

146. — **Les Sacerdoces athéniens,** par Jules Martha. (Fascicule vingt-sixième de la Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome). Paris, E. Thorin, 1882. In-8 de viii-184 p.

Les sacerdoces helléniques n'avaient été étudiés jusqu'ici que dans leurs caractères les plus généraux, sans distinctions suffisantes d'époques ni de pays. Si l'on songe à la variété des cultes grecs, à leurs accroissements successifs, aux conditions diverses où les prêtres se trouvaient placés suivant les régions et suivant les sanctuaires, on comprendra qu'une telle méthode entraînait bien des erreurs. Le prêtre, aux temps homériques, n'est pas ce qu'il sera au siècle de Périclès ; ce qui est exact pour Delphes ne l'est pas pour Athènes ; ce qui est vrai du culte de Héra ne l'est plus de celui de Déméter. Sera-t-on donc réduit sur ces questions à des études de pur détail ? Devra-t-on se contenter d'écrire les monographies isolées de tel ou tel sanctuaire célèbre ? M. Jules Martha ne l'a pas pensé. Décidé à ne pas se perdre dans d'imprudentes généralisations, il a cru cependant possible d'établir un lien entre les faits particuliers dont la réunion compose un chapitre important de l'histoire des sacerdoces grecs. Comme il le fait observer justement, les prêtres, en Grèce, « sont tous les magistrats d'un même état et s'acquittent de leurs fonctions suivant une loi commune qui varie avec la constitution de chaque cité ». On peut donc considérer les institutions sacerdotales, non dans tel sanctuaire, mais dans telle ville déterminée. M. M. a entrepris ce travail pour Athènes. Mais il a voulu borner son étude « aux temps où la constitution athénienne développait ses principes en toute liberté, c'est-à-dire entre le cinquième et le troisième siècles avant notre ère ». On ne se plaindra pas que l'auteur ait ainsi limité le terrain de ses recherches pour le fouiller plus profondément.

Les divisions du livre sont très nettes. Après avoir classé les sacerdoces athéniens [1], en distinguant surtout ceux qui étaient annuels de ceux qui étaient patrimoniaux, M. M. étudie successivement : le choix des prêtres ; leurs fonctions diaconales (service dans l'intérieur du temple auprès de la statue de la divinité) ; leurs fonctions liturgiques ; leurs fonctions administratives, leurs droits et privilèges, leur responsabilité. Ces divisions correspondent bien aux parties essentielles du sujet. Il est à regretter seulement que M. M. ait cru devoir exclure de son plan l'étude des

---

1. Remarquons que M. M. s'en tient aux sacerdoces publics, « à ceux qui célébraient des sacrifices au nom du peuple athénien tout entier et dans les temples des divinités nationales ».

fonctions mystiques des prêtres d'Eleusis. Sans doute, ces fonctions sont intimement liées à la constitution mal connue des Mystères. Mais, l'insuffisance de nos renseignements sur l'organisation de la religion éleusinienne est-elle une raison suffisante pour ne pas toucher aux questions qui s'y rapportent ? Personne n'eût exigé que M. M. fît la lumière sur des points qui resteront peut-être toujours obscurs ; chacun lui eût su gré de marquer où commencent et où s'arrêtent, en pareille matière, nos connaissances [1].

Dans l'étude de chacune de ces questions, l'auteur apporte une méthode exacte, une critique généralement sûre, qui n'accorde aux hypothèses que la place qu'on ne saurait leur refuser. Quand les témoignages positifs font défaut, il est bien quelquefois entraîné à déduire, de ce qui se passait ailleurs, ce qui devait se passer à Athènes, mais il n'abuse pas de l'analogie, et surtout il se garde de transformer ses conjectures en certitudes. Bien que les faits qu'il cite soient très nombreux, son livre n'est pas une collection de faits. Les documents, en effet, textes d'auteurs, textes épigraphiques surtout, sont très habilement groupés et coordonnés, et l'on emporte des idées nettes, des notions claires de la lecture de chaque chapitre. De ces mille détails, M. M. a su d'ailleurs tirer des conclusions générales qui ont leur importance. Ces conclusions sont exprimées sous une forme d'une si rigoureuse précision qu'elles ont pu paraître trop absolues. M. M. reste cependant dans les strictes limites du vrai, quand il affirme, entre autres choses, qu'à Athènes, les prêtres, gardiens des rites traditionnels, maîtres des cérémonies du culte officiel, n'avaient et ne pouvaient avoir aucune action sur les croyances. Les γραφαὶ ἀσεβείας ne prouvent rien contre cette assertion ; elles la confirment plutôt. En fait, les prêtres ont été complètement étrangers aux poursuites dirigées contre Socrate et quelques autres. Comment, d'ailleurs, un prêtre élu pour une année seulement, et attaché à un seul culte déterminé, eût-il été plus intéressé que tel ou tel de ses concitoyens à surveiller et à dénoncer l'impiété ? Le titulaire même d'un sacerdoce patrimonial n'aurait eu motif d'intervenir que si les cérémonies du dieu ou du héros particulier dont il desservait le sanctuaire eussent été violées. Dans un pays où il n'y avait pas de clergé, pas de corps sacerdotal, comment des coalitions sacerdotales, formées dans un intérêt dogmatique, eussent-elles été possibles ? Les accusations générales d'impiété doivent s'expliquer autrement que par l'action des prêtres. Sur ce point comme sur les autres, la doctrine de M. M. nous semble inattaquable, et nous partageons toutes les vues de son chapitre de conclusion, chapitre écrit d'une plume si ferme.

Le travail de M. M. ne nous paraît avoir d'autre défaut que de ne

---

1. Ce qui montre que la question appartenait au sujet, c'est que, dans le catalogue qui est en appendice à la fin du volume, M. M. s'est vu forcé d'énumérer, avec quelques brèves indications, les ministres du culte d'Eleusis.

pas satisfaire, sur tous les points, notre curiosité. Qu'était-ce, à Athènes, qu'un ἱερεὺς πυρφόρος, un ἱερεὺς λιθοφόρος, un ἱερεὺς βουζύγης? Qu'était-ce encore que le θυηχόος? L'auteur n'en dit rien. Il est vrai qu'il s'est trompé, comme nous le verrons tout à l'heure, sur la valeur de quelques unes de ces expressions. Les renseignements qu'il nous donne touchant les serviteurs inférieurs du culte sont trop brefs. On s'étonne aussi, en lisant le chapitre des fonctions liturgiques, de n'y trouver aucune indication sur la part que prenaient les prêtres aux cérémonies purificatoires. Pour citer un exemple, les περιστίαρχοι, qui purifiaient l'Assemblée du peuple [1] avec le sang des jeunes porcs qu'ils venaient de sacrifier, devaient être des ἱερεῖς [2]. Sans nous arrêter à d'autres détails peu importants [3], arrivons à la partie de l'ouvrage de M. M., qui est la moins complète, c'est-à-dire à son catalogue des cultes athéniens. Ce catalogue était, il faut le reconnaître, difficile à établir, l'auteur n'ayant voulu y faire entrer que les divinités « qui étaient l'objet d'un culte public chez les Athéniens avant l'époque romaine ». Comment déterminer que tel ou tel culte est antérieur à cette date? La chose est souvent bien délicate. Ecartera-t-on tous les noms dont la mention ne se trouve que chez Pausanias ou dans les inscriptions d'époque impériale? Une telle exclusion serait, dans certains cas, d'une rigueur tout à fait inexacte. En réalité, M. M. a été obligé d'admettre plusieurs noms d'après ces seules sources. Mais l'incertitude de la méthode à suivre explique comment il en est d'autres qui lui ont échappé. Voici quelques divinités qu'il ne cite pas et dont le culte nous paraît remonter à une époque assez ancienne.

Αἰγεύς. Dinarque, chez Harpocr. Αἰγεῖον. Pausan., I, 22, 5. Bekker, *Anecd.*, p. 354, 8. Des offrandes funèbres étaient faites au héros Egée, le 7 de Pyanepsion, à la fête de Thésée (Mommsen, *Heortol.*, p. 280). — Αἰδώ. Pausan., ap. Eust., *Iliad.*, XXII, 451. Pausan., I, 17, 1. Hesych. Αἰδοῦς βωμός. Bekker, *Anecd.*, I, p. 355, 14. *C. I. A.*, III, 367. — Ἀπόλλων Ὑποακραῖος (*C. I. A.*, III, 91), ou ὑπ' ἄκραις (*Mittheil. d. deutsches arch. Inst.*, III, p. 144). Cet Apollon est identique à l'Apollon ἐν Σπηλαίῳ, cité par Pausanias, I, 28, 4. — Γῆ Θέμις. *C. I. A.*, 318; 350. L'assimilation de Gè à Thémis est très ancienne. Cf. Æsch.,

---

1. Aristoph., *Eccles.*, 128, et Schol. — Æsch., *contr. Tim.*, p. 48, et Schol. — Harpocr. v°. Καθάρσιον.

2. Schœmann, *De Comit. Athen.*, p. 91 (feuille *g*) : « Lustrationis sacrum peragebatur a *sacerdote quodam* qui dicebatur Peristiarchus. »

3. Pag. 27, à propos du célibat imposé à certaines prêtresses, ajouter qu'à Sicyone la prêtrise annuelle d'Aphrodite était exercée par une vierge (Pausan., II, 10, 4). — Pag. 86, fin. Le mot καλλιερεῖται et l'expression τὰ ἱερὰ γίγνεται [καλά] ne signifient pas que le sacrifice est mené à bien, grâce à l'exacte observance de tous les rites. Ils signifient que les auspices tirés des entrailles des victimes sont favorables. Xenoph., *Anab.*, II, 2, 3; VI, 6, 36; *Cyrop.*, II, 4, 18. etc. — Pag. 88. Aux deux exemples cités de temples où les prêtres pénétraient seuls, ajouter : le sanctuaire de Poséidon à Mantinée (Pausan., VIII, 5, 5), celui de Zeus Lycien à Mégalopolis (Pausan., VIII, 30, 2; le *téménos* de Zeus sur le mont Lycée (Paus., VIII, 38, 6).

Prom., 209-210. — Γῆ Καρποφόρος. *C. I. A.*, III, 166. — Δημήτηρ Θεσμοφόρος. Pausan., I, 31, 1. *C. I. A.*, III, 352. Cf. les Thesmophories d'Athènes. — Ἑρμῆς Προπύλαιος (Pausan., I, 22, 8; cf. Hesych., Ἑρμῆς Ἀμύητος) devait être admis au même titre qu'Hermès Agoræos. — Εὐδάνεμος. Ce héros avait un autel à Athènes et un autre à Eleusis (Arrien, *Anab.*, III, 16, 8). La famille des Εὐδάνεμοι eût dû être mentionnée, au n° 71 du catalogue, parmi les familles sacerdotales attachées au culte d'Eleusis. Denys d'Halicarnasse (*De Dinarcho*, t. V, p. 658, Reiske) attribue à l'orateur Dinarque un plaidoyer pour les Εὐδάνεμοι qui étaient en contestation avec les Κήρυκες au sujet des corbeilles sacrées. Il est vrai que cette attribution n'est pas certaine. Cf. Meier u. Schömann, *Attische Process*, 369, n. 24. — Ζεὺς Ξένιος., *C. I. A.*, III, 199 : τῷ ξείνων ἐφόρῳ βωμὸν ἔθεντο Διί. — Μοῖραι. *C. I. A.*, III, 357. Ce culte doit être ancien. Plat., *Leg.*, VII, p. 799, b : Μοίραις καὶ τοῖς ἄλλοις πᾶσι θεοῖς θύσαντας.

Voici maintenant les remarques que nous suggère la lecture de plusieurs articles du catalogue.

N° 37. Le culte d'Apollon Κύννειος n'est pas connu seulement par Hésychius, mais aussi par Suidas, v° Κυνήειος Ἀπόλλων. — N° 58. Ἄρτεμις Φωσφόρος. Ajouter que, sur une tessère de plomb de la collection numismatique d'Athènes, tessère publiée par M. Benndorf [1], on voit un autel avec la légende Ἀρτέμιδι φωσφόρῳ. L'épithète φωσφόρος étant fréquemment appliquée à Hécate [2], n'est-il pas probable qu'Artémis Phosphoros est identique à Artémis Hécatè ou Hécatè Epipyrgidia? Remarquons qu'au revers de la tessère citée plus haut, on lit : Ἀθηνᾶ Νίκη. Or, d'après Pausanias, II, 30, 2, la statue d'Hécatè Epipyrgidia était auprès du sanctuaire de Nikè. — N° 102. Les textes épigraphiques ne donnent pas Ζεὺς ἐπὶ Παλλαδίῳ, mais bien ἐπὶ Παλλαδίου (*C. I. G.*, 491 ; *C. I. A.*, III, 71), ou ἐν Παλλαδίῳ (*C. I. A.*, III, 273). Ce Jupiter avait sans doute son autel auprès du tribunal τὸ ἐπὶ Παλλαδίῳ, dont il est question dans le discours de Démosthène contre Aristocrate (71, p. 643, 20). Quant à l'expression βουζύγης ἱερεύς, le mot βουζύγης indique moins la descendance du prêtre qu'une fonction déterminée ; ce qui ressort d'ailleurs du texte de l'inscription n° 71 : ἱερεὺς.., καὶ βουζύγης. La nature de cette fonction est très clairement indiquée par Hésychius [3]. Le βουζύγης était le prêtre qui accomplissait les cérémonies des labourages sacrés. — N° 130. Θυηχός. Ajouter : ou Θυηχόος. Le dieu ou héros attique de ce nom est purement imaginaire. Ce mot désigne un ministre du culte, qui officiait sur un autel spécial, dans l'Erechthéion. Voir *C. I. G.*, I, n° 160, col. 1, 79 et col. 2, 95 ; Boeckh, I, p. 281. Dans l'inscription du *C. I. A.*, III, 244, voulût-on lire avec Keil [ἱερέως] Θυηχόου, la valeur de ce

1. *Beitræge zur Kenntniss des attischen Theaters*, taf. 46, dans *Zeitschr. f. die œsterr. Gymnasien*, XXVI, 618.
2. Aristoph., *Thesmoph.*, 858. Eurip. *Hel.*, 575, etc.
3. V° Βουζύγης.

dernier mot n'en serait pas changée. Cf. les expressions ἱερέως πυρφόρου (*Ib.*, 264), ἱερέως λιθοφόρου (296), ἱερεὺς βουτύπος (52), etc. Quant au rôle du θυηχόος, on ne sait pas au juste en quoi il consistait. L'indication la plus développée, celle du Lexique de Photius, θυηχόοι · οἱ ἱερεῖς οἱ ὑπὲρ τῶν ἄλλων θύοντες τοῖς θεοῖς, est bien vague. Le θυηχόος devait être un personnage important, puisqu'au théâtre de Bacchus il était assis au premier rang, à côté du prêtre de Zeus Polieus. Mais c'est tout ce qu'on en peut dire. Notons en passant que la véritable orthographe du mot est celle que donnent les textes épigraphiques. Il faut donc, chez Hésychius (θυηκόοι · ἱερεῖς), remplacer le κ par un χ, et Boeckh a eu tort de vouloir corriger en sens contraire le texte de l'inscription n° 160 du *Corpus*. — N° 142. Μοῦσαι. Mentionner l'autel des Muses sur les bords de l'Ilissus (Pausan., I, 19, 5) et celui de l'Académie (*Ibid.*, 30, 2). — N° 166. Ὧραι. Citer le texte de Porphyre, *De Abstin.*, II, 7, qui donne des détails précis sur la πομπὴ Ἡλίου τε καὶ Ὡρῶν. La mention des Thargélies, fêtes d'Apollon, dans le texte des scholies du *Plutus* (1054), semble confirmer la conjecture de Mommsen (*Heortol.*, 440, n. 4) qui, chez Harpocration, v° Σκίρον, veut identifier Hélios avec Apollon.

Ces observations de détail ne sauraient avoir pour effet d'atténuer la bonne opinion que l'on doit avoir du livre de M. Martha. Il est impossible de présenter les résultats de solides recherches sous une forme plus claire, plus intéressante, et avec une aussi remarquable précision.

P. Decharme.

---

147. — **Lambert Daneau, de Beaugency-sur-Loire, pasteur et professeur en théologie (1530-1595).** Sa vie, ses ouvrages, ses lettres inédites, par Paul de Félice, pasteur. Paris, Fischbacher, 1882, grand in-8 de vi et 384 pages.

« Tout Paris s'estonna de la constance de cet homme, » dit un témoin oculaire du martyre d'Anne Dubourg. « Son presche en la potence et sur le bûcher, poursuit ce témoin, c'est-à-dire Florimond de Raemond, fit plus de mal que cent ministres n'eussent sceu faire. » La nouvelle de ce supplice émut si profondément un ancien élève de Dubourg, qu'il quitta bientôt après (avril 1650) Orléans, où il s'était fait inscrire comme avocat, et se rendit à Genève, pour y voir et y étudier de plus près la Réforme, qu'il n'avait « goûtée que légèrement jusqu'alors. » L'année ne s'était pas écoulée, que Calvin consacrait et renvoyait en France l'avocat qui venait de professer le droit à Genève. Ce ministre néophyte, né vers 1530 à Beaugency, d'une famille noble et riche, s'appelait Lambert Daneau.

Arrivé à Gien, en qualité de second pasteur, avant la fin de 1560, Daneau y subit les cruelles vicissitudes de la guerre civile : « Plus de sept fois chassé, rappelé, condamné, absous, errant, » et dépouillé de sa

fortune, il retournait toujours à son poste lorsque les circonstances le permettaient, et ne s'en éloigna définitivement qu'à la Saint-Barthélemy. Il trouva un refuge à Genève, près de Théodore de Bèze, où, durant neuf années, il enseigna la théologie, tout en exerçant les fonctions pastorales. L'université de Leyde, récemment fondée et déjà célèbre, grâce au mérite de ses professeurs : Hugues Doneau, Drusius et Juste Lipse, ayant offert à Daneau la chaire occupée d'abord par Louis Cappel de Moriambert et Guillaume Feugueray, il l'accepta (1581) et se mit en route avec sa famille. A Strasbourg, qu'il traversa, les ministres luthériens, dont il avait vivement combattu les doctrines ubiquitaires, se vengèrent en lui faisant fermer les auberges. De plus, comme il sortait de chez Jean Sturm, un soldat le conduisit, par ordre, chez le bourgmestre. Celui-ci le fit attendre trois heures, et le soumit, en sortant de table, à un long interrogatoire, dans lequel les mêmes questions se reproduisirent plus de soixante fois. Enfin il lui permit de continuer sa route.

Daneau s'empressa d'organiser la discipline génevoise dans l'Eglise française qu'il établit à Leyde, et qu'il prétendait gouverner sans l'intervention des magistrats. La tolérance relative qui régnait en Hollande, et la soumission du gouvernement ecclésiastique à l'autorité civile, lui parurent deux hérésies insupportables, contre lesquelles il fulmina sans ménagement. Les magistrats, blessés, répondirent qu'ils sauraient résister à l'inquisition génevoise, comme ils avaient résisté à l'inquisition d'Espagne; ils proférèrent même le mot : séditieux, et interdirent aux natifs du pays la communion dans l'Eglise française. Pour ces motifs, Daneau quitta Leyde au bout de quatorze mois (1582). Il était parti avec l'intention de rentrer en France; mais à la sollicitation des pasteurs de Gand, il s'arrêta un an dans cette ville, et y lut son cours devant un nombreux auditoire. L'université d'Orthez le garda ensuite neuf années, au bout desquelles il fut appelé par l'Eglise de Castres, troublée par les prédications d'Olaxe. Il consentit à y rétablir l'ordre, à condition qu'on n'y souffrirait point la présence de ce ministre d'orthodoxie suspecte, et de conduite analogue à celle que tint plus tard Morus à Charenton et ailleurs. Daneau fonda une école de théologie à Castres et y mourut en 1595.

La double charge de pasteur et de professeur ne suffit point à l'infatigable activité du jurisconsulte et philologue [1] devenu théologien ; bien que sa santé fût délicate, et malgré la perte, deux fois répétée, de sa bibliothèque, il a fait imprimer au moins soixante-sept ouvrages, la plupart en latin. A côté de quelques dissertations sur des points de droit, et d'un grand nombre d'écrits de controverse anti-catholique et anti-luthérienne, on a de lui une vie de saint Paul et une Ethique qui ne

1. Il avait composé, entre autres, des annotations sur les *Satires* de Juvénal, son auteur de prédilection.

méritaient point l'oubli dans le lequel elles sont tombées ; un *Compendium sacræ theologiæ*, son ouvrage capital; des traités sur le luxe des femmes, traduits de Tertullien et de saint Cyprien ; des opuscules contre les jeux de cartes et de dés, contre la danse, contre les bacchanales ou mardi-gras, sur l' « accoustrement de l'homme chrestien »; une *Physica christiana*, destinée à corriger par des données bibliques les erreurs des philosophes; enfin un livre sur les sorciers, qui eut un grand succès et fut traduit en latin, en anglais et en allemand, parce qu'il favorisait la superstition la plus meurtrière de l'époque.

Voici le jugement que M. de Félice porte sur Daneau : « S'il ne doit pas être placé à côté d'un Calvin et d'un Th. de Bèze, dont il s'honore d'avoir été l'élève, il vient immédiatement après eux. Il est des premiers du second rang... Il a eu les qualités et les défauts des théologiens éminents du XVI[e] siècle. Comme eux,... il eut une capacité de travail extraordinaire et une incroyable érudition ; comme eux, une foi, une piété vivantes, et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, énergiques. Mais, comme eux aussi, il eut un zèle parfois amer, l'amour de la discussion, l'absence de support pour toutes les opinions dissidentes, et une érudition trop imprégnée encore de scolastique. Ces défauts se comprennent aisément. Les théologiens réformés avaient reçu une éducation scolastique; ils étaient aussi, à bien des égards, restés catholiques. Daneau ne sut s'affranchir ni de l'une ni de l'autre de ces influences ;... il fut autoritaire, absolu, intolérant... Vis-à-vis des hérétiques et en général vis à vis de tous les dissidents, il n'hésite pas à reconnaître aux magistrats le droit de sévir (p. 134)... ; mais partout, toujours et par-dessus tout, il fut un homme de conscience » (p. 138).

Tel était le savant « universel dans un temps où l'on pouvait encore l'être », dont M. de F. a, le premier, retracé la vie, après s'être livré à des recherches considérables, qui font de cette biographie un véritable monument. A la fin se trouvent plus de cinquante lettres de Daneau, recueillies dans les principales bibliothèques de l'Europe [1]. Quelques-unes sont du plus haut intérêt, et jettent une lumière inattendue sur des personnages de ce grand et original XVI[e] siècle, encore si peu connu dans le détail. Nous ne pouvons que louer et remercier l'heureux chercheur auquel on doit ce remarquable travail.

Le livre, plein d'intérêt pour les savants, qui y trouveront des choses nouvelles, entre autres, un récit très bien fait des commencements de la Réforme à Gien, et un excellent résumé des disputes relatives à la cène, eût certainement offert une lecture plus agréable, sans la défectuosité de la méthode adoptée par l'auteur [2]. La triple division : biographie, bi-

---

1. Celle du 31 janvier 1565, qui est adressée à Pierre Daniel et a figuré dans une vente récente, a échappé aux investigations de M. de F. (*Invent. des autographes de B. Fillon.* Paris, Charavay, 1882, gr. in-8°, p. 54).

2. Voir aux pages 25, 27, 56, 65, 134, etc.

bliographie, correspondance, maintenue avec une rigueur excessive, nuit à l'unité de l'ouvrage, dont les parties restent juxtaposées sans autre trait d'union, pour ainsi dire, qu'un renvoi perpétuel de l'une à l'autre. Un bon *index* des noms propres aurait pu racheter en quelque mesure ce défaut; mais l'*index* manque. La généalogie des Daneau, mise en tête du livre et d'ailleurs susceptible de plusieurs additions [1], eût été, croyons-nous, mieux placée en appendice à la fin, où ceux qu'elle intéresse particulièrement auraient su la trouver. Ces réserves faites au point de vue de la composition, et sans nous arrêter à certaines incorrections grammaticales [2], ni à de légères erreurs déjà relevées par deux critiques [3], nous soumettrons à l'auteur quelques remarques d'un autre genre.

Dans la seconde partie, M. de F. analyse avec beaucoup de soin les ouvrages les plus importants de Daneau [4], et entremêle ces analyses d'appréciations personnelles, qui donnent au livre sa couleur particulière. On regrette d'y rencontrer quelques assertions surprenantes, telles que celle-ci (p. 106) : « Rien n'est autoritaire comme la conscience. » Pourquoi confondre ainsi la passion et l'étroitesse, naturellement autoritaires, avec la conscience, qui, protestant toujours lorsqu'on lui fait violence, ne peut vouloir violenter à son tour ? La tolérance, cette vertu moderne, qui compta, même au XVI[e] siècle, une élite d'adeptes plus nombreuse qu'on ne le croit généralement, n'est que le respect de la conscience d'autrui érigé en loi par notre propre conscience.

« N'oublions pas, écrit M. de F. (p. 135), que c'est aux Pères de la Réforme que nous devons d'avoir aujourd'hui des idées plus larges, de mieux comprendre et de respecter davantage les droits et les exi-

1. Le chef de la famille, Jean Dagneau, dit le capitaine Goujon, anobli pour avoir fait Talbot prisonnier à la bataille de Patay, n'était pas seulement originaire de la Thiérache; il était né à Marle. La branche de la famille restée fidèle au catholicisme et au sol natal, a produit des personnages marquants dont M. de F. ne parle pas, tels que Antoine, seigneur de Richecourt, conseiller au siège présidial de Laon en 1694; son fils Marc-Antoine, chanoine de la même ville; Jean Dagneau, abbé de Saint-Jean-des-Vignes de Soissons au XVII[e] siècle, et Adrien Dagneau, doyen de la cathédrale de Laon en 1712 (Melleville, *Dictionn. hist. du dép. de l'Aisne*, II, 15, etc.). Dans la branche protestante, M. de F. ne mentionne pas non plus Anne Daneau, femme de Jean Le Sueur, sieur de Cormelles, dont le fils, Philippe, sieur de Petiteville, conseiller au Parlement de Rouen, épousa en 1634, à Charenton, Marie Addée, fille d'Emmanuel, conseiller secrétaire du roi; ni Jean Dagneaux, sieur de Desertines, fils de Jean-Philippe et de Marie-Anne Dubusc, qui épousa, en 1786, Anne-Sophie Massieu, à la chapelle de Hollande à Paris (*Reg. de Char.*)

2. Voir page 11, ligne 2; p. 22, l. 19; p. 31, note 2, l. 8; p. 77, l. 22; p. 88, l. 7; p. 90, l. 23; p. 102, l. 10; p. 103, l. 6; p. 105, l. 27; p. 118, l. 2 et 3; p. 127, l. 16 et 17; p. 129, l. 21, etc.

3. M. J. Bonnet, dans le *Bullet. de l'hist. du prot.*, XXXI, 379, et M. Dardier, dans *la Renaissance* du 23 juin 1882.

4. Notons, en passant, que M. de F. n'a pu ajouter que onze pièces à la liste bibliographique de *la France prot.*

gences de la conscience. » Cette largeur et ce support chrétien, nous les devons bien moins aux réformateurs qu'aux hérétiques persécutés par eux. Attribuer les progrès de la critique biblique à Bossuet, qui obtint la suppression du grand ouvrage de Richard Simon, ce serait déjà une forte méprise; mais combien dépassée par celle-ci : Calvin et Bèze, pères de la tolérance !

Ailleurs, M. de F. dit encore (p. 209) : « Il ne serait pas inutile..., dans un temps... où la dogmatique est mise si au-dessous de sa sœur cadette, la morale, de montrer qu'on est arrivé à l'austère morale par une dogmatique aussi strictement orthodoxe que celle du XVIe siècle. » Non-seulement aucune dogmatique n'a le monopole de la morale austère : témoin la morale de Kant, qui ne découle point d'un système dogmatique; mais il est bon de se souvenir qu'une dogmatique pour le moins aussi orthodoxe que celle de Calvin, a donné naissance à la morale jésuitique.

Les annotations jointes aux lettres inédites de Daneau constituent l'un des mérites de l'œuvre; toutefois, vu l'excessive difficulté de la tâche, nul ne s'étonnera qu'elles soient restées çà et là incomplètes ou insuffisantes. Nous ne discuterons que celle où figure l'une des personnalités les plus bruyantes de la seconde moitié du XVIe siècle. On lit dans le sommaire d'une lettre latine adressée par Daneau, le 25 juillet 1572, à son ami et coreligionnaire Pierre Daniel, avocat au Parlement de Paris : « Saluez Thérond, s'il se souvient encore de moi. Saluez Ronsard (?) et de Pimpont, ces deux lumières des lettres. Saluez également le sénateur Scaurus. » Après le mot Ronsard et le point d'interrogation, M. de F. a placé un renvoi auquel correspondent les lignes que voici (p. 303, n. 1) : « Ce nom, dans la lettre autographe, est assez difficile à lire. Toutefois ce ne peut être que Ronsard, à cause de ce qui suit. »

Par « ce qui suit, » M. de F. entend uniquement l'expression « lumière des lettres, » et il lui donne une portée qu'elle ne saurait avoir en cet endroit. L'épithète ne désigne point nécessairement un chef d'école, tel que Ronsard ou Marot, puisqu'elle s'applique aussi à de Pimpont, lequel n'avait pas même la notoriété d'un écrivain de second ordre. Rien, croyons-nous, n'autorise à voir le chef de la Pléiade dans la personne ici mentionnée. Ne serait-il pas bien étrange, en effet, qu'au sortir des guerres civiles, à la veille de la Saint-Barthélemy, un prédicateur huguenot eût fait saluer le curé-baron d'Evaillé [1], poète attitré de

1. Le voyant en possession des abbayes de Croixval, Bellozane, et des prieurés de Saint-Cosme, d'Evaillé, etc., Bèze et ses contemporains ont cru et dit que Ronsard était prêtre. « J'atteste l'Eternel que je le voudrois estre, » répondait-il. N'étant pas prêtre, comment put-il être curé d'Evaillé? Nous ne savons au juste; mais il le fut. Après avoir essayé d'infirmer sur ce point le témoignage de Bèze et celui de De Thou, M. Achille Rochambeau *(La famille de Ronsard. Rech. généal. et hist.*, Paris, 1868, in-32) a été amené (p. 321) à les confirmer pleinement : Pierre Ronsard succédait, le 28 mars 1557, à son frère Charles, en qualité de curé-baron d'Evaillé, près Saint-Calais, et il était aumônier du roi en 1573 (p. 141).

Catherine de Médicis? Cette salutation paraîtra plus étrange encore, si l'on se rappelle que, d'abord entraîné vers la Réforme, avec la plupart des esprits éclairés du temps, le poète, embrassant ensuite le parti des Guise, et se déclarant hautement l'adversaire des hérétiques, avait publié contre eux des pièces de la plus grande violence [1], auxquelles le pasteur Chandieu et Florent Chrestien s'étaient empressés de répondre.

Après le sommaire, examinons la lettre elle-même : « Quant à Thérond, bien que je le salue par ces lignes le plus affectueusement possible, je crains bien que ses hautes fonctions et notre long silence ne lui aient fait oublier que nous sommes d'anciens condisciples. S'il s'en souvenait, je n'ai garde de dire qu'il ne ferait rien en faveur de ma juste cause ; car j'apprends qu'il favorise tous les gens de bien. » Daneau a donc à Paris nne affaire pendante devant un tribunal. « Saluez Ronsard et de Pimpont, ces deux lumières des lettres, pour lesquels j'adresse à Dieu mes plus ferventes prières. » Il ne s'agit donc point d'une salutation banale ou de simple politesse, mais d'un sentiment cordial et mêlé de piété. A coup sûr, Daneau n'éprouvait rien de pareil pour le poète anti-huguenot qu'avait félicité le pape [2]. Poursuivons : « Certes, ces hommes qui tiennent le premier rang dans l'illustre assemblée sont dignes de tout respect, et je demande au ciel qu'ils favorisent la piété et toutes les personnes qui les aiment sans les connaître personnellement. » Evidemment, ces vœux formés pour des membres du Parlement favorables à la Réforme, concernent de moins en moins le poète Ronsard. Enfin, ajoute Daneau : « Je salue aussi affectueusement notre Scaurus, que je vénère comme présidant à la justice même. »

Des quatre personnages ici mentionnés, un seul est suffisamment connu, Pimpont. Nous ne savons qui est Thérond, dont le nom ne figure pas dans le catalogue des conseillers au Parlement, non plus que celui de Scaurus, sobriquet [3] désignant quelque président de cour, peut-être même l'intègre huguenot Pierre de la Place. Germain Vaillant de Guélis, abbé de Pimpont, né à Orléans, élevé dans la maison des Coligny et disciple de Melchior Volmar, ami des lettres et poète à ses heures, fut d'abord conseiller au Parlement de Paris, puis premier président en la chambre des enquêtes, et devint évêque de sa ville natale en 1586. Il entretenait avec Pierre Daniel, son compatriote et sans doute son parent [4], une correspondance familière ; il le consultait sur ses vers, pour

1. *Discours des misères de ce temps. Remonstrance au peuple de France. Response aux injures et calomnies de je ne sais quels prédicantereaux et ministreaux de Genève. Prière à Dieu pour la victoire.*

2. A l'occasion de la *Remonstrance.*

3. De σκάζειν, boiter.

4. François-Daniel, le père, avait pour cousin germain Jean Vaillant de Guélis (*Calvini opera*, édit. de Brunswick, X b 22), qu'il recommandait à l'étudiant Calvin, en 1532, et qui fut reçu conseiller au Parlement le 6 juillet 1558, un peu plus d'un an après Germain Vaillant (François Blanchard, *Les présidents au mortier du Parlem. de Paris, ensemble un catalogue de tous les conseillers.* Paris, 1647, in-f°). Il est probable que Jean est le conseiller Vaillant « homme de grande sagesse et sexa-

les « faire imprimer ou les supprimer », et le remerciait d'avoir donné meilleur ordre à son petit labeur poétique [1]. L'abbé de Pimpont inclinait vers la Réforme; c'est pourquoi Daneau l'invitait, par l'entremise de Daniel, leur ami commun, à soutenir au Parlement la cause de l'Eglise de Gien et de son pasteur. L'invitation s'adressant aussi au prétendu Ronsard, il faut nécessairement chercher celui-ci parmi les magistrats protestants ou à peu près, qui pouvaient mériter, au même titre que Pimpont, la qualification un peu excessive de « lumière des lettres. »

Notre première idée fut qu'au lieu de *Ronsardum* il fallait lire *Rousardum;* mais nous dûmes finalement abandonner cette hypothèse [2]. Heureusement, pendant le cours de nos recherches, un autre nom, celui de Roillard ou Rouillard, qu'on écrivait aussi avec un *t*, attira notre attention. — Jacques Roillard, issu d'une famille qui avait déjà fourni trois membres au Parlement de Paris, fut reçu conseiller-clerc entre le 18 janvier 1559 et le 3 janvier 1563. Il était encore en fonction à la date du 16 avril 1572 [3], et le 12 décembre suivant, son frère Louis, avocat, obtenait du Parlement une partie de sa succession [4]. N'ayant pas la preuve que Jacques partageait les goûts littéraires de Pimpont et d'un grand nombre de leurs collègues, nous avons essayé d'y suppléer en recourant à l'obligeance du directeur de la bibliothèque de Berne, où se trouve l'autographe de Daneau. Non-seulement l'écriture en est des plus difficiles, nous écrit M. le docteur E. Bloesch; mais le nom dont il s'agit a été corrigé par une autre main à peu près contemporaine et très maladroite, de sorte qu'il est impossible de distinguer les divers traits d'une manière sûre. On peut lire ce qu'on veut; toutefois le manuscrit ne

---

génaire », qui périt dans la Saint-Barthélemy d'Orléans (*Bullet. de l'hist. du prot.*, 2e s., VII, 349).

1. Hagen, *Etude littér. et historiq. sur Pierre Daniel...*, trad. de l'allem. par P. de Félice. Orléans, 1876, in-8°, p. 54.

2. Calvin eut, en effet, pour condisciple et ami, à l'école de droit de Bourges, un nommé Roussard ou Roussart (*Calvini opera*, X b 6, n. 11), que La Thaumassière (*Hist. du Berry*, 1699, in-f°, p. 62) appelle *Ludovicus Russardus carnotensis*. Devenu professeur dans la même école, ce Chartrain fit paraître à Lyon, en 1561, une magnifique édition in-f° des Pandectes, imprimée aux frais de Marguerite, duchesse de Berry et de Savoie, et dédiée au chancelier de l'Hospital, comme elle à demi réformé (*France prot.*, 2e édit., III, 623, n. 1). Il épousait, le 30 avril 1562, Maria Desperelles, fille d'un riche marchand de Bourges, et ne figure point parmi les religionnaires qui participèrent en septembre à une contribution forcée de 20,000 livres (Catherinot, *Escu d'alliance*, p. 19). Au mois de mai 1565, François Daniel envoyait d'Orléans à son frère Pierre une variante de l'*Andria*, trouvée dans le vieil exemplaire en lettres lombardes de M. Roussard (Hagen, *Op. cit.*, p. 59). Appliqué à ce bibliophile éditeur, le titre de *literaturæ lumen* ne serait certainement point déplacé. Mais Louis Roussart, absent du catalogue de Blanchard, vivait-il encore en 1572 et exerçait-il alors quelque magistrature à Paris? Nous l'ignorons, et par conséquent l'hypothèse manque de base.

3. *Arch. nation.*, *Actes du Parl.*, *Reg. du Conseil*, X^{1a}, 1637, f° 216, v, etc.

4. *Ibid.*, 1638, f° 73, v.

porte assurément ni *Ronsardum*, ni *Rousardum*, ni *Roillardum*, mais peut-être *Rouliardum*.

Dans cette conjoncture, et vu les étranges variations des noms propres à cette époque, la différence entre *Roulliardum* et *Rouillardum* (forme que nous n'avions pas indiquée à M. Blœsch) semble tout à fait insignifiante. Le correcteur eût-il certainement écrit Roulliard, il n'importerait ; car Roillard, Rouillard et Roulliard sont des aspects divers d'un nom unique. De même que Rossart est devenu Ronsart, puis Ronsard [1], la forme Roulliard a fini par prévaloir sur les deux autres, témoin Sébastien Roulliard, écrivain connu du commencement du XVIIe siècle. Nous n'hésitons donc pas à croire que la personne saluée par Daneau s'appelait Jacques Roillard. Nous ferons même un pas de plus : il y a des probabilités [2] pour que ce conseiller ait été orléanais comme Daniel et Pimpont, et partant leur ami d'enfance et leur condisciple ; car son ancêtre Louis Rouillard (*sic*), admis au Parlement en 1517, avait d'abord exercé les fonctions de prévôt d'Orléans, et, de plus, en 1561 [3] et en 1567 [4], nous trouvons établi à Saint-Léonard ou Corbigny-en-Nivernais, le pasteur Michel Rouillard, d'Orléans. Outre le lien de parenté, il a dû exister entre le ministre et le conseiller une confraternité religieuse, qui pourrait peut-être expliquer la mort de Jacques, puisque, d'après Crespin [5], des « présidents » et « conseillers » périrent à Paris lors de la Saint-Barthélemy.

Si, malgré quelques obscurités, la question parait résolue, nous sommes heureux d'en attribuer l'honneur à la bienveillance des conservateurs des Archives, de la bibliothèque Mazarine et de la bibliothèque de Berne

O. DOUEN.

LETTRE DE M. CHASSANG

Nous insérons avec plaisir, et sans trouver utile d'y rien ajouter, la lettre suivante que nous adresse M. Chassang :

« Mâcon, 29 juin 1883.

« Messieurs les Directeurs,

« J'étais absent de Paris (et l'auteur l'ignorait sans doute), quand a paru, dans la *Revue critique*, l'article anonyme du 11 juin sur le premier

1. A. Rochambeau, *Op. cit.*, p. 11.

2. Probabilités transformées en certitude depuis l'achèvement de cet article. L'archiviste du Loiret, M. Jules Doinel, a eu la bonté de répondre à nos questions que la famille Roillard, qui possédait la maison de la Coquille, chef-d'œuvre de la Renaissance, a joué un rôle considérable dans la cité d'Orléans au XVIe siècle, et qu'on la trouve mentionnée, dès le XIVe siècle, dans les documents municipaux.

3. Bèze, *Hist. eccl.*, I, 750.

4. *Bullet. de l'hist. du prot.*, IX, 296.

5. *Hist. des martyrs*, 1582, in-8°, f° 713, v.

volume de mon édition de La Rochefoucauld. Je viens seulement d'en avoir connaissance, et je m'empresse de vous présenter de simples observations, que votre impartialité vous fera sans doute une loi d'insérer dans un prochain numéro.

« L'auteur anonyme veut bien reconnaître que, même après l'édition de MM. Gourdault et Gilbert, il était encore permis de faire une édition de La Rochefoucault; mais il n'admet pas une édition « en grand format ». Permettez-moi de penser que cette distinction, empruntée à des questions de librairie, n'a rien à voir avec l'érudition ni avec la littérature.

« Qu'avez-vous voulu faire? » me demande-t-il. J'ai voulu, après une édition savante, faire une édition simplement littéraire. Cette édition se rattache pour moi à une série d'études sur la langue française, dont une partie est déjà publiée. J'ai commencé par dire qu' « il n'y avait plus de travail critique à faire sur les œuvres de La Rochefoucauld après les recherches de MM. Gilbert et Gourdault, » et de quelques autres, que j'ai également cités. Après cet hommage rendu à mes prédécesseurs, j'ai cru et je crois encore que le droit de tout éditeur est de se servir des travaux antérieurs, en leur donnant une autre forme et une autre disposition.

« D'après l'auteur de l'article, c'est uniquement sur l'édition de M. Gourdault que j'ai fait mon édition des *Mémoires*. Or, il se trouve que, dans les notes des pages 470 et 471 de cet article, il cite lui-même quelques notes qui, de son aveu, ont une autre origine. Il est vrai qu'il en juge une « insignifiante, » sans la citer. Il veut bien trouver piquant un rapprochement que j'établis en un endroit, « et qui n'est pas, *autant* « *qu'il lui semble*, indiqué dans l'édition Hachette. » S'il avait regardé de plus près et d'un œil moins prévenu, il aurait pu en dire autant de plus d'une autre indication, par exemple de la note qui est à la fin d'un livre des *Mémoires*, et qui en rapproche un passage du *Lutrin*, lequel est une allusion évidente à la scène racontée par La Rochefoucauld. Je cite de mémoire, n'ayant pas l'ouvrage sous la main.

« Quant aux ressemblances que signale l'article, peut-être estimera-t-on qu'il est difficile que deux éditions qui traitent du même sujet et qui puisent aux mêmes sources, ne se rencontrent pas quelquefois, que même il n'y ait pas chez le second, dans le détail, quelque réminiscence du premier. De plus, mais je n'oserais l'affirmer, il me semble que l'allusion au sobriquet de *La Franchise*, se trouve déjà dans un des livres de V. Cousin *(Mme de Longueville pendant la Fronde)*.

« Loin de prendre le bien de MM. Gourdault et Gilbert, comme on m'en accuse, je me suis toujours attaché à le leur laisser. Mais il y a, chez l'auteur de l'article, un tel parti pris de « réprobation », que, lorsque je fais autrement que mes prédécesseurs, il me le reproche comme lorsque je me rencontre avec eux. C'est ce qui arrive pour la répartition des matières, laquelle a pour raison l'ordre chronologique. De même

pour le choix des variantes, qu'il déclare « arbitraire », tandis que ce choix a pour cause l'intention toute littéraire de l'éditeur, intention qui apparaîtra plus clairement dans le second volume.

« Ici l'auteur anonyme me fait une objection : si c'est une édition purement littéraire, pourquoi des variantes et des notes? Je réponds : Parce que cela est utile à titre de pièce justificative et comme éclaircissement; d'ailleurs, comme je l'ai annoncé, je ne donne que « les « éclaircissements nécessaires ».

« Toute la question se réduit à ceci : quand une édition savante a été faite, est-il interdit d'en faire une nouvelle, ayant une certaine étendue? Oui, dit la *Revue critique,* à moins qu'on n'apporte des documents entièrement nouveaux. Tout le monde ne sera peut-être pas de son avis; et je doute que personne trouve convenables le ton général de son article et les attaques personnelles par lesquelles il se termine.

« Recevez, Messieurs les Directeurs, l'assurance de ma considération distinguée.

« A. Chassang. »

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Ernest Renan a publié un *Index général* à son « Histoire des origines du christianisme » (Calmann-Lévy). Cet *Index* est accompagné : 1° d'un *Tableau chronologique*, qui est une classification des plus anciens monuments de la littérature chrétienne, disposés et datés selon l'ordre de l'ouvrage, et la suite des temps dont M. Renan a écrit l'histoire; 2° d'un *Errata;* 3° d'une carte de l'*Extension du christianisme vers l'an 180*. M. Renan vient, on le sait, d'être nommé administrateur du Collège de France et représentant du même établissement au conseil supérieur de l'instruction publique.

— Nous recommandons aux élèves des Facultés des lettres et aux professeurs de notre enseignement secondaire la traduction de l'ouvrage de MM. Moritz Seyffert et Albert von Bamberg, *Règles fondamentales de la syntaxe grecque.* Cette traduction, qui a paru à la librairie Klincksieck, est l'œuvre d'un élève de l'Ecole Normale Supérieure, M. Ch. Cucuel; elle a été revue et annotée par M. O. Riemann, maître de conférences à la même Ecole.

— Deux nouveaux volumes, le Ve et le VIe de l'ouvrage considérable où M. le comte de Paris retrace l'*Histoire de la guerre civile en Amérique,* ont paru à la librairie Calmann-Lévy; ils traitent des événements de 1863.

— Le second volume de l'étude de MM. Lucien Perey et Gaston Maugras, sur Mme d'Epinay, vient de paraître; il est consacré aux *dernières années;* nous comptons en parler prochainement.

— Notre collaborateur T. de L. fait remarquer, dans le n° de juin de la *Revue de Gascogne,* que M. Pellissier, auteur d'un récent travail sur « la vie et les œuvres de Du Bartas », a trouvé de frappants rapprochements entre Charron, le « singe de Montaigne » et Du Bartas. Mais T. de L. reproche à M. Pellissier d'avoir laissé

dans son travail de « nombreuses lacunes qui auraient pu être facilement comblées par la lecture de tant d'articles et de notes consacrés dans la *Revue de Gascogne* à Guillaume de Saluste et à sa famille ».

— La librairie Hachette a terminé la publication de son *Atlas manuel de géographie moderne* composé de cinquante-quatre cartes.

— On vient d'apporter une utile amélioration dans le matériel de la Bibliothèque Nationale. On a placé, de chaque côté de la salle de travail, six larges pupitres fixes; il y en a, en outre, deux à droite et deux à gauche de la porte d'entrée. Ces pupitres permettent aux travailleurs de consulter rapidement et commodément les dictionnaires, lexiques et catalogues qu'il fallait auparavant emporter à sa place.

ALLEMAGNE. — La souscription à l'édition critique des *Œuvres complètes de Luther* que doit publier chez l'éditeur Bœhlau, de Weimar, M. le pasteur KNAAKE, a eu un grand succès. Le grand duc de Saxe-Weimar, se souvenant des traditions de la maison Ernestine, dont les princes ont été les protecteurs de la Réforme, a prié tous les souverains évangéliques d'Allemagne de donner leur appui à l'entreprise. Divers gouvernements ont souscrit à la publication pour un certain nombre d'exemplaires; les consistoires des royaumes de Saxe et de Bavière l'ont recommandée à toutes les bibliothèques. Beaucoup de villes ont souscrit, et Aschersleben a déclaré qu'elle regardait comme son devoir de vieille ville évangélique, de posséder les œuvres de Luther dans leur forme véritable et primitive.

— Le cinquantième fascicule des « Quellen und Forschungen zur Sprach-und Culturgeschichte der germanischen Vœlker » a paru à la librairie Teubner, de Strasbourg; il renferme un poème allemand du XIII[e] siècle, *Eraclius*, publié par M. Harald GRAEF.

— M. SIEVERS, professeur de philologie allemande à l'Université d'Iéna, passe, en la même qualité, à celle de Tubingue.

ANGLETERRE. — M. INGLEBY va publier, chez les éditeurs Trübner, un essai intitulé *Shakespeare's bones*, où il demande qu'on fouille le tombeau de Shakspeare, afin de résoudre certaines questions relatives aux portraits du poète; à cet essai est jointe une bibliographie du sujet jusqu'au mois de mai dernier.

— L'*English Dialect Society* publiera l'année prochaine un glossaire du dialecte d'Almondbury et Huddersfield, commencé par M. Alfred EASTHER (mort en 1876) et achevé par M. Thomas LEES.

— Le prince Ibrahim Hilmy, frère du khedive, a mis sous presse (Londres, chez MM. Clowes) une bibliographie d'ouvrages imprimés, manuscrits, périodiques relatifs aux antiquités, à l'histoire, à la vie politique et sociale de l'Egypte, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

HOLLANDE. — Un concours est ouvert entre les sculpteurs hollandais et étrangers pour l'érection d'une statue à Hugo Grotius, sur la place du Marché, à Delft.

RUSSIE. — Le compte-rendu de la Bibliothèque impériale publique pour l'année 1881 énumère les dons faits à la Bibliothèque par Alexandre II : c'est ainsi qu'on a acheté, avec les sommes accordées par cet empereur, la collection de palimpsestes et de manuscrits grecs et orientaux du professeur Tischendorff, la collection de manuscrits orientaux du prince Dolgorouky, deux collections de manuscrits hébraïques de M. Firkovitch, les incunables en langue slavonne de M. Karataiev, etc.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 juillet 1883.

M. Revillout continue sa lecture sur l'étalon d'argent en Egypte. Les contrats démotiques lui ont permis de suivre de règne en règne la question des étalons monétaires sous les Lagides. Jusqu'à Philopator, on avait en Egypte, comme en Grèce, l'étalon d'argent; et le cuivre ne servait que pour les monnaies divisionnaires. Philopator permit de payer en cuivre même les fortes sommes, en calculant, d'après la proportion légale de 1 à 120, (également spécifiée par les documents démotiques), la différence de valeur entre le cuivre et l'argent. Epiphane, son fils, partant toujours de la même proportion, substitua l'étalon de cuivre à l'étalon d'argent et fit faire des monnaies *isonomes*, c'est-à-dire des monnaies de cuivre de même poids que les monnaies d'argent précédemment en usage. On eut de la sorte des drachmes et des talents de cuivre, comme on avait eu des drachmes et des talents d'argent, les monnaies nouvelles valant 120 fois moins que les anciennes. Ce nouveau système dura jusqu'à la fin de la dynastie des Lagides. Les Romains, à leur tour, abandonnèrent l'étalon de cuivre pour en revenir à l'étalon d'argent et firent fondre en Egypte, à partir de Tibère, des drachmes d'argent analogues aux anciennes drachmes ptolémaïques, mais de plus bas métal, d'après lesquelles tous les comptes durent être faits.

Ce que M. Revillout avait trouvé dans les papyrus démotiques, il vient de le constater également dans les papyrus grecs des mêmes époques. Pendant la première période lagide, tous les comptes sont en argent et, pendant la deuxième, en cuivre. Le papyrus grec Sakkinis, contemporain de la première, contient de très nombreuses additions, qui ont permis à M. Revillout de déterminer avec certitude les indications de numéraire jusqu'ici inexpliquées. Il a ainsi déchiffré toute une série de sigles relatifs aux divisions de ces drachmes d'argent et qu'il communique à l'Académie : ce sont ceux de l'obole, du duobole, du triobole, des 4 oboles, des 5 oboles, de l'hémiobole, du *téteuté moriou* et du chalque (48e de la drachme). Comme la drachme ptolémaïque est bien connue, on peut calculer ce que les différentes denrées nécessaires à la vie représentaient en argent. Les évaluations des papyrus démotiques concordent parfaitement avec les évaluations des papyrus grecs de la première période. La même concordance se remarque pour la deuxième période lagide. Les estimations, tout à fait parallèles, sont alors en œuvre, tant en démotique qu'en grec. M. Revillout ajoute que M. Naville vient de découvrir une stèle hiéroglyphique, de l'an 21 de Philadelphe, qui confirme dans une troisième langue ces conclusions tirées des documents grecs et démotiques.

Ouvrages présentés : — par M. Bertrand : KERVILER (René), *la Grande Ligne de mardelles gauloises de la Loire-Inférieure* (extrait des Mémoires de l'Association bretonne); — par M. Jourdain : GOZZADINI, *Di due statuette etrusche e di una iscrizione etrusca dissotterate nell' Apennino bolognese*; — par M. Perrot : IMHOOF-BLUMER (F.), *Monnaies grecques* (publication de l'Académie des sciences des Pays-Bas); — par M. Le Blant : *le Talmud de Jérusalem*, traduit par M. Moïse SCHWAB, t. VI; — par M. Siméon Luce : *Correspondance inédite de Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, avec Lamoignon de Basville*, publiée par Ch. JORET (extrait du *Cabinet historique*).

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 27 juin.

M. Chabouillet transmet, de la part de M. Boucher de Molandon, associé correspondant, un exemplaire en bronze de la médaille gravée sous sa direction et à ses frais, en mémoire de la conservation de la salle des thèses de l'ancienne Université d'Orléans.

M. l'abbé Thédenat communique, au nom de M. de Laigue, consul de France à Livourne, la photographie de deux chapiteaux historiés, encastrés dans un mur, à Paris. Le premier montre Jupiter entre deux Victoires, dont l'une tient une couronne, l'autre un trophée; sur le second, on voit l'image d'Harpocrate, également placée entre deux Victoires.

M. Ramé présente l'empreinte de deux bagues en cuivre de l'époque mérovingienne trouvées à Melle (Poitou) et ornées de monogrammes.

Eugène MUNTZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 23 Juillet — 1883

148. — **Monuments de l'art antique**, publiés sous la direction de M. Olivier Rayet. Livraisons III et IV. In-folio. Paris, A. Quantin, 1882.

On sait que dans cette publication artistique, grâce aux procédés perfectionnés de l'héliogravure et à l'habileté de M. Dujardin, les monuments ont été reproduits avec une exactitude et une beauté d'exécution que l'on n'avait pu atteindre jusqu'alors. On sait aussi que les notices qui accompagnent ces monuments ne laissent rien à désirer. La *Revue critique* a rendu compte autrefois [1] des deux premières livraisons. Il nous faut aujourd'hui donner une idée de ce que renferment la troisième et la quatrième.

On y trouvera, comme dans les précédentes, quelques monuments égyptiens, décrits par M. Maspero. La statuette d'Aménophis IV, celle de Pehournowri en calcaire peint, la statue de Shemka avec sa femme et son fils, sont au Louvre où l'on fera bien d'aller les voir après avoir lu les pages qui les concernent. Un autre personnage est au musée de Boulaq; mais il a figuré à l'Exposition de 1878 sous la rubrique de « chef des cuisiniers ». Ce chef est, en réalité, le nain Khnoumotpou, contemporain de la V^e^ ou de la VI^e^ dynastie; personnage important en son temps, dont M. Maspero nous détaille tous les mérites, non sans une pointe d'*humour*. Rien de plus agréable à lire que ces notices; rien qui fasse mieux comprendre en même temps quelques-unes des variétés de l'art en Egypte.

Les marbres grecs sont de deux sortes. D'une part, des monuments inédits ou connus depuis peu; de l'autre, des monuments dès longtemps célèbres, mais ici plus fidèlement reproduits et expliqués plus sûrement. Pour commencer par ces derniers, signalons avant tout une étude magistrale, — elle est due à la plume de M. Guillaume — sur le Doryphore et le canon de Polyclète, et une notice de M. Rayet sur l'hoplitodrome vainqueur d'Agasias. L'enthousiasme qu'excitait autrefois cette dernière

1. *Nouv. Série*, t. XII, p. 2 (n° du 4 juillet 1881). L'article, signé x, est du regretté Charles Graux.

statue se trouve sans doute un peu refroidi; mais M. R. nous la fait si bien connaître qu'après sa description, on ne peut voir autrement que lui et qu'on se rend à ses raisons. Ce n'est point un héros combattant contre un cavalier, comme le voulait Visconti; ce n'est pas non plus un gladiateur : c'est un athlète, et, Quatremère de Quincy l'avait déjà deviné, un vainqueur à la course armée. Le style de cette statue où prédomine l'habileté technique, dénote l'école rhodienne; en même temps, les documents épigraphiques permettent d'en fixer la date dans le voisinage de l'an 170 avant l'ère chrétienne. Cette étude de M. R. sur l'œuvre d'Agasias est un vrai modèle de critique. — M. Collignon, un bon connaisseur, lui aussi, en matière d'art antique, a composé les notices sur l'Hercule du temple d'Athèna à Egine (qu'il a décrit à Munich même, en sortant de la Glyptothèque), sur l'*Apoxyomenos* du Vatican, sur le *Torse* du Belvédère. Il serait intéressant de comparer la description de ce dernier monument avec celle qu'en a donnée jadis Winckelmann, non seulement dans son *Histoire de l'Art*, mais surtout dans un morceau plus ancien [1] que M. Collignon ne cite pas. On mesurerait ainsi les progrès qu'a faits la critique d'art depuis un siècle. J'ai cependant un scrupule au sujet de l'interprétation proposée par M. Collignon qui voit dans le *Torse* une imitation de l'Hercule ἐπιτραπέζιος de Lysippe. Sans doute, dans les deux œuvres, l'attitude du personnage paraît avoir été à peu près la même. Mais M. Collignon convient lui-même que le *Torse* ne rend pas le style de Lysippe, son modelé énergique et sec, et il oublie de nous dire que l'Hercule ἐπιτραπέζιος, décrit tout au long par Martial et par Stace, était un petit bronze [2]. Ce chef-d'œuvre d'un pied [3] a-t-il bien pu servir de modèle à la statue grande nature d'Apolnios? Quand les copies ne reproduisaient pas les dimensions de l'original, ne procédaient-elles pas plutôt par réduction que par grossissement? C'est là une question qui se pose et sur laquelle on eût voulu être éclairé.

Parmi les monuments découverts dans ces dernières années, on remarquera le *Diadumène* de Vaison, que l'incurie de l'ancienne administration des Beaux-Arts a laissé passer au British Museum. M. R. nous raconte, longuement et amèrement, cette lamentable histoire. Ce marbre dont le Louvre n'a pas voulu, est pourtant de première importance. M. R. y reconnaît tous les caractères de Polyclète, et il le considère comme très supérieur, sous ce rapport, au Diadumène Farnèse. Mais ici, ceux qui n'ont pu voir les deux marbres, et même ceux qui les ont vus, seront fort embarrassés. Voici, en effet, M. Brunn et M. Newton

1. *Beschreibung der Torso im Belvedere zu Rom* dans la *Bibliothek der schœnen Wissenschaften* de 1759 (l'*Histoire de l'Art* est de 1764). Cet article a été reproduit, avec quelques autres petits écrits, à la fin de l'édition de l'*Histoire de l'Art*, publiée à Leipzig en 1881, par M. Julius Lessing.

2. *Exiguo magnus in œre Deus* (Mart., *Epigr*. IX, 44.

3. *Mirabilis intra Stet mensura pedem* (Stace, *Silves*, IV, 6, 39.)

qui affirment que le Diadumène Farnèse est d'un art plus ancien que la statue de Vaison et représente plus exactement l'œuvre originale de Polyclète, tandis que pour M. R. « dans la pauvre et sèche statue de l'ancienne collection Farnèse, il n'y a rien, absolument rien qui rappelle ni la main de Polyclète, ni la facture du v[e] siècle ». Qui donc faudra-t-il croire? Nous avons foi entière dans le goût et dans la science de M. Rayet. Mais M. Brunn et M. Newton [1] n'ont-ils pas, eux aussi, quelque autorité? Des contradictions d'opinion aussi absolues sont bien faites pour inspirer du scepticisme. — On partagera plus franchement l'avis de M. R. sur les sculptures de Pergame, trop admirées par les archéologues de Berlin. La Gigantomachie de Pergame est assurément l'œuvre d'un art vigoureux, fertile en inventions, qui cherche et qui trouve les effets pathétiques. Mais il lui manque ce qui fait le grand art : la sincérité, la foi. M. R. y signale, en outre, des plagiats et une inégalité choquante d'exécution. Il était d'autant plus nécessaire de faire ressortir ces imperfections que ces sculptures sont importantes historiquement : avec le temple de Magnésie du Méandre, elles marquent le point de départ de l'art romain.

Les bronzes sont représentés par les morceaux suivants : un pied de miroir du musée de Copenhague; un buste juvénile, provenant d'Herculanum, très finement décrit par M. J. Martha [2]; un buste viril de même provenance où M. Collignon reconnaît, après M. F. Lenormant, un Poséidon ; une tête féminine du musée de Naples, longtemps attribuée à la reine Bérénice et restituée par M. R. à sa légitime propriétaire, Artémis Agrotéra ; enfin le célèbre Tireur d'Epine. L'histoire des opinions émises sur le *Spinario* du Capitole est instructive : elle ne peut manquer de porter à la circonspection les archéologues qui n'y seraient pas naturellement enclins. Voilà un bronze qui errait à travers les siècles, du cinquième au premier avant l'ère chrétienne. Il était temps que M. R. le fixât, qn'il lui donnât un acte de naissance, en le rattachant à l'école de Pasitélès. Aux raisons déjà invoquées par MM. Kékulé et Robert, M. R. ajoute cette raison nouvelle et très juste que le type du *Spinario* est italien, et point grec. D'ailleurs, dans ces dernières années, des éléments nouveaux ont aidé à la solution du problème. Une statue en marbre, trouvée à Rome en 1874, a démontré que le bronze du Capitole n'est que la traduction, en style de décadence, d'un type beaucoup plus ancien. Un très beau bronze de Sparte, qui fait aujourd'hui partie du cabinet du baron Edm. de Rothschild, a achevé d'éclairer la question. La comparaison de ces trois monuments amène M. R. à reprendre l'hypothèse

1. M. Murray partage l'avis de M. Newton, comme on le voit par un compte-rendu des *Monuments de l'Art antique* publié dans le n° du 3 février de l'*Academy*. « *On this point the opinion of Mr. Rayet is, I think, inaccurate. He may abuse the poverty of the Farnese statue... Yet, with all its poverty of execution, it may go back nearer to the original*, etc.

2. M. J. Martha a aussi décrit la Vénus de Vienne du musée du Louvre.

abandonnée de Visconti, qui voyait dans le Tireur d'Epine, un athlète, un coureur. Quant à l'œuvre originale dont nous n'avons plus que des copies, il la rattache à l'école argienne, aux successeurs de Polyclète, et il propose de la placer entre 430 et 350. On sent bien que M. R. n'est pas tout à fait certain de ces conclusions. Il faut lui savoir gré de ne pas affirmer davantage, tant on est habitué à voir intervenir, en ces matières, une divination sûre d'elle-même.

Quant aux terres cuites — les unes de Tanagra, les autres d'Athènes, de Corinthe, d'Asie-Mineure — elles sont fort jolies, d'un très bon choix, et surtout interprétées à souhait, pour l'instruction à la fois et l'amusement du lecteur. Notons au passage quelques pages très piquantes sur la liberté des mœurs grecques et sur les boutiques de coiffeurs à Athènes.

Ces pages sont de M. Rayet, qui a laissé sa marque dans les nombreuses notices signées de lui. Je ne parle pas seulement d'une certaine âpreté à relever les erreurs de ses devanciers [1] et de la décision qu'il apporte à trancher les questions, mais surtout de ce sentiment de l'art antique que très peu de critiques possèdent aussi délicat et aussi profond, de la justesse de son coup-d'œil, et de son style. Ce style alerte et vaillant fait plaisir. M. Rayet a du goût pour les expressions franches et familières, les termes d'atelier, les néologismes pittoresques [2], voire pour les vieux mots injustement délaissés [3]. Mais il n'abuse de rien. La langue qu'il s'est faite, très expressive, pleine de saveur, est bien à lui et ne sent pas l'effort.

Souhaitons l'heureux achèvement de cette utile et magnifique publication [4], à la quelle il ne manque plus que deux livraisons, qui ne tarderont pas à paraître.

P. Decharme.

---

149. — Dr Julius Jung, professeur d'histoire ancienne à l'université royale de Prague, **Die romanischen Landschaften des rœmischen Reiches, Studien über die inneren Entwicklungen in der Kaiserzeit.** Innsbruck, 1881, in-8 de xxxii-554 pp.

Le livre de M. le docteur Jung est l'histoire de la « romanisation » des provinces occidentales de l'empire romain. On se rappelle les paro-

---

1. Voir, en particulier, la notice sur un *fragment de stèle de Pharsale*.

2. Il est pourtant difficile d'admettre « le brio des cheveux ». (Livr. IV, notice 11).

3. Notice sur l'hoplitodrome d'Agasias : « sans qu'on ait à blâmer *aucune outrance*. »

4. L'impression du texte ne paraît pas avoir été aussi soignée que la reproduction des monuments. Il y a des fautes. En voici quelques-unes. Livr. III, notice 12, p. 3 : drame *satirique*. Lisez *satyrique*. Livr. IV, notice 1, p. 10, note 1 : *the* statue. Lisez *tre* statue. *Ibid*. note 4 : Πολλυκλείτου pour Πολυκλείτου. Liv. IV, not. 13, p. 4 : *qu'il était du* nom, pour *quel était le* nom. Liv. IV, notice 4, p. 3, note : *nocinet*. Lisez *continet*. *Ibid*., p. 8, l. 9 : *il a* quelque chose. Lisez *il y a*.

les par lesquelles M. Gaston Paris, dans la préface de la *Romania*, délimitait le champ d'études de cette revue : « La *Romania*, à ce point de vue de la civilisation et du langage, comprenait autrefois, lors de sa plus grande extension, l'empire romain jusqu'aux limites où commençait le monde hellénique et oriental, soit l'Italie actuelle, la partie de l'Allemagne située au sud du Danube, les provinces entre ce fleuve et la Grèce, et, sur la rive gauche, la Dacie; la Gaule jusqu'au Rhin, l'Angleterre jusqu'à la muraille de Septime-Sévère; l'Espagne entière, moins les provinces basses et la côte septentrionale de l'Afrique ». Tel est aussi le cadre géographique du travail de M. Jung [1].

MM. Marquardt et Friedländer avaient déjà, l'un et l'autre, étudié l'ensemble de l'empire romain : celui-là, au point de vue politique; celui-ci, au point de vue de la littérature et des mœurs. M. J. a eu un but différent [2]. Il s'est proposé de rechercher tous les éléments de civilisation apportés par la domination romaine, d'étudier la transformation du monde barbare en provinces, sous la triple influence de la langue, de l'administration et du droit; ou, pour emprunter une expression de la langue allemande qui reproduit parfaitement le dessein de l'auteur, de suivre « le processus de l'assimilation » au peuple romain des pays soumis par ses armes.

M. J. est le premier qui ait entrepris un travail de ce genre : l'idée lui en fait honneur. Nous avions déjà un grand nombre de monographies sur la « romanisation » des provinces : on connaît la *Gaule Narbonaise* de Herzog, l'*Histoire de la Gaule romaine* de M. Desjardins, et la brochure très intéressante de M. Hirschfeld intitulée « Lyon à l'époque romaine [3] »; sur la Suisse nous avons les travaux de M. Mommsen [4]; sur l'Angleterre, ceux de M. Hübner [5]; les pays du Rhin ont fourni matière à de nombreux articles parus dans le *Rheinisches Museum* et dans le recueil publié par la Société des antiquaires du Rhin [6]; les travaux de Bergk [7] résument et complètent tout ce que l'on a dit et

---

1. Gaston Paris, *Romania*, I (1872), p. 16; Jung, pp. XVIII-XX.

2. Marquardt, *Staatsverwaltung*, I, 2e éd. (1881); Friedlænder, *Darstellungen aus den Sittengeschichte Roms*, Jung, pp. XX-XXXII.

3. Herzog, *Galliæ Narbonensis provinciæ romanæ historia*, Leipzig, 1864; Desjardins, *Géographie de la Gaule romaine*, Paris, 1876-1878; Hirschfeld, *Lyon in der Rœmerzeit*, Vienne, 1878; Bernard, *Le temple d'Auguste et la nationalité gauloise*, Lyon, 1863; Jung, p. 225.

4. *Die Schweiz in rœmischer Zeit*, Zürich, 1853; *Schweizer Nachstudien* (*Hermes, 1881*); Jung, p. 355.

5. *Eine rœmische Annexion (Deutsche Rundschau*, 1878); *Das rœmische Heer in Britannien (Hermès*, 1881); Jung, p. 287.

6. Surtout Hübner, *Der rœmische Grenzwall in Deutschland* (*Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande*, 1878); Jung, p. 249.

7. *Zur Geschichte und Topographie der Rheinlande in rœmischer Zeit*. Leipzig, 1882. Cf. encore la publication officielle *Das Kœnigreich Württemberg*, 1re livraison, Stuttgart, 1882.

tout ce que l'on sait sur la domination romaine en Germanie. Sur l'*Illyricum*, on possède les gros ouvrages de MM. Zippel et Cons [1], une très intéressante étude de M. J. [2], et les notes précieuses de M. Dumont [3]. L'Espagne n'a encore donné lieu qu'à des monographies de détail [4]. L'Afrique romaine, elle aussi, attend encore son histoire, dont nous avons seulement une bonne esquisse [5]. C'est de tous ces livres qu'est fait celui de M. Jung. Les résultats auxquels a abouti le travail scientifique de ces trente dernières années sur l'administration provinciale romaine se trouvent concentrés et condensés dans ces cinq cents pages. Pour certains pays comme la Gaule ou les régions du Rhin, le livre de M. J. est surtout utile comme résumé d'autres ouvrages et comme dépouillement de textes ; il a une utilité plus grande et plus sérieuse pour les pays, comme l'Espagne, sur lesquels il est le premier à donner un tableau d'ensemble de l'administration romaine. Aucun ouvrage important de seconde main ne semble avoir été négligé ; M. J. est même allé chercher dans des écrits très médiocres d'importants renseignements. Le *Corpus* a été dépouillé avec un soin extrême, les ouvrages de philologie et de linguistique ont été mis à profit [6] ; nous devons, en particulier, féliciter M. J. de la connaissance parfaite qu'il a des travaux scientifiques parus chez nous et souhaiter que les savants français connaissent un livre où on a si bien résumé l'œuvre de l'érudition française.

Un autre mérite du livre de M. J. est d'embrasser une période de temps plus vaste que celle dans laquelle on a l'habitude de se cantonner. M. J. ne s'arrête ni à Dioclétien ni à Théodose : aussi bien ces deux règnes ne marquent rien de nouveau pour l'histoire du développement intérieur de la plupart des provinces. M. J. raconte le triomphe du christianisme, l'arrivée des barbares, l'établissement de leur domination. En Gaule, il atteint la date de 486, en Bretagne, celle de 453. En Italie, il étudie avec détail les résultats de la conquête ostrogothique. — M. J. fait remarquer avec raison que, soit à cause de l'abaissement de la population, soit à cause des soins donnés par Théodoric à l'agriculture, l'Italie pouvait alors se nourrir par les seuls produits de son sol, et se passer des

1. Zippel, *Die rœmische Herrschaft in Illyrien bis auf Augustus*. Leipzig, 1877 ; Cons, *La province romaine de Dalmatie*, Paris, 1882.

2. *Rœmer und Romanen in den Donaulændern*, Innsbruck, 1877.

3. *Archives des missions*, III, 1876, Paris.

4. Sur la géographie, Detlefsen, dans les *Comment. phil. in honorem Mommseni*, 1877 ; sur les fastes de la république, Wilsdorf, *Leipziger Studien*, 1878 ; sur les armées, Boissevain, *De re militari provinciarum Hispaniarum æt. imp.*, Amsterdam, 1879 ; en général, Hübner (p. ex. *Hermes*, 1865) ; Jung, pp. 3-27.

5. Boissière, *Esquisse d'une histoire de la conquête et de l'administration romaines dans le nord de l'Afrique*, Paris, 1878 (2e éd., 1883) ; sur la question de la langue, cf. *Corpus*, VIII, index XVI, p. 1108.

6. M. J. cite fréquemment la *Romania*, les articles de M. d'Arbois de Jubainville dans la *Revue critique*, et des œuvres moins scientifiques, comme l'*Histoire des origines de la langue française*, de Granier de Cassagnac. Que M. J. se rassure : le « public crédule » qui possède ce livre est fort restreint.

autres provinces. A ce moment-là, la « romanisation » est arrivée, en Italie comme ailleurs, au point qu'elle ne dépassera pas : les pays qui avaient composé l'empire romain s'en détachent pour vivre de leur vie propre. Ils se suffisent à eux-mêmes : l'état provincial succède à la province. M. J. pense que c'est là la fin naturelle de son travail : nous ne pouvons que l'approuver.

Malheureusement, M. J. n'a pas su classer les matériaux si nombreux et de si bonne espèce qu'il a eu la patience de réunir. Le livre manque d'ordre et de méthode. Il est impossible de s'y retrouver : à part les six grands chapitres qui correspondent aux six grandes divisions géographiques de la partie occidentale de l'empire, nous ne rencontrons aucun sous-titre, aucune indication marginale, aucune subdivision en paragraphes, pour distinguer les différentes questions que M. J. étudie, administration, situation des villes, état intellectuel. C'est qu'en réalité chacune de ces questions n'est pas traitée séparément et pour elle-même; le plus souvent, elles apparaissent tout à fait incidemment. Les assemblées des Gaules et la disparition du druidisme, les deux points les plus importants du développement politique et social de la Gaule sous les Romains, sont enclavées dans la nomenclature et la description des cités, à propos de la ville de Lyon.

Il me semble que l'histoire des faits ne tient pas dans le livre de M. J., la place qui lui convient. Non pas que M. J. ait négligé de raconter les événements politiques, militaires ou religieux qui se sont passés dans la province. On pourrait lui reprocher plutôt d'avoir trop raconté, surtout d'avoir trop cité d'anecdotes : par exemple, les intrigues de cour à Ravenne et à Milan, qui nous apprennent certainement moins sur l'état des villes italiennes qui ne le feraient les luttes des curiales et des *possessores*. En revanche, l'importance des grands événements historiques n'est pas suffisamment signalée : des faits comme la création de l'empire gaulois au troisième siècle sont de véritables révélations sur la situation politique du pays, et ils sont simplement mentionnés. Puisque M. J. termine son livre au moment où chaque province vit de sa vie propre, il importait de chercher dans l'histoire de l'empire romain s'il ne s'était point manifesté des tendances individualistes, séparatistes, avant la domination barbare. L'anarchie militaire, l'époque des trente tyrans devaient être mises en relief. « Vers le milieu du troisième siècle, a dit M. de Broglie, au moment où l'anarchie et l'invasion rendaient à chaque province le soin de sa propre défense, la Gaule avait usé de l'interrègne pour porter à sa tête des soldats nés sur son territoire, et créer un véritable empire gaulois qui pût se maintenir treize années ». C'est pour satisfaire à ce besoin d'isolement, de vie commune, que Dioclétien divisa l'empire en diocèses, et qu'il rendit à la Gaule son empereur. M. J. aurait dû noter ces *moments* (comme on dit en Allemagne) de l'histoire de l'Afrique, de la Gaule ou de l'Espagne; son tableau eût été plus vrai et plus vivant.

M. J. a été évidemment trop préoccupé de montrer tout ce qu'il y avait de romain dans les provinces; il n'a pas fait assez sa place à l'élément local, indigène. Pour avoir une idée exacte et complète de l'assimilation à Rome des pays conquis, il fallait réunir tous les faits qui révélaient la persistance des coutumes ou des habitudes nationales : c'eût été une contre-épreuve nécessaire. Elle aurait pu, je crois, modifier les résultats de M. Jung. Que dire de l'étonnante persistance de la langue gauloise, dont on peut suivre la trace depuis l'époque des Antonins jusqu'au règne de la dynastie théodosienne? du maintien des cultes indigènes, déguisé sous une bizarre adaptation? de la perpétuité des anciennes divisions géographiques? A côté de la politique de « romanisation », il y a aussi eu chez les empereurs romains une tendance à respecter les traditions aussi bien provinciales que municipales (tendance qui ne se retrouve pas d'ailleurs au même degré dans les différentes régions de l'empire). Il est certain que, non pas par l'effet des lois et des violences, mais par la simple force de l'habitude, l'assimilation est devenue un jour aussi complète que le montre M. Jung. Mais la question est de savoir de quelle manière, sous quelles influences, et surtout avec quelle lenteur elle s'est produite. N'était-elle pas achevée quand est tombé l'empire? ou n'a-t-elle pas été, comme il est plus vraisemblable, continuée et terminée par le christianisme? Une pareille histoire est encore à faire; mais ce n'est pas être trop hardi que de croire qu'elle justifiera l'idée émise par M. Bréal que « peut-être la victoire complète de l'élément latin est postérieure à la chute de l'empire romain [1] ».

Malgré tout, si le livre de M. Jung ne peut être appelé un livre bien fait, ce sera un ouvrage très utile, à peu près indispensable.

Camille Jullian.

---

150. — **Etude sur le Simplicissimus de Grimmelshausen,** thèse française présentée à la faculté des lettres de Paris, par Ferd. Antoine, chargé de cours à l'école supérieure des lettres d'Alger. Paris, librairie C. Klincsieck, 1882. In-8, 308 p.

C'est un beau sujet que M. Antoine s'est proposé de traiter et cependant il m'est impossible de le féliciter du choix qu'il a fait; grammairien avant tout et latiniste, c'est, je crois, par une méconnaissance complète du but qu'on doit se proposer en soutenant une thèse, — laquelle ne peut servir, il me semble, qu'à *s'habiliter* pour l'ordre d'enseignement auquel on se destine [2], — qu'il a pris pour sujet de la sienne une question de littérature allemande; or en quoi une thèse de littérature

1. *Académie des Inscriptions, Comptes-rendus*, 1881, p. 384.

2. C'est là évidemment la première réforme à demander pour le doctorat ès-lettres. Cf. *Revue internationale de l'enseignement*, 15 mars 1883.

ou d'histoire moderne peut-elle prouver qu'on est apte à enseigner les langues anciennes[1]? Après cette première erreur, peut-être M. A. en a-t-il commis une autre en allant chercher dans une époque peu connue de quiconque n'est pas familier avec la littérature d'outre-Rhin, l'œuvre qu'il voulait examiner et l'écrivain qu'il voulait juger; ce n'est pas que l'étude du *Simplicissimus* présente la moindre difficulté; depuis quarante ans bientôt, toutes les questions qui s'y rattachent ont été élucidées, et les travaux de Kurz et de Tittmann en particulier, qui résument et complètent ceux de leurs devanciers, n'ont rien laissé à découvrir, surtout pour un étranger, et offraient à quiconque voulait aborder ce sujet après eux, une base aussi sûre qu'un plan commode. Il est regrettable que M. A., qui leur doit tant, ne les ait pas mieux et plus fidèlement suivis, et que, au lieu de se borner à développer l'analyse si substantielle et si complète que Tittmann entre autres avait donnée, il ait cru devoir abandonner le plan qui lui était offert, pour exposer le sujet d'une manière toute différente. Quoi de plus simple, cependant, que ce plan! Montrer quel était l'état du roman en Allemagne au milieu du XVII[e] siècle, raconter, en l'éclairant par les événements dont il fut le témoin et les renseignements qu'on trouve dans ses ouvrages, la vie de celui qui devait le transformer, faire connaître ses œuvres diverses, enfin caractériser son talent si original à l'aide de la plus célèbre, le *Simplicissimus;* voilà ou à peu près ce qu'a fait Tittmann et ce que M. A., je crois, aurait eu raison de faire à son exemple; cela eût mieux valu certainement que ces « considérations générales sur l'état de la littérature allemande » du XVII[e] siècle, dans lesquelles les anachronismes, les hors-d'œuvre et les lacunes, les jugements erronés ou contradictoires sont malheureusement trop fréquents, considérations sans grande utilité d'ailleurs et que suivent un peu à l'aventure, comme on le verra, des chapitres sans lien bien réel et qui ne nous font connaître qu'assez imparfaitement Grimmelshausen et ses œuvres, sur lesquelles Kurz et Tittmann, pour ne pas parler d'autres écrivains, avaient déjà porté un jugement si clair et à bien des égards définitif.

---

1. Je suis d'autant plus à l'aise pour tenir ce langage que ma critique s'adresse à peine à M. A. qui a fait ses preuves comme latiniste et qu'elle vise beaucoup plus loin. Autrefois qu'on ne savait souvent par quelle porte entrer dans l'enseignement supérieur, on comprend qu'on ait fait parfois deux thèses d'ordre différent; mais aujourd'hui qu'il n'en est plus de même et qu'on peut être attaché à une faculté, — je n'examine pas ici si c'est un bien ou un mal, — sans être docteur, c'est un devoir de faire ses thèses sur les matières qu'on se propose d'enseigner. C'est d'ailleurs ainsi le plus souvent qu'il en a été de tout temps. Voici quelques exemples pris au hasard parmi les thèses de quelques-uns des membres les plus distingués du haut enseignement et qui en sont la preuve: Boissier, *Le poète Attius* et *Quomodo græcos poetas Plautus transtulerit*. — Bréal, *Hercule et Cacus* et *De persicis nominibus apud scriptores græcos*. — G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne* et *De pseudo-Turpino*, etc.

Sans doute M. A. est excusable d'avoir en partie échoué dans une entreprise nécessairement au-dessus de ses forces ; mais, tout en dehors de ses études habituelles qu'était son sujet, je crois qu'il l'eût mieux traité, s'il s'était entouré de tous les moyens d'information et s'il n'avait pas négligé de consulter quelques-uns des ouvrages, — comme ceux de Lemcke, Hettner, même Roquette, l'histoire du roman en Allemagne de Bobertag, la dernière en date, etc. [1], — dans lesquels les questions littéraires qu'il avait à étudier ont été parfois si bien exposées. Je crois que s'il les avait connus, il ne se serait pas borné à caractériser d'un mot le XVII^e siècle ; il aurait su que si cette époque est « triste », comme il le dit d'après Vilmar, elle prépare la suivante, ainsi que l'a fort bien remarqué Lemcke, et mérite par là de fixer l'attention ; mais surtout il aurait vu que la poésie obéit alors à une double tendance, qu'elle affecte deux formes bien différentes, une forme savante et une forme populaire ; il aurait opposé entre eux les représentants de ces deux poésies et n'aurait pas séparé Gryphius de Fleming [2], puisqu'il est comme lui un des poètes de l'école silésienne, pour le ranger à côté de Laurenberg et de Logau, leurs adversaires ; il n'aurait pas omis de dire non plus que l'Allemagne du XVII^e siècle eut un drame savant et sans originalité et une poésie religieuse simple et populaire, et il aurait montré enfin quelles influences diverses et parfois contradictoires ont contribué alors à modifier la nature et la forme de la litérature nationale. Mais je ne veux pas trop chicaner M. A. sur la faiblesse et l'inexactitude de son tableau de la poésie allemande au XVII^e siècle, puisqu'à la rigueur il pouvait se dispenser de le faire ; je ne lui reprocherai pas, pour la même raison, trop vivement, après avoir promis des « considérations sur l'état de la littérature pendant la période de qui va de 1620 à 1748 » — ce qui était certainement inutile pour caractériser l'œuvre d'un écrivain mort en 1676, — de n'avoir point parlé du mouvement littéraire pendant les deux derniers tiers de cette période, de 1680 à 1748, et j'arrive tout de suite au chapitre II, « la prose allemande au XVII^e siècle ». M. A. s'est attaché à montrer à quel point la langue allemande se corrompit à cette époque, par le mélange d'éléments étrangers ; l'invasion de mots français dans l'allemand, à partir surtout du traité de Westphalie, est un fait bien connu, M. A. aurait pu se borner à le constater, sans vouloir l'exposer à nouveau ; c'eût été le moyen d'arriver plus vite à ce qui était véritablement son sujet ; il y est entré à plein avec le chapitre III, « le roman au XVII^e siècle ».

S'il est une question littéraire connue, c'est l'histoire du roman et de ses transformations dans l'Europe occidentale depuis le XVI^e siècle ;

---

1. Lemcke, *Von Opitz bis Klopstock* (la 1re édition portait le titre de *Geschichte der deutschen Dichtung*). Le premier volume de Bobertag a paru en 1876-1877.

2. Au lieu de placer Gryphius à côté de Fleming, c'est-à-dire dans la première école silésienne, on le place aussi souvent dans la seconde, à côté de Hoffmannswaldau et de Lohenstein, mais cela importe peu ici.

M. A. n'avait que l'embarras de choisir un guide pour la refaire à son tour; Hettner en particulier en a, dans quelques pages substantielles, fait un tableau animé et saisissant; je ne sais au juste qui M. A. a suivi; mais cette partie si importante de son étude manque singulièrement de netteté, on ne suit pas sans peine avec lui le roman moderne dans ses diverses transformations; il ne parle même pas du roman pastoral et, par un oubli peu excusable, il ne montre point dans le roman français [1] un intermédiaire nécessaire entre le roman espagnol et le roman allemand contemporain; les origines de ce qu'il appelle peu heureusement le roman d'aventures, — roman auquel la plupart des critiques allemands donnent le nom de populaire et qui a pris chez nous celui de roman comique,—sont indiquées d'une manière inexacte; M. A. semble trop oublier que ce roman est sorti exclusivement du roman picaresque espagnol, pour y voir le développement des farces et des légendes populaires allemandes du XV^e^ et du XVI^e^ siècle [2]. Il est probable que s'il avait consulté Bobertag, M. A. aurait présenté avec plus de clarté l'histoire du roman en Allemagne jusqu'à l'avénement du roman héroïque et galant; pour celui-ci il paraît avoir suivi Cholevius [3]; mais, si l'auteur des *Romans les plus importants du* XVII^e^ *siècle* n'est point et n'a point voulu être complet, il donne au moins une chronologie exacte; je ne puis comprendre que M. A. ne l'ait point adoptée; pourquoi, par exemple, parler des romans d'Antoine Ulrich de Brunswick avant ceux de Zesen et de Buchholtz publiés bien avant et qui ont fixé en quelque sorte les lois du genre? Comment aussi voir dans la *Banise d'Asie* de Ziegler une œuvre de « transition », quand ce roman peut être considéré comme le modèle du roman faux et ampoulé dont Zesen et Werder avaient été les initiateurs? On n'est pas moins surpris d'apprendre que le « succès » du roman de Ziegler prépare celui de *Robinson Crusoé* et de voir *Blanchefleur*, cette douce et gracieuse figure de la poésie du moyen âge, rapprochée de *Banise;* on ne comprend pas davantage que M. A. dise, p. 43, que « Chr. Weise commence une réaction bien plus sérieuse et plus décisive contre le boursouflage de Lohenstein », puisque les romans de Weise sont de 1672 et que le premier volume de l'*Armi-*

---

1. Comment, par exemple, n'avoir pas dit un mot du *Roman comique de Francion* qui fut traduit en allemand en 1668, précisément un an avant la publication du *Simplicissimus?*

2. Il n'est que juste de remarquer qu'à la fin du chapitre M. A. indique la véritable origine du *Simplicissimus* en disant que « c'est le dernier rejeton d'une famille espagnole très étendue ».

3. Je voudrais voir une faute d'impression dans ce que M. A. dit, p. 35, à propos de Cholevius : « Cholevius..... fait de Zesen un très grand éloge, dans son essai de réhabilitation des *onze* romans héroïques, historiques et ennuyeux du XVII^e^ siècle. » Si Cholevius n'a étudié en détail que onze romans dans son livre, cela n'empêche pas qu'on les compte par centaines à l'époque de Grimmelshausen et que, par le manque d'intérêt, ils se valent tous. M. A. ne l'ignorait pas sans doute, mais sa phrase est bien peu explicable.

nius de Lohenstein parut seulement en 1689; on ne s'explique pas non plus qu'il ait pu écrire que « le style de Chr. Weise est un acheminement vers le style si clair et si naturel de Grimmelshausen », quand le *Simplicissimus*, publié en 1669, est antérieur aux premières œuvres de Weise.

Après cette histoire générale du roman en Allemagne, on s'attendrait à trouver dans le livre de M. A. la biographie de son réformateur, de celui du moins qui l'engagea dans une voie nouvelle, il n'en est rien; l'auteur aborde tout de suite l'étude du *Simplicissimus*. Six chapitres (IV-IX) sont consacrés à l'examen de ce chef-d'œuvre de Grimmelshausen; il y a peu de chose à dire du premier qui renferme l'analyse succincte, mais exacte, à ce qu'il m'a paru [1], du célèbre roman, ni du dernier qui traite de sa continuation et n'a guère de raison d'être, puisqu'il rentrait dans le premier; le chapitre V qui traite de la valeur littéraire du *Simplicissimus* aurait dû, ce semble, terminer l'étude que M. A. a faite de ce roman; il se compose d'ailleurs de parties très diverses qu'on est surpris de trouver les unes à côté des autres; à quelques renseignements sur la vie de Grimmelshausen succède une appréciation de son œuvre; puis M. A. en examine le style et, à cette occasion, il nous dit quelques mots des connaissances de l'auteur; plus loin, il étudie la langue; dans un autre paragraphe, il s'est efforcé de prouver que « le *Simplicissimus* continue la tradition nationale »; il avait déjà traité cette question dans le chapitre III; il y revient ici, mais sans arriver à montrer ce qu'il y a à la fois de vrai et de faux dans cette manière de voir. Le chapitre VI [2] aurait gagné à suivre les deux qu'il précède et n'aurait dû être qu'un paragraphe de la caractéristique générale du roman; quant à voir dans le héros de Grimmelshausen la personnification de ce « qui est le trait dominant du caractère de l'Allemand au XVII^e siècle; le désir de la nouveauté, la passion insatiable du changement, » il y a là une erreur ou une exagération manifeste : l'esprit d'aventure n'est point particulier au XVII^e siècle, et la passion du nouveau, M. A. l'a reconnu lui-même, n'était ni moins grande, ni moins générale au XVI^e.

Le chapitre VII, le plus considérable de l'ouvrage de M. A., et le chapitre VIII doivent être examinés ensemble et rentrent, à certains égards, l'un dans l'autre : comment, en effet, apprécier l'intérêt historique d'un ouvrage, ce qui est un des objets du chapitre VII, sans connaître les faits qui y sont exposés? D'un autre côté, la vie de *Simplicissimus* dont il est question dans le chapitre VIII est déjà racontée et connue par

1. Il n'aurait pas fallu dire cependant, p.63, à propos de la bataille de Wittstock que les Suédois battent les Impériaux, « sous le commandement du prince électeur de Saxe et de Banner. » P. 71. M. A. traduit en note *Mummelsee* par le « lac des merveilles », parce que *Mummel* signifie « épouvantail »; c'est bien là, en effet, le sens ordinaire du mot *Mummel*, mais Tittmann en donne un autre qui convient mieux ici, celui d'« ondin ».

2. Caractère de *Simplicissimus* et moralité de son histoire.

l'analyse du roman, objet du chapitre IV ; on comprend à combien de redites un pareil procédé a dû exposer M. A. et combien il est peu favorable à une claire exposition du sujet; aussi, après avoir lu les six chapitres consacrés au *Simplicissimus*, est-il difficile de se faire de ce roman si saisissant une idée bien exacte, et il en reste une impression moins nette dans l'esprit, moins satisfaisante surtout, que quand on a lu les six pages que M. Bossert lui a consacrées dans son livre sur les précurseurs de Gœthe; ces pages sont sans prétention cependant; l'auteur s'est presque borné pour les écrire à consulter ou à traduire une partie des fragments du célèbre roman donnés par H. Kurz dans son histoire de la littérature allemande; mais, comme il les a choisis avec goût, de quelle main légère il les a traduits, quelle idée charmante on se fait de l'œuvre de Grimmelshausen, qu'on ne connaît qu'en partie, il est vrai, car l'analyse de M. Bossert est incomplète, mais qu'on peut néanmoins juger et apprécier en toute assurance! M. A. est plus complet sans doute, mais je doute que le lecteur qui ne connaîtra que son livre se fasse une idée aussi juste, je ne dis pas aussi agréable, cela est impossible, du *Simplicissimus* qu'après la lecture de l'étude de M. Bossert.

Une erreur de M. A. qui se révèle dans le titre même du chapitre VII[1], c'est d'avoir voulu, avec Gervinus, que le *Simplicissimus* fût surtout une satire et de l'avoir jugé comme tel; sans doute la satire peut être considérée comme occupant une place considérable dans le roman de Grimmelshausen, mais elle y est subordonnée à l'intérêt historique; c'est ce que n'a pas assez vu M. A. qui n'hésite pas à dire que Grimmelshausen « continue Moscherosch »; cela peut être vrai du *Monde à l'envers*, du *Pèlerin satirique*, etc., où il suit son devancier, mais ne l'est pas du *Simplicissimus;* et si, Grimmelhausen s'y montre si supérieur à l'auteur des *Visions de Philander de Sittewald*, c'est précisément, ou parce qu'il cache la satire sous le ton humoristique de ses descriptions, ou qu'il l'oublie même parfois tout à fait comme dans l'idylle de la forêt, pour ne pas parler des passages où il s'élève aux accents d'un véritable lyrisme, par exemple dans le chant si plein de poésie : « Viens, ô rossignol, consolateur de la nuit ». Du point de vue étroit où il s'était placé, M. A. n'a pas remarqué ou a omis ces traits si caractéristiques pourtant du talent de Grimmelshausen, et il a passé sous silence ces scènes si charmantes cependant, pour s'attacher aux tableaux sombres que lui offrait la description de la vie des camps; je ne le blâme pas sans doute d'avoir parlé des spectacles cruels et lugubres dont Simplicissimus avait été le témoin; je lui reproche seulement d'y avoir trop insisté et de s'être ainsi volontairement exposé à des redites; pour cette raison, le rapprochement entre les scènes analogues tirées des *Visions* et du *Simplicissimus* était déjà plus qu'inutile, puisqu'il a forcé M. A. à se répéter ; mais on ne comprend point du tout le rapprochement avec le camp

1. La satire dans le *Simplicissimus*. Intérêt historique du livre.

de Wallenstein, dont la peinture n'est plus un document authentique et contemporain et dont la description ne peut que faire perdre de vue le sujet principal. En procédant comme il l'a fait, M. A. avait sans doute dans la pensée, quoique peut-être d'une manière inconsciente, le désir de peindre, d'après le roman de Grimmelshausen, les diverses classes de la société contemporaine, les soldats d'abord, puis les paysans, ensuite les nobles, etc. ; c'eût été là une étude pleine d'intérêt, mais il fallait la faire franchement et ne point l'aborder pour l'abandonner, avant de l'avoir achevée; surtout il aurait fallu donner à toutes les parties de ce tableau les mêmes proportions ou des proportions analogues et ne pas s'appesantir outre mesure et presque exclusivement sur le portrait de la vie du soldat dont les traits excessifs finissent par provoquer le dégoût et font oublier l'intérêt général du roman. Comment, en effet, le lecteur fatigué de ces scènes grossières peut-il goûter l'allégorie de l'arbre symbolique vu en songe et que M. A. a eu raison de raconter tout au long, ou l'histoire humoristique du fou Jupiter qu'il a eu, au contraire, le tort de tronquer? Ce que je lui reproche plus vivement, ce sont les digressions qu'on rencontre à la fin du chapitre, comme la réfutation de la comparaison que Eichendorf et Gervinus ont faite du *Simplicissimus* et du Don Quichotte, ainsi que celle que M. A. a établie lui-même entre l'œuvre de Grimmelshausen et Gil Blas [1] ; il est évident que c'était dans le chapitre consacré à examiner la valeur littéraire du *Simplicissimus* et non ici que l'examen de ces questions pouvait trouver place. Si M. A. croyait aussi, à propos du Mummelsee, devoir parler de la légende de Pilate, il fallait le faire plus brièvement; je ne puis m'expliquer surtout la longue citation de L. Veuillot, qui n'est « remarquable (ni) par l'onction du récit, (ni) par la richesse du style » et ne reproduit ni la physionomie, ni l'intérêt de la curieuse légende. Ces longueurs surprennent d'autant plus qu'à partir de cet épisode M. A. abrège outre mesure l'étude des derniers livres du roman.

J'avoue ne point comprendre la raison d'être du chapitre VIII, qui n'est qu'un résumé des événements de la guerre de Trente-Ans depuis 1622, date supposée de la naissance de Grimmelshausen [2], jusqu'à la bataille de

1. M. A. est revenu à plusieurs reprises sur *Gil Blas*, sans dire en quoi il diffère du *Simplicissimus ;* sortis tous deux du roman picaresque espagnol, si l'œuvre de Lesage est supérieure au point de vue de la forme et de la conception générale à celle de Grimmelshausen, le *Simplicissimus* l'emporte sur le *Gil Blas* par l'intérêt national et historique; l'écrivain français a fait un pastiche heureux du roman picaresque de l'Espagne, Grimmelshausen s'en est inspiré pour peindre les mœurs de sa patrie et a fait ainsi un roman vraiment national et allemand.

2. Le plus souvent on donne 1625 comme date de la naissance de Grimmelshausen. M. A. aurait bien dû dire pourquoi il préfère, comme Tittmann d'ailleurs, la date de 1622. Il est vrai qu'elle le contente à peine et qu'il voudrait bien la reculer encore, parce qu'il lui paraît peu vraisemblable que *Simplicissimus* ait vécu dans les camps dès l'âge de dix à douze ans; mais Grimmelshausen l'affirme, et puis, est-ce que *Simplicissimus* ne pouvait pas être page à cet âge?

Jankow en 1645; il est évident que ces événements devaient prendre place dans la vie même de Grimmelshausen [1]; si M. A. avait procédé ainsi, il n'aurait point été tenté de faire à l'auteur du *Simplicissimus* un reproche de ne point parler, dans ce roman, de Tilly, de Wallenstein et de Gustave-Adolphe; si le *Simplicissimus* est, à tant d'égards, une autobiographie, comment le héros, c'est-à-dire Grimmelshausen, aurait-il pu parler de personnages qu'il n'avait pas connus? D'ailleurs M. A. oublie ici qu'il est question des événements qui ont illustré ces grands hommes dans le *Springinsfeld*.

Le chapitre x traite des « Reproductions et imitations du *Simplicissimus* », le chapitre xi des « autres écrits de Grimmelshausen »; on se demande, car M. A. ne traite pas seulement dans le chapitre x des reproductions du chef-d'œuvre de Grimmelshausen, comment il n'a pas achevé d'étudier toutes les œuvres de cet écrivain, avant de faire connaître ses imitateurs; il est assez surprenant, on en conviendra, de parler d'ouvrages publiés en 1697 ou plus tard, avant d'avoir étudié ceux qui sont supposés leur avoir servi de modèle et dont le plus récent est de 1676. Mais ce n'est pas là le seul reproche qu'on puisse faire à M. A. à propos de ces deux chapitres; le second, tel qu'il est composé, ressemble trop à une énumération exacte, mais fatigante à la longue, d'œuvres qui, ainsi présentées, n'offrent qu'un bien médiocre attrait et ne servent point, ce qu'elles auraient dû faire cependant, à faire connaître Grimmelshausen et son époque; l'analyse de *Springinsfeld* et du *Vogelnest*, ainsi que l'histoire de la *Vagabonde Courage*, ne sont point sans doute dénuées de tout intérêt, mais que cet intérêt eût été plus grand, si cette analyse avait servi à nous révéler le mystère de la vie inconnue de Grimmelshausen et à nous faire mieux comprendre l'histoire contemporaine! En faisant marcher de front la biographie de Grimmelshausen et l'étude sommaire de ses œuvres secondaires, ou plutôt en faisant de celle-ci la base de la première, M. A. eût fait du célèbre écrivain un portrait vivant et fût plus facilement arrivé à assigner à chacune de ses œuvres leur vraie valeur; il n'eût point alors été tenté de finir l'étude qu'il en a faite par l'analyse de trois romans écrits dans l'ancien goût du siècle et qui méritent à peine de fixer l'attention.

Grimmelshausen a fait école et il eut de nombreux imitateurs; M. A. en a cité un certain nombre, mais un peu à l'aventure et en mêlant ensemble des œuvres d'un caractère tout différent; ainsi on est étonné de le voir prendre comme une *Simpliciade* le Schelmuffsky (1697), qui est, tout au contraire, une satire dirigée contre les fades imitations du roman de Grimmelshausen. Une erreur non moins inexcusable est d'avoir rattaché au *Simplicissimus* le *Robinson Crusoé* et les romans qui sont

1. Quelques-uns se trouvent d'ailleurs indiqués déjà dans l'analyse de *Simplicissimus*.

sortis de l'imitation du livre célèbre de Defoe[1]. Si Simplicissimus se retire dans une île déserte à la fin de sa vie, il est certain que son histoire n'a point été connue de l'auteur de *Robinson*; ce roman n'a donc point été inspiré à Defoe par l'œuvre de Grimmelshausen; on en peut dire autant de l'*Ile de Felsenbourg*, cette œuvre remarquable que M. A. cite presque avec indifférence et qui, écrite seulement de 1731 à 1743, relève uniquement aussi de *Robinson* et ne peut, à aucun titre, être regardée comme sortie de l'imitation du *Simplicissimus*, déjà presque oublié quand elle parut.

J'arrive enfin au chapitre XII[e] et dernier du livre de M. A., « la biographie de Grimmelshausen »; il comprend quatre paragraphes destinés à examiner quel fut le vrai nom de l'auteur du *Simplicissimus*, quelles sa vie et sa religion, et enfin à peindre son caractère. Jusque vers 1840, on a attribué le *Simplicissimus* à un certain Samuel Greifensohn, pseudonyme sous lequel Grimmelshausen s'était caché; ce sont les recherches d'Echtermayer (1838) et de Passow (1843-1847) qui ont éclairci ce problème littéraire; M. A. s'est borné à résumer, d'après Tittmann et H. Kurz, l'état de la question; il est inutile dès lors d'insister sur ce point. Je trouve qu'il a traité bien longuement la question de savoir à quelle religion appartenait Grimmelshausen, surtout quand sa longue discussion aboutit tout simplement à ce fait bien connu et qu'il avait lui-même signalé dans la première partie de son livre, que l'auteur du *Simplicissimus* vécut probablement protestant, mais qu'il mourut catholique. Je ne comprends guère non plus pourquoi M. A. a fait de cette question une étude à part, quand l'examen en rentrait naturellement dans la biographie de Grimmelshausen; quant à celle-ci, elle ne nous apprend rien de nouveau; ce n'est guère, d'ailleurs, qu'un résumé de faits déjà connus en partie, et ces faits présentés ici isolés des événements, qui seuls peuvent appuyer et justifier les hypothèses qu'on a invoquées pour les expliquer, perdent à peu près tout intérêt; M. A. a porté ainsi jusqu'au bout la peine du plan défectueux qu'il a adopté, et les deux pages qui terminent son travail[2], et dans lesquelles il a étudié le caractère de l'auteur du *Simplicissimus*, si elles renferment quelques vues ingénieuses, ne peuvent suffire pour effacer l'impression laissée par les erreurs d'appréciation et de méthode qui précèdent, ni pour les absoudre. Je rends pleine justice aux efforts de M. Antoine, je me plais à dire que son étude sur le *Simplicissimus* témoigne d'une profonde connaissance de la langue allemande; mais on était en droit d'attendre de

---

1. M. A. s'est servi, pour désigner ces imitations, du mot *Robinsonade*; je ne lui en ferai pas un reproche, puisqu'on trouve ce mot dans toutes les histoires de la littérature allemande; mais je lui reprocherai d'en avoir abusé et d'avoir voulu voir des *Robinsonades* partout.

2. Après le chapitre XII, M. A. a donné en appendice (275-305) « pour ceux qui ne voudraient ou ne pourraient lire l'ouvrage », un certain nombre d'extraits du *Simplicissimus*.

lui quelque chose de mieux, et je ne doute pas que s'il eût pris un sujet dans le cercle de ses travaux habituels, il ne fût parvenu à faire quelque découverte, à éclaircir quelque point curieux de l'antiquité grecque ou latine, tandis qu'il ne nous a rien appris de nouveau sur Grimmelshausen et son époque. C. J.

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur M. Henry HARRISSE a fait tirer, sous la forme d'une très belle brochure, l'article qu'il avait publié dans notre numéro du 18 juin 1883; il a fait quelques additions, et sa plaquette, intitulée *Christophe Colomb et la Corse, observations sur un décret récent du gouvernement français* (10 p. in-8°), aura, nous l'espérons, un vif succès; il était bon que cette vigoureuse critique vînt réfuter l'opinion qu' « on veut inspirer aux populations, que l'Amérique a été découverte par un Corse né à Calvi ».

— M. Félix HÉMON, professeur au lycée Charlemagne, lauréat de l'Académie française, avait déjà publié dans la collection de classiques français de la librairie Delagrave *Rodogune* et *Cinna* de Corneille. Il vient de faire paraître dans la même collection *Horace* et *le Menteur* avec une introduction, des éclaircissements et des notes. Nous souhaitons que toutes les éditions destinées aux classes de nos lycées ressemblent à celles de M. Hémon ; car, comme le dit le jeune et laborieux éditeur, elles épargnent aux élèves — et même aux maîtres — de longues recherches ; elles leur apportent sur chaque pièce de Corneille une somme de renseignements souvent difficiles à recueillir ; elles traitent, dans une introduction étendue, toutes les questions qui peuvent intéresser les candidats au baccalauréat, à la licence et même à l'agrégation. Nous félicitons, en passant, M. Hémon d'avoir donné le texte entier du *Menteur* « sans s'alarmer outre mesure de certains passages qu'autorisait alors la liberté du langage comique » ni « sans entrer dans la voie des coupures, où il est pénible de s'engager, où il est si difficile de s'arrêter à temps ».

— M. Ch. JORET, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, vient de faire paraître à la librairie Champion la *Correspondance inédite de Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, avec Lamoignon de Basville intendant du Languedoc* (1709-1716). Cette correspondance est tirée d'un manuscrit de la Bibliothèque Mejanes et offre un très grand intérêt pour l'histoire des dernières années de l'administration de ce célèbre intendant du XVIII^e siècle qu'on avait surnommé le missionnaire irrésistible. M. Joret reproduit trente-neuf lettres ou billets du duc du Maine ; il y a joint des notices sur ce prince, sur Basville et sur les événements auxquels cette correspondance est relative. Nous reviendrons peut-être, plus amplement, sur cette attachante et importante publication.

— On vient de terminer les études pour la translation de l'école des Chartes sur une partie des terrains détachés du Luxembourg. Cette école, on le sait, se trouve annexée aux archives nationales. Son installation est défectueuse et insuffisante, surtout en ce qui concerne le service des archives qui a besoin de locaux pour un grand nombre de pièces et de collections intéressantes actuellement reléguées dans les greniers. La nouvelle école des Chartes doit occuper de 6 à 7,000 mètres.

— M. QUELLIEN, chargé par le ministère de l'instruction publique de recueillir les mélodies populaires de Basse-Bretagne en 1880-81, continue les travaux de sa missoin ; cette année, il s'occupera de l'hagiographie locale, des traditions populaires

qui entourent les plus anciens oratoires du pays et les chapelles des vieux saints.

— On a placé dans le square de l'église Saint-Germain-des-Prés, le long du boulevard Saint-Germain, la statue de Bernard Palissy. Cette statue est l'œuvre du sculpteur Barrias. Palissy est représenté près d'un fourneau allumé, tenant un plat dans la main droite. Sur le socle, est l'inscription « *à Bernard Palissy* ».

ALLEMAGNE. — M. Frank Praetorius nous écrit une lettre, que nous traduisons : « Dans l'article de M. Halévy (nº 27), j'ai été surtout surpris par le premier paragraphe, car je crois avoir entièrement reconnu et n'avoir nullement mis en question le mérite de M. Halévy et son déchiffrement des inscriptions du Safa. Quant à mon propre article, je ne l'ai pas nommé un *progrès notable*, mais « un petit nombre de remarques imparfaites » (Wenige und unvollkommene Bemerkungen). Je regrette de ne pouvoir accorder aucune valeur démonstrative aux arguments de M. Halévy contre moi. Mais comme je crois ne devoir pas réclamer l'espace de la *Revue critique* pour une longue discussion — qui, du reste, serait à sa disposition, — je me réserve de revenir ailleurs sur la question engagée. »

— A la séance du 31 mai de l'Académie des sciences de Berlin, M. J. Schmid, de Halle, a rendu compte des résultats du « voyage épigraphique » qu'il avait entrepris au nom de l'Académie en Algérie et à Tunis. La *Gazette de Voss* (nº 299) à laquelle nous empruntons ce renseignement, ajoute : « Par contraste avec l'accueil que feu Wilmanns avait trouvé en quelques endroits chez les Français, M. Schmid a été reçu partout avec une aimable courtoisie. Malgré le mauvais temps, les résultats de son voyage ont été bons ; il a pu comparer des inscriptions déjà connues et en a découvert de nouvelles. Mais il se plaint que les habitants et surtout les troupes du génie français mutilent et détruisent les monuments et les inscriptions; les ruines disparaissent les unes après les autres; on utilise les pierres comme matériaux pour la construction des routes et des ponts; dans certaines localités, une inscription, transportée au musée de l'endroit, n'est même pas à l'abri de la destruction. Il faudra donc déployer plus d'énergie pour sauver les antiquités africaines; l'ordonnance du bey prouve que le gouvernement français est déjà résolu à user de sévérité ; on doit espérer que cette ordonnance ne restera pas sur le papier, mais qu'elle sera réellement exécutée. »

— La célèbre lettre de Luther *an die Radherrn aller stedte Deutsches Lands : das sie Christliche Schulen aufrichten und halten sollen*, qui parut à Wittenberg en 1524, doit être publiée en une nouvelle édition fac-similé, par l'imprimeur de Leipzig, Drugulin.

— Le « recueil mensuel de Pick » ou *Picks Monatschrift* a disparu, il y a quelque temps, pour faire place à la « Revue allemande de l'Ouest pour l'histoire et l'art », *Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst*. Les directeurs de la nouvelle revue sont MM. F. Hettner et K. Lamprecht, le premier, directeur du musée provincial de Trèves, le second bien connu par ses travaux sur l'histoire des pays rhénans. Cette revue publie, outre des articles de fond, une sorte de Bulletin ou *Correspondenzblatt*. Parmi les études et travaux de valeur qu'a publiés la *Westdeutsche Zeitschrift*, on cite surtout l'étude de M. Hettner qui a pour titre : *Zur Cultur von Germanien und Gallia Belgica*.

— M. W. L. Holland, professeur à l'Université de Tubingue, a été nommé président du comité du *Litterarischer Verein* de Stuttgart-Tubingue (à la place de feu Adelbert de Keller).

ESPAGNE. — Le P. Fita a fait paraître, sous forme de volume et sous le titre de *Datos epigraficos é historicos, de Talavera de la Reina* (Madrid, Fortanet) un recueil d'articles publiés récemment par lui dans le « Boletin de la real academia de

la historia »; ce volume renferme des corrections et des additions au *Corpus inscriptionum*, un document intéressant de 1204, etc.

— M. Antonio MACHADO Y ALVAREZ annonce la publication, à Séville, à Madrid et à Barcelone, d'une *Biblioteca de las tradiciones populares españolas*.

GRANDE-BRETAGNE. — M. MACKENZIE WALLACE prépare un volume intitulé *Egypt and the egyptian question*, qui paraîtra chez les éditeurs Macmillan dans le courant de l'automne.

— La *Record Society* vient de distribuer les VII^{e} et VIII^{e} volume de ses publications ; ces deux volumes, édités avec grand soin par M. W. D. SELBY, renferment des documents relatifs au Lancashire et au Cheshire, tirés du « Public Record Office ».

— La *Peace Society* fait traduire le traité de Kant « sur la paix éternelle », *zum ewigen Frieden*.

— Une fête commémorative en l'honneur de Cromwell a eu lieu récemment au village de Houghton, dans le Huntingdonshire. A cette occasion, on a exposé une collection de peintures, de médailles, de bustes et de gravures satiriques, représentant Cromwell et appartenant à M. Kewer Williams.

HONGRIE. — M. V. FRAKROI vient de publier à la librairie Kilian, de Budapest, un volume sur la Hongrie et la ligue de Cambrai « *Ungarn und die Liga von Cambray, 1500-1511*.

SUISSE. — M. Eugène RITTER, professeur à l'Université de Genève, a fait tirer à part le travail qu'il avait lu à la séance générale de l'Institut genevois, le mardi 1er mai 1883, et inséré dans le tome XXV du *Bulletin* de ce même institut, « *Les recherches généalogiques à Genève* ». (In-8°, 15 pp.) Pourquoi, dit M. Ritter, une famille bourgeoise n'étudierait-elle pas ses origines, ne suivrait-elle pas la ligne modeste de ses ascendants aussi loin que possible, ne dresserait-elle pas un arbre complet ? Si humble qu'elle soit, elle a un passé, et rien n'est plus intéressant que de rechercher ce passé. On sait qu'en étudiant l'origine des familles genevoises, on n'en trouve aucune qui soit autochtone à Genève même; on arrive toujours à un ancêtre venu de la campagne ou de l'étranger. La vérité des points où vient aboutir le tracé des lignes ascendantes, les bizarreries qui se dessinent au regard du chercheur, voilà ce qui fait pour lui un des charmes de ses tableaux. L'ascendance de M^{me} de Staël, par exemple, nous montre ces croisements qui amusent le généalogiste. En commençant par établir quatre quartiers, on arrive dans autant de contrées : la Poméranie, la ville de Genève, le pays de Vaud, le Dauphiné. M. Ritter reprend chacun des quatre quartiers. Le grand-père paternel de M^{me} de Staël était un avocat de Custrin, Charles-Frédéric Necker, lui-même fils d'avocat et petit-fils de pasteurs, lequel obtint la faveur de Georges I^{er}, roi d'Angleterre, qui lui fit accorder par son parlement une forte pension annuelle, à la condition qu'il irait s'établir à Genève, et qu'il y ouvrirait un pensionnat destiné à l'éducation des jeunes Anglais qui viendraient sur le continent. La grand'mère paternelle de M^{me} de Staël fut Jeanne-Marie Gautier, d'une vieille famille de Genève, Son grand-père maternel fut le pasteur Curchod, et sa grand'mère maternelle, la fille d'un avocat dauphinois. Ces recherches généalogiques, ajoute M. Ritter, ne sont-elles pas essentielles pour connaître à fond un personnage, et Sainte-Beuve ne disait-il pas qu'il faut considérer avec soin les proches d'un grand homme, et ne cherchait-il pas à retrouver dans les frères de Boileau, dans les sœurs de Chateaubriand et de Pascal, les traits caractéristiques du talent de ces illustres écrivains ? Les recherches généalogiques, remarque M. Ritter, sont plus faciles à Genève que partout ailleurs, surtout depuis la publication des trois volumes de *Notices* rédigées par M. Galiffe père, depuis les trois forts volumes manuscrits qui composent le *Dictionnaire des familles genevoises* de M. Louis Sordet, depuis le quatrième volume des *Notices généalogiques* de M. Ga-

lifle fils, et tant d'autres travaux. Ces considérations fort intéressantes de M. Ritter sont suivies d'un appendice où l'on trouve des renseignements communiqués par M. le baron de Coston sur la famille Albert, à laquelle appartenait la grand'mère maternelle de Mme de Staël.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 juillet 1883.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur les travaux de l'Académie.

M. Alexandre Bertrand, au nom de la commission chargée de juger le concours des antiquités de la France, annonce que les récompenses de ce concours sont décernées aux auteurs des ouvrages suivants :

1re médaille : M. Beautemps-Beaupré, *les Coutumes d'Anjou et du Maine* ;

2e médaille : M. Pélicier, archiviste de la Marne, *Essai sur le gouvernement de la dame de Beaujeu* ;

3e médaille : MM. Auguste et Emile Molinier, *Chronique normande du XIVe siècle*, publiée pour la Société de l'histoire de France ;

1re mention : M. d'Arbaumont, *la Vérité sur les deux maisons de Saulx-Courtivron* ; *Cartulaire du prieuré de Saint-Etienne de Vignory* ; *Armorial de la Chambre des comptes de Dijon* ;

2e mention : M. Joret, *Les caractères et l'extension du patois normand* ;

3e mention : M. Loriquet, *Tapisseries de la cathédrale de Reims* ;

4e mention : M. le Dr Barthélemy, *Inventaire chronologique et analytique des chartes de la maison de Baux* ;

5e mention : M. l'abbé Albanès, *Histoire de Roquevaire et de ses seigneurs au moyen âge* ;

6e mention : M. du Bourg, *Histoire du grand prieuré de Toulouse et de diverses possessions de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem dans le sud-ouest de la France.*

L'Académie se forme en comité secret.

A la reprise de la séance publique, l'Académie procède au choix du candidat qui sera proposé en son nom aux suffrages de l'Institut pour le prix biennal de 20,000 fr. M. Paul Meyer, directeur de l'Ecole des Chartes, professeur au collège de France, est désigné par 13 voix, contre 11 données à M. Gaston Maspero, professeur au collège de France, directeur des fouilles archéologiques en Egypte.

M. Hauréau donne une seconde lecture de son mémoire sur *les Propos de maître Robert de Sorbon*.

Ouvrage présenté, de la part de l'éditeur, par M. Maury : *Œuvres* d'A. de LONGPÉRIER, publiées par G. SCHLUMBERGER, t. III.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 4 juillet.

M. Egger présente, de la part de M. Choisy, ingénieur en chef des ponts et chaussées, un mémoire sur l'arsenal du Pirée.

M. Mowat communique une inscription grecque conservée au Musée d'Avignon et inexactement publiée par Mérimée. Cette inscription est consacrée à la mémoire de Tiberius Claudius Antipater, fils de Draco, de la tribu Quirina, originaire de Paleopolis, par sa fille Claudia Mnasagora et par sa femme Theonis Fuscia.

M. de Villefosse fait observer que le Musée d'Avignon contient un certain nombre de monuments provenant de la collection Nanni, de Venise; il est possible que l'inscription communiquée par M. Mowat se rattache à cette collection. Peut-être aussi a-t-elle été acquise à Marseille, où le Musée d'Avignon a fait plusieurs acquisitions.

M. Egger insiste sur certaines particularités tendant à faire croire que cette inscription est d'origine dorienne.

M. Saglio présente une plaque d'émail sur laquelle il croit reconnaître le portrait du cardinal d'Amboise.

M. l'abbé Thédenat communique, d'après un manuscrit du président Bouhier, une inscription funéraire métrique trouvée à Chanac, bourg du Gévaudan, aujourd'hui dans le département de la Lozère, et qui renferme un vers de Virgile :

Dum memor ipse mei, dum spiritus hos reget artus.
(*Énéide*, l. IV, v. 336.)

E. MÜNTZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 30 Juillet — 1883

151. — MAXE-WERLY, **Collection des monuments épigraphiques** du Barrois. Paris, Champion, 1883. In-8 de 96 p., 1 pl.

L'arrondissement de Bar n'abonde pas en monuments épigraphiques. Le recueil de M. Maxe-Werly comprend soixante-six numéros : mais près de la moitié consistent en sigles figulins, qui ne sont que d'insignifiantes variétés de types déjà connus; il y a quelques inscriptions de bagues et de fibules (ce que M. M.-W. désigne par l'expression si étrange de « bagues et fibules épigraphiques »): mais elles avaient paru dans des recueils locaux et sont d'ailleurs sans importance. Des dix cachets d'oculiste trouvés dans le Barrois, huit ont été publiés dans le livre de Grotefend, tous le seront bientôt dans le beau travail de MM. Héron de Villefosse et Thédenat. D'inscriptions proprement dites, la collection de M. M.-W. n'en renferme qu'une quinzaine. Une seule (p. 4) présente un véritable intérêt: DEAE·EPONA*e* | ET GENIO·LEVC | TIB · IVSTINIVS | TITIANVS *b. f. leg. lEg* · XXII· *pr.* | ANTONIN*ian* | EX·VO*to;* mais on la connaissait déjà par les recueils de H. Henzen (5239) et de M. Ch. Robert (*Epigraphie de la Moselle*, p. 16). M. Henzen l'avait publiée d'une manière très incomplète; M. Robert a pu retrouver le titre *(beneficiarius legati)* de Titianus, et aussi la date approximative de cette inscription, à l'aide d'un autre monument élevé à Mayence par le même personnage (Brambach, C. *i. rh.*, 999=Henzen, 6799) : M. M.-W., qui rappelle l'ingénieuse restitution de M. Robert, aurait pu aussi nous dire comment il y est arrivé. — Près de cet autel ont été trouvés d'autres fragments (p. 22), dont M. M.-W. ne veut tirer aucun renseignement, mais qui toutefois semblent bien se rapporter à un monument entièrement analogue à celui de Titianus. Il faut lire, je crois, *leg. x*XII *pr(imigeniae) Antonin*IAN*ae*, ce qui porterait à quatre le nombre des inscriptions qui donnent à la vingt-deuxième légion le surnom d'*Antoniniana* (elle le reçut sans doute d'Antonin Caracalla; à l'inscription citée plus haut, il faut ajouter celles de Soleure, Orelli, 402 [en 219] et de Cannstadt, *C. i. rh.*, 1576).

— L'inscription (p. 7): MACCO | ATTILI | ANI | GRAECVS, est inédite. — Il en est de même d'un *graffito* gravé sur un fragment de poterie, qui intéressera surtout les paléographes : malheureusement le sens complet de l'inscription nous échappe. Je pense qu'on peut lire, avec M. M.-W. :..... *us Felix. Attenae, die ac* [*nocte* ?] | *Tatinus te salutet. Rat* [*ou rax?*] *u.* | *Vale.*

M. M.-W. eût pu faire précéder son recueil de quelques notes sur la topographie et l'histoire du pays sous l'empire romain. Je sais bien qu'il s'en est occupé ailleurs, et avec tout le soin désirable. Mais enfin ces inscriptions n'auraient rien perdu à être présentées sous un jour plus favorable, dans leur cadre géographique et politique. Ce que les éditeurs du *Corpus* ont jugé indispensable, est surtout nécessaire à des recueils peu fournis : M. M.-W. nous eût en cela rendu plus de services qu'en s'attardant à réfuter, d'ailleurs avec beaucoup de bon sens et de science, les ridicules interprétations des premiers épigraphiste du Barrois.

Le livre se termine par une note sur certaines inscriptions dont M. M.-W. doute fort justement. Parmi elles, se trouve l'inscription si souvent reproduite, qui était gravée sur un de ces colliers en bronze qu'on attachait au cou des esclaves fugitifs : *Ten(e) m(e) q(u)ia fug(i) et revoc(a) m(e) ad Collium, in Nasiu(m)*; Nasium, c'est la bourgade de Naix, dans le Barrois. M. M.-W. fait remarquer que de vingt inscriptions analogues, aucune n'est originaire d'une autre ville que Rome; on n'a jamais retrouvé la plaque de Naix; on ne la connaît que par l'intermédiaire d'un écrivain barrois, Baillot. qui se plaisait fort, semble-t-il, aux fantaisies archéologiques. Ce sont évidemment d'excellents motifs pour douter de l'authenticité de l'inscription.

Le recueil de M. M.-W. n'enrichit pas de beaucoup, on le voit, l'épigraphie gauloise : on pourrait même dire, puisque les inscriptions fausses sont naturellement plus importantes que les inscriptions vraies, qu'il l'appauvrit. Mais on doit souhaiter que chacune des régions de la France possède des archéologues aussi consciencieux et aussi sages que M. Maxe-Werly.

Camille JULLIAN.

---

152. — **Imagines inscriptionum græcarum antiquissimarum in usum scholarum,** par Hermann RŒHL, Berlin, G. Reimer, 1883. In-4, 1-72 pages.

Depuis quelques années, on voit se multiplier les ouvrages destinés à familiariser les jeunes gens avec l'étude des inscriptions. Il y a cinq ans, M. Hans Droysen donnait, dans sa *Sylloge inscriptionum Atticarum in usum scholarum academicarum* (Berlin, Weidmann, 1878), un certain nombre de spécimens d'inscriptions attiques se rapportant aux principaux actes de la vie publique d'Athènes et permettant, à propos

de chacun de ces actes, de se rendre compte, dans le plus minutieux détail, du jeu des institutions athéniennes. L'année dernière, paraissait un gros volume de M. Hicks (XXVIII-372 pages), intitulé *Manual of greek historical inscriptions* (Londres, Henry Frowde, 1882), recueil très complet d'inscriptions appartenant aux principales périodes de l'histoire grecque, disposées suivant l'ordre chronologique (depuis le VII^e siècle jusque vers le milieu du I^{er} siècle avant l'ère chrétienne) et accompagnées de commentaires fort bien faits, qui montrent tout le profit que peut tirer l'histoire de l'étude raisonnée des monuments épigraphiques. Voici maintenant M. Hermann Rœhl, l'auteur des *Inscriptiones græcæ antiquissimæ,* qui publie sous ce titre : *Imagines inscriptionum græcarum antiquissimarum in usum scholarum,* un choix des inscriptions grecques les plus anciennes, où les étudiants des universités pourront apprendre à déchiffrer les divers alphabets employés avant le IV^e siècle dans les différentes parties du monde hellénique. On ne saurait trop applaudir à ce mouvement. Les inscriptions ne doivent pas rester le domaine des quelques travailleurs qui les consultent en vue d'études spéciales : il est bon que les jeunes gens sachent qu'il y a là une source précieuse d'informations, capables de compléter de la façon la plus utile les renseignements fournis par les textes imprimés. Tout livre qui leur facilitera l'intelligence de ces documents, tout guide qui les aidera à s'orienter dans ce monde des textes lapidaires, trop longtemps fermé à leur curiosité, sera donc le bienvenu et rendra aux études supérieures un véritable service.

L'ouvrage de M. R., le dernier en date de ces manuels d'épigraphie destinés à la jeunesse studieuse, contient environ quatre cents textes, reproduits le plus fidèlement possible d'après des photographies, des estampages, ou d'après les meilleures copies. Presque tous ces textes ont été publiés déjà par M. R. dans les *Inscr. gr. antiq.* Parmi les textes nouveaux, il faut signaler un certain nombre d'inscriptions athéniennes provenant de l'Attique, qu'on trouve en partie dans le *Corpus* de M. Kirchhoff ou dans son supplément, et que, pour cette raison, M. R. avait exclues de ses *Inscr. gr. antiq.* La table placée en tête du recueil indique la méthode suivie par l'auteur dans le groupement de ses inscriptions : il les a disposées suivant l'analogie des alphabets, en observant autant que possible l'ordre chronologique, c'est-à-dire en donnant le premier rang aux spécimens des alphabets les plus anciens. C'est ainsi que les trente-deux sections établies par M. R. comprennent : I, inscriptions de Théra ; II, inscriptions crétoises ; III, inscription d'Ecphantos, représentant le plus ancien alphabet de Mélos ; IV-XV, spécimens de l'alphabet éolo-dorien ; XVI, textes éoliens de Cébren et de Thymbra ; XVII, spécimens de l'alphabet des Grecs d'Asie Mineure ; XVIII-XXIII, spécimens de l'alphabet des îles telles que Mélos (2^e époque ssq.), Paros, Siphnos, Thasos, Naxos, Céos ; XXIV-XXX, spécimens des alphabets argien et corinthien et des alphabets analogues ;

XXXI, spécimens de l'alphabet attique; XXXII, trois textes d'origine inconnue.

On ne peut contester l'utilité de ce recueil, ni les services qu'il est appelé à rendre au haut enseignement. Les jeunes gens y trouveront une sorte de *paléographie monumentale* contenant, en un petit nombre de pages, toutes les variétés de formes de l'ancienne écriture grecque. Philologues et historiens s'y instruiront, les uns, en y étudiant l'orthographe et les particularités dialectales de chaque contrée, les autres, en y apprenant à se familiariser avec les caractères de chaque alphabet et à déchiffrer couramment ces vieux textes dont quelques-uns éclairent d'une si vive lumière l'histoire des temps antiques.

Les *Imagines* n'échappent pourtant pas à toute critique, et le premier reproche qu'il faille adresser à l'auteur est d'avoir négligé de donner la transcription des documents qu'il publie. Pour que l'étude d'un texte épigraphique puisse être utile, il faut que ce texte offre un sens. Or, si le recueil de M. R. contient quelques inscriptions d'une lecture et d'une interprétation relativement faciles, il en renferme un grand nombre qui sont fort difficiles à déchiffrer et à comprendre, et l'on a peine à se figurer nos meilleurs étudiants de philologie et d'histoire lisant ces textes avec assez d'aisance pour en pouvoir tirer un réel profit. Quel sera, par exemple, le novice assez aguerri pour n'être point arrêté par les nombreuses difficultés de lecture et d'interprétation que présente le fragment de loi rapporté de Gortyne par M. Thenon (*Imag.*, p. 4, n. 3)? Non-seulement l'état incomplet de ce monument en rend le déchiffrement très pénible, mais la forme des caractères, l'orthographe, le dialecte, le sens même de la loi, dont quelques dispositions seulement nous ont été conservées, font de ce document un des plus difficiles à bien saisir et à bien interpréter. Il en est de même de l'inscription (p. 3, n. 2) également trouvée à Gortyne par M. Haussoullier et de l'inscription d'Axos (p. 4, n. 4) copiée par Spratt, qui, sans parler des difficultés de sens, est écrite en caractères que M. R. lui-même (*I. G. A.*, n. 480) qualifie de « litteræ valde detritæ lectuque difficiles ». On pourrait multiplier les exemples et citer : p. 9, n. 15, le fragment de convention en caractères chalcidiens provenant d'Olympie; pp. 17-18, n. 1 et 2, les inscriptions d'Œantheia ; pp. 29-35, la plus grande partie des inscriptions éléennes; p. 36, n. 2, l'inscription découverte à Ithaque par MM. Schliemann et Stillmann; p. 52, n. 1, l'inscription de Nicandré, trouvée à Délos par M. Homolle, etc. A toutes ces inscriptions et à beaucoup d'autres, auxquelles il serait trop long de renvoyer (il faudrait citer presque toutes celles que contient le recueil), il n'eût pas été superflu de joindre une transcription, et M. R. eût bien mérité de ses lecteurs en leur facilitant au moins le déchiffrement de ces textes qui, une fois lus, offrent encore tant de difficultés de toute nature.

M. R., il est vrai, semble avoir voulu faire, non un livre où les étudiants pussent apprendre sans secours et par leurs seuls efforts à se fami-

liariser avec les alphabets archaïques du monde grec, mais un recueil de textes pouvant servir de matière à un enseignement oral : le professeur choisira dans ce recueil une ou plusieurs inscriptions qu'il déchiffrera et commentera devant ses auditeurs, et ceux-ci suivront, ayant chacun sous les yeux un exemplaire des *Imagines*. A merveille. Mais en admettant qu'alors même des transcriptions n'eussent point été nécessaires, il eût fallu, tout au moins, aider le professeur dans ses recherches par des renvois, soit aux *Inscr. gr. antiq.*, soit aux ouvrages auxquels M. R. a emprunté les quelques textes qu'on ne trouve pas dans ce recueil et qui figurent dans les *Imagines*. Or M. R. se contente de marquer le lieu de provenance de chaque inscription, toutes les fois du moins que l'inscription n'a pas été trouvée dans le pays même dont elle reproduit l'alphabet [1] ; il donne, en outre, les différences de lecture, mais sans jamais renvoyer aux ouvrages où ces diverses leçons ont été publiées. Ce sont là, il faut l'avouer, des indications tout à fait insuffisantes et le manuel de M. R. est en cela très inférieur au manuel de M. Droysen, cité plus haut. Si M. Droysen, en effet, a cru devoir, lui aussi, supprimer les transcriptions [2], il a du moins renvoyé, pour chaque texte, au recueil auquel ce texte avait été emprunté. A propos de chacun des documents que renferme la *Sylloge inscr. Attic.*, on peut se reporter soit au *Corpus* de M. Kirchhoff, soit au *Corpus* de M. Kœhler, soit aux *Mittheilungen* de l'Institut allemand d'Athènes, soit à l'Ἀθήναιον, soit à l'Ἀρχ. ἐφημερίς, soit aux *Inschr. und Stud. zur Gesch. v. Samos* de M. C. Curtius, soit enfin à Bœckh, *Staatshaushalt. d. Athener*, et trouver là de précieuses ressources pour l'intelligence de ces documents. Accompagnées de ces indications, les inscriptions réunies par M. Droysen sont capables de rendre aux jeunes gens de réels services et méritent le nom d'« exempla usui commoda » que l'auteur leur donne dans sa préface. En peut-on dire autant des trois cents ou trois cent cinquante énigmes que M. R. propose à la sagacité des débutants ? Encore une fois, si l'on admet (et il semble difficile d'admettre le contraire) que pour tirer de l'étude d'une inscription un profit quelconque, même un profit tout paléographique,

---

1. En tête de l'inscription naxienne de Nicandré (p. 52, n. 1), M. R. a omis la mention : « titulus Deli repertus ».

2. L'absence de transcriptions a moins d'inconvénients dans le recueil de M. Droysen que dans celui de M. Rœhl : les inscriptions de la *Sylloge* ont toutes, en effet, le même caractère, ou à peu près : toutes sont des inscriptions attiques (la plupart στοιχηδόν), dont le déchiffrement est facile après la lecture d'un premier document. — Il faut d'ailleurs féliciter M. Droysen de certains rapprochements où se montre un judicieux sentiment des nécessités scolaires. Ainsi, à côté du traité conclu la 4ᵉ année de la 89ᵉ Ol. entre les Argiens, les Mantinéens et les Eléens (p. 8, n. VII), il a reproduit le texte de Thucydide, V, 47. Cf. les textes de Démosthène, *c. Macartatos*, 57 et de [Démosth.] *c. Lacritos*, 37, rapprochés du n. X, p. 11 ; le décret de Stratoclès (Pseudo-Plutarque, *Vit. X orat.*, p. 384) rapproché du n. XXII, p. 26.

il faut avant tout savoir ce que cette inscription veut dire, on regrettera que M. R. n'ait pas cru devoir rendre son livre plus abordable par des transcriptions, ou, à défaut de transcriptions, par des renvois, qui eussent été d'autant moins encombrants que presque tous se fussent réduits à l'indication : *I. G. A.*, tel numéro.

Un autre reproche pourrait être fait aux *Imagines*. L'auteur a voulu être aussi complet que possible et ne laisser de côté aucune forme de lettre, aucun indice capable d'ajouter quelque notion nouvelle à la connaissance que peuvent donner de chaque alphabet les incriptions qui le reproduisent. Il faut l'en louer. Mais était-il bien nécessaire de faire figurer dans un recueil comme le sien certains fragments insignifiants qui prennent de la place sans rien apprendre? Que les *Imagines* offrent la reproduction des lettres d'assemblage du trésor des Sicyoniens à Olympie (p. 63, n. 4), rien de mieux : ce sont là des spécimens authentiques de quelques-uns des caractères de l'alphabet de Sicyone. On est moins frappé de l'intérêt du n. 3 des « tituli sicyonii », qui n'ajoute rien à ce que font connaître de l'alphabet sicyonien les autres inscriptions de Sicyone publiées au même endroit. Même observation à propos du n. 5 de la même section (p. 64), vraiment trop incomplet, et du n. 6, qui est d'une lecture par trop incertaine. M. R. eût mieux fait de négliger ces textes peu instructifs.

Il eût pu de même supprimer sans inconvénient les « tituli locorum incertorum » (pp. 71-72). Il est difficile, en effet, de tirer parti, pour la connaissance des caractères archaïques particuliers à chaque contrée, d'inscriptions dont la provenance est connue, mais dont il est impossible de nommer l'alphabet.

Enfin, malgré le soin qu'a mis M. R. à ne reproduire que des textes capables de donner de la forme des caractères l'idée la plus exacte, il se trouve dans les *Imagines* quelques inscriptions qu'on ne peut considérer comme des documents paléographiques parfaitement sûrs. Ainsi, les inscriptions argiennes n. 4, 8 et 9 (p. 55), empruntées à Bœckh, qui lui-même les publie d'après Fourmont *(C. I. G.*, 14, 18, 19), contiennent des données tout à fait insuffisantes pour la connaissance de l'alphabet argien et ne devraient point figurer à côté de textes soigneusement revus par l'auteur sur des photographies ou sur des estampages. Ce qui peut être bon à publier dans un *Corpus*, où l'on cherche à réunir *tous* les documents, sauf à indiquer que tel d'entre eux paraît suspect, que pour tel autre on s'est servi d'une copie imparfaite ou d'un mauvais estampage, ne saurait trouver place dans un recueil destiné aux étudiants, où l'on s'efforce avant tout de donner des documents d'une authenticité incontestable et d'une irréprochable exactitude. De même, M. R. eût agi sagement en laissant de côté quelques-unes des inscriptions trouvées à Amorgos par M. Dubois (pp. 46-47). Le n. 24, par exemple, sur lequel M. Dubois ne fournit que des renseignements insuffisants et dont il ne donne même pas un essai de transcription (*Bull.*

de corr. hellén., VI, p. 189, n. III), pouvait être négligé sans inconvénient [1].

Il n'en faut pas moins féliciter M. Rœhl de son intelligente et utile tentative, et lui savoir gré d'avoir fait un livre qui manquait.

Paul GIRARD.

---

153. — **Jean et Sébastien Cabot**, leur origine et leurs voyages. Etude d'histoire critique, suivie d'une cartographie, d'une bibliographie et d'une chronologie des voyages au nord-ouest de 1497 à 1550, d'après des documents inédits, par Henry HARRISSE. Paris, Ernest Leroux, 1882, 400 p. grand in-8 avec une carte (formant le tome I du *Recueil de voyages et de documents*, pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIIIe jusqu'à la fin du XVIe siècle, publié sous la direction de MM. Ch. SCHEFFER, membre de l'Institut, et Henri CORDIER).

Ce volume comprend non-seulement une notice biographique sur les deux navigateurs, mais encore des notes cartographiques et chronologiques, des pièces justificatives, une bibliographie et même un copieux index alphabétique. On peut juger par ce simple énoncé qu'il n'y manque rien de ce qui constitue un ouvrage de sérieuse érudition; mais puisque l'auteur a tant fait pour ses lecteurs, il ne lui en aurait guère coûté d'ajouter une table des matières ou tout au moins de varier le titre courant. A quoi bon, en effet, répéter en tête de chaque page, si ce n'est pour pour l'index et les errata, *Jean et Sébastien Cabot;* il eût été beaucoup plus utile de donner autant de titres courants qu'il y a de divisions et même de subdivisions dans l'ouvrage. Autre critique légère : Si M. Harrisse voulait commencer par la notice, ce qui est d'ailleurs le plus logique, il aurait dû lui donner une pagination spéciale, par exemple en chiffres romains, afin de pouvoir la faire imprimer après les notes et pièces justificatives; ce qui lui aurait permis de renvoyer avec précision aux pages de ces dernières au lieu de les citer simplement par leur numéro qui comprend parfois sept, huit, même dix pages. Enfin il aurait pu traduire et faire passer dans son texte beaucoup de traits curieux qu'il faut aller chercher dans les notes ou les documents placés en appendice et écrits en différentes langues : latin, anglais, français, espagnol, portugais, italien. Ceux qui ne sont pas familiarisés avec les formes obsolètes des cinq derniers idiomes, y perdront beaucoup de notions qui auraient certainement donné au récit plus d'ampleur et de pittoresque. Mais l'auteur, dédaignant de se mettre à la portée du grand public, qui aurait pu cependant goûter ses recherches approfondies, a surtout voulu faire œuvre de savant, et il y a parfaitement réussi, comme on pouvait l'attendre d'un homme si compétent dans l'histoire de la géographie et de la cartographie au XVIe siècle. Grâce à ses correspondants et à ses propres découvertes dans les livres rares, il a

---

1. Ce texte ne figure pas dans les *Inscr. gr. antiq.*

beaucoup ajouté aux matériaux amassés par ses prédécesseurs; non pas qu'il ait exclusivement puisé à des sources inédites, quoiqu'il en ait mis plusieurs à contribution, mais il a recueilli un grand nombre de renseignements topiques, auparavant disséminés dans des imprimés où l'on ne songeait guère à les aller chercher. Ces trouvailles sont la juste récompense d'un érudit qui a commencé sa carrière littéraire par des monographies critiques et par la plus sérieuse étude de la bibliographie.

La notice sur les Cabot (pp. 1-136), tout en donnant les principaux traits de leur vie, s'attache surtout à en élucider les points obscurs; et ils sont nombreux, tant nous sommes mal renseignés sur la plupart des émules de Christophe Colomb. Nous n'avons guère moins de peine aujourd'hui à découvrir les particularités de leur vie qu'ils n'en ont eu à ouvrir de nouvelles voies à travers les mers inconnues. Jean Cabot surtout a été l'objet des assertions les plus contradictoires. M. H. démontre qu'il était génois et ne pouvait être né à Venise, puisqu'il avait eu besoin de se faire naturaliser citoyen de cette ville et que sa découverte du Labrador eut lieu en 1497 et non en 1494. Quant au fils, Sébastien Cabot, sur l'origine duquel planent des doutes analogues, notre lumineux critique prouve qu'il était né, non pas à Bristol, mais bien à Venise, avant 1474. C'est pour cette ville, qu'étaient ses prédilections, à tel point que deux fois il chercha à l'avantager au détriment des rois d'Espagne et d'Angleterre, ses maîtres d'alors. Ses négociations secrètes avec les agents du Conseil des Dix attestent ses intentions perfides; ces projets soigneusement dissimulés et qui d'ailleurs n'aboutirent pas, ont été démêlés par M. H. dans des correspondances déjà publiées de la seigneurie de Venise avec ses ambassadeurs auprès de Charles Quint et d'Edouard VI. Voilà quelques-unes des questions discutées dans la notice; il y en a bien d'autres qu'il serait trop long d'analyser et même d'indiquer en quelques mots; l'une des plus importantes d'entre elles concerne la carte dressée en 1544 par S. Cabot. Les relevés nautiques faits par ce navigateur et par son père n'y tiennent qu'une petite place; la section qui embrasse l'Amérique du Nord a dû être composée surtout d'après des cartes portugaises, complétées pour l'estuaire et le golfe du Saint-Laurent par celles de J. Cartier et d'autres explorateurs français.

Pour étayer ces conclusions, M. H. donne, dans la seconde division intitulée *cartographie* (pp. 137-252), des notes pour servir à une classification des œuvres cartographiques de la première moitié du XVIe siècle concernant l'Amérique septentrionale. Il y passe en revue trente-huit planisphères, portulans, routiers, globes, cartes, dont une partie seulement ont été reproduits dans des publications généralement fort rares et très coûteuses; la description et les perspicaces remarques de M. H. sont d'autant plus précieuses, mais combien ne seraient-elles pas plus claires si elles étaient accompagnées de fac-similés (comme celui d'une section de la carte de Cabot, fait par Pilinski et placé en tête du volume), ou tout au moins de réductions comme Kohl en a donné dans

son *History of the discovery of Maine* (Portland, 1869, in-8°); B. F. De Costa dans *Verrazano the Explorer* (New-York, 1881, in-4°); le baron Nordenskjœld dans ses *Studier och Forskningar* (I. les voyages des frères Zeno et les plus anciennes cartes du Nord. Stockholm, 1883 in-8°)! Malheureusement la librairie française qui trouve le moyen de faire composer, graver et tirer à des milliers d'exemplaires tant d'images de convention, tout au plus bonnes à amuser les désœuvrés, en serait pour ses frais si elle publiait, comme MM. de Santarem et Jomard en ont donné l'exemple, de précieux monuments cartographiques, fort exposés à périr soit de vétusté, soit par accident, et sans lesquels il est à peu près impossible d'approfondir l'histoire de la géographie au moyen âge et dans le siècle des grandes découvertes. Tant que les trente-huit œuvres cartographiques en question n'auront pas été reproduites dans un même atlas, tant que l'on ne pourra pas les mettre en regard et qu'il faudra pour les comparer passer d'un recueil à l'autre et même courir d'une bibliothèque de France, d'Espagne ou d'Italie à des collections anglaises, allemandes ou portugaises, on ne se rendra pas bien compte des progrès de la cartographie; on continuera à ignorer l'origine de beaucoup de noms de lieux; on ne saura même pas restituer leurs formes corrompues ou illisibles. A cet égard, il n'y a encore presque rien de fait et, dans l'état actuel des choses, nous ne pouvons blâmer notre auteur de n'avoir pas entrepris l'examen de chaque nom qui figure sur le planisphère de S. Cabot. Il ne serait pourtant pas superflu de savoir si le copiste a mal lu les noms : *irãcia* (Francia), *Bresamalo* (Brest, Saint-Malo), *de los cives* (De los aves, île des Oiseaux), *Niucorca* (Minorca), etc., etc., ou bien si c'est le cartographe qui les a écrits ainsi; en quel cas ce dernier pourrait être taxé d'une grande négligence ou d'extrême ignorance. On ne peut dire à ce propos : ceux qui voudront le savoir iront le voir. Il n'est pas permis à tout visiteur des galeries de la Bibliothèque nationale de monter sur une estrade pour regarder à la loupe, ou bien de placer dans un jour favorable, l'unique exemplaire de la carte de S. Cabot; ce travail de collation et de révision aurait dû être fait par l'éditeur, lorsque ce monument a été, par une faveur bien justifiée, mis à sa disposition. Aujourd'hui, cette carte n'est plus exposée au rez de chaussée et l'accès en est interdit au public pour bien des années peut-être.

Il y a deux omissions à signaler dans la cartographie, où auraient dû trouver place le *Globe* d'Ulpius (1542), publié en partie par M. De Costa dans *Verrazano the Explorer*, et le *Globe d'argent* du duc Charles IV de Lorraine, qui se trouve actuellement à la bibliothèque de Nancy et qui a été publié par le D[r] Schœtter, dans *Congrès international des Américanistes. — Compte-rendu de la seconde session*, Luxembourg, 1877, t. I, p. 350. Il est vrai que l'on ne connaît ni l'auteur ni la date de ce globe; mais il a été gravé après le voyage de Verrazano, puisqu'une partie de l'Amérique du Nord est appelée

Terra Francesca, et avant que les découvertes de J. Cartier fussent connues en Allemagne, puisque l'estuaire et le golfe du Saint-Laurent n'y sont pas marqués. L'Asie y est encore confondue avec l'Amérique septentrionale, d'où l'on peut conclure que ce globe est du milieu du XVIe siècle.

La troisième section du présent ouvrage, contenant des *Notes pour servir à une chronologie des voyages au nord de l'île de Cap Breton de 1497 à 1550* (pp. 253-306), n'est ni moins neuve ni moins instructive que les deux précédentes : on y trouve le récit inédit et authentique d'Alberto Cantino, ambassadeur du duc d'Este auprès du roi Manoel de Portugal, écrit le 17 octobre 1501, huit jours après le retour d'une des caravelles de la troisième expédition de Gaspar Cortereal ; cette intéressante lettre, conservée aux archives d'Etat, à Modène, a été copiée par M. Foucard, directeur de ce dépôt ; elle était accompagnée d'une carte, que Cantino adressait à son souverain et que M. Harrisse publiera dans les *Corte-Real et leurs voyages au Nouveau-Monde*.

Parmi les trente-huit documents inédits ou déjà publiés dont se compose l'appendice (pp. 307-366), quelques-unes ont été copiés sur les originaux par diverses personnes. Il est étonnant que deux fautes graves se soient glissées dans la reproduction d'un texte imprimé, comme l'était déjà la *Schondia* de Ziegler. *Adnavigent* a été rendu par *aducerigint*, et *igitur* par *igint* (p. 341), ce qui rend les deux passages incompréhensibles ; en outre, le second est tronqué et s'arrête au milieu d'une phrase. Dernière critique : l'index ne comprend que les noms d'hommes ; il n'y en a pas pour les noms de lieux, lacune regrettable dans un ouvrage sur l'histoire des découvertes. Quatre pages d'errata terminent le volume qui, pour être imprimé sur de beau papier, n'a pas été soigné au point de vue typographique. Heureusement que ces défauts sont atténués par la valeur du livre qui inaugure dignement le *Recueil de voyages* entrepris par M. Leroux et qui ne sera pas sans ajouter à la réputation de l'auteur.

E. BEAUVOIS.

---

154. — **Les guerres du règne de Louis XIII et de la minorité de Louis XIV**, mémoires de Jacques de Chastenet, seigneur de Puységur, publiés et annotés par Ph. TAMIZEY DE LARROQUE. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1883. 2 vol. in-8, XII et 300, 288 pp.

On souhaitait depuis longtemps de voir réimprimer les *Mémoires* de Puységur, devenus assez rares. M. Tamizey de Larroque vient d'exaucer ce souhait en publiant dans la « collection de petits mémoires sur l'histoire de France » ces récits intéressants et si fréquemment consultés par les historiens. Il a conservé scrupuleusement le texte de la première édition des *Mémoires*, donnée à Paris, en 1690, par l'historiographe de France et conseiller du roi, Du Chesne. Mais Du Chesne, empêché

par une longue maladie et par ses soixante-quatorze ans, avait très mal surveillé l'impression; lui-même s'en excuse à la fin de sa *préface*. M. T. de L. a débarrassé le texte des fautes d'impression relevées à l'*errata* et des autres que Du Chesne avait laissé subsister. Mais il ne s'est pas contenté de rendre le texte des *Mémoires* plus correct; il a cherché avec non moins de soin et de diligence, à le rendre plus clair en y ajoutant, partout où cela lui semblait utile, quelques notes courtes et précises. Ce commentaire, qu'on ne trouve pas dans les éditions précédentes, n'est pas très abondant; on désirerait même qu'il fût plus complet; mais l'édition de ces *Mémoires* fait partie d'une collection destinée à tout le monde et non au petit nombre des érudits; M. T. de L. a donc mieux aimé simplifier que développer son commentaire, et c'est pourquoi aussi il n'a pas reproduit les *Instructions militaires* qui ne s'adressent qu'à un public spécial. Il faut le louer également d'avoir facilité la lecture des *Mémoires* de Puységur en les divisant en plusieurs parties distinctes et tranchées; c'est une fort bonne idée d'avoir partagé l'ouvrage en trente-huit chapitres, qui, en général, comprennent chacun une année. M. T. de L. n'a pas d'ailleurs négligé de placer en tête de chaque chapitre un sommaire analytique qui rendra les recherches plus commodes. On trouvera à la fin du second volume deux lettres inédites tirées des archives de la famille de Puységur, l'une écrite par l'auteur des *Mémoires*, le 22 mars 1679, l'autre par le maréchal, son fils, le 8 septembre 1682; M. T. de L. a joint à ces deux lettres un extrait de l'étude du marquis de Blosseville sur les Puységur (Paris, 1873).

Il nous reste à parler de l'introduction où M. T. de L. a retracé la vie et les actes de Jacques de Puységur; presque tous les renseignements qu'il y réunit sont tirés des *Mémoires*. Page du duc de Guise, cadet aux gardes, mousquetaire, puis enseigne (1624-1631), major au régiment de Piémont [1] et en 1641 lieutenant-colonel de ce régiment, sergent de bataille (1644), gouverneur de Bergues (1646) et d'Ypres (1648), maréchal de camp (1651), Puységur donna sa démission à la paix (avril 1659) et employa les loisirs de sa vieillesse à écrire ses *Mémoires*. M. T. de L. relève, en passant, les erreurs des Biographies; c'est le 22 novembre 1639, et non en 1649, que Puységur devint maître-d'hôtel du roi, et c'est le 5 septembre 1682, et non le 4, qu'il mourut en son château de Bernoville. Mais ce qui est plus grave, c'est que le *Dictionnaire de Moréri* de 1759, la *Biographie Universelle* et même le premier éditeur des *Mémoires*, Du Chesne, ont nommé Puységur lieutenant-général des armées du roi. Or Puységur ne mentionne, dans aucun passage de son livre, son élévation à ce grade; en outre, comme l'a remarqué Pinard, il est seulement qualifié maréchal de camp dans l'arrêt de maintenue de noblesse, rendu en sa faveur huit ans après qu'il eut quitté le

1. Pourquoi écrire Hyrson, selon l'ancienne orthographe? Depuis longtemps on n'écrit plus que *Hirson* (p. IV).

service, on ne le trouve sur aucune promotion, et, ce qui est décisif, il figurait encore, à l'époque de sa mort, sur la liste des maréchaux de camp.

On ne peut que remercier M. Tamizey de Larroque de s'être fait le consciencieux biographe et éditeur de Puységur et d'avoir donné au public une réimpression des *Mémoires* de cet homme remarquable; la franchise de Puységur, a dit l'abbé Legendre, l'a empêché de parvenir au faîte des honneurs; mais il n'y a pas eu d'homme de guerre plus employé, et il n'y en avait point qui entendît mieux le métier.

A. C.

---

155. — **Liste provisoire de bibliographies géographiques spéciales**, par James Jackson, archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie. Paris, société de géographie, 1881, vi-340 p. in-8.

Cette bibliographie mérite d'être recommandée non-seulement aux géographes de profession, mais aussi aux historiens, aux ethnographes, et, en général, à ceux qui s'occupent d'une étude se rattachant aux pays éloignés. C'est « un recueil des bibliographies éparses dans lesquelles se trouvent réunis les titres des ouvrages qui ont paru sur telle contrée, sur telle région déterminée. » Son diligent auteur, M. Jackson, l'appelle modestement une liste provisoire, parce qu'il considère cette publication comme un canevas, comme l'ébauche d'une bibliographie systématique pour laquelle il fait appel aux conseils et aux avis des bibliographes et des savants.

Sous sa forme provisoire, cette bibliographie est déjà fort respectable, car elle ne comprend pas moins de 1177 numéros; et encore « la bibliographie concernant la plupart des pays d'Europe les mieux connus a été laissée de côté à cause de la masse des documents connus et de facile accès qui les concernent ». Ainsi l'Allemagne a été laissée par M. J. en dehors de son cadre, et de la France et de l'Angleterre il n'a pris que leurs colonies. Des tables fort détaillées permettent de trouver aisément les bibliographies relatives à tel pays ou à telle région du globe. Nous regrettons seulement que l'auteur n'ait pas séparé par des titres de chapitres les différentes sections de son livre : il n'eût eu pour cela qu'à répéter les divisions de la première table. C'eût été plus agréable aux yeux et matériellement plus commode pour les recherches. Nous voudrions aussi que, lorsqu'il refondra son travail pour lui donner une forme définitive, il commençât par les généralités au lieu de les mettre à la fin.

Un astérisque indique les ouvrages que la Société de Géographie possède dans sa bibliothèque. Les titres des ouvrages sont donnés d'une façon très complète, et un signe spécial indique les ouvrages que M. J. a décrits *de visu*. On voit par là avec quelle conscience M. Jackson s'est acquitté

de la tâche ingrate qu'il s'est imposée par amour de la science géographique.

H. G.

THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

Soutenance de M. Victor Henry.

I. Thèse latine : *De sermonis humani origine et natura M. Terentius Varro quid senserit* (Lille, imprimerie L. Danel). — II. Thèse française : *Etude sur l'analogie en général et sur les formations analogiques de la langue grecque* (Lille, impririe L. Danel).

I

C'est à la même question que se rapportent les deux thèses de M. Henry : dans sa thèse latine, il a examiné ce qu'on pensait de l'analogie dans l'antiquité; dans sa thèse française, ce qu'on en pense de nos jours.

Varron avait au plus haut degré le sens critique, mais notre jugement sur lui ne peut être complet, puisque ses œuvres ne nous sont parvenues que mutilées. Ses étymologies sont toujours contestables, mais il faut se souvenir qu'il ne connaissait que le latin, le grec et quelques dialectes italiques. L'analyse grammaticale est presque toujours juste. Ses études sur l'analogie et l'anomalie, le départ qu'il fait entre elles, la limite qu'il réussit à tracer entre ces deux domaines, le révèlent critique sagace. Il a indiqué, quelquefois il a presque deviné, ce que la grammaire comparée pouvait seule lui prouver : la présence, par ex., du thème brut au vocatif. Les analogistes soutenaient qu'il n'y avait dans la langue qu'analogie, les anomalistes qu'il n'y avait pas de règles. Varron a été le premier peut-être à dire que l'analogie existe, mais que, cependant, il y a des anomalies. Il distingue entre l'analogie nécessaire et l'analogie volontaire. Dans la formation des mots, l'analogie est volontaire; dans les flexions, elle est nécessaire et règne en souveraine maîtresse. On ne peut cependant pas redresser toutes les formes défectueuses : il faut se conformer à l'usage, quand il n'est pas trop vicieux. L'homme aimant mieux l'ordre que le désordre, il y a ordre même dans la formation des mots.

M. Martha juge que la thèse a été faite avec soin. Elle est bien imprimée; le style est précis et élégant. La thèse a deux parties : Varron est fort loin des méthodes modernes; il les pressent. M. Martha trouve qu'elles accablent un peu Varron et que M. H. a, dans ce qu'il demande au grammairien latin, des prétentions excessives. M. H. répond qu'il n'a rien voulu reprocher à Varron, mais que, pour éclairer la linguistique ancienne, il lui a fallu mettre en relief les travaux de la linguistique moderne. L'introduction n'est pas très heureuse : il semble que, lorsqu'il l'a écrite, ses opinions sur la question qu'il traitait étaient encore flottantes. M. H. est bien sévère pour le traité Περὶ Ἑρμηνείας. M. Egger fait remarquer que ce livre ne traite du discours que comme instrument de logique. Il y a une erreur d'expression dans ce que M. H. a dit dans son préambule de l'origine du langage d'après Lucrèce. Ce n'est pas à l'imitation des cris des animaux que notre langage se forme, mais ce n'est pas là ce qu'a voulu dire M. Henry. M. Martha demande comment les stoïciens se sont avisés d'entreprendre cette discussion sur l'analogie. C'est, pour M. H., une

querelle beaucoup plus ancienne que les écoles stoïciennes. Chez les Pythagoriciens, dans Platon, on trouve des opinions sur l'origine du langage, l'idée d'un nomenclateur divin, d'une ὀνομάτων ὀρθότης. Démocrite est anomaliste : le nom n'est pas adéquat à l'idée, puisqu'il y a plusieurs noms pour un même objet. Cette querelle peut sembler étrange, si on ne se place pas sur le terrain historique. M. H. ne s'y est jamais mis. Les Grecs n'avaient pas de grammaire, mais un monceau de mots non classés, c'est là ce qui explique tout. A Rome, il y a une grammaire faite à l'imitation de celle des Grecs : l'anomalie, c'est l'usage. Les Latins font descendre sur la terre toutes ces discussions; c'est à la pratique grammaticale qu'ils s'attachent. La langue, la prononciation ne sont pas encore fixées; il y a là un intérêt moins grave, moins philosophique sans doute que dans les spéculations grecques, mais très réel cependant. M. H. n'a pas parlé de Cicéron, fort peu de César; ils ont cependant été mêlés à la querelle : les œuvres grammaticales de César, de Varron sont dédiées à Cicéron. M. H. répond qu'il voulait rester dans son sujet, qu'il avait mieux aimé ne pas copier Lersch. Il a commis une erreur sur le *Traité de l'analogie de César*. César est un partisan décidé de l'analogie. Il était, il est vrai, plus modéré encore dans son opinion sur l'usage qu'il en fallait faire que Varron. Il n'a pas été assez mis en lumière que Varron était un conciliateur : les deux parties plaident leur cause dans son livre et il prononce, mais il ne nous reste guère du jugement que l'arrêt, les considérants manquent. M. H. n'a pas assez mis en lumière les mérites de Varron. La thèse est trop métaphysique, les idées ont gardé leur forme technique; l'histoire manque.

M. Egger se demande si c'est de la logique ou de la grammaire que vient le mot ἀναλόγια : c'est l'égalité de deux rapports lexiques, comme la proportion est l'égalité de deux rapports numériques. Il aurait été bon de donner l'origine du mot, et la série des sens qu'il a affectés jusqu'à celui que Varron a adopté. Est-ce lui qui a introduit le mot en latin ou César ? M. H. aborde Varron comme un livre usuel : une page de bibliographie n'aurait pas été inutile; il aurait fallu marquer la place du traité sur l'analogie dans l'œuvre de Varron. M. H. dit s'en être rapporté entièrement à l'édition d'Otfried Muller et à son Introduction.

M. Benoist demande comment Varron, élève fidèle des stoïciens, a pu abandonner les doctrines grammaticales de ses maîtres, qui tenaient pour l'anomalie. Mais voici quelle est la doctrine stoïcienne, d'après M. H. : les stoïciens admettent une ὀνομάτων ὀρθότης, mais les ὀνόματα ὀρθα sont idéaux et non réalisés. C'est l'anomalie qui règne. Les mots sont conventionnels, mais il y a un langage idéal fourni par la nature : φύσει μέν ἐστιν ὁ λογος, ἡ δὲ λέξις θέσει ἐστίν. Il est prouvé que César était partisan de l'analogie : peut-être son opinion était-elle celle des grammairiens romains. La conciliation dont parle M. H., il n'en faut pas faire honneur à Varron seul : César aussi l'admettait.

M. Bergaigne fait remarquer que, dans son préambule, M. H. veut montrer que la langue se crée d'elle-même, presque sans intervention de la volonté humaine. Mais l'analogie, c'est le signe même de l'intervention de l'homme en tant qu'être psychologique. Il y a contradiction formelle entre ce préambule et la thèse française. M. H. avait travaillé alors dans l'esprit darwiniste; on croirait que Schleicher a été l'inspirateur de son livre. M. Bergaigne proteste contre la doctrine de la formation des verbes par des auxiliaires (p. 76); il proteste aussi contre l'étymologie d'Anna Perenna (Apna Purna) que M. H. emprunte à M. Baissac.

M. Havet critique le sujet de la thèse. Ce qu'il aurait fallu rechercher, c'est jusqu'où les anciens ont poussé l'intelligence des choses du langage. Varron aurait tenu la place d'honneur dans cette étude, mais elle aurait été plus large, plus com-

préhensive que celle de M. Henry. Il y avait, dans cette question, un grand intérêt de psychologie historique. Les idées de Varron sont-elles personnelles? M. Havet en doute fort. Varron a dû surtout transcrire des livres grecs; il lisait, retenait, compilait et copiait beaucoup. Il s'est contenté de substituer des exemples latins à des exemples grecs. Il fait de la linguistique patriotique comme Grimm; mais Grimm a été un fondateur, Varron ne fait que reproduire les idées d'autrui. Pourquoi s'en être tenu au *De lingua latina?* M. H. a-t-il dépouillé les fragments? M. H. répond qu'il l'a fait, mais qu'il n'en a trouvé qu'un seul qui lui ait semblé se rapporter au sujet. Il y a cependant une analyse de l'opinion de Varron par Diomède qui aurait dû trouver place dans la thèse et qui aurait pu remplacer certaines pages. Il aurait fallu faire la bibliographie du sujet. Depuis la réimpression bipontine des fragments, il n'y en a pas eu d'édition complète; mais il y a eu des éditions partielles. Beaucoup de philologues admettent que le texte ne doit être fondé que sur le manuscrit de Florence, les autres ne seraient que des copies. Il y a trois ans, il a été fait, à Strasbourg, une collation de l'édition de Spengel : c'est le texte le plus exact. Les citations manquent de précision bibliographique dans la thèse de M. Henry. Pourquoi (p. 18) aller chercher une langue comme le basque pour donner un exemple d'un fait qu'on rencontre en latin? *Lascivire* signifie simplement folâtrer.

II

La thèse française de M. H. renferme deux parties : la première traite d'une manière générale du rôle de l'analogie dans les langues; la seconde, de beaucoup la plus étendue (elle a 358 p., la première n'en a que 66), de l'analogie dans la langue grecque. Cette seconde partie présente elle-même trois divisions : de l'analogie dans les formations thématiques; de l'analogie dans les flexions nominales; de l'analogie dans les flexions verbales.

M. Bergaigne juge la thèse très bonne, mais il lui adresse une critique d'ensemble. Ce que M. H. a donné, c'est une grammaire grecque scientifique. Est-ce bien là une thèse? En présence d'un travail aussi considérable que celui de M. H., M. Bergaigne n'a pu lui demander de refondre son livre sur un autre plan. L'analogie a pour rôle d'uniformiser les paradigmes et de créer des formes, que l'on considérera comme des déformations si on les oppose aux formes organiques. Ces formes organiques elles-mêmes ne sont peut-être que des formations analogiques antérieures. En grec, on considérera comme organique ce qui est emprunté à la langue mère indo-européenne. Ces déformations analogiques auraient pu se classer, se répartir en diverses catégories; c'est ce que n'a pas fait M. Henry. Il a emprunté son plan aux formations organiques. M. H. répond que, s'il avait classé les diverses formes d'après les catégories analogiques, il lui aurait fallu revenir plusieurs fois sur une même forme; il a craint d'apporter ainsi beaucoup de confusion dans son travail. Il semble à M. Bergaigne qu'ainsi comprise la thèse aurait été plus claire, qu'émiettée comme elle est par le plan qu'a adopté M. Henry. Il y a, dans l'*Histoire de la linguistique* de Delbrück, une demi-page qui appelle le livre qu'il aurait fallu faire. Les différents cas forment une série dont les différents termes réagissent les uns sur les autres et tendent à devenir égaux. Les cas qui se correspondent dans des déclinaisons différentes tendent aussi à s'uniformiser. D'autres analogies tiennent à la signification; la signification réagit sur la forme: en sanscrit, pour les noms de parenté. C'était ces diverses catégories qu'il fallait étudier. Dans le verbe, un plus grand nombre de séries s'entrecroisent, et c'est surtout cet entrecroisement qui était intéressant. M. H. répond qu'il n'a pas écrit seulement pour ceux qui possèdent bien le mécanisme morphologique, mais pour ceux aussi qui le connaissent mal; il lui a

fallu suivre l'ordre morphologique pour se mettre à la portée d'un public plus étendu. Il y a un plan cependant dans son livre : il a voulu montrer quelles sont les catégories morphologiques où s'explique le mieux le rôle de l'analogie. Il examine les trois périodes : monosyllabique, agglutinative et flexive. Il constate que le rôle de l'analogie augmente à mesure que la flexion prédomine. A la fin de la période flexive, il y a régression ; la langue devient analytique, et l'analogie perd de sa puissance à mesure que les flexions deviennent moins nombreuses. M. Bergaigne dit que son objection porte sur l'étude que M. H. a faite de la langue grecque. Du reste, M. H. a fait, dans le détail, ce qu'il a négligé de faire dans l'ensemble : il indique les catégories analogiques qui ont influé les unes sur les autres. M. H. a un peu abusé des termes étranges : « *métaplasme* », « panaryanisme », etc. M. H. s'est assimilé, en quelques années, toute une littérature linguistique très considérable; il a adopté les théories de la nouvelle école. Mais il avait eu antérieurement une autre éducation linguistique, et parfois le vieil homme reparaît : c'est alors un naturalisme à outrance qu'il professe. Qu'est-ce que l'*atavisme* en linguistique ? M. H. demande grâce pour l'atavisme des sons; il abandonne l'atavisme des formes. M. H. semble parfois conserver la théorie du *guna* qu'il a rejetée (p. 63). Il y a, dans la substitution de μ à ν à l'accusatif pluriel, des restes d'explication par l'agglutination. Une fois même l'on trouve des traces de symbolisme : c'est lorsque M. H. explique les formes faibles de l'impératif par le ton bref du commandement. M. H. a commis une erreur sur l'allongement compensatoire ; il n'y en a pas à proprement parler ; c'est une lettre qui se fond dans la lettre qui précède. M. H. a fait à M. Brugman une critique qui ne porte pas (p. 369) : la forme dont parle M. Brugman est différente du subjonctif, bien qu'elle joue le même rôle ; c'est un injonctif. M. H. est moins solide sur le sanscrit que sur le reste ; il aurait dû apprendre le sanscrit dans les textes et non dans les grammaires seulement. La théorie du guna n'est pas suffisante pour l'exposition de la grammaire sanscrite; elle ne vaut pas mieux pour un indianiste que pour un linguiste. La raison que donne M. H. pour prouver que le locatif est un cas fort est mauvaise. M. Bergaigne présente encore quelques objections : sur θύραζε, substitut de θυρασδε (p. 303), sur le σ de θεόσδοτος (p. 204). sur la forme primitive du locatif pronominal (p. 285) ; la forme to-sm-jam n'explique pas la forme το-σμ-ῖν. M. H. (p. 110) a raison de ne pas conclure sur le suffixe primitif du comparatif. M. Bergaigne termine en faisant à M. H. d'extrêmes éloges : « Il a, dit-il, une véritable vocation de linguiste, et sa thèse est une heureuse promesse de fécondes découvertes ».

M. Egger reproche à M. H. l'abus des termes techniques; il aurait fallu mettre en tête un petit lexique qui les aurait expliqués. M. H. a été trop sévère pour le Περὶ Ἑρμηνείας. Κατὰ συνθήκην veut dire par liaison avec d'autres et non par convention; les syllabes n'ont pas de signification particulière; elles ne prennent un sens que par leur union les unes avec les autres. Il faudrait tenir compte aussi, parmi les causes de déformation des langues, des erreurs de transcription graphique. Peut-on expliquer les nominatifs pluriels, comme Ἀθῆναι ? Il n'y a pas d'explication grammaticale pour M. H. ; M. Egger pense que ce sont peut-être des locatifs de direction.

M. Darmesteter ne fait porter son argumentation que sur la première partie de la thèse. C'est la première fois qu'en Sorbonne on aborde la philosophie linguistique et la première fois qu'on y étudie une des forces créatrices du langage. La thèse de M. H. est une œuvre de haute valeur et qui prouve une grande vigueur d'esprit. M. H. semble regarder l'analogie comme une force tératologique : il a tort. C'est un point de vue morphologique étroit. Les formes analogiques ont droit à l'existence ;

plus facilement comprises que les formes pures, elles les éliminent. L'analogie n'est autre chose qu'une des nombreuses formes de l'association des idées. M. H. dit qu'elle provient de la prédominance en nombre de certaines formes. Ce n'est pas exact. Le parfait grec en κα ne serait parti que de δέδωκα. Le nombre fait souvent loi, non pas toujours. Il y a là un fait de création. Il faut distinguer entre cette création et l'action de l'habitude, de l'usage. M. H. a réduit à la morphologie l'action de l'analogie, mais cette action porte aussi sur la syntaxe et sur la signification. Le développement de la signification des mots repose sur l'analogie. Le langage est fait pour exprimer des idées : cela seul fait sa valeur. En tant que phonétiques, les lois linguistiques sont physiologiques; en tant qu'elles se rapportent au sens des mots, elles sont psychologiques. A la p. 14, les exemples « rendu » et « tense » sont tous deux mal choisis. Quand il y a des dérogations aux lois phoniques, ces dérogations ont lieu sous l'action d'autres lois qui agissent en sens contraire; il n'y a donc qu'une exception apparente. M. H. croit à tort que la facilité de composition est moindre dans les langues romanes que dans les langues germaniques.

M. Croiset fait remarquer que M. H. (p. 312, note 2) a dit que ἑόρακα est une forme qui ne s'écrit pas; elle est seule employée aujourd'hui. P. 405, contrairement à ce que dit M. H., la forme εσαν est normale chez les plus purs attiques. Comment, à l'aoriste, y a-t-il des formes qui s'appliquent à d'autres modes qu'à l'indicatif, tandis qu'il n'y en a pas à l'imparfait ni au plus-que-parfait? M. H. répond que le subjonctif de l'imparfait se serait confondu avec celui du présent; de même pour le plus-que-parfait, dont les modes ne se seraient pas distingués de ceux du parfait. Il y a trois systèmes de temps qui, chacun, ont une série de modes.

M. Havet loue la hardiesse du sujet. Pour montrer qu'une forme est analogique, il faut prouver qu'elle n'est pas phonétique; il faut donc avoir la confiance que la science est venue à bout du problème des origines phonétiques. On ne fait de progrès qu'en osant beaucoup. Il y a toute une série de faits que M. H. a laissée de côté; il ne parle pas des doublets syntactiques; ils donnent lieu cependant à d'intéressantes productions analogiques. La hardiesse de M. H. a été parfois de la témérité; il a cru trop bien savoir les faits de phonétique. M. Havet relève quelques erreurs sur « unius » (p. 37), « commorat » (p. 48). Ce qui agit dans « manibus », c'est une loi phonétique; ŭ dans une pénultième devient ĭ devant une consonne. Dans « artubus », l'u s'est maintenu pour éviter les confusions avec le datif pluriel de « ars ». Pour ἔποψ et « upūpa », c'est le latin qui a assimilé, ce n'est pas le grec qui a dissimilé. C'est une tendance du latin que de donner la même couleur à deux syllabes qui se suivent. Πόρφυρα a donné « purpura », ὀλολύζω « ululare », « momadi » est pour « memadi ». P. 98. L'*a* de « fractus » est long. M. H. (p. 48) est bien absolu lorsqu'il dit : « L'e tombe, ou il demeure s'il ne peut tomber, et il n'y a point de terme moyen entre ces deux alternatives ». La méthode ne peut être la même pour la philologie romane et pour la linguistique proethnique; ce qui manque à cette dernière science, ce sont les dates. P. 152, M. H. donne comme absolu le principe de moindre action; M. Havet conteste qu'il soit si rigoureux. M. H. répond que l'expression ne s'appliquait qu'à un cas particulier et qu'elle a dépassé sa pensée. Le principe de continuité est, lui aussi, contestable; l'altération phonétique fait plutôt un saut brusque. C'est une altération de la transmission de la langue des adultes à l'enfant; il n'y a donc pas continuité. L'enfant essaie de tout; certaines mauvaises habitudes qu'il prend, il les corrige par l'exemple de ceux qui l'entourent. Il y a même, dans les changements phonétiques, une intervention de la psychologie de l'enfant. Les faits phoniques ne sont pas bruts; même là, il y a une part pour l'initiative individuelle. Sans doute, là, comme partout, tout est déterminé, soumis à des

lois, mais ces lois sont des lois psychologiques, du moins en partie. Ce qui agit, ce sont des courants psychologiques qui modifient l'esprit de l'enfant encore en basâge. M. H. n'admet guère que des effets de retardement, M. Havet termine en protestant de son admiration pour le livre de M. H. et de son respect pour le travail qu'il représente.

M. Paul Girard demande à M. H. si c'est à dessein qu'il renvoie rarement aux recueils épigraphiques ou si l'occasion lui a manqué de les consulter. Leurs renseignements sont les plus précieux de tous; pour tous les textes, sauf les textes attiques, ils ont fourni des corrections. M. H. répond que s'il a été si sobre dans les emprunts qu'il a faits à l'épigraphie, c'est qu'il s'occupe de la langue commune.

M. Henry a obtenu l'unanimité.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le second volume de la *Collection de documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris*, que publie l'archiviste de l'Administration générale de l'assistance publique, M. L. Brièle, vient de paraître. Il a été imprimé à l'Imprimerie nationale et se vend à la librairie Picard (In-4° à deux col., 308 p., 20 fr.). Il comprend les années 1768-1791. M. Brièle promet pour l'année prochaine la publication des comptes des xive, xve et xvie siècles.

— Le tome premier des « *Registres consulaires de la ville de Lyon*, recueil des délibérations du conseil de la commune de 1416 à 1423 », vient d'être publié, d'après les procès-verbaux originaux, par M. C. Guigne, archiviste en chef du département du Rhône et de la ville de Lyon (In-4°, lxxvi et 376 p.).

— L'ouvrage de M. Philibert Le Duc sur l'*Histoire de la Révolution dans l'Ain*, s'est augmenté d'un quatrième volume (Bourg, Martin-Bottier. In-12°, viii et 504 p., 6 fr.) qui étudie la période comprise entre le 12 octobre 1793 et le 14 février 1794.

— Il vient de paraître, à 170 exemplaires, une *Histoire du collège de Cambrai*, d'après des documents inédits, et avec planches, par M. A. Durieux (In-8°, 270 p.).

— La Société d'encouragement pour la propagande des livres d'art a fait réimprimer, d'après l'édition originale de 1716, les *Curiositez de Paris* (Quantin, in-8°, xx et 339 p. avec gravures, 25 fr.).

— M. Pallain publiera bientôt, à la librairie Plon, un volume sur la mission diplomatique de Talleyrand à Londres dans l'année 1792.

— Mme Michelet doit publier un volume sur la jeunesse de son mari, d'après des mémoires et notes autobiographiques qu'elle a trouvés dans les papiers du grand historien.

— Dans le n° 28, p. 36, ligne 24 (compte-rendu de la thèse de M. Duméril), on a imprimé *Paddy* (sobriquet donné aux Irlandais) au lieu de « Pitt », et, p. 37, ligne 2, *wighs* au lieu de « whigs ».

ALLEMAGNE. — Sous le titre de *Gallische Studien*, M. le professeur O. Hirschfeld, de l'Université de Vienne, a commencé une série d'études sur l'organisation de la Gaule romaine, qui doivent servir de préparation et de préface aux recueils des inscriptions de la Gaule Narbonaise (*Corpus inscriptionum latinarum*, t. XII) et de la *Gallia comata* (t. XIII). Dans le premier cahier du volume CIII des *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, de Vienne (pp. 271-319). M. Hirschfeld traite des *Civitates fœderatæ* de

la Gaule Narbonaise, et, en particulier, de la constitution de Marseille. Dans cet article, fort nourri et riche en résultats nouveaux, M. H. ne cesse de rendre hommage et justice aux savants français, dont les recherches ont singulièrement facilité et préparé ses travaux.

— L'*Archiv für lateinische Lexicographie und Grammatik*, que doit publier M. Edouard Wœlfflin, et que nous avons récemment annoncé, est assuré d'une existence d'au moins trois ans, grâce à une subvention de l'Académie des sciences de Bavière et à la libéralité de la maison Teubner, de Leipzig. L'*Archiv* s'occupera aussi de l'ancien bas-latin *(das ælterе Mittellatein)*; c'est, comme l'indique son programme, un travail préliminaire et préparatoire *(Vorarbeit)* à un nouveau « Thesaurus » de la langue latine, et comme une « grande station d'essai, destinée à chercher les moyens et les buts de la lexicographie latine, et à montrer, par des exemples et des modèles choisis, comment il faudrait organiser ce gigantesque travail ». On voudrait partager toute la littérature latine en 250 parties, confier chacune de ces parties à un collaborateur spécial, publier tous les six mois environ quarante articles intéressants qui serviraient de types ou de modèles à suivre. Le premier fascicule de l'*Archiv*, qui est sous presse, ne renfermera encore aucun article du futur Lexique ; il ne contiendra que des études et des notices qui traiteront de questions générales, donneront des points de vue et des indications sur l'entreprise à tenter, examineront les récents travaux de lexicographie, etc. On y trouvera un article de M. Grœber, de Strasbourg, sur la formation des langues romanes et sur la littérature des temps qui ont précédé et suivi le règne de Charlemagne ; M. Grœber recherche quelle est la littérature qu'il faudrait étudier et mettre en œuvre dans le prochain « Thesaurus ».

— M. Em. Seelmann fera paraître, dans quelques jours, un travail sur la prononciation du latin : « *Die Aussprache des Latein, nach physiologisch-historischen Principien.* »

— Le premier volume de l'édition critique des œuvres complètes de Chrestien de Troyes, préparée depuis longtemps par M. Wendelin Foerster, paraîtra très prochainement à la librairie Max Niemeyer, de Halle. Ajoutons que M. W. Foerster doit publier à la librairie Henninger, de Heilbronn, une grammaire française historique et un compendium d'une grammaire comparée des langues romanes.

— M. G. Kœrting prépare une *Encyclopédie de philologie romane* (« Encyclopædie der romanischen Philologie »), divisée en trois parties : I. *Erœrterung der Vorbegriffe;* II. *Die romanische Philologie im Allgemeinen;* III. *Die romanischen Einzelphilologien.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 juillet 1883.

M. de Laigue, consul de France à Livourne, écrit qu'il a appris que l'inscription latine communiquée par lui à l'Académie en octobre dernier et reconnue fausse par M. Desjardins (*Revue critique*, 1882, 2e semestre, p. 380) avait été fabriquée, il y a une dizaine d'années, à Orbitello ; on chercha, à cette époque, à la vendre à M. Gamurrini, qui en découvrit immédiatement la fausseté.

M. Le Blant communique des renseignements qui lui ont été transmis par MM. de Nolhac et Diehl, membres de l'Ecole française de Rome, sur des fouilles récentes. Vers la fin de juin, un particulier, faisant quelques fouilles dans un petit jardin situé derrière l'église de la Minerve, trouva, presqu'à fleur de terre, un sphinx de granit rose, parfaitement conservé, d'environ 1m 20 de longueur. MM. de Nolhac et Diehl ont examiné ce monument : ils le croient de travail romain ; c'est du faux égyptien, comme on en a tant fait sous les Antonins. L'attention de la commission archéologique ayant été attirée sur ce point par cette trouvaille, des fouilles ont été entreprises dans l'impasse de Sant' Ignazio, qui confine à l'abside de la Minerve. Elles ont amené la découverte de plusieurs monuments intéressants :

1° Un sphinx de granit noir, de travail égyptien, qui porte le cartouche royal d'Amasis II, martelé, probablement par ordre de Cambyse ; ce sphinx, long d'environ 1m 50 et parfaitement conservé, a été transporté au musée du Capitole;

2° Deux cynocéphales de granit noir, dont l'un porte le cartouche du roi Nechtorheb Ier;

3° Un piédestal de candélabre, triangulaire, de très grande dimension, qui paraît être de travail grec et qui porte, aux trois angles de sa base inférieure, des figures accroupies, et, plus bas, des ornements fort délicats ;

4° Un obélisque de granit rose, haut d'environ 6m, sur lequel est gravé le cartouche de Ramsès II. C'est le pendant de celui qu'on voit sur la place de la Minerve;

5° La base d'une belle colonne de granit oriental, décorée de sculptures égyptiennes très fines exécutées en relief et représentant des personnages.

Déjà des fouilles plus anciennes avaient révélé l'existence, dans cette partie de la ville, d'un édifice considérable, consacré à une divinité égyptienne. Selon M. Lanciani, c'était l'Isæum de la neuvième région.

M. Bréal commence la seconde lecture de son mémoire sur *la Force du mécanisme grammatical.*

M. Revillout termine la lecture de son mémoire sur l'*Etalon d'argent en Egypte.*

M. Schlumberger communique la description de cinq sceaux byzantins de sa collection, qui tous ont appartenu à des princes vassaux de l'empire de Byzance. Ce sont ceux de Gabriel *exousiocrator* d'Alanie (Caucase); de Michel, duc du Yaspouraçan ; de Théophano Muzalon, archontissa de Russie ; de Pierre, archonte de Dioclée (Monténégro), et de Trasemund, roi des Vandales. Tous ces sceaux portent des légendes en grec et prouvent que ces princes qui régnaient sur des régions si éloignées les unes des autres et y exerçaient en fait l'autorité souveraine, reconnaissaient néanmoins la suzeraineté nominale de l'empire de Constantinople.

Ouvrages présentés : — par M. L. Renier : 1° *Bulletin trimestriel des antiquités africaines*, 2e année, 5e fascicule ; 2° Mowat, *Deux Diplômes militaires d'Antonin* ; — par M. Georges Perrot : Rhoné (Arthur), *Découverte des momies royales de Thèbes* ; — par M. Bréal : Barth (Auguste), l'*Inscription sanscrite de Han Chey* (extrait du *Journal asiatique*) ; — par M. Miller : Gasté, *les Collections de Verrès.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 11 juillet.

M. G. Schlumberger lit un mémoire sur les diverses représentations de la Vierge et des saints figurés sur les sceaux byzantins du VIIe au XIIIe siècle. Il énumère les principales épithètes qui servent à désigner la Vierge dans les invocations pieuses si fréquentes de l'épigraphie sigillaire byzantine. Il insiste particulièrement sur ceux des noms donnés à la Vierge qui constituent non plus des épithètes de forme mystique ou simplement poétiques, mais bien de véritables noms propres désignant cette image célèbre vénérée dans quelques églises ou monastères qui lui doivent leur réputation.

M. Schlumberger donne également la liste des saints dont il a relevé les effigies sur les milliers de sceaux byzantins qu'il a eu l'occasion d'étudier. Il décrit les types traditionnels, les détails de costumes, les attributs qui caractérisent ceux de ces saints les plus fréquemment représentés sur ces petits monuments encore beaucoup trop peu étudiés.

E. Müntz.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 6 août — 1883

156. — **L'Asclépieion d'Athènes,** d'après de récentes découvertes, par Paul Girard. Paris, E. Thorin, 1882. In-8, 134 p. 4 planches. (Fascicule 23me de la Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome).

Les fouilles que la Société archéologique d'Athènes, dans le cours des années 1876 et 1877, a fait pratiquer sur le versant méridional de l'Acropole ont mis au jour, comme l'on sait, un assez grand nombre d'inscriptions relatives à Asclépios et de bas-reliefs consacrés au dieu. M. Paul Girard, après avoir été des premiers à nous faire connaître ces monuments [1], a songé à mettre en œuvre les documents qu'ils fournissent. Il a voulu écrire une monographie, aussi complète que possible, de l'Asclépieion d'Athènes. Son livre se divise en deux parties. La première, intitulée le *Culte public*, comprend ce qui a rapport au temple, aux ministres du culte, aux cérémonies publiques, à l'administration du sanctuaire. La seconde qui a pour titre le *Culte privé*, traite des rites accomplis par les particuliers (incubation, etc.), des différentes catégories de suppliants, des vœux, des ex-voto. Dans chacune de ces questions, M. G. procède avec ordre et méthode, tirant bon parti, en général, des documents qu'il interprète et exposant avec clarté les résultats de ses recherches.

Ce n'est pas sa faute si ces résultats ne sont, en somme, ni très nombreux ni très décisifs. Une dissertation d'une trentaine de pages eût suffi amplement, je crois, à en rendre compte. Pour élever cette dissertation aux dimensions d'un volume, M. G. s'est vu forcé, non-seulement d'enfler les conjectures et d'amplifier les discussions de détail, mais d'écrire

1. Dans le *Bulletin de correspondance hellénique* où il a publié (t. I et II, 1877-1878) un *Catalogue descriptif des ex-voto à Esculape*, et, en collaboration avec M. Jules Martha, les *Inventaires de l'Asclépieion* (t. II, pp. 419, sqq.). — Un catalogue plus complet des bas-reliefs trouvés dans les fouilles a été publié par Von Duhn (*Arch. Zeitung*, XXXV, 1877). Cf. Koehler, *Mittheil. d. deutsches arch. Inst. in Athen*, t. II.

bien des pages qui n'étaient pas nécessaires. En voici un exemple. Le prêtre d'Asclépios, l'auteur en fait lui-même la remarque, ne diffère pas sensiblement, quant à ses attributions, des prêtres des autres dieux; les sacrifices publics ne se font pas autrement dans l'Asclépieion qu'ailleurs; ce sanctuaire est administré exactement d'après les mêmes règles que les autres sanctuaires d'Athènes. Dès lors, pourquoi consacrer un chapitre spécial au prêtre d'Asclépios, un autre aux sacrifices publics de l'Asclépieion, un autre encore à son administration? Pour tout ce que le culte du dieu guérisseur a de commun avec les autres cultes, n'eût-il pas été plus simple de renvoyer le lecteur aux *Sacerdoces athéniens* de M. Jules Martha? De même, à propos de l'épithète de Σωτήρ que plusieurs inscriptions appliquent au dieu, M. G. se laisse aller à nous parler de la dévotion singulière du rhéteur Aristide [1]. Ce développement [2] appartient plutôt, ce me semble, à une histoire générale de la religion d'Asclépios, histoire que l'auteur s'est défendu d'écrire, qu'au sujet particulier qu'il a voulu traiter.

S'il y a du superflu dans le livre de M. G., il y a, d'autre part, des lacunes. Ces lacunes, sans doute, ne sont pas considérables, et l'on aurait scrupule à les relever, si l'auteur embrassait un plus vaste ensemble de faits. Mais, dans une étude aussi étroitement limitée que celle ci, toutes les omissions ont leur importance. On regrettera donc qu'au chapitre des ex-voto, M. G. n'ait pas énuméré plus complètement ni défini plus exactement les objets divers cités dans les inventaires de l'Asclépieion. « Dans ces longues listes d'offrandes, nous dit-il (p. 118), il y a des mots nouveaux dont le sens nous échappe ». Des mots nouveaux, quelle bonne fortune pour les lexicographes! Mais M. G. n'a point pensé aux lexicographes; il n'a pas voulu leur épargner de la peine en donnant, ne fût-ce que dans les notes, la liste des mots qu'il ne pouvait expliquer. Quant aux mots qui ne sont point nouveaux, il ne paraît pas s'être toujours soucié d'en approfondir le sens. Qu'était-ce qu'un τύπος καταμακτός? Diffère-t-il, et en quoi, du τύπος simple ou du τύπος ἐγμακτός? M.G. ne pose pas la question. Je doute aussi que, dans les inventaires, le mot καθετήρ désigne une sonde de médecin. Remarquons qu'à la ligne 9 du second fragment [3] le καθετήρ est qualifié de ὑαλινός. Notons surtout que, dans les inventaires de Délos publiés par M. Homolle [4], ce même mot désigne, sans aucun doute possible, un « collier », ce qui s'accorde parfaitement avec un texte de l'*Onomasticon* de Pollux [5]. Sur ce point et sur quelques

---

1. Pages 92-95.

2. Il était d'autant moins nécessaire d'y entrer que M. Bouché-Leclercq a écrit, sur ce même sujet, plusieurs pages très piquantes dans son *Histoire de la divination dans l'antiquité*, t. III, pp. 299 et suiv.

3. *Bullet. de corr. hell.*, 1878, p. 421.

4. *Comptes des hiéropes du temple d'Apollon Délien* (extrait du t. VI du *Bullet. de corr. hell.*), p. 123.

5. V. 98, καὶ ὡς Ἀντιφάνης κάθεμα· ἐκάλουν δ᾽αὐτὸ καὶ καθετῆρα.

autres, M. G. ne paraît pas avoir fait de recherches suffisantes. Peut-être aussi a-t-il dépouillé un peu rapidement les inscriptions de l'Asclépieion. Autrement, il n'aurait pas manqué de citer, parmi les ministres secondaires du culte, le ὑποζάκορος que mentionne une inscription gravée sur la base d'une statue élevée à Marcia Athénaïs, fille d'Hérode Atticus[1]. Il eût noté qu'un zacore d'Asclépios, à l'époque romaine, était, en même temps, πυρφόρος ἐξ ἀκροπόλεως[2]. Il eût précisé la date des premiers textes épigraphiques qui signalent des prêtres à vie d'Asclépios — ces textes sont de l'époque de Claude[3] — et surtout il n'eût pas écrit qu'un *cleidouque* pouvait être en même temps archonte. Si l'on se reporte à l'inscription visée[4], on constate que l'archonte s'appelle Stratolaos et le cleidouque Sozon.

Signalons encore une erreur dans la traduction du passage suivant d'un hymne à Asclépios :

> [Τρισμ]άκαρ, ὦ Παιὰν Ἀσκληπιὲ, σῆς ὑπὸ τέχνης
> [ἰαθ]εὶς Διόφαντος ἀνίατον κακὸν ἕλκος, etc.

Les premiers mots ne doivent pas se traduire par « O bienheureux Asclépios, dieu guérisseur »; τρισμάκαρ ne peut se rapporter au dieu, car les participes qui suivent seraient inexplicables; il se rapporte nécessairement au personnage qui a consacré le monument. « Diophante (est) trois fois heureux..., lui qui a été guéri », etc. — Je crois enfin que M. G. se fait illusion en voyant, dans les quatre ou cinq mots qui nous restent d'une inscription métrique, le début du pæan de Sophocle en l'honneur d'Asclépios. L'en-tête Σοφοκλέους de l'inscription 171 *g*, ne désigne pas avec plus de nécessité le nom d'un poète que l'en-tête Διοφάντου de l'inscription 171 *a*[5]. Dans les deux cas, il faut y voir le nom du citoyen par qui le monument a été consacré. Il est à noter, en effet, que, dans l'inscription 171[6], la copie du pæan d'Ariphron de Sicyone n'est nullement précédée de la mention du nom de ce poète.

Ne poussons pas plus loin ces observations de détail. Dans le travail de M. G., il y a, çà et là, des traces de précipitation[7]; mais il faut reconnaître que certaines parties ont été étudiées avec soin et se lisent avec fruit. Nous citerons particulièrement celle qui traite des bas-reliefs votifs. Il y a là une discussion intéressante et bien conduite[8]. Des bas-re-

1. *C. I. A.*, III, 1, *Addenda et corrigenda*, 894 *a*.
2. *Ibid.*, 774 *a*.
3. Cf. *C. I. A.*, III, 1, *Addenda*, 68 *a*, 68 *b*.
4. Ἀθήναιον, V, p. 323, n° 2. *C. I. A.* III, 1, *Addenda*, 780 *a* : ἐν τῷ ἐπὶ Στρατολάου ἄρχοντος ἐνιαυτῷ, κλειδουχοῦντος Σώζοντος Σουνιέως.
5. *C. I. A.*, III, 1. *Addenda*.
6. *C. I. A.*, III, 1, p. 66.
7. Est-ce à cette cause qu'il faut attribuer l'inadvertance qui suit? Page 22 : « le sacerdoce d'Asclépios est *électif* ». Deux lignes plus loin : « le prêtre d'Asclépios était désigné par le *sort* ».
8. Il est vrai qu'elle n'est pas tout à fait nouvelle. M. G. avait déjà développé les mêmes arguments dans le *Bulletin de corr. hellén.* de 1878.

liefs où l'on voit la scène dite du banquet funèbre ayant été trouvés parmi les ruines de l'Asclépieion, M. Girard, contrairement à l'opinion de M. Koehler et des Allemands en général, soutient qu'une telle provenance est un argument décisif, et qu'il faut reconnaître, dans ces monuments et dans tous ceux qui leur ressemblent, « des monuments votifs se rattachant au culte du dieu guérisseur ». En attendant des preuves nouvelles et plus complètes, on doit convenir que c'est là au moins une assez forte présomption en faveur de la thèse soutenue jadis par Welcker, reprise depuis, avec de nouveaux développements, par M. Albert Dumont dans son mémoire, encore inédit, sur les *Banquets funèbres* [1].

On trouvera, à la fin du volume, un plan de l'état du versant méridional de l'Acropole — plan dressé en 1877 par M. Marcel Lambert, architecte, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, — et trois planches d'héliogravures représentant des bas-reliefs votifs. L'une de ces planches a déjà été publiée dans le *Bulletin de correspondance hellénique* [2].

---

157. — Τὰ θέατρα τοῦ Πειραιῶς καὶ ὁ κωφὸς λιμήν, par J. DRAGATZI ; extrait du tome VI du Παρνασσός, Athènes, impr. du Παρνασσός, 1882. In-8, 15 pages.

L'étude de M. Dragatzi comprend deux parties. Dans la première (pp. 4 sqq.), l'auteur cherche à démontrer que, dès les temps les plus anciens, le Pirée possédait deux théâtres. L'un de ces théâtres, le théâtre de Munychie (Thuc., VIII, 93, 1 ; cf. Lys., *c. Agoratos*, 32 et 55), était situé sur le versant nord-ouest de la colline du même nom. L'autre, connu sous le nom de théâtre du Pirée, dominait, à l'ouest, le port de Zéa. La comparaison des ruines de ces deux théâtres conduit M. D. à affirmer que le second appartient, comme le premier, dont l'antiquité n'est pas douteuse, à la bonne époque de l'architecture athénienne. Il en conclut (c'est la seconde partie de son mémoire, pp. 10 sqq.) que c'est bien ce théâtre qui, dans le passage de Xénophon, *Helléniques*, II, 4, 30 sqq., est désigné par les mots τὸ Πειραιοῖ θέατρον (et non τὸ ἐν Πειραιεῖ θέατρον, comme écrit M. D.), et que c'est près de là, par conséquent, qu'il faut chercher le κωφὸς λιμήν, mentionné par Xénophon dans le même passage. Le κωφὸς λιμήν, d'après M. D., serait la petite anse qui porte aujourd'hui le nom de Σκάλα τοῦ Μανίνα.

Ce court travail ne manque pas de mérite [3]. Il est un exemple de l'ardeur toujours nouvelle qu'apportent les Grecs d'aujourd'hui à l'étude

---

1. M. G. nous avertit qu'il a eu communication de ce mémoire.
2. T. II, 1878, pl. VII.
3. Il gagnerait à être plus simplement écrit. Ainsi, p. 4, les deux théâtres sont comparés à « deux bouches » par lesquelles le « commerçant et belliqueux Pirée souriait aux Muses ».

de deux ordres de questions qui ont, semble-t-il, le don de les passionner : les questions philologiques et les questions topographiques. Mais M. D. ne paraît pas se douter de l'importance du problème qu'il cherche à résoudre. Il ne sait pas qu'avant lui la topographie du Pirée a été l'objet de nombreuses et savantes recherches. Sans parler de Leake ni d'Ulrichs, les travaux plus récents de MM. E. Curtius et J. A. Kaupert, la magnifique publication des *Karten von Attika,* dont le premier fascicule a paru en 1881, eussent été utiles à consulter avant de se risquer à déterminer l'emplacement du κωφὸς λιμήν. La carte de l'ancien Pirée qui se trouve dans les *Karten* (Bl. IIa) ne fait pas mention de ce port : c'est le Κάνθαρος qu'elle place à l'endroit où M. D. croit retrouver le κωφὸς λιμήν [1]. N'y avait-il pas lieu d'examiner cette opinion? Si M. D. eût été au courant de la science, il se fût de même aperçu que M. E. Curtius, dans sa dissertation sur les ports d'Athènes (*De portubus Athenarum commentatio,* pp. 34 sqq.), place le κωφὸς λιμήν tout au fond du Grand Port. C'était là encore une hypothèse dont il fallait tenir compte, d'autant plus que le passage de Xénophon semble donner raison à M. Curtius. En effet, il y est question d'un mouvement de retraite auquel M. D. ne paraît pas avoir fait suffisamment attention : ἐπεὶ δὲ ἀπιόντος αὐτοῦ προσέθεόν τινες... (*Hell.*, II, 4, 32). Après s'être avancé jusque près du κωφὸς λιμήν, Pausanias se retire vers l'Ἁλίπεδον où se trouve son camp : c'est alors seulement que, attaqué, il fait volte-face et poursuit les fuyards dans la direction du théâtre du Pirée. On comprend mieux cette poursuite, si l'on suppose Pausanias déjà à quelque distance du κωφὸς λιμήν au moment de l'attaque et si l'on admet que le κωφὸς λιμήν lui-même était assez éloigné du théâtre pour que la cavalerie spartiate trouvât, entre ce port et le théâtre, un champ suffisant. Entre le théâtre et la Σκάλα τοῦ Μανίνα, l'espace est bien restreint. Ce n'est là d'ailleurs qu'une hypothèse : encore fallait-il s'y arrêter. En résumé, le travail de M. Dragatzi manque des qualités critiques qu'on doit exiger d'une œuvre vraiment scientifique.

Paul GIRARD.

---

158. — Dr S. ADLER. **Herzog Welf VI und sein Sohn.** Hanovre, Helwing, 1881. In-8, IV-160 pp. Prix ; 4 marks.

M. Giesebrecht signalait, il y a quelques années, l'utilité qu'il y aurait à reprendre après Behrens la biographie du duc Guelfe VI, en profitant des sources nouvelles que l'activité des érudits a mises au jour depuis 1829. C'est cette œuvre qu'a tentée M. Adler avec le soin consciencieux d'un homme qui veut être en progrès sur ses devanciers.

---

1. M. D., dans le plan qu'il joint à son travail, place le Κάνθαρος à l'entrée du Grand Port du Pirée, en dehors de la passe, sans donner d'ailleurs la raison de ce choix.

Le progrès était facile d'ailleurs à une double condition : d'abord, de recueillir tous les textes qui peuvent ajouter quelque trait nouveau à la biographie de Guelfe VI, quelque fait ignoré à l'histoire générale de son duché. Sur ce point, on ne peut que féliciter M. A., puisque les regestes placés à la fin de la brochure, comptent 160 numéros, alors que ceux de Stälen, publiés en 1847, n'en comptent guère qu'une centaine. Nous n'affirmons point pour cela que le catalogue soit complet et que rien n'ait échappé au chercheur. Malgré les moyens d'information multiples dont dispose l'Allemagne savante, il est peut-être plus difficile encore que chez nous d'être au courant de tout ce qui se publie, parce que ni Leipzig, ni Berlin, ni aucune autre ville ne recueille avec le même soin que Paris les productions de la province. Nous ferions plutôt un grief à l'auteur de n'avoir point augmenté par ses propres recherches dans les archives de la Bavière ou du Wurtemberg ses sources d'informations. Il semble s'être contenté de ce que lui offrait le *Codex Hirsaugiensis* de Stuttgart.

La seconde condition. c'était de reprendre l'examen de tous les textes relatifs au sujet pour combler les lacunes, redresser les erreurs, tirer de nouveaux aperçus, en un mot, faire plus de lumière sur les hommes et sur les événements. M. A. semble avoir compris quelques-unes de ces exigences, si j'en juge par les 34 pages de remarques qui complètent sa brochure. Ces remarques portent en effet, aussi bien sur les documents que ses devanciers avaient déjà mis en œuvre que sur ceux qu'ils avaient ignorés. Quant aux aperçus nouveaux, nous n'oserions affirmer que l'auteur s'en est tout autant préoccupé. Mais, comme nous sommes hors d'état de comparer sur ce point le présent travail avec celui de Behrens, nous n'insisterons pas.

L'étude de M. A. n'est pas, comme on pourrait le craindre, une sèche monographie enregistrant dans leur ordre chronologique les incidents, petits ou grands, de la vie de Guelfe VI. L'activité politique et militaire de ce noble souabe du XII[e] siècle est toujours soigneusement rattachée à l'histoire générale du pays, qui emprunte alors aux luttes des Guelfes contre la maison de Hohenstaufen un si puissant intérêt. Si l'esquisse est sobre, exempte de recherche et de prétention, elle est suffisamment large cependant pour que les événements particuliers apparaissent sous leur véritable jour, du moins aux yeux des lecteurs qui ont quelque connaissance de l'histoire d'Allemagne à cette époque. M. Adler suppose toujours cette connaissance et ne procède guère que par allusions aux événements généraux. C'était d'ailleurs son droit.

Nous regrettons un peu que cette biographie d'un seigneur féodal qui fut un doux parmi ses contemporains *(Welf der Milde)* ne soit pas résumée en quelques pages où *l'homme* même aurait été plus particulièrement étudié. C'est là qu'est le véritable intérêt de l'histoire, il ne faut pas l'oublier [1].

Alfred LEROUX.

1. On constate, depuis quelques années, chez les éditeurs allemands, une propension toujours plus grande à simplifier leur besogne au détriment du public. Il y a

159. — **Campagnes de Charles IV, duc de Lorraine et de Bar, en Allemagne, en Lorraine et en Franche-Comté (1634-1638).** D'après les documents inédits tirés des archives du ministère des affaires étrangères, par F. des Robert. Paris, Champion; Nancy, Sidot frères, 1883. 1 vol. grand in-8 de XII-548 p.

Nous possédions déjà bon nombre d'ouvrages sur la vie du plus célèbre de tous les ducs de Lorraine et de Bar. Parmi ces ouvrages, on cite en première ligne les *Mémoires* d'un contemporain de Charles IV, le marquis de Beauveau, et l'*Histoire de la réunion de la Lorraine à la France* par M. le comte d'Haussonville. M. Des Robert a pensé que tout n'avait pas encore été dit, surtout au point de vue militaire, sur le fils de François de Lorraine-Vaudemont et de Christine de Salm, et il a voulu étudier de très près la période de la vie de Charles IV qui s'étend depuis le 1er janvier 1634 jusqu'à la fin de l'année 1637, et qui forme un des épisodes les plus intéressants de la guerre de Trente-Ans. « Jamais prince, » dit l'auteur (*Introduction*, p. IX), « ne prêta plus à l'étude de l'historien que l'infortuné Charles IV. Soldat intrépide, génie militaire presque égal à Gustave-Adolphe et supérieur à Gallas et à Lamboy dont il eut à se plaindre, émule du cardinal-infant, de Piccolomini et du prince Thomas de Savoie, moins heureux que Baner, gai et railleur avec les chefs, familier avec les soldats, indifférent à l'étiquette, homme d'esprit, léger, fourbe, mauvais diplomate, le duc de Lorraine était grand, adroit à tous les exercices du corps, dur à lui-même, infatigable. »

M. D. R. s'est beaucoup servi, pour écrire l'histoire des campagnes de Charles IV en Allemagne, en Lorraine et en Franche-Comté, des manuscrits de la bibliothèque de Nancy laissés par le médecin de son héros, Forget, par le confesseur du même héros, le P. Donat, dont l'emploi n'était certes pas une sinécure, si, comme on doit charitablement le croire, l'*ami*, le futur mari de Béatrix de Cusance [1], n'oubliait de s'ac-

---

longtemps déjà que beaucoup d'entre eux dédaignent de faire coudre les livres brochés. C'est évidemment une dépense inutile. Dans la brochure dont nous venons d'entretenir le lecteur, la simplification du travail matériel est poussée encore plus loin. Les notes sont massées tout à la fin, en quatre parties correspondant aux quatre chapitres de l'ouvrage, avec sa numérotation propre, ce qui rend les recherches fort longues. La table des matières fait défaut, d'où résulte quelque peine pour retrouver les chapitres. Enfin, l'emploi des lettres italiques est supprimé, en sorte qu'il faut une tension d'esprit perpétuelle pour comprendre le texte des remarques où les titres d'ouvrages abondent en caractères ordinaires. Où s'arrêteront donc ces honorables commerçants?

1. M. R., comme s'il voulait plaider les circonstances atténuantes, insiste (p. 3) sur la merveilleuse beauté de Béatrix; il la proclame « la plus belle personne de son temps sans contredit. » Il reproduit le portrait enthousiaste qu'en a donné Guillemin, portrait où rien n'est omis, ni le *majestueux embonpoint*, ni le *teint vif et uni*, ni les *cheveux d'un clair cendré*, ni les *yeux bleus, bien fendus*, ni la *bouche petite et vermeille*, ni les *dents blanches et bien rangées*, ni la *gorge, la main et le bras qui répondaient à la beauté du visage*. Guillemin complète un signalement

cuser d'aucun péché, par Guillemin, par le P. Hugo, etc. Tous ces narrateurs sont lorrains, et, par conséquent, leurs témoignages doivent être quelque peu suspects, mais l'auteur a pu constater que le fond de leurs récits est vrai, car il a eu soin de les confronter avec « ceux de la *Gazette de France,* du *Mercure françios,* de la *Guerre de dix ans* par Girardot de Noseroy, conseiller au parlement de Dôle, et intendant de l'armée comtale, ainsi qu'avec ceux de Boyvin, son collègue, qui nous a laissé une relation très exacte du siège de Dôle, dont il fut le contemporain [1]. » Toutefois, se méfiant de l'impartialité des auteurs lorrains et comtois, il a fait une étude approfondie, comme il le déclare (p. x), des *Mémoires de Richelieu* [2] et de ses lettres, publiées par Aubery et par M. Avenel. Il ajoute (*ibid.*) : « Rectifiant les indications géographiques, erronées, de Dom Calmet, essayant de rétablir exactement les dates des faits dont nous nous faisions l'historien, nous avons voulu remonter aux sources indiscutables en compulsant les archives des affaires étrangères. Là, nous avons trouvé des veines inépuisables d'informations et avons pu redresser les erreurs de Le Vassor, du P. Griffet et de Dupleix, si souvent inexacts [3]. Nous avons vécu plusieurs mois dans l'intimité des généraux français, nous avons constaté leur découragement, nous avons surpris leurs confidences, de même que leurs joies et leurs espérances. Nous avons dépouillé la correspondance du maréchal de la Force, du cardinal de la Valette, du duc d'Angoulême, de Rohan, du prince de Condé, de Longueville, de la Meilleraye et de Weimar, et nous avons assisté aux débuts militaires de Turenne et du grand Condé, qui firent leurs premières armes pendant les campagnes de 1634 à 1641. »

---

si séduisant par ce coup de pinceau si expressif : « Ce beau tout renfermait un cœur tendre, capable de toutes les délicatesses de l'amour. » On comprend, après cela, que contre tant de charmes, comme s'exprime le naïf chroniqueur, « les cœurs les moins sensibles avaient peine à se tenir », et que le pape Alexandre VII lui-même ait dit, comme le rapporte le P. Donat, que la beauté de Béatrix était digne d'un empire, *facies vero digna imperio.*

1. J'ai cette relation sous les yeux. Comme elle est très rare, qu'elle n'est pas indiquée dans le *Manuel du libraire* et que M. D. R. lui-même la cite trop vaguement, j'en donne ici le titre complet : *Le siège de la ville de Dôle, capitale de la Franche-Comté et son heureuse delivrance par M.* Jean Boyvin, conseiller de Sa Majesté en son souverain parlement de Dôle. Anvers, 1638, in-8°.

2. Ce qui ne l'a pas empêché de consulter aussi ceux de Montrésor, de Brienne, de Rohan, de Bassompierre, de Turenne, de Montglat, de Fontenay-Mareuil, de La Force, de Goulas, de Campion, etc. On est fâché de trouver dans cette liste (p. xi) les *Mémoires de Pontis*, qui n'ont aucune valeur historique, comme, après bien d'autres critiques, je me suis efforcé de le démontrer jadis. On aime mieux voir M. D. R. citer « les *Mémoires autographes* de Fabert, les *Campagnes* de Fabert et le *Journal des campagnes* du cardinal de la Valette, ainsi que l'*Histoire d'Alsace*, par le P. Laguille, l'*Histoire de Suède*, par Pufendorf, les *Lettres* de Grotius, les *Lettres et négociations* du comte de Feuquières. »

3. On regrette que M. D. R. confonde dans la même condamnation trois historiens dont un, le P. Griffet, est si supérieur aux deux autres.

M. Des Robert a eu d'autres documents encore à sa disposition : il a tiré des manuscrits du fonds Lorrain, à la Bibliothèque nationale, des lettres écrites par Charles IV à la duchesse Nicole, durant la captivité de cette princesse et l'exil du duc, lettres qui lui ont permis « d'exposer sous un jour nouveau les rapports existant entre les époux[1]. » Les papiers de famille de M. le comte de Ligniville et les archives municipales de Luxeuil[2] l'ont aidé à éclaircir divers événements restés obscurs. Grâces à tant de ressources non moins habilement que consciencieusement utilisées, il a pu raconter, dans neuf chapitres des plus nourris, la campagne d'Allemagne de 1634, la campagne de Franche-Comté de 1635, la campagne d'Alsace de 1636, la défense de la Franche-Comté par Charles IV en 1636 et en 1637. On n'analyse pas un livre aussi plein de choses. Les historiens futurs pourront y puiser à pleines mains et en toute confiance, soit qu'il s'agisse de l'histoire générale de la France de 1634 à 1638, soit qu'il s'agisse de l'histoire particulière de deux de nos provinces[3], soit enfin qu'on ait à s'occuper de la biographie des généraux mêlés au récit des campagnes de Charles IV, tels que le duc de Rohan, le maréchal de La Force, le duc de Saxe-Weimar, le cardinal de La Valette, le maréchal de Gassion, etc.[4]. Sur les hommes, comme sur les événements, les informations recueillies par M. Des Robert sont d'une exactitude et d'une richesse qui ne laissent presque rien à désirer[5]. Aussi apprendra-t-on avec une vive joie que l'excellent travailleur espère pouvoir continuer plus tard la relation des campagnes de Charles IV jusqu'à la mort de Louis XIII.

T. DE L.

---

1. Ces rapports avaient bien mal commencé et M. D. R. fournit, d'après les récits du P. Donat, de singuliers détails sur la première nuit de noces des deux époux (p. 19, note 1).

2. « Nous avons fait une longue étude », dit M. D. R. (p. 94, note 2) « des archives municipales de Luxeuil, qui contiennent de précieux documents pour l'histoire de la guerre de Trente-Ans. »

3. L'ouvrage complète aussi bien l'*Histoire de la réunion de la Franche-Comté à la France* par M. de Piépape, que l'*Histoire de la Lorraine à la France* par M. d'Haussonville.

4. Parmi les quatre-vingt-six pièces justificatives qui occupent les cent dernières pages du volume (pp. 433-535), on trouve des lettres de la plupart de ces personnages et divers autres documents inédits fort dignes d'attention.

5. Je n'insisterai ni sur de microscopiques inexactitudes, dont la plus grave est celle qui (p. 15, note 1) fait mourir « à la Bastille » Puylaurens, mort au château de Vincennes, ni sur des fautes d'impression, comme celles qui ont transformé l'auteur des *Annales des Provinces-Unies*, Basnage, en *Busnaye* (p. 323), l'auteur de la *Vie du vénérable Vincent de Paul*, Abelly, en *Aurelly* (pp. 367-369), etc. On pourrait encore relever quelques phrases qui ne sont pas assez dignes du style historique, par exemple, la première même (p. 1) : « Charles IV, n'étant plus qu'un fantôme et qu'un squelette de prince, etc. » et cette autre (p. 47) : « Charles IV tâta le pouls aux bourgeois de Strasbourg. »

160. — **Choix de textes pour servir à l'étude des institutions de la France,** conformément au programme de la classe de rhétorique, par M. F. Corréard. Paris, Delalain frères, VII-362 p., in-12.

L'idée de M. Corréard est excellente; il est certain qu'un recueil bien fait de documents utiles à l'étude des institutions de la France rendrait de grands services aux élèves et aux professeurs des lycées et collèges. Par malheur, il suffit de parcourir la liste des ouvrages à consulter, placée en tête de ce petit volume, pour reconnaître que M. C. était bien mal préparé pour mener à bien une semblable entreprise. On se demande vainement à quoi peuvent servir pour l'étude de nos institutions au XVII^e et au XVIII^e siècle des ouvrages comme l'*Histoire diplomatique,* de M. de Barral, la *Correspondance secrète de Louis XV,* la *Société française au* XVII^e *siècle,* de M. Cousin, les huit volumes de M. Desnoiresterres sur Voltaire, les Journaux de Barbier, Buvat, Marais, les Mémoires de M^me de Motteville, de Lenet, de Dangeau, de Luynes, l'*Essai sur l'organisation judiciaire,* de M. Pardessus, qui s'arrête au XVI^e siècle, les Causeries du lundi et le Port-Royal de Sainte-Beuve, etc. On pourrait supprimer sans inconvénient la bonne moitié des livres portés sur la liste dressée par M. C.; car, dans beaucoup d'entre eux, on ne trouve presque rien qui puisse servir plus spécialement à l'étude des institutions. Par contre, on peut reprocher à M. C. des omissions et même des erreurs graves qui font croire qu'il ne connaît pas très bien les livres qu'il faudrait consulter sur le sujet qu'il traite. Par exemple, M. C. attribue à M. Rodolphe Dareste l'histoire de l'administration en France qui appartient à son frère Cléophas, mort récemment, et il omet l'excellente étude sur la justice administrative en France publiée en 1862 par M. R. Dareste. M. C. cite les *Institutions chrétiennes* de Fleury, que je ne connais pas, du moins sous ce titre, pas plus que ne les connaissent Darragon, Dupin et les autres bibliographes, et qui d'ailleurs ne doivent pas être très utiles pour les institutions de la France, tandis que M. C. omet l'ouvrage capital pour son sujet, le *Droit public de la France,* édité en 1769 en 2 vol. in-12 par Darragon; bien mieux, M. C. indique les *Lettres persanes* et il oublie l'*Esprit des lois.* On cherche vainement dans cette liste si longue les ouvrages les plus importants pour l'étude des institutions de la France comme le *Répertoire de jurisprudence de Guyot* (17 vol. in-4° Paris, 1783 et s.) *Les maximes du droit public français,* de Mey, Maultrot et Aubry. (Amsterdam, 2^e édit. 1775, 2 vol. in-4°.), le *Traité des offices* de Guyot et Merlin, (Paris, 1786, 4 vol. in-4°), les *Mémoires sur les impositions* de Moreau de Beaumont (Paris, 1764, 4 vol. in-4°), etc. En outre, M. C. donne des indications bibliographiques tout à fait insuffisantes et le plus souvent il omet la date de publication. Mais ce qui est encore plus grave; M. C. se borne à donner le titre du volume sans dire en quelques mots son contenu et sa valeur. Des bibliographies ainsi composées ne peuvent rendre que de faibles services et elles prou-

vent parfois l'inexpérience de leurs auteurs, qui, semble-t-il, se contentent de relever les titres des ouvrages sur des catalogues ou sur les dos des volumes sans prendre la peine de les ouvrir et de les parcourir.

Ce que l'on vient de lire suffirait, à mon sens, pour permettre au lecteur de conjecturer ce qu'il faut penser de l'ouvrage de M. C. Des recueils de textes ne valent guère que par le soin apporté à la recherche et au choix des documents. Or, M. C. paraît avoir manqué des connaissances et des instruments nécessaires pour bien faire cette recherche. Il en résulte que M. C. n'a pas mis beaucoup de rigueur dans le choix des textes cités et qu'il a pris surtout ceux qui se trouvaient sous sa main. Si l'on examine un peu en détail les documents relatifs aux règnes de Louis XV et de Louis XVI, on se demande pourquoi M. C. a mis sur le titre de son ouvrage « textes pour servir à l'étude des institutions de la France » ; ils peuvent servir beaucoup mieux à l'histoire générale du royaume. Sur quatre extraits concernant la régence, trois sont tirés des *Mémoires de Saint-Simon* et le quatrième du *Siècle de Louis XV*, de Voltaire; certes, le récit de la fameuse séance du Parlement pour l'organisation de la régence est plus agréable à lire dans Saint-Simon que dans le procès-verbal tiré des registres du conseil secret; mais le document officiel devait se trouver en note, car il rectifie et complète le récit brillant du fougueux historien ; il en est de même pour la polysynodie et pour le système de Law. Si M. C. eût voulu justifier son titre et ne pas faire un livre analogue et fort inférieur aux *Lectures historiques* de M. Raffy, il aurait dû donner plus de textes véritables, plus de pièces officielles; en outre, quand il en citait, il aurait dû mieux les choisir et supprimer, par exemple, l'ordonnance de fermeture du cimetière Saint-Médard et les arrêts contre les jésuites et les remplacer par le fameux édit de 1764 sur la libération des dettes de l'Etat et par les réglements sur l'organisation municipale. M. C. a trop sacrifié l'utile à l'agréable, les choses sérieuses à l'anecdote; il amuse plus qu'il n'instruit.

C'est un ouvrage à refaire et il faut souhaiter que, soit que M. Corréard donne bientôt une seconde édition, soit qu'un de ses collègues suive son exemple d'une manière plus heureuse, les élèves et les professeurs de l'enseignement secondaire, voire de l'enseignement supérieur, puissent avoir bientôt entre les mains les recueils des textes qui leur manquent encore aujourd'hui pour l'étude sérieuse des institutions de la France.

Jules FLAMMERMONT.

---

161. — C. HUMBERT, **Deutschlands Urteil über Molière.** Oppeln, Maske, 1881. In-8, XXII, 206 p.

Tandis que nos tragiques du XVII^e^ siècle ont été en Allemagne, depuis Lessing surtout, l'objet des attaques les plus vives et parfois les plus injustes, — la critique allemande contemporaine l'a elle-même reconnu;

— jusqu'à A. G. Schlegel, Molière, au contraire, n'a presque point rencontré de contradicteurs de l'autre côté du Rhin. Sans doute les choses ont changé depuis le commencement du siècle, mais les admirateurs ou les défenseurs n'ont pas alors non plus manqué à notre grand comique et parmi, ces derniers, il faut placer au premier rang M. C. Humbert. Déjà en 1869, dans une étude à bon droit remarquée, *Shakespeare, Molière et la critique allemande,* rendant à Molière une justice qu'il n'était plus guère accoutumé à rencontrer en Allemagne, M. C. H. n'avait pas hésité — l'ombre de A. G. Schlegel ne dut-elle pas en frémir? — non-seulement à le mettre comme poète sur le même rang que Shakespeare, mais à le placer, comme comique, au-dessus du dramaturge anglais. Il y a cinq ans, faisant un pas de plus, dans son livre intitulé *Jugement(s) des Anglais sur Molière*, il montra de quelle estime et de quelle admiration ininterrompue notre grand poète avait joui dans la patrie de Shakespeare; c'était montrer en même temps avec combien peu de raison, pour expliquer la sévérité des jugements portés en Allemagne sur Molière, on avait invoqué une prétendue opposition entre le goût des peuples germaniques et celui des nations romanes. *Le(s) jugement(s) des Allemands sur Molière* que M. C. H. publie aujourd'hui complètent la démonstration, et le concert d'éloges accordés à Molière pendant tant d'années de l'autre côté du Rhin prouve que si, après l'avoir admiré sans réserve, on l'a attaqué en Allemagne, cela ne tient pas à une différence originelle et nécessaire entre le goût allemand et le goût français, mais à un changement de la mode, à un point de vue particulier ou nouveau de la critique. M. C. H. se propose de faire l'histoire ou plutôt le relevé des jugements portés sur Molière en Allemagne — car c'est presque exclusivement à les enregistrer qu'il se borne, excepté « quand, le cœur lui débordant, » il ne peut résister au désir de prendre pour un instant la parole, — depuis le moment où Molière fut connu de l'autre côté du Rhin, c'est-à-dire depuis 1670, date de la première traduction en allemand de trois de ses pièces, jusqu'à nos jours. Cette histoire comprendra deux parties; la première, celle de l'ancien régime, comme l'auteur l'appelle, qui va de 1670, à « l'avénement de A. G. Schlegel » en 1808, est la seule qu'il nous donne aujourd'hui; il l'a divisée d'ailleurs elle-même en deux périodes; la première, qui comprend un siècle, de 1670 à 1770, est l'époque d'admiration; la seconde, qui renferme les trente-huit années suivantes (1770-1808), est, d'après lui, l'époque d'imitation, imitation qui n'exclut pas d'ailleurs l'admiration désintéressée.

C'est par un nom de princesse, celui de Charlotte Elisabeth, que s'ouvre la longue liste des admirateurs allemands de Molière pendant cet espace de cent trente-huit années; c'est par un nom de roi, celui de Frédéric-Guillaume II de Prusse, que M. C. H. la termine, montrant par là quel rôle les préoccupations politiques jouent aujourd'hui en Allemagne, même dans le domaine de la critique la plus indépendante.

Frédéric-Guillaume II avait-il donc le droit de figurer au nombre des admirateurs de notre grand comique, par cela que, sur son lit de mort, témoin des discussions des médecins sur la nature de sa maladie, il aurait dit, en les entendant ainsi se quereller, qu'il « voyait bien maintenant avec quel art Molière avait su les peindre »? Heureusement Molière a eu des admirateurs plus incontestables de son talent en Allemagne et il faut ranger parmi eux presque tous les grands écrivains du siècle dernier. M. C. H. n'a compté, au contraire, que trois adversaires de Molière à cette époque ; le landgrave de Hesse-Cassel, qui n'a guère plus de droit à être regardé comme un adversaire, que Frédéric-Guillaume II à passer pour un admirateur de Molière; Gœze, qui ne l'attaqua que comme auteur dramatique, mais tout en rendant justice à son talent de poète; enfin Lenz qui, dans son admiration enthousiaste pour Shakespeare, crut devoir rabaisser Molière qu'il ne connaissait pas. C'est peu, on le voit, et cela paraît moins encore, quand on passe en revue les noms des admirateurs du poète français, depuis Morhof et Thomasius, Hagedorn et Gottsched, Gellert, Rabener et Elie Schlegel, Mendelssohn et Mœser, Lessing et Frédéric II, jusqu'à Wieland, Engel, Mylius, Eschenburg, Weckherlin, Hamann, Herder, Schiller, etc. Goethe n'est que réservé sans doute pour figurer dans la seconde partie. Ce n'est pas que tous ces écrivains aient été des admirateurs également incontestés ou enthousiastes de Molière; ainsi la prédilection de Hamann et de Herder pour la farce n'en fait pas nécessairement des partisans de notre grand comique; les éloges que Schiller et Zschokke aussi lui ont donnés n'ont point été sans réserve ; mais même en les exceptant, la liste des noms qui restent est bien encore assez longue et, quand on l'a parcourue, on est tenté de répéter, en le modifiant légèrement, ce mot d'une lettre écrite en 1746 par M^{lle} Poisson dans le *Mercure* (mai); « Je ne croyais pas que Molière *eût été* aussi connu et aussi chéri en Allemagne. »

Tous les juguments rapportés par M. C. H., sans doute, sont loin d'offrir un bien vif intérêt; quelques-uns, cela est trop évident et c'est le défaut de son livre, ne sont là que pour faire nombre, mais combien d'autres aussi méritent d'être remarqués! Parmi ceux-ci je signalerai en particulier l'appréciation de Bouterweck, si juste, si pleine d'aperçus ingénieux et nouveaux, et surtout l'étude, le mot n'est pas trop fort, de Jacobs; après un siècle bientôt elle n'a rien perdu de son originalité de vues et peut prendre place à côté de ce qu'on a écrit même en France de plus profond et de plus juste sur le grand poète de la cour de Louis XIV. De pareils extraits suffisent déjà pour donner un grand prix au nouvel ouvrage de M. C. Humbert; la conscience avec laquelle il l'a composé en assurera encore le succès et fait souhaiter qu'il nous en donne bientôt la suite.

C. J.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. James Condamin vient de réunir en un beau volume, sous ce titre *Croquis artistiques et littéraires* (Leroux), une dizaine d'articles publiés pour la plupart dans les *Lettres chrétiennes*. Le soin avec lequel tous ces articles sont écrits, et une réelle unité d'inspiration toujours sensible à travers la diversité des sujets, rendaient entièrement légitime chez M. Condamin l'ambition si naturelle à un critique de lier sa gerbe et de recueillir ses travaux dispersés. Dans le champ des littératures étrangères, l'auteur se promène de l'Américain Longfellow au Russe Joukovsky; Gœthe l'attire et l'arrête deux fois; mais sa compétence professionnelle en matière de littérature classique allemande ne l'empêche pas de faire dans ses goûts et dans ses études une part également belle à la France, à la Roumanie, etc., et ce qui charme le lecteur de ces pages, c'est qu'on y sent un esprit, un cœur ouverts libéralement à tout ce qui est beau, en même temps qu'aucun pédantisme n'y rappelle le professeur et l'homme de métier. Les belles-lettres d'ailleurs ne prennent pas toute la place; un bon tiers du volume est consacré à d'autres sujets, à la musique des Tsiganes, aux grottes d'Adelsberg, au pavillon croate de l'exposition austro-hongroise de Trieste, aux courses de taureaux de Saint-Sébastien. Dans ces études extra-littéraires, comme dans les autres, le même amour du beau sous toutes ses formes échauffe l'âme de l'écrivain et continue de communiquer à son style certaines qualités de délicatesse et de noblesse. En somme, si la publication de M. James Condamin n'est pas un *livre* à proprement parler, c'est un recueil bien fait, élégant, vraiment distingué, où chaque chose a la mesure convenable, et où le luxe même de la forme, loin de choquer comme une faute de proportion, semble en juste et parfaite harmonie avec le choix exquis des matières. — P. S.

— M. Clermont-Ganneau vient de publier à la librairie J. Baer, un mémoire extrait de la *Revue archéologique*, et intitulé *Epigraphes hébraïques et grecques sur des ossuaires juifs inédits*. Ce travail, accompagné d'une grande planche et de gravures dans le texte, comprend un groupe de cinquante-deux monuments reproduits en *fac-similé*, transcrits et traduits. Il fait suite à trois mémoires sur le même sujet publiés antérieurement par l'auteur dans la *Revue archéologique* [1], et contient de précieux documents pour l'épigraphie hébraïque si pauvre jusqu'ici. Cette nouvelle série, impatiemment attendue par les hébraïsants, provient des recherches entreprises en Palestine par l'auteur, en 1874. Un autre groupe de monuments analogues, recueillis par M. Clermont-Ganneau au cours de sa dernière mission en Syrie (1881), paraîtra dans le volume des *Archives des missions scientifiques et littéraires* actuellement sous presse.

— Le tome troisième des *Œuvres complètes* de M. de Longpérier, publié par M. G. Schlumberger, vient de paraître à la librairie Leroux. Ce troisième volume comprend la seconde partie des *Antiquités grecques, romaines et gauloises*, environ quatre-vingt-dix mémoires ou articles écrits entre 1862 et 1883.

— M. Victor Hugo vient d'adresser au président du conseil municipal la lettre suivante : « Monsieur le président, il n'est pas possible que Paris, la ville de l'avenir, renonce à la preuve vivante qu'elle a été la ville du passé. Le passé amène l'avenir. Les Arènes sont l'antique marque de la grande ville. Elles sont un monument uni-

---

1. I. *Nouveaux ossuaires juifs avec inscriptions grecques et hébraïques.* — II. *Ossuaire juif provenant d'Alexandrie.* — III. *Ossuaire juif de Joseph, fils de Jean.*

que. Le conseil municipal qui les détruirait se détruirait en quelque sorte lui-même. Conservez les Arènes de Lutèce. Conservez-les à tout prix. Vous ferez une action utile, et, ce qui vaut mieux, vous donnerez un grand exemple. » — M. Henri MARTIN, sénateur, membre de l'Institut, président du comité formé pour la conservation des Arènes, a, de son côté, adressé au président du conseil municipal la lettre qui suit : « Monsieur le président, au moment où le sort des Arènes va se décider devant le conseil municipal, le comité formé en vue de travailler au salut du plus ancien monument de Paris vous prie de vouloir bien faire entendre son dernier appel à ceux qui peuvent assurer à la postérité la conservation de ces grands débris. Aux découvertes espérées, d'autres sont venues se joindre : une nouvelle entrée de ce qui fut à la fois un amphithéâtre et un théâtre, et un aqueduc bien conservé ont achevé d'attester que les Arènes ont appartenu au temps du plus bel appareil architectural, à une époque très antérieure aux Thermes de Julien. La continuation des fouilles ajouterait certainement à ces précieux restes et leur disparition causerait aujourd'hui des regrets plus profonds encore qu'à l'époque où l'on perdit l'occasion d'acquérir l'autre partie de l'amphithéâtre, aujourd'hui recouverte mais non détruite. Ce serait un triste souvenir que notre temps léguerait à l'histoire. *Le conseil municipal ne voudra pas que* 1883 *renouvelle* 1870. » — Enfin, M. Victor DURUY a adressé à M. Aristide Rey, conseiller municipal, une lettre qui plaide également pour la conservation des Arènes : « Monsieur, vous voulez bien me demander mon sentiment au sujet de la rue Monge. Je pense que ni l'Etat ni la ville ne peuvent les abandonner et la science les réclame. Je n'insisterai pas sur l'intérêt archéologique que ces ruines présentent. Mes confrères de l'Académie des inscriptions ne m'ont laissé rien à dire sur cette question. J'ajouterai seulement qu'il ne faut pas sourire de l'amour des savants pour les vieilles pierres. La contemplation des ruines inspirait autrefois de mélancoliques pensées et de poétiques développements sur la fragilité des grandeurs de ce monde ; aujourd'hui leur étude éveille des souvenirs, et c'est de souvenirs qu'est faite la plus grande, la plus noble des forces, le patriotisme. J'avoue qu'en songeant aux ruines magnifiques de Nîmes, d'Arles, ou d'Orange, celles de la rue Monge font pauvre figure. Mais au milieu de ces pierres qui ressemblent à tant d'autres, je vois le lieu où le cœur du vieux Paris a battu pour la première fois ; c'est-là qu'étaient célébrées ses fêtes et ses solennités ; là que ses magistrats venaient s'asseoir sur des degrés où on lit encore les premières lettres du nom d'entre eux, là, enfin que son peuple a du souvent délibérer. Lutèce avait, comme toutes les cités des premiers siècles de l'empire romain, de grandes libertés municipales; sa vie était active, son commerce florissant. Le Paris moderne ne garde-t-il pas dans ses armes, le navire de la puissante corporation des *Nautæ parisienses*? souvenir qu'on prodigue sur les murailles et qu'il faudrait avoir dans le cœur. Aux premières pages de notre histoire nationale, nous lisons que quelques-uns des plus vaillants parmi les Césars romains qui ont fait reculer l'invasion germanique avaient résidé à Lutèce. Nous avons même gardé un débris de leur palais impérial, auquel la reconnaissance populaire a donné le nom du vainqueur des Alamans à la grande bataille de Strasbourg. C'était justice, mais ce serait justice aussi de ne pas détruire ce seul débris qui subsiste de la ville que Julien nommait « sa chère Lutèce ». Les Thermes de Julien rappellent, après tout, une domination étrangère; les Arènes de la rue Monge rappellent l'enfance municipale de notre grande cité. Il n'est pas une ville de France qui ne tienne à honneur de sauver les monuments même les plus informes de sa vieille histoire. C'est le sentiment pieux de la mère qui, ayant perdu son enfant, en garde le berceau. Je demande que le Paris magnifique d'aujourd'hui n'oublie pas, comme un mauvais riche, la pauvre Lutèce d'autrefois. » — Ajoutons que dans une récente séance du

comité des Arènes, tenue à l'Hôtel-de-Ville, on a entendu le rapport de la commission chargée de délimiter, d'accord avec la compagnie propriétaire, les deux portions du terrain dans lequel sont compris les restes des Arènes. L'une de ces portions serait acquise par le conseil, l'autre par le comité. La commission d'organisation de la loterie a soumis son projet au comité. C'est un de nos grands établissements de crédit qui sera chargé de détenir et d'offrir les billets au public et aux marchands. Sur 1,200,000 francs de capital, le comité pourra donner environ 500,000 francs de lots, proportion énorme qui n'a jamais été atteinte. Le comité attend, pour mettre à exécution son projet, que le conseil municipal ait traité avec la compagnie propriétaire pour la portion de territoire qui lui est attribuée [1].

— Le *Journal officiel* a publié un décret rendu après avis du conseil supérieur de l'instruction publique et autorisant l'ouverture, dans les facultés, de cours libres par des professeurs n'appartenant pas au personnel de ces facultés. Aux termes de ce décret : Tout docteur ès-lettres ou ès-sciences peut être autorisé à faire, dans les facultés de l'Etat, des cours libres correspondant à l'ordre d'études pour lequel il a été reçu docteur. Cette autorisation est donnée par le ministre, sur la proposition ou après avis de la faculté près de laquelle les cours seront ouverts et sur un rapport spécial du recteur. Sont assimilés aux docteurs les professeurs des divers établissements d'enseignement supérieur de l'Etat, les membres et les correspondants de l'Institut. La même autorisation peut être accordée, après avis conforme de la faculté, à des personnes non pourvues du titre de docteur, qui justifient d'études spéciales sur les matières devant faire l'objet de leur enseignement. Dans l'un et l'autre cas, l'autorisation ne peut être accordée pour plus d'une année. Elle peut être renouvelée. Elle peut toujours être retirée par le ministre, après avis ou sur la proposition de la faculté. Les affiches annonçant les cours libres ne peuvent être publiées que par les soins de la faculté. Les cours libres sont assimilés, au point de vue de la surveillance et de la discipline, aux cours de la faculté. Les cours libres sont publics ou privés. L'admission aux cours libres publics est subordonnée aux mêmes conditions que l'admission aux cours de la faculté. Ne sont admis aux cours privés que les auditeurs agréés par le professeur. Toutefois l'entrée des cours libres, même privés, appartient à tout membre de la faculté et de l'administration académique. Les dépenses auxquelles donnent lieu les cours libres sont à la charge du professeur, sous l'approbation du recteur. L'autorisation de faire un cours libre ne crée aucun droit à l'emploi des instruments, appareils, etc., ni à l'emploi du personnel de la faculté. Les cours privés peuvent donner lieu, au profit du professeur, à la perception d'une rétribution payée par les auditeurs. Les cours libres peuvent être annuels, semestriels ou trimestriels. Ils doivent comprendre au moins dix leçons par trimestre. Les cours libres, à la faculté de médecine de Paris, restent soumis aux prescriptions de l'arrêté du 9 février 1881. Ce décret pourra être rendu applicable aux facultés de droit sur leur demande, par arrêté ministériel. Un arrêté ministériel, annexé au décret que nous venons d'analyser, règle, ainsi qu'il suit, les formalités à remplir pour obtenir l'autorisation d'ouvrir des cours libres dans les facultés de l'Etat : La demande à l'effet d'ouvrir des cours libres dans les facultés de l'Etat est adressée au doyen. Cette demande fait connaître : 1° Les grades, les titres du candidat et les ouvrages qu'il a publiés; 2° les fonctions qu'il a exercées; 3° le programme détaillé du cours qu'il veut professer. Toute demande doit être déposée avant le 1er juillet de chaque année pour les cours qui seront faits dans le premier semestre, et avant le 1er février

1. Le conseil municipal vient de décider que la ville de Paris ferait l'acquisition de 7000 mètres de terrain.

pour les cours qui seront faits dans le deuxième semestre. Procès-verbal de la délibération de la faculté ou de l'école est envoyé au recteur, qui en fait rapport au ministre.

— M. Edouard FLEURY, frère du conservateur du Musée de Sèvres, M. Champfleury, a légué au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale 17,000 dessins, gravures, lithographies, portraits, crayons, exclusivement relatifs aux monuments du département de l'Aisne et aux hommes remarquables de cette contrée. Ce sont les documents dont M. Edouard Fleury s'est servi pour ses diverses publications archéologiques et plus particulièrement pour son important ouvrage des *Antiquités et monuments du département de l'Aisne*, paru en quatre volumes in-8°.

— M. le baron Ch. DAVILLIER a légué : au Musée du Louvre, tous ses objets d'art, orfèvrerie, ivoire, tableaux, tapisseries, meubles ; au Musée de Sèvres, sa collection de faïences et de porcelaines qui comprend des pièces de la plus grande valeur ; à la Bibliothèque nationale, ses livres et manuscrits.

— On annonce la mort de M. Hermile REYNALD, doyen de la Faculté des lettres d'Aix, emporté, à l'âge de 55 ans, par une maladie qui le tenait, depuis près de trois mois, éloigné de sa chaire. Entré à l'Ecole normale en 1849, plus tard élève de l'Ecole d'Athènes, après avoir professé dans plusieurs lycées, M. Reynald fut successivement suppléant de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Poitiers et à celle de Caen. En 1866, il fut nommé professeur de littérature française à la Faculté des lettres d'Aix, chaire qu'il échangea, dix ans plus tard, pour celle d'histoire. M. Reynald avait fait, pour le doctorat ès-lettres, une thèse sur Johnson. En 1862, il inaugura ses travaux historiques par une *Histoire de la Restauration* que devaient suivre en 1874 une *Histoire contemporaine de l'Angleterre* et une *Histoire contemporaine de l'Espagne*. Presque en même temps il avait fait paraître un volume d'études sur *Mirabeau*, couronné par l'Académie française. Il y a à peine deux mois, il avait publié deux volumes intitulés *Louis XIV et Guillaume III*, et renfermant de nombreux documents inédits relatifs à la succession d'Espagne. Il avait collaboré au *Temps*, à la *Revue historique* et à la *Revue politique et littéraire*.

ALSACE. — 830 étudiants se sont fait inscrire pendant le semestre d'été à l'Université de Strasbourg : théologie, 65 ; droit et économie politique, 200 ; médecine, 216 ; lettres, 171 ; sciences, 178. 277 sont originaires de l'Alsace-Lorraine ; 724, de l'Allemagne ; 84, d'autres Etats européens ; 24, de pays en dehors de l'Europe.

— Les dernières statues qui doivent décorer la façade du bâtiment principal de l'Université de Strasbourg viennent d'être mises en place. On a installé, dans les niches qui se trouvent sur les deux côtés de la porte d'entrée, les statues représentant, l'une Strasbourg (*Argentina*) et l'autre l'Allemagne (*Germania*). On a également placé dans les niches rondes pratiquées entre les colonnes qui supportent le frontispice les bustes en bronze de Solon, d'Aristote, d'Hippocrate, d'Archimède et de l'apôtre saint Paul. Deux plaques en bronze, longues de 1 mètre 50, sur 1 mètre de haut, sont encastrées dans la façade ; l'une, à gauche des bustes, représente, par des figures en relief, les progrès de la science et des arts dans l'antiquité ; l'autre, sur la gauche, les progrès des sciences et des arts dans les temps modernes. Statues et bustes ont été exécutés d'après les modèles fournis par M. Moest, sculpteur à Carlsruhe. Dans le courant du mois prochain, le bâtiment principal de l'Université sera débarrassé du reste des échafaudages qui les cachent encore à la vue.

ALLEMAGNE. — Parmi de nouveaux ouvrages qui doivent prochainement paraître en Allemagne, nous signalons les suivants : chez Ackermann, à Munich : *Die Kriegsschule zu München in den ersten 25 Jahren ihres Bestehens*, par M. E. von

Schellhorn ; chez Bruns, à Minden : une traduction allemande du récent ouvrage de M. le duc de Broglie, *Friedrich II und Maria Theresia nach neuen archivalischen Quellen, 1740-1742* ; chez Elwert, à Marbourg; *der Gebrauch von οὗτος in der Ilias*, par M. Ph. Braun ; *Die Correspondenz Cicero's in den Jahren 44 und 43*, par M. Ruete ; *Friedrich I und das Wormser Concordat*, par M. Wolfram; chez Kœbner, à Breslau : une édition d'un ancien poème italien, l'*Intelligenza*, par M. P. Gellrich ; chez Mayer, à Cologne : *Die Santa Fe = und Südpacificbahn in Nordamerika*, par M. Rob. von Schlagintweit ; chez Veit, à Leipzig; un discours de M. Ferd. von Richthofen : *Aufgaben und Methoden der heutigen Geographie*.

— On annonce la mort, à l'âge de trente ans, de M. Théodore Wissmann, bien connu par ses travaux de philologie anglaise et surtout par son édition du *King Horn* et son étude sur ce poème.

— L'empereur Guillaume a donné une somme de 10,000 mark (12,500 francs) pour la continuation des fouilles opérées près de Trèves, où l'on découvre de nombreuses antiquités romaines.

— On vient d'apprendre que Leipzig a publié, l'année dernière, 2,628 volumes, et Berlin, seulement 2,245. Leipzig a pris sa revanche, car, en 1881, cette ville avait publié 34 volumes de moins que Berlin (Berlin, 2432, et Leipzig, 2464). Il paraît à Berlin plus d'ouvrage de droit et de politique qu'à Leipzig.

BELGIQUE. — Le cabinet numismatique de feu M. L. de Coster est en vente; il se compose de plus de 1,200 jetons historiques en or et argent. Le libraire Olivier, de Bruxelles, chargé de la vente, offre d'entrer en négociations, soit avec un musée, soit avec un amateur, pour la cession de la collection complète, et ce, à des conditions, paraît-il, fort acceptables. Le même libraire a publié la *Description* de la collection importante de M. de Coster (*Description du cabinet de jetons historiques d'or et d'argent frappés dans les Pays-Bas à partir du milieu du xv[e] siècle jusqu'à nos jours*. 4 fr.)

DANEMARK. — Le cinquième congrès des américanistes se réunira cette année à Copenhague, du 21 au 24 août; le comité d'organisation est présidé par M. Worsaae.

— ÉTATS-UNIS. — M. John Russell Young, ministre des Etats-Unis à Peking, rassemble, dit-on, des matériaux pour une *Histoire de la Chine*.

GRANDE-BRETAGNE. — La traduction de Manou, par M. G. Bühler (collection des « Sacred books of the East ») est sous presse.

— M. Daniel Silvan Evans, l'auteur du grand *English and welsh Dictionary* (2 vols. 1852-1858) doit faire paraître chez Hugues et fils, à Wrexham, un *Dictionary of the welsh language*.

— M. W. de Gray Birch, du British Museum, va publier, en trente-deux parties qui paraîtront par intervalles de deux mois, un *Cartularium saxonicum* ou « collection de documents relatifs à l'histoire des Anglo-Saxons ». Depuis longtemps on désirait une édition nouvelle et complète du *Codex diplomaticus aevi saxonici* de John Kemble, publié de 1839 à 1848 par la Société historique anglaise, et après ce *Codex*, avaient paru le *Diplomatarium anglicum aevi saxonici*, de Thorpe (1865); les *Facsimiles of anglo-saxon manuscripts*, de J. Cameron (1878); les quatre volumes de *Facsimiles of ancient charters in the British Museum*, de M. E. A. Bound (1873-78); les « *Councils and ecclesiastical documents relating to Great Britain and Ireland* », de MM. A. W. Haddan et Stubbes (1869-1873), et beaucoup d'autres publications, comme les *Transactions* de diverses sociétés. M. Birch se propose de classer tous ces documents dans l'ordre chronologique, en faisant précéder chaque

texte d'une courte notice et après collation avec les plus anciens et meilleurs manuscrits; les variantes seront placées au bas des pages.

— La librairie Murray annonce la prochaine publication de : 1° Cinq essais sur « *The origins of language and religion* », par le chanoine Cook; 2° des *Mémoires et Correspondances de J. W. Croker*, par M. L. Jenning; 3° d'un ouvrage de M. F. L. James qui a passé trois hivers dans le Soudan « *The Soudan or sport among wilde tribes of the Basé country* »; 4° d'un Manuel, en deux volumes, de l'histoire de l'Eglise jusqu'à la Réforme, par M. Philip Smith.

— Au mois de septembre paraîtra une *Histoire de Southampton* par M. J. Silvester Davies (Southampton, Gilbert).

HOLLANDE. — Sous le titre *Bibliographische Mededeelingen* (Leide, Brill. in-8° xiv et 217 pp.), M. Christian Sepp a publié des mélanges historiques, parmi lesquels on remarquera l'étude consacrée à l'*Institution* de Calvin et le travail sur Marie de Hongrie, sœur de Charles-Quint; dans ce dernier mémoire, M. Sepp retrace surtout les relations de Marie de Hongrie avec les protestants et complète ce qu'ont dit sur le sujet MM. Henne et Juste, le premier dans son Histoire de Charles-Quint, le second dans son Histoire de la reine Marie de Hongrie.

ITALIE. — Le 12 juin est mort, d'une chute de voiture, M. Angelo Canello, professeur de langue et de littérature latines du moyen-âge à l'Université de Padoue. Il avait 35 ans. C'était un élève de Diez et d'Ascoli; sa mort est regrettée de tous les romanistes. Il avait publié : « *Il prof Diez e la filologie romanza nel nostro secolo* »; « *Tre studi neo-latini* »; « *Del metodo nello studio delle lingue romanze* »; « *Sulla storia della lingua italiana* »; « *Il vocalismo tonico italiano* »; « *Gli allotropi italiani* »; « *Saggi di critica letteraria* »; « *Fiorita di lyriche provenzali* » (traduction en vers italiens); « *Letteratura e Darvinismo* »; « *La vita e le opere del trovatore Arnoldo Daniello* »; et son plus important ouvrage « *Storia letteraria italiana del cinque cento* ».

SUISSE. — L'Université de Zurich célébrera, cette année, le cinquantième anniversaire de sa fondation.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 juillet 1883.

M. Bréal donne une seconde lecture de son mémoire sur les termes qui expriment la loi et le droit en latin.

M. Pavet de Courteille lit une note de M. le baron de Witte intitulée : *Sur un groupe de bronze représentant Hermès et Dionysos.* Le groupe dont il s'agit a été trouvé en 1866, aux environs de Roye (Somme); il appartient aujourd'hui à M. de Witte. C'est un petit bronze, de travail grec, remarquable à la fois par le sujet et par l'art avec lequel il a été traité. L'artiste semble s'être inspiré du beau groupe de marbre d'Olympie, découvert en 1877 dans les fouilles dirigées par M. Hirschfeld, et attribué, par les uns, à Praxitèle, par les autres, à Céphisodote.

M. Ravaisson signale l'existence, au musée du Louvre, d'un petit bronze analogue à celui que décrit M. de Witte.

M. Saladin, lit en son nom et au nom de M. R. Cagnat, qu'il a accompagné cette année en Tunisie comme architecte, une note sur les principales ruines que ces missionnaires ont explorées. Il insiste surtout sur quatre points : les ruines de Lamta (*Leptis Parva*), situées sur la côte, entre Monastir et Mahedia; celles de Héitha, à 117 kilomètres au sud-ouest de Kairouan; celles de Kasrin, entre Héitla et Tébessa; celles de Haïdra, en face de Tébessa, près de la frontière algérienne. En terminant, il étudie les différentes sortes de monuments qui se rencontrent constamment en Tunisie, partout où on trouve des ruines antiques : ferme, fabrique d'huile, citernes, église, petit fortin, tombeau. Il cite quelques inscriptions inédites, parmi lesquelles on remarque les deux suivantes :

1° A Lamta, sur une jolie tombe faite entièrement de mosaïque, qui figurera au musée du Louvre :

M†VI
MEDDEN
INPACEVI
XITANNI
SXXXV::
PLVS MIN
RECESSIT
DIE VIII
IDVS ::
IANVA
RIAS ::

« Medden in pace vixit annis XXXV plus minus; recessit die VIII idus Januarias. »

2° A l'henchir Zaâtli, au-dessus de la porte d'un mausolée :

D M S
POSTVMIA·MATRONILLA.INCONPA
RABILIS·CONIVX·MATERBONA·AVIA
PIISSIMA PVDICARELIGIOSA·LABORIO
SA FRVGI·EFFICAXS VIGILANS·SOLLICITA
VNIVIRAVNICVBA··OTIVS INDVSTRIAE ET FIDEI
MATRONA VIXIT ANNIS NLIII MENSIBVS NVDIEBVSTRIBVS

« Dis Manibus sacrum. Postumia Matronilla, inconparabilis conjux, mater bona, avia piissima, pudica, religiosa, laboriosa, frugi, efficaxs, vigilans, sollicita, univira, unicuba, [t]otius industriae et fidei matrona, vixit annis numero LIII, mensibus numero V, diebus tribus. »

M. Victor Guérin communique un mémoire sur les *Populations du Liban*. La première partie de ce mémoire est consacrée aux Maronites, population catholique, dont M. Guérin raconte l'histoire et expose l'état religieux et l'organisation ecclésiastique. Il parle ensuite des Grecs catholiques et des Grecs schismatiques, puis des Druses, qui professent une religion particulière et peu connue, et enfin des Métouali, qui appartiennent à une secte de l'Islamisme.

Ouvrages présentés : — par M. Renan : 1° *Corpus inscriptionum Semiticarum*, 2° livraison; 2° Clermont-Ganneau, *Epigraphes hébraïques et grecques sur des ossuaires juifs inédits* (extrait de la *Revue archéologique*); — par M. Delisle : 1° *les Guerres du règne de Louis XIII et de la minorité de Louis XIV : Mémoires de Jacques de Chastenet, seigneur de Puységur*, publiés et annotés par Ph. Tamizey de Larroque; 2° Schmidt (C.), *Notice sur un manuscrit du xe siècle qui jadis a fait partie de la bibliothèque de Strasbourg*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 18 juillet 1883.

M. l'abbé Thédenat expose que s'étant transporté au collège de Juilly avec quelques-uns de ses collègues de la Société des Antiquaires de France, M. A. de Barthélemy, J. de Laurière, G. Schlumberger, A. Héron de Villefosse, il a été procédé à la reconnaissance du cœur de Henri II d'Albret, roi de Navarre, grand-père du roi Henri IV, déposé dans l'abbaye de Juilly par Nicolas Dangu, ancien chancelier de Navarre, mort en 1567, abbé de Juilly. Après avoir reconnu la présence du dépôt, ils l'ont remis en place, et on a scellé de nouveau la plaque en marbre qui ferme la niche. M. l'abbé Thédenat communique ensuite le texte d'une longue inscription rédigée par les soins de Nicolas Dangu et gravée sur cette plaque. Elle énumère tous les titres de Henri II d'Albret.

M. de Barthélemy fait connaître à la Société que M. de Cessac, associé correspondant à Guéret, lui a signalé des briques présentant des sujets et des inscriptions empruntés à l'antiquité classique qui ont une grande analogie avec des briques montrées, il y a quelques années, à la Compagnie et provenant de Neuvy-sur-Baranjon.

Ces briques, trouvées dans la commune de Saint-Alpinien, paraissent avoir été fabriquées, au xvie ou au xviie siècle, dans le pays, pour l'ornementation des habitations particulières. M. de Cessac, parmi les inscriptions, signale IVLIVS CAESAR, SPARTACVS PANEM ET CIRCENSES; il promet de communiquer des exemplaires de ces briques en original et de fournir des indications précises sur les fabriques d'où elles sortent.

Eugène Müntz.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 13 août — 1883

162. — **Histoire du christianisme depuis son origine jusqu'à nos jours,** par Etienne CHASTEL, professeur de théologie historique à l'université de Genève. Tome III, moyen âge, de l'hégire de Mahomet à la réformation de Luther. Paris, G. Fischbacher, 1882. In-8 de 638 pp.

Ce troisième volume de l'histoire du christianisme par M. Chastel se distingue par les mêmes qualités que les deux précédents. C'est toujours la même richesse de saine érudition et d'information prises aux sources; la même indépendance d'esprit; la même impartialité d'appréciation; la même clarté d'exposition, en des matières où se produisent à la fois tant de systèmes obscurs et confus et tant d'explications subtiles, et touchant des faits et des croyances, sur lesquels l'apaisement ne s'est pas encore fait, et qui ont le fâcheux privilège de soulever toujours des passions religieuses et de froisser des intérêts politiques.

Dans les neuf siècles dont ce volume retrace l'histoire, l'église grecque, dont les destinées étaient naguère si brillantes, baissa continuellement. Elle disparut presque complètement de l'Asie et de l'Afrique. Dans les provinces qui lui restent encore, elle est comme paralysée par la terreur des armes musulmanes; et l'oppression du régime impérial la retient dans l'inertie et ne lui permet de se livrer qu'à des agitations stériles. Elle se répand, il est vrai, chez les nations slaves; mais elle n'y joue qu'un rôle effacé.

Tout l'intérêt est désormais dans l'Eglise d'Occident; non-seulement c'est dans son sein que se produiront la vie et le mouvement; mais encore la société nouvelle qui va se fonder sous ses auspices, n'aura, pendant des siècles, ni d'autre guide, ni d'autre maître.

Dans l'Europe occidentale, où l'Empire romain avait succombé, l'Eglise, restée seule debout sur ses ruines, fut appelée par la force même des choses à présider à la formation, tout au moins à l'organisation des nouveaux états; il était impossible qu'elle n'acquît pas dans leur administration et leur gouvernement l'influence la plus étendue. Charlemagne, après avoir rétabli en sa personne la dignité impériale, put prétendre, à raison de l'appui qu'il prêta aux églises de ses états, y exercer des

droits semblables à ceux des empereurs grecs dans celles d'Orient. Mais cet état de choses ne pouvait qu'être qu'une exception. Ce prince put exercer sur l'Eglise un ascendant auquel aucun autre souverain d'Occident, au moyen âge, ne put aspirer comme lui. Après sa mort, l'autorité monarchique, qu'il avait su s'arroger et maintenir, ne tarda pas à disparaître pour faire place à la théocratie qui se développa sous ses successeurs, et qui soumit de plus en plus dans tout l'Occident le pouvoir civil à l'autorité ecclésiastique (p. 207).

La partie la plus considérable de ce volume est consacrée au tableau des conséquences les plus prochaines de ce fait en lui-même fort remarquable, que la société moderne fut en quelque sorte l'œuvre de l'Eglise du moyen âge. Il en résulta naturellement que la civilisation nouvelle se développa sous l'influence prépondérante du sacerdoce et que la culture intellectuelle et morale y resta essentiellement ecclésiastique.

Le patriarchat romain en profita pour établir sa suprématie sur de solides bases. Rome, prise et saccagée plusieurs fois par les Barbares, eut l'avantage de ne jamais demeurer entre leurs mains. Capitale encore à demi civilisée d'un monde tombé dans la barbarie, seul patriarchat en Occident, seul anneau par lequel l'église latine était censée se rattacher à l'Eglise apostolique, elle fut comme un fanal sur lequel les chrétiens de cette partie du monde tenaient les yeux fixés. L'établissement des barbares en Occident rompit les traditions d'indépendance et les souvenirs de l'antique égalité qui, dans de nombreuses églises, avaient jusqu'alors entravé l'exercice de la suprématie des papes. De la part des nouvelles églises, ils n'eurent que bien rarement de semblables résistances à surmonter. Le clergé franc qui avait remplacé le clergé gallo romain, le clergé anglo-saxon qui remplaçait celui de l'église bretonne, avait oublié et même ignorait cette ancienne égalité que leurs prédécesseurs avaient fait valoir contre le siège romain. L'Eglise d'Afrique, dont l'esprit revêche avait été d'un exemple si funeste aux prétentions des papes, n'existait plus, et d'un autre côté, s'étaient élevées les églises nouvelles de la Frise, de l'Allemagne, de la Scandinavie et des pays slaves qui n'avaient ni précédents, ni traditions semblables à leur opposer (pp. 174 et suiv.).

Des populations incultes, converties les unes par la force, d'autres brusquement et presque sans instruction préalable, ne pouvaient guère comprendre une religion spiritualiste. Si déjà dans son premier âge, les païens du monde civilisé, mais entraîné dès ce moment dans une décadence de plus en plus profonde, ne l'avaient embrassée qu'en l'imprégnant d'une forte teinte de leurs pratiques superstitieuses, combien plus de préjugés les conducteurs de l'Eglise ne furent-ils pas obligés de ménager chez les nouvelles peuplades barbares! Le peu de spiritualité qui restait encore au christianisme, était au-dessus de l'état intellectuel et moral d'hommes qui ne recevaient d'impressions que par les sens. Le sacerdoce avait baissé lui-même dans ces temps de désordre et de

malheurs de tous genres, et était plus facile qu'autrefois à entendre et à enseigner la religion sous des formes peu élevées. Il arriva de là que les doctrines chrétiennes tendirent de plus en plus à se matérialiser, si l'on peut ainsi dire. Le récit de cette triste décadence occupe de longues pages dans cette histoire. Et cependant, comme le fait observer M. C., pour ces masses incultes et grossières, c'était un progrès manifeste que de recevoir de l'Eglise, avec les premiers éléments de la vie sociale, une première initiation aux vertus chrétiennes et d'échanger le culte de leurs grossières divinités, ne fût-ce que pour celui de la Vierge et des saints.

A la fin du XI[e] siècle le niveau se relève. Il se forme une science théologique. Elle aspire immédiatement à vouloir se justifier aux yeux de la raison; elle se donne pour la *fides quærens intellectum*, selon l'expression d'Anselme. Jusqu'à la fin du XIV[e], on fait des efforts inouis pour trouver cet accord de la théologie et de la philosophie, de la raison et de la foi. On y renonce de guerre lasse, et on proclame qu'il y a des propositions vraies en théologie et qui sont fausses en philosophie, comme aussi des propositions vraies en philosophie qui sont fausses en théologie. Décidément l'accord de la foi et de la raison est une chimère; il faut y renoncer. D'ailleurs l'Eglise va être appelée à porter toutes ses forces à se défendre contre de nouveaux adversaires. M. Chastel termine ce volume par le tableau des précurseurs de la Réforme. Le quatrième volume qui nous donne l'histoire des premiers temps du protestantisme, vient de paraître; nous en présenterons très prochainement l'analyse.

M. N.

---

163. — **M. Tulli Ciceronis Cato major,** nouvelle édition publiée avec une introduction et un commentaire historique et grammatical, par Ch. RINN. Paris, Delagrave, 1882, 126 p.

Cette édition n'a aucune prétention à être une édition savante; c'est une simple édition classique, destinée aux élèves de troisième, ainsi qu'aux candidats au baccalauréat, et n'ayant d'autre but que de leur éclaircir les difficultés que peut présenter pour eux la lecture du *De senectute*. Elle possède, du reste, la plupart des qualités qu'on peut demander à une édition classique. Tout d'abord, il faut savoir gré à M. Rinn d'avoir compris que, si la plupart des professeurs sont malheureusement fort indifférents à la question de savoir ce que vaut le texte de l'édition dont ils se servent pour leurs explications, ce n'en était pas moins son devoir d'éditeur de donner un texte établi avec autant de soin que possible. Pour base de son texte, il a pris l'édition de C. F. W. Müller (dans la collection Teubner), mais il s'en est écarté dans un certain nombre de passages, où il a adopté le texte d'autres éditeurs récents, et les notes critiques où il rend compte des raisons qui ont décidé son choix me semblent souvent très judicieuses. L'on trouve même

dans son édition quelques corrections nouvelles, qui méritent qu'on en tienne compte : § 18 « et quomodo, Carthagini <*qui*> male, etc. »; § 38 fin, supprimer les mots *sine sensu*, qui seraient une glose maladroite de *sensim* (cette correction me semble très vraisemblable); § 59 « ornatumque Persicum <*cum*> multo auro, etc. » (correction de M. Provotelle, que j'adopterais aussi très volontiers); § 68 « eo meliore condicione..., cum id... consecutus *sit* » (au lieu de *est*; les autres éditeurs avaient gardé *est*, en remplaçant *cum* par *quod* ou *quoniam*). Enfin je féliciterai M. R. d'être revenu, dans une mesure convenable, à la vraie orthographe latine et d'avoir renoncé à certaines formes barbares, que la tradition avait perpétuées chez nous : non que j'attache à cette question de l'orthographe latine une importance qu'elle est loin d'avoir; mais pourquoi s'obstinerait-on à enseigner aux élèves des orthographes reconnues aujourd'hui comme incorrectes (*concio*, *quum*, *cœlum*, *quatuor*, etc.), alors qu'il n'en coûte pas plus de leur enseigner l'orthographe véritable?

J'en viens au commentaire, qui est, dans une édition classique, la partie la plus importante. M. R. a profité de ce que le texte à annoter était court pour donner aux notes un très grand développement, en quoi il a très bien fait. Son commentaire me semble d'ailleurs bien conçu : il est abondant, varié et instructif. Ce qui paraît prédominer, ce sont les explications historiques; mais on rencontre aussi, en quantité suffisante, des notes sur le sens des mots, sur les particularités de syntaxe, sur les difficultés d'ordre divers que le texte présente, sur les rapprochements littéraires auxquels il peut donner lieu, etc. Enfin, ce commentaire est complété par des notices intéressantes, placées en tête du volume, sur les personnages du dialogue, ainsi que par d'utiles *Appendices* sur les passages grecs imités par Cicéron [1], sur la généalogie des Scipions, sur les *elogia*, sur le système des noms propres chez les Romains. En somme, les élèves pourront apprendre beaucoup dans l'édition de M. R., et il serait à désirer que tous les livres de classe qu'ils ont entre les mains fussent faits avec autant de soin et de conscience.

Je ferai toutefois à M. R. plusieurs critiques, les unes générales, les autres portant sur des points de détail. Je me contenterai de signaler rapidement quelques passages où je ne serais pas de son avis pour la leçon à adopter [2]; j'insisterai davantage sur ce point, que les notes criti-

1. Malheureusement ces textes grecs sont défigurés par de grosses fautes d'impression : ἐνθαῦτα, ξυνίοντες, φᾶναι, etc. De plus διασώζω et ἀποθνήσκω doivent s'écrire avec un ι souscrit.

2. Au § 44, le subj. *capiantur* n'indique pas nécessairement que c'est Platon qui *parle*; il indique simplement que c'est la *pensée* de Platon qu'on rapporte; le sens est donc : « sans doute parce qu'il *pense* que le plaisir est une amorce pour les hommes. » — § 51, *nec cuiquam* se rapprocherait bien plus que *nec unquam*, adopté par M. Rinn, de la leçon de L (*necuiquam*); M. Rinn a tort de ne pas indiquer quelle

ques qu'il a mises au bas des pages ne me paraissent pas avoir toujours la précision désirable. Ces notes, quoi qu'en dise M. R. (*Introduction*, pp. I-II), ne me semblent guère faites pour les élèves [1]; elles ne peuvent s'adresser qu'aux rares professeurs qui auront la conscience de vouloir se rendre compte comment le texte qu'ils expliquent est établi. M. R. aurait donc pu, dans une édition classique, se dispenser sans inconvénient de mettre des notes de ce genre; mais, du moment qu'il en mettait, il était tenu de les rédiger avec une rigueur et une précision toutes scientifiques. Or, c'est ce qu'il n'a pas fait partout: § 18, on lit: « *Et quo modo: Carthagini male*, etc. C'est le texte communément adopté. D'autres mss. portent: *et quo modo Carthagini, cui male.* » Mais quelle est la valeur des mss. qui donnent l'un ou l'autre texte? C'est là ce qu'il m'importerait de savoir. Même manque de précision § 37: « J'ai suivi le texte communément adopté... La divergence des mss. en ce passage a donné lieu à plusieurs conjectures. » Cette divergence des mss., en quoi consiste-t-elle? — § 3 « Deux mss. donnent *Chius*, les autres *Ceus;* » § 38, « Deux mss. ont *quæ*, les autres *quas;* » § 84 « *in*: variante: *ad* ». A quoi me servent ces indications, si l'on ne me dit pas quelle est l'autorité des mss. qui donnent chaque leçon citée? — § 83, je lis une note que je ne comprends pas bien: « *Cujus*. Variante des mss. *cui.* » Est-ce tous les mss. qui donnent *cui?* est-ce seulement quelques-uns? De pareilles notes manqueraient que les élèves n'y perdraient rien; et, rédigées d'une façon aussi vague, on ne voit pas bien de quelle utilité elles peuvent être pour le professeur.

De même, ce que M. R. (*Introduction*, p. II) dit des mss. du *De senectute* ne me suffit pas. J'y apprends que les mss. *les plus importants* sont L et P; mais je voudrais savoir si P et L donnent à peu près le même texte ou s'il y a entre eux des différences notables; si, en cas de désaccord, c'est la leçon de P ou la leçon de L qu'il convient de préférer; si les autres mss., *moins importants*, dérivent de P ou de L ou s'ils ont une origine distincte, en d'autres termes s'ils ont, oui ou non, une importance quelconque pour aider à retrouver la leçon primitive.

---

est la leçon de P. — *Ibid.* Je préférerais *diffindit*, car je doute que *diffundit* puisse avoir le sens que dit M. Rinn; ce mot semblerait indiquer que la semence *se répand* de divers côtés dans le sol. — § 56, ne pourrait-on pas garder *qua dixi?* Le sens serait: *qua dixi (eam beatam esse)*. La correction adoptée par M. Rinn est d'ailleurs très admissible. — § 82, pourquoi M. Rinn abandonne-t-il *sine ullo aut labore aut contentione*, texte très satisfaisant, donné par L, qui est, pour cette partie, le principal ms.? M. Rinn dit qu'il a suivi le texte de *la plupart* des mss.; mais le *nombre* des mss. ne fait rien à l'affaire. — De même § 85, j'aurais adopté la leçon *defetigationem*, dont *defectigationem*, que donne L, n'est qu'une variante orthographique.

1. Dans la petite édition classique des livres XXI-XXX de T.-Live que je publie en collaboration avec M. Benoist, j'ai cru, comme M. Rinn, devoir mettre un *Appendice critique*, mais je n'ai jamais pensé qu'il fût destiné à être consulté par les élèves; il est fait pour les professeurs, qui, pour la plupart, n'auront pas sous la main une édition critique de T.-Live.

Tout cela aurait pu être rapidement indiqué en cinq ou six lignes ; ce sont là des questions qui n'intéressent aucunement l'élève, mais un éditeur du *De senectute* doit les avoir résolues, pour son propre compte, s'il prétend établir son texte d'une manière scientifique, et d'autre part M. R. devait en instruire le lecteur, s'il voulait que la partie du public à laquelle s'adressent les notes critiques pût consulter ces notes avec fruit.

Pour ce qui est du commentaire, peut-être est-il permis de trouver que le texte n'est pas toujours serré d'assez près. Il me semble qu'il reste bien des difficultés de détail, qui pourront embarrasser les élèves et dont quelques-unes, au moins, auraient pu être expliquées en note. Je sais bien qu'il est difficile, en matière de commentaire, de satisfaire tout le monde ; je sais aussi qu'il y a des difficultés qu'il faut habituer l'élève à résoudre par soi-même, d'autres qu'il faut réserver pour l'enseignement oral du maître ; mais cependant M. R. aurait pu donner à certaines notes une rédaction plus concise et ainsi trouver la place d'en ajouter quelques-unes de plus, qui n'auraient peut-être pas été inutiles [1].

Enfin quelques notes me paraissent peu exactes ou peu précises :

P. 21, note 4 : la différence entre *certò scio* et *certe scio* paraît être celle-ci : « *certe scio*, certainement je sais (il est certain que je sais) ; *certo scio*, je sais d'une manière certaine. »

P. 22, n. 11 : la note n'explique pas assez clairement pourquoi, dans les deux passages de Cicéron (§§ 3 et 79), il y a l'impératif en *to ;* c'est qu'il s'agit d'une recommandation qui est faite, non pour le moment même où l'on parle, mais pour plus tard (« si..... *videbitur* », « etiamsi nullum *videbitis* ») ; au contraire, § 79, *nolite arbitrari* veut dire : « ne croyez pas *maintenant* ». Cf. Ch. Thurot, *Rev. de phil.* IV, p. 113 et suiv.

P. 24, n. 10 : La règle donnée pour *me ipse* ou *me ipsum* est insuffisante. Voy. Madvig, § 487 *b* (3[e] éd.) ; § 429 *b* (4[e] éd., abrégée).

P. 39, n. 6 : La note n'est pas suffisante ; il fallait montrer que *an*, de même que ἢ en grec, conserve toujours en réalité son sens de « *ou bien* est-ce que... » et ne semble prendre un sens différent qu'en vertu d'ellipses faciles à suppléer. De même, p. 82, n. 12, et p. 96, note 8, il eût été utile d'expliquer comment il se fait que *haud scio an* peut se tra-

1. Voici, par exemple, des endroits où j'aurais peut-être mis une note : § 2, sens de *eo munere ; ibid.*, joindre : *digne satis ;* § 4, sens de *vel* devant *maxime ;* § 5, sens de *utinam* devant l'*imparfait* du subjonctif (hypothèse contraire à la réalité) ; § 6, sens de *quidem* et de *certe* (le texte, du reste, me semble peu sûr ; j'attendrais quelque chose comme : [*si non*] *speramus, volumus certe*, etc.) ; *ibid.*, sens de *rationibus ; ibid.*, note sur la construction *quam... ingrediendum sit ; ibid.*, sens de *quale* (la traduction ποῖον n'apprend pas grand chose à l'élève) ; § 7, différence entre *cum... tum* et *tum... tum ; ibid.*, explication de la locution *usu venire ; ibid.*, expliquer pourquoi *ferrent* est au subj. ; § 8, *non* porte sur *sua* et la place irrégulière de *non* demande à être remarquée ; § 38, note sur le datif *viventi ;* §§ 51, 52, 53, sens de *vis ac natura vim ipsam omnium, natura ipsa ;* § 54, sens de *segetes*, de *arbusta*, de *vineae*, etc.

duire par « peut-être » et que *an* semble avoir le sens de « si... ne... pas. »

P. 40, n. 2 : J'avoue que je ne peux trouver aucune différence de sens entre *accedit quod.....* et *accedit ut....; quod* ne marque d'ailleurs nullement le *motif,* mais veut dire, comme souvent ailleurs, « ce fait que... »; quant à *accedit ut,* c'est une construction que la langue a sans doute formée d'après l'analogie de *accidit ut.*

P. 49, n. 4 : Je croirais plutôt que *serendis... percipiendis... colendis fructibus* sont des ablatifs, et non des datifs. C'est l'ablatif du gérondif ou du participe en-*ndus* qui s'emploie en général pour rendre cette idée : « quand il s'agit de. » Voy. Dräger, *Hist. Synt.,* 2ᵉ éd., II, § 599.

P. 55, n. 11 : La règle donnée est inexacte. On peut dire également *memini me legere* et *memini me legisse*, mais l'un veut dire « je me souviens qu'à tel moment j'*étais occupé à lire* », l'autre « je me souviens que *j'ai lu.* » Cf. Schultz, *Latein. Sprachlehre,* § 393, *Anm.* 1.

P. 58, n. 6 : Il fallait ajouter que la particule affirmative *ne*, « certes », ne s'emploie qu'au commencement d'une phrase et *suivie d'un pronom personnel ou démonstratif.*

P. 65, n. 1 : Il ne faut pas croire que, devant un comparatif, on soit *obligé* de remplacer *ut* par *quo :* voy., par exemple, *pro Archia*, 11, 28 « *ut* id *libentius* faciatis. »

P. 69, n. 4 : La règle donnée manque de précision : *quis* est enclitique, *aliquis* ne l'est pas ; donc, lorsque le sens demande qu'on appuie sur le pronom et qu'on l'accentue, on est obligé d'employer *aliquis,* même après *si*, *ne*, etc. Cf. Madvig, § 493, *Anm.* 1 (3ᵉ éd.), § 434, *Anm.* 1 (4ᵉ éd.).

P. 85, n. 16 : Il est peu exact de dire que des pluriels comme *proceritates* sont *rares*. Ils sont au contraire fréquents chez Cicéron, de même qu'en grec chez Isocrate.

P. 91, n. 4 : Il ne me semble pas que *tristius curantur* puisse signifier « on a plus de peine à les guérir », et l'autre traduction, « on les traite plus rudement », ne me paraît pas bien en rapport avec la suite des idées. Le sens ne pourrait-il pas être : « ils se laissent soigner *de moins bonne grâce, en montrant une humeur plus difficile* », d'où il résulterait qu'on a plus de peine à leur imposer le traitement qui pourrait les guérir ?

P. 103, n. 4 : L'explication de M. R. ne me satisfait point, car il ne me semble pas que *nisi cernerent* puisse signifier « *sans avoir* un pressentiment »; c'est *ut non cernerent* qui aurait ce sens.

D'autre part, *esse conatos* (style direct : *conati sunt* ou *conabantur*) ne peut pas avoir le sens de *conaturos fuisse*. Je ne m'explique donc pas la phrase de Cicéron, telle qu'elle est donnée dans les éditions; j'ai pensé à la correction suivante, que je soumets à M. Rinn : « tanta esse conat<*ur*>os. » Il est vrai que, si *nisi cernerent* peut très bien avoir le sens de « s'ils *n'avaient eu* un pressentiment » (cf.

Revue de philologie, IV, p. 187, note 3, et *Revue critique*, 1881, II, pp. 259-260), il semble plus difficile d'admettre que *esse conaturos* puisse signifier de même « ils *auraient* fait des efforts »; je ne connais du moins aucun passage où le participe futur avec *esse* soit ainsi employé au lieu du participe futur avec *fuisse;* s'il en existe, je ne crois pas qu'on en ait cité. Mais peut-être pourrait-on entendre que Cicéron ne parle pas seulement du passé, mais aussi de ce qui continue à arriver dans le présent; avec les mots *multos præstantes viros*, la phrase passerait des exemples particuliers à l'affirmation d'une vérité générale : « non, tant d'hommes distingués (qui ont vécu ou qui vivent encore) ne se *donneraient* pas de tels efforts, s'ils n'*avaient* pas un pressentiment, etc. » J'avoue du reste que ceci ne me satisfait pas non plus entièrement.

M. Rinn avait déjà publié, dans la même collection, une édition du *pro Archia*; espérons, dans l'intérêt des élèves, qu'il ne s'en tiendra pas là et qu'il donnera bientôt quelque autre édition classique.

O. R.

---

164. — **Codex diplomaticus Salemitanus, Urkundenbuch der Cisterzienserabtei** Salem, herausgegeben von Friedrich von Weech, geheimen Archivrath am Grossh. Badischen General-Landesarchiv. Karlsruhe, Braun, 1883, Bd 1, vi, 546 p. in-8. Avec quinze planches photolithographiées.

Parmi les nombreuses abbayes sécularisées en 1803, pour arrondir les territoires des margraves de Bade, des ducs de Wurtemberg et de Bavière, l'une des plus importantes était celle de Salem ou de Salmansweiler. Située non loin des bords du lac d'Ueberlingen, qui fait suite à celui de Constance, elle possédait une cinquantaine de villages, dix châteaux et comptait environ dix mille sujets. Elle avait été fondée grâce aux donations d'un chevalier du Linzgau, Gontramn d'Adelsreuthe, en 1134, donations faites à l'abbé de Lucelle dans la Haute-Alsace, et elle avait été peuplée, par les soins de ce prélat, avec des moines de Citeaux. Le premier supérieur en fut Frowin, l'interprète allemand de Saint-Bernard de Clairvaux lui-même. Administrée avec soin pendant des siècles, l'abbaye de Salem s'enrichit et s'arrondit malgré des pillages répétés [1]; elle sut conserver intacts, non-seulement ses vastes propriétés, mais encore tous les titres qui les garantissaient aux bons pères. Les riches archives de Salem restèrent dans leur entourage naturel jusqu'en 1840, date à laquelle les margraves de Bade, devenus possesseurs de ce domaine princier, les firent transporter aux Archives générales du grand-duché, à Carlsruhe. Depuis lors, les pièces de ce dépôt spécial ont fourni déjà de

---

1. Nous avons rendu compte ici même (*Revue* du 8 mai 1876) d'une autre publication de M. de Weech, la *Chronique de Salem*, rédigée par le moine Sébastien Bürster, pendant la guerre de Trente Ans, et qui retrace l'histoire de l'époque la plus tourmentée pour cette abbaye.

nombreuses contributions à l'histoire locale du sud-ouest de l'Allemagne. Les *Acta Salemitana* de M. Baumann, le *Fürstenbergisches Urkundenbuch* de M. Riezler en ont largement profité. La *Zeitschrift für Geschichte des Oberrheins* de Mone en a également publié des séries plus ou moins considérables. Toutes ces publications antérieures cependant n'avaient point puisé aux documents originaux. Les savants auxquels nous les devons avaient pris, presque tous, leurs pièces dans le *Codex Salemitanus,* cartulaire en quatre volumes in-folio, établi au XIII[e] siècle et soigneusement continué depuis lors. M. de Weech a pensé qu'il pourrait être utile néanmoins de reproduire les titres eux-mêmes, et c'est ce qui lui a fait entreprendre la présente publication, dont les quatre premières livraisons, formant le premier volume, ont paru. Elles embrassent les pièces conservées à Salem, de 1134 à 1266. Publiées intégralement pour le premier siècle, où elles sont encore rares, elles sont données plus loin sous forme de régestes, afin de ne pas trop grossir l'ouvrage, à partir du moment où leur nombre devient très considérable. M. de W. a joint aux textes des notes explicatives, un peu trop sommaires peut-être en certains endroits; quant aux textes eux-mêmes, ils sont scrupuleusement établis d'après toutes les exigences de la science diplomatique moderne. Un *index* des noms de lieux et de personnes termine le volume. Celui-ci est orné, en outre, d'une série de planches photolithographiques représentant quatre-vingts sceaux pris directement sur les originaux et reproduits d'une manière supérieure par l'artiste chargé de cette tâche. M. de W. a ajouté à la fin du volume quelques notes spéciales sur ces sceaux et spécialement sur la matière dont ils sont faits. Ils ne sont pas, en effet, formés de cire pure, mais d'un mélange de cire et de terre argileuse additionnée d'oxyde de fer. M. de Weech désirerait savoir si l'usage de cette matière composite était propre aux monastères de l'ordre de Citeaux et si l'on peut en constater l'usage dans toutes les abbayes de l'ordre, en France comme en Allemagne. Peut-être l'un ou l'autre des archivistes abonnés à la *Revue critique* voudra-t-il lui faire parvenir là-dessus les renseignements désirés, qu'il nous est impossible de fournir au savant archiviste de Carlsruhe dont nous souhaitons voir avancer rapidement le méritoire travail. L'historiographie de toutes les contrées formant l'ancien duché de Souabe trouvera des matériaux nouveaux dans son utile recueil.

R.

---

165. — **Correspondance inédite de Louis Auguste de Bourbon, duc du Maine avec Lamoignon de Basville (1709-1716),** tirée d'un manuscrit de la Bibliothèque Méjanes et publiée par Charles Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix. Paris, H. Champion, 1883. Grand in-8 de 27 p.

La correspondance publiée par M. Joret est renfermée dans les manuscrits 321, 322 et 323 de la bibliothèque de la ville d'Aix. Le savant

éditeur a dit ici même [1] comment cette correspondance se trouve à la Méjanes et quel intérêt elle présente pour l'histoire des dernières années de l'administration d'un des plus célèbres intendants du XVIIIe siècle. Cet intérêt est d'autant plus grand que la période comprise entre 1709 et 1716 n'est représentée que par un très petit nombre de documents dans le recueil de pièces justificatives [2] dont le zélé continuateur de Dom Vaissette, M. E. Roschach, a fait suivre l'*Histoire générale du Languedoc.*

Avant de mettre sous nos yeux les trente-neuf lettres ou billets du duc du Maine, M. J. a rappelé ce que fut ce prince et aussi ce que fut son correspondant Nicolas Lamoignon de Basville, le cinquième fils du premier président Guillaume de Lamoignon. A ces rapides, mais excellentes notices, le savant éditeur a joint un résumé fort bien fait des événements auxquels se rapportent les lettres de Louis-Auguste de Bourbon. Il est surtout question, dans les lettres du second fils de Louis XIV et de Mme de Montespan, de la révolte des Camisards, « de ces misérables camisards », comme les appelle le jeune gouverneur de Languedoc, qui, un peu plus loin (p. 6), leur applique le vilain mot de *canaille* [3]. Le 17 juillet 1709, le duc du Maine écrit à cet intendant, trop digne d'entendre un pareil langage, combien serait désirable « la destruction totalle de ces malheureux ». Le 25 du même mois, il félicite celui que l'on a si justement surnommé le *missionnaire irrésistible* « des bonnes précautions » prises, de concert avec le duc de Roquelaure, « pour parvenir, en peu de temps, à la ruine des camisards », résultat qui fut, en effet, pleinement obtenu, car, selon le mot de Brueys, rappelé par M. J. (p. 9), « personne n'osa plus branler ». Dans les autres lettres, on trouvera quelques détails sur le port de Cette, sur l'archevêque de Narbonne, Le Goux de la Berchère, sur le duc de Noailles, qui aida si vite Roquelaure à repousser un hardi coup de main des Anglais contre les côtes du Languedoc, sur la tenue des Etats de cette province, sur la mort de Louis XIV, etc. Cette correspondance, qui ne fait guère honneur au duc du Maine, achève de bien faire connaître un prince sur lequel l'histoire n'avait pas encore tout dit.

La publication de M. J., qu'il s'agisse du texte même ou des notes qui l'éclairent si heureusement, ne sera pas inutile à la nouvelle édition des *Mémoires de Saint-Simon,* cette édition dont il me tarde tant de reparler aux lecteurs de la *Revue critique*. Parmi les notes de M. J., on remarquera (pp. 2 et 4) celles qui sont formées de deux documents inédits

1. No du 2 mars 1878, p. 148. Cf. *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, t. I, p. 80. M. J. a publié là (1879) six lettres du maréchal de Montrevel à Basville.

2. Ce recueil ne contient que seize documents pour les années 1708 à 1718. Sur ce nombre, il n'y a qu'une seule lettre du duc du Maine à l'archevêque de Narbonne (29 décembre 1715).

3. Il y a récidive dans l'emploi de l'injure (p. 10).

émanés du féroce Basville et tirés des Archives communales d'Uzès. Je suis sûr d'être l'interprète du sentiment de tous les sérieux amis de l'histoire en priant M. Joret de nous donner d'autres extraits du manuscrit d'Aix et de bien finir ce qu'il a si bien commencé.

T. DE L.

---

166. — **Ueber deutsche Volksetymologie,** von Karl Gustaf ANDRESEN, VIII-324 p. in-8. Heilbronn-am-Neckar, Henninger, 1883. Prix : 5 marks (6 fr. 25).

Voici la quatrième édition d'un livre sur l'étymologie populaire en allemand, dont nous avons déjà deux fois entretenu les lecteurs de la *Revue* [1]. L'ouvrage de M. Andresen s'est grandement enrichi d'une édition à l'autre et son étendue a triplé depuis qu'il a vu le jour pour la première fois. Ce n'est pas que l'auteur ait rien changé à son plan ; mais un grand nombre d'exemples nouveaux dus à ses lectures et à ses correspondants ont considérablement élargi ses cadres et accru leurs différentes sections. Sous sa forme actuelle, ce livre est à la fois une étude sur un procédé de la formation du langage et un supplément aux dictionnaires allemands. En un sens, c'est le glossaire raisonné de mots provenant d'une même origine.

Dans notre premier compte-rendu nous avons parlé avec quelque détail du sujet traité dans ce livre, nous n'avons pas lieu d'y revenir. Rappelons seulement que l' « étymologie populaire » est la déformation d'un mot obscur, ou devenu tel, dans lequel l'instinct populaire cherche à placer un sens par une étymologie en quelque sorte visible et tangible, ou que cet instinct cherche à rattacher à des mots plus connus. Des mots ainsi transformés par l'étymologie populaire, les uns forcent la consigne des grammaires et entrent dans la langue littéraire, par exemple *anormal* pour *anomal*, *prestidigitateur* pour *prestigiateur*, *choucroute* de *sauerkraut* litt. « herbe aigrie », *courte-pointe* de *culcita puncta*, « couverture piquée » par l'intermédiaire du vieux français *coulte-pointe,* etc. Nous serions tenté d'appeler cette sorte de mots des termes palimpsestes dans lesquels, sous l'étymologie apparente, le linguiste déchiffre une autre origine.

Il y a ensuite les mots déformés par l'instinct populaire, mais que la diffusion de l'instruction scolaire empêche de s'implanter dans la langue et surtout dans l'écriture, quoique plus d'un soit d'un usage fréquent, par exemple *pain enchanté* pour *pain à chanter* (c'est-à-dire à chanter la messe) *jeu d'eaux* pour *jet d'eau*, etc.

D'autres enfin sont des accidents individuels de personnes illettrées que trompe la ressemblance des mots, par exemple ce terme inventé inconsciemment par un sergent de ville et qu'un vaudevilliste eût en-

---

1. *Revue critique*, 1876, t. II, p. 117; et 1877, t. I, p. 346.

vié : « Que venez-vous donc de faire là? » disait un passant aux agents qui emmenaient un couple au poste. (Il s'agissait d'un cas d'adultère.) « C'est un homme et une femme que nous venons de prendre *en flagrant délire*, » répondit un agent.

A ces différentes catégories il faut joindre le calembour qui n'est qu'une étymologie populaire consciente, mais qui quelquefois a la même influence sur la destinée des mots et des noms. M. A. en donne plusieurs exemples, et il n'oublie pas de citer le nom de *Rue d'Enfer* à Paris, changé officiellement, en 1878, en *Rue Denfert-Rochereau*. On voit que l' « étymologie populaire » n'est pas seulement le fait du peuple

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois!

Par ces quelques exemples (et parmi ceux-là il y en a que M. A. pourra prendre pour sa prochaine édition), on voit que dans l'étude de l'étymologie populaire le plaisant se mêle aisément au sévère. Mais qu'on ne croit pas qu'il y ait là seulement un amusement. C'est en quelque sorte une expérience de vivisection appliquée au langage. Les linguistes sont trop souvent tentés de raisonner sur des choses mortes. Ils étudient le langage et ses lois comme on étudiait le corps humain et les lois de la vie au moyen âge sans penser à disséquer, encore moins à viviséquer, le corps humain. S'imaginent-ils que les lois du langage n'étaient pas dans l'antiquité celles qui régissent aujourd'hui même les transformations de nos langues contemporaines, quand on les prend en dehors de l'influence perturbatrice de la littérature et de l'école? On commence à donner une grande attention à la phonétique des dialectes parlés aujourd'hui même ; c'est le côté le plus matériel de la linguistique, c'en est aussi le petit côté. Pour connaître les lois de la formation du langage, il serait plus intéressant de voir comment des rudiments d'idiomes nouveaux essaient de se former, comment par exemple une pure convention donne leur sens à certains phonèmes, comment le hasard crée certains suffixes, etc. A notre avis, l'étude philosophique du langage devrait commencer par la langue des enfants, le parler populaire, et les argots, c'est-à-dire là où la faculté créatrice est encore en action.

L'étude de l'étymologie populaire est celle d'un des procédés psychologiques du langage, d'une des applications de la grande loi de l'analogie : à ce titre, elle mérite d'attirer l'attention des savants. Citer au hasard quelques cas d'étymologie populaire peut paraître un jeu d'esprit, mais réunir ces cas, les classer, montrer l'influence de l'analogie dans la formation du lexique, est une œuvre de science. Nous voudrions que l'exemple de M. A. tentât un de nos jeunes romanistes, et qu'il étudiât à ce point de vue le lexique français, celui de la langue parlée comme de la langue écrite, — les glossaires patois sont pleins d'exemples de ce genre, — sans omettre les noms de lieu qui doivent à ce principe de

nombreuses transformations. Si ce travail était fait, M. A. n'affirmerait plus (comme il le fait pp. 20-21) que le procédé de l'étymologie populaire est plus développé en allemand que dans toute autre langue. Un philosophe,— c'est, croyons-nous, "„ il signor Pulcinella,"„— a dit avec justesse : *tutto 'l mondo e fatto come la nostra casa* « le monde entier est fait comme notre maison. »

Bien que nous nous abstenions de faire ici un supplément aux exemples français cités par M. Andresen, il en est un qu'il est peut-être bon de donner parce qu'il s'est introduit dans une orthographe officielle, et qu'on y voit bien comme certains mots ne peuvent échapper à la destinée qui les transforme. Avant la guerre de 1870-71, il y avait dans le parc de Saint-Cloud, dans un site charmant bien connu des Parisiens, un petit monument, reproduction d'un monument d'Athènes. L'original était appelé à Athènes (quoique à tort) « La Lanterne de Démosthènes, » et la copie reçut le même nom. Le public, qui, en fait de lanternes, ne connaissait dans l'antiquité que celle de Diogène, disait obstinément « Lanterne de Diogène, » tandis que les gens instruits et les livres consacrés à Saint-Cloud disaient « Lanterne de Démosthènes. » Ce petit monument est détruit pendant le siège de Paris : on en transporte quelques débris au musée céramique de Sèvres : ils figurent avec cette étiquette *Fragments de la lanterne de Diogène!* [1] C'est la *vox populi* qui l'a emporté!

Le livre de M. Andresen n'a plus besoin d'être recommandé aux philologues et nous terminons cette courte notice par quelques indications bibliographiques qui s'ajouteront aux siennes :

Karlowicz *Sloworod Ludowy*, Cracovie, 1878.

Palmer, *Folk-Etymology*, Londres, 1882, cf. article de M. Sayce dans l'*Academy* du 20 janvier 1883.

Nyrop, *Sprogets vilde skud*, Copenhague, 1882.

Ces trois ouvrages traitent de l'étymologie populaire dans les langues slaves, en anglais et en danois.

H. GAIDOZ.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'attention du public anglais, dit le *Temps* du 3 août, est vivement excitée en ce moment par l'annonce d'une découverte d'archéologie biblique, qui, si elle était confirmée, serait de la plus haute importance. Le *Palestine Exploration Fund* vient de recevoir de Palestine des morceaux de peau couverts de caractères phéniciens. Ces morceaux auraient été trouvés, assure-t-on, entre les mains de Bé-

1. Voici le texte complet de cette inscription : *7264. Terres cuites des Frères Trabucci ; fragments de la Lanterne de Diogène, du parc de Saint-Cloud, détruite pendant la guerre de 1870-1871.*

douins appartenant à une tribu des environs d'Amman, l'ancienne capitale de l'Ammonitide, à l'est du Jourdain. L'écriture, très effacée et que l'on a fait réapparaître par des lavages à l'alcool, ressemble tout à fait à celle de la fameuse stèle du roi Mesa, découverte par M. Clermont-Ganneau, il y a une quinzaine d'années, et conservée aujourd'hui au Louvre. Ces fragments ont été examinés par M. Bond, conservateur en chef du British Museum; par M. Aldis Wright, de Cambridge; le docteur Ginsburg, le docteur Horning et d'autres savants anglais. On a reconnu qu'ils contenaient des parties du Deutéronome et le Décalogue. Tout en annonçant cette merveilleuse trouvaille, nous croyons prudent de faire quelques réserves. On sait que la stèle de Mesa a servi de modèle à de nombreuses contrefaçons de tout genre auxquelles de respectables savants étrangers se sont laissé prendre. La plus considérable et la plus connue de ces fraudes est celle des statuettes et des vases moabites couverts d'inscriptions apocryphes, acquis, il y a plusieurs années, par l'empereur d'Allemagne pour le musée de Berlin, au prix de 80,000 fr. La supercherie fut alors dévoilée par M. Clermont-Ganneau, qui réussit à mettre la main sur les faussaires eux-mêmes. Depuis, quelques autres tentatives ont été faites dans le même sens. Mais, comme on était mis en demeure par cette fâcheuse expérience, elles n'eurent qu'un médiocre succès. Il ne serait pas impossible que les faussaires, un moment découragés, se fussent remis à l'œuvre, et que le manuscrit biblique d'Amman sortît de la même fabrique. Il serait à souhaiter que ce document, d'une appréciable valeur s'il est authentique, fût soumis au contrôle d'autres savants compétents et notamment à celui des savants français qui, en matière d'épigraphie et de paléographie sémitiques, jouissent en Europe d'une incontestable autorité.

— Voici le texte de la lettre que M. Henri Martin et plusieurs de ses collègues de l'Institut viennent d'adresser au président et aux membres du conseil municipal de Paris, à la suite du vote du 30 juillet relatif à la conservation des Arènes de la rue Monge : « Messieurs, dans sa séance d'hier, 30 juillet, le conseil municipal a décidé que la ville de Paris ferait l'acquisition de 7,000 mètres de terrain renfermant une partie très importante et très intéressante des Arènes de Lutèce. Le comité des Arènes et les délégués de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres s'empressent de vous exprimer leur profonde reconnaissance pour cette noble et patriotique résolution. Grâces vous soient rendues, Messieurs, au nom de la science, au nom de la grande cité, pour cet acte généreux qui assure aux générations présentes et à celles de l'avenir la conservation du plus ancien débris de la ville gallo-romaine, qui devait être, dix-sept siècles plus tard, la capitale du monde civilisé ! Vous avez accompli, Messieurs, un grand devoir et vous l'avez noblement accompli. Agréez, Messieurs, l'hommage de notre vive gratitude et de nos sentiments de haute considération. » Signés : « H. Martin, président du comité des Arènes; L. Renier, A. Bertrand, Deloche, délégués de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres. »

— L'Association normande et la Société d'agriculture, des arts et des belles-lettres du département de l'Eure se sont réunies dernièrement à Bernay pour inaugurer le buste d'Auguste Le Prevost, l'archéologue. Ce buste, dû au ciseau de Bonassieux, a été placé dans la salle de la justice de paix qui n'est autre que le réfectoire de l'ancienne abbaye de Bernay. M. Louis Passy, éditeur des œuvres de Le Prevost, présidait la séance et a rappelé, dans son discours d'inauguration, les œuvres de Le Prevost et les découvertes de celui que Nodier avait appelé le Pausanias normand.

— Le prince Orloff, ambassadeur de Russie, a adressé la lettre suivante au maire de Langres : « Monsieur le maire, j'ai l'honneur de vous transmettre ci-après, la somme de 2,000 fr. que S. M. l'empereur, mon auguste maître, a daigné destiner à la souscription pour l'érection d'un monument à Denis Diderot, à Langres. »

ALLEMAGNE. — Une exposition iconographique de Gœthe a été organisée dans la maison paternelle du poète, à Francfort sur le Main. Dans les chambres du premier étage sont exposés deux cartons de Hermann Junker, qui représentent des scènes de la vie de Gœthe. Au troisième étage se trouvent le théâtre historique de marionnettes appartenant au musée de la ville ; des souvenirs des parents du poète ; un traité manuscrit, surchargé de corrections, sur l'art dans l'antiquité, ainsi qu'un album, don de la ville de Florence au chapitre de Francfort, à l'occasion de la couronne de laurier en argent que le chapitre avait envoyée pour la fête de Michel-Ange Buonarotti.

AUTRICHE. — Nous avons déjà annoncé que Vienne célébrerait cette année le 200e anniversaire de la levée du siège que les Turcs avaient mis en 1683 devant ses murs (Sobieski). On a ouvert récemment dans la *Stadthalle* une exposition historique où figurent, parmi les tableaux, un beau portrait de l'empereur Léopold, les armes de l'électeur de Saxe, du margrave de Bade et du grand homme de guerre qui commandait alors la garnison de Vienne, le comte Rüdiger Starhemberg, auquel M. de Thürheim a tout récemment consacré une consciencieuse monographie. On y voit aussi la tente du grand vizir Kara Mustapha, qui est la propriété du roi actuel de Saxe, et la chaîne à laquelle étaient attachés les prisonniers chrétiens. On trouvera encore à cette remarquable exposition des médailles commémoratives du siège et toute une collection d'ouvrages relatifs à ce grand événement.

BELGIQUE. — M. Nève, professeur à Louvain, publiera prochainement chez l'éditeur Ernest Leroux un nouveau volume sous le titre : *Les époques littéraires de l'Inde. Etudes sur la poésie sanscrite.*

DANEMARK. — On nous apprend, de Copenhague, la mort de M. le professeur Svent Grundtvig, l'auteur bien connu de recueils de la poésie populaire danoise.

ÉTATS-UNIS. — Les *Œuvres complètes* de feu M. William H. Seward se publient en cinq volumes ; les quatre premiers renferment des écrits déjà parus; mais le cinquième ne comprendra que du nouveau et de l'inédit; comme l'indique le titre, ce sera une histoire diplomatique de la guerre de la Sécession, *Diplomatic history of the war*.

GRANDE-BRETAGNE. — M. E. H. Palmer, dont la science déplore encore la mort tragique, a laissé en manuscrit, mais dans un état assez imparfait, un petit dictionnaire anglais-persan. Cet ouvrage a été remanié et complété par M. Guy Le Strange et paraîtra au mois d'octobre, à la librairie Trübner.

— Parmi les prochains articles qui paraîtront dans l'*Encyclopaedia Britannica*, on signale déjà les suivants : *Mosaic* et *Mosque*, par M. J. H. Middleton ; *Mural Decoration*, par MM. Middleton et William Morris ; *Papacy* et *Reformation*, par M. J. Bass Mullinger ; *Plato*, par M. Lewis Campbell.

— Le catalogue — préparé par la direction du British Museum, — des livres parus en anglais avant l'année 1641, sera bientôt terminé en entier.

— M. Richard Morris a terminé son édition du *Cursor Mundi* qui sera publiée aux frais de l' « *Early English Text Society*. »

— L'ouvrage, que nous avons récemment annoncé de feu sir W. Stirling Maxwell sur don Juan d'Autriche (*Life of don John of Austria*) paraît en deux magnifiques volumes in-folio, du prix de vingt-cinq guinées, et à 115 exemplaires seulement. Mais prochainement paraîtra une édition destinée, non plus aux seuls amateurs, mais au grand public, et dont le prix sera accessible à toutes les bourses.

— Sous le titre d'*Euphorion* (c'est le nom que donne Gœthe au fils de Faust et d'Hélène), M. Vernon Lee, l'auteur des *Studies of the eighteenth century in Italy*, publiera prochainement un recueil d'études et d'articles relatifs à la littérature et à l'histoire de la Renaissance.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 août 1883.

M. Salomon Reinach lit un mémoire intitulé : *Observations sur la chronologie de quelques archontes athéniens, postérieurs à la 120e olympiade*. La fixation de la liste des archontes athéniens, dont la mention sert à dater beaucoup de documents, est d'une grande importance pour la chronologie et l'histoire grecques. La dernière liste, donnée en 1875 par M. Gelzer, peut être corrigée et complétée sur beaucoup de points à l'aide des inscriptions découvertes à Délos par l'école française d'Athènes. Le travail lu à l'Académie a pour but de faire servir à cet effet les inscriptions découvertes à Délos, en 1881, par M. Hauvette-Besnault, en 1882, par M. S. Reinach. En voici les conclusions : 1° L'archonte Méton, inconnu jusqu'à présent, doit être placé vers 110 avant notre ère; 2° Les archontes Lykiskos et Dimysios, placés par MM. Dumont et Gelzer vers l'an 5 avant notre ère, sont plus anciens de près d'un siècle et appartiennent probablement aux années 102 et 103; 3° L'archonte Agathoclès a été bien placé par M. Dumont vers l'an 132 avant notre ère; MM. Ritschl, Schoemann et Koehler se sont trompés en le plaçant un demi-siècle plus tard; 4° L'archonte Diotime, placé par M. Dumont vers l'an 5 avant notre ère, doit se placer au moins 90 ans plus tôt.

Sur la proposition de M. Deloche, l'Académie décide que des remerciements seront adressés en son nom par le bureau à M. le préfet de la Seine, au sujet de la décision qui vient d'être prise par le conseil municipal et l'administration de la ville, pour l'achat et la conservation des arènes de la rue Monge.

M. Alexandre Bertrand annonce que les papiers de François Thurot, membre de l'Académie, mort en 1832, viennent d'être offerts à l'Institut par Mme Pochard, fille de François Thurot et cousine germaine de Charles Thurot, membre de l'Académie, mort en 1882.

M. Gaston Paris fait connaître une découverte que vient de faire M. Paul Meyer, dans la bibliothèque de M. Goethals-Vercruyse, à Courtrai. C'est celle d'un important fragment manuscrit en vers français, du XIIIe siècle, qui contient une narration relative à saint Thomas de Cantorbéry.

M. Benlœw continue sa lecture sur les noms de lieu terminés en *andos*, *ando*, et en *ouson*, *oson*, *ason*. — Une carte publiée par M. Strecker, capitaine d'artillerie autrichien, en 1869, a révélé l'existence de huit localités, voisines de Trébizonde, dont les noms sont tous terminés en *andos* ou *ando* : Jerandos, Serandos, Liardando, Massorando, Segarando, Marsando, Palganando, Bobalando. Cette terminaison est très fréquente dans les parties de l'Europe habitées par les Albanais; elle se rencontre aussi assez souvent dans la partie occidentale de l'Anatolie, mais elle n'avait pas encore été signalée au-delà de l'Halys. M. Benlœw pense que la région voisine de Trébizonde, où ont été relevés ces noms, doit avoir été peuplée autrefois par une colonie albanaise, et il s'attache à expliquer, par l'idiome albanais, l'étymologie et le sens de chacun de ces huit noms. Quant à la terminaison *ouson*, *oson*, *ason*, etc., on la rencontre dans le voisinage de Kaisarieh, l'ancienne Mazara, en Cappadoce, où se trouvent des localités nommées Tablouson, Arlouson, Adderoson, Dirmoson, Linason, etc. Selon M. Benlœw, ces noms sont sémitiques et la désinence commune qui les termine signifie place ou tour fortifiée.

M. Schwab lit le déchiffrement d'une inscription chaldéenne tracée sur une terre cuite en forme de bol, découverte près de Hilla en Babylonie et récemment acquise par le musée britannique. Il traduit ainsi cette inscription : « Salut du ciel, pour (donner) la vie du seuil d'Aschir Mehadioud... au nom de l'Éternel le saint, le grand dieu d'Israël, dont la parole, aussitôt qu'énoncée, est exécutée. » Suivent des versets bibliques : *Cantiques*, III, 7; *Nombres*, VI, 24-26; *Isaïe*, XLIV, 25. Par la forme des caractères et surtout par leur disposition, cette inscription, qui offre des éléments tachygraphiques nouveaux, paraît remonter au VIe siècle de notre ère.

Ouvrages présentés : — par M. Gaston Paris : d'Arbois de Jubainville, *Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande*; — par M. de Rozière : 1° Beautemps-Beaupré, *Coutumes et Institutions de l'Anjou et du Maine*, t. IV; 2° Maulde (R. de), *Jeanne de France, duchesse d'Orléans et de Berry* (1464-1505); 3° Finot (Jules), *Ville de Comines, inventaire sommaire des archives communales antérieures à 1790*; 4° Esmein (Adhémar), *Charles Giraud, notice sur sa vie et ses écrits juridiques, suivie de la bibliographie de ses œuvres*, par Eug. de Rozière.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 20 août — 1883

167. — **Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne,** par Emile GRUCKER, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Nancy. (Opitz, Leibniz, Gottsched, les Suisses). Paris, Berger-Levrault et C[ie], 1883. In-8, xx, 526 p.

« La littérature allemande moderne, depuis Opitz jusqu'à Gottsched, dit M. Grucker (Préf., p. IX), prise dans son ensemble, n'est pas le produit de la la libre expansion du génie national et populaire, mais le résultat d'un travail lent et difficile d'imitation, aidé, provoqué par l'étude des règles, des poétiques, des modèles empruntés à l'étranger. Elle est l'œuvre de la critique, de la réflexion et non de l'inspiration... Elle est arrivée à l'originalité par l'imitation, au naturel par l'étude et par la servitude à la liberté. » Cette remarque est juste, et le rôle joué par la critique dans le développement littéraire en Allemague justifie le dessein que M. G. a formé d'écrire le livre que j'annonce et fait pressentir l'intérêt qu'il peut présenter [1].

C'est avec Opitz que commence véritablement l'histoire de la littérature allemande moderne, ainsi que celle des théories esthétiques qui ont présidé à son développement; mais, avant de les exposer, M. G. a consacré deux chapitres étendus à retracer l'état intellectuel et moral de « l'Allemagne avant et après la guerre de Trente Ans », et à montrer quelle fut l'œuvre des sociétés littéraires qui, à cette époque, s'efforcèrent, de l'autre côté du Rhin, de conserver la pureté de l'idiome national et de restaurer la poésie délaissée ou déchue. Les influences étrangères qui s'exercent en Allemagne dès le XVI[e] siècle, la Renaissance et le caractère particulier qu'elle affecta dans ce pays, l'opposition entre la littérature savante qui en est sortie et la littérature populaire restée fidèle aux traditions nationales, le roman et le théâtre depuis la Réforme,

1. Toutefois, je ne puis m'empêcher de remarquer qu'il m'est impossible d'approuver entièrement le titre choisi par M. G.; le mot *doctrines* a un sens trop étroit, j'aurais préféré celui d'*idées*, employé par M. Desmichels dans un ouvrage bien connu et qui permet d'aborder d'autres questions que celles des théories esthétiques du XVII[e] et du XVIII[e] siècle.

le rôle de la satire pendant la même période, enfin, la corruption de la langue que Luther semblait avoir fixée; voilà quelques-uns des traits du tableau destiné à nous montrer l'état de l'Allemagne avant la guerre de Trente Ans. Les maux accumulés par cette guerre désastreuse, la faiblesse et « l'anarchie organisée » de l'empire depuis la paix de Westphalie, la dégradation morale du peuple, la corruption des princes, l'isolement des savants du reste de la nation, l'influence politique et littéraire de la France, l'invasion dans la langue de mots étrangers [1], conséquence fatale de cette influence subie, malgré les protestations indignées de quelques écrivains patriotes, comme Moscherosch et Logau, nous disent ce que fut l'Allemagne depuis le milieu du xvii[e] jusqu'au commencement du xviii[e] siècle. Il y a là sans doute un portrait frappant, mais dont quelques traits auraient demandé à être plus exacts et plus précis [2]; tant d'objets passent d'ailleurs devant les yeux qu'on ne les saisit pas tous avec une égale facilité; on peut aussi se demander si M. G. a eu véritablement raison de poursuivre, dans son premier chapitre, jusqu'à la fin du xvii[e] siècle, l'exposé de la situation morale et intellectuelle de l'Allemagne, quand il revient, dans le chapitre iii, pour en retracer le mouvement littéraire, à la première moitié de ce siècle; les protestations patriotiques de Moscherosch et de Logau eussent été peut-être aussi plus à leur place dans le chapitre qui traite d'Opitz et de Harsdœrfer; on est encore plus surpris d'entendre parler de l'établissement des Réfugiés en Allemagne, de la colonie française de Berlin et de fondation de l'académie des sciences, avant de connaître l'histoire de la première école silésienne; il me semble au moins qu'ainsi présenté l'exposé des faits est capable de dérouter un lecteur peu au courant de l'histoire générale de la littérature d'outre Rhin.

M. G. a traité longuement et peut-être même un peu trop longuement l'histoire des diverses sociétés littéraires allemandes qui parurent

---

1. M. G., dans le tableau du xvii[e] siècle, remarque, p. 73, note 1, que « le français s'enrichit aussi de quelques mots allemands », et il en cite, évidemment d'après Barthold, un certain nombre; mais ces mots ont été adoptés — et tous, moins trois, pour quelque temps seulement — par notre langue, non au xvii[e], mais au xvi[e] siècle.

2. On ne s'explique pas, par exemple, que M. G. dise, p. 49, des romans picaresques qu'ils sont « sans valeur littéraire ». Il faut ajouter que si le roman picaresque a pris naissance en Espagne au xvi[e] siècle, il n'a été connu en Allemagne qu'au xvii[e]; il n'y avait donc pas lieu d'en parler dans le tableau de la littérature allemande au xvi[e] siècle. On comprend encore moins la note de la même page 49 — note en contradiction, du reste, avec celle de la p. 51, — laquelle semble faire du *Simplicissimus* un roman du xvi[e] siècle. Même page 49, M. G. paraît oublier que les *Mordspektakel* et les *Hauptstaatsactionen* sont de la fin du xvii[e] et non du xvi[e] siècle. Il me semble également que J. Ayrer et Julien de Brunswick méritaient plus que d'être mentionnés en passant et dans une note. Je m'explique peu aussi que M. G. cite, parmi les écrivains antérieurs à la guerre de Trente Ans ou même du xvi[e] siècle, Andreæ et Weckherlin, morts seulement l'un en 1654, l'autre en 1651.

pendant le XVII^e siècle; le sujet était peu connu chez nous et partant nouveau à bien des égards; cette circonstance peut justifier les développements qu'il a reçus dans le livre de M. G.; évidemment il ne peut guère ici être question véritablement de doctrines littéraires ou esthétiques, encore qu'il soit sorti de ces sociétés nombre de poétiques ou de traités de versification, et c'est seulement en élargissant le sens des mots que M. G. a pu faire une place aussi considérable à l'histoire de ces associations, dont la plupart, malgré les efforts et le désir de leurs membres, furent sans action sur le mouvement littéraire contemporain. Cette histoire n'en est pas moins curieuse, mais elle est parfois un peu fatigante; aussi je n'essaierai pas de la refaire après M. G. et je préfère renvoyer au chapitre qu'il lui a consacré; écrit à l'aide de documents dont quelques-uns sont peu accessibles ou rares, ce chapitre, par les renseignements nombreux qu'on y trouve, pourra être consulté non sans fruit [1].

Avec Opitz, le père de la poésie moderne allemande, M. G. entrait à plein dans son sujet; après avoir fait connaître l'homme, il a étudié le réformateur dans ses deux ouvrages didactiques, l'*Aristarchus,* qu'il écrivit à dix-sept ans, et le *Traité de la poésie allemande,* publié six ans plus tard. Les théories esthétiques d'Opitz sont loin d'être originales, ce ne sont le plus souvent que des maximes empruntées aux philosophes ou aux critiques de l'antiquité et de la Renaissance, entre autres à Ronsard; il y aurait eu intérêt à mettre plus en lumière que ne l'a fait M. G. ce que le poète allemand doit à ses devanciers, en particulier au chef de la Pléiade; ainsi le caractère théologique qu'Opitz attribue à la poésie n'est point de son invention; c'est dans Ronsard, comme l'a montré d'ailleurs M. Julius Tittmann, qu'il en a trouvé l'idée première. Quant à la réforme littéraire tentée par Opitz, M. G. l'a très bien jugée, sans en exagérer ni en diminuer l'importance, et il y a quelque chose d'ingénieux et de vrai dans la comparaison qu'il fait entre le *Traité de la poésie allemande* d'Opitz et l'*Illustration de la langue française* de Joachim Dubellay, un de ces écrivains de la Pléiade qu'Opitz eut en si haute estime jusqu'à l'époque de son voyage à Paris. M. G. termine ce chapitre en passant en revue quelques-uns des écrivains contemporains, disciples, admirateurs ou adversaires d'Opitz, et dont la poésie savante fut attaquée, entre autres par le satirique Laurenberg et par Schuppius, au nom des traditions et du génie national.

A Opitz ne revient pas seul l'honneur d'avoir essayé de restaurer la poésie allemande; en même temps que lui, Harsdœrfer fondait à Nuremberg, dans cette ville qui fut un des sanctuaires de la Renaissance

1. Page 117, au lieu d'Arthémise, lire Arténice. — Page 122, M. G. traduit *Aufrichtige Tannengesellschaft* par « société du (grand) sapin droit »; quelque confiance que j'aie dans sa profonde connaissance de l'allemand, j'ai peine cependant à prendre ici *aufrichtig* au sens étymologique et physique, sens d'ailleurs inusité.

allemande au XVI[e] siècle, une école rivale de celle du poète silésien. M. G. a raconté un peu longuement, d'après J. Tittmann, l'histoire de cette école et de ses efforts; mais si quelques pensées ingénieuses se trouvent dans les *Jeux de conversation* et dans l'*Entonnoir poétique* de Harsdœrfer, je ne puis m'empêcher de trouver que c'est faire trop d'honneur au critique de la société des « Bergers de la Pegnitz » d'insister, comme M. G. l'a fait, sur des théories dont la vanité est trahie par le titre ridicule même des ouvrages où elles sont exposées; la question serait, du reste, de savoir si ces pensées sont bien toutes de Harsdœrfer; car, s'il s'est un jour montré poète heureux et sensé, on peut douter qu'il ait jamais été critique original. Il en est de même des idées de Clay sur la tragédie, idées que dément trop son absence absolue de tout talent poétique dans ses drames, pour qu'on les lui attribue sans preuve, et que dire des vers niaisement imitatifs de Birken? Il est trop évident que la réforme tentée par l'école de Nuremberg devait échouer, et l'importance excessive accordée par les poètes qui la représentent à la pastorale, est leur condamnation. Mais est-il vrai, comme le remarque M. G., qu'ils se soient surtout proposé les Italiens pour modèles [1]? On peut le dire de Hoffmannswaldau et de Lohenstein, les imitateurs de Marini, mais cela n'est pas entièrement vrai des « Bergers de la Pegnitz ». Quant aux deux chefs de la seconde école silésienne, M. G. a eu raison de passer rapidement sur leurs œuvres; il a eu non moins raison de ne pas confondre avec eux A. Gryphius, qui, par ses tendances morales et la nature de son talent, s'en sépare si complètement.

On ne doit pas être surpris de trouver le nom de Leibnitz dans une histoire des doctrines littéraires en Allemagne; on pourrait l'être seulement, puisque c'est du système de Leibnitz développé par Wolff qu'est sortie l'esthétique, que M. G. lui ait fait la place si petite et ne se soit occupé que des écrits du grand philosophe qui ont trait à la langue allemande; petits par le volume, ces écrits ont d'ailleurs une importance réelle, sinon par leur portée scientifique, mais parce qu'ils témoignent de l'activité prodigieuse et du patriotisme de Leibnitz [2]. Ils montrent comment, frappé du délaissement et de la décadence de l'idiome national, il s'efforça, en en rappelant les qualités puissantes et natives, de le remettre en honneur. Il y a là des vues très originales qui ne doivent

---

1. Il ne l'est pas certainement de dire, comme M. G. le fait p. 250, qu[e] « à partir du XVII[e] siècle la vie littéraire se transporte dans le Nord »; c'est oublier Haller, Bodmer, Britinger, Wieland, etc., pour ne parler que des écrivains qui parurent avant 1750.

2. Page 321, M. G. dit qu'en 1765 « Herder, sur l'invitation d'un prince allemand, esquissa à son tour (après Leibnitz) le plan d'une académie, etc. »; il y a là une erreur manifeste. De plus, M. G. renvoie, note 1, au tome X des *Œuvres complètes* de Herder; aucun des tomes X des trois séries que comprennent les œuvres du grand écrivain ne contient l'*Idee zum patriotischen Institut*, etc.; même page, note 2, M. G. fait un[e] longue citation, tirée vraisemblablement de ce même ouvrage, et l'indique comme se trouvant dans le tome XXXIII des *Œuvres* de Herder.

point surprendre venant de Leibnitz, mais qui étonnent au premier abord de la part d'un homme qui n'a guère écrit qu'en latin ou en français; ce sont ces aperçus ingénieux qui font l'intérêt de l'*Avertissement aux Allemands* et des *Pensées sur l'usage et l'amélioration de la langue allemande* et il faut savoir gré à M. G. d'en avoir donné une analyse substantielle et étendue. C'est pour avoir essayé comme Leibnitz, mais plus ouvertement que lui, de relever la langue allemande de son état de déchéance, que Thomasius a le droit de figurer à côté du grand philosophe dans l'histoire des doctrines littéraires en Allemagne; le professeur qui, le premier, dans une université allemande, osa afficher le programme d'un cours en langue allemande, le savant qui, en face des *Acta eruditorum*, ne craignit pas de publier une revue allemande, avait le droit de prendre en main la cause du relèvement intellectuel de sa patrie; c'est ce qu'il a fait dans son livre de l'*Imitation des Français*, imitation, comme le montre M. G., qu'il ne combattait pas, mais qu'il voulait faire servir à l'émancipation de l'Allemagne.

L'examen des écrits de Leibnitz sur la langue allemande et du livre de Thomasius sur l'*Imitation des Français* fait l'objet des chapitres VI et VII; dans le chapitre VIII, M. G. retrace l'histoire des tentatives de réaction contre l'école de Hoffmannswaldau et de Lohenstein. Ici nous retrouvons la critique littéraire proprement dite; Chr. Weise, en effet, que nous rencontrons tout d'abord parmi leurs adversaires, ne fut pas seulement poète, il fut aussi un critique et, dans trois écrits différents, il a exposé ses idées sur l'art de composer et sur le but et le rôle de la poésie; esprit juste, le bon sens fut sa loi suprême; on le reconnaît à la sagesse de ses préceptes, dont quelques-uns, encore aujourd'hui, mériteraient d'être médités; mais la raison ne suffit pas pour faire un grand poète et Weise ne sut guère s'élever au-dessus du médiocre; Kœnig, l'auteur d'une *Dissertation sur le goût*, n'y atteignit même pas, et je m'étonne un peu que M. G. ait paru accorder la moindre importance, même comme critique, à un écrivain aussi complètement dénué de talent. Il n'en est pas de même, il s'en faut, de Wernike; ses épigrammes plaisent encore aujourd'hui, en même temps qu'elles sont un monument curieux de la lutte engagée contre la seconde école silésienne. Tous ses efforts pour la renverser, bientôt les essais faibles, mais corrects des disciples de l'école classique, tels que Canitz, préparent la voie à l'écrivain, plus tard si décrié, mais à qui revient l'honneur d'avoir voulu fonder dans sa patrie une littérature nouvelle à l'imitation et sur le modèle de la littérature française, à Gottsched [1].

Le chapitre (IX) que M. G. a consacré au célèbre écrivain et à son

---

1. M. G., en terminant ce chapitre, parle avec raison du rôle joué par Morhof et Prasch dans l'histoire de la critique en Allemagne; page 401, dans la liste des auteurs suivis par Morhof dans son *Histoire de la vieille poésie française*, il faut lire Claude Fauchet et non *Franchet*, ce qui est évidemment une faute d'impression; quant à *Verdières*, ce nom a dû être mis pour Duverdier.

école est le plus considérable de son livre et il en forme, avec le chapitre x, qui traite des Suisses et de leur rivalité avec l'école saxonne, la partie la plus intéressante. Le sujet, il est vrai, y prêtait; si la querelle des Suisses et des Saxons nous touche peu aujourd'hui, elle n'en a pas moins une importance historique incontestable, parce qu'elle est le point de départ d'un mouvement littéraire qui ne s'arrêtera plus jusqu'à l'avénement de Gœthe et de Schiller. M. G. a étudié Gottsched sous toutes les formes de son activité littéraire [1], mais ce sont surtout, comme de juste, ses théories esthétiques qu'il s'est attaché à faire connaître, à l'aide d'extraits de la *Poétique* et des *Beiträge* du célèbre professeur; c'est également par l'examen des ouvrages critiques de Bodmer et de Breitinger qu'il a cherché à montrer l'action qu'ils exercèrent sur les contemporains et sur le développement général de la littérature allemande. La comparaison des écrits de Gottsched, de Bodmer et Breitinger explique leur inévitable opposition, tout unis qu'ils furent à l'origine dans une même lutte contre les admirateurs et les disciples de Lohenstein; Gottsched est un disciple de Wolff; on ne le remarque que trop; le rationalisme étroit du philosophe a porté malheur au poète; l'imagination sacrifiée comme une faculté d'ordre inférieur, les règles mises à la place du génie créateur, la poétique transformée ainsi en un recueil de préceptes, qui doivent servir à l'écrivain à faire, suivant le cas, une épopée, une tragédie ou n'importe quelle œuvre poétique, voilà à quoi aboutissent, en définitive, les doctrines littéraires de Gottsched : comment s'étonner après cela de l'opposition que finirent par lui faire Bodmer et Breitinger, ces défenseurs des droits de l'invention créatrice, ses partisans du merveilleux, qu'ils regardaient comme l'élément indispensable et la condition de toute œuvre poétique? M. G. a exposé en détail la querelle des deux écoles, en l'expliquant par l'analyse des écrits qui marquent leurs tendances diverses, et montrant sans parti pris ce qui a fait leur mérite ou leur faiblesse; il met ainsi le lecteur en état de se prononcer par lui-même sur ce grand débat. On voit bien avec lui comment de l'école des Suisses pouvait et devait sortir la Messiade, mais on ne comprend pas moins que les essais et les publications dramatiques de Gottsched aient préparé la voie à Lessing et rendu possible la fondation d'un théâtre national en Allemagne.

Le nom de Lessing qui se trouve ainsi, avec celui de Klopstock [2] — sans parler de ceux de Wieland, de Winckelmann et de Herder, — à la dernière page du livre de M. G., annonce une ère nouvelle, celle de

---

1. Il y a une exagération évidente dans ce que dit M. G. des rapports littéraires de Gottsched avec la France; ainsi la lettre que lui écrivait Fontenelle en 1732 est tout simplement d'une banalité polie; d'ailleurs Fontenelle, comme il l'avoue lui-même, ne sachant pas un mot d'allemand, ne pouvait guère applaudir aux efforts de Gottsched « pour répandre (en Allemagne) le goût de la littérature française. »

2. C'est par une simple inadvertance que M. G. évidemment a pu dire, p. 521, qu'en 1748 ont paru les *quatre* premiers chants de la *Messiade*; il n'en parut que *trois*.

l'affranchissement de la littérature allemande; M. G. nous en promet prochainement l'histoire et il faut espérer qu'il tiendra bientôt sa promesse; l'importance philosophique des questions littéraires qui furent alors soulevées ou résolues est bien faite pour le séduire, et d'ailleurs, la tâche est loin d'offrir les difficultés de celle qu'il vient de mener à bonne fin; faire l'historique des doctrines esthétiques en Allemagne d'Opitz à Gottsched, c'était, il faut bien le dire, une entreprise ardue, non que le sujet fût inconnu, mais parce qu'il offre quelque chose de monotone et de fatigant; il faut ajouter que l'exposé de théories qui se répètent le plus souvent et ne se recommandent par aucune originalité, que la stérilité poétique d'une époque qui n'a produit aucune grande œuvre, qu'enfin l'impossibilité de remonter toujours aux sources et de s'entourer de tous les moyens d'information nécessaires étaient bien faits pour rebuter; il faut féliciter aussi M. Grucker de ne pas s'être laissé arrêter par ces difficultés et de les avoir souvent surmontées.

C. J.

---

168. — **Les médailleurs italiens des quinzième et seizième siecles,** par Alfred Armand. Deuxième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée. Paris, Plon, 1883. In-8, t. I, xviii-308 p.; t. II, 368 p.

— **Les médailleurs de la Renaissance,** par Aloïss Heiss. Paris, Rothschild, 1881-1883. 4 fasc. in-fol., 1er fasc. 48 p.; 11 photographies et 75 grav.; 2e 56 p., 5 phot., 60 grav.; 3e 60 p., 8 phot. et 130 grav.; 4e 60 p., 8 phot., 100 grav. Prix de chaque fascicule : 40 francs.

Voilà deux ouvrages qui honorent singulièrement la science française et lui assurent une incontestable supériorité dans un des domaines où elle a eu le plus à compter avec nos redoutables rivaux d'outre Rhin. Dès 1880, en effet, les lecteurs de la *Revue critique* ne l'ont peut-être pas oublié, commençait à paraître un travail de l'érudit conservateur du cabinet des médailles de Berlin M. Julius Friedlaender, travail qui, d'abord inséré dans le *Jahrbuch der Königlich Preussischen Kunstsammlungen,* a fini par être publié en volume. Je ne reviendrai pas sur les critiques que j'ai formulées naguère ici même [1] au sujet de cette publication : les travaux de MM. Armand et Heiss n'ont pas besoin, pour être appréciés à leur valeur, d'une comparaison qui serait tout à leur avantage. C'est plutôt en les rapprochant l'un de l'autre, en montrant l'émulation de deux savants amis qne nous rendrons justice à leurs efforts.

M. A. a donné à son travail la forme d'un répertoire, d'un catalogue; à une courte notice biographique sur chaque maître succèdent la description sommaire de ses médailles, soit authentiques, soit attribuées, et des observations critiques. Ce catalogue est le plus complet qui

---

1. Voy. la *Revue critique* du 8 mars 1880, et, en outre, mes *Précurseurs de la Renaissance,* p. 42, 43, et la *Gazette des Beaux-Arts,* mai et juin 1883.

ait jamais été dressé, et ce n'est pas peu dire, car, à partir du XVII^e siècle, nous le savons par les publications de du Molinet, de Bonanni, de Venuti, par le *Museum Mazzuchellianum* et l'ouvrage de Moehsen, Français, Italiens, Allemands, n'ont rien négligé pour réunir des séries aussi nombreuses que possible de ces productions curieuses. Pour apprécier l'écart entre la première et la seconde édition du travail de M. A., il suffit de dire que celle-ci forme deux volumes, de plus de trois cents pages chacun, tandis que l'édition publiée en 1879 ne contenait que 197 pages. Cet accroissement considérable est dû autant aux nouvelles découvertes de l'auteur qu'à l'adjonction des pièces anonymes, omises à dessein dans l'édition de 1879. A la richesse de ce vaste répertoire, si précieux pour l'histoire de l'art du XV^e et du XVI^e siècle, et pour l'iconographie des personnages les plus fameux de cette grande époque, correspondent la sûreté et la distinction du goût, la netteté et la précision des descriptions. Le travail de M. A. est, à tous égards, un manuel absolument classique.

M. H. s'est proposé un but différent de celui de M. Armand. Ce n'est pas un manuel qu'il a entrepris de nous donner; c'est une série de monographies. Le premier fascicule, nous devrions dire le premier volume, car le travail a assez d'étendue et d'importance pour justifier cette appellation, est consacré à un seul artiste : il est vrai que c'est le premier en date et le premier par le talent, le Pisan. La biographie du maître, celle des personnages qu'il a immortalisés par ses médailles, la description minutieuse de ces dernières, des planches nombreuses et, chemin faisant, tout un monde de renseignements artistiques et iconographiques des plus précieux, telles sont les matières composant l'étude par laquelle M. H. a inauguré sa série. Une découverte capitale, celle des dessins ayant servi à la préparation des médailles du Pisanello, dessins que l'auteur a découverts au Louvre, où ils ont longtemps passé pour l'œuvre de Léonard de Vinci, a marqué la publication de cette monographie consacrée à un maître sur lequel tout semblait avoir été dit. Nous ne saurions faire un plus bel éloge de l'œuvre longue et dispendieuse entreprise par M. H. qu'en disant que chaque nouveau fascicule est en progrès sur celui qui l'a précédé [1] : l'exploration des manuscrits à miniatures et la recherche des portraits peints ou sculptés n'ont pas tardé à venir compléter l'étude des médailles ; bientôt nous devrons à M. H. une galerie iconographique aussi riche que variée de la période la plus intéressante de la Renaissance.

On ne saurait trop applaudir aux principes de bonne et sévère érudition qui se font jour dans les ouvrages de MM. Armand et Heiss et surtout aux efforts de leurs auteurs pour se tenir au courant des moindres

1. Je dois toutefois signaler les nombreuses fautes d'impression que l'on s'étonne à bon droit de rencontrer dans un ouvrage aussi luxueux. Ces fautes, surtout fâcheuses, lorsqu'elles portent sur des dates, rendront nécessaire la publication d'un errata général que M. Heiss, nous l'espérons, joindra à son prochain fascicule.

travaux publiés à l'étranger. Ce sont là des exemples qu'il importe de placer sans cesse sous les yeux de ceux de nos compatriotes qui se sont voués à l'histoire des arts.

Eugène Müntz.

VARIÉTÉS

Notes d'archéologie orientale.

IV [1]

Stephaton, l'homme a l'éponge de la Crucifixion et les deux larrons Gestas et Dysmas.

Une plaque de bois sculpté du commencement du XIIe siècle, acquise par le Louvre et publiée par M. R. de Lasteyrie [2], représente une scène de la crucifixion où l'on remarque un détail curieux.

A droite du Christ, faisant pendant au soldat Longin, armé de la lance, est figuré un personnage qui tend au patient, au bout d'un roseau, l'éponge trempée dans le vinaigre. Cet acteur de la Passion, qui apparaît fréquemment dans les images de la crucifixion, porte ici son nom inscrit au-dessus de sa tête : STEFATON.

Cette indication graphique est extrêmement rare. M. de Lasteyrie n'en connaît que deux exemples et encore ne concordent-ils pas entre eux : dans une peinture du XIIe siècle de la chapelle du prieuré de Saint-Remy-la-Varenne [3], le porte-éponge est nommé STEPITON ou STEPHATON [4], et, dans une peinture du XIe siècle de Sant' Urbano alla Caffarella (campagne romaine), il est nommé CALPVRN.

A ces deux exemples, M. de Lasteyrie aurait pu joindre un troisième tout à fait décisif : une miniature de l'Evangéliaire de l'évêque Egbert de Trèves du Xe siècle, où le porte-éponge *Stephaton* est également représenté dans la scène de la crucifixion [5].

---

1. Cf. pour les notes I, II, III, *Rev. crit.*, 21 mai 1883, pp. 413 et sq.
2. *Gazette archéologique*, p. 101, pl. XVII, 1883.
3. Près de Saumur.
4. Le nom est très effacé.
5. M. le Prof. F. X. Kraus, de Fribourg en Brisgau, avec une obligeance dont je suis heureux de le remercier publiquement, a bien voulu me communiquer, sur ma demande, une excellente reproduction photographique de la scène qui m'occupait. Il prépare en ce moment une publication intégrale du précieux *codex Egberti* qui sera du plus haut intérêt pour tous ceux qui étudient l'histoire de l'art chrétien.

Le nom, écrit STEPH[A] TON, est coupé en deux par le personnage auquel il s'applique.

J'ajouterai, en passant, que cette particularité essentielle, jointe à la coïncidence d'autres dédails, semble apporter un argument important à l'opinion qui veut reconnaître dans la plaque de la collection Timbal, une influence de l'école rhénane.

M. de Lasteyrie a vainement recherché à quelle source l'imagier de la plaque de la collection Timbal et celui de la chapelle de Saint-Remy avaient pu puiser ce nom singulier de STEFATON, STEPHATON.

Je me demande si ce nom, dont le *Codex Egberti* permet de faire remonter plus haut encore l'apparition, n'aurait pas tout simplement la même origine que celui de *Longinus*, Λογγῖνος, que l'on a supposé provenir de ΛΟΓΧΗ, *lance;* s'il ne serait pas, en un mot, le résultat d'une méprise matérielle ayant fait passer la désignation de l'objet traditionnel au personnage qui s'en sert.

Σπόγγον, *éponge* (à l'accusatif), contient les éléments graphiques de στέφατον, comme il est facile de le voir en superposant les deux mots transcrits en lettres onciales :

C ΠΟΓΓΟΝ [1]
CΤΕΦΑΤΟΝ

Je crois que, si l'on avait affaire à une question de manuscrits, les paléographes admettraient, sans trop de peine, que la seconde leçon est issue de la première. L'attraction du mot ou du nom propre CΤΕΦΑΝΟC a pu faciliter l'altération. L'on pourrait être aussi tenté de supposer que c'est le mot même CΤΕΦΑΝΟC, désignant la *couronne d'épines*, qui a été le point de départ de l'erreur à laquelle le porte-éponge doit son nom. Cette conjecture me semble cependant moins satisfaisante que la précédente, car il serait bizarre que la tradition, procédant en sens inverse de ses tendances habituelles, eût altéré un vocable de forme compréhensible et satisfaisante CΤΕΦΑΝΟC, en un vocable insolite CΤΕΦΑΤΟΝ.

En tout cas, il est intéressant de constater que, dans cette hypothèse, le nom de notre personnage s'expliquerait par des substantifs à l'*accusatif :* σπόγγον ou στέφανον. Cela concorde bien avec la formation du nom de saint Longin, Λογγῖνος, dérivé, à ce qu'il semble, non de λόγχη, mais de λόγχην.

C'est dans les mêmes conditions grammaticales que se présente le nom du bon larron *Dysmas,* devenu un saint Dysmas dans l'Eglise orientale, que j'ai proposé autrefois [2] d'expliquer par δυσμάς, *accusatif* de δυσμαί, *occident.*

Je suppose que ce nom de *Dysmas* provient d'une fausse attribution du mot δυσμάς inscrit au-dessous du *soleil et de la lune* qui apparaissent constamment au-dessus des deux larrons, des deux côtés de la croix, dans les plus anciennes images de la crucifixion, symboles dont les larrons symétriques sont de véritables *doublets* iconologiques : δυσμαί est identique au vocable ΔΥCΙC qui, associé à ΑΝΑΤΟΛΗ, accompagne l'image du *soleil et de la lune* sur des médailles antiques de Syrie et des

1. L'on pourrait prendre aussi en considération la forme diminutive CΠΟΓΓΙΟΝ.

2. *Revue critique*, 1879, p. 92. — Variantes : Δημᾶς, Δύμας, Δυσμᾶς, *Desmas*. Cf. *Dumachus* de l'Evangile de la Sainte-Enfance.

tessères de Palmyre *Zeitschr. f. Numism.*, Berlin, 1877, p. 109 et pl. II, 8. cf. *id.* 1878, v, 350.

J'avoue que le nom du mauvais larron, *Gestas*, est plus embarrassant.

Il offre les variantes ΓECTAC, ΓΕΥCTAC, ΓΙCTAC, ΕΤΕΓΑC[1]. Serait-ce une série de lectures fautives oscillant autour de EICTAC, εἰς τὰς, et les noms des deux larrons proviendraient-ils d'une l'épigraphe EICTACΔΥCMAC, εἰς τὰς δυσμάς (= εἰς δυσμάς), arbitrairement coupée en deux mots[2] : EICTAC + ΔΥCMAC[3] ?

L'on sait que le côté vers lequel était orientée la face de Jésus-Christ a été l'objet d'une longue et ancienne controverse.

Il existe des images de la crucifixion où non-seulement le soleil et la lune sont accompagnés des mots SOL et LVNA, mais où les larrons eux-mêmes ont leurs noms écrits au-dessus de leurs têtes[4],

J'insiste sur ce point; c'est que ces transferts de mots, auxquels quelques-uns des acteurs ou comparses de la Passion semblent devoir leurs noms, peut-être même leur *personnalité*, s'expliquent beaucoup mieux si on les suppose s'opérant non pas simplement dans des textes ou des traditions orales, mais dans des représentations figurées accompagnées de légendes, c'est-à-dire dans ce *milieu iconologique* dont j'ai essayé de montrer l'importance pour rendre compte de la formation de la mythologie païenne et qui n'a pas été moins favorable aux développements de la mythologie chrétienne.

CLERMONT-GANNEAU.

THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

Soutenance de M. George Duruy.

I. Thèse latine : *De pactis anno 1556 apud Valcellas indutiis* (Hachette). II. Thèse française : *Le cardinal Carlo Carafa (1519-1561), étude sur le pontificat de Paul IV.* (Hachette, in-8° ; xxx-422 pp.)

I

La thèse latine de M. Duruy n'est pas un chapitre détaché de sa thèse française :

1. *Cesmas* paraît être une différenciation analogique de *Desmas*. Cf. *Titus* de l'Evangile de la Sainte-Enfance.

2. Par l'interposition de la croix elle-même. Cf., par exemple, pour ces coupes procédant des exigences matérielles de la figuration : TOR-TORES, STEPHA-TON, LATRO-NES, dans les crucifixions de l'évangéliaire d'Egbert.

3. L'idée même des *larrons* serait-elle, alors, née d'une confusion consécutive entre ΓΗCTAC (pour ΓΙCTAC) = ΛΗCTAC et λῃστάς? Cf. Marc, xv, 27 : δύο λῃστάς (ΔΥC... ΛΗCTAC). Je ne me dissimule pas la gravité de la question, que je me borne à poser, et qui serait de nature à jeter un jour étrange sur la génération d'un épisode faisant partie intégrante de la plus ancienne rédaction des Evangiles parvenue jusqu'à nous.

4. Par exemple, dans l'Evangéliaire de l'évêque Egbert de Trèves, déjà cité : *Dysmas* et *Sesmas*.

c'est une étude sur la trêve de Vaucelles, considérée au point de vue de la politique générale.

M. Himly adresse à M. D. quelques reproches sur son latin, sur le singulier mélange qu'il fait du latin et du français. Pourquoi cette locution « apud vicum in agro caletensi qui gallice nominatur Marcq » revient-elle sans cesse : il serait plus simple de dire Marcq tout court. Pourquoi « septem viri » pour electores. Pourquoi « Pannonia » pour « Hungaria »? Allemanni est-il donc un mot de bonne latinité? P. 28. Roquendolfus, ne serait-ce pas Roquendorf, un des capitaines qui servirent tour à tour Charles-Quint et François Ier? Qu'est-ce que le « Ducatus Albiorensis »? M. D. n'a-t-il pas confondu Wittemberg et le duché de Wurtemberg? M. D. répond que l'erreur doit être imputée à de Thou, que c'est dans son livre qu'il a cherché toutes les traductions latines de noms propres dont il s'est servi. Il regrette d'avoir été si consciencieux, il aurait été plus clair, s'il avait fait lui-même les traductions ou s'il avait donné les noms propres sous leurs formes modernes. Quant au mélange de latin et de français qu'on lui a reproché, il l'a évité autan qu'il a pu; il n'a cité en français que les phrases capitales (p. 62) ou intraduisibles (p. 18). Il aurait fallu, d'après M. Himly, mettre ces citations en note et les résumer en latin dans le texte. La thèse française est très au-dessus de la thèse latine, qui, malgré l'intention de M. D., d'en faire une étude sur la politique générale de l'Europe, reste un peu, sinon un chapitre détaché de son étude sur le cardinal Carafa, tout au moins une sorte d'appendice de ce livre. Malgré tout, le sujet est un peu maigre. M. D. répond qu'il a supprimé le demi-chapitre de sa thèse française, où il parlait de la trêve de Vaucelles : elle méritait mieux que cela. Il y a dans cette trêve deux choses : ce qui concerne le cardinal Carafa, la rupture; ce qui ne le concerne pas, les préliminaires et la conclusion. M. D. défend Henri II d'avoir été de mauvaise foi, en disant que le pape n'a pas été plus loyal que lui; c'est un mauvais moyen de défense. Ce qu'il aurait fallu dire, c'est que le roi était déterminé dans sa conduite bien plutôt par des influences que par une volonté raisonnée : il est tour à tour l'instrument des Guise et des Montmorency. Pour M. D., Henri II est un plus digne fils de François Ier. Il est indécis, cela est certain, mais l'empereur l'est aussi, il commence à avoir peur. Jusque-là intraitable sur la question des Trois-Evêchés, il ordonne de changer les négociations pour l'échange des prisonniers en négociations pour une trêve ou même pour la paix. C'est qu'en novembre, il avait reçu une lettre de son frère Ferdinand, qui lui disait qu'il était perdu si la paix n'était faite, parce que le roi de France disposait de Soliman. La solution du problème de la politique européenne d'alors est à Constantinople.

M. D., dit M. Lavisse, se propose de démontrer que le roi, sans trop grande perfidie, traite avec Charles-Quint peu de temps après avoir traité avec le pape. Pour M. D., la situation de Henri II était excellente, mais l'état de ses finances l'obligeait à la paix. Il n'a pas assez insisté sur la différence entre la situation du roi et celle de son père. Il cite, p. 28, un fragment d'une lettre du cardinal du Bellay; il aurait fallu citer plus que ce fragment : la situation est marquée en termes plus précis que cela n'est ordinaire au XVIe siècle. M. Lavisse ne trouve pas que les finances aient été en si mauvais état. Le roi trouvait difficilement de l'argent, mais parce qu'il s'y prenait mal; quand il le fallait, il savait s'en procurer : l'impôt sur les clochers. P. 18, M. D. dit qu'Henri voulait toujours la guerre, p. 35, qu'il fait les plus grands préparatifs pour la guerre. Il n'était donc pas contraint à la paix. M. Lavisse craint que M. D. n'ait cédé à un besoin de symétrie. M. D. répond qu'il a voulu dire simplement que l'embarras des finances françaises devait disposer Henri II à accepter favorablement des ouvertures pour la paix. M. D. a bien marqué les disposi-

tions de Charles-Quint : le désir du repos, la maladie, l'échec à Metz, l'aventure d'Innsprück, Philippe qui n'avait pu être élu roi des Romains, les échecs en Allemagne, tout devait le disposer à la paix, malgré son vain succès en Angleterre. A propos de l'élection du roi des Romains, il y a des erreurs : certains documents manquent. Le compte-rendu des conférences de Marcq est un peu rapide. Les négociations relatives au double mariage sont un peu passées sous silence. Les faits généraux sont bien groupés, mais M. D. se trompe p. 46, lorsqu'il dit que Ferdinand dépassa les intentions de l'empereur par sa bienveillance envers les protestants. Charles-Quint savait ce qu'allait faire son frère ; c'est ce qu'établit une lettre qu'il lui écrivit lors de la diète d'Augsbourg. Il voyait que la paix était nécessaire et ne pouvait prendre sur lui de la signer. Il abdique avant l'abdication : c'est comme roi des Romains que doit agir Ferdinand et non comme mandataire de l'empereur. Si Ferdinand s'excuse dans sa réponse d'avoir agi comme il a fait, c'est pour ménager la conscience de l'empereur. Ferdinand a plusieurs fois consulté Charles-Quint, qui n'a jamais répondu : il voulait laisser tout le poids de la décision prise sur la conscience de son frère, mais il ne voulait pas faire reculer la diète ; il n'a eu ni étonnement, ni indignation. N'aurait-il pas fallu donner, du moins par extraits, ce texte du traité de Vaucelles ? C'est à dessein que M. D. a négligé les commentaires de Rabutin. Il y avait peu à prendre dans le *Discours au roi* de Joachim du Bellay : peut-être aurait-on pu trouver davantage dans le *Discours sur la rupture de la trêve* de Marillac. Au chapitre IV, M. D. a visiblement tiré à la page, et en convient lui-même. M. D. conclut en moraliste et c'est son tort. En politique, au XVI^e siècle, et même maintenant, il n'y a pas place pour la morale. M. D. répond qu'Henri II, ayant été attaqué de ce côté par les historiens italiens, il a voulu le défendre par des arguments nouveaux, qu'au reste cela ne tient que deux pages de sa thèse.

C'est à la latinité que s'attache M. Crouslé, dans la thèse de M. Duruy. Elle est nette et souvent élégante, mais il y a de regrettables fautes de grammaire. Pour la traduction des noms propres, M. D. a eu tort de suivre de Thou.

M. Pigeonneau reproche à M. D. de n'avoir pas été assez curieux.

Il y a quatre manuscrits de la Bibliothèque nationale : n^os 2846, 2831, 2956, 3113, qu'il aurait dû consulter. Peut-être y aurait-il trouvé des choses intéressantes. Il y a une phrase à la p. 18 où il n'y a pas un mot qui ne soit faux. Les deux chiffres donnés « quatuordecies centena millia » « octoginta millia » sont faux. M. D. a mal lu le passage auquel il renvoie. Capello indique 5 millions d'écus d'or avec les revenus extraordinaires en temps de paix, ces chiffres viennent du reste à l'appui de sa thèse. D'après la relation de Michiels, les revenus montaient à 6 millions et dem d'écus d'or, d'après Fromenteau à 100 millions de livres. Octoginta doit être une faute, il y a 800,000 dans Capello. Il se trompe aussi sur la misère de la France : les témoignages qu'il cite ne sont pas convaincants. Il aurait dû recourir aux mémoires de Claude Hatton : le pays de France, dit-il, ne se sentait de ces dites guerres, non plus que s'il n'en eût point été. » Simon Renard s'est trompé sur le taillon qu'il confond avec les « accreues de la taille » ; ce taillon, créé vers 1547, remplace les fournitures en nature à la gendarmerie. Il y a eu à Vaucelles des négociations longues et compliquées : le livre de M. D. n'est pas complet, M. D. a glissé très vite : il s'est trop exclusivement placé au point de vue de la politique générale : il fallait parler des conventions pour l'échange des prisonniers, du douaire de la reine Eléonore, des conventions au sujet des places occupées en Italie, du commerce des Indes ; tout cela est indiqué dans Granvelle, pp. 523-543, t. IV.

M. Berthold Zeller demande à M. D. pourquoi il ne s'est pas servi des relations des ambassadeurs vénitiens. Il aurait fallu consulter aussi la relation de l'envoyé anglais, John Masson.

II

La thèse française de M. D. est une étude sur la politique extérieure de Paul IV jointe à une biographie du cardinal Carlo Carafa, neveu de ce pape. Elle est précédée d'une notice de xxx pages sur les sources qui ont servi à ce travail, sources manuscrites pour la plupart et conservées à Rome. Le livre est suivi de documents inédits en appendice.

M. Himly juge que le livre a un grand mérite, c'est de se faire lire; la narration est vive et délicate, véritablement dramatique. L'histoire du cardinal Carafa rappelle celle de Béatrice Cenci. Mais il y a quelques réserves à faire malgré l'intérêt du livre. La plume de M. D. court trop facilement. Il ajoute souvent des développements et des descriptions inutiles; parfois il est amené à fausser les faits. M. D. dit que l'on ne saura la vérité sur le procès du cardinal que lorsque les archives secrètes du Vatican auront été ouvertes, et il ajoute que toutes les pièces du procès ont été brûlées. M. D. a été trop sobre dans ce qu'il a dit de Paul IV. Paul IV est un théologien, un prêtre; pour la première fois depuis un siècle, c'est un prêtre qui est pape. Paul III est un jurisconsulte, les autres moins encore. Paul IV arrive au moment où la réaction catholique va commencer. De tout cela, M. D. se préoccupe peu; il n'a pas l'esprit théologique, et son sujet exigeait qu'il l'eût. Paul IV n'est pas le barbon vindicatif qu'en a fait M. Duruy. M. D. n'a pas assez lu le I^er^ volume de Ranke. La thèse est spirituelle, mais fausse. Ce qui fait l'importance de Carafa, c'est d'être le neveu du chef suprême de la catholicité. Si le pape avait des passions temporelles, il avait aussi le sentiment de ses devoirs envers l'Eglise. M. D. se retranche derrière son titre. Il a dit quelques mots des grands projets de Paul IV pour la réforme du catholicisme. Carafa ne s'étant occupé que de la politique et de la guerre, M. D. n'avait pas à parler de théologie. Quant au caractère vindicatif et colère du pape, il lui paraît assez évident. M. Himly répond qu'il est de son avis sur le caractère du pape, mais qu'il ne fallait pas le montrer si occupé de questions de ménage et si peu des grands intérêts du catholicisme. M. D. aurait dû indiquer que si le pape désirait la paix générale, c'est qu'elle était la condition de la réunion du concile et de la réforme catholique. Il a essayé de le faire à la page 126, mais cette page est isolée. M. D. répond que ce qu'il a voulu étudier, c'est un neveu de pape; il a voulu, par un exemple, montrer l'influence funeste du népotisme sur l'Italie. La question religieuse ne trouvait pas là sa place. M. Himly reproche à M. D. de n'avoir pas assez insisté sur les mœurs du cardinal; on pourrait, d'après ce livre, le croire seulement ambitieux et oublier qu'il a été surtout un débauché. M. D. semble avoir changé d'opinion sur son héros au cours de son livre. A la page 105, il dit que l'ambition du cardinal s'épure; à partir de la page 250, il ne tarit plus sur son impudence.

M. Gebhart loue M. D. d'avoir su avec un bon goût parfait résister, dans les chapitres de la fin, à la tentation de faire un roman. Son livre est un livre d'histoire et qni restera. Il a mis une grande conscience dans la recherche des sources, et elles sont bien classées dans sa notice. M. D. n'a pas su voir que la politique temporelle des papes n'est pas séparée de leur politique ecclésiastique : la première est le moyen, la seconde le but. Le cardinal Carafa et son frère ont été victimes de cette politique funeste; ils n'ont pas payé pour leurs crimes et leurs débauches; Pierre-Louis Farnèse et César Borgia valaient moins qu'eux. Sous Paul IV, c'est le pontificat et sa politique qui furent frappés; cette politique arrivait longtemps après son heure; elle représentait les traditions du principat italien. Depuis le milieu du xv^e^ siècle, les papes sont des princes italiens. M. D. dit que le malheur de l'Italie, au xvi^e^ siècle, a été l'ambition sans frein des papes; mais il faut se demander quelle a été la situation des papes de Sixte IV à Clément VII : le pape est un vieillard qui se trouve élevé à un trône italien, entouré de princes dont il a à se méfier dans une Italie

pleine d'attentats. Dans ses domaines, les barons romains le menacent; il ne peut s'appuyer sur le sacré collège ni sur l'aristocratie romaine : prince électif, il ne s'appuie ni sur le passé ni sur l'avenir. Le népotisme seul a pu lui donner un semblant de dynastie. C'est l'époque, non la papauté qu'il faut rendre responsable. M. D. répond que M. Gebhart montre le népotisme dans ses origines, qu'il n'a voulu, lui, le montrer que dans ses effets. Le népotisme, reprend M. Gebhart, n'avait plus sa raison d'être après Clément VII; l'Italie ayant appelé l'étranger était perdue; elle aurait pu, jusque-là, arriver à conquérir sinon l'unité, du moins la nationalité; mais, n'ayant pas d'armée nationale, elle a dû appeler « les Barbares ». Il n'y avait désormais plus de politique temporelle possible pour la papauté; les princes italiens n'avaient plus d'indépendance. Sous Paul IV, le népotisme devait être funeste, parce qu'il n'était plus de saison. M. D. aurait dû marquer cette différence entre le temps de Paul IV et la grande époque d'Alexandre VI. Si Paul IV avait réussi, à quoi pouvait-il aboutir? A substituer la France à l'Espagne. Si Paul IV n'aimait pas les Espagnols, c'est un peu pour une raison religieuse. Paul III, Jules III, Paul IV n'aiment pas le christianisme espagnol, jeune et vivant encore grâce à sa lutte récente avec l'islamisme. Le Saint-Siège voulait s'appuyer sur Venise, depuis longtemps le point d'appui de la politique des papes. Mais Venise était devenue indifférente aux affaires de l'Italie. A côté de cette politique temporelle surannée, Paul IV eut une politique spirituelle qui ne l'était pas moins. Il y a là deux erreurs qui s'aggravent l'une l'autre. Ce fut la politique spirituelle de Paul IV qui irrita le peuple de Rome contre ses neveux. Dans sa jeunesse, Paul IV avait fait partie de ce groupe dont les doctrines inclinaient vers saint Augustin et saint François; mais il changea d'opinion et, au concile de Trente, devint le chef de l'extrême droite catholique; il fut l'agent principal de la rupture du colloque de Ratisbonne. Il s'est allié avec les Jésuites dont il ne soupçonnait pas l'avenir et a été de leur avis sur la justification par les œuvres. Les modérés durent se retirer. Plus tard, il fut inquisiteur et fit régner sur l'Italie une terreur plus vive qu'au XIII[e] siècle. Il trouvait l'inquisition un sûr moyen de gouvernement, et c'est pour cela qu'il se souciait peu du concile. Il l'a suspendu sous son pontificat; mais ses décrets sont, après sa mort, tombés entre les mains des Pères qui en ont fait les constitutions du concile. C'est, en grande partie, Paul IV qui a rendu impossible un rapprochement avec les protestants; sa conduite envers Elisabeth, quand elle est montée sur le trône, en est une preuve. Il avait, comme les anciens papes, l'idée de la suprématie temporelle du pape sur les souverains laïques. Voir la protestation du fiscal de Rome contre Charles Quint le 27 juillet 1556. M. D. a raison de se passionner pour son sujet. Si les politiques italiens du XVI[e] siècle sont des scélérats, ils sont, à leur manière, des artistes. M. D. est fait pour ces études; qu'il donne bientôt une suite à son livre.

M. Geffroy rectifie les erreurs archéologiques commises par M. D. dans sa thèse. Il loue le plan de la thèse et la méthode, mais il aurait fallu parler plus longuement du rôle du cardinal de Lorraine.

M. Lavisse pense le plus grand bien de la thèse. Mais il trouve que M. D. a peut-être un peu grossi le personnage. Bien des choses qui lui paraissent spéciales dans son livre, il les retrouvera dans tous les Italiens du temps quand il aura étudié plus complètement cette époque. P. 56, le développement sur l'impatience de l'ambitieux cardinal porte à faux. L'ambassadeur de France ne pouvait porter lui-même au roi le mémorial du pape. M. D. a trop d'admiration pour l'instruction confiée à Rucellai. Il admire beaucoup le cardinal Carafa pour avoir, en trois mois, appris toute la politique européenne; mais il y avait à Rome nombre de gens qui ont pu le renseigner. M. D. vante la sagacité du cardinal, et cependant c'est tout d'un coup qu'il

s'aperçoit qu y a du danger (chap. XI). — Pages 104-105, M. D. a composé un dithyrambe qu'il ferait mieux d'abandonner dans une réédition de sa thèse. M. D. aurait dû lire Mézeray qui a écrit d'excellents chapitres sur le XVIe siècle; il rapporte que personne en France n'a cru à la trêve de Vaucelles : Henri II gagnait à la rompre; tous ses actes ont été inspirés par la haine de Charles Quint et l'amour de la vieille Diane. Montmorency était partisan de la rupture; il voulait ménager le pape, parce qu'il avait besoin de lui pour rompre les fiançailles d'un de ses fils qu'il voulait marier à une fille de Diane; il voulait aussi éloigner les Guise. Il ne faut point tant admirer le cardinal Carafa, car il s'est trompé dans toutes les affaires qu'il a entreprises. M. D. a fait usage de beaucoup de documents nouveaux, mais, sur quelques points, l'information n'a pas été tout à fait suffisante. N'aurait-on pas pu tirer quelque chose des papiers du duc de Guise? M. D. s'est-il servi des Mémoires du maréchal de Vieilleville? C'est dans les papiers du duc de Guise qu'est indiquée la convention dont M. D. parle p. 229, note 2. M. Lavisse trouve forcé le rapprochement entre Charles Quint et Frédéric II. La décadence de la papauté ne commence-t-elle pas avant le népotisme? M. D. a le goût de l'étude des personnages, ce qui est heureux et se perd. Mais il aurait fallu mettre ceux qu'il a étudiés dans la lumière de leur temps.

M. Pigeonneau relève quelques erreurs de détail et insiste sur les persécutions de Paul IV contre les Juifs.

M. Rambaud trouve que M. D. soulève, p. 92, une grosse question; il fait de Venise un tableau très optimiste, et les faits qu'il cite pour prouver les avantages qu'elle trouvait dans la neutralité sont peu concluants. Il ne comprend pas qui est la Maria, fille du comte de Montorio, nommée p. 95. M. D. l'a oublié et ne peut l'éclairer à ce sujet. M. Rambaud trouve que M. D., p. 104, abuse des épithètes, ce qui est d'ailleurs son défaut ordinaire. — P. 109, la cour a bien tenu le pape au courant des négociations pour la trêve, mais il n'en a jamais rien cru; voilà pourquoi la nouvelle a été foudroyante. — P. 154, M. D. a oublié que Simon Renard, qu'il appelle l'Espagnol, était Comtois. — P. 189, M. D. s'indigne contre la colère du pape; il avait pourtant de bonnes raisons d'être indigné contre Lansac. M. D. est beaucoup trop dur pour le cardinal, quand il trouve qu'il n'était pas digne d'être étranglé; il a cependant été fort mal étranglé. M. D. traite le cardinal de coquin, mais c'est parce qu'il n'a pas réussi. S'il eût triomphé, il en ferait un grand homme.

M. Zeller, comme à la thèse latine, reproche à M. D. de n'avoir pas fait usage des relations des ambassadeurs vénitiens. Il montre, par de nombreuses citations, tout le profit qu'on en pourrait tirer.

M. Duruy a obtenu l'unanimité.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 27 août — 1883

169. — **Etudes iraniennes**, par James Darmesteter. Tome I : Etudes sur la grammaire historique de la langue persane, ix-336 p. Tome II : Mélanges iraniens, 330 p. Paris, Vieweg, 1883. In-8°.

Le premier volume de ces *Etudes* a pour sous-titre *Etudes sur la grammaire historique de la langue persane*. L'auteur ne l'a pas simplement intitulé *Grammaire historique*, parce qu'il laisse de côté les patois modernes et le persan parlé de nos jours. Il distingue trois moments dans l'histoire de la langue écrite : le *vieux perse*, ou langue des inscriptions cunéiformes des Achéménides, le *pehlvi*, ou langue des Sassanides, enfin le *persan*, ou langue de la Perse musulmane.

Dans la première partie (pp. 3-43), M. J. Darmesteter esquisse l'histoire de l'idiome iranien. Il expose avec une merveilleuse clarté toutes les questions relatives aux deux anciens dialectes de l'Iran, le *vieux perse* et le *zend*, et montre leur indépendance réciproque. Le persan moderne dérive, comme l'on sait, du vieux perse [1] qui fut le dialecte de la Perside, et non du zend qui fut le dialecte de la Bactriane selon les uns, de la Médie selon les autres. M. J. D. n'admet pas que le zend doive être appelé vieux bactrien ou iranien de l'Est [2]. Il cherche à établir que la patrie du zend et de Zoroastre est l'Atropatène, et que c'est de là que le zend s'est répandu en Médie, de l'Ouest à l'Est [3]. Sans doute, M. J. D. présente un ensemble d'arguments qui ne manquent pas de force ; mais ses adversaires ont aussi de puissantes raisons à faire valoir pour défendre leur opinion. La question ne nous paraît donc nullement résolue. La forme mède *çpaka*, citée par Hérodote, et sur laquelle s'appuie M. J. D., ne suffit pas pour identifier le mède avec le zend. « Chien » a pu se dire *çpaka* en médique et en zend sans pour cela que le médique ait été le zend.

1. Signalons le § 3, où M. J. D. dit des choses excellentes sur quelques particularités orthographiques du vieux perse. La chute de l'aspirée dans des mots comme *uvârazmi* pour *huvârazmi* s'observe déjà dans l'écriture cunéiforme babylonienne où l'on rencontre souvent *u* pour *hu*.

2. Par inadvertance, M. J. D. a imprimé *de l'Ouest*.

3. C'est encore par inadvertance que l'auteur écrit *de l'Est à l'Ouest*.

L'étude sur le pehlvi est admirablement présentée. Nous en recommandons la lecture à tous ceux que laisse encore incrédules la polyphonie assyrienne. Tel groupe pehlvi se dit de seize manières différentes, sans compter les combinaisons possibles « qui seraient infinies ». Ajoutez à cette difficulté qu'en pehlvi il est d'usage d'écrire certains mots autrement qu'ils doivent être prononcés. Par exemple, la formule « Roi des rois », qui se prononce en réalité *Shâhânshâh*, s'écrit à l'aide d'un mot sémitique et non persan *Malkân-malkâ*. C'est à ce mode d'écriture que l'on donne le nom de *Zevâresh*, terme qui, depuis longtemps, exerçait en vain la sagacité des orientalistes et dont M. J. D. vient enfin de trouver l'explication. *Zevâresh* est un mot persan qui signifie « détournement ». Il a donné naissance au verbe arabe *zavvara* « altérer une écriture ». Voilà une belle découverte dont nous félicitons vivement le savant auteur.

Après avoir montré comment le pehlvi n'est que du persan déguisé sous une écriture compliquée, M. J. D. fait justice du prétendu dialecte *parsi* dont on a jadis écrit une grammaire. Le *parsi* n'est que du pehlvi plus ou moins bien transcrit en caractères arabes; exemple à méditer! Le pehlvi et le parsi ont tous deux été pris pour des langues distinctes, dont la première aurait été même imprégnée d'éléments sémitiques. Avec le progrès de la science, pehlvi et parsi se sont résolus l'un et l'autre en persan pur et simple. Un jour viendra peut-être aussi où sumérien et accadien se trouveront être une sorte de *Zevâresh* de l'assyrien

La seconde partie de la grammaire (pp. 44-116) est consacrée à la phonétique comparée du zend, du vieux perse, du pehlvi et du persan. Nous ne pouvons entrer dans de longs détails sur cette partie technique. Qu'il nous suffise de dire que M. J. D. s'y montre d'une compétence magistrale et que, par l'abondance et la variété des mots étudiés, ce traité de phonétique est en même temps un véritable dictionnaire étymologique des vocables de la langue et même des noms de lieu [1].

La troisième partie (pp. 117-255) contient une série d'études sur la morphologie. Ici encore nous n'avons que des éloges à adresser à l'auteur. Les faits connus sont présentés au long, mais l'auteur y ajoute nombre de vues personnelles. Nous signalerons particulièrement les paragraphes relatifs aux pluriels en *ân* et en *hâ* rapprochés de certaines locutions adverbiales et l'explication des formes modernes du passé. Pour dire « je fis », les Persans adoptèrent la tournure passive *man kard* « de moi fait »; le sentiment de cette tournure s'oblitéra et l'on en vint à faire de *man* un cas direct et de *kard* un temps passé actif, auquel s'ajoutèrent ensuite les désinences personnelles. Effectivement, un grammairien persan serait bien surpris aujourd'hui d'apprendre que *man* « je »; *to* « tu »,

1. P. 60, il ne faut pas de *tashdîd* sur *khujaçta*. Transcrivez *khud* et non *khûd*. — P. 62, note, Istakhar s'écrit en arabe par un *sâd* et un *tâ*. — P. 66, il faut lire *gudar* et *gudashtan*, et non pas *gudâr*, *gudâshtan*.

o « il », qui pour lui sont des nominatifs, signifient, en réalité « de moi, de toi, de lui ».

Dans la quatrième et dernière partie (pp. 256-323), l'auteur étudie la formation des mots, les suffixes de dérivation et les préfixes; il termine par quelques considérations sur les mots composés et sur la syntaxe.

Telle est l'économie de ce livre capital, le plus savant et le plus complet qui existe aujourd'hui sur la langue persane. Nous n'aurons que bien peu d'observations à présenter à l'auteur :

P. 122, le *h* muet *(makhfî* plutôt que *mokhtafî)* est conservé au pluriel en *hâ* dans les mots *khânah* « maison » et *nâmah* « livre »; autrement ils se confondraient avec le pluriel de *khân* et de *nâm*. — P. 130, lire *qal'ajât* au lieu de *qala'jât*. Le mot *nâbâb* n'est pas un pluriel arabe et ne peut s'écrire sous cette forme en persan : orthographiez *novvâb*. La forme *nabâb* est une corruption indienne. — P. 141, *u Miçr kam az Jay* signifie « et le Caire est moindre qu'Ispahan ». — P. 146, « trois » se prononce *çî* avec un *î* long dans la locution *çî çad* « trois cents ». « Neuf » s'écrit *nuh* et non *nû* par un *wâw*. — P. 147. Aujourd'hui, les noms de nombre 17 et 18 se prononcent *hifda* et *hishda*. — P. 153, le *vay* ou *ûy* multiplicatif ne peut être, croyons-nous, séparé du suffixe de dérivation *ûy, ûya,* dont ont traité MM. Olshausen et de Goeje. — P. 173, l'indéfini s'exprime encore en persan à l'aide du mot *Adam;* c'est précisément le *on* = homme du français. — P. 178. Le persan parlé connaît la forme *ka* (prononcée *kè)* pour le relatif, et la forme *ki* pour l'interrogatif. Nous avons signalé cette double forme dans notre abrégé de grammaire. On distingue aussi un interrogatif *tshi* employé absolument et un interrogatif *tshè* employé devant un substantif. Par exemple, on dit *tshi mîgûyî* « Que dis-tu? » mais *tshè kaç açt* « Quelle personne est-ce? » — P. 181. L'interrogatif transcrit étymologiquement *kadâm* par M. J. D. se prononce, en réalité, *kudâm*. Il y aurait là un petit problème de phonétique à élucider. — P. 183, *har* n'a pas le même sens que *hama*. Ainsi *har rûz* signifie « chaque jour, tous les jours »; mais *hama rûz* signifie « tout le jour, toute la journée ». — P. 229. Ce que dit M. J. D. d'un futur périphrastique *mîkhâham kè benevîçam* est erroné. Tout au contraire, *mîkhâham benevîçam* (on omet de préférence le relatif) veut dire en persan « je désire écrire ». Le futur s'exprime à l'aide de *khâham* devenu auxiliaire et perdant complètement dans l'usage son acception primitive. — P. 244. Nous ne pensons pas que la conjonction *u* doive sa double prononciation *va* à une imitation de l'arabe. Il est probable que c'est par l'intermédiaire de formes comme *u-agar* que *u* s'est changé parfois en *va*. Le persan ne connaît pas le son *w* qui résulte du contact de *u* et de *a* dans *u-agar* : il est bien naturel qu'il l'ait transformé en *v*. — P. 315, « matin » se dit *sahar* et non *sakhar*.

Le second volume des *Etudes iraniennes* n'est pas moins intéressant et

important que le premier. M. J. D. y a réuni toute une série d'articles critiques publiés ici même; plusieurs travaux de grammaire comparée et de lexicographie zendo-persane parus dans les *Mémoires de la Société de linguistique*, mais refondus et remaniés; dix-sept articles, presque tous inédits, sur des points de mythologie et de légende; enfin nombre de traductions indigènes du Khorda-Avesta accompagnées de versions sanscrites et pehlvies. Il y a là une telle richesse et une telle variété d'aperçus nouveaux et de découvertes qu'il serait impossible de tout décrire par le menu. Nous attirerons principalement l'attention sur les petites monographies de mythologie et de légende. M. J. D. nous montre, le premier, comment l'Avesta et le *Shâh-Nâmeh* de Ferdoousî s'éclairent mutuellement quand on sait les interroger. Nous ne savons rien de plus attachant que l'article sur *Çavanhavâc* et *Erenavâc*, les deux femmes de Zohâk, retrouvées simultanément dans l'Avesta et dans le *Livre des Rois*. Et quelle élégante restitution fournie au texte arabe de l'histoire des Sassanides de Tabarî, grâce à l'identification de l'archer Erekhsha « à la flèche rapide » *(khshviwi ishu)* avec l'Arish Shîvâtîr du *Modjmel-at-Tawârîkh!*

En fermant le volume de M. J. Darmesteter, nous souhaitons que ce savant et ingénieux auteur nous donne quelque jour une étude d'ensemble sur l'épopée persane. Il a prouvé qu'il saurait en renouveler complètement l'exégèse.

Stanislas Guyard.

---

170. — J. Dürr. **Die Reisen des Kaisers Hadrian.** Vienne, 1881. In-8, 124 pp. (Abhandlungen des arch.-epigraph. Seminars der Univers. Wien, Heft II).

Tertullien a écrit d'Hadrien qu'il était *curiositatum omnium explorator*. Cette passion pour les curiosités, pour les lieux historiques, pour les beaux paysages, pour les sites renommés, pour les pèlerinages célèbres, ceux de Dodone et de Delphes comme celui du colosse de Memnon, n'était pas faite seulement d'une sorte d'agitation maladive, d'une mobilité infatigable, comme celle des touristes désœuvrés. Hadrien aimait sans doute à voyager, mais il savait aussi ce qu'on gagne à le faire; le politique n'y trouvait pas moins son compte que le touriste : il le faut bien, puisque, sur les vingt et une années où il fut empereur, quatorze au moins furent employées par lui à visiter en tous sens les provinces impériales. L'empereur se rendait compte des besoins des provinces, et l'œil du maître inspirait un zèle plus actif aux fonctionnaires négligents : empereur et sujets, tous gagnèrent à ce long voyage de quinze ans.

Etudier les voyages d'Hadrien, c'est donc étudier son règne; en fixer la chronologie, c'est fixer les faits les plus importants d'une longue époque de paix et de prospérité. Or, quels renseignements fournissent à ce

sujet les sources manuscrites? Spartien, dans la biographie d'Hadrien, se contente d'indications comme celles-ci : *Romam venit, Moesiam petit*, etc., sans un mot de détail et sans la moindre indication de temps. Si l'on ne peut rien tirer de la prose confuse de l'historiographe officiel, que dire des lignes lamentables du pauvre Xiphilin? Heureusement Hadrien laissait derrière lui les traces de son passage. Il faisait construire des aqueducs, élever des temples et des portiques; on lui érigeait des arcs de triomphe, des statues, des autels; tous ces monuments sont datés; on sait donc à quelle année précise l'empereur était à Athènes, à Palmyre, en Bretagne. De plus, toutes les provinces rivalisaient de zèle pour frapper des médailles commémoratives des visites impériales : on compte pour vingt-cinq provinces des témoignages de ce genre. On peut donc espérer que du rapprochement des médailles, des inscriptions, de quelques lambeaux du texte de Spartien, beaucoup de critique aidant, on pourra faire jaillir la lumière sur cette question si importante et si controversée.

La longue dissertation de M. Dürr fait partie des travaux du séminaire archéologique et épigraphique de l'Université de Vienne, que publient MM. Benndorf et Hirschfeld : elle est digne de se présenter sous d'aussi grands noms. C'est, croyons-nous, un modèle d'érudition et de saine critique. L'introduction (pp. I-XV) fait ressortir l'importance des voyages d'Hadrien; M. D. rappelle ensuite tous les résultats auxquels sont arrivés avant lui Tillemont, Eckhel, Flemmer, Greppo, etc.; puis il étudie avec le plus grand détail les sources de tout genre, médailles, inscriptions, historiens. La dissertation elle-même comprend les deux tiers du livre (pp. 15-73). L'auteur ne s'est pas astreint à l'ordre chronologique, qui l'aurait contraint à faire voyager son lecteur d'un bout à l'autre de l'*orbis romanus*, comme Hadrien voyageait lui-même. Il a groupé, pays par pays, toutes les indications sur la présence de l'empereur dans ce pays à diverses époques. L'ouvrage se termine par trois *excursus*. L'un est une contribution très importante à la question des sources de Spartien pour les chapitres V-XIV de la *Vita Hadriani* (pp. 73-88); l'autre est une étude sur la lettre d'Hadrien que Vopiscus a insérée dans la *Vita Saturnini*, VIII, en disant l'emprunter au livre de Phlégon, affranchi impérial (pp. 88-90); la dernière est une étude de chronologie sur les cycles usités à Athènes pendant l'époque impériale (pp. 90-104), Les dernières pages (104-124) sont occupées par un petit *corpus* de cent quarante-trois inscriptions sur le sujet, parues déjà dans divers recueils.

A cause de l'importance toute spéciale du sujet et de ce mémoire, nous donnerons l'indication, année par année, des résultats auxquels M. Dürr a été conduit :

117. Syrie, Bithynie, Danube inférieur;
118. Danube moyen, arrivée à Rome;
118-121. Séjour à Rome;

119. Italie méridionale ;
121. Gaule, Germanie, Danube supérieur et moyen ;
122. Bretagne, Gaule, Espagne ;
123. Afrique, Asie-Mineure, Syrie ;
124. Pont, Bithynie, Mysie, les îles ;
125. Thrace, Macédoine, Epire, Thessalie, Grèce centrale ;
126. Athènes, Péloponèse, Sicile ;
127. Rome ;
128. Afrique ;
129. Rome, Athènes ;
130. Asie-Mineure, Syrie, Palmyre, Judée, Arabie, Egypte ;
131. Alexandrie, retour par la Syrie ;
132. Palestine ;
134-138. Séjour à Rome.

Il y a bien, de ci de là, quelques points d'interrogation ; mais voilà, dans l'ensemble, une série de dates solidement établies.

G. Lacour-Gayet.

---

171. — **La légende des comtes d'Anjou**, par G. d'Espinay, conseiller à la cour d'appel d'Angers, président de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts. (Extrait des mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts, ancienne Académie d'Angers). Angers, 1883. In-8, 64 pages.

Etude fort remarquable dont voici l'importante conclusion : la division de l'Anjou en deux comtés distincts, dont l'un, celui d'Outre-Maine, aurait appartenu à Robert le Fort, tandis que l'autre, celui de deçà Maine, était aux mains des ancêtres d'Ingelger, est une pure chimère. Il n'a jamais existé de comté d'Outre-Maine. Mais cette portion de l'Anjou a été aux mains des comtes de Bretagne depuis le règne de Nomenoë jusqu'au x[e] siècle. Pendant cette époque, les princes de la maison de France possédaient, au contraire, le comté d'Anjou proprement dit, avec le gouvernement duquel ils cumulaient celui des Marches de Bretagne, c'est-à-dire le commandement supérieur des comtés voisins ; bientôt le titre de duc de France devait s'ajouter à tous ceux dont ils jouissaient déjà.

Cette Marche de Bretagne n'était point une étroite bande de terrain prise sur la partie occidentale du Maine et de l'Anjou : elle comprenait, au contraire, l'ensemble des comtés limitrophes de la Bretagne : c'était une grande centralisation de forces sous la direction d'un chef suprême [1].

L'indication des sources auxquelles Bourdigné a puisé dans son histoire légendaire de l'Anjou mérite aussi de fixer l'attention.

Paul Viollet.

---

1. Roland, préfet de la Marche de Bretagne, était donc, comme tel, un chef de rang supérieur et non simple gouverneur d'une étroite subdivision d'un comté (p. 55).

172. — **Histoire de France sous le ministère de Mazarin (1651-1661)**, par A. Chéruel, recteur honoraire et inspecteur général de l'Université, membre du Comité des travaux historiques et des sociétés savantes. Tomes II et III. Paris, Hachette, 1882. In-8 de 428 et 444 p.

J'ai trop souvent eu l'occasion de parler ici des travaux de M. Chéruel sur l'histoire de France pendant les premières années du règne de Louis XIV, pour qu'il soit besoin d'ajouter un long article aux quatre articles assez étendus où j'ai cherché à faire ressortir le grand mérite de ces travaux. Il me suffira donc d'indiquer rapidement ce que contiennent les deux volumes qui complètent l'histoire de la période comprise entre 1651 et 1661, et qui ne sont en rien inférieurs à leurs aînés.

Dès les premières pages du tome II, M. C. dépeint la puissance de Mazarin après son retour en 1653. Nous assistons ensuite aux derniers incidents de la fronde provinciale (Provence, Bourgogne, Guienne), aux premières campagnes de Louis XIV, au sacre du roi, au siège et à la délivrance d'Arras (1654), à l'évasion du cardinal de Retz, aux nouvelles campagnes de Louis XIV (1655), à la conclusion du traité de Westminster avec Olivier Cromwell.

Dans le tome III, M. C. s'occupe des négociations avec l'Espagne, de l'échec de Valenciennes (1656), de l'alliance défensive et offensive avec l'Angleterre (traité du 23 mars 1657), du siège et de la prise de Mardick, de la conclusion de la ligue du Rhin (1658), de la prépondérance de la France en Allemagne, de la bataille des Dunes, de la prise de Dunkerque, de la maladie du roi, de la prise de Gravelines, des conquêtes de Turenne en Flandre, du voyage de la cour à Lyon (1658), de la paix des Pyrénées, du voyage de la cour en Provence, du mariage de Louis XIV, de la restauration des Stuarts, de la pacification du nord de l'Europe sous la médiation de la France, des dernières négociations de Mazarin, de la maladie, du testament et de la mort de l'habile successeur du grand Richelieu, successeur que M. C. juge si bien en ce beau passage (t. III, p. 426) : « Vainqueur de la Fronde, il a consacré les huit dernières années de sa vie à relever la puissance de la France et à lui donner un roi digne de continuer son œuvre. Il pouvait dire, en mourant, qu'il laissait deux filles immortelles, la paix de Westphalie, et la paix des Pyrénées. La première avait donné à la France l'Alsace, Brisach et Philipsbourg ; la seconde, l'Artois, le Roussillon et une partie des Flandres. Puisse la France retrouver des ministres qui lui laissent un pareil héritage ! Elle leur pardonnera bien des fautes et bien des faiblesses ».

La correspondance de Mazarin est la principale des sources où le consciencieux historien a continué à puiser. Mais s'il s'est beaucoup servi des lettres mêmes du cardinal, il n'a pas interrogé avec moins de zèle les lettres adressées de toutes parts au ministre et qui sont presque toutes conservées aux archives des Affaires étrangères. On peut dire que

la moitié de la substance des deux volumes que j'examine provient de cet inépuisable dépôt auquel nous devons déjà tant de livres excellents [1]. En dehors des lettres écrites par Mazarin ou à Mazarin, M. C. n'a pas négligé certaines autres lettres qui tantôt lui ont fourni des éclaircissements utiles, et tantôt de piquantes particularités, par exemple les lettres d'Arnauld d'Andilly à l'évêque Claude Auvry, un des confidents intimes du ministre, où l'on trouve à côté de choses instructives sur les jansénistes [2], de curieuses indications sur les légumes des jardins de Port-Royal employés à séduire l'épiscopat dans la personne de M. de Coutances [3]. Il est inutile de constater que tous les mémoires et recueils du XVII^e siècle (surtout la *Muze historique* de Loret et les *Lettres* de Guy Patin) ont été rapprochés avec soin des manuscrits de nos dépôts publics. Les plus récentes publications historiques de notre temps n'ont pas été moins scrupuleusement étudiées. Mentionnons notamment le *Maréchal de Fabert* par M. Jules Bourrelly et *Louis XIV et Marie Mancini* par M. Chantelauze [4]. M. C. a été si attentif à profiter de toutes les ressources nouvelles mises à la disposition des chercheurs, qu'il n'a même pas manqué de citer (t. II, p. 253-265) une communication faite à la Sorbonne le 13 avril 1882, par M. Vian, pour achever de prouver que Louis XIV n'a jamais dit au premier président du Parlement de Paris, Pomponne de Bellièvre, « ce mot qui a fait fortune et est resté dans toutes les mémoires : *L'Etat c'est moi* » [5]. Ajou-

---

1. Il faut citer, en première ligne, le livre de M. Valfrey sur Hugues de Lionne et ses ambassades, auquel M. C. renvoie si souvent avec les éloges les plus flatteurs. Je voudrais que l'on nous fît aussi bien connaître, d'après les mêmes archives, deux autres des plus distingués collaborateurs de Mazarin, Michel le Tellier et Abel Servien.

2. Les lettres d'Arnauld d'Andilly à l'évêque de Coutances, dit M. C. (t. I, p. 244, note 1), « se trouvent aux Affaires étrangères dans plusieurs volumes, et en particulier dans la correspondance de Rome (t. 126). Sainte-Beuve, qui donne beaucoup de détails sur Arnauld d'Andilly, sur son caractère et son rôle (*Port-Royal*, t. II, p. 248 et suiv. de la 2^e édition in-8°), n'a pas connu cette correspondance. »

3. Arnauld d'Andilly, comme le rappelle M. C. (t. I, p. 246, note 3), « avait soin d'envoyer aux personnages de la cour *les primeurs et l'élite de ses fruits* (Sainte-Beuve, *Port-Royal*, p. 560). Il n'y manque pas à l'égard de l'évêque de Coutances : il lui annonce, dans sa lettre du 27 avril 1654, l'envoi des premières asperges des jardins de Port-Royal ». Sainte-Beuve n'aurait pas résisté à la tentation de signaler, dans une note spirituelle, l'influence des asperges sur les affaires traitées entre la cour et les jansénistes.

4. M. C. combat la thèse de M. Chantelauze, auquel il reproche d'être aussi injuste pour Mazarin que M^{me} de Motteville. Si l'on s'étonnait des développements de la discussion (t. III, p. 223-246), je dirais que M. C. justifie ainsi ces développements : « On a donné une telle importance à cet épisode, qu'il est nécessaire de s'y arrêter et de l'étudier à fond. »

5. Déjà M. C. avait attaqué cette légende dans son *Histoire de l'administration monarchique en France* (t. II, p. 32-34). Avant lui, M. Henri Martin avait eu le mérite d'arracher des mains de Louis XIV l'impossible fouet que l'on fait encore claquer aux oreilles du Parlement dans trop de prétendues histoires de France.

tons avec un vif sentiment de satisfaction que l'historien de Mazarin, suivant le conseil qui lui avait été donné dans la *Revue critique*, s'est enfin beaucoup servi des *Souvenirs du règne de Louis XIV*, où ont été mis en lumière tant de documents inédits dont il n'avait pas eu connaissance [1].

Les sept volumes de M. Chéruel seront certainement réimprimés. Je voudrais que dans la seconde édition de son grand travail il corrigeât les erreurs et réparât les omissions qui, de divers côtés, ont pu lui être signalées [2]. Rectifiée ou complétée sur tels ou tels points qui ont été ou qui seront mieux éclaircis, l'histoire des dix-huit premières années du règne de Louis XIV deviendrait un de ces livres que personne ne tente de refaire.

T. de L.

Voir aussi de judicieuses observations sur ce sujet dans un discours prononcé par M. de Royer à la séance de rentrée de la cour de cassation, le 4 novembre 1856.

1. Un aussi bon travailleur a laissé échapper bien peu de fautes, et toutes vénielles. Nous lisons (t. II, p. 23) que Guillaume Le Boux fut nommé « évêque d'*Acqs* en 1658 ». Je savais bien que, même au XVIII^e siècle, le nom de Dax s'écrivait quelquefois *Acqs*, mais je ne savais pas qu'en l'an de grâce 1882 cette forme pût encore être employée. M. C. cite (*ibid.*, p. 300) une pièce de vers de Guillaume Bautru, comte de Nogent, publiée dans le *Cabinet satyrique* (1661). Cette pièce figure déjà dans l'édition de 1619 du fameux recueil. A ce propos, indiquons une lettre inédite de Bautru à Louis XIV, tirée des archives des Affaires étrangères, et qui est reproduite en grande partie à l'*Appendice* (t. I, pp. 404-412). Dans le tome II (p. 394), M. C. insiste sur le peu de confiance que méritent les *Mémoires de L.-H. de Brienne*. Il aurait dû invoquer le sévère et important témoignage de M. P. Paris (*Historiettes* de Tallemant des Réaux, t. I, p. 412) sur ces mémoires qui ont été interpolés s'ils ne sont pas complètement apocryphes.

2. En ce qui regarde l'histoire militaire de la France à partir de 1643, M. C. aurait désormais, pour son travail de revision, le plus sûr de tous les guides en M. le duc d'Aumale, dont on vient de lire, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^er, du 15 avril et du 1^er mai de si remarquables pages sur les premiers exploits du grand Condé. — Touchant une question particulière qui a beaucoup occupé l'historien de Mazarin, puisqu'il y revient plusieurs fois, la *généalogie des Baas* (t. I, pp. 360-361. *Appendice*, pp. 413-416), il consultera avec fruit un article de M. Paul Laplagne-Barris sur d'Artagnan et la famille de ce capitaine (*Revue de Gascogne* d'avril 1883, pp. 153-157). — M. C. a emprunté à l'*Histoire* de Priolo un portrait de Mazarin rarement cité (*Appendice*, t. II, pp. 432-436). Il aurait trouvé quelques renseignements sur cet auteur, dont il ne paraît pas avoir connu la vénalité, dans les *Lettres inédites de Benjamin Priolo* (1877). Nous ne tarderons pas, du reste, à posséder une thèse de doctorat ès-lettres qui roulera sur Priolo, historien, et qui ne nous laissera rien ignorer du personnage. Bien d'autres *desiderata* seraient encore à noter, mais ne me suis-je pas engagé à être court et n'est-il pas déjà temps de finir ?

THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

Soutenance de M. E. Etienne.

I. Thèse latine : *De deminutivis, intentivis, collectivis et in malam partem abeuntibus in francogallico sermone nominibus.* (Nancy, imprim. Nancéienne, in-8°, 152 p.) — II. Thèse française : *La vie de saint Thomas le Martir, poème historique du* XII*e* *siècle, composé par Garnier de Pont-Sainte-Maxence. Etude historique, littéraire et philologique.* (Nancy, imp. Nancéienne, in-8°, 269 p.)

I

M. Etienne a fait une étude sur les suffixes diminutifs, augmentatifs, collectifs et péjoratifs en français. Il a recherché leurs origines latines et fait suivre son travail d'un long index où sont réunis tous les mots qu'il a étudiés.

M. Himly loue M. E. d'avoir fait suivre sa thèse d'un index. M. E. reconnaît qu'il doit cette idée à M. Darmesteter.

M. Darmesteter demande à M. E. pourquoi il s'est restreint à ce groupe de suffixes. Donne-t-il un groupe naturel? M. E. répond que les suffixes diminutifs sont les plus populaires et acquièrent une valeur particulière par leur signification. Nombreux déjà au moyen âge, on en a abusé au XVIe siècle, notamment des suffixes en *ette.* Cette recrudescence a été arrêtée par Malherbe. Il y a eu, aux XVIIe et XVIIIe siècles, un arrêt presque complet, mais l'époque actuelle a regagné le temps perdu. Ils sont parmi les éléments les plus vivants de la langue; c'est à ce titre qu'il les a étudiés plus particulièrement. Il ne pouvait pas se borner à ceux-là puisque d'autres idées se joignent naturellement à celle de diminution, la ténuité, la grâce; et, d'autre part, la collection, l'agrandissement, l'enlaidissement. Le français a peu innové. Ses divers procédés pour modifier le sens des mots devaient exister en latin. L'introduction du travail était donc tout indiquée. M. Darmesteter fait remarquer que les suffixes d'action sont aussi vivants, aussi riches, aussi populaires, les dérivés en *age* par exemple. M. E. répond que les diminutifs ont un caractère d'ensemble qui ne se retrouvait pas ailleurs. M. Darmesteter montre que ce caractère d'ensemble se trouve aussi bien dans les noms d'agents. La vraie raison, que M. E. n'a pas su voir, c'est que le radical n'est pas modifié dans sa fonction logique; le suffixe diminutif est seulement ajouté comme adjectif. C'est là ce qui fait l'unité du travail. Le plan de la thèse est simple en logique. P. 1, M. Darmesteter trouve la part bien large à l'action des éléments germaniques sur le français. M. E. répond qu'il a voulu parler de l'action des Germains sur le français, non de la langue germanique. Chap. IV, le plan de l'étude du suffixe *aceus* (français as, ace, asse, ache) est défectueux. La méthode n'est pas rigoureuse; on ne voit pas bien comment se développe la terminaison française et la signification; on ne voit pas comment les trois classes α, β, γ, se rattachent à *aceus.* Il aurait fallu étudier d'abord ce suffixe dans plusieurs mots latins. M. E. donne trop d'importance à des questions de simple orthographe, mais le sens de la terminaison n'est pas assez étudié. Il fallait montrer dans la langue primitive un certain nombre de mots qui ont une terminaison et un sens déterminés. Ils ont passé en français et l'on s'est servi de la terminaison pour former d'autres mots analogues. M. E. dit qu'il n'aurait pu suivre pour tous les suffixes le plan qu'indique M. Darmesteter. M. Darmesteter remarque que le suffixe *ache* n'est pas de formation française; *c* palatal latin donne *c* dans le dialecte de l'Ile-de-France. On pourrait voir là l'influence du picard, mais elle ne se comprendrait pas sur toute une série de mots. Les mots en *ache* ne remontent pas plus loin que la fin

du xv^e siècle, et le picard était alors réduit à l'état de patois. Il faut donc recourir à une origine étrangère, italienne ou espagnole. Deux mots *rondache, mordache* ont été formés par analogie. Quant au mot *soutache*, cité par M. E., il est d'origine slave ou hongroise. P. 25, suffixe *iceus, icea, ocea, ucea* (en français *is, iche, oche, uche*), il faut effacer *logis* qui vient de *loger*, mot d'origine germanique. P. 26, *abatticius* est une faute d'impression. Le suffixe *iche* est d'origine espagnole ou italienne. P. 28, M. E. mêle les étymologies latines, italiennes et françaises; tout le developpement est confus, les mots sont cités au hasard dans le désordre de l'ordre alphabétique. Il fallait montrer le développement des suffixes, puis l'action de l'analogie. Le suffixe *occus* existe-t-il en latin? Le problème n'est pas posé. P. 31, *aculus, acula, alia, eculus, iculus, icula, ilia, uculus, ucula* (fr. *ail, aille, eil, il, ieu, ille, ou, ouille*). Ce suffixe est mieux traité que le précédent. P. 42, pourquoi *uculum* devient-il tantôt *ou*, tantôt *ouil?* Ce sont les mots d'usage commun au pluriel qui ont perdu *il*. P. 43, le suffixe *anea* est étudié superficiellement, entre *Allemagne* et campagne, assimilation inexacte. P. 45, suffixes *ilus, a, elus, a*, il y a une digression inutile sur les transformations phonétiques. P. 51, nombreuses inexactitudes. Dans *arceau, morceau*, le *c* appartient au radical. P. 57, le suffixe *etum* (fr. *oi, et*) désigne-t-il toujours un nom d'arbre? P. 59, *inus* (fr. *in, ine*), M. E. voit une signification péjorative dans le suffixe, dans certains mots où le radical a déjà ce sens (*crétin, faquin*). P. 66, *ittus, itta* (fr. *et, at, ot*), M. E. a examiné la théorie de Diez sur l'origine de ce suffixe. Il est certain que les diminutifs féminins en *ita* ont existé de très bonne heure dans la langue populaire; cette terminaison n'est pas latine, le seul mot latin où on la trouve (*sagitta*) est d'origine étrangère. Est-ce un dérivé du suffixe germanique *t?* Les plus anciens exemples sont des noms propres de femmes en latin. Dans les langues germaniques, ce suffixe n'est pas exclusivement féminin comme en latin. Ce caractère se retrouve dans le suffixe celtique qu'on a voulu lui donner pour origine. Mais il est difficile d'admettre à un suffixe une origine purement celtique, d'autant que les mots cités à l'appui sont du dialecte irlandais. Voici ce que propose M. Darmesteter : il y a en latin onze mots en *ita* qui désignent des femmes, deux sont grecs, en grec existait le suffixe ισσα (attique, ιττα), telle est propablement la véritable origine du suffixe latin. P. 101, *olus* est bien étudié. P. 110, les mots *féru, dissolu*, ne se rapportent pas au suffixe *utus*. Il y a dans cette thèse beaucoup de labeur accumulé, plus de deux mille mots ont été étudiés. Ce travail rendra service aux gens qui s'occupent de ces études, mais il laisse à désirer comme précision.

M. Crouslé a été frappé de l'intérêt du sujet; mais il juge que, bien que la grammaire ne doive pas être un jeu, la matière aurait pu être présentée avec plus d'agrément. Le plan n'est ni clair ni bien suivi, mais la latinité est très bonne, précise, exacte, presque toujours correcte. M. Crouslé loue M. E. d'avoir mis en tête de son livre un vocabulaire des expressions techniques dont il se sert. Dans le sens « *d'origine savante* », il aurait fallu mettre plutôt *scita* que *docta origo*. Pourquoi *madida* pour *l* mouillée dans le texte? Il faudrait *mollis*. Quant au plan, M. Crouslé adresse à M. E. les mêmes observations que M. Darmesteter.

M. Bergaigne reproche à M. E. le désordre de son travail. Les mots français qui sont des transcriptions phonétiques de mots latins n'ont pas été distingués assez nettement des mots de création française auxquels a été ajouté un des suffixes étudiés par M. E. En outre, M. E. ne dit pas comment se sont formés les suffixes nouveaux dans les langues romanes. Il n'a pas prononcé une seule fois le mot d'analogie.

M. Havet aurait voulu qu'on s'attachât surtout à l'étude psychologique des suffixes; c'est le sens seul des suffixes qui fait l'unité de la thèse. Et cependant la psy-

chologie est complètement négligée dans ce travail. On ne voit pas comment un suffixe passe d'un sens à un autre. Les formes ne sont pas groupées d'après le sens du suffixe. Il fallait mettre à part les mots qui sont péjoratifs par leur radical. M. E. les a mêlés aux mots qui sont pejorés par leur suffixe. Souvent il aurait fallu établir diverses catégories pour un même suffixe; dans *chambrette*, le suffixe *ette* n'a qu'une valeur diminutive, *lancette* n'est comparé que par figure à une petite lance, *levrette* vient de lièvre et l'histoire en est fort compliquée, *bavette* vient de *baver*, non de *bave*; l'origine ici est toute différente, le suffixe n'est plus significatif, il indique simplement le passage du verbe au substantif. M. Havet a regretté de ne pas trouver une théorie sur la substitution du dérivé au mot simple. Pour comprendre cette substitution, il faut se souvenir que le langage n'existe pas à part de l'homme, qu'il est une production de l'homme qui parle. Ce n'est pas en étudiant la forme du mot, mais bien le développement de l'esprit chez l'homme et chez l'enfant, qu'on pourra formuler les lois linguistiques. L'enfant emploie naturellement l'expression diminutive à la place de l'expression simple, il ajoute à tous les mots l'adjectif *petit* pour les mettre à sa portée. M. Havet remarque le même désordre dans le classement des suffixes lorsque M. E. étudie les suffixes latins. M. E. n'aurait pas dû employer le mot *francogallicus*, il est mauvais et ne correspond à aucune réalité historique, *galloromanus* est également à éviter; il faudrait *francicus*.

II

Le titre de la thèse française en indique le plan. Elle est précédée d'une introduction où l'auteur fait l'histoire de Thomas Becket. Dans la première partie, M. E. étudie la vie du trouvère Garnier, analyse le poème, recherche ses sources et le compare aux chroniques ou histoires rimées du temps. Dans une seconde partie, de beaucoup la plus développée, il fait une étude complète de la langue de Garnier. La troisième partie est une appréciation littéraire du poète.

M. Himly regrette de voir dans ce travail une partie historique; elle est singulièment sacrifiée au reste du livre. M. Himly n'en fait pas un reproche à M. E., mais il aurait mieux aimé qu'il la supprimât. Il était superflu de raconter en détail la lutte entre Becket et Henri II. M. E. n'a guère fait, du reste, que reproduire le récit d'Aug. Thierry et presque dans les mêmes termes. La question intéressante était celle des rapports de l'Eglise avec le gouvernement anglo-normand; mais elle était délicate à traiter, et M. E. s'en est tiré par des généralités. En revanche, il néglige ce qui tient de plus près à son sujet; il ne dit pas si Thomas Becket a été officiellement canonisé.

M. Crouslé se demande quel a été le dessein de M. Etienne. Son travail paraissait d'abord purement grammatical et paléographique. Peu à peu ont apparu des parties nouvelles : la biographie de Becket, l'analyse du poème de Garnier, l'étude sur les sources. M. E. enfin a ajouté, sous prétexte d'étude littéraire, une nouvelle analyse du poème. Il est difficile de trouver une thèse dans cette suite de chapitres. M. E. expose alors sa méthode. A la question historique qu'il regarde comme nécessaire se rattache, dit-il, l'étude des sources qui doit être à la fois littéraire et historique. Il a voulu prouver que les poètes écrivaient d'après des relations latines; il a toujours pensé que Garnier était intéressant à étudier philologiquement, parce qu'il a écrit dans la bonne langue du XII^e siècle et que son époque est bien connue. Il nous donne l'état du dialecte de l'Ile de France un peu mélangé de normand. Il est supérieur à tous les poètes historiens de son temps. Les poètes du moyen âge n'inventant pas, il fallait montrer que Garnier procède comme les autres. M. Crouslé se demande si tout cela l'obligeait à faire des parties séparées. L'inconvénient du plan de M. E. est de faire quatre fois les mêmes citations. L'étude littéraire est loin d'é-

tre la partie la plus forte : l'éloge est un peu forcé et parfois mal exprimé, la langue est relâchée, souvent triviale et obscure. M. E. répond qu'il a cherché à être juste; il reconnaît que Garnier est ennuyeux, sermonneur, monotone, mais certains passages sont émouvants; il n'en est pas de même de certains poèmes du moyen âge. M. Crouslé lui demande si, avant de rabaisser les contemporains de Garnier, il les a lus. La haute valeur qu'il reconnaît au poème de Garnier est d'avoir une date certaine; mais il en est de même de celui de Wace. Il place Garnier au premier rang, parce qu'il est plus véridique et a étudié les sources; mais on en peut dire autant de Wace. Comme Garnier, il proteste de son amour pour la vérité historique; comme Garnier, il est fier de la pureté de sa langue et de son exactitude. Enfin, Aug. Thierry a puisé autant dans Wace que dans Garnier. M. E., s'il se place à un point de vue historique, a raison de ne pas comparer Garnier aux chansons de gestes; mais pourquoi ne le compare-t-il pas pour la langue?

M. Darmesteter trouve qu'il n'y a pas d'unité dans la thèse; dans la description des manuscrits, la plus grande exactitude serait nécessaire; or, les renseignements sont souvent insuffisants ou inexacts. Ce qui porte le nº 2489 à la Bibliothèque nationale, ce sont les comptes de la sénéchaussée de Béthune, non pas le poème de Garnier. Ce que voulait surtout M. E., c'est de déterminer la valeur de Garnier comme historien; il s'est soumis à cet immense labeur d'analyser le poème vers par vers pour le comparer aux historiens latins. Le récit de la pénitence d'Henri II soulève un petit problème sur l'historique de la composition que résout M. Darmesteter. M. Darmesteter croit que l'analyse aurait pu se fondre avec l'étude des sources. M. Darmesteter diffère d'opinion avec M. E. sur les sources qu'a consultées Garnier; il croit Garnier antérieur et non postérieur à certains chroniqueurs latins que, d'après M. E., il aurait consultés (Roger de Hoveden, Roger de Pontigny). C'est à tort qu'on attribue à Benoît de Peterborough la chronique qui porte son nom. La conclusion est que la valeur de Garnier comme historien est plus grande que ne croit M. Etienne. Pour un tiers à peu près du poème, il est original. Garnier est fort important aussi au point de vue de la langue. Si la *Chanson de Roland* n'est pas d'origine française, il est le premier qui ait écrit en français de l'Ile de France. Un philologue allemand, M. Lorenz, l'a établi en même temps que M. Etienne. Dans le tableau des rimes, il y a des lacunes; il aurait fallu qu'il fût complet. On retrouve peut-être cependant, dans la langue de Garnier, des traces du dialecte anglo-normand; ce n'est pas impunément qu'il a vécu de longues années en Angleterre. Pour la vocalisation de l'*l*, l'orthographe ne prouve rien. M. E. porte un jugement trop sévère sur la facture des vers : s'il y a un poète dont le rythme soit original, c'est certainement Garnier. C'est la strophe et non le vers qui est l'unité poétique. Les coupes ont une grande hardiesse et une grande beauté; les strophes ressemblent, pour leur forme, à celles de nos poètes contemporains. Au jugement de M. Darmesteter, Garnier est un grand écrivain, malgré les obscurités qui viennent de la hardiesse et de la concision de son style. Il sait lui-même qu'il fait œuvre d'artiste, et c'est là son originalité. Ses traductions sont des chefs-d'œuvre d'élégance littérale.

M. Pigeonneau regrette que M. E. ne se soit pas servi, pour la partie historique, de documents qui rendraient son étude plus complète, ou du moins plus originale et plus exacte (Robertson, *Matériaux pour la vie de Thomas Becket*). M. E. a eu le tort d'arrêter son travail de recherches à l'année 1867; il cite sans cesse Aug. Thierry même sans le vouloir, sans mettre entre guillemets et renvoyer au passage. Quand il le cite volontairement, il ne le cite pas toujours exactement. M. E. semble peu au courant de la question de droit ecclésiastique et féodal qui s'agitait

entre Henri II et Becket. Malgré tout ce que dit M. E. de la valeur de Garnier comme historien, M. Pigeonneau ne voit pas ce qu'il ajoute à ce que nous savons d'ailleurs. Il aurait fallu citer la *Chanson d'Antioche* pour la comparer au poème de Garnier.

M. de Julleville trouve que M. E. s'exagère la difficulté de collationner les manuscrits. Il est fort difficile de se retrouver dans ses citations, parce qu'il renvoie à la fois à l'édition de M. Hippeau et à celle de Bekker. La partie historique est indécise et vague. Pourquoi M. E. l'a-t-il détachée du reste? Il y a souvent des contradictions. Comment M. E. peut-il dire que Garnier renouvelle l'histoire de Becket et, en même temps, qu'il n'est qu'un compilateur? Pourquoi n'a-t-il pas fait au moins un lexique des citations? M. E. a divisé son étude littéraire en trois parties : invention, disposition, style. Ces expressions conviennent-elles à un écrivain comme Garnier? A-t-il proprement un style, c'est-à-dire cherche-t-il sa forme en vue de l'effet? Les écrivains du moyen âge ont de grandes qualités; mais on leur nuit en leur attribuant celles qu'ils n'ont pas. M. E. aurait dû se souvenir qu'il y a pourtant une différence entre les discours de Garnier et ceux du *Conciones*.

M. Bergaigne adresse quelques critiques à M. E. sur ce qu'il dit de la syntaxe. Il le félicite d'avoir parlé, et parlé longuement, de l'ordre des mots, mais il n'est pas entièrement satisfait de ce qu'il en dit. La division n'est pas très claire; on ne sait pas bien ce qu'il veut dire par *les mots considérés isolément*. Le plan qu'il a adopté, il ne l'a pas suivi exactement, par exemple pour l'adverbe. Dans l'étude des termes de la proposition, tout n'est pas non plus bien à sa place. Il fait une opposition sans intérêt entre le complément du comparatif et celui du superlatif. Il n'a pas traité du génitif partitif. Il existe sur l'ordre des mots, dans la *Chanson de Roland*, un très bon travail que M. Etienne aurait dû prendre pour modèle.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le gouvernement français avait fait exécuter en 1881, à l'occasion de l'exposition de Venise, des photogravures des principaux documents géographiques conservés à la Bibliothèque nationale. M. Léopold Delisle en a publié une reproduction en héliogravures, sous le titre : *Choix des documents géographiques conservés à la Bibliothèque nationale*. Cette publication, de grand intérêt et de grande valeur à la fois pour les études géographiques et pour la paléographie, renferme un extrait de la Notice des provinces de l'empire de 385 ou 386 (man. du VIe siècle); la Notice des provinces et cités de la Gaule (VIe siècle); la Mappemonde de Saint-Sever appartenant au commentaire sur l'apocalypse du moine espagnol Beatus (XIe siècle); la carte pisane, portulan qui donne la description des côtes de la Méditerranée, de la mer Noire et de l'Océan depuis Gibraltar jusqu'à la Flandre; enfin, en onze planches, le bel atlas catalan du roi Charles V, de 1375.

— M. E. Levasseur, de l'Institut, publie une quatrième édition de son *Précis d'économie politique*.

ALLEMAGNE. — L'Académie impériale des sciences de Vienne donnera un prix de 1,000 florins à l'auteur du meilleur travail sur cette question : *Welche Erweiterung des lateinischen Lexikons læsst sich durch eine planmæssige Untersuchung und Sammlung des im Romanischen liegenden lateinischen Sprachgutes gewinnen?*

— Le *Litteraturblatt für orientalische Philologie* que nous avons récemment annoncé, paraîtra au commencement d'octobre sous la direction de MM. Ernest Kuhn et Johannes Klatt, à la librairie Otto Schulze, de Leipzig. Le *Litteraturblatt* paraît une fois par mois. Prix de l'abonnement : 16 mark.

— Le huitième fascicule de l'Histoire de la littérature allemande *(Geschichte der deutschen Litteratur)*, par M. W. Scherer, a paru; il comprend la fin du XII° chapitre qui a pour titre *Weimar* et le commencement du XIII° qui est intitulé *Romantik*.

— La seconde partie des *Frankfurter gelehrte Anzeigen*, de l'année 1772, vient de paraître, avec une introduction de M. W. Scherer, ainsi que les *Vier kritische Gedichte* de J. J. Bodmer, p. p. J. Bæchtold. Ces deux volumes appartiennent, comme on sait, à la collection des *Deutsche Literaturdenkmale des XVIII. u. XIX Jahrhunderts* que dirige M. B. Seuffert et que publient, à Heilbronn, les éditeurs Henninger. Cette collection comprendra encore : XIII. *Die Kindermœrderinn*, de H. L. Wagner, p. p. E. Schmidt; XIV. *Ephemerides und Vokslieder* de Gœthe, p. p. E. Martin; XV. *Gustav Wasa*, de C. Brentano, p. p. J. Minor; XVI. *De la littérature Allemande*, de Frédéric le Grand, p. L. Geiger; XVII. *Vorlesungen über schœne Litteratur und Kunst*, de A. W. Schlegel, p. p. J. Minor.

— La librairie W. Friedrich, de Leipzig, publie dans la collection qui porte le titre « Geschichte der Weltliteratur in Einzeldarstellungen » une « Histoire de la littérature allemande », *Geschichte der deutschen Literatur*, dont l'auteur est M. Franz Hirsch; l'ouvrage comprendra 24 livraisons.

— La *quinzième* édition du livre de Ludwig Büchner, *Kraft und Stoff*, vient de paraître (Leipzig, Th. Thomas); la *première* avait paru il y a vingt-huit ans.

— L'*Allemagne* de Madame de Staël a paru dans la petite Bibliothèque Universelle de Reclam; elle porte les n^{os} 1751-1758 et forme deux volumes, au prix de 1 mark 60.

— La traduction, en vers allemands, des *Lusiades* de Camoens, par M. Storck, de Munster, paraîtra, sous peu de jours, à la librairie Schœningh, de Paderborn.

— La librairie Teubner, de Leipzig, annonce la prochaine publication des ouvrages suivants : 1° *Plutarchs Themistokles für quellenkritische Uebungen kommentiert*, p. p. Adolf Bauer; 2° *Analecta critica ad parœmiographos græcos*, par Otto Crusius; 3° *M. Tulli Ciceronis ad M. Brutum Orator*, recensuit F. Heerdegen; 4° le Pœnulus de Plaute, en partie d'après le manuscrit de Ritschl, par MM. George Gœtz et Gustave Lœwe.

— Paraîtront prochainement : chez Brockhaus, à Leipzig, *Albrecht Dürers Tagebuch der Reise in die Niederlande*, p. p. Fr. Leitschuh, le XVI° vol. des *Indische Studien* de A. Weber; le I^{er} volume de l'ouvrage de A. E. v. Nordenskiœld, *Die wissenschaftlichen Ergebnisse der Vega-Expedition von Mitgliedern der Expedition und anderen Forschern bearbeitet*; chez Schulze, à Leipzig : *Die Schule der Zahiriten, ihr Ursprung, ihr System und ihre Geschichte, ein Beitrag zur muhammedanischen Theologie*, par J. Goldziher; chez la librairie de l'association à Calw : *Biblisches Handwœrterbuch, unter Mitwirkung von* P. Braun, Fr. Delitzsch *u. Andern, redigiert von* P. Zeller (avec illustrations).

— Deux nouvelles livraisons dans le *Deutsches Wœrterbuch* : l'une, de R. Hildebrand, va de *Geldschragen* à *Gelust* et comprend, entre autres, les mots : *Gelegenheit, Gelehrt, Geleite, Gelt, Gelten*; l'autre, de M. Heyne, va de *Mein* à *Messe*, et renferme les articles suivants : *Meinen, Meister, Mensch, Merken*, etc.

— Pendant le semestre d'été de l'année 1883, le nombre des élèves inscrits dans les universités allemandes a été : Berlin, 4,062; Leipzig, 3,097; Munich, 2,295;

Breslau, 1,559; Halle, 1,414; Tubingue, 1,373; Bonn, 1,165; Gœttingue, 1,104; Wurzbourg, 1,085; Heidelberg, 1,019; Kœnigsberg, 929; Marbourg, 848; Strasbourg, 840; Fribourg, 823; Greifswald, 731; Erlangen, 641; Jena, 631; Kiel, 447; Giessen, 464; Munster, 328; Rostock, 231.

— La collection du château de Sans-Souci s'est enrichie d'un buste de Voltaire, découvert parmi les vieux modèles de la manufacture royale de porcelaine; ce buste avait été offert à Voltaire par Frédéric II.

BELGIQUE. — La cinquième session du Congrès des Américanistes vient de s'ouvrir à Copenhague. On lira à ce propos, avec intérêt, le compte-rendu de la quatrième session, tenue à Madrid, que vient de publier M. Anatole Bamps, secrétaire général du troisième congrès de Bruxelles et délégué du gouvernement belge au Congrès de Madrid. (*La quatrième session du Congrès international des Américanistes, l'exposition de la Flore du Nouveau-Monde et l'exposition des antiquités américaines à Madrid,* Bruxelles, typogr. Vanderauwera, 226 p.)

— M. Théod. Juste vient de faire un nouveau travail, qui ouvre une série d'ouvrages populaires sur l'histoire contemporaine : *la Révolution de juillet 1830,* Bruxelles, Muquardt); il y a fait usage des Mémoires de Metternich et des notes-annales rédigées par Louis-Philippe.

— Le travail publié par M. Paul Fredericq sur *L'enseignement supérieur de l'histoire à Paris*, dans la Revue internationale de l'enseignement », a paru à part. Ce ne sont que des « notes et impressions de voyage »; mais les observations de l'auteur sont importantes et originales. M. Fredericq a visité le Collège de France, l'Ecole des Chartes qui lui semble une institution des plus complètes et des plus véritablement scientifiques, et absolument hors de pair; l'Ecole normale supérieure, dont il juge le régime d'internat trop rigoureux. mais qu'il ne faut pas supprimer l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, la meilleure et la plus féconde création du ministère Duruy; la Faculté des lettres et les conférences de la licence et de l'agrégation d'histoire — où M. Fredericq cite surtout les cours théoriques de M. Lavisse. En somme, M. Fredericq juge que nulle université d'Allemagne ne possède autant de cours d'histoire que Paris (près de cinquante cours d'histoire et de sciences auxiliaires historiques). C'est peut-être trop, et M. Fredericq remarque qu' « un mouvement de concentration nettement caractérisé se produit entre les membres épars de l'enseignement historique de Paris. » « Je ne crois pas être bien grand prophète, conclut M. Fredericq, en prédisant à la France une brillante école d'historiens qui, fidèles à leur génie national, harmonieux avant tout, sauront tenir la balance égale entre le fond et la forme, entre l'érudition du détail et la synthèse philosophique. »

— M. A. Warzée, chef de division au ministère de l'intérieur, prépare une seconde édition de son *Essai historique sur les journaux belges*, qui a paru en 1845.

— Le gouvernement belge a reçu récemment, par une disposition du testament de M. X. Heuschling, une somme de 25,000 francs destinée à la fondation d'un prix quinquennal de statistique.

— M. Pierre Hoffmann, de Tubingue, a été nommé professeur de philosophie et d'histoire de la philosophie à l'Université de Gand, et M. Vollgraff, directeur du gymnase de Leyde, professeur de philologie latine et d'histoire de la littérature flamande, à l'Université de Bruxelles.

Le Propriétaire-Gerant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 3 septembre — 1883

173. — **Udâna-Varga** a collection of verses from the Buddhist canon, compiled by Dharmatrâta, being the northern buddhist version of Dhammapada, translated from the Tibetan of the Bkah-hgyur with notes and extracts from the Commentary of Pradjnâvarman, by W. Woodville Rockhill. London, Trubner and C°, 1883. In-8, xvi et 223 pp.

Le Dhammapada, dont ce volume nous offre « la version septentrionale », est un des livres les plus connus de la littérature « méridionale » du Bouddhisme, depuis que M. Fausböll a publié, il y a bientôt trente ans (1855), une édition du texte pâli de cet ouvrage, qui a fait sensation, — avec une traduction latine, — et que MM. Weber en Allemagne, Max Muller en Angleterre, Fernand Hû en France, l'ont mis à la portée du commun des lecteurs par les traductions qu'ils en ont faites en langues modernes. C'est un recueil de quatre cents et quelques sentences versifiées, d'une lecture en général assez facile, et bien propres à faire connaître la pensée morale du Bouddhisme. La publication d'un pareil recueil ne pouvait manquer d'exciter l'intérêt.

Les érudits et ceux qui, à un titre quelconque, s'intéressent à l'histoire du Bouddhisme étaient naturellement curieux de connaître l'équivalent du Dhammapada dans la littérature « septentrionale », ou, si l'on veut, le Dhammapada du Nord, — le recueil publié par M. Fausböll étant le Dhammapada du Sud. Csoma de Körös, qui ne savait rien du Dhammapada, paru près de quinze ans après sa mort, mais qui parcourait et analysait le canon bouddhique du Tibet avec une perspicacité et une puissance de travail peu communes, avait signalé, dans le volume XXVI de la section M*do* de cette vaste collection, l'ouvrage intitulé *Udâna-varga;* il en avait déterminé le caractère et fait connaître l'économie. De la seule notice de Csoma, il était déjà permis de conclure à une analogie plus ou moins étroite de l'*Udâna-varga* tibétain avec le Dhammapada pâli.

Mais le titre d'*Udâna* était trompeur; ce terme désigne le plus ordi-

nairement des phrases élogieuses qui ne sont pas précisément des sentences; et il y a, dans le canon pâli, un recueil de ces phrases, intitulé *Udâna*, qui est bien distinct du Dhammapada. Feu A. Schiefner, le regretté tibétaniste de Saint-Pétersbourg, examina de plus près l'*Udâna-varga* du Kandjour et reconnut que la plus grande partie des phrases versifiées dont il est formé coïncident avec des sentences du Dhammapada. L'*Udâna-varga* tibétain pouvait donc être considéré comme le Dhammapada des Bouddhistes du Nord.

Schiefner n'a pas eu le temps de faire une traduction complète de l'*Udâna-varga*, et son mémoire sur la question, perdu dans les recueils de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, n'est guère accessible. M. Rockhill vient d'accomplir le travail entrepris et commencé, non achevé par Schiefner, en donnant aux lecteurs tout ce qu'ils peuvent désirer en cette matière; — une traduction (anglaise) exacte et soignée; de nombreuses notes qui éclairent les difficultés du texte ou y ajoutent d'utiles renseignements; — un appendice renfermant certains détails trop développés pour trouver place dans les notes avec la traduction d'un petit recueil de vingt-quatre sentences (qui figurait déjà, texte et traduction, dans le mémoire de Schiefner); — enfin des tables de concordance qui signalent les rapports de l'*Udâna-varga* avec le Dhammapada, le Sutta-Nipâta, autre recueil pâli, et la compilation chinoise intitulée Fa-khiou-pi-ou.

En effet, les Chinois ont aussi leur Dhammapada; ils ont même leur *Udâna-varga;* car l'ouvrage intitulé Tchou-yao-king a été reconnu par M. Beal comme identique à la compilation tibétaine. Mais c'est le Fa-khiou qui est le représentant chinois du Dhammapada; le Fa-khiou-pi-ou est le recueil des récits qui servent à l'explication du texte. M. Beal en a donné la traduction dans le recueil intitulé : Texts from the Buddhist canon (Trübner's Oriental series). Je ne puis m'étendre sur cet ouvrage pour deux raisons : d'abord je ne l'ai ni vu ni lu, et n'en puis parler que par ouï-dire sur de très fugitives indications; ensuite cela est à côté de mon sujet. On me permettra cependant de faire une remarque qui y touche ou m'y ramène.

M. Beal a traduit (si je suis bien renseigné) le commentaire chinois du Dhammapada, c'est-à-dire, un recueil d'historiettes, d'anecdotes, de récits, de légendes relatives aux diverses sentences du texte, ces sentences étant comprises dans l'ouvrage chinois qui réunit texte et commentaire. En 1855, dans son édition du Dhammapada, M. Fausböll avait donné le texte pâli complet de quelques-unes de ces historiettes servant de commentaire; pour d'autres, il s'était contenté de donner de brèves indications; il n'en avait traduit aucune. M. R., lui, résume, dans ses notes, quelques-unes de ces historiettes. Mais il faut bien noter qu'il y a ici deux choses très distinctes malgré leur évidente connexité : 1° les recueils de *sentences* qui constituent le Dhammapada, l'*Udâna-verga*, etc. ; 2° les recueils de *récits* qui constituent ou renfer-

ment les commentaires de ces recueils de sentences. MM. Fausböll et Rockhill se sont occupés principalement des premiers, accessoirement des seconds; tandis que M. Beal semble s'être attaché spécialement aux seconds, et aux premiers occasionnellement. Il y a là deux classes d'écrits qui ont nécessairement des points de contact, mais peuvent et même, à certains égards, doivent être étudiés séparément.

J'ajoute que plusieurs sentences du Dhammapada se retrouvent dans d'autres recueils pâlis, quelques-unes même plusieurs fois. Tout porte à croire que le nombre de ces identifications ira en augmentant. Il faudra alors constater les rapports existant entre les récits auxquels les sentences sont respectivement adaptées.

Je terminerai ce compte-rendu en rappelant quelques-uns des points traités dans la préface du volume. L'*Udâna-varga* se compose de 989 vers répartis dans 33 chapitres distribués en quatre livres. Sur ces 989 vers, il y en a 300 qui répondent presque mot pour mot à des vers du Dhammapada, 150 qui ressemblent à des vers de ce recueil (lequel ne contient que 423 vers); 20 se retrouvent dans le Sutta-Nipâta; et il est probable que le reste a son équivalent dans divers recueils pâlis. M. R. ne considère pas les sentences tibétaines comme des traductions des sentences pâlies dont elles sont les équivalents; mais, selon lui, (et j'y souscris), les unes et les autres reproduisent un texte primitif qui n'était pas fixé et qui présentait de nombreuses variantes plus ou moins importantes. Quant à la langue dans laquelle étaient rédigées les sentences traduites en tibétain, il incline pour le sanskrit Kaçmirien du premier siècle av. J.-C. sans pouvoir rien affirmer.

Le nom de l'auteur, connu seulement sous sa forme tibétaine et restitué en sanskrit par Csoma sous la forme Dharma-raxita, serait, selon M. R., Dharmatrâta, correction appuyée sur de bonnes raisons, mais qui n'est pas certaine; car on pourrait peut-être proposer, avec autant de chances de rencontrer juste, la forme Dharmapâla. M. R. dit ce que l'on sait sur ce personnage : c'est fort peu de chose. Le plus difficile, en ce qui le concerne, est de le distinguer d'autres personnages du même nom, ou de l'identifier avec l'un d'eux. Le temps où Dharmatrâta a vécu, c'est-à-dire celui où fut composé l'*Udâna-varga* qui lui est attribué, tomberait entre les années 75 et 200 de notre ère.

M. Rockhill donne aussi quelques détails sur Pradjnavarman, l'auteur du commentaire de l'*Udâna-varga* inséré dans le Tandjour et qu'il a mis à contribution. En terminant, et avant d'exprimer ses regrets de ce que Schiefner n'ait pas achevé son travail sur l'*Udâna-varga*, il revendique avec raison la part d'autorité qui est due aux écrits trop dédaignés des Bouddhistes du Nord dans l'examen critique du Bouddhisme primitif, et proteste contre le parti pris de ne tenir compte que de ceux du Bouddhisme méridional. Toute cette préface est judicieuse et instructive, et le volume entier est un bon service rendu aux études bouddhiques.

L. Feer.

174. — **The new Testament scriptures.** Their claims, history, and authority, being the Ewall Lectures for 1882, by A. H. Charteris D. D., profess. of biblical criticism aud biblical antiquities in the university of Edinburgh, and one of her Majesty's Chaplains. London, 1882. In-8 de xii et 227 pp.

Il y a deux ou trois ans que M. Charteris publia un gros volume contenant un recueil des témoignages sur la canonicité des livres du Nouveau-Testament. Le *Quellensammlung* de M. Kirchhofer a servi au savant professeur d'Edimbourg de base et de modèle, et il a fait suivre chaque article d'observations propres à mettre le lecteur au fait de l'état actuel de la question critique. Cet ouvrage, qui fait honneur à l'éducation et au jugement de l'auteur, est destiné, il est à peine nécessaire de le dire, à des personnes vouées à l'étude de la théologie.

L'ouvrage que nous annonçons en ce moment, s'y rattache très intimement; mais il s'adresse à un public moins restreint. Il est destiné à servir de guide à toute homme éclairé qui éprouve le besoin de se rendre compte des résultats de l'examen des témoignages en faveur de la canonicité des livres du Nouveau-Testament. M. Charteris en a banni, autant que possible, les termes techniques. Il y expose en six lectures : 1° ce que la Bible prétend être; 2° les caractères des livres du Nouveau-Testament, quant à la vérité, l'unité et l'autorité; 3° comment s'est formé le canon des Ecritures, et ce qu'étaient l'Ancien et le Nouveau-Testament au commencement de l'ère chrétienne; 4° ce que furent l'église primitive et les livres canoniques du Nouveau-Testament; 5° ce qu'est l'évidence des apologistes, des versions et des écrits chrétiens, de Justin Martyr à Eusèbe; 6° par suite de quels principes le christianisme a attribué l'autorité aux livres canoniques du Nouveau-Testament.

Cette simple et rapide table du contenu de cet ouvrage suffit à en montrer l'intérêt, et de quel secours il peut être pour quiconque veut se faire une idée de l'importante question de la canonicité des livres de la Nouvelle alliance.

M. N.

---

175. — Dr W. Pfitzner, **Geschichte der rœmischen Kaiserlegionen von Augustus bis Hadrianus.** Leipzig, 1881. In-8, 290 pp.

Nous sommes bien en retard avec le livre du docteur Pfitzner; il est un de ceux cependant qui méritent, quels que puissent en être les défauts, d'être signalés dès leur apparition, à cause de leur utilité même.

Il est dit que tous les travaux sur l'histoire romaine seront sans cesse à refaire, qu'il n'en est peut-être pas un qui fixera la science pour quelques années; comment ne pas songer à cette malheureuse toile de Pénélope, sans cesse défaite, sans cesse recommencée? Ainsi, pour les légions romaines, on possédait déjà un volumineux mémoire de Borghesi con-

sacré à différents points de détail sur les légions du Rhin (*Œuvres*, IV, 200-265); Grotefend avait inséré, dans l'Encyclopédie de Pauly, des monographies en général très complètes, légion par légion; M. Allmer avait placé, à la fin de son III^e volume des *Inscriptions de Vienne*, un tableau des légions de la fin du règne d'Auguste à celui d'Alexandre Sévère, tableau très sommaire, mais presque toujours complet et exact; en 1877, M. Stille avait fait paraître une histoire des légions de la mort d'Auguste à l'époque de Vespasien; en France, il y avait l'étude de M. C. Robert sur les légions du Rhin. Voilà, ce semble, pour ne citer que les plus marquants, bien des ouvrages sur le même sujet. — Venu le dernier, M. P. a un avantage sur ses devanciers; il a pu profiter d'un plus grand nombre de découvertes épigraphiques; il a eu à son secours les tables du *Corpus inscriptionum latinarum*, véritables merveilles de patience et de clarté, où les chapitres sont tout tracés à l'avance pour qui veut les écrire. Son livre aura donc le mérite d'être au courant et de représenter l'état de la science au moment où il a paru. De plus, ce livre se distingue des ouvrages analogues par le plan sur lequel il a été conçu.

En effet, cette histoire des légions impériales, depuis Auguste jusqu'à Hadrien, comprend trois parties. La première (pp. 11-99) donne l'historique très complet de tous les événements relatifs aux légions, règne par règne; c'est, en abrégé, l'histoire militaire de chaque règne, faite au point de vue exclusif des légions, et divisée en autant de chapitres qu'il y a eu d'empereurs de 27 avant J.-C. à 138 après. La deuxième partie (pp. 99-214) a pour titre « les garnisons des provinces »; c'est l'histoire militaire de chaque province, avec toutes les mutations de légions et les principaux faits ayant trait à l'histoire de ces corps. Enfin la troisième partie (pp. 214-272) renferme les monographies de chacune des trente légions impériales. En résumé, le même travail a été fait par l'auteur à un triple point de vue : l'histoire des légions, tantôt par règne, tantôt par province, tantôt par légion. Les dernières pages (273-290) renferment, en appendice, un petit recueil de cent deux inscriptions tirées, soit des volumes parus du *Corpus*, soit du recueil d'Orelli-Henzen, soit du volume de Mommsen sur le royaume de Naples. Aucune d'elles n'est donc à signaler pour sa nouveauté; mais on aime à avoir sous la main les documents auxquels l'auteur renvoie dans son exposition.

Pareil livre ne peut être analysé par le menu; il faudrait vérifier ces innombrables petits faits qui sont cousus les uns aux autres d'une trame ininterrompue pendant ces 290 pages in-octavo, où pas une note, pas une, ne vient décharger le texte, où pas un blanc ne repose les yeux et l'esprit du lecteur. Les parties que nous avons examinées de près nous ont du moins toujours paru exactes : l'auteur n'est pas moins consciencieux qu'érudit. Si le grand-duc de Mecklenbourg-Schwerin, à qui le livre est dédié, en a pris connaissance, il aura vu que l'ouvrage n'était pas indigne « d'un ami et d'un protecteur des sciences ». Mais il aura

certainement couru à la fin du volume pour y chercher un *index*, et il aura regretté, comme nous, qu'un livre aussi étudié, aussi plein de faits, ne soit pas tout ce qu'il devrait être, par le manque d'une table des matières.

G. LACOUR-GAYET.

---

176. — **Poésies de Gilles Li Muisis**, publiées pour la première fois d'après le manuscrit de Lord Ashburnham, par M. le baron Kervyn DE LETTENHOVE, membre de l'Académie royale de Belgique. Louvain, ap. J. Lefever, 1882. 2 vol. in-8.

Cette publication d'un poète jusqu'alors inédit est faite pour plaire autant à l'historien qu'au romaniste. Le premier y trouvera de curieux renseignements sur la société religieuse et séculière au XIVe siècle, sur les moines, les nonnes, les ordres mendiants, les papes, les princes, etc.; le second y rencontrera des tournures qui sentent le *walesc* (c'est ainsi que Gilles appelle son langage), des proverbes bien frappés et une foule de mots intéressants pour l'historique de la vieille langue française. Les poésies de Gillon le Muisit (telle est la forme du régime qu'il aurait fallu adopter), abbé de Saint-Martin de Tournai, ne sont ni ternes ni plates ou chargées de chevilles, comme celles de la plupart de ses contemporains; elles ont de la précision, de l'énergie, de la grâce même. Il faut donc savoir gré à M. le baron Kervyn de s'être chargé de cette utile publication, mais il est fâcheux qu'il n'ait pas apporté, dans l'accomplissement de sa tâche, plus de soin et de compétence. Nous ne parlerons pas du texte, qui laisse beaucoup à désirer, mais qui, pour être bien apprécié, aurait besoin de la comparaison du manuscrit, ni du commentaire qui eût été si nécessaire et qui fait presque complètement défaut; mais le glossaire qui termine le second volume est rempli des interprétations les plus hasardées et des erreurs les plus manifestes. Nous ne signalerons que les principales.

Accourser (II, 216) ne signifie pas « maîtriser, réduire à l'obéissance », mais « faire courir, faire prendre le galop » : *Les kevaus estahieus poet on mieus accourser* = on peut plutôt faire prendre le galop à des chevaux paresseux, à de vieilles rosses. Par ce mot *estahieus*, très commun dans l'ancienne langue, dérivé du latin *stativus* = qui reste en place, M. K. entend « étalon » et, par extension, celui qui est entier dans ses volontés. (Ajouter) : A ce compte, le féminin *estahieuwe* que Gilles emploie plusieurs fois signifierait « jument ou cavale ». — S'*afflirer* (I, 29) n'a jamais existé : *Se te le ses, tu le dois dire De coer dolant et t'y afflire*. M. K. a pris cet infinitif *afflire* de *affligere* pour une troisième personne de l'indicatif. — *Adosser* = « tourner le dos à » et non « combattre » : *Et le siecle malvais dou tout adosseroient* (I, 147). M. K. semble être brouillé aussi bien avec le latin

qu'avec le français lorsqu'il tire *adosser* de *adorior*. — *Par vos beles paroles, dames, vos m'aletiés* (II, 183). Ce verbe qui veut dire « attirer, séduire » et qui n'est autre que le français *alaiter* est expliqué par « excuser ».— *Chascoute* (I, 134), que l'on rencontre dans Rutebeuf. (I, 195, Jubinal) sous la forme *sacoute*, signifie « poussée, secousse » et non pas « poursuite, réprimande ». — *Leur coer je tieng muaule comme coces dou vent* (I, 182); *Car leurs* (sic) *cœurs volette comme coches dou vent* (I, 216). Ces deux vers ont fait commettre à M. K. la bévue la plus étrange : « *Coces*, dit-il (comme s'il n'avait jamais entendu citer ce proverbe si connu : *fame semble couchet à vant*), signifie branches d'arbres ou plutôt feuilles ». — *Désoint* (II, 12) = « déjoint, lâché » et n'a aucun rapport avec *dessoingnier*. — *Diluer* (II, 82) vient non de *delere*, mais de *diluere*, *encrassier* de *incrassare* et non de *increscere*. — *Pour avec luy nous enlachier, Et pour nos ames ennaichier* (I, 12). Ici, le sens saute aux yeux; c'est le bas-latin *inescare*, « amorcer, prendre à l'appât », ce qui n'empêche pas M. K. d'y voir le mot *ennosser* qu'il explique par « tuer, perdre », et d'un coup il commet une double erreur. — *Estekans* (II, 100), de *estekier*, « piquer », est interprété par uni; *make* (II, 49) = « massue », qui est encore français comme terme technique, *macque* ou *maque*, par « bouclier »; *mite* (II, 184) = « petite pièce de monnaie », par « espèce de gants »; *reciner* (I, 316) = « faire collation », usité jusqu'au XVIe siècle, par « siéger à un banquet »; *roisant* = « frais », par « beau »; *saucielle* (II, 250), diminutif de saule, par « saussaie »; *kunkié* (II, 193) = « conchié, sali », par « perdu ». — *Trier*, mot très français, est, je ne sais comment, traduit par « éprouver » dans ce vers clair comme de l'eau de roche : *On est tantos des boins et des malvais tryet* (II, 135). — *Wihoter*, « cocufier », qui dérive de *viot*, « trouble », d'après M. K. est expliqué par « tourmenter » : est-ce un euphémisme? Ce qui dénote encore une grande négligence, pour ne pas dire une ignorance complète de la vieille langue française, c'est d'expliquer l'adjectif *ramage* par « action d'apprivoiser » : *Mais moult est fort ramages biestes faire demiestes* (I, 349) = « il est difficile de rendre apprivoisées des bêtes sauvages ». — *On voit moult bien faillir par anées pesieres* (I, 229). — *Pesieres falent bien, aussi font leur prieres* (II, 172). Il n'y a que M. K. pour trouver à *pesiere*, « champ semé de pois », le sens de « souffrance, tourment ». — *On ne voit par le siecle nuit et jours fors reviaus, Se voit-on aucun pierdre par tumer leur cheviaus* (II, 210). M. Kervyn interprète *tumer* = « tomber », par « se disputer ». Pour finir, signalons encore les mots *l'entelette* (imprimé *lentelette*), diminutif de ente, et *esclenkier* = gaucher, expliqués, l'un par « petite lanterne », l'autre par le verbe « boiter ». — On ne doutera pas que cette édition eût beaucoup gagné à se passer d'un pareil glossaire.

A. DELBOULLE.

---

177. — **Rivarol et la société française pendant la Révolution et l'émigration (1753-1801)**, études et portraits historiques et littéraires d'après des documents inédits, par M. de Lescure. Paris, E. Plon et C^ie^, 1883. In-8 de XII-516 p. 8 fr.

Après Sulpice de La Platière [1], Cubière-Palmezeaux [2], M^me^ de Rivarol [3], Hippolyte de La Porte [4], Lefèvre-Deumier [5], M. Léonce Curnier [6], M. Arsène Houssaye [7], Sainte-Beuve [8] et Poulet-Malassis [9], M. de Lescure a entrepris d'écrire la vie et de définir le rôle littéraire, politique et moral de Rivarol. L'énumération de tant de prédécesseurs, — parmi lesquels ne figurent pas ceux qui se sont incidemment occupés du personnage, — pourrait faire craindre qu'un sujet si attrayant, semble-t-il, soit depuis longtemps épuisé. Il n'en est rien cependant et, malgré les flots d'encre qu'elle a fait couler, la vie de Rivarol était encore à écrire. Deux de ses biographies (celles de Cubière et de M^me^ de Rivarol), ne sont que des pamphlets plus ou moins déguisés; le livre de La Platière est un monument de naïveté, sinon de niaiserie; M. L. Curnier n'a apporté aucun fait nouveau ni éclairci aucune obscurité; M. Arsène Houssaye ne peut être cité que pour mémoire; Malassis s'était attaché exclusivement à la partie bibliographique; seuls, MM. de La Porte et Sainte-Beuve avaient serré la vérité d'aussi près que le permettaient les moyens d'investigation dont ils disposaient alors.

Reprenant l'enquête pour son propre compte, M. de L. a interrogé les descendants de Rivarol, s'est procuré plusieurs pièces inédites, telles que sa correspondance, pendant l'émigration, avec son frère et un banquier d'origine portugaise, David Cappadoce Pereira, et n'a rien épargné pour débrouiller les difficultés qui ont arrêté tous les biographes antérieurs. Le livre que nous avons sous les yeux est peut-être celui que l'auteur a le plus longuement préparé. Il y a coordonné les études qu'il avait consacrées à Rivarol, en 1862, dans la *Revue germanique*, en 1875, dans le *Journal officiel*, en 1880, en tête d'une édition des *Œuvres choisies* (chez Jouaust, 2 vol. in-16). Ce n'est, on le voit, ni le temps ni la patience qui lui ont manqué et nous le féliciterions d'avoir procédé avec tant de réflexion si l'ensemble de son travail ne se ressen-

1. *Vie philosophique, politique et littéraire de Rivarol.* Paris, 1802, 2 vol. in-12, portr.
2. *Fontenelle, Colardeau et Dorat ou Eloge de ces trois écrivains... suivi d'une Vie d'Antoine Rivarol.* Paris, an XI (1803), in-8.
3. *Notice sur la vie et la mort de M. de Rivarol, en réponse à ce qui a été publié dans les journaux.* Paris, an X (1802), in-8.
4. *Notice sur Rivarol.* Paris, 1829, in-8.
5. *Célébrités d'autrefois.* Paris, Amyot, 1853, in-12.
6. *Rivarol, sa vie et ses œuvres.* Nîmes, imp. Balivet, 1858, in-12.
7. *Galerie du XVIII^e^ siècle (Poètes et philosophes)*, diverses éditions.
8. *Causeries du lundi*, tome V, et, pour la traduction de *l'Enfer*, t. XI.
9. *Ecrits et pamphlets de Rivarol*, recueillis pour la première fois et annotés, Paris, Lemerre, 1877, in-8.

tait un peu des longs intervalles auxquels il a été composé. Ainsi l'on y retrouve à plusieurs reprises les mêmes citations [1], très excusables dans des articles destinés à des recueils divers, mais qui font tache dans un livre définitif. Ces légères négligences, qui pourraient aisément disparaitre lors d'un nouveau tirage, sont compensées par les soins que M. de L. a pris pour faire enfin la lumière sur la naissance et sur la mort de son héros. En ce qui touche la première, Rivarol n'avait rien négligé pour dépister les curieux : grâce aux recherches de M. de L., il est bien avéré aujourd'hui qu'il naquit à Bagnols (Gard), le 26 juin 1753 [2], qu'il était l'aîné de seize enfants et que, par suite de revers de fortune, son père avait été contraint de tenir une sorte de cabaret ou d'hôtellerie. Notre société démocratisée a fait depuis 1789 table rase des inconvénients d'une naissance obscure et le XIXe siècle est, par excellence, celui des fils de leurs œuvres ; mais il n'en était pas de même il y a cent ans et si Rivarol eut la faiblesse de cacher ses origines, il faut se rappeler qu'il avait sous les yeux l'exemple récent de l'abbé J.-B. Le Blanc : ce littérateur, assez peu estimable d'ailleurs, ne porta-t-il pas toute sa vie la peine d'avoir vu le jour dans le taudis d'un geôlier de Dijon? La protection de Mme de Pompadour elle-même ne put réussir, en raison de cette « tache », à lui ouvrir les portes de l'Académie française. Quant à la mort de Rivarol, on ne sait trop pourquoi La Platière et à sa suite, M. A. Houssaye, M. Le Fèvre-Deumier, M. Curnier, la *Biographie* Michaud, se sont plu à le représenter expirant dans une sorte de délire poétique, réclamant des fleurs, des figues et du nectar. Rivarol, qui avait gardé dans l'exil les mœurs de son temps et qui fut un *soupeur* déterminé, succomba prosaïquement aux suites d'une fièvre bilieuse, compliquée d'un érysipèle, et sa courte agonie ne fut accompagnée d'aucune mise en scène.

Une origine dissimulée avec soin, des tentatives littéraires sans portée tels que quelques « extraits » au *Mercure de France*, un début brillant, mais bien superficiel, par deux lettres sur les globes aérostatiques et sur les têtes parlantes de l'abbé Mical, un mariage inconsidéré, « la seule des folies de Rivarol, dit M. de L., qui n'ait pas été gaie », voilà les événements les plus importants de la première phase de son existence, et elle n'eût pas mérité l'attention de la postérité s'il n'avait tout à coup donné la preuve de capacités fort inattendues par la traduction de *l'Enfer* du Dante et par son *Discours sur l'universalité de la langue française* ; mais ces velléités sérieuses ne durèrent pas et le *Petit almanach des grands hommes*, en assurant à Rivarol et à son collaborateur Champce-

---

1. Pp. 169 et 425, une très vive accusation de plagiat formulée par Rivarol contre Mirabeau; pp. 176 et 395, un long fragment d'une lettre du prince de Ligne à Mme de Coigny, etc.

2. L'acte de baptême de Rivarol a été lacéré à une date et par des mains inconnues, mais la mention de ses nom et prénom figure, au 26 juin 1753, sur les tables générales des registres de l'état civil de Bagnols.

netz une nuée d'ennemis, lui créait la véritable notoriété qui devait s'attacher à son nom. Sa coopération aux *Actes des apôtres* n'était pas faite pour la démentir, et l'éphémère succès du *Journal politique national* ne parvint pas plus à la contrebalancer que sa courageuse *Lettre à la noblesse française* et que sa réponse au manifeste du duc de Brunswick. Isolé dans son propre parti, sans influence réelle en dehors du cercle assez étroit de ses relations, Rivarol avait si bien renoncé à tout espoir de restauration royaliste, que lorsqu'il mourut à Berlin, le 11 avril 1801, il n'attendait plus, pour rentrer en France, que l'agrément du Premier Consul.

Telle est, résumée dans ses traits essentiels, et sans insister sur certains points qui appelleraient une discussion dont la place n'est point ici, la vie que M. de L. a racontée en un volume de plus de cinq cents pages. Il y a mêlé, à vrai dire, bien des digressions plus ou moins nécessaires, telles qu'une liste des déclassés de divers rangs à de diverses époques (pp. 24-30), ou qu'un vaste tableau du goût des jardins et des variétés de la conversation au XVIII^e^ siècle, tableau qui n'occupe pas moins de soixante-dix-sept pages, sans que sa présence soit justifiée autrement que par le fameux *Dialogue du chou et du navet* et que par les charmes, unanimement reconnus, de Rivarol dans la causerie ou plutôt, paraît-il, dans le monologue. Au reste, le livre de M. de L. est moins une biographie qu'une libre et facile conférence sur les hommes et les choses de la fin du siècle ; parfois aussi le ton se hausse et rappelle celui des éloges académiques.

Malgré les soins incontestables que l'auteur a donnés à la préparation de son travail, il est plus d'un point sur lequel il eût pu insister davantage. La bibliographie de Rivarol, qu'il a tout à fait passée sous silence, est cependant l'une des plus compliquées que je connaisse et les recherches de Poulet-Malassis n'ont pas réussi à en débrouiller toutes les énigmes : le jugement hyperbolique que M^me^ de Coigny portait sur le *Dialogue entre M. de Limon et un homme de goût* : « C'est plus fin que le comique, plus gai que le bouffon, plus drôle que le burlesque », ce jugement a bien de quoi surexciter la curiosité quand on songe qu'il s'applique à un pamphlet dont nul ne peut se flatter d'avoir vu un exemplaire. M. de L. se contente de nous dire qu'il n'a pas été le seul à le chercher : peut-être y avait-il à s'enquérir des causes de cette disparition vraiment extraordinaire. Le comte de Fersen, par exemple, y serait-il absolument étranger? On sait par lui-même que le manifeste, dit du duc de Brunswick, fut rédigé sous son inspiration par M. de Limon. N'aurait-il pas fait saisir tous les exemplaires de la réponse de Rivarol ? Ce n'est, je m'empresse de l'avouer, qu'une supposition : mais elle n'a rien d'invraisemblable et elle se justifierait peut-être s'il était permis d'explorer les papiers et la bibliothèque de Fersen, conservés par ses descendants. Qui sait même si l'on n'y retrouverait pas un exemplaire du fameux *Dialogue* mis de côté comme pièce à conviction ?

Les relations de Beaumarchais et de Rivarol méritaient d'être mieux étudiées : l'antipathie très naturelle qui divisait ces brillants jouteurs se montre à nu dans deux lettres qui ont échappé à Ed. Fournier, le plus récent éditeur de Beaumarchais : l'une, empruntée à *la Presse,* a été reproduite dans la chronique du *Journal de la librairie* de 1865, p. 190; l'autre a été insérée, comme adressée à Chamfort, dans une chronique de M. Philibert Audebrand (*L'Illustration* du 17 janvier 1874). La première, datée du 7 février 1788, a pour destinataire la comtesse de B... (Beauharnais); elle laisserait supposer que Beaumarchais a eu la plus large part à la *Confession de Griffolin,* pamphlet suscité par le *Petit almanach des grands hommes* et de tout temps porté à l'actif de Cubières qui n'aurait été ici qu'un prête-nom; Beaumarchais se refuse à faire imprimer à Kehl cette brochure, parce que les caractères de Baskerville trahiraient son origine et que la lenteur des communications ferait durer l'impression au moins six semaines. « Or, dit-il, ces petits pâtés doivent se manger tout brûlants ».

Mes deux dernières critiques s'adresseront à l'éditeur autant qu'à l'auteur. M. de L. décrit avec soin (p. 81) un portrait de Rivarol peint en 1784 par Melchior Wyrsch, le peintre suisse dont les œuvres sont si remarquables et si rares [1], et M. Plon ne nous donne pas une reproduction de ce portrait conservé par les descendants de M. Ed. de Rivarol! Par ce temps d'héliogravure, un pareil oubli est inexcusable. Je ferai à M. de L. et à M. Plon le même reproche en ce qui concerne l'absence de tout fac-similé. M. de Lescure dit (p. 449) qu'on ne connaît pas vingt lettres en tout de Rivarol et (p. 56) que « son écriture élégante et svelte est gracieuse et claire comme son esprit » : c'était doublement le cas de nous en faire juges et de suppléer ainsi à l'une des lacunes de la vénérable *Isographie*.

Maurice Tourneux.

---

1. Ce portrait a figuré en 1878 à l'exposition rétrospective du Trocadéro, mais la date et la signature, que ne mentionne pas M. Jouin dans le minutieux catalogue de cette exposition, soulèvent une difficulté dont je demande la solution aux travailleurs compétents. Selon Francis Wey, Melchior Wyrsch ne serait jamais venu à Paris; en outre, il aurait quitté Besançon précisément en 1784, après plus de vingt ans de séjour et neuf années d'enseignement, pour retourner dans son pays natal, Buochs, canton d'Unterwald. Faut-il en conclure que, contrairement aux assertions de son biographe, Wyrsch aurait résidé quelque temps à Paris ou que Rivarol se serait arrêté à Besançon lors d'un voyage resté inconnu? L'observation n'a pas, je le confesse, une très grande importance, mais elle prouve, une fois de plus, à quels obstacles on se heurte à chaque pas en matière d'iconographie historique. Le travail de Fr. Wey, intitulé *Melchior Wyrsch et les peintres bisontins* (Besançon, imp. Dodivers, 1861, in-8, 28 p.), est un tirage à part des *Mémoires* de la Société d'émulation du Doubs.

178.—Bernhard Suphan. **Gœthe und Spinoza (1783-1786).** Aus der Festschrift zur zweiten Sæcularfeier des Friedrichs Werderschen Gymnasiums zu Berlin. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1881. In-8, 35 p.

— Bernhard Suphan. **Benjamin Franklin's Rules for a club established in Philadelphia, übertragen und ausgelegt als Statut fur eine Gesellschaft von Freunden der Humanitæt von J. Gottfried Herder. 1792.** Aus dem Nachlass veroeffentlicht und E. Simson zum 22 mai 1883 zugeeignet. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1883, In-8, 30 p.

M. B. Suphan n'est pas un inconnu pour les lecteurs de la *Revue critique;* j'ai, il y a longtemps déjà, eu l'occasion, à plusieurs reprises, de parler de l'édition qu'il nous donne de Herder, et depuis la *Chronique* a annoncé successivement les quinze volumes déjà publiés par lui des œuvres du grand écrivain [1]. Mais M. S. ne s'est pas renfermé dans son rôle d'éditeur; avant de s'y livrer tout entier, il s'était révélé, dans la *Zeitschrift fur deutsche Philologie*, par des articles sur la jeunesse de Herder; depuis lors, il n'a point interrompu ses études particulières; — elles se rattachent d'ailleurs toutes plus ou moins étroitement à l'écrivain qu'il nous rend enfin sous sa véritable forme; — c'est ainsi que, sans parler des *Récensions* d'ouvrages sur Herder, il a publié dans le XLIII[e] volume des *Preussische Jahrbücher* (janv., févr., avril 1879) un long travail sur *Gœthe et Herder de* 1789 *à* 1795, travail qui éclaire, pendant cette période obscure à tant d'égards, la vie de l'auteur des *Idées sur la philosophie de l'histoire* et que son biographe futur ne pourra se dispenser de consulter; enfin, cette année même, outre l'*Annonce* de l'édition nouvelle de la *Correspondance de Gœthe avec M[me] de Stein*, les mêmes *Jahrbücher* ont donné de lui un article « Aus Weimar und Kochberg », qui renferme de curieux renseignements sur quelques-unes des lettres de cette précieuse correspondance. Je ne veux pas toutefois, malgré l'intérêt qu'elles présentent, m'occuper ici de ces diverses publications, je me propose seulement aujourd'hui de faire connaître aux lecteurs de la *Revue* les deux ouvrages dont j'ai inscrit le titre en tête de cet article.

Je viens un peu tard, je l'avoue, parler de « Gœthe et Spinoza », dont la publication remonte à 1881; mais cette étude heureusement n'a rien perdu depuis lors de son intérêt. On sait quelle influence la philosophie de Spinoza a exercée sur la pensée de Gœthe : mais quand a-t-il véritablement connu son système? Quel aide et quels encouragements a-t-il trouvés dans l'étude qu'il en a faite? Voilà des questions qui ont été posées plus d'une fois, mais qui n'ont pas reçu une solution toujours satisfaisante. On fait remonter, d'ordinaire, à l'époque de la rencontre de Gœthe et de Fr. Jacobi pendant l'été de 1774, la connaissance du poète avec le philosophe panthéiste; que l'attention de Gœthe ait été alors attirée sur le système de Spinoza, qu'il en ait entrevu ou même admiré

1. Un nouveau volume de cette édition, dont la place est marquée dans toutes les grandes bibliothèques, doit paraître incessamment.

l'originalité et la grandeur, rien de plus incontestable ; mais ce n'est en réalité que dix ans plus tard, de 1783 à 1786, qu'il a fait du système du philosophe hollandais, une étude approfondie et est devenu d'une manière définitive son disciple plus ou moins indépendant. C'est à prouver cette thèse qu'est consacrée l'étude de M. S. sur « Gœthe et Spinoza »; il l'a divisée en trois parties : 1° Débat sur le spinozisme de Lessing; 2° Etudes spinozistes de Gœthe; 3° Herder et Gœthe.

Ce fut Fr. Jacobi qui, en 1774, révéla, en quelque sorte, Spinoza à Gœthe, ce fut lui encore qui, en 1783, ramena l'attention du poète sur le philosophe qu'il paraissait avoir oublié. Le spinozisme avait été entre Jacobi et Lessing l'objet de longs entretiens, la dernière année de la vie de l'auteur du *Laocoon;* ce fut là l'origine et le point de départ du débat qui s'ouvrit alors sur Spinoza et dans lequel Gœthe allait, malgré lui, se trouver entraîné. La visite de Jacobi à Weimar, en 1784, bien loin de le terminer, ne fit bien plutôt que le ranimer et la publication, l'année suivante, du *Système de Spinoza* lui donna une ardeur nouvelle. A la surprise de Jacobi, Lessing s'était déclaré pour la doctrine du penseur hollandais, à sa surprise encore plus grande, Herder et Gœthe se rangèrent à la manière de voir de Lessing. « Depuis que je vois clair dans la philosophie, écrivait le dernier, je comprends tous les jours et chaque fois à nouveau, la vérité de cette phrase de Lessing, qu'à vrai dire la philosophie spinoziste seule est d'accord avec elle-même. » Vers la fin de 1784, Gœthe s'était mis à lire les œuvres de Spinoza, et, à mesure qu'il avança dans cette lecture, l'admiration que lui inspirait le philosophe juif ne fit que grandir. Mais il y a dans le culte enthousiaste qu'il voua alors à ce « saint » une preuve même de la tardive connaissance que Gœthe fit de son système. Cependant, une fois cette connaissance faite, la ressemblance incontestable qui existe entre la manière dont Spinoza et Gœthe ont conçu la nature, devait, non moins que l'éthique et la psychologie du philosophe, lui attacher à jamais le poète.

Mais Gœthe qui, avec son aversion innée pour les spéculations philosophiques, hésita presque à aborder l'étude de Spinoza, en a-t-il à lui seul pénétré le système? Cela *à priori* était déjà peu vraisemblable et M. S. a montré que ce fut Herder qui l'y initia et le lui fit connaître. C'est ainsi qu'on voit, le 12 janvier 1785, Gœthe avouer à Jacobi qu'en ces matières il est d'accord avec Herder, et celui-ci, de son côté, déclare que Gœthe a compris Spinoza comme il le comprend lui-même. « Nous sommes aussi rapprochés dans notre manière de penser, écrit encore Gœthe à Herder au mois de mai 1787, que cela est possible, sans être unanimes, et le plus rapprochés sur les points principaux. » Ces témoignages semblent bien confirmer la manière de voir de M. Suphan. Mais le panthéisme « épuré » de Herder était-il le vrai spinozisme, n'était-ce pas plutôt un mélange, un « syncrétisme du spinozisme et du théisme », comme Kant le disait, en 1787, en parlant du traité de son ancien disciple sur « Dieu » ? M. S. pose cette question et la résout affirmative-

ment. Il va sans dire qu'il fait la même hypothèse au sujet du spinozisme de Gœthe, et c'est de ce point de vue qu'il explique la singulière comparaison du poète qui fait de Dieu, la *causa adurata* de toutes choses ». C'est ainsi également qu'il explique son Dieu-nature, comme agent pensant, qui a pensé et pense sans discontinuer, non, il est vrai, à la manière de l'homme, mais comme nature. Gœthe, suivant M. S., aurait aussi adopté la notion de ces « forces substantielles qui ont fait vraiment du spinozisme une philosophie de la nature ». On voit que d'aperçus nouveaux se trouvent dans le mémoire que je viens d'analyser et quel jour il jette sur la transformation qui s'opéra dans la pensée de Gœthe depuis le jour où, en 1774, il avait « comme à la dérobée » entrevu Spinoza, jusqu'au moment où de 1783 à 1785, dans la société de Herder, il approfondit le système du célèbre penseur hollandais.

La seconde brochure de M. S., dont j'ai maintenant à parler, est d'un caractère tout différent que celle que je viens d'analyser et nous ramène entièrement et exclusivement à Herder; c'est la traduction par le grand écrivain du règlement qu'avait fait Benjamin Franklin, pour le club établi à Philadelphie, traduction commentée et transformée par Herder en « Statut pour une société d'amis de l'humanité ». On trouve dans les sept pages de ce règlement quelques-unes de ces sentences libérales à la fois et pratiques, si chères à Franklin, et dont le commentaire de Herder relève le mérite et montre l'application possible. Mais ce qui fait l'intérêt principal de ce petit écrit, ce sont les vingt pages d'introduction dont M. S. l'a fait précéder; les renseignements qu'elles renferment sur la traduction de Herder, surtout sur la composition de ses *Lettres pour servir à l'avancement de l'humanité* et sur la disposition d'esprit où il se trouvait, quand il les écrivit, sont précieux et on y retrouve la sagacité bien connue du savant et patient éditeur de ses œuvres. C'est dire qu'elles font honneur en même temps à M. Suphan et à M. Simson, auquel est dédié, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son entrée dans la magistrature, ce petit opuscule.

C. J.

CHRONIQUE

FRANCE. — Il paraît à Rennes, chez l'imprimeur Alph. Le Roy, une collection de *Pièces rares ou inédites concernant la Bretagne*. Le premier volume de cette collection a été tiré à 110 exemplaires, tous numérotés et imprimés en beaux caractères sur magnifique papier. C'est le *Discours apologétique très véritable des causes qui ont contraint les habitants de Saint-Malo, de s'emparer du château de leur ville le 12 mars 1590* (VII et 107 p.). Le volume, sur lequel nous reviendrons prochainement, est précédé d'une notice sur l'auteur de ce *Discours* par M. F. Jouon des Longrais. La pièce qu'il reproduit est curieuse au point de vue historique et, en outre,

extrêmement rare : la Bibliothèque nationale seule en possède un exemplaire, et un exemplaire incomplet.

— Nous avons rarement lu un discours de distribution de prix aussi intéressant, aussi rempli de détails instructifs que celui que M. Léonce PERSON a prononcé le 3 août au petit lycée Condorcet (tiré à part. Versailles, imp. Cerf). Le sujet traité par l'auteur est le culte des grands hommes, le solennel hommage rendu à ceux qui ont vécu ou qui sont morts pour le bien public; c'est, dit M. Person, presque de nos jours une religion nouvelle avec ses cérémonies et ses apôtres. A ce propos, M. Person parle des statues, au nombre de trois cents, élevées dans notre pays depuis une vingtaine d'années, et « choisit, parmi ces grands personnages, ceux dont le labeur persévérant est toujours utile à offrir en leçon, même à de modestes écoliers, et ceux dont les rapides élans du cœur et les sublimes inspirations du devoir peuvent produire à tous les âges et dans tous les rangs, la contagion salutaire des grands exemples. » A la suite de ce discours chaleureux et attachant, M. Person donne une liste des statues et des bustes élevés en France dans ces vingt dernières années, en y ajoutant, autant que possible, les dates de l'exposition ou de l'inauguration et les noms des auteurs. Cette liste comprend 223 ouvrages, et il faudrait y ajouter les 93 statues de nouveau Louvre et les 117 statues du nouvel Hôtel-de-Ville de Paris; M. Person y joint encore une liste des statues en voie d'exécution, des statues commandées ou simplement projetées; il rappelle à ce propos, que le décret autorisant l'érection d'une statue de Christophe Colomb à Calvi a été l'objet d'une discussion piquante dans la *Revue critique* du 18 juin 1883. Tout en félicitant M. Person d'avoir mis tant d'ardeur consciencieuse, tant d'érudition, tant de verve patriotique dans ce discours de distribution de prix, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'il y a peut être, à l'heure actuelle, un abus de statues et de monuments, et que nous cédons trop en France à la maladie que les Allemands ont nommée la *Denkmalsucht*.

— M. E. de PRESSENSÉ prépare une édition refondue de sa *Vie de Jésus*.

— M. Charles JORET, professeur à la faculté des lettres d'Aix, qui doit publier prochainement des « *Mélanges de phonétique normande* », travaille en ce moment à une « *Flore populaire de la Normandie* », destinée aux « Mémoires de la Société de linguistique ».

— Les articles que M. de CAIX DE SAINT-AYMOUR a publiés dans la « Revue des Deux-Mondes » sur l'*Herzégovine et la Bosnie*, paraîtront prochainement en volume à la librairie Plon.

— Le n° 6 du *Bulletin de la Société historique et cercle Saint Simon* renferme, outre les actes de la Société, une chronique, les sommaires des recueils périodiques, la liste des articles et ouvrages publiés par des membres de la Société, la conférence faite à la réunion du 2 juin par M. René DE MAULDE sur *Le mariage des filles de Louis XI* et une note de M. le colonel Th. IUNG sur *La publication des documents historiques*.

— Prochainement paraîtra, à la librairie Hachette, une *Bibliographie des sources de l'histoire de France*, par MM. G. MONOD et Emile MOLINIER.

— M. Henri MARTIN fait, dit-on, en ce moment, des fouilles à Carnac.

— Le 29 mai dernier est décédé M. GATTEYRIAS (né le 11 janvier 1855, à Thiers). Ancien élève de l'Ecole des langues orientales, il avait publié un petit ouvrage sur l'*Arménie et les Arméniens*, dans la collection Cerf.

ALLEMAGNE. — Une deuxième édition complètement remaniée (vollstændig umgearbeitet) de l'ouvrage de M. Frédéric BLASS « sur la prononciation du grec », *Ueber die Aussprache des Griechischen*, a paru à la librairie Weidmann, de Berlin (VIII et 109 p. 3 mark).

— M. HESSE de Kœnigsberg, doit publier le roman d'*Ypotis* pour l' « Early English Text Society ».

— La librairie Graeser, de Vienne, fait paraître la deuxième édition des *Bilder aus dem sæchsischen Bauernleben in Siebenbürgen, ein Beitrag zur deutschen Culturgeschichte*, de F. F. FRONIUS.

— Un catéchisme de l'archiviste, « *Katechismus der Registratur-und Archivkunde, Handbuch für das Registratur-und Archivwesen*, par G. HOLTZINGER, avec des additions de M. Fr. LEIST, paraîtra prochainement à Leipzig, chez J. J. Weber.

— M. Otto WEDDINGEN, de Hamm, en Westphalie, travaille à une histoire de la poésie populaire de l'Allemagne (*Geschichte der deutschen Volkspoesie*), depuis la Réforme jusqu'à l'époque présente.

— Sous le titre « *Die Sprachforschung der Gegenwart mit Bezug auf die franzœsische Litteratur im Mittelalter* » (Heidelberg, Winter. In-8°, 1 mark 20). M. E. LAUR, de Heildeberg, vient de publier la traduction en allemand d'une étude de M. Ferdinand BRUNETIÈRE, parue dans les *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*.

— Sous le titre *Urkunden aus den « Antichi archivi » der Bibliotheca comunale von Verona* (Würzburg, Stahel, 1883. In-8°, IV et 54 p. 2 fr. 50), M. J. KOHLER publie le premier fascicule d'une collection qu'il veut faire paraître à intervalles indéterminés (*in zwanglosen Heften*, comme on dit en Allemagne) et qui s'intitule « Contributions à l'histoire du droit privé germanique » (*Beitræge zur germanischen Privatrechts-Geschichte*). Les documents que publie M. Kohler doivent être, dans chaque fascicule de la collection, accompagnés de notes et d'interprétations juridiques. M. Kohler nous donne aujourd'hui treize actes tirés des « Antichi archivi » de la Bibliothèque communale de Vérone; six actes de vente, deux actes d'échange, un acte de reconnaissance, un arbitrage, un acte de donation, etc. Ces actes sont presque tous relatifs à des terres ou des domaines des environs de Vérone, et c'est à Vérone ou dans la banlieue de cette ville, qu'ils ont été rédigés. L'auteur a reproduit ces textes avec la plus grande exactitude, en y joignant une annotation abondante.

DANEMARK. — M. Julius HOFFORY s'est « habilité » à l'Université de Copenhague par une étude sur les consonnes en norois, *Oldnordiske Consonantstudier*, étude qui paraîtra dans un des prochains fascicules de l'*Arkiv for nordisk filologie*.

ESPAGNE. — L'Académie d'histoire de Madrid s'est occupée, cette année, de classer les innombrables manuscrits et documents conservés aux Archives des Indes, à Séville. Elle a fait envoyer à Madrid tous les actes et papiers concernant le procès engagé entre la famille de Christophe Colomb et celle de Pinzon; on a découvert tous les noms, sauf deux, des compagnons du grand navigateur, et il résulterait de cet examen que Pinzon aurait été calomnié, qu'il fut le bras droit de l'expédition dont Colomb était la tête, qu'il demanda toujours à pousser en avant; M. Fernandez DURO doit lire sur ce sujet un mémoire intéressant au Congrès des Américanistes de Copenhague.

ETATS-UNIS. — M. G.-T. CURTIS prépare une *Vie de Buchanan*, l'ancien président des Etats-Unis; Buchanan avait conservé toute sa correspondance, et il avait l'habitude de tenir un journal; tous ces documents importants ont été mis à la disposition de M. Curtis, et on trouvera certainement dans l'ouvrage bien des renseignements intéressants et propres à jeter une vive lumière sur les causes de la guerre civile.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 10 septembre — 1883

Sommaire : 179. Lipsius, Les légendes apocryphes des apôtres. — 180. De Ceuleneer, Notice sur un diplôme militaire de Trajan. — 181. De Hübner, Sixte-Quint. — 182. Goloubinsky, Histoire de l'église russe. — 183. Chants populaires de la Suisse, p. p. L. Tobler. — *Variétés :* Clermont-Ganneau, Notes d'archéologie orientale : V. découvertes à Emmaus-Nicopolis ; VI. patène du mont des Oliviers ; VII. les deux larrons. — Chronique.

179. — **Die apokryphen Apostelgeschichten and Apostellegenden**, Ein Beitrag zur altchristlichen Literaturgeschichte von Rich. Adelbert Lipsius. Erster Band. Braunschweig, G. A. Schwetschke und Sohn, 1883. In-8 de iv et 633 pp.

C'est un fait bien étrange qu'il ne soit resté qu'un si petit nombre de renseignements historiques sur les apôtres. Nous connaissons leurs noms par les Evangiles ; le livre du Nouveau-Testament qui porte le titre d'Actes des apôtres nous a conservé le récit de quelques faits relatifs à quelques-uns d'entre eux. Les Epîtres de Paul nous en rapportent un très petit nombre d'autres ; après cela, il n'y a plus rien de certain sur les premiers propagateurs de la religion chrétienne. Que devinrent-ils après la mort de leur maître ? Nous n'en savons rien ; où, quand et comment se termine l'existence de chacun d'eux ? Aucun document authentique n'en a conservé le souvenir.

Ces étonnantes lacunes furent remplies de bonne heure par des légendes. Il n'est pas un seul de ces récits qui s'appuie sur un fait positif et certain. Plusieurs d'entre eux ne prirent naissance que pour satisfaire la pieuse curiosité des fidèles, curiosité d'ailleurs fort légitime ; d'autres furent provoqués par le désir de donner une origine apostolique à telles ou telles églises ; d'autres encore furent imaginés pour soutenir ou faire prévaloir certaines doctrines ; d'autres enfin furent composés en l'honneur de quelque apôtre, pour relever son autorité, en lui attribuant des actions extraordinaires, surtout des miracles plus ou moins extravagants.

Ces légendes, qui ne sont en elles-mêmes qu'un tissu de vaines imaginations, ont cependant cette utilité de nous faire connaître l'esprit du temps et des lieux qui les virent naître. Elles nous apprennent avec quelle rapidité certaines sectes furent envahies par l'ignorance, la superstition, l'ascétisme. Elles nous laissent entrevoir des dissentiments qui les divisent entre elles, dont les causes furent, sans le moindre doute, très diverses, mais qu'on rattachait, peut-être sans la moindre raison, à des enseignements opposés des premiers propagateurs du christianisme.

Un grand nombre de ces légendes sont d'origine gnostique; d'autres prirent naissance parmi des communautés hérétiques, ou qui le devinrent plus tard. Mais dans la seconde moitié du IV^e siècle, elles finirent, après avoir subi bien des remaniements, par se propager dans ce qu'on peut appeler l'Eglise catholique de cette époque, et par y être regardées comme des récits de faits réellement historiques.

C'est à l'histoire critique de ces légendes sur les apôtres et des nombreux écrits qui nous les ont conservées que M. Lipsius a consacré cet ouvrage, dont nous n'avons encore que le premier volume, mais dont le second ne tardera pas à paraître. Ce n'est pas la première fois que ces récits apocryphes attirent l'attention du monde savant; M. L. donne lui-même un aperçu des divers travaux entrepris avant lui sur cette curieuse branche de l'ancienne littérature chrétienne. Dans ces derniers temps, des recherches plus heureuses et plus exactes ont mis au jour des documents qui étaient restés inconnus. M. Lipsius en a tenu compte, de sorte que son ouvrage a le mérite de ne laisser de côté aucune des pièces de ce genre recueillies jusqu'à ce jour; et ce n'est pas seulement un travail complet, c'est encore une étude faite dans un esprit réellement scientifique et avec cette conscience littéraire que les savants allemands ont l'habitude de mettre dans leurs écrits.

Ce premier volume comprend, en outre d'une introduction de 43 pages, une première partie dans laquelle sont étudiées les diverses sources de ces légendes sur les apôtres (de la page 44 à la page 224); une seconde, dans laquelle sont examinés les actes : 1° de saint Thomas (225-347); 2° de saint Jean (348-542); et 3° de saint André (543-622). Le second volume contiendra les actes de saint Pierre et les actes de saint Paul.

M. N.

---

180. — Ad. DE CEULENEER. **Notice sur un diplôme militaire de Trajan, trouvé aux environs de Liège.** Liège, 1881. In-8, 65 pp.

Il s'agit, dans la notice de M. de Ceuleneer, d'un diplôme militaire, trouvé aux environs de Liège lors de draguages entrepris dans le lit de la Meuse. Ce diplôme est incomplet; on n'a ramené que l'une des deux plaques de bronze, et encore en assez mauvais état. Quoique si mutilé, ce monument n'en a pas moins son importance. D'abord, c'est le premier diplôme trouvé en Belgique; puis, ce qui est d'un intérêt plus grand, il fait connaître le nom d'un nouveau légat de la Bretagne sous le règne de Trajan. La découverte de cette plaque de bronze porte à soixante-onze le nombre des documents de ce genre.

On sait qu'un diplôme militaire est l'expédition authentique, faite en présence de sept témoins, d'une loi impériale affichée à Rome *in muro post templum divi Augusti ad Minervam* et accordant aux soldats et

aux vétérans de certains corps le droit de cité, le *matrimonium justum* et la légitimation des enfants qu'ils pourraient avoir eus. L'expédition dont il s'agit ici est datée du deuxième consulat de Trajan, c'est-à-dire de l'année 98 ou 99, puisque le troisième consulat de cet empereur tombe en l'année 100. M. de C., à la suite d'une discussion très savante sur les dates où Trajan renouvelait sa *potestas tribunicia*, parvient à déterminer avec plus d'approximation la date de ce diplôme. Dans les titres impériaux figure la *tribun. potest.* sans autre indication, tandis que le titre de *pater patriæ* est omis : l'auteur en conclut que le diplôme est des premiers mois de l'année 98. La mention des consuls aurait rendu cette discussion inutile; mais la partie inférieure de l'acte, celle où étaient gravés les noms des consuls, ainsi que l'indication précise du jour où l'expédition a été faite, n'a pu être retrouvée.

L'intérêt de cette discussion chronologique est dû à la présence sur ce diplôme du nom d'un personnage inconnu, T. Avidius, commandant en Bretagne des deux corps de cavalerie et des six corps d'infanterie, en faveur desquels une loi avait été rendue à Rome. Sur ces troupes auxiliaires, recrutées surtout parmi les Belges et les Espagnols, le diplôme n'a rien appris de neuf, et la restitution de la plupart des noms n'a pas été trop difficile. La présence de la *cohors Iª Tungrorum* parmi ces troupes explique la découverte de ce diplôme aux environs de Liège; le soldat pour qui une expédition spéciale avait été faite, était sans doute de cette cohorte, et, après son congé, il revint vivre dans sa patrie. — C'est donc en l'année 98 que T. Avidius commandait ces corps en Bretagne; mais ici deux difficultés se présentent, l'une épigraphique tenant à la lecture du diplôme, l'autre chronologique sur la date même de ce commandement militaire.

Le nom de T. Avidius est parfaitement lisible sur l'une des faces (la face externe) de la plaque de bronze; quant au surnom, il est dans la partie détruite. Or sur la face interne figure, deux lignes au-dessous du nom de T. Avidius, le mot *Nepote* qui semble pouvoir se concilier difficilement avec l'ensemble du texte. Il faut donc supposer une inscription du surnom faite à cet endroit par le graveur, à la suite d'un oubli; en réunissant ce surnom aux noms qui figurent plus haut, on a le nom complet de ce personnage, T. Avidius Nepos. Ce gouverneur est-il le même qu'un Avidius Quietus, consul suffect du règne de Trajan à une année inconnue? M. de C. ne le pense pas; M. Mommsen, au contraire, identifie les deux personnages dans son étude sur le même sujet, publiée dans l'*Ephemeris epigraphica* de 1881.

Puisque T. Avidius Nepos a été gouverneur de la Bretagne en 98, il faudra corriger les fastes des gouverneurs de cette province, qui donnent à cette même année le nom de C. Salvius Liberalis. M. de C. démontre avec raison, croyons-nous, contre Borghesi, que la légation de Salvius dut prendre fin avec l'année 97 : celle-ci de T. Avidius Nepos se place alors sans difficulté l'année suivante.

La brochure de M. de Ceuleneer se compose de deux parties, qui auraient peut-être gagné à être mieux détachées l'une de l'autre. L'une est le commentaire même du texte, commentaire aussi complet qu'on peut le souhaiter pour l'épigraphie, la chronologie, l'histoire; on remarquera en particulier l'ingénieux complément que donne l'auteur à ces mots *dimissis honesta missione a (divo Nerva)*. L'autre se compose d'une série d'*excursus*, non sans intérêt, mais qui, insérés dans le texte le long de la discussion, en arrêtent un peu parfois l'intelligence. Ainsi l'auteur donne l'indication des antiquités romaines découvertes dans le pays de Liège à d'autres époques; plus loin (pp. 26-41), c'est un tableau des corps auxiliaires recrutés parmi les Belges et les peuplades limitrophes et parmi les peuplades de la péninsule ibérique; plus loin encore (pp. 42-45), il s'agit de la confection des diplômes en général; enfin les dernières pages (56-65) sont consacrées à expliquer les différents privilèges qui figurent d'habitude sur les pièces de ce genre. Du moment que le commentaire même du diplôme a été fait avec une connaissance parfaite du sujet, que toutes ou à peu près toutes les difficultés du texte ont été éclaircies ou consciencieusement exposées, ces pages supplémentaires peuvent s'accepter : abondance de biens... Il y a tant de livres qui ne tiennent pas les promesses de leur titre, qu'on ne peut en vouloir à l'auteur de cette savante notice de les avoir toutes tenues, et au-delà.

G. Lacour-Gayet.

---

181. — **Sixte-Quint**, d'après des correspondances diplomatiques inédites tirées des archives d'Etat du Vatican, de Simancas, de Venise, de Paris, etc., par M. le baron de Hübner. Nouvelle édition. Paris, Hachette, 1882, vi, 452, 436 p. In-18. Prix : 7 fr.

Nous avons rendu compte autrefois dans la *Revue* (année 1872, II, p. 397) de la biographie de Sixte-Quint, publiée en 1870 par M. le baron de Hübner, ancien ambassadeur d'Autriche à Paris et à Rome. Nous avons dit alors tout ce que l'histoire de ce pontife, si remarquable à tant d'égards, devait aux recherches consciencieuses du diplomate autrichien, et combien les conclusions nouvelles qu'il présentait sur certaines particularités de sa vie, sur certains épisodes des relations politiques entre la France, l'Espagne et le Saint-Siège gagnaient par le ton modéré, par la prudence avec laquelle les présentait l'auteur. Nous n'avons donc point à revenir ici plus longuement sur le travail de M. de Hübner, car cette nouvelle édition n'est qu'une réimpression, à meilleur marché, des trois grands volumes de l'édition primitive. Pour réduire sa vie de Sixte-Quint à deux tomes, l'auteur a non-seulement supprimé le vol. III, renfermant les pièces inédites, mais encore tous les renvois aux sources de l'édition primitive. Les autres changements se bornent à quelques légères corrections de style, opérées çà et là dans

l'ensemble de l'ouvrage. On continuera donc à se servir de la première édition pour l'usage scientifique. Mais nous ne doutons pas que la réimpression faite par les soins de la librairie Hachette ne trouve, comme elle le mérite, de nombreux lecteurs parmi le public, auquel la recommande une des dernières lettres écrites par M. de Montalembert, trois jours seulement avant sa mort, et publiée maintenant pour la première fois.

R.

---

182. — E. Goloubinsky. **Istoria rousskoï tserkvi** (Histoire de l'église russe), 2 vol. in-8 de xxiii, 792 et 791 p. p. Moscou, imprimerie Lissner, 1880-1881.

Il n'est jamais trop tard pour signaler un bon livre. Celui de M. Goloubinsky est excellent à tous égards. L'auteur, professeur à l'Académie théologique de Moscou, s'était déjà fait connaître par un intéressant résumé de l'Histoire de l'Eglise orthodoxe en Bulgarie, en Serbie, en Roumanie; l'ouvrage dont il nous donne aujourd'hui les deux premiers volumes est un véritable monument de saine critique et de solide érudition. S'il est une chose difficile à écrire, c'est l'histoire d'une église, quelle qu'elle soit; elle exige de l'auteur des connaissances spéciales qui ne s'acquièrent guère que dans les séminaires; d'autre part, la profession ecclésiastique impose, en général, à ceux qui l'ont embrassée une foi docile peu conciliable avec les exigences d'une méthode rigoureuse. En Russie, la situation de l'historien est plus délicate que partout ailleurs; l'orthodoxie s'identifie avec une sorte de patriotisme étroit. Il faut non-seulement beaucoup de critique, mais beaucoup de courage pour aller à l'encontre des traditions et des préjugés. M. G. réunit ces deux vertus; il compose avec méthode, il écrit avec agrément : « Nous sommes un peuple d'une très petite valeur historique, dit-il dans sa préface. » Je sais bien des gens en Russie qui n'oseraient point parler du passé de leur patrie avec si peu de respect. Nous voilà loin du temps où Karamzine écrivait que la Russie était, avant l'invasion des Mongols, le plus cultivé des Etats de l'Europe.

Ces deux volumes de quinze cents pages ne comprennent que l'histoire de l'Eglise russe jusqu'à l'invasion des Mongols, c'est-à-dire une période de moins de trois siècles. M. G. déblaie soigneusement les origines des légendes qui les obscurcissent, par exemple, du prétendu apostolat de Saint André [1]. Il essaye avec beaucoup de sens d'interpréter le récit où Nestor (ou du moins l'annaliste anonyme généralement connu sous ce nom) représente Wladimir envoyant des messagers à la recherche de la meilleure des religions, et finissant, après une comparaison minutieuse, par adopter la foi orthodoxe. C'est là, selon lui, une invention posté-

---

1. On sait qu'aujourd'hui encore le plus important des ordres russes est l'ordre de Saint-André.

rieure due au patriotisme de quelque Grec désireux de soumettre l'Eglise russe à la tutelle morale de l'Eglise hellénique. Toute cette discussion est fort bien conduite et fort ingénieuse; elle a naturellement provoqué en Russie de vives polémiques. M. G. a tenu bon et dans une post-face ajoutée à son deuxième volume il maintient son hypothèse et la défend rigoureusement contre les arguments patriotiques et théologiques qu'on a essayé de lui opposer. La religion chrétienne une fois établie en Russie, M. G. étudie son organisation. Sur nombre de questions, les matériaux authentiques sont insuffisants; M. G., qui connaît fort bien l'organisation de l'Eglise grecque, procède par induction; il applique à son pays les textes que lui fournissent les historiens et les canonistes byzantins (notamment le grand ouvrage de Ralli et Potli, Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων.) Il fait de même pour tout ce qui concerne le matériel des églises et de la liturgie. Cette partie, qui n'occupe pas moins de 445 pages, offrira aux archéologues une source inépuisable de renseignements. M. G. regrette que ses ressources ne lui aient pas permis d'y joindre les illustrations nécessaires. Nous le regrettons encore plus que lui. Espérons qu'un jour le savant auteur pourra reprendre ses deux chapitres, y ajouter une centaine de figures, et nous donner un manuel complet d'archéologie religieuse.

Le chapitre consacré aux moines et au monachisme atteste la même liberté d'esprit, la même solidité de critique que les précédents. On juge volontiers les moines de cette période primitive d'après le *Patericon* de Kiev qui raconte la vie des ascètes les plus remarquables. M. Goloubinsky qui vise plus à instruire son lecteur qu'à l'édifier, n'hésite pas à signaler tous les abus où le monachisme est tombé en Russie comme en Occident. Il apporte la même franchise dans l'étude des rapports entre l'église russe et l'église latine. Il n'a pas de peine à réfuter les légendes qu'on a imaginées pour rattacher quand même la Russie à l'église romaine; peut-être glisse-t-il un peu trop légèrement sur les mariages des princes et des princesses russes avec des hétérodoxes. Le mariage de la princesse Anne avec un roi de France n'est même pas signalé. Un chapitre d'ensemble, fort bien fait, résume l'opinion de l'auteur et les témoignages de l'histoire sur la foi, la moralité et la religiosité du peuple russe pendant la période que l'auteur vient d'exposer. Des appendices chronologiques, biographiques, des addenda et des corrigenda accompagnent les deux volumes et attestent l'infatigable conscience d'un écrivain avant tout soucieux de l'exactitude et de la vérité. Continuée sur le plan et dans les proportions de cette première partie, l'*Histoire de l'église russe* formera certainement une dizaine de volumes. C'est une œuvre qui laissera derrière elle toutes celles qui l'ont précédée et qui méritera d'être consultée partout où l'on s'intéresse aux évolutions du christianisme chez les différents peuples de l'Europe.

L. LEGER.

183. — Dr Ludwig Tobler, Professor der deutschen Sprache an der Universitæt Zürich : **Schweizerische Volkslieder**, mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben. (Bibliothek ælterer Schriftwerke der deutschen Schweiz, v. B.). Frauenfeld. Verlag von J. Huber, 1882. In-8, CLI, 234 p.

Il n'était que naturel de consacrer un volume de la *Bibliothèque des plus anciens ouvrages de la Suisse allemande* à un recueil de *Lieds* ou chansons populaires, mais il était difficile d'en donner un qui fût plus digne de figurer dans cette collection si consciencieusement et si habilement dirigée. Les travaux de M. L. Tobler le recommandaient pour une entreprise pareille et ce serait trop peu de dire qu'il s'est toujours montré à la hauteur de sa tâche ; connaissance approfondie du sujet, richesse d'informations, établissement rigoureusement exact des textes, tout se réunit pour faire des *Chants populaires de la Suisse* un livre aussi savant que plein d'attrait. M. T. ne s'est pas d'ailleurs borné à éditer les lieds qu'il avait recueillis, il en fait l'historique et, dans une introduction qui est un modèle de saine érudition, il a passé en revue toutes les questions qui se rattachent à la publication qu'il entreprenait : âge et caractère différent des chansons de son recueil, transformations qu'elles ont subies, nature des sujets qu'elles traitent, rien n'est oublié de ce qui peut servir à en rendre plus facile l'intelligence et à en donner une connaissance approfondie. On pourrait être tenté sans doute de demander au savant éditeur pourquoi il il n'a pas fait une place plus grande à l'étude de la langue ; mais peut-être répondrait-il, en renvoyant au *Schweizerisches Idioticon*, en cours de publication, et dont il est un des rédacteurs.

M. T. a réparti les lieds de son recueil en deux classes principales : les lieds historiques et les lieds d'un caractère général, et il divise ces derniers en spirituels et profanes, lesquels peuvent être d'ailleurs soit épiques, — c'est le petit nombre, — soit lyriques. Cette dernière division n'a pas, je crois, une grande importance, et, après l'avoir établie théoriquement, M. T. l'a abandonnée lui-même dans la classification de ses lieds spirituels. Ce qui importe du reste, c'est bien plutôt de suivre et de montrer la diversité si grande des sujets abordés dans les lieds plus particulièrement lyriques : amour, mariage, conditions sociales et usages, fêtes, même la vie des bêtes, comme dans le lied *Ich armes Häsli*, on peut ajouter celle des plantes, — un des plus beaux chants du recueil est une glorification du sapin, — y figurent tour à tour, et le savant éditeur nous donne sur la valeur poétique de chacun de ces motifs d'inspiration, les renseignements les plus sûrs et parfois les plus curieux [1].

Il va de soi que tous les *Chants populaires de la Suisse* n'offrent pas le même intérêt, mais il en est bien peu qui ne se recommandent par

---

1. On en trouve aussi bien d'autres d'un genre différent, par exemple le rapprochement fait p. CXXXII entre *Reihen, Reigen* et *ranz* (= rang).

quelque qualité poétique ; quoi de plus doux, de plus mystique et à la fois souvent de plus naïf que quelques-uns des lieds spirituels, de plus tendre que plusieurs des chansons d'amour que renferme la collection de M. L. T., d'une inspiration plus haute, par exemple, que *Anneli* ou *Südeli*, de plus tragique que *'S spaziere drei Soldaten* ou *Der Schwanewirt*, bien que ce dernier lied soit d'origine bien récente ! Il faudrait passer en revue tous ces chants si populaires d'inspiration et de forme et qui montrent à quel point, pendant cinq siècles, le peuple suisse est resté fidèle à la poésie ; j'aime mieux renvoyer au livre de M. L. Tobler ; le lecteur qui n'est point encore initié à ce qui fait le charme et l'attrait de la chanson populaire ne pourrait l'apprendre avec un meilleur guide. S'il le sait, il retrouvera dans ce recueil quelque chose d'égal à ce qu'il a pu admirer de plus beau et de plus touchant dans les chants qu'il connaît déjà.

C. J.

VARIÉTÉS

Notes d'archéologie orientale.

V

Découvertes archéologiques a Emmaus-Nicopolis.

Mosaïque à inscription de la basilique d'Emmaüs.

Lors de ma dernière mission en Palestine, j'avais recueilli divers monuments fort curieux à 'Amwâs, l'antique Emmaüs-Nicopolis [1]. Les fouilles entreprises par M^lle de Saint-Cricq, sous la direction du capitaine Guillemot, dans les ruines de la basilique d''Amwâs, dont j'ai depuis longtemps signalé l'importance [2], se sont poursuivies depuis mon départ et ont amené quelques trouvailles intéressantes. Le capitaine Guillemot, dont on ne saurait trop louer le zèle et l'activité et qui a déjà rendu à l'archéologie de la Palestine de réels services [3], vient de m'envoyer à ce sujet quelques informations qui seront accueillies avec faveur.

---

1. Cf. mes *Premiers rapports sur une mission en Palestine et en Phénicie entreprise en 1881*, pp. 15-38. — D'autres monuments de la même provenance, notamment des inscriptions romaines, seront donnés dans mon dernier rapport, actuellement sous presse.

2. J'y avais moi-même pratiqué quelques fouilles préliminaires en 1874.

3. Cf. mon mémoire sur *La Pierre de Bethphagé* (fresques et inscriptions des Croisés), *Revue arch.* (déc. 1877).

Et d'abord j'ai eu le plaisir de constater qu'une de mes prévisions s'est réalisée. Je disais, en discutant le problème si difficile de l'attribution de la basilique d''Amwâs : « Il y a là, selon moi, entre autres chances, celle de trouver quelque pavage de mosaïques historiées, *peut-être « accompagnées d'inscriptions qui nous en apprendront plus long sur « le passé et l'origine de l'église* que toutes les suppositions auxquelles « nous sommes réduits pour l'instant [1]. »

Un pavage de mosaïques a été, en effet, mis à jour, tout contre une des absides de l'église, et ce pavage contient une inscription, malheureusement très mutilée :

+ ΕΠΙΤΙ//////////////////////////
Κ̄ΟΠΟΥΕΙ////////////////////////
ΦΚ̣ΣΕΟΕΓ////////////////////////

Ἐπὶ τη......... [ἐπισ]κόπου, ε............. [Ψη]φώσεως.... ἐγ.....

Evidemment, la teneur générale de l'inscription devait être à peu près celle-ci : *le travail de mosaïque de l'église de..... a été exécuté par..... sous l'épiscopat de l'évêque.... le jour, le mois, l'année.* L'on peut comparer, entre autres, les dédicaces des mosaïques de Tyr et de Neby Younès [2], et de divers monuments chrétiens de Syrie. L'aspect des caractères rappelle tout à fait l'inscription de la mosaïque de Tyr ; les deux mosaïques doivent être contemporaines. Il est bien regrettable que ce soient justement les parties de la dédicace contenant le mot de cette énigme historique qui aient disparu.

Fragments divers. — Quelques fragments épigraphiques ont été exhumés dans les fouilles.

1° Sur un fragment de marbre blanc :

//////////ΔΡΟΣΚΑΙ
//////ΡΑΡΧ
/////ΠΑΣΑ
///ΕΝΠ

2° Sur un autre fragment de marbre blanc .

+ΕΝ///////
Κ,ΥΙΟ/////////
Α

Ici repose..... et son fils.....

1. *Premiers rapports*, p. 33.

2. Cf. Renan, *Miss. de Phénicie*, pp. 511, 613. — Comparez notamment les formules : γέγονεν (ou ἐγένετο à Neby Younès) τὸ πᾶν ἔργον τῆς ψηφώσεως. — Pour le début ἐπὶ, etc., cf. Waddington, *Inscr. gr. et lat. de Syrie*, n° 2173 *a* : ἐπὶ τῇ οἰκονομίᾳ ; 2239 *a* : ἐπὶ συνδικιάς, et 2088 : ἐπὶ ά ἰνδικτιῶνος, etc.

3° Deux fragments de vase en terre cuite en forme de coupe se raccordant :

A : une anse en forme de croix;

B : un morceau de la panse avec les caractères :

K̅E̅ MN//////////////, K(ύρι)ε, μ[νήσθητι].

Baptistère. — A l'est et près de l'abside septentrionale, l'on a dégagé une cour pavée en marbre blanc et noir, avec une piscine et un baptistère cruciforme bâti en moëllons et fragments de briques juives et romaines. Je rappellerai à ce propos que j'avais supposé que le singulier chapiteau à légende bilingue et hébraïque trouvé dans la basilique d''Amwâs pouvait provenir d'un baptistère dépendant de l'église [1].

Sépulcre juif avec ossuaires et vases funéraires. — M. Guillemot a déblayé auprès d''Amwâs un sépulcre juif inviolé, taillé dans le roc selon le plan habituel : une chambre carrée avec neuf fours ou *koukim*, disposés trois par trois sur trois des parois. Deux des fours étaient encore obturés par un ciment très dur fait de cendres tamisées et gâchées dans l'huile. Tout autour de la chambre court une banquette en relief. Au centre étaient deux ossuaires, ou ostéothèques, en forme de caissettes [2], entourés de grands vases en terre cuite, le tout rempli de débris osseux non incinérés. Beaucoup de fioles dites lacrymatoires, pas de lampes.

Divers. — M. Guillemot me signale encore un fragment de couvercle funéraire avec ornements, une sonde de carrier en fer recueillie dans une carrière antique près de l'église et mesurant 0^{m} 537 [3], et d'autres objets ou débris anciens. Il a constaté, dans les environs, les traces d'un vaste camp qu'il croit d'origine romaine, muni d'une enceinte circulaire d'environ 1,200 mètres de développement.

VI

Patène du Mont des Oliviers, avec inscription votive

L'archimandrite de la mission russe de Jérusalem m'a communiqué l'estampage et la copie d'un curieux petit monument chrétien trouvé sur le versant oriental du Mont des Oliviers du côté de Béthanie et venu récemment en sa possession.

Ce monument consiste en un disque de bronze verdâtre de trois millimètres d'épaisseur et de treize centimètres de diamètre, monté par son centre sur une espèce de petit pied sur lequel il peut prendre une position inclinée.

---

1. *Premiers rapports*, p. 27.

2. Cf. sur ces petits monuments propres à l'antiquité juive mes divers mémoires : I. *Nouveaux ossuaires juifs avec inscriptions grecques et hébraïques.* — II. *Ossuaire juif provenant d'Alexandrie.* — III. *Ossuaire juif de Joseph, fils de Jean.* — IV. *Epigraphes hébraïques et grecques sur des ossuaires juifs inédits.*

3. Cf. dimensions de la coudée.

Au milieu est ciselée en léger relief une grande croix à branches égales ; dans les branches sont gravés quatre caractères cantonnés que mon savant correspondant transcrit : ΟΦΝΗ..., et tout autour court une longue inscription qu'il transcrit :

+ Α[ΓΙΑ] ΜΑΡΙΑϚ (καὶ) ΜΑΡΘΑ ΠΡΟCΔΕΞΕ ΤΗΝ ΚΑΡΠΟΦΟΡΙΑΝ
ΩΝ(Ο) Κ(ΥΡΙΟ)C ΓΙΝΟCΚΙ.

Je propose de lire les quatre caractères cantonnés : CΦΖΗ, au lieu de ΟΦΝΗ, en y ajoutant un Ω qui doit exister au centre de la croix, et de les considérer comme ainsi distribués :

Φ
Ζ Ω Η
C

c'est-à-dire φῶς, ζώη, *vie, lumière* [1]. Il y a plusieurs exemples en Syrie de croix [2] accompagnées de l'intersection de ces deux vocables sacrés désignant deux qualités essentielles du Christ. J'en ai recueilli notamment un spécimen tout à fait analogue à Gaza [3].

Quant à la dédicace circulaire, j'aimerais mieux, en m'appuyant sur une inscription identique, pour la dernière partie, du beau baptistère de la basilique de Bethléem, lire : Μάρθα (ou Μαρία ?), πρόσδεξε τὴν καρποφορίαν [4] ὧν ὁ κύριος γι[γ]ν(ώ)σκ[ε]ι τὰ ὀνόματα, *Marthe (Marie?), reçois l'offrande de ceux dont le Seigneur connaît les noms.*

Les caractères qui suivent le mot ΓΙΝΟCΚΙ et qui sont transcrits : + ἁγία Μαρία, sont *très frustes* [5], et l'on peut y retrouver à peu près les éléments graphiques de τὰ ὀνόματα exigés par la formule, comme on le voit en superposant les deux leçons :

+Α ΓΙΑ ΜΑ ΡΙ Α
ΤΑ ΟΝΟ ΜΑ Τ Α

Dans ce cas, le signe ϛ ne serait pas l'abréviation de καὶ, mais un signe de séparation, marquant le commencement et la fin de l'inscription circulaire.

Quelle pouvait être la destination de ce curieux objet? Liturgique, assurément. Je crois que c'était une patène, le δίσκος de l'Eglise grecque, où l'on plaçait les particules du pain eucharistique, le *charbon vivant*

---

1. Cf. le vers bien connu de saint Damase énumérant les symboles de Jésus :

Spes, via, *vita*, salus, ratio, sapientia, *lumen*.

2. Renan, *Miss. de Phén.*, p. 216, sur un amulette chrétien.

3. En 1870, sur une dalle de marbre encastrée dans l'intérieur d'une maison arabe.

4. Cf. le mot καρποφορούντων de la mosaïque de Tyr (Renan, *Miss. de Phén.*, p. 613, pl. XLIX), qui doit être pris dans le même sens.

5. Sur l'estampage que je possède, les traits originaux ont été malheureusement repassés au crayon et interprétés dans le sens que je propose de rejeter.

(comparez φῶς, ζώη), auquel les liturgies orientales assimilent ce symbole du corps de Jésus.

VII

Les deux Larrons

Ma mission à Londres pour l'examen du prétendu manuscrit moabite Shapira, ayant occasionné un retard dans le renvoi des épreuves de ma IV[e] note d'archéologie orientale *(Rev. Crit.* 20 août 1883), plusieurs des corrections indiquées n'ont pu y être introduites. J'en signalerai trois des plus essentielles. P. 147, note 1, lire : *Cesmas* ou *Sesmas ;* même page l. 5, lire : CΤΕΓΑC, au lieu de ΕΤΕΓΑC.

A la note 3 de la p. 147, à propos du rapprochement fait par moi entre *ΓΗCΤΑC (ΓΙCΤΑC), nom du mauvais larron, et le mot λῃστάς de l'Evangile (Marc, xv, 27), j'avais ajouté cette indication importante : *Inversement, serait-ce* *ΓΗCΤΑC *qui serait issu* de ΛΗCΤΑC, *et* ΔΥCΜΑC, le nom du bon larron, viendrait-il de ΔΥΟ(τοὺς ΔΥΟ... ΛΗCΤΑC) ?

Ch. Clermont-Ganneau.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous lisons dans le *Temps* du 22 août 1883, sous le titre : *Le prétendu manuscrit original de la Bible* les lignes suivantes : « M. Clermont-Ganneau, chargé par le ministre de l'instruction publique d'examiner les fameux manuscrits bibliques déposés au British Museum et dont nous avons entretenu nos lecteurs à plusieurs reprises, est arrivé au moment où l'émotion du public anglais avait atteint son paroxysme. La presse anglaise était pleine de détails sur ces merveilleuses reliques auxquelles on attribuait près de trois mille ans d'existence. Les transcriptions, les traductions, les commentaires allaient leur train ; le *Times* leur ouvrait toutes grandes ses immenses colonnes. La foule se pressait chaque jour plus nombreuse au British Museum, autour de la vitrine où quelques spécimens étaient solennellement exposés à sa curiosité haletante. M. Gladstone, le premier ministre, était venu en personne les honorer de sa visite. Le possesseur, un habitant de Jérusalem, en ce moment à Londres, en demandait froidement la bagatelle d'un million de livres sterling, soit vingt-cinq millions de francs ! Le résultat de l'examen auquel s'est livré notre savant compatriote est venu malheureusement couper court à ce bel enthousiasme. Après avoir obtenu, non sans peine, communication de ces documents, non seulement il a constaté qu'ils étaient l'œuvre d'un faussaire moderne, mais encore il a réussi à établir rigoureusement, pièces en main, comment le faussaire avait procédé à leur fabrication. Ces documents consistent en bandes de cuir longues et étroites, d'un grand aspect de vétusté, couvertes de caractères moabites. Ils contiennent de longs extraits, plus ou moins défigurés, du Deutéronome,

serrés, écrits à l'encre et au kalam et disposés en colonnes. Un des premiers hébraïsants d'Angleterre, le docteur Ginsburg, les a déchiffrés, traduits et publiés avec une ardeur et une patience dignes d'un meilleur sort. Le faussaire a tout simplement pris un de ces grands rouleaux — âgé peut-être de deux ou trois siècles — rituels de synagogue contenant le Pentateuque en caractères hébreux modernes; il y a découpé la marge inférieure, vierge d'écriture, et s'est servi de ces bandes pour opérer sa transcription du texte biblique dans l'alphabet moabite de la stèle du roi Mesa (neuvième siècle avant notre ère) découverte il y a une quinzaine d'années justement par M. Clermont-Ganneau et rapportée par lui au Louvre. Malheureusement, on ne pense pas à tout. Le faussaire n'a pas fait attention à un détail insignifiant en apparence qui est devenu entre les mains de M. Clermont-Ganneau une preuve écrasante. Les bandes moabites ont conservé sous les caractères apocryphes les traces à peine visibles, mais indélébiles, de la réglure primitive du rouleau, réglure faite, selon l'usage, au poinçon, ainsi que les plis caractéristiques qui séparent les colonnes du texte hébreu dans les rouleaux de synagogue. Il suffit de superposer ces bandes suspectes à la marge inférieure d'un de ces rouleaux pour que la fraude saute aux yeux. La démonstration est absolue. Le faussaire a été pris littéralement la main dans le sac. Nous sommes heureux que le mérite d'avoir démasqué cette supercherie colossale revienne à l'un de nos compatriotes. Il faut féliciter les Anglais d'avoir été avertis à temps. Ils ont été mieux partagés en cela que les Allemands, qui, eux, avaient déjà payé dix-huit mille thalers, près de quatre-vingt mille francs, leur collection de poteries moabites, quand M. Clermont-Ganneau parvint à en établir le caractère absolument apocryphe. Ce qu'il y a de piquant, c'est que c'est ce même habitant de Jérusalem, le possesseur du manuscrit biblique, qui les leur avait vendues. Décidément, cet honnête industriel fera sagement de renoncer au cuir pour revenir à la terre cuite. » Nous devons ajouter, pour l'édification de nos lecteurs, que M. Clermont-Ganneau s'est vu refuser la communication de manuscrits suspects déposés au Musée britannique, communication accordée à d'autres savants, quoiqu'en dise un entrefilet de l'*Athenæum* du 18 août. Ce refus qui le visait personnellement, lui a été opposé par le principal « librarian » à la requête formelle du possesseur, M. Shapira. Il peut être interprété comme une preuve morale d'une grande gravité si on le rapproche du précédent des poteries moabites qui avait déjà mis face à face M. Shapira et M. Clermont-Ganneau. Notre collaborateur a dû se borner à l'examen des deux fragments exposés au public, et de trois ou quatre autres sur lesquels le Dr Ginsburg lui avait, lors d'une première entrevue, laissé jeter un coup-d'œil pendant quelques instants. Le n° du *Times* du 21 août contient à ce sujet une longue lettre de M. Clermont-Ganneau qui a fait sensation en Angleterre et celui du 23 un diagramme démontrant matériellement la parenté étroite des fragments apocryphes et du rouleau de synagogue auquel ils doivent le jour.

— La « Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome » s'est augmentée d'un volume nouveau, *Le culte de Castor et de Pollux en Italie*, par M. Maurice Albert.

— *L'Annuaire diplomatique et consulaire* pour l'année 1883 a paru à la librairie Berger-Levrault; on y trouvera des renseignements historiques de grande utilité, comme la liste chronologique des ministres des affaires étrangères depuis la création des quatre charges de secrétaires d'Etat, par Henri III en 1589, la liste des ouvrages qu'a décidé de publier le Comité des travaux historiques, etc.

— La deuxième édition de l'ouvrage de M. Paul Janet sur *Les causes finales* (Germer Baillière, in-8°), renferme des modifications qui se trouvaient déjà en partie

dans la traduction anglaise de 1878, des additions à l'étude de la théorie de l'évolution, un nouveau chapitre consacré à Herbert Spencer, etc.

— L'Académie des Beaux-Arts vient de recevoir le premier volume, publié par le ministère de l'instruction publique, de l'inventaire général des richesses d'art de la France. Cette première partie comprend les archives de monuments français, rapports, décrets, lettres, notes et documents tirés des papiers d'Albert Lenoir, années 1790 à 1816.

ALLEMAGNE. — MM. L. Noiré, en Allemagne, et Max Müller, en Angleterre, ont proposé récemment la formation d'un comité en vue d'élever une statue à Schopenhauer sur l'une des places de Francfort.

— Une *Histoire de l'Université de Vienne*, composée par feu le professeur Aschbach, doit être prochainement publiée, aux frais de l'Université, par les soins de M. Horawitz ; elle comprendra trois volumes.

ETATS-UNIS. — Une nouvelle revue mensuelle paraîtra à New-York, en novembre, sous le titre de *Shakspeariana*.

— L'infatigable bibliographe W. M. Griswold vient de publier un nouvel *Index* des « articles relatifs à l'histoire, à la biographie, à la littérature, à la société et aux voyages, et contenus dans des recueils d'essais ». Il a résumé en 46 pages les titres des études renfermées dans 799 volumes, écrits en anglais, en allemand et en français.

— M. W. J. Linton doit publier un recueil de poésie anglaise, en cinq volumes : I. De Chaucer à Burns ; II. Lyriques du XIXe siècle ; III. Ballades et romances ; IV. Choix d'œuvres dramatiques ; V. Traductions. Les morceaux seront rangés dans chaque volume d'après l'ordre chronologique ; ils seront accompagnés d'une courte biographie et de notes explicatives. (A New-York, chez les éditeurs Scribner).

— Un éditeur américain réimprime la nouvelle édition de l'*Encyclopaedia britannica*, en y ajoutant la biographie des personnages morts depuis l'apparition des premiers volumes ; cette édition renfermera des articles sur *Bagehot*, par M. Hutton ; sur *Lord Beaconsfield*, par M. Kebbel ; sur *Carlyle*, par M. Lindsay Smith ; sur *Emerson*, par M. Sanborn, etc.

GRANDE-BRETAGNE. — Le volume de sir Erasmus Wilson, *The Egypt of the past*, aura bientôt une troisième édition, augmentée de gravures et de cartes ; le texte sera également remanié.

— L'éditeur S. C. Fotheringham (Londres et Paris) doit faire paraître prochainement un poème écrit en dialecte normand-français par un héraut de sir John Chandos, ou *Chandos Herald* qui a été témoin de tous les faits qu'il raconte. Cette chronique en vers commence à la naissance du Prince Noir et donne d'importants détails sur le siège de Calais, sur les batailles de Crécy et de Poitiers, sur l'expédition d'Espagne et la bataille de Najera, où Duguesclin fut fait prisonnier, sur divers autres événements moins connus et relatifs au gouvernement du Prince Noir en Guyenne. Le texte est reproduit d'après l'unique manuscrit conservé au Worcester College, d'Oxford. Il avait déjà été publié en 1842 pour le Roxburghe-Club, par M. Coxe, mais le volume, tiré à petit nombre, n'était pas destiné au commerce et fourmillait d'incorrections. C'est M. Francisque Michel qui édite aujourd'hui ce texte ; il l'accompagne d'une traduction anglaise (*The life and feats of arms of Edward the Black Prince*) et de nombreuses notes historiques.

— On a découvert récemment que le grand-père du président Lincoln demeurait à Norwich, en Angleterre ; sa tombe est dans le cimetière de cette ville et porte l'inscription suivante : « In memory of Mr. Abraham Lincolne, of this parish, who died july 13, 1789, age 79 years, and Hannah his daughter, who died Septem-

ber 23, 1769, age 6 years ». M. John LEACH, de Yarmouth, a fait photographier cette inscription, à ses frais, pour l'offrir aux amis et admirateurs de l'ancien président des Etats-Unis.

— M. STANLEY LANE-POOLE doit publier prochainement à Londres, chez les éditeurs Virtue, un volume sur la vie sociale en Egypte, *Social life in Egypt*.

— Le dernier volume de la collection « English men of letters » (Macmillan) est consacré à *Sheridan* et a pour auteur Mrs. OLIPHANT.

— On annonce également, à la même librairie Macmillan, la prochaine publication d'une édition des *Epîtres de saint Jean*, texte grec, notes et introduction, par M. WESTCOTT.

— Le second volume de la nouvelle édition de l'*History of England* de M. S.-R. GARDINER (chez Longmans) est consacré aux années 1607-1616.

— M. SEELEY a été chargé de l'article qui doit paraître dans l' « Encyclopaedia britannica » sur *Napoléon;* cet article, qui est très développé, vient d'être mis sous presse.

— Une nouvelle édition, augmentée du double (et ce, dit-on, en grande partie, grâce à des renseignements et documents fournis par M. Gladstone) de l'ouvrage de M. W. ROBERTSON sur John Bright, *Life and Times of John Bright*, paraîtra bientôt chez les éditeurs Cassell.

— M. E. W. GOSSE va publier un volume d' « études sur le XVII[e] siècle anglais » *Seventeenth-Century Studies*, dont quelques-unes ont déjà paru dans le *Cornhill*. D'après le plan adopté par M. Gosse, chaque décade du siècle sera représentée par un écrivain, il y aura donc dix écrivains qui sont par ordre chronologique : Lodge, Webster, Rowlands, Randolph, Herrick, Crashaw, Cowley, Mrs. Philipps (l'incomparable Orinda), Etheredge et Otway.

— Une nouvelle édition des *English poets* de M. T. H. WARD est en préparation ; elle a été revisée entièrement et augmentée d'extraits de trois poètes morts récemment : *Rossetti*, étudié par M. PATER, *O'Shaughnessy* par M. GOSSE, et *James Thompson* (l'auteur de *The city of dreadful night*), par M. Philip Bourke MARSTON.

— M. Austin DOBSON prépare un recueil de morceaux choisis de Steele pour la Clarendon Press et un recueil d'extraits des lettres de Horace Walpole pour la collection « Golden Treasury ».

— M. W. VIETOR, du collège de l'Université, de Liverpool, a mis sous presse un volume sur la phonétique intitulé « *Phonetik des deutschen, englischen und franzœsischen* ». Ce volume servira d'introduction à un *Orthographisch-orthoepisches Wœrterbuch* que doit publier aussi M. Vietor.

— Les manuscrits relatifs à l'Irlande et provenant de la partie de la collection Ashburnham acquise par le gouvernement anglais, seront déposés à la bibliothèque de l'Académie royale d'Irlande, à Dublin; parmi ces manuscrits est le vieux livre de liturgie, connu sous le nom de *Stowe Missal*.

— La seconde partie de la traduction anglaise du *Mahâbhârata*, par PROTAPA CHANDRA ROY, paraîtra prochainement sous les auspices de la « Gratuitous Publication Society » de Calcutta.

GRÈCE. — M. Spiridion P. LAMBROS publie à Athènes, chez l'éditeur Blastos, en un volume de 25 à 30 feuilles (au prix de 10 drachmes) une suite d'études philologiques et historiques, au nombre de trente-huit.

HOLLANDE. — Il paraît, en Hollande, depuis le commencement de cette année, une nouvelle revue de théologie, les *Theologische Studiën*, dirigée par MM. DAUBANTON, VAN GHEEL GILDEMEESTER, Th. JONKER, VAN RHIJN et THIJM.

— Le Congrès des orientalistes qui doit avoir lieu cette année à Leyde, du 10 au

16 septembre, est présidé par M. KUENEN, qui remplace le regretté Dozy; le vice-président est M. KERN et le trésorier M. PLEYTE; les deux secrétaires sont MM. DE GOEJE et TIELE. Le Congrès se divisera en cinq sections : 1° langues sémitiques, avec subdivisions pour l'arabe et pour l'assyrien; 2° langues aryennes; 3° langues africaines, ou, plus strictement, l'égyptien; 4° langues de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient; 5° langues malaise et polynésiennes. Les langues officielles du Congrès seront le hollandais, le français et le latin; mais on pourra lire des mémoires en anglais, en allemand et en italien. On a formé une exposition de manuscrits, de livres et autres objets. Il y aura des excursions à La Haye et à Amsterdam; les compagnies de chemin de fer de Belgique et de Hollande ont accordé aux membres du Congrès une réduction de cinquante pour cent; le grand dîner traditionnel aura lieu le vendredi, 14 septembre. On annonce que le professeur PETERSON, de Bombay, et le pandit Shyamâji Krishnavarmâ, du Balliol College, d'Oxford, assisteront au Congrès. Parmi les mémoires qui doivent être lus, on cite déjà : de M. OORT, « le meilleur système d'éditer le texte de l'Ancien-Testament »; de M. OPPERT, « quelques inscriptions assyriennes récemment découvertes »; de M. HALÉVY, « l'origine de l'écriture perse »; de M. SAYCE, « le déchiffrement des inscriptions de Mal-Amir et l'origine des textes prétendus mèdes »; de M. RHYS DAVIDS, « la littérature pali »; de M. CUST, « les inscriptions d'Asoka et l'origine de l'alphabet hindou »; de M. KERN, « un dictionnaire sanscrit-kavi trouvé dans un vieux manuscrit javanais »; de M. DE HARLEZ, « l'âge de l'Avesta et la valeur de la tradition parsie »; du Destour JAMASPJI MINOCHEHERJI, « les mots qui signifient Dieu, Mazda, Ahura-Mazda et Ahura, dans l'Avesta »; de M. van den GHEYN, « les dialectes de l'Asie centrale », etc., etc.

ITALIE. — On dit que le pape vient d'adresser aux cardinaux Luca, Pitra et Hergenrœther une lettre où il insiste sur l'importance que prennent de jour en jour les études historiques, et propose d'ouvrir librement aux travailleurs les archives du Vatican.

SERBIE. — On vient de transporter, du cimetière Saint-Marc de Vienne, à Straznilovo, près de Karwitz, les restes du poète le plus populaire de la Serbie, le *Burns serbe*, Branko REDICHEVICH, ou, comme on le nommait communément, BRANKO (né à Brad en 1824). Branko a été le créateur de la littérature serbe moderne, et il est, nous dit-on, le poète serbe par excellence. Il est mort prématurément en 1853, sans avoir vu exaucer son vœu le plus ardent, celui de visiter les fameuses plaines de Kossovo et d'écrire un poème épique sur cette grande bataille.

SLAVES MÉRIDIONAUX. — Une *Société d'archéologie* s'organise actuellement à Belgrade, sous la direction de M. MILITCHEVITCH.

— M. C. JIRECZEK vient de publier à Sofia (en Bulgarie) une *Instruction sur la manière de rassembler les matériaux archéologiques et historiques* (brochure in-8°, de 24 pp.). Cette brochure, fort bien faite, a pour objet d'appeler l'attention des Bulgares intelligents sur les richesses encore peu connues que possède leur pays, richesses qui, naturellement, ont été fort peu étudiées sous la domination ottomane. M. Jireczek donne à ses lecteurs des indications fort détaillées; il leur explique la nature des monuments qui doivent être surtout étudiés, et les invite à ne pas négliger ou détruire — comme on l'a fait au début de l'émancipation — les monuments musulmans dont quelques-uns sont fort élégants, au point de vue artistique, ou portent des inscriptions utiles pour l'histoire.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 17 septembre — 1883

184. — **Le registre de l'officialité de l'abbaye de Cerisy,** édité par M. Gustave Dupont, sur la copie du ms. des archives départementales de la Manche, communiquée par M. Léopold Delisle. Caen, Le Blanc Hardel. Extrait du xxx^e volume des *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie.* In-4, 392 pages.

Les officiaux de Cerisy, au xiv^e et au xv^e siècles, n'étendaient leur juridiction qu'à quelques localités de peu d'importance; leur rôle, lorsqu'ils inspectaient trois ou quatre paroisses du Bessin, était assurément assez modeste; mais une bonne fortune nous a conservé le registre de leurs visites pour une très longue série d'années. Nous ne les suivons qu'à travers une circonscription peu étendue, mais nous voyons ce que furent, dans ce territoire restreint, pendant plus d'un siècle, la justice abbatiale, l'état des églises, les mœurs du clergé, la vie de la population.

Le Registrum curie officialis Cerasiensis, à part quelques courts fragments, se poursuit, au milieu de lacunes assez nombreuses, de 1314 à 1346, de 1369 à 1380, de 1391 à 1414, de 1451 à 1458. M. Dupont, dans sa préface, a exposé le mode de procédure adopté par les officiaux, et résumé en termes fort brefs une partie des faits intéressants dont nous devons la connaissance aux visites du juge abbatial; cette exposition est un peu courte : c'est le document lui-même qu'il faut lire; on y trouve une foule de renseignements intéressants pour l'archéologie et l'histoire des mœurs; on en retire une idée triste, mais exacte, de la dégradation dans laquelle étaient tombées certaines églises de Normandie, de la corruption que certains membres du clergé séculier étalaient aux yeux d'une population trop disposée à en subir l'exemple.

Etait-ce la prospérité matérielle qui avait amené les habitants de Cerisy, de Littry, des Deux-Jumeaux et de Saint-Laurent-sur-Mer à ces longues habitudes d'immoralité et à cette négligence persistante des intérêts religieux ? Il est certain que leurs églises étaient dans un état déplorable, et que pendant cent cinquante ans on ne fit pas grand'chose pour réparer ces misères vingt fois constatées. Les injonctions réitérées de l'official, dans des cas trop fréquents, ne pouvaient rien contre l'apa-

thie des trésoriers qui laissaient se dégrader et se perdre le matériel confié à leurs soins. Voici quelques faits relatifs à l'église de Littry. En 1316, 1321, 1322 (nos 42 *a*, 84, 95 *a*), les trésoriers de Littry reçoivent l'ordre de faire adapter une serrure aux fonts baptismaux, et de les munir d'une clef. En 1326 et 1327 (nos 127 *a* et 129 *c*), ce sont les cloches qui sont en mauvais état. Le 31 mars 1321 (no 84), ordre de mettre une clef et une ferrure au vase qui contient le saint chrême ; le mauvais état de ce vase est constaté en 1332 (no 144 *a*), plus tard encore (no 167 *a*), et en 1340 (no 209 *a*) ; à cette dernière date les fonts ne sont pas bien tenus ; le 20 juin 1342 (no 220), ils n'ont pas de serrure. Le 22 mai 1374 (no 298 *b*), l'official, n'ayant trouvé dans l'église de Littry qu'un calice en plomb, interroge à ce sujet les trésoriers ; ils lui répondent qu'ils ont à Bayeux un calice d'argent, engagé pour deux florins ; ordre leur est donné de le retirer dans un délai d'un mois, sous peine d'une amende fixée à quarante sous. Les livres ne sont pas reliés. Le prêtre ne peut se tenir à l'autel à cause de la pluie et du vent ; les courants d'air enlèvent les corporaux quand on les pose sur les calices. L'official enjoint aux trésoriers et aux bonnes gens de l'endroit de réparer l'église ; nous ignorons ce que firent les bonnes gens de 1374 à 1412 ; ce qui est certain, c'est qu'à cette dernière date (no 393 *f*) cinq hommes de Littry, après avoir en vain demandé la clef de l'église au gardien, en la place duquel ils voulaient installer un homme de leur choix, enlevèrent à coups de hache la serrure, et pénétrèrent dans le saint lieu.

Les officiaux, dans la relation de leurs visites, énumèrent le plus souvent les livres liturgiques, les vêtements sacerdotaux et les ornements d'église ; l'état de ces objets n'est pas toujours satisfaisant, mais ce sont surtout les bâtiments qui tombent en ruines. Le 4 mars 1315 (no 26 *b*), on constate que le cimetière des Deux-Jumeaux n'est pas clos ; les porcs fouillent le sol pour déterrer les cadavres. La clôture de ce même cimetière, le 29 mars 1319, laisse encore a désirer (no 64 *a*) ; le monastère a besoin d'être réparé et recouvert ; on néglige de sonner les cloches, et il ne se fait pas d'aumônes ; les livres, les vêtements, le luminaire sont mal entretenus. En 1331 (no 136 *b*), 1332 (no 146), 1333 (no 161 *c*), il manque assez de vitres pour que la pluie tombe dans l'église, et que le vent éteigne les lumières. Le 4 juillet 1402 (no 377 *a*) et le 29 septembre 1403 (no 380 *a*), le besoin de grandes réparations est signalé pour l'église des Deux-Jumeaux. Signalons en passant le clocher de Saint-Laurent-sur-Mer, qui demande à être recouvert (no 378), une léproserie qui s'est écroulée (no 316 *b*).

On ne pouvait s'attendre à trouver en bon état des églises dont le clergé était souvent d'une moralité douteuse. Le registre de Cerisy mentionne un certain nombre de prêtres accusés ou convaincus de mauvaises mœurs (voir entre autres, les nos 292 et 293, 385 *e* et 385 *f*) ; on croirait par moments avoir entre les mains le *Registre des visites d'Eudes Rigaud*. Philippe le Viguerous, prêtre de Littry, est signalé en plusieurs

endroits pour ses relations avec Thomassia, fille à « l'Aloier » (nos 153 *b*, 155, 167 *d*, 209 *b*, 215 *b*, 222, 228 *a*, 228 *b*). Onze témoins déposent contre Guillaume le « Deen », prêtre, accusé de relations intimes avec sa servante (no 298 *c*). Il paraît que ce même Guillaume aurait un jour, au coin du feu, dit à une fille : « Pulcra neptis, oscula me; — et osculavit eam, et tunc dixit : et ego do tibi unam tunicam burelli mei quando factum fuerit » (no 245 *a*). Il figure dans des rixes, et est pour ce fait condamné à l'amende (nos 319, 333 *a*, 333 *b*, 333 *c*).

Des histoires aussi peu édifiantes n'étaient pas de nature à inspirer le respect. En pleine messe, et devant une nombreuse assemblée, Blaise Mériane accusait le célébrant, ce même Guillaume le Deen, d'avoir révélé sa confession (no 260). Henri Maresc, des Deux-Jumeaux, interrompait le saint sacrifice, si bien que le prêtre et les clercs étaient réduits au silence par les cris des gens qu'il avait excités (no 363 *a*). Robert le Monnier, clerc, était condamné à cinq sous d'amende pour avoir insulté Yves Vitart pendant qu'il disait la messe (no 390 *d*); d'autres se querellaient à haute voix, au sujet d'un baptême (no 389 *e*) ; Nicolas le Reboux pariait de venir à l'église et de s'y tenir « indutus ex quibusdam brigandinibus, et de facto fecit » (no 404 *e*). Les séances du tribunal n'étaient pas toujours respectées : rixes (no 221), tumulte en plein jugement (no 383 *q*), injures à la cour (nos 276 *b*, 276 *c*, 285 *a*, 285 *c*, 286, 365 *b*, 414 *b*), refus d'exécuter des mandats d'amener (nos 92, 93 *d*) ; le notaire de l'officialité est battu (nos 235 *a*, 267) ; on résiste au sergent (no 31), au « clericus prisiarum » (nos 165 *a*, 165 *b*). Jean de Bapaumes est frappé d'une amende de cinq sous pour s'être, sans permission, rendu à la ville alors qu'il était en prison (no 383 *o*).

Il devait être difficile de maintenir dans l'obéissance une population aussi peu sage que celle de Cerisy et des villages voisins. Devant l'official comparaissent une foule de mauvais ménages, de maris infidèles, de filles ou de femmes mariées après les noms desquelles se lit la mention « diffamatur de communi » (« diffamatur, non obstante matrimonio, de communi », no 84 *c*; « de adulterio et de publico », no 76) ; le registre mentionne beaucoup de maisons mal famées (nos 25 *e*, 75 *b*, 76, 95 *c*, 96 *b*, 136 *b*, 136 *c*, 167 *d*, 181, 206 *a*, 390 *d*) ; les deux filles « a la Goguerée » comparaissent à plusieurs reprises pour répondre aux mêmes accusations (nos 84 *c*, 95 *c*, 112) : « la Seeley » ne tient nul compte des admonestations qui lui sont adressées : « non tenet injunctionem quam ei fecimus » (no 112). Geliota, fille de Th. le Conte, et Colin de Arenche, se soumettent à l'amende que doit leur infliger l'official « pro eo quod dicta Geliota bina sponsalia contraxit » (no 87 *e*). On se demande ce que « Bourqueta », fille de Germain le Roux, a pu faire de son enfant (no 183 *b*) ; Jean le Franceis et sa femme ont sept enfants non baptisés, et l'un d'eux a été vu emporté par une truie (no 42 *d*).

Tandis que les délits relatifs aux mœurs étaient fréquents dans le res-

sort de l'officialité de Cerisy, les vols paraissent y avoir été rares. Le registre n'en offre que peu de cas, et ils sont, en général, sans intérêt. On doit citer, cependant, l'exemple d'un serviteur condamné à mort pour vol, sans doute par une autre juridiction, et de son maître, accusé d'avoir commis plusieurs larcins, fabriqué des lettres fausses, et violé son serment (nº 131). Robert des Cageux, clerc, est condamné à cent sous d'amende pour avoir transporté le sceau de l'official d'un acte sur un autre (nº 394 *o*). Raoul le Peletier, dit Flouriot, clerc, convaincu de vol et accusé de fausse monnaie, brise ses fers et cherche à fuir de la prison; on lui inflige la détention perpétuelle et il meurt dans son cachot; son corps est montré au peuple, puis déposé en terre sainte (nᵒˢ 61, 62).

L'énumération suivante montrera que, si la population du Bessin n'était pas portée au vol, les violences de toutes sortes ne lui étaient que trop familières : Porte du monastère forcée (nº 120); porte du cimetière de Littry forcée (nº 227); effractions (nᵒˢ 188 *b*, 383 *c*); attaque d'une maison (nᵒˢ 410 *c*, 410 *e*); tentatives de viol et viols (nᵒˢ 6, 150, 205, 235 *b*, 235 *d*, 373 *l*). Les rixes, qui souvent aboutissent à l'effusion du sang et à des blessures graves, sont trop nombreuses pour qu'on puisse les citer. La querelle à la suite de laquelle mourut Rouland le Jouvencel, en 1375, est l'objet d'une longue et curieuse enquête (nᵒˢ 308 à 309 *o*; préface, page 11). Deux hommes sont jetés à bas de leurs chevaux (nᵒˢ 353 *a*, 357 *f*); Guillaume le Roux blesse d'un coup de flèche Thomas Cheron (nº 415 *b*). Parfois on en vient aux mains d'une façon assez comique : Bertin Syret tord le nez à Regnaud Broquart (nº 415 *c*); un mari est mis à l'amende parce que sa femme a battu et égratigné un clerc (nº 365 *l*); la femme de Pierre Juppin empoigne Guillemette, veuve de Nicolas Benard, « ipsam capiendo per tunicam suam, et trahendo ipsam a escorche cul gallice de superiori parte unius gradus usque ad inferiorem » (nº 397 *e*); on se bat à coups de livres (nº 393 *f*); un clerc jette un paquet de lettres à la figure d'un laïque (nº 397 *c*).

Il y avait des cabarets à Cerisy, et l'on s'y battait après boire (nᵒˢ 394 *k*, 394 *p*); les pots d'étain, et autres ustensiles destinés aux buveurs, jouaient leur rôle dans ces querelles (nᵒˢ 390 *o*, 390 *p*, 392 *p*, 393 *l*, 415 *a*, 359 *b*, 367 *c*, 390 *d*); deux habitants de Cerisy volent deux oies et vont les manger au cabaret (nº 393 *h*). Les jeux étaient interdits par l'official : « ne amodo ludant ad istos ludos prohibitos, utpote ad talos, ad quartas, ad vaccas aut alios hujusmodi, ad penam centum solidorum » (nº 410 *f*; cartes, 398 *b*). Les cas d'injures sont très fréquents (voir, entre autres, les nᵒˢ 91, 164 *b*, 173 *b*), et parfois le procès-verbal conserve aux quolibets leur forme française (nº 393 *b*). La dernière partie du registre (1451-1458) mentionne un grand nombre de gens mis à l'amende pour avoir juré; Jean Collet donne sa fille au diable : « Je donne ma fille au dyable, tout ce que j'en ay engendré, non pas a ung, mez a tous les dyables » (nº 416 *a*).

On était puni pour avoir mangé de la viande les jours maigres

(n° 370 *g*) et mis à l'amende pour avoir travaillé les jours fériés; citons au nombre de ces fêtes : la dédicace du monastère de Cerisy (n°s 259 *a*, 259 *b*, 390 *a*), le jour des reliques de Cerisy (n° 172 *b*), la Saint-Nicolas (n°s 173 *d*, 173 *c*) la Décollation de Saint Jean (n°s 147, 387 *b*), la Pentecôte (366 *g*), les Quatre Temps (392 *c*), l'Annonciation (n° 375 *n*), la Sainte-Anne (416 *k*), la Sainte-Marie-Madeleine (n° 416 *i*), et le dimanche (365 *e*).

Les procès-verbaux de visites mentionnent un grand nombre d'individus accusés d'être lépreux, mais sans donner de détails à leur sujet. D'autres étaient prévenus d'usure, de sorcellerie; « uxor Johannis de Ceraseyo diffamatur quod dat sanitatem infirmis de macula per verba et de alba spina » (n° 138 *b*). Des amendes étaient infligées à ceux qui allaient consulter le devin en Bretagne (n°s 380 *a*, 390 *g*, 390 *k*; autres accusations de sorcellerie n°s 73 *b*, 96 *b*, 96 *c*, 235 *a*, 261 *d*, 269).

Nous avons vu plus haut que le vol était, dans certains cas, puni de prison perpétuelle. Les gens de mauvaise vie encouraient le plus souvent une amende ; à côté de cette peine fréquemment infligée se rencontrent l'obligation d'aller en pèlerinage, imposée à des filles légères (n° 138 *d*), et la pénitence publique (n° 139), parfois accompagnée de circonstances aggravantes (n° 130 *b*). C'est encore aux cas d'inconduite que s'appliquait la peine de l'échelle (n°s 76, 137 *c*, 384 *q*), dont pouvaient être menacés les gens qui vivaient mal en ménage (n° 217, 261 *b*). Quant à l'excommunication, l'emploi fréquent que l'on en faisait avait, sans doute, eu pour effet de la discréditer; Germain le Roux reste excommunié pendant plus de trois ans (n° 177 *b*), et Guillaume le Conte pendant plus de sept ans (n° 26 *g*) ; un homme qui, frappé d'excommunication, a mangé de la viande après Pâques et est entré dans l'église, est sommé de se faire absoudre dans la quinzaine (n° 105 *a*). L'absolution conférée à Roger Billon est rédigée au cimetière de Cerisy, par un tabellion (n° 145); Colin de la Roque, pour s'excuser d'avoir assisté à la messe étant excommunié, dit qu'il avait son absolution « factam et pignatam a notario », et qu'il attendait que l'official eût fini de chanter pour la lui faire sceller (411 *b*). Quant aux simples admonestations, elles restaient trop souvent sans effet ; nous n'en donnerons d'autre preuve que les désordres dans lesquels s'obstinaient, malgré les avertissements de l'official, Germain le Forestier, Thomassia Malherbe, dite la Cousturière, et la veuve de Michel Riqueut (n°s 88, 95 *b*, 112, 113, 119 *b*).

Le registre de Cerisy ne contient aucune allusion aux événements politiques; on y chercherait en vain ces notes relatives à des faits de guerre, à des calamités publiques, qui parfois rehaussent l'intérêt des documents judiciaires et leur donnent le caractère de véritables annales.

Tel qu'il est, il se présente à tous ceux qu'intéresse l'histoire des mœurs comme un monument d'une réelle importance. Seulement on fera bien de se rappeler en le lisant que les officiaux, dans leurs tournées, devaient se borner à signaler les crimes, les délits, les faits dignes

de blâme ; à côté des prévenus et des délinquants, ils n'avaient pas à nommer les honnêtes gens ; les protestations auxquelles donnaient lieu les désordres publics (n° 136 *b* : contra voluntatem gentium patrie), les dépositions des témoins, et la régularité avec laquelle les juges abbatiaux accomplissaient leurs visites, en l'absence de faits plus précis, suffisent à prouver qu'en se bornant à peindre les vices et les excès dont ce registre offre le spectacle, on ferait des mœurs normandes à la fin du moyen-âge un tableau par trop sombre.

Elie Berger.

---

185. — P. Pierling S. J. **Rome et Moscou (1547-1579).** Un vol. in-18 de VIII-168 p. p. Paris, Leroux, 1883.

Cet élégant petit volume se rattache à la série d'études que le savant jésuite a entreprises sur les rapports de la Russie orthodoxe et de la Curie romaine (*Rome et Démétrius*, *la Sorbonne et la Russie*, *Antonii Possevini Missio moscovitica*, ouvrages dont j'ai rendu compte ici même). On y trouve toutes les sérieuses qualités que j'ai eu l'occasion de louer dans les travaux antérieurs de l'abbé Pierling : une bonne méthode, d'intéressantes découvertes faites dans les dépôts d'archives, une exposition agréable et élégante. Les épisodes dont M. P. s'est fait le patient historiographe étaient jusqu'ici assez peu connus ; il en est un qui est fort plaisant ; c'est la mystification inventée par deux Allemands, dont l'un s'improvisa chancelier d'Ivan IV et réussit à duper la diplomatie pontificale et celle de Charles-Quint. A la suite de ce bizarre épisode se placent les négociations des papes, tantôt pour inviter Ivan au concile de Trente, tantôt pour conclure avec lui une alliance contre les Turcs, tantôt pour rapprocher Rome et Moscou sur la base du concile de Florence. Ces négociations échouent successivement, mais elles préparent le succès de celle du jésuite Possevino qui, en 1581-82, paraît en Russie de la part du Saint-Siège et de Bathory.

Dans une rapide introduction M. P. signale les erreurs singulières où sont tombés ses prédécesseurs (Tourgueniev, Theiner, Tolstoï). Dans un appendice il donne un certain nombre de documents inédits ou peu connus. Tous ceux qui ont la passion de l'histoire s'associeront aux paroles par lesquelles il termine cette préface : « Nous serions mal venu d'en trop vouloir à nos devanciers pour n'avoir pas complètement épuisé la matière, car ils nous ont procuré des heures délicieuses. Rien n'est comparable à la suprême satisfaction qu'on éprouve lorsqu'on parvient à arracher son secret au passé, à refaire une histoire oubliée. Dans les salles magnifiques du Vatican, entouré de parchemins et de vénérables volumes, nous avons maintes fois pu faire de ces conquêtes. Ceux qui savent goûter les plaisirs de ce genre ne sont peut-être pas les plus mal partagés. »

Je n'ai pas la prétention d'en remontrer à M. Pierling sur un sujet qu'il connaît mieux que personne. Mais, puisqu'il écrit en français et pour des lecteurs qui ne sont pas tous familiers avec les choses slaves, je me permets de lui signaler un éclaircissement nécessaire : il parle quelque part d'une discussion théologique entre Ivan le Terrible et Rokita, « ministre picard qui avait accompagné une ambassade polonaise à Moscou (p. 80). » Il serait utile d'expliquer cette épithète de picard et d'ajouter que Rokita, tchèque d'origine, appartenait à la secte des frères bohèmes, improprement appelés picards par leurs adversaires.

L. LEGER.

---

185. — **Voltaire-Studien.** Beitræge zur Kritik des Historikers und des Dichters von Richard MAHRENHOLTZ. Oppeln, Georg Maske 1882. In-8, VIII, 196 pp.

Les Etudes que nous présentons aux lecteurs de la *Revue* ont un caractère particulier ; tirées, comme l'auteur nous l'apprend, des matériaux rassemblés par lui en vue d'une biographie de Voltaire, ce ne sont pas de longues dissertations sur le style, l'art de la composition, le talent du grand écrivain, mais des appréciations sommaires, des aperçus succincts sur chacune de ses œuvres. Ces études sont divisées en trois parties : la première nous fait connaître Voltaire comme essayiste et critique d'histoire ; la seconde l'étudie comme poète ; dans la troisième sont réunis les « traits principaux d'une caractéristique du célèbre polygraphe. » On comprend combien il est difficile de rendre compte en détail d'un pareil ouvrage ; aussi je me bornerai à indiquer rapidement ce qui en fait l'intérêt et le mérite, et à en faire connaître le caractère. Commençons par la partie consacrée à Voltaire considéré comme historien.

Avant tout M. Mahrenholtz s'est efforcé de découvrir quels principes avaient dirigé Voltaire dans ses ouvrages de critique historique, et, dans une énumération faite avec soin, il en compte jusqu'à quinze ; on ne les rencontre pas sans doute dans toutes ses œuvres historiques ; mais il est possible de les retrouver, cela est incontestable, dans plusieurs des plus importantes. C'est à la lumière de ces principes que M. M. juge les écrits historiques de Voltaire. Comme de juste, il est loin d'accorder à tous la même attention ; et l'*Essai sur les mœurs* et l'*Introduction* célèbre qui le précède l'ont surtout arrêté ; on ne s'en étonnera pas, car nul ouvrage ne saurait faire mieux connaître quelles furent les conceptions politiques et sociales de Voltaire, ainsi que ses idées sur la marche de la civilisation. Mais, quelque courtes que soient parfois les appréciations de quelques-unes des œuvres du célèbre écrivain, il y a néanmoins toujours dans le jugement qu'en porte M. M. quelque chose à retenir, quelque observation fine et pénétrante à noter. On aura peine toutefois à souscrire entièrement à ce qu'il dit du *Siècle de*

Louis XIV, œuvre dont les défauts lui ont fait peut-être trop oublier les qualités.

Ce que je viens de dire au sujet de la partie de son livre où M. M. apprécie les œuvres historiques de Voltaire, s'applique de tout point à celle où il juge ses ouvrages poétiques. Il l'a étudié successivement comme tragique, comme comique, comme poète épique ou lyrique, enfin comme auteur de romans et de contes. Pour lui, et cette manière de voir est très plausible, le modèle par excellence de Voltaire dans la tragédie c'est Corneille, et c'est à l'auteur de *Cinna* surtout qu'il est encore resté fidèle, quand il a imité Shakespeare! Mais quel rapport y a-t-il au juste entre celui-ci et Voltaire? M. M. montre très bien qu'il ne put jamais y avoir une sympathie complète de la part du poète raffiné du XVIII^e^ siècle pour le contemporain d'Elisabeth, entre la poésie populaire du premier et la poésie savante du second [1], mais que l'aversion déclarée de Voltaire pour Shakespeare éclata seulement dans les dernières années de sa vie. M. M., et on ne peut que lui donner raison, termine avec *Zaïre* la première manière tragique de Voltaire; cette pièce en inaugure une autre qui va jusqu'à l'année de la traduction de Jules César en 1762, enfin avec celle-ci commence une troisième et dernière époque dans la manière du poète dramatique. Cette appréciation générale mérite d'être retenue. Quant aux jugements particuliers que M. M. a portés sur les différentes pièces de Voltaire, il faut remarquer entre autres ceux qui ont trait à *Zaïre* et à *Mahomet*. M. M. n'a pas hésité à prendre la défense de *Zaïre* contre Lessing et il a fait un rapprochement heureux entre cette tragédie passionnée et le froid *Nathan* de l'écrivain allemand. Pour *Mahomet*, il le compare à *Tartuffe*. Ces exemples peuvent donner une idée de ce qu'il y a de juste, sinon d'original, dans les appréciations littéraires que renferment les *Etudes sur Voltaire*.

Bien que Voltaire n'ait jamais été placé bien haut comme poète comique, M. M., sans lui accorder une valeur qu'il n'a pas eue dans ce genre, a insisté avec une complaisance manifeste sur les pièces qui s'y rapportent; on ne peut, au reste, disconvenir qu'il les a caractérisées avec une grande justesse. Mais Wycherley est-il bien le modèle que Voltaire s'est surtout proposé en écrivant ses comédies? J'en doute un peu; en tout cas, il eût été bon de dire que *Nanine* est sortie de l'imitation de Richardson. Rien de plus juste que ce que M. M. dit des défauts de la *Henriade* et de son succès; la *Pucelle* n'est pas appréciée avec moins de bon sens critique, et on peut faire la même remarque à propos de presque toutes les poésies diverses passées ici en revue; mais il faut noter en particulier le jugement porté sur l'*Epître à Horace* et surtout sur le *Temple du goût* d'une si grande importance littéraire.

Parmi les innombrables écrits de Voltaire, ses romans et ses contes

1. Qu'il me soit permis de rappeler ici que j'ai, il y a déjà longtemps, dans le chapitre consacré à Shakspeare de mon livre sur *Herder et la Renaissance littéraire en Allemagne au XVIII^e^ siècle*, exposé la même manière de voir.

sont, avec quelques-uns de ses ouvrages historiques, ce qu'il a produit de plus durable; on en connaît aussi la portée philosophique; M. M. ne les a pas examinés à ce point de vue et a renvoyé tout simplement à Hettner ceux de ses lecteurs qui seraient désireux de s'en faire une idée; on ne pouvait leur donner un guide plus sûr, ni mieux informé. Mais si M. M. a négligé à dessein les tendances philosophiques des romans et des contes de Voltaire, il les a étudiés sous tous leurs autres aspects, et, comme pour les œuvres poétiques, on lira avec plaisir et non moins de profit les fines appréciations qu'il en a faites.

Mais, quelque intérêt que puisse offrir les deux premières parties du livre de M. M., cet intérêt est surpassé par celui que présente la dernière; ici nous n'avons plus seulement des remarques justes, mais succinctes, plus semblables aux notes d'un ouvrage futur qu'aux fragments d'un ouvrage achevé, mais une vue d'ensemble, un jugement général, résumant les appréciations particulières de l'auteur, en un mot, sinon encore un portrait complet, du moins les éléments et les traits principaux d'une caractéristique de Voltaire. Ce qui rendait particulièrement difficile cette partie de la tâche de M. M., c'est la contradiction qu'on rencontre entre les divers témoignages des contemporains de Voltaire; à l'exemple de MM. Desnoireterres, Hettner et Strauss, qu'il est loin d'ailleurs de suivre en aveugle, il a fait entre eux un choix judicieux et sévère et, guidé surtout par la correspondance de Voltaire lui-même, la source la plus précieuse d'informations pour la connaissance de la pensée intime et de la vie du grand écrivain, il s'est efforcé de nous montrer ce qu'il fut comme homme et dans ses relations sociales, ainsi que comme écrivain dans sa lutte contre la société du XVIII^e^ siècle. On le sait, Voltaire ne fut qu'indirectement un précurseur de la Révolution; les mots de liberté et d'égalité, surtout le second, le laissaient presque indifférent; partisan du despotisme éclairé, ce qu'il combat seulement ce sont les abus de l'ancien régime, en particulier la vénalité de la justice et l'inégale répartition des impôts; et il réserve ses attaques les plus vives et engage la lutte de toute sa vie contre la religion positive du jour, catholicisme et protestantisme; il est vrai, et M. M. le montre fort bien, c'est encore aux abus qu'il s'en prend le plus souvent : au pouvoir absolu de la papauté, au fanatisme des dissidents qu'il poursuit à l'égal des orthodoxes. Le portrait de Voltaire ne serait pas complet, si nous ne savions rien de ses amitiés et de ses attachements; M. Mahrenholtz passe rapidement sur ses rapports avec Frédéric II, où, il faut le reconnaître, il y avait peu de choses nouvelles à dire, mais il a insisté d'autant plus sur les passions de la jeunesse du poète, sur sa longue liaison avec M^me^ Du Chatelet, et c'est par là qu'il termine son étude. S'il n'a pas ajouté dans cet examen rapide beaucoup de traits au portrait que l'on avait de Voltaire, il a du moins reproduit et mis en lumière ceux qu'on connaissait déjà et il a fait preuve dans ce travail de qualités critiques remarquables; on ne peut que souhaiter

aussi qu'il continue ses recherches sur un écrivain qu'il a su si bien comprendre et qu'il nous en donne enfin la biographie complète qu'il voulait d'abord écrire.

C. J.

---

187. — **Das Leben des Generals Dumouriez**, von A. von Boguslawski, Major und Bataillons-Commandeur im I. Westpreussischen Grenadier-Regiment n° 6, 1880. Berlin, Luckhardt. 2 Bænde, viii et 167 p., vi et 312 p.

Cette *Vie de Dumouriez* comprend deux volumes. Le premier volume est divisé en deux livres : 1° *De la guerre de Sept Ans à la Révolution* (pp. 1-65); 2° *Dumouriez, ministre et général de la Révolution* (pp. 69-167). Dans le premier de ces deux livres, M. de Boguslawski raconte l'enfance de Dumouriez, son rôle durant la guerre de Sept Ans, ses voyages en Italie et dans la péninsule hispanique, la part qu'il prit à l'expédition de Corse et au soulèvement de la Pologne dans les années 1770 et 1771, sa mission en Suède interrompue par son arrestation à Hambourg et son incarcération à la Bastille, son mariage avec M^lle de Broissy, sa nomination au commandement de Cherbourg.

Dans le second livre du premier volume nous voyons Dumouriez profiter de la Révolution, entrer en relations avec les chefs de parti, surtout avec les jacobins, apaiser les premières agitations de la Vendée, et arriver, grâce à Gensonné et à Laporte, au ministère des affaires étrangères; il contribue à faire déclarer la guerre à l'Autriche, mais quitte le ministère lorsque le roi refuse de sanctionner les décrets contre les prêtres réfractaires et sur le camp des fédérés des départements; il commande les troupes réunies dans le Nord, près de Maulde, refuse, après le 10 août, de prêter le serment que Lafayette exige de l'armée, et reçoit en récompense le commandement en chef de toutes les forces du Nord.

Ce premier volume ne renferme rien de très nouveau; et l'on pourrait chicaner l'auteur sur quelques détails. Il faut dire *ihre* et non « seine » dans cette phrase : « Die Verderbniss des Hofes hatte noch nicht seine Einwirkung äussern können » (p. 12). Il faut lire *Chauvelin* et non « Chauvelain » (p. 24), *Contades* et non « Cortades » (p. 26), *Doullens* et non « Doulens » (p. 57), *du Muy*, et non « de Moy » (p. 61); et l'avocat Gensonné n'était pas un « célèbre savant » (p. 97), non plus que les Vergniaud, Brissot, Barbaroux, Louvet et Buzot (p. 109); cette appellation ne peut convenir qu'à Condorcet. Le style est parfois emphatique; p. 71, l'auteur parle du « serpent de la calomnie » et, p. 41, d'une Polonaise de trente-quatre ans qui avait conservé sa beauté et « était par conséquent, selon Balzac, dans l'âge le plus séduisant »; on ne s'attendait guère à trouver dans un livre d'histoire, même à propos de l'entrevue de Dumouriez et de M^lle de Broissy à Caen, la phrase suivante : « Chaque mot, chaque baiser, chaque signe d'amour, chaque rose que nous avons donnée à la bien aimée, revit, pour ainsi dire, reprend de nouveau sa vie, sa couleur et son parfum, lors même que l'objet aimé n'a plus le même aspect qu'autrefois » (p. 57). Mais les évé-

nements sont racontés avec exactitude, et non sans agrément; le chapitre consacré à la Pologne est écrit évidemment par un homme qui connaît bien ce pays et qui doit l'avoir habité; il renferme beaucoup de détails instructifs et de particularités curieuses.

Le second volume, de beaucoup le plus remarquable, a été composé, non-seulement d'après les documents imprimés, mais d'après les notes prises par M. de Sybel aux archives du ministère de la guerre et que l'éminent historien a mises courtoisement à la disposition de M. de Boguslawski. Il ne s'agit guère dans ce volume que de marches militaires et de combats, comme le prouvent les titres des deux livres qui composent ce dernier tome : III. *La campagne de l'Argonne et la conquête de la Belgique* (pp. 1-42) et IV. *La campagne de 1793 en Hollande et en Belgique et la levée de boucliers contre la Convention* (pp. 145-282). M. de B. a traité le sujet en homme du métier; son récit de la campagne de l'Argonne est un des plus complets et des plus clairs que nous ayons lus, d'autant plus clair et plus complet que l'auteur a parcouru cette région en 1870. Nous en dirons autant des pages relatives à la bataille de Jemmapes et à la défaite de Nerwinde.

Il y a encore quelques fautes dans ce volume, par exemple, p. 285, « Ricarol » pour *Rivarol* (à propos de la sœur de l'écrivain, qu'il faut nommer, non pas M^me^ de Beauvert, mais M^me^ de Barruel-Beauvert ou la baronne d'Angel); « Ferney » pour *Fernig* (les deux amazones si connues); « Byron » pour *Biron* (p. 4); « Cara » pour *Carra* (p. 59); « Yon » pour *Yoncq* (p. 21); « Marque « pour *Marcq* (p. 23); « Dubosquet » pour *Dubouquet* (p. 22); la route de Sedan à Grandpré par Vouziers ne peut passer à Rethel (p. 19); le colonel prince de Ligne, tué à La Croix au Bois, était le fils, et non le frère, du célèbre prince de ce nom (p. 31); et Davout n'a pas « changé de cocarde, pendant les Cent Jours, deux ou trois fois » (p. 294). Mais la narration est toujours exacte, précise, animée; l'auteur a su retracer la situation des partis, les rapports de Dumouriez avec les membres du gouvernement et les chefs de la Convention, la politique du général en Belgique avec autant de soin et d'intérêt que les faits militaires. Les dernières pages du volume sont relatives aux ouvrages que Dumouriez composa dans la retraite. Rivarol disait ce mot, que ne cite pas M. de B. : « L'opinion a tué Dumouriez, lorsqu'il a quitté la France. Dites-lui donc en ami de faire le mort; c'est le seul rôle qu'il lui convienne de jouer; plus il écrira qu'il vit, plus on s'obstinera à le croire mort ». M. de B. analyse les œuvres de Dumouriez et montre qu'elles font honneur à son coup d'œil politique, à la perspicacité de son esprit : dans le *Tableau spéculatif de l'Europe* paru en 1798, Dumouriez déclare que « la possession de la Vénétie est précaire et sera pour l'Autriche une source de grandes guerres », que l'Allemagne n'est pas encore une nation et ne le deviendra que « par une guerre nationale, de l'union et un homme-roi qui relève l'aigle germanique ». En 1810, dans un mémoire à Castlereagh, il prouve que l'ar-

mée française de Napoléon n'est plus la même qu'autrefois; en 1819, dans le *Coup d'œil politique sur l'Europe,* il prédit la grandeur future de la Prusse qui ne peut rester comme elle est et qui se mettra un jour à la tête de l'Allemagne, et il conseille à l'Angleterre de prendre les îles de l'Asie-Mineure et à l'Autriche d'annexer la Bosnie, l'Albanie et la Serbie.

M. de B. a naturellement un vif enthousiasme pour son héros, et son admiration va si loin qu'il ne tient aucun compte des critiques si vives, si mordantes de Gouvion Saint-Cyr (voir l'Introduction aux *Mémoires sur les campagnes des armées du Rhin et de Rhin-et-Moselle*). Il essaie de justifier Dumouriez en toute circonstance et y réussit souvent; mais a-t-il raison de soutenir que « les buts et les desseins de Dumouriez étaient toujours purs, et qu'il ne se trompa que dans les moyens? » On est peut-être trop sévère pour le vainqueur de Valmy et de Jemmapes; on ne devrait pas oublier, selon le mot de Thiers, que s'il nous abandonna, il nous avait sauvés. Mais, comme dit encore Thiers, en passant à l'ennemi, il n'eut pour excuse ni l'entêtement aristocratique de Bouillé, ni la délicatesse des principes de Lafayette, car il avait toléré tous les désordres jusqu'au moment où ils avaient contrarié ses projets. Il est vrai qu' « on ne peut se défendre d'un profond regret, à la vue d'un homme dont cinquante années se passèrent dans les intrigues de cour, trente dans l'exil, et dont trois seulement furent employées sur un théâtre digne de son génie. »

L'ouvrage de M. de Boguslawski, que nous recommandons à tous les amis de l'histoire, vaut surtout par le récit des opérations militaires; il est accompagné de cartes bien faites et d'appendices, parmi lesquels on remarquera l'ordre de bataille de l'armée du centre le 5 septembre 1792 et l'inscription latine gravée sur le tombeau de Dumouriez dans l'église de Henley.

A. C.

---

188. — **Ludwig Freiherr von der Tann-Rathsamhausen,** Kœniglich bayerischer General der Infanterie, und Kommandierender General des Kœniglich bayerischen I Armeekorps, eine Lebensskizze von Hugo von Helvig, Kœniglich bayerischer Oberslieutenant. 1883. Berlin, Mittler u. Sohn. In-8, 212 p. 3 mark 50.

Louis, baron von der Tann-Rathsamhausen, naquit le 18 juin 1815 à Darmstadt. Il fut admis en 1827 parmi les pages du roi Louis I (« in die königliche Pagerie », comme dit l'auteur), puis entra au service militaire et devint lieutenant au 1er régiment d'artillerie, lieutenant et capitaine d'état-major, et aide-de-camp du prince royal de Bavière (plus tard, Max II) qu'il accompagna dans un voyage en Grèce, à la cour du roi Othon. En 1848, le major von der Tann obtint de son souverain la permission de prendre part à la guerre du Sleswig-Holstein contre les Danois. Il reçut du prince de Noer qui commandait en chef toutes les forces militaires des duchés, la direction des corps francs et des compagnies de volontaires, et exécuta le coup de main de Hoptrup, « le seul

acte de la guerre qui ait montré de l'initiative et une hardie confiance en soi-même » (p. 34). De retour à Munich, il fut nommé lieutenant-colonel, et, en 1849, lorsque la confédération envoya contre le Danemark une armée de 80,000 hommes, chef d'état-major de la première division commandée par le prince Edouard de Saxe-Altenbourg. L'année suivante, lorsque les duchés luttèrent seuls contre les Danois, von der Tann fut encore le chef d'état-major du général en chef Willisen; il prit part à la bataille d'Idstedt. Rentré définitivement en Bavière, et toujours aide-de-camp du roi (de Max II, puis de Louis II), il assista en amateur à la prise de Düppel par les Prussiens (1864). L'année 1866 fut « la plus difficile de sa vie, la plus abondante en épreuves morales et en expériences amères » (p. 105); chef d'état-major du commandant en chef des contingents de l'Allemagne du Sud, le feld-maréchal prince Charles de Bavière, von der Tann fut accusé par ses compatriotes, après sa malheureuse campagne, d'avoir « trahi » et de n'être qu'un « prussien déguisé ». Son biographe le justifie, en prouvant que les Bavarois n'ont pu, malgré la rapidité de leur marche, arriver à temps pour « délivrer » les Hanovriens qui, comme on sait, capitulèrent à Langensalza; que leur premier engagement avec les Prussiens eut lieu le 3 juillet à l'heure même où le prince royal de Prusse paraissait sur le champ de bataille de Königsgrätz; que les états du Sud, alarmés, ne songèrent plus qu'à leurs propres intérêts politiques et dynastiques, et non aux combinaisons militaires (p. 122); que le prince Alexandre de Hesse, commandant du huitième corps, n'obéit pas aux ordres du généralissime. Von der Tann fut blessé au combat de Kissingen et en 1869, nommé général d'infanterie et commandant du premier corps de l'armée bavaroise. On connaît son rôle pendant la guerre de 1870 : il arriva trop tard pour prendre part à la bataille de Reichshoffen; il surprit à Beaumont le cinquième corps, commandé par le général de Failly; il prit Bazeilles et les hauteurs de la Moncelle; après le combat d'Artenay, il entra dans Orléans, mais dut abandonner la ville, après Coulmiers, et, dans les « jours de décembre », perdit le tiers de son corps d'armée et plus de la moitié de ses officiers. Il est mort à Munich le 26 avril 1881.

Telle est, esquissée à grands traits, la biographie de von der Tann, que vient de retracer le lieutenant-colonel de Helvig. Elle est écrite simplement; elle fait assez bien revivre la figure de cet homme de guerre brave, énergique, et, à ce qu'il semble, froid et stoïque; elle n'aura pas un grand succès auprès du public allemand, car elle manque un peu d'agrément et de chaleur, et les faits de guerre sont racontés très longuement et d'une façon tout à fait technique; mais elle aura beaucoup de lecteurs parmi les officiers bavarois. Elle rendra de grands services à l'histoire. Si le récit de la guerre franco-allemande n'offre rien de nouveau et ne fait que reproduire, sur beaucoup de points, la publication de l'état-major allemand, les pages consacrées à la guerre du Sleswig-Holstein et à la guerre de 1866 méritent d'être consultées

et renferment plus d'un détail inédit. L'auteur a été l'ami de von der Tann, il a servi sous ses ordres et a eu communication de ses papiers ; il raconte fort minutieusement les campagnes de 1848-1850 ; il publie des extraits de la correspondance de von der Tann, ses rapports sur le combat de Hoptrup et sur l'attaque de Düppel, une lettre importante de Willisen à son chef d'état-major (pp. 90-95). Le document le plus précieux est peut-être le *Journal* de la campagne de 1866, ou, pour être plus exact, une relation de cette campagne écrite par un ami de von der Tann et revue, corrigée, remaniée par le général ; on a là un exposé bref et clair des « intentions et des motifs qui dirigèrent les mouvements de l'armée de la Confédération en 1866 ».

Çà et là quelques anecdotes qui ont leur prix. Le grand-père maternel du général, Louis Samson de Rathsamhausen-Ehenweiher était Français, (né en 1740 à Strasbourg) et inscrit sur la liste des émigrés ; [1] son fils lui annonça la naissance de celui qui devait devenir « le général von der Tann » en français et par ces quelques mots : « ma femme vient d'accoucher d'un gros marmot » (p. 1). Une sœur de von der Tann est mariée à un Alsacien, M. de Dietrich, de Niederbronn ; M. de Helvig rapporte qu'en 1856, von der Tann disait : « Ma sœur, je ne viendrai te voir que pour te reconquérir » et que le 8 août 1870, en se présentant sur le seuil de la maison, il s'écria : « Nous vous tenons maintenant et ne vous lâcherons plus ! » (p. 140). La surprise de Beaumont est tout à fait navrante ; d'une hauteur, von der Tann et son état-major aperçoivent au fond de la vallée des gens en manches de chemise, des chevaux errant en liberté, pas un poste, pas une sentinelle, et, à cette distance, on ne peut distinguer l'uniforme ; « le camp ennemi offrait un aspect pacifique et vraiment idyllique ; « enfants, dit von der Tann, c'est un camp de bohémiens, mais pas du tout un camp de soldats » ; chacun prit tour à tour la longue vue ; mais, comme on ne voyait pas les postes les plus usités même dans un camp de plaisance, on commença à douter, on soupçonna que ce pouvaient être des habitants de Beaumont, qui étaient venus dans le camp abandonné par leurs compatriotes. Von der Tann se tenait sur le bord extrême de la hauteur et attendait l'apparition de la cavalerie de l'avant-garde sur la lisière de la forêt, de l'autre côté, plus près de Beaumont. Cette cavalerie devait enfin l'éclairer sur ce camp énigmatique. Soudain éclate la cannonade : « Voilà l'énigme résolue, s'écria von der Tann » (p. 144).

Il y a quelques fautes dans le livre de M. Helvig ; lisez p. 181 *Laval* et non « La Val », *Cathelineau* et non « Chatelineau » ; pp. 192 et 193, *La Maladerie* et non « Maladrie » ; pp. 194 et 195 *Schloss* (Goury) et non « Chateau Goury » (de même *Schloss* La Touane et non « Chateau Touane ») ; pp. 192 et 196 nous ignorions jusqu'ici qu'il y eut un sous-préfet *(Souspräfekt)* à Orgères, qui n'est qu'un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Chateaudun.

C.

---

1. Mme de Gérando, — M. de Helvig eût pu le rappeler — était une Rathsamhausen ; voir *Lettres de la baronne de Gérando*, Paris, Didier, 1880.

189. — **Geschichte der Beobachtung, Einschliessung, Belagerung und Beschiessung von Mézières**, von SPOHR. Berlin, Vossische Buchhandlung (Strikker). 1880, v et 312 p.

L'inspection générale de l'artillerie allemande a fait rédiger par quelques officiers de mérite une « Histoire des sièges des forteresses françaises durant la guerre franco-allemande. » Cette histoire, qui comprend plusieurs volumes, mérite d'être connue du public français et ceux de nos lecteurs qui étaient, durant la guerre, enfermés dans une de nos places fortes, nous sauront gré de la leur signaler. Le siège de Soissons a été traité par le major Müller; celui de Longwy, par le lieutenant-colonel Wolf; celui de Verdun, par le lieutenant-colonel de Hellfeld; celui de Belfort, par la capitaine Castenholz; celui de Toul, par le lieutenant-colonel de Werder; les sièges de Schlettstadt et de Neu-Brisach. par le lieutenant-colonel Neumann ; les sièges de Thionville, de Montmédy, de Mézières, par le major Spohr. Nous avons sous les yeux la relation du siège de Mézières, qui nous a semblé très minutieusement faite; l'auteur décrit d'abord la forteresse; puis il raconte l'investissement et le bombardement en cinq chapitres remplis de détails techniques, et sans oublier les opérations de la division allemande contre les corps francs des environs. Une suite d'appendices (listes d'effectif, rapports, etc.) et cinq plans terminent l'ouvrage qui ne s'adresse, en réalité, qu'aux hommes du métier, mais qui doit compter parmi les monographies les plus consciencieuses et les plus complètes qui aient été composées en Allemagne sur la guerre de 1870-1871.

VARIÉTÉS

Thorenc, et non Thorane.

Voici une petite rectification qui intéressera vivement les amis et commentateurs de Gœthe. Le nom du lieutenant de roi, Thorane, doit s'écrire *Thorenc*; c'est un descendant du comte, son petit-neveu, M. le comte Godefroy de Montgrand de la Napoule, qui l'affirme et le prouve dans une brochure intitulée : *François de Théas, comte de Thorenc, quelques mots à propos d'une erreur de nom dans les mémoires de Gœthe* [1] et dans une lettre personnelle où il a bien voulu nous confirmer son dire et l'appuyer de nouveaux et irréfutables témoignages.

Dans sa brochure, M. le comte de Montgrand cite le passage des *Mémoires* de Gœthe relatif à Thorane et fait l'éloge de son grand-oncle, « ce vaillant soldat dont la noblesse et la délicatesse égalaient la bravoure »,

---

1. Marseille, Société anonyme de l'imprimerie Marseillaise, Marius Olive. Tiré à petit nombre. 12 pages.

ce « chevaleresque fils de la Provence, qui ne voulait pas faire clouer aux murs des appartements ses cartes géographiques dans la crainte de gâter les tentures. » Il ajoute : « Pourquoi le nom de Thorenc a-t-il été « écrit dans le livre Thorane et non point Thorenc? Il est à suppo-« ser qu'il y a là une faute typographique, que Gœthe n'aura pas eu « l'occasion de corriger et qui se sera, par conséquent, perpétuée dans « toutes les éditions du texte allemand. D'ailleurs, Gœthe ayant écrit « ses mémoires dans un âge très avancé, il est également possible que le « nom du comte de Thorenc, altéré dans les nuages de ses lointains « souvenirs d'enfance, soit fautivement devenu le nom imaginaire de « Thorane. Nous croyons toutefois devoir relever cette erreur de nom, « afin que dans l'avenir elle puisse être rectifiée dans des éditions subsé-« quentes... »

« François de Théas, comte de Thorenc, chevalier de l'ordre royal et « militaire de Saint-Louis, d'une famille noble de Provence, naquit à « Grasse le 19 janvier 1719. Il était fils de Jacques de Théas, seigneur « de Caille, Angles, Esclans et Penafort. Il fit ses études chez les Jé-« suites, à Aix et à Marseille, et entra au service en 1734. Il fut d'abord « lieutenant au régiment de Vexin, avec lequel il fit la guerre en Italie. « Le 1er mai 1758, il fut employé dans l'armée de Bohême et d'Allema-« gne, commandée par le prince de Soubise et le maréchal de Broglie, « comme aide maréchal général des logis, et il dirigea l'occupation par « surprise de la ville libre et impériale de Francfort-sur-le-Mein. « Nommé le 3 janvier 1759 lieutenant de roi de cette place, il ne « exerça les fonctions (comme le dit Gœthe) d'une manière si distinguée « et surtout avec une délicatesse si scrupuleuse que le sénat, n'ayant pu « lui faire accepter aucun témoignage de sa reconnaissance, sollicita en « sa faveur, de l'empereur François Ier, avec le consentement de la cour « de France, la dignité de comte du Saint Empire romain, transmissible « à ses descendants des deux sexes. Le diplôme en fut expédié à Vienne « le 21 janvier 1762. Nommé brigadier des armées du roi, le 27 dé-« cembre 1763, le comte de Thorenc fut envoyé à Saint-Domingue « pour y commander la partie du Sud; mais il n'y mourut point, « comme l'a écrit Gœthe. Revenu en France, il fut nommé lieutenant « de roi à Perpignan, le 1er janvier 1768; commandant de la province « du Roussillon, le 1er mars de la même année, et maréchal des camps « et armées du roi, le 3 janvier 1770. Plus tard, sur sa demande, ayant « obtenu sa retraite, il vint se fixer à Grasse et y épousa, le 15 septem-« bre 1783, Mlle Julie de Montgrand de la Napoule, dont il eut deux « enfants : 1° Jean-Baptiste de Théas, comte de Thorenc, chef d'esca-« dron de cavalerie et capitaine des hussards de la garde impériale, « chevalier de la Légion d'honneur, mort sans alliance en 1823; « 2° Flore-Jacques-Joseph de Théas, comtesse de Thorenc, qui épousa « à Grasse, le 4 mai 1808, Antoine-Marie-François de Paule-Barthé-« lemi Tonduti, de la ville de Nice, comte de l'Escarène et de Thorenc

« en Provence, marquis de Blauvac dans le Comtat-Venaissin, major
« général dans l'armée, et ministre d'Etat de Sa Majesté Charles Albert,
« roi de Sardaigne. Le comte de Thorenc mourut à Grasse, le 15 août
« 1794. »

Il faut donc dire désormais *Thorenc* et non Thorane, et, dans une note de sa brochure (p. 9), M. le comte de Montgrand nous apprend que Thorenc est un « ancien village entre Cipière et Andon, qui faisait autrefois partie du diocèse de Vence et de la viguerie de Grasse, et dont le territoire forme une vallée assez étendue. Ce village, dit encore M. le comte de Montgrand, était situé au-dessus de la ferme de la Vallette. Les habitants sont nommés dans le pays les *Tourrenquians*. Le château qui se trouvait au-dessus du village, sur une hauteur, était entouré de remparts de tous les côtés, excepté vers le nord, où le rocher taillé à pic le rendait inaccessible. L'église du château était sur une plate-forme où elle existe encore. Au nord, on voyait la paroisse, dont le clocher était sur un arc bâti en pierres de taille. Ce lieu fut détruit par un incendie. La montagne du pays, qui porte également le nom de Thorenc, offre de bons pâturages pour les troupeaux, et les sources de ce lieu forment un ruisseau qui va se jeter au Val-de-Roure. Le climat y est excessivement froid, et le sol, qui en est bon, est fertile en blé et en poires. »

Ce qui nous explique la forme Thorane adoptée par Gœthe et tous les éditeurs et traducteurs de ses Mémoires, c'est qu'on écrivait au siècle dernier aussi bien *Thoranc* que Thorenc. « Le comte de Thorenc — nous écrit M. le comte de Montgrand, — comme tous les membres de l'ancienne noblesse, avant la Révolution, devait signer son nom Thorenc ou Thoranc tout court ; à cette époque, les gentilshommes ne signaient pas généralement avec la particule, et bien des gens ont pu et dû ignorer que ce nom était un nom de terre. Tenez pour certain qu'il n'y a jamais eu un comte de Thorane, mais bien un comte de Thorenc ou de Thoranc[1] ; mais la véritable orthographe du nom est *Thorenc*, avec

---

1. Vous pouvez consulter les ouvrages suivants, nous écrit encore M. le comte de Montgrand. *Dictionnaire de la noblesse*, par de la Chesnaye-Desbois ; 1^re^ édition ; Paris, 1757-1765. 7 vols. in-12, tome VI, p. 446 ; 2^e^ édition. Paris ; 1770-1778, 12 vols. in-4°, tome XII, p. 642. 3^e^ édit. Paris. Schlesinger frères, 1863-1877. 19 vols. in-4°, tome XVIII, colonne 890, 37^e^ ligne. — *Histoire héroïque et universelle de la Provence*, par Artefeuil. Avignon. 1776-1786. 3 vols. in-4°. Voir le tome II, p. 434, 31^e^ ligne. — *Etat militaire de la France pour l'année 1767*. Brigadiers d'infanterie, pp. 133-1763, 27 décembre : M. le comte de Thoranc servait dans Vermandois, quand il est entré dans l'état-major général de l'armée en 1758 ; il a été nommé commandant en second à Saint Domingue, depuis 1763 jusqu'en 1765. — *Etat militaire de la France pour l'année 1770*. Comté de Roussillon. Gouvernements particuliers. Perpignan : Le comte de Thoranc, lieutenant de Roi. Commandant dans la province, en l'absence du commandant en chef. — *Année 1771*. Maréchaux de camp, p. 127, M. le comte de Thoranc a servi dans Vermandois et dans l'état-major général de l'armée en 1758 ; commandant en second à Saint Domingue en 1763. Brigadier le 27 décembre, même anné. — Le comte de Thoranc, nous dit M. de Montgrand, figure jusqu'à l'année 1793 inclusivement, dans l'*Etat*

un *e*. Je possède un magnifique volume contenant tout l'état civil de ma famille depuis le XVII[e] siècle ; il renferme l'acte de baptême et l'acte de mariage de François de Théas, comte de Thorenc ; l'acte de baptême qui prouve que François de Théas est né à Grasse le 19 janvier 1719 et qu'il y a été baptisé le même jour dans l'église cathédrale et paroissiale de cette ville, est un extrait de l'acte original, de l'année 1770, collationné par M. Mougins Roquefort, curé vicaire-perpétuel de la susdite église; l'acte de mariage a été légalisé par le président du tribunal civil de Grasse et renferme un fort joli portrait de l'époque, fait à la main, de ma grand'tante Julie de Montgrand. Dans ces deux actes le nom est fort bien écrit *Thorenc*. »

Cependant, M. de Loeper, dans son excellent commentaire de *Dichtung und Wahrheit* (IV, p. 235) assure que le comte de « Thorane » n'était pas né à Grasse, mais au château de Mouans, près de Grasse. « J'ai moi-même, dit-il, visité au mois de décembre 1874 ce château de Thorane à Mouans-Sartoux, mais sans trouver dans la riche collection de tableaux du possesseur actuel une seule des œuvres des maîtres de Francfort, dont Gœthe parle dans ses Mémoires. Le château est situé tout près de la station de chemin de fer de Mouans entre Cannes et Grasse. » Nous avons communiqué ce passage à M. le comte de Montgrand qui nous répond : « Il faut avouer que ce commentateur a été mal renseigné. D'abord, le comte de Thorenc n'est pas né au château de Thorane, mais à Grasse. Ce château de Thorane n'est pas le véritable château de Thorenc, qui est situé au-dessus de Grasse. Quant aux œuvres des maîtres de Francfort, il n'est pas étonnant que M. de Loeper n'ait pu en trouver une seule dans ce prétendu château de Thorane, attendu qu'elles n'y ont jamais été placées et qu'elles étaient bel et bien à Grasse, dans deux maisons que le comte avait fait bâtir, l'une pour son frère et qui était devenue la propriété de M. de Montmichel, l'autre pour lui-même et qui a appartenu ensuite à sa fille, la comtesse de l'Escarène. J'ignore où sont actuellement ces tableaux. »

Il ne nous reste qu'à remercier M. le comte de Montgrand d'avoir restitué au nom de son grand-oncle, désormais inséparable de celui de Gœthe, sa véritable forme. L'orthographe du nom du *Königslieutenant* est Thorenc ou, si l'on veut, Thoranc; mais il faut préférer Thorenc, forme que donnent les actes de l'état civil, les seuls faisant foi.

A. Chuquet.

---

militaire de la France. Il figure également dans l'*Almanach royal*, comme brigadier d'infanterie, depuis l'année 1766 jusqu'à l'année 1770 inclusivement, et, comme maréchal de camp, depuis l'année 1771 jusqu'en 1792 inclusivement; il est toujours dénommé le comte de Thoranc.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Stanislas GUYARD vient de faire paraître chez Maisonneuve la dernière partie de la géographie d'Aboulféda traduite de l'arabe en français (in-4°, VIII-320 p.). Cet ouvrage, commencé par Reinaud et de Slane, était resté inachevé depuis 1848. Le volume que publie M. Guyard contient la fin de la traduction et deux index (index général et index des auteurs et des ouvrages cités dans les notes). Les provinces décrites dans ce volume sont la Syrie, la Mésopotamie, l'Irâq arabe, le Khoûzistân, le Fârs, le Kirmân, le Sidjistân, le Sind, le Hind, la Chine, les îles de la Mer orientale, l'Asie Mineure, l'Arménie, l'Irâq persique, le Déilem et le Gilân, le Tabaristân, le Khorâsân, le Zâboulistân, le Tokharistân, le Khârizm, la Transoxiane.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 août 1883.

M. Maspero, conservateur du musée de Boulaq, donne des détails sur les fouilles opérées sous sa direction en Egypte. L'exploration de la pyramide de Saqqarah a été terminée et celle de la pyramide de Dakchour commencée. Cette dernière ne paraît pas avoir de chambre intérieure; on a cherché s'il n'y avait pas une chambre mortuaire sous la pyramide, mais cette recherche n'a pas abouti jusqu'ici. On a commencé aussi à fouiller les deux pyramides de Licht, qu'on avait dû négliger pendant longtemps, par crainte des voleurs qui infestaient le pays. On a trouvé des traces d'explorations anciennes, notamment des couloirs creusés par les Byzantins. On est arrivé, dans l'une comme dans l'autre pyramide, à la chambre d'où semblait devoir partir un couloir conduisant au caveau sépulcral; mais, dans la première pyramide, on a été arrêté par une inondation subite, et, dans la seconde, on a trouvé, au lieu d'un couloir, un puits en partie rempli d'eau. On a suspendu les travaux qu'on espère pouvoir reprendre plus tard.

L'académie se forme en comité secret.

Séance du 17 août 1883.

M. R. Dareste, de l'académie des sciences morales et politiques, communique des fragments de droit romain retrouvés en Egypte et récemment acquis par le musée du Louvre. Ces fragments reproduisent des extraits des *Reponsa Papiniani*, avec des notes de Paul et d'Ulpien, et paraissent avoir fait partie d'une grande compilation de droit romain, notablement antérieure aux travaux de Justinien. On trouvera le texte de ces morceaux dans la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger* de juillet-août 1883.

M. Maspero continue sa communication sur les fouilles d'Egypte. A Thèbes, on a commencé le déblaiement du temple de Louqsor. A Karnac, on a déblayé le pylône d'Horus. Ce pylône a été construit avec des matériaux empruntés à un temple plus ancien, attribué à Aménophis IV; on y a lu une liste des peuples du Nord vaincus par Armaïs (18e dynastie). On a trouvé : à Deir-el-Bahari, les tombes de Horotpou et de la reine Tmom, des *ostraca* coptes et grecs, de nombreuses inscriptions, dont une de deux cents lignes, des tombes de brique voûtées, procédé de construction qu'on ne croyait pas avoir été connu des Egyptiens de l'ancien empire; à Saqqarah, trois tombes de la 6e dynastie; à Edfou, des monuments coptes et de petits sphynx grecs; à Philœ, un cimetière copte d'une cinquantaine de tombes.

M. Benlœw termine la lecture de son mémoire par les noms géographiques de l'Asie-Mineure terminés en *anda*, etc.

M. Delaunay lit un mémoire de M. Robiou sur *le Système chronologique de M. Lieblein sur les trois premières dynasties du nouvel empire égyptien et le Synchronisme égyptien de l'Exode*. M. Robiou indique des raisons de fixer la date de l'exode des Hébreux au milieu du XIVe siècle avant notre ère, sous Ramsès III, fils de Ramsès II ou Sésostris.

Séance du 24 août 1883.

M. Maury, faisant fonctions de président, annonce la mort de M. Defrémery, membre ordinaire de l'Académie.

M. le Dr Eugène Fournier commence la lecture d'une notice rédigée par M. Egger et par lui, pour le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de MM. Daremberg et Saglio, sur l'usage des couronnes chez les anciens.

M. Revillout lit en son nom et au nom de M. Krall, son collaborateur, un mémoire intitulé : *La vie d'artiste et de bohème en Egypte*. Ce mémoire contient, en traduction française, un long extrait d'une satire égyptienne, dirigée contre un musicien qui, au dire du poète, négligeait son art pour s'adonner à la bonne chère et à la boisson.

M. Clermont-Ganneau donne quelques détails sur un manuscrit du Deutéronome, en prétendus caractères moabites de neuf siècles avant notre ère, dont l'acquisition a été proposée au Musée britannique et pour lequel on n'a pas craint de demander un million de livres sterling (vingt-cinq millions de francs). M. Clermont-Ganneau n'a pas été admis à étudier en détail ce manuscrit, composé d'une collection d'étroites bandes de cuir; mais il lui a suffi de voir quelques instants une ou deux de ces bandes, exposées dans une des vitrines du Musée britannique, pour reconnaître la fausseté du manuscrit et se rendre compte du procédé employé par le faussaire. Les bandes en question ont été obtenues en découpant la marge inférieure d'un de ces rouleaux liturgiques hébraïques, de cuir, qu'on trouve dans un grand nombre de synagogues et qui remontent pour la plupart à deux ou trois siècles. La largeur des bandes, les traces de coutures, de plis, les lignes tracées à la pointe, qu'on y remarque et dont l'espacement concorde avec celui des coutures, des plis et des lignes tirées pour limiter les colonnes dans les rouleaux liturgiques, tout concourt à prouver cette origine. Du moment que le prétendu manuscrit moabite a été écrit sur des fragments enlevés à des manuscrits modernes, il est clair qu'il doit être plus moderne encore.

M. Derenbourg s'associe à la conclusion de M. Clermont-Ganneau, en alléguant des preuves philologiques tirées des parties du texte pseudo-moabite qui ont été publiées récemment.

M. Castan lit une notice sur les *Chroniques de Burgos*, écrites en latin, entre 1313 et 1327, par Gonsalve de Hinojosa, évêque de Burgos, et traduites en français, sur l'ordre de Charles V, par le carme Jean Goulain. Il décrit un manuscrit de la bibliothèque de Besançon, qui contient une partie de cette traduction.

M. Ledrain explique une inscription phénicienne gravée sur une pierre qui est aujourd'hui conservée au musée du Louvre.

Ouvrages présentés : — par M. d'Hervey de Saint-Denys : Severini (Anselmo), *les Curiosités de Yokohama*, — par M. Le Blant : Blancard (Louis), *la Notation pondérale des patères d'Avignon, de Bernay, et la Livre romaine*; — par M. Barbier de Meynard : *Hitapadessa ou l'Instruction utile, recueil d'apologues et de contes*, traduits du sanscrit par E. Lancereau.

Séance du 31 août 1883.

MM. Desjardins et Schefer sont élus membres de la commission des comptes.

M. Prou continue la lecture du mémoire de MM. Egger et Fournier sur les couronnes chez les Grecs et les Romains.

M. Ledrain communique la traduction de deux textes sumériens, gravés l'un sur une pierre de seuil, de diorite noir, l'autre sur une statue. Le premier se traduit ainsi : « A Bagas, femme-ministre, fille d'Ana, dame de la résidence élevée, sa dame : Namkinni, *patéri* de Sirpurla, son serviteur puissant, a fait venir pour la porte la pierre de diorite. » Le second est analogue, mais il émane d'une autre *patéri* ou roi, Goudéa. M. Ledrain présente à ce sujet quelques considérations sur la chronologie des *patéris* de Sirpurla.

M. Oppert fait quelques réserves sur certains détails de la chronologie proposée par M. Ledrain.

M. Clermont-Ganneau signale quelques monuments phéniciens du musée britannique qui lui ont paru dignes d'attention, notamment trois petites coupes de bronze, qui sont ornées à l'intérieur de dessins géométriques et qui portent chacune un nom en caractères phéniciens.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 24 septembre — 1883

190. — Gustav Oppert. **Nîtiprakâçikâ.** Madras, Higginbotham and C°. London, Trübner and D°, 1882, 83 p. in-8.
—**Çukranîtisâra.** Vol. I. Text, variae lectiones, etc. Madras, Government Press. 1882, xxii-285 p. in-8.

Ces deux publications de M. G. Oppert traitent de la même matière, la *Nîti* dans l'acception technique restreinte du mot, l'art moins de se conduire soi-même que de conduire les autres, c'est-à-dire la politique. D'assez bonne heure, les Hindous paraissent avoir eu sur ce sujet quelque chose comme une doctrine plus ou moins nettement distincte des doctrines sœurs de la morale et du droit proprement dit et qu'ils nous ont laissée en une double série d'ouvrages. L'une, qui se rattache par le lien le plus étroit à leur poésie gnomique, est représentée par des livres tels que le Pancatantra et l'Hitopadeça, où les leçons de l'expérience sont ramenées à un cadre dramatique et mises, pour ainsi dire, en action. On sait quelle a été la fortune de ces livres dans lesquels les Hindous ont eu le rare bonheur de créer une forme restée typique dans l'histoire comparée des littératures. Dans l'autre série d'ouvrages traitant de la Nîti, ils ont essayé, au contraire, de la présenter sous la forme abstraite du traité *ex professo,* et là, il faut bien le reconnaître, ils ont été infiniment moins heureux. Ils n'ont pas su en tracer une théorie idéale, en la rattachant, par un lien vraiment organique, à leur morale et à leur métaphysique. Ils ont réussi moins encore à en faire une véritable science d'observation; car, pour cela, il leur aurait fallu avoir ce qui leur a fait le plus défaut, le sens historique. Des préceptes d'un empirisme superficiel, des descriptions d'une certaine organisation politique et administrative qui seraient tout à fait précieuses si elles étaient moins suspectes; c'est là, avec beaucoup de hors-d'œuvre, à peu près tout ce que donnent ces traités, où il ne faudrait pas chercher, même en germe, la politique de Platon ou celle d'Aristote.

Ces expositions *ex professo* du Nîtiçâstra se trouvent éparses dans

un grand nombre d'ouvrages. Sous le nom de *râjadharma,* le « devoir des rois », elles forment un des sujets traités dans les *Sûtras* relatifs au droit et à la coutume. De toutes, ce sont là les plus sobres et les plus dignes de confiance. Sous forme versifiée, on les retrouve ensuite dans les codes de lois proprement dits, tels que celui de Manu, et, avec de notables développements, dans la poésie épique. Dans le Mahâbhârata, qui y revient souvent, plusieurs sections et, dans le nombre, de fort longues, sont consacrées au râjadharma. Il en est de même de plusieurs Purâ*n*as, notamment de l'Agni-Purâ*n*a, cette curieuse compilation où l'on s'est visiblement proposé de donner la substance de toutes les disciplines officielles du brâhmanisme. Mais, outre ces compositions enchâssées dans des ouvrages plus étendus, les Hindous ont laissé un assez grand nombre de traités spéciaux sur la Nîti, dont un seul, jusqu'ici, avait été publié dans une édition commode et facilement accessible [1]. Grâce à M. O., notre avoir, sur ce point, se trouve donc triplé.

La plupart de ces traités, à en juger par les relevés bibliographiques, se présentent avec des attributions fictives, où ce serait peine perdue que de chercher l'écho de quelque véritable tradition. Ce sont des livres nettement, intentionnellement apocryphes. Les uns, comme la Kâmandakîyanîti, prétendent remonter à un personnage de l'époque historique, mais qui n'en appartient pas moins entièrement à la legende, Cânakya Vish*n*ugupta, le rusé ministre du premier des Mauryas [2]. Les autres se réclament de quelque *r*ishi ou autre être divin des temps fabuleux. Les deux traités publiés par M. O. ne font pas exception à cette règle générale. Le premier, la *Nîtiprakâçikâ,* empruntant le cadre du Mahâbhârata, raconte comme quoi elle a été communiquée jadis au roi Janamejaya par le *r*ishi Vaiçampâyana. L'autre, le *Çukranîtisâra,* se donne pour l'œuvre de Çukra ou Uçanas, le précepteur des Asuras et le régent de la planète Vénus. M. O. n'entend pas maintenir absolument ces attributions [3]. Il aurait dû aller plus loin et les donner nettement pour ce qu'elles sont, des lieux communs sans la moindre importance.

Le premier de ces traités, la Nîtiprakâçikâ, est le plus court. Il contient, en 557 distiques divisés en huit chapitres, une exposition abrégée du Dhanurveda, de l'art de la guerre. Premier chapitre : Introduction, Brahmâ communique au roi P*r*ithu le Dhanurveda. — Deuxième chapitre : Description du Dhanurveda. Ce chapitre, qui rappelle certaines allégories de la vieille littérature, a une physionomie assez archaïque et pourrait fort bien être la paraphrase de quelque *pariçish*ta. Le Dha-

1. Le *Kâmandakîyanîtisâra*, publié dans la *Bibliotheca Indica* par le babu Râjendralâla Mitra. Calcutta, 1861.

2. C'est probablement au même personnage que prétendent se rattacher les rédactions actuelles du Pancatantra et de l'Hitopadeça.

3. Mais il ne les repousse pas non plus absolument, et il promet d'examiner un jour ce qu'étaient ces Asuras dont Çukra était le guru. Il est à craindre que cet examen n'aboutisse entre ses mains à des conclusions étrangement évhéméristes.

nurveda y est décrit comme un être animé, avec l'énumération des diverses armes qui composent ses quatre pieds. — Troisième chapitre : Origine du glaive, créé par Brahmâ pour le châtiment des méchants. Même observation que pour le chapitre précédent. — Quatrième et cinquième chapitres : Description plus détaillée des armes énumérées dans le deuxième chapitre. — Sixième et septième chapitres. Organisation de l'armée et tactique. Il y a là des détails intéressants sur la paie et les récompenses des officiers et des soldats, sur les ambulances, les pensions de retraite. Dans ce chapitre encore, à côté de beaucoup de fantaisies, il y a des données qui paraissent anciennes. Ce qui est dit, par exemple, des pensions de retraite, s'accorde mieux avec ce que nous pouvons entrevoir des grandes armées permanentes des dynasties d'avant notre ère, qu'avec l'organisation toute féodale des armées du moyen âge. On peut observer que la Vasish*th*asm*r*iti, xix, 20, contient des prescriptions semblables. — Huitième chapitre : Préceptes sur le râjadharma en général.

En fait de données externes sur la Nîtiprakâcikâ, nous n'en avons que deux : une allusion au traité qui doit se trouver dans un certain *Vikramârkacarita*, et l'opinion d'un lettré indigène que Sîtârâma, fils de Nañju*nd*a, qui a commenté le traité, aurait vécu il y a de cela environ 300 ans. C'est bien peu, comme on voit, pour d'aussi hautes prétentions.

Ce peu même nous fait défaut pour l'œuvre suivante, la *Çukranîti*[1]. Celle-ci est beaucoup plus longue : elle ne comprend pas moins de 2,579 distiques répartis entre cinq livres, dont le quatrième est, à son tour, subdivisé en sept chapitres. L'auteur du traité a évidemment aspiré à épuiser la matière et l'on serait bien embarrassé de dire ce dont il ne parle pas, depuis l'administration générale du royaume, jusqu'aux menus détails de la morale usuelle et de l'économie domestique, depuis l'organisation de la justice et de l'armée jusqu'au prix des denrées et à la confection de l'almanach. On trouvera là un manuel d'architecture militaire, religieuse et civile, et une théorie de l'amitié, un traité de diplomatique et des règles de calcul et de tenue des livres, une classification générale des sciences et des arts et des préceptes de jardinage, de physiognomie et de civilité. L'ordre n'est pas la qualité forte de l'auteur. M. O. a donné une analyse détaillée de l'ouvrage ; mais, sauf les chapitres v-vii du quatrième livre, qui traitent de la justice et de la guerre, il serait difficile d'en résumer le contenu. Mais l'ensemble est riche en détails intéressants et inattendus, et la traduction que promet M. O. sera d'un excellent usage, d'autant plus que l'origi-

1. Il n'y pas grand chose à tirer des mentions d'une Çukranîti qui se rencontrent dans le Mahâbhârata, ni du fait que les vers cités là-bas se retrouvent dans le présent traité. Çukra et Brihaspati sont naturellement des maîtres de la Nîti en leur qualité de gurus des dieux et des Asuras, et les vers en question ne prouvent qu'une chose, c'est qu'il y avait des maximes sur la matière qui avaient cours sous leurs noms.

nal n'est pas d'une lecture facile et qu'une infinité de passages exigent, à défaut d'un commentaire indigène qui paraît manquer, une étude spéciale et attentive des traités similaires [1].

L'âge approximatif d'une composition du genre de celle-ci ne peut se déterminer que d'après les preuves internes, et l'on sait combien cette sorte de preuves demande à être maniée avec prudence. D'abord, nous n'avons, sur beaucoup de points, qu'une connaissance très imparfaite de l'antiquité hindoue. Ensuite, nous savons que les témoins sont ici particulièrement sujets à caution ; que tantôt ils reproduisent avec une fidélité désespérante des choses qui, depuis longtemps, n'existent plus ; qu'ailleurs, s'il leur arrive de mêler des données nouvelles aux anciennes, ils se permettent aussi au besoin d'en inventer, et que, du moment surtout qu'ils se mettent à énumérer, à diviser, à subdiviser, il devient presque impossible de faire chez eux la part exacte de la tradition, de l'observation et de la fantaisie. Je me bornerai à un seul exemple. La Çukranîti, I, 124 ss., donne une curieuse liste des titres affectés aux fonctions royales selon l'étendue de la domination. Parmi ces noms, il y en a, comme *virâj*, qui ont disparu de bonne heure ; d'autres, tels que *nâyaka*, ne semblent être devenus techniques que très tard. La liste fait l'impression d'être moderne : en réalité, elle ne répond exactement à aucune époque assignable, et, dans sa précision hiérarchique, elle est certainement imaginaire. Heureusement, il y a des données qui nous laissent moins incertains. C'est ainsi que l'emploi du mot *horâ* [2] nous reporte au plus tôt vers le IVe siècle de notre ère et que la mention d'un *Yâvanamata*, de la religion des Yavanas, adorateurs d'un seul dieu, c'est-à-dire des Musulmans, nous oblige de descendre encore quelques siècles plus bas. M. O. ne veut pas en convenir et je lui accorde volontiers qu'à la rigueur et pris seuls, ces arguments, le dernier surtout, admettent des échappatoires. Mais il en est d'autres qui les corroborent, tel que la mention faite en passant et à l'exclusion de tout autre procédé, de la numération décimale écrite, et les détails nombreux, circonstanciés, je ne dirai pas sur l'emploi de l'écriture, mais sur la paperasserie administrative. Tout ordre, quel qu'il soit, important ou non, du roi ou d'un de ses représentants doit être donné par écrit, et chacun de ces actes a son nom particulier. Evidemment c'est là un tout autre milieu que celui qui nous est représenté dans la vieille littérature. En-

1. M. O. a déjà fourni de bons matériaux pour cette étude dans les nombreux rapprochements qu'il a réunis dans son Appendice. Seulement, il paraît avoir été dirigé dans son choix par une préoccupation exclusive. Il a recherché, avant tout, les *passages parallèles*, espérant établir par là l'ancienneté de l'œuvre. Il faudrait autre chose encore. Je veux bien qu'on me démontre jusqu'au bout l'antiquité de la Çukranîti, mais je demande surtout qu'on m'aide à la bien comprendre.

2. La question n'est pas de savoir si ὥρα est dans Homère, mais à quelle époque l'astronomie toute grecque qui sert de base à l'astrologie du *horâçâstra*, a pu être introduite dans l'Inde. Ce même mot se rencontre dans la *Kâmandakîyanîti* et suffirait, au besoin, pour classer cet ouvrage.

fin, il est une dernière preuve qui, à défaut de toute autre, trancherait la question : la mention des armes à feu. Cette mention est un peu obscure dans le premier traité [1]; mais, dans la Çukranîti, elle est d'une clarté qui ne laisse rien à désirer. On y donne la recette de la fabrication de la poudre à canon, et, si je comprends bien, IV, VII, 204, on y distingue même le projectile creux du projectile plein. Ou ces passages sont interpolés, et rien n'autorise à le croire, ou les traités sont modernes, le dernier même très moderne : il n'y a point de milieu.

Malheureusement, ici surtout, M. O. devait fermer les yeux à l'évidence même. L'opinion, déjà plusieurs fois émise par lui [2], que cette sorte d'armes était en usage dans l'Inde ancienne, semble, en effet, être devenue chez lui une conviction absolue, puisqu'il n'hésite plus à en étendre le bénéfice jusqu'aux Hindous du Rig-Veda. On peut voir cette démonstration étrange dans la préface de la Nîtiprakâçikâ, avec une figure à l'appui, représentant une pièce de l'artillerie des rishis, d'après les textes du Yajur-Veda [3]. Avec une foi aussi robuste, on comprend qu'il n'ait pas été tenté de récuser ces deux traités qui, pour la première fois, lui apportaient non pas des témoignages vagues, laissant tout à faire à l'interprétation, mais des affirmations précises et sur lesquelles il n'est pas possible de se méprendre.

Je n'essaierai pas de convaincre M. Oppert. Pour cela, il ne me faudrait peut-être rien de moins qu'une pièce notariée du temps certifiant qu'on n'y tirait pas le canon. Je lui ferai observer pourtant que, depuis le IIIe siècle avant notre ère, nous avons une série de relations écrites par des étrangers qui ont visité l'Inde, dont quelques-uns y ont séjourné longtemps, dont plusieurs y ont fait la guerre et dont pas un seul n'a

---

1. D'une façon explicite, il n'y est question que de la *nalikâ*, le mousquet. La description en est faite en deux çlokas : La nalikâ est droite, mince, noire, creuse au milieu ; elle brise les membres et est la réalité même de l'arc du fils de Drona (lire *çarîrinî?*). Son usage ou maniement *(gati)* est triple : *grahanam*, *dhmâpanam* et *syûtam*. Faut-il entendre par ces mots les actes de charger, de faire feu et de percer le but ? On a là un exemple entre mille de la nécessité d'un commentaire pour l'intelligence de cette sorte de livres. La description est d'ailleurs maigre en comparaison de celles que l'auteur consacre à l'arc et à la flèche (26 çlokas), au glaive (tout un chapitre), aux armes mythologiques, telles que le *vajra*, le carreau de foudre (6 çlokas), qui a 5 et 10 yojanas de long, et à certains engins fantastiques que M. O., à la suite de son auteur toutefois, appelle « les terribles armes en usage dans le Kaliyuga » (entre autres des pots remplis de serpents venimeux ; M. O. aurait bien dû nous dire s'il prend réellement tout cela au sérieux). L'explication est sans doute que, pour ces armes anciennes, l'auteur avait des descriptions toutes prêtes et qu'il ne s'agissait que de les remanier pour les faire entrer dans son texte, tandis que, pour le mousquet, semblable secours lui faisait défaut.

2. Dans un article du *Madras Journal of Literature for 1879* et dans *On the Weapons, Army Organisation and Political Maxims of the Ancient Hindus, with special reference to Gunpowder and Firearms*. Madras and London, 1880.

3. Le schéma est tout abstrait et réduit aux données essentielles. M. O. aurait pu tout aussi bien, et sans risquer davantage, faire dessiner un canon Krupp du dernier modèle.

rien vu ni entendu d'engins pareils, peu discrets pourtant de leur nature et aptes à faire quelque bruit. Pour tout juge non prévenu, ce silence parle plus haut que des métaphores de poètes, des expressions obscures, où l'interprète est embarrassé de sa liberté même [1], et le témoignage de quelques traités apocryphes qui peuvent dater d'hier. D'ailleurs ces traités, comment M. O. ne l'a-t-il pas vu? nous montrent eux-mêmes que ce sont là des nouveautés qui sont venues se superposer à un vieil art de la guerre. L'introduction des armes à feu modifie non-seulement la tactique, mais la constitution même d'une armée. Or, pour tout ce qui regarde ce dernier point, nos auteurs en sont restés à l'ancienne théorie du *caturanga*, de l'armée complète consistant en éléphants, en chars, en cavaliers et en fantassins.

Je ne veux pas prolonger cette discussion ni quitter M. Oppert sur ce débat. Il m'est plus agréable de me séparer de lui en le remerciant de l'excellent service qu'il a rendu à nos études par la publication de ces deux traités. Il a beaucoup fait, avec des ressources médiocres, et les appendices où il a réuni les passages parallèles et les formes irrégulières, témoignent à eux seuls du soin avec lequel il s'est acquitté de ses devoirs d'éditeur. Quand ces textes seront accompagnés chacun d'une traduction (car la Nîtiprakîçikâ en mérite une complète aux mêmes titres que la Çukranîti), quand il y aura joint de plus un bon *Index verborum*, qui sera plus utile que la liste des formes irrégulières, car le lexique y trouvera beaucoup à glaner, il aura accompli une œuvre des plus méritoires, en dépit de ses théories sur la poudre à canon. La correction laisse à désirer, mais elle est supérieure, en somme, à celle qu'on est habitué à trouver dans les publications faites dans l'Inde, et elle peut passer pour exemplaire, si on tient compte que ces volumes viennent de Madras, où l'on est plus habitué à imprimer le grantha que le devanâgarî.

A. Barth.

---

1. Il faut bien s'entendre. Si M. O. se contentait de revendiquer pour les Hindous l'usage d'armes et de projectiles munis de feu, il ne trouverait guère de contradicteurs. Bien qu'un bon nombre des métaphores usitées chez les poètes s'expliquent par la tendance à rapprocher les armes des héros de celles des dieux, de l'arme par excellence surtout, de la foudre, il est plus que probable que les Hindous se servaient, en effet, d'armes pyrophores, et il se peut fort bien que la *sûrmî* du Yajur-Veda ait été quelque engin semblable. En tout cas, c'est ainsi que l'a entendu le vieux commentateur Bâskhara (si toutefois le passage est authentique; car on sait dans quel état nous sont parvenus les commentaires) et M. O. a parfaitement raison d'écarter la signification de « chandelier » que donne le dictionnaire de Saint-Pétersbourg. Mais ce n'est pas là la thèse de M. Oppert. Celle-ci consiste essentiellement à affirmer l'existence de projectiles mus par l'inflammation d'une substance explosible, de fusées et de boulets de canon.

191. — **Ad Odysseam ejusque scholiastas curæ secundæ**: scripsit H. J. Polak. Leyde, J. Brill; 2 fascicules 1881-1882. In-8, VIII-542 pp.

M. Polak donne enfin une suite, depuis longtemps attendue, à ses *Observationes ad scholia in Homeri Odysseam* (Leyde, 1869). Les deux fascicules qui viennent de paraître forment la première partie d'un ouvrage qui comprendra tout ce qui concerne la correction du texte des scholies de l'Odyssée et une histoire critique des grammairiens, lexicographes, etc., qui se sont occupés du poème. Cette première partie offre un très grand intérêt et fait vivement désirer la seconde. On retrouvera, dans le présent volume, quelques corrections proposées autrefois par M. P. dans ses *Observationes* et, depuis, confirmées par la publication des leçons du ms. de Hambourg (*Rhein. Mus.*, 1878).

Il est malheureusement impossible d'analyser ce livre, dont les différentes fractions forment chacune un petit tout, l'auteur suivant l'ordre des chants et des vers de l'Odyssée. Nous allons essayer cependant de donner une idée de la façon dont il procède. Après avoir donné le texte de la scholie en écrivant en caractères espacés les passages suspects, M. P. discute les opinions de ses devanciers Buttmann, Dindorf, Cobet, etc.; il examine ensuite les variantes fournies par les mss., compare les diverses interprétations qui se rapportent à un même passage, puis, lorsqu'il a bien mis en lumière ce qu'exige le sens, il énonce sa correction. M. P. ne s'est pas borné à interpréter et à corriger le texte de Dindorf, il a abordé la question de l'origine des scholies et a recherché de quels grammairiens, de quels philosophes elles représentent la doctrine.

Voici quelques exemples qui montreront le mérite de cette contribution : p. 3, *Od.*, ι, 252, le texte de Dindorf donnait οὐδεν ζητεῖ πῶς ταῖς εἰωθυίαις ὁμιλίαις χρῆται, εἴπερ ἔξω τυγχάνει τῆς οἰκουμένης ἐπὶ τούτῳ τῷ λόγῳ· καὶ τὰ περὶ τοὺς Φαίακας ἀνασκευάσομεν· εἰκὸς οὖν καὶ ἄλλους πεπλανῆσθαι. Le ms. de Hambourg porte οὐ δεῖ ζητεῖν; M. P. adopte ce texte, corrige ἐπεὶ τούτῳ τῷ λόγῳ καὶ τὰ περὶ κτλ. et traduit : *Non oportet quæri, qui fiat ut Cyclops, cum tamen extra notum terrarum orbem collocetur, communi (Græco) sermone utatur. Hac enim ratione et quæ apud Pheaces aguntur nobis evertenda (sive repudianda) erunt. Fieri etiam potest ut alii errantes ad eum pervenerint.* M. P. justifie, par plusieurs exemples, cette façon d'entendre τῷ λόγῳ.

Pp. 502-503. M. P. défend la scholie sur les vers (*Od.*, ρ) 160-161 : ἐπεὶ καὶ πρὶν εἰσελθεῖν ἐν τῇ νηὶ τὸν οἰωνὸν εἶδε en rappelant au lecteur les vers (*Od.*, ο) 499-555, qui prouvent que Télémaque et ses compagnons étaient sortis du vaisseau. Il est naturellement partisan de l'athétèse. A propos du même passage (p. 504), il montre qu'Hérodien, dans ses citations, ne tenait pas toujours compte des athétèses d'Aristarque.

P. 27. Sur le vers 69 (*Od.*, α), on lit la scholie : Οὐκ ἦν δὲ μονόφθαλμος ὁ Κύκλωψ καθ' Ὅμηρον ὡς καθ' Ἡσίοδον. Φησὶ γοῦν πάντα δέ οἱ βλέφαρ' ἀμφὶ καὶ ὀφρύας (« adde εὗσεν ἀϋτμή » Dind.) (*Od.*, ι, 389), οὐχ ὡς Θεόκριτος

« οὕνεκά μοι πλατεῖα (?) μὲν ὀφρὺς ἐπὶ παντὶ μετώπῳ » μονόφθαλμος οὖν ἦν καθ' Ὅμηρον, τοῦ ἑνὸς αὐτοῦ ὀφθαλμοῦ προτυφλωθέντος. Cobet a déjà proposé d'écrire ἑτερόφθαλμος οὖν κτλ. M. P. corrige en tête de la scholie οὐκ ἦν ἄρα, ce qui nous paraît très légitime. Cette particule ἄρα conduit l'auteur à nous parler d'une scholie du ms. de Hambourg sur le vers (*Od.*, κ) 323, où l'on voit Circé redouter le glaive d'Ulysse. On lit dans le ms. : θνητὴ ἄρα οὐ πάντως, ἀλλὰ τὴν τρῶσιν φοβεῖται. Cette scholie paraît satisfaisante à M. P. à la condition de mettre une virgule après ἄρα; il traduit donc : *Igitur mortalis est, non quidem tota, at in eo tamen quod lædi reformidat.*

P. 31. M. P. défend une correction que Buttmann n'avait proposée que timidement. C'est à propos du passage si connu de l'*Odyssée* α, 216 :

... οὐ γάρ πώ τις ἑὸν γόνον αὐτὸς ἀνέγνω.

Une scholie de Porphyre donne : οὐ γάρ τις δι' ἑαυτοῦ παρὰ τοῦ ἑαυτοῦ πατρὸς τὴν πίστιν ἔσχεν. ἐνθάδε δεῖ πάλιν ἀκοῦσαι, εἰ μὴ παρὰ πατρὸς πύθοιτο καὶ σεβαστικῶς ἐκδέξαιτο τὸν λόγον. Buttmann avait conjecturé περὶ τοῦ ἑαυτοῦ πατρὸς et εἰ μὴ παρὰ μητρὸς πύθοιτο.

P. 35, nous voyons une curieuse série de fautes indépendantes les unes des autres. Il s'agit des Cyclopes : Ἀλλ' οὐδ' ἦσαν πάντες μονόφθαλμοι· οὐ γὰρ ἀνέστησεν Ὅμηρος τὸ τεράτευμα. Ἀλλ' οὐδ' ὁ Πολύφημος μονόφθαλμος ὤν, παρὰ τὸ τόπον ἔχει τὴν θέσιν τοῦ ὀφθαλμοῦ, εἰ κατεκλάσθησαν μέγαν ἰδόντες (*sic*) ὀφθαλμόν, οὐκ ἐνεκρώθησαν ἐπὶ τῇ μορφῇ· ἔδει γὰρ Ὁμήρος εἰπόντος

....Ἡμῖν δὲ κατεκλάσθη φίλον ἦτορ
δεισάντων φθόγγον τε βαρὺν αὐτόν τε πέλωρον,

προσεπιζεῦξαι τοιοῦτόν τι· μοῦνόν τ' ὀφθαλμῶν ἐν ἔοντα (*sic*) μετώπῳ. M. P. restitue (*divinando*, dit-il) ἂν ἐσίγησεν; cette correction se peut très bien défendre par la paléographie. M. P. met le second ἀλλ' entre crochets (est-ce bien nécessaire?) et écrit παράτοπον, puis ἔδει γὰρ Ὅμηρον εἰπόντα et τοιοῦτόν τι. Enfin, remarquant que la fin de la scholie est une imitation d'Hésiode (*Théog.*, 144) :

Μοῦνος δ' ὀφθαλμὸς μέσσῳ ἐνέκειτο μετώπῳ

il écrit μοῦνον τ' ὀφθαλμὸν <μέσσῳ> ἐνεόντα μετώπῳ· Au lieu de μέγαν ἰδόντες (*sic*) ὀφθαλμόν, leçon de l'*Etymologicum Gudianum*, on lit dans les Ἐπιμερισμοί d'Hérodien : τὸ μέγεθος ἰδόντες ὀφθαλμόν, mais ὀφθαλμοῦ dans l'*Etymologicum Sorbonicum* et dans un *Baroccianus*. M. P. écrit τὸ μέγεθος ἰδόντες αὐτοῦ, ce pronom se rapportant à αὐτόν τε πέλωρον. Le voisinage de ὀφθαλμοῦ explique la substitution, et μέγαν peut très bien provenir de τὸ μέγεθος; la supposition contraire serait inacceptable. M. P. écrit enfin ἐνεκροτήθησαν.

P. 438 (*Od.* κ, 514). Κωκυτός : λέγεται ὁ πρῶτος ποταμὸς ὁ τὸν βροτὸν δεχόμενος, τῶν ἀνθρωπίνων παθῶν ἐπώνυμον κακόν. Εἶτα Πυριφλεγέθων, ἤτοι τὸ πῦρ τὸ ἀφανίζον τὸ σάρκινον τῶν βροτῶν. Εἶτα ὁ Ἀχέρων μετὰ τὸν Κωκυτὸν καὶ τὸ ἠρίον, ὅπερ ὀφειλὴ νεκρῶν ἐστιν ἰαχὴ γίνεται. M. P. nous dit :

« *Scribendum :* εἶτα ὁ Ἀχέρων <ἐπεὶ> μετὰ τὸν κωκυτὸν καὶ τὸ ἠρίον, ὅπερ ὀφείλη<μα> νεκρῶν ἐστιν, ἄχη γίνεται. *Apparet etymologias hic captari simulque allegorias. Invenit nomen suum,* ὁ Κωκυτός *ab ejulatu miserorum mortalium....... Ab igne, quod quidquid in homine mortale est consumit,* ὁ Πυριφλεγέθων *nomen aperte traxit..... Difficilior res erat in Acherontis origine indaganda. Commenti sunt igitur etymologiam vere græcam :* ὅτι ἄχη γίνεται μετὰ τὸ ἠρίον (ἀχ — ηρίον, ἀχέρων). Nous souscrivons sans réserve à cette dernière partie de la correction. Mais l'introduction de ἐπεί avant μετά nous paraît discutable ; nous préférerions écrire μετὰ γὰρ τὸ; la disparition de γάρ entre ces deux mots est beaucoup plus facile à expliquer. Enfin ὀφειλή ou ὀφείλημα νεκρῶν nous semble bien suspect.

On trouvera encore dans cet ouvrage (p. 30) une note très intéressante sur la suppression ou l'omission par les copistes des prépositions dans les verbes et les mots composés; enfin, p. 127, des particularités de la langue d'Hérodien. Des *indices* placés à la fin du second fascicule rendent les recherches très faciles.

Dans le cours de son ouvrage, M. P. fait profession de recourir à la divination *(ars divinandi),* qui lui paraît aussi nécessaire que des collations bien faites pour guérir toutes les blessures qui ont échappé jusqu'à ce jour aux critiques et qui sont plus nombreuses encore que les guérisons opérées. M. P. a donc l'air de croire que la correction des textes est surtout affaire de sagacité. Nous croyons, pour notre part, que c'est surtout affaire de science. Et certes, M. Polak n'aurait pas fait une contribution aussi importante s'il n'avait eu que de la sagacité.

Alfred Jacob.

---

192. — **Discours apologetique tres-veritable, des causes qui ont contrainct les habitants de S. Malo, de s'emparer du chasteau de leur ville : avec une brefve histoire de la prise d'iceluy, advenuë le 12 de mars 1590.** Réimprimé par Alph. Le Roy, imprimeur breveté, à Rennes, 1883, publié avec une notice sur l'auteur du discours, par F. Joüon des Longrais. Petit in-8 carré de 107-VII p., plus huit pages non numérotées occupées par cinq pièces liminaires.

Voici le premier volume d'une *collection de pièces rares ou inédites concernant la Bretagne,* auquel les bibliophiles souhaiteront la bienvenue. Dans ce volume, tiré à 110 exemplaires tous numérotés et imprimé en beaux caractères sur magnifique papier, est reproduite avec une irréprochable fidélité une pièce tellement rare, que l'on en connaît seulement un exemplaire, celui de la Bibliothèque nationale [1].

1. Encore cet exemplaire est-il incomplet. Nous lisons (p. 64, note 1) : « Il manque ici deux cahiers, c'est-à-dire 16 pages, dans l'exemplaire de la Bibliothèque nationale (Lb 35, 214), le seul que nous ayons pu découvrir. Nous les donnerons dans la suite de cette collection, s'ils nous sont signalés ». Avis aux bons chercheurs !

La pièce a un autre mérite encore que son insigne rareté : elle est fort curieuse au point de vue historique. L'auteur raconte en un langage d'une savoureuse simplicité [1], et animé de temps à autre par de pittoresques figures, un épisode mémorable de l'histoire de la Ligue en Bretagne. Les détails les plus précis et les plus intéressants sont fournis par le narrateur sur les circonstances de la prise du château de Saint-Malo, prise dont il fut témoin oculaire et qu'il célèbre avec tout l'enthousiasme du ligueur le plus exalté [2]. Le discours « fait voir comme en un tableau, » pour me servir d'une expression de l'auteur (p. 100), tout ce qui précéda, entoura et suivit la journée du 12 mars 1590. Dans le récit sont incorporés quelques documents peu connus, notamment une lettre du gouverneur de Saint-Malo, Honorat du Bueil, seigneur de Fontaines, écrite à Henri III, le 2 janvier 1589, au sujet du drame sanglant de Blois (p. 25-27), deux lettres du roi Henri IV à ce gouverneur, du 3 août et du 16 septembre 1589 (p. 48, 49 et 50), enfin une lettre du même gouverneur à Henri IV, du 12 octobre 1589 (pp. 50-51). Les deux lettres du roi Henri IV ne sont pas indiquées dans le recueil de MM. Berger de Xivrey et Guadet, où l'on chercherait vainement aussi la moindre mention d'Honorat de Bueil.

Pour donner au lecteur une idée de l'agrément qu'il trouvera dans la lecture de l'opuscule que l'on a achevé de réimprimer le 23 mai 1883, je citerai deux passages où sont tour à tour glorifiés les chiens célèbres de Saint-Malo et les femmes héroïques de cette ville (p. 93). — « Cependant avant que passer outre, je ne veux oublier à dire, que deux des chiens destinez à la garde de la ville, que l'on met hors d'icelle durant la nuict, estans venuz par où se donnoit l'escalade, combien qu'ils soient tellement dressez et façonnez, qu'ils ne sçauroient voir ni ouïr si peu de chose sans en donner incontinent advis aux sentinelles par leurs abbois, si est-ce que voyans monter tout ce monde (non sans mener quelque bruict de parolles ou autrement) jamais ils ne firent semblant d'abboyer, ains ils s'arrestèrent la à requoy jusques à ce que tous fussent montez ». — « Sur quoy il fault que je remerque [3] à la louange des

1. Il annonce lui-même (p. 5) que son discours « est tissu et tressé d'un style simple, non fardé de quelque beau langage, ny embelli de quelque belle phrase de rhétorique, telle que le mensonge cherche et demande pour cacher sa laide face et vilaine turpitude ». Cf. les vers, en tête du volume, où *l'autheur donne congé à son livre*.

2. Cette exaltation se manifeste à toutes les pages de la relation, et principalement à l'avant-dernière page où, à propos de la mort tragique du sieur de Fontaines, l'auteur se livre à la plus fougueuse tirade contre Henri IV qu'il appelle « tyran hérétique, relaps et excommunié ». Croirait-on que même dans les notes marginales, qui ont été scrupuleusement conservées par le nouvel éditeur, la colère du ligueur se fait jour et qu'on trouve, par exemple (p. 39), cette note approbative, laudative, à l'occasion de l'assassinat du roi Henri III par Jacques Clément : « Dieu délivre Paris de la main du tyran par la mort violente, estrange et admirable d'iceluy »?

3. Je ne crois pas que l'on trouve beaucoup d'exemples, surtout à la fin du XVI[e] siè-

femmes catholiques, qu'elles se monstrèrent si vertueuses, plaines de zèle et de courage, d'amener d'elles-mêmes deux grosses couleuvrines du dessus des ramparts de la ville jusques au plus hault lieu du cymetière, pour de la battre le chasteau comme il se peut faire, m'asseurant qu'il eust failleu un tres-grand nombre de chevaux pour enlever de la les dictes pièces et n'y avoit autre chose à laquelle ses (*sic*) honnorables dames ne s'employassent pour contribuer de leur labeur avec celuy de leurs parents ou maris, en une conqueste de telle importance pour elles aussi bien que pour les autres, s'esjouissant en Dieu de se voir délivrées du déshonneur que leur préparoient les meschans... »[1].

M. F. Joüon des Longrais nous révèle, dans la notice rejetée à la fin du volume (p. I), le nom de l'auteur du *Discours apologétique* : c'est, comme il le montre fort bien, frère Marcellin Cornet, théologal de Vannes. Il a pu reconstituer en partie la biographie de ce moine (probablement Cordelier), en s'appuyant sur les recherches de M. l'abbé Luco relatives au diocèse de Vannes (*Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, 1874), sur les *Mémoires* de Frotet de La Landelle et sur les registres municipaux des archives de Saint-Malo. Il résulte des recherches de M. J. de L. que Marcellin Cornet, qui prêchait le carême dans cette ville en 1590, contribua beaucoup par ses véhéments sermons à décider les Malouins à s'emparer du château. Ce fut donc, en quelque sorte, sa propre victoire qu'il célébra en racontant l'entreprise dont il avait été l'ardent promoteur. Son *Discours* fut presque aussi rapidement composé que le château avait été rapidement enlevé : il était déjà imprimé avant le 15 novembre 1590, époque où, d'après un registre des délibérations de la ville de Saint-Malo, l'auteur avait déjà envoyé au procureur syndic de la communauté 140 exemplaires de sa relation. Nous apprenons encore que l'impression du petit in-4° coûta 36 écus sol, que le lieu de l'impression fut Vannes[2], et que l'imprimeur fut très vraisemblablement Jean Bourrelier, dont on a dès cette époque deux volumes du même format. Après avoir eu le mérite de découvrir le nom de l'auteur du *Discours*, M. J. de Longrais n'a pas deviné avec

cle, de la forme *remerque*. Il ne faut pas songer ici à une faute d'impression. La seule que l'on rencontre en tout le volume est un chiffre mis à la place d'un autre, dans la note 1 de la page III : 93 pour 97.

1. Il y aurait bien d'autres passages intéressants à tirer du *Discours*. Je me contenterai d'appeler l'attention sur un vif éloge de Paris (pp. 38-39), ainsi indiqué dans le sommaire analytique mis à la marge : *Bresve et succincte description des singularitez de la ville de Paris*, et sur d'éloquentes invectives (p. 29) contre Henri III profanant les corps des victimes de Blois, qu'il « a faict tronsonner, découper par pièces, comme la chair à la boucherie, brusler et reduire en cendres, par les bourreaux et exécuteurs de sa cruelle felonnie : leur deniant ce que les plus barbares et infidelles n'ont voulu refuser à leurs plus grands ennemis après leur mort, honorans leur memoire d'une sépulture digne de leur grandeur ».

2. Le *Catalogue* de la Bibliothèque nationale (t. I, p. 362) indique à tort Paris comme le lieu de l'impression. L'erreur a été empruntée à la *Bibliothèque historique de la France* (t. II, p. 334, article 9238).

moins de sagacité et de bonheur le nom des poètes qui, dans les pièces liminaires, ont chanté le mérite du narrateur : déchiffrant le rébus des initiales accumulées, il attribue les trois premières pièces à Pierre Mahé, avocat de Vannes, poète qui figure dans la *Bibliothèque françoise* de La Croix du Maine, et la dernière qui est un fort mauvais sonnet, à Jean Juhel, recteur de Guégon, conseiller du roi à Vannes, lequel fut le personnage le plus influent du diocèse de Vannes pendant la Ligue.

T. de L.

---

193. — **Deutsche Litteraturdenkmale des XVIII.** Jahrhunderts, in Neudrucken herausgegeben von Bernhard Seuffert. Heilbronn, Verlag von Gebr. Henninger.

7 et 8. Frankfurter gelehrte Anzeigen vom Jahr 1772. Erste Hælfte. In-8, 352 p. 2 mark 80. Frankfurter gelehrte Anzeigen von Jahr 1772. Zweite Hælfte nebst Einleitung und Personenregister. In-8, 353-700 et cxxix p. 3 mark 80.

12. Vier Kritische Gedichte, von J. J. Bodmer. In-8, xlvi et 110 p. 1 mark 20.

13. Die Kindermœrderinn, ein Trauerspiel, von H. L. Wagner, nebst Scenen aus den Bearbeitungen K. G. Lessings und Wagners. In-8, x et 115 p. 1 mark.

14. Ephemerides und Volkslieder von Gœthe. In-8, xx et 47 p. 60 pfennigs.

15. Gustav Wasa, von C. Brentano. In-8, xiv et 136 p. 1 mark 20.

Disons tout d'abord que ces six volumes nouveaux de la jolie collection des « Monuments de la littérature allemande du xviiie siècle » se recommandent, comme les précédents, par le soin minutieux que les divers éditeurs ont donné au texte et à l'introduction qui précède ce texte. Cette collection est décidément une des plus utiles qu'ait entreprises dans ces derniers temps l'active librairie Henninger ; nous comprenons qu'elle ait un vif succès et que la librairie se soit résolue à publier les volumes, non plus brochés, mais reliés.

Les volumes 8 et 9 renferment les *Annonces savantes de Francfort* de l'année 1772. C'est une heureuse idée d'avoir publié au complet les articles anonymes de cette *Revue critique*, à laquelle collaborèrent Merck, Herder, Gœthe, Schlosser, etc. ; les « *gelehrte Anzeigen* » de Francfort ont été regardées par les contemporains comme la meilleure revue qui ait paru en l'année 1772 ; tous les bons esprits de l'époque ont loué l'impartialité de ce journal, la finesse de sa critique, la largeur de ses vues, la vivacité et le mordant de son style. M. W. Scherer, à qui nous devons l'introduction, a soigneusement rassemblé tous ces témoignages des contemporains, parmi lesquels nous en trouvons d'inédits ; il a montré les colères que la revue avait soulevées par sa franchise et sa juste sévérité ; il insiste surtout, en citant tous les documents à l'appui, sur la querelle du pasteur Goeze avec Deinet, l'éditeur du journal ; il prouve qu'à la requête de Plitt et de tous les prédicateurs de Francfort qui représentaient les *Annonces savantes* comme « pleines de phrases hétérodoxes et de propositions scandaleuses » (cp. le mot de Gœthe « *unsere Spektakels mit den Pfaffen* » et celui de Mme de La

Roche « *Pfaffen angepackt* »), le conseil de Francfort enjoignit à l'éditeur de ne plus insérer d'articles de théologie avant de les avoir montrés à la censure. A la fin de l'année, les principaux collaborateurs du recueil se retirèrent, et désormais les *gelehrte Anzeigen* ne firent plus que végéter. En 1812, Gœthe reçut de Fritz Schlosser les années 1772 et 1773 ; il les parcourut ; il trouva qu'elles donnaient une « idée complète de l'état de la société qu'il fréquentait alors et de ses propres sentiments » ; il y remarqua « l'effort qu'on tentait de rompre toutes les barrières » (*alle Begrenzungen zu durchbrechen*), et plus tard, lorsqu'il publia son édition de dernière main, il inséra les articles où il croyait se reconnaître et qui lui appartenaient entièrement ou en partie ; ce sont ses propres mots. Depuis quelque temps, la critique allemande étudie attentivement ces articles, ces « recensions » des *Annonces savantes de Francfort* qui figurent dans les œuvres complètes de Gœthe ; elle s'efforce de démêler parmi ces comptes-rendus, ceux qui sont évidemment de Gœthe et ceux qu'il s'est attribués à tort, car, comme le dit M. Scherer (p. LXVII), lorsque le poète revit la collection du journal et y chercha ses articles, il fut guidé dans son choix, dans sa « reconnaissance », non point par le souvenir, mais par des conjectures philologiques ; sa mémoire lui vint en aide ici et là, mais on peut prouver qu'elle le trompa aussi. M. W. de Biedermann avait déjà, dans ses *Gœthe-Forschungen*, que nous avons analysées ici-même, essayé de faire à Gœthe sa part véritable et authentique ; M. Scherer a repris naturellement, dans cette édition des *gelehrte Anzeigen*, l'œuvre de M. de Biedermann, et, après une suite de démonstrations et de citations que nous ne pouvons exposer ici, il arrive aux résultats suivants. Trois articles seulement peuvent être sans contestation attribués à Gœthe : l'art. sur les poésies d'un juif polonais ; l'art. sur la *Vie et le caractère de Klotz*, par Hausen ; l'art. sur les *perspectives de l'éternité*, de Lavater. Trois articles qu'il publie sous son nom, ont certainement Merck pour auteur ; l'art. sur la *Théorie générale des beaux-arts* de Sulzer ; l'art. sur les lettres d'Unzer et de Mauvillon ; l'art. sur l'*Almanach des muses de Göttingue*, de l'année 1773. En outre, Gœthe a inséré dans ses œuvres complètes des comptes-rendus des *Annonces savantes* de l'année 1773, et l'on sait que ni lui, ni ses amis n'ont collaboré au journal après 1772. Enfin, il y a trois articles qu'il n'a pas admis dans l'édition de dernière main, et qui pourtant, d'après les témoignages des contemporains et le sien propre, lui appartiennent en toute propriété : l'art. sur les idylles de Gessner ; l'art. sur l'opuscule consacré par George Jacobi à la Vie de Klotz par Hausen ; l'« Epilogue au lieu de la préface promise. » Néanmoins, M. Scherer pense avec raison qu'« aucune de ces recensions ne doit disparaître des œuvres de Gœthe ; elles doivent, dit-il, y rester dans l'ordre que Gœthe leur a donné ; ce que les éditeurs voudront en retrancher, devra être signalé dans une préface, et ce qu'ils voudront y ajouter, reproduit dans un appendice ; car, à vrai dire, il

n'y a pas de limites à fixer à ces recherches sur l'authenticité et l'illégitimité » (pp. LXIX-LXX). Il y aurait encore à relever plus d'une heureuse découverte, plus d'une fine remarque dans cette introduction de M. Scherer. Il détermine, autant qu'il est possible de le faire, la part de Herder, de Merck, de Jean Georges Schlosser. Il a divisé cette partie de son étude en deux parties : les *témoignages* et les *suppositions*, et, après avoir vigoureusement démontré qu'il faut, avant toutes choses, et quoi qu'on ait dit tout récemment (*Gœthe-Jarhbuch*, IV, p. 360), se borner à l'année 1772, il fait lui-même ses « suppositions. » Il dresse une liste de tous les articles qui appartiennent ou sont attribués à Gœthe soit par Gœthe soit par les critiques de notre temps ; liste bien intéressante, accompagnée de courtes indications bibliographiques, et qui servira de *Tummelplatz* à tous les jeunes philologues avides, comme dit M. Scherer, de montrer leur sagacité. Attendons-nous à un déluge de conjectures, mais prenons garde qu'à force de chercher et de scruter, la part de Gœthe aux *Annonces savantes de Francfort* ne finisse par devenir trop forte. M. Scherer cède déjà à cette tendance conjecturale ; il nous semble avoir raison sur quelques points. Il nous paraît certain que Gœthe est l'auteur du petit article sur les deux paysages de Claude le Lorrain, p. 532 ; c'est bien le style de sa jeunesse ; la fin du morceau rappelle tout à fait le *Wanderer ;* on peut d'ailleurs se rappeler l'admiration de Gœthe pour le Lorrain, qu'il recommandait avec tant d'insistance à Preller et dont il louait le génie aimable et serein (*heiter, anmuthig, lieblich*. Conv. avec Eckermann, III, p. 78) ; remarquons aussi l'emploi du mot *Ahndung*, répété deux fois. C'est peut-être ces petits comptes-rendus artistiques que l'on devrait le plus étudier [1]. M. Scherer met le nom de Merck, avec un point d'interrogation, en regard du compte-rendu des *poésies lyriques* de Ramler : c'est Merck, en effet, qui a déjà parlé dans le journal du recueil lyrique de Gœttingue, et la comparaison de la maîtresse de la maison et de sa servante qui la chasse (la muse allemande et la muse française, p. 577) se retrouve dans une lettre de Merck (Wagner, II, 14). — L'éditeur de la collection, M. Seuffert, a revu le texte des *gelehrte Anzeigen* avec le plus grand soin et une incroyable patience (voir son avant-propos, pp. XCVIII-CVIII) et ajouté une table des noms de personnes qui sera très utile ; à côté du nom défiguré de *Patoniltet*, il aurait fallu mettre Patouillet, car tel est le nom qu'a voulu citer le critique (il mentionne en même temps Nonotte et La Baumelle).

Le volume 12 de la collection, édité par M. J. Bächtold, contient quatre poèmes critiques de Bodmer, dont voici les titres : 1° *Charakter der deutschen Gedichte ;* 2° *Die Drollingerische Muse ;* 3° *Untergang der berühmten Namen ;* 4° *Bodmer nicht verkannt*. Ces quatre poè-

1. Je serais porté à croire que Gœthe en donna l'idée à ses collaborateurs, en leur citant l'exemple du *Mercure de France*.

mes, sur lesquels M. Bächtold donne, dans son introduction, les informations les plus complètes, forment comme une petite histoire littéraire du XVII[e] et du XVIII[e] siècle; les deux premiers, bien supérieurs au troisième et au quatrième par la correction de la forme comme par la sûreté du jugement, méritaient certainement d'être réédités; le premier a été l'objet des plus violentes attaques de Gottsched et de son école, et, à ce propos, M. Bächtold analyse longuement une des plus spirituelles satires du XVIII[e] siècle, *der deutsche Dichterkrieg*, de Schwabe (pp. X-XXXIV).

M. Erich Schmidt a publié dans le volume 13, d'après l'exemplaire de l'édition originale que son ami M. Henning avait achetée à Strasbourg pour un sou (p. IV), le texte de la tragédie de Henri Leopold Wagner, *die Kindermörderinn*. Nous espérons, comme le savant éditeur, que cette réimpression sera favorablement accueillie par le public allemand; « par la forme comme par le sujet, l'*Infanticide* de Wagner est, dans sa rudesse et ses excès, un exemple instructif du réalisme vigoureux et genial de la période d'orage; sa peinture de la bourgeoisie, intéressante par ses idées révolutionnaires comme par de pénétrantes observations, et surtout la figure vivante du boucher Humbrecht font de ce drame le précurseur de *Cabale et amour*; enfin, dans plusieurs de ses motifs principaux et secondaires, l'œuvre de Wagner est un cliché très grossier de cette tragédie de Marguerite, que Gœthe n'avait pas encore publiée, mais que Wagner connaissait. » M. Er. Schmidt renvoie le lecteur, pour tout ce qui concerne la biographie de l'auteur, l'histoire de la pièce et le sujet alors si complaisamment traité de l'infanticide, à la monographie qu'il a fait paraître en 1879 (*Heinrich Leopold Wagner Gœthes Jugendgenosse*. Iena, Frommann) et dont nous avons rendu compte dans cette revue. Il ajoute au texte de la *Kindermörderinn* quelques extraits du remaniement de Charles Lessing, la préface diffuse et emphatique, le premier acte et un passage du troisième acte (IV[e] scène) qui renferme d'évidentes allusions à l'état prussien et à sa puissance militaire; mais l'œuvre de Charles Lessing n'est, comme la nomme M. Schmidt, qu'un « *farbloses Machwerk* ». Wagner avait aussi remanié sa tragédie; nous en trouvons ici la préface, la liste des personnages avec l'indication précise et détaillée de leurs costumes strasbourgeois, et le dénouement transformé pour le contentement du public (mariage d'Eva et de Gröningseck).

Le volume 14 de la collection Seuffert est édité par M. Ernest Martin. Il renferme les *Ephémérides* de Gœthe et un recueil de chansons populaires. On sait ce que sont ces *Ephémérides* : des « Excerpte », des notes prises par Gœthe à Strasbourg et à Francfort en 1770 et en 1771, écrites sur un cahier dont elles remplissent 34 pages et qui, donné par le poète à M[me] de Stein, possédé ensuite par le baron de Stein-Kochberg, appartient depuis le mois de mai 1878 à la Bibliothèque de l'Université de Strasbourg. Gœthe a transcrit sur ce cahier des titres de livres, de

courts extraits de ses lectures, etc. ; dans les premières pages, il ne fait guère que citer autrui et ajoute parfois ses propres jugements; dans les dernières, il note souvent des observations et des remarques personnelles, analyse assez longuement le *Phédon* et une ordonnance de Bâle relative aux bonnes mœurs, jette sur le papier des locutions ou expressions alsaciennes qui l'ont frappé et quelquefois aussi des fragments des œuvres qu'il projette, par exemple de son *César*. Ces *Ephémérides* avaient déjà été publiées en 1846 par A. Schöll (*Briefe und Aufsätze von Gœthe aus den Jahren 1766 bis 1786*, pp. 63-140), mais non telles que les donnait l'original; Schöll les avait rangées par groupes et par ordre de matières. M. E. Martin a publié l'original tel quel, en conservant les abréviations, l'orthographe, la ponctuation de Gœthe. Dans son introduction, il a reproduit au complet la plupart des titres des ouvrages cités par Gœthe, et dressé une table alphabétique, sous des rubriques diverses (philosophie, droit, médecine, histoire, poésie et art) des livres que mentionne le jeune étudiant. M. Martin a eu soin, en même temps, de marquer d'un astérisque les volumes dont Gœthe, à ce qu'il croit, ne fait que citer le titre, sans les avoir réellement consultés. La lecture de ces *Ephémérides* est très curieuse; Gœthe prend note d'ouvrages qui lui seront utiles pour sa dissertation de licence, mais les citations de Paracelse, de passages relatifs à la magie, d'ouvrages de droit et d'histoire du moyen-âge, prouvent qu'il pensait déjà et à *Faust* et à *Götz de Berlichingen*. M. Martin ne prétend pas tout commenter et tout expliquer. Mais l'analyse du *Phédon* ne se rapporterait-elle pas à cette vie de Socrate, que le jeune écrivain voulait alors « dramatiser », de même que celle de César et celle de Götz? (pp. 18-22.) Voici, en outre, quelques additions à ses remarques.

Les vers tirés du *Mercure de France* se trouvent, en effet, dans le volume de janvier; ils appartiennent à une pièce qui commence le premier volume et qui a pour titre « *La vieillesse du sage. Epitre* ». (Pp. 5-11); il y a dans le texte *les agrémens* et non « des agremens », *alloient* et non « alloit », *sentoient* et non « sentoit », *se distraire* et non « se soustraire » qui n'offre aucun sens, *gémissoient* et non « gemissoit », *venoient* et non « venoit », *ramene* et non « rammene ». Du reste, presque toute cette page des *Ephémérides* est tirée du volume de janvier du *Mercure de France* de l'année 1770. *L'amour paternelle* est une nouvelle en prose qu'on trouvera dans ce recueil aux pages 39-70; et les trois titres d'ouvrages qui suivent, sont les titres de trois publications dont le *Mercure* rend compte aux pp. 94-103, 103-116 et 169-170. *Le voyageur François,* par M. l'abbé de La Porte (né à Belfort en 1713, mort à Paris le 19 décembre 1799), est ce grand ouvrage, qui parut de 1765 à 1795, en 42 volumes in-12° sous le titre *Le voyageur François ou la connoissance de l'ancien et du nouveau monde*; mais l'abbé de La Porte ne composa que les vingt-six premiers volumes. Le *Mercure* rend compte (pp. 94-103) des tomes IX et X

« l'auteur est arrivé dans le Canada; il fait connaître les peuples sauvages qui habitent ce pays... il passe ensuite dans les colonies angloises, dans la Louisiane, au Mexique ». *L'art des expériences* de l'abbé Nollet (19 nov. 1700-25 avril 1770) a pour sous-titre : *ou Avis aux amateurs de la physique sur le choix, la construction et l'usage des instruments, sur la préparation et l'emploi des drogues qui servent aux expériences.* 3 vols. in-12°. Paris, Durand. Gœthe ajoute « pour servir de suppl. aux leçons de physique. » L'article commence, en effet, par ces mots : « Cet ouvrage est comme le supplément des *leçons de physique expérimentale* de l'auteur. « (Ces *leçons* ont été souvent réimprimées ; la première édition parut à Paris, chez Guérin, en six vols in-12°, 1743 et ann. suiv.).

Enfin, c'est encore dans le *Mercure de France*, premier volume de janvier, que le jeune étudiant a trouvé la mention du « *Recueil des ouvrages en serrurerie que Stanislas* [roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar] *a fait faire pour la place royale de Nancy*, [à la gloire de Louis le Bien Aimé, composés et exécutés] *par Jean Damour*, son serrurier ordinaire, avec un discours sur l'art de la serrurerie, et plusieurs autres dessins de son invention, dédiés au roi. Vol. in-folio, format d'atlas. A. Nancy, chez l'auteur, rue Notre-Dame. A Paris, chez la veuve François, graveur du roi, rue Saint-Jacques, à la vieille poste » (p. 169). Evidemment, comme le pense M. Martin, Gœthe eut un instant l'intention de visiter l'intérieur de la France, et il comptait s'arrêter à Nancy pour y voir la place royale et ces grilles, dont parle le critique du *Mercure ;* « il serait difficile à celui qui n'a pas vu les superbes grilles qui décorent la place royale de Nancy, de s'imaginer jusqu'à quel point le fer s'assujettit à recevoir les formes les plus agréables et les plus variées. » — P. 14, ligne 19, « Iudicium de notis Scalig. vid in Melanges de Vigneul-Marville. Tom. III ». Ce jugement de Bonaventure d'Argonne (Vigneul-Marville) sur l'édition de l'Astronomie de Manilius se trouve dans le 3e volume des *Mélanges d'histoire et de littérature*, pp. 111-114 ; « cet ouvrage, dit Vigneul-Marville, est demeuré fort imparfait. Il faudrait des Cassini ou des Maraldi, pour travailler utilement sur un poème de cette nature, et Scaliger aurait mieux fait d'abandonner cette entreprise... Feu M. Huet ne juge pas bien favorablement du travail de Scaliger. Voici ce qu'il écrivit à Graevius en 1632, etc. » — P. 8, ligne 25, on lit dans les *Ephémérides :* « Lemerys Vegetatio oder Arborificatio Martis » et M. Martin commente ainsi (p. VII) « Alchimistische Schrift » ; je ne crois pas que le mot *alchimistisch* soit bien exact ; voici le titre du mémoire cité par Gœthe et qui se trouve dans le volume de l'année 1707 de l'Histoire de l'académie royale des sciences, pp. 299-330 : « *Réflexions et observations diverses sur une végétation chimique du fer et sur quelques expériences faites à cette occasion avec différentes liqueurs acides et alkalines, et avec différents métaux substitués au fer*, par M. Lémery le fils (il y a eu trois Lémery,

Nicolas Lémery, 1645-1715 et ses deux fils, Louis Lémery, 1697-1743, et Lémery dit le jeune, mort en 1721 ; tous trois furent médecins et chimistes; l'auteur du mémoire cité par Gœthe est Louis Lémery). Les premières lignes de ce mémoire nous expliquent l'intérêt qu'il avait excité chez le jeune étudiant : « Quoique le mot de *végétation* ne convienne proprement qu'aux plantes, cependant il est en usage parmi les chimistes pour exprimer certaines cristallisations particulières, dont la figure extérieure ressemble sensiblement à celle des plantes ; c'est en ce sens que je m'en suis servi, et que je me servirai encore du mot de végétation. J'ai déjà parlé dans un mémoire lu le 13 novembre 1706 de la végétation chimique dont il s'agit, et à laquelle je donnerai le nom d'*arbre de Fer* ou *de Mars*, à cause de l'analogie qu'elle a avec une autre végétation d'arbre appelée communément *arbre de Diane*, ou *arbre Philosophique*... Je remis à une autre fois un détail plus circonstancié d'expériences et de raisonnements physiques sur cette matière. C'est ce détail qui fait la principale partie du présent Mémoire, etc. ». — P. 15, ligne 9, sur ce nom de *Magog* qui paraît seul sur une ligne, et que suivent les noms *Baath* et *Finiusa Farsu*, je ferai remarquer que le *Mercure de France* de février 1770 rend compte d'un ouvrage intitulé *Anecdotes du Nord* et dit (p. 80) : « Si l'on en croit les Suédois, ils descendent de Suenon, fils de *Magog*, petit-fils de Japhet, et attribuent la fondation d'Upsal à son frère Ubbon ». — P. 27, ligne 1, *Gay* « gemauerter Platz, etc. » est évidemment le franç. *quai* et l'allem. *kai*. — P. 12, n'est-il pas curieux de retrouver cette citation de Thou, sur l'esprit de Henri III qui s'irrite facilement durant la gelée, dans une lettre écrite par Gœthe à Schiller bien des années plus tard ? « zu einer Zeit wo ich recht begreife, wie Henrich III den Herzog von Guise erchiessen liess, bloss weil es fatales Wetter war » (II, Append. n° 13). — Outre les *Ephémérides*, le volume XIV de la collection Seuffert renferme des chants populaires. Ces *Volkslieder* ont été également transcrits par Gœthe sur un cahier que possède aujourd'hui la bibliothèque de l'Université de Strasbourg; en voici les titres : 1° *Das Lied vom Pfalzgrafen*; 2° *Das Lied vom eifersüchtigen Knaben*; 3° *Das Lied vom Grafen Friderich*; 4° *Das Lied vom Herrn vom Falckenstein*; 5° *Das Lied vom verkleideten Grafen*; 6° *Das Lied vom Zimmergesellen*; 7° *Das Lied vom Lindenschmit*; 8° *Das Lied vom Herrn und der Magd*; 9° *vom braun Annel*. Deux de ces lieds, le 2° et le 4°, ont été insérés par Herder dans son recueil de Chants populaires. Ils avaient été recopiés par Gœthe et joints à une lettre à Herder que M. Düntzer a publiée dans le premier volume de l'ouvrage intitulé « *Aus Herder's Nachlass* »; M. Düntzer les a en partie reproduits entièrement, en partie collationnés avec l'édition des Chants populaires de Herder. M. Martin compare dans son introduction le texte donné par son manuscrit avec le texte publié par M. Düntzer, et avec celui des mêmes lieds ou de lieds semblables que renferme l'œuvre d'Achim d'Arnim et de Clément Brentano, *Des Kna-*

ben Wunderhorn; il cite aussi les jugements portés plus tard par Gœthe sur ces « favoris de sa jeunesse » dans son compte-rendu du premier volume du *Wunderhorn.* De cet examen, il résulte que les variantes de la copie envoyée à Herder viennent, soit de l'inexactitude du copiste, soit de l'effort qu'il a fait pour donner au lied la forme du haut allemand ; et le texte primitif, publié aujourd'hui par M. Martin, d'après le cahier de Gœthe, se rattache manifestement à la tradition populaire « d'une façon vraiment exemplaire et vraiment philologique » (p. xx).

Nous arrivons au XV^e volume de la collection où M. J. Minor a reproduit le texte du *Gustave Wasa* de Clément Brentano, d'après la première édition de 1800. L'éditeur a eu bien soin de conserver les fautes d'impression commises malicieusement par Brentano, mais il a corrigé celles qui étaient involontaires. Une introduction détaillée était ici fort nécessaire au lecteur; car tout le monde ne sait pas que ce *Gustave Wasa* est une parodie et une satire de la pièce de Kotzebue, *Der hyperboreische Esel oder die heutige Bildung*, qui était elle-même une parodie et la satire des Schlegel. M. Minor prouve que le *Gustave Wasa* de Brentano a été composé sous l'influence des comédies de Tieck, et particulièrement du *Chat botté.* Il analyse finement le comique de Brentano et montre que *Gustave Wasa* ne peut être nullement comparé à la satire de Guillaume Schlegel, la *Porte de triomphe*, et que presque tout l'esprit n'y consiste guère que dans les jeux de mots (« der Witz wird fast nur aus diesem Säckel bestritten »). Une faute, légère, il est vrai, c'est d'avoir cru que le prince de Conti, mis en scène par Brentano, est l'auteur du *Paragone della poesia tragica d'Italia con quella di Francia,* paru en 1732. Il s'agit d'Armand de Bourbon, l'auteur du *Traité de la comédie et des spectacles* (réimprimé, il y a deux ans, par M. K. Vollmöller à la librairie Henninger), et dans la scène de la bibliothèque de Weimar, où les œuvres de Kotzebue se disputent avec les vieux classiques et les Pères de l'Église, il est facile de retrouver le texte même d'Armand de Bourbon. Lorsque le prince de Conti (ou Conty, comme écrit Brentano) prononce ces paroles : « Alle diese guten Leute strafen zwar das Laster und belohnen die Tugend, aber das Mittel reizt uns nie so sehr, als es das Gift gethan », p. 14, n'est-ce pas la traduction de ces mots du *Traité de la comédie :* « Le vice y est repris, et la vertu y est louée, souvent même récompensée; mais *le remède y plaît moins que ne fait le poison »;* ce vers est d'ailleurs cité en français par Brentano. (Vollmöller, pp. 17 et 18.) A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 septembre 1883.

M. Prou lit la fin du mémoire de MM. Egger et Fournier sur l'usage des couronnes chez les Grecs et chez les Romains.

M. Oppert communique quelques observations au sujet des très anciens étalons chaldéens de mesures linéaires qui nous ont été conservés sur les statues du roi Goudéa. On remarque, sur ces étalons, une longueur d'une demi-coudée, qui équi-

vaut à 0^m27. Cette longueur est divisée tantôt en six parties, tantôt en cinq, en seize, etc.; ces divisions diverses doivent être des multiples d'une unité commune très petite. M. Oppert indique des calculs d'où il conclut que cette unité devait être 1/2880 de la demi-coudée de 0^m27, c'est-à-dire moins d'un dizième de millimètre.

M. Maspero, conservateur du musée de Boulaq, donne des détails sur l'organisation du service des fouilles en Egypte et les ressources dont ce service dispose. Jusqu'en 1878, il n'y avait pas de budget fixe des fouilles; la maison du khedive subvenait aux dépenses et donnait, selon ses ressources, tantôt beaucoup, tantôt peu, tantôt rien. Depuis 1878, un crédit régulier est alloué sur le budget du ministère des travaux publics; bien que ce crédit soit insuffisant (il n'atteint pas 35,000 fr. par an, tant pour les fouilles que pour les achats d'antiquités), c'est quelque chose d'avoir une somme fixe sur laquelle on peut toujours compter. Par suite de la modicité des ressources affectées au service, on n'a pu faire entrer, dans le personnel chargé de la conservation et de la recherche des antiquités, que trois employés européens, tous trois à poste fixe, au musée de Boulaq. Les autres employés sont des indigènes. Il y a six inspecteurs (officiers de l'armée égyptienne) et vingt-sept gardiens placés sous leurs ordres, tous chargés de veiller à la conservation des monuments et de signaler à la direction du musée les trouvailles qui viendraient à être faites. Malheureusement les inspecteurs manquent de notions archéologiques et ne savent pas discerner les monuments intéressants; ils ne peuvent donner aucune indication sur la nature et l'âge des objets dont ils annoncent la découverte. Pour former un personnel qui puisse mieux le seconder dans l'avenir, M. Maspero a réuni au musée de Boulaq cinq jeunes gens indigènes de quatorze à seize ans, qui reçoivent un enseignement archéologique sommaire, comprenant des notions sur le déchiffrement des hiéroglyphes et les caractères des divers genres de monuments anciens qu'on rencontre en Egypte. Pour les fouilles proprement dites, elles sont placées d'une manière permanente sous la direction de huit chefs de travaux indigènes, appelés *reis;* plusieurs de ces chefs, employés depuis longtemps à la recherche des antiquités, ont pris intérêt à leur tâche et s'en acquittent avec un véritable zèle; ils ont même acquis, par la pratique, des notions sommaires de la lecture des hiéroglyphes, qui leur sont d'un grand secours dans le travail délicat dont ils sont chargés. En ce qui concerne la conservation des monuments, M. Maspero ajoute en terminant qu'il n'y a guère de tentatives de destruction à craindre de la part des indigènes : ceux-ci ont compris que les antiquités attirent les visiteurs et qu'ainsi un monument conservé rapporte plus d'argent qu'on n'en gagnerait à le dépecer et à en vendre les morceaux. Les vrais ennemis des monuments, ceux dont on doit craindre les déprédations, ce sont les marchands d'antiquités et les touristes.

L'Académie se forme en comité secret.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Deloche : FALHBECK (P.-E.), *la Royauté et le Droit royal francs pendant la première période de l'existence du royaume* (Lund, 1883, in-8°).

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance des vacances.

M. le baron Dard est nommé associé correspondant à Aire-sur-la-Lys (Pas-de-Calais).

M. l'abbé Thédenat communique le dessin de deux mosaïques trouvées à Tabarka (Tunisie) par M. le capitaine Rebora. La première comprend l'épitaphe de la vierge Castula, la seconde, de la fin du v^e ou du commencement du vi^e siècle, représente un évêque debout, devant un siège épiscopal, dans l'attitude de la prière.

M. l'abbé Thédenat communique, en outre, plusieurs inscriptions de Tabarka, également découvertes par M. Rebora.

M. Mazard place sous les yeux de la Société les photographies de sculptures gallo-romaines provenant de Vittet (Vosges).

M. Flouest donne lecture d'une lettre de M. Morel, de Carpentras, signalant l'existence, dans sa collection, d'un casque en bronze et de tout point semblable à celui qui a été découvert, en 1882, à Breuvannes et qui a été gravé dans les mémoires de la Société.

M. de Villefosse communique, de la part de M. l'abbé Cérès, directeur du musée de Rodez, le dessin d'une inscription romaine conservée dans la même localité. Cette inscription, qui provient probablement d'une borne milliaire, est datée de l'année 252 de notre ère.

M. de Villefosse signale également un cachet d'oculiste découvert à Reims dans les premiers jours du mois de juillet 1883 et dont une copie lui a été adressée par M. Demaison.

M. Duplessis lit un mémoire sur les différentes éditions de la Bible de Holbein.

E. MÜNTZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 1er octobre — 1883

---

194. — **L'administration de l'agriculture au contrôle général des Finances (1785-1787).** Procès-verbaux et rapports publiés par Henri Pigeonneau, professeur suppléant à la Faculté des lettres de Paris, professeur à l'Ecole des sciences politiques et Alfred de Foville, chef de bureau au ministère des Finances, professeur à l'Ecole des sciences politiques et à l'Ecole des hautes études commerciales. Paris, Guillaumin et Cie, 1882. In-8, xxxii-496 pp. 7 fr. 50.

A la veille de la Révolution fut institué, près du contrôleur général des finances, un comité d'administration d'agriculture, sorte de conseil supérieur, destiné à éclairer le ministre sur les réformes les plus urgentes à apporter soit dans les procédés de culture, soit dans les impôts.

La mode était alors aux études de ce genre. Les physiocrates avaient des élèves jusque sur le trône. Calonne était trop bon courtisan pour ne pas feindre un vif enthousiasme en faveur de doctrines dont Necker était l'ennemi et Marie-Antoinette la protectrice plus ou moins éclairée.

Le comité d'agriculture fut donc créé. Il était fort bien composé : Vergennes, le neveu du ministre, en était président; Lavoisier, Dupont de Nemours, un peu plus tard le duc de Larochefoucauld-Liancourt et Lazowski en firent partie. Très compétents, très zélés, les membres de cette assemblée se sont livrés à des enquêtes fort sérieuses sur les besoins de l'agriculture; ils ont écrit des instructions sur les procédés à introduire ou à généraliser en France. Les procès-verbaux de leurs réunions que viennent de publier MM. Pigeonneau et de Foville montrent à quel point ils prirent à cœur leur importante mission.

Mais ils ne furent ni soutenus, ni écoutés. Calonne, qui trouvait des millions pour la cour, jugea qu'il avait fait assez pour l'agriculture nationale en donnant à des savants le droit de s'enquérir, comme ils pourraient, de subsides : on ne put tirer de lui que la maigre somme de 3,000 livres par an.

C'était vraiment bien peu pour organiser une correspondance, faire des essais, imprimer des circulaires et vulgariser les recettes utiles. Aussi le comité insista. Il demanda qu'il lui fût alloué sur le budget une subvention annuelle de 200,000 livres : « Le véritable restaurateur de l'a-

« griculture sera le ministre qui forcera ses successeurs de s'en occuper « en plaçant dans leurs fonctions annuelles celle d'employer avec uti- « lité les fonds qu'il aura formés pour son encouragement. Ce sera « vous. »

Mais Calonne ne tenait pas à ce que ce fût lui. Il mit en avant, pour refuser, une fort belle théorie. Il n'était jamais à court de sophismes. Il en avait pour dire oui et pour dire non. Le comité dut s'ingénier et tirer beaucoup de rien.

Ses principaux correspondants furent les curés, surtout ceux qui dépendaient de l'ordre des Prémontrés. Il est curieux de voir les raisons qui firent rechercher ce concours. On ne pouvait pas s'adresser aux subdélégués : « On ne peut obtenir de renseignements que par les curés; « autrement, on jetterait la terreur dans les campagnes » (p. 338). Telle était la confiance dont était entourée l'administration française! L'Eglise, d'ailleurs, avait un intérêt direct aux progrès de l'agriculture « sur « les produits de laquelle sont assises les dîmes, principale richesse du « clergé. » Aussi se proposait-on de demander beaucoup aux curés. Leur autorité était si grande! Leurs conseils seraient si facilement accueillis! Combien de paroisses en France où le prêtre et le procureur fiscal du seigneur étaient seuls un peu instruits! De nos jours, c'est à l'instituteur qu'on adresse principalement circulaires et instructions. C'est à lui qu'on dénonce les insectes nuisibles et les cryptogames funestes. Il faut qu'il note, pour l'Observatoire, les hauts et les bas de la température et les écarts de la girouette. Autres temps, autres habitudes. On trouvait partout des gens d'Eglise; on n'aurait pas trouvé partout des maîtres d'école. La tâche entreprise par M. de Vergennes et ses associés était lourde. En somme, sous ce nom si modeste, c'était un véritable ministère, mais un ministère sans local propre, ce qui s'est vu souvent, sans budget et sans commis, ce qui est plus rare. Les personnages éminents qui composaient ce conseil faisaient eux-mêmes l'office de rédacteurs et d'expéditionnaires. Les hommes de ce temps-là ne reculaient pas devant la besogne quand il s'agissait du bien public.

« Aucune branche d'administration ne pourra être aussi utile au ser- « vice du roi, à la gloire du ministre, au progrès de la population et des « richesses. Aucune cependant ne sera moins coûteuse, les membres de « l'assemblée d'administration se trouvant suffisamment payés par la « satisfaction qu'ils envisagent dans l'utilité et dans l'importance des « services qu'ils peuvent rendre » (p. 202).

Mais que d'obstacles! Il fallait d'abord obtenir des sociétés d'agriculture et des intendants qu'ils voulussent bien communiquer leurs renseignements. On se heurtait à la mauvaise volonté et à de fâcheuses habitudes d'esprit.

Les intendants voyaient d'assez mauvais œil cette organisation nouvelle, ce bureau indépendant, étranger à la routine administrative. De là des résistances sourdes ou déclarées. Bertier de Sauvigny, intendant

de Paris, qui devait périr si misérablement en 1789, répond à une circulaire du comité : « Il règne dans cette lettre un ton de sarcasme qui « n'a pas été agréable à l'assemblée. » M. de Vergennes est obligé de répliquer assez vertement, ce qui n'a pas dû adoucir l'humeur du puissant fonctionnaire.

L'intendant de Champagne, M. Rouillé d'Orfeuil, prend une ordonnance pour empêcher un marchand de bestiaux d'accaparer les bêtes à cornes du territoire de Langres. « Le comité a trouvé que la conduite de « M. l'intendant n'avait pas été suffisamment mesurée. » Et il se plaint au ministre; il est probable que M. Rouillé d'Orfeuil trouva fort mauvais d'être rappelé au respect des principes économiques.

L'administration avait ses habitudes et n'entendait pas les changer. Ainsi, dans la plupart des provinces, on souffre d'une cruelle disette de fourrages. Les bestiaux meurent par milliers faute d'aliments. On a trouvé un procédé : c'est de hacher la paille et les plantes coriaces qui poussent dans les marécages ; en les mélangeant avec un peu de foin et en les saupoudrant de sel, on aura une ressource qui sauvera de la misère d'immenses régions. Le roi n'y a-t-il pas un grand intérêt? Le comité n'a-t-il pas mille fois raison de dire : « Le royaume est une grande « métairie que le roi fait valoir à peu près à moitié avec les propriétaires « du sol, nobles ou roturiers, après qu'on a, comme de juste, payé les frais « d'exploitation? » Pour soulager tant d'infortunés, que faut-il? Faire fléchir un peu les rigueurs de la gabelle, accorder des secours en sel (p. 39). « Malgré la contrebande possible, il faut donner, car la perte des « bestiaux serait beaucoup plus préjudiciable à l'Etat. » Mais des raisonnements aussi simples n'étaient pas faits pour convaincre le fisc d'alors.

Et cependant le gaspillage du sel était effrayant. On jetait à l'eau le sel marin séparé du salpêtre dans les raffinages. « Or, avec un quintal de « ce sel, on obtient 90 livres d'acide marin (chlorhydrique) si utile pour « le blanchiment des toiles. » La France était tributaire de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Angleterre pour les belles toiles de lin. Berthollet avait inventé des procédés nouveaux pour blanchir les tissus de lin, et l'introduction de cette industrie en France pouvait enrichir des provinces entières, surtout les pays pauvres. Avec ce désintéressement qui fait l'honneur de grands savants et qui n'était pas plus rare de ce temps-là que du nôtre, Berthollet abandonne au public sa découverte. Les agents du roi persistent dans leur déplorable aveuglement.

Les sociétés d'agriculture, surtout celle de Paris, n'étaient pas disposées à se soumettre à la tutelle d'une autre assemblée. L'esprit de corps ne pouvait admettre une telle dépendance. Parmentier refuse de prendre part aux travaux du comité, et combien d'autres suivent cet exemple!

Toutes, il est vrai, n'écoutent pas les conseils de l'amour-propre, et quelques-unes consentent à entrer en correspondance. Malheureusement

leurs mémoires ne sont pas toujours rédigés avec goût. « On ne veut « pas présenter uniquement des faits; on veut y joindre des réflexions, « les adapter à un système. On veut faire un ouvrage d'esprit. »

Le comité demande d'autres qualités à des instructions avant tout pratiques destinées à des agriculteurs. Quel bon sens dans son langage! « Elles ne doivent contenir que des faits, et des faits bien prouvés, bien « constatés, tels qu'ils ne puissent pas être autres dans les essais qui se- « ront tentés. Vérité, simplicité, clarté. Voilà les caractères nécessaires « de ces feuilles qui finiront, plus ou moins tôt, par produire beaucoup « de bien, par être lues et réfléchies. Celui qui saura lire instruira les « autres; tous voudront savoir lire : ce désir impuissant pour les gens « âgés sera utile aux enfants, et le bien s'opèrera » (p. 214).

Joignant l'exemple au précepte, les membres de l'assemblée rédigent des circulaires, des mémoires et des rapports d'une admirable lucidité. Qu'ils publient des recettes contre la carie des blés ou les ravages des hannetons et des chenilles, qu'ils signalent les fléaux de l'agriculture résultant de l'organisation sociale ou politique, ils s'expriment avec une sagesse, une netteté qui n'excluent point l'éloquence.

On est parfois surpris de rencontrer, dans ces documents officiels, des doctrines qui devaient paraître un peu bien révolutionnaires au ministre qu'ils étaient destinés à convaincre. Sous le coup de la déclaration royale faisant « défense d'écrire et d'imprimer aucuns écrits, ouvrages et projets concernant la réforme de l'administration et des finances », le comité appelle la taille un impôt inique, un reste de servitude; il attaque le vingtième : « C'est une prime de découragement! » Il ne ménage pas plus le droit de parcours, la corvée et le carême et dit parfois sévèrement son fait à l'organisation sociale de ce temps-là. Ecoutons cette parole qui semble justifier à l'avance le fameux décret de la Convention sur le maximum (p. 238) : « On ne peut se dissimuler que toutes les « lois qui fixent à Paris le prix des denrées ont été faites en faveur des « riches consommateurs, mais que l'intérêt du peuple n'a point été con- « sulté. »

Quels beaux projets, quels plans magnifiques sont élaborés par ces patriotes : tantôt c'est une proposition pour l'établissement, dans chaque généralité, d'un dépôt de toutes les productions minéralogiques qui s'y rencontrent. Ces musées sont encore presque partout à créer. Tantôt ce sont des discussions sur l'établissement de la carte géographique en France : il a fallu attendre jusqu'en 1840 pour que ces vœux fussent réalisés. Ailleurs, il est question de créer des caisses de bienfaisance, d'organiser le crédit agricole, de fonder des lycées d'économie politique et rurale.

En vérité, quand on lit ces procès-verbaux, on est frappé de la grandeur des projets de ces hommes de bien. « Tout est dit, » écrivait La Bruyère en parlant des ouvrages de l'esprit. On peut appliquer cette parole aux réformes sociales et politiques; le XVIII[e] siècle a agité tous les

problèmes et préparé toutes les solutions. Malheureusement les esprits les plus éclairés n'étaient pas les maîtres. Ils constataient le triste état des choses, indiquaient les remèdes et ne pouvaient les appliquer. L'administration les consultait parfois, pour la forme, provoquait des enquêtes, des rapports, et c'était tout; et il ne pouvait en être autre chose : tous finissaient par le reconnaître, et ces procès-verbaux publiés par MM. Pigeonneau et de Foville le montrent suffisamment.

De tous côtés on se heurte à la taille, à la dîme, aux prohibitions. On sentait trop bien que les petites réformes étaient impuissantes. Et comment faire les grandes, puisque Turgot y avait échoué?

Les projets du comité ont fait moins de bruit de par le monde que ceux du grand ministre; cependant ces papiers méritaient de sortir des dossiers où ils étaient enfouis, et ils apportent un témoignage de plus à l'appui de cette vérité que la Révolution était inévitable, nécessaire. L'ancien régime était à l'agonie : le mieux était qu'elle fût courte, et l'on ne peut s'empêcher de souscrire à ces belles paroles du duc de La Rochefoucault-Liancourt : « On ne peut concourir à cette administration « sans être ému par l'aspect du bien immense qui se trouve à faire et de « la nécessité de n'y pas perdre un moment. Une saison manquée perd « un an et prive l'Etat d'un grand nombre de millions. »

Louis Bougier.

---

195. — **Friedrich der Grosse, als Feldherr,** von Theodor von Bernhardi. Deux volumes. Berlin, E. S. Mittler und Sohn. 1881. In-8, x et 468 p.; v et 647 p. 21 mark.

On s'est beaucoup occupé dans ces derniers temps de Frédéric II ; on a étudié minutieusement ses principales batailles ; on a publié et commenté ses instructions et son testament militaire [1]. Le gros ouvrage de M. de Bernhardi, en deux forts volumes qui forment ensemble plus de onze cents pages, a été écrit pour mettre en pleine lumière et dans tout son relief le génie guerrier de Frédéric II. *Frédéric le Grand, comme général :* tel est le titre du livre, et, d'après ces mots, on s'attend que M. de B. commence son récit à la bataille de Molwitz, et nous montre tout d'abord Frédéric dès les premiers jours dans les hésitations et les tâtonnements de ses débuts, ou bien encore qu'il nous indique les livres que le roi avait lus sur l'art de la guerre, les hommes qu'il avait fréquentés ou dont il prenait les conseils, etc. Mais il semble qu'aux yeux de M. de B., Frédéric II n'ait été qu'un novice dans l'art

1. Cp. les *Miscellaneen zur Geschichte Friedrichs des Grossen,* où a paru, par les soins du major de Taysen, le Testament militaire du roi (1879) ; M. de Taysen a publié aussi (1877) *Friedrichs des Grossen Lehren vom Kriege und deren Bedeutung für den heutigen Truppenführer.*

militaire durant la guerre de la succession d'Autriche (ou, comme disent les Allemands, durant les deux premières guerres de Silésie), et ni Molwitz ni Czaslau ne sont cités dans l'ouvrage. M. de B. ne s'attache qu'à la guerre de Sept Ans. N'aurait-il pu nous le dire sur la première page de son livre? Il était facile d'ajouter ces trois mots : *im siebenjährigen Kriege*.

Selon M. de B., Frédéric II a beaucoup d'admirateurs, mais qui ne savent pas l'apprécier à sa juste valeur ni comprendre entièrement les principes qu'il appliquait à la guerre. En outre, même au temps du grand roi, il existait dans l'armée prussienne une coterie d'officiers supérieurs qui s'efforçaient de rabaisser la gloire militaire de Frédéric. A la tête de cette coterie était le propre frère du roi, le prince Henri de Prusse, le vainqueur de Freiberg, qui se regardait comme un plus grand général que Frédéric et comme le véritable héros de la guerre de Sept Ans. Les jugements sortis de ce cercle d'officiers n'ont pas encore été complètement réfutés, et M. de B. a voulu réduire une bonne fois au silence cette critique hautaine et dédaigneuse qui s'est exprimée particulièrement dans le Journal (*Tagebuch*) inédit de Gaudi, dans les considérations de Berenhorst sur l'art de la guerre (*Betrachtungen über die Kriegskunst*), dans la « Caractéristique des événements les plus importants de la guerre de Sept Ans » de Retzow (*Charakteristik der wichtigsten Ereignisse des siebenjährigen Krieges)*, dans un mémoire de Kalkreuth inséré dans la *Minerve* d'Archenholtz, dans les papiers militaires (*Militärischer Nachlass*) laissés par le comte Henckel. Enfin, depuis les derniers travaux les plus remarquables sur la stratégie de Frédéric II, c'est-à-dire ceux de Jomini et de Clausewitz, de nouveaux documents ont été mis au jour, de nouvelles sources se sont ouvertes, et il est permis de porter désormais sur le génie militaire du « vieux Fritz » un jugement définitif.

Voici la thèse, d'ailleurs juste au fond, que soutient M. de Bernhardi. Frédéric II n'a pas suivi dans la guerre de Sept Ans la théorie qui s'était formée depuis le règne de Louis XIV, qu'il fallait à la guerre atteindre autant que possible un but politique sans livrer de combat et sans verser de sang; que le beau et le fin de l'art, c'était de faire de savantes manœuvres qui ne coûtaient presque pas de victimes; qu'on ne devait donner bataille qu'à la dernière extrémité, car une bataille était la plus incertaine des ressources et la plus douteuse des chances, et le plus souvent elle ne terminait rien. Telle était la théorie que pratiquaient le frère du roi, le prince Henri, et le duc Ferdinand de Brunswick; ils n'aimaient pas, selon un mot de Westphal cité par M. de B. (I, p. 215) à faire la besogne de vive force; vainement Frédéric II leur recommandait d'aller droit à l'ennemi pour le combattre, de lui causer autant de mal et de pertes que possible, de lui tuer beaucoup de monde, de ne pas lui laisser lieu de se reconnaître et de retourner en force, d'en venir aux mains sans ménagement (I, pp. 212, 213, 214); Ferdinand de Bruns-

wick écrivait en marge de la lettre où le roi lui ordonnait de ne pas permettre aux Français de « revenir de la bredouille » : « Quel f.... raisonnement est cela! » (I, p. 214). Frédéric II au contraire — et tout le livre de M. de B. n'est qu'une démonstration de cette thèse — voyait clairement que le grand point, c'était de gagner, non pas du terrain, mais la bataille même, et que pour tirer de la victoire le plus grand profit, il fallait, non-seulement chasser l'ennemi du champ de bataille, mais le détruire complètement et, selon une de ses expressions (I, p. 321), frapper de ces coups décisifs qui anéantissent les puissances.

Frédéric II semble donc à l'auteur avoir dépassé de bien loin ses contemporains ; M. de B. le loue d'avoir brisé le joug de l'école régnante, reconnu le véritable caractère de la guerre, compris mieux qu'aucun des capitaines de son époque, que la destruction de l'adversaire (*die Zertrümmerung der feindlichen Streitkräfte*, I, p. 16) devait être le but unique d'un général. Voilà pourquoi Frédéric voulait, selon le mot ironique du prince Henri, toujours batailler ; pourquoi la plupart de ses batailles de la guerre de Sept Ans ont été des batailles à outrance (*Vernichtungsschlachten*).

Il nous paraît cependant que M. de B. exagère sa pensée. Il est bien vrai que Frédéric a voulu, dans la guerre de Sept Ans — à quelques exceptions près, que M. de B. reconnaît d'ailleurs — ne livrer que des batailles décisives et qu'il n'attaquait le plus souvent l'adversaire que pour le briser et le mettre en pièces. Mais suivait-il un plan déterminé et absolu? Se disait-il qu'il fallait appliquer, coûte que coûte, la théorie qu'il s'était faite et ne combattre que d'après les principes qu'il s'était posés? M. de B. n'a pas assez vu que la guerre des Sept Ans était une guerre extraordinaire, une guerre où Frédéric ne luttait pas pour faire briller son talent de gagneur de batailles, mais pour sauver sa vie et son royaume. Il était, comme il dit, dans les vers célèbres à d'Argens, menacé du naufrage, et il se souciait peu de fendre les vagues avec grâce ; l'essentiel, c'était de se débattre avec vigueur au milieu des flots et d'arriver au rivage à force de courage et d'habileté. En somme, il s'agissait peu de la théorie dans cette guerre, que M. de B., a prise pour type de la stratégie de Frédéric. Le roi n'écrit-il pas à Algarotti qu'il ne se tire d'affaire que par des à peu près? S'il fut grand dans cette guerre de Sept Ans, c'est moins par l'application des idées que lui prête M. de B. que par son infatigable activité, par son sang-froid, par son âme qui ne désespérait jamais au fort même de la détresse, en un mot, par le *caractère*. « J'ai trop d'ennemis », disait-il, avec l'accent de la lassitude, puis, se reprenant, et revenant à lui, ranimant son courage, se rejetant dans la lutte avec une incomparable égalité d'âme, « cependant, ajoutait-il, avec un peu de fortune de notre côté et un peu de sottise du leur, on peut en venir à bout. » Evidemment, il cherchait à détruire l'adversaire (*vernichten*, *zertrümmern*, comme dit si souvent M. de B.); mais il ne peut être question de la théorie, de la « grise » théorie dans ces terribles

années où, selon une autre de ses expressions, il rassemblait toutes ses forces et en donnait sur les oreilles aux uns après les autres, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, luttant contre la moitié de l'Europe, et luttant pour l'existence. Il importait peu à ce moment suprême de vaincre dans les règles; il fallait vaincre à tout prix. Croit-on que Frédéric eût conscience d'inaugurer une méthode nouvelle? Faites abstraction des guerres anciennes qui ne cadrent pas avec les nôtres, écrivait-il au prince Henri (I, p. 343) et envisagez ce qui doit arriver naturellement, selon les projets des ennemis. Dans toute autre guerre que celle-ci, dit-il, encore. (I, p. 345). Il pense donc que la guerre où il est engagé est une guerre où il faut agir un peu à l'aventure; c'est une « crise épouvantable » où l'on doit tantôt reculer devant l'ennemi, tantôt « se mettre à son dos et l'obliger à combattre ». Il ne faut pas voir seulement dans le Frédéric II de la guerre de Sept Ans ce que veut voir uniquement M. de B., un esprit puissant et indépendant qui se crée son propre point de vue, qui voit tout de plus haut et avec un regard plus étendu, qui pénètre au fond des choses plus profondément que la foule des sages (I, p. 3); mais il faut se dire aussi que Frédéric ne pouvait agir autrement, et qu'il a combattu en désespéré. Il s'agit de l'Etat, écrivait-il à son frère, et je le sauverai ou je périrai. (I, p. 385.)

M. de B. a, dans presque tout son ouvrage, opposé les deux frères l'un à l'autre. Il montre comment, à chaque instant, à chaque incident de la guerre, le roi et le prince différaient d'avis. Il prouve que presque toujours Frédéric avait raison et que l'issue de l'évènement donnait tort au prince Henri. M. de B., lui aussi, livre à ce prince une *Vernichtungsschlacht;* il l'écrase sous les arguments et les faits; il lui reproche d'avoir, à diverses reprises, traversé les desseins du roi et exercé sur les évènements une influence incommode et dangereuse; il le blâme rigoureusement de n'avoir pas su pousser ses avantages et de s'être trop souvent contenté d'un demi-succès. Mais la correspondance des deux frères que M. de B. cite fréquemment, ne fait que démontrer ce que nous disions plus haut. On y voit que le prince Henri croyait toujours avoir fait ce qu'il était possible humainement de faire (I, p. 345) et craignait à tout moment de ne pas tenir; Frédéric au contraire tenait bon jusqu'au bout avec une inébranlable fermeté; il ne pensait jamais avoir fait tout ce qui était possible et comptait encore faire l'impossible; il demeurait hardi, prêt à tout oser, avec le courage du désespoir : « Vous ne voulez jamais rien hasarder, écrit-il au prince Henri, il faut prendre des partis vigoureux, quand on pousse la circonspection trop loin, elle devient timidité; remettez votre esprit; que la tête ne vous manque point », et encore « en toute guerre qui se fait avec des forces égales, votre système comme le plus sûr, doit être préféré au mien; mais nous n'avons que deux armées et nous en avons quatre contre nous; il faut se défendre d'une pour courir à l'autre, et compasser le temps pour que les armées puissent paraître doubles. » (II, p. 321.) Il est vrai que Frédéric parle

ici de son *système;* mais est-ce un système que de courir au plus pressé et, selon le mot du roi, de faire la navette? Est-ce le système que M. de B. prête à Frédéric?

Ce n'est pas que le prince Henri n'ait eu parfois raison. M. de B., emporté par son enthousiasme pour Frédéric II, a été peut-être trop sévère pour le vainqueur de Freiberg. Frédéric II ne ménageait pas son frère; il savait que tout ce qu'il ordonnait était amèrement critiqué par Henri et son entourage; mais il savait aussi que Henri avait de grandes aptitudes militaires, et, quoiqu'il le sentît mécontent et frondeur, il le laissait à la tête d'une de ses armées. Il ne faut pas, tout en critiquant le prince Henri, faire de lui un incapable. M. de B. n'a pas manqué de rappeler que le prince célébrait assez ridiculement sa victoire de Freiberg; tous les ans, au 29 octobre, anniversaire de la bataille, Henri se faisait donner une fête dont il rédigeait le programme avec cet en-tête: « Surprise que je me fais à moi-même à cause de la bataille de Freiberg. » (II, p. 616.) Mais enfin, cette bataille, il l'avait gagnée.

Toutefois, M. de B. a bien décrit les petitesses d'esprit et les jalousies de ce cercle militaire qui s'était formé autour du prince Henri et qui regardait comme des fautes et des folies tout ce que Frédéric faisait de contraire aux règles convenues du métier. Il a justement montré que, du vivant même de Frédéric, il s'était fondé une école de tacticiens pédants et raffinés qui ne voyait dans la guerre que faisait Frédéric qu'« un grossier et absurde naturalisme » (I, p. 228). Il aurait même pu ajouter qu'après la mort de Frédéric, cette école de tacticiens régna souverainement sur l'armée; le duc de Brunswick lui appartenait, et, comme M. von der Goltz vient de le prouver dans son remarquable livre *Rossbach und Iena*, ce fut elle qui causa la grande et si imprévue catastrophe de 1806. Les officiers ne juraient plus que par le prince Henri et le duc Ferdinand de Brunswick (dont M. de B. a, du reste, heureusement caractérisé la tactique, I, pp. 213-215). Frédéric II n'était pas un modèle qu'on pût facilement imiter; il était plus aisé de se proposer comme exemple ses deux lieutenants qui n'avaient jamais fait qu'une guerre régulière, méthodique, circonspecte, et, comme dit M. de B., civilisée, une guerre selon l'étiquette, comme écrivait Bulow en 1807. Massenbach et tous ceux qu'Iena frappa comme un coup de foudre, faisaient du prince Henri et de Ferdinand de Brunswick l'éloge le plus emphatique; Frédéric II était, à leurs yeux, un révolutionnaire et ils parlaient du vainqueur de Rossbach et de Leuthen, comme des généraux de la République, comme de Bonaparte, sans admiration.

L'ouvrage de M. de B. est bien long, et les développements, d'ailleurs bien menés, pourraient être quelquefois plus courts; l'auteur aurait dû imiter Clausewitz qu'il cite si volontiers et qui, dans son étude critique sur Frédéric, dit beaucoup en peu de mots, *in wenigen Worten vieles sagt*. Mais le style de M. de B. est agréable et clair — toutes les fois

qu'il n'emploie pas de mots monstrueux comme le participe *drangsalirt* (I, p. 221) —; une foule de réflexions ingénieuses sont mêlées au récit; l'introduction, par exemple, renferme des considérations instructives sur les guerres de la Révolution et de l'Empire, et l'on trouve, à la fin du second volume, un chapitre utile sur les œuvres militaires de Frédéric II. Il y a bien, de temps en temps, des détails contestables. On est étonné de lire (I, p. 25) que la guerre de Sept Ans était, à proprement parler, une guerre de religion et la suite de la guerre de Trente Ans. Il y a même des erreurs de faits : Bernis ne reçut pas (I, p. 323) un évêché, mais les deux abbayes de Saint-Médard de Soissons et de Troisfontaines et le priorat de la Charité-sur-Loire ; il fut question pour lui, en 1760, de l'évêché de Lisieux ou de Condom ; mais il ne fut évêque que d'Albano, titre que lui donna Clément XIV, et, en mai 1764, il fut nommé archevêque d'Alby. Il n'a donc pas été exilé, après son ministère, dans l'évéché d'Aix, comme dit M. de B.; c'est à son château de Vic-sur-Aisne, près de son abbaye de Saint-Médard, qu'il passa le temps de son exil. Il n'alla pas ensuite à Venise comme ambassadeur de France. C'est de 1752 à 1755 qu'il fut ambassadeur à Venise. Après son exil, il alla représenter la France au conclave (1769) et fut nommé ambassadeur à Rome [1].

Ce qui fait la haute valeur de l'ouvrage de M. de Bernhardi, ce qui lui assure une longue existence et le range parmi les publications désormais indispensables à tous ceux qui veulent connaître à fond l'histoire militaire du XVIII[e] siècle, c'est non-seulement la réfutation, un peu longue, mais nécessaire (on a vu que M. von der Goltz est revenu sur le même sujet) des panégyristes du prince Henri ; c'est surtout la minutieuse analyse des batailles de la guerre de Sept-Ans. A cet égard, ces deux volumes peuvent passer pour une histoire, qu'on ne possède pas encore, de la troisième guerre de Silésie, comme on nomme parfois en Allemagne la guerre de 1756 à 1763 ; ils forment un véritable ensemble; on y trouve l'indication détaillée des marches et des mouvements, les jugements portés sur les opérations par les militaires de l'époque et des temps postérieurs, de nombreuses citations tirées de la correspondance de Frédéric II et de ses généraux, enfin une esquisse générale des événements qui aide à mieux comprendre tous ces menus détails et à les suivre sans peine [2].

C.

1. Pourquoi écrire *Louxembourg* et non « Luxembourg » le nom du vainqueur de Steinkerque (II, pp. 630 et 631). Pourquoi dire, en style d'émigré, *Napoleone Buonaparte* (II, p. 507) quand nous lisons ailleurs *Napoleon* (II, p. 645)? II, p. 510, lire *échauffourée* et p. 508 *Aquitaine*.

2. Voici l'indication des chapitres; elle donnera l'idée de l'abondance des détails rassemblés dans l'ouvrage : Premier volume : I. Généralités. — II. 1756. Pirna et Lowositz. — III. 1757. Prague; Kolin; la retraite de Bohême; Rossbach, Breslau; Leuthen. — IV. 1758. La situation générale et les plans de Frédéric; Olmütz; Zorndorf; Hochkirch. — V. 1759. L'offensive prussienne; Schmotseifen, Kay et Kunersdorf; Dresde et Glogau; Maxen. — Deuxième volume : I. 1760. Nouveaux

VARIÉTÉS

Un manuscrit de Pline le jeune.

Dans la collection de lord Ashburnham (fonds Libri, 98), figure un précieux manuscrit des lettres de Pline, incomplet malheureusement, car il fait partie d'une classe de manuscrits qui s'arrêtent à la sixième lettre du livre V.

Ce manuscrit présente des ressemblances tout à fait frappantes avec celui du palais Riccardi, qui se trouvait encore à Florence en 1829 et qui depuis a disparu; des ressemblances si frappantes, que l'identité des deux manuscrits est à peu près certaine. Quelques détails permettront d'apprécier cette extrême similitude. — Le Riccardianus est connu par une description de catalogue et par une collation exécutée en août 1728 par Gori, collation qui, après avoir passé par plusieurs mains, fut publiée à Amsterdam en 1734 dans le Pline de Cortius (impression posthume due aux soins de Longolius). Il était relié avec le Riccardianus de Pline l'ancien, encore subsistant à Florence [1]. Quant au manuscrit Ashburnham, j'avais reçu de mon frère Julien, au mois de mars 1883, quelques indications prises rapidement, mais pourtant suffisantes pour me laisser entrevoir ce qui en faisait la principale valeur. M. H. Omont, qui partait vers ce moment pour Londres, voulut bien se charger de recueillir pour moi les renseignements qui me parurent alors le plus nécessaires. Depuis, grâce à l'entremise obligeante de M. E.-M. Thompson, conservateur des manuscrits au British Museum, j'ai été autorisé par le propriétaire du manuscrit à publier les résultats qui découlaient des notes que j'avais reçues. — Le Riccardianus comprenait dix-huit feuillets (cotés jadis 174-191 dans le double Pline de Florence); le manuscrit Ashburnham a dix-huit feuillets. Tous deux sont in-folio, à deux colonnes par page, et tous deux sont du x[e] siècle. Le manuscrit Ashburnham donne en titre : *C. Plini Secundi epistularum libri numero decem.* Cette formule insolite avec *numero* se trouvait dans le Riccardianus [2]. Les deux manuscrits ont les mêmes lacunes. Ainsi le bourdon de *atque* [*etiam* à *atque* [*amicissimum* (II, 1, 3). Au ms. Ash-

---

traités, situation générale et plans d'opérations; Landeshut; Dresde et Glatz; Breslau et Liegnitz; Hohen-Giersdorf et Berlin; Torgau. — II. 1761. Campagne d'hiver en Hesse; Préparatifs et plans d'opérations; La campagne de Silésie; Bunzelwitz et Schweidnitz; la campagne de Poméranie et de Saxe. — III. 1762. Changements dans la situation politique et les plans d'opérations; Pretschendorf et Wilhelmsthal; Burkesdorf, Reichenbach et Schweidnitz; Freiberg; les écrits militaires de Frédéric II.

1. Sur le Pline l'ancien, voir Detlefsen, *Rheinisches Museum*, XV (1860), p. 276 ss., et H. Keil, dans son édition de Pline le jeune, p. xi s. (Lipsiae, Teubner, 1870).

2. Le Riccardianus aurait porté *Plinii* au lieu de *Plini*, s'il fallait s'en fier à l'exactitude des érudits d'autrefois relativement à ces vétilles d'orthographe.

burnham il manque les deux dernières lignes de III, v (après *libros futura*) et tout ce qui suit jusqu'à la dernière demi-ligne de III, xi (*amicos suos quam sunt arbitrantur uale*); or, dans le Ricc., « sex Epistolae a VI. ad XI. desunt. » Dans le ms. Ashburnham, une lacune commence après *creditor solus* (II, iv, 2); c'est, il est vrai, trois lignes plus bas que l'édition de Cortius porte : « Ms. Riccard. HINC usque ad Epist. XII. n. 4. nos deserit »; seulement le *hinc* est vague, car cette remarque est placée à la fois à propos de *famam defuncti* et à propos de *facilitatis*; mais la concordance est parfaitement précise quant à la fin de la lacune, le ms. Ashburnham reprenant à xii, 4 (avec les mots *praebere praeterea*). — Les variantes de détail présentent des ressemblances aussi frappantes que celles des caractères généraux. Ainsi, seuls des mss. connus de Pline le Jeune, les deux mss. donnent, au commencement de III, xvii, *recte* au lieu de *rectene*. Parfois ces concordances ont quelque chose de bien caractéristique. Suivant Cortius, la liste des lettres du livre V, dans le Riccardianus, donnait pour destinataire à la la lettre vi non pas *Scaurus* tout court, mais *Terentius Scaurus*. Au premier abord, ce serait là une divergence marquée à l'égard du ms. Ashburnham, car celui-ci, comme tous les autres, porte simplement *ad Scaurum*; mais, quand on regarde les choses de plus près, la divergence se change en accord : par une erreur qui ne se retrouve nulle part ailleurs, le ms. Ashburnham fait adresser la lettre suivante *ad Terentium Scaurum* au lieu de l'adresser *ad Valerianum*.

Les deux mss. s'arrêtent juste au même mot, *pererrat* (V, vi, 32) : détail d'autant plus caractéristique qu'un autre ms. de la même classe, le Florentinus, achève la lettre V, vi. L'arrêt brusque du ms. Ashburnham tient à l'arrachement d'un 19e feuillet, car *pererrat* termine la seconde colonne du feuillet 18. Cette dernière circonstance conduit pratiquement à un résultat important. Elle défend de supposer que le ms. Ashburnham ait été copié sur le Riccardianus, ou tous deux copiés sur un même original; elle prouve que si, comme on peut le concevoir à la rigueur, les deux mss. n'étaient pas identiques [1], c'est le Riccardianus qui dériverait de l'autre, que par conséquent il ne peut avoir de valeur indépendante, et qu'il doit cesser d'être tenu compte, dans l'appareil critique des lettres de Pline, des variantes recueillies par Gori. — La même conclusion ressort d'ailleurs de la nature des deux grandes lacunes du ms. Ashburnham, déjà signalées tout à l'heure : elles sont dues à la perte de quelques feuillets. Ainsi la

---

1. Il y a quelques divergences entre les leçons du ms. Ashburnham et celles qui passent pour avoir existé dans le Riccardianus. On verra (deux notes après celle-ci) quelques échantillons de ces divergences. Je n'entreprendrai pas d'examiner ici avec quelle exactitude Gori, puis Cortius, puis Longolius, nous ont transmis les variantes du Riccardianus, et dans quelle mesure par conséquent les divergences en question peuvent être probantes.

lacune II, IV-XII commence juste après 6 v° et s'arrête juste à 7 r°; la lacune III, V-XI est de même comprise entre 10 v° et 11 r° [1].

D'après ce qui précède, il est clair que beaucoup des leçons du ms. Ashburnham sont déjà connues comme ayant été trouvées par Gori dans le Riccardianus; très souvent d'ailleurs elles ne diffèrent pas de celles du Florentinus; de sorte qu'un dépouillement complet n'aurait qu'une utilité restreinte. Mais un dépouillement partiel, effectué par M. Omont sur un point choisi exprès, fournit un nombre relativement considérable de renseignements de valeur : je veux parler du dépouillement des précieuses listes de destinataires, placées par le copiste en tête de chaque livre des Lettres.

Dans ces listes, en effet, la plupart des noms de personnes sont donnés *in-extenso*, tandis que l'en-tête de chaque lettre les réduit d'ordinaire au *cognomen*. Déjà, grâce aux listes du Riccardianus examinées par Gori, on connaissait beaucoup de gentilices que les autres sources ne nous présentaient pas; exemple le *Terentius* Scaurus cité tout à l'heure, exemple *Baebius* Macer III, v. On conçoit de quel secours sont de telles indications pour identifier les amis de Pline avec des personnages connus d'ailleurs, pour distinguer entre des individus partiellement homonymes (on trouve dans Pline le jeune des *Rufus* appartenant à seize *gentes* différentes); elles ont puissamment aidé M. Mommsen dans la confection de l'admirable *Index* qu'il a joint au Pline de M. Keil. Or, les listes de destinataires du ms. Ashburnham, dont j'ai sous les yeux copie intégrale, confirment quelques identifications conjecturales, et font connaître quelques noms inédits. Voici les endroits qui présentent ainsi quelque intérêt pour l'histoire. Il n'y en a pas dans les listes placées en tête des deux premiers livres : ils sont, en général, plus succincts que les trois autres; peut-être aussi Gori avait-il été plus exact dans le commencement de ses extraits du Riccardianus et a-t-il ensuite, par lassitude, laissé plus à glaner après lui [2].

1. L'étendue de la première est de 301 lignes de l'édition Keil, celle de la seconde de 294; elles représentent donc chacune deux feuillets perdus, car les 6 feuillets qui précèdent la première font 870 lignes de Keil, les 4 feuillets qui séparent les deux lacunes en font 570. Le ms. se compose de trois cahiers. Le premier est un ternion dont les six feuillets sont intacts : le feuillet 1 porte la signature Q. I. Le second est un quaternion qui, conformément au calcul qui précède, a perdu deux fois deux feuillets, à savoir les deux feuillets initiaux et leurs contrefeuillets; il subsiste les feuillets intérieurs 7 et 8 et leurs contrefeuillets 10 et 9; le premier feuillet subsistant (7) porte la signature Q. II, qui évidemment n'a dû être inscrite qu'après la mutilation du cahier. Enfin un quaternion intact comprend les feuillets 11 à 18; le feuillet 11 porte la signature Q. III.

2. Les variantes des listes I et II n'ont guère d'intérêt que pour l'histoire de la transmission du texte. Voici les plus marquantes : I, I *ad Secundum*. X *ad Atticum*. XI *ad Faustum Iustum*. II, IV *ad Galuinam* ou *Galiunam*. VII *ad Magnum*. XV *ad Valerium*. XVI *ad Dannium*. XXIII *ad Dinarcium* (au lieu de *Mauricum*). — Dans les autres livres, on trouve, parmi les variantes de ce genre, III, XII *ad Tatilinum Seuer*. (le Ricc. est donné comme portant pour gentilice *Attilius*). XVI *ad Patilium*

III, I *ad Caluisium Rufum*. Les autres sources ne donnent pas le *cognomen* ici ; on le connaissait par d'autres passages.

III, II, *ad Vibium Maximum*. Gentilice inédit ; M. Mommsen n'avait pu identifier ce « *Maximus* », qui fut questeur, tribun de la plèbe, préteur, légat impérial.

III, IV *ad Caecilium Macrinum*. Gentilice inédit. M. Mommsen faisait de ce Macrinus un *Minicius*.

IV, V *ad Iulium Sparsum*. Gentilice inédit.

IV, XIII *ad Cornelium Tacitum*. Partout ailleurs le gentilice manque pour cette lettre.

IV, XV *ad Minic. Fundan.* [1] Même observation.

V, IX *ad Sempronium Rufum*. Gentilice inédit. M. Mommsen n'avait pu identifier ce *Rufus*.

V, XIV *ad Pontium Allifan. Cognomen* inédit.

V, XVI *ad Aefulan. Marcellinum*. Le premier nom est inédit.

V, XVII *ad Vestric. Spurinna*. Partout ailleurs le gentilice manque pour cette lettre.

V, XIX *ad Valerium Paulinum*. Gentilice inédit, dont l'absence faisait hésiter M. Mommsen sur l'identification du personnage.

V, XX *ad Cornelium Vrsum*. Gentilice nouveau. — Il n'est pas fait mention de cette lettre dans l'index Mommsen.

V, XXI *ad Pompeium Saturn*. Partout ailleurs le gentilice manque pour cette lettre.

Il ne me reste qu'à compléter par quelques détails la description du ms. Ashburnham. Il a 400 millimètres de haut, 320 de large. Au bas du premier feuillet on lit (à demi-gratté), en écriture du XII^e ou XIII^e siècle, *Sc̄i Petri Beluacensis*. Les cinq listes de destinataires sont aux feuillets : 1 a, 6 a, 9 b, 12 v° b, 17 b ; dans la dernière, entre *ad Domit. Apollinar.* et *ad Calpurnium Rufum*, une main du XIII^e ou XIV^e siècle a écrit *hīc ad fi*. La disposition de ces listes varie. La première donne d'abord tous les noms des destinataires, puis tous les incipit. La seconde donne chaque nom immédiatement suivi de l'incipit. Les trois autres ont les noms en première colonne, les incipit en seconde colonne ; la quatrième prépose à chaque nom le numéro de la lettre. Dans la liste du livre II, l'ordre des lettres est 1, 3, 5, 7, 9, 11-12, 2, 4, 6, 8, 10, 13, 14, 16, 18, 19, 15, 17, 20.

Louis Havet.

(Ricc. *Pacilium*). XVIII *ad Virium Seuerum* (Ricc. *Viuium*). XX *ad Maesium Rufum*. IV, VII *ad çcitium Lepidum* (Ricc. *Catium*). XVII *ad Clusinium* (Ricc. *D. Vrsin.*) *Gallum*. XXIV *ad Fabium Valent*. V, X *ad Seueton. Tranquillum*. XII *ad Scaurum*. XIII *ad Terentium Scaurum*.

1. Je reproduis les formes abrégées conformément au ms. Ashburnham.

THÈSES DE DOCTORAT ÈS LETTRES

Soutenance de M. M. Albert.

I. Thèse latine : *De villis tiburtinis principe Augusto*. (Paris, Thorin, in-8°, 93 pp. et 1 pl.). — II. Thèse française : *Le culte de Castor et Pollux en Italie*. (Paris, Thorin, in-8°, 172 pp. et 3 pl.)

I

M. Albert a étudié les villas de Tibur au siècle d'Auguste, au moyen des textes et des inscriptions. Son travail est suivi d'un plan de Tibur et des environs.

M. Himly trouve que la thèse de M. A. est un travail léger, pimpant, aimable, littéraire; il y a de l'archéologie, mais surtout des vers d'Horace et de Tibulle. Il sera lu avec plaisir par tous les gens qui ne sont pas du métier. P. 11, l'inscription citée est fausse, M. A. le dit lui-même; pourquoi la citer? P. 51, il y a un solécisme au bas de la page. M. Himly reproche à M. A. de n'avoir pas indiqué l'orientation de son plan, de n'avoir mis aucune indication auprès de l'emplacement douteux d'une villa (Peut-être de la villa de Mécène). M. A. ne paraît pas fixé sur les distances; pourquoi indique-t-il, p. 15, 20 milles, et p. 82, 16 seulement? La description est trop littéraire et artistique, elle n'est pas assez géographique; le chap. III rappelle les descriptions de villes d'eaux; il aurait fallu dire ce qu'est le pays, parler des montagnes, de l'Anio, tandis qu'on doit attendre jusqu'à la p. 40 pour apprendre qu'il y a des cascades et que l'Anio fait une courbe, jusqu'à la p. 53 pour savoir qu'il y a un lac. Les collines et le fleuve sont mal décrits. M. A. a été trop affirmatif dans sa comparaison entre Tusculum et Tibur; c'est une autre nature, parce que ce sont d'autres montagnes, les unes calcaires, les autres volcaniques.

M. Lallier trouve que la thèse a de la grâce et de l'agrément : c'est un travail d'archéologie et de critique littéraire. Elle est écrite dans un latin agréable, plus poétique que latin, qui n'est pas toujours assez précis. C'est une agréable promenade archéologique. M. A. expose sa méthode de recherche. Elle a consisté à réunir les textes, à chercher sous le nom moderne, et à employer les inscriptions; il aurait pu se servir aussi des objets d'art, mais il ne l'a pas fait, c'est un moyen trop hypothétique. Il voulait d'abord ne parler que des villas, de la construction, de l'orientation, de l'arrangement intérieur; mais il s'est aperçu que le travail ne serait pas complet s'il ne parlait pas des propriétaires. — M. Lallier trouve qu'il n'y a là qu'une juxtaposition, M. A. a parlé d'Horace comme Simonide parlait de Castor et Pollux, — pour remplir sa thèse. S'il s'était plus occupé de la chronologie des œuvres d'Horace, il aurait pu éclairer certains points. Le livre de Walckenaer est vieux aujourd'hui. — P. 34, M. A. n'a peut-être pas été très exact au sujet de la jeunesse de Virgile.

M. Martha regrette qu'il n'y ait pas d'erratum. — P. 34, pourquoi renvoyer à Cabral et non aux témoignages anciens? — Différentes critiques de détail au sujet de Quintilius et Calpurnius Piso.

M. Geffroy s'étonne que M. A. n'ait pas fait revivre tout ce magnifique pays, les promenades, le culte local, la vie de chaque jour, et qu'il n'ait pas usé de la description de Stace; on pouvait du temps de Domitien conclure à celui d'Auguste. On aurait pu se servir des catalogues d'objets d'art fournis par Tivoli et restituer ainsi la vie artistique.

M. Perrot trouve que la villa de Quintilius est la seule réellement placée.

M. Benoist fait de nombreuses critiques de détail. A propos de la villa de Cyn-

thie, il aurait fallu ne pas se contenter des vers d'Horace et de Properce et donner des faits nets et précis. — Quelle preuve a-t-on que Properce ait connu Mécène par Horace? — Il y a beaucoup d'impropriétés et de fautes de latin, une citation inexacte (le pseudo-Acron est pris pour Acron); il aurait fallut connaître les idées des scholiastes. Il y a abus d'élégances, notamment du *quippe qui*.

II

La thèse française est une étude sur le culte des Dioscures en Italie, leur attributs comme divinités maritimes, guerrières, commerciales, cosmiques et funéraires. La deuxième partie est un catalogue descriptif des monuments figurés, vases, miroirs, monnaies, statues, bas-reliefs, pierres gravées, qui représentent les Dioscures.

M. Perrot trouve que cette thèse a le même défaut que la thèse latine : elle pique la curiosité et ne la satisfait pas. M. A. a voulu s'en tenir à l'Italie et cependant indiquer les origines grecques et aryennes des Dioscures, et donner leur biographie mythologique à cause des mythes visés par les monuments qui figurent au catalogue; on aimerait mieux une étude complète sur les Dioscures. — Le catalogue porte sur la Grèce comme sur l'Italie, il ne se rapporte donc pas parfaitement à la thèse.

Au sujet des origines védiques, les comparaisons faites sur la traduction Langlois sont douteuses, parce qu'elle contient de nombreux contre-sens. Pourquoi ne pas indiquer un autre élément, l'élément phénicien, que M. A. n'ignore pas? Les Dioscures arrivent à se confondre avec les Cabires. Les Anvins ne sont pas des divinités funéraires ni maritimes. Le travail manque de conclusion. Beaucoup de fautes d'impression. Le chap. sur les monnaies au type des Dioscures est bon; bonne aussi l'explication de la façon dont s'est formée la légende de l'apparition des Dioscures au lac Régille; c'est une hypothèse, mais ingénieuse et probable. Il y a, notamment dans le chapitre sur le rôle de Castor comme dieu des commerçants, une ampleur d'idées qui manquait à la thèse latine. M. A. n'a pourtant pas une méthode toujours assez sévère, il ne sait pas assez dire : Je ne sais pas; quelquefois il se contredit. P. 49, il parle d'un monument polychrome et semble le regarder comme caractéristique, ce n'était pourtant pas une exception. P. 13, il ne faudrait pas se fier à une étymologie ridicule de Tusculum pour lui donner une origine grecque, aussi douteuse que l'origine troyenne de Rome. Le grand fait, c'est que de très bonne heure la civilisation grecque a rayonné sur le Latium. P. 30, il n'est pas juste de dire que le temps de Domitien ait été moins superstitieux, aucune époque ne l'a été davantage (v. A. Gelle, Philostrate, etc.), on est plus crédule au temps des Antonins qu'au temps de Cicéron. P. 103, il n'est pas tout à fait exact que la mort n'apparaisse jamais que sous une forme gracieuse, une figure de bronze représente un squelette. M. A. n'insiste pas assez sur les origines étrusques; les Dioscures sont arrivés par les villes grecques de Campanie et par l'Etrurie. — Bon chapitre sur le temple de Castor à Rome bien connu depuis les fouilles récentes. — Pourquoi dire que les Dioscures sont devenus des dieux romains à Sparte parce qu'ils y ont une inscription latine? — Le catalogue est fait avec soin, néanmoins il ne permettrait pas de trouver les vases du musée de Naples.

M. Geffroy trouve la thèse intéressante et amusante. M. A. sent avec esprit les écueils et les évite presque à son insu. Il y a une grande différence entre un travail de l'Ecole de Rome et une thèse. Dans une thèse on demande des résultats; les travaux de l'Ecole de Rome sont plutôt des catalogues raisonnés d'érudition d'où sortiront des idées générales. Le problème topographique ne doit pas être abordé, ce n'est pas en cinq ou six ans de travaux que de telles questions sont solubles. Le problème mythologique même est bien ardu. Comment démêler le

syncrétisme de la science mythographique? De là vient ce qu'il y a de flottant dans la thèse. — Le catalogue a pour première qualité d'être complet, il n'est pas toujours assez précis. C'est par le catalogue que le travail avait commencé. M. A. y a joint des conclusions que le catalogue ne permettait pas encore. Il a tiré un excellent parti de la numismatique. L'idéal eût été un catalogue dans l'ordre chronologique, M. A. a adopté une division purement matérielle. Il aurait fallu marquer les formes devenues romaines et les formes restées purement grecques.

M. Bouché-Leclecq trouve que l'impression produite par la thèse n'est pas bonne. C'est un catalogue bien fait, quoique dogmatique et dépourvu de discussion, précédé d'une préface où l'on indique la manière de se servir du catalogue. Cette préface, qui est la thèse proprement dite, est vague, indécise au point de vue mythologique. Chaque attribut est donné comme un surcroît. M. A. parle à la fin de Castor et Pollux, divinités cosmiques; c'est par là qu'il aurait dû commencer, c'est en tant que cosmiques qu'elles sont maritimes. Il y a beaucoup de phrases qui ne sont que des phrases, il faut que M. A. ait beaucoup de talent littéraire pour en avoir gardé dans cette course rapide. — Le mythe qui fait sortir les Dioscures de l'œuf est tout à fait récent. — P. 13, le mot *Tuscus* n'est pas dans Festus, c'est *Tusculum*. — M. A. n'a pas lu Klausen, en quoi il est excusable, mais non de lui faire dire autre chose que ce qu'il dit. — P. 76, qu'est-ce que le patricien préposé à la frappe de la monnaie? — P. 72, de quelle loi Valeria M. A. veut-il parler? M. Bouché-Leclercq fait beaucoup d'autres critiques de détail. Il est interrompu par le Doyen; ces critiques, dit-il, enlèvent de la valeur à la thèse, mais elles laissent subsister le talent et la bonne volonté.

M. Lallier dit que le *de praetura urbana* fournit des renseignements précieux sur l'administration du temple de Castor.

M. P. Girard trouve que le grand mérite du travail est dans la méthode, l'emploi comme textes des monuments figurés. De quelle manière la méthode a-t-elle été appliquée? Le catalogue est très fautif; il y a une série de miroirs étrusques qui peuvent étonner le lecteur. Les Dioscures étrusques sont-ils les mêmes que les Dioscures romains? — Il y a de nombreuses fautes d'impression dans les mots grecs. M. A. abuse un peu du symbolisme.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous annoncions récemment la mort du célèbre arabisant hollandais R. Dozy et voici qu'à son tour la France perd l'un de ses plus illustres orientalistes. Charles-François DEFRÉMERY, né à Cambrai le 8 décembre 1822, aborda en 1840 l'étude de l'arabe et du persan sous la direction de Reinaud, de Caussin de Perceval, de Quatremère et de Jaubert. Il excella bientôt dans ces deux langues et se consacra dès lors tout entier aux recherches historiques et géographiques dont il avait fait le but de sa vie. Ses premiers travaux furent consacrés à cette période obscure de l'histoire de la Perse et de la Mésopotamie qui s'étend depuis la décadence du khalifat de Baghdad jusqu'à l'arrivée des Mongols. Personne ne connaissait mieux que lui et ne contribua plus à faire connaître cette foule de petites dynasties qui se partagèrent alors les provinces orientales de l'empire musulman. Les Assassins ou Ismaéliens, qui jouèrent un si grand rôle pendant les croisades, attirèrent aussi de bonne heure son attention et l'on peut dire que ses *Recherches* ont épuisé la question tout au moins

en ce qui concerne l'histoire politique de ces sectaires. Au milieu de ces études, Defrémery recueillait les éléments d'un mémoire de géographie orientale, qui parut en 1849 dans le *Journal asiatique* sous le titre de « Fragments de géographes et d'historiens arabes et persans inédits relatifs aux anciens peuples du Caucase et de la Russie Méridionale. » Quelques années après il commençait à s'occuper du célèbre voyageur arabe Ibn Batoutah et le conseil de la Société asiatique le choisissait pour en donner une édition avec traduction. Secondé de Sanguinetti, arabisant distingué dont la science regrette aussi la perte récente, Defrémery fit paraître de 1853 à 1859 les *Voyages d'Ibn Batoutah* (4 volumes in-8° avec index), publication qui restera son œuvre capitale et qui peut être considérée comme un modèle de saine érudition. Defrémery contribua également pour une large part aux *Historiens arabes des Croisades* publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il y travaillait encore peu avant que la mort vînt le frapper. — Mais indépendamment de ces grands travaux historiques et géographiques, Defrémery écrivit sur les sujets les plus divers et donna de nombreux articles de critique au *Journal asiatique*, à l'*Athenæum Français*, aux *Annales des Voyages*, et à notre *Revue critique*, à laquelle il ne cessa de collaborer depuis sa fondation. Beaucoup de ces articles, antérieurs à 1854, ont été réunis par lui sous le titre de *Mémoires d'histoire orientale*. Defrémery ne se contentait pas d'être un orientaliste consommé. L'histoire littéraire de la France avait en lui un fervent adepte et plus d'une fois nos lecteurs ont dû s'émerveiller devant la minutieuse érudition qu'il déployait dans ses articles de biographie et de bibliographie, érudition qui supposait d'immenses lectures. Defrémery lisait beaucoup en effet; il lisait sans relâche, prenant des notes qu'il devait au surplus bien rarement consulter, car sa mémoire tenait du prodige et faisait l'étonnement de tous ceux qui l'approchaient. Il avait la passion du détail et de la précision et apportait à ses moindres travaux l'honnêteté qui fut la règle de sa vie. Modeste, réservé, ennemi de l'intrigue et des compétitions, Defrémery ne dut qu'à son mérite la haute situation à laquelle il s'éleva graduellement. Elu en 1869 membre de l'Institut, il fut nommé en 1873, au Collège de France, titulaire de la chaire d'arabe qu'il occupait depuis de longues années déjà comme suppléant de Caussin de Perceval. A l'Ecole des hautes études, il était directeur de section depuis la fondation de cet établissement (1868). En 1879, la Société asiatique le choisit pour l'un de ses vice-présidents. Defrémery avait, en outre, remplacé la même année M. de Slane comme membre de la commission des impressions gratuites à l'Imprimerie Nationale. Depuis plusieurs années, Defrémery voyait sa santé s'altérer. Il supportait ses souffrances avec une patience admirable. Jamais il ne se plaignit. Il s'est éteint le 18 août à Saint-Valéry-en-Caux et ses dépouilles mortelles ramenées à Paris ont été inhumées au cimetière Montparnasse. D'éloquents discours ont été prononcés sur sa tombe au nom de l'Institut par M. Alfred Maury, au nom du Collège de France par M. Ernest Renan, au nom de la Société Asiatique par M. Barbier de Meynard. A notre tour, au nom de la *Revue critique*, nous disons un dernier adieu à l'homme de bien et à l'érudit qui fut l'un des premiers à venir à nous et à nous apporter l'appui de son savoir et de son caractère.

HOLLANDE — Le congrès des Orientalistes a pleinement réussi à Leyde et tous ceux qui y participaient garderont un souvenir ineffaçable de l'accueil qu'ils ont reçu des savants et des habitants de ce généreux pays de Hollande. Le congrès a été solennellement ouvert le lundi 10 septembre par le Ministre de l'Intérieur Heemskerk, qui a prononcé en cette occasion un discours vivement applaudi. M. Kuenen, président du congrès, lui a succédé à la tribune et a tenu les assistants sous le charme de sa parole émue et pleine d'une charmante bonhomie. La langue offi-

cielle du congrès était le français. Le lendemain ont été constitués comme il suit les bureaux des diverses sections : 1° *Section arabe*, président, Ch. Schefer; vice-présidents, Socin et Goldziher; secrétaires, Stanislas Guyard et Snouck Hurgronje. — 2° *Section sémitique*, président, Schrader; vice-présidents, Robertson Smith et Kautzsch; secrétaires, Carrière et W. H. Rylands. — 3° *Section aryenne*, président, Roth; vice-présidents, Weber et Lignana; secrétaires, Rhys Davids et Ch. Michel. — 4° *Section africaine*, président, Lieblein; vice-président, Eisenlohr; secrétaire, Golénischeff. — 5° *Section de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient*, président, G. Schlegel; vice-président, de Rosny; secrétaire, H. Cordier. — 6° *Malaisie et Polynésie*, président, l'abbé Favre; vice-présidents, Cust et Van Musschenoroek; secrétaires, Marre et Humme. Les séances de ces diverses sections ont été bien remplies, car il y avait plus de soixante communications à l'ordre du jour, et les discussions qu'elles ont soulevées ont été nombreuses et animées. Le jeudi 13 avait été réservé pour une visite collective à l'exposition d'Amsterdam. Les membres du congrès, transportés par un train spécial et par trois bateaux à vapeur, ont été reçus à l'exposition par M. le bourgmestre d'Amsterdam qui leur a souhaité la bienvenue et a donné en leur honneur, le soir même, une grande réception à l'Hôtel de Ville. Les jours précédents, des concerts avaient eu lieu au *Zommerzorg*, de Leyde, et au *Bosch*, de La Haye. Le lendemain vendredi, un grand banquet, offert par le comité organisateur du congrès, réunissait à Leyde deux cent vingt et un Orientalistes. De nombreux toats ont été portés par MM. Kuenen, Schefer, Weber, Nœldeke, etc., etc. Le nom de De Goeje, prononcé par M. Nœldeke, a été couvert d'applaudissements. Une place d'honneur était réservée aux délégués des gouvernements, parmi lesquels nous signalerons, pour la France, MM. Schefer et Barbier de Meynard. Un touchant incident a marqué la fin de ce banquet. Le jeune, mais déjà éminent assyriologue, M. Paul Haupt, devait partir le soir même pour Baltimore, où il est nommé professeur de langues sémitiques. Tous les assyriologues présents l'ont conduit à la gare et, dans la salle d'attente, plusieurs discours ont été prononcés, notamment par MM. Oppert et Halévy. Un toast au père de l'assyriologie, proposé par Haupt, a été accueilli avec enthousiasme et le nom d'Oppert a été acclamé. — Le samedi 15, séance de clôture. Jamais congrès ne fut mieux organisé, et tout l'honneur en revient au comité, qui était formé de MM. Kuenen, Kern, De Goeje, Tiele, Pleyte, Land, Leemans, Van der Lith, Oort, Pijnappel, Schlegel, Serrurier, Veth, Vreede et Wijnmalen, c'est-à-dire des savants les plus illustres et des talents les plus distingués que possèdent les Pays-Bas.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 septembre 1883.

M. Albert Dumont donne des détails sur cinq vases antiques du musée de Marseille, dont les dessins lui ont été envoyés par M. Augier, attaché à ce musée. Deux de ces vases sont des œnochoés, d'un type très ancien, trouvées, l'une dans le port de Marseille, en 1837, l'autre dans la ville, à une date toute récente. Ces œnochoés présentent une ressemblance frappante avec celles qu'on a trouvées à Santorin, sous la pouzzolane, dans des maisons dont la très haute antiquité est certaine aussi bien pour les géologues que pour les antiquaires. Les trois autres vases sont probablement du IIIe siècle avant notre ère. Ils sont ornés de figures rouges. Ce genre d'ornementation ne s'est encore rencontré que rarement sur les vases antiques qui ont été trouvés jusqu'ici en Gaule.

M. Ferdinand Delaunay continue la lecture du mémoire de M. Félix Robiou sur la date de l'exode des Hébreux d'Egypte.

M. Benlœw lit une note sur l'usage des diminutifs dans le style poétique des Skipétars ou Albanais. L'emploi fréquent et peu raisonné des diminutifs se rencontre chez tous les peuples de l'Europe méridionale; chez les Albanais et principalement chez les populations albanaises d'Italie, l'usage des formes diminutives, dans la poésie, dépasse toute mesure. M. Benlœw en cite divers exemples. Les suffixes dimi-

nutifs peuvent s'ajouter, non-seulement aux noms ou aux adjectifs, mais aussi aux verbes, aux pronoms, aux adverbes, etc. Dans les verbes, ces suffixes s'ajoutent après la désinence qui marque le temps et la personne : on n'a donc pas un verbe diminutif, distinct du verbe principal et possédant sa conjugaison propre, mais chaque personne du verbe a sa forme ordinaire et sa forme diminutive.

M. Ledrain communique :

1° Une inscription araméenne, gravée sur une brique qui a été rapportée de Babylonie par M. Dieulafoy; cette inscription se compose d'un seul mot, et ce mot est un nom propre : *Belschounou;*

2° Une inscription sumérienne, gravée sur une des statues du *patesi* ou roi Goudéa, dans la collection de Sarzec. Cette inscription se traduit ainsi :

« A la dame des montagnes, dame savante du destin, mère du fils des fils, sa dame : Goudéa, *patesi* de Sirpurla, a fait le temple de son heureux séjour. Il a fixé son culte brillant. Il a déterminé le service stable de sa divinité. Il a construit en briques le temple où elle est établie. La pierre *ag*, enfermée dans la carrière, en la montagne de Magan, il l'a taillée pour sa statue. La dame du ciel, de la terre, des êtres infernaux, la déesse Nintu, mère des dieux, de Goudéa qui a fait son temple a prolongé la vie. Elle a proclamé la gloire de son nom, car il a construit le temple en briques. »

Ouvrage présenté par M. Egger : *Vita sanctæ Euphrosinæ secundum textum græcum primarium nunc primum edita opera et studio* Anatolii Boucherie (publication posthume; extrait des *Analecta Bollandiana*, t. II).

Séance du 21 septembre 1883.

M. Germain commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Pierre Flamenqui, étude sur ses manuscrits autographes entièrement inédits.* Ces manuscrits sont conservés aux archives du département des Bouches-du-Rhône, dans le fonds de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille; ils ont été signalés à l'attention de M. Germain par l'archiviste, M. Blancard. Pierre Flamenqui, qui mourut abbé de Saint-Victor en 1424, avait été auparavant vicaire-général de l'évêque de Maguelonne. En cette qualité, il était chargé d'exercer une partie de l'autorité épiscopale sur l'Université de Montpellier et notamment de présider à la collation des grades; il devait adresser une harangue latine à chaque nouveau licencié lors de sa promotion. Les papiers conservés aux archives des Bouches-du-Rhône contiennent dix-sept de ces harangues, dont la première est du 22 janvier 1391 et la dernière du 22 novembre 1401. M. Germain en cite de nombreux extraits, propres à faire connaître le goût littéraire de l'époque. Comme chaque harangue contient le nom du licencié et la date de la promotion, le recueil de Pierre Flamenqui fournit aussi des renseignements précis sur la biographie de plusieurs savants de cette époque, qui avaient fait leurs études à Montpellier.

M. Carapanos fait une communication sur une petite plaque de plomb, de 0m 03 de largeur et de hauteur et d'un demi-millimètre d'épaisseur, qui a été trouvée à Dodone et qui porte gravée sur une face une demande adressée à l'oracle de Dodone et, de l'autre côté, la réponse de l'oracle. M. Carapanos transcrit ainsi cette question et cette réponse :

Demande : Θεό[ς τύ]χα ἀγαθὰ ἐρ[ωτ]εῖ Ἀντίοχο[ς τὸ]ν Δὶ καὶ τὰν Διών[α]ν ὑπὲρ ὑγιείας [α]ὐτοῦ καὶ πατρὸς καὶ ἀδελφας τ[ί]να θεῶν ἢ ἡρ[ώω]ν τιμάντι λ[ώ]ιον καὶ ἄμεινον εἴη. « Dieu et bonne fortune. Antiochus demande à Jupiter et à Dioné lequel des dieux ou des héros il doit honorer, afin qu'il lui soit mieux et plus avantageux pour sa santé et pour la santé de son père et de sa sœur. »

Réponse : Εἰς Ἑρμιόνα ὁρμᾶσα ἄντι. « A Hermione qui s'élance vis-à-vis. »

Cette réponse a toute l'obscurité qui convient à un oracle. Elle semble désigner une déesse honorée dans l'île d'Hydréa, située en face d'Hermione et séparée par un étroit bras de mer.

M. Carapanos communique ensuite une petite chalcédoine, longue de 0m 185 et large de 0m 012, où est gravé un tableau à cinq personnages. Ce tableau paraît représenter une scène historique : c'est César recevant la tête de Pompée.

M. Benlœw continue la lecture de ses études sur la littérature poétique des Albanais ou Skipétars. Après avoir communiqué la traduction de plusieurs morceaux de poésie albanaise, il présente des observations sur l'usage et l'introduction graduelle de la rime dans la versification populaire des Skipétars.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Siméon Luce : Gasté (Armand), *Noels et Vaudevilles du manuscrit de Jehan Porée, étude critique et historique* (Caen, 1883, in-8°; extrait du *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gerant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 8 octobre — 1883

Sommaire : 196. M. CROISET, Essai sur la vie et les œuvres de Lucien. — 197. Commentaires de César, p. p. HOLDER. — 198. DILLMANN, Manuel exégétique de l'Ancien Testament (premier article). — *Variétés :* J. DESTREM, Document sur le mouvement populaire du 14 juillet 1789 et sur le meurtre de Foulon et de Berthier. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

195. — **Essai sur la vie et les œuvres de Lucien,** par Maurice CROISET. Paris, Hachette et Cie, 1882.

Le titre de ce livre ferait croire que M. Croiset a consacré à la biographie de Lucien autant de place qu'à l'étude de ses œuvres. Il n'en est rien, heureusement. Sur treize chapitres, un seul traite de la vie de l'écrivain grec. Bien loin d'en vouloir à M. C., nous lui aurions demandé de glisser plus vite sur cette partie de son programme. Les renseignements que nous avons sur la vie de Lucien tiendraient dans quelques lignes; tirer quarante pages de ces maigres données, c'est un regrettable tour de force. Nous ne nous arrêterons pas aux hypothèses de ce premier chapitre : elles flottent pour la plupart dans un vide absolu où elles se dérobent à toute réfutation comme à toute preuve. Au lieu de cette biographie presque imaginaire, un ensemble d'informations authentiques et précises sur l'époque littéraire à laquelle appartient Lucien aurait été le meilleure introduction à l'étude de ses œuvres.

Dans le chapitre II, M. C. classe les écrits de Lucien par ordre chronologique et les caractérise sommairement. Quand on ne sait à peu près rien de la biographie d'un écrivain, quoi de plus difficile que d'établir la chronologie de ses œuvres? Ici encore M. C. remplace les données qui lui manquent par des suppositions qui lui viennent trop à commandement. Page 47, il dit que le Jugement des Voyelles « cet amusant plaidoyer du Sigma indignement dépouillé par le Tau » a dû être composé par Lucien à la fin de la première période de sa vie littéraire, à un moment où la rhétorique le possédait encore, mais où il avait terminé ses tournées de conférences pour s'établir définitivement à Athènes. Quelles sont les preuves de M. Croiset? « Plus tôt Lucien voyageait; or ce genre de badinage qui porte sur la prononciation attique ne pouvait être bien goûté qu'à Athènes; plus tard son esprit était tourné vers d'autres pensées, et il mettait en général une intention plus sérieuse dans ses inventions légères ou plaisantes. » Pour relever le seul point spécieux de cette argumentation, M. C. oublie-t-il qu'à l'époque où vivait Lucien, la soidisant spoliation du sigma par le tau était un des faits les plus connus

des atticistes de tous les pays, un de ceux qu'ils reproduisaient avec le plus de complaisance dans leurs pastiches? Les lettrés goûtèrent la plaisanterie de Lucien à Rome aussi bien qu'à Athènes.

Page 48 et suivantes, par une chaîne d'inductions et de déductions qui nous paraissent peu solides, M. C. arrive à fixer l'an 165 pour la date de la composition de l'*Hermotime*. Or Lycinus, le principal personnage du dialogue disant quelque part qu'il a quarante ans, et Lycinus exprimant, sans aucun doute, les opinions philosophiques de Lucien, M. C. conclut que Lucien avait quarante ans à l'époque où il composa l'*Hermotime*. Et c'est du résultat ainsi obtenu qu'il part pour déterminer la date de la naissance de Lucien et de la composition de plusieurs de ses ouvrages.

A l'exposé de cette méthode chronologique, nous aurions préféré quelques pages de critique où M. C., qui déclare éliminer treize des pièces attribuées à Lucien « parce qu'elles lui paraissent présenter des caractères différents de ceux des œuvres authentiques », aurait expliqué ces différences et justifié cette élimination. M. C. s'y est refusé. « Bien entendu, dit-il page 43, je ne puis pas entrer dans des discussions qui rempliraient à elles seules des volumes ».

Nous comprenons que M. C. n'ait pas voulu grossir pareillement un livre qui compte près de 400 pages; mais nous nous serions contentés d'un simple résumé. En cherchant bien, M. C. en eût trouvé la place et il y aurait une fâcheuse lacune de moins dans son travail.

Les chapitres suivants, qui forment le corps même de l'ouvrage, offrent une série d'études littéraires et morales. M. C. aborde successivement l'esprit critique chez Lucien, ses rapports avec les moralistes de son temps, ses opinions en philosophie et en religion, sa critique littéraire, sa critique d'art, son style, sa fantaisie. On le voit par cette seule table des matières, M. C. a décomposé dans ses divers éléments la substance des écrits de Lucien, pour grouper ensuite ces éléments sous certaines catégories correspondant aux différents aspects du caractère, du talent et de la pensée de l'écrivain. Ce système avait le grand avantage de mettre beaucoup plus vite et plus facilement en relief la personnalité de Lucien. Mais il avait des inconvénients plus grands encore. Arrivés à la fin de l'ouvrage, nous connaissons assez bien Lucien — tel du moins que l'a vu M. C. — mais nous connaissons mal ses œuvres. On dirait presque que le système de M. C. ne fait revivre l'écrivain qu'en tuant ses écrits. Pas un traité, pas un dialogue qui apparaisse dans son organisme complet. Tantôt on ne nous montre qu'un fragment, tantôt c'est bien, si l'on veut, l'écrit tout entier, mais seulement au point de vue abstrait de la morale de Lucien, de sa critique littéraire ou de son style. C'est ainsi que l'analyse de l'*Hermotime* revient trois fois sans que, à moins de connaître déjà ce dialogue, l'œuvre la plus forte de Lucien, nous arrivions à nous en faire une idée exacte. Même chose pour l'*Histoire Vraie* que M. C. étudie à plusieurs reprises sans nous apprendre ni la portée ni la raison d'être de cette singulière composition ni sa place

dans l'histoire littéraire du temps, ni rien de ce que nous fera si bien voir une simple page du livre de M. E. Rohde sur le roman grec.

Le système de généralisation adopté par M. C. explique-t-il toutes les lacunes de l'ouvrage? Nous ne le croyons pas. Certes, chacune des études de M. C. abonde en choses pleines d'intérêt, mais il est décidément enclin à supposer connu ce qu'il s'agirait de nous apprendre. Il développe souvent des points qu'il a indiqués à peine, il donne volontiers la résultante des faits sans les avoir énoncés. Nous parle-t-il, par exemple, de Lucien écrivain, il nous dira, p. 594 : « L'antiquité classique est derrière lui, semblable à une série de foyers lumineux qui l'éclaire; toutes ces lumières se concentrent dans son esprit comme dans un cristal transparent qui les réunit; et le rayon qui en sort les mêle si intimement que le regard est désormais incapable de les discerner ». Image très ingénieuse, un peu éblouissante peut-être; mais n'aimerions-nous pas mieux une étude sérieuse du style de Lucien, des ressources et des secrets de sa rhétorique? De tous les écrivains grecs il n'en est pas peut-être un seul chez qui le procédé, la manière joue un plus grand rôle et soit plus facile à prendre sur le fait. M. C. qui excelle à rajeunir son auteur, eût trouvé, à ce propos, une comparaison tout indiquée avec tel de nos littérateurs contemporains dont la manière répète exactement celle de Lucien.

Enfin les citations de M. C., vrais modèles de traduction pour la fidélité et l'élégance, ne nous semblent pas toujours très bien choisies. Ceci s'applique en particulier à quelques-unes de celles qu'il a faites pour nous montrer sur le vif l'esprit de Lucien. L'esprit de Lucien est un lieu commun : en lisant les passages des *Sectes à l'Encan* et de l'*Icaroménippe* cités d'abord par M. C. (p. 137 et sqq.), on croirait presque que c'est un préjugé.

En résumé, l'essai de M. Croiset n'est pas une œuvre d'initiation, mais c'est une lecture qu'on ne fera pas sans beaucoup de plaisir et de profit si l'on connaît les écrits de Lucien.

J. Nicole.

---

197. — **C. Iuli Caesaris Belli Gallici libri VII.** Accessit A. Hirti liber octauus. Recensuit Alfred Holder. Freiburg i. Br. und Tübingen, 1882, Akad. Verl. v. J. C. B. Mohr (P. Siebeck). vii et 396 pages. Prix : 18 fr. 75.

Pour toute préface, M. Holder donne un tableau généalogique des manuscrits, une description succincte de chacun, et la liste des principales lacunes. Tout cela tiendrait facilement en une page, et cela suffit, ou peu s'en faut. Les principes essentiels de la critique du texte de César sont connus. On sait quels sont les meilleurs manuscrits de la Guerre des Gaules, et M. H. nous apprend, d'une manière très claire en son laconisme, quelles sont, selon lui, leur parenté et leur importance rela-

tive. Le texte est basé sur l'archétype (X) de six mss. : les mss. d'Amsterdam 81 (A) et de Paris 5056 (M) = A', ceux de Paris 5763 (B) et du Vatican 3864 (R) = B' (A' + B' = α), enfin de Paris 5764 (T) et du Vatican 3324 (U) = β (α + β = X). La filiation très nettement établie de ces mss. permet de déterminer la leçon de l'archétype avec une grande sûreté, et cette leçon est généralement la bonne. Il reste cependant bien des passages qui ont besoin d'émendation. M. H. les corrige soit d'après des mss. autres que les siens, soit d'après des éditions anciennes ou modernes, un très petit nombre enfin au moyen de conjectures entièrement nouvelles[1]. En outre, beaucoup d'interpolations sont signalées d'après MM. Paul, Dinter, Dittenberger et autres.

La recension de M. H. donne lieu à deux objections. D'abord, M. H. emprunte certaines leçons, par exception, à des mss. tels que le *Paris.* 6106, le *Vindob.* IV, et à d'autres, qu'il appelle simplement *deteriores*. Plusieurs de ces leçons sont notées en italiques, ce qui veut dire sans doute qu'aux yeux de M. H. elles sont dues à des conjectures. Rien de plus légitime que cette opinion ; on est souvent trop timide à attribuer de bonnes conjectures aux copistes du moyen âge; quant à ceux du XVe siècle, on sait assez à quoi s'en tenir. Cependant, il est des cas où une pareille supposition est peu vraisemblable, comme par exemple pour *probandae* 5, 44, 3; et ailleurs, M. H. lui-même, en imprimant des leçons tirées de mss. *deteriores* en caractères romains, semble admettre, lui aussi, qu'elles sont dues à la tradition et non à la conjecture[2]. Mais l'archétype (γ) de ces *deteriores*, aussi bien que tous les mss. connus, doit être issu de X; qu'il le soit directement ou par un intermédiaire (δ) qui lui serait commun avec β, et surtout dans ce dernier cas, est-il croyable que α et β soient tombés tant de fois dans une erreur identique, que γ aurait évitée ? Et s'il a eu ce bonheur surprenant, pourquoi son témoignage n'est-il pas invoqué régulièrement, aussi bien que celui de α et de β? Toutes les fois que α et β se contredisent, l'accord de γ avec l'un ou l'autre ferait connaître la leçon de X. Il semble presque impossible que M. H. n'ait pas fait lui-même ces réflexions. Pourquoi alors ne s'explique-t-il pas sur le parti qu'il a pris? — La seconde objection est moins importante. En plusieurs endroits[3], M. H. a adopté

1. Je n'ai garde de dire ceci par manière de reproche. Il me semble au contraire que ce serait un grand bien si les éditeurs, au lieu d'inonder les textes de conjectures le plus souvent fausses ou inutiles, se préoccupaient davantage de fournir à la critique et à l'interprétation une base sûre, par des collations toujours renouvelées et une recension méthodique, telles que M. H. nous les donne. Mais il faut de l'abnégation pour cela ; il faut être moins désireux de briller que de rendre service.

2. Par exemple, 1, 35, 1 *relatis;* 3, 27, 1 *Elusates ;* 5, 17, 3 *quoad;* 7, 70, 3 *coaceruantur.*

3. Comme 1, 7, 3 *principem* T; 1, 28, 5 *condicionem* T; 1, 40, 10 *conferrent* U, etc. Il est vrai que la proche parenté attribuée par M. H. à ces deux mss. T et U n'est pas aussi bien établie que celle de A M et B R. T paraît offrir un texte panaché.

des leçons d'un seul ms., contredites à la fois par d'autres mss. de la même famille et par une autre famille; ces leçons, selon toute probabilité, ne se trouvaient pas dans la source commune; il aurait fallu les signaler comme conjectures.

Le choix des émendations m'a paru, en général, fort judicieux. Mais I, 2, 1, où M. H. lit d'après Oudendorp *M. Messala et M. Pupio Pisone consulibus* (les mss. : *m. messala et p. m. pisone consulibus*), il faudrait admettre : 1° que César aurait employé *et*, contrairement à l'usage; 2° qu'il aurait donné deux noms à l'un des consuls, trois à l'autre; 3° que les copistes eussent fait de *M. Pupio* d'abord *M. Publio*, puis 4° *M. P.* et enfin 5° *P. M.* On avouera que l'explication donnée de la leçon des mss. dans la *Revue critique*, 1881, t. I, p. 349 est plus simple : *E T P* serait une dittographie de *M P(ISONE)*. 1, 21, 1 *cognoscerent* me paraît inutile : les éclaireurs ont signalé la présence de l'ennemi; il s'agit de reconnaître le terrain; il faut pour cela un officier : *qui cognosceret*. 5, 12, 4 *au taliis*, que M. H. écrit pour *aut taleis* témoigne d'un respect exagéré, j'allais dire puéril, pour la tradition (*aut aliis* α U) : respect d'autant moins fondé[1] que d'autres mss. (T, par exemple) portent *aut taleis* en toutes lettres, ce qui certes n'a pas l'air d'être une conjecture de copiste!

Les notes critiques donnent toutes les variantes des mss. A et B, et celles des autres mss. dans la mesure où l'on peut admettre qu'elles remontent à une source commune. Ainsi, par exemple, dans le groupe A', les leçons particulières à M ne sont mentionnées que si elles s'accordent avec B' contre A, ou s'il y a désaccord général. On gagne ainsi beaucoup de place sans inconvénient : évidemment les leçons présentées par M seul contre A B' β ne viennent pas de l'archétype X; celles de M qui contredisent A B' ne se trouvaient pas dans α; ce sont des erreurs toutes récentes qui n'ont aucune valeur. On peut se demander s'il y aurait eu grand dommage à agir de même pour A et B. On aurait retranché une quantité de *lapsus* insignifiants pour la critique de César, et dont l'intérêt paléographique, dans des mss. du xe siècle, n'est pas très grand non plus. Il n'y a guère que l'orthographe (très fautive) de l'archétype dont on obtient par ces variantes de détail une image plus fidèle. — M. H. rapporte encore dans les notes des conjectures et des athétèses proposées par différents critiques, mais celles-là seulement qui ont un haut degré de probabilité et qu'il n'est pas éloigné d'adopter lui-même.

On peut relever dans ces notes un certain nombre d'inconséquences et d'inexactitudes. Pourquoi répéter cent fois *Heluitii*, *Heluicii*, *Hael-*

---

1. Les mss. de César portent mille traces de l'orthographe barbare des vie et viie siècles, dont un trait saillant est la confusion de *e* et *i*, surtout devant d'autres voyelles. Il faut croire que l'archétype X (ou α?) est de cette époque. Parmi ses descendants, c'est B qui paraît avoir subi le moins de corrections en ce qui touche à l'orthographe.

uicios, etc., tandis que dans *Aeduus* la variante *e* pour *ae* est seule mentionnée? Il faut avoir recours à d'autres éditions pour apprendre que ce nom commence régulièrement par *H* dans les bons mss. Pourquoi les abréviations de *populus romanus*, partout employées, du moins par B M, ne sont-elles enregistrées qu'à partir de I, 30, 3? Pourquoi ne dit-on ni à la page VII ni à la page 4 que la lacune de B I, 7 à 20 vient de ce que des feuillets sont arrachés, que ce n'est donc pas à proprement parler une omission? I, 17, 3 l'athétèse de *debeant* est attribuée à M. Dinter : Nipperdey, p. 53, la fait remonter à Daehne, Duebner en fait honneur à M. Madvig. — Enfin, voici quelques rectifications que je suis en mesure [1] d'apporter à la collation des mss. B M pour le livre I : 21, 2 *titum labienum* B M ; 26, 1 *impedimenta* M ; 31, 3 *p. t. haeduos* B *p. t. heduos* M ; 33, 1 *futurā e* (*e* biffé et gratté) B; 35, 4 *messalla* B; 39, 2 *periculum... magnum* (en surcharge) de seconde main B; 39, 5 *etiam ii qui* M ; 39, 6 *et* (en surcharge) de seconde main B, *inter* de première main B; 40, 10 *um* (en surcharge sur *itineris*) de seconde main B ; 43, 5 *beneficium* corrigé en *beneficio* B; 47, 4 *marium titum*, mais avec *i* en surcharge, pour faire *titium* M ; 52, 2 *esse* omis B. Tout cela n'est pas très grave. Il n'eût pas valu la peine d'en parler peut-être, si la réputation d'exactitude de M. H., si bien méritée d'ailleurs, ne pouvait porter à croire que désormais toute nouvelle vérification des mss. serait inutile. Après les collations les plus minutieuses, il n'arrive guère qu'on ne trouve encore à glaner.

Le volume se termine par une collation du ms. de Paris 6842 B (extraits), deux *index uerborum* semblables à ceux de l'Horace Keller et Holder, l'un pour les livres I à VII, l'autre pour le VIII[e] livre [2]) ; enfin des *Addenda et corrigenda* [3]. L'impression est très soignée [4], trop luxueuse dans les notes si ce sont les frais occasionnés par là qui sont cause du prix énorme du volume. M. H. a fait figurer par diverses combinaisons typographiques, et même par des caractères fondus exprès, des abréviations, des mots effacés et autres détails qu'il était aisé de décrire. L'édition de M. Holder méritait d'être très répandue. Il ne sera

1. Grâce à l'accord de mes propres collations avec celles de Nipperdey, de Frigell ou de Duebner. Je supprime quelques minuties sur lesquelles je puis m'être trompé aussi bien que M. Holder.

2. Au mot *nituntur* pour 63, 3 lisez VII, 63, 3. Les mots *Teutomatus* et *Toutomatus* devraient être pourvus de renvois réciproques. Au reste, l'exactitude d'un index de ce genre ne peut être vérifiée que par un usage prolongé.

3. J'y trouve une singulière inadvertance : « I, 44, 26 *fratres*] *e S. C. fratres* Maxim. Bonnet. » M. H. vise sans doute un article de la *Revue critique*, 1881, t. I, p. 347 (note) où l'on rapporte une phrase de M. Guardia qui mentionne cette ancienne leçon; je n'en suis nullement l'auteur.

4. 7, 59, 5 *lateram* lisez *alteram*; page VI, ligne 16, effacez le premier *et;* ligne 26 l. 3864 (à moins que l'erreur ne soit du côté de Frigell, Duebner, etc.); p. 24, l. 6 des notes, effacez le 47; p. 28, ch. 46, 11, note, il faut *l* en surcharge sur *conl-o quium*; p. 100, ch. 17, 8, note, l. *quo* B[1] T.

pas beaucoup plus facile de l'acquérir que celles de Nipperdey, qui est aujourd'hui inabordable, ou de Duebner, qui l'a été dès l'origine.

Max Bonnet.

---

198. — **Kurzgefasstes exegetisches Handbuch zum Alten Testament.** Elfte Lieferung. Die Genesis, von Dr. August Dillmann, ord. professor der Theologie in Berlin. Vierte Auflage. Leipzig, Verlag von S. Hirzel, 1882.

I

L'exégèse biblique, si négligée chez nous, est cultivée en Allemagne avec un soin empressé et avec une hauteur de vue qui s'impose à notre attention. Toutes les découvertes faites sur le domaine de l'archéologie, de la géographie, des religions et des littératures des peuples sémitiques sont mises à contribution pour élucider ce faible reste de la littérature prophétique d'Israël, dont une fortune exceptionnelle a fait le livre de l'humanité civilisée. C'est surtout le Pentateuque qui a été, dans les derniers temps, l'objet de nombreux travaux, parmi lesquels les commentaires de M. le professeur Dillmann occupent un rang éminent aussi bien par la solidité de l'érudition qu'il y déploie que par le calme serein de la réflexion qui sait se tenir dans le juste milieu entre les deux extrêmes opposés qui s'appellent conservatisme et hypercritique. M. D. admet tous les résultats de la critique relativement à la formation des quatre premiers livres du Pentateuque ou plutôt de l'Hexateuque (en y joignant le livre de Josué) par la fusion de trois documents indépendants, cotés *A B C*, fusion due à un rédacteur postérieur (R) qui y rattacha le Deutéronome -Josué, *D*, lequel formait également un livre séparé. Pour l'orientation des lecteurs, je crois utile de donner un aperçu général du caractère distinctif de chacun de ces documents.

Le document *A*, nommé élohiste parce qu'il emploie l'expression *Elôhîm* pour Dieu, a un caractère sacerdotal, aime les généalogies, les aperçus statistiques et chronologiques, recherche les termes savants et précis du droit et limite les récits développés aux événements qui font époque, comme la création, le déluge, l'alliance avec Noé, l'alliance avec Abraham, la descente des patriarches en Egypte, ou bien aux faits qui motivent la possession de certains droits et privilèges, comme l'acquisition du droit d'aînesse par Jacob au détriment d'Esaü. La façon dont il parle de Dieu est sévère et digne ; il ne fait même pas mention de l'existence des anges [1] et, à plus forte raison, exclut-il toute

1. Cette proposition ne me semble pas assez sûre. Voyez Genèse I, 26.

pensée et expression qui rapproche trop l'anthropomorphisme ou les conceptions mythologiques, si aimés des poètes et des penseurs populaires. Son auteur appartient sans doute au cercle du sacerdoce jérusalémitain. La date de sa composition, grâce aux nombreuses modifications qu'elle a subies ne peut être déterminée avec certitude, mais M. D., s'appuyant spécialement sur les données ethnographiques des chapitres x et xxxvi de la Genèse, se décide en faveur d'une antiquité relativement reculée.

Les deux autres documents *B* et *C* sont d'une nature toute différente, en ce qui concerne leur origine et le but qu'ils poursuivent. Ce sont, à de rares exceptions près, des écrits mi-historiques et mi-légendaires, groupant ensemble tout ce qu'on racontait dans les sphères populaires sur les anciens temps. L'un de ces écrits, *B*, nommé encore par quelques-uns le second élohiste, parce que le nom de Dieu y est encore *Elôhîm*, peut être désigné le livre mythico-historique *israélite*. Il offre les plus riches informations des légendes locales concernant les lieux saints des parties moyennes et orientales du pays et se préoccupe surtout des avantages accordés à Joseph, tout en laissant deviner l'ancienne importance de Reüben. La représentation de Bethel en qualité de sanctuaire où l'on apporte les dîmes, rend hors de doute que le livre fut écrit dans le royaume d'Israël. Ce livre n'est arrivé jusqu'à nous que par quelques fragments fondus dans les autres documents. Il n'est pas sûr qu'il ait porté en tête une histoire de la création; il devait en tous cas s'éloigner à cet égard des autres narrations. Il ne possédait pas de récit du déluge et se rapprochait des théories phéniciennes sur le développement de la première humanité, tandis que les documents *A* et *C* s'accordent plutôt avec les théories babyloniennes. Dans les affaires du culte, ce livre fait voir la façon dégagée des tribus israélites, mais condamne l'adoration des *terâphîm* et des idoles. Il parle beaucoup d'anges et de révélations nocturnes, considère Abraham comme prophète et cherche à démontrer que le plan de Dieu révélé aux anciens s'est réalisé successivement par l'ingérence divine. Ce livre appartient sans aucun doute au temps le plus florissant de la prophétie dans le royaume des dix tribus, c'est-à-dire au x[e] ou au ix[e] siècle au plus tard.

Le troisième écrit, *C*, celui du jéhoviste, où le nom donné à Dieu est constamment Jéhova, porte un caractère prophétique. Contrairement à l'avis de MM. Schrader et Reuss, M. D. lui attribue une origine judéenne. L'auteur de ce document puise souvent dans *A* et *B*, surtout dans le dernier qu'il surpasse par la vivacité et la beauté de ses descriptions. Des trois narrateurs, c'est lui qui montre la connaissance la plus profonde relativement à l'origine et au développement du péché dans le genre humain, aux mesures prises par Dieu pour en empêcher l'extension, à son plan de salut, à l'élection du peuple d'Israël pour le bien de l'humanité. Il représente les patriarches comme des prototypes et des modèles et combat avec persistance les usages idolâtriques des dix tribus.

L'esprit qui l'anime est celui des prophètes et son âge se fait aussi reconnaître pour leur être contemporain. Par rapport à la langue et au style de ses narrations, *C* se rapproche plus de *B* que de *A*, au point que, malgré quelques nuances distinctives, les narrations de *C* ne se dégagent pas aisément de celles de *B* avec lesquelles elles sont confondues par le rédacteur. Un des mérites de M. D. consiste dans le soin particulier qu'il a consacré à faire, autant que possible, la part exacte de ces deux sources si apparentées.

Les trois documents *A B C*, après avoir circulé séparément et acquis un certain degré d'autorité parmi les lettrés, furent fondus ensemble plus tard par le rédacteur (R) sous la forme que les quatre premiers livres du Pentateuque ont aujourd'hui, à l'exception toutefois de quelques changements et corruptions qui s'y sont produits à des dates relativement récentes. Autant que cela faire se pouvait, le rédacteur donnait la parole à ses auteurs, mais une simple juxtaposition de leurs narrations n'était pas toujours réalisable, ne lui semblait pas d'une utilité bien évidente. Quand les versions divergeaient trop l'une de l'autre, il prenait pour base l'une d'elles et ne conservait des autres que quelques particularités intéressantes qu'il intercalait dans le récit principal après les y avoir adaptées par des soudures ou par de légers adoucissements ou par des remarques explicatives. Dans la Genèse, *A* sert de cadre au tableau, mais le récit intégral de ce document ne s'étend que jusqu'à x, 26, celui de x, 27-32 a été abrégé, et tout le reste, relatif à l'histoire d'Abraham avant le chapitre xii, à la révélation à Isaac, au séjour de Jacob à Paddan Aram, et à toute l'histoire de Joseph avec la descente de Jacob en Egypte, a été abandonné et remplacé en grande partie par les narrations de *B*. De ce document israélite, le rédacteur n'a accueilli que fort peu dans l'histoire des origines comme, par exemple, ch. iv-vi, 1-4, peut-être aussi les chapitres xiv et xv. Le fond de l'ensemble forme néanmoins le document *C*, dont les idées convenaient le mieux au rédacteur.

M. D., à l'opposé de l'opinion de M. Wellhausen, soutient que le document *A* est antérieur à l'exil. Ses arguments, que je regrette de ne pouvoir exposer ici, me paraissent des plus solides [1]. La question relative à la date des sources pentateutiques est réservée pour la fin de l'Hexateuque.

L'analyse rapide que je viens d'extraire de l'introduction suffit pour fixer la position qu'occupe M. D. dans la critique biblique, mais pour connaître les raisons dont le savant auteur étaie chacune de ses propositions, il faut lire le commentaire tout entier et ne perdre aucune des observations qui y sont consignées, car M. D. possède à un haut degré l'art de joindre l'extrême concision à l'extrême clarté et d'instruire sans accabler. Son argumentation comme sa diction coule de source vive et

1. J'ai défendu cette opinion par des arguments tout différents dans *Mélanges de critique et d'histoire*, pp. 107, 108.

atteint son but sans brusque détour ni bond artificiel. L'ensemble est conduit avec un tact et une mesure admirables et sous ce rapport le commentaire de M. D. me paraît devoir longtemps encore chercher son égal.

Voici cependant quelques points de détail que j'ai notés au courant de la lecture et que je prends la liberté de soumettre au savant auteur :

P. 6. J'ai montré dans *Mélanges de critique et d'histoire*, p. 381 suiv., que le principe du désir (πόθος) dans la cosmogonie phénicienne de Philon de Byblos est dû à des tendances hellénisantes. L'introduction dans cette cosmogonie du principe également grec de l'Oeuf cosmique, dont auraient été formés le ciel et la terre, semble reposer, en outre, sur une fausse interprétation de l'auteur précité, car, autant que je vois, chez Philon, l'œuf symbolise seulement la génération des espèces animales (*ibid.*, p. 382). — P. 16. En dépit de ma meilleure volonté, je ne peux admettre avec l'école critique que le document élohiste ait eu primitivement pour suscription la formule « Celles-ci sont les générations du ciel et de la terre lorsque Dieu les eut créés » formule qui, avec quelques modifications, sert de souscription dans le texte actuel (II, 4 *a*). Après une pareille introduction, l'expression *berêshît* « à l'origine » (comme le traduit très bien M. D.), formant elle-même une introduction, devient oiseuse et superflue. M. D. le sent lui-même et se voit obligé de l'attribuer au rédacteur, mais on peut se demander si la critique ne tourne pas ici dans un cercle vicieux. Si le transfert de la formule fait tort au contexte, pourquoi l'entreprendre ? Est-il donc si indispensable que tous les paragraphes de l'Elohiste commencent par cette formule ? On me dira que le verset II, 4 *a*, si on le laisse à sa place, dérange le *système documentaire* admis par la critique ; mais à cela je répondrai : tant pis pour le système, s'il ne peut se soutenir qu'au moyen de manipulations arbitraires. — P. 20. Rien ne force de supposer une différence entre le septième jour (sabbat) qui commence, d'après la législation hébraïque, par la nuit de vendredi et les six autres jours qui commenceraient par le matin. Dans la description du premier jour, l'auteur biblique ne prend au chaos ténébreux que la durée de 12 heures qui précède la création de la lumière, durée pendant laquelle les ténèbres dominent encore après la création des *luminaires*[1]. — P. 22. M. D. a mille fois raison de repousser l'hypercritique qui prétend deviner que tel ou tel mot de la Genèse est d'origine araméenne et, par conséquent, postérieur à l'exil. Ces singulières prophéties lexicographiques sont, pour la plupart, démenties par les découvertes récentes. Pour ce qui est tout spécialement

1. Au verset Lévitique XXIII, 32, les expressions « au soir » et « du soir au soir » ont pour but de renforcer la rigueur du jeûne. Quant à l'ordre d'immoler l'agneau pascal entre les *deux soirs* (deux lumières), Exode, XII, 6, il vise à concilier deux prescriptions divergentes : la défense de travailler pendant la fête et la nécessité de célébrer la pâque dès l'entrée du 15 Nissan, c'est-à-dire le soir du 14. Ces versets ne prouvent donc pas que le *jour civil* partant du matin ait jamais été en usage dans le culte juif.

de la racine *raqa'*, elle forme le phénicien *mirqa*[1] (ou *meruqqa'*) [1] et l'assyrien *rukku*[2] (pour *ruk'u*) qui signifient « plaque ». — P. 23. Je crois que l'omission de la formule « Dieu vit que c'était bon » au second jour de la création s'explique par cette circonstance que, suivant la conception hébraïque, le *firmament* est la demeure de la divinité et n'est d'aucune utilité pour les hommes. — P. 30. *Demût* se trouve en assyrien sous la forme *dimêtu*[3] « apparition, fantôme ». — P. 34. Il me paraît fort douteux que le verset I, 29 recommande à l'homme le régime végétaire. Le verbe *râdâ* au verset précédent (cf. v. 26) marque toujours l'exploitation violente et sans pitié [4] de l'objet possédé. Du reste, quel autre usage, si ce n'est celui de l'alimentation, l'homme peut-il faire des poissons et des reptiles? Tout ce qu'on peut dire, c'est que le plan de l'auteur exigeait d'insister uniquement sur les moyens d'alimentation que l'homme trouve partout dans le règne végétal et qui, vu la rareté de la nourriture animale chez les peuples agricoles, surtout dans l'antiquité, peuvent être regardés comme un don gracieux de la divinité. Au verset 30, où il s'agit de la nourriture des animaux, l'auteur a également fait abstraction des carnivores qui, conformément aux idées de son temps, formaient une minorité infime dans la série des êtres vivants. — Pp. 38-40. J'ai produit ailleurs[5] quelques considérations contre l'hypothèse qui fait du verset Genèse II, 4 *b* la suscription d'un récit nouveau et même opposé à celui du chapitre précédent. Les arguments qu'on produit en faveur de cette opinion ne m'ont pas convaincu, mais je réserve cette question à une occasion plus propice. Je remarquerai seulement que rien n'autorise à attribuer au rédacteur l'insertion de *Elôhîm* après *Iahwé* aux chapitres II et III. Cet auteur qui, suivant la thèse des critiques, ajoute et retranche, arrondit et modifie en toute liberté les documents qu'il réunit et qui n'a certainement pas eu l'intention de faciliter aux savants modernes la séparation des originaux, cet auteur, dis-je, aurait plutôt remplacé *Elôhîm* par *Iahwé* dans tout le premier récit, ou du moins aurait-il mêlé ces deux noms. En faisant ainsi, il aurait eu pour excuse le désir d'indiquer que la création de l'univers est l'œuvre du Dieu vrai, Iahwé, tel que le prophétisme le comprend. Mais à quoi bon insérer *Elôhîm* dans un document jéhoviste, où la création du monde n'est mentionnée qu'en passant? S'il fallait absolument que le rédacteur eût modifié quelque chose aux noms divins de ces narrations, j'inclinerais plutôt à penser que le premier récit portait primitivement *Iahwé-Elohîm* aussi bien que chap. II et III; là, du moins, l'expression « Iahwé le (vrai) Dieu », si ce sens est exact[6], serait parfaitement à sa place. Mais au fait, aucune né-

1. *Corpus inscriptionum semiticarum*, p. 107.
2. Lotz, *Die Inschriften Tiglathpileser's*, I, p. 124.
3. Halévy, *Documents religieux de l'Assyrie et de la Babylonie*, texte, p. 95, 2.
4. C'est aussi le sens du verbe *Kâbash* (v. 28); cf. Nombres XXXII 22.
5. Voir *M. C. H.*, p. 51, note.
6. Pour ma part, j'en doute fort : il faudrait *Iahwé hâelôhîm*. Dans Exode IX, 30, le mot *Elôhîm* semble être une variante accueillie dans le texte.

cessité n'impose à soupçonner un remaniement quelconque dans les noms divins. Comme produit de la réflexion religieuse (Exode, III, 13-15), le nom *Iahwé* serait un anachronisme dans le récit général de la création, lequel ne comporte que le nom commun *Elôhîm*. Dans le récit particulier des rapports fréquents de Dieu avec le premier homme (II-III), au contraire, la mention de Iahwé est indispensable et l'auteur ne lui adjoint *Elôhîm* qu'afin d'effectuer la transition. — P. 50. Quoi qu'on dise, l'esprit pratique de la Bible est tout ce qu'il y a de plus contraire à l'idée que la création de l'homme ait précédé celle des plantes dont il tire sa nourriture; du moins le narrateur aurait-il dû ajouter que la production des plantes alimentaires y suivit immédiatement. Au lieu de prendre cette précaution indispensable et élémentaire pour l'existence de l'homme, Dieu, dans cette narration, se donne le temps de *planter* dans le lointain et à son propre usage un jardin magnifique où il fait *pousser* des arbres délicieux autant qu'extraordinaires; puis, quand tout est prêt, il y transfère l'homme qui, soit dit en passant, devait déjà être mille fois mort de faim, avec l'ordre de le cultiver et de le surveiller! Eh bien, non, on n'est pas autorisé à imputer au jéhoviste un système pareil, d'après lequel Dieu ne crée l'homme que parce qu'il a besoin d'un jardinier! Ajoutez que ce récit ne mentionne ni la création des plantes hors des arbres du paradis ni la création des animaux aquatiques dont la multitude et les formes prodigieuses (I, 21) servent d'images aux poètes (Isaïe, XXVII, 1; Ezéchiel, XXIX, 3; Job, XL, 25); cette lacune montre bien que l'auteur se réfère au récit du chapitre précédent. Le verset 19 *a* n'est qu'une reprise de I, 20-21, 24-25 ayant pour but d'indiquer que les animaux ont été créés pour l'utilité de l'homme. — P. 65, *Nefesh 'hayyâ* (II, 19) étant du genre féminin ne peut, comme glose, se rapporter au suffixe masculin de *lô*. Je pense que cette expression est le régime du verbe *yiqrâ* (cf. I, 5, 8, 10). Au verset 7, l'homme est déclaré *nephesh 'hayyâ*, c'est-a-dire « être vivant par excellence, celui dont la vie importe seule au créateur »; ici, où il s'agit de lui adjoindre une aide inséparable et digne de lui, Dieu lui amène les animaux pour voir si, gagné par une sympathie spontanée pour l'un d'eux, il se déciderait à transporter sur celui-ci ce nom glorieux et l'accepterait ainsi comme son *alter ego* et son semblable. Mais celui-ci, animé du souffle divin, sent une antipathie instinctive contre une trop grande intimité avec les animaux et se contente de leur donner des noms qui servent à marquer les espèces et qui ne sont en aucun rapport avec son être. La forme de cette légende a visiblement pour but de combattre les habitudes monstrueuses de bestialité qui étaient très répandues en Egypte. — P. 72. Sur le mot *'âlé* (III, 7) voyez *Mélanges de Critique et d'Histoire*, p. 202. — P. 90. L'expression « vers Abel et son offrande, vers Caïn et son offrande (IV, 4, 5) » s'explique par cette circonstance que la divinité est censée invitée à assister au sacrifice. La raison du rejet de l'offrande de Caïn a été donnée dans *M. C. H.* p. 62. — P. 92. Je

me réjouis de trouver ici que la correction de *wayyômer* (IV, 8) en *wayyishmôr* que j'ai proposée, il y a longtemps, avait aussi été faite par quelques exégètes. Un autre exemple de la confusion de *shîn* avec *aleph* est le mot *beéhât* (Proverbes, XXVIII, 18) pour *besha'hat*. — P. 94. La vengeance promise contre qui tuerait Caïn (IV, 15) n'est pas contraire à l'idée que le meurtrier appréhendé soit un animal de proie (pour *mâçâ'*, cf. I, Rois, XIII, 24) ; voir IX, 5. Il n'est donc pas nécessaire d'attribuer cette narration à un autre auteur. La circonstance que Caïn devient constructeur d'une ville (17), c'est-à-dire de maisons entourées d'une enceinte, ne contredit pas la condamnation du verset 12, car les nomades de l'Arabie, et ce sont les seuls dont l'auteur ait connu le genre de vie, sont toujours concentrés autour de petites villes où ils se procurent les armes ou les objets de parure dont ils ont besoin. M. D. remarque très bien que par l'expression *wayehî bôné 'îr*, l'auteur indique que Caïn a commencé la construction de la ville et que celle-ci a été terminée par d'autres. Ces autres sont naturellement ses petits-fils, surtout ceux qui ont fait de l'élève du bétail ainsi que du travail des métaux la branche principale de leur industrie (20, 22). — P. 97. Je pense avec le Dr. Frankel[1] que le texte primitif des Septante portait Θοβὲλ Καίν au lieu de Θ. καὶ ἦν. — P. 115. Comme les versets, VI, 1, 2 ne parlent que des agissements des anges, il ne peut être question, au verset 3, de l'abaissement de l'esprit de Dieu dans l'homme. Ce dernier verset étant visiblement corrompu, je proposerai d'en restituer la première partie comme il suit : *lô yikkôn* (pour *yâdôn*) *rû'hî bââdâm le'ôlâm beshaggâm* [*kî*] *hû bâsâr* « (Iahwé dit) : mon esprit ne demeurera (cf. Psaumes, CLX, 11) pas toujours dans l'homme à cause de leur (des anges) errement, car il est chair. » Dieu prévoit que la nature charnelle de l'homme ne résistera pas longtemps aux instigations des anges rebelles, il fixe donc son existence sur la terre (non la longueur maximum de la vie humaine[2]) à 120 ans. Les versets suivants énoncent que la corruption du genre humain alla en grandissant au point de rendre nécessaire un cataclysme général.

(A suivre). J. Halévy.

VARIÉTÉS

Document sur le mouvement populaire du 14 Juillet 1789 et sur le meurtre de Foulon et de Berthier.

La *Revue historique* (Tome I, 2e fascic.) a publié un document (inter-

1. *Vorstudien zu der Septuaginta*, p. 66.

2. Comme la corruption prévue et accomplie plus tard affectait l'espèce humaine tout entière, la mesure préventive prise par Dieu, doit aussi avoir en vue l'espèce humaine en général et non pas seulement les individus en particulier, dont la durée de vie moins longue n'empêche nullement l'extension de la démoralisation dans les générations suivantes.

rogatoire du nommé Desnot) qui donne de curieux renseignements sur l'état d'esprit de la population parisienne, à l'époque du 14 juillet 1789. A ce point de vue, la pièce suivante, qui n'apporte, du reste, aucune révélation nouvelle sur les événements en eux-mêmes (sauf peut-être quelques détails secondaires de l'exécution de Foulon et Berthier), paraîtra tout aussi frappante. Elle montre bien quelles haines implacables l'ancien régime avait accumulées contre lui.

Soit par distraction, soit par quelque motif que je ne devine pas, l'auteur de la lettre que l'on va lire, n'a pas signé son œuvre; il n'est pas impossible que cette pièce ait été destinée à un mode quelconque de publicité (lecture dans une réunion de patriotes, communication à telles ou telles personnes de la ville, etc.); l'homme qui a écrit cette lettre a pu penser, dans tous les cas, qu'elle circulerait de mains en mains dans la contrée; cet usage de se donner les nouvelles politiques par le moyen de correspondances privées était alors fort répandu, car la lecture des journaux, surtout dans les provinces éloignées de la capitale, était loin d'avoir pénétré, comme elle pénétra un peu plus tard, dans les habitudes de la population des départements. Ce serait donc peut-être à un motif de prudence personnelle, motif explicable, à une époque ou le résultat final de la révolution pouvait encore sembler une question soumise à quelques *alea*, qu'il faudrait attribuer l'absence de signature.

L'auteur du document se dit comédien; j'ai inutilement cherché à découvrir, par la lecture des almanachs des théâtres de 1789 et 1790 le nom qui manque ici.

M. Auguste Fourès, adjoint au maire de Castelnaudary, de qui je tiens la pièce publiée ici, a du moins, en consultant les registres du club de sa localité [1], pu me fournir quelques renseignements sur le rôle révolutionnaire du personnage auquel elle était destinée. Je vois, par les notes que M. Fourès a l'obligeance de me transmettre, que Metgé, membre du club de Castelnaudary, dès 1790, préside plusieurs fois en l'an II, les séances des Jacobins de cette ville; le 22 floréal de la même année, un arrêté du représentant Chaudron-Rousseau, le nomme président de cette société « régénérée »; — pendant les Cent Jours, on le retrouve conseiller municipal de sa ville.

Jean Destrem.

« *A Monsieur, Monsieur Metgé, avocat en parlement, à Castelnaudary.*

« Paris, le 26 juillet 1789.

« Il est tems, mon cher ami, que je te donne de mes nouvelles. L'état de comédien que j'ai embrassé depuis deux ans, m'avait fait quitter cette

1. Archives de Catelnaudary, registres de la Société des amis de la constitution de cette ville. Trois volumes (I. 28 novembre 1790-18 novembre 1792; II. 25 novembre 1792-22 nivôse an II; III. 1 pluviôse an II-19 pluviôse an III.

capitale pour parcourir la province, afin de m'y perfectionner; m'y voila rentré, et je n'en sortirai pas sans avoir débuté : j'ose t'avancer sans prévention que j'y ai fait les plus grands progrès, le succès que j'ai eu dans trois rôles que j'ai joués sur le théâtre de M. le comte de Nogent, me donne beaucoup d'espoir de réussite sur celui de la comédie Italienne; mon emploi est celui que joüe *Trial,* et pour te mettre mieux au fait, ce sont les mêmes rôles que Chevalier jouait à Toulouse.

« Tu as sans doute appris les révolutions qui se sont oppérées dans cette capitale depuis plus d'un mois, mais, te connaissant bon patriote, je dois te rendre un compte exact de ce qui s'est passé depuis le 12 du courant.

« Le mardi 14, était, s'il faut en croire le cri public, l'époque d'une incendie et d'un massacre général : de toutes parts nous étions environnés de troupes et canons, on nombrait environ cinquante mille hommes, qui n'attendaient soi-disant que le signal. Les scélérats auteurs de ce complot odieux voulurent sans doute s'assurer auparavant desd. troupes, ils ne tardèrent pas à s'appercevoir que la majeure partie se disposait à se ranger du côté du tiers-état, ce qui derrangea leur plan.

« Le renvoy de M. Necker, confirmé le dimanche 12, fit soulever le peuple. Il se porta en foule chez *Curtius* [1], prit deux bustes en cire représentant Mgr le duc d'Orléans et M. Necker et les promena dans toute la ville, les gardes française se joignirent à lui, arrivés à la place Louis Quinse, à six heures du soir, le prince Lambesc qui était à la tête d'un escadron de son régiment royal-allemand fit une sortie sur le peuple dans le jardin des Thuilleries où il massacra, dit-on, un vieillard qu'il trouva sur son passage et qui expira sous ses coups; ce coup de son autorité jetta l'allarme dans tous les esprits. Alors le citoyen de Paris que tu connais si docile et si affable devint homme. On fit fermer les spectacles, le tocsin qu'on sonna de toutes parts augmenta *la* terreur et *son* courage, et ne suivant que le premier mouvement plusieurs prirent les armes, secondés et encouragés par les braves soldats des gardes françaises, ils firent feu sur un détachement de royal-allemand qui était de piquet sur le boulevard à côté du dépôt des gardes françaises et tuèrent cinq cavaliers et un cheval; cet évènement arriva à dix heures du soir, ce détachement se retira sur le champ, la nuit se passa dans l'allarme, et toute la populace qui était innombrable parcourut toutes les rues. Le lendemain elle força tous les magasins des arquebusiers, y prit toutes les armes qui s'y trouvèrent, comme fusils, sabres, épées, etc., se porta aussi au garde-meuble du roy, et en fit de même. Pendant ce tems les citoyens prenant de l'énergie s'assemblèrent, il se trouva avant la nuit de quoi former une armée de 100,000 hommes, il fut formé sur le champ soixante districts ou chaque individu allait se faire inscrire et le même soir il y eut une garde bourgeoise journalière de 48,000 hommes avec

1. En marge : *Guillaume Curtius.*

un ordre inconcevable, on eut dit des troupes réglées! Le lendemain mardi, jour à jamais mémorable 50,000 hommes au moins [se portèrent à l'hôtel royal des invalides, s'emparèrent des canons, qui étaient chargés, forcèrent tous les magasins d'armes, et emportèrent tout ce qu'ils purent en trouver (on m'a assuré qu'il y avait plus de 40,000 fusils) pendant ce tems *une* autre détachement s'était rendu à la Bastille pour en faire autant (tu sais qu'on n'y entre pas comme dans l'église) il falut demander M. de Launay qui en était gouverneur, et sur la réclamation il permit aux citoyens d'entrer les assurant qu'il allait leur en faire délivrer, (ils étaient au nombre d'environ 200) mais à peine eurent-ils passé le pont qu'il le fit de suite lever, et fit faire feu sur eux, très peu échapérent à cette trahison. Alors l'allarme devint générale au dehors, et au même instant les citoyens se rassemblèrent pour secourir leurs frères et en moins de quatre heures cette forteresse formidable, si connue dans l'histoire et ou Henry IV avait passé longtemps pour en faire le siège fut emportée d'assaut, ce fut un soldat aux gardes françaises qui y monta le premier, il sabra en y arrivant tous ceux qui s'opposaient à son passage, courut droit au gouverneur et l'arrêta secondé par les citoyens et d'autres soldats qui coururent le même danger. Ce monstre fut conduit à l'hôtel de ville ainsi que le sous-gouverneur et deux invalides, les deux premiers eurent la tête tranchée par le peuple sans autre forme de procès, et les deux invalides furent pendus à des potences de fer destinées à porter les reverbaires. La tête de M. de Launay fut mise au bout d'une pique, après cette expédition il fut trouvé sur M. de Launay une lettre de M. de Flesselles, prévôt des marchands, qui annonçait la trahison (il présidait alors à l'hôtel de ville) le peuple *s'en* désemparer lui fit subir dans le même moment semblable sort, son corps fut traîné et foulé aux pieds dans toute la place de Grève. Ensuite les têtes de ces deux traîtres furent portées en triomphe dans toutes les rües. Ce spectacle à la fois horrible et imposant dissipa la foudre qui était prête à nous engloutir. Ainsi se termina cette journée.

« Le lendemain mercredi, ou pour mieux dire la nuit de mardi, environ huit mille Suisses qui étaient campés au Champ de Mars, craignant sans doute pour eux, déménagèrent sans tambour ni trompette laissant partie de leurs équipages et leurs tentes. Notre roi si bon et si juste, que ses courtisans avaient trompé, ne tarda pas à savoir ce qui venait de se passer. Rempli de confiance dans un peuple qui n'a cessé un instant de le chérir, il se décida à venir dans sa capitale le vendredi suivant sans aucune suite pour l'assurer de son amitié. Jamais spectacle plus beau et plus imposant; figure-toi voir au moins deux cent mille citoyens sous les armes sur trois et quatre rangs depuis Chaillot jusqu'à l'Hôtel de Ville, au moins mille deux cents à cheval précédaient et suivaient le carrosse du roi (les seigneurs qui étaient dans sa voiture étaient MM. les ducs de Villeroi et Brissac, le comte Destaing et le prince Beauveau) : voilà toute sa suite (pouvait-il être mieux gardé que par son peuple?);

son carrosse était précédé de quatre pièces de canon qui fesaient l'avant-garde tambour battant, mèche allumée; partie des députés l'avaient précédé, et, d'un bout jusqu'à l'autre de cette armée formidable, on entendait retentir l'air des cris de : Vive la nation et le Tiers-Etat ! Ainsi arriva le roi à l'Hôtel de Ville où il resta environ une demi-heure et y fut complimenté par M. de Corni, son procureur à la ville, sur la bonté qu'il avait de vouloir venir au milieu de son peuple pour rassurer sa bonne ville de Paris; il y fut reçu par M. Bailli, ex-président de l'Assemblée nationale et nommé maire *(en marge : la place de prévot des marchands finit en la personne de M. Deflesselles, et est remplacée par celle de maire)*, à l'acclamation du peuple, et par M. le marquis de Lafayette, nommé aussi colonel-général de la milice parisienne qui fut constituée de ce même moment et autorisée par Sa Majesté, qui permit aux braves soldats des différents régiments qui ont aidé les gardes françaises à nous soutenir de s'y incorporer. Cette journée si brillante et qui faira époque dans l'histoire dissolut à jamais la conspiration des ennemis de l'Etat.

« Ces monstres n'échaperont pas à la Justice divine, ni à la vindicte publique qui a fait subir, le 22 du courant, à deux des principaux, le châtiment le plus horrible qui puisse être inventé, j'en été le témoin, je frémis en le traçant.

« M. Foulon qui avait été nommé controlleur général après le renvoy de M. Necker, aspirait depuis près de vingt ans à cette place, la haine publique avait appris à cet homme odieux tous les dangers qui le menaçaient. Les têtes livides et sanglantes du prévot des marchands et du chevalier de Launay promenées, les remords qui le rongeaient, ne l'empêchèrent pas cependant de chercher les moyens de pourvoir à sa sureté.

« La mort éteint toutes les haines et toutes les vengeances; il le savait, il craignait les inconvéniens d'une fuite précipitée; il eut l'adresse de se faire passer pour mort, et tout le monde le crut, parce que tout le monde le désirait pour le bien public. Il s'était retiré à Viry-sur-Orge distant à cinq lieues de cette capitale, accompagné d'un domestique affidé, et là, sous un costume bien différent de celui d'un conseiller d'Etat, il attendait de nouvelles révolutions (qu'une ligue de princes ennemis nous prépare peut-être) lui fournisse des moyens nouveaux de persécution et de tirannie.

« Les scélérats ont beau se cacher, ils portent sur leurs fronts un signe de réprobation qui les fait reconnaître. Foulon fut reconnu par les paysans de Viry [1].

« Du tems de l'abbé Terray, il avait tenu un propos qu'on n'a jamais oublié. Je les réduirai à manger le pain à 5 sous la livre où à se nourrir de foin.

---

1. *Ici un renvoi indiqué, mais la note que ce chiffre indique fait défaut.*

« Les paysans furieux chargent ses épaules d'une botte de luserne, ils lui en attachent un faisceau de chaque côté de son habit et lui entrelacent un espèce de colier composé de chardons, le conduisent à Paris dans cet état, et le forcent à marcher pieds nuds derrière une voiture chargée de foin. Cette marche pénible l'ayant fait beaucoup transpirer, on coupa des orties et l'on s'en servit pour lui essuyer le visage. Arrivé à Villejuif, excédé de chaleur et de fatigues, on lui fit avaler un verre de vinaigre dans lequel on avait mêlé beaucoup de poivre; enfin il est conduit à l'hôtel de ville au milieu d'une foule immense. Le peuple demandait à grands cris qu'on le jugeat, mais ni M. Bailli ni les électeurs n'avaient de caractère pour prononcer son jugement, leur embarras était extrême, ils voulaient le faire conduire à la prison de l'abbaye Saint-Germain. Mais comment y parvenir! chaque moment ajoutait à leur incertitude. Le peuple cependant le demandait à grands cris. Enfin il s'impatiente de ces lenteurs et se précipite à grands flots dans l'hôtel de ville. La multitude arrivée dans la salle du Commité permanent est invitée à prendre place; on lui expose qu'il faut que justice soit rendue, mais aussi qu'il faut qu'elle le soit légalement. Le peuple demande qu'on appelle sept juges afin que son procès lui soit fait sans désemparer. Pendant ces entrefaites arrive M. de Lafayette. On veut qu'il prononce, il harangue pendant trois quarts d'heure, à plusieurs reprises. Voici, en substance, ce qu'il a dit : « Messieurs, sans doute il convient de procéder avec célérité à l'instruction du procès, mais il faut le faire légalement. Pour moi, comme j'ai une opinion très défavorable sur le compte de ce personnage, qu'on a dit mort depuis quelques jours, je ne puis être son juge; l'horreur même que j'ai pour les hommes méchants m'oterait la force de le juger. Voici ce que je vous proposerai pour qu'il soit jugé suivant les formes légales : Je me transporterai sur le champ vers l'assemblée nationale. Des commissaires seront nommés pour interroger le coupable, afin de découvrir, par ses dépositions, les auteurs d'un parti abominable que nous avons tous en horreur, puisqu'il est contraire à cette liberté après laquelle nous soupirons tous. » Je répète que je ne transcris ici que la substance du discours de M. de Lafayette.

« En vain M. de Lafayette épuise-t-il ses forces et sa raison, le peuple n'entend plus rien. Les forfaits de Foulon sont connus, il faut qu'un exemple terrible épouvante les méchans. On le précipite hors de l'hôtel de ville, chacun se dispute la gloire d'insulter à cet homme odieux, à l'ennemi de la nation, à l'ennemi connu de M. Necker. Le gibet seul peut expier ses crimes, on l'y entraine. La corde casse, il tombe aux genoux du peuple; ses supplications sont inutiles : il expire d'une mort honteuse et flétrissante. Ce supplice n'assouvit pas la fureur, la tête est séparée du tronc, on la met toute sanglante au bout d'une pique, et celui qui la porte en triomphe par toute la ville semble s'enorgueillir de ce fardeau [1] qui glace d'effroy tous ceux qui osent y fixer leurs regards.

1. Les cheveux et l'habit de celui qui la portait étaient inondés de sang.

« Cette scène n'est pas finie qu'une scène plus affreuse se prépare encore.

« M. Bertthier de Sauvigni, intendant de la généralité de Paris, gendre de M. Foulon, soupçonné et en quelque manière convaincu par plusieurs lettres trouvées dans un portefeuille qu'on saisit entre les mains d'un courier qu'il avait dépêché, avait pris la fuite. En passant à Compiègne, il y fut reconnu et arrêté; la municipalité de Compiègne en instruisit le bureau de cette ville qui invita 250 hommes de la milice parisienne d'aller le chercher. A l'instant ils montèrent à cheval et furent s'en emparer (ils s'en saisirent à Senlis). Je n'entrerai pas dans les détails de la route, je me bornerai à te dire qu'on eut beaucoup de peine à l'arracher des mains des habitans dud. Senlis (le régiment royal-Bourgogne s'est réuni à eux à leur retour).

« Une foule immense était allée au devant de lui jusqu'à la Villete. L'on exige qu'il soit mis dans un tombereau et, comme on n'en trouve point, on abbat l'impériale du cabriolet dans lequel il avait été conduit, afin qu'il soit exposé à toute l'ignominie qu'on lui prépare. Il avait affecté dans toute la route une sérénité sans doute bien éloignée de son âme. A la porte Saint-Martin, le premier objet qui frappe ses regards, c'est une tête défigurée; c'est le tronc sanglant et fangeux de son beau-père qui vient d'être traîné dans la boue par un peuple furieux.

« Des cris d'indignation et d'horreur le poursuivent jusqu'à la ville; il en monte les degrés avec une fermeté qu'il n'a plus : on l'interroge quelque momens, et pour éviter que le peuple ne se précipite de nouveau dans l'hôtel de ville, pour ne pas accroître la fureur, ou l'envoye sous bonne escorte à l'abbaye, mais à peine l'a-t-on apperçu que cette escorte est forcée, on le traine au même gibet ou son beau-père venait d'expirer. Il vomit mille imprécations contre ceux qui l'environnent, il se défend même contre eux avec une rage inexprimable. On parvint enfin à lui passer le lacet fatal; il le saisit avec force et continue d'insulter la multitude; on lui porte plusieurs coups, la corde est coupée deux fois et deux fois on la remplace. Enfin il tombe percé de mille coups; sa mort ne suffit pas à la rage dont on est animé, on lui arrache la tête plutôt qu'on ne la coupe, on la mutile après l'avoir arrachée, ses membres sont mis en pièces; une main furieuse fouille dans ses entrailles; on en sépare le cœur qu'il est indigne de porter [1]; ses intestins [2] sont déchirés en mille pièces, ses vêtements même ne sont point à l'abri de la fureur; ils sont mis en un instant en lambeaux, des torchent éclairent ce spectacle d'horreur. Bientôt elles offrent la ressource d'un supplice nouveau, et dont l'œil ne peut soutenir la vue. Le croiras-tu? on porte ces torches

1. Propres termes de celui qui a arraché le cœur du cadavre. On assure que c'est un chevalier de Saint-Louis.

2. Ses intestins ont été divisés en une infinité de pièces, que mille personnes se sont empressées d'emporter. Il en a été de même de ses habits, qui ont été coupés en mille morceau qu'on s'arrachait les uns aux autres.

ardentes sur les parties les plus sensibles de ce cadavre. On oublie qu'il ne respire plus. La fureur cherche encore à se faire illusion; enfin, quand elle est assouvie, on rassemble les affreux restes de ce cadavre sanglant; on le traine dans la fange des rues les plus sales, la tête portée sur un piquet le précède. Enfin, le cloaque le plus infect, la voierie doit être le lieu de leur sépulture.

« Voilà, mon ami, les horreurs dont j'ai été témoin, qui doivent faire trembler tous les traitres au roy et à la nation. Je désire ardemment que ma plume puisse bientôt te tracer des détails plus consolans; adieu, je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que tout ce qui t'appartient, et suis pour la vie

« Ton ami sincère. »

CHRONIQUE

FRANCE. — Voici le programme du Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne en 1884. *Section d'histoire et de philologie :* 1° Origine, signification et formes successives des noms de lieu d'une région; 2° mode d'élection et étendue des pouvoirs des députés aux États provinciaux; 3° les villes neuves, les bastides, les sauvetats et autres fondations analogues à partir du XIIe siècle; 4° les biens communaux au moyen âge; 5° origine et organisation des anciennes corporations d'arts et métiers; 6° indications fournies par l'emplacement des établissements charitables pour fixer le tracé des anciennes voies; 7° origine, importance et durée des anciennes foires; 8° utilité et importance des registres de notaires, des registres de paroisse et des documents des greffes; — mesures prises ou à prendre pour en assurer la conservation et en faciliter l'usage; 9° anciens livres de raison et journaux de famille; 10° données géographiques et statistiques à tirer des procès-verbaux de rédaction des coutumes; 11° état de l'instruction primaire et secondaire avant 1789; 12° liturgies locales antérieures au XVIIIe siècle; 13° les ermites et les reclus; 14° origine et règlements des confréries et charités antérieures au XVIIe siècle; 15° quel jour commençait l'année dans les différentes provinces de la France au moyen âge? — *Section d'archéologie :* 1° Quelles sont les contrées de la Gaule où ont été signalés des cimetières à incinération remontant à une époque antérieure à la conquête romaine? — Quels sont les caractères distinctifs de ces cimetières? 2° Essayer une classification des enceintes fortifiées, *oppida* gaulois, camps romains, mottes féodales. — Indiquer quels sont les caractères distinctifs de chacune de ces séries; donner des exemples; 3° déterminer la date exacte des murs d'enceinte de l'époque romaine dans la construction desquels sont entrés des monuments funéraires ou des débris d'anciens édifices; 4° décrire les monuments connus sous le nom de *piles*, comme la *pile de Cinq-Mars*, près de Tours. — Caractériser ces monuments, en rechercher l'origine et la destination; 5° dresser la liste, faire la description et rechercher l'origine des œuvres d'art hellénique et des inscriptions grecques qui existent dans les collections publiques ou privées de Marseille et des villes de la Provence ou de la basse vallée du Rhône. Distinguer entre ceux de ces monuments qui sont de provenance locale et ceux qui ont été importés dans les temps modernes; 6° étudier les plus récentes

théories qui ont pu être émises sur l'origine des basiliques chrétiennes. Décrire les plus anciennes basiliques que l'on connaisse en dehors de l'Italie, en particulier celles de l'Algérie; 7° étudier les caractères qui distinguent les diverses écoles d'architecture religieuse à l'époque romane en s'attachant à mettre en relief les éléments constitutifs des monuments (plans, voûtes, etc.); 8° quels sont les monuments qui, par l'authenticité de leur date, peuvent être considérés comme des types certains de l'architecture en France avant le XIIIe siècle? 9° Quelle est la distribution géographique des églises à une seule nef dont les cathédrales d'Albi et de Perpignan sont les types principaux? Quelle est l'origine du plan de ces édifices? 10° Quelles sont les églises à coupoles de l'Aquitaine dont la date peut être établie par des documents historiques? Produire et discuter les textes relatifs à leur construction; 14° Quels sont les monuments dont la date attestée par des documents historiques peut servir à déterminer l'état précis de l'architecture militaire en France aux différents siècles du moyen âge? 12° Etudier avec accompagnement de coupes et de plans, les constructions rurales élevées par les abbayes, telles que granges, moulins, étables, colombiers, etc.; 13° signaler et décrire les peintures murales antérieures au XVIe siècle existant encore dans les monuments civils ou religieux de la France; 14° signaler les œuvres de la sculpture française antérieures au XVIe siècle, qui se recommandent soit par la certitude de leur date, soit par des signatures d'artistes; 15° étudier les tissus anciens et les broderies, qui existent dans les trésors des églises, dans les musées et dans les collections particulières; 16° quels sont les progrès réalisés depuis dix ans dans le classement des monnaies gauloises, soit au point de vue chronologique, soit au point de vue de leur distribution géographique. — *Section des sciences économiques et sociales :* 1° La division de la propriété en France, avant et après 1789; 2° étudier les mouvements de la population sur un point déterminé de la France rurale, soit sous l'ancien régime, soit depuis la Révolution; 3° étudier sur un point quelconque de la France l'influence économique et sociale d'une voie de communication nouvellement ouverte : chemin de fer, canal, route, pont; 4° les colonies françaises considérées au point de vue des conditions politiques et économiques dans lesquelles elles se sont formées et des moyens propres à en assurer le développement; 5° étudier la situation légale des sociétés commerciales françaises à l'étranger et des sociétés étrangères en France; 6° de l'unification de la législation en matière de lettres de change; rapprocher les législations étrangères de la législation française et mesurer à ce sujet les besoins du commerce; 7° rechercher s'il ne conviendrait pas, à l'exemple de certaines législations étrangères, d'accorder à la femme mariée, indépendamment de toute convention matrimoniale, l'administration et la libre disposition d'une partie de ses biens; 8° l'enseignement secondaire spécial, ses caractères distinctifs, ses limites et ses relations avec l'enseignement supérieur. — *Section des sciences naturelles et des sciences géographiques :* Etudier au point de vue de l'anthropologie les différentes populations qui, depuis les temps les plus reculés, ont occupé en totalité ou en partie une région déterminée de la France. — Indication sommaire des anciennes cartes possédées par les différentes sociétés de géographie, par des établissements publics ou par des particuliers. — La section des sciences économiques et sociales, créée par arrêté du 12 mars 1883, signale aux sociétés savantes et aux correspondants les sujets suivants, dont elle partagera l'étude avec la section d'histoire et de philologie pour les siècles passés et dont elle traitera spécialement pour la fin du XVIIIe siècle et pour le temps présent : 1° La population, état numérique aux diverses époques de notre histoire, nombre des feux ou des habitants, changements économiques qui ont exercé une influence sur la population, constatations relatives à l'état moral et matériel de la population française; 2° la condition des

personnes et des terres, droit privé, propriété foncière et mobiliaire, amodiation des terres, nature et rendement des cultures; 3° le commerce et l'industrie, foires et marchés, péages, tarifs de douanes, routes et voies navigables, corps de métiers et liberté du travail, manufactures royales, règlements de fabrication et d'atelier, résultats de la production industrielle; 4° les prix, valeur des marchandises, valeur de la terre, salaires, circulation des monnaies; 5° le système financier, impôts, comptes de finances, projets financiers, administration des impôts; 6° la pédagogie, petites écoles, collèges et universités, plans de réformes, enseignement primaire, secondaire, supérieur, technique; 7° l'organisation judiciaire, justices royales et seigneuriales, officialités, tribunaux, coutumes et lois, réformes introduites dans le droit par les ordonnances royales, par les lois et règlements de la période contemporaine; 8° l'organisation administrative, conseils, intendances, élections, pays d'Etat, districts, départements, municipalités. Pour les deux derniers groupes dont l'étude est liée étroitement à l'histoire générale, la section des sciences économiques et sociales n'envisagera, dans les périodes antérieures à la Révolution de 1789 et dans les événements qui l'ont préparée, que les côtés qui concernent le droit civil, criminel et administratif.

— Le XIV^e volume des *Archives de la Bastille, documents inédits recueillis et publiés* par M. François Ravaisson, conservateur-adjoint à la Bibliothèque de l'Arsenal (Pedone-Lauriel, 1883. In-8°, 542 p. 10 fr.), est consacré aux années 1726-1737; la répression du jansénisme et la surveillance des mœurs publiques, dit l'éditeur dans son *Avertissement*, font presque toute la matière du volume.

— Le P. Rivière a publié dans le fascicule d'août du *Polybiblion* (pp. 159-168) un *Essai de bibliographie malgache ou catalogue des ouvrages écrits sur Madagascar ou en langue madécasse.*

— M. H. Omont va publier un *Inventaire sommaire des manuscrits du supplément grec de la Bibliothèque Nationale;* ce travail porte sur environ 920 manuscrits.

— M. Salomon Reinach doit publier prochainement chez l'éditeur Baer une traduction de l'essai de M. Newton « *on greek inscriptions* ». Cette traduction sera augmentée de notes, d'appendices, de fac-similés et de textes épigraphiques choisis, de manière à pouvoir tenir lieu du Manuel d'épigraphie grecque qui nous manque.

— M. Paul Stapfer, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Grenoble, est transféré, sur sa demande, dans la chaire de littérature française de la Faculté de Bordeaux, en remplacement de M. Roux, nommé professeur honoraire.

ALLEMAGNE. — Outre le *Litteraturblatt für orientalische Philologie* (dirigé par M. Kuhn), la librairie orientale d'Otto Schulze, de Leipzig, publiera une autre revue, la *Zeitschrift für Keilschrift-forschung*. Cette revue, dirigée par MM. Carl Bezold et Fritz Hommel, de Munich, avec la collaboration de M. T. G. Pinches, paraîtra quatre fois par an (prix de l'abonnement : 16 mark).

GRANDE-BRETAGNE. — Les prochains volumes de la collection « English men of letters » publiée par la librairie Macmillan, seront les suivants : *Adam Smith*, par M. Léonard H. Courtney; *Sir Philip Sidney*, par M. J. A. Symonds, et *Berkeley*, par M. Huxley.

GRÈCE.—Un de nos correspondants nous écrit d'Athènes : « un important travail dont nous avons annoncé, dans la *Revue critique*, la préparation, a été publié, il y a quelques mois (Coromilas, 1883, p. ιέ-399), par le professeur E. A. Coumanoudis Συναγωγὴ λέξεων ἀθησαυρίστων ἐν τοῖς ἑλληνικοῖς λεξικοῖς.

— Un savant anonyme, qui n'est autre, dit-on, que l'ancien professeur de l'Université d'Athènes, D. N. Bernardakis, actuellement à Mytilène, publie une suite d'articles de vive polémique dans le journal grec de Trieste, l' « Ἡμέρα » à propos

de la publication des Γλωσσικαὶ Παρατηρήσεις du professeur C. S. Contos. D'un autre côté, la Κλειώ, autre journal grec de la même ville, a publié, il y a quelque temps, dans une suite de numéros, un travail important de Th. Livadas, en faveur des doctrines de M. Contos.

— Deux numéros de la Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερὶς ont déjà paru chez Perris; cette revue, organe de la Société archéologique d'Athènes, paraît quatre fois par an.

— Vient de paraître la première livraison du Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς Ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος. Ce recueil paraîtra, de même (chez Perris) quatre fois par an, et s'occupera de l'histoire, — dans l'acception la plus étendue de ce mot, — de la nation grecque au moyen âge et dans les temps modernes. Mœurs, tradition, langue, manuscrits, etc., tout y trouve sa place.

— Le professeur J. Pantazides a publié (Perris, 1883), en l'honneur du cinquantième anniversaire de son ancien maître, M. H. Sauppe, la seconde partie de ses Διορθώσεις εἰς τὴν χρονογραφίαν Μιχαὴλ Ψελλοῦ. La première partie avait été publiée dans l'Ἀθήναιον et séparément (1878).

— M. G. N. Hadjidakis vient de publier (Trimis, 1883) deux importants *symbolae* à l'histoire de la langue néo-hellénique : Περὶ τῶν εἰς ους συνῃρημένων τῆς β' κλίσεως καὶ τῶν εἰς ος οὐδετέρων ὀνομάτων τῆς γ' ἐν τῇ νέᾳ ἑλληνικῇ et Περὶ τῶν φθογγολογικῶν νόμων καὶ τῆς σημασίας αὐτῶν εἰς τὴν σπουδὴν τῆς νέας ἑλληνικῆς. Ces deux petits travaux ont été soumis à la Faculté de philosophie de l'Université d'Athènes, l'une pour le grade du doctorat, l'autre pour la *venia docendi*, M. Hadjidakis se préparant à enseigner comme privat-docent.

— Viennent de paraître (Perris, 1883) les Πρακτικὰ τῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρίας, contenant le compte-rendu des travaux de la Société depuis janvier 1882 jusqu'à janvier 1883. Suivent des rapports détaillés des *éphores* sur les fouilles exécutées dans les provinces : Stamatakis, fouilles en Boétie; Cavvadias, travaux exécutés à Epidaure; Philios, travaux exécutés à Eleusis.

— Le Πλάτων, revue philologique et pédagogique publiée par la *Société didascalique* de Grèce, a changé de direction et a subi de notables améliorations. Parmi les rédacteurs, on cite MM. Contos et Coumanoudis; parmi les travaux publiés dans les deux numéros déjà parus depuis le changement de direction, on signale les Κριτικὰ καὶ γραμματικά de Contos; le travail Περὶ τῆς Τραπεζουντίας διαλέκτου de E.T. Coussis; les Διορθωτικὰ de Pappavassiliou et de Vassis; les Κριτικὰ σημειώματα εἰς τὸν Ἰσαῖον de C. Catévénis et l'Ἐπίκρισις de la Τσακωνικὴ γραμματικὴ de Deffner, par Hadjidakis. Le Πλάτων se publie sous la direction de J. Protodikos, S. Vassis, G. Hadjidakis et S. Soungras, qui en sont aussi les rédacteurs ordinaires.

— M. M. Damiralis vient de publier une traduction du *Coriolan* de Shakspeare (Παρνασσός, 1883). Cette traduction, parue d'abord dans le Παρνασσός (7e cahier du VIIe tome), a été aussi publiée en brochure. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 septembre 1883.

L'Académie décide, au scrutin, qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Defrémery. L'examen des titres des candidats est fixé au 16 novembre.

M. Germain continue sa lecture sur les manuscrits autographes laissés par Pierre Flamenqui, vicaire-général de l'évêque de Maguelonne, puis abbé de Saint-Victor

de Marseille, à la fin du XIV^e siècle et au commencement du XV^e et aujourd'hui conservés aux archives du département des Bouches-du-Rhône. Outre les harangues universitaires, dont il a été question à la dernière séance, ces manuscrits contiennent un grand nombre de sermons. Ce ne sont généralement que des canevas destinés à être développés de vive voix. Deux sermons seulement sont rédigés sous une forme définitive; ce sont deux panégyriques, l'un de saint François d'Assise, prêché le 4 octobre 1389 au couvent des frères mineurs de Montpellier, l'autre de saint Thomas d'Aquin, prononcé au couvent des dominicains de la même ville, le 7 mars 1390. On trouve encore dans les manuscrits de Pierre Flamenqui : 1° la confirmation de l'élection d'un recteur de l'école de droit de Montpellier, faite au nom de l'évêque de Maguelone, le 8 février 1395, unique document de ce genre qui nous soit parvenu ; 2° une allocution de Pierre Flamenqui, à l'ouverture de son cours de droit canonique, contenant à la fois une prédication, une prière et une leçon ; 3° un projet de recommandation à Benoît XIII, en faveur du collège de Saint-Germain de Montpellier ; 4° un compliment adressé, le 5 septembre 1406, au même pape, lorsqu'il visitait l'abbaye de Saint-Victor de Marseille; 5° une pièce qui n'est pas de Pierre Flamenqui et qui a été mêlée on ne sait pourquoi à ses papiers, mais qui présente un assez grand intérêt historique. C'est une supplique adressée au pape Clément VI par les consuls de Naples, pour appeler l'intervention de sa justice contre les assassins de leur roi, André de Hongrie, époux de Jeanne I^re, tué au couvent de Saint-Pierre de Morone, près d'Aversa, le 18 septembre 1345.

M. Mowat lit une note sur les inscriptions et les tuiles romaines de Mirebeau (Côte-d'Or). Il signale notamment des estampilles appartenant à des *vexillationes* ou détachements de diverses légions, la II^e Augusta, de l'armée de Bretagne, la VIII^e Augusta, la XI^e Claudia et la XIV^e Claudia, de l'armée de Germanie supérieure. Ces tuiles sont des restes d'un établissement militaire, dont M. Mowat fait remonter l'origine à l'insurrection des Lingons, provoquée par Julius Sabinus, en l'an 70 de notre ère.

M. Chodzkiewicz donne quelques détails sur divers petits monuments d'origine slave qui lui ont été communiqués par M. Gustave Schlumberger, savoir :

1° Bulle de plomb. A la face, buste de la Vierge, tenant l'enfant Jésus. Au revers, légende slave : « Sceau de Varlam, igoumène du monastère de Khiton. » Ce monastère de Khiton est probablement le couvent qui est attenant à la cathédrale de l'Assomption, à Moscou, et qui est placé sous l'invocation de la sainte Tunique (Χιτών).

2° Médaille de bronze. Face : buste de saint Antoine le Romain. Revers : la Vierge et l'enfant Jésus. Légendes en langue slave sur les deux côtés. Cette médaille paraît avoir été frappée à l'occasion de la solennité qui fut célébrée par ordre de l'impératrice Elisabeth Pétrovna, le 3 août (vieux style) 1747. En ce jour, six-centième anniversaire du jour présumé de la mort du saint, ses restes furent placés dans un cercueil de bois de cyprès, recouvert de lames d'argent.

3° Croix de bronze, moulée, haute de 0^m10, large de 0^m08, trouvée près de Beyrouth, en Syrie. Cette croix est double : sur une croix plus grande s'en trouve une plus petite, et celle-ci porte la figure de Jésus-Christ; l'une et l'autre sont à deux traverses, dont la plus petite, placée au-dessous de l'autre, est fixée obliquement sur le montant de la croix. Des tableaux composés chacun de deux petits personnages ont été soudés sur les côtés. Des inscriptions slaves se lisent en divers endroits. D'après ces inscriptions, les personnages représentés dans les tableaux latéraux sont sainte Marie Madeleine, sainte Marthe, saint Jean et saint Longin. Sous la petite croix, qui porte le Christ, est figuré, dans un enrochement, le crâne d'Adam. En effet, suivant une légende reçue dans l'Eglise orientale, le Golgotha, où a été crucifié Jésus-Christ, était le lieu de la sépulture d'Adam. Cette croix, ou tout au moins le moule sur laquelle elle a été faite, peut remonter au XVI^e ou au XVII^e siècle.

M. Salomon Reinach communique une inscription grecque découverte par lui à Délos en 1882. Cette inscription, gravée sur une base de statue, se lit ainsi : Σερούιον Κορνήλιον Σερουίου υἱὸν Λέντολον, στρατηγὸν ἀνθύπατον Ῥωμαίων, Διονύσιος Νίκωνος Ἀθηναῖος τὸν ἑαυτοῦ ξένον καὶ φίλον δικαιοσύνης ἕνεκεν τῆς εἰς ἑαυτὸν Ἀπόλλων, « Dionysios, fils de Nicon, Athénien, consacre à Apollon, (la statue de) Servius Cornelius Lentulus, fils de Servius, préteur proconsul des Romains, son hôte et son ami, en reconnaissance de son amitié envers lui. » L'équivalent grec du titre de préteur proconsul στρατηγὸς ἀνθύπατος, ne s'était pas encore rencontré. M. Reinach s'attache à établir que Lentulus, préteur de Sicile, selon Tite-Live, en l'an 169 avant notre ère, fut, en réalité, préteur de la flotte, et que les négociations pendantes depuis 171 entre Athènes et Rome, au sujet de la cession de Délos à Athènes, furent une des causes de son séjour dans l'île. Quant à Dionysios, fils de Nicon, l'auteur de la dédicace, il est déjà connu par un grand nombre d'inscriptions de Délos. Il fut gouverneur de l'île sous la seconde domination athénienne.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 15 octobre — 1883

199. — **Kurzgefasstes exegetisches Handbuch zum Alten Testament.** Elfte Lieferung. Die Genesis, von Dr. August Dillmann, ord. professor der Theologie in Berlin. Vierte Auflage. Leipzig, Verlag von S. Hirzel, 1882.

La Genèse, traduction d'après l'hébreu avec distinction des éléments constitutifs du texte, suivie d'un essai de restitution des livres primitifs dont s'est servi le dernier rédacteur, par François Lenormant, membre de l'Institut. Paris, Maisonneuve et Cie, libraires-éditeurs, 25, Quai Voltaire, 1883.

II

J'aurais bien des réserves à faire sur la façon dont la critique distribue le récit du déluge (Genèse, vi, 13-ix, 17) entre les documents *A* et *C*; je me bornerai à un seul point. D'après l'opinion admise, *A* fait entrer dans l'arche une seule couple d'animaux, de sorte que Noé sauvé ne peut offrir aucun sacrifice quand, par son intermédiaire, Dieu conclut avec le genre humain une alliance éternelle. *C*, au contraire, fait entrer sept couples de chaque espèce pure dont Noé fait un sacrifice après sa sortie de l'arche, sacrifice par suite duquel il reçoit la promesse qu'il n'y aura plus de déluge. Eh bien, je suis fâché de le dire, cela me paraît impossible. Quoi, n'est-ce pas méconnaître la nature des choses que d'admettre qu'un prêtre (*A*) qui vivait des sacrifices du temple et à qui les sacrifices devaient paraître le moyen unique pour rendre favorable la divinité, ait retranché sciemment ce rite solennel et sacrosaint à la conclusion de la première alliance entre Dieu et le genre humain? D'un autre côté, n'est-il pas également étrange qu'un prophète (*C*) qui, d'ordinaire, n'attribue aucune valeur intrinsèque au sacrifice, fasse précisément déterminer la bonne disposition de la divinité pour les hommes par l'odeur alléchante du sacrifice que lui apporte le patriarche? Sans doute, le récit du déluge renferme plusieurs passages qui ne sont que des répétitions et même d'apparentes contradictions à l'égard du reste et qui semblent venir de sources diverses. Mais, ce dont je doute fort, c'est l'attribution des morceaux élohistes à un membre du sacerdoce et des morceaux jéhovistes à un membre de l'école prophétique.

P. 171, la ville de *Saba* au *Sabae* dans le golfe d'Adoulis ne peut répondre au *Sebâ* de la Genèse x, 7, la fondation de l'Etat des Ag'âzi (Abyssins) en Afrique étant, suivant toutes les apparences, postérieure à l'époque biblique. — Les Ῥαμμανῖται de l'Arabie méridionale sont, sans aucun doute, les *Radmân* des inscriptions sabéennes et des géographes arabes. *Radmân* est encore de nos jours le nom d'un canton au sud de Mareb. — Sur *Shin'âr* et *Kalné*, ainsi que sur la restriction du rôle de Nimrod à la Babylonie, voyez *Revue critique*, n° 29, pp. 13, 14. — P. 184. Il n'est guère probable que le peuple sémitique nommé *Lûd* dans la Genèse soit les lointains Lydiens qui ne furent connus que très tard par les Assyriens. Je ne crois pas que l'auteur biblique ait considéré le Taurus comme la limite entre les Sémites et les Japhétites. J'aime mieux admettre que ce *Lûd* est identique aux *Lûdîm* d'Egypte (v. 23). La tradition hébraïque hésite souvent à propos de certains peuples méridionaux et elle les range tantôt dans la famille sémitique, tantôt parmi les Hamites (cf. *Shebâ*, *'Hawîlâ*, *Dedân*). — P. 190. Les inscriptions ignorent l'existence en Babylonie de populations non sémitiques, car la dénomination indigène de ce pays, Sumer et Accad, quoi que disent les accadistes, n'a point de portée ethnographique. — P. 194. Je suis tenté de croire que l'orthographe assyrienne *bab-ilu* (hiér. *Ka-dingir*) « porte de Dieu » repose sur un calembour. Le vrai nom de Babylone, *babilu*, est le participe du verbe *babalu* « amener, apporter, produire », faisant allusion à la fertilité du territoire (cf. *Yebûs* et *Çion*), lequel était arrosé par le canal *Arahtou* qu'on désignait comme celui qui apporte la vie à Babylone (sha ana *tin-tir* ubbalu *ti*). Il y a même lieu de penser, d'accord avec M. Guyard, que l'idéogramme *tin-tir* n'est qu'une variante orthographique de *Babilu*. En effet, *tir* a aussi la valeur *lu* et *tin*, qui équivaut d'ordinaire à *ẓikaru* « mâle » semble aussi désigner l'enfant dont un des noms est *babu*. Le troisième idéogramme de Babylone, *ê-ki*, signifie clairement « lieu de canal ». — P. 21. Les Chaldéens de l'Arménie doivent très probablement leur nom à *Haldi*, la divinité supérieure du pays, et n'ont rien de commun avec les Chaldéens de la Babylonie. Ceux-ci occupaient principalement la rive droite ou syrienne de l'Euphrate (Job, Pline) et c'est là et nullement au nord du Masius, au milieu de populations allophyles, qu'il faut placer *Our Kasdîm*, patrie d'Abraham. Que ce soit *Mouqayar*, on ne saurait l'affirmer, attendu que le nom cunéiforme *Uri* parait devoir se prononcer *Shamri*. Je persiste aussi à penser que la *'Hârân* abrahamide est une ville de la Syrie moyenne, située à sept journées de marche du mont Galaad, d'après la donnée explicite de Genèse, xxx, 22, donnée que les partisans de la tradition ne sont pas autorisés à attribuer à je ne sais quelle source secondaire et contradictoire. Pour d'autres arguments, voyez mes *Mélanges d'épigraphie*, p. 72 suiv. — P. 221, *Amraphel* est en bon assyrien *(ilu) imur-pal* « (Dieu) a vu le fils ». Comparez l'hébreu *Reûbên*. — *Ellâsâr* a l'air de répondre à une forme assyrienne *al-eshir*

« ville du sanctuaire ». Une conjecture sur *Goyîm* se trouve dans *M. C. H.*, pp. 32, 33. — Pp. 233, 234. *Dammeseq-Eliezer* me semble être le nom vrai du serviteur d'Abraham; sa forme primitive, probablement *Dammeseq-êl-'ezer* « Dammeseq (Dieu éponyme de la ville de ce nom) est un Dieu de secours », est ordinairement écourtée en *Eliezer*. — P. 240. La correction proposée par M. Wellhausen au verset XVI, 13 est d'autant plus inacceptable que la ponctuation massorétique du nom du puits, *beêr la'haï rôî*, (v. 14), sans analogie ailleurs, est certainement fausse. Il faut lire *beêr le'hî rôî* « puits de la saillie de celui qui me voit », ou mieux encore, en accentuant la pénultième de *rôî* (forme pausale de *roî*) « puits de la saillie de vision », c'est-à-dire de la proéminence près laquelle eut lieu une vision, une apparition divine. *Le'hî* (forme pausale *lé'hî*), avec le sens de « saillie, proéminence » figure dans un nom de lieu de Juda (Juges, XV, 10, 19). La légende de Samson a brodé un conte épique sur le sens propre du mot qui est « mâchoire ». On le trouve encore plus fréquemment dans la Mischna. Si le verset 13 a besoin de correction, on peut lire *elôhê* au lieu de *a'harê* « est-ce qu'ici même j'ai vu le Dieu qui me voit? » l'expression *Elôhê roî* serait ainsi parallèle à *êl roî*. — P. 250. La traduction de *Kâ'êt 'hayyâ* (Genèse, XVIII, 10, 14) par « quand ce temps revit », quoique généralement admise, n'est ni grammaticalement correcte ni bien conforme à l'usage de la langue hébraïque qui n'emploie pas la locution inverse « le temps meurt », mais celle de « le temps (*mô'êd*) est passé »; il faudrait donc quelque chose comme *liteqûphat hasshânâ ou hayyâmîm*. Je propose de corriger partout *Ke'êt 'hâyâ* « à l'époque strictement nécessaire pour que la femme devienne mère (mot-à-mot : « comme le temps d'une accouchée ») », c'est-à-dire : après environ neuf mois. Le mot *'hâyâ* désigne dans la Mischna aussi bien la sage-femme que la femme accouchée. La première acception se constate dans l'Exode, I, 19. — Pp. 330, 337. Les difficultés des versets Genèse, XXXI, 44-52, ne me paraissent pas assez considérables pour admettre qu'il y ait enchevêtrement de pièces divergentes ou des confusions de noms propres. Voilà comment suivant moi l'événement est censé s'être passé : Jacob, ayant accueilli le projet d'alliance que lui fait Lâbân (44), érige une pierre en cippe (45), emblème de la présence divine, et dit à « ses frères », c'est-à-dire à Lâbân et à ses gens (cf. v. 54) de ramasser des pierres pour faire un monceau afin d'y prendre ensemble le repas de confraternité. La cérémonie accomplie, les deux contractants donnent à ce signe visible de leur alliance, chacun dans sa langue, le nom de « monceau de témoignage ». Puis Lâbân, le promoteur de l'alliance et le plus intéressé à son observation, adjure Jacob de ne jamais enfreindre les rapports d'amitié ni envers ses filles (48 *a* 50) ni envers lui-même (51, 52). Jacob affirme par serment d'y rester fidèle et l'entrevue se termine par un dîner d'adieu (Juges, XIX, 5) après lequel, le lendemain matin, ils se séparent. Toutes les expressions du récit sont parfaitement exactes, même l'expression « que j'ai fixé » relative au cippe (51), car, si Jacob en l'éri-

geant élève un monument religieux, c'est Lâbân qui établit sa vraie signification comme symbole d'alliance immuable. La mention de *Gal-'êd* et de *Miçpâ* dans la phrase incidente, 48 *b* et 49, trouble seule l'unité de la narration, mais la ponctuation massorétique de ces noms est certainement incorrecte et il faut lire *Gil'âd* et *Miçpé* : le premier désigne la montagne, le second la crête ou la vigie qui la couronne (Juges, XI, 29). C'est par suite de l'explication donnée par Lâbân (48 *a*) du nom bilingue du monceau (47) qu'on nomme (cf. XVI, 14) ce lieu *Gil'âd* et aussi *Miçpé* (vigie, observatoire) parce qu'il (Lâbân) avait dit « Dieu nous observera l'un et l'autre quand nous nous serons perdus de vue ». — P. 344. Bien que chez les Hébreux la spiritualité de Dieu (Deutéronome, IV, 12, 15) n'ait pas empêché la croyance que celui-ci peut se montrer passagèrement sous forme humaine (Genèse, XVIII. Cf. saint Jean, XX, 20, 27, 28, malgré IV, 24), il n'existe aucune raison pour admettre que le personnage qui lutta avec Jacob ait été Dieu même. Le prophète Hosée (XII, 4 suiv.) qui rapporte cette légende emploie formellement le terme *mal'âk* « ange » et il devait mieux savoir que nous. Le caractère d'ange résulte encore de ce que l'assaillant mystérieux refuse de dire son nom ; or, les Hébreux antérieurement à l'exil ne donnaient pas des noms aux anges (Juges, XIII, 18), tandis que le nom de Dieu était hautement proclamé. — P. 389. L'expression « terre des Hébreux » (Genèse, XL, 15) ne saurait déjà par cela seul être un anachronisme pour « terre de Kena'an » qu'elle n'a jamais été en usage. Joseph emploie à dessein cette expression inusitée pour faire comprendre en même temps qu'il n'est ni Arabe ni Chananéen, deux noms peu en honneur chez les Egyptiens, mais issu de la race honorable des Hébreux. — P. 391. Les mots *yeôr* et *â'hû* sont tout à fait sémitiques. En assyrien, *aru* signifie « couler » et comme substantif « flot, eau courante, rivière ». On trouve aussi la forme non contractée *iauru*, tandis que le nom du Nil est *Iaru'u*. Dans la même langue, *a'hu* désigne ainsi qu'en hébreu le bord de rivière (ou de mer), ordinairement couvert de végétation. — P. 419. On ne voit pas bien la nécessité de bouleverser l'ordre du récit, Genèse, XL, 1-6. En se rendant auprès de Pharaon pour lui annoncer l'arrivée de sa famille, Joseph avait amené *(lâqa'h)* avec lui cinq de ses frères. Le roi, après avoir entendu la nouvelle, s'adresse par politesse ou par curiosité aux frères du vizir, s'informant de leur manière de vivre, et ceux-ci, suivant le conseil de Joseph (XL, 33, 34), ajoutent à leur réponse la demande de la permission d'habiter le pays de Gosen. Alors Pharaon, se tournant vers Joseph, lui répond que, puisque son père et ses frères sont venus, il peut les faire résider dans la contrée qui leur plairait le plus, notamment à Gosen. — Pp. 422-423. Je propose de lire *he'ebîd* au lieu de *he'ebîr* (Genèse, XLVII, 21). Joseph contraint le peuple aux travaux des villes, lesquels étaient ordinairement exécutés par les esclaves (Exode, I, 11, 13). — P. 431. La première personne du singulier (Genèse, XLVIII, 22) a été choisie pour établir le droit de Jacob de donner la ville de Sichem à quiconque lui plaît. Bien que la ville fût prise par

Siméon et Lévi seuls (*ibidem*, 25, 26), comme d'une part le butin est devenu le bien commun de la famille (*ibidem*, 27-29) et que, de l'autre, l'attaque avait pour but de venger un outrage fait à son honneur, Jacob (malgré v. 30) a pu se regarder comme ayant lui-même conquis la ville. — P. 435, que la locution *bea'harît hayyâmîm* (Genèse, XLIX, 1) n'est pas relativement moderne, c'est ce qu'il résulte de la forme assyrienne *ina a'hrit* (ou *i'hrit*) *ûmi* qu'on lit dans une inscription du roi babylonien *Kimtou-rapashtou* (hiér. *Ha-am-mu-ra-bi*) qui vivait probablement au XVI^e siècle avant l'ère vulgaire. Cet exemple doit faire réfléchir ceux qui prétendent pouvoir fixer la date au-delà de laquelle tel mot ou telle expression pentateutique n'a pu exister. — P. 437. Il me paraît impossible de prendre l'abstraction *pa'haz kammayim* (Genèse, XLIX, 4) « débordement comme (celui de) l'eau » (*Ueberschwall wie Wasser*) pour une épithète de Reûben. On obtiendrait un sens plus acceptable, si on lisait *pô'hêz* « ô toi, bouillonnant comme l'eau, tu n'auras pas la primauté! » Mais le verbe *hôtir* ne peut signifier que « laisser un reste ou un surplus » (Exode, X, 15; Rut, II, 18). Il faut donc considérer *pa'haz kammayim* comme le complément du verbe : toi Reûben, en qualité d'aîné, tu dois posséder un surcroît de dignité et de puissance; quant au débordement de l'ambition qui est semblable à l'impétuosité des eaux, ne le conserve pas; tu sais à quelle action honteuse ton impatience de me remplacer t'a déjà entraîné jadis, car tu es monté [1] sur le lit de ton père et sans plus d'égard tu as souillé ma couche! C'est une admonition que Jacob mourant adresse à son aîné pour le mettre en garde contre une trop grande avidité de domination dont la première tentative avait imprimé une tache à son nom. Elle implique, mais indirectement, la déchéance de Reûben de ses droits. — P. 438. Au sens de « couteau courbé, faucille » pour l'hébreu *mekêrâ*, sens qui a le double inconvénient de ne se retrouver dans aucune des langues sœurs et de contredire les autres données relatives à l'extermination des Sichémites par l'épée (Genèse, (XXXIV, 35, 36) et par l'arc (*ibidem*, XLVIII, 22), je préfère celui de « complot, intrigue » (appuyé par l'arabe et l'éthiopien) et je traduis *kelê 'hâmâs mekêrôtêhem* (pour la conservation de l'*ê* avant les suffixes, cf. *shephêlâtô*, Josué, XI, 16) par « calculs d'iniquité sont leurs complots. » Je considère le mot *kêlîm* ici et Isaïe, XXXII, 7, ainsi que l'épithète *kêlaï* ou *Kîlaï* « avare » comme formé d'un verbe *kly*, dénominatif de *kelâyôt* « reins. » Les reins sont le siège de la spéculation, du conseil; (Psaumes, XVI, 7, LXXIII, 21; Jérémie, XII, 2. Cf. la sentence talmudique : *Kelâyôt yô'açôt*). Comparez l'autre désignation de l'avare : *nôkêl* (Malachie, I, 14) « mauvais spéculateur ». — Dans une note encore inédite, lue, il y a un an, à la Société de Linguistique, et intitulée *Corrections de passages bibliques à l'aide des inscriptions assyriennes*, j'ai démontré que la leçon des Septante *Kebêdî*

1. Je restitue avec M. Olshausen *'âlô 'âlîtâ*.

pour le massorétique *Kebôdî* dans la Genèse, xlix, 6, est très exacte. En effet, le parallélisme de l'âme ou de la vie (*napishtu* = héb. *nephesh*) et du *foie* (*Kabadtu* = héb. *Kâbêd*) est des plus fréquents dans les inscriptions assyriennes, soit démotiques, soit hiératiques. Cette lecture doit aussi être rétablie dans d'autres passages, par exemple dans les Psaumes, xvi, 16. — Pp. 441-444. Le savant auteur me semble faire trop d'honneur à l'hypothèse de M. Wellhausen, d'après laquelle le verset Genèse, xlix, 10, serait une interpolation. L'emploi de *me'hôqêq* dans le sens de « bâton de guide » qui ne se trouve que dans l'ancien chant, Nombres, xxi, 18 (où une glose l'explique par *mish'enet*), en garantit l'ancienneté à la fois et l'authenticité. Ce verset est l'interprétation nécessaire du verset précédent. Après avoir assimilé Juda à un lionceau qui se lève de dessus sa proie et s'accroupit pour la dévorer sans craindre d'être dérangé par les autres animaux, le patriarche ajoute dans un ton prophétique : Le bâton de chef ne s'éloignera point de Juda, ni le bâton de commandant d'entre ses pieds (c'est-à-dire : il ne cessera point d'attaquer ses ennemis. Cf. le tour un peu différent *Juges*, v, 9, 14) jusqu'à ce qu'il vienne en paix (*shâlôm* pour *shilôh* [1]. Comparez Isaïe, xli, 3; lvii, 2) et qu'à lui soit l'obéissance des peuples ». — P. 446. L'exclamation, Genèse xlix, 18, « En ton secours j'espère, ô Yahwé! » n'est pas une prière faite par le patriarche au nom de ses descendants, lesquels devront mettre leur espérance en Yahwé pour vaincre leurs ennemis, mais une formule qui exprime la conviction du patriarche que sa prière en faveur de Dân, formant le verset précédent (remarquez y le précatif *yehî!*), sera exaucée. Comparez les expressions analogues en conclusion de prières, Isaïe, xxxviii, 20. Jonas ii, 10. Psaumes iii, 9. Une conviction aussi ferme équivaut à une suprême insistance.

III

De cet ouvrage magistral, fruit de profondes connaissances linguistiques et de toute une vie d'études et de méditations sur le texte biblique et sur toute la littérature afférente, le passage à *La Genèse* de M. François Lenormant n'est pas seulement difficile, mais excessivement pénible. Après une préface qui résume l'état de la critique biblique en Allemagne, et encore un état déjà arriéré, puisqu'on n'y insiste que sur les deux sources principales, M. L. nous offre une traduction française de la Genèse d'abord en conservant le texte dans son état actuel, mais en distinguant par des types différents les parties qui appartiennent aux deux sources originaires, le jéhoviste et l'élohiste ; puis en reproduisant ces sources séparément l'une après l'autre afin de faire voir l'unité de chacune de ces compositions. Il a fallu que les études bibliques fussent très négligées en France pour qu'une pareille dissection, que l'on peut examiner

1. La confusion de *mêm* final et de *hé* n'est pas rare dans la Bible. Voyez, par exemple, *Abiyâh* et *Abiyâm*.

à loisir, depuis des années, dans une foule de manuels allemands, ait pu être présentée comme une nouveauté ! M. L. ne dit pas de quel auteur allemand il a emprunté la distribution des doubles narrations, mais si je ne me trompe, c'est le système de Schrader-Wette qui a obtenu ses préférences. La majorité des notes, assez insignifiantes d'ailleurs, qui se rapportent à des déplacements ou à des modifications de versets, malgré l'emploi fréquent des pronoms « je » et « nous », sont aussi puisées dans les ouvrages d'exégèse allemands. Quant à la traduction elle-même, elle est faite, nous dit-on, *d'après l'hébreu*, ce que nous croyons parfaitement, si ces mots que j'ai soulignés se complètent par ce membre de phrase « et non pas d'après la Vulgate ou les Septante. » Autre question est de savoir si M. L. a traduit *de l'hébreu* ou bien de l'allemand, en compulsant de temps en temps le texte hébreu pour la transcription des noms propres. Dans un compte-rendu consacré dans cette Revue, il y a deux ans, à un autre ouvrage du même auteur, j'ai été obligé de signaler certaines fautes de transcription qui ne témoignaient pas d'une grande connaissance de la langue hébraïque en faveur de M. Lenormant. L'a-t-il acquise depuis ? On pourrait le supposer, malgré les autres ouvrages volumineux qu'il a publiés dans l'intervalle et relatifs à des domaines tout différents, car, avec l'étonnante facilité dont l'auteur a si souvent donné la preuve et qui lui avait permis par exemple de maîtriser une vingtaine de langues touraniennes dans l'espace de quelques mois[1], avec une telle facilité, dis-je, apprendre l'hébreu dans deux ans, ne paraît plus qu'un fait bien au-dessous de ses forces et bien au-dessus du doute. En effet, le désir de M. L. de faire sentir à ses lecteurs qu'il a travaillé sur le texte hébreu résulte indubitablement de deux points qui frappent aussitôt dans sa transcription. Il transcrit ainsi, d'une part, les voyelles longues *ô*, *oû* sans accent circonflexe chaque fois qu'elles sont dans le texte massorétique privées du *wâw mater lectionis;* de l'autre, la voyelle *î* finale par *y* pour marquer son caractère adventice. J'avoue que c'est précisément ce soin méticuleux de choses si insignifiantes qui m'a rendu méfiant. En regardant de près, on ne tarde pas à constater de nombreuses infractions à cette règle ; telles sont, par exemple, les formes *Nôa'h, Pischôn, Gômer, Par'aâh, Sedôm* (à partir de la page 37) et tant d'autres qu'il serait oiseux d'énumérer. Mais cette inconséquence n'est que de mince importance. Plus graves, parce qu'ils impliquent une singulière insouciance de règles de lecture élémentaires, sont les cas suivants : 1° lectures inexactes du *shewâ : Schine'âr, Yice'hâq, Tide'âl, Gale'êd*, etc. ; 2° méconnaissance de la nature du *qâmêç* bref : *Yâqtân, Kedârlâ'ômer, be'anyî, beâschry*, etc. ; 3° méconnaissance de l'*i* bref : *Qaîn, Miçraîm, Mâ'hanâîm* (trois fautes !) etc. ; 4° mise d'un *schewâ* où il n'y en a pas et vice versa : *Bêr(!)-Schâb'a, Abîd'â ; Yischmâ'êlîm;* 5° confusion de *hê* et *'hêt : Bil'hâh;* 6° confusion de *ô* avec *û : ûdéh*

1. *La langue primitive de la Chaldée et les idiomes touraniens.* Voir *M. C. H.* p. 47, 48.

(p. 88). En voilà assez, je crois, pour se faire une idée comment M. L. lit l'hébreu. En ce qui concerne la grammaire, je me bornerai à citer la forme *ya'eqbêny* dont je ne sais que faire, et le curieux *bâgâd* (Genèse, xxx, 11) qu'il traduit : « par fortune », sans se douter que ceux qui traduisent ainsi lisent *begâd*, tandis que la lecture massorétique vise au sens de « est venue la fortune ». Dans de telles circonstances, la traduction de M. L., forcément éclectique et de vulgarisation, échappe à la critique, laquelle a autre chose à faire qu'à restituer à chacun des auteurs primitifs ce qui lui appartient dans la masse accumulée par une sorte de communisme littéraire.

Parmi les notes qui appartiennent bien à M. L., je relèverai les trois suivantes qui seraient d'une certaine importance si elles étaient fondées. Archéologue et auteur de nombreux ouvrages assyriologiques ainsi que de la première grammaire accadienne, M. L. est certainement plus que beaucoup d'autres en état de parler de l'antiquité orientale en pleine connaissance de cause. Voici cependant ce qu'il nous donne. Au sujet du verset Genèse, xiii, 10 qui vante la fertilité du territoire de *Çô'ar* dans la Pentapole, M. Lenormant remarque (p. 37) que la vraie lecture antique était *Ç'âr* et qu'il s'agit de la ville égyptienne de *Tsar*, la première que l'on rencontrât en venant de Palestine à l'entrée des terrains irrigués du Delta. Cette conjecture se heurte malheureusement à une petite difficulté qu'il fallait prévoir, c'est qu'en égyptien le mot *tsar* ne s'écrit jamais avec le signe qui correspond au *'aïn* hébreu [1]. Cela est si vrai que quelques égyptologues voient dans le nom sémitique d'Egypte, *Miçr, Miçraïm*, l'égyptien *ta ma-zor* (ou *tsar*) « pays fortifié ». Dans une autre note (p. 38), M. L. nous assure que *Amrâphel* est le nom accadien *amar-pal*, sans nous dire s'il signifie « eau-faire-gouvernement » *(a-mar-pal)* ou « gazelle-gouvernement » *(amar-pal)* ou bien « lumière-sacrifice », sans compter une dizaine d'autres significations dont ce nom est susceptible. A cette confusion de Babel, on préfèrera, j'espère, l'étymologie assyrienne rapportée plus haut et que M. L. aurait trouvée avant moi s'il n'était pas tout entier au désir de découvrir dans la Bible la trace d'un peuple introuvable ailleurs. Mais voici ce qui est incomparablement plus curieux. Dans ses *Origines de l'histoire* (Préface, xviii), M. L. avait émis cette opinion singulière que les Térahides, en quittant *Our-Kasdîm*, auraient emporté avec eux des légendes babyloniennes toutes rédigées. Il citait à l'appui le jeu de mot de Genèse, xi, 4, lequel « a purement sa source dans l'analogie de mots (assyriens) *zikru* « souvenir, nom » et *zikurat* « tour, pyramide à étages. » A cela j'ai remarqué [2] que le verset cité ne contient pas le mot hébreu correspondant, *zéker*, et que le jeu de mot y est relatif aux mots *schêm* « nom, renommée » et *schâmaïm* « ciel, hauteur ». L'édifice s'écroula ainsi par la base, et M. L. a tacitement supprimé cette pré-

1. La *Peshîthâ* a du moins transcrit *Çô'an* au lieu de *Çô'ar*.
2. Voir *M. C. H.*, p. 54.

tendue preuve dans *La Genèse*. Mais l'idée même n'a pas été abandonnée et voici par quelle nouvelle preuve il cherche maintenant à la démontrer. Il s'agit de Genèse, XI, 29, où Hârân, frère d'Abraham, est appelé « père de Mil*kâh* et père de Yiskâh ». Ces mots sont accompagnés par la note qui suit : « Nous avons ici certainement une glose marginale passée dans le texte, et cela avec une double variante, d'où il résulte d'une manière positive que ces généalogies ont été révisées au temps de la captivité sur des généalogies parallèles existant chez les Babyloniens et conçues en caractères cunéiformes. En effet, le nom de Yiskâh, qui est demeuré jusqu'à ce jour une *crux interpretum*, n'est pas autre chose que la seconde lecture dont serait susceptible, en vertu de la polyphonie du signe initial, l'orthographe la plus simple et la plus naturelle du nom de *Milkâh* dans le système de l'écriture cunéiforme ». Ainsi, ce ne sont plus les Hébreux eux-mêmes qui auraient conservé les généalogies de leurs ancêtres, ce sont les Babyloniens qui auraient précieusement conservé, imprimées sur des briques, pendant quinze cents ans pour le moins, les généalogies des ancêtres des Hébreux, hommes et femmes, jusqu'au moment où ceux-ci ont émigré en Palestine. Grâce à un hasard vraiment extraordinaire, les Hébreux, violemment ramenés en Babylonie quinze cents ans plus tard par Nabuchodonosor, sont tout à coup illuminés de la science des cunéiformes et se mettent à copier ces précieuses généalogies; mais, ô douleur! en arrivant à la nièce d'Abraham, ils trouvent son nom écrit avec un signe initial qui a deux valeurs différentes et, pour trancher cette difficulté insoluble, ils sont obligés d'écrire ce nom deux fois suivant les deux lectures possibles! Voilà une aventure extraordinaire à laquelle un nom de femme seul peut donner lieu. Par malheur, M. L. se trompe sur l'orthographe hébraïque du mot *Yiskâh :* le signe cunéiforme qui a la double lecture de *ish* et *mil* est *Ish* avec la chuintante, tandis que *Yiska* s'écrit avec la sifflante ordinaire, le *samek*. Or, si l'on trace en cunéiforme *is-ka,* on ne pourra plus jamais lire *milka*. Je suis désolé d'avoir à relever des erreurs aussi colossales, chez un auteur qui, en travaillant avec moins de précipitation, les aurait facilement évitées. Pour tout dire, le domaine sur lequel l'activité de M. Lenormant peut déployer ses remarquables facultés d'écrivain et de penseur sont ailleurs que dans la philologie ou dans la critique biblique. Ces graves études, toutes composées de faits minutieux et de recherches patientes, et menées avec circonspection, ne conviennent guère aux esprits synthétiques, épris de grandes généralisations et de hardies perspectives; ces études veulent en tout cas qu'on les cultive sans relâche et exclusivement elles seules et elles se refusent à tous ceux qui les abaissent à la qualité d'un hors-d'œuvre qu'on sert entre la soupe et le poisson.

J. Halévy.

---

200. — **Quæstiones aliquot Sallustianæ grammaticæ et criticæ.** Dissertatio inauguralis philologica quam scripsit Felix UBER. Berolini, 1882, 54 p.

Comme le titre l'indique, la dissertation de M. Uber se divise en deux parties bien distinctes : 1° Questions de grammaire ; 2° Questions de critique verbale.

Dans la première partie, M. U. commence par traiter fort sévèrement ses devanciers. Il n'épargne surtout pas M. L. Constans. Nous n'ignorons pas que la thèse de M. Constans (*De sermone Sallustiano*. Paris, 1880) a des défauts. Ces défauts ont été relevés, avec une très grande autorité, par M. Othon Riemann, dans un long article de cette *Revue*. Mais, si M. Constans donne prise à la critique, M. U. mérite-t-il d'être mieux traité ? La partie grammaticale du travail de M. U. ne nous apprend pas grand chose de nouveau. M. U. n'y signale que des faits bien connus ou de médiocre importance. Là où nous espérons que l'auteur nous apportera des vues personnelles, nous ne trouvons que des listes de mots, des listes d'exemples. Ainsi, à propos de l'emploi de l'infinitif historique dans Salluste, l'Allemand M. U. se montre très dur pour le Français *(Francogallus)* Constans. Mais, lui-même, que nous apprend-il de neuf ? Salluste a employé à peu près cent infinitifs historiques dans le *Catilina*, trois cent soixante dans le *Jugurtha*, environ trente dans les fragments des *Histoires*, en tout environ cinq cents, c'est-à-dire à peu près le seizième des verbes dont Salluste s'est servi. Salluste a employé, en effet, sept mille neuf cent quatre-vingts verbes ainsi répartis :

	CAT.	JUG.	HIST. FRAGM.
Transitifs	1360	2870	1210
Verbes employés absolument	100	200	80
Intransitifs	460	1040	350
Copulatifs	190	370	130

Si M. U. trouve que M. Constans est un compilateur (voir p. 1), nous, nous trouvons que M. U. prend la statistique pour de l'érudition.

Il serait trop long d'examiner le travail de M. U. en détail. Nous nous contenterons de signaler, entre autres petits faits, une erreur de M. U., qui croit (p. 28) que l'emploi du génitif du participe en *dus, da, dum*, avec ou sans le verbe *esse*, pour marquer le but d'une action, est particulier à Salluste. On en rencontre, chez d'autres écrivains, un assez grand nombre d'exemples, qu'un des compatriotes de M. U., M. Kühner, cite dans sa Grammaire (II, p. 552. 1878). Il nous semble aussi que M. U. aurait pu insister davantage sur la question de l'emploi de l'adverbe avec *esse*, du génitif de qualité, du génitif de prix dans Salluste. Ces questions nous paraissent aussi intéressantes que d'autres, sur lesquelles M. U. a concentré toute son attention.

La question de la langue et du style de Salluste n'est donc pas mieux connue après le travail de M. U. qu'elle ne l'était après la dissertation de M. Baldstübner, après la thèse de M. Constans. Mais M. U. nous

annonce son intention de publier sur Salluste un ouvrage analogue aux excellents travaux de Dräger sur Tacite, de Lupus sur Cornélius Népos. M. U. réserve sans doute pour l'avenir ce qu'il n'a pas encore donné, et nous espérons qu'au moment où paraîtra son travail, fruit de ses sérieuses études sur Salluste, nous pourrons lui adresser les éloges qu'il n'a pas su mériter aujourd'hui.

Quant à la deuxième partie de la dissertation (questions de critique verbale), elle est peut-être supérieure à la première. Si nous sommes loin de nous trouver d'accord avec l'auteur sur bien des points, nous nous plaisons cependant à reconnaître que certaines conjectures de M. Uber sont ingénieuses, quoique parfois téméraires.

I. U.

---

201. — **Studier œfver fornsvensk ljudlæra,** af Axel Kock. Vol. I. Lund (Gleerup), 1882. 242 p. In-8.

M. Axel Kock s'est fait particulièrement connaître au public savant par un ouvrage important sur l'accent dans la langue suédoise (*Språkhistoriska undersökningar om Svensk Akcent*, 1878). Le volume qu'il publie aujourd'hui se compose d'une série d'articles détachés, d'ailleurs inédits, portant sur divers points de la phonétique du vieux suédois. Le thème de chacune de ces études est fourni par un fait nouveau, signalé dans la langue ou l'orthographe des textes, puis discuté à tous les points de vue. Plus encore que dans ses précédents écrits, l'auteur s'adresse à un public de *nordisants* très spécial, et les côtés du sujet qui offrent des points d'attache naturels avec l'islandais ou le nordique dans son ensemble, ne sont pas précisément ceux qu'il recherche et qu'il aime à développer. Nous ne nous permettrons que quelques remarques d'une portée générale à l'égard des opinions de M. K. qu'un spécialiste serait seul à même d'apprécier en toute compétence.

Les cent quinze premières pages sont consacrées à des questions de consonantisme. Le premier article a trait à l'histoire du *v* suédois, prononcé à l'heure qu'il est comme le *v* français, bien qu'issu d'une semi-voyelle nordique ayant le son de notre *ou* dans *oui*. M. K. constate dans une certaine classe de vieux textes suédois deux notations distinctes : 1° *v* et son équivalent *u* qui, certainement, se lisaient déjà comme le *v* actuel ; 2° *w*, lequel n'apparaît qu'à des places parfaitement déterminées, notamment après une consonne comprise dans la même syllabe (*twingan*). De nos jours on écrit et on prononce uniformément *v* (*tvinga* comme *vinna*). Recherchant quelle pouvait être la différence de prononciation, maintenant effacée, qui se cache sous l'emploi du *w*, l'auteur conclut à *u*-consonne (l'*ou* de *oui*). Ainsi, dans les groupes spéciaux caractérisés par la graphie *w*, la semi-voyelle primitive aurait été préservée du changement en *v* jusqu'à une date relativement ré-

cente (xv[e] siècle), de même qu'elle persiste encore actuellement, à la faveur de groupes phonétiques analogues, dans quelques dialectes locaux cités par M. Kock.

Nous n'avons aucune raison particulière pour mettre en doute l'exactitude de ce résultat. Il est singulier seulement de voir le débat touchant la valeur phonétique du *w* réduit d'emblée à un dilemme entre fricative labio-dentale et semi-voyelle « labio-labiale », comme si les physiologistes de la parole ne connaissaient pas concurremment une fricative labio-labiale [1]. Cette fricative existe, par exemple, dans l'allemand *quelle* par opposition à *welle*. De plus, à l'égard du développement historique des sons, la fricative de *quelle* s'est séparée de celle de *welle* précisément en vertu des mêmes circonstances phonétiques dont on voit que dépendent *v* et *w* en vieux suédois, et elles avaient également une semi-voyelle pour point de départ commun (*uu* du vieux allemand). Il n'y a donc certainement pas lieu d'écarter de la discussion cette troisième hypothèse.

L'étude suivante (pp. 35-50) illustre par de nouveaux exemples un fait sur lequel M. K. avait autrefois attiré l'attention, le passage de *k* à *gh* (g) par l'effet de l'atonie. Il est traité ensuite (pp. 51-69) de l'emploi orthographique de *c;* à ce propos, M. K. montre que, dans certains dialectes du vieux suédois, la voyelle *ö* sortie de *au* laissait, quoique palatale, subsister devant elle le *k*.

Pp. 69-109, l'auteur recherche les traces, en suédois, d'une fricative gutturale sourde (*ch* allemand dans *sache*) que Rydqvist niait avoir jamais existé. Elle a existé d'une part vers 1700, au témoignage des érudits de l'époque, dans des mots empruntés à l'allemand. D'autre part, à la fin du moyen âge, dans des mots indigènes où elle a fait transition entre *k* et *gh*. Elle est marquée par *ch*. Ce chapitre renferme la démonstration, très intéressante pour l'étude des facteurs qui agissent sur la forme des mots, de la formation du doublet *och* « et », *ock* « etiam ». Il est difficile, en revanche, de comprendre à quelles fins figurent (pp. 75-76) les *ch* de dialectes modernes, comme celui qu'on prononce, paraît-il, dans *tjena* (allemand *dienen*). Peut-être, dans la pensée de l'auteur, la remarque est-elle simplement dirigée contre ce que l'assertion de Rydqvist avait de péremptoire. Mais M. K. semble y chercher bien plutôt la confirmation de sa thèse sur l'existence du même son en vieux suédois, dans des formes d'un tout autre genre que *tjena*. Entre les *ch* archaïques supposés et ces *ch* modernes, il n'y aura jamais d'aûtre point commun que celui de leur concordance physiologique. Des premiers aux seconds, nulle filiation ne saurait s'imaginer ; des seconds aux premiers, aucune conclusion rétrospective n'est permise. M. K. accordera tout le premier qu'un lien historique n'est concevable qu'entre deux *formes*, ou entre deux phonèmes en tant qu'*éléments constitutifs de*

1. Et celle-là véritablement labio-labiale, tandis qu'il y aurait beaucoup à dire sur la même épithète appliquée par M. K. à la semi-voyelle.

formes. L'identité comme la diversité acoustique des phonèmes n'est en elle-mêmed'aucune signification pour l'histoire.

En dernier lieu le passage de *th* initial à *dh* dans les mots sujets à perdre leur accent est brièvement étudié, pp. 111-115. La forme du pronom de la deuxième personne notamment repose dans les différents rameaux du nordique tantôt sur *thu*, type originaire, tantôt sur *dhu*, type déterminé par l'atonie. L'auteur combat une opinion de MM. Noreen et Leffler qui, tout en admettant la raison d'accentuation, croient devoir reculer jusqu'à l'époque de l'unité nordique l'origine du doublet *thu*-*dhu*. En suivant ce système, répond M. K., pourquoi ne pas remonter du coup jusqu'à l'unité germanique, puisqu'en anglais aussi nous avons une consonne douce daus le pronom *thou*? L'observation ne porte pas. Le *dh* de l'atone *dhu* pour *thu* va de pair évidemment avec le *dh* médial de *brōdhir* pour **brōthir*. Et, de même qu'aux yeux de tout le monde le *th* doux anglais de *brother* s'est développé indépendamment du *dh* de *brōdhir*, de même il n'y a pas à faire intervenir *thou* dans la question relative à *dhu*.

Les études de vocalisme qui occupent la seconde moitié du volume portent premièrement sur une tendance « d'harmonie des voyelles » en vertu de laquelle la qualité d'une voyelle radicale influe sur celle d'une voyelle suffixale ; en second lieu, sur un fait pour lequel M. K. propose le nom de *balance des voyelles*, *vokalbalans*. Dans la langue suédoise officielle, de 1350 à 1500, l'*u* des suffixes de flexion et de dérivation permute assez régulièrement avec *o*, suivant la quantité de la syllabe radicale. Ex. : *stadhugha* : *syndoghan*. Une remarque semblable a été faite par M. Paul (*Beitr. zur gesch. der deutsch. spr.*, VI, 155) relativement à l'*i* des comparatifs en *-iro* dans Otfrid et d'autres textes du vieux-haut-allemand. L'*i* est remplacé par *e* après une syllabe longue, *beziro* : *hêrero*. Peut-être l'interprétation que M. Paul donne de ce fait demande-t-elle à être revisée en tenant compte du parallèle offert par le vieux suédois. — Si les observations de M. Kock sur l'alternance *u* : *o* se confirment, elles prouveraient indirectement, comme le fait remarquer l'auteur, que les syllabes radicales brèves se sont conservées en suédois jusqu'à une époque plus récente qu'on ne le pensait. On sait que dans la langue actuelle toute syllabe radicale est longue.

Les études sur le vocalisme du vieux suédois ne seront complétées que par la publication prochaine d'un second volume. Nous sommes assuré d'y retrouver les qualités de clarté et d'ordre méthodique qui rendent très facile la lecture du premier.

F. de S.

---

202. — **Giornale storico della letteratura italiana,** diretto e redatto da Arturo Graf, Francesco Novati, Rodolfo Renier. Anno I, Fascicolo I, gr. in-8, 188 p. Roma-Torino-Firenze. Ermanno Loescher editore. 1883.

Après avoir signalé les défauts de la plupart des histoires littéraires de l'Italie, publiées depuis le grand ouvrage de Tiraboschi, et montré la nécessité « d'un long travail préparatoire » pour rendre possible la tâche du futur historien de la littérature nationale, les directeurs du *Giornale storico della letteratura italiana* ajoutent ces réflexions que je traduis parce qu'elles sont pleines de justesse et qu'on y trouve résumé le programme de la revue qu'ils viennent si courageusement de fonder : « Il faut que la nouvelle histoire de la littérature italienne ait essentiellement pour base l'étude directe des monuments et qu'elle évite toute construction systématique. Nos bibliothèques et nos archives abondent en documents ou entièrement ignorés, ou à peine entrevus; la plupart de nos textes ont besoin d'être soumis à un examen nouveau et attentif; les rapports de la littérature italienne avec celle des autres nations de l'Europe et les relations multiples des belles-lettres avec la politique, la science et les arts figuratifs sont, comme au sortir du moyen âge, à peine soupçonnés; nombre de points de l'histoire biographique, de l'histoire de la langue, de la bibliographie sont à discuter et à éclaircir; en un mot, il y a des matériaux innombrables à mettre en valeur et à ordonner avant qu'on puisse, d'une manière digne de la science, affronter la tâche immense d'écrire une histoire générale de la littérature italienne. »

C'est pour répondre à ce besoin et dans le désir de contribuer à atteindre un but aussi utile que MM. Arturo Graf, Francesco Novati et Rodolfo Renier ont fondé le *Giornale storico*. Destiné à embrasser, depuis ses origines, l'histoire entière des lettres italiennes, à l'exception seulement de la littérature contemporaine, il comprendra — je traduis de nouveau — : « 1° Des *articles* (scritti) *originaux* d'histoire et de critique littéraires; 2° des textes inédits; 3° des *Variétés*, courtes notices, documents, etc.; 4° une *Bibliographie*, composée d'une *Revue bibliographique* et d'un *Bulletin bibliographique*; 5° enfin une *Chronique*, contenant un résumé des faits qui peuvent, à quelque titre que ce soit, intéresser les études de littérature et ceux qui s'y livrent; l'annonce de toutes les publications ayant trait à l'histoire littéraire de l'Italie récemment publiées, enfin le dépouillement des revues indigènes et étrangères. » Rien ne manque, on le voit, à ce programme aussi bien conçu qu'il promet d'intérêt, et les noms des trois écrivains qui l'ont signé sont un garant qu'il sera aussi bien rempli qu'il a été bien conçu. Il suffit, pour en être persuadé, de parcourir le premier numéro du journal dont ils ont entrepris la direction.

Il s'ouvre par deux articles d'un incontestable intérêt; le premier (5-33), dû à la plume de M. Tommaso Casini, traite de la *Culture bolonaise au* XII^e *et au* XIII^e *siècle*, le second, de M. G. Mazzatinti, nous

donne l'inventaire de la bibliothèque des Visconti et des Sforza, rédigé par Ser Facino da Fabriano en 1459 et 1469; puis viennent, comme variétés, un court article de M. Marc Landau sur « les traditions juives dans les nouvelles italiennes », la publication par M. Francesco Novati de « Trois lettres badines de Cecco d'Ascoli » (62-75), une étude de M. Achille Neri (75-87) sur une « Commedia dell'arte », le *Medico volante;* enfin une lettre de Vincenzo Monti, publiée par M. Giuseppe Biadego. La Revue bibliographique n'offre pas moins d'intérêt et de diversité; elle comprend (91-131) six longs articles consacrés à l'examen d'ouvrages d'une grande importance, tels que le livre de M. F. Scaduto sur « l'Etat et l'Eglise dans les écrits politiques depuis la fin de la querelle des Investitures jusqu'à la mort de Louis de Bavière (1122-1347) », le « Marsile de Padoue » de B. Labanca, les « Odes de Giuseppe Farini », publiées par F. Salveraglio, « Le antiche rime volgari » etc. vol. II, de MM. Ancona et Comparetti, le III[e] volume du Machiavel de M. Pasquale Villari, etc. Quant au Bulletin bibliographique (131-152), il se compose de vingt-quatre notices sur des ouvrages nouveaux parmi lesquels il suffit de citer la « Crestomazia della poesia italiana » d'Adolfo Bartoli, « Galileo Galilei e lo studio di Padova » d'Ant. Favaro, le « Cosimo de' Medici » de L. A. Ferraj, « Pietro Giordani e la sua Dittatura letteraria » d'Ild. della Giovanna, etc.

On voit quelle variété d'informations offre le *Giornale storico;* le dépouillement des périodiques en est une source non moins grande; on y trouve analysés ou résumés les articles ayant trait à l'histoire littéraire de l'Italie de cinquante revues ou journaux indigènes et de trente-un périodiques étrangers, français, allemands, anglais; si ces derniers sont, en général, facilement accessibles, il n'en est pas de même de la plupart des journaux italiens; quelques-uns sont à peine connus hors de la Péninsule, et il est bien difficile de les avoir tous à sa disposition. Par là le *Giornale storico* sera du plus grand secours à tous les savants étrangers qui s'occupent de l'histoire littéraire de l'Italie, et on peut dire qu'il ne sera guère moins utile aux savants italiens eux-mêmes. On est donc en droit de lui garantir l'accueil le plus sympathique. Mais ce qui le recommande non moins que la variété des informations qu'on y trouve, c'est la compétence des écrivains qui les donnent; on a vu de quels noms autorisés sont signés la plupart des articles bibliographiques; les articles de variétés ne sont pas dus à des plumes moins compétentes, et les sujets qui y sont traités, les renseignements curieux qu'ils offrent leur assurent un succès mérité. On peut, à plus forte raison, en dire autant des articles de fond par lesquels s'ouvre ce fascicule. J'ai à peine besoin de dire quelle est l'importance pour l'histoire des lettres et de l'érudition au xv[e] siècle de l'Inventaire de la bibliothèque des Visconti et des Sforza publié par M. G. Mazzatinti, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale, et il sera accueilli avec d'autant plus d'empressement que, à l'exception de la partie qui concerne les ouvrages français, il était « en-

tièrement inédit ». Mais on remarquera surtout l'article de M. T. Casini sur « la Culture bolonaise au XIIe et au XIIIe siècle ».

On sait quelle place considérable l'Université de Bologne a occupée dans l'histoire du droit au moyen âge; les étudiants de tous pays qui s'y trouvaient rassemblés ne pouvaient manquer d'entretenir des relations littéraires et scientifiques entre la capitale de la Romagne et les nations voisines; c'est ainsi que Bologne fut une des villes où fut connue le plus tôt la poésie française et provençale : comment s'étonner qu'elle ait été, de bonne heure, un des foyers de la civilisation et de la littérature italienne? M. T. Casini nous fait connaître trois grammairiens qui y étudièrent ou enseignèrent à la fin du XIIe et au commencement du XIIIe siècle : l'Anglais Geoffroy de Vinnesauf, contemporain de Richard Ier, Boncompagno de Florence, « le précurseur de ces esprits bizarres et satiriques », si communs alors dans la société littéraire de la Toscane, écrivain fécond auquel Salimbene a consacré une longue notice, enfin maître Bene de Florence qui, après y avoir étudié, enseigna à Bologne jusqu'à sa mort. Ces trois grammairiens, comme les savants de leur temps, n'écrivirent qu'en latin ; s'il était proche, le moment n'était pas encore venu où l'idiome national devait servir d'organe, sinon à la science, du moins à la poésie, et le premier écrivain que nous voyons se servir à Bologne d'un idiome moderne est un disciple des troubadours, Rambertino Buvalelli (1170-1222). Cependant le XIIIe siècle devait voir l'italien devenir, à son tour, une langue littéraire, et bientôt il fut employé par les poètes anonymes du temps. Mais si dans les sirventes, ballades, débats, etc., qu'ils composèrent domine l'élément populaire et national, il est facile aussi d'y découvrir l'influence de la poésie française contemporaine. Nous avons là le dernier des éléments qui concoururent à la formation de la « Culture bolonaise au XIIIe siècle », et, en le révélant, M. T. Casini a achevé le tableau rapide et précis qu'il en a fait. J'ai tenu à insister sur l'étude où il est ainsi retracé, afin de donner aux lecteurs de la *Revue* une idée des articles de fond du *Giornale storico* et de le leur faire mieux connaître. On voit quelles qualités précieuses le distinguent et le recommandent à leur attention, et la richesse et la variété de renseignements qu'il présente et qui lui donnent un caractère particulier ne peuvent manquer de le faire accueillir favorablement par quiconque s'intéresse à l'histoire de la littérature et de la civilisation italiennes.

C. J.

---

203. — **Gœthe-Jahrbuch,** herausgegeben von Ludwig GEIGER. Vierter Band; Frankfurt am Main, literarische Anstalt (Rütten und Loening), 1883. In-8, VI et 478 p. 12 mark.

Le *Gœthe-Jahrbuch* de 1883, — c'est le quatrième volume — renferme, comme dans les années précédentes : 1° des essais et recherches

(*Abhandlungen und Forschungen*); 2° des communications nouvelles (*neue Mittheilungen*); 3° des mélanges, une chronique, une bibliographie.

On trouve dans la première partie une étude de M. Fr. Vischer (*Kleine Beiträge zur Charakteristik Gœthes)* où ce fin et spirituel critique, qui est en même temps un excellent écrivain, expose, un peu à bâtons rompus, d'ingénieuses idées sur le vers et la langue de Gœthe *(Vers und Sprache)*, sur sa prétendue immoralité, sur l'amertume qu'il a parfois, sur la sagesse et la raison qui brillent dans ses dernières œuvres (*Sinnlichkeit, Bitterkeit, Vernunft*); tout cela est délicatement pensé et très bien dit. Vient ensuite un article de M. W. Scherer sur l'arrangement des œuvres de Gœthe (*Ueber die Anordnung Gœthe'scher Schriften*, pp. 51-78); M. Scherer s'y occupe du recueil de poésies mêlées qui fut imprimé en 1789; il distingue plusieurs groupes dans ce recueil, et montre, comme il l'a fait dans le volume de l'année précédente, que, même dans la disposition et l'ordre de ses poésies, Gœthe reste toujours artiste, et « y fait régner, non pas une contrainte pédantesque, mais une liberté esthétique. » Cet article est suivi d'une étude de M. Hermann Hüffer sur la *Campagne de France;* nous y reviendrons à la fin de ce compte-rendu (pp. 79-106). M. Burkhardt dresse une liste chronologique très minutieuse et fort patiemment faite des représentations des œuvres dramatiques de Gœthe sur le théâtre de Weimar de 1775 à 1817 (*Gœthes Werke auf der Weimarer Bühne*, pp. 107-126). M. Erich Schmidt poursuit ses études sur l'histoire préliminaire du Faust (*Zur Vorgeschichte des Gœtheschen Faust*, pp. 127-140); il cherche Faust ou mieux ce qu'il appelle *das Faustische* dans le *Turbo* de Jean Valentin Andreä; on sait que cette œuvre d'Andreä est une pièce en cinq actes, en prose latine, parue en 1616 sous le titre *Turbo sive moleste et frustra per cuncta divagans ingenium;* M. Schmidt analyse avec beaucoup de verve cette œuvre, la première, dit-il, du drame allemand où un problème, comme celui de Faust, a trouvé une forme qui ne manque pas de profondeur (p. 130). — M. Fr. Zarncke traite des portraits qui représentent Gœthe dans sa jeunesse (*Gœthe's Jugendportraits*, pp. 141-154). Le plus ancien qu'on connaisse est celui de Schmoll, le gendre de Lavater, qui le dessina le 25 juin 1774; ce portrait figure en tête du *Jahrbuch* de cette année.

Mais revenons à l'étude de M. Hüffer sur la *Campagne de France;* cette œuvre de Gœthe est surtout intéressante, pour nous Français, et les résultats auxquels arrive M. Hüffer méritent d'être connus. L'éminent historien démontre, en invoquant les témoignages de l'époque, le récit du « témoin oculaire », les *Réminiscences* du prince royal, les lettres des Lombard qu'il a publiées récemment dans la *deutsche Revue,* que le récit de Gœthe est très exact, et que, s'il y a quelques erreurs, elles ne viennent pas d'un parti-pris ou du mépris de la vérité; M. Hüffer rend hommage à l'impartialité de Gœthe, à la perspicacité de ses vues, à la

fidélité de ses peintures ; « plus on pénètre dans l'histoire de l'époque, plus on apprend à reconnaître la valeur des souvenirs de Gœthe, même au point de vue purement historique » (p. 82). Chemin faisant, et tout en prouvant que les témoignages de Gœthe concordent avec ceux des contemporains, M. Hüffer rectifie quelques erreurs qui se sont glissées dans toutes les éditions de la *Campagne de France*, même dans la meilleure, celle de Strehlke. C'est ainsi qu'il faudra lire désormais Henri XIV de Reuss, et non Henri XI ou XIII ou XLIII ; qu'il faudra signaler la confusion, faite d'ailleurs non-seulement par Gœthe, mais par le témoin oculaire et par Massenbach, du fameux Drouet, le maître de poste de Sainte Menehould, avec le maire de Varennes, George, etc. On saura surtout beaucoup de gré à M. Hüffer pour nous avoir renseignés sur l'énigmatique Grothus ou Grothaus, cet aventurier qui porte à Verdun la sommation de se rendre. Je me contenterai d'ajouter à l'étude de M. Hüffer quelques observations.

Tout d'abord, voici des additions à sa précieuse et instructive bibliographie (p. 81) ; les lettres du témoin oculaire ont été traduites en français sous le titre *Campagne du duc de Brunswick contre les Français en 1792* (Paris, Forget. An III de la République) ; le traducteur (d'aucuns disent que ce serait Desrenaudes) ne dit pas son nom, mais nous apprend dans sa préface qu'il est « né dans l'intérieur de la Suisse, qu'il n'a presque cessé d'habiter. » Les *Reminiscences* du prince royal ont trouvé aussi un traducteur français ; Paul Mérat, lieutenant au 24e léger, les a publiées sous le titre de *Réminiscences de la campagne de 1792* (Paris, Corréard, 1848). Le même Mérat a fait paraître une traduction des souvenirs du général Money et une étude sur *Verdun en 1792* qui renferme d'intéressants détails, mais malheureusement confuse et gâtée par l'esprit de parti. Sur l'épisode des vierges de Verdun on peut consulter les *Portraits politiques et révolutionnaires* de M. Cuvillier-Fleury (1851) que cite d'ailleurs M. Hüffer et le troisième volume de l'*Histoire du tribunal révolutionnaire de Paris*, par M. H. Wallon (1881, pp. 318-338).

M. Hüffer fait très bien remarquer que la *Campagne de France*, quoiqu'elle soit en réalité une suite de *Dichtung und Wahrheit*, renferme plus de vérité que de poésie. Il y a pourtant quelque « poésie » et cette poésie, je la chercherais surtout dans les pages qui portent la date du 27 septembre. Gœthe rappelle, à cet endroit de son récit, qu'il a voulu, sinon amuser, du moins distraire la société réunie sous la tente du grand-duc de Weimar ; il s'est fait conférencier ; il a raconté la bataille de la Mansourah et la captivité de saint Louis. Il cite même les paroles du comte de Soissons à Joinville : « encore en parlerons-nous de cette journée es chambres des dames. » Mais Gœthe ne savait pas son Joinville par cœur ; il est évident qu'en 1792 il n'a pu faire à ses compagnons un récit aussi minutieux de la croisade de Saint-Louis en Egypte ; si expressives et si connues que soient les paroles du comte de

Soissons, il ne les a pas citées au complet et dans le texte original. Je croirais plutôt qu'à l'époque de la rédaction définitive de la *Campagne de France* c'est-à-dire en 1820 et dans l'hiver de 1821 à 1822, il lut les Mémoires de Joinville; et, en effet, on voit par ses *Annales*, à cette même date, qu'il s'intéressait vivement aux œuvres de la littérature française ancienne et moderne, qu'il lisait à la fois les Mémoires de Mme Roland, l'histoire de Jeanne d'Arc et les poésies de Marie de France (année 1820). Il lui parut qu'une citation de Joinville serait à sa place dans le récit de la campagne; elle ferait en quelque sorte diversion; elle interromprait un instant la monotone narration des misères et des souffrances de l'armée prussienne; ce serait une légère digression, une *Zwischenrede* qui ne détournerait pas le lecteur du sujet principal et qu'il rencontrerait avec plaisir.

A ce propos, M. Hüffer se demande quelle est l'édition ou la traduction de Joinville que le poète a consultée. Ce ne peut être, selon nous, que le texte français qui a paru dans la « Collection des mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France » (2 vols. 1785). On y lit, p. 110: « Seneschal, lessons crier et braire ceste quenaille. Et par la creffe Dieu, ainsy qu'il juroit, encores parlerons nous, vous et moy, de celle journée en chambre devant les dames. » Gœthe a traduit les deux infinitifs « crier et braire » (dans les autres éditions, simplement « huer ») également par deux infinitifs, *bellen und blöken*. Plus loin, à la date du 29 septembre, il cite en français les trois mots « *devant les dames* » (il a d'ailleurs traduit « im Zimmer vor den Damen », et les autres éditions portent « ès chambre des dames »). Enfin, Gœthe traduit ainsi le juron favori du comte de Soissons « *bei Gottesthron* » (tandis que la plus ancienne traduction allemande de Joinville donne « bei Gottes Oberkäppchen »). Mais Gœthe avait sous les yeux l'édition, ou, pour parler comme M. Hüffer, dont la sagacité n'est jamais en défaut, le remaniement de Joinville, paru en 1785. Il lisait, non point « par la quoife Dieu » (comme dans l'édit. de 1761 ou dans celle de M. de Wailly), mais « par la creffe Dieu »; il ne vit pas que *creffe* était une faute d'impression pour « coefie », et, dans son embarras, il écrivit ou dicta, à tout hasard, *bei Gottesthron;* peut-être encore aura-t-il lu *cresse* au lieu de « creffe » et suppléé « chesse » ou « chaise ».

Gœthe ne se contente pas de rappeler à ses compagnons la mort du comte d'Artois et la victoire des Sarrasins; il leur raconte la bataille des champs catalauniques et leur montre que, malgré la défaite, Attila sut échapper aux vainqueurs avec les restes de son armée. Le rapprochement est heureux : Gœthe fait entendre que Dumouriez, de même qu'Aétius, laissera décamper l'adversaire, sans trop l'inquiéter. Mais est-il bien certain qu'il ait fait en 1792 cette comparaison historique aux officiers de Weimar? J'en doute; mais en 1820 ou l'année suivante, lorsqu'il lisait les Mémoires de Massenbach, le nom de *Teufelsfeld* ou du champ d'Attila, que rappelle l'officier prussien, lui tomba sous les yeux; il s'em-

para de ce thème et broda là-dessus quelques lignes de développement.

Aux erreurs et inexactitudes que cite M. Hüffer, on pourrait encore ajouter la suivante. Gœthe rapporte qu'il a lu dans le *Moniteur* du 3 septembre 1792 cette phrase laconique et menaçante : « Les Prussiens pourront venir à Paris, mais ils n'en sortiront pas. » C'est encore un de ces mots qui ne sont pas exacts de tout point, mais qui résument une situation d'une manière saisissante. On pourrait croire que la phrase figure en tête du journal et qu'elle vient d'un rédacteur parisien, qui parle au nom de la population ; elle se trouve, au contraire, sous la rubrique *Hollande* et dans un morceau intitulé « extrait d'une lettre de la Haye, du 28 août » ; et en voici le véritable texte, légèrement modifié par Gœthe : « Il n'y a plus à douter ici que la Lorraine et l'Alsace ne soient prêtes à subir le joug; et de là jusqu'à Paris, qui pourra empêcher la colonne brunswickoise d'y arriver ? Il est vrai qu'elle n'en sortirait pas, et que vît-on entrer 60,000 hommes, le seul faubourg Saint-Antoine est capable de les écraser. » A mon avis, c'est surtout dans les *Mémoires* de Massenbach et ceux de Dumouriez [1] que Gœthe a puisé le

1. C'est ainsi que tout le passage commençant par ces mots : « Ein franzœsischer General, Lafayette, Haupt einer grossen Partei... etc. » (Strehlke, p. 121, à la date de novembre) est la traduction absolument littérale des premières lignes du chapitre XIV des *Mémoires* de Dumouriez, intitulé « *Réflexions* » (éd. Barrière, I, p. 322) : « Un général français, chef d'un grand parti... etc. ». Mais ce passage a été intercalé par Gœthe dans son récit, bien après la narration proprement dite de la *Campagne* et il appartient à la seconde partie de l'ouvrage, qu'on pourrait intituler, non plus « *Campagne de France* », mais « *Retour à Weimar* ». Voici, du reste, les phrases de Dumouriez que je retrouve dans la *Campagne de France* : I, p. 254, « qui n'ayant jamais eu de commandement, n'avait aucune réputation, et n'était qu'un homme de plume » (*C. de F.*, 4 sept.); I, p. 262 « les Islettes.... (Galbaud) avait fait sa retraite sur Sainte-Menehould où se trouvaient deux bataillons de volontaires de la garnison de Longwy... un détachement d'émigrés entra dans Varennes, la terreur s'empara des troupes qui gardaient le poste des Islettes... (*C. de F.*, 4 sept.); I, p. 275, il est évident que Gœthe a lu le récit de la prise de la Croix aux Bois « einem dergleichen Auftrag nicht gewachsenen oder nachlæssigen » ; I, p. 283 « dix mille hommes firent poursuivis par quinze cents hussards » (*C. de F.*, 13-17 sept.); I, p. 291 « les équipages des Prussiens, qui étaient très mal escortés » (il s'agit de la Wagenburg); p. 302, les deux premiers paragraphes du chapitre XI où il est question de la mission de Manstein et de Heymann se retrouvent dans le passage de Gœthe : « am 22 September hœrte man... etc. ; » I, p. 305 « La plus grande cordialité s'établit entre les avant-postes des deux armées, et les Français partageaient leur pain avec les Prussiens qui mouraient de faim » (*C. de F.*, 24 sept.) « Jene theilten daher einiges mit, und man ward immer kameradlicher ») ; I, p. 293, « Sedan et Montmédy gênaient par leurs garnisons les convois qui leur arrivaient lentement » (*C. de F.*, 25 sept.) « Von Sedan und Montmedy her uns die Zufuhr erschweren »); I, p. 303, « Ces mouvements firent reculer le corps des émigrés » (*C. de F.*, 27 sept.) « Die Emigrirten waren ans uns herangedrückt worden ». I, p. 313. « L'épidémie était dans Grandpré, où les Prussiens avaient tenu leur hôpital. Les soldats français montrèrent beaucoup d'humanité. » (*C. de F.*, 3 octobre). On peut aussi rapprocher « ein zweites Thermopylæ » du fameux mot « les Thermopyles de la France » (l'Argonne) ; mais cette citation se trouve partout. Je n'ose dire toutefois si Gœthe a consulté le texte français des *Mémoires* ou la traduction allemande de Girtaner (1794).

plus ; mais cette démonstration me mènerait trop loin ; j'aime mieux poursuivre l'analyse du *Gœthe-Jahrbuch* après avoir remercié encore M. Hüffer de cette excellente contribution historique à l'une des œuvres de Gœthe les moins connues et les moins appréciées.

Les « *Nouvelles communications* », qui forment la deuxième partie du *Gœthe-Jahrbuch* (pp. 157-338), renferment : 1° trente-et-une lettres écrites par Gœthe de 1798 à 1831 à divers correspondants, entre autres à Léopold Stolberg, à Klinger, à Henri Meyer, à Mme de Stein ; 2° des lettres de Gœthe à Bertuch, publiées par l'éditeur du recueil, M. L. Geiger, et accompagnées de notes copieuses et instructives ; 3° des lettres de Charlotte de Schiller, la femme du poète, à Gœthe ; une autre lettre, du fils de Schiller, datée de Cologne le 13 janvier 1720 ; des lettres de Christian Gottfried Körner et de Gœthe ; toutes les lettres publiées dans cette troisième partie des *Communications*, ont été tirées, cette fois encore, comme l'année précédente, des archives domestiques de Gœthe, que la famille du poète s'est décidée libéralement à ouvrir (« im Auftrage der von Gœtheschen Familie ») ; elles ont été copiées par M. Bratanek qui y a joint un recueil de tous les passages de la correspondance de Gœthe où il est question de Charlotte Schiller et de C. G. Körner ; 4° des citations et informations sur Gœthe, tirées de sources manuscrites ; on y remarquera les lettres de Vulpius à Nic. Meyer (entre autres, les deux dernières sur la mort de Christiane et la douleur profonde du poète), ainsi que les passages tirés des papiers de Böttiger ; la conversation du 6 juin 1794, racontée par ce dernier, prouve que le docteur Ubique, n'a pas toujours menti, puisque les quatre anecdotes, qu'il cite, se retrouvent dans la *Campagne de France ;* elle démontre aussi la véracité de Gœthe, puisque les anecdoctes racontées en 1794 se retrouvent à peu près telles quelles dans un récit composé près de trente ans après. « An die schöne Weile (Weiber ?) », p. 323, ligne 32, ne faudrait-il pas lire, au lieu de Weile ou de Weiber, *Wille ;* ce serait peut-être la femme ou la fille de l'artiste allemand établi à Paris.

La troisième et dernière partie du *Gœthe-Jahrbuch* de 1883 contient des mélanges ou *Miscellen*, parmi lesquels nous citerons surtout deux canevas, relatifs au 3e acte du second Faust, v. 507-640 et 640-954 (ces « Dispositionen » sont publiées par M. de Loeper) une note de M. Schrœer sur le mot *Doppelreich* (Faust, II, v. 1942), de M. M. de Waldberg sur la poésie *Diné zu Coblenz (Emmaus* rappellerait *Ems*, il y aurait là un jeu de mots), de M. Werner sur les *Annonces savantes de Francfort* de l'année 1773 où, selon ce critique, on pourrait retrouver des articles de Gœthe ; de M. G. Hauff sur Gœthe et la peine de mort, etc., etc. ; signalons encore un poème adressé à Oeser par ses élèves en 1767. La *Chronique* et la *Bibliographie* sont faites avec le plus grand soin et la plus minutieuse exactitude ; elles sont dues à l'éditeur, M. L. Geiger, qui a dressé, en outre, deux tables des matières, l'une pour les noms de personnes, l'autre pour les œuvres de Gœthe et les événements de sa vie

qui sont cités dans le tome IV du *Jahrbuch ;* aussi ne terminerons-nous pas ce long article sans féliciter, comme les années précédentes, M. L. Geiger de l'habile et heureuse direction qu'il a su donner à cette publication, d'ailleurs une des plus jolies et des plus élégantes de la librairie allemande.

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — A l'occasion du sixième congrès international des orientalistes réuni à Leyde au mois de septembre, les professeurs de l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes ont publié un volume de textes et traductions intitulé *Mélanges orientaux.* Ce volume s'ouvre par une *Notice historique sur l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes*, qui a été tirée à part (Leroux. In-8°, 55 p.). On la lira avec un très vif intérêt; on y voit que l'idée de créer une école spécialement consacrée à l'enseignement des langues orientales vivantes est due à Langlès; ce fut lui qui obtint le décret du 10 germinal an III (30 mars 1795), demeuré la charte constitutionnelle de l'Ecole. L'auteur de la notice analyse le discours prononcé par Langlès à la rentrée des cours du 11 novembre 1796, discours où Langlès accentuait fortement le caractère pratique de l'enseignement qui devait être donné; il donne la biographie des trois premiers titulaires des chaires de l'Ecole; Langlès, pour le persan, Silvestre de Sacy, pour l'arabe, Venture de Paradis, pour le turc; il montre les chaires nouvelles s'établissant peu à peu, celles d'arménien (1812), de grec vulgaire (1819), d'arabe vulgaire (1820). Lorsque mourut Langlès (8 janvier 1824), il laissait l'école en pleine prospérité; les cours avaient lieu, il est vrai, dans une sorte de hangar, éclairé d'une manière insuffisante par d'étroites fenêtres; mais l'école était dans l'enceinte de la Bibliothèque nationale, près des manuscrits orientaux, et autour des six chaires de l'école se réunissaient des élèves de tout âge, dont la moitié au moins venaient de l'étranger; Paris était alors le vrai centre des études orientales (voir la lettre intéressante d'un jeune Allemand, datée du 24 mars 1828 et traduite par l'auteur de la notice, pp. 25-27). En 1828 fut introduit à l'Ecole, sous l'administration de Silvestre de Sacy, un nouvel enseignement, celui de la langue hindoustani, confié à Garcin de Tassy. Mais, après la mort de Silvestre de Sacy (21 février 1838) et l'ordonnance de réorganisation du 22 mai de la même année, l'Ecole qu'on tentait de « faire rentrer dans le savant mécanisme universitaire, vécut comme elle put, dans les plus déplorables conditions, avec un règlement qui n'était pas observé ». Ce fut la deuxième période de l'Ecole, qui s'étend de 1838, jusqu'au décret du 8 novembre 1869. Ce décret ouvre une troisième période où nous sommes aujourd'hui; c'est un retour net et formel à la loi du 10 germinal an III. A la suite des dernières pages de la *Notice* où l'auteur anonyme esquisse rapidement l'économie de la nouvelle organisation, on trouvera : 1° un tableau des professeurs de l'Ecole depuis sa fondation; 2° les fac-similés de deux affiches, l'une annonçant l'établissement de l'Ecole des langues orientales, l'autre, l'ouverture des cours de l'Ecole.

— La librairie Klincksieck fera paraître incessamment des *Dialogues français-persans,* précédés d'un précis de la grammaire persane et suivis d'un vocabulaire de

plus de 15,000 mots ou locutions par M. A. de BIBERSTEIN-KAZIMIRSKI. Ce volume (in-8°, 1200 pages) coûtera 25 francs.

— La même librairie vient de publier en une brochure in-8° de XII pages, au prix d'un franc, la *Liste des périodiques français et étrangers qui se trouvent à la Bibliothèque de l'Université* (à la Sorbonne). On a inséré dans cette liste un certain nombre de périodiques dont la publication a cessé depuis plus ou moins longtemps. Un astérique indique les revues auxquelles est abonnée la section historique et philologique de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, revues qui sont également communiquées à tous les lecteurs de la Bibliothèque de l'Université.

— Nous recevons de M. Henri OMONT deux brochures importantes, tirées à part, la première, du « Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France » (juillet-août 1883); la seconde, du « Cabinet historique » (1883, pp. 193-208). La première de ces brochures est un *Inventaire sommaire des manuscrits grecs conservés dans les bibliothèques publiques de Paris autres que la Bibliothèque nationale* (20 à la Mazarine, 16 à l'Arsenal, 8 à Sainte-Geneviève, 4 à la Sorbonne, 3 à la Faculté de médecine, 2 à l'Institut, 1 au Musée du Louvre); M. Omont donne en quelques lignes le titre complet et l'origine de ces manuscrits, ainsi qu'un index alphabétique. La seconde brochure est un *Inventaire sommaire des manuscrits grecs des bibliothèques des départements;* il y a dans nos bibliothèques publiques de province 96 manuscrits grecs (17 à Besançon, 15 à Montpellier, 10 à Caen, 7 à Lyon, 6 à Evreux et à Schlettstadt, etc.); quelques-uns sont importants, et l'on saura le plus grand gré à M. Omont d'avoir rédigé, même sous une forme sommaire, cet inventaire exact et complet qui les fera connaître aux érudits; ici encore, M. Omont a d'ailleurs dressé un index alphabétique qui rend les recherches plus faciles et plus rapides.

— M. Eug. MÜNTZ a fait tirer à part (22 p.; extrait des « Mémoires de la Société d'archéologie lorraine pour 1883. Nancy, Crépin-Leblond) une étude sur *les fabriques de tapisseries de Nancy;* on y voit que les manufactures de haute et de basse lisse établies à Nancy aux XVII^e et XVIII^e siècles ont été très actives; M. Müntz a consulté les documents publiés par M. Lepage sur les progrès de l'art de la tapisserie dans la capitale de la Lorraine, les descriptions contenues dans l'*Annuaire* des musées impériaux d'Autriche de cette année, quelques témoignages de provenance italienne; tout cela montre le rôle important que Nancy a joué aux deux derniers siècles dans l'histoire de la peinture en matières textiles, et il est fort regrettable que la production des ateliers nancéiens, alors si distinguée et si considérable, n'existe plus aujourd'hui.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 octobre 1883.

M. Casati adresse à l'Académie quelques renseignements, tirés d'un rapport de M. Fiorelli, sur une découverte importante qui vient d'être faite dans les environs d'Orvieto. On a trouvé une tombe étrusque, ornée de peintures et renfermant de très nombreux débris de vases peints, etc. Les peintures sont très bien conservées sur deux côtés, presque détruites, au contraire, sur les deux autres. Les figures sont presque de grandeur naturelle et tournées de profil. La signification des scènes représentées n'est pas très claire; on croit y reconnaître des scènes funèbres. On a relevé aussi divers fragments d'inscriptions, en lettres étrusques, qui donnent le nom de la famille à laquelle la tombe appartenait; c'était la famille Hescana ou Thescana. L'une de ces inscriptions est écrite de gauche à droite, à la manière latine, contrairement à l'usage ordinairement suivi en étrusque. Cette tombe a été découverte sur le flanc de la colline Patarazzo, sur les bords du torrent Pontacchione. On espère trouver d'autres tombes semblables dans le voisinage.

M. Barbier de Meynard donne quelques détails sur le congrès des orientalistes qui a siégé à Leyde au mois de septembre. Après avoir insisté sur l'accueil hospitalier

que les membres du congrès ont reçu des savants et des autorités des Pays-Bas, il indique la division du congrès en sections et fait connaître, par un aperçu sommaire, les travaux de chacune. Aux renseignements qui ont déjà été donnés dans cette *Revue* (ci-dessus, pp. 258 et 259), M. Barbier de Meynard ajoute, entre autres, la mention d'une résolution qui a été votée par le congrès et qui intéresse également les savants adonnés à des branches de l'érudition autres que les études orientales : on a émis le vœu que le règlement du Musée britannique soit modifié de manière à permettre le prêt des manuscrits de cet établissement aux érudits de tous les pays.

M. Desjardins fait connaître le texte de deux fragments d'un diplôme militaire romain, qui ont été trouvés à Coptos, en Egypte, et qui sont aujourd'hui conservés au musée de Boulaq ; ce texte lui a été communiqué par M. Maspero. Ces deux fragments se lisent ainsi :

...... AR DIV...I.......ANII DOMITIAN........
.........S PONTIFE IVS TRIBVNIC..........
.........I ĪĪ IMP ĪĪĪ PP COS VIIII DESIGNA......
.........I... PEDITIBVS QVI MILITANT IN AL..
.........I.. COHORTIBVS SEPTEM QVAE APP..
.........AVGVSTA ET APRIANA ET COMMA..
.........II PANNONIORVM ET Ī HISPANORVM
.........AS.T.VRVM ET Ī ET ĪĪ THEBAEORVM..
.... BAEORVM ET SVNT IN AEGYPTO
.... O MAXIMO QVI QVINA ET VIC...
.........NDIA..T PLVRA MERVEVANT........
................SCRIPTA SVNT.......IS........
..................RVM CIVITATE..............

[Imperator Caes]ar Div[i Vespasi]ani filius Domitian[us Augustu]s, pontife[x maxi]mus, tribunic[ia potesta]te II, imperator III, pater patriae, consul VIIII, designa[to X, equitibus] e[t] peditibus qui militant in al[is tribus e[t] cohortibus septem, quae ap-p[ellantur] Augusta et Apriana et Comma[genorum et] II Pannoniorum et I Hispanorum [et...] Asturum et I et II Thebaeorum [et... et... Itu]baeorum, et sunt in Aegypto [sub.....]o Maximo, qui quina et vic[ena stipe]ndia [e]t plura meruerant, [quorum nomina sub]scripta sunt, [ips]is, [liberis posterisque eo]rum civitate[m dedit...]

.........M CVM VXOR..BVS QV............
...........VMIS I CIVITAS.... S...............
.........AEIII..S ESSENT CVM I..............
.............ENT DVMTAXAT SIN..........
.............D V IDVS IVNIAS
.... IVLIANO...CO...............
.............ONE ERVCIO HOMVLLO. ....
.........PANORVM CVI PRAEST
.... FVSCVS
.........NTVRIONI
.................NO CH..O.........
.................MEX TABVLA.................
.................N CAP..TO..IO

[.... et concubiu]m cum uxor[i]bus qu[as tunc habuissent, c]um est civitas [ei]s [data, aut, si qui c]aelib[e]s essent, cum e[is quas postea duxiss]ent, dumtaxat sin[guli singulas. Ante] diem V idus Junias..... Juliano ...co... [et]... ...one Erucio Homullo [consulibus. Cohortis I. His]panorum, cui praest ... Fuscus, [cen]turioni ....no Ch...o... [Descriptum et recognitu]m ex tabula [aenea quae fixa est Romae i]n Cap[i]to[l]io.

Ce diplôme est du 9 juin 83. Il nous fait connaître, incomplètement, il est vrai, le nom de deux consuls *suffecti* qui étaient tout à fait inconnus jusqu'ici. On y trouve aussi des renseignements sur la composition de l'armée romaine qui se trouvait en garnison en Egypte en l'an 83. Le personnage auquel avait été donné le diplôme est, cette fois, non plus un simple soldat, mais un centurion.

M. Ravaisson présente, de la part de M. Champoiseau, consul général de France à Turin, la photographie d'un groupe antique de marbre conservé en cette ville. Ce groupe représente Esculape et Hygiée; c'est une de ces variantes du groupe d'un dieu et d'une déesse, que l'antiquité nous a laissées en grand nombre, et qui représentent, le plus souvent, Mars et Vénus. On sait que, selon M. Ravaisson, la Vénus de Milo faisait partie d'un de ces groupes. La déesse Hygiée, dans le groupe de Turin, est vêtue; il devait en être de même de Vénus, pense M. Ravaisson, dans l'œuvre primitive qui a servi de modèle à celle de Milo.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Alexandre Bertrand : Bezier (inspecteur primaire), *Inventaire des monuments mégalithiques du département d'Ille-et-Vilaine.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 22 octobre — 1883

---

204. — D'Arbois de Jubainville. **Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande,** précédé d'une étude sur les manuscrits en langue irlandaise conservés dans les îles britanniques et sur le continent, par H. d'Arbois de Jubainville, professeur au collège de France. Paris, Ernest Thorin, 1883. 1 vol. in-8.

Dans son *Introduction à l'étude de la littérature celtique,* M. d'Arbois de Jubainville montrait au public de quel intérêt était pour nos origines gauloises l'étude de la littérature celtique et en particulier de la littérature irlandaise, sans parler de sa valeur intrinsèque, et le préparait à pénétrer plus avant dans ces études toutes nouvelles, surtout en France. Le présent ouvrage donne une base solide à l'étude de la littérature irlandaise et prouve qu'il n'y a pas en Europe, en dehors du monde gréco-latin, de littérature plus riche et à la fois plus originale.

L'ouvrage se divise en deux parties bien distinctes.

Dans la première, portant le titre d'introduction et se composant de 155 pages, M. d'A. de J. passe en revue tous les manuscrits des îles britanniques et du continent, écrits en irlandais ou contenant de l'irlandais, sans distinction de matières et arrive à un total de mille neuf manuscrits du IXe au XIXe siècle. Vingt-sept de ces manuscrits, ou portions de manuscrits, dont vingt sur le continent et sept dans les îles britanniques, sont antérieurs au XIe siècle : les plus anciens sont du VIIIe. Du XIe au XVIIe siècle, M. d'A. de J. compte 133 manuscrits dans les îles britanniques et trente-cinq sur le continent, dont quatre que M. Zimmer doit publier prochainement. Les manuscrits antérieurs à la fin du XIe siècle n'offrent guère d'intérêt qu'au point de vue grammatical. Le manuscrit le plus ancien, contenant des récits épiques, connu sous le nom *Leabhar na-h Uidre*(livre de la vache brune, à cause de son ancienne couverture), a été écrit vers la fin du XIe siècle. Le livre de Leinster, le plus important avec le *Leabhar na-h Uidre* est du XIIe siècle. Dans un dernier chapitre de son introduction, M. d'A. de J. donne

des manuscrits irlandais une récapitulation générale par matières, en réservant les fragments épiques qui font l'objet de la seconde partie.

Le catalogue de la littérature épique qui a fourni la matière principale du volume, est disposé par ordre alphabétique, suivant le titre même des récits épiques : *Acallam* dialogue, *Baile* extase, *Cath* combat, etc... A la suite du titre, on trouve l'indication autant que possible de la date de la composition, du cycle auquel se rattache le récit, des manuscrits par siècle d'où il est tiré, enfin des publications dont il a été l'objet. Quelques-unes de ces dernières reposent sur des manuscrits aujourd'hui perdus, mais sont signalées par deux catalogues en irlandais, l'un connu et publié, tiré de deux manuscrits dont l'un du xII^e siècle, l'autre inédit tiré de manuscrits dont le plus ancien est du xIV^e-xV^e siècle, mais attribué à un lettré du x^e siècle. M. d'A. de J. s'est fait une loi d'examiner par lui-même tous les manuscrits contenant des récits épiques, lorsqu'ils étaient antérieurs au xVII^e siècle. L'œuvre de M. d'Arbois de Jubainville, malgré des lacunes inévitables dans un travail de ce genre, est destinée à rendre les plus grands services aux celtisants, comme suffit à le prouver l'analyse rapide que nous venons de lui consacrer. Une pareille entreprise ne pouvait être menée à bonne fin que par un celtisant, doublé d'un paléographe et d'un historien, comme l'auteur, et demandait autant de patience, de dévouement aux études celtiques, que d'érudition.

J. LOTH.

---

205. — Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος. Τόμος πρῶτος, τεῦχος πρῶτον· Ἰούλιος 1883. Ἐν Ἀθήναις, ἐκ τοῦ τυπογραφείου ἀδελφῶν Περρῆ. In Commission bei Carl Beck in Athen, 1883. In-8 de VIII-184 pp. et 4 planches. Prix : 7 fr. 50.

Pendant trop longtemps, à notre avis, les Grecs, justement fiers de leur passé, ne se sont proposé qu'un but : redevenir ce qu'étaient leurs illustres aïeux. Cette idée, fort louable en elle-même, mais malheureusement plus facile à concevoir qu'à mettre en pratique, les a longtemps empêchés d'étudier sérieusement leur histoire durant la période obscure du moyen âge, qu'ils prolongent, non sans raison, jusqu'à leur réveil national de 1821. L'étude de l'antiquité, est-il besoin de le dire? exerce sur ceux qui s'y livrent un charme autrement séduisant que ne saurait le faire celle de l'époque byzantine et turque. Cependant cette période, que tant de gens jugent avec dédain sur quelques phrases de Gibbon qui la connaissait fort mal, ou de Montesquieu qui l'ignorait complètement, cette période, pour n'être pas aussi brillante, aussi féconde en grandes choses que celle qui finit avec les derniers Pères de l'Eglise grecque, n'en présente pas moins une suite d'événements fort curieux et très dignes d'étude, tant au point de vue historique et religieux que sous le rapport juridique, artistique et même littéraire.

Jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, l'admirable série des chroniques byzantines fournit à l'historien une abondante moisson de documents; mais, pour quiconque veut étudier la période qui s'étend de 1453 à 1821, l'embarras est considérable. Les matériaux sont peu nombreux, difficiles à se procurer, et, en général, publiés d'une façon déplorable. Il est juste de dire que, depuis trois ans, M. Sathas, avec le zèle qui le caractérise, a commencé l'impression de documents tirés des archives de Venise; mais il semble que l'histoire de la sérénissime République doive plus profiter de cette importante publication que l'histoire de la Grèce proprement dite. Du reste, ces documents ont surtout trait à l'histoire administrative. Dans ses possessions grecques, la politique du sénat vénitien était la même que dans les autres parties de la République : on laissait bien subsister par ci par là quelques coutumes locales, mais de peu de conséquence ; car, du moment où ces coutumes gênaient en quoi que ce fût la bonne administration, elles étaient impitoyablement abrogées. Ce n'est donc pas de cette publication que doit sortir l'histoire du peuple grec pendant l'asservissement quatre fois séculaire dont sa guerre de l'indépendance l'a partiellement affranchi. Ce qu'il faut, c'est tirer de la poussière, où elles sont ensevelies, les vieilles chroniques locales, les éphémérides écrites par quelque pope obscur; c'est transcrire, publier et commenter ces *graffiti* que l'on trouve sur divers monuments d'Athènes, et dont des esprits peu accessibles aux entraînements de l'amour-propre national ont reconnu, paraît-il, l'authenticité. La nécessité d'une pareille tâche a été comprise par les hommes éminents qui fondèrent, il y a un an à peine, à Athènes, la *Société historique et ethnographique de la Grèce.*

Le but que se propose cette Société est assez indiqué par son titre même pour que nous n'ayons pas besoin de l'exposer. La Grèce doit se montrer reconnaissante envers le principal organisateur de cette Société, M. T. Philémon, homme d'une intelligence et d'une activité au-dessus de tout éloge, fondateur de l'admirable bibliothèque du Parlement hellénique; envers M. N. G. Politis, son zélé collaborateur, folkloriste distingué, qui apporte dans toutes ses publications une critique si perspicace, une méthode si sûre.

Cette Société, jeune encore, vient de publier le premier fascicule de son Bulletin, et, nous ne craignons pas de le dire, son début est excellent. Cette publication la met de pair avec les meilleures sociétés analogues du reste de l'Europe. Nous ne saurions trop recommander au comité de direction la plus grande sévérité pour le choix des articles qu'il est appelé à insérer dans son bulletin. Je sais que, dans un petit pays comme la Grèce, ce que je recommande ne laisse pas de présenter plus d'une difficulté; mais, si la Société tient à honneur de mériter vraiment le titre qu'elle a pris, il lui faut être sans pitié pour les billevesées du genre de celles que l'on voit parfois s'étaler dans certaines revues d'Athènes en disette de copie; il faut qu'elle fasse fi du chauvinisme; qu'elle n'ait

qu'un culte et qu'une passion : la recherche de la vérité. Les gens à système, elle doit les fuir comme la peste. C'est à cette condition seulement qu'elle pourra vivre et accomplir une œuvre utile, sérieuse et durable.

Passons maintenant à l'examen du premier fascicule. Il débute par une préface aussi bien pensée que bien écrite, dans laquelle le président, M. T. Philémon, expose et développe le but de la *Société historique*. Viennent successivement :

1° Une étude sur les maladies dans les croyances populaires grecques, par M. N. G. Politis. Dans cette étude, le jeune et sympathique secrétaire de la Société énumère les causes attribuées par le peuple aux maladies dont il est affligé ; ce sont : le Ver, Dieu, le Diable et les sorciers. Le Ver a surtout la réputation de produire le mal de dents. Dieu accable de maux ceux qui ont le malheur de l'offenser ; le Diable prend plaisir à tourmenter tout le monde, sans la moindre raison. En Acarnanie, le peuple croit que quiconque s'avise de compter les étoiles voit ses mains se couvrir de verrues, lesquelles ne se peuvent guérir que des deux façons suivantes : 1° en brûlant dessus de l'amadou; 2° en récitant dans l'église une prière à la Vierge qui commence par ces mots : Ἐξαιρέτως τῆς Παναγίας, sans oublier de frotter lesdites verrues, en disant : ξερέτω, ξερέτω *(qu'elle dessèche !)*. Alors les verrues se dessèchent, et l'on entend tinter les vitraux de l'église, signe infaillible que les diables qui logeaient dans les verrues ont pris la fuite. Enfin, les sorciers non-seulement *jettent* des maladies, mais possèdent le pouvoir de les guérir. Cette industrie qui, chez nous, conduit en police correctionnelle ceux qui l'exploitent, est encore fort répandue en Grèce. Les personnes d'une piété plus éclairée, ajoute M. P., n'attendent que de Dieu et des saints la guérison de leurs infirmités. On a recours aux prières, aux exorcismes, quand il s'agit d'un cas isolé ; aux processions, quand sévit une épidémie. On invoque saint Charalambis et saint Bessarion (archevêque de Larisse au XVIe siècle) contre la peste ; sainte Maure et sainte Barbe contre la variole. A Œtylo, en Laconie, on croit que saint Alexis, dont on implore la protection en temps d'épidémie, se montre dans le ciel, une torche à la main, pour chasser le fléau. Par suite d'une fausse interprétation du nom d'un saint, on lui demande à être délivré d'une maladie sur laquelle il est censé exercer une grande puissance. Ainsi, saint Bissounas de Chypre guérit de la toux (βήχας) ; saint Acouphos (= *qui n'est pas sourd*, suivant l'interprétation populaire; car Ἄκουφος est une forme dialectale chypriote pour Ἰάκωβος, *Jacques)* de la surdité (κούφωσις); saint Eleuthère délivre (ἐλευθερόνει) les femmes en mal d'enfant ; saint Thérapon résume en sa personne tous les autres saints, car il guérit (θεραπεύει) toutes les maladies. Dans les conjurations, le peuple mêle volontiers aux formules magiques le nom de Dieu, de la Vierge, des saints. M. P. cite une fort curieuse conjuration contre la colique, et reproduit la pieuse légende qui lui aurait donné naissance. Nous trouvons ensuite

différentes manières d'exorciser plusieurs maladies : la fièvre, le mauvais œil, etc. On nous permettra de faire remarquer ici que nous avons nous-même publié des formules de ce genre dans le tome II de notre *Bibliothèque grecque vulgaire* (Paris, 1881, in-8). Elles sont beaucoup plus anciennes, au moins comme rédaction, que celles citées par M. P., qui ne semble pas les avoir connues. Jusqu'ici il n'a été question que de la manière dont on procède pour chasser une maladie d'un individu ; mais, quand il s'agit d'une épidémie, les moyens diffèrent, et les cérémonies usitées ont un caractère plus archaïque et plus solennel. En Corinthie, on croit que, pour chasser la peste, il faut tracer autour de la localité contaminée un sillon avec une charrue attelée de deux veaux (δαμάλια) jumeaux. C'est, dit-on, à un fait pareil que le village de Damala (l'antique Trézène) doit le nom qu'il porte. M. P. relate différents faits d'où il résulterait, suivant la croyance populaire, que, toutes les fois qu'on a eu recours à de pareilles cérémonies, le fléau a disparu. La maladie se présente à l'imagination du peuple (nous l'avons déjà dit) comme produite par une cause surnaturelle et hostile à l'homme ; de là à la personnifier, il n'y avait qu'un pas. Aussi trouve-t-on personnifiées la *variole* (εὐλογιά), l'*hépatite* (βλαγγάρα), la *rougeole* (ἀστρακιά), etc., etc. Les maladies sont souvent désignées par un euphémisme : la variole s'appelle εὐλογιά, *bénédiction ;* le mal caduc, γλυκὺ ou καλὸ, *le doux* ou *le bon ;* le panaris, καλαγκάθι, *bonne épine*, etc. Cette sèche analyse ne peut donner qu'une idée bien imparfaite du mémoire de M. P. et de l'érudition que l'auteur y prodigue ; il y prouve combien est solide et étendue sa connaissance des mythologies populaires de toutes les nations.

2°. Le second article est un choix de lettres de Mélétius Pigas, patriarche d'Alexandrie, publiées par M. Jean Sakkélion, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque nationale d'Athènes. M. S., dont l'éloge n'est plus à faire comme érudit et paléographe, passe en revue, dans le court prologue qu'il a mis en tête de ces lettres, les différents manuscrits contenant la correspondance de cet illustre prélat. Qu'on nous permette d'ajouter à sa liste un ms. acquis par nous à Constantinople, en 1880. Les lettres publiées présentent toutes un véritable intérêt et apportent une précieuse contribution à l'histoire de l'hellénisme. Il en est même une que nous devons mentionner tout spécialement, elle est adressée à la reine Marguerite de Valois, qui avait désiré connaître les écrits du saint patriarche, et était entrée en relations avec lui par l'intermédiaire de François Camus. Nous faisons des vœux pour la publication intégrale des lettres de Mélétius.

3°. L'article trois est une réfutation, par M. Politis, d'une étude de M. C. Sathas, publiée sous ce titre : *La tradition hellénique et la légende de Phidias, de Praxitèle, et de la fille d'Hippocrate, au moyen âge*[1]. M. P. n'a pas eu de peine à démontrer que la légende de Phidias et

1. Dans l'*Annuaire de l'Association des Etudes grecques en France*, année 1882, pp. 122 et suiv. — Il a été fait un tirage à part.

Praxitèle n'a jamais existé que dans l'imagination de M. Sathas. Toute cette prétendue légende repose sur un passage corrompu de Georges Acropolite, que M. Sathas ne savait pas avoir été restitué grâce à un meilleur manuscrit. Quant au mythe de la fille d'Hippocrate, M. P. le ramène à ses justes proportions avec un luxe d'érudition vraiment merveilleux. Il termine son étude par une critique sévère mais juste des préfaces-manifestes dont M. Sathas a pris, depuis quelques années, la regrettable habitude de faire précéder chacune de ses publications. Les audacieuses conclusions ethnologiques de M. Sathas paraissent absolument inadmissibles à M. P., comme reposant sur des données invraisemblables. M. P. réfute encore l'opinion de M. Sathas relativement à la communauté d'origine des Grecs et des Albanais. M. Sathas veut que les Mélinghi, tribu albanaise du Péloponnèse, soient les descendants des anciens Myrmidons, parce que les Albanais et les Tzaconiens appellent μελιγγόνι ce que les anciens appelaient μύρμηξ (*fourmi*), d'où l'on dérive le nom des Myrmidons. M. P. répond que ce n'est pas avec ces armes étymologiques que l'on réfutera l'opinion, jusqu'à ce jour reçue, de l'origine slave des Mélinghi ; car, outre que μελιγγόνι s'emploie ailleurs qu'en Péloponnèse pour désigner la fourmi, il faudrait prouver : 1° que le nom des Myrmidons, comme nation, s'est conservé depuis les temps héroïques jusqu'à l'époque byzantine (chose impossible, car l'histoire ne mentionne aucune population hellénique de ce nom); 2° que les peuples traduisent aussi facilement leur nom pour en perpétuer l'étymologie originelle, qui, sans cette précaution, courrait grand risque de tomber dans l'oubli ; 3° que l'étymologie qui fait venir Μυρμηδόνες de μύρμηξ est exacte, car d'autres le font venir de Μυρμιδὼν, fils de Jupiter; 4° que le mot μελιγγόνι est grec ; 5° que l'auteur byzantin n'a pas nommé les Mélinghi *Myrmidons*, par la raison que les autres byzantins appelaient ainsi les Bulgares, mais parce qu'ils tiraient leur origine des Myrmidons. Loin de partager l'avis de M. Sathas qui affirme que ce n'est que par des conjectures hardies qu'on fera jaillir la lumière du chaos des légendes et des contes, M. P. estime que les « conjectures hardies » obscurcissent au lieu d'éclairer. Ce n'est, dit-il, qu'en rassemblant avec soin les documents épars et en les soumettant à un examen sévère qu'il sera possible d'arriver à un résultat présentant quelque garantie de certitude.

4°-5°. Le quatrième article est un discours d'un moine du XVI^e siècle, nommé Pacôme Roussanos, sur les superstitions et les préjugés de son époque. Cette homélie, tirée du ms. CXXV de la Marciane, renferme des détails intéressants. Elle est publiée par M. Sp. Lambros. Le même savant a donné, à la suite de cet article, un chrysobulle de l'empereur Andronic Paléologue, daté de mars 1289. Cette pièce fait partie des documents appartenant au couvent des Météores. Par ce chrysobulle l'empereur grec confirme une donation de biens faite au monastère de N.-D. de la Pitié, en Thessalie, par la femme du sébastocrator Jean

Comnène Ducas, qui avait embrassé l'état monastique sous le nom de Hypomoni. M. L. a donné tous les détails désirables sur l'état et la provenance du chrysobulle ; il a aussi élucidé tout ce qui avait besoin de l'être. Cette publication fait honneur au jeune agrégé de l'Université d'Athènes.

6°. On trouve ensuite une note de M. Politis sur deux Albanais créés chevaliers à Halle en Tyrol, par l'empereur Maximilien I^er^, le 5 octobre 1497. Ces deux chevaliers étaient Zôto Khoto, de Janina, et Nicolas Caradja, d'Arta.

7°. Une note de M. Sp. Lambros sur un portrait de Jérémie I^er^, patriarche œcuménique, d'après une fresque du couvent de Stauronikita (Mont Athos), dont il fut le fondateur. Le portrait est reproduit assez médiocrement en chromolithographie.

8°. Une étude sur les coutumes observées lors de la célébration des mariages à Vissoca de Calavryta, par M. Démétrius Papanicolaos ; cette étude, qui comprend une dizaine de pages, est un morceau de grande valeur, mais qui échappe à l'analyse.

9°. Chants populaires recueillis à Gouvès, village de l'Eubée septentrionale, par M. Georges Drossinis, le Sully-Prud'homme d'Athènes.

10°. Quatre contes recueillis à Athènes par M^me^ Marianne Cambouroglou, tous fort intéressants. Le troisième, intitulé *les Néréides*, se recommande tout spécialement à l'attention des folkloristes.

11°. La traduction, par M. Politis, d'un article bibliographique de M. R. Köhler sur les contes albanais publiés par M. G. Meyer (extrait du t. XII de l'*Archiv für Litt. Geschichte*).

12°. Le catalogue raisonné des ouvrages concernant l'histoire et la philologie de la Grèce médiévale et moderne, qui ont paru dans les sept premiers mois de la présente année. Ce catalogue, rédigé par M. Politis, est très complet et rendra de précieux services aux personnes qui s'occupent de la Grèce byzantine et moderne.

13°. La liste des dons faits aux Archives et au Musée de la *Société historique et ethnographique*. Parmi ces dons on remarque le sceau du fameux armatole Christos Milionis, portant la date de 1744 (offert par M. Paul Lambros) ; un billet d'indulgence, vendu par Chrysanthe Notaras, patriarche de Jérusalem, à une certaine Christine, le 8 septembre 1720 (don de M. P. Lambros) ; des gravures sur bois de l'île de Syra, datant du siècle dernier (don de M. T. Ambélas).

14°. Enfin, la liste des souscripteurs, dans laquelle figurent les noms de ceux qu'on est accoutumé à voir appuyer toute œuvre où est engagé l'honneur de la Grèce. Nous sommes heureux de constater que la Société historique a su se concilier tant de sympathies, et particulièrement celles des hommes éminents qui sont aujourd'hui à la tête du gouvernement. Le Parlement hellénique, qui s'est montré si souvent généreux pour des entreprises privées, ne marchandera pas non plus son concours à une Société fondée par l'élite des érudits du pays, autour desquels

aimeront à se grouper tous ceux qui apportent dans leurs travaux une critique saine et un esprit désintéressé de toute préoccupation étrangère à la science.

Emile LEGRAND.

---

206. — **La population de Reims et de son arrondissement;** relevé des recensements contemporains avec recherches historiques sur les feux et habitants de chaque localité à diverses époques depuis le moyen âge, par Henri JADART, juge suppléant au tribunal civil, secrétaire général de l'Académie de Reims. Reims, Renart, 1883, In-8, VII et 136 p. (Extrait des travaux de l'Académie de Reims, Tome LXXI).

Table des travaux de l'Académie de Reims depuis sa fondation (1841-1882), répertoire alphabétique des documents inédits, annales, séances et travaux, avec renseignements biographiques sur l'ensemble des publications, par Henri JADART, secrétaire-archiviste. Reims, imprimerie de l'Académie et chez Renart, 1883. In-8, VIII et 184 pp.

I. Dans le premier de ces ouvrages, M. Jadart, dont la *Revue critique* a déjà analysé les solides travaux sur Jean Gerson et Mabillon, a voulu écrire un chapitre d'un livre qui est encore à faire, « l'histoire de la population rémoise », parcourir, comme il dit, les rares documents qui renseignent sur le chiffre ancien de cette population, rechercher quel fut dans le passé le progrès ou la décadence des générations disparues et rattacher ainsi, par une série de comparaisons, les temps meilleurs où nous vivons à ceux que nos pères ont traversés au milieu de tant de crises et d'incessants labeurs.

M. J. a divisé son livre en trois chapitres. Le premier *l'histoire et l'économie politique* (pp. 1-8) est une sorte de préface. — Le deuxième a pour titre *la population avant 1789* (pp. 9-40); M. J. étudie d'abord les registres des tailles et les lettres des rois qui fixent ou abaissent les impôts; ce sont les premières sources qui lui offrent des renseignements sur le nombre des habitants, car elles donnent approximativement le chiffre des feux de Reims au XIV^e^ et au XV^e^ siècle. Mais, outre les documents relatifs aux impôts, il y a encore les inventaires des subsistances dressés en 1482, en 1495 et en 1500; on peut affirmer qu'à la fin du XV^e^ siècle, il y avait à Reims environ 2,000 feux, taillables ou non, soit une population de 10 à 12,000 habitants. Ces relevés des individus à nourrir ou, comme on disait, des *bouches à gouverner*, et ces recensements de grains s'exécutaient d'ailleurs à chaque alerte et dans la prévision d'un siège. Mais l'évaluation des gardiens des remparts, leur groupement en différentes classes, les querelles qui s'élèvent à propos de ce service du guet entre les laïques et les gens d'église, entre les *lays* et les clercs, fournissent encore de précieuses indications. A partir du XVI^e^ siècle, grâce aux mémoires de Pussot et de Coquault, les renseignements se multiplient; Coquault, par exemple, donne des détails sur la mortalité à Reims en 1624, en 1651 et en 1652. Au

XVIIe siècle, se présente un autre genre d'informations; c'est la liste des *communiants* de chaque paroisse, c'est-à-dire des membres de la communauté, de l'un et de l'autre sexe, au-dessus de l'âge de la première communion, et qui représentent, en tout cas, plus des deux tiers du total des habitants. Au XVIIIe siècle, la Gabelle recense les feux et les personnes qui consomment le sel; les registres paroissiaux, qui préludent à notre état civil, établissent dans ses grandes lignes le mouvement de la population; l'administration des intendants recueille des statistiques et dresse des relevés généraux. En résumé, Reims, après avoir subi une sensible diminution à la fin du XIVe siècle par suite de la guerre dite de Cent Ans, compte, à la fin du XVe, une population d'environ 12,000 habitants, et dans les premières années du XVIIe siècle, malgré les guerres de religion et la Ligue, plus de 20,000. Dans les environs, au contraire, dans ce qu'on appelle le pays rémois, dès le XIVe siècle, de l'invasion anglaise à la Fronde, la population s'est notablement abaissée; que de localités ont alors disparu! Que de villages et de hameaux taxés en 1363 pour les aides royaux, dont l'on chercherait vainement le nom sur la carte! Il est évident que ces localités disparues concouraient à l'accroissement de la population de Reims; c'était derrière les remparts de Reims que se retiraient les habitants des villages. Au XVIIe siècle, la ville comptait plus de 30,000 habitants, grâce à Colbert et à l'essor de l'industrie. La révocation de l'édit de Nantes n'eut pas pour Reims de conséquences fâcheuses, car la population était restée universellement catholique. Au XVIIIe siècle, le chiffre resta le même, mais vers 1763 il s'abaissa un peu jusqu'en 1780 (de trois à quatre mille).

Le chapitre troisième du livre de M. J. est consacré à *la population de Reims depuis 1789*, et montre quelles proportions, véritablement énormes, a pris l'augmentation du chiffre des habitants (en 1789, 32,000; en 1836, 38,359; en 1856, 48,350; en 1866, 60,734; en 1872, 70,434; en 1881, 93,823). Cet accroissement, uniquement dû à l'immigration, s'explique assez par l'activité prodigieuse de l'industrie manufacturière. L'arrondissement, qui subit, comme ailleurs, l'action absorbante de son chef-lieu, voit au contraire sa population décroître (en 1851, 92,277; en 1881, 91,289 habitants); il est moins peuplé que Reims, après l'avoir été deux fois plus au commencement du siècle; sa population rurale, surtout, diminue sensiblement, tandis que s'accroissent les cantons viticoles et les villages où s'installe l'industrie.

A la suite de son livre, M. J. a reproduit, en douze tableaux, les chiffres qui lui ont fourni les conclusions précédentes; il donne la liste des habitants d'un quartier de Reims en 1328 et celle des localités qui formaient l'élection de Reims en 1363, avec la taxe de leurs impôts; les listes du chiffre des feux en 1615, en 1629, en 1726, en 1773; des paroisses et secours avec le total de leurs *communiants* en 1675 et en 1775; les recensements annuels de Reims dressés par la Gabelle de 1742 à 1777; la statistique des hôpitaux de Reims en 1776, 1777 et

1778; les renseignements relatifs à la population et contenus dans le dénombrement général de la Champagne en 1773; l'addition des baptêmes, mariages et morts constatés en 1773 dans chaque localité du bailliage de Reims, ainsi que les habitants recensés à cette date; les mêmes résultats en 1881, d'après l'état-civil; le chiffre des habitants de chaque commune en 1773, 1805, 1831, 1851 et 1855, avec la différence observée entre ces deux dernières années; enfin, l'analyse du travail considérable nécessité dans la ville de Reims par le recensement de 1881.

II. Quelque temps après cet instructif et laborieux travail sur *la population de Reims*, M. J. publiait la table des travaux de l'Académie, dont il est secrétaire. L'Académie de Reims existe depuis le 6 décembre 1841; ses travaux ont été publiés dans une collection de 89 volumes, dont 74 renfermant ses annales, ses séances et ses mémoires, et 15, contenant des documents inédits; elle fait paraître chaque année deux volumes, chacun de quatre cents pages en moyenne. Elle a été, en 1876, désignée par la section d'histoire et de philosophie, en même temps que la « Société des antiquaires de Normandie » et la « Société pour l'étude des langues romanes », comme digne d'être signalée d'une manière toute spéciale pour le mérite et l'importance de ses publications. Ce qui la recommande plus particulièrement, disait alors M. Hippeau, ce sont les publications importantes d'ouvrages devant servir de base et de point de départ aux travaux historiques; l'Académie n'a pas hésité à s'imposer pour ces ouvrages d'assez lourds sacrifices, et même à recourir à des emprunts lorsque ses ressources ont été insuffisantes. M. Jadart a entrepris l'analyse de toutes ces publications en un répertoire méthodique, qu'il a ainsi divisé: 1° renseignements bibliographiques; 2° table alphabétique par noms d'auteurs; 3° table analytique par ordre de matières; 4° table des concours; 5° explication des planches. Cette *Table*, sous la forme d'un double catalogue, le catalogue alphabétique qui donne 265 noms d'auteurs (parmi lesquels Léon Faucher, Léon Say, Oppert, Paulin et Louis Paris) et le catalogue, par ordre de matières, qui renferme plus de mille notices, rendra incontestablement de grands services à l'érudition.

C.

---

207. — Comte DE LA FERRIÈRE. **Les projets de mariage de la reine Elisabeth.** Paris, Calmann Lévy, 1882. Vol. in-18 de 288 p.

Le récit de M. de La Ferrière a tout l'intérêt d'un roman et toute la valeur d'un excellent livre d'histoire : de nombreux documents inédits y ont été habilement employés; l'auteur n'a pas tiré un moins heureux parti de divers ouvrages étrangers avec lesquels l'ont familiarisé ses voyages en Europe et particulièrement en Angleterre; il n'a pas négligé non plus les ressources que les collections de tableaux offrent à l'histo-

rien, et le charmant début de son livre, par exemple, a été inspiré par une des toiles du palais de Hampton-Court. Aussi ce livre aide-t-il beaucoup à mieux connaître Elisabeth et sa cour, Catherine de Médicis et ses trois fils, Charles IX, Henri III et le duc d'Alençon, qui recherchèrent tour à tour la main de la reine d'Angleterre. A côté de ces personnages principaux sont vivement dépeints divers autres prétendants, le duc de Nemours, Don Juan d'Autriche, divers diplomates mêlés aux négociations matrimoniales si bien racontées par M. de La F., Paul de Foix, Cecil, Vulcob, Cavalcanti, Walsingham, La Mothe-Fénelon, La Môle, Maisonfleur, Villeroy, Castelnau, Stafford, etc., enfin divers personnages qui furent plus ou moins amoureux et plus ou moins aimés d'Elisabeth, sir Walter Raleigh, Essex, Arundel, sir William Pickering, Christophe Hatton, le comte d'Oxford, Simier, enfin Leicester, qui fut le plus constant de tous les poursuivants que je viens d'énumérer et qui fut aussi, selon la remarque du savant éditeur des *Lettres de Catherine de Médicis*, « après Cecil, la plus grande personnalité du règne ».

On ne peut analyser un livre où s'agitent tant de personnages, où se déroulent tant d'aventures, où se multiplient tant d'incidents, un livre qui reproduit les plus minutieux et les plus piquants détails de cette *comédie aux cent actes divers* qui dura dix-huit années et qui est intitulée : *Les projets de mariage de la reine Elisabeth.* Ce que l'on appréciera surtout en ce livre, c'est la fidélité des portraits. M. de La F., qui (p. 142) appelle les ambassadeurs vénitiens « ces grands maîtres dans l'art de peindre », saisit, comme eux, avec bonheur la ressemblance de tous ceux dont il s'occupe, soit qu'il ne leur donne qu'un coup de pinceau, comme quand il nous présente dans Jean de Monluc, évêque de Valence (p. 9) « le plus habile diplomate de son temps », soit qu'il les étudie avec complaisance. Citons, entre toutes les remarquables pages de ce genre, les pages consacrées à Elisabeth (p. 5 et suiv.). La beauté de la reine y resplendit tout entière, vivante, en quelque sorte. Son caractère y est décrit avec une non moins frappante vérité, ce caractère si violent, si emporté, si digne du brutal Henri VIII, ce caractère qui faisait dire à la reine elle-même : *J'ai des colères de lionne* [1]. Un autre portrait bien enlevé est celui de ce duc d'Alençon que M. de La F. surnomme (p. 128), le *Gaston d'Orléans de la branche des Valois*, et dont il dit, après avoir rappelé le mot de Catherine de Médicis : *il n'est que guerre et tempête dans son cerveau* : « Cette phrase résume sa

1. M. de La F. déclare (p. 6), d'après d'incontestables témoignages que non-seulement Elisabeth ne reculait pas devant des gros mots, des jurons, — ces jurons ont été signalés dans le *Scaligerana*, — mais qu'encore elle allait jusqu'aux coups et blessures. C'est ainsi qu'un jour elle souffleta sir Henri Killegrew, qui revenait sans Hatton, qu'il avait ordre de lui ramener; qu'elle souffleta aussi miss Bridges, qu'Essex regardait de trop près; qu'elle brisa le doigt de miss Skedmur, une de ses filles d'honneur.

vie agitée et vide, où les grandes audaces sont suivies de défaillances plus grandes encore ». M. de La F. aurait pu rapprocher du mot de la mère du duc d'Alençon, le vers de d'Aubigné, dans les *Tragiques :*

Et ce cerveau venteux est le jouet du vent.

M. de La Ferrière aurait encore pu rappeler, au sujet du mariage projeté d'Elisabeth avec le duc d'Alençon [1], ce piquant passage d'une lettre écrite par l'ambassadeur du roi de France à Constantinople, Jacques de Germigny, à Catherine de Médicis, et qui a été emprunté par Charrière (*Négociations du Levant*, t. III, p. 824) à l'*Illustre Orbandale :* Ledit bassa m'a tenu aussi propos de mariage de Monseigneur en Angleterre, duquel il se parle par deça, me disant qu'il trouveroit meilleur de faire alliance avec quelque belle jeune princesse dont mondit seigneur peult avoir lignée, qu'avec cette roine jà surannée et mal sentante de la foy, laquelle, dit-il, seroit plus propre pour estre mariée avec le pape, qui, par ses saintes persuasions, la pourroit réduire au vray sentier ».

T. de L.

---

208. — **Ueber zwei religiœse Paraphrasen Pierre Corneille's L'Imitation de Jésus-Christ und die Louanges de la Sainte-Vierge.** Ein Beitrag zur Corneille-Forschung von Heinrich Kœrting. Oppeln, Maske. In-8, 55 p.

Malgré Guizot qui a dit que les poésies religieuses de Corneille prouveraient seulement que le théâtre était son impérieuse vocation et l'unique carrière où il pût paraître avec gloire, l'auteur de cette dissertation a voulu prouver que l'*Imitation de Jésus-Christ* et les *Louanges de la Sainte-Vierge* méritaient une étude minutieuse. Selon lui (p. 11), cette étude a un grand intérêt historique (« ein hohes kulturhistorisches Interesse ») et elle est certainement indispensable à qui veut comprendre profondément Corneille (« für das tiefere Verständniss Corneille's gewiss unentbehrlich »). Voilà une exagération naïve, comme s'en permet tout débutant ; il nous suffira de réfuter M. H. Körting par M. H.

1. Elisabeth traita le duc d'Alençon plus qu'en fiancé. A Whitehall, s'il faut en croire « le très indiscret Vénitien Lippemano », elle lui apportait chaque matin dans sa chambre une tasse de bouillon. Un jour que, mécontent du manque de parole de la reine, le prince voulait partir, Elisabeth, selon les *Mémoires de Nevers*, « le retint par de nouvelles démonstrations accompagnées de baisers, privautés, caresses et mignardises ordinaires aux amants ». Enfin, selon les mêmes *Mémoires*, Elisabeth *(proh pudor!)* vint, un beau matin, « le trouver au lit ». Les détails curieux abondent dans le livre de M. de La F., même les détails inattendus. Voir (pp. 54, 55) des indications bien intimes sur le tempérament et sur la conformation d'Elisabeth. Je tiens à citer un joli mot trouvé par M. de La F. dans les papiers du Record office, mot dit par le cardinal de Pellevé, transmis à la cour de Londres par l'ambassadeur sir Francis Walsingham, et que l'on a si souvent refait pour l'appliquer au prince Albert : « Monsieur n'eut point été le roy, mais le *mari de la royne.* »

Körting lui-même. Ne dit-il pas quelques pages plus loin (pp. 18-19) que la traduction de l'*Imitation*, malgré quelques beautés poétiques, peut être regardée comme une entreprise manquée, et qn'en la lisant, on éprouve une impression bien différente de celle qu'inspire l'original? Mais le travail de M. K. est un travail très soigné, très consciencieux, fait avec une patience et une minutie qui méritent de grands éloges. Il a, en ce qui concerne l'*Imitation de Jésus-Christ*, montré comment Corneille a traduit son modèle, ou plutôt l'a paraphrasé ; il divise — peut-être trop subtilement — en cinq groupes, selon le but qu'elles doivent atteindre, les additions et amplifications (*Zusätze*) du poète ; il compte les passages, bien peu nombreux, que Corneille a négligés, ses inexactitudes, ses contre-sens (il n'y en aurait que deux); il analyse les rimes; il montre que dans ce poème de Corneille, le rythme est très varié et il énumère jusqu'à 134 combinaisons de strophes. M. K. s'est livré au même travail dans la partie de son opuscule relative aux *Louanges de la Sainte-Vierge, composées en rimes latines par saint Bonaventure et mises en vers français* par P. Corneille (Rouen, 1665) ; là encore il analyse par le menu la façon de traduire de Corneille. Il n'était pas inutile d'entreprendre cette étude et l'on devra savoir gré à M. H. Körting, si aride que soit la lecture de sa dissertation, d'avoir montré qu'il y a dans ces deux paraphrases religieuses de Corneille une beauté et une variété de rythme qu'on n'avait guère remarquées jusqu'ici.

---

209. — **Documents inédits sur la France en Gascogne**, publiés pour la Société historique de Gascogne, par M. J. de Carsalade du Pont. Paris, Champion; Auch, Cocharaux, 1883. In-8, 201 p.

Ce volume forme le premier fascicule des *Archives historiques de la Gascogne*, collection de documents relatifs à cette province et publiés, en fascicules indépendants, à partir de l'année 1883, par la Société historique de Gascogne [1]. M. de Carsalade du Pont y a publié un certain nombre de documents qui embrassent une période de six années, depuis les commencements de la Fronde, à la fin de 1648, jusque en 1654 inclusivement. Ces documents sont, en très grande partie, des lettres adressées à Henri de Baylens, marquis de Poyanne, lieutenant-général des armées du roi, gouverneur de Dax, Saint-Sever et Navarrens, et lieutenant du roi en Béarn et Navarre. Le marquis de Poyanne prit une part très active aux opérations militaires des troupes royalistes con-

1. Chaque fascicule forme un tout complet, constitué par une seule pièce ou par une série de pièces relatives au même objet, et accompagnées de notes, notices, tables, glossaires. La commission de publication donnera, chaque année, la valeur de 500 à 600 pages grand in-8°. Le prix de la souscription annuelle a été fixé à 12 francs.

tre les frondeurs que commandait le colonel Balthazar. Ses fonctions le mirent en rapport avec les généraux de l'armée du roi, avec les ducs d'Epernon, de Candalle, de Gramont, le comte d'Harcourt, les marquis de Saint-Luc et de Tracy, le chevalier d'Aubeterre. Il commanda en chef un petit corps qui lutta plus d'une fois avec les soldats de Balthazar, et tantôt vainqueur, tantôt vaincu, ne cessa de disputer la Guyenne à la Fronde. C'était un excellent gouverneur, vivement préoccupé d'alléger les charges si lourdes qui pesaient sur l'habitant, entre autres celle du logement des troupes. Les lettres publiées par M. C. du P. nous montrent ce fidèle serviteur de la royauté sous ce double aspect de capitaine et d'administrateur; elles ont été tirées par l'éditeur des archives de la maison de Poyanne ou lui ont été communiquées par des amis; il a d'ailleurs soin d'en indiquer chaque fois la provenance. On devra lui savoir gré d'avoir ajouté à ces documents d'autres pièces, en petit nombre, non inédites, il est vrai, mais perdues dans des recueils inaccessibles et qui servent à mieux faire comprendre la marche des événements. Toutes ces lettres sont accompagnées de notes sur les personnages et les faits qui y sont mentionnés; l'éditeur indique toujours les sources dont il s'est servi pour son annotation.

Ce volume est donc un recueil de matériaux précieux pour celui qui voudra un jour écrire l'histoire de la Fronde en Gascogne. Il sera suivi d'autres fascicules; la Société historique de Gascogne a l'intention d'être une des plus actives et des plus laborieuses sociétés de la province; elle annonce déjà les publications suivantes: *Documents relatifs à la chute de la maison d'Armagnac-Fezensaguet et à la mort de Gérard d'Armagnac, comte de Pardiac* (1380-1410), publiés par M. Paul Durrieu; le *Voyage en Terre-Sainte du seigneur de Montaut* (1490), qui sera publié par notre collaborateur M. Tamizey de Larroque; les *Actes consulaires de Bagnères-de-Bigorre pendant l'année 1569 et les huguenots en Bigorre*, par M. Durier; l'*Histoire des couvents de l'ordre de Saint-Dominique en Gascogne*, par Bernard Guidonis, manuscrit inédit qui sera publié par M. l'abbé Douais; les *Comptes consulaires de Riscle* (1440-1507), texte gascon que publiera M. Paul Parfouru; le *Cartulaire de Saint-Mont* et le *Cartulaire municipal de Mirande, dit le Livre Rouge*, qui seront édités par M. Justin Maumus.

VARIÉTÉS

Le suicide d'un soldat français après la capitulation de Verdun.

Gœthe dit dans son récit de la *Campagne de France*, à la date du 3 septembre 1792: « Lors de la prise de possession de Verdun, il se passa

un événement qui, bien qu'isolé, excita une grande rumeur et provoqua l'intérêt général. Les Prussiens entraient, et de la masse de la population française partit un coup de fusil qui, il est vrai, ne blessa personne; mais un grenadier français ne voulut ni ne put nier qu'il était l'auteur de cet acte téméraire. Je l'ai vu moi-même au corps de garde principal, où il avait été mené; c'était un jeune homme très beau et bien bâti, au regard ferme et au maintien tranquille. Jusqu'à ce que son sort fût décidé, on le gardait assez négligemment. Tout près du poste était un pont, sous lequel passait un bras de la Meuse; le soldat se plaça sur le petit mur, resta quelque temps tranquille, puis se renversant en arrière, se précipita au fond de l'eau; on ne l'en retira que mort. »

La plupart des historiens ont répété cette anecdote, après Gœthe, et on la trouve racontée par M. Victor Duruy dans les termes suivants (*Histoire de France*, II, p. 565) : « Un soldat refusa aussi de capituler. A l'approche des Prussiens, il déchargea sur eux son fusil. Saisi aussitôt, il fut laissé libre, quoique gardé à vue, en attendant qu'on décidât de son sort. C'était un beau jeune homme au regard assuré, à la contenance calme et fière. Près du poste où on le gardait, était un pont de la Meuse; il gravit le parapet, reste un instant immobile, puis se précipite dans le gouffre et y meurt. »

Mais Gœthe n'a écrit ou dicté son récit de la *Campagne de France* que dans l'hiver de 1821 à 1822, par conséquent près de trente ans après l'événement; il n'y aurait rien d'étonnant que ses souvenirs se fussent effacés; sa *Campagne de France* renferme quelques erreurs, et il est bon de contrôler toutes ses assertions par les témoignages des contemporains.

Un officier prussien qui a gardé l'anonyme, mais qui nous a laissé un récit intéressant de la campagne, le « témoin oculaire » (*Augenzeuge*), rapporte qu'un soir, un patriote tira dans la rue sur un officier prussien et le tua; mais, ajoute-t-il, le véritable meurtrier ne fut pas découvert; on mit la main sur un homme suspect de l' « armée des patriotes ou des gardes nationales », et, quoiqu'il n'eût pas été convaincu, il fut condamné à passer par les verges (zum Gassenlaufen); mais, conclut l'officier, autant que je sache, ce jugement n'a pas été exécuté. — Ainsi, contrairement à Gœthe, l'anonyme assure qu'un soldat a tiré, un soir, sur un officier et qu'il l'a tué, mais qu'il s'est échappé; il ne sait si ce soldat appartenait aux troupes de la ligne, aux volontaires ou aux gardes nationales [1].

Les Mémoires de Massenbach nous disent simplement qu'un Prussien reçut traîtreusement dans le dos un coup de poignard; Massenbach ajoute que c'était un de ses camarades, par conséquent un officier [2].

1. *Briefe eines preussischen Augenzeugen über den Feldzug im Jahre 1792*, p. 184.
2. *Memoiren zur Geschichte des preussischen Staates*, I, p. 41.

Mérat, dans son ouvrage sur *Verdun en 1792* (p. 133), cite le passage suivant, tiré d'un *Mémoire historique et militaire sur la ville de Verdun*, par A. Dufour : « A l'entrée des Prussiens dans la ville, un chasseur du 9e s'était caché dans une maison de la rue Saint-Victor ; trompé par l'uniforme d'un général prussien, le prince de Waldeck, aide-de-camp du roi, il le prit pour le roi et le tua d'un coup de pistolet. Arrêté sur-le-champ, et prévoyant la punition de son crime, il sollicita de ses gardiens, au corps de garde du pont Sainte-Croix, où il était déposé, la permission de satisfaire un léger besoin ; écartant alors les deux hommes qui l'accompagnaient, il se précipita dans la Meuse et y trouva la mort. » Les faits sont racontés ici avec plus de précision ; mais ce n'est pas le prince de Waldeck qui a été tué d'un coup de feu, puisque ce même prince assistait alors au bombardement de Thionville; « le prince de Waldeck, en visitant nos batteries, eut un bras emporté par un boulet de canon et promit d'employer l'autre à rétablir le roi de France sur le trône » (Mémoires d'Olivier d'Argens, p. 55). « Cette ridicule démonstration sur le glacis de Thionville n'eut d'autre résultat que de faire enlever le bras du prince Waldeck » (*Souvenirs de l'émigration*, de Marcillac, p. 109).

Le nom de l'officier prussien tué par un Français nous est donné par les *Réminiscences* du prince royal, depuis Frédéric Guillaume III, et par les lettres de Lombard qu'a récemment publiées M. Hüffer. Il s'appelait le comte de Henkel et était lieutenant dans le régiment des hussards de Köhler. Le prince royal place l'évènement au 2 septembre et ajoute que le meurtrier échappa au châtiment par le suicide. Un de nos officiers, le comte de Henkel, écrit Lombard, fut tué dans la nuit (de la reddition de la place) par un coup de fusil, et le meurtrier échappa par une mort volontaire à celle que le jugement lui destinait.

Grâce aux *Réminiscences* du prince royal et aux lettres de Lombard, les faits se précisent donc ; il ne reste plus qu'à interroger le commandant de place, de Neyon, successeur de Beaurepaire. On sait que Neyon fut accusé fort injustement d'avoir livré la place par trahison ; il n'avait commis d'autre crime que de signer la capitulation à laquelle Beaurepaire avait, la veille déjà, consenti en principe. Dans ses « Motifs de défense » (Archives nationales, dossier W 352, n° 718, première partie, pièce 29), Neyon dit : « Un chasseur français ayant tué le dimanche, deux, soir, jour de la reddition de la place, un officier prussien, le gouverneur [1] constitua Neyon son prisonnier, lui disant qu'il répondrait sur sa tête de l'auteur de l'homicide ; Neyon lui observa que, ne commandant plus, il n'était nullement responsable de ce qui était arrivé, et que c'était à lui, gouverneur, à prendre les précautions nécessaires pour la sûreté dans la place. » Lorsqu'il fut interrogé devant le président du tribunal criminel de la Meuse [2], Neyon dit encore qu' « obligé

1. De Courbière, le futur défenseur de Graudenz en 1807.
2. Archives nationales, W 352, dossier 518, première partie, pièce 35.

de faire exécuter les articles de la capitulation, il est resté quelques jours à Verdun » et qu' « à l'entrée des Prussiens, un chasseur à cheval ayant tué un officier prussien, il fut mandé chez le général prussien Courbière qui lui dit qu'il répondrait sur sa tête de cet assassinat, s'il n'en découvrait point l'auteur. »

Ces déclarations inédites de Neyon achèvent de faire la lumière sur ce petit incident historique. Il est dès lors évident que le meurtre eut lieu le 2 septembre, au soir, comme le disent Lombard, le prince royal et Neyon. Il y eut, ce soir-là et dans la nuit, de grands désordres dans la ville; le procureur de la commune Viard défendit vainement « aux volontaires et autres soldats, sous peine d'être dénoncés et punis très sévèrement, de se porter aux magasins qu'ils pillaient et d'où ils enlevaient le lard, le vin et autres approvisionnements de bouche » [1]; le prince royal raconte que les gardes nationaux s'enivraient et couraient par les rues de la ville, en vociférant et tirant des coups de fusil [2]; une partie de la garnison, dit Lombard, se montrait si furieuse que la commission des vivres courut pendant quelques heures un sérieux danger; ils tiraient des coups de fusil, mais sans atteindre personne [3]; le grand duc de Saxe-Weimar qui passa à Verdun la soirée du 2 septembre, raconte qu'il a vu la sortie d'une garde nationale à moitié ivre et à moitié folle [4], et l'on sait que la garnison, une fois partie de la ville, se livra à de tels excès que le général Galbaud, qui venait à sa rencontre et qui la vit s'avancer vers la côte de Biesme en tirant des coups de fusil, le long du chemin, dans les arbres, lui reprocha en termes sanglants la lâcheté dont elle faisait preuve [5]; Marceau, alors capitaine au 1er bataillon des volontaires d'Eure-et-Loire, était tellement indigné de la conduite de ses hommes qu'il voulait donner sa démission [6]. C'est donc dans cette soirée de désordre du 2 septembre que, malgré la capitulation, le comte de Henkel, lieutenant des hussards Köhler, fut assassiné par un soldat français. Ce soldat était, non pas un grenadier, comme dit Gœthe, mais, comme Neyon l'affirme par deux fois, et comme Dufour l'écrivait d'après la tradition du pays, un chasseur à cheval. Il fut arrêté et aima mieux se tuer que d'être fusillé par les Prussiens; on remarquera que Gœthe et Dufour sont les seuls qui assurent que ce chasseur se jeta dans la Meuse; mais nous ne pensns pas pas qu'on puisse récuser leur témoignage; Gœthe assure même qu'il a vu le meurtrier au corps-de-garde, et cela doit être vrai, puisqu'il accompagnait le grand-duc de Saxe-Weimar qui passa dans la ville la soirée du 2 septembre.

---

1. Déposition de Viard, archives nat. W 352, dossier 718, IIIe partie, pièce 36.
2. Voir les *Réminiscences* du prince royal et Mérat, *Verdun en 1792*, p. 64.
3. Lettres de Lombard, *deutsche Revue*, p. 303.
4. Lettre de Charles-Auguste à Einsiedel, 3 sept. 1792, citée par Düntzer, *Gœthe und Karl August*, II, p. 72.
5. Mérat, *Verdun en 1792*, pp. 100-103.
6. Lettre de Marceau, du 7 septembre 1792, citée par Doublet de Boisthibault, *Marceau*, 1851, pp. 141-144.

En tout cas, il faudra désormais s'abstenir de juger « héroïque » le suicide de ce chasseur français, ou de dire que « lui aussi refusa de capituler. » Il avait violé la capitulation ; il avait tué traîtreusement un officier sans défense, pendant une suspension d'armes ; lui-même d'ailleurs se rendit justice. Bien loin d'admirer son action, il faut la flétrir et la condamner ; car elle faillit amener le pillage et le sac de Verdun. Le général de Courbière, dit Neyon dans ses *Moyens de défense*, « ajouta que sa troupe demandait le pillage de la ville, et qu'il ne pouvait l'empêcher. Neyon alla sur-le-champ informer les corps administratifs qui s'assemblèrent et allèrent en représentation près du roi de Prusse et obtinrent que le pillage n'aurait pas lieu. » Peut-être même, sans ce malheureux coup de fusil, les dames et jeunes filles que l'histoire a nommées les Vierges de Verdun, n'auraient-elles pas été traduites devant le tribunal révolutionnaire. L'une de ces jeunes filles, Barbe Henry, racontait plus tard dans un récit naïf reproduit par M. Cuvillier-Fleury dans ses *Portraits politiques et révolutionnaires*, (p. 411) : « (Après le meurtre de l'officier) les premières autorités vont en réparation près du général prussien, qui répond que les droits de la guerre sont sévères dans ces occasions, que le roi son maître vient d'arriver au camp et qu'il va envoyer prendre ses ordres. A ce sujet, dans cet instant où la crainte l'emporte sur l'espoir, chacun s'agite pour savoir le sort qui attend la ville, Ce fut alors qu'on imagina d'aller en députation offrir des dragées et des fleurs au roi de Prusse... » Ainsi, dit M. Cuvillier-Fleury, dans un moment de panique, on croyait au pillage, on voulait sauver la ville, d'honorables dames se dévouaient à une démarche, sinon périlleuse, au moins pénible et humiliante. Si le fait est vrai, si ces dames de Verdun qui avaient à leur tête la baronne de Lalance de Mongaut, ont voulu fléchir le roi de Prusse, en venant dans son camp lui offrir des dragées et des fleurs, on voit que le meurtre du comte de Henkel par le chasseur français, leur aurait coûté la vie ; le coup de fusil, tiré par ce soldat qu'on cessera désormais, espérons le, de regarder comme un héros, aurait fait bien d'autres victimes encore que le lieutenant prussien [1].

A. Chuquet.

---

1. Cp. les remarques ingénieuses et les citations de M. Hüffer dans le *Gœthe-Jahrbuch*, IV, pp. 88-89, 103-104. Il me semble néanmoins bien singulier que M^{me} de Lalance et les dames accusées avec elle n'aient pas tenté de se justifier dans leurs interrogatoires en protestant qu'elles n'allaient au camp de Regret que pour apaiser la colère du roi de Prusse ; aucune n'a invoqué ce motif de défense.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous avons reçu une étude, tirée des « Mémoires de la société d'archéologie lorraine pour 1883 »; elle a pour auteur M. J. FAVIER, de la bibliothèque publique de Nancy, et pour titre : « *Coup d'œil sur les bibliothèques des couvents du district de Nancy pendant la Révolution* » (Nancy, Sidot. In-8°, 60 p.). M. Favier y fait le récit intéressant des recherches entreprises par les deux *commissaires-bibliographes* nommés en 1791 par le directoire du district de Nancy, l'abbé Marquet et l'homme de loi Fachot, pour recueillir, installer et cataloguer près de 75,000 volumes, provenant de 36 bibliothèques de maisons religieuses et de 112 maisons d'émigrés ou de détenus. Cette énorme quantité de livres appartient désormais à la bibliothèque de Nancy; mais, quelque temps plus tard, les émigrés reprirent possession de leurs livres; les ouvrages doubles ou de peu de valeur furent donnés à d'autres bibliothèques; d'autres furent vendus au poids ou mis au pilon; finalement, de 75,000 volumes, 15,000 seulement entrèrent dans la composition de la Bibliothèque publique. M. Favier regrette qu'on n'ait pas été plus large pour l'admission; quelques traités de théologie furent rejetés, qui offraient un grand intérêt bibliographique; on regarda comme doubles les éditions différentes d'un même ouvrage; on donna à la bibliothèque de l'évêché un exemplaire des *Essais* de Montaigne, édit. de Paris, 1635, in-fol., sous prétexte que la Bibliothèque de la ville possédait l'édition de Genève, 1727, 5 vol. in-12; on préféra à l'édition des Bollandistes, d'Anvers, qui provenait des Chartreux et que Brunet estime 3,000 fr. la réimpression de Venise qui est à très bas prix, parce qu'elle faisait partie de l'ancien fonds; les commissaires ne furent donc pas toujours heureux dans leur choix, et la Bibliothèque de la ville de Nancy ne s'enrichit pas autant qu'on le croit communément. Près de la moitié des livres, dit M. Favier, qui avaient appartenu au clergé régulier devinrent la propriété du clergé séculier; ce résultat était loin de celui que se proposait la Convention.

— Sous ce titre : *Etudes sur l'Autriche, le Kahlenberg, notes de voyage et d'histoire*, M. Joseph Roy vient de faire paraître à Lyon (librairie Claude Dizain) un volume qui annonce chez son auteur un goût intelligent pour les sciences historiques. M. Roy réunit autour du Kahlenberg tous les souvenirs qui s'y rattachent depuis l'époque romaine jusqu'à Sobieski. Il y ajoute des impressions de voyage intéressantes et des réflexions sur l'état actuel de l'Autriche-Hongrie. Cet ouvrage paraît un début littéraire, et l'auteur mérite d'être encouragé. Il y a joint le fac-similé d'une curieuse gravure du XVII^e siècle.

ALLEMAGNE.—La librairie Teubner, de Leipzig, publiera prochainement les ouvrages suivants : 1° *Geschichte und Topographie der Stadt Rom im Alterthum*, par M. Otto GILBERT (aura deux parties : la première, qui sera publiée avant la fin de cette année, renfermera, en cinq chapitres, l'histoire et la topographie du Palatin, de l'Esquilin, du Capitolin et du Quirinal; la seconde partie, qui paraîtra dans un an, traitera, en cinq autres chapitres : 1° de l'histoire et de la topographie du Caelius et de l'Aventin; 2° — et ce sera le VIII^e chapitre de tout l'ouvrage, — de la formation de la ville en une seule cité et des ordonnances qui l'ont régie; 3° du développement de Rome comme ville libre et ville impériale [IX^e et X^e chap.); 2° *Aristotelis quae feruntur Magna Moralia*, recognovit Fr. SUSEMIHL; 3° *Aristophanis Ecclesiazusae*,

recensuit Ad. von VELSEN (III° vol. de l'édition complète des œuvres d'Aristophane); 4° *Die Musiklitteratur des Mittelalters bis zur Blüthe der Reichenauer Sængerschule, 500-1050*, par M. W. BRAMBACH; 5° *Die Musik Wilhelms von Hirschau, Wiederherstellung, Uebersetzung und Erklærung seines musiktheoretischen Werkes*, par M. Hans MÜLLER.

— Le volume que publie tous les ans, en Allemagne, M. Wilhelm MÜLLER, professeur à Tubingue, et qui correspond à l'*Année politique* de M. Daniel, en France, vient de paraître (*Politische Geschichte der Gegenwart. Das Jahr 1882*. Berlin, J. Springer. In-8°, xv et 335 p., 4 mark 20). C'est le seizième volume que fait paraître M. Müller; on y trouvera l'exposé bref et exact des événements de l'année 1882; l'auteur commence par l'empire allemand (pp. 1-71), pour passer ensuite à la péninsule des Balkans et à l'Egypte (pp. 73-158; « das Jahr 1882, dit-il, hat durch die ægyptische Krisis seine Signatur erhalten), et de là, à la France (pp. 158-187), à l'Autriche, à la Russie, à l'Italie, à la Grande-Bretagne, à l'Espagne, etc.; il termine par un dernier chapitre sur l'empire allemand (pp. 266-307). Comme dans les volumes précédents, on trouve, à la fin, une table alphabétique et une « Chronique des événements » ou table chronologique qui est utile; p. 174, lisez *Roche* et non « Roches. »

— L'école bien connue de Pforta a célébré les 20, 21 et 22 mai son 340° anniversaire : le premier jour, les élèves ont joué l'*Antigone* de Sophocle dans la langue originale; on avait adapté aux chœurs la musique composée par Mendelssohn pour le texte allemand; la scène, dressée absolument comme dans le théâtre antique, se trouvait dans la salle de gymnastique décorée, pour la circonstance, des statues de divinités grecques; à la fin de la pièce, le Dr Bonitz, délégué par le gouvernement, adressa en grec un discours aux élèves. Le deuxième jour eut lieu l'inauguration solennelle des nouveaux bâtiments de l'école; le Dr Bonitz rappela, dans un nouveau discours, le souvenir de Neu qui, cinquante ans auparavant, lui avait expliqué Sophocle dans cette même école. Le troisième jour, eut lieu un concert religieux; une excursion sur le Knabenberg qui domine Pforta, termina la fête.

ALSACE. — Sur les 866 étudiants de l'Université de Strasbourg, 160 sont inscrits à la faculté de philosophie ou des lettres; cette faculté compte 20 professeurs ordinaires, dont 3 honoraires, 2 extraordinaires et 5 privat-docent. Le traitement des professeurs varie de 1,800 à 10,500 mark; les rétributions payées par les étudiants l'augmentent en moyenne de la moitié. Les dépenses annuelles de l'Université s'élèvent à 925,200 mark, et ses recettes à 454,450 mark; l'Université ne possède pas de fortune personnelle, comme les autres universités de l'empire allemand; c'est donc l'empire qui lui donne une subvention de 400,000 mark pour compléter son budget.

BOHÊME. — La *Revue slave* (Slovansky Zbornik), de Prague, publie dans ses deux derniers numéros une traduction de l'*Essai sur la mythologie slave* de M. L. LEGER. Cette traduction est accompagnée de notes et d'additions de M. le Dr. POLIVKA. Cette revue publie également un travail inédit de feu ERBEN sur les *Vilas* de la mythologie slave.

GRANDE-BRETAGNE. — Les éditeurs Smith, Elder et Comp. annoncent une nouvelle édition des *œuvres complètes* de THACKERAY, qui renfermera quelques-uns de ses articles du *Punch*, du *Fraser's magazine*, etc.; l'édition qui sera la « standard edition » de Thackeray, formera vingt-six volumes.

ITALIE.— M. Salvatore Cusa, professeur d'arabe à l'Université de Palerme, vient de publier la seconde partie des *diplômes grecs et arabes* conservés dans les archives de Sicile. Ce volume se termine par une table analytique des documents selon l'ordre chronologique, suivie d'index grecs, arabes et latins des noms d'homme et de lieu.

Cette vaste publication honore à la fois le savant qui l'a entreprise et le gouvernement qui en a supporté les frais. M. Cusa nous promet un troisième volume de traductions et d'annotations historiques et philologiques, complément indispensable du travail.

POLOGNE. — Les histoires de la littérature polonaise ont, pendant longtemps, considéré comme des documents sérieux des monuments runiques apocryphes ou même purement imaginaires. La question des runes slaves a déjà été tirée au clair, dans un sens purement négatif, par MM. Jagic et Beaudouin de Courtenay. M. Roman Zawilinski vient de la résumer nettement dans une brochure publiée à Cracovie; il faut espérer que désormais personne ne reviendra sur ces fantaisies qui ont fait tourner bien des têtes.

RUSSIE. — M. Beaudouin de Courtenay, le savant linguiste polonais, est nommé professeur de philologie slave à l'Université de Dorpat.

— M. Lavrosvky, professeur de philologie slave à l'Université de Pétersbourg, vient d'entrer dans sa vingt-cinquième année d'enseignement. A cette occasion, ses élèves anciens et nouveaux ont publié un intéressant volume de *Mélanges slaves.*

— M. A. Veselovsky, de Moscou, dont nous avons déjà signalé les importantes études sur Molière, vient de faire paraître un volume intitulé : *L'influence occidentale sur la littérature russe moderne.*

SLAVES MÉRIDIONAUX. — La Revue *Slovinac* de Raguse continue de publier des traductions inédites de Molière, écrites au siècle dernier, et adaptées à la vie ragusaine. Ces traductions sont en prose. Le *Slovinac* publie en ce moment *Tartuffe;* l' « imposteur » a pris le nom de Tarto; Dorine s'appelle Franusa ; Elmire, Mara; etc.

— Le ministre de l'instruction publique, à Sofia, vient de fonder une *Revue pédagogique* (*Outcheben Viestnik*). Elle comprend tous les renseignements officiels concernant la Bulgarie et la Roumélie, des articles de fond et une bibliographie (prix d'abonnement, 8 fr. par an).

— M. Geitler va publier prochainement à Agram une *paléographie glagolitique.*

SUISSE. — M. Joseph Hornung, professeur de droit public et de droit pénal à l'Université de Genève, a fait tirer à part l'étude qu'il avait lue au Congrès des sociétés suisses de géographie en août 1882 et publiée dans les Actes de cette société, sur *les races de la Suisse au point de vue historique et juridique* (In-8°, 21 p.) Nous nous bornerons à en résumer les points essentiels. M. Hornung fait remarquer que les races sont ailleurs séparées et hostiles ou se fondent dans une unité supérieure; en Suisse, elles sont unies par le lien d'une libre confédération et gardent chacune leur originalité; ce fait provient avant tout de ce que la Suisse s'est trouvée à distance des centres de reconstruction, et pour ainsi dire, au *point d'indifférence* des forces représentées par les grands états. L'unité de la Suisse, dit M. Hornung, est donnée dès le principe par la nationalité celtique des Helvètes, comme celle de la France par la nationalité gauloise. Mais l'invasion germanique partage le pays entre les Burgondes à l'ouest et les *Alamanni* à l'est; les Burgondes étant chrétiens et très modérés avec les Romains, les contrées qu'ils occupèrent restèrent essentiellement romanes; les Alamanni, païens encore, germanisèrent entièrement le pays dont ils s'emparèrent, c'est-à-dire l'Allemagne au sud du Main et l'Alsace. La division ethnique de la Suisse date de cette époque, et il y eut équilibre entre les deux races, suivant une ligne qui passe par Sierre, Fribourg, Morat et Bienne. L'empire carolingien christianise la Suisse (avec l'abbaye de Saint-Gall comme centre). Après sa chute, la Suisse passe tout entière en principe à l'Allemagne, et la Suisse allemande fait partie du duché d'Alemannie; mais le royaume de Bourgogne transju-

rane va de Besançon à Marseille et de Lyon à la Reuss. Au xe et au xie siècle, l'Empire comprend toute l'Hélvétie et même toute la vallée du Rhône jusqu'à la mer. Mais bientôt il se décompose; la féodalité suisse se forme, malgré les Zaehringen, recteurs de l'Empire, qui fondent Berne et Fribourg. Mais la maison de Savoie, dynastie essentiellement romane, acquiert le pays de Vaud, tandis que la maison d'Autriche cherche à englober la Suisse allemande; les destinées des deux Suisses se séparent pour plus de deux siècles. Cependant la vie municipale, éclose depuis longtemps, se développe de plus en plus; les communes de la Suisse allemande se groupent contre l'Autriche et la féodalité locale, et forment une confédération qui l'emporte finalement sur la dynastie de Savoie, tout en affirmant son indépendance vis-à-vis de l'Empire dans la guerre de Souabe; cette confédération s'adjoint Fribourg; certains cantons conquièrent le Tessin; Berne occupe le pays de Vaud. Mais Genève engagée dans une lutte suprême contre la maison de Savoie, se fait protestante, devient absolument autonome, et s'oppose décidément à la race qui l'entoure : elle est le centre du monde calviniste et bientôt de toute la Suisse protestante après la défaite du zwinglianisme. C'est alors qu'il y a deux Suisses : la Suisse française, Genève et Vaud, recevant de la France le calvinisme et lui rendant le rationalisme de Rousseau, offrant un refuge aux réformés français, produisant Benj. Constant, Mme de Staël, Sismondi, etc.; la Suisse allemande, où Zurich « prend part à la restauration du germanisme ». M. Hornung insiste sur « l'antithèse entre la race mixte et secondaire de la Suisse française et la race pure des cantons allemands ». La civilisation de la Suisse allemande est toute germanique; elle a rejeté le droit romain; elle à contribué à l'histoire et à la théorie du droit germanique avec Bluntschli, Blumer et Segesser. Les tendances de la Suisse allemande sont conservatives et corporatives; elle s'étudie dans son développement historique; elle revient volontiers à son passé (fêtes historiques); elle est restée tout près de ses origines; sa Réforme, plus libérale et tolérante que celle de Calvin, foncièrement nationale, locale et populaire, ayant peu de rayonnement et d'action, a dû céder au calvinisme; mais la Suisse allemande, ayant l'unité de race, tient beaucoup moins aux cantons que la Suisse française et centraliserait volontiers le pays, en maintenant l'esprit corporatif des institutions; elle est moins préoccupée des droits individuels; elle aime peu les abstractions; sa littérature est réaliste (Haller, Jean de Müller, Gotthelf, Gottfried Keller); de là la part qu'elle a prise à la restauration du germanisme en Allemagne, au xviiie et au xixe siècle; les cantons allemands, en un mot, constituent la base solide de la confédération, son principe historique et corporatif. La Suisse française n'a pas un passé primitif comme celui de la Suisse allemande; elle repose sur une civilisation mixte; son centre n'est pas la race, mais une idée; son droit, sans être exclusivement latin, et tout en penchant du côté de la France, a un caractère mixte ; c'est à Genève et dans la Suisse française que se dessinent l'individualité et ses droits ; les cantons français ont toujours défendu les droits individuels et la liberté économique, tandis que la centralisation, la subordination des individus aux buts spéciaux était représentée par les cantons allemands. M. Hornung se demande laquelle des deux races est en progrès. Là où elles sont en conflit, c'est l'élément latin qui avance (Valois et Fribourg); l'allemand ne gagne du terrain que sur les idiomes romans des Grisons. Mais, à un autre point de vue, l'élément germanique gagne du terrain : la législation fédérale s'inspire « trop exclusivement » des idées germaniques et abuse du principe de la tutelle, particulièrement dans l'ordre économique. L'essentiel en Suisse, conclut M. Hornung, c'est le canton; ce qui fait la Suisse, c'est la libre union de ces cantons appartenant à des races diverses; mettre l'accent sur une des races, c'est préparer la décomposition de la Suisse. « Les exigences de la politique nous ont

fait passer de la confédération d'états à un état fédératif, n'allons pas plus loin; gardons nos originalités cantonales et nos esprits de race; que la Suisse conserve fidèlement cette variété de peuples, de cités, d'états souverains qui la distingue en Europe et qui fait son honneur et sa force. La Suisse laisse coexister en elles les éléments qui ailleurs se heurtent ou s'oppriment réciproquement; puisse-t-elle demeurer fidèle à ce beau rôle de conciliation et de transaction entre les races! »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Seance du 12 octobre 1883.

M. Deloche communique un fragment de bijou de l'époque mérovingienne qui fait partie de la collection formée par feu M. Benjamin Fillon. C'est une rondelle d'or fin, de 0m 011 de diamètre, de 0m 003 d'épaisseur et du poids de 2 grammes. Cette rondelle paraît avoir formé un chaton de bague. Elle est composée de deux lames soudées l'une sur l'autre, qui portent chacune une inscription, savoir : sur l'une des faces, autour d'un chrisme :

✠ ROCCOLANESV

et sur l'autre face :

VVAR
ENBERTV
SDEDI

Warenbertus est un nom d'homme et *Roccolane* un nom de femme, usités l'un et autre sous les Mérovingiens. On pourrait être tenté de lire, en groupant les deux légendes et en suppléant deux lettres : *Roccolane su[e] Warenbertus dedi[t]*; le bijou serait le chaton d'un anneau de fiançaille. Mais les deux faces de l'objet ne présentent pas le même aspect et semblent d'un travail différent. M. Deloche préfère donc reconnaître dans le bijou le reste d'un anneau sigillaire, et lire séparément, d'un côté *Roccolane su[bscripsi]*, de l'autre *Warenbertus dedi*. En effet, le chaton était disposé de manière à tourner sur deux pivots et à présenter, à la volonté de celui qui le tenait, l'une ou l'autre de ses faces. On possède plusieurs anneaux sigillaires qui offrent la même disposition, et elle est décrite en termes exprès dans une lettre de saint Avit, évêque de Valence (494-525).

M. Ferdinand Delaunay dépose, de la part de M. Fonssagrive, officier de l'armée française en Afrique, une collection d'estampages d'inscriptions latines, relevés en diverses localités de la Tunisie.

L'Académie se forme en comité secret.

A la reprise de la séance publique, M. Revillout lit une *Note sur l'argenteus-outen*. Dans cette communication, destinée à compléter les études précédentes de l'auteur sur le système monétaire des Egyptiens, M. Revillout s'attache à établir que l'unité monétaire connue sous le nom d'*argenteus* correspondait primitivement à l'unité de poids appelé *outen* : l'*argenteus* était à l'origine (sous Amasis et Darius, par exemple) un *outen* d'argent. Plus tard, les monnaies subirent une dépréciation graduelle et l'*argenteus* en vint à ne peser que les quatre cinquièmes de l'*outen*.

M. Delaunay commence la lecture d'un nouveau mémoire de M. Romanet du Caillaud sur la date de la loi Junia Norbana (voy. le compte-rendu de la séance du 25 août 1882, ci-dessus, nouvelle série, t. XIV, p. 232). M. Romanet du Caillaud présente de nouveaux arguments pour établir que la loi Junia Norbana a dû être rendue antérieurement à la loi Aelia Sentia.

Ouvrages présentés : — par M. Barbier de Meynard : 1° *Géographie d'Aboul-Féda*, traduite de l'arabe en français et accompagnée de notes par M. Stanislas GUYARD; 2° BASSET (René), *Notes de lexicographie berbère* (extrait du *Journal asiatique*).

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE

Séance du 12 octobre 1883.

M. Barbier de Meynard, vice-président, fait un rapport sur le congrès des orientalistes de Leyde auquel il assistait en qualité de délégué du Collège de France et de la Société asiatique.

M. Halévy traite de quelques mots hébreux et assyriens. Signalons particulièrement son explication du mot *El* « dieu » par *El* « colonne ». On sait, en effet, que les Sémites représentaient la divinité sous la forme d'une colonne, emblème de la montagne qui, dans leur esprit, était la divinité même.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*

— K. G. Andresen, Konkurrenzen in der Erklærung der deutsche Geschlechtsnamen. Heibronn, Henninger. — Bournet, Rome, Etudes de littérature et d'art. Paris Plon. — Cauer, Delectus inscriptionum graecarum propter dialectum memorabilium iterum composuit. Leipzig, Hirzel. In-8°, xvi et 365 p. — H. Cordier, Bibliographie des œuvres de Beaumarchais. Paris, Quantin. In-8°, vi et 143 p. — Die Urkunden der Grafen de Lagardie in der Universitætsbibliothek zu Dorpat, hrsg. v. Lossius. Dorpat, 1882 (Leipzig, Kœhler. In-8°, xiv et 158 p.) — Gartner (Th.), Raetoromanische Grammatik. Heilbronn, Henninger. — Klette, William Wicherley's Leben und dramatische Werke. Münster, Coppenrath. (In-8°, 74 p.) — Lanier, Etude historique sur les relations de la France et du royaume de Siam de 1662 à 1703. Versailles, Aubert. — Mispoulet, Les institutions politiques des Romains ou exposé historique des règles de la constitution et de l'administration romaines depuis la fondation de Rome jusqu'au règne de Justinien. Tome II. L'adminitration. Paris, Pedone-Lauriel. (In-8°, 560 p.). — Moguel, Calderon et Gœthe ou Faust et le magicien prodigieux traduit en français par Magnabal. Paris, Leroux. (In-16°, xxvi et 207 p.). — Perry, English literature in the XVIII. century. New-York, Harper and brothers (In-8°, xiii et 450 p.) — von Pflugk Hartung, Iter italicnm I abth. Stuttgart, Kohlhammer, In-8°. — Rœsiger, Neu-Hengstett (Burset), Geschichte und Sprache einer waldenser Colonie in Württemberg. Greifswald, In-8°. — Socard, Biographie des personnages remarquables de Troyes et du département de l'Aube. Troyes, Lacroix. (1882, in-8°, 446 p.). — Turmair's gennannt Aventinus, bayerische Chronik, hrsg. von Lexer. I, 2. Buch II. München, Kaiser. (In-8°, pp. 581-1184.)

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 29 octobre — 1883

210. — **Choix de textes de l'Ancien français du xe au xvie siècle,** par M. Aubertin, 357 p. Paris, Eugène Belin.

Nous possédons un excellent recueil de textes de l'ancien français, c'est celui de M. Paul Meyer; mais ce recueil n'ayant pas été fait pour les classes, plusieurs libraires de Paris en ont depuis longtemps déjà annoncé de nouveaux destinés particulièrement aux élèves de nos lycées. Si ces ouvrages se font attendre, c'est qu'on ne les improvise pas, même quand on est très savant romaniste. M. Aubertin a trop tenu, il nous semble, à arriver bon premier, et par suite le choix de textes qu'il publie sent la hâte et la précipitation. Trois extraits de nos chansons de Geste ne donnent pas une idée suffisante de la richesse de la poésie épique au moyen-âge : il y avait de beaux passages à prendre dans le roman d'*Alixandre*, *Aliscans, Ogier le Danois*, *la Conquête de Jérusalem*, etc. Quant aux poèmes historiques, ils brillent par leur absence : rien de Garnier de Pont-Sainte-Maxence, rien de Benoit de Sainte-More, rien de *Guillaume le Maréchal*. M. A. ne donne que deux extraits tirés du Roman de Rou, et il n'a pas trouvé de meilleure édition à suivre que celle de Pluquet, qui ne vaut absolument rien [1]. On est étonné de ne pas voir le nom de Rutebeuf parmi les poètes satiriques. Froissart a fait de bien jolies pastourelles, des ballades gracieuses; il eût été indispensable de choisir quelques pièces de ce poète qui rimait avec une facilité tout ovidienne, comme a dit Sainte-Beuve, d'autant plus que maîtres et élèves ne connaissent Froissart que comme historien. Les morceaux de prose sont trop rares ; il n'y en a que quinze ou seize, parmi lesquels les *Lois de Guillaume le Conquérant*, texte hérissé de difficultés, tout à fait propre à rebuter des novices dans l'étude

1. Ces deux vers faux n'ont pas attiré l'attention de M. Aubertin :

Plaiz de biés, plais de moutes.
E a sagetes e a tineus.

du vieux français, et d'ailleurs trop altéré pour être un bon spécimen de langue. Le recueil de M. A. est pourtant assez volumineux, mais les notes et notules sont si abondantes, semées avec tant de profusion qu'elles occupent souvent plus de la moitié des pages. Il y en a assurément de bonnes et d'utiles, mais, quand une remarque a été une fois faite sur tel ou tel mot, à quoi bon répéter à satiété cette remarque chaque fois que ce mot se rencontre? Dans un extrait de Villehardouin « *Contremont* » se présente trois fois, trois fois il est expliqué. Il en est de même pour « *Contreval*, » p. 35, 280, 329, 333. La négation « *ne*, » qui revient sans cesse, a toujours cette petite note : « *ne* ni (*nec*) », p. 46, 52, 119, 125, 126, 161, 212, 319, 324, 355. — « Si » ne se présente jamais sans que M. A. ne le saisisse au passage : « *si* du latin *sic*, ainsi, » p. 8, 10, 22, 23, 30, 33, 37, 47, 50, 59, 92, 97, 98, 101, 119, 120, 127, 129, 139, 140, 208, 212, 214, 224, 259, 261, 269, 276, etc., etc. — « *Dunc*, alors, du latin *tunc*, » (ce qui n'est pas certain, *T* initial ne se transformant jamais en *D*) — *el* mis pour *en le*, » — « *es* mis pour *dans les* » — « *adonc* du latin *ad tunc*, » voilà les remarques qui sautent au yeux à presque toutes les pages. Un glossaire des mots difficiles, placé à la fin du volume, eût été préférable à ces notes continuellement répétées, dont un bon nombre d'ailleurs sont superflues, et quelques-unes inexactes ou erronées, ce qui est grave dans un ouvrage qui prétend à être classique. Ainsi nous croyons qu'il était parfaitement inutile d'expliquer les mots suivants : *eschappatoire*, p. 156, *boulanger*, 170, *escuelle*, 171, *angoisse*, 180, *passe-passe*, 188, *confort*, 197, 202, *huis*, 204, *esbatement*, 206, *porte-panier*, 219, *cardinales (vertus)*, 312, *mystère*, 317, *cape*, 318, *larron*, 319, *regarder*, 320, *argentier*, 321 Dans ce vers du roman de Rou, « *Bacheler de bele juvente* » ; p. 55, expliquer *bacheler* par « cultivateur », est plus que hasardé. — « En la champaigne out un fossé Normant l'avaient adossé; *En belivant* l'orent passé, » p. 61 ; « *en belivant*, » en combattant, dit M. A. : « dans l'ardeur du combat ils l'avaient franchi sans prendre garde ». Il fallait consulter Godefroy aux mots *belif* et *beliver*. — « Plure des oilz, son cors *detuert*, » p. 48 ; « tord, épuise, » lisons nous en note. « Tordre » est à peu près juste, mais « *épuiser* » n'a rien de commun avec « détordre ». A la page 338, note 5, « on disait *despis* et même *despit* pour signifier mépris, » que signifie cette remarque? M. A. semble ne pas s'être aperçu que la première forme est le cas sujet, la seconde la cas régime. « Vous avez la plus grant affaire et le plus perillos *entrepris* que onques gens entrepreissent », p. 277 ; rien de plus clair que cette phrase de Villehardouin, mais M. A. a vu un substantif, dans le participe « entrepris », d'où cette note étrange : « Entrepris. Ce substantif, formé du verbe « entreprendre », et qui n'est qu'une sorte de participe, prend ordinairement la forme du féminin : « entreprise, entreprinse » — « Par mautalent *palla* à lui, » p. 141 ; « *palla*, pour parler, forme primitive *paroler*. » Il y a longtemps ce-

pendant que l'on a démontré qu'il n'a jamais existé un infinitif « paroler, » et M. A. devrait avoir lu sur ce verbe une note très intéressante de M. Cornu dans la *Romania*. — « Ma pucele va tuer deux chapons, por *deporter* à sause aillie », p, 96; « *deporter à sause aillie*, » accommoder à la sauce piquante, explique M. Aubertin. « Deporter » n'a jamais en cette signification; il faut mettre une virgule après ce verbe, et le sens sera « pour nous divertir. » — « Se contoier », p. 99, note 4, = être fier, s'enorgueillir, et non « se flatter de, se promettre de, se dire à soi-même. » — « Et si vous di tout *en oiant* », p. 110, note 9; « vous m'entendant » offre une explication inexacte. C'est une locution bien connue dont le sens est « à haute voix, *coram omnibus*, » équivalent de « en oiance, en audience. » A propos du mot « déluge » = destruction, massacre, M. Aubertin prétend qu'on disait aussi « déluger » [1] = dévorer. Cela est plus que douteux; en tout cas, ce mot n'appartient qu'à la langue savante du XVI[e] siècle, et signifie inonder, noyer :

> Quant un ravage long *déluge* nos guérets.
> (Du Bartas, 2[e] jour de la semaine, 47, édit. 1610.)

Il est aussi regrettable, à notre avis, que les extraits de vieux français soient, pour la plupart, suivis d'une traduction en français moderne : c'est favoriser, nous ne le savons que trop, la paresse naturelle chez les enfants, et leur ôter le plaisir de vaincre quelques difficultés.

A. DELBOULLE.

---

211. — Otto LYON, **Minne-und Meistersang, Bilder aus der Geschichte altdeutscher Literatur.** Leipzig, Grieben. In-8, 444 p. 6 mark 40.
— **Gœthes Verhæltniss zu Klopstock, ihre geistigen, literarischen und persœnlichen Beziehungen.** Leipzig, Grieben. In-8, 134 p.

L'ouvrage de M. Otto Lyon sur les *Minnesinger* et les *Meistersinger* est, comme le titre l'indique, une suite d'études ou mieux d'esquisses sur l'histoire de la littérature allemande du moyen âge; c'est, ainsi que le dit l'auteur dans son avant-propos, un livre destiné au grand public, et qui a pour but d'éveiller l'amour du passé, de faire des amis à l'antiquité allemande. Il nous semble toutefois que le livre est bien gros, bien compacte (444 pages!) pour le public auquel il s'adresse, et le prix (8 francs) un peu trop élevé. Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas fait imprimer en petits caractères la longue traduction qu'il donne du Winsbeke (pp. 24-36) et du *Frauendienst* d'Ulrich de Lichtenstein (pp. 53-100)? On voit, par ces chiffres, que sur les cent premières pages de l'ouvrage, soixante ne sont que traduction. Ces traductions qui forment

---

1. Il est vrai que Godefroy donne *deluger* et renvoie à *diluvier*, mais il ne cite point d'exemple du premier verbe.

la plus grande moitié du volume, sont exactes et animées; elles rendent l'allure et le mouvement de l'original; elles prouvent que M. L. connaît bien l'allemand du moyen âge et qu'il a du goût; mais pourquoi les unes sont-elles en vers, et les autres en prose? Hâtons-nous d'ajouter que les vers sont bien tournés. En somme, l'ouvrage de M. L. ne renferme pas d'erreurs et d'inexactitudes graves; mais il nous paraît trop long; le style même de l'auteur est diffus; ses réflexions sont justes, sensées, parfois ingénieuses; mais il se répète un peu, il abuse des épithètes. Nous lui conseillons de diminuer considérablement les citations, de supprimer en certains endroits une ou deux phrases, un ou deux adjectifs qui sont de trop, d'exprimer avec plus de discrétion et de sobriété soit l'éloge, soit l'admiration, en un mot d'alléger son volume au moins de la moitié; s'il est plus concis, s'il supprime sans pitié tout ce qui est superflu, s'il ne cite de tant de poésies que le plus beau et le plus parfait, son livre trouvera l'accueil que probablement il n'aura pas sous sa forme actuelle.

Nous ne ferons que citer le titre du second ouvrage de M. L.; nous en avons déjà rendu compte ici-même; mais l'ouvrage n'était alors qu'une dissertation de doctorat; depuis, il est devenu un livre de vente, et l'auteur nous fait même l'honneur de mentionner notre article dans sa préface; il l'a, dit-il, lu avec grand plaisir, mais il ne partage pas, malgré tout, notre opinion sur certains points; il est vrai, ajoute M. Lyon, que ces points sont précisément ceux « in denen die deutsche Anschauung von der französischen abzuweichen pflegt ». Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà; cependant, pour ne citer que ce seul témoignage, le regretté Herbst traite d'« Albernheiten », c'est-à-dire de sottises les racontars de Klopstock, de Voss et autres sur la vie excentrique du grand-duc et de Gœthe (*Voss,* I, p. 301).

C.

---

212. — **Mantua Carpentana heroice descripta,** Descripcion de Madrid compuesta à fines del siglo XVI en exametros latinos par Enrique Cock, natural de Gorkum, y publicada por vez primera con introduccion y notas por A. Morel-Fatio y A. Rodriguez-Villa. Madrid, imprenta de D. G. Hernando, calle de Ferraz, num. 13, 1883. In-18, 61 p.

Ce petit et très curieux volume est divisé en deux parties : la première (p. 1-32) renferme une introduction en espagnol, de MM. A. Morel-Fatio et Rodriguez Villa, sur le poème épique latin composé à la fin du XVIe siècle par le Flamand Cock en l'honneur de Madrid (*Ursaria sive Mantua Carpentana*); la seconde partie (pp. 33-61) contient la dédicace de Cock au cardinal Granvelle et le texte de son poème, en tout 471 vers.

Le poème de Cock n'est pas un modèle d'élégance; le style latin de ce

Flamand du xvi^e siècle est très disgracieux et incorrect. (excepté dans les endroits où il s'empare bravement d'un vers ou d'un demi-vers de Virgile ou de tout autre poète de l'antiquité) ; il parle ainsi des alguazils :

Lictores habet elatos Ursaria multos,
Quos alguaziles, *Poenorum voce, vocamus.* (v. 256-257.)

et il dit du Prado, où ont lieu les rendez-vous d'amour :

Aptus adulterio et plantandi cornua campus (v. 83).

Mais, comme les deux éditeurs le font remarquer dans leur introduction, Cock a longtemps vécu à Madrid qui était devenu sa patrie adoptive ; il a composé deux relations historiques qui sont très appréciées (voir la note 1 des pp. 4 et 5) ; il est impartial, véridique, et il sait observer. Il décrit non-seulement le Prado où se réunissent les amoureux et les « sportsmen » du temps, mais le pont de Tolède, le Manzanares, les églises et les couvents de la ville, le palais royal (v. 196-231)[1]; il expose le gouvernement du pays et celui de la cité ; il parle longuement des courses de taureaux, etc. On ne peut que savoir gré à MM. A. Morel-Fatio et Rodriguez Villa d'avoir si bien édité un texte intéressant, qui mérite, comme ils le disent, « alguna atención por parte de los eruditos y de los aficionados à estudios históricos » ; le poème de Cock est un des documents les plus précieux qu'on puisse désormais consulter pour la connaissance des mœurs et des coutumes de la société madrilène à la fin du xvi^e siècle.

---

213. — **Les grands écrivains de la France,** nouvelles éditions publiées sous la direction de M. Ad. Regnier, membre de l'Institut, sur les manuscrits, les copies les plus authentiques et les plus anciennes impressions avec variantes, notes, notices, lexiques, portraits, etc. J. de La Fontaine. Tome I. Paris, librairie Hachette, 1883, in-8 de cc-xxiv-471 p. Prix : 7 fr. 50.

Je ne puis écarter, en commençant ce compte-rendu, une pensée profondément douloureuse. Un de nos plus savants et de nos plus chers collaborateurs, qui était pour moi un de ces amis qui valent un frère, M. Charles Defrémery, se serait certainement chargé, — s'il nous avait été donné de le garder parmi nous tel qu'il était autrefois, c'est-à-dire possédant au plus haut degré toutes les facultés qui font le critique accompli, — de présenter le nouveau *La Fontaine* à nos lecteurs. Nul n'ignore que notre ami, qui était sans contredit un des premiers orien-

1. On trouve dans ce passage les deux vers :

Nam gemit Italus et Germanus vociferatur,
Belga canit, duras voces emittit Iberus ;

les éditeurs rapprochent de ces deux vers le passage suivant de l'auteur de « La Lozana andaluza » : Itali ululant, Hispani plangunt, Galli canunt (p. 325).

talistes de l'Europe, était aussi un des plus admirables connaisseurs de la littérature du XVIIe siècle. L'écrivain de ce beau siècle qu'il aimait le plus, qu'il connaissait le mieux, c'était La Fontaine. Il avait réuni dans sa magnifique bibliothèque un grand nombre d'éditions de l'incomparable fabuliste ; il avait joint à ces éditions anciennes et nouvelles presque tous les ouvrages ou opuscules relatifs à son auteur favori. Personne, parmi les érudits d'aujourd'hui, n'aurait pu rendre compte avec plus de compétence du volume que j'ai sous les yeux. Au poignant regret d'avoir perdu un ami dont la bonté et le dévouement ne peuvent être assez loués, s'ajoute pour moi le regret particulier d'avoir vu disparaître un critique dont chaque article était une bonne fortune et qui, au sujet de La Fontaine notamment, aurait à coup sûr enrichi notre recueil d'un inappréciable trésor d'observations [1].

Cet éminent érudit n'aurait pas manqué de déclarer que l'édition nouvelle est infiniment supérieure à toutes les éditions précédentes. Il aurait certainement été aussi satisfait de l'établissement du texte, que de la rédaction de la notice biographique et des notes.

Nous allons résumer d'abord les données de l'*Avertissement* de M. Henri Régnier. Nous examinerons ensuite les diverses parties du volume.

Ce volume était déjà tiré, « quand les funestes événements de 1870-71 sont venus tout interrompre et suspendre ». Si les éditeurs n'ont pas, « comme pour d'autres écrivains de la Collection, repris avec courage, dès le lendemain de nos désastres, la tâche commencée, c'est qu'il ne suffisait pas de publier le premier volume, il fallait aussi se préoccuper de la suite ». Or, pour cette suite, on s'était trouvé arrêté, même avant la guerre, par l'empêchement que voici : M. Julien Girard, aujourd'hui proviseur du lycée Condorcet, qui, il y a bien longtemps, du vivant de M. Louis Hachette, s'était chargé d'éditer le *La Fontaine*, avait été enlevé à ce travail par d'autres devoirs absorbants. Par bonheur, il avait achevé déjà son annotation des *Fables;* elle forme le fond du commentaire nouveau. Ici reproduisons en entier un passage où la part de chaque collaborateur est bien déterminée, où le *cuique suum* est nettement appliqué (p. II non numérotée) : « Je dis le fond, parce que M. Girard a bien voulu accepter, pour les notices et les notes des six premiers livres, mainte addition proposée par le directeur de la Collection, qui a pensé que, dans la notice dont est précédée chacune des fables, il convenait de développer l'indication des sources, les rapprochements intéressants, d'y joindre les appréciations et les réflexions les plus remarquables, soit d'ensemble, soit de détail, dont beaucoup de fables avaient été l'objet chez tel ou tel de nos bons auteurs. De même, dans le commentaire proprement dit, dans les notes au bas des pages, si, pour les livres de lec-

1. Aucun de nous n'a oublié l'article dans lequel M. Defrémery jugea d'une façon si remarquable le livre spirituel, ingénieux, charmant, mais insuffisant de M. Saint-Marc Girardin : *La Fontaine et les fabulistes* (No du 26 octobre 1867, pp. 267-270).

ture plutôt que d'étude approfondie, le bon goût impose grande sobriété, il a paru qu'on pouvait, qu'on devait ici, vu le caractère de la Collection, se renfermer dans de moins étroites limites pour les explications de choses et de mots, la langue, le style, les imitations voulues, et même les ressemblances fortuites, quand elles offrent quelque intérêt. Dans les livres VII et VIII, l'extension, au sens qui vient d'être dit, est, en grande partie, l'œuvre de M. Desfeuilles; dans les quatre derniers, IX à XII, celle du signataire de cet *Avertissement*, qui a de plus revu, avec la constante assistance de son père, tout l'ensemble de cette seconde moitié [1] ».

Le texte est la reproduction « scrupuleusement exacte, en tenant compte des *errata*, du dernier texte des *Fables* publié du vivant de l'auteur et sous ses yeux, c'est-à-dire des impressions successives de 1678-1679-1684 ». Seulement, « au lieu de suivre la division très confuse, très arbitraire, de ces impressions », on a fort judicieusement adopté celle de l'édition de 1705 (Paris, H. Charpentier), où les livres furent pour la première fois numérotés depuis I jusqu'à XII [2] ».

Les variantes qu'on peut attribuer à l'auteur lui-même, en d'autres termes celles que fournit la comparaison des éditions venant de lui, antérieures à sa dernière, sont rares et généralement insignifiantes. Si, avant la publication première, La Fontaine, comme le dit fort bien M. H. R., « corrigeait très soigneusement ses fables, s'appliquait à faire disparaître jusqu'aux moindres fautes typographiques, substituant même des cartons aux pages qui en offraient de trop choquantes, il ne leur a fait subir que peu de changements après qu'elles eurent vu le jour ».

Les éditions rapprochées du texte définitif, avec relevé des différences, sont en assez grand nombre, à commencer par l'édition de Paris, 1668, à finir par l'édition donnée dans la même ville par la compagnie des libraires en 1729. On trouvera dans les deux avant-dernières pages de l'*Avertissement* une indication sommaire des diverses éditions consultées, sur laquelle la *Notice bibliographique* fournira tous les détails utiles.

La *Notice biographique sur la Fontaine* (pp. I-CCIII) est l'œuvre de M. Paul Mesnard. M. H. R. la juge très bien quand il dit, à la fin de l'*Avertissement :* « Le lecteur pourra reconnaître dans ces pages l'auteur de la biographie de M^me^ de Sévigné, de l'édition de Racine, et des Notices que doit déjà à M. Mesnard notre édition de Molière, en attendant qu'il y ajoute une Vie de notre grand comique, telle que nous nous la promettons de lui ». M. Mesnard a eu le difficile mérite de dé-

1. Comme l'impression du tome I était achevée avant l'année 1870, on ne s'étonnera pas qu'il n'y soit pas fait mention, dans les notes et notices, de publications postérieures qu'il eût été parfois opportun de citer, entre autres, « de la très intéressante édition de M. Moland, publiée de 1872 à 1876 ».

2. M. H. Regnier emprunte à Walckenaer (*préface* sur les *Fables de La Fontaine*, 1827) un passage où est parfaitement démontrée l'impossibilité de suivre le singulier mode de division des premières éditions.

passer Walckenaer lui-même, qui semblait pourtant avoir traité le sujet d'une manière définitive dans son *Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de la Fontaine*. « En repassant sur ses traces », dit le nouveau biographe (p. IV), nous aurons encore à faire quelques rencontres, qui ne se sont pas offertes à ses investigations; et, sur quelques points, des travaux plus récents et nos propres recherches nous rendront possible ou de le compléter ou de le rectifier ». M. Mesnard (*Ibid.*) appelle le travail de son devancier « agréable et savant ouvrage ». Les mêmes épithètes s'appliquent plus justement encore à sa notice si finement écrite et si profondément fouillée. L'excellent biographe a eu l'heureuse chance de pouvoir interroger soit à Paris, soit à Château-Thierry, divers documents inédits qui lui ont permis d'apporter dans les renseignements sur La Fontaine et sur sa famille une précision qui ne laisse rien à désirer. Parmi les choses les plus nouvelles et les plus piquantes de la *Notice*, j'indiquerai tout ce qui regarde Marie Héricart, la femme du fabuliste (pp. XXX-XLVI). M. Mesnard prend contre l'abbé d'Olivet, contre la tradition, la défense de Mme de La Fontaine, et l'habile avocat gagne complètement la cause d'une cliente trop méconnue. On remarquera aussi ses révélations touchant les nombreux amis et les amies plus nombreuses encore du bon La Fontaine. Un éloge bien dû à M. Mesnard, et qui, j'en suis sûr, le touchera plus que tout autre éloge, c'est que non-seulement ses deux cents pages font admirablement connaître son héros et le milieu où il vécut, mais encore qu'elles font mieux aimer « ce beau génie, cette âme sans plus de replis que celle d'un enfant ». Il y a tel et tel passage de la *Notice* où le biographe semble, en quelque sorte, avoir emprunté à La Fontaine, pour le caractériser, quelque chose de sa spirituelle bonhomie.

Je n'ai presque aucune observation à soumettre à l'auteur d'une notice qui n'est pas moins exacte qu'attachante. Ne me trouvera-t-on pas critique bien minutieux si à cette désignation trop vague (p. XIV, note 2) : Il parut, *vers le même temps* (c'est-à-dire vers 1621), une autre traduction française par Pierre d'Audiguier, du traité espagnol du P. Rodriguez, intitulé *Pratique de la perfection chrétienne*, je substitue cette désignation précise : la traduction de Pierre d'Audiguier parut en 1623 (Paris, Gervais Alliot) ? — M. Mesnard surnomme Voiture (p. XVIII) *l'écrivain cher à l'hôtel de Rambouillet*. Voiture fut-il bien aussi cher que cela au célèbre hôtel? Il me semble qu'on l'y toléra toujours plus qu'on ne l'y aima. On sait que Montauzier le détestait cordialement et que la princesse Julie eut avec lui plus d'une retentissante querelle. On sait encore de quelles railleries son origine fut l'objet dans l'entourage d'*Arthénice*. Les *Historiettes de Tallemant des Réaux* et les *Lettres de Chapelain* [1] ne permettent guère de croire que Voiture, loin d'être le

1. A propos des *Lettres de Chapelain*, constatons que M. Mesnard ne paraît pas avoir connu les lettres écrites à La Fontaine par l'auteur de la *Pucelle*. On les trouvera dans le second volume du recueil, dont on achève en ce moment d'imprimer les Tables.

favori de la *Chambre bleue*, ait jamais été complètement accepté dans la ruche dont la marquise de Rambouillet était l'élégante reine. Autre objection. M. Mesnard dit (p. LXVI) de Claudine Le Nain [1], la dernière femme de Guillaume Colletet : « Servante d'abord du poète académicien, et la troisième que de cette humble condition il avait fait passer au rang de son épouse, la belle Claudine avait séduit La Fontaine par ses jolis vers, plus encore par sa jolie figure ». J'ai jadis eu l'occasion, en écrivant une notice sur Guillaume Colletet dans l'introduction aux *Vies des poètes gascons tirées du manuscrit autographe de la bibliothèque du Louvre* [2], de rappeler que, malgré les plaisanteries de plusieurs des contemporains de l'heureux époux de Claudine, la réputation d'*ancillomanie* qui lui a été faite n'est pas incontestablement établie. En effet, un intime ami de notre homme, son confrère comme avocat au parlement, P. Cadot, affirmait dans l'*Eloge et abrégé de la vie de M. Guillaume Colletet*, etc., mis en tête de la copie des *Vies des poètes français*, anéantie, en mai 1871, avec l'original, qu'il « n'eut que *deux* femmes en sa vie et *non pas trois*, comme quelques-uns ont cru ». Cadot affirmait encore avec l'autorité d'un narrateur qui avait vu de près le ménage de son confrère et ami, qui avait pénétré dans tous les détails de cet intérieur si pittoresque, que la première femme de Colletet n'avait jamais été sa servante et qu'il ne se mésallia qu'en épousant Claudine, laquelle, ajoute-t-il, comme pour excuser l'entraînement insensé du pauvre quinquagénaire, « était d'une beauté à faire des adorateurs [3] ». Il ne me reste plus qu'une observation à présenter. C'est au sujet de ce passage (p. CXCV) sur La Fontaine se disposant à quitter la maison si doucement hospitalière de Mme de La Sablière, après la mort de sa dévouée protectrice : « On raconte qu'il se préparait à en sortir [de l'hôtel de la rue Saint-Honoré], lorsqu'il rencontra M. d'Hervart, qui lui offrit de venir demeurer chez lui. *J'y allais*, répondit-il. C'est un des mots les plus charmants qu'ait jamais inspirés l'amitié confiante. Il est digne de l'auteur de la fable des *Deux amis;* et cette fois nous ne craignons guère d'avoir affaire à la légende, qui n'a pas coutume d'inventer si bien ». Et pourtant j'ai bien peur que ce mot d'une naïveté si touchante ne soit un mot purement légendaire! Aucun des contempo-

1. Et non *Le Hain*, comme on l'a si souvent imprimé, même du temps de Colletet. J'avais cru pouvoir, après M. Paulin Paris, en son commentaire des *Historiettes*, adopter la forme *Le Hain* admise même, semblait-il, par le mari de Claudine. Mais M. Jal a lu très distinctement *Le Nain* dans la signature de la seconde femme de Colletet, et, comme je doutais de sa lecture, il daigna m'envoyer, à titre de pièce de conviction, le fac-simile de cette signature, en me disant, comme dans l'hymne du jour de Pâques : *Noli esse incredulus*. Il fallut bien se rendre et reconnaître que le nom *Le Hain* avait été créé et mis au monde par un maladroit imprimeur.

2. Paris, 1866, grand. in-8°, p. 16, note 1. Conférez *Revue critique* de 1867, 1er semestre, article sur le *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, p. 301.

3. Devant ces déclarations si catégoriques, Viollet-le-Duc (*Catalogue de la bibliothèque poétique*) et Asselineau (dans les *Poètes français* de Crepet), ont repoussé tous les témoignages contraires comme dénués de la moindre valeur.

rains de La Fontaine n'en a jamais entendu parler. Presque tout le XVIIIe siècle même s'est écoulé saus que personne l'ait répété. Ce n'est qu'en 1774 qu'il paraît pour la première fois dans l'*Eloge de La Fontaine* par Chamfort. Un éloge académique! source suspecte s'il en fut! Chamfort avait certes assez d'esprit pour imaginer un aussi joli mot, si bien en situation, pour ajouter à son discours cette perle fausse qui paraît si pure et de si belle eau. M. Mesnard a montré avec beaucoup de sens et de critique combien d'anecdotes fabuleuses ont été peu à peu introduites dans la biographie de La Fontaine. Il me pardonnera de regarder comme fabriquée après coup — on ne peut plus ingénieusement — une repartie qui a seulement vu le jour près de 80 ans après la mort du *bon homme* [1]. Il m'en coûte assurément de rejeter, comme non authentique, cette repartie qui, depuis Chamfort, a toujours été tant admirée et qui ressemble à s'y méprendre à un *cri du cœur*. Mais s'il faut beaucoup aimer Platon... je veux dire La Fontaine, il faut encore plus aimer la vérité, *à tout il faut préférer la vérité*. C'est la devise de la *Revue critique*, et j'ose dire que c'est aussi la mienne.

La *Notice* est suivie (pp. CCV-CCX) des *Pièces justificatives* que voici : *Acte de baptême de Jean de La Fontaine* (extrait du registre de la paroisse de Saint-Crépin, à Château-Thierry); *Acte de baptême de Claude de La Fontaine, frère puîné du poète* (même registre); *Acte de baptême*

1. Le P. Adry a prétendu que le trait est rapporté par Marmontel; M. Mesnard l'a vainement cherché dans les œuvres de ce littérateur : je n'ai pas été plus heureux. D'ailleurs, Marmontel, né 28 ans après la mort de La Fontaine, ne saurait avoir l'autorité d'un contemporain, et son témoignage ne pourrait être admis que sous bénéfice d'inventaire. Cette dernière expression me rappelle que, dans une note de la page 362, sur ces deux vers de la fable l'*Oracle et l'impie* :

> Et qui croyoit en Dieu pour user de ce mot,
> Par bénéfice d'inventaire,

on lit : « La Fontaine n'est pas le premier qui ait fait un tel emploi de cette locution. L'Estoile, dans ses *Mémoires* (tome I, p. 83, édition Petitot, fin de 1573), dit à propos de Jodelle : *il étoit d'un esprit prompt et inventif; mais paillard, ivrogne*, sans aucune crainte de Dieu, qu'il ne croyait que par bénéfice d'inventaire ». Malheureusement pour cette citation, elle manque au texte autographe de l'Estoile si minutieusement, on peut presque dire si photographiquement reproduit dans l'édition Jouaust. La phrase attribuée au chroniqueur dans la très mauvaise édition de la collection Petitot est tout simplement une addition faite par une main étrangère, une interpolation qui a fini par devenir pour la plupart chose sacramentelle, car presque tous ceux qui parlent de Jodelle regardent comme un devoir de la répéter. On ne trouvera dans les *Registres-Journaux* de Pierre de l'Estoile (t. I, 1875, p. 48) que la mention d'un *Sonnet fait sur la mort d'Etienne Jodelle, poète parisien, par les Huguenos...*, sonnet qui était transcrit sur un feuillet aujourd'hui manquant dans le manuscrit de la Bibliothèque Nationale. Faisons observer, de plus, que Jodelle mourut en juillet 1573 et que les *Mémoires-Journaux* du grand audiencier de la chancellerie ne commencent qu'à la mort de Charles IX (30 mai 1574). Il aurait fallu peut-être faire remarquer encore que, dans le *Dictionnaire* de Littré, au mot *inventaire*, sont indiqués, comme usuelles, les deux formes *sous bénéfice d'inventaire*, *par bénéfice d'inventaire*, tandis que, dans les deux dernières éditions du *Dictionnaire de l'Académie*, on n'admet que la première de ces formes.

de Marie Héricart, femme du poète (extrait des registres de la paroisse de Saint-Vaast, à la Ferté-Milon); *Acte de baptême de Charles de La Fontaine, fils du poète* (extrait du premier des registres déjà cité); *lettre inédite à mademoiselle de La Fontaine, à Château-Thierry* (écrite par un La Fontaine qui n'est pas le nôtre); *Tableau généalogique qui prouve la parenté du poète Jean Racine et de Marie Héricart, femme de La Fontaine, comme descendants de Pierre Drouart de Norroy, vivant en 1400; Acte d'inhumation de La Fontaine* (extrait du registre des sépultures de la paroisse de Saint-Eustache de Paris); *Acte d'inhumation de Marie Héricart, veuve de Jean de la Fontaine* (extrait des registres mortuaires de Château-Thierry). Après les *Pièces justificatives* vient l'*Appendice* (pp. CCXI-CCXXIV) ainsi constitué : *Eloge de La Fontaine par Fénelon* (en latin); *traduction* de ce morceau; note *sur la sépulture de La Fontaine;* note *sur les descendants de La Fontaine;* note *sur les portraits de La Fontaine,* communiquée par M. Jules Maciet, membre de la Société historique et archéologique de Château-Thierry, et divisée en huit petits chapitres successivement consacrés à la miniature du Louvre, au portrait gravé par H. Pauquet, d'après Ch. Lebrun, au portrait gravé par Ch. Duflot, au portrait peint par Fr. de Troy, au portrait du musée de Reims, au portrait du musée de Versailles, au portrait du musée de Château-Thierry, au portrait peint par Hyacinthe Rigaud.

L'annotation des *Fables* est d'une ampleur et d'une richesse qui dépasseront les espérances des lecteurs les plus curieux. Pour ma part (et Dieu sait pourtant si je suis curieux!), je n'aurais jamais osé autant demander à l'érudition des commentateurs. Voici, du reste, le beau programme qui a été suivi tel qu'il est consigné dans une note de la première fable (p. 57) : « Pour faciliter les rapprochements, nous indiquons en tête de chaque fable, dans un premier alinéa, les fables de sujet identique ou analogue qui nous ont paru dignes d'être signalées, chez les anciens, ou chez les modernes antérieurs à La Fontaine, ou chez ses contemporains; nous ne mentionnons les écrivains postérieurs à notre fabuliste que lorsqu'ils peuvent être l'objet d'une comparaison vraiment intéressante. Dans un second alinéa, nous renvoyons aux fables anciennes contenues dans la *Mythologie ésopique* de Nevelet, recueil où nous pensons que La Fontaine a le plus souvent pris ses sujets; mais nous nous bornons à indiquer les pages, afin de ne pas répéter inutilement les titres. Un troisième alinéa mentionne, quand l'occasion s'en présente, certains recueils, imprimés ou manuscrits, où la fable a été reproduite, comme les *Manuscrits de Conrart,* le *Recueil de poésies chrétiennes et diverses,* le Recueil du P. Bouhours, etc. Nous marquons, lorsqu'il y a lieu, dans un dernier paragraphe, la source première de la fable, et, quand ils sont remarquables par eux-mêmes ou dignes d'attention par le nom de leur auteur, les jugements sur le sujet même ou l'ensemble, et les allusions qui, ne se rapportant pas à un passage en particulier, à

une idée, une expression, une tournure, mais à la fable entière, ne peuvent trouver place dans les notes partielles [1]. »

Les commentateurs ont joint à leurs observations personnelles, très abondantes et très recommandables, des milliers d'observations tirées des études de leurs meilleurs devanciers, notamment de celles d'Adry, de Chamfort, de Geruzez, de Robert, de Saint-Marc-Girardin, de Soullié, de M. Taine et de Walckenaer [2]. Tout cela forme un ensemble qui est à la fois des plus instructifs et des plus piquants. On fait, pour ainsi dire, autour de chaque fable, un voyage d'agrément dans lequel on a pour compagnons, pour guides, des hommes d'autant de savoir que d'esprit, des hommes qui, à eux tous, ne laissent pas subsister une seule difficulté, une seule incertitude. Je n'ajouterai qu'un mot pour constater un résultat évident : les exquis petits tableaux qui, sous le nom de fables, furent retracés par le plus inimitable des peintres ont enfin reçu une bordure digne de toute leur beauté.

T. de L.

---

1. Outre les notices qui sont en tête de chaque fable et les notes mises au bas des pages, on trouve (à la fin du volume, *Appendice*, pp. 435-465) des citations diverses qui auraient été trop étendues pour être insérées ailleurs. Ces citations complémentaires sont empruntées à un grand nombre de recueils anciens et modernes que bien peu de bibliophiles ont tous sous la main.

2. Les commentateurs ont un peu trop négligé les *Etudes sur La Fontaine, ou notes et excursions littéraires sur ses fables*, par Solvet, travail regardé comme *estimable* par un spécialiste tel que M. Defrémery (article déjà cité, p. 267). Ils ont encore plus négligé l'édition des *Fables* donnée par Charles Nodier et totalement négligé, ce qui est plus grave, l'édition soignée (*soignée* est bien le mot) par M. Ch. Marty-Laveaux, dans la *Bibliothèque elzevirienne*, édition à laquelle ils auraient pu emprunter plus d'une heureuse remarque. Je ne leur reprocherai qu'un autre péché d'omission. A propos de ce vers de la fable IV du livre IV (*Le jardinier et son seigneur*) :

Peu de jasmin d'Espagne et force serpolet,

ils ont rappelé (p. 277, note 5) qu'il n'y avait pas bien longtemps qu'on connaissait le jasmin d'Espagne en France lorsque La Fontaine publia ses fables, et ils ont cité cette phrase de Loiseleur-Deslongchamps, dans le *Dictionnaire des sciences naturelles* de Levrault (1822) : « On le cultive en Europe depuis près de deux cents ans. » Comment n'ont-ils pas ajouté que l'introduction du jasmin dans nos jardins est due à l'illustre Peiresc, un des savants qui ont le plus utilement travaillé à l'acclimatation en France de plantes et même d'animaux exotiques? Voir sur les conquêtes faites, à ce double égard, par ce grand homme les détails que nous fournit son biographe, Pierre Gassendi (*De vita Peireskii Liber quartus*, à l'année 1630, édition de La Haye, 1651, *passim*, et spécialement, en ce qui regarde le jasmin, *gelseminum Indicum, arborescens, semper virens, flore luteo, ac suavissime odorato*, la page 342).

214. — **Stein, sein Leben und seine Zeit, Deutschland und Preussen im Zeitalter Napoleons,** von J. R. Seeley, Professor der neueren Geschichte an der Universitæt Cambridge. I Band, aus dem Englischen uebersetzt von Emil Lehmann. Gotha, F. A. Perthes. In-8, xxii et 432 p. 5 mark.

Ce livre sur Stein a d'abord paru en anglais; l'auteur est professeur d'histoire moderne à l'université de Cambridge; mais la traduction allemande qui vient de paraître et qui se lit d'un bout à l'autre avec facilité, sera la bienvenue. Le traducteur, M. Lehmann, n'a mis en allemand que la première partie de l'ouvrage, depuis les débuts de Stein jusqu'à ses négociations avec Daru; mais la seconde partie qui est consacrée aux grandes réformes du ministre prussien ne tardera pas, dit-on, à être publiée.

On possédait déjà en Allemagne une Vie complète du grand ministre; c'est la biographie publiée par Pertz en six volumes (*Das Leben des Ministers Freiherrn von Stein*). Mais M. Seeley n'a pas voulu seulement retracer la vie du baron de Stein; à l'origine, il avait même le dessein de retracer le grand changement qui s'accomplit en Allemagne et en Prusse au temps de Napoléon, mais il se convainquit peu à peu qu'il valait mieux traiter ce sujet en l'appuyant et l'attachant, pour ainsi dire, à la vie d'un seul homme qui pouvait passer pour le représentant de sa nation et de son époque. Ce n'est donc pas une simple biographie de Stein, un *Lebensbild* que nous avons devant nous; c'est aussi un *Zeitbild;* c'est aussi l'époque où Stein a vécu et agi, et, comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, l'histoire, tracée à grands traits, de l'Allemagne et de la Prusse au siècle de Napoléon. Le livre de M. S. diffère absolument de celui de Pertz; il est vrai que le professeur anglais a puisé la plupart des matériaux qu'il emploie dans l'ouvrage de Pertz; il reconnaît que la publication de l'historien allemand est de beaucoup la plus importante sur le sujet, plus importante même à elle seule que toutes les autres publications relatives au baron de Stein; c'est Pertz qui lui a fourni le cadre de son œuvre; c'est dans Pertz qu'il a trouvé une foule de documents qu'il cite lui-même en entier ou en partie; Pertz avait eu communication des papiers de la famille de Stein, et il reproduit des conversations et des propos du ministre, en même temps qu'une grande quantité de dépêches diplomatiques, de rapports ministériels, d'ordres de cabinet, de textes de lois, d'extraits de brochures politiques. Mais M. S. ne s'est pas borné à tirer de Pertz ce qu'il y a de meilleur et de plus intéressant; le livre anglais n'est pas un résumé ou une adaption du livre allemand ; il y a bien des endroits où M. S. ne partage pas l'avis de son devancier, où il ajoute, retranche, modifie, sans s'attacher servilement à Pertz. En un mot, il a complètement remanié et transformé le sujet. Il écrivait d'ailleurs pour le public anglais, et non pour le public allemaud : Pertz suppose que ses lecteurs connaissent le monde où vit et se meut son héros; il ne s'est pas occupé à peindre le fond de la scène et ses en-

tours; M. S. suppose que ses lecteurs ne connaissent absolument rien de la matière qu'il traite, et il décrit avec soin tout ce qui peut aider à faire comprendre la vie de Stein, tout ce que Pertz a négligé comme accessoire; il nous montre, dit-il lui-même, Stein à cause de son temps, et le temps de Stein à cause de Stein. Ajoutons que depuis l'apparition du grand ouvrage de Pertz, près de trente années se sont passées; des documents, que Pertz n'a pas connus, abondent sur l'histoire de la Prusse et de l'Allemagne à l'époque du premier Empire; les deux volumes des Mémoires de Hardenberg publiés en 1877 par Ranke; les Papiers de Schön publiés en quatre volumes (1875-1876); les Mémoires d'un neveu de Stein, le comte Senfft (1863); les documents laissés par un homme d'état hanovrien, Ompteda, et parus en trois volumes (1869); les biographies de Scharnhorst par Klippel (1869), de Gneisenau par Pertz (1864-1865), du baron de Vincke par Bodelschwingh (1853), de York par Droysen (1851-1852), les ouvrages de Max Duncker sur « la Prusse pendant l'occupation française », de W. Oncken sur « l'Autriche et la Prusse dans la guerre de 1813 », etc., etc. M. S. a consulté ces diverses publications, qui lui ont surtout servi à peindre les collègues et collaborateurs de Stein, Hardenberg, Scharnhorst, Schön, Niebuhr, Guillaume de Humboldt.

Tel est, en effet, un des grands mérites de l'ouvrage de M. S.; il fait revivre non-seulement le baron de Stein, mais tous ceux qui ont, comme lui et avec lui, contribué au relèvement de la Prusse, et qui forment comme l'état-major du grand ministre. Non pas que M. S. fasse honneur à son héros de tout ce qui s'est exécuté pendant son ministère. Nous relevons, ici encore, une de ses principales qualités, son impartialité; il met Stein en évidence avant tous les autres, il loue ses efforts, ses actes remarquables, la force de sa volonté et la grandeur de son caractère; mais il sait éviter le défaut presque inévitable de tant de biographes; il n'exalte pas son héros outre mesure; il ne le considère, dit-il lui-même (p. 312), que comme « *primus inter pares* ». Le nom de Stein, qui revient à presque toutes les pages, n'obscurcit pourtant pas les noms de Hardenberg et de Scharnhorst; les dignes auxiliaires de Stein ne rentrent pas dans l'ombre; eux aussi sont en pleine lumière, comme ils le méritent, et occupent le premier plan. M. S. s'efforce d'accorder à chacun selon ses œuvres; lorsqu'il traite, par exemple, du fameux édit d'émancipation, il fait avec justesse et justice la part de Stein et de Hardenberg : ce n'est pas Hardenberg qui a proposé et créé, à proprement parler, toute la législation à laquelle se rattache le nom de Stein; mais il est le premier homme d'état qui ait approuvé le plan de réforme et lui ait souhaité la bienvenue; toutefois, ajoute à peu près M. S., si c'était rendre un grand service que de recommander chaudement un plan aussi hardi, ce n'était pas Hardenberg qui aurait pu l'exécuter; c'était un homme de cour; il fallait un homme impérieux, d'une infatigable énergie et d'une fermeté implacable, qui sût

non seulement reconnaître la nécessité de l'œuvre de réforme, mais qui eût le courage et l'ascendant de l'esprit nécessaires pour l'accomplir (p. 363).

Il serait trop long de citer tout ce que ce volume renferme d'attachant, de bien pensé et de bien dit, de soigneusement étudié. Il est divisé en trois parties : 1° *Avant la catastrophe* (I. Jeunesse de Stein; II. Stein au service de la Prusse; III. La Prusse en lutte avec la Révolution ; IV. Stein employé en Westphalie; V. Stein, ministre des finances). 2° *La catastrophe* (I. L'état prussien ; II. Frédéric Guillaume II et Frédéric Guillaume III ; III. Napoléon et l'empire ; IV. Neutralité de la Prusse ; V. La catastrophe ; VI. Stein pendant la guerre ; VII. Stein dans la retraite). 3° *Ministère de Stein, première période* (I. Organisation et tâche du ministère; II. Les collègues de Stein ; III. Préparation de l'édit d'émancipation ; IV. L'édit d'émancipation ; V. Position de Stein ; VI. Négociations).

Nous avons relevé, en lisant ce volume, quelques petites taches ; p. 25. Le nom de *Hainbund* ne date pas de 1772 ; il a été inventé par Voss bien longtemps après, en 1804 *(Vie de Hölty)*, et l'on disait alors le *Bund* ou le *Hain ;* ce n'est pas en 1770, comme le dit M. S., qu'eut lieu la fête des jeunes poètes en l'honneur de Klopstock ; c'est en 1773 (le 2 juillet) et on y brûla, non pas un buste de Wieland, mais son portrait qui se trouvait sur une page déchirée de l'Almanach des Muses de Leipzig de 1773 ; — p. 56. Ce « certain » Leuchsenring n'était pas autant estimé que le croit M. S., dans le monde savant de l'Allemagne ; — p. 82 ; on ne comprend guère la phrase : « L'empire avait été attaqué à son point le plus faible au moment où la tentative des Français, de pénétrer dans les Pays-Bas, avait échoué et où le roi de Prusse se trouvait avec son armée à Luxembourg ». Quelle est cette tentative des Français ? Mayence capitule le 21 octobre, trois jours auparavant Kalkreuth a signé la capitulation de Longwy, et depuis le 12 Dumouriez a quitté son armée pour courir à Paris presser l'invasion des Pays-Bas; c'est même le 20 qu'il arrive à l'armée de Flandre, et Lille vient de repousser le duc de Saxe-Teschen qui l'assiégeait ; la tentative dont parle M. S. ne serait-elle pas celle de Théobald Dillon et de Biron qui eut lieu le 29 avril de la même année ? — P. 94, M. S. ou son traducteur dit que Louis Ferdinand tomba « im Beginn der Schlacht Jena », et cependant, dans un autre endroit du livre (p. 281), on lit qu'il fut tué près de Saalfeld, c'est à dire quatre jours avant Iena ; — p. 150. Peut-on dire que « Frédéric le Grand semble n'avoir pas pensé à élever la Prusse au rang d'une grande puissance européenne » ? — P. 166, M. S. dit que « Frédéric Guillaume III confia au duc de Brunswick la direction d'une deuxième campagne » ; il veut dire sans doute qu'après 1792, Brunswick reparut à la tête de l'armée prussienne en 1806 ; mais dans la seconde période de l'année 1792 et en 1793 Brunswick commandait encore les troupes de la Prusse ; on ne peut

donc parler d'une *deuxième* campagne, et d'ailleurs ce malheureux Brunswick était, même en 1806, encore un des meilleurs généraux prussiens. On croit généralement que Valmy porta atteinte à sa réputation; mais Pirmasens (14 sept. 1793) et les lignes de Wissembourg avaient fait oublier Valmy. Aussi, est-il peut-être inexact de dire, comme M. S., qu'en nommant Brunswick général en chef, Frédéric Guillaume III « montrait peu de jugement dans ses choix ». Il a pris Haugwitz pour ministre et il a fallu lui imposer Stein; soit. Mais qui aurait-il mis à la tête de son armée? Möllendorf, Hohenlohe, Kalkreuth, Rüchel? (Voir von der Goltz, *Rossbach und Iena*, p. 40 et suiv.) — P. 170, lisez le 18, et non le 2 brumaire. — P. 181. Il eût fallu rappeler à propos de la Ligue du Rhin, celle qu'avait conçue Mazarin en 1658.

L'ouvrage de M. S. est certainement un des meilleurs livres d'histoire qui aient paru en Angleterre dans ces dernières années. Ce premier volume nous fait voir Stein tel qu'il était réellement, épris de l'histoire et de l'économie politique, peu curieux de littérature, de poésie et de philosophie, se destinant de bonne heure par des études pratiques au métier d'homme d'état, apprenant dès ses premières années au service prussien « un art dans lequel il deviendra maître, l'art de faire passer sa volonté » (p. 33), bon négociateur quoique peu porté à se mêler de diplomatie, connaissant à fond l'industrie, le commerce et les finances de son pays, et joignant à ce savoir positif et *réel* une persévérance, une énergie, une fermeté incroyable; le roi de Prusse, écrit M. S., subissait le joug de Stein, qui aurait pu dire comme dans le *Faust* de Gœthe : « Il sent que je suis sûrement un génie, peut-être même que je suis le diable » (p. 363).

Mais, comme nous l'avons déjà dit, le livre est plus qu'une biographie de Stein; l'auteur connaît très bien l'histoire de l'Allemagne moderne; il expose à merveille le mécanisme des finances prussiennes; il montre en plusieurs pages aussi animées qu'exactes les causes qui doivent amener la chute de la monarchie; il esquisse en quelques traits précis le gouvernement de Frédéric Guillaume II et de son successeur; il sait faire bien et court. De temps en temps, des comparaisons avec la situation des partis ou les hommes d'état de l'Angleterre font mieux comprendre encore ses exposés. On ne saurait donc que recommander ce volume rempli de choses, écrit d'ailleurs avec agrément et clarté. Stein disait que « la littérature anglaise mérite d'être connue, parce qu'elle a de bons historiens qui représentent les faits et les caractères avec fidélité, et développent les causes avec compétence et réflexion » (p. 55); M. Seeley peut s'appliquer ces paroles de son héros.

A. C.

---

215. — **Biographie des personnages remarquables de Troyes et du département de l'Aube**, par Emile SOCARD, conservateur de la bibliothèque de Troyes, membre de la Société académique de l'Aube, lauréat des concours de la Sorbonne. Troyes, L. Lacroix, 1882, in-8 de 445 p. Prix : 6 fr. [1]

On a souvent dit que nous ne pourrions jamais posséder une histoire vraiment complète de notre pays avant d'avoir de bonnes histoires de toutes nos anciennes provinces, de toutes nos villes, de tous nos vieux châteaux. De même, nous n'aurons jamais un définitif dictionnaire national de biographie et de bibliographie, tant que nous ne verrons pas des travailleurs sérieux s'occuper, en chaque département, du récit de la vie des hommes célèbres qui y sont nés et de l'étude des livres qui y ont été imprimés, ou qui, publiés ailleurs, sont l'œuvre d'écrivains originaires du département. Je dis *travailleurs sérieux*, car combien n'a-t-on pas composé déjà en province de recueils biographiques qui ne comptent pas, tant leurs auteurs étaient insuffisamment préparés à remplir une tâche pour laquelle il faut beaucoup de science et beaucoup de conscience? Ce n'est pas l'ouvrage de M. E. Socard que l'on rangera parmi ces recueils dépourvus de toute autorité, de toute valeur. Cet ouvrage mérite, au contraire, d'être recommandé comme un des meilleurs de tous ceux qu'en ce genre nous devons jusqu'à ce jour à l'érudition provinciale. Mais aussi combien de précautions ont été prises par le conservateur de la bibliothèque de Troyes pour éviter, autant que possible, le malheur d'être inexact! Quand on a lu (*Avertissement*, pp. 6-7) la liste considérable des sources où il a puisé [2], on ne s'étonne pas de la richesse et de la solidité des renseignements qu'il a eu la patience de recueillir.

L'auteur a cru devoir adopter l'ordre alphabétique. Le premier personnage dont il s'occupe est *Acarie* (Jacques) [3], dit le *laquais de la Ligue*, né à Troyes vers 1555, mort à Ivry, le 16 novembre 1613; le dernier est *Yom-Tob*, savant rabbin, né à Plancy (première moitié du XII[e] siècle), et qui ne figure pas, ce me semble, dans l'*Histoire littéraire de la France* continuée par l'Académie des Inscriptions. Je vais m'arrêter devant quelques-uns des articles compris entre ces points extrê-

1. Voici la double épigraphe du recueil : *Nisi illustres cuncti, haud inglorius ullus. Si tous ne sont illustres, aucun n'est sans mérite.*

2. Parmi ces sources brillent trois manuscrits : *Mémoires historiques de Troyes, par* SÉMILLIARD, en 7 volumes in-f°; *Notes manuscrites sur les Artistes de Troyes, recueillies aux Archives de l'Aube, par* LÉON PIGEOTTE, in-f°; *Extraits des Registres des Paroisses de Troyes relatifs aux Artistes, par* AUGUSTE HUCHARD, petit in-f°. Au nombre des imprimés consultés par M. S., on compte, sans parler de tous nos grands recueils biographiques, un grand nombre de monographies champenoises.

3. M. Lud. Lalanne (*Dictionnaire historique de la France*) lui donne les prénoms de *Jean-Pierre* et le titre, non mentionné par M. S., de conseiller-maître de la chambre des comptes de Paris, titre qui lui est aussi donné par Pierre de l'Estoile (*Mémoires-Journaux*, édition Jouaust, t. V, 1878, p. 54).

mes, tantôt pour y signaler quelque petite lacune, le plus souvent pour y signaler quelque indication curieuse.

Dans l'article sur Etienne d'*Acier*, poète né à Bar-sur-Aube vers 1535, on cite (p. 10) une *Ode sur le trespas de Monseigneur Jean de Chigny, baron de Santonay, seigneur de Brullart*, imprimée en 1562, « laquelle ne manque pas d'un certain charme ». On voudrait savoir en quelle ville et par quel imprimeur cette pièce a été publiée et si elle a paru isolément ou bien au milieu de quelque recueil. En matière bibliographique, les renseignements ne peuvent jamais être trop précis. — L'article (p. 12) sur Antoine *Allen*, conseiller au présidial de Troyes, « un de nos plus savants jurisconsultes » et l'exécuteur testamentaire de François Pithou, nous fait connaître un des correspondants de Guy Patin. — Dans la petite notice sur Nicolas *Angenoust*, auteur de : le *Paranymphe des Dames*[1], on trouvera des détails sur un de ses manuscrits, le *Traité de la viduité*, ouvrage colossal « qui ne comprenait pas moins de 1,144 pages in-4°, d'une écriture très-fine. » — L'article *Bérulle*, en ce qui regarde les diverses éditions des ouvrages du cardinal, aurait pu être plus étoffé[2]. — On n'a indiqué ni la date de publication, ni le format des ouvrages du comte Arthur *Beugnot*. — J'en dirai autant des ouvrages de l' « Oratorien distingué », Louis Bonnaire, docteur en Sorbonne[3]. — Sous le nom *Bonnefons* (Jean), on déclare qu'*un seul* des poèmes de ce lieutenant-général du bailliage de Bar-sur-Seine est dirigé contre le maréchal d'Ancre : *Evanouissement de Conchine*. J'ai eu entre les mains une satire en vers latins intitulée : *Conchini funus et fumus. Authore Io Bonefonio Io filio apud Barrosequanos prætore regio* (Paris, Libert, 1617, petit in-8° de 7 p.). — La notice sur Jean *Boulanger*, dessinateur et graveur, celui dont le bon abbé de Marolles a dit :

Son burin élégant a beaucoup de douceur,

est complète dans son petit cadre. M. S. y signale quatre portraits de cet habile artiste qui n'ont pas été connus de M. Le Blanc, l'auteur du classique *Manuel de l'Amateur d'estampes* (Paris, 1854-1856)[4]. — On reconnaît bien vite dans l'article sur *Bouquet* (Stanislas), imprimeur et libraire, la compétence parfaite du bibliophile auquel on doit le *Catalogue-aperçu des ouvrages sortis de l'imprimerie Bouquet* (Troyes, 1860, in-18). — En revanche, les articles sur les deux poètes *Bourbon*

1. M. S. dit que le galant magistrat publia cette apologie du beau sexe en 1629. Ce n'est là qu'une seconde édition. La première est de 1619. Voir *Bibliographie des ouvrages relatifs... aux femmes*, 3e édition, 1872, p. 428. Quoique le *Paranymphe des Dames* soit fort rare, il n'est cité ni dans le *Manuel du libraire*, ni dans le *Supplément* de MM. Deschamps et Gustave Brunet.

2. Voir, comme complément, le même article dans le remarquable *Essai de bibliographie oratorienne*, par le P. Ingold, 1880-82, grand in-8°, pp. 180-186.

3. Cet écrivain n'est pas même nommé dans l'*Essai de bibliographie oratorienne* que je viens de citer.

4. Boulanger, né à Troyes le 24 janvier en 1608, mourut, selon M. S., *à Paris, dans un âge avancé*. M. L. Lalanne le fait mourir *en Italie, en 1680*.

(Nicolas), l'oncle et le petit-neveu, auraient gagné à être rapprochés, avant l'impression, surtout au point de vue bibliographique, de l'excellent travail de M. René Kerviler (*Nicolas Bourbon, 1574-1644. Etude sur sa vie et sur ses travaux*. Paris, 1878) [1].

Les notices sur le chanoine *Camusat* (Nicolas), sur le peintre *Carrey* (Nicolas), sur le peintre *Chalette* (Jean) [2], sont irréprochables, comme, du reste, la plupart des notices sur les artistes champenois. Signalons de piquants détails anecdotiques dans l'article sur le très fécond, trop fécond polygraphe J. A. S. *Collin*, dit *Collin de Plancy* (pp. 103-105). — On remarque, au début de la notice sur *Danton* (p. 121), cette rectification : « Quoi qu'en aient dit certains biographes, Danton ne fut point illettré. Au contraire, on le voit d'abord élève au collège de l'Oratoire de Troyes, classé parmi les *bons* en seconde et en rhétorique, de 1773 à 1775. Il obtint le prix de fable et des accessits de discours latin, d'amplification française et de vers latins. Après ses humanités, il étudia le droit et devint avocat au Conseil ». — On aurait été heureux de trouver, à l'article *Grosley*, la bibliographie complète de cet original érudit qui, comme le rappelle M. S. (p. 181), a publié [en dehors des dix ouvrages énumérés] une foule de travaux biographiques, littéraires et historiques, dont une partie est insérée dans les journaux du temps » [3]. — Il n'a pas été tenu compte, pour *Jean de Troyes* (p. 220), des récentes recherches dont ce greffier de l'hôtel de ville de Paris et sa prétendue *Chronique scandaleuse* ont été l'objet. — C'est sans doute par inadvertance qu'en racontant la triste vie de la fameuse intrigante Jeanne de Luz de Saint-Remy de Valois, comtesse de *Lamotte*, on attribue au marquis de Sade (p. 239) l'odieux pamphlet contre Marie-Antoinette : *Mémoires justificatifs*, etc. (Londres, 1788, in-8°). Ces pages « d'une violence dégoûtante », comme s'exprime M. Socard, auraient été vraiment dignes de la plume cynique qui écrivit les plus immondes romans. Mais on n'a jamais accusé de ce nouveau crime le marquis de Sade, le-

---

1. Relevons (p. 59) la faute typographique qui fait publier en *1553* par Bourbon dit l'ancien, mort en *1550*, son premier recueil de poésies, *Nugæ* : il faut lire 1533. M. S. donne *Paris* comme lieu d'impression ; M. Kerviler indique *Lyon* et avec raison. Pour la date de la mort de Bourbon, dit le jeune, M. S. paraît préférer le *6 juillet* 1644 au 7 août. M. Kerviler et le P. Ingold (*Essai* déjà cité) adoptent la date du 7 août, à la suite de *Moréri*. C'est cette date qui est la bonne, comme le prouve une lettre écrite le 8 août par Guy Patin, qui avait donné ses soins à l'académicien-oratorien.

2. Chalette, que M. de Chennevières regarde comme un des premiers parmi les *peintres provinciaux de l'ancienne France*, fut un des correspondants de Peiresc, comme je l'ai rappelé, à propos de l'*Adrien de Vries* de M. C. Ruelens, dans la *Revue critique* du 11 décembre 1882, p. 466.

3. Voir, dans le *Dictionnaire des Anonymes*, de Barbier, une note curieuse sur les *Mémoires historiques et critiques pour l'histoire de Troyes, par* GROSLEY (édition Daffis, t. III, 1875, p. 226). M. S. s'est spécialement occupé jadis d'une des plus célèbres publications de Grosley : *Quelques mots sur un ouvrage intitulé : Mémoires de l'Académie de Troyes* (Troyes, 1854, in-8°).

quel aura été ici confondu avec l'auteur des *Liaisons dangereuses*, Choderlos de Laclos [1]. — Pourquoi toutes les notices sur les écrivains du département de l'Aube ne sont-elles pas aussi minutieusement précises et complètes que la notice sur Eustache *Lenoble*, baron de Saint-Georges et de Thennelières, dont les très nombreux ouvrages sont énumérés avec indication de format, de lieu et de date de publication, etc. ? — Donnons des éloges particuliers aux notices sur *Mignard*, sur *Passerat* [2], sur les frères *Pithou*, sur *Richer* (Edmond) [3], sur *Vignier* (Nicolas), et demandons, en finissant, au savant bibliographe qui a si bien rédigé le *Catalogue de la bibliothèque de Troyes*, et qui, dans la belle et riche collection dont il est le conservateur, a tant de livres troyens à sa disposition, de profiter de toutes ces circonstances favorables pour nous donner une seconde édition de son travail fort augmentée et contenant toutes les indications qui peuvent être justement réclamées par les bibliophiles.

T. de L.

VARIÉTES

A propos des lettres de Bossuet à Leibniz.

La bibliothèque royale de Hanovre possède, on le sait, la plus grande partie des autographes des lettres de Bossuet à Leibniz. M. Foucher de Careil a eu le mérite de les retrouver et de les publier (un grand nombre pour la première fois) dans son édition des *Œuvres de Leibniz* (tomes I et II, 1859, Paris, in-8). C'est d'après lui que les reproduisent d'ordinaire les éditeurs de Bossuet. Il serait bon cependant qu'ils se tinssent en garde contre les transcriptions de M. Foucher de Careil, trop souvent fautives, comme on peut en juger par les deux passages suivants, particulièrement dénaturés dans son édition.

I. A la fin d'une lettre à Pellisson, Bossuet lui recommande de ne pas oublier de transmettre à Leibniz celle qu'il lui fait tenir par l'intermédiaire de son correspondant :

« Il [4] ne tient qu'a vous de faire passer cette lettre, mais du moins ie

---

1. Un critique qui a beaucoup de flair, M. L. de la Sicotière, ne croit pas (voir à ce sujet une note de lui dans les *Supercheries littéraires dévoilées* de Quérard, édition Daffis, t. II, 1870, pp. 647-650) que Laclos ait composé un aussi ignoble factum : il n'y reconnaît pas sa touche fine et spirituelle.

2. M. S. nous rappelle que l'ancien professeur au collège de France a laissé des commentaires autographes sur les poèmes de Virgile, qui sont conservés à la bibliothèque de Troyes.

3. Il y aurait pourtant à améliorer l'article *Richer* à l'aide des abondants renseignements bibliographiques réunis par M. l'abbé Puyol dans ses deux volumes sur le vaillant controversiste.

4. Nous reproduisons très exactement la manière dont les mots sont écrits dans les originaux.

vous recommande la cy iointe » (27 décembre 1692, *Irenica* [Theologica], I, f° 239, verso).

M. Foucher de Careil écrit cette phrase étrange (I, CII, p. 346).

« *Je vous recommande la civilité.* »

II. Dans la lettre écrite à Leibniz et confiée à Pellisson, Bossuet traite en ces termes la question de savoir si Jésus-Christ a eu deux volontés :

«... vous demandez si de bonne foy on s'est touiours avisé que J. C. eust deux volontez. Cela depend de scavoir si on s'est touiours avise qu'il eust deux natures : la divine et l'humaine et toutes deux tres entieres. La croyance des deux volontez est visiblement renfermée la dedans ; on pensera aussi tost qu'il n'a pas d'ame que de penser que cette ame ni n'entend ni ne veut rien. On entend dire tant de fois a Jesus Christ ie veux ou ie ne veux pas dans des choses qui le regardent en qualité d'homme qu'on ne peut non plus oublier de luy que des autres hommes qu'ils ne soient voulants » (f° 231, verso).

On lit, au contraire, dans les éditions, les non-sens suivants :

« *Cela dépend de savoir si on s'est toujours avisé qu*'IL Y EUST *deux natures, la divine et l'humaine, et en toutes deux une volonté visiblement renfermée là-dedans : on pensera aussi tost qu*'IL N'Y A PAS *d'âme*, etc. *On entend dire tant de J.-C. : « Je veux*, etc. » (p. 347).

On pourrait multiplier ces exemples à l'infini.

Camille Jullian.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Georges Perrot a été nommé directeur de l'Ecole Normale supérieure, en remplacement de M. Fustel de Coulanges, nommé directeur honoraire.

— Le R. P. Pailloux publiera, à la fin de l'année, chez les éditeurs Roger et Chernoviz, une monographie sur le *Temple de Salomon* ; prix : 100 fr.

— Nous avons reçu le *Discours* prononcé à la distribution des prix du lycée Corneille, de Rouen, par M. G. Lacour-Gayet (Rouen, Brière. In-8°, 10 p.). L'auteur de ce discours n'a pas, comme tant d'autres, débité des banalités agrémentées de citations latines ; il propose à son jeune auditoire de faire avec lui un voyage à Pompéi et il leur retrace d'une façon très attachante le spectacle qu'offre cette « antiquité vivante qui donne toujours dans ses moindres détails une impression fraiche et visible d'une civilisation disparue depuis dix-huit siècles ».

— M. Armand Gasté, professeur à la Faculté des lettres de Caen, avait déjà publié en 1862, d'après le manuscrit de la Bibliothèque de Caen, les *Noëls virois* de Jean Le Houx ; il avait démontré, en 1866, l'existence d'Olivier Basselin et de ses compagnons pendant la première moitié du XV° siècle et donné, d'après les manuscrits de Bayeux et de Vire, le texte des chansons normandes du XV° siècle ; il avait fait paraître en 1874 à la fois les *Vaux-de-Vire* de Jean Le Houx, d'après le manuscrit autographe, et une *étude* critique sur le poète et le Vau-de-Vire à la fin du XVI° siècle. M. Gasté

vient encore de publier une étude critique et historique sur les noëls et vaudevires du manuscrit de Jehan Porée. Ce manuscrit qui contient 38 noëls inédits, appartenait naguère à M. Jean-François Lepelletier, avocat à Vire; M. Lepelletier est mort le 30 juin 1870, et son manuscrit a passé à la Bibliothèque nationale, où il est inscrit aujourd'hui sous le n° 1274 des nouvelles acquisitions du fonds français. Ces noëls ont une certaine délicatesse et cette grâce naïve qu'on remarque en général dans la poésie populaire; mais ils renferment encore de nombreux renseignements sur les compagnons du Val-de-Vire, et M. Gasté a eu soin de montrer l'intérêt que présentent ces indications pour l'histoire de la poésie française.

— L'*Academy* rend compte du plus récent fascicule de la *Romania* (n° 598, 20 oct.) et ajoute: « Cette *Romania*, admirablement éditée, ainsi que l'*Anglia* et les *Englische Studien* en Allemagne, font rougir l'érudit anglais et de lui-même et de ses compatriotes. Quand de pareilles revues seront-elles possibles dans notre pays? Sera-ce dans cent ans? »

ALLEMAGNE. — Le XVI^e volume des *Indische Studien, Beitræge für die Kunde des indischen Alterthums*, que publie M. Alb. Weber (Leipzig, Brockhaus), renferme les articles suivants : *Ueber Bhuvanapâla's Commentar zu Hâla's Saptaçatakam*; — *Lückenbüsser (der arische Charakter des Armenischen)*; — Miscellanea : I. *Dharmakirti*. II. *Bhâmaha*. III. *Galla, ladaba*. IV. *Epigramme aus Vallabhadeva's Subhâshitâvali*. — *Ueber die heiligen Schriften der Jaina*.

— Le premier numéro du *Literaturblatt für orientalische Philologie* publié à la librairie Otto Schulze de Leipzig par MM. E. Kuhn et J. Klatt, renferme des comptes-rendus de M. G. von der Gabelentz sur la *Malagasy grammar* de M. Parker; de M. L. von Schrœder sur le *Çrâuta Sûtra of Apastamba*, p. p. Garbe; de M. Ch. Bartholomae sur les *Etudes iraniennes* de M. James Darmesteter; de M. J. H. Mordtmann sur Τὰ Κομανα καὶ τὰ ἐρείπια αὐτῶν de Karolidès et un Catalogue des livres de la bibliothèque de l'Hamidie Medresse; de M. Fr. Praetorius sur les *Sabæische Denkmæler* de MM. Mortdmann et Müller; une bibliographie dressée par M. J. Klatt et une suite de « petites communications ».

— M. Fielke, de Breslau, vient de publier une édition critique du texte, en ancien anglais, de *Sir Orfeo*.

— Le 21 septembre est mort le célèbre philologue Conrad Bursian, professeur à l'Université de Munich, l'éditeur bien connu des *Jahresberichte*. Il était né à Mutzschen, près de Leipzig, en novembre 1830; il étudia à Leipzig et à Berlin, passa deux ans en Grèce, devint professeur à Leipzig (1858), à Tubingue (1861), à Zurich (1864) et finalement à Munich (1874). Il était membre de la société royale des sciences de Dresde et de Munich, des sociétés philologiques de Moscou et de Smyrne, de l'Institut archéologique de Rome. Il avait publié, de 1862 à 1872, une *Géographie de la Grèce* et venait de terminer une *Histoire de la philologie*.

— Le même jour est mort, à l'âge de 40 ans, Wilhelm Clemm, professeur de philologie classique à l'université de Giessen.

BELGIQUE. — M. Alphonse Wauters publie une série de *monographies géographico-historiques* sur les communes de Belgique, appartenant à d'autres provinces que le Brabant; la première de ces monographies, qui vient de paraître, a pour titre : *Landen, description, histoire, institutions* (Bruxelles, Vanderauwera. 1 fr. 50). On sait que M. Wauters avait entrepris avec feu Tarlier et qu'il continue seul la description des communes du Brabant dans la *Belgique ancienne et moderne, géographie et histoire des communes belges*. Les nouvelles monographies qu'il publie, sont faites sur le même plan, avec le même savoir et la même conscience que les notices de la *Belgique ancienne et moderne*.

— M. G. CUMONT, secrétaire de la société belge de numismatique, prépare une *Bibliographie générale et raisonnée de la numismatique belge*.

— Le dernier volume des *Ypriana* de M. Alphonse VANDENPEEREBOOM vient de paraître et, à cette occasion, une manifestation a eu lieu à Ypres, le dimanche 30 septembre, en l'honneur de l'historien. Le bourgmestre d'Ypres a remis, au nom de la ville, une médaille d'or à M. Vandenpeereboom.

ÉTATS-UNIS. — On annonce la prochaine publication d'une œuvre intéressante sur la guerre de la sécession; elle est composée au point de vue sudiste, et a pour titre: *The secret service of the Confederate states in Europe or how the cruisers were equipped;* l'auteur est M. James D. BULLOCK, le premier capitaine de l'*Alabama* (chez les éditeurs Puttnam).

— Cent ans se sont écoulés depuis la première publication de l'*American Spelling-Book* de Noé Webster, dont il se vend annuellement un million d'exemplaires, surtout dans les états du Sud.

— La *Vie de Nathaniel Hawthorne*, depuis longtemps promise par le fils du célèbre romancier, M. Julien HAWTHORNE, paraîtra prochainement en deux volumes à Boston, chez MM. Osgood.

— Sous le titre *Prose masterpieces from modern essayists* doit paraître, chez les éditeurs Puttnam, en trois volumes, un recueil de morceaux choisis des écrivains anglais du siècle présent depuis Charles Lamb jusqu'à M. Leslie Stephen.

— Les éditeurs Estes et Lauriat, de Boston, annoncent une édition illustrée de Carlyle en 20 volumes, au prix de 100 dollars.

— Le capitaine William H. PARKER fera bientôt paraître chez les éditeurs Scribner, de New-York, un volume intitulé *Recollections of a naval officer*. L'auteur, entré dans la marine des Etats-Unis en 1841, raconte les batailles de Hampton Roads et d'Elisabeth City, la lutte du Merrimac et du Monitor, l'attaque du fort Sumter, etc.

— Un mémoire sur l'origine et les progrès des bibliothèques publiques en Amérique, lu au congrès des bibliothécaires, à Liverpool, par M. STEPHENS, estime à plus de 3,000 le nombre de ces bibliothèques qui existent aux Etats-Unis; elles possèdent ensemble 12,300,000 volumes.

FINLANDE. — M. Kaarlo KROHN a récemment parcouru l'Esthonie pour y recueillir des chants populaires; il en a recueilli plus de mille, et la Société littéraire finnoise de Helsingfors en possède, dit-on, plus de 13,000 qui ont tous plus ou moins de ressemblance avec le Kalevala.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 octobre 1883.

M. le chef de bataillon Juffé, commandant supérieur de Mehdia, adresse à l'Académie les photographies et les estampages de plusieurs inscriptions arabes et romaines et offre d'envoyer les pierres originales, si cela est jugé utile.

La séance publique annuelle de l'Académie est fixée au 23 novembre. L'examen des titres des candidats aux deux places d'académicien ordinaire, laissées vacantes par la mort de MM. Laboulaye et Defrémery, ayant été fixé au 16 novembre, les deux élections auront lieu, au plus tôt, le 30 novembre.

L'Académie procède au scrutin pour la formation des trois commissions chargées de lui proposer des sujets de prix à mettre au concours, dans les trois ordres d'études de l'Orient, de l'antiquité classique et du moyen âge. Ces commissions sont composées ainsi qu'il suit :

1° MM. Adolphe Régnier, Renan, Barbier de Meynard, Schefer;

2° MM. Egger, Jules Girard, H. Weil, Albert Dumont;

3° MM. Delisle, Hauréau, Gaston Paris, Siméon Luce.

M. Charles Tissot communique à l'Académie sept inscriptions latines découvertes par M. Fonssagrives à Zaghouan (Tunisie) et dans les environs. Deux de ces inscriptions sont des fragments sans importance. Les cinq autres méritent d'être reproduites en entier.

1° Sur un cippe scié par le milieu dans le sens de la longueur, texte mutilé, qui paraît pouvoir se restituer ainsi : « Veneri Au[g. sacrum A]nniolenus [C]rescenti[s filius et ...] mminius Misili[ssae filius ...] ad ornandam patriam [et in levamentum] paupertatis suae [... aedem? cellam?] pecunia sua fecer[unt, ob cujus de]dicationem pugi[les et gymnasium universis civibus dederunt]. Après *paupertatis suae*, on lit : COMPENSATIONEMI, qui doit peut-être se lire : « [et in] compensationem [calamitatum suarum]. »

2° Dédicace à un *procurator Augusti* par ses employés : « L. Plautio Ita[lico] proc. Aug. officia[les]. »

3° « Marti Vi[ctori Augusto] pro sa[lute] M. Aureli An[tonini]. »

4° « P. Ligario Maximi Ligarii filio Potito, decurioni et magistrato *(sic)* annuali civitatis suae Goritanae, qui ex sua liberalitate rei publicae suae sestercium quattuor milia nummum inferanda repromisit, ut, ex ejus reditum *(sic)*, id est usurae, denarii sexaginta die decimo sexto kalendas januarias, natalis ejus, pugilibus et gymnasio itemque decurionibus epulo, suo quoque anno in perpetuum, ab eadem republica insumerentur, P. Ligarius Securus ob debitam patri pietatem posuit, loco dato decreto decurionum. » Les mots *magistratus annualis* paraissent désigner une dignité municipale d'un caractère particulier, propre aux localités dont la condition était intermédiaire entre celle des municipes et celle des *pagi*. La localité antique de Gor (Henchir Drâa el Gamra) n'est pas nommée dans les auteurs anciens; mais on avait la mention d'un *episcopus Gorensis*, qui assista au concile de 255.

5° « Mario Marino Felicis filio flamini perpetuo, ob insignem in patria *(sic)* et cives suos liberalitatem, qui testamento suo rei publicae suae Goritanae sestercium duodecim milia nummum dedit, ex cujus usuris die natali suo, idibus Septembribus quod annis *(sic)* decuriones sportulas acciperent, et gymnasium universis civibus, ob quam liberalitatem ejus cum ordo de publico statuam ei decrevisset, Maria Victoria filia [et] heres ejus, titulo et loco contenta, [de suo] posuit et cum Ofelio Primo Saturnino, flamini perpetuo marito suo, ordini epulum dedit. » La mention des flamines perpétuels indique que la *res publica Goritana* avait une organisation supérieure à celle d'un simple *pagus*, ainsi que le supposait l'explication donnée plus haut pour les mots *magistratus annualis*.

M. Alexandre Bertrand commence une communication dans laquelle il rend compte d'une visite récente aux principaux musées d'antiquités dites préhistoriques de l'Italie septentrionale. Il insiste sur le caractère de certitude et de précision qu'ont pris ces études, auxquelles le nom de préhistoriques ne convient plus, car on reconnaît à présent que la plupart des antiquités en question ne remontent pas au-delà des temps historiques. Les résultats des découvertes nombreuses qui ont été faites depuis quelque temps dans le nord de l'Italie et dans les provinces autrichiennes des Alpes sont, en général, parfaitement d'accord avec les données de l'histoire et apportent à celles-ci une confirmation inattendue. Après ces considérations générales, M. Bertrand met sous les yeux de ses confrères les reproductions galvanoplastiques de deux « situles » trouvées en Italie, l'une à Trezzo, l'autre à la Certosa, près de Bologne. On y distingue des séries de figures en relief qui représentent des cortèges de guerriers, des scènes de chasse, des musiciens, des lutteurs, des animaux, etc. Dans la suite de sa communication, M. Bertrand compte démontrer que ces objets et d'autres analogues sont des produits de l'industrie des régions où ils ont été découverts et représentent des scènes de la vie ordinaire des habitants de ces régions.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Delisle : Robert (Ulysse), *Recueil de lois, décrets, ordonnances, arrêtés, circulaires, etc., concernant les bibliothèques publiques, communales, universitaires, scolaires et populaires, publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 5 novembre — 1883

216. — **Spécimen d'un essai critique sur les œuvres de François Villon,** par W. G. C. Bijvanck, docteur ès-lettres. Le Petit Testament. Leyde, de Breuk et Smits, 1883.

L'auteur, un savant hollandais, prépare une édition complète des œuvres de Villon. Il soumet actuellement une partie de son travail au public, à titre d'échantillon, comptant profiter, pour l'édition définitive, des critiques qui lui seront faites maintenant. Il étudie, dans cet *Essai*, les sources du texte de Villon, pour le *Petit Testament*, et il publie ce poème, plus deux ballades, dont l'une inédite et l'autre non encore reconnue de Villon. Son ouvrage, écrit dans un français très alerte et généralement correct, témoigne d'une vaste lecture, d'un jugement indépendant et d'une connaissance peu commune de la littérature du xv^e siècle. En ce qui concerne l'établissement du texte, on souhaiterait une méthode plus rigoureuse. M. Bijvanck choisit sans principe arrêté celle des variantes qui lui paraît la meilleure, et il lui est ainsi arrivé (pages 21 et suiv.) d'adopter la leçon d'un seul manuscrit d'une famille alors que les autres membres de cette famille s'accordent avec tous les autres manuscrits pour lui donner tort. A ce compte, la classification des manuscrits ne sert plus à rien, et, en effet, celle que donne M. B. est vague, et il n'en a guère tiré parti. On peut aussi lui reprocher d'avoir attaché tantôt trop, tantôt, trop peu d'importance à la leçon que lui fournissaient les sources consultées : trop, lorsqu'il s'efforce, par toutes sortes d'hypothèses ingénieuses, d'expliquer des variantes sans valeur (ex., pages 87 et 88) ; trop peu, lorsqu'il se permet d'apporter à un passage clair des changements que n'autorisent pas les manuscrits (ex., pages 62 et suiv.) — Il a cru bon de changer l'ordre traditionnel des huitains, et il nous donne les raisons qui l'y ont poussé ; elles ne sont guère suffisantes, d'autant plus que, pour le commencement du *Petit Testament*, tous les manuscrits sont d'accord. — Quant à l'orthographe, elle laisse beaucoup à désirer. M. B. s'est ingénié, par une quantité de remarques de détail et de sagaces hypothèses à reconstituer l'état du

manuscrit original, et c'est l'orthographe de ce dernier qu'il a voulu nous donner. C'est là, à notre avis, une vaine entreprise; nos sources actuelles ne nous permettent pas de la mener à bonne fin. C'est en poursuivant ce but insaisissable que M. Bijvanck en est arrivé à écrire le même mot de deux ou trois façons différentes et à dérouter ainsi le lecteur. — Voilà bien des critiques. Il ne faudrait pourtant pas méconnaître les mérites de cet *Essai*. C'est le résultat d'un travail intelligent et consciencieux; il renferme beaucoup de renseignements utiles sur la littérature du xv^e siècle et les auteurs contemporains de Villon, et il apporte, pour l'explication d'un texte qu'on a trop souvent imprimé sans le comprendre, une masse d'éclaircissements dont plusieurs sont aussi neufs que satisfaisants. Mais le plus grand service que l'auteur ait rendu à la science, est d'avoir le premier collationné avec soin tous les manuscrits et de nous donner en variantes, au bas des pages, toutes les leçons qu'ils fournissent. Un pareil travail n'est jamais perdu.

A. T.....

---

217. — **Les archives, la bibliothèque et le trésor de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem à Malte,** par J. Delaville le Roulx, ancien membre de l'école française de Rome. Paris, Thorin, in-8 de 267 pages. — **Documents concernant les Templiers,** extraits des archives de Malte, par le même. Paris, Plon, 1882, in-8 de 55 pages.

Il y a, relativement, très peu d'années que l'on a commencé à faire des recherches, en France, dans les archives des anciens établissements relevant des ordres du Temple et de Saint-Jean de Jérusalem. Au xvii^e et au xviii^e siècle, les savants qui ont mis tant de zèle à recueillir et à publier des documents d'archives ont négligé ces deux sources; on peut donner deux motifs à cette abstention. D'abord la difficulté qui existait, probablement, à pénétrer dans les archives des grands prieurés français, archives qui avaient un caractère privé et dans lesquelles les représentants de l'ordre se souciaient peu de laisser faire des recherches; ensuite l'attitude même des commandeurs, mis à la tête des bénéfices d'Occident, qui se tenaient à l'écart des événements politiques et des affaires ecclésiastiques. On en était arrivé, ce semble, à penser que les archives locales des ordres militaires ne devaient rien contenir de bien important pour l'histoire.

Aujourd'hui, il y a heureusement une réaction; de tous côtés, en France, on recherche les chartes des Templiers et de leurs rivaux et successeurs, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem; on recueille et on publie des documents aussi précieux pour l'histoire locale et l'histoire générale que ceux des chartriers d'abbaye. M. Delaville Le Roulx a consacré ses efforts à la recherche et à l'étude de ces documents et, très judicieusement, il commence par ouvrir aux travailleurs les archives de

La Valette, c'est-à-dire les archives mêmes de l'ordre de Malte. Quand on songe un instant aux origines des ordres du Temple et de Saint-Jean de Jérusalem, à l'influence prépondérante que la France eut dans les croisades, à la nationalité de la plupart des grands maîtres, aux possessions territoriales des deux ordres sur notre sol, on n'est pas longtemps sans reconnaître qu'il s'agit ici d'histoire nationale; qu'après les publications de M. D. Le R., et le *Grand Prieuré de France*, de M. Mannier, il faudra que quelques érudits nous fassent connaître les archives des grands prieurés de Champagne, d'Aquitaine, de Saint-Gilles et de Toulouse.

M. D. Le R. a déjà publié plusieurs dissertations qui se rattachent à son plan d'études, au point de vue diplomatique et sigillographique; aujourd'hui il nous offre un volume qui forme le 32[e] fascicule de la *Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome*, et qui n'est, cependant, qu'un spécimen de publications plus importantes qu'il nous fait espérer; ce sont cent chartes choisies dans les archives de Malte, de 1112 à 1298. Nous y reviendrons, dans un instant, après avoir examiné le travail préliminaire dont cette collection de textes est l'appendice.

Les archives de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, conservées aujourd'hui à Malte, présentent aussi peu de lacunes que l'on peut craindre après les diverses translations opérées de Terre Sainte à Rhodes et de Rhodes à Malte; plusieurs auteurs les ont consultées avant le XIX[e] siècle et, parmi nos contemporains, MM. Hopf, de Rozière et de Mas Latrie y ont puisé largement. M. D. Le R. nous en donne aujourd'hui un inventaire sommaire qui a, sur le travail analogue rédigé il y a plus de vingt-cinq ans par M. de Mas Latrie, l'avantage de se rapporter au nouvel ordre adopté postérieurement; cet inventaire sommaire porte : 1° sur la série I, comprenant les diplômes des rois de Jérusalem, des princes chrétiens de Terre Sainte et d'Europe, les bulles pontificales, les bulles magistrales; 2° sur la série V, contenant les bulles des grands maîtres; 3° sur la série VII, bullaires pontificaux. — L'auteur décrit ensuite les sceaux principaux conservés dans ces archives, parle de la Bibliothèque de Malte, riche surtout en brochures introuvables ailleurs, dont il nous promet une bibliographie complète, et se garde bien d'oublier le Trésor de l'ordre, notant les objets qui subsistent encore aujourd'hui.

Nous constatons ici, avec une certaine satisfaction, que malgré les légendes qui se sont formées sur l'enlèvement des archives de Malte et le pillage du trésor en 1798, il ne semble pas que l'on puisse croire un instant que les Français, dans cette circonstance, aient abusé du droit des vainqueurs qui se croient autorisés à faire main basse sur tout ce qui présente quelque valeur.

Les cent actes que M. D. Le R. donne *in extenso* paraissent très correctement transcrits; peut-être aurait-il rendu service au lecteur en

marquant d'un astérisque leur mention dans son inventaire sommaire. Chacun est accompagné de notes aussi sobres qu'indispensables; il ne manque pas de signaler les personnages, omis dans les ouvrages publiés jusqu'ici, que ces chartes font connaître : à plusieurs reprises, il comble des lacunes dans les *Familles d'Outremer* de Du Cange et, à ce propos, je m'étonne de ce qu'il semble ignorer l'existence du *Sommaire du supplément aux familles d'Outremer* publié par M. E. G. Rey en 1881. Dans ce fascicule, je note Guillaume et Pierre, évêques de Tartoûs (pp. 78 et 113 des *Archives*), Gilbert de Flori, vicomte d'Acre (pp. 142 et 146), Anterius, évêque de Valénie (p. 159), Roger, connétable d'Antioche (p. 165), Hugues, archevêque de Tyr (p. 169), Jean, maréchal de Tripoli (pp. 182 et 197); mon observation n'est pas très grave; cependant il est évident que lorsque l'on croit devoir signaler à plusieurs reprises des lacunes dans un livre, il est indispensable de prendre en considération les *errata* et *addenda* fournis plus tard par l'éditeur de ce livre; d'ailleurs, il est bien difficile, lorsqu'on dresse des listes de noms d'hommes de ne pas faire des omissions : M. D. Le R., lui-même, n'a-t-il pas oublié Bernard de Asinaria, châtelain de Belmont, mentionné page 157 dans l'acte n° LXIII; les commandeurs de Margat : il a fait connaître le sceau de l'un d'eux et Bernard Raymond est mentionné en 1232 dans le cartulaire de Sainte-Sophie; je pourrais encore citer Joubert, châtelain de Margat, en 1224, Pierre de Saint-Romain, commandeur de Tripoli, en 1243, Mathieu de Clermont, maréchal du Temple, etc.; mais il ne faut pas oublier que l'auteur dit lui-même qu'il sait ne pas être complet. Il ne manquera pas, certainement, de dépouiller les ouvrages publiés, au fur et à mesure qu'ils paraissent.

Je ne dois pas passer sous silence la *Table générale* qui complète le volume; elle est indispensable pour chercher dans ces nombreux textes; d'autant plus indispensable qu'elle assimile des noms anciens aux noms modernes. A ce sujet, je soumettrai encore quelques points d'interrogation à M. D. Le Roulx. — *Beroet*, qu'il place à l'est d'Hébron, ne serait-il pas le même lieu que *Broet*, voisin d'Acre page 184? — Le fleuve *Tartar* ne serait-il pas l'Oronte? — *Meserafe*, s'il est dans le territoire de Margat, peut-il être assimilé à la *Meserefe* qui était sur le territoire d'Acre? — *Athlit* était le Château-Pèlerin des Templiers, il y a donc lieu de le distinguer du *Mons Peregrinus* qui, pp. 152 et 198, appartient aux Hospitaliers. — Page 118, ligne 23, je remarque les mots *regis excortication*e qui, s'ils sont bien lus, demandaient une note explicative.

Je ne doute pas que l'auteur ne voie dans ces observations, qu'il trouvera peut-être miticuleuses, non-seulement l'attention avec laquelle j'ai lu son livre, mais aussi le prix que j'attache à un ouvrage qui fournit tant de précieux matériaux; j'ajouterai que mon amour-propre français a été flatté de voir un membre de notre Ecole de Rome se consacrer aussi heureusement à une pareille œuvre, et prendre possession, le pre-

mier, d'un sujet qui tente de nombreux érudits au-delà des frontières de France.

Nous n'avons pas à insister sur les *Documents concernant les Templiers ;* les actes, publiés *in-extenso* dans cette brochure, figurent dans les *Archives*. Il est évident que M. Delaville Le Roulx a voulu, au préalable (les dates des publications le prouvent), faire connaître ce que les archives de Malte contenaient sur l'ordre du Temple. Nous devons seulement signaler le préambule dans lequel l'auteur fait connaître son opinion sur le sort des Archives générales du Temple que, depuis quelques années, on cherche avec une certaine curiosité. Il paraît croire que ces archives, ou au moins un de leurs fonds, existaient encore au XVIe siècle, et que tout espoir n'est pas perdu de mettre la main sur cet ensemble de documents qui serait égaré et non perdu. Le hasard, dans ces derniers temps, a si heureusement favorisé les chercheurs infatigables que nous nous plaisons à espérer que les faits viendront donner raison à notre confrère.

Anatole DE BARTHÉLEMY.

---

218. — **Les correspondants de la marquise de Balleroy,** d'après les originaux inédits de la Bibliothèque Mazarine avec des notes et une introduction sur les maisons de Caumartin et de Balleroy, par le comte Edouard DE BARTHÉLEMY. Paris, Hachette, 1883, 2 vol. Grand in-8 de II-LXXXVII-403 et 596 p.

La publication de M. E. de Barthélemy, depuis longtemps annoncée, était impatiemment attendue. Les extraits plus ou moins considérables donnés, en ces dernières années, des huit volumes du manuscrit de la Bibliothèque Mazarine par M. Aubertin, par M. Desnoiresterres, par M. Kerviler, par M. de Lescure, avaient singulièrement piqué la curiosité [1]. On avait savouré quelques gouttes de la précieuse liqueur : on n'était que plus désireux de puiser largement au tonneau. Remercions donc M. de B. d'avoir mis à notre disposition — non pas les huit tonneaux entiers de la Mazarine, — mais la meilleure partie de la collection. Il y avait un double écueil à éviter : prendre trop et ne pas prendre assez. Trop, c'eût été fastidieux ; pas assez, c'eût été besogne à refaire. M. de B. s'est habilement tiré d'une situation aussi délicate : il a adopté le parti qui a été de tout temps le plus sage, le parti du juste-milieu : *medio tutissimus ibis*. J'ose affirmer que, parmi ceux des lecteurs de sa publication qui pourront la rapprocher des textes originaux, il ne se rencontrera personne pour lui reprocher d'avoir laissé de côté une seule page intéressante [2], ou d'avoir admis une seule page qui ne le soit pas.

---

1. M. de Lescure, dans son édition du *Journal* de Mathieu Marais (t. I, 1863, p. 488), avait cru pouvoir assurer que M. Philarète Chasles publierait, avec son concours, la *fleur* des huit volumes.

2. Au nombre des pages sacrifiées se trouvent plusieurs lettres du marquis de Balleroy relatives à ses affaires personnelles, surtout à ses incessants procès, car, en bon

Avant d'examiner les lettres des correspondants de la marquise de Balleroy, disons, d'après l'agréable et excellente *Introduction* de l'éditeur, quelques mots de la grande dame à qui ces lettres furent adressées et des hommes d'esprit qui les lui adressèrent.

La marquise appartenait « à cette vieille race parlementaire des Le Febvre de Caumartin, qui a tenu une place considérable au XVII[e] siècle. » Elle portait les prénoms de Madeleine-Charlotte-Emilie : elle paraît avoir été très jolie et ttès spirituelle. Elle épousa, le 8 mars 1693, Jacques de la Cour, seigneur de Balleroy, qui fut d'abord conseiller au parlement et ensuite maître des requêtes [1]. Veuve le 19 mai 1725, elle mourut le 5 mai 1745 [2]. Quelques années après son mariage, elle suivit en Normandie, au château de Balleroy [3], un époux qui préférait « la vie de campagne à la carrière des intendances »; elle partit sans plaisir évidemment, nous dit son biographe (p. I), « regrettant Paris, où elle trouvait avec raison qu'elle eût été bien mieux à sa place [4]. » C'est alors que, pour tromper son ennui, — car elle ne revint plus que rarement et passagèrement à Paris — elle pria ses parents et ses amis de l'aider à oublier son éloignement en la tenant soigneusement au courant des événements petits et grands de la capitale. Elle eut lieu d'être satisfaite... Pour obtenir une pareille fidélité à distance, il fallait qu'elle fût très aimée et très aimable. » — « Du reste, » ajoute M. de B. (p. II), « M[me] de Balleroy ne pouvait être mieux servie; ses correspondants assidus sont ses trois

---

Normand, cet enragé plaideur put dire à toute époque : *Il ne m'en reste plus que cinq ou six petits.* Tout cela, complètement reproduit, eût été effroyablement ennuyeux.

1. Les noces furent splendides, s'il faut en croire le mot de M[me] de Sévigné à la comtesse de Guitaut, du 10 mars 1693 : « On dit des merveilles de ce mariage. » En cette même lettre, M[me] de Sévigné s'amuse de la facilité avec laquelle M. de Caumartin mariait les demoiselles Le Febvre (édition Monmerqué et Ad. Regnier, t. X, p. 105). Précédemment (le 25 janvier 1693, et non le *7 avril 1675*, comme le fait dire à M. de B. (p. XXXVII) une évidente faute d'impression), M[me] de Sévigné avait déjà plaisanté, à propos du mariage d'une autre nièce de M[me] de Guitaut, Marguerite Le Febvre, sur l'infatigable marieur (*Ibid.*, p. 102) : « M. de Caumartin vous les mariera toutes, quand il y en auroit une douzaine. »

2. L'annotateur des *Lettres de M[me] de Sévigné* (édition déjà citée, t. X, p. 102, note 5) met cette mort en 1749.

3. Le château de Balleroy est situé dans la commune de ce nom, chef-lieu de canton du département du Calvados, arrondissement de Bayeux, à 15 kilomètres de cette ville, à 37 kilomètres de Caen. M. de B. (p. LXI) en donne cette description : « Balleroy est une magnifique construction dans laquelle Mansart a déployé tout son génie, comme on en peut juger encore, car le château, avec ses terrasses et son vaste parc, est demeuré heureusement intact. » J'ai entendu dire que le plafond d'une des salles a été peint d'une façon admirable par Lemoyne. Les deux volumes de M. de B. sont dédiés à la châtelaine actuelle, M[me] la comtesse de Balleroy, née Roslin d'Ivry. C'est au château de Balleroy que furent pris révolutionnairement, avec beaucoup de livres, les manuscrits aujourd'hui conservés à la Mazarine sous le n° 2791.

4. Ces regrets expliquent, s'ils ne la justifient pas entièrement, l'*humeur aigrelette* de la marquise, humeur que lui reprochait un de ses frères. M. de B. plaide galamment, à ce propos, les circonstances atténuantes (p. LXI).

frères, Caumartin de Saint-Ange, Caumartin de Boissy et l'abbé; des parents, le baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, dont Saint-Simon parle si plaisamment, l'abbé de Guitaut, le chevalier de Girardin, un autre cousin, M. de la Cour de Maltot; ses deux neveux d'Argenson. Avec une pareille pléiade, elle ne devait rien ignorer. »

M. de B. nous fait connaître successivement tous les astres de cette *pléiade;* il ne se contente pas de donner beaucoup de détails sur les trois frères de son héroïne; il en donne beaucoup aussi sur leurs ancêtres en remontant (p. VI) jusqu'à Huart Le Febvre, écuyer, seigneur de Peirette, frère de Pierre Le Febvre, président au parlement de Paris en 1413. Les notices sur Louis Le Febvre, seigneur de Caumartin, né en 1552, mort garde des sceaux en 1623 (pp. VI-XV), sur Louis-François Le Febvre, seigneur de Caumartin et de Boissy, né en 1624, mort en 1687, le magistrat si célèbre des Grands jours d'Auvergne, l'intime ami du cardinal de Retz (pp. XV-XXXVIII); sur Louis-Urbain Le Febvre, né en 1653, mort en 1720 [1], d'abord nommé M. de Boissy, puis marquis de Saint-Ange, l'élève de Fléchier et le protecteur de Voltaire (pp. XXVIII-XLIX); sur l'abbé de Caumartin, né en 1668, mort en 1733, filleul du cardinal de Retz, membre de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions, évêque de Vannes, puis de Blois (pp. XLIX-LIII), résument parfaitement ce que nous ont appris de tous ces personnages les recueils biographiques et les auteurs de Mémoires. Signalons encore, en cette Introduction où se donne libre carrière le grand savoir de M. de B. en matières généalogiques et champenoises, divers renseignements sur Marc-René de Voyer d'Argenson (pp. LIV-LVII), le père des deux neveux et correspondants de Mme de Balleroy, sur le baron de Breteuil, qui avait épousé une Caumartin de la branche de Mormant (p. LXIII), sur M. de Balleroy, un des plus actifs correspondants de sa femme, son « plus grand pourvoyeur de nouvelles » (p. LXVI-LXXIII). L'étude est terminée par deux complètes notices (pp. LXVI-LXXIII) sur les deux fils de Mme de Balleroy, Jacques-Claude-Augustin de la Cour, marquis de Balleroy, lieutenant général des armées du roi, et Louis-Jacques, chevalier de Malte.

M. de B. n'a pas abusé du droit que l'on a de vanter les documents que l'on édite, quand il a déclaré (p. I) que les lettres écrites de 1706 à 1725 par les parents et par les amis de la marquise, pour la tenir au courant de la chronique de la cour et de la ville, présentent « un intérêt exceptionnel pour le premier quart du XVIIIe siècle. » Comme il le fait très justement remarquer un peu plus loin (p. III), « jusqu'à présent nous n'avions eu que des gazettes rédigées par des mercenaires ou par des bourgeois. Le Journal de Buvat, les Mémoires de Mathieu Marais, les gazettes publiées depuis quelque temps dans divers recueils, le journal même de l'avocat Barbier rentrent dans l'une ou l'autre de ces catégories. Pour la première fois, nous trouvons une correspondance émanée

1. M. de B., après avoir indiqué (p. XL) cette date, qui est la bonne, dit par inadvertance (p. LXV) que « M. de Boissy mourut dès 1723. »

exclusivement de gens du grand monde et relatant les événements avec une liberté, une franchise tout à fait nouvelles. Ce n'est plus le duc de Saint-Simon écrivant à tête reposée ses mémoires, en écoutant ses rancunes ou ses préférences; le marquis de Dangeau et le duc de Luynes rédigeant des procès-verbaux froids, mesurés et méthodiques; ce sont des personnages du même monde qui recueillent les anecdotes à la volée, enregistrent les aventures, les cancans, les menues nouvelles politiques, en y imprimant leurs impressions personnelles, en se faisant plus ou moins volontairement les échos fidèles de l'opinion publique, alors en train de devenir si puissante [1]. »

Je ne puis songer à indiquer tout ce que contient de curieux le recueil d'extraits des lettres à Mme de Balleroy. Citons seulement quelques particularités entre mille.

Après la perte de la bataille de Ramillies (29 mai 1706), les harengères de Paris (p. 3) poursuivirent la livrée du maréchal de Villeroy dans les rues, et les gens de celui à qui le roi avait si noblement dit : *Monsieur le maréchal, on n'est plus heureux à notre âge,* « ne purent avoir de marée pour leur argent ». — Louis XIV, qui avait déclaré (p. 3) qu'avant trois semaines une armée de 50,000 hommes serait constituée, déchargea (p. 8) « les villes et villages à 10 lieues des costes des provinces de Normandie, de Poitou et de Guyenne de tous les nouveaux impôts et des 2 sols par livre, à condition de fournir et d'entretenir des milices ». — Un certain Morin, qui tenait un bureau de nouvelles, donne avis à Mme de Balleroy, le 26 octobre 1706 (p. 9), du départ de Paris de Mlle de Sery qui, accompagnée par Mme de Nancré, alla rejoindre le duc d'Orléans, grièvement blessé à la bataille de Turin [2] ». — On remarque dans la même lettre (p. 11) cet éloge du numismatiste, Jean Foy Vaillant : « M. Vaillant des médailles, garde du cabinet de M. le duc de Maine et directeur de l'Académie des Inscriptions, mourut samedi dernier d'apoplexie et fut enterré dimanche. Il s'estoit fait une assez grande réputation dans la république des lettres, et il la méritoit [3] ». — Voici quelques nouvelles mondaines d'octobre et de novembre 1707 (p. 13) : « M. le Prince d'Auvergne épouse le 20 de ce mois à Anvers Mlle d'A-

1. Parmi les gazettes à la main mêlées à la correspondance des amis de Mme de Balleroy, M. de B. en a reconnu, dit-il (p. IV), « un certain nombre écrites par Buvat, dont M. Campardon a fait connaître si utilement le journal relatif à une portion de la même période. Les phrases sont parfois absolument identiques dans la forme et dans les termes. A cet égard, il n'y a pas de doute possible. On sait que Buvat, employé à la bibliothèque du roi, tenait un bureau de nouvelles à la main, qu'il expédiait moyennant finances, et nous avons tout lieu de croire que cette recrue fut procurée à Mme de Balleroy par son neveu d'Argenson, pendant qu'il était directeur de la librairie. »

2. On lit dans une lettre du 26 octobre 1706 (p. 12) : « Le duc d'Orléans est guéri, mais son armée ne l'est pas ».

3. Voir, au sujet de ce savant, une intéressante plaquette que vient de publier M. Henri de Grammont, président de la Société historique algérienne : *Un académicien captif à Alger, 1674-1675* (Alger, 1883, grand-in-8° de 23 p.).

remberg, qui est fort belle et a 100,000 écus. M. le Marquis de Plancy a épousé Mlle de Merode, sœur de M. le marquis de Verrins, et lui a assuré 14,000 livres de rente. Mme la duchesse de Lauzun va se faire séparer de son mari, qui l'a fort maltraitée ». — A la page suivante, on voit Louis XIV jouant « au trente et quarante avec des pièces de 20 sols, chez Mme de Maintenon, avec quelques dames choisies » [1]. — Le 14 décembre, on annonce à Mme de Balleroy la mort (p. 16) de l'archevêque de Rouen, J. N. Colbert, qui avait 156,000 livres de rente et qui laisse des dettes. — Nous glissons sur les aventures de Mlle Florence, de l'Opéra, et du jeune prince de Léon, et nous nous arrêtons avec respect devant ce passage d'une lettre du 24 décembre 1707 (p. 19) : « Le Père Mabillon, si connu par ses ouvrages et par sa piété, est à l'agonie ; il a 76 ans » [2]. — Les nouvelles académiques abondent dans le recueil ; nous ne reproduirons que celles-ci (p. 19), datées du 24 décembre 1707 : « L'Académie française a élu M. l'abbé Mangin [plus tard évêque de Bazas] pour remplir la place de M. l'abbé Gallois et M. l'abbé Fraguier pour remplir celle de M. l'archevêque de Rouen. Ils sont tous deux fort connus par leur savoir. Le roy a approuvé ces deux nominations, et l'Académie est en paix ». — Puis viennent (p. 20) le mariage du marquis de Chamillart avec Mlle de Mortemart, « à qui le roy donne 10,000 livres de pension » [3], la mort du marquis de Villette, celle de l'empereur du Mogol, Aureng-Zeb, âgé de 115 ans, et à qui son fils, âgé de 80 ans, faisait la guerre, *las d'attendre*, ajoute plaisamment le chroniqueur. — En février 1708, on assiste (p. 26) au renvoi de Paris de Mme de Beaumont-Loison et (p. 27) au retour de cette femme aussi galante que jolie [4]. — Aurait-on cru possible que, devant le grand roi, dans un des majestueux bals de Versailles (février 1708), eût osé paraître un cuisinier déguisé en don Quichotte, et que l'on avait pris pour un seigneur espagnol, lequel dansa (*horresco referens !*) avec les duchesses de Noailles et de Villeroy (p. 27). — Je renonce à énumérer les brillants mariages et les mémorables décès qui se succèdent. —

1. On a souvent décrit Louis XIV *inamusable* en sa morne vieillesse. Ces descriptions s'accordent peu avec ce passage (p. 38) d'une lettre du 19 novembre 1708 : Le roi ira à Marli mercredi prochain pour dix jours; il ne s'est jamais si bien orté et n'a été si gai ».

2. L'admirable érudit mourut trois jours plus tard. A la page 389, on a substitué, par une faute d'impression, le nom de *Mabillon* à celui de *Massillon*.

3. Les cadeaux pleuvaient sur la nouvelle mariée. On voit, le 4 janvier 1708 (p. 22), son mari lui donner « pour 50,000 livres de pierreries ».

4. On sait qu'il est fait mention d'elle dans les *Mémoires* de Dangeau et de Saint-Simon. C'est ici l'occasion de constater que les *Correspondants de la marquise de Balleroy* complètent tous les mémoires relatifs aux vingt-cinq premières années du XVIIIe siècle, et qu'ils sont surtout importants pour les années où nous manquent les *Mémoires de Dangeau*, qui s'arrêtent en 1720, et le *Journal de Barbier*, qui ne commence qu'au 27 avril 1718. Quant au *Journal de Mathieu Marais*, rappelons que, s'il y a quelques pages pour une partie des années 1715 et 1717, il ne commence réellement qu'en juin 1720.

Voici un trait qui fait honneur à Louis XIV (juillet 1708, p. 35) : « M. le prince Frédéric d'Auvergne a gagné son procès contre le roy pour le prieuré de Nantua, qui vaut 6,000 livres de rentes. *Le roy* s'est condamné lui-même ». — La banqueroute de Samuel Bernard ne pouvait être oubliée (p. 38, avril 1709). — Une lettre de Caumartin de Saint-Ange, du 11 octobre 1715, ouvre l'histoire de la Régence (p. 48). Que de dissentiments tout d'abord ! M. Amelot contre l'abbé d'Estrées, l'évêque de Troyes contre M. de Torcy, le duc d'Antin contre le duc de Noailles. L'abbé de Guitaut ajoute (p. 51), le 18 octobre, à cette liste la mésintelligence du maréchal de Villars et du duc de Guiche. — Caumartin de Saint-Ange entretient sa correspondante (p. 33) de la banque de *M. de Lasse* [1], « qui a tant fait de bruit » et qui devait tant en faire encore jusqu'au *pouf* final, de l'enterrement (p. 54) de Louis XIV à Saint-Denis : « Le service et la table, » écrit-il le 26 octobre, « ont été magnifiques, et l'oraison funèbre de Mgr de Quiqueran de Beaujeu, évêque de Castres, détestable. J'étais allé ce jour-là à Saint-Germain diner chez M. de Noirmoutiers. C'étoit le plus beau spectacle du monde de voir de Chantecot les flambeaux dans la plaine de Saint-Denis : il n'y a jamais eu de service moins célébré. Il n'y avoit pas un courtisan que ceux que le service exigeait ». — Le chroniqueur ajoute (p. 55) que dans le grand conseil des finances auquel il fut appelé, « il a esté conclu que le roy avoit beaucoup de dettes et qu'on ne savoit comment les payer ». — Parlant, le 1er novembre 1717, de l'assemblée des évêques et du jansénisme, l'abbé de Guitaut dit avec malice (p. 56) : « De cette incendie [2], le père Le Tellier n'a pas laissé de sauver une bonne pension de 4,000 livres qu'on lui assure ». — Dans une lettre de Mme d'Argenson, du 2 novembre 1715, éclate (p. 59) ce joli mot de Mme de Gesvres (Mlle Mascrany) presque mourante à son mari, auquel elle avait intenté le fameux procès en impuissance que l'on sait : « Monsieur, estes-vous aussi porté de me quitter que moi de vous quitter? » [3]. — Le 9 novembre 1715, Caumartin de Saint-Ange trace (p. 64) ce tableau peu riant de la situation : « L'argent est plus rare que jamais; tout le monde meurt de faim ». — Appelons l'attention des bibliophiles sur l'édition, réclamée par le même correspondant (p. 67), des *Quatrains de Pibrac* que l'intendant Foucault fit imprimer à Caen. — La phrase suivante (p. 71) prouve que Saint-Simon était aussi peu charitable de vive voix que la plume à la main : « 1er février 1716. M. le premier président demande réparation des paroles peu obligeantes qu'a dit M. le duc de

1. Le nom de *Law* est écrit ici comme on le prononçait.

2. *Incendie*, d'*incendium*, a toujours été un mot masculin. C'est ce que rappelait spirituellement, sinon poliment, Sophie Arnould à une dame qui lui demandait si l'on s'était rendu maître d'*une* incendie : je n'en sais rien, Madame, dit l'actrice; ce que je sais seulement, c'est qu'incendie n'a jamais été féminin.

3. Le mot est à rapprocher de celui que l'on prétend (p. 197) avoir été dit à un mari par une femme infidèle : « J'aurois bien voulu vous aimer, mais vous êtes si laid et l'autre est si joli ».

Saint-Simon presqu'en sa présence »[1]. — L'abbé de Guitaut, à la même date, fait un grand éloge de la mort édifiante de Philippe-Emmanuel de Coulanges, l'aimable chansonnier (p. 73). — Les soufflets retentissent dans toute la page 77 et je recommande cette page, entre toutes, aux amateurs de narrations comiques[2]. — Il est plaisant de voir (p. 85) le Régent prendre la défense de la morale contre un prélat qui n'était pas assez austère[3]. Ce serait le cas de répéter le vers proverbial de Juvénal sur les Gracques qui se plaindraient d'une sédition. — Des amours, des duels remplissent en grande partie les lettres suivantes. Le duc de Richelieu est le héros de cette frivole époque[4], où tout Paris allait admirer un âne dansant sur la corde[5]. — On glanerait çà et là bien des renseignements sur la jeunesse de Louis XV et aussi bien des renseignements sur les prisonniers de la Bastille[6]. — M. de Breteuil nous révèle, le 31 mars 1717, cette longue faiblesse d'un célèbre personnage italien : « Albergotti, qui faisoit le pauvre et n'a jamais dîné chez lui ni soupé par avarice, a laissé 700,000 livres d'argent à Gennes et plus de 50,000 écus à Paris ». — Le 2 avril 1717, le même correspondant, qui fut un des protecteurs de J.-B. Rousseau, repousse ainsi (p. 140) ce

---

1. Dans une autre lettre, de la même date, Caumartin de Saint-Ange déclare que Saint-Simon parla de ce magistrat « en termes de crocheteur », que M. de Mesmes ne fit pas semblant de l'entendre, et que le Régent feignit d'ignorer ce scandale, de crainte d'être obligé d'envoyer l'insulteur à la Bastille. Saint-Simon, en ses *Mémoires*, n'a rien dit de cet incident. Il est plusieurs fois question de l'irritable duc dans les deux volumes. Citons seulement cette épigramme de Caumartin de Boissy (t. II, p. 287) : « Saint-Simon lui répondit avec son petit *filet de vinaigre...* »

2. Ai-je besoin de dire (avec la Régence, il faut s'attendre à tout) que certains récits sont bien anacréontiques ? Il en est un (p. 187) qui, dans la bouche de M^me^ de Chevilly, était, selon Caumartin de Boissy, un des plus beaux contes du monde et qui ne déparerait pas les *Historiettes* de Tallemant des Réaux. Cela pourtant n'égale pas un récit de d'Argenson, épicé entre les plus épicés du volume (p. 161) et encore dépassé, dans le tome II (p. 143), par un récit de Caumartin de Boissy, lequel est le *nec plus ultra* du genre.

3. M. de B. (p. 85) rappelle que l'historien du diocèse de Beauvais, l'abbé Delettre, attribue à la conduite énergique de ce prélat (F. H. de Beauvilliers) contre le jansénisme, tous les tracas qu'on lui suscita.

4. D'Argenson écrit le 22 janvier 1717 (p. 105) : « M. de Richelieu n'a jamais été si à la mode... On vous enverroit la liste des femmes qui courent après lui ».

5. Le chevalier de Girardin, qui se moque du « beaucoup de presse » avec lequel on allait voir à la foire de Saint-Germain ce danseur d'un nouveau genre, se montre bien naïf ou bien distrait (p. 112), en disant que c'était « un âne en vie ».

6. M. de B. n'a pas utilisé dans ses notes le recueil de M. F. Ravaisson. Puisque nous en sommes aux notes, je dirai que l'éditeur ne les donne pas toujours aussi complètes qu'on le désirerait. La plupart tiennent en une ligne ou deux. Il est vrai qu'il en est quelques-unes qui, par compensation, sont très développées, comme la note sur le baron de Breteuil (pp. 114-117). Quelques notes ont un tour d'autant plus piquant, que l'effet est moins cherché, celle-ci, par exemple, qui accompagne la nouvelle ainsi donnée par Caumartin de Boissy (p. 124) : « Le pauvre duc d'Albret est plus touché que je ne puis vous le dire de la mort de sa femme ». Le commentateur reprend : « Il se remaria cependant trois fois depuis, avec M^lles^ de Barbezieux, de Gordes et de Lorraine-Harcourt ».

que l'on avait dit du malheureux poète : « Rousseau a fait l'ode dont vous m'écrivez comme vous l'avez fait, mais c'est assez que quelque chose ait de la force et de la malignité pour qu'on l'attribue à Rousseau ou à Arouet, que j'ai laissé à Saint-Ange depuis le commencement du carême »[1]. — Le 7 avril, d'Argenson trace du directeur des finances, Hilaire Rouillé du Coudray (p. 143) ce portrait infiniment peu flatté : « Le Rouillé tombe de jour en jour du cas que faisoit de lui le Régent. Il est si rebuté de le voir toujours ivre, toujours brutal et plat bouffon, qu'il le porte partout sur ses épaules »[2]. — Le séjour du tsar à Paris et ses voyages à Versailles, à Fontainebleau, ont fourni à Caumartin de Boissy (mai 1617) un chapitre rempli d'anecdotes qui toutes n'étaient pas connues (pp. 162-166). — Une lettre de d'Argenson, du 9 novembre 1717, donne (p. 222) la preuve formelle du mariage de la duchesse de Berry avec Riom[3]. Dans le même document sont attribuées à la fille du Régent et à Massillon des relations que l'âge seul de la princesse et de l'orateur rendrait invraisemblables : la duchesse de Berry avait alors 21 ans et Massillon 53[4]. — Relevons (p. 142) cette phrase sur l'impression produite par la publication des *Mémoires du cardinal de Retz* (décembre 1717) : « Les Mémoires du cardinal de Retz, livre bien écrit, fait ici beaucoup d'effet. Ils agitent les faibles et augmentent l'inquiétude des inquiets ».

Le second volume n'est pas moins intéressant que le premier. Mais, comme le premier m'a déjà retenu trop longtemps, je dirai quelques mots seulement du second, qui nous conduit du 2 janvier 1719 au 30 novembre 1724. On y trouvera des indications de tout genre sur le poète Roy (p. 3), sur l'abbé de Vertot (p. 4), sur le cardinal de Polignac (p. 5), sur l'incendie de Lunéville (p. 7), sur les *Mémoires* de M^lle^ de Montpensier (p. 8)[5], sur le futur maréchal de Broglie (p. 11), sur le duc de Saint-Simon (p. 13)[6], sur le président de Folleville (p. 22), sur le

1. On trouve (p. 165, à la date du 26 mai 1717) cette nouvelle mention de Voltaire : « Le petit Harouet, poète satirique, a été mis à la Bastille et sera mené, dit-on, à Pierre-Encise ». Voici (p. 399), à la date du 30 décembre 1718, une mention bien différente : « M. le Régent a donné une médaille à M. Arouet en récompense de sa belle tragédie d'*Œdipe* ».

2. Voir un peu plus loin (p. 172) une prétendue confession de Rouillé au Régent.

3. D'Argenson a presque été un témoin oculaire, car il dit : « Je vous en parle pour avoir vu l'habit de noce qui est fort beau ».

4. M. de B. rappelle (p. 227, note 1) qu'il a fait facile justice de l'accusation dans son *Histoire des filles du Régent*. J'ai aussi protesté jadis contre le récit de d'Argenson (*Des récents travaux sur Massillon*, 1872, in-8°, pp. 21-22).

5. L'impression en fut arrêtée en janvier 1719, quand on en était au second tome. D'Argenson eut, par grâce spéciale, un exemplaire du tome I. En septembre 1721, d'Argenson (p. 358) annonce qu'il est arrivé malheur de nouveau à ces mémoires : « Son Altesse Royale a fait arrêter l'imprimeur et brûler ce qu'il y avoit de commencé ». Nous ne l'aurons, ajoute-t-il philosophiquement, que par la Hollande.

6. Opposons aux malices précédentes cet éloge échappé à Caumartin de Boissy (2 février 1719) : « Il est honnête homme et rend témoignage à la vérité ».

cardinal de Bissy (p. 23), sur le cardinal de Rohan (p. 25), sur le duel de MM. de Bénac et de Jussac (p. 26), sur le comte de Stairs, ambassadeur d'Angleterre (p. 30), sur le combat *singulier* à coups de couteau de M^me de Nesle et de M^me de Polignac (p. 34), sur l'emprisonnement à la Bastille du duc de Richelieu et du marquis de Lasteyrie du Saillant (pp. 41-46), sur M^lle de Livry, tant aimée de Voltaire (p. 50), sur l'ironique et bien étrange testament verbal de la princesse de Conti (p. 54), sur le chanoine de Tours si connu par ses contes grivois, l'abbé de Grécourt (p. 55) [1], sur la mort de la duchesse de Berry (p. 65), sur la chute des actions du Missisipi, dignes aïeules des actions de l'Uruguay (p. 69), sur le docteur Chirac (p. 85), « aussi riche que grand médecin, et trois fois plus ardent pour l'argent »; sur le chroniqueur Dangeau (p. 86) qui, s'étant « tiré gaiement de la taille, revient de loin à quatre-vingt-quatre ans »; sur l'*Antiquité expliquée* « aux belles planches » de Dom Bernard de Montfaucon, dont le prix s'élève toujours (p. 87), sur le ballet (p. 118) où le jeune Louis XV « a dansé dans la dernière perfection »; sur le mariage de M^lle de Valois avec le duc de Modène (pp. 120-122) [2], sur la tragédie d'*Artémise* par Voltaire, pièce qui eut « une mauvaise réussite » qu'elle ne méritait que trop (pp. 121-124) [3], sur l'abbé Dubois, le nouvel archevêque de Cambrai (p. 131) [4], sur l'abbé Boileau, de l'Archevêché, que Caumartin de Boissy croyait à tort *cousin du flagellant*, comme il s'exprime (p. 133) [5] sur l'affaire du comte de Horn (p. 142), sur « la traduction entière de M. de Thou en françois, avec des remarques » par M. l'abbé de Pons, chanoine de Seez (p. 177), le spirituel bossu dont Sainte-Beuve s'est tant occupé à propos de la querelle relative aux Anciens et aux Modernes, sur la vie de l'abbé Suger (p. 178), par le P. Gervaise, dont la destinée fut si ondoyante et si diverse, sur l'exil en province des frères Pâris (p. 178), sur *Robinson Crusoë*, si déplorablement jugé dans une lettre du 13 juillet 1711 (p. 185) [6], sur l'internement du Par-

1. Caumartin de Boissy nous fait connaître en style rabelaisien ce personnage qu'il appelle le *poète de la Constitution* : « C'est un grand diable de prêtre, plus haut que moi, bien pourvu de gueule, bien fendu de jambes, bien décrotteur de matines, bien dépendeur d'andouilles », etc.

2. Citons ce bon mot sur les bagages de la princesse : « Le duché de Modène seroit, à ce qu'on dit, encombré de ce qu'elle emporte d'habits ».

3. Caumartin de Boissy revient sur ce sujet (p. 127) : « La pièce d'Harouet tomba dès le premier jour si prodigieusement que lui-même dit qu'il la trouvoit plus mauvaise que personne ».

4. Voir (p. 169) deux bonnes anecdotes sur Dubois; je n'en garantis pas l'authenticité.

5. Caumartin de Boissy (lettre du 11 mars 1720), après avoir raconté les circonstances de l'accommodement accepté par le cardinal de Noailles, ajoute : « Boileau dit assez plaisamment que la formule de l'acceptation doit être : *je reçois respectueusement l'erreur masquée sous les apparences de la vérité, dont je ne me soucie guère* ». C'est un mot à joindre à tous ceux que j'ai eu l'occasion de citer de ce personnage si original dans mon *Essai sur la vie et les ouvrages de l'abbé J.-J. Boileau* (Agen, 1878, in-8°).

6. « Je le crois [ce voyage] fait à plaisir; mais je doute qu'il en fasse à ceux qui le liront ».

lement à Pontoise, d'où il ne devait pas tarder à revenir (p. 185), sur la peste de Marseille (pp. 188 et suiv.) [1], sur l'assassinat du poète Jacques Vergier, appelé (p. 189) « l'homme du monde le plus agréable, qui a fait de belles chansons du temps de M. de Seignelay », sur le mariage du président de Maisons avec M[lle] de Ménars (p. 190), sur les fêtes données à M[lle] de Montpensier, fille du Régent, mariée au roi d'Espagne (p. 225) [2], sur M[me] de Phalaris, à propos de laquelle le chroniqueur cite, en le gazant, un bien vif bon mot de M. de Broglie au Régent (p. 241) [3] sur les couches à Rome (31 décembre 1720) de « la princesse épouse du chevalier de Saint-Georges » (p. 248), auxquelles assistèrent « treize cardinaux » et « plus de deux cents Anglais », sur l'estampe allégorique du « fameux graveur » Bernard Picard représentant la Fortune conduite par la Folie (p. 256), sur la distribution en six départements des livres de la Bibliothèque du Roi (belles-lettres, droit, histoire, médecine, physique, théologie), chaque titulaire devant avoir 1,000 livres d'appointements (p. 251), sur la lettre de cachet envoyée à Dom Thierry de Viaixnes, qui a été surnommé le plus endurci de tous les Jansénistes (p. 267), sur l'entrée de l'ambassadeur turc à Paris (p, 293) et sur l'audience solennelle (p. 300) où tant de luxe fut déployé par le roi et par toute la cour, que le chroniqueur dit avec extase : « Jamais rien n'a été si magnifique », sur le mariage de M[lle] Desmares avec le banquier suisse Hogguers (p. 309) [4], sur la conversion (hélas! non définitive) de M[me] de Parabère (p. 342), sur la réception de l'évêque de Soissons (J.-J. Languet de Gergy) à l'Académie française (p. 350), sur la mort du cardinal de Mailly, amenée, dit-on, par un accès de colère (p. 355), sur l'installation de la Bibliothèque du Roi dans l'hôtel de la Banque (p. 357), sur l'enlèvement de M[lle] de Laigles par l'abbé de Mérinville (p. 358), sur les aventures de Cartouche (pp. 362, 378-386) [5], sur un bal donné à l'occasion du départ de la princesse des Asturies et où, devant Louis XV et le duc d'Orléans,

1. Je suppose qu'il faut plus facilement croire à cette nouvelle de la page 175 : « l'évêque de Marseille, qu'on a dit mort, a vendu jusques à sa dernière soutane pour assister lui-même les pauvres malades qui manquent de tout... », qu'à cette nouvelle de la page 205 : « M. Lass a conseillé au Régent de brûler la ville, les bastides et tous ceux qui sont dedans ».

2. Ces fêtes furent surtout brillantes en Guienne. On lit dans une lettre du 2 janvier 1721 : « M[me] de Ventadour a écrit de Bordeaux que cette ville s'étoit signalée par la magnificence et par la variété. Lorsque M[lle] de Montpensier fut prête à passer le Bec d'Ambez, elle fut reçue dans un bac magnifiquement orné et accompagné de barques remplies de symphonies ».

3. On se demande avec effroi ce qu'aurait pu être le bon mot, si l'on n'avait pris la précaution de le gazer.

4. M. de Lescure qui pourtant, comme on l'a vu, a connu les manuscrits de la correspondance Balleroy, avait sans doute oublié ce détail, quand, dans son livre sur les *Maîtresses du Régent*, il a donné pour époux à la galante actrice un fils de Paul Poisson, de la Comédie française.

5. Voici la fin de ces aventures (p. 390) : « Un chirurgien, ayant acheté le corps de Cartouche, l'a bien habillé, lui mit une perruque et du rouge et le montroit pour de l'argent. Il a gagné 7 ou 800 livres en vingt-quatre heures ».

M. de Sabran appliqua « quatre ou cinq coups de pied dans le ventre » à sa femme en conversation... criminelle avec M. de Mirepoix (p. 368), sur la dispute (p. 370) du comte de Saint-Chamans avec un vicaire qui, « dans le feu du combat », lui « emporta avec ses dents presque le doigt », sur la retraite en un couvent du fameux duc de Lauzun, prêt à mourir et imitant le diable de la légende qui, sur ses vieux jours, se fit ermite (p. 414), sur les lettres de grâce accordées à Mlle Chéron de Saint-Hilaire qui, vengeant d'un seul coup toute sa famille, avait tué un sieur Lescache, trompeur de sa sœur aînée et meurtrier des deux frères de ces demoiselles (p. 416), sur une séance de l'Académie des belles-lettres, présidée par le cardinal de Polignac, et où prirent la parole l'abbé Anselme, Fourmont et Louis Racine (p. 453), sur la séance de réception du cardinal Dubois à l'Académie française (p. 503), sur le projet de publication par les Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés (p. 520) d' « un recueil complet de tous les historiens de France en 22 volumes in-8° *(sic)*, qui se livreront deux par deux et ne coûteront aux souscripteurs que 8 livres chacun », sur la représentation d'*Inès de Castro*, tragédie qui obtint un vif succès (p. 532).

Restons-en là. Aussi bien avons-nous surabondamment prouvé que peu d'ouvrages contiennent autant de choses diversement curieuses que les deux volumes si soigneusement publiés par M. E. de Barthélemy.

T. de L.

219.— Clément Janin.—**Les Imprimeurs et les Libraires dans la Côte-d'Or.** Seconde édition, avec portrait et fac-simile. Dijon, Darantière, 1883. Pet. in-8 carré de VII-238 p. p. et 1 f., plus 1 portr. et 2 planches.

La première édition du travail de M. Clément-Janin remonte à l'année 1873 ; c'était une simple brochure, qui s'est transformée en un véritable volume. L'auteur fait lui-même allusion, en terminant sa préface, au concours empressé qu'il a trouvé par toute la Bourgogne, tant dans les archives que dans les bibliothèques publiques et privées, et il ajoute : « Si mon livre ne satisfait pas le lecteur, il ne devra s'en prendre ni à la qualité ni à la richesse des matériaux employés, mais à l'inhabileté de l'écrivain ». Eh bien ! dussions-nous passer pour sévère, nous avouons que, malgré les renseignements très utiles que l'on rencontre dans cet ouvrage, il ne nous satisfait nullement. C'est que M. C.-J. n'a pas l'idée précise de ce que doit être la bibliographie. Il ne suffit pas de nous donner un résumé plus ou moins exact des notices biographiques que l'archiviste de la Côte-d'Or a dressées à l'aide des actes dont il a fait le dépouillement (l'absence de renvois aux sources montre suffisamment que ce n'est pas M. C.-J. qui a fait les recherches), il fallait nous donner une liste exacte et précise des productions typographiques de Dijon et des autres villes de la Côte-d'Or, en même temps que des livres qui portent

les noms de libraires du pays. C'est ce que l'auteur n'a pas fait. Il cite, à la vérité, un assez grand nombre de volumes, mais la plupart des titres sont tronqués ou infidèlement reproduits; nulle part le format n'est indiqué, encore moins la collation en est-elle donnée. Il serait également nécessaire de faire connaître les collections qui possèdent ces éditions provinciales, souvent introuvables.

On conçoit qu'il ne nous est guère possible d'entrer dans des critiques de détail; il nous faudrait refaire en entier les listes dressées par M. C.-J.; c'est un soin que nous laisserons à d'autres. Nous profiterons seulement de l'occasion pour citer quelques rares impressions dijonnaises que M. C.-J. ne semble pas avoir connues :

A l'article *Pierre Grangier*, il faudrait ajouter la pièce suivante :

¶ Le Salue Dalkimie. || ¶ Pource que Ignorans ont resue || A calciner tout talk en myes || Lon a cy fait sur Lalkimie || Vne rime par le Salue. — *Finis.* || ¶ *Peu et repos.* || ¶ *Imprime a Dijon. S. d.* [v. 1553], pet. in-8 goth. de 8 ff. de 20 et 21 lignes à la page, fig. sur bois avec titre.

Ce poème, farci de latin, est une épître satirique adressée au sieur de Villeneuve, c'est-à-dire au fameux Michel Servet qui, à la suite de ses études médicales, fut, paraît-il, accusé de se livrer aux pratiques de l'alchimie. L'auteur dit au sieur de Villeneuve :

Clamamus après la justice
Qui tient ton velours en prison.

C'est une allusion à l'emprisonnement de Servet, qui fut arrêté à Vienne en Dauphiné, au commencement de l'année 1553.

Les caractères sont ceux de l'imprimeur *Pierre Grangier* [1].

Les pièces suivantes complèteront l'article consacré à *Jean Ier Des Planches* :

1. Vray || Discours || de la Victoire, || Obtenue par le Roy, le troisiesme iour || d'Octobre, Mil cinq cens || soixante neuf. || * || *A Diion, Par I. Des Planches.* || 1569. || Auec Permission. In-8 de 6 ff. non chiffr [2].

Cette relation, datée d'Hervaux, le 4 octobre, et signée : De Neufville, est l'œuvre de Nicolas de Neufville, sieur de Villeroy; elle fut imprimée successivement dans diverses villes. Voy. le *Catalogue de l'histoire de France.*

2. Larmes || sur le Trespas de || Hault & puissant Seigneur Messire Io- || achim de Malain, Baron de Lutz & de || Malain, Seigneur de Seignelay, &ç. || Cheualier de l'ordre du Roy, & Lieute- || nant de cinquante hommes d'armes de || ses ordonnances en la Compaignie de || Monsieur de Tauanes. || A Tresnoble & Tres || excellente Dame || Dame Marguerite de Rye, Dame de || Lutz & de Malain, mere dudict || Seigneur || Par

1. Biblioth. de feu M. le baron James de Rothschild.
2. Biblioth. nat., Lb33 277.

|| I. B. R. D. || *Imprimé à Dijon* || *Par J. des Planches.* || 1570. In-4 de 8 ff. non chiffr[1].

Les initiales I. B. R. D. sont celles de Jean-Baptiste Richard, Dijonnois.

3. De insigni et insa- || tiabili Cuculo ex Affrica in Galliam || aduecto. || Philibertus Colinæus clarissimo Diuionensi || Senatu Consiliarius Regius. — [Fol. ult. r° :] *Diuione,* || *Ex Typographia Ioann. Des Planches,* || 4. *Non. Maii, Anno à partu Virgineo,* || 1572. In-4 de 4 ff. avec un simple titre de départ[2].

Le poème sur le coucou est suivi de quatre autres petites pièces facétieuses.

Le v° du 3e f. contient un portrait de Ph. Colin gravé sur bois et accompagné de sa devise : Σωφρόνισον τὴν χολήν. — Le v° du dernier f. est blanc.

4. In celebres egregii || Stephani Mileti, Diuionensis Senatus || Consiliarii Regii, & præclaræ Margaridis Fiot nup- || tias Epithalamium, lepidumque nuptiale carmen, ve || recundè & modestè a Philiberto Colinæo Senatore || Regio conditum. — [In fine :] Σωφρόνισον τὴν χολήν. || *Diuione, Ex Typographia Ioan. Des Planches.* 1572. In-4 de 4 ff., avec un simple titre de départ[3].

Le recueil contient neuf petites pièces latines.

5. De || Victoria || nauali Christiano- || rum aduersus Turcas, || Non. Octob. M. D. LXXI. || Ad S. P. Q. Venetum, & cæteros || sacri fœderis socios, Parænesis. || Iac. Vintimillio Rhodio Christianiss. Francorum || Regis Consiliario Diuionen. authore. || *Diuione,* || *Excudeb. Ioann. Plancius.* || 1572. In-4 de 1 f. pour le titre et 13 pp.[4].

6. Epithalamium Henrici III., Galliæ Poloniæque Regis, et Lodoicæ Lotarenæ. Ad V. C. Dion. Brulardum. Iac. Vintimillio Rhodio, Christianiss. Francorum Regis Consiliario Diuion., authore. *Diuione, Excudeb. Ioann. Des Planches,* 1575. In-4[5].

De Jean III Des Planches, dont M. C.-J. mentionne quatre productions, on peut encore citer une pièce publiée après la mort du premier président Brulart :

Consolation à M^{me} la premiere presidente sur le deces de M. son mari. *A Dijon, Par J. Des Planches,* 1611. In-8[6].

De *Claude Guyot* M. C.-J. ne cite que les impressions « les plus curieuses ou les plus rares »; il aurait pu y joindre les quatre suivantes :

1. Biblioth. nat., Y. 4647.
2. Biblioth. nat., Y. 2135. Rés.
3. Biblioth. nat., Y. 2134. Rés.
4. Biblioth. nat., Y. 2812.
5. *Biblioth. Sunderlandiana*, n° 2069.
6. Biblioth. nat., Ln^{27} 3114.

1. Le bon Ange de la France, rapportant soixante-deux Anagrammes en forme de presages, vœux ou benedictions, le tout heureusement tiré, sans addition, diminution ou mutation de lettres, du tres-fortuné, tres-grand et tres-auguste nom de Louis XIII de Bourbon, roy de France et de Navarre; ensemble de tres-haute et tres-illustre princesse Anne d'Austrie, infante d'Espagne, sur l'heureux mariage de Leurs Majestés. [Par Thomas Billon]. *De l'impression de Dijon, par C. Guyot,* 1613. In-8 de 15 pp. [1].

2. Deo Opt. Max. et D. Bernardo pro nova basilicæ Fontanensis instauratione sacrum. [Auctore Joanne a Sancto Malachia.] *Divione, typis C. Guyot*, 1620. In-4 [2].

3. Oraison funebre sur le trespas de Monseigneur de Termes prononcée en l'eglise des RR. Peres Jesuites de Dijon, le 28. d'Aoust 1621, par Fr. J. Petriny.... *Dijon, C. Guyot*, 1621. In-12 [3].

4. Officia propria insignis ecclesiae collegiatae divae Mariae Virginis apud Belnam. Authoritate Venerandorum DD. Decani Canonicorum et Capituli, ad Formam Breviarii Romani accomodata. *Divione apud Claudium Guyot, Typographum regium.* MDCXXVIII [1628]. In-8 de 20 ff. et 152 pp. [4].

Nous ne nous arrêterons pas plus longtemps aux imprimeurs; nous passerons directement aux libraires dijonnais dont M. C.-J. parle dans un chapitre séparé. Sans faire ressortir les inconvénients qui résultent d'une division par suite de laquelle l'auteur ne peut grouper tous les faits qui se rattachent à une même époque ou aux membres d'une même famille, nous ferons encore quelques observations sur ceux des libraires qui ont exercé au XVIe siècle.

M. C.-J. cite, d'après les *Coustumes generales du comté de Bourgoingne*, un certain *Hugues Danour*, demeurant à Dijon, devant Notre-Dame; mais le renvoi qu'il fait aux *Coustumes* est si défectueux que nous ne savons s'il s'agit du volume décrit au *Manuel du Libraire* [5]. En effet, M. Brunet dit que cet ouvrage porte une date (celle de 1539) et appelle l'éditeur *Danoux* et non *Danour*. Il faut ajouter qu'Hugues avait un parent, un frère probablement, qui exerçait à Dôle. Ce dernier, *Mongeot Danoux*, fut de moitié dans la publication des *Coustumes* de 1539. Il était encore libraire en 1552, et l'on trouve son nom *(Mongeot Danot)* sur le titre des *Ordonnances imperiales a la court souveraine de Parlement*, etc. [6]. La forme Danot nous donne lieu de croire qu'un autre libraire dont parle M. C.-J., le correspondant dijon-

1. Biblioth. nat., Lb36 176.
2. Biblioth. nat., Lk7 2867.
3. Biblioth. nat., Ln27 1438.
4. Biblioth. de Beaune, n° 7500.
5. II, 358.
6. Cat. Tross, 1883, n° 6248.

nais de Jehan Petit, s'appelait, non pas *Jehan Davot*, mais *Jehan Danot*, et qu'il appartenait à la même famille [1].

Après avoir parlé des Davot, M. C.-J. revient sur les membres des familles *Grangier* et *Des Planches* qui ne furent que libraires, et il cite divers extraits des registres du corps de ville de Dijon et du Journal de Gabriel Breunot qui prouvent que Maximilien Des Planches était, comme son père, Jean I^er^, un ennemi de la Ligue, et nourrissait des sympathies secrètes pour la Réforme. Nous sommes surpris qu'il ne mentionne pas, à cette occasion, l'imprimeur ou libraire genevois *Jeremie Des Planches* qui, en 1584, publiait, en 4 volumes in-fol., les Œuvres de Cicéron et donnait, en 1587, une édition des *Psaumes* de Marot et Théodore de Bèze.

En dehors de Dijon, une seule ville de la Côte-d'Or pourrait mériter quelques remarques, la ville de Beaune. M. C.-J. emprunte à M. Gaullieur la description du *Breviarium secundum usum insignis ecclesie collegiate Beate Marie virginis de Belna*, imprimé par *Jacques Vivien* à Genève en 1517. Cette description est fort inexacte; pourquoi ne pas l'avoir revue sur l'exemplaire que possède la bibliothèque municipale de Dijon? Nous voudrions que M. Clément-Janin eût apporté à décrire ce livre le soin qu'y a mis M. Pellechet dans une excellente bibliographie dont nous rendrons compte prochainement [2].

Emile PICOT.

VARIÉTES

Les manuscrits slaves de la bibliothèque de l'Université de Leyde.

Pendant un récent séjour à Leyde, j'ai constaté, à la bibliothèque de l'Université, l'existence de quelques mss. slaves sur lesquels je crois utile d'appeler l'attention :

1° Mss. slavons :

A. *Vie de David*, examinée par Sreznievsky en 1875 (ms. du XVI^e siècle à miniatures); relié à la suite, d'une autre main : *Service des saints*.

B. *Consultationes piae anochoretarum* (onciale du XIII^e (?) siècle); provenant de la bibliothèque de Scaliger.

C. Fragment de calendrier du XIV^e siècle provenant de la bibliothèque

---

1. M. C.-J. publie, à propos de ce libraire, une pièce infiniment curieuse : c'est une liste de livres déposés chez Davot ou Danot par Jehan Chief de Verne, agent du grand libraire parisien Jehan Petit. Ce document aurait eu encore plus de valeur si l'auteur s'était préoccupé d'en fixer la date en recherchant chacun des ouvrages indiqués sommairement dans l'acte.

2. *Notes sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Châlon et Mâcon*, p. 33.

de Scaliger, examiné par Sreznievsky en 1875 et par M. Hasdeu en 1883.

D. Rouleau calligraphique slavon russe daté de 1582 (renferme toutes sortes d'exercices calli. ou plutôt cacographiques). Ce rouleau a environ 5 mètres de longueur. A la fin, on trouve la liste des titres officiels d'Ivan le Terrible.

E. *Lexicon slavonicum summo studio et labore ex variis auctoribus partim manuscriptis partim impressis, collectum à Maturino Veyssière La Croze, Berolini 1709* (Fort curieux ; l'auteur y confond sans cesse le slavon, le russe et le polonais). Il serait intéressant de dépouiller ce répertoire peu connu et de rechercher à quelles sources l'auteur en a puisé les éléments.

2° Mss. tchèques :

A. Calendrier astrologique *Hvezdarsti* (en trois couleurs, provenant de la bibliothèque de Vok de Rosenberg, 1509, signé David Prætorius Havel). Dans la même reliure :

B. Un traité d'alchimie du xivᵉ siècle, anonyme.

C. *Pandecti*, traité religieux traduit d'Othon de Brumfels [1] (inachevé). A la première page, cette mention : Ce livre m'a été donné par le frère Jean Abdias en 1584. Ce ms. provient de la secte des frères bohêmes.

Sur la couverture, table des matières et cette mention : J'ai ce livre depuis 1539, du jour de la saint Jean-Baptiste (faisait partie de la bibliothèque de Vossius).

D. Traité d'alchimie traduit de Laurent Ventura, de Venise, dédié à Otto Henri, prince palatin du Rhin, prince de Bavière, électeur du saint empire. A la dernière page, cette suscription : Ce livre a été heureusement terminé par moi Bavor, cadet de la famille Rodovsky de Hustirzan... à Prague, en l'an 1585, le 11 mars [2].

La couverture porte à l'intérieur les armes de la famille de Hustirzan et une mention indiquant que le ms. a été vendu en 1589 pour 50 thalers.

Ces mss. proviennent de la bibliothèque d'Isaac Vossius qui est, comme on sait, restée à Leyde. Vossius les avait évidemment rapportés de Suède. On n'ignore pas que, pendant la guerre de Trente-Ans, les Suédois ont emporté dans leur pays un grand nombre de mss. tchèques dont quelques-uns s'y trouvent encore aujourd'hui.

L. LEGER.

---

1. Compilateur allemand du xvᵉ siècle.
2. La famille de Hustirzan s'est éteinte au commencement de ce siècle. Le *Nauczny slovnik* (encyclopédie tchèque) ne fait pas mention de ce Bavor.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Delagrave va publier, du 10 au 15 novembre, une traduction française de la deuxième édition des *Principles of Philology* de M. Sayce. Cette traduction a été faite par M. Ernest Jovy; elle est précédée d'une préface de M. Michel Bréal; M. Sayce a composé pour cette traduction de son livre, trois appendices importants et un avant-propos qui ne figurent pas dans l'édition anglaise.

— M. Louis Paris, l'ancien directeur du *Cabinet historique*, a fait paraître le premier volume du *Catalogue* de la bibliothèque d'Epernay, dont il est actuellement conservateur.

— La seconde série du recueil de pièces rares que M. Henry Chevreul publie sur *la Ligue en Bourgogne*, renferme les morceaux suivants : *Advis des États de Bourgongne aux François, touchant la résolution prise aux Estats de Blois l'an 1588* (pamphlet de l'avocat au parlement et député du bailliage de Dijon Etienne Bernard); *Contre-lettre à la noblesse de Bourgongne responsive à certaines lettres du prétendu conseil d'Éstat estably à Dijon*; *Discours de deux belles deffaictes des ennemis, exécutées en Champagne et en Bourgogne par les sieurs d'Hautefort, de Fervaques, de Gionvelle et autres capitaines le 23e jour d'avril 1589*; *Relation de ce qui s'est passé en 1585 et 1586 en la ville d'Auxonne sous le gouvernement de M. le vicomte de Tavanes*; *Discours véritable du siège mis devant la ville de Montbard par le sieur de Tavanes associé des reitres du Bearnois*, etc. Ce volume, tiré à 120 exemplaires, a paru à Paris, chez Jules Martin.

— Dans une étude intitulée *Bossuet à Juilly*, et lue le 19 juillet 1883, à l'inauguration d'un buste de Bossuet, d'après Coysevox (Poussielgue. In-8°, 24 p.), le père Ingold a raconté l'histoire des relations de Bossuet avec les oratoriens de Juilly; on trouvera dans son opuscule une lettre inédite de l'évêque de Meaux au P. de Sainte-Marthe et le récit, également inédit (laissé par le P. André), de la réconciliation de Bossuet et de Malebranche.

— M. Amédée Gasquet, docteur ès lettres, est nommé professeur d'histoire et de géographie de l'antiquité et du moyen-âge à la Faculté des lettres de Clermont (chaire nouvelle).

ALLEMAGNE. — La prochaine session du Congrès des orientalistes a été fixée à l'année 1886; le congrès se réunira à Vienne, en Autriche.

— La librairie Brockhaus, de Leipzig, publiera prochainement les ouvrages suivants : *Aus dem westlichen Himalaja, Erlebnisse und Forschungen*, par Karl Eugen von Ujfalvy (avec 3 cartes et 250 dessins de B. Schmidt); *Die Stadt Palma*, par l'archiduc Louis Salvator; un nouveau livre de M. Henri Schliemann, *Troja, Ergebnisse meiner neuesten Ausgrabungen auf der Baustelle von Troja, in den Heldengræbern, Bunarbaschi und an andern Orten der Troas im Jahre 1882*, avec une préface de M. A. H. Sayce, 4 cartes et plans, et 150 gravures; la première édition complète, d'après le manuscrit de Jean Hauer, du Journal de voyage d'Albert Durer dans les Pays-Bas *(Albrecht Dürer's Tagebuch der Reise in die Niederlande)*, par M. Fr. Leitschuh, directeur de la bibliothèque royale de Bamberg, avec une introduction et des notes.

CEYLAN. — Nous recevons du gouvernement de Ceylan l'avis que le grand manuscrit historique du Mahawanso a été confié à deux des plus savants indigènes pour la révision critique du texte pâli et pour sa traduction en singhalais. Le ré-

sultat du travail de ces deux savants vient d'être publié par la « Government Press » à Colombo, en quatre volumes. Le texte pâli forme deux parties publiées au prix de 25 fr. chaque, et la traduction singhalaise deux parties au prix de 18 fr. chaque. L'éditeur Ernest Leroux est chargé de la vente pour la France.

DANEMARK. — Le congrès des américanistes a tenu sa cinquième session à Copenhague (21-24 août). La séance d'inauguration était présidée par M. Worsaa, en présence du roi et de la famille royale; M. Bamps y a traité de l'*ancienneté de l'homme en Amérique*. Le lendemain, 22 août, M. Herrera a présenté un mémoire de M. Fernandez Duro sur le premier voyage de Colomb et sur le rôle considérable de Martin Pinzon dans ce voyage; M. Thomsen a parlé de la *situation du Vinland*; M. E. Beauvois a exposé sa théorie sur *le christianisme au Mexique dans les temps précolombiens et ses propagateurs les* papas, *missionnaires gaëls de l'ordre de Saint-Columban*. Dans la séance du 23 août, le congrès a entendu MM. Lucien Adam, qui a critiqué un mémoire de M. H. Hale sur *l'origine européenne des Américains*; Bamps, qui a lu, de la part de M. Schmidt, un mémoire sur les traditions relatives à l'homme blanc et au signe de la croix en Amérique à l'époque précolumbienne; Carstensen, qui a résumé un mémoire de M. Blackett sur l'*Atlantide*; J. Steenstrup, qui a exposé sa thèse sur les *Voyages des Zeni*, etc. Citons encore dans les deux séances du 24 août divers mémoires et différentes communications, par ex. de M. de Baye, sur *la trépanation dans les deux mondes*; de M. Stolpe, sur *l'art décoratif dans l'Amérique du sud*; de M. Lucien Adam, sur les *différences grammaticales entre l'esquimau et les autres langues de l'Amérique du Nord*; de M. de Charencey, sur *la formation des mots en langue maya*. La sixième session du congrès des américanistes se tiendra à Turin.

GALLES. — M. Gaidoz, notre collaborateur, a écrit de Merthyr Tydvil, en date du 3 octobre, à la *Revue de l'enseignement secondaire des jeunes filles* : « Le nouvel établissement d'enseignement supérieur fondé à Cardiff pour le sud du pays de Galles et pour le comté adjacent de Monmouth va ouvrir ses cours à la fin d'octobre. Il est fondé et entretenu en partie par des dons et souscriptions de particuliers et de municipalités, en partie par une subvention annuelle du gouvernement britannique, 4,000 livres (100,000 fr.). Ce nouvel établissement n'est pas, à proprement parler, une Université, car il ne décernera pas de grades, mais il donnera l'enseignement universitaire qui prépare à l'obtention des grades et il va s'affilier à l'Université de Londres à cet effet. J'ai raconté, il y a quelques mois, dans la *Revue critique*, l'histoire de la fondation de cet établissement, et il va s'ouvrir à Banger un établissement analogue pour le nord du pays de Galles. Les étudiants des deux sexes sont admis dans l'*University college for South Wales and Monmouth-shire* sur un pied absolu d'égalité. »

GRANDE-BRETAGNE. — Les éditeurs Blackwood viennent de publier, en deux volumes, l'*Autobiographie* d'Anthony Trollope.

— L'ouvrage de M. Frédéric Seebohm, *English Village Community*, vient d'avoir une deuxième édition.

— M. Robert Hannay doit publier avec M. Elliot Stock, sous le titre *French palaces and other essays*, un volume d'essais sur les sujets historiques et littéraires.

— Les éditeurs Chapman et Hall publieront, au mois de novembre, la seconde partie de l'ouvrage de MM. Perrot et Chipiez, *History of ancient art in Chaldaea and Assyria*, en deux volumes; le traducteur est M. W. Armstrong.

— Paraîtra prochainement, à la librairie Trübner, un mémoire de M. James Fergusson, *The temple of Diana at Ephesus, with special reference to Mr. Wood's discovery of its remains*.

— Mr. Percy M. THORNTON prépare une *Histoire du collège de Harrow*.

— M. Gustave OPPERT, professeur de sanscrit au Collège de la présidence à Madras, doit faire à Berlin, sur l'invitation de MM. Virchow et Bastian, une conférence sur son nouveau système de classification des langues; une seconde édition de son travail sur ce sujet sera prochainement publiée par la librairie Trübner, et une traduction allemande, par la librairie J. Springer, de Berlin.

— M. MEIKLEJOHN publiera dans ce mois l'ouvrage suivant : *Life and letters of Prof. W. B. Hodgson*,

— Une nouvelle édition des *Lectures on Shakspeare* de Coleridge, publiées d'abord par Payne Collier, paraît à la librairie Bell, par les soins de M. Thomas ASHE.

— M. E.-A. BRAYLEY HODGETTS vient de terminer une traduction du livre de M. Nemirovitch Dantchenko : *Souvenirs personnels du général Skobeleff*.

— L'ouvrage « *The life and times of Jesus the Messiah*, » auquel M. EDERSHEIM travaille depuis bientôt sept ans, est terminé et paraîtra chez Longmans en deux volumes, chacun de 600 à 700 pages.

— Le XVI[e] volume de l'*Encyclopaedia britannica* renfermera les articles suivants : CAYLEY, *Monge*; TYLOR et KEANE, *Mexique*; WHEATLEY, *Middlesex*; DOUGLAS et JÜLG, *les Mongols*; HARNACK, le *montanisme*; Robertson SMITH, le *Messie* et *Moloch*; S.-R. GARDINER, *Montrose*; MASSON, *Milton*; MINTO, *Thomas Moore*; Andrew LANG, *Molière*; SAINTSBURY, *Mérimée*, *Michelet*, *Montaigne*, *Montesquieu*; Sidney COLVIN, *Michel-Ange*; SYMONDS, *Metastase*; J.-H. MIDDLETON, *mosaïque*, *mosquée*, etc.

— Le troisième volume de l'*History of civilization in Scotland* de M. John MACKINTOSH, d'Aberdeen, paraîtra très prochainement; il est consacré aux événements compris entre les années 1603 et 1746; un quatrième volume terminera l'ouvrage.

— Le 3[e] fascicule de l'*Arabic Lexicon* de Lane, publié par M. STANLEY LANE POOLE, paraîtra cet automne; il ira jusqu'à la fin de la lettre Lâm. Le VIII[e] vol. du *Catalogue of oriental coins in the British Museum*, de M. Poole, paraîtra également à la même époque.

— Les éditeurs Hamilton, Adams et Co. vont faire paraître un volume de M. William ANDREWS intitulé *Curious epitaphs collected from the graveyards of Great Britain and Ireland*; l'ouvrage renfermera une bibliographie des épitaphes.

— Une *History of Old Dundee*, due à M. Alex. MAXWELL, doit paraître à Dundee, chez l'éditeur W. Kidd.

— Les éditeurs Kegan Paul, Trench et Co. publieront bientôt les deux premiers volumes de l'ouvrage du comte de Lytton sur son père « *The life, letters and literary remains of Edward Bulwer, lord Lytton*.

— M. G.-S. MACAULAY entreprend, dans un volume qui paraîtra chez Kegan Paul, et qui est une étude critique sur *Francis Beaumont*, de distinguer l'œuvre de Beaumont de celle de Fletcher dans les drames qui portent ces deux noms.

— Autres ouvrages qui doivent paraître ou ont paru chez Kegan Paul : *The Animal Lore of Shakspeare's Time*, par Miss E. PHIPSON; nouvelle édition des *Œuvres poétiques de Keats*, par M. W.-T. ARNOLD; une nouvelle anthologie en cinq volumes, sous le titre *English verses*, par MM. W.-J. LINTON et R.-H. STODDARD;—chez Sampson Low: *Madagascar and the Malagasy Embassy*, par A. TACCHI; *George Eliot, a critical study*, par M. G.-W. COOKE; *Ceylon in 1883*, par M. J. FERGUSON; *Antoine Watteau*, par M. J.-W. MOLLETT; — chez Trübner : *Indian Idylls*, trad. du sanscrit du Mahâbhârata par M. Edwin ARNOLD; *The modern languages of Africa*, par M. CUST;

Buddhist Records of the Western World, being the Si-Yu-Ki, par Hwen Tsang, traduit par M. S. Beal; *A volume of vocabularies*, de feu Thomas Wright, p. p. R. Wulcker, etc.

— Les volumes nouveaux de la collection « Eminent women series » seront les suivants : *Maria Edgeworth*, par Hélène Zimmern; *Elizabeth Fry*, par Mrs. Pitman; *Madame Roland*, par Mathilde Blind; *Harriett Martineau*, par Mrs. Fenwick Miller; *Countess of Albany*, par Vernon Lee.

— La Cambridge University Press annonce la publication prochaine du 1er volume d'une édition des Œuvres de Sophocle, par M. Jebb, volume qui renfermera l'*Œdipe roi*, avec commentaire et traduction en prose anglaise; le IIIe vol. de l'édition du *De Finibus* par M. Reid et le IIe vol. du *De Natura deorum* avec introduction et commentaire par M. Mayor et une nouvelle collation des mss. anglais par M. Swainson.

— On annonce la mort de M. Henry Dunbar, auteur des « Concordances de l'Odyssée », ouvrage dont nous avons rendu compte dans son temps et qu'avait publié la Clarendon Press. Il était né en 1816, et avait fait ses études à l'Université d'Edimbourg; il avait rendu de grands services aux malades et aux blessés de la guerre de Crimée; le gouvernement français l'avait nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— M. Payne Collier vient de mourir, à l'âge de 94 ans; on sait qu'il est l'auteur d'une *History of dramatic poetry* et d'un *Bibliographical account of rare books*.

— Tout récemment (13 sept.) est mort aussi M. J. F. Nicholls, auteur d'une *Vie de Sébastien Cabot* publiée en 1869 et d'un ouvrage composé en collaboration avec M. John Taylor « *Bristol past and present* ».

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 octobre 1883.

M. Raymond Denou, sous-lieutenant, envoie à l'Académie une prière qu'il a trouvée, en septembre dernier, sur les ruines de Carthage et qui porte une inscription en caractères puniques. Cette inscription est, dit M. Renan, une de ces dédicaces à Rabbat Tanit, que l'on possède déjà au nombre d'environ trois mille. La collection complète de ces dédicaces sera publiée dans le *Corpus inscriptionum Semiticarum*. La communication que l'Académie reçoit aujourd'hui permettra d'ajouter encore un article à cette collection. Des remerciements seront adressés à M. Denou, qui a fait don à l'Académie de la pierre trouvée par lui.

L'Académie désigne, pour être lu à la séance publique annuelle, le mémoire de M. Hauréau sur les *Propos de maître Robert de Sorbon*.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Clermont-Ganneau présente les photographies d'une base triangulaire de marbre, découverte récemment sur le mont Garizim, en Samarie. Cette base porte des sujets sculptés en bas-relief, dont plusieurs paraissent se rapporter au mythe de Thésée, et des inscriptions grecques qui n'ont pu encore être lues en entier. M. Clermont-Ganneau communique aussi quelques inscriptions latines trouvées à Beit-Meri, dans le Liban; les copies de ces inscriptions lui ont été envoyées par M. Lœytied, vice-consul de Danemark à Beyrouth. Ce sont des dédicaces à la déesse Matuta et à Junon.

M. Deloche donne une seconde lecture de son mémoire sur un anneau sigillaire mérovingien qui porte les noms de Roccolane et de Warenbertus.

Ouvrages présentés : — par M. Alexandre Bertrand : Hochstetter (Ferdinand von), *Die neuesten Græberfunde von Watsch und St Margarethen in Krain und der Culturkreis der Hallstætter-Periode* (Wien, 1883); — par M. Alfred Maury : 1° *Œuvres* de A. de Longpérier, publiées par Gustave Schlumberger, t. IV; 2° Rayet (Olivier), *Monuments de l'art antique*, 5e livraison; — par M. Derenbourg : Duval (Rubens), *les Dialectes néo-araméens de Salamas*; — par M. Gaston Paris : *Chansons* de Henri d'Andeli, publiées par A. Héron; par M. Barbier de Meynard : Harlez (C. de), *Etude sur l'exégèse et la critique du texte avestique*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 12 novembre — 1883

220. — J. G. Droysen. **Histoire de l'Hellénisme** traduite de l'allemand sous la direction de A. Bouché-Leclercq; tome I. *Histoire d'Alexandre-le-Grand.* Paris, Ernest Leroux, 1883.

L'ouvrage de M. Curtius s'arrête à la bataille de Chéronée. L'historien se refuse à suivre au-delà de cette date les destinées du peuple grec. Il considère sa tâche comme terminée, du moment que la Grèce cesse d'être libre et se résigne à porter le joug que les Macédoniens lui imposent. Il ne pourrait guère en être autrement avec la conception que s'est faite M. Curtius du génie de la race hellénique et de son rôle dans l'histoire. Nous pouvons regretter qu'il nous abandonne aussi brusquement; mais nous n'avons pas le droit de lui reprocher d'être resté fidèle aux idées qui dominent toute son œuvre et lui impriment un caractère si marqué d'unité et de vie. Fort heureusement, ces derniers événements, qu'il n'a pas voulu raconter, avaient déjà trouvé leur historien, M. Droysen. Par la date de sa composition, l'ouvrage de ce dernier est antérieur à celui de M. Curtius, mais, au point de vue chronologique, il en forme la continuation. C'est ainsi que M. Bouché-Leclercq a été amené à le traduire, afin d'achever la tâche qu'il avait commencée. Pour nous présenter dans son ensemble toute la suite de l'histoire grecque, il a rattaché à l'œuvre de M. Curtius celle de M. Droysen. Nous aurons donc, dans une série imposante de huit volumes, un récit complet embrassant toute la vie du peuple grec. La première partie de la tâche est maintenant terminée et elle a été menée à bonne fin plus rapidement qu'on n'aurait osé l'espérer. Nous pouvons compter en toute confiance que la seconde partie sera conduite aussi heureusement que la première et avec autant d'activité. Il est juste d'en remercier dès aujourd'hui M. B.-L. et ses collaborateurs.

La traduction française aura trois volumes, dans lesquels entreront, sans suppression aucune, les six volumes de la seconde édition allemande (1877-1878), y compris l'*Index général* qui termine l'ouvrage. Il convient même d'ajouter, comme l'explique M. B.-L. dans son aver-

ment nouvelle. Je ne parle pas seulement des corrections manuscrites, qui ont été envoyées par M. Droysen; mais, grâce à un ingénieux travail de combinaison, M. B.-L. a trouvé le moyen d'assurer à l'édition française une sorte de supériorité sur l'édition allemande. L'auteur, en effet, quand il a fait paraître en 1880 une troisième édition de l'*Histoire d'Alexandre le Grand*, a voulu que cette publication fût à l'adresse du grand public. Il a donc supprimé les notes et les dissertations savantes, qui se trouvent dans les deux éditions antérieures (1833, 1877-1878), pour les remplacer par un certain nombre de remarques, rejetées à la fin du volume. En conservant l'appareil érudit des deux premières éditions allemandes, le traducteur en a rapproché les remarques de l'édition de 1880, toutes les fois qu'elles lui ont paru entièrement nouvelles ou remaniées d'après les données nouvelles. Ce n'est pas là une simple juxtaposition et les notes, ainsi empruntées à deux éditions successives, ne forment pas double emploi; c'est une amélioration véritable, puisque nous trouvons réunis dans la traduction française les renseignements qu'il fallait aller chercher séparément dans les deux éditions allemandes de 1877 et de 1880.

Les deux volumes qui restent à paraître, — la publication du second est déjà avancée, — contiendront, l'un l'histoire des *Diadoques* des successeurs immédiats d'Alexandre, l'autre celle des *Epigones*, ou seconde génération des successeurs d'Alexandre. L'histoire d'Alexandre-le-Grand remplit en entier le premier volume. Sans vouloir déprécier ceux qui suivront, on peut dire que c'est celui des trois qui présente le plus d'intérêt. Il se recommande de lui-même à l'attention des lecteurs par la nature du sujet qui y est traité. Il a encore une autre mérite : il s'ouvre par une préface très importante du traducteur, une quarantaine de pages que je louerai suffisamment en disant qu'elles sont certainement au nombre des meilleures et des plus fortes que M. B.-L. ait jamais écrites.

Pour présenter aux lecteurs français l'ouvrage de M. Curtius, M. B.-L. s'était contenté de mettre en tête du premier volume une introduction rapide, dans laquelle il s'effaçait modestement derrière l'auteur qu'il traduisait. Il se bornait à indiquer les améliorations de détail qu'il avait introduites, en disposant les notes d'une manière plus commode et en établissant dans le récit des divisions plus nettes. Il a pris plus de peine pour nous guider dans l'étude du livre de M. Droysen. Il a tenu, avant que nous nous engagions dans la lecture de l'ouvrage, à nous faire connaître les théories et les doctrines qui l'ont inspiré. Il a consacré tout une étude, attentive et pénétrante, à la personne même de l'historien allemand, examinant son système, le rattachant à l'école philosophique dont il est un des disciples les plus éminents, enfin appréciant brièvement son talent d'écrivain.

On saisit aisément les raisons de cette différence. Avec ses sympathies

pour la gloire et les libres institutions d'Athènes, avec ce qu'il y a de brillant, d'élevé et de généreux dans la nature de son talent et de son esprit, M. Curtius se recommandait de lui-même au public français. Par avance et d'instinct, nous étions d'accord avec lui. Ce n'est pas chez nous que ses théories devaient rencontrer des contradicteurs. Nous sommes volontiers, comme lui, les partisans d'Athènes contre Sparte, de Démosthène contre Philippe; nous admirons les vaincus qui succombent pour la justice et pour le droit; nous leur réservons les hommages que nous refusons souvent aux triomphes de la force. Les doctrines de M. Droysen sont bien différentes. Dans la lutte engagée entre Démosthène et la Macédoine, c'est pour cette dernière qu'il prend résolûment parti. Où M. Curtius voit la décadence de la race grecque, il salue avec une sorte d'enthousiasme le commencement des temps nouveaux. Pour répéter les termes mêmes dont se sert M. B.-L., « l'*histoire grecque* s'arrête au moment de prendre le deuil; l'*histoire de l'Hellénisme* transporte brusquement ses sympathies du côté où se fait l'avenir. » C'est là une disposition d'esprit qui ne nous est pas familière et que nous comprenons difficilement. Nous ne sommes pas habitués à condamner aussi sévèrement la politique de Démosthène pour glorifier sans réserve la victoire de Philippe. Au premier abord, de pareils jugements nous surprennent et, s'il faut tout dire, choquent nos sentiments les plus arrêtés.

M. B.-L. l'a bien compris et c'est pour dissiper nos préventions qu'il a écrit sa préface. Mais, comme en même temps il est choqué, lui aussi, dans ses convictions, comme il se rapproche bien plus des idées de M. Curtius que de celles de M. Droysen, tout en nous exposant les doctrines de l'historien allemand, il les combat et en réfute les conséquences. Il semble que, en composant cet avant-propos si considérable, il ait cédé à un double besoin; il a voulu tout à la fois « familiariser du premier coup le lecteur français avec le point de vue de l'auteur, ne pas lui laisser ignorer que l'*Histoire grecque* et l'*Histoire de l'hellénisme* se font suite, mais comme des tableaux éclairés d'un jour tout différent, et le mettre en état de résister, s'il lui plaît, à la pression d'un système très arrêté, mis en œuvre par un esprit supérieur. » (*Avant-propos*, p. xxxv). On voit par là quel est l'intérêt de cette préface. M. B.-L. s'était proposé une tâche, dont les deux parties paraissent contradictoires entre elles. Il a triomphé de la difficulté, en dégageant le débat de toute polémique mesquine pour l'élever à une hauteur vraiment philosophique. Il a fait voir que M. Droysen est un élève de Hegel, que ses théories historiques ne sont que l'application très remarquable des idées de son maître. Tout se tient et s'enchaîne dans le système qu'il a adopté. Ce système, M. B.-L. le rejette, mais il démontre que toutes les doctrines de M. Droysen, tous ses jugements s'xpliquent par des considérations, dont il serait injuste de nier la valeur. Sur l'histoire, sur la méthode qui lui convient et le but qu'elle doit poursuivre, sur la liberté

humaine, sur le rôle de l'Etat, etc., sur toutes ces grandes questions, M. Droysen possède un ensemble d'idées très nettes et très fortement liées entre elles; ce sont ces principes généraux qu'il a sans cesse devant les yeux, en racontant les règnes d'Alexandre et de ses successeurs. Ils lui dictent tous ses jugements et le guident pas à pas à travers les événements si multiples et si confus dont il nous présente le récit. Après avoir lu la préface de M. B.-L., nous avons le sentiment que nous allons nous trouver en face d'une œuvre puissante, conçue par un esprit rigoureux et dominateur, dédaigneux du passé, tourné tout entier vers l'avenir, estimant que la force et le succès trouvent leur justification en eux-mêmes, peu disposé à s'attendrir sur les infortunes des peuples qui succombent, parce qu'il est convaincu qu'ils ont le plus souvent mérité leur défaite. Nous sommes tout portés à admirer cet effort de logique, mais nous sommes avertis et nous nous tenons en garde contre les conclusions auxquelles l'auteur voudrait nous entraîner.

Ce dissentiment exprimé par le traducteur en termes si nets, mais toujours si mesurés et si respectueux, ces réserves loyales ne sont pas de nature à déplaire à M. Droysen. D'abord, c'est encore rendre hommage à un système que de le combattre avec les armes que M. B.-L. a employées. De plus, tout en résistant aux doctrines de son auteur, le traducteur sait comprendre ce qu'elles ont de vrai dans certaines parties, et les enseignements élevés qu'elles sont capables de fournir. Il suffirait, pour en avoir la preuve, de lire les lignes par lesquelles se termine la préface (p. xxxv et xxxvi). Pour nous, nous saurons gré à M. B.-L. de nous avoir fait pénétrer si avant dans l'intelligence des théories historiques de l'auteur allemand et d'avoir en même temps soulagé en quelque sorte notre conscience, en protestant contre des jugements qui nous paraissent trop absolus.

Il ne reste donc qu'à souhaiter le prompt achèvement d'une entreprise si brillamment commencée. Tout le monde y gagnera. Grâce à cette traduction, M. Droysen verra se populariser parmi nous un nom, entouré depuis longtemps en Allemagne du respect de tous les érudits et qu'ont illustré des travaux si divers et si considérables. Il serait superflu d'insister sur les avantages qu'il y a pour nous à posséder une traduction aussi fidèle d'un livre tel que l'*Histoire de l'hellénisme*. Il est évident que tous ceux qui étudient l'antiquité, contractent envers M. Bouché-Leclercq une nouvelle dette de reconnaissance.

R. LALLIER.

---

221. — **Die Quintilianischen Declamationen.** Untersuchung über Art und Herkunft derselben von Constantin RITTER. Fribourg en B. et Tubingue, 1881.

Nous possédons, sous le nom de Quintilien, deux collections de déclamations, l'une comprenant 19 morceaux (certains manuscrits en donnent 20) d'une étendue relativement considérable et tels qu'ils auraient

pu être prononcés par un orateur d'école; l'autre, 145 morceaux qui ne sont guère que des plans de discours plus ou moins développés, accompagnés de commentaires rhétoriques sous le nom de *sermones*. Ces déclamations étaient complètement négligées depuis longtemps et, sauf dans l'édition Lemaire, il ne s'en est pas fait, croyons-nous, de réimpression dans notre siècle. On en contestait absolument l'authenticité, l'on allait même jusqu'à dire sans examen que les manuscrits les attribuaient à un certain M. Florus (Teuffel, *Röm. Litt.*, p. 743). M. Ritter a repris toute cette question et prépare une édition nouvelle de ces écrits dans la collection Teubner [1]. Dans l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui, quoique tardivement, il cherche à en étudier l'origine et à en apprécier la valeur.

Conservant la division en grandes et petites déclamations, il distingue les premières en deux groupes principaux, l'un formé des déclamations II, IV, V, VII, VIII, XI, XIV-XIX, l'autre des déclamations III, VI, IX, XII et XIII. Les déclamations I et X semblent ne rentrer ni dans l'un ni dans l'autre groupe. Cette distinction se fonde sur un double examen de ces morceaux, au point de vue d'abord du style, ensuite des idées et de la composition. Toute cette partie du travail est faite avec un soin, une minutie presque abusive et il n'est guère possible de creuser ces questions délicates avec une méthode plus rigoureuse que ne l'a fait M. Ritter [2]. Pour achever de convaincre ses lecteurs, il a dressé quatre tablettes sur lesquelles il a noté tous les idiotismes qui les caractérisent et qui, au premier regard, justifient la distinction que nous avons déjà indiquée. Le résultat de cette enquête est que le premier groupe est l'œuvre d'un auteur unique dont le style est ampoulé, déclamatoire dans le plus mauvais sens du mot, souvent obscur, très riche en antithèses. Beaucoup de formes de langage lui sont propres, spécialement une *anaphora* coupée assez bizarre. Les idées sont pauvres et la composition pèche souvent contre les principes de Quintilien. En un mot, il est impossible que celui-ci en soit l'auteur. L'autre groupe, au contraire, se distingue par son style correct, clair, périodique, conforme aux modèles, par la solidité de son argumentation, enfin par une grande abondance d'exemples historiques et de réminiscences littéraires. Ces décla-

---

1. Dans ce cas, il fera bien de renoncer, au moins pour les grandes déclamations, à la division d'après les pages de l'édition de Burmann pour adopter celle en chapitres déjà consacrée par l'édition Lemaire. Il semble, du reste, n'avoir eu aucune connaissance de cette dernière publication.

2. Nous ne sommes cependant pas toujours d'accord avec lui sur des questions d'interprétation ou de texte. III, 3 (p. 61 de l'édition de Leyde), *prodigium* ne s'applique point à Marius, mais au tribun licencieux et ce mot est pris dans le sens fâcheux qu'il a d'ordinaire. Loin d'attaquer les tribuns qui composent le tribunal, l'auteur se sert à leur égard d'une *captatio benevolentiae*. — Le texte d'Utrecht n'est-il pas meilleur, déclam. CCCXXXI, p. 674, Leyde : *Si quid ultione dignum non habet jus, tum debet judex sequi proximum* que la phrase que M. R. a citée à la page 237 de son ouvrage?

mations sont l'œuvre d'un homme instruit, imbu des préceptes de Quintilien. Ne serait-ce pas Quintilien lui-même? C'est ce que M. R. admet provisoirement en montrant dans chacune des déclamations un grand nombre de tournures qui se retrouvent plus ou moins identiquement dans l'Institution oratoire. La couleur générale du style a en fait une grande analogie avec celui du grand rhéteur. On peut s'en assurer en comparant les *prooemia* de ses livres, où il quitte volontiers le ton purement didactique pour devenir plus oratoire, avec les cinq déclamations en question [1]. Cependant M. R. remarque que divers traits que l'on considère comme caractéristiques pour Quintilien, ne s'y retrouvent pas, comme l'emploi de *porro, nisi forte, tandem* après un pronom, *quin, ut opinor ut..... ita*, *continuo* et *protinus* pour annoncer une conclusion logique, *at* ou *at enim* pour prévenir une objection. En outre, le sujet de la VI[e] est absurde, tandis que l'Institution (II, 10, 4, sqq.) prescrit de ne jamais traiter que des cas qui peuvent se reproduire dans la vie réelle et la IX[e] pèche par un ton frivole peu d'accord avec le sujet. Tous les manuscrits connus de M. R. attribuent les dix-neuf déclamations à Quintilien. Le renseignement d'après lequel les manuscrits l'attribueraient à un nommé M. Florus remonte à Jacques Durant de Chazelles (Casellius) qui ne l'énonce même que d'une manière dubitative. En présence du grand nombre de manuscrits qu'il a consultés, M. R. aurait mieux fait, selon nous, de ne tenir aucun compte de ce Florus. Des allusions de saint Jérôme, d'Ennodius et de l'auteur des scholies de Lucain se rapportent également à notre collection qui, d'après cela et d'après le raisonnement un peu subtil de M. Rohde, aurait existé sous le nom de Quintilien dès le IV[e] siècle. Même nous savons par Trebellius Pollio que l'on intercalait des morceaux de Postumius Junior parmi ceux de Quintilien.

L'étude des petites déclamations conduit M. R. à des résultats encore plus précis. Soit dans le *sermo*, soit dans le texte, nous retrouvons la doctrine de Quintilien exprimée souvent presque dans les mêmes termes que l'Institution. Il en donne des exemples frappants qui enlèvent toute espèce de doute. De même pour le style, c'est celui de l'Institution autant que l'on peut en juger d'après un texte en fort mauvais état [2]. Seulement on ne saurait admettre que le maître les ait publiées telles quelles. Le manque d'un ordre méthodique tel qu'on le trouve dans l'Institution qui est un modèle à cet égard, lui donne tout à fait le caractère de notes prises par des élèves. Nous surprenons ici Quinti-

---

1. On peut regretter que M. R. ne tienne aucun compte de l'opinion des savants qui ont traité avant lui cette question. Erasme aurait mérité d'être au moins cité.

2. M. Ritter fait, avec raison, justice de l'hypothèse d'Ugoletus (ép. dedic. de l'ed. princeps) reproduite par Pithou qui attribue les déclamations soit au grand-père de Quintilien, lequel vivait en Espagne dans un temps où l'on ne publiait pas de déclamations, soit à son père qui ne semble pas avoir eu beaucoup d'importance d'après ce qu'en dit Sénèque et ce que n'en dit pas Quintilien.

lien dans sa classe répétant souvent ce qu'il a déjà dit, appuyant sur tel ou tel point selon les besoins de l'enseignement ou selon que le sujet choisi prête au développement de telle ou telle règle oratoire [1].

Mais ici se présente une difficulté. Quintilien se plaint dans l'Institution (I, 7) que ses deux livres *artis rhetoricae* aient été publiés sans sa permission et sans qu'il les ait revus; ces paroles semblent même désigner notre collection comme formant le second cours de son enseignement (*alternum* [*sermonem*] *pluribus sane diebus quantum notando consequi potuerant*, *interceptum*). Si tel est ce cas, on peut se demander qu'est-ce que sont les quinze grandes déclamations qui lui étaient attribuées tout à l'heure? M. R., remarquant qu'elles ne sont pas accompagnées de *sermones*, finit par les attribuer à un élève du rhéteur qui les aurait composées dans l'esprit du maître. Cette conclusion ne nous semble pas absolument rigoureuse. D'abord M. R. écarte, sans la discuter, l'hypothèse que ces cinq déclamations seraient de la jeunesse de Quintilien et n'auraient été publiées qu'après sa mort. D'autre part, les grandes et les petites déclamations ne se trouvant pas dans les mêmes manuscrits ne proviennent évidemment pas de la même tradition, mais peuvent fort bien avoir pour origine commune le second livre *artis rhetoricae*. Dans ce cas, les petites déclamations seraient la reproduction des cahiers d'élèves, tandis que les grandes proviendraient d'une édition de morceaux de Quintilien extraits du même cours. Rien ne prouve, en effet, que dans les 248 déclamations que nous avons perdues il n'y en eût de complètes. Cinq d'entre elles dépouillées de leur commentaire que chaque maître pouvait refaire à son gré, auraient été jointes à des morceaux du même genre d'auteurs différents et en tête de la collection on aurait mis le nom du rhéteur le plus fameux. Il est vrai que ce système n'expliquerait pas les différences du style que nous avons constatées et que l'on ne saurait se dissimuler. Mais comme le fait remarquer M. R. ces différences peuvent s'expliquer si l'on admet que l'Institution et les déclamations ne remontent pas à la même période de la vie du même homme. Les fautes de goût peuvent être fréquentes au début de la carrière et condamnées à la fin. La question de l'authenticité des cinq déclamations en question nous semble donc encore ouverte; en tout cas, elle n'est pas tranchée par l'absence des *sermones*.

Quoi qu'il en soit, le travail de M. Ritter doit être signalé pour sa solidité, surtout dans la première partie; il a rendu un vrai service à l'histoire de la littérature latine en attirant l'attention sur des œuvres presque complètement négligées dans notre siècle et qui nous initient directement et, pour ainsi dire, personnellement à l'enseignement de Quintilien.

J. LE COULTRE.

---

1. Il est regrettable que M. Ritter n'ait pas étudié la question des manuscrits des petites déclinaisons avec autant de soin que pour les grandes. Il faut, par exemple, noter comme un fait digne de remarque que le manuscrit de Pithou (Montepess. 126 saec. X) qu'il considère comme le plus ancien ne porte point le nom de Quintilien.

222. — Bordier. **Description des peintures et autres ornements contenus sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale.** Paris, Champion, 1883. Première livraison, VIII-120 p.

L'ouvrage dont M. Bordier publie le premier fascicule mérite d'être accueilli avec reconnaissance par tous ceux qui s'intéressent à l'art du moyen âge. Des manuscrits grecs à miniatures de la Bibliothèque nationale, quelques-uns ont été plusieurs fois décrits, mais beaucoup sont à peu près inconnus. D'ailleurs ceux mêmes dont la renommée est bien établie n'ont jamais été l'objet d'uu examen aussi complet et aussi scrupuleux ; grâce à M. B., on pourra désormais se guider sans peine à travers tant de richesses. Ses notices bien faites, suffisamment développées et très précises, n'omettent rien d'important ; l'auteur ne néglige rien non plus de ce qui peut faciliter la tâche des travailleurs et il indique toutes les reproductions qui ont été publiées des miniatures dont il parle.

M. B. ne s'est pas contenté d'ailleurs de décrire ces peintures; dans une introduction assez longue, il a cherché à indiquer ce qu'elles apprennent sur l'art et la civilisation byzantine. C'est ici que je me permettrai de présenter à l'auteur quelques observations. En ne se servant que des manuscrits de la Bibliothèque nationale, il est resté fidèle à son programme, trop fidèle peut-être. N'aurait-il pu, en quelques lignes, rappeler que, pour la période antérieure au IXe siècle, la Vaticane, la Laurentienne, la Bibliothèque de Vienne, etc., possèdent des œuvres de la plus grande importance, que quelques-unes de ces collections sont riches également en manuscrits du IXe au XVe s. qu'on peut rapprocher de ceux de la Bibliothèque nationale? Sans doute, cet avis n'est point nécessaire aux spécialistes, mais une introduction générale ne s'adresse point seulement à eux.

J'aurais désiré aussi que M. B. ne parût point nous présenter tous ces manuscrits, exécutés à des époques si diverses, comme formant en quelque sorte un même ensemble. N'est-ce pas encourager ce préjugé si répandu d'après lequel l'art byzantin se serait immobilisé presque dès ses origines et n'aurait fait que se répéter de siècle en siècle? Pour s'en tenir à la période du IXe au XVe siècle, l'art byzantin a compté plusieurs écoles, et l'auteur, grâce à ses études, sait mieux que personne quelles différences existent entre le style des divers siècles. Il eût été intéressant de montrer ces variations et d'aider ainsi à la réfutation, d'une de ces vieilles erreurs que leur ancienneté même transforme en axiomes pour ceux qui ne se mettent point en peine de contrôle.

A vrai dire, ce sont des excès de réserve que, en plusieurs endroits, on se sent quelque envie de reprocher à M. B. : il semble craindre d'en dire trop long ou de s'avancer trop loin, ainsi quand il parle des souvenirs de l'antiquité ou des compositions religieuses. Un de mes grands regrets est que, pour illustrer sa publication, il se soit contenté de quelques dessins au lieu d'y joindre un album d'héliogravures. Toutes ces

miniatures grecques, souvent si belles, sont à peine connues : les reproductions faites avant ce siècle sont trop inexactes, celles qu'a données Silvestre sont fort bonnes, mais n'ont guère été choisies au point de vue de l'art; les planches de M. de Bastard sont souvent introuvables (je n'ai jamais vu celles qui ont été annoncées pour l'art byzantin), celles de Labarte peu nombreuses. Or, les couleurs des manuscrits grecs s'écaillent facilement; quelques-uns ont depuis longtemps souffert. Si M. Bordier consentait à composer cet album, les amis de l'art du moyen-âge lui seraient doublement obligés d'avoir tourné du côté des manuscrits grecs une activité qu'il a tant de fois déjà si utilement consacrée à l'histoire de notre pays.

C. BAYET.

---

223. — Paul REIMANN. **Die Declination der Substantiva und Adjectiva in der Langue d'oc bis zum Jahre 1300.** Danzig, 1882. In-12, 82 p.

Voici les conclusions de ce travail, thèse de doctorat de l'université de Strasbourg :

I. La déclinaison provençale est constamment et étroitement observée dans la poésie jusque vers la fin du XIVe siècle. Toutefois, quelques passages isolés du roman de Flamenca, de Guiraut Riquier et de Matfré Ermengau violent les règles de cette déclinaison et sont un acheminement vers le système moderne.

II. Il n'y a d'hésitation pour la forme du nominatif singulier qu'en ce qui concerne les noms qui viennent du latin *-er*, les noms en *-atge* et les infinitifs pris substantivement en *-ir* et en *-re*.

III. Les paroxytons masculins en *a*, influencés par leur genre, suivent au pluriel la déclinaison des parisyllabiques masculins, tandis qu'au singulier ils hésitent entre cette déclinaison et celle des paroxytons féminins en *a*.

IV. En ce qui concerne les chartes provençales, la région de l'est observe rigoureusement la déclinaison; au centre, dans l'Aveyron, le Tarn, la Haute-Garonne (et non la Garonne, comme dit M. P. Reimann), le Tarn-et-Garonne, et l'Ariège (moins le Couserans), il y a hésitation pour le cas sujet entre la forme propre du nominatif et celle de l'accusatif; dans la partie orientale de la Gascogne, même hésitation avec prédominance de l'accusatif; dans le reste de la Gascogne, l'emploi de l'accusatif, au lieu du nominatif, est pour ainsi dire la règle.

Ces conclusions sont à peu près exactes, mais elles n'ont rien de bien nouveau. Comme, d'autre part, les exemples sur lesquels l'auteur les appuie ne sont empruntés qu'à un assez petit nombre de textes, tous imprimés et bien connus, il en résulte que le travail de M. P. R. ne fait pas faire le plus petit progrès à la philologie provençale. Il ne peut guère être apprécié qu'au point de vue subjectif, comme spécimen de

la méthode de l'auteur. Or cette méthode cloche par plus d'un point. M. R. a fixé lui-même les textes auxquels il se bornait pour produire ses exemples; c'était son droit, mais encore aurait-il fallu épuiser ces textes. Or, si je prends le *Recueil* de M. Paul Meyer et que j'examine l'une des chartes les plus anciennes et par suite les plus importantes (nº 40, charte de la Drôme, fin du XIe siècle), je m'aperçois que plus d'une forme intéressante a été négligée ou mal classée par M. R. : ligne 9, *muraor* (acc. sing. de *muraire*) et *Chatbertz* (acc. sing. incorrect), l. 13, *preveires* (acc. pl. de *prestre*), l. 95, *le sort* (nom. sing. incorrect), etc. Le nom. plur. *senhór* a été relevé, mais il figure dans les parisyllabiques masculins à accent fixe, comme si M. R. ignorait l'existence du nom. sing. *sénher*. Le nom. pluriel *pagadi*, qui figure à la ligne 5 de la pièce 47 du même recueil, et qui appelait un paragraphe spécial, n'a pas été signalé. Il y a quelque profit à tirer des corrections proposées par M. Reimann pour corriger différents passages des troubadours qui semblaient violer les règles de la déclinaison : c'est là la partie la plus intéressante de son travail, bien que ce soit une sorte de hors-d'œuvre.

Ant. Thomas.

---

224. — Emile Freymond. **Uber den reichen Reim bei altfranzœsischen Dichtern bis Zum Anfang des XIV Jahrh.** Halle, 1882. In-8 de 36 p.

En 1876, l'abbé Bellanger († 1879) soutenait en Sorbonne une thèse intitulée : *Etudes historiques et philologiques sur la rime française.* Dans cette thèse, spirituellement écrite et pleine de petits faits curieux et d'observations piquantes, l'auteur avait malheureusement eu le grand tort de négliger de parti pris tout ce qui concerne la poésie française du moyen âge. Il semble que M. Freymond se soit proposé de combler cette lacune du livre de l'abbé Bellanger. S'il a moins d'esprit que son devancier, il a une érudition plus étendue et plus sûre, ce qui vaut mieux en pareille matière, et son travail se lit avec le plus grand profit. La brochure que nous avons sous les yeux, dissertation de doctorat de l'université de Strasbourg, ne contient que la première partie de l'étude de M. F.; il faut chercher la suite dans la *Zeitschrift für romanische Philologie* [1]. Cette première partie se compose essentiellement de recherches sur les théories du moyen âge en matière de rimes, d'après les *Leys d'Amors,* le *Jardin de Plaisance* et les traités d'Eustache Deschamps, de Henry de Croy et de Pierre Fabry. C'est en 1392 que Eustache Deschamps composa son *Art de dictier et de fere chançons*; Henry de Croy est du commencement du XVIe siècle. Il y a donc entre ces deux auteurs un laps de temps considérable, sur lequel nous sommes sans renseignements. M. F. n'aurait pas dû passer sous silence un

1. Tome VI, pp. 177-215.

traité de rhétorique composé en 1432 par un certain Bauldet Hercut; ce traité lui aurait sans doute fourni des passages curieux qu'il y aurait eu profit à rapprocher des théories de Deschamps et de celles de Henry de Croy [1]. Dans cette sorte de revue préliminaire, M. Freymond éclaircit, entre autres points, l'origine de l'expression *rime léonine;* il montre que ce terme a passé de la versification latine du moyen âge dans la versification française. La forme *léonime* que l'on trouve dans beaucoup de textes n'est pas primitive; c'est une altération amenée par l'euphonie; on a dit de même et on dit encore aujourd'hui *venimeux,* au lieu de *venineux.* La brochure se termine par un classement des différentes espèces de rimes riches, et par un tableau statistique de l'emploi de ces différentes rimes dans un grand nombre d'œuvres poétiques du moyen âge. Ce tableau, qui a demandé une vaste lecture, est curieux et paraît dressé avec le plus grand soin.

A. T.

---

225. — **Maximes de La Rochefoucauld,** premier texte imprimé à La Haye en 1664, collationné sur le ms. autographe et sur les éditions de 1665 et 1678, précédé d'une préface par Alphonse PAULY, conservateur sous-directeur adjoint à la Bibliothèque nationale. Paris, Morgand, 1882. In-8 de xx-129 pages.

Longtemps on a cru que la première édition des *Maximes* de La Rochefoucauld était de 1665. En 1879, M. Alphonse Willems établit dans une notice spéciale l'existence d'une édition antérieure (La Haye, 1664), dont il possédait un exemplaire; c'est cette édition que réimprime aujourd'hui M. Pauly, d'après un exemplaire provenant de la bibliothèque de feu M. Rochebillière.

Quelle est la valeur de cette édition hollandaise et dans quelle mesure La Rochefoucauld en est-il responsable? C'est là une question qu'il faut se poser tout d'abord. A en croire l'*Avis au lecteur* placé en tête de l'édition de 1665, édition faite sous la direction de l'auteur, le texte de 1664 ne vaudrait rien : « Il y a aparence que l'intention du peintre n'a « jamais esté de faire parroistre cet ouvrage et qu'il seroit encore ren- « fermé dans son cabinet, si une méchante copie qui en a couru et qui a « passé même depuis quelque temps en Hollande, n'avoit obligé un de « ses amis de m'en donner une autre qu'il dit estre tout à fait conforme « à l'original... » Ces paroles ne sauraient être prises au pied de la lettre. Faut-il cependant leur refuser toute part de vérité et admettre avec M. P. que l'édition de 1664, ballon d'essai lancé par La Rochefoucauld lui-même, n'était qu'une première ébauche destinée à tâter l'opinion et susceptible au besoin d'être désavouée par l'auteur? Je ne le pense pas, car, en comparant les deux textes de 1664 et de 1665, on ne trouve que

1. Ce traité encore inédit nous a été conservé dans un manuscrit du Vatican (*Reg.* 1468). Voir, à ce sujet, un rapport de MM. Renan et Daremberg dans les *Archives des Missions,* I, 241 et s.

des différences peu importantes, plutôt dans la forme que dans le fond, différences qui, par conséquent, ne sont pas suffisantes pour motiver un désaveu.

D'autre part, ces différences, insignifiantes il est vrai, sont nombreuses ; elles consistent en variantes d'expressions, dont nous n'apprécions pas toujours à présent la portée, mais qui, à l'époque où les *Maximes* ont été composées et dans le milieu tout spécial qui les a vues naître et se développer, avaient sans doute une signification bien caractérisée (allusion à telle ou telle personne, mot plus ou moins démodé, etc., etc.). On comprend donc que lorsqu'une des innombrables copies des *Maximes* qui couraient alors par les ruelles, eut passé en Hollande, il fut souverainement désagréable à La Rochefoucauld de voir que son œuvre, qu'il se plaisait à corriger et à renouveler sans cesse, allait s'imprimer incomplète sans qu'il ait pu la revoir. Aussi, dès 1664, année même de l'apparition de l'édition hollandaise, La Rochefoucauld se munit-il de son privilège pour l'édition de 1665. Cette édition au moins, il put la contrôler à son aise, et les fréquents cartons qu'il y introduisit montrent quel soin il mit à tenir compte des conseils et peut-être des susceptibilités de son public de beaux-esprits et de femmes littéraires.

On peut donc admettre que La Rochefoucauld n'a pas été l'éditeur responsable du texte de 1664 ; mais il n'est pas moins vrai que cette édition représente un *état* particulier des *Maximes*, une sorte de brouillon, que l'auteur ne voulait pas encore livrer à l'impression, mais auquel il empruntait plus tard certaines corrections qu'il faisait figurer dans son texte définitif. C'est ainsi que la maxime « la vanité et la « honte, et surtout le tempérament, fait la valeur des hommes et la « chasteté des femmes, dont on fait tant de bruit », est abrégée dans l'édition de 1665, qui supprime « et la chasteté des femmes ». L'édition de 1678, au contraire, rétablit l'esprit, sinon la lettre, de la phrase : « et « la vertu des femmes ». Cette maxime, sévère pour les femmes dans l'édition de 1664, était peut-être un de ces traits dont nous parlions tout à l'heure et que La Rochefoucauld, dans la crainte d'indisposer son public féminin, ne voulait sans doute pas voir paraître dans sa première édition. Plus tard, familiarisé avec le succès et n'ayant plus les mêmes ménagements à garder, il rétablit le texte primitif, qui était l'expression de sa pensée première. Envisagé à ce point de vue, le texte de 1664 est un des chaînons indispensables dans la grande série des transformations multiples qu'ont subies, durant toute la vie de leur auteur, les *Maximes* de La Rochefoucauld.

M. P. a conservé avec soin, dans sa réimpression, la physionomie de l'édition originale qu'il a établie ligne pour ligne, page pour page ; il a reproduit jusqu'aux fautes typographiques, dont il a relevé quelques-unes à la page xv de sa préface. Il eût été préférable de donner une liste complète de ces fautes d'impression, car, en présence de celles qui

ne sont pas mentionnées dans la préface, on peut se demander si elles sont imputables à l'édition de 1664 ou à la réimpression.

A son texte, M. P. a joint des *Notes et Variantes*, où figurent les leçons des éditions de 1665 et 1678, et du ms. autographe publié par M. Éd. de Barthélemy. Ces notes et variantes sont suivies d'une table dressée par ordre alphabétique des *Maximes* de 1664, avec renvois aux éditions précitées ; d'après ces notes, nous voyons que l'édition de 1664 renferme un certain nombre de *maximes* non réimprimées jusqu'à ce jour. Enfin l'éditeur a publié une lettre jusqu'ici inédite de La Rochefoucauld, remerciant M[lle] de Scudéry de sa collaboration, et a de plus donné un choix de sentences, tirées de la *Sonde de la conscience*. Cet ouvrage mérite quelques mots d'explication ; c'est la traduction française d'un livre anglais, où les contemporains prétendent que La Rochefoucauld a pris la matière de son livre, se contentant d'y ajouter « le beau françois ». Cette accusation est notamment formulée dans un ms. qui faisait partie aussi de la collection Rochebillière et porte le titre de *Recueil de diverses choses* (voyez la préface, pp. XVIII-XX). Le choix des sentences donné par M. P. permet peu de se rendre compte du plagiat, mais il est supposable que La Rochefoucauld, qui aimait tant à s'adjoindre des collaborateurs, ne devait pas craindre, non plus que d'autres écrivains de la même époque, Pascal et Molière par exemple, de s'approprier parfois le bien d'autrui, quitte à le remanier. Autre fait à noter, c'est que l'auteur de ce ms., écrit en 1671, parle de l'édition de 1665 comme de la *première* édition des *Maximes* et ne semble pas connaître l'impression hollandaise de 1664, déjà rare à cette époque, et que nous savons gré à M. Pauly de nous rendre.

Gaston Raynaud.

---

226. — W. R. Morfill. **The Dawn of european literature.** Slavonic literature. Un vol. in-18 de VIII-264 p. p. (publié par la Society for Promoting Christian Knowledge). Londres, 1883.

« Sauf quelques rares exceptions, la littérature slave a été jusqu'ici ou entièrement ignorée en Angleterre, ou présentée sous un jour faux... Aussi la plupart des Anglais s'imaginent qu'il n'y a rien du tout. » Ainsi s'exprime M. Morfill au chap. VIII de cet intéressant volume. Il est, à notre connaissance, le premier Anglais qui ait entrepris d'étudier scientifiquement l'ensemble des peuples slaves. Ce n'est pas là un mince mérite ; il ne suffit pas d'apprendre — sans maître — cinq ou six langues peu faciles et dont quelques-unes n'ont pas encore de bon vocabulaire ; il faut encore se créer à grands frais une bibliothèque, réunir au prix de longs efforts des matériaux qui manquent le plus souvent dans les collections les plus célèbres. Sous un petit volume, le travail de M. M. résume une masse d'informations que ne fournit aucun ouvrage anté-

rieur dans la littérature anglaise. Celui de Mme Talvi (mistress Robinson) publié en 1850 à New-York est peu connu en Europe et n'a jamais eu grande valeur. Les études de M. Ralston sur la Russie, de M. Wratislaw sur la Bohême sont fort intéressantes; mais l'ensemble de la race slave attendait encore un travail synthétique. On peut regretter que celui de M. M. ne soit pas plus développé; mais il est évident que ses éditeurs lui ont imposé un cadre restreint dont ils ne lui ont pas permis de dépasser les limites. Ce cadre, il l'a rempli avec conscience, et il y a fait entrer un total d'informations et de citations qu'on chercherait en vain dans les ouvrages analogues. Il a abordé les questions multiples qui se sont présentées à lui avec une réelle érudition et une critique exercée. Il résume brièvement l'ethnographie des Slaves, l'origine de leurs alphabets, puis il étudie successivement la littérature des différents peuples, depuis les origines jusqu'au XVIe ou au XVIIe siècle. Il insiste particulièrement sur la littérature populaire dont il présente des spécimens nombreux et bien choisis; chemin faisant, il donne quelques indications bibliographiques; il ne les donne pas d'une façon systématique, sachant fort bien que le public auquel il s'adresse n'en pourrait guère profiter. A un ouvrage de ce genre, il serait injuste de demander l'apparatus d'une publication scientifique. Je me contente de lui souhaiter la bienvenue et je rejette en note quelques observations de détail sur lesquelles je me permets d'appeler l'attention de mon savant confrère [1]. Je serais heureux si le succès de ce petit volume pouvait décider quelque éditeur anglais à lui demander un ouvrage plus considérable. M. Morfill a toutes les connaissances nécessaires pour l'exécuter et — ce qui ne gâte rien — il choisit ses citations avec goût et les traduit avec agrément.

L. Leger.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Léonce Person vient de publier un nouveau volume, intitulé : *Les papiers de Pierre Rotrou de Saudreville, secrétaire du maréchal de Guébriant* (Paris, Cerf. In-8°, 135 p., 3 fr.). Un de nos collaborateurs rendra plus amplement

1. P. 18. Quels sont les biographes sérieux de Cyrille qui rapportent qu'il a vécu chez les Khalifes de Bagdad? P. 22. La bibliothèque du lycée de Laybach est appelée le quartier général de la philologie slave. Elle renferme les incunables slovènes et la bibliothèque de Kopitar; mais le mot de *head-quarters* est certainement exagéré. P. 67. Le dieu païen Veles est devenu saint Blaise (Vlasii) et non pas saint Basile (Vasili). P. 97. La grammaire de Krijanitch n'est pas inédite, comme paraît le croire M. M., elle a été publiée par M. Bodiansky en 1859; j'en ai un exemplaire dans ma bibliothèque; p. 104, Kaniov n'est pas une île, mais une ville sur le Dniéper à l'embouchure de la Kaniovka; 136, Blaise et Basile, même observation qu'à la p. 67. — P. 146, la chronique dite du prêtre de Dioclea n'est pas en vers, mais compilée en partie d'après des chants nationaux. P. 246, au lieu de Slavianski Slovnik, il faut évidemment lire *Sbornik*.

compte de cet intéressant volume, dont nous donnons le sommaire : I. Pierre de Rotrou, légataire des papiers du maréchal de Guébriant. II. Quelques exemples d'indications nouvelles que les historiens pourront trouver dans ces papiers : Jean Le Laboureur, M. le duc d'Aumale, M. Tamizey de Larroque. III. Le siège de Guise en 1636, une lettre inédite du cardinal de Richelieu. IV. Premiers rapports de Rotrou avec Guébriant; il est nommé commissaire des guerres; Rotrou nouvelliste. V. Rotrou accompagne la maréchale de Guébriant en Pologne. Le seigneur de Saudreville. Comment a-t-il pu donner à son frère le poète le funeste conseil de quitter Dreux au moment de l'épidémie? VI. Les principaux correspondants de Rotrou; le maréchal de Guébriant; ses dures épreuves. La maréchale, concours qu'elle prête à son mari. Une arrestation à Brisach, d'après Priolo et la duchesse de Nemours. VII. Le ministre Sublet de Noyers. Le commissaire général de l'armée d'Allemagne, M. de Tracy. Ce que nous apprennent les papiers de Rotrou sur les mœurs de l'époque, le caractère des hommes de guerre et la grandeur de la monarchie française. VIII. Emprunts faits par Jean Le Laboureur aux papiers de Rotrou. IX. Difficultés de la transcription de ces documents manuscrits, au point de vue de l'orthographe. X. Les descendants de Pierre de Rotrou, seigneur de Saudreville, depuis l'année 1649 jusqu'en l'année 1883. — Cette table des matières suffit à donner l'idée des informations de toute sorte qu'on trouve dans ce volume qui n'est d'ailleurs qu'une *introduction* à la prochaine publication des papiers inédits du maréchal de Guébriant et de Pierre de Rotrou. L'appendice (pp. 108-135) renferme une contribution à l'histoire de l'*Hypocondriaque*, du *Véritable Saint-Genest*, du *Venceslas* et du *Cosroès* de Jean de Rotrou; M. Person a rencontré sur son chemin quelques nouvelles indications qu'on lui saura gré d'avoir réunies au plus tôt dans ce volume; les pages précédentes sont consacrées au frère du poète, Rotrou de Saudreville, mais il y est souvent question du poète, et l'auteur a pu parler encore de Jean de Rotrou sans que la transition paraisse trop forcée.

BOHÊME. — La librairie J. Otto de Prague commence la publication d'une revue scientifique, en langue tchèque, l'*Athenæum*. Ce recueil, calqué sur la célèbre revue anglaise du même nom, embrasse comme elle toutes les sciences, en résume la bibliographie, et donne le sommaire des principales publications périodiques. Il paraît dix fois par an; chaque numéro se compose de 28 pages grand in-8° à deux colonnes. La même librairie a fondé cette année deux autres recueils : la *Revue Slave* (Sbornik Slovansky), revue mensuelle qui renferme des études d'histoire, de géographie, de littérature et de bibliographie slave; elle est fort bien rédigée (directeur M. Jellinek); et la *Revue historique* (Sbornik historicky) publiée par M. Rezek, professeur à l'Université tchèque de Prague. Ce recueil est trimestriel et s'occupe surtout de l'histoire de la Bohême et des pays voisins. Trois fascicules ont déjà paru. Nous remarquons dans le premier numéro un important travail de M. Rezek sur *la politique française en Bohême* (1519-1534.) Ce développement de la presse scientifique en Bohême coïncide avec celui de l'Université tchèque qui, si nous sommes bien informés, compte déjà plus de 1,300 étudiants.

GRANDE-BRETAGNE. — Les éditeurs Nisbet publieront prochainement un ouvrage de M. William Wright, *The Empire of the Hittites in the light of the Bible and inscriptions with copies of the inscriptions*; M. Sayce a composé la préface du volume.

— M. Delitzsch publie chez les éditeurs William et Norgate un nouvel ouvrage, « *The hebrew langage viewed in the light of assyrian research* », composé d'articles récemment parus dans l'*Athenæum*, et modifiés, augmentés considérablement par l'auteur.

— La Wyclif Society publiera prochainement une édition du traité de Wyclif, *De*

Incarnatione Verbi, d'après trois mss. de Vienne et le ms. Oriel, par le Rev. Edwin Harris, de Torquay.

HOLLANDE. — La bibliothèque de feu R. Dozy, consistant en livres imprimés et manuscrits relatifs à l'histoire et à la littérature arabe et espagnole, a été vendue à Leyde par M. E. J. Brille le 6 novembre et les jours suivants.

— Nous apprenons la mort de Johannes van Vloten, littérateur et historien hollandais, mort le 21 septembre, à l'âge de 65 ans.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 novembre 1883.

M. Barbier de Meynard fait un rapport sur des antiquités arabes trouvées à Mehdya (Tunisie méridionale) par M. le commandant Juffé, qui en a adressé les estampages à l'Académie. Ce sont deux pierres tombales, couvertes d'inscriptions en caractères coufiques, d'une époque relativement récente, c'est-à-dire du commencement du XIIIe siècle de notre ère. Malgré l'imperfection des estampages, M. Barbier de Meynard a pu déchiffrer la date de l'un de ces monuments, l'année 597 de l'hégire (1201 de notre ère), que les traducteurs tunisiens, consultés par M. Juffé, avaient méconnue. A l'aide de cette date et de quelques noms propres que les premières lignes laissent lire sans difficulté, on peut affirmer que la pierre appartient au tombeau d'un personnage historique, Mohammed ben Abd-el-Kerîm el-Koumi. Ce chef arabe se révolta, vers la fin du XIIe siècle, contre Mansour, khalife fatimite. Il proclama son indépendance à Mehdya même, où il régna pendant deux ans. Assiégé dans cette ville par le gouverneur de Gabès, il fut obligé de se rendre à merci et mourut en prison. Le déchiffrement de l'inscription coufique confirme donc le témoignage des historiens arabes qui nous ont conservé les annales des Fatimites du Maghreb. La seconde inscription est absolument illisible dans l'estampage. Tout ce qu'on peut constater présentement, c'est que c'est aussi une épitaphe. M. Juffé avait offert d'envoyer les deux pierres en France ; M. Barbier de Meynard estime que l'intérêt de ces monuments est tout à fait local et qu'il conviendrait plutôt de les placer à Tunis même, dans un musée consacré aux antiquités musulmanes.

M. Alexandre Bertrand termine la lecture du mémoire commencé à l'une des séances précédentes et intitulé : *les Cistes ou Situles de bronze, à représentations figurées, découvertes dans les Nécropoles pré-étrusques de la Haute Italie et les cimetières analogues des Alpes Autrichiennes*. Il met sous les yeux de ses confrères des reproductions galvanoplastiques de plusieurs des objets découverts, ainsi qu'un tableau dressé par M. Prosdocimi, qui montre, dans un même terrain des environs d'Este, la superposition des monuments de diverses civilisations qui se sont succédé dans cette région : âge de la pierre, période euganéenne, période étrusque, invasion gauloise, période euganéo-romaine et période romaine. Parmi les spécimens les plus intéressants de l'art de la période euganéenne, il signale surtout plusieurs situles de bronze, ornées de zônes parallèles sur lesquelles sont figurées, à l'aide du martelage, une série de scènes civiles, religieuses, militaires. M. Alexandre Bertrand s'attache à montrer que les scènes sont la reproductiou des mœurs et usages des populations primitives indo-européennes, à leur arrivée dans les contrées où les nécropoles sont situées. L'art est un art local, l'industrie une industrie locale. On pourra retirer de l'étude de ces nécropoles un tableau fidèle de cette antique civilisation importée d'Orient, mais fortement implantée dans l'Occident, où elle a fleuri pendant plusieurs siècles et n'a été détruite ou transformée que par les invasions étrusques et gauloises. Les traces de ces transformations sont très sensibles dans les nécropoles.

Il suffit, ajoute M. Bertrand, de rappeler que les invasions gauloises et étrusques sont des VIe, Ve et IVe siècles avant notre ère, et que l'industrie des nécropoles euganéennes ou pré-étrusques, représentant l'époque antérieure, nous fait remonter aux VIIe, VIIIe et Xe siècles, pour faire sentir toute l'importance de ces découvertes.

M. Revillout commence la lecture d'un mémoire intitulé : *la Syntaxis des temples ou le budget des cultes sous Ptolémée Philadelphe*.

Ouvrages présentés : — par M. Egger : Tite-Live, *Livres XXIII, XXIV et XXV, texte latin, publié, avec une notice sur la vie et les ouvrages de Tite-Live, des notes, etc.*, par E. Benoist et O. Riemann ; — par M. de Rozière : *le Livre des constitucions demenées el chastelet de Paris, nouvelle édition, avec une introduction, des notes et un glossaire*, par Charles Mortet (extrait des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. X).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 19 novembre — 1883

227. — **Sêpher Tahkemôni, Judae Harizii macamae,** Pauli de Lagarde, studio et sumptibus editae. Gottingae 1883. Prostant in aedibus dieterichianis Arnoldi Hoyer.

M. le professeur Paul de Lagarde aime à faire, de temps en temps, de charmantes surprises au monde des orientalistes. L'an passé, à l'occasion d'une polémique, il montra, en publiant des textes coptes inédits, combien la connaissance de l'idiome de l'Egypte chrétienne lui était familière. Cette fois, il édite à ses frais le recueil de macames hébreu dit *Sépher Ta'hkemônî,* qui a pour auteur Juda 'Harîzî, célèbre poète tolédain de la fin du xii[e] siècle. A l'époque où vivait 'Harîzî, la poésie néo-hébraïque, formée sur des modèles arabes deux siècles auparavant en Espagne, s'était déjà répandue dans toutes les communautés juives du bassin méditerranéen et de l'Orient. Partout des mécènes généreux tenaient à honneur de s'entourer d'hommes de génie et d'encourager leurs tentatives poétiques. Après le repas, le verre de vin à la main, les convives inspirés récitaient des vers en l'honneur de leur hôte ; puis, on se provoquait mutuellement à qui fera les meilleurs couplets. L'objet de ces gaies improvisations était d'ordinaire l'éloge des vertus, de la bonne chère, du vin, de l'amour. On y déblatérait aussi contre l'avarice, l'orgueil, l'hypocrisie, les mauvais poètes et les femmes laides. On riait encore en Israël à cette époque, surtout dans l'Espagne arabe qui, grâce aux chefs-d'œuvre de Gebirôl et de Juda Halévi, est toujours demeurée le siège principal de la poésie hébraïque et où l'on était alors loin de se douter que les bûchers de l'inquisition chrétienne étaient déjà à la porte. Juda 'Harîzî appartient à la meilleure école de cette renaissance hébraïque. A peine, sur l'instance de ses amis, avait-il traduit en hébreu les macames arabes de 'Harîzî que, pris de zèle pour la langue sainte, méprisée par les arabomanes comme un idiome défectueux et inapte à exprimer les conceptions d'une civilisation raffinée, il se mit à composer des macames ori-

ginales qui, sauf quelques réminiscences involontaires, n'ont rien de commun avec celles du poète arabe. 'Harizi résume d'une main de maître combien l'apparente infériorité de la poésie hébraïque vis-à-vis de la poésie arabe lui pesait sur la conscience :

⏑— — — ⏑— — — ⏑— — ⏑ — — — ⏑ — — — ⏑ — —

Benaphshî 'âberâ rûa'h qenâôt | *le'hokmâ râ'hakâ mennû wesârâ*
Beshurî yâledâ Hâgâr yelâdîm | *'hamûdîm wattehî Sâraï 'aqârâ*

« Mon âme est pénétrée d'une jalousie extrême, au sujet de la science qui s'éloigne de nous et bat en retraite,

« En voyant Hâgâr [1] enfanter des enfants charmants, pendant que Sâraï [2] demeure stérile. »

Et quand le manuscrit de son Ta'hkemônî fut achevé, avec quelle satisfaction naïve ne le montra-t-il pas à ses amis qui étaient inquiets du succès d'une œuvre aussi neuve et aussi hardie, et avec quelle verve mordante ne se vengea-t-il pas de ceux qui prétendaient que l'hébreu n'étant plus bon à rien, il fallait s'adonner exclusivement à la poésie arabe !

— — ⏑ - - - ⏑ - - - - — — ⏑ - - - ⏑ - - -

Oï 'al petâîm kapperâîm yehmû | *eçlâm meqôr 'êden wehêm yiçmâû,*
Hammân le'ênêhem we'ênâm nisgârâ | *wayyéçeû lilqôth welô mâçâû.*

« Oh ! les sots qui braient comme les onagres ; à leur côté jaillit la source édénique et ils ont soif !

« La manne est devant leurs yeux, et, les yeux fermés, ils vont ailleurs pour en cueillir et n'en trouvent point ! »

Juda Harizi a eu raison d'être content, son œuvre n'a pas été dépassée au moyen âge ni pour la vigueur et la pureté de la diction, ni pour l'ampleur et la vivacité de ses coloris. Son imagination, alors même qu'elle divague sur un idéal malpropre si profondément fouillé par la poésie arabe, conserve une pudeur relative et ne dégénère jamais en obscénité. Par la délicatesse des sentiments, la poésie de Harizi se distingue avantageusement de celle de Maestro Emanuelle, ami de Dante, où la verve déborde sans retenue dans un réalisme outré.

Voilà le trait général du livre que M. de L. vient de rééditer à ses frais. Trouvera-t-il dix savants en Europe qui s'intéressent à sa lecture, et, dans ce nombre, combien voudront l'acheter? M. de L. ne s'est pas posé cette question. Aucun sacrifice ne lui a paru trop grand pour remettre son auteur de prédilection entre les mains du public sous forme d'un volume charmant et maniable. Papier et types ne laissent rien à désirer ; ces types hébreux surtout sont des plus beaux que j'aie jamais vus. Les seules choses qu'on regrette de ne pas y trouver, ce sont un tableau de variantes tirées des anciennes éditions et un autre renfermant la correction des fautes d'impression inévitables. J'ai noté un certain nombre de corrections au cours de ma lecture, et je prends la liberté de les sou-

1. Hagar, concubine d'Abraham et mère des Arabes.
2. Saraï ou Saraï, femme d'Abraham et mère des Hébreux.

mettre au savant éditeur. Je ferai seulement remarquer que, n'ayant sous les yeux aucune autre édition de ce livre, il m'est impossible de savoir si les lectures que je propose se trouvent déjà quelque part :

P. 12, l. 9, lisez *hattaawâ* pour *'h°*. — P. 34, l. 15[b], lisez *te'hallêç* et *tarwân* pour *he°* et *h°*. — P. 40, l. 30, 2, *'Heber* pour *h°*, — P. 41, 4, *hannetîbôt habbe'ûlot* pour *hannesîbôt* [1] *habbe'ûlît*. — L. 20, *gebârîm* pour *gebîrîm*. — P. 79, 15, *ra'yônai* pour *ra'wainaï*. — L. 20 (17[b]), corrigez *mê'alêhem 'anenê hahôwâ* pour *'alêhem 'anenê hahôyâ*. — P. 86, 6 (3[b]), lisez *aqaççêç* pour *alaççêç*. — P. 82, 7 (3[b]), *yeôfêf* pour *w°*. — P. 83, 10 (8[b]), *ûbên* pour *ûmin*. — P. 87, 12, *nebukîm* pour *nek°*. — L. 31, *Sefâred* pour *Sefârar*. — P. 89, 1, corrigez *delâtaïm segûrîm* pour *daltê hassegûrîm* [2]. — L. 16, lisez *lema'alat* pour *lema'alâ*. — L. 34, *welô naggî'a alêhem* pour *w° nega' 'alêhem*. — P. 91, 15, *werakkîm* pour *werabbîm*. — L. 28, *neum* pour *weim*. — P. 93, 12, *he'etaqtâ* pour *'h°*. — L. 28, *hâeben* pour *hââdâm*. — P. 96, 6, *râ'shîm degâlehâ* pour *rô'shâm raglehâ*. — P. 98, 27, mettre la première fois *weyigzerû* et la seconde fois *weyigzelu*. — P. 99, 8, *haggebîrâ* pour *'h°*. — L. 23, *litekunâ* pour *liteb°*. — L. 27, effacer le *hê* devant *mib'har*. — P. 100, 19, lire *'hashûqôtâw* pour *tesh°*. — P. 106, complétez *wâessâ* devant *'ênî*. — P. 117, 17, complétez *'halûshôt* après *neshâmôt*. — P. 126, 7, lisez *gam 'hablê* pour *ub'hab°*. — P. 127, 30, *neum* pour *weim*. — P. 128, 7, *'al* pour *el*. — P. 130, 25, *le'hyêhem* pour *la'hz°*. — P. 150, 32, *wî'hazzequ* pour *wi'haq'qu*. — P. 157, 12, *werakkû* pour *wezâbû*. — P. 158, 32, *mahêr* pour *mattîr*. — L. 33, *mehûmôt* pour *me'hômôt*. — P. 159, 1, *'innûyîm* pour *ye'ênîm*. — P. 185, 23, *ma'hsôr* pour *ma'hsêl*. — P. 187, 17, *mûçâq* pour *mûsâf*. — P. 18h, 17, *shetôtehâ* pour *teshotêhâ*. — P. 190, 28, *nesheq* pour *nôshêq*. — P. 171, 4, *râwê* pour *rûa'h*. — P. 196, 27, *kaabigaïl* pour *kaagibaïl*.

Encore une fois, nous remercions M. de Lagarde de nous avoir donné une si belle édition d'une des œuvres les plus remarquables de la poésie hébraïque du moyen âge.

J. HALÉVY.

---

228. — Ernest CURTIUS. **Histoire grecque,** traduite de l'allemand sous la direction de A. Bouché-Leclercq. Vol. IV et V. Paris, Ernest Leroux, 1883.

Ces deux volumes comprennent toute la période qui s'étend entre la fin de la guerre du Péloponèse et la bataille de Chéronée. La tâche que M. Bouché-Leclercq avait entreprise, se trouve ainsi achevée. Il y a tout

1. Il ne paraît guère probable que le poète ait employé le verbe purement araméen *neseb* « épouser, se marier. »

2. Le terme technique pour le second hémistiche est à ma connaissance toujours écrit *sôgêr*, au pluriel *sôgerîm*.

lieu de le féliciter pour la rapidité avec laquelle il a mené à bonne fin un travail aussi considérable. Grâce à son activité, grâce au zèle des collaborateurs qu'il a su si bien choisir, nous avons maintenant entre les mains une excellente traduction de l'ouvrage allemand. Il est inutile de rien ajouter aux éloges qu'on a décernés tant de fois à l'histoire de M. Curtius; récemment encore, dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 juillet 1883), M. Jules Girard, tout en faisant quelques réserves, rendait un hommage mérité aux grandes qualités par lesquelles se distingue l'œuvre du brillant historien de la Grèce. Quant au mérite de la traduction, on a pu déjà l'apprécier dans les trois premiers volumes. On sait avec quelle fidélité intelligente, avec quel scrupule le texte allemand a été rendu en français.

On a quelquefois exprimé le regret que M. Bouché-Leclercq ait dépensé une partie de son temps et de ses forces à nous faire connaître les idées des autres, alors qu'il sait si bien, — il en a fourni plus d'une preuve, — étudier l'antiquité par lui-même et ajouter à nos connaissances par ses recherches personnelles. Un pareil reproche n'est pas fait pour offenser M. Bouché-Leclercq; mais, s'il lui plaisait de ne pas l'accepter, il lui serait facile de répondre, en montrant quelle est l'étendue du service qu'il vient de rendre chez nous aux études historiques. Ce ne sont certainement pas les candidats à la licence et à l'agrégation d'histoire qui le contrediront et, avec eux, tous nos professeurs, tous ceux qui, par devoir ou par goût, tiennent à connaitre et à comprendre le développement du génie hellénique, sauront gré à M. Bouché-Leclercq de leur avoir mis entre les mains un ouvrage d'une telle valeur et d'une si haute utilité.

R. L.

---

229. — **The Roman Poetry of the Augustean age** by SELLAR. Deuxième édition. Londres, Henri Froude, 1883. 1 vol. in-8, VIII-423 p.

Le nom de M. Sellar n'est pas inconnu aux lecteurs de la *Revue*. On a déjà eu l'occasion de rendre compte ici-même de l'ouvrage qu'il a consacré aux poètes latins de la période républicaine. Le volume qu'il vient de publier n'est guère que la réimpression d'un travail qui avait paru en 1876. L'auteur a seulement introduit quelques corrections de détail et, de plus, ce qu'il avait négligé de faire dans sa première édition, il a traduit les passages qu'il était amené à citer.

Dans un second volume, M. S. traitera d'Horace et des poètes élégiaques. Celui que nous annonçons aujourd'hui, est consacré tout entier à Virgile; encore l'auteur a-t-il réservé pour l'autre volume l'examen des petits poèmes attribués à Virgile. Il ne s'occupe dans celui-ci que de la personne et de la vie du poète et de ses trois grands ouvrages, les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et l'*Enéide*,

Il est difficile d'apporter sur de pareils sujets des idées nouvelles. M. S. n'a pas eu cette ambition. Très versé dans la lecture de Virgile, parfaitement au courant de tout ce qui a été écrit sur son auteur en Angleterre, en France et en Allemagne, il s'est proposé simplement de présenter, sous une forme attachante et vraiment littéraire, les renseignements que l'on trouve épars dans les dissertations spéciales ou dans les préfaces des diverses éditions de Virgile. Il a mis surtout à profit les *Prolegomena* de Ribbeck, l'*Etude de Virgile* de Sainte-Beuve, l'introduction et les notes de *Virgile* de Conington, non sans faire un certain nombre d'emprunts à l'édition de M. Benoist, à la *Religion romaine d'Auguste aux Antonins* de M. Boissier, à la *Cité antique* de M. Fustel de Coulanges, etc. Ce qui lui appartient en propre, ce sont les qualités de l'exposition. On aurait tort de n'accorder à ce genre de mérite qu'une estime médiocre. Si le livre de M. S. n'apprend rien ou presque rien aux érudits, du moins il instruira et intéressera le grand public, auquel il s'adresse. Il est bien composé et bien écrit; le sujet est fécondé et parfois rajeuni par des rapprochements ingénieux; surtout, on sent à chaque page que M. S. est un admirateur éclairé et convaincu de Virgile. A ce point de vue, je citerai, comme présentant un intérêt particulier, les deux premières parties du IIe chapitre, où M. S. fait rapidement l'histoire de la réputation de Virgile. Il recherche pourquoi la gloire de l'auteur de l'*Enéide*, hautement reconnue par les critiques des trois derniers siècles, a été de nos jours si vivement contestée. Le problème est posé d'une manière très nette et résolu par des arguments très heureusement imaginés et déduits.

Sur quelques points de détail, j'ai voulu vérifier l'exactitude des renseignements apportés par M. S.; nulle part, je n'ai trouvé son érudition en défaut. Tout au plus pourrait-on lui reprocher d'avoir parlé en termes un peu vagues (p. 115) des dangers que courut Virgile, lorsque son domaine fut envahi à deux reprises par les vétérans. Les *Prolegomena* de Ribbeck fournissaient sur ce point à M. Sellar des informations précises, dont il aurait pu faire un meilleur usage. De même, il aurait été bon, dans le même passage, de donner le nom complet de L. Alfénus Varus, qui fut le successeur de Pollion dans la Gaule Cisalpine.

R. LALLIER.

---

230. — **The Animal-lore of Shakespeare's time,** including Quadrupeds, Birds, Reptiles, Fish and Insects, by Emma PHIPSON. In-8, pp. XVI-476. Londres, Kegan Paul, Trench and Co. 1883.

L'animal joue dans Shakespeare un plus grand rôle que chez aucun dramatiste du temps. Par instinct de poète et réflexion de penseur, la grande parenté des créatures était toujours présente dans son imagination, les deux vies se pénétraient et la vie animale prêtait à la vie hu-

maine ses couleurs, ses élans, ses cris, ses grimaces. Dans le *Rêve d'une Nuit d'été*, une faune gracieuse, charmante, toute de chansons et de caresses; dans le *Roi Lear*, une ménagerie féroce qui hurle, qui siffle et qui mord.

La Faune de Shakespeare a déjà été étudiée partiellement : en particulier les oiseaux, par M. Harting (*The Ornithology of Shakespeare*, 1871). Le livre de Miss Phipson est la première étude complète. Mais, comme la faune de Shakespeare est aussi et avant tout la faune de son temps; que sa connaissance du monde animal n'est pas puisée tout entière dans ses observations personnelles, mais en grande partie dans le trésor de traditions et de croyances, souvent fantastiques, de l'histoire naturelle du XVI[e] siècle, Miss Phipson, avec raison, a pris pour sujet, non la Faune de Shakespeare, mais la Faune de son temps, celle-ci contenant et expliquant l'autre. Le plan du livre est d'une clarté et d'une simplicité parfaite : l'auteur passe en revue tout le monde animal dans l'ordre de la classification naturelle, des mammifères aux mollusques, du singe au corail, en donnant pour chaque animal les principaux textes du XVI[e] siècle, poètes, voyageurs, naturalistes. Un dernier chapitre est consacré aux animaux fantastiques, licorne, dragon, basilic, cocatrice, guivre, griffon, mantichore, caladrius, etc., etc. L'auteur, avec beaucoup de modestie, abdique toute prétention à l'originalité et s'efface discrètement derrière les textes : elle a à cela d'autant plus de mérite que, si elle parlait plus souvent pour son compte, le lecteur ne se plaindrait pas, car les quelques réflexions qu'elle se permet çà et là sont en parfaite harmonie avec l'esprit de ces vieilles citations, la plupart si fraîches, si naïves, si *quaint* (un bon vieux mot français que nous avons laissé aux Anglais et devenu intraduisible) [1].

Miss Phipson, dans sa préface, fait appel à la collaboration de ses lecteurs pour une édition suivante. Le sujet, par sa nature même, prête indéfiniment aux additions : la difficulté est de se borner, plus que d'être complet. Je recommanderais seulement à l'auteur l'étude de la *Faune populaire* de M. Eugène Rolland, qui, quoique exclusivement française, néanmoins par la richesse des comparaisons avec les *folk-lores* étrangers, peut servir de point de repère pour toute exploration partielle. Je signalerais aussi l'oubli d'un animal important, l'homme ; or, l'homme occupe une place assez considérable dans la ménagerie fantastique du siècle : se rappeler les Cannibales qui ont valu à Othello le cœur de

1. Je donnerai comme spécimen le paragraphe sur la licorne (p. 453) : « All sorts of myths grew up around this creature's history; it was supposed to live in solitude in the woods, and to be of indomitable courage. No man could succeed in approaching it, but if a pure maiden came near its haunts it would lose its fierceness, lie down at her feet, and suffer itself to be captured. It is to be hoped, however, that few maidens consented so basely to betray the confidence reposed in them. Some say that a young man, dressed in female attire, served equally well for the purpose of alluring the unicorn, but this statement gives the animal little credit for shrewdness. »

Desdémone (I, 3), et les montagnards à fanon de Gonzalvo, les hommes qui portent leur tête sur la poitrine (*Tempest*, III, 1), etc. Je ne parle pas de Caliban, Ariel, Sycorax, des héros d'une *Nuit d'été*, etc qui nous transporteraient dans un monde trop lointain et qui sortent décidément de l'anthropologie, même entendue à la façon du XVIe siècle.

James DARMESTETER.

---

231. — **Morceaux choisis des classiques français du XVIIe siècle**, par N. M. BERNARDIN, professeur au Lycée Charlemagne, 380 p., ap. Delagrave. Paris, 1883.

Depuis quelque années il nous pleut des Recueils de morceaux choisis des classiques français du XVIIe siècle, en deux volumes, l'un contenant les prosateurs, l'autre les poètes. Il y en a de bons, et qui n'offrent aux jeunes gens que la fleur de la littérature du grand siècle. Les auteurs de ces recueils croient, comme Rollin, « qu'il faut faire lire aux enfants et d'abord et toujours les meilleurs écrivains, qu'il ne s'agit pas de lire un grand nombre d'auteurs, mais de bien lire ceux qui sont les plus estimés. » Celui de M. Bernardin est conçu dans un esprit un peu différent; d'abord, il présente aux élèves, sous la même couverture, les écrivains du XVIIe siècle, prosateurs et poètes; ensuite, et c'est ici surtout qu'il fait autrement que ses devanciers, il accorde une petite place aux écrivains inférieurs pour embrasser dans son ensemble le XVIIe siècle. En effet, il n'est peut-être pas inutile que les jeunes gens connaissent par quelques extraits, à condition qu'ils soient faits avec discernement et mesure, les victimes de Boileau, comme Brébeuf, Pradon, Chapelain, Cyrano de Bergerac, Desmarets de Saint-Sorlin, La Calprenède, Mlle de Scudéry, Scarron. Ce sont des ombres qui, pour parler comme le satirique, donnent du lustre au tableau. Le récit de la bataille de Rocroi par Mlle de Scudéry ne fait que mieux ressortir la splendide narration de Bossuet, de même que l'*Hippolyte* de Pradon ou de Gilbert, comparé à la *Phèdre* de Racine, montre tout l'intervalle qui sépare un versificateur d'un poète. Il y a du plaisir à savoir que tel passage de Mairet, tel autre de Du Ryer, ont inspiré à Corneille et à Racine de magnifiques tirades. Les élèves curieux pourront, à l'aide de ce recueil, faire des rapprochements dont ils tireront sans aucun doute quelque profit. Mais si tout n'est pas à mépriser dans ces auteurs de second et même de troisième ordre, il me semble que M. B. va un peu loin quand il qualifie de « chef-d'œuvre » le *Virgile travesti* de Scarron. Une telle appréciation aurait fait frémir le grand peintre Poussin qui écrivait de Rome à un de ses amis : « Il (Scarron) me menace d'un sien *Virgile travesti*. Il prétend me faire rire d'aussi bon cœur qu'il rit lui-même tout estropié qu'il est; mais au contraire je suis prêt à pleurer quand je pense qu'un nouvel Erostrate se trouve dans notre

pays. » Il eût suffit de dire que, de tous les auteurs de parodies, c'est le seul dont ou puisse lire çà et là quelques centaines de vers sans trop de répugnance. J'ai eu jadis le courage de lire et même de relire le *Moïse sauvé* du gros Saint-Amant, qui a été aussi le chantre du melon et du fromage, et je ne trouve pas que Boileau ait raillé ce poème « avec une sévérité injuste ». Sainte-Beuve a raison : « Ces poètes du règne de Louis XIII sont comme une postérité dégradée de Regnier. C'est, en somme, une très mauvaise compagnie; on ne devrait s'approcher d'eux et les hanter qu'avec précaution. » Quoi qu'il en dise, M. B. semble quelquefois avoir oublié que son recueil était destiné à de jeunes lecteurs. Par exemple, le morceau tiré de Molière, *Le raisonnement de Gros-René, Dépit Amoureux*, IV, II, n'est pas fait pour inspirer à des enfants le respect maternel; c'est d'ailleurs, comme versification, un des plus mauvais endroits de Molière. Il n'était pas nécessaire d'exhumer un sonnet de Hesnaut, aussi méchant qu'injuste, contre Colbert, un de nos plus grands ministres, à moins que ce ne fût dans le dessein de montrer que la postérité remet chacun à sa place. Il est aussi quelques autres extraits qui, à cause de leur mince valeur littéraire, n'auraient pas dû trouver place dans ce recueil généralement fait avec soin. La *Glose sur le Sonnet de Job* par Sarrazin a pu intéresser les contemporains, mais, à franchement parler, c'est une pièce qui est immédiatement au-dessous de rien; j'en dirais presque autant des éternels « petits moutons » de M^me^ Deshoulières, et surtout de ses ineptes *bouts-rimés pour le Roi*, p. 353. M. B. est sobre de notes, et celles qu'il donne sont toujours indispensables et justes, à de rares exceptions près. Ainsi *compétiter*, p. 250, n'est pas de l'invention de Molière; il avait déjà été employé au XV^e^ siècle par Chastellain. La notice sur la Bruyère commence par ces mots : « On suppose que Jean de la Bruyère naquit à Paris en août 1645 », il faudrait corriger : On sait aujourd'hui d'une manière certaine que La Bruyère est né à Paris. M. Bernardin a trouvé des inconvénients à reproduire l'orthographe du XVII^e^ siècle, sous prétexte, dit-il, qu'elle trouble « sans utilité aucune la mémoire et l'esprit des jeunes gens ». Je ne partage aucunement son avis sur ce point, surtout depuis que le nouveau programme a prescrit dans les classes supérieures l'étude du vieux français et de la langue du XVI^e^ siècle. Corriger l'orthographe de Corneille, de Molière, de Larochefoucauld, etc., ce n'est pas donner « le texte véritable » de ces écrivains.

A. DELBOULLE.

232. — **L'Imprimerie et la Librairie dans la Haute-Marne et dans l'ancien diocèse de Langres,** par deux membres correspondants de la Société historique et archéologique de Langres. Paris, H. Champion; Langres, F. Dangien, 1883. In-8 de 2 ff. et 50 pp. *(Extrait du Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres,* tiré à 100 exempl.)

La bibliographie française est une étude si vaste qu'elle ne peut guère être abordée dans son ensemble. Il est à souhaiter que les érudits provinciaux qui, avec une louable patience, réunissent tous les livres, tous les documents qui peuvent intéresser leur ville ou leur province, rendent possible par des monographies détaillées la publication d'un grand ouvrage embrassant, au moins pour les siècles passés, toutes les productions de notre littérature. L'histoire de l'imprimerie et de la librairie occupe naturellement une grande place dans ces travaux préparatoires; aussi annonçons-nous avec une réelle satisfaction les essais qui nous arrivent des divers points de la France.

Le mémoire que viennent de faire paraître deux bibliophiles langrois n'est qu'une première tentative; ils se réservent sans doute de le développer à l'aide de recherches ultérieures; nous nous attacherons donc moins à en montrer les points faibles qu'à donner aux auteurs des renseignements complémentaires qu'ils pourront utiliser plus tard.

Comme l'annonce le titre même de la brochure, les deux modestes savants à qui nous en sommes redevables ne se sont pas arrêtés aux limites du département de la Haute-Marne; ils ont fait porter leurs investigations sur l'ancien diocèse de Langres tout entier. Ce mode de procéder n'a rien que de rationnel, nos circonscriptions administratives modernes n'étant aujourd'hui encore que des unités factices qu'il est impossible de donner pour cadre à l'histoire du passé. Les auteurs ont divisé leur étude en trois parties. La première est consacrée aux personnages du diocèse de Langres qui ont contribué d'une manière remarquable aux progrès et à la propagation de l'imprimerie; la seconde nous fait connaître les localités du diocèse de Langres et du département de la Haute-Marne qui ont possédé des imprimeries; la troisième renferme l'énumération des imprimeurs et libraires qui, avant le XIX^e^ siècle, ont exercé dans les villes actuellement comprises dans le département de la Marne. Ces deux dernières parties eussent probablement gagné à être fondues ensemble; c'eût été le moyen d'éviter des redites.

Les personnages antérieurs au XVII^e^ siècle dont il est fait mention dans la première partie sont : *Nicolas Jenson*, *Jehan Fabri* ou *Le Febvre*, *Jacques Le Rouge*, *Pierre Le Rouge*, *Pierre de Langres*, *Jean Durant* et *Jehan Chouet*. Cette liste peut donner lieu à bien des observations.

Nicolas Jenson, que les auteurs ne citent qu'en faisant leurs réserves, doit être tout à fait écarté : rien, absolument rien ne prouve qu'il fût originaire de Langres.

Jehan Fabri, de Langres, exerça à Turin (1474), à Casale (1475-1477), à Turin (1477-1483?), et à Genève (1490-1491) [1]; il ne doit pas être confondu avec un *Johannes Fabri* « Allemand », autrement dit *Schmidt*, qui imprima à Lyon de 1482 à 1493 [2], puis à Toulouse, où il mourut en 1522 [3]. Nous ne pensons pas non plus qu'il doive être identifié avec le Johannes Fabri qui exerça à Stockholm en 1495 et 1496 [4].

L'histoire de la famille Le Rouge n'a pas encore été écrite, et cependant elle mériterait de l'être. Voici les noms de ceux de ses membres qui ont exercé l'imprimerie :

1. *Jacques Le Rouge*. — Il débuta comme prote, à Rome, vers 1470, dans l'imprimerie d'Ulrich Hahn (Gallo), de Vienne; c'est du moins ce qui paraît ressortir d'un fragment, imprimé avec les caractères de Hahn, et signé des initiales IA. RU. (Jacobus Rubeus), qui fait partie de la collection de M. A. Claudin. En 1474, Jacques était à Venise, où il continua d'exercer jusqu'en 1481. Dans le courant de l'année 1479, il avait quitté Venise pour établir un atelier à Pignerol, mais, dès le commencement de l'année 1480, il était rentré à Venise. Ses productions sont signées : « Jacobus Rubeus, Jacobus natione Gallicus, Jacobus Gallicus, Jacobus de Rubeis, natione Gallicus, Jacomo de'Rossi, etc. [5] ».

2. *Pierre Le Rouge*. — Il exerçait à Châblis en 1478 et en 1483 [6]; on le retrouve à Paris de 1488 à 1492 [7]. Rien ne prouve qu'il ait jamais imprimé à Troyes.

3. *Laurent Le Rouge*. — Il imprimait à Venise en 1482 [8]. De 1485 à 1521 il exerce à Ferrare [9]. Ses impressions sont signées « Laurentius de Valentia, Laurentius de Rubeis de Valentia, Lorenzo di Rossi de Valenza, Laurentio de Rossi ». On voit par là que la famille Le Rouge devait être originaire du Dauphiné et que le diocèse de Langres ne peut la revendiquer.

4. *Jehan Le Rouge*. — M. Assier a suffisamment prouvé par une mention des registres de l'hôtel de ville de Troyes que Jehan exerçait

1. Voy. Panzer, *Annales*, III, 43, 271; IV, 270; III, 43, 44, 45, 47; Gaullieur, dans le *Bulletin de l'Institut national genevois*, II, 75, 85, 86; Guillaume Favre, Notice sur les livres imprimés à Genève dans le xv^{e} siècle, 2^{e} éd., 35, 58, 60.

2. Péricaud, *Bibliographie lyonnaise du xv^{e} siècle*, n^{os} 77, 91, 107, 315, 341, 343. — Ajoutez Hain, n^{o} 2196.

3. Desbarreaux-Bernard, *Marque des Cinq-Plaies*, 10. — Ajoutez Cat. Didot, 1879, n^{o} 268.

4. Voy. Klemming et Nordin, *Svensk Boktryckeri-Historia* (Stockholm, 1883, in-8), 147.

5. Voy. Panzer, *Annales*, III, 92, n^{o} 105; 98, n^{o} 130; 104, n^{os} 167-170; 110, n^{os} 203-206; 117, n^{os} 241-247; 128, n^{os} 293, 294; 139, n^{os} 353, 354; II, 381, n^{os} 1-3; III, 154, n^{o} 437; Brunet, IV, 276; Panzer, IV, 434, n^{o} 516 b.

6. Brunet, III, 1300; I, 1229.

7. Brunet, III, 1640; IV, 941; V, 1663; I, 510.

8. Panzer, III, 184, n^{o} 635.

9. Panzer, I, 398, 400, etc.; VII, 3, n^{o} 1; 6, n^{o} 18.

dans cette ville en 1486. C'est donc de ses presses que dut sortir le *Breviarium Trecense* de 1483, ordinairement attribué à Pierre Le Rouge. Les bibliographes ont tellement l'habitude de se copier les uns les autres, qu'il faudra sans doute des années encore pour rectifier cette erreur d'une façon définitive [1].

5. *Guillaume Le Rouge.* — Il était probablement fils de Pierre et lui succéda à la tête de l'atelier de Châblis, où il exerçait en 1489. Il s'établit ensuite à Troyes, lorsque Jehan Le Rouge fut mort, ou eut quitté cette ville. Il y était en 1493. La question de savoir auquel des Le Rouge on doit attribuer les Heures allemandes de 1492 reste indécise; mais l'existence de ce volume prouve, aussi bien que l'impression des privilèges de 1486, tirés à 500 exemplaires, « pour les envoyer es Allemaines », les relations que Troyes entretenait avec les pays des bords du Rhin [2]. Peut-être les Le Rouge y avaient-ils appris eux-mêmes l'art typographique.

Au commencement du XVIe siècle, Guillaume est à Paris, où il reprend la suite des affaires de Pierre comme il l'avait fait à Troyes. D'après Lottin, il exerçait encore en 1517.

6. *Aloïs Le Rouge.* — Associé à son frère François, il succède à Jacques Le Rouge (probablement leur père), et imprime à Venise en 1499 [3].

7. *Nicolas Le Rouge.* — Il succède à Guillaume, à Troyes. On le suit dans cette ville de 1510 à 1550. Il demeurait en la grand'rue, « à l'enseigne de Venise » [4].

8. *François le Rouge.* — L'association avec son frère Aloïs s'étant trouvée rompue pour une cause que nous ignorons, François transporta ses presses à Ferrare, où il était en 1532 et 1536 [5]. Il eut pour successeurs dans cette ville trois imprimeurs qui étaient probablement aussi d'origine française : *Joannes de Buglhat, Henricus de Campis* et *Anthonius Hucher*, qui exerçaient déjà en 1538 [6]. En 1549, l'association ne comprend plus que Buglhat et Hucher [7].

Pour le remarquer en passant, l'imprimerie à Ferrare, pendant un siècle, ne fut guère pratiquée que par des Français . Quelques années

1. Corrard de Bréban, *Recherches sur l'établissement et l'exercice de l'imprimerie à Troyes*, 3e éd., 30.

2. Corrard de Bréban, 3e éd., 22, 29, 112.

3. Panzer, III, 466, no 2553.

4. Corrard de Bréban, 3e éd., 113-119.

5. Panzer, III, 6, nos 21, 23.

6. Ils font paraître en 1538, « in aedibus Francisci Rubei de Valentia » un recueil de musique : *Liber cantus vocum quatuor...*, in-4 obl., décrit par Eitner, *Bibliographie der Musik-Sammelwerke*, 42.

7. Brunet, art. Messisburgo; Cat. Marchetti, 1876, no 405.

8. *André de Beaufort*, (1471-1493), *Jehan Picard* (1475), *Laurent Le Rouge* (1485-1521), *André de Chasteauneuf*, de Grasse, associé de Beaufort (1492-1493). — Les successeurs de François le Rouge s'appelaient peut-être : *Jehan de Boulhac* ou *Bouillac, Henry Des Champs* et *Anthoine Hucher*.

plus tard nous voyons reparaître à Ferrare un *Franciscus de Rubeis*, qui imprima, en 1567, les *Statuta urbis Ferrariae*, in-fol., et, en 1570 l'*Historia de' principi di Este* de G.-B. Pigna, in-fol. Etait-ce le même François Le Rouge ou un de ses descendants? Nous n'avons pas été à même d'étudier la question. Le portrait de l'imprimeur placé en tête des *Statuta* permettrait peut-être de l'élucider.

Tous les Le Rouge appartenaient-ils à la même famille? Cela paraît bien probable, bien que Laurent et François aient seuls rappelé le nom de Valence, leur pays d'origine. Le doute ne paraîtra guère possible si l'on se rappelle qu'à Troyes la maison Le Rouge était située à l'enseigne de Venise. Il importe de ne pas confondre les Le Rouge avec les membres d'une famille de Verceil qui portèrent le même nom en latin *(Rubeus)* et en italien *(Rosso, de' Rossi)*. Giovanni Rosso exerça d'abord à Trévise (1480-1485), puis s'établit à Venise, où nous le suivons de 1486 à 1514. Pendant plusieurs années, il ne signait ses productions que du nom de *Joannes Vercellensis*. De 1492 à 1499, il eut pour associé *Albertino Rosso*, qui exerça ensuite tout seul et signa d'ordinaire *Albertinus Vercellensis*, puis il partagea la direction de son atelier avec son frère *Bernardo*. Enfin Jean signa seul, en 1514, l'*Opusculum distinctum, plenum*, etc., *de Nola, patria*, d'Ambrosio Leone.

Il semble que Jacques Le Rouge n'ait pas voulu être confondu avec ce confrère qui probablement commença d'imprimer avant 1480; ainsi s'expliquerait le soin qu'il prit, à la fin de 1476, de signer, *magister Jacobus Gallicus, e Rubeorum familia* [1].

Le désir de faire connaître une grande famille d'imprimeurs nous a entraîné loin de Langres et de la Haute-Marne; il est temps d'y revenir.

Pour *Pierre de Langres*, libraire parisien, dont on ne connaît qu'une production datée de 1565, son nom seul plaide en faveur de son origine langroise.

Jean Durant et *Jean Chouet*, libraires à Genève, sont évidemment cités ici d'après Gaullieur [2], qui les fait naître tous deux à Châtillon-sur-Seine. Pour Durant, nous ne sommes pas en état de contester cette assertion; il en est autrement pour Chouet. Gaullieur a confondu l'imprimeur *Jacques Chouet*, qui était, paraît-il, fils d'un procureur au bailliage d'Auxerre, avec *Jean Chouet*, de Châtillon-sur-Seine, capitaine huguenot, qui combattit pour Genève contre la Savoie et fut tué en 1590. Il nous suffira, sur ce point, de renvoyer à la nouvelle édition de la *France protestante* [3].

Nous arrivons maintenant aux imprimeurs et aux libraires qui exercèrent à Langres même.

1. Panzer, III, 128, nos 293, 294.
2. *Bulletin de l'Institut national genevois*, II, 208.
3. IV, 352.

Les deux auteurs citent *Jehan Ventin*, libraire, vers 1520; *Mathieu Viaudey*, libraire, 1556; *Jean Des Preyz*, imprimeur, 1582-1601; *Georges Lombard*, libraire, 1593; *Pierre de La Roche*, libraire, 1598; *Pierre Pinay*, 1598; *Jacques Marchis*, libraire, 1598; *Guillaume Demon*, libraire, 1600; *Jean Chauvetet*, imprimeur, vers 1600-1631; la veuve *Jean Chauvetet*, imprimeur, 1636-1647. Nous ne les suivrons pas au-delà de cette date.

A la liste que nous venons de reproduire, nous avons à faire quelques additions et quelques rectifications.

Martin Alexandre, libraire à Paris, « en la croix de boys, près Sainct Yves », devait avoir un dépôt à Langres. On ne s'expliquerait pas autrement qu'il eût fait imprimer par *Nicole de La Barre*, vers 1506, des *Heures a l'usage de Langres* [1]. Sur ce point, des recherches dans les archives municipales seraient peut-être fructueuses [2].

En 1520, *Jehan Le Coq*, de Troyes, imprima pour *Jehan Petit* [3], à Paris, et pour *Jehan de La Roche*, probablement à Langres, un *Missale secundum usum Ecclesie Lingonensis* [4]. Ce Jehan, que Lottin cite comme imprimeur et libraire à Paris dès l'année 1512 et dont nous connaissons deux productions de l'année 1514 [5], devait être un ascendant de *Pierre de La Roche* cité en 1598.

Il y avait à Langres, vers 1538, un libraire appelé *Claude Plisson*, dont le nom se trouve à la fin d'un *Manuale Lingonense*. Le seul exemplaire que nous connaissions de ce volume est incomplet du titre, mais voici le texte de la souscription, tel que le donne M. Anatole Alès dans le Catalogue de S. A. R. Mgr Charles-Louis de Bourbon, n° 73 : *Explicit Manuale seu caudes sacerdotum ad vsum || atq; consuetudine Lingoneñ. summa cum diligētia ac a || variis mendis castigatum : adiectis plurimis commodita- || tibus. Impressum Parisiis a* (??) *Iohanne Paruo. Et Lin || gonensis a Claudio Plisson*. Le volume, auquel est joint un almanach de 1538 à 1557, est un in-4 goth. de 96 ff. La souscription, si elle est exactement reproduite, est évidemment fautive, puisque *Jehan Petit* n'était pas imprimeur.

Jehan Des Preyz, le premier imprimeur langrois, mériterait une notice plus détaillée. C'était un curieux et un lettré. Il était grand ami du célèbre official Jean Tabourot, qui lui confia, en 1582, la publication du *Compost et Manuel Calendrier des bergers*, et, en 1589, celle de l'*Orchesographie*. Tabourot considérait Des Preyz comme son imprimeur ordinaire; tel est du moins le sens que nous attribuons à une

1. Didot, *Catalogue raisonné*, n° 862.
2. *Martin Alexandre*, qui manque à la liste de Lottin, fit imprimer, en 1508, par *Gaspard Philippe*, à Paris, une édition de la *Pragmatique Sanction* en français.
3. Jehan Petit avait déjà fait imprimer, en 1517, un *Missale antiquum dioecesis Lingonensis*, III, 1763.
4. Corrard de Bréban, *loc. cit.*, 97.
5. Brunet, I, 1146; V, 1646.

mention, probablement facétieuse, qu'on relève sur le titre de la pièce suivante, qu'on doit attribuer à Tabourot : *Advertissement en forme de response d'un gentil-homme poictevin à F. D. L., pair de France. A Lengres, de l'imprimerie de M. J. Tabourot*, [1589], in-8 [1].

Il n'est pas douteux que le Jean Des Preyz que nous trouvons à Châlon-sur-Saône en 1604 ne soit le même personnage; mais, en 1603, il était encore à Langres, où il imprimait le *Discours tres-veritable de deux meurtres et massacres merveilleux advenus puis n'aguéres en deux et divers mariages*, in-8 [2].

A côté de Jean Des Preyz, il convient de citer un imprimeur qui ne fit à Langres qu'un court séjour, *Claude Guyot*, connu pour avoir exercé à Châlons-sur-Marne et à Dijon. Les lettres patentes délivrées à Guyot comme imprimeur du roi à Dijon le 8 avril 1611 portent que cette faveur lui est accordée « en consideration de ses services dans ledit art de l'imprimerie depuis 1589 jusqu'audit jour, tant en nos livres de Langres que de Châlons en Champagne [3]. » Guyot ne fit que passer à Langres, car, dès l'année 1590, il imprimait à Châlons les pièces suivantes : *Conseil salutaire d'un bon François*, in-8 [4], *Discours des exploicts de monseigneur de Nevers*, in-8 [5], *Requeste presentée au roy par la royne Loyse, douairière de France*, in-8 [6].

Georges Lombard, qui tenait boutique à Langres en 1597, exerçait en 1599 à Paris, où il publiait : *Le Combat au vray d'entre le seigneur dom Philippes de Savoye et le sieur de Crequy; avec la coppie du cartel de deffit envoyé avec la lettre d'iceluy dom Philippes audit sieur de Crequy*, in-8 [7].

Nous avons déjà parlé de *Jehan de La Roche*, que l'on peut considérer comme un ascendant du *Pierre de La Roche*, libraire à Langres en 1598. Ajoutons que d'autres libraires portant le même nom avaient exercé, au XVIe siècle, dans d'autres villes. *Mathieu de La Roche* publiait en 1558 à Genève une édition de la *Bible* en français [8]. *Jean de La Roche*, originaire de Grenoble, était au nombre des libraires de *Chambéry en 1583 et 1584* [9].

---

1. Biblioth. nat., Lb34 644. — La pièce est signée : Francus Valerius Publicola.
2. Biblioth. nat., Lk7. — Il y eut à Langres, quelques années plus tard, un second *Jean Des Preyz* (peut-être le fils du premier), que les deux bibliophiles langrois ne citent que sous la date de 1637. Cet imprimeur exerçait cependant alors depuis bien longtemps, car, dès l'année 1620, on voit sortir de ses presses une pièce intitulée : *Cruels et estranges Meurtres et Massacres faits dedans le chasteau de Broignon*, pièce dont la Bibliothèque nationale possède une réimpression « jouxte la copie » (Lb36 1350).
3. Clément-Janin, *Les Imprimeurs et les Libraires dans la Côte-d'Or*, 2e éd., 21.
4. Biblioth. nat., Lb35 285.
5. *Ibid.*, Lb34 625 A.
6. *Ibid.*, Lb34 824 B.
7. Biblioth. nat., Lb35 746.
8. *Bibliotheca Sunderlandiana*, n° 1436.
9. Dufour et Rabut, *L'Imprimerie et la Librairie en Savoie*, 56.

A Chaumont, nous ne trouvons, au XVI[e] siècle, qu'un seul imprimeur, *Quentin Mareschal*, dont on connaît une publication datée de 1598. Ce Quentin mena une existence errante : nos deux auteurs le retrouvent en 1616 à Jargeau et en 1622 à Châtellerault. Là ne se bornèrent pas ses pérégrinations. Nous pouvons ajouter qu'en 1619 il était à Loudun, où il imprima un opuscule intitulé : *Description d'un medicament appelé Polychreston, dispensé publiquement par Jaq. Boisse, m[e] apotiq. en la ville de Loudun, avec la harangue faicte sur ce subject par Theophraste Renaudot, d. en m.*, in-8 [1]. Du reste, Quentin ne semble avoir fourni qu'une carrière des plus modestes, et nous hésiterions beaucoup à le rattacher à la famille Mareschal, de Lyon, dont les membres occupent une place si distinguée dans l'histoire de l'imprimerie au XV[e] et au XVI[e] siècle [2].

Nous terminerons ces observations déjà trop longues en exprimant le vœu que les bibliophiles de Langres remettent leur travail sur le métier et nous en donnent bientôt une seconde édition plus complète.

Emile Picot.

---

1. Biblioth. du Mans, Sc. et A., n° 2791 du Catalogue imprimé.

2. Voici la liste complète des membres de la famille Mareschal que nous connaissons :

1° *Pierre Mareschal*, impr. à Lyon : seul, 1490 ; associé de Barnabé Chaussard, 1496-1515 ; seul, 1519-1531 ;

2° *Jehan Mareschal*, impr. à Lyon, 1493 ;

3° *Jacques Mareschal, dit Rolant*, fils de Pierre, impr. à Lyon, 1510-1532. — D'après Lottin, il aurait été à Paris en 1517. En 1523, il avait une officine à Clermont;

4° *Eustache Mareschal*, autre fils de Pierre, impr. à Toulouse, successeur de la veuve Jehan de Guerlins, 1522-1531 (?);

5° *Jehan Mareschal*, impr. à Lyon, 1531 ;

6° *Jean Mareschal*, impr. à Bâle, 1554-1561 ; à Heidelberg, 1576. Il revient à Lyon vers 1583, tout en conservant une officine à Heidelberg. Nous le suivons jusqu'en 1588. Ses héritiers, cités en 1591, semblent avoir conservé les deux officines;

7° *Pierre Mareschal*, probablement fils du précédent, exerce à Heidelberg en 1596; l'année suivante, il emploie la rubrique *Lyon*. En 1623, il est à Heidelberg, sous le nom de *Marschalk*;

8° *Juan Pablo Mareschal*, impr. ou libr. à Barcelone, 1586.

Les dates que nous indiquons correspondent simplement aux documents que nous avons entre les mains; elles ne limitent nullement l'exercice de ces divers imprimeurs.

233. — A. Bournet. **Rome, études de littérature et d'art.** Paris, Plon, 1883, in-8, 308 pp. 3 fr. 50.

> ..... Ce champ ne se peut tellement moissonner,
> Que les derniers venus n'y trouvent à glaner,

Il en est de Rome comme il en était de l'Apologue pour La Fontaine : le livre de M. Bournet en est la preuve. L'auteur, qui est un amant passionné de la Ville Eternelle, a pu encore, après tant d'autres, écrire un livre qu'on peut dire nouveau, bien qu'il n'ait pas eu la prétention de rien apprendre à ceux qui se sont occupés du sujet, et qu'il n'ait aspiré — c'est toujours lui qui parle — à mettre au monde aucun fait nouveau. Quelle est donc la nouveauté de cet ouvrage?

On connaît ces « livres des voyageurs » que les hôteliers de Suisse et d'Italie ne manquent jamais de présenter à leurs hôtes : les uns se contentent d'y mettre un nom et une date, les autres confient leurs impressions à ceux qui viendront ensuite en quelques lignes de prose ou de vers. Tout cela fait au bout de quelque temps un livre bizarre, dans lequel des noms illustres coudoient des noms plébéiens, où quelques lignes exquises se heurtent à de plates naïveries. L'ouvrage de M. B. sur Rome est un véritable livre des voyageurs, de voyageurs de choix, s'entend : écrivains célèbres, philosophes, humoristes, artistes, voire ambassadeurs. M. B. les a tous interrogés, depuis Rabelais jusqu'à Delacroix, et c'est de leurs réponses, mises à la suite les unes des autres, dans l'ordre chronologique et sans grands frais de transition, qu'a été fait le volume dont nous parlons. Montaigne a dit de Rome : C'est une ville rappiécée d'estrangers. Ceci est un livre rappiécé de citations; et l'on comprend que lorsqu'on cite du Rabelais, du Montaigne, du de Brosses, du P.-L. Courier, du Chateaubriand, du Beyle, du Quinet, etc., on ne peut pas ne pas être intéressant.

Voilà la première partie de l'ouvrage de M. Bournet. Quant à la seconde, intitulée *les Maîtres de l'Ecole française à Rome,* elle nous a paru d'un intérêt moindre. Ce sont de courtes études sur N. Poussin, Cl. Lorrain, Joseph Vernet, David, Prudhon, L. Robert, H. Vernet, Ingres, H. Regnault pendant leur séjour à Rome. La partie biographique de ces notices n'aurait rien perdu à avoir plus de précision, et l'on aurait souhaité de mieux voir ce que le séjour de Rome a valu à nos classiques de la peinture. Une tâche, difficile et délicate sans contredit, mais combien profitable aussi à l'histoire de l'art français, eût été de dresser un catalogue des œuvres françaises, contenues dans les galeries de Rome, ne fût-ce que des maîtres : telle galerie de Rome est fière d'une série de paysages du Poussin, sur l'authenticité desquels on aimerait à être édifié.

M. B., qui n'a pas entrepris ce travail, termine son livre par deux appendices, sans aucune prétention à l'art. Le premier est composé de descriptions de la campagne romaine, empruntées à des auteurs du XIXe siè-

cle, c'est un petit *corpus* à l'usage des voyageurs à qui la prose de Baedeker ne suffit pas. Le second a le titre bizarre de *vérités et paradoxes* et n'est pas d'un contenu moins bizarre; on y trouve quelques paroles célèbres sur Rome, puis des pensées politiques de Bismarck, de M. Thiers, des mots, comme *Ceci tuera cela*, et autres d'une intelligence très difficile dans la circonstance et dont on ferait de grand cœur le sacrifice. — Félicitons M. B. d'avoir terminé par une table analytique, bien faite et utile, un ouvrage qui ne vise pas à l'érudition.

M. B. n'y vise pas en effet; on ne le lui reprochera pas, il n'a pas voulu faire œuvre d'érudit et, d'autre part, il a su remplir le cadre qu'il s'était tracé. Mais pourquoi ce manque de précision dans les citations? Quand on sème les notes au bout de chaque page, pourquoi se contenter, presque toujours, de ne mettre que le nom de l'auteur, sans indication autre? Du moment que l'on donne les adresses des gens, il faut les donner complètes : il n'y a pas pédantisme à cela.

Bien que publié avec soin, ce livre a plus d'une faute d'impression. Ainsi, p. 15, lire 1537 pour le séjour de l'Hôpital à Rome; p. 54, *Sant'Andrea;* p. 103, *Mario dei Fiori;* p. 125, *quando;* p. 150, *giovane;* p. 154, 1639. P. 161, restituer ainsi le dernier pentamètre des distiques de Bellori sur le Poussin :

Mirum est, in tabulis vivit et eloquitur.

Corriger encore, p. 205 : *Accademia*, p. 211. *Terracina*; p. 269, *Monte-Cavo;* p. 100, C. Cestius et non Caïus Sextus. P. 51, l'inscription sur la maison de Gœthe au Corso est incomplète.

Laissons là ces vétilles pour signaler à M. B. quelques passages contestables de son livre.

Est-il certain que l'hôtellerie de l'*Ours*, où Montaigne et Poussin sont descendus, était située devant l'église de la Trinité des Monts et qu'elle n'existe plus? On nous avait toujours dit que la demeure de Montaigne était l'*Albergo dell'Orso*, vieille hôtellerie encore debout à l'angle et au commencement de la rue *Tordinona*. Pour les « deux inséparables frères Lacurne et Sainte-Palaye » (*sic*, p. 36), nous croirons toujours qu'ils ne constituent, malgré cette multiplicité de noms, qu'un seul et même personnage J. B. de La Curne de Sainte-Palaye : excellente raison pour que La Curne soit « inséparable » de Sainte-Palaye. Le palais de la duchesse de Devonshire était place Colonna, comme le dit Lamartine (p. 87); l'auteur fait une confusion en le transportant place Trajane (p. 104). — P. 150, l'on voit que Poussin et son ami Duquesnoy passaient leurs journées au Vatican à mesurer la *Niobé*, le *Laocoon*, l'*Hercule Commode* et l'*Antinoüs*. Evidemment ce n'est pas sur la *Niobé*, ni sur l'*Hercule Commode* que le peintre et le sculpteur ont pu trouver des inspirations. Le Vatican ne possède pas d'autre statue de *Niobé*, ou plutôt de Niobide que le marbre très mutilé, mais encore plein de vie, qui est catalogué dans le musée Chiaramonti sous le n° 176. Gehrard est le premier qui ait signalé dans cette statue la fille

de Niobé [1]. Quant à l'*Hercule Commode*, il ne peut s'agir que de la statue colossale en bronze doré, n° 544 de la *Salle Ronde*; M. B. a oublié que cette statue avait été trouvée, en 1864 seulement, dans des fouilles au théâtre de Pompée.

Le volume de M. Bournet est appelé à avoir du succès; les voyageurs, ayant quelque sentiment de l'histoire et de l'art de Rome, aimeront à l'avoir avec eux, pour relire en présence des monuments et au milieu même des paysages les pages qu'ils ont inspirées aux plus illustres de nos écrivains et de nos artistes. Aussi, une seconde édition ne tardera pas à paraître; c'est en songeant à elle que nous avons relevé dans ce livre quelques erreurs et quelques imperfections.

G. Lacour-Gayet.

---

234. — **Satzbau und Wortfolge in der deutschen Sprache, dargestellt und durch Belege erlæutert**, von prof. Dan. Sanders. Berlin, Abenheimsche Verlagsbuchhandlung (G. Joël). 1883. In-8, xvi et 243 p. 2 mark 40.

Au milieu du rude labeur que lui impose la publication de son grand dictionnaire complémentaire de la langue allemande, M. D. Sanders trouve le loisir d'entreprendre et d'achever des travaux secondaires d'une grande utilité : témoin le traité sur la *construction* en allemand que nous venons présenter aux lecteurs de la *Revue critique*. On connaît la manière plus qu'imparfaite dont ce chapitre est traité dans les grammaires allemandes à l'usage des étrangers et des Allemands. M. S. a donc rendu un grand service aux professeurs chargés de l'enseignement de la langue allemande par la publication de ce livre, où se trouvent traitées, sinon toujours résolues, un grand nombre de questions relatives à la construction que les autres grammairiens n'avaient même pas encore soulevées. J'ai dit que l'auteur n'avait pas toujours *résolu* ces questions : souvent, en effet, il s'est borné à exposer, en attendant, le plus complètement possible les actes du procès, sans essayer de formuler une loi précise, et on ne peut qu'approuver cette prudente réserve en présence d'une langue qui possède des ressources aussi nombreuses et aussi variées, surtout pour la construction. M. Sanders n'a pas encore abordé le mécanisme de la période proprement dite (*Satzgefüge*), qu'il compte traiter plus tard dans un livre spécial. Espérons que ce livre ne se fera pas attendre trop longtemps.

A. B.

1. V. F. Lenormant, *Gazette archéol.*, 1877, p. 171.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale était impatiemment attendu depuis bien des années. Le baron de Slane, chargé de le terminer, est mort sans avoir pu en surveiller l'impression ; mais il en a laissé le manuscrit complet, et c'est au zèle infatigable de M. H. ZOTENBERG que nous devons la publication du premier fascicule. Nul doute que dans l'esprit de M. de Slane les fiches rédigées par lui eussent dû être soumises à une révision attentive avant d'être livrées à la publicité. Les notes ajoutées par M. Zotenberg le démontrent surabondamment, et font souhaiter que le savant bibliothécaire les multiplie. Le présent fascicule contient la description des ouvrages chrétiens (nos 1-323), des exemplaires du Coran (nos 324-589), des commentaires du Coran (nos 590-674), des recueils de traditions (nos 675-783), des traités de jurisprudence (nos 784-1120), des traités de théologie orthodoxe et des écrits hétérodoxes (nos 1121-1464). Vient enfin l'histoire universelle (nos 1465-1868), dont nous n'avons encore ici qu'une partie. Nous attendrons la fin du catalogue pour lui consacrer un article spécial.

— M. SCHEFER a publié chez E. Leroux le tome premier d'une *Chrestomathie persane* destinée aux élèves de l'Ecole des langues orientales vivantes. Ce volumineux ouvrage ne comprend pas moins de 232 pages de textes inédits, empruntés à des manuscrits rares et curieux du cabinet de M. Schefer. Quant aux notes et notices, elles forment 207 pages ! Il y a là une masse de renseignements nouveaux qui rendront la chrestomathie persane de M. Schefer non moins utile aux maîtres qu'aux élèves. Le second volume sera précédé d'un historique des études persanes en Europe et surtout en France.

— M. J. BONET-MAURY, professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris, vient de publier la traduction du 1er volume de l'*Empereur Akbar*, de M. de NOER. (*L'empereur Akbar. Un chapitre de l'histoire de l'Inde au* XVIe *siècle*, par le comte F. A. de Noer, traduit de l'allemand, avec une introduction par Alfred MAURY, membre de l'Institut de France, Leyde, Brill. 1883). On sait que l'auteur de cet ouvrage avait fait trois voyages dans l'Hindoustan, qu'il en avait appris les principales langues littéraires et puisé aux meilleures sources indiennes et anglaises. On verra par l'introduction de M. Alfred Maury que le comte de Noer, mort récemment, n'était autre que le prince Frédéric de Schleswig Holstein-Augustenbourg, dépossédé par la Prusse et condamné à perdre son nom pour rentrer dans le château de ses aïeux. Quant à l'empereur Akbar, c'est lui dont M. Renan disait dans son *Marc-Aurèle* (p. 4) : « L'histoire n'a offert qu'un autre autre exemple de cette hérédité de la sagesse sur le trône, en la personne de trois empereurs mogols : Baber, Humayoun, Akbar, dont le dernier présente avec Marc-Aurèle des traits si frappants de ressemblance ».

— M. René FAGE vient de consacrer une intéressante et instructive brochure au château de Puy-de-Val, situé à treize kilomètres de Tulle, sur le territoire de la commune d'Espagnac. (*Le château de Puy-de-Val, description et histoire*, avec un dessin de M. L. Bourdery et deux chromolithographies exécutées par M. Ducros sur les cartons de M. C. Calmon. Tulle, imprimerie Crauffon. In-8°, 72 p.). M. Fage expose d'abord la situation du château et décrit l'état actuel de cet édifice, remanié à diverses époques, et qui « conserve l'empreinte de tous les siècles qu'il a traversés, depuis la tour romane aux murailles épaisses, aux ouvertures à plein cintre, jusqu'à l'ornementation prétentieuse du XVIIIe siècle. » Mais ce qui rend le château de Puy-de-Val encore plus curieux que la variété des styles et le mélange des constructions, ce

sont les peintures murales qui décorent sa chapelle : M. Fage les décrit successivement ; elles représentent un saint, un roi, la tentation de sainte Marguerite, saint François d'Assise recevant les stigmates, le crucifiement (sujet placé au-dessus de l'autel et le plus important de la décoration de la chapelle), le martyre de saint Sébastien, enfin saint Gervais et saint Protais. L'auteur a pu, grâce à un document qu'il a trouvé à la Bibliothèque nationale, le testament de Guy de Puy-de-Val, déterminer l'époque à laquelle ces peintures murales ont été exécutées ; la date qu'il leur assigne est la fin du XIV[e] siècle ou le premier quart du XV[e] (voir la note 1 de la page 28 et la réponse de M. Fage à M. Robert de Lasteyrie qui place, au contraire, ces peintures à la fin du XV[e] ou au commencement du XVI[e] siècle). Cette plaquette se termine par l'histoire des seigneurs de Puy-de-Val ; on ne peut remonter jusqu'aux origines du château, et Baluze, dans ses notes inédites conservées à la Bibliothèque nationale, n'a pu dépasser les premières années du XIV[e] siècle. Mais M. Fage donne la liste des châtelains et les principales dates de leur vie depuis 1339 jusqu'à nos jours. La valeur de cette savante brochure est encore rehaussée par un dessin qui représente le château et par deux chromolithographies fort bien faites qui reproduisent les peintures murales de ce vieux manoir.

— M. Albert Liouville, ancien membre du conseil municipal de Paris, vient de donner au musée Carnavalet le grand portrait en pied de Georges Farcy, tué à l'attaque des Tuileries le 29 juillet 1830. On a pu voir jusque vers 1850, à l'angle de l'hôtel de Nantes, derrière une maison qui se dressait comme un énorme donjon sur le vaste désert du Carrousel avant l'achèvement du Louvre, le petit monument que les amis de Georges Farcy avaient consacré à sa mémoire. C'était une inscription gravée sur une plaque de marbre noir, encadrée dans un motif d'architecture funéraire, et décorée de drapeaux tricolores et de couronnes rarement renouvelées dans les dernières années : « A cette place a été tué Jean-Georges Farcy, âgé de 29 ans, élève de l'Ecole Normale, professeur de philosophie, le 29 juillet 1830, en combattant pour les lois. Hommage de ses amis. » Le portrait, peint par Colin, l'ami intime de Farcy, figura au Salon de 1831 ; il représente le jeune professeur, dans l'atelier même du peintre, saisi d'un mouvement d'enthousiasme, foulant aux pieds les ordonnances et prenant les armes avec lesquelles il va combattre et mourir pour la liberté. Cette mise en scène est absolument exacte. Georges Farcy, qui demeurait à Aulnay, près Paris, accourut chez Colin aux premières nouvelles des événements, et c'est dans l'atelier de son ami, rue d'Enfer, n° 33, qu'il s'arma pour prendre part au combat des trois jours. Le 29 juillet, il fut tué à la place même où lui fut depuis érigé le petit monument dont on a lu plus haut la description.

— La ville de Paris a voulu conserver quelques débris de ce qui fut le château de nos rois. L'œuvre de Philibert Delorme n'aura pas péri en entier ; on construit en ce moment dans le parc du Trocadéro, sur le côté gauche faisant face à la Seine, plusieurs portiques du plus bel effet, avec les meilleurs motifs d'architecture choisis dans les ruines des Tuileries.

— On a placé à Paris, à l'angle de la rue du Vert-Bois et de la rue Saint-Martin, une plaque de marbre noir portant l'inscription suivante : « La tour de l'enceinte fortifiée du prieuré de Saint-Martin-des-Champs, construite vers 1140 ; la fontaine du Vert-Bois, érigée en 1712, ont été conservées et restaurées par l'Etat en 1882, suivant le vœu des antiquaires parisiens. »

— On vient de placer, sur le piédestal construit à cet effet dans le square Parmentier, la statue de Sedaine.

— La statue de Dupleix sera prochainement élevée sur la place de Landrecies. Une souscription a été ouverte pour couvrir les frais de ce monument. Un comité

a été formé; parmi ses membres, nous remarquons MM. de Lesseps, président; le général Faidherbe, vice-président; Henri Martin et un grand nombre de membres de l'Institut, de sénateurs et de députés.

— Des fouilles exécutées à Nîmes pour la construction des caves des halles ont fait découvrir, à 2 mètres de profondeur, le sol romain représenté par des parties de mosaïque et de grand dallage en pierres de Barutel. On a également trouvé un magnifique Hermès ithyphallique.

— Le *Cercle Saint-Simon* occupe maintenant dans la maison où il était précédemment établi (2, rue Saint-Simon et 215, boulevard Saint-Germain), le nouveau local dont le Comité avait décidé la location. A partir du 15 novembre, un restaurant sera ouvert dans une des salles du cercle; on y trouvera des déjeuners et des dîners à prix fixe et à la carte. Les conférences et les soirées musicales reprendront très prochainement. Le Comité rappelle que les membres qui seront admis avant le 1er janvier prochain n'auront à payer que la cotisation de 1884 (pour les sociétaires 100 fr., plus 20 fr. d'impôt et 25 fr. de droits d'entrée; pour les adhérents de la province et de l'étranger : 20 fr., plus 4 fr. d'impôt).

— M. Clermont-Ganneau fera, le lundi 26 novembre, à l'*Association philotechnique* (section Condorcet), une conférence sur *les fraudes archéologiques en Palestine*. Il parlera du manuscrit Shapira, des poteries moabites de Berlin, et d'autres monuments apocryphes de même provenance.

ALLEMAGNE. — Un nouveau journal d'assyriologie va paraître à Leipzig, chez Otto Schulze. Il sera dirigé par MM. C. Bezold et Fr. Hommel, avec la collaboration de MM. Amiaud, Babelon, G. Lyon et Th. G. Pinches. Le titre de ce périodique est *Zeitschrift für Keilschriftforschung und verwandte Gebiete*. La chronique du nouveau journal sera appelée *Sprechsaal*. M. Hommel a déjà rédigé pour le *Sprechsaal* du premier numéro une introduction qu'il nous adresse et où nous lisons avec plaisir la phrase suivante à propos de la question de savoir si l'accado-sumérien est simplement une langue artificielle ou, au contraire, l'idiome réel d'un peuple non-sémitique : « Bien que la majorité des assyriologues tiennent pour la seconde opinion, l'autorité de noms tels que ceux d'Halévy et de Guyard impose à leurs adversaires le devoir de tenir compte de leurs objections et de les réfuter méthodiquement. » Ces sentiments honorent la jeune école et feront certes plus pour le progrès de l'assyriologie que le dédain qu'on affectait jadis pour les idées de notre collaborateur Halévy.

— M. Ed. Sachau vient de faire paraître à Leipzig (chez Brockhaus) en un beau volume illustré de vingt-deux planches photographiques et enrichi de deux cartes, de dix-huit gravures et de reproductions d'inscriptions, la relation de son voyage en Syrie et en Mésopotamie. Un index des noms de lieu termine cette importante publication qui intéresse à la fois les voyageurs, les géographes et les épigraphistes.

— M. Dieterici, à qui l'on doit la publication récente de la *Pseudo-Theologie d'Aristote*, en arabe et en allemand, nous donne aujourd'hui des extraits de l'*encyclopédie arabe de Bassorah*, dont il avait précédemment traduit la plupart des traités. Ces extraits forment un volume de 170 pages de texte arabe (Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung).

— Nous avons reçu un exemplaire de la troisième édition, revue avec soin, du *Choix de lectures françaises à l'usage des écoles secondaires* (première partie, classes inférieures), par M. H. Wingerath, directeur de l'école réale de Saint-Jean à Strasbourg. Cet ouvrage est destiné à des élèves de neuf à douze ans, et renferme un grand nombre de morceaux choisis avec goût, à la fois intéressants et clairement écrits. Il y a quelques fautes à corriger dans l'introduction : p. 7, *une* orgue!; p. 9, « combien de travail elle a coutée*!* » et, *arrochés* au lieu de « accrochés ».

— La librairie Trübner, de Strasbourg, a publié les derniers fascicules du *Dictionnaire étymologique de la langue allemande*, de M. Kluge; elle publiera l'année prochaine un volume de W. Mannhardt, intitulé *Mythologische Forschungen*, avec une préface de M. K. Müllenhoff; elle annonce que les 49 volumes, parus jusqu'ici, de la belle collection des « sources et recherches pour l'histoire de la langue et de la civilisation des peuples germaniques » *(Quellen und Forschungen)*, dirigée par MM. Ten Brink, E. Martin et W. Scherer, coûteront désormais, pris ensemble, non plus 162 mark 70, mais 80 mark seulement.

—Les éditeurs, Henninger de Heilbronn, viennent de faire paraître, dans la collection des grammaires romanes, une *Raetoromanische Grammatik*, de M. Th. Gartner, ainsi qu'une nouvelle publication de l'infatigable M. C. Horstmann, *S. Editha sive Chronicon Vilodunense im Wiltshire Dialect* (ms. Cotton Faustina B III) : ils annoncent, comme devant très prochainement paraître, le IVe et dernier volume de l'édition complète des *Tragédies de Robert Garnier*, par M. W. Foerster; la première partie d'une *Encyclopædie und Methodologie der romanischen Philologie*, par M. G. Kœrting; la troisième édition, revue et augmentée, de l'ouvrage de M. K. Andresen' *Sprachgebrauch und Sprachrichtigkeit im deutschen*; un livre de M. W. Vietor' *Elemente der Phonetik (deutsch), englisch, franzœsisch, mit Rücksicht auf die Bedürfnisse der Lehrpraxis*, et, dans la collection des « monuments de la littérature allemande du xviiie et du xixe siècle », l'écrit de Frédéric II, *De la littérature allemande*, p. p. L. Geiger et les *Vorlesungen über schœne Litteratur und Kunst* de A. W. Schlegel (1re partie, 1801-1802), p. p. J. Minor.

— A la librairie Ferdinand Schœningh, de Paderborn, viennent de paraître : 1° Le Ve et dernier volume de la traduction en vers allemands, par M. W. Storck, des poésies complètes de Camoens (ce volume renferme les *Lusiades*; toute l'édition coûte 18 mark); 2° *Deutsche Mythen-Mærchen*, par M. F. Linnig (« contribution à l'explication des contes de Grimm »); 3° le troisième fascicule des *Neuphilologische Studien*, dû à M. A. Prehn et ainsi intitulé : *Composition und Quellen der Ræthsel des Exeterbuchs*; 4° la deuxième édition, revue et augmentée de 70 pages environ, de la grammaire du moyen haut-allemand *(Mittelhochdeutsche Grammatik)* de M. K. Weinhold.

— On va publier un volume d'Etudes posthumes de Pauli, le professeur de Gœttingue; ces études sont au nombre de neuf, dont huit traitant de l'histoire d'Angleterre; la neuvième est une courte biographie de Bunsen. L'étude principale du volume compte 160 pages et est consacrée aux commencements du règne de Henri VIII; elle est malheureusement restée inachevée. *Thomas Cromwell*, *Henry V de Lancastre*, *Sir Robert Peel*, tels sont les titres d'autres essais. Une introduction sur la vie et les œuvres de Pauli précède l'ouvrage.

— La *Société générale de littérature allemande* (« allgemeiner Verein für deutsche Literatur ») publiera prochainement des lettres inédites de Schiller à quelques-uns de ses plus remarquables contemporains; ces lettres paraîtront par les soins de MM. Seidel et Wittmer.

— La librairie J. Baer et Cie, de Francfort-sur-le-Mein, met à la disposition du public le catalogue de la bibliothèque de Lorenz Diefenbach, et la librairie C. Steyer, de Cannstadt, le catalogue de la bibliothèque d'Adelbert de Keller (première partie, langues germaniques).

BELGIQUE. — La classe des lettres de l'Académie royale de Belgique arrête ainsi le programme de concours pour l'année 1885 : *Première question :* Quelle influence la France essaya-t-elle d'exercer dans le pays de Liège, depuis Louis XI jusqu'à la fin du règne de Louis XVI? Quelle fut, pendant la même période, l'attitude des

souverains des Pays-Bas ? *Deuxième question :* Comment était constituée, jusqu'au commencement du XIV^e siècle, la représentation das communes de Flandre ? *Troisième question :* On demande une étude sur l'application des règles de la métrique grecque et latine à la poésie néerlandaise; l'auteur y ajoutera un choix d'exemples variés et une bibliothèque critique. *Quatrième question :* Faire l'histoire de la littérature française en Belgique de 1800 à 1830; les concurrents consulteront utilement la bibliothèque léguée par le baron de Stassart à l'Académie. *Cinquième question :* Exposer et comparer les différents systèmes de colonisation qui se sont produits depuis la découverte de l'Amérique; déterminer leur influence sur la prospérité et les destinées de la mère-patrie. La valeur des médailles d'or, présentées comme prix pour chacune de ces questions, est de 800 francs pour la deuxième, la troisième et la quatrième, et de 1,000 francs pour la première et la cinquième. En même temps, la classe offre, pour la cinquième période prorogée (1875-1880) du concours Stassart — prix pour une notice sur un Belge célèbre — un prix de 1,000 francs à l'auteur de la meilleure notice écrite en français, en flamand ou en latin, sur la vie et les travaux de David Teniers, né en 1610, mort en 1690. Le délai pour la remise des manuscrits expirera le 1^{er} février 1886. — Pour la quatrième période prorogée (1877-1882) du concours Stassart — grand prix pour une question nationale, — la classe des lettres offre un prix de 3,000 fr. à l'auteur du meilleur travail en français, en flamand ou en latin sur la question suivante : Tracer sur la carte de la Belgique et des départements français limitrophes une ligne de démarcation indiquant la séparation *actuelle* des pays de langue romane et des pays de langue germanique. Consulter les anciens documents contenant des noms de localités, de *lieux dits*, etc., et constater si cette ligne idéale est restée la même depuis des siècles et si, par exemple, telle commune wallone est devenue flamande, et *vice versa*; dresser des cartes historiques indiquant ces fluctuations pour des périodes dont on laisse aux concurrents le soin de déterminer l'étendue; enfin rechercher les causes de l'instabilité ou de l'immobilité signalées. Le délai pour la remise des manuscrits expirera le 1^{er} février 1886. — Prix de Saint-Genois pour une question d'histoire ou de littérature en langue flamande (première période, 1868-1877). La classe des lettres offre, pour cette première période prorogée, un prix de 700 francs à l'auteur du meilleur travail rédigé en flamand sur la question suivante : *Letterkundige en wigsgeerige beschouwing van Coornhert's werken* (Etude littéraire et philosophique des œuvres de Coornhert). Le délai pour la remise des manuscrits expirera le 1^{er} février 1886. — Prix Teirlinck pour une question de littérature flamande (première période, 1877-1881). La classe des lettres proroge jusqu'au 1^{er} février 1886 le délai pour la remise des manuscrits en réponse à la question suivante mise au concours par feu Auguste Teirlinck, greffier de la justice de paix du canton de Cruyshautem (Flandre Orientale) : Faire l'histoire de la poésie néerlandaise avant Marnix de Sainte-Aldegonde. Un prix de 1,000 francs sera décerné à l'auteur du mémoire couronné.

FINLANDE. — On nous annonce de Finlande la mort de M. Robert CASTRÉN, l'éditeur du *Helsingfors Dagblad*. Il était né en 1851 : il suivait encore les cours de l'Université lorsqu'il publia la *Finsk Tidskritk;* il avait succédé à Lagerbord dans la direction du *Dagblad*. Ses ouvrages sur *Mathias Kolonius*, premier procurateur de la Finlande, sur la *députation finnoise de* 1808, et une série d'études sur l'ancienne histoire de la Finlande lui avaient assuré une grande renommée parmi ses compatriotes.

GRANDE-BRETAGNE. — Les éditeurs Chapman et Hall publieront au mois de décembre un livre sur l'Egypte, par M. A. M. BROADLEY, conseiller d'Arabi pacha;

ce livre est intitulé : *How we defended Arabi, a story of Egypt and Egyptians*.

— Il va paraître chez l'éditeur Quaritch un ouvrage de M. Herbert A. Giles, vice-consul à Shanghai : *Gems of chinese literature*; il renfermera en un volume plus de cent extraits de soixante auteurs, les plus remarquables de la Chine.

— M. Ernest Budge, du British Museum, doit publier la version syriaque d'un texte du moyen âge, *Alexandre le Grand*, d'après deux manuscrits, avec variantes, commentaire et traduction anglaise. Cette version syriaque renferme beaucoup de mots rares dérivés du grec ou du perse; elle offre quelques points de ressemblance avec le pseudo-Callisthène.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 novembre 1883.

M. Olivier d'Espina envoie la copie d'une inscription qui vient d'être découverte à 6 kilomètres au sud-est de Sfax (Tuninie), par M. Joseph Avvocato, fils de l'agent consulaire d'Italie à Sfax. Cette inscription est ainsi conçue :

MEMORIAE
AE TERNAE
CONSORTIOLAE
INPACE

M. Alexandre Bertrand termine sa communication sur les antiquités improprement dites préhistoriques de l'Italie septentrionale et d'une partie de l'Autriche. Il s'attache à établir une proposition qu'il formule en ces termes :

« Les antiquités pré-étrusques de la vallée du Danube et de la Haute-Italie sont en relation intime avec les légendes du cycle homérique et argonautique ainsi qu'avec les récits des plus anciens logographes. »

M. Maury, revenant sur les premières lectures de M. Bertrand, insiste sur la ressemblance frappante que présentent les objets signalés dans cette communication avec les produits de l'art grec. Il lui parait difficile de croire que ces objets aient été exécutés en dehors de toute influence grecque.

M. Bertrand est disposé à reconnaître l'influence de l'art gre sur l'art de la région dont il s'occupe, mais il croit que cette action ne s'est exercée qu'à partir du v^e^ siècle avant notre ère. Les objets de date plus ancienne appartiennent à un art national, indépendant de toute influence étrangère.

M. Ravaisson fait des réserves sur la théorie d'après laquelle les scènes figurées sur les objets d'art dont a parlé M. Bertrand seraient toujours des scènes de la vie réelle. Il signale sur quelques-uns de ces objets des figures d'animaux fantastiques, tels que des lions ailés. M Bertrand répond que ces figures fantastiques ne se trouvent que dans les bordures qui encadrent les scènes principales. Dans ces dernières, l'armement des guerriers représentés se composent précisément des mêmes pièces d'armures que les fouilles ont fait découvrir dans la même région. Les guerriers sont donc figurés avec le véritable équipement qu'ils portaient, et il est naturel d'en conclure que les scènés qu'on a voulu représenter sont des épisodes de la vie réelle et non des créations de fantaisie.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Ferdinand Delaunay termine la lecture du mémoire de M. Romanet du Caillaud sur la date de la loi Junia Norbana.

Ouvrages présentés : — par M. Gaston Paris : Mussafia (A.), *Zur Præsensbildung im Romanischen* (extrait des *Sitzungsberichte* de l'Académie impériale de Vienne); — par M. Weil : Jacob (Alfred). *Sylloge vocabulorum ad conferendos demonstrandosque codices Graecos utilium*; — par M. Delisle : 1° Duhamel (L.), *Les origines du palais des papes*; 2° Omont (Henri), *Inventaire sommaire des manuscrits du supplément grec de la Bibliothèque nationale*; le même, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs conservés dans les bibliothèques de Paris autres que la Bibliothèque nationale* (extrait du *Bulletin de la société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France*); le même, *Inventaire sommaire des manuscrits grecs des bibliothèques des départements* (extrait du *Cabinet historique*); par M. Jourdain : Tamizey de Larroque, *Arnaud de Pontac, évêque de Bazas*; par M. P.-Ch. Robert : Poulle (A), *Inscriptions diverses de la Numidie* (extrait du *Recueil des notices et mémoires de la société archéologique de Constantine*, vol. XXII, 1882).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 26 novembre — 1883

235. — **Die Entwickelung der homerischen Poesie**, par B. Niese. Berlin, Weidmann, 1882; in-8, vi-262 pages.

Comment se sont formés les poèmes homériques? Par quels états successifs ont passé l'*Iliade* et l'*Odyssée* pour arriver jusqu'à nous? Telles sont les questions auxquelles M. Niese entreprend de répondre.

Et d'abord, de toutes les hypothèses imaginées dans les temps modernes pour rendre compte de l'origine et de la transmission de la poésie homérique, aucune ne semble à M. N. pleinement satisfaisante. La seule chose qui lui paraisse certaine (p. 8), c'est, comme l'a pensé Wolf, que, primitivement, cette poésie n'a point été écrite, qu'elle n'a été confiée à l'écriture qu'assez tard et que, jusque là c'est par la transmission orale qu'elle s'est perpétuée. La preuve en est dans Homère même : Démodocos et Phémios peuvent donner une idée de ce qu'étaient ces chanteurs qui contribuaient à entretenir, dans la cour du prince où ils se faisaient entendre, le souvenir des combats et des nobles actions des héros. Mais il est très probable que ces chanteurs, qui étaient en même temps des poètes, n'ont pas toujours respecté le texte des poèmes qu'ils débitaient; il y a tout lieu de croire (p. 11) que ces légendes qui faisaient le fonds de leurs chants, ils les ont embellies, amplifiées, qu'ainsi les poèmes homériques, au lieu de nous parvenir tels qu'ils étaient à l'origine, nous sont arrivés dénaturés et considérablement augmentés par les additions et les retouches successives de ceux qui s'étaient donné pour mission de les vulgariser.

M. N. fait remarquer, en effet, que si l'*Iliade* et l'*Odyssée* forment chacune un ensemble, l'unité de cet ensemble n'est qu'apparente. Par exemple (p. 17), dans l'*Iliade*, c'est la volonté de Zeus de donner satisfaction à la rancune d'Achille qui fait le principal ressort de l'action. Pour arriver à ses fins, le dieu trompe Agamemnon à l'aide d'un songe où il lui promet, si les Grecs livrent bataille, la victoire et la prise de Troie. La lutte s'engage, mais l'issue en est d'abord heureuse pour les Grecs, premier sujet d'étonnement pour le lecteur, qui sait à quoi s'en

tenir sur la promesse faite à Agamemnon et qui s'attendait à voir les Grecs défaits. Plus tard, au chant III, on convient de terminer la guerre par un combat singulier entre Paris et Ménélas : en permettant le combat, Zeus doit s'interdire à jamais de donner à Achille la satisfaction qu'il lui a promise ; pourtant, il ne s'y oppose pas ; bien plus, au chant IV (v. 5 sqq.), quand le combat a eu lieu et que Paris a miraculeusement échappé à son adversaire grâce à l'intervention d'Aphrodite, Zeus semble hésiter à rallumer la guerre entre les Grecs et les Troyens ; il consulte les dieux assemblés pour savoir s'ils veulent pousser de nouveau les deux peuples l'un contre l'autre ou les réconcilier ; l'engagement solennel qu'il a pris vis-à-vis de Thétis de venger Achille, en laissant écraser les Grecs, paraît lui être absolument sorti de la mémoire. Cet exemple et d'autres encore (pp. 17-18) montrent qu'il y a dans l'Iliade des contradictions, des défauts de suite, qu'on ne peut expliquer que si l'on admet que ce poème a eu plusieurs auteurs. Un examen attentif conduit, pour l'*Odyssée*, à la même conclusion. Sans doute, il y avait une *Iliade* et une *Odyssée* primitives, mais l'*Iliade* et l'*Odyssée* que nous possédons aujourd'hui sont l'œuvre collective d'un grand nombre de poètes.

Comment rendre compte de l'état actuel des poèmes homériques? Wolf, Lachmann, Nitzsche, Grote ont émis différentes conjectures qui toutes ont ce caractère commun, qu'elles supposent l'existence, antérieurement à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*, d'une poésie populaire dont ces deux poèmes seraient le dernier terme. Tel n'est pas l'avis de M. Niese. De même, en effet, qu'on ne saurait voir dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* deux œuvres contemporaines, de même, il est facile de discerner, dans chacun de ces deux poèmes, certaines parties plus anciennes que d'autres (pp. 53 sqq.). Ainsi, dans l'*Iliade*, les chants XXIII et XXIV ne faisaient certainement pas partie de l'épopée primitive. On en peut dire autant des IX^e^ et X^e^ chants, etc. La scrupuleuse enquête à laquelle se livre M. N. lui fait apercevoir, dans l'*Iliade* telle que nous la connaissons, un chaos d'additions de différente nature, ayant les unes avec les autres, ainsi qu'avec le fond original du poème, des rapports plus ou moins étroits. M. N. en conclut (p. 139) que l'*Iliade* a été comme un canevas sur lequel de nombreux poètes sont venus broder tour à tour ; pour grouper les éléments souvent discordants de ce vaste ensemble, il n'a fallu ni assembleur ni *diorthôte* : chaque poète a successivement collaboré à l'œuvre commune et celui qui a mis la dernière pierre à l'édifice, l'auteur du dernier épisode ajouté au poème, a fait de l'*Iliade* ce qu'elle est aujourd'hui. L'*Odyssée* a eu le même sort (pp. 140 sqq.), avec cette différence qu'elle s'est formée plus tard que l'*Iliade*, de sorte que les deux poèmes homériques nous représentent, non pas l'apogée de l'épopée grecque, mais l'histoire même de cette épopée dans son développement continu, depuis les origines jusqu'aux cycliques.

Le travail de M. Niese est ingénieux et bien conduit. L'auteur (il l'avoue lui-même, p. iv) doit beaucoup à ceux qui, avant lui, ont traité le même sujet, à Müller, à Bergk, à Kammer, à Kirchhoff, etc. Mais il a su, tout en s'aidant de leurs travaux, rester original et faire un livre que liront avec plaisir tous ceux qu'intéresse l'histoire des poèmes homériques.

Paul Girard.

---

236. — **Les campagnes d'Alexandre.** *Le drame Macédonien*, par le vice-amiral Jurien de la Gravière. Paris, Plon, 1883. 1 vol. in-18, xix-194 p., avec une carte de l'Asie mineure.

On sait avec quelle curiosité passionnée et en même temps avec quelle préoccupation patriotique M. l'amiral Jurien de la Gravière étudie l'histoire des guerres de l'antiquité. Il cherche dans ces études à vérifier pour lui-même et à démontrer aux autres les idées qu'il s'est faites sur le rôle qui doit être réservé à la marine dans les guerres modernes; il interroge le passé, afin de lui demander des enseignements, qui sont de nature, dans sa pensée, à recevoir des applications pratiques et à servir les intérêts de la défense nationale. Pour rendre plus populaire cette sorte de prédication, il met en œuvre tous les souvenirs que lui fournissent ses voyages et son expérience; il emploie toutes les ressources d'un style très animé, très personnel et, sans être un érudit de profession, il réussit souvent à éclairer d'une vive lumière les questions compliquées et difficiles dont il a entrepris l'examen.

Le volume qu'il vient de publier, n'aura pas moins de succès que les précédents. Il contient le récit des campagnes d'Alexandre, depuis son passage en Asie jusqu'à la bataille d'Arbèles, jusqu'au moment où le roi de Macédoine, vainqueur de Darius, va s'enfoncer dans les immenses contrées de la haute Asie. Dans sa préface. M. J. de G. s'excuse de mettre le pied sur un domaine qui ne lui appartient pas : « Le drame macédonien, c'est, avant tout, le triomphe de la cavalerie. Pourquoi donc alors lui donner place dans un travail qui affiche à bon droit la prétention de se tenir à l'écart des affaires de terre ferme? (p. xiii). » Bien que l'auteur se déclare ainsi incompétent, nous ne le croirons pas sur parole. En attendant que M. J. de G. nous raconte, comme il nous l'a promis, l'expédition de Néarque, nous trouverons plus d'une remarque pénétrante, plus d'un aperçu ingénieux et fécond dans les pages où il présente le récit des premières batailles d'Alexandre. Ces pays que traverse l'armée macédonienne et où elle remporte tant de victoires, rappellent à l'auteur les événements dont l'Asie Mineure, dans des temps plus rapprochés de nous, a été le théâtre. Il sait très heureusement tirer parti de tous ces souvenirs, qui se pressent en foule dans sa mémoire. On comprend mieux la lenteur des mouvements de Darius, quand on se rappelle avec

lui que, pour envahir la Perse avec 300,000 hommes, il ne fallut pas à Soliman moins de 200,000 chameaux (p. 27). De même, quand on sait que, en 1839, sous les murs de Caboul, parmi les 80,000 rationnaires qui figuraient sur les contrôles de l'armée britannique, on aurait eu de la peine, au moment de l'action, à trouver plus de 7,000 hommes à mettre en ligne, on est moins étonné de voir qu'il suffit d'une troupe déterminée de Macédoniens pour disperser les bandes innombrables que le roi de Perse traînait derrière lui.

Ce n'est pas à dire que le livre de M. J. de G. soit à l'abri de toute critique. Ainsi, p. 57 et 58, il ne donne que quelques renseignements très brefs sur les opérations de Memnon et de sa flotte. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas cru devoir accorder plus d'importance à cette partie de son sujet. Nous aurions aimé à connaître l'opinion qu'il s'est faite sur l'amiral de Darius. Pour avoir cette opinion, nous aurions volontiers sacrifié le deuxième chapitre, où le récit des campagnes d'Ibrahim-Pacha tient peut-être trop de place. En outre, il y a des assertions contestables. P. 33, je relèverai un passage où Quinte-Curce me paraît jugé d'une manière bien favorable, au détriment d'Arrien. Dans le dernier chapitre, p. 179 sqq., quand l'auteur raconte la bataille de Mégalopolis et les événements qui l'ont précédée, il me semble qu'il se laisse entraîner bien loin par son admiration pour les institutions de Lycurgue. « Entre Athènes et Sparte, s'il m'eût fallu choisir, je n'aurais pas balancé... » (p. 187). En lisant ce passage, on ne peut se défendre de penser qu'il s'est fait de la vertu spartiate une image trop idéale. On est surpris qu'un historien, que le respect de la tradition n'enchaîne pas, qui se dégage aussi facilement des opinions reçues, ait permis aux anecdotes racontées par Plutarque et répétées par Rollin de prendre ainsi possession de son esprit.

Mais il serait superflu d'insister sur ces critiques. Ce n'est pas l'exactitude rigoureuse des détails qu'il faut chercher dans le livre de M. J. de G.; il se recommande, nous l'avons dit, par d'autres qualités. Ce qui nous intéresse surtout, c'est la conviction profonde qui anime l'auteur, et le mouvement rapide qui emporte tout son récit. Il est bon que l'histoire ancienne ne reste pas un domaine fermé, où les érudits seuls auraient accès. Nous devons être reconnaissants aux hommes d'action et d'expérience, comme M. Jurien de la Gravière, qui veulent bien tourner leur activité vers ces études. Sur bien des points, ils apportent des éclaircissements qu'eux seuls étaient en état de donner. Chemin faisant, ils soulèvent bien des problèmes auxquels les savants de cabinet n'auraient même pas songé, et les solutions qu'ils proposent, alors même qu'elles sont improvisées, ont l'avantage de frapper l'imagination avec cet autre avantage, plus précieux encore, de provoquer la réflexion.

R. Lallier.

---

237. — **Outlines of basque grammar,** by W. J. Van Eys. London, Trübner, 1883. Pet. in-8 de xij-52 p.

Cet élégant petit volume fait partie d'une série fort intéressante de *simplified grammars* dont la librairie Trübner, de Londres, a entrepris la publication. Un livre sur la langue basque portant le nom de M. Van Eys est à coup sûr digne de toute attention. Il peut paraître défectueux; on peut différer d'avis avec son auteur sur bien des points : l'ouvrage n'en sera pas moins clair, méthodique, sérieux et utile.

Comme je viens de le faire pressentir, je ne partage pas, dans beaucoup de cas, les opinions de M. Van Eys. Lorsqu'il persiste — hypothèse qu'il a depuis longtemps proposée et que j'ai déjà plusieurs fois combattue — à regarder le *h* comme original et primitif dans *hi* « toi », *hume* « petit, enfant »; lorsqu'il affirme que ce *h* est devenu *k* dans *duk* (le-avoir-toi) « tu l'as » où je crois, au contraire, le *k* original, M. V. E. me paraît avoir à la fois contre lui et la vraisemblance et l'analogie. Pour les mêmes motifs, je ne puis lui accorder que, dans les verbes simples, réguliers, la voyelle initiale devienne toujours *a*: dans *dakust*, *daramat* de *ikus*, *eraman*, l'*a* est peut-être plus ancien que l'*e* ou l'*i*. Je ne crois plus, depuis longtemps, que dans *gizonetan* il faille voir une permutation de *gizonakan* et je regarde comme parfaitement admissible l'hypothèse du prince L.-L. Bonaparte en vertu de laquelle les suffixes indiquant les relations locales s'ajoutent aux thèmes suivant des lois particulières, intercalant, p. ex., au pluriel, le suffixe spécial *eta* déjà si fréquent dans les noms topographiques. J'ai aussi adopté la proposition du même savant qui tend à ne plus considérer le *n* final comme la caractéristique de l'imparfait; son inutilité est démontrée par l'usage de deux dialectes (haut-navarrais-méridional et bas-navarrais-occidental d'Aezcoa) et par toute la dérivation : *n* final est principalement conjonctif.

Je ne voudrais pas trop allonger ce compte-rendu; il ne m'est pourtant guère possible de ne pas relever des assertions comme la suivante : « The adverb *bai* ou *bei*, in the French-Basque dialects is often found preceding the verbal flections. This is generalles the case to introduce a subordinate sentence, something like German *so*, and, as a rule, it comes always after *zeren* because *zoin-ere* howsoever, etc. » (pp. 47-68). Les formes en *bai*, *bei* sont essentiellement causatives; elles se rencontrent souvent sans aucune conjonction séparée, et parfois elles prennent un sens nettement relatif. — P. 47, M. V. E. explique *galtzen* « en action de perdre » par « *galten* pour *galtan*, forme parallèle à *hiruretan* « en trois »; pas du tout, dans *hiruretan*, *ta* est une syllabe adventice, une dérivative de relation oblique, tandis que, dans *galtzen*, *tze* est une dérivative nominale. — P. 29, *ke* serait caractéristique d'un mode *optatif*; les formes en *ke* me paraissent plutôt aoristiques, conditionnelles, potentielles qu'optatives : *derraket* n'est pas « puissé-je dire ! » mais « je puis, pourrais, ou voudrais dire ».

Certaines indications sont incomplètes. Puisque, à la p. 27, l'auteur cite les deux formes *ehun, eun* « cent », à plus forte raison devait-il donner *hogoi* à côté de *hogei* « vingt ». — Le datif pluriel n'est pas *ei* dans tous les dialectes français (p. 16); il fait aussi régionalement *eri* et *er*. — Le souletin prononce bien *u* comme *ü* français; mais il possède aussi notre *ou* (p. 1); le même dialecte prononce *j* comme *j* français (p. 2).

La division du basque en six dialectes (p. 1) ne me semble pas suffisante; la classification du prince Bonaparte, qui en a distingué huit, est plus conforme à la réalité des faits: il y a plus de différences peut-être entre le bas-navarrais occidental et le bas-navarrais oriental qu'entre le bas-navarrais occidental le labourdin ou le bas-navarrais oriental et le souletin.

Je relève, en terminant, quelques négligences ou quelques coquilles typographiques : p. IX, le premier livre daté de Larramendi est de 1728 et non de 1725; — p. XI, le Kono Test. de Licassagne est de 1571 et non de 1572; — p. XI encore, l'édition de 1643 du livre d'Axular a pour titre, non pas *Gueroco guero,* mais simplement *Gvero*; — p. 49, *hilez* est *of the dead* (des morts) et non *of death* (de la mort); — même p., *deyen* n'est pas *that he has to thee* (qu'il t'ait); c'est une forme plurielle dont le sens propre est « qu'il l'ait à eux » : il est ici question de la coutume essentiellement catholique de prier pour les morts; — p. 51, *egin zie zoten* « ils le lui firent » est-il suffisamment rendu par *they were making?* C'est que *egin* n'est pas du tout un participe présent!

Julien VINSON.

---

238. — **Studien zur byzantinischen Geschichte des elften Jahrhunderts,** par William FISCHER. I. Joannes Xiphilinus, Patriarch von Constantinopel. II. Die Patriarchenwahlen im elften Jahrhundert. III. Die Entstehungszeit des Tractatus de peculiis, des Tractatus de privilegiis creditorum, der Synopsis legum des Michael Psellus, und der Peira, und deren Verfasser. Plauen, 1883. 1 vol. in-4, 56 p.

L'histoire de l'empire byzantin au XIe siècle a été peu étudiée jusqu'ici. Entre la glorieuse renaissance de la dynastie macédonienne, au IXe et au Xe siècle et l'éphémère grandeur de la maison des Comnènes au XIIe, cette période, plus confuse, plus déshéritée de grands noms et de grands exploits, est demeurée dans l'ombre; et pourtant l'époque où se consomma, avec le patriarche Cerularius, le schisme définitif de l'église d'Orient, le temps où, dans l'empire grec comme dans l'Occident catholique, l'Etat et l'Eglise s'engagèrent dans un redoutable conflit, mérite d'être étudié avec une scrupuleuse attention. Les sources peu nombreuses de cette histoire rendaient pourtant le travail difficile, mais depuis la publication récente des œuvres historiques et de la correspondance de Psellos, depuis que les érudites préfaces de M. Constantin Sathas nous

ont fait connaître de près ce personnage, l'un des plus considérables de la cour byzantine au XIe siècle [1], les recherches dans ce domaine sont devenues singulièrement plus faciles. C'est à ces travaux, en effet, que M. Fischer doit d'avoir pu écrire l'intéressante monographie qu'il consacre à Jean Xiphilin, patriarche de Constantinople.

Par son intelligence, par les hasards de sa fortune, par le rôle politique qu'il joua, l'homme vaut la peine d'être étudié avec soin. Né à Trébizonde dans les premières années du XIe siècle, instruit aux écoles de Constantinople avec Psellos, avec Constantin Leichoudès, avec Jean Mauropous, avec tous les hommes distingués du XIe siècle byzantin, Xiphilin devient successivement juge au tribunal impérial de l'Hippodrome, professeur de droit à l'université nouvelle fondée par Constantin Monomaque, restaurateur à Byzance de l'enseignement juridique, ministre de la justice enfin. Jeté, comme la plupart des hommes byzantins, par une intrigue de cour dans la vie monastique, il passe neuf années dans un cloître du mont Olympe, et, en 1064, revient à Constantinople comme patriarche et chef de l'église d'Orient. Successeur de Michel Cerularius et de Constantin Leichoudès, comme eux il combattit âprement toute réconciliation avec l'église romaine; comme eux, il s'efforça de mettre à profit la faiblesse de l'empire, et de placer l'église au-dessus de l'Etat. Fanatique défenseur de la stricte orthodoxie, implacable censeur des faiblesses de son clergé, politique et philosophe, juriste et théologien, portant partout son esprit réformateur, il lutta jusqu'au dernier jour (1075) pour les intérêts de l'Eglise d'Orient. Avec lui, comme le dit M. F., un grand homme, un grand savant, un grand patriarche disparut.

Malheureusement — et c'est la faiblesse du travail de M. F. — l'insuffisance des sources ne permettait guère de tracer qu'une esquisse du personnage : en dehors de Psellos, nous ne trouvons presque rien sur Xiphilin; et l'on sait que Psellos, qui d'ailleurs parle plus volontiers de lui-même que des autres, est fort sujet à caution dans l'un et l'autre cas. Il a donc fallu encadrer ces renseignements peu nombreux et parfois contestables; et il y a dans le livre moins de nouveauté qu'on ne croit. M. F. nous décrit, d'après Heyd et Fallmerayer et avec un luxe excessif peut-être de détails pittoresques, ce qu'était Trébizonde au XIe siècle; il explique un peu longuement, d'après le travail de Heimbach dans l'encyclopédie d'Ersch et Gruber, l'état des études juridiques à Byzance au XIe siècle; il traite trop rapidement pour sortir des généralités et trop longuement toutefois pour une monographie spéciale, l'affaire du schisme où l'on ne sait pas même quel rôle joua Xiphilin; il explique, de façon d'ailleurs intéressante, ce qu'était à Constantinople la question sociale et quelle était son importance; il entre en de longs détails sur la législation relative aux mariages, point de départ d'un conflit entre l'Etat et l'Eglise; il insiste sur les négociations pour l'union entreprises par Alexandre II

1. Cf., sur Psellos, un intéressant article de M. Rambaud, *Rev. hist.* 1877.

et Grégoire VII, où pas une fois n'est prononcé le nom de Xiphilin. Toutes ces choses, connues d'autre part, sont sans doute intéressantes : mais elles auraient gagné à être présentées sous une forme plus brève, qui ne détournât point l'attention du personnage principal. Grâce à ces réductions nécessaires, M. F. eût pu donner place à quelques recherches qu'il regrette d'avoir dû sacrifier (44, note 3), expliquer moins sommairement les motifs de quelques-unes de ses opinions (24, note 3) et exposer plus clairement certains points difficiles, tels que le système philosophique du personnage qu'il étudie.

J'ai hâte d'arriver au point essentiel, et qui me paraît assez nouveau, du travail de M. F. : ce sont les observations fort intéressantes qu'il présente sur la lutte engagée entre l'empire et le patriarcat. C'est là, en effet, l'événement capital et comme le centre du gouvernement ecclésiastique de Xiphilin ; c'est à ce but unique que se rapportent tous les actes politiques, toutes les mesures administratives et réformatrices, toutes les paroles du patriarche ; c'est autour de ce point qu'il eût fallu grouper toutes les manifestations de son activité. Si M. F., au lieu de prendre et d'étudier à part chaque affaire spéciale, se fût préoccupé davantage d'expliquer les effets divers d'un même dessein politique, il se fût épargné bien des détails inutiles, bien des reprises de la même idée : il eût donné enfin une démonstration plus sévère et plus rigoureuse de la thèse qu'il soutenait. Et toutefois, sur le fond même, il semble que M. F. se laisse entraîner trop loin. Il peint le conflit entre l'Etat et l'Eglise tout autrement aigu qu'il n'était en réalité ; en face de l'empereur byzantin, Michel Cérularius, Xiphilin même lui apparaît comme un autre Grégoire VII (38). C'est singulièrement exagérer les termes et confondre les situations ; il y a bien de la différence entre le mouvement presque unanime d'une église et l'ambition de quelques hommes isolés, si grands qu'ils puissent être. Là même où M. F. cherche le triomphe du patriarcat sur l'empire, je retrouve l'action de l'autorité souveraine. Dans le conflit entre les syncelles et les métropolitains, les plaignants appellent de la décision du patriarche au sénat d'abord et puis à l'empereur. Dans l'affaire relative à la législation sur le mariage, c'est à l'empereur, non au patriarche, que la question est d'abord soumise. Dans la confirmation donnée en 1080 par Nicéphore Botoniate aux décrets du synode de 1065, M. F. voit un affaiblissement pour l'empire : n'est-ce pas, au contraire, l'exercice d'un contrôle nouveau de l'autorité civile sur les affaires ecclésiastiques? Et enfin, si la victoire du patriarcat sur l'empire eût été aussi complète que le veut M. F., Alexis Comnène eût-il pu, moins de vingt ans plus tard, exercer sans limites l'autorité impériale en matière de religion ? M. F. remarque quelque part que l'opinion publique, que le clergé même était avec l'empereur plus qu'avec le patriarche : voilà ce qu'il eût fallu ne point perdre de vue pour mettre dans son véritable jour le conflit exposé.

Il me reste à signaler à M. F. quelques contradictions un peu étranges.

Faut-il croire qu'à Constantinople les jurisconsultes négligeaient l'étude de la rhétorique (5) ou bien que cette étude leur était indispensable (8)? M. F. admet tour à tour l'une et l'autre opinion. Que Psellos, comme l'attestent les paroles du patriarche même (25), contribua à élever Xiphilin à la plus haute dignité de l'Eglise, ou qu'il n'eut aucune part à cet événement? M. F., qui, ici, admet comme prouvé le récit de Psellos, donne ailleurs des raisons pour le mettre en doute (24, note 7) : il faudrait pourtant prendre parti. — Pourquoi enfin M. F. cherche-t-il les origines du schisme oriental dans la situation des deux églises au IVe et au Ve siècle? C'est remonter un peu bien loin, car, malgré ses velléités d'indépendance, la papauté resta en fait, jusqu'au VIIIe siècle, assez étroitement dépendante de l'autorité impériale. — Pourquoi surtout, à ce propos, citer d'une manière au moins surprenante le témoignage d'Anne Comnène? — M. F. veut trouver à Byzance, depuis le temps de Constantin, une monarchie héréditaire (43, n. 5). Sur ce point, il eût pu consulter utilement un curieux chapitre de M. Rambaud dans son *Empire grec au* Xe *siècle*. — Enfin, je trouve M. F. bien dur pour Psellos (31, 46); il y a bien du mal à dire de ce courtisan, homme d'Etat, mais M. F. passe un peu la mesure. — Je signalerai encore quelques rapprochements d'un goût contestable entre la vie byzantine au XIe siècle et la société contemporaine (4, 23, n. 5; 15, n. 5).

Si j'ai relevé ces détails et longuement insisté sur le travail de M. Fischer, c'est que, malgré de sérieux défauts de méthode, il est, tout compte fait, intéressant. De légères erreurs ne doivent point faire oublier le mérite de recherches consciencieuses et quelquefois nouvelles sur un sujet digne d'attention.

Charles Diehl.

---

239. — **Les papiers de Pierre Rotrou de Saudreville,** secrétaire du Maréchal de Guebriant, commissaire des guerres à l'armée d'Allemagne, conseiller-secrétaire du Roi, Maison, Couronne de France et de ses finances, publiés par Léonce Person, professeur au Lycée Condorcet. *Introduction*. Paris, Léopold Cerf, 1883. In-8, 135 p.

A la première nouvelle de la blessure reçue par le maréchal de Guebriant devant Rottweil, Pierre de Rotrou partit de Paris avec des chirurgiens expérimentés. Il arriva trop tard : le roi de France avait perdu, dès le 24 novembre 1643, « le plus fidèle, le plus généreux, le plus vertueux de ses serviteurs »[1]. Le secrétaire du vainqueur de Kempen trouva la dépouille mortelle de son maître à Brisach. Il ramena le corps du héros jusqu'à Notre-Dame de Paris. Mais, ajoute M. Person (p. 10), « avec ces précieux restes, Pierre de Rotrou rapporta autre chose en-

1. Lettre du Roy et de la Reyne, du 4 décembre 1643. Dépôt de la Guerre, volume LXXVII, folio 150.

core... Diplomate et négociateur, en même temps que général, Guebriant avait avec lui des papiers importants, des ordres, des lettres, des rapports, des conventions et des traités, en un mot des archives. Qui fut chargé, au dernier moment, de les recueillir et de les garder? N'est-il pas naturel de penser qu'il dut, avant de mourir, confier expressément ce soin à son secrétaire, Pierre de Rotrou, à celui qui avait été, de près ou à distance, son confident le plus intime, qui s'était occupé de tous ses intérêts publics et privés, qui avait eu la plume en son nom et au nom même de la maréchale? Arrivé à Brisach, Rotrou prit donc possession de ce legs; il mit en ordre les papiers de son maître, il y ajouta ceux qu'il avait déjà entre les mains. Et après les avoir communiqués à Jean Le Laboureur, qui puisa dans cette collection les principaux éléments de son histoire [1], il les transmit à ses descendants. »

C'est la partie encore inédite de ces documents que M. P. se propose de publier prochainement; il espère qu'on les trouvera assez intéressants pour ne pas le ranger dans la catégorie de ces gens atteints de la dangereuse maladie qu'un de nos critiques — trop spirituel pour n'être pas de temps à autre quelque peu paradoxal — vient d'appeler *la manie du document et la fureur de l'inédit* [2].

Les papiers de Rotrou, d'après l'analyse qu'en donne M. P. (pp. 12-16), se composent : 1° des ordres du Roi et des lettres de ses ministres, Richelieu et Mazarin, Sublet de Noyers, Le Tellier et Chavigny [3]; 2° de lettres d'un grand nombre de personnages célèbres de l'époque, duc de Longueville, comte de Soissons, duc de Chaulnes, prince de Condé et duc d'Anguien, prince Henry de Rohan, duchesse de Chevreuse, Cinq-Mars, de Thou, duc de la Valette, comte d'Estrades, duc de Saint-Simon, de Liancourt, Bernard de Saxe-Weymar, d'Erlach, Banier, Torstenson, les deux Mercy, les magistrats de Strasbourg, M. de l'Isle, Mme la *lantgraff* de Hesse, M. de Beauregard, M. de Tracy, M. d'Oysonville et d'une foule de personnages secondaires ou obscurs qui, parfois, ne sont pas les moins intéressants à connaitre; 3° des lettres intimes du maréchal et de la maréchale de Guebriant à Rotrou; des lettres de

1. *Histoire du comte de Guebriant, maréchal de France, contenant le récit de ce qui s'est passé en Allemagne dans les guerres contre la Maison d'Autriche, depuis l'an 1635 jusqu'à sa mort; avec la généalogie des Budes*, etc., par Jean Le Laboureur, *prieur de Juvigné* (Paris, Barbin, 1656, in-folio). Le Laboureur, comme M. P., refuse l'accent à l'*e* du nom du maréchal, accent que tous les recueils biographiques, y compris celui de Moréri et celui de Bayle, s'accordent à lui donner.

2. M. F. Brunetière, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er octobre 1883. L'article, écrit avec la plus piquante verve, contient, à côté d'amusantes exagérations, d'excellentes vérités, et il est, en somme, de bonne et salutaire lecture. Quand M. Brunetière le réimprimera, je voudrais qu'il lui donnât pour épigraphe le mot de Diogène : « J'imite les chefs d'orchestre, qui forcent le ton pour que les autres puissent arriver au ton convenable » (Diogène de Laërte, livre VI, chap. XXII).

3. Ces ordres et ces lettres, dit M. P. (p. 12), sont encore revêtus de leurs cachets et de leurs fils de soie; les lettres des ministres, celles de Sublet de Noyers notamment, sont, pour la plupart, autographes.

Rotrou au maréchal ; des copies des lettres du maréchal aux ministres et à d'autres personnages ; 4° d'un certain nombre de documents officiels, tels que le traité de Brisach, revêtu de la signature des trois commissaires français et des onze délégués allemands et suédois ; de plusieurs états de troupes, dressés par les intendants ; de projets divers d'expéditions et de campagnes ; de rapports très circonstanciés sur différents combats livrés par l'armée française ; de chiffres, accompagnés de leurs clefs, pour la correspondance secrète, etc.

Une grande partie de ces pièces étant déjà connue par la publication de Jean Le Laboureur, M. P. se gardera bien d'en surcharger son livre. Il mentionnera simplement leur existence, dans l'ordre chronologique. D'autres, en assez petit nombre, se retrouvent à la Bibliothèque nationale, au Dépôt de la Guerre ; le futur éditeur indiquera ces duplicata, minutes ou copies, partout où il aura pu les constater, faisant remarquer d'avance que, dans la plupart des cas, les originaux seront entre ses mains.

M. P., après avoir rappelé (p. 18) que la figure de Guebriant vient d'être mise tout récemment en relief par des publicistes éminents, MM. de Parieu, Chéruel et le duc d'Aumale, s'exprime ainsi : « Il nous a semblé que les papiers recueillis par le secrétaire du maréchal ajoutaient encore quelques traits au tableau, précisaient certains faits restés dans l'ombre, en rectifiaient même quelques autres. » Voici deux petites erreurs relevées par M. P. (pp. 18-26) : « Dans son brillant chapitre sur le secours d'Allemagne (*Revue des Deux-Mondes* du 15 mai 1883, p. 252), M. le duc d'Aumale nous dit que le maréchal de Guebriant vécut sept années (1637-1643) sans revoir la France *ni sa famille*. L'épreuve, à vrai dire, ne fut pas si longue, car la maréchale de Guebriant avait fait, en mai 1639, auprès de son mari, un premier voyage qui a échappé à la sagacité du prince historien [1]. — Un peu plus loin (p. 262), M. le duc d'Aumale nous apprend que le duc d'Anguien, conduisant les renforts que Guebriant attendait si impatiemment, partit de Paris le 4 octobre 1643 et arriva le 6 à Bar. Je parierais volontiers que le duc d'Anguien partit de Paris non pas le 4, mais le 2 octobre, et arriva non pas le 6, mais le 4 à Bar [2]. »

---

1. Ce voyage de la maréchale est indiqué dans une lettre de Ratabon, secrétaire de De Noyers, à Rotrou, en date du 1er avril 1639, et dans une lettre collective du comte et de la comtesse de Guebriant à Rotrou, écrite à Baulmes et datée du 4 juin 1639. Le péché d'omission commis par l'historien des princes de la maison de Condé avait été déjà commis par Le Laboureur.

2. M. P. gagnerait son pari, car les lettres qu'il cite prouvent parfaitement que le duc quitta Paris le 2 octobre, au matin, qu'il coucha le 3 à Châlons et qu'il était le 4 à Bar-le-Duc. M. P. corrige (pp. 27-28) une erreur de Le Laboureur. Il donne aussi (p. 26, note 1) la véritable forme d'un nom qui avait été écrit *Dubatel* dans les minutes des Lettres de Chapelain et qui avait désorienté l'éditeur de ces lettres. C'est, à n'en pas douter, dit M. P., une altération du nom de *Taubadel* ou *Taupatel*, général dans l'armée weymarienne. Il faudra donc remplacer l'imaginaire *Dubatel* par le très réel *Taupadel* dans la lettre à Montauzier, du 30 juillet 1638. Je voudrais

Les papiers de Rotrou jetteront encore quelque lumière sur le siège de Guise en 1636, sur les affaires de la Valteline en 1637, sur les intrigues de Banier, en 1641, et les difficultés de sa jonction avec Guebriant. On y trouvera beaucoup de curieux renseignements divers, tels que ceux-ci (p. 46 et p. 49) : « Depuis trois ou quatre jours, on a esté contraint d'oster de la Sorbonne le corps de feu M. le Cardinal [1], le peuple projetant de l'enlever de force et de le trainer par les rues, s'il arrivoit faute du Roy ; le murmure, à ce que l'on dit, a donné beaucoup de crainte à Madame d'Eguillon, et l'a obligée de faire oster de chez elle ce qu'elle avoit de plus précieux » (lettre de Rotrou du 11 mai 1643). — « Sa Majesté n'oublie pas aussi de dire que la dévotion de M. de Noyers n'estoit pas si grande que s'il avoit eu ordre de feu M. le Cardinal de prendre le turban, qu'il ne l'eust fait de bon cœur ». J'aurais encore bien d'autres choses notables à tirer du petit volume de M. P., sans parler de la notice biographique toute neuve sur Pierre de Rotrou et de l'Appendice (*Contribution à l'histoire de l'Hypocondriaque, du véritable Saint-Genest, du Venceslas et du Cosroès de Jean de Rotrou*). Mais j'en ai dit assez pour donner envie à chacun de lire d'abord ce petit volume, et ensuite les gros volumes qui contiendront un choix des papiers de Pierre de Rotrou, choix au sujet duquel on ne saurait donner à M. Léonce Person de trop chaleureux encouragements.

T. de L.

---

bien pouvoir rendre à M. P. service pour service et l'aider à deviner (p. 42) un mot indéchiffrable dans la lettre de Ratabon à Rotrou, lettre du 18 juin 1639 où le secrétaire de De Noyers réclame l'envoi de la tragédie d'*Antigone* : « Envoyes la moy, s'il vous plaist, promptement et la faictes escorter par les ..... au cas qu'elles soient en estat de faire le voyage ». Ne faut-il pas lire : *par les autres*? Et Ratabon, tout en demandant *cette belle Antigone tant desirée*, ne demandait-il pas les pièces dont le poète s'était occupé après avoir achevé celle-là ?

1. M. P. reproduit (p. 32) une lettre mystérieuse écrite à Guebriant par le cardinal de Richelieu, le 12 août 1636, et qui manque au recueil de M. Avenel. Notons, au sujet de ce dernier érudit, que M. P. combat son opinion sur un certain Saint-Martin. Pour M. Avenel, c'est un nom de convention (t. V, p. 536). M. P. dit (p. 39) : « Je n'en suis pas si sûr que cela. En tout cas, les papiers de Rotrou nous offrent un passe-port délivré le 12 août *pour le sieur de Saint-Martin et deux autres personnes allant à Guize* ». Comme il faut avoir deux fois raison pour avoir raison contre M. Avenel, j'engage M. P. à chercher les plus claires preuves du monde à l'appui de son sentiment.

240. — **Die Urkunden der Grafen de Lagardie in der Universitaets-bibliothek von Dorpat**, herausgegeben von Joh. Lossius. Dorpat und Leipzig, Koehler, 1882, xix, 156 p. in-8.

Un jeune savant de Dorpat, M. J. Lossius, enlevé à la science avant d'avoir pu terminer entièrement le travail que nous annonçons ici, avait entrepris de publier un inventaire complet d'une série de volumes in-folio, conservés à la bibliothèque universitaire de Dorpat, et provenant des archives de famille des comtes de Lagardie. Ces documents qui se trouvaient autrefois au château d'Emmast, dans l'île de Dagoe, ont été donnés à la bibliothèque en question, en 1848 seulement, par un des membres de cette famille, qui a joué un rôle important en Suède et dans les provinces baltiques.

Les Lagardie sont d'origine française, comme leur nom l'indique. Issu d'une famille du Languedoc, Pontus de Lagardie combattit d'abord en Ecosse, sous les drapeaux de Marie de Lorraine, la mère de Marie Stuart. La paix d'Edimbourg (1560) ayant momentanément rendu le calme à ce royaume, il alla offrir ses services à Frédéric II de Danemark. Fait prisonnier dans une rencontre avec les forces suédoises (1565), il se fixa dans la péninsule scandinave et fit une carrière rapide dans ce pays qu'il adopta pour le sien. En 1571, nous le trouvons comme ambassadeur de Suède à la cour de Charles IX. S'étant attaché plus particulièrement à la fortune du duc Jean de Finlande, il devint grand maréchal de sa cour, après la chute d'Eric XIV et le couronnement de son maître sous le nom de Jean III. Plus tard il devient gouverneur de la Livonie, représente son pays d'adoption à diverses cours catholiques, et, de 1580 à 1581, achève la conquête de l'Esthonie et de l'Ingrie, écartant ainsi pour plus d'un siècle la Russie des côtes de la Baltique. Il meurt bientôt après, en 1585. Son fils Jacques conduisit une armée suédoise jusque sous les murs de Moscou, pour y renverser le faux Démétrius, et pénétra triomphalement dans la capitale des tsars (1610). En 1617, il arracha définitivement aux Russes le littoral du golfe de Finlande, en imposant aux Russes le traié de Stolbowo. Membre de la régence, grand-maréchal du royaume, Jacques de Lagardie est mort à un âge avancé, quatre ans après la signature des traités de Westphalie.

On comprend que les papiers de personnages aussi marquants présentent bien des pièces curieuses au point de vue de l'histoire locale et générale. Sur les 2,615 documents déposés à la Bibliothèque de Dorpat, il en est évidemment un bon nombre qui n'ont pour les érudits du dehors qu'un intérêt minime; ce sont ceux qui se rapportent à l'administration des vastes domaines de la famille, à l'acquisition de terres, etc. Mais à côté de ces papiers particuliers, il en est d'une importance politique considérable. M. L. a choisi d'abord un certain nombre de documents (72 en tout) dans la correspondance de Pontus de Lagardie, qui embrassent les années 1571 à 1585. On y trouvera des lettres de Charles IX

et de Henri III, de Jean III de Suède et de Catherine de Médicis, du duc d'Albe, etc. mais surtout aussi des pièces relatives aux campagnes du général suédois en Finlande et dans les pays voisins (pp. 1-82).

Après ces documents, reproduits soit en entier, soit par extraits, nous trouvons un *Répertoire de la correspondance du comte Jacques de Lagardie* (pp. 85-146). Cette correspondance est groupée par l'éditeur en quatre chapitres. Le premier renferme les pièces se rapportant aux relations de la Suède avec la Russie, jusqu'au traité de Stolbowo. On y remarque de très nombreuses lettres du jeune roi Gustave-Adolphe. Le second chapitre comprend les pièces relatives aux affaires de Pologne, jusqu'au moment où le roi débarque en Poméranie (1630). Il s'y trouve également de nombreuses lettres du monarque. La collection n'en comprend pas moins de trois cents en originaux ou copies. Le troisième chapitre embrasse la correspondance de J. de Lagardie durant la guerre de Trente Ans et jusqu'à sa mort, arrivée le 12 août 1652. On y trouve des lettres de la reine Christine, du futur roi Charles X Gustave, du chancelier Oxenstjerna, de Silvercrona surtout, l'agent suédois à la Haye, qui lui faisait parvenir de curieux rapports de Londres et de Paris. Le dernier chapitre enfin se rapporte aux *Affaires privées* et nous n'avons rien à y mentionner qui soit d'un intérêt plus général.

Malheureusement le contenu des pièces nombreuses énumérées dans l'inventaire de M. L. nous échappe entièrement. L'éditeur, et celui qui a terminé son travail, M. Engelmann, ne nous donnent absolument, dans ce catalogue que la date de la lettre, le nom de celui qui l'écrit et l'indication du volume et du feuillet des manuscrits où l'on peut les trouver. C'est à peine si nous avons pu noter çà et là quelque indication fugitive sur les sujets traités. Aussi avons-nous quelque peine à comprendre l'utilité de ce registre, si ce n'est pour les travailleurs qui pourraient consulter facilement les manuscrits sur place. Ceux-là parviendront, en effet, à s'orienter plus rapidement à l'aide du travail de M. Lossius. Mais pour les autres, le laborieux travail du jeune éditeur sera comme non avenu. Si, au moins, il avait joint à son catalogue de courts régestes ou des fragments de pièces plus importantes, comme il l'a fait pour la correspondance de Pontus de Lagardie, on pourrait se résigner à ne rien apprendre au sujet du reste. Mais en présence de ce travail qui a certainement coûté beaucoup de temps et de labeurs à celui qui l'a entrepris, sans avoir la satisfaction de le mettre au jour lui-même, nous ne pouvons constater qu'une chose : c'est qu'il existe à Dorpat un dépôt de pièces fort intéressantes pour l'histoire de la guerre de Trente Ans, mais qu'il faut y aller voir pour savoir au juste ce qu'il renferme ; peut-être aurait-il mieux valu ne point irriter notre curiosité que de l'éveiller sans la satisfaire.

R.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le *Bulletin épigraphique de la Gaule* dont on pouvait craindre l'interruption à la mort de Florian Vallentin, son fondateur, n'a pas cessé de paraître régulièrement comme par le passé. Déjà quatre fascicules bimestriels, chacun de trois feuilles d'impression, ont été publiés par les soins de M. Robert Mowat, à l'amitié duquel Vallentin s'était adressé pour le suppléer dans la direction de ce recueil lorsqu'il partit, en mars dernier, pour son voyage d'Italie qui devait lui être fatal. M. Ludovic Vallentin, de son côté, a tenu à pourvoir au soutien matériel de l'œuvre commencée par son fils, en subvenant aux frais de la publication. Les épigraphistes que préoccupe le sort de l'organe de publicité dont ils ont besoin, sont donc, dès à présent, assurés de l'achèvement prochain du volume de la troisième année en cours.

— Nous recevons de M. Philippe Tamizey de Larroque une nouvelle publication consacrée à Arnauld de Pontac, évêque de Bazas. (*Arnauld de Pontac, évêque de Bazas, pièces diverses recueillies et publiées*. In-8°, 112 p. Bordeaux, Chollet, août 1883). Le nom d'Arnauld de Pontac n'est pas mentionné dans les recueils de biographie; mais un anonyme lui a consacré en 1877 une *Notice* bien faite (parue à Bazas, imprim. Constant), M. Jules de Gères lui a consacré un chapitre dans ses *Alphabets de Guienne*, et M. Jules Delpit a publié dans la « Revue des bibliophiles » des notes intéressantes sur un ouvrage de l'évêque de Bazas, un abrégé de l'histoire universelle ou *Chronographie*. Grâce à ces travaux, M. T. de L. n'avait pas à revenir, dans sa préface, sur la vie d'Arnauld de Pontac et sur sa bibliographie. Il publie, dans l'ouvrage que nous signalons, plusieurs pièces curieuses : 1° la *Remontrance du clergé de France, prononcée devant le roi par l'eveque de Bazas le 3 juillet 1579*, harangue qui était, dit Mezeray, véritablement belle et que les auteurs du « Gallia christiana » ont appelée *luculenta*; la première édition de ce discours à la fois courageux et éloquent, publiée en l'année même où il fut prononcé à Melun, a presque entièrement disparu, et les éditions suivantes sont ensevelies dans de gros recueils peu répandus; 2° deux lettres inédites d'Arnauld de Pontac, l'une adressée le 20 février 1589 au duc de Nevers, l'autre le 1er novembre 1604 à un personnage qui n'est pas nommé, mais qui doit être le savant Pierre du Puy; 3° une pièce qui parut pour la première fois peu de jours après la mort du prélat : *Les honneurs funèbres de messire Arnauld de Pontac, conseiller ès conseils d'Estat et privé du roi, et evesque de Bazas*, avec l'*Oraison funèbre de messire Arnauld de Pontac, evesque de Bazas, par M. G. Dupuy, chanoine et second archidiacre de Bazas*. Cette pièce était des plus rares trois années après sa publication, car l'abbé Dupuy la supprima autant qu'il put; elle avait été réimprimée en 1854 par M. Henry Ribadieu, mais à 100 exemplaires seulement, et avec une orthographe rajeunie; M. T. de L. a reproduit avec le respect le plus scrupuleux, le texte primitif d'après l'exemplaire de la Bibliothèque nationale; 4° des *documents divers* : une lettre latine adressée au futur archevêque d'Aix, Gilbert Genebrard; une note qui renferme un éloge de l'évêque de Bazas retracé au XVIIe siècle par un écrivain anonyme du Bazadais; un opuscule dans lequel figure très honorablement Arnauld de Pontac, intitulé « *Lamentation de la ville de Bazas frappée de la peste* » et manquant dans toutes les collections publiques ou privées de Paris et de la province : « en reproduisant l'exemplaire

unique du château de Mony, dit M. Tamizey de Larroque, c'est-à-dire en donnant, après des pièces que l'on ne rencontre presque pas, une pièce que l'on ne rencontre jamais et dont le style est de la plus amusante originalité, j'offre à mes convives, pour leur dessert, un plat plus friand que tous les autres ».

— M. Léon Vallée, de la Bibliothèque nationale, vient de publier à la librairie Klincksieck (in-8°, 68 p.) un *Essai d'une bibliographie de la Nouvelle-Calédonie et dépendances*. Cette bibliographie est rédigée par ordre alphabétique; elle est accompagnée d'un supplément et d'une table par ordre de matières.

— Le *Catalogue du musée de Boulaq*, de M. Maspero, sera prochainement terminé et paraîtra probablement à la fin du mois de janvier de l'année prochaine.

— On nous envoie de Colmar la onzième livraison des *Biographies alsaciennes et portraits en photographies* (Colmar, Ant. Meyer). Cette collection est dirigée par M. P. Ristelhuber; elle est « destinée à maintenir et à fortifier le lien qui unit les membres épars de la grande famille alsacienne et en même temps à rendre un hommage mérité aux hommes qui ont contribué à créer le milieu intellectuel où vivent les Alsaciens, les traditions d'instruction, de goût et de lumière qu'ils ont recueillies, le capital moral dont ils bénéficient ». Chaque livraison donne le portrait et la notice de quatre personnages pris aux différentes époques de l'histoire jusqu'à nos jours (chaque livraison, 4 fr. 50). La onzième livraison est consacrée au médecin Marie-Gustave Bleicher, à Mme Amélie Ernst, à Joseph Koechlin-Schlumberger (1796-1863, notice de M. Charles Grad), à Jean Sturm, le célèbre directeur du gymnase ouvert à Strasbourg en 1537, dans le couvent des Dominicains. Le directeur de la collection avait publié dans la cinquième livraison une notice sur Andrieux, qui est très attachante dans sa brièveté; Andrieux est né à Strasbourg le 6 mai 1759; on a dit, écrit M. Ristelhuber, qu'il admirait peu Gœthe et Schiller, qu'il n'aimait point la poésie allemande, enfin, qu'il n'eut jamais rien de commun avec l'Allemagne que d'être né dans la capitale de l'Alsace. Cependant il a traduit de Villamow une *fable dialoguée*, et, parmi ses poésies fugitives, on lit une romance de Charlotte au tombeau de Werther. Les portraits reproduits en photographies dans toute leur originalité par M. Ant. Meyer, sont fort beaux.

— M. Alfred Fouillée vient de publier à la librairie Germer-Baillière, dans la « Bibliothèque de philosophie contemporaine », un nouvel ouvrage intitulé « *Critique des systèmes de morale contemporains* » (in-8°, xv et 411 p., 7 fr. 50). L'auteur, estimant que la morale traverse dans notre siècle une crise analogue à sa crise religieuse, a voulu faire voir, dit-il lui-même dans sa préface, *comment les dogmes moraux finissent*. Il soumet à l'examen tous les systèmes de morale contemporains et divise les écoles philosophiques en deux classes : les unes s'en tiennent à la *physique des mœurs*, à la partie purement psychologique et sociologique de la morale; les autres qui remontent aux principes et aux causes, et s'efforcent d'établir ce que Kant appelait *la métaphysique des mœurs*. Il passe en revue tous ces différents systèmes, depuis la morale des évolutionnistes et des positivistes jusqu'à celle des spiritualistes et des néo-chrétiens; il en recherche avec soin les lacunes et les imperfections; enfin, dans sa conclusion, il esquisse à grands traits une théorie personnelle sur la moralité et sur le droit, et essaie « d'élever en face des systèmes trop optimistes ou trop pessimistes qui se partagent les esprits, une doctrine plus conforme à notre vraie situation en face de la nature »; peut-être, dit-il, n'est-il pas impossible, en conformité avec le véritable esprit français et sans se perdre dans des spéculations transcendantes, d'opposer à la philosophie du désespoir comme à celle du contentement absolu ce que nous appellerions volontiers *la philosophie de l'espérance*; pendant que la science prend pour devise devant l'énigme des origines du

monde « *ignorabimus* », M. Fouillée voudrait donner à la morale, devant l'énigme des destinées du monde, la devise suivante « *sperabimus* ».

— Le jeudi, 15 novembre, a eu lieu la séance publique annuelle de l'Académie française présidée par M. ROUSSE, directeur, et assisté de MM. Ernest RENAN, chancelier, et Camille DOUCET, secrétaire perpétuel. Nous relevons, parmi les prix décernés, les suivants : PRIX MONTYON, *destiné aux ouvrages les plus utiles aux mœurs.* — Un prix de 2,500 fr. à M. Gustave Larroumet, auteur d'un ouvrage sur *Marivaux, sa vie et ses œuvres.* — *Deux prix de 2,000 fr.*, à M. Emile KRANTZ, auteur d'un *Essai sur l'esthétique de Descartes* et à M. Auguste VITU, auteur de la *Maison mortuaire de Molière.* — *Un prix de 1,500 fr.*, à M. Henri WELSCHINGER, auteur de la *Censure sous le premier Empire.* — *Neuf prix de 1,000 fr chacun :* à M. Maurice CROISET, auteur d'un *Essai sur la vie et les œuvres de Lucien ;* à M. Ch. BIGOT, auteur de *le Petit Français ;* à M. Léon DE LA BRIÈRE, pour son ouvrage *Madame de Sévigné en Bretagne*, etc. Une médaille d'or, de la valeur de 1,000 francs, a été décernée à M. Jules COMTE, directeur de la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts.* — GRAND PRIX GOBERT. — Décerné à M. A. CHÉRUEL, pour son *Histoire de France sous Mazarin ;* un second prix est décerné à M. Ludovic SCIOUT, pour son *Histoire de la constitution civile du clergé.* — PRIX THIERS (3,000 fr.). — Décerné à M. G. ROTHAN pour ses deux ouvrages sur *la Politique française en 1866* et sur *l'Affaire du Luxembourg.* — PRIX THÉROUANNE (4,000 fr.). — Partagé entre M. le comte Jules DELABORDE, pour son ouvrage sur *Coligny*, et M. Albert DU BOYS, pour son ouvrage sur *Catherine d'Aragon.* — PRIX BORDIN (3,000 fr.). — Décerné à M. Ferdinand BRUNETIÈRE, pour ses ouvrages sur la littérature française. — PRIX MARCELIN GUÉRIN. — Ces prix sont ainsi distribués : un prix de 2,000 fr. à M. BOUCHÉ-LECLERCQ, auteur de l'*Histoire de la Divination dans l'antiquité;* un prix de 1,500 fr. à M. Louis FAVRE, auteur d'un ouvrage sur *le Luxembourg;* un prix de 1,500 fr. à M. Alexandre BELJAME, auteur d'un ouvrage intitulé le *Public et les Hommes de lettres en Angleterre au* XVIII*e siècle.* — PRIX LANGLOIS (1,500 fr.). — Donné à M. Ch. Emile RUELLE, pour sa traduction de la *Poétique et de la Rhétorique d'Aristote.* — Le PRIX JULES JANIN n'est pas décerné. Mais, sur le montant de la fondation, une somme de 1,000 fr. est accordée à M. DEVELAY, pour sa traduction de quelques œuvres latines de Plutarque. — PRIX ARCHON-DESPÉROUSES — Un prix de 2,000 fr. est décerné à M. Georges BENGESCO pour son ouvrage sur *La bibliographie de Voltaire* (tome Ier) ; un prix de 1,000 fr. à M. A. GAZIER, pour son livre : *Choix de Sermons de Bossuet;* un prix de 1,000 fr. à M. Ch.-L. LIVET, pour ses éditions classiques de Molière. — PRIX BOTTA (3,000 fr.). — Décerné à M. Paul ROUSSELOT, auteur d'un ouvrage intitulé : *Histoire de l'éducation des femmes en France.* — PRIX VITET. — Ce prix, qui s'élève cette année à 6,250 fr. et qui doit être employé par l'Académie, *comme elle l'entendra, dans l'intérêt des lettres*, est décerné à M. Emile MONTÉGUT.

— M. G. MASPERO, sur le point de retourner en Egypte, a fait le samedi 17 novembre, à la Société historique, (cercle Saint-Simon) une conférence sur *La vie populaire à Thèbes sous la XXe dynastie.*

— Le Musée du Louvre va s'enrichir d'un nouveau buste, celui de Longpérier, par M. Cambon.

— Mme Jules Favre a fait don à l'Institut d'un très beau buste de son mari exécuté en marbre blanc, par M. Barrios. Le ministre de l'instruction publique avait déjà donné à l'Académie française un buste de son ancien membre, exécuté par Mme Claude Vignon.

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner, de Leipzig, doit publier prochainement les ouvrages suivants : *Ontologia platonica, ad notionum terminorumque historiam*

symbola, p. p. D. Peipers; *Autolyci Pitanaci de sphaera quae movetur liber, de ortibus et occasibus libri duo*, « e libris manu scriptis primum edidit, latina interpretatione instruxit, scholia antiqua adiunxit Fridericus Hultsch »; M. Tulli Ciceronis epistularum libri XVI, recensuit Ludov. Mendelssohn ; » *Kurzgefasste lateinische Synonymik nebst einem Antibarbarus*, p. p. C. Meissner.

GRANDE-BRETAGNE. — Nous avons déjà parlé du grand travail sur les Gâthas, entrepris par le Rev. Lawrence H. Mills et que tous les étudiants de l'Avesta attendent avec tant d'impatience. M. Mills est un prêtre américain que des études d'un ordre purement philosophique sur la Gnose amenèrent peu à peu à l'étude du dualisme zoroastrien, et en particulier des Gâthas, qui sont généralement regardées comme le document essentiel de ce dualisme. Il reconnut bientôt l'impossibilité de comprendre le texte zend sans étudier la traduction pehlvie qui en a été faite par les anciens Parsis, et, son cercle d'études s'élargissant de plus en plus, il résolut de réunir et d'élaborer tous les documents traditionnels qui servent à éclairer les Gâthas et d'en tirer une traduction de ces textes. Il a travaillé à cette tâche pendant huit années, refondant sans cesse son travail et recueillant les avis des divers orientalistes d'Angleterre, de France et d'Allemagne, des deux écoles d'interprétation, essayant de faire de tous des conseillers et des collaborateurs. L'impression du premier volume est achevée; mais, comme il ne doit pas paraître à part, M. Mills a eu la délicate attention de distribuer à toutes les personnes intéressées dans son œuvre un exemplaire en bonnes feuilles, — relié et interfolié, s'il vous plaît ! — pour leur permettre d'attendre et de se servir dès l'instant, pour leurs recherches personnelles, de ses travaux de huit années. Ce premier volume comprend les textes, à savoir : 1° Le texte zend, en caractères originaux, avec transcription latine et avec deux traductions, une latine et littérale, l'autre anglaise et plus libre et reproduisant le mètre de l'original; — 2° le texte pehlvi en transcription latine, d'après le vieux manuscrit de Copenhague (publié par Spiegel) et un manuscrit appartenant au Destour Djamaspji et copié vingt-trois jours après celui de Copenhague, en 1323; M. Mills donne les variantes des deux manuscrits et, de plus, celles qui résultent d'un texte pehlvi en transcription persane, qui fait partie de la collection Haug à Munich; suit une traduction anglaise du pehlvi; — 3° la traduction sanscrite de Nériosengh, en transcription latine et traduction anglaise; — 4° enfin une traduction persane du texte pehlvi, contenue dans le même manuscrit de Haug. Le volume mis ainsi aux mains des orientalistes n'est pas encore définitif : une partie seulement est tirée; le reste est encore en pages, et M. Mills compte sur les suggestions de ses lecteurs pour modifier et corriger, s'il y a lieu, et ne craindra même pas de réimprimer la première partie, si nécessaire : il ne considère le tout que comme un volume d'épreuves. Le second volume doit contenir une paraphrase, un commentaire, la discussion des diverses traductions proposées, enfin un glossaire. M. Mills aura eu le mérite, non-seulement d'avoir personnellement donné la première traduction complète du commentaire pehlvi et sanscrit, mais aussi d'avoir réuni et mis aux mains des spécialistes la plus grande partie des ressources indispensables sans lesquelles la solution du problème des Gâthas était presque impossible. Aussi les sympathies n'ont pas manqué à M. Mills et à cette œuvre, qui est une des plus intéressantes que la philologie orientale ait produites, par les circonstances qui lui ont donné naissance, par la façon tout originale dont elle a été conduite et par l'ardeur et la conscience infatigable et toute religieuse que l'auteur y a apportée.

— M. Monier-Williams va publier la 1re partie d'un ouvrage intitulé *Religious thought and life in India;* cette 1re partie est consacrée au védisme, au brahmanisme et à l'hindouisme ; la 2e partie traitera des autres religions de l'Inde, mais ne

sera pas publiée avant le retour du professeur qui vient d'entreprendre dans l'Inde un troisième voyage.

— M. John SMALL, bibliothécaire de l'Université d'Edimbourg, va prochainement publier, à la librairie William Brown (Edimbourg), à 250 exemplaires seulement, une réimpression de la *Description of the isles of Orkney*, du Rev. James Wallace, parue en 1693; cette réimpression sera faite d'après une copie de l'original qui se trouve à la bibliothèque de l'Université d'Edimbourg et qui renferme de nombreuses annotations manuscrites.

— Une *Vie de Coleridge* va paraître; elle a pour auteur M. CRADDOCK, déjà connu par sa *Vie de Charles Lamb.*

— L'auteur de l'*History of agriculture and prices*, M. Thorold ROGERS, vient de terminer un ouvrage qui a pour titre « *Six centuries of Work and Wages, the Undercurrent of English History*. »

— On annonce la prochaine publication d'un ouvrage intitulé « *Flowers and Flower-Lore* », et dédié par l'auteur, le Rév. Hilderic FRIEND, à M. Max Müller.

— M. LOSERTH, de Czernowitz, qui vient de publier un livre important sur *Hus et Wyclif*, entreprend une édition du traité du réformateur anglais, *De Ecclesia*, pour la « Wiclif Society ».

— La collection des « Non-Christian religious systems » qui renfermait déjà le manuel de M. T. W. RHYS DAVIDS sur le *Bouddhisme*, s'enrichira prochainement de nouveaux volumes : de M. BEAL, *Chinese Buddhism;* de M. EDERSHEIM, *Judaism*, etc.

— M. J. Bass MULLINGER est revenu à Combridge où il est bibliothécaire et le cours d'histoire qu'il faisait au Bedford College, à Londres, est fait désormais par une femme, Miss Alice GARDNER, sœur du professeur Percy Gardner.

HAITI. — Une statue de Christophe Colomb sera prochainement érigée à Saint-Domingue, sur la place du Gouvernement. L'auteur de la statue est M. Guibert, le même sculpteur à qui l'on doit la statue élevée à M. Thiers sur l'une des places de Nancy. L'artiste a représenté Colomb au moment où il harangue ses matelots découragés et révoltés, et leur montre à l'horizon le nouveau continent.

HOLLANDE. — Il vient de paraître à Leide un nouveau fascicule de la grande *chronique arabe de Tabari :* c'est le cinquième de la IIIe série. M. de GOEJE y termine la portion de texte qu'il d'était chargé d'éditer (khalifat de Mo'tasim et de Wâthiq-billâh) et M. DE ROSEN y commence la sienne avec le khalifat de Motawakkil. — Le curieux ouvrage arabe intitulé *Livre des merveilles de l'Inde*, et qu'avait traduit en français M. Devic d'après le ms. de l'admirable collection de M. Schefer vient aussi d'être publié à nouveau. M. VAN DER LITH, professeur de droit colonial à l'université de Leide, s'est chargé du texte et y a joint la traduction française de M. DEVIC, revue et corrigée par ce dernier, le tout sous la haute direction de M. de Goeje. Un second fascicule contiendra le glossaire des mots rares et de petites dissertations géographiques du plus haut intérêt, car elles rouleront sur ces îles de la mer orientale qui ont tant exercé la sagacité des orientalistes et des géographes. C'est un passage de ce livre qui a permis à M. de Goeje d'identifier les îles Waq-Waq avec le Japon. — De son côté, M. Carl LANDBERG, bien connu par son volume intitulé « *Proverbes et dictons du peuple arabe* », vient de faire paraître la description sommaire de six cents précieux manuscrits arabes, acquis d'abord par la maison Brill, puis achetés, sur les instances de M. de Goeje, par le gouvernement néerlandais, et déposés dans la bibliothèque de l'université de Leide. Nous remarquons parmi ces manuscrits des ouvrages uniques et l'on ne peut que féliciter la Hollande de s'être assuré la possession d'une si belle collection. Au no 230, il faut lire *ed-Deïnawarî* au lieu de *ed-Dînôrî*.

INDES ANGLAISES. — M. Ch. G. Adams, directeur de l'Ecole supérieure du gouvernement à Maulmain (British Burmah), a publié l'année dernière une traduction anglaise de la *grammaire Pâli* de Minayeff, d'après la traduction française de M. Stanislas Guyard. Ce volume vient seulement de nous parvenir en Europe. M. Adams a quelque peu remanié l'ouvrage de Minayeff, ouvrage qu'il considère comme la meilleure grammaire qui ait paru jusqu'ici. Il annonce que déjà le professeur de Pâli de la *Rangoon high School* a adopté sa traduction comme livre d'enseignement.

ITALIE. — Le 16 octobre, anniversaire de l'entrée des troupes italiennes à Vérone, a eu lieu, dans cette ville, l'inauguration d'une statue d'Aleardo Aleardi.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 novembre 1883.

M. le secrétaire perpétuel lit les lettres des candidats aux deux places de membre ordinaire actuellement vacantes dans l'Académie. Ces candidats sont au nombre de cinq, savoir : pour la place laissée vacante par la mort de M. Laboulaye, MM. Benoist et Paul Meyer; pour la place vacante par la mort de M. Defrémery, MM. Maspero et Schlumberger; sans spécification, M. de Rosny. M. Eug. Revillout retire sa candidature.

L'Académie se forme en comité secret pour l'examen des titres des candidats.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 7 novembre.

PRÉSIDENCE DE M. G. DUPLESSIS

M. Berthele est nommé associé correspondant à Niort.

M. de Marsy communique à la Société un anneau en or du XVe siècle trouvé près de Gonesse et portant la légende : « Je m'y attens. »

M. de Villefosse annonce qu'il a été informé par M. Georges Guigue d'une importante découverte épigraphique récemment faite à Lyon, dans la crypte de Saint-Nizier; c'est celle de l'épitaphe métrique de saint Sacerdos, évêque de Lyon, mort en 522, épitaphe qui n'était connue que par une copie du XIVe siècle. Il place sous les yeux de la Société un estampage de ce texte intéressant exécuté par M. Grisard, conducteur des travaux de la ville de Lyon.

M. de Villefosse communique ensuite le texte d'une inscription votive découverte à Vichy, qui lui a été adressé par M. Bertrand, président de la Société d'émulation de l'Allier. Le nom topique du dieu Verogius, qui se lit dans cette inscription, est précisément celui d'une localité antique, voisine de Vichy, inscrite sur la carte de Peutinger sous la désignation Verogium; c'est aujourd'hui Vourqux, faubourg de Varennes-sur-Allier.

M. l'abbé Thédenat offre, de la part de M. de la Blanchère, un mémoire intitulé : Monnaie d'or de Ptolémée, roi de Mauritanie, et lit une note du même auteur contenant des additions au mémoire. Dans cette note, M. de la Blanchère, après avoir examiné les hypothèses qui peuvent expliquer l'existence de la monnaie en question, la considère comme le résultat d'une émission illégale du roi Ptolémée.

Eugène Müntz.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 3 décembre — 1883

241. — J. W. Beck. **De differentiarum scriptoribus latinis.** Groningae, 1883. 95 pages in-8.

Les premières pages de cet opuscule renferment un aperçu de l'histoire de la synonymique chez les anciens. Pendant longtemps, d'après M. Beck, la synonymique n'a été traitée que jointe à la glossographie, à l'étymologie, à l'orthographe, etc. Au v^e ou au vi^e siècle seulement, un compilateur aurait réuni en un vaste recueil les groupes de synonymes formés par d'autres auteurs. C'est de là que seraient tirées les nombreuses listes de synonymes conservées dans les manuscrits sous le nom de *synonyma* ou *de differentiis uerborum*, etc.; c'est ce recueil qu'il importerait de reconstituer, dans la mesure du possible, en réunissant les différents extraits qui en ont été faits (p. 1 à 24). Le reste de l'ouvrage est consacré à une rapide analyse des écrits de ce genre qui se lisent dans le ms. de Montpellier 306 (p. 24 à 27) et à la reproduction de l'un de ces écrits : *Differentiae similium orationis partium a Cicerone et ab aliis sapientibus uiris in sensu et litteratura per alphabetum* (p. 28 à 90). Le texte, fort corrompu, est corrigé en beaucoup d'endroits soit par M. Beck, soit par son maître M. Baehrens. Ces corrections ne sont pas toutes également heureuses, cela se comprend, et il en reste encore bon nombre à faire. A 23, au lieu de *adnuit... id est promisit,* M. Baehrens veut qu'on lise *idem promisit*. Cette leçon serait dans le ms., que chacun corrigerait *id est!* Le copiste a la singulière habitude d'écrire *.i.* ÷ au lieu de *.i.* pour *id est*. M. Baehrens lit tantôt *id est*, tantôt *uel est*, tantôt *uelut est*, tantôt enfin *uelut et*. Voilà une abréviation commode! A 78, *anxius ad naturam refertur, sollicitus ad timorem uel ad tempum (s* sur *m) :* M. Baehrens corrige *ad timorem quem dat tempus!* (*ad timorem* n'est sans doute qu'une variante de *ad tempum ;* comp. B 7, *alterum naturae est, alterum temporis).* A 90, *arundo canna est, ab ariditate dicta, herundo auis* (*aius* le ms.) *est quae tignis adheret ;* en écrivant *hirundo* et *adhaeret*, M. Beck a fait disparaître l'étymologie. F 19, *figura artis opus est, forma naturae bonitas, ex quo formosus*

dicitur (ex quo, c'est-à-dire *ex quo uerbo* évidemment) : M. Baehrens change *bonitas* en *bonum!* G 1, *laetamur per omnia* s'oppose parfaitement à *gaudemus animo de una re* (comp. T 2) : M. Beck écrit *laetamur persona!* Mais il serait injuste de multiplier les citations de ce genre, quand on ne peut mettre en regard les véritables émendations, qui sont nombreuses. Qu'il soit permis plutôt de proposer quelques corrections nouvelles. A 47, *aemulus in studio est, id est imitator et inuidus, aduersarius in pugna, inimicus inuidia*: les mots *id est imitator et (uel?) inuidus* paraissent être une glose ajoutée après coup, comp. Loewe, *Prodr. gloss.*, p. 423 ; pour *inuidia*, lisez *in uita*. B 9, *praeclarus operis claritate, gloriosus quasi prae ceteris clarus :* transportez la virgule après *gloriosus* (de même, B 7, mettre le point et la virgule avant *ita*, C 35 les mettre après *recepturi*). C 24, retranchez *uel nomen loci ubi spectacula danti itur* (simplement *dantur*, comp. A 83, 114. B 3. C 19, etc.), car il ne peut être question que de la préposition *circum* et non du substantif *circus*. Un peu plus loin *circiter*, *numeri paene infiniti, ut circiter X plus minus :* il semble qu'il faille *circiter X id est X plus minus*. C 41, *conspicatus aliquem est uel utiquis agendi principium*, *conspectus ab aliquo sit patiendi*, lisez : *conspicatus aliquem uel aliquid est agendi participium*, *conspectus ab aliquo est patiendi*. G 17, retranchez *stagnum dicitur etiam metallo plumbi similis*, comp. *Gloss. lat. ed.* Hildebrand, p. 275. L 3, *lacrimare leuis strictura cordis est :* lisez *stricturae* (comp. les génitifs qui suivent). S 27, *exspectamus aliquem uiuentem :* lisez *uenientem*. T 14, *tremulus naturae est, tremens tempore :* lisez *temporis*, comp. B 7. A en juger par les passages que j'ai vérifiés, faute de loisir pour revoir le tout, le manuscrit n'est pas représenté avec toute l'exactitude désirable. A 37, après *ipsum locum*, l. *ostendit* ; A 58, l. *albiscentem* et *albiscentem que* ; A 66, *refert*, l. *fert* ; A 93, l., *conburritur... conburrit*; A 105, *ordinis*, l. *ordinis est* ; A 111, *captorum*, l. *captor* ; C 41, *fit*, l. *sit* ; F 12, *uia*, l. *ira* ; V 3, *funditur*, l. *infunditur*, etc. Une table alphabétique à la fin du volume faciliterait les recherches.

Max Bonnet.

---

242. — **Der Prosaroman von Joseph von Arimathia**, hgg. von Georg Weidner. Oppeln, 1881, LXV et 148 pp.

La légende de Joseph d'Arimathie nous est parvenue sous deux formes distinctes : un poème en vers octosyllabiques à rimes plates, conservé dans un seul manuscrit et publié en 1841 par M. Francisque Michel, et une version en prose, transcrite plus ou moins complètement dans neuf manuscrits, et publiée en 1874 par M. Hucher. M. Hucher s'était borné à imprimer le manuscrit qu'à tort ou à raison il regardait comme le meilleur; l'édition de M. Weidner est, au contraire, une édition cri-

tique fondée sur l'étude minutieuse et le classement rigoureux des différents manuscrits. Le texte ainsi dressé est accompagné en note d'un grand nombre de variantes (d'un trop grand nombre même, à notre sens) et d'extraits de la version en vers, toutes les fois qu'il y a quelque intérêt à rapprocher cette version des passages correspondants de la version en prose.

La première question que soulève le *Joseph d'Arimathie* est de savoir si le poème a été fait sur la version en prose ou si, au contraire, cette version n'est qu'une mise en prose du poème, comme on en trouve tant dans l'histoire de notre ancienne littérature. La première opinion est celle de M. Hucher : M. W. la combat longuement et il a d'autant moins de peine à en démontrer la fausseté que déjà pareille démonstration avait été faite dans différents ouvrages de MM. Paulin Paris, Zarncke et Birch-Hirschfeld. Mais M. W. n'admet pas, comme ses trois devanciers, que la version en prose que nous possédons dérive purement et simplement du poème publié par M. Francisque Michel : il lui bâtit une généalogie plus compliquée. D'après lui, la légende de Joseph d'Arimathie aurait primitivement existé dans un poème en tirades monorimes ; ce poème, aujourd'hui perdu, aurait donné naissance à un poème en vers rimant deux à deux, également perdu, qui serait la source commune de la version en vers et de la version en prose qui nous sont parvenues. Nous ne pouvons exposer ici les raisons que fait valoir M. W. pour justifier son système et en établir la nécessité, mais elles ne nous ont pas convaincu, et nous pensons, comme M. Gaston Paris (voyez *Romania*, X, 599), que, même après la dissertation de M. W., il faut s'en tenir à l'opinion toute simple de MM. Birch-Hirschfeld, Zarncke et P. Paris.

Pour critique qu'il veuille être, le texte que donne M. W. n'est pas toujours satisfaisant, et cela plutôt par la faute de l'éditeur que par la faute des manuscrits. En voici quelques preuves :

Page 1, ligne 5 : *Et quant deiables les i avoient menez, si quidoient avoir moult bien esploitié, et il i estoient mult angigniez*. La plupart des manuscrits, ainsi que le poème, donnent le singulier *avoit*, *quidoit*, *estoit ;* on ne voit pas pourquoi M. W. met ces verbes au pluriel. A supposer qu'il ait eu raison de le faire, à tout le moins devait-il remplacer *deiables, angigniez*, qui sont des nominatifs singuliers, par des nominatifs pluriels.

Page 2, ligne 9 des variantes : *et quant nostre sirez vit que chascuns aloit en enfer ne ne remanoit pour bu'* [?] *fait que il fesist*. Il ne faut pas être grand clerc pour voir que *bu'*, qui intrigue si fort M. W., doit être lu *bñ*, abréviation bien connue du mot *bien*.

Pages 6 et 7 : *Et li baillis avoit a non Pilates. Icil baillis avoit un suen chevalier soudoier et icel soudoier en avoit .v. aultres avecques lui. Icil Joseph*... Comme il n'a pas encore été question de Joseph (d'Arimathie), on ne peut admettre qu'il soit aussi mentionné avec le démons-

tratif *icil*. Ou il faut supprimer *Joseph* et alors *icil* se rapportera à *soudoyer*; ou bien il faut faire passer dans le texte la leçon du ms. C qui, après *soudoier*, porte *qui avoit a non Joseph d'Abarimathie*.

Une révision attentive montrerait trop souvent des taches de ce genre dans l'édition de M. Weidner; cela est d'autant plus regrettable que ce texte est publié pour la seconde fois et que l'éditeur avait laborieusement réuni tous les matériaux nécessaires pour pouvoir en donner une édition tout à fait satisfaisante.

Ant. Thomas.

---

243. — **Untersuchungen über friesische Rechtsgeschichte**, von Dr. Karl Freiherr von Richthofen, Professor. Theil II, Band 1, 2. Berlin, W. Hertz. 1882. 2 vol. in-8 de vii et 1325 pages.

Le voyage d'exploration entrepris par le baron de Richthofen à travers l'histoire du droit frison semble terminé. Je le regretterais : tout a une fin en ce monde... excepté précisément les *Untersuchungen* et, faut-il l'avouer tout bas, je nourrissais en secret de plus longues espérances : 1939 pages compactes, toutes pleines de textes, de faits et de citations ne font qu'aiguiser l'appétit du lecteur que vise M. de Richthofen, le rassasier, jamais.

Ces deux volumes sont, en tout point, dignes du premier : même abondance, même sûreté d'information.

Voici l'indication sommaire des question traitées par l'auteur : Etude sur les privilèges apocryphes concernant la Frise; privilège de Charlemagne attribué à l'an 802; privilèges attribués aux années 1248 et 1276. Introduction du christianisme : les évêchés d'Utrecht, de Münster, de Brême; doyennés et archidiaconats. La géographie joue un grand rôle dans ces recherches : deux bonnes cartes sont jointes à l'ouvrage : carte de la Frise au ixe siècle et carte de la Frise au xiiie.

Je signalerai particulièrement l'édition du privilège apocryphe de Charlemagne fabriqué dans la seconde moitié du xiiie siècle et tous les commentaires de l'auteur; les pages consacrées aux origines de l'énigmatique asega-frison, en qui le baron de Richthofen aperçoit un souvenir de l'époque païenne (*asega significat sacerdotem*); ce qui est dit des sacrifices humains chez les Germains, du droit de vie et de mort sur l'enfant chez les Frisons païens; l'étude du traité *von den sieben Seelanden*, assigné à l'année 1417; de précieux détails sur la procédure synodale dans le diocèse d'Utrecht.

On pourrait comparer la critique de certains érudits à une hache intelligente qui, dans la forêt des livres et des textes, ouvre et trace des routes bien orientées; d'autres érudits n'ont pas de hache, et, semblables à ces hommes pieux qui marchent avec circonspection, craignant d'écraser un insecte, ils se promènent au milieu des bois et des broussailles,

sans briser une branche, sans déchirer une feuille. J'admire la première de ces méthodes quand je lis Boretius ou Paul Meyer; j'aime la seconde, si je lis le baron de Richthofen.

Paul VIOLLET.

---

244. — **Die kirchlichen Verfassungskaempfe im XV.** Jahrhundert, eine Studie von Dr. Alfred ZIMMERMANN. Breslau, Trevendt, 1882. In-8, VIII et 136 p.

L'opuscule de M. Zimmermann veut nous donner un aperçu des luttes au sein de l'Eglise, qui commencèrent avec le grand schisme d'Occident en 1378, et son récit s'étend jusqu'en 1438, après la clôture du concile de Bâle. L'auteur de cette dissertation inaugurale a compulsé avec un zèle assidu les in-folio nombreux renfermant les délibérations des conciles, les ouvrages contemporains, plus nombreux encore, écrits à des points de vue divers par les défenseurs de la papauté ou les partisans des réformes; il juge avec une impartialité, à laquelle nous rendons hommage, les tendances diverses qui se manifestèrent alors parmi les représentants officiels de la chrétienté. Seulement nous n'étonnerons personne en ajoutant que l'auteur n'a pu rien apprendre de bien nouveau à ceux qui ont étudié la littérature moderne, assez considérable, se rapportant à son sujet [1]. Peut-être même était-ce une trop haute ambition de vouloir retracer en une centaine de pages le tableau d'ensemble de ces grands conciles du XV[e] siècle qui exercèrent une influence si marquée sur l'histoire subséquente de l'Eglise catholique et dont les discussions amenèrent, d'autre part, le mouvement de la Réforme. Le travail de M. Z. servira toutefois à orienter, d'une façon fructueuse, ceux qui désireraient obtenir, sans trop de fatigue, une idée générale des grandes discussions religieuses qui se produisirent dans la première moitié du XV[e] siècle.

Un appendice d'une trentaine de pages s'occupe de la personne et des écrits peu connus d'un des pères les plus marquants du concile de Bâle, Ivan de Ségovie, créé cardinal par l'anti-pape Félix V et mort en Espagne, après 1458. Son principal ouvrage, l'*Historia gestorum generalis synodi Basiliensis*, en dix-neuf livres, est conservé à la Bibliothèque de Bâle, et M. Birk en a publié, il y a dix ans environ, les premiers livres, sous les auspices de l'Académie de Vienne. On n'en connaissait auparavant qu'un *Epitome* fait par Augustin de Patrizzi, en 1480, et réimprimé souvent par Labbé, Hardouin, Schannat, etc., mais compulsé dans un sens tout opposé à la manière de voir de l'auteur primitif. C'est ce que M. Zimmermann établit par une série d'observations

---

1. Nous exceptons la discussion sur le fameux décret « *Sacrosancta Synodus* » qui établissait la suprématie des Conciles sur la papauté.

qui se recommandent à l'attention de tout historien futur du concile de Bâle [1].

R.

---

245. — **The Temple.** Sacred poems and private ejaculations. By Mr. George Herbert. Fourth edition with introductory notes by J. Henry Shorthouse. (First Edition, 1633, Fac-simile reprint). In-12, xxxi-196. London, T. Fisher Unwin, 1883.

Cette figure, un peu oubliée aujourd'hui, du « saint Georges Herbert » comme l'appelait le xvii[e] siècle, est une des plus doucement attrayantes de l'anglicanisme qui n'a pas été gâté sous ce rapport. Frère du fameux lord Herbert de Cherbury, le brillant et bruyant aventurier d'épée et de pensée qui fonda le déisme anglais entre deux duels, Georges Herbert fut tout d'abord, lui aussi, homme du monde et homme de cour. Né en 1593, il étudia à Cambridge, devint en 1615 *orateur* de l'Université, entra en cette qualité en rapport avec le roi Jacques qui le prit en amitié, lui donna une sinécure de 120 livres, et toutes les espérances mondaines lui furent permises. Mais bientôt la mort du roi, la faiblesse de sa propre santé et les approches de la maladie lui fermèrent la voie de l'ambition, et alors, comme il arrive parfois, les tentations se taisant, Dieu parla d'une voix plus claire. D'ailleurs sa jeunesse n'avait jamais été bien extravagante ; ses pires excès étaient des fantaisies de costume, *a genteel humour for clothes*. Des instincts naturels d'élévation religieuse, hérités de sa mère, ne l'avaient jamais abandonné : au collège, il rimait en l'honneur du Christ, s'indignant que le sonnet fût toujours profané à Vénus et se demandant si le vol de la colombe ne laissait pas bien loin en arrière celui de leur Cupidon [2]. Il imposait déjà assez par son caractère pour que « le grand secrétaire de la nature », retiré du monde à la suite de malheurs en justice, dédiât à ce jeune homme de vingt-deux ans sa traduction des *Psaumes* [3]. A la mort du roi, Georges Herbert entra dans les ordres, reçut en 1626 la prébende de Layton Ecclesia et en 1630 la cure de Bemerton. Il avait épousé en 1629, trois

---

1. L'auteur établit contre Hübler (*Die Constanzer Reformation, u. s. w.*), l'écrivain qui a étudié de la façon la plus approfondie les décisions du concile de Constance dans ces derniers temps, que le concile a réclamé pour ce principe la sanction pontificale, sans pouvoir l'obtenir d'ailleurs (pp. 66-68).

2.
*Doeth Poetry **
Wear Venus' livery? — Only serve her turn?
Why are not sonnets made of Thee, and lays
Upon Thine altar burnt?
Cannot Thy dove
Outstrip their Cupid easily in flight?

* *Poety*, non *Pietry*, comme le donne la citation dans la préface de M. Shorthouse.

3. Herbert avait aidé Bacon à traduire en latin ses ouvrages anglais.

jours après l'avoir vue, une jeune fille qui, sans l'avoir jamais vu, était depuis longtemps amoureuse de lui sur ouï-dire, comme cela arrivait dans les romans d'autrefois. Il mourut deux ans après. Il passa ces deux derniers à expliquer le *Prayer Book* à ses paroissiens, célébrant le service deux fois par jour et les « paysans quittaient la charrue dès qu'ils entendaient sonner les cloches de M. Herbert, pour venir adorer avec lui. » Le seul plaisir qu'il se permît était d'aller, deux fois par semaine, entendre l'orgue à la cathédrale de Salisbury. Après sa mort, il eut la bonne fortune d'avoir sa biographie écrite par Walton, le Plutarque de l'église anglicane.

A son lit de mort, Herbert fit remettre à un ami, Nicolas Ferrar, un petit livre qu'il avait composé; « il y trouvera, disait-il, une peinture des maints combats spirituels qui ont eu lieu entre Dieu et mon âme, avant que je pusse soumettre mon âme à la volonté de Jésus mon maître, dans le service duquel j'ai à présent trouvé la liberté parfaite. Demandez-lui de le lire et, s'il pense qu'il puisse être de quelque bien à quelque pauvre âme abattue, qu'il le publie; sinon, qu'il le brûle; car moi et lui valons moins que la moindre des grâces de Dieu. » M. Ferrar lut le livre, le comprit et le publia fidèlement avec un changement heureux : il remplaça le titre primitif l'*Eglise* (The Church) par le titre plus mystique et moins *established-Church*, le Temple (The Temple). Tout le siècle en fit sa pâture; en 1641, huit ans après la mort de l'auteur, le *Temple* en était à sa sixième édition. Il méritait son succès. Herbert n'est pas un grand poète, mais il a la poésie d'une conviction noble et sincère. Il est obscur, affecté, mièvre, plein de *concetti* et de pointes à la façon des poètes métaphysiciens du temps, et pourtant un charme moral se dégage de tout cet Euphuisme, traversé par instant de notes d'une simplicité pénétrante. Rarement poésie a présenté tant de raffinement dans l'expression avec tant de sincérité dans le sentiment. L'Eglise établie, malgré sa faiblesse naturelle de juste milieu, sa raison pratique et son sens commun mondain, n'ayant ni les splendeurs du catholicisme ni le feu sombre du puritanisme, a su pourtant çà et là inspirer des enthousiasmes désintéressés et provoquer une poésie. Herbert est le vrai poète de cette Eglise; il l'aime, comme elle doit être aimée, d'un amour de gentilhomme, pour sa simplicité et son élégance de bon goût; car elle n'a point baisé les idoles et les châsses comme sa sœur des sept collines, et elle ne va pas échevelée comme sa sœur de la vallée :

I Joy, deare Mother, when I view
Thy perfect lineaments, and hue
Both sweet and bright...
Blessed be God whose love it was
To double-moat thee with his grace,
And none but thee.

M. Henry Shorthouse qui, dans son roman fameux de *John Inglesant*, a fait revivre avec tant de vérité et de science les temps de Herbert,

était l'éditeur désigné du poète. L'édition présente est un fac-similé aussi parfait que possible de l'édition princeps de 1633 : le format même, la couleur, la texture du papier, la reliure (pleine basane, dos, bordures et centre jaspés) reproduisent l'original. L'éditeur a seulement ajouté une intéressante préface, d'un style parfois un peu obscur, mais sous lequel on devine bien des raffinements et des nuances qui sont de saison dans la circonstance. Il y a un plaisir à feuilleter ce joli livre et à se sentir membre de la vieille Eglise anglicane quelques instants, — pas trop longtemps.

James DARMESTETER.

---

246. — **Bibliographie des Œuvres de Beaumarchais**, par Henri CORDIER, Portrait d'après Cochin. Paris, A. Quantin, 1883. In-8 de vj et 143 pp., plus 1 portr.

Le volume que M. Cordier vient de publier est exécuté avec le soin minutieux qui a conquis à l'auteur un rang des plus distingués parmi ceux qui s'occupent en France d'études bibliographiques. Avec une rare patience il a recherché et décrit, non-seulement les diverses éditions des œuvres de Beaumarchais, mais encore les traductions ou adaptations qui ont été faites dans divers pays. Il arrive ainsi au chiffre respectable de 522 articles, qui ont pour la plupart passé sous ses yeux.

Nous aurions voulu que M. C. insérât dans son travail quelques notes historiques et littéraires qui en auraient beaucoup augmenté l'intérêt. Des notes de ce genre ne nous paraissent pas superflues dans un livre de bibliographie ; elles nous paraissent même d'autant plus nécessaires dans un ouvrage consacré à Beaumarchais que le lecteur n'est pas tenu de connaître dans tous ses détails une existence aussi agitée.

Nous attachons moins d'importance aux quelques omissions que nous aurons à relever. Un bibliographe ne peut penser à tout et nous sommes persuadé qu'il serait bien facile de glaner après nous. Voici cependant quelques notes qui seront comme un supplément à la publication de M. Cordier. Nous indiquons nos intercalations par le mot *bis*.

16 *bis*. Eugenia, tooneelspel. Naar het fransch van Beaumarchais. *Amsterdam*, 1776. In-8.

Traduction néerlandaise, dont l'auteur est inconnu [1].
Biblioth. de la Société littéraire de Leyde.

17 *bis*. Eugenie, Schauspiel in 5 Aufzügen. Aus dem Französischen

1. Nous sommes redevable de cette indication et de plusieurs autres à notre excellent ami, M. F. Vander Haeghen, bibliothécaire de l'université de Gand, l'infatigable auteur de la *Bibliotheca belgica*.

von Beaumarchais. [Von Chr. Fr. Schwann.] *Mannheim*, 1768. In-8.

Gœdeke, *Grundrisz*, I, 1046.

40 *bis* De twee Vrienden, of de Koopman van Lion. Toonelspel naar het fransch van Beaumarchais. *Amsterdam*, 1781. In-8.

Autre traduction néerlandaise anonyme.

Biblioth. de la Société littéraire de Leyde.

43 *bis*. Der Kaufmann in Lyon, Schauspiel. Von Joh. Christ. Bock.

Cette pièce a été imprimée dans le recueil intitulé : *Sammlung von Schauspielen für das Hamburgische Theater* (Schwerin, 1790-1794, 4 vol. in-8). Cf. Gœdeke, *Grundrisz*, I, 642.

Bock a modifié le titre des *Deux amis* comme il a modifié celui du *Barbier de Séville* (Cordier, nº 114).

54 *bis*. Le Barbier de Séville, ou la Précaution inutile, comédie..., précédée d'une lettre sur la chûte et la critique de cette pièce. M. DCC. LXXXX. S. *l.*, in-8.

Biblioth. de l'Univ. de Gand.

66 *bis*. Le Barbier de Séville.... *Bruxelles, J.-B. Dupon*, 1827. In-24.

Biblioth. de l'Univ. de Gand.

75 *bis*. Le Barbier de Séville... *Paris*, 1869. 2 vol. in-32.

Tomes 23 et 24 de la *Bibliothèque nationale*.

86. Le Barbier de Séville, opéra comique.

C'est ici le lieu de faire observer que M. C. a catalogué avec une regrettable confusion les opéras et opéras comiques tirés des œuvres de Beaumarchais. Ces adaptations, qui ont leur intérêt, auraient dû former une classe spéciale et être rangées en prenant pour point de départ le livret composé par tel ou tel auteur, pour tel musicien déterminé. Ce livret, considéré comme un original, devait être suivi de ses diverses traductions. Il était également indispensable d'indiquer le lieu et la date de la première représentation. Voici, ce nous semble, dans quel ordre les adaptations musicales du *Barbier de Séville* auraient dû être présentées :

Opéra de Paisiello, Saint-Pétersbourg, 1780;
Opéra de Benda, Hambourg, 1782;
Opéra d'Elsperger, Salzbach, 1783;
Opéra de Schulz, Reinsberg, 1786 [1];
Pantomime-ballet, anonyme, Vienne, 1808;
Opéra de Rossini, Rome, 1816;
Pantomime-ballet de Piccini, Paris, 1817.

1. Telle est la date indiquée par Fétis (*Biographie des musiciens*, VII, 522) et par MM. Clément et Larousse, *Dictionnaire lyrique*, 78; Schletterer (*Das deutsche Singspiel*; Augsburg, 1868, in-8, 227) donne celle de 1790.

M. C. ne connait que quatre de ces pièces ; il ne fait aucune mention des opéras de Benda, d'Elsperger et de Schulz. Quant aux autres livrets, le désordre dans lequel ils nous apparaissent nous rend difficile d'en parler. Citons seulement quelques éditions des paroles adaptées aux opéras de Paisiello et de Rossini. Ces réimpressions n'ont, certes, aucune valeur littéraire, mais elles n'en ont pas moins quelque intérêt, parce qu'à chacune d'elle correspond une reprise de la pièce. Les historiens du théâtre ont donc le droit de les chercher dans une bibliographie de Beaumarchais.

Il Barbiere de Siviglia, ovvero l'inutil Precauzione opera buffa in quattro atti. [Musica di Gio : Paisiello.] — Le Barbier de Séville, ou la Précaution inutile, opéra comique. *Paris*, 1790. In-8. (Paroles italiennes et françaises.)

Cat. Soleinne, IV, n° 4766, p. 139.

Le Même. *Paris, an X*-1802. In-8.

Cat. Soleinne, IV, n° 4766, p. 140.

Il Barbiere di Siviglia, ovvero l'inutil Precauzione, opera buffa in quattro atti. — Le Barbier de Séville, ou la Précaution inutile, opéra-comique en quatre actes, représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre royal italien, salle Louvois, le 25 novembre 1819. *A Paris, au Théâtre Louvois*. [*Imp. de Hocquet.*] In-8 de 68 pp.

Bibliographie de la France, 1819, n° 4232. — Cat. Soleinne, IV, n° 4766, p. 143.

Le Barbier de Séville, opéra comique en trois actes, parodié en français [par Nicolas-Étienne Framery]. Musique de Paisiello. *Paris, S. d.* in-4.

Biblioth. de Bordeaux. Mus. 528.

Il Barbiere di Siviglia, dramma giocoso in due atti. [Poesia di Sterbini. Musica di G. Rossini.] — Le Barbier de Séville, opéra bouffon en deux actes, représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre royal italien, salle de Louvois, le 23 septembre 1819. *A Paris, au Théâtre Louvois*. [*Imp. de Hocquet.*] In-8 de 91 pp. (Paroles italiennes et françaises.)

Bibliographie de la France, 1819, n° 3527. — Cat. Soleinne, IV, 4766, p. 143.

The Correct Play. Il Barbiere di Siviglia. The Barber of Seville : a comic Opera in two acts. The Music by Rossini. With the argument... *Loudon, sold by J. Clements... George Stuart, Printer*, 15, *Archer Street, Haymarket. S. d.*, in-12 de 56 pp. (Paroles italiennes et anglaises.)

Biblioth. de l'Université de Gand.

Le Barbier de Séville... Paroles ajustées sur la musique de Rossini. Par Castil Blaze... [*Paris*, 1853]. Gr. in-8 à 2 col.

Biblioth. nat., Y. Th., in-4, 330.

Le Même. [*Paris*, 1872]. Gr' in-8 à 2 col.

Biblioth. nat., Y. Th., in-4, 336.

El Barbero de Sevilla, zarzuela en cuatro actos. [Música de J. Rossini.]

Cette pièce fait partie de la collection intitulée *El Teatro*, dont l'éditeur est le libraire Alonso Gullon, à Madrid. Le traducteur du livret est Leopoldo Bremon. Nous empruntons cette indication au *Catalogo general* de Gullon, 1873. Une autre édition figure, en 1874, sur le *Catalogo de la Administracion lirico-dramatica de Don Eduardo Hidalgo*, p. 30.

Nous passons maintenant aux traductions proprement dites de la pièce de Beaumarchais.

107 *bis*. De Barbier van Sevilie; of de onnutte Voorzorg, blyspel. Gevolgd naar het fransche van de heer Beaumarchais. Door A. Soetens. *Utrecht*, 1781. In-8.

Biblioth. de la Soc. littéraire de Leyde.

107 *ter*. De Barbier van Sevilie... *Te Amsteldam, by J. Helders en A. Mars...* 1792. In-8 de 111 p.

Biblioth. de l'université de Gand.

107 *quater*. De Barbier van Sevilie... *Utrecht*, 1793. In-8.

Biblioth. de la Soc. littéraire de Leyde.

107 *quinto*. De Barbier van Sevilie... *Amsterdam*, 1825. In-8.

Biblioth. de la Soc. littéraire de Leyde.

108. Der Barbier von Sevilien...

Cette pièce a paru dans le *Neues Wiener Theater*, I (1776). Voy. Gœdeke, *Grundrisz*, I, 1071.

108 *bis*. Der Barbier von Sevilla, Lustspiel in-4 Akten mit Gesängen. Nach dem Französischen von Beaumarchais. Von Gust. Fr. W. Grossmann. *Dresden und Leipzig*. 1776. In-8.

Gœdeke, I, 643.

108 *ter*. Der Barbier von Sevilla... *Leipzig*, 1784. In-8.

Gœdeke, I, 643.

108 *quater*. Der Barbier von Sevilla, Lustspiel in 4 Aufzüzen von Beaumarchais.

Komisches Theater der Franzosen für Deutsche. Von Joh. Gottfr. Dyk (Leipzig, 1777-1785, 10 vol. In-8), III. Voy. Gœdeke, I, 1044.

113. André, que M. C. croit être un musicien, est l'auteur de la traduction imprimée à Offenbach en 1776. Voy. Gœdeke, I, 1082.

136. La Folle Journée... *Lyon*, 1785, in-8.

L'édition doit contenir une suite de cinq figures gravées par Naudet. Ces pièces, de format in-4 allongées, sont ordinairement repliées. M. C. n'en parle que dans une note très confuse, empruntée en grande partie à Cohen, qui suit le n° 129.

159 *bis*. Le Mariage de Figaro... *Paris, Tresse* [*Imp. Walder*], 1877. Gr. in-8 de 32 pp. à 2 col.

Bibliographie de la France, 1877, n° 7760.

160 *bis*. Cinq Vignettes et un Portrait dessinés et gravés à l'eau forte par Eug. Baugnies pour la Folle Journée. *Paris, Morgand et Fatout*, 1879. In-8.

Cette suite, qui existe en différents états et sur différents papiers, peut se joindre à toutes les éditions in-8.

Nous pourrions répéter relativement au *Mariage de Figaro* les observations que nous avons faites ci-dessus au sujet des adaptations musicales du *Barbier de Séville ;* nous citerons seulement :

Le Nozze di Figaro, opera buffa. Musica di P. Persicchini. *Varsovia, circa il* 1786.

Fétis, *Biographie des Musiciens*, VII 3; Clément et Larousse, *Dictionnaire lyrique*, 485.

Le Nozze di Figaro, opera buffa. Poesia di Lorenzo Da Ponte, musica di W. Mozart. *Vienna*, 1786.

Le nom de Da Ponte, le librettiste favori de Mozart, n'est cité par M. C. qu'à propos des traductions danoises et suédoises (n°s 197 et 203).

Le Nozze di Figaro, opera buffa in due atti. La musica è del celebre Mozart. — Le Mariage de Figaro... *Paris, chez l'éditeur, rue Grange-Batelière, n°* 22, [*imp. de Lange-Lévy*], 1838. In-8 de 96 pp. (Paroles italiennes et françaises.)

Bibliographie de la France, 1839, n° 1612. — Cat. Soleinne, IV, n° 4766, p. 146.

170. O Casamento de Figaro, comedia.

M. C. s'est borné à transcrire la note sommaire que nous lui avions communiquée. En voici le complément d'après Silva : *Archivo Theatral*, Vª serie (Rio de Janeiro, 1842 et années suiv.).

185 *bis*. Der tolle Tag, oder Figaros Hochzeit, Lustspiel in 5 Aufzügen. Aus dem Französischen des Herrn von Beaumarchais. Von L. F. Huber. *Leipzig*, 1785. In-8.

Gœdeke, I, 1128.

186 *bis*. Der lustige Tag, oder Figaro's Hochzeit. Lustspiel in 5 Aufzügen. Von Beaumarchais.

Gothaisches Taschenbuch, 1786, in-16. — La traduction allemande est accompagnée de 12 figures de Chodowiecki, gravées par Geyser. Cette suite de vignettes se rencontre quelquefois séparément.

Catalogue de la librairie Rosenthal, à Munich, XXVI, n° 1982. — Répertoire de la librairie Morgand et Fatout, 1882, n° 715.

186 *ter*. Die Hochzeit des Figaro. Lustspiel nach dem Französischen. Von K. A. Rüdinger.

Cette traduction est citée sans autre indication par Gœdeke (*Grundrisz*, I, 1088). Elle ne doit guère être postérieure à 1785.

212-253. Aux parodies et autres pièces relatives au *Mariage de Figaro* que cite M. C., on peut joindre les suivantes :

1. Epître de Figaro aux Parisiens. *Paris*, 1784. In-8.

Cat. Sapin, 1877, n° 429.

2. Coup d'œil sur la comédie et sur la Folle Journée ou le Mariage de Figaro de M. de Beaumarchais; par Saunier. *Paris*, 1784. In-8.

Cat. Sapin, n° 431.

3. Le pauvre Figaro! hé! que vous a-t-il fait? Réflexions d'un oisif. 1785. *S. l.*, in-8.

Cat. Sapin, n° 436.

4. Le Café littéraire, ou la Folie du jour, comédie-prologue sans préface, par M^lle^ C*** D*** [Carrière-Doisin]. *Paris*, 1785. In-8, fig.

Cat. Sapin, n° 437.

5. Coup d'œil d'un Arabe sur la littérature française, ou le Barbier de Bagdad faisant la barbe au Barbier de Séville, Figaro. Ouvrage rédigé et mis au jour par Nougaret. *Paris*, 1786. In-8.

Cat. Sapin, n° 439.

6. Le Mariage de Barogo, comédie en 3 actes, en prose, seconde suite du Ramoneur prince; représentée sur le Théâtre des Variétés, au Palais-Royal, le 24 novembre 1785, par M. M..... de P....y [Mauroy de Pompigny]. *Paris, Caîlleau*, 1786. In-8 de 112 pp.

Barbier, *Dictionnaire des Anonymes*, III, 66. — Cat. Paulin Paris, 1881, n° 2716.

7. Lettre de Barogo et consors, maîtres ramoneurs au Palais-Royal, à M. Figaro et C^ie^, négociants au faubourg Saint-Germain. *Amsterdam*, 1786. In-8.

Cat. Sapin, n° 440.

8. Figaro in Deutschland, Lustspiel in 5 Aufzügen. Von A. W. Iffland. *Berlin*, 1790. In-8.

Gœdeke, I, 1055.

9. Figaro, Oper, *Pressburg*, 1795.

Nous n'avons pas de détails précis sur cet opéra qui serait peut-être mieux classé dans une autre section. La musique était de Tost. Voy. Clément et Larousse, *Dictionnaire lyrique*, 289.

10. Il nuovo Figaro, opera buffa. Musica del maestro Paer. *Parma*, 1797.

Clément et Larousse, *Dictionnaire lyrique*, 488.

11. Il nuovo Figaro, opera buffa. Musica di Luigi Ricci. *Parma*, 1833.

Cet opéra, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, a été joué aussi sous le titre de *Le Nozze di Figaro*. Le livret est probablement le même que celui de 1797. Une édition espagnole de ce livret est sommairement indiquée par M. C. (nº 253) d'après une note que nous lui avions remise. En voici le titre complet :

El nuevo Figaro, melodrama jocoso en dos actos que ha de representarse en el teatro Principal de esta ciudad. *Cadiz, imprenta de R. Howe*, 1834. In-8 de 146 pp. (Texte italien et traduction espagnole.)

L'opéra de Luigi Ricci a été repris à Milan en 1863. Voy. Clément et Larousse, *Dictionnaire lyrique*, 488.

12. Chérubin tout seul, ou Un Tour de page, vaudeville en un acte par J.-A. Gardy. *A Paris, chez Fagès*, 1804. In-8.

Cette pièce est la contre-partie du *Figaro tout seul* de Marty (Cordier, nº 242).

275 *bis*. L'autre Tartuffe... *A Paris, chez Silvestre, et se trouve à Bruxelles chez Adolphe Stapleaux, libraire*. An V-1797. In-8.

Biblioth. de l'Université de Gand.

286 *bis*. De tweede Tartuffe, of de schuldige Moeder, tooneelspel naar het fransch van Beaumarchais [door R. C. van Goens]. *Amsterdam*, 1797. In-8.

Biblioth. de la Soc. littéraire de Leyde.

287. D'après Gödeke (*Grundrisz*, I, 1128), le véritable traducteur allemand de la *Mère coupable* n'est pas Ludwi.-Ferd. Huber, mais sa femme, Thérèse Huber, veuve en premières noces de Georges Forster.

289. Voici le titre complet de la traduction polonaise citée sommairement par M. Cordier :

Matka wystepna czyli domowe Troski familii Almavina, dramma w pieciu aktach przez Aug. Caron Beaumarchais, autora komedyi Cyrulika Sewilskiego i Malzenstwa Figara. Grana najpierwszy raz w Paryzu, dnia 26 czerwca 1792 roku. *Wilno, w drukarni Manesa i Komp. przy ulicy Zambowéj pod Nr.* 185. 1827. In-8 de 120 pp.

Estreicher, *Bibliogr. polska*, I, 77.

294 *bis*. Théâtre de Beaumarchais, suivi de ses Poésies diverses et précédé d'Observations littéraires par M. Sainte-Beuve, de l'Académie Française. *Paris, Garnier frères*, [*J. Claye, imprimeur*]. *S. d.* [v. 1859], in-12 de 2 ff. xvj et 414 pp., plus 1 f.

306 *bis*. Beaumarchais. Bestes aus dessen dramatischen Werken; nebst Bemerkungen über dessen Leben und Schriften. Frei bearbeitet von M. Tenelli. *Gotha*, 1827. 2 vol. in-12.

Ce recueil contient : *Der Barbier von Sevilla* et *Eugenia*. Voy. Gœdeke, II, 1310.

317 *bis*. Clavigo. Ein Trauerspiel von Göthe. *Leipzig, in der Weygandschen Buchhandlung*, 1774. In-8 de 100 pp.

M. C. ne cite de *Clavigo* que des traductions en diverses langues (nos 313-319). Outre l'édition dont nous venons de reproduire le titre, Gödeke (I, 880) mentionne les suivantes :

Clavigo... *Leipzig, in der Weygandschen Buchhandlung*, 1774. In-8 de 96 pp.

Clavigo... *Frankfurt und Leipzig*, 1774. In-8.

Clavigo... *Bern*, 1776. In-8.

Clavigo... *Leipzig*, 1777. In-8 de 100 pp.

Clavigo. Ein Trauerspiel in fünf Aufzügen von Göthe. Aufgeführt auf dem Churf. Theater zu München. 1778. *S. l.*, in-8 de 72 pp.

314 *bis*. Clavidjo, a Tragedy in five Acts, translated from the German of Goethe. *London*, 1798. In-8.

Gœdeke, I, 880.

367 *bis*. Mémoires de Beaumarchais dans l'affaire Goezman. Nouvelle édition... précédée d'une appréciation tirée des Causeries du lundi par M. Sainte-Beuve, de l'Académie-Française. *Paris, Garnier frères*, 1859. In-12 de xx et 411 pp.

374 *bis*. Réponse de Mlle Déon à M. de Beaumarchais. *A Rome, chez M. Fr. de Poncharaux. S. d.* [1778], in-12.

Biblioth. nat., Ln27 7138.

401. Il serait bon de rétablir entre crochets le nom de l'académicien Suard.

426 *bis*. Stances adressées à M. Bergasse par un étudiant au collége de Lisieux, le 20 mars 1789, lendemain de sa plaidoirie dans la cause de M. Kornmann.

Biblioth. nat., Y (Ln27 1318 *).

443 *bis*. Précis et Jugement du procès de Pierre-Augustin Caron de

Beaumarchais, membre de la représentation de la commune de Paris. *Paris, N.-H. Nyon*, 1789. In-4 (19 août-18 septembre 1789).

Biblioth. nat., Le[23] 137.

444 *bis*. Vieille Ronde gauloise et civique pour la rentrée d'Eugénie Beauharnais, de son couvent, dans la maison paternelle. Dédiée à sa mère et brochée par Pierre-Augustin, son père, le premier poète de Paris, en entrant par la porte Saint-Antoine. Ce 1er mai 1791, grand jour de joie dans toutes les villes de France.

Biblioth. nat., Y (Ln[27] 1325 **).

Cette pièce se retrouve parmi les poésies diverses que M. Sainte-Beuve a jointes au *Théâtre de Beaumarchais*. Voy., ci-dessus, le n° 294 *bis*.

450 *bis*. Beaumarchais à sa famille. *S. l. n. d.*, in-8.

Lettre datée de Londres, le 9 décembre 1792, et relative à l'accusation portée par Lecointre contre Beaumarchais.

Biblioth. nat., Lb[41] 224.

456-465. La plupart des pièces groupées sous le titre d'œuvres diverses eussent été beaucoup mieux placées dans le chapitre relatif à la Révolution. Par contre, M. C. ne cite pas les deux factums suivants ordinairement attribués à Beaumarchais, et sur lesquels il était nécessaire que son bibliographe fît quelques recherches :

Le Vœu de toutes les nations et l'Intérêt de toutes les puissances dans l'abaissement et l'humiliation de la Grande-Bretagne. 1778. *S. l.*, in-8. — Seconde édition, 1778. In-8. — Voy. Barbier, *Dict. des anonymes*, IV, 1045.

Influence du despotisme de l'Angleterre sur les deux mondes. *Boston, Londres et Paris*, 1781. In-8. Voy. Barbier, II, 918.

Parmi les œuvres de Beaumarchais, M. C. eût peut-être bien fait de citer aussi le prospectus des Œuvres de Voltaire qui parut en janvier 1781 sous ce titre : *Edition des Œuvres de M. de Voltaire avec les caractères de Baskerville*. Cette mention eût fourni au bibliographe l'occasion d'examiner la part prise par Beaumarchais à cette œuvre immense, et de dire quelques mots de l'imprimerie de Kehl.

466 *bis*. Le Catalogue de la librairie Scheible, à Stuttgart (n° 320), indique cette édition sous la rubrique de *Londres*.

467. La suite de vignettes qui appartient à l'édition de 1809 se compose de 25 figures et d'un portrait gravés au trait par Gautier aîné.

471 *bis*. Œuvres choisies de Beaumarchais. *Paris, Roux-Dufort aîné*, 1825. 3 vol. in-32.

480. La Notice de M. Saint-Marc-Girardin a été tirée à part à la date

de 1838; elle devrait figurer, sous cette forme, après le n° 495.

N'ayant pas le temps de nous reporter aux originaux, nous citerons encore ici sans en indiquer la date :

Récit du portier du sieur Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais. [Par Rivarol.] *S. l. n. d.*, in-8. (En vers.)

Biblioth. nat., Y.

[Chanson satirique contre Beaumarchais commençant ainsi :]

Je suis né dans la capitale...

Biblioth. nat., Y.

Nous ne prolongerons pas cette énumération que les lecteurs de la *Revue* trouveront sans doute fastidieuse. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de remarquer qu'il manque un chapitre à la bibliographie de Beaumarchais. N'eût-il pas été curieux de dresser une liste des journaux dont le créateur de Figaro a été, en quelque sorte, le parrain? Bien des journaux parisiens ont porté ce titre depuis 1826, et la *Bibliographie de la presse* de M. Hatin permet de les rechercher aisément; mais il y a eu des organes du même nom dans plusieurs pays étrangers, comme le *Wiener Figaro* et le *Figaro Lwowski*. On pouvait faire figurer à côté des journaux les articles satiriques et humoristiques réunis par Don Mariano de Lara en 1838 sous ce titre : *El nuevo Figaro* [1].

Nous ne terminerons pas ces observations sans répéter ce que nous avons dit plus haut, à savoir : que les omissions signalées à M. C. nous paraissent beaucoup moins fâcheuses que l'absence de notes littéraires. Nous voudrions aussi que la table embrassât tous les noms et tous les titres et permît de retrouver immédiatement la pièce à laquelle on veut se reporter. Nous en verrions supprimer sans regret les libraires-antiquaires, dont les noms nous paraissent peu instructifs.

La passion bien connue de M. Quantin pour les auteurs du XVIII[e] siècle nous permet d'espérer qu'il demandera lui-même à M. Cordier une édition plus complète et moins aride que la première.

Emile PICOT.

VARIÉTÉS

L'Estoile et Jodelle.

Un des lecteurs de la *Revue critique* m'a fait l'honneur de me demander quelques explications complémentaires, au sujet de ce que j'ai dit de l'Estoile et de Jodelle dans mon article sur le *La Fontaine* des

1. Voy. Hidalgo, *Bibliogr. española*, II, 488.

Grands écrivains de la France (nº du 29 octobre 1883, p. 342, note 1). Comme d'autres lecteurs pourraient vouloir connaître ces explications, je m'empresse de les donner ici avec l'obligeant concours du savant M. Eugène Halphen, qui a bien voulu se charger, à ma prière, des recherches et transcriptions dont, loin de Paris, je ne pouvais m'occuper.

Le passage tant de fois cité à propos de Jodelle mourant dans l'impénitence finale, se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque Nationale (fonds français, nº 10304, fº 363). Ce manuscrit est un recueil où l'Estoile a mis et fait mettre un peu de tout. Je dis *fait mettre*, car plusieurs morceaux y sont transcrits par une autre main que la sienne. Le morceau relatif aux derniers moments de Jodelle est, par exemple, l'œuvre d'un copiste, dont l'écriture et l'orthographe ne ressemblent en rien à celles du grand collectionneur. Voici le texte du petit récit dont le *ramasseur* employé par l'Estoile n'a nullement indiqué la provenance et qui est placé, dans le manuscrit, entre le sonnet annoncé à la page 48 du tome I de l'édition Jouaust et un mémoire sur la mort de La Mole et Coconas :

« Le proverbe qui dit : telle vie, telle fin, fut vérifié en cet homme [1] duquel la vie ayant esté sans Dieu la fin fut aussy sans luy, c'est à dire misérable et espouvantable, car il mourut sans donner aucun signe de recognoistre Dieu, et en sa maladie, comme il fut pressé de grandes douleurs, estant exhorté d'avoir recours à Dieu, il respondoit que c'estoit un chaux Dieu [2] et qu'il n'avoit garde de le prier ni recognoistre jamais tant qu'il luy feroit tant de mal et mourust de ceste façon despitant et maugréant son créateur avec blasphèmes [3] et hurlemens espouvantables. A la Saint Barthélemy il fut corrompu par argent pour escrire contre le feu admiral et ceux de la religion : en quoy il se comporta en homme qui n'en avoit point, deschirant la mémoire de ces povres morts de toutes sortes d'injures et de menteries. Finablement il fut employé par le feu roy Charles comme le poëte le plus vilain et lascif de tous a escrire l'arriere hilme (*sic*) que le feu roy appelloit la sodomie de son imprévost de Nantouillet [4] et mourut sur ce beau fait qu'il a laissé imparfait. Pour le regard de ses œuvres, Ronsard a dit souvent qu'il eut

1. L'éditeur de 1719 (p. 30), l'éditeur de 1744 (p. 63), l'éditeur de la collection Petitot (t. IV, p. 83), enfin l'éditeur de la collection Michaud et Poujoulat, ont avec un touchant accord substitué à *cet homme* la phrase que voici : *dans Estienne Jodelle, poëte parisien qui mourut à Paris comme il avoit vescu.*

2. Cette expression n'a été reproduite par aucun des éditeurs ci-dessus mentionnés, à l'exception du dernier.

3. Ce membre de phrase, depuis *de cette façon*, ne figure que dans l'édition Champollion. J'en dirai autant de la phrase suivante tout entière à partir de : *A la Saint-Barthélemy* jusqu'aux mots : *il fut employé.*

4. Les éditeurs de 1719, de 1744 et de 1825 ont tous cru devoir adoucir ce paragraphe et se contenter de dire : « il fut employé comme le poète le plus vilain à un vilain ouvrage ». M. Champollion seul a osé reproduire le texte dans toute sa crudité.

desiré pour sa memoire [1] qu'elles eussent esté données au feu [2], au lieu d'estre mises sur la presse, n'ayant rien de si bien fait en sa vie que ce qu'il a voulu supprimer estant d'un esprit prompt et inventif, mais paillard, yvrongne et sans aucune crainte de Dieu auquel il ne croyoit que par benefice d'inventaire. »

Redisons-le : il n'existe aucune rédaction de l'Estoile qui précède le *Journal de Henri III*. Ce que les éditeurs antérieurs à ceux de 1875 ont donné comme étant du l'Estoile n'est, avant l'année 1574, qu'une mosaïque faite de morceaux pris sans règle ni raison dans le volume 10304 du fonds français et dans le volume 770 de la collection Dupuy. Composer ainsi du l'Estoile, n'est-ce pas commettre le crime du faussaire?

T. de L.

L'albergo dell'Orso à Rome.

A propos d'un livre récent, la *Revue critique* a soulevé [3] une petite question de topographie romaine, qui n'est pas sans intérêt : quel est l'endroit précis où descendit à Rome l'auteur des *Essais?*

Montaigne raconte que, dans son voyage de l'année 1580, il arriva à Rome le dernier jour de novembre, qu'il vint loger à l'*Ours* et qu'il y resta encore le lendemain et le deuxième jour de décembre, jusqu'à ce qu'il eût pris un appartement meublé chez un Espagnol, vis-à-vis de Santa Lucia della Tinta. Sur la foi de nos souvenirs personnels, nous tenions pour très suspecte l'opinion d'après laquelle cet *Ours*, illustré par le séjour de l'écrivain français, aurait été voisin de l'église de la Trinité-des-Monts et aurait disparu aujourd'hui. Voici un document [4], qui prouve que l'hôtellerie de Montaigne n'est autre que l'*albergo dell'Orso*, encore debout à l'angle des rues *Monte Brianzo* et *Tordinona*, et bien modeste aujourd'hui. Si nous nous trompions dans notre identification, nous nous tromperions avec le municipe de Rome, écho fidèle d'une vieille tradition.

Le conseil municipal de Rome, pour rendre hommage à la mémoire des hommes illustres qui ont séjourné dans la ville éternelle, fait mettre, depuis de longues années, des plaques commémoratives sur les maisons qu'ils ont habitées. L'an dernier, il décida, sur la demande de quelques Français, qu'une inscription en souvenir de Montaigne serait mise à la porte de l'*albergo dell'Orso*, au coin de la rue du même nom. Le texte en fut arrêté de la façon suivante :

---

1. Tous les précédents éditeurs, y compris M. Champollion, ont, pour plus de clarté, imprimé : *pour la mémoire de Jodelle.*

2. Les trois premiers éditeurs ont changé *données au feu* en *jettées au feu* e tont escamoté la suite de la phrase jusqu'à *supprimer.*

3. Voir plus haut, n° 47, art. 233.

4. Nous l'empruntons au journal l'*Italie*, n° du 24 août 1882.

S. P. Q. R. — In questa antichissima locanda dell'Orso — allogiava nell'anno 1580 il moralista francese — Michele Montaigne — Autore del libro dei Saggi — Che molto contribuì al progresso della nuova filosofia — Il senatore di Roma — conferivagli la cittadinanza romana.

Pour des raisons que nous ignorons, peut-être parce que la *locanda dell'Orso* est appelée à disparaître dans un percement projeté, cette inscription n'a pas encore été mise en place ; il n'en reste pas moins acquis que la tradition place le séjour de Montaigne dans l'hôtellerie actuelle de l'*Ours*. Jusqu'à preuve du contraire, nous penserons comme la tradition.

D'où vient ce nom bizarre d'hôtel de l'*Ours?* Evidemment, l'hôtel, la rue et la place de l'Ours doivent leur nom à un fragment antique encastré dans la maison en face de l'hôtellerie de Montaigne, à l'angle du *vicolo de' soldati*. Ce fragment représente une tête de lion, dans le style de celles qui ornent assez souvent les sarcophages. D'une tête de lion, surtout d'une tête en mauvais état, à une tête d'ours il n'y a pas loin pour les yeux du peuple ; le fragment a été à cette place de tout temps, et de tout temps il a servi à baptiser la rue et l'hôtellerie voisines. Les exemples analogues ne manquent pas à Rome : on n'a qu'à songer aux rues *Piè di marmo, di Marforio, di Pasquino*, et tant d'autres. L'*albergo dell'Orso* de Montaigne ne pouvait donc être comme l'*albergo dell'Orso* moderne qu'en face de la prétendue tête d'ours ; aussi n'y a-t-il aucune raison de chercher autre part l'*Orso* de l'écrivain français. Le municipe de Rome pourra mettre à l'endroit traditionnel, sans hésitation ni méprise, une plaque en l'honneur du voyageur assez illustre pour avoir reçu le titre de citoyen romain.

G. Lacour-Gayet.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annelle du 23 novembre 1883.

M. Heuzey, président, prononce un discours dans lequel il annonce les prix décernés en 1883 et rend compte des travaux des membres des écoles françaises d'Athènes et de Rome.

M. H. Wallon, secrétaire perpétuel, lit une *Notice historique sur la vie et les travaux de Mariette-Pacha, membre de l'Académie.*

M. Hauréau, membre de l'Académie, donne lecture de son mémoire intitulé : *les Propos de maître Robert de Sorbon.*

JUGEMENT DES CONCOURS

Prix ordinaire. — L'Académie avait proposé pour l'année 1883 le sujet suivant : « Faire l'énumération complète et systématique des traductions hébraïques, qui ont été faites au moyen âge, d'ouvrages de philosophie ou de science, grecs, arabes ou même latins. » Aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'Académie la proroge à l'année 1886.

Antiquités de la France. — L'Académie décerne trois médailles : la 1re à M. Beautemps-Beaupré, pour son ouvrage : *les Coutumes d'Anjou et du Maine* (Chaumont, 1882, in-8°) ; la 2e à M. Pélicier, pour son *Essai sur le gouvernement de la Dame de Beaujeu*, 1483-1491 (Chartres, 1882, in-8°) ; la 3e à MM. Auguste et Emile Molinier, pour leur *Chronique normande du* XIVe *siècle*, publiée pour la Société de l'histoire de France (Paris, 1882, in-8°). L'Académie accorde en outre six mentions

honorables : la 1re à M. d'Arbaumont, pour les trois ouvrages suivants : 1° *la Vérité sur les deux maisons de Saulx-Courtivron* (Dijon, 1882, in-8°) ; 2° *Cartulaire du Prieuré de Saint-Etienne de Vignory* (Langres, 1882, in-8°); 3° *Armorial de la Chambre des Comptes de Dijon, d'après le manuscrit inédit du Père Gautier* (Dijon, 1881, grand in-8°); la 2e à M. Joret, pour son ouvrage : *Des caractères et de l'extension du patois normand* (Paris, 1882, in-8°) ; la 3e à M. Loriquet, pour son ouvrage sur les *Tapisseries de la cathédrale de Reims* (Paris, Reims, 1882, in-folio); la 4e à M. le Dr Barthélemy, pour son *Inventaire chronologique et analytique des chartes de la maison de Baux* (1882, in-8°); la 5e à M. l'abbé Albanès, pour son *Histoire de Roquevaire et de ses seigneurs, au moyen âge* (Marseille, 1881, in-8°); la 6e à M. Dubourg, pour son *Histoire du grand prieuré de Toulouse et de diverses possessions de Saint-Jean de Jérusalem dans le sud-ouest de la France, Languedoc, pays de Foix, etc.* (Toulouse, 1882, in-8°).

Prix de numismatique. — Le prix fondé par M. Allier de Hauteroche et destiné au meilleur ouvrage de numismatique ancienne publié depuis le mois de janvier 1881, est partagé cette année entre M. Barclay Head, pour son *History of the coinage of Bœotia*, et M. Percy Cardner, pour son étude sur les monnaies de Samos.

Prix Gobert, pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent. — Le premier prix est décerné à M. Frédéric Godefroy, pour son *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècle* (Paris, 1881, 1882, in-4°); le second prix à M. Giry, pour son ouvrage sur les *Etablissements de Rouen et l'histoire des institutions municipales de Rouen, Falaise, Pont-Audemer, etc.* (Paris, 1883, in-8°).

Prix Bordin. — L'Académie avait prorogé à l'année 1883 la question suivante : « Etude sur les opérations de change de crédit et d'assurance pratiquées par les commerçants et banquiers français ou résidant dans les limites de la France actuelle avant le XVe siècle. » Aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'Académie la retire du concours. — L'Académie avait proposé pour l'année 1883 la question suivante : « Présenter un tableau aussi complet que possible de la numismatique de Samos ; en expliquer les types à l'aide des textes; en tirer toutes les données religieuses et historiques que comporte cette étude ; montrer quelle influence ont pu exercer les types du numéraire samien sur ceux des colonies de cette île. » Un seul mémoire a été déposé sur cette question. L'Académie ne décerne pas le prix et elle retire le sujet du concours. — L'Académie avait en outre proposé pour la même année le sujet suivant : « Etudier à l'aide des documents d'archives et de textes littéraires le dialecte parlé à Paris et dans l'Ile-de-France jusqu'à l'avénement des Valois. Comparer ce dialecte, d'après les résultats obtenus, à la langue française et littéraire, et rechercher jusqu'à quel point le dialecte parisien était considéré au moyen âge comme la langue littéraire de la France. » Aucun mémoire n'a été déposé sur cette question. L'Académie la remet au concours pour l'année 1885.

Prix Stanislas Julien, pour le meilleur ouvrage relatif à la Chine. — L'Académie décerne le prix à M. Maurice Jametel, pour son ouvrage intitulé : *l'Encre de Chine, son histoire et sa fabrication, d'après les documents chinois* (Paris, 1882, in-2).

Prix de la Grange. — M. le marquis de la Grange a légué à l'Académie une rente annuelle de mille francs destinée à fonder un prix en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France ; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur travail sur un poète déja publié, mais appartenant aux anciens poètes. L'Académie décerne le prix à la Société des anciens textes français, pour ses publications des années 1881 et 1882.

ANNONCE DES CONCOURS DONT LES TERMES EXPIRENT EN 1883, 1884 ET 1885.

Prix ordinaire de l'Académie. — L'Académie avait proposé pour l'année 1883 le sujet suivant : « Faire l'énumération complète et systématique des traductions hébraïques, qui ont été faites au moyen âge, d'ouvrages de philosophie ou de science, grecs, arabes ou même latins. » Aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'Académie la proroge à l'année 1885. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1884. — L'Académie rappelle qu'elle a prorogé à l'année 1884 les sujets suivants : I. « Traiter un point quelconque touchant l'histoire de la civilisation sous le Khalifat. » II. « Classer et identifier autant qu'il est possible les noms géographiques de l'Occident de l'Europe qu'on trouve dans les ouvrages rabbiniques depuis le Xe siècle jusqu'à la fin du XVe. Dresser une carte de l'Europe occidentale où tous ces noms soient placés, avec signes de doute s'il y a lieu. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1883. — L'Académie rappelle aussi qu'elle a proposé — : 1° Pour le concours de 1884 : I. « Examen historique et critique de la bibliothèque de Photius. » II. « Etude grammaticale et historique de la langue des inscriptions latines, comparée avec celle des écrivains romains, depuis le temps des guerres puniques jusqu'au temps des Antonins. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1883. — 2° Pour le concours de l'année 1885 : II. « Etude sur l'instruction des femmes au moyen âge. Constater l'état de cette instruction dans la société religieuse et dans la société civile en ce qui regarde la connaissance des lettres profanes

et des genres divers de littérature vulgaire. Apprécier sommairement le caractère et le mérite relatif des écrits composés par les femmes, particulièrement du XIe siècle au XVe siècle. » II. « Exposer la méthode d'après laquelle doit être étudié, préparé pour l'impression et commenté, un ancien obituaire. Appliquer les règles de la critique à l'étude d'un obituaire rédigé en France avant le XIIIe siècle. Montrer le parti qu'on peut tirer de l'obituaire pris comme exemple, pour la chronologie, pour l'histoire des arts et des lettres et pour la biographie des personnages dont le nom appartient à l'histoire civile ou à l'histoire ecclésiastique. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1884. — L'Académie propose en outre pour l'année 1886 la question suivante : « Faire d'après les textes et les monuments figurés le tableau de l'éducation et de l'instruction que recevaient les jeunes Athéniens aux Ve et IVe siècle av. J.-C. jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Les concurrents sont invités à ne pas insister sur les exercices gymnastiques. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1885. Chacun de ces prix est de la valeur de deux mille francs.

Antiquités de la France. — Trois médailles de la valeur de cinq cents francs chacune seront décernées aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiés dans le cours des années 1882 et 1883 sur les *antiquités la France*, qui auront été déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1884. Les ouvrages de numismatique ne sont pas admis à ce concours.

Prix de numismatique. — I. Le prix de numismatique fondé par M. Allier de Hauteroche sera décerné, en 1884, au meilleur ouvrage de numismatique qui aura été publié depuis le mois de janvier 1882. Ce concours est ouvert à tous les ouvrages de numismatique ancienne. Le prix est de la valeur de quatre cents francs. — II. Le prix biennal de numismatique fondé par Mme Ve Duchalais sera décerné, en 1884, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge qui aura été publié depuis le mois de janvier 1882. Le prix est de la valeur de huit cents francs. — Les ouvrages devront être déposés au secrétariat de l'Institut, pour ces deux concours, le 31 décembre 1883.

Prix fondés par le baron Gobert. — Pour l'année 1884, l'Académie s'occupera, à dater, du 1er janvier, de l'examen des ouvrages qui auront paru depuis le 1er janvier 1883, et qui pourront concourir aux prix annuels fondés par le baron Gobert. En léguant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la moitié du capital provenant de tous ses biens, après l'acquittement des frais et des legs particuliers indiqués dans son testament, le fondateur a demandé : « que les neuf dixièmes de l'intérêt de cette moitié fussent proposés en prix annuel pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, et l'autre dixième pour celui dont le mérite en approchera le plus : déclarant vouloir, en outre, que les ouvrages couronnés continuent à recevoir, chaque année, leur prix jusqu'à ce qu'un ouvrage meilleur le leur enlève, et ajoutant qu'il ne pourra être présenté à ce concours que des ouvrages nouveaux. » — Tous les volumes d'un ouvrage en cours de publication qui n'ont point encore été présentés au prix Gobert seront admis à concourir, si le dernier volume remplit toutes les conditions exigées par le programme du concours. — Sont admis à ce concours les ouvrages composés par des écrivains étrangers à la France. Sont exclus de ce concours les ouvrages des membres ordinaires ou libres et des associés étrangers de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'Académie rappelle aux concurrents que, pour répondre aux intentions du baron Gobert, qui a voulu récompenser les ouvrages les plus savants et les plus profonds sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, ils doivent choisir des sujets qui n'aient pas encore été suffisamment éclairés ou approfondis par la science. Telle serait une histoire de province où l'on s'attacherait à prendre pour modèle la méthode et l'érudition de dom Vaissète : l'Ile-de-France, la Picardie, etc., attendent encore un travail savant et profond. L'érudition trouverait aussi une mine féconde à exploiter si elle concentrait ses recherches sur un règne important : il n'est pas besoin de proposer ici d'autre exemple que la *Vie de saint Louis*, par Le Nain de Tillemont. Enfin un bon dictionnaire historique et critique de l'ancienne langue française serait un ouvrage d'une haute utilité, s'il rappelait le monument élevé par Du Cange dans son *Glossaire de la latinité du moyen-âge*. — Tout en donnant ces indications, l'Académie réserve expressément aux concurrents leur pleine et entière liberté. Elle a voulu seulement appeler leur attention sur quelques-uns des sujets qui pourraient être mis en lumière par de sérieuses recherches; elle veut faire de mieux en mieux comprendre que la haute récompense instituée par le baron Gobert est réservée à ceux qui agrandissent le domaine de la science en pénétrant dans des voies encore inexplorées. — Six exemplaires de chacun des ouvrages présentés à ce concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1884, et ne seront pas rendus.

Prix Bordin. — L'Académie avait prorogé à l'année 1883 le sujet suivant : « Etude sur les opérations de change, de crédit et d'assurance pratiquées par les commerçants et banquiers français ou résidant dans les limites de la France actuelle avant le XVe siècle. » Aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'Académie la

retire du concours et la remplace par le sujet suivant : « Etude critique sur les ouvrages en vers et en prose connus sous le titre de Chronique de Normandie. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1885. — L'Académie avait proposé pour l'année 1883 la question suivante : « Présenter un tableau aussi complet que possible de la numismatique de Samos; en expliquer les types à l'aide des textes; en tirer toutes les données religieuses et historiques que comporte cette étude; montrer quelle influence ont pu exercer les types du numéraire samien sur ceux des colonies de cette île. » Un seul mémoire a été déposé sur cette question. L'Académie la retire du concours et la remplace par le sujet suivant : « Etudier la numismatique de l'île de Crète. Dresser le catalogue des médailles. Expliquer les titres principaux et les motifs accessoires. Insister sur les rapports de la numismatique crétoise avec les autres monuments trouvés dans le pays, ainsi qu'avec les types de l'art asiatique et de l'industrie primitive de la Grèce. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1885. — L'Académie avait aussi proposé pour l'année 1883 la question suivante : « Etudier à l'aide des documents d'archives et de textes littéraires le dialecte parlé à Paris et dans l'Ile-de-France jusqu'à l'avénement des Valois. Comparer ce dialecte, d'après les résultats obtenus, à la langue française littéraire et rechercher jusqu'à quel point le dialecte parisien était considéré au moyen âge comme la langue littéraire de la France. » Aucun mémoire n'ayant été déposé sur ce sujet, l'Académie le proroge à l'année 1885. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1884. — L'Académie rappelle qu'elle a prorogé à l'année 1884 l' « Etude historique et critique sur la vie et les œuvres de Christine de Pisan. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1883. — L'Académie rappelle, en outre, qu'elle a proposé : — 1° Pour l'année 1883 : I. « Etudier le Râmayana au point de vue religieux. Quelles sont la philosophie religieuse et la morale religieuse qui y sont professées et qui s'en déduisent? Ne tenir compte de la mythologie qu'autant qu'elle intéresse la question ainsi posée. » II. « Etude sur la langue berbère sous le double point de vue de la grammaire et du dictionnaire de cette langue; insister particulièrement sur la formation des racines et sur le mécanisme verbal; s'aider pour cette étude des inscriptions lybiques recueillies dans ces dernières années; indiquer enfin la place du berbère parmi les autres familles de langues. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1883. — 2° Pour l'année 1885 : I. Etude critique sur les œuvres que nous possédons de l'art étrusque; origines de cet art; influence qu'il a eue sur l'art romain. » II. « Examiner et apprécier les principaux textes épigraphiques, soit latins, soit grecs, qui éclairent l'histoire des institutions municipales dans l'empire romain, depuis la chute de la République jusqu'à la fin du règne de Septime Sévère. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1884. — L'Académie propose en outre, pour l'année 1886, le sujet suivant : « Etudier d'après les documents arabes et persans les sectes dualistes, Zendiks, Mazdéens, Daïsanites, etc., telles qu'elles se montrent dans l'Orient musulman. Rechercher par quels liens elles se rattachent soit au zoroastrisme, soit au gnoticisme et aux vieilles croyances populaires de l'Iran. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1885. — Chacun de ces prix est de la valeur de trois mille francs.

Prix Louis Fould. — Le prix fondé par M. Louis Fould, pour l'*Histoire des arts du dessin jusqu'au siècle de Périclès*, sera décerné, s'il y a lieu, en 1884. L'auteur de cette fondation, amateur distingué des arts de l'antiquité, a voulu engager les savants à en éclairer l'histoire dans sa partie la plus reculée et la moins connue. Il a mis à la disposition de l'Académie des inscriptions et belles-lettres une somme de vingt mille francs, pour être donnée en prix à l'auteur ou aux auteurs de la meilleure *Histoire des arts du dessin : leur origine, leur progrès, leur transmission chez les différents peuples de l'antiquité jusqu'au siècle de Périclès*. Par les arts du dessin, il faut entendre la sculpture, la peinture, la gravure, l'architecture, ainsi que les arts industriels dans leurs rapports avec les premiers. Les concurrents, tout en s'appuyant sans cesse sur les textes, devront apporter le plus grand soin à l'examen des œuvres d'art de toute nature que les peuples de l'ancien monde nous ont laissées, et s'efforcer d'en préciser les caractères et les détails, soit à l'aide de dessins, de calques ou de photographies, soit par une description fidèle qui témoigne d'une étude approfondie du style particulier à chaque nation et à chaque époque. — Les ouvrages envoyés au concours seront jugés par une commission composée de cinq membres : trois de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un de celle des sciences, un de celle des beaux-arts. Le jugement sera proclamé dans la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'année 1884. A défaut d'ouvrages ayant rempli toutes les conditions du programme, il pourra être accordé un accessit de la valeur des intérêts de la somme de vingt mille francs pendant les trois années. Le concours sera ensuite prorogé, s'il y a lieu, par périodes triennales. — Tous les savants français et étrangers, excepté les membres régnicoles de l'Institut, sont admis au concours.

Prix la Fons-Mélicocq. — Un prix triennal de dix-huit cents francs a été fondé par M. de la Fons-Mélicocq, en faveur du meilleur ouvrage sur *l'Histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris)*. L'Académie

décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1884; elle choisira entre les ouvrages manuscrits ou imprimés en 1881, 1882 et 1883, qui lui auront été adressés avant le 31 décembre 1883.

Prix Brunet. — M. Brunet a fondé un prix triennal de trois mille francs pour *Un ouvrage de bibliographie savante*, que l'Académie des inscriptions, qui en choisira elle-même le sujet, jugera le plus digne de cette récompense. L'Académie rappelle qu'elle a proposé pour le concours de 1885 la question suivante : « Relever sur le grand catalogue de bibliographie arabe intitulé *Fihrist* toutes les traductions d'ouvrages grecs en arabe; critiquer ces données bibliographiques d'après les documents imprimés et manuscrits. » Les ouvrages pourront être imprimés ou manuscrits et devront être d'une date postérieure à la clôture du dernier concours. Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 31 décembre 1884.

Prix Stanislas-Julien. — M. Stanislas Julien a légué à l'Académie une rente de quinze cents francs pour fonder un prix annuel en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine. Les ouvrages devront être déposés, en double exemplaire, au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1883.

Prix Delalande-Guérineau. — Mme Delalande, veuve Guérineau, a légué à l'Académie une somme de vingt mille francs (réduite à dix mille cinq francs) dont les intérêts doivent être donnés en prix tous les deux ans, au nom de Delalande-Guérineau, à la personne qui aura composé l'ouvrage jugé le meilleur par l'Académie. L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1884, au meilleur ouvrage de critique sur les documents imprimés ou manuscrits relatifs à l'histoire ecclésiastique ou à l'histoire civile du moyen âge. Les ouvrages destinés au concours devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1883.

Prix Jean Reynaud. — Mme veuve Jean Reynaud, « voulant honorer la mémoire « de son mari et perpétuer son zèle pour tout ce qui touche aux gloires de la « France », a fait donation à l'Institut d'une rente de dix mille francs, destinée à fonder un prix annuel qui sera successivement décerné par chacune des cinq Académies. Conformément au vœu exprimé par la donatrice, « ce prix sera accordé au « travail le plus méritant, relevant de chaque classe de l'Institut, qui se sera produit « pendant une période de cinq ans. Il ira toujours à une œuvre originale, élevée et « ayant un caractère d'invention et de nouveauté. Les membres de l'Institut ne seront « pas écartés du concours. Le prix sera toujours décerné intégralement. Dans le cas « où aucun ouvrage ne paraîtrait le mériter entièrement, sa valeur serait délivrée à « quelque grande infortune scientifique, littéraire ou artistique. Il portera le nom de « son fondateur Jean Reynaud. » Ce prix sera décerné pour la seconde fois, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1885.

Prix de la Grange. — M. le marquis de la Grange a légué à l'Académie une rente annuelle de mille francs destinée à fonder un prix en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur travail sur un poète déjà publié, mais appartenant aux anciens poètes. Ce prix sera décerné, s'il y a lieu, en 1884.

Conditions générales des concours. — Les ouvrages envoyés aux différents concours ouverts par l'Académie devront parvenir francs de port et brochés, au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier de l'année où le prix doit être décerné. — Ceux qui seront destinés aux concours pour lesquels les ouvrages imprimés ne sont point admis devront être écrits en français ou en latin. Ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur. Les concurrents sont prévenus que tous ceux qui se feraient connaître seront exclus du concours; leur attention la plus sérieuse est appelée sur cette disposition. — L'Académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen; les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut.

DÉLIVRANCE DES BREVETS D'ARCHIVISTES PALÉOGRAPHES

En exécution de l'arrêté de M. le ministre de l'instruction publique rendu en 1883, et statuant que les noms des élèves de l'École des chartes, qui, à la fin de leurs études, ont obtenu des brevets d'archiviste paléographe, devront être proclamés dans la séance publique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui suivra leur promotion, l'Académie déclare que les élèves de l'École des chartes qui ont été nommés archivistes paléographes par décret du 28 février 1883, en vertu de la liste dressée par le conseil de perfectionnement de cette École, sont : MM. Delachenal (Jean-Pierre-François); Langlois (Marie-Louis-Ernest); Lefèvre-Pontalis (Casimir-Germain); Durand (Jules-Marie-Georges); Gaillard (Joseph-Xavier-Henri); Lex (Marie-Louis-Félix-Léonce); Cicile (Charles-Albert); Parent de Curzon (Emmanuel-Henri); Martineau (Alfred-Albert); Argelès (Jean-Baptiste-Joseph-Justin); Corda (Guillaume-Augustin-Louis); De Saint-Agathe (Jean-Marie-Joseph); hors rang, MM. Buche (Léger-Henry); Le Mercier de Morière (Laurent-Marie-Joseph); Salone (Emile-Auguste).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 10 décembre — 1883

Sommaire : 247. M. Albert, Les villas de Tibur sous Auguste *et* Le culte de Castor et de Pollux en Italie. — 248. H. Zimmern, Firdusi; Gibb, Gudrun, Beovulf et Roland. — 249. Ruelens, Les amis de Rubens, Nicolas Rockox. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

247. — **De villis Tiburtinis principe Augusto,** thesim proponebat etc. M. Albert. Paris, Thorin, 1883. 1 vol. in-8, 93 p. et une carte.

— **Le culte de Castor et de Pollux en Italie,** thèse pour le doctorat (Bibl. des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. XXXI), par Maurice Albert, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, ancien membre de l'Ecole française de Rome. Paris, Thorin, 1883. Un vol. in-8, 172 p., avec 3 planches [1].

La thèse latine de M. Albert est à la fois une thèse archéologique et littéraire; l'auteur s'est beaucoup inspiré du souvenir d'Horace, de Tibulle, de Properce et nous a donné, d'autre part, le résultat de ses investigations sur l'ancien *Ager Tiburtinus*. Le sujet est limité; il ne s'agit que des villas de l'époque d'Auguste. La thèse est accompagnée d'une carte (où l'emploi de plusieurs teintes eût mieux indiqué les accidents de terrain).

Les sources d'information de l'auteur ont été : 1° les textes d'Horace et des poètes ses contemporains; 2° les noms modernes sous lesquels se cachent souvent les noms anciens (*Quintigliolo, Pisoniano, Lolliano*, etc.); M. A. s'est, en général, servi avec prudence de cette série d'indications qui n'ont de valeur que lorsque le nom est relativement ancien. Pour en donner un exemple, dans le ms. 2305 de la bibliothèque Barberini (de l'année 945), parmi les terres appartenant à l'évêché de Tibur est cité le *praedium Pisonianum*, et il existait encore, il y a quelques années, une petite chapelle appelée *Sancta Maria in Pisona*. Toutefois, n'est-ce pas aller un peu loin que de retrouver dans le *campo Limpido* le souvenir de la villa de Lépide, dans la *Strada di Carciano*, autrefois *Strada Cassiana*, le souvenir de celle de Cassius? L'auteur, qui connaît l'Italie et les ouvrages d'archéologie des trois derniers siècles, sait assurément combien, depuis la Renaissance, l'amour-propre municipal a fait naître d'identifications qui sont loin d'être toutes justifiées. Si ces dénominations se trouvent dans des mss. plus anciens, M. A. aurait dû les les citer [2]. — 3° Les inscriptions trouvées au milieu des ruines : ainsi, pour l'emplacement de la villa des Lollii et de celle des Plautii. Au point

1. Voir le compte-rendu de la soutenance de ces thèses, numéro du 1er octobre 1883, p. 255.

2. Cf. *Campetello, olim scilicet campo Metello vocato*, p. 10.

de vue épigraphique, les indications ne sont pas toujours assez précises; il est bien certain que l'inscription de Syphax du musée Pio-Clementino (p. 11, n. 2) est fausse; M. A. aurait dû nous dire si elle est comptée parmi les inscriptions ligoriennes ou, mieux encore, ne pas la citer, puisqu'elle a été composée d'après un texte de Tite-Live. Dans l'inscription d'Orelli 3283 citée à la p. 35, pourquoi les mots *porticus* et *porticum* sont-ils imprimés en italiques? L'inscription des Lollii est-elle encore lisible (p. 63), et en quoi la lecture de l'auteur diffère-t-elle de celles qui avaient été précédemment adoptées? — 4° Le caractère des ruines en fait à peu près connaître l'époque. Ici encore on peut reprocher à M. A. d'avoir un peu manqué de précision (p. 9); il aurait dû distinguer les ruines en petit *opus incertum* de celles en *opus latericium* ou en *opus reticulatum;* l'emploi sur la carte de couleurs ou de signes différents pour les désigner eût été aussi utile.

Sans entrer dans l'analyse détaillée des chapitres, citons celui qui concerne la villa de Cynthia, comme finement et spirituellement écrit, et le chapitre sur la villa d'Horace, le plus important de la thèse, antérieur à l'article de M. G. Boissier (*Revue des Deux-Mondes*, juin 1883) et au travail même de M. C. Jullian (*Mélanges d'archéologie et d'histoire*, mars 1883). M. A. et M. Jullian reconnaissent qu'Horace n'a jamais eu qu'une maison de campagne et l'emplacement en a été depuis longtemps déjà désigné dans la vallée de la Licenza (Digentia), près des petits villages de Rocca Giovine et de Cantalupo. Mais il s'agit d'interpréter une phrase de la *Vie d'Horace* écrite probablement par Suétone (Ed. Roth, p. 298, 22) : *Vixit plurimum in secessu ruris sui, Sabini aut Tiburtini, domusque ejus ostenditur circa Tiburni luculum.* S'il n'a pas eu deux villas, comment expliquer les mots *Sabini aut Tiburtini?* Dans son travail, M. Jullian voulant montrer que le territoire tiburtin, à l'époque d'Auguste, faisait partie de la Sabine, s'appuie sur ce texte et croit que Suétone, dans ce passage, désigne la villa de la Sabine. Suétone aurait employé les expressions *Sabini aut Tiburtini* pour montrer que les deux termes étaient synonymes. Il est évident que le territoire de Tibur faisait alors partie de la Sabine, et M. A. l'a signalé dans la note de la page 47. Mais Suétone a ajouté *circa Tiburni luculum.* Or, le bois sacré de Tiburnus (cf. Horace, I, vii, 13) était à Tibur; la villa dont parle Suétone étant située aux environs du bois de Tiburnus était donc à Tibur. Le texte en désigne bien clairement deux. Suétone cependant ne croyait pas à l'existence d'une villa d'Horace à Tibur; en employant le mot *ostenditur*, il semble vouloir indiquer qu'à son époque une légende s'était déjà établie à Tibur et que les *ciceroni* du temps montraient l'emplacement d'une prétendue villa. Cette explication du texte controversé nous semble très acceptable, et nous voyons souvent encore de nos jours des légendes locales relatives à des hommes célèbres se former avec la même promptitude [1].

1. Signalons un certain nombre de fautes d'impression : p. 12, *amœnissum* pour

II

L'étude sur le culte de Castor et de Pollux en Italie est un sujet tout à fait nouveau et inaugure, nous l'espérons, une série de monographies archéologiques et mythologiques sur les divinités romaines. L'ouvrage de Preller est encore assurément fort utile à consulter, et aucune autre mythologie n'est venue remplacer la sienne; mais, sur bien des points, il est fort incomplet; il n'a guère consulté que les textes et a fait peu d'usage de la science des monuments figurés. M. A. considère, au contraire, les « vases, miroirs, monnaies, pierres gravées, statues, bas-reliefs, lampes funéraires, peintures murales, tous ces monuments si nombreux et si variés », comme autant de textes précieux qui font connaître dans tous ses détails la légende des Dioscures et qui permettent d'étudier leur culte dans ses manifestations et ses modifications diverses (p. III). C'est dire que l'étude sur les Dioscures a pour base, suivant les traditions des écoles d'Athènes et de Rome, un catalogue scientifique.

Le chapitre 1[er] traite de la biographie de Castor et de Pollux d'après les monuments figurés. Tous ces monuments sont d'origine hellénique; aussi a-t-on pu reprocher à M. A. de n'avoir pas assez développé cette partie de son travail; toutefois il a soin de nous avertir que, s'il résume cette biographie héroïque, c'est uniquement pour servir de point de départ à son étude du culte des Dioscures en Italie.

Les Dioscures n'ont jamais été considérés en Italie comme des héros; ils sont arrivés tout divinisés. Par quelle voie? C'est l'objet du second chapitre (Introduction du culte dans la Péninsule). De la Sicile et de la Grande-Grèce, leur culte est arrivé jusqu'au cœur de l'Italie. Le récit de leur apparition aux Locriens lors de la bataille du fleuve Sagra ressemble, jusque dans les moindres détails, à leur apparition à la bataille du lac Régille, et M. A. serait assez porté à admettre que le temple de Paestum, communément désigné sous le nom de *Basilique*, est un temple de Castor et de Pollux, ce qui expliquerait la rangée de colonnes qui divise l'édifice en deux parties dans le sens de la longueur. Il cite, à l'appui, un temple d'Ancyre et le temple de Vénus et de Rome (p. 12, n. 2) : le rapprochement n'est pas tout à fait juste, puisque ce dernier se compose de deux parties adossées l'une à l'autre. De la Grande-Grèce, le culte des Dioscures a passé à Tusculum, ville dont l'origine hellénique, quoiqu'en dise M. A., n'est pas assez garantie par une étymologie de Festus; cependant plusieurs traditions le font remonter à une époque assez éloignée, et le *lectisternium* désigné par Festus sous le nom de *Struppearia* (s. v. *Stroppus*) avait beaucoup d'analogie avec les repas qu'on leur offrait tous les ans à Athènes et à Cyrène. Ainsi les Dioscures sont Grecs; ce ne sont pas d'anciennes divinités romaines, transformées,

---

amœnissimum; p. 22, *aedifi(c)iorum st(r)uctura*; p. 24, *Lollii* pour *Lollios*; p. 51, l. 7, *neptis* pour *neptem*; p. 55, *heredam* pour *hederam*; p. 57, *nescio quid magis* pour *majus*. Quant au Soracte, s'il est « *candidus neve* », ce n'est pas à l'époque où les riches Romains se rendaient à Tibur pour se reposer des fatigues de l'été.

comme tant d'autres, au moment de l'introduction de la mythologie hellénique. Leurs attributs, leurs costumes, leurs noms sont également grecs [1].

La bataille du lac Régille (ch. III) est l'époque où les Dioscures s'établissent à Rome, à la suite du dictateur Aulus Postumius : quel a été le motif de son vœu? M. A. a exposé, à ce sujet, une hypothèse très vraisemblable (p. 24). La bataille s'était engagée sur le territoire de Tusculum. Etant donnée l'antique coutume des Romains d'invoquer les divinités ennemies, l'occasion ce jour-là se présentait trop favorable pour que le dictateur la laissât échapper : de plus, les Dioscures avaient la réputation d'être d'invincibles cavaliers. A partir de ce moment, ils ont à Rome leur sanctuaire, leurs fêtes; ils protègent dans les combats l'armée et plus particulièrement la cavalerie. Mars, qui avait été jusque-là le dieu de tous les soldats sans exception, n'est plus désormais que le dieu des fantassins, le *Mars gradivus* dont l'armure est lourde et la marche pesante. En qualité de dieux guerriers, ils sont associés sur les médailles à Roma, à Vénus qui est, à l'époque de la République, la protectrice des soldats en danger (*militaris, verticordia*, etc.).

Le ch. IV, qui contient l'histoire du temple du Forum, est un des plus intéressants de l'ouvrage. Il n'y a plus aujourd'hui de discussion possible sur son emplacement ; mais on n'avait peut-être pas jusqu'ici assez montré la puissance de plus en plus grande de ces dieux dont le sanctuaire était, suivant l'expression de Cicéron, au milieu de la grande place publique, sous les yeux mêmes du peuple romain. « De là, dit M. A. (p. 41), ces dieux grecs repartent comme dieux romains pour rayonner dans tous les sens. » Cette assertion est acceptable pour les cités latines des environs de Rome, mais comment ces dieux reviennent-ils comme *dieux romains* dans l'Italie du sud d'où ils sont partis et surtout en Grèce d'où ils tirent leur origine? Des inscriptions romaines en l'honneur des Dioscures dans ces pays ne suffisent pas à prouver qu'on y adorait des divinités romaines à la place des anciennes divinités helléniques.

Examinant leurs attributs, M. A. les étudie d'abord comme dieux protecteurs des marins : les Grecs auparavant leur avaient aussi attribué cette fonction ; protecteurs des marins, les Dioscures le sont aussi des commerçants; ils protègent à la fois les matelots et les marchandises qu'exportent ou qu'importent les navires. Ils apparaissent comme dieux des transactions commerciales sur les premiers deniers d'argent frappés en 486, deux cent trente-et-un ans après la bataille du lac Régille et ils avaient déjà ce caractère dans la Grande-Grèce, comme le prouvent le grand nombre de monnaies frappées à leur image. L'opinion de M. Mommsen d'après laquelle on aurait fait venir, pour fabri-

1. Je ne sais pourquoi M. A. trouve ingénieuse la supposition bizarre de Klausen qui fait dériver *Castor* de *castus* ou de *candere* (p. 19); la référence n'est, du reste, pas indiquée.

quer ces nouveaux deniers, des ouvriers de la Grande-Grèce est donc très vraisemblable. Ajoutons que leur temple était situé au centre même des affaires, à l'endroit où s'était de très bonne heure établie la bourse de Rome. De là l'importance à l'origine des serments de *Edepol* et de *Mecastor* qui, réservés d'abord aux femmes, passèrent dans la bouche des hommes et finirent par n'être plus que de simples interjections.

Nous n'avons aucune remarque importante à faire sur le chapitre des Dioscures, divinités équestres; mais l'étude du rôle cosmique qui leur est attribué peut donner lieu à quelques critiques : l'auteur semble s'être un peu trop inspiré de la fameuse théorie des cistes et miroirs mystiques du savant Gehrard, théorie bien abandonnée aujourd'hui. M. A. critique à bon droit Inghirami (p. 97) d'avoir cherché des idées astronomiques jusque dans les détails du costume et la flexion d'une jambe; mais n'encourt-il pas aussi le même reproche? Nous n'admettons donc pas le caractère cosmique de la plupart des miroirs étrusques, mais il est certain que, plus tard, les Dioscures ont ce caractère dans leur association avec Mithra, Apollon et Vénus, surtout dans les bas-relifs.

Aucune légende ne prête mieux que celle des Dioscures, dieux du jour et de la nuit à des interprétations funéraires. A chaque pas, dans les musées, on rencontre des sarcophages où sont représentés les Tyndarides. Sans parler des scènes où ils prennent place à côté du soleil et de la nuit auprès du char de Phaéton avec un caractère symbolique et funéraire, dans toute une série de monuments et en particulier sur un sarcophage d'Arles, ils assistent à des scènes de familles. M. A. repousse la théorie d'après laquelle c'est en qualité de divinités maritimes que Castor et Pollux trouvent place sur les tombeaux; il n'admet pas non plus celle de M. Le Blant, à propos du sarcophage d'Arles, où il s'agirait d'une apothéose privée. Il est plus simple de les considérer comme des divinités ayant par elles-mêmes un caractère et des attributions funéraires. « Ce n'est pas seulement l'idée de destruction et d'anéantissement que les romains traduisaient sur les tombeaux : quelquefois aussi ils cherchaient à exprimer leur foi dans une autre existence (p. 113). » Cette idée de renaissance après la mort semble apparaître sur plusieurs sarcophages et les chrétiens se la sont appropriée. Ainsi s'est transformé peu à peu le caractère de ces deux divinités qui ont cessé d'être les dieux des guerriers, des cavaliers et des marins pour devenir des symboles moraux.

Le catalogue qui termine l'ouvrage est méthodique et complet; pourquoi cependant, au chapitre III (monnaies), M. Albert n'a-t-il pas indiqué, comme aux chapitres précédents, les références aux ouvrages où ont été publiés les monuments qu'il catalogue (Eckhel, Cohen)? En résumé, ce travail est très intéressant; la critique est judicieuse, sauf quelques exagérations de détail et, ce qui le rend d'une lecture agréable, il est écrit dans un style simple, fin et soigné.

Emmanuel Fernique.

---

248. — **The Epic of Kings,** stories retold from *Firdusi* by HELEN ZIMMERN, with two etchings by L. Alma Tadema, R. A. and a prefatory poem by Edmund W. Gosse. 1 vol. in-12, XLVII-339 pages, London, Fisher Unwin, 1883.

— **Gudrun, Beowulf and Roland,** with other mediaeval tales by JOHN GIBB. 2 ed. 1 vol. in-12, 301 pages. London, Fisher Unwin, 1883.

Nous réunissons dans un même article le *Firdusi* de Miss Zimmern et le *Gudrun* de M. Gibb, malgré la différence des sujets, à cause de l'identité d'intention et de traitement. Le premier ne ressort point de l'orientaliste, ni le second du germaniste : ce sont des œuvres littéraires, spécimens d'un genre autrefois très populaire en France et qui mériterait de revivre, le *refacimento*.

I

Comme les poètes du moyen âge redisaient la guerre de Troie ou l'histoire d'Alexandre d'après Darès et les versions latines du Pseudo-Callisthène, Miss Zimmern a entrepris de redire l'Epopée persane d'après la version française de M. Mohl. Bien que la France soit le seul pays qui possède une traduction complète de Firdusi, il est probable que le vieux poète, grâce à ce *refacimento,* sera bientôt mieux connu et plus populaire en Angleterre qu'il ne l'est de ce côté-ci de la Manche. Miss Z. a condensé en un volume toute la poésie éparse le long des deux mille premières pages de l'original : il faut du loisir et parfois de la patience pour lire, quand on ne le fait pas dans un objet d'étude, les quatre gros volumes consacrés aux Peshdadiens et aux Kéanides, et c'est faute d'un abrégé analogue que la belle traduction de M. Mohl, même sous sa forme populaire, a si peu réussi encore à faire entrer dans la circulation littéraire les richesses poétiques du vieil Iran.

Le poème de Firdusi comprend trois parties: une partie purement mythique et légendaire qui constitue l'épopée persane proprement dite et va des origines à Alexandre; une partie historique, celle qui est consacrée aux Sassanides; entre ces deux parties, un troisième élément d'origine étrangère, la légende d'Alexandre. Miss Z., avec raison, s'est bornée à la première partie : la légende d'Alexandre, qui offre un intérêt très réel, mais d'ordre tout différent, fera probablement l'objet d'un récit spécial. Le volume n'est point composé d'extraits et morceaux choisis, mais présente un récit continu qui donne, par suite, au lecteur une idée exacte de l'ensemble du poème, tout en mettant en relief les parties capitales qui sont développées plus au long : l'histoire de Féridoun, l'enfance de Zal, les amours de Zal et de Roudabeh, l'aventure de Rustem et Sohrab, les amours de Byzun et Manijeh, la disparition de Kai Khosrav, Isfendjar et la colère d'Achille, tous les épisodes classiques de l'épopée.

Une des originalités de ce petit volume est dans le style. Littré, pour traduire Homère, avait emprunté le français des chansons de geste : Miss Z. a emprunté la langue du XVIe siècle : « Voulant reproduire la naïveté archaïque de l'original, dit l'auteur, je me suis aventurée à écrire

mes histoires dans le simple langage du temps de Shakespeare et de la Bible anglaise, afin de les mettre en dehors de l'atmosphère du jour en les mettant en dehors de la langue de tous les jours ». En fait, Miss Z. a fait plus d'emprunts à la langue de la Bible qu'à celle de Shakespeare. Telle page semble plutôt un feuillet détaché des *Batailles de l'Eternel* ou des *Chroniques des rois de Juda* que d'une épopée iranienne [1]. Peut-être, si Miss Z. était orientaliste de profession, ne se serait-elle pas posé la question de style : elle aurait tout simplement raconté en transcrivant les images persanes dans le langage du jour : la seule différence des idées et des images suffit pour nous faire sentir l'originalité propre de l'œuvre, et toute différence de style qu'on y ajoute risque plutôt de la voiler en mettant l'imagination du lecteur dans une direction étrangère. Le français de M. Mohl, si fidèle à l'original, en rend l'esprit sans effort ni système, mieux que s'il avait raffiné sur le style. En tout cas, Spenser et la langue de *Fairy Queen* auraient été peut-être plus près de Firdusi. Je dois m'empresser d'ajouter qu'il serait superficiel de juger l'œuvre de Miss Z. au point de vue soit du lecteur français, soit de l'orientaliste : d'une part, le style biblique est inconnu en France et ne dit rien au lecteur français ; d'autre part, l'auteur n'a jamais eu la prétention de faire œuvre d'orientaliste : nous devons juger son livre comme un *refacimento* anglais; c'est bien, comme le dit le titre, l'Epopée persane *redite* d'après Firdusi, mais redite par une voix anglaise et d'après un idéal anglais. C'est, au fond, une œuvre originale qui appartient à la littérature nationale et qui, à ce titre, mérite l'attention des amis de la littérature anglaise avant tout : quand l'on fera l'histoire de la propagation et de la transformation en Europe des fables orientales, le livre de Miss Zimmern y aura sa place marquée.

Ce livre a eu en Angleterre un grand succès très légitime et amplement justifié par le talent de l'auteur. L'impression est d'une rare élégance. Deux illustrations d'Alma Tadema, — *not at his best*. En tête, un poème de M. Gosse, *Firdusi en exil*, en vers faciles, çà et là bien trouvés, sur l'infortune et la vengeance du vieux poète « aux lèvres de qui le doux Farsi sonnait comme le feuillage qui murmure dans la pluie :

Firdusi, on whose tongue the sweet Farsi
Sounded like whispering leafage when it rains. »

---

1. Now it came to pass as Kai Khosrau foretold. For Afrasiyab, when he learned the death of Piran, was beside himself with grief. And he lifted up his voice in wailing, and he spake, saying... (p. 280, début de *The passing of Kai Khosrau*).

Now it came about one night that Kai Khosrau fell asleep for weariness. And there appeared unto him a vision, and the Serosh, the angel of God, stood before him. And he spake words of comfort to Kai Khosrau and he said that the Shah had done thah which was right in the sight of God, and he bade him prepare for his end, and he said... (p. 288).

II

Le livre de M. Gibb est un *refacimento* « d'anciennes épopées appartenant aux trois grandes nations de l'Europe, Allemagne, Angleterre et France. » Il comprend *Gudrun, Beowulf, Roland,* plus le poème de *Walter et Hildegund* (Gauthier d'Aquitaine).

Le récit est simple et court, parfois sec. Dans *Roland*, par exemple, il ne rend qu'un des côtés du poème. Ce qui fait de Roland une œuvre unique dans la littérature épique, c'est que cette épopée est en même temps une ode : le récit de M. G. rend bien le tour épique du poème, mais n'en garde pas le souffle lyrique. Des traits classiques et inoubliables ont disparu : on pouvait sans grand mal laisser de côté le procès de Ganelon : on cherche en vain le cri de Roland :

Frappez, seigneur, de vos épées fourbies,
disputez bien votre mort, votre vie,
que douce France par vous ne soit honnie!
quand sur ce champ viendra Charles, mon sire,
de Sarrazins qu'il verra tel massacre,
contre un de nous qu'il en verra morts quinze,
il ne laissera de nous bénir.

Et ce *Chant du départ* d'il y a mille ans :

Devons ici tenir pour notre roi ;
pour son seigneur doit-on souffrir détresse,
et endurer et grand chaud et grand froid.
chacun ait soin de frapper de grands coups,
que male chanson de lui ne soit chantée!
payens ont tort et Chrétiens ont le droit.

Et les cris d'effroi du poète, à l'approche de l'ennemi qui vient invisible :

Païens chevauchent par les grandes vallées,
quatre cent mille hommes attendent la journée
Dieu! quelle douleur que Français ne le savent!

Et ses cris de douleur devant l'agonie des siens :

Français y perdent leurs guerriers les plus braves,
plus ne verront leurs pères ni leurs parents
ni Charlemagne qui là-bas les attend.

Et ses paysages homériques :

Hauts sont les monts, ténébreux sont les vals,
noire est la roche, effrayantes les passes....

Le morceau le mieux réussi du volume, est sans contredit le *Beowulf* [1]. Le début du récit, le départ de Scyld mort sur le vaisseau mystérieux, restauré et complété d'après les légendes parallèles sur son arrivée, est

1. Dans *Gudrun*, pourquoi renverser l'ordre des épisodes, *Gudrun, Hilda, Hagen* au lieu de l'ordre original *Hagen, Hilda, Gudrun,* qui est aussi l'ordre historique et logique des incidents?

d'une poésie saisissante et toute wagnérienne. Çà et là M. G. idéalise l'original, peut-être inconsciemment et par un heureux contre-sens. Quand le roi Hrothgar pleure son ami Aeschere, enlevé par la mère de Grendel, Beowulf, dans la version de M. G., dit au roi : « Ne pleure pas, ô sage roi. Il est mieux de venger un ami que de le pleurer. La fin de la vie vient pour nous tous. *Mais, tandis que nous vivons, il faut faire de braves actions et pratiquer la justice : cela est mieux pour ceux qui viendront après.* » — Quel admirable sujet de développement sur la noblesse de la vieille moralité germanique! On se demande involontairement si par hasard Beowulf, avant d'aller combattre le monstre, n'aurait pas relu *Adam Bede* et les romans de George Eliot : le doute devient certitude quand on se reporte au texte, qui dit, en style bien plus antique : « Se fasse qui peut une part de gloire avant la mort! Cela sera si beau plus tard pour le guerrier qui a quitté la vie [1].

Avec ses qualités et ses défauts, ce livre sera lu avec plaisir du public littéraire auquel seul il s'adresse. Quand songerons-nous en France à redire pour tous, dans la langue du jour, nos belles histoires d'autrefois ou les belles chansons du lointain? Il ne s'agit point de faire de l'archaïsme national, ni du pédantisme exotique, mais seulement de mettre ou de remettre dans le grand courant de l'imagination moderne de belles et grandes choses, inconnues ou bien oubliées, de Roland à Firdusi, du Saint-Graal à Valmiki. Il y aurait de quoi tenter l'ambition d'un poète, j'entends un vrai poète; les autres trouveraient la tâche trop au-dessous d'eux.

James DARMESTETER.

---

249. — **Les amis de Rubens**, par M. C. RUELENS. Anvers, imprimerie veuve de Backer, 1883, brochure grand in-8 de 62 p. (Extrait du *Bulletin Rubens*).

J'ai eu l'occasion de rendre hommage ici, l'an dernier, au grand mérite de M. Charles Ruelens, « dont le zèle, l'activité, les connaissances si vastes et si variées sont des plus remarquables » [2]. Ce zèle, cette activité, ces connaissances se manifestent partout, soit dans les deux considérables publications dont M. R. est devenu le directeur, l'*Atlas des plans de villes des Pays-Bas au* XVI^e *siècle* et les *Monuments de l'Art dans les manuscrits de la Belgique*, soit dans des brochures aussi importantes que *la Science de la terre* [3], soit enfin dans le *Bulletin*

---

1. *Wyrce se ðe môte*
Dômes ær deaðe! ðät bið driht-guman
Unlifgendum ä*fter sêlest* (vers 1389; ed. Harrison et Sharp).

2. N° du 11 décembre 1882, article sur *Notices et documents. Le peintre Adrien de Vries*, pp. 464-467.

3. *La science de la terre. Une introduction et deux conférences par* CH. RUELENS, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque royale de Belgique, vice-présiden de la Société de géographie de Bruxelles (Bruxelles, 1883, grand in-8° de 96 pp.)

Rubens, recueil auquel l'infatigable érudit fournit à pleines mains, notices, notes et documents du plus vif intérêt. Je pourrais ajouter que M. R. prépare en même temps d'autres travaux dignes de toute attention, notamment un travail sur Erycius Puteanus et son séjour en Italie, un travail sur Godefroid Wendelen et son séjour en Provence. Je ne trouve en France qu'un seul de nos savants dont l'admirable activité puisse être rapprochée de celle de M. R.; tout le monde l'a déjà désigné et je ne crains pas d'être contredit en surnommant le conservateur des manuscrits à la Bibliothèque royale de Bruxelles, le *Léopold Delisle de la Belgique*.

La série des *Amis de Rubens* sera longue et nous promet d'abondants plaisirs. Le premier personnage qui figure dans la galerie de M. R. est un bourgmestre d'Anvers, Nicolas Rockox. Né en 1560, mort en 1640, il fit ses études à Louvain, à Paris et à Douai, où il prit ses licences académiques en 1584; il épousa, en 1589, à Anvers, Adrienne Percy, dont le portrait est remarqué, à côté de celui de son mari, au musée de cette ville, dans le triptyque l'*Incrédulité de saint Thomas* de Rubens [1]; en 1599, lors du voyage inaugural des archiducs à Anvers, il fut créé chevalier; en 1588, « devenant échevin, il se consacra tout entier et sans réserve à l'administration et à la prospérité de la métropole des Pays-Bas. » M. R. résume ainsi (pp. 6, 7) l'histoire de cette magistrature qui dura un demi-siècle : « De 1588 à 1636, il fit partie du Magistrat, comme échevin ou comme premier bourgmestre; il revêtit neuf fois cette dernière dignité, et l'on ne cite de son intelligente administration que des actes de courage civique, de bienfaisance, de protection aux arts et aux lettres. Durant sa première magistrature, la peste sévit à Anvers, en d'autres temps ce fut la disette : chaque fois il prodigua son dévouement; dans une de ces circonstances fatales, il dépensa de ses deniers, en cinq mois, 10,800 florins pour acheter du blé. En des années plus heureuses, il préside à des réceptions de grands personnages : du duc Vincent de Mantoue, en 1608, de Marie de Médicis, en 1631, du duc

---

Une des conférences (28 mars 1879) a pour sujet la création d'une mer intérieure dans le Sahara algéro-tunisien, d'après le projet du commandant Roudaire; la seconde (18 décembre 1882), la création d'un institut météorologique au sommet du mont Ventoux, dans le département de Vaucluse. Ces deux conférences, ainsi que l'*introduction*, sont d'une très agréable et très instructive lecture. Des idées nouvelles, hardies, y sont exposées avec verve et chaleur.

1. M. R. décrit fort bien (pp. 3 et 4) les deux portraits : « Ce n'est point le panneau central qui attire puissamment le regard. Ce qui vous arrête, ce qui vous parle, ce sont les deux volets : deux personnages; un homme au front intelligent et pur, au regard profond et doux, au sourire bienveillant; une femme dont la figure vous frappe, non point par la jeunesse et la beauté des traits, mais par un air de dignité et de calme. Comme travail du pinceau, ces portraits peuvent soutenir la comparaison avec ce que Rubens a exécuté de plus parfait parmi ses nombreuses reproductions d'effigies humaines; comme œuvre de sentiment, ils traduisent avec éloquence le caractère des époux et la paix de leur union. On voit qu'ils ont été retracés par une main amie, compris par l'affection et la reconnaissance. »

d'Orléans, en 1632, de l'archiduc Ferdinand, en 1635, etc.; il aimait à organiser les cortèges, les spectacles, les arcs de triomphe; il y contribuait de ses subsides et en confiait l'exécution aux artistes les plus éminents. Les fêtes de 1635, tout le monde le sait, furent dirigées par Rubens. Par ces belles solennités, il attirait la foule, soutenait le renom de la ville déchue, y faisait revivre un instant sa splendeur d'autrefois... Numismate, antiquaire, botaniste, lettré, Rockox devait favoriser de tout son pouvoir les travaux de l'intelligence... Il est fort peu de savants auxquels il ne fit pas octroyer des gratifications [1]. C'est pour les artistes surtout qu'il nous apparaît comme un vrai Mécène. Sa grande fortune lui permettait de se donner la satisfaction de commander des œuvres aux maîtres de l'Ecole flamande et particulièrement à Rubens. »

Dans les pages suivantes (8-13) sont rapidement indiquées les relations de Rockox avec le grand peintre pour lequel il fut non-seulement un protecteur dévoué, mais un véritable ami [2], et avec Peiresc, qui avait fait sa connaissance à Anvers vers la fin de juillet 1606. Puis sont reproduites (pp. 13-62), d'après les registres des minutes de la correspondance de ce dernier conservés à la bibliothèque de Carpentras, treize lettres adressées (9 avril 1606, 16 avril 1626) au magistrat-archéologue dont la mémoire sera toujours protégée par les grands noms de Peiresc et de Rubens [3]. Il serait trop long d'énumérer tout ce que renferment de curieux ces lettres où l'illustre correspondant de Rockox parle de livres, de plantes, de tableaux, ainsi que de divers hommes célèbres des Pays-Bas, tel que le duc d'Arschot (Charles de Croy), Laurent Deechbroot, Gaspar Gevartius, Hubert Goltzius, Abraham Gorlæus, Aubert le Mire, Rubens, Denis de Villers, Jérôme Van Winghe, etc. [4]. M. Ruelens a entouré les lettres de Peiresc de notes abondantes, excellentes.

---

1. M. R. cite (p. 7), parmi les amitiés littéraires de Rockox, Philippe Rubens, André Schott, Louis Nonnius, Gaspar Gevartius, Abraham Ortelius, Juste Lipse, Aubert Miræus, Godefroid Wendelinus, etc.

2. M. R. n'a pas songé à citer le passage où Gassendi, énumérant les savants avec lesquels son héros se lia à Anvers (*De Vita Peireskii*, 1651, p. 131), nomme Rockox avec cette mention honorable : « *Cum Nicolao Roccoxio rei antiquariæ impense studioso.* » De cet éloge je rapprocherai ce que disait Rubens de Rockox dans une lettre en langue italienne à M. de Valavès, du 13 juillet 1625 : « C'est un galant homme et connaisseur en antiquités. Il est bon administrateur, et en tout et pour tout homme de bien, de la réputation la plus irréprochable, ce qui est bien connu de M. Peiresc, votre frère, qui l'a fréquenté personnellement. » (*Pierre-Paul Rubens. Documents et lettres* publiés par Ch. Ruelens, Bruxelles, 1877, p. 64.)

3. Ces lettres avaient été récemment analysées dans un mémoire de M. Van Cuyck sur Rockox (Anvers, 1882). M. R. a eu raison (p. 9) de croire que, malgré cette soigneuse analyse, le texte original ne serait pas inutilement mis au jour. Il a eu d'autant plus raison de le croire, que le mémoire de son compatriote ayant été écrit en langue flamande est accessible à bien peu de lecteurs.

4. Dans une lettre du 6 mai 1609, Joseph Scaliger, mort le 21 janvier de cette année, est regardé comme un personnage incomparable par Peiresc, qui, après avoir dit : « Je plains bien la mort du pauvre M. Gorlé », ajoute (p. 33) : Je plains encore bien davantage la perte de M. de l'Escalle, car il n'en est point de pareil. »

Quelques-unes de ces notes sont de complètes notices, comme celles qui concernent les Laurin (pp. 12-15), le duc d'Arschot et son cabinet de médailles, de camées, d'antiquités (pp. 16-26) [1], la généalogie de la maison d'Autriche par Théodore Piespord (1616, in-f°), livre que Peiresc prit la peine de réfuter et qui fit grand bruit dans le monde diplomatique (pp. 44-51). Signalons enfin (pp. 37-39) la fort intéressante reproduction du récit d'un voyage de M. de Valavez dans les Pays-Bas, récit tiré d'une lettre inédite écrite par le voyageur à son frère, et où il est question du cabinet de M. Rockox et de sa fameuse médaille de *Puella Faustina*, dont Peiresc, moins heureux, avait eu sous les yeux l'empreinte seulement, et que, d'après cette empreinte, il appelait avec enthousiasme (p. 33) une « des plus belles médailles qui se puissent veoyr ».

T. de L.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le VI[e] fascicule (novembre et décembre 1882) du *Bulletin de correspondance africaine*, publié par l'Ecole supérieure des Lettres d'Alger, renferme les articles suivants : de M. E. Masqueray, *Inscriptions inédites* de Imetterchou, Henchir Tebrouri, Henchir Bel Quitan, Qçar El Kelb et Bou Tebina, Riren, Madoure, Saguia de Sidi Youcef, Kociba, Tifech, Khomissa, Henchir Cheragrag, Taourga, Ouad Trouch, Morsot, Cedia, Ouad Abdi; de M. Victor Waille, un rapport à M. le directeur de l'enseignement supérieur sur *une excursion à Hammam-Righa*; de M. de La Blanchère sur *l'âge des gravures rupestres, des inscriptions saturiennes et de l'écriture lybique*; de M. René Basset sur *les manuscrits arabes des deux bibliothèques de Fas* (catalogue qui prouve que Fas, comme Tunis et Qaïrouân, n'a gardé que peu de traces de son antique splendeur littéraire; M. Basset doit cette courte liste de livres à l'obligeance du ministre de France à Tanger, M. Ordéga, qui a fait écrire à Fas à l'agent de notre gouvernement; M. Basset a reçu le catalogue des manuscrits des mosquées d'El Qarouïn et de Récif et le reproduit tel qu'il lui a été envoyé, en l'accompagnant de courtes indications tirées pour la plupart du Dictionnaire de K'adji Hhalfa; selon le jeune érudit, les deux cents volumes contenus dans cette liste ne doivent pourtant pas représenter la totalité des bibliothèques des deux mosquées; il faut attendre le jour où l'influence française se fera sentir directement à Fas, soit par les armes, soit autrement; alors seulement on pourra procéder à l'inventaire complet des richesses bibliographiques du Maroc); enfin une traduction, par M. E. Masqueray, du *rapport* à l'Académie royale des sciences de Berlin sur le voyage exécuté d'après les instructions de cette société pendant l'hiver de 1882-1883 en Algérie et en Tunisie par M. Johannes Schmidt. Une bibliographie clôt ce fasci-

1. Je recommande aux bibliophiles les pages qui, dans cette riche notice, sont spécialement consacrées à la description (pp. 19-25) du catalogue des médailles d'or romaines du cabinet du duc de Croy par J. de Bie (Anvers, 1615, in-4°. — Seconde édition, Anvers, 1627). M. R. s'est étendu sur ce sujet parce que la splendide publication a été imparfaitement connue des bibliographes des Pays-Bas, à commencer par Pacquot et à finir par le baron de Reiffenberg.

cule; elle est consacrée au XXII[e] volume du Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique du département de Constantine et au 5[e] fascicule du « Bulletin trimestriel des antiquités africaines ».

— M. René FAGE, un de nos plus laborieux savants de la province, vient de publier un important recueil de *Lettres inédites de Baluze à M. Melon du Verdier* (Tulle, Crauffon). Ce volume, qui renferme une introduction et des notes, sera prochainement analysé au complet dans notre *Revue*.

— Le secrétaire perpétuel de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen, M. Adolphe MAGEN, vient de publier une étude intéressante sur *François Philon et son Virgile évangélizant* (Agen, Lamy. In-8°, 24 p.); il y raconte ce qu'on sait de la vie de l'avocat-poète d'Agen, analyse son *Virgile évangélizant* qui parut en 1638 et sa traduction en vers de l'*Enéide* publiée en 1640 à Agen, non pas chez Garjon, comme on lit dans le « Manuel du libraire », mais chez Jean Gayau.

— M. A. LEGRELLE, docteur ès-lettres, a publié une troisième édition, corrigée et augmentée, de son ouvrage *Louis XIV et Strasbourg, essai sur la politique de France en Alsace*, d'après des documents officiels et inédits (Paris, Hachette. In-8°, xv et 786 p. 7 fr. 50).

— Le tome VIII du *Molière* de la collection des « Grands écrivains de la France » (Hachette. In-8°, 602 p.) renferme *Le bourgeois-gentilhomme*, *Psyché*, *Les fourberies de Scapin* et *La comtesse d'Escarbagnas*; un de nos collaborateurs en rendra compte prochainement.

— Il vient de paraître à la librairie Plon, Nourrit et C[ie], un volume sur *Théophraste Renaudot* (in-8°, IV et 316 p.). L'auteur, M. G. GILLES DE LA TOURETTE, a puisé de précieux documents dans ses papiers de famille et des manuscrits jusqu'ici inconnus; il est, dit-il, deux façons d'écrire l'histoire d'un homme : prendre Renaudot à sa naissance, l'étudier dans son développement, le conduire au tombeau; tout cela, au point de vue du personnage, eût pu paraître fastidieux, malgré l'intérêt du sujet. Nous avons préféré placer l'homme au milieu de son époque et faire une large part à l'histoire de son temps et à celle de ses relations. C'est ainsi que nous avons été amené à fouiller les rapports si intimes et si curieux qui ont existé entre le P. Joseph et Richelieu, tous les deux amis du journaliste. De même, pour ses inventions, il nous a semblé bon de rechercher si elles répondaient alors à un besoin d'actualité, de remonter à leur origine et de les suivre dans leur évolution. Voici la division des chapitres : I. *Une ville protestante au commencement du* XVII[e] *siècle* (Loudun); II. *La misère au* XVII[e] *siècle* (Renaudot fonde le « Bureau d'adresse »); III. *La Gazette*; IV. *Un essai de faculté libre au* XVII *siècle; première phase du procès entre Renaudot et la faculté de médecine*; V. *Deuxième phase du procès*; VI. *Troisième phase du procès*; VII. *Renaudot et Mazarin*; VIII. *La Gazette pendant la Fronde*; IX. *Fin de la guerre de l'antimoine*.

— M. Charles HENRY a fait tirer à part du « Bullettino di bibliografia e di storia delle scienze matematiche e fisiche » (tomo XV, novembre 1882) une étude très intéressante sur *Les connaissances mathématiques de Jacques Casanova de Seingalt*. Le fameux auteur des Mémoires n'a rien éclairci ni rien découvert en mathématiques; mais ses écrits scientifiques ne laissent pas d'être curieux; ils sont d'ailleurs ou inédits, ou, lorsqu'ils sont publiés, à peu près introuvables. Grâce à ses patientes recherches et aux renseignements que lui ont fournis MM. H. Brockhaus, le comte de Waldstein et le docteur Forstmann, M. Henry a pu donner le titre des écrits mathématiques du célèbre aventurier. Ils sont au nombre de trois, tous trois relatifs au problème de la duplication du cube : 1° *Solution du problème déliaque*; 2° *Corollaire à la duplication de l'hexaèdre*; 3° *Démonstration géométrique à la duplica-*

tion du cube, corollaire second. M. Henry donne, dans des notes copieuses et instructives — qui occupent les deux tiers de chaque page, — la liste des exemplaires de ces opuscules qui existent encore dans les bibliothèques publiques et particulières. En outre, dit M. Henry, il y a des réflexions mathématiques dans les deux écrits suivants qui n'ont jamais été publiés et qui ont été acquis par la maison Brockhaus : 1. *Essai sur les mœurs, sur les sciences et sur les arts* (120 pages in-folio) ; 2. *Rêveries sur la mesure moyenne de notre année selon la réformation grégorienne* (56 pages in-folio). Enfin, il faut ajouter à la liste des écrits mathématiques de Casanova une *Logarithmique* de son invention dont il parle dans son « Corollaire à la duplication de l'hexaèdre » et qui n'a pu être retrouvée dans les papiers de Casanova, à Dux, château du comte de Waldstein, dont l'aventurier était devenu le bibliothécaire. M. Henry analyse ces écrits de Casanova ; il cite des remarques judicieuses et de sages réflexions qui se trouvent dans la *Solution du problème déliaque* et en particulier la conclusion de ce mémoire, intitulée l'*Esprit du géomètre ;* on y rencontre des passages qui rappellent l'*Esprit géométrique* de Pascal. Ajoutons que M. Henry démontre, d'après une lettre que lui a adressée M. Favaro, que Casanova, quoi qu'il en ait dit, n'était nullement « docteur en droit ex utroque jure » de l'Université de Padoue. M. Henry prépare une *Etude sur Jacques Casanova de Seingalt* que nous attendons avec impatience.

— Deux volumes nouveaux ont paru dans la collection illustrée (à 1 franc le volume) que publie la librairie Léopold Cerf : *L'armée romaine*, par M. Léon Fontaine, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, et *la Révolution française (1789-1804)*, par M. G. Dhombres, professeur au lycée Henri IV. On sait que cette collection compte, parmi ses volumes précédents, le *Siège de Belfort*, par M. L. Dussieux, un *Tableau de la littérature anglaise*, par M. Léon Boucher ; *Les races humaines*, de M. Abel Hovelacque ; *Les Basques et le pays basque*, de M. Julien Vinson, etc.

— A la même librairie a paru tout récemment *Le général Chanzy, 1823-1883*, par M. Arthur Chuquet. (In-8°, 439 p. avec un beau portrait et quatre cartes. 3 fr. 50.) Cette biographie complète d'un de nos plus grands hommes de guerre se divise ainsi : *Avant la guerre* (pp. 3-35) ; — *La guerre* (pp. 39-202 ; cinq chapitres ainsi intitulés : *Orléans, Josnes, Vendôme, Le Mans, Laval et Bordeaux) ; — La Commune* (pp. 205-220) ; — *Chanzy à l'Assemblée nationale et au sénat* (pp. 223-257) ; — *Chanzy, gouverneur-général de l'Algérie* (pp. 261-337) ; — *Chanzy, ambassadeur en Russie* (pp. 341-349) ; — *Chanzy, commandant de corps d'armée* (pp. 351-363) ; — *Mort et funérailles de Chanzy* (pp. 367-382) ; — *Chanzy, son caractère et son génie* (pp. 385-439). Nous reviendrons prochainement sur ce livre que l'auteur a dédié à ses compatriotes des Ardennes (Chanzy est né à Nouart, dans l'arrondissement de Vouziers) et qui est, à certains égards, une œuvre d'histoire autant qu'une œuvre de patriotisme.

— La librairie militaire de L. Baudoin et Cie (Dumaine) vient de publier les *Œuvres militaires du maréchal Bugeaud, duc d'Isly*, réunies et mises en ordre par M. Weil, ancien capitaine de cavalerie (In-8°, 392 p. avec 7 planches, 7 fr. 50).

— Le commandant F. Bonnet vient de publier à la même librairie (in-8°, 426 p. et 6 planches le troisième volume de son excellent ouvrage sur la *Guerre franco-allemande, résumé et commentaire de l'ouvrage du grand état-major prussien*.

— On trouvera dans l'étude que M. Henri Cordier vient de faire paraître sous le titre *Le consulat de France à Hué sous la Restauration* (Paris, Leroux. In-8°, 134 p.) de nombreux et intéressants documents inconnus jusqu'ici et tirés par le savant sinologue des archives des départements des affaires étrangères, de la marine et des colonies. Il y est question de Philippe Vanier et surtout de ce Chaigneau qui

s'était, sous la Révolution, rendu en Cochinchine et y avait rendu de signalés services à Gia-long qui l'avait élevé à la dignité de grand mandarin. Lorsque la Restauration, reprenant la tradition de Louis XVI interrompue pendant la Révolution et le premier Empire, chercha à renouer des relations avec les pays d'Extrême-Orient, et appuya successivement trois expéditions commerciales en Cochinchine, Chaigneau partit pour la France et vint donner au gouvernement d'utiles informations (novembre 1819); en 1820, il fut nommé consul à Hué; mais, à son retour, il apprit la mort de Gialong, son protecteur et son ami. Le successeur de Gia-long, Minh-mang refusa d'accorder à la France les avantages que Chaigneau demandait pour elle: notre consul quitta Hué à la fin de l'année 1824; il tomba gravement malade à Saïgon, et ce ne fut qu'au mois de mars 1825 qu'il put s'embarquer à Singapore pour rentrer définitivement en France. Son neveu fut, après lui, nommé vice-consul; mais ses efforts furent également stériles. La France n'a pris que sous Napoléon III en Cochinchine la position qu'elle devait y prendre; espérons, dit M. Cordier, que le gouvernement actuel ne faillira pas à la tâche qui lui incombe et que, puisant dans les leçons de l'histoire une force nouvelle, il répondra à ceux qui cherchent à l'arrêter dans la voie où il est engagé, qu'il n'est que l'héritier de droits longtemps acquis. On lira avec le plus vif intérêt dans le volume, si *actuel*, de M. Cordier les instructions données en octobre 1820 à Chaigneau par le ministère des affaires étrangères (pp. 39-44) et, à l'appendice, le texte du traité signé à Versailles le 28 novembre 1787 entre l'évêque d'Adran, pour le roi de la Cochinchine Nguyen-Anh, et le ministre des affaires étrangères Montmorin.

— M. Marius Vachon, rédacteur à la *France*, a reçu la lettre suivante de M. l'abbé Camille DE LA CROIX. « Poitiers, 22 novembre. Monsieur, en raison de l'intérêt particulier que vous avez bien voulu accorder, à diverses reprises, aux fouilles de Sanxay, je prends la liberté de vous signaler la situation actuelle de la question de la conservation de ces ruines. Je suis contraint, par voies judiciaires de la part d'un des propriétaires, à démolir de fond en comble le temple, le balnéaire et le théâtre et de remettre les lieux en état de culture. Un procès est engagé, depuis le 10 septembre, à ce propos, devant le tribunal civil de Poitiers. L'archéologie en justice, le cas est rare et piquant, vous en conviendrez. De toutes façons d'ailleurs, et en tout état de causes, je ne pouvais décliner cette juridiction très spéciale. Si, en effet, j'avais obtempéré aux sommations de ce propriétaire et mis de la dynamite dans les ruines de Sanxay, je m'exposais à me voir poursuivi en dommages intérêts par l'Etat, qui possède, depuis le mois de janvier dernier, des promesses de vente *sans délai*, et qui s'est substitué ainsi à moi. J'affronte donc aujourd'hui, sans peur et sans reproche, la barre d'un tribunal civil. Mais les juges admettront-ils, en faveur d'un plaideur, les raisons qui ont valu à l'archéologue, devant tant d'autres tribunaux, gain de cause absolue pour la conservation des ruines de Sanxay aujourd'hui si menacées? Car vous savez, monsieur, que la commission des monuments historiques a alloué, le 5 juin dernier, une somme de 10,000 francs pour la conservation de Sanxay, et a invité le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts à accorder un crédit supplémentaire. La commune de Sanxay a voté un subside pour cette conservation; le conseil général de la Vienne a voté, de son côté, une somme de 1,000 fr. dans ce même but. La Société des antiquaires de France, le Congrès des architectes de France, dans sa séance solennelle du 15 juin dernier, ont émis le vœu de l'acquisition par l'Etat des ruines de Sanxay. A l'instigation de la Société d'histoire du Vexin et de l'Ile-de-France, toutes les sociétés archéologiques des départements signent, en ce moment, une pétition au ministre de l'instruction publique et des beaux-arts pour hâter cette acquisition. La situation actuelle est donc fort

grave. La conservation de Sanxay dépend, comme vous voyez, d'un arrêt de tribunal. Je viens faire appel à votre dévouement en faveur de Sanxay, dont vous vous êtes déjà si longuement occupé. Vous avez eu la bonne fortune de défendre, avec succès, la cause de la Porte-Saint-Georges de Nancy, celle du Mont-Saint-Michel. Vous avez le devoir de défendre aujourd'hui la cause de Sanxay. »

— La soirée d'inauguration du nouveau local de la *Société historique* (cercle Saint-Simon) a eu lieu le samedi 24 novembre, à huit heures et demie du soir; M. Coquelin aîné et d'autres artistes de la Comédie-Française y ont donné leur concours. Le mercredi 4 novembre, à sept heures du soir, a eu lieu le premier dîner mensuel du cercle (prix, 7 francs).

— Le 28 octobre 1883 est mort le cardinal Henri-Marie-Gaston de Bonnechose, archevêque de Rouen; il était né à Paris le 30 mai 1800; ses mandements, instructions et lettres pastorales ou discours ont paru dans le tome XVII de la collection des orateurs sacrés, éditée par l'abbé Migne; il avait publié la correspondance religieuse de l'abbé Bautain, sous le titre de *Philosophie du christianisme* (2 volumes, 1835).

— Nous apprenons également la mort (30 septembre de M. Paul Emile Giraud, né à Romans le 27 novembre 1792, député de la Drôme, de 1831 à 1846, et auteur d'un *Essai historique sur l'abbaye de Saint-Bernard et sur la ville de Romans* (4 volumes, 1856-1866); — de M. Martin Bernard (22 octobre), auteur de *Dix ans de prison au Mont-Saint-Michel et à la citadelle de Doullens* (1851-1852).

ALLEMAGNE. — La librairie Hirzel, de Leipzig, vient de faire paraître : une nouvelle édition du *Delectus inscriptionum graecarum propter dialectum memorabilium* de M. Paul Cauer; une *Tonpsychologie* de M. Karl Stumpf (premier volume); la troisième partie des *Untersuchungen zu Ciceros philosophischen Schriften*, de M. Rudolf Hirzel (renfermant les *Academica priora* et les *Tusculanae disputationes*, avec un index des trois volumes); une deuxième édition de l'ouvrage de M. Adolf Tobler, *Vom franzœsischen Versbau alter und neuer Zeit*; un livre de M. Aug. Stadler sur la théorie de la matière dans Kant, *Kant's Theorie der Materie*; une étude de M. S. M. Deutsch sur Abélard, *Peter Abælard, ein kritischer Theologe des zwœlften Jahrhunderts*; un volume d'essais et d'études sur l'histoire religieuse (*Kleine Schriften religionsgeschichtlichen Inhalts*), de M. Ad. Hausrath; un livre posthume de feu Reinhold Pauli, *Aufsætze zur englischen Geschichte* (Durham; la formation du royaume uni; Henri V de Lancastre; les débuts de Henri VIII; Thomas Cromwell, le marteau des moines; les vues de la maison de Hanovre sur le trône d'Angleterre en 1711; Sir Robert Peel; Bunsen); enfin, de M. Ernst Windisch, *Zwœlf Hymnen des Rigveda mit Sayana's Commentar, Text, Wœrterbuch zu Sayana, Appendices.*

— MM. W. Hirschfelder, H. Heller et G. Andresen abandonnent, à la fin de cette année, la rédaction de la *Philologische Wochenschrift*, éditée à Berlin par la maison Calvary.

— M. Otto Behaghel vient de publier à la librairie Reuther, de Carlsruhe, un recueil de lettres de Hebel, à K. Th. Gmelin, à ses amis de Strasbourg et à Justin Kerner; le volume renferme le portrait de Hebel.

— L'*Histoire du lied*, de M. Schuré, a été, comme on sait, traduite en allemand, sous le titre : *Geschichte des deutschen Liedes*; cette traduction vient d'avoir une troisième édition; elle a paru à Minden, chez Bruns, avec une introduction de M. Stahr et une préface de M. Schwebel.

— Deux nouveaux fascicules de la collection des « Franzœsische Studien, de MM. Kœrting et Koschwitz, viennent de paraître : *Boileau-Despréaux im Urtheile seines Zeitgenossen Desmarets de Saint-Sorlin*, par M. W. Bornemann, et *Vocalismus und Consonantismus des Cambridger Psalters*, par M. W. Schumann.

— M. Erich SCHMIDT, professeur à l'Université de Vienne, l'auteur de *Henri Leopold Wagner*, de *Lenz und Klinger* et de tant d'autres monographies importantes relatives à la littérature allemande du XVIII^e siècle, publiera prochainement à la librairie Weidmann, de Berlin, le premier volume d'un grand ouvrage sur Lessing : *Lessing, Geschichte seines Lebens und seiner Schriften.*

— Le feu comte W. F. de REDERN, « Oberstkæmmerer » de l'empereur d'Allemagne, a laissé une autobiographie qui doit bientôt paraître sous ce titre : *Unter drei Kœnigen.*

— La commission historique de l'Académie des sciences de Munich avait ouvert un concours sur la question suivante : *Geschichte des Unterrichtwesens in Deutschland bis zur Mitte des XIII. Jahrhunderts.* Deux mémoires ont été couronnés ; le premier est de M. F. A. SPECHT, de Munich, qui recevra un prix de 2500 mark ; le second, de M. P. Gabriel MEIER, d'Einsiedeln, qui obtient un prix de 1000 mark. M. Specht recevra 1500 mark de plus s'il corrige les fautes de son mémoire et le présente de nouveau à la commission historique avant le 1^{er} juillet 1885.

— L'histoire des guerres de 1813 et 1814, que les Allemands nomment les guerres de la liberté, a été écrite, comme on sait, par le major Henri Beitzke (*Geschichte der deutschen Freiheitskriege in den Jahren 1813 und 1814).* Cet ouvrage, arrivé à sa troisième édition du vivant de l'auteur, vient d'être remanié considérablement par M. Paul GOLDSCHMIDT qui l'a mis au courant de la science historique et l'a fait tout récemment paraître à Brême, chez l'éditeur M. Heinsius. Cette quatrième édition de l'ouvrage de Beitzke renferme deux volumes (VII et 512 p., XII et 404 p. avec des cartes et des esquisses en grand nombre ; prix, 9 mark).

— Doivent prochainement paraître à Munich, chez Ackermann, *Die Reiter und die Centuriae equitum zur Zeit der rœmischen Republik*, par Bernh. GERATHEWOHL et *Malteser Urkunden und Regesten zur Geschichte der Tempelherren und Johanniter*, par Hans PRUTZ ; à Berlin, chez Dummler, *Charakterbilder aus dem neunzehnten Jahrhundert, biographisch-kritische Essays*, par Leop. KATSCHER ; à Leipzig, chez Hirzel, *Buch der Richter und Ruth*, par E. BERTHEAU ; à Bonn, chez Neusser, *Geschichte des Vaticanischen Concils*, par J. FRIEDRICH (2^e volume) ; à Schwerin, chez Schmale, *Kœnig Friedrich I von Preussen, Beitræge zur Geschichte seines Hofes sowie der Wissenschaften, Künste und Staatsverwaltung seiner Zeit*, par C. baron de LEDEBUR (2^e volume) ; chez Wigand, à Leipzig, *Iwan Turgenjew, eine litterarische Studie*, par Eug. ZABEL ; chez Weidmann à Berlin, *Deutsche Reime, Inschriften des fünfzehnten Jahrhunderts und der folgenden*, recueillies par H. DRAHEIM.

— Depuis le 4 novembre paraît à Leipzig, et à Vienne une nouvelle revue, la *Deutsche Wochenschrift, Organ für die gemeinsamen nationalen Interessen Oesterreichs und Deutschlands* ; cette revue a pour directeur M. Heinrich FRIEDJUNG ; le 1^{er} fascicule renferme des articles de MM. BINZ, Erich SCHMIDT, Karl PRŒLL, Richard LESSER, Paul SCHLENTHER, Joh. PRŒLSS, F. LEMMERMAYER et une poésie de Ad. PICHLER. La Revue donne des télégrammes et les nouvelles les plus récentes, une chronique politique et un grand nombre de mélanges. Elle veut servir de « pont politique entre les deux monarchies et provoquer un actif échange entre l'Allemagne et l'Autriche sur tous les domaines de la vie politique et intellectuelle ». Parmi les autres collaborateurs de la *Deutsche Wochenschrift*, on cite les noms de MM. Hans DELBRÜCK, Franz von LISZT, Albert HAENEL, Ad. HORAWITZ, V. von KRAUS, Ottokar LORENZ, Karl von THALER, Josef BAYER, A. BETTELHEIM, K. E. FRANZOS, Rob. HAMERLING, Hermann LINGG, Fritz MAUTHNER, Julius STETTENHEIM, Karl STIELER, W. WATTENBACH, etc. Prix de l'abonnement, 4 mark 50 par trimestre.

— Nous apprenons avec le plus vif regret la mort de M. Arnold Schaefer, professeur d'histoire à l'Université de Bonn. Une attaque d'apoplexie l'a enlevé, le 20 novembre, à ses amis et à la science. Il était né à Seehausen, près de Brême, le 16 octobre 1819; il avait suivi les cours de l'Université de Leipzig, et, après avoir professé l'histoire dans divers établissements d'enseignement secondaire, il avait été appelé, en 1858, à l'université de Greifswald, puis, en 1865, à celle de Bonn. Il avait composé les ouvrages suivants : *De libro vitarum X oratorum* (Dresde, 1844); *De Ephoris Lacedaemoniis* (Leipzig, 1863); *De rerum post bellum persicum usque ad triennale fœdus in Graecia gestarum temporibus* (Leipzig, 1865); mais ses œuvres les plus remarquables sont son *Démosthène et son temps*, paru en trois volumes (Leipzig, 1856-1858), et son *Histoire de la guerre de sept ans*, en deux volumes (Berlin, 1867-1874), d'après les archives de Vienne, de Berlin, de Paris et de Londres; il avait publié, en outre, une Esquisse des sources pour l'histoire grecque et romaine, *Abriss der Quellenkunde der griechischen und ræmischen Geschichte* (Leipzig, 1867; 2e édit., 1873; 3e édit., 1881). Arnold Schaefer avait été notre collaborateur, et les lecteurs de la *Revue critique* se souviennent encore de son article sur les *Mémoires de Bernis*.

GRANDE-BRETAGNE. — La maison Trübner commencera, la semaine prochaine, la publication de trois collections destinées au grand public, et relatives aux littératures des principales nations de l'Orient, sous le titre général de *Eastern Classics for Western Readers*. La première de ces collections sera consacrée à la littérature hindoue et sera dirigée par M. P. Peterson, du collège Ephinstone, de Bombay. Elle renfermera des volumes sur : 1° *le Véda*; 2° *le drame*; 3° *la littérature des fables*; 4° *proverbes*; 5° *lyrique*; 6° *épopée*. La deuxième de ces collections sera consacrée à la littérature de l'Asie et de la Perse; la troisième, à celle de la Chine et du Japon. Chaque volume se vendra séparément; le prix ne dépassera pas cinq shillings.

— M. H. G. Dakyns vient de terminer une traduction des *Helléniques* de Xénophon.

— Les éditeurs W. Swan Sonnenschein annoncent la publication prochaine des ouvrages suivants relatifs au folk-lore : *Folklore of modern Graece*, par M. E. M. Geldart; *Folk-Tales of Austria and Bohemia*, de Vernalecken, par M. E. Johnson, *Kisuaheli Folk-Tales*, par M. Ogle; enfin, un recueil de *Gipsy Folk-Tales*, par M. W. E. A. Axon, une nouvelle édition des *Fairy Legend and Traditions of Ireland*, de M. Crofton Croker, avec une introduction et un commentaire de M. Fitzgerald, et un *Book of English Fairy Tales*, de M. Fryer.

— M. Robert Scott Fittis, de Perth, doit publier un ouvrage intitulé *Ecclesiastical Annals of Perth to the period of the Reformation*.

RUSSIE. — L'université de Moscou compte 2,430 étudiants; celle de Saint-Pétersbourg, 2,052; celle de Kiev, 1,475; celle de Dorpat, 1,426; celle de Varsovie, 1,003. Kazan a le plus grand nombre de professeurs (109) et Varsovie la plus belle bibliothèque (362,000 volumes).

— Les journaux russes annoncent la mort de M. Victorov, conservateur de la bibliothèque publique de Moscou. Il avait rendu de grands services à cette importante collection et laisse de nombreux travaux sur les manuscrits slavons russes et la bibliographie.

— M. Dvarsky vient d'envoyer à la commission archéographique de Pétersbourg un travail inédit : *Acta et litterae ad historiam missionum catholicarum spectantia*. Il paraîtra prochainement avec traduction en langue russe.

— Nous apprenons la mort de M. N. Mourkazevich, auteur d'une *Histoire de la*

colonie génoise en Crimée et d'ouvrages divers sur l'ethnologie, les antiquités et la numismatique de la Russie méridionale; il avait publié également des *Documents historiques relatifs à la vie et à l'époque de Potemkin* et des *Matériaux pour l'histoire des guerres entre les Russes et les Turcs durant le dernier siècle.*

SLAVES MÉRIDIONAUX. — La Revue slovène de Laybach *Zvon* (la Cloche) publie dans ses derniers numéros des matériaux intéressants pour l'étude du folklore slave : des contes de la Carniole supérieure recueillis par M. TIDINA et une étude de M. WIESTHALER sur le *Vlkodlak* (loup garou) et le vampire dans la tradition slave.

SUISSE. — Nous avons appris la mort de M. Amédée ROGET, professeur d'histoire de la Suisse à l'Université de Genève; il n'avait que 58 ans. On connaît ses travaux sur l'histoire de Genève; dans les *Suisses à Genève* (2 vols.), il a décrit la lutte de la petite république contre la maison de Savoie, de 1474 à 1536; son *Histoire du peuple de Genève depuis sa réformation jusqu'à l'Escalade* comptait déjà sept volumes.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 novembre 1883.

L'Académie procède à l'élection de deux membres ordinaires, en remplacement de MM. Laboulaye et Defrémery. Le scrutin donne les résultats suivants :

En remplacement de M. Laboulaye :

M. Paul Meyer	19 voix.
M. Benoist	10 —
M. de Rosny	2 —
M. Maspero	1 —
M. Schlumberger	1 —
	1 bulletin blanc.
	34

En remplacement de M. Defrémery :

	1er tour.	2e tour.
M. Maspero	17 voix.	31 voix.
M. Schlumberger	17 —	3 —
	34	34

MM. Meyer et Maspero sont élus.

M. Auguste Nicaise fait une communication intitulée : *le Tumulus d'Attancourt (Haute-Marne).* L'exploration de ce tumulus, faite il y a vingt ans, en 1863, a donné plusieurs brassards ou armilles et bracelets de bronze, un anneau de jambe, formé d'une tige de bronze en partie ciselée, deux *torques* et deux pointes de flèche de même métal. M. Nicaise met la plupart de ces objets sous les yeux des membres de l'Académie, et fait ressortir l'intérêt que présente cette découverte au point de vue de la connaissance des antiquités dites préhistoriques.

Ouvrages présentés : — par M. P.-Ch. Robert : CARON, *Monnaies féodales françaises;* — par M. G. Perrot : 1° CHOISY (Aug.), *l'Art de bâtir chez les Byzantins;* 2° ALBERT (Maurice), *le Culte de Castor et Pollux en Italie* et *De villis Tiburtinis regnante Augusto* (thèses de doctorat ès lettres); 3° GUIRAUD (Paul), *De la condition des alliés pendant la première confédération athénienne;* — par M. Gaston Paris : 1° GASTÉ (Armand), *Noels et Vaudevires du manuscrit de Jehan Porée;* 2° PERSON (Léonce), *les Papiers de Pierre Rotrou de Saudreville;* — par M. Delisle : 1° *Documents inédits pour servir à la biographie de Schœpflin,* publiés par C. SCHMIDT;

2° STUART (Marie), *Poésies françaises*, publiées par Gustave PAWLOWSKI; 3° BAPST (Germain), *Imprimerie et Reliure*; 4° *le Premier registre de Philippe-Auguste*, reproduction héliotypique exécutée par MARTELLI, sous la direction de M. Léopold DELISLE.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 14 novembre 1883.

M. Courajod communique de nouveaux détails sur le groupe de Pegase, de la collection d'Aubras, dont il a précédemment entretenu la Société. Lors d'un récent voyage à Vienne, il a pu se convaincre de la parfaite ressemblance de cet ouvrage avec ceux de Bertoldo, l'élève favori de Donatello. Il regrette de ne pouvoir placer sous les yeux de la Société une photographie de cette pièce curieuse.

M. Gaidoz, dans une lettre adressée à M. de Barthélemy, appelle l'attention des membres de la Société sur la description qu'un journaliste anglais vient de donner du parc de Yellow Stone. Pour percer une route à travers les rochers d'Abridienne, on a allumé de grands feux sur ces masses et, quand elles ont été suffisamment dilatées par la chaleur, on les a inondées d'eau froide. Les blocs se sont fondus et brisés, et on a fait un chemin de voiture d'un quart de mille de long sur ce verre volcanique. Il est intéressant de comparer ce fait à l'histoire du passage des Alpes par Annibal et de le joindre aux documents relatifs aux fers vitrifiés.

M. de Barthélemy communique, en outre, de la part de M. Michel, conservateur-adjoint du musée d'Angers, la photographie d'une dague trouvée près de cette ville; — de la part de M. Nicaise, une liste de sigles figulaires découverte dans le département de la Marne et faisant partie de la collection de l'auteur; — de la part de M. Leclerc, des détails sur l'antiquité de la butte de Vaudemont; — enfin, de la part de M. Coumbay, une note sur les sépultures de la Chypre.

M. Max Verly présente un ustensile en bronze, de forme ovoïde, trouvé à Reims.

Séance du 21 novembre.

M. de Barthélemy dépose un mémoire de M. de Baye sur les sujets du règne animal dans l'industrie gauloise.

M. Bertrand place sous les yeux de la Société une curieuse plaque de ceinturon découverte à Watsch (Carniole) et faisant partie de la belle collection du prince de Windisch-Gratz, on y voit le combat de deux cavaliers accostés de deux fantassins. M. Bertrand croit reconnaître deux Gaulois du Danube.

M. Courajod signale l'existence au Musée des Antiquités silésiennes à Breslau, d'une suite de médaillons de cire représentant les principaux personnages de la cour des Valois; cette suite exécutée antérieurement à 1573, contient notamment les portraits de Clément Marot et du chevalier Olivier.

M. de Barthélemy lit, au nom de M. de Boislisle, une note sur une enceinte fortifiée existant dans la forêt de Montmorency.

M. Flouest annonce la découverte, dans l'arrondissement de Chatillon-sur-Seine, d'un poignard offrant les plus grandes analogies avec celui qui a été récemment trouvé à Angers.

M. Nicaise examine une série d'objets antiques découverts près de Reims.

Le P. de la Croix présente une statuette de Mercure trouvée à Sanxay. M. de Villefosse est disposé à croire que ce petit bronze se rattache à l'École Polycléléenne. M. Rayet y reconnait la copie de l'Hermès de Polyclète.

E. MÜNTZ

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 17 décembre — 1883

Sommaire : 250. Tite Live, livres XXVI-XXX, p. p. Madvig et Ussing. — 251. Petits textes historiques sur la cinquième croisade, p. p. Rœhricht, Itinéraires à Jérusalem et descriptions de la Terre Sainte, p. p. Michelant et G. Raynaud. — 252. Guide à l'exposition bibliographique de Budapest. — 253. De Grammont, Un académicien captif à Alger. — *Variétés* : Lettre de M. Maurice Croiset et réponse de M. Nicole. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Société des Antiquaires de France.

---

250. — T. Livii **Historiarum Romanarum libri qui supersunt,** ex recensione Jo. Nic. Madvigii, iterum ediderunt Jo. Nic. Madvigius et Jo. L. Ussingius, vol. II, pars II (livres XXVI-XXX), Copenhague, Gyldendal, 1882. XVI et 272 p. in-8.

Ce serait chose superflue de faire l'éloge du T.-Live de Madvig et de vanter la science consommée d'un homme qui, de l'aveu de tous, est un des premiers latinistes de ce temps. Je me bornerai à faire remarquer que, parmi les différents volumes de la *seconde* édition du T.-Live de Madvig, celui qui contient les livres XXVI-XXX présente une importance toute particulière, à cause des nombreuses modifications qui ont été apportées au texte de la *première* édition. Depuis 1874, date de cette première édition, la critique du texte de cette partie de T.-Live avait été complètement renouvelée par le beau travail de Luchs, *T. Livi ab urbe condita libri XXVI-XXX, recensuit* A. Luchs, Berlin, Weidmann, 1879 [1]; l'ancien texte de Madvig était donc devenu, pour la seconde moitié de la troisième décade, un texte arriéré; avec cette nouvelle édition de 1882, ce texte se trouve remis au courant; les résultats obtenus par Luchs sont mis à profit, et le texte de 1874 est modifié dans un très grand nombre de passages, dont il serait trop long de donner ici la liste. En même temps, ce texte est amélioré par une série de conjectures nouvelles, dont quelques-unes sont des restitutions évidentes; l'auteur rend compte de ces corrections dans son introduction critique; en voici l'indication complète, sauf omission de ma part :

26, 27, 12, remplacer *quia* par *quippe*; 26, 41, 11 <*a*> *quibus afui*; 26, 42, 7 *paulo plus passuum* <*mille et ducentos*>; 27, 1, 9 *in Fulviis* (*infuluis* P); 27, 23, 3 *vulturium* <*in*>*volasse*; 27, 40, 10, remplacer *Larinatis* par *Uriatis*; 28, 3, 14, remplacer *erat et triariorum* par *cætratorum*; 28, 15, 3 *signa* <*a*> *cornibus concurrerunt* (*concurrerunt* S, *incucurrerunt* P); 28, 15, 9, remplacer *cederet* par *caderet*; 28, 21, 2 *servorum de catasta* (*de causa* S) *ac liberorum*; 28, 23, 1

1. Voir ici même le compte-rendu de M. Harant, 1881, 1, p. 18 et suiv.

dimicantium <odium>; 28, 27, 16, remplacer *lapides* par *lapide*; 30, 11, 10 lire : *prope re <tro ire> turbati* (*propereturbati* P); 30, 17, 12, supprimer *ea* devant *patres*; 30, 18, 7 *ut <tu>rmæ permixtus* (*utrempermixtus* P); 30, 35, 4, remplacer *et ante aciem* par *et stante* (*labante, nutante?*) *acie* (cette dernière correction ne figure point dans le texte).

Une autre différence entre cette nouvelle édition et celle de 1874, c'est que l'introduction critique ne contient plus l'indication des variantes du texte de Madvig par rapport à celui de Weissenborn, mais l'indication des différences de son texte avec celui de Luchs. Les notes critiques de la première édition ont été remplacées par un travail absolument différent.

Les lecteurs de la *Revue critique* se rappellent peut-être en quoi consistaient les résultats nouveaux mis en lumière par Luchs. Avant son édition, le *Spirensis*, ms. égal en valeur au *Puteaneus*, mais ne contenant que les livres XXVI-XXX et aujourd'hui perdu, n'était connu que par les indications, assez incomplètes, de Rhenanus et de Gelenius; d'autre part, Th. Mommsen avait signalé l'existence de plusieurs mss. des XIII^e^, XIV^e^ et XV^e^ siècles, dérivant, d'une façon plus ou moins indirecte, d'un archétype qui était un proche parent du *Spirensis*. Ce sont ces mss. que Luchs a dépouillés; avec une très grande sagacité, il a réussi à reconstituer en grande partie, d'après eux, le texte du *Spirensis*, et le résultat de ce travail, c'est qu'en divers passages, où le texte du *Puteaneus* est altéré et avait donné lieu à toute sorte de conjectures, il se trouve aujourd'hui que l'ancienne *vulgate*, dédaignée depuis Alschefski, représente le texte même du *Spirensis*, c'est-à-dire un texte d'une autorité égale à celui du *Puteaneus*.

Toutefois il reste une grave difficulté, et ici Madvig, dans l'établissement de son texte, ne s'accorde pas toujours avec Luchs. Il arrive fort souvent qu'on a à choisir entre deux leçons également admissibles en elles-mêmes, données l'une par le *Puteaneus*, l'autre par le *Spirensis* ou les mss. de la même famille. Il semble que Luchs, en pareil cas, a un penchant pour le texte du *Spirensis*; il est intéressant de constater que Madvig, au contraire, n'a point admis dans son édition toutes les modifications introduites dans le texte de ces cinq livres par Luchs, et qu'il a souvent préféré garder le texte du *Puteaneus*; voici ce qu'il dit à ce sujet dans sa préface (p. v) : « In hujusmodi locis fieri potest ut, in prioribus maxime libris, *ego nonnihil ad codicem Puteanum sequendum inclinaverim*, Luchsio alteram stirpem sequente [1]. »

1. Voir par exemple : 26, 46, 7 *in forum* Madv., *usque in forum* Luchs; 26, 49, 8 *venisse* Madv., *venisse enim* Luchs; 27, 43, 1 *missi ad Hannibalem* Madv., *ad Hannibalem missi* Luchs; 27, 49, 8 *posse si... mittatur, omnes deleri* Madv., *si... mittatur, posse omnes deleri* Luchs; 27, 51, 9 *omnia* Madv., *omniaque* Luchs; 29, 27, 9 *viderit* Madv., *videret* Luchs; 30, 14, 6 *non est, non* Madv., *non est* Luchs; 30, 15, 2 *enim se* Madv., *enim sese* Luchs, etc.

Je serais, en cela, du parti de Madvig contre Luchs, seulement je ne peux m'empêcher de trouver que Madvig, pas plus que Luchs lui-même, n'a suivi à cet égard une règle bien arrêtée et bien fixe. La valeur des deux mss. étant, à ce qu'il paraît, à peu près égale, le texte des livres XXVI-XXX peut être établi en prenant pour base soit le *Spirensis*, soit le *Puteaneus*, mais il me semble qu'il faut choisir, et que, selon le parti que l'on prendra, il faudra ne s'écarter du texte donné soit par le *Spirensis*, soit par le *Puteaneus* que si ce texte est évidemment inadmissible. Or, c'est ce que ni Madvig ni Luchs [1] ne me semblent avoir fait. De plus, tant qu'on n'aura pas démontré que le *Spirensis* valait mieux que le *Puteaneus*, j'estimerai que c'est ce dernier ms. qu'il faut prendre pour base du texte, en ne recourant au *Spirensis* que lorsque la leçon du *Puteaneus* est évidemment fautive[2]. Ce parti me paraît le plus sage, ne serait-ce que pour cette raison que le *Puteaneus* existe et que le texte en est fort bien connu, au lieu que, malgré les recherches ingénieuses de Luchs, il peut souvent rester quelques doutes sur le texte du *Spirensis* aujourd'hui perdu.

Il y a, par conséquent, toute une série de passages où je trouve qu'il n'y avait absolument aucune raison d'abandonner le texte de P (*Puteaneus*) pour celui de *S* (*Spirensis* ou mss. de même famille), comme l'ont fait et Luchs et Madvig après lui ; voici quelques exemples :

26, 46, 5 *ab tergo sentiret* P, *a tergo senserit* S; 26, 49, 12 *defuturum* P, *defuturum iis* S; 26, 50, 9 *adulescens .....invocaret* (lisez : *invocare*) P, *cum adulescens ...invocaret* S; 27, 45, 4 *audiretur* P, *audiatur* S; 27, 51, 8 *prætor edixit, celebrata* P, *prætor pro contione edixit, celebrataque* S; 30, 4, 3 *insidianti* P, *insidiantibus* S; 30, 12, 3 *hominum contulit vis* P, *vis hominum ex fuga contulerat* S; 30, 12, 14 *captiva* P, *captiva tua* S; 30, 14, 4 *te existimo, Masinissa* P, *te, Masinissa, existimo* S; 30, 14, 6 *tantum... periculum* P, *tantum... periculi* S; 30, 15, 7 *neque ingratum* P, *nec ingratum* S; 30, 20, 9 *ad Trasumennum aut Cannas* P, *ad Trasumennum, ad Cannas* S, etc. En plusieurs de ces passages, la rédaction de S, plus développée que celle de P, m'a tout l'air d'un remaniement postérieur.

Je crois donc que, malgré les éditions de Luchs et de Madvig, la question de l'établissement du texte des livres XXVI-XXX n'est point encore résolue ; il est vrai qu'elle ne le sera peut-être jamais ; il faudrait pour cela qu'on pût fournir des raisons décisives de préférer, dans les cas douteux, soit le texte de P, soit le texte de S.

Malgré cette réserve que je crois devoir faire, ce nouveau volume de la réédition du T.-Live de Madvig sera, tout comme ceux qui l'ont précédé, étudié avec intérêt et avec profit par les philologues; c'est un

1. Je n'ai point ici à critiquer l'édition de Luchs; sans cela, il serait aisé de citer des passages où Luchs a gardé la leçon du *Puteaneus*, quoique celle du *Spirensis*, prise en elle-même, fût tout aussi bonne.

2. Cf. Harant, *l. l.*

nouveau témoignage de la vigueur et de l'activité d'esprit que l'illustre savant danois, malgré son grand âge et malgré l'infirmité qui l'a presque entièrement privé de la vue, ne cesse de déployer.

O. R.

---

251. — I. **Testimonia minora de Quinto bello sacro**, e chronicis occidentalibus excerpsit et sumptibus Societatis illustrandis Orientis latini monumentis, edidit Reinholdus Rœhricht, Ph. Doctor. Genevae. Typis J. G. Fick, 1882. In-8, LXXIV-381 pages.

II. **Itinéraires à Jérusalem et descriptions de la Terre Sainte** rédigées en français aux XIe, XIIe et XIIIe siècles, publiés par Henri Michelant et Gaston Raynaud. Genève, imprimerie Jules-Guillaume Fick, 1882. In-8, XXXIII-283 pages.

La Société de l'Orient latin, dont il a été déjà souvent question dans la *Revue critique*, a entrepris deux séries parallèles de publications; l'une doit comprendre beaucoup de petits textes historiques que pour différentes raisons l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres n'a pas l'intention de faire entrer dans la collection des historiens des croisades; l'autre série sera, au contraire, exclusivement consacrée à des textes géographiques, itinéraires, descriptions, pouillés, etc., relatifs à la Terre-Sainte et à l'Orient latin. C'est à la série historique qu'appartient le nouveau volume publié par M. Röhricht; cette série compte déjà trois volumes parus et plusieurs autres sont en préparation; au poème de Guillaume de Machaut, sur la prise d'Alexandrie par le roi de Chypre, Pierre III sont venus successivement s'ajouter les deux volumes de M. R., *Quinti belli sacri scriptores minores* et *Testimonia minora* et le prochain exercice verra paraître une chronique de Morée en castillan, publiée par M. A. Morel-Fatio.

La cinquième croisade, préparée par Innocent III, ne fut entreprise que sous Honorius III, et aboutit à l'occupation éphémère de la ville de Damiette par les croisés. Il y avait déjà longues années que le Saint-Siège projetait une expéditiou contre l'Egypte, regardée non sans raison comme le principal boulevard de la puissance musulmane; c'était l'Egypte que le pape Innocent III avait donnée comme objectif à l'expédition de 1204, expédition que des intrigues, aujourd'hui encore mal connues, firent si malencontreusement dévier. La nouvelle croisade, prêchée par ordre du souverain-pontife dès 1214, ne fut pas plus heureuse, l'indiscipline des contingents occidentaux, les divisions, l'impéritie des chefs, l'indifférence de l'Europe, tout se réunit pour faire avorter misérablement l'expédition brillamment commencée. Saint Louis, trente ans plus tard, échouera à son tour, et le désastre de la Mansourah montrera que l'Egypte est décidément inattaquable.

La cinquième croisade échoua donc comme toutes celles du XIIe et du XIIIe siècle; aucun souverain de l'Europe n'y prit part, et c'est peut-être

pour cela que cette expédition a été jusqu'ici assez peu étudiée par les historiens modernes. Presque tous les écrivains du temps en ont cependant parlé, et, plus que la croisade de saint Louis, elle passionna l'Europe qui en suivit les péripéties avec attention. Dans un premier volume M. R. a publié un certain nombre de traités historiques, contemporains ou de peu postérieurs, relatifs à l'expédition de Damiette; mais à ces relations séparées parmi lesquelles on doit remarquer le très curieux récit en provençal, découvert par M. Paul Meyer à la Bibliothèque de l'Arsenal, il était utile de joindre les passages des auteurs occidentaux, dans lesquels il est question de l'expédition, passages très nombreux et parfois assez étendus. Tel est l'objet du nouveau volume de M. R., volume qui renferme : une longue préface en latin, dans laquelle l'éditeur passe en revue les fragments réunis par lui; les témoignages classés par pays et pour chaque pays par ordre chronologique (*Belgium*, ou Flandre et Pays-Bas, Grande-Bretagne, France, Allemagne, Espagne, Hongrie, Italie, Orient latin, pays scandinaves); une table chronologique des principaux faits avec renvois au volume; un copieux index des noms de lieux et de personnes.

La préface est assez étendue ; elle compte soixante pages d'un caractère très fin, avec nombre de notes et de renvois. M. R. a été trop modeste; il s'est contenté d'y passer en revue les extraits réunis par lui ; les notes qui accompagnent cette analyse un peu sèche, et vraiment peu utile, prouvent qu'en travaillant le sujet quelques mois de plus, il eût pu nous donner le complément naturel d'un pareil recueil, un résumé chronologique de l'histoire de la cinquième croisade dans le genre des *Annalen* de Richter ou des *Jahrbücher*. Un résumé de ce genre comprendrait nécessairement l'exposé des faits tels que les rapportent les sources contemporaines, la discussion critique des points controversés, l'analyse des variantes et des développements fournis par les historiens postérieurs. Les volumes de M. R., quand il y aura joint l'*Epistolarium*, dont il annonce la préparation, contiendront tous les matériaux d'une histoire critique de la cinquième croisade ; on doit espérer que l'éditeur tiendra à honneur de les mettre lui-même en œuvre ; il aurait tort de laisser ce soin à d'autres.

Le volume renferme les extraits de 246 auteurs (dont 27 dans l'Appendice); ils ont été pris sur les meilleures éditions ; toutes les langues de l'Europe y figurent. On a traduit en latin les fragments empruntés à des écrits en langues germanique et scandinave ; on a jugé pareil soin inutile pour l'italien, le français, le portugais et l'espagnol ; peut-être néanmoins aurait-on pu traduire les extraits portugais, cette langue étant certainement peu familière aux érudits européens.

La plupart des auteurs employés appartiennent au moyen âge ; toutefois, dans certains cas, l'éditeur a cru devoir dépasser les limites extrêmes de cette période historique et descendre assez bas dans les temps modernes. Parfois même, à notre avis, il a péché par excès de scrupule, et

certains des extraits qu'il publie resteront toujours inutiles aux historiens de la cinquième croisade. Même remarque pour un certain nombre de textes du moyen âge, qui ne présentent aucun intérêt, et qui ne peuvent que difficilement passer pour des sources de l'histoire du XIII^{e} siècle. Telle est la chronique d'Hochmeister, qui s'arrête à l'année 1467; tels sont, à plus forte raison, l'histoire de la Hollande en vers de Caspar Wachtendorp, composée vers 1590, et le poème en l'honneur de la ville de Harlem, de Samuel Ampzing publié en 1628. A ce compte, M. R. mettrait le poème du Tasse au nombre des sources de l'histoire de la première croisade. Relevons encore dans le premier paragraphe consacré au *Belgium*, la mention de l'annaliste Jacques Meyer, qui n'a aucun droit à figurer en pareille compagnie, pas plus que du Haillan ou Jean de Serres ne sont à consulter pour l'histoire de la France du XIII^{e} siècle. Citons encore parmi ces intrus Nicole le Huen (vers 1487), Pierre Desrey (1500), Wimpheling, Hérold, Heineccius, Ruy de Pinâ (1519), Lipomanus (1554), etc.

C'est là, à vrai dire, la principale critique qu'on ait à faire au recueil de M. R.; mais elle nous paraît assez sérieuse. A notre avis, cette collection d'extraits aurait dû former l'appendice d'un travail critique sur l'histoire de la cinquième croisade; appendice où l'on n'aurait admis que les morceaux importants, les fragments d'auteurs peu connus, dont les éditions sont difficiles à rencontrer. Cette réserve faite, nous reconnaîtrons volontiers que le volume de M. Röhricht représente une masse énorme de travail et que l'éditeur y fait preuve des connaissances bibliographiques les plus étendues et d'une érudition peu commune.

Le volume de MM. Michelant et Raynaud renferme les itinéraires et descriptions de Terre-Sainte, rédigés en français aux XI^{e}, XII^{e} et XIII^{e} siècles. La partie historique de la préface est l'œuvre de M. le comte Riant, la partie philologique est due à M. Raynaud. La plupart des textes publiés dans ce volume sont de faible étendue et de moindre importance que les textes latins de la même époque. En effet, le plan adopté par la Société de l'Orient latin n'admet dans la série des itinéraires français que les textes originaux, les traductions d'originaux latins étant rejetés dans la série latine. Mais rien de plus difficile que de distinguer un texte français original d'un autre texte traduit; nous croyons que les éditeurs y sont néanmoins arrivés, mais il a fallu pour cela dépouiller minutieusement toutes les collections manuscrites existantes et comparer une centaine de petits traités anonymes dispersés aux quatre coins de l'Europe, presque toujours difficiles à dater et dont les moins intéressants sont d'ordinaire ceux qui exigent l'examen le plus attentif.

Le recueil de M. Raynaud est exécuté sur le même plan que tous ceux de la Société; on y trouve, établi philologiquement d'après les manuscrits, le texte des différents traités avec les variantes, et un

index des noms propres. Ce sont des secours fournis aux futurs géographes et historiens de la Terre-Sainte; à ceux-ci reviendra le soin d'interpréter et de commenter les textes ainsi réunis. La préface renferme l'histoire de chaque opuscule, indique d'après quels manuscrits il est publié, quelles éditions antérieures en ont paru.

Ce premier volume des *Itinéraires français* renferme 14 textes ou fragments. Le premier en date est emprunté à la *Chanson du voyage de Charlemagne à Jérusalem*, étudiée par M. G. Paris dans la *Romania* en 1880, et publiée par M. Koschwitz. Les éditeurs adoptent la théorie de M. Paris et datent cette chanson du dernier quart du XIe siècle. — Seul de tout le volume, le deuxième texte (*Patriarcats de Jérusalem et d'Antioche*) est une traduction; c'est une translation française, incomplète, il est vrai, de la liste latine des évêchés de Terre-Sainte et de Syrie, publiée dans le tome I des *Itinera latina*. M. le comte Riant estime que cette traduction a dû être composée entre l'année 1168 et l'année 1187.

L'*Estat de la citez de Jherusalem* est antérieur à Ernoul, mais il a été rattaché au remaniement de la chronique d'Ernoul connu sous le titre de *Estoires d'Oultremer et de la naissance de Salehadin*; ce petit traité a été écrit avant 1187. — Un autre traité, appelé aussi *Estat de la cité de Jherusalem*, est l'œuvre d'Ernoul lui-même, qui d'ailleurs y a laissé subsister des formes de style existant dans un texte plus ancien qu'il n'a fait qu'abréger maladroitement. La nouvelle édition est donnée d'après 11 manuscrits, dont deux étaient restés inconnus à M. de Mas-Latrie, dernier éditeur d'Ernoul. — Ce chroniqueur a encore fourni le texte n° V, divers fragments relatifs à la Galilée, descriptions de ce pays curieuses et faites *de visu*.

Le sixième texte: *Les Pèlerinaiges por aler en Jherusalem*, est emprunté à un manuscrit isolé de l'*Eracles* (cinquième classe d'après le classement de M. Riant); une copie séparée de ce petit traité se retrouve à Vienne, et un ms. de Cheltenham en renferme un remaniement. Malgré tous ses efforts, M. Riant n'a pu dater exactement cet opuscule, œuvre d'un compilateur négligent, qui y a fondu des fragments empruntés à des traités d'époques très différentes. Mentionnons pour mémoire le n° 7, extraits de Philippe Mousket, que les éditeurs ont eu la sage précaution de revoir sur le manuscrit unique de Paris. M. Riant reconnaît qu'il lui a été impossible de retrouver les sources employées par cet auteur dans les passages relatifs à la géographie de Terre-Sainte.

Certains manuscrits de Matthieu Paris sont accompagnés de cartes avec légendes. On croit généralement aujourd'hui que ces additions ne sont pas l'œuvre du chroniqueur anglais. Quoi qu'il en soit, les éditeurs du recueil des *Itinéraires français* ont eu l'idée de recueillir celles de ces légendes qui se rapportent à la Terre-Sainte; les quatre manuscrits connus renferment deux rédactions différentes de ce curieux commentaire géographique.

Le neuvième opuscule est emprunté à la classe des mss. de l'*Eracles* que l'on appelle *l'Eracles-Rothelin:* c'est un texte géographique intéressant, écrit en France vers 1261 et ajouté à cette date à la traduction de Guillaume de Tyr. Le texte publié par M. Raynaud a été établi sur tous les manuscrits connus, au nombre de douze.

Chemins et pèlerinages de la Terre-Sainte (n° 10); opuscule difficile à dater, et plein de contradictions au point de vue chronologique; l'auteur anonyme y a évidemment fondu des fragments d'époques différentes. Publié d'après deux mss. — L'article 11 se compose d'extraits des voyages de Polo, empruntés aux deux rédactions de Rusticien de Pise et de Thibaut de Cepoy. — Le douzième texte (*Pélerinages et pardouns de Acre*) est une courte description des sanctuaires de la ville d'Acre, écrite entre 1254 et 1291; publiée d'après un seul ms. — Le treizième texte : *La Devise des chemins de Babylonne*, est un mémoire militaire envoyé en Europe par l'ordre de Saint-Jean ; il traite des ressources militaires et de la topographie de l'Egypte. Ce mémoire, très curieux, a été écrit entre le 26 avril 1289 et le 18 mai 1291. — Le dernier texte, *Les Casaus de Sur*, écrit entre l'année 1266 et l'année 1281, renferme une courte description des quelques villages laissés par le sultan Mélik-el-Mansour à la veuve de Jean de Montfort, seigneur de Sur, Marguerite de Chypre.

Une table copieuse des noms d'hommes et de lieux termine ce beau volume, qui ouvre dignement la série des *Itinéraires français*, dont la Société de l'Orient latin a entrepris la publication.

A. M.

---

252. — **Kœnyvkiállitási Emlék.** Kiadja az országos magyar iparmüvészeti Muzeum. A « Kœnyvkiállitási Kalauz » 2-ik bœvitett kiadása. Budapest. Kilian Frigyes bizományа. MDCCCLXXXII. [Souvenir de l'Exposition bibliographique, publiée par le Musée des produits de l'industrie nationale de la Hongrie. Seconde édition, augmentée, du « Guide à l'Exposition bibliographique. » BUDAPEST, en commission chez Frédéric Kilian, 1882.] Gr. in-8 de VIII et 263 pp., plus 2 ff.

L'exposition bibliographique de Budapest a été organisée sur le modèle de l'exposition que nous avons vue, en 1880, au cercle de la librairie à Paris; mais hâtons-nous de dire que l'imitation a bien dépassé le modèle. Les bibliophiles hongrois ont été mus par une pensée véritablement scientifique et ils ont fait une œuvre sérieuse ; aussi, tandis que le catalogue publié par MM. les imprimeurs et libraires parisiens a disparu au milieu des mille réclames sans valeur que nous jetons chaque jour dans la corbeille aux vieux papiers[1], celui de Budapest restera

1. La seule partie intéressante de ce catalogue, la description, malheureusement trop sommaire, de la collection historique de M. A. Claudin, se retrouve avec quelques additions dans le catalogue de l'Union centrale des Arts décoratifs, exposition rétrospective de 1882, 3e fascicule, pp. 55-97.

comme un monument des plus précieux de l'histoire bibliographique de la Hongrie. Ce n'est pas que les directeurs du Musée hongrois aient négligé le côté industriel de l'exhibition dont ils ont pris l'initiative. L'ouvrage qu'ils ont publié et dont la seconde édition, parue après la clôture de l'exposition, porte le nom de « souvenir », est d'une exécution remarquble. Il a été imprimé par parties dans quatre ateliers différents : le frontispice et les pp. 55-162 sortent des presses de la Société Franklin; les pp. 1-53, des presses de l'Athenaeum; les pp. 163-211 ont été composées et tirées par M. Victor Hornyánszky; enfin la Société typographique par actions de Budapest s'est chargée de la fin du volume. Les imprimeurs ont tenu à se distinguer dans ce concours, où la palme appartient sans conteste à la Société Franklin, tant par l'élégance et la variété des types employés que par la netteté et l'égalité du tirage. Les gravures, vignettes et reproductions héliographiques dont le texte est orné ne laissent rien à désirer et ne le cèdent pas à celles que l'on voit dans aucun autre pays.

Nous ne nous arrêterons pas plus longtemps au côté matériel de la publication; ce qui nous intéresse ici, ce sont les documents historiques et littéraires qu'elle contient.

Le catalogue est divisé, comme l'exposition elle-même, en cinq sections dont nous allons successivement parler :

I. *Manuscrits de la Hongrie*. Manuscrits en langue latine, manuscrits en langue magyare, sources de l'histoire nationale et de l'histoire de la civilisation (notices diverses par MM. Jean Csontosi, Charles Pulszky et Georges Volf).

Nous trouvons dans cette section 180 articles, accompagnés chacun d'une notice dans laquelle les particularités essentielles, par exemple les noms des copistes, sont relevés avec soin. Le plus ancien ms. latin est un missel hongrois antérieur à 1228, qui appartient au Musée national. Le XVe siècle est représenté à lui seul dans cette série par 44 numéros. Le plus ancien ms. magyar est un fragment du XIIIe siècle; c'est le premier monument de la langue hongroise qui nous soit parvenu. Il appartient au Musée national. Immédiatement après vient un ms. de Munich, qui, en 1466, appartenait à Georges Németi, fils d'Eméric Hensel, de Trotus, en Moldavie. Les documents historiques comprennent trois mss. de la *Legenda S. Stephani, regis Hungariae,* de Hartwig, évêque de Ratisbonne, mss. qui remontent à la fin du XIe siècle. les vies de sainte Elisabeth, la *Cronica de gestis Ungarorum,* écrite en 1358, le *Cronicon Hungariae* de Munich, diverses autres chroniques, registres, lettres, etc. Citons seulement la *Bursa Ungarorum uuiversitatis Cracoviensis* (1493-1557), deux lettres adressées par le Pogge à Jean Hunyadi en 1448 (Biblioth. de l'université de Cracovie), les constitutions de plusieurs ordres religieux de Hongrie, un vocabulaire latin-allemand dressé dans la Zips, au XVe siècle, par Sigismond Semftleben, etc., etc.

II. *Manuscrits de Mathias Corvin* (notice par MM. François Pulszky et Jean Csontosi).

L'exposition de Budapest ne comptait pas moins de 60 mss. originaux, auxquels étaient joints des dessins et photographies reproduisant des fragments de six autres manuscrits. Si nous ajoutons quatre mss. ayant appartenu à Mathias ou à la reine Béatrice, bien qu'ils n'aient pas été exécutés pour eux, et deux incunables ayant fait partie de la bibliothèque du roi de Hongrie (n[os] 241 et 242), on verra que jamais tant d'épaves de cette célèbre collection n'ont été réunies. D'après M. Csontosi, on connaît aujourd'hui 110 mss. corviniens. Le bibliographe hongrois atteint le chiffre de 112 en faisant entrer en ligne de compte les deux incunables dont il a été question plus haut [1].

---

1. Nous reproduisons cette liste, qui nous paraît de nature à intéresser les lecteurs de la *Revue critique :*

Budapest : Bibliothèque du Musée national	6 mss.
— Bibliothèque de l'Université	12 —
— Bibliothèque de l'Académie hongroise	1 —
Gyœr (Raab) : Bibliothèque du grand séminaire	1 —
Eztergom (Gran) : Bibliothèque du primat de Hongrie	1 incunable.
Pozsony (Presbourg) : Bibliothèque provinciale des Franciscains	1 —
Marosvásárhely : Bibliothèque du comte Teleki	1 ms.
Zagreb (Agram) : Bibliothèque de l'Académie des Slaves du sud	1 —
Vienne : Bibliothèque impériale	25 —
— Bibliothèque de la Compagnie de Jésus	1 —
Gœtweig : Bibliothèque des Bénédictins	1 —
Prague : Bibliothèque de l'Université	1 —
Salzbourg : Studien-Bibliothek	6 —
Munich : Bibliothèque royale	1 —
Erlangen : Bibliothèque de l'Université	1 —
Jena : Bibliothèque de l'Université	1 —
Thorn : Bibliothèque du Gymnase	1 —
Dresde : Bibliothèque royale	2 —
Leipzig : Bibliothèque municipale	1 —
Saint-Pétersbourg : Bibliothèque impériale	1 —
Wolfenbüttel : Bibliothèque de Brunswick-Lunebourg	8 —
Vérone : Bibliothèque du Chapitre	3 —
Venise : Bibliothèque Marcienne	3 —
Modène : Bibliothèque d'Este	15 —
Parme : Bibliothèque royale	1 —
Milan : Collection du marquis Trivulzio	2 —
— Collection de la marquise Trotti	2 —
Rome : Bibliothèque du Vatican	1 —
— Bibliothèque du Collège Romain	2 —
Florence : Bibliothèque Laurencienne	1 —
Bruxelles : Bibliothèque royale (fonds de Bourgogne)	1 —
Paris : Bibliothèque nationale	3 —
Besançon : Bibliothèque municipale	1 —
L'Escurial : Bibliothèque royale	1 —
— Bibliothèque que M. Csontosi ne croit pas devoir faire connaître	2 —
Ensemble	112 —

III. *Autres Manuscrits des bibliothèques du pays* (notices par MM. François Pulszky et Jean Csontosi).

On remarque dans cette section un *Codex aureus Evangeliorum*, du IXe siècle, provenant de la collection du comte Batthyány à Gyulafehérvár (Carlsbourg, ou Belgrad en Transylvanie), des Évangiles grecs du Xe et du XIe siècle, deux mss. de Boèce du Xe siècle, un ms. de Virgile du XIe siècle, des copies de la Bible et du Psautier, des missels, livres d'heures, etc.

IV. *Incunables* (notices par Gustave Emich, A'rpád Hellebrandt et Louis Szádeczky).

Cette section s'ouvre par deux très précieux volumes appartenant à la bibliothèque du primat de Hongrie : le *Rationale officiorum* de Guillaume Durand, imprimé par Füst et Schöffer en 1459, et une Bible allemande imprimée vers 1460. Citons une belle série des missels d'Esztergom, 1480, 1484, 1486, 1488, 1491, 1493, 1495, 1498; les bréviaires du même diocèse, 1480 et 1484; les missels de Zagreb (Agram), 1484, de Nagyvárad (Grosswardein, Oradea Mare), 1488, de Pécs (Fünfkirchen), 1499, etc.

V. *Bibliographie hongroise.*

Le catalogue des livres imprimés et manuscrits prêtés par les amateurs hongrois est précédé de deux très importantes notices. La première, due à M. Charles Szabó, le savant auteur de la Bibliographie magyare (*Régi magyar Könyvtár*; Budapest, 1879, gr. in-8) est une histoire de l'imprimerie en Hongrie de 1473 à 1711; la seconde, dont l'auteur est M. Aladár Ballagi, continue cette histoire de 1711 à 1848. Le travail de M. Szabó, qui s'étend à 43 villes différentes, contient une foule de renseignements utiles; il pourrait donner lieu néanmoins à diverses observations. Parmi les villes de Hongrie qui ont possédé une imprimerie le quatorzième ou le quinzième rang revient à une ville de Transylvanie, Szász-Sebes (Mühlbach), où le diacre Coresi fonda un atelier typographique dont M. Szabó ne fait aucune mention. Au mois de juin 1573, un pope roumain (probablement Coresi lui-même) vint à Brassó (Brasov, Kronstadt) pour s'occuper de l'établissement d'une imprimerie [1]. Dès l'année 1574 l'imprimerie fonctionnait et mettait au jour un *Oktoih* slovène [2]. Ce volume ne porte aucun nom de lieu, mais un Psautier slovène, daté de 1579, porte en toutes lettres la rubrique Szász-Sebes . Des mêmes presses est sorti, la même année, le fameux Psau-

1. Un passage des comptes municipaux de la ville de Brassó cité par M. Trauschenfels dans le *Sächsischer Hausfreund*, 1874, et reproduit par M. Barit (*Catechismulu calvinescu*, 1879, 99), fait mention de ce voyage à la date du 11 juin 1573 : « Ein Popa kommen von Alexander Voda, *der Druckerei Wegen*. » Ledit pope fut hébergé quatre jours aux frais de la ville.

2. Undoljski, *Hronologiceskij Ukazatelj slavjanorusskih knig cerkovnoj*, 1871, n° 75.

3. Safarik (*Gesch. der südslaw. Lit.*, III, 279) et Undoljski (n° 80) ne citent que

tier roumain, dont on ne connaît aucun exemplaire complet [1]. En 1579, Coresi, qui cultivait à la fois les deux langues, mit au jour les Evangiles en slovène [2] et en roumain [3]. En 1580 il fit paraître un *Triod* slovène[4], un *Zbornik* slovène [5], un *Minej* slovène [6], des Evangiles roumains [7]; puis vinrent, sans date connue, une *Pravila* et le *Tîlcul Evangeliilor*, en roumain [8]. Pour ces derniers volumes, il est possible qu'ils aient été imprimés à Orestie (Szászváros, Broos), dans un atelier auquel M. Szabó consacre quelques lignes.

Nous aurions encore quelques additions ou rectifications à faire à l'article de M. Szabó; contentons-nous de faire avancer Pozsony (Presbourg) du 29e rang au 28e. Le bibliographe hongrois ne cite de cette ville aucune impression antérieure à 1607; or, dès 1594, Johann Walo ou Való y imprimait une pièce allemande dont on peut voir le titre dans l'ouvrage de M. Kertbeny [9].

Nous n'insisterons pas sur les volumes exposés par les amateurs hongrois; il y a là cependant beaucoup de livres intéressants, surtout parmi ceux qui appartiennent aux comtes Rodolphe et Alexandre Apponyi, à M. Gustave Emich et à M. Georges Ráth. Nous ne dirons rien non plus de l'exposition des imprimeurs modernes, à laquelle M. A. Ballagi n'a fort sagement consacré que quelques mots. Quant aux reliures, le catalogue en indique de nombreux spécimens, mais ces spécimens n'ont pour les amateurs étrangers qu'un intérêt assez restreint.

Ajoutons en terminant que la très curieuse exposition dont nous venons de rendre compte a été organisée sous les auspices de M. Auguste Tréfort, l'intelligent ministre qui avait donné à M. Kertbeny les moyens de publier sa Bibliographie. Un ministre ami des livres et de la bibliographie! Certes, le fait est rare. Dans un temps où l'Angleterre et la France ne se trouvent pas assez riches pour acheter les manuscrits de Lord Ashburnham, où l'Italie laisse dilapider ses bibliothèques, où la Belgique hésite à s'assurer la célèbre collection d'incunables néerlandais formée par M. Vergauwen, où l'Espagne va laisser disperser les manuscrits de la bibliothèque d'Ossuna, le nom de M. Tréfort méritait d'être cité avec reconnaissance.

Emile Picot.

---

des exemplaires incomplets. Un exemplaire complet a été récemment découvert au mont Athos. Voy. *Glasnik serpskog ucenoh Drustva*, XLIV, 255.

1. Ce volume, dont le lieu d'impression a donné lieu à de longues controverses, vient d'être reproduit par M. B.-P. Hasdeu pour l'Académie roumaine (Bucuresci, 1881, in-4).

2. Safarik, III, 279; Undoljski, nos 81 et 82.

3. Cipariu, *Principia*, 101; *Analecte*, 1-16.

4. Undoljski, no 84.

5. Undoljski, no 25; *Glasnik*, XLIV, 255.

6. Safarik, III, 280; Undolsjki no 85; *Glasnik*, XLIV, 255.

7. Cipariu, *Principia*, 44.

8. Cipariu, *Principia*, 104, 108, 116.

9. *Ungarn betreffende deutsche Erstlings-Drucke*, no 1087.

253. — **Un académicien captif à Alger (1674-1675)**, par H. D. de Grammont. Alger, Jourdan. In-8, 23 p.

Cet académicien captif à Alger est le numismate Vaillant (1632-1707); mais, de même que tous qui ont été captifs en Barbarie, Vaillant ne nous a pas laissé le récit de cet épisode de sa vie. Il est curieux, en effet, comme le remarque M. de Grammont dans son attachant opuscule, que presque aucun des trois ou quatre cent mille captifs qui vécurent à Alger au XVII^e^ siècle ne nous aient pas décrit le milieu, si nouveau pour eux, où ils étaient jetés; à peine si une dizaine d'entre eux ont pensé à laisser le souvenir de ce qui leur était advenu; à peine si, sur ces dix récits, trois ou quatre sont dignes d'être consultés. Regnard, dans sa *Provençale*, n'a-t-il pas transformé en un roman cet épisode de son existence, sans se soucier de l'exacte description des lieux et de la vérité des événements? Même au XVI^e^ siècle, l'auteur de *don Quichotte* n'a fait, dans ses nombreux écrits, que des allusions vagues à ses aventures « en Alger », et le bénédictin Haëdo est le seul qui ait recueilli de précieux renseignements sur Alger, ses mœurs et son histoire.

Le célèbre numismate, à qui est consacrée la plaquette de M. de G., ne dérogea pas à la règle commune, et sans son ami, le médecin, voyageur et antiquaire Jacob Spon, on ignorerait les détails de sa mésaventure. Ce dernier raconte dans son *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant* tout ce qui arriva à Vaillant, comment il fut pris dans une barque livournaise avec vingt autres Français par le *reis* Mezzomorto (qui devint plus tard dey d'Alger), comment il fut renvoyé quelque temps après et chargé par le dey de demander au roy de France un échange de prisonniers, comment à son retour, Vaillant, craignant de tomber de nouveau entre les mains des corsaires, avala vingt médailles d'or antiques qu'il avait sur lui [1].

---

1. C'était un usage commun parmi les captifs, et M. de Grammont cite, à ce propos, un curieux passage de la rarissime *Odyssée* de René des Roys, où il est parlé de cette « chrysophagie. » Voici, au reste, ce que raconte Jacob Spon : « M. Vaillant forma un dessein tout à fait extraordinaire, qui fut d'avaler les vingt médailles d'or,... et dès que le corsaire fut presque à portée du canon, il ne manqua pas de l'exécuter. Les autres passagers étaient de même dans la dernière consternation, lorsqu'une bourrasque s'étant tout d'un coup levée, elle écarta le bâtiment de Salé... Cependant, comme il avait avalé tant de médailles d'or qui lui pesaient fort à l'estomac, il demanda avis à deux médecins qu'il rencontra sur le chemin d'Avignon. L'accident leur parut singulier, et ils ne demeurèrent pas d'accord du remède, l'un proposant des purgatifs, et l'autre des vomitifs (ô Molière!), et, dans cette incertitude, il ne fit rien, et poursuivit son chemin jusqu'à Lyon, où il en fit quelques-unes par dessous, de même qu'auparavant à Saint-Vallier, après avoir mangé des épinards. Il fut rendre visite à M. Dufour... Est-il possible, lui dit M. Dufour, qu'un homme d'esprit et un habile médecin comme vous, ait osé charger son estomac de cinq ou six onces, et d'une matière si solide? — Si vous aviez été en ma place, lui répliqua-t-il, vous auriez peut-être avalé, non-seulement les médailles, mais la barque même, s'il avait été possible, pour adoucir les amertumes de la captivité. M. Dufour, qui avait acheté en même temps cinq médailles que son ami lui avait montrées,

M. de Grammont a reproduit en entier les pages de Spon relatives à la captivité de Vaillant. Mais son opuscule renferme, en outre, des documents intéressants sur l'histoire des relations de la France avec la régence d'Alger. Ici encore, comme dans ses précédents travaux, M. de G. prouve que les premiers torts étaient souvent de notre côté; que les bâtiments algériens, poussés par la tempête sur les côtes de France, étaient le plus souvent pillés et brûlés; que les équipages étaient enchaînés aux bancs de la chiourme. Qu'arrivait-il? A la nouvelle de ces événements, les corsaires d'Alger se déclaraient en guerre, fondaient sur les bâtiments français, infligeaient à notre commerce des pertes énormes. Un fait de ce genre venait de se passer lorsque fut pris le numismate Vaillant. En février 1674, huit Turcs, échappés des galères d'Espagne, étaient venus se réfugier à Port-Vendres, où on les avait emprisonnés; sur les réclamations du dey, le vicaire apostolique Jean Le Vacher, qui exerçait à Alger les fonctions de consul de France, écrivit à la cour, et Seignelay, dans une lettre à Arnoul, intendant des galères de Toulon (voir cette lettre inédite, p. 8), ordonna que les Algériens fussent rapatriés et indemnisés de leurs pertes; les captifs furent en effet conduits à Marseille, mais, à leur arrivée, ils furent distribués sur les bancs de la chiourme et leur rapatriement n'eut lieu que deux ans plus tard! Encore, ne renvoya-t-on que les infirmes et les vieillards, comme le prouve une lettre du P. Le Vacher, écrite aux échevins de Marseille et reproduite en entier par M. de Grammont (pp. 18-21). Cette lettre, conclut l'auteur, nous apprend quels agissements on croyait pouvoir employer envers les Algériens et comment on s'emparait sans aucun droit de leurs nationaux fugitifs ou naufragés pour les condamner à l'esclavage et au supplice des galères; et cela, au moment où les *infidèles* respectaient la marine française, à l'exclusion de toute autre. Nous pouvons y voir quelle longanimité montrent ceux que nous traitions si volontiers de forbans et qui répondent par la délivrance de tous leurs prisonniers aux procédés plus que douteux dont ils venaient d'être l'objet. Le fait est loin d'être isolé; mais les conséquences de cette dernière infraction devaient être plus graves que jamais. On s'entêta à ne pas rendre les Turcs injustement détenus, estimant qu'« il était indigne de la grandeur du roi de traiter avec de la canaille ». Les Algériens perdirent patience, et, le 18 octobre 1681, la rupture fut déclarée en plein Divan; six semaines après, ils avaient fait 29 prises françaises estimées à 250,000 écus et 300 esclaves! En 1682, ils acordaient aux Anglais et

---

fit aussi marché d'un Othon d'or, et de quelques autres qu'il avait encore dans le corps, négoce dont il ne s'était peut-être jamais parlé. Il s'y accorda pour la rareté du fait, et, ayant pris congé de lui, il se résolut de partir le lendemain par le coche; mais, par bonheur, il acheva de les rendre avant que de s'embarquer, et les remit à l'acheteur. » M. de Grammont observe qu'on retrouve tous ces détails dans l'éloge de Vaillant prononcé par de Boze, en novembre 1706, devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

aux Hollandais une paix qu'ils leur avaient toujours refusée, et nous suscitaient ainsi une concurrence redoutable pour le négoce du Levant. Enfin, malgré les exhortations du consul et les lamentations du commerce tout entier, la guerre fut résolue et le drame se dénoua par le double bombardement d'Alger, l'écrasement inutile de quelques masures, l'horrible supplice du P. Le Vacher et de 22 résidents français. Mezzomorto apprit ce que la ruineuse expédition de Duquesne avait coûté à la France et dit ironiquement : « Pour la moitié de cette somme, j'aurais moi-même brûlé la ville tout entière ! »

C.

VARIÉTÉS

Lettre de M. Maurice Croiset et réponse de M. Nicole.

A propos de l'article de M. J. Nicole sur son *Essai sur la vie et les œuvres de Lucien* (nº 41, 8 octobre 1883), M. Maurice Croiset nous adresse la réclamation suivante :

« ..... J'ai cru distinguer chez Lucien plusieurs manières successives assez différentes ; je les ai caractérisées de mon mieux, et j'ai groupé chronologiquement ses écrits, selon qu'ils me paraissaient se rapporter à telle ou telle manière. Quelques-uns de ces écrits, en très petit nombre, n'offrant pas de caractères distinctifs bien accusés, j'ai dû les laisser en dehors de mon classement. J'ai eu soin alors d'indiquer nettement que si je les rapprochais néanmoins d'un groupe plutôt que d'un autre, c'était simplement en tenant compte de vraisemblances plus ou moins légères que je ne considérais pas comme des preuves. Le *Jugement des voyelles* est précisément un écrit de ce genre. Je l'ai cité à la fin de la première période (p. 47) en ces termes : — « Mentionnons ici, « comme un simple jeu d'esprit, le *Jugement des voyelles,* cet amusant « plaidoyer du Sigma indignement spolié par le Tau. *Il n'est guère pos-« sible sans doute de dater un tel ouvrage;* quelques vraisemblances « toutefois sont à relever : plus tôt, Lucien voyageait ; or ce genre de « badinage, qui porte sur la prononciation attique, ne pouvait guère « être bien goûté qu'à Athènes ; plus tard, son esprit était tourné vers « d'autres pensées, et il mettait en général une intention plus sérieuse « dans ses inventions légères et plaisantes. » Je ne pouvais guère supposer, en vérité, après avoir écrit ces lignes, qu'un critique sérieux, voulant donner une idée de ma méthode chronologique, viendrait justement choisir comme exemple cet ouvrage sur la date duquel je refusais expressément de me prononcer. Or, qu'a fait M. Nicole? Décidé à prouver que ma chronologie est purement fantaisiste, il me cite en supprimant la phrase essentielle de ce passage, celle où je dis en propres

termes qu'il n'est guère possible de dater un tel ouvrage, puis il se donne le plaisir de laisser croire à ses lecteurs que j'ai pris les « quelques vraisemblances » dont je parle pour des *preuves*, et que je m'en suis autorisé pour assigner au *Jugement des voyelles* une date certaine... »

« M. Nicole répond ainsi à cette réclamation :

« M. C. m'accuse de *laisser croire* aux lecteurs de la *Revue* qu'il a voulu assigner au Jugement des voyelles une date certaine, tandis qu'il s'était contenté dans son classement chronologique de rapprocher cet écrit du premier groupe des ouvrages de Lucien. Voici les termes mêmes dont je me suis servi :

« Dans le chapitre II, M. C. classe les écrits de Lucien et les caractérise sommairement. Quand on ne sait à peu près rien de la biographie d'un écrivain, quoi de plus difficile que d'établir la chronologie de ses œuvres ? Ici encore M. C. remplace les données qui lui manquent par des suppositions qui lui viennent trop à commandement. Page 47, il dit que le Jugement des voyelles « cet amusant plaidoyer du Sigma indi« gnement dépouillé par le Tau » a dû être composé à la fin de la première période de sa vie littéraire, à un moment où la rhétorique le possédait encore, mais où il avait terminé ses tournées de conférences pour s'établir définitivement à Athènes. Quelles sont les preuves de M. Croiset? » etc. On voit que je n'ai absolument pas parlé de *date certaine*. J'ai pris purement et simplement la détermination chronologique de M. C. pour ce qu'il a voulu la donner, et c'est telle quelle que je l'ai critiquée en prouvant que les raisons alléguées pour ranger le Jugement des voyelles avec les écrits du premier groupe ne reposaient sur rien de sérieux. Je réponds du même coup au reproche d'avoir supprimé une phrase *essentielle*, celle où M. C. déclare qu'il n'est guère possible de *dater* un tel ouvrage. Je n'avais pas à la citer, étant sur ce point parfaitement d'accord avec M. Croiset.

« Si je l'avais citée, j'aurais dû la montrer en contradiction ou à peu près avec une autre phrase : la dernière du chapitre. Comme c'était la conclusion de M. C. et qu'elle faisait immédiatement suite au texte transcrit dans sa lettre, je suis étonné qu'il l'ait oubliée cette fois, au moment même où il croyait avoir à me reprocher une citation incomplète. « Pour nous donc, dit M. C., cette fantaisie (le Jugement des voyelles) *termine une première série d'écrits;* nous allons en voir une seconde. » C'est bien catégorique après les sages réserves du début.

« M. C. m'accuse encore d'avoir dit : « *Preuves* » en parlant de ce qu'il appelle « *des vraisemblances.* » Nommer preuves des vraisemblances dont on peut tirer une conclusion de cette netteté, c'était là un écart d'autant plus excusable qu'en fait, si les raisons de M. C. ne sont pas des preuves, ce que je lui accorde, elles ne sont pas davantage des vraisemblances, comme j'espère l'avoir établi.

« Je ferai de plus remarquer à M. C. que, pour donner une idée de sa méthode chronologique, je ne m'en suis pas tenu à l'exemple, d'ailleurs

légitimement choisi, du Jugement des voyelles. J'ai signalé et apprécié l'opinion de M. C. sur deux autres points : la date de l'Hermotime et l'âge de Lucien à l'époque où il composa ce dialogue; j'ai relevé aussi l'importance capitale de ces deux points dans la chronologie de M. Croiset. Mais, dans cette partie de son IIe chapitre, M. Croiset ne fait que reprendre des idées émises par d'autres et assez anciennes déjà : je devais donc la première place à sa thèse sur le Jugement des voyelles, thèse nouvelle, si je ne me trompe, et qui lui appartient en propre..... »

CHRONIQUE

FRANCE. — Le texte persan du *Sefer nameh* ou Relation du voyage de Nassiri Khosrau en Perse et en Syrie, en Palestine et en Arabie (XIe siècle), vient d'être réimprimé à Dehli par les soins du Khâdjeh MOHAMMED ELTHAFI HUSSEIN HALI, professeur au Collège arabe de cette ville (1 v. in-8°, 136 pages lithographiées). On se rappelle que le même texte, avec traduction française et notes, a été publié dans le courant de 1881 par M. SCHEFER, membre de l'Institut, administrateur de l'Ecole des langues orientales, dans la collection des Publications de cette Ecole (t. Ier de la deuxième série). L'éditeur oriental a pris pour base de son travail le manuscrit provenant de la Bibliothèque de Mirza Aziz, frère d'Akbar chah, et appartenant aujourd'hui au nabab Zya Ouddin Khan, dont une copie figurait déjà parmi les trois manuscrits sur lesquels le texte de M. Schefer a été établi. Mais ce qui distingue la nouvelle édition de la plupart de celles qui se publient journellement en Orient, c'est que le Khâdjeh Mohammed Elthafi Hussein Hali a su profiter largement des recherches de son prédécesseur; il a admis toutes les restitutions de noms propres, si défigurés ordinairement dans les manuscrits orientaux, et reproduit un grand nombre des notes de M. Schefer, ainsi que la substance de la notice bibliographique consacrée à la personnalité si curieuse, et si peu connue jusqu'à ces derniers temps, de Nassiri Khosrau. L'édition de Dehli a donc un véritable caractère scientifique, et mérite à ce titre d'être signalée aux lecteurs de la *Revue critique*.

— Notre collaborateur M. Maurice VERNES vient de faire paraître la traduction du dernier ouvrage du professeur A. KUENEN de Leyde : *Religion nationale et religion universelle*, Islam, Israélitisme, Judaïsme et Christianisme, Buddhisme, cinq lectures faites à Oxford et à Londres au printemps 1882 sous le patronage des administrateurs de la fondation Hibbert (1 volume in-8°, Leroux, 1884). L'éminent hébraïsant hollandais, qui présidait il y a quelques semaines le Congrès des orientalistes, y aborde un des plus difficiles problèmes de la philosophie et de l'histoire religieuses. Quels sont les caractères qui distinguent une religion nationale d'une religion universelle? Les religions vulgairement appelées universalistes méritent-elles véritablement ce nom et, si oui, comment ont-elles été amenées à rompre avec le particularisme national? Prenant pour centre et point de repère le développement religieux du peuple hébreu qui, partant de l'israélitisme, passe par le judaïsme et arrive au christianisme, M. Kuenen l'a encadré entre l'islamisme et le buddhisme, dont il précise les rapports avec l'état religieux antérieur. Cette œuvre devait être mise à la disposition du public français, qu'elle ne manquera pas d'intéresser vivement : hau-

teur des vues, solidité et précision des renseignements, mise en œuvre soignée, ce sont des qualités qu'on trouve rarement réunies à un tel degré dans un même ouvrage. Nous reviendrons ultérieurement sur ce livre, que nous avons tenu à annoncer sans retard.

— Les travaux relatifs à l'histoire du Limousin vont se succéder en grand nombre. En même temps que paraît le tome I[er] des *Documents historiques bas-latins, provençaux et français concernant principalement la Manche et le Limousin* par MM. Alfred Leroux, Emile Molinier et Antoine Thomas, nous apprenons que le recueil appelé à tort premier registre consulaire des Archives communales de Limoges a été transcrit par M. Beaure d'Augères et doit être prochainement publié; que le *cartulaire d'Aureil*, précieux pour l'histoire ecclésiastique du XI[e] et du XII[e] siècles, sera bientôt mis sous presse par M. de Senneville; que M. R. de Lasteyrie travaille à reconstituer le *Cartulaire de Saint-Etienne de Limoges*, à l'aide des copies conservées dans la collection Moreau de la Bibliothèque nationale; enfin, que M. l'abbé Lecler rassemble actuellement les principaux documents qui concernent l'abbaye de Solignac et prépare pour le public les *Mémoires historiques* de Bullat, vicaire de Saint-Martial à la fin du XVIII[e] siècle.

— M. R. Chantelauze a publié, à la librairie Firmin-Didot, une nouvelle *Histoire de Louis XVII*. Il a découvert aux archives nationales des documents inédits sur le jeune prince, documents qui, jusqu'à ce jour, avaient échappé aux recherches des historiens, même à celles de M. de Beauchesne. Un chapitre de cet ouvrage, *Louis XVII au Temple sous la surveillance du gardien Laurent, 8 novembre 1794-29 mars 1795*, a déjà paru dans le fascicule du 1[er] juillet de la « Revue des questions historiques ».

— Sous le titre *Les pays sud-slaves de l'Autriche-Hongrie, Croatie, Slavonie, Bosnie, Herzégovine, Dalmatie* (Paris, Plon et Nourrit. In-12°, 301 p. 4 fr.). M. le vicomte de Caix de Saint-Aymour vient de publier le récit d'une excursion qu'il a faite au printemps de 1879 en Bosnie et en Herzégovine, à la suite des troupes autrichiennes. On lira avec intérêt ce recueil de notes; elles rappelleront peut-être, comme dit l'auteur, qu'il y a quelque part en Europe vingt millions de Slaves méridionaux dont l'avenir intéresse notre avenir et qui méritent d'entrer dans les préoccupations d'une chambre française, au moins autant que la révocation d'un juge de paix ou la nomination d'un percepteur. M. de Saint-Aymour montre les dangers qui résultent pour l'Autriche-Hongrie de l'acquisition de ses nouvelles provinces slaves. Le péril le plus grave est, selon lui, la question agraire (voir le chapitre XII); cette question est la grande difficulté intérieure, la cause de l'antagonisme séculaire qui rend précaires tous les progrès et impossibles toutes les améliorations. Malheureusement, comme le remarque l'auteur, l'arrivée des Autrichiens n'a pas calmé les passions, et n'a fait qu'exaspérer la haine qui sépare en Bosnie et en Herzégovine les chrétiens et les musulmans. Il arrive même ce fait curieux, c'est que les fonctionnaires du nouveau gouvernement écoutent plus volontiers les doléances des aghas et des begs que des *raïas* chrétiens; ceux-ci sont grossièrement familiers, leur sans-gêne est insupportable et la morgue autrichienne ne s'accommode guère de leurs façons démocratiques; « chez le dernier des bourgeois musulmans, au contraire, le fonctionnaire ou l'officier austro-hongrois trouve cette dignité naturelle que le sectateur de l'Islam doit aux habitudes de sa religion et aux traditions orientales ». L'auteur a visité Agram et la Croatie; il a visité à Djakova le célèbre évêque de Slavonie et de Bosnie, Strossmayer « vieillard tout jeune, grand, maigre, à la physionomie ascétique, au nom allemand, mais au cœur slave, qui a un demi-million de revenu, cent chevaux et je ne sais combien de bêtes à cornes dans ses écuries et ses

étables, au devant duquel tous les gens qu'il rencontre se précipitent pour lui baiser la main, et qui, avec cela, est l'incarnation vivante d'une nationalité de sept à huit millions d'hommes » (pp. 53-55). Il a vu Dervend, dans le nord de la Bosnie, Techanj et le banat de Ussora, la vallée de la Bosna et Travnik, Serajewo. Puis il est entré en Herzégovine, après avoir franchi la Narenta qui sert de limite aux deux provinces; il nous décrit Mostar et son pont d'une seule arche, élevé à quatre-vingts pieds de hauteur; enfin, il arrive en Dalmatie. M. de Saint-Aymour a beaucoup profité de ses devanciers, de Lejean, de Desprez, de M. de Sainte-Marie, de M. Yriarte; il les cite fréquemment; quoique le pays des Bosniaques soit une des régions d'Europe que les voyageurs visitent le plus rarement, il ne croit pas l'avoir découverte. Ses observations témoignent d'une grande attention et d'une vive sagacité; mais le style est parfois négligé, et il est regrettable qu'une partie des gravures aient été empruntées à l'ouvrage de Evans paru, en 1875. La conclusion mérite de ne pas passer inaperçue; on peut la résumer dans cette simple phrase: « ce n'est pas le panslavisme qui est à craindre, c'est le pangermanisme, et l'Autriche n'est qu'un pionnier de l'Allemagne en Orient » (p. 288). Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas adopté dans la transcription des noms slaves un système uniforme?

— La librairie de l'Art, J. Rouam, se propose de publier, sous le nom de *Bibliothèque d'art moderne*, une série d'études à la fois critiques et anecdotiques sur nos grands peintres contemporains. La première de ces études vient de paraître; elle est consacrée à *Corot* et due, pour la partie critique, à M. Jean ROUSSEAU, et, pour la partie anecdotique, à M. Alfred ROBAUT; le volume, élégamment imprimé (prix: 2 fr. 50) est orné de nombreuses et belles illustrations: trente-quatre gravures sur bois et dessins reproduisent les œuvres les plus remarquables du maître.

— M. A. de MONTAIGLON a fait, le 4 décembre, à la Société historique (cercle Saint-Simon), une conférence sur le *Sicilien de Molière*.

BELGIQUE. — M. Armand FRESON vient de publier, avec une préface historique, les *Souvenirs personnels (1824-1841) et la Correspondance diplomatique de Joseph Lebeau* (Bruxelles, Lebègue, in-8°); ces souvenirs et cette correspondance sont d'une grande importance pour l'histoire de la Belgique contemporaine, surtout durant la période de 1830 à 1840.

— Le premier fascicule d'un recueil, dû à M. Paul FREDERICQ, professeur à l'Université de Liège et intitulé *Travaux du cours pratique d'histoire nationale* (Gand, Vuylsteke. In-8°, LIV et 144 p.) renferme quatre dissertations sur l'histoire des Pays-Bas au XVIe siècle; les deux premières de ces dissertations ont pour auteurs deux anciens élèves du savant professeur, MM. CRUTZEN et LONCHAY; les deux autres sont de M. Fredericq lui-même. L'historien a mis en tête de l'ouvrage une suite de réflexions judicieuses et importantes sur l'enseignement supérieur de l'histoire en Belgique, et sur les *cours pratiques* institués à Liège par M. Godefroy Kurth et poursuivis par M. Fredericq. « Laissons venir à nous les étudiants, conclut chaleureusement l'auteur, attirons-les dans notre cabinet de travail, dirigeons leurs lectures, apprenons-leur la méthode scientifique par des exercices personnels sur toutes ces matières historiques qui, pour eux, ne sont jusqu'à présent que théorie stérile. Prouvons le fait, il faudra bien que le gouvernement marche avec nous. » M. Fredericq demande, pour assurer l'avenir des cours pratiques, l'institution d'assistants et d'agrégés spéciaux qui joueraient en Belgique le rôle des privat-docents de l'Allemagne.

— M. le comte GOBLET D'ALVIELLA a publié (Bruxelles, Muquardt. In-8°, XIX et 131 p.) un volume dont nous rendrons compte prochainement, sur *l'Evolution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Hindous*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 décembre 1883.

L'Académie constate qu'il y a trois places vacantes dans la liste de ses correspondants : celles de MM. Cherbonneau et Guerrier de Dumast, correspondants français, et de M. Dozy, correspondant étranger.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Bréal fait une communication sur l'étymologie de quelques mots latins.

Souvent, fait remarquer M. Bréal, les étymologistes se sont fourvoyés, en cherchant l'origine d'un mot, pour s'être attachés au sens le plus ordinaire du mot, et non au sens primitif : or, il est rare que le sens premier d'un terme soit le plus usité à l'époque classique. C'est ainsi que, prévenus de l'idée que *tranquillus* signifie « en repos », plusieurs linguistes ont cherché à l'expliquer par le substantif *quies*. Originairement, *tranquillus* signifiait, non « tranquille », mais « transparent ». M. Bréal pense qu'on a dit *transliquillus*, de *trans* et *liquet*, puis, par contraction, *tranquillus*. Quand ce mot signifie « au repos », il s'emploie surtout en parlant des eaux qui, en effet, quand elles sont tranquilles, sont, en même temps, transparentes.

Le mot *maturus* se rencontre en latin avec deux sens tout différents et même opposés : tantôt il signifie « prompt », tantôt « lent ». Le premier sens est le plus ordinaire, mais l'autre se rencontre aussi et a même passé en français : nous disons « délibérer mûrement », c'est-à-dire « à loisir ». Le sens primitif, selon M. Bréal, est « matinal ». Il y a, en vieux latin, un adverbe *matu*, qui signifie « au matin, de bonne heure », d'où sont venus l'adjectif *matutinus* et le nom de la déesse *Matuta*. C'est de cet adverbe que vient *maturus*, qui a voulu dire d'abord « matinal », puis « hâtif », puis « rapide ». L'adjectif a donné le verbe *maturare*, qui signifie « hâter les fruits, les faire mûrir » ; le verbe, à son tour, a agi sur l'adjectif, qui a pris un nouveau sens, celui de « mûr », et de celui-ci est venue enfin la dernière signification : « qui ne vient pas trop tôt, lent ».

Le mot *spatium* signifie primitivement la carrière à parcourir, dans une course de chars. Les Latins ont emprunté le mot, comme la chose elle-même, aux Grecs : *spatium* représente στάδιον. Ce n'est pas le seul mot qui, en passant du grec en latin avant l'époque de la latinité classique, ait subi un changement de forme assez considérable.

Ouvrages présentés : — par M. Gaston Paris : RAJNA (Pio), *le Origini dell'epopea francese*; — par M. de Rozière : TAMIZEY DE LARROQUE, *les Correspondants de Peiresc*, VII : *Gabriel de l'Aubespine, évêque d'Orléans*; ID., *Jules Pacius de Beriga, compte-rendu du mémoire de M. Ch. Revillout*; — par M. Delisle : PROST (Auguste), *les Chroniques vénitiennes*, second mémoire; — par l'auteur : HEUZEY (Léon), *les Figurines antiques de terre cuite du musée du Louvre*, 4e livraison.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 28 novembre.

M. Bertrand présente une jambe de cheval antique, d'un fort bon style, trouvée en Suisse;

M. l'abbé Thedenat, le dessin d'un manche de patère en bronze trouvé à Grand (Vosges) et portant le nom de l'ouvrier L. Ausias Diodorus, nom qui appartient à une famille de bronziers et de briquetiers établis dans le sud de l'Italie.

M. Saglio lit un mémoire de M. Lafaye sur les antiquités de la Corse.

M. Nicaise montre à la Société deux pointes de flèches en bronze à douille et à ailerons découvertes dans un tumulus de la Haute-Marne, ainsi que des ornements funéraires provenant du cimetière gaulois de Caupetz (Marne).

Le P. de la Croix présente différents objets en bronze découverts dans les ruines de Sanxay, notamment une statuette représentant un homme jeune, imberbe, coiffé du bonnet phrygien et portant une bipenne au bras gauche, statuette dans laquelle M. Rayet croit reconnaître un Pâris.

M. Max Werly communique différents noms de fabricants de bronze qu'il a réunis pour une étude sur les bagues et fibules à inscriptions de l'époque gallo-romaine.

E. MÜNTZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 24 décembre — 1883

254. — L. Fontaine. **L'armée romaine.** Paris. Cerf, 1883. In-12, 142 pp. 1 fr.

Ce petit volume appartient à une *nouvelle collection illustrée* que fait paraître la librairie Cerf; comme tel, il porte le caractère de la collection, qui est moins de viser à l'érudition et à des recherches nouvelles, que d'apporter au grand public ou au public de nos établissements d'instruction les résultats déjà acquis de la science, en les présentant d'une façon claire, et à peu près entièrement dénuée d'appareil scientifique. Nous avons tenu à le dire tout d'abord, pour qu'on ne fût pas porté à demander à ce livre ce qu'il n'avait pas l'intention de donner. C'est un ouvrage élémentaire sur l'armée romaine, fait en général avec clarté et exactitude; — une véritable histoire de l'armée romaine est encore à faire.

L'*Armée romaine* contient douze chapitres : I, Institutions militaires de la République; milices temporaires; — II, Armées permanentes; — III, Education nationale; exercices; — IV, Troupes auxiliaires; — V, La légion, organisation et tactique de l'infanterie; — VI, Cavalerie, armes spéciales, services accessoires; — VII, Marches et campements; — VIII, Sièges, combats sur mer; — IX, Commandement; — X, Discipline; — XI, Récompenses; — XII, Actions d'éclat. On a de cette manière une série de petits tableaux où les faits du même genre se trouvent rapprochés, sans qu'il soit toujours tenu un compte suffisant des différences de temps et de lieu entre les événements et entre les institutions.

P. 12, il est question du système militaire institué par Servius Tullius. C'est par erreur que M. Fontaine a dit qu'au-dessous de la dernière classe venaient les *prolétaires*, et au-dessous de ceux-ci les *capite censi*. Sans doute, à une époque postérieure, on distingua les *prolétaires* des *capite censi ;* Aulu-Gelle dit à ce sujet: *Proletariorum... ordo honestior aliquanto et re et nomine quam capite censorum* (*Noct. Att.*, XVI, 12). Mais, dans la constitution de Servius, il n'y a pas la moindre distinction entre les uns et les autres. Tous les citoyens dont le cens était infé-

rieur à celui de la cinquième classe, s'appelaient indistinctement *proletarii*, *capite censi*, et formaient une même et unique centurie.

Une omission assez singulière est celle des *Diplômes militaires*. Deux lignes seulement sont consacrées à l'*honesta missio* (p. 24), et il n'est parlé nulle part de ces plaques de bronze accouplées, provenant des camps romains du Danube et du Rhin, auxquelles on a dû de si curieux renseignements. La place de ces Diplômes était toute marquée dans le chapitre des récompenses.

Une partie assez faible de l'ouvrage est celle qui a trait au service sur mer; l'auteur aurait pu tirer bon profit du livre de Ferrero, *l'ordinamento delle armate romane*, 1878. Entre autres détails, on aurait pu rappeler que, pour punir les légionnaires, on les faisait passer dans le service de la marine. — De même ce qui est dit des officiers, en particulier des centurions, ne paraît pas toujours suffisant, surtout après le mémoire de Mommsen : *Nomina et gradus centurionum* (*Ephem. epigr.*, IV). — Pour le chapitre des récompenses, on aurait pu tirer parti du mémoire de Henzen, *Ann. dell'inst. di corr. arch.*, 1860; on y aurait vu que les récompenses militaires se divisaient en deux classes principales, d'une part les bracelets, les phalères, les colliers pour les simples soldats et les centurions, d'autre part les couronnes, les *hastæ purae*, les *vexilla* pour les officiers supérieurs; on y aurait vu encore qu'il ne faut plus parler des *couronnes civiques*, car cette épithète de *civica* semble provenir uniquement d'inscriptions fausses ou de copies d'inscriptions peu exactes.

Après deux appendices par trop sommaires sur les centuries de Servius et sur la garnison de Rome à l'époque impériale, vient une courte bibliographie. M. Fontaine, qui ne cite à peu près jamais ses sources dans le courant de son ouvrage, consacre à la fin quelques lignes aux *scriptores de re militari* anciens et modernes. Les noms d'Elien, Arrien, Hygin, Frontin, Modeste n'y auraient pas été déplacés. On y aurait voulu encore quelques détails sur les bas-reliefs de la colonne Trajane, en tant que source de renseignements pour toutes les questions d'archéologie militaire. Quelques mots sur le musée de Mayence, ou tout au moins sur celui de Saint-Germain, à qui on a emprunté presque toutes les illustrations, auraient été aussi les bienvenus.

G. LACOUR-GAYET.

---

255. — **Lettres inédites de Baluze à M. Melon du Verdier**, publiées avec une introduction et des notes, par René FAGE. Tulle, imprimerie Crauffon, 1883. Grand in-8 de 154 p.

M. R. Fage a fait précéder les *Lettres inédites de Baluze* d'une étude fort bien faite et fort attachante, à laquelle je vais emprunter d'abord quelques renseignements et quelques citations. J'examinerai ensuite la correspondance même de l'illustre érudit.

Un habitant de Tulle, un Tulliste, comme l'appelle M. F. (p. 6), M. François Bonnelye, qui a laissé une histoire malheureusement inachevée de sa ville natale, avait formé une considérable collection de documents limousins. Il avait notamment su sauver de la destruction un lot important de lettres, écrites par l'auteur des *Vies des papes d'Avignon* à un de ses neveux, M. Melon du Verdier, conseiller au présidial de Tulle [1]. Ces précieux autographes sont conservés par le gendre de M. Bonnelye, M. Lacoste, qui avait été son élève et son collaborateur, qui a bien voulu autoriser M. F. à les publier. Ce dernier s'empresse de nous en avertir (p. 6) : les lettres de Baluze à son neveu sont relatives pour la plupart à des affaires privées; mais, ajoute-t-il, elles n'en sont pas moins intéressantes; « elles jettent un jour nouveau sur la vie intime de leur auteur, nous apprennent quels étaient ses sentiments pour les membres de sa famille, quelles relations il avait conservées avec sa ville natale. Nous y voyons percer à chaque page la tournure aimable de son esprit, sa nature bienveillante et serviable; nous saisissons au vol les petits soucis qui venaient l'assaillir au milieu de ses travaux d'érudition. Elles fourniront pour son portrait plus d'une ligne qui, jusqu'à ce jour, avait échappé à ses biographes. » M. F., revenant sur ce sujet à la fin de l'*Introduction* (p. 42), constate que son héros n'a rien à perdre à être envisagé sous ce nouvel aspect; que l'on découvre en lui « un cœur simple et bon, attentif aux plus menus soins de la vie de famille, hospitalier et généreux, un esprit facile et doux, ami des gais propos, enclin à la plaisanterie et au badinage ». L'éditeur des *Lettres* à M. Melon du Verdier conclut en déclarant que l'historien de Tulle fut « dans ses relations privées aussi bienveillant et agréable qu'il fut grand par le savoir et les lumières ». Je suis complètement de l'avis de M. F. : la correspondance de Baluze est celle d'un homme excellent, aimable, et que l'on est tout heureux d'entendre causer familièrement.

Cette correspondance s'étend du 10 octobre 1682 jusqu'à la fin de l'année 1700. On n'a pas retrouvé les lettres écrites de 1700 à juillet 1718, époque de la mort de Baluze. On n'a conservé aucune des lettres de 1687 et de 1697; une seule des lettres de 1691 a survécu; quelques années ne sont représentées que par deux ou trois lettres; enfin les séries les plus importantes, celles de 1693 et 1696, qui comprennent dix-huit lettres chacune, présentent elles mêmes de regrettables lacunes. M. F. nous donne cent quatorze lettres à Melon du Verdier, trois à M^me^ du Verdier, quelques autres à divers personnages, tels que M. de Vau-

---

1. M. Melon du Verdier avait épousé la fille du frère de Baluze. Voici comment l'oncle de M^lle^ Perrine se réjouit, dans sa première lettre (p. 45), de posséder un neveu tel que celui-là : « Si tous les neveux d'alliance estoient aussy honnestes gens que vous, Monsieur, je voudrois en avoir une centaine. Cella ne contribueroit pas peu à me faire passer la vie doucement. » Voir, à la suite de l'*Introduction*, le tableau généalogique de la famille Baluze.

bourg, le président de la Briffe, le marquis de Croissy, l'intendant Begon, l'intendant de Bouville [1].

Citons un cordial et charmant billet écrit à Mme du Verdier pour la féliciter de la naissance de son fils (p. 22) :

« Mademoiselle, je ne sçaurois que vous louer de ce que vous venez de faire. Car véritablement vous méritez des loüanges d'avoir fait un beau garçon. Vous avez reculé pour mieux sauter [2]. Il faut désormais bien prendre soin de vous et de ce petit enfant, et prier Dieu qu'il vous fasse la grâce de le voir croistre et profiter de corps et d'esprit. Ce me sera une très grande joye se je le pouvois voir dans un aage un peu avancé. Je vous souhaite une bonne année, et suis de tout mon cœur, mademoiselle, vostre très humble et très obéissant serviteur.

« A Paris, le 27 décembre 1692.

« E. Baluze. »

L'affection du grand-oncle se manifeste d'une façon touchante dans divers passages de la correspondance. Tantôt Baluze cite avec une naïve fierté (p. 85) le vers composé en l'honneur du nouveau-né par le professeur Hersant :

Et Baluziolos gaillarda e gente nepotes ;

tantôt il s'extasie plaisamment sur l'appétit démesuré de l'enfant (p. 85) : « Pour mon fillol, qu'on dit estre si beau, j'appréhende que, suivant la relation que vous me faites de son grand appetit, il luy faudra peut estre 300,000 vaches pour l'alaicter, comme à Pantagruel. Ce qui seroit d'une très grande despense » [3].

En dehors des épanchements de l'oncle et du grand-oncle, on trouvera, dans les lettres de Baluze, diverses particularités dignes d'attention. En voici quelques-unes :

« C'est à Messieurs de Cosnac à se haster s'ils veulent me donner des mémoires pour les évesques de Tulle qui sont de leur nom [4]. Car je pré-

1. M. F. a reproduit quelques extraits des lettres de Du Verdier à sa femme (pp. 13-14) et aussi (pp. 16-17) deux lettres écrites à Du Verdier par Mlle Angélique de Levrye, « qui habitait dans la maison de Baluze, s'était dévouée au vieux savant, l'entourait de ses soins, le charmait par sa gaîté, était à la fois le lutin aimable et la bonne fée de son foyer. » Mentionnons encore (pp. 17-18) une lettre à Du Verdier d'un abbé Boyer, qui était l'ami de Baluze et qui se montre à nous comme un joyeux convive.

2. L'enfant n'était arrivé qu'après dix années de mariage. La mère mourut quelques mois après ses couches, et Baluze eut autant de chagrin de la mort de sa nièce et filleule qu'il avait eu de joie de la naissance de son petit-neveu et filleul.

3. On lit un peu plus loin (p. 89) : « Il n'est pas extraordinaire que mon fillol crie toutes les nuits. Ce sont les tranchées qui sont cause de cette belle musique. » Baluze conseille d'appliquer « sur le nombril un emplastre de thériaque. » Le faible grand-oncle a écrit (p. 136) une phrase d'un réalisme effrayant.

4. Lettre du 10 janvier 1688. Bertrand de Cosnac siégea de 1371 à 1376 et Pierre de Cosnac, de 1376 à 1402 (*Gallia Christiana*, t. II, f° 670). MM. de Cosnac ne durent pas se hâter de fournir les mémoires attendus par Baluze, car l'*Histoire de*

tends faire imprimer mon histoire cette année [1]; et quand elle sera imprimée, je ne la feray pas réimprimer pour leur faire plaisir » (p. 55). — « Scaramouche mourut icy soudainement lundy dernier à dix heures du soir, dans la rue Tiquetonne, paroisse Saint-Eustache. Il fut enterré dans l'église Saint-Eustache, derrière la chaire du prédicateur, mercredy. Son enterrement fut magnifique » (p. 109) [2]. — « M. de la Bruyère de l'Académie française est mort icy soudainement. M. l'abbé Fleury aura cette place, à ce qu'on dit » (p. 113) [3]. — « M. Lambert, si fameux pour la musique, fut enterré avant-hyer au soir dans l'Eglise des Petits Pères nos voisins, auprès de Mr Lully, son gendre » (p. 117) [4]. — « M. de Croissy mourut samedy dernier à dix heures du soir. M. de Torcy, son fils, qui estoit receu en survivance, a esté très bien traité du Roy, qui luy a donné la charge de trésorier de l'ordre, un brevet de retenue de 300,000 livres sur cette charge, et un brevet de retenue de 500,000 livres sur celle de secrétaire d'Estat. Il a 31 ans. Et à cause de ce qu'il est trop jeune, il n'entrera pas de sitost dans le conseil. Mais M. de Pomponne rapportera les affaires, et portera ensuite les ordres du Roy à M. de Torcy pour faire les expéditions, et sera présent aux audiences que M. de Torcy donnera aux Ambassadeurs. Son mariage avec Mademoiselle de Pomponne, qui a beaucoup de beauté et de mérite, est conclu et signé, et je crois qu'ils espouseront au commencement de la semaine qui suivra après la prochaine [5]. Je crois qu'on fera jeudy prochain le service de M. de Croissy, dont on a enterré le corps à Saint-Eustache auprès de celuy de M. Colbert. Dieu leur fasse paix et miséricorde » (pp. 118-119) [6]. — « Vous aurez sans doute appris, Monsieur, la mort

Tulle (pp. 207 et suiv.) contient peu de renseignements sur ces prélats, comme le fait remarquer M. Fage. Les auteurs du *Gallia* nous rappellent que Baluze s'est aussi occupé de l'évêque Bertrand de Cosnac dans les notes des *Vies des papes d'Avignon*.

1. Qu'il y a loin, en librairie, de la coupe aux lèvres! Cette *Histoire de Tulle*, que son auteur espérait faire paraître en 1688, ne fut publiée que près de trente ans plus tard, en 1717.

2. Lettre du 11 décembre 1694. Cf. Jal, *Dictionnaire critique*, article *Fiorilli* (Tiberio), p. 577.

3. Lettre du 19 mai 1696. La Bruyère était mort à Versailles d'une apoplexie, dans la nuit du 10 au 11 mai. Il eut, en effet, Fleury pour successeur (16 juillet 1696). On regrette que Baluze mentionne aussi sèchement la mort d'un écrivain tel que l'auteur des *Caractères*. Il n'avait pas eu plus d'égards pour La Fontaine, dont il avait, trompé par un faux bruit, annoncé la mort dans une lettre du 28 février 1693, plus de deux ans trop tôt (p. 94).

4. Lettre du 30 juin 1696. Cette indication si précise permet de rectifier la petite erreur du *Dictionnaire historique de la France*, d'après lequel Michel Lambert serait mort en *juillet*. Mais j'oubliais que déjà Jal avait donné la bonne date, 27 juin (p. 733).

5. Le 11 août suivant, Baluze reparlait ainsi de ce mariage (p. 120) : « M. de Torcy espousera jeudy prochain Mlle Félicité de Pomponne, qu'on dit estre bien faite. On luy prépare son appartement à l'hostel de Croissy. Son carrosse avec ses armes est déjà fait. Dieu veuille par sa sainte grace benir ce mariage. »

6. Lettre du 4 août 1696. — Dans une lettre du 11 du même mois, Baluze dit

de feu M. l'abbé de la Trappe arrivée le 27 octobre, aagé de 76 ans, 37 ans de conversion et de pénitence. On lui fit hyer un service dans l'église de l'Oratoire » (p. 153) [1].

Il y aurait encore à citer bien des choses sur l'évêque de Tulle, Humbert Ancelin, qui, le jour où il quitta ses diocésains, leur appliqua ce verset du psaume : *In exitu Israel de Ægypto, domus Jacob de populo barbaro* (pp. 23-24) [2], sur les chanoines de Tulle dont Baluze fut assez mécontent pour écrire cette phrase menaçante (p. 75) : « S'ils persévèrent à me refuser la justice que je dois attendre d'eux, je crois que je me resoudray à demander un arrest du conseil contr'eux, en vertu duquel je fairay saisir tous leurs revenus [3] », sur l'arrestation et la condamnation (p. 94) du conseiller au Parlement, Vedeau de Gramont [4], sur Jacques Aymar et sa baguette peu divinatoire (pp. 95, 98, 99), sur l'étymologie du mot languedocien *l'habitarelle* (p. 96), sur le cardinal de Bouillon donnant à Baluze (pp. 144, 148) le prieuré de Talmy, près de Lyon, « un très beau bénéfice », comme l'appelle le reconnaissant protégé de ce prince de l'Eglise, etc. »

Il y aurait, de plus, à relever, sans parler de diverses indications bibliographiques, force détails pittoresques sur les habitudes du bon vieux temps, en général, sur les habitudes de Baluze, en particulier, notamment des détails gastronomiques. Il y aurait, enfin, à citer plus d'un mot piquant dans le genre de celui-ci, par exemple (p. 89) : « On a bien de la peine à contenter les femmes ». Mais j'en ai assez dit pour donner au lecteur une juste idée du recueil de M. Fage et il ne me reste qu'à m'associer au vœu qu'exprime (pp. 5-6) l'excellent éditeur [5] au

---

encore au sujet du frère de Colbert : « On fit son service à Saint-Eustache jeudy dernier, très magnifique, et où il y avoit une très belle et très nombreuse compagnie. Je n'en ay jamais veu de plus belle. »

1. Lettre du 6 novembre 1700. L'abbé de Rancé, étant né en janvier 1626, n'avait pas 76 ans au moment de sa mort, mais seulement 74.

2. Je me souviens d'avoir vu, dans le volume 254 de la collection dite des armoires de Baluze, une vive tirade de ce dernier contre le prélat qui paraît avoir manqué surtout de la première des qualités épiscopales, la bonté.

3. Baluze avait été pourvu d'une « chanoinie » à Tulle quelque temps auparavant. Voir (p. 58) une lettre du 19 février 1689.

4. On ne trouve rien sur ce criminel dans les *Archives de la Bastille* de M. F. Ravaisson. En revanche, je signalerai, dans le tome XII de ce recueil, divers documents relatifs à la malheureuse affaire du cartulaire de Brioude, cause de la disgrâce et de l'exil de Baluze.

5. Les notes ne sont pas moins soignées que l'Introduction; une seule de ces notes m'a paru inexacte. Baluze, le 28 février 1693, écrit à son neveu (p. 94) : « Le bruit a couru ces jours passés que l'abbé Boileau prédicateur estoit mort. Mais cella ne s'est pas trouvé vrai ». M. F. a cru reconnaître dans ce prédicateur « l'abbé Jacques Boileau, docteur en Sorbonne, frère de Nicolas Boileau-Despréaux ». Il s'agit là d'un homonyme, Charles Boileau, *prédicateur du roi* et membre de l'Académie française, mort à Paris, le 4 mai 1704. J'ai déjà eu l'occasion de faire remarquer qu'il est très facile de confondre les uns avec les autres, à moins d'y regarder de près, les trois abbés Boileau contemporains, Charles, Jacques et Jean-Jacques, ce dernier

sujet de la publication des lettres écrites par Baluze sur des points d'érudition, publication qui « serait accueillie avec la plus grande faveur par le monde savant ». Je me suis dit bien souvent, en parcourant, à la Bibliothèque nationale, les minutes ou les originaux de la correspondance de Baluze que l'on y conserve en tant de volumes : Ah! la belle thèse de doctorat que serait une étude complète sur les travaux imprimés et inédits de Baluze, avec accompagnement d'un choix des plus curieuses et des plus importantes de toutes les lettres qu'il écrivit ou qu'il reçut!

T. DE L.

---

256. — **Correspondance inédite de Condorcet et de Turgot (1770-1779)**, publiée avec des notes et une introduction d'après les autographes de la collection Minoret et les manuscrits de l'Institut, par M. Charles HENRY. Un vol. in-8 de xxx-324 p. Paris, Charavay frères, 1882. Prix : 7 fr. 50.

Les 253 lettres qui composent ce recueil ne sont pas toutes inédites, comme semblerait l'indiquer le titre du volume; beaucoup d'entre elles avaient été publiées déjà, d'une manière plus ou moins complète, par MM. Arago et O'Connor, d'après les copies de l'Institut. M. Ludovic Lalanne en a communiqué plusieurs à M. Henry; enfin M. Minoret a mis à la disposition du savant éditeur tous les originaux qu'il possède. De cette façon, M. H. a pu rééditer avec une fidélité plus grande les lettres déjà connues, au nombre d'environ 70; et il en a donné environ 180 nouvelles. Cette publication est intéressante; elle le serait bien davantage si les lettres de Turgot, avec lesquelles les lettres de Condorcet ne peuvent pas entrer en parallèle, étaient plus nombreuses; il y en a 50 à peine, contre 200 du marquis. L'édition est très soignée; une bonne introduction fait suffisamment connaître les deux personnages; une très belle photogravure et un fac-similé embellissent encore le volume. M. Henry n'a mis de notes au bas des pages que celles qui sont absolument indispensables; on en souhaiterait un plus grand nombre (par exemple, p. 147, à propos de la *Correspondance* et des *Œufs rouges*, il eût été bon de dire à quels *pamphlets* ces termes font allusion). J'ai remarqué aussi dans un vers de Voltaire (p. 5) une faute qui fait un vers faux :

Du bon curé de *Mélaine*

(lisez *Mélanie*). Les renseignements que cette correspondance, moitié scientifique et moitié politique, fournit sur la société du XVIII[e] siècle sont peu nombreux; M. Henry annonce des *Lettres inédites de M[lle] de Lespinasse, avec étude et documents nouveaux* qui certainement présenteront un intérêt plus vif.

A. GAZIER.

étant le Boileau de l'Archevêché dont il a été récemment question ici à propos des *Correspondants de la marquise de Balleroy* (N° du 5 novembre, p. 369, note 5).

VARIÉTÉS

Le jasmin d'Espagne.

Dans un article que M. Tamizey de Larroque a consacré, dans le nº de la *Revue critique* du 29 octobre, à la dernière édition des œuvres de La Fontaine, se trouve une note qui, en ma qualité de demi-botaniste, a attiré vivement mon attention. A propos de ce vers de la fable *Le jardinier et son seigneur* :

Peu de jasmin d'Espagne et force serpolet,

les savants éditeurs ayant rappelé « qu'il n'y avait pas bien longtemps qu'on connaissait le jasmin d'Espagne en France lorsque La Fontaine publia ses fables, » M. Tamizey de Larroque leur reproche de n'avoir pas « ajouté que l'introduction du jasmin dans nos jardins est due à l'illustre Peiresc »; je ne crois pas que les commentateurs de La Fontaine aient eu tort de ne pas faire cette remarque par la raison fort simple que Peiresc, comme on va le voir, n'a certainement pas introduit en France le jasmin dont il est ici fait mention. Comme il s'agit d'une question de botanique littéraire, une de celles qui présentent les plus grandes difficultés, on me permettra d'entrer dans quelques explications, et je suis persuadé que M. Tamizey de Larroque, qui préfère « à tout la vérité », me saura gré et d'avoir relevé une erreur échappée par hasard à son érudition toujours si sûre et d'essayer d'éclaircir un passage de Gassendi qui a bien besoin de commentaire.

Il n'est pas exact de dire que « l'introduction du jasmin en France est due à Peiresc »; bien avant le grand érudit, cette plante était cultivée dans nos jardins; Ronsard, mort cinq années seulement après la naissance de Peiresc, en parle déjà :

Il sort de votre bouche un doux flair qui le thym,
Le josmin et l'œillet, la framboise et la fraise
Surpasse de douceur [1].

Quel est ce jasmin dont parle ici le chef de la Pléiade? J'essaierai de le dire plus loin; en attendant, précisons, autant que possible, les faits. Sur les trente et quelques espèces que compte, d'après Loiseleur-Deslongchamps [2], le genre *Jasminum*, — De Candolle dans le *Prodromus* en admet 96 — toutes, il s'en faut, ne sont pas cultivées en France; une croît spontanément dans le Midi, en particulier en Provence, c'est le *Jasminum fruticans* L. dont les feuilles sont ternées et les fleurs jaunes, mais peu odorantes; il est évident qu'il ne peut être question ici de cette espèce; de laquelle donc s'agit-il? Voyons d'abord ce que dit Gassendi.

1. R. 167, ap. Littré, s. v. *jasmin*. A. Paré, mort en 1590, connaît également le jasmin : *Lesquels seront oints d'huile de jasmin ou d'euphorbe*, XVIII, 63. *Ibid.*
2. *Dictionnaire des sciences naturelles* de Levrault, 1822. s. v. *jasmin*.

Parlant des jardins de Beaugensier et des plantes rares qu'on y voyait, en particulier de celles que Peiresc avait eu le mérite d'acclimater le premier en Europe (*quarum habendarum et per Europam excolendarum prima laus Peireskio debetur*), Gassendi ajoute : « *ejusmodi potest Gelseminum Indicum arborescens, semper virens, flore luteo, ac suavissime odorato.* » Et deux pages plus loin. « *Multo minus refero Gelseminum Americanum maius, flore phœniceo, Persicum violaceo, Arabicum pleno.* » Ainsi, d'après Gassendi, Peiresc aurait introduit en France la culture non *du* jasmin, mais de *quatre* jasmins, l'un à fleurs jaunes, l'autre à fleurs rouges ou purpurines, le troisième à fleurs violettes et le quatrième à fleurs pleines. Le *Gelseminum Persicum* à fleurs violettes n'est point un jasmin, c'est le lilas de Perse (*Syringa Persica* DC.); le *Gelseminum Americanum* à fleurs purpurines paraît être le gayac et n'est point non plus un jasmin ; quant au *Gelseminum Arabicum*, c'est le Mogori ou Nycthanthe du Dictionnaire de Levrault, le *Jasminum sambac* de De Candolle, « *ob florem suavolentem in Indiâ, Arabiâ, imo Europâ sæpe cultum*, » ajoute ce dernier. Mais qu'est-ce que le *Gelseminum indicum?* Ici commence la difficulté.

Tout d'abord il faut dire que le *Gelseminum indicum* n'est pas la plante désignée parfois sous le nom de jasmin d'Espagne ; celui-ci est le *Jasminum grandiflorum* L., espèce voisine du *Jasminum officinale* L.; l'un et l'autre ont les feuilles ailées et les fleurs blanches, tandis que le *Gelseminum indicum* a, d'après Gassendi, les fleurs jaunes. Le dictionnaire des sciences naturelles de Levrault [1] indique un jasmin des Indes et un jasmin indien ; ce dernier appelé aussi jasmin en arbre, est la *Plumeria rubra*, arbrisseau d'Amérique qui ne peut être la plante acclimatée par Peiresc [2] ; le jasmin des Indes est la *Barrelieria prionitis* L., plante qui paraît également autre que le *Gelseminum indicum* de Gessendi [3] ; quel est donc ce *Gelseminum?* Cornuti a donné le nom de *Gelseminum* à une espèce de *Bignonia*, la *radicans*, réunie aujourd'hui au genre *Tecoma*, et appelée vulgairement « Jasmin de Virginie », mais cette plante, ayant les fleurs d'un rouge éclatant, ne peut par suite être celle dont il est ici question. Une autre Bignone, appelée « Jasmin jaune de Virginie, » pourrait, ce semble, convenir, c'est la *Bignonia sempervivens* désignée aussi sous le nom de *Gelsemium nitidum;* les feuilles en sont « toujours vertes, » les fleurs jaunes « répandent au loin une odeur très agréable; » on pourrait donc croire que c'est elle que Peiresc a le premier acclimatée; mais elle est originaire de la Caroline et de la Virginie, tandis que le *Gelseminum indicum* fut, dit Gassendi, apporté de Chine

1. Je suis obligé de citer cet ouvrage bien vieilli, parce que c'est le seul que j'aie à ma disposition ici à Aix, mais il est encore plus complet que celui d'Orbigny que je suis allé consulter à Marseille.

2. La *Plumeria rubra* est appelé *Jasminum indicum* par Merian. De Candolle, *op. cit.*, VIII, 390.

3. La B. prionitis est une acanthacée désignée parfois, d'après De Candolle, sous le nom de *Lycium indicum*.

à Peiresc (*id primum ex Sina advectum et Belgenserij excultum*); de plus la *Bignonia sempervivens* a les tiges sarmenteuses, pendant que le *Gelseminum indicum* en question est donné comme arborescent [1]. Parmi les différentes espèces de jasmin proprement dit l'*odoratissimum* semblerait pouvoir lui être identifié; les fleurs en sont jaunes et très odorantes, mais il est originaire de Madère et n'a donc pu être apporté de Chine dans les jardins de Beaugensier. De Candolle indique bien une espèce introduite de Chine en Angleterre, le *Jasminum subulatum*, Lindl., mais rien ne fait croire qu'elle ait jamais été cultivée en Provence ou même en France. Il faut en dire autant du *Jasminum floridum*, qui croît spontanément, d'après De Candolle, dans la Chine septentrionale; mais qui d'ailleurs ressemble trop au *Jasminum fruticans* de Provence pour être le *Gelseminum* dont parle Gassendi.

On voit qu'il est à peu près impossible de dire au juste quelle plante fut apportée de Chine à Peiresc sous le nom de *Gelseminum indicum* [2], mais quel est le jasmin dont parle Ronsard? Il semble bien que ce soit le *Jasminum officinale*, cultivé depuis fort longtemps dans le nord de la France à cause des parfums qu'exhalent ses fleurs. C'est probablement aussi de ce jasmin qu'il est question dans le passage d'Ambroise Paré cité dans une note précédente [3]. Quant au jasmin d'Espagne du vers de La Fontaine, il peut bien sans doute être réellement le *Jasminum grandiflorum*, mais rien ne le certifie; le serpolet (*Thymus serpyllum*) auquel il est joint, est une plante spontanée et très commune, qui n'a jamais été cultivée dans un jardin, ni au nord, ni au midi de la France [4]. Son nom a été évidemment mis ici au hasard. En est-il de même de celui du jasmin d'Espagne? Cela n'est pas impossible; mais on peut aussi supposer que La Fontaine voulant opposer le nom d'une plante rare et d'agrément à une commune et usuelle, a pris celui du *Jasminum grandiflorum* d'importation encore récente alors, s'il est vrai, comme le dit Loiseleur-Deslonchamps, qu'en 1822 elle ne fût connue en France que depuis près de deux cents ans. En tout cas, le jasmin dont parle, peut-être un

---

1. Ce qui rend à peu près impossible l'identification que j'essaie, c'est le caractère incomplet de la description de Gassendi, peut-être celle que Ferrari a faite, paraît-il, du *Gelseminum* donnerait-elle quelque lumière à ce sujet; mais je n'ai pas à ma disposition sa « *Florum cultura* » et ne puis dès lors décider cette question.

2. Il est à noter que, dans son récent ouvrage sur l'*origine des plantes* cultivées (Paris, in-8, 1883), Alph. De Candolle ne parle pas de l'introduction en Europe des diverses espèces de jasmins exotiques qui y sont cultivées.

3. L'huile de jasmin se retire surtout aujourd'hui du jasmin d'Espagne (*Jasminum grandiflorum* L.), si donc celui-ci avait été cultivé en France du temps d'A. Paré, on pourrait croire que c'est de l'huile de cette espèce qu'il parle; mais l'introduction du *J. grandiflorum* lui étant probablement postérieure, il est plus vraisemblable que l'huile dont il fait mention est celle du *J. officinale*.

4. Si le serpolet (*Thymus serpyllum*) ne se trouve jamais dans les jardins, on y cultive quelquefois, au moins dans le nord de la France, mais en très petite quantité, le thym ordinaire (*Tymus vulgaris*).

peu au hasard, La Fontaine [1], n'est point le *Gelseminum indicum* acclimaté par Peiresc, et celui-ci n'a introduit en France ni le jasmin d'Espagne (*Jasminum grandiflorum*), ni le Jasmin officinal, espèce beaucoup plus commune et très vraisemblablement déjà connue au XVIe siècle.

Charles JORET.

Quelques notes sur l'édition de J. De La Fontaine, par H. REGNIER, Hachette. 1883.

On a fait ici même (*Revue critique* du 29 octobre 1883) l'éloge de cette belle édition que nous admirons comme tout le monde : c'est dire qu'en signalant quelques omissions, nous n'avons pas le dessein d'en diminuer le mérite.

La Cigale et la Fourmi. — Sur la fourmi économe, laborieuse, outre Salomon, voir Horace, *Epit.* I, et Virgile, *Géorg.*, 1: 186. Comme sources, il fallait citer « la Fourmi et le Ceraseron », ballade bien connue d'Eustache Deschamps (t. I, 311, A. T.) et surtout Baïf (*Mimes,* I, 43, Blanchemain) :

Tout l'esté chante la cigale,
Et l'hyver elle eut la faim vale :
Demande à manger au fourmi :
Que fais-tu tout l'esté? — Je chante.
Il est hyver : dance, faineante.

Il n'aurait pas été inutile non plus de renvoyer aux poésies de Jean Doublet, p. 34, édit. Jouaust :

Pardonnés-moi, je nous egale, helas,
A la chanteresse cigale
Qui l'yver dur ne prevoit pas, etc.

Comme naturaliste, La Fontaine est bien faible dans cette fable : une courte note là dessus eût été indispensable.

Le Renard et le Corbeau. — On ne mentionne pas la ballade d'Eustache Deschamps (II, 61, A. T.) qui porte le même titre et traite le même sujet.

La Besace. — Il eût fallu donner en note ces vers de Baïf :

Un bissac au cou nous portons,
Poche davant, poche derrière.
(*Mimes*, I, 71, Blanchemain.)

Besacier, porteur de besace. Ce mot paraît être de l'invention de La Fontaine, est-il dit dans la note 8. — Le mot était en usage bien avant La Fontaine ; je me contenterai de citer cet exemple : « Ceux qui peuvent bien gagner leur vie : Comme font ces *besaciers* et autres porceaux. » (Guill. Farel, *Sommaire*, p. 238, édit. Fick.)

Le rat de ville et le rat des champs. — Avant Andrieux, D'Angot de l'Eperonniere avait traduit la fable d'Horace (*Prélude poétique*,

1. Le jasmin d'Espagne n'est guère cultivé qu'en pot dans le nord de la France, comment aurait il pu croître avec « l'oseille et la laitue » dans le jardin du seigneur de la fable?

édit. 1603); après Andrieux, André Chénier s'est exercé sur le même sujet.

L'homme entre deux âges et ses deux maîtresses. — Nous avons encore sur ce sujet de jolis vers de Baïf :

> Un vieillard fut qui grisonnoit,
> Amoureux de deux concubines,
> Toutes deux mauvaises et fines,
> Ausquelles il s'abandonnoit, etc.
> (*Mimes*, II, 201.)

Les Frelons et les mouches à miel. — « N'a-t-il point assez léché l'ours? » — Ce vers est commenté par un passage de Rabelais bien connu. La légende de l'ourse qui lèche ses petits, pour les façonner, remonte très loin ; on pouvait renvoyer aux auteurs de Bestiaires, à Brunetto Latino, *Trésors*, p. 253, à Jean de Condé, *Li Lais de l'Ourse*, à Oppian, *De Venatione*, p. 26, édit. Didot, et surtout à Manuel Philès, dont Rabelais connaissait évidemment ce passage :

> Ἄσημον ἄρκος ἀποτίκτουσα κρέας
> σοφῶς διαρθροῖ, καὶ τυποῖ, καὶ φαιδρύνει.
> (*De Proprietate Anim.*, 27, édit. Didot.)

Le chêne et le roseau. — « Et fait si bien qu'il déracine, etc. » Cf. Bossuet : « Autant que ce grand arbre s'était poussé en haut, autant semblait-il avoir jeté en bas de fortes et profondes racines. » (*Serm. sur l'ambition*, p. 277, édit. Rebelliaud). Cela vaut mieux que toutes les citations de Voltaire.

L'astrologue qui se laisse tomber dans un puits. — On raconte la même anecdote sur Anaximandre, et son disciple Anaximène : « Ce gentil astronome Anaximène, lequel regardant une fois trop ententivement les etoilles, et levant le nez en l'air comme une truye aggravée, tomba à l'impourveu dedens une fosse, là où il fut moqué d'une vieille qui le reprit de vouloir cognoistre ce qui estoit aus cieus, ne pouvant pas seulement voir les choses qui estoient devant luy à ses pieds. » (Tahureau, *Dial.*, 128, Conscience).

Le coq et le renard. — Habert a fait sur ce sujet une fable qui est citée partout, mais elle a échappé aux annotateurs.

La goutte et l'araignée. — Sujet effleuré dans les contes d'Eutrapel : « Vous savez, dit Polygame, l'eschange que Jupiter fit des domiciles et habitations entre mes demoiselles l'Hyraigne et la Goutte, etc. (p. 170, édit. Guichard).

Le chat et le vieux rat. — Note 6. θύλακος employé par Babrius ne signifie pas *sac*, mais quelque vieille peau de bête écorchée, ce qui est d'une invention plus ingénieuse.

Le Jardinier et son Seigneur. — « Ce sont là jeux de prince. » Les éditeurs expliquent ce proverbe par un passage tiré de l'*Apologie* pour Hérodote. Il nous semble qu'il n'était pas hors de propos d'y ajouter ce souvenir : « Le jour de la visite que fit la reine Christine à l'Académie

(11 mars 1658, l'assassinat de Monaldeschi était tout récent), c'est Mezeray qui, faisant l'office de secrétaire, lut, à l'article *Jeu* du Dictionnaire, cette locution proverbiale qui fit rire, dit-on, la princesse : « Jeux de prince, qui ne plaisent qu'à ceux qui les font. » (Sainte-Beuve, *Caus. du Lundi*, VIII, 182).

L'âne et le petit chien. — « Holà, Martin-bâton. » Cette expression, est-il dit en note, est empruntée à Rabelais. Cela n'éclaircit rien du tout. On a essayé dans la *Romania*, t. IX, 127, de débrouiller l'origine de cette locution, et peut-être a-t-on rencontré juste.

Le geai paré des plumes du paon. — Voir dans le recueil de P. Meyer, p. 355, « *du dit de la Corneille* ».

Le cheval s'étant voulu venger du cerf. — Baïf (*Mimes*, II, 201) est encore oublié :

Maintenant je diray la fable
Du sot cheval et misérable, etc.

A. DELBOULLE.

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur, M. BARBIER DE MEYNARD, vient d'ajouter une livraison nouvelle à son *Supplément aux dictionnaires turcs*. C'est la troisième du premier volume; elle s'étend jusqu'à la moitié de la lettre *tchim*, qui est la septième de l'alphabet turc. On y trouvera, comme dans les livraisons précédentes, une foule de locutions ignorées ou mal expliquées jusqu'à ce jour : termes techniques d'administration, de marine, d'art militaire, nomenclature technique et médicale, etc. L'auteur s'est appliqué aussi à réunir le plus grand nombre possible de proverbes et d'adages, dont la langue vulgaire est richement pourvue et qui font de certains articles du dictionnaire autant de petits tableaux de mœurs. Tel est, par exemple, l'article consacré au *pilav* ou *pilau*, le mets favori des Turcs, article où se trouvent, à côté d'une nomenclature complète et entièrement inédite, de curieux renseignements sur certaine cérémonie en usage chez les Janissaires. Il ne reste plus pour terminer le premier volume, qu'à publier la quatrième livraison à laquelle sera jointe une introduction sur la langue et la lexicographie ottomanes.

— M. Ch. ROBERT a fait tirer à part des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XXX, première partie, un travail (*Sur la prétendue restauration du pouvoir de Maurice Tibère dans la Province et sur les monnaies qui en seraient la preuve*, 46 pages in-4°, avec cartes et une planche), dans lequel il discute une question historique depuis longtemps débattue, la question de savoir si, vers la fin du VIe siècle, l'empire de Byzance avait cherché à ressaisir le sud-est des Etats mérovingiens, l'ancienne Province romaine, en fournissant des secours à un prétendu fils de Clotaire Ier, nommé Gondovald. Les hypothèses émises à ce sujet depuis le siècle dernier ne s'appuient sur aucun document. Bonamy, ayant rencontré certaines monnaies d'or frappées à Marseille et à Arles à l'effigie de l'empereur Maurice, avait conclu que ces monnaies avaient été fabriquées sur l'ordre de Gondovald, agent de la cour de Byzance, pour faire reconnaître l'autorité de l'empereur. La thèse de Bonamy, admise par la plupart des numismatistes, a été notamment

soutenue par M. Max. Deloche dans un mémoire lu devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. M. Ch. Robert démontre, par des arguments qui nous paraissent irréfutables, que l'empire d'Orient, à cette époque, est resté entièrement étranger aux affaires intérieures de la Gaule et que les médailles mérovingiennes à l'effigie de l'empereur Maurice, pas plus que celles à l'effigie d'Anastase, de Justin, de Justinien, de Justin II, de Phocas et d'Héraclius, ne prouvent une restauration de l'autorité impériale en Gaule. Il paraît désormais hors de doute que les monnaies en question se rattachent au système général d'imitation des types byzantins par les rois mérovingiens.

— Dans un mémoire récemment communiqué à l'académie de Montpellier, M. Charles Revillout avait tracé une esquisse de la vie du *jurisconsulte Jules Pacius de Beriga*, avant son établissement à Montpellier. Il avait pu contrôler ce qu'on sait des aventures et des pérégrinations universitaires de Pacius, grâce à un exemplaire d'un recueil de costumes, donné par Pacius à son fils, et que celui-ci utilisa comme album en priant les amis de son père et les siens d'y écrire leur nom avec une sentence et la date de leur autographe. Ce recueil de costumes ainsi annoté de 1594 à 1602, est malheureusement mutilé, mais, tel qu'il est, il fournit de curieux renseignements pour l'histoire des mœurs académiques à la fin du xvi[e] siècle. M. Tamizey de Larroque vient, à propos du mémoire de M. Révillout, de réunir quelques indications et citations qui complètent la biographie de Pacius (*Jules Pacius de Beriga*, compte-rendu du mémoire de M. Ch. Revillout, avec addition de documents inédits. Paris, Palmé. In-8°, 15 p. Extrait de la « Revue des questions historiques », octobre 1883, et tiré à soixante exemplaires). Il donne une lettre de Peiresc, un des meilleurs élèves et des meilleurs amis de Pacius, lettre qui nous apprend que la conversion du jurisconsulte au catholicisme était déjà chose préparée et décidée en 1609. Il donne aussi de courts extraits de quelques lettres de Jules Pacius et en reproduit trois *in extenso*, deux qui contiennent de curieux détails sur son séjour à Montpellier en 1612, la troisième, où, presque mourant, Pacius écrit de Valence à Peiresc pour se plaindre des malheurs de sa vieillesse.

— M. A. Chuquet va publier à la librairie Delagrave une édition de la *Campagne de France* de Gœthe (on sait que le poète allemand accompagna en 1792, à la suite de l'armée du duc de Brunswick, le régiment de cuirassiers prussiens que commandait le duc de Saxe-Weimar, et qu'il assista à la canonnade de Valmy). M. Chuquet a fait précéder cette édition d'une introduction qui retrace brièvement, d'après les sources françaises et allemandes, l'histoire de la campagne; il s'attache à montrer que le récit de Gœthe est exact et fidèle; il prouve que le poète a surtout consulté, outre ses propres notes, les *Mémoires* de Massenbach et ceux de Dumouriez. L'œuvre de Gœthe a la forme d'un *Tagebuch* écrit au jour le jour; M. Chuquet a mis un sommaire en tête de chacun de ces petits récits. L'annotation est à la fois historique et philologique; chaque nom de lieu ou de personnage, chaque événement un peu important est commenté d'après les documents de l'époque; un grand nombre de mots et d'expressions sont expliqués et éclaircis par des exemples tirés des autres œuvres de Gœthe. Une carte, dressée par l'éditeur, permet de suivre la marche de l'armée prussienne; on n'y a inscrit que les villages et les villes cités dans le récit de Gœthe. Cette édition est spécialement destinée aux candidats à nos écoles militaires et aux élèves de ces écoles; elle pourra être très utile. Ajoutons que M. Chuquet ne publie que la partie du récit relative à la *Campagne de France;* on ne trouvera dans son édition que les pages concernant les mois d'août et de septembre (Longwy, Verdun, l'Argonne) et la première quinzaine d'octobre (retraite des Prussiens, Luxembourg et Trèves).

— La brochure que M. Henri Cordier, directeur de la *Revue de l'Extrême Orient*, vient de publier sur *le conflit entre la France et la Chine* (Paris, Cerf. In-8°, 48 p.), est une excellente « étude d'histoire coloniale et de droit international ». L'auteur l'a ainsi divisée : I. *La France et l'Annam*. II. *La Chine et l'Annam*. III. *L'Angleterre et l'Annam*. IV. *La Chine et les puissances européennes*. Nous n'avons pas à nous occuper ici de la partie de la brochure où M. Cordier démontre que la revendication des droits de la France est en même temps utile à son commerce et indispensable à la conservation de la Basse Cochinchine, et que, d'ailleurs, la Chine n'a nullement l'intention de pousser les choses à l'extrême. Nous insistons surtout sur les renseignements, importants pour l'histoire, que renferme cet opuscule à la fois si intéressant et si instructif. M. Cordier retrace les phases principales de la politique française au Tong-King ; il montre que l'idée d'un grand établissement colonial sur la côte de l'Indo-Chine, mise en avant sous Louis XVI, ajournée mais non abandonnée par Napoléon Ier, ressaisie sous Louis XVIII, a reçu un commencement d'exécution sous Napoléon III, et que l'intervention amenée par l'exploration de Dupuis au fleuve Rouge et l'expédition de Francis Garnier était la conséquence fatale d'une politique remontant à plus de cent ans : tous les gouvernements qui se sont succédé depuis le règne de Louis XV, dit M. Cordier, ont participé à cette politique, et c'est peut-être le seul exemple d'une tradition constamment suivie que nous trouvons dans l'histoire de nos relations extérieures (p. 13). L'auteur fait, en outre, l'histoire sommaire des rapports de la Chine et de l'Annam ; les deux pays se sont ou bien combattus ou bien rapprochés par des ambassades réciproques ; tantôt l'Annam a refoulé les Chinois ; tantôt il a été réduit en province chinoise ; finalement, il a accepté de son voisin une sorte d'investiture qui donnait à la Chine une supériorité honorifique, mais non la suzeraineté. Le chapitre sur *l'Angleterre et l'Annam* n'est pas moins attachant que ceux qui le précèdent. On se demande pourquoi les Anglais n'ont pas tenté de faire sur la côte orientale de l'Indo-Chine ce qu'ils ont fait sur la côte occidentale ; mais, comme le remarque M. Cordier, il est rare que les Anglais aient possédé les premiers leurs colonies actuelles ; aux traités de 1763, de 1783, de 1815, il n'y avait ni en Cochinchine ni au Tong-King aucune nation européenne qui pût exciter leur convoitise. L'évêque d'Adran avait, il est vrai, signé avec Louis XVI à Versailles un traité (1787) qui assurait à l'empereur Gia-long les secours de la France ; mais, heureusement, ce traité ne fut pas exécuté. D'ailleurs, les efforts que firent les Anglais pour établir directement des relations avec l'Annam ont échoué ; M. Cordier en raconte l'histoire (1778, 1804, 1821-1822, de Chapman à Crawfurd). On voit, par ce court exposé, tout ce que la brochure de M. Cordier renferme, non-seulement d'*actuel*, mais de neuf, d'inédit et de vraiment intéressant.

— Les nos 9 et 10 (novembre et décembre) du *Bulletin mensuel de la Faculté des lettres de Poitiers* renferment : un art. de M. F. A. Aulard, *Brébeuf et La Rochefoucauld* (les vers cités par La Rochefoucauld dans la préface des *Maximes* et attribués par lui à Brébeuf sont, en effet, dans Brébeuf, mais La Rochefoucauld les a si fortement retouchés qu'ils deviennent en partie son œuvre) ; des *Notes sur l'Université de Poitiers*, par M. Dartige ; une étude de M. J. Parmentier sur *l'enseignement de M. Fustel de Coulanges à la Faculté des lettres de Strasbourg* ; M. Parmentier expose, dans ce dernier article, ce qu'était à Strasbourg, avant 1870, l'enseignement de l'éminent historien, et les résultats qu'il a donnés.

— Nous avons annoncé dans notre précédent numéro le premier volume (*Camille Corot*, par MM. Jean Rousseau et Alfred Robaut) d'une collection intitulée *Bibliothèque d'art moderne* que publie la librairie de l'*Art*. La même librairie (Rouam, avenue de l'Opéra, 33) édite en même temps une autre collection, la *Bibliothèque*

des musées, qui doit mettre à la portée des artistes, des érudits et des amateurs, dans une édition à la fois luxueuse et bon marché, une sorte de catalogue critique et raisonné, orné de belles planches, des différents musées d'Europe. Le premier volume de cette collection vient de paraître; il est consacré au *Musée de Cologne* (un vol. in-4° écu avec 20 gravures dans le texte, 3 francs). L'auteur, M. Emile Michel, étudie dans ce volume l'école de Cologne, ses origines toutes religieuses, et surtout ce maître Wilhelm dont l'originalité, toute restreinte qui elle soit encore, dépasse de si loin celle de ses devanciers (p. 21) et ce maître Stephan (Loethner ou Lochner), l'auteur de la *Madone au berceau de roses* qu'on voit au musée de Cologne et du triptyque de la cathédrale, le *Dombild (L'annonciation de la Vierge, l'adoration des mages, saint Géréon et ses compagnons, sainte Ursule)*. C'est surtout le *saint Géréon* qu'admire M. Em. Michel; « l'œuvre sincère, transparente en quelque sorte nous découvre son auteur, ce peintre de foi si naïve qui, presque au même moment qu'Angelico da Fiesole et Memling, et avec une candeur égale, pouvait, comme eux, exprimer dans leur plénitude des sentiments dont l'art ne devait plus, après lui, la retrouver pureté intime et l'idéale douceur » (p. 37). Mais, après maître Stephan, l'école de Cologne cesse d'avoir sa vie propre; elle emprunte à l'école de Bruges; ses peintres, comme au début, redeviennent anonymes, et l'on est réduit à les désigner par les titres de leurs meilleures productions: le maître de la *Passion de Lyversberg*, le maître de l'*Autel de la Croix*, celui de la *Mort de la Vierge*, etc. M. Michel signale encore d'autres productions de l'école flamande, entre autres le *portrait de Jabach*, attribué à Van Dyck, le vulgaire *Prométhée* de Jordaens, un beau Teniers, etc. En résumé, conclut le critique (p. 63), la réunion des tableaux de l'école allemande primitive constitue le principal intérêt du musée de Cologne, et nulle part ailleurs, on ne pourrait aussi bien étudier cette école. La valeur esthétique d'un maître tel que maître Stephan est tout à fait de premier ordre et le *Dombild* est un pur chef-d'œuvre. Cette étude se termine par un catalogue alphabétique des tableaux de peintres anciens exposés au musée de Cologne. Elle sera prochainement suivie d'autres études sur le *Musée de Munich*, le *Musée de Cassel*, etc.

— M. Eug. Müntz, conservateur de l'Ecole nationale des Beaux-Arts, vient de faire paraître *Les historiens et les critiques de Raphaël, 1483-1883*, essai bibliographique pour servir d'appendice à l'ouvrage de Passavant avec un choix de documents inédits ou peu connus » (librairie de l'*Art*, 1 vol. in-8° raisin, illustré de quatre portraits de Raphaël, tiré à 200 exemplaires, 6 fr.). Ce volume a paru dans la deuxième série de la *Bibliothèque internationale de l'Art*. La première série vient de s'enrichir de trois nouveaux volumes: *La gravure en Italie avant Marc-Antoine*, par M. le vicomte Henri Delaborde (un vol. de 300 pages, orné de 110 gravures, 25 fr.); *Claude Lorrain, sa vie et ses œuvres*, par M^me Mark Pattison (un) vol. de 300 pages, orné de 40 gravures, 30 fr.); *Les Della Robbia, leur vie et leur œuvre*, par MM. J. Cavalucci, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Florence, et E. Molinier, attaché à la conservation du musée du Louvre (300 pages, plus de 100 gravures, 30 fr.). Deux autres volumes sont sous presse: *Le livre des peintres*, de Carel Van Manderz, traduction, commentaires et notes par M. Henry Hymans, conservateur des estampes à la Bibliothèque, et *les musées d'Allemagne*, par M. Emile Michel.

— On annonce la mort de M. l'abbé Renoux, doyen de la Faculté de théologie d'Aix, docteur ès-lettres, etc. Outre ses thèses pour le doctorat, dont l'une, la française, *Etude sur les sermons du P. Lejeune*, contient des aperçus ingénieux, l'abbé Renoux avait publié, il y a deux ans, un travail plein d'intérêt sur *Les prédicateurs célèbres de l'Allemagne*.

— M. François Lenormant, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur d'archéologie près de la Bibliothèque nationale, vient de mourir à l'âge de 46 ans. Il était né à Paris, le 17 janvier 1837. Il se fit connaître, fort jeune encore, en publiant un *Essai sur la classification des monnaies des Lagides* (1856) et sur *l'Origine chrétienne des inscriptions sinaïtiques* (1859). Il fit partie de la rédaction de l'*Ami de la religion* et de la *Gazette de France*. Il se trouvait en Orient lorsqu'eurent lieu les massacres des chrétiens (1860) et il écrivit aux journaux des lettres intéressantes sur ce sujet. Ses publications sont : *Deux dynasties françaises chez les Slaves méridionaux aux* XIV^e *et* XV^e *siècles* (1861); *Le gouvernement des îles Ioniennes* (1861); *Histoire des massacres de Syrie* (1861); *Recherches archéologiques à Eleusis* (1862); *La Révolution de Grèce, ses causes*, etc. (1862); *Essai sur l'organisation politique et économique de la monnaie dans l'antiquité* (1863); *La Grèce et les îles Ioniennes* (1865); *Turcs et Monténégrins* (1866); *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient* (1868, 2 vols. in-8°), couronné en 1869 par l'Académie française; *Lettres assyriologiques et épigraphiques* (1871-72, 4 vols.); *Les premières civilisations* (1874, 2 vols); *Les sciences occultes en Asie* (1874-75, 2 parties in-8°), etc. Il avait tout récemment publié une *Traduction de la Genèse* d'après l'hébreu avec distinction des éléments constitutifs du texte, suivie d'un essai de restitution des livres primitifs dont s'est servi le rédacteur (comp. *Revue critique*, n° 42, 15 octobre 1883) et le récit d'un voyage dans la grande Grèce. Il avait édité, d'après le manuscrit de son père, des *Mémoires sur la peinture de Polygnote dans la Lesché de Delphes* (1864) et recueilli ses *Essais sur l'instruction publique* (1873).

— M. Pierre-Marin-Victor-Richard de Laprade, mort le 14 décembre, était né à Montbrison le 13 janvier 1812. Il avait fait ses études à Lyon et s'était inscrit au barreau ; il débuta, en 1839, par un poème intitulé: *Les parfums de Madeleine*, puis donna la *Colère de Jésus* (1840) et la légende spirituelle de *Psyché* (1841); après avoir publié, en 1844, ses *Odes et poèmes*, il reçut une mission en Italie où il fit, dans les bibliothèques, des recherches historiques. Il occupa, de 1847 à 1861, la chair de littérature française de la Faculté des lettres de Lyon ; une satire politique en vers, *Les Muses d'Etat*, insérée dans le *Correspondant* du 25 novembre, le fit révoquer. Cependant il avait publié ses *Poèmes évangéliques* (1852) et ses *Symphonies* (1855) ; il fut élu à l'Académie française, en remplacement d'Alfred de Musset, le 11 février 1858. Il a encore publié les *Idylles héroïques* (1858); *Questions d'art et de morale* (1861); *Le sentiment de la nature avant le christianisme* (1866); *Le sentiment de la nature chez les modernes* (1868); *Pernette*, poème (1868), etc., etc.

— M. Bon-Louis Henri Martin, mort le 14 décembre, était né à Saint-Quentin, dans l'Aisne, le 20 février 1810. Il suivit, comme externe, les cours du collège de sa ville natale et se destina au notariat. Mais bientôt l'histoire l'attira ; il écrivit d'abord des romans historiques dont l'époque de la Fronde était le sujet : *Wolfthurm* (1830); *La vieille Fronde* (1832) ; *Minuit et demi* (1832); réimprimé en 1855 sous le titre *Tancrède de Rohan ; Le libelliste* (1833). Puis, avec M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob), il conçut une *Histoire de France par les principaux historiens* qui serait une série d'extraits des chroniques et des principaux mémoires historiques. (Paris, Mame, 1833.) Mais bientôt Henri Martin tenta une œuvre plus personnelle; de 1833 à 1836, il donna, en quinze volumes, la première édition de son *Histoire de France ;* le nom de l'auteur ne figura sur le titre qu'à partir du dixième volume. Il publia ensuite, avec M. Paul Lacroix, l'*Histoire de la ville de Soissons* (1837; 2 vols.), où lui appartiennent le premier volume et le dernier chapitre du second. Il reprit quelque temps après son *Histoire de France* et la refondit complètement; ce travail dura de 1837 à 1854; c'est la troisième édition de l'ouvrage, car la première

avait eu un second tirage que l'auteur n'avait pas revu. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres décerna, en 1844, le premier prix Gobert aux volumes X et XI qui traitent des *guerres de religion*. L'Académie française donna, en 1851, aux volumes XIV, XV et XIV, consacrés au *Siècle de Louis XIV*, le second prix Gobert, et, en 1856, après la mort d'Augustin Thierry, le premier prix. De 1855 à 1860, parut une quatrième édition, remaniée et complétée; elle obtint, en 1869, de l'Institut, le prix biennal de 20,000 francs. M. H. Martin, dont nous ne devons pas retracer ici le rôle politique, avait été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques le 29 juillet 1871 et de l'Académie française le 2 juin 1879 (en remplacement de M. Thiers). M. Carnot, ministre de l'instruction publique, l'avait chargé, en 1848, du cours d'histoire moderne, à la Sorbonne; il prit pour sujet *la politique extérieure de la Révolution*; mais il n'enseigna qu'un semestre. Citons encore, outre l'*Histoire de France*, les ouvrages suivants : *De la France, de son génie et de ses destinées* (1847); *Jeanne d'Arc* (1856); *Daniel Manin* (1859); *L'unité italienne et la France* (1861); *Jean Reynaud* (1863); *Pologne et Moscovie* (1863); *Vercingétorix*, drame héroïque (1865); *La Russie et l'Europe* (1866); *Dieu dans l'histoire* (1867), traduction de l'allemand, de C. J. Bunsen, avec Dietz; *Etudes d'archéologie celtique* (1871); *Les Napoléons et les frontières de France* (1874), etc. Il avait commencé, en 1867, la publication d'une *Histoire de France populaire* illustrée, dont deux volumes parurent avant la guerre et qui forme six volumes.

ALLEMAGNE. — Sous le titre « Revue trimestrielle pour la culture et la littérature de la Renaissance », *Vierteljahrsschrift für Cultur und Litteratur der Renaissance*, M. Louis Geiger, professeur à l'Université de Berlin et directeur du *Gœthe-Jahrbuch*, publiera chez Seemann, à Leipzig, un recueil scientifique qui servira de centre aux études sur la Renaissance. L'éditeur entend sous le nom de *Renaissance* — lisons nous dans son programme — « le grand mouvement intellectuel qui saisit les peuples de l'Europe au xiv^e siècle et les enchaîna jusqu'au xvi^e siècle; on devra surtout étudier, parmi ces peuples, les Italiens et les Allemands; mais les autres nations de l'Ouest et de l'Est ne seront pas exclues. Parmi les productions de cette époque et de ces peuples, on s'attachera en première ligne aux œuvres littéraires; puis viendront les efforts tentés sur le domaine des arts; par exception, on pourra traiter aussi de l'histoire politique du temps. Le grand public trouvera son compte à cette publication; car les fascicules renfermeront, aussi souvent qu'il sera nécessaire, des gravures tirées à part; en outre, le premier article de chaque fascicule aura, autant que possible, un caractère général. Le recueil sera, comme le *Gœthe-Jahrbuch*, ainsi divisé : I. *Abhandlungen und Forschungen*; II. *Neue Mittheilungen*; III. *Miscellen*; IV. *Recensionen und Referate*. »

— M. Hermann Hallwich, l'auteur d'un grand travail en deux volumes sur la mort de Wallenstein (*Wallensteins Ende*) travaille à une biographie complète du célèbre comte Henri Mathias de Thurn.

— La librairie Henninger, de Heilbronn, vient de publier une petite brochure de M. Félix Franke : *Die praktische Spracherlernung*. En 39 pages, l'auteur traite des principes de l'étude pratique des langues, fondés sur la psychologie et la physiologie du langage. Il rejette l'ancienne « méthode de traduction » qui prend pour base la langue maternelle, et il demande que l'écolier fasse à la langue étrangère, ce « mécanisme psychologique associé à un sentiment du mouvement des organes » le même accueil que l'enfant à sa langue maternelle. Nous croyons retrouver dans cette plaquette une pensée profonde que Guillaume de Humboldt exprimait déjà il y a cinquante ans. « On ne peut, dit M. Franke, à proprement parler, enseigner une langue; on ne peut que l'éveiller dans l'âme de celui qui écoute ». M. Franke déve-

loppe la méthode qu'il fonde sur ce principe, et fait, comme Perthes, une large part à l'assimilation inconsciente. Son exposition est le plus souvent claire et convaincante. Pourtant, il nous reste un doute. Serait-il vraiment pratique de n'enseigner aux commençants que l'orthographe phonétique, *nait* au lieu de *knight*, par exemple? Espérons que M. Franke prouvera bientôt la vérité de ses théories par une application *in concreto*.

— L'éditeur Schmeitzner, de Chemnitz, qui s'est fait récemment connaître par la publication des œuvres de M. Fr. Nietzsche, l'ardent disciple de Schopenhauer et de Wagner, a réédité trois articles (publiés d'abord dans les *Bayreuther Blætter*, 1883. Livraisons IV-VI) de M. O. Schlemm, *Ueber gymnasiale Erziehung*. C'est une suite d'attaques contre ceux que l'auteur nomme les « philistins », c'est-à-dire tous ceux qui professent ou favorisent à quelque degré que ce soit l'enseignement actuel, supérieur ou secondaire. L'auteur reproche à ces « philistins » de n'avoir pas toutes préparées et toutes faites les formes que devront revêtir les hommes de génie à venir. Il écrit à la façon de Nietzsche; mais il n'a ni son esprit ni sa verve; c'est un de ces pessimistes qui ne voient qu'avec dépit et colère tout ce qui les entoure; il ferait bien de se rappeler le mot de Byron : *Complaint of present days Is not a certain path to future praise.*

— M. O. Jæger, directeur du Friedrich-Wilhelmsgymnasium de Cologne, a fait paraître sous ce titre *Aus der Praxis, ein pædagogisches Testament* (Wiesbaden), un petit livre intéressant et instructif. On vient de publier un *Manuel du démagogue*; l'opuscule de M. Jæger pourrait s'intituler : le manuel du pédagogue. L'auteur donne à un jeune ami, qu'il introduit d'abord comme « Probe-Candidat », puis comme professeur titulaire, enfin comme professeur de gymnase, les conseils que lui dicte une expérience de quarante ans. Le livre comprend trois cents paragraphes. M. Jæger fait fi de ce qu'on a nommé « l'hyperbole didactique », de tous les grands mots sur la méthode ou les méthodes de l'éducation. « Je te donnerai, moi aussi, dit-il à son jeune ami, deux instructions brèves et courtes : 1° lorsque tu seras devant tes trente élèves, rappelle-toi ce que tu pensais au temps où tu étais élève toi-même; 2° ce que tu demandes à tes élèves, de la sixième à la rhétorique, fais-le aussi toi-même ». Nous recommandons vivement la lecture de ce petit livre, auquel l'auteur a su donner la forme la plus attachante et la moins pédantesque.

— M. Hermann Hüffer, professeur à l'Université de Bonn, a fait tirer à part l'étude qu'il avait publiée dans l'« Historisches Taschenbuch » sur la République parthénopéenne de l'an 1799, *die Neapolitanische Republik des Jahres 1799*; nous y reviendrons.

GRANDE-BRETAGNE. — L'Université de Cambridge a conféré le titre de maître ès-arts à M. J. H. Hessels, l'éditeur bien connu de la *Lex salica* et l'auteur de la « Vie de Gutemberg » (*Life of Gutemberg*). M. Hessels prépare une édition d'un traité de Wyclif *de artibus animae* pour la « Wiclif Society » et la publication d'un important lexique du latin du moyen âge, basé sur celui de Ducange, et qui paraîtra à la librairie J. Murray.

— La Clarendon Press publie le premier volume d'une édition des *Annales* de Tacite par le Rev. H. Furneaux.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 décembre 1883.

M. Heuzey, président, annonce la mort de M. François Lenormant, membre ordinaire de l'Académie, décédé à Paris le 10 décembre, et exprime en quelques mots les regrets que cette perte laisse à la compagnie.

M. le Ministre de l'instruction publique écrit à l'Académie pour l'inviter à présenter des candidats aux chaires d'arabe vulgaire et d'arménien actuellement vacantes à l'école spéciale des langues orientales vivantes.

L'Académie procède à l'élection de deux commissions chargées de présenter des candidats aux places de correspondant dont la vacance a été constatée à la dernière séance. Ces commissions sont ainsi composées :

Pour présenter des candidats à une place de correspondant étranger, MM. Maury, Gaston Paris, Barbier de Meynard, Alexandre Bertrand;

Pour présenter des candidats à deux places de correspondant français, MM. Egger, Delisle, Jourdain, Dumont.

M. Bréal continue ses observations sur l'étymologie de divers mots latins.

On écrit ordinairement *poenitet* par *oe*, et l'on croit que ce mot vient de *poena*, pris au sens de remords. Mais, en ancien latin, ainsi que l'a remarqué déjà Aulu-Gelle, *me poenitet* ne signifie pas « je me repens »; cette expression signifie simplement : « je regrette, je ne suis pas content ». Dans plusieurs inscriptions, par exemple dans celle de l'empereur Claude, à Lyon, ainsi que dans les meilleurs manuscrits, ce verbe est écrit par un *ae : paenitet*. M. Bréal rattache *paenitet* à l'adverbe *paene*, qui signifie primitivement : « intérieurement, à fond, tout à fait, de fond en comble » et a pris plus tard seulement le sens de « presque » *Penitus, penes, penetro*, sont des mots de la même famille; tous se rapportent à des idées de « fond », d' « intérieur ». *Me paenitet* signifie : « cela me pénètre, cela me touche intérieurement, cela me contrarie ».

Il y avait à Rome, au Capitole, devant le temple de Minerve, trois statues qui représentaient des personnages agenouillés; c'étaient probablement des caryatides. Elles avaient été rapportées de Syrie par le consul Acilius, vainqueur d'Antiochus. Le peuple de Rome leur donna le nom de *Nixi Di*, c'est-à-dire, « les dieux agenouillés », du verbe *nitor*, qui signifiait primitivement « être agenouillé ou accroupi ». Plus tard, le verbe ayant perdu ce sens et pris celui de « s'efforcer », on s'imagina, pour expliquer le nom de ces dieux, que c'étaient ceux qui présidaient aux efforts des femmes en couches : *velut præsidentes parientium nixibus*. Ce qui prouve que la signification primitive de *nitor* est bien « s'agenouiller », c'est que ce mot est parent du latin *genu*, « genou », et du grec γνύξ, « à genoux » : cette parenté est visible dans une forme ancienne, qui nous a été conservée par Festus : *gnictor*.

Ouvrages présentés : — par M. Barbier de Meynard : 1° Kuenen, *Religion nationale, Religion universelle*, traduit du hollandais par Maurice Vernes; 2° Guyard (Stanislas), *the Eastern Caliphate*; — par M. de Rozière : 1° Willems, *Traité de droit public romain*, 5e édition ; 2° *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française*, publié sous les auspices de la commission des archives diplomatiques au ministère des affaires étrangères, t. Ier : *Autriche*, avec une introduction et des notes par Albert Sorel.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 5 décembre 1883.

La Société procède au renouvellement du bureau pour l'année de 1884. Sont nommés : président, M. Guillaume; premier vice-président, M. Courajod; deuxième vice-président, M. Saglio ; secrétaire, M. Gaidoz ; secrétaire-adjoint, M. Corroyer ; trésorier, M. Aubert; bibliothécaire-archiviste, M. Nicard. Sont nommés associés correspondants : M. Quarré Reybourbon, à Lille; M. des Roberts, à Nancy ; M. de Laigue, consul de France à Livourne.

M. Ulysse Robert lit une note sur des évêques de Toulon, de Carcassonne, d'Urgel et de Turin, appartenant au IXe siècle et jusqu'ici inconnus. Ces noms lui ont été fournis par le Bullaire de l'abbaye de Saint-Gilles.

M. Alfred Ramé présente trois fibules gallo-romaines faisant partie de sa collection. L'une d'elle représente le buste d'une orante exécuté ou repoussé avec une rangée de perles formant bordure. La barbarie du travail accuse l'époque mérovingienne. Ce bijou a été recueilli vers 1830 à Roiglise, canton de Roye (Somme).

Eugène Muntz.

— Erratum (séance du 14 novembre) lire *roche d'obsidienne* et *forts vitrifiés*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 27 Dix-septième année 2 Juillet 1883

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, nº 580, 16 juin 1883 : BESANT, The life and achievements of Edward Henry Palmer. (Middleton : courte biographie qui offre une peinture vivante de l'existence et des œuvres de Palmer, style agréable et vigoureux, livre qu'on lira avec autant de plaisir que d'intérêt.) — Charles Roach SMITH, Retrospections, social and archaeological, vol. I. (Peacock.) — MARVIN, The Russians at Merv and Herat, and their power of invading India (Keane). — Journey to Parnassus, composed by Miguel de Cervantes Saavedra, translated by GIBSON (W. Webster : texte espagnol avec une excellente traduction anglaise en regard). — W. STEPHENS, A memoir of the right hon. William Page Howe, baron Hatherley. (Leach.) — Phil. ROBINSON, Saints and sinners, a tour across the states and round them, with three months among the Mormons, — Shropshire Folk-Lore, part. I, edited by Charlotte S. BURNE. — A siamese bestiary (Frankfurter). — The universality of consciousness. (Owen.) — The new edition of « Liddell and Scott » (Keene). — HULL, Contributions to the physical history of the british isles, with a dissertation on the origin of Western Europe a. of the Atlantic. Ocean. (Rudler.) — The arabic element in modern persian. (Houtum-Schindler.) — WATKIN, Roman Lancashire or a description of roman remains in the County Palatine of Lancaster.

The Athenaeum, nº 2903, 16 juin 1883 : HARE, Cities of southern Italy and Sicily. — SIDGWICK, The principles of political economy. — The chronicle of James I, King of Aragon, translated by the late John Forster, with an historical introd., notes, etc., by Pascual de GAYANGOS (M. de Gayangos a rendu un réel service aux lettres en terminant et publiant la traduction de la chronique commencée par feu John Forster). — WILLS, In the land of the lion and sun, or modern Persia. — Emily Bronte (Alg. Ch. Swinburne). — A reply. (Pinches.) — The « Dictionary of national biography » (Liste des noms de Baruch à Beechey).

Literarisches Centralblatt, nº 25, 16 juin 1883 : ZITTEL, Dr. Martin Luther von 1483-1517, ein Beitrag zu einem wirklichen Volksbuche über Luther's Leben u. Schriften (Ce n'est pas un livre, mais une brochure sur la façon dont il faudrait faire une biographie de Luther, et rendre les écrits du réformateur accessibles au grand public). — EYSSENHARDT, Hadrian und Florus (Petit livre amusant, où il y a quelques détails nouveaux). — BACHMANN, Die Wiedervereinigung der Lausitz mit Böhmen. 1462. — GINDELY, Geschichte des dreissijährigen Krieges. III. Der schwedische Krieg seit Gustav Adolfs Tode u. der schwedisch-französische Krieg bis zum westfälischen Frieden. 1632-1648 (Voici les points nouveaux : « 1º Le plan de Gustave, de fonder sa domination dans l'intérieur de l'Allemagne, date de peu de temps après la bataille de Breitenfeld, lorsqu'il se fit prêter hommage « dans son duché de Franconie », commença à devenir orgueilleux et à mépriser les ponts à l'aide desquels il avait atteint sa hauteur vertigineuse, ne voulut pas entendre parler de paix et prit une attitude hostile envers les électeurs protestants, si bien que le Saxon ne savait plus de quoi il devait se garder davantage : de l'ambition du roi ou de la tyrannie de l'Edit de restitution ; 2º après Breitenfeld un inconnu fit, par l'intermédiaire du capucin Quiroga, l'offre au roi d'Espagne d'assassiner Gustave ; 3º Magdebourg, dit Gindely avec Wittich, n'a pas été brûlé par les soldats de Tilly, mais par les habitants de Magdebourg, qui voulurent dépasser l'exemple de [illegible]chelle, et il est vraisemblable que Falckenberg prépara la catastrophe ; 4º Gindely se décide, d'après des documents qu'il ne publie pas en-

core, pour la faute ou le crime de Waldstein (c'est ainsi qu'il écrit Wallenstein), et ses motifs sont : l'alliance de Waldstein avec Gustave par l'intermédiaire de Thurn, les négociations de Kinsky avec Feuquières, celles de Waldstein avec Arnim, les mensonges qu'il faisait à l'empereur pour couvrir ses intrigues, et ses efforts pour ruiner l'armée de la Ligue »). — MEJER, Die Periode der Hexenprocesse (Veut prouver arbitrairement que les coupables ont été atteints et qu'ils étaient coupables d'employer des breuvages enivrants, surtout la datura stramoine qui causait des hallucinations et leur faisait croire qu'ils volaient dans les airs, etc.). — BLAU, Die deutschen Landsknechte, ein Culturbild (Travail fait en son ensemble avec beaucoup d'habileté et de succès; utile manuel pour la jeunesse des gymnases). — CREIGHTON, A history of the papacy during the period of the reformation. 2 vols. (Livre qui repose sur une bonne étude des sources et des ouvrages des Allemands; pas de points de vue nouveaux; mais tableau exact dans toutes ses parties; grande impartialité; « eine Süchtige Leittung ». — REICHENSPERGER, Erlebnisse eines Parlamentariers im Revolutions jahre 1848 (Modéré). — RÜTIMEYER, Die Bretagne, Schilderungen aus Natur und Volk (Livre très intéressant et très instructif, écrit avec goût et clarté). — CHWOLSON, Corpus inscriptionum hebraicarum (H. Str. Réponse à Chwolson; l'auteur de l'article garde son avis d'autrefois, « jusqu'à ce qu'un savant versé dans la paléographie hébraïque et qui a donné des preuves d'un coup d'œil critique, vienne plaider l'authenticité « auf Grund eigener Untersuchung »; l'œuvre renferme d'ailleurs — abstraction faite de Firkowitz — un grand nombre de matériaux précieux et intéressants). — CANINI, Etudes étymologiques (Encore un livre sans valeur sur l'étymologie, entrepris sans l'éducation linguistique suffisante et sans que l'auteur possède le sens du développement historique de la langue). — Titi Livii ab urbe condita liber II, p. p. FRIGELL. — LINDENSCHMIT, Tracht u. Bewaffnung des römischen Heeres während der Kaiserzeit (Ce nouveau travail du Nestor des études sur les monuments de l'antiquité allemande est un excellent manuel).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 24, 16 juin 1883 : H. MÜLLER, Ueber Plotins Schrift περὶ θεωρίας, et Plotins Forschung nach der Materie. — Hugo von KLEIST, Plotinische Studien. I, Studien zur vierten Enneade. — Die sogenannte Theologie des Aristoteles aus dem arabischen übersetzt u. mit Anmerk. versehen von DIETERICI. (Rose : « on a trouvé désormais pour l'histoire de la philosophie arabe le nom qui nous manquait encore : Plotin est la source des scolastiques arabes; Plotin et Aristote, voilà toute la philosophie arabe; on doit cette vue à la nouvelle traduction. ») — Babrius, edited with introd. dissertations, critical notes, commentary a. lexicon by RUTHERFORD. (Kaibel : renferme quatre dissertations : 1° sur l'époque et la personne de Babrius, qui serait un des « homines literati » de la cour de Sévère; 2° une courte histoire de la fable grecque; 3° sur le « mixo-barbarism » et la « lettered affectation » de Babrius; 4° sur le manuscrit; le texte n'est en son ensemble que peu amélioré.) — Ch. NISARD, Notes sur les lettres de Cicéron. (Eberhard : livre élégant en élégant français, non sans toute sorte de remarques psychologiques piquantes, très agréable à lire pour l'amateur, mais à condition que cet amateur n'exige pas la satisfaction d'intérêts scientifiques; évite toutes les difficultés sérieuses; la plus haute autorité est Victor Leclerc.) — Der Mantel, Bruchstücke eines Lanzeletromans des Heinrich von dem Türlîn, nebst einer Abhandlung über die Sage von Trinkhorn u. Mantel u. die Quelle der Krone hrsg. v. WARNATSCH. (E. Martin : matériaux rassemblés avec soin, comparaisons intéressantes.) — GRUCKER, Histoire des doctrines littéraires et esthétiques en Allemagne. (Seuffert : soin très estimable, mais utilise

les livres d'un Scherr et d'un König : rien d'important n'a échappé à l'auteur, mais il y a plus d'extraits que de travail ; utile, mais pourrait être plus approfondi ; en tout cas « ernste Sachlichkeit »)—MAYR, Die östlichen Alpenländer im Investiturstreit. (Bresslau : pas de nouveaux résultats, mais soigné.) — LEGRELLE, Louis XIV et Strasbourg, essai sur la réunion de Strasbourg à la France. (Wiegand : « complètement insuffisant;... travail de tendance dans le pire sens du mot. ») — VLACH, Die Cecho-Slaven, uebersichtliche Darstellung; von HELFERT, Volkslied und Tanz, das Wiederaufleben der böhmischen Sprache u. Literatur, die ältesten Denkmale böhmischen Schrifttums und der Streit über deren Aechtheit; drei Studien. (Brückner.) — BENNDORF, Vorläufiger Bericht über zwei österreichische archäologische Expeditionen nach Kleinasien. (Kekulé.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nos 25 et 26, 20 et 27 juin 1883 : Karl LAMPRECHT, Initial-Ornamentik des XIII. bis XIII. Jahrhunderts. (Ant. Springer : sujet de très grand intérêt habilement traité). — RÜMELIN, Die Theilung der Rechte. — BUNYIU NANJIO, A catalogue of the chinese translation of the Buddhist Tripitaka. (G. v. d. Gabelentz).

Theologische Literaturzeitung, n° 12, 16 juin 1883 : ORELLI, Die altestamentliche Weissagung von der Vollendung des Gottesreiches in ihrer geschichtlichen Entwicklung dargestellt (W. Baudissin). — BESTMANN, Geschichte der christlichen Sitte. II, 1. (Harnack). — WILLE, Philipp der Grossmüthige von Hessen und die Restitution Ulrichs von Würtemberg 1526-1535. (Brieger : monographie qui repose sur des études très étendues et sur de longues recherches dans les archives.)

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent. 23.

N° 28 Dix-septième année 9 Juillet 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 581, 33 juin 1883 : Hennessy. Sir Walter Raleigh in Ireland. (Fagan.) — Wills. In the Land of the Lion and Sun, or modern Persia. (Wilson). — English Charlemagne romances; Duke Huon of Bordeux, part I, edited by Lee; Rauf Coilyear, with fragments of Roland and Vern Agu and Otuel, edited by Herrtage. (Saintsbury : publication de textes qui ont un intérêt plus linguistique que littéraire; néanmoins cet intérêt littéraire est déjà considérable; l'introduction de M. Lee est pleine de soin et de savoir; la publication attachante de M. Herrtage renferme des notes et un glossaire qui méritent de grands éloges). — The book of Koleheth, commonly called Ecclesiastes, considered in relation to modern criticism and to the doctrines of modern pessimism, with a critical and grammatical commentary and a revised translation. The Donnellan Lectures for 1880-81, by Ch. H. Hamilton Wright. (Tyler : malgré quelques défauts, ce livre sera très utile, et tiendra un rang élevé dans la littérature exégétique de l'Ecclésiaste). — The latin speeches at Cambridge. — The late E. H. Palmer (Japp). — The national song of the Basques. (W. Webster : communique une lettre de M. d'Abbadie sur le chant d'Altabiscar; « Les jeunes Basques, et notamment les étudiants faisant leurs cours à Paris, aiment à chanter en chœur un air accommodé sur les noms de nombre basques, jusqu'à vingt, rebroussant ensuite de vingt à un. Garay de Montglave fréquentait des compatriotes. Il était Bayonnais. Cet air, ce souvenir attrayant du pays loin du pays, lui inspira l'idée du Chant d'Altabiscar. Il le composa en français. Un de mes cousins, Louis Duhalde, traduisit en basque l'œuvre de M. de Montglave. Il ne s'était jamais occupé de sa langue maternelle, il n'en savait que ce qu'il en avait appris dans l'enfance; aussi sa version trahit-elle une main inexperte. Il a traduit simplement en prose sans mesure et sans rime; le morceau ne peut être que récité; on chante seulement la nomenclature un, deux, trois, etc., sur un air qui n'a certes rien de guerrier. Ai-je besoin d'ajouter que les prétendues copies à variantes conservées dans la montagne n'ont jamais existé? Une simple réflexion aurait dû faire comprendre à la foule que, si un chant peut se conserver par tradition orale, un récitatif inchantable n'aurait pas eu de lendemain. Duhalde a bien ri avec moi de la méprise de tant d'écrivains »). — The « typike diatheke » of Neophytus and the Stowe Missal. (Warren.) — The new edition of « Liddell and Scott » (Haverfield). — Pleyte, chapitres supplémentaires du livre des morts, traduction et commentaire (Amelia B. Edwards.) — The arabic element in modern. (Wilson.) — Wedmore, Four masters of etching, with original etchings by Hadens Jacquemart, Whistler a. Legros. — Paintings of China. — Leonardo da Vinci and the duke of Mantua (J. P. Richter). — A painter's commentary on Dante (Cheyne),

The Athenaeum, n° 2904, 23 juin 1883 : Mrs. Scott-Stevenson, On summer seas. — Murphy, Cromwell in Ireland, a history of Cromwell's irish campaign. (Récit détaillé, mais très clair et très impartial.) — Gilder, Ice-Pack and Tundra, an account of the search for the Jeannette und a gledge journey through Siberia. —The Gospel accordings to St Mark, p. p. Maclear; The Epistle of Paul the apostle to the Hebrews, p. p. Farrar. Mr. Edward Fitzgerald. — Notes from Dublin. — The bishop of Natal. — Voltaire's Charles XII. (Knight : L'auteur de la note possède une des deux éditions faites à la fois par Jore, M. Bengesco n'en connaît qu'une seule.) — Cope, Bramshill, its history and architecture.

Literarisches Centralblatt, n° 26, 23 juin 1883 : WEISS, Das Leben Jesu. II. (« Viel Lehrreiches und Treffendes »). — Supplementum codicis apocryphi. I. Acta Thomae graece partim cum novis codicibus contulit partim primus edidit latine, recensuit, praefatus est, indices adjecit Max BONNET. (Renferme la 1re édition complète du texte grec des « acta Thomae » et de nouveaux textes sûrs des « miracula Thomae » et de la « Passio Thomae »; publication fort remarquable et qui fait grand honneur à Max Bonnet). — FISCH, Die sociale Frage im alten Rom bis zum Untergang der Republik. (Conférence sans prétention.) — MOROSI, L'invito di Eudossia a Genserico, studio critico. (A le mérite de démontrer la complète invraisemblance du récit de Procope; contribution très importante.) — DE BEAUCOURT, Histoire de Charles VII, II. Le roi de Bourges, 1422-1435. (Suite de cet ouvrage de grande valeur; recherches faites avec grand soin; jugement calme et réfléchi.) — LADEWIG, Poppo von Stablo u. die Klosterreformen unter den ersten Saliern. (Très bon travail.) — O. SEEMANN, Die Aebtissinnen von Essen, nach dem Brüsseler Catalog mit Varianten u. Anmerkungen hrsg. — DELARC, Les Normands en Italie depuis les premières invasions jusqu'à l'avènement de Grégoire VII. (La science allemande ne tirera pas grand profit de cet ouvrage; l'auteur connaît les sources, et il a de la critique, quoique cette critique ne soit pas toujours profonde et n'obtienne qu'à peine de nouveaux résultats.) — FORST, über Buchanan's Darstellung der Geschichte Maria Stuart's. (Recherches menées avec une saine critique.) — DIESENHAMER, Meine Reise um die Welt. — FELDMANN, Lateinische Syntax in den Hauptregeln mit Rücksicht auf die Ergebnisse der vergleichenden Sprachwissenschaft zusammengestellt. (Peut servir.) — STOBZ, Zur lateinischen Verbalflexion. (La valeur de cet ouvrage réside plus dans la critique des vues opposées que dans ses propres assertions positives, qui, néanmoins, sont habilement exposées et méritent l'attention.) — G. RAYNAUD, Inventaire des manuscrits italiens de la Bibliothèque nationale qui ne figurent pas dans le catalogue de Mansard. — APPEL, Das Leben u. die Lieder des Trobadors Peyre Rogier. (Edition satisfaisante, remarques intéressantes.) — Bibliothek der angelsächsischen Poesie, begründet von GREIN, neu bearbeitet, vermehrt und nach eigenen Lesungen der Handschriften hrsg. v. R. P. WÜLCKER. I, 2. — Karten von Attika, aufgenommen durch Officiere u. Beamte des grossen Generalstabes, hrsg. v. E. CURTIUS u. KAUPERT. Heft II von MILCHHOFER. — KELCHNER, Die Marienthaler Drucke der Stadtbibliothek zu Frankfurt am Main, bibliographisch beschrieben.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 25, 23 juin 1883 : Handbuch der theologischen Wissenschaften in encyclopädischer Darstellung hrsg. von ZÖCKLER. III. — Das Ungarische Unterrichtswesen am Schlusse des Schuljahres 1879-80. — KAUFMANN-HARTENSTEIN, Ueber die wichtigsten Resultate der Sprachwissenschaft. (Jülg : bon ouvrage, excellent résumé sans inexactitudes.) — STRASSMAIER, Alphabetisches Verzeichnis der assyrischen u. akkadischen Wörter im zweiten Bande der « Cuneiform Inscriptions of Western Asia » sowie mehrerer anderer meist unveröffentlichten Inschriften. (Schrader : ouvrage auquel il faut souhaiter une suite, et qui sera utile.) — Discours de Cicéron pour le poète Archias, p. p. Emile THOMAS. (H. J. Müller : très soigné, notes critiques fort instructives, texte constitué d'après de sains principes critiques.) — GERBER u. GREEF, Lexicon Taciteum; fasc. V. (Prammer : de « fortuna » à « impero. ») — SITTL, Die localen Verschiedenheiten der lateinischen Sprache mit besonderer Berücksichtigung des afrikanischen Lateins. (Thurneysen : beaucoup de points nouveaux, mais assertions trop incertaines et conclusions trop hardies.) — Briefe von

Ernestine Voss an Rudolf Abeken, hrsg. von POLLE. — BIJWANCK, Spécimen d'un essai critique sur les œuvres de François Villon (Ad. Tobler : l'auteur est fait pour accomplir la tâche difficile qu'il se propose, bon jugement, grand soin dans les recherches). — JUNG, Die romanischen Landschaften des römischen Reiches, Studien über die inneren Entwickelungen in der Kaiserzeit. (Seeck : livre qui n'est qu'un répertoire peu maniable, « recht unhandlich » de la littérature du sujet; si l'on veut prendre la peine de le feuilleter, on y trouvera maint renseignement utile, mais il ne faut pas se fier à ses citations et il vaut mieux recourir aux sources originales.) — A secret negociation with Charles the first 1643-1644 edited from the Tanner mss. in the Bodleian library, by Bertha Meriton GARDINER. (A. Stern : recueil d'actes importants inconnus jusqu'ici.) — Jahrbuch der kunsthistorischen Sammlungen des allerhöchsten Kaiserhauses, hrsg. unter Leitung des Oberstkämmerers Franz Grafen FOLLIOT DE CRENNEVILLE. I. — BÄHR, Das Tonsystem unserer Musik. — EXNER, Grundriss zu Vorlesungen über Geschichte und Institutionen des römischen Rechts. — Von RICHTHOFEN, Untersuchungen über friesische Rechtsgeschichte. II. (Schröder.) — D'IDEVILLE, Le maréchal Bugeaud, d'après sa correspondance intime et des documents inédits, tome III. (Matériaux assez bien rassemblés, mais sans critique historique et sans préparation suffisante.)

Archiv für Slavische Philologie. Tome VII. I : Einleitung in das Johann Alexander Evangelium Scholvin (Évangile bulgare conservé en Angleterre, renfermant les portraits de quelques tsars bulgares). — Beiträge zur russischen Grammatik (Schachmatow). — Zur mittelalterlichen Erzählungsliteratur aus dem Bulgarischen (Syrku : commentaires de Kahler). — *Anzeigen :* NETUSIL, l'aoriste en latin. — KATCHANOVSKI, Monuments de la littérature populaire bulgare. — BOUDILOVITCH, Esquisse de la grammaire slavonne (insuffisant). — Eucologue slave du Sinaï publié par GEITLER. — Mots slaves et scandinaves (J. K. Grot). — Publications de la société des bibliophiles russes (Bonnes publications; quelques travaux d'amateurs). — Bibliographie.

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXVI, 3e livraison : FREDERICQ, De l'enseignement de l'histoire dans les athénées. — GILLET, Du choix d'une méthode uniforme pour l'enseignement des langues anciennes. — THIL-LORRAIN, Peroraison de l'oraison funèbre du prince de Condé. — HUBERT, Les réformes de Marie-Thérèse dans l'enseignement moyen au Pays-Bas. — Comptes-rendus; DAHL, die lateinische Partikel ut. (Fait avec soin.) — PRAMMER, Caesaris Commentarii de Bello Gallico. (P. Thomas : livre recommandable.)

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 29 Dix-septième année 16 Juillet 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 582, 30 juin 1883 : HAYDEN a. SELWYN, North America, edited and enlarged, Stanford's Compendium of geography and travel, based on Hellwald's die Erde und ihre Völker. (R. Brown). — The Leofric Missal, as used in the cathedral of Exeter during the episcopate of its first bishop, 1050-1072, together with some account of the Red Book of Derby, the Missal of Robert of Jumièges, and a few other early manuscript series books of the english church. (J. Dowden). — Vsevelod MILLER, Osetinskie Etyudy. (Ralston : œuvre de patient labeur, où l'auteur a fait un excellent usage des matériaux qu'il avait rassemblés avec soin.) — Bishop Colenso. (Westlake.) — Mrs. James Owen. — Notes and queries on the « Eikon Basilike » (Doble.) — The Ashburnham collection. (Windisch a. Perceval.) — Demosthenes against Androtion and against Timocrates, p. p. WAYTE. (Mahaffy : très satisfaisant). — Persian wit and humour (R. F. Burton : sur Nureddin-Jami, le fameux auteur du « Yusuf et Zulaykha » et son sixième livre du Bubaristan, que vient de publier M. Charles E. WILSON sous le titre « Persian wit and humour. ») — The Abu Simbel inscription. (Isaac Taylor.) — J. Paul RICHTER, Italian art in the National Gallery. (Cosmo Monkhouse.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 26, 30 juin 1883 : LOTZ, Quaestiones de historia Sabbati. (Wellhausen.) — JANSEN (K.), Aleander am Reichstage zu Worms 1521. (Kolde : instructif.) — MEINONG, Hume Studien. II. Zur Relationstheorie. Gedanken über das Studium der modernen Sprachen in Bayern an Hoch-und Mittelschule (H. Varnhagen). — Der Rigveda oder die heiligen Hymnen der Brâhmana, zum ersten Male ins Deutsche übersetzt, mit Commentar u. Einleitung von A. LUDWIG. V. (Hillebrandt : conclusion de cette traduction et de ce commentaire du Rigveda.) — Sylloge inscriptionum boeticarum dialectum popularem exhibentium, comp. LARFELD (Hinrichs : travail fort estimable et utile, définitif à certains égards, qui témoigne d'un grand soin, de sagacité et d'indépendance de jugement; manque d'index.) — MARQUARDT, Das Privatleben der Römer II. (R. Foerster : un des meilleurs manuels que nous possédions.) — Gœthes Iphigenie auf Tauris, hrsg. v. J. BAECHTOLD. (J. Minor.) — HILLER, Gœthes musikaliches Leben. (Minor : esquisse aimable, petit livre intéressant écrit avec chaleur.) — MOLESCHOTT, Hermann Hettners Morgenroth 1847-1851. (Eloge enthousiaste de la jeunesse, de « l'aurore » de Hettner.) — Norton a. Sackville, Gorboduc or Forrex and Porrex, a tragedy edited by T. SMITH. (Zupitza : très bonne édition.) — VULLIEMIN, Geschichte der schweizerischen Eidgenossenschaft, deutsch von J. KELLER. (W. Bernhardi.) — Collection des voyages des souverains des Pays-Bas, p. p. GACHARD et PIOT. (Philippson : publication très importante.) — Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Strasbourg antérieure à 1790, p. p. BRUCKER. — SCHWICKER, Die Zigeuner in Ungarn und Siebenbürgen. (Tomaschek : livre de vulgarisation écrit avec aisance et très agréable à lire.) — KEKULÉ, Zur Deutung und Zeitbestimmung des Laokoon. (H. Blümner : très importante étude d'ensemble.) — LENEL, Das edictum perpetuum.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 27, 4 juillet 1883 : BRUNNHOFER, Giordano Brunos Weltanschauung und Verhängniss, aus den Quellen dargestellt. (Sigwart : travail qui a le mérite de reproduire, dans toute leur abondance, les pensées remarquables et les idées fécondes de Bruno.) — STÄLIN, Geschichte Württembergs, I, 1, bis 1268. (Stälin). — Nachtrag zur Schlacht von Muret (articles sous forme de variétés, de G. Köhler, sur les « servientes equites »). — PROSCH, Klinger's philosophische Romane. (Minor : très bon travail.)

Librairie HACHETTE et C^ie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

OUVRAGE COMPLET

Un volume in-folio, relié................ 32 fr.

ATLAS MANUEL

DE GÉOGRAPHIE MODERNE

Contenant cinquante-quatre cartes

IMPRIMÉES EN COULEURS

LISTE DES CARTES COMPOSANT L'ATLAS MANUEL

*(Les cartes doubles sont précédées du signe * .)*

1. Système planétaire. — Lune.
*2. Terre en deux hémisphères.
3. Volcans et coraux.
4. Pôle antarctique. — Archipels de Polynésie.
*5. Pôle arctique.
6. Océan Atlantique.
7. Grand Océan.
*8. Europe politique.
9. Europe physique hypsométrique. — Massif du Mont-Blanc.
10. Côtes méditerranéennes de la France. — Bassin de Paris.
*11. France physique hypsométrique.
12. France. (Partie Nord-Ouest.)
13. France. (Partie Nord-Est.)
*14. France politique.
15. France. (Partie Sud-Ouest.)
16. France. (Partie Sud-Est.)
*17. Grande-Bretagne et Irlande.
18. Pays-Bas.
19. Belgique et Luxembourg.
*20. Allemagne politique.
21. Danemark.
22. Suède et Norvège.
*23. Suisse.
24. Italie du Nord.
25. Italie du Sud.
*26. Espagne et Portugal.
27. Méditerranée occidentale.
28. Méditerranée orientale.
*29. Presqu'île des Balkans.
30. Grèce.
31. Hongrie.
*32. Monarchie Austro-Hongroise.
33. Alpes Franco-Italiennes.
34. Caucasie.
*35. Russie d'Europe.
36. Pologne.
37. Asie Mineure et Perse.
*38. Asie physique et politique.
39. Chine et Japon.
40. Indo-Chine et Malaisie.
*41. Asie centrale et Inde.
42. Palestine.
43. Région du Nil.
*44. Afrique physique et politique.
45. Algérie.
46. Sénégambie. — Côte de Guinée. — Afrique du Sud.
*47. Amérique du Nord.
48. Amérique du Sud. (Feuille septentrionale.)
49. Amérique du Sud. (Feuille méridionale.)
50. Etats-Unis d'Amérique.
*51. Etats-Unis. (Partie occidentale.)
52. Etats-Unis. (Partie orientale.)
*53. Australie et Nouvelle-Zélande.
54. Amérique centrale et Antilles. — Isthme de Panama.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 30 Dix-septième année 23 Juillet 1883

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 583, 7 juillet 1883 : W. Powell, Wanderings in a wild country or three years among the cannibals of New Britain. — Edward A Freeman, English town and districts. (Bass Mullinger : livre très intéressant qui rappelle, au moment où lettrés et étudiants vont partir en vacances, leur attention sur les trésors d'art et d'histoire que renferment les villes et les villages de leur propre pays.) — Two books on the Von Arteveldts : Hutton, James and Philip van Arteveld, two episodes in the history of the fourteenth century; Ashley, James and Philip van Artevelde. (Bent : le 1er livre pèche par le style et le soin littéraire, mais les faits y sont exposés avec méthode; le 2e pèche par le fond, mais est très élégant de forme; tous deux sont importants.) — Harting, Sketchs of bird life. — Fornaciani. Studi su Dante. (Moore : études attachantes qui prouvent une profonde connaissance des œuvres de Dante et des commentaires dont elles ont été l'objet.) — Grindon, The Shakspere Flora (Friend : livre fait avec grand goût et qui doit prendre sa place sur la table de quiconque étudie Shakspeare, la botanique et la nature.) — Recent theology. — Some books of french literature (P. Bourget : Saintsbury, Specimens of french literature from Villon to Hugo.) — Notes from Melbourne — Readings and music from Browning. — The late bishop Colenso. — The mss. Justinianus of Holkham. (Gregory.) — A siamese bestiary. (Casartelli.) — An erotikon from Pompei (Ellis). — William Spottiswoode. — Old masters and scottish national portraits at Edinburgh. (Gray.) — The Egypt exploration found. — Egyptian antiquities found at Rom (Barnabei.) — Pictures belonging to the late Vital de' Tivoli (Middelton) — Hyde Park Corner and its surroundings (Winn).

The Athenaeum, n° 2905, 30 juin 1883 : Phil. Robinson, The poets' birds. (Livre rempli d'exemples tirés des poètes anglais et concernant les oiseaux; mais, en somme, et malgré de jolies remarques, livre malheureux; l'auteur voudrait que les poètes, soient des ornithologistes et des « poulterer ».) — Stanley Lane Poole, Studies in a mosque. (Sur huit chapitres, sept sont des réimpressions d'articles de revue; le seul qui soit publié pour la première fois, a pour titre « The brotherhoods of purity »; en somme, contribution utile à la littérature musulmane). — Ch. Roach Smith, Retrospections, social and archaeological. — M. Tullii Ciceronis pro C. Rabirio perduellionis reo, oratio ad quirites, p. p. Heitland (Bonnes notes). — Hood, Scottish characteristics. — Grindon, The Shakspere Flora, a guide to all the principal passages in which mention is made of trees, plants, flowers and vegetable productions, with comments a. botanical particulars. — « The Glass Eye ». (Barham.) — Cambridge University, some results of the commission. — « Hearts », a novel. — Notes from Paris (Claretie). — The discovery at Ammân. — Notes from Rome (Lanciani).

— n° 2906, 7 juillet 1883 : Myers, Essays : classicals; Essays : modern. — Rob. Ferguson, Surnames as a science. — Keane, On blue water, some narratives of sport and adventure in the modern merchant service. — Rare poems of the sixteenth and seventeenth centuries, collected and edited, with notes, by Linton. (Recueil agréable). — Villari, Niccolo Machiavelli e i suoi tempi. Vol. III; The historical, political and diplomatical writings of Machiavelli, translated by Detmold. 4 vols. (Dernier volume de cette œuvre remarquable, de cette « exhaustive study of one of the most anomalous of geniuses and of one of the most anomalous of historical periods ».) — A memoir of Mrs. Radcliffe. (Christina G. Rossetti.) — A letter of Leigh Hunts. (Robert Browning.) — Shakspeare's will. (Halliwell-Philipps.) — Andrew Marvell. (Osmund Ainy.) — Mr. H. F. Turle (A. Ainger). — Galton, Inquiries into human faculty and its development. — Mr. W. Spottis-

woode. — BIRCH, Catalogue of the collection of egyptian antiquities at Alnwick Castle belonging to his grace the Duke of Northumberland. — Westminster Abbey.

Literarisches Centralblatt, nº 27, 30 juin 1883 : BAUMGARTEN, Eine deutsche Reveille zum Lutherfest am 10 November 1883. — BERNUS, Notice bibliographique sur Richard Simon (Travail difficile fait avec beaucoup de soin et de peine). — HEINZE, Der Eudämonismus in der Griechischen Philosophie. I. Vorsokratiker, Demokrit, Sokrates (Grande « Accuratesse » et grande science). — MUIR, Annals of the early Caliphate from original sources (L'auteur est le premier Anglais qui ait puisé aux sources arabes, conçu avec une critique occidentale et représenté, très habilement du reste, l'histoire des premiers califes; œuvre excellente). — Historische Untersuchungen, Arnold SCHÄFER zum 25 jährigen Jubiläum seiner akad. Wirksamkeit gewidmet von früheren Mitgliedern der histor. Seminarien zu Greifswald u. Bonn. — MEHLIS, Studien zur ältesten Geschichte der Rheinlande. VI (Rufiana serait Eisenberg ; recherches sur les fouilles faites dans les provinces rhénanes, etc.). — LEUPOLD, Berthold von Buchegg, Bischof von Strassburg. Strassburg, Trübner (bonne méthode). — ULRICH, Geschichte des römischen Königs Wilhelm von Holland, 1247-1256 (Rien de nouveau, épuise néanmoins le sujet). — VLACH, die Cecho-Slaven ; HELFERT, Volkslied und Tanz, das Wiederaufleben der böhmischen Sprache u. Literatur, die ältesten Denkmale böhmischen Schriftthums u. der Streit über deren Aechtheit (Livre rempli de détails instructifs et nombreux). — CULMANN, etymologische Aufsätze und Grundsätze. VI. Umschau auf dem Gebiete der historischen Zeitformen u. ihrer Augmente (Inacceptable, manque absolument de méthode scientifique). — HOLTERMANN, Deutsch-französisches phraseologisches Worterbuch (utile). — GEITLER, Die albanesischen u. slavischen Schriften (Beaucoup d'application et de patience, mais il est douteux que l'auteur ait atteint son but). — BOSWORTH, An anglo-saxon dictionary, based on the manuscript collections, edited and enlarged by TOLLER. I et II. A-Hwi. — Carlyle, Sartor resartus, übersetzt u. hrsg. v. Th. FISCHER (Renferme une biographie de Carlyle qui est un travail très méritoire et une excellente traduction allemande du « Sartor resartus »). — LELAND, The gypsies (Livre qu'il faudrait traduire). — SAINTSBURY, A history of french literature (A recommander en général ; l'article relève les erreurs commises par Saintsbury dans les chapitres sur le moyen âge). — HAVERKORN VAN RIJSEWIK, de oude rotterdamsche Schouwburg (Etudie très soigneusement une partie peu connue de l'histoire du drame hollandais). — Beschreibende Darstellung der älteren Bau-u. Kunstdenkmäler des Königreichs Sachsen, I. Amtshauptmannschaft Pirna ; SOMMER, Beschreibende Darstellung der älteren Bau-und Kunstdenkmäler des Kreises Weissensee. — HILLER, Gœthe's musikalisches Leben (Etude pleine d'intérêt et de vie, qui prouve que Gœthe aima la musique, mais « qu'il sema plus qu'il récolta, donna plus qu'il reçut » ; il lui manqua de connaître un musicien réellement remarquable, car Kayser, Reichardt et Zelter ne lui suffisaient pas). — BUSSLER, Geschichte der Musik, sechs Vorträge.

— nº 28, 7 juillet 1883 : CHENEY, The sources of Tindale's New Testament. (« Digne production de la science américaine, aidée de la science allemande. ») — ZITTEL, Die Paulus-Briefe übersetzt und erklärt. I. — Leop. SCHMIDT, Die Ethik der alten Griechen. 2 vols. (Très bon travail.) — von DESTINON, Die Quellen des Flavius Josephus in der jüdischen Archäologie, Buch XII-XVII. (Commentaires surprenants, et d'une très grande importance ; démonstration méthodique ; polémique habile contre Bloch et Grimm). — TARTARA, Della battaglia della Trebbia a quella del Trasimeno. (De la sagacité et un jugement sain). — Urkundenbuch, Liv =, Est = und

The Academy, n° 584, 14 juillet 1883 : Duc de Broglie, Frederic the great and Maria Theresia. (« An exhaustive, lucid, vivacious account. ») — The poetical works of William Wordsworth, edited by W. Knight. III. (Dowden : renferme les poésies de 1804 et de 1805, avec de très bonnes notes.) — Clayden, Samuel Sharpe, egyptologist and translator of the Bible. — Greg. Smith a. Onslow, Worcester. « Diocesan histories ». (Ch. J. Robinson.) — First Annual report of bureau of ethnology, Smithsonian Institution. 1879-80, by J. W. Powell — Some historical books (entre autres, Bisset, A short history of the english parliament, vol. II : sans valeur; Johannis Burchardi Diarium, p. p. Thuasne. I; Marczali, Ungarns Geschichtsquellen im Zeitalter der Arpaden.) — A Caxton Fragment. (Madan.) — The names « Trisanton » and « Antona » (H. Bradley). — The derivation of « Sweet William » (St. Clair Baddeley). — Galton, Inquiries into human faculty and its development. — Emendations of « Saltair na Rann » (Whitley Stokes). — James Fergusson, The Parthenon (J. H. Middleton : ouvrage très soigné et très attachant). — Pithom, Fayoum, Moeris (Cope Whitehouse).

The Athenaeum, n° 2907, 14 juillet 1883 : Duc de Broglie, Frederick the Great and Maria Theresia; Du Bois-Reymond, Friedrich II in englischen Urtheilen. (Le duc de Broglie a traité son sujet plus en patriote qu'en historien; M. Du Bois-Reymond a les mêmes défauts). — W. Powell, Wanderings in a wild country, or three years among the cannibals of New Britain. — The Leofric Missal, with introd. and notes by Warren. — Bertha Thomas, George Sand. (Fait avec beaucoup de talent et de bon goût, et sans aucune prétention; peut servir d'introduction au sujet.) — Philological books. (Trad. du 6e livre du Baharistan, de Jami, sous le titre « Persian wit and humour »; Blaydes, Aristophanis quatuor fabulae, Equites, Nubes, Vespae, Ranae.) — Antiquarian books. (J. Brand, A brief description of Orkney, Zetland, Pightland-Firth and Caithness; Dawson, The history of Skipton, etc.) — The insurance of manuscripts against fire. — Charles Lamb's works. (Ch. Kent.) — Euphuism. (S. L. Lee.) — The Indian Survey. — Fine arts (Kinross, Details from italian buildings, chiefly Renaissance.)

Literarisches Centralblatt, n° 29, 14 juillet 1883 : Buddhismus und Christenthum, mit einem Anhang über das Nirvana, von einem Hindu. (Légère causerie qui n'a d'autre intérêt que d'être écrite en allemand par un Hindou.) — Der Midrasch Schemot rabba, zum ersten male ins Deutsche übertragen von Wünsche. (Suite de cette méritoire entreprise.) — Becker, Das Necrologium der vormaligen Prämonstratenser-Abtei Arnstein an der Lahn. — Götzinger, Reallexicon der deutschen Alterthümer. (Suffira au besoin du grand public qui veut s'instruire vite, sinon superficiellement.) — Urkundenbuch der Deutschordens-Commende Langeln u. der Klöster Himmelpforten u. Waterler in der Grafschaft Wernigerode. — Lindner, Das Urkundenwesen Karls IV und seiner Nachfolger. 1346-1437. — H. Brockhaus, Der Kurfürstentag zu Nürnberg im Jahre 1640. (Œuvre soignée et de grand mérite.) — Bär, Die « Bamberger » bei Posen. — Kleinpaul, Rom in Wort und Bild. Lief 31-36. — Steffen, Die Landwirthschaft bei den altamerikanischen Kulturvölkern. — Guienness, Grammar of the Congo language, as spoken in the cataract region below Stanley Pool. (Petit livre pratique, destiné aux hommes pratiques, et qui enchantera le linguiste.) — Inscriptiones graecae antiquissimae praeter atticas in Attica repertas ed. Roehl. (Cp. l'art de notre recueil; on reproche à Roehl d'avoir eu trop de confiance dans son talent d'artiste et de n'avoir pas reproduit assez

exactement les originaux; on fera bien, si l'on doute de quelques caractères, de ne pas se fier entièrement aux dessins et reproductions de Roehl.) — Lucianus Samotasensis, rec. FRITZSCH. Vol. III, 2e partie. (Même après ce travail du Nestor des philologues allemands, il reste encore beaucoup à faire pour la recension du texte.) — HARTMAN, Studia Antiphontea. (Quelques points dignes d'attention.) — LOTHEISEN, Geschichte der französischen Literatur im XVII. Jahrhundert. III. (Traite de Boileau, Lafontaine, Mme de Sévigné et des orateurs de la chaire; ouvrage de grande valeur.) — Arbok hins istenzka fornleifafélags, 1882. — ROSCHER, Nektar und Ambrosia, mit einem Anhang über die Grundbedeutung der Aphrodite und Athene. (L'auteur de l'art. n'approuve pas toutes les conclusions de Roscher et déclare extrêmement invraisemblable l'explication du mot « nectar ».)

Deutsche Literaturzeitung, nº 28, 14 juillet 1883 : Analecta Lutherana, Briefe u. Actenstücke zur Geschichte Luthers, zugleich ein Supplement zu den bisherigen Sammlungen seines Briefwechsels hrsg. v. KOLDE. — KUENEN, Volksreligion u. Weltreligion, frint Hibbert-Vorlesungen. (Pfleiderer : livre plein de choses et écrit « im Stile edler Popularität. ») — Aus den Papieren des Ministers u. Markgrafen von Marienburg Theodor von Schön, III. Ergänzungsblätter. V. Kirchen-und Schulpolitisches. (v. Sallwürk.) — BRUGSCH, Astronomische u. astrologische Inschriften der altägyptischen Denkmäler gesammelt während seines zwanzigjährigen Aufenthaltes in Aegypten, verglichen, übertragen, ihrer Bedeutung nach erklärt u. autographiert. (Krall : textes déjà publiés en grande partie, et qui donnent une idée frappante des connaissances astronomiques des anciens Egyptiens.) — KURSCHAT, Wörterbuch der littauischen Sprache. II. Litauisch-deutsches Wörterbuch. (Bezzenberger : « ne renferme malheureusement que le lithuanien purement prussien, avec une foule d'autres mots que l'auteur avoue ne pas connaître tout à fait et dont il ne veut pas garantir la justesse »; travail très utile néanmoins et qui fait honneur au vieil érudit; personne n'a plus que lui contribué à faire connaître et comprendre le lithuanien.) — RENNER, Kritische u. grammatische Bemerkungen zu Homer. (G. Hinrichs : plusieurs passages de l'Iliade, surtout des derniers livres, expliqués d'une manière pénétrante et lumineuse.) — Isaei orationes cum fragmentis a Dionysio Halicarnasensi servatis ed. BUERMANN. (Blass : grand progrès sur les autres éditions; les manuscrits ont été consultés à fond et justement appréciés.) — Die Sage von Hrafnkell Freysgodhi, eine isländische Geschichte aus dem X. Jahrhundert, übers. v. LENK. (K. Lehmann : fautes et incorrections.) — Testimonia minora de quinto bello sacro e chronicis occidentalibus excerpsit RÖHRICHT. (Winkelmann.) — Itinéraires à Jérusalem et descriptions de la Terre-Sainte rédigés en français aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles, p. p. H. MICHELANT et G. RAYNAUD. (Furrer : intéresse à la fois les linguistes, les historiens et les « Palästinaforscher »; renferme bien des choses neuves et donne sous une forme très améliorée ce qui était déjà connu.) — TOMASCHEK, Zur historischen Topographie von Persien. I. Die Strassenzüge der Tabula Peutingerana. (Partsch : recherches savantes et pénétrantes.) — BODE, Italienische Portraitsculpturen des XV. Jahrhunderts in den Königl. Museen zu Berlin. (v. Seidlitz.)

Athenaeum belge, nº 6, 15 juin 1883 : RIBOT, Les maladies de la volonté (Delbœuf). — Le maréchal Bazaine à Metz (Henrard). — SERRURE, Etudes gauloises. Le gaulois explique au moyen de l'archéologie, de la numismatique, de l'histoire et de la philologie comparée (La théorie de la permanence des idiomes gaulois ne sera pas facilement acceptée dans le monde scientifique officiel, mais ce travail n'en mérite pas moins

l'attention sérieuse de tous ceux qui veulent approfondir l'intéressant problème de nos origines wallonnes).

N° 7, 15 juillet 1883 : WILLEMS, Le sénat de la république romaine. II. Les attributions du sénat (Troisfontaines : deuxième article sur cet ouvrage, le plus précis, le plus correct qu'on ait publié jusqu'ici sur les attributions du sénat romain; l'ensemble a tant de mérite, il accuse tant et de si patientes recherches, il se distingue par une érudition de si bon aloi, il est le fruit de labeurs si consciencieux qu'on ne peut pas ne pas louer sincèrement celui qui en a conçu l'idée et qui a eu le noble courage de la poursuivre jusqu'au bout). — Ptolemaei geographica, p. p. C. MÜLLER. I, 1 (De Ceuleneer : œuvre savante, commentaire de la plus grande valeur, édition aussi parfaite que possible). — L'anthropologie moderne. II.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 28, 11 juillet 1883 : LIPSIUS, Die apokryphen Apostelgeschichte und Apostellegenden, ein Beitrag zur altchristlichen Litteraturgeschichte. I. (Overbeck : ouvrage qui n'a pu être entrepris sans héroïsme, « ohne den standhaftesten Gelehrtenheroismus »; beaucoup de matériaux précieux et inédits mis à la disposition de l'auteur par M. Max Bonnet.) — DEUSSEN, Das System des Vedanta (excellent). — Jahrbuch des historischen Vereins des Kantons Glarus. XI-XIX. (Meyer von Knonau.)

Theologische Literaturzeitung, n° 13, 30 juin 1883 : MILLOUÉ, Le bouddhisme, son histoire, ses dogmes, son extension et son influence sur les peuples chez lesquels il s'est répandu. (W. Baudissin : conférence publique qui n'est pas entièrement réussie.) — ZSCHOKKE, Die biblischen Frauen des Alten Testamentes. (Budde : beaucoup de peine, peu de succès.) — JACOBSEN, Untersuchungen über die synoptischen Evangelien. (Holtzmann.) — SCHANZ, Commentar über das Evangelium des heiligen Lucas. (Holtzmann.) — LOSSEN, Der Kölnische Krieg. Vorgeschichte. 1565-1581. (Modèle de recherches exactes et consciencieuses et de noble impartialité.) — UHDEN, Die Lage der lutherischen Kirche in Deutschland.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent. 23.

N° 32 Dix-septième année 6 Août 1883

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 585, 21 juin 1883 : Lancashire and Cheshire records preserved in the Public Record Office, p. p. Selby. VII et VIII. — Ingram, Oliver Modox Brown, a biographical sketch. (Blaikie.) — Lord Ronald Gower, Reminiscences. (Noel : mémoires agréables à lire, écrits par un homme qui a de la lecture, de la culture et du goût; l'auteur raconte, entre autres choses, ses visites à Garibaldi, à Victor Hugo, à Disraeli.) — Records of the english province of the society of Jesus. VII, 2, p. p. Foley. — G. B. de Lagrèze, La Navarre française. (Webster : recherches soignées et minutieuses, faites dans les archives; ouvrage de valeur; corrige quelques fautes commises par feu Raymond.) — The Oxford historical society. (Fita.) — The etymology of « Rollock » or « Rullock ». (Skeat.) — The date of Polycarp's martyr dom. (G. Salmon.) — The derivation of « Sweet William ». (Friend.) — A Yorkshire proverb. (Peacock.) — Carl Abel, Ilchester Lectures on comparative lexicography, delivered at the Taylor Institution, Oxford. (Morfill : mainte remarque ingénieuse, opinions hardies, livre très suggestif.) — Criticism of early chinese literature. (Edkins.) — Prince L. L. Bonaparte. — Linton, The history of wood-engraving in America. (Radford.) — Egyptological notes. (Am. B. Edwards.) — Gainsborough's visit to Kew (King). — Guiseppe Nasini (Mercer). — Pilhom-Succoth. (Reginald Stuart Poole).

The Athenaeum, n° 2908, 21 juillet 1883 : Ingram, Oliver Madox Brown, a biographical essay. — Landon School management, [the Education Library, edited by Phil. Magnus]. — Udânavarga, a collection of verses from the traddhist canon, translated from the Tibetan by Rockhill. — O'Conor, History of the irish people. 2 vols. (Il serait inutile de critiquer les opinions extraordinaires, ethnologiques et historiques, répandues dans ces deux volumes; la publication de cet ouvrage par deux respectables librairies de Manchester et de Londres prouve sûrement l'ignorance générale du public anglais en ce qui concerne l'histoire de l'Irlande.) — A. B. Ellis, History of fetish. (Livre intéressant.) — Pindar, the Nemean and Isthmian Odes, edited by Fennell (Second volume, venant après celui qui contenait les Olympiques et les Pythiques; forme par conséquent la première édition de Pindare publiée par un Anglais depuis celle de Donaldson en 1841 ; comme édition maniable et instructive d'un classique difficile, aucun livre des récentes années ne dépasse le Pindare de M. Fennell.) — Mrs. Murray Ainsly, Our tour in Southern India. — Larroumet, Marivaux, sa vie et ses œuvres. (Livre plein de soin, d'exactitude et très utile; c'est une encyclopédie de Marivaux.) — Theological books. — Patrick Branwell Brontë (Leyland). — The importance of assyriology to hebrew lexicography, V. (Delitzsch.) — A primitive law of succession. (Gomme.) — A plagiarism of Goldsmith's. — Mr. E. B. Eastwick. Ancient inscriptions in Ceylon, collected and published for the governement by Edward Müller. (Les résultats historiques nous désappointent. mais l'intérêt philologique attaché à ces inscriptions compense tout.)

Literarische Centralblatt, n° 30, 21 juillet 1883 : Plitt, Martin Luther's Leben und Wirken. (Ouvrage de valeur, quoiqu'il n'y ait ni documents ni points de vue nouveaux — Jansen, Aleander am Reichstage zu Worms 1521 (Jette une vive lumière sur l'époque, ses partis et ses débats). — Witte, Ueber Freiheit des Willens *et* Grundzüge der Sittenlehre. — Rich. Schröder, Die Franken und ihr Recht (Malgré de critiques, l'auteur a le mérite d'avoir soulevé un certain nombre de questions très instructives sur le domaine de l'histoire de l'ancienne

constitution de l'Allemagne). — W. BERNHARDI, Konrad III, I et II (Deux forts volumes sur un sujet difficile et aride, où il y avait peu de nouveau à trouver; travail fait avec grand soin et qui épuise la question). — Urkundenbuch der Stadt Quedlinburg, bearb. von JANICKE II. — NITZSCH, Geschichte des deutschen Volkes bis zum Ausgang der Ottonen, hrsg. von MATTHÄI (Œuvre délicate et réussie; c'est bien l'œuvre de Nitzsch, quoiqu'elle ne soit composée que de notes et d'extraits laissés par le maître et réunis par l'élève; elle semble fondue d'un jet; beaucoup de vues originales, de parallèles ingénieux; il y aura encore deux volumes). — FALKE (von), Geschichte des fürstlichen Hauses Liechtenstein. III. — K. O. MÜLLER, Geschichte der griechischen Literatur bis auf das Zeitalter Alexanders, nach der Handschrift des Herausgebers hrsg. v. Ed. MÜLLER. 4e Auflage mit Anmerk. u. Zusätzen bearb. von Em. HEITZ. I u. II, 1 (Quatrième édition qui prouve que l'ouvrage d'Otfried Müller, loin de vieillir avec le temps, est toujours considéré et recherché comme un ouvrage réellement classique). — PLATTNER, Französische Schulgrammatik (Livre pratique et auquel on peut prédire un avenir). — JONCKBLOET, Geschiedenis der nederlandsche Letterkunde (5e partie de la 3e édition de cet excellent ouvrage; elle est consacrée au XVIIIe siècle et au commencement du XIXe). — WESTPHAL, Aristoxenus von Tarent Melik und Rhythmik des classischen Hellenenthums übersetzt und erläutert; *et* die Musik des griechischen Alterthums nach alten Quellen neu bearbeitet (Très long art. signé..... t).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 29, 21 juillet 1883 : CREIGHTON, A history of the papacy during the period of the reformation, I. The Great Schism, The Council of Constance. 1378-1418. II. Council of Basel, The papal restoration, 1418-1464 (Kolde : peu de nouveau et il ne faut pas chercher là les grands points de vue d'un Ranke; mais l'auteur a le mérite d'avoir fort bien rassemblé les résultats de la science historique, après avoir lui-même étudié profondément le sujet, et son ouvrage peut être regardé comme une « hervorragende Leistung »). — Th. von VARNBÜHLER, Die Lehre vom Sein. — Imagines inscriptionum graecarum antiquissimarum in usum scholarum comp. ROEHL. (Hinrichs : très précieux, et à recommander très vivement aux maîtres et aux élèves.) — GLEDITSCH, Die Cantica der sophokleischen Tragödiennach ihrem rhythmischen Bau besprochen. (Hiller : assez bon; quelques changement dans le texte, souvent sagaces, mais la plupart du temps peu vraisemblables.) — WANIEK. Immanuel Pyra und sein Einfluss auf die deutsche Literatur des XVIII, Jahrhunderts (A. S. : monographie faite avec grand soin.) — Beowulf, autotypes of the unique Cotton Ms. Vitellius A XV in the British Museum, with a transliteration and notes by ZUPITZA. (Roediger : Publication de la Société des anciens textes anglais; il faut attendre l'édition critique que promet Zupitza, et qui sera accompagnée d'une traduction anglaise de Napier et d'une étude sur les éléments historiques et mythologiques de l'épopée, par Müllenhoff.) — RUBIO Y LLUCH, El sentimiento del honor en el teatro de Calderon, recedida de un prologo de MENENDEZ PELAYO. (Baist : travail important.) — Historische Untersuchungen Arnold Schaefer zum 25en Jubiläum seiner akademischen Wirksamkeit gewidmet von früeheren Mitgliedern der historischen Seminarien zu Greifswald und Bonn. (Seeck). — HASSE, Die Quellen des Ripener Stadtrechts (Gierke.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 30, 25 juillet 1883 : Epistolae saec. XIII. regestis pontificum romanorum selectae per Pertz, ed. C. RODENBERG, Tome I [Monumenta Germaniae historica]. — SCHREIBER, Die Athena Parthenos des Phidias und ihre Abbildungen (K. Lange : quelques points contestables; juste sur la plupart des questions; l'allure

méthodique et calme de la démonstration et le ton objectif de la polémique font de ce travail l'un des plus importants et des plus dignes de lecture, qui, depuis Overbeck, Michaelis, Conze et Petersen, se soient occupés de l'Athéné de Phidias).

N° 31, 1er août 1883 : Canollo, La vita e le opere del trovatore Arnaldo Dianello (Stengel). — Krause, System der Aesthetik (Seydel). — W. v. Oettingen, Ueber Georg Greflinger von Regensburg als Dichter, Historiker und Uebersetzer (Minor : travail fait avec grand soin).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 33 Dix-septième année 13 Août 1883

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 586, 28 juin 1883 : W. Smith and H. Wace, A dictionary of christian biography, vol. III. (Littledale : rempli d'articles très soignés ; de MM. Taylor (Hexapla), Fremantle (saint Jerôme), Cazenove (les deux Hilaire, de Poitiers et d'Arles), Salmon (Hippolyte), Plummer (Historiens ecclésiastiques), Barmby (le pape Honorius), Stokes (Iconoclastes), Travers Smith (Ignace), Lepsius (Irénée), Leathes (Isidore de Séville), Lupton (Jean de Damas), Dyde Acland (Jordanis), Edersheim (Josèphe), Humphry Ward (Julien de Tolède, Leovigide et Martin de Braga), J. Wordsworth (Julien l'Apostat), Bryce (Justinien), Holland (Justin Martyr), Ffoulkes (Lactance), Gore (Léon le Grand), etc., etc. — Bertha Thomas, George Sand, coll. des « eminent women ». (Purcell). — Th. Sellar, The Sutherland Evictions of 1814, former and recent statements respecting them examined. (Macdonnell.) — The Sonnets of John Milton, edit. by Mark Pattison. « Parchment Library. » — Mark Twain, Life on the Mississipi — W. Cope, Bramshill, its history and architecture (Round). — Paul Sébillot, Traditions de la Haute Bretagne (A. Lang : très intéressant et important pour le mythologue). — Notes from Melbourne. — The fall of the duke of Albany. (Ramsay.) — Some gatherings for the « Bibliotheca piscatoria. » (Osmund Lambert.) — Swift's giddy fits (T. Tyler.) — The river Trisanton (Nevill). — Catholicon Anglicum, an english-latin wordbook, dated 1483, edited by Herrtage. Early English Text Society and Camden Society (Hessels) — Dr. Abel's « Ilchester Lectures » (C. Abel). — Early chinese literature (Terrien de La Couperie). — Kekulé, Laokoon. Stuttgart, Spemann. (A. S. Murray : exposition claire et brillante, prouve que la date du Laocoon doit être placée un peu avant l'an 100.) — The Niobé of Sipylos. (Sayce.) — The national Society for preserving the memorials of the dead. (W. Vincent.)

The Athenaeum, n° 2909, 28 juillet 1883 : Niemojowski, Siberian pictures, edited from the polish by Major Szulezewski. — The Berkeley manuscripts, the lives of the Berkeleys, lords of the honour, castle and manor of Berkeley, in the country of Gloucester, from 1066 to 1618, by John Smith of Nibley. Vol. I, edited by Sir John Maclean, for the Bristol and Gloucester archaeological history. — Isaac Taylor, The Alphabet. 2 vols. (Œuvre très remarquable, pleine de vues ingénieuses et d'aperçus nouveaux.) — The secrets of angling, by John Dennys Esquire, 1613 ; a reprint with introduction by Th. Westwood. — The registers of the parish Leigh, Lancashire, from february 1558 to march 1625. — Hennessy, Sir Walter Raleigh in Ireland. — Swifts marriage (Craik). — The Harsnett library (Round). — The importance of assyriology to hebrew lexicography, II. (Fr. Delitzsch). — Dante's German expositors. — M. Smithies. — Wallace-Dunlop, Glass in the old world. — Illustrated books. — Notes from Rome (Lanciani). — Wolfgang Amadeus Mozart's Werke, kritisch durchgesehene Gesammtausgabe. (A Leipzig, chez Breitkopf et Härtel.)

Literarisches Centralblatt, n° 31, 28 juillet 1883 : Julien Havet, Maître Fernand de Cordoue et l'université de Paris au xv^e^ siècle. (Rassemble avec grand soin tout ce qu'il était possible de savoir sur la vie, la personne et les écrits, conservés en partie, de cet humaniste du xv^e^ siècle.) — Corpusculum inscriptionum Vitebergensium, die lateinischen Inschriften Wittenbergs, darunter fünf und neunzig Sätze, lat. u. deutsch mit einem Anhang deutscher Inschriften hrsg. v. Stier, 2^e^ Gedächtniss-Ausgabe, durch die Melanchton-Inschriften vermehrt. —

Lotze, Grundzüge der Logik. — Jordanis Romana et Getica, rec. Th. Mommsen. (On attendait cette édition, non pas avec impatience, mais avec une sorte de désespoir, et le destin sembla la poursuivre jusqu'au dernier moment; à peine le texte avait-il quitté l'imprimerie que le cabinet de travail de l'éditeur devint la proie des flammes, et avec lui, quatre manuscrits de Jordanis, entreautres, le meilleur, celui de Heidelberg. « Habent sua fata libelli! » Ce ms. est venu de Fulda à Mayence, de là à Heidelberg, Tilly le donna à Rome, Napoléon l'envoya à Paris, l'Allemagne le reprit, et le voici envolé à tous les vents; mais la nouvelle édition est, comme le phénix, sortie de la flamme. Si l'œuvre achevée éveille chez l'éditeur de tristes souvenirs, c'est à sa puissante force de travail qu'on devra désormais de pouvoir se passer avec confiance de tous les mss. On pourra chicaner sur des bagatelles, mais le tout, l'ensemble qu'il a créé, est une œuvre admirable, qui prépare et renouvelle pour toutes les études sur l'histoire des Goths le fondement le plus désiré.) — Urkundenbuch der Städte Kamenz und Löbau, hrsg. v. Knothe; Urkundenbuch der Stadt Freiberg in Sachsen, hrsg. v. Ermisch. — W. Vogt, Die bayrische Politik im Bauernkrieg u. der Kanzler Dr. Leonhard von Eck, das Haupt des Schwäbischen Bundes. (Le jugement est mesuré et le portrait de Léonard d'Eck, excellent.) — Chavanne, physicalisch-statistischer Handatlas von Oesterreich-Ungarn in 24 Karten mit erläuterndem Text, unter Mitwirkung v. Haardt u. Andern hrsg. — K. Schulz, Zur Literärgeschichte des Corpus juris civilis. — Der Periplus des Erythräischen Meeres von einem Unbekannten, griechisch u. deutsch, mit Anmerk. nebst Wörterverzeichnisse v. B. Fabricius. (Très bonne édition qui ne laisse presque rien à désirer.) — Hennen, De Hannonis in Pœnulo Plautina precationis quae fertur recensione altera Punica. (N'a guère d'autre mérite que d'être un recueil de matériaux, mais peu de méthode et de critique.) — Goetz, De compositione Poenuli Plautinae commentariolum (Brillant résultat; les deux scènes IV, 1 et 2 formeraient le commencement du II[e] acte). — D'Arbois de Jubainville, Introduction à l'étude de la littérature celtique. (Beau livre de l'infatigable savant, rempli d'une foule de faits intéressants, habilement ordonné.)

Theologische Literaturzeitung, n° 15, 28 juillet 1883 : Theologischer Jahresbericht, unter Mitwirk. v. Bassermann, Benrath, Böhringer hrsg. v. Pünjer. 2[e] Band, enthaltend die Literatur des Jahres 1882. — Annales du Musée Guimet, tome IV (W. Baudissin). — Vilmar, Collegium biblicum, praktische Erklärung der heiligen Schrift Alten und Neuen Testaments (Holtzmann). — P. Cassel, Die Hochzeit von Cana, theolog. u. histor. im Symbol, Kunst und Legende ausgelegt (Weiss). — Luther's sämmtliche Werke, II. Reformations-historische u. polemische deutsche Schriften, nach den ältesten Ausgaben kritisch aufs neue bearb. von Enders. I Band, 2[e] Auflage (Brieger). — Calinich, Martin Luthers kleiner Katechismus, Beitrag zur Textrevision desselben (Bertheau). — Körber, Luthers Leben dem deutschen Volk erzählt. — Ehses, Geschichte der Pack'schen Händel, ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Reformation (Max Lenz : gros volume qui n'a cette étendue que parce que l'auteur a fait de très longues citations de documents déjà connus et a répété six ou huit fois ce qu'il avait déjà dit; ce qu'il y a de plus étonnant, c'est la méthode critique de l'auteur; il aurait dû, d'ailleurs, consulter les archives de Marbourg, Weimar et Dresde). — Bender, Johann Konrad Dippel, der Freigeist aus dem Pietismus, ein Beitrag zur Entstehungsgeschichte der Aufklärung (W. Möller : l'histoire de la vie aventureuse de Dippel méritait d'être éclaircie; l'auteur n'a pas accompli sa tâche sans succès).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 34 Dix-septième année 20 Août 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 587, 4 août 1883 : Ireland, Ralph Waldo Emerson, a biographical sketch; Conway, Emerson at home and abroad (Browne). — Lieut. col. C. T. Wilson, The duke of Berwick, marshal of France, 1702-1734. (Courtney : bon livre sur le vainqueur d'Almanza ; décrit avec ce soin qui vient de connaissances scientifiques, les campagnes du maréchal ; « a work of honest labour and a valuable addition to the literature of the epoch »). — James Grant, Old and New Edinburgh, its history, its people and its places. (W. Wallace.) — Hobart, the medical language of St Luke, a proof from internal evidence that « the gospel according to St. Luke » were written by the same person and that the writer was a medical man. (Greenhill : ouvrage de haute valeur, où tous les passages cités et comparés avec ceux des médecins grecs méritent un examen attentif, et témoignent d'un grand soin et d'une rare érudition.) — Easther, A glossary of the dialect of Almondbury and Huddersfield, edited by T. Lees [English Dialect Society]. (Bradley.) — Opere inedite o rare di Alessandro Manzoni pubblicate da Ruggero Bonghi. (Balzani : le réel intérêt de ce premier volume consiste dans les variantes trouvées dans les manuscrits de poèmes déjà connus, par ex. de la fameuse « ode à Napoléon »). — Some books on political economy. — Heinrich von Ferstel, not. nécrol. (Krebs). — Modern mysticism : letters from a mystic of the present day. — Horace Walpole's copy of the Portland Museum catalogue. Monumental inscriptions in Norfolk. (Rye.) — Cat Folk-Lore. (Einna Halfdon.) — Carlo Landberg, Proverbes et dictons du peuple arabe, matériaux pour servir à la connaissance des dialectes vulgaires, recueillis, traduits et annotés. Vol. I. Province de Syrie, section de Saydâ. (Stanley Lane-Poole : publication très intéressante.) — The adventures of a pahlavi ms. (West.) — Chinese and siamese (Frankfurter). — Mural paintings at Rome on the Capitol. — Mr. Wood's excavations at Ephesus. — A contemporary notice of Gainsborough.

The Athenaeum, n° 2910, 4 août 1883 : Seebohm, The english village community examined in its relations to the manorial and tribal systems and to the common or open field systems of husbandry. — Yriarte, Françoise de Rimini, dans la légende et dans l'histoire — O. Frankfurter, Handbook of pâli, being an elementary grammar, a chrestomathy and a glossary. (Consciencieux et soigné, trop de fautes d'impression.) — Phil. Robinson, Sinners and saints. (Sur les Mormons.) — C. H. Hamilton Wright, The book of Koheleth, commonly called Ecclesiastes, considered in relation to modern criticism. (A part quelques critiques à faire, un des meilleurs commentaires qui aient paru sur l'Ecclésiaste.) — The real Lord Byron (Jeaffreson). — A plagiarism of Goldsmith's. — The New Shakspeare Society (Brinsley Nicholson). — The Leofric Missal. (F. E. Warren.) — The Kyre « Book of St. Albans. » (Blades.) — Patrick Branwell Brontë (T. Wemyss Reid). — Stone monuments north of great slave lake. (John Rae).

Literarisches Centralblatt, n° 32, 4 août 1883 : Wendt, Die christliche Lehre von der menschlichen Vollkommenheit untersucht. — Analecta Lutherana, Briefe u. Actenstücke zur Geschichte Luther's, ein Supplement zu den bisherigen Sammlungen seines Briefwechsels, hrsg. v. Kolde. — Die Chroniken der deutschen Städte. Mainz. II, 2 parties. — Höhlbaum, Mittheilungen aus dem Stadtarchiv von Köln. I fasci-

cule. — HOOGEWEG, Die Chronik des sogenannten Martinus Fuldensis. — CARO, Ueber eine Reformationschrift des XV. Jahrhunderts. (L'auteur traite, avec clarté et d'une façon très instructive, de l'œuvre de Jan Ostrorog « Monumentum pro comitiis generalibus regni sub rege Casimiro pro reipublicae ordinatione congestum »; l'œuvre avait été traduite en polonais en 1818, par Kownacki, publiée en latin par Bandkie et Wegener, puis, cette fois très utilement, par Bobrzynski; M. Caro en reproduit le texte). — SMITH, Leonora Christina Grevinde Ulfeldts Historie, med bidrag til hendes aegtefälles og hendes närmeste stägts historie. I et II (Le meilleur ouvrage, et le plus étendu, sur Korsitz et Léonore Christine Ulfeldt; ne nous épargne pas le moindre épisode, même le plus insignifiant, de la vie de son héroïne; néanmoins l'ouvrage, malgré cette conscience trop minutieuse, se lit assez facilement; mais ce n'est pas une contribution à l'histoire politique extérieure du Danemark). — KRAPF, A dictionary of the suahili language (Le livre le plus riche parmi les ouvrages qui traitent de cette famille de langues). — Alb. MARTIN, Le manuscrit d'Isocrate Urbinas CXI de la Vaticane (Etude très exacte, minutieuse et complète). — DEHNER, Hadriani reliquiae, part. I (Donne plus que ne le promet le titre; rétablit et commente les allocutions tenues dans l'été de 128 ou de 129, par Hadrien aux manœuvres de la troisième légion). — LINK, Ueber die Sprache der Chronique rimée von Philippe Mousket (N'a pas connu le travail antérieur de Schwake « Darstellung der Mundart von Tournai im Mittelalter » paru en 1881). — Ad. TOBLER, Die altvenetianische Uebersetzung der Sprüche des Dion. Cato. — Kunsthistorische Sammlungen des allerhöchsten Kaiserhauses. Gemälde. Beschreibendes Verzeichniss von ENGERTH. I, Italienische, spanische u. französische Schulen; SCHLIE, Beschreibendes Verzeichniss älterer Meister in der grossherzogl. Gemäldegallerie zu Schwerin. — FRICK, Das Seminarium praeceptorum an den Franckeschen Stiftungen zu Halle, ein Beitrag zur Lösung der Lehrerbildungsfrage.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 32, 8 août 1883 : SCHWEISTHAL, Essai sur la valeur phonétique de l'alphabet latin principalement d'après les les grammairiens de l'époque impériale. (H. Jordan : l'ignorance de tous les travaux les plus récents, la conception tout à fait antihistorique [unhistorisch] du développement de la langue, trop de foi superstitieuse dans le témoignage des grammairiens des temps postérieurs, tout cela n'a pu produire des résultats satisfaisants.) — CROWE and CAVALCASELLE, Raphael, his life and works. I. (Schmarsow : pèche surtout par l'exposition historique; Crowe ne sait pas raconter ni comprendre la « Culturgeschichte ».) — BERNHÖFT, Staat und Recht der römischen Königszeit im Verhältniss zu verwandten Rechten. (Seeck : que ne sait pas l'auteur! Il a tout lu et tout vu; mais ses recherches personnelles sont pas sérieuses; il écrit avec aisance et agrément; il a l'art, comme dit Bismarck, de parler avec suite et cohérence, mais sans laisser à l'auditeur l'impression de ce qu'il a entendu.) — Codex diplomaticus hrsg. von O. v. HEINEMANN, V. 1380-1400. (Schum.) — Der Rigveda oder die heiligen Hymnen der Brâhmana, zum ersten Male vollständig ins Deutsche übersetzt mit Commentar und Einleitung v. Alfred LUDWIG. Band V. (Pischel : ce vol. montre les connaissances étendues de Ludwig dans la littérature védique et il est riche en enseignements; mais il a aussi tous les défauts de l'auteur, qui ne cite les autres érudits que pour les attaquer [« zu schimpfen »], et qui est persuadé que seul il possède la vraie méthode.)

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 35 Dix-septième année 27 Août 1883

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, nº 588, 11 août 1883 : TUDOR, The Orkneys and Shetland, their past and present state. (R. Brown.) — Recent translations of Sophocles : Sophocles, the seven plays in english verse, by L. CAMPBELL, Sophocles, the seven plays in english verse, by WHITELAW; The Philoctete of Sophocles, in english prose, by TATHAM. — Spanish reformers of two centuries, from 1520, described by Edward BOEHMER, vol. II. (Wentworth Webster : renferme une grande quantité de documents bibliographiques qu'on ne trouverait pas ailleurs, c'est le « standard and indispensable work » sur le sujet.) — W. G. BLACK, Folk-Medicine, a chapter in the history of culture, published for the Folklore Society by Elliot STOCK. (Le meilleur ouvrage qu'ait publié la Société.) — Lyoner Yzopet, edit. by W. FOERSTER; Les tragédies de Robert Garnier, p. p. Wendlin FOERSTER. I-III. (Saintsbury.) — James Crossley, not. nécrol. (William W. A. Axon.) — A new revelation on early Kufic coins. (E. T. Rogers.) — The work « commodore » (Hooper : quand apparaît-il en anglais ; vient il de l'espagnol « comendador » ou de l'ital. « comandatore »?) — Swift's goddy fits. (Bucknill.) — The Quaterly Review and Gulliver. (Ward.) — Cat-folk-lore. (Birchall.) — Bentley's Plautine Emendations, by E. A. SONNENSCHEIN. (R. Ellis : exécuté avec grand soin.) — Mr. Shapira's ms. of Deuteronomy. — The greek names of the sibilants. (Bradley.) — Chinese and siamese. (Terrien de la Couperie.) — Some recent researches in Asia Minor. (W. M. Ramsay.) — The old meeting house, Norwich.

The Athenaeum, nº 2911, 11 août 1883 : Imperatoris Justiniani Institutionum libri quattuor, with introductions, commentary, excursus and translation by MOYLE. — MITFORD, The Zulu country, its battlefields and its people. — O. K., Skobeleff and the slavonic cause. — The sacred laws of the Aryas as taught in the schools of Apastamba, Gautama, Vasishta and Baudhayana, translated by Georg BÜHLER. — RUSDEN, The history of New Zealand. — SALA, Living London or echoes re-echoed. — BEARD, The Reformation of the sixteenth century in its relation to modern thought and knowledge. (Sujet difficile, et dont l'auteur n'a pas toujours vu clairement les difficultés.) — Books on political economy. — Philological books (A comprehensive phrasaeological english-ancient and modern greek lexicon, founded upon a manuscript of LASCARIDES, and compiled by MYRIANTHEUS; GELDART, a guide to modern greek, simplified grammar of modern greek, Key to Geldart's Guide to modern greek; HÜBSCHMANN, Armenische Studien, I; EITEL, A chinese dictionary in the cantonese dialect, III a. IV; VAN EYS, Outlines of basque grammar : contient sous une forme brève les derniers résultats des recherches sur la philologie basque; TIEN, Egyptian handbook : fourmille de fautes, oublie la plupart des mots nécessaires, n'apprend rien de pratique; James DARMESTETER, Essais orientaux; WELDON, trad. de la Politique d'Aristote.) — Antiquarian literature. — Books for the young. — The Shapira ms. of Deuteronomy (D. Ginsbury et Shapira). — « Harris's cabinet » (Ch. Welsh). — The Brontës (Levland). — L. LALANNE, The book of Fortune, two hundred unpublished drawings by Jean Cousin, with introduction and notes, translated by DUNSTAN. — The royal archaeological institute. — The date of Cleopatra's needle. (En 13-12 et non en 23-22.)

Literarisches Centralblatt, nº 33, 11 août 1883 : GRÖSSLER, Die Einführung des Christenthums in die nordthüring. Gaue Friesenfeld u. Hassengau. — BESTMANN, Die katholische Sitte in ihrer geschichtl. Entwickelung dargestellt. — FROSCHHAMMER, Ueber die Genesis der Menschheit. — Briefwechsel zwischen Arthur Schopenhauer u. Johann

August Becker. — STEENSTRUP, Danske og norske riger paa de brittiske oeer i Daneveldens tidsalder. II. (Raconte la fin de la domination danoise dans les îles britanniques et le règne de Canut le Grand et de ses fils.) — Chronicon Islebiense, Eisleber Stadt-Chronik aus den Jahren 1520-1738 hrsg. v. GÖSSLER — OESTERLEY, Historisch-geographisches Wörterbuch des deutschen Mittelalters. x[e] livraison (Dernière livraison, de « Voggenhusen » à Zwolle »; livre indispensable à l'historien et d'une extrême utilité). — RORDAM, Monumenta historiae danicae, historiske Kilderskrifter og bearbejdelser af dansk historie isaer; det XVI Jarhundrede. I, 1, 2[e] série. (Renferme le journal d'un Allemand sur la campagne d'hiver de Daniel Rantzau en Suède, 1567-1568.) — THIM, Philipp von Marnix, Herr von Sanct Aldegonde. (Ouvrage, assez habilement écrit, d'un catholique qui fait de Marnix un calviniste fanatique et un égoïste incarné, un homme aux sentiments mesquins, plein de venin et de calomnie, sans courage personnel, sans autre mobile que son propre avantage; on a fait de Marnix des panégyriques passionnés; ici, on a sa caricature.) — KÖHLER, Die Schlachten von Nicopoli und Varna. (Recherches très exactes et pénétrantes, savoir étendu, sens critique très perçant.) — FLIGIER, ethnologische Forschungen u. Studien. (Toujours hardi, sommaire et méprisant.) — MATTHIAS, Die römische Grundsteuer u. das Vectigarlecht. — U. MEISTER, Die Stadtwaldungen von Zürich, ihre Geschichte, Einrichtung u. Zuwachsverhältnisse nebst Ertragstafeln. — Rich. MEISTER, Zur griech. Dialektologie (Etudes sur les dialectes doriens, grand soin, et grand savoir.) — BREYMANN, Die Lehre vom französischen Verb auf Grundlage der histor. Grammatik. (Livre peu utile pour l'école). — MISCHI, Deutsche Worte im Ladinischen. — Facsimile di antichi manoscritti per uso delle scuole di filologia neolatina, pubblic. da Ernesto MONACI, fasc. II. — Recueil de contes populaires de la Kabylie du Djurdjura, p. p. RIVIÈRE; Recueil de contes populaires slaves, p. p. L. LEGER. (Deux recueils attachants et précieux.) — TOMASCHEK, zur historischen Topographie von Persien. I. Die Strassenzüge der Tabula Peutingerana. — GOELER VON RAVEENSBURG, Rubens u. die Antike, seine Beziehungen zum classischen Alterthum u. seine Darstellungen aus der classischen Mythologie u. Geschichte, eine culturgeschichtliche Untersuchung. (La question n'est pas résolue; manque de profondeur et d'originalité.) — WALDERSEE, G. P. da Palestrina u. die Gesammtausgabe seiner Werke. — WELCKER, Schiller's Schädel und Todtenmaske nebst Mittheilungen über Schädel und Todtenmaske Kant's.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 30, 28 juillet 1883 : Fr. LENORMANT, La Genèse, trad. d'après l'hébreu avec distinction des éléments constitutifs du texte suivie d'un essai de restitution des livres primitifs dont s'est servi le dernier rédacteur. (Wellhausen : le traducteur n'a pas fait une seule observation nouvelle et utile; ce qui l'excuse, c'est qu'il écrit pour le grand public.) — Sophoniae in libros Aristotelis de anima paraphrasis, Anonymi in Aristotelis catagorias paraphrasis, ed. HAYDUCK. (Heitz : édition très importante.) — Briefwechsel zwischen Arthur Schopenhauer u. Joh. Aug. Becker, hrsg. v. J. K. BECKER (Gyzicki). — DEUSSEN, Das System des Verânta nach den Brahma-Sutras des Bâdayârana und dem Commentare des Çânkara über dieselben als ein Compendium der Dogmatik des Brahmanismus vom Standpunkte des Çankara aus dargestellt. (H. Jacobi : travail extrêmement profond, peut-être même trop détaillé, d'un homme qui est à la fois sanscritiste et philosophe; exposé clair et qui épuise le sujet.) — MÜLLENSIEFEN, De titulorum laconicorum dialecto. (Hinrichs; du soin, du jugement, l'auteur est maître de son sujet.) — Angelo de GUBERNATIS, Storia universale della

letteratura. III. Storia della poesia lirica; IV. 1. Florilegio lirico, lirica popolare, poeti orientali, greci e latini; 2. Florilegio lirico, poeti moderni. (Trois volumes nouveaux sur la poésie lyrique de tous les peuples; quelques légères critiques à faire; mais de fines et spirituelles réflexions; l'ouvrage témoigne de la puissance de travail de son auteur et de son remarquable talent d'exposition.) — Calendar of State papers, domestic series, 1655-56, edited by Mary Anne Everett GREEN (Alf. Stern : l'éditeur de ce recueil est une femme, employée aux archives de Londres, et qui montre que dans une position scientifique, où nous ne sommes accoutumés à voir que des hommes, une femme peut faire des choses remarquables). — Ludwig GEIGER, Renaissance und Humanismus in Italien und Deutschland. « Allgem. Geschichte in Einzeldarstellungen, II, 8. » (G. Voigt : livre plein d'intérêt; destiné, non aux philologues et aux savants, mais au grand public; quelques fautes inévitables dans une œuvre d'ensemble.) — Karten von Attika, hrsg. v. E. CURTIUS u. KAUPERT, Heft II., Text von MILCHHOEFER. (Lolling.) — POWELL, First annual report of the bureau of ethnology to the secretary of the smithsonian Institution. (G. Gerland.) — JESSEN, Die Darstellung des Weltgerichts bis auf Michelangelo. (Janitsch.) — Das Landgesetz von Irland vom Jahre 1881 in deutscher Uebersetzung und im Original, eingel. u. hrsg. von WISS.

N° 32, 11 août 1883 : Martin Luthers reformationshistorische deutsche Schriften, nach den ältesten Ausgaben kritisch aufs neue bearb. von ENDERS. I. 2e Aufl. — GYZYCKI, Grundzüge der Moral. — Th. WAITZ, Allgemeine Pädagogik u. kleinere pädagogische Schriften, 3e édit. — VAN EYS, Outlines of basque grammar; PARKER, a concise grammar of the malagasy language. (G. Gerland; ces deux ouvrages font partie de la collection des grammaires simplifiées des principales langues d'Asie et d'Europe publiées par la librairie Teubner; très clair et bel abrégé de la grammaire basque, par Van Eys; l'ouvrage de Parker est relatif à la langue des Howas.) — R. MEISTER, Zur griechischen Dialectologie; I. Bemerkungen zur dorischen Accentuation. II. Die Excerpte περὶ διαλέκτων, namentlich in Bezug auf die Abschnitte περὶ Δωρίδος. (Hinrichs : travail plein de choses.) — O. BRENNER, Altnordisches Handbuch, Litteraturübersicht, Grammatik, Texte, Glossar. (Kölbing : à recommander à tous les germanistes qui veulent étudier le norois d'une façon réellement scientifique.) — RUETE, Hölty, sein Leben u. Dichten. (Assez inutile.) — Chronicon Islebiense, Eisleber Stadt-Chronik aus den Jahren 1520-1738, hrsg, v. GRÖSSLER, u. SOMMER. (G. Droyssen.) — SPANHEIM, Relation de la cour de France en 1690, publiée pour la Société de l'histoire de France par Ch. SCHEFER. (Koser : édition qui ne mérite que des louanges; l'introduction biographique et littéraire est très détaillée et pénétrante.) — ULLRICH, Die horizontale Gestalt u. Beschaffenheit Europas und Nordamerikas. — P. RIBOT, Exposé critique des doctrines sociales de M. Le Play.

Vor Ungdom, 1883 : 4e Haefte : BENTZEN, Om skolehygiene og skolaeger. — KOEBKE, Endnu nogle bemaerkninger ang. den hoejere pigeskole og navnlig dens undervisning i 3 fremmede sprog. — Viggo HOLM, Materialier til en historisk oversigt over modersmaalets stilling i de danske skoler. — BROBERG, Rabelais some paedagog.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 36 Dix-septième année 3 Septembre 1883

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, nº 589, 18 août 1883 : HOLTMAN, Eight years in Japan. — W. WILLIAMS, History of the negro race in America. 2 vols. (Payne : l'ouvrage a ses imperfections, mais il est intéressant; c'est l'histoire de la race nègre en Amérique par un nègre.) — BLADES, Numimasta typographica. — KRAUSS, Sagen und Märchen der Süd-Slaven. (Karl Blind : recueil attachant et important). — Current Theology. — Recent criticism of Gulliver's travels. » (Whitley Stokes.) — A national epic. (Ch. J. Robinson : « Anglorum praelia » de Christophe Ocklande, 1583). — Cat-Lore (W. Axon). — The Shapira mss. of Deuteronomy (A. Neubauer et Sayce). — The colours of flowers. (H. Friend). — Les aquarellistes français. I-IV. (H. Wallis). — The discovery of egyptian antiquities in Rome (F. Barnabei). — The early history of the Levant. I. (Sayce).

The Athenaeum, nº 2912, 18 août 1883 : Records of the english province of the society of Jesus; vol. VII, part II : collectanea completed, with appendices, catalogues of assumed and real names, annual letters, biographies and miscellanea, by Henry FOLEY. — Sophocles, the seven plays in english verses, by L. CAMPBELL; The suppliant Maidens of Aeschylus, translated into english verse by MORSHEAD. — Corn. WALFORD, Fairs, past and present, a chapter in the history of commerce. (Livre fait avec soin et rempli de détails.) — OLDENBERG, Buddha, his life, his doctrine, his order translated from the german by William HOEY. — ELLACOMBE, Shakspeare as an angler. (Petit livre charmant, bien imprimé, qui plaira à tous ceux qui aiment la pêche et Shakspeare, quoique l'auteur n'ait prouvé que par des arguments très vagues que Shakspeare était pêcheur; « ce n'est qu'une conjecture, dit l'auteur, et il est vrai qu'on ne peut le prouver, mais je me suis proposé de montrer la grande probabilité que Shakspeare était pêcheur »). — The History of Israel, by Heinrich EWALD. Vol. VI. The life and times of Christ, translated from the german by J. F. SMITH. — The real Lord Byron, the destruction of the « Memoirs » (Jeaffreson). — Euphuism. (Mary A. Ward.) — The Shapira ms. of Deuteronomy. (D. Ginsburg). — Byron letters. — Notes from Naples. — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, nº 34, 18 août 1883 : KÖNIG, Der Offenbarungsbegriff des Alten Testaments. 2 vols. — LASSON, System der Rechtsphilosophie. — MANNS, Die Lehre des Aristoteles von der tragischen Katharsis und Hamartia erklärt. (Mérite l'attention par la finesse et la sagacité de la démonstration.) — GYZICKI (von), Grundzüge der Moral. — Urkundenbuch der Abtei Sanct Gallen, III, 2-9. 1241-1360, p. p. WARTMANN. — Inventaire sommaire des archives communales de la ville de Strasbourg antérieures à 1790, rédigé par J. BRUCKER. Série A. A. Actes constitutifs et politiques de la commune. 3ᵉ partie (Renferme l'indication de riches matériaux historiques, et fournit à la science des informations précieuses). — A. von REUMONT, Kleine historische Schriften. — Aus dem handschriftlichen Nachlasse Westenrieders, von A. KLUCKHOHN. II. Briefe Westenrieders, mit einem Anhange : Tagebücher aus den Kriegsjahren 1805 u. 1809. — Fünfzig Jahre russischer Verwaltung in den baltischen Provinzen. (Excellent livre qui raconte avec exactitude et impartialité, en laissant presque toujours parler les documents, l'histoire des provinces baltiques depuis cinquante ans.) — GOTHEIN, Der christlich-sociale Staat der Jesuiten in Paraguay. (Peu étendu, mais très instructif; donne une analyse critique de cette singulière tentative des Jésuites dans le Paraguay.) — Isaac TAYLOR, The alphabet, an account of the origin and development of letters. 2 vols.

(G. v. d. G. : on attend une dissertation, et l'on trouve une Odyssée, un livre de lecture bien écrit, et d'une diffusion tout à fait épique; l'ordonnance du livre n'est pas strictement scientifique; toutefois l'étendue du sujet et la foule des points discutables font excuser beaucoup de choses.) — TROEBST, Quaestiones Hyperideae et Dinarcheae. — Rob. Garnier, Tragédies. I. p. p. W. FOERSTER.

Deutsche Literaturzeitung, n° 31, 4 août 1883 : (pour le sommaire du n° 32, voir le n° 35 de notre recueil) PLITT et PETERSEN, Martin Luthers Leben und Wirken. (Knaake : commencé par Plitt, achevé par Petersen; style clair, pensées développées « in edler Popularität ».) — SPITTA, Die Schlaf. u. Traumzustände der menschlichen Seele. — v. d. GABELENTZ, Anfangsgründe der Chinesischen Grammatik mit Uebungsstücken. (W. S. : méthode commode, exemples bien choisis et lumineux, rien à critiquer.) — ROSENBERG, Die Lyrik des Horaz, aesthetisch-culturhistorische Studien. (F. Leo : rien de nouveau, quelques bonnes remarques, mais en somme insuffisant, style prétentieux.) — BULTHAUPT, Dramaturgie der Klassiker. I, Lessing, Gœthe, Schiller, Kleist. II, Shakspeare. (E. Schmidt : beaucoup de bonnes choses, jugement sain.) — BARET, Etude sur la langue anglaise au XIVe siècle. (Zupitza : livre sans la moindre valeur, écrit avec négligence et sans jugement d'après des ouvrages anciens et nouveaux, bons et mauvais; « Urtheilslosigkeit »; « geringe Sprachkenntnisse », etc.) — Ch. JORET, Des caractères et de l'extension du patois normand, étude d'ethnographie et de phonétique suivie d'une carte. (A. Tobler : travail fait avec beaucoup de soin; observations personnelles et patientes; les faits communiqués sont de grande valeur.) — G. WEBER, Allgemeine Weltgeschichte, 2e Auflage. III : römische Geschichte bis zu Ende der Republik und Geschichte der alexandrinisch-hellenischen Welt. (Ad. Bauer.) — Horace de VIEL CASTEL, Mémoires sur le règne de Napoléon III, 1851-1864, publiés d'après le manuscrit original avec une préface par LÉOUZON LE DUC I. (R. Koser : Le comte de Viel Castel fut sous la présidence de Louis Napoléon et pendant le second empire conservateur et plus tard secrétaire général du Louvre : peu content de la situation qu'il occupait, il se croyait appelé à de plus hauts emplois, à la diplomatie, autant que le font présumer ses mordants sarcasmes contre les diplomates français. Ses mémoires sont une sorte d'écho de Paris, spécialement de ce Paris qui avait coutume de se réunir dans le salon de la princesse Mathilde Demidoff, fille du roi de Westphalie. Au besoin de conversation et de médisance de cette société du n° 10 de la rue de Courcelles, toute personnalité, grande ou petite, proche ou lointaine, était également bienvenue, comme thème d'entretien : diplomates et parlementaires, écrivains et journalistes, « Thiers et ses femmes », Alex. de Humboldt et Fr. Guillaume IV, Isabelle d'Espagne et « le beau et jeune général Serrano ». Avant tous, Victor Hugo est maltraité, [p. 171]. Ces mémoires ont un grand intérêt, comme tableau de mœurs, comme chronique personnelle et scandaleuse; mais ils ne fournissent aucune information sur les ressorts secrets de l'action politique du bonapartisme. L'auteur n'appartenait pas aux intimes du président de la République, et Napoléon ne paraît personnellement en ce premier volume que dans deux passages [pp. 166, 190], où l'auteur, à l'occasion de la visite du prince au Louvre, joue le rôle de cicerone. Apôtre enthousiaste de la légende bonapartiste, V. C. porte pourtant dès 1851 sur le prince Jérôme ce jugement et cette condamnation : « ce prince est une affreuse canaille, qui joue auprès du président le rôle que Philippe-Egalité jouait près de Louis XVI. Il est vantard et poltron, ambitieux, important, brouillon, libertin; enfin, il a toutes les mauvaises qualités; son

père n'est qu'un polisson ; lui, est un drôle » [p. 175]. — G. vom Rath, Durch Italien und Griechenland nach deim Heiligen Land. Reisebriefe. — Ἐφημερὶς ἀρχαιολογικὴ ἐκδιδομένη ὑπὸ τῆς ἐν Ἀθήναις αρχαιολογικῆς εταιρίας, III, 1. (C. Robert : 1^er fascicule de la 3^e série de ce recueil publié par MM. Eustratiades et Koumanoudis, rédigé par M. Mylonas.) — Mettig, Zur Geschichte der Rigaschen Gewerbe im VIII u. XIV Jahrhundert. (Geering.)

— nº 33, 18 août 1883 : Pierotti, La Bible et la Palestine au xix^e siècle (Wolff : beaucoup de détails instructifs et de remarques intéressantes.) — Froschhammer, Ueber die Genesis der Menschheit u. deren geistige Entwickelung. — J. Müller, Luthers reformatorische Verdienste um Schule u. Unterricht. (E. Von Sallwürk : beaucoup de soin.) — Udânavarga, a collection of verses from the Buddhist Canon, compiled by Dharmatrâta, being the Northern Buddhist version of Dhammapada, translated from the tibetan of Bkah-hgyur, with notes and extracts from the commentary of Pradjnâvarman, by Woodville Rockhill. (Oldenberg.) — Psalterii florianensis partem polonicam p. p. Nehring (Brückner : très bonne publication). — Kinch, Quaestiones Curtianae criticae. (Vogel : travail aussi abondant qu'original, plein de choses instructives et qui avance beaucoup la critique du texte de Quinte-Curce.) — Le Metamorfosi di Ovidio p. p. Gnesotto (Leo : édition pour les classes, sans beaucoup de mérite). — Sanders, Satzbau u. Wortfolge in der Deutschen Sprache. (Löhner : très recommandable.) — Wagner, Zu Lessings spanischen Studien. (E. Schmidt.) — Osbern Bokenam's Legenden, hrsg. v. Horstmann. (Schleich.) — I. Schmidt, Grammatik der englischen Sprache, 3^e édit. (Zupitza : la meilleure grammaire anglaise pratique.) — Brosch, Lord Bolingbroke u. die Whigs und Tories seiner Zeit. (Kugler : livre attachant, plein de faits et d'idées.) — Cotteau, De Paris au Japon à travers la Sibérie. — H. Riegel, Geschichte der Wandmalerei in Belgien seit 1856 nebst Briefen von Cornelius, Kaulbach, Overbeck, Schnorr, Schwind und anderen.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nº 33, 15 août 1883 : Hans Prutz, Kulturgeschichte der Kreuzzüge (B. Kugler : très instructif et clairement exposé ; l'auteur a consulté un nombre surprenant de documents ; l'idée générale, le « problème principal », d'ailleurs justement posé et justement résolu, c'est que par la civilisation venue des croisades le moyen-âge a atteint son apogée, mais en même temps a été préparée la rupture avec le moyen âge, a été éveillé l'esprit de la Renaissance et des temps modernes. Le volume comprend cinq livres, et fournit une riche mine de renseignements non-seulement à l'historien, mais au théologien, au jurisconsulte, à l'économiste, etc. Toutefois, on pourra reprocher à l'auteur d'avoir ordonné les événements en mettant surtout en relief l'extraordinaire et en regardant l'étonnant et le merveilleux comme la « signatura temporis » ; c'est un tableau de Rembrandt, travaillé avec esprit et avec art, très piquant, mais n'offrant pas la vérité pure et entière).

Nº 34, 22 août 1883 : von Richthofen, Untersuchungen ueber friesische Rechtsgeschichte. Theil II, Band 1 et 2. (Von Amira.) — Günther Thiele, Die Philosophie Immanuel Kant's. I, 1. (Von Leclair.)

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 37 Dix-septième année 10 Septembre 1883

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, nº 590, 25 août 1883 : Mrs. GILCHRIST, Mary Lamb. (Gray : récit clair et plein d'intérêt, très soigné, reposant surtout sur la correspondance de Charles Lamb et de sa sœur.) — TWYFORD, York and York Castle. — PERRY, English literature in the eighteenth century. (G. Saintsbury : plein de choses utiles.) — CARTER, A narrative of the Boer war, its causes and results (Wickham). — DE BEAUCOURT, Histoire de Charles VII, II, le roi de Bourges, 1422-1435. (Creighton : a de la valeur comme recueil de documents, mais pèche par cette puissance de conception et de mise en œuvre qui est nécessaire pour animer et faire vivre la masse des matériaux dont se compose une histoire.) — The prophecies of Isaiah, a new translation, with commentary and appendices, by CHEYNE. Second edition. (Davidson.) — Some french books (MONTÉGUT, Essais sur la littérature anglaise ; CARO, Littré et le positivisme ; AULARD, Les orateurs de l'Assemblée constituante : important ; D'HÉRICAULT, La Révolution : plutôt un volume d'illustrations qu'une histoire ; Alb. DESJARDINS, Les cahiers des Etats généraux en 1789 et la législation criminelle : monographie sur les réformes judiciaires demandées en 1789, mais non une œuvre d'histoire ; OURSEL, Les Essais de lord Macaulay : bien écrit et bien ordonné ; FILON, Histoire de la littérature anglaise : des erreurs presque à chaque page ; CORDIER, Bibliographie des œuvres de Beaumarchais : très consciencieux et très complet). — Three early italian sonnets (trad. de R. Burton). — The Shapira mss. of Deuteronomy (Neubauer). — Cat-Lore (Buxton, Forman et Laurensen). — Recent criticism of « Gulliver's travels » (Tyler.) — VAN EYS, Outlines of basque grammar. (Webster.) — Chinese and siamese (Frankfurter). — The greek names of the sibilants (Bertin). — Ch. ROBERT, Etude sur les médaillons contorniates. (W. Wroth.) — The early history of the Levant. II. (Sayce.)

The Athenaeum, nº 2913, 25 août 1883 : MUIR, Annals of the early caliphate. (Excellent ouvrage qui fait revivre cette époque importante de l'histoire arabe ; récit très attachant ; peinture exacte et fidèle des lieux où se passe l'action.) — W. G. BLACK, Folk medicine, a chapter in the history of culture. (Intéressera, en effet, quiconque étudie l'histoire de la civilisation.) — Mrs. OLIPHANT, Sheridan. (Fait partie de la collection des « English men of letters » ; provoque la discussion et la négation sur un grand nombre de points ; juge mal, dans Sheridan, l'orateur et le politique ; parfois, manque de soin dans les détails.) — Hindu philosophy, the Bhagavad Gîta or the sacred lay, a sanscrit philosophical poem, translated by John DAVIES. — Theological books (The mishnah on which the palestinian Talmud rests, p. p. LOWE ; The editio princeps of the Epistle of Barnabus by archbishop Ussher, as printed at Oxford 1042, with a dissertation on the literary history of that edition by BACKHOUSE ; V. BECKER, L'auteur de l'Imitation). — The importance of assyriology to hebrew lexicography. VII. (Delitzsch.) — Loaro and Yeamont (Ferguson). — The quarterly Review on Swift (F. G.). — The british and foreign Bible Society. — Notes on german educational reforms. (Mahaffy.) — The Shapira mss. of Deuteronomy (Ginsburg). — DAVILLIER, Les origines de la porcelaine en Europe, les fabriques italiennes du XVᵉ au XVIIᵉ siècle. — La collection Sabouroff, monuments de l'art grec, p. p. FURTWÆNGLER. I. — The british archaeological association, Dover Congress. — Notes from Athens (Lambros).

Literarisches Centralblatt, nº 35, 25 août 1883 : GEBHARDT, Thüringische Kirchengeschichte seinen Landsleuten erzählt. — LASSWITZ, Die Lehre Kant's von der Idealität des Raumes und der Zeit. — WILLY, Scho-

penhauer in seinem Verhältniss zu Fichte u. Schelling. — Chronique de Bourges, 1467-1506, p. p. J. HAVET. — Codex diplomaticus Salemitanus Urkundenbuch der Cisterzienserabtei Salem, hrsg. v. WEECH. I. (Cp. *Revue critique*, n° 33, art. 164.) — BARBOU, Victor Hugo und seine Zeit. — MALTZAN (von), Einige gute mecklenburgische Männer. — Kriegsgeschichtliche Einzelschriften hrsg. vom grossen Generalstabe. I u. II. — D'IDEVILLE, Le maréchal Bugeaud. III. (Pas de critique, l'ouvrage n'est qu'un panégyrique.) — THUN, Geschichte der revolutionären Bewegung in Russland (livre très instructif où l'on trouve rassemblés une foule de renseignements dispersés dans un nombre infini de journaux, de brochures, etc.) — KUPKA, Die Verkehrsmittel in den Vereinigten Staaten von Amerika. — PARKER, A concise grammar of the Malagasy language (Fait connaître la langue dans ses traits principaux; court, mais clair.) — RŒHL, Imagines inscriptionum graecarum antiquissimarum (Commode pour les exercices et les conférences des universités, n'est pas également utile pour l'épigraphie). — JANNARAKIS, deutsch-neugriechisches Handwörterbuch. (Indispensable à quiconque s'occupe du grec moderne.) — WERSHOVEN, Smollett et Lesage (Attachant). — MÜNTZ, Les arts à la cour des papes pendant le xv^e et le xvi^e siècle, III. Sixte IV-Léon X 1471-1521. I. (Publication qui est « mustergiltig »; belle ordonnance; commentaire abondant; l'auteur connaît les sources les plus lointaines comme les ouvrages les plus récents; il ne combat ses adversaires que par des faits scientifiques.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 34, 25 août 1883 : RUNZE, Grundriss der evangelischen Glaubens-und Sittenlehre. — LASSWITZ, Die Lehre Kants von der Idealität des Raumes u. der Zeit. — CAIRD, Hegel (Laas : intéressant). — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Introduction à l'étude de la littérature celtique. (Zimmer : « Travail de compilation qui n'est ni complet ni partout correct, mais qui sera très instructif pour le grand public »; cp. cependant *Revue critique*, 1883, n° 23, art. 120.) — HEIMREICH, Das Buch der Ilias und die Liedertheorie. (Hinrichs : profond et suggestif, observations remarquables développées avec une claire méthode.) — Theodulfi episcopi Aurelianensis de judicibus versus ab Hermanno HAGENO recogniti. (Wattenbach.) — RELING u. BOHNHORST, Unsere Pflanzen nach ihren deutschen Volksnamen, ihrer Stellung in Mythologie u. Volksglauben, in Sitte u. Sage, in Geschichte u. Literatur. (E. Schröder : choix fait dans les ouvrages de Hahn, Schleiden, Perger, etc.). — DIEZ, Kleinere Arbeiten u. Recensionen hrsg. v. H. BERGMANN. (Foerster.) — TORRACA, Gli imitatori stranieri di Jacopo Sannazaro. (Gaspary : travail important.) — A. v. DRÜFFEL, Beiträge zur Reichsgeschichte, 1552. — Correspondance inédite de Condorcet et de Turgot, 1770 bis 1779, p. p. Ch. HENRY. (Koser.) — PERROT u. CHIPIEZ, Geschichte der Kunst im Altertum. I. (Erman : trad. excellente du 1^{er} volume de cet excellent ouvrage.) — LINDAU, Lucas Cranach. (Ne peut être recommandé qu'aux pensionnats de demoiselles.) — FAUST LURION, La guerre turco-russe de 1877-78, campagne de Suleyman Pascha. (Hinze : mauvais, ne renferme guère que des dépêches déjà publiées, et tente de justifier Suleyman qui a été le Bazaine de la Turquie.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 35, 29 août 1883 : Urkundenbuch der Stadt Quedlinburg, II. (Frensdorff.) — Anonyme Arabische Chronik Band XI vermuthlich das Buch der Verwandtschaft und Geschichte der Adligen von Abulhasan, etc., autographirt u. hrsg. v. ALWARDHT. (Nöldeke : il faut remercier l'éditeur qui a publié ce livre important et intéressant.) — KLEEMANN, Geschichte der Festung Ingolstadt bis zum

Jahre 1815 (G. Köhler). — Lindemann, Beiträge zur Charakteristik Böttigers und seiner Stellung zu Herder. (Minor : confirme la réputation de hardiesse, d'effronterie et de fausseté que s'était acquise Böttiger.)

Theologische Literaturzeitung, n° 16, 11 août 1883 : Gunning, De goddelikje vergelding hoofdza-kelijk volgens Exodus xx, 5, 6 en Ezechiel xviii, 20. — Chrp. Hoffmann, Bibelforschungen. I : Erklärung der elf ersten Kapitel des Römerbriefs. — Hermann, Die Zahl 666 in der Offenbarung des Johannes 13, 18. — Roos, De Theodoreto Clementis et Eusebii compilatore, accedit epimetrum de Platonis codicibus. — Latendorf, Hundert Sprüche Luthers zum alten Testament in hochdeutscher, niederdeutscher und niederländischer Fassung. — Evers, Dr. Martin Luther in Wort und Bild, Festschrift. — Ludw. Keller, Ein Apostel der Wiedertäufer. (Kolde : raconte la vie de Hans Denk; livre écrit avec feu; l'auteur est entré dans la pensée même des anabaptistes; il a même pour eux trop d'enthousiasme.) — Fittbogen, Jacob Andreä, der Verfasser des Concordienbuches.

— n° 17, 25 août 1883 : Doedes, Encyclopedie der christelijke theologie. — Fenton, early hebrew life, a study in sociology (W. Baudissin : n'est qu'un essai, et une esquisse semblable ne peut persuader, mais instructif). — Krementz, die Offenbarung des h. Johannes. — Doulcet, Essai sur les rapports de l'église chrétienne avec l'état romain pendant les trois premiers siècles. — Bonnet (Max), Acta Thomae, graece partim cum novis codicibus contulit, partim primus edidit, latine recensuit, praefatus est, indices adjecit. (Harnack : le soin rare et la minutieuse exactitude de l'éditeur, autant que les vastes matériaux qu'il a recueillis, assurent la valeur durable de cette publication que personne ne sera facilement tenté de chercher à dépasser; on a là tout ce qu'on peut désirer d'une édition; elle suffira à toutes les exigences même les plus sévères.) — Burk, Martin Luther (très recommandable). — Schmeil, Lutherlieder, Jubiläumsgabe an Lutherfreunde. (Kawerau.) — Jundt, Les Centuries de Magdebourg ou la renaissance de l'historiographie ecclésiastique au xvie siècle (Harnack : sujet traité avec grand savoir; ce discours d'ouverture a une valeur durable). — Hammerstein, Erinnerungen eines alten Lutheraners. (Kawerau.) — Beck, Vorlesungen über christliche Ethik. (Lemme.)

Athenaeum belge, n° 8, 15 août 1883 : M. Croiset, Essai sur la vie et les œuvres de Lucien (P. Thomas : excellent livre, à la fois solide et agréable; l'auteur est au courant des recherches de la critique moderne; il juge avec pénétration et indépendance; ses appréciations sont d'une rare justesse; il faut louer enfin les qualités toutes françaises d'exposition, la clarté et le charme du style). — Graf, Roma nella memoria e nelle imaginazioni del medio evo. II (Lacour-Gayet : érudition très vaste, trop vaste pour ne pas pécher par un peu de diffusion et par quelques omissions; publication d'un intérêt considérable, remplie de faits de détail et riche en matériaux de toute sorte). — Correspondance de Paris : Craven, Le prince Albert de Saxe Cobourg; Wahl, l'Algérie; Piesse, Itinéraire de l'Algérie; Montégut, Essais sur la littérature anglaise; Wallon, Eloges académiques; Marbeau, Slaves et Teutons; De Vaujany, Le Caire et ses environs. — Chronique. — Sociétés savantes. — Bulletin bibliographique : Wouters, Précis de l'histoire politique de la Belgique pendant les quatre derniers siècles; P. Fredericq, L'enseignement supérieur de l'histoire à Paris, etc.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 38 Dix-septième année 17 Septembre 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 591, 1er septembre 1883 : COMTE DE PARIS, History of the civil war in America. Vol. III (A. Werner : beaucoup d'informations, vastes matériaux arrangés avec goût et coordonnés avec la précision et la lucidité françaises ; ouvrage qui sera toujours consulté ; mais détails trop minutieux et trop techniques ; n'intéresse que les spécialistes militaires ; ce IIIe volume ne traite que des événements de l'année 1863 ; le public préférera les pages plus aimables, quoique moins impartiales, d'Horace Greeley). — A woman's memories of worldknown men, by Mrs HOUSTOUN. — SETH a. HALDANE, Essays in philosophical criticism (Stewart). — BESOBRASOF, Etudes sur l'économie nationale de la Russie, région industrielle de Moscou, t. I. — The affinity of the ten stems of the chinese cycle with the akkadian numerals (Terrien de la Couperie). — Two biblical suggestions, Joseph and Helam (Sayce). — Buddha and St. Josaphat (Yule). — A Babylonian cylinder of Antiochus (Budge). — The age of Homer (Walter Leaf). — Oxford contributions to the study of roman law : the institutes of Justinian, edited as a recension of the institutes of Gaius, by Th. Erskine HOLLAND, second edition ; selected titles from the Digest of Justinian, edited by HOLLAND a. SHADWELL ; Imperatoris Justiniani Institutiones, p. p. MOYLE. — ARMITAGE, Lectures on painting.

The Athenaeum, n° 2914, 1er septembre 1883 : The sonnets of John Milton, edited by Mark PATTISON. — LOFTIE, a history of London. (Il est impossible de faire une histoire de Londres en deux volumes, mais l'auteur a traité le sujet mieux que ses devanciers.) — Historical records of the 93rd. Sutherland highlanders, compiled and edited by Roderick Hamilton BURGOYNE. — Letters and papers, foreign and domestic, of the reign of Henri VIII, preserved in the public Record Office, the British Museum and elsewhere in England, arranged a. catalogued by James GAIRDNER. Vol. VII. — PEREY et MAUGRAS, Dernières années de Mme d'Epinay : Peut-être moins intéressant que le premier volume ; ce qui est le plus amusant, c'est le portrait et la vie de jeunesse de Louis d'Epinay.) — Jane Clermont and the Shelleys. — The other side of Mr. Froude's « Leaf from the real life of Byron ». I. (Jeaffreson.) — PAUL (R. W.), An account of some of the incised and sepulchral slabs of North-West Somersetshire. — The sculptor and art student's guide to the proportions of the human figure. — BURGESS, Report on the buddhist cave temples and their inscriptions, and report on the Elura cave temples. — The British archaeological association, Dover congress.

Literarisches Centralblatt, n° 36, 1er septembre : LIPSIUS, Die apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden. (Publication classique dans son genre ; ce n'est pas seulement un résumé des recherches antérieures, mais encore, et à un haut degré, un travail qui ouvre la route, qui pose de nouveaux fondements et qui pour longtemps tiendra sur ce domaine une position dominante). — DIETERICI, Die sogenannte Theologie des Aristoteles aus dem Arabischen übersetzt und mit Anmerkungen versehen. (Traduction d'une œuvre extrêmement importante pour la connaissance de la philosophie et de la littérature de la Grèce des derniers temps). — Jordanis de origine actibusque Getarum, ed. HOLDER. (L'éditeur n'a pas su comment établir son texte ; il faudra toujours consulter l'édition de Mommsen). — DAMMANN, Kulturkämpfe in Altengland. (Recueil de conférences bien faites). — SICKEL, Das Privilegium Otto I für die römische Kirche vom Jahre 962 erläutert. (Prouve que ce document est authentique). — Die Limburger Chronik des Tilemann Ehlen von Wolfhagen, hrsg. v. WYSS. — von BAAR, Staat und katholische Kirche

in Preussen. — ROHLFS, Meine mission nach Abessenien. — Die indischen Mineralien, ihre Namen und die ihnen zugehörigen Kräfte Naraharis raganighantu varga XIII, sanskrit und deutsch hrsg. v. GARBE. (A recommander non seulement aux indianistes, mais aux minéralogistes, aux médecins, aux historiens de la civilisation.) — V. HENRY, Étude sur l'analogie en général et sur les formations analogiques de la langue grecque. (Brugman : ne satisfait nullement; l'auteur a entrepris sa tâche sans s'y être suffisamment préparé; son livre ne peut être recommandé comme utile; cp. cependant le compte-rendu des thèses dans la *Revue critique*). — Die Saga von Hrafnkeld Freysgodhi, eine isländische Geschichte aus dem X. Jahrhundert nach Christus, zum ersten Male ins deutsche übersetzt u. mit ausführl. Erläuterungen hrsg. v. LENK. (Mauvais). — Kudrun, hrsg. v. SYMONS; Kudrun, hrsg. v. E. MARTIN. (Concurrence regrettable; Symons offre beaucoup plus que Martin; introduction détaillée; point de vue plus indépendant.) — W. MANGOLD, Molière's Tartuffe. (Écrit qui, malgré quelques défauts, sera le bienvenu.) — Johannes Veghe, ein deutscher Prediger des XV. Jahrhunderts, zum ersten Male hrsg. von Franz JOSTES. (Tout un volume de sermons en bas-allemand, bien imprimés et commentés à fond.) — LINDEMANN, Beiträge zur Charakteristik Böttigers u. seiner Stellung zu Herder. (Des choses nouvelles, mais trop long.) — BLACKIE, The wisdom of Gœthe. — Gœthe's Gedichte, II, p. p. LOEPER, 2e Ausgabe. — NESTLEHNER, Das Seitenstettner Evangelarium des XII. Jahrhunderts. — HASSELMANN, Initialen nach den Originalien des Herausgebers. — ROSENBERG, Geschichte der modernen Kunst. I u. II Lieferungen. (Histoire de la peinture française de 1789 à 1851; fait avec beaucoup de soin et d'habileté.) — OSTHOFF, Die Turnhallen und Turnplätze der Neuzeit.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 35, 1er septembre 1883 : NIELSEN, Aus dem inneren Leben der katholischen Kirche im XIXen Jahrhundert, übersetzt von MICHELSEN. — BÖLLIGER, Antikant oder Elemente der Logik, der Physik und der Ethik. — FIRNHABER, Die nassauische Simultanschule. — BERGAIGNE, La religion védique d'après les hymnes du Rigveda, tomes II et III. (Garbe : grande indépendance de recherche et de jugement; le principal défaut du livre est le manque complet d'une conception historique des hymnes védiques; B. ne distingue pas les hymnes anciens et les hymnes récents. Soin extraordinaire, méthode scientifique, ouvrage d'un homme très pénétrant et plein de talent, mais, malgré les nombreuses et utiles remarques répandues dans le livre, le travail est manqué dans son principe). — Claudii Ptolemaei geographia p. p. C. MÜLLER I, 1. (Partsch : édition qui fait époque; originalité, solidité, méthode exacte, soin extrême donné aux détails.) — Die prosaische Edda im Auszuge nebst Volsunga-Saga und Nornagetsthattr, mit Glossar hrsg. v. WILKEN. (Gering.) — Hosäus, Ernst Wolfgang Behrisch. (Minor : bon.) — HERDER, Benjamin Franklins Rules for a club established in Philadelphia, übertragen u. ausgelegt als Statut für eine Gesellschaft von Freunden der Humanität, p. p. SUPHAN (Seuffert). — LARROUMET, Marivaux, sa vie et ses œuvres d'après de nouveaux documents. (E. Schmidt : monographie complète, avec des notes soignées; prouve un savoir très étendu; parfois un peu diffus; fines analyses; excellente bibliographie; travail à la fois très solide et très habile; les gens qui déclament sur la science allemande et la profondeur allemande de nos monographies, devraient étudier sur ce domaine l'admirable activité de nos voisins). — MIKLOSICH, Beiträge zur Lautlehre der rumunischen Dialecte. Consonantismus. II. (Gaster : travail d'un maître, dont il faut le remercier sans réserve.) — Jahrbücher des fränkischen Reiches unter Karl dem Grossen von Sigurd ABEL, fortgesetzt von B

Simson. II, 789-814. (Oelsner). — W. Bernhardi, Konrad III. I. 1138-1145. II. 1146-1152. (Lindner.) — De Lescure, Rivarol et la société française pendant la révolution et l'émigration. 1753-1801. (Körting : travail digne de tous les éloges.) — Blümner, Laokoon-Studien, II. Ueber den fruchtbaren Moment und das Transitorische in den bildenden Künsten. (G. Hirschfeld.) — Ed. Hölder, Institutionen des römischen Rechts. — Lehmann u. Schnorr von Carolsfeld, Die Njalssage insbesondere in ihren juristischen Bestandtheilen. (Zorn.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 36, 6 septembre 1883 : von Pflugk-Harttung, Iter Italicum, I. (Winkelmann : rapport sur un long voyage en Italie, dans le dessein d'examiner dans les collections publiques les documents des papes, jusqu'à la fin du XIIe siècle.) — Leslie Stephen, The science of Ethics. (von Gyzicki.)

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 39 Dix-septième année 24 Septembre 1883

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 592, 8 septembre 1883 : SEEBOHM, The English Village Community, examined in its relations to the manorial and tribal systems and to the common or open-field system of husbandry, an essay on economic history (Elton : clair et intéressant). — Harvey GOODWIN, lord bishop of Carlisle, Walks in the regions of science and faith, a series of essays. — BUCK, Walk Witman (Dowden). — Vicente F. LOPEZ, Historia de la republica Argentina su origen, su revolucion y su desarrollo politico hasta 1852. 2 vols. (Markham : l'auteur est recteur de l'Université de Buenos-Ayres et il est connu par un livre sur « les races indigènes du Pérou » ; ouvrage fait avec une méthode philosophique et qui aura une valeur durable). — UPTON, Uncle Pat's Cabin, or life among the agricultural labourers of Ireland. — The Shapira mss. of Deuteronomy (M. Guthe a vu à Leipzig le fameux manuscrit que M. Shapira lui a montré dans les cinq premiers jours de la première semaine de juillet; il l'a copié, et il le publie dans un volume de 94 pages intitulé « Fragmente einer Lederhandschrift enthaltend Moses, letzte Rede and die Kinder Israel's ». Il conclut que le manuscrit est faux, et, dans sa préface, datée du 14 août, observe que ses conclusions ont été adoptées par MM. Nöldeke et Kautzsch). — The proposed Jordan Canal (R. F. Burton). — An offer to bibliographers (Nicholson). — The age of Homer (Sayce). — Joseph and Osarsiph (Tomkins). — « The prophecies of Isaiah » (Cheyne). — Some books on buddhism. (Analecta Oxoniensia, Aryan series, vol. I, part. I, buddhist texts from Japan, edited by Max MÜLLER; HOEY, Buddha, his life, his doctrine and his order : trad. du livre de M. Oldenberg; KERN, Geschiedenis van het buddhism in Indie; SENART, Essai sur la légende du Buddha, son caractère et ses origines). — HILL, The Organ Cases and Organs of the middle age and the Renaissance (Mickethwaite). — The Hamilton Dante. — St Helens church, Norwich.

The Athenaeum, n° 2915, 8 septembre 1883 : Mc MASTER, A history of the people of the United States from the Revolution to the civil war (Le plan est le même que celui de l'ouvrage de M. Green « History of the english people »; l'exécution rappelle la méthode et la manière de Macaulay; trop souvent confus et diffus). — Current economics : WALKER, Political economy; Stanley JEVONS, Methods of social reforms; NICHOLSON, Tenant's gain not landlord's loss; MILNES, Problems and exercises in political economy. — A glossary of the dialect of Almondbury and Huddersfield, compiled by the late Rev. Alfred EASTHER, edited from his mss by LEES (Utile). — LENORMANT, A travers l'Apulie et la Lucanie (Trop de digressions, mais bien attachant). — BROSCH, Lord Bolingbroke und die whigs und tories seiner Zeit. (Ce livre est plus une dissertation qu'une biographie et l'on n'y trouvera pas le portrait de ce Bolingbroke, qui fut un composé d'Alcibiade et de Mirabeau, un brillant débauché, un grand orateur et un intrigant consommé; mais les faits sont exposés fidèlement; le livre a une grande valeur). — The Shapira ms. of Deuteronomy (avec un fac-simile). — Ivan Serguéyevitch Tourguénief. — An offer to bibliographers (Nicholson). — The coming publishing season. — The Shapira ms. — The common fields of England (Coote). — PERKINS, Historical handbook of italian sculpture (Mauvaises illustrations, mais recherches nouvelles, style clair, belle ordonnance du sujet). — Excavations at Repton priory, Derbyshire.

Literarisches Centralblatt, n° 37, 8 septembre 1883 : MARTENSEN, Aus meinem Leben. I. 1808-1837, aus dem dänischen v. MICHELSEN. — REICH, Die persönliche Entwickelung des Menschen u. die Civilisation (Sans méthode et absolument sans gêne, attachant parfois). — THIELE, Die philosophie Immanuel Kant's nach ihrem systematischen Zusammenhange und ihrer logisch-historischen Entwickelung, I. — JUNG, Leben u. Sitten der Römer in der Kaiserzeit. I. (Petit livre qui se lit avec agrément.) — DURMAYER, Reste altgermanischen Heidenthums in unseren Tagen. (Compilation de choses non comprises ou mal comprises et disposées confusément.) — Kong Christian den fierdes egenhändige Breve, p. p. BRICKA og FREDERICIA. IV-VI. (Termine le 2e vol. des lettres de Christian IV.) — BAUMSTARK, Plus ultra, Schicksale eines deutschen Katholiken. 1869-1882. — Ferdinand Christin et la princesse Tourkestanow. 1813-1815. (Lettres publiées par le baron de Budberg; elles ont été écrites de 1813 à 1815 par le Suisse Christin, ancien agent de Calonne et de Catherine II, à une amie de Russie; ne renferme rien de bien intéressant; à peine quelques anecdotes sur la guerre et la société russe.) — SCHMITZ, Die Bussbücher und die Bussdisciplin der Kirche, nach handschriftlichen Quellen dargestellt. — VAN EYS, Outlines of basque grammar. (Petit livre de 52 pages consacré à la grammaire d'une langue qui fourmille d'irrégularités; on croirait tout d'abord qu'un pareil livre est un « humbug »; néanmoins, il atteint son but et mérite beaucoup de reconnaissance.) — W. von HUMBOLDT, Sprachphilosophische Werke, hrsg. u. erklärt von STEINTHAL. I. — T. Livi ab urbe condita libri, recogn. H. J. MUELLER. V, libros XXIII et XXIV continens. (Suite excellente de cette édition.) — Plauti Mercator, recens. Ritschl. editio altera a G. GOETZ recognita. (Nouveau présent de l'activité et de la sagacité de Goetz.) — A. THOMAS, Nouvelles recherches sur l'entrée de Spagne, chanson de geste franco-italienne. (Intéressant et prouve d'une façon pénétrante et complètement convaincante que l'auteur n'est pas Nicolas de Padoue, mais un Padouan anonyme, peut-être Minocchio, et que l'œuvre fut continuée par un certain Nicolas qui ne nomme pas sa patrie, mais qui doit être l'auteur d'une « Passion », Nicolas de Vérone.) — PASSARGE, Henrik Ibsen, ein Beitrag zur neuesten Geschichte der norwegischen Nationalliteratur. (Très attachant et bien fait.) — KRAUSE, Die Wissenschaft von der Landverschönerkunst, hrsg. v. HOHLFELD u. WÜNSCHE. — Abriss der skandinavischen Musik; WAXEL, Abriss der Geschichte der portugiesischen Musik, nach dem franz. Manuscripte übers. v. Cl. REISSMANN.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 36, 8 sept. 1883 : DI VICCENZO, Epimenide di Creta e le credenze religiose dei suoi tempi. (Travail de dilettante, insignifiant.) — LINDEMANN, Herder u. die Realschule unserer Zeit; Beiträge zur Charakteristik Böttigers u. seiner Stellung zu Herder. (Suphan.) — REINISCH, Die Bilin-Sprache, I. Texte der Bilinsprache. (Dillmann.) — HÜBSCHMANN, Armenische Studien. I. Grundzüge der armenischen Etymologie. I. (Tomaschek : nouvelle théorie contre laquelle semblent protester toutes les considérations historiques.) — Plotini Enneades præmisso Porphyrii de vita Plotini deque ordine librorum ejus libello ed. VOLKMANN. (H. F. Müller.) — KLEINSCHMIT, De Lucili saturanum scriptoris genere dicendi. (Leo : manque de connaissance, de méthode et de jugement.) — ROCKINGER, Der Könige Buch und der sogenannte Schwabenspiegel. (E. Schröder.) — SCHNEEBERGER, Das Urbild zu Schillers Jungfrau von Orleans; SEUFFERT, Klein u. Schiller; ABERT, Schlaf u. Traum bei Calderon. — Octavian, altfranz. Roman nach der Oxforder Handschrift hrsg. v. VOLMÖLLER. — JULLIEN, La comédie à la cour, les théâtres de société royale pendant le siècle

dernier, la duchesse du Maine et les grandes nuits de Sceaux, Mme de Pompadour et le théâtre des petits cabinets, le théâtre de Marie-Antoinette à Trianon. Très intéressante contribution à l'histoire des mœurs.) — Sickel, Das Privilegium Otto' I für die römische Kirche vom Jahre 962 (Bresslau). — Wille, Philipp der Grossmüthige von Hessen und die Restitution Ulrichs von Würtemberg 1526-1535 (Kluckhohn : nouveaux et attachants documents). — Rinhuber, Relation du voyage en Russie fait en 1685, publiée pour la première fois d'après les manuscrits originaux qui se conservent à la bibliothèque ducale publique de Gottha (Brückner : Rinhuber, saxon de naissance, était médecin et diplomate en Russie; on trouve dans le volume la relation de son voyage et 41 pièces concernant les rapports de la Saxe et de la Moscovie). — Bötticher, Auf griechischen Landstrassen. (Lolling : impressions de voyage qui ont déjà paru dans des revues.) — Karabacek, Die Theodor Grafschen Funde in Aegyptien : der Papyrusfund von el-Faijûm, die textilen Gräberfunde. (Erman. conférence instructive.)

Theologische Literaturzeitung, n° 18, 8 septembre 1883 : Joël, Blicke in die Religionsgeschichte zu Anfang des zweiten christlichen Jahrhunderts mit Berücksichtigung der angrenzenden Zeiten. II. Der Conflict des Heidenthums mit dem Christenthum in seinen Folgen für das Judenthum. (Harnack.) — Klimek, Conjectanea in Julianum et Cyrilli Alexandrini contra illum libros. (Neumann.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 37, 12 septembre 1883 : Gorboduc or Ferrex and Porrex, a tragedy by Norton and Sackville, edited by L. Toulmin Smith (Breymann : édition qui est presque un modèle accompli).

N° 38, 19 septembre 1883 : Thoma, Die Genesis des Johannes-Evangeliums (Weizsäcker : travail méritoire à beaucoup d'égards).

Athenaeum belge, n° 9, 15 septembre 1883 : E. Renan, souvenirs d'enfance et de jeunesse. — De Gerbaix Sonnaz, Studi storici sul contado di Savoia e Marchesato in Italia nella eta di mezzo. (Ruelens). — Geiger, Ostiranische Cultur im Alterthum (De Harlez : donne de l'Eran avestique un tableau aussi fidèle que celui que M. Zimmer a tracé de l'Inde des Vedas; ces deux ouvrages devront marcher de pair). — Les langues de l'Asie centrale (Ch. Michel : art. sur les travaux du P. Van den Gheyn ; L'étymologie du mot Pamir. Les tribus de l'Hindou-Kousch. Le Yidghah et le Yagnobi, étude sur deux dialectes de l'Asie centrale). — L'Amérique découverte par les Irlandais cinq siècles avant Christophe Colomb. (J. Leclercq : à propos du livre de M. Anderson, America not discovered by Columbus, an historical sketch of the discovery of America by the Norsemen in the tenth century). — Publications allemandes.) Kühn, Die Revision der lutherischen Bibelübersetzung; Lücking, Französische Grammatik ; Andresen, Ueber deutsche Volksetymologie ; Tobler, Schweizerische Volkslieder; Der Messias pp. Muncker; Uthoff, La Chaussée's Leben u. Werke; Mahrenholtz, Voltaire. — Studien; Zeitschrift für neufranz. Sprache u. Literatur, V, 1.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils. boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 40 Dix-septième année 1er Octobre 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 593, 15 septembre 1883 : Mrs. Oliphant, Sheridan. (Caine.) — Scarth, Roman Britain. (Watkin : ce n'est qu'un manuel, mais il est bon). — B. Ten Brink, Early-english literature, translated from the german by Kennedy (Minto : trad. d'un excellent ouvrage, le guide le plus satisfaisant qu'on possède pour cette période obscure de l'histoire littéraire de l'Angleterre; on ne saurait croire tout ce qu'il y a d'érudition dans ce petit nombre de pages). — Gibbs, British Honduras, an historical and descriptive account of the colony from its settlement 1670 (R. Brown.) — Rumänische Märchen, übersetzt von Mite Kremnitz. (Ralston : excellent recueil de contes populaires de la Roumanie.) — Turgenev (Barker). — Dr. John Walker, Bentley's coadjutor (J. Wordsworth). — The name of Robin Hood (Bradley : rappelle le nom d'un endroit du Worcestershire, Hódes ác ou Hod's oak, et d'un autre du Nottinghamshire, Odesach). — The age of Homer (W. Leat). — Have animals mind? (Reader). — The chronicle of Joshua the Stylite, composed in syriac 507, with a translation and notes by Wright. (Bensly). — Dr. Isaac Taylor's « the alphabet » (J. Lecky). — Dr. Abel's « Ilchester lectures ». (Morfill.)

The Athenaeum, n° 2916, 15 septembre 1883 : Benn, The greek philosophers, 2 vols. (trop diffus et aussi trop tranchant). — Maxime Du Camp, Souvenirs littéraires. — The voyage of the Wanderer, from the journals and letters of C. and S. Lambert, edited by G. Young. — A. F. Mitchell, The Westminster assembly, its history and standards; Scottish divines. — Bendall, Catalogue of the buddhist sanscrit manuscripts in the University library, Cambridge. — Archer, William Ewart Gladstone and his contemporaries, fifty years of social and political congress. — Tourguénief (Ralston). — Library association of the united Kingdom. — The etymology of London (Browne : on peut peut-être accepter « dinn » ou « dun », colline, espace fortifié, pour la seconde syllabe; pour la première, on peut la découvrir dans les noms Lonan, dans l'île de Man, Lonmay (Aberdeen), Lunan (Forfar), Luncarty (Perth), Lundin (Fife). — The coming publishing season. — The oriental congress at Leyden. — Tapisseries de la cathédrale de Reims, reproduction en héliogravure, texte par Ch. Loriquet.

Literarisches Centralblatt, n° 38, 15 septembre 1883 : Cross, Introductory hints of the english readers of the old testament. — Guthe, Fragmente einer Lederhandschrift enthaltend Moses' letzte Rede an die Kinder Israel, mitgetheilt und geprüft, mit einer autographischen Tafel. (Donne le texte complet du fameux fragment et un jugement porté avec soin et qui n'est autre qu'une condamnation décisive; « das Gesammtergebniss ist ein vernichtendes »; sans voir l'original ni posséder les connaissances techniques à ce sujet, ni même faire valoir des considérations paléographiques, il suffit de remarquer l'orthographe dudit manuscrit, qui montre une foule de fautes grossières. D'ailleurs le faussaire ne connaissait qu'un peu la critique moderne du Pentateuque; il n'était pas en état de faire un tout, un ensemble nouveau et limité en soi-même; il dépend trop du texte hébreu habituel, quoiqu'il l'ait souvent modifié. Ce faussaire est évidemment un homme habile et qui a du savoir ; mais sa tâche était trop difficile.) — Noiré, Die Lehre Kant's und der Ursprung der Vernunft. — Hostinsky, Ueber die Bedeutung der praktischen Ideen Herbart's für die allgemeine Aesthetik. — Aug Mommsen, Chronologie, Untersuchungen über das Kalenderwesen der Griechen, insonderheit der Athener. (Quelques résultats peuvent être contestés, mais l'ouvrage est utile, scientifique, et doit être recommandé.) — Epis-

tolae sæculi XIII e regestis pontificum romanorum selectae per Pertz, edid. Car. Rodenberg. — Wolf, Historische Skizzen aus Oesterreich-Ungarn. — Frey-Herosé, Aus der handschriftlich hinterlassenen Autobiographie. — Ephrem des Syrers, des heiligen Hymnen aus dem Zweiströmeland, Dichtungen aus dem syrischen Urtext metrisch ins deutsche übersetzt u. mit erklärenden Anmerkungen versehen von Macke. (Travail qui témoigne non-seulement de soin et de savoir, mais encore d'un goût ingénieux.) — Der Tod des Husein ben' Ali und die Rache, ein historischer Roman aus dem arabischen, übers. v. Wüstenfeld. — Kleinschmidt, De Lucili saturarum scriptoris genere dicendi. (Travail meritoire.) — P. Antoine, Aperçu sur la littérature française du xix[e] siècle depuis le premier empire jusqu'à nos jours. (Ecrit pour ceux qui veulent se contenter d'une connaissance superficielle des œuvres littéraires.) — Freymond, Jongleurs und Menestrels. (Travail instructif qui prouve des lectures étendues, très digne d'être lu.) — Ausfeld, Ueber die Quellen zu Rudolf's von Ems Alexander (Plein de choses). — Klopstocks Wingolf, Kritische Ausgabe nebst Commentar von Pawel (Assez bon). — Koch, Die Siebenschläferlegende, ihr Ursprung und ihre Verbreitung, eine mythologisch-literaturgeschichtliche Studie. (Mérite tous les éloges qu'on lui a donnés déjà ; l'auteur devrait poursuivre ces études.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 37, 15 septembre 1883 : Schmitz, Die Bussbücher und die Bussdisciplin der Kirche (Kraus : beaucoup de matériaux inédits). — Kirchner, Katechismus der Psychologie. — Jäger, Aus der Praxis, ein pädagogisches Testament. — Jäschke, Tibetan Grammar. — The book of the Mainyo-i-Khard also an old fragment of the Bundehesh edit. by Andreas (H. Zimmer : fac-similé qui rend désormais accessible sous sa forme la plus ancienne un des monuments les plus importants du parsisme). — R. Wagner, Quaestiones de epigrammatis graecis ex lapidibus collectis grammaticae. (Hinrichs : beaucoup de soin, de la méthode, des principes sains). — Stangl, Boethiana vel Boethii commentariorum in Ciceronis Topica emendationes ; Pseudoboethiana. (R. Förster). — Eraclius, deutsches Gedicht des XIII. Jahrhunderts hrg. v. Graef (Lichtenstein : très louable). — Achim von Arnim, Hollins Liebeleben, ein Roman, neu hrsg. von J. Minor. (D. Jacoby). — Sauer, Geschichte der italienischen Literatur (Gaspary : une foule d'erreurs et de fautes d'impression, jugements peu profonds, quelquefois plats et absolument superficiels). — Exempla scripturae visigothicae XL tabulis expressa, p. p. Ewald et Loewe (Wattenbach). — Ehrenberg, Der Deutsche Reichstag in den Jahren 1273-1378, ein Beitrag zur deutschen Verfassungsgeschichte, eingel. von Arndt (Th. Lindner : travail de valeur). — Delaville Le Roulx, les archives, la bibliothèque et le trésor de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem à Malte (Herquet : publication de très grand mérite et d'une non moins grande utilité). — Schmarsow, Bernardino Pinturicchio in Rom (Janitschek : travail qui fait honneur au soin, à la sagacité, aux aptitudes naturelles de l'auteur).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 41 Dix-septième année 8 Octobre 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 594, 22 septembre 1883 : Green, Prolegomena to Ethics, edited by Bradley. (Myers.) — Burrows, The life of Edward lord Hawke, admiral of the fleet. (Courtney : c'est plus qu'une étude sur l'amiral, c'est un court sommaire de l'histoire de la flotte anglaise de son temps.) — Lounsbury, Fenimore Cooper. (Purves : livre digne d'être lu, la première biographie complète du célèbre romancier.) — Jacob Grimm, Teutonic mythology, translated from the fourth edition, with notes and appendix, by Stallybrass. Volume II. (Powell.) — Current theology. — A translation from Typaldos. (Edmonds.) — Hendrik Conscience. — The Library Association at Liverpool. — Pithom and Rameses, a reply. (Regin. Stuart Poole.) — Tel es-Sagur. (Tomkins.) — A Sonnet by Pope. (S. Waddington.) — Jron in early Greece. (A. Lang.) — Bibliotheca wiffeniana. (W. Webster.) — Bezzenberger, Lithauische Forschungen, Beiträge zur Kenntniss der Sprache und des Volkstumes der Lithauer. (Jane Lee : recherches soignées et entièrement originales; non seulement un recueil de formes et de mots, mais un recueil de chants, traditions et mélodies populaires.) — The oriental Congress. (A. Sayce.) — Indian transliteration. (Isaac Taylor.) — Imhoof-Blumer, Monnaies grecques; publié par l'académie royale néerlandaise des sciences. (Barclay W. Head : ce n'est ni une histoire des monnaies grecques, ni un manuel de numismatique, c'est un choix de monnaies jusqu'ici en grande partie inconnues.) — The Apollo and Marsyas at the Louvre attributed to Raphael. (Conway.) — St John the Baptist at Timberhill, Norwich. (W. Vincent).

The Athenaeum, n° 2917, 22 septembre 1883 : Cave-Browne, Lambeth Palace and its associations, with a supplementary chapter on mediaeval life among the old palaces of the primacy. — A. von Schiefner, Tibetan tales derived from indian sources, translated from the tibetan of the « Kahgyur », done into english from the german, with an introduction by Ralston. — Fitzgerald, Kings and queens of an hour, records of love, romance, oddity and adventure. — Beowulf, an anglo-saxon poem, translated by J. M. Garnett. — Ch. E. Davis, The Bathes of Bathe's ayde in the reign of Charles II. (Brillante et agréable contribution à l'histoire de la plus brillante et de la plus agréable ville de province de l'Angleterre.) — The other side of Mr Froude's « leaf from the real life of Byron. » (Jeaffreson.) — The etymology of London (Round : peut être « fortress of the lake »). — Library Association of the United Kingdom. — The reports of the royal commission on historical manuscripts. (Millar). — The Luther Exhibition in the Grenville Library. (K. Pearson.) — Hendrik Conscience. — The Oriental Congress at Leyden. — Vambéry, Der Ursprung der Magyaren, eine ethnographische Studie. (Très important, si contestable que ce soit.)

Literarisches Centralblatt, n° 39, 22 septembre 1883 : Thoma, Dr. Luther's Leben, fürs deutsche Haus. — Schrader, Sprachvergleichung und Urgeschichte, linguistisch historische Beiträge zur Erforschung des indogermanischen Alterthums. (Bgm. : travail très remarquable, œuvre d'une critique sagace, sobre, mesurée qui cherche à créer de sûrs fondements à une science qui a trop donné jusqu'ici aux hypothèses; réfute beaucoup d'opinions insoutenables; prouve que certaines questions ne peuvent pas encore être résolues dans l'état actuel des choses; mérites qui valent tout autant, et qu'il faut estimer au même degré que les nouveaux et acceptables résultats positifs, acquis par l'auteur sur ce difficile domaine) — Ehrenberg, der deutsche Reichstag in den Jahren 1273-1378. — Correspondance ministérielle du comte S. H. E. Berns-

torff p. p. VEDEL. I et II (comprend la correspondance des années 1751-1770). — LEHMANN, Preussen und die katholische Kirche seit 1640. IV. 1758-1775. — HUNZIKER, Augustin Keller, ein Lebensbild dem aargauischen Volke gewidmet. — KOCH, der Kaukasus. — Fröbels pädagogische Schriften hrsg. von SEIDEL. I. Menschenerziehung, Erziehungs, = Unterrichts = und Lehrkunst; II. Das Kindergartenwesen. — DELISLE, Les très anciens manuscrits du fonds Libri dans les collections d'Ashburnham-Palace; Notice sur les ms. disparus de la bibliothèque de Tours pendant la première moitié du XIX^e siècle; Les ms. du comte d'Ashburnham, rapport adressé à M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 38, 22 sept. 1883 : JACOBSEN, Untersuchungen über die synoptischen Evangelien. — HUME (David), eine Untersuchung über die Principien der Moral, deutsch hrsg. u. mit einem Namen-und Sachregister hrsg. v. MASARYK (Gizycki). — Lucien ADAM, Les idiomes négro-aryen et maléo-aryen (Gerland : à recommander à tous les linguistes, ethnologues et anthropologistes; un des travaux les plus intéressants de la linguistique moderne). — ELIGER, Die Zusätze zu dem proömium der Hesiodischen Theogonie; vers 36-115 (Hiller : fait avec soin, quelques remarques justes, un jugement sensé et réfléchi). — BOISSIÈRE, L'Algérie romaine. 2^e édition entièrement revue et considérablement augmentée. 2 vols (Habilement fait, plein de couleur et d'enthousiasme, quoique diffus et abondant en répétitions; pas de recherche indépendante; paraphrase ou copie ou traduit autrui; l'auteur dit une fois d'un chapitre de Marquardt « je suis de très près et je traduis presque, en animant un peu le texte, les citations et les notes »; voilà la recette du livre entier qui n'est qu'une compilation. Non pas qu'une compilation soit blâmable; mais il faut la faire avec la connaissance et le soin suffisants. L'auteur destine son livre aux jeunes maîtres des lycées; ils feront bien de s'instruire sur l'antiquité romaine dans des œuvres plus solides). — PARTHEY, Ein verfehlter und ein gelungener Besuch bei Gœthe (Seuffert : 2^e édition de ce récit attachant). — VINING, das Geheimniss des Hamlet, ein Versuch zur Lösung eines alten Problems (Zupitza : pourquoi traduire ce livre où l'auteur — un Américain, agent de la compagnie du chemin de fer du Pacifique — prétend que Hamlet est une femme déguisée en homme?). — J. LEMAITRE, La comédie après Molière et le théâtre de Dancourt (Donne à la fois plus et moins que ne le laisse attendre le titre). — HECKER, Die territoriale Politik des Erzbischofs Philipp I von Cöln, 1167-1191 (Lamprecht). — Hans PRUTZ, Geschichte der Kreuzzüge (Winkelmann : voilà une vraie « Culturgeschichte », puisée aux sources; les meilleurs chapitres sont consacrés aux ordres de chevalerie et aux Templiers; il aurait toutefois mieux valu condenser et « comprimer »; l'auteur se répète trop souvent; quelques petites fautes qui ne doivent pas faire oublier que ce sujet gigantesque n'avait pas encore été traité avec autant d'étendue; livre tout à fait méritoire). — O. ROQUETTE, Friedrich Preller, ein Lebensbild. — WELCKER, Schillers Schädel und Todtenmaske, nebst Mitteilungen über Schädel und Todtenmaske Kants.

Theologische Litteraturzeitung, n° 19, 22 sept. 1883 : SCHAFF, A religious encyclopaedia or Dictionary of biblical, historical, doctrinal, and practical theology, based on the Real Encyclopädie of Herzog, Plitt and Hauck. I (Harnack : Entreprise américaine : Schaff et plusieurs théologiens des Etats-Unis ont entrepris, du consentement des éditeurs de l'Encyclopédie de Herzog, de publier en trois volumes un extrait de cette Encyclopédie, car « une traduction ne répondrait pas aux besoins du public américain »; ils ont obtenu le droit d'agir à leur guise avec les

rticles. Mais les collaborateurs de l'Encyclopédie? Leurs articles sont, aréduits au huitième ou au dixième de leur étendue, et portent leur nom quoiqu'ils aient perdu tout ce qui les caractérisait essentiellement. Il n'y a pas dans l'histoire de la librairie d'exemple semblable. Harnack déclare qu'il défendra à M. Schaff de citer son nom) — Theologische Studien aus Württemberg unter Mitwirkung von Braun, Häring, Kittel, etc. hrsg. v. Herrmann u. Zeller. — Hatch, Die Gesellschaftsverfassung der christlichen Kirchen im Alterthum. Acht Vorlesungen; Uebersetzung der zweiten Aufl. p. p. Harnack. (Weizsäcker : dont l'art. est consacré à l'un des chapitres du livre sur les évêques et les diacres.) — Hauck, Die Bischofswahlen unter den Merovingern. (Harnack : fort bon travail.) — Publications à propos du jubilé de Luther. (Entre autres, de M. Max Lenz, Martin Luther, Festchrift der Stadt Berlin für ihre Schulen zum 10 november 1883.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 38, 19 septembre 1883 : Thoma, Die Genesis des Johannes-Evangeliums, ein Beitrag zu seiner Auslegung, Geschichte und Kritik. (Weizsäcker : travail méritoire à beaucoup d'égards, mais qui provoque la critique en maint endroit).

Revue de l'instruction publique supérieure et moyenne en Belgique; tome XXVI, 4e livraison : Eug. Hubert, Les réformes de Marie Thérèse dans l'enseignement moyen aux Pays-Bas. — Motte, Le prêt à Sparte. — Hins, Des aspects dans la conjugaison française. — La syntaxe de Villehardouin (suite). — *Comptes-rendus :* Die Historien des Tacitus, I u II, p. p. Prammer. (P. Thomas.) — Choix de lectures françaises à l'usage des écoles secondaires, pp. Wingerath. (P. Thomas.) — Corneille, Le Cid, pp. Larroumet. — Discailles, Histoire des concours généraux de l'enseignement primaire, moyen et supérieur en Belgique, 1840-1881.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 42 Dix-septième année 15 Octobre 1883

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 595, 29 septembre 1883 : GREEN, Prolegomena to ethics, edited by BRADLEY. (2e article). — A roll of the owners of land in the parts of Lindsey in Lincolnshire in the reign of Henry I, translated with a commentary and compared with the Domesday Survey of Survey, by Chester WATERS. (Elton). — The Encyclopaedic Dictionary, a new and original work of reference to all the words in the english language, by Robert HUNTER. A-Des. (L. Toulmin Smith). — Mrs. Hibbert WARE, The life a. correspondence of the late Samuel Hibbert Ware. — A lost chronicle of Peru : The second part of the chronicle of Peru by Pedro de Cieza de Leon, translated and edited with notes a. an introduction by Clements R. MARKHAM. (Hakluyt Society). — James DARMESTETER, Essais de littérature anglaise. (S. L. Lee : livre très remarquable ; essais sur Shakspeare, Byron, Browning, Wordsworth, Shelley, Toru Dutt, Shelley, ce dernier, le meilleur du volume.) — J. Payne Collier. — Henry Stebbing. — C. J. Stewart. — The iron age in Greece. (Sayce et Morice.) — The library rate. (Axon.) — « Choice novelists' english ». (Betham-Edwards.) — Some books on modern english. (GELDART, A simplified grammar of modern greek ; NICOLAIDES, Topographie et plan stratégique de l'Iliade, etc.) — The Naganada, a buddhist drama. (Samuel Beal.) — de VAUX, La Palestine, illustré par P. Chardin et Mauss. (Am. B. Edwards : très attachant et très joliment imprimé.) — Art books (PARKER, The runic crosses of Gosforth, Cumberland.) — The « Novissimi » of Nasini. (Mercer.) — How was the trireme rowed ? (H. F. Brown).

The Athenaeum, n° 2918, 29 septembre 1883 : CONNELL, The economic revolution of India and the public works policy. — CHAMPFLEURY, Les vignettes romantiques. 1825-1840. (Livre très attachant, épitome de la « graphiologie » du romantisme.) — KEIM, The history of Jesus of Nazara freely investigated in its connection with the national life of Israel and related in detail, translated by RANSOM. Vol. VI. — GOMME, Folklore relics of early village life. — The sacred books of the East, vol. XVII, Vinaya Texts, translated from the pâli by RHYS DAVIDS a. H. OLDENBERG. II. — FLEET, Glimpses of our ancestors in Sussex, first and second series. 2 vols. — Henry Stebbing. — « Annals of the early caliphate ». (W. Muir.) — M. John Payne Collier's Diary. — The coming publishing season. — The private collections in England. LXXV Ince Blundell Hall, Liverpool.

Literarisches Centralblatt, n° 40, 29 septembre 1883 : RENAN, Histoire des origines du christianisme, Index général avec une carte de l'extension du christianisme vers l'an 180. (Index très utile.) — Martin Luther als deutscher Klassiker in einer Auswahl seiner kleineren Schriften. 3 vols. — EVERS, Martin Luther, Lebens = und Charakterbild. — GUTTMANN, Die Religionsphilosophie des Saadia dargestellt u. erläutert (Très méritoire). — Aristoteles' psychology in greek and english with introduction and notes by Edwin WALLACE. (Travail excellent qui témoigne qu'on s'occupe de plus en plus d'Aristote en Angleterre.) — RHOMBERG, Die Erhebung der Geschichte zum Range einer Wissenschaft oder die historische Gewissheit und ihre Gesetze. (Un de ces livres qui font secouer la tête au critique ; l'auteur est un brave dilettante qui a soudainement découvert que l'histoire est une science, et qui annonce triomphalement cette découverte à l'univers.) — Waltrami ut videtur liber de unitate ecclesiae conservanda, recogn. SCHWENKENBECHER. (Fait partie de l'édition scolaire des « Monumenta. ») — GERBAIX SONNAZ, Studi storici sul Contado di Savoia e marchesato in Italia nella eta di mezzo.

I, 1. (Bien fait et utile.) — GONZENBACH (von), Der General Hans Ludwig von Erlach von Castelen, ein Lebens-und Charakterbild aus den Zeiten des dreissigjährigen Krieges. III. (Termine cette publication; va de 1648 à 1650; traite des troubles de la Fronde, des querelles entre Erlach et Turenne, de la campagne d'Erlach en Flandre où il s'unit à Condé et prit part à la bataille de Lens, etc.) — BEER, Die orientalische Politik Oesterreichs seit 1774. (Beaucoup de documents inédits.) — TOMMASINI, La vita e gli scritti di Niccolo Machiavelli nella loro relazione col Machiavellismo, storia ed esame critico. I. (Un nouveau livre sur Machiavel et qui fait honneur à son auteur..) — KAUFMANN-HARTENSTEIN, Ueber die wichtigsten Resultate der Sprachwissenschaft. (Peu profond, mais habilement fait.) — Q. Horatius Flaccus, Episteln erklärt von H. SCHÜTZ. (Travail qui, dans son ensemble, fait une impression entièrement favorable; quiconque s'occupera des Epitres d'Horace y trouvera un auxiliaire sinon indispensable, du moins suffisant dans la plupart des cas). — RHYS, Early Britain, Celtic Britain. (Livre bien écrit, très intéressant, qu'il faut recommander très vivement à tous ceux qui s'intéressent à l'ancienne histoire celtique de l'Angleterre; les matériaux nouveaux n'en font pas la valeur, mais les vues originales; l'auteur est d'ailleurs un des celtologues les plus compétents, et son livre est bien au-dessus de celui de Thomas Wright; bref, ce n'est pas une simple récapitulation de choses connues, c'est un ouvrage qui plonge et pénètre dans la vieille Angleterre). — BIJVANCK, Specimen d'un essai critique sur les œuvres de François Villon. Le Petit Testament. (Première partie d'une œuvre préparée par l'auteur, et qui donne les meilleures espérances; critique sagace, propre à résoudre les questions difficiles; recherches très détaillées sur les quatre mss. de Villon.) — Freudenspiele am Hofe des Herzogs Ernst des Frommen von Sachsen-Gotha und Altenburg, hrsg. und erläutert von DEVRIENT. (Deux pièces tirées d'un ms. de la bibliothèque de l'Université d'Iena). — MAHRENHOLTZ, Voltaire Studien, Beiträge zur Kritik des Historikers und des Dichters. (Bon : parfois un peu prétentieux; faits en somme déjà connus.) — BRAUN, Schiller u. Gœthe im Urtheile ihrer Zeitgenossen. I. Schiller, 1801-1805; II. Gœthe, 1773-1786. (Travail très utile et qui sera le bienvenu). — FRANKL, Zur Biographie Franz Grillparzer's. (Peu de nouveau.) — Das Tyrfingschwert, eine altnordische Waffensage, deutsch von POESTION. — O. JÄGER, Aus der Praxis, ein pädagogisches Testament. — RULF, Maria Theresia u. die österreichische Volksschule.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 39, 29 septembre 1883 : HATCH, Die Gesellschaftsverfassung der christlichen Kirchen im Altertum, acht Vorlesungen, vom Verf. autorisierte Uebersetzung der zweiten durchgesehenen Auflage, besorgt und mit Excursen versehen von Ad. HARNACK. (Heinrici : travail d'un mérite durable.) — KAYSERLING, Moses Mendelssohn, Ungedrucktes und Unbekanntes von ihm und über ihn. (Minor : beau coup de documents inédits.) — Minhâdj at-talibîn, le guide des zélés croyants, manuel de jurisprudence musulmane selon le rite de Châfi'i, texte arabe p. p. VAN DEN BERG. I. (Ph. Wolff.) — Victor HENRY, Etude sur l'analogie en général et sur les formations analogiques de la langue grecque. (Collitz : livre très superficiel, compilation de quelques travaux récents.) — RUMPEL, Lexicon Pindaricum. (Lexique de Pindare, utile.) — EBRARD, Peter Lotich der Jüngere, sein Leben und eine Auswahl seiner Gedichte metrisch ins Deutsche übertragen. (Benrath.) — RÖSIGER, Neuhengstett [Burset], Geschichte und Sprache einer Waldenser Colonie in Würtemberg. (Ulrich; la principale valeur de ce travail consiste dans les matériaux.) — Libro de' sette Savi di Roma. (Varnhagen.) — G. WEBER, Allgemeine Weltgeschichte. 2e Aufl. IV.

Geschichte des römischen Kaiserreichs, der Völkerwanderungen und der neuen Staatenbildungen. (A. Bauer.) — H. Reynald, Louis XIV et Guillaume III, Histoire des deux traités de partage et du testament de Charles II d'après la correspondance inédite de Louis XIV. I. (Philippson : éclaire presque entièrement les évènements qui amenèrent la guerre de la succession d'Espagne; œuvre très utile et très recommandable par l'abondance et l'importance des documents.) — Strassburger Studien, I, IV. (Kossinna.) — Aus Erzherzog Johann Tagebuch, eine Reise in Obersteiermark im Jahre 1810. — Cämmerer, Friedrichs des Grossen Feldzugsplan für das Jahr 1757, Vortrag.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 39, 26 septembre 1883 : Ludwig Fritze, Kausika's Zorn (Tschandakauçika) ein indisches Drama von Kschemisvara, zum ersten Male und metrisch übersetzt. (Pischel : travail scientifique très méritoire qui prouve une connaissance profonde du sanscrit classique; traduction faite avec soin et habileté.) — Düntzer, Christoph Kaufmann, der Apostel der Geniezeit und der herrnhutische Arzt, ein Lebensbild mit Benutzung von Kaufmann's Nachlass, entworfen. (Minor : toujours beaucoup de documents, beaucoup de choses importantes et inédites, mais toujours le même désordre, la même confusion, un vrai chaos; au lecteur à se débrouiller) — Kleinschmit, De Lucili saturarum scriptoris genere dicendi. (Marx : grossières et très grossières fautes).

Archiv für Slawische Philologie. Tome VII, 2e livre : Scholvin, Einleitung in das Johannes' Evangelium. — Hanusz, Ueber die Betonung der Substantiva im Kleinrussischen. (A suivre.) — Kœmmel, Die Slavischen Ortsnamen im nordöstlichen Theile Niederœsterreichs. (Intéressante collection de noms, mais dont la partie étymologique parait incomplète.) — Gaster, Scholomonar, d. i. der Garabancijasdijak, nach der Volksüberlieferung der Rumänen. (Ce personnage légendaire, espèce de magicien, apparenté par étymologie populaire à Salomon, serait tout simplement l'élève de Salamanque.) — Veillée des morts, texte polonais inédit publié par M. Nehring. — Comptes rendus : Spasovicz, Histoire de la littérature polonaise (en russe). — Krauss, Sagen und Märchen der Südslaven. (A. Wesselovsky, pas assez d'exactitude.) — Rupei oder Rupalani in Thracien und Macedonien Eigentümlichkeiten ihres Dialectes (Jagic).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 43 Dix-septième année 22 Octobre 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 596, 6 octobre 1883 : The Quatrains of Omar Khayyam, the persian text, with an english verse translation, by Whinfield (C. E. Wilson). — The Lives of the Berkeleys, lords of the Honour, Castle and Manor of Berkeley, in the county of Gloucester, from 1066 to 1618, by John Smyth of Nibley. I. edited by Maclean (Waters). — G. de Azcarate, Ensayo sobre la historia del derecho de propriedad y su estado actual en Europa (W. Webster). — H. Cabot Lodge, Daniel Webster « american statesmen series » (A. Werner). — The Epistles of St. John, the greek text, with notes and essays, by Westcott. — Conrad Bursian (Carl Bezold; art. nécrol.). — Forged babylonian tablets (Budge). — Phonetic transliteration (Terrien de La Couperie). — Pithom and Ramses (Ed. Naville). — The name of Robin Hood (M. Peacock). — The chinese mythical kings and the Babylonian Canon (James Lecky). — J. Anderson, Scotland in pagan times, the Rhind Lectures on archaeology (I. M. Stokes). — The Apollo and Marsyas (Conway). — How was the trireme rowed? (Vule et Laughton).

The Athenaeum, n° 2919, 6 oct. 1883 : Malleson, The decisive battles of India, from 1746 to 1849 inclusive (Travail excellent, rend un compte exact de batailles dont les bulletins officiels sont défectueux; ouvrage digne de la haute réputation de l'auteur). — The Epistles of St. John, the greek text, with notes and essays by Westcott. — Starkweather, The law of Sex. — Montagu Burrows, The life of Edward lord Hawke, admiral of the fleet, with some account of the origin of the english wars in the reign of George II, and the state of the royal navy at that period (Ouvrage qui fait bien revivre cet homme, sinon grand, du moins remarquable). — The sacred books of the East, XIX : The Fo-sho-hing-tsan-king, a life of Buddha, by Asvaghosha Bodhisattva, translated from sanskrit into chinese by Dharmarakska. A. D. 240 and from chinese into english by Sam. Beal; Anecdota Oxoniensia, Sukhavati-vyuha, description of Sukhavati, the land of Bliss, edited by Max Müller and Bunyiu Nanjio, with two appendices : I. Text and translation of Sanghavarman's chinese version of the poetical portions of the « Sukhavati-vyuha » II. Sanskrit text of the smaller « Sukhavati-vyuha. » — Antiquarian books. — The Luther exhibition in the Grenville library (H. Stevens). — Gold Coast customs.

Literarisches Centralblatt, n° 41, 6 octobre 1883 : Lippert, Allgemeine Geschichte des Priersterthums. (« Livre qui servira à l'émancipation des esprits, dont nous avons de notre temps le plus pressant besoin. ») — Hatch, Die Gesellschaftsverfassung der christlichen Kirchen im Alterthum, acht Vorlesungen, autoris. Uebersetzung v. Ad. Harnack. (Très instructif.) — Hirsch, Kritisch-exegetische Einleitung in die Werke des Thomas von Kempen nebst einer reichen Blumenlese aus demselben. — Auffarth, Die platonische Ideenlehre. (D'après l'auteur, Platon serait déjà, dans ses traits essentiels, un disciple de Kant avant Kant.) — Bardchhewer, Die pseudo-aristotelische Schrift über das reine Gute, bekannt unter dem Namen liber de causis (profonde connaissance des langues orientales et de leur littérature aussi bien que du moyen-âge chrétien). — Wirtembergisches Urkundenbuch, hrsg. v. dem Staatsarchiv. in Stuttgart. IV. Mit Anhang : zwei Weinberger codices aus der II. Hälfte des XIII. Jahrhunderts. — Von Zahn, Die deutschen Burgen in Friaul, Skizzen in Wort und Bild. (Attachant). — Johannis Burchardi Argentinensis Diarium sive rerum urbanarum commentarii 1483-1506, p. p. Thuasne. I (Nouvelle édition complétée et faite avec un soin philologique). — von Druffel, Beiträge zur Reichsgeschichte 1546-1552. II. Briefe u. Akten zur Geschichte des XVI Jahrhunderts, III, 2. —

Geographisches Jahrbuch, begründet 1866 durch Behm. IX. — REINISCH, Texte der Bilin-Sprache. (Riche mine pour le linguiste, l'historien de la civilisation et l'ethnologue.) — Isaei orationes cum fragmentis a Dionysio Halicarnassensi servatis, p. p. BUERMANN, (Edition qui marque un nouveau progrès.) — Theophanis chronographia, rec. DE BOOR. I. Textum graecum continens. (Très bon.) — MONIN, Monuments des anciens idiomes gaulois, Textes, linguistique. (Date de 1861, vieilli par conséquent et renfermant beaucoup de fautes.) — MAHRENHOLTZ, Voltaire im Urteile seiner Zeitgenossen. (Beaucoup de soin et de travail.) — DÜNTZER, Christophe Kaufmann, der Apostel der Geniezeit und der herrnhutische Arzt, ein Lebensbild. (Comme toujours, récit sous forme d'annales). — RIEGEL, Beiträge zur niederländischen Kunstgeschichte. 2 vols.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 40, 6 octobre 1883 : MAYBAUM, Die Entwicklung des israelitischen Prophetenthums. (Schanz.) — L. FERRI, La psychologie de l'association depuis Hobbes jusqu'à nos jours. (Ebbinghaus : clair, soigné, conforme aux sources.) — DE HARLEZ, De l'exégèse et de la correction des textes avestiques (W. Geiger : grande réflexion, beaucoup de modération dans la polémique). — Briefwechsel zwischen Boeckh und Otfried Müller. (M. Hertz.) — REINKENS, Lessing ueber Toleranz. (Er. Schmidt : insuffisant.) — H. WEISS, Geschichte der Tracht und des Geräts im Mittelalter vom IV bis zum XIV Jahrhundert. (A. Schultz : travail bien réussi dans son ensemble et qui mérite d'être étudié par l'historien comme par l'artiste.) — Theophanis Chronographia rec. DE BOOR. I. (Sp. Lambros : travail excellent.) — H. HAHN, Bonifaz und Lul, ihre angelsächsischen Correspondenten. (Loofs : utile.) — KALKOFF, Wolfger von Passau, 1191-1204, eine Untersuchung ueber den historischen Wert seiner Reiserechnungen. (Holder-Egger : travail très remarquable, plein de soin et de sagacité.) — Max LEHMANN, Preussen und die Katholissche Kirche seit 1640. IV. 1758-1765. (Koser.) — EDLBACHER, Landeskunde von Oberösterreich, geschichtlich-georaphisches Handbuch für Leser aller Stände. — AUDEBERT, Beiträge zur Kenntniss Madagaskars. I. Madagascar und das Hovareich. — Ch. NICOLAS, Les budgets de la France depuis le commencement du XIX[e] siècle. — KERKHOFFS, La cryptographie militaire.

Theologische Litteraturzeitung, n° 20, 6 octobre 1883 : BIRT, Das antike Buchwesen in seinem Verhältniss zur Literatur, mit Beiträgen zur Textgeschichte des Theokrit, Catull, Properz und anderer Autoren. (Heinrici : ouvrage d'un très grand savoir et de profond intérêt.) — VILMAR, Collegium biblicum, praktische Erklärung der heiligen Schrift Alten und Neuen Testaments, aus dem handschriftl. Nachlass der akadem. Vorlesungen hrsg. v. Chrn. MÜLLER. IV. Die Propheten. (Holtzmann.) — GLOCK, Grundriss der Pädagogik Luthers (Kawerau). — SCHEURL, Die bevorstehende Lutherfeier. — SCHOLLMEYER, M. Hieronymus Tilesius, der Reformator Mühlhausens, eine Skizze. (Enders.) — CRIEGERN, Johann Amos Comenius als Theolog.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 40, 3 octobre 1883 : Librorum veteris Testamenti canonicorum pars prior graece P. de LAGARDE, studio et sumptibus edita (P. de Lagarde). — Otto von HEINEMANN, Geschichte von Braunschweig und Hannover. I (Steindorff). — SOLTAU, Die ursprüngliche Bedeutung und Competenz der aediles plebis (Plew : travail considérable et précieux pour l'histoire ; recherches profondes sur un des problèmes les plus obscurs du droit public romain). — Adalb. SCHROETER, Geschichte der deutschen Homerübersetzung im XVIII Jahrhundert. (Minor : beaucoup d'observations fines et de remarques importantes, mais aussi beaucoup de points contestables).

N° 41, 10 octobre 1883 : HÜBSCHMANN, Armenische Studien, I (E. J. von Dillon). — KLOSTERMANN, Probleme im Aposteltexte (Klostermann). — MARTENSEN, Aus meinem Leben. I (Lemme).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 44 Dix-septième année 29 Octobre 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 597, 13 oct. 1883 : Ch. Beard, The Reformation of the sixteenth century in its relation to modern thought and knowledge. Hibbert Lectures for 1883. (Bass Mullinger.) — W. Jones, Crowns and Coronations, a history of regalia. (Edit. Peacock.) — (Studies in logic, by members of the John Hopkins University. (Edgeworth.) — Bastian, Völkerstämme am Brahmaputra und verwandtschaftliche Nachbarn; Inselgruppen in Oceanien, Reise-Ergebnisse und Studien. (Keane.) — New editions. — Historical books. — « Edgar Poe and his biographers. » (Ingram.) — The iron age in Greece. (W. Leaf et A. Lang.) — Robin Hood (Isaac Taylor). — The word « fubs » (White). — Philological books (Saalfeld, Italograeca. II Heft, *et* der griechische Einfluss auf Erziehung in Rom; Plauti Menaechmi, ed. J. Vahlen; Plauti Comœdiæ, IV, 2, Pseudolus et Poenulus, p. p. Ussing; Volk a. Fuchs, Die Weltsprache; Bloomfield, Remarks on a comparative study of the greek accent. — Curtis, Velasquez and Murillo. — The « Apollo and Marsyas » (J. G. Waller).

The Athenaeum, n° 2920, 13 oct. 1883 : Anthony Trollope, An autobiography. 2 vols. — Molloy, Court Life below Stairs, or London under the last Georges. 1760-1830. III a. LV. (Offre le spectacle édifiant de personnages royaux qui ne font que boire et courtiser les femmes; espérons que ce sera de longtemps le dernier livre sur le dernier des Georges.) — Sir Thomas Brassey, The british navy, its strength, resources and administration. IV et V. (Les deux derniers vols. d'un ouvrage qui représente 30 années de travail.) — Journal of the Pali Tex-Society. 1882; The Buddhavamsa and the Cariya Pitaka, ed. by R. Morris; The Anguttara Nikaya, I; The Ayaranga Sutta of the Çvetambara Jains, edit. by H. Jacobi. — An american plagiarist. (T. Humphry Ward : le livre de M. Welsh, « The development of english literature and language », est une pure copie des « English poets » de M. Ward.) — The original of the hero in the comedy of « Eastward Hoe » (Ch. Edmonds). — The Luther Exhibition in the Grenville Library. (K. Pearson.) — The etymology of London. (W. Rye.) — Shakspeareana. (P. A. Daniel.) — Dresser, Japan, its architecture, art and art manufactures. — Taurel, De christelijke kunst (l'art chrétien) in Holland en Vlaanderen, van den gebroeders Van Eyck tot aan O. Venius en Pourbus, voorgesteld in der tig staalplaten en beschrieven. (Recherches dont un grand nombre ont été couronnées de succès.) — Notes from Rome (R. Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 42, 13 octobre 1883 : Wright, The book of Koheleth, commonly called Ecclesiastes, considered in relation to modern criticism and the doctrines of modern pessimism, with a critical and grammatical commentary a. a revised translation. (Excellent travail). — Joël, Blicke in die Religionsgeschichte zu Anfang des zweiten christlichen Jahrhunderts mit Berücksichtigung der angränzenden Zeiten. II. Der Conflict des Heidenthums mit dem Christenthum in seinen Folgen für das Judenthum (Beaucoup de critique à faire, mais renferme bien des choses utiles). — Halfmann, Cardinal Humbert, sein Leben und seine Werke mit besonderer Berücksichtigung seines Tractates : « Libri tres adversus simoniacos. » (Grand savoir et bon jugement historique). — Hirschfeld, Gallische Studien (matériaux abondants, argumentation solide, points de vue larges et féconds). — Morpurgo, Arbogaste e l'imperio romano dal 379-394 (Programme de

gymnase, rien de nouveau). — HECKER, Die territoriale Politik des Erzbischofs von Cöln Philipp I 1167-1191, p. p. VARRENTRAPP (Sujet étendu divisé en 4 chapitres et bien traité). — METTIG, Zur Geschichte der rigaischen Gewerbe im XIII. u. XIV Jahrhundert (Méritoire). — V. SEGESSER, Die Zeit der Ligue in Frankreich u. in der Schweiz. 1585-1594. I et II (vol. III et IV du remarquable ouvrage sur Ludwig Pfyffer, le « roi des Suisses »). — H. WAGENER, Die Politik Friedrich Wilhelm IV (Tout à fait pitoyable). — LICHTENHELD, Das Studium der Sprachen, besonders das classische und die intellectuelle Bildung, auf sprachphilosophischer Grundlage dargestellt (Trop diffus, mais ingénieux, très clair, convaincant dans son ensemble). — LANDBERG, Proverbes et dictons du peuple arabe, matériaux pour servir à la connaissance des dialectes vulgaires, recueillis, traduits et annotés. 1er vol. Province de Syrie, section de Saydâ (Première partie d'une grande publication qui nous offrira de sûrs matériaux pour la connaissance des dialectes arabes; l'auteur, suédois, a demeuré plus de neuf ans en Orient, et fait espérer une suite de travaux considérables; il a prouvé qu'il possédait une oreille exercée, capable de distinguer les nuances des sons; il connaît bien l'arabe; un peu de désordre dans son recueil; mais glossaire très utile; additions aux commentaires des textes). — Euclidis Elementa, ed. et latine interpretatus est HEIBERG I-IV libros continens (Edition très utile, très méritoire des quatre premiers livres des Elements d'Euclide). — LYON, Gœthe's Verhältniss zu Klopstock (Soigné, un peu prolixe).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 41, 13 octobre 1883 : Concordantiae supplementariae omnium vocum Novi Testamenti graeci comp. Fr. ZIMMER, (Holsten). — Max HEINZE, Der Endämonismus in der griechischen Philosophie. I. (Freudenthal : très instructif). — HERZFELD, Einblicke in das Sprachliche der semitischen Urzeit, betreffend die Entstehungsweise der meisten hebräischen Wortstämme. (J. Barth : beaucoup de travail, de nombreux points intéressants, mais des erreurs.) — PROBST, Beiträge zur lateinischen Grammatik. I. Zur Lehre vom Verbum. (F. Leo.) — ROSCHER, Nektar und Ambrosia mit einem Anhang über die Grundbedeutung der Aphrodite und Athene. (E. H. Meyer : art. de discussion.) — Johannes Turmairs genannt Aventinus Bayerische Chronik, hrsg. v. M. LEXER. I. (1 u. 2) (M. Roediger). — Wulfstan, Sammlung der ihm zugeschriebenen Homilien nebst Untersuchungen über ihre Echtheit, hrsg. v. A. NAPIER. I. Text und Varianten. H. Varnhagen. edition de texte qui réunit tous les mérites.) — HANDLOÏKE, Die lombardischen Städte unter Herrschaft der Bischöfe und die Entstehung der Communen. (W. Bernhardi : fait avec méthode et clarté.) — Urkundenbuch des Hochstifts Halberstadt und seiner Bischöfe. I, bis 1236, hrsg. v. G. SCHMIDT. (Wenck.) — G. WOLF, Historische Skizzen aus Oesterreich-Ungarn. (Horawitz : beaucoup de choses intéressantes et instructives; ouvrage recommandable sur divers points de l'histoire administrative de l'Autriche-Hongrie.) — Der Periplus der erythräischen Meeres von einem Unbekannten, griechisch und deutsch mit kritischen u. erklärenden Anmerkungen nebst vollständigem Wörterverzeichnisse v. FABRICIUS. (Partsch : excellente édition à laquelle l'éditeur a donné toute son énergique patience et tous ses soins.) — Ch. CLERC, Les Alpes françaises, étude de géologie militaire.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

REVUE ÉGYPTOLOGIQUE

Publiée sous la direction de MM. H. BRUGSCH, F. CHABAS, E. RÉVILLOUT

Première année. 1880, in-4, avec 5 feuilles de planches autographiées. . . . 25 fr.
Deuxième année. 1881, in-4, avec 12 feuilles de planches autographiées. . . 25 fr.
Troisième année. 1883, in-4. — N° 1, avec une feuille de planches autographiées et 3 planches en héliogravure. L'année complète. Paris, 30 fr. — Départements, 31 fr. — Etranger, 32 fr.

SOMMAIRES : PREMIÈRE ANNÉE, numéro 1. — Avis de l'éditeur. — Quelques notes chronologiques sur l'histoire des Lagides par E. Révillout. — Le mot *adon* par H. Brugsch. — Notices géographiques. Le lac Maréotis par H. Brugsch.

Numéros 2 et 3. — Premier extrait de la chronique démotique de Paris : Le roi Amasis et les Mercenaires. — La *syntaxis* des temples ou budget des cultes sous les Ptolémées. — La question du divorce chez les Égyptiens. — Les droits du fils aîné comme *Kyrios*. — L'intervention des enfants dans les actes chez les Assyriens. — Le divorce assyrien. — Les régimes matrimoniaux dans le droit égyptien : régime de séparation des biens ; régime dotal ; communauté de biens entre époux ; régime dotal mixte avec communauté partielle. — Reconnaissance d'enfant avec légitimation par mariage subséquent. — Régime matrimonial chez les Assyriens. — Union légitimée après séduction. — Hypothèque légale de la femme et donations entre époux. — L'omnipotence des femmes et le décret de Philopator sur l'autorité maritale. — Les affres de la mort chez les Egyptiens. — Entretiens philosophiques d'un petit chacal koufi et d'une chatte éthiopienne. — Revue bibliographique.

Numéro 4. — Second extrait de la chronique démotique de Paris : Les prophéties patriotiques. — Entretiens philosophiques d'une chatte éthiopienne et d'un petit chacal koufi. — Le reclus de Sérapéum : sa bibliothèque et ses occupations mystiques selon de nouveaux documents démotiques. — Les arts égyptiens —Données géographiques et topographiques sur Thèbes, extraites par MM. Brugsch et Révillout des contrats démotiques et des pièces corrélatives. — Le serment décisoire chez les Egyptiens. — Notes historiques sur les Ptolémées. — Récits de Dioscore, exilé à Gangres, sur le concile de Chalcédoine. — Notice nécrologique sur M. de Saulcy par M. Oppert. — Correspondance. — Revue bibliographique.

DEUXIÈME ANNÉE, numéro 1. — Second extrait de la chronique démotique de Paris : Les prophéties patriotiques. — Un fragment de la légende osiriaque. — Le serment décisoire chez les Égyptiens. — Les affres de la mort chez les Egyptiens. — Récits de Dioscore, exilé à Gangres, sur le concile de Chalcédoine. — Les sarcophages D 5 et 7 du Louvre. — Un contrat de mariage de l'an 4 de Psammétique II. — Une vente de maison de l'an 12 de Darius I^{er}. — Acte de fondation d'une chapelle à Hor-merti dans la ville de Pharbaetus, en l'an 52 de Psammétique I^{er}. — Acte de fondation d'une chapelle à Bast dans la ville de Bubastis, l'an 32 du roi Amasis. — Correspondance : H. Brugsch-Pacha. — Nécrologie et nouvelles. — Revue bibliographique.

Numéros 2 et 3. — Lettre à M. Révillout sur les monnaies égyptiennes, par M. Lenormant, de l'Institut. — Second extrait de la chronique démotique. — Statue d'un ministre. — Les affres de la mort. — Le serment décisoire. — Le groupe Pehti, par Paul Pierret. — La requête d'un Taricheute d'ibis. — L'antigraphe des luminaires. — Entretiens philosophiques d'une chatte et d'un chacal. — Un quasi-mariage. — La femme et la mère d'Amasis. — Un prophète d'Auguste et sa famille. — Authenticité des actes. — Le papyrus grec XIII de Turin. — La loi de Bocchoris et l'intérêt à 30 pour 100. — Les reçus de Sérapéum. — Le roi Anchmachis. — Les pensions alimentaires. — Données métrologiques des prêts de blé. — Nouvelles mesures agraires. — La tenue des livres en Egypte. — La valeur de l'huile. — Les mesures de capacité. — Le mot grec ϭⲩⲛⲅⲁⲥ écrit hiéroglyphiquement, par Brugsch-Pacha. — Quelques poids égyptiens et assyriens. — Lettre de M. Stern. — Note métrologique de M. Ledrain. — Lettre de M. Golenischeff. — Poids sémitico-égyptiens. — Lettre de M. Aurès. — Lettre de M. Oppert, de l'Institut — Comparaison des mesures égyptiennes et hébraïques. — Première lettre de M. Révillout à M. Lenormant. — Note sur les plus anciennes monnaies hébraïques. — Seconde lettre à M. Lenormant. — Un bilingue monétaire. — Note additionnelle. — Un rapport de police. — Contrat de mariage du temps de Darius. — Livre d'incantation. — Les poésies bilingues de Moschion. — Revue bibliographique. — Note sur l'équerre égyptienne. — Correspondance numismatique. — Nouvelles. — Aug. Mariette-Pacha. — Planches contenant les traductions mot à mot des articles démotiques.

Numéro 4. — Congrès de Berlin (Eug. Révillout) : 1° La table ethnique des anciens Egyptiens : système égyptien, système africain, système asiatique (H. Brugsch-Pacha) ; 2° la nouvelle édition du Livre des Morts (E. Naville) ; 3° Concordances entre l'année vague et l'année solaire (Lieblein) ; 4° une épopée gréco-égyptienne (L. Stern) ; 5° un ancien conte égyptien (Golénischeff) ; 6° sur la cachette découverte à Deir-el-Bahari par M. Maspéro (Eug. Révillout). — Les ostraca de Karnac (A. Wiedemann). — Πόρτις (Jacques Krall). — La particule copte ⲬⲒⲚ, ϨⲒⲚ (A. Baillet). — Note de la rédaction. — « Liber Proverbiorum » (M^{gr} Bsciai).

TROISIÈME ANNÉE, numéro 1. — Association de Ptolémée Epiphane à la couronne et quelques autre associations royales — Le tribunal égyptien de Thèbes — Récits de Dioscore, exilé à Gangres, sur le concile de Chalcédoine. — Les prêts de blé. — La vie du bienheureux Aphon, évêque de Pemdje (Oxyrinque). — Le martyre de saint Ignace. — Le papyrus Anastasi n° 6, transcrit et traduit par M. Chabas. — Index du vocabulaire mythologique de M. Chabas. — Nouvelles acquisitions du Musée égyptien du Louvre. — Nécrologie et nouvelles. — Nota. Sigles des divisions de la drachme lors de l'étalon d'argent en Egypte.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 45 Dix-septième année 5 Novembre 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 598, 20 octobre 1883 : SEELEY, The Expansion of England, two courses of lectures (Cotton : beaucoup de finesse ; à remarquer surtout ce qui concerne l'administration anglaise dans les Indes et l'avenir de l'empire britannique dans cette contrée). — COPPINGER, Cruise of the « Alert » in Patagonia and Polynesian waters (G. T. Temple). — Emma PHIPSON, The Animal-Lore of Shakspeare's Time (H. Friend ; utile et très intéressant, cp. un prochain article de notre recueil). — Three german lives of Christ : Bernh. WEISS, The life of Christ, translated by S. W. HOPE ; KEIM, The history of Jesus of Nazara, translated by RANSOM. VI ; EWALD, The history of Israel, VI. « The life and times of Christ », translated by Fr. SMITH (Drummond). — Some books on greek history (Ad. BAUER, Themistokles ; J. SCHWARCZ, Die Democratie. I ; H. DROYSEN, Athen und der Westen vor der sicilischen Expedition ; DOULCET, Quid Xenophonti debuerit Flavius Arrianus : F. T. Richards). — The sources of Marlowe's « Tamburlaine ». (A. Wagner). — The « E. K. » of the « Shepheard's Calendar » (D. Beale). — A reference in Shakspeare to open-field cultivation (W. Ridgeway). — The iron age in Greece (A. H. Sayce). — The word « fubs » (Doble). — Saltair na Rann, edited by Whitley STOKES, « Anecdota Oxoniensia », mediaeval and modern series. I, III (John Rhys : travail de très grande importance). — The early history of Cochin China (J. Edkins). — The « Apollo and Marsyas » at the Louvre (Sidney Colvin).

The Athenaeum, n° 2921, 20 oct. 1883 : SKENE, With Lord Stratford in the Crimean War. — SEELEY, The expansion of England. — NACHTIGAL, Sahara und Sudan. I u. II. — Current philosophy : Edmond de PRESSENSÉ, A study of origins ; GROUND, Spencer's structural principles examined ; Spinoza's Ethic, translated by WHITE ; Spinoza, Essays, edit. by KNIGHT. — H. A. Jäschke. — The Luther Exhibition (H. Stevens et H. Jenner). — Thomas Lowell Beddges (E. W. Gosse). — CROWE a. CAVALCASELLE, Raphael, his life and works, vol. I (1er article). — The chapel of Lambeth Palace (Clayton a. A. Bell).

Literarisches Centralblatt, n° 43, 20 octobre 1883 : SCHANZ, Commentar über das Evangelium des heiligen Lucas. — CHARTERIS, the New Testament scriptures, their claims, history and authority. (« Theils gläubig, theils wissenschaftlich. ») — Martin van Bracara's Schrift de correctione rusticorum, zum ersten Male vollständig u. in verbessertem Text hrsg. v. CASPARI. — EBRARD, Peter Lotich der Jüngere, sein Leben und eine Auswahl seiner Gedichte metrisch ins deutsche übertragen. (Bon ouvrage sur un humaniste du XVIe siècle.) — Jahresbericht der Geschichtswissenchaft, im Auftrage der historischen Gesellschaft zu Berlin hrsg. von ABRAHAM, HERMANN, Edm. MEYER. III. 1880 (Entreprise soutenue désormais par le ministère des cultes ; 5500 numéros ; pas une publication dont il ne soit rendu compte ; l'important est fort bien distingué de l'insignifiant). — MATZAT, römische Chronologie, I. Grundlegende Untersuchungen. (Contribution précieuse ; éclaircit et débrouille le terrain scientifique.) — NEUMANN, Bernard von Clairvaux und die Anfänge des zweiten Kreuzzuges. (Petit écrit de 68 pages composé avec vivacité et sagacité.) — E. KESTNER, Beiträge zur Geschichte der Stadt Thorn, nach archivalischen Quellen bearbeitet. (Utile.) — M. BROSCH, Lord Bolingbroke und die Whigs und Tories seiner Zeit. (Le livre devrait être intitulé « les whigs et les tories au temps de Boling-

broke »; le personnage principal n'est pas assez mis en relief.) — HAMILTON, Rheinsberg, Friedrich der Grosse und Prinz Heinrich von Preussen, übers. v. DIELITZ. II. (Consacré surtout au prince Henri; intéressant, sans rien de nouveau.) — Aus Erzherzog Johann's Tagebuch, eine Reise in Obersteiermark im Jahre 1810, hrsg. v. ILWOF. — ZEISSBERG, Aus der Jugendzeit des Erzherzogs Karl. (Conférence.) — F. G. HAHN, Insel-Studien, Versuch einer auf orographische und geologische Verhältnisse gegründeten Eintheilung der Inseln. — GOZZADINI, Di due statuette etrusche e di una iscrizione etrusca dissotterrate nell' Apennino bolognese. — DE FEIS, I dadi scritti di Toscanella ed i numeri etruschi. — Briefwechsel zwischen Boeckh u. Karl Otfried Müller. — Diez' kleinere Arbeiten und Recensionen, hrsg. v. BREYMANN. (Publication qui expose le développement scientifique du célèbre savant et offre ainsi une contribution très importante à l'histoire de la science qu'il a fondée; recueil d'études et de travaux peu accessibles). — Herder, Denkmal Johann Winckelmann's, eine ungekrönte Preisschrift aus dem Jahre 1778, p. p. DUNCKER; Winckelmann's Briefe an Seine Freunde, hrsg. v. H. BLÜMNER. — KLEMM, Württembergische Baumeister und Bildhauer bis ums Jahr 1750. (Travail très méritoire et très profond, d'une fort grande importance pour l'histoire de l'architecture).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 42, 20 oct. 1883 : KRAUSS, Lehrbuch der Homiletik. — VEYGOLDT, Die Stoa nach ihrem Wesen und ihren Schicksalen, (E. Wellmann : sans prétention, mais clair et agréable.) — O. SCHRADER, Sprachvergleichung und Urgeschichte, linguistich-historische Beiträge zur Erforschung des indogermanischen Alterthums. (W. Geiger : « pour la première fois le livre de Victor Hehn révèle ici sa pleine influence autant sur la méthode que sur les résultats de la paléontologie linguistique; depuis longtemps, sur le domaine de la linguistique et de son application à la civilisation et à l'histoire, je n'ai lu une œuvre aussi instructive du commencement à la fin... tout y est vive et fraîche intuition, examen profond de tous les faits possibles ou existants.) — W. GESENIUS, Hebräisches und chaldäisches Wörterbuch über das Alte Testament, 9[e] Aufl. v. MÜHLAU u. VOLCK. (Nowack.) — LAL BEHARI DAY, Folktales of Bengal. (E. H. Meyer : 22 contes bengalais recueillis et traduits en anglais par un Hindou converti et devenu révérend.) — C. Th. MICHAELIS, Lessings Minna von Barnhelm u. Cervantes' Don Quijote. (E. Schmidt; résultats nuls, trop subtil.) — Epistolae saeculi XIII e regestis pontificum romanorum selectae per PERTZ, ed. c. RODENBERG (Kaltenbrunner). — Lehns = und Besitzurkunden Schlesiens und seiner einzelnen Fürstentümer im Mittelalter, hrsg. v. GRÜNHAGEN u. MARKGRAF. II. (Gerstenberg.) — A. WETZEL, Die Lübecker Briefe des Kieler Stadtarchivs 1422-1534. (Von der Ropp.) — Μνημεῖα ἑλληνικῆς ἱστορίας, Documents inédits relatifs à l'histoire de la Grèce au moyen-âge publiés par C. SATHAS. IV. (Sp. Lambros.) — Alf. von REUMONT, Lorenzo de' Medici Il Magnifico. 2[e] Aufl. (W. Bernhardi : récit lumineux et détaillé.) — GEISELER, Die Oster-Insel, eine Stätte prähistorischer Cultur in der Südsee. — Karl BAEDEKER, Griechenland, Handbuch für Reisende. (A. Furtwängler : manuel commode et auquel on peut se fier.) — CROWE u. CAVALCASELLE, Storia della pittura in Italia dal secolo II al secolo XVI. II. L'arte dopo la morte di Giotto. (H. Janitschek : donne à chaque page l'impression d'un travail consciencieux et infatigable.) — Eug. MÜNTZ, La tapisserie (Fr. Schneider : travail solide, qui éveille la confiance et inaugure dignement la « Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts »). — CRUYPLANTS, His-

toire de la participation des Belges aux campagnes des Indes orientales néerlandaises sous le gouvernement des Pays-Bas, 1815-1830.

Theologische Literaturzeitung, n° 21, 20 octobre 1883 : LECOULTRE, De censu Quiriniano et anno Nativitatis Christi secundum Lucam evangelistam. (Schürer). — NOLTZHEUER, Der Brief an die Ebräer, ausgelegt. (Schmiedel). — CUNNINGHAM The churches of Asia (Ad. Harnack : c'est plutôt une esquisse qu'un livre). — ZAHN, Forschungen zur Geschichte des neutestamentlichen Kanons nnd der altkirchlichen Literatur, II. Der Evangeliencommentar des Theophilus von Antiochien; Texte u. Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, hrsg. I, 4, I. Die Evangelien des Matthäus und des Marcus aus dem Codex Purpureus Rossanensis, hrsg. v. O. v. GEBHARDT; 2. Der angebliche Evangeliencommentar des Theophilus von Antiochien. v. A. HARNACK.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 46 Dix-septième année 12 Novembre 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 599, 27 octobre 1883 : Anthony Trollope, An autobiography. (Hall Caine.) — Devas, Groundwork of economics. — Katharine Lee, In the alsatian mountains. — Dante's Divine Comedy, The purgatorio, a prose translation by the late William Stratford Dugdale, with the text. (Haggard.) — Correspondence : « One touch af Nature » (Walter W. Skeat). — Goldsmith's « goodnatured man » (J. A. Cross). — The « E. K. » of the « Shepherd's Calendar ». (John W. Hales.) — « Fields » and « closes » (Edw. Peacock.)— « Cameos from english history » (C. M. Yonge). — The recovery of a sanskrit ms. (G. Bühler : il s'agit du commentaire de Sâyana-Mâdhava sur la recension Kânva du du Yajurveda). — New Guinea numerals. (Sayce.) — The Gá. (E. A. Freeman.) — Reginald Stuart Poole, The Ptolemies Kings of Egypt. Percy Gardner, Thessaly to Aetolia. (Oman).

The Athenaeum, n° 2922, 27 octobre 1883 : Mackenzie Wallace, Egypt and the egyptian question. — Omond, The lord advocates of Scotland from the close of the fifteenth century to the passing of the Reform bill. — Wanderer, Notes on the Caucasus. — The Roxburgh Ballads, parts XI a. XII, completing vol. IV, edited for the Ballad Society, with notes, woodcuts, etc., by Ebsworth. — The life of Sir Henry Durand, by H. M. Durand. 2 vols. (premier article.) — The William Spottiswoode memorial. — The Luther Exhibition. (Karl Pearson). — The Early English Text Society's edition of Beowulf. — The forged Deuteronomy (Lepsius : déclare qu'il a, avec ses collègues, reconnu l'inauthenticité du fameux manuscrit et qu'il a refusé de l'acheter, mais que jamais il n'a eu la pensée d'en faire un jeu frivole contre les étrangers). — The new « Cartularium Saxonicum » (Hessels). — « Across Chrysé » (Yule). — The chapel of Lambeth palace (Seddon). — « Spirit Fresco » at South Kensington. (V. Wallace). — Notes from Rome (R. Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 44, 27 octobre 1883 : Dr. Martin Luther's Werke, kritische Gesammtausgabe. I Band. (Volume de plus de 700 pages, in-4°; va presqu'en 1518; renferme 27 écrits de Luther, dont 29 en latin, parmi lesquels un inédit; introduction sur les principes suivis dans cette édition; en somme, très bon; œuvre nationale.) — Lotz Quaestiones de historia sabbati (Fondé en grande partie sur des matériaux assyriens). — Biblisches Wörterbuch für das christliche Volk. I. — Benham, Katharine und Craufurd Tait, Gattin und Sohn von Archibald Campbell Erzbischof aus Canterbury. — Bratke, Justus Gesenius, sein Leben und sein Einfluss auf die hannoversche Landeskirche. (Touche trop souvent au panégyrique). — Wider J. Janssen und seine Geschichte des deutschen Volkes von einem praktischen Theologen. — Renan, Der Islam und die Wissenschaft, Vortrag gehalten in der Sorbonne am 29 März 1883, Kritik dieses Vortrags von Afghanen Scheik Djemmal Eddin und Renan's Erwiederung. (Analyse de ces trois écrits.) — Schybergson, Sveriges och Hollands diplomatiska förbindelser 1621-1630, belysta genom aktstycken ur svenska riksarkivet. — Weidling, Schwedische Geschichte im Zeitalter der Reformation (Travail réussi). — Geiseler, Die Oster-Insel, eine Stätte prähistorischer Cultur in der Südsee. — Hintner, Griechische Schulgrammatik. (2e édition de ce livre qu'il faudrait introduire dans les écoles.) — Ariost's Rasender Roland, übersetzt von Gildmeister (Traduction fidèle, mais d'allure libre et aisée, se lit souvent comme un original allemand, grande pureté des rimes).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 43, 27 oct. 1883 : K. v. Hofmann, Die Heilige Schrift Neuen Testaments zusammenhängend untersucht. X. Die biblische Geschichte Neuen Testaments (Holtzmann). — Gutberlet, Ethik und Naturrecht (Jodl). — Neuhaeuser, Anaximander Milesius sive vetustissima quaedam rerum universitatis conceptio restituta (E. Zeller : la doctrine d'Anaximandre n'est pas exposée avec justesse dans son ensemble; le style est d'une diffusion fatigante; mais les discussions relatives aux passages d'Aristote et de son commentateur grec, ont une grande valeur). — Whinfield, The quatrains of Omar Khayyam, the persian text with an english verse translation (Landauer). — Marcks, Symbola critica ad epistolographos graecos (Maass : utile). — Maurice Albert, Le culte de Castor et de Pollux en Italie (Jordan : a recueilli des matériaux de tous côtés, a donné à l'ensemble une forme agréable, mais n'avance pas les grandes questions). — O. Keller, Der Saturnische Vers als rhythmisch erwiesen (Leo : contestable). — W. Grimm, Kleinere Schriften, hrsg. v. G. Hinrichs. II u. III Bände (M. Roediger). — Schoetensack, Beitrag zu einer wissenschaftlichen Grundlage für etymologische Untersuchungen auf dem Gebiete der französischen Sprache (Gros livre qu'il faut regarder comme complètement manqué et sans valeur; donne par exemple les étymologies suivantes : encore de « en ce hora » ; rançon de « franc homme »; cajoler de « canis et joli »; vignoble de « vinea opulentà »; ancien de « anticus et annus »). — Fokke, Rettungen des Alkibiades. I Teil; die sicilische Expedition (Niese : renferme quelques pensées justes; long panégyrique; il vaudrait mieux une discussion exacte des conditions et des desseins de l'expédition; n'a pas, par conséquent, de mérite scientifique). — Victor von Kraus, Das Nürnberger Reichsregiment, Gründung und Verfall, 1500-1502, ein Stück deutscher Verfassungsgeschichte aus dem Zeitalter Maximilians I (Boos : contribution très importante à l'histoire de la constitution allemande). — Heinr. Ritter von Zeissberg, Aus der Jugendzeit des Erzherzogs Karl (Krones : conférence très instructive et très habilement faite). — Edw. B. Tylor, Einleitung in das Studium der Anthropologie und Civilisation. — Bosc, Dictionnaire de l'art, de la curiosité et du bibelot.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 42, 17 octobre 1883 : Bezzenberger, Litauische Forschungen, Beiträge zur Kenntniss der Sprache und des Volksthumes der Litauer. (Fortunatow : ouvrage qui sera accueilli avec une reconnaissance sincère par tous ceux qui travaillent sur le domaine de la langue lithuaniènne; renferme des chants lithuaniens avec mélodies, des historiettes, des énigmes, des proverbes et locutions proverbiales, des malédictions et des termes d'injure, des descriptions d'usages superstitieux et autres idées et coutumes populaires, des contributions au dictionnaire de Nesselmann, matériaux abondants et variés recueillis dans diverses localités de la Lithuanie prussienne et en partie dans la Lithuanie orientale russe; beaucoup de textes et de mots dans les dialectes de la langue de Memel, qui était jusqu'ici très peu connue dans son usage actuel). — Franz Jostes, Johannes Veghe, ein deutscher Prediger des XV. Jahrhunderts. (Schröder : bon travail sur un prédicateur dont le nom appartiendra désormais à l'histoire de la littérature allemande).— Appel, Das Leben und die Lieder des Trobadors Peire Rogier. (Suchier : bonne méthode, profondes connaissances, recherche très exactes.)

— N° 43, 24 octobre 1883 : Henning, Nibelungen-Studien (Wilmanns : le deuxième chapitre de l'ouvrage est le plus utile. Mais l'auteur de l'article n'accepte ni les principes ni les conclusions de l'auteur.) — Zotenberg, Chronique de Jean, évêque de Nikion. — Braasch, Religionsbegriff in Schleiermacher's Reden. (Minor.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 47 Dix-septième année 19 Novembre 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 600, 3 novembre 1883 : Corpus poeticum boreale, the poetry of the old northern tongue, from the earliest times to the thirteenth century, edited, classified and translated with introduction, excursus and notes by Gudbrand Vigfusson and F. York Powell. 2 vols (Elton : on n'a pas encore fait aux amateurs de littérature noroise un don plus beau que ce trésor de l'ancienne poésie scandinave; on y trouve rassemblés pour la première fois avec un texte correct et clair, avec des commentaires exacts et lumineux, les rares restes de la mythologie germanique et des légendes mi-christianisées de Balder, etc.; la traduction qui accompagne les textes est faite en un bon anglais « laconic and idiomatic »). — Literary ladies of the past. Miss Thackeray, A book of Sibyls; Memories of seventy years, by one of a literary family, edited by Mrs. Herbert Martin. — Seventeenth century odds and ends : John Ashton, Humour, wit and satire of the seventeenth century, collected and illustrated; The Roxburghe Ballads, parts XI, XII, edited by Ebsworth. — Rich. Jefferies, The story of my heart, my autobiography. — Rev. Mombert, English versions of the Bible. — A translation : Cowper's « Hark, my soul » in riming latin (J. W. Hales). — Jade implements found in Switzerland (Westropp). — Iron in early Greece (W. Leaf). — « Fields » and « closes » (G. H. White). — Q. Horatii Flacci carminum libri IV, edited, with introduction and notes, by T. E. Page; The satires of Horace, edited with notes by Arthur Palmer (H. Nettleship). — The colours of the winds (Max Müller). — The Ga (H. Bradley). — New Guinea numerals (Krebs). — Mollett, Watteau (F. Wedmore). — The « Apollo and Marsyas » and the « Venice sketch book ». II (H. Wallis).

The Athenaeum, n° 2923, 3 novembre 1883 : Miss Thackeray (Mrs. Richmond Ritchie), A book of Sibyls, Mrs. Barbauld, Miss Edgeworth, Mrs. Opie, Miss Austen. — Victor Hugo, L'archipel de la Manche. Le Prince Noir, poëme du héraut Chandos, edited with translation and notes, by Francisque Michel (Progrès sur l'édition précédente donnée par Coxe; mais pas d'apparatus criticus; des corrections faites par conjecture, mais ne donne pas les motifs des conjectures, ni la forme exacte que fournissent les manuscrits). — The Beckford Library. — The new « Cartularium » (Walter de Gray Birch et Edmund Maclure). — Browning bibliography. — The Early English Text Society's edition of Beowulf (Stephens). — The Luther Exhibition (H. Jenner et d. E. Hodgkin). — Shakspeare's monument and gravestone (J. Tom Burgess). — Crowe and Cavalcaselle, Raphael, his life and works. I (2e article).

Literarisches Centralblatt, n° 45, 3 novembre 1883 : Beck, Die Erbauungsliteratur der evangelischen Kirche Deutschlands. I. Vor Dr. Luther bis Mart. Moller (Beaucoup de soin; il eût fallu laisser de côté certaines choses, et en admettre d'autres). — Kraus, Lehrbuch der Homiletik. — Sinemus, die Reformation und Gegenreformation in der ehemaligen Herrschaft Breisig am Rhein, ein Beitrag zur Geschichte der evangelischen Kirche in den Rheinlanden, mit Vorwort von W. Krafft. — Stern, Zur Biographie des Papstes Urban II, Beiträge aus der Zeit des Investiturstreites. (Rien de nouveau, exposition lourde parfois et maniérée). — Danske Kancelliregistranter 1535-1550, udgivne ved Erslev og Mollerup. 2 Halvbind. — Kraus, Das Nürnberger Reichsregiment, Gründung und Verfall. 1500-1502, ein Stück deutscher Verfassungsgeschichte aus dem Zeitalter Maximilians I. (Ouvrage intéressant, fondé sur de nombreux documents pour la plupart inédits et

habilement mis en œuvre.) — Crell, Helgoland, in 20 Zeichnungen, nebst Karte von 1649, Text von W. F. Müller. — Der Rigveda oder die heiligen Hymnen der Brâhmana, zum ersten Male vollständig ins Deutsche übersetzt, mit Commentar und Einleitung von A. Ludwig. IV u. V. Bände. (Deux volumes d'un commentaire courant qu'il faudra consulter en même temps que la traduction; polémique amère contre Grassmann; mais beaucoup de points très savamment traités; commentaire qui n'est pas une compilation des vues des autres, mais qui est, à de nombreux égards, original et remarquable; le premier commentaire dû à un savant compétent d'Europe sur le Rigveda tout entier.) — Thiofridi Epternacensis Vita Willibrordi metrica, p. p. Rossberg. (Edition peu utile d'un texte qui n'a qu'une minime importance; beaucoup de soin, trop de prolixité.) — Shakspeare's tragedy of Hamlet, edited by Karl Elze. (Excellente édition.) — Antoine, Etude sur le Simplicissimus de Grimmelshausen. (Intéressant et bien fait). — Hild, La légende d'Enée avant Virgile. (Jugement sain; résume tout ce qui a été écrit sur le sujet). — Münzel, Quaestiones mythographae. (Poursuit son essai de rétablissement du texte d'Apollodore). — Le livre de Fortune, p. p. L. Lalanne; Les origines de la porcelaine en Europe, par Davillier.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 44, 3 novembre 1883 : Böhl, Zum Gesetz und zum Zeugnis, eine Abwehr wider die neukritische Sprachforschung im Alten Testament. — G. Breton, Essai sur la poésie philosophique en Grèce, Xénophane, Parménide, Empédocle. (Diels : quelques aperçus, mais c'est tout.) — H. Jacoby, Allgemeine Pädagogik auf Grund der christlichen Ethik. — Penka, Origines ariacae, linguistisch ethnologische Untersuchungen zur ältesten Geschichte der arischen Völker und Sprachen. (Ouvrage manqué; le critique, Bezzenberger, ne regrette pourtant de l'avoir lu, car il le trouve écrit avec agrément et il y a çà et là des choses instructives.) —Thiofridi Epternacensis Vita Willibrordi metrica, p. p. Rossberg (E. Voigt : édition sérieuse). — R. Prölss, Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Deutschland von der Reformation bis auf die Gegenwart. 2 Bände. (Minor : travail qu'on peut qualifier de « tumultuarisch »; choisit inégalement ses sources; consulte à la fois de précieux documents, souvent même de l'inédit, mais aussi oublie des œuvres de grande importance; fait avec trop de rapidité « mit Flüchtigkeit »; avec plus de soin, l'ouvrage aurait été meilleur, mais serait-il devenu bon?) — G. Schlosser, Die Revolution von 1848. Erinnerungen, (Kugler : ouvrage intéressant et instructif, patriotique, rempli de remarques frappantes.) — J. von Pflugk-Harttung, Iter Italicum. (E. Bernheim : contient des communications sur l'état des archives italiennes qui renferment des documents sur les papes; beaucoup de matériaux utiles.) — Aronius, Diplomatische Studien über die älteren angelsächsischen Urkunden. (Wattenbach.) — Schweder, Beiträge und Kritik der Chorographie des Augustus. III. Ueber die « Chorographia », die römische Quelle des Strabo und über die Provincialstatistik in der Geographie des Plinius. (Discussion difficile et fort compliquée, les preuves de la démonstration témoignent d'une grande sagacité.) — W. Bode, Studien zur Geschichte der holländischen Malerei. (J. Janitsch : recherches importantes, surtout sur Rembrandt.) — Kriegsgeschichtliche Einzelchriften, herausg. vom Grossen Generalstabe : Aus dem Nachlasse des Prinzen August von Preussen; der Ueberfall bei Fontenoy sur Moselle am 22 Januar 1871. — Meister Pathelin, altfranzösischer Schwank in drei Aufzügen, übersetzt und für die deutsche Bühne bearbeitet von Graf Wickenburg. (E. Schmidt.)

Theologische Literaturzeitung, n° 22, 3 novembre 1883 : GUTHE, Fragmente einer Lederhandschrift, enthaltend Moses' letzte Rede an die Kinder Israel, mitgetheilt und geprüft (Kautzsch : « après toutes ces expériences, on peut exprimer le souhait que M. Shapira regarde à l'avenir plus exactement les Bedouins qui lui apportent de pareilles trouvailles, avant qu'ils disparaissent pour toujours »). — The Mishnat, on which the Palestinian Talmud rests, edited by LOWE (Long article de E. Schürer). — KEPPLER, Das Johannes-Evangelium und das Ende des ersten christlichen Jahrhunderts, eine akademische Antrittsrede (Holtzmann). — HALL, The Greek New Testament as published in America. — KÖSTLIN, Martin Luther, sein Leben und seine Schriften. 2 vols. 2[e] edition nouvellement remaniée (W. Möller : toujours excellent, et les changements apportés par l'auteur n'ont fait que rendre son ouvrage plus parfait). — JANSEN, Aleander am Reichstage zu Worms 1521 (Brieger). — BASSERMANN, Die Bedeutung des Liberalismus in der evangelischen Kirche. — THIKÖTTER, Darstellung und Beurtheilung der Theologie Albrecht Ritschl's.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 48 Dix-septième année 26 Novembre 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 601, 10 novembre 1883 : sir William STIRLING-MAXWELL, Don John of Austria. 2 vols. (Creighton : œuvre qui mérite le plus grand respect, et qui a la plus haute valeur ; beaucoup de savoir, et, si long qu'il soit, l'ouvrage n'est jamais ennuyeux.) — GOSSE, Seventeenth century studies, a contribution to the history of english poetry. (E. Donden.) — FLINDERS PETRIE, The pyramides and temples of Gizeh. (Am. B. Edwards : ouvrage de grand intérêt et de grande importance, monument de soin et de patience.) — Rev. LAL BEHARI DAY, Folk-Tales of Bengal. (Ralston.) — STOUGHTON, The spanish reformers, their memories and dwelling-places. (W. Webster : impartial.) — The Hermes and Orpheus myths. (Ralph Abercromby.) — King Lear and his daughters. (Isaac Taylor.) — « Fields » and « closes » (Sargeaunt). — P. Ovidii Nasonis Libellus de medicamine faciei edidit, Ovidio vindicavit A. KUNZ. (Ellis : très soigné.) — Post-classical latin. (Mayhew.) — New Guinea numerals. (Keane et Trotter.) — The colour of the winds. (H. Friend.) — Discoveries in Cyprus. — The « Venice sketch book » and other early works of Raphael. (Sidney Colvin.)

The Athenaeum, n° 2924, 10 novembre 1883 : Some professional recollections by a former member of the council of the incorporated law society ; Romantic stories of the legal profession. — COPPINGER, Cruise of the Alert. — H. M. DURAND, The life of Sir Henry Durand. 2 vols. (Deuxième article.) — Le comte de PARIS, History of the civil war in Austria. Vol. III. (Claires descriptions de batailles, particulièrement de celles de Chancellorsville et de Gettysburg ; ouvrage d'un homme du métier, qui a vu les choses de près et connu les principaux personnages de la lutte.) — Memories of seventy years, by one of a literary family, edited by mrs. Herbert MARTIN. — The « dictionary of national biography » (lettre B.). — The new « Cartularium Saxonium » (Hessels.) — Manor court rolls (Jessopp). — The funeral of Martin Luther (Ch. Cox). — Notes from Oxford. — Col. Prjevalsky in Northern Tibet.

Literarisches Centralblatt, n° 46, 10 novembre 1883 : SCHNEIDER, Natur, Vernunft und Gott. — Die Sprüche Salomo's von BERTHEAU und der Prediger Salomo's von HITZIG in 2en Auflage hrsg. von NOWACK. — LOSERTH, Hus und Wiclif, zur Genesis der husitischen Lehre (Livre également intéressant et utile pour l'historien et le théologien ; nombreux documents inédits ; récit clair et coulant). — ALBRECHT, Deutsche Könige und Kaiser in Colmar (Intéressant). — SÜSSMILCH, Geschichte des 2. Husaren-Regiments « Kronprinz Friedrich Wilhelm des deutschen Reichs und von Preussen ». — W. MÜLLER, Politische Geschichte der Gegenwart. XVI. Das Jahr 1882. — HARTMANN, Abyssinien und die übrigen Gebiete der Ostküste Afrika's. — KARSTEN, die Lehre vom Vertrage bei den italienischen Juristen des Mittelalters, ein Beitrag zur inneren Geschichte der Reception des römischen Rechtes in Deutschland. — Verzeichniss der rheinischen Weisthümer, Vorarbeit zu der von der Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde unternommenen Ausgabe, nebst einer Orientirungskarte. — Claudii Ptolemaei Geographia, e codicibus recognovit, prolegomenis, annotatione, indicibus, Tabulis instruxit Car. MÜLLER (Edition qui a de fort grands mérites, œuvre excellente qu'il faut recommander le plus chaudement à tous les amis de la géographie de la Grèce ; puisse le savant qui l'a entreprise, la terminer bientôt et heureusement !). — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Essai d'un catalogue de la littérature épique d'Irlande, précédé d'une étude sur les manuscrits en langue irlandaise conservés dans les iles britanniques et sur le continent (Il faut reconnaitre le zèle de l'auteur qui

s'efforce autant que possible de naturaliser de plus en plus en France la « celtologie » et de convaincre ses compatriotes de l'importance de ces études). — Wagner, Zu Lessing's spanischen Studien ; Michaelis, Lessing's Minna von Barnhelm und Cervantes' Don Quijote.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 45, 10 novembre 1883 : Dr. Martin Luthers Werke, kritische Gesammtausgabe. I (Kawerau). — J. Köstlin, Martin Luther, sein Leben und seine Schriften, 2e Aufl (Knaake : le seul guide auquel on puisee se confier pour connaître la vie agitée et féconde du réformateur). — W. James, The feeling of effort. — L. A. Rosenthal, Lazarus Geiger, seine Lehre vom Ursprung der Sprache und Vernunft und sein Leben (Glogau). — J. Darmesteter, Etudes sur l'Avesta, observations sur le Vendidâd (W. Geiger : une foule de remarques sagaces et suggestives). — Platonis opera quae feruntur omnia, ad codices denuo collatos edidit Mart. Schanz. Vol. VI, fasc. II. Charmides, Laches, Lysis (Susemihl : suite de cette excellente édition). — Jannarakis, Deutsch-neugriechisches Handwörterbuch unter besonderer Berücksichtigung der neugriechischen Volkssprache bearbeitet (Lambros : beaucoup de zèle et de savoir). — Hoffory, Oldnordiske Consonantstudier (Larsson : rien à objecter aux résultats principaux de cette étude). — Belling, Die Metrik Schiller's (Minor : travail soigné, diligent, fort instructif). — Das Altfranzösische Rolandslied, Text von Chateauroux und Venedig VII, hrsg. v. Wendelin Förster (Stengel). — Mahrenholtz, Voltaire-Studien *et* Voltaire im Urteile der Zeitgenossen (Très grand soin dans les recherches, et de la finesse dans les remarques). — Nitzsch, Geschichte des deutschen Volkes bis zum Augsburger Religionsfrieden, aus dessen hinterlassenen Papieren und Vorlesungen hrsg. von G. Matthäi. I. Bis zum Ausgange der Ottonen (Zeumer). — G. Schnürer, Piligrim, Erzbischof von Köln, Studien zur Geschichte Heinrichs II und Konrads II (Steindorff : travail méritoire). — Th. Juste, La Révolution de Juillet 1830 (Von der Ropp : introduction à un récit des principaux épisodes des cinquante dernières années). — H. Dernburg, Entwickelung u. Begriff des juristichen Besitzes des römischen Rechts. — Gerneth, Geschichte des Königl. bairischen 5. Infanterie-Regiments (Grossherzog von Hessen).

Gœttingische gelehrte Anzeigen , n° 44, 31 octobre 1883 : Graetzer, Edmund Halley und Caspar Neumann, ein Beitrag zur Geschichte der Bevölkerungs-Statistik. (Rehnisch.)

N° 45, 7 novembre 1883 : Paul de Lagarde, Aegyptiaca (P. de Lagarde). — Gemoll, Untersuchungen über die Quellen und Abfassungszeit der Geoponica (P. de Lagarde). — Nachtrag zu Jahrgang 1882, p. 321, Zahn, Tatians Diatessaron. (P. de Lagarde.) — F. S. Krauss, Sagen und Märchen der Südslaven, I. (F. Liebrecht : travail très méritoire, offre un très grand nombre de légendes et de traditions attachantes, en donne très exactement les sources.)

Theologische Litteraturzeitung, n° 23, 17 novembre 188 : Gesenius, hebräisches und chaldäisches Handwörterbuch über das Alte Testament, 9e vielfach umgearbeitete Auflage von Mühlau u. Volck. (C. Siegfried.) — 1. Luther's geistliche Lieder, p. p. Fischer ; 2. Gerok, Die Wittemberger Nachtigall, Luthers geistliche Lieder ; 3. Danneil, Luthers geistliche Lieder nach seinen drei Gesangbüchern von 1524, 1529, 1545 ; 4. Luther, Dichtungen, hrsg. v. K. Gœdeke, mit einem Lebensbilde Luthers von Wagemann ; 5. Schleusner, Luther als Dichter. (Achelis.) — Luther als deutscher Classiker in einer Auswahl seiner kleineren Schriften. 3 Bde, — Ledderhose, Dr Martin Luther, nach seinem äussern und innern Leben dargestellt. — Kübel, Ein Jahr aus Luthers Leben, das Jahr 1525, Vortrag.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 49 Dix-septième année 3 Décembre 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 602, 17 novembre 1883 : Herodotus. I-III, the Ancient Empires of the East, with notes, introductions and appendices, by A. H. SAYCE, Macmillan. (Edition excellente faite par l'homme le plus compétent.) — The Voyage of the « Jeannette », the ship and ice journals, of George DE LONG. — Annals of Chepstow Castle, from the conquest to the revolution, by John Fitchett MARSH. — Miss PHELPS, Beyond the gates. — Lettere disperse ed inedite di Pietro Metastasio, a cura di Giosuè CARDUCCI, vol. I. 1716-1750. Bologna, Zanichelli. (Vernon Lee.) — Jade implements found in Switzerland. (James Blackhouse.) — « Fields » and « closes » (L. Toulmin Smith). — Traditions of Babylonia in early chinese documents (Terrien de La Couperie). — Jos. ANDERSON, Scotland in pagan times, the Rhind lectures on archaeology, 1881. (M. Stokes.)

The Athenaeum, n° 2925, 17 novembre 1883 : W. WALKER, The life and times of the rev. John Skinner. — The ancient empires of the East, Herodotus I-III, with notes and critical essays by SAYCE. (Personne n'était mieux préparé que l'auteur à ce travail.) — Der Codex Teplensis, enthaltend « die Schrift des neuen Gezeuges ». 2 parties; Wil. GRIMM, Kurzgefasste Geschichte der Lutherischen Bibelübersetzung bis zur Gegenwart. (1er article.) — The battle of Hampstead Heath. (J. W. Hales.) — A neglected art (Besant). — The « Dictionary of national biography. » — Notes from Cambridge. — FEUILLET DE CONCHES, Histoire de l'école anglaise de peinture; CHESNEAU, La peinture anglaise. (L'ouvrage de M. Chesneau est plus original que celui de M. Feuillet de Conches qui n'est qu'une compilation.)

Literarisches Centralblatt n° 47, 17 novembre 1883 : Bibelglaube und Christenthum, im Zusammenhange des neuen Testaments mit dem alten Testament neu dargestellt. — Historicorum romanorum fragmenta collegit, disposuit Herm. PETER. (Fait avec beaucoup de soin et de réflexion; rendra au chercheur de grands services; fort instructif.) — CAEMMERER, Friedrichs des Grossen Feldzugsplan für das Jahr 1757, Vortrag. — AUDEBERT, Beiträge zur Kenntniss Madagaskar's. I. Madagaskar und das Hovareich. — GERBER et GREEF, Lexicon Taciteum, fascicule V. (Suite de cette œuvre distinguée.) — KRAFFERT, Beiträge zur Kritik and Erklaerung lateinischer Autoren. (Renferme quelques centaines de conjectures et d'éclaircissements aux écrivains latins, le tout sans choix et pêle-mêle ; la moitié à peu près sont consacrés à César ; parfois de bonnes trouvailles ; mais pourquoi donner au lecteur la peine de séparer le bon grain et l'ivraie?) — GOOSSENS, Ueber Sage, Quelle und Composition des Chevalier au lion des Chrestien de Troyes. (Remarquable). — VINING, das Geheimnis des Hamlet, ein Versuch zur Lösung eines alten Problems. (Suppose que Hamlet est une jeune fille ; elle s'éprend d'Horatio et elle est jalouse d'Ophélie ; elle est hystérique, etc.). — Die prosaische Edda im Auszuge nebst Volsungasaga und Nornageststhattr, mit ausführlichem Glossar hrsg. von E. WILKEN. II. Glossar. — Wolfenbütler Bruchstücke der Gedichte Walther's von der Vogelweide, aufgefunden von MILCHSACK, zum Druck befördert von F. Z. — MEIER u. SCHÖMANN, Der attische Process, 4 Bücher, eine gekrönte Preisschrift, neubearbeitet von J. H. LIPSIUS. Liefer. 1-4. I. — SPITTA, Ein Lebensbild Robert Schumann's. — DREHER, Der Darwinismus und seine Consequenzen.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 46, 17 novembre 1883 : H. A. W. MEYER, Kritisch exegetisches Handbuch über den zweiten Brief an die Korinther. 6e Aufl. (Sieffert). — SCHLEUSNER, Luther als Dichter, insonderheit als Vater des deutschen evangelischen Kirchenliedes; Martin

Luther, Dichtungen, hrsg. von Karl Gœdeke, mit einem Lebensbilde Luthers von J. Wagemann. (Erich Schmidt.) — Stricker, Ueber die Association der Vorstellungen. — Felix Dahn, Bausteine. Gesammelte kleine Schriften. IV Reihe 2 Schicht. Philosophische Studien. — Die Limburger Chronik. (E. Martin.) — Antonio Rubio y Lluch, La expedicion y dominacion de los Catalanes en Oriente juzgadas por los Griegos. (Lambros.) — W. Müller, Gerhard van Swieten, ein biographischer Beitrag zur Geschichte der Aufklärung in Oesterreich. (Krones : on attendait davantage.) — Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς ἑταιρίας ἀπὸ Ἰανουαρίου 1882 μέχρι Ἰανουαρίου 1883. (C. Robert.) — Ernest David et Mathis Lussy, Histoire de la notation musicale depuis ses origines, (Kabisch : causerie superficielle, travail de dilettante sur la notation ; quiconque ne connait pas exactement l'histoire de la notation musicale, ne doit pas consulter ce livre ; s'il a eu un prix, c'est que les travaux des concurrents étaient plus mauvais encore, et dans le royaume des aveugles le borgne est roi.) — Erman, Zur Geschichte der römischen Quittungen und Solutionsacte, mit einem Vorwort von T. Dernburg. (Merkel.)

Athenaeum belge, n° 11, 15 novembre 1883 : W. Scherer, Histoire de la littérature allemande (Aperçus ingénieux, parallèles inattendus et instructifs, heureux rapprochements, style alerte, rapide, souvent imagé et étincelant). — Les deux La Salle (Stecher). — Nève, Les époques littéraires de l'Inde (Michel : renseignements intéressants, jugements éclairés). — La ligue en France et en Suisse 1585-1594. (M. Philippson : d'après l'ouvrage de Segesser, qui renferme tant de documents ; il n'y a pas un seul évènement important de cette époque, soit en France, soit en Suisse, que cet ouvrage n'éclaire d'un jour nouveau et ne nous fasse complètement connaître.) — L'arbre des batailles, d'Honoré Bonet, publié par Ernest Nys. (Van der Rest : fait connaître un grand et noble esprit qui, dès le XIV^e siècle, émettait des doctrines dont, à bien des égards, les temps modernes en sont encore à désirer la réalisation.)

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

REVUE D'ETHNOGRAPHIE

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DE M. LE Dr HAMY

La Revue d'Ethnographie, paraît tous les deux mois par fascicules in-8 raisin, de 5 à 6 feuilles d'impression, richement illustrés.

Prix de l'abonnement annuel : Paris, 25 fr. — Départements, 27 fr. 50. — Etranger, 30 fr. — Un numéro, pris au bureau, 5 fr.

La Revue d'Ethnographie, fondée en 1882, a publié les articles suivants :

Première année (1882.) Mémoires originaux : L. de Cessac, Observations sur des fétiches de pierre sculptés en forme d'animaux, découverts à l'île de S.-Nicolas (Californie). — L. de Cessac, Renseignements ethnographiques sur les Comanches. — J. E. de la Croix, Etude sur les Sakaies de Pérak, presqu'île de Malacca. — E. Duhousset, Les initiateurs de l'art oriental, étude d'ethnographie artistique. — E. Dulousset, Les arts décoratifs au Petit-Tibet et au Cachemire. — E. Fégueux, Les ruines de la Quemada. — E. T Hamy. Note sur les figures et les inscriptions gravées dans la roche à El Hadj Mimoun, près Figuig. — E. T. Hamy, La croix de Teotihuacan, au Musée du Trocadéro. — A Landrin, Ecriture figurative et comptabilité en Bretagne. — Fr. Lenormant, Les *Truddhi* et les *Specchie* de la terre d'Otrante. — Fr. Lenormant, Quelques considérations sur l'ethnographie ancienne des deux bassins méditerranéens à propos d'une découverte faite à S. Cosimo. — Ern. Martin. Les funérailles d'une impératrice de Chine. — J. Montano, Quelques jours chez les indigènes de la province de Malacca. — J. Moura, Le Cambodge préhistorique. — A Peney, Mémoires sur l'ethnographie du Soudan Egyptien : I, Le Sennar ; les Turcs au Soudan ; II, Le Kourdofan. — A. de Quatrefages, Nouvelles études sur la distribution géographique des Négritos et sur leur identification avec les Pygmées asiatiques de Ctésias et de Pline. — A. Retzius. Ethnographie finnoise. L'écorce du bouleau et ses divers usages. — G. Révoil, Notes d'archéologie et d'ethnographie recueillies dans le Çomal. — A. T. de Rochebrune, De l'emploi des mollusques chez les peuples anciens et modernes. I. Mollusques des sépultures du Bas-Pérou. — Dr Scheube, Le culte et la fête de l'ours chez les Aïnos. — P. Schumacher, L'âge de pierre chez les Indiens Klamaths. — R. Verneau, Les inscriptions lapidaires de l'archipel canarien. — *Variétés. Revues et Analyses. Académies et Sociétés savantes. Expositions, collections et musées. Correspondances. Nouvelles. Questions. Réponses. Nécrologie. Bibliographie.*

Deuxième année (1883). Nos I-IV. A. Carre, Les Sérènes de Joal et de Portudal, côte occidentale d'Afrique. — H. Tarry, Excursion archéologique dans la vallée de l'Oued Mya. — Alex, Bertrand, Les Troglodites. — D. Charnay, Exploration des ruines d'Aké. Yucatan. — A. de Quatrefages, Etude sur quelques monuments et constructions préhistoriques, à propos d'un monument mégalithique de l'île de Tonga-Tabou. — C. E. de Ujfalvy, Les Aryens au nord et au sud de l'Hindou-Kouch. — T. Maler, Notes sur la basse Mixtèque. — H. Duveyrier, La confrérie religieuse de Sidi Mohammed ben Ali es-Senousi. — E. T. Hamy, Note sur une inscription chronographique de la fin de la période aztèque, appartenant au Musée du Trocadéro. — H. Duveyrier, Isedraten et le schisme ibadite, — G. Duloup, Huit jours chez les M'Bengas. — Alex. Bertrand, L'introduction des métaux en Occident. — Deniker, Les Ghiliaks d'après les derniers renseignements. — A. T. de Rochebrune, De l'emploi des mollusques chez les peuples anciens et modernes II. Mollusques des sépultures de l'équateur et de la Nouvelle-Grenade. — H. Ten Kate, Quelques observations ethnographiques recueillies dans la presqu'île californienne et en Sonora — Baron L. de Vaux, Les Canaques de la Nouvelle-Calédonie. — *Variétés, Revues et Analyses. Académies et Sociétés savantes, Expositions, collections et musées. Correspondances. Nouvelles. Questions. Réponses. Nécrologie. Bibliographie.*

Le no V va paraître. Le no VI paraîtra le 31 décembre.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 50 Dix-septième année 10 Décembre 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 603, 24 novembre 1883 : DÜNTZER, Life of Gœthe, translated by Th. W. LYSTER. (E. Dowden : la traduction, remaniée, augmentée, est, à vrai dire, un meilleur livre que l'ouvrage allemand.) — Sir Arthur P. PHAYRE, A history of Burma, including Burma Proper, Pegu, Taungu, Tenasserim and Arakan, from the earliest time to the end of the first war with British India. (C. Bernard.) — MORFILL, Slavonic literature. (Fairfield : livre très bon et très intéressant.) — Register of Merchant Taylors s School, by C. J. ROBINSON. Vol. II. 1699 to 1874. — Current theology. — Mr. Morris on art and commerce. — « The agnostic annual » (Huxley). — A passage in « Troilus and Cressida » (W. Stokes). — The Hermes and Orpheus mythes (Cox). — The date of Sargon (Sayce). — Classical books. (Pindar, the Nemean and Ithsmian Odes, by FENNELL ; The Theaetetus of Plato, with a revised text and english notes, by Lewis CAMPBELL ; The Hieron of Xenophon, edited by HOLDEN ; Codex Laurentianus von Sophokles und eine neue Collation im Scholientexte, von PAPPAGEORG. — G. MORELLI, Italian masters in german galleries, translated from the german by Mrs Louise B. RICHTER. — The Apollo and Marsyas. (Waller) — San Alvise at Venice. (Drummond.)

The Athenaeum, n° 2926, 24 novembre 1883 : Luther literature : KÖSTLIN, Life of Luther, translated ; KÖSTLIN, Martin Luther, the Reformer, translated ; FROUDE, Luther, a short biography ; MAYHEW, The boyhood of Martin Luther ; The Table Talk of M. Luther ; H. HERRIG, Luther, ein kirchliches Festspiel zur Feier, etc. — Encyclopaedia britannica, vol. XVI, *Men-Mos*. — CONDER, Heth and Moab, Explorations in Syria in 1881 and 1882. — TEN BRINK, Early english literature, translated by KENNEDY. (Excellent livre, rempli d'informations; peut être y en a-t-il trop ; il aurait fallu abréger en certains endroits, mettre des appendices, etc., pour que l'œuvre fût de meilleure digestion.) — The dictionary of national biography (Liste des noms de Blackwood à Bonnycastle). — A journey to Spain in 1446-48. (Découverte faite par M. Pascual de Gayangos.) — Edgar Poe's « Tamerlane ». (Ingram.) — Caxton's device (Warner).

Literarisches Centralblatt, n° 48, 24 novembre 1883 : Aegyptiaca, Pauli de LAGARDE studio et sumptibus edita. (Très important). — WÜNSCHE, Die Räthselweisheit bei den Hebräern mit Hinblick auf andere alte Völker dargestellt. (Intéressant, destiné au grand public.) — Jelalu-d'-Din Nuhammed er-Rumi, the Mesnevi (usually known as the Mesneviyi sherif, or holy Mesnevi), I. translated and versified by REDHOUSE. — ENMANN, Eine verlorene Geschichte der römischen Kaiser und das Buch de viris illustribus urbis Romae. (Recherches qui ont entamé un problème très difficile et très compliqué, qui l'ont attaqué en son ensemble et résolu dans les points essentiels; sagacité, saine critique, impartialité de l'historien ; parfois des subtilités). — PFAFF, Zur Erinnerung an Friedrich Oetker. — HARRISSE, Jean et Sebastien Cabot, leur origine et leurs voyages d'après des documents inédits. (Ce volume ouvre la collection des « voyages et documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIII[e] jusqu'à la fin du XV[e] siècle » ; commencement excellent et plein de promesess ; l'ouvrage a tous les mérites, critique sagace et réfléchie, jugement impartial et circonspect, exactitude et précision). — ERMAN, Zur Geschichie der römischen Quittungen und Solutionsacte, mit einem Vorwort von Prof. Dr. DERNBURG. — RUMPEL, Lexicon Pindaricum. (Livre qui sera le bienvenu, très utile, remplira en même temps un but scientifique et un but pratique). — ZIMMER, Glossae hibernicae, e codicibus Wirziburgensi, Carolisruhensibus, etc. (Whitley

stokes : l'auteur du compte-rendu a comparé mot pour mot l'édition de Zimmer et le manuscrit des gloses de Wurzbourg qui remplissent les deux tiers de l'ouvrage; il loue Zimmer d'avoir donné une liste plus complète que Zeuss et Ebel, ainsi que d'avoir copié complètement les gloses [sauf neuf]; mais il n'y a pas une page en moyenne où Zimmer n'ait oublié, ajouté ou confondu les caractères, laissé de côté ou mis faussement des longues, uni des mots qui doivent être séparés ou inversement; il est impossible d'établir le principe d'après lequel Zimmer a constitué son texte. Il y a un certain nombre de fautes qui viennent d'une grande négligence en copiant et de singulières idées sur la latinité; enfin, Zimmer a transformé en mots irlandais des mots latins mal écrits; il n'a pas les connaissances nécessaires de paléographie latine; « nous espérons, mais nous ne nous y attendons nullement, que l'auteur, s'il lit cet article, sera désormais un peu plus indulgent envers ses collègues d'Allemagne et de France »). — Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanistischen Literatur. IV. (Utile). — Crueger, Der Entdecker der Nibelungen. (Ce serait le chirurgien de Lindau Obereit; mais, malgré le style prétentieux de l'auteur, le mérite de la découverte restera à Bodmer, qui a employé Obereit comme « manœuvre ».)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 47, 24 novembre 1883 : Klostermann, Probleme im Aposteltexte neu erörtert. — Lobstein, La notion de la préexistence du fils de Dieu, fragment de christologie expérimentale. — Dithey, Einleitung in die Geisteswissenschaften. — Gumplowicz, Der Rassenkampf, sociologische Untersuchungen. (W. Lexis : servira d'antidote contre une conception trop sentimentale et à la « quaker » de la vie des hommes et des peuples; l'auteur ne manque pas d'esprit et de sagacité; mainte observation remarquable; mais le point de vue est étroit; l'ouvrage provoquera de tous côtés des contradictions.) — Auffarth, Die platonische Ideenlehre. (Heitz : en reste aux résultats de Cohen; revendique trop pour Platon une sorte d'infaillibilité; ne donne pas encore le dernier mot.) — Ehr. Schultz, Ueber das teleologische Fundamentalprincip der allgemeinen Paedagogik. — Zeltel, Theokritis Humor. (E. Hiller : écrit sans prétention; chaud enthousiasme pour Théocrite; peu de critiques à faire.) — A Gellii Noctium Atticarum libri XX p. p. Martin Hertz. I. (H. J. Müller : œuvre qui a coûté beaucoup de peine à son auteur; grand service rendu à la science; beau présent fait aux « Fachgenossen »; pendant près de 40 ans, Hertz a recueilli, rassemblé, cherché, poli et repoli, avant de terminer son travail.) — A. Meyerhöfer, Die Brücken im alten Rom, ein Beitrag zur römischen Topographie. (H. Jordan : ne connaît pas « la grammaire élémentaire de la science », ne sait rien des découvertes si importantes faites en 1878 et en 1879.) — F. W. L. Schwartz, Prähistorisch-anthropologische Studien, Mythologisches und Culturhistorisches. (E. H. Meyer : renferme 42 études et dissertations de diverse étendue; à consulter.) — Annales Bertiniani, rec. G. Waitz. (Meyer von Knonau.) — O. Harnack, Das Kurfürstencollegium bis zur Mitte des vierzehnten Jahrhunderts, nebst kritischem Abdrucke der ältesten Auffertigung der Goldenen Bulle. (H. Bresslau : travail très recommandable et très utile, mais l'auteur n'a pas donné une édition réellement critique de la Bulle d'Or.) — G. Duruy, Le cardinal Carlo Carafa, 1519-15[illegible], étude sur le pontificat de Paul IV. (Brosch : livre soigneusement travaillé, écrit avec agrément, qui répand une lumière nouvelle sur le pontificat si intéressant de Paul IV; on ne peut reprocher à l'auteur que de n'avoir pas consulté les documents anglais, Turnbull, Rawdon Brown et Froude.) —Kunst im Hause, II. Abbildungen von Gegenständen aus der mittelalterlichen Sammlung zu Basel, herausg. und mit einer Einleitung versehen

von Moritz HEYNE. — Capitularia regum Francorum, denuo edidit BORETIUS. (R. Sohm : excellent, fait avec sûreté; « ein wissenschaftliches Kunstwerk ».) — F. G. A. SCHMIDT, Handelsgesellschaften in den deutschen Stadtrechtsquellen des Mittelalters. (Stieda.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 46, 16 novembre 1883 : Karl BUDDE, Die biblische Urgeschichte. Gen. 1-12, 5, untersucht (P. de Lagarde : remarques de détail). — WELLHAUSEN, Prolegomena zur Geschichte Israels, zweite Ausgabe. Band I (Jülicher : le livre a été considérablement enrichi ; beaucoup d'améliorations qu'on saluera avec joie).

N° 47, 21 novembre 1883 : R. BECKER, Der altheimische Minnesang (W. Wilmanns : les principaux résultats du livre sont les suivants : le Minnesang se développa dans le sud-ouest de l'Allemagne sous l'influence et d'après le modèle de la lyrique romane, pendant qu'une poésie d'amour « autochtone » florissait en même temps et d'elle-même dans les pays du sud-est; remarques en général dignes d'examen; mais on ne peut approuver l'usage qu'en fait l'auteur; en somme, travail manqué). — K. JANSEN, Aleander am Reichstage zu Worms 1521 (V. Druffel : le travail relatif à la personne même d'Aleander est plus satisfaisant que l'essai tenté par l'auteur pour dater ses documents).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 51 Dix-septième année 17 Décembre 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, nº 604, 1er décembre 1883 : Indian Idylls, from the sanskrit of the Mahabharata, p. p. Edwin Arnold. — H. M. Durand, The life of sir Henry Durand. — The city in the sea, stories of the old Venetians, by the author of « Belt and Spur. » — Edw. Thring, The theory and practice of teaching. — An american encyclopaedia. The encyclopaedia americana, a supplemental dictionary of art, sciences and general literature. I. A.-Cen. (Cotton). — The « Electra » at Girton. (F. R. Gray). — Correspondance. Wyatt and Surrey (J. W. Hales). — Comparative mythology. (A. Lang). — « Natural law in the spiritual world ». (Momerie). — The Politics of Aristotle, translated with an analysis and critical notes, by J. E. C. Welldon. (H. Richards). — A « resultant » Greek Testament. — W. H. Willshire, A descriptive catalogue of early prints in the British Museum. « German and flemish schools ». (Middleton-Wake). — The society of british artists.

The Athenaeum, nº 2997, 1er décembre 1883 : J. W. Howe, Margaret Fuller, Marchesa Ossoli. Eminent women series. — Philipps-Wolley, Savage Svânetia. — Morfill, Slavonic literature (petit volume qui renferme une masse considérable d'informations ; « admirable little manual »). — Emm. Phipson, The animal-lore of Shakspeare's time, including quadrupeds, birds, reptiles, fish and insects. (Livre extraordinairement curieux et intéressant). — The date of Luther's birth (J. E. Hodgkin). — The battle of Hampstead Heath. (A. H.; Elliot Stock; Gomme). — The type writer. (Fisher). — The Beckford library. — A. H. Church, Precious stones considered in their scientific and artistic relations.

Literarisches Centralblatt nº 49, 1er décembre 1883 : Riant, Invention de la sépulture des patriarches Abraham, Isaac et Jacob à Hébron le 25 juin 1119. (Publication intéressante qui a le mérite incontestable d'avoir produit une nouvelle source qui prouve la justesse des informations données par les Arabes sur la grotte de Hébron ; c'est en même temps une étude littéraire soignée). — Jacobson, Untersuchungen ueber die synoptischen Evangelien. — Die Luther-Ausstellung des grossherzogl. Museums zu Weimar, p. p. Rulann. — Oberhummer, Phönizier in Akarnanien. (Du soin, du savoir, mais tout cela est trop contestable, trop hypothétique). — Die Lübecker Briefe des Kieler Stadtarchives 1422-1534, p. p. Wetzel. — Die älteren Zunfturkunden der Stadt Lüneburg p. p. Ed. Bodemand. — von der Goltz, Rossbach und Jena. — Dahn, Rechtsphilosophische Studien. — Rogge, Bibliotheca Grotiana, Hugonis Grotii operum descriptio bibliographica in qua omnes editiones et versiones, argumenti ratione habita, etc. recensentur. (Travail très méritoire et très utile). — Sarwey, Das Staatsrecht des Königreichs Württemberg. — Kâlidâsa, Megkadûta, the cloud messenger, poem, translated by Clark. — Monro, A grammar of the homeric dialect. (Jugement indépendant, mais l'auteur ne connaît pas assez la critique homérique.) — Kinch, Quaestiones Curtianae criticae. (Recherches qui sont d'une grande clarté ; contribution importante à la critique du texte de Curtius.) — Kluge, Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache. VI et VII Liefer. (Ouvrage excellent, rempli de qualités louables et qui devrait se trouver dans la bibliothèque de tous les lettrés de l'Allemagne.) — Haushalter, Die Sprachgrenze zwischen Mittel-und Niederdeutsch von Hedemünden an der Werra bis Stassfurt an der Bode. — Der Nibelunge Nôt, nach Lachmann's Augabe übersetzt u. mit einer Einleitung versehen von Henke. (Ni meilleur ni plus mauvais que les travaux précédents.) — Meister Stephan's Schachbuch, ein mitteldeutsches Gedicht des XIV. Jahrhunderts.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 48, 1er décembre 1883 : ZÖCKLER, Handbuch der theologischen Wissenschaften in encyclopädischer Darstellung. IV Halbband. — Abbé ROHRBACHERS, Universalgeschichte der Katholischen Kirche. XII B. In deutscher Bearbeitung von H. KÖMSTEDT. XXIII B. von Alois KNÖFLER. — P. CARUS, Ursache, Grund und Zweck. — T. Macci Plauti Comœdiae, rec. et enarr. USSING. IV, 2. Pseudolus et Pœnulus. (Langen : reste en arrière des travaux allemands.) — SCHNIPPEL, Ueber einen merkwürdigen Runenkalender (Sog. Rimstock oder Primstab) des grossherzogl. Museums zu Oldenburg. (E. Martin : écrit méritoire.) — FRANKL, Zur Biographie Franz Grillparzers. (W. Scherer : quelques détails intéressants.) — George Sand, Correspondance, 1812-1876, t. III u. IV. — Das Tagebuch Kaiser Karls VII aus der Zeit des österreichischen Erbfolgekriegs, hrsg. v. HEIGEL. (Krones : publication très importante; ce Journal écrit en français et intitulé « Mémoire sur la conduite que j'ai tenue depuis la mort de l'empereur Charles VI et tout ce qui s'est passé à cet égard » est une source historique de premier rang ; il va du 20 octobre 1740 à la fin de l'année 1743.) — RHAMM, Die betrüglichen Goldmacher am Hofe des Herzogs Julius von Braunschweig. (Zimmermann : attachant.) — MATZAT, Römische Chronologie. I. Grundlegende Untersuchungen. (Soltau : nouvelles hypothèses qu'il faut condamner, mais fait mieux comprendre et fera résoudre des problèmes difficiles ; cette œuvre est d'un bout à l'autre originale et instructive.) — DEPELCHIN et CROOMENBERGHS, Trois ans dans l'Afrique australe. Au pays d'Umzila. Chez les Batongas. La vallée des Barotsés. Débuts de la mission du Zambèse. Lettres. (W. Erman.)

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28.

REVUE D'ETHNOGRAPHIE

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DE M. LE Dr HAMY

La Revue d'Ethnographie, paraît tous les deux mois par fascicules in-8 raisin, de 5 à 6 feuilles d'impression, richement illustrés.

Prix de l'abonnement annuel : Paris, 25 fr. — Départements, 27 fr. 50. — Etranger, 30 fr. — Un numéro, pris au bureau, 5 fr.

La Revue d'Ethnographie, fondée en 1882, a publié les articles suivants :

Première année (1882.) Mémoires originaux : L. de Cessac, Observations sur des fétiches de pierre sculptés en forme d'animaux, découverts à l'île de S.-Nicolas (Californie). — L. de Cessac, Renseignements ethnographiques sur les Comanches. — J. E. de la Croix, Etude sur les Sakaies de Pérak, presqu'île de Malacca. — E. Duhousset, Les initiateurs de l'art oriental, étude d'ethnographie artistique. — E. Dulousset, Les arts décoratifs au Petit-Tibet et au Cachemire. — E. Fégueux, Les ruines de la Quemada. — E. T Hamy. Note sur les figures et les inscriptions gravées dans la roche à El Hadj Mimoun, près Figuig. — E. T. Hamy, La croix de Teotihuacan, au Musée du Trocadéro. — A Landrin, Ecriture figurative et comptabilité en Bretagne. — Fr. Lenormant, Les *Truddhi* et les *Specchie* de la terre d'Otrante. — Fr. Lenormant, Quelques considérations sur l'ethnographie ancienne des deux bassins méditerranéens à propos d'une découverte faite à S. Cosimo. — Ern. Martin. Les funérailles d'une impératrice de Chine. — J. Montano, Quelques jours chez les indigènes de la province de Malacca. — J. Moura, Le Cambodge préhistorique. — A Peney, Mémoires sur l'ethnographie du Soudan Egyptien : I, Le Sennar ; les Turcs au Soudan ; II, Le Kourdofan. — A. de Quatrefages, Nouvelles études sur la distribution géographique des Nègritos et sur leur identification avec les Pygmées asiatiques de Ctésias et de Pline. — A. Retzius. Ethnographie finnoise. L'écorce du bouleau et ses divers usages. — G. Révoil, Notes d'archéologie et d'ethnographie recueillies dans le Çomal. — A. T. de Rochebrune, De l'emploi des mollusques chez les peuples anciens et modernes. I. Mollusques des sépultures du Bas-Pérou. — Dr Scheube, Le culte et la fête de l'ours chez les Aïnos. — P. Schumacher, L'âge de pierre chez les Indiens Klamaths. — R. Verneau, Les inscriptions lapidaires de l'archipel canarien. — *Variétés. Revues et Analyses. Académies et Sociétés savantes. Expositions, collections et musées. Correspondances. Nouvelles. Questions. Réponses. Nécrologie. Bibliographie.*

Deuxième année (1883). Nos I-IV. A. Carre, Les Sérènes de Joal et de Portudal, côte occidentale d'Afrique. — H. Tarry, Excursion archéologique dans la vallée de l'Oued Mya. — Alex, Bertrand, Les Troglodites. — D. Charnay, Exploration des ruines d'Aké. Yucatan. — A. de Quatrefages, Etude sur quelques monuments et constructions préhistoriques, à propos d'un monument mégalithique de l'île de Tonga-Tabou. — C. E. de Ujfalvy, Les Aryens au nord et au sud de l'Hindou-Kouch. — T. Maler, Notes sur la basse Mixtèque. — H. Duveyrier, La confrérie religieuse de Sidi Mohammed ben Ali es-Senousi. — E. T. Hamy, Note sur une inscription chronographique de la fin de la période aztèque, appartenant au Musée du Trocadéro. — H. Duveyrier, Isedraten et le schisme ibadite. — G. Duloup, Huit jours chez les M'Bengas. — Alex. Bertrand, L'introduction des métaux en Occident. — Deniker, Les Ghiliaks d'après les derniers renseignements. — A. T. de Rochebrune, De l'emploi des mollusques chez les peuples anciens et modernes II. Mollusques des sépultures de l'équateur et de la Nouvelle-Grenade. — H. Ten Kate, Quelques observations ethnographiques recueillies dans la presqu'île californienne et en Sonora. — Baron L. de Vaux, Les Canaques de la Nouvelle-Calédonie. — *Variétés, Revues et Analyses. Académies et Sociétés savantes, Expositions, collections et musées. Correspondances. Nouvelles. Questions. Réponses. Nécrologie. Bibliographie.*

Le no V va paraître. Le no VI paraîtra le 31 décembre.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 52 Dix-septième année 24 Décembre 1883

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. S. GUYARD, L. HAVET, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 605, 8 decembre 1883 : Luther in the Archives of the Vatican. Monumenta Reformationis Lutheranae ex tabularis S. Sedes secretis 1521-1525, collegit Petrus BALAN. (K. Pearson : de toute la littérature qu'a fait naître le jubilé de Luther, cette collection de documents du Vatican est peut-être la seule publication qui ajoute à notre connaissance de la Réforme et qui ait une valeur durable pour l'historien ; le 1er fascicule renferme une série de lettres et de documents depuis le premier avertissement de Léon X à l'électeur de Saxe, du 8 juillet 1520 aux lettres de Clément VII qui préparent le Reichstag de Nuremberg ; beaucoup de ces documents sont inédits.) — E. F. IM THURN, Among the Indians of Guiana, being sketches chiefly anthropologic from the interior of British Guiana. — The Book-Lover's Enchiridion, thoughts on the solace and companionship of books, garnered from writers of every age, by Alex. IRELAND. (E. Dowden.) — G. C. DAVIES, Norfolk broads and rivers, or the waterways, lagoons and decoys of East Anglia. (M. G. Watkins.) — The barbarous bird-gods, a savage parabasis (A. Lang). — The « Birds, at Cambridge. (Percy Gardner.) — Correspondence : Wyat and Surrey (W. Minto). — The true story of the Somerset Patent. 1644. (Round.) — Robin Hood. (H. Bradley.) — Comparative mythology (R. Brown). — The origin of the Aryans : PENKA, Origines ariacae, linguistisch-ethnologische Untersuchungen zur ältesten Geschichte der arischen Völker und Sprachen ; O. SCHRADER, Sprachvergleichung und Urgeschichte, linguistisch-historische Beiträge zur Erforschung des indogermanischen Alterthums. (Sayce : deux livres également remarquables, d'un égal intérêt pour le philologue, l'ethnologue et l'historien de la civilisation ; sur des domaines divers, les deux auteurs ont suivi une méthode semblable et sont arrivés parfois aux mêmes résultats ; mais ils traitent leur sujet différemment ; « Penka is daring and comprehensive, Schrader cautious and critical »). — W. H. WILLSHIRE, A descriptive catalogue of early prints in the British Museum. German and flemish schools. vol. II. (Middleton-Wake.) — Egyptian jottings. (Am. B. Edwards.)

The Athenaeum, n° 2928, 8 décembre 1883 : Edm. W. GOSSE, Seventeenth century studies, a contribution to the history of english poetry. (Tous les essais que renferme ce volume sont remarquables et semés de pensées fines, d'observations ingénieuses, de détails curieux et piquants.) — Arminius Vambéry, his life and adventures written by himself. — The royal lineage of our noble and gentle families, compiled by Josef FOSTER. — Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration, publiée par son fils. 2 vols. (Se lit avec le plus grand intérêt du commencement à la fin ; donne la note dominante du sentiment français sous la Restauration ; jugement dur mais justifié sur Chateaubriand « guindé dans une colère politique factice, et tout bouffi d'une vanité qui se montre partout ».)— Dr. George Alexandre Richey (Mahaffy). — The veracity of leguat (A. Newton). — The battle of Hampstead Heath (Hales). — The Beckford library. — A missing Luther manuscript. (K. Pearson) — Mr. Charles Leland among the Red Indians. (Max Müller.) — « The missing link » (E. S. Léonard).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 48, 28 novembre 1883 : Ed. BODEMANN, Die aelteren Zunfturkunden der Stadt Lüneburg. I. (Frensdorff.)

Nos 49 et 50, 5 et 12 décembre 1883 : GRAETZER, Edmund Halley und Caspar Neumann, ein Beitrag zur Geschichte der Bevölkerungs-Statistik. (Rehnisch.) — GRÜNHAGEN, Geschichte des ersten schlesischen Krieges. II. (Weigel : beaucoup de documents inédits, des points nouveaux et bien traités.)

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE DE L'ART
SOUS LA DIRECTION DE
M. EUGÈNE MÜNTZ

LES DELLA ROBBIA

LEUR VIE ET LEUR ŒUVRE

PAR

J. CAVALLUCCI
Professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Florence.

ÉMILE MOLINIER
Attaché à la Conservation du Musée du Louvre.

Un magnifique volume in-4°, illustré de nombreuses gravures dans le texte et de trois eaux-fortes.

Prix : broché, **30** *fr. — Riche reliure à biseaux,* **35** *fr.*
25 exemplaires sur papier de Hollande, **50** *fr.*

CHAPITRE PREMIER

Luca della Robbia — Ses débuts. — Erreurs de Vasari : les prétendus travaux de Luca à Rimini. — Caractère de Luca : son admiration pour Donatello. — Premières œuvres de Luca : les bas-reliefs de la tribune de l'orgue de Santa Maria del Fiore ; modèle d'une tête colossale ; bas reliefs du Campanile de Giotto. — Caractère de ces sculptures. — Mysticisme et réalisme — Luca en concurrence avec Donatello : bas-reliefs pour les chapelles de Santa Maria del Fiore. — Tabernacle de Santa Maria Nuova. — La porte de bronze de la sacristie du Dôme ; Luca collabore avec Michelozzo et Maso di Bartolomeo. — Le tombeau de Benozzo Federighi, évêque de Fiesole.

CHAPITRE II

Luca della Robbia est-il l'inventeur des terres émaillées, comme l'a prétendu Vasari ? — Invraisemblance de cette assertion. — Les majoliques envoyées par les Malatesta de Rimini à Laurent le Magnifique. — Les « terres de Valence et les terres de *Mailloreque* » du roi René d'Anjou. — La *Margarita preciosa* de Pietro del Bono. — La terre cuite et l'architecture. — Le bas-relief de Lorenzo de Bicci — Premières œuvres en terre cuite émaillée attribuées authentiquement à Luca : la Résurrection ; l'Ascension ; la chapelle des Pazzi. — Bas-reliefs de la Via dell' Agnolo et de San Pierino au Mercato Vecchio. — Maso di Bartolomeo, dit le Masaccio ; ses travaux à Urbin ; le tympan de l'église San Domenico modelé par Luca. — Travaux à l'église de San Miniato ; chapelle du cardinal de Portugal. — Décoration d'Or San Michele. — Majoliques attribuées à Luca. — Médaillons exécutés pour les Pazzi — Dernières années de Luca. — Erreur de Vasari au sujet de sa famille. — Ottavino et Agostino di Duccio.

CHAPITRE III

Andrea della Robbia ; caractère de ses œuvres. — Sculptures en marbre attribuées par Vasari à Andrea : Autel de Santa Maria delle Grazie hors d'Arezzo. — Autres œuvres d'Andrea conservées à Arezzo ou dans les environs ; les bas-reliefs du couvent de la Verna. — Décoration de la loggia de San Paolo, à Florence ; les dates inscrites sur l'édifice ne peuvent prouver que Luca a collaboré à ce travail. — Médaillons de la façade de l'Hôpital des Innocents. — Travaux à Santa Maria del Fiore. — Tympan du portail de la cathédrale de Prato ; bas-reliefs de Santa Maria delle Carceri. — Bas-reliefs pour la cathédrale de Pistoie. — Bas-reliefs de Santa Maria in Pian de Mugnone. — Décoration d'Or San Michele. — Tabernacle de Santa Maria Nuova. — Retable du couvent de l'Osservanza, à Sienne. — Buste d'enfant au Bargello. — Mort d'Andrea.

CHAPITRE IV

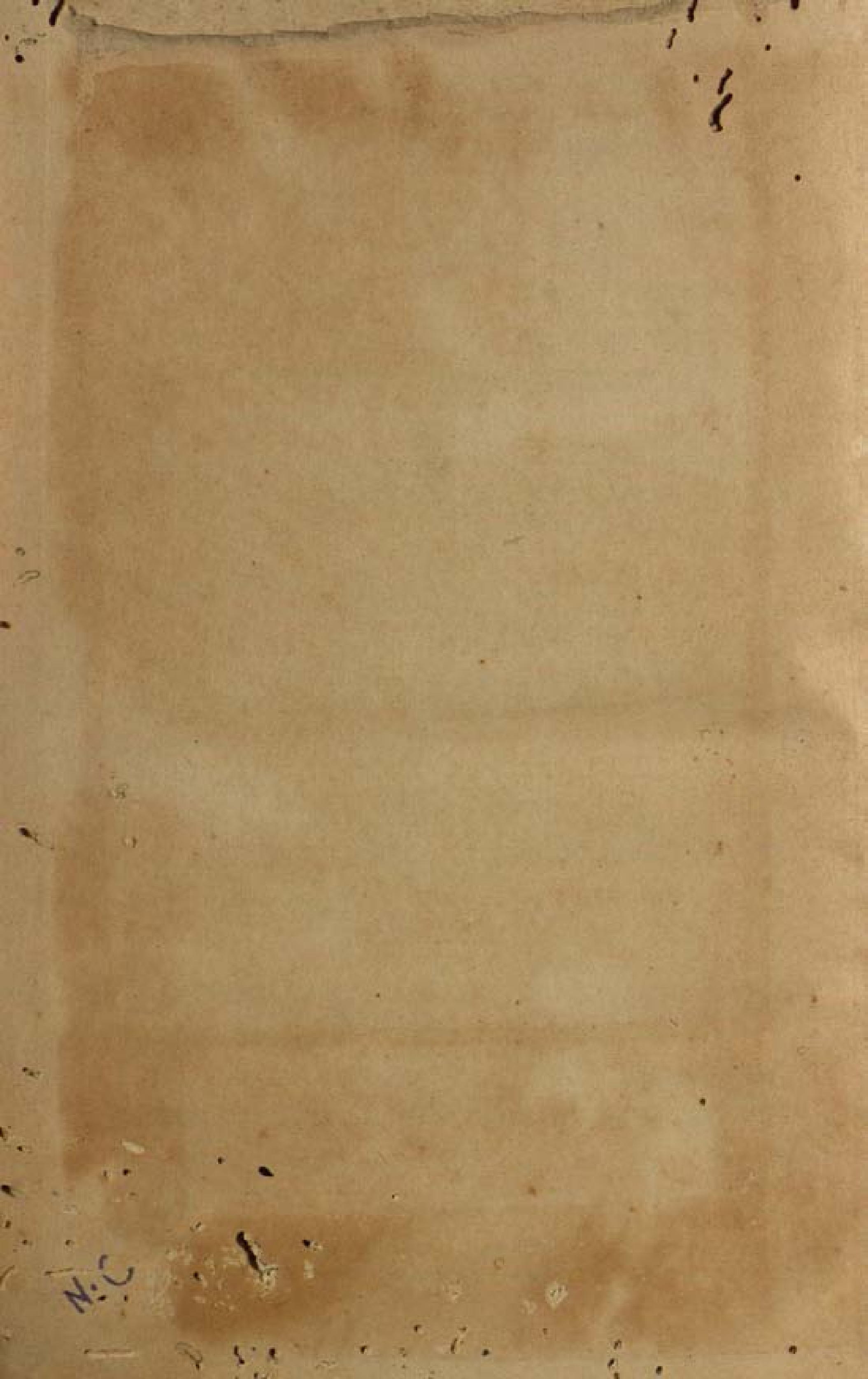
Les fils d'Andrea della Robbia continuent l'œuvre de leur père ; deux d'entre eux prennent la robe de dominicain : Fra Luca et Fra Ambrogio. — Œuvre attribuée à Fra Ambrogio. — Travaux de Luca le jeune, à Rome : Pavages des Loges du Vatican. — Luca travaille-t-il seul à Rome ? — Les della Robbia fabricants de poteries. — Voyage de Luca en France. — Giovanni della Robbia ; les premiers travaux : la Fontaine de la Sacristie de Santa Maria Novella. — Cette œuvre est digne d'Andrea et tout à fait dans sa manière. — Changements qui s'opèrent bientôt dans le style de Giovanni. — Abus de la polychromie. — Travaux à Sant' Ambrogio, à Florence. — Bas-relief à San Silvestro, à Pise. — Giovanni signe quelquefois ses œuvres et les date presque toujours. — Grand retable au Musée du Bargello. — Tabernacle delle Fonticine. — Caractère de ces bas-reliefs ; décadence évidente. — Giovanni a dû employer de nombreux ouvriers. — Figures de Santa Maria a Ripa. — La frise de l'hôpital du Ceppo, à Pistoie, doit-elle être attribuée à Giovanni ? Benedetto Buglioni et Santi ; travaux de ces deux artistes — Santi a pu aider Giovanni ; les trois fils de ce dernier. — Caractère des sculptures du Ceppo. — Bas-relief exécuté par Filippo Paladini. — L'art des della Robbia arrivé à son complet développement. — Imitation d'œuvres d'autres sculpteurs ; imitation d'Andrea Verrochio : la Vierge de Santa Croce ; les fonts baptismaux de Cerreto Guidi. — Imitation de Rossellino. — Œuvres de terre cuite émaillée qui ne peuvent être attribuées aux della Robbia.

CHAPITRE V

Girolamo della Robia en France. — Construction du château du bois de Boulogne. — Architecture polychrome. — Girolamo « maître maçon » et Luca « maître émailleur et sculpteur » du roi de France. Leur disgrâce ; Philibert Delorme. — Le Primatice rappelle Girolamo. — Travaux de sculpture en marbre ; Sépulture du cœur de François II, à Orléans, puis aux Célestins ; sépulture des Valois. — Statue de Catherine de Médicis. — Mort de Girola. — Sa famille établie en France.

Catalogue descriptif de l'œuvre des della Robbia, en Italie et dans les principaux musées de l'Europe

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.


N.C